ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Revue mauve, 1ère et 2e années, Bruxelles, 5 décembre 1897 – 20 décembre 1898 (n°1-2 et 1-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

II

46304

B

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

AU LECTEUR,

Le lecteur, déjà, demande grâce.....

— Encore une revue ! Pourquoi ? Vraiment, elles sont trop, — et si nombreuses, au Nord, au Midi, par delà les mers, partout où des hommes pensent et écrivent, qu'à seulement les dénombrer une lassitude vous vient et que leur multiplication incroyable déroute et décourage les collectionneurs les mieux doués !.....

Jamais, il est vrai, le recueil périodique, le Magazine — (*littéraire, artistique, philosophique, scientifique*)— *ne fut à ce point en honneur. Jamais cette forme mixte, la Revue, ne parut si convenante au mouvement des esprits, si appropriée au commerce des intellectuels.*

Le journal ? — C'est chose éphémère, et rapide, et brutale. C'est le véhicule momentané des idées, des passions, des enthousiasmes, des colères d'un jour. Admirable instrument aux mains des polémistes, des candidats, des financiers. Mais les personnes qui n'aiment point juger les choses de l'esprit de la même manière qu'elles apprécient la boutade d'un parlementaire, ou un discours sur une borne, ou l'arrivée du cycliste vainqueur, ou encore un coup de bourse, se détournent de cette littérature hâtive, enfiévrée, haletante, où les mots, irréfléchis et pressés, font le crépitement d'une fusillade.....

Le livre ? — Œuvre d'imagination, d'érudition, ou de propagande, c'est toujours la pensée d'un seul homme. C'est la confession d'un cœur ou d'un cerveau. Ouvrir un livre, c'est

accepter un long tête-à-tête avec qui nous instruit, nous amuse, nous émeut, ou nous exalte, — parfois aussi avec qui nous ennuyera.

Une revue est pour ceux qui fuient le tapage des outrances quotidiennes et les gesticulations des politiciens de café, — qui, néanmoins, ne veulent pas entreprendre un long voyage avec un seul compagnon de route, lequel se montrerait peut-être, dès la deuxième étape, insupportable bavard et discoureur fastidieux et qui cherchent dans une publication périodique le charme et le profit d'une lecture à la fois variée et substantielle, sollicitant leur esprit vers des objets divers. Bien nombreuses, en effet, sont les revues. Celle-ci a la lourdeur d'un manuel didactique, celle-là la fougue d'un pamphlet. Telle autre se pique d'éclectisme serein, telle autre est un drapeau déployé dans la bataille des idées. Il en est qui se sont donné pour objet de remonter aux sources incertaines des littératures ignorées ou de découvrir, dans sa poussière, le parchemin qui révélera le mot d'une énigme historique.....

Ici, nous ne visons pas si haut : notre ambition n'est pas d'aider au triomphe d'une école littéraire, artistique ou philosophique, ni de découvrir le secret des civilisations disparues, ni d'enseigner une méthode psychologique.....

Instituer une causerie périodique, un commerce suivi entre quelques esprits cultivés, tolérants, délicats, curieux de toutes les élégances, tel est notre but.

.....Dans un salon, des femmes, des hommes d'intelligence et de goût, sont réunis. D'un livre, d'un tableau, d'une comédie, ou de quelque aventure mondaine, ils causent, en un langage choisi, avec des gestes discrets. Il n'y a point là d'âpres penseurs, solitaires, farouches, ni des orateurs de balcon, propagandistes enflammés et sonores, ni des psychologues fiévreux, ni des philosophes inaccessibles. Ce que veulent, surtout, ces hommes, ces femmes, c'est promener leur esprit parmi toutes les élégances de la pensée et de la forme. Et ils ne dédaignent pas, après avoir respiré, en touristes, l'air des sommets, d'admirer l'harmonie d'un bouquet, l'heureux arrangement d'une étoffe rare, ou même les formes triomphantes d'un cheval bien né.

Etre ce salon, cette causerie de bon ton, ce lieu entre intellectuels de race : c'est toute l'ambition de

La Revue Mauve.

Une lettre de Marigny [1] à Gaston d'Orléans.

Le personnage de Gaston d'Orléans serait peu intéressant s'il n'offrait le type curieux et fréquent alors du grand seigneur tel qu'il devait nécessairement surgir à la fin de l'époque troublée de la Réforme, où le désordre des peuples et les faiblesses du pouvoir avaient donné à la haute noblesse une arrogance et une audace qui ne connaissaient aucun frein.

L'esprit païen de la Renaissance régnait encore dans toutes ces consciences, également débarrassées de morale et de scrupule. La fidélité au Souverain, le dévouement absolu à la patrie avaient perdu leur signification. Tout noble se croyait le droit et le pouvoir de satisfaire son ambition personnelle en premier lieu, dût il en coûter la vie d'un peuple entier.

Richelieu allait mettre ordre à tout cela, mais que de cabales et d'intrigues sa fermeté devait traverser ?

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, fut le premier de cette troupe de brouillons personnages en lutte avec le pouvoir. Peut-être ne l'eût-il pas été au point de prendre les armes contre son frère, s'il n'eût servi de drapeau à tous les mécontents et de pantin à quelques ambitieux que sa mollesse et son goût pour le plaisir mettaient à leur merci.

Nous n'avons pas à retracer ici la vie de ce prince, nous voulons simplement commenter une lettre adressée au frère de Louis XIII par son familier Marigny compagnon des plaisirs et des folies de sa jeunesse, et assagi plus par nécessité que par l'expérience. Cette lettre, sans date, peut être placée entre les années 1652 et 1654.

(1) Jacques Carpentier de Marigny. Il connaissait plusieurs langues Guy Patin lui attribue ce principe politique : Tuer un tyran n'est pas un meurtre.

Vingt ans auparavant, en 1631, Marie de Médicis croyant se venger du cardinal, tandis qu'elle lui rendait le plus grand service, s'était enfuie de Compiègne pour se réfugier en Belgique, sous la protection de l'Infante Isabelle.

Celle-ci fit grande fête à l'imprudente Italienne, car l'Espagne comprenait tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette situation.

Gaston qui, depuis la fameuse *journée des Dupes*, cherchait un moyen de faire échec au Cardinal, se hâta de se rapprocher de sa mère.

Il lui envoya, pour lui annoncer sa venue, de Besançon où il se trouvait, son favori Puylaurens, personnage ambitieux et intrigant qui dominait complètement l'esprit mol et flottant du Prince.

Beaucoup de seigneurs français avaient suivi ou précédé Marie de Médicis à Bruxelles et la bonne ville s'encombrait d'un monde brillant, léger, querelleur et viveur. L'amour des aventures, la haine de Richelieu, trop souvent le poids de quelques peccadilles, dignes de la Bastille ou de l'échafaud, amenaient de l'autre côté de la frontière cette foule plus riche d'espérance, d'imagination, de ruse, que d'argent.

« Cette cour grossit fort, remarque mélancoliquement un chroniqueur, mais nous ne vîmes jamais tant de fausses pistoles! »

C'est en vain que Louis XIII, en une solennelle séance au Parlement, proclamait coupables de lèse-majesté tous ceux qui suivaient la Reine mère ou Monsieur, on se moquait de ses édits, et on narguait le cardinal, qui attendait sans s'émouvoir l'occasion de prendre sa revanche.

A Bruxelles, Flamands, Espagnols et Français s'amusaient et s'embrassaient. Les Espagnols voulaient mettre à profit, pour l'avantage de leur politique, cette invasion d'étourdis qui arrivaient à eux. Ne pouvant et ne voulant entrer en guerre ouverte avec la France, l'Espagne

se contentait de la taquiner de toutes façons et de contrebalancer sa puissance en lui suscitant partout des ennuis.

L'arrivée de Marie de Médicis et de son fils les remplit de joie. L'infante Isabelle, seule, ne fut peut-être pas aussi enthousiaste. Au déclin de sa vie, accablée par une situation difficile, trop lourde pour ses forces, manquant toujours de fonds, elle vivait le plus retirée possible, depuis la mort de son époux, l'archiduc Albert.

Ce monde de bretteurs, de débauchés insolents ne lui était guère sympathique ; mais

Marguerite de Lorraine, deuxième femme de Gaston d'Orléans.

l'ordre vint d'Espagne de faire grande chère à tout ce qui venait de France, et l'Infante, esclave de son devoir, comprit qu'elle devait rehausser le prestige de sa patrie aux yeux de ces étrangers, en se montrant royalement magnifique.

Elle le fut au delà de ce qu'on pouvait rêver. Déjà elle avait reçu la mère avec un faste extraordinaire, elle voulut recevoir le fils avec la même splendeur.

Gaston, cependant, réfugié à la cour de Lorraine, venait d'y épouser secrètement la sœur du duc Charles III, la princesse Marguerite. Ce mariage, contracté à l'insu du roi, avait été l'œuvre de l'ambition réunie de l'autre sœur du duc, la princesse de Phalsbourg, et de son favori Puylaurens. Louis XIII, d'une santé précaire, n'ayant pas d'enfants, pouvait peut-être bientôt disparaître et la princesse rêvait de se voir sœur d'une reine de France, pendant que Puylaurens se croyait en chemin de devenir son beau-frère.

En effet, le prince de Phalsbourg, désolé de l'infidélité de sa femme, venait de partir pour l'Allemagne, décidé à chercher la mort dans une bataille. Il l'y trouva.

Gaston, toujours prêt à s'enflammer devant un joli minois, servit à souhait les calculs de ces intrigants. Il s'éprit tout de suite des charmes de la princesse Marguerite, dont la volonté persévérante et la décision devaient en faire la seule femme qui pût garder quelque influence sur lui. Un soir, dans un couvent de Nancy, le mariage se fit devant quatre témoins seulement : le duc de Vaudémont, le comte de Moret, l'abbesse de Remiremont et Mme de la Neuvillette, gouvernante de la Princesse.

Ce mariage ne fut cependant pas tellement secret que Louis XIII, alors à Metz, pour le siège de Moyenvic, n'en apprît quelque chose. Il fit venir le duc de Lorraine qui osa affirmer qu'il n'en était rien. Le roi exigea, malgré cette assurance, que son frère quittât aussitôt la Cour du duc, et huit jours après son mariage, Gaston dut se séparer de sa jeune épouse pour se réfugier en Belgique.

Dès que l'Infante connut les projets de Monsieur qui s'était arrêté à Luxembourg, elle envoya à sa rencontre le plus grand dignitaire du palais, le marquis d'Ayetone, avec deux cents chevaux pour lui servir d'escorte.

A Wavre, le prince rencontra le marquis de Mirabel avec une nombreuse suite qui lui fit compliment au nom de Son Altesse et enfin, à une lieue de Bruxelles, toute la noblesse flamande et espagnole attendait le prince pour lui former un magnifique cortège. Chaque seigneur avait avec lui ses écuyers et son carrosse de parade, à six chevaux, à vide. Le comte Octavio Gamalel fit un nouveau compliment de la part de l'Infante en présentant six chevaux harnachés comme offrande de bienvenue. Gaston se mit aussitôt en selle sur l'un d'eux et entra dans ce brillant équipage en la bonne ville

de Bruxelles où la foule se pressait sur son passage, curieuse de contempler les traits d'un si auguste voyageur.

L'Infante reçut Monsieur au milieu de toutes les dames de sa Cour et de la haute noblesse dont plusieurs étaient célèbres par leur beauté.

Après les présentations officielles, le prince demanda et obtint la permission d'embrasser toute cette aimable phalange, « ce à quoi il ne manqua point. »

— « Elles s'y attendaient bien aussi, remarque le chroniqueur à qui nous empruntons ces détails, étant toutes parées comme en un jour de bal. »

Ainsi s'ouvrait la saison de plaisirs et de divertissements, la plus brillante depuis le veuvage d'Isabelle. Un besoin de dissipation folle bouillonnait dans toutes ces têtes aimables et séduisantes que l'émulation excitait, ni Espagnols, ni Flamands, ni Français ne voulant être les derniers en élégance, en séduction et en générosité. Gaston, qu'on pouvait croire encore tout imprégné de l'image de sa toute nouvelle épouse, semblait tenir à honneur de prouver qu'il n'était point marié, et ses hommages s'adressaient à toutes les beautés de la Cour. Le brillant Puylaurens, imitant son volage maître, oubliait tout autant la princesse de Phalsbourg, et la pléïade de jeunes cavaliers français entourant le prince n'était pas faite davantage pour encourager la vertu ni la mélancolie.

La pauvre Infante avait fort à faire pour surveiller cette folle jeunesse. Elle était trop profondément chrétienne pour ne pas prendre très au sérieux ses devoirs maternels envers toutes ces jeunes filles que la noblesse du pays lui confiait. Comme il n'y avait pas moyen d'empêcher que chacune ait son *galant*, les mœurs du temps s'y opposant, elle ne permit à ses filles de recevoir les soins de leurs amoureux que par une jalousie fort haute, disent les mémoires de Gaston, d'où il était très difficile de s'entendre, et il n'était permis aux cavaliers d'entretenir leurs dames qu'aux jours d'audience, à la vue de l'Infante et de toute la Cour.

La beauté la plus fêtée en cette année-là était Isabelle de Ligne Arenberg, fille de Madeleine d'Egmont.

On l'appelait : Mlle de Chimay et quoiqu'elle n'eût que 17 ans, elle était déjà l'objet de la rivalité de tous les jeunes seigneurs de la Cour.

Le comte de Hoogstraete (1) cherchait à lui plaire par tous les moyens; il donnait des bals en son honneur, et le duc de la Veraguas, ne voulant pas être supplanté, s'empressait d'organiser d'autres fêtes. Puylaurens voulut aussi se mettre sur les rangs et distancer les deux rivaux. Il quitta même l'ordre de la princesse de Phalsbourg et la marque de chevalerie qu'elle lui avait donnée (un nœud bleu traversé d'une petite épée avec la devise : Fidélité au bleu mourant) et sur la place du cœur même où l'avait attaché la princesse il plaça la rosace « vert galant » qui était celle de Mlle de Chimay.

Le comte de Bucquoy (2) était leit serveur de la jolie Mlle de Bergues, mais l'arrivée du Comte de Brionu lui suscita un concurrent, si bien que le comte de Grimberghe, père de la jeune fille, ne vit d'autre moyen que de la mener « se divertir aux champs » pour la soustraire à des succès trop dangereux.

Gaston lui-même, après avoir voltigé de fleur en fleur, se mit aux pieds de Dona Blanca Colonna, une des filles de l'Infante.

La suite féminine de la Reine mère ne le cédait pas en charmes sémillants aux noires Espagnoles et aux blondes Flamandes. Mme du Fargis, Mlle de Maintenon, Mlle de Cressias, Mlle d'Azincourt, Mme de Besançon et bien d'autres, ayant plus de liberté que les filles de l'Infante, animaient toutes les fêtes de leur présence.

Isabelle elle-même oublie parfois son austère gravité.

Un jour, elle aperçoit dans son antichambre un gentilhomme très simplement mis.

C'est *Monsieur* qui s'y est glissé incognito voulant connaître l'ordonnance du dîner de Son Altesse, car l'Infante, depuis la mort de son époux, ne dînait plus jamais en public. Gaston se tient près de la porte par où les dames de service entrent et sortent et espère passer inaperçu. Mais Isabelle l'a reconnu, et voulant à la fois lui montrer son indiscrétion et lui faire une politesse, elle appelle une toute jeune fille qui

(1) Albert-François de Lalaing, comte de Hoogstraete.

(2) Albert de Longueval, comte de Bucquoy, chevalier de la Toison-d'Or, général de la cavalerie espagnole aux Pays-Bas, grand veneur d'Artois, grand bailli du Hainaut, etc.

n'a pas encore vu le fils de France : c'est Mlle de Boussu.

L'Infante met sur une assiette quelques pâtés et dit à la jeune fille :

— « Va porter cette friandise à ce pauvre gentilhomme qui a l'air de mourir de faim à ma porte ! »

Gaston trouva la plaisanterie charmante et ne sut trop ce qu'il préférait croquer, des pâtés ou de celle qui les portait, et toute la cour rit beaucoup de l'aventure.

Un autre jour, l'Infante fit jouer une jolie comédie à ses filles devant la Reine mère et Monsieur. Les actrices furent si habiles et si jolies que chacun s'en fut enchanté.

L'hiver, très froid cette année, amenait un autre divertissement.

Sur la place, devant le palais et dans les allées du Parc (1), les cavaliers poussaient les dames dans des petits traîneaux et organisaient des quadrilles dont quelques-uns furent si réussis que la description en peut arrêter un instant notre attention.

Monsieur conduisait un quadrille de treize traîneaux aux couleurs de France et de Flandre. Lui-même, vêtu de velours vert, menait la duchesse d'Hoaovré, couverte d'un mantelet de bohémienne. Puylaurens, naturellement, avait Mlle de Chimay, le duc de Marze conduisait la sœur de celle-ci, Mlle de Beaumont ; leur livrée était de taffetas bleu avec force rubans incarnats. Le duc de Lerme menait un quadrille de dix traîneaux en livrée bleu passementée d'argent. Le comte de Mérode y parut avec son train mené à la hongroise, et la fête, commencée le jour, se continua aux flambeaux jusque quatre heures du matin.

Malheureusement, trop de rivalités et de jalousies surgissaient de ces réunions. Les Espagnols, hautains et pleins de morgue, ne pouvaient souffrir la suffisance légère et impertinente des Français. La galanterie était un sujet perpétuel de querelles. Le duc de Lerme et le comte de Salazar, furieux des attentions de Puylaurens et du duc de Marze pour Mlles de Chimay et de Beaumont, persuadent l'Infante que l'honneur de ces jeunes filles est en danger et obtiennent la permission d'aller les enlever pour les mettre directement sous la protection de Son Altesse. Accompagnés de quelques femmes d'Isabelle, ils font irruption dans le palais d'Arenberg, s'emparent des deux beautés trop enviées et, malgré les supplications de leur mère, les emmènent près de l'Archiduchesse. L'affaire s'arrangea et Madeleine d'Egmont rentra en possession de ses filles, mais ce trait de mœurs est assez curieux pour être relaté.

Les duels se succédaient de tous côtés et le duc d'Ayetone avait fort à faire pour arrêter et empêcher ceux qu'il pouvait ; mais plus d'un de ces gentilshommes paya de sa vie son humeur trop vindicative.

Et dans le peuple, parmi ce monde de subalternes, que de rixes, de coups de couteau, de violences ! L'Infante soupirait et cherchait dans sa haute piété des forces pour continuer le rôle difficile qui lui incombait.

Elle remplissait avec une sollicitude charmante ses devoirs d'hospitalité et savait se montrer aussi princièrement généreuse qu'affectueuse amie.

Gaston avait été reçu dans son propre palais et logeait dans les appartements occupés jadis par l'archiduc Albert.

Pendant tout le temps que Monsieur séjourna à Bruxelles, il fut, lui et sa suite, défrayé par l'archiduchesse.

Et quelle suite, pour cet aventurier en voyage ! Qu'on en juge par les tables qu'il fallait servir journellement :

D'abord la table de Monsieur, puis celle du trop fameux Puylaurens qui était de quinze couverts pour les premiers gentilshommes. Une autre table de vingt couverts réunissait les maîtres d'hôtel, contrôleurs généraux, gentilshommes ordinaires et autres appointés. La quatrième table, de trente couverts, était destinée à tous les gentilshommes ayant suivi volontairement Monsieur sans être à ses gages. Venaient une cinquième et une sixième table, au moins aussi nombreuses, pour les officiers de la chambre, de la garde-robe et autres menus officiers.

Lorsque Gaston fut introduit dans les appartements qu'on lui destinait au palais des Archiducs, il y trouva les armoires garnies de magnifiques toiles et linges de corps estimés

(1) Le Parc actuel est une partie des jardins du palais des archiducs.

dix mille écus, l'Infante n'avait même pas oublié les rabats garnis de point de Flandre dont il s'en trouvait qui coutèrent jusqu'à 400 écus.

Si Monsieur veut aller voir les villes du pays, c'est encore Isabelle qui veille à ce que les réceptions qu'on lui fera soient dignes du faste espagnol; elle prend soin d'envoyer son comtados-major à Willebroeck où le Prince était allé en excursion, pour être assurée qu'on lui a préparé un bon diner.

Au départ de Gaston, l'Infante se montre tout aussi magnifique. Par son ordre, on lui porte trois coffres dont le premier, en cuir brodé, avec une clef et une serrure en or émaillé, contient deux « riches paires d'habillements ». Le second en velours rouge cramoisi, également brodé d'or, est rempli de beau et fin linge et enfin le troisième est plein de toutes sortes de confitures. A ces cadeaux princiers sont jointes deux belles paires d'armes et deux chevaux à la main de grand prix.

Tous les gentilshommes de la maison reçurent des enseignes de diamant et les officiers des chaînes d'or avec la médaille du Roi de Naples.

Enfin, suprême et fière délicatesse, il fut défendu, *sous peine de mort*, à aucun domestique de l'Infante de recevoir le moindre pourboire.

En revanche, Gaston devenait la chose des Espagnols, et ne quittait Bruxelles que pour aller recevoir à Trèves une de leurs armées et la mener contre son frère.

C'est cette funeste marche en Languedoc qui devait causer la perte du trop confiant Montmorency.

Après l'abandon qu'il fit de l'infortuné duc, Gaston retourna à Bruxelles pour y reprendre avec Puylaurens, sa vie insouciante et dissipée. Mais déjà la princesse de Phalsbourg, irritée de l'inconstance de Puylaurens, accourait pour se venger de sa défection, et peu après sa sœur Marguerite, s'échappant de Lorraine sous un déguisement de page, arrivait à Namur où Gaston allait la recevoir en ami, le mariage n'étant pas encore déclaré.

Il fallait maintenant se montrer plus sage ; d'ailleurs déjà Dona Blanca Colonna avait épousé, secrètement aussi, Don Hieronymo Brisesco de la Cueva, et Mlle de Chimay ne voyait pas de mauvais œil la recherche que faisait de sa main Don Luis de Gonzague. Tout ce jeune monde devenait sérieux.

Mais le souvenir resta du brillant séjour de Gaston aux Pays-Bas. Vingt ans après, l'un des compagnons de ces folles fêtes revint à Bruxelles. C'était Marigny, commensal de Gaston, auteur satirique et homme d'esprit que peut-être quelque attaque trop piquante contre son ennemi Mazarin avait poussé à se mettre à l'abri de la frontière.

C'est alors qu'il écrivit la lettre que nous publions. Il y a, malgré le ton badin de l'épitre, comme un nuage de mélancolie, lorsque Marigny repasse une à une toutes ces figures charmantes et aimées, maintenant mortes, flétries ou indifférentes. Vingt ans, dans la vie d'un homme, comptent, surtout si l'on regarde en arrière ; on ne s'aperçoit qu'on a vieilli qu'en songeant à ce qu'on était et à ce qu'on pensait, vingt ans auparavant.

Marigny fait cette expérience, et sa gaîté, en se ranimant aux souvenirs d'antan, dut paraître d'autant plus amère à celui à qui il destinait ces lignes, au morose et misanthrope châtelain de Blois.

Voici cette lettre :

« N'en desplaise à la politique qui voudra persuader à V. A. R. que j'ay tort de prendre la liberté de luy escrire d'un lieu suspect, et à ceux qui sont bien à leur aise sur les bords de la Loire, je ne sçaurais m'empescher d'envoier jusques dans vostre hermitage de Blois quelque courier de ma part, affin de vous apprendre ce qui se passe dans une province qui vous fust jadis sy chère, et où le souvenir que l'on y a de V. A. R. m'a donné tant de joie, que j'ay cru qu'elle me feroit quelque jour de justes reproches de ne luy en rendre compte. Mais affin que mes lettres obtiennent facilement leur passeport de MM. les politiques de Paris, et que leur correspondance, qui habite sur le rivage de la Loire, n'ayt point subject de les traitter en lettres d'Etat, à qui l'entrée d'un hermitage comme le vostre doict estre interdict, je proteste d'abord que je n'escriray rien à V. A. R. qui puisse réveiller son humeur guerrière, et que mon intention n'est autre que de

la faire souvenir de ses plaisirs passés, affin qu'elle songe quelquefois à Bruxelles et que les personnes qui s'y trouvent aïent directement quelque part aux méditations qu'elle fera sur les nouvelles que je lui veux mander.

« Nous sommes à Bruxelles, Monseigneur, nous respirons le mesme air que V. A. R. respirait dans les belles années de sa jeunesse. Nous y voyons une partie des beautez qui vous y firent soupirer, et bien que vous soyez à présent un bon anachorette, je croy que sy vous les voyez encore auprès de vostre hermitage, il vous arriveroit la mesme chose qu'à cet hermitte qui voyoit Bradimare entre les mains de sa cher Fleur de Lys.

« Advouez, Monseigneur, qu'il est mal aysé d'oublier les beautez des Flandres et que si Madame la comtesse de Rennebourg vous faisoit un gracieux souris, vostre dévotion seroit bien troublée. Je crois, Monseigneur, que V. A. R. sçait bien que cette Madame de Rennebourg, dont je luy parle, est celle qu'il appelloit la sauvage, qui mesprisoit les fleurettes de mil galands qui la suivoient et s'amusoient à manger de l'herbe du parc.

Cette sauvage renforcée
Est maintenant apprivoisée,
Et le comte de Rennebourg,
Pour qui sa cruauté par l'himen fut bannye,
Luy faict trouver le dieu d'Amour
Un dieu de bonne compagnie.

« Elle a tousjours cet air impérieux qu'elle avoit de vostre temps, mais bien qu'elle n'ayt plus l'humeur farouche (car cinq ou six années de mariage l'ont mise à la raison) sa vertu n'est pas moins austère, et sy Monsieur son mary a quelque chose à craindre, c'est seulement du costé de la Reyne de Suède qui luy a tesmoigné une grande amitié depuis qu'elle est en ce pays.

« Il luy souvient tousjours de l'amitié que vous aviez pour elle, lorsqu'elle estoit au pallais, et quand elle relit vos poulets, c'est avec la mesme joye que Cléopatre relisoit ceux de Cezar ; et lorsqu'elle parle des sacrifices que V. A R. lui faisoit, elle ne peut s'empescher de faire paraistre le plaisir que celles de son sexe ont toujours eu lorsqu'elles ont triomphé de leur rivale, pardonnez moy, Monseigneur, sy je vous faist, en passant, un petit reproche d'infidellité : la belle dona Blanca (1) avait-elle manqué aux promesses qu'elle vous avoit faictes ?

Ou bien fustes vous pris sans vert
Lorsque vous fustes descouvert
Par une petite curieuse ?

« Je n'ai que faire de vous dire que cette curieuse est maintenant Madame de Guise et qu'elle conserve soigneusement toutes les grâces et toutes les gentillesses de Mademoiselle de Grimberghe.

« Ne soyez pas vindicatif et que le dépit qu'elle vous fist lorsque vous luy criastes, cinq ou six fois, hou ! hou !, ne vous empêche pas de travailler à son retour en France. Faictes trouver bon à Monseigneur de Guise que le roy d'Espagne demeure roy de Naples et que Madame de Guize demeur ce que Mademoiselle de Pont ne luy sc'aurait empêcher d'estre (2).

« V. A. R. est en quelque façon, obligée de s'intéresser en tout ce qui regarde les dames de cette Cour, puisqu'elles conservent tousjours une estime particulière de V. A. R.

« Madame de Grimberghe, sa mère, demande souvent de vos nouvelles; elle a tousjours les mêmes yeux qui blessèrent M. Delbeuf (3) et s'il y a encore deux princes lorrains qui veulent contracter des mariages, pourvus qu'il soit plus fidelles que celuy qui faict vanité de ne l'estre pas, elle a deux belles grandes filles qui ne disent mot mais qui n'en pensent pas moins. Madame la Marquise de Lede (4) ne se contente pas de vous faire ses compliments, elle vous envoye une pièce de monnaie antique pour mettre dans votre cabinet. Je ne doubte point que V. A. R. ne soit bien aise de recevoir ce présent de Mademoiselle de Bausigny, et qu'elle ne se souvienne bien d'avoir veu briller, dans la Cour de l'Infante, l'esclat de son teint, la douceur de ses yeux et celle de son esprit ; quand elle voudra, Monseigneur, elle sera grand mère. Car Mademoiselle de Lede, sa fille, est une chanoinesse de Mons qui a, grâces à Dieu,

(1) Dona Blanca Colonna qui épousa Don Hieronymo de la Cueva.

(2) Honorine de Berghes, fille de Godefroid, créé comte de Grimberghe, mariée d'abord à Maximilien de Henin, comte de Boussu, puis à Henri de Lorraine, duc de Guise Celui-ci, étant tombé amoureux de Mademoiselle de Pont, voulait faire casser son mariage, ce à quoi il ne réussit pas.

(3) Le duc d'Elbeuf qui avait suivi Monsieur en 1632.

(4) Anne-Marie de Hornes (Mademoiselle de Bausigny), marquise de Leede, mère de Honorine-Marie Bette de Leede, chanoinesse de Mons.

Fête vers 1640, d'après une estampe du temps.

de quoy respondre de tout ce que Madame sa mère promettra pour elle, c'est un des plus beaux ornements de cette Cour.

Elle a dedans les yeux une douceur modeste ;
Elle a l'air gracieux,
Un aymable sourire, la taille et tout le reste
Qui peust rendre l'amour partout victorieux.

» Puisque j'ay entrepris de mander à V. A. R. des nouvelles de toutes les dames de sa cognoissance et de ce qu'elles sont devenues depuis vostre départ, vous sçaurez que Mlle d'Arschot est devenue Mme de Chimay (1) et gouteuse de plus, mais que ce malheur ne l'empesche pas de parler agréablement de toutes choses, quelque fois mesme du comte de Brion ; Mlle d'Henin (2), vostre bonne sœur, a toujours le mesme esprit, mais elle ne l'emploie qu'à la Prime ou au jeu du Hoc.

Et se moquant d'amour, de ses sornettes,
De ses flèches, de son carquois,
Elle fait plus d'éclat d'un fredon de trois roys
Que d'un discours plain de fleurettes.

» Mlle de Sobre (3) mourut il y a quelque temps mais ce ne fust que pour rescuciter un moment après avec la qualité de comtesse de Bucquoy. La maison est proprement celle de la bonne chère, de la belle liberté et de cette manière d'accueil qui gaigne les gens. La reyne des grenouilles n'a point quitté sa couronne et j'ay peur que l'exemple de la reyne de Suède ne soit pas assez fort pour la faire songer à une abdication volontaire. Une de ses sœurs est toujours Wartfusée pour jouer ; elle est maintenant la comtesse de Grimberghe, qui a une vivacité dans les yeux, et dans le tein un air galant et l'humeur tellement enjouée qu'il n'y a rien de plus amiable.

» Il y a environ onze ou douze ans qu'elle prist plaisir à faire une fille, en qui l'on verra toutes les beautés de la Maison de Grimberghe et de celle de Wartfusée; elle sera dans la plénitude de sa perfection justement lorsque Monseigneur le duc d'Anjou sera en aage de faire la cavalcade en ce pays icy ; vous sçavez bien, Monseigneur, que tous les cadets de la Maison royalle doibvent tost ou tard leur visite à Bruxelles.

Car l'estoile du cabinet
Où commande un rouge bonnet
A presque toujours faict abandonner la Seine
Aux enfants de nos roys, mesme à quelques reynes, —
Gaston, Condé, Médicis. C'est par où
Je concluds que Monsieur Danjou
Viendra passer icy quelques jours sa colère.
Et suivant les décrets de ce royal destin
Peult estre que quelque matin
Nous y pourrons voir Madame sa mère.

» Monseigneur le duc Danguien (1) a commencé de bonne heure a faire le voyage. Il aura l'avantage de pouvoir instruire Monseigneur le duc d'Anjou et de luy dire les noms des jeunes beautés qui vivent pour remplir les places de celles qui les ont devancées. V. A. R. se ressouvient sans doute de Mlle de Barbançon (2), c'est maintenant la belle et spirituelle duchesse de Virtemberg. Elle a veu cette merveilleuse Mlle de Chimay (3) qui n'avoit plus pitié de vostre favory que des autres, on la voit soubs le nom de Mme de Gonzague, tousjours belle et toujours aymable, je ne sçaurois vous en parler avec beaucoup de certitude en mon particulier ; car je ne l'ay jamais vue qu'avec une coiffe sur le visage :

Et je ne sçais pourquoi la fortune inhumaine
Me veut ainsy cacher cet objet glorieux,
Si c'est pour espargner en mon cœur quelque peine
Ou pour ne donner point de plaisir à mes yeux.

» Mais enfin, je ne l'ay jamais rencontrée qu'avec un grand crespe sur les siens, chez Mme de la Cueva (4), cette dernière dame vous sera peut estre mieux cogneue sous le nom de Mlle de Crouy qui, du temps de V. A. R., estait un beau jeune capitaine de Nivelles ; afin de vous en faire en peu de temps le pourtrait : on voit à sa personne un air fier et majestueux, mais accompagné de tant de douceur, de modestie, qu'elle donne en mesme temps du res-

(1) Claire-Eugénie d'Arenberg, fille de Philippe-Charles duc d'Arenberg et d'Arschot mariée à son cousin germain Albert d'Arenberg, prince de Chimay, veuve en 1648, morte sans enfants en 1660.

(2) Mademoiselle d'Henin fille du duc de Bournonville et de Mademoiselle d'Epinoy.

(3) Guillemette de Croy, dite Mademoiselle de Sobre, fille de Jean comte de Sobre et mariée à Albert de Longueval, comte de Bucquoy.

(1) Henri Jules de Bourbon, né à Paris en 1633; il avait suivi son père, le grand Condé à Bruxelles.

(2) Isabelle de Ligne Arenberg, fille d'Albert, duc et prince de Barbançon, mariée d'abord au comte de Hoogstraete, puis à Ulric, duc de Wurtemberg Neustatt, veuf lui-même de Sophie-Dorothée de Solms Sonnenwald,

(3) Sœur de la précédente, mariée à don Luis de Gonzague, gouverneur de Raab, fils du prince de San Martino.

(4) Anne-Alexandrine de Croy, fils d'Eustache, seigneur de Crésèques, d'abord chanoinesse du chapitre de Nivelles, mariée à Don Antonia de la Cueva, lieutenant-général de la cavalerie espagnole aux Pays-Bas.

pect et de l'inclination à ceux qui la voyent; elle soustient la conversation avec tant d'esprit que rien n'y languit que ceux dont elle cause la langueur, sans s'en mettre beaucoup en peine. Car, Monseigneur, afin que vous la cognoissiez parfaitement, c'est une dame que devant que se rendre à l'himen, a fait gémir dix ans durant un des plus galands Espagnols de cette Cour qui, comme vous sçavez, a toujours esté remplye de ces Messieurs qui peuvent prétendre à la qualité de *bizarros cavalleros*, et à present :

Hala doma ogni suo ben passo é finito
Solo in amare il suo caro marito.

» Nous voions icy tous les jours celle que vous admiriez soubs le nom de Mme de Beauvais et l'admirant encore soubs celui de Mme de Loraine, n'a affaire qu'a cognoistre les belles et bonnes choses. Cette dame a laissé son premier nom a une sœur dont les grâces et l'esprit peuvent gagner tout ce qu'elle jugera digne d'estre conquis par une personne de son mérite (1). Les perfections de celle qu'on appelait Mlle de Nassau ont assujetti le courage de M. le prince de Ligne. Que M. le duc d'Aujou (2) ne laisse pas de venir.

Amour, qui sçoit bien que ce prince
Donne aisément sa liberté
Aux doux attraits de la beauté,
En prépare pour lui mille en cette province.
Soubs le ciel il n'est point de lieu
Où pour le régaler, ce dieu
En puisse trouver de plus belle.
Quand à moy, pour lui je répond
Qu'il tiendra son chapitre à Mons,
A Maubeuge et dedans Nivelles,
Pour lui fournir dedans Bruxelles
De nouvelles beautés en toutes saisons.

» Je suis bien ayse de l'advertir que, s'il rentre d'abord chez Mme la baronne de Wille, il se trouvera fort embarrassé, car il rencontrera quatre admirables filles.

Un cœur en les voyant sent d'estranges ardeurs;
De leurs traicts amoureux nul ne se peust deffendre.
Mais tiré par les quatre sœurs,
Le malheureux ne sçait à laquelle se rendre.

» D'autres jeunes astres naissants commencent desja de paraistre sur l'orizon. Mlle d'Arschot (1) dont l'esprit aussi vif que les yeux, promettent bien du mal à ceux qui se hazarderont d'aller se brusler à son feu; Mlle de Grimberghe qui succèdera dignement à la couronne de sa mère; Mlle Doxode, en qui la grâce et l'amour et la fortune ont assemblé tout ce qui peut satisfaire un ambitieux amant; Mlle d'Avray (2), qui, par les traits innocents de sa jeune beauté, font desjà souspirer ce petit prince Lorain; Mlle de Neustrade (3), qui est un chef-d'œuvre de la façon de Mme de Virtembert; Mlle Sanazard, qui fera revivre toutes les beautés de madame sa mère.

» Mlle du Versel, à qui le Ciel a donné tous les charmes qui peuvent attirer les cœurs et l'indifférence qui est capable de les désespérer.

Mes yeux en la voiant la trouvèrent si belle
Qu'ils soubmirent mon cœur aussy tost à sa loy;
Mais je crois bien que la cruelle
Ne pense pas souvent à moy.

» Jugerez-vous, Monseigneur, après tout cela, que l'amour peust trouver icy quelques cœurs qui luy résistast, et croiez-vous que ce Dieu eust le chagrain de voir son autorité combattue par quelque demy dieu. Il est vray, cependant, que Monsieur l'archiduc (4) secondé de sa seule vertu, résiste aux puissants charmes de toutes les beautez dont je vous parle et d'un grand nombre d'autres que je ne cognois pas encore; il les regarde comme des feux qui l'esclairent et ne l'eschauffent pas.

Comme dans un jardin rempli de fleurs nouvelles,
Dont l'éclat faict des yeux le plus noble plaisir,
Un sage curieux regarde les plus belles
Sans songer à les cueillir.

» Ce prince voit toutes ces merveilles de la mesme façon qu'il considère les peintures de sa gallerie, et bien que la reyne de Norwège fust six sepmaines durant à quatre pas de son appar-

(1) Claire-Marie de Nassau Siegen, mariée à Henri Ernest, prince de Ligne, son cousin. C'est de ce mariage que descendent les princes actuels de cette maison.

(2) Le duc d'Anjou, frère de Louis XIV, était alors enfant; Marigny plaisante en parlant du voyage forcé qu'il devra faire plus tard à Bruxelles, comme ses devanciers, les père, oncles et cousins du Roy, y compris la Reine mère, Anne d'Autriche, qu'il ne désespère pas de voir un jour également exilée.

(1) Probablement Marie-Thérèse de Ligne-Arenberg, mariée en 1650 à François-Christophe, comte de Furstenberg.

(2) Marie-Ferdinande de Croy, marquise de Renty, fille de Charles de Croy et de Marie de Croy, marquise d'Havré, épousa en 1650 Philippe-Louis, comte d'Egmont, prince de Gavre, vice-roi de Sardaigne.

(3) Mademoiselle de Neustatt ou Neustrat, fille d'Isabelle de Ligne et du duc de Wurtemberg, morte sans s'être mariée aux Ursulines de Lyon.

(4) L'archiduc Léopold, alors gouverneur des Pays-Bas.

tement, comme s'il avait bu de l'eau de la fontaine enchantée de Merlin, la passion qui trouble quelquefois la raison des plus braves, n'a point fait de peine à la sienne.

» Enfin la vertueuse froideur de Monsieur l'archiduc fait dire icy :

Que le sang illustre d'Autriche
Fait à l'amour une sanglante niche.
Quand je parle, seigneur, du sang autrichien,
J'entends celui de l'Allemagne,
Car celui du costé de l'Espagne
Nous sçavons bien qu'il ayme et qu'il ayme fort bien (1).

» Je ne doubte point, Monseigneur, que vous ne soiez bien aise que je vous die quelque chose du cher cousin (2) ; rien ne peut esbranler la constance avec laquelle il souffre sa disgrace, rien n'est capable de luy faire faire un faux pas dans sa conduicte et puisqu'un coup de tempeste l'a esloigné du port, il attend qu'une seure paix l'y ramène. En attendant que cet heureux moment de la réunion des deux couronnes arrive, que l'on en fasse en mesme temps des feux de joie dans Paris et dans Madrid, il songe à la conservation de sa gloire ; mais de vous mander

S'il a choisi parmi tant de beautez
Qu'on voit icy briller de tous costez,
Si son cœur a donné la pomme,
Si soubs l'aimable loy il est assujetti,
D'autres vous le diront, car je ne suis pas homme
A révéler les secrets du party.

» Vous ne devez pas doubter, Monseigneur, que la fidelle troupe qui l'accompagne n'aye des sentiments conforme aux siens sur le subject de V. A. R., et que dans toutes les réjouissances publiques et secrettes, on ne se ressouvienne de vous avec beaucoup de respect. Après vous avoir donc asseuré, au nom de tous en général, d'une très respectueuse obéissance, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous fasse ressouvenir de ceux qui ont l'honneur d'estre plus particulièrement cogneus de V. A. R.

» Monsieur le comte de Marchin, capitaine général des armées des deux roys (3)

Et de qui la valleur brillant dans la campagne
Soit qu'il serve le très chrestien,
Soit qu'il serve le roy d'Espagne,
Faict voir qu'il est partout homme de bien,

ne laisse passer aucune occasion de faire paraître l'estime qu'il a pour vous.

Monsieur de Sainct-Ibar vous ayme,
Mais d'une passion extrême.
Il ne sçaurait vous oublier.
Mais comme il a l'âme fort belle,
Qu'il est vaillant, qu'il est fidelle,
Il vous verra tout le dernier.
Le brave Coligny, digne de ses ayeuls,
Que l'honneur a conduict et retient en ces lieux,
Souvent avecque moi célèbre la mémoire
Du frondeur réformé dessus les bords de Loire.

» Les comtes de Duras et de Lorge, suivant les bonnes instructions de Monsieur le duc de Bouillon, leur oncle,

Et marchant sur les pas de Monsieur de Turenne,
Vivent tous deux dans ce séjour ;
Mais l'un et l'autre attend que Condé les ramène
Pour vous aller faire la cour.
Nostre marquis de Rochefort (1)
Sans mentir vous honore fort.
Il est né pour l'intrigue, il est né pour la guerre,
Et son esprit accort
Faict que nous l'appelons le petit Senneterre.
Don Manuel de Montmorency
Pour vous n'a point le cœur transy ;
Vostre bien aymé de vous autres
Qui vît comme un petit Caton,
S'il disoit quelquefois icy des paternostres,
Sans doute il en diroit quelqu'une pour Gaston.

» Le marquis qui eust l'indiscrétion de faire morfondre un an le mareschal de Clairambault devant le chasteau de Mouron :

Notre bon bequillart Persan
Et le bon comte de Lussan,
Le comte de Meille, homme tendre
Qu'ils ont entrepris parfois,
Le jeune chevallier de Foix,
La Suge, le gros Romainville,
Le sage comte de Tourville,
Saint-Mars, Beauvais, le grand Mailly,
Le vert défenseur Chamilly,
Sallier, le baron de Rivière,
Le maistre de camp Cemetiere,
Donac, Ravenelle, Baudis,
Vos officiers du temps jadis,
Baudis, Dolac, Ravenelle,
Ravenelle, Baudis, Dolac
Et le marquis Basilac
Et le moribond Saint-Etienne
Sec comme une canne indienne,
Fourmentane, Vilars, Ricou,
Cent autres officiers qui, tous,
Ont faist et feront paraistre,
Qu'ils scavent bien servir leur maistre

(1) Allusion à l'affection d'Anne d'Autriche pour Mazarin, qu'on croyait mariée à lui en secret.

(2) Le grand Condé.

(3) Jean Gaspard Ferdinand, gouverneur de Stenay, mort en 1673.

(1) Charles César, marquis de Rochefort, sorte d'aventurier accusé d'être un des espions du cardinal Mazarin. Ses Mémoires, dont l'original a été singulièrement remanié, ont été publiés à plusieurs reprises.

Portent très grand respect au nom
De mon aymable et bien aymé Gaston.
Vinemil qui s'ennuyoit dans le bois de Vincennes,
Qui craignoit tant le bruit des verroux et des chaînes,
Ce pauvre prisonnier qui ne crioit jamais,
Quand il voyoit venir ces messieurs du palais,
S'amuse maintenant dans Bruxelles
A guidonner parmy les belles,
Et tasche de trouver à son point des Chloris
Et des blondins comme à Paris.
Le président qui vous estime,
Et qui cent fois tirant à prime
Vous fist voir qu'il était chagrain
Beaucoup plus que n'estoit son ami Saint-Pavin,
En attendant que le Ciel fasse naistre
Un temps propre pour son retour.
En despit du Destin, il est dans cette Cour
Plus enjoué qu'un petit maistre.
Lesmé dans la charge publique
Mesle l'humeur coquette avec la politique ;
Rien ne trouble ses belles gaités,
Et peu lui chault que pendant son absence
On voye vieillir les beautés
Aux plus beaux endroits de la France,
Car pour lui l'estoille d'amour
Conserve les Philis qui sont sur le retour.
Guionnet, positivement
Homme de bon raisonnement,
Tient en leur débois les gendarmes
Qui pour loude portoient les armes.
Le prince qui connoit son bon entendement
A pris pour intendant auprès de sa personne
Le sage et modéré frondeur de la Garonne (1).

« Je puis respondre à V. A. R. que ces messieurs-là conservent icy la mesme passion qu'ils ont toujours eue pour son service, et qu'elle n'est pas moins respectée dans nostre Conseil d'Etat que dans nostre Conseil de guerre; mais après tout, j'ose protester que personne n'a tant de vénération pour V. A. R. que moi ; je me flatte mesme assez pour croire qu'elle en est très persuadée et qu'elle a toujours les mesmes sentiments qu'elle avoit justement conceus de moy lorsqu'elle avoit la bonté de dire hautement que l'on pouvoit croire :

Et faire la dessus un fort bon fondement
Quand j'ay promis d'aymer qui j'ayme constamment.

... Nous avons cru devoir respecter les fantaisies et les audaces d'orthographe (quant aux noms propres) dont cette lettre est parsemée et qui nous ont semblé ajouter encore à sa saveur.

Comtesse Marie de Villermont.

(1) La plupart des gentilshommes cités dans ce morceau avaient suivi Condé à Bruxelles après sa défaite à Paris.

Notes Littéraires

La récente reprise de la « Vie de Bohême » — triste chiffon, vieillot et décoloré — dans ce cadre solennel qu'est la Comédie française, a causé quelque déception.

Aussi, quelle étrange fantaisie — faire pleurer et rire, souffrir et mourir, dans le temple des traditions classiques, cette frêle et lamentable poupée, une petite fille sentimentale et poitrinaire que désespère jusqu'à la mort la désinvolture d'un jeune homme très-bourgeois — montrer, dans ce décor glacé, les joies et la détresse d'une pauvre âme de modiste !

L'agonie de cet oiseau blessé — et combien démodé — sur cette scène imposante, qu'illustrèrent tant de morts tragiques et de désespoirs sonores, nous a douloureusement déconcertés. Cela a paru malséant et déplacé, et il semble que cette impression ait dominé toute critique.

On pouvait attendre un réveil, en cette occasion, des querelles anciennes. Point du tout. D'abord, le débat littéraire, aujourd'hui, est ailleurs. Et puis, il a été tout de suite admis que, décidément, cette vieille chanson, chantée là, ne nous touchait plus et perdait, dans cette atmosphère, toute puissance de nous tirer des larmes. Enfin, chaque génération s'émeut, s'exalte et pleure à sa façon. Nous n'avons plus, c'est certain, l'âme romantique...

Qui sait pourtant, si, aux Bouffes du Nord, Musette ne nous eût pas émus ?

... C'est à ce théâtre lointain que vient d'être repris le drame de Pierre Denis, « A la Vie ! A la Mort ! » dont nous avons eu, il y a quelques mois, la primeur à Bruxelles.

Pauvre Denis, qui toujours se refusa au photographe, que de fois il tira de peine les reporters dans l'embarras ! Mais aussi quelle étrange et pittoresque figure — et attirante en ce triste déclin d'un siècle qui finit mal, parmi les si laides platitudes et les décourageantes banalités où nous nous traînons.

L'intéressant de Pierre Denis, c'est qu'il est différent. Différent et occulte, ce qui est encore un attrait. C'est par là qu'il étonne, accroche et séduit. On peut dire qu'il a été mêlé à presque tous les événements politiques dont sera faite l'histoire de demain — mais mêlé à sa façon, laquelle est de rester invisible, caché n'importe où, pendant que les acteurs gesticulent — jamais en scène, toujours blotti derrière un portant, jouissant délicieusement du plaisir de tenir les fils, — démasquant les uns, culbutant les autres, poussant ceux-ci en pleine lumière, forçant ceux-là à rentrer dans leur trou — emmagasinant une prodigieuse quantité d'observations et de documents — habile trouveur d'hommes, éminent accoucheur d'idées, chercheur infatigable des raisons cachées et des mobiles secrets, — tour à tour ouvrier, journaliste, comédien, chimiste, conspirateur, historien, poète, — écrivant aujourd'hui un drame biblique, prêt à descendre demain dans la rue, en pantoufles, pour mettre la dernière main à une barricade — capable d'interpeller de haut le pape ou l'empereur, s'ils se hasardent dans son échoppe — promenant, parmi les hommes et les choses, son dédain obstiné et ironique du convenu et du superficiel, sa haine des imbéciles, et son insouciante et

imperturbable désinvolture qui est le charme et la saveur de sa philosophie.

Tout Paris le connaît. Très-brun, très-pâle, l'air frileux, c'est un chétif qui donne une étrange impression de force — un nez qui flaire toujours — un regard qui fouille — des pommettes jusqu'aux sourcils — de la barbe jusqu'aux cheveux — et, au fond de cette broussaille, du feu plein les yeux !—Denis pouvait, sans crainte, affronter le photographe. Il est une chose qu'il n'aurait jamais livrée, c'est l'étonnante mobilité de sa physionomie. Il est tantôt grave jusqu'au tragique, tantôt gai comme un gamin lâché, tour à tour caressant et brutal — et qu'il rie ou qu'il grogne, qu'il s'indigne ou qu'il se moque, il vous empoigne — toujours très-fin, très-pittoresque, très-imprévu — banal jamais. — C'est un Athénien dans la peau d'un zingaro.

Le drame de Pierre Denis n'est pas une pièce politique. C'est un triste drame d'amour, l'histoire vraie d'un homme qui souffrit beaucoup, et mourut de souffrir. Et que ce drame ne soit point autre chose que la peinture sereine d'une grande douleur d'amoureux, quand l'auteur fut, au point que nous savons, mêlé à cette campagne ardente, c'est là, précisément, l'intéressant.

Un beau matin, dégoûté des batailles politiques, Pierre Denis s'est mis à écrire pour le théâtre, passionnément. Son bâton à la main, son béret sur l'oreille, le nez dans son manteau, il est parti, pour courir par les chemins de l'histoire, et il a vagabondé, au hasard, un peu partout, s'arrêtant où il lui plaisait, devant Samson, Virginius. Clovis, Roland (autant de drames qui sont écrits et n'attendent que le directeur, chimérique peut-être, du théâtre historique qu'il rêve), tenté par tous les grands aspects d'humanité rencontrés sur sa route. Le coup de pistolet qui couche, sur la tombe de l'amante, le triomphateur vaincu et proscrit lui fait dresser l'oreille et il écrit son drame, sans même se souvenir qu'il fut boulangiste. C'est par hasard, peut-on dire, que se soient ainsi rencontrés l'ami politique et le dramaturge fervent.

Pierre Denis a donné à son œuvre du lointain historique. Parmi les incidents politiques, il a pris ceux-là seulement qui pouvaient ajouter quelque trait émouvant à la figure douloureuse qui domine le drame. Ainsi, sur la haute cour, sur les ministres, les magistrats, les policiers d'alors, pas un mot. Cela, c'était la guerre politique, avec ses fureurs, ses fourberies, ses embûches, ses bassesses électorales. Mais les complots d'amis, les délations de courtisans, les trahisons au foyer, tout ce maquignonnage d'antichambre, tout ce qui fit des blessures à son héros, — non au chef de parti, mais à l'homme — tout cela, il le met sur la scène et c'est un roman poignant qui nous est conté.

Avant de venir à Bruxelles, la pièce de Denis avait été jouée, à huis clos, devant quelques invités. Ces jours derniers, pour la première fois en France, elle a été représentée, toutes portes ouvertes. A l'autorisation qu'il a donnée de représentations publiques, le gouvernement a mis, racontait-on, cette amusante condition : les acteurs s'efforceront de ne point ressembler aux personnages représentés. L'envie vient de connaître l'ingénieux rond-de-cuir qui imagina cette puérile prohibition. Le général sans barbe, Laguerre sans nez, Naquet sans bosse, et voici tout le subversif écarté !

« . . . . . L'art de la scène appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète ; outre cela, c'est l'art le plus étroit qui existe ; déjà trop borné pour les développements philosophiques à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, il est encore resserré par des entraves de tout genre. Les plus pesantes sont celles de la censure théâtrale..... » Quand il écrivait cela, Alfred de Vigny ne prévoyait pas cette nouvelle fantaisie des censeurs : les acteurs se composeront des têtes qui n'éveillent aucun souvenir.

Au surplus, cet enfantillage administratif n'était pas pour déplaire à Pierre Denis, puisque son intention ne fut pas d'écrire un drame à clef, mais de nous raconter, par ce moyen qu'est le théâtre, une grande souffrance humaine, en éclairant de son propre témoignage ce récit douloureux.

. . . . . Voici qu'on annonce la découverte, et la publication peut-être, de plusieurs lettres inédites de Beaudelaire, suivies d'un récit, inachevé, de voyage.

Déjà, l'année dernière, nous apprenions qu'un manuscrit inédit du fiévreux poète — « Notes sur la Belgique » — avait été mis en vente à l'hôtel Drouot et acheté par un lettré de qui l'on ne savait point le nom.

L'acquéreur anonyme de ces pages ignorées avait résolu, disait-on, qu'il ne les livrerait pas au public, qu'il garderait pour lui seul le plaisir de les connaître, qu'il les dégusterait à huis clos, entre amis choisis, et que nul profane ne participerait aux joies de sa découverte.

Etait-ce ferveur de délicat ? Etait-ce vanité de collectionneur ?

Certes, cet amateur de manuscrits rares était dans son droit et pouvait, en toute sécurité, abriter son égoïsme derrière les lois, protectrices des marchés.

Mais une curiosité vient, de savoir quel était cet acheteur, au geste glouton et rapace, au geste anglais ! A quelle famille intellectuelle appartient-il? Quelle est sa qualité psychique? N'est-il qu'un bas et vaniteux accapareur d'inédit, un ramasseur de bouts de curiosité, voulant, aux murs de sa galerie, pour l'étonnement de ses invités, épingler les manuscrits inconnus, comme il ferait des papillons rares, ou des fleurs cueillies en des escarpements inexplorés? Ou chercha-t-il sincèrement quelque vibration nouvelle de cette âme inquiète, et, l'ayant trouvée, voulut-il la soustraire au déshonorant commentaire des foules ? — Pensa-t-il, avec Maurice Barrès, que ce soit un acte de délicate piété d'assurer aux morts « le plein bénéfice de la mort, » et que « si un littérateur, dans le monde, fait déjà un étrange animal, » on ne saurait « justifier un littérateur posthume. »

Difficile question, celle des publications posthumes, et qu'il ne faut traiter que dans un sentiment de délicat respect.

Peut-on, sans manquer à la mémoire des morts aimés, — littérateurs, philosophes, poètes, — livrer au banal troupeau des liseurs barbares, ces manuscrits cachés au fond d'un tiroir. telles des reliques d'amoureux ? Peut-être était-ce le mellleur de leur âme et de leur cerveau. Mais peut-être aussi, pour avoir voulu que ces pages restassent ignorées, avaient-ils de bonnes raisons, d'homme ou d'artiste, que nous ne devons pas chercher à connaître, aujourd'hui que leur main est glacée, leur pensée éteinte !

Il y a quelques années parurent, on s'en souvient, des lettres de Flaubert où se rencontraient des fautes contre la syntaxe. S'imagine-t-on la douleur et la colère de cet ouvrier impeccable, devant la publicité donnée à ces défaillances d'écriture !

Mais le danger est moins encore de révéler quelque erreur de l'artiste, que de divulguer quelque secret de l'âme. C'est pourquoi, le plus souvent, le mieux est d'écarter l'éditeur.

Pourtant, dira-t-on, le scrupule de l'acheteur, ici, semble excessif. Le titre même du manuscrit indiquait qu'il n'avait pas ce caractère intime... *Notes sur la Belgique !* Baudelaire assurément n'avait, sur la Belgique, rien à écrire de confidentiel.....

Détrompez-vous. La façon dont un homme est ému, au cours d'un voyage, au contact de telle ou telle civilisation, devant un tableau, un coucher de soleil, une inscription sur une pierre, un coin de rue, la couleur d'un ciel, les gestes d'un passant dans la foule, que sais-je ! c'est où se caractérise le plus violemment sa sensibilité.

Imaginez ce même Baudelaire, à Séville, devant le tableau horrible, *les Deux Cadavres dévorés des vers*, que commanda à Valdès Leal l'inassouvi et douloureux Don Juan !...

Toute secousse de l'âme, d'où qu'elle vienne, est le secret de qui la ressent. Donc, bas les mains, et arrière les éditeurs posthumes !

L'amateur de l'hôtel Drouot n'était peut-être qu'un sot collectionneur. Mais l'homme le plus respectueux de cette chose sacrée : les frissons d'une âme, n'eût pas agi autrement. Il convient, quel qu'il soit, de louer ce recéleur et d'en proposer l'exemple aux acheteurs de manuscrits inédits.....

PAUL PASCAL.

LES DÉRACINÉS

de MAURICE BARRÈS.

Le livre de Maurice Barrès : *Les Déracinés*, le premier des trois volumes qui composeront le *Roman de l'énergie nationale*, a été un très gros événement littéraire. Peu de livres, depuis longtemps, ont été aussi ardemment discutés. Nous avons lu les articles que Bourget, Rod, Pelletan, Henri Fouquier, etc., ont écrit sur ce livre si âpre et si fort, — et aussi ceux parus dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue du Palais*, dans d'autres recueils. Laissons aujourd'hui la parole à un jeune écrivain qui nous donna, l'an dernier, un livre très personnel et qui fit tapage. Voici les réflexions, sur les *Déracinés*, de M. Ernest Lajeunesse :

Des jeunes gens de Nancy ou des environs prennent le train de 10 h. 49 ou de 9 h. 51 pour arriver à Paris à 6 h. 15 ou à 5 h. 2. Et c'est le drame le plus rauque, le plus âpre, le plus haut, l'épopée la plus sombre et la plus sanglante.

On connaît Maurice Barrès. C'est lui qui, vers notre quinzième année (je parle de ceux qui, comme moi, eurent quinze ans en 1889) nous apprit à sourire et à ne pas trop sourire, à nous ennuyer élégamment et à avoir conscience de notre ennui. C'est ainsi qu'il nous enseigna la vie, qu'il nous la fit accepter, qu'il nous la fit mépriser, qu'il nous fit échapper à sa tyrannie et à sa médiocrité. Aux marges de Sénèque, à la croix de Loyola, aux broderies du costume de représentant de Benjamin Constant, il avait rencontré de secrets reposoirs qu'il nous indiqua après y avoir somnolé et médité, où il nous convia, où il nous permit de rêver avec lui, un peu en arrière, de nous exciter et de nous élever. Il nous offrit les plus belles inquiétudes et les pires fièvres.

Tous nous avons été — longtemps avant l'âge légal et législatif — candidats avec lui à Nancy et candidats boulangistes ; nous l'avons suivi à la Chambre et nous nous y sommes tus avec lui, insoucieux d'une majorité sans furie et d'éloquences d'intérêt local. Nous l'avons suivi en sa défaite, alors que des électeurs suburbains le dédaignèrent pour ses grands desseins et sa bonne mine. Et dans l'illusoire *Jardin de Bérénice* nous trouvâmes les fleurs introuvables et les pâles lunes, les sourires plus pâles et l'infatigable lassitude, les couronnes de myrte et les eaux dormantes dont nous voulions bercer notre désir d'action. Barrès, plus tard, nous convia à l'action : des profondes cathédrales d'Allemagne, des routes de Bohême et de Venise aux mille langueurs, il nous encouragea, nous poussa en avant, nous retint, pour que, ensuite, notre élan fût plus impérieux. Il nous caressa successivement, comme du plat d'un sabre, et d'un envol de pages divines, il nous fouailla de phrases brèves, de cris vengeurs, fut, de haut, de près, notre frère, notre maître. Il fit d'un journal, mort pour avoir trop vécu et trop vite vécu, un journal de vie, de la vie ardente, songeuse, de la vie la plus vivante, de la vie qui n'est pas de ce monde,

Il donna son avis sur des questions éternelles et sur des questions d'une heure ; il intéressa, charma, étonna, Et les gens ne l'aiment pas parce qu'il est tout amour. *Les Déracinés* qu'il nous présente aujourd'hui, c'est nous, c'est pis et c'est mieux que nous. Ces pauvres jeunes gens, ces pauvres Lorrains qui viennent à Paris en conquérants, qui y vivent, qui tâchent à y vivre, qui veulent penser et qui, en partie, y meurent, ne sont pas plus Lorrains que Bretons, mais n'en sont pas moins malheureux. Et cela a déjà été dit. Ne leur demandons que d'être pathétiques. Ah ! ils le sont. Les idées que Barrès exprime, sa conception de la petite patrie, son acharnée fidélité au petit morceau de terre que, le premier, on a senti sous son talent hésitant, son opinion sur l'avenir de Nomeny et sur la tristesse de Neufchâteau, ce sont des idées et des sentiments d'une belle force et, il faut le dire, d'une incontestable sentimentalité. Il est certain que François Sturel, qu'il nous peint si sensible et d'une si belle qualité d'émotion, si susceptible, si délicat et si plein de fièvre et de talent, se fût mal accommodé de ses tantes et de son village. Bouteiller, qui n'a pas d'autre patrie que l'Université et la politique, n'est pas plus à plaindre que Racadot, descendant d'une lignée de serfs et qui, avant tout, a pour patrie son ancestral esclavage.

Mais c'est là entre Barrès et moi une querelle déjà ancienne. A une grosse lettre que je lui écrivis à ce sujet il me répondit en me rappelant ce mot de César : « J'aime mieux être le premier en un village que le second à Rome. » Mais comme il est plus facile d'être le premier à Rome que dans un village ! Que Racadot, que Sturel, que Suret-Lefort, que Rœmerspacher tâchent à être maire, en leur Nomeny, en leur Lérouville, à Bar-le-Duc ou à Charmes ! Ils échoueront. Julien Sorel, il est vrai, dans le *Rouge et le Noir* vient se faire guillotiner dans son village ou à côté, mais c'est après avoir passé à Paris et à Londres et parmi les plus cosmopolites fatalités et parmi le romantisme le plus universel. Barrès, d'ailleurs, situe son drame et ses drames dans les endroits les plus émouvants et les moins lorrains. Cette douce Astiné Aravian qui, sous des pierreries, vient aimer de jeunes hommes à Paris, conter des contes des Mille et une Nuits et mourir, cette Arménienne que nous avons entrevue un peu peut-être dans l'*Ennemi des Lois*, qui peut-être aussi est un peu Bérénice, cette princesse de fantaisie et de mystère meurt-elle parce qu'elle est *déracinée*, ou, pour parler comme M. Marcel Mielvaque, *déracée*, ou parce que sa vie est ainsi éclairée de la livide clarté de la fatalité, parce que sa mort si horriblement pittoresque en l'horreur de Billancourt est exquise, shakspearienne à la fois et dantesque, en dehors de toutes les patries, en cette libre et inaccessible contrée du génie? Est-ce que l'âme féroce, lourde dévouée, ambitieuse sans but de Racadot se fût contentée d'une étude à Pont-à-Mousson, et n'aurait-il pas rencontré la guillotine partout, — et le crime? Est-que Taine serait allé voir Rœmerspacher à Nancy? Est-ce qu'il y a à Nancy un tombeau de Napoléon? Hélas? nous n'avons à Nancy que les tombes glacées et grises des ducs de Lorraine. De Napoléon, nous n'avons à Nancy qu'une mèche de cheveux, léguée par Drouot et un sabre d'Egypte. J'éprouve devant ces reliques presque encore vivantes, une émotion aussi profonde, aussi angoissante, aussi haute que devant le tombeau du conquérant, de l'empereur de la plaine et du mont. Mais, ce tombeau fiévreux, ce tombeau muet, souffle des paroles et des désirs. Et puisque c'est là que Barrès a voulu faire parler ses héros, ce lieu est saint. Je n'ai jamais vu aux Invalides le tombeau de Napoléon : M. Léon Parsons a bien voulu s'en étonner l'autre jour dans son abondante et savante causerie sur la *Littérature napoléonienne* et M. Jean de Mitty aussi. J'imagine, je sais, qu'il n'y a pas de tombeau de Napoléon, que le tombeau, que dis-je? que l'âme de Napoléon est en nous tous, en notre âme et que nous avons tous, nus, le sceptre d'empereur entre les côtes. Mais, qu'y a-t-il de plus beau que les pages où Barrès ramasse en une étreinte du nain Mouchefrin et du géant Racadot, toute l'aigreur, toute l'ambition lourde, toute la soif de Paris et du monde? Etreinte effroyable, étreinte sublime de ces deux, de ces trois déshérités, puisque la Lécnie en est, et puisque ces misérables veulent conquérir Paris pour l'offrir à cette tendre mégère. Etreinte admirable, dans la nuit, sans lumière, cependant que, à côté, une autre étreinte, celle d'une fille publique et d'un X... sans mandat, écrase un pauvre matelas bruyamment. Et ce drame d'un journal qui se fonde, qui meurt et qui veut vivre, ces protagonistes que sont les fonds secrets et le baron de Reinach ! Pages d'un sombre éclat, pages déjà classiques depuis un mois que le livre a paru, pages dignes de... Mais faisons d'elles le plus grand éloge, elles sont dignes de l'auteur des *Héroïsmes superflus*, dignes de Maurice Barrès. Et c'est un livre qui m'élève, qui me prend, qui m'abat, qui m'annihile, qui me tient et qui me fait croire que je suis à la fois ce Racadot qui, guillotiné, meurt moins bien que notre Sorel, ce Rœmerspacher, Sturel, Suret-Lefort, Mouchefrin, Saint-Phlin — et un peu plus.

ERNEST LA JEUNESSE.

VIEUX PAPIERS

Marseille, ce 20 juin 1826.

ÉPOUSE BIEN-AIMÉE,

Me voici arrivé à bon port à Marseille, sans autre incident qu'une roue brisée qui nous a fait perdre une bonne demi-journée dans une petite ville ignorée,

Cet ennui, joint à la tristesse d'avoir quitté deux êtres chéris pour les hasards d'un long voyage, m'avait jeté dans une profonde mélancolie. Pour essayer de combattre ce pénible sentiment, je m'en fus faire un tour en ville, car l'endroit où le sort jaloux me commandait de rester me semblait d'un aspect fort agréable.

Mon goût pour les jardins fleuris se réveilla vivement à la vue d'une maison dont la grille faisait le principal ornement. Sur les arabesques bronzées, les pourpres s'attachaient avec tendresse et à travers les feuillages, mon œil charmé se reposait sur un jardin orné de plates-bandes où s'épanouissait tout ce que la nature, cultivée par l'art, peut offrir de fleurs odorantes et multicolores.

Tout entier à ce spectacle enchanteur, je ne faisais aucune attention à un personnage appuyé contre la porte et qui respirait l'air du matin avec satisfaction. J'éprouvai une véritable surprise quand j'entendis qu'il m'appelait par mon nom.

Je me retournai vivement et je reconnus, non sans peine, mon vieil ami, Nestor Romarin, dont je t'ai souvent parlé.

Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre et dans l'émotion qui m'étreignit, je versai des larmes de bonheur.

La joie de nous revoir après tant d'années était réciproque. Il voulut m'entraîner chez lui et exigea que je partageasse son dîner qu'il se hâta de faire augmenter de quelques victuailles de choix et d'arroser de son meilleur vin.

Au milieu des témoignages d'amitié que nous échangeâmes, il me conta comment il avait fini par échouer dans cette petite ville où il avait hérité d'une tante et comment il était devenu l'homme d'affaires de quelques grandes familles du pays dont il a les recettes et les ventes.

C'est ainsi qu'il m'a narré une chose que tu dois certainement ignorer.

La voici : Le domaine de la Roche-Noire n'est nullement la propriété du notaire Lambot, comme tout le monde le croit, mais bien celle d'un certain Chamarard, dont ledit notaire régit la fortune. Ce Chamarard est très véreux. Ses antécédents sont des plus problématiques et l'acquisition de la Roche-Noire est pleine de mystères.

Romarin affirme que la fortune des Chamarard provient de biens noirs et de biens nationaux. Il croit que, bientôt, ces nouveaux seigneurs iront prendre possession de leur château avec le désir de se créer une position.

Nestor tient cela de bonne source. Ses affaires ont amené quelques rapports passagers entre Chamarard et lui. Il croit cet homme très habile, sinon honorable.

Ceci t'intéressera, mais t'affligera aussi, chère épouse dont l'âme sensible s'émeut si vivement. Tu apprendras avec peine dans quelles mains indignes est tombé le beau domaine où tu as passé ta pure et calme enfance, auprès d'un père vénérable, fidèle serviteur d'une noble famille dont il régissait les biens avec la plus vertueuse probité.

Je suis certain que personne ne les verra dans ce pays où subsiste encore la plus pure reconnaissance pour l'antique race des Princes de Roche-Noire.

Toi même, tu aurais horreur de mettre le pied dans ce domaine acquis par la spoliation.

Je te donnerai bientôt des nouvelles de nos affaires. Ecris-moi et parle-moi de Léonide. Notre douce enfant est sans cesse devant mes yeux. Son image et la tienne, épouse chérie, accompagnent tous mes pas comme pour me rappeler mes devoirs envers vous, devoirs bien doux, puisqu'ils sont embellis par l'amour.

Ton fidèle époux,
Egide CHABOTIN.

Dijon, 30 juin.

Mon cher Egide,

Au reçu de ta lettre, nous avons versé des larmes de joie, Léonide et moi; j'ai eu de cruelles insommies en pensant que tu traversais la France avec un si noble courage, et Léonide, si sensible et si craintive, ne cessait de m'entretenir de ses angoisses.

Les détails que tu me donnes sur la Roche-Noire m'ont d'autant plus intéressée que la veille du jour où je reçus ta lettre il n'était bruit dans Dijon que de l'installation des Chamarard dans notre ancien domaine.

Il paraît que ces gens sont arrivés-là princièrement avec un train énorme, On a remeublé tout le château, le parc est bouleversé. On ne parle que des merveilles qu'on y va installer.

La famille Chamarard se compose du père, de la mère et d'un fils qui, dit-on, sera colossalement riche.

Hier ces Chamarard sont venus faire des des visites à Dijon dans une calèche bleu clair doublée de vrai cachemire de l'Inde fond blanc à palmettes. Les chevaux harnachés de velours bleu, le cocher et le laquais en bleu clair garni d'argent.

Figure-toi qu'ils ont eu l'audace d'aller droit à l'Evêché, puis chez le président Triponeau, chez le général de Lastic, chez le préfet, bref chez tous les gens bien posés, voire chez la douairière de La Bastide-Gambart et chez nous.

Comme je n'étais pas à la maison, ils ont laissé leurs cartes. Léonide les a aperçus à travers le rideau et les trouve communs. Nous avons passé la soirée dans une extrême agitation en pensant que des êtres d'une telle origine osaient traiter d'égal à égal tout ce que Dijon possède de grand et de noble.

Notre ami, M. Adolphe, qui est venu faire de la musique avec notre fille, nous a assuré que la toute ville partageait notre émotion et qu'on se demande si on rendra cette visite.

Le préfet dit que les Chamarard ont annoncé qu'ils donneraient beaucoup de fêtes et qu'ils inaugureraient brillamment leur installation.

L'épicier Pirot m'a montré le mémoire de ce qu'il envoyait de fines denrées par semaine au château de la Roche-Noire. C'est énorme. Ces gens doivent être fabuleusement fortunés.

Puissent tes affaires bien réussir à Marseille, cher époux, nous en avons besoin. C'est en constatant dans quelles mains indignes la fortune verse ses trésors qu'on doit faire appel à ses plus nobles sentiments pour se contenter d'une heureuse médiocrité!

Marseille, ce 7 juillet.

Tendre Épouse,

Mon affaire avec M. Pincetout avance lentement. Je constate qu'il va me falloir demeurer ici encore quelque temps. Si j'avais retardé de huit jours mon arrivée ici, nous étions ruinés. Heureusement j'ai conjuré le danger. Mais combien précaire est la fortune appuyée uniquement sur les flots changeants de l'océan.

Parle-moi d'une fortune comme celle des Chamarard par exemple ! Bien solide, toute en bonnes terres au soleil! Rien à craindre des corsaires de toute espèce qui exploitent et volent des malheureux comme nous !

Tu ne me dis pas si Léonide a encore des vapeurs. Il ne faut pas que cette sensible enfant s'énerve trop en faisant de la musique.

M. Adolphe est charmant, mais j'ai remarqué que les duos prolongés laissaient notre fille un peu rêveuse. Ne les multiplie pas trop.

A propos des Chamarard, je crois que, tout bien pesé, il vaut mieux leur rendre leur visite. Il ne faut être impoli envers personne. En m'envoyant hier quelques pièces, Lambot me disait qu'ils avaient été très bien reçus partout.

Adieu mon Amélie, adieu, aimable Léonide, croyez que vous êtes toujours les objets chéris du culte de votre époux, de votre père.

Egide Chabotin.

Dijon, 25 août.

Mon cher Papa,

Mon excellente maman est trop fatiguée pour vous faire le récit de la journée d'hier. Je le suis aussi, cependant, mais je suis trop pressée de vous raconter tout ce qui s'est passé.

Vous savez comment. après bien des hésitations, nous avons accepté l'invitation des Chamarard. Pour maman, l'idée de rentrer à la Roche-Noire, était un profond chagrin. Mais vous nous aviez écrit d'y aller et M. Adolphe,

qui est si au courant des nouvelles, nous avait affirmé que le général de Lastic, le comte de Montreville et même la douairière de la Bastide-Gambart avaient l'intention de se rendre à la fête.

Maman dit que c'est écœurant comme on se jette aux pieds de ces parvenus ; mais M. Adolphe et moi trouvons qu'ils ont une bien bonne idée d'amuser ainsi la jeunesse. Ce pauvre M. Adolphe s'ennuyait fort à l'idée d'aller tout seul dans son bogey de Dijon à la Roche-Noire. J'ai suggéré à maman l'idée de l'inviter à venir avec nous, ce qu'il a accepté avec joie, et la route, assez longue, nous a paru très courte, grâce à son amabilité.

Maman avait sa belle robe de soie ponceau et son turban à la Moabite ; moi, j'étais en gaze blanche avec, dans mes cheveux, une guirlande à la Terpsichore d'un effet charmant, m'a dit M. Adolphe, et il a même composé en route un sonnet là-dessus, qui commence ainsi :

Charmante Eglé, votre guirlande
A été tressée par l'Amour !

Beaucoup de laquais attendaient les invités dans une magnifique livrée bleu et argent.

Dans le vestibule en stuc il y a des statues de Thorwaldsen, des nymphes, je crois.

Le salon n'est plus tapissé des vieux Gobelins dont maman m'a parlé si souvent. Il est peint tout en blanc et or, avec des rideaux de mousseline de l'Inde et au milieu une belle table de marbre à pied de bronze portant un service à café en Sèvres sur un plateau doré. Les autres salons sont aussi luxueux et il ne reste rien des vieilles boiseries sculptées si sombres qui faisaient peur à maman dans son enfance.

On se mit à table et maman, malgré sa mauvaise humeur, ne put s'empêcher d'être flattée quand elle vit le jeune Chamarard se placer à côté de moi. De l'autre côté j'eus M. Adolphe, et j'en étais bien contente, parce qu'il se moquait agréablement du jeune Chamarard qui noue sa serviette à son cou, comme s'il était en famille, et qui mange comme un affamé. Il eut le mauvais ton de m'engager sans cesse à manger. Il n'a donc jamais vu une jeune personne distinguée qui sait que rien n'est moins poétique que de manger beaucoup.

— J'aime les femmes qui ont bon appétit ! s'est-il écrié avec un gros rire.

Nous nous sommes regardés, indignés, M. Adolphe et moi !

Au dessert on m'a prié de chanter. J'étais assez intimidée, mais M. Adolphe est venu à mon secours et nous avons chanté notre joli duo du *Troubadour exilé* qui a eu un plein succès.

Après le dîner, maman est venue me reprocher ce duo en me disant que cela avait paru scandaliser Mme Chamarard, comme si tout le monde ne savait pas que je fais de la musique avec M. Adolphe !

Est-ce que les Chamarard en seraient jaloux ? Après le dîner, promenade dans le parc qui est maintenant peuplé de kiosques, de jets d'eau, de statues, de ponts rustiques, etc. Maman dit qu'il y a trop de nymphes, mais c'est le goût de M. Chamarard.

Un bal ramena toute la société dans les salons. M. Chamarard l'a ouvert par une contredanse avec la douairière de la Bastide-Gambart.

J'ai eu beaucoup de succès dans une anglaise à colonnes. Comme je faisais une dame seule, la tête penchée, les yeux baissés pour regarder courir mes pas, le général de Lastic s'est écrié qu'il voyait Atalante, et le père Chamarard ne m'a plus appelée « qu'Atalante aux pieds légers ».

En revenant, maman a dormi, mais nous avons bien causé de la fête M. Adolphe et moi ; voilà un homme sentimental et distingué au moins ! Mon cher papa, revenez-nous bien vite car nous languissons après vous.

Votre fille respectueuse, LÉONIDE.

Marseille, 1er septembre.

MA CHÈRE ÉPOUSE,

Je viens de recevoir la lettre de Léonide et celle que tu m'as écrite le lendemain. Je com-

prends que, pour toi, cette fête a eu des côtés pénibles, mais la vie est pleine de ces petites épines et n'en ai-je pas ma grosse part avec ces affaires qui ne finissent pas ?

Comme toi, je suis très surpris de l'amabilité particulière que vous a témoignée la famille Chamarard. Je pense qu'il y avait autre chose que le hasard dans cette place à table et je ne m'étonnerais pas qu'il n'y eût au fond de tout cela quelques vues matrimoniales.

Rien ne serait plus naturel de leur part. Ce qui leur faut maintenant pour affermir leur situation, c'est une bonne et solide alliance. Ils sont assez adroits pour se dire qu'ils ne peuvent aspirer aux filles de la haute noblesse du pays. Notre famille, sans avoir autant d'illustration, est honorablement connue et la position de tes parents, baillis de la Roche-Noire de père en fils, doit leur faire désirer une alliance qui effacerait tout ce qu'il y a de louche dans leur acquisition.

Que faire si les Chamarard ont de semblables projets ?

Je laisse à ta sagesse le soin de mener cette affaire. Assurément il serait préférable que Léonide épousât quelqu'homme de robe bien posé, quelqu'officier de mérite, mais une fortune solide comme celle des Chamarard n'est pas à mépriser. Dans quelques années on aura oublié leur origine. Le temps est un grand trompeur.

Va donc sans tarder rendre la politesse à la Roche-Noire et écris-moi tes impressions.

Ton fidèle époux,

Egide CHABOTIN.

P. S. Quel besoin avais-tu de prendre dans ta voiture ce bellâtre d'Adolphe. C'est un aimable causeur sans doute et un bon musicien, mais aussi c'est un panier percé qui ne fera jamais rien de bon.

Je trouve que Léonide a la gorge délicate. Ménage-la et espace davantage les duos.

Dijon, 20 octobre.

MON CHER ARTHUR,

Je serai sans doute à Paris le 1er novembre, tout heureux de me retremper dans l'air intelligent de la Capitale et d'y retrouver mes amis.

Franchement, la province n'est plus supportable. Passe encore à la belle saison quand on pouvait visiter les châteaux des environs sans risquer de casser les roues de sa voiture dans les ornières où elles s'enfoncent jusqu'au moyeu. Maintenant c'est affreux et j'ai hâte de rentrer dans le monde civilisé. Le peu de gens à voir s'est enfui.

La marquise de La Bastide-Gambart ferme son salon à cause de ses rhumatismes. Le président Triponeau quitte Dijon pour Lyon. Les Montreville partent pour l'Italie. Le reste de ce qu'on appelle ici la société est un composé de crétins, de parvenus, gens impossibles et assommants.

La petite Léonide Chabotin, avec laquelle je faisais parfois de la musique, épouse le fils de ces Chamarard, gens d'origine suspecte, dont je t'ai parlé à propos de leurs fêtes ridicules. C'est un mariage d'argent bien digne de provinciaux avares, dépourvus de sentiments et de dignité. Comme en province on aime surtout à s'occuper du prochain, on m'avait marié à cette péronnelle. Les Chabotin m'invitaient souvent à dîner et je reconnaissais cette politesse par l'envoi d'un madrigal ou d'un bouquet de fleurs. C'est tout, mais cela suffit pour faire bavarder le monde.

On va dire maintenant, je le parie, que je quitte Dijon pour cacher ma déconvenue.

Tout cela, du reste, m'est parfaitement égal et M. Chabotin en sacrifiant sa fille à l'amour du lucre montre qu'il n'est qu'un adorateur de l'argent.

Pour moi, la bassesse de ce monde vulgaire m'écœure et m'indigne et je ne veux plus me retrouver en face de ces gens-là.

Aussitôt arrivé à Paris, j'irai chez toi, mon cher ami, pour réclamer un service de ton amitié.

Toi qui es le beau-frère du secrétaire de M. de Villèle, ne pourrais-tu m'obtenir une place, un tout petit consulat dans une Amérique quelconque ou un bout de pupitre dans un ministère?

Je t'avoue franchement que je suis dans une panne noire et que j'ai perdu mon temps cet été de la façon la plus ridicule.

Tout à toi,

ADOLPHE.

... Lettres recueillies par :

MAVIL.

CHRONIQUE MONDAINE

Nous sommes à une époque bien défavorable pour donner notre première chronique mondaine. Sans doute, nous voilà à la veille des fêtes, des bals et des dîners, mais on ne fait encore que les entrevoir. Bruxelles n'a pas repris sa grande animation hivernale. Ses équipages deviennent plus nombreux, les élégantes commencent à revenir, on les voit s'arrêtant aux plus jolies vitrines et se préparant, par de savantes combinaisons, à déployer, d'ici un mois, leurs charmantes toilettes dans les salons de nos grandes villes.

Mais nous n'y sommes pas encore et si je jette un regard en arrière, j'envoie un dernier regret à l'Exposition de Bruxelles qui réunissait tant d'attractions et tant de visiteurs, il y a peu de semaines encore. Aujourd'hui les visiteurs ont disparu et les débris des splendeurs de l'été viennent eux-mêmes d'être dispersés par l'ouragan de ces derniers jours. Le public ne trouvera pas de compensation en parcourant la Montagne de la Cour. Les démolitions ont commencé et offrent à l'œil le plus lamentable spectacle de ruines et la plus vilaine boue comme tapis aux promeneurs. La liquidation des élégants magasins du quartier est à l'ordre du jour. Heureusement, ces démolitions n'atteignent aucun des précieux monuments et des souvenirs artistiques de Bruxelles; si elles attristent l'œil des passants, elles se montrent en harmonie avec la mélancolie des premiers jours de l'hiver. Car nous voici en hiver et maintenant il n'y a plus moyen d'en douter, plus d'illusion à se faire, le vilain hiver est arrivé avec son cortège de froid, de pluies, de vent; résignons-nous à ses rigueurs!

Notre chronique arrive un peu tardivement pour parler des mariages peut-être déjà annoncés à nos lecteurs. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire un mot de celui de Mlle Ludmilla Coppée, fille aînée de M. Evence Coppée, avec le lieutenant Henri Burnell, fils du lieutenant-colonel Burnell, officier d'ordonnance de S. A. R. le Comte de Flandre. Il a fait trop grande sensation à Bruxelles pour que nous le passions sous silence. La cérémonie religieuse a été célébrée en l'église Sainte-Croix, dont le chœur se prête merveilleusement aux belles solennités ; il était étincelant de lumières et orné de fleurs ravissantes. La jeune mariée, dans sa robe de satin blanc, était plus charmante que jamais; sa longue traîne était portée par deux laquais. Madame Evence Coppée avait une superbe toilette de velours bleu roi, avec applications de dentelles. On a beaucoup admiré son joli type étranger. Après la cérémonie un déjeuner réunissait dans le splendide hôtel de M. Coppée, avenue Louise, de nombreux convives. Une table de quatre-vingts couverts était dressée dans une grande salle, décorée de riche gobelins.

Le vaste hôtel était rempli de fleurs. Parmi les corbeilles on remarquait surtout celle de LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre et celle du colonel et des officiers du 2e régiment des guides. De nombreux télé-

grammes sont arrivés de toutes parts; nous citerons celui de la princesse Joséphine de Hohenzollern, celui du duc Emmanuel et de la duchesse Henriette de Vendôme, et celui de la princesse Louise de Saxe. On a dansé le soir. Les jeunes mariés sont partis le jour même pour Paris et comptent faire leur voyage de noces en Egypte. Ils ne rentreront à Bruxelles que dans trois mois.

On annonce aussi le mariage de Mlle Olga Coppée avec M. Gaston Roelandts, mais seule-pour le mois d'avril prochain.

Le mariage de Mlle Jeanne de Steenhault avec M. Visart de Bocarmé, fils du sympathique bourgmestre de Bruges, aura lieu à Steenhault, le 19 janvier prochain. La fiancée est la fille du baron de Steenhault, l'un des plus zélés parmi les agriculteurs de mérite qui ont consacré leur intelligence et leur vie au relèvement de cette branche de notre industrie nationale. Les futurs époux comptent partir après le mariage pour l'Italie et y passer plusieurs mois.

On parle aussi, pour un des derniers jours de décembre, du mariage de Mlle Marguerite Horion avec l'ingénieur M. Louis de Burlet. La bénédiction nuptiale aura lieu en l'église Saint-Boniface.

... Outre ces mariages, on pourrait encore citer celui du petit-fils de Naundorff.

Ce rejeton du prétendu Louis XVII s'appelle Auguste-Jean de Bourbon et habite Lunel, une propriété où il cultive la vigne. Il doit épouser une modeste habitante du pays : Mlle Madeleine Cuillé. Son oncle Louis-Charles de Bourbon, l'héritier direct de Naundorff, vient de donner son autorisation au mariage. La mère du jeune fiancé se fait appeler Mme de Bourbon et habite un des principaux faubourgs de Bruxelles.

... Le quartier Léopold, si calme encore à cette époque, a été mis en grand émoi dans la soirée du vendredi 19 novembre, par un commencement d'incendie dans l'ancien hôtel du baron d'Haen de Steenhuyse appartenant actuellement à Mme May. Le feu, quoique ayant fait de grands ravages, n'a pas atteint les principaux souvenirs de famille et les antiquités qui y sont en grand nombre.

A Liége a eu lieu le 25 novembre le mariage de Mlle Chaudoir avec le comte de Marotte. On se rappelle que Mme Chaudoir a donné l'hiver dernier des fêtes splendides qui ont procuré au monde élégant l'occasion d'admirer son hôtel tout autant que la charmante jeune fille qui en faisait la principale attraction.

La saison des chasses bat son plein. Il y a des battues de tous côtés et dans toutes les provinces. Celles du Hainaut ont acquis une célébrité bien méritée. Les hécatombes de la Berlière sont proverbiales. Dans les autres provinces nous aurions plus d'un nom à citer. C'est ainsi que dans la jolie propriété de Mont-Anhée, M. Drugman a fait tuer à ses invités 900 pièces dans une première battue et plus de 400 dans la seconde. Mais le vrai chasseur dédaigne ces tueries, ce qu'il lui faut c'est l'émotion du coup de fusil dans les grands bois peuplés de cerfs et de sangliers. S. A. R. Mgr le Comte de Flandre s'est donné ce noble plaisir la semaine dernière dans sa superbe forêt de l'Hertogenwald où il a passé quelques jours avec ses enfants : S. A. R. le Prince Albert et Mgr le Duc de Vendôme.

On a beaucoup admiré l'habileté et la sûreté de coup d'œil du jeune Prince royal qui, du reste, aime la chasse avec toute l'ardeur de son âge.

Terminons aujourd'hui cette première causerie en priant le lecteur de lui être indulgent. Nous faisons ici une première connaissance de notre public, et les présentations sont toujours froides. Nous espérons commencer avec lui toute une série d'entretiens où son accueil amical ne nous fera pas défaut, j'en suis sûre. La *Revue Mauve* est un salon littéraire et artistique, la chronique mondaine en sera le *home* de famille.

MAUVIETTE.

Memento.

Monseigneur de Hornstein, archevêque de Bucarest, a fait un appel dernièrement dans différents journaux belges pour la construction d'une église grecque unie. Nous recommandons cette œuvre à nos lecteurs. Les souscriptions sont reçues dans les colonnes du *XXe Siècle*, du *Bien Public* et du *Courrier de Bruxelles*.

Le R. P. André va recommencer ses sermons des jeudis de l'Avent sur l'Eucharistie, dans l'Eglise des Pères du Très-Saint-Sacrement (Chaussée de Wavre.)

CAUSERIE FINANCIÈRE

AUX LECTEURS,

Chargé de la causerie financière dans la *Revue Mauve*, je tiens, avant de commencer mon premier article, à me faire connaître des personnes qui voudront bien me lire.

M'occupant des questions de Bourse depuis vingt ans, en relations suivies avec la haute banque, connaissant les sources des bons renseignements, informé sur la valeur intrinsèque des fonds d'Etat ainsi que de la solidité des Sociétés, je serai toujours heureux d'éclairer mes lecteurs, de les guider sur ce terrain semé d'embûches, de leur donner toutes les indications qui pourront leur être utiles et de leur offrir mes conseils pour un placement sagace de leurs capitaux. VANETTE.

Marché de Paris.

Je commencerai par dire que : Malgré les incidents de Vienne,

Malgré les bruits très alarmants que MM. les Banquiers allemands font courir tous les jours sur l'affaire Dreyfus,

Malgré la mauvaise humeur des Anglais qui tirent à boulets rouges sur le 3 % depuis le jour de l'escarmouche de Nikki,

Malgré le renchérissement de l'argent, et enfin, malgré la démission de M. Darlan, ministre de la justice, la *Réponse* des primes s'est passée dans le plus grand calme ; quant à la liquidation je n'ai rien vu d'extraordinaire, si ce ne sont les reports qui ont été un peu chers. Mais bah ! les acheteurs ne s'arrêtent plus pour un aussi petit détail, le principal pour eux, c'est que la situation politique soit bonne, et comme elle l'est, tout est à l'eau de rose, c'est parfait.

On a payé 23 et 25 cent. de report sur le 3 % ; 22 et 24 c. sur l'amortissable, 20 et 22 c. sur le 3 1/2. Il en résulte que le 3 % perpétuel clôture à 103.95 ; l'amortissable à 102.50 ; et le 3 1/2 à 106.80. Les primes, dont 25 fin courant, sont demandées à *quatre sous* d'écart.

Quant à la rente Italienne, chauffée à blanc, elle reste demandée à 96.30 ; Berlin, ramasse ; le cours actuel de l'Italien représente *18 points* de hausse ! depuis le jour où le Gouvernement a signé la paix avec Mélénick ; c'est coquet.

L'Extérieure, toujours un peu secouée par un groupe de spéculateurs pessimistes, relève en ce moment la tête, 60 1/4 et 61 et 61.20, ce doux rayon de soleil espagnol est dû à des dépêches venues de Cuba qui représentent la situation là-bas en voie d'amélioration, les projets d'autonomie seraient paraît-il favorablement accueillis par tous les partis. Honneur à M. Sagasta.

Le Portugais 3 % a du plomb dans l'aile à 20 3/4; n'oubliez pas que la situation financière du Portugal laisse beaucoup à désirer.

Le Brésilien 4 % a enfin meilleure allure, il vient de remonter le courant jusqu'au cours de 61 15/16. On dit que le gouvernement du Brésil a obtenu le placement de 50 millions en bons du Trésor qui l'aideront à attendre le produit de l'affermage des chemins de fer. Cette solution est heureuse, sans quoi, du train où .. mais, mais, qu'allais-je dire... puisque *tout va bien...*

Le Chinois 4 % or est rivé à 106, et son collègue le Hongrois à 103.90.

Les fonds Russes sont assez animés, le 3 % or ancien fait 94.10 et 94.80 et le 3 % or nouveau 93.95 et 94.65.

Un peu d'amélioration sur les valeurs à turban qui semblaient chloroformées ; Banque Ottomane 585, 588, 590 et 587 ; Turc série C, 24.80 et 24.65 ; Turc série D, 21.95 et 22.17. Lots Turcs 111 et ceux du Congo 88.93 et 90.

Grande fermeté des Institutions de Crédit. Je vous signale premièrement l'importante hausse du Crédit Lyonnais 770 et 793 ; le cours de 800 est assuré. Vient ensuite la Banque de France 3750 et 3780; la Banque de Paris 850 et 872; Comptoir National d'Escompte 580 et 588 ; Crédit Industriel 605 ; Société Générale 525 ; Société foncière Lyonnaise 392 ; Banque Parisienne 435 et 460 ; Banque Transatlantique 433 ; Compagnie Algérienne 710 ; Crédit Foncier agricole d'Algérie 480 ; Banque Internationale de Paris 615 et Crédit Foncier 650 et 662.50.

Les obligations foncières et communales sont toujours recherchées par l'épargne, et c'est justice. Je conseille fortement l'achat de ces obligations qui réalisent à tous les points de vue un placement de premier ordre et de tous repos.

Banque Française de l'Afrique du sud 70, 71 et 73 ; Banque des Pays autrichiens 485; mobilier Espagnol 45 ; Crédit foncier égyptien 496.

Les chemins de fer grandes lignes ont bonne allure, surtout le Nord qui s'inscrit à 2060 ; le Lyon 1858 ; Orléans 1855 ; Midi 1460 ; Ouest 1205 ; et Est 1080.

Je remarque que les chemins Espagnols ont fait une jolie enjambée depuis l'avènement au pouvoir de M. Sagasta. Saragosse 145 ; 147 et 146 : Nord de l'Espagne 84 et Andalous 78.50.

On m'affirme que la société Métallurgique de l'Oural-Volga qui est à 667 fera 700 ; c'est aussi mon avis.

Le Suez 3260 et 3275, le cours de 3300 et plus, ne me surprendrait pas, car cette action est une des meilleures inscrites à la cote officielle. Les magasins généraux de Paris font 720; Compagnie Parisienne du Gaz 1146 ; Cie Transatlantique 384. L'Omnibus mérite un gros bravo, parti il y a quelques mois du cours de 1580 il s'est emballé à 1700 pour souffler un peu en ce moment à 1680 La Voiture jalouse a suivie doucement le train, de 700 elle atteint aujourd'hui 785. C'est délicieux.

La Société nouvelle Décauville vaut 108 et 110. Mines de Malfidano 1070; les métaux 645 ; la Société française des Procédés Thomson-Houston 1275. Les magasins du Printemps sont en hausse de 20 francs à 775, oui, ces actions là sont excellentes.

ACTIONS DE MONACO (Cercle des Etrangers), 3.680, nous verrons le cours de 3,800.

Grand emballage au comptant sur les actions de la Sucrerie et des Raffineries d'Egypte; le 23 octobre dernier, ces actions valaient 985, elles sont aujourd'hui demandées à 1,130 ! *et ce n'est pas fini.*

SOCIÉTÉ D'HÉRACLÉE. — Quelques mots sur cette Société dont les actions viennent d'être admises à la cote officielle des agents de change de Paris. Action de 500 fr. tout payé, cours actuel 615.

Cette Société a pour objet d'exploiter les mines de charbon de terre des bassins houillers d'Héraclée, sur la côte sud de la mer Noire (Asie Mineure), de construire et d'exploiter un port à Zougouldak, de construire et d'exploiter les voies ferrées qui desserviront les mines dont le charbon sera embarqué à Zougouldak

Cette Compagnie avait dépensé, au 31 décembre 1896, la somme de 4,083,000 fr., mais elle prévoit que le compte d'établissement nécessitera 16 millions. Son capital étant de 10 millions, elle se procurera 6 millions à bref délai, au moyen d'une émission d'obligations.

Je vous donnerai, au moment opportun, mon avis sur cette affaire, mais d'ici là, je vous conseille de vous abstenir.

A présent, faisons si vous le voulez bien un petit tour sur le marché de la coulisse.

Ici j'entends demander le Rio Tinto à 622, la Tharsis à 176, la De Beers à 722 et la Ferreira à 640, 545, 550 ! 560 et 585 envoyez ! envoyez !... Mazette ! quelle ardeur ! il n'y en aura pas pour tout le monde ; faut voir comme iis se démènent dans ce groupe-là, c'est à croire que la Société vient de trouver la pierre philosophale...

Quand au compartiment des petites mines, il jouit d'un calme profond ; cependant par le trou de ma lorgnette j'aperçois le Cape Copper qui est coté 95 et 99 francs ; un peu endessous l'Alpine 285 ; Kleinfontein 60 ; East Rand 112 ; Dynamite du Transvaal 84 ; Langlaade 104 ; Shéba 65 ; Chartered 80 ; Robisonhold 205 ; la Mozambique 48 ; et le Champ d'Or 40 francs, pas un centime de plus. Décidément voilà un champ d'or qui, à ce prix-là, me fait rêver !...

En résumé, marché ferme sur toute la ligne avec bonnes tendances.

VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau du journal, 25, rue des Grands-Carmes, Bruxelles.

Marché de Bruxelles.

Les transactions *à terme* manquent d'entrain, cependant l'Extérieure est un peu discutée aux cours suivants : 60 15/16, 7/8, 3/4, 9/16 et 5/8. Viennent ensuite le Brésil 61 1/16. 61 et 61 7/8 ; puis les Lots Turcs à 111, 111 1/4 et 111 et enfin les lots du Congo à 90 et 90.25.

Le Saragosse un peu lourd reste offert à 146.50. Quant à la Banque Ottomane, elle fléchit de 2 points à 587. Les mouvements sur les valeurs sidérurgiques sont pour le moment insignifiants.

Au comptant les affaires ont un bon courant.

Voici quelques derniers cours cotés :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes.	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 40
Emprunt 3 p. c. 2e s.	101 50
Emprunt 2 1/2 p. c.	97 —
Caisse d'annuités 3 p. c.	99 85
Crédit comm.3 p.c.1861	124 —
Crédit comm.3 p.c.1868	106 —
Hainaut 3 1/2 p.c. 1891	101 —
Prov.Namur, 3 p.c.1886	97 25
Anvers 1887, 2 1/2 p. c.	108 25
Banques, caisses, etc.	
B. Auxil. de la Bourse	115 —
B.Aux.de la Bourse (f.)	73 —
Banque de Bruxelles	720 —
Banque Nationale	2875 —
Caisse d'Annuités	1340 —
Caisse Commerciale	642 50
Caisse génér. de reports	670 —
Crédit gén. de Belgique	143 —
Crédit Belg.(part fond.)	190 —
Crédit général Liégeois	850 —
Immob.d'Anvers(act.j.)	135 —
Immobilière Belge	342 50
Soc. gén. (part de rés.)	1800 —
Actions métallurgiques.	
Angleur (Aciéries d')	500 —
Athus (Hauts-fourn. d')	1070 —
Charleroi (fabr. fer)	665 —
Châtelet (lamin.) (priv.)	350 —
Cockerill (ex-répart.)	1980 —
Ekaterinoslaw (f et ac.)	129 —
Espér.-Longdoz (priv.)	445 —
Espér.-Longdoz (ord.)	199 —
Hauts-fourn. Halanzy	490 —
Hts-fourn. La Louvière	445 —
Marcin.-Couillet(nouv.)	487 50
Monceau-sur-Sambre	915 —
Providence (forges)	3000 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1060 —
Sarrebruck (forges)	6990 —
Sud-Châtelineau(ht-f.)	464 —
Vezin-Aulnoye	910 —
Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1000 —
Glaces de Courcelles	605 —
Gl. Floreffe et Jeumont	560 —
Gl. Hainaut-Roux ord.	310 —
Gl. Moustier s.-Sambre	970 —
Glaces d'Oignies	400 —
Gl. Nationales Belges	700 —
Verreries de Donetz	340 —
Charbonnages.	
Amercœur	970 —
Carabinier	481 —
Centre de Donetz	950 —
Prokhorow (Donetz)	760 —
Concorde	1225 —
Courcelles Nord	1499 —
Espér. et Bonne-Fort.	468 —
Gosson-Lagasse	1480 —
Gouffre	450 —
Grand-Buisson	1465 —
Grande Machine à feu	1240 —
Grand-Mambourg	540 —
Hasard	165 —
Unies, bassin Charleroi	215 50
Kessales	697 50
La Louvière, la Paix	402 50
Mariemont	1425 —
Marihaye	1053 —
Monceau-Fontaine	2480 —
Ormont	450 —
Patience et Beaujonc	2550 —
Poirier	495 —
Réunis de Charleroi	467 50
Trieu-Kaisin	530 —
Unis ouest de Mons	442 50

L'animation règne principalement sur les actions des usines de fer.

V.

Tablettes Théâtrales

A l'heure où la *Revue Mauve* vient au monde, voici que depuis deux mois déjà la campagne d'hiver est ouverte dans tous nos théâtres.

Aussi bien devons nous constater que de toutes parts les efforts les plus méritoires sont faits pour maintenir le bon renom de nos scènes bruxelloises.

La MONNAIE nous fait entendre, outre le répertoire courant, deux œuvres magistrales, *Hérodiade* et les *Maîtres Chanteurs* — Interprétation hors ligne, décors merveilleux, costumes splendides... voilà de quoi satisfaire les plus difficiles.

Au PARC, la *Comédie* de Guiches, *Snobs*, en dépit de son allure essentiellement parisienne, a beaucoup plu, et Mme Suger y a fait admirer son beau talent. — Moins appréciée, la *Carrière* d'Abel Herment, vient de céder la place aux *Petites Folles*, pièce légère et fort amusante.

Le NOUVEAU THÉATRE a brillamment inauguré sa jolie salle, avec une troupe de premier ordre. *Blanchette* faisant suite à la *Vie de Bohême* et le *Chemineau*, qu'on nous annonce, témoignent de l'éclectisme qui paraît devoir présider aux destinées de cette scène.

Le nouveau directeur de l'ALHAMBRA doit lutter contre les souvenirs laissés par son prédécesseur, le regretté M. Garraud ; aussi n'a-t-il pu moins faire que de nous produire Taillade dans *Louis XI* et Mme Riquet-Lemonnier dans la *Maréchale*. Actuellement, l'*Assommoir* est remarquablement joué par M. Normand, une vieille connaissance du public bruxellois, et par Mlle Emma Villars.

Au MOLIÈRE nous avons eu le plaisir d'apprécier dans *Patrimoine* le talent si fin de M. Van Zype, l'auteur belge bien connu. Aujourd'hui la *Marchande de Sourires* déroule dans une suite de décors remarquables une intrigue un peu naïve, mais écrite dans un style qui démontre que Mme Judith Gautier a de qui tenir.

Aux GALERIES, la Revue de M. Garnir est un charme pour les yeux et un délassement pour l'esprit. Nous y reviendrons plus à loisir.

Au VAUDEVILLE c'est toujours le fou rire traditionnel. Les *Petites Voisines*, les *Demoiselles de Montfermeil* et le *Terre-Neuve* sont autant de triomphes pour Vilano et ses excellents compères, au comique si fin et si naturel.

Le vieil ALCAZAR, qui'a fait peau neuve et se nomme aujourd'hui le THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, vient de nous donner le régal d'entendre, dans *Mademoiselle Nitouche*, une délicieuse actrice, Mlle Saulier, vaillamment secondée par Mmes Reuter et Géraizer ainsi que par le quatuor Ambreville, Crommelynck, Génot, Leprin.

Enfin le PALAIS D'ÉTÉ, qui dans quelques jours redeviendra le Pôle Nord, clôture avec trois attractions sans rivales. Après le célèbre mime Martinetti et l'inénarrable Polin, M. Malpertuis nous a fait entendre *Yvette Guilbert !* On ne saurait finir avec plus de grâce. Signalons encore au Music-Hall de la SCALA deux équilibristes, les frères Braatz, dont les exercices sont réellement merveilleux.

Dans cet aperçu trop rapide nous avons dû nous borner à esquisser le *modus vivendi* de nos principales scènes. Mais notre intention est de tenir nos lecteurs exactement au courant du mouvement théâtral de chaque quinzaine et de lui soumettre nos réflexions sur les œuvres nouvelles qui nous seront offertes.

Prenons acte des heureux débuts déjà effectués pour bien augurer de l'avenir et souhaitons que les directeurs bruxellois nous fournissent souvent l'occasion d'applaudir à leurs efforts.

Bon H. d'ORNANT.

SPORTS

HIPPISME

Les réunions sérieuses ont cessé depuis assez longtemps en Belgique et cette saison ne voit guère se donner de courses que sur des hippodromes dont je préfère ne pas parler..... par respect pour mes lecteurs.

Je compte profiter de cette morte-saison pour faire le tour des grands propriétaires et éleveurs belges et je promets aux fidèles de la *Revue Mauve* d'être, en leur faveur, aussi peu discret que possible, quant aux confidences qui me seront faites.

ESCRIME

Les salles de Bruxelles commencent à sortir de la torpeur dans laquelle les avait plongées la saison d'été.

Les tireurs se remettent petit à petit en forme et déjà plusieurs assauts sont annoncés.

La salle Dupont ouvrira le feu le 19 décembre ; puis la salle Delhaize compte organiser un assaut au cours duquel les cinq plus jeunes maîtres d'armes belges se rencontreront avec les cinq plus jeunes maîtres français.

L'idée est au moins originale.

La Société d'escrime française, de Paris, a donné, il y a quelques jours, un superbe assaut dans la salle des Agriculteurs de France.

Deux professeurs belges, M. P. Selderslach, du Cercle d'escrime, et l'adjudant Braine, d'Anvers, ont tiré avec MM. Adolphe Rouleau et Mimiague, de Paris.

Les journaux de Paris qualifient ces rencontres de sensationnelles.

CYCLISME

Enregistrons la nomination de M. Chômé, auditeur militaire, aux fonctions de président de la Ligue Vélocipédique Belge.

La vie sportive est suspendue en ce moment.

A Paris, la rencontre entre Tom Linton, le célèbre coureur de demi-fond, et Jacquelin, le coureur de vitesse, revenu depuis peu du régiment, a passionné le public habituel des vélodromes.

Et de fait, cette lutte entre deux hommes de grande valeur a été fort intéressante, les conditions du match ayant été arrangées de façon à égaliser les chances.

La victoire est restée à Jacquelin, qui a battu avec la plus grande aisance son adversaire, même dans la manche de 3 kilomètres où le triomphe de Linton paraissait certain.

BIBLIOGRAPHIE

René Valette vient de faire paraître chez Laurens, à Paris, *la Chasse à courre et à tir*. Le texte, des mieux écrits, est accompagné de trente-deux planches tirées en teintes ; la préface et la table sont illustrées et la compétence de l'auteur est assez notoire pour que je n'insiste pas.

FOOTBALL

Le match joué le 28 novembre à Liége, entre le Racing Club bruxellois et le F. C. liégeois a été une défaite pour les joueurs de la capitale.

L'équipe liégeoise est très forte, du reste, puisque, depuis deux ans, elle n'a pas subi de défaite. Elle a triomphé par deux goals à zéro,

Ce résultat était inattendu, car huit jours plus tôt, les Liégeois n'étaient pas parvenus à vaincre l'équipe du Léopold F. C. qui était considérée comme d'égale force avec celle du Racing Club.

Le F. C. liégeois a des chances sérieuses pour le championnat.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

Je serais très embarrassée de trouver un qualificatif métaphorique aux femmes à la mode d'aujourd'hui. Jadis pour peindre un être humain engoncé dans ses vêtements, on disait : il a l'air d'un ours. Mais les ours ont un galbe exquis auprès de nos élégantes ! Plus elles sont empaquetées et hirsutes, plus elles sont contentes. Un bout de nez, blanc ou rouge, et des yeux à peine devinés à travers les fioritures du voile, voilà tout ce qu'on aperçoit de la femme, tout ce qu'on peut deviner de sa beauté, et les curieux devront attendre le printemps pour revoir les jolies tailles.

Les fourrures à longs poils sont le plus à la mode. La chèvre de Mongolie s'étale partout, c'est à croire que les pauvres Mongols n'ont plus ni lait ni fromage ! Il ne doit plus leur rester un seul petit chevreau ! Elle n'est pas unique cependant, cette chèvre bien vêtue, les martres et leurs cousins les visons, toutes les fourrures brunes et jaunes reviennent au jour. J'ai vu un très joli collet de martre tout garni de queues posées sur un volant très froufrou, en taffetas orange recouvert d'applications, très riche et distingué. Un autre collet en astrakan était bordé d'une mince ligne de chinchilla surmontée d'une guipure blanche toute semée de turquoises. Larges revers en chinchilla et col Médicis doublé de chinchilla avec un grand nœud gris retenu par une plaque de vieil argent garnie de turquoises.

Mais ce sont là des vêtements peu pratiques et accessibles seulement aux privilégiées. Les cols et collets plus simples offrent une grande variété de prix.

Un grand bouleversement s'est fait dans le jupon. Les couturières devront maintenant faire des études de hautes mathématiques pour mener à bien la plus simple jupe.

Le lé, l'antique et noble lé, droit, en biais ou en pointe est détrôné, renversé, fini. Le jupon n'est plus qu'un composé de pièces rapportées et compliquées qui n'ont, il me semble, d'autre but que de procurer du travail aux ouvrières, ce qui est un but très honorable, mais qui, à l'œil, n'offrent aucune différence avec la jupe plus ou moins cloche de ces dernières saisons. A l'un des mariages les plus élégants de la quinzaine, j'ai noté deux toilettes à jupes *rapportées* dont je veux donner la description à mes lectrices. La première était en drap satin acajou. Le jupon, formé de pièces superposées se relevant toutes en tablier par devant, était garni, à chaque bande, d'un gros chenillé acajou. Le corsage en blouse s'ouvrait de chaque côté sur un large crevé de mousseline de soie blanche recouvert de guipure de chenille légèrement rehaussée d'or. Les manches à épaulettes avaient, en haut, un même crevé blanc, recouvert de guipure. Col et ceinture en taffetas bleu Olga entremêlé d'un peu de dentelle d'or. La seconde toilette, en velours miroir violet, avait les pièces « rapportées » de la jupe en zigzag, soulignées par un tout petit passe-poil de guipure égayée d'améthystes. Corsage blanc agrafé de côté par deux boutons énormes, vraies pièces d'orfèvrerie en or semés d'améthystes. Par l'ouverture du corsage s'échappait un flot de dentelles blanches. Col cravate en satin mandarine retenu par une boucle avec améthystes. Cette toilette d'une haute élégance est un des plus jolis types de la mode actuelle que j'aie rencontré cette année. Et cependant, autant je réprouve l'empaquetage de nos vêtements de dessus, autant j'aime la mode de cet hiver pour les toilettes de jour et de soir. Nous allons avoir à les passer en revue dans nos causeries de quinzaine, et je serai heureuse d'aider ainsi mes jolies abonnées dans l'art difficile de choisir leur parure. Cet art là, on le dit naturel à la femme et on le confond avec la coquetterie. C'est un tort. La femme doit tenir à garder agréable l'extérieur de sa personne selon sa position, non dans un but frivole, mais pour apporter à sa famille toute sa part de beauté, comme elle y apporte sa part de joie et d'affection.

OPALE.

Mon Louis STRUYS

Vitraux d'Art ET d'Appartements

P. DE MAN

REPRÉSENTANT

21, rue du Rouleau, Bruxelles

Maison CHEMELET

RUE DE L'ÉCUYER, 10 et 12 — TÉLÉPHONE 1169

et VIEUX MARCHÉ-AUX-GRAINS, 5 et 7 — TÉLÉPHONE 1166

BRUXELLES

Spécialité de Vins fins – Bordeaux, Bourgogne, et de toute provenance

Champagnes des premières marques à des prix très modérés

Spiritueux et Liqueurs de tout premier choix

HENNESY, MARTELL, FOCKING, ETC.

Grand assortiment de Paniers assortis

Vins et Liqueurs pour Cadeaux

LIVRAISON FRANCO A DOMICILE

LES CAVES DU

GRAND HOTEL

Rue Grétry, 10, Bruxelles

LIVRAISON A DOMICILE

MAJOLIQUES DE HASSELT

128-130, Boulevard du Nord, 128-130, BRUXELLES

POTERIES ARTISTIQUES * OBJETS POUR CADEAUX

Panneaux avec Paysages et Sujets pour Vérandas

Salles à Manger, Cafés, etc. — Briques et Carreaux émaillés

BRUXELLES — 128-130, Boulevard du Nord, 128-130 — BRUXELLES

GRANDE MAISON DE DEUIL
Spécialité de Tissus noirs, Costumes et Confections pr Dames
DEUIL COMPLET EN 12 HEURES
35, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES — TÉLÉPHONE 190. — FOURRURES en tous genres

MESDAMES,

Faites faire vos costumes Tailleur, de Ville et de Voyage

AUX AUGUSTINS
172, RUE ROYALE, 172
Seule Maison spéciale à BRUXELLES
Exclusivement Tailleur pour Dames. 2

PIANOS
J. OOR
Vente — Echange — Location
83, RUE NEUVE, 83, BRUXELLES 3

Avis Financiers

BANQUE FRANÇAISE DE L'AFRIQUE DU SUD

L'assemblée générale extraordinaire de la *Banque Française de l'Afrique du Sud* s'est tenue, le 29 novembre, sous la présidence de M Jacques Siegfried, président du Conseil d'administration. 314 actionnaires représentaient 314,222 actions.

Il a été d'abord donné lecture du rapport, dont voici les principales résolutions, qui ont été soumises au vote de l'Assemblée :

1° Le capital social est réduit de 50 à 40 millions par l'échange de 5 actions anciennes contre 4 actions nouvelles de 100 fr. entièrement libérées.

La différence de 10 millions servira jusqu'à due concurrence à combler les pertes sur les affaires anciennes et à amortir les affaires douteuses; le surplus constituera un fond de réserve.

2° Les statuts sont modifiés comme suit :

Le premier alinéa de l'art. 5 est remplacé par ces mots :

« Son siège est à Paris, 9, rue Boudreau. »

Le premier alinéa de l'art. 6 est remplacé par ces mots :

« Le capital social est fixé à 40 millions de francs, divisé en 400,000 actions de 100 francs entièrement libérées. »

3° Tous pouvoirs sont donnés au conseil d'administration pour mettre à exécution les résolutions ci-dessus adoptées, qui prendront effet à partir du 1er janvier 1898.

4° L'assemblée ratifie la nomination de M. Jacques Siegfried comme membre du conseil d'administration pour une période de six ans.

5° L'assemblée nomme administrateur pour quatre ans M. Camille Chabert, en remplacement de M. N. Herbault.

Après la lecture du rapport ci-dessus, celui des commissaires des comptes a été lu à l'assemblée.

Avant de passer au vote sur les propositions à l'ordre du jour, M. Jacques Siegfried a, dans une allocation très nette, affirmé que la situation de la *Banque Française de l'Afrique du Sud* était telle qu'elle a été exposée dans le rapport et que l'on pouvait par conséquent considérer que les quatre cinquièmes du capital étaient intacts Pour les affaires nouvelles dans lesquelles la Banque était susceptible de s'intéresser, l'on peut faite crédit au Conseil d'administration. M. Siegfried compte d'ailleurs partir au Transvaal dès le 25 décembre, et il ne manquera pas de faire connaître ses impressions et d'entretenir les actionnaires des espérances que l'on peut légitimement concevoir.

Les propositions du Conseil d'administration ont été votées par 234 actionnaires disposant de 5,647 voix. 42 actionnaires seulement, disposant de 226 voix, ont voté contre.

POUR TOUS LES USAGES
DOMESTIC SAVON
LE MEILLEUR ET LE MOINS CHER
SAVONNERIE O. HUNIN & Cie, A BRUXELLES

GELLI & TANI

RUE DES FRIPIERS, 10, BRUXELLES

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS

CATALOGUE COMPLET ILLUSTRÉ 3 FR.

GRAND CHOIX D'ALBUMS DEPUIS 5 FR. 75.

79, rue de la Madeleine, 79

(coin de la rue St-Jean)

BRUXELLES

Maison BRAND frères

Ingénieurs-Opticiens du Roi

JUMELLES

Faces à main

SOINS SPÉCIAUX POUR LA VUE

J. MARYNEN

Fabricant d'Appareils Photographiques

39, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 39

BRUXELLES

Leçons particulières aux acheteurs 9

FOURRURES, CONFECTIONS POUR DAMES

HAUTE NOUVEAUTÉ GENRE TAILLEUR

ARTHUR FURST

***17 et 19, GALERIE DE LA REINE** (à côté du Vaudeville)*

TÉLÉPHONE 1451 BRUXELLES TÉLÉPHONE 1451

AU CORSET GRACIEUX

33, rue des Fripiers, 33

BRUXELLES

Grand choix de Corsets en tous genres

CORSETS SUR MESURE

Bicyclettes CLEVELAND

PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

La machine du High Life „*STAR*“

375 Fr.

F. DE LANNOY

RUE DE L'ENSEIGNEMENT, 65

BRUXELLES

GOUTEZ les PATÉS et TERRINES de FOIE GRAS

FABRIQUÉS PAR

J.-A. MULLER

STRASBOURG

— Médaille à l'Exposition d'Anvers 1894 —

En vente dans les principales maisons.

LIQUEURS DE SCHOONEN

TRIPLE-SEC LIQUEUR COINTREAU

"FACTAGE EXPRESS"

24, RUE CREUSE, 24

Téléphone 240 BRUXELLES Téléphone 240

TRANSPORT

le plus rapide et le moins cher de Bruxelles

POUR

BRUXELLES et FAUBOURGS

EXPÉDITIONS PAR CHEMINS DE FER

TRANSPORT DE COLIS POSTAUX

pour l'EUROPE ENTIÈRE

aux mêmes conditions que le Chemin de Fer

POTERIE FLAMANDE

et Objets d'Art

Rue Royale, 21

et Montagne de la Cour, 72

BRUXELLES

HOTEL DES VENTES

BRUXELLES

BOULEVARD ANSPACH, 71

ENTRÉE LIBRE

Grand Choix de Meubles

MOBILIERS COMPLETS 24

Ne buvez que l'eau minérale

BEL-VAL

APÉRITIVE-DIGESTIVE

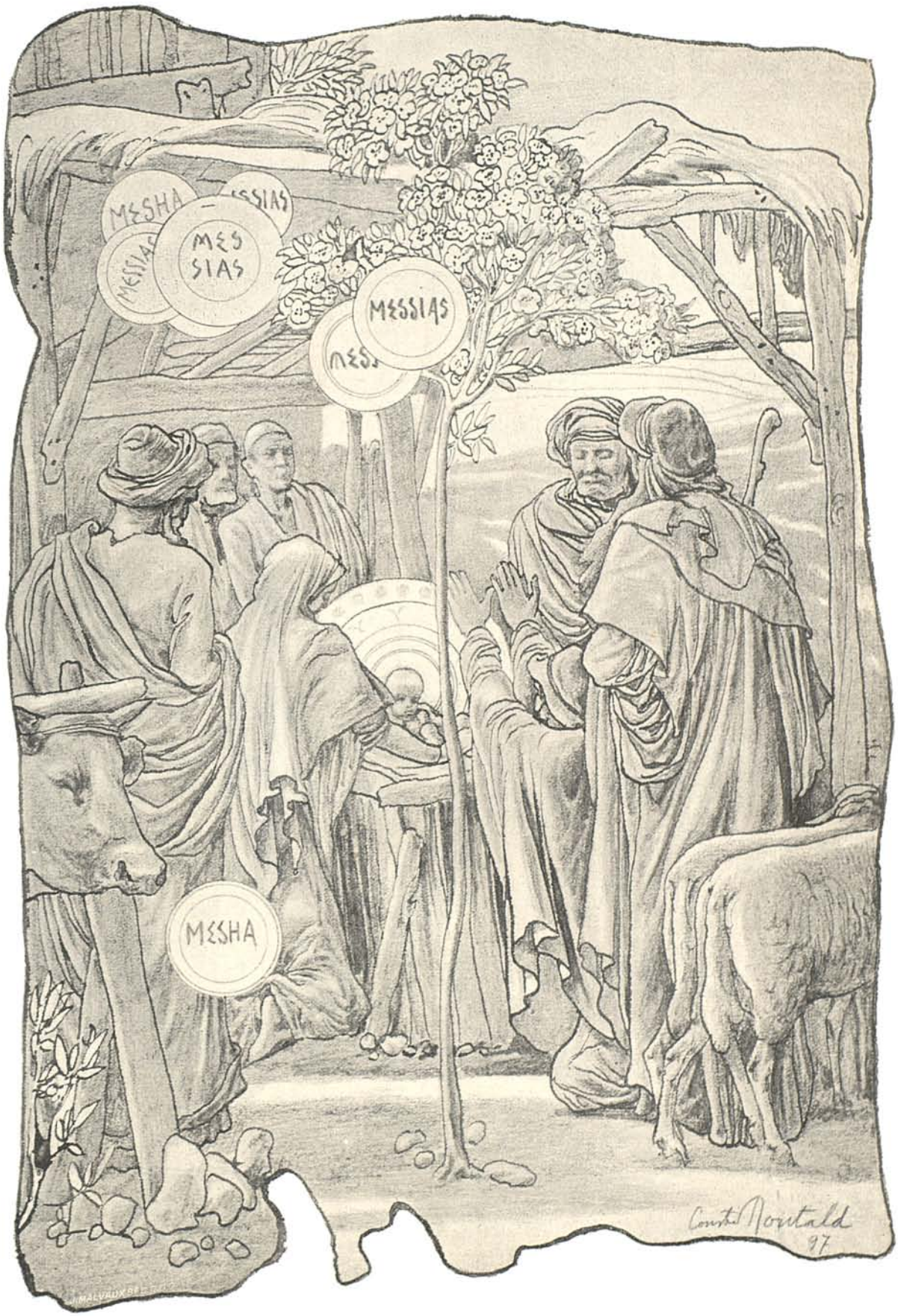
SIÈGE SOCIAL : 42, RUE DE SUÈDE

BRUXELLES 21

BROSSES, ÉPONGES, PEAUX DE CHAMOIS, etc.

Gros V. MOUCHERON Détail

BRUXELLES — RUE DE LA MONTAGNE, 26 — BRUXELLES


MESHA
MESSIAS
MESSIAS
MESSIAS
MESSIAS
MESSIAS
MESHA
Comte Mountald
97

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

FAISONS-NOUS DE BEAUX MASQUES

— « Cache ta vie, et répand ton esprit. »

De cette thèse, familière aux moralistes, une femme m'a envoyé l'aimable commentaire que voici :

— « Du laurier académique, quelle que soit la main qui le confère, la vraie gloire n'a que faire..... La vraie gloire, au moins celle que je désirerais, si j'avais à y prétendre, serait anonyme dans la pleine acception du mot.

« Le vrai grand homme, celui que je rêve, ne livrerait à ses contemporains que ses œuvres, estimant à vil prix la gloire qui en rejaillit sur le nom.... Le vrai grand homme demeurerait personnellement inconnu de tous, voire de son éditeur. Par là il se fermerait l'Académie et l'Institut et diverses autres satisfactions; mais quelle source il ouvrirait pour soi-même de voluptés hautaines et pures — grâce à quelques sacrifices misérables ! »

Il y a une grâce hautaine, et bien faite pour séduire les imaginations roma-

nesques, dans ce rêve d'un Lamartine enveloppé de mystère et laissant tomber d'une main invisible ses chefs-d'œuvre sur le monde. Entrevoyez-vous quel serait l'empire sur nous tous de l'œuvre de Hugo, si, à l'enthousiasme pour tant de belles conceptions, se joignait l'irritant d'une curiosité mal satisfaite ? On peut en juger en se rappelant que de tous les criminels, celui qui excita le plus les imaginations, c'est l'assassin de White-Chapel, parce qu'il travaillait toujours incognito. Et, pour nous tenir à des exemples qui conviennent mieux à illustrer la thèse d'une femme, la légende de « Psyché et l'Amour » ne prouve-t-elle pas la délicieuse puissance d'un baiser anonyme ? Un poète, un amant, qui l'enchanterait sans se faire connaître, ah ! comme voilà bien le rêve d'une femme un peu dégoûtée et qui se connaît en désillusion.

Mais, précisément, Psyché a-t-elle respecté l'incognito de son amant ? N'a-t-elle pas voulu connaître et son nom et ses traits ? Elle a allumé le flambeau. C'est encore quelque chose d'analogue qu'on voit à l'Opéra, dans *Lohengrin*. Oui, rien de plus exquis que d'être violemment ému par un être enveloppé de mystère, et, puisque nous ne pouvons le critiquer, il est bien près de nous paraître parfait. Mais quoi ! vous le voyez, Madame, votre rêve est à peu près impossible; toujours Elsa interviewe Lohengrin, toujours Psyché souhaite une photographie de son amant.

C'est la situation du public vis-à-vis de ses préférés. L'opinion s'agace de certains noms qui réapparaissent à tout instant dans les journaux. On m'a souvent conté qu'une des raisons qui firent naître la vieille querelle entre les académiciens et Zola, ce sont ces interviews presque quotidiennes, ces notes accumulées, toute cette publicité sur ses voyages, ses opinions et ses projets. Mais croit-on qu'il s'y pouvait aisément soustraire ? Ne sait-on pas que les journaux recherchent ces documents, précisément parce que les lecteurs en sont friands ? Je ne suis pas homme à m'étonner de quelques contradictions, mais celle-ci est fort piquante : le public qui réclame des indiscrétions sur les hommes en vue estime ceux-ci d'autant plus que, sur ce point, ils les contentent moins !

La vérité, c'est qu'à notre époque, une des conditions qu'entraîne le succès, est de transformer l'artiste en homme public.

Tel se met jusqu'au cou dans cette publicité, nul ne saurait en éviter les éclaboussures. Quelque érudit de l'intermédiaire des chercheurs et des curieux devrait nous dresser la liste des auteurs qui, n'ayant pas signé leur œuvre, ont réussi à garder l'anonymat. Il y a le fameux exemple des lettres de Junius. A la première minute, du moins, je n'en vois pas d'autre.

Et par ailleurs, une œuvre existe-t-elle en dehors de celui qui l'écrit ? Si beaux qu'on les imagine, certains poèmes nous intéresseraient-ils si nous en ignorions leur auteur ? Les poésies d'Ossian ont-elles la même valeur, selon qu'elles sont la composition d'un habile lettré du siècle dernier ou le cri spontané d'une société naissante ? Et les biographies des grands hommes ne sont-elles pas, dans bien des cas, le plus intéressant de leur œuvre ? La vie, le caractère de Gœthe ne passent-ils pas en valeur philosophique la plupart de ses ouvrages ? Byron n'est-il pas lui même une figure plus poétique que tous les personnages

qu'il a inventés? Hugo, sans son rocher de Guernesey, serait-il le vrai Hugo? Mais alors, si vous ne voulez plus savoir que Gilbert a avalé la clé de sa cassette sur un lit d'hôpital, que Racine assistait aux prises de voile des jeunes filles pour goûter la volupté de pleurer, que Châteaubriand baîllait malgré les divines attentions de la très charmante Mme Récamier, etc., vous perdrez le plus net de vos plaisirs artistiques : vous tuez la légende, l'esprit de l'écrivain, pour vous attacher à la lettre.

Etre, tout à la fois, célèbre et inconnu, la gloire et l'anonymat : c'est un rêve de petite fille, le plus joli rêve, mais digne d'un royaume de féerie. J'ai vu à Venise le balcon du palais où la petite Héléna Cornaro pleurait quand on voulait qu'elle vînt voir les fêtes du carnaval. Elle ne se plaisait que dans la solitude et le silence de ces hautes salles parfumées d'encens. Ma correspondante me paraît de cette qualité d'âme. Elle s'attriste des gens qui s'agitent sous le balcon. Quand tous nous nous penchons pour mieux voir la vie, elle n'a de goût que pour ses songes. Je lui propose une transaction.

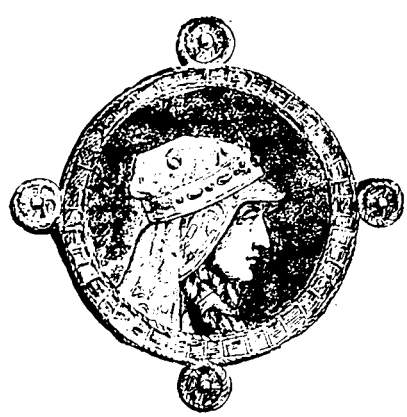
Elle désire que les grands hommes demeurent inconnus. Je demande, moi, qu'ils se fassent de beaux masques.

Voilà la vraie solution. Le premier devoir d'un artiste, c'est de se composer un personnage de belle allure. Sa première œuvre doit être soi-même. Cette vérité essentielle semble un peu négligée aujourd'hui, et pourtant, hier encore, Hugo et Lamartine excellèrent à publier d'eux-mêmes d'admirables images. Et, ne pouvant rester dans l'ombre, du moins ne se firent-ils voir qu'en beauté.

C'est une erreur trop répandue de croire que les hommes qui ont marqué profondément sur l'imagination des peuples naquirent tels que nous les admirons. Ils se cultivèrent avec une grande énergie. Ils se conformèrent à l'idéal qu'ils se proposaient.

Le moins important pour une jolie femme, ce sont ses traits de naissance. Avant tout, il lui faut du goût; c'est-à-dire le don de bien employer ses attraits naturels. Une surveillance de tous les instants sur soi-même lui donne ces charmes qui nous enchantent A la rendre si délicieuse, nulle beauté de naissance ne suffirait.

MAURICE BARRÈS.



LETTRES SUR LE FÉMINISME

Je ne viens pas ici provoquer une levée de boucliers en faveur de mon sexe, encore moins prêcher la révolte et l'émancipation. Les exagérations me font horreur. Elles sont à la fois manque d'adresse et faute contre le bon goût. Mais il me paraît que trop peu de personnes, encore, comprennent la question féministe. Peut-être serait-il bon d'en montrer les contours et les proportions, un peu à la manière d'une lanterne magique. Celui qui raconte l'histoire du Petit Poucet en faisant glisser les verres coloriés sous la lentille lumineuse, n'a pas plus la prétention d'attaquer l'ogre de Perrault que je n'en ai moi-même de conduire mes pareilles à l'assaut des fauteuils majestueux où se carrent nos gouvernants, pour leur arracher leurs puissants portefeuilles.

Le croirait-on ? On a fait presque du féminisme une question confessionnelle, un peu, disons-le, par la faute même des féministes. On a confondu, *a priori*, les féministes avec les pires socialistes. Dès lors les plus sévères ont condamné, les autres se sont moqués.

Avouons-le franchement, les catholiques surtout ont traité le féminisme avec une déplorable légèreté. On a réédité, on réédite encore à ce sujet les vieux bons mots de Molière, les plaisanteries des Gaudissarts, les lourdes gauloiseries des majors de table d'hôte.

La femme plaidant en toge pendant que le mari donne la bouillie aux enfants est un cliché qui obsède le cerveau de tous les hommes imbus de leur prépondérance séculaire sur nous.

Le ridicule tue en France, assure-t-on. C'est une erreur. Nous voyons tous les jours qu'il ne tue rien du tout, et le féminisme moins que toute autre chose. Les femmes ont laissé rire, crier, mépriser. Un vote récent de la Chambre française a ouvert les yeux de tous sur le chemin parcouru depuis cinquante ans.

On ne peut plus voir maintenant dans le féminisme une agitation éphémère comme celle des Vésuviennes de 1848 et des mangeuses de veau et de salade des banquets présidés par Jeanne Choin.

Doucement, incessamment, le féminisme s'est glissé partout, formant des ligues, des comités, inspirant revues et journaux, touchant à toutes les questions qui intéressent directement la femme. Le voici désormais devenu en quelque sorte personne civile. Il faut compter avec lui, lutter contre lui.

Car il faudra lutter contre les tendances que l'abstention systématique des gens sensés et religieux lui ont laissé prendre, faute d'avoir compris l'importance du débat, l'équité des revendications.

Le féminisme est devenu, malheureusement, le propagateur de l'émancipation de la femme en dehors de toute morale et de toute croyance, et cette émancipation nous conduirait tout droit à l'anarchie sociale.

Devant qui douterait de ces tendances, il suffirait d'ouvrir la plupart des livres où le féminisme est prêché. Un petit opuscule, bien anodin, ce semble, est pourtant typique en cette matière : c'est la *Revue Encyclopédique* du 28 novembre 1896, consacré au féminisme. A part quelques femmes, que leur généreuse et charitable ardeur pour le bien social a fourvoyées en cet endroit, tous les autres féministes des deux sexes proclament hautement leurs opinions anti-chrétiennes, je dirai anti-morales.

C'est que toutes et tous veulent la destruction du mariage séculaire, tel que la religion catholique l'a imposé au monde entier. L'attaque est continue, latente ou furieuse contre cette forteresse sociale qu'est la famille chrétienne, maintenue par l'indissolubilité du mariage.

Le jour où la femme, libre de tout ce qu'ils appellent son esclavage, mère à son gré, épouse sans mari, sans devoir vis-à-vis de personne, pourra célébrer la victoire du féminisme, ce jour-là la société croulera plus rapidement que par l'anarchie.

Le féminisme est une partie importante de la question sociale, et le tort des catholiques c'est de ne l'avoir pas compris tout de suite.

Il y a là une faute contre la justice et la charité, en même temps qu'une grave maladresse.

On ne peut plus hésiter désormais à attribuer au féminisme la même importance qu'aux questions sociales qui préoccupent, à si juste titre, les esprits éclairés, les économistes, les philosophes, disons même les théologiens.

Et s'il faut des concessions, sont-elles donc si pénibles à faire?

Mais arracher aux législateurs le moindre bout de loi en faveur des femmes, c'est arracher leur peau à vif. Tel, que sa femme mène chez lui par le bout du nez, devient un lion arrogant dans le prétoire. Les réclamations les plus simples, les plus justes, les plus charitables, si elles ont la femme pour objet, deviennent des épouvantails monstrueux pour nos faiseurs de lois. Il semble qu'accorder son salaire à la pauvre femme qui peine toute la journée au profit d'un ivrogne, renverserait l'ordre social. La plus petite concession, à les en croire, serait l'asservissement, pour l'éternité, du sexe masculin.

Alors, s'il y a des révoltes, n'est-ce pas un peu la faute de ces intransigeants?

Telle féministe qui fait sonner bien haut ses exigences, se contenterait peut-être de bien peu, si elle voyait, dans cette première concession, un désir sincère de venir en aide à notre sexe.

La grande erreur des anti-féministes, c'est d'appuyer leurs arguments sur le temps passé, sans étudier la situation présente.

C'est un lieu commun de dire que les inventions nouvelles ont bouleversé l'existence humaine. Cependant, c'est un fait avéré, et la femme surtout s'est trouvée atteinte par ce bouleversement.

Pareille à un écolier qui quitte le collège pour entrer en vacance après une longue année de réclusion, la femme s'est trouvée, par les inventions modernes, lancée dans une vie de liberté et de mouvement qu'elle n'avait jamais connue.

Jusque-là sa constitution physique, plus faible que celle de l'homme, lui avait imposé une vie toute différente. Sauf les légers travaux d'aiguille ou de ménage, la femme ne pouvait aborder aucun métier. La force musculaire, la résistance à la fatigue sont indispensables dans toutes les industries.

La police imparfaite des villes et des campagnes, les difficultés des moindres voyages, le manque ou l'incommodité des moyens de transport, tout contribuait à enfermer la femme dans le cercle étroit de la vie de famille. Celles-là qui s'en échappaient étaient des exceptions.

Avec les chemins de fer, la vapeur, l'électricité, les conditions de la vie sont entièrement modifiées. Voyages, promenades, excursions de toute sorte sont également accessibles aux deux sexes. Les femmes du peuple entrent en foule dans les fabriques où on ne leur demande que dextérité et intelligence, la force musculaire étant remplacée par la force motrice de la machine. Quantités de nouveaux emplois peuvent être donnés aux femmes : bureaux de poste, de téléphone, de télégraphe, tenue de caisse, etc., toutes ces places, comme celles des ouvrières de fabrique, habituent la femme à travailler, à gagner sa vie par soi-même, à vivre au dehors, à entrer en compétition avec l'homme, voire à lui être préférée, et de tout l'ensemble de ces nouvelles mœurs il résulte une nouvelle situation sociale, fausse, parce qu'elle est en désaccord avec l'esprit des lois et des constitutions.

En même temps, la situation économique, profondément ébranlée depuis un siècle, ne parvient pas à retrouver son assiette. Toujours un nouveau courant d'idées surgit qui se heurte à celui qui domine, et qu'il dominera à son tour. Une invention, une découverte scientifique amène un nouveau mouvement de spéculation, une nouvelle orientation des capitaux et le trouble grandit, menaçant les fortunes, le commerce, la propriété. De ce perpétuel vacillement naît un malaise permanent. Tous les jours la ruine abat les uns, la spéculation enrichit les autres; le drainage de la fortune publique par quelques capitalistes puissants menace de livrer le monde à une oligarchie rapace et privilégiée, et quel est, depuis cent ans, le nombre des familles qui ont pu conserver la maison paternelle ou le bien patronymique hors de la bande de ces privilégiés?

Les lois d'héritage, les impôts sur la fortune immobilière achèvent de détruire les fortunes. On a vu ce qu'ont rapporté au fisc les successions ouvertes par l'épouvantable incendie du Bazar de la Charité!

Toutes ces causes, auxquelles il faut en ajouter beaucoup d'autres d'ordre purement moral, rendent l'homme de moins en moins capable de pourvoir seul à l'entretien de la famille. L'égoïsme et l'amour du luxe et des plaisirs l'éloigne du mariage, l'alcoolisme le détruit, la femme devient majorité dans tous les pays, et les femmes non mariées sont maintenant de beaucoup les plus nombreuses.

Et voilà que grossit chaque jour la foule de celles qui sont obligées de gagner leur vie par elles-mêmes, souvent aussi de soutenir une famille. Que peuvent-elle faire? Se croiser les bras et mourir de faim? Elles ont pris le seul moyen pratique; bravement, elles sont allées à l'assaut des places réputées jusqu'ici fiefs réservés aux mâles. Mais elles se sont heurtées à la mauvaise volonté, à l'animosité jalouse des mâles égoïstes. Elles ont compris combien elles étaient victimes des lois existantes. Elle se sont révoltées.

Les hommes ne réfléchissent pas qu'une des causes de l'exaspération féministe, c'est la misère, et qu'il est cruel de continuer à priver systématiquement les femmes de la possibilité de gagner leur pain.

Il est donc charitable, il est chrétien de s'occuper du féminisme; charitable, parce que la femme a droit à la vie comme l'homme; chrétien, parce que tout ce qui peut contribuer à ébranler la famille, la religion, le mariage est contraire à la doctrine chrétienne.

Examiner la question féministe sous tous ses aspects, son origine, son histoire, ses tendances, le bien et le mal fondé des revendications de ses apôtres, voilà un programme qui doit nous intéresser tous. Programme touffu, troublant, complexe, mais qu'il faut oser aborder.

J'essaierai de le remplir, avec le désir ardent, d'apporter au débat ma modeste part de lumière, dût cette lumière n'être qu'un feu de Bengale changeant la physionomie des choses.

La liberté! Beau vocable! Encore faut-il s'expliquer sur la signification de ce grand mot.

Robespierre gardait les hommes sous les verrous par amour de la liberté et se croyait très libéral parce qu'il faisait tomber beaucoup de têtes. Je pense que cette liberté-là diffère essentiellement de celle que les féministes de bonne foi et de bonne volonté réclament à grands cris. Une bonne fois, entendons-nous.

Montrons aux uns qu'ils courent trop vite, aux autres qu'ils marchent trop lentement. Dès lors, il n'y aurait plus qu'à conclure dans l'union des deux adversaires, aux sons de la vieille chanson d'Auvergne :

Nous n'étions ni hommes ni femmes,
Nous étions tous Auvergnats.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

LE CARILLON DE NOËL

Le grincement d'un verrou strida dans le grand silence de la nuit glaciale, et tout le vide sonore de la Tour en vibra.

Des oiseaux noirs et lourds, — corneilles, corbeaux et gerfaults, — qui dormaient en bandes dans le creux des gargouilles, dans les replis des balustres, sous le retrait des corniches, s'éveillèrent brusquement et prirent leur vol en poussant un cri.

Dans le ciel de pâle clarté lunaire, on put les voir tournoyer, inquiets et maussades, suspendus par le déploiement velouté de leurs larges ailes, et balancés entre la crainte de rentrer en leurs abris et la curiosité du bruit insolite qui avait troublé leur quiétude.

C'était par une de ces nuits de Noël frigides, une de ces nuits d'hiver où même la vie des choses inertes semble suspendue, glacée, figée avec la neige du sol et l'eau des fleuves.

Le ciel, alors, a d'extraordinaires profondeurs de vide, et le scintillement des étoiles au firmament blême nous y apparaît à la fois très intense et très terne. Il fait songer au regard largement creux des morts auxquels une main amie n'a pu clore les yeux. L'air frissonne comme une draperie de ténèbres et le silence universel est vibrant comme une cloche. On est pris, dans cette ambiance, d'une soudaine nostalgie de tempêtes, d'ouragans, parce que le vent qui fait rage, la pluie qui cingle, l'éclair qui fulmine, l'orage qui tonne, hurlent au moins férocement les forces de lutte, de haine, de vie, qui mènent l'Univers.

***

Pourtant Maître Pierre, en donnant à cette serrure qui clôt la poterne, le tour de clef brusque qui fit s'effarer les oiseaux, n'avait au cœur aucune étreinte de terreur ou simplement d'angoisse. Il se mit à gravir tout seul, dans cette obscurité claire et ce silence tout bruissant, les cent marches de pierre qui conduisaient à son carillon.

Et jamais la rude ascension ne lui avait parue plus aisée que cette nuit-là !

S'imagine-t-on que M. le curé, après avoir, pendant des années, refusé à Maître Pierre la joie de faire tinter ses cloches pour la messe de minuit, venait tout à coup de changer d'avis, et de lui donner non seulement l'autorisation, mais l'ordre d'annoncer Noël à grand renfort d'arpèges égrenés le long des octaves hautes, d'accords magistralement plaqués à même les bourdons des basses, afin que l'appel aux fidèles fut allègre et joyeux comme une fanfare de fête ?

Voilà pourquoi Maître Pierre, si vivement, gravissait les degrés de l'escalier à vis, de son pas régulier et sec qui faisait, sur les dalles, tinter les clous de ses souliers.....

***

Ayant atteint le palier où se dressait, lourdes planches vétustes, sa guérite de carillonneur, maître Pierre s'arrêta un peu pour souffler, et machinalement, du même geste familier qui l'accrochait là, à chaque fois qu'il montait, il s'accouda à la balustrade de pierre et regarda l'horizon élargi.

Que de fois, pendant les heures de gros chagrin qu'il avait traversées, et dont les traces demeuraient inscrites sur son visage grave, Maître Pierre était venu passer ainsi des nuits entières; et toujours, toujours, l'écrasant apaisement du calme nocturne avait embaumé sa souffrance et bercé sa peine.

C'est pourquoi, sans doute, un peu de ces peines et de ces souffrances lui revinrent encore cette fois, mais avec une douceur aiguë de choses lointaines, une joliesse triste de fleurs fanées, une âcre finesse de parfums anciens.

Et peu à peu, dans ce vague de la rêverie, une ombre se précisa, une silhouette, une image, un portrait, — une drôlette et gamine frimousse de femme jeune, blonde, petite, menue, — un corps aux frémissements onduleux de chatte grassouillette, aux petits gestes d'animal inquiétant et délicieux.

Dire que c'était là toute l'histoire de sa jeunesse close, de son amour défunt, car il l'avait aimée, cette ombre, — aimée et tant aimée, que maître Pierre pouvait croire, en vérité, qu'elle avait emporté tout son cœur d'homme dans un pli de ses joues à fossettes. Elle était partie, enfuie très loin, on ne sait où ! Il fallait d'ailleurs qu'il en fût ainsi pour que Maître Pierre pût y songer sans colère et sans joie, avec seulement un tout petit tremblement de ses lèvres, en retrouvant, si près de lui, la fictive et rieuse image.

Il n'y a que l'absence ou la mort pour donner cette douceur et ce charme à la douleur des souvenirs.

***

Or, comme Maître Pierre rêvait ainsi, une cloche, très loin, sonna le quart avant minuit.

Maître Pierre tressaillit, et brusquement lâcha le balustre de pierre.

Il ôta ses mouffles de laine, déroula son écharpe, dégrafa le manteau ouaté sous lequel il abritait sa maigreur frileuse.

Tout le souffle glacé de la nuit le saisit soudainement à la gorge, aux lèvres, aux tempes, aux mains, avec une telle vigueur de poigne qu'il en demeura comme terrassé.

Mais il connaissait bien cette rude étreinte du froid, pour être venu frapper

là-haut ses clocheries méridiennes par tous les temps possibles. Tout à l'heure, quand il aurait lutté contre les leviers, les touches et les clapets de son clavier géant, la réaction se ferait toute seule, il pourrait narguer le froid de cette nuit d'hiver qui pourtant, dans ce là-haut solitaire, frissait effroyablement.

— « Noël, mes amies, Noël ! » articula péniblement Maître Pierre, dans un effort éperdu de ses lèvres blèmes.

Il était entré dans sa guérite et, gaiement, parlait maintenant à ses cloches. En se penchant un peu, il pouvait les apercevoir au-dessous de lui, arrondissant leurs coupoles de bronze verdâtre et silencieusement rangées, comme pelotonnées les unes contre les autres, pour lutter contre l'intense froidure de cette nuit d'hiver.

En les voyant ainsi, Maître Pierre, tout-à-coup, fut pris d'une inquiétude. Si jamais ce concert nocturne, par un froid pareil, allait fêler gravement quelque jolie chanteuse. Le bronze, dit-on, éclate comme verre par de tels frimas ! Il suffirait peut-être de quelque malheureux coup de battant pour que l'une d'elles, *Marie-Jeanne*, par exemple, perdît sa jolie voix aiguë, ou *Clairette* son délicat contre-*ut*, ou *La Baronne* cet admirable *sol* grave que l'on disait unique au monde.

« — Bah ! je jouerai doucement ! » dit-il, en relevant la tête. « Soyez tranquilles, mes belles ? Maître Pierre ne vous fera point de mal ! »

Il avait eu besoin de leur crier cela pour se rassurer lui-même, tant il était inquiet, au fond. Et quoique minuit fût tout près, il hésitait à commencer, errait dans sa guérite étroite, musait de ci, de là... La nuit, pendant ce temps, alourdissait implacablement sur ses épaules son terrible manteau de glace.

*
* *

Enfin, d'une voix faible, *Marie-Jeanne* envoya dans la nuit claire sa note mince. Et gravement, aussitôt, lui répondit *La Baronne*. Puis s'éveillèrent *Clairette*, *Cécile*, *La Crécelle*, tandis que lentement *Le Marin* bourdonnait des rappels en *mi bémol*.

Bientôt, le carillon tout entier se mit en branle, envoyant du haut de la Tour, sur la ville silencieuse, de folles cascatelles de roulants arpèges, de bedonnants accords longuement soutenus.

Si bien que les gens bien emmitoufflés qui, par toutes les portes, surgissaient dans la rue pour courir à l'église, s'arrêtaient surpris, le nez en l'air, tant la chanson du carillon était étrange, cette nuit-là, menue, délicate, diaphane.

C'est que Maître Pierre, là-haut, osait à peine toucher les leviers. Le froid le prenait, l'enlisait, le raidissait. Mais il luttait contre l'envie brutale qui l'incitait à réagir contre cet envahissement, par sa gymnastique effrénée de carillonneur. Les battants allaient et venaient si mollement dans leurs prisons de bronze, qu'ils en touchaient les bords avec des douceurs de caresses.

De là cette musique de fée, toute blanche — comme exangue — la vraie musique qu'il fallait pour célébrer Noël, et souhaiter, dans un langage qu'il pût comprendre, la bienvenue au pâle enfantelet de la Vierge.

Il y eut, dans la foule assemblée sous le portail de l'église, un long mur-

mure d'admiration à l'adresse de ce Maître Pierre qui trouvait moyen, à Noël, de donner à ses cloches une âme de petit Jésus comme il savait, aux autres jours de fête, leur donner des âmes de héros et de martyrs.

Ce que dura cet enchantement, nul ne le pourrait dire avec certitude, car l'histoire de Maitre Pierre est ancienne déjà, et on l'a si souvent contée aux petits enfants, que ceux-ci, en la répétant à leur tour, pourraient bien s'être trompés un peu.

Ce qui est certain, c'est que le carillon, déjà si faible, s'affaiblit cependant encore.

Sa chanson bientôt ne fut plus qu'un souffle. Puis les cloches, une à une, se turent. Et la dernière qu'on entendit, cette *Baronne* dont le *sol* grave était unique au monde, eut, pour finir, un soupir à la fois si triste et si pénétrant que des gens, en bas, se regardèrent avec inquiétude...

La vérité, c'est que Maître Pierre, terrassé par le froid, les yeux clos, le cœur brisé, venait de choir du haut de sa sellette, et que son pauvre front, en touchant le levier, avait arraché à la cloche ce murmure angoissé...

On ne le sut que plus tard, quand on monta, pour voir.....

***

Or, depuis qu'est mort Maître Pierre, voilà si longtemps, plutôt que de faire mal à ses bonnes cloches, il advient parfois que celles-ci, par les nuits très froides, gémissent et vibrent sans que personne les ait touchées.

Les mécréants vous diront que ce n'est là qu'un phénomène très naturel, et leur audace ira jusqu'à vouloir vous expliquer comment il se produit.

Mais il faudrait n'avoir jamais entendu l'histoire de Maître Pierre pour ajouter foi à leurs ingénieuses démonstrations, et ne pas deviner tout de suite que c'est l'âme du bon carillonneur qui revient, ces jours-là, rôder parmi ses vieilles amies.

Il advient alors que la robe blanche du fantôme, toute raidie par le givre et la neige, frôle *Marie-Jeanne* ou quelqu'une de ses compagnes, et jette ainsi dans la paisible nuit une de ces claires et vagues sonneries que les braves gens appellent joliment des carillons de Noël.

FRITZ LUTENS.

Notes Littéraires

Nous avons, ces jours derniers, entendu sous l'illustre coupole, mieux, beaucoup mieux qu'une de ces conversations agréables qui sont l'ordinaire des cérémonies académiques.

Une réception à l'Académie, c'est presque toujours un duo de virtuoses, où se contente, avec des gestes de gourmets et des sourires entendus, la foule des snobs vieux jeu, ni meilleurs, ni pires, à tout prendre, que les autres... C'est un dialogue élégant, qui vaut par l'art de présenter ingénieusement, de formuler en termes choisis et parfumés de bon ton, des opinions littéraires ou philosophiques, des critiques, des éloges, entendus cent fois de qui ne reste pas étranger au mouvement intellectuel de son temps — ou, plus simplement, de qui lit son journal avec régularité.

Le plus souvent, le morceau est discrètement agrémenté de quelques détails biographiques, — inscrits, d'ailleurs, depuis longtemps, sur le carnet des moindres reporters — et rappelés, en cette réunion solennelle, d'un ton et d'un air qui leur donnent l'inattendu d'une découverte et tout le charme d'une révélation.

Parfois, cependant, l'Académie déroge à cette tradition. La dernière séance publique tenue par elle nous a donné cette surprise et ce régal.

L'adroit discours de M. André Theuriet nous a permis d'admirer la persistance d'un tempérament très personnel à travers toutes les exigences déformantes et tyranniques d'un genre que la tradition a impérieusement réglementé... Et ce fut comme une délicieuse bouffée d'air frais, venant des bois, qui entrait dans la vieille maison.

La réponse de Paul Bourget nous a enchantés et exaltés par l'éloquente affirmation d'idées qui nous sont chères. Il est réconfortant qu'elles aient été exprimées en un tel lieu, en un tel langage, par un tel maître.

Des Dumas — trio héroïque — on ne nous a rien dit que nous ne sachions. — L'aïeul géant qui jongle avec des soldats et fauche, de son sabre les épis vivants — l'auteur d'Antony, prince de féerie, exceptionnel et bouillonnant, insouciant et prodigue, producteur inlassable, merveilleusement fécond, et simple, et généreux, peuplant le monde de ses fictions, forgeant toujours, de sa main puissante, le torse nu près du foyer rouge, des personnages qu'il jette à la curiosité passionnée des foules ; — enfin le troisième, le dernier, le plus grand des trois, celui de qui M. Theuriet occupe le fauteuil — son enfance douloureuse et humiliée, son éducation morale par la souffrance, inspiratrice de ses thèses et formatrice de sa doctrine, — son amour filial qui souvent le fit si éloquent — l'éclat de sa conversation — la singulière expression de son masque « pétri d'intelligence et d'énergie, a dit Bourget, de gaieté et d'amertume cachée, d'ironie tout ensemble et de bonté, de sérénité courageuse et de mélancolie, son nez busqué, sa moustache hardie, son front éclairé de pensée, sa bouche à la fois indulgente et désenchantée, ses yeux clairs, comme enchâssés dans ses paupières un peu saillantes et qui avaient cette lucidité chirurgicale des grands médecins, des grands confesseurs et des grands hommes d'Etat » — la direction nouvelle qu'il imprima à la littérature dramatique — les chemins ouverts par lui l'instauration par lui, sur la scène, de la pièce à thèse, et ses assauts obstinés contre l'amour libre, « qui mine la famille comme les rats minent une maison » — tout cela, nous le savions, un peu, beaucoup, et nous connaissions aussi l'aïeul gentilhomme et l'aïeule esclave de celui qui fut toujours, comme l'observe vigoureusement Bourget, un dominateur et un révolté.

Mais ce qui fut charmant, c'est l'embarras de M. Theuriet. « Quand tu souffriras, a dit Dumas, regarde ta souffrance en face, elle t'apprendra quelque chose ». Couché dans la mousse, M. Theuriet aime mieux regarder les fourmis grimper au tronc des arbres, les feuilles frémir et les nuages passer. Pourtant, il fallait parler de l'âpre et puissant moraliste! Le doux flâneur des bois, l'idyllique aquarelliste s'est levé paresseusement. Il est entré dans le salon solennel, ayant encore dans sa barbe des feuilles mortes et dans ses yeux des visions de sous bois, et très consciencieusement il a rempli sa tâche, gardant cette originalité que même là, sous l'habit vert, il était encore aux champs.

Veut-il nous peindre son trouble? « Pendant longtemps, dit-il, je n'ai vu le monde parisien que de très loin et confusément, ainsi qu'on aperçoit le soir, à la lisière d'une futaie, les lumières et les fumées de la ville prochaine ». Parle-t-il de Dumas père? « C'est un jovial travailleur à l'imagination toujours fleurie, produi-

sant avec l'abondance d'un bel arbre plein de sève, se dépensant avec l'insouciance d'un large fleuve qui croit son eau intarissable ». — S'il veut nous montrer les jeunes gens nés un peu avant 1870, grandis parmi les tragédies sociales et y prenant de l'existence, une conception troublante, il nous dit :

Tandis qu'à vingt ans leurs pères entraient avec une assurance joyeuse dans la forêt de la vie et en exploraient gaiement les chemins, jouissant de la grâce des fleurs et admirant la gloire des ramures verdoyantes, eux, ne s'y sont engagés qu'avec un secret malaise; ils ont cru y voir des embûches partout dressées, ils s'y sont sentis enveloppés d'un redoutable mystère. L'impénétrable obscurité de la futaie les a mis en défiance; les fleurs éparses sous bois n'avaient pour eux qu'un banal et inutile parfum; pour eux, les rameaux des chênes n'avaient plus de gloire. Ils se sont pris à douter du chemin à suivre et le doute a desséché dans leur cœur la faculté de s'enthousiasmer et d'aimer.

Enfin, lisez ceci :

Un artiste, le peintre délicat et spirituel des *Oiseaux*, qui vivait dans son intimité, me racontait qu'un soir de juillet ils étaient assis ensemble près d'une meule de foin et respiraient cette odeur de l'herbe fraîchement fauchée, qui s'exhale comme la pénétrante douceur d'un souvenir de jeunesse. Dumas, goûtant le repos des journées bien remplies, se renversa voluptueusement sur le foin et s'écria : « Mon ami, je suis heureux, bien heureux !... » Hélas ! Nous ne devrions parler du bonheur qu'à voix basse et toutes portes closes, afin de ne point éveiller l'Infélicité qui sommeille non loin de nous et apparaît tout à coup comme une jeteuse de mauvais sorts. Quelques semaines après cette pacifique soirée d'été, Dumas se sentait souffrant et envoyait chercher un médecin. A l'automne, on le ramenait plus malade à Marly, dans ce royal village enveloppé de forêts, dont les profondes châtaigneries, à l'égal de ce cimetière romain dont parle le poète Shelley, « vous rendraient amoureux de la mort, à la pensée qu'on pourra reposer sous cette terre verdoyante ». Ce fut à Marly-le-Roi qu'il s'éteignit le 27 novembre 1895, à la tombée du jour.

A la tombée du jour !... Le délicieux accent que voilà. En ce moment, on le devine, M. Theuriet était bien loin des rudes et douloureux problèmes regardés en face par l'œil clair de Dumas. Nous le sentons tout grisé par l'odeur de cette meule de foin et, par le silence et l'enchantement d'un soir d'été, près de la forêt frémissante et qui s'endort...

Dans la réponse de Bourget, nous trouvons, je l'ai dit, l'éloquente affirmation et la vigoureuse mise en lumière de cette vérité qui s'impose à tous les bons esprits et dans tous les domaines (politique, sociologique, économique, littéraire) : l'homme, créature locale et bornée, a besoin pour atteindre son complet développement et l'épanouissement parfait de toutes ses facultés d'être placé dans un milieu local et borné comme lui, et de vivre là même où il a pris racine. Attachement à la petite patrie, communion constante avec le sol natal, réveil de l'esprit provincial, liberté rendue aux organes locaux, affranchis de la discipline et du formalisme unitaires, de se transformer suivant leurs aptitudes et leurs besoins, — nobles et salutaires idées, dont Bourget, Barrès, Mistral, Maurras, tant d'autres ont été, par le livre, l'article, le discours, les propagateurs éloquents!

Il faut citer ce passage du discours de Bourget :

Être d'un pays !... Quelle simple formule, si simple qu'elle semble au premier abord presque dépourvue de sens! Bridoison disait : « On est toujours fils de quelqu'un. » Il aurait pu ajouter : « Et né quelque part. » Mais les registres de l'état civil, en accolant à notre nom celui de l'endroit où nous avons vu le jour, ne nous font pas de cet endroit. Il faut autre chose pour que s'accomplisse ce mystérieux mariage du sol et de l'âme que l'homme résume dans ce mot si tendre et si profond : mon pays. Pour être d'un pays, il ne suffit pas d'y être né, il ne suffit même pas d'y avoir grandi. Il faut que notre famille y ait duré, que ceux dont nous sortons aient joué enfants là où nous avons joué enfants, qu'ils aient mêlé leurs premiers rêves de jeunesse aux horizons où s'égarent les nôtres, que leurs travaux, leurs bonheurs, leurs chagrins, se soient associés au décor où nous nous mouvons. Il faut que nos morts soient là autour de nous, dans les rues, dans la campagne, que les plus hautes et les plus humbles influences émanées des choses nous aient façonnés à travers eux de telle manière que le climat de notre ville soit entré en nous comme son histoire et que partout ailleurs, nous nous sentions un peu étranger, dépaysés, pour employer le terme expressif dans lequel le langage populaire résume cette souffrance de la créature arrachée à l'atmosphère héréditaire, à cette communion sacrée du sol et de l'homme, hors de laquelle il n'y a ni foyer durable, ni unité d'action nationale, ni santé de l'esprit, ni certitude de la volonté.

Plus loin, Bourget dit encore :

Vous croyez que la plante humaine ne vaut que par la force du terroir, par son attachement aux vieilles et simples mœurs, par la rentrée dans la nature. Vous considérez que l'attrait fascinateur de Paris, cette conséquence morale de l'excessive centralisation, est une des pires causes d'appauvrissement pour notre vie nationale. Vous aimez et vous célébrez les êtres de coutume et de tradition, tous ceux qui ont demandé le secret de la force et de la santé intérieure aux souvenirs de leur race et à la familiarité avec la terre maternelle. Vous haïssez, au contraire, tous ceux qu'un des plus hardis psychologues de la génération nouvelle a définis d'un mot expressif : « des déracinés. » A voir la piété avec laquelle vous allez recueillant les chansons régionales, les termes pittoresques des patois, comme vous évoquez avec complaisance les scènes du labeur agreste, on devine que vous rêvez pour notre patrie une autre destinée, un retour à cette variété locale qui suppose des centres d'énergie indépendants, une diminution de ce despotisme de l'Etat qui efface chaque jour un peu davantage la physionomie de nos antiques provinces en diminuant un peu davantage l'initiative des individus, et c'est ainsi que vous nous amenez, sans prédications, sans théories, aux mêmes conclusions que les maîtres les plus sévères de la Science sociale, un Le Play ou un Taine. Seulement, fidèle au programme de votre premier livre, vous nous y amenez par le chemin des écoliers, par le chemin des bois.

« A mon gré, a écrit M. Jules Bois, pour rani-

mer les membres refroidis de la patrie, je crois que la littérature est encore le meilleur révulsif. Voyez l'immense émotion causée par Mireille, la secousse délicate donnée aux Parisiens par les méridionales évocations d'Alphonse Daudet... Notre originalité, nous la devons au sol natal... Pour mon compte, j'ai souvent envie de fuir Paris, — où ne me retiennent que quelques musées et quelques églises — et de me réfugier en un coin de mon pays natal, pour y faire un pauvre métier manuel pas trop inutile et regarder le ciel, qui, décentralisateur à sa guise, laisse pour chaque étoile son intégrale part de berceau bleu ».

Être d'un pays, se développer harmonieusement au sol, au climat, à l'hérédité, aux coutumes, toujours se fortifier aux sources de cette sève mystérieuse et brûlante qu'élaborent ces « réserves secrètes de force humaine, sous-entendues dans ces mots intraduisibles : une patrie, une province, une ville », c'est le secret de toute énergie morale, de toute vigueur intellectuelle.

Je me souviens d'un passage d'une lettre de Mistral :

« De leurs rochers pelés, de leur maigre archipel, les Grecs de la haute époque surent, par la liberté, l'autonomie, l'émulation, faire jaillir la vie qui nous émerveille encore. Et la France laisserait s'anémier, s'enniaiser, s'avachir sous le rouleau de la routine et de l'imitation serviles, les millions d'hommes qui grouillent sur son territoire! Que Paris, par la voix de la jeune génération, crie à la France : « Ressuscite! » et la France ressuscitera ».

Ce cri : Lève-toi et vis ! quelle voix, pour le jeter à la province endormie, était plus autorisée, plus éloquente que celle de Bourget ?

PAUL PASCAL.

Après dix années d'abominables souffrances, supportées, nous savons avec quelle sérénité héroïque, le corps brisé, le cerveau intact et lumineux, Alphonse Daudet est mort. Brusquement, miséricordieusement, la mort l'a délivré, et voici finie la si longue et injuste torture.

Le grand homme de lettres, qui dort aujourd'hui à côté de Flaubert, de Goncourt, fut un interprète ardent, éminemment expressif de la pensée française. Mais sa perte met en deuil, par delà les frontières, les intellectuels de toutes races, de tous pays.

A de pareils morts, l'on doit d'écarter de leur cercueil les déshonorantes banalités de la phraséologie nécrologique. Oh ! les reporters sacrilèges qui méconnaissaient l'artiste vivant, qui le défigurent et le déforment quand il est là, glacé, sans défense, exposé à leurs éloges hâtifs, à toutes les fantaisies de leur plume profane.

Il nous semble que le plus digne et le plus délicat hommage que nous puissions rendre à l'illustre amant des lettres qui disparait, c'est de choisir pour être l'interprète de nos regrets douloureux, l'un des trois ou quatre amis, qui l'ayant, pendant sa vie, le mieux connu, compris et aimé, ont su le mieux, quand il eut fini de souffrir, parler de lui. P. P.

Voici ce que notre collaborateur Maurice Barrès écrit dans le *Journal :*

Quand il voudront comprendre la grande et jolie qualité française, la sociabilité, certes les familiers d'Alphonse Daudet penseront toujours à cette voix caressante, passionnée, à ce masque mobile, amical, à cette intelligence divinatrice, à ces mots, à ces gestes qui, soudain, faisaient de la lumière. Il aimait passionnément à connaître les hommes ; il ne se lassait pas de voir défiler devant lui les types les plus divers, et nul de ces passants ne restait insensible à son charme.

. . . . . .

Si la proximité du cercueil donne la plus haute sagesse, la souffrance supportée courageusement constitue l'incomparable noblesse, Tous ses familiers rendent ce témoignage qu'il fut un héros. Nous l'admirions, nous l'aimions, et nous l'avons vénéré pour sa manière de supporter son martyre. Avec une figure désespérée parfois comme un cri d'angoisse, il nous écoutait, nous parlait de nous-mêmes, commentait les livres, la nature, les hommes, et ne permettait même pas que nous lui disions : « Je vois que vous souffrez; je compatis de tout mon cœur à votre injuste torture. »

Cette grande vertu virile, il la poussait si loin qu'il n'en prenait pas conscience. Il semblait que cet amant passionné de la vie rougît des atteintes qu'elle recevait en lui. De la maladie, il fit un instrument pour vivre davantage. Comme, depuis des années, il n'avait pu goûter que de rares instants d'un sommeil artificiel, il passait les nuits à lire, et non pas seulement les grands livres de ses prédécesseurs illustres, dont il avait hérité la tradition, mais tous les romanciers, tous les poètes, tous les critiques, tous les journalistes au jour le jour, et surtout les mémoires, les voyages, les récits de guerre, dont il avait la passion. Ce fiévreux, tout traversé par des éclairs abominables de douleur, s'est associé, aux heures où toute sa maison dormait, aux plus fameuses énergies des grands aventuriers dont il avait l'âme.

Combien d'années il faut à la nature pour enrichir un tel cerveau, et puis elle le détruit avant que la société humaine en ait tiré un plein parti ! Celui qui a écrit *Sapho* demeurera, au milieu de toutes les variations de la mode, un des maîtres du roman français; il prend place dans la série des classiques. Ses livres subsisteront demain comme hier. Les funérailles ne mettront pas sur eux une pelletée de terre; voilà pourquoi c'est de l'homme que j'essaye de donner une image, n'ayant pas à faire connaître une œuvre qui est une des principales voix de la France dans le monde.

. . . . . .

Les plus belles couronnes de la littérature française sont, maintenant, sur des tombes. Notre pays, en un bref espace de temps, a vu disparaître Renan, Taine, Leconte de Lisle; avec quelques amis, nous avons conduit au cimetière Paul Verlaine. Voici Goncourt, voici Daudet. Les sentiments que nous inspiraient ces grands hommes de lettres, nous les ramassons sur les quelques artistes et penseurs survivants, leurs émules. Un Maître est mort, vivent les Maîtres !

VOYAGEURS

AIMER les voyages ne suffit pas, il faut savoir voyager. Très rares sont ceux qui possèdent cette science. Elle exige un ensemble de qualités qui ne se rencontrent pas souvent. Notre siècle a inauguré l'ère des voyages. Pourtant il ne compte pas beaucoup de vrais voyageurs. Songez à la masse de gens qui se figurent être « dans le train » (l'expression est ici exacte) parce qu'ils ont pris l'Orient express ou la Malle des Indes.

Le comte Eugène Zichy

Beaucoup de voyageurs se laissent entrainer par l'amour des aventures, par le désir de se donner une auréole de courage, par le dégoût, souvent, d'une vie monotone et des banalités de la civilisation. Très peu se proposent un noble objet. Ceux-là qu'une idée généreuse anime, méritent qu'on les encourage et qu'on les admire.

Parmi ces rares voyageurs, il en est un dont nos pays Occidentaux ignorent les pérégrinations hardies et savantes, entreprises dans un but patriotique. Certes, il n'est pas banal, ce but là, à l'heure que nous traversons.

C'est un type original et brillant que celui de ce grand seigneur hongrois qui consacre sa vie et dépense sa fortune à la recherche des origines de sa race. Il y a là une fierté bien madgyare : prouver au monde que la noblesse de la nation d'Arpad est pure de tout alliage.

Mais pour le prouver, c'est presqu'au Déluge qu'il faut remonter, c'est seulement avec les pièces en mains qu'on peut établir irréfutablement que les Huns furent une race primordiale, mère d'innombrables tribus, et non une race bâtarde issue de mélanges équivoques.

Le comte Eugène Zichy voulut lui même aller chercher ces preuves en remontant le cours capricieux de la horde des Huns, depuis la Pannonie jusqu'aux limites de l'Orient.

« Je voulais donc, dit-il dans son beau livre : *La Migration de la race hongroise*, étudier de près l'histoire, les conditions linguistiques, ethnographiques et

anthropologiques des races caucasiennes et établir, s'il était possible de le constater d'une manière sérieuse, les traces et vestiges de la race, de la culture et de la langue hongroise, en vue de préciser les races qui les ont conservées et les modifications plus ou moins étendues que ces vestiges ont subies au cours des siècles. La question ainsi posée promettait une réponse affirmative ou négative, — mais sûrement positive, — et un pas en avant se faisait pour et par la science.

— « Les recherches entreprises en vue de trancher cette question doivent débuter par une constatation de l'état actuel, lequel fournit la base la plus sûre pour les études tant philosophiques qu'ethnographiques et anthropologiques..... L'état actuel des races caucasiennes nous fournit la réponse finale aux problèmes de la philologie ; dans les recherches successives, l'archéologie devra établir les traits communs entre la culture des peuples caucasiens actuels et des peuples dont les types ont été retrouvés dans les tombeaux caucasiens remontant à la période des migrations, ou plus loin encore. L'anthropologie aura ensuite à constater si les types des Caucasiens de nos jours sont conformes aux squelettes trouvés tant en Hongrie qu'au Caucase dans les tombeaux précités. L'ethnographie viendra désigner dans les mœurs, coutumes, costumes des Hongrois modernes, les restes et les vestiges de la civilisation commune, révélée par les tombeaux dix fois séculaires de la Hongrie et du Caucase. »

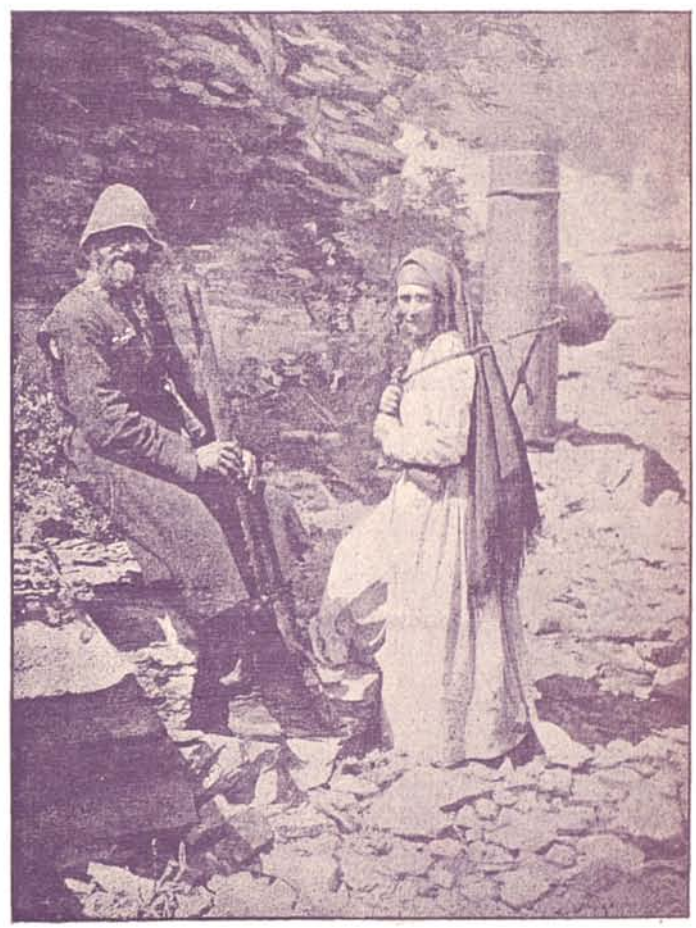
Mingrélienne.

Ce programme, le comte Eugène Zichy est en train de le réaliser de point en point. Déjà, en deux longues et pénibles explorations, il a parcouru le Caucase et les pays transcaspiens; maintenant il repart pour une expédition de deux ans à travers l'Asie entière pour arriver au point où ses recherches et l'avis des savants placent le berceau de la race des Hious-Huns, à l'extrême Orient, c'est-à-dire dans le nord de l'Empire chinois.

Telle est, du moins, l'opinion de notre vaillant madgyare et du savant directeur du Museum de Berlin, M. Bactian.

Tous deux affirment que vers l'an 221 à 209 avant Jésus-Christ, quand les

Chinois construisirent la grande muraille pour se préserver des incursions des peuples voisins, ces mêmes peuples prirent leur expansion vers l'Occident. Les Alains commencèrent les premiers à tracer la route longue et sanglante des envahissements barbares, vers l'an 80 avant Jésus-Christ. La grande tribu des Hious-Huns les suivait. Ils pénètrent à la fois, vers le Nord, au pays des Fiennois, et au Sud, du côté de la Mer Caspienne, après avoir franchi les contrées Khirgizes. Entre les mers Caspienne et d'Azof, les fleuves du Don et le Volga, ils trouvèrent de vastes plaines fertiles où ils s'établirent pour longtemps. Ils n'habitaient pas seuls cet heureux pays, des Osmanlis, des Moghols, des Alains et beaucoup d'autres peuplades les entouraient, et c'est dans les relations d'un voisinage plus ou moins pacifique que les Huns prirent certaines mœurs et certains vocables qui ont trompé quelques savants et les ont fait attribuer aux Hongrois une origine turque.



Ossèthes.

Vers le IXe siècle après Jésus-Christ, un nouveau mouvement se fit en Orient : une poussée de peuplades barbares. Les Petchénèques et les Coumassiens, vinrent refouler les Huns en Occident. C'est alors qu'ils envahirent la Pannonie ayant Arpad à leur tête et qu'ils prirent leur assiette définitive dans ces contrées nommées désormais, par eux, la Hongrie.

Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie du comte Eugène Zichy. Pour la mettre en pratique, c'est-à-dire pour l'appuyer sur des preuves éclatantes, le noble Magnat organise des expéditions, à ses frais, et groupe autour de lui des savants, des chercheurs qu'anime la haute vision du but poursuivi.

Il partit avec le docteur Gabriel Balint, le docteur Louis Szoderzky, le docteur Wasimsky, Ublée de Szecgzart, le peintre Charles Wuttke, MM. Jacques Tchelingarion et Carles Roslapel, tous professeurs et spécialistes éminents.

Le Caucase et les pays limithrophes sont intéressants à étudier. Une multitude de peuples et de races y ont des représentants. Dans une seule vallée on peut voir quatre ou cinq villages ou plusieurs langues sont parlées. La classifi-

cation seule des races est une grande difficulté. Le comte Zichy les classe ainsi : peuples d'origine mongole, tels les Kalmoucks; peuples venus de Turquie, tels les Kirgiz, les Nagoïs, etc.; les ouralo-altaïques d'où les Iraniens et les Osmanlis; les Indo-Européens, hindous, tziganes, Persans, Ossèthes et enfin les Tcherkesses, les Géorgiens, les Lesghiens, les Mingréliens qui, avec les Ossèthes, peuvent être considérés comme les plus belles races humaines.

L'expédition scientique, organisée presque militairement, parcourut les moindres coins des pittoresques et sauvages contrées où, pendant cinq siècles, les aïeux de la Hongrie firent paître leurs troupeaux. Il fallait rechercher, *de visu*, toutes les traces de la grande nation mère, dans les tombeaux, dans les ruines des monuments, dans les mœurs actuelles des peuplades indigènes, enfin, parmi tous les vestiges qu'on pouvait trouver dans les demeures de ces conservateurs éternels que sont les Orientaux. Heureusement les explorateurs rencontrèrent partout, de la part des autorités ou des personnages du pays, un accueil qui facilitait beaucoup leurs recherches. Le prince Ismaïl Ourousbieff, les représentants du gouvernment russe, quelques hommes intelligents ouvrirent largement aux voyageurs le trésor formé par leurs propres fouilles et le comte Zichy put ainsi — à prix d'or — rapporter à Buda-Pesth la plus belle et la plus curieuse collection d'objets, de vêtements, mobiliers, bijoux anciens et modernes, etc., qui ait encore jamais été rassemblée. Celle-ci, créée surtout au point de vue de l'étude des mœurs des anciens Huns, fut installée par l'Etat comme Musée national et le docteur Jean Janko fut chargé du classement et de la description scientifique de tous ces trésors.

Tel fut le résultat des deux premiers voyages du comte Eugène Zichy. L'infatigable voyageur va prochainement commencer la troisième de ses expéditions. Déjà quatre des compagnons habituels du comte l'attendent à Kasan où, depuis quatre mois, ils étudient les archives du pays.

Le voyage à travers l'Asie n'est pas sans danger. Sans parler du climat, les bêtes féroces, les peuplades indigènes, sauvages et féroces, obligent l'explorateur à la plus sévère prudence, s'il veut échapper aux embûches semées sous ses pas.

— « Si dans trois ans, je ne me sens pas encore trop vieux et que le Bon Dieu me permette de revenir sain et sauf, écrit le comte Zichy à un ami, j'espère avoir fait faire alors un grand pas à l'histoire des langues et des nations. »

Dans quel état retrouvera-t-il l'Europe dans trois ans? Trois ans! c'est un long espace. Le siècle aura pris fin, et plus que jamais l'agitation nerveuse et inquiète de notre fourmilière occidentale contrastera, pour le voyageur, avec le grand calme des steppes sans fin, silencieuses, avec la morne stabilité des orientaux et peut-être, reposé par ce long exil de notre civilisation, il se résignera à ne plus la fuir, puisqu'il l'aura dotée d'un rare et précieux joyau.

KOURGANE.

CARNET MONDAIN

PARTOUT on se prépare à fêter de Noël, la fête touchante, gracieuse et bénie, entre toutes. Quelle famille n'a pas son arbre enrubanné, pailleté, lumineux et poudré de givre? Quels yeux d'enfants ne brillent de joie en attendant l'heure où les portes de la salle s'ouvriront projetant un flot de lumière joyeuse des mille bougies de son arbre sur les cadeaux, attendus de tous, petits et grands?

Aussi la ville prend, dès cette dernière semaine, un aspect d'animation inaccoutumé. Tout le monde se hâte de faire ses emplettes et si les bourses se vident, elles font tant d'heureux qu'on n'a nulle envie de prêcher l'économie.

Les malheureux même auront leur fête. L'exemple vient de haut : S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre organise tous les ans, dans son palais, un splendide arbre de Noël pour les enfants pauvres; elle-même distribue aux petits, tout émus, les cadeaux pratiques et amusants qu'il lui a plu de choisir pour eux. Cette année, la Princesse sera aidée dans cette gracieuse charité par ses filles, LL. AA. RR. Mesdames la Duchesse de Vendôme et la Princesse de Hohenzollern, venues à Bruxelles pour passer les fêtes de fin d'année avec leurs augustes parents.

D'autres pensent aussi aux déshérités de la fortune et dans plus d'un couvent, plus d'une maison, on prépare des arbres de Noël en leur intention.

... En ce moment aussi, la vie de château se ranime. Outre les chasses, les battues et les laisser-courre, Noël rassemble les familles sous le toit paternel et, dans l'intimité de la vie commune, toutes sortes de petites surprises s'élaborent, charades, comédies, sauteries.

Dernièrement dans leur beau château de Lombize, le marquis et la marquise de la Boëssière-Thiennes donnaient une charmante sauterie qui réunissait voisins et amis.

Ailleurs on prépare une représentation de charité avec comédies et cinématographe.

Eh! oui, le cinématographe, de terrible mémoire, vit encore et on ose même en régaler ses invités. Il est vrai que le foyer électrique remplace le diabolique éther.

Une charmante châtelaine du Hainaut organise des tableaux vivants, d'une note réaliste et nouvelle qui ne manque pas de pittoresque, et cela, dans un but très charitable.

C'est la dernière flambée de la vie de campagne, avant le retour général en ville. En France, on demeure dans ses terres jusqu'en mars. C'est un genre qui a le double avantage d'être très bien porté et de permettre un petit temps d'économie et de repos. En Belgique, la plupart des hôtels de Bruxelles, sont déjà occupés pour le jour de l'an. Les plus retardataires arrivent tout de suite après. A Anvers, le retour en ville est encore plus rapide et la vie mondaine y a déjà repris tout son élan.

La baronne de Schilde a commencé ses mardis dansants dans le bel hôtel familial de la place de Meir. Le baron Osy, gouverneur de la province d'Anvers, a annoncé son bal pour le 8 janvier ; d'autres fêtes sont projetées. Mais ce n'est pas seulement le plaisir qui occupe les Anversoises. Un grand mouvement intellectuel se fait dans la Métropole. Quelques femmes intelligentes et dévouées ont fondé une société appelée « L'extension universitaire pour les femmes. » Cette société organise des séries de conférences comprenant les principales sciences qui peuvent être utiles aux gens du monde : philosophie, histoire, hygiène, géographie, etc. Ces conférences sont données par les sommités scientifiques de nos universités.

Les femmes d'Anvers ont répondu avec élan à cet appel. Plus de deux cents dames assistent aux cours avec une grande assiduité. C'est un succès complet qui doit faire tressaillir d'aise les cendres des Plantin, des Fugges et des Rubens.

De Rubens aux aquarellistes il n'y a qu'un pas..... mais un grand. Après tout, peut-être que Rubens n'aurait pas dédaigné l'aquarelle, s'il avait eu le temps?

La Société royale belge des aquarellistes ouvre maintenant son exposition annuelle en décembre, à la grande joie des huissiers, qui voient, dès trois heures, le public s'enfuir. Ce n'est même plus la journée de 8 heures, c'est la journée de 5 heures qu'obtiennent ces heureux habits noirs.

Nous n'avons pas ici mission de donner un compte rendu général de cette jolie exposition ; nous signalerons rapidement ce qui nous a plu davantage.

D'abord, parlons de nos amis. Le village flamand de Titz est bien l'œuvre élégante et fraîche du peintre de l'aquarelle qu'il est.

Bien vrai aussi, à frissonner et à remonter son col de fourrure en haut du crâne, l'Effet de neige dans la rue Royale, de Stocquet.

Les Rochers rouges de Léon Becker, le Canal de la Guiderra par mademoiselle Montalba nous ont encore beaucoup frappés. A noter aussi le Mulâtre de Port-Louis, de Théophile Lybaert, les Maures et la Scène de village de G. Simon, le Vieux Jardinier de Van Severdonck et le « Gloria in excelsis » de Tarenghi, si plein de sentiment et de couleur.

Et comme les princesses daignent devenir artistes, il n'est que juste de louer les Iris de S. A. R. Madame la princesse de Hohenzollern, parce qu'elle n'a pas besoin de sa royale signature pour les faire admirer. C'est de la vraie et bonne peinture, avec toute l'élégance qu'y peut mettre une femme de goût.

... Pendant que nous admirions toutes ces jolies choses,

les cloches sonnaient, bien près de nous, dans l'antique et superbe église du Sablon. Elles annonçaient la procession de Sainte-Wivine, l'une des dernières traditions des anciennes mœurs religieuses bruxelloises.

La confrérie de Sainte-Wivine compte par siècles son existence. Ses registres portent les noms de toute la noblesse belge la plus illustre. Mais c'est la famille d'Arenberg surtout qui s'est distinguée pour sa dévotion au culte de la Sainte nationale. Non seulement elle a généreusement pourvu à la gloire et à l'éclat de ce culte, mais encore elle a toujours cherché à maintenir la confrérie prospère et brillante. Aussi la prévote est-elle presque toujours choisie parmi les femmes de l'illustre maison ducale.

Cette année, la procession a été aussi brillante que d'habitude. Les confrères et consœurs se tenaient groupés aux deux côtés de la châsse, ayant leur prévote à leur tête et suivant,dans le plus bel ordre,le clergé nombreux qui entourait le pontifiant, Mgr Ricaldini, nonce du Pape.

Dans cette vieille église si pleine de souvenirs historiques, cette restauration de l'antique procession de Sainte-Wivine avait un charme recueilli et touchant, bien fait pour séduire les âmes pieuses d'abord, et les artistes ensuite.

... Et maintenant, chers lecteurs, nous ne nous reverrons plus que sous nouveau millésime. Si cette chronique est encore bien jeune pour avoir conquis votre bienveillance, laissez-moi vous la demander pour l'année qui s'ouvre et vous dire comme à de vieux amis:

« Bonne année,du fond du cœur! MAUVIETTE.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

La grande bataille engagée depuis quelques jours dans le temple de Plutus est toute concentrée sur le terrain de la Banque Ottomane. Les vendeurs pour le moment triomphent! 35 fr. de baisse sans arrêt, c'est du délire!

Les uns font courir le bruit que cette dégringolade est la conséquence de grosses ventes faites à jets continus pour le compte d'une très importante maison de Banque.

Les autres, au contraire, prétendent que cet important mouvement est dû à la certitude que le dividende de cette année sera inférieur à celui de l'année dernière et patati, et patata. Ah! je vous assure que les canards marchent bon train.

Quant à moi, je prétends que le véritable motif de la baisse c'est tout simplement parce que l'on avait trop monté; et la preuve que je suis dans le vrai, c'est que tous les bruits mis en circulation depuis deux semaines sont aujourd'hui reconnus absolument inexacts.

Voyons, soyons logiques. Au début de la guerre turco-grecque, la Banque Ottomane était cotée 560. Des ventes folles l'on fait bruyamment tomber à 488, puis ensuite, des *rachats* fiévreux et endiablés l'ont relevée à 610 francs!... Ces deux cours si exagérés ne tenaient pas debout, et il fallait s'attendre à ce que d'un moment à l'autre la Banque Ottomane trop chauffée revint à son point de départ.

Aujourd'hui c'est fait; le cours de 560 est normal et par conséquent solide; aussi, bien imprudents ceux qui maintenant tenteraient de l'entraîner plus bas.

Le 3 % qui vient de détacher son coupon trimestriel a déjà rattrappé 15 centimes à 103.25 et ce n'est qu'un petit acompte. L'amortissable suit le mouvement, à 102.50; ainsi que le 3 1/2 à 106.87 1/2.

La reconstitution du ministère di Rudini fort bien accueillie sur tous les marchés européens est saluée par une hausse de *40 centimes* sur la rente Italienne qui, très demandée clôture à 96.55. La prime d/50 au 15 février a preneurs à 97.10.

L'Extérieure d'Espagne est en reprise de 13/16 à 61.55 sur la nouvelle de la pacification des Philippines, et ensuite sur la probabilité qu'un emprunt serait prochainement conclu par le gouvernement espagnol. Si cette dernière nouvelle est confirmée cette semaine, j'assisterai à une hausse dans les grands prix.

Le Portugais 3 % est coté 20.85 au comptant sans rencontrer une demande même à terme, cela tient à ce que la situation financière du Portugal laisse de plus en plus à désirer.

Les fonds Russes sont calmes; le 3 % or ancien 94.65 et le 3 % or nouveau 94.60.

Les Brésil 4 % manquent toujours d'orientation, 61.13/16; 61.3/8;61.9/16;61.1/4 et il en sera ainsi jusqu'à la conclusion de l'affermage des chemins de fer.

Les valeurs à turban ont été très agitées. Banque ottomane 590; 571; 567; 555; 570 et 565. Le Turc *série* B 43 et 42.60; la *série* C 24.70; 24.50 et 24.55; la *série* D 22.20; 21.85 et 22. Lots Turcs 111. L'obligation Smyrne-Cassaba se traite à 374 et la Salonique-Constantinople à 278.25.

Les institutions de crédit ont un marché excellent. Banque de France 3760 et 3775; Banque de Paris 872 et 890; Crédit Lyonnais 792 et 803! mouvement prévu dans ma précédente *Causerie*. Comptoir National d'Escompte 585 et 588; Crédit Industriel 604; Société Générale 525 et 530; Société Foncière Lyonnaise 394; Banque Parisienne 455 et 460; Banque Transatlantique 433 et 440; Cᵉ Algérienne 710 et 715; Crédit foncier agricole d'Agérie 480; Banque Internationale de Paris 615 et 618 et Crédit Foncier de France 653 et 658.

Les obligations foncières et communales sont toujours très recherchées par l'épargne, et c'est justice.

La Banque Française de l'Afrique du Sud 70, 72 et 73; Mobilier Espagnol 42 et 45; Crédit Foncier Egyptien 496 et 507; Foncier d'Autriche 1240 et Rente Foncière 495 et 500.

Les Chemins de fer français grandes lignes consolident l'avance acquise. Nord 2065; Lyon 1832; Orléans 1837; Midi 1450; Ouest 1200 et Est 1075.

Les lignes espagnoles par sympathie pour l'Extérieure ont une meilleure tenue ; Saragosse 145 et 147; Nord de l'Espagne 82 et 83; Andalous 72 et 74.

Les Lombards 181; 183 et 184, et les Autrichiens 720.

Les actions du Canal de Suez, ainsi que je l'avais prévu dans mon précédent article, viennent de franchir la passe de 3 300 pour toucher 3.315, soit 40 francs de hausse! Ces actions-là sont absolument de premier ordre. Les Magasins Généaux de Paris font 721 ; la Compagnie parisienne du Gaz gagne 10 fr. à 1.147 ; la Compagnie Transatlantique flotte autour du cours de 385, en attendant mieux. L'Omnibus 1.575 à 1.590; la Voiture suit le train à 780 et 687,50. L'Oural-Volga est en progrès à 671.

Un gros bon point aux actions du Bec Auer qui de 780 s'élèvent en une Bourse à 830! pour se fixer à 815. Décidément voilà un bec qui *éclaire*... La Compagnie des Wagons-lits 682 et 685; Decauville 110 et 114; Mines de Malfidano 1.059; Société française des Procédés Thomson-Houston 1.275 et 1.334; les Magasins du Printemps 750; et les Bouillon Duval 3.725. Les actions de la Sucrerie et des Raffineries d'Egypte ont un brillant marché, 1.127 et 1.136; Dynamite 460; Musée Grevin 1.390 et Grand-Hôtel 1.730.

Actions de Monaco (Cercle des Etrangers) 3035; Société d'Héraclée piétine autour de 610 francs. Compagnie fermière des Eaux Thermales de Vichy 4800. Société française Electro-Métallurgique 612, actions bien cotées. Distillerie Cusenier et fils 820; Grands Moulins de Corbeil 350 et Bons de l'Exposition 17.50.

Petit emballement sur les obligations de Panama. La 3 % fait 20 fr., 21 et 22; la 4 % 21, 22 et 23.50: la 5 %, 25, 27, 29 et 30, bravo! Cependant malgré ce réveil, je crois qu'avant d'enregistrer de hauts cours, nous verrons d'abord passer l'eau sous le pont Alexandre III.

En Banque, le marché est également très animé et très ferme.

Le Rio-Tinto gagne 15 fr. à 634 et la De Beers 16 fr. à 738; à l'assemblée des actionnaires, le Président a déclaré que la Compagnie a vendu, pendant le dernier exercice, pour 3,722,000 liv. st. de diamants, soit 550,000 liv. st. de plus que durant l'exercice précédent. La Tharsis s'inscrit à 175. Quant à la Ferreira elle décroche bravement le cours de 600 sur l'annonce d'un joli dividende.

Du côté des petites mines, on est également dans le mouvement; Londres ramasse! Cape Copper 95 et 100; East Rand 112 et 119; Chartered 77; Dynamite du Transvaal 58; Langlaade 102; Shéba 68; Kleinfontein 61; Champ d'Or 40 et 43; Mozambique 49 et Robinson Gold 210 et 214.50!

Donc, marché chaud, politique extérieure sans nuage, c'est parfait.

VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 25, rue des Grands-Carmes, Bruxelles.

Bourse de Bruxelles.

Les transactions à *terme* sont pour le moment fort peu animées, aussi les cours ne subissent-ils que de faibles variations.

Le Brésil 4 % a fait 61 13/16, 61 1/4 et 61 3/8. Le Turc C 24.47 et 24.60; le D 21.82 et 22.05. Le Saragosse 146, 145 et 145.75. Lots turcs 109 et 110. Congo 91.75, 91.50 et 91.75. Varsovie jouissance 407.50.

En ce qui concerne le comptant, les affaires ont un bon courant.

Les Banques, après avoir été brillamment enlevées, ont eu a supporter, vers la fin de la semaine, quelques réalisations qui ont pesé sur leurs cours.

La Part de Réserve a faibli à 1800; La Banque Nationale à 2890; la Banque de Bruxelles à 710; Le Crédit Liégeois à 835; la Caisse d'Annuités à 1,338.75 et la Caisse des Reports à 667.

La souscription aux actions nouvelles du Crédit National Industriel aura lieu le 20 et 21 décembre. Il est bon de ne pas oublier que ces nouvelles actions participeront aux bénéfices entiers de l'exercice 1897-1898 au même titre que les actions anciennes.

A présent, voici quelques derniers cours cotés :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 35
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 40
Caisse d'ann.s A,4 1/2	115 —
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	120 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	111 25
Caisse d'ann. 3 p. c.	99 00
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c.	107 50
Créd. comm. 3 p. c.	100 50
Créd.comm.3 p.c.1861	119 —
Créd.comm.3 p.c.1868	106 30
Ch f.vicin.(soc.n.)3%	99 75
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	115 25
Flandre Orientale	87 50
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	108 50
Banques, caisses, etc.	
B.Aux.de la Bourse	116 —
Banque de Brabant	28 50
Banque de Bruxelles	711 —
Banque Nationale	2890 —
Caisse Commerciale	615 —
Caisse génér. de rep.	665 —
Créd. gén. de Belg.	135 —
Créd. Belg.(part fond.)	180 —
Crédit génér. Liégeois	835 —
Immobilière Belge	330 —
Quart.-Léop.(tit.part)	1375 —
Soc.gén.(part de rés.)	1820 —
Actions métallurgiques.	
Angleur (Aciéries d')	57 —
Baume (forges,lamin)	305 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	330 —
Cockerill (ex-répart.)	1975 —
Ekaterinoslaw(f.et ac.)	130 —
Espér.-Longdoz(priv.)	459 —
Marcin.-Couil (nouv.)	515 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	622 50
Monceau-sur-Sambre	900 —
Monc.-s. Samb. fond.	355 —
Hauts-fourn. Musson	627 50
Olkowaïa à Ouspensk	295 —
Ougrée (Soc. ann. d')	1065 —
Phœnix à Châtelineau	465 —
Providence (forges)	3130 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1120 —
Sarrebruck (forges)	7210 —
Charbonnages.	
Bernissart	490 —
Biélaia (Donetz)	65 —
Bois d'Avroy	485 —
Bonne-Esp. Batterie	742 50
Carabinier	495 —
Charbonnages belges	415 —
Prokhorow (Donetz)	815 —
Concorde	1250 —
Courcelles Nord	1205 —
Espér. et Bonne-Fort.	1470 —
Falnuée	335 —
Fontaine-l'Evêque	470 —
Gouffre	490 —
Grande-Bacnure	2170 —
GrandConty et Spinoy	320 —
Grande Machine à feu	1265 —
Grand-Mambourg	39 50
Haine-St-Pierre	397 50
Hasard	164 —
Herve-Wergifosse	769 —
Hornu-Wasmes (div.)	3900 —
Unies, bas. Charleroi	219 50
Kessales	690 —
La Haye	670 —
La Louvière, la Paix	400 —
Lougan (Ch. de la)	104 50
Marihaye	1085 —
Midi de Mons	33 50
Noël-Sart-Culpart	525 —
Nord de Charleroi	675 —
Produits au Flénu	2595 —
Unis ouest de Mons	449 —
Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1010 —
Gl. et Ch. de Bohême	727 —
Gl. Florsffe et Jeumont	565 —
Gl. Nationales Belges	685 —
Verreries de Donetz	340 —
Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	4710 —
Cuivres de Lérida	20 50
Nébida (libérées)	12 50
Prayon	590 —
Prayon (jouissance)	345 —
Vieille-Montagne	606 —

V.

Tablettes Théâtrales

AUX GALERIES. — *Vive Bruxelles !*

On se rappelle certain voyage que fit récemment, vers le pays des Pharaons, le premier de nos édiles bruxellois. — Déjà, dans une de ces pièces d'ombres auxquelles il excelle, le *Diable au Corps* nous avait initié, en partie, aux aventures de *Karel en Egypte*. — Aujourd'hui, M. Garnir nous apprend le but, ignoré, de ce voyage tant commenté.

Il ne s'agissait de rien moins que d'aller réveiller Swanzaïda !

Swanzaïda, c'est la déesse de la gaieté ! En dépit de son nom flamingant elle est Egyptienne (ô combien !) et depuis quatre mille ans, couchée dans un amas de moellons, elle dort au pied des Pyramides.

Les quarante siècles, si connus pour l'intérêt qu'ils portaient aux soldats de Bonaparte, s'abîmaient sans doute dans la contemplation des charmes de la Déesse. qui, malgré ce stage plutôt prolongé sous la pierre humide des cachots,était demeurée belle et jeune comme jadis. Mais voici qu'avec une promptitude digne d'être offerte en exemple à bien d'autres, Swanzaïda évacue l'Egypte.

Ou va-t-elle?... A Bruxelles-Exposition.

A l'instar de Tartarin, de joyeuse mémoire, elle arrive d'Afrique avec un chameau qui lui prête sa bosse pour faire une entrée sensationnelle dans la capitale belge, où, parait-il, on s'amuse tant cette année, et aussitôt le défilé commence.

Tout d'abord, un agent complaisant (ils le sont tous, savez-vous) se trouve à point nommé pour lui faire admirer l'inénarrable décoration de la rue de la Loi.

Puis ce sont les mésaventures des pauvres voyageurs dans les trams, et l'arcade du Cinquantenaire, si belle !.. si belle !... qu'il faudra cinquante ans pour l'achever... après quoi on la démolira pour la recommencer.

Viennent ensuite : le faux Congolais, qui déteint quand les femmes l'embrassent; les explorateurs qui ont choisi le Pôle *Ouest*, les deux autres étant mal fréquentés; la garde civique uniquement composée.. d'étrangers; le vieux capitaine retraité, devenu voyageur en pains à cacheter et qui décroche une décoration pour chaque commande obtenue; les cocasseries de Bruxelles Kermesse; le Conseil communal dont les membres sont des danseuses !...

Swanzaïda s'amuse énormément, et le public aussi, car tout y passe, hommes et choses, et, en même temps qu'il nous présente ce qu'on voyait à l'Exposition, M. Garnir n'a eu garde d'oublier ce qu'on n'y voyait pas.

La satire, toujours juste et souvent mordante, n'est jamais acerbe et nous devons louer l'auteur de *Vive Bruxelles* du tact parfait qu'il apporte dans cette résurrection des épisodes comiques dont notre *World Fair* fut la cause et le prétexte.

Ajoutons que la note patriotique sonne clair à l'occasion du monument Anspach, et en l'honneur des hardis pionniers belges partis pour les pays lointains.

Le défilé final est une belle apothéose de la Belgique, que toutes les nations du monde, sous les traits de gracieuses jeunes femmes, viennent saluer bannière en tête et cocarde au chapeau.

Tout cela, gai, alerte, spirituel, est encadré dans une série de décors exquis. M. Lanciani a brodé sur ce thème une fine partitionnette et a écrit notamment un ballet très réussi, dans lequel Mlle Sberna déploie ses grâces de jolie ballerine.

En tête de l'interprétation masculine, citons M. Jacque qui, comme agent, nous montre à quel point un artiste intelligent peut être comique sans tomber dans la charge, et, comme échevin, nous donne l'illusion absolue d'un de nos principaux magistrats communaux. A côté de lui MM. Vauthier, Lagairie ef Delrey rivalisent d'entrain et de gaieté.

Swanzaïda, c'est Mlle Cazalis, à qui on ne donnerait jamais quatre mille ans et qui, pour une vieille Egyptienne, est diablement dans le train. Rahmsès et Sésostris la renieraient, sans doute, mais Bruxelles l'a adoptée et cela paraît lui suffire.

Mme Auffray est une nounou épique et un Saint-Michel très chauvin ; elle est très bien secondée par Mmes Frassé et Damois.

Et maintenant, à bientôt la concurrence, car vers la fin de ce mois M. Luc Malpertuis, sur la scène des Nouveautés, nous donnera également une critique des événements de l'année. Concurrence de bon aloi et dont nous ne saurions nous plaindre, car, si l'esprit ne court pas les rues, il lui arrive parfois de se réfugier dans deux théâtres différents.

En attendant, allez voir *Vive Bruxelles*, et nous vous prédisons que, gais et contents, vous reviendrez de la Revue le cœur à l'aise...

PARIS

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.— *Les Mauvais Bergers.*

Une œuvre sensationnelle vient d'être représentée à Paris sur la scène de la Renaissance, pour la juste gloire de Sarah Bernhardt et la grande joie des chroniqueurs que la personnalité de l'auteur et la nature de la thèse incitent à la discussion.

Les *Mauvais Bergers* sont dus à la plume autorisée de M. Octave Mirbeau.

On a lancé à leur sujet le grand mot de chefs-d'œuvre. Sans méconnaître le talent indiscutable de l'auteur, nous estimons qu'il n'y a pas matière à cet éloge excesssif alors surtout que le sujet est loin d'être neuf et qu'aucune conclusion ne paraît découler des arguments développés.

Les mauvais bergers, ce sont les députés, les patrons, les prêtres, les magistrats, tous les élus, quels soient-ils, qui mènent la foule et ne savent pas la diriger vers le

bonheur universel auquel la théorie anarchiste prétend atteindre un jour. Le héros de la pièce, un ouvrier fauteur de grèves, devient lui-même un mauvais berger parce qu'il a refusé l'appui moral et l'argent des parlementaires amis de la révolte; et un de ses compagnons lui lance cette apostrophe : « Toi aussi, Jean Roule, tu parles comme un député! »

Nous serions presque tentés de dire que c'est là toute la moralité de cette pièce, car combien en est-il qui, ayant commencé comme Jean Roule, ont fini dans la peau d'un député repus.

Telle n'est pas cependant la conclusion de l'auteur.

Comme Brieux dans les *Bienfaiteurs*, comme tout récemment F. de Curel dans le *Repas du Lion*, Mirbeau met en présence le patron et l'ouvrier, le capital et le prolétariat; et c'est entre ces deux forces la lutte traditionnelle et implacable qui s'achèvera dans l'horreur et le sang.

Hélas! c'est la vérité et la vie mises une fois de plus en scène, c'est la révolte de ceux qui souffrent contre ceux qui jouissent, et, pour affreux que soit le tableau final, où les morts jouent le principal rôle, il n'est pas besoin de remonter bien loin dans nos souvenirs pour en retrouver l'image réelle.

Mais pourquoi faut-il que de tout ce grand talent dépensé, de tous ces cris de désolation, de douleur et de haine, aucune pensée consolante ne se dégage, aucun dénouement n'intervienne à ce farouche problème de la question sociale. Rhéteurs et philosophes, romanciers et dramaturges qui voudriez, très sincèrement sans doute, que l'homme livré à ses propres forces, pût constituer un édifice social dont toutes les pierres auraient même place au soleil, où est votre solution? Nous voyons bien ce que vous voulez détruire, mais nous cherchons en vain ce que vous prétendez édifier.

Bon H. D'ORNANT.

Noël-Étrennes · Le plus grand choix de cadeaux utiles se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean). *Jumelles, Faces à main, Baromètres, Jouets scientifiques, Lanternes magiques.* — Prix défiant toute concurrence.

SPORT

ESCRIME

Fort joli assaut, dimanche dernier, à la salle Dupont, rue des Petits-Carmes

Les spectateurs ont beaucoup regretté l'absence de M. Lemoine, professeur à Lille, retenu par des raisons indépendantes de sa volonté.

Remarqué spécialement les assauts de MM. Nicolopulo (Cercle d'Escrime, Anvers) et Hébrant, (maître d'armes au régiment des grenadiers) ; de Burlet et Warnant (épée de combat); Tierens, (professeur salle Merckx,) et Edmond de Prelle de la Nieppe, Saussez et Selderslagh, enfin l'assaut final fort applaudi de MM. Laborderie, professeur à Calais, et Dupont, le maître de céans.

Un fort joli intermède de boxe anglaise a eu lieu pendant la pause qui séparait la première partie de la seconde. MM. Fiévet et Tilbury, Dupont junior et Magherman se sont envoyé de superbes coups de poing, à la grande joie des spectateurs.

En somme, fête charmante, qui a brillamment inauguré la série des réunions d'escrime de cet hiver.

— Un groupe de messieurs du Quartier-Léopold, grands amateurs d'escrime, revenant d'un voyage en Italie, ont été enthousiasmés de la façon de faire du sabre par les Italiens.

Ces messieurs ont décidé la formation d'un cercle où on ferait exclusivement du sabre. Ils ont choisi la salle d'armes Raymond Delhaise comme local.

Le maître de céans a choisi comme professeur M. Hébrant, maître d'armes au régiment des grenadiers, qui est certainement le premier sabreur de Belgique, le seul qui ait résisté avec succès aux fougueuses attaques des tireurs italiens qui participaient au grand concours international qui a eu lieu à l'Exposition de Bruxelles.

— Le journal *l'Epée* de Paris avait organisé, pour jeudi dernier, au Cirque d'Eté, un assaut dont voici le programme :

1. Bougnol, professeur au Cercle d'Anjou, et Rossignol, sergent au Cercle militaire ;

3 Lucien Mérignac et l'adjudant Boulanger, de Joinville;

3. Conte, professeur à Paris et de l'Ecole Magistrale de Rome, et Fernand Desmedt, professeur à Bruxelles ;

4. Adolphe Rouleau et Kirchhoffer.

Cet assaut, appelé l'assaut des huit, a du être remis au 12 janvier par suite de circonstances indépendantes de la volonté des organisateurs.

Ce qui le caractérisera, c'est que les rencontres seront conduites par un jury dont plusieurs membres ont été choisis par les tireurs.

En voici la composition :

M. le comte de Dion, Cercle d'Anjou:

S. A. R. Mgr le prince Henri d'Orléans, Cercle d'Anjou;

M. Chevillard, salle Mérignac ;

M. Rigault, salle Mérignac;

M. Camille Prévot;

Comte Canevaro de Santandero, salle Conte:

Lieutenant de la Faloise, salle Conte ;

Colonel Derué, pour Desmedt;

Comte de l'Angle-Beaumanoir, pour A. Rouleau;

M. Hébrard de Villeneuve, pour A. Rouleau.

CYCLISME

Bruxelles ne possède pas de vélodrome d'hiver et en supposant même que notre capitale en soit dotée, j'espère pour le bon sens et l'humanité de ses habitants qu'on n'y organiserait pas de course de six jours dans le genre de celle qui vient d'avoir lieu à New-York.

J'ai eu le plaisir d'assister deux ou trois fois, à Bruxelles, à des courses de 24 heures. Quand je dis plaisir, j'exagère légèrement, car n'étaient les gais compagnons qui m'entouraient, je n'aurais, certes, pas résisté au désir d'aller retrouver mon lit.

Le public partageait ma manière de voir et trouvait même barbare le surmenage que les coureurs s'imposaient.

Que dire alors d'une course de six jours? Les organisateurs y ont gagné beaucoup d'argent, mais il ne faut pas oublier que le public américain a le dollar facile, tandis que le Bruxellois tient énormément à ses pièces de cent sous.

Dans tous les cas s'il refusait d'apporter son obole à l'organisation d'une épreuve de ce genre, ce ne serait pas moi qui l'en blamerait.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher de signaler une expression charmante employée par un confrère pour exprimer l'idée que Miller, le coureur qui a tenu la tête dès le début, pourrait bien être pris d'une défaillance.

« Miller tient toujours la tête sans avoir pris du repos. « On s'attend d'un moment à l'autre à le voir *claquer*. »

On n'est pas plus sportif.

— La chose est actuellement jugée. Les cyclistes revenant du Bois peuvent se servir de l'allée des cavaliers.

Espérons qu'ils feront bon ménage avec ces derniers. Un peu de condescendance de part et d'autre arrangera bien des choses.

PATINAGE

Paris. — Dimanche a eu lieu au Pôle Nord, le match de Hockey entre le Princess Club de Londres et le Jockey Club de Paris.

C'est une des premières rencontres sérieuses que nous ayons eues, en France ; aussi, il y avait foule aux séances de l'après-midi et du soir.

Le Princess Club a joué avec beaucoup d'ensemble, ce qui n'a pas peu contribué à la victoire du club anglais.

L'équipe du Jockey s'est fort bien défendue et est parvenue à marquer 6 goals contre 23, l'après-midi, et 1 contre 15 à la séance du soir.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

OCCUPONS-NOUS, si vous voulez, des toilettes de jeunes filles. Il n'est pas facile d'accorder la simplicité qui leur sied, avec la surcharge de colifichets et d'ornements qu'impose le goût du jour.

Les très jeunes filles doivent adopter, pour la rue, le costume « genre tailleur ». Leurs aînées, celles « qui vont dans le monde », ont besoin de toilettes plus élégantes; les visites, les réunions du jour exigent un certain *habillage*, mais la jaquette ou la blouse russe, plus ou moins ornées, sont indiquées à l'exclusion des collets et pèlerines qui sont trop « douces ». Généralement, plus la silhouette d'une jeune fille sera dégagée et simple de lignes, plus elle restera dans les limites du bon goût.

J'ai vu de très jolies toilettes destinées à une jeune princesse blonde. L'une en drap gris avait la jupe sobrement ornée de deux quilles étroites en application de velours miroir gris. Le corsage en drap gris formait blouse décolletée et ouverte largement par devant, sur un empiècement et un gilet de velours gris. Une grande cravate de gaze de soie blanche achevait de donner une élégance très discrète à ce joli vêtement.

Venait ensuite une blouse russe d'intérieur d'un joli tissu de lainage fin, blanc, à petites rayures brunes. Un grand revers entourait le cou et descendait en pointe jusqu'à la taille, bordé ainsi que la basque d'une alternance de galons blancs et bruns. Par l'ouverture en cœur du devant s'échappait un flot de mousseline soie rose vénitien, cravatant le cou. Une ceinture dorée, brodée de soie rose ceignait la taille.

L'envoi se complétait d'une robe de soie en foulard rose à grands dessins blancs. Jupe unie, bordée d'un tout petit volant, terminée par une mignonne valencienne. Le corsage, décolleté en carré, toujours blousé, était en gaze de soie blanche avec une sorte de boléro de foulard rose garni de ruchés de valencienne. Ceinture de satin blanc avec pouf de dentelles.

Les jeunes filles portent beaucoup les toques, tant à la mode cet hiver. Nous donnons ici le dessin d'une de ces toques en velours vert foncé garni d'un panache de plumes grises et d'un bouquet de violettes sur le côté. J'ai vu aussi un très joli chapeau de velours rouge, forme toque, garni d'une grosse tête de hibou d'un cachet très original.

Pour les toutes jeunes filles, le chapeau marin orné d'un simple nœud de ruban, le matin, et pour s'habiller, le grand Rembrandt est toujours ce qui sied le plus aux chevelures blondes ou brunes qui s'étalent si joliment sur les graciles épaules d'adolescentes. Et puisque cette mode leur est si favorable, ne cherchons pas dans les nouveautés compliquées une variété qui les vieillit et les transforme.

Il est si beau d'être jeune ! Avoir dix-huit ans, n'est-ce pas la plus merveilleuse parure ?

OPALE.

Mon Louis STRUYS

Vitraux d'Art ET d'Appartements

P. DE MAN

REPRÉSENTANT

21, rue du Rouleau, Bruxelles

LES CAVES

DU

GRAND HOTEL

Rue Grétry, 10, Bruxelles

LIVRAISON A DOMICILE

MAJOLIQUES DE HASSELT

128-130, Boulevard du Nord, 128-130, BRUXELLES

POTERIES ARTISTIQUES * OBJETS POUR CADEAUX

Panneaux avec Paysages et Sujets pour Vérandas

Salles à Manger, Cafés, etc. —. Briques et Carreaux émaillés

BRUXELLES — 128-130, Boulevard du Nord, 128-130 — BRUXELLES

MESDAMES,

Faites faire vos costumes Tailleur, de Ville et de Voyage

AUX AUGUSTINS

172, RUE ROYALE, 172

Seule Maison spéciale à BRUXELLES

Exclusivement Tailleur pour Dames. 2

PIANOS

J. OOR

Vente — Echange — Location

83, RUE NEUVE, 83, BRUXELLES

Crédit Foncier de France

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES AVEC AMORTISSEMENT. Durée du prêt : 10 à 75 ans. — Taux de l'intérêt : 4 p. c. *Annuité* comprenant l'intérêt et l'amortissement payable par semestre, pour une durée de 75 ans, 4.21 p. c. ; pour 60 ans, 4.40 p. c. ; pour 50 ans, 4.64 p. c.

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES SANS AMORTISSEMENT. Durée du prêt : 1 à 5 ans — taux de l'intérêt : 4 p. c.

Les prêts sont faits en numéraire jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur des immeubles.

Le payement des annuités s'effectue : soit à Paris, au CRÉDIT FONCIER ; soit dans les départements, aux Caisses des Trésoreries générales et des Recettes des finances.

Le titulaire d'un compte courant au Crédit Foncier peut faire prélever sans frais ses annuités sur son compte.

PRÊTS COMMUNAUX.

Durée du prêt : { 1 à 5 ans — sans amortissement. / 5 à 50 ans — avec amortissement.

Le taux ordinaire de l'intérêt peut être exceptionnellement abaissé pour les nouveaux prêts communaux suivant l'importance et la durée des prêts et la nature des garanties offertes.

S'adresser pour tous les renseignements :

A PARIS, *au Crédit Foncier* ; DANS LES DÉPARTEMENTS, au Directeur de la Succursale.

POUR TOUS LES USAGES

DOMESTIC SAVON

LE MEILLEUR ET LE MOINS CHER

SAVONNERIE **O. HUNIN & Cie**, A BRUXELLES

GELLI & TANI

RUE DES FRIPIERS, 10, BRUXELLES

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS

CATALOGUE COMPLET ILLUSTRÉ 3 FR.

GRAND CHOIX D'ALBUMS DEPUIS 5 FR. 75.

LA VICTORIA DE BERLIN

SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES GÉNÉRALES

Autorisée par arrêté royal du 26 septembre 1853

Direction de la succursale belge :

42, rue Royale, BRUXELLES

Assurances sur la Vie,
contre les Accidents en général
et Accidents de Chemins de fer

RENTES VIAGÈRES

Actif total fin 1896 : fr. **167,417.220**

Participation dans les bénéfices et conditions d'assurance exceptionnellement avantageuses.

FOURRURES, CONFECTIONS POUR DAMES

HAUTE NOUVEAUTÉ GENRE TAILLEUR

ARTHUR FURST

17 et 19, GALERIE DE LA REINE (à côté du Vaudeville)

TÉLÉPHONE 1451 BRUXELLES TÉLÉPHONE 1451

Bicyclettes CLEVELAND

PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

La machine du High Life „ *STAR* “

375 Fr.

F. DE LANNOY

RUE DE L'ENSEIGNEMENT, 65

BRUXELLES

GOUTEZ les PATÉS et TERRINES de FOIE GRAS

FABRIQUÉS PAR

J.-A. MULLER

STRASBOURG

— Médaille à l'Exposition d'Anvers 1894 —

En vente dans les principales maisons.

LIQUEURS DE SCHOONEN

TRIPLE-SEC LIQUEUR COINTREAU

" FACTAGE EXPRESS "

24, RUE CREUSE, 24

Téléphone 240 BRUXELLES Téléphone 240

TRANSPORT

le plus rapide et le moins cher de Bruxelles

POUR

BRUXELLES et FAUBOURGS

EXPÉDITIONS PAR CHEMINS DE FER

TRANSPORT DE COLIS POSTAUX

pour l'EUROPE ENTIÈRE

aux mêmes conditions que le Chemin de Fer

POTERIE ELHARDE

et Objets d'Art

Rue Royale, 21

et Montagne de la Cour, 72

BRUXELLES

HOTEL DES VENTES

BRUXELLES

BOULEVARD ANSPACH, 71

ENTRÉE LIBRE

Grand Choix de Meubles

MOBILIERS COMPLETS 24

Ne buvez que l'eau minérale

BEL-VAL

APÉRITIVE-DIGESTIVE

SIÈGE SOCIAL : 42, RUE DE SUÈDE

BRUXELLES 21

BANQUE D'ÉMISSION

SOCIÉTÉ ANONYME

Ayant son siège à BRUXELLES

210, rue Royale, 210

MM. les actionnaires sont convoqués en **Assemblée générale extraordinaire,** le 30 DÉCEMBRE COURANT, au siège social, à 2 heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR :

1° Modifications aux statuts ;

2° Nomination éventuelle d'administrateurs et commissaires ;

3° Communications diverses.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

ILLUSTRATION

ET ILLUSTRATEURS

Nous venons de passer, comme chaque année, par cette période où triomphe superbement et presque insolemment le livre à images. Sous la robe éclatante et chamarrée dont il se pare, il prend des allures importantes, hautaines et gourmées qui, de prime abord, semblent faites pour décourager toute intimité familière. Ce n'est heureusement là, pour la plupart, qu'une impression toute superficielle.

Rappelez-vous, plutôt! Vous n'aurez pas besoin de grands efforts de mémoire. Car quel est l'homme fait qui, dans les souvenirs de l'âge où la notion du respect ne s'est pas encore précisée sous l'action de l'éducation et de l'intérêt, ne conserve une place très spéciale à quelque beau volume copieusement illustré? Autour de lui, dans le cercle lumineux de la lampe du soir, s'estompe une vision mélancolique et douce de têtes aimées. Et, sur ses feuillets, tant de fois tournés et retournés, un monde

un peu nébuleux, mais orné d'attraits et de prestiges magiques par les enchantements du mystère, déroule, en multiples mirages, la diversité changeante de ses splendeurs.

Ainsi, parlant à l'imagination et au sentiment, avant de s'adresser à l'entendement, le livre illustré s'associe-t-il, en quelque sorte, à la formation même de notre substance, et collabore-t-il à l'éveil de l'être impatient de s'épanouir en toute sa puissance de vie. Il apporte un merveilleux secours à cette première conquête de la réalité par le rêve. Il s'incorpore, par conséquent, à ces éléments permanents qui composeront désormais et pour jamais le fond de notre individualité.

Voilà, du moins, son rôle initial, et non point le plus humble et le moins décisif. Ne sommes-nous pas, avant tout, pourraient dire messieurs les philosophes, des combinaisons de systèmes d'images ?

Un peu plus tard, il est vrai, la fonction du livre à images se modifie. Elle devient plus restreinte, plus contestable, chez ceux-là pour lesquels une simple gravure ne représente pas tout ou presque tout ce qu'ils sont capables de s'assimiler de beauté plastique.

On peut même, raisonnablement, se poser cette question : Quelle est, en somme, l'utilité de l'illustration des livres, quel est, au juste, le genre de plaisir que l'on en retire? — La solution de ce problème élémentaire est sans doute un peu plus complexe qu'on le supposerait sans examen.

Il semble bien que la vignette ait principalement pour mission de suppléer à l'insuffisance, à la médiocrité de nos facultés représentatives. Elle remédierait ainsi à la paresse de notre imagination, — mais en la flattant et en la favorisant jusqu'au point de la rendre incurable. Toujours la fameuse loi du moindre effort!

Et puis, grâce aux dessins ajoutés à quelque texte, deux facultés se trouvent simultanément sollicitées à une activité où nous devons goûter un double plaisir. C'est l'acheminement à cette excitation totale, intégrale, où tendent, par exemple, à nous conduire les drames lyriques d'un Wagner. Tout art, comme l'on sait, part d'une émotion ressentie pour arriver, par elle, à une émotion provoquée, à une expansion de vie plus durable, plus intense, plus généreuse. Mais chaque art atteint et affecte la sensibilité par des moyens qui lui sont propres. Quoi que cherchent à nous persuader, en jouant sur les mots, les ingénieux sophistes de la suggestion par la musique, voire par la couleur des « vocables », un texte écrit ne s'adresse qu'à la seule pensée. Ses moyens d'expression diffèrent irréductiblement des moyens d'expression de l'image. Il est « idéographique » sans jamais devenir positivement plastique. — Or, de cette remarque, ne découle-t-il pas qu'une fusion complète et parfaite entre les deux modes d'expression paraît illusoire et impossible ?

Et, en effet, si l'on y réfléchit bien, il n'y a jamais qu'addition, juxtaposition. Les émotions suscitées par la lecture se changent, chez le dessinateur d'illustrations, en figurations plastiques : mais ces figurations traduiront toujours sa sensibilité, sa personnalité à lui, beaucoup plus que celle de l'auteur du livre. Telle est, du

reste, la condition nécessaire de son originalité, partant de son talent. Mais il en résulte, encore une fois, une impuissance radicale à faire correspondre exactement l'un à l'autre deux arts trop dissemblables dans leurs principes et dans leurs moyens.

Entre l'écrivain et le dessinateur, il n'y a donc pas « compénétration ». A la réserve de quelques productions rudimentaires où se rencontrent deux tempéraments, deux esprits exceptionnellement ingénus, on ne peut guère envisager, juger, apprécier que l'un mis à part de l'autre deux artistes rapprochés plutôt qu'associés.

La règle est la même — soit dit en passant — et le même phénomène se manifeste en toutes circonstances et rencontres analogues. — Ou la poésie doit se borner à n'être qu'une indication, un programme, un thème, un auxiliaire aux développements d'une symphonie, ou elle doit fatalement opprimer, gêner, déconsidérer la musique, par impossibilité d'assimiler, en respectant leurs exigences réciproques, deux techniques différentes et contradictoires. Ou la fantaisie, la verve, l'inspiration d'un écrivain doit se borner à devenir le prétexe et comme la légende d'une composition ayant son mérite et sa valeur propres, ou cette composition ne manquera pas, le plus souvent, de présenter mainte infériorité, mainte lacune, pour qui s'obstinera, par erreur, à confronter le poète avec le peintre en une rigoureuse comparaison.

De fait, la tâche de l'illustrateur apparaît comme assez décourageante, assez ingrate... Ce n'est pas seulement la couleur, la grâce, le pathétique du récit qu'il devrait interpréter, en même temps que sa vision et son émotion personnelles, s'il prétendait à nous satisfaire en tous points. Ce serait aussi et surtout nous-mêmes; ce serait l'exemplaire que nous nous créons, individuellement, à notre propre image, de la création même de l'auteur que nous lisons.

Une expérience de tous les jours démontre vite à quel degré la recherche d'un tel idéal serait décevante.

Ouvrez pour la première fois un volume « enrichi » de vignettes où quelque crayon plus ou moins notable aura commenté quelque récit d'un de vos romanciers préférés, quelque rêverie de vos poètes favoris. A moins d'une impersonnalité, d'une inconstance, d'un flegme — certains diraient d'une veulerie — tout à fait extraordinaires, vous ne manquerez presque jamais d'estimer la représentation plastique très inférieure ou, pour employer un vilain mot, absolument « inadéquate » à l'inspiration de l'écrivain, non moins qu'à l'image intérieure où elle s'était déjà comme matérialisée en vous... Il y aura entre elles toute la distance qui sépare le fini de l'indéfini.

Observez, en revanche, que, pour les sujets, pour les œuvres qui nous transportent hors de notre vie présente et journalière, intime ou publique, qui nous jettent hors de nos habitudes et de notre milieu, nous avons beaucoup moins de difficulté à nous déclarer contents des traductions que nous fournit l'illustration.

Ainsi, les dessins d'un Daniel Vierge, accompagnant telle description de mœurs

aragonnaises ou castillanes, nous font-ils nous récrier d'admiration presque sans réserve sur leur fidélité, leur caractère, leur valeur expressive et pittoresque. C'est que, vraisemblablement, en dehors de leurs magistrales qualités intrinsèques, ils complètent et rendent plus visibles et plus vivants au regard de notre imagination un pays, des physionomies, des costumes, une façon d'être sur lesquels nous ne possédons pas assez d'impressions latentes pour nous en forger une série d'images assez abondantes et assez frappantes. Mais supposez que ces mêmes facultés d'interprétation d'un Daniel Vierge, en leur originalité saisissante, en leur pénétrante saveur, s'appliquent à quelque épisode de notre existence de tous les jours, et demandez-vous si elle ne vous ménagera point quelque sentiment de gêne et d'incertitude, par où se vérifiera l'espèce de loi que nous signalons ?

D'après cela, il paraîtrait logique et naturel de dire que, le plus ordinairement, de la contemplation d'une illustration, d'une vignette, nous retirons un plaisir d'autant plus normal, d'autant plus franc, qu'il s'y mêle moins de préoccupation à l'égard du texte que cette illustration, cette vignette est pourtant destinée à illuminer, à compléter...

Toute paradoxale que semblera cette déduction, elle ne s'impose pas moins comme concluante. Notons toutefois que la difficulté qu'elle constate est susceptible d'être réduite dans la proportion où l'illustration s'éloigne de la réalité, pour se donner carrière dans la fantaisie ou la fantasmagorie. Alors, elle bénéficie de tout ce que son indécision, son fantastique nous induit à lui ajouter de nous-même.

Une fois reconnue, cette indépendance relative du dessinateur et de l'écrivain appelle bien des réflexions sur le rôle de l'avenir de l'illustration. Il me faudrait, pour les exposer, beaucoup plus d'espace que n'en comporte une simple causerie. Je retiens seulement cette remarque : entre les deux écoles régnantes, — d'une part, celle des illustrateurs-peintres qui ne cherchent dans un livre qu'une série de motifs à des tableautins valant surtout par l'étude du morceau d'après le modèle, et, d'autre part, celle des illustrateurs-décorateurs qui s'appliquent surtout à une ornementation appropriée des proses ou des vers, — c'est pour la seconde qu'il me paraîtrait logique de se prononcer.

On ne demande pas, en effet, à une vignette, les sensations que l'on recherche dans une peinture. On y veut, avant tout, selon les circonstances, de la facilité, de l'expression, de la souplesse, des oppositions, du charme, de la verve. L'enseignement d'un Lecoq de Boisbaudran, qui s'efforçait de faciliter l'expression de l'émotion par le travail exécuté de verve et de mémoire, était excellent pour former des illustrateurs. Alphonse de Neuville, qui multiplia les vignettes avant de s'adonner spécialement à la peinture, ne négligeait, certes, pas de se documenter au préalable sur les costumes, sur les types et sur les styles ; mais c'est délivré de toute obsession gênante, de toute subordination à la copie d'un modèle présent, qu'il enlevait ces « bois » d'une crânerie si alerte et si animée, où se reflétait si bien l'entrain convaincu d'un Alexandre Dumas.

Par ce souvenir des vignettes d'Alphonse de Neuville, nous sommes amenés à

la question, toujours capitale, des procédés et de la matière. On a fini par se mettre d'accord sur cette vérité que rien ne correspond mieux aux nécessités du tirage typographique, et que rien ne se fond plus harmonieusement avec l'impression d'un beau texte, que les illustrations gravées sur bois. Malheureusement, les burins des Florian, des Pannemaker, des Pierre Gusman, des Bellenger, ne sont point à la disposition des entreprises modestes. La gravure sur bois coûte très cher, car elle ne supporte pas la médiocrité. La photogravure en relief, qui présente d'ailleurs la teinte avec le trait, vient donc utilement suppléer à une interprétation trop onéreuse. Elle a pour second avantage sa remarquable fidélité. Et, peu à peu, on est arrivé à en tirer un parti très artistique, à la rendre très plaisante à l'œil, par la combinaison des effets divers qu'elle permet.

En écrivant cela, j'ai surtout en vue deux ravissants volumes récents, publiés avec des raffinements particuliers. C'est, d'abord, une plaquette de luxe de M. Albert Cim : *Césarin, histoire d'un vagabond*, un petit chef-d'œuvre d'humour vrai et de pittoresque savoureux, qu'il faut signaler aux bibliophiles. Le texte en est agrémenté de silhouettes, de groupes, de compositions qui ne se recommandent pas seulement par la sincérité de l'accent et par la précision des indications : l'artiste a su leur donner une tonalité fine et charmante, et les encadrer, ou, mieux, les incorporer admirablement dans le texte. Les mêmes qualités sont à louer dans *Ames d'automne*, de Jean Lorrain, un petit volume d'élégant format, où tout, jusqu'aux arabesques de la couverture, jusqu'à la couleur même du papier, est merveilleusement assorti à ce qu'on pourrait définir : la nuance de l'impression générale. Le dessinateur est, d'ailleurs, le même pour les deux livres. C'est M. Heidbrinck. Je le cite à part, comme le plus consciencieux et comme l'un des plus intéressants parmi les nouveaux venus dans le firmament de la vogue.

Encore une fois, je ne prétends pas écrire ici d'étude méthodique et détaillée. Autrement, il me faudrait caractériser par démonstrations et comparaisons les talents si dissemblables des Olivier Merson et des Myrbach, des Albert Lynch et des Bontet de Monvel, des Jeanniot et des Marchetti, des Vogel et des Mucha, des Willette et des Steinlen, sans oublier les spécialistes de la drôlerie satirique.

Mais, parmi les commencements perpétuels qui se succèdent et qui se suivent sans grand imprévu, on ne peut se dispenser de mentionner, par ce qu'elle a d'original et d'incroyablement réussi, une tentative absolument inédite, au moins dans de telles proportions. C'est l'illustration complète, — types, scènes, paysages, — de tout un roman par la photographie d'après nature! Oui, l'on a su trouver des modèles et des décors, aménager des éclairages, composer des groupements, mettre en valeur des expressions, assouplir des attitudes, de manière à donner partout et toujours une délicieuse et surprenante impression d'exactitude et de vérité sans artifice. C'est pour un nouveau roman de Gyp, intitulé *Totote*, — une histoire de tendresse profonde, — qu'on a réalisé ce tour de force. Notez que les vignettes, remarquablement tirées et intercalées dans le texte, animent le récit presque à chaque page! L'écrivain, je suppose, n'a point ménagé sa propre collaboration pour

que l'on parvienne à un résultat si complet. Au moins, de cette manière, s'est-il épargné les doléances inévitables de tout romancier commenté par un interprète, et qui ne peut jamais se considérer que comme trahi.

Personne, du reste, n'ignore que Gyp est dessinateur et peintre autant qu'écrivain ; et l'on connaît assez les étourdissantes et narquoises facéties de Bob « en ballade », se donnant carrière en ces désopilantes aquarelles qui réclameront, elles aussi, une place à part dans les annales des transformations de l'illustration.

Ces annales, illustrées elles-mêmes à profusion, quel utile et magnifique livre d'étrennes, dans le meilleur sens du mot, ne pourraient-elles pas fournir! Mais qui serait capable de l'écrire : je veux dire de faire apparaître, au fur et à mesure de l'évolution de la vignette, les modifications parallèles de l'existence, du goût et des mœurs? Il ne faudrait pas moins pour lui donner tout le prix et toute la signification qu'il comporte.

En dépit de la complexité de la tâche, j'espère que nous verrons, quelque jour, l'histoire de l'illustration retracée, pour la plus grande joie de tous ceux qui se sont passionnés ou divertis à feuilleter des livres à images : depuis le bambin naïvement barbare jusqu'au bibliophile farouchement intransigeant. Ce ne sera point le public qui lui manquera pour devenir populaire.

ROBERT VALLIER.

NOUVEL AN

A qui vient vers toi, souris, ô mon frère!...
Voici l'Inconnu, voici l'An nouveau,
Tout enveloppé d'ombre et de mystère,
Cachant l'avenir sous son noir manteau.

Voici l'an nouveau, son air de souffrance
Nous dit qu'à son tour il partira tôt ;
Ainsi va le monde... et notre espérance,
Rêve à peine né, s'enfuit aussitôt.

Ouvre, sans regret de tes anciens jours,
Au nouveau venu qui frappe à ta porte
Et ne te plains pas si les mois sont courts.

L'an qui disparaît dans l'Eternité
Est un pas de plus du Temps qui t'emporte
Vers la délivrance et vers la clarté!...

H. D'ORNANT

L'ANNÉE EN POTINS

L'hôtel de Mme la vicomtesse Berthe du Bas-Escaut, rue de la Loi. Ce mercredi 5 janvier, — son premier « jour » de l'année, la vicomtesse reçoit dans les grands salons du rez-de-chaussée, qui seraient très beaux s'ils n'étaient pas crispants de raideur cossue.

Mais on les admire tout de même, parce qu'on sait qu'ils ont coûté les yeux de la tête, et que la mémoire du tapissier a été payé à première présentation. (Le vicomte du Bas-Escaut est d'ailleurs une de nos puissances financières les *moins* connues du *vulgum pecus*).

La livrée, en grand tralala, attend l'afflux traditionnel des visites. — A 2 heures et demie précises, coup de timbre.

LE MAITRE D'HÔTEL VICTORIN, au valet de pied Eugène. — Voilà le coup de sonnette du grand Saint-Amboise! Messieurs, que la fête commence! (Il s'avance vers le visiteur qu'il guide au salon.

SAINT-AMBOISE, quarantaine grisonnante, monocle, redingote très sanglée sur pantalon ardoise, rosette. Il s'incline profondément devant la vicomtesse Berthe. — Madame,... chère Madame... j'ai voulu être le premier...

LA VICOMTESSE BERTHE, tout à fait jolie en sa robe de satin vieil or, extraordinairement ajustée, la jupe en fourreau étroit, le corsage collant, sévère, sans fanfreluches, — la mode de l'année prochaine. Et tout cela dessine vivement une trentaine fraîche, élancée, qui se porte bien. — Vous êtes toujours le premier, mon cher Saint-Amboise, je ne connais pas d'homme plus strictement aimable que vous !

SAINT-AMBOISE. — C'est un snobisme comme les autres, — seulement un peu plus rare.

LA VICOMTESSE. — Il faut bien se trouver une originalité ! Et celle-là vaut au moins celle de nos jeunes gens, dont l'anglomanie a fait des espèces d'athlètes, sans autre souci que celui d'avoir des muscles, ou bien des ivrognes incorrigibles, ce qui promet de jolis enfants à celles de nos jeunes filles qui auront la faiblesse de les épouser.

SAINT-AMBOISE. — Heureusement pour elles qu'ils n'y songent guère, eux ! L'abus des exercices physiques et celui de l'alcool ont au moins ce résultat commun de dérober au bienfaisant hymen la fine fleur de la génération masculine, en âge de justes nopces. (Il se lève à l'entrée de

LA BARONNE SUZANNE DE BRUGES, 27 ans, blonde, grasse, rose, et portant comme une chiffe sa délicieuse toilette de chez Machin. Mains énormes, jolies dents. — Inutile, s'pas... souhaits... formalités ?... Bonheur... prospérité... autant de ta part,... merci ! Sais-tu qu'il fait abominable, rue de la Loi. L'an dernier, il fallait un ballon pour venir chez toi sans s'éclabousser jusqu'aux genoux. Cette année, il faudrait presque un bateau. Deux doigts de boue, au moins.

SAINT-AMBOISE. — Vous n'avez donc pas vu l'avenue Louise ?

LA BARONNE SUZANNE. — Non,... pas encore,... peu de relations dans ce quartier,... industrie... grand commerce !... pas chic !

LA VICOMTESSE BERTHE. — Si « Victor » t'entendait !...

SAINT-AMBOISE. — Et notre excellent mayeur, donc !

LA BARONNE SUZANNE. — Toujours absent... en Egypte ou ailleurs... déterre de vieilles momies...

LA VICOMTESSE BERTHE. — En voilà une légende !

LA BARONNE SUZANNE. — Une légende ? Va donc voir la revue des Galeries ! Ça s'y trouve tout au long.

SAINT-AMBOISE. — Vous croyez donc à ce que l'on dit dans les revues, baronne ?

LA BARONNE SUZANNE. — J'adore les revues ! Les revues et le cirque, je ne connais rien de plus joyeux. (Elle est interrompue par l'entrée de

M. ET Mme GRANDEROY, jeunes, gentils, élégants, « formant couple ».) — A la bonne heure ! Vous voilà débarrassée de ces horribles trophées décoratifs, dont les débris décolorés faisaient si triste mine sur votre façade ! C'était tout à fait digne d'une ville qui permet au directeur de son Académie de jeter par la fenêtre les œuvres des élèves qui ne lui plaisent pas.

LA VICOMTESSE BERTHE. — Qu'est-ce que c'est encore cette histoire là ?

Mme GRANDEROY, riant. — De l'histoire ancienne ! Ça date du mois de janvier dernier.

(La vicomtesse s'isole un peu avec eux.)

LA BARONNE SUZANNE, à St-Amboise. — On les reçoit donc, ces gens-là ?

SAINT-AMBOISE. — Je crois même qu'on les recherche dans les cercles où l'on aime encore causer.

SUZANNE. — Je les entends d'ici ! Le mari, un savant, la femme une pédante ! Féminisme et Larousse mêlés ! Je m'en vais.

SAINT-AMBOISE. — Vous savez que la jeune Mme Granderoy a sauvé les deux petits de Furnes, qu'un croup soudain allait enlever pendant un grand dîner donné par leur mère ? Quand on prévint celle-ci, les pauvres mioches étaient à toute extrémité. Et si Mme Granderoy ne s'était pas trouvée là, parmi les invités...

SUZANNE. — Elle s'y connaît donc en croup ce bas-bleu ?

SAINT-AMBOISE. — Elle est docteur !

SUZANNE. — En médecine ?

SAINT-AMBOISE. — En médecine.

SUZANNE. — Pouah ! Quelle horreur !

SAINT-AMBOISE. — Seulement elle ne pratique pas. Elle ne soigne que les pauvres.

SUZANNE. — Adieu, je me sauve.

LA VICOMTESSE BERTHE, à laquelle elle va serrer la main. — Comment ! déjà ?

SUZANNE. — Oui, oui ! Ma grande jument bai est un peu malade ! Il faut que j'aille voir si on s'occupe d'elle.

LA VICOMTESSE BERTHE. — Avant que tu nous quittes, permets-moi de te présenter Mme Robert Granderoy,.... M. Granderoy... (échange de salutations variées, mais plutôt réservées). Je demandais précisément à M. Granderoy et à sa charmante femme de nous donner un vigoureux coup d'épaule en faveur de nos œuvres charitables. Nous voudrions trouver autre chose, cette année, qu'une Foire de Charité,... à cause des souvenirs, tu comprends ! On donnerait des concerts, des conférences, que sais-je ? Si l'on demandait à quelques hommes de notre monde de discourir, à tour de rôle, sur une question d'intérêt général ou d'actualité palpitante ? Nous pourrions faire de belles, de très belles recettes...

UNE DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ, et qui est entrée depuis un instant. — Evidemment !

GRANDEROY. — Votre idée a beaucoup de bon, Madame ! A vrai dire les femmes de notre monde bruxellois manquent un peu,—comment dirais-je, — d'intérêt instructif, de curiosité littéraire, d'intellectualité...

SUZANNE. — C'est tout ?

GRANDEROY (riant). — Oh ! non. Mais, c'est assez ! — Seulement, on est incontestablement très charitable, ici, et le désir d'être utile aux pauvres réaliserait peut-être des miracles...

Mme GRANDEROY. — On pourrait organiser, après chaque conférence, une façon de five 'oclok charitable, de goûter, de bienfaisance servi par des jeunes filles et des jeunes femmes du monde. Ça ferait toujours venir les vendeuses...

SUZANNE. — On servirait du champagne ?

BERTHE. — Naturellement : cela ferait venir les Messieurs.

GRANDEROY. — Seulement, ces conférences, sur quel sujet ?

SAINT-AMBOISE. — Ils abondent, les sujets. Ainsi, tenez, pour commencer, une conférence sur les massacres d'Arménie...

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Euh !

UNE DAME DONT LE MARI DOIT L'ÊTRE PROCHAINEMENT. — Hum !

GRANDEROY. — Et le Sultan ?

SAINT-AMBOISE. — Je n'insiste pas !

Mme GRANDEROY. — Que diriez vous d'une série de projections photographiques, avec commentaires, du voyage de F. F. en Russie ?

BERTHE. — Est-ce que ça ne va pas froisser...?

GRANDEROY. — Je ne crois pas ! Il s'agit ici d'un événement d'intérêt général...

SAINT-AMBOISE. — Mais où trouver ces photographies ?

GRANDEROY. — Je connais intimement un rédacteur du *Figaro* qui...

SUZANNE. — Mais, le *Figaro*, Monsieur, est un journal que l'on ne reçoit plus, depuis qu'il s'est fait une spécialité d'attaquer l'armée.

GRANDEROY, un peu agacé. — D'abord cette armée n'est pas la nôtre. Ensuite, le journal que vous incriminez n'a rien attaqué du tout.

SUZANNE. — Si l'on peut dire !

GRANDEROY. — Il émet des doutes sur l'équité d'un jugement, et il essaie de prouver qu'il a raison de douter. Ce ne serait pas la première fois qu'une erreur judiciaire eût été commise.

SUZANNE. — Par des juges ordinaires, peut-être, mais non par des officiers !

Mme GRANDEROY, à Saint-Amboise. — Elle est bête, cette petite personne.

SAINT-AMBOISE, avec candeur. — Vous croyez ? Haut. Jusqu'ici, en fait de conférences, je ne vois que le thé et le champagne qui aient rencontré l'approbation unanime.

BERTHE. — Méchant !

Mme GRANDEROY, qui a réfléchi. — Que diriez-vous du Féminisme.

SUZANNE. — Non, non, pas de féminisme, de grâce ! D'abord ça n'avance à rien le féminisme ! Ce sont les féministes qui, avec leurs idées d'égalité, ont provoqué le réglement de police sur le port des chapeaux au théâtre. Sous prétexte d'égalité des sexes, on nous enlèvera ainsi tous ce qui nous reste de privilèges, sans rien nous donner en échange.

GRANDEROY. — Voilà, Madame, un point de vue nouveau. On pourrait organiser une conférence contradictoire ?

BERTHE. — Voici M. de Lessines. — Il aura bien une idée, lui ! (interrompant Lessines qui veut lui présenter ses souhaits) Bon, bon ! je sais ce que vous allez me dire !... Bonne année, n'est-ce pas ? santé... gaîté ? Merci ! Mais nous causons de choses sérieuses ! Nous cherchons quelque chose pour remplacer notre annuelle Foire de charité !

LESSINES. — Vous avez joliment raison de chercher du neuf ! Bien usé à force d'avoir servi, ce « déplumage » administrativement organisé, ce dépouillement trop bien réglé, tellement prévu qu'on ne se donnait même plus la peine de vous regarder, lorsque vous aviez dépensé le chiffre ordinaire de louis ou de billets auquel vous êtes tarifé. Il y a des comptoirs où la recette n'a pas varié de 5 % depuis six ans ! — Seulement, trouver autre chose...

SUZANNE. — Si on essayait d'un carrousel militaire ?

BERTHE. — Merci beaucoup ! Le concours hippique nous suffit comme exhibition de culottes rouges et de bottes vernies.

SAINT-AMBOISE. — Et puis il faut laisser l'armée tranquille, cette année, on l'a mise à tous les sauces pendant l'Exposition ! Un vrai métier de figurante de théâtre ! Trois cortèges, deux festivals, des services d'ordre à n'en pas finir.

GRANDEROY (qui le fait exprès). — Dame ! Il faut qu'elle serve à quelque chose l'armée.... en attendant qu'on ait trouvé le moyen de l'utiliser dans l'exploitation des chemins de fer.

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Hum !

LA DAME DONT LE MARI DOIT ÊTRE PROCHAINEMENT DÉCORÉ. — Euh !

SUZANNE (très montée, à Berthe). — Cette fois, chère, je m'en vais. Vous trouverez votre idée sans moi !

BERTHE. — Nous tâcherons !

(Exit Suzanne.)

LESSINES. — Pourquoi pas des *Tableaux vivants ?*

BERTHE. — Nous en avons eu de superbes l'an dernier.

SAINT-AMBOISE. — Alors, une revue ?

LESSINES. — C'est ça, faisons jouer une revue !

BERTHE. — Mais, mon cher Lessines.....

LESSINES, s'emballant sur l'idée. — Une revue mondaine pas trop méchante, composée par des gens du monde, jouée par ces Messieurs et ces Dames qui savent dire un couplet et porter gentiment un costume aimable.

BERTHE, abasourdie. — Mais encore une fois, mon cher Lessines, aucune de ces Dames ne consentira à figurer en maillot, même devant des gens de son monde, et pour les pauvres !

LESSINES. — Mais il ne s'agit pas de maillot, chère Madame ! Je me charge, si vous le voulez, de vous faire dessiner de fort jolis costumes, parfaitement élégants, absolument significatifs, et qui respecteront, je vous l'affirme, votre dose forcée *d'incognito*, — la dose des grands galas. Nous n'irons pas plus loin.

BERTHE. — Et cette revue, qui la fera ?

LESSINES. — Vous, moi, Saint-Amboise, M. Granderoy, Mme Granderoy, ces Dames,.... tout le monde enfin ! Notre revue n'a besoin ni d'être bonne, ni d'être complète, ni d'être luxueuse ! Pourvu qu'elle amuse ceux auxquels elle est destinée, — c'est-à-dire ceux dont elle parle... D'ailleurs pour ne pas abuser des personnalités, nous encadrerons les scènes privées dans les scènes d'événements généraux ! Voulez-vous savoir comment ça se pratique ? (A Granderoy) Vous souvenez-vous, Monsieur Granderoy, de ce qui se passait de saillant en janvier 1897 ?

GRANDEROY. — On se disputait à la Chambre.

LESSINES. — A quel sujet ?

GRANDEROY. — Sujets multiples ! Notamment, revision du règlement.

LESSINES. — Eh bien, voilà une scène excellente ! (Il prend note).

Mme GRANDEROY. — On montrait à l'hôtel de ville, saint Michel redoré et remis à neuf...

BERTHE. — Je ne pouvais entrer chez moi ni en sortir, à cause des travaux. Et nous envoyions d'ores et déjà l'Exposition à tous les diables.

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Euh !

LA DAME DONT LE MARI SERA PROCHAINEMENT DÉCORÉ. — Hum !

LESSINES. — En février ?

Mme GRANDEROY. — Premier tirage de la Loterie.

SAINT-AMBOISE. — Un rôle d'enfant ; la loterie au maillot.

LESSINES, tout en crayonnant, chantonne sur l'air du *Petit Duc* :

On a l'âge du-u tirage
Quand on a l'âge du-u tambour.

Ce n'est pas très fort, sans doute, mais il ne faut pas être non plus trop exigeant.

GRANDEROY. — C'est aussi en février que la Suisse a reconnu aux femmes le droit de *plaider*.

LESSINES, écrivant. — Nous chanterons ça sur l'air du *Franckz* des Vaches.

SAINT-AMBOISE. — Et c'est en décembre, je crois, que la France leur a définitivement refusé ce même droit.

Mme GRANDEROY. — Définitivement ?

LESSINES. — Scène à faire, ça!

BERTHE. — Évidemment!

GRANDEROY, continuant à chercher. — En avril, inauguration du tram électrique de la rue de la Loi...

LESSINES, écrivant... — par transmission souterraine, parce qu'on trouve les fils aériens « trolley »...

SAINT-AMBOISE. — Horrible!

LESSINES, philosophiquement. — Il en faut comme ça, cher.

Mme GRANDEROY. — La série des banquets commence,....

BERTHE. — ... et celle des congrès.

LESSINES. — C'est la même chose ! (Écrivant). Ça se chantera sur l'air de *Faust* :

Laisse-moi, laisse-moi déguster ton potage.

GRANDEROY. — Enfin voici, en mai, l'inauguration officielle de l'Exposition ! Signe particulier, la lumière électrique se refuse obstinément à fonctionner.

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Euh!

LA DAME DONT LE MARI DOIT ÊTRE PROCHAINEMENT DÉCORÉ. — Hum!

LESSINES. — Ah! vous croyez qu'il vaut mieux ne pas insister?

SAINT-AMBOISE. — Encore un cadavre?

GRANDEROY. — C'est dommage. Le couplet eût été amusant à faire. (Il chantonne sur l'air d'*Hamlet*) :

Doute de l'hydrogène
Doute du pétrole, — en passant —
Doute du gaz acétylène
Mais ne doute jamais de mon courant
Ant!!

Je demande à ce qu'on maintienne l'électricité récalcitrante.

LESSINES. — Moi aussi!

BERTHE. — Que trouvez-vous encore?

SAINT-AMBOISE. — N'est-ce pas en mai que Sarah Bernhardt est venue assister au Longchamps-Fleuri?

Mme GRANDEROY. — Oui, oui, voilà une excellente scène ! Prenez note, Monsieur de Lessines.

LESSINES. — C'est fait! Il y a aussi, en juin, l'arrivée des Congolais et l'engouement des Bruxelloises pour....

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Euh !

LA DAME DONT LE MARI DOIT ÊTRE PROCHAINEMENT DÉCORÉ. — Hum !

LESSINES. — Soit, n'insistons pas ! Voyez-vous quelque chose en juillet, à part les fêtes de la réédification de la Grand'Place ?

GRANDEROY. — En août, il y a le départ de l'expédition de Gerlache.

LESSINES. — Oui :

Va, petit mousse,
Le vent te pousse.

On pourrait commander une banquise de *vraie* glace aux établissements frigorifiques du Pôle Nord. La banquise servirait ensuite pour frapper le champagne. Il y a là une idée à creuser.

GRANDEROY. — Creusons !

BERTHE. — Septembre ?

SAINT-AMBOISE. — Les grandes manœuvres d'abord :

Ah ! qu'il est beau d'être soldat
Quand c'est pour rir' que l'on combat.

LESSINES. — J'ai mieux que ça : *Chœur des domestiques :*

Monsieur s'en va-t-en guerre,
Miron-ton-ton mirontaine,
Monsieur s'en va-t-en guerre,
Madam' chez son papa.

BERTHE. — Non, décidément, ce couplet-là est trop bête.

LESSINES. — Vous devenez exigeante ! Ce que c'est que de vous gâter !

M. GRANDEROY. — N'oublions pas, en septembre, l'expulsion de Louise Michel.

SAINT-AMBOISE. — Excellente, l'expulsion !

Vas-y donc voir, Louisette,
Vas voir si je n'y suis pas.

Mme GRANDEROY, — Nous devenons d'une jolie force !

LESSINES. — Quand je vous disais ! Rien n'est aussi facile que de faire une revue qui ne doit être ni très bonne, ni très amusante, ni très spirituelle... D'ailleurs, à quoi bon nous donner de la peine, puisque le monde bruxellois se refuse obstinément à reconnaître du talent aux auteurs belges. Il aime mieux accepter de confiance ce qu'on lui envoie de Paris.

SAINT-AMBOISE. — Fini, septembre ?

Mme GRANDEROY. — Fini ! Passons à octobre. Première journée de décorations !

LA DAME DONT LE MARI VIENT D'ÊTRE DÉCORÉ. — Eh.

LA DAME DONT LE MARI SERA PROCHAINEMENT DÉCORÉ. — Hé.

M. GRANDEROY. — Tenez, sur l'air de la vieille *Chanson de Saint-Nicolas* :

Ils étaient cent mill' grands enfants
Qui voulaient tous des p'tits rubans.
S'en vont sonner chez M'sieur Nyssens, (*)
Si bien qu'il en perdit les sens.

On peut continuer comme cela indéfiniment.

LESSINES. — Oui ! mais n'abusons pas ! — Avons-nous quelque chose en décembre ?

SAINT-AMBOISE. — Il y d'abord l'affaire Demblon-d'Andrimont !

Mme GRANDEROY. — Oui ! oui !...

Célestin a trouvé un *prinkère*,
Un *prinkère* a trouvé Célestin.

(*) Prononcez *Nyssance*, — ça fait plaisir au ministre, et ça rime mieux avec *sens*.

M. Granderoy. — Ou bien, sur l'air de l'*Etudiant pauvre* :

J'ai reçu, devant l' train,
Une giffle aux Guill'mins !

Vous voyez qu'il y a du choix !

Berthe. — Et c'est tout?

Lessines. — Mais non, ce n'est pas tout! Restent les petites histoires plus intimes, les potins, les satires. Il faut évidemment que chacun reçoive son petit paquet.

Saint-Amboise. — Et le titre?

Lessines. — Quel titre ?

Saint-Amboise. — Le titre de notre revue future.

Lessines. — On le trouvera, soyez tranquilles. L'important, c'est d'abord de la faire et de trouver des gens pour la jouer et pour l'écouter.

Berthe. — Puisque c'est pour les pauvres !

La conversation continue ; — moi pas!

STAN.

LA FIN D'UNE DOCTRINE

Si le premier devoir de la femme est de plaire, c'est sans doute aussi le premier devoir d'une revue. Mais pour atteindre ce but si difficile, il faut, d'après Mme de Girardin, avec l'élégance et la bonne humeur, un peu de ce sérieux sans lequel l'esprit le plus brillant semblerait, à la longue, bien vide et bien monotone.

C'est ainsi que la Joconde nous enchante autant par la gravité de son regard que par le charme de son sourire, et que l'inexprimable séduction de cette merveilleuse tête antique d'Elche, récemment installée au Louvre, tient à un mélange exquis d'austérité et de grâce, qui rend celle-ci moins frivole et celle-là plus aimable.

La *Revue Mauve* entend rester fidèle à ce principe. Elle est en garde contre tout ce qui serait susceptible d'amener le bâillement et d'engendrer l'ennui; mais elle sait aussi qu'elle doit répondre aux curiosités les plus élevées et les plus légitimes du public distingué auquel elle s'adresse.

Elle veut être un salon où l'on cause entre gens cultivés et de bonne

compagnie, et où l'on passe tour à tour, et comme d'un coup d'aile, du plaisant au sévère, selon les hasards de la conversation et de l'actualité. Pourquoi donc les questions philosophiques et sociales, aujourd'hui si palpitantes, en seraient-elles exclues ?

Elles sont à l'ordre du jour. Pour ne jamais s'y arrêter, il faudrait faire abstraction des plus nobles préoccupations de notre temps.

L'étude sur le féminisme, commencée ici même par la comtesse de Villermont est d'ailleurs la preuve qu'on peut donner de l'attrait aux sujets les plus graves; et je crois que la métaphysique elle-même peut n'être pas rébarbative.

Pauvre métaphysique, l'a-t-on assez maltraitée !

Elle avait toujours considéré l'être dans sa nature intime, indépendamment de ses modes passagers et de ses propriétés apparentes, et on lui contestait l'existence de ce substratum, pour n'accorder de réalité qu'aux phénomènes extérieurs.

Elle avait cru aux idées et aux lois que l'intelligence tire de son propre fonds, sans le concours de l'expérience, et on lui objectait que la sensation est l'unique source de nos connaissances.

La science écartant à priori tout ce qui ne tombe pas sous nos sens, la métaphysique n'avait plus de raison d'être. Tout au plus quelques savants, moins intolérants que les autres, lui permettaient-ils de remplir, en attendant mieux, par des hypothèses plus ou moins acceptables, les lacunes de la science et de la philosophie positive, et daignaient-ils admettre que ces hypothèses peuvent avoir, momentanément, leur utilité comme instruments provisoires de coordination et de classification des idées, estimant avec Gœthe que les hypothèses servent au moins à provoquer les vérifications.

Le rôle était encore assez beau, puisque l'hypothèse est une des sources les plus fécondes de découvertes scientifiques, et la métaphysique aurait pu s'en contenter, si l'on n'avait pas fini par fermer à ses investigations le champ sans bornes de la pensée pure.

Le matérialisme qui, à différentes époques, avait conquis un certain nombre d'intelligences, s'était peu à peu emparé du monde philosophique et il y régnait en tyran.

Toutes les âmes n'acceptèrent pas ce joug honteux. Il y eut des protestations indignées au nom de la religion, au nom de la raison et au nom même de la science. Des philosophes revendiquèrent éloquemment les droits de la dignité humaine, et Rousseau fut un des premiers à combattre cette détestable doctrine, cette froide négation de tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus grand en nous.

Dans la conscience de sa liberté, il trouva la preuve de la spiritualité de son âme, comme dans la magnificence de l'univers il trouva celle de l'existence d'un Dieu, en même temps qu'une inspiration et une poésie nouvelles.

S'il s'enivre des beautés de la nature, c'est qu'il y découvre un poème divin; c'est qu'il comprend ces harmonies enchanteresses dont, après lui, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et les plus grands poètes du XIXe siècle nous ont fait entendre de sublimes échos.

Le génie de Rousseau et de ses disciples entrava donc, en littérature, le mouvement matérialiste qui avait un moment menacé d'entraîner dans l'abîme les arts avec les croyances,mais un trop grand nombre de poètes et d'artistes se laissèrent émouvoir par les hautaines affirmations de ceux qui s'arrogeaient le droit de parler au nom de la science. Torturés à la fois par le doute et par la nostalgie de l'au-delà, ils s'abandonnèrent au pessimisme le plus sombre et demandèrent leur inspiration au désespoir. Quelques-uns, les moins nobles, étouffant en eux la voix du sentiment et le cri véridique de leur cœur, crurent devoir borner le rôle de la poésie à copier servilement la nature. Et si le naturalisme n'avait fait que nous ramener à l'art païen, comme le tentèrent avec succès quelques-uns de ses adeptes, il n'y aurait eu que demi-mal. Mais on sait à quel infect bourbier il devait aboutir et quels excès amenèrent la réaction violente et toutes les excentricités néo-mystiques qui en furent les conséquences.

L'idée est elle définitivement réintégrée dans ses droits ? L'âme triomphe-t-elle enfin et pour toujours de la matière ?

Oui, malgré les extravagances auxquelles ont donné lieu dans le monde de l'art et de la poésie les revendications des consciences révoltées, à la fin, par tant d'ignominies, on peut dire que cette fois le matérialisme a été mortellement atteint, parce que les symbolistes, les idéalistes et les mystiques n'ont pas été seuls à le répudier et que c'est moins au nom du sentiment qu'on l'a combattu qu'au nom de la science dont il se prévalait. C'est avec les armes nouvelles fournies par la science elle-même qu'on l'a frappé au cœur.

Les vrais savants le renient aujourd'hui, comme les vrais poètes le réprouvent.

Par la méthode expérimentale dont on menaçait le spiritualisme et au nom de laquelle on raillait la métaphysique, on est arrivé à ce résultat inattendu, mais incontestable, que ce qu'il y a de plus certain, c'est la force intime, invisible qui faisait l'objet de la métaphysique, et que ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus fuyant, de plus inaccessible, de moins réel, c'est précisément la matière.

On lui a reproché tantôt d'être trop profonde et trop obscure, et tantôt d'être trop superficielle. Selon les uns, elle n'était accessible qu'à un petit nombre de savants en us ; selon d'autres, au contraire, elle était à la portée de tout le monde. « C'est bien là, disaient-ils, avec le Dictionnaire Philosophique, qu'on peut tout savoir sans rien avoir appris. » Et puis, quoi de plus vain que de vouloir chercher l'essence des choses en dehors des réalités tangibles ? Cela méritait-il même le nom de science ? On finit par le lui refuser.

On oubliait pourtant que les principaux siècles de l'histoire sont ceux où la métaphysique a été le plus en honneur. On ne se rendait pas compte de l'impossibilité pour l'homme d'étouffer en lui le besoin inné de s'élever jusqu'aux principes d'où toutes les connaissances tiennent leur certitude et leur unité. Nous faisons tous, à chaque instant, de la métaphysique, sans même en avoir conscience, comme M. Jourdain faisait de la prose, car la vie n'est qu'une suite de troublantes énigmes, et nous cesserions plutôt de vivre que de chercher à y répondre.

C'est un instinct. On peut le contester. On ne le détruira pas.

Et cependant les progrès de la science semblaient donner raison à ceux qui

traitaient avec tant de dédain la métaphysique. « O métaphysique, s'écriait Voltaire, nous sommes aussi avancés que du temps des premiers druides. Nous avons fait, en mathématique, des prodiges qui étonneraient Apollonius et Archimède et qui les rendraient nos écoliers; mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé? » Et quand Voltaire parlait ainsi, il ne se doutait pas des splendides découvertes qui devaient se succéder, après lui, dans le domaine scientifique.

Non seulement la métaphysique n'avait aucune conquête définitive à opposer à toutes ces victoires, mais au nom même de cette science triomphante on niait les vérités élémentaires qui jusqu'alors lui avaient servi de base.

On a dépouillé les corps de toutes les propriétés que nos sens nous révèlent et qui sont de pures illusions, et l'on s'est aperçu qu'en définitive, il n'y a que des faits de conscience.

C'est notre conscience qui crée toute cette fantasmagorie de l'univers dont la beauté nous ravit, mais dont la beauté n'est qu'en nous. En dehors de nous, il n'y a ni formes, ni couleurs, ni chaleur, ni lumière. Il n'y a rien que des atomes, c'est-à-dire quelque chose d'hypothétique, d'indivisible, par conséquent sans dimension et se réduisant à zéro.

La pensée, assurait-on, n'était que le produit momentané des combinaisons de la matière éternelle; et maintenant on est contraint d'avouer que si l'on supprime la pensée, la force consciente, il ne reste plus rien. C'est le néant. Et certes, M. Brunetière a eu tort de proclamer la banqueroute de la science, puisque celle-ci ne cesse d'élargir son champ d'action, d'accroître la richesse publique et de réaliser des merveilles où se manifestent de plus en plus la royauté de l'homme sur la nature, la supériorité de l'esprit sur la matière; mais il a pu dire avec raison qu'ils ont menti à leurs adeptes et complètement trahi leur confiance ceux qui n'accordaient qu'aux sciences exactes le privilège de résoudre le problème de la vie et de la destinée humaine.

Déception cruelle pour ceux que cette triste expérience n'a pas éclairés et qui ne sont pas revenus à une plus saine philosophie! Avec quelle éloquence douloureuse ils nous ont fait l'aveu de leur découragement! Et les plus désolés peut-être ne sont pas ceux dont l'âme frémissante s'est répandue en plaintes farouches sur la vanité de toutes choses, mais plutôt ceux dont l'amère ironie affecte de trouver une jouissance dans l'idée et dans la contemplation de ce néant.

Ils ne voient, dans le monde, qu'un écoulement sans fin de phénomènes sans substance. Tout n'y est qu'illusion, le décor et les personnages. Mais n'y a-t-il pas une certaine volupté à se dire que tout est faux, tout est vain, et que, la vie étant un rêve, le suprême bonheur est de rêver?

Ce Nirvana d'un nouveau genre, ce bouddhisme de poète dilettante peut, en effet, avoir ses jouissances, quand on est assez artiste pour donner à ses rêves des formes parfaites; mais en dépit de ces belles théories, l'homme est né pour agir et, par conséquent, pour croire que la vie a un but.

Le scepticisme de l'auteur de *Thaïs* n'est en somme qu'un élégant paradoxe.

« Les pyramides de Memphis, dit-il, dans une de ces phrases délicieuses dont il a le secret, semblent au lever de l'aurore des cônes de lumière rose.

Elles apparaissent, au coucher du soleil, sur le ciel embrasé, comme de noirs triangles. Mais qui pénétrera leur substance intime ? Il n'y a que des apparences. Ce sont les seules réalités. »

Le sophisme est évident et il faut beaucoup de bonne volonté pour s'y laisser prendre. Mais le miroir de M. Anatole France est si joli, si brillant, qu'il a, paraît-il, attiré pas mal d'alouettes, hypnotisées par les reflets changeants qui s'y jouent.

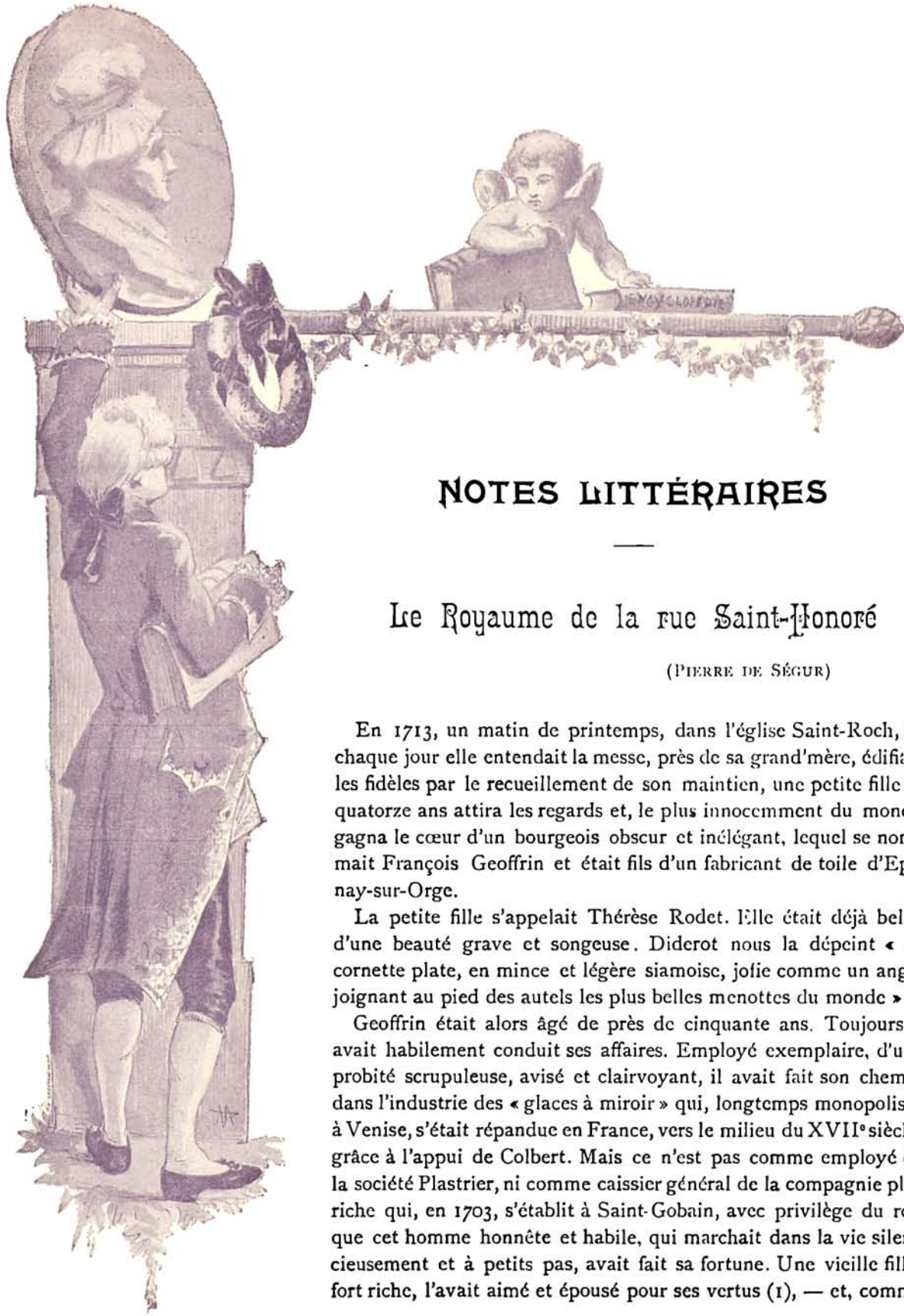
Elles n'avaient sans doute rien de mieux à faire.

Mais tout le monde ne se contente pas de reflets et d'apparences. Le scepticisme d'un Anatole France, qu'on a eu bien tort de comparer à celui de Montaigne, car le premier endort la raison et le second la réveille, est passe-temps d'artiste ou de grand seigneur. Quand on ne peut pas faire de la vie un rêve, quand on est contraint à l'action, comme la grande majorité des hommes, on a besoin de se rattacher à des réalités plus substantielles. Et puisque la matière se dérobe devant nos recherches et qu'elle fuit à mesure que nous voulons pénétrer son essence, ce n'est pas en elle — nous le savons aujourd'hui d'une science certaine — que nous pourrons trouver l'être absolu et la réalité en soi.

Elle ne peut donc plus servir de base à une philosophie. C'est la fin de la doctrine matérialiste.

Est-ce une raison pour que le scepticisme triomphe ? Non. Si les derniers faits irréductibles ne sont que des forces, nous devons, de phénomène en phénomène, remonter jusqu'à la force infinie, consciente, immuable, éternelle, principe de toutes les forces et de tous les faits de conscience ; et c'est en revenir au spiritualisme, enfin débarrassé de tous les prétendus faits qu'on opposait à son influence. On ne peut plus lui objecter la science. Le voilà affranchi ; et en dépit des pessimistes et des sceptiques, il sauvera notre société des périls qui la menacent : en haut, la corruption ; en bas, la révolte et le désespoir.

DU CHASTAIN.



NOTES LITTÉRAIRES

Le Royaume de la rue Saint-Honoré

(PIERRE DE SÉGUR)

En 1713, un matin de printemps, dans l'église Saint-Roch, où chaque jour elle entendait la messe, près de sa grand'mère, édifiant les fidèles par le recueillement de son maintien, une petite fille de quatorze ans attira les regards et, le plus innocemment du monde, gagna le cœur d'un bourgeois obscur et inélégant, lequel se nommait François Geoffrin et était fils d'un fabricant de toile d'Epinay-sur-Orge.

La petite fille s'appelait Thérèse Rodet. Elle était déjà belle, d'une beauté grave et songeuse. Diderot nous la dépeint « en cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant au pied des autels les plus belles menottes du monde ».

Geoffrin était alors âgé de près de cinquante ans. Toujours il avait habilement conduit ses affaires. Employé exemplaire, d'une probité scrupuleuse, avisé et clairvoyant, il avait fait son chemin dans l'industrie des « glaces à miroir » qui, longtemps monopolisée à Venise, s'était répandue en France, vers le milieu du XVIIe siècle, grâce à l'appui de Colbert. Mais ce n'est pas comme employé de la société Plastrier, ni comme caissier général de la compagnie plus riche qui, en 1703, s'établit à Saint-Gobain, avec privilège du roi, que cet homme honnête et habile, qui marchait dans la vie silencieusement et à petits pas, avait fait sa fortune. Une vieille fille, fort riche, l'avait aimé et épousé pour ses vertus (1), — et, comme

(1) Geoffrin, a écrit Mme de la Ferté-Imbault, était orné de toutes les vertus gothiques.

elle n'avait point été déçue par cet homme excellent, elle lui avait témoigné sa reconnaissance de la plus délicate façon. Elle était morte, peu après le mariage, lui léguant tous ses biens.

Geoffrin était donc riche et déjà d'âge mûr, le jour qu'il admira, dans l'église Saint-Roch, combien joliment la petite Thérèse Rodet croisait ses mains pieuses, au pied des autels.

Il demanda en mariage l'orpheline qui l'avait charmé. La grand'mère de Thérèse, Mme Cheminеau, ne s'attarda pas à s'inquiéter de la différence des âges, et, en femme sagace, donna son consentement. Les choses furent menées rondement, et le contrat signé le 14 juillet 1713, en présence des membres de la famille et de quelques hauts personnages, le marquis de Virac, Louis de Montmorency-Luxembourg, Henri de Bourbon, etc. Thérèse Rodet apportait en dot cent quatre-ving-cinq mille cinq cent trente-huit livres et quinze sols. La fortune de Geoffrin s'élevait à deux cent cinquante-quatre mille soixante-six livres, sans y comprendre un hôtel situé rue Saint-Honoré, qu'il tenait de sa première femme et où le ménage devait s'installer.

Cet hôtel de la rue St-Honoré — légué à l'honnête et doux employé par une vieille fille reconnaissante, en témoignage de gratitude pour ce qu'elle n'avait par trop présumé des vertus chrétiennes et des qualités de comptable de l'excellent homme à qui elle avait donné les dernières années de sa vie — c'est le palais où fut reine Madame Geoffrin. Ce fut le décor de ce salon illustre, de cet « abrégé d'empire » qu'il faut considérer comme une des institutions du XVIIIe siècle. C'est là que fut le royaume où nous fait vivre le beau livre de M. Pierre de Ségur. Là s'écoula le règne glorieux qu'il nous raconte. Là fréquentèrent, maintenus doucement sous l'insensible et vigilante autorité de cette femme que Sainte-Beuve a appelée un grand ministre de la société, Marivaux, Marmontel, Helvetius, Grimm, d'Holbach, Hume, Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, Boucher, Vernet, Van Loo, Soufflot, Walpole, Mozart enfant, les plus illustres parmi les littérateurs, les peintres, les musiciens, la fleur de la société française, l'élite de l'Europe intellectuelle et politique, tous ceux qui, en quelque lieu, jetèrent quelque éclat. Là, la petite bourgeoise de l'Eglise St-Roch réalisa ce prodige : l'encyclopédie en action et en conversation autour d'elle.

J'ai lu je ne sais où : « Parler de Mme Geoffrin, après ses contemporains Morellet, Thomas, d'Alembert, après Sainte-Beuve, après Goncourt, quelle témérité ! »

De cette témérité, M. Pierre de Ségur s'excuse agréablement dans sa préface. Mais sa modestie est souriante et ne va pas sans quelque malice. Il y a, dans ce sourire, un air de sécurité où apparaît le contentement d'avoir accompli une bonne besogne intellectuelle. Parmi les hommages, très finement nuancés, que, sous une forme un peu grise, M. Pierre de Ségur décerne à ses devanciers, nous discernons qu'il a conscience d'avoir fait, sinon mieux qu'eux, du moins autre chose. Et c'est la vérité. Les autres s'étaient montrés critiques déliés, commentateurs ingénieux, peintres adroits. Lui a fait œuvre de psychologue, — je ne dirai pas, sans le savoir, mais sans en avoir l'air. Et c'est le charme de son livre.

Certes, il convient de louer M. de Ségur pour son abondante et sûre documentation, pour ses patientes et obstinées recherches parmi les archives de la famille d'Estampe, qui furent la source où il puisa le plus largement, parmi les collections particulières, les bibliothèques de l'étranger (1), partout où quelque document inédit lui était signalé (2),

Mais ce n'est point là le meilleur de son œuvre, son mérite essentiel. Quelles furent les causes, quelle fut la raison de la prodigieuse influence sociale et intellectuelle, exercée long-

(1) Les lettres de Catherine n'avaient jamais été publiées en France, ni celles de Mme Geoffrin à Hume, dont les originaux sont à la Société Royale d'Edimbourg.

(2) M. de Ségur a eu pour guide de ses investigations un des historiens les plus puissamment évocateurs de notre temps, l'écrivain éminent à qui nous devons de si précieux témoignages sur Napoléon. Voici le délicat hommage qu'il rend à l'ami qui fut l'inspirateur de son livre : « Je manquerais gravement au devoir de la reconnaissance si j'omettais ici le nom de M. Frédéric Masson, l'éminent historien dont la vaste et sûre érudition connaît tous les trésors enfouis, dont la pénétration subtile devine ce qu'il n'a pu vérifier par lui-même et dont la parfaite obligeance se plaît à faire profiter ses amis des découvertes de son savoir. C'est lui qui le premier m'a donné l'idée de ce livre. C'est lui qui m' désigné avec exactitude les portes où je devais frapper pour recueillir les éléments essentiels de cette biographie ; et je le prie d'agréer le témoignage public de ma profonde gratitude. »

temps par Mme Geoffrin ? Pourquoi cette action sur les hommes ? D'où lui vint cette étonnante capacité d'imposer son pouvoir, de maintenir pendant des années, groupés sous une forte et douce direction, tant d'esprits indépendants ? Comment advint-il que cette petite bourgeoise fut un pareil professeur d'autorité intellectuelle ? C'est à réfléchir sur ce phénomène que nous incite M. de Ségur.

Sainte-Beuve a écrit : « Une grande influence sociale a toujours sa raison. » — Cette raison, ici, il croit la trouver dans le bon sens, le tact, la prudence, les qualités natives de Mme Geoffrin. On est surpris qu'il se contente avec cette explication.

Dans l'instant que Ste-Beuve nous la présente, Mme Geoffriu est vieille déjà. Elle est dans tout l'épanouissement de son influence, dans le plein rayonnement de son empire. Les rouages de cette machine compliquée et délicate qu'on appelle un salon et que, mieux qu'aucune femme de son temps, sans excepter Mme du Deffant, elle avait su organiser, entretenus avec un soin continuel, fonctionnent sous sa surveillance, impeccablement. Elle a des procédés d'administration, dont l'efficacité est infaillible. Son esprit « adroit, actif et doux, » agissant sur tous les points, vigilant toujours, anime, maintient, dirige ce petit empire, qu'elle a si largement conçu et dont elle fait la police d'une main si légère.

Tout cela, Sainte-Beuve nous le montre d'une façon charmante ; mais cette peinture aimable ne nous livre pas le secret d'une domination aussi durable, aussi incontestée, et, il faut le dire, aussi disproportionnée. Mme Geoffrin n'était pas d'une beauté triomphante. Elle ne s'imposait ni par beaucoup d'esprit, ni par un grand talent, ni par la naissance, ni par le prestige de quelque liaison illustre. Elle était fille d'un valet de chambre, et écrivait le français sans orthographe. Pourquoi ce règne de trente ans ? D'où lui vint la force de défendre toujours victorieusement son empire contre les plus puissants détracteurs ? N'oublions pas qu'elle eut un moment Voltaire pour adversaire et qu'elle sut le désarmer, l'enchaîner et le garder soumis.

Prudence de bourgeoise ordonnée, instinct de bonne ménagère, application à un objet plus élevé des qualités médiocres dont le sage et prospère M. Geoffrin lui avait donné l'exemple. Voilà l'explication de Sainte-Beuve.

M. Pierre de Ségur cherche ailleurs le mot du problème. Nous discernons, en le lisant, quelle fut la source où constamment se fortifia une aussi surprenante puissance.

Mme Geoffrin était douée, à un degré exceptionnel, de cette qualité plus forte que tous les obstacles et par laquelle valent surtout tous ceux qui, à un titre quelconque, ont exercé une influence, ont eu de l'action sur leurs contemporains, de la prise sur les intelligences et sur les cœurs, ont marqué profondément sur l'imagination des hommes. En entrant dans la vie, elle s'était tracé un programme dont jamais elle ne s'écarta. Elle s'était composé un personnage, et sa volonté de tenir son rôle fidèlement n'eut par de défaillance. En un mot, c'est grâce à l'intensité et à la vigilance de son autoculture psychique qu'elle ne fut jamais, ou presque jamais, inférieure à la fonction intellectuelle et sociale qu'elle s'était assignée.

Admirable pouvoir de ceux qui, toujours penchés sur les mouvements de leur âme, savent le conformer à l'idéal qu'ils se sont proposé.

Très jeune, Mme Geoffrin avait été formée à cette constante surveillance de soi-même, d'où elle devait tirer toute la force de son gouvernement.

« La jeunesse de Mme Geoffrin, dit Sainte-Beuve, se dérobe dans un lointain que nous n'essaierons pas de pénétrer. » M. Pierre de Ségur n'accepte pas cette manière commode d'éviter toute explication sur l'origine et les causes de cette fortune extraordinaire.

« Dans l'esprit de ceux, écrit-il, qui s'intéressent aux choses du passé, le nom de Mme Geoffrin évoque généralement l'image d'une femme âgée, à la mine austère, surgie par *un phénomène spontané*, vers le milieu du siècle dernier, pour régner du haut de son fauteuil sur le peuple des gens de lettres... Fille d'un valet de chambre de la Dauphine, mariée de bonne heure à un homme borné, mais riche : voilà à quoi se réduisent, avec quelques anecdoctes douteuses et quelques bons mots problématiques, les docu-

ments biographiques sur les débuts de Mme Geoffrin. »

M. Pierre de Ségur ne croit pas au « phénomène spontané. » Si la petite bourgeoise règne avec tant d'éclat du haut de son fauteuil, ce n'est pas seulement parce qu'elle a eu pour voisine Mme de Tencin, parce que la vieille marquise a pensé qu'une femme jeune, jolie, spirituelle, pourvue d'un vieux mari, ne déplairait pas à sa « ménagerie » (elle appelait ainsi les habitués de son salon), enfin parce qu'elle mourut peu après, léguant à sa jeune amie le meilleur de sa succession : Mairan, Montesquieu, Fontenelle (1). (La pieuse demoiselle qui avait aimé Geoffrin pour ses vertus chrétiennes n'aurait sans doute point quitté la vie avec la sérénité souriante que nous savons, si elle avait eu, à son lit de mort, cette vision : l'hôtel de la rue Saint-Honoré envahi et illustré par la « ménagerie » de la vieille marquise, religieuse défroquée, convive assidue, jadis, des petits soupers du régent.)

Non, ce n'est point par l'heureuse rencontre d'une voisine à héritage, non plus que par les qualités médiocres que signale Sainte-Beuve, qu'il faut expliquer la fortune sociale de Mme Geoffrin. La vraie raison, M. Pierre de Ségur la cherche (et c'est où il se montre vraiment psychologue) dans les premiers enseignements qui furent donnés à la petite Thérèse par sa grand-mère, Mme Chemineau.

Ce n'était point une femme ordinaire que Mme Chemineau ! Elle exerça sur Mme Geoffrin une influence décisive, la marqua pour la vie d'une ineffable empreinte.

Jamais elle ne s'inquiéta d'orner l'esprit de sa petite fille, ni de bourrer sa cervelle de connaissances abstraites (2). Elle lui enseigna qu'elle devait se connaître et se cultiver. Elle l'encourageait à lui rendre compte *de tous ses mouvements et de tous ses sentiments.* « Mon intérieur, écrit Mme Geoffrin, lui était aussi visible que mon extérieur ; tout était pour moi un sujet d'instruction ; mon éducation était continuelle. »

Le pli que cette éducation donna à son âme, Mme Geoffrin le garda toujours, tout le long de sa destinée glorieuse, jusqu'à sa mort. Jamais elle ne manqua à cette habitude, prise dès l'enfance de s'analyser, de s'observer, de se connaître, de toujours se façonner conformément à un idéal nettement conçu. A chaque instant, nous la voyons se pencher sur son âme et se fortifier par ce regard en dedans.

Annonce-t-elle à ses amis qu'elle compte écrire ses mémoires. « Je sens, dit-elle, un plaisir piquant à la pensée que je vais me développer moi-même à moi-même. »

Ecoutons avec quelle sagacité elle s'analyse dans cette lettre au baron de Gleichen : « Je suis humble, parce que je ne puis rien. Cependant, mon néant que je reconnais vis-à-vis des autres, ne m'anéantit pas vis-à-vis de moi-même. Je me sens de la raison, de la connaissance des hommes et des vertus. Ces avantages, en me rendant contente de moi, me font voir clairement qu'ils ne me sont utiles que pour ma conduite et, par conséquent, pour mon bonheur... En m'abaissant moi-même, je ne me souffrirais humiliée par qui que ce fût. Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme... »

Toujours, elle tâche de se définir, de s'expliquer. Tantôt elle est un « rouleau qui se développe », tantôt « un petit arbre tout rond qui a des branches de tous côtés ».

Comment elle utilisa et exerça à travers tous les événements de sa carrière glorieuse, cette faculté précieuse qu'elle avait de toujours se conformer, par un perpétuel examen des mouvements de son âme, aux moindres détails du programme tracé, c'est tout le livre de M. Pierre de Ségur. Avec ce biographe informé, doublé d'un psychologue sagace, nous la suivons d'étape en étape. Nous la voyons d'abord triompher de son mari et le reléguer dans son rôle de convive muet, puis étendre avec prudence le rayonnement de son salon et fonder ses dîners du lundi,

(1) Mme de Tencin disait à un ami... « Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici ? Elle vient voir ce qu'elle pourra retirer de ma succession. »

(2) Il faut noter que l'élève de Mme Chemineau était une petite fille fort raisonnable et sans fougue, sans quoi la vieille dame qui respectait son ignorance comme le principe actif et fécond d'un esprit indépendant, qui ne « goûtait que ce qui procède directement de la nature », eût fait de sa pupille une réfractaire, loin qu'elle l'eût préparée à la sage administration d'un royaume policé. Nous retrouvons cette spontanéité violente et brusque de l'aïeule dans le tempérament de Mme de la Ferté-Imbaut, dont la vivacité brouillonne, l'humeur bizarre, les fantaisies d'excentricité devaient si souvent blesser l'âme circonspecte, raisonnable et toujours calculée de celle que Walpole saluait en ces termes : « O sens commun, assieds-toi là ! »

réservés aux artistes, ouvrir ses portes aux étrangers, lady Hervey, Hume, Walpole; nous connaissons sa conduite à l'égard de Fontenelle, de qui elle a tracé un si exquis portrait, de Marmontel, dont le *Bélisaire* la brouilla avec la Sorbonne, de Voltaire qu'elle désarma, de Montesquieu, qui ne lui pardonna jamais d'avoir admiré sans le lire son *Traité de l'Esprit des Lois*. Nous pénétrons dans l'intimité de sa vie, dans tout le détail de son administration domestique, de sa toilette. Puis, voici la visite chez la Dauphine, ses relations avec le roi de Suède, sa correspondance avec Catherine, l'histoire de leurs brouilles, de leurs réconciliations, enfin de la rupture, à l'occasion du fameux manuscrit de Rhulière, sa joie quand elle apprit l'élection au trône de Pologne de son fils adoptif, Stanislas-Auguste Poniatowski, les succès de sa diplomatie, ses voyages à Vienne et à Varsovie, sa querelle avec le roi de Pologne, et le retour triomphant à Paris et la sérénité des dernières années.

Mais où est le plus fortement marqué le souci constant qu'elle avait de ne jamais déranger son masque, c'est lorsqu'elle est près de mourir.

Dès qu'elle se sent moins assurée dans la vie, dans son rôle, elle écarte avec soin toute occasion de défaillance, tout danger que la sagesse de son « plan de vie » soit mise en défaut.

Il faut lire sa dernière lettre à Grimm, pour s'excuser de ne point recevoir le baron de Wreeck : « J'ai soixante et onze ans, les nouvelles connaissances fatiguent beaucoup ma tête. J'oublie les noms, les titres... De plus, quand messieurs les étrangers ne font que passer, il ne m'en reste que des idées confuses. S'ils séjournent assez longtemps pour les bien connaitre, s'ils sont aimables, je m'attache et leur départ m'afflige... Vous m'avez dit, mon cher Grimm, que le baron était très aimable et rempli de mérite. C'est une raison de plus pour me fortifier dans ma résolution de ne plus faire de nouvelles connaissances, ni étrangers, ni même dans nos concitoyens. La barrière est fermée! »

Quelque temps avant, n'avait-elle pas voulu briser la plus tendre affection qui ait occupé sa vie. « Et lorsqu'elle écrivit, dit M. Pierre de Ségur, au roi Stanislas la « terrible lettre » qui amena pendant près d'un an, la cessation de tous rapports entre la « chère maman » et son « fils bien-aimé », faut-il lire, à travers ces lignes, le secret désir de tuer dans son cœur un sentiment profond, dont elle craignait de souffrir à l'heure de la séparation dernière? » — Ecoutons cette exclamation soulagée : « A présent, mon cœur est net ».

Admirables précautions! — Et quel beau trait de prudence, de fidélité à la méthode choisie!

Pour nous avoir expliqué cette femme extraordinaire, et nous avoir montré quelle force elle sut acquérir par une culture méthodique de soi-même, il convient, répétons-le, de louer M. Pierre de Ségur, plus encore que pour avoir découvert tant de trésors dans la poussière des archives.....

PAUL PASCAL

CARNET MONDAIN

L'année qui s'ouvre nous apporte de souriantes promesses. Voici, à l'horizon, des bonheurs qui se préparent... Saluons-les, au seuil du nouvel an.

On nous annonce les fiançailles de Mlle la comtesse Joséphine Cornet de Peissant avec le comte Charles,de Bergeyck. La fiancée est la fille du comte Raymond Cornet de Peissant, ancien bourgmestre de Grimberghe, et de la comtesse Marguerite Cornet de Peissant, née baronne Whessnall. Le fiancé est le fils du comte Flor de Bergeyck, sénateur de l'arrondissement de Saint-Nicolas.

Le comte Gérard de Marnix épouse Mlle Alice de Theux de Montjardin. Le comte Gérard descend des Marnix, originaires de la Savoie, qui jouèrent le rôle que l'on sait sous le règne de Philippe II, et marquèrent leur trace dans l'histoire de l'Espagne.

Aux fiancés, tous les souhaits et tous les vœux de la *Revue Mauve*!

D'autres nouvelles courent, chuchotées et imprécises encore. Gardons-nous de les défiorer par de maladroites indiscrétions. Taisons-nous aujourd'hui sur des

projets qui se dessinent à peine dans le demi-jour des conversations confidentielles, dans les coins de salon où l'on cause à voix basse. Bientôt nous parlerons de quelques mariages sensationnels. Attendons les fêtes annoncées, où se préciseront ces heureux projets !

Chez LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre, deux bals en perspective : le premier, le 12 janvier, le second en février.

Au Waux-Hall, la série des bals commencera le lundi, 10 janvier.

On s'entretient avec une impatiente curiosité de la fête que donnera, en son bel hôtel de la rue du Trône, la comtesse d'Arrigade.

Et maintenant, voulez-vous? un petit tour en province.

A Liége, on parle beaucoup du bal que donneront M. et Mme de Creeft. Leur charmante fille sera la reine de cette fête très attendue.

M. et Mme Collinet, Mme Ullens, réuniront leurs amis en des soirées dansantes où se donneront rendez-vous les débutantes de l'année. Citons Mlles de Geradon, de Spirlet, de Bosquet.

En route pour Anvers !

M. Borniche, consul de France. le vicomte de Nieulans, le baron Victor de Borrekens, le baron Gaston van Haeften, composent le comité organisateur d'un grand bal de charité qui sera donné, le 5 février, dans les salons de la Société royale d'Harmonie. La liste des invités souscripteurs sera la même, nous assure-t-on, que celle du baron Ozy de Zegwaert.

La baronne Ozy de Zegwaert, la si dévouée présidente de la Fancy-Fair, a pris, cette année, l'heureuse initiative de demander leur concours, pour la soirée d'ouverture, fixée au lundi 29 janvier, aux meilleurs artistes de la Comédie-Française. Dès aujourd'hui le succès de cette innovation se manifeste par le nombre de places que MM. Bellemans vendent quotidiennement. Si cet engouement du public continue, la vaste salle de la Société royale d'Harmonie sera trop petite. Bravo pour les pauvres !

Nous avons appris la mort de la baronne douairière de T'Serclaas de Wommerson, née comtesse de Reusens.

Nous apprenons la mort du jeune baron Louis de Vinck de Winnezele, enlevé, comme son frère Henry, et à huit jours d'intervalle, à l'affection des siens, par l'épidémie de scarlatine qui sévit si cruellement, parmi les enfants, dans les nouveaux quartiers d'Anvers.

Nos condoléances au baron et à la baronne de Winnezele.

La douairière Mayer von der Bergh va donner un bal de pierrots et de pierrettes. Après quoi, pierrettes et pierrots prendront leur vol vers le Midi. Le chevalier et Mme Van Praet, le chevalier et Mme de Schoutète de Tervarent, le comte et la comtesse Von der Stegen de Schrieck, le chevalier et Mme Oscar Mayer von den Bergh partent pour Nice, d'autres pour l'Algérie, d'autres pour l'Egypte, la Terre-Sainte et la Grèce. Bon voyage aux heureux touristes qui vont vers le soleil !

Donnons une mention à l'intéressante Exposition du Cercle artistique, où sont réunies de belles œuvres de MM. Allard, Desenfants et Herremans, et qui fut visitée, ces jours derniers, par S. A. R. Madame la comtesse de Flandre, accompagnée de Mme la comtesse Cornet.

Salle Clarembaux, nous avons admiré les œuvres de M. Maurice Lempoels. Citons au hasard : les « Ouvriers allant au travail », l' « Amitié » et la belle toile « Croyez et voyez » qu'anime et éclaire une puissante inspiration. On sent là qu'une parole du ciel tombe sur des désespérés et les force à ne plus douter qu'un jour finira leur souffrance.....

Un regret et un espoir. Pourquoi faut-il que la joie de nos fougueux patineurs et de nos élégantes patineuses ait été, en ce commencement d'hiver, si courte? Espérons pour eux, pour elles, des gelées prochaines... et durables.

MAUVIETTE

Memento.

— Le 16 février, les quatre sociétés françaises de Bruxelles donneront un banquet en l'honneur de M. le comte de Montholon, ministre de France en Belgique, qui vient d'être nommé ambassadeur à Berne. Le banquet sera présidé par M. Rolland, président de la Chambre de Commerce française.

— Le bal des jeunes gens de la ville et de la garnison de Mons, est fixé au 5 février. Parmi les organisateurs citons MM. Charles Clerfayt, G. de Macar, R. de Bettignies, lieutenant de Savoye, lieutenant Duchateau.

— Nous avons appris la mort de M. le chevalier Charles de Behr, décédé à Schaerbeek, après une courte maladie.

— On nous annonce d'Anvers le mariage prochain de Mlle Meeus, fille de M. et Mme Hippolyte Meeus, avec M. Librecht, de Wetteren.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

L'année a fort bien débuté. La liquidation s'est effectuée dans des conditions vraiment satisfaisantes ; argent abondant, reports très modérés, une vraie fête! Aussi, s'en est-il suivi que rentes et valeurs se sont emballées dans un steeple-chase plein d'entrain.

C'est d'abord l'Italien qui,en quelques bonds,prend la tête avec une avance de 75 *centimes* à 96.60 ! Viennent ensuite : le 3 % Perpétuel 102.80 et 103.35 ! le 3 1/2 106.80 et 107.20 ! l'Amortissable (coupon détaché) 101.60 et 101.80 ! et enfin l'Extérieur d'Espagne qui, un peu cravachée, gagne 3/16 à 61.22 1/2.

Quant au Brésilien 4 % il est resté au poteau complètement engourdi à 61.30.

Les rentes Russes ont un peu bénéficié du mouvement : le 3 % or ancien 94.50 et 94.60 et le 3 % r nouveau 94.20 et 94.30.

A signaler l'importante baisse de la Banque de France qui, sur l'annonce d'un dividende inférieur à celui de l'année dernière (109 fr. contre 115), tombe brusquement de plus de *200 francs* à 3530 ! Cette reculade étant exagérée, j'estime qu'une légère reprise ne se fera pas longtemps attendre.

Les institutions de crédit sont l'objet de nombreuses demandes, et cependant, il ne faut pas oublier que depuis un an la Banque de Paris est montée de 75 fr. à 889 ; la Banque Internationale de 20 fr. à 620; le Crédit Industriel de 25 fr. à 603; la Société Générale de 22 fr. à 530; la Banque Parisienne de 30 fr. à 458; la Banque Ottomane de 30 fr. à 565 ; le Comptoir National d'Escompte de 20 fr. à 588; et le Crédit Lyonnais de 55 fr. à 815 ! A propos de cette importante société, je crois pouvoir vous annoncer que le dividende de l'exercice 1897 dépassera 37 fr., soit plus de 4 1/2 pour cent, c'est coquet.

La Banque Internationale de Paris 615 et 620; Société Foncière Lyonnaise 380 et 387; Banque Transatlantique 433 et 440; Cie Algérienne 716 et 720 ; Crédit Foncier et Agricole d'Algérie 477 et 480, et Crédit foncier de France 655 et 665.

Les obligations foncières et communales sont toujours brillamment enlevées par l'épargne, je recommande ces obligations parcequ'elles sont de premier ordre et de tout repos.

La Banque Française de l'Afrique du Sud est ferme à 71.50 ; Crédit Espagnol 45 ; Crédit Foncier d'Autriche 1235, 1250 et 1260 ; bravo ! Rente Foncière 491 et Timbale, *pardon*, je veux dire Banque des Pays Autrichiens 476 et 489.

Les chemins de fer grandes lignes sont au repos, et c'est justice lorsque l'on pense au chemin qu'ils ont parcouru depuis 12 mois. Exemple :

1er Janvier 1897		1er Janvier 1898		Hausse
Nord .	1860 fr.	Nord .	2067 fr.	207 fr.
Lyon .	1655	Lyon .	1830	175
Midi .	1325	Midi .	1450	125
Est. .	980	Est. .	1080	100
Ouest .	1115	Ouest.	1207	92
Orléans	1760	Orléans	1830	70

Les actions du Canal de Suez chauffées *à blanc* malgré une diminution de recettes de 6,298,632 pendant l'année 1897, gagnent encore 60 fr. à 3375 !... On parle du cours de 3500, quant à moi je n'y crois pas.

L'Oural-Volga recule de 13 fr. à 658, ce mouvement n'a rien d'inquiétant; le Bec Auer se consolide au cours de 800. Cie Parisienne du Gaz 1138; Magasins Généraux 720; Cie Transatlantique 385 et 387.50; Gie Générale des Wagons-Lits 685 et 690; les Magasins du Printemps 750, et Monaco (Cercle des Etrangers) 3040.

Les actions de la Compagnie française pour les procédés Thomson-Houston ont un marché très actif au comptant, 1330, 1335 et 1340; oui, ces actions-là sont excellentes. Dynamite 460; Grands Moulins de Corbeil 350. La société d'Héraclée est calme à 610. La Compagnie fermière des Eaux Thermales de Vichy gagne 100 fr. à 4900. Distillerie Cusenier et fils 820. Bâteaux parisiens 800; l'Omnibus 1695 et la Voiture 780 et 785.

Les Lombards sont stationnaires à 182.50. Légère

faiblesse sur les lignes Espagnoles; le Saragosse 145 et 138!..; Nord de l'Espagne 79 et 78 et Andalous 80 et 74.50.

Les fonds Turcs sont en reprise; Banque Ottomane 560, 557, 565 et 569. Turc *série* C 24.60 et 24.70; la *série* D 21.87 et 21.95. Lots Turcs 111 et 113. L'obligation Smyrne-Cassaba se traite à 430 et la Salonique-Constantinople à 278.50 et 280.

Les Bons de l'Exposition à 17 francs sont bon à prendre, ils vaudront 30 francs avant deux ans, croyez-moi.

Voyons maintenant ce qui ce passe en Coulisse.

Tiens, tiens, encore la Ferreira en faveur, c'est abusif, 605, 610, 612 et 615 envoyez! Tharsis 175; Rio 642 et la brillante De Beers 734 et 738.50.

Du côté des petites mines, c'est le bonheur parfait. East Rand 120 et 140! Chartered 78; Dynamite du Transvaal 57 et 60; Langlaade 105; Champ d'or 43; Mozambique 49; Shéba 69; Kleinfontein 62; Goldfieds 145 et Cape Copper 105 et 110.50!

En résumé, marché exquis sur toute la ligne, avec bonne tendance.

VANETTE.

P. S. Pour tous renseignements financiers m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 25, rue des Grands Carmes, Bruxelles.

——*——

Bourse de Bruxelles.

Le marché, sans être très mouvementé à terme, jouit d'une assez bonne tenue.

Brésil 61 et 60 1 8; Extérieure ex-coupon 59 31/32; Turc *série* C 25.05; *série* D 22 et 22.15; Lots turcs 113 et 114; Congo 91 et 92.50; Saragosse 143 et 137.50!.

Cette petite syncope est due à un différend qui vient de surgir entre cette Compagnie et celle du Saragosse-Barcelone.

Dans le compartiment du comptant il existe un bon courant d'affaires.

A noter principalement la Banque de Bruxelles à 711; la Part de Réserve à 1835, la Banque Nationale à 2885; la Caisse des Reports à 665 et le Crédit général de Belgique à 132 et 135. *Nous rappelons à nos lecteurs que c'est du 4 au 8 janvier qu'a lieu la souscription de 50,000 actions nouvelles de cette société.* On peut en toute confiance souscrire à ces nouvelles actions qui comme leurs aînées, sont appelées à donner un rendement des plus rémunérateur.

Peu d'affaires en valeurs étrangères. On parle dans les petits coins d'un emprunt Sino-Franco-Russe de 150 millions qui serait destiné à payer l'indemnité du Japon. Mais voilà, entre dire et faire, il y a loin...

Les valeurs sidérurgiques sont calmes, sauf cependant, Cockerill et Sarrebruck.

Mais par contre les Actions de Zincs ont de bonnes demandes; citons au hasard: Asturienne à 4835 et la Vieille-Montagne à 632.50.

A présent, voici quelques cours cotés au comptant.

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 45
Emprunt 3 p. c. 2e s.	101 50
Caisse d'ann.s.A,4 1/2	115 —
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	120 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	108 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c.	107 75
Créd. comm. 3 p. c.	100 10
Créd.comm.3 p.c.1861	119 75
Créd.comm.3 p.c.1868	106 50
Ch.f.vicin.(soc.n.)3%	99 90
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	115 50
Flandre Orientale	98 —
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	106 50

Banques, caisses, etc.	
B.Aux.de la Bourse	119 —
Banque de Brabant	28 —
Banque de Bruxelles	714 —
Banque Nationale	2890 —
Caisse Commerciale	647 50
Caisse génér. de rep.	667 50
Créd. gén. de Belg.	137 —
Créd. Belg.(part fond.)	160 —
Crédit génér. Liégeois	855 —
Immobilière Belge	330 —
Quart.-Léop.(tit.part)	1450 —
Soc.gén.(part de rés.)	1898 —

Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	200 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	315 —
Cockerill (ex-répart.)	1975 —
Espér.-Longdoz(priv.)	344 —
Marcin.-Couil.(nouv.)	510 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	640 —
Monceau-sur-Sambre	900 —
Hauts-fourn. Musson	625 —
Ougrée (Soc. ann. d')	1055 —
Phœnix à Châtelineau	465 —
Providence (forges)	3250 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1150 —
Sarrebruck (forges)	7450 —

Charbonnages.	
Bernissart	495 —
Bois d'Avroy	475 —
Bonne-Esp. Batterie	730 —
Carabinier	490 —
Charbonnages belges	420 —
Concorde	1230 —
Courcelles Nord	1475 —
Espér. et Bonne-Fort.	459 —
Fontaine-l'Evêque	465 —
Gouffre	450 —
Grande-Bacnure	2140 —
GrandConty et Spinoy	305 —
Grande Machine à feu	1205 —
Haine-St-Pierre	280 —
Hasard	157 —
Herve-Wergifosse	765 —
Hornu-Wasmes (div.)	3950 —
Unies, bas. Charleroi	208 —
Kessales	690 —
La Haye	667 50
La Louvière, la Paix	392 50
Marihaye	1077 —
Midi de Mons	32 50
Noël-Sart-Culpart	520 —
Nord de Charleroi	675 —
Produits au Flénu	1799 —
Unis ouest de Mons	420 —

Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1030 —
Gl. et Ch. de Bohême	740 —
Gl.Floreffe et Jeumont	560 —
Gl. Nationales Belges	680 —
Verreries de Donetz	340 —

Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	4950 —
Cuivres de Lérida	21 —
Nébida (libérées)	1250 —
Prayon	600 —
Prayon (jouissance)	345 —
Vieille-Montagne	634 —

Reprise très marquée sur les fonds Argentins.

V.

LIQUEURS
DE SCHOONEN

Tablettes Théâtrales

ALHAMBRA. — *Le Bâtard Rouge.*

Nul n'ignore que dans tout mélodrame, vraiment digne de ce nom, l'intrigue principale porte sur la naissance mystérieuse, ou sur la substitution d'un enfant, dont la véritable origine se doit découvrir au dénouement.

Par suite de quelle aberration d'esprit le *père* Dumas et son fidèle Maquet avaient-ils oublié ce principe fondamental ?.. nous ne savons. Toujours est-il que MM. Rennes et Bringer ont tenu à honneur de réparer cette négligence coupable, et, pour ce faire, ils ont composé le *Bâtard Rouge* avec les éléments du drame de Dumas.

C'est pourquoi Athos devient le Bâtard, d'Artagnan s'appelle Capestoc, Milady se nomme Regina, Rochefort prend le nom de Sylva, Richelieu naturellement garde son personnage, et le ménage Bonacieux, avec ses mêmes attributions que jadis, emprunte les traits de M. et de Mme Bourniquet.

A l'instar de d'Artagnan, ce bon Capestoc arrive d'ordinaire (un peu trop souvent peut-être) au moment propice pour déjouer toutes les intrigues, ce qui fournit à l'excellent public de l'Alhambra de fréquentes occasions de manifester chaudement ses sympathies pour le joyeux Gascon, et lui permet, comme on dit en langage de coulisses, d'applaudir à la situation.

La scène finale des *Mousquetaires* et la condamnation à mort de Milady, sont ici remplacées par la comparution de Richelieu devant le tribunal des *Fils de Dieu*, qui, ayant enlevé par surprise le grand Cardinal, se préparent à le retrancher de l'humanité, non sans lui avoir amèrement reproché ses crimes.

Mais voici que leur chef, le Bâtard rouge, apprend de la bouche même du condamné qu'il est le propre fils de celui qu'il veut envoyer à la mort. Aussi s'empresse-t-il de réviser le procès, et les Fils de Dieu, dans la crainte salutaire de donner à l'Histoire un croc-en-jambe trop violent, se prêtent de bonne grâce à une solution moins sanglante. Le Cardinal est rendu à la liberté et c'est l'infortuné Sylva, son âme damnée, qui, au 5e acte, paiera de sa vie l'inconvénient de jouer les traîtres, même au bénéfice d'un grand homme.

Contempteur des édits célèbres, ce qui est au moins original, Richelieu sourit d'un cœur léger à son fils qui vient de tuer Sylva en duel, et, devant le cadavre encore chaud de son ancien confident, il marie le Bâtard rouge avec celle qu'il aime, afin que tout finisse pour le mieux.

Ce drame, qui se ressent un peu de la jeunesse de ses auteurs, n'en demeure pas moins intéressant, étant de style coloré et de morale très honnête. Il contient de belles scènes, notamment au 2e acte, la provocation entre le Bâtard et Sylva, et, au 4e acte, la confrontation de Richelieu avec les Fils de Dieu.

Le protagoniste de la pièce est M. Normand, dont nous louons fort la distinction d'allures, la sobriété de gestes et l'émotion très communicative. Il joue « modeste », comme il convient à un artiste de vrai talent et c'est là un mérite d'autant plus vif qu'il est moins fréquent.

A ses côtés M. René Robert donne à la figure de Sylva un relief saisissant et joue de façon remarquable la scène de la provocation.

En somme, spectacle de bon aloi et qui mérite une longue suite de représentations.

PARIS

THÉATRE DE LA PORTE ST-MARTIN. — *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand.

Enfin, voici une œuvre vraiment saine, vraiment forte, vraiment belle !

Aussi bien les éloges *unanimes* de la Presse française et l'enthousiasme du public sont autant de preuves indéniables, qu'en dépit des vaudevilles pour aliénés et des opérettes pour vieux messieurs, le goût de la vraie littérature et de la sublime poésie n'est pas mort, ni même agonisant, ainsi que d'aucuns le prétendent.

Vienne un poète comme Edmond Rostand et la foule ira vers lui, se grisera de ses paroles, acclamera les vers de l'inspiré ; son cœur battra de cet indicible émoi que procurent les belles actions noblement racontées, et, comme jadis pour l'*Hernani* de V. Hugo, on verra une salle entière se lever spontanément pour magnifier l'homme qui aura su lui montrer qu'il est au théâtre d'autres pièces que celles dont la prétention est de disséquer le cerveau humain, ou de soulever les tempêtes sociales.

Le moraliste Joubert, au début de ce siècle, disait que le théâtre est fait pour divertir noblement, que sa morale doit être essentiellement poétique, et il ajoutait : « Tout « autre morale enseignée sur ces tréteaux en contracte « je ne sais quoi de comique ou de tragique qui n'en fait « qu'un verbiage de comédien. »

Rostand paraît s'être inspiré de ce précepte, un peu trop même, à notre avis, dans ses pièces précédentes. *Les Romanesques* et la *Princesse Lointaine* sont œuvres de morale poétique, mais où les personnages semblent s'énivrer de l'éclat des mots et du cliquetis des phrases. On dirait d'une musique littéraire dont les variations courent à l'infini en arabesques folles avec une verve inépuisable. C'est féerique plutôt que beau, et l'auteur n'avait pas encore trouvé sa véritable voie

Dans la *Samaritaine*, dont Sarah Bernhardt fit presque un triomphe, nous retrouvons un peu la même recherche d'oppositions et souvent une trop grande afféterie. Mais surtout, oh! surtout, ce que nous regrettons dans la *Samaritaine*, c'est d'abord la représentation sur la scène, par un comédien, si éminent soit-il, du sauveur des hommes, et aussi la façon dont parle le Christ. Vouloir paraphraser l'Evangile, délayer, pour le besoin des rimes, le texte immuable et sacré, y ajouter quelque chose ou en retrancher si peu que ce soit, c'est commettre une erreur absolue.

Il nous souvient qu'après l'apparition de cette pièce un critique souhaitait à l'auteur de savoir, dans une œuvre prochaine, ordonner le flux de ses paroles et dominer sa pensée éparse.

Eh bien, l'heure est venue de constater la pleine maturité du poète et de louer sans réserve un talent dramatique pur, honnête et grand.

Dans *Cyrano d' Bergerac*, Rostand reprend une thèse déjà traitée par Hugo dans *Notre-Dame de Paris* et par Coppée dans le *Lutnier de Crémone*, à savoir que l'amour humain peut n'être pas toujours ce sentiment d'égoïsme effréné qui prétend avant tout être payé de retour, mais qu'il existe de par le monde des êtres capables de se dévouer pour l'objet aimé, au point de favoriser eux-mêmes le triomphe d'un rival.

On sait que Cyrano de Bergerac, mort à 35 ans, fut non seulement un bretteur célèbre, mais aussi qu'il s'adonna aux belles-lettres et que, pour incomplet et de mauvais goût qu'il se montra parfois, il représente cependant un des types les plus curieux d'une Ecole littéraire. Corneille et Molière ne dédaignèrent pas de lui emprunter les deux seules pièces qu'il composa pour le théâtre.

Après avoir risqué sa vie dans maints combats, notamment au siège d'Anvers où il pensa mourir d'un coup de lance, il dut quitter l'armée à la suite d'une dernière blessure à la gorge dont il ne guérit d'ailleurs jamais. Il continua néanmoins à jouer de la rapière et ses duels nombreux lui valurent une terrible réputation. Sa verve satirique ne paraît pas avoir été moindre que son courage et il pourfendit de sa plume Dassoncy, Loret, Scarron, l'acteur Montfleury, etc...

A ses autres traits caractéristiques, Cyrano joignait un nez énorme, fulgurant, formidable!... un nez que Théophile Gauthier, dans ses *Grotesques*, a décrit complaisamment : « Cela, dit-il, fait comme deux nez « distincts dans une même face, ce qui est trop pour la « coutume... Les portraits de saint Vincent de Paule et « du diacre Pâris vous montreront les types les mieux « caractérisés de cette espèce de structure. Seulement, « le nez de Cyrano est moins pâteux, moins charnu dans « le contour : il a plus de dos et de cartilage, plus de mé- « plats et de luisants, il est plus héroïque ! »

Hélas! pour héroïque qu'il fût, un pareil appendice nasal n'était pas pour valoir au pauvre Cyrano la faveur des belles; et pourtant, certain jour que, s'escrimant contre un marquis, il a brillamment joué de l'épée, une duègne lui apporte l'offre d'un rendez-vous avec sa jeune amie d'enfance Roxane, dont il est follement, mais silencieusement épris.

Peut-être le poète a t-il voulu mettre en scène, sous les traits de Roxane, Mlle d'Arpajou sur laquelle Cyrano a écrit un sonnet qui se termine par ces jolis vers :

L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
De son âme qui luit au travers de son corps,

Le lendemain, à la Rôtisserie des Poètes, Roxane toute frémissante vient conter à son ami qu'elle est amoureuse... d'un autre!... et qu'elle l'a élu pour protéger cet autre contre les embûches d'un certain comte de Guiches qui la veut épouser.

Dès lors commence pour le malheureux un supplice qui ne finira qu'avec sa vie. Car voici que dans son dévouement admirable et dans sa conscience de ne pouvoir être aimé à cause de sa laideur fantasque, l'infortuné railleur, le triste bretteur, le lamentable auteur comique, accepte de se battre, non plus pour lui, mais pour l'autre. Partout, à la ville ou dans les camps, il protégera de son corps et de son épée l'amant de celle qu'il adore.

Mieux encore,.. le bellâtre n'est qu'un sot, qui ne saurait exprimer de nobles sentiments, et c'est lui, Cyrano, qui, sous le couvert de Christian, écrira les lettres les plus affectueuses, les billets les plus passionnés. C'est son âme qu'on aimera!.: Une nuit, même, Roxane, du haut de son balcon, bercée par les paroles de celui qu'elle croit être Christian, écoutera, ravie une déclaration dans laquelle Cyrano aura mis tout son cœur!...

Cette substitution permanente est toute la pièce, et rien n'est plus touchant, plus tendre, plus délicieusement tragique.

Mais Christian, marié secrètement à Roxane, finit par deviner qu'en lui c'est Cyrano qu'elle aime. Désespéré il cherche et trouve la mort dans une bataille.

Au dernier acte, quatorze ans se sont écoulés et la veuve s'est retirée dans un couvent. C'est là que Cyrano, qui achève de mourir d'une récente et dernière blessure, vient fraternellement, chaque jour, visiter Roxane inconsolée. La nuit les surprend un soir qu'il achevait de lire à haute voix la suprême lettre de Christian. — Pauvre Cyrano! continuant sa pieuse comédie, il persiste à lire malgré les ténèbres, car sa mémoire est fidèle... et voici que Roxane devine tout! — Celui qu'elle aimait, qu'elle pleure depuis quatorze ans, est là, devant elle!... Son amant, son poète, son Dieu!... c'est cet homme au nez lamentable, cet homme agonisant dont l'héroïque mensonge lui procura jadis de si douces illusions!...

Alors, vraiment, elle l'aime, celui dont elle ne connu que l'âme, alors elle déplore sa triste méprise; alors... Mais déjà Cyrano ne l'entend plus... la Mort vient de passer !...

Il est hors de doute qu'un résumé aussi incomplet ne peut donner qu'une faible idée des beautés de tous genres qui abondent dans cette œuvre. Souhaitons qu'il nous soit permis, prochainement, de l'entendre à Bruxelles. Mais quelle terrible tâche pour l'acteur qui devra incarner le personnage principal. Car à Paris. Cyrano, c'est Constant Coquelin, et jamais peut-être le prestigieux artiste ne fut si admirable Nous sommes de ceux qui considèrent Coqnelin comme le premier des comédiens actuels. Déjà certains rôles, comme dans *Thermidor* et dans *Roquebrune*, pour ne citer que les plus récents, sont devenus, pour ainsi dire, sa propriété, et nous nous tromperions fort si ce dernier rôle de Cyrano ne portait pas, dans l'avenir, la marque indélébile de celui qui le créa de façon si magistrale,

EN PROVINCE

On m'écrit de Liége que la spirituelle revue de MM. Théo Hannon et Thiriart : *Liège s'amuse*, obtient chaque soir, au Pavillon de Flore, un grand succès.

BARON H. D'ORNANT.

Etrennes Le plus grand choix de cadeaux utiles se trouve chez **BRAND,** rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean). *Jumelles, Faces à main, Baromètres, Jouets scientifiques, Lanternes magiques.* — Prix défiant toute concurrence.

SPORT

CYCLISME

On fait courir avec persistance le bruit que Protin renonceralt aux luttes sportives.

De renseignements pris à une source très autorisée, il résulte que le champion liégeois a, au contraire, la ferme intention d'ajouter en 1898 de nouveaux lauriers à ceux qu'il a récoltés jusqu'ici.

—

La première course sur route, de 1898, sera une course de moto-cycles ; celle de Nice Cannes-Nice, le 30 janvier.

—

De mon confrère Fafiotte du *Cycliste Belge Illustré* :

La première grande course sur piste a été le Grand Prix d'Oran, gagné par Ferrari, battant Robertson, Gascoyne, Govin, Pontecchi.

Il y avait foule à ces courses.

Celà marche, le sport vélocipédique... en Algérie !

ESCRIME

L'assaut annuel donné au bénéfice de la Caisse de secours de la Fédération des Maîtres d'armes belges aura lieu le 30 janvier.

Le Comité de la Fédération des Cercles et Salles d'Escrime a bien voulu prendre en main l'organisation de cette fête qui promet d'être superbe.

Le local n'est pas encore définitivement arrêté, mais il est fort probable que l'assaut aura lieu dans la belle salle de la Grande-Harmonie.

PATINAGE

Des courses intéressantes ont eu lieu samedi dernier au Pôle-Nord.

En voici les résultats :

JUNIORES : 1re *série* : Denève, Renard. — 2e *série* : Impens, Franck. — *Finale* : Impens, Franck.

SENIORES : 1re *série* : Strass, Campignon. — 2e *série* : de Saint-Hubert, Lévy. — *Finale* : 1. Campignon 2. Strass.

AUTOMOBILISME

AUTOMOBILE-CLUB BELGE

Le baron van Zuylen van Nyeveld, président de l'Automobile Club de France, et membre du Comité de patronage de l'Automobile Club belge, de passage à Bruxelles, a fait l'honneur à l'A. C. B. d'accepter à dîner, samedi prochain à 7 1/2 heures, au local du Cercle, place Royale 14 (Taverne de la Régence), au premier.

Les membres qui désirent assister au banquet sont priés d'envoyer leur adhésion au Secrétariat général, jeudi avant 6 heures.

Avis. — La souscription pour le banquet (vin compris) est fixée à la somme de *quinze francs* et les membres sont priés d'envoyer au Secrétariat le montant de leur souscription en même temps que leur adhésion.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

Si nous parlions aujourd'hui des petits dîners ? « Petit diner » est un mot élastique. Il y a des gens qui ne veulent jamais avouer qu'ils donnent un grand diner. Si, après avoir reçu leur billet imprimé, le hasard les met sur votre chemin, ils vous affirmeront qu'on sera dans la plus grande intimité. Malheur à la mondaine novice qui, naïvement, sur la foi de ces paroles fallacieuses, arrive en robe montante ou en lainage sombre. A sa grande confusion, elle se trouvera seule au milieu de toilettes claires et d'épaules nues, et une envie folle lui viendra de se sauver ou d'arracher les yeux à la maîtresse de maison.

Les femmes avisées, qui ont l'expérience du monde, ne se laissent pas prendre à l'intimité promise. Elles ont des toilettes pour les soirées intimes qui ne sont pas, pour cela, déparées dans une grande réception.

Ces toilettes sont les robes échancrées, les manches transparentes, en un mot toutes les combinaisons du demi-décolletage.

Ce demi-décolletage avait été fort abandonné depuis la mode des blouses claires et très élégantes; mais, par une brusque décision de cet être mystérieux qu'on appelle la mode, voilà ces blouses qui sont déclarées absolument « déshabillées ». Aussitôt reparaît « la fenêtre », c'est-dire l'échancrure du corsage par-devant, en pointe, en carré, en cœur, enfin de toutes les façons que l'imagination des couturières pourra inventer.

Nous donnons ici le dessin d'une de ces robes de demi-toilette aperçue chez l'une de nos grandes couturières. Ells est en taffetas vert fusain. Sur la jupe, une broderie de chenille et de pailletage vert forme un grand bouquet placé par-devant. Le corsage a un grand col Médicis et s'ouvre en une longue pointe et en crevés aux pinces de la poitrine sur un fichu de mousseline de soie blanche. Le bord du col, du corsage, le petit volant des manches sont bordés d'une broderie de chenille et paillettes. Une ceinture de satin blanc achève l'élégance de cette délicieuse toilette.

Une autre robe, très originale, destinée à une de nos plus jolies mondaines, était en taffetas à mille raies, bleu, brun et rose, de forme princesse s'ouvrant sur un tablier de velours merveilleux vieux rose, tout incrusté d'applications de dentelle. Corsage ouvert par-devant sur une échancrure de velours rose brodé de dentelles. Décolletage en carré bordé d'un bouillonné de velours rose. Manches longues avec volant de dentelle couvrant la main.

Une troisième toilette, rencontrée dans une soirée intime, achèvera de donner une idée de la robe de petit diner. Celle-ci était en grenadine noire quadrillée sur dessous de taffetas cuivre rouge. Quatre larges entre-deux de tulle brodé de jais partaient de la ceinture jusqu'en bas, de chaque côté du lé de devant. Le bord de la jupe était soutenu par une ruche de grenadine et de petite dentelle noire. Le corsage, en forme de blouse russe, décolleté en dessous, était formé de bandes de grenadine et d'entre-deux de tulle brodé de jais. Manches longues sans doublure avec entre-deux s'enroulant autour des bras, cravate de taffetas cuivre avec larges appliques de jais.

Toutes ces toilettes ont le double avantage de pouvoir servir de toilettes de réception, de jour, de fancy-fair ou de mariage en fermant « la fenêtre » au moyen de flots de mousseline de soie pour la première, d'une guimpe de velours rose pour la seconde et enfin pour la troisième d'une pièce à rajouter au corsage de dessous qui couvrira toute la partie décolletée. C'est ainsi que les femmes pratiques et économes peuvent arriver à être toujours élégantes sans grever leur budget de somptueuses toilettes agréables à contempler sur une jolie femme, mais désagréables à payer pour le mari.

OPALE.

TRIPLE-SEC LIQUEUR COINTREAU

LES CAVES DU GRAND HOTEL

Rue Grétry, 10, Bruxelles

LIVRAISON A DOMICILE

PIANOS KRIEGELSTEIN

Maison fondée à Paris en 1831.

Diplôme d'honneur Anvers 1894
» » Amsterdam 1895
» » Bruxelles 1897

EN VENTE ET EN LOCATION

Harmoniums américains. — Kimball de Chicago. — Instruments hors ligne. — Un vrai orchestre. — Le Rêve des amis de la musique.

En vente en Belgique chez

MAHILLON, rue Neuve, 91, BRUXELLES

MAJOLIQUES DE HASSELT

128-130, Boulevard du Nord, 128-130, BRUXELLES

POTERIES ARTISTIQUES * OBJETS POUR CADEAUX

Panneaux avec Paysages et Sujets pour Vérandas

Salles à Manger, Cafés, etc. — Briques et Carreaux émaillés

BRUXELLES — 128-130, Boulevard du Nord, 128-130 — BRUXELLES

GELLI & TANI

RUE DES FRIPIERS, 10, BRUXELLES

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS

CATALOGUE COMPLET ILLUSTRÉ 3 FR.

GRAND CHOIX D'ALBUMS DEPUIS 5 FR. 75.

MESDAMES,

Faites faire vos costumes Tailleur, de Ville et de Voyage

AUX AUGUSTINS

172, RUE ROYALE, 172

Seule Maison spéciale à BRUXELLES

Exclusivement Tailleur pour Dames. 2

GOUTEZ les PATÉS et TERRINES de FOIE GRAS

FABRIQUÉS PAR

J.-A. MULLER

STRASBOURG

— Médaille à l'Exposition d'Anvers 1894 —

En vente dans les principales maisons.

Bicyclettes CLEVELAND

PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

La machine du High Life „ *STAR* "

375 Fr.

F. DE LANNOY

RUE DE L'ENSEIGNEMENT, 65

BRUXELLES

Blanchisserie du High-Life

11, Rue du Canon, 11

BRUXELLES

REPASSAGE DU LINGE A SEC

Bon marché. — Exactitude.

Travail très soigné.

Ne buvez que l'eau minérale

BEL-VAL

APÉRITIVE-DIGESTIVE

SIÈGE SOCIAL : 42, RUE DE SUÈDE

BRUXELLES 21

Le Crédit Lyonnais

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Capital : 200 Millions

AGENCES DE BRUXELLES :

72, rue Royale, 72

et 27, boul[d] Anspach, 27

Reçoit les dépôts d'argent sous forme de comptes de chèques productifs d'intérêts.

HOTEL DES VENTES

BRUXELLES

BOULEVARD ANSPACH, 71

ENTRÉE LIBRE

Grand Choix de Meubles

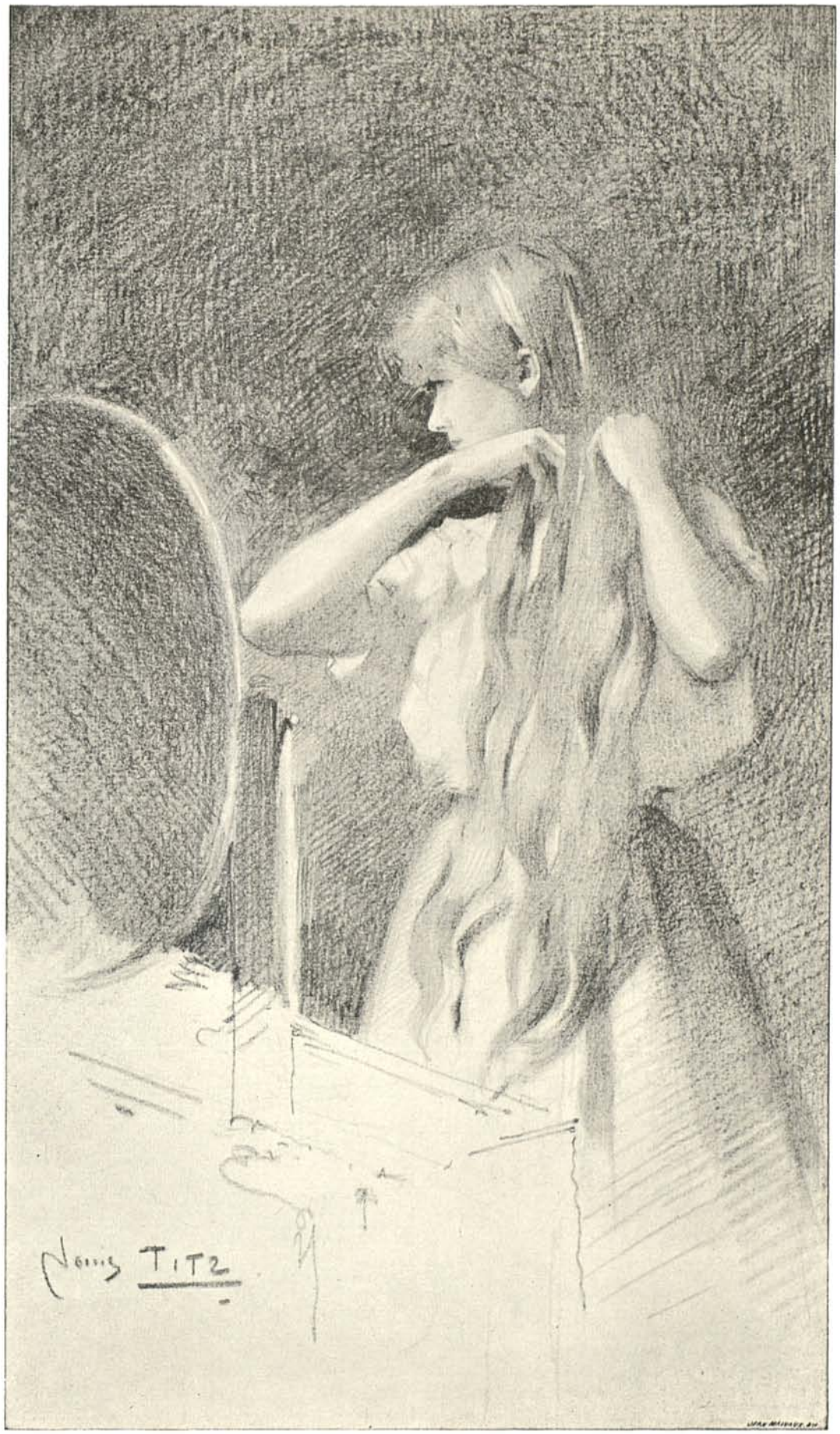
MOBILIERS COMPLETS 24

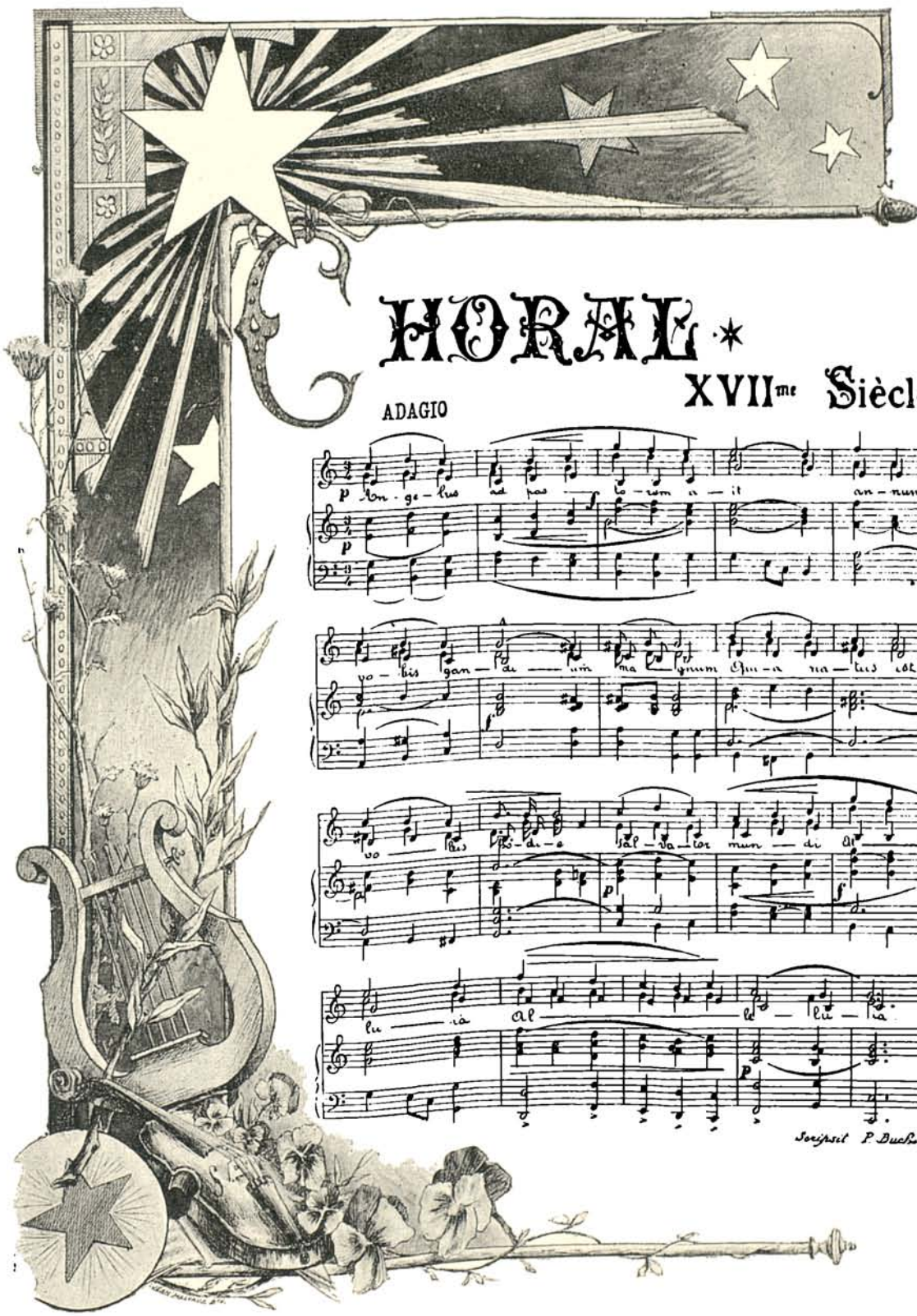
PIANOS

J. OOR

Vente — Echange — Location

83, RUE NEUVE, 83, BRUXELLES


Louis TITZ



HORAL ✶

XVIIme Siècle.

ADAGIO

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

D'UN GENRE LITTÉRAIRE

INSTITUÉ SUR L'ÉCHAFAUD

J'ai raconté, il y a quelques années, quel secours bienveillant et imprévu me vint de l'excellent M. Schoelcher, un jour que des ennemis politiques parlaient de moi en mauvais termes.

— Non, fit-il, je ne dirai pas de mal de lui. J'aime trop les nègres !

Cette parole étonna jusqu'à la stupeur ceux qui l'entendirent. Qu'on me permette de rappeler l'anecdote qui l'explique et l'éclaire.

En ce temps, je rencontrais souvent un jeune homme de couleur.

Garçon fort instruit, il avait passé des examens de droit, de médecine et de belles-lettres; il savait tout et, pour être exact, je dois ajouter qu'il ne comprenait rien.

Il honorait M. Schoelcher d'un culte ardent, et il se désolait de ne pas le connaître.

Ce fut au point qu'il me toucha.

— Mon frère, lui dis-je, il ne faut pas que vous tiriez la langue plus longtemps. Je vais vous introduire près de M. Schoelcher, bien que je n'aie pas l'honneur de le connaître. Voici ma carte; prenez mon nom et allez l'interviewer..... ..... Contemplez celui que vous aimez et, si vous en apprenez quelque chose d'intéressant, sur sa bibliothèque par exemple, nous le mettrons sur le journal.

Quand mon nègre revint, il était fort ému et me remercia abondamment, mais il ne rapportait aucun renseignement.

— N'avez-vous pas interrogé M. Schoelcher, lui dis-je?

— Oh non! J'étais trop impressionné, j'ai pleuré tout le temps.

J'en fus vexé et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mon ami, vous me faites faire là une sotte figure.

Eh bien, non, j'avais tort. Il paraît qu'il me représenta plutôt de la bonne manière. Car, peu après, survinrent des événements politiques et il arriva que je ne sais qui, je ne sais où, exprima avec chaleur une appréciation malveillante à mon endroit.

M. Schoelcher était là qui ne disait mot. On le pria de me blâmer aussi, mais on n'en put rien tirer.

— Non! dit-il, j'aime trop les nègres!

***

En vérité, la bienveillance de M. Schoelcher, pour être un avantage un peu lointain de l'interview, m'est cependant si précieuse que j'en ai conçu un goût tout particulier pour ce genre littéraire.

L'interview adoucit les mœurs. Elle nous met à même d'étudier la manière de notre adversaire, de pénétrer très avant dans sa pensée; nous apprenons à le connnaître et souvent à l'estimer. Cela « civilise la guerre ».

En outre, l'interview est le seul genre littéraire qu'aient véritablement rajeuni nos contemporains. A la mise en scène attachante du roman, elle joint le piquant de l'actualité. Elle permet de malicieuses fantaisies et de hautes pages de penseur. Telle entrevue avec un personnage de premier plan est une page d'histoire à classer dans notre bibliothèque. Ah! je m'explique fort bien que, successivement, beaucoup d'excellents artistes se soient sentis attirés par ce genre. Mais nul qui soit plus délicat. En deux cents lignes, échantillonner le tour d'esprit d'un individu qui se refuse ou qui essaie d'en faire accroire, cela demande un merveilleux ensemble de qualités. Car, ce qui vient encore compliquer les difficultés si graves d'un bon rendu des physionomies, ce sont les susceptibilités des modèles.

Les interviewés ne cessent pas de se plaindre. Bien peu vont aussi loin que Bismarck qui, devant un entretien qui lui déplaît, dénie avoir vu son visiteur; mais c'est chaque jour qu'il y a des réclamations sur l'exactitude des propos enregistrés.

Mais, je vous en prie, qu'est-ce que l'exactitude?

L'exactitude dans le reportage, eh! c'est la sténographie de la Chambre. Et vous savez quel résultat cela donne, cette reproduction exacte des paroles de nos députés. C'est illisible et pas français.

L'inexactitude, au contraire, c'est Michelet, c'est Lamartine, tous les grands historiens. Oui, ils ont rendu la passion, c'est-à-dire la vérité essentielle des grandes puissances de la Révolution, en froissant perpétuellement les notions minutieuses, d'apparence si précise, mais en réalité superficielles, que nous en ont transmises les témoins oculaires.

Voilà l'essentiel : saisir l'âme même de celui à qui l'on parle. En un mot, interviewer, c'est confesser. Et, pour ma part, j'en conclus qu'il ne faut pas se laisser interviewer.

*
* *

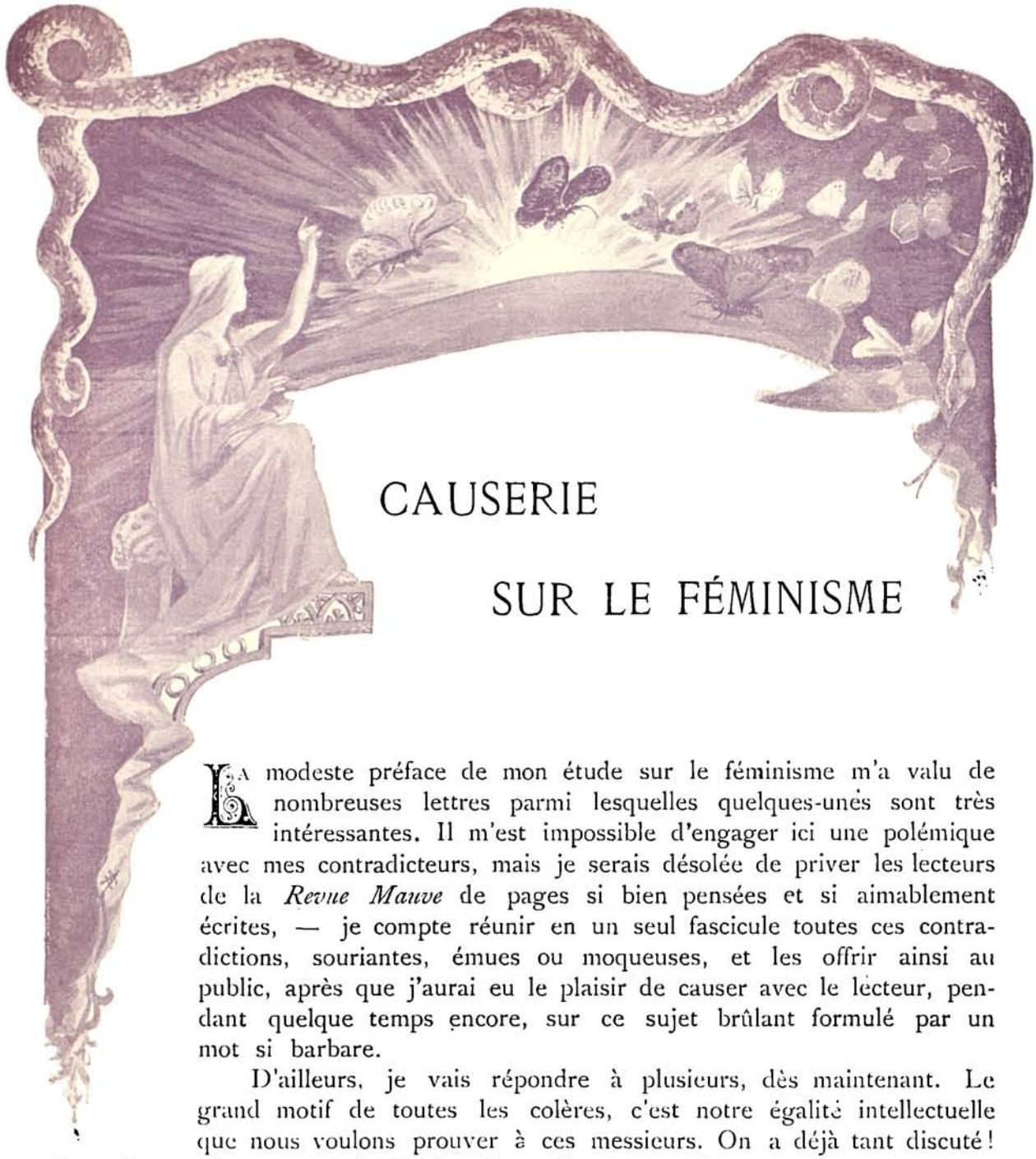
La véritable méthode de l'interview a été indiquée par un homme fort oublié aujourd'hui, M. l'abbé Edgevoorth.

C'est lui qui accompagna Louis XVI jusqu'à l'échafaud : là, il eut avec le Roi une conversation qu'il livra dans la suite à la publicité. On sent toute l'importance d'un pareil document; c'est à proprement parler l'interview *in articulo mortis* : un article très délicat, très rare, très lu, et, par conséquent, de ceux qu'on soigne. L'abbé prétendit avoir dit avec le geste approprié : « Fils de saint Louis, montez au Ciel ! »

L'authenticité du mot fut contestée. Que répondit l'abbé? Sans emportement, avec une parfaite bonne foi, il déclara : Je ne puis retrouver au juste les paroles que nous avons échangées, mais ce que je puis confesser, c'est que le sentiment qui nous animait l'un et l'autre est serré d'aussi près que possible par ce : « Montez au ciel! »

L'excellente réponse ! De ce jour l'esthétique de l'interview était établie dans ses traits essentiels.

MAURICE BARRÈS.



CAUSERIE

SUR LE FÉMINISME

La modeste préface de mon étude sur le féminisme m'a valu de nombreuses lettres parmi lesquelles quelques-unes sont très intéressantes. Il m'est impossible d'engager ici une polémique avec mes contradicteurs, mais je serais désolée de priver les lecteurs de la *Revue Mauve* de pages si bien pensées et si aimablement écrites, — je compte réunir en un seul fascicule toutes ces contradictions, souriantes, émues ou moqueuses, et les offrir ainsi au public, après que j'aurai eu le plaisir de causer avec le lecteur, pendant quelque temps encore, sur ce sujet brûlant formulé par un mot si barbare.

D'ailleurs, je vais répondre à plusieurs, dès maintenant. Le grand motif de toutes les colères, c'est notre égalité intellectuelle que nous voulons prouver à ces messieurs. On a déjà tant discuté! Que de paroles prononcées! Combien d'encre versée pour ou contre cette égalité! Et tout cela sans résultat, pour l'excellente raison qu'il n'y a pas de résultat possible. On ne se comprend pas. Les uns confondent égalité et hiérarchie, les autres ne voient en l'homme que matière et refusent d'admettre les dogmes de la foi concernant ses destinées supraterrestres.

L'amour-propre des uns... et des unes, vient à l'encontre du rêve immoral des autres. Un désir d'émancipation plein d'aspirations troublantes provoque la défiance des gens de bon sens et un malentendu profond sépare le monde en deux camps : les féministes et les anti-féministes, alors qu'il serait si facile de vivre dans la concorde.

Le féminisme devrait être tout simplement une œuvre sociale ayant pour objet l'étude de l'accord à établir entre les législations existantes et la situation nouvelle faite à la femme par l'état actuel de la société, afin de corriger les injustices dont elle souffre.

Et cette étude ne sera vraiment bienfaisante que lorsqu'on l'aura appuyée sur les dogmes et la morale catholiques, seuls capables d'éclairer la discussion.

Volontiers les féministes accusent l'Eglise de mépriser la femme; ils ne se donnent pas la peine d'étudier sa doctrine et son histoire et, d'ordinaire, parlent par ouï-dire.

L'égalité de l'âme et de l'intelligence n'exige cependant en aucune façon l'égalité sociale.

Sinon nous ne verrions pas tous les jours des commis plus intelligents que le patron, des lieutenants plus instruits dans l'art militaire que leur colonel, des moines plus savants que l'abbé.

C'est donc une erreur grossière, celle qui consiste à regarder la situation actuelle de la femme soumise à l'homme comme une preuve positive de son infériorité morale.

Une autre erreur est celle qui tient la femme libre de toute soumission à l'homme, parce qu'elle lui est égale intellectuellement.

La femme peut exiger que cette soumission ne lui soit pas imposée arbitrairement. Elle peut réclamer des garanties, vouloir que le mariage ne la livre pas sans défense à la volonté de l'homme injuste ou brutal. La femme veuve ou non mariée peut revendiquer le droit de participer aux avantages de tout citoyen libre.

Mais il faut reconnaître que le père est le chef naturel de la famille, que le déposséder de cette dignité pour la donner à la femme, c'est renverser l'ordre de la nature et du bon sens.

Il faut qu'il y ait un chef dans la famille, image de la société qui ne peut exister sans hiérarchie.

Sans hiérarchie c'est partout le désordre. La hiérarchie, même républicaine, se résume en un chef. Que ce chef soit roi, autocrate ou constitutionnel, ou président de république, il n'en est pas moins le chef.

Le père de famille doit être le chef constitutionnel de la famille. Il a la signature. On peut ne pas lui concéder plus, il faut au moins lui concéder cela.

Mais, parce qu'il est le chef, l'homme est-il pour cela le plus intelligent et a-t-il le droit de se croire tel?

Qu'il soit le plus fort, nul ne le lui conteste. C'est cette force qui lui a valu sa priorité; mais cet avantage est purement physique. Il ne doit pas s'en prévaloir pour mépriser la femme et la considérer comme inférieure moralement.

Sans doute, depuis la création, l'homme a été le protecteur de la femme. Sauf de très rares exceptions, toutes les nations ont basé leur système législatif sur le paternicat. L'homme a toujours dû entretenir la femme, c'est même un des arguments principaux des anti-féministes. Mais de ce qu'un homme pourvoit à l'existence de sa femme, s'ensuit-il qu'il soit plus intelligent? Son métier ou sa

fortune ne sont pas des brevets de valeur morale et combien de femmes doivent vivre de leur propre industrie !

Les incroyants se refusent à donner au féminisme une base religieuse. C'est pour cela qu'ils ont rendu cette question si dangereuse pour l'ordre social.

Ils nient que Dieu, ayant constitué la famille en lui donnant l'homme pour chef, nous devions accepter sa volonté comme tous les peuples l'ont fait jusqu'ici. Mais cette négation dissout la famille, abolit le mariage chrétien et ouvre la porte à tous ces systèmes dangereux qui, depuis un demi-siècle, viennent, sous prétexte de féminisme, saper l'ordre social et brouiller la logique avec la morale. Systèmes d'autant plus perfides qu'ils semblent avoir un but plus élevé : le bonheur de la moitié du genre humain.

Mais le bonheur purement humain peut-il exister ici-bas? C'est ce qu'ils n'ont garde de se demander. Ils rêvent des utopies. La plus belle législation, la plus grande liberté, la fortune octroyée à tous n'empêcheront ni la violence, ni le meurtre, ni la maladie, ni la mort.

Et chercher le bonheur complet sans comprendre que cette terre est le marche-pied du ciel, c'est bâtir sur un marécage.

Il faut bien prouver l'égalité intellectuelle des sexes, puisque le sexe le plus fort aime encore à s'accrocher désespérément à sa supériorité apparente. Cette question touche trop à son amour-propre pour qu'il l'abandonne sans lutter.

Combien il faudrait en citer, outre ces violents détracteurs de la femme que furent Proudhon, Schopenhauer ou Max Nordau?

Dernièrement, au congrès de Cassel, l'anthropologiste Waldeyer s'efforçait de prouver notre infériorité, Henry de Varigny soutenait la même thèse dans la *Grande Encyclopédie*, Strindberg, le littérateur norwégien, a fait une étude spéciale intitulée : l'*Infériorité de la femme;* Ibsen ne fait paraître dans son théâtre que des femmes à moitié folles.

Combien ne peuvent se résigner à nous reconnaître une valeur morale égale à celle qu'ils s'attribuent? Ils se figurent que cet aveu va jeter à bas le piédestal où, depuis tant de siècles, ils prennent d'orgueilleuses attitudes! Peut-être n'est-ce pas tout à fait leur faute. Trop de femmes ne se montrent à eux que comme des enfants ou des poupées et ils se laissent dominer par l'impression qu'elles leur donnent. Ils ne connaissent les femmes que par leur coquetterie, leur légèrete, leur perversité. Ceux-là, fils, époux, frères de ces frivoles créatures ou de ces dépravées, jugent tout le sexe par les exemplaires qu'ils ont autour d'eux.

Napoléon aurait-il donné à son code cette dureté méprisante pour notre sexe, si, au lieu de Joséphine, de Pauline, d'Elisa, il eût eu pour femme et pour sœurs une Marie-Thérèse, une Mme de Stael, ou simplement une Mme Campan?

Les impressions de l'enfance, les scènes de famille, les ennuis de ménage modifient plus qu'on ne croit les opinions masculines.

Il faut donc bien démontrer la valeur de notre thèse et je ne commencerai pas cette plaidoierie par donner la liste des femmes illustres comme preuve de notre égalité intellectuelle. Si longue qu'elle soit, cette liste n'énumère que des exceptions et nos adversaires pourraient nous répliquer que les exceptions

confirment la règle. Je noterai simplement ici que ces femmes démontrent tout au moins que le cerveau féminin n'est réfractaire à aucune science et à aucun art.

Ce nombre restreint de hautes personnalités féminines dans le cours des siècles prouve que la situation de la femme ne lui a permis ni d'aborder les fortes études, ni de les pousser aussi loin que les hommes ; mais chaque fois qu'une circonstance exceptionnelle a obligé la femme à exercer la plénitude de ses facultés psychiques, elle n'y a jamais failli.

Ceux qui disent que les seuls droits de la femme consistent dans sa beauté se rapprochent des idées barbares et grossières des peuples non civilisés. Si l'amour seul fait régner un instant la femme sur le cœur de l'homme, ce règne n'est donc que purement sensuel et éphémère. Ainsi, la vieille, la laide, celle qui n'est pas aimée, toutes ces femmes sont des nullités? Voit-on l'injustice de cette proposition?

Combien est plus haute la pensée chrétienne.

La femme est égale à l'homme par l'âme. Dieu a créé les âmes identiques. L'homme et la femme possèdent les mêmes facultés psychiques; ils peuvent aimer, discerner, comprendre également.

Nous n'admettons pas que l'homme soit un animal perfectionné et que la femme soit, selon le mot d'Eugène Pelletan, « la femelle d'un animal de plus » (1).

L'Eglise tolère la plus large interprétation des livres saints, mais elle ne peut tolérer leur négation. Quelle que soit la manière de comprendre le récit de Moïse, il faut toujours en revenir à ce point : Dieu donna à un premier couple une âme intelligente.

Toutes les recherches préhistoriques, toutes les opinions et les hypothèses ont dû s'arrêter ici : au point où le plus perfectionné des animaux reçut l'étincelle surnaturelle qui le fit homme.

Et vainement a-t-on essayé de battre en brèche le récit de la Genèse. La négation en bloc n'est pas un raisonnement.

Il faut relire ce premier chapitre de la Genèse où la jeunesse de l'humanité éclate dans toute sa fraîche splendeur.

Idylle sublime et merveilleuse que l'homme allait tristement dénouer dans le sombre drame du péché.

— « Faisons l'homme, dit le Créateur, à notre image et à notre ressemblance et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. »

« Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu et il le créa mâle et femelle. »

« Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre » (2).

Moïse établit ici nettement la création d'une créature intelligente, bien différente du successeur immédiat de l'anthropobipède des matérialistes, de l'homme velu, hideux, à peine doué de discernement des partisans du transformisme.

---

(1) EUGÈNE PELLETAN : *La Mère*.
(2) *Genèse*, chap. I, §§ III, v. 26, 27, 28. Trad. de Ménochius.

L'historien sacré insiste sur la différence de création. Dieu dit : Que la lumière soit... Dieu dit : Que la terre produise l'herbe verte... Mais quand il faut créer l'homme, Dieu se recueille :

— « Faisons l'homme à notre image, dit-il, et donnons-lui la puissance, la royauté sur toute la création. »

Et quand Adam et Eve, émus et reconnaissants, paraissent devant lui, Dieu appuie de nouveau sur cette puissance qu'il leur donne. Il reprend :

— « Croissez et multipliez-vous et dominez le monde entier et les animaux qui l'habitent. »

La même bénédiction est donnée ici à Adam et à Eve. Mais Moïse ne se contente pas de ce premier récit. Il revient en arrière et reprend avec plus de détails le récit de la formation du corps d'Adam. Il redit comment, après l'avoir doué d'une âme, Dieu le plaça dans le Paradis terrestre et lui donna une compagne.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne semblable à lui » (1).

Moïse ne dit ni une servante, ni une inférieure. Il dit une aide, c'est-à-dire une égale.

Et Adam le reconnaît ainsi : « Voilà, s'écrie-t-il, l'os de mes os et la chair de ma chair! « C'est bien la surprise joyeuse de l'homme isolé qui, tout à coup, voit venir à lui sa propre image, la compagne aimante et aimée.

A ces deux beaux êtres qui viennent de sortir de ses mains, Dieu a donné un souffle de lui, il les a rendus dignes de comprendre son ineffable bonté, sa beauté, sa grandeur.

Il leur a donné les notions de la morale, les règles primitives du culte dû à Sa Majesté divine et cette première révélation est faite à Adam comme à Eve.

« Après dix ans de nouvelles études, dit Renan dans son livre de l'*Origine du langage*, je persiste à envisager l'origine du langage comme formé d'un seul coup. » Et l'abbé Darras, qui cite ce passage dans son histoire de l'Eglise, ajoute : « Nous disons avec la Genèse qu'Adam fut créé âme vivante et raisonnable et par conséquent ayant reçu le verbe qui en est l'expression extérieure et comme l'écho retentissant.

L'aide, la compagne bénie, Eve, reçoit donc avec Adam et comme lui, le don de la parole, expresssion de l'intelligence. Elle régira avec son époux ce domaine superbe du Paradis terrestre ; comme lui, elle commandera aux animaux et à la nature, parce que, comme lui, elle est innocente.

La parfaite innocence du premier couple n'avait besoin ni de protéger ni d'être protégée. La faiblesse est une imperfection et nos premiers parents furent créés parfaits. Leur perfection les rendait maîtres de la nature. Les animaux leur obéissaient.

La malédiction de Dieu qui condamne Eve à la soumission après la chute prouve qu'auparavant l'égalité existait, complète, entre les deux premiers hommes, et cette soumission elle-même n'est qu'une disposition hiérarchique qui n'entame en rien l'être d'Eve.

(1) *Genèse*, chap. II, § II, v. 18.

C'est la soumission du faible au fort, parce que la force va devenir indispensable pour la défense de la femme et des enfants, et Dieu voulait en faire, pour Eve et ses filles, une expiation méritoire.

L'infériorité musculaire de la femme la fera s'attacher à son protecteur, et comme le protecteur aime naturellement ceux qu'il protège, cette affection mutuelle sera le premier lien de la famille. Bénie de Dieu, elle formera la base de la société.

A peine Dieu a-t-il puni qu'il se hâte d'adoucir son châtiment. A Eve brisée, anéantie de remords et de terreur, à la jeune mère pâmée par la souffrance, il montre une fille glorieuse et pure, une Vierge rédemptrice et radieuse. Seule, dans toute la lignée d'Adam, exempte de tout péché, elle donnera au monde le Sauveur et écrasera la tête du maudit par qui le péché est entré dans le monde.

Par Marie la punition séculaire du péché était enfin levée. La femme, honorée par le christianisme, redevenait l'égale de l'homme.

L'Evangile est une réhabilitation admirable de la femme. La loi de Jésus est établie pour l'un comme pour l'autre sexe. Nulle différence dans les prescriptions, dans les rites, dans la doctrine. Cependant, s'il y avait la moindre inégalité d'intelligence, Dieu serait-il souverainement juste d'astreindre à la même loi deux êtres différents ?

Et ici les hommes se condamnent eux-mêmes, puisque les codes et les lois créés par eux exigent de la femme une morale bien plus sévère. Si donc ils ne se jugent pas capables de la même force morale pour réfréner leurs passions, ont-ils bien le droit de se croire supérieurs à nous ?

Les ennemis de l'Eglise catholique, bien nombreux, hélas! parmi les féministes, voudraient prouver qu'elle méprise la femme.

On travestit à plaisir la doctrine catholique. On cite à tort et à travers des parties de texte des épîtres des apôtres, des écrits des Pères de l'Eglise, sans même, la plupart du temps, remonter aux sources.

Une de nos féministes actuellement le plus en vue, Mlle Jeanne Chauvin, affirme que la doctrine de Jésus-Christ était tout en faveur des femmes, et que c'est une réaction de l'esprit judaïque qui a changé les choses. Je reviendrai plus tard sur ces erreurs; mais on peut juger de la valeur de ses citations par la vieille et banale accusation qu'elle réédite à propos du concile de Macon, sur l'affirmation de M. Franck. Celui-ci, avec quelques vieux voltairiens, affirme que le concile de Macon a décidé que la femme n'avait pas d'âme.

L'inventeur de ce mensonge a compté que peu de personnes seraient assez courageuses pour aller relire les actes d'un concile oublié, ou assez avisées pour en retrouver le récit dans Grégoire de Tours.

Or, il n'y a eu, dans le concile de Macon, qu'une discussion de grammaire, à propos de l'homme et de la femme, discussion soulevée par un membre du concile.

Un évêque a contesté que la femme pût être appelée en terme générique : *homme*. On lui répondit que l'Ancien Testament enseigne que Dieu, ayant créé l'homme, le fit mâle et femelle et les appela du nom d'Adam, c'est-à-dire : *homme de terre*. De plus, Notre-Seigneur Jésus-Christ est appelé fils de l'homme, parce qu'il est fils d'une Vierge. On fit en outre remarquer au contradicteur qu'il confondait

« homo » avec « vir » — homme avec mari. — Cette explication satisfit l'évêque qui n'avait soulevé ici qu'une simple question de terminologie.

Quant aux Pères de l'Eglise, également attaqués par Bebel, par Mlle Chauvin, par Lacourt et bien d'autres, remarquons que les Tertullien, les saint Paul et tous ceux qui combattirent le paganisme devaient s'attaquer surtout à l'inconduite, aux mœurs dépravées des payens, et le moyen de rendre à la femme sa pureté était de la cacher aux yeux impurs. Si, dans la discussion, ils se montrèrent sévères et intransigeants, ils y étaient souvent obligés. Mais ces mêmes hommes qu'on accuse de mépriser la femme ne s'agenouillaient-ils pas humblement pour prier Marie? Ne traitaient-ils pas avec respect les saintes femmes qui les aidaient? Que dit saint Paul à ses correspondantes quand il les bénit et les encourage dans leur apostolat? Que dit saint Augustin de Monique? Que dit saint Jérome de Paule et d'Eustochium? Et combien d'autres je pourrais encore citer!

Mais il ne faut pas s'en tenir aux preuves purement morales, il en est d'autres plus matérielles, plus scientifiques, qui ont suscité non moins de discussions.

La première objection que les hommes se hâtent de jeter en avant, c'est la force physique. L'un de nos ennemis les plus acharnés, Proudhon, prétendait que le force physique n'est pas moins nécessaire au travail de la pensée qu'à celui des muscles. Malheureusement, le fougueux socialiste n'avait pas cherché des preuves à l'appui de sa théorie.

Il eût fallu qu'il s'assurât que tous les hommes célèbres par leur intelligence étaient autant de nouveaux Hercules, et c'est le contraire qui arrive ordinairement.

Napoléon était bien plus petit que les grenadiers de sa garde. Faut-il en conclure que les grenadiers avaient plus de génie que Napoléon? Pope, Lalande et une foule d'hommes illustres étaient petits. Et le fiévreux Pascal! Combien de grands esprits brillèrent en des corps débiles, faibles, difformes!

Lourbet, qui a fait une étude si remarquable et si complète de la psychologie féminine, pour en tirer, malheureusement, de si fausses conclusions, Lourbet dit avec raison que, pour constater comment la pensée fatigue la cellule nerveuse, il faudrait connaître le capital vital qui, en restaurant rapidement cette même cellule, lui permet de supporter indéfiniment l'activité de l'esprit. C'est donc à la recherche de ce capital qu'il a consacré tous ses efforts. Max Nordau, dans un autre but, s'est efforcé de trouver la même chose.

Pour les féministes, la cachette où gît ce merveilleux générateur est importante à découvrir, car sa capacité démontrera si la machine masculine est mieux organisée que la nôtre.

Mais personne ne trouvera ce générateur, parce que, aveuglés par le matérialisme, nos savants ne veulent pas reconnaître que ce capital vital qui restaure les cellules du cerveau, c'est l'âme et son énergie transcendante, c'est la vie qui est âme, l'âme immortelle.

Attachés au rocher de Sisyphe du matérialisme, ils roulent sans cesse dans le cercle étroit de leur rayon visuel. Lourbet, Saury, Armand Gautier, Charles Richet, Lombroso, Nordau, etc., ont voulu, le microscope à l'œil, découvrir ce mystérieux travail de la pensée. Mais ni eux, ni personne ne decouvrira ce point

de contact de l'âme avec le corps. C'est le secret de Dieu, et nous-mêmes, chrétiens, nous ne trouvons la solution du mystère que dans notre foi.

La science matérialiste croit aussi trouver le secret de la vie intellectuelle dans les circonvolutions du cerveau, dans les ramilles cerébrales ou dans les lobes de la tête. Est-ce le phosphore qui se dégage? Sont-ce des influences mécaniques, thermiques, chimiques?

— « Très problablement, dit Charles Richet, sinon, avec toute certitude, le travail psychique répond à une certaine action chimique et thermique » (1).

Et Lourbet dit avec une hésitation douloureuse :

« Les produits de désassimilation sont-ils proportionnels à la valeur de la pensée? Pascal qui, tout enfant, c'est-à-dire n'ayant pas le système nerveux complètement développé, inventa les mathématiques en quelques semaines, dépensa-t-il autant de substance nerveuse qu'un jeune homme qui pâlit des années sur des théorèmes élémentaires sans parvenir à les comprendre? » (2).

Le travail cérébral ne serait-il pas, de même, absolument indifférent à la qualité des opérations mentales?

— « Oui, sans doute, répond le chrétien, la même substance nerveuse peut avoir été dépensée dans le *Discours sur l'histoire universelle* comme dans la prose d'un clerc de notaire, mais l'étincelle sortie de la substance grise sous la forme du chef-d'œuvre de Bossuet, c'est le génie de l'âme, c'est-à-dire la partie de notre être qui échappe à toute analyse humaine, parce qu'elle est immatérielle et que Dieu a doué différemment chacun de nous.

Cette étincelle est si indépendante de notre corps qu'elle peut jaillir du plus misérable être humain.

Nous avons vu combien certains grands hommes ont été contrefaits, malingres, infirmes.

Pasteur, à la suite d'une attaque d'hémiplégie, resta affecté d'une paralysie partielle, et cependant, dit Berthelot, c'est depuis cette époque, peut-être, que son génie inventif a brillé du plus vif éclat.

Il n'y a donc aucune corrélation entre la vigueur du corps et celle de l'intelligence, et ce n'est pas l'infériorité musculaire de la femme qui pourrait influer sur son esprit.

Trouverait-on mieux cette infériorité dans la construction du cerveau? Pas davantage.

Cependant, disent les anti-féministes par la bouche d'Henry de Varigny, le cerveau de la femme est moins plissé; les circonvolutions moins belles, moins amples; elles se détachent moins en relief. C'est là, conclut-il, un caractère d'infériorité très positif (3).

— « Vraiment? lui répond Lourbet, et que faites-vous du plus intelligent des animaux, le castor, qui a le cerveau à peu près lisse, tandis que le mouton, les gros cétacés ont des circonvolutions cérébrales d'une extrême complexité? »

Encore moins peut-on juger de l'intelligence par le poids du cerveau ou

(1) CHARLES RICHET. *Le travail psychique et la force chimique.* Revue scientifique, 1896.
(2) LOURBET. *La Femme devant la science contemporaine*, p. 20.
(3) HENRY DE VARIGNY. *Grande Encyclopédie.* Article : femme.

par sa grandeur. Voltaire avait un des plus petits cerveaux observés. Les crânes des habitants des cavernes préhistoriques étaient beaucoup plus grands que ceux de la généralité des Parisiens instruits. Le plus lourd cerveau qu'on ait connu appartenait à un homme ne sachant ni lire ni écrire. Le poids et la grandeur du cerveau ne peuvent donc servir à apprécier la valeur intellectuelle de l'être humain.

— « Il n'y a pas de rapport absolu entre le développement de l'intelligence et le volume et le poids de l'encéphale », dit Broca.

Pas davantage la plus vive sensibilité de la femme n'est un signe d'infériorité, ainsi que l'affirme Varigny. Cette sensibilité lui est d'ailleurs disputée par d'autres savants qui prétendent que les hommes ont l'odorat, le goût, la vue supérieurs à ceux des femmes.

Enfin arrive le grand argument que nos adversaires affirment être le plus concluant.

— « La femme, disent-ils, par les fonctions spéciales que la nature lui a imposées, est forcément moins intelligente, parce que le développement de la vie psychique est en raison inverse de la vie sexuelle. »

— « Que signifie, répond encore Lourbet : développement de la vie sexuelle? La puissance sexuelle de la mère croît-elle avec le nombre des rejetons? Non, sans doute. Elle ne s'affirme que dans le nombre de rejetons capables de se reproduire successivement d'une manière illimitée, ce qui est le propre des races supérieures, de la race humaine surtout. La race humaine a survécu à beaucoup d'autres espèces animales infiniment plus prolifères, donc elle possède une puissance sexuelle supérieure. Dira-t-on que l'homme est moins intelligent que les infusoires? »

Cependant si la loi signalée par Lombroso était vraie; l'homme serait inférieur comme intelligence à beaucoup d'animaux.

— « L'aptitude à se reproduire disparaît de bonne heure chez la femme, bien plus tôt que chez l'homme ». Ainsi donc, de par l'aveu même de Lombroso, la femme serait plus intelligente.

D'ailleurs, chaque partie de l'homme peut se développer, se perfectionner ou s'annihiler, indépendamment des autres parties, selon qu'on l'exerce ou le néglige, de même la mémoire, le sens critique, l'imagination se développent indépendamment des autres facultés psychiques.

— « Plus l'être devient complexe, plus chacune de ses fonctions tend à se spécifier, à ne garder avec ses parentes que les liens de solidarité strictement necessaires à l'harmonie de l'ensemble » (1).

Ainsi en est-il des fonctions du corps vis-à-vis de l'âme.

Elles n'influent sur celle-ci que dans la mesure de l'influence que nous leur avons laissé prendre. L'homme bestialement attaché à ses sens, à la volupté, est certainement inférieur en intelligence à celui qui s'est rendu maître de ses instincts et les domine.

Peut-on refuser à la généralité des femmes une vie plus pure que n'est celle

(1) LOURBET. — *La Femme devant la science contemporaine*, pages 134 et suivantes.

des hommes? Même dans les familles sans principes religieux, l'éducation qu'on donne aux jeunes filles tend surtout à les préserver de toute influence sensuelle.

Et même après le mariage, la statistique est là pour prouver que le dévergondage des mœurs est plus fréquent chez les maris que chez les femmes. Voici donc encore Lombroso réduit au silence, car, si son affirmation est vraie, la femme est plus intelligente, étant plus pure.

Outre que la science n'a pas encore permis de comparer le capital vital de l'homme à celui de la femme, le travail cérébral, pendant l'activité de la pensée, échappe à toute évaluation précise, et comme il n'est pas démontré que la femme dépense plus d'énergie sensuelle que l'homme, il est déraisonnable et illogique de croire le sexe féminin obligé de rester intellectuellement inférieur à cause de l'alimentation de la race.

— « Ici encore, conclut Lourbet, cette opinion est le fruit d'un sentiment masculin que la raison affranchie et la haute et libre critique philosophique répudient également.

« En réalité, tous les arguments contre la femme se réduisent à cet étrange syllogisme :

« L'homme *libre*, en quelques millésimes produit S : la femme *esclave*, durant le même temps, n'a pas produit S. Donc la femme ne produira jamais S.

« Voilà la mirifique manière de raisonner de tous ceux qui proclament la fatale minorité intellectuelle de la femme.

« Mais la femme peut devenir libre, elle le sera bientôt. Donc le produit peut et doit changer » (1).

En d'autres termes, on use envers nous de la logique qu'aurait une mère donnant à son fils un traité de logique et à sa fille un abécédaire, et s'étonnant que sa fille ne sache pas la logique, comme son frère, quelque temps après.

Telle est cependant l'exigence des anti-féministes. Donne-t-on aux femmes la même éducation qu'aux hommes?

La jeune fille ordinairement est élevée dans l'idée qu'une femme n'a pas besoin d'être savante.

On l'instruit d'une façon superficielle, brillante parfois, mais toute d'apparence et sans fonds.

Elle n'a guère que deux ou trois ans d'études sérieuses, et encore sont-elles entrecoupées par les arts soi-disant d'agrément qu'on ne lui apprend guère moins superficiellement. Tout cela finit à dix-huit ans, à l'âge où elle commencerait seulement à réfléchir, à recueillir le fruit de ses études. Et la jeune fille, pauvre tête mal équilibrée, est lancée dans le monde où elle n'a plus qu'un but : s'amuser et trouver un mari.

Si à vingt ans elle a trouvé ce mari, après deux ans de papillonnages, de flirts divers, d'un affolement de plaisirs, est-elle vraiment préparée à la vie de dévouement d'abnégation, de raison qu'il faudrait qu'elle acceptât pour faire une bonne épouse et une bonne mère? Et si elle défaille, si elle se montre incapable

(1) LOURBET. — *La Femme devant la science contemporaine.*

d'élever ses enfants, est-ce bien sa faute et celle de son intelligence? Ses parents n'ont-ils pas leur grosse part de responsabilité ?

Les jeunes gens, au contraire, sont soumis au travail intellectuel le plus propre à développer toutes leurs facultés. Dès l'enfance on leur montre la nécessité du travail et, à l'âge ou leurs sœurs sont jetées dans le tourbillon du monde, eux commencent leurs plus rudes années de travail. C'est seulement à vingt-deux ou vingt-trois ans qu'ils ont fini leurs études.

Eh bien, peut-on comparer des développements intellectuels si différents? Peut-on conclure d'éducations si dissemblables à la minorité psychique des femmes? Est-ce justice de baser son jugement sur de pareilles inégalités ?

Quand on aura fait l'expérience d'une éducation identique pour les deux sexes, et cela sur un grand nombre d'individus, on pourra parler avec connaissance de cause.

Je ne dis pas que cette éducation identique soit toujours utile à la femme, mais il faut reconnaître que, dans la situation actuelle de la société, il est nécessaire que la femme soit autre chose qu'une poupée qui s'amuse et qui amuse. Il faut qu'elle ferme la bouche aux anti-féministes, non en se virilisant, mais en se perfectionnant elle-même jusqu'au point où toutes ses facultés prendront leur plein essor. Cela ne l'empêchera pas, croyez-moi, de savoir tenir son ménage et de faire le bonheur de son mari.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

LE 21 JANVIER

(*Récit d'un témoin.*)

Les anniversaires historiques ravivent l'intérêt ému qui s'attache aux grandes choses du passé.

Le 21 janvier est une date troublante, commémorative d'un drame douloureux.

En ce jour, les royalistes français avaient coutume, jusqu'à ces dernières années, d'aller prier en la petite chapelle expiatoire, d'une si médiocre architecture, mais si pleine de dramatiques évocations.

Dans quelque sentiment qu'on parcoure l'histoire, il est impossible de ne pas s'arrêter, respectueux et ému, devant l'échafaud où mourut Louis XVI.

Quand sa tête tomba, ce fut un moment tragique dans l'histoire de l'humanité. Ce fut comme un déchirement cosmique qui, fendant le sol d'une crevasse insondable, séparait à jamais le passé de l'avenir...

Le document inédit que nous publions aujourd'hui est traduit de l'italien. C'est le récit de la mort de Louis XVI par Francesco Massucone, chargé d'affaires, à Paris, de la république de Gênes. L'auteur rend compte à son gouvernement de la journée tragique. Nous sentons, en écoutant son témoignage, de quelle horreur durent frémir ceux qui furent les spectateurs de ce drame, même quand ils n'étaient que de calmes et froids diplomates.

Nous devons à l'obligeance de notre érudit collaborateur, le vicomte de Grouchy, la communication de cette lettre inédite, trouvée dans les archives de la ville de Gênes.

SÉRÉNISSIMES SEIGNEURS,

Toute la semaine passée fut employée par l'Assemblée à la discussion et à la définition du procès de feu l'infortuné monarque. Mercredi, on rendit deux décrets, en vertu desquels on le déclara convaincu d'attentat et de conspiration contre la liberté et la sécurité de l'Etat et fixa comme base que, quel que fût le prononcé sur le sort de l'accusé, il ne serait pas soumis à la

sanction populaire. Dans la séance suivante, qui dura trente-six heures consécutives, lorsque fut achevé le scrutin, fait par appel nominal, il résulta que le nombre des membres qui avaient voté pour l'emprisonnement ou l'exil était de trois cent cinquante-six, et il y en eut trois cent soixante et un qui avaient opiné pour la mort, en sorte que seulement cinq votes avaient amené la grande décision. Chacun des deux partis prétendait qu'il s'était commis des erreurs de parti et d'opinion, d'où vint un nouveau scrutin qui dura jusqu'à onze heures du soir, le vendredi, et dans lequel une majorité de vingt voix appuya la peine de mort. Le roi, sur le conseil de ses défenseurs, a interjeté appel au peuple de cette sentence ; mais l'assemblée le rejeta et le déclara nul.

Sur ces entrefaites, le chevalier Ocaris, chargé d'affaires d'Espagne, remit, par le canal du ministre des affaires étrangères, à la Convention nationale une lettre d'office, une lettre de protestation, dont j'ai l'honneur d'envoyer à Vos Seigneuries Sérénissimes une copie marquée A ; mais l'assemblée ne voulut pas consentir à la lecture de cette lettre et passa à l'ordre du jour. Restait encore à examiner le point politique, que différents membres, les plus distingués par leur talent, se proposaient d'appuyer, c'est-à-dire s'il convenait de différer l'exécution de la peine de mort jusqu'après la fin de la guerre, pour ne pas se priver d'un otage qui aurait pu rendre plus facile un arrangement avec les puissances coalisées. Mais vaines demeurèrent les remontrances et les raisons en faveur de cette proposition.

L'assemblée décréta, à environ deux heures après minuit, le samedi avant le dimanche, qu'il n'y aurait pas de sursis et chargea le ministre de la justice de notifier la sentence au condamné et de la faire exécuter dans les vingt-quatre heures. Le roi, outre la demande d'un confesseur qu'il désigna, recommanda sa propre famille et quelques-uns de ses serviteurs à la générosité de la nation. Puis il demanda avec instance qu'on lui accordât un sursis de trois jours pour se mieux préparer, disait-il, à paraître devant Dieu ; mais cette grâce lui était refusée par le décret préexistant, et il fut conduit hier matin de la prison du Temple dans une simple voiture à la place Louis XV, maintenant appelée de la Révolution, escorté d'un nombreux détachement de cavalerie. Arrivé là, il monta avec beaucoup de fermeté, de résignation et de présence d'esprit sur l'échafaud, disant au public qu'il pardonnait à tous ses ennemis et qu'il versait volontiers son sang si cela pouvait servir au bonheur de la France. Il allait continuer son discours, lorsque le signor Santerre commandant de la garde nationale, fit signe à l'exécuteur de faire son devoir.

Le couteau fatal tomba et trancha la parole et la vie à l'infortuné monarque. Son cadavre fut transporté sans aucun accompagnement ni pompe funèbre à l'église de la Madeleine. Il était dix heures et demie exactement lorsqu'il fut exécuté.

La tranquillité publique ne fut pas alors troublée dans Paris, malgré la terreur et l'inquiétude des personnes peureuses et cependant tous les citoyens étaient sous les armes, on avait placé des canons sur les principales places et de nombreuses patrouilles battaient l'estrade. Mais pendant que le parti qui a de l'énergie et est capable d'agir était un peu plus, un peu moins content de ce tragique événement, les autres, timides et confus, se bornaient à faire des vœux pour un prompt changement de choses.

Il n'est pas possible d'exprimer combien furent tumultueuses et agitées les sessions de la Convention durant cette discussion. Quelques députés furent menacés et même battus par les spectateurs des tribunes, pour avoir manifesté une opinion contraire à la peine de mort. Les citoyens Kersaint et Manech ont, par ce motif, donné leur démission. On a trouvé remarquable la facilité avec laquelle le signor Egalité a voté la mort de son proche parent. Les trois partis Robespierre, Orléans, Brissot et Rolandistes deviennent de jour en jour plus animés l'un contre l'autre et certainement cet antagonisme amènera bientôt de nouvelles catastrophes; chaque jour, il arrive ici des fédérés des départements et chacun des partis cherche à se les attacher . . . .

Paris, 22 janvier 93.

FRANCESCO MASSUCONE.

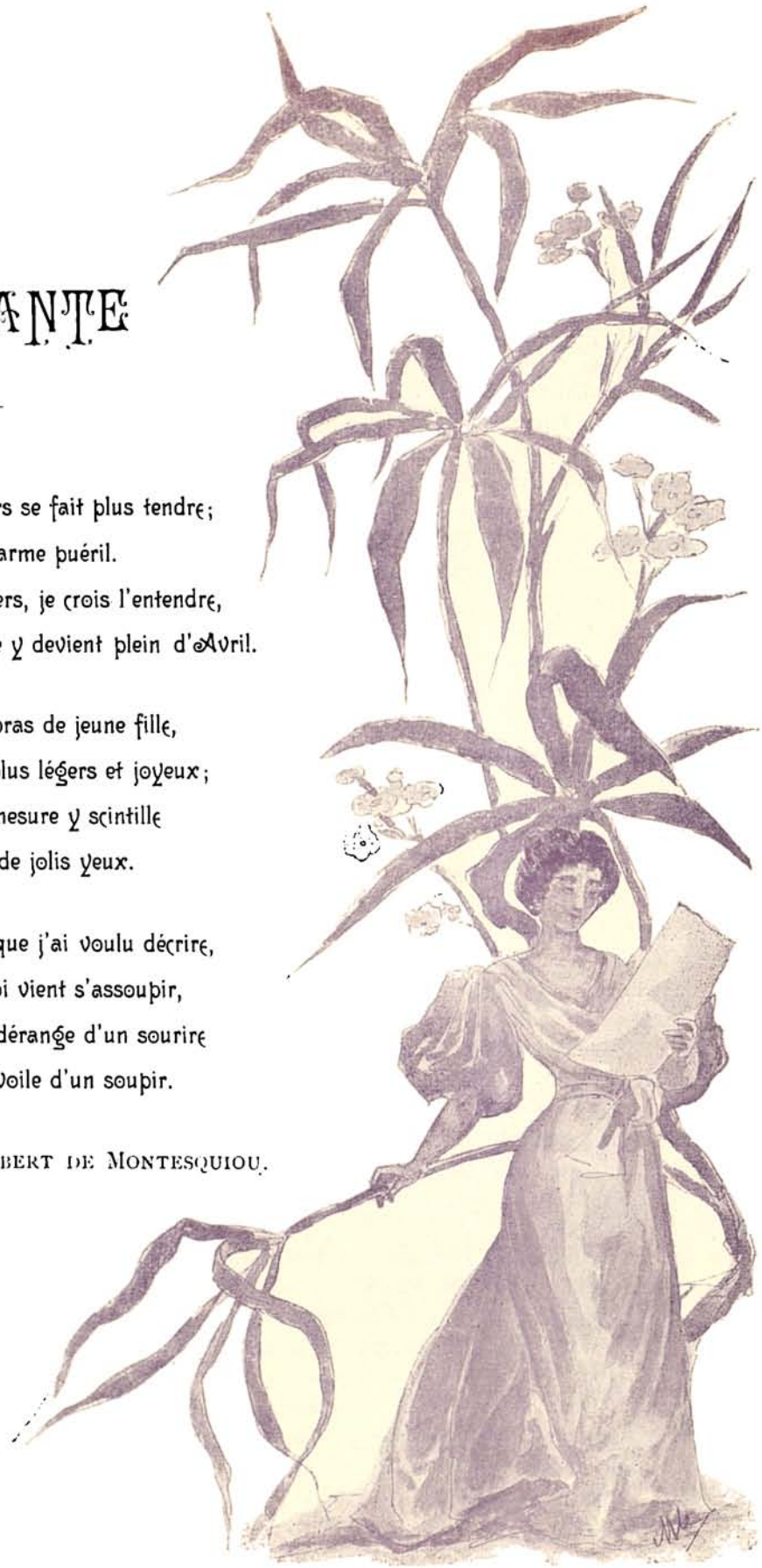
RÉCITANTE

Dans une tendre voix le vers se fait plus tendre;
L'adolescence y verse un charme puéril.
Pour la première fois, ce vers, je crois l'entendre,
Ce qui me semblait sombre y devient plein d'Avril.

La rime s'ouvre, avec des bras de jeune fille,
Et le rythme a des bonds plus légers et joyeux;
Comme un cheveu doré la mesure y scintille
Et la strophe regarde avec de jolis yeux.

Et si, des pleurs lointains que j'ai voulu décrire,
Dans cet accent léger l'effroi vient s'assoupir,
C'est que la Muse-Enfant dérange d'un sourire
L'Elégie où mon deuil se voile d'un soupir.

ROBERT DE MONTESQUIOU.



LE PÈRE VAN TRICHT

« Je tiens de mon Maître et Père, Ignace de Loyola, un mot : « Il faut que nous agissions comme si le succès dépendait de nous seuls, et après, attendre tout de Dieu, de qui seul il dépend. »

« Aimons, comme si le seul amour de nos cœurs devait sauver le monde... et après, attendons tout de l'amour de Dieu, qui seul peut le sauver. »

« Nous aurons fait notre devoir, et, si tout autour de nous doit se perdre, l'honneur d'avoir bien fait au moins nous restera » (1).

Ce devoir, le Père van Tricht l'avait accompli ; ce succès lui avait été donné par Dieu, récompense d'un labeur que personne ne soupçonna jamais.

Partout où retentissait sa parole, il trouvait :

La sympathie pour sa personne.

L'admiration pour son talent.

L'argent pour ses œuvres.

Et la mort l'a ravi au milieu de sa carrière, laissant les cœurs dans cet état de douleur et d'étonnement, comme si soudain le vide s'était fait.

Et chacun de s'écrier : Il ne sera pas remplacé.

C'est le mystère de Dieu de frapper de ces coups surprenants qui confondent nos calculs et nous obligent à reconnaître que ses décrets sont incompréhensibles. Telle existence nous semblait nécessaire, elle est coupée comme le plus vil brin d'herbe sous la faulx du moissonneur et, tandis que nous applaudissions à sa parole, Dieu déjà préparait pour lui la couronne de l'immortalité.

Il ne nous appartient pas de faire l'éloge du P. van Tricht, ni de retracer sa vie. Des voix plus autorisées ont dit ses vertus et son talent. Une intéressante biographie de lui a été publiée par M. Charles Godenne, dans la *Revue Générale* du mois d'août 1897.

Mais nous voulons donner un témoignage de reconnaissance à l'éminent con-

(1) Le R. P. VAN TRICHT. — *De la condition des Ouvriers*, p. 61.

férencier, au début de cet hiver où parmi toutes les réunions mondaines, musicales artistiques, littéraires qui s'annoncent, le regret de ses causeries mettra une tristesse.

C'est un régal de l'esprit qui nous est ôté et c'est, pour les malheureux, un précieux secours disparu.

C'était, il faut le dire, tout d'abord, un causeur charmant que le P. van Tricht; rien d'austère, rien de raide dans cette belle figure aimable et souriante; on allait à ses conférences comme on allait à lui, avec confiance.

Qui ne l'a entendu? Qui, l'ayant approché, n'en est devenu meilleur? Qui, s'étant adressé à lui, n'en a reçu le bienfait du conseil, le réconfort de la consolation, la promesse d'un soutien, et, par-dessus tout, que ne lui doivent pas les œuvres de charité? Les œuvres! les pauvres! Oh! oui, voilà ceux qui perdront le plus, car, pendant plus de vingt ans, le Père Van Tricht procura aux différentes associations charitables de la Belgique une moyenne de 80,000 francs par an.

Les sermons sont délaissés de nos jours, le monde ne se groupe plus autour de la chaire de vérité; il se rendait encore à l'appel du conférencier.

Sans ennui, par une sorte de prestige de sa parole élégante et profonde, il excellait à tracer la voie aux âmes, à relever les caractères, à attendrir les cœurs et à ouvrir les bourses.

Or, c'est la pierre de touche de notre situation morale. Nous ne sommes pas si mauvais que d'aucuns semblent le croire, mais nous sommes légers.

Mettez le doigt de l'auditoire sur la plaie; s'il dit au fond de lui-même : c'est vrai, — il est vaincu.

Montrez-lui la pauvreté, la misère, la souffrance; s'il pleure et compatit, il est bon encore, il donnera, et largement.

Mais s'il reste insensible, s'il calcule en égoïste, n'attendez rien de lui — son cœur est de pierre, il se ferme et sa main ne s'ouvrira pas davantage.

Les sujets traités par le savant jésuite variaient à l'infini. Son imagination féconde ne tarissait pas, sa parole colorée, fine, son ton un peu moqueur parfois savait cingler les travers de notre temps, mais sans blesser personne, car il aimait son siècle, si mauvaise réputation qu'on lui fasse.

« Pour me faire mieux comprendre, je vous propose de lire d'abord un sermon de Bourdaloue, puis, aussitôt après, un conte de Daudet ou une description de Feuillet, ou une chatterie de Pierre Loti. Vous sentirez de suite ce que veulent notre époque et notre temps.

« Qu'il y ait là une perversion de goût, un amoindrissement intellectuel, une chute de la raison haute à la sensation basse... je ne dis pas non. A mon avis, l'idéal serait de donner à la forte pensée de Bourdaloue, très nourrissante pour l'esprit, la forme colorée des modernes très attachante pour le sens. On parlerait ainsi à « tout » l'homme.

« Je ne crois pas que cela soit impossible. »

Voilà bien son but : atteindre tout l'homme, et c'est ainsi que nous le voyions toujours tendre davantage vers cet objet et se livrer à un travail au dessus de ses forces.

L'année qui précéda sa mort, il écrivit la vie de deux saints religieux de son ordre, deux contrastes, mais deux apôtres.

Le Père Liévin évangélise les Indes. Il sème à droite, il sème à gauche, la moisson pousse, grandit et mûrit à vue d'œil. Nous assistons à des voyages fantastiques, à des conversions extraordinaires et à la mort d'un héros tout jeune encore.

Le Père Liebert, au contraire, ne quitte pas le ministère obscur du collège, de l'éducation, du confessionnal, de l'apostolat de la jeunesse. Vie monotone, hérissée d'ennuis, pleine de déboires, sujette à tous les découragements comme à toutes les ingratitudes. Sur ce théâtre restreint, il opère des merveilles dans les âmes et après une longue carrière, laborieuse et féconde, il meurt sur la brèche comme un soldat au milieu de l'action.

Ces deux volumes sont attachants autant par la forme que par le fond.

La note dominante, la pensée maîtresse de la vie du Père van Tricht, c'est l'appel à la charité, au dévouement, au don de soi.

Les grandes et nobles causes lui arrachaient des accents émus qui faisaient vibrer son auditoire.

Le Congo, *L'Enthousiasme*, *Elévation du cœur*, *Au delà* furent ses dernières conférences.

Plus haut, toujours plus haut! on eût dit dans ces causeries qu'il sentait sa fin approcher. Il accélère la marche; plus haut! toujours plus haut! plus de zêle, plus de travail, et aujourd'hui qu'il a atteint cet *Au delà*, c'est avec une émotion profonde qu'on relit ces pages, corrigées sur son lit de mort, dont je ne résiste pas à transcrire la fin.

Il avait conservé une verdeur et une jeunesse de pensées remarquables. Ses conférences n'avaient rien du sermon, il s'en gardait et s'en défendait d'ailleurs. Il amusait son auditoire. Passé maître dans les oppositions, les contrastes, il surprenait souvent et, par des conclusions inattendues, tirait une grave leçon d'un sujet léger en apparence.

Son style très pur, d'une correction parfaite, avait su, mérite rare même chez nos plus grands écrivains, s'imprégner de la façon nouvelle, revêtir cette forme, étrange parfois, à laquelle beaucoup ont peine à se faire.

Il ne réprouvait pas la nouveauté, et avait su si bien s'approprier ce langage du jour qu'en l'écoutant, comme en le lisant, toute critique s'évanouissait pour faire place à l'admiration.

Il en trace, du reste, parfaitement l'idéal dans cette lettre à un ami qu'une bonne fortune me permet de citer ici.

« Vous me demandez ma pensée sur votre style. Je vais vous la dire très simplement, mais très franchement.

« Il est correct, élégant, distingué, mais trop sévère.

« Il est évident que vous vous êtes beaucoup nourri de Bossuet, de Bourdaloue et des maîtres du grand siècle. Mais notre siècle à nous n'a plus cette austérité de langue. Si vous me permettez de transporter en littérature une idée d'ameublement, je dirais... « cela manque de bibelots »... C'est bien cela; c'est

le bibelot littéraire que vous ne jetez pas assez au milieu de vos pensées... La comparaison, l'image, la couleur... que sais-je?

« Il y a dans l'Écriture, sur les morts, un mot d'une profondeur divine : « *Opera enim illorum sequuntur illos.* » Leurs œuvres les suivent. Ils n'emportent qu'elles, de ce monde qu'ils abandonnent... Pourquoi? Parce qu'elles sont la mesure de leur mérite!.. Faveur, naissance, succès, fortune, beauté, tout cela demeure en arrière. Nos œuvres seules passent avec nous!.. Elles seules ont valeur outre-tombe, et c'est l'heure des grandes réparations! . . . . . .

. . . . . .

« Et c'est l'heure de l'amour!

« Et soudain, dans ce divin rayonnement de jouissances, voici qu'apparaissent, me tendant les bras, tous ceux que j'ai aimés, ma mère, mon père, mes frères, mes sœurs, ceux qui sont partis avant moi et qui m'attendaient! Oh! je les tiens dans mes bras, je les possède, je vais vivre avec eux désormais dans cet océan d'amour qui nous inonde.

« Nous allons recommencer nos bonnes et saintes affections d'ici-bas! ici-bas, hélas! mortelles..... dans l'Éternité de l'amour de Dieu qui ne finit pas.

MAUD.

NOTES LITTÉRAIRES

J'ai reçu, ces jours derniers, une lettre irritée qui, je ne le veux point cacher, m'a causé quelque émoi. Mon correspondant, il est vrai, s'efforce d'être courtois, et de m'avertir doucement. Je lui en sais gré. Mais, au ton de ses reproches, se devine une colère contenue qui m'attriste. Elle m'attriste, cher monsieur, parce que je déteste les malentendus.

« Quand on se mêle d'écrire sur la littérature, on doit se préoccuper, par-dessus toute chose, de renseigner le lecteur sur le livre du jour et sur l'actuel mouvement des esprits. C'est le premier devoir. »

Voilà le fonds, le sens, la conclusion de cette lettre grondeuse. Je pourrais répondre à ce grincheux que son reproche est injuste et qu'il tombe à faux, puisque, précisément, mes dernières notes étaient sur un livre tout récent, vieux de quelques semaines à peine. Mais je sens bien que le déplaisir qu'éprouve et que m'exprime mon actualiste, doit être plutôt expliqué par ceci, qu'en une causerie sur Mme Geoffrin, sur ses moyens de gouvernement littéraire, sur les causes véritables de son influence intellectuelle, aucune chance ne s'offrait à lui de rencontrer la moindre révélation sur l'affaire Dreyfus, ou sur quelque tumulte parlementaire. D'où je suis tenté de conclure qu'il y a décidément deux catégories de liseurs, tout à fait distinctes : les liseurs de journaux, et les liseurs de revues. Les premiers, leur fenêtre ouverte, sont toujours penchés sur les bruits et les gesticulations de la rue. L'odeur de l'actualité qui passe les réjouit. Les seconds, pantoufles aux pieds, préfèrent relire de vieux bons livres au coin du feu, et réfléchir.

Oui, il y a eu malentendu. Si mon correspondant veut, par-dessus tout, être tenu au courant, au jour le jour, des œuvres qui naissent, bonnes ou mauvaises, — qu'elles soient vouées

à une mort prochaine, ou taillées pour parcourir une glorieuse carrière, — le moindre memento bibliographique serait, bien mieux que toute chronique, son affaire. Ou que ne va-t-il assidument flâner chez un libraire achalandé? Quant à moi, n'ai-je point le droit de lui dire : adressez-vous à côté? Certes, il faut compatir à toutes les déceptions; mais quelqu'un peut-il être blâmé, s'il ne donne pas ce qu'il n'a point promis. Il s'agit de s'accorder sur ce qu'on attendait de lui.

On connaît le mot de Sainte-Beuve. Un soir qu'il dînait dans une maison où l'espoir de tous était qu'il serait brillant, une vieille dame, sa voisine, déçue par son silence, voulant le stimuler et allumer le feu d'artifice, lui dit, en minaudant :

« Monsieur, que pensez-vous d'Homère? »

« Madame, cela dépend. Est-ce pour un mariage? » Sur ce point, placé hors de sa compétence, il n'eût pu fournir le moindre renseignement.

Mon Dieu, oui! Toujours, en toute matière, cela dépend.

Peut-être ai-je eu tort, dès le premier jour, en prenant ici la place qu'a bien voulu m'assigner le directeur de la *Revue Mauve*, de ne pas prévenir mes lecteurs. Mais annoncer ses intentions, du même ton qu'on développerait le programme d'un cours ou un plan de bataille, m'a toujours paru quelque peu prétentieux. Un préambule disproportionné est une fâcheuse maladresse. Quelqu'un vous dit : Voici l'objet que je me propose! — Vous pensez aussitôt : Pourquoi nous l'apprend-il? Nous saurons bien le juger à l'œuvre.

Puisqu'il faut néanmoins que je m'explique, je dirai que rien ne me semble déformant et abaissé comme le souci de l'actualité. D'une œuvre — honorable, médiocre ou niaise — qui vient de naître, faut-il parler, pour cette seule raison qu'elle vient au monde? — Je me figure un salon, plein de conversations agréables. La porte s'ouvre, un inconnu est annoncé. Qu'il soit bossu ou de belle allure, spirituel ou sot, on se précipite autour du nouveau venu, on l'examine, on l'écoute, on s'efforce d'avoir une opinion sur lui... Pour ma part, je préfère rester assis près de ce vieux monsieur, là-bas, qui ne s'est point dérangé, qui n'a point détourné la tête, et qui, dans le bruit que font les badauds empressés, continue à penser, avec originalité et profondeur, sur les quelques belles œuvres dont l'humanité s'est le plus occupée. Telle réflexion sur l'*Iliade*, sur *Hamlet*, sur la *Divine Comédie*, sur *Faust*, me charme, par sa nouveauté et sa vigueur, mieux que ne saurait faire la plus sensationnelle, la plus inattendue indiscrétion sur le livre de demain.

D'autre part, je n'ai pas la prétention d'écrire ici des articles critiques, au sens étroit du mot. Je dirai comme Anatole France : « Je ne sais pas manœuvrer ces machines à battre dans lesquelles d'habiles gens mettent la moisson littéraire pour séparer le grain de la balle ». Il y a, dans cet exercice intellectuel, un côté professionnel et de virtuosité qui me déplaît. « Une argumentation suivie en un sujet complexe, continue Anatole France, ne prouvera jamais que l'habileté de l'esprit qui l'a conduite », et il cite le mot si juste de Barrès : « Ce qui distingue un raisonnement d'un jeu de mot, c'est que celui-ci ne peut être traduit ».

Donc, à cette place, pas de sacrifice aveugle à l'actualité, pas de démonstration esthétique par le raisonnement — pas de théorie et pas de critique menue.

Si, au cours d'une conversation ou d'une lecture, le nom d'un des grands penseurs, des grands écrivains qui ont marqué une trace profonde dans l'histoire de l'esprit humain, frappe notre oreille ou notre regard, aussitôt des idées s'éveillent en nous, des perspectives s'ouvrent à notre pensée, des questions se posent à notre esprit et le sollicitent. Et, si nous avons quelque sagacité d'instinct et quelque indépendance d'esprit, nous voici tout à coup, sans ascension méthodique vers les sommets nuageux de l'esthétique, portés jusqu'à des points de vue d'où nous saisissons parfois des aspects ignorés de tel génie illustre, de qui les écoliers récitent les œuvres et sur qui il semblait que les critiques, grands ou petits, eussent, depuis longtemps, tout découvert, tout révélé et tout écrit.

Ces réflexions, quoi qu'elles vaillent, les soumettre en toute franchise au lecteur, c'est tout le programme de ces causeries.

... Le théâtre de l'Odéon donne en matinée, à son public des jeudis, une représentation de *Clavijo*, la tragédie écrite par Gœthe, d'après les mémoires de Beaumarchais.

(Pour mon correspondant : Je n'ignore pas que Gœthe et Beaumarchais sont antérieurs, et de très loin, à M. Gabriel d'Annunzio et même à Mme Sarah Bernhardt, mais, je l'ai déjà dit, je me plais au recul des hommes et des choses.)

Ce Clavijo, ce bellâtre rusé qui cachait la bassesse d'un fonctionnaire adroit et ambitieux sous le joli masque de Don Juan, nous le connaissions par Beaumarchais. Dans ces pages éloquentes, ses Mémoires, qu'éclaire une si belle verve d'avocat et qui seraient un admirable modèle de littérature oratoire, si elles n'étaient encombrées de trop de soucis personnels et de trop de détails de procédure, Beaumarchais nous raconte son voyage en Espagne, et ses tribulations, et sa victoire sur l'espagnol, sans noblesse et sans constance, qui conta fleurette à sa sœur.

Voici l'aventure. Deux sœurs de Beaumarchais habitaient l'Espagne. Leur père les avaient confiées à un vieux négociant, son ami, qui promettait d'assurer leur établissement et leur avenir. Ce correspondant bien intentionné fit de mauvaises affaires et mourut pauvre, laissant pauvres les deux jeunes Françaises qu'il avait prises sous sa protection. L'une d'elle, Sophie, était mariée. L'autre, Marie, « petite, sautillante, aux yeux caves, dont toute la personne attestait la langueur, bien qu'elle dissimulât, avec du rouge et du blanc, sa pâleur mortelle », fut charmée et se laissa séduire par les douces paroles et la belle prestance d'un jeune Eespagnol, nommé Clavijo, qui se piquait de littérature. Clavijo était adroit et bien doué. Il se fit journaliste et écrivit dans *Le Penseur*, un recueil fondé par lui, des pages brillantes qui mirent en lumière « son imagination fleurie, son style léger et la force de sa pensée. » Ce fut bientôt un journaliste arrivé. On ne tarda pas, à la cour, à le considérer comme le « créateur du bon goût. » « Aimé des premiers du royaume, honoré pour sa science, archiviste du roi ! »... Grisé par le bonheur de cette carrière rapide, Clavijo se détourna de la petite Française, sautillante et pâle, à qui il avait promis le mariage. — « Les femmes !... les femmes... on gaspille trop de temps avec elles ! Plus tard, quand il aura atteint le but souhaité, il sera temps de couronner et d'affermir son bonheur par un mariage raisonnable avec une maison riche et considérée. Mais se mettre en ménage, quand on n'a pas encore parcouru la moitié du chemin vers la fortune, quelle folie ! » — Bonsoir l'amourette ! Bonsoir les sornettes où s'amusent les écoliers ! Et en avant, en avant vers les honneurs, la fortune, la gloire !...

De cette pirouette désinvolte, Beaumarchais est informé. D'abord, il se fâche, mais, comme il est consciencieux et prudent, avant d'entrer dans son rôle de frère vengeur, il fait une enquête. Si sa sœur est coupable, il la laissera à la tristesse de son abandon. Si elle est innocente, « oh ! alors vengeance, vengeance furieuse sur le traître. »

Il a recueilli sur la réserve et l'innocence de Marie les renseignements les plus rassurants. Alors, il n'hésite plus. Son parti est pris. Il sera le frère vengeur. Son rôle commence. Il l'accepte bravement, et le tiendra jusqu'au bout, avec cette verve impétueuse et batailleuse, par quoi il est éminemment de tempérament français. Il fait ses adieux à son père, quitte son service à la cour de Versailles, saute dans une voiture, roule jour et nuit, brûle les étapes, débarque à Madrid, entre chez ses sœurs, tout haletant, écoute fiévreusement la fâcheuse histoire, et, à peine a-t-il secoué la poussière de son manteau, le voici chez Clavijo, avec une belle tirade sur les lèvres.

Cet homme prospère buvait du chocolat. Beaumarchais, d'abord, le complimente pour avoir su joindre à ses talents une si grande habileté dans les affaires. « L'auteur des feuilles si connues sous le nom du Penseur ne peut manquer de s'élever aux postes brillants dont il est digne par son caractère et ses connaissances ». Puis il s'anime, s'échauffe, s'élève; son discours gronde, et le coup de tonnerre éclate : Ce frère, c'est moi, ce traître, c'est toi (1) !

Clavijo se trouble, balbutie des excuses. Il écrit et signe l'aveu repentant de sa trahison. Puis il se ravise, déclare au frère courroucé qu'il n'a jamais cessé d'aimer Marie, et le supplie de considérer que tout peut encore s'arranger.

Beaumarchais a prononcé son discours et jeté son feu. Il est plus calme maintenant et accepte une tasse de chocolat. Il parlera à sa sœur, il lui dira le repentir de Clavijo, et malgré qu'il refuse noblement la main du galant archiviste, nous sentons qu'il est fatigué par tout le tragique de l'affaire.

Ici commence la plus amusante comédie. Clavijo obtient le pardon de Marie et les voilà fiancés à nouveau. Déjà sont moins pâles les joues de la petite Française. Beaumarchais est ravi et Clavijo lui paraît un esprit charmant. Mais ce Clavijo est étrange. Il passe son temps à changer de domicile et à se dérober. Beaumarchais est inquiet. Plusieurs fois, il trouve fermée la porte de

(1) Gœthe n'a presque rien changé à cette tirade, où se revèle avec éclat la puissance oratoire de Beaumarchais.

Clavijo, et c'est toujours la même réponse du domestique : « Mon maître a, ce matin, pris médecine », Beaumarchais est agacé par cette manie et flaire quelque imposture.....

Alors éclate la trahison de Clavijo. Un écrit paraît, à la cour, à la ville, où l'archiviste royal raconte que Beaumarchais lui a mis le pistolet sur la gorge pour lui arracher une déclaration mensongère, et notre Espagnol, après ce beau geste, se retire fièrement derrière la protection du Roi. Beaumarchais court chez l'ambassadeur de France. Ce diplomate que, visiblement, cette histoire ennuie et embarrasse, lui conseille d'abandonner la partie et de fuir. Mais Beaumarchais se souvient qu'il est venu en vengeur, et comprend qu'un tel dénouement serait ridicule. Il obtient une audience du Roi, se jette à ses pieds, et sauve tout par un nouveau discours. Le séducteur sera disgracié et châtié. De sa sœur, plus un mot.

Ce triomphe oratoire est le dernier tableau de cette comédie, — et comme il reste toujours et surtout polémiste et qu'il est encore très occupé de ses tribulations judiciaires, Beaumarchais ne peut s'empêcher de tirer cette conclusion amère, qu'il serait à souhaiter pour ses compatriotes que la justice fût aussi bien rendue en France qu'en Espagne.

Se peut-il imaginer intrigue plus mince, plus plate et plus banale? — Une petite fille coquette et crédule, — un bellâtre avisé que le souci de son avancement détourne d'une amourette imprudente et d'engagements inconsidérés, — un frère honnête homme qui vient dénouer cette situation fâcheuse, — enfin un juge équitable qui, par un « bon arrêt, bien juste, » termine heureusement toute l'affaire; — on s'étonne que Goethe ait songé à écrire une sombre tragédie avec cette aventure bourgeoise, et c'est avec une surprise, mêlée de quelque sentiment de leur indignité, que nous voyons grandir, sous son souffle magnifiant, les petits personnages de cette petite comédie, — Marie, qui dans les mémoires, est fort effacée et nous laisse le souvenir d'une jeune fille un peu nigaude et penaude, se transformer en une poitrinaire romanesque et plaintive, dès le premier acte frappée mortellement, et dont le rôle est une agonie poignante; — Beaumarchais, qui nous amusait par sa course folle sur les traces de l'insaisissable séducteur, se hausser au ton tragique et tirer l'épée, en un carrefour de Madrid, à la lueur des flambeaux; — enfin Clavijo, l'insensible et rusé Clavijo, mourir, le cœur percé, sur le cercueil de son amante...

Que cet épisode vulgaire ait tenté le génie dramatique de Gœthe, il ne faut point l'expliquer par ceci, que Beaumarchais en fut le héros. Nous ne voyons pas Gœthe, des régions élevées et sereines qu'habitait sa pensée, se pencher avec intérêt sur l'escrime et les prouesses de cet ironiste brillant qui dépensait fougueusement sa verve dans les petites batailles de la vie.

Non! il nous paraît plutôt que Gœthe, en écrivant son Clavijo, songeait à Don Juan. Clavijo est manifestement une sorte de Don Juan, mais un Don Juan rapetissé et quelque peu déformé, un Don Juan plus humain, plus accessible, plus près de nous, — ou, pour mieux dire, plus en dehors de la douloureuse légende de sensibilité que formèrent ses aventures,— enfin,— et c'est toute la pièce — un Don Juan désarmé et vaincu.

On accuse Gœthe d'insensibilité. Sainte-Beuve l'a appelé le « Talleyrand de l'art » voulant indiquer par-là qu'il mettait à dominer ses émotions une sagesse prudente et que, même parmi les passions qu'il exprimait, il restait très maître de soi, ne se livrait jamais et vibrait peu. Le mot de Sainte-Beuve n'est juste qu'à moitié. Témoin Werther! Mais il reste que Gœthe était plutôt « le poète des impressions, que le poète des entrailles », que toujours il se maitrisait et qu' « il gardait un dégoût pour la souffrance, un besoin d'arrêter l'émotion dès qu'elle devenait trop douloureuse ». Il admirait fort Mérimée de savoir retracer des choses horribles « avec sobriété et un parfait sang-froid, comme quelqu'un de neutre et d'impassible. »

Don Juan, inassouvi, fiévreux, douloureux, craignant, par-dessus tous les supplices, l'amertume d'être rassasié et le désenchantement que son âme ait ressenti la dernière secousse, ce Don Juan, Gœthe le conçoit mal. Clavijo est voluptueux, débauché, irrésistible. Comme son grand frère, il brise le cœur des femmes et ne s'embarrasse d'aucun obstacle. Mais il n'a point la même inquiétude de fiévreux. (Gœthe repoussait les tourments qui enlaidissent l'âme.) Clavijo conduit sa vie. Il n'a point de vagues appétits de malade. Il sait ce qu'il veut, où il va. Puis il a des défaillances...— « Marie est effacée de mon cœur et si son malheur ne me traversait pas quelque fois l'esprit... Que l'on est donc changeant! » — Et au 4e acte : — « Mon ami, mon frère, je suis dans une affreuse situation. Je te dis, je t'avoue que j'ai été effrayé, quand j'ai revu Marie Comme elle est changée. Comme elle est pâle, exténuée! Oh! c'est ma faute, c'est ma trahison! »

« Fantômes, rêveries, répond Carlos. Elle était phtisique, lorsque ton roman allait encore son train. »

Ce Carlos est le tentateur. le raisonneur diabolique, le conseilleur des trahisons utiles. Il est le cousin de Méphistophélès comme Clavijo est le cousin de Don Juan. « Malheur à toi, dit-il à Clavijo, qui es entré dans une carrière que tu ne fourniras point ! Si ton cœur n'est pas plus grand que le cœur des autres. si tu n'es pas en état de t'élever tranquillement au dessus des circonstances qui tourmenteraient un homme vulgaire, tu ne seras toi-même. avec tes cordons et tes croix, avec la couronne même, qu'un homme vulgaire ! Réveille-toi ! calme-toi ! »

Mais Don Juan est déjà vaincu — En vain il demande à Carlos « une étincelle de son ardeur, de son courage ». Gœthe le veut vaincu.

C'est la nuit. Un cortège passe. Trois hommes en manteau noir portent des flambeaux. — « Qui enterrez-vous ? — Marie Beaumarchais.— Elle est morte !... Ils vont la porter au tombeau. Arrêtez ! Arrêtez ! Ne fermez pas le cercueil ! Laissez-moi la voir encore une fois ! Hélas ! à qui montrer mes affreuses douleurs ! Elle m'appelle ! Elle m'appelle ! Me voici !... » Et quand il meurt sur le cercueil, la poitrine trouée par l'épée de Beaumarchais, « Ecoute-moi, Carlos. Tu vois ici les victimes de ta sagesse. »

La défaite de Don Juan ! — n'est-ce point le titre qui, vraiment, conviendrait à la tragédie de Gœthe ?,..

PAUL PASCAL.

MEMENTO

— La comtesse de Beaulaincourt a eu l'heureuse pensée de réunir en deux volumes, dont le premier paraîtra prochainement chez Plon, les lettres adressées à son père, le maréchal de Castellane, par des officiers ayant servi sous ses ordres.

Ces lettres sont écrites d'Algérie. Elles sont l'histoire vivante, anecdotique, colorée et véridique de l'occupation algérienne. Elles sont aussi un témoignage de l'affectueuse confiance que le maréchal inspirait à ses officiers.

POURQUOI " LA JEUNE BELGIQUE „ EST MORTE

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous avons lu, dans le dernier ascicule de la *Jeune Belgique* (décembre 1897), l'article découragé et quelque peu décourageant dans lequel les derniers fidèles de la vaillante revue annoncent qu'ils abandonnent le champ de bataille, qu'ils renoncent à la lutte collective, pour s'adonner exclusivement à leur œuvre personnelle.

Il est incontestable qu'on ne saurait faite à Giraud, à Gilkin, à Gille et à leurs amis le moindre reproche de désertion ou de capitulation prématurée. On peut dire qu'ils ont donné au bon combat le meilleur de leur énergie, de leurs loisirs et de leurs préoccupations. Peut-être même les âpretés de la bataille nous ont-elles privés de quelques beaux livres, et l'on pourrait ajouter ainsi que les « jeune Belgique » ont été jusqu'à sacrifier le souci de leur art personnel au triomphe final de leur idéal commun. Ils ont semé, pour notre édification et notre délectation, une superbe floraison en ces pages périodiques d'où surgissait à chaque fois quelque chose de neuf, d'inquiétant, de touchant ou de sublime. Ils ont, jusqu'au bout, dans leurs œuvres de jeune maîtrise, comme dans leurs lignes de vigoureuse polémique, conservé tous quelque chose de

chevaleresque, de « plume-au-vent », qui d'ailleurs avait le don d'exaspérer leurs adversaires, infiniment plus brutaux, plus frustes, plus bilieux.

D'ailleurs, c'est peut-être à cette asmosphère de grâce agressive, d'élégance provoquante, d'ironie volontiers batailleuse mais toujours galante, qu'il faut attribuer avant tout certaines défections jadis retentissantes et qui seraient inexplicables si l'on s'en tenait aux seules raisons avouées.

Il est clair, par exemple, que Georges Eeckhoudt, avec son indécrottable rudesse de *farmer* campinois, dut toujours se trouver mal à l'aise sous les regards en pointe d'épée de Max Waller et de l'auteur de *Hors du siècle*. De là à chercher un prétexte pour se séparer d'eux, aussitôt que ce fut possible, il n'y avait qu'un pas. Il faut reconnaître à sa louange qu'il mit assez longtemps à le franchir.

Mais il ne saurait être question de refaire, en ces quelques pages, l'historique de cette gaillarde *Jeune Belgique*, dont l'apparition fit tant de bruit jadis et suscita tant de vaines colères.

Tout au plus pourrait-on essayer de rappeler en passant quelle vive et cordiale reconnaissance doivent à ses fondateurs non seulement les fervents des lettres, mais tous les artistes en général, quel que soit le domaine esthétique qui sollicite leur intérêt.

La jeune génération littéraire, dont nous suivons avec une certaine joie les acrobaties intellectuelles dans les petites revues du dernier bateau, — ces jeunes gens dont quelques-uns, certainement, auront un jour beaucoup de talent, — ont eu vraiment trop beau jeu dans leurs attaques contre la « vieille dame hargneuse », — c'était une de leurs périphrases favorites, — que leur esprit de collégiens fraîchement émancipés assimilait vaguement à leurs pions de la veille.

S'ils daignaient seulement s'informer, ces jouvençaux, de ce qu'était le mouvement artistique et surtout le mouvement littéraire de notre pays, il y a une douzaine d'années, au moment où les « jeune Belgique » ferraillaient comme des mousquetaires du Roy pour le triomphe de la bonne cause, ils auraient quelque émotion et quelque gratitude pour cette *Jeune Belgique* qui fit, dans les lettres Belges, la trouée formidable par laquelle à pleins rayons entrèrent du soleil, de la vie, de l'enthousiasme.

Ceux qui appartiennent, comme moi, à la génération qui suivit immédiatement celle-là, se souviennent, eux, de ce que cette fanfare de jeunesse, de bataille et de santé leur mit au cœur de courage et de clarté au cerveau.

Tout l'essor puissant dont nous admirons aujourd'hui l'envolée est parti de ce mouvement-là. Il serait inique, il serait profondément ingrat d'oser le contester. La *Jeune Belgique* a sonné la diane à l'avant-garde de notre Renaissance ! Voilà pourquoi il est triste de la voir disparaître.

*
* *

Ce qui est peut-être plus pénible encore, c'est d'être forcé de reconnaître qu'elle a été tuée par ceux-là mêmes qui lui devaient l'existence. Sa mort est pire qu'un meurtre, c'est un parricide.

Il serait explicable, il serait logique qu'une telle institution eût succombé sous les attaques de l'officialisme, épouvanté d'un aussi bel élan de sincérité et d'indépendance. Mais il faut croire que cet officialisme n'existait même pas, car il aurait trouvé dans la veulerie nationale, s'il avait voulu réagir, de quoi le soutenir avec entrain.

Ce qui est odieux, c'est que la *Jeune Belgique* soit morte sous les coups répétés, sous les attaques sournoises, sous les mauvaises haines des « professeurs de folie furieuse ou douce », qui rêvaient d'enrégimenter tout notre essor artistique dans une série de formules étroites et qui, furieux de la résistance que se permettait la *Jeune Belgique*, devenue la citadelle de l'Indépendance de Pensée, la forteresse du Libre-Arbitre Littéraire, n'ont eu ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait disparaître.

Voilà qui est fait!

*
* *

Il serait tout de même imprudent, pour ceux qui veulent nous imposer « la Littérature utilitaire, l'Art social et la Poésie servante, » de s'imaginer que cette disparition de la *Jeune Belgique* est une victoire décisive.

En réalité, elle ne signifie rien du tout. Elle nous semble plutôt de nature à provoquer une réaction, à dessiller certains regards, à faciliter de consolantes abjurations.

Il était d'ailleurs assez logique que, dans une lutte de théories et de principes, la première manche dût rester aux excessifs, aux tapageurs, aux fulgurants, contre les sages qui se contentaient de prêcher le culte du Beau et l'adoration de la Forme. Car il est infiniment plus facile de faire extravagant que de faire simplement correct. Ajoutez à celà que les prédictions enflammées des réformateurs s'adressaient surtout à une jeunesse ardente, impatiente de l'autorité de ses aînés, et consciente de sa collaboration directe au grand mouvement de renaissance qui soulevait notre pays.

Dites-vous encore que cette jeunesse, butée, dès ses débuts, en ses espoirs de gloire prochaine par la gargantuesque indifférence de notre pitoyable public, a tout naturellement cherché les moyens de s'imposer quand même à son attention, fût-ce au prix des contorsions les plus clownesques! Elle a donc facilement écouté ceux qui l'incitaient à danser de furieuses bamboulas littéraires, puisque la petite flûte du poète ne suffisait plus à charmer les lions et les loups.

De là l'éclosion spontanée de toutes ces petites revues, aussi nombreuses qu'éphémères, dont on a encombré nos boîtes à lettres de littérateurs pauvres, et dont le seul résultat pratique a été de perfectionner un peu l'art de l'imprimeur dans notre pays. Il faut avouer que c'est plutôt mince.

*
* *

Mais si toutes ces petites constatations nous disent assez bien comment, dès son origine, la *Jeune Belgique* pût être déjà maltraitée de l'épithète de stationnaire, elles ne nous expliquent pas la violence, la concentration et la constance de la campagne qui vient de lui coûter l'existence.

A la vérité, tout ce mouvement a été l'œuvre d'un seul homme, dont la manie dominatrice et tutélaire, violemment repoussée par Max Waller et ses amis, trouva quelque vengeance à créer de toutes pièces une « concurrence » aux récalcitrants, à instaurer dans les Lettres belges des « divisions de partis » dont, hélas! elles n'avaient que faire, ayant assez à lutter déjà contre l'indifférence des uns et l'hostilité des autres.

On s'étonnera peut-être que j'aie l'audace d'attaquer ici la brillante personnalité de M. Picard, moi chétif, qui ai plus besoin de coups d'épaules que de coups de griffes.

Mais il y a des moments où la lutte de David et de Goliath a quelque piquant.

Or, le personnage qui a tué la *Jeune Belgique* est incontestablement une puissance. Quant à savoir comment il devint cette puissance, c'est là un problème qui nécessiterait des prodiges de psychologie. Il est évident qu'il a, à un degré tout à fait extraordinaire, certaines forces mal définies de séduction, d'attraction, d'enveloppement, de conquête, merveilleusement servies par une verve audacieuse et par une érudition considérable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la domination réelle qu'il exerce ne trouve son explication ni dans le résultat d'une volonté impérieuse, vivement concentrée vers un but unique, ni dans une sorte de récompense, de générale gratitude pour les services qu'il aurait pu rendre aux choses de l'Art, de la Pensée, de la Charité, de la Vie Sociale.

En réalité, il n'a jamais voulu rien d'une façon précise ou constante, et son intervention, dans tous les domaines où elle s'est exercée, a souvent été, fatalement, et par là même à son insu, une cause de zizanie, de trouble et de déception.

Pourtant, cet homme règne. Il y a là un fait devant lequel il n'y a qu'à s'incliner. Il règne si incontestablement que, dans le pays même qui a vu ses pires tribulations, il a réussi, malgré tout, à concentrer en sa personne, — pour ceux *qui ne savent pas* — non seulement les Lettres, mais tout l'Art national. Il apparaît aux yeux du vulgaire comme une espèce de Pape intellectuel, dont les dogmes font article de foi chez tous les artistes de Belgique qui méritent quelque attention.

On peut juger, par la somme d'influence qu'un tel personnage peut acquérir ainsi dans son propre pays, combien il doit paraître formidable aux yeux d'un pays voisin, par exemple à Paris, où l'on a d'ailleurs l'habitude de juger avec une superficialité désolante tout ce qui dépasse l'enceinte des fortifications.

Un jour, dans une de ces conférences suggestives où le prestige de sa pensée rayonne triomphalement, malgré son débit de petit instituteur flamingant, M. Picard affirma que l'art belge est un art de mystère, de brumes, de tristesses et de tenèbres.

Depuis lors, il est universellement entendu en France que nous sommes ici un tas de petits sous-Maerterlinck irrévocablement tristes et ennuyeux, qui passons notre temps, sous un ciel d'éternelle pluie, à rédiger, le long des canaux de Bruges-la-Morte, d'interminables proses rythmées.

Et notez que ceci n'est pas une plaisanterie. Tout le monde sait parfaitement que pour le Paris qui ne voit pas, mais qui écrit et qui lit, il existe ici une façon de grand dictateur artistique chez lequel, d'ailleurs, courent immédiatement, aussitôt leur descente à la gare du Midi, les artistes de tout poil et de toute plume, célèbres ou futurs, et les reporters à mourir de rire que la France expédie périodiquement vers les « brumes du Nord » pour essayer d'y découvrir la Belgique, et qui — prenant gravement les usines à gaz pour des mines de houille — télégraphient à leur journaux ravis qu'ils ont vu plusieurs charbonnages en pleine activité sur la ligne Bruxelles-Anvers.

Nous voilà donc, sous peine d'être honnis comme hérétiques, — ce qui en théologie littéraire se traduit par « vils plumitifs », « grotesques écrivassiers », ou simplement « journaleux » — forcés de devenir effroyablement mélancoliques et de n'écrire qu'une langue barbare, presque incompréhensible à première lecture et tout à fait à la seconde.

Comme il faut à tout prix que la littérature belge ait une originalite bien marquée,

on en a soigneusement proscrit la force, la clarté, la jeunesse, la gaîté, l'élégance, la pureté, — toutes qualités qu'on aurait pu rencontrer également chez des écrivains voisins, — surtout chez ceux qui emploient, pour forger leur pensée, le même outil que nous. On ne nous a permis que l'obscurité, le vague et l'ennui, dont il est probable — quoique pas certain — qu'on nous laissera le monopole.

Nous détenons le record de l'embêtement.

***

C'est pour avoir osé résister à cette tyrannie de l'absurde, pour avoir défendu le principe de l'Art pour l'Art, pour avoir osé prétendre que mieux valait écrire en bon Français qu'en mauvais Belge, que la *Jeune Belgique* est morte. Elle était restée le dernier refuge de nos protestations. C'est d'elle que rayonnaient les dernières résistances, et il advenait encore, parfois, que les vigoureuses boutades de ses rédacteurs faisaient reculer les plus audacieux.

Il semblerait que tout fût fini, si nous n'avions la conviction que la réaction est certaine, qu'elle va se produire d'elle-même, sans effort, parce qu'elle est dans l'ordre naturel et fatal des choses.

D'ici là, Giraud, Gilkin, Gille et ceux qui leur étaient restés fidèles, auront eu le temps de nous donner quelques beaux livres. Les générations qui vont venir les « découvriront » un jour, comme eux, jadis, ont découvert Pirmez, de Coster et de trop rares autres.

Ces jeunes formeront alors, pour lutter contre les derniers adeptes — devenus officiels — du flamand rose, du petit nègre et du macaque flamboyant, une *Jeune Belgique* nouvelle, qui prêchera le culte de la Forme, la respect de l'Art, la virginité de la Poésie, — et qui sera écoutée, espérons-le.

FRITZ LUTENS.

DANS LE MONDE

Fervacques s'excusait un jour de faire une chronique mondaine dans un journal mondain, et, se raillant lui-même : « Quelle vaine besogne, disait-il, que celle de parler du monde au monde! A quoi bon? Ne sait-il pas tout ce que nous pourrons lui dire! »

Non, car la chronique mondaine est autre chose, et Fervacques, dans ces étincelantes causeries qui ont eu tant d'imitateurs, sans être pourtant égalées, ne s'est pas borné à enregistrer les menus faits de la vie élégante; mais en notant, au jour le jour, les scènes qui se succèdent sans fin sur ce brillant théâtre, il a su faire œuvre de moraliste et de penseur. Il juge tous ces acteurs dont il décrit si exactement le costume et les manières; et le monde se retrouve dans le miroir fidèle qu'il lui présente, comme nous nous retrouvons, toutes proportions gardées, dans les œuvres d'un Molière ou d'un Balzac, avec nos travers, nos tics, nos passions et nos ridicules. Rien ne serait plus profitable que ce spectacle de la comédie humaine, si

nous n'étions pas disposés en général à prendre pour nous les qualités qu'on y loue, pour abandonner généreusement au prochain tous les défauts qu'on y fustige.

A ce point de vue, sans doute, le chroniqueur mondain ne doit pas nourrir de grandes illusions sur l'effet de ses louanges et de ses critiques, si sincères et si justes qu'elles puissent être ; mais il en reste toujours quelque chose, la tâche n'est pas absolument vaine, et l'on a du moins cette compensation que le fonds reste inépuisable.

Quel riche canevas! Quels thèmes sans cesse renouvelés, se prêtant à des développements infinis! C'est donc dans un moment de mauvaise humeur qu'un vétéran de la chronique se plaignait, il y a quelques jours, de « cet insipide métier qui consiste à dégager une philosophie de mille incidents qui n'en comportent pas. »

Et pourquoi n'en comporteraient-ils pas?

« Le beau mérite et le beau plaisir, disait spirituellement Jules Janin, que de philosopher sur de grosses questions dont le premier venu saisit tout de suite l'importance! C'est dans les petites choses que j'aime à trouver un monde d'idées, comme Pascal voyait des univers se mouvoir dans une goutte d'eau. »

Dans la petite sphère où s'agite ce qu'on appelle le monde, que de choses suggestives pour qui sait regarder avec attention, et sans qu'il soit besoin d'être grand philosophe! Rien de plus aisé que d'y faire des découvertes. C'est bien là que chacun habite une maison de verre sur laquelle sont braqués sans cesse des regards curieux et des lunettes grossissantes! Aussi tous les mystères y sont bientôt percés à jour et tous les secrets y deviennent vite des secrets de Polichinelle.

Mais vraiment, cela vaut-il la peine d'être observé? Ne sont-ce pas toujours à peu près les mêmes figures et les mêmes scènes qui passent dans ce kaléidoscope, en somme, peu varié? Quel intérêt peut-il y avoir à les noter?

On comprend le plaisir de Mme X. à savoir qu'on a admiré sa toilette, et la satisfaction de M. Z. si l'on a cité son cheval. Mais qu'apprend-on à ceux qui connaissent Mme X. et M. Z. Et qu'est-ce que cela peut faire à ceux qui ne les connaissent pas? Quelles misères!

Oui, sans doute, mais l'histoire d'un temps, la vraie, celle des mœurs et des idées, est faite avec ces riens-là. Le cheval de M. Z. est peut-être un personnage par le nombre de gens qu'il a brusquement enrichis ou ruinés, changeant ainsi le destin des familles, et qui sait même, des États.

Petites causes et grands effets! C'est le premier chapitre de l'histoire universelle. Ne dédaignons donc rien, pas même la robe de Mme X. Outre qu'elle n'est pas sans valeur, puisqu'elle a fait des jalouses, elle nous renseigne sur le goût du jour. C'est un document.

L'habit fait le moine, en dépit du proverbe; c'est tout au moins un indice précieux du caractère et qui révèle presque toujours sûrement la personnalité.

On connaît les gens à l'écriture; pourquoi ne les connaîtrait-on pas au costume? Est-ce qu'on ne met pas dans le choix de la coupe et des nuances, et dans la façon de le porter, son goût, son esprit, son tempérament?

Il suffit de voir comment quelqu'un est habillé, pour deviner à peu près qui il est, à moins de manquer complètement de coup-d'œil et de psychologie, comme ce domestique qui, la semaine dernière, prit pour un vulgaire pick-pocket, un savant illustre dont la redingote manquait sans doute un peu de fraîcheur et d'élégance. C'est un de ces matins, dans la galerie de M. S. que cette amusante scène s'est passée.

Un domestique venant épousseter les vitrines et remarquant un inconnu, dont la mine lui parut étrange, occupé à examiner de près des objets de grand prix, lui demanda comment il se trouvait là, d'aussi bonne heure.

— « Mais, lui répondit l'inconnu, je suis venu avec un ami de votre maître, M. un tel, qui a donné son nom au concierge. » — « Avec lui? En même temps que lui, vous voulez dire. » — « Pardon, avec lui. » — « Et où est-il maintenant? » — « Il a dû partir. » — « Sans vous? C'est bien étrange. Et pourrais-je savoir qui vous êtes? », interrogea le valet dont les soupçons grandissaient. — « Je suis M. Ravaisson, membre de l'Institut de France. » — « C'est facile à dire; mais mon maître est absent et je ne peux pas laisser ici un étranger. Ainsi..... » et le fouillant du regard pour voir s'il n'emportait

rien dans ses poches, il poussa vers la porte, M. Ravaisson, car c'était bien lui, très amusé de l'aventure. Cet homme là n'a point de flair. Un pick-pocket eût été mis à la dernière mode, et la redingote d'un savant vous a un air respectable, un parfum d'académie auxquels on ne doit pas se tromper.

Mais s'il est possible d'entrevoir, à leur mise, la valeur intellectuelle, parfois même la valeur morale des gens, et de les classer immédiatement dans telle ou telle catégorie sociale, pourrait-on aussi facilement décider à première vue, s'ils sont ou s'ils ne sont pas du « monde » ?

Ah! cela demanderait une finesse de diagnostic extraordinaire.

Où commence le monde? Où finit-il? Qui pourrait le dire exactement? Nul encore n'a tracé ses frontières et, à plus forte raison, nul encore n'a pu définir d'une manière précise ce qui fait qu'une personne en est ou n'en est pas.

Est-ce la noblesse? Est-ce la fortune? Est-ce le talent, la distinction, l'élégance? Oui et non.

Vous rencontrez chaque jour dans le monde des gens qui n'en sont pas et qui pourtant y font assez bonne figure ; et par contre, que de gens en sont incontestablement et qu'on n'y voit jamais!

Le problème est donc très compliqué. Il y a là des données nombreuses. Celui qui les posséderait, qui les connaîtrait à fond, aurait la clef de tous les mystères de notre temps. Il verrait clair dans ce fouillis de contradictions qui étonnent le penseur et qui le troublent. Il n'aurait pas seulement une idée très nette de la société actuelle, il serait à même de conjecturer ce qui en sortira de bon ou de mauvais pour l'avenir.

C'est qu'en effet le « Monde, » par ses emballements ou son scepticisme, par c qu'il inspire ou par ce qu'il tolère, par ses aveuglements ou par sa perspicacité, par ses timidités ou par ses hardiesses, par ses qualités et par ses défauts, prépare ce qui sera.

Il y a done plus qu'une curiosité vulgaire à l'observer dans les moindres détails. Les choses en apparence les plus insignifiantes qui l'amusent ou l'occupent, ont leur importance; elles apportent une incessante contribution à l'étude de l'âme contemporaine, cette âme si complexe, qu'on pénétrera d'autant mieux qu'on sera mieux renseigné sur les idiosyncrasies des groupements sociaux où elle manifeste ses états les plus intéressants.

Ces groupements contrarient les esprits égalitaires. Sans eux, pourtant, la vie serait bien monotone; et d'ailleurs, ne répondent-ils pas à cette loi de variété dans l'harmonie qui est la loi même de l'univers?

Ne ressemblent-ils pas à ces petits tourbillons décrits par William Thomson, qui sont parfaitement limités, distincts les uns des autres, distincts même du milieu dans lequel ils se meuvent et qui diffèrent non par leur substance, mais par leurs modes de mouvement et les propriétés qui en dérivent?

Les différentes sphères mondaines sont aussi très distinctes. Elles varient d'aspect dans un même pays, dans une même ville et, par conséquent, d'une capitale à l'autre, malgré des ressemblances et des affinités mystérieuses pour les profanes, mais qui sautent aux yeux des initiés.

A Paris, le monde est cosmopolite.

Quelque temps après la guerre, on a pu dire que ce que Paris avait perdu depuis la chute de l'Empire, Londres l'avait gagné. Mais si tous les étrangers riches vont maintenant à Londres, ce n'est qu'en passant. Ils ne s'installent vraiment qu'à Paris, comme autrefois, parce que Paris, malgré les tristesses de l'heure présente, est toujours la plus belle des villes, la plus brillante et surtout la plus agréable.

La société de Londres est avant tout anglaise, comme celle de Berlin est essentiellement militaire et celles de Vienne ou de Saint-Pétersbourg essentiellement aristocratiques.

Le monde de Londres, en dehors de tout esprit de caste, de religion ou de politique, a très nettement conscience qu'une identité d'intérêts doit réunir et grouper ses membres en une seule et puissante corporation.

Les Tories et les Whigs ne sont divisés qu'en apparence. C'est sans aucune gêne

qu'une famille conservatrice se rencontre avec une famille libérale et que le cardinal Vaughan, par exemple, dîne au club à côté d'un évêque anglican.

Tout gravite autour d'un même centre. Le loyalisme monarchique et l'orgueil national ont réalisé le miracle de l'unité.

Il n'en va pas tout à fait de même en Belgique.

Le monde y est formé sans doute des mêmes éléments qu'ailleurs, mais les sphères qui le composent, qu'elles soient mues par des intérêts identiques ou contraires, tournent sans jamais se toucher, se confondre, s'ignorant presque l'une l'autre et bornant chacune l'univers au petit orbe qu'elle décrit.

Cet état de choses est assez curieux à observer, mais il offre quelques inconvénients. Un monde aussi divisé ne peut avoir toute l'influence qu'il devrait cependant exercer.

Les intelligences et les bonnes volontés ne manquent pas. On le voit bien aux œuvres charitables, aux tentatives artistiques qui se multiplient de jour en jour. Mais les résultats ne répondent pas à tous ces efforts. Que peuvent les dévouements les plus sincères, que peut le zèle le plus éclairé, sans cette entente et cette cohésion qui assurent le succès? Les forces se dépensent, en grande partie, à vaincre des difficultés, à surmonter des obstacles, et on comprend que cela paralyse bien des courages et que beaucoup d'esprits aient plus de peine à lutter contre leur naturelle indifférence.

C'est assurément très regrettable, car la haute société belge semble ainsi se désintéresser de tout ce qui passionne le plus les hommes de notre temps : le mouvement social et les choses de l'intellectualité.

Ce ne sont, je le sais bien, que des apparences, mais qui répondent malheureusement à des faits trop réels.

Est-ce que dans le domaine littéraire, pour ne citer que celui-là, on n'a pas laissé s'éparpiller, se perdre peut-être, soit à l'étranger où le talent se dénature, soit dans des coteries où il se rapetisse, des forces précieuses qu'il était pourtant bien facile de grouper et de guider pour la gloire de la Belgique et de la poésie? Mais la tentative exigeait un peu de cet enthousiasme qu'on a bien le droit d'avoir pour le plaisir, à une condition cependant, c'est de l'avoir aussi pour le bien et le beau.

Cette apathie serait-elle incurable? On m'assure, et c'est ce qui peut donner quelque espérance aux créateurs de la *Revue Mauve*, qu'elle est moins générale qu'autrefois. Ceux qui suivent le mouvement mondain depuis une vingtaine d'années trouvent que sous ce rapport il y a progrès, non seulement à Bruxelles, mais aussi dans les grandes villes de province dont quelques-unes, comme Anvers, pourraient servir d'exemple à la capitale.

Espérons que ces progrès ne feront que s'accentuer, car il ne suffit pas de se dire classes dirigeantes, il faut diriger. C'est à quoi dans le " Monde, " on ne songe pas assez. Aussi qu'arrive-t-il? Comme on ne peut pas imposer un mot d'ordre, on en subit un, d'où qu'il vienne! Au lieu de former le goût et de régner sur l'opinion, on est l'esclave de cette force anonyme qui gouverne aujourd'hui despotiquement le monde.

C'est elle qui tient les fils de toutes ces marionnettes mondaines qui s'habillent, saluent, pivotent, parlent, pensent, aiment ou détestent, s'amusent ou s'ennuient selon son caprice.

Prenons donc nos lorgnettes pour suivre la comédie qu'elle nous donne, tour à tour triste ou gaie, vraie ou fausse, comme toutes les comédies, mais brillante et variée et où transparait quand même, sous le masque, l'âme de la société actuelle.

DU CHASTAIN.

La Musique

Les amateurs de bonne musique n'auront pas eu à se plaindre ce mois-ci à Bruxelles.

Si la *Monnaie* ne leur a offert qu'une reprise d'ailleurs intéressante du charmant opéra-comique de M. Messager, la *Basoche*, ils ont été amplement dédommagés par les nombreux concerts où ils ont pu applaudir des œuvres et artistes de premier ordre.

La soirée donnée par Mme Kutscherra, à la Grande Harmonie, a merveilleusement réussi, grâce au talent de la cantatrice, une admirable diseuse, et grâce surtout à l'incomparable maëstria de César Thomson, qu'on a trop rarement la joie d'entendre.

Au Cercle Artistique, Mlle Lalla Wiborg, une jeune et adorable suédoise, qu'un rhume empêchera malheureusement de se produire devant le grand public, a rappelé aux dilettanti la Nilsson d'il y a vingt ans. Elle a moins de virtuosité sans doute et sa méthode ne nous a pas paru irréprochable, mais c'est la même fraîcheur de voix, la même idéale pureté, la même poésie. Saluons une étoile qui se lève.

A la *Maison d'Art*, la dernière matinée dominicale de M. Joseph Wieniawski, avant son départ pour l'Allemagne, avait rassemblé un auditoire trié sur le volet et que le maître a enthousiasmé par son jeu éblouissant. Ses amis lui doivent beaucoup de reconnaissance pour le plaisir délicat qu'il leur offre ainsi chaque mois, et s'il pouvait trouver toujours des éléments dignes de lui pour composer ses programmes, le régal serait complet.

Ce qui n'a pas été un régal pour tout le monde, ç'a été l'audition de musique anglaise organisée par la Société des concerts Ysaye. Le public, mécontent de l'absence de Mme Brema retenue à Paris par la grippe, et fatigué par la longueur de quelques œuvres médiocres, s'est montré d'une sévérité exagérée pour le baryton, M. Plunkett Green, dont la voix manque de timbre, mais qui a dit avec un charme exquis l'ancien et charmant air gallois *All through the night*; pour le chef d'orchestre, un homme de réelle valeur, mais que troublait un aussi glacial accueil; enfin pour la symphonie irlandaise de M. Villiers Stanford, œuvre intéressante qui, par ses rythmes originaux et de curieux détails d'instrumentation, méritait d'être mieux écoutée.

Seul, le pianiste, M. Léon Borwick a trouvé grâce. On a daigné le rappeler. Il est vrai que, s'il manque absolument de force, il a beaucoup de sentiment et de délicatesse. Sans viser à l'effet, il a su émouvoir, dans le fameux concerto de Schumann, et cela, c'est quelque chose.

M. Ferruccio Busoni, le soliste du dernier concert populaire n'a, pas seulement la grâce et la délicatesse, il a aussi la puissance, la profondeur, la personnalité, le style, sans parler d'une virtuosité prodigieuse.

C'est évidemment l'un des trois ou quatre plus grands virtuoses qu'il y ait aujourd'hui.

On pourrait peut-être lui reprocher d'avoir terminé le concert par un morceau destiné uniquement à faire valoir sa technique, ce qui était fort inutile; peut-être aussi pourrait-on discuter son interprétation du *Nocturne* de Chopin. Mais le Scherzo en si bémol mineur, mais le concerto de Beethoven, quelles merveilles d'exécution! C'était du délire dans la salle. Nous espérons qu'un nouveau triomphe de ce genre tentera bientôt M. Busoni et le ramènera parmi nous.

Avant le concerto de Beethoven, tour à tour si majestueux, si tendre et si entraînant, M. Joseph Dupont nous avait fait entendre la *Psyché* de César Franck. L'orchestre a été comme toujours, excellent.

Quant à l'œuvre, nous ne comprenons ni l'enthousiasme des uns, ni le dénigrement des autres. Le style a de la grandeur et l'allure générale a de la noblesse. C'est l'œuvre d'un maître savant et austère, peu inspiré, semble-t-il, rencontrant rarement une idée musicale et, quand il la rencontre, n'en profitant guère.

On a appelé César Franck le Bach français, parce qu'il écrit en style fugué et emploie de préférence les formules scolastiques. Mais il y a autre chose dans Bach, il y a l'abondance et la clarté des idées, la logique et la splendeur des développements et la merveilleuse homogénéité de l'ensemble. Nous avouons n'avoir pas trouvé tout cela dans la *Psyché* de Franck. Cette musique a des qualités sérieuses qui inspirent le respect, mais qui engendrent quelquefois la fatigue, nous ne voulons pas dire l'ennui.

Ne pourrait-on pas nous donner du nouveau? A quand la *Fête Romaine* d'Erasme Raway? Tous ceux qui l'ont entendue s'accordent à dire que c'est un chef-d'œuvre. Pourquoi ne pas nous la faire connaître? César Franck est mort, lui, il peut attendre.

HANS.

Nous prions instamment nos abonnés de nous prévenir s'ils éprouvent quelque retard dans l'envoi de la Revue.

Les bureaux de la REVUE MAUVE *sont transférés, 13, rue du Marché (place Rogier).*

RENCONTRE

CARNET MONDAIN

BRUXELLES

On annonce pour le 4 février un bal chez la comtesse Darrigade, dans son magnifique hôtel de la rue du Trône.

M. et Mme Pécher donneront deux soirées littéraires, le 26 et le 27 de ce mois.

Bals à l'horizon : chez la comtesse de Grunne ; chez la baronne d'Aspre, pour l'entrée dans le monde de ses charmantes petites filles, les comtesses d'Arschot; chez M. et Mme Weber.

On annonce une soirée musicale chez Mme Ernest Brugmann. Au programme, Mme Mottl.

On annonce un bal prochain chez M. Mesdag de Ter Kiele. Mlle Germaine Mesdag de Ter Kiele y fera ses débuts dans le monde et nous n'avons pas besoin de dire si la débutante sera fêtée.

ANVERS

Son Altesse Royale le prince Albert de Belgique honorera de sa présence le bal de bienfaisance que donnera l'Harmonie d'Anvers, le 5 février.

Commissaires : MM. le vicomte de Nieulant, Boniche, François Rom, Jules Franckend, Alphonse Hertog, baron Van Haeften, baron de Borrekens, Huffmann.

M. Paul Lunden s'est embarqué le 14 pour Buenos-Ayres. Il entreprend dans le Paraguay et le Brésil un voyage d'exploration qui durera trois ans.

Cette expédition est organisée par les principales maisons de commerce d'Anvers.

M. Léon Abry, le peintre si apprécié, vient de perdre sa mère, la veuve du général Abry.

Le 11 février, bal chez Mme Mager van den Bergh. L'année dernière, le cotillon fut une merveille Il en sera de même de celui de cette année, dont les conducteurs sont MM. le chevalier Mager van den Bergh et le baron Gaston van Haeften.

Prochainement sera célébré à Anvers le mariage du lieutenant de la Kethulle de Ryhode, attaché à la Maison du Roi, avec Mlle Anne Goethals, petite-fille du comte de Grelle.

GAND

On annonce le mariage de Mlle Marguerite Morel de Westgaren, nièce du ministre des finances, avec M. Pierre Ryelandt, fils de l'ancien conseiller communal et provincial de Bruges, et petit-fils de l'ancien sénateur de Gand, le baron Casier de Hemptinne.

MAUVIETTE

Memento.

Dans le courant d'avril sera célébré, à Auderghem, le mariage de Mlle Maria Madoux, fille du directeur de l'*Etoile Belge*, avec M. Albert Heys, le riche horticulteur gantois.

— Jeudi, a été célébré à Steenhault le mariage de M. Etienne Visart de Bocarmé, fils du comte de Bocarmé, membre de la Chambre des représentants et bourgmestre de Bruges, avec Mlle Marie de Steenhault de Waerbeek, fille du sénateur.

SPORT

ESCRIME

Le Cercle d'escrime de Bruxelles organise, pour le 13 février, un grand assaut international dont je publierai le programme dans le prochain numéro.

— La Fédération des maîtres d'armes belges organise, pour le dimanche 30 janvier 1898 un grand assaut d'armes qui aura lieu sous les auspices de la Fédération belge des cercles d'escrime, placée sous la présidence d'honneur de S. A. R. Monseigneur le prince Albert de Belgique.

Cette séance d'escrime à laquelle participeront les meilleurs escrimeurs de Belgique, amateurs et maîtres, aura lieu à trois heures de relevée dans la salle de la Grande Harmonie, au profit de la caisse de secours de la Fédération des maitres d'armes belges.

Le prix d'entrée est fixé à 5 fr. et à 3 fr.

— La salle Merckx donnera le 22 courant à 8 heures du soir un assaut intime qui réunira les meilleurs maitres et amateurs du pays.

Le 15 janvier a eu lieu un assaut dans la coquette salle De Bel (galerie du Roi, entrée par la rue des Bouchers.)

Voici le compte rendu que, sous la signature de « Spada » j'ai fait paraître dans le *Cycliste belge Illustré*.

« Dès huit heures, presque toutes les places étaient occupées et je dois à la vérité de reconnaitre que l'aimable maitre de céans avait su réunir un public fort select et dans lequel l'élément féminin jetait sa note gaie de jolies toilettes.

L'assaut en lui-même a été des plus intéressants; il ne comprenait que des maitres belges, mais,par contre, les meilleurs d'entre eux, et, ma foi! au début de la saison, il est curieux de constater de cette façon les progrès réalisés par chacun d'eux ainsi que leur entraînement, afin de pouvoir, dans les assauts internationaux à venir faire un choix judicieux des adversaires à mettre en présence.

Remarqué dans l'assistance : le commandant Meiser. D'une modestie rare, l'aimable escrimeur a refusé,pour rester dans les rangs des simples mortels, la place d'honneur que lui offrait le lieutenant Belot, directeur des assauts.

La première partie a mis en présence : MM.Desmedt (salle Dupont) et De Nève (salle De Bel), Courard (salle Thirifay, Liége) et Vin (salle De Bel), Willems (salle Merckx) et Janson(salle De Bel). Un bon point à ces messieurs qui ont tiré fort correctement.

MM. Thirifay (professeur à la Société Littéraire de Liége) etDelhaise (professeur de S. A. R. Mgr le prince Albert) ont clôturé la première partie par un assaut savant et vif tout à la fois. Ils n'ont pas seulement cherché le coup de bouton, mais ont fait de belles armes et se sont montrés d'une loyauté dans l'annonce des touches, qui pourrait servir de modèle aux escrimeurs passés, présents et futurs. Et Dieu sait si quelques-uns de nos tireurs professionnels prennent, suivant l'expression consacrée, la triste habitude de manger du sanglier avant de monter sur la planche!

La deuxième partie a débuté par un joli assaut classique entre MM. le lieutenant Henrion (salle Delhaise) et Vergauwen (mon. Ecole d'Escrime, prof. salle De Bel).

MM. de Prelle de la Nieppe (salle Dupont), et baron de Lavelaye (salle De Bel), Gouzée (salle Thirifay, Liége) et Letihon (salle Merckx) ont été applaudis.

MM. Braine(adj. prof. 8e de ligne, Anvers) et Dupont(prof. à Bruxelles)ont un peu trop cherché le coup de bouton; je n'en accuse du reste pas M. Braine.

M. Gouzée, déjà nommé et M. Piels (salle De Bel) ont fait un très joli assaut d'épée de combat.

La troisième partie mettait en présence MM. Parmentier (cercle d'Escrime, Bruxelles) et Hendrichs (salle De Bel), Joli assaut un peu trop calme.

MM. Bourdeau (salle Dupont) et Tirens (prof. salle Merckx); l'amateur a donné du fil à retordre au professeur.

L'assaut de MM. Berden (adjt prof. au 3e chasseurs à pied, Tournai) et Saussez (adj. prof. Ecole d'Escrime) a été un des plus intéressants de la soirée; M. Berden a fort bien donné la réplique à M. Saussez, qui a mené tout le temps l'assaut.

Pour clôturer la séance, nous avons eu une jolie passe d'armes entre MM. Selderslagh (prof. cercle d'Escrime Bruxelles) et De Bel, notre aimable hôte.

Ces messieurs ont récolté de chaleureux applaudissements.

En résumé, fête charmante à tous les points de vue.

Paris. — L'assaut des Huit, organisé par le journal *l'Epée*, et qui devait avoir lieu le 2 janvier, a du être remis, et cette fois, je le crains bien, la remise équivaut à un enterrement.

Les maîtres Kirchhoffer, Mimiague et Bourdon ont écrit à M. de Goudourville, de *l'Epée*, pour lui exprimer leurs regrets de ce qu'une indisposition les mettait dans l'impossibilité de prendre part à la réunion.

CYCLISME

Paris. — Le syndicat des coureurs se meurt. La dernière assemblée générale a été un véritable vaudeville et l'on a élu un président ne faisant même pas partie du syndicat.

Berlin. — Du *Cycliste Belge illustré.* — Joseph Fischer, le vieux routier, a la ferme intention de se livrer, au mois de février, à un entraînement des plus sérieux. En compagnie de son ami Mühlbauer, il se rendra à vélo en Italie où il commencera à s'entraîner. Il débutera dans la course Paris-Roubaix, la même épreuve dont, comme on sait, Fischer est sorti victorieux en 1896. — L'année écoulée n'a guère été favorable au vaillant coureur; il a été poursuivi par la guigne et n'avait pas à sa disposition le service d'entraîneurs nécessaire, qui, maintenant, lui est assuré par la fabrique dont il est obligé, par le contrat, de monter les machines jusqu'en 1903. Le chef équipier de la quadruplette invincible de Graz, Janeschitz, lui servira de manager.

AUTOMOBILISME

D'après le nouveau règlement, voté en assemblée générale du 13 décembre 1897, les formalités suivantes sont exigées pour l'admission des nouveaux membres :

Toute personne qui désirent faire partie de l'*Automobile Club Belge*, doit adresser sa demande par écrit au Conseil d'administration et être présentée par deux parrains, membres du Cercle.

La candidature est affichée pendant quinze jours au tableau des présentations.

Le Conseil d'administration statuera ensuite dans sa séance mensuelle sur l'admission définitive des candidats.

Des bulletins de présentations sont tenus à la disposition des membres qui en désirent. Adresser toutes les demandes au secrétaire général : Comte Fernand de Villegas de Saint-Pierre.

De mon correspondant liégeois :

« Dès fin mars, notre sprinter C. Cabolet reprendra son entraînement.

« Son développement sera de 105 pouces soit 8 m 40 environ. Etant donné la musculature puissante de Cabolet, nul doute qu'il ne « pousse » bien et avec succès son développement, qui déjà peut compter. Dès que les travaux du vélodrome d'hiver d'Anvers seront achevés, le champion de Belgique s'y rendra pour s'y entrainer.

Il compte en 1898 se montrer digne de son titre de champion.

Lura, le coureur de demi fond,compte s'attaquer aux records belges sur route.

Il serait aidé dans sa tentative par des automobiles appartenant à des chauffeurs liégeois.

FOOT BALL

Il est fortement question à Liége de fonder une équipe universitaire.

Composée d'éléments choisis dans le U. F. B. C. Liégeois. dans le Léopold club Bruxellois, il est certain que cette équipe brillera dans toutes les rencontres auxquelles elle participera.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

23 janvier

Malgré l'émotion générale que cause en France la pénible affaire Dreyfus, tous les marchés européens conservaient une grande fermeté ; les institutions de crédit et plusieurs valeurs industrielles étaient même depuis quelques semaines brillamment enlevées!... C'était l'abondance de l'argent se ruant sur les bons titres.

Quant tout à coup, vint éclater dans Paris, et cela comme un coup de foudre, la lettre d'Emile Zola.

L'affolement s'empara aussitôt des petits spéculateurs qui, en un clin d'œil, liquidèrent leurs positions d'acheteurs, puis ensuite, arrivèrent au galop les *baissiers*, qui, profitant du désarroi général, accompagnèrent le mouvement de recul par des ventes bruyantes ! si bien qu'il s'en serait suivi une épouvantable débâcle, si la haute Banque, toujours pleine de sagesse et de sang-froid, n'était intervenue immédiatement pour soutenir la retraite.

Aujourd'hui, les esprits sont rassérénés, la haute Banque veille; il est donc à prévoir que de nouvelles bonnes dispositions ne se feront plus longtemps attendre.

Ah ! MM. les vendeurs, vous profitez de tous les événements malheureux pour écraser les cours, tout vous est bon. Mais laissons se dissiper l'orage, et ensuite nous verrons bien à la liquidation qui paiera la carte.

Le 3 °/₀ 103.25 ; 102.95 ; et 103,15. L'amortissable 101.85 ; 101.70 ; et 101.75. et le 3 1/2 107.37 ; 107.20 et 107.32.

L'Italien est très offert 94.30 et 94! On parle de désordres en Italie provoqués par la grande misère.

L'Extérieure d'Espagne est relativement ferme, malgré les mauvaises nouvelles reçues de Cuba, 60 1/2 et 60 13/16. La prime d'25 au 31 courant vaut 61.20.

Le Brésilien 4 °/₀ fait un mouvement énorme en avant 61.30 ; 62 francs ! et 61.70. Ce pas de géant est dû à ce que cette fois on parle *très sérieusement* d'un syndicat Belge en vue de l'affermage des chemins de fer. Décidément, il y a de quoi se tordre...

Les fonds Russes souffrent peu de la baisse. 3 °/₀ or ancien 94.70 ; 3 °/₀ or nouveau 95.45 et 4 °/₀ intérieur 67.15.

A signaler ainsi que je l'avais prévu dans ma précédente causerie l'importante reprise de la Banque de France, 3510 ; 3540 ; 3600 et 3575.

Les Institutions de Crédit ont perdu quelques points pendant l'orage. Banque de Paris, 890 ; 915 et 910 ; Comptoir National d'Escompte 588, 597 et 594 ; Banque Internationale 620, 610 et 613 ; Société Générale, 530 ; 545 et 542 ; Crédit Lyonnais 812 ; 825 et 820 ; rien à craindre pour les actions de cette importante Société, elles sont de premier ordre et de tout repos.

La Banque Transatlantique 440 et 435 ; Compagnie Algérienne 720 ; 745 et 740 ; Société Foncière Lyonnaise 388 et 385 ; Crédit Foncier et Agricole d'Algérie 482 et 480 ; Rente Foncière 475 ; Crédit mobilier Espagnol 45 ; et Crédit Foncier de France 662 ; 653 et 657.

Les obligations foncières et communales sont toujours très en faveur, et c'est justice.

La Banque Française de l'Afrique du sud 74 ; 71 et 72.50 ; Crédit Foncier Egyptien 496, 512 et 510 ; Banque des pays autrichiens 480, 485 et 483 ; Crédit Foncier d'Autriche 1250, 1290 et 1288 ; Banque Nationale du Mexique 610 ; 625 et 630 ; le comptant ramasse.

Les valeurs à turban sont de nouveau très attaquées sur le bruit archi ridicule que la Banque Ottomane va se trouver évincée des grandes opérations financières ; il faut être fou pour croire un seul instant à une pareille bourde. Banque Ottomane 565, 552 et 557. Turc *série* B 45.15 ; 44.90 et 44.75, la *série* C 24.80 ; 25 90 et 25.80 ; la *série* D 22 ; 22.50 et 22.20. Lots Turcs 114 ; 110 et 112. La Salonique-Constantinople se traite à 283, et la Smyrne-Cassaba à 432 et 435.

Les chemins de fer sont calmes ; le Nord 2050, le Lyon 1835 ; l'Orléans 1840 ; le Midi 1420 ; l'Ouest 1215 et l'Est 1094.

Les lignes espagnoles sont un peu délaissées. Saragosse 138 ; Andalous 75 et Nord de l'Espagne 78.

Les Autrichiens 730 et les Lombards 185 et 193.

Le Suez, très ensablé à 3435 ; demande un remorqueur. Panama 7 francs.

L'Oural-Volga reprend de 5 francs 663. Bec Auer 790 et 795. Compagnie Parisienne du Gaz 1140 et 1150 ; Téléphones 250 et 255. Compagnie des Wagons-lits 699. Magasins Généraux 720 ; Grands Moulins de Corbeil 355. Laurium 760. Les Métaux 690 ; Les Grands Magasins du Printemps 750, 755 et 758. Compagnie Fermière des

Eaux Thermales de Vichy 4900 et 4945. Dynamite 460. Distillerie Cusenier et fils 830, 850 et 858! c'est parfait. Compagnie Générale Transatlantique 380 et 385 (voir aux annonces).

Les Omnibus 1700, 1730, 1750 et 1780! voilà ce que l'on peut appeler galoper... Les Voitures de Paris 762 et 767. Etablissements Duval 3773. Bons de l'Exposition 18 francs et Sels gemmes de la Russie Méridionale 590.

Les actions de la Compagnie Française pour les Procédés Thomson-Houston conservent au comptant un marché animé, 1320, 1327 et 1335. Bateaux Parisiens 800 et 827. Raffinerie d'Egypte 1129.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) s'avancent encore de 80 francs à 3140. Oui, certainement ces actions là sont excellentes.

Compagnie Industrielle des Procédés Raoul Pictet 360; Voiture l'Urbaine 175 et Messageries Maritimes 725.

Grand emballement des actions de la Société Décauville 115, 118, 122, 125, 127 et 130! Bravo! Décauville, cette fois vous tenez le record.

A présent, voyons ce que l'on fait en Banque (côté des mines).

Ah! ah! c'est le tour du Rio Tinto. Mazette, quelle chaleur! à 675 j' prends du Rio, à 680 envoyez! à 695, à 697 envoyez! envoyez!... Eh bien voilà des cours qui brûleront les ailes à bien des *papillons*.

Tharsis 188; Ferreira 615, 600 et 570; quelle douche! Rondfontein 51; Cape Copper 115 et 127, soit 100 francs de hausse depuis 3 ans. Champ d'or 43; East Rand 129; Chartered 80; Distillerie du Transvaal 32; Geldennuis 109; Goldfields 126; Mozambique 48; Robinson Gold 210 et 215; Simmer and Jack 95; Victor Gold 24; Transvaal Consolidated 40; et Langlaagte 95.

N'oublions pas la brillante De Beers à 756.

Allons, tout est en bonne voie et les acheteurs auront encore de beaux jours.

VANETTE.

P. S. Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

—*—

Bourse de Bruxelles.

Depuis quelques jours, le marché à terme se montre un peu plus actif.

L'Extérieure d'Espagne a une excellente tenue, quoique l'emprunt qui, en principe, paraissait conclu, soit reculé aux calendes grecques. 60 1/4, 60 5/8 et 60 1/2. Brésil 60 7/8, 61 1/2, 61 3/8 et 61 1/16. Turc *série* B 45 1/4, 44 5/8. *Série* C 25.85, 25.42 et 25.57 et *serie* D 22.50, 22.15 et 22.25. Lots Turcs 113, 110 et 111.50. Congo 92 et 91.75. Saragosse 139, 136 et 137.50.

Dans le compartiment du comptant, certaines valeurs sont l'objet de transactions très animées.

Citons principalement la Banque de Bruxelles 715 et 730, la Banque Nationale dont le dividende du second semestre 1897 a été fixé à 55 francs contre 50 en 1896; 2885 et 2895. La Caisse Générale des Reports 667 et 690; on dit que le dividende sera de 35 francs. Le Crédit Général Liégeois 855 et 875, et enfin le Crédit Général de Belgique 135, 138 et 142. La souscription aux nouvelles actions de cette société a été brillamment enlevée et c'est justice.

Les valeurs Sidérurgiques sont très fermes. Sarrebruck 7500 et 7615 La privilégiée Saint-Fiacre 1160 et 1180. Musson 620 et 690; Crockerill 1975 et 1992, etc., etc...

Dans le groupe des glaces, j'aperçois les Nationales qui me reflètent les cours de 675, 690 et 700.

Voici maintenant différents cours cotés également au comptant :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 60
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 60
Caisse d'ann.s A,4 1/2	115 —
Caisse d'ann.s B, 4 1/2	119 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 20
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c	105 25
Créd. comm. 3 p. c.	100 00
Créd.comm.3 p.c.1861	120 00
Créd.comm.3 p.c.1868	107 75
Ch f.vicin.(soc.n.)3%	99 90
Ch. f. vicin. 2 1/2 p. c.	115 00
Flandre Orientale	98 —
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	106 00

Banques, caisses, etc.	
B. Aux. de la Bourse	119 —
Banque de Brabant	31 50
Banque de Bruxelles	735 —
Banque Nationale	2890 —
Caisse Commerciale	665 00
Caisse génér. de rep.	690 —
Créd. gén. de Belg.	147 —
Créd. Belg (part fond.)	220 —
Crédit génér. Liégeois	890 —
Immobilière Belge	340 —
Quart.-Léop.(tit.part)	1100 —
Soc.gén.(part de rés.)	1955 —

Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	201 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	215 —
Cockerill (ex-répart.)	1900 —
Espér.-Longdoz(priv.)	420 00
Marcin.-Couil.(nouv.)	520 —
M. et Mét. Rus.(Om)pr.	644 —
Monc.-au-sur-Sambre	910 —
Hauts-fourn. Musson	690 —
Ougrée (Soc. ann. d')	1065 —
Phœnix à Châtelineau	485 —
Providence (forges)	3250 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1160 —
Sarrebruck (forges)	7700 —

Charbonnages.	
Bernissart	495 —
Bois d'Avroy	490 —
Bonne-Esp. Batterie	720 —
Carabinier	495 —
Charbonnages belges	410 —
Concorde	1225 —
Courcelles Nord	1525 —
Espér. et Bonne-Fort.	445 —
Fontaine-l'Evêque	452 —
Gouffre	460 —
Grande-Bacnure	2150 —
GrandConty et Spinoy	295 —
Grande Machine à feu	1150 —
Haine-St-Pierre	268 50
Hasard	147 —
Herve-Wergifosse	735 —
Hornu-Wasmes (div.)	4095 —
Unies, bas. Char'eroi	190 —
Kessales	720 —
La Haye	655 00
La Louvière, la Paix	387 50
Marihaye	1060 —
Midi de Mons	28 —
Noël-Sart-Culpart	505 —
Nord de Charleroi	1780 —
Produits au Flénu	2500 —
Unis ouest de Mons	420 —

Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1075 —
Gl. et Ch. de Bohême	760 —
Gl. Flor ffe et Jeumont	562 50
Gl. Nationales Belges	700 —
Verreries de Donetz	330 —

Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	4955 —
Cuivres de Lérida	18 50
Nébida (libérées)	1300 —
Prayon	590 —
Prayon (jouissance)	346 —
Vieille-Montagne	637 —

Les valeurs Congolaises sont lourdes. Compagnie du Congo 900 et Chemins du Congo 975. Les zincs restent stationnaires. l'Asturienne 4950 et la Vieille-Montagne 637.

Par contre les fonds Argentins continuent leur mouvement ascensionnel.

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — *Le Juif Polonais.*

Nous sommes en 1830. L'excellent bourgmestre Madeleine-Mathis, riche cabaretier et homme de poids en son pays, n'est au fond qu'un vil scélérat qui, pour parer à la faillite, assassina, voici quinze ans passés, un juif polonais, dont il vola la sacoche rebondie. Il fit disparaître sa victime en l'incinérant dans un four à plâtre, ce qui prouve une fois de plus que rien n'est nouveau sous le soleil, et depuis lors, ayant dépisté toutes les recherches, il vit, honoré de tous, en son bourg alsacien.

Le premier acte nous montre *Valjean*-Mathis se préparant à marier sa fille au maréchal des logis de gendarmerie Christian. Il est nuit ; tous les personnages arrivent successivement du dehors, et les confettis dont ils sont abondamment couverts nous indiquent que c'est l'hiver et qu'il neige à flocons épais. D'aucuns rappellent que ce fut par une nuit semblable que disparut le juif polonais. *Méfisto*-Mathis, plus impénétrable que jamais, se mêle hardiment à la conversation, lorsque surgit un autre juif, tout aussi barbu, sculptural et polonais que celui d'antan. Il entre, prononce les mêmes paroles de bienvenue, fait les mêmes gestes, et le bon Mathis, à l'instar d'une jolie femme dans l'embarras, ne trouve d'autre remède à cette situation terrifiante qu'un évanouissement immédiat et prolongé jusqu'au baisser du rideau.

Au deuxième acte *Machiavel*-Mathis s'est ressaisi; et il explique longuement au public le « Truc » énorme qui doit le mettre à l'abri de tout événement fâcheux. Ce truc c'est le mariage de sa fille !... De même que pour la femme de César, il paraît qu'en Alsace le beau-père de Pandore ne saurait être soupçonné. Au surplus, si quelqu'un s'avisait de remuer les cendres du four à plâtre, le bon gendarme ne saurait manquer d'étouffer l'affaire par esprit de famille.

Cette alliance avec le maréchaussée constitue un syndicat d'un nouveau genre, dont *Mathieu*-Mathis attend les plus heureux résultats. Il pousse même la précaution jusqu'à faire jurer à son futur gendre qu'en dépit des fantaisies ministérielles et des offres d'avancement, il demeurera éternellement le gendarme du Bourg. Le brave Christian, regardant sa future, promet tout ce qu'on veut.

Mais hélas ! voici qu'au troisième acte *Macbeth*-Mathis, ayant bu à la noce un peu trop de vin blanc, devient la proie d'un « mal aux cheveux » épouvantable, qui lui fait voir en songe sa propre comparution en cour d'assises et sa suggestion par un *songeur* (*sic*) qui l'oblige à révéler lui même son crime. En vain appelle-t-il son gendre à son secours, le « truc » a raté, il est condamné à être pendu (?), et il prend si bien son rêve pour la réalité qu'à son réveil il meurt étranglé par une corde imaginaire.....

Représenté il y a quelques trente ans à la Comédie Française, le Juif Polonais souleva de longues discussions sur le moyen hypnotique invoqué par les auteurs pour amener le dénouement. — Nous laissons à d'autres plus compétents le soin de trancher la question. — Contentons-nous de constater que, conformément à la tradition, on mange et boit beaucoup dans cette pièce, qui n'est pas pour modifier notre opinion sur le manque d'action et la naïveté des formules théâtrales de MM. Erckmann-Chatrian.

Quant à l'interprétation que nous offre le Nouveau Théâtre, elle est bonne en tous points.

M. Mévisto joue le rôle de Mathis en comédien consommé et dans la grande scène du tribunal, ou tant d'autres déjà échouèrent, il est terrifiant de réalisme sans cesser d'être naturel. — M. Herbert doit également être mis hors de pair pour la façon si intelligente et si personnelle dont il a composé et habillé le personnage de Walter. — Mme Herdies est d'une bonhomie charmante et Mlle Goldstein gracieuse à souhait. — MM. Varnay, Garandet et Zeller complètent un excellent ensemble.

Le Nouveau Théâtre avait promis beaucoup, il paraît devoir tenir encore davantage.

LE DIABLE AU CORPS

La Compagnie artistique du *Diable au Corps* qui, l'an dernier, tenait ses assises à la rue aux Choux, vient de se transporter avec armes et bagages dans la Maison de l'Etoile, sur la Grand'Place.

Réouverture sensationnelle et bien digne de fixer l'attention, car cette vaillante petite troupe s'efforce de nous procurer, dans le genre gai, des distractions autrement saines et originales que les écœurantes banalités du café-concert.

Et pourtant combien simple est l'installation ! Pas de tréteaux, pas de rampe,... un simple appartement dont les cloisons furent abattues et, dans le fond, une sorte de guignol qui est le Théâtre d'ombres.

Bruxellois, mes frères, entrez dans ce logis et vous ne

regretterez pas votre soirée. Vous y entendrez des chansons fort drôles et qui présentent cette singularité de n'être point ordurières. Que dis-je, des chansons !... des quintessences de chansons ! Savez-vous bien qu'il y a dans la troupe l'illustre Rhamsès II (à toi, Swanzaïda !...) qui ayant remarqué que dans toute romance il n'y a guère que le dernier couplet qui vaille, a eu l'ingénieuse idée d'en composer une faite de *cinq derniers* couplets. Les fournisseurs d'Yvette n'avaient pas trouvé celle-là.

Vous apprendrez aussi de la bouche même du Directeur, que la Maison, ayant été mise à mal à grand renfort de canons par les *premiers fondateurs* de la Grand'Place, fut réédifiée dans le seul but d'y conserver les boulets encastrés dans sa muraille. Les portraits à fresque de Philippe II et du Maréchal de Villeroi sont là pour perpétuer les traits de ces deux architectes de la première heure.

Entre temps, Amédée Lynen fournit aux auteurs dramatiques en quête d'un scenario des canevas de pièces dont il détaille complaisamment les phases diverses. A noter celle qui a pour titre l'*Auberge des Artistes*. Le jeune premier, un peintre d'avenir, y est lamentablement poursuivi par une « Tare aux cheveux roux » et ne doit son salut qu'au garçon de l'auberge qui, pour séduire la « Tare » et s'en faire épouser, apprend la peinture pendant un entr'acte.

Toute cette drôlerie de bon aloi assurerait à elle seule le succès de la soirée, et pourtant ce n'est là, pour ainsi parler, que du « remplissage ». Le vrai spectacle, le *primus inter pares* de l'établissement, c'est le Théâtre d'ombres. Je ne crois pas exagérer en affirmant que, sous ce rapport, le Diable au Corps ne craint aucune concurrence.

Est-il un charme des yeux plus délicat que l'apparition de ces silhouettes si finement découpées et groupées si artistement par M. Lynen. Avec quel talent le dessinateur nous montre des foules entières et des cortèges pompeux évoluant dans les décors de Dardenne, ou de Lynen lui-même. Car ces décors ne sont pas un des moindres attraits de l'exhibition. Les jolis intérieurs et les délicieux paysages, avec leurs lointains en perspective aérienne et leurs premiers plans si énergiquement brossés ! — Les scénarios, très simples d'ordinaire, sont presque tous dus à la plume de Fritz Lutens, et un des membres de la Compagnie, quand ce n'est pas l'auteur lui-même, déclame ou chante la prosopopée pendant que se déroulent les tableaux.

Un des *clous* de la maison est l'histoire de l'*Horloger d'Yperdamme*, dont le tableau principal, qui représente le clocher de la ville, est une pure merveille de mise en scène. On se bat autour d'Yperdamme, la fusillade crépite et les coups de mousquet font rage pendant que le guetteur sonne éperdument le tocsin et que, dominant tout ce vacarme, la voix du récitant explique les phases de l'action.... Cela est sincèrement beau et une émotion vous étreint la gorge, tant il est vrai que, pour vaincre et dominer, l'art véritable n'a pas besoin de moyens complexes.

Nous devons aussi mentionner les remarquables dessins que Hendrick a composés pour le Sabbat de Rhamsès II.

Une légère critique.... Dans le premier tableau du Noël Flamand, les silhouttes de la vierge et de Saint-Joseph sont lourdes et ne donnent par l'impression des divins personnages qu'elles ont mission de représenter. Par contre le tableau de la naissance du Christ est de composition magistrale.

Il nous est d'autant plus agréable de constater les mérites du Diable au Corps que tous ses collaborateurs sont Belges. L'art flamand y règne en souverain maître et nous ne saurions invoquer meilleur témoignage de l'intérêt qu'inspire cette compagnie, qu'en rappelant les visites qu'elle reçut déjà de plus d'un personnage de marque, et les encouragements qui lui furent prodigués jusque dans le monde officiel.

Heureuse vie et longue prospérité au charmant cénacle de la Maison de l'Etoile.

Baron H. d'ORNANT

Memento.

Au THÉATRE DU PARC on répète activement, pour passer après *Niobé*, une pièce en trois actes de notre excellent collaborateur Fritz Lutens. Titre : *La Couvée*.

— A l'ALHAMBRA le *Courrier de Lyon* a retrouvé son succès traditionnel et sera suivi d'une reprise du célèbre drame la *Closerie des Genêts*.

— Le Théâtre-Concert de la SCALA nous promet pour la fin de ce mois une *Revue* due à la plume autorisée de notre confrère Théo Hannon, coutumier du succès dans ces sortes de pièces.

— Le THÉATRE MOLIÈRE tient un gros succès avec le *Filleul de Pompignac*..

A Paris, la Renaissance vient de représenter *La Ville Morte*, tragédie moderne en 5 actes de M. Gabriel d'Annunzio, le poète italien, célèbre à plus d'un titre, tant à l'étranger que dans son pays. — Nous reparlerons de cette œuvre dans une prochaine chronique.

— Nous apprenons que Mme Miocque. le professeur bien connu, vient d'ouvrir, au n° 15 de la chaussée de Wavre, toute une série de nouveaux cours de chant, solfège, piano, mandoline, diction et déclamation. — Chacun de ces cours est placé sous la direction spéciale de professeurs ou lauréats du Conservatoire, Mme Miocque se tient à la disposition de toutes les personnes qui voudraient lui demander des détails plus circonstanciés sur l'organisatisn et le fonctionnement des différentes classes.

H. O.

Jumelles de Théâtre

Le plus grand choix de Jumelles de théâtre se trouve chez BRAND, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité *Jumelles à manche*, de luxe et ordinaire. Prix sans concurrence.

CAUSERIE SUR LA MODE

Parlons économie, voulez-vous? Il ne faut pas toujours rêver soie rose et pailletage; ces choses-là ont le grand tort de coûter cher et de se porter peu. Et que mettons-nous, la plupart du temps, sinon la robe de maison, la robe de ville, deux toilettes qui ne doivent craindre ni le chiffonnage des enfants, ni les averses de notre ciel gris, ni même, pour beaucoup, le passage à la cuisine.

Ces costumes n'ont pas besoin pour cela d'être inélégants. La coupe, le choix discret de la garniture, de l'étoffe, de la couleur, font de la plus modeste robe un vêtement flatteur et aimable.

Règle générale, pour la robe d'usage, le moins de garniture possible. Ces garnitures se défraîchissent vite et donnent bien vite à la toilette un air fort désagréable. Toujours le costume tailleur sera le plus pratique. Sous le veston, on peut varier à l'infini la blouse ou le gilet, et une cravate bien assortie, un col très frais lui donnent un aspect d'élégance sobre, très distingué. Mais il y a d'autres combinaisons. J'ai vu chez un tailleur pour dames une robe de cachemire brun. Corsage amazone collant avec petite basquine derrière.. Par devant, grosses tresses de galons de laine formant brandebourgs très larges en haut et s'amincissant jusqu'à la taille. Col de toile et nœud papillon groseille. Un autre costume était une blouse russe sur jupe unie, bordée dans le bas d'un galon soutache à petite boucle ; l'étoffe de ce costume est en drap mêlé gris bleu. La blouse avait un empiècement arrondi en velours noir avec col très haut de velours noir s'attachant de côté par une boucle d'acier. Haute ceinture de velours noir avec agréments et boucles d'acier. Avec ces costumes la jaquette de drap noir ou assortie se porte le plus souvent ; ou bien encore, si l'on n'a pas les bras trop sensibles au froid, on porte la grande pèlerine de fourrure. Pour garantir les bras du froid, je conseille les manches collantes en peau ou en ouatine ; cela suffit pour éviter les rhumes ou les rhumatismes. Le chapeau du matin ou de course se fait surtout rond, en feutre noir ou de couleur, garni sobrement de nœuds, de plumes lisses ou de quelques fleurs. Les formes très contournées, très enlevées de côté, sont trop voyantes pour la course à pied ; les très jeunes filles seules peuvent se les permettre. Quand on préfère la forme plus rassise de la capote, il faut éviter encore les couleurs trop voyantes.

Nous donnons ici le dessin d'une capote de velours noir garnie d'une petite houppe de plumes noires avec, sur le côté, un petit nœud bleu de ciel et boucle d'acier, extrêmement coquet et original et qui reste dans les limites du chapeau « à toujours mettre ».

Eviter également les fourrures de couleur claire. Quand on n'a pas une toilette très élégante pour les accompagner, rien n'est plus choquant ; et puis, combien laides ces imitations de chinchilla, d'hermine, d'astrakan gris? Il y a là une prétention à une fausse élégance de très mauvais goût. Si vous ne pouvez vous payer de la fourrure très chère, prenez la fourrure sombre, l'astrakan noir, la loutre, les skungs, etc., qui se vendent à tous prix et font à peu près le même effet. Mieux vaut une simplicité cossue qu'un faux luxe de clinquant. C'est là le secret de la distinction chez une femme. Toutes ne peuvent s'habiller avec des robes de cinquante louis mais toutes peuvent avoir une netteté de coupe, un choix de couleur et d'étoffe qui les rendent absolument charmantes dans une harmonie de mise irréprochable. Le bon goût ne se paie pas ; c'est pour cela qu'il est si apprécié. Ce que tout l'argent du monde ne peut acheter n'est-ce pas un trésor supérieur à tout l'argent du monde?

OPALE.

DINER DE FAMILLE

Potage velouté
Timbale milanaise
Tournedos Soubise
Terrine de foie gras de Muller
Artichauts Barigoule.
Mont-Blanc
Fromages et desserts
Un verre de Triple-Sec Cointreau

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE SUR LE FÉMINISME

Un représentant du sexe fort m'écrit pour me reprocher mon âpreté à revendiquer l'égalité de notre intelligence.... Pauvre de nous! conclut-il, ému. Cette émotion est touchante, elle prouve que, si j'ai dit fortement ma pensée, j'ai frappé juste aussi. Car ces messieurs, au seul mot de féminisme, se sentent blessés à la prunelle de l'œil. Ils rugissent alors, ils brandissent tous les codes, toutes les constitutions, tous les bouquins entassés par eux depuis des siècles, mais ils ne discutent jamais. Ainsi font les sauvages pour effrayer les bêtes féroces; mais ils ont beau danser, hurler ou agiter leurs tomahaks, ils ont peur. Eh bien, je vais les consoler, puisque je les ai tant attristés. Je vais leur dire que, quoique nous fassions, quoique nous disions, nous ne pourrons jamais leur disputer le droit d'aînesse.

Au point de vue chrétien, qui est celui d'où j'étudie ici le féminisme, l'homme a reçu de Dieu la suprématie dans la famille sur sa femme, par le seul fait qu'il a été créé le premier. Ce droit d'aînesse est si bien aussi dans la nature humaine, qu'il est devenu l'une des bases de toutes les législations, aussi bien qu'un fait incontestable dans les mœurs de la famille.

Il n'implique nullement une supériorité d'intelligence, il est un fait hiérarchique.

Le fils ainé est le chef de ses frères, passera le premier, représentera le père, même alors qu'il serait notoirement inférieur en valeur morale.

Dieu a voulu par-là mettre une semence d'ordre indestructible dans la masse des humains. Le droit d'ainesse vivra toujours, malgré les codes et les révolutions, comme le mariage chrétien subsistera, malgré les lois de divorce, tant que l'Eglise régnera sur la terre.

Voulant donner la puissance à Adam, Dieu devait le créer premier. La Genèse le marque avec insistance et la fameuse côte (le tomahak du sauvage) nous oblige à nous reconnaître cadettes.

Eve ne pouvait-elle donc être là quand Adam, ouvrant les yeux à la lumière, enivré de la beauté du monde, de la merveilleuse création qui s'épanouissait autour de lui, fut appelé à désigner lui-même les noms de ces plantes, de cette faune, de cette masse d'oiseaux, de poissons, de fleurs, parmi lesquels il passait en roi.

En cette minute solennelle Dieu l'investissait d'un pouvoir qu'il voulait attribuer à l'homme seul en vue de l'avenir. Eve, présente, eût partagé cette gloire, et peut-être après la chute, eût-elle accepté avec moins de résignation l'imposition de l'autorité maritale.

On ne doit jamais perdre de vue que, pendant de longs siècles, la force était un capital si précieux que celui qui la possédait devenait puissant, selon le degré de résistance de ses muscles. La femme ne chercha pas à se révolter d'un état de choses qui lui était aussi utile qu'avantageux,

Et ici les féministes ont tort de vouloir même que la femme soit égale en force à l'homme. Certes, elle en a l'endurance. On ne peut nier les amazones, il y en a encore au Dahomey. Les peuples sauvages ont donné généralement le plus dur labeur aux femmes, et dans le peuple de nos villes, dans nos campagnes, on est effrayé de la somme de travail que les pauvres mères de famille arrivent à accomplir. Mais il faut constater que tout travail trop fort, trop assidu, trop continu, tout exercice trop violent de la femme est absolument contraire à l'alimentation de la race et les études qu'ont faites sur ce sujet tant d'éminents médecins sont effrayantes quant aux suites funestes de ces excès de fatigue. Il faut donc repousser, comme aussi ridicules qu'inhumaines, les doctrines qui voudraient mettre la femme sur le même pied que l'homme dans le travail et la fatigue.

La hiérarchie dans la famille, comme on le voit, fut établie dès le commencement et d'une manière solennelle qui la consacrait aux yeux de toute la race d'Adam.

Combien différente est la version matérialiste. Le mâle velu, hirsute, ne proférant que quelques cris, n'ayant guère que des instincts, enchaînant sa compagne dont il a fait une bête de somme plus abrutie que lui. Tous deux sans notions d'industrie, à peine couverts de la peau sanglante de l'animal dont ils dévorent la chair crue, ignorant le feu, le fer, l'art de bâtir ou de s'abriter, plus ignorants encore de morale ou d'idée de Dieu.

L'histoire sacrée, les découvertes modernes, comme la saine raison, nous apprennent tout autre chose. La raison veut que, Dieu existant, il se soit créé des serviteurs et des adorateurs dignes de lui. C'est pourquoi il les a doués d'une âme immortelle, et dans l'état de parfaite innocence cette âme s'épanouis-

sait à la lumière de la révélation aussi rapidement que la fleur s'épanouit au soleil.

La Bible confirme cette croyance, puisqu'elle nous dit que, du vivant d'Adam même, Caïn son fils bâtit une ville et que son petit-fils Tubalcaïn connaissait l'art d'ouvrer les métaux, comme sa petite-fille Noëma tissait des étoffes et les brodait en couleur.

Abel était pasteur, et sa vie patriarcale doit être considérée comme un degré de civilisation bien supérieur à la sauvagerie. L'histoire du sacrifice d'Abel prouve un culte et des rites religieux établis et observés.

Si des groupes humains, plus ou moins considérables, ont été, pour une raison inconnue de nous, guerre, cataclysme cosmique, famine, séparés du tronc principal, cette séparation, en les isolant des centres civilisés pour les jeter dans des pays déserts et inhospitaliers, les a fait tomber dans une dégénérescence activée par la corruption.

Toutes les recherches géologiques faites en vue de fixer les grandes époques de vie de notre planète prouvent que, lorsque les hommes dits préhistoriques vivaient d'une manière bestiale dans les cavernes de Suisse, de Belgique et de France, ces pays offraient l'image de la plus épouvantable désolation : climat rigoureux, fleuves immenses et impétueux, animaux féroces et nombreux, tout contribuait à rendre l'homme également féroce et sauvage.

Mais pendant que l'homme des cavernes découpait péniblement sa proie avec un morceau de silex, la civilisation brillait aux Indes, en Egypte et en Perse.

Cette histoire des migrations de la race humaine est encore à faire complètement. Ses mystères en sont jusqu'ici impénétrés, et qui sait combien de crimes énormes ont été punis dans toute une nation par l'exil dans les glaces du Nord ou sous l'ardeur du soleil d'Afrique?

Malheureusement, cette obsession de ne voir en nous que le produit d'atomes crochus en progrès continus, ôte la claire vue de la philosophie de l'histoire et la femme, aux premiers siècles du monde, fut loin d'être la bête de somme qu'on croit. Toutes les femmes de la Genèse sont intelligentes, habiles et jouissent d'une considération réelle.

Plus tard Marie, sœur de Moïse, Déborah, Judith, prouvent que la femme pouvait avoir, dans le peuple juif, une prépondérance qui eût été incompatible avec l'idée d'infériorité.

Quoiqu'en puissent dire certains féministes qui affirment que le sentiment juif est le mépris de la femme, l'étude attentive de l'Histoire sainte affirme le contraire. La femme juive connaissait la Bible. Les lectures d'exégèses, les interprétations, les discussions liturgiques, si chères au peuple hébreu vers la naissance du Christ, étaient faites souvent en sa présence. L'Evangile nous montre Marie, mère de Jésus, entrant au temple au milieu des docteurs et écoutant son fils. Marthe et Marie, sœurs de Lazare, sont là quand Jésus discute avec les docteurs. Les saintes femmes sont présentes aux discours du Sauveur qu'elles suivent avec une attention intelligente de personnes instruites. Elles et Marie se réunissent aux hommes dans le cénacle et tous ces faits ne sont pas des actions extraordinaires en dehors des mœurs juives. C'est la vie au jour le jour, peinte avec la netteté et la sincérité d'un témoin attentif.

L'erreur vient de ce que beaucoup de féministes préfèrent étudier les origines de la race juive, son histoire et ses mœurs dans les fantaisies du Talmud et de la Kabbale, sans se préocuper de faire la différence entre le peu que ces livres conservent de la Bible et la masse énorme de nouveautés étranges que les rabbis y ont ajoutée depuis notre ère.

Il n'en est pas moins vrai que la hiérarchie, telle que le christianisme la reconnait dans le mariage et la famille, est celle de la Bible.

Il convenait que l'homme fût chef, d'abord parce qu'il était le plus fort, ensuite parce qu'à lui revenait l'honneur du sacerdoce.

L'exclusion des femmes du sacerdoce est-elle une preuve de mépris ou d'infériorité ? On accuse l'Eglise, sous l'influence de l'esprit juif, d'avoir compris cette exclusion en ce sens. C'est une erreur. L'Eglise a éloigné la femme du sanctuaire, non par mépris, mais par convenance.

Tous les peuples religieux ont jugé comme l'Eglise. Il a fallu l'immoralité du paganisme pour admettre la femme à l'autel, et on sait ce qu'étaient les prêtresses de Vénus, de Diane ou de Cybèle et ce qu'étaient les temples où elles officiaient, Plus tard, quelques sectes hérétiques voulurent faire revivre la prêtresse ; les gnostiques l'essayèrent, et ils tombèrent dans une épouvantable corruption.

L'originalité américaine a tenté d'instituer des « pastoresses », mais le résultat de cet essai est au moins problématique et ne sera jamais qu'une exception frisant le ridicule.

Ces essais, tous très malheureux, proclament la sagesse de l'Eglise qui a réservé les fonctions du culte aux hommes seuls. Elle leur fait d'ailleurs acheter cet honneur par le renoncement le plus complet à eux-mêmes et aux penchants de la nature, et le célibat imposé aux prêtres les place au-dessus de l'humanité,

Pour bien comprendre à quel point cette sagesse est profonde et indispensable, il suffit de se représenter ce que serait une femme chargée d'une grande paroisse de Bruxelles ou de Paris, ou même d'un simple village. Admettez qu'elle soit aussi vertueuse qu'une sainte Gertrude, aussi savante théologienne que le *docteur* sainte Thérèse, donnez-lui les plus excellentes qualités du cœur ou de l'esprit. Toutes ces qualités jointes à un visage aimable ou sympathique lui permettront-elles de remplir son ministère ? d'entrer dans tous les bouges où on l'appellera ? de courir les campagnes la nuit ? de confesser les pécheurs de toutes espèces, sans dommage ni pour sa dignité, ni pour sa pureté, ni encore plus pour la gloire de l'Eglise ? Et s'il s'agit des missions lointaines, parmi les barbares et les sauvages ? N'est-ce pas encore plus impossible ? On dira : il y a des religieuses missionnaires. Oui, certes, et elles aident beaucoup les prêtres ; mais elles suivent le sillon tracé par leurs aînés, par les hommes ; elles ne passent pas avant eux.

L'Eglise donc, en confiant aux hommes seuls le sacerdoce, n'a en cela nullement témoigné son mépris pour la femme. Nous avons vu comment Notre-Seigneur a voulu l'associer, en quelque sorte, à ses travaux, et il a indiqué par là à l'Eglise la conduite qu'il voulait qu'elle tînt envers notre sexe. Celle-ci a compris que le relèvement des mœurs dépendait surtout du relèvement de la femme et ses efforts ont toujours tendu vers ce but. Aussi voit-on, dès le commencement, les charges importantes confiées aux femmes dans le sanctuaire même, non pas, comme le croit

Mlle Chauvin, en participant aux offices liturgiques, ce qui n'a jamais existé, mais en aidant les prêtres dans leur ministère, par la visite des malades, l'éducation des enfants et même l'enseignement des catéchumènes. Si, depuis, on a pu voir, par exception, une abbesse faire office de diacre ou de sous-diacre, c'est un abus qui s'est glissé dans la discipline d'un diocèse, mais non un reste des usages de la primitive Eglise.

La loi divine, nous le voyons, suivie par les lois humaines dans toutes les législations, a donc bien marqué la hiérarchie des sexes. Mais rien, dans les lois ecclésiastiques n'a obligé la femme à accepter aveuglément tous les abus du pouvoir marital.

En demandant certains adoucissements à cette autorité maritale que les législateurs regardent comme une arche sainte à laquelle on ne peut toucher, elle ne blesse en rien sa conscience de chrétienne tant qu'elle respecte l'indissolubilité du mariage et la fidélité qu'elle lui doit.

Il est parfaitement juste et raisonnable que la femme ne soit pas à la merci d'un mari débauché, qu'elle exige que son infidélité soit punie aussi sévèrement que le serait la sienne.

Il est juste que le petit pécule amassé sou par sou par l'ouvrière et qu'elle réserve pour la maladie ou l'éducation de ses enfants, lui reste sa propriété inaliénable et ne puisse lui être enlevé par un mari ivrogne et paresseux.

Il est juste que la femme participe à la gestion de ses biens propres, apportés par elle au ménage, qu'elle ait sur ses enfants un droit respecté lorsqu'il s'agit de leur éducation. Il est juste qu'elle vive dans la sécurité et que ses enfants ne puissent lui être enlevés sans motif raisonnable par son mari. Toutes ces garanties que la situation actuelle de la société et la dureté des codes l'obligent à demander et que nous examinerons plus tard, toutes ces choses n'entament en rien l'intégrité du mariage ni l'autorité maritale.

Et qu'on ne croie pas qu'en révisant les lois sur ces points on arrive immédiatement à la femme député, sénateur, ministre et à toutes les excentricités des féministes avancés. La femme n'est pas si déraisonnable. Elle connaît tout aussi bien que l'homme, la limite de ses devoirs, et même dans les rangs du féminisme bien peu veulent autre chose que plus de sécurité dans leur fortune, pour leurs enfants et pour leurs gains personnels.

La corruption de l'homme est une des causes du féminisme. S'il veut retrouver chez lui le respect de sa femme et de ses enfants, il doit commencer par se rendre respectable.

L'autorité maritale ne commence à devenir insupportable à la femme que par l'abus qu'en fait le mari. Hors de là, elle a été certainement plus bienfaisante par la sécurité qu'elle donnait à la famille, que ne l'eût été l'amour libre dans une parfaite indépendance des deux sexes.

Croit-on vraiment que si la femme avait toujours été victime elle ne se fût pas révoltée? Les moyens ne lui manquaient pas.

Toutes ces théories nouvelles sont dangereuses parce qu'elles sont bâties sur une utopie : le monde composé d'hommes et de femmes parfaits et sans défauts.

Malheureusement, c'est le contraire qui existe, et les lois civiles et religieuses ont été faites pour les hommes et non pour les anges.

Le mariage a été institué pour prévenir les désordres des deux sexes. La femme chrétienne a compris que la famille est le fondement de la société. Sa gloire est d'en avoir été la gardienne la plus fidèle. Elle sait que son bonheur est là seulement, non dans les divorces et les envolements de l'amour libre, où elle perd sa dignité et sa valeur morale.

Entre deux maux, dit le proverbe, il faut choisir le moindre et saint Paul a exprimé plus vivement cette même pensée : Il vaut mieux se marier que brûler.

Si le mariage est un mal, l'amour libre est bien plus funeste encore, et puisqu'il ne paraît pas jusqu'ici que l'humanité ait envie d'imiter les anachorètes pour se préparer à la fin du monde, il faut se résigner, messieurs, à s'incliner devant votre puissance maritale. C'est une diginité plus honorifique que réelle qui vous a suffi jusqu'ici et que les femmes ont tort de vous contester. A vous le vain prestige du panache. A elles l'autorité vraie et les réalités du pouvoir. Souvenez-vous de l'aubergiste du conte, qui n'avait plus qu'une belle enseigne sur sa maison sans toit et qui, quand même, se croyait aubergiste. Nous vous laissons, messieurs, la façade et son enseigne, mais nous avons conscience, sachez-le, que vous êtes des aubergistes sans auberge.....

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

JOSETTE

NOUVELLE

Mais ce qui enchanta Josette, ce qui la ravit et lui fit pousser, dans le silence douillet de la chambre close, un cri d'oiseau qui prend son vol, — ce fut la découverte sur le couvre-pied du lit, d'un petit tas de linge frais que venait d'y déposer la bonne, — et qui était, s'il vous plait, du linge de sa grande sœur Margot, — un vrai linge de toute jeune dame, joli, raffiné avec tact et coquet avec simplicité, — tout blanc, avec des volants de fine dentelle et beaucoup de très minces faveurs roses, comme dans les layettes ou les trousseaux d'apparat qu'exposent les grandes lingères.

— Tout de même, je suis contente que mes bagages aient brûlé avec tout le reste, murmura Josette à voix contenue, car elle n'osait, ici, penser tout haut comme dans son couvent, où d'ailleurs une amie quelconque se trouve toujours à point pour entendre les paroles envolées. Ici, les murs seuls auraient ouï son bavardage futile de pensionnaire libérée, — libérée brusquement comme un oiselet dont la cage, arrachée et tordue par le chat, se serait brusquement entr'ouverte.

Quoique ces murs fussent charmants, sous leurs tentures de cretonne plissée menue, tout de même ils intimidaient Josette, — pour autant qu'une grande fillette de dix-sept ans bientôt puisse être intimidée par des objets qui ne sauraient, évidemment, lui vouloir aucun mal !

Il faut dire aussi que les alarmes de cette importante journée avaient quelque peu bouleversé la coutumière sérénité de Josette. Vous a-t-on dit que tout à l'heure, à midi sonnant, elle avait, comme à l'ordinaire, vaillamment dîné dans le réfectoire de son couvent, et que deux heures plus tard, soudainement, et sans qu'elle se fût bien rendu compte des événements, elle s'était retrouvée, au beau milieu du jardin boueux, la chevelure dénouée, la robe déchirée, parmi

tout un déchaînement confus de hurlements, d'appels, de fumée et de bousculades, tandis que le couvent tout entier flambait sous ses yeux comme une torche ?

Et la brusquerie du retour chez sa grande sœur Margot, — ce retour sans livres, pas même une robe pour remplacer celle qu'elle avait déchiquetée dans la bagarre, — ce retour inopiné vous avait, tout de même, un ragoût de pittoresque, un bouquet de roman défendu, très suffisants pour agiter une cervelle de pensionnaire surprise, en plein mois de mai, par la perspective de vacances imprévues.

On eût été troublé à moins!...

Une voix dans l'escalier qui cria : « Josette ! » des pas menus dans le couloir, — et la porte s'ouvrit au moment où la jeune fille s'efforçait, non sans peine, d'endosser un peignoir que lui avait prêté sa sœur, et que celle-ci mettait le matin, au saut du lit.

Pour être juste, il faut avouer que Josette, avec sa belle santé florissante, courait le risque de faire craquer l'étoffe à toutes les coutures.

— Descends vite ! Paul est rentré ! Il est ravi de ton arrivée ! Viens l'embrasser !

— Attends un peu, Margot ! Attends un peu que je me sois faite belle !

Elle ne riait plus ! Elle avait, en disant celà, un air de gravité savoureusement comique. La perspective de revoir son beau-frère troublait extrêmement l'insoucieuse Josette.

Il faut dire aussi qu'elle ne le connaissait guère, ce Paul Dembleuse qu'elle avait vu pour la première fois le jour des fiançailles de Margot, puis encore à la cérémonie de son mariage. Comme les jeunes filles étaient orphelines de père et de mère, et que la garde de Josette incombait tout naturellement à sa sœur ainée, il avait été décidé que la pensionnaire passerait d'une seule traite, sans aucunes vacances, toute sa dernière année d'études au couvent, ce qui était une excellente idée. Les jeunes ménages ont grand besoin du tête-à-tête pour consolider leur futur bonheur.

Paul demeurait donc pour Josette dans un inconnu redoutable qui n'était pas sans quelque charme.

Elle s'était formellement promis de l'aimer beaucoup, mais encore eût-il fallu, pour qu'elle pût appliquer d'aussi belles résolutions, qu'elle connût un peu l'objet de cette affection préméditée.

Dans l'état actuel de leurs relations, tout ce qu'on pouvait raisonnablement exiger d'elle, c'était de ne pas en vouloir à l'intrus qui lui disputait ouvertement la seule tendresse vraie qu'elle se connût.

Car c'était une tendresse très amusante et très compliquée que celle de Josette pour Margot, — pour sa bonne, pour sa douce, pour sa grande, pour sa petite, — une tendresse où il y avait à la fois du respect et de la protection, — car Josette était infiniment plus grande, plus forte, plus robuste que son aînée. Son affectuosité était donc exquisement contradictoire dans ses manifestations, et partant facilement exclusive.

Margot, d'ailleurs, avait pour Josette une affection analogue. Seulement, lorsqu'elle s'était mise à aimer Paul Dambleuse, avec tout son rêve vague et toute sa volonté de jeune fille très pure, elle ne s'était même pas avisée de la dualité qui venait fourcher sa tendresse latente.

L'amour qui s'insinuait dans son petit cœur avait tout de suite fraternisé avec l'antérieure passion qu'il y avait découverte, et s'était arrangé très facilement pour y faire bon ménage avec elle.

Il ne semblait réellement pas à Margot qu'elle aimât moins sa sœur, parce qu'elle adorait son mari. Il n'y a rien d'indulgent comme le vrai bonheur.

En somme, en y réfléchissant bien, la soumission de Josette n'était peut-être que de l'ignorance ! Elle sentait évidemment que le mariage de sa sœur l'avait frustrée, lui avait enlevé une partie de son dû, sans qu'on lui eût rien donné en échange. Mais il lui eût été fort malaisé d'expliquer à qui que ce fût, — et surtout à elle-même, — en quoi consistait exactement la spoliation dont elle était victime.

Il lui manquait, pour établir ce bilan sentimental, une notion plus ou moins complète, ou tout au moins un exact pressentiment des choses de l'amour. Elle en ignorait tout, — à commencer par l'homme lui-même.

Dans les familles où grandissent côte à côte des gamins et des fillettes, celles-ci, bien avant l'âge de raison, se sont familiarisées avec cette idée formidable du dualisme des sexes, qui n'est troublante que si on ignore ce dualisme, — ou si on l'approfondit.

Comment s'effarer d'un antagonisme sagement gradué, qu'ont affirmé, dès la *nursery*, les rivalités de joujoux et les compétitions de friandises ? Et quant au prestige du sexe fort, les frères se chargent de le saper à grands coups de folies « de jeune homme ».

Tout autre chose est la brusque apparition du fiancé dans une de ces « familles de jeunes filles » qui ont vécu en dehors du contact direct des hommes petits et grands, et qui, n'ayant pas eu de frères, n'ont pas eu non plus les petits cousins et les petits camarades qui en sont nécessairement les satellites. Elles ont, ces fraternités exclusivement féminines, une saveur, un charme qui n'empruntent évidemment rien aux ridicules conventionnels et crispants qui font les parfaites ingénues. Une jeune fille qui baisse trop les yeux connaît déjà le danger qu'il pourrait y avoir à les lever. Il n'est rien de moins chaste que la pudeur.

Or, le fiancé qui pénètre, avec le prestige inviolé de son inconnu, dans un de ces cénacles vierges, où les traces de son intimité croissante font empreinte nette, comme des pas dans la neige, — n'est pas seulement, pour l'un de ces jeunes cœurs, la vivante promesse de bonheurs vagues. Il est, pour chacun d'eux, la révélation de quelque chose de nouveau, d'un élément jusque lors soupçonné, et qui soudain s'affirme. Dès lors, il vit dans une atmosphère de bégayantes tendresses qu'il soupçonne à peine, s'il est vraiment épris, et qu'il n'appréciera pas, s'il vient là simplement pour « faire un mariage ». Dans l'un et l'autre cas, il garde donc un rôle passif de cible, de pierre de touche. Il faudrait, pour apprécier tout le charme

infiniment délicat de la scène, y assister en spectateur discret. Pour qui sait regarder sans trop en avoir l'air, il y a là des moments délicieux à passer, car ils révèlent ce qu'il y a de meilleur dans le cœur de la femme : la crainte d'aimer et l'amour de craindre. Toute sa psychologie gravite entre ces deux pôles de sentiment.

Or, non seulement Josette n'avait pas eu de frère, ni de cousin, ni de petit camarade, mais nous savons encore qu'elle ne connaissait presque pas son beau-frère, qu'elle se trouvait donc, vis-à-vis de lui, dans une situation analogue à celle des petites sœurs de fiancées au moment où, pour la première fois, pénètre en leur cénacle palpitant le facile vainqueur d'amour.

Elle avait donc quelque raison de trembler légèrement en descendant l'escalier, en ouvrant la porte du petit salon, en apercevant devant elle, très souriant, cet aimable et terrible Paul qu'elle *voulait* absolument aimer.

Elle eut une seconde d'hésitation, d'autant plus excusable qu'elle ne savait ni ce qu'elle devait dire, ni ce qu'elle pouvait faire.

Aussi, bravement, lui sauta-t-elle au cou.

C'était, cette salle à manger, une jolie pièce claire, où les meubles de bois pâle faisaient de jolies taches sur le bariolage du papier anglais des murs.

La table était mise au centre, — quatre couverts un peu à l'étroit, vraiment, — deux de ci, deux de là, — ce qui est tout à fait intime.

Et quoique les portes fussent largement ouvertes sur le salon, d'une part, et de l'autre sur la grande serre véranda, ces deux pièces demeuraient dans la pénombre, concentraient toute la vie, toute l'animation autour de la nappe éblouissante, où l'argent des couverts et le cristal des verres mettaient des miroitements.

Quand Josette eut embrassé Paul, elle s'aperçut, — un peu tard — qu'il n'était pas seul dans la pièce.

— Mon ami Monteux... Pierre Monteux, le romancier,... fit Dambleuse, en répondant au regard interrogateur de Josette, un peu surprise, et fort confuse de son expansion subite.

Et comme la jeune fille saluait cérémonieusement :

— Oh! tu peux lui serrer la main, va! C'est un intime!

Josette, pendant le *shake-hand*, regarda cette fois le romancier bien en face, avec ce coup d'œil sain et droit qui était un des charmes de sa physionomie vigoureuse. Et, tout de suite, elle eut l'impression qu'il était trop blond, d'un blond glacial, qu'accentuait encore la clarté froide de ses yeux bleus, au net reflet d'acier.

De petite taille, fluet et souple, il avait le mouvement d'une netteté déconcertante, d'une correction presque mécanique. Son élégance même semblait voulue. Tout son être respirait la logique, la volonté, l'esprit d'analyse et de raisonnement.

Seul le sourire détonnait dans cet ensemble frigide, un charmant sourire qui

corrigeait la sécheresse de la bouche, creusait des plis de bonté autour des yeux. Ce sourire mit Josette à l'aise. Ce fut comme la petite porte par laquelle sa sympathie, naturellement expansive, trouva à pénétrer chez l'ami de son beau-frère.

Comme Margot rentrait en coup de vent, très à l'aise devant ce tiers un peu déroutant, on s'installa tout de suite, et la conversation s'accrocha naturellement à la brusque aventure qui jetait Josette dans le tête-à-tête du jeune ménage. Il fallut que la jeune fille racontât par le menu tous les incidents de la journée, depuis le cri d'alarme des sœurs affolées, jusqu'aux péripéties du retour, organisé au milieu d'un désarroi que l'on devine.

Elle avait une façon à elle de conter qui, vraiment, était drôle, tant elle avait la manie des phrases incidentes, des retours brusques, des détails rétrospectifs. Et tout celà, panaché de mots qui faisaient image, de jolis bouts de phrases où il y avait de la malice, de la naïveté et même de la grâce.

Paul semblait vraiment s'amuser beaucoup du papotage de sa belle-sœur, — moins toutefois que Monteux, qui ne quittait pas la jeune fille des yeux, semblait noter tous ses gestes, toutes ses inflexions, et soulignait le récit de singuliers petits sourires.

— C'est donc bien bébête, monsieur, ce que je dis là? Vous riez tout le temps, même quand c'est triste, finit par dire Josette mi-rieuse, mi-fâchée.

— Je ris, mademoiselle Josette, parce que vous contez délicieusement mal ! Il n'y a pas moyen d'embrouiller avec plus de charme des choses quelconques. Continuez donc, je vous en prie !

— J'ai fini ! C'est tout !

Mais Paul protesta. Et il fallut que Josette continuât tout de même, détaillât les incidents de son voyage et de son arrivée chez Margot, sans argent, sans chaperon, sans bagages, — pas même un chapeau.

Et elle profita, très maladroitement, de cette occasion pour s'excuser d'être venue à table dans ce peignoir qui n'était pas même le sien.....

— Ça se voit, sois tranquille ! — dit Paul goguenard.

Et du doigt, il indiqua à Margot une couture de la manche qui avait cédé, et qui lentement s'étendait, s'allongeait, laissant entrevoir la doublure outrageusement tendue.

Et Josette fut confuse, exquisement.

Ainsi vues toutes deux, en face l'une de l'autre, les deux sœurs étaient charmantes.

Margot est menue, et de claire chevelure — un châtain brûlé qui tourne au roux, par mèches, — d'une élégance raffinée, les mains petites, la taille admirablement prise et le plus joli cou du monde. — Josette est presque grande et presque noire de cheveux. On devine, en elle, une robustesse nerveuse, un équilibre séduisant de santé matérielle et de vigueur morale. La jeune fille qui possède cette netteté de

démarche, cette franchise dans le port de tête, cette souplesse aisée dans la volonté du geste, ne peut être qu'une intelligence droite, un peu roide peut-être, mais de perception certaine et rapide.

Pourtant, Josette et Margot se ressemblent. Est-ce la similitude du regard, le dessin ferme de la bouche, le joli modelé du menton, ou simplement une certaine fraternité d'allures, qui font dire en les voyant marcher côte à côte : « Voilà deux sœurs ? » A plus forte raison, un observateur passionné comme Monteux devait-il trouver une infinité d'autres points de contact et s'amuser à les noter, à les classer dans son cerveau méthodique, sans autre but, en cette heure d'abandon, charmante sous le large cercle de la lampe, que de cataloguer des bribes de tentante humanité.

Ce ne fut que plus tard, quand il eut constaté à quel point ces deux sœurs si diverses se ressemblaient, qu'il lui vint quelque curiosité de savoir en quoi elles pouvaient bien différer.

Il avait l'adoration des notations extrêmement ténues...

(A suivre). FRITZ LUTENS

LE BARON DE MORIALMÉ

Tiré des Œuvres inédites du comte de Villermont.

Tallemant des Réaux est fort à la mode aujourd'hui, et bien que le personnage ait la réputation d'une plume assez méchante, son autorité est souvent invoquée. L'une de ses anecdotes, rapprochée de quelques documents officiels, prouve que, s'il avait beaucoup d'esprit, l'alerte conteur y joignait beaucoup d'imagination, et il est piquant de contrôler le récit coloré de Tallemant par l'exactitude des témoignages contemporains.

*
* *

Donnons d'abord la parole à Tallemant des Réaux.

« L'Infante vivait encore quand un seigneur des Pays-Bas, nommé M. de Moriamé, homme de grande réputation et qui avait trois frères, tous trois fort braves, devint amoureux d'une belle femme qui n'avait que dix-huit ans et qui avait pour mari un des principaux conseillers de l'Infante, âgé de 68 ans ou environ. Moriamé en fut aimé assez ouvertement. Un jour que la belle était assez triste, il lui demanda ce qu'elle avait : « C'est, lui dit-elle, que je ne saurais plus souffrir mon vieillard et que je mourrai bientôt si je demeure encore avec lui. Il faut que vous m'emmeniez en quelque pays ». Ils tombent d'accord d'aller en Hollande où la Reine de Bohême était arrivée depuis peu. « Mais, ajouta-t-elle, je veux partir en plein midi. » — « Bien, Madame. »

Au jour assigné, justement à l'heure de midi, voilà une cinquantaine des plus grands seigneurs du pays, tous à cheval, et trois carrosses à six chevaux à la porte de la belle On porte publiquement des cassettes dans les carrosses, on attache des malles derrière ; enfin, le mari demande où elle va : « Je m'en vais en Hollande me promener ; j'ai envie de voir La Haye. »

A La Haye, elle est bien reçue de tout le monde. Au bout d'un an, elle devient jalouse de la reine de Bohême et elle prie son amant de la ramener à son mari : « Madame, il vous faut obéir, lui dit-il, et je veux vous remettre entre ses mains, plus hautement que je vous en ai tiré. » Il avertit ses amis; ils viennent au devant de lui au nombre de plus de trois cents chevaux. Arrivé, il dit au mari : « Madame a eu dessin de faire un voyage. Elle m'a fait l'honneur de me choisir pour l'accompagner. Je vous puis répondre de sa conduite. Mais, parce que la médisance n'épargne personne et que vous pourriez avoir quelque soupçon, je vous déclare que si vous la maltraitez, je vous tuerai ».

*
* *

Voyons maintenant ce que disent les documents. Le grand seigneur dont parle Tallemant était Charles de Palant, baron de Moriamez (1), l'aîné des quatre fils de Warnier, baron de Palant et de Morialmé, seigneur de Breidebent, Briffœuf, Braffe, Quesnoy, Wasme, etc., etc., et de Françoise de Mérode, dame de Morialmé. Son père était mort en 1614, criblé de dettes contractées à la guerre. Sa mère était l'une des dames d'honneur de l'Infante.

Comme il avait suivi l'exemple paternel, il se vit obligé un beau jour de liquider un très gros passif, en vendant sa terre de Morialmé, le 27 avril 1626, pour 13,700 florins, à Théodore, baron de Boetzeler.

A cette époque, la guerre de Trente-Ans sévissait en Allemagne. Charles de Palant obtint de Wallenstein des patentes pour la levée d'un régiment de mille cuirassiers, destiné à servir dans l'armée impériale. Il y consacra le peu qui lui resta après le paiement de ses créanciers et de ceux de son père. Tout en courant à la recherche de ses recrues, il ne négligeait pas les distractions galantes et les menait avec fracas.

Il eut l'occasion de se rencontrer à Namur avec une jeune femme de grande beauté, dont le nom patronymique ne nous est pas connu, et qui, mariée malgré elle à dix-huit ans. au Sieur de Rampemont, conseiller à la Cour Souveraine de Mons, était venue passer quelques semaines auprès de sa mère. M. de Rampemont était un vieillard goutteux, cacochyme, de caractère inquiet et jaloux. Sa belle-mère le connaissait pour tel : Aussi après avoir accueilli avec distinction les assiduités de Morialmé, lorsqu'il s'était fait présenter à elle par son ami le Baron de Vierves, en prit-elle vite ombrage, et elle essaya de fermer sa porte au trop entreprenant cavalier. Morialmé ne se laissa point intimider par ces procédés quelque peu blessants, et continua à courtiser la jeune femme. La mère, inquiète de sa responsabilité, emmena sa fille à la campagne et l'y tint pendant trois mois étroitement enfermée. Au bout de ce temps, la croyant devenue sage, elle la reconduisit à Mons, près de M. de Rampemont.

Mais, malgré toutes ces précautions, Palant avait eu l'adresse de se ménager des intelligences dans la place et il eut l'occasion de voir secrètement la jeune femme à plusieurs reprises. Ici le récit de Tallemant des Réaux me paraît vraisemblable, parce qu'il est conforme aux mœurs du temps et bien dans le caractère du Baron de Morialmé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'enlèvement se fit en plein jour et que la voiture qui emportait la demoiselle de Rampemont sortit de la ville sous l'escorte d'un gros de gentilshommes appartenant à la noblesse du Hainaut et de la province de Namur.

Mais, au lieu de prendre la route de La Haye, c'est sur Liége que se dirigea le cortège. Morialmé prétend qu'il s'arrêta à Han-sur-Meuse et qu'il confia la belle au Bailli du lieu et à sa femme.

Il faut le laisser raconter lui-même son équipée à sa manière (2) :

« Le dimanche VIIIe juing du présent an 1626, estant prest à partir pour aller joindre nos troupes, je passay en carroche devant le logis de Mademoiselle de Rampemont, ce qu'ele n'eust pas sitôt apperçue et courut après plus de cinquante pas, me priant les yeux

(1) Ou Moriamez.

(2) Le manifeste du Baron de Morialmé touchant la demoiselle de Rampemont Ms. Fierland.

pleins de larmes de la sauver, me disant qu'elle estoit morte, si je ne la secourois et ne la menoye en lieu de sûreté.

A ce triste objet, je la reçue quoisqu'auparavant je m'en fust quelquefois deffendu, espérant qu'après mon départ, peult estre son mary perdroit sa fantaisie qui le rendoit jaloux et la sortis de la ville sans qu'elle me dit aultre chose, sinon qu'il se falloit haster et qu'elle craignoit d'estre attrappée et ramenée à son mary.

Je l'emmenai sans m'informer davantage à Han-sur-Meuze, où je la mis entre les mains de la femme et de la niepce du Bailly du lieu qui eurent le soing de la servire et de la mettre dans une chambre particulière, ayant du depuis observé la mesme cérémonie et le mesme respect partout où j'ai esté jusques à mon arrivée en ceste ville de Liége sans que jusques à ceste heure avoir esté un moment avecq elle.....

Après l'avoir laissé quelques jours, je l'allay trouver et la priay de me dire particulièrement le subjet de son déplaisir, elle, me voulant contenter, me dict :

« Vous vous souvenez, Monsieur, du temps que ma mère me menoit promener hors de la ville et que, de son consentement, vous nous y veniez trouver, vous deuxièsme, et qu'elle recevoit à faveur quand vous veniez en nostre logis.

« Depuis ce temps, elle s'est imaginée que j'avois de l'amour pour vous et que je perdois le respect que je debvois à mon mari, auquel elle alla incontinent donner d'aussi mauvaises impressions, comme elle avoit conceu.

« Cela fait, ils se résolurent tous deux de m'emmener aux champs en une ferme, maison où ils me tindrent trois mois, me maltraittant tous les jours. A la fin, je fus ramenée à Mons et voulant ancoires un coup essayer l'esprit de ma mère, la suppliant de perdre l'opinion qu'elle avoit eu de croire que je ne vous avois vu qu'en sa présence. Mais sans vouloir prester l'oreille à ce discours, elle me contraignit de recevoir les visites de M. Villers qui estoit journellement dans nostre logis jusques dix à unze heures du soir, ce que je ne pouvais souffrir, tant pour l'antipathie de mon humeur à la sienne que pour quelques discours d'amour qu'il me tenoit.

« Je le dis à ma mère plusieurs fois, qui pour tout cela n'en voulut jamais rien croire, tant elle a bonne opinion de lui et le croit un sainct personnage

« Je m'affligeay en cette tyrannie, tous les jours battue de ma mère et menachée de mon mary, tantôt de me poignarder, et autreffois de me couper le visage et me rendre aussi laide que je m'imaginois estre le contraire.

« A tout cela, je n'avois recours qu'aux larmes et en demander le subject.

« Enfin, par pure importunité, j'apprins que un homme incognu avoit apporté une lettre sans signer, par laquelle l'on luy mandoit qu'il estoit cocu et que Morianmé estoit journellement avecq sa femme et qu'il falloit qu'il s'en vengeast. A cela je leur dis qu'ils sçavaient bien que, depuis six mois, vous ne m'aviez point parlé et que ceux qui escrivoient ces choses me vouloient perdre et le mettre au désespoir.

« Je me suis essayé de descouvrir qui m'avait fait ce mauvais office et j'ai recognu que c'estoit Villers au désespoir de ce que je n'avois pas escouté ces cajoleries. »

A cela, je l'interrompis, en lui demandant en quel temps ceste lettre avoit esté escrite ; elle me dict que c'estoit vers le mois de décembre.

Je respondis que je croyois ce qu'elle me disait de Villers, parce qu'en ce mesme temps, il m'avoit dressé ung party dans la rue, ainsi que je revenois du logis. M. de Saintgénois, m'attaquant luy VIIe ou VIIIe, en me voyant au milieu de ses gens, je luy avois porté le pistolet au ventre, et lui avois dit que je le tuerois si ne les faisoit retirer. A quoy il me respondit fort estonné que je le pouvois faire.

Elle me dit là-dessus qu'il luy avoit compté ceste affaire et que peu de jours après la lettre apportée, laquelle n'ayant pas produit l'effect que son autheur s'estoit promis, fut suyvie d'une seconde. Je n'entendois rien depuis qui ne fust funeste et que on m'asseurat d'un supplice névitable, au plus tost que vous party, et mon mary en estat de sortir du lict.

Voilà le véritable récit qu'elle me fist et que j'ai trouvé si vraisemblable que j'offre de le maintenir à qui que ce soit et de quel façon l'on vouldra. »

Le manifeste de Morialmé, comme on le peut bien deviner, ne convainquit personne. Ses menaces de bravache le compromirent plus encore que les absurdes incohérences de son factum, et l'Infante, non moins offensée de ce langage insolent que du crime commis, redoubla de rigueur dans les ordres de poursuite donnés déjà par elle.

Le voyage de La Haye est donc incontestablement une fantaisie de l'imagination de Tallemant. Les amours adultères de Palant et de la dame de Rampemont furent loin de durer un an. A peine étaient-ils arrivés à Liége que l'envoyé de l'Infante fit instance près du Prince-Evêque pour obtenir l'arrestation des coupables et leur extradition aux mains de la justice espagnole. Morialmé réussit à se soustraire aux atteintes des justiciers liégeois, mais la demoiselle de Rampemont, moins heureuse, fut arrêtée, ramenée à Namur et enfermée au couvent des Bénédictines.

Aussitôt, Morialmé accourut à Namur et rôda autour du couvent. Pour mieux dissimuler ses desseins, ses amis répandaient le bruit qu'il avait disparu, et qu'il était allé cacher son désespoir dans les rangs de l'armée Impériale au Palatinat.

Avec l'étourderie de jeunes gens légers et déjà entamés par la licence des camps, ils se liguèrent pour aider Palant à tromper la vigilance de l'autorité et parvinrent à persuader le président du conseil provincial, grave personnage, qu'il était ridicule de prolonger une surveillance notoirement inutile et qui prêtait à rire. A force d'entendre répéter dans tous les salons que Morialmé était à l'armée, qu'on avait reçu de ses nouvelles, qu'il avait fait tel ou tel exploit, le bonhomme finit par se laisser convaincre.

Mais il n'en fut pas de même de sœur Catherine Lanberger, supérieure du couvent. Femme de tête et d'expérience, très pénétrée de la lourde responsabilité qui pesait sur elle, elle flaira le mensonge et redoubla de précautions. Bientôt elle apprit la vérité et se hâta d'avertir le président du conseil provincial :

« La clôture en laquelle je me suis emprisonnée pour l'amour de Dieu, écrivit-elle, fait que je parle un mot avec Votre Seigneurie par l'entremise de la plume et du papier. Je remercie Votre Seigneurie des bons offices qu'elle a faits pour attraper M. de Morialmé. Mais je dois l'advertir qu'elle a été trompée par de faux rapports et que le dit Sieur baron ne s'est pas éloigné, comme Elle le croit. Bien au contraire, il ne cesse de nous inquiéter et veille continuellement à la porte de cette demoiselle qui nous a été commise en garde par la Sérénissime Infante. Je ne sais ce que je dois faire. Je m'aperçois même que des gens d'honneur et de crédit le favorisent, et Votre Seigneurie sait que nos murailles du côté du palais sont tout abattues et nous n'avons que de misérables planches pour palissades, et l'on nous dit de bonne part que ce gentilhomme se déguise de mille sortes. Comme nos voisins les Liégeois le chérissent, nous sommes en continuels soucis et craintes. Je vous supplie humblement, pour l'amour de Dieu et pour l'affection que vous portez à la Sainte Religion, d'employer votre crédit à nous impétrer des assurances de la Cour. »

Cet avis fut un coup de foudre pour le président. Il se hâta d'adresser à l'Infante une lettre des plus humbles : « J'ai reconnu, dit-il dès le début, que j'avais été très mal informé par deux gentilshommes, le baron de Vierves et M. d'Oultremont ». Il explique ensuite qu'il avait fait mettre des gardes devant trois ou quatre maisons que l'on soupçonnait de servir d'asile à Palant, entre autres devant la maison de Mme de Hamel, mère du baron de Vierves : « Ledit baron de Vierves, ajoute-t-il, arriva le même soir en compagnie de M. d'Oultremont et de Morialmé. Trouvant des gardes devant la maison, il alla, avec M. d'Oultremont, porter plainte à M. de Maulde, lieutenant gouverneur. M. de Maulde leur répondit que ces gardes avaient été placés, non pour eux, mais pour le baron de Morialmé. Sur quoi, il affirmèrent que Morialmé était parti la veille vers les neuf heures du soir et réclamèrent le retrait des gardes ». M. de Maulde les renvoya avec son secrétaire au président pour informer celui-ci du départ de Palant. « Lesdits de Vierves et d'Oultremont m'affirmèrent, continue le président, en parole de cavaliers d'honneur, qu'il en était ainsi et je leur déclarai que, puisqu'ils m'affirmaient en parole de cavaliers la susdite sortie et que j'estimais qu'ils ne voudraient abuser de la justice, je ferais retirer ladite garde. Plus tard, j'ai été informé que le baron de Morialmé n'avait pas quitté la ville, qu'il avait couché la nuit dans la maison du baron de Vierves et qu'il en était sorti avec lui, environ les sept heures du matin, déguisé sous la livrée d'un laquais, et que en cet

équipage, il suivait derrière le carrosse à pied, au milieu des autres serviteurs. Je me suis émerveillé que lesdits de Vierves et d'Oultremont, gentilshommes du pays de Liége, m'aient traité de la sorte. Je supplie Votre Altesse d'en écrire au Prince-Evêque de Liége et de commander à tous les officiers de la ville et du château de Namur de saisir, partout où ils le pourront trouver, le baron de Morialmé, de défendre et interdire à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, de recevoir, loger ou assister ledit Morialmé en cette ville, ainsi, s'il vient, le dénoncer incontinent à la justice, à peine de chastoy et punition exemplaire ».

L'ardeur du zèle du malheureux président montre quelle importance l'Infante attachait à la répression du scandale donné par Morialmé. L'excès de ses alarmes ne lui fit-il pas exagérer les torts qu'il attribuait à MM. de Vierves et d'Oultremont, afin de se décharger d'autant des responsabilités qu'il redoutait à la suite de sa négligence? Il me semble oiseux de discuter cette question, d'autant que l'Infante ne paraît pas avoir attribué créance sans réserve aux rapports du président. En effet, elle lui répondit qu'elle ne jugeait pas à propos d'écrire au Prince-Evêque, pour quelques considérations et se borna à lui ordonner de faire toutes les diligences qu'il signalait.

Une lettre de la baronne de Palant à son fils fit plus que les susdites diligences. Morialmé, averti par elle de l'irritation que sa conduite causait à la sérénissime princesse et des suites graves qui en pouvaient résulter pour lui, abandonna Mlle de Rampemont à son malheureux sort et partit au plus vite pour rejoindre ses troupes. Il trouva Wallenstein dans les plus mauvaises dispositions à son égard. Déjà, le généralissime, indigné de ses retards, avait remis au duc de Saxe et au comte de Mérode les deux régiments de cuirassiers et de dragons que Morialmé avait levés à grands frais. Il accueillit fort mal les réclamations du baron et refusa de lui rembourser la plus minime partie de ses avances. C'était la ruine du baron et l'épilogue bien mérité de son roman de cap et d'épée.

Le coup brisa son orgueil. Il écrivit bien humblement à l'Infante pour se recommander à sa miséricorde. Grâce aux instances de sa mère, qui jouissait à juste titre de l'entière confiance d'Isabelle, il obtint que cette princesse le recommandât « de bonne encre » au duc de Bavière et il fut admis à servir sous les ordres de Tilly, dans l'armée de la Ligue.

Malgré la vaillance de sa conduite, il ne put réussir à effacer de la mémoire de l'Infante le souvenir de ses anciennes et scandaleuses bravades.

En 1626, après la campagne, il sollicita la permission de venir passer six mois près de sa mère, afin de liquider avec ses créanciers.

Isabelle lui accorda seulement un sauf-conduit de trois mois, et encore avec la réserve qu'il ne pourrait, sous quelque prétexte que ce fût, se trouver dans les villes de Mons et de Namur.

Ce mot de sauf-conduit, la réserve qui y fut insérée, prouvent qu'il était toujours sous le coup des poursuites entamées contre lui en 1626, et je n'ai vu nulle part qu'il obtînt des lettres d'abolition.

Le sort de la très peu intéressante demoiselle de Rampemont est resté inconnu et il y a lieu de croire que, si elle sortit du couvent des Bénédictines de Namur, ce fut seulement après la mort d'Isabelle, ce qui permet d'espérer qu'elle y fit bonne et sincère pénitence.

Quoiqu'il en soit, ce récit fait sur pièces authentiques montre quel crédit méritent les historiettes de Tallemant des Réaux, et d'une manière plus générale, ce genre de mémoires, trop souvent cités aujourd'hui, et qui, sous prétexte d'ouvrir les coulisses de l'histoire, conduisent le lecteur en lieux plus que suspects.

(Signé) Comte DE VILLERMONT.

NOTES LITTÉRAIRES

M. CHARLES LE GOFFIC ET L'AME BRETONNE

Chom Azé — Reste là.

Il y a quelques semaines, dans le froid décor d'une cérémonie très officielle, dont j'ai dit ici un mot, — la réception de M. André Theuriet à l'Académie française, — Bourget trouvait d'éloquents et chauds accents pour expliquer et développer cette simple formule : Être d'un pays.

Si simple, ajoutait-il, qu'elle semble dépourvue de sens. — C'était quand même un éclatant cri de guerre — et qui, jeté dans cette enceinte pompeuse, avait une sonorité rare, — contre le cosmopolitisme déshonorant, dont le poison fait mourir.

Brid'Oison a dit : « On est toujours le fils de quelqu'un. » — Il aurait pu ajouter, observait Bourget :... « Et né quelque part. » — Mais être d'un pays, participer à cette union mystérieuse du sol et de l'âme que l'homme résume dans ce mot si tendre et si profond : mon pays, — cela, cette force, cette flamme, cette source d'énergie, cet accroissement de l'individu, ce sentiment religieux et exalté de l'attachement à la petite patrie, ce fervent et jaloux respect des racines poussées au coin de terre où vit notre race, ne le demandons pas à ces deux lignes écrites sur un registre de l'état civil qui, administrativement, accolent notre nom à celui de l'endroit où nous naquîmes. Non, ce n'est pas pas le trait de plume d'un expéditionnaire qui fait que nous communions au sol natal, à l'endroit où nos pères menèrent leur vie, leurs chagrins, leurs travaux, à l'atmosphère héréditaire, à la couleur de notre ciel, à l'odeur de notre terre, à tout l'air, à toute l'âme de la petite patrie !... Il y faut autre chose. Ecoutons encore Bourget. (Bourget, Mistral, Barrès sont d'éloquents et obstinés apôtres de ce retour à l'autonomie provinciale, à la vie régionale, à l'indépendance des centres locaux, par quoi seraient si aisément résolus, si on voulait, tant de problèmes douloureux qui agitent et enfièvrent la France, — et desquels, d'ailleurs, je n'ai point à parler ici.) « Il faut, dit-il, que les plus humbles influences, émanées des choses, nous aient façonnés de telle manière que le climat de notre ville soit entré en nous comme son histoire et que partout ailleurs nous nous sentions étrangers, dépaysés !... »

Etrangers, dépaysés, déracinés !... Comment, de cet arrachement du sol natal, et pour avoir suivi, vers la civilisation décevante et déformante, le troupeau

lamentable des émigrants de sa race, défaillit, souffrit et mourut une pauvre paysanne bretonne, c'est la douloureuse histoire que nous raconte le dernier roman de M. Le Goffic, *La Payse*.

Aimer, aimer religieusement la petite patrie, c'est déjà, presque, savoir la peindre, savoir en décrire les horizons, en raconter l'âme, — savoir dire comment là, en ce coin de terre qui fut notre berceau, où sont les tombes de nos morts, où s'éveillèrent nos premiers rêves, là, près de cette mer, de cette montagne, à l'ombre de ce clocher, sous ce soleil, pensent, travaillent, aiment, souffrent, vivent et meurent ceux de notre race, — et aussi dire quels vents y passent, quelles fleurs y naissent, quelle verdure y borde les rivières, et dans quel murmure s'y endort la forêt... Tout le décor et toute l'âme !...

Qu'il écrive, en des vers rares et d'un art très pur (1), ces petites pièces détachées qui composent *Amour breton*, et où sourit, à travers de vraies larmes, la gaîté alerte d'un joyeux garçon, buveur de cidre, ou qu'il raconte, en un roman douloureux, la détresse d'une pauvre âme bretonne, perdue pour n'avoir point su se défendre contre les appels du dehors, c'est à cette source, le culte fidèle et fervent voué au sol natal, que M. Le Goffic puise le meilleur de son inspiration.

Amour breton n'était point une histoire d'amour. Simplement des vers qui parlaient d'amour. Disons mieux : un air de biniou. Sans doute, nous y rencontrions une jeune paysanne, nommée Anne-Marie, née « un joli dimanche de printemps » et grandie parmi les fleurs d'or de la lande. Nous y apprenions qu'Anne-Marie, malgré que sainte Anne et la Sainte Vierge se fussent, à sa naissance, tutélairement penchées sur son berceau, s'était, un beau jour, enfuie loin de la grève désolée vers Paris et ses Moulins-Rouges, et que son amoureux l'y retrouva, déchue, mais sauvage encore. Nous nous rappelons ces vers, d'une grâce si triste et d'un sentiment si profond :

Hélas! tu n'es plus une paysanne :
Le mal des cités a pâli ton front.
Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne,
Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles,
Tu n'as pas changé ton pas nonchalant,
Et ta voix, rebelle au parler des villes,
A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
Un geste fuyant, des regards gênés,
Evoque en mon cœur le pays que j'aime,
Le pays très chaste où nous sommes nés.

Puis, que devint Anne-Marie?... Je ne m'en souviens plus. Mais de ces vers, de

(1) D'origine italienne par sa mère, M. Le Goffic est, par Jean-François, son père, de vieille souche bretonne. Le Goffic veut dire, en celtique, petit forgeron. Jean-François Le Goffic était libraire à Lannion, mais c'était un libraire d'une espèce rare et singulière, c'était le libraire éditeur des bardes. Dans ce pays, où, dit François-Marie Luzel, « le barde chante sur le seuil de sa porte », où, dit Emile Souvestre, « les couplets se répondent de roche en roche, où les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir, où le vent vous les fouette au visage par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet, » Jean-François Le Goffic imprimait en têtes de clous les *gwerz* héroïques et les *sônes* gracieux, et, sans doute, il avait beaucoup à faire, étant l'éditeur attitré des disciples de Taliesin et de Hyvarnion, des modernes Kloers et de toute la confrérie du bon saint Hervé. M. Charles Maurras nous apprend que laïques et clercs, mendiants et lettrés, tous les jouglars du pays se réunissaient une fois l'an, dans la maison de Jean-François, à un banquet où l'on chantait toute la nuit sur vingt tonneaux de cidre défoncés. Conçu dans ces fêtes de la poésie populaire, Charles Le Goffic est né poète !... (ANATOLE FRANCE.)

leur gravité exquise, quelle impression restait! » Il n'y a, a dit Bourget, que Gabriel Vicaire et Le Goffic à toucher certaines cordes de cet archet là, celui d'un ménétrier de campagne qui serait un grand violoniste aussi. »

» Je n'ai vu la Bretagne, a écrit M. Anatole France, que dans ces promenades rapides et étonnées, qui ressemblent à de beaux rêves. Mais, en entendant le biniou de Le Goffic, je crois voir les chênes plantés dans le granit, la sombre verdure qui borde les rivières, et sur les chemins bordés d'ajoncs, au pied du Calvaire, des paysannes graves comme des religieuses. »

Un ami du poète, M. Quellien, je crois, fit un jour cette réponse un peu déconcertante et brutale à un interviewer qu'*Amour breton* embarrassait : » Nous autres Bretons, nous aimons que, dans un livre, il y ait de l'âme. Pour ce qui est du cœur, nous nous en passons ». Dans la *Payse* pourtant, il y a du cœur, et des blessures saignantes, et un navrant désespoir d'amour. Mais il y a surtout de l'âme, de l'âme bretonne.

» Derrière ma *Payse*, écrit M. Le Goffic dans sa préface, dans ces sombres venelles du quartier Saint-François, il y a le troupeau lamentable de sa race, la tribu famélique des émigrants bretons. C'est à eux surtout qu'ira votre pitié. De stupides drainages écoulent chaque année vers les grandes villes de France des milliers de ces infortunés. Ils s'y engloutissent corps et âme. Le Celte ne se prête point à l'acclimatation. Coupé de son milieu, c'est moins qu'un homme, une larve errante et douloureuse, *infelix simulacrum atque ipsius umbra*... Il faudrait que d'autres voix que la mienne prêchassent à nos Bretons la fidélité au sol natal, les défendissent contre les appels du dehors qui les trouvent si faibles, tout de suite prêts à céder. S'ils savaient ce qui les attend!... »

Ce qui les attend, ces déserteurs de la petite patrie, ces fils aveugles de la vieille » mère des Bretons », M. Le Goffic a, pour le leur apprendre, imaginé le triste roman de cette petite paysanne, qui fut sans défense contre les roucoulantes déclarations d'un ténor de café concert, parce qu'elle avait perdu toute force, le jour que ses pieds ne foulèrent plus le sol natal, le jour qu'elle devint une *déracinée*.

Mône est une paysanne de Lannion (1). Très jeune, elle a été fiancée à son cousin, Hervé Le Gall, un garçon roux, aux yeux d'enfant, naïf et grave, qui, au retour d'une campagne de pêche où son bateau fit naufrage, apprit, en débarquant au pays, que sa mère était morte, » morte à la peine, d'une fluxion de poitrine gagnée dans son dur métier de laveuse. »

Mône, dans le faubourg de Lannion, se sent à l'étroit. Le mal dont elle mourra, » le mal d'émigration » déjà l'a touchée. Elle décide sa mère, la vieille Annan Lissillour, à fuir avec elle, et toutes deux suivent l'exode de tant de leurs compatriotes que l'appât de plus hauts salaires pousse, chaque année, par troupeaux, vers les grands centres de l'émigration bretonne, Grenelle, Trélazé, Versailles, Saint-Denis, le Havre

Les voici au Havre, dans l'îlot Saint-François. Là, elles ont trouvé une petite ville bretonne, » au milieu d'une grande ville française ». Et ce fut un adoucissement au

(1) Lannion, où est né M. Le Goffic, était, il y a trente ans à peine, vraiment une ville du moyen âge, avec ses vieilles maisons, ses ruelles étroites et montueuses, ses murs revêtus de sombres ardoises.

chagrin d'Annan, « le *drong ar gez*, ce mal de la maison, qui saisit à leur premier pas les plus résistants de la race ». Dans la rue, on parle breton. Le vicaire de la paroisse est « du pays » et la confession se fait dans la langue des émigrés.

Au rez-de-chaussée d'une vieille maison minable, sorte de hangar mansardé, la vieille Annan et sa fille tiennent un débit de crèpes. Vaille que vaille, ce commerce les fait vivre. C'est là qu'Hervé vient, un soir, leur porter la bonne nouvelle de son engagement sur la *Ville-de-Belfort*. » — « C'est paré, on me prend sur la *Ville-de-Belfort*. » — « Oh! mon pauvre gars! mon pauvre gars! Et quand donc tu nous quittes? » — « Dans cinq jours... et pour loin, pour longtemps, pour la Chine et le Japon, qu'on m'a dit. »

Ces cinq jours, il veut les donner à sa promise. Pendant tout ce temps, il voudrait, en de longs adieux, les mains jointes aux mains, lentement et doucement, en vrais fiancés bretons, fidèles et graves, lui parler de leur amour. Mais Mône ne l'écoute plus. Ses rêves vont à l'inconnu, au monsieur aux bottes luisantes, à la jaquette claire, qu'elle a rencontré sur le pas de sa porte, un matin, et qui depuis, si joliment, roucoule sous sa fenêtre.

Ils vont à l'église. — « La messe est finie, lui dit-elle, allons-nous-en ». — « Non, dit doucement Hervé, il y a encore le cantique à sainte Anne. Attends qu'on l'ait chanté, et nous partirons. »

« Mône fit une petite moue significative, en regardant son fiancé. Une dévotion si scrupuleuse était près de la faiblesse d'esprit. Mais déjà l'abside s'emplissait d'un grand orage de voix grossissantes et montantes jusqu'à l'explosion finale du refrain :

Itron santez Annan, mam goz ar Bretonnet...

« Et la voix d'Hervé, une voix rude et profonde qu'il conduisait mal et qui restait cependant juste et expressive, lâchée dans cette tempête, éclatait comme une dominante, jetait vers la vieille mère des Bretons, cette sainte Anne en qui les pauvres gens voient leur céleste intermédiaire, toute la grande adoration de son âme... »

Chez le photographe, Hervé voudrait un portrait où ils seraient tous deux, « puisqu'elle est sa promise et qu'il est son promis » et qu'il emporterait dans les mers lointaines... Mais Mône demande à être « prise à part ». Elle ne veut pas que le pauvre garçon, « lourd et gauche, soit éternellement rivé à elle sur ce papier qui garderait son image ». Et puis, tout à l'heure, en feuilletant un porte-cartes à volets, elle a reconnu le portrait du chanteur à la voix caressante. C'est un homme de quarante ans, grand, soigneusement rasé, au regard fatal, à la lèvre amère. C'est lui. Le photographe le connaît. C'est d'Arvennes, le ténor illustre du premier concert de la ville...

..... Dans la brume grise du petit jour, le commandant a jeté l'ordre d'appareillage. La *Ville-de-Belfort* s'ébranle... Debout sur le pont, Hervé cherche du regard, parmi les groupes sur la berge, les deux chères figures. Tout à coup, derrière le sémaphore, Mône, son châle ramené sur la coiffe pour se couvrir de la brume, la vieille Annan toute courbée et angoissée, il les reconnaît. « Hervé voulait crier. Il ne le pouvait, ses sanglots l'étreignaient, et sa voix, rauque et sourde, ne parvenait pas aux deux femmes. Mais, comme le vent soufflait de

la terre, il entendit la voix de la vieille Annan, son « au revoir » lamentable et les lambeaux de prière qu'elle y mêlait... Et maintenant les voix n'arrivaient plus à Hervé. Il distinguait encore les visages, les gestes menus de la vieille agitant son bras débile, et Mône qui, machinalement, l'imitait... Et les visages, les gestes s'effacèrent aussi. Dans la brume, il ne voyait plus que deux formes vagues, le papillottement de deux blancheurs. Elles s'évaporèrent peu à peu, et, disparues, il restait là toujours, les yeux obstinément fixés sur l'endroit de l'espace où il les avait vues s'enfoncer et où roulait une grande vague de brume grise qui noyait tout ! »

J'aurais voulu, de cette première partie, donner des citations plus longues, tant j'y trouve de grâce douce et triste, tant je goûte le charme de voir s'y révéler toute la tendre mélancolie de l'âme bretonne.

Le suite se devine. C'est Mône séduite. La protection de sainte Anne n'est plus sur elle. La Bretonne, déracinée, tombe aux bras du roucoulant d'Arvennes, qui l'emporte « vers l'air empesté qu'on respire dans les grandes villes de France ». Ici nous voyons paraître les personnages prévus, l'entremetteuse, un directeur de maison louche, toutes les bêtes immondes qui rôdent dans ces chemins, sans oublier le sénateur, l'inévitable vieillard bedonnant et lascif, au parler juif, qui bégaye des E...ebadante! E...ebadante !... Passons. « Au sortir de chez M. d'Ostenheim, Mône était pâle comme une morte ». Ses billets de banque, son collier, ses bracelets, elle va tout jeter sur le comptoir de l'entremetteuse, puis, une dernière fois, elle veut voir d'Arvennes. Le vieux ténor dormait et grognait dans son sommeil d'alcoolique. « Sous le masque glabre, la peau jaune et gonflée, on sentait l'ulcère intérieur, le vice, la sottise et l'orgueil... Et ce sépulcre blanchi, ce corps pourri et vide, c'était bien *le symbole de la civilisation* mauvaise, sans foi, sans amour, ricanante et plâtrée, dont le carnaval emportait dans les grandes villes tant de ses malheureuses compatriotes ! »

Mône est montée dans le premier train qui passait. Dans le compartiment où l'a poussée l'employé, des soldats, qui riaient, se sont tu, la voyant si triste, et l'ont laissée rêver... La voici au Hâvre. C'est fini. Elle n'ira pas plus loin. Ni sa mère, ni Hervé ne la reverront plus. Un instant, elle s'est arrêtée devant la passerelle du Carénage. Puis elle descend sur la berge, et il lui sembla que toute cette eau qui montait, ces vagues rudes de marée qui crachaient leur écume jusqu'à ses pieds et qui allaient gonfler derrière elle le ventre tendu des bassins, ne seraient pas de trop pour purifier sa chair souillée... » Et elle restait là, figée dans sa chape humide, cariatide misérable de cette arche écrasante et morne comme la fatalité qui pesait sur sa vie. Et elle pensa qu'un homme de son sang, rude et simple, pétri de bonté, l'avait aimée, et qu'elle avait quelque part une mère, une vieille femme de là-bas, tassée et grise comme une pierre perdue de la campagne bretonne, qui parlait dans son agonie une langue qu'elle n'entendait plus. »

Rester Bretonne, « *rester là* », au pays, lui avait paru quelque chose d'arriéré, de vieillot et de ridicule, attardé dans une civilisation qui ne croit plus qu'à l'action et biffe le rêve comme une vanité. « Pour avoir quitté la forte et saine vie de la côte, la « rude matrice natale, » elle s'est perdue, et, dans cette eau grise, elle va mourir...

« Et Hervé?... Il a, pendant cinq mois, promené parmi les enchantements de l'Orient, ses yeux d'enfant grave, son âme bretonne, et, dans un petit sac que toujours il porte sur le dos, le portrait de Mône. Le voici de retour. Il s'informe : « Les Lissillour? — Vous ne savez donc pas? — Non, j'arrive de route. — Vous connaissiez Mademoiselle Mône? — C'était ma promise. — Pour lors, mon garçon, vous ferez bien de chercher un autre placement à vos amours. Il y a belle lurette que votre promise s'est donné de l'air avec M. d'Arvennes... — D'Arvennes! répéta Hervé dans une sorte de râlement sourd... Et, chancelant, le sac pesant à son épaule, il alla par les rues... »

Il s'arrêta comme avait fait Mône près de la passerelle du Carénage et il regarda devant lui... « Comme il ramenait ses yeux vers la chaussée, il crut voir au dessous de lui, dans le retrait de la passerelle, une forme sombre, convulsive, et touché par cette grande douleur inconnue qu'il devinait sœur de la sienne, il se pencha et entendit des sanglots. — Qui donc pleurait-là, perdu comme lui dans la grande ville de misère? Un grand frisson l'agita... Oh! il saurait qui c'était... Il réchaufferait cette pauvre âme... Trop tard...! Un bruit sourd creva l'eau, des gouttes rejaillirent jusqu'à Hervé... Mais, dans l'instant où l'inconnue s'était jetée du quai, il avait distingué son châle et sa coiffe. C'était une payse... une Bretonne! Ah! qui donc? qui donc? »

Et le lendemain, à mer basse, quand on retrouva les deux cadavres, ils étaient étroitement enlacés...

Ainsi moururent Hervé et sa promise, victimes tous deux de cette civilisation tueuse d'âmes, qui va chercher sa proie jusqu'au cœur de la rude et chaste Bretagne,

Le pays très chaste où nous sommes nés!

Quelque optimiste, peut-être, reprochera à M. le Goffic d'aller un peu loin dans le noir, quand il nous montre cette civilisation détestée, sous les formes répugnantes, mais un peu conventionnelles, d'un vieux cabotin exploiteur de femmes, d'une entremetteuse et d'un sénateur lubrique. Peut-être s'efforcera-t-il de convaincre l'auteur qu'on ne rencontre pas, hors de la patrie bretonne, que des personnages de cette vilaine qualité?... Mais quoi? N'est-ce point M. Le Goffic qui a raison? Et voit-il mal, quand il voit si laid? Et puis, ce sénateur est amusant, que M. Le Goffic pousse sur la scène pour faire plus répulsif le tableau qu'il met sous nos yeux.....

Au demeurant, ce ne sont point là mes affaires. Notons seulement cette vigueur de rendu, cette sincérité d'expression que donne à M. Le Goffic la ferveur de son culte à la patrie bretonne. A nous remuer si fortement, nulle habileté d'écriture ne suffirait.

Un jour, M. Pierre Loti, à Hendaye, assis sur une terrasse qui regardait l'Espagne, sentit que l'âme du pays basque s'éveillait devant lui et il nota cette vision en des pages charmantes. « Je pris conscience, dit-il, de tout ce que ce pays a gardé au fond de lui-même de particulier et d'absolument distinct. De l'ensemble des choses et des êtres ambiants se dégageait, aux yeux de mon esprit, comme une essence vivante; pour la première fois, je sentais exister ici un je ne sais

quoi à part, mystérieux — destructible, hélas ! mais encore imprégnant tout et s'exhalant de tout ! — sans doute l'âme finissante du pays basque ! »

C'est d'un touriste ému, mais qui n'est qu'un touriste et qui passe. Et si pénétré « des effluves basques » que soit notre académicien en voyage, nous sentons que demain le chemin de fer, « plus niveleur que le temps, et qui déverse partout de la banalité et des imbéciles », le conduira vers d'autres paysages, qui le pénétreront de nouvelles effluves et qu'il décrira avec la même émotion.

Pour jouer du biniou comme il en joue, il faut être vraiment le Breton fervent qu'est M. Le Goffic. Il faut être « du pays » et en avoir conscience. Il faut avoir le sentiment exalté de sa race. Il faut savoir, aux fils ingrats qui veulent partir, dire avec le même accent qu'avait la vieille Bretonne : *Chom azé*, Reste-là !

PAUL PASCAL

Memento.

M. Fernand Sarnette est Français. Il habite la Belgique. Il écrit dans un journal suisse. Et, d'ailleurs, il fait de fort jolis vers ! — Voilà qui déroute mon *localisme*. Il est vrai que M. Sarnette exerce sa verve dans le genre *rosse*, qui est un genre international... et, somme toute, un masque excellent à prendre, quand on veut courir le monde et se promener parmi les laideurs de l'humanité.

Dans ce livre : *En passant*, tout n'est pas à lire; mais on y rencontre telles petites pièces qui font songer à Banville et à Beaudelaire...

M. Sarnette mêle aux accents amers d'une âme libertaire la gaîté bon enfant et pince-sans-rire des charges d'atelier. Il n'est pas besoin de dire qu'il aime les chats, animaux artistes et réputés pour leur fierté. Ces vers, très bien venus, en témoignent.

A MONS MAROT,

Chat de gouttières.

Aux jours défunts de ma bohême,
Marot ! tu revenais me parler chaque soir,
Et ton miaulement chantait un peu d'espoir
Aux jours de faim, dans mon sixième.

Mon royaume touchait le tien.
Mais quand tu te coulais sur le bord des gouttières
Pour causer sans témoins, nous mêlions nos frontières,
Ton royaume devenait mien.

Pourquoi, rêveur mystérieux,
O matou troubadour, monter dans mon sixième ?
Aux cuisines d'en bas, préférer mon carême !
Pourquoi grimpais-tu dans mes cieux ?

Comme un grand seigneur indigent,
Que de fois, l'air vainqueur et la queue en cravache,
Tu vins, quoique Janvier plaquât à ta moustache
Comme des aiguilles d'argent !

Par l'hiver triste comme un glas,
Combien de fois, glacé, transi, sans couverture,
Tu vins me ranimer de ta chaude fourrure,
Par l'hiver lustrant son verglas !

— Le livre très attendu de notre collaborateur Huysmans, *La Cathédrale*, vient de paraître. Nous en parlerons dans notre prochain numéro. Pour l'instant, démentons une nouvelle qui a couru. On a annoncé qu'Huysmans allait entrer en religion. Noter comme accomplis les dénouements probables, c'est un peu trop le reportage des Américains, gens pressés.

Voici ce que, sur Huysmans et sur son dernier livre, écrit, dans l'*Echo de Paris*, M. Lucien Descaves.

La rencontre, déjà ancienne, l'indulgence et la sûre amitié de J.-K. Huysmans sont, parmi mes souvenirs d'écrivain, ceux qui me donnent le plus de fierté.

Je me revois, rajeuni de seize ans, montant ses cinq étages pour la première fois, sans relations, sans amis de lettres, presque inédit et plus humble encore, à la pensée d'être reçu — comment? — par l'homme dont j'admirais les livres : les *Sœurs Vatard*, *En ménage*, les *Croquis parisiens* et le délicieux *A vau-l'eau*, qui venait de paraître à Bruxelles.

. . . . . .

Huysmans, comme François Coppée, est dévoué à la rive gauche, que j'aime aussi, exclusivement. Il la connaît dans tous ses recoins. Vaugirard et Montparnasse grouillent dans les *Sœurs Vatard*; les quais aux bouquins, le quartier Saint-Sulpice, illustrent inoubliablement *A vau-l'eau* et *Là-Bas*; le Paris pauvre respire, comme un phtisique, dans la partie d'*En route* consacrée à Saint-Séverine ; et Huysmans a parlé affectueusement de la Bièvre, ainsi que d'une fille de la campagne « tombée, dès son arrivée à Paris, dans l'affût industriel des raccoleurs ; spoliée de ses vêtements d'herbes et de ses parures d'arbres; devant aussitôt se mettre à l'ouvrage et s'épuiser aux horribles tâches qu'on exige d'elle : symbole de la misérable condition des femmes attirées dans le guet-apens des villes ».

Huysmans m'annonçait, alors, l'intention de ne pas s'en tenir là, de décrire un autre quartier de la rive gauche : le Gros-Caillou, dans un roman dont il rassemblait les matériaux et qu'il abandonnait quelque temps après, pour entreprendre *A rebours*, livre de transition et de stage, première infidélité au naturalisme et prélude des travaux de bénédictin auxquels il allait s'astreindre désormais, pour composer *Là-Bas*, *En route* et la *Cathédrale*.

Les livres de Huysmans, depuis *En ménage* (1881), sont subsidiairement précieux pour nous, en ce qu'ils servent d'écrins à des médailles successives frappées à l'effigie modifiée de l'auteur.

1881, c'est le peintre Cyprien Tibaille d'*En ménage*. 1882, c'est le petit employé célibataire, M. Folantin. 1884, c'est le Des Esseintes d'*A rebours* ; et Durtal n'apparaît, dernier type sujet lui-même à des rectifications de détail et non encore définitif à présent, qu'à partir de *Là-Bas*, en 1891.

A l'époque où je connus Huysmans, Cyprien et M. Folantin alternaient encore dans l'exergue — et dans la réalité. Reclus toute la journée en un bureau de ministère, Huysmans attendait avec impatience l'heure de s'échapper, pareil au chat qu'il délivrait en rentrant chez lui et qui profitait assez souvent de sa liberté pour battre les gouttières.

Aussi bien, on a pu justement comparer Huysmans en ce temps-là, l'aspect physique aidant, à ces grands chats de Paris, cendrés, minces, souples et vadrouilleurs, quittant, le soir venu, la cheminée au coin de laquelle ils se pelotonnent et rêvent, pour explorer le voisinage, courir les aventures. Et c'était peut-être l'image qu'éveillait encore, plus tard, l'auteur d'*En route*, dans l'esprit de cette Supérieure de couvent qui lui disait ce mot admirable : « Oh! vous... vous êtes entré dans l'Eglise .. par le toit! »

Avec ces « étapes d'une conversion », que constituent des livres dont la série commence à *Là-Bas* et ne finit pas, quoi qu'on en ait dit, à la *Cathédrale*, le profil de Durtal apparait, deux fois retouché, sur les médailles commémoratives.

Dans *Là-Bas*, où sont étudiées les pratiques du satanisme, c'est une figure inquiète et tourmentée, où l'œil en coin s'abaisse et luit encore, comme une dernière braise qu'attise le souffle démoniaque de Mme Chantelouve.

Dans *En route*, la physionomie s'assagit et s'épure : l'œil se relève et se fixe : toutes les vulgaires distractions du Désir sont répudiées.

Et la *Cathédrale* nous présente un troisième état, un visage confiant et rasséréné, un regard pointant plus haut, mais sans, néanmoins, atteindre encore à l'expression extatique du sacrifice et du renoncement à tout. J'entends qu'il y a toujours, dans ce regard, l'éclair d'un souci d'art réfractaire au détachement universel qu'apporte la Grâce en touchant ses élus.

C'est, en somme, la médaille d'un souverain de lettres — avant le couronnement — qu'ont prématurément annoncé, l'autre jour, des reporters mal informés.

Car j'ai appris avec étonnement, par eux, que Huysmans allait entrer en religion. De ce que l'auteur de la *Cathédrale*, à la fin de son livre, montre Durtal se préparant à partir pour Solesmes, afin d'y poursuivre, dans le recueillement, ses études religieuses et d'y mettre de l'ordre dans ses prières, après avoir approfondi, dans *En route* et dans la *Cathédrale*, tout le symbolisme du moyen âge, en fallait-il inférer que Huysmans s'identifie avec son personnage au point de le réaliser rigoureusement ?

Je ne le pensais pas. Le fait d'annoncer ce prochain volume : l'*Oblat*, indiquait plutôt l'intention de se rendre à Solesmes comme il avait été à la Trappe d'Igny, puis à Chartres, pour y documenter et y vivre, sur place, ses précédents livres. Enfin, c'était assez mal connaître Huysmans que de le croire susceptible de mettre un étranger dans la confidence de ses projets.

— Si jamais une Trappe lui est hospitalière, me disais-je, ce n'est pas la veille que nous le saurons, mais le lendemain. En quoi cela intéresse-t-il le public? Voilà tout de même une curiosité stupide. Un beau livre va paraître ajoutant un diamant d'une eau incomparable à une parure unique dans la littérature française contemporaine Et cet événement ne suffit pas aux lecteurs impatients : ils prétendent aussi être renseignés sur l'auteur, et assister, jour par jour, à l'épanouissement de la Foi dans son âme, comme au développement d'un embryon dans une couveuse C'est une vitrine assiégée par les passants : « Que pèse cette âme exposée ? Est-elle mûre pour le monastère ? De quoi se nourrit-elle ? Quelle est sa température ? »

Ce sont des préoccupations que n'ont jamais eues ses rares intimes. Dussé-je surprendre et décevoir les nombreuses personnes qu'intrigue, depuis quelques années, son état d'âme, je déclarerai que les amis mêmes de l'écrivain respectent, à cet égard, la discrétion dont il donne l'exemple. Ils lisent et relisent ses livres, ce qui vaut mieux. Le reste ne les regarde pas.

Cette réserve leur est d'autant plus commode que Huysmans, extérieurement, n'a pas changé. Tel je le vis il y a seize ans, tel je le retrouve aujourd'hui, dans le même cadre de livres et de silence, entre sa lampe et son chat Résigné, il l'est, à une chose tout au moins : la pauvreté. Mais ce n'est point par là seulement que j'incline vers lui. Le dégoût de ce temps, qu'il a exprimé, qu'il exprimera encore éloquemment, nous est un trait d'union inévitable.

. . . . . .

Huysmans se réfugiera-t-il quelque jour dans un cloître. Je l'ignore, mais ce que je sais, dès à présent, c'est combien me manquerait alors la maison du maître qui me fait entendre la parole secourable et la messe de conscience dont j'ai besoin après un bon combat contre la gredinerie ou l'imbécillité de ceux qu'il a si bien qualifiés *séniles matassins*.

LUCIEN DESCAVES.

⁂ Sous ce titre : *Carnet historique et littéraire, revue mensuelle, rétrospective et contemporaine*, le comte Fleury vient de fonder une excellente revue que nous recommandons à nos lecteurs.

On s'abonne à Paris, 59, rue de Breteuil, et cela ne coûte que 10 francs.

Le 1er numéro contient :

— Mémoires d'un traître : le général Sarrazin, par le vicomte de Grouchy.

— Lettres du maréchal Saint-Arnaud au général Fleury.

— Les Esterhazy à la Cour de Marie-Antoinette, par le comte Fleury.

— Bal du mariage du Dauphin en 1770, par Nalhac.

— Mort et funérallles royales, par le vicomte de Grouchy.

— Bibliographie.

— Questionnaire.

POUR L'ART !

Nous ne venons pas faire ici œuvre de reporter. Examiner une exposition, tableau par tableau, en distribuant compliments ou lardons selon ses sympathies et ses antipathies, c'est la besogne du journaliste obligé, au lendemain de chaque ouverture, de raconter à ses lecteurs l'œuvre de chacun des exposants.

Une revue, à notre avis, doit parler d'une exposition plus synthétiquement, la voir de plus loin, de plus haut, en chercher l'atmosphère artistique, comme le gourmet ne se contente pas de regarder la mousse capiteuse du champagne, mais le déguste pour en connaître la qualité.

Il y a donc un résumé à faire dans toute exposition artistique, et il semble qu'il arrive tout seul au cerveau lorsque, après le tour consciencieux des cimaises, on va se jeter, essoufflé, sur la banquette d'un rouge officiel offerte parcimonieusement aux visiteurs fatigués.

Fermez les yeux, réfléchissez et écoutez ce qui chante en vous.

Faut-il faire connaître le chant que nous avons entendu?

Il paraîtra peut-être bien sévère, mais nous croyons que la sévérité est un des plus grands services que l'on puisse rendre aux artistes, parce que, comme les rois, ils sont trop souvent entourés de flatteurs.

D'abord que veut dire ce titre : Pour l'Art? Que signifie : Libre esthétique, et toutes ces autres étiquettes ronflantes qui sonnent creux comme le tambour du pître ?

Est-ce que toutes les expositions ne sont pas faites pour l'Art? Est-ce que l'esthétique fut jamais captive? Sauf Denys le Tyran, qui avait décidé que la beauté humaine se devait mesurer à la longueur de son lit, je ne sache pas qu'en aucun temps ou en aucun pays chacun n'ait pas toujours été libre de se choisir une esthétique selon son tempérament.

Après le titre, c'est l'affiche, aussi alléchante par ses chrysanthèmes, par ses femmes linéamentaires, par la recherche de ses ornements que le catalogue si bien composé, si soigné en l'originalité de ses détails. Et on a mis tant d'art dans les bagatelles de la porte qu'il ne reste plus rien pour le spectacle.

Telle est l'impression du public, tel est le danger des promesses du boniment. On se monte l'imagination, on arrive avec des exigences et lamentable est la déception. Nerveux, impitoyable, on s'en retourne furieux, on trouve tout mauvais et voilà le salonnet classé à jamais.

Chacune de ces petites expositions a le grand tort de former chapelle. Une chapelle où il n'y a pas de dévots, mais beaucoup de thuriféraires se lançant l'un à l'autre les nuages d'un encens épais. Il est si épais qu'ils ne voient plus rien, et involontairement on leur applique le proverbe connu : Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

Ah! les pauvres rois borgnes, on voudrait tant leur dire : Déposez votre couronne, jetez à la porte tous les encensoirs et travaillez, car il est en vous quelque chose, mais pourquoi diable, vous crever un œil exprès? Avec la double puissance de vos deux yeux, c'est-à-dire avec la technique et la culture morale, vous pourriez monter si haut!

Car tel est le malheur de ce jeune monde. Ils ont un instrument fatal, dangereux, mortel qu'ils ne veulent pas lâcher. Cet instrument, c'est la formule, gangue étroite, abrutissante, inexorable, qui les resserre au point d'exprimer toute la sève de leur talent jusqu'à la dernière goutte pour en faire la sauce unique dans laquelle ils se condamnent à tremper à jamais leurs pinceaux.

En abordant la carrière de l'art, ils ne se disent pas : Nous voulons représenter la nature avec toute l'émotion de notre âme, avec toute la puissance de notre tempérament et, pour y arriver nous passerons de longues années d'études techniques et de formation intellectuelle!... Non, Rubens, Raphaël, Memling ont pu se dire cela, mais ils sont vieux jeu.

Ils considéraient l'art comme un autocrate sublime et séducteur devant lequel on ne pouvait assez s'agenouiller et se sacrifier.

Nos jeunes traitent l'art comme un pauvre toutou famélique qu'ils tirent après eux... le chien des aveugles. Le métier de rapin, ils l'entreprennent sur cette pensée : Commençons par trouver un procédé original qui épate le Philistin, et quand ils l'ont trouvé, ravis, ils s'y enferment comme les antiques sachettes se faisaient murer auprès des églises, ne voulant plus rien connaître du monde extérieur. Eux, laissent sur la chapelle une grande ouverture afin de pouvoir bien respirer l'encens !

Oh! l'exécrable formule! Combien elle a détruit d'artistes! Combien elle a faussé de jugements, troublé d'esprits !

Car tout rapporter au procédé, c'est rabaisser l'art à l'esclavage brutal, c'est le matérialisme grossier et stupide, meurtrier de l'inspiration.

C'est la thèse anarchiste de ces derniers temps qui s'est introduite peu à peu sous le nom de réalisme dans le royaume de l'art et y a fait des ravages incalculables.

On ne veut plus, dans les jeunes écoles, de culture morale. Le summum de l'art est la représentation bête d'un être ou d'un objet au moyen de la formule cadenas. De là la tendance à rendre tout ce qu'on voit plus laid, plus vulgaire, plus inepte que la réalité. Comme si on n'avait pas déjà l'obligation de voir journellement autour de soi tant de choses vilaines et bêtes ?

Les anciens avaient compris que l'art est fait pour élever au-dessus d'elle-même la matière même ; que toutes choses portent en elles une beauté mystérieuse qu'ils devaient faire jaillir par leur talent. Et encore maintenant ils nous parlent, ils nous émeuvent, ils nous font rêver et réfléchir.

Mais sent-on un rêve ou un repos vous détendre l'âme devant la *Kermesse* de Saermans, le *Tantale* de Ciamberlain ou le torticolis de la *Songeuse* de Prayes Calmant ?

S'il n'y avait rien dans ces peintres, on hausserait les épaules et on passerait, mais ce qui est irritant, c'est qu'ils ont, presque tous, reçu vraiment le baiser du dieu et n'ont su rien en faire.

Combien délicieux de sentiment poétique réel seraient les paysages de Henry Ottevaere, s'il s'était laissé aller à son tempéramment naturel, sans s'inquiéter de la manière dont-il peint ?

On cite ce mot d'un maître :

On lui demandait comment il peignait.

— Je n'en sais rien, répondit-il, je me campe devant mon modèle, et puis, je me laisse aller. Je crois bien que j'ai un pinceau à la main et de la couleur sur ma palette, mais c'est tout.

Eux, ne se laissent pas aller... la fôorme ! la fôorme avant tout.

Après tout ceci, faut-il vraiment quitter la banquette et recommencer le tour de la cimaise? Non n'est-ce pas ? Restons-en là, à quoi bon critiquer chacun, puisque nous les avons critiqué tous, ou complimenter quelques-uns au détriment des autres.

Nous avons humé la liqueur, laissons la mousse aux autres, mais en jetant un regard d'adieu au Cercle « Pour l'Art » notre cœur se gonfle d'une mélancolie réelle, parce que, si les artistes que nous attaquons ici avec la vivacité d'amis sincères, mais consciencieux, continuent à marcher dans cette voie étroite du procédé de la camaraderie, du matérialisme le plus ignorant, ils ouvrent la porte à la pire décadence artistique.

Il y a une jolie chanson russe qui dit :

« Malheur à celui qui n'a pas su voir le signe que lui fait un dieu ! »

N'est-ce pas ce malheur-là qui frappe nos jeunes écoles. Un peu moins de bocks, Messieurs, un peu moins d'encens, plus de travail et plus de méditations, et peut-être alors nous trouverons tous, nous, les Philistins, un plaisir exquis à entrer dans les expositions annoncées par de jolies affiches et d'exquis catalogues.

MAVIL.

CARNET MONDAIN

BRUXELLES

Le premier bal de la Cour a été donné mercredi 2 février. Grande animation. Pour la première fois les salons étaient éclairés à la lumière électrique.

Le Roi, la princesse Clémentine, le comte et la comtesse de Flandre ont seuls assisté à la fête. La Reine, souffrante, était retenue dans ses appartements.

La comtesse de Flandre portait une robe en satin blanc, brodée d'or et garnie de dentelles.

Le deuxième bal a eu lieu hier.

On annonce le mariage de M. Begerem, fils du ministre, avec la fille de M. Bertrand, agent de change.

Nous apprenons la mort de Mme la douairière Chomé, née Wyns de Raucourt.

Cette mort met en deuil les familles Chomé, Wyns de Raucourt et de Menton de Horne.

Samedi, 12 février, bal chez LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre.

Le même jour, bal chez le capitaine-commandant et Mme Daufresne de la Chevalerie, avenue d'Auderghem.

Jeudi, 17 février, bal chez M. et Mme Julien Allard, rue du Pépin.

Samedi, 19 février, bal costumé chez M. et Mme Delporte, place du Sablon.

C'est samedi qu'aura lieu le bal des abonnés, à la Monnaie.

Cette année, la Fancy-Fair aura lieu, 60, rue Royale, dans les magnifiques salons de l'hôtel de Ligne que le sympathique directeur de la Société des Tramways bruxellois, M. Janssen, a bien voulu mettre à la disposition du Comité.

L'ouverture est fixée au mardi 15 février. Cette fête de charité sera honorée de la visite de la Reine, de la princesse Clémentine et de la comtesse de Flandre.

La vente continuera les 16, 17 et 18 février.

Les personnes qui désirent contribuer à cette œuvre, peuvent envoyer leurs dons à

Mme la duchesse d'Ursel, 28, Marché aux Bois (fleurs);

Mme la baronne A. t'Kint de Roodenbeke, 9, rue Ducale (pâtisserie);

Mme la princesse de Caraman-Chimay, 14, rue du Parchemin (ouvrages);

Mme la baronne Van de Woestyne-d'Herzele, 30, avenue des Arts (jouets);

Mme la comtesse P. de Borchgrave-d'Altena, 41, rue Belliard (vêtements de pauvres);

Mme la baronne Henri de Pitteurs-Hiégaerts, 72, rue Belliard (fantaisie);

Mme la comtesse de Hemricourt de Grunne, 10, rue Montoyer (fantaisie);

Mme la comtesse de Mérode, 25, rue aux Laines (bazar).

Pour tout objet non désigné, on peut s'adresser à Mme la comtesse John d'Oultremont, 39, rue Bréderode, présidente du Comité.

ANVERS

GRAND BAL DE BIENFAISANCE DU 5 FÉVRIER

Le bal de bienfaisance qui a eu lieu samedi dernier à l'Harmonie d'Anvers, a réuni une assistance nombreuse, mi-aristocratique, mi-bourgeoise, *select* dans tous les cas. Il est assez rare, disons même exceptionnel, qu'en notre bonne ville l'aristocratie de la naissance fraternise avec celle de l'argent. — Saluons ce miracle!

Dès 9 heures, une interminable file de voitures déposait la foule élégante des invités-souscripteurs à la grande salle de l'Harmonie, décorée pour l'occasion avec un goût et un luxe de fleurs exquis. Bien que l'entrain joyeux des invités eût été déçu par le télégramme de S. A. R. le prince Albert, empêché au dernier moment de présider la charmante réunion, l'orchestre joua des valses si endiablées que la danse noya les regrets dans son tourbillon.

Vers 10 heures 3/4, M. le Ministre de Faverau fait son entrée par le grand escalier d'honneur, au son de la *Brabançonne*. A minuit, le souper battait son plein et redoublait l'animation générale. Parmi les dames présentes, signalons pour l'élégance de leur toilette : la vicomtesse Armand de Nieulant, la femme du grand organisateur de la fête, en satin bleu d'une élé-

gante simplicité; Mme Osterrieth en satin ligné blanc et noir; la comtesse van de Werve de Vorsselaer en soie mauve semée de bouquets, ceinture iris; la baronne Léon de Terwangne, étincelante de brillants, toilette de satin noir à transparent gris pailleté d'acier; Mme Albéric Lunden en vert Nil garni de dentelles véritables, Mme Alexis Mols en nacarat uni avec ceinture de gaze assortie; Mme Grisar de Heusch en satin azur uni relevé de franges de perles fines et de turquoises; Mme Max Grisar en satin vert avec transparent historié de nœuds et de bouquets Louis XVI; la baronne de Schilde en crêpe de Chine blanc; la baronne Joseph Osy de Zegwaert était superbe dans sa toilette de brocart d'or bordé d'hermine et avec sa coiffure Empire à diadème de brillants; la comtesse A. de Pret-Roose de Calesberg, en robe rose à lignes blanches et corsage pailleté; Mme François Rom en velours rouge uni qui moulait sa taille gracieuse; Mme Georges de Cock en satin blanc avec applications de dentelles noires et large volant de même; Mme Ludovic van de Werve en rose et noir fleuri de coquelicots; Mme de Schoutheete de Tervaren en vert avec transparent de dentelles et coiffée à ravir d'une aigrette de brillants; Mme Engels-David, tout à fait en beauté, satin blanc garni de velours mandarin; Mme Fridberg; Mme Illner; Mlle Gabrielle Fridberg, ravissante dans sa toilette blanche enguirlandée de perce-neige; Mlle Illner, charmante en toilette blanche garnie de jasmins; Mlles J. et A. Baschewitz, en bleu pâle et en blanc; Mlle Gantois; Mme et Mlles Spiers; Mme Bracht et ses charmantes filles; Mme Martroy; Mme Horn; etc., etc.

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que le bal de bienfaisance a réalisé, pour les trois œuvres qui l'avaient inspiré, le joli bénéfice net de 10,000 francs. Nos sincères félicitations à ses généreux organisateurs!

Les deux soirées de la Fancy-Fair, dont nous avons entretenu nos lecteurs précédemment, ont également rapporté une dizaine de mille francs pour les pauvres. Et les bénéfices de la vente, bien qu'encore inexactement connus, peuvent être évalués au double environ. Bénis soient les riches qui font si généreusement participer leurs frères malheureux à leurs plaisirs!

M. Pierre de Caters est fiancé depuis quelques jours à Mlle de Bosschaert.

MAUVIETTE.

MEMENTO

— La redoute offerte par les jeunes gens de Louvain au foyer du théâtre, aura lieu le 19 février.

— Le grand duc Alexis qui, l'année dernière, séjourna un mois à Spa, a l'intention d'y acquérir une vaste propriété.

— Indépendamment des salles réservées aux expositions des Cercles, la Commission des Musées a exceptionnellement accordé à la *Libre Esthétique*, pour le Salon qu'elle ouvrira à la fin de ce mois, le hall d'entrée, ce qui permettra à cette association artistique de donner un assez grand développement à la section d'objets d'art et d'art décoratif. Les vitraux de M. Evaldre, les tapisseries de MM Ranson, Fekman, Rentsch, de Mlles Brinkmann et Van Mattenburg, les étains de MM Desbois et Gross, les bronzes de M. P. W. Bartlett, les tapis de M. Brangwijn, les porcelaines d'art de MM. Bing et Gröndhal et de la manufacture royale de Danemark, les cuirs de Mme Thaulow, les grès céramiques de MM. Maillol et Willumsen, les « favriles glasses » de Tiffany, les « batiks » de M. Thorn Prikker, les meubles de MM. Plumet et Selmersheim, les reliures de MM. Anker Kyster, J.-L. Flyge, etc, formeront un ensemble des plus variés et des plus intéressants.

Tablettes généalogiques

Il y a quelques jours, a été célébré au château de Steenhault, le mariage de Etienne Visart de Bocarmé, fils du comte Visart de Bocarmé, membre de la Chambre des représentants et bourgmestre de Bruges, avec Mlle Marie de Steenhault, fille du baron de Steenhault de Waarbeeck, sénateur, et de la baronne, née Pizaro y Bouligny.

Cette alliance unit deux de nos plus vieilles familles des Flandres et du Brabant.

La famille Visart est très ancienne. Des traditions domestiques la font originaire d'Angleterre d'où elle serait venue aux Pays-Bas, à la suite du schisme religieux sous Henri VIII.

Louis-François Visart, seigneur de Ponange, Bury et Bocarmé, a obtenu en 1735 de l'impératrice Marie-Thérèse, l'érection en Comté de sa terre de Bocarmé.

Les Visart sont alliés aux Calonne, Cambry, Blois, Chasteleer, du Sart, Napoli, Man, Zuylen, la Roche, etc. Ils portent: d'azur au chevron d'or accompagné de trois têtes de biche d'argent.

Les Steenhault descendent de Henri Buelens de Steenhault, seigneur de Waerbeeck, Félignies, etc., bourgmestre de Bruxelles en 1653. La terre de Steenhault est en leur possession depuis plusieurs siècles.

Jean François de Steenhault a été créé baron en 1766.

Cette famille est alliée aux Meeus, Mesemacre, Mussain, Husmans de Merbois, Moreau de Bellaing, Blondel de Beauregard, d'Hoffschmidt.

Elle porte: D'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules, à la bordure d'argent chargée de douze étoiles de gueules.

Mardi 8 février dernier, en l'église Saint-Boniface, le comte Gérard de Marnix de Sainte-Aldegonde épousait Mlle de Theux de Montjardin, fille du chevalier de Theux de Montjardin et de Madame, née baronne de Thysbaert.

Héritier d'un nom illustre dans les fastes de l'histoire des Pays-Bas, le comte Gérard de Marnix descend en ligne directe de Gérard de Marnix, baron des Pottes, frère

du célèbre Philippe de Marnix, le chef des Gueux et l'un des grands hommes de son siècle.

La maison de Marnix est originaire de la Savoie. Sa noblesse est très reculée et ses preuves ont été établies pour tous les chapitres nobles du pays.

Vicomtes d'Ogimont en 1629, comtes en 1749, les Marnix ont contracté de grandes alliances : Cerf, Hemricourt, Spangen, Bonnières, Wignacourt, Eeckeren, Gaillard, la Hamaide, Haudion, Ougnies, Lannoy, Cunchy, van der Gracht, Montens, Mazeman, etc.

Marnix porte : d'azur à la bande d'argent accostée de deux étoiles d'or.

La famille de Theux, originaire du pays de Liége, est ancienne et remonte par filiation à Jean de Theux, vivant en 1496.

Arnold Léon de Theux a été créé chevalier héréditaire en 1703.

La jeune mariée est la petite-nièce de feu le comte de Theux de Meylandt, ancien membre du Congrès, ministre d'Etat, trois fois ministre de l'intérieur, grand officier de l'ordre de Léopold.

Les de Theux se sont alliés aux familles de Stier, de Meven, Olislagers, de Longrée, du Parc de Locmaria, Powis, Cornet, Goffinet, Thysbaert, Moretus, etc.

Ils blasonnent : Parti : au 1er de gueules à la croix contrebretessée d'argent ; au 2e d'argent à trois bandes de sinople, chargées chacune d'un lion passant d'or.

La comtesse Edmond d'Imécourt, née Moustiers-Mérinville, vient de mourir à l'âge de 77 ans, en son château de Louppy (Meuse).

La défunte était mère du marquis d'Imécourt, marié à Mlle d'Audiffret-Pasquier, du comte d'Imécourt, lieutenant colonel au 3e cuirassiers, et de la vicomtesse de Kerdrel, femme du général de ce nom. Cette mort plonge dans le deuil plusieurs familles de l'aristocratie française.

Imécourt porte : d'azur à la bande d'argent bordée de sable. Des Moustiers, titrés comtes en 1740, portent : de gueules à deux lions léopardés d'or l'un sur l'autre.

On annonce également la mort de Mme la marquise de Fournès, née Caraman, décédée à Paris, avenue de Villars, après une courte maladie. Elle était mère de la baronne du Charmel, de la comtesse de Casteja et de Mme G. Legrand, d'Hornu.

Cette mort atteint donc plusieurs familles françaises et belges.

Caraman porte : d'azur à la bande d'or, accompagnée en chef d'une demi-fleur de lys du même, défaillante à dextre, florencée d'argent et en pointe de trois roses aussi d'argent rangées en orle.

Enfin le 3 janvier dernier est décédé en son château de Chanteloup, le général baron de Montfort, commandant la 1re brigade de dragons.

Il avait épousé en secondes noces Mlle Lieutaud, veuve du capitaine de Marolles. Le général de Montfort est mort des suites d'une blessure reçue il y a vingt-huit ans, lors de la guerre franco-allemande.

Montfort porte : de gueules au sautoir d'or. Lieutaud d'azur à un anneau d'argent accroché en croix de quatre crampons croisés et recroisettés de même.

M.

Tablettes Théâtrales

TAILLADE

Bruxelles fut, cette quinzaine, le théâtre d'un fort triste événement. Un des plus célèbres comédiens de ce temps, qui pourtant en produisit de remarquables, au sortir d'une répétition générale à l'Alhambra, s'est affaissé subitement dans les bras de deux amis. Quand on le secourut, on s'aperçut que la mort avait déjà fait son œuvre.

Et ce grand artiste qui, depuis plus de cinquante ans, comptait autant de victoires que de batailles livrées, ce vieillard qui, à 72 ans, forçait encore l'admiration de tous, Taillade meurt à la peine, laissant sa famille dans le dénuement le plus complet; une collecte faite à la hâte parmi les artistes de Bruxelles dut payer les frais de son ensevelissement.

Paris, dans un bel élan de générosité, vient de lui faire de somptueuses funérailles, et le *Journal* a donné lundi, pour sa famille, une fête à laquelle concoururent les artistes les plus renommés.

Hélas ! pourquoi faut-il que le pauvre Taillade auquel, malgré son talent, la vie fut si inclémente, et qui pourtant n'était pas un imprévoyant, n'ait pu apprécier avant sa mort la reconnaissance de ses admirateurs.

Né en 1826, il passa par le Conservatoire et fit une apparition d'un an à la Comédie Française en 1847. De là il vint à la Gaîté. Acteur de drame admirablement doué et profondément épris de son art, il connut vite le succès. On le vit à l'Ambigu, puis à la Porte St-Martin, à l'Odéon, aux Nations, au Théâtre de la République...

Parmi les pièces où il brilla du plus vif éclat citons : la *Reine Margot*, *Marie Stuart*, *Macbeth*, la *Tour de Nesle*, le *Roi Lear*, *Lucrèce Borgia*, les *Erynnies*, les *Deux Orphelines*, *Cromwell*, le *Chien de Garde*, etc.

Il y a trois mois à peine, M. Lemonnier, voulant inaugurer par un coup de maître sa direction de l'Alhambra,

nous fit applaudir le grand artiste, son ami, dans *Louis XI*, de Casimir Delvigne, où il était incomparable, et il est mort à la veille de jouer au même théâtre le rôle de Kerouan dans la *Clôserie des Genêts*.

Il nous souvient d'avoir assisté à la répétition générale de *Louis XI*. — Seul de tous les artistes, afin sans doute de s'éviter une fatigue inutile, Taillade avait conservé son costume de ville, et ce n'était pas un coup d'œil banal que présentait ainsi le roi de France, dans son palais, en redingote et chapeau haut de forme, au milieu de ses pages et seigneurs. Or, malgré cela, le comédien, chétif et ravagé par l'âge, avec sa tête osseuse et sa mâchoire édentée, arrivait quand même à s'imposer de telle façon que nul ne songeait au bizarre anachronisme de son accoutrement. Le vieux lion avait toujours son fier regard et son noble rugissement.

Il est mort dans la misère, mais en pleine gloire et mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi...

NOUVEAU THÉATRE. — *Brignol et sa Fille.*

Sans être aussi près du chef-d'œuvre que les *Trois filles de M. Dupont*, la pièce de Capus, que nous donne le Nouveau Théâtre, n'en est pas moins fort remarquable par la jolie étude de mœurs qu'elle met en scène.

Brignol est un de ces pseudo hommes d'affaires comme il en court par milliers sur les pavés de la capitale. Ni bon, ni mauvais, hanté par l'illusion continuelle de la fortune imminente, côtoyant le Code sans trop se soucier même d'y tomber un jour, *tapant* tous les amis, anciens ou de rencontre, spéculant pour lui-même avec l'argent qu'on lui confie, comptant sur le hasard et au besoin sur la beauté de sa fille pour forcer la chance, en un mot complètement dénué de sens moral, cet ancien avocat de Poitiers, réfugié à Paris pour fuir ses créanciers, y mène avec sa famille la vie de bohème dorée la plus étrange du monde.

Au lever du rideau il est aux prises avec un ancien magistrat, son beau-frère et sa sœur venus de Poitiers pour l'admonester et lui proposer un relèvement par le travail. Alors ils interviendront et désisteront les créanciers.

Mais Brignol s'indigne ! Lui ! l'homme des entreprises hardies et des spéculations vertigineuses, s'abaisser à un emploi de gratte-papier ! Ensevelir son génie dans un bureau !... En attendant il a dissipé trente mille francs à lui confiés par un brave commandant retraité, son ami, joueur plus que les cartes et qui vient lui réclamer ce reliquat pour s'achever sur le tapis vert.

Rien d'amusant comme les ruses de Brignol pour arriver à gagner du temps et retarder la remise des fonds, sans savoir d'ailleurs comment il pourra jamais les rendre.

Mais le commandant s'est fâché ; il amène avec lui un sien neveu, Maurice Vernot, jeune et très riche, et une scène violente a lieu dans le cabinet de l'ex-avocat.

Attirée par le bruit, et suivant au surplus une tactique déjà ancienne, Cécile, la fille de Brignol, accourt, sachant que sa présence et sa grâce ont pour effet habituel de calmer les créanciers les plus féroces.

Ainsi advient-il de Maurice, qui reçoit le coup de foudre et a désormais pour unique souci de sortir le père de sa bien aimée des griffes du terrible commandant. — Dès lors ses billets de banque iront aux poches de Brignol et de là aux créanciers. Au bout de quinze jours le terme est payé et le commandant lui-même est remboursé avec l'argent .... de son neveu.

L'homme d'affaires, trouvant tout naturel ce genre d'hommages rendus à la beauté de sa fille, tombe des nues lorsque celle-ci, flairant la spéculation, veut se sauver à la campagne ..

Car l'auteur a eu cette habileté d'introduire dans cet intérieur étrange une jeune fille qui, en dépit du milieu dans lequel elle se meut et malgré l'indulgence qu'elle semble accorder aux agissements de son père, n'en demeure pas moins parfaitement honnête et de sens très droit. Ainsi se justifie le double titre de la pièce.

Heureusement pour Brignol tout s'arrange, et, après une jolie scène d'explications entre les deux jeunes gens, le mariage est décidé. Brignol voit poindre l'aube de jours meilleurs.

Tout au long de cette œuvre charmante les mots d'esprit abondent, et tous les personnages sont rendus intéressants par le soin avec lequel ils sont dessinés.

Nous ferons toutefois à M. Capus le reproche d'avoir introduit au 3e acte une scène qui cause une impression de malaise et qui se justifie d'autant moins qu'elle n'est pas essentielle à l'action. Un certain Carriard, évincé par Cécile, dont il convoitait la main, se livre à une sortie très véhémente contre le père et l'injurie grossièrement devant son enfant. — On s'explique mal que la jeune fille assiste impassible à ce débordement d'injures et que Brignol ne jette pas à la porte un pareil goujat.

M. Herbert compose de façon excellente le rôle de Brignol, cet *homme vague qui fait des choses vagues* et qui déclare qu'à Paris le mot *escroc* n'a pas la même importance qu'en province.

MM. Tressy et Garandet, très bons en vieux magistrat et en vieux commandant, laissent involontairement apercevoir leur jeunesse réelle et c'est un défaut qui leur passera toujours trop tôt.

M. Vernay et Mlle Goldstein sont deux gentils amoureux qui jouent simplement et avec beaucoup de naturel des rôles délicats.

L'Evasion

Avant la pièce de Capus, nous avions entendu l'*Evasion* de Villiers de l'Isle Adam.

On sait le sujet de cet acte. — Un forçat s'est évadé. Caché dans l'embrasure d'une fenêtre il attend, pour les tuer et voler les 25,000 fr. de leur dot, deux jeunes mariés auxquels un complice a administré un narcotique. Cet argent paiera le patron du bateau qui doit l'emporter vers la délivrance.

Déjà il vient d'assassiner la vieille gouvernante dont

il doit traverser la chambre pour gagner un souterrain par lequel il arrivera au rivage. — Ce premier forfait accompli, il a, d'un geste machinal, barré la porte avec un divan et c'est précisément sur ce divan que les deux jeunes gens, terrassés par le narcotique, viennent s'endormir, non sans avoir auparavant prié pour le malheureux dont l'évasion est signalée par le canon d'alarme.

Ému par ce qu'il vient d'entendre, le forçat hésite.... A les voir ainsi jeunes et beaux son cœur est remué... il ne veut pas tuer. . il volera seulement.... — Au surplus l'argent est tombé à leurs pieds, sur le tapis. Le prendre n'est qu'un jeu. ... Eh bien non !.. même pas cela !... Il ne les dépouillera pas de leur petite fortune... qu'ils vivent et soient heureux !.... Lui, trouvera un autre *coup* à faire pour se procurer la somme libératrice.

Mais on vient, l'alarme est donnée, il faut au plus vite gagner le souterrain..... Damnation ! Le divan sur lequel ils dorment barre la porte d'accès ! ... Les tuer pour fuir ou livrer sa tête au bourreau !... pas d'autre alternative ! — Alors le forçat a brandi son couteau, son bras s'est levé sur les deux innocents.... mais dans une dernière révolte de conscience il jette au loin l'instrument homicide et, quand la police surgit, il tend aux menottes ses deux poings résignés.

En vérité, M. Mévisto est un artiste merveilleux, auquel nous assignerions volontiers la première place parmi les comédiens actuellement en représentation à Bruxelles. Il parle et mime cette scène de façon admirable, et l'impression poignante qu'il impose au public lui doit prouver, mieux encore que tous les applaudissements, l'excellence de son jeu.

On voit par cet incomplet compte-rendu que le Nouveau Théâtre fait tout le nécessaire pour prendre en Belgique la tête du mouvement artistique.—Et pourtant les pièces qu'il donne en ce moment peuvent être vues par tout le monde, ce qui prouve qu'on peut faire de belles œuvres avec des sujets honnêtes :

Théatre des Nouveautés. — *V'là la Revue.*

La revue de MM. Malpertuis et Clairville est allègrement conduite par la très charmante et si fine Mlle Saulier. L'artiste ne saurait trouver, en ce rôle de commère, toujours si banal, l'occasion de faire valoir ses réels talents de chanteuse et de comédienne, et il faut se contenter d'admirer aujourd'hui sa joliesse et le soin qu'elle apporte à détailler les couplets dont elle a la charge. Elle est, au surplus, bien secondée par M. Médony, dont le métier d'appariteur est agrémenté de duos selon la formule. A retenir celui du coq et de la poule.

Beaucoup d'esprit très épars, de jolis décors et un ravissant ballet Louis XV ; ainsi peut se résumer cette série de tableaux dont quelques-uns sont fort hilarants.

Au premier acte, le bar automatique vous a une singulière façon de rendre la monnaie et d'accueillir les réclamations. - - Le trio d'automobilistes avec Génot comme mari chauffeur pour « faire aller la machine » est une jolie trouvaille, ainsi que le quatuor des Snobs, habillés en hurleurs de programmes et pris pour tels.

Au deuxième acte le *Baron*-Dupont profite de son assurance contre le vol pour offrir ses habits au *pick-poket*-Ragot, qui promet de revenir deux fois par semaine, et le *Docteur*-Crommelynck nous vante les bienfaits d'une installation de bains de boue en pleine chaussée de la rue de la Loi.

Puis les *repêcheurs* de trams nous donnent un aperçu de lutte oratoire entre certain député socialiste et un ministre des affaires qui lui sont étrangères. Cette scène qui emprunte son intérêt à des événements récents est une des plus réussies de la pièce. Ambreville et Crommelynck y sont absolument drôles.

Le troisième acte, moins gai, quoique ou parce que plus luxueux, nous montre cependant les *jeunes moules* ou « affiches symboliques », ayant à leur tête Mlle Gauthier, et une série de lots, dont le principal, personnifié par Mlle Dablon, justifie la hâte du public à se procurer des billets.

Notons aussi que MM. Ambreville et Valdo, ayant emprunté leurs têtes aux deux directeurs de notre Opéra, jouent et chantent de façon fort amusante une parodie de *Hansel et Gretel*.

Qu'on ne s'étonne donc point si les Nouveautés encaissent chaque soir le maximum.

Au Théatre Flamand. — *Le Photo-Club.*

Très gracieusement empressés auprès de leurs invités, qui d'ailleurs emplissaient jusqu'au cintre la vaste salle du Théâtre Flamand, MM. les membres du Photo-Club, ayant à leur tête MM Van Halen, de la Ruvvière, Claes et Piat, nous conviaient ces jours derniers à une séance de *projections*.

Cette intéressante société qui commence sa troisième année d'existence, est essentiellement composée de photographes-*amateurs* et, à une exception près, tous les clichés qui nous furent présentés, au nombre de 180, eurent pour auteurs des membres du Club. Aussi, par modestie et pour éviter toute rivalité intempestive, ces messieurs nous ont-ils déclaré que leurs œuvres étaient anonymes. Un seul nom nous fut révélé, celui de M. Mikevvicht, auteur de clichés sur collodion, datant de 1864, let qui représentent des vues de Bruxelles ; notamment le groupe des comtes d'Egmont et de Horn sur son ancien emplacement devant la Maison du Roi, la Place Rogier vide de tramways et la rue de la Régence sans Palais de Justice.

Parmi les autres exhibitions, toutes remarquables pour eur finesse de rendu et le choix intelligent du point de vue, nous avons particulièrement apprécié des vues de Bruxelles-Kermesse, des effets de vagues à Heyst, un coucher de soleil, un étang, deux sous-bois, et enfin des bouquets de fleurs *coloriées*. A noter surtout des chrysanthèmes dont le fouillis de pétales se prête merveilleusement au développement des demi-teintes et donne une impression saisissante de relief.

Une des curiosités de cette séance, et non la moindre, consiste en ceci que le foyer de lumière installé à l'extrémité du balcon du premier étage projetait, à environ 30 mètres de distance, sur une toile immense tenant tout le devant de la scène, des clichés grossis à *quatre cents* fois leur valeur réelle. Et, en dépit de cette énorme difficulté vaincue, aucune déformation, aucun « flou » dans le rendu, aucun « trou » apparent, grâce à l'intensité du rayon lumineux et à la parfaite exécution des négatifs.

Et comme la salle demeurait obscure, les points de comparaison venant à manquer, nul ne songeait à la disproportion formidable existant entre la réalité et l'image projetée de certains objets ou personnages. C'est ainsi qu'une figure de fillette, environ quinze fois plus grosse que nature, nous est apparue souriante et jolie comme son modèle.

Nous applaudissons sans réserve à cette tentative très artistique du Photo-Club et l'enthousiasme de toute la salle nous est un sûr garant que son effort ne restera pas stérile.

A LA MAISON D'ART. — *Pickman.*

Les expériences scientifiques déjà exécutées à Bruxelles, dans le courant de janvier, par M. Pickman, n'ont pas épuisé l'intérêt qu'inspirent aux artistes aussi bien qu'aux savants les curieux résultats qu'obtient le médium dans le domaine obscur encore de l'auto-suggestion, de la réception et de la transmission de la pensée. .

Ces expériences et la personnalité même de leur auteur furent l'objet de discussions nombreuses et passionnées, non seulement dans le cercle restreint des spécialistes et des initiés, mais encore parmi tous ceux qu'intéressent à un titre quelconque les problèmes physio-psychologiques.

C'est pourquoi se rendant aux vives instances d'un grand nombre de membres de la haute société belge M. Pickman a consenti à donner dans le joli cadre de la *Maison d'Art*, trois séances expérimentales publiques qui auront lieu les mercredi 16, jeudi 17 et samedi 19 février courant.

Nous ne saurions trop encourager ceux de nos lecteurs qui aiment le surnaturel et l'imprévu, à assister à une au moins de ces séances.

Baron H. d'ORNANT.

Jumelles de Théâtre

Le plus grand choix de Jumelles de théâtre se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité *Jumelles à manche*, de **luxe** et ordinaire. Prix sans concurrence.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

8 février

Eh bien, Messieurs les baissiers, malgré tous les bruits alarmants que vous avez fait courir depuis trois semaines au sujet du procès d'Emile Zola, c'est encore vous qui avez payé la carte à la dernière liquidation, et cependant, j'avais cette fois poussé la gentillesse jusqu'à vous crier : *Casse-cou !* Décidément vous êtes plus bruyants que forts, et si vous continuez ce petit jeu-là, *oiseaux* de mauvaise augure, je vous prédis que vous perdrez toutes vos plumes.

Oui, la hausse bat son plein, institutions de crédit, fonds d'Etat et valeurs industrielles sont brillamment enlevés! Ce mouvement en avant est la conséquence du bon marché des reports. Pensez-donc, à la liquidation de fin janvier, l'argent était offert de tous côtés à 2 1/4 pour cent, une vraie fête pour les braves haussiers ; aussi en ont ils profité pour se faire reporter au petit galop. de là, emballement général.

Voici du reste les mouvements qui se sont produits sur l'ensemble de la cote :

3 % 103.15 ; 103.70 et 103.62. Amortissable 101.75 ; 102.15 et 102.05. 3 1/2 107.35 ; 107.75 et 106.65 (coupon détaché).

Pendant le mois de janvier dernier, la Caisse des dépôts et consignations a employé 17 millions en achats de rentes.

L'Extérieure d'Espagne bondit un moment de 5/8 à 62 1/16 sur d'excellentes nouvelles reçues de Cuba, mais le cours ne tient pas, 61 1/2 ; 62 1/16 et 61 7/16.

Les Russes sont très demandées ; 3 % or ancien 94.70 et 96.25. 3 % or nouveau 95.45 et 96. Intérieur, 67.10 et 67.60.

Par contre, l'Italien faiblit tous les jours 94.10 et 93.62 1/2. On parle toujours de désordres en Italie provoqués par la grande misère.

Les fonds coloniaux sont chauds, rien de plus naturel n'est-ce pas? Emprunt de Madagascar 91.30. Tunisienne 502.50 et emprunt Tonkinois 91.60 et 92.10.

Le Hongrois a des demandes à 103.25 et l'Autrichien à 104.85.

Le Portugais est encore coté 20 fr.; je plains les imprudents qui touchent à un aussi mauvais fonds d'Etat.

Le Chinois 104.90 et le Roumain 5 % 105 francs. Brésilien 4 % 61.80 en attendant mieux.

Dans le compartiment des institutions de crédit, la hausse est autant dire générale. A noter premièrement la Banque de Paris et des Pays-Bas qui tient la corde de plusieurs longueurs 915, 920, 930, 940 et 945 ! et tout cela par sympathie pour les fonds Argentins qu'elle ne veut pas laisser s'emballer seuls. Viennent ensuite le Comptoir national d'Escompte 578 et 585 (coupon de 11.42 détaché). Banque Internationale 612, 620, et 625; Société Générale 540 et 545 ; Banque Parisienne 485 et 498 et Crédit Lyonnais 816, 820 et 827 ! Je crois pouvoir vous annoncer que le dividende de cette importante société pour l'exercice 1897 atteindra 4 3/4 p. c., qu'on se le dise...

La Banque de l'Afrique du Sud 71.75 et 77 ; Société Lyonnaise 385 et 390 ; Crédit Industriel 604; Crédit foncier agricole d Algérie 475 et 478 ; Crédit mobilier espagnol, assez mouvementé, s'inscrit à 47, 50, 52 et 56. Rente Foncière 469 et Crédit Foncier de France 657, 660 et 662.

Les obligations foncières et communales sont toujours très recherchées sur le marché du comptant.

La Banque des Pays autrichiens 477 et 480, Crédit Foncier égyptien 505 et 514, Phénix espagnol 485 et 492 et Banque Nationale du Mexique 625, 630, 640 et 646 ! Bravo !

Les chemins de fer sont également en légère reprise. Les recettes des six grandes Compagnies de chemin de fer, pour la semaine du 15 au 21 janvier, sont en augmentation de 460,000 francs, ce qui porte à 1,200,000 fr. la plus-value des trois premières semaines de l'année.

Le Nord 2050 et 2068 ; le Lyon 1835 et 1875 ; l'Orléans 1840 et 1878; le Midi 1420 et 1430; l'Ouest 1210 et 1225 et l'Est 1090 et 1099.

Les lignes espagnoles piétinent sur place. Saragosse 145; Nord de l'Espagne 80 et Andalous 78.

Les Lombards 194 et les Autrichiens 730 et 732.

Les fonds Ottomans sont lourds, et il en sera ainsi tant que la question Crétoise ne sera pas définitivement dénouée avec l'Allemagne et l'Autriche. Banque Ottomane 563, 554 et 560.

Turc *série* B 44.95; 44.70; et 44.90. La *série* C 25.90; 26.30; et 26.02; la *série* D 22.25; 22.60 et 22.40. Lots turcs 110. La Salonique-Constantinople se traite à 290; n'oublions pas qu'avant les événements d'Orient cette obligation valait 345. La Smyrne-Cassaba nouvelle finit à 372 (coupon de 10 francs détaché). Les recettes brutes totales de l'ancien réseau de cette dernière Société se sont élevées définitivement en 1897 à 3,608,704 fr. contre 3,252,673 en 1896 soit une augmentation de 356,031 francs. Les produits seuls de l'exploitation de cette ligne suffiraient donc au service et à l'amortissement des obligations anciennes, sans qu'il soit besoin de recourir à la garantie des dîmes.

Le groupe des obligations de Panama est tombé dans les oubliettes.

L'Oural-Volga 655 et 658; Bec Auer 750; Compagnie Parisienne du Gaz 1145 et 1150 ; Compagnie des Wagons-Lits 710, 740 et 770 ! Oui, nous verrons des cours encore plus élevés. Magasins Généraux 730 ; Grands Moulins de Corbeil 350 et 355; Métaux 690; les Grands Magasins du Printemps 747 et 750.

Les actions de la Compagnie Fermière des Eaux thermales de Vichy gagnent encore *deux cents francs* à 5100. La Compagnie Générale Transatlantique franchit la passe de 385 et atteint franchement le cours de 400.

Les Omnibus ont pris le mors aux dents : 1760, 1790, 1800 et 1820 ! la Voiture suit à 765, 775, 790 et 795 ! Gare aux accidents.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) sont toujours très en faveur, et pour cause... 3260.

La Raffinerie d'Egypte 1130, 1150 et 1190 ; Bateaux Parisiens 827 et 840; Voitures l'Urbaine 176; les Procédés Raoul Pictet 360 ; Messageries Maritimes 725 ; Société Decauville 128, 130 et 134. Bouillons Duval 3920.

Les actions de la Compagnie Française pour les Procédés Tomson-Houston s'élèvent encore de 45 fr. sous l'impulsion de très gros achats faits au comptant 1335, 1345, 1360 et 1380 ! Certes, nous verrons encore des cours plus hauts, et c'est justice.

Du côté de la Coulisse le marché des mines ne manque pas d'un bel entrain.

Le Rio-Tinto gagne encore 12 points à 710; la Ferreira relève la tête à 635; De Beers 771.50; Cape Copper 129 et Tharsis 185 et 192.

La Langlaagte 99; Champ d'Or 41 ; Chartered 80 et 82; Distillerie du Transvaal 28 et 30; East Rand 130 et 134; Goldfields 127; Ranfontein 48 et 50; Robinson Gold 220 et 224 ; Victor Gold 22 et 25 ; Dynamite du Transvaal 64 et Mozambique 52, 55 et 57 francs.

Tout marche donc à ravir ; cependant un léger tassement des cours serait salutaire Allons, Messieurs les haussiers, ne soyez pas trop gourmands.

VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles.

La Coulisse manque diablement de solidité, la plus petite nouvelle suivant le vent qui la pousse relève ou renverse les cours; c'est ainsi que l'Extérieure d'Espagne assez soutenue pendant quelques jours glisse tout à coup de 5/8 à 61 5/16. Le Saragosse pivotte autour du cours de 144 francs. Lots Turcs 109.75 et 110. Congo, 91 3/4 et 91.50. Turc *série* C 26.02 ; et la *série* D 22.30.

Le Brésil a quelques demandes ; 61 11/16 ; 61 13/16 et 61 5/8.

Au comptant je constate un marché assez actif, différentes valeurs ont même des transactions très animées.

Citons la Banque de Bruxelles 730 et 743 ; le dividende de cette excellente institution sera au moins de 35 francs. La Réserve 1925, 1940 et 1960. La Banque Nationale 2885. La Caisse des Reports est fort recherchée à 697, pendant la dernière quinzaine elle a fait des reports pour plus de 50 millions ! chiffre non encore atteint. Banque Auxiliaire de la Bourse 124; Société Générale 1985 ; Crédit général Liégeois 892 et Crédit Général de Belgique 142 et 147.50.

Parmi les actions de fer, les Cockerill sont brillamment enlevées, 1990, 2030, 2070, 2000 et 2120 ! Vezin Aulnoye va avoir bientôt une émission de 5000 actions nouvelles à 750 fr. Nous en reparlerons.

Coté des zincs; j'entends l'Asturienne très demandée qui monte d'une centaine de francs à 4965. La Vieille-Montagne également très en faveur est cotée successivement 632, 640, 660 et 677 50.

Voici à présent différents cours cotés au comptant :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes		
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101	70
Emprunt 3 p. c. 2e s	101	55
Caisse d'ann.s A,4 1/2	—	—
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	—	—
Caisse d'ann. 3 p. c.	100	10
Caisse d'ann. 3 p. c.	100	10
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118	50
Créd. comm. 4 p. c.	107	—
Créd. comm. 3 p. c.	100	10
Créd.comm.3 p.c.1861	120	50
Créd.comm.3 p.c.1868	110	10
Ch f.vicin.(soc.n.)3%	99	80
Ch. f. vicin. 2 1/2 p. c.	116	25
Flandre Orientale	—	—
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	106	50
Banques, caisses, etc.		
B.Aux.de la Bourse	123	—
Banque de Brabant	34	—
Banque de Bruxelles	740	—
Banque Nationale	2875	—
Caisse Commerciale	675	00
Caisse génér. de rep.	680	—
Créd. gén. de Belg.	148	—
Créd. Belg.(part fond.)	270	—
Crédit génér. Liégeois	892	50
Immobilière Belge	339	—
Quart.-Léop.(tit.part)	1450	—
Soc.gén.(part de rés.)	1990	—
Actions métallurgiques.		
Baume (forges,lamin)	190	—
Châtelet(lamin.)(priv.)	210	—
Cockerill (ex-répart.)	2090	—
Espér.-Longdoz(priv.)	400	00
Marcin.-Couil.(nouv.)	520	—
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	—	—
Monceau-sur-Sambre	920	—
Hauts-fourn. Musson	695	—
Ougrée (Soc. an d')	1069	—
Phœnix à Châtelineau	480	—
Providence (forges)	3210	—
Saint-Fiacre (ordin.)	1160	—
Sarrebruck (forges)	8255	—
Charbonnages.		
Bernissart	480	—
Bois d'Avroy	500	—
Bonne-Esp. Batterie	780	—
Carabinier	495	—
Charbonnages belges	410	—
Concorde	1190	—
Courcelles Nord	1190	—
Espér. et Bonne-Fort.	440	—
Fontaine-l'Evêque	455	—
Gouffre	465	—
Grande-Bacnure	2090	—
GrandConty et Spinoy	300	—
Grande Machine à feu	1235	—
Haine-St-Pierre	282	50
Hasard	155	—
Herve-Wergifosse	745	—
Hornu-Wasmes (div.)	4000	—
Unies, bas. Charleroi	200	—
Kessales	730	—
La Haye	654	—
La Louvière, la Paix	390	—
Marihaye	1095	—
Midi de Mons	21	50
Noël-Sart-Culpart	512	50
Nord de Charleroi	1825	—
Produits au Flénu	2500	—
Unis ouest de Mons	410	—
Glaces et verreries.		
Glaces d'Auvelais	990	—
Gl. et Ch. de Bohême	765	—
Gl. Floreffe et Jeumont	562	50
Gl. Nationales Belges	690	—
Verreries de Donetz	332	50
Zinc, plomb et mines		
Asturiennes-Mines	5000	—
Cuivres de Lérida	20	—
Nébida (libérées)	1450	—
Prayon	609	—
Prayon (jouissance)	—	—
Vieille-Montagne	677	50

En résumé. grande fermeté des cours avec bonne tendance.

Bourse aux grains

9 février.

Froment blanc, 19 0/0 à 00 0/0; id. roux, 20 0 0 à 00 0/0; id d'Amérique, 21 0/0 à 00/00 ; seigle indigène, 13 1/2 à 00 0/0; orge du pays, 17 0/0 à 00 0 0; id. des Polders, 18 0/0 à 00 0/0; avoine indigène, 15 1/2 à 00 0/0 id. Courlande, 16 1/2 à 00 0/0 ; maïs d'Amérique, 9 1/2 à 00 0/0; id. d'Odessa, 3 1/2 à 00 0/0 ; farine première, 26 0/0 à 00 0/0; superfine, 28 0/0 à 00 0/0; son, 10 1/2 à 00 0/0.

Bourse aux huiles

Huile de colza, les 100 kilos, à Bruxelles. fr. 53.00 à 00 00; id. en province, 50.00 à 00.00 ; huile de lin, à Bruxelles, 29.00 à 00.00 ; id. en province, 35.00 à 00 00; graine de colza, 00 00 à 00.00; id. de lin, 00.00 à 00 00.

Bourse aux sucres.

Sucres raffinés : pains, par 80,000 kilos, fr. 87.00 à 00; rangés, 84 00; cristallisés, disponible, 75.50.

Sucres brut de contrat base 88°, tirage 00/00 :

A) Exportation : disponible. 22.50 0/0, fr. Anvers.

Livrable sur 3 mois de mai, 23.50 0/0 à 00.00.

Livrable sur 3 mois d octobre, 23.75 1/2.

B) Consommation : disponible, 00.00; 3 mois d'oct., 00 00.

Droits : apurement sur mois cour., 5 00 à 00.00 p. c.

Livrable sur 3 mois de janvier, 5.00.

Mélasses : disponible, 3.50; livrable sur 3 mois d'octobre, 3.50.

V.

LIQUEURS DE SCHOONEN

SPORT

HIPPISME

La première réunion des courses du printemps à l'hippodrome du bois de la Cambre aura lieu le 20 mars.

La poule des Produits sera courue le 10 avril, c'est-à-dire le dimanche de Pâques.

Le Derby belge est pour le 15 mai, 98 chevaux restent engagés. On voit que les champs des épreuves classiques seront particulièrement fournis cette année.

Deux réunions auront lieu en mars à l'hippodrome de Groenendael, le 13 et le 27, et trois réunions à Forest, les 15, 21 et 28 mars.

ESCRIME

Le compte-rendu qui suit a paru jeudi dernier dans le *Cycliste Belge Illustré* et j'ai cru bien faire en le rééditant pour les lecteurs de la *Revue Mauve*, voulant leur faire connaître mes impressions toutes fraîches.

La salle d'armes Raymond Delhaise (Arte Marte) organise pour le 16 février un grand assaut international qui réunira les meilleures lames de France, d'Angleterre, d'Italie et de Belgique.

Cette séance, qui promet d'offrir un très vif intérêt en raison de la qualité des tireurs qui y participeront, aura lieu dans la

jolie salle de la rue du Bois-Sauvage (ancienne salle Marugg).

Le maître Raymond Delhaise se mesurera avec un des plus redoutables fleurets français.

— Beau succès, dimanche dernier, pour la Fédération des maîtres d'armes belges.

L'assaut organisé à son profit et avec le concours de la Fédération belge des cercles d'escrime a admirablement réussi ; le public d'élite qui se pressait dans la grande salle de la Grande Harmonie a témoigné à maintes reprises sa satisfaction par de chaleureux applaudissements.

Remarqué parmi les assistants M. le lieutenant-colonel Wahis, qui a suivi avec beaucoup d'intérêt les assauts où maîtres, tant civils que militaires et amateurs, se sont disputés avec acharnement non seulement la palme de la victoire effective, mais encore de la plus grande correction.

La première partie a mis en présence : MM. Berden, prof. au 3e chasseurs à pied, Tournai, et Bourdeau (salle Dupont).

Fort joli assaut, M. Bourdeau, très en progrès, surtout comme entraînement, a réussi plusieurs jolis coups.

MM. Bailly (professeur au 3e régiment d'artillerie, à Bruxelles) et Rabaut (professeur au 7e régiment de ligne, à Anvers), ont mené vivement leur assaut. Remarqué le sang-froid et la jolie main de M. Rabaut, qui est en très bonne voie. Son adversaire lui a fort bien donné la réplique.

MM. Desmarès, amateur (salle Merckx) et Gouzée, amateur (salle Thirifay, Liége), ont fait un assaut intéressant.

M. Desmarès, qui tenait à justifier, une fois de plus, son droit réel à la médaille qu'il a gagnée au Grand Tournoi international de Bruxelles, ne s'est pas ménagé ; il a attaqué franchement, et souvent avec succès. M. Gouzée, dont le public bruxellois a déjà eu l'occasion d'apprécier les qualités, a fort joliment marié son jeu à celui de son adversaire.

L'assaut de sabre qui separait la première partie de la seconde, a été un véritable régal pour les amateurs.

J'avoue n'avoir que rarement assisté à une lutte aussi intéressante, aussi MM. Hébrant (professeur au régiment des grenadiers, Bruxelles) et Petit (professeur au 4e régiment des lanciers) ont-ils droit aux plus chaleureuses félicitations.

M. Petit, fort bien en armes, a eu l'avantage. Ses ripostes, apres parade, sont superbe de vitesse et d'à-propos. M. Hebrant, de son côte, a réussi plusieurs attaques franches qui dénotent de sa part une grande sûreté de main et beaucoup de jugement.

La seconde partie a débuté par la rencontre entre MM. Selderslagh (professeur au Cercle d'Escrime, Bruxelles) et Saussez (professeur à l'ecole normale, Bruxelles).

Cet assaut a été ce qu'il devait être, c'est-à-dire d'une grande vivacité et fort classique en même temps Il serait fort difficile de dire lequel des deux maîtres a eu l'avantage; ils ont tous deux été chaleureusement applaudis.

M. Julien Merckx, fils (professeur Bruxelles) a trouvé en M. Vande Wiele (professeur au régiment des carabiniers, Bruxelles) un adversaire qui lui a permis de déployer ses grandes qualités d'élégance et de correction. Fort remarquées ses parades de pied ferme suivies de ripostes d'une vitesse extraordinaire.

Le jeune maître, dont j'ai toujours admiré les excellentes qualités, me semble avoir acquis une ténacité et une endurance que je ne lui connaissais pas.

M. Le Bel (professeur à Bruxelles) et Thirifay (professeur à Liége) ont tiré d'une façon fort élégante, se disputant pourtant chaque coup de bouton avec la plus grande vigueur.

L'assaut final entre MM. Urbain (prof. au 13e régiment de ligne, Namur) et Delhaise (prof. de S. A. R. Monseigneur le Prince Albert) a clôturé dignement cette belle fête d'armes.

M. Delhaise avait devant lui un adversaire fort dangereux, prompt à la riposte et se livrant peu.

Les deux tireurs ont chacun plusieurs jolis coups à leur actif et ont été vivement applaudis.

En résumé fête charmante, comme je le disais en commençant et qui fait le plus grand honneur aux organisateurs ainsi qu'aux tireurs qui y ont pris part.

Les assauts étaient présidés par M. le lieutenant-colonel d'état-major chevalier Hynderick, président de la fédération belge des cercles d'escrime et dirigés par M. Meiser, capitaine-commandant l'école normale d'escrime.

CYCLISME

J'apprends que la Société anonyme des Cycles et Automobiles « Belgica » vient de se constituer en l'étude du notaire Bauwens, au capital de 1 million.

Le Conseil d'administration est composé de MM. le général-major Ulser, président ; Léon Hiard, industriel à Haine St-Pierre; La Roche-Lechat, industriel à Gand; Kops, notaire à Anvers, membres ; et Louis Mettewie, administrateur-délégué.

Quarante-cinq personnalités du monde industriel et financier assistaient à la signature de l'acte de constitution.

Toutes mes félicitations à M. Mettewie, dont la bicyclette Belgica affirme, une fois de plus, le triomphe de l'industrie nationale.

AUTOMOBILISME

Découpé de la *France automobile*, sous la signature de Paul Meyan :

« L'Automobile-Club a organisé le concours des poids lourds, avec quel succès, point n'est besoin de le redire.

Je lui propose aujourd'hui de compléter cette épreuve si intéressante par le concours des petits poids.

Le titre prêtera au sourire probablement ; mais c'est peut-être bien ce qui fera son succès.

Par petits poids, j'entends tout véhicule construit pour le commerce, qu'il soit porteur ou qu'il se complète d'une remorque, pouvant transporter 100 kilos de petits colis.

A l'heure où le problème se pose d'accélérer le service des postes ou des messageries légères dans les localités non desservies par les voies ferrées, c'est à l'Automobile Club de France de compléter son programme par ce concours qui en hâtera la solution. »

— Le banquet offert à M. le comte F. van der Straten-Ponthoz, au *Grand Hôtel*, a été splendide. Dans un des speechs que l'honorable président de la « Société centrale d'Agriculture » et de « l'Automobile-Club belge » a prononcés, nous avons remarqué le passage suivant :

« Je quitte, non sans grand regret, la présidence de la Société centrale d'Agriculture pour me consacrer à l'Automobile-Club belge, qui a pour but de propager la locomotion nouvelle à qui l'avenir appartient !! »

Vous pouvez vous imaginer si les automobilistes présents ont applaudi ! Remarqué dans le clan des « chauffeurs » : MM. de Villegas, d'Aubreby, de Fonbaré, de Schrynmaker, etc.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

Les robes de bal deviennent des robes de fées. Perrault se pâmerait devant nos étalages. « Ce ne sont festons, ce ne sont qu'astragales. » Ce n'est qu'or, argent, pierreries, paillettes, broderies merveilleuses.

Nous n'avons pas ici à établir des budgets, nous n'avons, en notre qualité de chroniqueur de la mode, qu'a constater un fait, et nous admirons tout simplement, ce qui est admirable, laissant aux moralistes et aux économistes le soin de montrer le revers de la médaille.

Or donc, si vous voulez de l'or, des perles, des émeraudes, des rubis, des diamants, semez-en

sur le velours, le satin ou le tulle, sans vous lasser. Plus il y en a, plus c'est joli !

J'ai vu, un de ces jours derniers, quelques femmes, qui allaient au bal. L'une avait une robe de satin, d'un rose merveilleux. La jupe était couverte de motifs d'application de Bruxelles sertis d'or. Le corsage en mousseline de soie rose avec des bouillonnés en long retenus par des fils de perles. Une berthe en application sertie d'or entourait le décolletage.

Une autre avait une robe à queue en satin mauve broché de grands chrysanthèmes blancs et or. Le corsage pareil, collant, s'ouvrait largement par devant et par derrière en longues pointes sur une sorte de second corsage en tulle tout pailleté d'or. Manches courtes, papillon, en tulle pailleté d'or.

Nous avons vu aussi chez l'une de nos plus élégantes faiseuses, Mme Van de Merghel chaussée d'Ixelles, une toilette tout à fait réussie, et qui, portée par la vicomtesse de S..., au dernier bal de la Cour, a été très remarquée.

Cette robe était tout en satin blanc brodé de plumes noires et de chardons verts. Le bas de la jupe ainsi que le haut du corsage étaient garnis de tulle blanc. Des poufs de plumes vertes nuancées comme les chardons ornaient les épaulières du corsage.

Il faut bien l'avouer, tout ce papillotage est charmant. Rien de plus joli que ce chatoiement des couleurs brillantes de la soie et des pierreries; mais peut-on vraiment s'amuser autant, avec ces robes surchargées, que jadis on le faisait au beau temps de « la robe légère d'une entière blancheur. »

Jadis on avait de somptueuses toilettes, et la description que fait Mme de Sévigné d'une toilette de Mme de Montespan laisse bien loin derrière elle nos falbalas en strass et en toc. Mais jadis aussi on ne dansait que des danses graves qui s'alliaient harmonieusement à la somptuosité du costume.

La polka, la valse, toutes nos danses rapides dans lesquelles les pieds des danseurs s'embarrassent aux volants des danseuses devraient arrêter les couturières et les tailleuses dans leur élan vers le royaume des fées. Il n'arriverait pas ainsi ce que j'entendais dire à une petite jeune femme ruisselante de pierreries et de dorure à un danseur qui la sollicitait : Je suis trop belle pour danser !

OPALE.

UN CONSEIL

Il me souvient que dans ma prime jeunesse, il y a trop longtemps, hélas ! le feu prit certain soir au château de ma grand'mère. — C'est au sous-sol des cuisines que l'événement survint dans une de ces cheminées qui rôtiraient un bœuf et dont le manteau pourrait servir de toit à un de nos pavillons modernes. En un clin d'œil tout le personnel fut sur pied ; l'écurie, l'étable, la basse-cour dégorgèrent leurs gens et leurs seaux. On établit vaille que vaille une *chaîne* vers la pièce d'eau heureusement voisine; d'aucuns montèrent sur les toits pour obstruer, de draps mouillés l'orifice enflammé et mon grand-père tira plusieurs coups de son fusil de chasse sous le manteau de la cheminée afin de provoquer la chute des plaques de suie incandescente.

Au grand galop de son cheval, un valet qui avait gagné le bourg voisin, distant de six kilomètres afin d'y requérir la pompe, n'arriva avec les secours (et quels secours !) que lorsque déjà tout danger était conjuré.

Ce petit événement qui n'eut heureusement pas de suites graves, mais qui causa chez mes parents une émotion violente, me revenait en mémoire lors d'une visite récente que je fis au très aimable délégué d'une Société pour l'extinction instantanée des incendies. Et en examinant le curieux instrument auquel son inventeur a donné le nom si justifié d'*Incomparable*, je songeais à la somme d'inquiétudes et de tourments qu'éviterait, dans les fermes et les châteaux, la présence de cet appareil absolument pratique et d'un prix tel qu'il ne saurait effrayer personne.

N'est-il pas évident qu'à la campagne la crainte du feu doit être le commencement de la sagesse! Loin de tout secours, n'ayant parfois à proximité qu'une pièce d'eau médiocre, voire une simple mare, le châtelain ou le fermier ne doivent-ils pas craindre sans cesse qu'une imprudence de domestique, le surchauffage d'une poutre, ou toute autre cause insignifiante en soi, ne devienne l'origine d'un désastre irréparable?

Plusieurs fois on s'est préoccupé de cette si grave question et nombreux sont les systèmes qui furent déjà préconisés à ce sujet.

Mais aucun ne nous paraît pouvoir rivaliser avec l'engin que nous admirions dernièrement, et dont l'inventeur, le distingué *M. de Mauclerc* a su faire un instrument aussi simple qu'utile. Ce qui frappe surtout dans la construction de cet appareil, c'est la disposition ingénieuse du récipient contenant le réactif agissant sur l'eau déjà chargée de bicarbonate de soude. La décharge placée à la partie supérieure de l'extincteur est aussi une disposition heureuse, et l'entretien du système ne nécessite aucune connaissance spéciale.

Nous ne saurions donner de preuve plus éclatante des avantages incontestés de l'*Extincteur Mauclerc* qu'en rappelant qu'après examen et épreuves préliminaires il a été adopté en France par tous les Ministères, l'Ecole polytechnique, l'Elysée, la Banque, l'Imprimerie Nationale, les Compagnies de chemin de fer, les collèges, sans compter les sociétés particulières, les grands magasins et les principaux hôtels.

En Belgique, on peut en voir au couvent des Ursulines, au kursaal de Blankenberghe, à l'archevêché de Malines, chez les Jésuites de Tronchiennes et les Alexiens de Tirlemont, à l'hôpital St Erasme de Borgerhout, aux fonderies St-Joseph de Couvin, etc. Plusieurs communes en font usage et nombreux déjà sont les châteaux qui en sont pourvus.

Les officiers des pompiers sont unanimes à proclamer les avantages de cet auxiliaire précieux qui, dans nombre de cas, rend leur concours inutile.

Au surplus ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir sur ce merveilleux appareil des détails plus circonstanciés peuvent en toute confiance s'adresser boulevard de la Senne, 34, à M. de Faucamberge, administrateur-délégué de la société l'*Incomparable*, qui se fera un plaisir de leur démontrer les bienfaits qu'on est en droit d'attendre d'un engin aussi précieux.

VIDI.

A LA LUNE

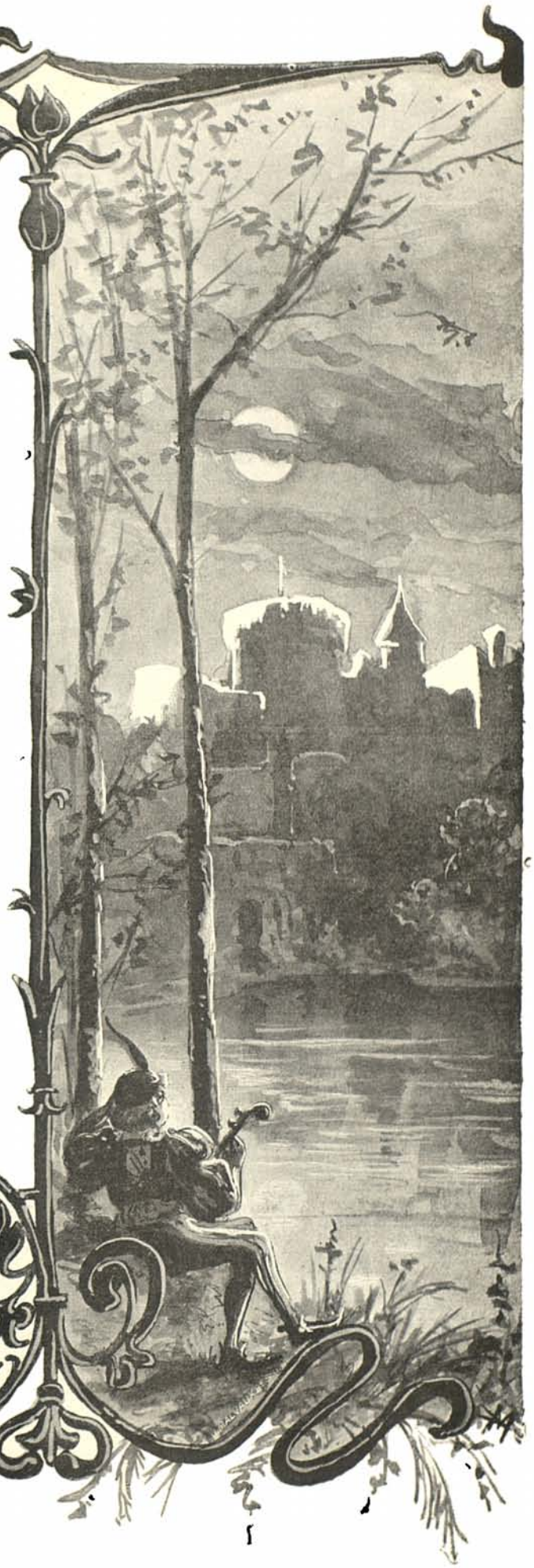
(Presque une fable)

Chaste et gentille,
Diane brille,
Sous la mantille
Dont la drape un nuage obscur;
Dans le silence,
Elle s'élance
Et se balance,
Au ras du lac blanc, dans l'azur.

Belle et sereine,
Comme une reine,
Sa grâce entraîne
Un cortège d'astres joyeux.
Je rêve d'elle!...
Mais la cruelle,
Sous la dentelle
Du nuage, a voilé ses yeux!

Comme finale,
Je vous régale
D'une morale :
Mes amis, jamais il ne faut
Que nul délire
Ne fasse élire
A qui soupire
Un beau minois placé trop haut...

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM



JEAN MALVAUX PHOT.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE SUR LE FÉMINISME

(*Suite*)

Nous avons vu comment la femme peut se dire, à juste titre, l'égale de l'homme, intellectuellement, tout en se trouvant hiérarchiquement son inférieure en tant qu'épouse.

Pourquoi donc surgit-il maintenant entre les deux sexes cette rivalité qui a nom : le féminisme et que Léopold Lacour appelle : Le duel des sexes?

On s'entendait si bien jusque-là. Les femmes étaient dociles comme de petits agneaux. Les hommes régnaient sans conteste avec la sécurité d'autant de Louis XIV au petit pied. Ils disaient avec la même fierté : l'État, c'est moi, — et la femme, comme le bon Pandore, répondait : Vous avez raison.

Et voici qu'un mouvement se produit, imperceptible d'abord, ridicule même; il pousse timidement quelques bourgeons qu'on accable de lazzis et de mépris et néanmoins l'arbre grandit, grossit, culbute le sol, détruit le petit gazon d'antan et paraît aux yeux de tous un objet imposant avec lequel il faut compter.

Le duel est commencé. Pourquoi?

Pourquoi? Parce que le féminisme est une des formes du socialisme et qu'il

menace d'en prendre toutes les dangereuses doctrines si l'on ne parvient pas à le ramener dans une voie saine et morale.

Nous traversons certainement l'une des plus grandes crises que l'humanité ait encore traversées parce que, au mouvement des idées ont correspondu des inventions nouvelles qui ont bouleversé nos mœurs et notre système économique et financier. Depuis plus de cent ans cette perturbation existe et peut-être nos arrières-neveux n'en verront pas la fin.

Est-il étonnant que la femme ait ressenti plus violemment encore le contre-coup de la Révolution?

Voyons donc ce qui a produit chez elle le féminisme:

Nous l'avons déjà vu rapidement, la situation de la femme, autrefois, la retenait au foyer qui était pour elle un royaume intime où son activité avait à s'exercer autant que son habileté.

L'homme devait suffire par lui-même à l'entretien de la famille. A lui la vie extérieure, soit qu'il travaillât de ses bras, soit qu'il eût une charge sollicitant son intelligence. La femme recevait pour mission d'employer, pour le plus grand profit de la famille, l'argent gagné par le mari; qu'elle fût du peuple, ou bourgeoise, ou grande dame, à elle revenait le soin de faire les provisions, d'entretenir ou de fabriquer le linge et la plupart des vêtements, d'ordonner les lessives ou de soigner la basse-cour. Un vieux dicton dit : la fermière fait la ferme. Et ce qui était vrai pour la fermière, M. de Ribes nous l'a montré vrai également de la grande dame en étudiant la vie de la comtesse de Rochefort. Encore au commencement de ce siècle, la ménagère, par son ordre ou sa négligence, tenait vraiment en main la fortune de la famille. Le *home*, avant le progrès de nos industries, était un peu une île de Robinson dans laquelle il fallait autant que possible se suffire à soi-même par son économie et son adresse. L'importance des livres de recettes de ménage de nos grand'mères est une preuve touchante de la vigilance avec laquelle elles veillaient au bien de tous, de la manière sensée dont elles comprenaient leur devoir.

Maintenant le pôle du ménage a complètement changé. Tout se fabrique au dehors à des prix bien moindres qu'on ne pourrait le faire chez soi. Les conserves se vendent à bas prix chez les épiciers, les pâtés chez le traiteur. Le linge s'achète tout fait pour rien, et les grandes blanchisseries sont là pour faciliter le service intérieur de la maison. Les Américains ont déjà la cuisine commune, et qui sait si les pilules alimentaires du docteur Berthelot n'arriveront pas à nourrir nos descendants?

Tous ces changements qui, d'abord, paraissent de peu d'importance ont cependant une grande influence sur l'existence de la femme. Elle a de plus en plus des loisirs, si elle est riche; si elle est du peuple, ces facilités lui permettent d'accepter et de rechercher le travail hors de la maison.

Et ce travail, elle n'a pas à le chercher, on la sollicite de toutes parts. Les fabriques, grâce au merveilleux outillage qui supprime la force, préfèrent de plus en plus les femmes aux hommes, partout où on peut se passer de ceux-ci. Et non seulement dans les fabriques, mais partout ailleurs la femme envahit les professions lucratives.

Dans les grands magasins, dans les postes, les téléphones, bientôt dans les

bureaux des gares, aux guichets, partout la femme arrive, s'installe et..... est préférée. Il est juste de dire que la principale cause de cette préférence est dans le salaire moindre qu'elle exige, mais il faut aussi constater que la femme est généralement plus exacte, plus régulière, plus attentive dans l'accomplissement du devoir que son métier lui impose et sa soumission la rend plus agréable à conduire pour ses chefs.

Cette tendance à l'extériorisation de la vie de la femme est très grave, et, dès maintenant, les résultats funestes s'en font sentir. Aux suites physiques qui compromettent sa santé et l'avenir de la race, il faut ajouter l'esprit d'indépendance qui, naturellement, s'éveille chez la femme gagnant elle-même sa vie et celle de ses enfants. Ce point seul mérite une étude à part; aujourd'hui, bornons-nous à le constater.

Cependant il ne faut pas accuser la femme de cette désertion du foyer paternel ou conjugal. Elle ne fait que subir la situation nouvelle, et elle en souffre plus qu'elle n'en profite.

Il n'en est pas moins vrai que, à mesure que la femme, quelle que soit sa classe, vit davantage au dehors, soit par désœuvrement, soit par nécessité, elle ressent d'autant plus le contact des idées ambiantes et prend aux grandes questions sociales une part plus active. Peut-on supposer que la moitié du genre humain reste indifférente à ce qui passionne l'autre?

Quelle est la femme maintenant qui ne lit pas de journaux? Quelle est celle qui ne prend aucune part aux luttes politiques? Demandez donc aux candidats qui parcourent les campagnes et les villes dans leurs tournées électorales, s'ils n'ont pas à compter avec l'élément féminin? Et cet élément-là est essentiellement partisan de l'ordre.

Malgré ce qu'on a pu dire de la femme, qu'on accuse de ne juger que par sentiment, il est certain que ses efforts tendent toujours à combattre l'immoralité et le désordre. La femme est plus pratique que l'homme dans ses théories.

Proudhon a avoué que les femmes ont arrêté, plus que les soldats, la révolution de 1848, et ce grief qu'il a contre elles entre pour beaucoup dans la haine qu'il leur a vouée, ce qui prouve que les hommes jugent aussi quelquefois par sentiment!

Les femmes du peuple sont, dans les grèves, le meilleur appoint de la gendarmerie. Elles sont réfractaires aux théories anarchistes, c'est pourquoi elles ont de suite attiré sur elles l'attention des propagateurs socialistes.

Bebel, dans son livre sur la femme, dit :

— « Comme la lutte pour l'existence, la participation plus active à la vie publique exige une ténacité plus considérable. Il faut à l'homme, pour parer à toutes les obligations qui lui incombent, une dépense de temps qui diminue notablement celui qu'il consacrait ou devait consacrer à sa femme.

» La femme, par contre, en raison de l'éducation qu'elle a reçue et de sa façon d'envisager le monde, ne peut comprendre que l'intérêt que porte l'homme aux événements publics ait un autre but que celui de se trouver en la société de ses pareils, de gaspiller son argent et sa santé, de se créer des soucis nouveaux, toutes choses dont elle a le seul dommage.

« De là, querelle de ménage. Alternative pour le mari de revenir à la vie politique ou de renoncer à la paix du foyer. — Rarement il peut arriver à faire comprendre cela à sa femme. En général, l'homme a cette idée que ce qu'il veut ne regarde pas sa femme, qu'elle n'y entend rien. Il ne prend pas la peine de l'éclairer. Si les femmes ne comprennent pas, cela vient du manque de raison de la part des hommes. »

De là, le grand perturbateur conclut qu'il faut travailler de toutes manières à éclairer la femme pour l'attirer au socialisme, pour la rendre apte à se mêler, elle aussi, d'une façon intelligente à la lutte contre l'ordre établi.

Et tous les socialistes ont si bien compris l'importance d'attirer la femme à eux qu'ils n'ont négligé aucun moyen pour y parvenir. C'est pourquoi, dans le parti féministe, il y a tant de socialistes. Ceux-ci ont un intérêt primordial à conquérir la femme à leurs théories.

A ces premières causes de rivalité vient s'en ajouter une autre toute économique.

C'est l'augmentation du célibat.

Tout d'abord, constatons qu'il y a un grand nombre de pays où les femmes sont en majorité notable. Vient ensuite s'ajouter à ce fait la propagation de la débauche, la perversion des esprits, l'abaissement des caractères. Beaucoup d'hommes maintenant ne veulent plus s'astreindre au fardeau du mariage. Ils se refusent à gagner la vie d'une famille et s'ils ne trouvent une grosse dot qui les fera vivre largement, ils préfèrent rester vieux garçons.

Les statistiques sont là pour dire que l'alcoolisme et la débauche ont diminué sensiblement la vie des hommes eu égard à celle des femmes. Il y a bien plus de veuves que de veufs, même en faisant la part des veuvages par suite de guerre. Cette augmentation du vice a pris des proportions telles qu'elle a épouvanté tous les esprits éclairés à quelque religion qu'ils appartiennent. Les révélations faites au Congrès de Bruxelles, en juillet 1897 (Congrès pour la réglementation de la morale) éclairent d'un jour lamentable les dessous de cette société si policée, dont la civilisation nous rend si fiers.

Cette corruption effrayante vient-elle de la femme? Y a-t-elle contribué par sa propre perversité ?

Non, elle a subi cette corruption et cette perversité dont elle est bien plus victime que coupable.

L'homme, dans son égoïsme, a non seulement manqué à la charité chrétienne, mais même à tout altruiste sentiment naturel de compassion. Le scepticisme et le matérialisme, en ôtant la croyance à l'immortalité de l'âme, devait naturellement ravaler la femme au rang de jouet qu'on brise, quand on en a assez.

Qu'on me permette ici un souvenir personnel :

Je dînais un jour à côté d'un homme que je connaissais beaucoup. Riche, séduisant, aimable, il passait, pour un homme à succès. D'ailleurs, il était marié, il avait, outre sa bonne mine, une certaine douceur de caractère qui faisait dire de lui : Il a si bon cœur ! Et, vraiment, je crois qu'il eût été incapable de battre, de sang-froid, un petit chien.

Ce jour-là, contre son habitude, car il était naturellement gai, il restait taciturne et distrait.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui demandai-je étonnée de cette gravité inaccoutumée.

— Je suis ennuyé, me répondit-il. Puis après un instant, il reprit :

— Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Vous êtes bonne et je suis sûr que vous me plaindrez. Il y a quelque temps, je rencontrais souvent sur mon chemin une gentille petite ouvrière. Elle me plut. Faut-il vous dire que je n'eus pas trop de peine à faire sa conquête? Nous avons tant d'avantages, nous autres beaux messieurs, pour éblouir ces petites innocentes-là! Je m'amusai beaucoup à la déniaiser, à lui apprendre à s'habiller, à faire la dame, à vivre en femme du monde. Je lui meublai un joli appartement ; enfin, cela m'a fait passer ces trois derniers mois sans trop de peine. Mais voici un an que cette idylle dure et vous comprenez que j'en ai par-dessus la tête. Je vais donc demain lui donner congé... Oh! ne craignez rien, dit-il en voyant le mouvement que je fis, je suis un galant homme, je serai généreux. N'importe, cela n'empêchera pas la grande scène.

— Quelle grande scène?

— Oh! des larmes, un désespoir, de grandes supplications, car la petite malheureuse m'adore...

Il disait cela avec une suffisance égoïste qui me fit bondir.

— Et voilà tout? demandai-je.

— N'est-ce pas assez? Voyons, vous ne me plaignez pas de tout ce qui m'arrive?

— C'est-à-dire que s'il m'était possible sans scandale de vous tourner le dos, je le ferais avec joie, dis-je exaspérée par cet aplomb. Vous me dégoûtez!

Mon voisin se tordait de rire.

— Eh bien non, disait-il, jamais je n'aurais cru que vous le prendriez ainsi. Vous êtes bien amusante!

C'est tout ce que je pus en tirer et je renonçai à le faire toucher du doigt tant d'égoïsme.

Cette petite histoire, bien banale, hélas! m'a semblé cependant typique par sa brutalité même. Combien de fois ne se reproduit-elle pas? Qui donc cesserait de donner la main à un homme capable de pareilles peccadilles?

S'il avait volé cinq francs à cette petite ouvrière, on ne le verrait plus, il serait un malhonnête homme. Il lui vole son honneur, pour contenter un caprice de viveur, il gâche la vie d'une femme, lui brise le cœur, la jette à la prostitution, et tout le monde lui sourit, tout le monde le reçoit, et, s'il est à marier, toutes les mères seront trop heureuses de lui donner leur fille.

Que dit le monde quand, par hasard, un monsieur quelconque a mis une pauvre fille hors du droit chemin? Il dit : Tant pis pour elle, elle n'avait qu'à être plus sage! Mais de la jeune fille innocente, prise le plus souvent par le cœur, par l'espèce d'intimidation éblouie que lui inspirent les paroles enjoleuses du beau monsieur et du séducteur pervers, sans excuses, quel est le plus coupable?... Cependant si on pouvait faire l'historique de toutes les femmes perdues qui pullulent sur le pavé des grandes villes, on serait effrayé de l'énorme proportion de celles qui ne sont

tombées si bas que pour avoir écouté trop facilement les paroles tendres d'un passant qui avait une heure à perdre.

Je ne sache pas de plus horrible preuve de l'égoïsme masculin encouragé par la convention sociale que cette réponse du gérant de tel grand magasin de Paris que je pourrais citer :

A certains jours ou à certaines heures il reçoit les femmes qui se présentent soit pour avoir de l'ouvrage, soit pour entrer comme demoiselles de rayon ou comme caissières dans les magasins.

Il ne leur fait qu'une question, brutale : « Avez-vous un protecteur ? »

Et si la pauvre, rougissante ou offensée, répond non, il lui tourne le dos et va à une autre en disant :

— En ce cas, mademoiselle, impossible de vous prendre, nos gages sont trop minces pour vous faire vivre et nous ne voulons pas de gens tristes ou qui meurent de faim. Quand vous aurez choisi un ami, vous pouvez revenir.

Et ces choses-là se passent journellement, sans que personne ne proteste au nom de l'humanité comme de la morale. Et l'on s'étonne que la pauvre enfant qui veut rester honnête, en dépit de tout, se révolte devant l'injure et l'injustice et se retourne, aigrie, vers cette société sans pitié qui la broie sous sa main de fer !

Les grandes villes ont ainsi des milliers de drames poignants qui se jouent chaque jour dans les recoins de leurs quartiers populeux, et où les hommes ont trop souvent le plus triste rôle.

— Sommes-nous vraiment si égoïstes? demandent nos rivaux ironiquement.

— Plus que vous ne croyez; quand il s'agit d'une femme. Il vous est bien difficile, si honnête que vous soyez, alors même que vous n'avez aucune vilaine arrière-pensée, de considérer une personne du « beau sexe » sans un sentiment... instinctif et peu désintéressé. La jeune, la jolie femme aura de vous des sourires et des attentions que n'obtiendront jamais la vieille et la laide. L'indulgence que vous aurez pour un beau visage, même vicieux, se changera en sévérité pour le laideron.

Ne protestez pas, car si vraiment vous traitez la femme uniquement selon son mérite et votre conscience, pourquoi ces variations? Aimez-vous ou estimez-vous un autre homme d'après sa beauté? Pourquoi alors deux poids et deux mesures! Mme Adam a très bien exprimé cette conduite des hommes vis-à-vis des femmes :

— « Après l'hypocrisie, dit-elle, qui flétrit impitoyablement les vices féminins, engraissés et entretenus par la corruption masculine, ce qui m'a toujours choqué chez les hommes, c'est le profond dédain avec lequel ils traitent la femme qui a atteint l'âge mûr. Dès ce moment, les réformateurs les plus sensibles cessent de s'occuper de son sort. L'homme commence à trente-cinq ou à quarante ans à être propre à tous les emplois; jusque-là, il inspire peu de confiance. Son développement intellectuel n'est vraiment complet qu'à cet âge. C'est alors que les fonctions publiques lui incombent. Il lui a fallu trente-cinq ou quarante ans pour faire son individualité morale et avoir acquis une physionomie. Comment se fait-il, quand l'homme ne commence à être quelque chose qu'après avoir atteint sa maturité, que la femme, au contraire, dès ce moment, cesse d'être quelque chose? La femme n'est-elle donc rien après la floraison? L'homme seul peut-il donner le fruit?

« La femme n'ayant été considérée jusqu'ici qu'au point de vue du plaisir du mâle ou de la conservation de l'espèce, ne valait que comme beauté ou comme maternité. Dans une société constituée par les hommes à leur profit, la femme n'était appréciée que comme épouse et comme mère ; mais si la femme est une individualité libre, une activité intellectuelle et morale, elle aura une valeur propre, elle fera sa loi. Elle ne recevra pas plus sa conscience et sa dignité de l'homme que celui-ci ne reçoit sa dignité et sa conscience d'un être en dehors de lui.

« La femme se développe jusqu'à la maturité intellectuelle, tout comme l'homme : si elle est faite comme beauté à vingt ans, elle ne l'est pas sous tous les aspects de son être : son esprit et son cœur mûrissent aussi longtemps que chez l'homme lui-même ; elle peut s'élever à la compréhension des idées générales et des intérêts généraux par *l'application et l'exercice* de ses facultés ; enfin elle est, comme l'homme, une conscience et une intelligence, et, comme lui, elle peut progresser indéfiniment tant que ses organes ne sont pas arrivés à la fatigue et à l'épuisement....

« Voyons, Messieurs les maîtres, reconnaissez donc qu'une femme qui ne tient plus à plaire et qui n'est plus absorbée par les soins de la famille est encore bonne à quelque chose, qu'elle peut rendre des services sociaux, *produire*, au point de vue de l'art, du métier, de l'industrie et que le temps qu'elle peut employer en dehors du ménage représente au moins *les deux tiers du temps qu'il lui est ordinairement accordé de vivre*, ce qui vaut la peine d'en parler

« Nous voyons, du reste, bien des femmes qui gouvernent leur maison, leur industrie, leur commerce et leur mari par dessus le marché. Ce sont des exceptions dites-vous ? Elles sont nombreuses, assez nombreuses pour faire règle. Par ce que quelques-unes font, vous voyez ce que les autres pourraient faire si les carrières leur étaient ouvertes.

« Quant à la maturité morale de la femme, j'aurais honte de chercher à la démontrer ; ceux qui ne la voient point sont aveugles, et je crois même qu'ils sont morts ; laissons donc les morts ensevelir les morts, et passons ; le salut est devant nous (1). »

Voilà donc, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette rivalité qui surgit entre les deux sexes. La lutte pour la vie, le changement des mœurs et des usages, le célibat et l'égoïsme des hommes, telles sont les principales causes du féminisme.

« A aucune époque, dit encore Bebel, il n'a été plus difficile qu'aujourd'hui à la grande majorité de l'humanité d'atteindre au bien-être tel qu'on le conçoit en général ; mais à aucune époque non plus, on n'a mené aussi universellement la lutte pour arriver à une existence digne de l'être humain et à toutes les jouissances de la vie. L'idée démocratique de l'égalité de tous dans le droit à la jouissance a réveillé dans tous le droit de transporter ce droit dans la réalité. »

Mais ce droit à la jouissance est-il vraiment un droit, c'est-à-dire une proprieté qu'on peut chercher à reprendre ou à garder par tous les moyens ? Certains socialistes disent : oui. Et leurs théories ne tendent à rien moins qu'au renversement de tout ordre et de toute sécurité.

Et M. Cornut, un des rares catholiques qui aient bien voulu s'occuper un peu du

(1) *Revue encyclopédique*, 28 novembre 1896, pp. 842 et 843.

féminisme, dans un article remarquable paru dans les *Etudes religieuses* du mois d'août 1896, répond indirectement à Bebel :

« On oublie trop, dit-il, que le bonheur n'est pas tout entier dans le confortable qui environne le corps, ni même dans la quantité de connaissances que l'on peut entasser dans l'esprit : le bonheur est dans la proportion et l'équilibre entre ce que l'on a et ce que l'on désire, entre les réalités et les aspirations, entre notre état présent et notre fin dernière. Dans un sens plus élevé et plus vrai, le bonheur commencé consiste à posséder Dieu par la foi et l'espérance, en attendant qu'on en jouisse par la vision et l'amour. Là seulement est le rassasiement et le repos. »

C'est donc dans une entente saine et juste de la vie de ce monde que la femme trouvera le bonheur plus que dans la recherche de droits qui la feraient sortir de sa mission. Le sort de la femme actuelle, comme nous le verrons dans de prochaines causeries, est loin d'être aussi heureux qu'il pourrait l'être et M. Cornut à tort de rejeter absolument, comme il le fait dans son étude, tout ce qui touche de près ou de loin aux desiderata des féministes.

Ce qu'il faut, c'est étudier, sans parti pris, le sort de la femme actuelle vis-à-vis des lois et des mœurs et chercher sincèrement la solution qui la préserverait des abus de la puissance maritale aussi bien que du surmenage dans le travail, et les moyens de laisser la mère de famille chez elle. C'est là, nous le répétons, le vrai féminisme chrétien et pratique, le seul qui soit bienfaisant parce qu'il ne se base pas sur des utopies, mais bien sur la vie réelle avec ses douleurs inévitables et ses espérances radieuses...

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

LES INTELLECTUELS

ET LA POLITIQUE

....Il y a, décidément, des mots auxquels les basses querelles de la rue font une triste destinée. Ils sonnaient noblement. Ils avaient une haute allure. Ils exprimaient, non des passions, mais des idées. Il semblait qu'ils ne dussent être entendus qu'en des conversations relevées, entre personnes cultivées. Et les voici dans le hurlement des camelots !... On dirait des fleurs délicates et rares tombées d'un balcon, un jour d'orage, et que des cochers de fiacre se jettent à la tête...

Pourtant ils méritaient mieux que cette chute au ruisseau. Mais une tempête est venue, qui a tout bouleversé, hommes, idées et mots, et ces vocables déchus, déhonorés, tombés au répertoire des foules, prostitués aux bouches des barbares, volent parmi les confetti, en attendant qu'ils soient criés dans l'émeute, parmi les balles, sur les barricades.

Si, une bonne fois, on les avait exactement définis, les eût-on sauvés de cette déchéance? Je ne le pense pas. Que vaut une définition quand la fièvre est partout? Pauvres grammairiens! Quelle triste figure ils feraient dans ce tumulte!

Voltaire demandait qu'avant toute controverse la signification des termes fût nettement précisée. Sans quoi, pas de débat utile et concluant.. Mais quand la tempête fait rage, comment s'entendre?

Intellectuel, aujourd'hui, est une injure, un qualificatif flétrissant qui justifie la giffle. « Vous êtes un intellectuel. Vous en êtes un autre. Voici ma carte. » — Pis que cela, c'est un cri de guerre, une apostrophe de la rue. A côté d'*intellectuel, chéquard* est anodin, presque un reproche amical, quelque chose comme un avertissement bienveillant...

Parmi ceux qui crient sur les bornes ce mot déshonoré, quelques-uns ne se donnent même pas la peine d'en chercher le sens. Simplement, il leur offre des commodités de vocifération. Ils l'ont bien en bouche, comme on a un bâton bien en main...

Mais les autres?

Pour ceux-ci, être un intellectuel, signifie : n'estimer dignes d'attention que les choses de l'esprit. Pour ceux-là : se réfugier, loin des mêlées de la vie sociale, dans une sorte de

dillettantisme serein et dédaigneux, sur les hauts et nuageux sommets d'où l'on regarde les foules passer et les révolutions et les guerres mener leur tapage (des grammairiens, écrivait, ces jours derniers, Gallus dans la *Libre Parole*, qui discutent un point de syntaxe, tandis que roule et gronde le flot des barbares).

Pour quelques imbéciles, c'est avoir de l'intelligence, mais ne pas savoir l'appliquer aux choses de la vie.

Pour quelques esprits excessifs, c'est être juif. Au regard de tels autres, c'est s'arroger le droit de déchaîner la guerre, de jeter une nation à l'inconnu des catastrophes, pour l'éclaircissement d'un point de procédure et la simple réparation d'un vice de forme.

— C'est trahir son pays, dit l'un.

— C'est sauver l'honneur de l'humanité, dit un autre.

— Prétorien.

— Espion.

— Caporaliste.

— Sans patrie...

Propos de gens qui déraisonnent dans la fièvre. L'accès passé, il ne restera rien de ces divagations. — Rien, si ce n'est une tendance fâcheuse, et qu'il faut combattre, à écarter systématiquement les intellectuels de la politique, à les déclarer indignes de collaborer au développement social de leur pays, à penser qu'ils doivent se contenter d'en être la parure et l'ornement. (N'ont-ils point la part la meilleure ?)

Comment : Parce qu'un homme, à qui il serait d'ailleurs quelque peu niais de refuser une rare énergie cérébrale, s'est jeté, en lourdaud, en myope, dans une aventure, où son intellectualité n'avait que faire, et dont il a eu le tort grave de méconnaître le véritable caractère et de ne pas discerner les périls, faut-il conclure que les intellectuels sont indignes de participer au soin de la chose publique ?

Il est aisé de sourire de M. d'Annunzio, de l'appeler finement « le député de la beauté », de raconter avec verve son embarras actuel (pour l'admettre à Montecitorio, ses collègues, paraît-il, sont gênés par un épisode romanesque de sa jeunesse).— Voyez, dit-on, Tolstoï et Bjoerson. Ne se sont-ils pas diminués à se mêler aux politiciens ? Voyez Hugo, Lamartine, tant d'autres. Qu'ont-ils gagné à vouloir respirer une autre atmosphère que celle, très-spéciale, où ils devaient vivre ?

M. Anatole France, qui, assurément, était un intellectuel, même avant sa déposition, a écrit de Barrès : « Il institue des expériences. Sa candidature heureuse à la députation fut une de ces expériences de septicisme pratique. Le député de Nancy est un *essayiste* en action. » (Il me semble pourtant que Barrès ne s'est pas contenté de promener sa psychologie expérimentale parmi la faune parlementaire et que l'écrivain de « Leurs figures » de « Une journée parlementaire », de tant de lumineux articles sur la corruption des politiciens, sur la décentralisation, n'a pas peu collaboré au mouvement de rénovation politique et sociale qui sollicite tous les bons esprits de France.)

L'intellectuel, dites-vous, qui se mêle de politique est, ou bien un indiscret qui veut surprendre des secrets de fabrication, ou un présomptueux qui prétend savoir tous les métiers, ou un dilettante qui passe en touriste et prend des croquis. Souvent, cette fantaisie est inoffensive. Parfois, elle rend possibles les pires catastrophes. Voyez Zola !.

Pardon. L'argument ne vaut pas. Zola, que souvent grise l'écriture, a pensé un jour qu'il pouvait accéder à ces régions sereines où rayonnent quelques rares génies internationaux, que l'humanité écoute... Il s'est trompé. Il croyait s'asseoir près de Gœthe, sur les sommets. Il s'est trouvé assis, à la cour d'assises, à côté d'un gendarme. Je l'ai dit, c'est un myope. Au surplus, son intervention n'aura pas été malheureuse, puisqu'elle a exalté, au degré que nous voyons, le sentiment nationaliste.

Pour qu'un intellectuel collabore utilement au soin de la chose publique, au développement, sous toutes les formes, de l'énergie de sa race, il faut avant tout qu'il soit un nationaliste fervent. Il faut aussi que la politique soit autre chose qu'un bas métier, une besogne décriée et avilie, bonne aux aigrefins et aux médiocres.

Dans les pays centralisés, pliés à la discipline du régime unitaire, et où deux ou trois machines colossales absorbent la vie de toute la nation, on ne voit guère qu'un intellectuel, errant parmi les commissions et les sous-commissions parlementaires, puisse aspirer à un autre rôle que celui d'avertisseur. Mais supposons accomplie, en France, la réforme tant souhaitée. Supposons que la vie et la chaleur affluent aux membres anémiés. Supposons le jeu libre des initiatives locales. Supposons les Français devenus moins inhabiles à concevoir des projets individuels, et que la province revive, et que, sur le terrain administratif et social, de fécondes expériences soient possibles. Ne sent-on pas combien la collaboration de ces intellectuels, que les professionnels de la politique considèrent aujourd'hui comme étrangers à la vie nationale, deviendrait un précieux exaltant des énergies locales ?

M. Zola, quoi qu'on ait dit, est Français. Il fut élevé, nous racontait-il dans sa déclaration sonore, par de rudes paysans de France. Au lieu de suivre, tête baissée, la louche aventure dont le verdict d'hier n'est pas le dénouement, que ne pensât-il, que n'agît-il plus harmonieusement à l'âme de sa race! Il eût épargné à ses oreilles la musique des sifflets et aux intellectuels la protection de M. Yves Guyot.

PAUL PASCAL.

RÊVE ENNUI

Comme une princesse indolente et lasse,
Aux lointains accords des doux clavecins,
A travers le parc la lune qui passe
Mire sa lumière au fond des bassins.

Sur les gazons bleus, parmi les quinconces,
Des flocons d'argent glissent des rameaux ;
De blancs papillons s'accrochent aux ronces
Et des fleurs de neige aux sveltes bouleaux.

Mais voici que fuse au bout de la drève
Le babil des fous, léger et moqueur...
A leurs cris joyeux s'est enfui mon rêve,
Et l'ombre à présent descend sur mon cœur.

VALÈRE GILLE

JOSETTE

NOUVELLE

(SUITE)

Les huit premiers jours de l'arrivée de Josette furent tout d'agitation, de courses en ville, de mesurages et d'essayages.

Comme il fallut renouveler de fond en comble sa petite garde-robe, on profita de l'occasion pour moderniser celle-ci. Dès lors, ce ne lui fut, plus une surprise d'avoir des dentelles à son linge blanc, et de petits volants de soie à l'envers de ses jupes. D'instinct, aussi, elle se troussa bien, simplement et sans excès, avec une jolie façon de ramener l'étoffe sur la hanche et de laisser retomber le jupon tout en le relevant un peu. Et quand on lui eut fait un chapeau digne d'elle, — non plus l'horrible paillon d'uniforme, — mais un joli toquet orné de fleurs vives, Paul la trouva si jolie qu'il lui en fit compliment. Elle en rougit d'aise et y repensa. Le rêve entrait en elle avec le sentiment précis de sa beauté.

Faut-il ajouter qu'il n'était plus question de retour à la pension ?

Les bonnes sœurs avaient bien désigné une maison rivale, où il était loisible aux parents d'envoyer les pensionnaires trop encombrantes, en attendant que la communauté eût trouvé des locaux provisoires. Mais il eût été cruel, n'est-ce pas, d'y envoyer Josette, qui avait littéralement grandi dans son couvent, et qui, d'ailleurs, était à la veille d'avoir fini. C'était entendu, elle resterait définitivement chez Margot. On lui arrangea, au second, une chambrette charmante. On lui assigna un rôle dans la maison, afin qu'elle pût s'initier tout de suite aux mille et mille petits détails d'un ménage.

Les Dambleuse n'habitaient point la ville. Paul, qui était un jeune peintre déjà connu, vendant cher et vendant bien, avait, pour s'offrir le *home* raffiné qu'il désirait, préféré l'asile d'un grand village voisin où il occupait, proche le tramway et le chemin de fer, un amour de petite villa bâtie par un architecte de ses amis,

et dont l'aménagement, la décoration, l'ameublement même avaient un cachet d'art et d'originalité tout à fait caractéristiques.

Il eût été impossible de concevoir une installation plus agréable, plus pratique et cadrant mieux avec les mœurs et les goûts des maîtres du logis. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient loin d'être des reclus ou des exilés. Un petit quart d'heure de voyage les menait au centre même de la ville, et les communications étaient tellement aisées qu'ils pouvaient, les soirs de théâtre, souper au cabaret, en tête-à-tête ou en pique-nique, ou même s'attarder dans les « trop tard » légendaires de la cité, — toutes choses qu'adorait Paul, et qu'adorait par conséquent Margot. Car il était vraiment remarquable de constater avec quelle facilité la jeune femme, élevée dans l'atmosphère parfois étroite du couvent, s'était faite à cette espèce de bohème moderne, qui a remplacé, chez nos artistes actuels, la bohème fantasque de Mürger, et qui, pour n'avoir presque rien d'extérieur, pour ne se révéler ni par de grandes extravagances de toilette, de tenue, de langage, ni par de grands excès de mœurs, n'en existe pas moins d'une façon extrêmement nette dans les ménages d'artistes et constitue même une sauvegarde de leur bonheur intime et de la sécurité de leur avenir marital.

Cette facilité d'assimilation prouvait en tout cas, chez Margot, un tact extrême et aussi beaucoup de cet amour passionné, exclusif, qui faisait dire à son mari : « Ce que j'adore en toi, ma chérie, c'est que tu m'aimes comme m'aimerait une maîtresse. »

Leur petit ménage, en effet, conservait un vague ragoût de goguette.

Il y avait encore, même après six mois de mariage, une nouveauté dans chacun de leurs baisers.

C'était la plus jolie griserie du monde, dans cette maison où chaque chose souriait, où les meubles avaient des grâces d'un vieillot exquis, où les grandes fleurs des tentures faisaient penser à des strophes de poète aimant, où tout était hors de la banalité, loin du déjà vu, infiniment au-dessus du machinal et du prévu. Il y avait un effort d'imagination dans le dessin de toutes les chaises, et certains tons des papiers avaient toute la saveur d'une découverte imprévue. Ils étaient, ces heureux Dambleuse, ceux qui pouvaient dire, en rouvrant la porte de leur *home* : « Nous sommes chez *nous*. » Dans le silence, le craquement des meubles avait un écho de baisers.

Pourtant, ils se gênèrent beaucoup pour Josette, surtout les premiers jours. D'ailleurs elle était d'une discrétion exemplaire, trouvait toujours un prétexte — généralement saugrenu — pour ne pas regarder du côté de Paul et de Margot, quand ils se parlaient bas, ce qui arrivait souvent. C'est extraordinaire comme les gens qui s'aiment ont besoin de se le répéter. Un sceptique dirait : C'est pour essayer de se convaincre que c'est tout de même vrai ! Mais en réalité, ce n'est peut-être que pour avoir l'occasion d'être très près l'un de l'autre ! Les mots sont infiniment peu de chose. Ce qui importe, c'est le frôlement. Nos mains sont les ailes de l'amour.

Donc, on se gêna beaucoup pour Josette, surtout les premiers jours. Après quoi, il y eut un relâchement, voire même une réaction. Dame, ce n'était plus une fillette ! Elle était même tout à fait à l'âge où l'on peut se marier,

et belle comme elle l'était, avec sa grande taille élégante et pleine, ses yeux droits, tout le poème onduleux de sa chevelure, il était certain qu'elle ne tarderait pas à être recherchée.

Il était d'un exemple salutaire de lui prouver qu'il faut se marier selon son cœur et non selon sa tête. « Si l'on répétait un peu plus souvent cette maxime aux jeunes filles, au lieu de leur prêcher la soumission, l'abstention, l'annihilement devant les volontés et les convenances maternelles, on n'aurait pas à déplorer, etc., etc. ». C'était Margot qui se livrait à ces digressions, un soir de clair de lune superbe, tandis que Paul s'attardait dans la loggia à regarder la campagne. Il hochait la tête, donnait de temps à autre un grognement d'approbation à sa pétulante petite femme, qui, les draps ramenés à hauteur du menton, — car il faisait encore frisquet, — les cheveux ébouriffés sur l'oreiller, la bouche un peu sèche d'avoir beaucoup parlé, continuait pourtant à discuter dans le vide comme un vulgaire magistrat. Le motif de cette explosion d'éloquence était simple. Tout à l'heure, en rentrant pour dîner, Paul s'était contenté de baiser sa femme sur le front, tout près la naissance des cheveux, sous prétexte que Josette était là, et qu'il ne fallait pas, devant cette petite pensionnaire en âge de baisers... Généralement Josette s'arrangeait d'ailleurs pour ne pas être là au moment où rentrait Paul, afin de ne pas gêner les expansions. Mais aujourd'hui, le jeune homme avait été retenu, était revenu très en retard, si bien que les deux jeunes femmes étaient à table quand il rentra.

Josette voulut descendre jusqu'à l'office sous prétexte d'un ordre à donner. Mais au moment où elle se décidait, la bonne entra dans la chambre avec le potage de Monsieur. Il n'y avait donc plus de raison, il fallait rester. Sans qu'elle comprît bien pourquoi, cette obligation parut tout à coup extrêmement pénible à Josette. Non seulement, elle était mal à l'aise, parce qu'elle sentait qu'elle allait être gênante, mais elle allait jusqu'à souffrir physiquement à la perspective de la petite scène, bien anodine pourtant dans sa souriante tendresse, à laquelle elle allait être forcée d'assister. Elle en connaissait les détails, pour avoir, déjà, été le témoin involontaire d'un de ces retours. C'étaient, ni plus ni moins, que deux ou trois bons baisers de Margot à Paul, de Paul à Margot, — le dernier baiser un peu long, par exemple, — avec de gentils petits mots pour s'annoncer mutuellement qu'on a énormément pensé l'un à l'autre, ce qui fait autant de plaisir à dire qu'à écouter. En réalité, donc, un spectacle parfaitement anodin, un « spectacle de famille » comme diraient les affiches de théâtre.

Aussi, pourquoi, chez Josette, ce trouble anticipatif, ce malaise véritable, trahi par une rougeur éloquente au moment où Paul se pencha sur sa jeune femme, — tellement que le mari s'en aperçut, se contenta, cette fois de ce baiser sur le front qui, sitôt Josette montée dans sa chambre, avait provoqué une demande d'explications.

Et il eût fallu entendre de quel ton Margot l'avait rabroué, lorsque Paul, plus soucieux qu'il ne voulait le paraître, lui avait répondu que c'était parce que cela gênait Josette! Gêner Josette, qu'on l'embrassât, elle, sa sœur! Allons donc mais il était fou! Encore eût-elle compris que ce fût lui, Paul, que la présence

d'une jeune fille pût embarrasser. Mais que Josette se formalisât de leurs explosions de tendresse, celà dépassait vraiment les bornes.

— Voyons, mets-toi à sa place.

— Eh bien, je m'y mets, à sa place! Et j'ai beau chercher, je ne trouve rien qui justifie cet excès de rigorisme. Les premiers jours, j'aurais compris! En pension, tu sais, cela ne se voit pas, des gens qui s'embrassent comme nous!

— Ah?

— Non, pas du tout! Seulement, le premier moment de surprise passé...

Et elle allait, allait toujours. Elle finit par s'endormir dans son babil, non sans toutefois que Paul eût dû lui jurer, preuves à l'appui, que ce n'était point parce qu'il l'aimait moins.

Pendant ce temps, Josette, qui dormait, rêvait qu'on l'embrassait dans le cou.

Vers cette époque, Monteux vint un peu moins souvent que d'habitude à la villa Dambleuse.

Il habitait, lui, à dix minutes de là, au premier étage d'un très vieux château, dont les anciens communs et écuries avaient été transformés sommairement en salle d'auberge, ce qui donnait au locataire du castel lui-même, des facilités appréciables pour un ménage de garçon.

C'était, malgré l'ancienneté du bâtiment et le manque de confort moderne, un fort bel appartement que celui qu'occupait Monteux. Il avait surtout une chambre magnifique, — l'ancienne bibliothèque du château, — éclairée par six fenêtres, et qu'il pouvait, en hiver, chauffer par deux cheminées. C'était là que vivait en réalité ce singulier garçon, si froid, si précis, et dont la blondeur avait tant d'éloquente énergie. Il ne possédait que de très petites rentes, que d'autres eussent trouvées insuffisantes même pour vivre sans éclat. Mais lui ne cherchait pas à les arrondir. Elles lui suffisaient si amplement qu'il pouvait consacrer la totalité de ses gains littéraires à ses achats de livres et de bouquins, à ses abonnements à des revues nombreuses, extrêmement variées.

Et chacun de ces livres, chacun des fascicules des publications périodiques devenait, au fur et à mesure de son entrée chez lui, l'objet d'un travail minutieux, d'une véritable autopsie spirituelle, dont il rangerait soigneusement les éléments, sans perdre rien qui pût lui être utile.

Il possédait ainsi un véritable journal de notes, d'observations, de résumés qu'il disposait en brochures hebdomadaires. Il appelait celà sa *Revue critique et documentaire*. C'était toute une publication, d'un intérêt extrême, dont il était à la fois l'auteur, l'éditeur et le seul abonné.

Il trouvait un plaisir véritable à ce travail, dont le résultat s'enfouissait au fur et à mesure dans les cartonniers de ses armoires.

— Ce qu'il y a d'ennuyeux, dans les livres que l'on publie, disait-il souvent, c'est de livrer aux autres tout ce qu'on y a mis d'excellent! L'idéal, quand on a fait une belle œuvre, serait au moins de la garder pour soi tout seul!

En attendant, il produisait strictement son roman annuel, de quoi subvenir à ses besoins intellectuels, à solder son compte de librairie, et, le cas échéant, à faire l'un ou l'autre voyage spécial, soigneusement imprévu. La dernière fois, étant allé à Anvers pour revoir un musée, il avait rencontré par les quais un ancien camarade d'université, devenu lieutenant au long cours, — un bon géant hirsute dont il se souvenait comme d'un être d'extravagante candeur, — et de fil en aiguille, — après une conversation d'une heure, il avait obtenu d'être embarqué comme passager sur le *cargo boat* de son camarade qui partait vers le Midi, Lisbonne et les Açores, pour un chargement de fruits et vins. Monteux avait fait ainsi une croisière merveilleuse, à moins de frais qu'il n'en eût eus pour visiter tout simplement les Ardennes. Et son ami le marin avait promis de le prévenir si jamais son bateau revenait à Anvers. On repartirait alors ensemble, à l'aventure...

Ceci prouve que derrière le mathématicien intellectuel il y avait, en Monteux, un rêveur, un aventureux, un sensitif ! Mais ils se dissimulaient très habilement derrière la physionomie, déroutante de correction, de ce romancier si froidement psychologique. Le Monteux sentimental était un être farouche qu'il fallait se garder de remarquer. La grande amitié de Paul et de Pierre provenait peut-être uniquement de ce le jeune peintre, par une sorte de prescience qui honorait son instinct, s'était toujours abstenu soigneusement d'y faire allusion. Monteux, pour son usage, avait transformé une des formules les plus séduisantes de l'exquis Anatole France. « On se lasse de tout, excepté de comprendre ! » Il disait, lui, « de regarder ». Comprendre lui semblait impliquer déjà une personnalité trop encombrante dans l'observation, certaines interventions d'indulgence, de pitié, de sympathie. Paul, d'ailleurs, admettait facilement la restriction de Monteux, parce que chez le peintre l'art de comprendre n'est peut-être que celui de regarder. Seulement, ils regardent avec une certaine émotion, qui leur tient de raisonnement. C'est une compréhension passive, instinctive, dont Monteux, lui, se rendait parfaitement compte. Mais il laissait Dambleuse dans son erreur, parce que ça lui donnait le moyen d'avoir toujours raison contre lui, dans leurs discussions d'art. Avec un point de départ aussi faux, les arguments du peintre devaient toujours pouvoir être renversés.

(A suivre).

FRITZ LUTENS

FONTAINE
LYRIQUE
C. MONTALD.

NOTES LITTÉRAIRES

" LA CATHÉDRALE ,, de L. K. Huysmans.

Un nouveau livre paraît qui reçoit l'accueil le plus original. C'est l'auteur qui préoccupe plus que le livre. On coupe les pages du volume, mais on cherche d'abord à pénétrer les pensées les plus intimes de l'écrivain par le rayon X de la curiosité. C'est un reportage, ce n'est plus de la critique. Pourquoi cela ?

Parce que Huysmans est un littérateur bien différent des autres. Le chemin suivi par lui n'est pas banal et forcément les procédés ordinaires de la critique doivent être laissés de côté quand on s'occupe de ses œuvres.

La raison, c'est qu'il a paru toujours se mettre personnellement en scène dans ses livres et surtout que, d'abord empêtré avec tant d'autres dans les bas-fonds du naturalisme, il a su s'en échapper pour monter, d'une marche rapide et sûre, vers le plus pur mysticisme. Aussi le public, toujours curieux du détail, croyait suivre pas à pas l'histoire de l'âme de l'écrivain dans ses avatars successifs.

Et quoi de plus intéressant, de plus passionnant que l'histoire d'une âme ? Tous les romans, tous les contes imaginés ne vaudront jamais le récit sincère des luttes, des joies, des chutes ou des triomphes de la conscience d'un homme. Tous, nous retrouvons dans cette confession publique le pays de connaissance, nous nous croyons presque chez nous. Car c'est l'admirable faculté des âmes d'être toutes menées par les mêmes chemins et cependant de s'y déployer dans une variété innombrable d'aspects toujours neufs et inattendus.

Mais celui qui, par la lecture attentive des aventures de M. Falentin, des extravagances des Esséniles ou des méditations de Durtal, croirait connaître Huysmans, se tromperait grossièrement. La différence a causé bien des surprises à qui pouvait comparer *de visu* le pessimiste pénitent de Notre-Dame de l'Atre à l'aimable causeur qu'est l'auteur de *la Cathédrale*. S'il s'est identifié dans une certaine mesure avec son héros, c'est qu'il y a vu une manière très spéciale, très vivante de causer avec le public.

Mais parce que Durtal part pour Solesmes, faut-il croire que Huysmans y soit installé sous le froc noir ? Faut-il forcer la porte qui sépare l'homme intime de l'écrivain et parce qu'on a une de ses nouvelles œuvres à présenter au public, dire aux lecteurs combien de fois il va à confesse et de quelle manière il dit son chapelet ?

Il semble que l'affection qu'on porte à un écrivain qu'on estime ait mieux à faire que cela et Huysmans pense assez haut dans son livre pour qu'on n'ait pas besoin d'aller l'importuner dans sa chambre à coucher.

Mais il serait injuste de taxer de pure curiosité l'intérêt que l'on prend à ce qu'on appelle « la conversion » de Huysmans. Il est aussi une suite de la tendance actuelle qui rejette les esprits vers le mysticisme par une réaction naturelle contre le rationalisme régnant.

Huysmans est un traceur de sillon. Ces laboureurs d'âmes ne sont pas communs en littérature et précisément parce qu'ils bouleversent les chemins battus, parce qu'ils tranchent et coupent dans le terrain que les habitudes ont applani, ils effraient les uns, étonnent les autres ; bien peu savent les comprendre et les apprécier. Ce talent vibrant, imagé, nerveux, s'est retrempé dans la jeune verdeur du moyen âge et le style de Huysmans, pittoresquement coloré, renverse toutes les habitudes de notre prudence moderne. Aussi que de cris, que de colères de la part des routiniers qui se voient dérangés dans le bocal de confiture où ils se confinent, et ne veulent pas admettre qu'on puisse être croyant, pratiquer la religion, marcher droit dans la vie sans prendre des habitudes de Tartuffe, le dos rond et le sourire obséquieux.

Durtal fauche d'une main brutale toutes ces conventions de langage et de forme, et comme tous les hommes qui ont une idée et l'énergie de la produire et de l'imposer, il va trop loin et trop fort. Mais s'il fallait que le laboureur s'attendrisse sur le vieux gazon qu'il retourne et prenne attention de ne pas gâter une fleur, son ouvrage n'avancerait pas. C'est le propre des idées vraies et grandes, de ne se faire jour qu'au détriment de quelques victimes.

On s'effarouche d'un mot un peu vert, d'un jugement trop absolu chez Huysmans, mais c'est parce qu'on s'attarde au détail, misérablement, alors qu'il faudrait regarder l'ensemble.

Et l'ensemble du nouveau livre de notre ami est un admirable poème chrétien. Il y a condensé, avec une ingéniosité charmante, l'histoire d'une âme et l'histoire d'une église, et on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de l'érudition déployée dans ces pages ou de la connaissance si profonde et si finement analysée d'une conscience humaine.

Durtal a renoncé au passé. Il est devenu le pénitent fidèle, inséparable de l'abbé Géoresia. Mais son âme traverse bien des angoisses, des lassitudes, des doutes.

Il sent que Dieu lui demande peut-être plus encore que la perfection mondaine, et la lutte entre l'appel vers cette vie bénédictine qui semble si bien faite pour lui et le vieil homme qui se débat est décrite d'une manière saisissante. L'effroi du détachement suprême à toutes les aises, à toutes les habitudes de la vie, c'est bien celui que doit éprouver tout être humain au moment de franchir le seuil du cloître.

Mais qu'on se rassure, le sacrifice accompli, Durtal nagera dans l'allégresse, car il retrouvera à Solesmes ce moyen âge, cette liturgie, cette science chrétienne à laquelle il a voué son cœur.

Cet amour du passé, Huysmans le porte comme une relique vénérée. Il y a, dans la manière dont il étudie la Cathédrale, un sentiment de respect filial ; et quand il compare les œuvres de ces siècles si artistes avec les œuvres modernes, il semble un descendant des Croisés qui regarde les manants courbés sur la glèbe.

Ecoutez-le parler des églises gothiques :

« Elles sont surhumaines, vraiment divines, quand on y songe, les cathédrales!

« Parties, dans nos régions, de la crypte romaine, de la voûte tassée comme l'âme par l'humidité et par la peur, se courbant devant l'immense Majesté dont elles osaient à peine chanter les louanges, elles se sont familiarisées, les basiliques, elles ont poussé d'un élan le demi-cercle du centre, l'ont allongé en ovale d'amande, ont jailli, soulevant les toits, exhaussant les nefs, babillant en mille sculptures autour du-chœur, lançant au ciel, ainsi que des prières, les jets fous de leurs piles ! Elles ont symbolisé l'amicale tendresse des oraisons ; elles sont devenues plus confiantes, plus légères, plus audacieuses envers Dieu.

..... « Le plein cintre est, en effet, incliné vers le sol, car il n'a pas cette pointe qui monte en l'air, de l'ogive.

« Ah ! les larmes et les dolents murmures de ces épaisses cloisons, de ces fumeuses voûtes, de ces arches basses pesant sur de lourds piliers, de ces blocs de pierre presque tacites, de ces ornements sobres, racontant en peu de mots leurs symboles! Le Roman, il est la Trappe de l'architecture; on le voit abriter des ordres austères des couvents sombres, agenouillés dans de la cendre, chantant, tête baissée, d'une voix plaintive, des psaumes de pénitence. Il y a de la peur du péché, dans ces caves massives et il y a aussi la crainte d'un Dieu dont les rigueurs ne s'apaisèrent qu'à la venue du Fils. De son origine asiatique, le Roman a

gardé quelque chose d'antérieur à la nativité du Christ ; on y prie plus l'implacable Adonaï que le charitable Enfant, que la dame Mère.

Le Gothique, au contraire, est moins craintif, plus épris des deux autres Personnes et de la Vierge ; on le voit abritant des ordres moins rigoureux et plus artistes ; chez lui, les dos terrassés se redressent, les yeux baissés se relèvent, les voix sépulcrales se séraphisent ».

« Il est, en un mot, le déplacement de l'âme dont l'architecture romane énonce le replacement ».

Ce premier symbolisme général de l'art religieux, à l'époque gothique, Huysmans va maintenant l'étudier par partie, et c'est la Cathédrale de Chartres qui lui servira de *leitmotif* pour conduire ses lecteurs à travers les discussions de Durtal et des deux abbés ses amis.

Ils sont d'une érudition effrayante si l'on songe à ce qu'il faut que l'auteur ait dévoré d'écrits anciens, à quelles recherches il a dû se livrer pour arriver à condenser dans un petit volume la symbolique touffue du moyen âge et c'est ici qu'il montre le mieux l'admirable souplesse de son talent qui a su donner à ses pages abstraites tout le charme de son pittoresque crayon.

Maintenant réussira-t-il à retremper notre génération, comme il le voudrait, dans l'énergique eau de Jouvence du moyen âge?

Rendra-t-il à notre longue décadente la verdeur alerte du vieux français? Pourra-t-il remonter le courant des âges pour refaire de nous les naïfs chrétiens qui accouraient en foule rebâtir les murs des églises et, sous la parole d'un prédicateur, jetaient, dans un brasier, vêtements et bijoux?...

L'âme du vieillard ne redeviendra jamais l'âme d'un enfant, il y a entre lui et ses premiers ans la décevante expérience. Nous aussi, nous avons trop de science et d'expérience, nous ne sommes plus simples et nous ne pourrons jamais plus le devenir. Le snobisme, cette lèpre de la civilisation, nous fige dans la cangue des conventions et empêche les élans de l'âme.

Les enthousiasmes pour une idée, pour une cause, deviennent de plus en plus rares, et de moins en moins violents. On rit d'un enthousiaste et tout de suite on le fait observer par les Charcot, les Cook, les aliénistes, les hypnotistes et toute la sequelle des médecins qui ne croient plus à rien. Allez-donc comprendre le moyen âge et son art fait de liberté, de foi, d'indépendance et de mysticisme!

Et c'est peut-être ce sentiment qui rend Durtal sombre et anxieux. Il souffre dans son âme de pénitent qui cherche sa voie, mais il souffre aussi de l'étroitesse de la prison moderne de cette âme, et il y a dans l'amertume de ses réflexions, dans l'impitoyable ironie de ses jugements sur les contemporains comme l'acuité douloureuse d'une blessure. Le dernier regard qu'il jette sur la cathédrale exprime bien sa pensée.

« Celle-ci surtout, soupira Durtal. Il la regardait, sa cathédrale, l'aimait davantage encore, maintenant qu'il devait pour quelques jours s'éloigner d'elle ; il essayait, pour mieux graver son souvenir en lui, de la récapituler, de la condenser, et il se disait :

« Elle est un résumé du ciel et de la terre ; du ciel dont elle nous montre la phalange serrée des habitants, Prophètes, Patriarches, Anges et Saints éclairant avec leurs corps diaphanes, l'intérieur de l'église, chantant la gloire de la Mère et du Fils ; de la terre, car elle prêche la montée de l'âme, l'ascension de l'homme ; elle indique nettement, en effet, aux chrétiens, l'itinéraire de la vie parfaite. Ils doivent pour comprendre le symbole, entrer par le portail Royal, franchir la nef, le transept, le chœur, les trois degrés successifs de l'ascèse, gagner le haut de la croix, là, où repose, ceinte d'une couronne par les chapelles de l'abside, la tête et le col penchés du Christ que simulent l'autel et l'axe infléchi du chœur.

» Et ils sont arrivés tout près de la Vierge qui ne gémit plus, ainsi que dans la scène douloureuse du Calvaire, au pied de l'arbre, mais qui se tient, voilée sous l'apparence de la sacristie, à côté de son Fils, se rapprochant de lui pour le mieux consoler, le mieux voir.

» Et cette allégorie de la vie mystique, décelée par l'intérieur de la cathédrale, se complète au dehors par l'aspect suppléant de l'édifice. Affolée par la joie de l'union, l'âme désespérée de vivre, n'aspire plus qu'à s'évader pour toujours de la géhenne de sa chair ; aussi adjure-t-elle l'Epoux avec les bras levés de ses tours, d'avoir, pitié d'elle, de venir la chercher, de la prendre par les mains jointes de ses clochers, pour l'arracher de terre et l'emmener avec lui, au ciel ».

En fermant le livre sur ces belles pages, on éprouve la même sensation douloureuse que lorsqu'on quitte un ami avec lequel on vient de se confondre par une longue causerie intime.

Mais l'ami n'est pas parti pour longtemps, il nous a dit avec un sourire, avant de refermer la porte :

« Je reviendrai bientôt, oblat, et plus vite encore pour vous consoler par sainte Sidroine. »

MAVIL.

Memento.

Les Belges à Paris. — Dans la salle de la Bodinière, jeudi 17 février, une conférence sur l'œuvre poétique de Catulle Mendès avec récitations par Mlle Brandès, de la Comédie-Française, a été donn e par un jeune poète belge récemment établi à Paris, M. Francis de Croisset. Spirituel, parfois mordant, et souvent abondant en comparaisons neuves et en images charmantes, le très jeune orateur a été beaucoup applaudi. Mlle Brandès, dont la toilette jaune brochée de dentelles noires faisait ressortir la beauté célèbre, a remporté à ses côtés un de ses plus fins succès de diseuse. Outre le public nombreux qu'attire habituellement le nom connu des conférenciers du jeudi, la colonie belge à Paris était, pour la circonstance, représentée par la comtesse Vilain XIIII, la baronne Bauwens d'Everstein, le comte de Sauvage, etc. Côté littéraire, remarqué : MM. Jules Renard, Tristan Bernard. M. et Mme Auguste Dorchain, Mme Gustave Kahn, Mme Mendès, Mme Paradowska, etc. Côté théâtre, parmi les actrices en vue, deux comédiennes bien connues des Bruxellois : Mme Regina Ferney, Mme Julia Depoix.

M. GUSTAVE VAN ZYPE
ET LA PRESSE PARISIENNE.

L'Echelle, au Théâtre de l'Œuvre.

Le public intellectuel de Belgique connaît l'*Echelle* de M. Gustave Van Zype et a eu l'occasion, lors des représentations de cette œuvre intéressante au Théâtre Molière, d'en apprécier les solides qualités dramatiques et les principes de généreuse morale qui en ont dicté la conception.

L'Echelle, représentée le 18 février au Théâtre de l'Œuvre, de Paris, dans des conditions d'interprétation assez faibles, a néanmoins obtenu un franc succès. Jouée le même soir qu'une pièce norwégienne, le *Balcon*, elle a solidement mis en relief les belles qualités de M. Gustave Van Zype, et a presqu'unanimement provoqué des comparaisons qui sont tout à l'avantage de l'auteur belge.

MM. Fagnet, dans les *Débats*, Francisque Sarcey, dans le *Temps*, Henry Fouquier, dans le *Figaro*, Auguste Germain, dans l'*Echo de Paris*, Duquesnel, dans le *Gaulois*, C. Le Jeune, dans le *Siècle*, L. Bernard Derosne, dans le *Gil Blas*, E. Stoullig, dans le *National*, ainsi que les critiques du *Constitutionnel*, du *Soleil*, de l'*Eclair*, de l'*Aurore*, de la *Petite République*, de la *République Française*, etc., etc., sont unanimes à reconnaître que l'œuvre de M. Gustave Van Zype a été écoutée avec le plus grand intérêt et qu'elle a été accueillie avec une faveur marquée. Toute la critique est d'accord pour déclarer que l'auteur est réellement un dramaturge et que sa conception très personnelle du Théâtre ne saurait passer inaperçue.

Dans les conditions spéciales où se donnait cette représentation, l'expérience tentée par M. Gustave Van Zype peut être considérée comme extrêmement favorable dans ses résultats, tant pour l'auteur lui-même, que pour la littérature dramatique belge, dont il est actuellement le champion le plus autorisé.

FRITZ L.

MÉMOIRES D'UN CONFETTI

A mon très pessimiste ami Charles Pecque.

Je ne raconterai pas comment je suis venu au monde. Ce fut dans une usine noire où l'on nous empilait, petits êtres frêles et ronds, destinés à rouler, rouler durant toute notre vie! Comme mes camarades, j'avais subi toutes sortes d'épreuves : on m'avait gommé, on m'avait lustré, on m'avait peint en rose pâle, que sais-je!... Bref, me voici tout à fait au haut d'un sac, chez un épicier de la rue Montmartre. C'est la veille du Mardi-Gras, la veille de la bataille joyeuse. Attention !...

Je fus réveillé dès la première heure. Les mains brutales du garçon fourrageaient

à côté de moi. J'étais jeune, je l'ai dit, et terriblement curieux. Un désir de m'évader me vint. Vite une petite secousse... et je glisse dans le sac qu'on pèse. C'est une cuisinière rougeaude qui nous a achetés. Mes débuts, je le vois, ne se feront pas dans le grand monde! Mais il est si matin, et puis qu'importe, pourvu qu'avant peu je sois de la fête, lancé, ramassé, rejeté, voltigeant et frémissant dans le vent des étoffes claires, dans la poussière, dans la clameur des rires. Au coin du panier, où me voici, je vois de drôles de choses. La femme m'avait semblé une honnête campagnarde et j'avais tout de suite bâti un petit conte très moral : « Sans doute, me disais-je, une fille des champs qui a voulu suivre ses bons maîtres jusqu'à Paris de peur qu'on ne les vole... je vais voir de la grosse et saine gaîté... » Mais voici dans un calepin graisseux deux petits papiers qui m'incommodent. — « Tu peu bien chipé encor deu tune, tu me lais aportera, quan tes singe seron couché. — Adolphe. » — Le second était administratif : « Votre irrégularité dans le paiement des mois de nourrice nous autorise à placer votre enfant dans une maison de refuge. » — Pouah! Sortons d'ici. On étouffe dans ce panier qui sent le vieux chou; un pot de moutarde me gêne horriblement et je suis menacé de finir entre les pattes d'une langouste grimaçante!... De l'air!... De l'air!...

Une bataille s'engage près de l'église Saint-Roch; la grosse femme puise à pleines mains; je me faufile et, miracle du sort à qui je me livre, je tombe dans l'aumonière d'une vieille dame respectable qui sortait de l'église, les yeux baissés, indifférente aux premiers jeux de la rue. Quelle douce odeur de vieilles choses! Quelle mollesse berçante sur ce velours très ancien qui me caresse, me réconforte et me rassure! Prenons, en passant, une bonne provision de parfums discrets en attendant les hasards où ma destinée m'emporte. Une pauvresse nous aborde. La vieille dame passe, glissant lentement sur ses souliers fourrés. « Je n'ai pas de pain à la maison, » l'éternelle complainte! Bon, me dis-je, voici que je vais être dérangé, car, au fond du petit sac, j'aperçois très nettement de l'or qui brille. La vieille dame marche toujours. « Je n'ai rien sur moi, ma pauvre femme. »

... Adieu le mirage des parfums. J'ai maintenant la nausée de ces odeurs fades. Le velours m'écorche et m'écœure... Évadons-nous!

Je suis sauvé du mal au cœur. J'ai glissé entre les mains d'un gamin qui me jette au vent et je me pose comme un frêle oiseau sur les cheveux blonds d'une jeune fille. Oh! cette saveur de jeunesse, ce balancement candide de vierge, ces petits mouvements de tête qui me secouent délicieusement! Que m'importent la bataille éclatante des boulevards, l'orgie de la foule rieuse, la clameur d'un jour de liberté! C'est dans une boucle de ces cheveux, parfumés de jeunesse, que je veux demeurer et finir. La petite s'est assise sur un banc au jardin des Tuileries. Elle lit une lettre.

Regardons. « Comment ne t'approuverais-je pas, mon enfant, pour la résolution si sage que tu viens de prendre? Tu sais combien je te voyais avec peine perdre ta jeunesse et tes belles couleurs dans une amourette qui ne pouvait te conduire à rien. Tu vas, dis-tu, désespérer ce pauvre Georges; aussi pourquoi est-il si pauvre? Je suis de ton avis. Rien n'est éternel. M. Dumont, quand tu seras sa femme, te fera bien oublier ton roman; rien ne sèche si vite les pleurs d'amour et rien ne console mieux qu'une grosse fortune... » Pauvre enfant, comme elle doit souffrir et pleurer! Si je pouvais glisser sur son front de petite reine et boire un peu de ses larmes! Mais non, elle ne pleure pas du tout! Que vois-je sur ses genoux? Un catalogue alléchant, où défilent des toilettes de mariées, des ameublements somptueux, des trousseaux de dentelles... et ses petites mains courent, fiévreuses, sur les images... et je l'entends qui murmure des chiffres... Glissons à terre. Voilà qui vient de me vieillir de vingt ans!

Comment je fus ramassé, je ne m'en souviens plus, mes souvenirs se troublent; mais ce que je sais, c'est qu'à la fin du jour j'étais plaqué comme une rosette rouge sur la redingote d'un bourgeois fort cossu. On dira ce qu'on voudra de la bourgeoisie, mais je dois avouer que j'étais fort bien, en cet endroit douillet. Le drap était honnêtement confortable, souple et chaud, et, dans une poche de côté, un solide portefeuille me faisait un épais matelas. Pourquoi suis-je si curieux? Pourquoi ai-je hérité ce malheureux don de double vue?.... J'ai lu dans le portefeuille. Il y avait, ma foi, un peu de tout. Ordre à un gérant d'user de rigueur envers une famille dont la mauvaise volonté était évidente.

» Que diable ! on peut toujours payer un loyer de 220 francs ! » — Prière à M. le député X... de recommander particulièrement la demande du jeune Oscar.— » C'est à tort qu'on accuse mon fils de faire des folies ; il a très crânement rompu avec la femme qu'il entretenait depuis cinq ans, sans même me demander de solder les frais de la rupture. » — Un petit papier très dissimulé : » Je tiens M. Duranton pour une crapule. » A côté, sur une feuille jaunie : » Considérant que notre client n'a jamais voulu porter atteinte à la parfaite honorabilité de M. Duranton..... » Et des prières rejetées, des platitudes qui s'étalaient en bave, des arrogances lâches, des compromis d'argent, toute une collection d'infamies, de cruautés et de bassesses ! C'est là-dessus que je suis couché. J'ai peur !

Un serpentin descendu de très haut me cueille comme une fleur, et me voilà grimpé sur un balcon. Je suis entre deux très jeunes gens qui causent. Leur conversation m'écœure. Je m'échappe. Un instant je me pose sur le nez d'un intellectuel qui crie : Vive Zola ! Je vole de main en main, de figure en figure..... Enfin, me voici sur l'épaule d'une jeune femme qui fleure l'iris. Longtemps, très longtemps je restai blotti là, et j'y entendis de drôles d'histoires. Nous nous sommes beaucoup promenés, la demoiselle et moi, et j'ai encore dans l'oreille l'immuable refrain qu'elle a chanté de la Bastille à la Madeleine...

.... Maintenant, c'est la nuit tout à fait. Je suis tombé dans la rue. Plus personne ne me ramassera. J'entends de loin la fête qui continue. Tout autour de moi des cadavres de mes compagnons gisent, lamentables, et c'est, sous la jaune lueur du gaz, un étrange tapis miroitant, comme un arc-en-ciel dégringolé dans la boue. J'attends longtemps, longtemps... et voici des hommes qui s'avancent, au petit jour ; ils marchent en ordre comme une armée. C'est le balai qui vient. J'ai froid au cœur !... Nous roulons pêle-mêle dans la gueule de l'égout. C'est une chute effroyable dans le noir et dans le bruit, une débâcle fantastique dans l'ombre. Nous glissons maintenant sur quelque chose de visqueux qui roule, roule et gronde... De temps à autre une lumière tremblante éclaire de gros rats tout rosés qui rampent sur les murs... Mais voici qu'un point brille tout au bout, vers quoi nous arrivons comme un déluge. C'est la Seine ! Encore un effort, et nous voguerons sous le ciel pur, libres !... Et puis, j'ai foi en ce qui m'attend. J'essaierai d'éviter les herbes enlaçantes et je me laisserai porter là-bas, tout là-bas, je ne sais où, vers la haute mer, sur l'eau chanteuse et purifiante qui me bercera jusqu'à la fin, dans le grand souffle du large, loin des bassesses, des hypocrisies, des gesticulations de la bête humaine, loin de l'affreuse poussière que font ses ébats...

JEAN-PAUL NOEL.

LETTRE PARISIENNE

« Les sucres sont fe...s. Le cuir est hésitant. » Voilà comment écrivent les journaux financiers, dans un style tout en raccourcis. Ces raccourcis paraissent sublimes chez Pascal ; les critiques s'écrient que ce sont des « raccourcis d'abîme » ! Sous des plumes mercantiles ils font rire, car la Bourse ne peut prétendre aux mêmes hardiesses que la Religion. La littérature le peut-elle, et me sera-t-il permis de dire pour caractériser le mouvement littéraire de cet hiver à Paris : « Les théâtres sont fermes. Le livre est hésitant » ? Le style sportif écrirait : « Les théâtres mènent la course, tiennent la corde, gagnent dans un fauteuil, tandis que le livre est claqué, le livre n'en veut plus, le livre ramasse les casquettes. » L'écriture technique ne va point sans certaines beautés, et, si l'on veut y réfléchir, on lui accordera, avec la rapidité et le coloris, le plaisir bizarre, mais réel que procure aux initiés un vocabulaire compris d'eux seuls.

Bref, cet hiver, le théâtre aura été plus fécond que la Librairie. Si l'on excepte *les Déracinés* de M. Maurice Barrès, que ses ennemis ont appelé un livre électoral, ses amis un livre de belle et large philosophie, amis et ennemis une étude curieuse et fouillée, les nouveautés littéraires n'ont pas été éclatantes. Ces derniers temps ont vu apparaître *la Cathédrale* de J. K. Huysmans et *Le Désastre* des frères Marguerite.

J. K. Huysmans est ce qu'on appelle un auteur difficile. Son style n'a pas d'aisance et il n'a point de complaisances pour un lecteur futile. Mais sa personnalité est intense et rare; son sens artiste est aiguisé par des préférences très renseignées. Son orientation actuelle dans *Là Bas*, *En Route* se traduit dans *la Cathédrale* par un traité en règle de la mystique : Mystique des nombres. Mystique des couleurs, des odeurs, des pierres précieuses. Mystique des légumes ! *Là Bas* était un traité de Démonographie mediévale. *La Cathédrale* est un document excellent sur la symbolique des écritures et des Pères. Erudit, fortement écrit et sincèrement passionné, ce livre n'ennuyera que les lecteurs légers. J. K. Huysmans est en train de faire par ses livres l'histoire naturelle de l'esprit au moyen âge. C'est à ce titre qu'il est resté l'homme des *Soirées de Médan*.

Le Désastre de Paul et Victor Marguerite, c'est l'histoire de 1870 écrite par les fils du général mort à Sedan. Tout le monde connaît ce passage du *Cuirassier blanc* où Paul Marguerite raconte qu'il voyageait, après la guerre, dans le même compartiment que trois officiers prussiens. Il n'était alors qu'un enfant, vêtu de deuil, accompagné de son oncle. Celui-ci avait lié conversation avec d'autres voyageurs et il lui arriva de dire tout haut en montrant le petit Paul Marguerite « c'est le fils du général Marguerite, tué à Sedan. » Alors les trois officiers prussiens, immobiles et attentifs dans leur coin, se levèrent d'un même mouvement et firent à l'orphelin, muets, le salut militaire.

Le style des frères Marguerite est clair, alerte et pur, avec quelque chose du soldat qui rappelle Alfred de Vigny. Les frères de Goncourt ont légué au monde un joli exemple de confraternité. Les Marguerite, après les Goncourt, après les Rosny, s'ajoutent heureusement à la pléiade des Dioscures littéraires.

Je ne quitterai point la librairie sans indiquer un curieux roman que publie actuellement *La Revue Blanche* : Ce sont les souvenirs personnels d'une Circassienne qui passe successivement aux harems du Khédive, puis d'Abdul Azis et de Mourad. *A l'ombre du Harem* nous introduit dans les Gynécées orientaux et modifie beaucoup de nos idées sur la polygamie musulmane. Des révélations de palais nous y sont contées avec infiniment d'allure pittoresque par un témoin féminin qui y fut mêlé de près et qui les ressent à travers un tempérament si différent du caractère des femmes d'Occident ! *A l'ombre du Harem* est en cours de publication. Je veux en reparler plus longuement lorsqu'il aura paru en volume.

Si l'hiver a été pauvre en livres marquants, si les romanciers se sont reposés, en revanche le bataillon des jeunes auteurs dramatiques a donné avec ensemble et avec éclat. M. de Curel avec *Le Repas du lion*, M. Brieux avec *Blanchette* et *Les trois Filles de M. Dupont*, M. de Porto Riche avec *Le Passé*, ont soutenu le drapeau de la grande comédie. M. Armand Sylvestre avec *Tristan de Léonois*, M. Jean Richepin avec *Le Chemineau* et M. Edmond Rostand avec *Cyrano de Bergerac* ont eu leurs batailles d'Hernani. M. Octave Mirbeau a abordé le drame social avec *Les Mauvais Bergers*. Enfin M. Lavedan avec *Catherine*, avec *Le Nouveau Jeu* a recueilli l'héritage de Meilhac dans la comédie de genre, où M. Maurice Donnay avec *L'Affranchie*, et M. Abel Hermant avec *Les Transatlantiques*, ont figuré non sans succès.

Je dirai tout de suite que, parmi ce grand nombre de pièces (je n'en ai pas cité moins de douze), il y a deux chefs-d'œuvre hors pair, et c'est d'abord : *Le Repas du lion*. Le style des *Mauvais Bergers* a des lueurs phosphoriques et respire une magnifique chaleur d'âme, mais pas plus que M. Gérard Hauptman dans *Les Tisserands*, M. Mirbeau n'a réussi à acclimater

sur la scène moderne la dramatique d'Eschyle et à rendre au chœur le principal rôle de la tragédie. Nos habitudes d'esprit français, fortifiées par le culte de Shakespeare, exigent que l'intérêt se concentre, s'individualise dans un héros qui porte dans son cœur le poids du monde et tout l'effort de l'action. Les petite fils de Hamlet se reconnaissent et s'aiment dans Jean de Sancy, le gentilhomme démocrate du *Repas du lion*; ils se cherchent en vain dans Robert Hargand et dans Jean Roule des *Mauvais Bergers*. Ceux-ci sont deux caractères fixés d'avance, l'un avec le masque révolté, l'autre avec le masque malheureux. Point de surprise à en attendre. L'industriel seul offre les symptômes d'une lutte morale, mais il ne fait qu'apparaître; toute la lumière du drame porte sur Jean Roule, qui n'est pas un homme, mais un symbole transparent et sans surprise. Si M. Octave Mirbeau revenait au drame individualiste, au drame psychologique, il nous donnerait sans aucun doute un chef-d'œuvre, comme *Le Repas du lion* est celui de M. François de Curel. Jean de Sancy, dans *Le Repas du lion*, c'était M. de Max qui a la beauté d'un César de médaille et dont le geste est la traduction d'âme, je crois, parfaite.

On a tout dit de *Cyrano de Bergerac*. Comme poëme, c'est *Les trois Mousquetaires* écrit par Victor Hugo. Comme drame, cela a toutes les qualités possibles. M. Edmond Rostand possède mieux l'art du théâtre que M. Sardou lui-même. La pièce ne fait pourtant pas vivre une humanité, elle ne fait vivre qu'un homme, mais c'est Coquelin !

A côté de ses grands frères bruyants : le Théâtre et le Roman, leur sœur Cadette, la poésie lyrique, a trouvé sa manifestation originale, cet hiver, dans les récitations qui ont lieu chaque samedi à l'Odéon. C'est M. Catulle Mendès qui a organisé ces *samedis populaires de poésie ancienne et moderne*. L'audition est divisée chronologiquement en trois parties : D'abord les poètes des trois siècles classiques. Puis les Romantiques et les Parnassiens. Enfin la jeune école. L'entrée du théâtre ne coûte que vingt sous; les places sont prises d'assaut, et quinze cents personnes chaque samedi, viennent se baigner dans les flots purs de la grande poésie. Cela n'est pas moins excellent pour les poètes que pour les auditeurs. Les jeunes revues sont des cénacles de spécialistes, et tous les spécialistes ont une tendance à adopter un vocabulaire technique. C'est pour y remédier que déjà au XVIe siècle Malherbe voulait que les écrivains allassent écouter parler « les crocheteurs du Port aux Foins. » C'était peut-être exagéré. Mais il est certain qu'une confrontation fréquente avec le public entretient la clarté d'une langue. M. Catulle Mendès, ce bel ouvrier d'art, a encore une fois bien mérité de la patrie par cette création heureuse.

Je n'ai pu qu'indiquer d'un trait général, dans cette première chronique pour les lecteurs de la *Revue Mauve*, la situation des lettres. Il me sera permis désormais d'aborder les détails, En voici un amusant pour finir. Un curieux a retrouvé chez les bouquinistes des quais un petit journal littéraire qui a eu six numéros aux environs de 1855. Les jeunes gens du Quartier Latin qui le rédigeaient s'appelaient : Jules Méline, Georges Clémenceau, Emile Zola. Clémenceau y donnait des articles de critique furibonde contre About et Sarcey. Jules Méline y publiait des articles d'une philosophie si spiritualiste que la rédaction du journal croyait devoir dégager sa responsabilité ! Emile Zola y déplorait en strophes lyriques, imitées de Musset, l'impudicité du siècle.

CROISSET-WALEFFES.

DANS LE MONDE

Le Cabotinage.

C'ÉTAIT autrefois un tout petit royaume que celui des mimes et des baladins, de ces fous charmants, épris de chimériques aventures, qui s'en allaient par le monde, en gais embassadeurs de la reine Fantaisie, promenant de ville en ville Thalie et Melpomène sur le chariot durement cahoté de Thespis.

Le roman de ces cabotins de l'art, faisant trafic d'esprit et de poésie, n'était pas toujours comique; il était bien souvent aussi traversé par de cruelles épreuves. Mais les larmes y séchaient vite, comme rosée au soleil, et les défaites les plus pénibles s'y oubliaient dans l'ivresse d'éclatantes victoires. Car ces comédiens furent des conquérants. Ils répandirent partout l'amour de l'idéal, et aussi, par malheur, le goût des fictions, des chimères, de l'irréel, le goût du clinquant et du faux.

Ils eurent tant de succès qu'on s'ingénia à les imiter, à copier leurs costumes voyants et leurs manières théâtrales. On prit leurs habitudes, leurs façons, leur langage; et le petit royaume d'Histrionie devint ce vaste empire du cabotinage dont on ne connaît plus les bornes.

Le mot cabotin a donc forcément perdu sa signification primitive. On l'appliqua d'abord aux comédiens ambulants, allant de province en province, comme les marins caboteurs vont de cap en cap et de port en port, à la recherche de la fortune. Puis l'épithète engloba tous ceux qui dans le monde comme sur la scène, pratiquent avec plus ou moins de talent l'art de se mettre en évidence, de se faire valoir et d'attirer l'attention du public.

Il faut donc avouer que ce n'est pas au théâtre qu'on rencontre le plus de cabotins.

Le besoin de s'exhiber est la manie de notre temps, une véritable épidémie dont aucune profession n'est exempte.

A notre époque industrielle, tout se vend, tout s'achète. La science et la poésie sont cotées d'après ce qu'elles rapportent, et il y a une Bourse pour les poètes comme il y en a une pour les agents de change. Les œuvres de la pensées ont leurs prix-courants comme les farines et les huiles. Tout est devenu commerce, et si le nerf de la guerre est l'argent, le nerf du commerce est la réclame,

Un écrivain célèbre se plaignait, il y a quelque temps, dans un article indigné, de la publicité

par trop américaine qu'un éditeur parisien avait faite à l'un de ses romans. Il avouait que ce charlatanisme lui faisait monter au front la rougeur de la honte, et plus d'un lecteur, ému par cette humilité touchante, murmura comme Orgon a propos de Tartufe : « Le pauvre homme! »

Mais l'éditeur ainsi mis en cause, publia simplement pour sa défense une lettre dans laquelle cet auteur si modeste avait exigé cette réclame dont il feignait ensuite de se plaindre avec tant de confusion.

N'y a-t-il pas là un trait bien digne d'être noté?

Si des hommes d'un talent reconnu ne peuvent, sans de tels moyens, tirer profit de leurs ouvrages, comment se montrer sévère lorsque de jeunes débutants ont recours, pour se faire connaître, à ces trucs de cabotin, et s'ils battent la grosse-caisse devant leur boutique pour attirer les passants?

Est-ce leur faute si dans les classes qui s'appellent encore dirigeantes, il ne s'est pas formé une aristocratie intellectuelle capable d'éclairer l'opinion et de la guider, et si devant cette abdication, le suffrage universel fonctionne en art comme en politique.

Le public est roi. Jusque dans le palais de Thémis, c'est la foule qu'il faut gagner, car elle domine les juges et peut leur imposer des arrêts. Ce n'est donc pas en parlant bien, mais en parlant haut, qu'on a chance de la convaincre et de réussir.

Si l'on reste à son rang en attendant d'être remarqué, si l'on ne compte que sur son mérite et si l'on manque de l'aplomb nécessaire pour chanter ses propres louanges, si l'on n'aime ni le bruit ni la mise en scène, il y a tout à parier qu'on n'arrivera à rien.

A quoi tels ou tels qui sont aujourd'hui au pinacle doivent-ils la situation qu'on leur envie? A part de rares exceptions, ils ne la doivent qu'à l'habilité avec laquelle ils ont su profiter des moindres circonstances, camaraderies, relations, influences diverses, pour se mettre en lumière et écarter leurs rivaux. Supposez-les trop fiers pour un pareil rôle, et tout leur talent, s'ils en ont, leur eût été inutile.

Dans une société comme la nôtre, quand la concurrence devient chaque jour plus âpre, quand on ne connaît plus qu'une devise, « chacun pour soi, » et quand dans le brouhaha des ambitions déchaînées, il est impossible d'avancer sans jouer des coudes et de se faire entendre sans tam-tam, admirons très haut ceux qui refusent de sacrifier leur dignité au succès, mais ne blâmons pas trop ceux qui n'ont pas le courage d'être dupes.

Et puis, ce n'est pas toujours une question de succès. Cela peut être une question de vie ou mort. Ceux qui voudraient ne rien devoir qu'à leur mérite, se voient souvent forcés par les dures nécessités de la vie, de descendre au niveau des mœurs actuelles, jusqu'à ces vilénies du cabotinage dont les tristes effets se font sentir dans tous les domaines, dans celui des arts comme dans celui de la mode.

De là ces tons violents, presque brutaux, des étoffes dont on s'affuble sous prétexte d'élégance; de là ces bijoux criards et d'un éclat sauvage qu'on a si bien nommés les « pétards de l'anarchie riche ». De là, toute cette littérature où l'excentricité et le mauvais goût le disputent à l'inconvenance. De là, ces salons de peinture dont la critique pourrait être faite trop souvent par des médecins aliénistes. De là, toutes les extravagances dont nous sommes témoins chaque jour, à chaque instant, et qui ne sont au fond que des crises aiguës de cabotinage.

Ce travers, aujourd'hui si général, ne trouvera-t-il pas un Molière pour venger le bon sens qu'il outrage?

M. Pailleron a essayé de mettre à la scène le type du cabotin, mais il n'a pas trouvé là un pendant au *Monde où l'on s'ennuie*. La tâche n'était pas facile. Les misanthropes, les bourgeois gentilshommes, les hypocrites et les pédants sont à peu près toujours et partout les mêmes. Le cabotin varie d'après les milieux où il parade, la profession qu'il exerce et la situation qu'il occupe. Il y a le cabotinage des comédiens, il y a celui des hommes politiques, des diplomates

des avocats, des médecins, des savants, des écrivains, des artistes et des gens du monde.

Autant de sphères différentes, autant de types nouveaux, infiniment trop nombreux pour qu'on puisse les grouper sur une même scène et les réunir dans une même action. Que de cabotins, grand Dieu ! surtout en dehors du théâtre, car à mesure que les vrais acteurs s'efforcent par la dignité de leur vie privée de combattre le préjugé dont ils ont eu si longtemps à souffrir, les défauts et les ridicules qu'on leur reprochait jadis plus, ou moins justement, envahissent de plus en plus tous les autres milieux. C'est une épidémie et qui naturellement fait le plus de ravages dans les classes sociales où la vie est une représentation continuelle.

Aussi, voyez : Quelles toilettes ! quelles conversations ! quelles mœurs !

On ne s'habille plus, on se costume ; et de même que sur nos scènes de genre, les actrices doivent tout leur succès à leurs robes, beaucoup de mondaines n'ont d'autre idéal que celui de leurs couturières. Elles mettent toute leur gloire à exhiber des toilettes à sensation, qu'il faut renouveler sans cesse pour ne pas déchoir. Les armoires de nos élégantes ressemblent à des magasins de mode, et leurs malles, quand elles vont en villégiature, sont aussi bondées de costumes de tout genre que celles de Sarah Bernhardt partant pour une tournée dramatique.

Mme de Sévigné, se rendant aux Etats de Bretagne où elle devait occuper une place importante à côté de la duchesse de Chaulnes, demandait à sa fille quelques conseils pour la réparation d'une ancienne robe feuille morte que l'adorable marquise comptait mettre à cette occasion.

Une seule robe de gala et pas même neuve pour quinze jours de grandes fêtes ! Ah ! que nous sommes loin de ces habitudes ! Et c'est peut-être regrettable, car il n'y a plus de fortunes pour résister à ce débordement de luxe qui entraîne avec lui tant de scandales et qui précipite notre décadence.

Mais, malgré que le carême soit déjà commencé, la chronique mondaine ne peut pas faire concurrence à la prédication. Elle doit éviter les sujets trop graves, sans se borner pourtant à ceux qui font l'objet des conversations de salon, car on ne cause plus guère aujourd'hui, dans le monde, et quand le va-et-vient des visiteurs permet d'enchaîner quelques phrases, on bavarde ou qui pis est, on cancane. Déjà, au temps de Mme de Sévigné, le prochain avait bon dos après dîner. On a fait des progrès depuis, et l'on ne se contente plus de taper sur le dos du prochain, on le déchire à belles dents, tout en grignotant les bonbons du dessert. Ce cannibalisme est le plus applaudi des sports. Pour divertir la galerie, on n'hésite point à colporter, en les grossissant, les plus terribles médisances, et pour peu que cela mette le parterre en joie, on pousse jusqu'à la calomnie.

Est-ce méchanceté pure ? Je ne crois pas. C'est du cabotinage. On veut briller quand même, et tous les moyens sont bons pour cela. L'important, c'est de produire de l'effet.

Cet agaçant cabotinage se montre jusque dans les affaires de cœur et les manifestations de la charité. La principale cérémonie d'un mariage, aujourd'hui, celle qui attire le plus de monde, qui éveille le plus de curiosité, celle qui impressionne le plus vivement les jeunes filles, n'est-ce pas l'exposition de la corbeille et du trousseau, depuis les bijoux jusqu'aux vêtements intimes qu'il devient, paraît-il, convenable de montrer à tous, dès qu'ils sont ornés de dentelles ?

Est-ce que les nobles femmes qui patronnent les œuvres de bienfaisance récolteraient la dixième partie des sommes dont elles ont besoin pour secourir leurs pauvres, si elles ne spéculaient pas un peu sur la vanité de ceux dont l'appui leur est nécessaire ?

Ah ! ce n'est pas moi qui leur en ferai un reproche. Je suis sûr que Dieu les approuve, car les malheureux les bénissent et parce qu'elles font ce miracle de transfomer un défaut en vertu.

Peut-être serait-il possible de renouveler plus souvent ce miracle et pour des causes aussi exellentes que celle de la charité.

Ne pourrait-on pas se servir de cet odieux cabotinage pour mettre à la mode le goût des choses vraiment saines et belles, aujourd'hui si délaissées ? On arriverait sans doute à guérir ainsi le mal par lui-même, et ce serait le triomphe de l'homéopathie.

Une tentative de ce genre vient de réussir aux « Matinées Littéraires » de la salle Erard. Pour vaincre l'indifférence de ses abonnés qui laissaient des hommes comme M. Larroumet parler devant les banquettes, le comité leur a offert une conférencière de beaucoup de talent d'ailleurs, mais portant le costume masculin. Aussitôt, on est accouru en foule. Que M. Larroumet vienne maintenant habillé en femme, et la salle sera trop petite. Voilà un projet à creuser, en ce temps de carnaval.

Mais sans aller jusque là, il est certain que si, pour grouper dans les milieux mondains, toutes les forces qui pourraient amener un renouveau intellectuel et moral, on dépensait autant de zèle, d'habileté et de diplomatie que les personnes charitables en dépensent pour lutter contre la misère, on aurait vite atteint le résultat rêvé.

Nous verrions alors se former peu à peu une aristocratie capable d'être l'arbitre du goût, de lutter victorieusement contre les insanités dont notre société se meurt, et de réagir contre le cabotinage effréné qui, du haut en bas de l'échelle sociale, exerce une si funeste influence.

On reviendrait à la raison, à la nature, à la vérité ; l'empire du cabotinage ne disparaîtrait point complètement de la carte du monde, mais il ne l'engloberait plus tout entière, comme aujourd'hui.

DU CHASTAIN.

La Musique

A quelques jours de distance, nous avons eu ce mois-ci, à Bruxelles, deux solennités musicales du plus haut intérêt; le concert wagnérien dirigé, à l'Alhambra, par le fameux capellmeister Félix Mottl, et le concert Brahms, dirigé, au Conservatoire, par M. Gevaert.

Jamais on n'avait vu tant de monde à l'Alhambra, et jamais la musique de Wagner n'avait été aussi frénétiquement applaudie. La mode est évidemment pour beaucoup dans ces manifestations exubérantes, car le même public qu'on trouve si indifférent pour tout ce qui touche à l'art et à la poésie, s'emballe maintenant dès qu'il s'agit de Wagner ou de l'un de ses prophètes. Ce qui ferait croire à un peu de snobisme, et ce qui empêcherait d'admettre la parfaite sincérité de cet enthousiasme, c'est que les bravos éclatent à tort et à travers, que l'exécution laisse à désirer ou qu'elle soit tout à fait supérieure.

Le programme de l'Alhambra était particulièrement intéressant, comprenant la *Chevauchée de la Walkyrie* tout le prologue du *Crépuscule des Dieux*, la *Mort de Siegfried*, le prélude de *Parsifal* et le final de *Tristan*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grandiose et de plus profond dans l'œuvre de Wagner.

Tout a été dit sur ces prodigieuses inspirations d'un génie qui n'a peut-être pas son égal en musique; l'interprétation seule peut être discutée, et celle de M. Mottl ne nous a pas toujours complètement satisfait.

La *Chevauchée* de la *Walkyrie* et la *Mort de Siegfried* ont été des merveilles, et M. Mottl s'est montré là avec toutes les qualités qui l'ont rendu célèbre et placé au premier rang des capellmeister.

Mais le prélude de *Parsifal* ne nous a nullement ému, et c'est la première fois qu'il nous impressionne aussi peu. Nous avons souvent entendu beaucoup mieux, et aux concerts Ysaye et aux Concerts populaires.

Quant au prologue du *Crépuscule des Dieux*, il a été ce qu'il pouvait être avec les invraisemblables *Nornes* qu'on avait fait venir de Carlsruhe pour la circonstance. On n'est vraiment pas difficile à Carlsruhe.

Nous ne parlons pas, bien entendu, de Mme Mottl, la plus parfaite des artistes lyriques, mais qui était par trop mal secondée.

Nous regrettons cependant, à cause même de l'admiration que nous inspirent son charme, sa pureté de style et sa voix délicieuse, qu'elle se hasarde à chanter la mort d'Yseult. Cela n'est pas écrit pour elle. A force d'habileté elle triomphe de tous les obstacles, mais l'effort est visible et dangereux.

Quant à l'orchestre de la Société des concerts Ysaye,

dont M. Guillaume Guidé avait dirigé les travaux préparatoires, avant l'arrivée de M. Mottl, il n'y a qu'un mot qui convienne : c'est la perfection même. On ne trouverait aussi bien nulle part, ni à Paris ni ailleurs.

Celui du Conservatoire a pour chef un des plus illustres musiciens du monde, et il est composé d'éléments admirables. D'où vient donc qu'il soit moins homogène parfois et moins vibrant, et qu'il laisse souvent à désirer au point de vue du rythme et de la couleur ?

Le concert Brahms n'en a a pas moins été digne du maître dont on honorait la mémoire.

« Les concerts du Conservatoire, dit spirituellement, à ce sujet, M. Maurice Kufferath, sont les Champs-Elysées des compositeurs. Ceux-ci n'ont droit à y entrer qu'après leur mort. Johannes Brahms s'étant soumis à la formalité, on lui a fait les honneurs d'une audition solennelle. »

L'orchestre a surtout bien enlevé l'ouverture académique qui terminait le concert, et il a convenablement exécuté la symphonie en *fa*, qui d'ailleurs est fort difficile

Mlle Lautmann, qui prêtait son concours à cette intéressante séance, a dit, avec beaucoup d'émotion et de justesse, quatre lieder qui lui ont valu des bravos mérités.

Mais les triomphateurs de la journée ont été De Greef et Thomson.

Le premier a joué avec un sentiment exquis une ravissante berceuse, et avec une bravoure entraînante, deux rapsodies d'une belle allure.

Thomson, malgré la simplicité de son jeu et la sévérité de son style, a électrisé la salle par la perfection d'une technique absolument étonnante, mise au service d'un sentiment profond.

Inutile de lui opposer Ysaye, dont la nature est toute différente. A quoi bon ?

Ce sont deux grands, deux incomparables artistes, et c'est la gloire de l'école belge de les avoir produits.

HANS.

Les Etudiants Catholiques.

Le 11 février, la *Société Générale des Etudiants Catholiques* a donné au *Théâtre Flamand*, au bénéfice de l'*Ecole d'adultes* qu'elle dirige, une soirée dramatique qui a eu le plus grand et le plus légitime succès.

La salle était comble. Les loges étaient occupées par les plus charmantes femmes de la haute société bruxelloise et l'on remarquait, aux fauteuils, un grand nombre de personnalités du monde politique, notamment M. Nyssens et M. Woeste, l'un et l'autre chaleureusement acclamés, à leur entrée, par toute cette ardente eunesse.

Le spectacle se composait de quatre petites pièces écrites de verve et très amusantes, dont les auteurs ont été fort applaudis.

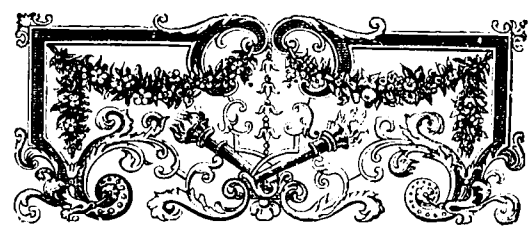
S'il était permis de critiquer ces œuvres légères, improvisées avec entrain et bonne humeur, pour une œuvre charitable, ont pourrait précisément leur reprocher de sentir un peu trop l'improvisation.

Pourquoi, par exemple, M. Franz Anzel qui est un vrai poète et M. Ernest Hallo qui a des dons remarquables, et pourquoi leurs camarades qui ont fait preuve aussi d'un réel talent, ne profiteraient-ils pas de circonstances semblables pour faire jouer des œuvres sérieusement travaillées et où ils auraient mis tout ce qu'ils peuvent donner.

Il est si difficile aux jeunes écrivains d'arriver jusqu'au grand public, qu'ils doivent profiter de toutes les occasions.

A part cette petite réserve, inspirée par notre estime et notre sympathie pour ces jeunes gens, nous constatons avec plaisir leur succès et nous félicitons aussi leurs interprètes dont quelques-uns ont joué avec une gaîté communicative et un naturel parfait. Ils ne détonnaient nullement à côté de Mlle Clara Werlemann qui prêtait son concours à cette belle soirée, et dont la diction juste, la voix bien posée et la tenue en scène annoncent une véritable artiste.

X.



CARNET MONDAIN

LA FANCY-FAIR

La trente-quatrième Fancy-Fair annuelle, car, si nos souvenirs sont exacts, c'est en 1864 que furent inaugurées ces fêtes de mondanité charitable, a dû avoir lieu en dehors du local que l'on s'était habitué à considérer comme définitif.

Le Palais des Académies, par des raisons de prudence probablement justifiées, ayant été refusé aux organisateurs, ceux-ci se sont adressés à M. Janssens, directeur de la Société des Tramways Bruxellois, qui a mis à leur disposition les futurs bureaux de la compagnie, dans l'ancien hôtel du prince de Ligne, situé à l'angle de l'impasse du Parc. Ces locaux sont spacieux, admirablement aménagés, et les nombreuses salles converties en de coquettes échoppes, formaient un ensemble réellement intéressant.

Le comptoir des beaux-arts doit être cité en tout premier lieu. Il était tenu par Mme la duchesse d'Ursel. La comtesse de Flandre avait

envoyé plusieurs de ses œuvres, de même que la gracieuse princesse Clémentine et la duchesse de Vendôme. On cultive l'aquarelle avec infiniment de grâce et de bonheur dans la famille royale. Faut-il dire que ces œuvres d'art ont été acquises immédiatement et à prix d'or ?

Charmant aussi le comptoir des fleurs. Une gamme de couleurs délicieuses autant que variées. Mme la baronne t'Kint de Roodenbeke a la direction de ce compartiment; elle s'acquitte de sa mission d'une façon exquise. Mme Stuers a été particulièrement chargée de la très artistique disposition des plantes, fleurs et corbeilles.

Remarquable encore le compartiment des aunages, à l'installation duquel avait présidé Mme la baronne van de Woestine; celui de « fantaisie », dirigé par Mme la comtesse de Hemricourt de Grünne, — par Mmes la comtesse P. de Borchgrave d'Altena et la princesse de Caraman-Chimay. Mme la baronne Henri de Pitteurs tenait le « bazar cosmopolite »,

Comme les années précédentes, un essaim de gracieuses jeunes femmes et jeunes filles assistait les dames patronesses dans leur charitable besogne. Décrire leurs toilettes et celles de leurs clientes serait chose impossible dans le cadre restreint de ce carnet mondain.

Contentons-nous de proclamer une fois de plus que l'élégance Bruxelloise a plus que jamais conquis ses droits à notre admiration de modestes passants.

C'est Mme la princesse Clémentine de Belgique qui a ouvert la foire. Son Altesse Royale était accompagnée de la comtesse de Lannoy et du général baron Nicaise.

La recette a certainement dépassé celles des années précédentes, à en juger par l'afflux et la générosité des visiteurs.

MARIAGES

Le mariage de Mlle Hélène Ropsy, fille de l'ingénieur Ropsy-Chaudron, directeur de la Compagnie du gaz de Rio-de-Janeiro, avec M. Alfred Le Kime, a été célébré le 17 de ce mois en l'église St-Josse-ten-Noode,

Les témoins de la mariée étaient ; M. Albert Chaudron et M. Guinotte, sénateur; ceux du marié, son frère, M. Nelson Le Kime et M. Wilmart.

Après la cérémonie nuptiale les nombreux invités se sont réunis en l'hôtel de M. et Mme Ropsy-Chaudron, rue de la Science, pour adresser aux jeunes époux, avant leur départ pour l'Italie, tous leurs félicitations et tous leurs vœux.

Reconnu : M. et Mme Mayer, M. et Mme Boval, Mlles Le Kime, M. et Mme Schmaker, M. le notaire Bergé, Gentis, Piza de Toledo, M. et Mlle Levêque, etc.

On annonce également le mariage de Mlle Marie Neyns avec M. Henri Berghs, agent de change. La célébration aura lieu dans le courant du mois de mai.

Le mariage de M. Joë Hogge, avocat à Liége, avec Mlle Marthe Fort, a été célébré à Roubaix, le samedi 19 février. Les nombreux amis des deux époux s'étaient fait un véritable plaisir d'assister à la bénédiction nuptiale.

BALS

Bal de la Cour. Le dernier bal de la Cour a été des plus brillants; les privilégiés se font, en effet, fête d'assister à ces réunions et à montrer par leur présence leur vive sympathie à la famille royale.

S. M. la Reine portait une toilette de satin jaune garnie de superbes dentelles et de roses rouges et la princesse Clémentine, une ravissante toilette blanche garnie d'orchidées.

Il nous serait difficile de citer toutes les personnes qui assistaient au bal de la Cour. Nommons au hasard :

Princesse Ernest de Ligne, en rose, comtesse de Haeke, en velours bleu ; princesse Kondascheff, en blanc; comtesse Werner de Mérode, en blanc ; baronne de Schilde en blanc et argent ; Mme de Cherisey, blanc brodé de turquoises ; Mme de Rappart, en blanc, Mme Dumaine, en blanc; comtesse Geneviève de Liedekerke, en blanc ; Mme Roussile, toilette blanche avec applications ; Mlle Carathéodory, toilette blanche; comtesse de Tovar, en blanc. Nous ne voudrions pas citer toutes les toilettes blanches, aussi citerons nous aussi Lady Plunkett en jaune ; Miss Plunkett en tulle bleu pailleté ; la comtesse Gyldenstolpe en robe bleu, corsage et tablier en dentelle constellés de pierreries; Mme Storer velours pensée et dentelles ; Mlle Madeleine de Caraman, en jaune ; Mme Drugmann, ravissante toilette verte ; Mme de Smet, satin blanc garnie de roses superbes; Mme de Pret, toilette blanche rayée de rose ; Mlles de Grunne, délicieuses toilettes roses ; Mlles Dumonceau, en rose ; Mme d'Assier de Valenches, velours rose ; Mme Van Bruyssel, en mauve ; princesse Eugène de Caraman, en mauve, et sa fille également; Mlle d'Ursel, en rouge: Mlle De Mot, en rose ; princesse Pierre de Caraman, en jaune; comtesse Jacques de Liedekerke, en rose.

Vendredi, 18 courant, a eu lieu un bal offert par les jeunes gens dans les salons du Concert noble. Plus de huit cents invitations avaient été lancées par les organisateurs, parmi lesquels citons ; le comte de Span-

gen, les comtes d'Oultremont, marquis de Maillen, baron du Graty, etc. Bal très brillant et plein d'entrain, et jusqu'à présent l'un des plus beaux de la saison.

Des soirées auront lieu, le 1er et le 15 mars, chez la baronne t'Kint de Rodenbeke, rue Ducale.

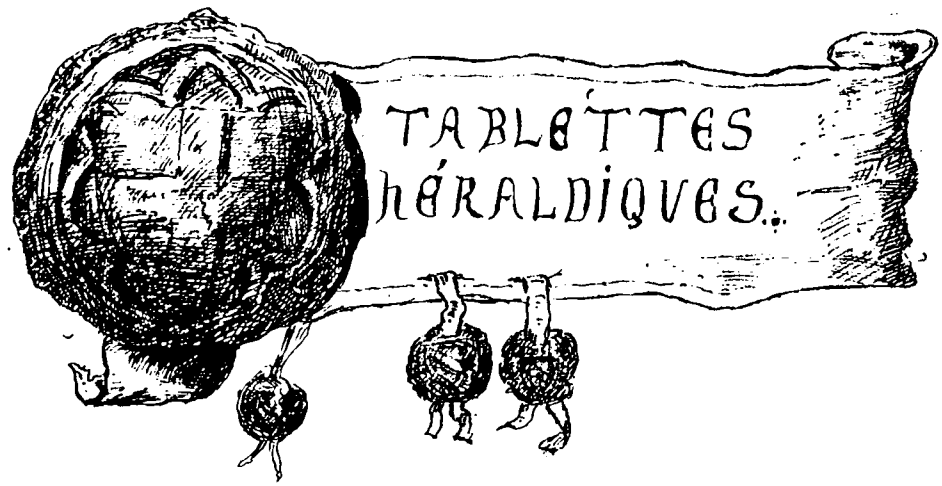
Le bal offert par M. et Mme Van der Elst, rue du Congrès, a eu lieu samedi 12 courant. De nombreux invités, parmi lesquels tout un essaim de jolies jeunes filles, avaient répondu à leur appel.

Remarqué parmi les jeunes filles : Mlles Gouweloos, Jeanne Van Dooren, Eva Collard, Moons, Van Dam, Hauman, Kuhnen, Neugebauer, Misson, Dufour, Weber, Laure Kaesmacher, Louise Brulé, Duchaine, Delhaye, Delstanche, Odry, etc.

Parmi les habits noirs : MM. Schoutens, de Coumanne, Ladeuze, Maurice Dufour, le capitaine Van der Elst, Duchaine, lieutenant Malfait, le docteur Lebœuf Van Ysendyck, Ricquiez, Collard, Mayer, Louis Lazard, le lieutenant de Calathay, Herlan, Kaesmacher, etc

Le cotillon a été conduit avec beaucoup d'entrain par MM. Fernand Haeck et Van der Elst.

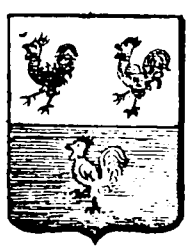
MAUVIETTE.



Le 10 février dernier a eu lieu au château de Bist, près Kessel, le mariage de M. Fernand Mouriau de Meulenacker avec Mlle Bertha Gamard.

La famille Mouriau est originaire des Flandres et fixée à Malines. Le marié est le frère de Mme de Meulenaer, femme du chevalier de Meulenaer, lieutenant aux grenadiers.

Mouriau porte : D'argent à trois têtes de more, tortillées du champ; au chef d'or chargé d'une aigle issante de sable.



Mlle Gamard est fille de M. Arnold Gamard, chevalier du Saint-Sépulchre et de la baronne Alix Snoy.

La famille Gamard qui occupe un rang distingué dans la province d'Anvers et qui s'y est alliée aux principales familles, porte : Coupé d'argent et d'azur à trois coqs de l'un en l'autre, crêtés et membrés de gueules.

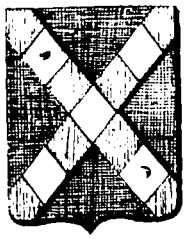
Le mariage du comte Pierre de Froissard de Broissia, lieutenant au 1er chasseurs, avec Mlle Thérèse Chibourg, a été célébré mardi 8 février en l'église Saint-Thomas d'Aquin, à Paris. Les témoins étaient pour le fiancé : général O'Connor et le colonel marquis des Froissard d Broissia. Pour la mariée, le général de Torcy et M. Baron-Larcanger son beau-frère.

La maison de Froissard est originaire de Bourgogne. Elle est issue de Jean Froissard, seigneur de la Verre qui vivait en 1447. Elle a formé plusieurs branches, dont l'une s'est fixée de nos jours en Belgique mais n'y est plus représentée que par des filles. Elle a reçu les titres de marquis de Broissia en 1691 et de comtes de Broissia-Velle en 1739. Elle a été élevée également à la Pairie sous la restauration.

Froissard porte : D'azur au cerf passant d'or.

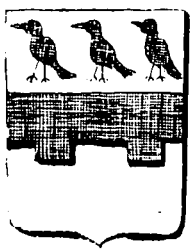
On annonce la mort de Mme la baronne d'Erp, née de Loen d'Enschede. Elle était fille du baron de Loen d'Enschede et de Mlle de Hoevel de Westerflier et avait épousé Jean, baron d'Erp de Holt et de Baerlo, lieutenant général, gouverneur de la Flandre orientale. De ce mariage elle avait eu deux fils. L'aîné, Waléran d'Erp, a

versé son sang à Mentana pour la défense de l'Eglise. On voit son tombeau à Rome, en l'église du Collège belge. Le second est Maximilien,



baron d'Erp de Holt et Baerlo, chef de nom et d'armes de sa maison, Ministre plénipotentiaire et Envoyé extraordinaire du Roi près du Saint-Siège, marié à Mlle de Lavergne de Cerval.

L'origine de cette antique maison se perd dans la nuit des temps. Elle a tiré son nom et son origine, croit-on, du village d'Erp, en Brabant septentrional. Dès 1233, on trouve à Bois-le-Duc et dans les environs un grand nombre de chevaliers de ce nom. Elle s'est divisée en un nombre infini de branches et de rameaux tous éteints, à l'exception des barons de Holt.

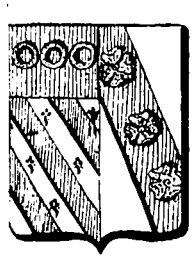


d'Erp porte : De sable au sautoir composé de huit pièces de gueules et de neuf d'argent.

de Loen d'Enschede : D'argent à la face bastillée de sable, accompagnée en chef de trois corbeaux rangés de même.

Les obsèques de Mlle la comtesse Elvire de Gourcy Serainchamps ont eu lieu il y a quelques jours, à Paris, en l'église Saint-Pierre de Chaillot.

La défunte était fille de Charles-Nicolas-Ernest, comte de Gourcy-Serainchamps et d'Emilie-Florence-Amand d'Ermeton. Elle appartenait à une très antique maison, originaire de Lorraine, dont le nom primitif était de Gorcey et qui remonte à Richard de Gorcey, chevalier qui vivait vers la fin du XIIe siècle.

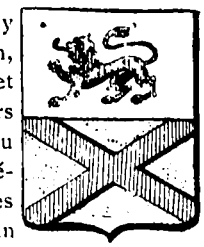


Les Gourcy-Serainchamps se sont alliés aux des Ancherins de Housse, de Saint-Ignon, des Armoises, Uytten-Limminghe, de Pouilly, Deym, de Serainchams, de Mettecoven, etc.

Ils portent : Parti à dextre d'argent à trois bandes de gueules accompagnées de six mouchetures d'hermine 3, 2, 1 ; au chef de gueules chargé de trois annelets d'or ; à senestre d'argent à la bande de gueules chargé de trois fleurs de néflier d'or.

Le 7 février est décédé au château de Hogne, Ernest-Joseph baron de Bonhome, né à Ouffet, le 22 avril 1836. Les obsèques ont eu lieu en la chapelle du château.

Le défunt était fils cadet de Alexandre, baron de Bonhome et de Marie-Louise de Bonhome, sa cousine germaine. La famille de Bonhome, qui a une origine commune avec les Bounam de Ryckolt, aujourd'hui éteints quant aux mâles, était fixée dans la principauté de Liége dès 1667. Elle y a rempli diverses fonctions élevées et elle s'y était acquis une juste considération, par son ancienneté, ses charges et ses alliances. Elle a fourni plusieurs magistrats aux Cours de justice du Prince, des chanoines de la cathédrale, et aujourd'hui plusieurs de ses membres occupent dans l'armée un grade élevé.



Divisée aujourd'hui en plusieurs branches, la famille de Bonhome s'est alliée aux de Glen, de Halling, de Libert de Flémalle, de Favereau, de Waha, de Rosen, de Modave, de Bellefroid, de Pitteurs, de Rottermund, de Potesta, d'Huart, etc.

Elle porte : Coupé ; en chef, d'argent au lion léopardé de gueules ; en pointe, d'or au sautoir de gueules.

Beaucoup de bruxellois n'ont pas oublié le baron Harden-Hickey, cet Américain, d'origine irlandaise, qui vint s'installer à Bruxelles pendant plusieurs années, à la suite de désagréments judiciaires que lui avaient valus en France ses articles humoristiques et violents, signés Saint-Patrice, insérés dans le journal le *Tribouiet* dont le défunt était directeur.

Son journal rédigé d'une manière satirique et dans des opinions très royalistes lui valut de nombreux duels et de plus nombreuses condamnations qui le ruinèrent.

Depuis, le baron Harden-Hickey avait quitté la France. Il s'était lancé dans le Boudhisme ; il avait acheté l'île de la Trinidad, dont il s'était proclamé roi et qu'il avait dû abandonner. Il vient de se suicider dans un hôtel des Etats-Unis, terminant tragiquement une vie de déséquilibré et d'aventurier.

On annonce aussi la mort du comte Kalnoky, ancien ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie.

M. le comte Guttave Patak Koros de Kalnoky était né à Leltowitz (Moravie), en 1832. A la fois militaire et diplomate, puisqu'il était général-major et avait été ambassadeur en Russie, il devient ministre des affaires étrangères en 1881. Successeur du comte Androssy, il continua sa politique. Cependant, il ne voulut jamais déclarer, pour faire plaisir à l'Italie, que la question romaine était close.

Cette attitude et cette fermeté de l'ancien ministre lui font honneur.

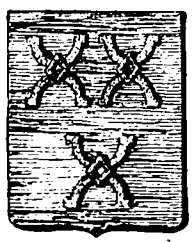
Les Kalnocky ont été créés comtes en 1897 et portent : Tostelé au 1 d'azur à un griffon d'or, tenant dans sa patte un sabre d'argent ; au 2 de gueules à une couleuvre ondoyante en pal, d'argent, couronnée d'or, tenant dans sa gueule, un monde au second ; au 3 de gueules à un pélican, dans son aire d'argent posé sur une ter-

rasse de sinople; au 4 d'azur à une jambe vêtue de gueules, percée d'une flèche. Ruté en pointe d'argent à un ours naissant de sable couronné d'or, mouvant d'une couronne renversée du même, la gueule percée d'une flèche. Sur le tout d'or à l'aigle éployée de sable, chargée sur la poitrine d'un L du champ.

Le 16 février dernier ont eu lieu, au château du Pont-Brûlé près Bruxelles, les noces du comte Charles de Bergeyck avec Mlle la comtesse Phina Cornet d'Elzius de Peissant.

Le comte Charles de Bergeyck est le fils de Ferdinand de Brouchoven, comte de Bergeyck, chef de nom et d'armes de sa maison, et de Alix de Brouchoven, comtesse de Bergeyck, sa cousine germaine.

La maison de Bergeyck est l'une des plus nobles et des plus illustres des Flandres. Elle se rattache à celle



des Boovere, l'une des plus anciennes races du pays de Bois-le-Duc, dont les représentants étaient déjà connus dès 1179 et qui a formé les branches des vicomtes de Montfort, celle des comtes d'Erps et celle des comtes de Bergeyck. Cette dernière branche, qui a pour auteur Godefroid de Stakenborch, seigneur de Brouchoven, vivant au XVe siècle, a reçu le titre de baron de Bergeyck en 1665, celui de comte du même nom en 1676, celui de baron de Putte en 1664, etc.

Cette maison a fourni un grand nombre de personnages considérables et s'est alliée aux Hohenstein, Berghes Saint-Winnoc, Fourment, Ennetières, Fourneau, Licques, Helman, Portugal, Cassina, Gavres, Goubau, Roose, Brienen, Namur, Coloma, etc.

Bergeyck porte : D'azur à trois fers de moulin d'or.

La jeune mariée est fille du comte Cornet d'Elzius de Peissant

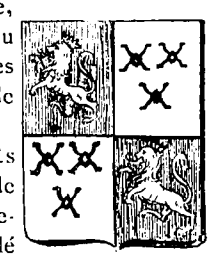
La famille Cornet s'est divisée en de nombreuses branches : celles d'Elzius, de Grez, de Peissant, de Ways-Buart, de Chenoy. Elles descendent toutes de François Cornet, seigneur de Peissant, Grez, etc., conseiller au Conseil souverain du Hainaut, créé chevalier par l'empereur Charles VI en 1724. Il avait épousé Marie-Thérèse d'Elzius, sœur de François, comte d'Elzius, dont le titre était reversible sur les enfants de sa sœur.

Cette ancienne maison, qui compte aujourd'hui un grand nombre de représentants et occupe une situation considérable dans le pays, s'est alliée aux Elzius, Peissant, Powis, Beughem, Grand-Ry, Robyns, Wirickx, Snoy, Domis, de Pret, Borrekens, Jacquier, etc.

Cornet porte : De gueules au chevron d'or accompagné de trois cornets liés d'or.

Le 15 février dernier est décédée à Bruxelles, dans sa 78e année, Mme la douairière de Franquen, veuve du lieutenant-colonel de cavalerie Antoine-Joseph de Franquen.

Elle était née Sophie Wasseige, d'une vieille et distinguée famille du pays de Namur, qui porte : De gueules au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles du même.



La famille de Franquen est très ancienne, elle remonte à François de Franken, qui était échevin de Bois-le-Duc en 1441. Elle porte : Ecartelé au 1 et 4 de gueules, au lion d'argent, armé, lampassé et couronné d'or, qui est de Franquen; au 2 et 3 d'argent à trois fers de moulin, qui est van Wlierden.

Marquis DE BOINVILLE.

Tablettes Théâtrales

THÉATRE MOLIÈRE. — *Thérèse Raquin.*

Il est entendu que nous devons, en Belgique, nous passionner pour ou contre l'extraordinaire aventure politique dans laquelle s'est engagé M. Emile Zola. Le célèbre écrivain vient de se pousser au premier rang de l'actualité par un procès qui n'a, au surplus, aucun rapport avec la littérature. Mais il n'en ressort pas moins que l'exhumation d'une de ses œuvres théâtrales devait avoir pour résultat de piquer de curiosité les dilettanti ; aussi la chambrée était-elle complète hier au théâtre Molière.

Nous devons à la vérité de dire que le public de la première s'est fort sagement abstenu de toute manifestation, en dépit des tentatives de quelques braillards de l'*Uyllncot* qui, vainement, s'évertuèrent à provoquer l'orage.

Il est non moins vrai que *Thérèse Raquin* ne semble pas avoir passionné les auditeurs. Ce drame, tiré de son roman par l'auteur lui-même et remarquablement joué jadis à Paris, n'y remporta toutefois qu'un succès d'estime et ne tint pas longtemps l'affiche.

La cause en est, croyons-nous, dans l'absence totale de mouvement et dans l'intrusion intempestive d'éléments comiques qui tendent au grotesque, voire même à l'odieux ; telles les plaisanteries de Grivet lorsqu'il prétend expliquer la mimique des yeux de Mme Raquin devenue paralytique et ne pouvant crier le meurtre de son fils.

Le talent descriptif, qui est la caractéristique du génie littéraire de Zola et dont il a fait un si magnifique usage pour peindre, dans le roman, l'état d'âme de ses héros, disparaît ici devant les nécessités du dialogue. L'intrigue, presque nulle, ne suffit pas à remplir ces quatre actes, enclos dans le décor unique d'une pauvre chambre bourgeoise et où tous les personnages paraissent épisodiques. Les injures pleuvent et s'agrémentent de farces au gros sel qui n'ont que faire en l'occurrence.

Car le sujet est terrible. — Thérèse a pour amant le peintre-amateur Laurent, employé modèle d'une administration, et pour mari un pauvre être souffreteux dont Laurent vient d'achever le portrait. La silhouette de ce mari se dessine falotte durant le premier acte, et quelques mots échappés aux deux amants laissent seuls deviner qu'un drame doit s'accomplir.

Or, au deuxième acte, un an s'est écoulé ; le mari est mort dans une partie de canotage où sa femme et Laurent l'aidèrent à disparaître. Les complices s'épousent, mais le remords les hante, et ces deux êtres, que l'amour poussa vers le crime, en arriveront peu à peu à se haïr de telle sorte qu'ils se jetteront à la face les injures les plus sanglantes et voudront même s'assassiner mutuellement.

Au cours d'une de ces scènes de violences, la mère de la victime apprendra, de la bouche même des coupables, l'aveu de leur forfait, mais, terrassée par la paralysie soudaine, elle ne pourra les dénoncer à la vindicte publique.

Au quatrième acte, obsédés par la présence de ce témoin muet dont les yeux terribles reflètent l'indicible horreur, Thérèse et Laurent insultent la mère, qui, par un effort de volonté suprême, recouvre la parole et leur crache au visage son mépris et son indignation.

Tragique elle clame : « Vous êtes à moi, à moi seule, et je vous garde !... » Et quand les deux coupables s'effondrent à ses pieds, toute sa haine éclate en ces paroles dernières de la pièce : « Ils sont morts bien vite !! »

Mme Marie Laurent joue superbement cette scène finale. L'illustre comédienne, en sa science des attitudes et avec la grande autorité de son talent dramatique, prête au personnage de Mme Raquin une ampleur que l'auteur n'avait pas su lui donner, ainsi que lui-même en a fait l'aveu très loyal.

Nous devons d'autant plus de grâces à la direction du théâtre Molière de nous avoir permis d'applaudir Mme Marie Laurent, que la grande artiste, toute à ses fonctions si belles et si absorbantes de présidente de l'Orphelinat des arts, consent moins souvent aujourd'hui à reparaître sur une scène.

Nous voudrions à M. Ramy (Laurent) des accents moins rauques et à Mlle Praxine (Thérèse) un jeu plus en dehors. Ces deux artistes, si séduisants d'ordinaire paraissent un peu dépaysés dans leurs personnages actuels.

MM. Joumard et Francisque tirent tout le parti possible de deux rôles à côté.

NOUVEAU THÉATRE. — *La Mer.*

Yves le Mell, embarqué sur les navires de l'Etat, passe pour mort en son bourg de Kerbhian, sur la côte Bretonne. — Sa « promise », Jeanne-Marie, certain soir de

Pardon, est tombée dans les bras du pêcheur Kardik, qui, depuis, a épousé Elisabeth, la propre sœur d'Yves.— Méprisée et honnie, comme il est d'usage en pareil cas, la pauvre Jeanne-Marie élève péniblement son enfant et se meurt lentement de misère, quand soudain Yves reparaît.

Justement convaincu du repentir de la jeune femme il pardonne à tous et se marie. Les quatre personnages vivront ensemble et les hommes pêcheront de concert dans la même barque.

Mais la zizanie éclate vite. Kardik et sa femme prennent en exécration ces intrus et bientôt Elisabeth, cauteleuse et mauvaise, décidera son frère à s'embarquer pour la pêche d'Islande. Lui parti, on aura tôt fait de chasser Jeanne-Marie. — Mais, prévoyant le sort qu'on lui réserve, celle-ci obtient de son mari qu'il restera pour la protéger.

Alors Kardik, en un jour de pêche, simule un accident et noie son beau-frère.

J'ignore si M. Jean-Jullien est breton, mais à coup sûr il serait digne de l'être. Il a compris et admirablement établi ce type de gens de mer dont la légende a maintes fois diminué la beauté réelle en voulant trop l'idéaliser.

François Kardik est d'une vérité saisissante, et, n'était l'assassinat dont il se rend coupable pour les besoins de l'action, on pourrait dire qu'il existe par milliers d'exemplaires sur les côtes de l'Armorique. Le vieux pêcheur Le Braz sera également reconnu par tous ceux qui visitèrent ces contrées. Seul Yves le Mell nous apparaît d'espèce plus rare et et de silhouette plus indécise. Aussi bien n'est-il pas essentiellement *côtier* comme les autres; ses nombreux voyages en pays divers en font presque un « déraciné ».

La partie féminine de la pièce est très étudiée et jeunes ou vieilles y sont magistralement dépeintes.

Cette série d'épisodes contient de réelles beautés. Ce sont là choses vues, saisies sur le vif et rendues de même. La naïveté voulue de l'action permet d'apprécier à loisir les délicatesses de touche des différents tableaux; l'excellente façon dont la pièce est réglée fait ressortir comme il convient l'âpre poésie et la très simple grandeur de certaines scènes, qui, toutes cependant, appartiennent à la vie réelle.

Citons le départ des barques pour l'Islande, que saluent les femmes groupées au pied du Calvaire, alors que dans le lointain l'*Ave Maris Stella* fait entendre les notes de son plain-chant si solennellement religieux.

Puis l'inquiétude croissante de ces mêmes femmes lorsque revient la flotille de pêche et que chacune cherche à reconnaître l'embarcation qui lui est chère.

Enfin et surtout la dernière scène entre les deux belles-sœurs, tandis que le bateau de Kardik est en retard, qu'on a lieu de craindre un malheur et que certains indices donnent à penser qu'un des deux pêcheurs manquera à l'appel. — L'angoisse de connaître qui est la victime se traduit chez Elisabeth par un débordement d'injures à l'adresse de son frère qu'elle accuse par avance d'avoir tué son « homme »,et chez Jeanne-Marie par une terreur folle de la version inverse, qui au surplus demeure la vraie.

Voici en effet que du haut de la falaise on aperçoit la barque; une silhouette se profile à la poupe et au cri de triomphe d'Elisabeth répond le hurlement épouvanté de Jeanne-Marie !... C'est Yves qui a disparu !

Entouré, questionné, Kardik raconte « l'accident » de façon telle que sa femme comprend la sinistre vérité !... Et quand, la nuit venant, il faut rentrer dans la chaumière, que tous ont déserté la lande et que, seule, va demeurer la veuve infortunée, écroulée au pied de la Croix, Elisabeth, à cette question d'une vielle aubergiste : « Vous n'emmenez pas Jeanne-Marie ? » répond férocement : « Chez nous, il y a trop de douleur !... »

Pourquoi faut-il alors que l'aubergiste interrompe d'une réflexion mauvaise le silence imposant qui se fait aussi bien dans la salle que sur la scène. Pareille intervention diminue, selon nous, la superbe majesté de cette scène sur laquelle se referme le rideau : Jeanne-Marie dressée, hagarde et sinistre, tendant au Christ ses bras raidis et clamant par deux fois, vers l'immensité de cette mer qui vient de lui ravir son époux, ce seul mot lamentablement prolongé : « Yves !... Yves !... »

Merci à Mlle Marie Denys qui sut si bien rendre l'infinie désespérance de ce cri suprême.

Pourquoi encore, au premier acte, nous faire entendre la *Paimpolaise*. N'est-il pas d'autres chants, bretons autant et plus, celui des *Gars de Locminé* ou des *Trois marins de Groix*, n'ayant pas,comme celui-là,dit et redit leurs notes à tous les échos du café-concert?...

Mais ce sont là critiques de détail qui doivent disparaître devant la grande valeur du poème en prose composé par M. Jean Jullien.

L'interprétation est digne de l'œuvre.

En première ligne M. Herbert, dans le rôle de Kadik, affirme une fois de plus son beau talent de diction et sa science de composition. Aussi consciencieux que modeste, cet artiste mérite tous les éloges.

M. Mévisto donne au personnage d'Yves le Mell l'attitude, un peu effacée et hésitante, voulue par l'auteur.

M. Zeller, admirablement grimé, est un « loup de mer » de réel aspect et de vrai langage.

Mmes Nancy Vernet et Marie Denys apportent toute l'autorité de leur talent aux rôles difficiles d'Elisabeth et de Jeanne-Marie. Toutes deux jouent magistralement le dernier acte.

Mlle Delville est gentiment mutine dans un rôle épisodique, et Mme Herdies parfaite de naturel en vieille aubergiste.

Nous avons plaisir à constater le soin et le tact apportés à la mise en scène, évitant toute note discordante dans l'interprétation des simulacres religieux et reconstituant dans toute leur sauvage vérité l'attitude et le costume des marins bretons.

Auteur et directeur doivent être contents l'un de l'autre. Baron H. D'ORNANT.

MEMENTO

Deux artistes de mérite, MM. Daumerie et Garay, organisent actuellement en Belgique un Théâtre Français pour propager et vulgariser le répertoire classique, littérature d'expression saine et élevée qui fait du Théâtre, sous sa forme la plus attrayante, le plus puissant élément d'instruction et d'éducation.

Le programme s'adresse plus spécialement aux enfants, aux familles et au public délicat, désireux de s'initier aux chefs-d'œuvre de la littérature française, à son génie, à sa finesse, dans ce qu'elle a de plus beau et de plus intéressant.

Ces représentations seront données d'abord à Bruxelles, puis dans certaines communes de l'agglomération bruxelloise et se continueront dans les principales villes de la Belgique, de façon à se renouveler périodiquement avec un nouveau spectacle six ou sept fois par an, à un mois d'intervalle environ.

Au cours de chaque représentation, des fables de La Fontaine et de Florian seront récitées par des artistes dont la diction nuancée et précise fera ressortir le charme et la beauté.

La compagnie dramatique composée d'artistes ayant fait l'étude spéciale du répertoire classique, les costumes rigoureusement conformes à ceux de la Comédie Française, la tradition fidèlement observée, seront les sûrs garants de l'intérêt de ces spectacles classiques. Rien ne sera épargné pour que l'interprétation et la mise en scène soient à la hauteur des œuvres représentées.

Pour éviter le reproche fait à certains essais de ce genre, il ne sera donné que des œuvres complètes et intégrales, au lieu de ces fragments et de ces extraits qui enlèvent à l'œuvre tout son intérêt.

Les représentations seront composées des chefs-d'œuvre de : Molière, Corneille, Racine, La Fontaine, Régnard, Marivaux, Florian, Beaumarchais, dont voici la liste : *le Dépit amoureux, — le Médecin malgré lui. — l'Etourdi. — les Précieuses ridicules. — le Mariage forcé. — le Misantrope. — Tartuffe. — l'Avare. — M. de Pourceaugnac. — le Bourgeois gentilhomme, les Fourberies de Scapin. — les Femmes savantes. — le Malade imaginaire. — le Cid. — Horace. — Cinna. — le Menteur. — Andromaque. — les Plaideurs. — Britannicus. — Mithridate. Iphigénie. — Athalie. — le Joueur. — le Distrait. — les Folies amoureuses. — le Légataire Universel. — Démocrite. — les Jeux de l'Amour et du Hasard. — le Legs. — les Fausses confidences. — l'Epreuve. — le Barbier de Séville. — le Mariage de Figaro.*

Devant un pareil répertoire interprété par des artistes de valeur, devant le prix modique des places, les Directeurs pensent réunir tous les suffrages et trouver en Belgique le succès que mérite une tentative qui joindra à l'attrait d'une distraction et d'un amusement, tous les fruits d'un cours de littérature et de diction.

La Libre Esthétique organisera, au cours de son prochain Salon, une série de conférences littéraires et artistiques. Cette série sera inaugurée le jeudi 3 mars par M. Camille Mauclair, l'auteur d'*Eleusis* et de l'*Orient vierge*, qui a choisi pour sujet « L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir ».

Mme Marie Laurent, l'éminente tragédienne dont la foule acclame chaque soir, au Théâtre Molière, l'admirable interprétation de *Thérèse Raquin*, le poignant et célèbre drame de Zola, devant créer dans les premiers jours de mars une pièce nouvelle au Théâtre de la République à Paris, ne pourra jouer *Thérèse Raquin* que jusqu'au 4 mars. Et jusqu'au 4 mars la foule lui fera de triomphales ovations.

Le 5, passe au Théâtre Molière la comédie nouvelle de Landan, *Catherine*, qui obtient actuellement, grâce à ses qualités d'esprit et de saine émotion, un succès colossal à la Comédie française.

M. Munié a engagé pour jouer *Catherine*, Mlle Dauphin, l'une des étoiles du Vaudeville et du Gymnase de Paris, et M. Deneubourg, le jeune premier rôle de la Renaissance qui a fait, aux côtés de Sarah Bernardt des créations sensationnelles.

H. O.

Jumelles de Théâtre

Le plus grand choix de Jumelles de théâtre se trouve chez BRAND, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité *Jumelles à manche*, de luxe et ordinaire. Prix sans concurrence.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

21 février.

La Banque de l'Empire d'Allemagne a abaissé le taux de son escompte à 3 %. Je constate donc avec satisfaction que le procès Zola n'entrave en aucune façon les bonnes dispositions des marchés européens, la hausse bat son plein et la tendance, ainsi que je l'avais prévu, continue à être excellente.

Les vendeurs de primes, débordés, sont aux abois, et les baissiers acculés jusque dans leurs derniers retranchements demandent *grâce!*

Dans ces conditions, j'estime qu'une campagne d'affaires dirigée par la haute Banque est imminente; et je crois même pouvoir vous annoncer que c'est la Banque Internationale qui ouvrira le feu.

Le 3 °/₀ très soutenu par d'importants achats faits au comptant pour le compte de la Caisse des dépôts et consignations gagne encore 15 centimes à 103.75; l'amortissable suit le mouvement à 102,07 et le 3 1/2 les accompagne, en clôturant à 106.75.

L'Italien bondit de 3/4 de point à 94.50 sur de bonnes nouvelles reçues de Rome; on dit que l'ordre serait rétabli dans toute l'Italie.

L'Extérieure d'Espagne oscille autour du cours de 61.35, sans pouvoir remonter le courant, et pour cause...

Les rentes Russes sont toujours en faveur; 3 °/₀ or ancien 96.25 et 97.20; 3 °/₀ or nouveau 96 et 97.05; Intérieur 67.45 et 68.35.

Par contre, le 4 °/₀ Brésilien, influencé par la lourdeur persistante du change, tombe de 61 1/4 à 60 3/8 pour finir à 60 11/16; de plus, le bruit court en Bourse que les pourparlers engagés ayant trait à l'affermage des chemins de fer seraient pour la *cinquième* fois rompus. Décidément voilà une affaire qui tourne au comique...

Les fonds Coloniaux font bonne figure. Emprunt Madagascar 91.10 et 91.30; Tunisienne 502.50 et emprunt Tonkinois 91.

L'Autrichien s'avance à 104.80; le Hongrois à 103.65; le Chinois à 105.30; le Roumain à 105.25 et le Québec 3 °/₀ à 94.90.

Les obligations 3 °/₀ de la Compagnie Impériale des chemins de fer éthiopiens se négocient au marché officiel depuis le 19 février dernier, le premier cours a été 329 et le dernier 331.

Grande fermeté des institutions de crédit. Le Comptoir National d'escompte 583; la Banque Internationale 615; la Banque de Paris et des Pays-Bas 735, 732 et 735; la Banque Parisienne 490; la Compagnie Algérienne 775 et 780; la Société Générale 544; le Crédit Industriel et Commercial 604; la Rente Foncière 478 et le Crédit Lyonnais très demandé gagne encore 10 francs, 826, 830 et 838; n'oublions pas que les actions de cette importante société donnent actuellement un revenu de 4 3/4 o/o, tout en étant de premier ordre et de tout repos.

La Banque de l'Afrique du Sud 74 et 75; Société Lyonnaise 388; Crédit Foncier et Agricole d'Algérie 475; Crédit Mobilier espagnol 54; Banque Transatlantique 435; Banque des Pays Autrichiens 480; Phénix espagnol 490; Crédit Foncier égyptien 525; Banque Nationale du Mexique 630 et 635; Société Marseillaise 802 et Crédit Foncier de France 662, 665 et 666.

Les obligations foncières et communales ont un marché très actif au comptant.

Les chemins de fer grandes lignes sont très recherchées; l'Orléans principalement, de 1840 il s'élève à 1905; viennent ensuite le Nord 2050 et 2085; le Lyon 1875 et 1900; le Midi 1430 et 1450; l'Ouest 1220 et 1230 et l'Est 1096 et 1105.

Les Lombards 193 et les Autrichiens 728.

Les lignes espagnoles manquent complètement d'entrain Saragosse 143; Nord de l'Espagne 80 et Andalous 77.

Les valeurs à turban toujours un peu offertes par les *bleus* qui sottement croient aux potins qui circulent ont pendant un moment perdu quelques points, mais pour reprendre bien vite et clôturer en hausse. C'est ainsi que la Banque Ottomane a été successivement cotée 558, 557, 553, 555, 558, 559 et 560; le Turc *série* C 26.35, 26.20 et 26.25 la *série* D 22.55, 22.47 et 22.50. Lots Turcs 110 francs.

La Salonique-Constantinople se traite à 290; et la Smyrne-Cassaba à 370. Les recettes brutes totales de l'ancien réseau de cette société se sont élevées définitivement en 1897 à 3,608,704 francs contre 3,252,673 en 1896, soit une augmentation de 356,031 francs.

Le Suez 3435 sans pouvoir dépasser ce cours. Quant aux obligations de Panama elles sont de nouveau plongées dans un sommeil léthargique. Compagnie générale de Traction 129 et Etablissement Décauville 129 aussi. Nous verrons bientôt qui des deux tiendra le record.

Le Bec Auer 735 et 740. Décidement voilà un bec qui *éclaire* bien ses actionnaires. L'Oural Volga 655; Compagnie Parisienne du Gaz 1150; Les Bouillons Duval 3840 et 3900; Compagnie générale des Wagons-Lits 765; Les Métaux 682; Moulins de Corbeil 350 et les Grands Magasins du Printemps très goûtés par l'épargne font un pas en avant à 752.50.

Les actions de la Compagnie Fermière des Eaux Thermales de Vichy sont l'objet de nombreuses demandes, il en résulte une plus-value très importante; du reste, voici les cours cotés depuis un mois : 4900, 4960, 5000, 5100, 5150 et 5215 francs.

La Compagnie Générale Transatlantique se consolide à 385 malgré la terrible catastrophe du *Flachat* sur les rochers de Sainte-Croix-de-Ténériffe. La Raffinerie d'Egypte 1200 et 1230, les Mines de Malfidano 1075. Quant aux Omnibus c'est l'emballement complet; 1800, 1850, 1880, 1920 et 1960 francs, le cours de 2000 sera franchi avant la liquidation, n'en doutez pas.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) montent encore de *110 francs* à 3375; oui, le cours de 3500 est certain.

En coulisse, changement de décor. Le groupe des mines est en pleine réaction, les offres affluent sur le marché; c'est la pluie après le soleil. Londres également arrose dans les grands prix!

C'est la Ferreira qui la première reçoit la douche, du reste, c'est elle qui depuis deux mois franchit tous les obstacles avec une désinvolture telle, qu'elle méritait bien cette petite leçon. Voici les cours sur l'ensemble des mines :

La Ferreira 645, 630, 620, 615 et 602!.. la De Beers (coupon détaché de 24.40) 752, 745 et 739; la Tharsis 196 et 190; Cape Copper 131 et 125; le Rio Tinto 728, 718 et 720; Robinson Gold 224 et 216; East Rand 134, 125 et 117. La Langlaagte 99 et 95; Goldfield 127 et 118; Dynamite du Transvaal 67 et 65; Distillerie du

Transvaal 33 et 30; Chartered 82 et 74; Randfontein 50 et 45; Mozambique 57 et 53; et le beau champ d'or 43, 40, 38 et 36.50.

Ce petit rafraîchissement va raviver le marché des mines, et provoquer une nouvelle série d'affaires pour un bon moment.

Allons, tout est pour le mieux, c'est parfait.

VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles.

Le marché à terme n'offrant pour le moment aucun intérêt, et les affaires étant autant dire nulles, je me contenterai tout simplement d'indiquer les quelques variations qui se sont produites.

Le Brésil, influencé par la lourdeur du change qui chaque jour augmente est très offert 61 3/8, 60 5/16 et 60 7/16. L'Extérieure d'Espagne n'est guère plus brillante, 61 3/8, 60 15/16 et 61. Le Saragosse malgré de belles recettes a du plomb dans l'aile, 144, 143 et 143.50. Le turc *série* C 26.05 et 26; la *série* D 22.25; 22.37 et 22.32 1/2. Les lots Turcs 109.50 et ceux du Congo 94.25 et 93.50.

Dans le compartiment du comptant c'est autre chose, les cours sont fermes et les affaires ont un entrain endiablé.

Citons, pour commencer, la Banque de Bruxelles qui se traite couramment à 735 et 740; l'Immobilière de Belgique à 355; la Banque nationale à 2830; le Crédit général liégeois à 895; le Crédit général de Belgique à 145 et 149; la Banque auxiliaire de la Bourse à 124; la Caisse générale des Reports à 695; et la Société Générale à 2150 et 2160.

La Société Générale vient de publier son rapport et de faire connaître son portefeuille.

Voici ce qui résulte de ce rapport. Le bénéfice réalisé en 1897 s'élève à fr 2,995,183.50 que le conseil propose de répartir comme suit :

Au fonds de réserve . . . . . fr.	449,277.52
Aux actionnaires (80 fr. de dividende).	2,480,000 00
Tantième à la direction	50,612.24
Au fonds de bienfaisance	15,293.74
Total . . . fr.	2,995,183.50

auquel il faut ajouter fr. 1,639,904.13, montant des 5 p. c. d'intérêt payés au capital primitif, ce qui porte le bénéfice total de l'exercice à fr. 4,635,087.63. Le produit de l'action complète de 1897 (intérêt, dividende et prélèvement pour la réserve) est donc de fr. 147.40.

Après la lecture de ce rapport, dont les renseignements, donnés par la direction, sont si complets, nos lecteurs ne seront plus étonnés de la grande hausse qui depuis deux mois s'est produite sur les actions de cette importante Société.

Les actions de la Compagnie Métallurgique Russo-Belge viennent d'être introduites d'office en Bourse. Cette nouvelle entreprise sous le patronage de la Société Générale est appelée à un brillant avenir.

Grande fermeté des valeurs sidérurgiques. Cockerill clôture à 2190; Sarrebruck à 8015; Angleur à 670; Ougrée à 1130; Athus (hauts-fourneaux) 1085; Marcinelle et Couillet 560; Olkavaïa 385; Saint-Fiacre 1160, Vezin-Aulnoye 960 et Espérance-Longdoz 415.

Coté des Glaceries, un léger tassement s'est produit; les Nationales 675 et 650; les Glaces d'Auvelais 990 et 975; Glaces de Courcelles 580 et Glaces de Floreffe 540 et 500.

Par contre, les charbonnages continuent leur mouvement ascensionnel: Courcelles-Nord, 1510; Nord de Charleroi 1800; Levant du Flénu 1825; Grande-Bacnure 2100; Amercœur, 975; Concorde 1195, Hornu et Wasmes 4130; Prokhorow 760, etc., etc.

A présent, voici différents cours cotés également au comptant :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 25
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 40
Caisse d'ann.s.A,4 1/2	115 —
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	119 50
Caisse d'ann. 3 p. c.	99 60
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c.	104 —
Créd. comm. 3 p. c.	100 20
Créd.comm.3 p.c.1861	121 50
Créd.comm.3 p.c.1868	106 75
Ch f.vicin.(soc.n.)3%	99 25
Ch. f. vicin. 2 1/2 p. c.	115 25
Flandre Orientale	98 —
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	105 75
Banques, caisses, etc.	
B. Aux. de la Bourse	125 —
Banque de Brabant	35 —
Banque de Bruxelles	750 —
Banque Nationale	2850 —
Caisse Commerciale	665 —
Caisse génér. de rep.	696 —
Créd. gén. de Belg.	138 —
Créd. Belg.(part fond.)	252 50
Crédit génér. Liégeois	907 50
Immobilière Belge	375 —
Quart.-Léop. (tit. part)	14 —
Soc.gén.(part de rés.)	2190 —
Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	205 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	315 —
Cockerill (ex-répart.)	2190 —
Espér.-Longdoz(priv.)	420 —
Marcin.-Couil.(nouv.)	565 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	614 —
Monceau-sur-Sambre	925 —
Hauts-fourn. Musson	665 —
Ougrée (Soc. an. d')	1110 —
Phœnix à Châtelineau	475 —
Providence (forges)	3275 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1035 —
Sarrebruck (forges)	8000 —
Charbonnages.	
Bernissart	480 —
Bois d'Avroy	520 —
Bonne-Esp. Batterie	800 —
Carabinier	503 —
Charbonnages belges	405 —
Concorde	1212 —
Courcelles Nord	1500 —
Espér. et Bonne-Fort.	444 —
Fontaine-l'Evêque	452 50
Gouffre	485 —
Grande-Bacnure	2100 —
GrandConty et Spinoy	305 —
Grande Machine à feu	1240 —
Haine-St-Pierre	275 —
Hasard	158 50
Herve-Wergifosse	740 —
Hornu-Wasmes (div.)	4080 —
Unies, bas. Charleroi	203 —
Kessales	725 —
La Haye	665 —
La Louvière, la Paix	390 —
Marihaye	1100 —
Midi de Mons	24 —
Noël-Sart-Culpart	515 —
Nord de Charleroi	1200 —
Produits au Flénu	2548 —
Unis ouest de Mons	414 —

Glaces et verreries.		*Zinc, plomb et mines*	
		Asturiennes-Mines	5105 —
Glaces d'Auvelais	1000 —	Cuivres de Lérida	21 —
Gl. et Ch. de Bohême	762 50	Nébida (libérées)	1460 —
Gl. Floreffe et Jeumont	515 —	Prayon	607 50
Gl. Nationales Belges	665 —	Prayon (jouissance)	350 —
Verreries de Donetz	335 —	Vieille-Montagne	674 —

Donc, marché soutenu, avec bonne tendance.

V.

LIQUEURS
DE SCHOONEN

SPORT

BRUXELLES

ESCRIME

Fort bel assaut le mercredi 16 février à la nouvelle salle Delhaise, rue du Bois-Sauvage.

Plus de 500 personnes avaient répondu à l'invitation de l'aimable escrimeur.

La première partie a mis en présence MM. Ketels (salle Delhaise) et De Bast (professeur au 3me régiment de lanciers) ; Bailly (professeur salle Delhaise et au 3me d'artillerie) et Merckx (prof. de Bruxelles) ; Bourigeaud (Lille) et R. Picard (salle Delhaise) ; Thirifay (prof. société littéraire, Liége) et Selderslagh (prof. cercle d'escrime Bruxelles) ; Lambert (prof. Paris) et Dupont (prof. Bruxelles).

A tirer hors de pair l'assaut de MM. Thirifay et Selderslagh.

MM. G. de Burlet (salle Delhaise) et Sarens (salle De Smedt) ont fait une jolie partie d'épée où l'avantage est resté au premier, M. Sarens ne paraissant pas jouir, ce soir là, de ses moyens habituels.

Assisté à un joli assaut au sabre de MM. Hebrant (prof. au régiment des grenadiers) et Tirens (salle Merckx).

Dans la deuxième partie figuraient MM. De Reume (salle Merckx) et Gouzée (salle Thirifay-Liége) ; Le Riche de Cheveigné (Paris) et lieutenant Henrion (salle Delhaise) ; Janvois (prof. Paris) et De Bel (prof. à Bruxelles) ; Lafoucrière (adjoint-maître d'armes au 23e Dragons) et Delhaise (prof. de S. A. R. Mgr le prince Albert).

Ces deux derniers assauts ont été fréquemment interrompus par les bravos des assistants.

En somme, fort joli succès, tant pour les organisateurs de la fête que pour le sympathique M. Delhaise qui a fait les honneurs de ses superbes locaux d'une façon charmante.

Les assauts étaient présidés par M. Edmond Picard, sénateur, Président de la Salle Raymond Delhaise et dirigés par M. Octave Maus, secrétaire de la Fédération belge des cercles d'escrime.

***

Dimanche, c'était le Cercle d'Escrime qui conviait à une réunion des plus intéressantes le public éclectique qui se donne régulièrement rendez-vous dans ses confortables salons.

Le programme était peu chargé : six jeux seulement, mais par contre rien que des tireurs de tout premier ordre, sans aucune exception.

M. le Président du cercle a annoncé avant l'arrivée des tireurs que l'ordre des assauts était le résultat d'un tirage au sort ; on a eu raison d'agir de la sorte, tout froissement ayant ainsi pu être évité.

Le programme donnait :

MM. Janvois (prof. Paris) et J. Merckx fils (prof. à Bruxelles). Assaut superbe de correction et d'élégance.

MM. Laborderie (prof. Calais) et Thirifay (prof. Cercle Littéraire, Liége). Le professeur liégeois a tiré avec un calme extraordinaire contre son jeune et bouillant adversaire.

M. Lemoine (prof. au nouveau Cercle, Lille) a trouvé en M. De Bel (prof. Bruxelles) un adversaire qui a mené rondement l'assaut ; de jolis coups de part et d'autre mais avantage très marqué pour M. De Bel.

MM. Lefebvre (prof. Paris) et Braine (adjoint prof. au 8me de ligne à Anvers) ont tiré dur. M. Braine s'est un peu laissé démonter au commencement, mais il s'est retrouvé avec tous ses moyens dans la seconde partie.

MM. Carrichon (prof. Paris), un gaucher difficile et P. Selderslagh (prof. au Cercle d'Escrime, Bruxelles) ont, au début, tiré d'une façon un peu heurtée.

De jolis coups ont été échangés surtout vers la fin de l'assaut, les deux jeux commençant alors à mieux se marier.

Joli succès pour l'assaut final de MM. L. Large (prof. Paris) et de Beistegui (Cercle d'Escrime, Bruxelles).

Ces messieurs ont fait de belles armes et c'est un vrai tonnerre d'applaudissements qui les a accueillis lorsqu'ils sont descendus de la planche.

Le public n'a, du reste, pas marchandé ses marques d'approbation à tous les excellents tireurs qui, pendant cette intéressante séance ont défilé devant lui.

Les assauts étaient dirigés par M. le Chevalier G. Hynderick, Président du Cercle d'Escrime.

***

Le mardi 15 février s'est tenue au Nouveau Cercle, rue Royale, une réunion d'escrimeurs pour la fondation d'une société d'encouragement de l'escrime au fleuret. Le but du cercle est nettement défini par les statuts que nous publions ci-dessous. Ce que veulent les fondateurs, c'est développer le goût des armes savantes et des assauts classiques. Le nombre des adhérents dépasse déjà quatre-vingt.

STATUTS

I. — Il est fondé à Bruxelles une association internationale d'amateurs sous le titre : *Société pour l'encouragement de l'Escrime au fleuret.*

II. — Le groupement des membres de l'Association s'établit sur les idées fondamentales suivantes :

L'escrime au fleuret est une science ayant pour objet la recherche des principes qui déterminent la perfection dans l'art de l'attaque et de la défense.

Cette recherche n'est possible qu'à la condition que les assauts soient régis par les lois les plus rigoureuses et les conventions les plus strictes.

En cela, l'escrime au fleuret diffère essentiellement de l'escrime à l'épée, dont l'objet est l'application utilitaire de ces principes.

Celle-ci même, privée des règles abstraites dont la première lui donne les formules, ne pourrait que dégénérer en un combat étranger à toute science.

En conséquence, les associés estiment qu'il importe de défendre l'escrime au fleuret contre toute tendance ayant pour but d'en élargir les lois.

III. — L'Association atteindra son but en organisant des assauts.

Elle s'interdit d'organiser des tournois ou de favoriser les concours, défis ou autres joutes dans lesquelles le nombre des coups de bouton prévaut sur la correction du jeu ; elle estime, en effet, que ce n'est pas dans ces sortes de rencontres que s'affirme la vraie supériorité : une longue suite de bons assauts peut seule classer un tireur.

Le Comité est composé comme suit : MM. de Beistegui, des Cressonnières, major Van Sprang, Ct Meiser, Ct Keiser, F. Parmentier, Fadeux, Feyerick et R. Everts.

IV. — La Société ne peut se transformer en cercle où se donnerait l'enseignement pratique de l'escrime.

V. — L'Association est administrée par un Comité de neuf membres qui choisit dans son sein un président, un vice-président, un secrétaire et un trésorier.

Le Comité est renouvelable par moitié tous les deux ans.

Les membres sortants, désignés par le sort, sont rééligibles.

VI. — Le Comité a pour mission d'organiser des assauts et d'atteindre le but de l'Association par les moyens qu'il juge les plus efficaces.

Il procède à l'admission des nouveaux membres, lesquels déclarent adhérer aux présents statuts.

Il choisit également parmi les membres associés ceux qui remplaceront, éventuellement, les membres fondateurs démissionnaires ou décédés.

VII. — L'association se compose de 100 membres fondateurs qui, seuls, prennent part à l'élection des membres du comité, et d'un nombre indéterminé de membres associés.

Ces deux catégories de membres ont droit aux mêmes avantages en ce qui concerne l'assistance aux assauts, etc.

VIII. — La cotisation annuelle est fixée à 20 francs.

Le produit des cotisations sera exclusivement consacré à la réalisation de l'objet de l'Association, tel qu'il est caractérisé aux art. III et IV, § 1er.

IX. — Il y aura chaque année, en décembre, une assemblée générale des membres fondateurs à laquelle le Comité rendra compte de sa gestion.

Une assemblée extraordinaire devra être convoquée à la demande de vingt membres fondateurs.

***

La *Fédération belge des Cercles d'escrime*, qui vient de tenir à Gand, en une réunion extrêmement brillante, ses grandes assises annuelles, prend l'initiative d'une innovation destinée à resserrer d'avantage les liens de confraternité qui unissent les escrimeurs. Elle organise pour le samedi 12 mars prochain, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'*Hôtel Métropole*, à Bruxelles, un assaut général d'entraînement auquel les tireurs de tous les cercles et salles d'armes fédérés sont invités à prendre part. Dix planches seront mises à la disposition des professeurs et amateurs qui croiseront le fer en cette séance exceptionnelle.

L'idée a été accueillie dans toute la Belgique avec une si vive sympathie qu'on s'attend à une affluence considérable. Le secrétariat général vient de faire distribuer, dans chaque salle fédérée, un insigne qui donnera aux membres affiliés accès dans la salle des fêtes.

PARIS

Société d'Encouragement et de l'Escrime. — L'assaut international est définitivement fixé au dimanche 20 mars, à 8 1/2 heures au Cirque d'Eté.

Le programme est à peu près complètement arrêté et nous pouvons, dès à présent, indiquer les jeux suivants :

Rue et Barbasetti; Prévost et Conte; Kirchhoffer et Desmedt; G. Rouleau et Sartori; Sauze et Selderslagh; Rossignol et Mac-Pherson.

CYCLISME

L'Union des journalistes cyclistes a tenu, hier soir, en l'hôtel Ravenstein, sa séance annuelle obligatoire. Ont été nommés syndics : MM. Bossut, du *Cycliste Belge Illustré*, Jules Hansez, du *Veloce*, et Vogt, du *Deutscher Radfahrer Bund.*

Au cours de la séance, il a été pris des décisions fort importantes au point de vue des travaux de l'Union en 1898 ; il a été procédé à l'admission de plusieurs nouveaux adhérents.

Les rapports qui unissent les membres de l'Union font augurer un avenir très prospère.

— Le Comité du Syndicat des coureurs a décidé, dans sa dernière séance, d'organiser, le lundi de Pâques, sa première réunion au Vélodrome de la Cambre.

— Houben et Deleu iront, paraît-il, au commencement de la saison, prendre part à plusieurs réunions au Vélodrome de la Jonction, à Genève.

— Le journal *Le Véloce* ne paraîtra dorénavant plus que deux fois par semaine.

AUTOMOBILE

La grande course d'automobiles qu'organise cette année l'Automobile Club de Belgique se fera entre Bruxelles et Spa. Dates : les 25 et 26 juin. Tel est en effet l'itinéraire définitivement arrêté par les Commissions chargées à l'Automobile Club de la préparation des courses. Namur-Spa, le projet primitif, a dû être abandonné. La manifestation du nouveau mode de transport n'en sera que plus grandiose car entre Bruxelles et Spa, l'épreuve prend un caractère d'intérêt pratique qui la rendra concluante pour le public profane. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des détails de cette course qui prend déjà les proportions d'un événement.

Au dernier ballotage de l'Automobile Club ont été admis :

MM. Armand Solvay, à Bruxelles; Alphonse Neef, inspecteur de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, à Bruxelles; André Michelin, constructeur, à Paris; Comte Albert de Henricourt, à Marche ; Joseph Boseret, notaire, à Ciney ; Fernand V. Mahillon, à Bruxelles ; Lucien Loppart à Liége ; Alfredo Nagelmackers, à Liége; Maurice Philippson, à Bruxelles ; Chevalier Camberlyn d'Amougies à Bruxelles ; Ernest Orban Viot, à Liége; Maurice Rosart à Bruxelles; Jules Julien, à Bruxelles; baron A. de Rosée, à Malines ; L. Lequarré, à Liége; Louis Van Volxem, à Bruxelles; André Goldsmidt, à Bruxelles; R. Janssens, à Bruxelles; Ch. Muller, à Liége; chevalier R. de Knyff, à Paris; Lucien Francotte, Raoul Meeus et Georgia Knap, à Liége.

NATATION

Nous donnons ci-dessous les résultats des courses d'entraînement qui ont eu lieu mardi soir, au Bain Royal.

Course handicap pour juniores, 60 mètres : 1 Grégoire, fils, 2. Dupont, 3. Piot, 4. Cohen.

Handicap mensuel pour la Challenge Cup, 92 mètres : 1. Jenatsy, 2. Faelens, 3. Piot, 4. G. Romer.

La partie Water-Polo s'est terminée par la victoire de l'équipe noire et blanc composée de : MM. Seron, Watkins, Fern, Romer, Debacker, Faelens, De Behr, Cuvelier, qui ont fait 5 goals contre 3, par l'équipe rouge composée de : MM. Fayaerts, Sonnemans, Jenatsy, G. Romer, Tilbury, Cohen et Upton.

Ces résultats font bien augurer de nos luttes futures.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

Les jours déjà sont plus longs... et voici que le printemps s'approche. Vite, les costumes plus frais! On est fatigué des lourdes pelisses, des robes fourrées, des grands collets engonçants. C'est le moment de songer aux toilettes dites de demi-saison.

Aucune femme avisée ne manquera de fournir sa garde-robe d'un de ces costumes pratiques, pouvant être portés par les temps humides et cependant assez élégants, par la coupe ou la garniture, pour être de mise quand on fait ses visites à pied.

Le costume tailleur, avec ses nombreuses combinaisons, sera donc encore très porté ce printemps et même l'été.

Une de mes amies recevait, l'autre jour, de Paris, un costume brun en grosse serge poilue. La jupe unie était garnie, dans le bas, d'un triple rang de tout petits rouleaux de satin noir. Le corsage-blouse fermé sous le bras et sur l'épaule était serré à la taille par une ceinture haute de satin noir. Au cou, un large ruban de velours bleu acier. Avec cela une jaquette tailleur en même étoffe brune. Le dos très ajusté, le devant droit pouvant se laisser ouvert ou fermé à volonté. Comme garnitures, des combinaisons genre passementeries d'officiers, en petits rouleaux de satin noir. La jaquette était doublée d'un damas bleu acier broché de blanc très élégant.

Mme Van de Merghel, 57, chaussée d'Ixelles, a, en ce moment, un grand choix de ces jolis costumes, si pratiques, dont l'agréable aspect est d'autant plus appréciable que les prix sont absolument avantageux. L'un de ceux que je préférais était en drap gris bleu assez foncé et doublé de demi-soie. Dans le bas de la jupe, une légère soutache imitant le vieil argent garnissait sobrement le bord. La jaquette s'ouvrant sur un petit gilet d'homme tout à fait ajusté, était garnie de la même soutache. Ce costume, d'une distinction parfaite, ne coûte que 150 francs.

J'ai vu aussi, à la Fancy-Fair, une jolie toilette de rue en étoffe anglaise à petits carreaux mêlés, d'un vert doux et gris. La jupe était absolument unie et le corsage se composait d'un fonds en velours vert doux avec des bandes d'étoffe à carreaux un peu lâches, bordées d'un galon de passementerie de laine noire. Une ceinture de velours noir à boucles d'acier achevait l'élégance de cette toilette.

La mode prochaine semble devoir faire dominer la note écossaise, fort jolie si l'on sait choisir son étoffe et se garder des couleurs violentes, des carreaux excentriques. Il ne faut pas s'exposer à être appelée « la dame à carreaux ». Les grandes élégantes seules, qui ont autant de toilettes qu'il y a de jours dans l'année, peuvent se permettre ces fantaisies, mais il est heureusement possible de s'habiller avec élégance sans avoir tout un jeu de robes et toute une gamme de costumes qui fassent les passants se retourner dans la rue...

OPALE.

UTILE DULCI

La *Revue Mauve*, à qui rien ne doit demeurer étranger de ce qui peut intéresser ses lecteurs, et surtout ses lectrices, avait le devoir de signaler une invention aussi étrange que merveilleuse et dont l'apparition toute récente apporte une véritable révolution dans l'art si compliqué jadis de la teinture.

C'est pourquoi nous voulons dire ici, en deux mots, ce qu'est ce fameux produit, dénommé *Maypole*, dont il fut tant parlé ces temps derniers et qui, à peine né, entend déjà la renommée lui sonner sa plus joyeuse fanfare.

Le Maypole est un savon qui, non seulement lave et remet à neuf tous les tissus, mais qui, encore, possède cette étonnante propriété de les *teindre* en *toutes* couleurs. — Le Maypole c'est la teinture mise à la portée de chacun, sans connaissances spéciales et sans ustensiles particuliers. — C'est la suppression des grosses factures et des délais interminables auxquels s'exposent ceux qui doivent avoir recours aux professionnels du métier. — Son emploi constitue donc la double économie de temps et d'argent si chère aux maîtresses de maison vraiment soucieuses du bon équilibre de leur budget.

Est-il d'ailleurs plus amusante distraction que de pouvoir *faire sa teinture soi-même* et d'arriver sans effort au ton exact que l'on désire. Au surplus n'ayez crainte, Mesdames, d'en être éclaboussées, car, si le Maypole colore tout ce qu'on lui confie, il ne teint pas les mains, et son usage sera sans danger pour vos jolis doigts.

Ce singulier produit est un savon *dur*, qui se vend en vingt couleurs différentes dont le mélange permet d'obtenir tous les tons, quels soient-ils. — Employez-le, comme le savon dit de Marseille, en simple lessive dans laquelle vous plongez le corsage, la jupe, le foulard... voire le coton ou même la plume naturelle que vous voulez teindre... rincez... faites sécher... et tout sera dit !

N'allez pas croire d'ailleurs que le Maypole puisse détériorer les étoffes déjà teintes, il les rendra au contraire plus belles et de couleurs plus vives, il les remettra à neuf beaucoup mieux que ne saurait faire le plus habile dégraisseur.

Voilà, n'est-il pas vrai, bien des qualités pour un seul savon! — Et pourtant nous ne vous disons qu'une partie de ses mérites, nous attachant seulement à ce qui en fait l'extrême originalité : — *La teinture de Tout, mise à la portée de Tous* —.

Experto crede roberto !... et demandez le *Maypole* chez tous les bons droguistes ou épiciers. — Pourtant, Mesdames, si vous exigez, comme saint Thomas, une preuve absolument tangible, arrêtez-vous quelques instants au dépôt central, *46, Montagne de la Cour*, et vous assisterez aux expériences aussi curieuses que concluantes qui se font chaque jour sous les yeux du public.

VIDI.

UN CONSEIL

Les lecteurs et abonnés de la *Revue Mauve* n'ignorent pas quelles sont les difficultés qu'il y a soit d'acquérir un immeuble ou une propriété, soit de trouver un hôtel ou un appartement à leur convenance. Ils désireraient tel ou tel quartier, telle ou telle province, mais ils n'ont pas toujours le courage de visiter tous les immeubles qui leur sont indiqués et sont bien vite découragés. Aussi les uns renoncent-ils à devenir propriétaires, les autres à déménager; les premiers placent leurs fonds sur des valeurs qui ne leur rapportent que de faibles intérêts; les seconds renouvellent leurs baux et pendant toute leur durée ne cessent de se plaindre.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui concerne les acquéreurs et les locataires qu'existent d'innombrables difficultés, elles existent aussi et principalement pour les propriétaires d'immeubles urbains et ruraux qui désireraient vendre, et qui feraient même des sacrifices. Il y en a qui avec l'apparence d'une grande fortune, se trouvent momentanément gênés, et ils ne veulent point pourtant afficher cette gêne, ils tiennent à conserver l'extérieur; aussi, après avoir grevé leurs immeubles d'hypothèques, se voient-ils dans la nécessité de renoncer à leurs espérances, et pourtant ils ne peuvent se décider à mettre sur leur porte l'écriteau « A vendre ».

Combien de locataires qui ont des appartements trop grands pour eux seraient-ils heureux de pouvoir alléger leurs charges en sous-louant une partie de leur hôtel, ou encore, s'ils doivent s'absenter, de louer en garni à des personnes sûres soit leur appartement, soit leur maison de campagne.

Et encore là l'orgueil lutte contre l'intérêt. Ils voudraient bien que l'argent qu'ils pourraient retirer de ces locations momentanées leur permît, sans bourse délier, d'aller respirer pendant la belle saison l'air pur de la campagne, ou de se montrer à Ostende, à Spa, de visiter les pays qui leur sont inconnus; pendant l'hiver il seraient heureux de pouvoir aller se réchauffer au soleil de Nice et admirer Villefranche.

Mais il n'osent. Que dira Pierre? Que pensera Paul?

Pourquoi donc ni les uns ni les autres ne peuvent réaliser leurs rêves et leurs désirs?

Oh! la réponse est bien simple.

Les personnes dont je parle sont persuadées qu'en s'adressant à des intermédiaires ou à des agences, elles trouveront facilement ce qu'elles cherchent, et confiantes dans les promesses qui leur sont faites, elles attendent patiemment ou... impatiemment.

Ils ne faut pas aller jusqu'à dire que parmi eux, il n'en existe pas de *sérieux* et de très *consciencieux*; mais ceux-ci sont des modestes ne faisant pas de réclame, n'osant pas aller de porte en porte. Aussi on les ignore et, ce n'est que par relations que vous pouvez les connaître et ainsi obtenir d'eux les résultats que vous désirez.

Il ne faut pas non plus aller jusqu'à affirmer qu'il n'existe pas d'agences sérieuses. *Oui* il en existe, mais encore faut-il dans le nombre savoir à qui s'adresser.

Il ne faudrait pas que le lecteur s'imaginât que ces lignes sont de pure imagination Ce sont les nombreuses doléances qui m'ont été faites, et j'ajouterai que c'est aussi l'expériences qui m'autorise à les transmettre à mon tour et que la plupart de ceux qui me liront ne me démentiront certainement pas.

Mais, me dira-t-on, vous indiquez un mal, nous le reconnaissons, quel remède nous donnez-vous?

Prévoyant l'objection, la *Revue Mauve* dans l'intérêt de ses lecteurs et pour leur rendre des services incontestables, après mûre réflexion, après avoir étudié le bon et le mauvais côté de la question, s'être renseignée sur la valeur tant des courtiers que des agences, s'est enfin décidée et s'est assuré le concours de la principale maison des villes de Bruxelles et d'Anvers qui facilitera les transactions, vente et location de propriétés rurales, châteaux, hôtels ou maisons, dans les conditions les plus avantageuses.

Les lecteurs de la *Revue Mauve* pourront être assurés de la discrétion la plus absolue et de la plus grande célérité pour toutes les affaires qui seront confiées à son administration.

Je suis persuadé que tous ceux qui voudront bien s'adresser à nous et suivre les conseils que nous leur donnerons n'auront que des remerciements à nous adresser.

AUDIVI.

La Victoria de Berlin

SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES GÉNÉRALES

Autorisée par arrêté royal du 26 septembre 1853

Direction de la succursale belge :

42, rue Royale, BRUXELLES

Assurances sur la Vie,
contre les Accidents en général
et Accidents de Chemins de fer

RENTES VIAGÈRES

Actif total fin 1896 : fr. **167,417,220**

Participation dans les bénéfices et conditions d'assurance exceptionnellement avantageuses.

MESDAMES,

Faites faire vos costumes Tailleur, de Ville et de Voyage

AUX AUGUSTINS

172, RUE ROYALE, 172

Seule Maison spéciale à BRUXELLES

Exclusivement Tailleur pour Dames. 2

Crédit Foncier de France

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES AVEC AMORTISSEMENT. Durée du prêt : 10 à 75 ans. — Taux de l'intérêt : 4 p. c. *Annuité* comprenant l'intérêt et l'amortissement payable par semestre, pour une durée de 75 ans, 4.21 p. c.; pour 60 ans, 4.40 p. c.; pour 50 ans, 4.64 p. c.

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES SANS AMORTISSEMENT. Durée du prêt : 1 à 5 ans — taux de l'intérêt : 4 p. c.

Les prêts sont faits en numéraire jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur des immeubles.

Le payement des annuités s'effectue : soit à Paris, au CRÉDIT FONCIER; soit dans les départements, aux Caisses des Trésoreries générales et des Recettes des finances.

Le titulaire d'un compte courant au Crédit Foncier peut faire prélever sans frais ses annuités sur son compte.

PRÊTS COMMUNAUX.

Durée du prêt : 1 à 5 ans — sans amortissement. 5 à 50 ans — avec amortissement.

Le taux ordinaire de l'intérêt peut être exceptionnellement abaissé pour les nouveaux prêts communaux suivant l'importance et la durée des prêts et la nature des garanties offertes.

S'adresser pour tous les renseignements : A PARIS, *au Crédit Foncier*; DANS LES DÉPARTEMENTS, au Directeur de la Succursale.

PIANOS
J. OOR

Vente — Echange — Location

83, RUE NEUVE, 83, BRUXELLES

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

" LA COUVÉE ,,

Comédie en trois actes de FRITZ LUTENS

(ACTE TROISIÈME. — SCÈNE I).

L'événement littéraire de la quinzaine sera probablement la première représentation, sur la scène du Théâtre Royal du Parc, de la nouvelle comédie en trois actes de notre collaborateur M. Fritz Lutens, LA COUVÉE.

Cette pièce, dont la distribution réunit tous les chefs d'emploi du théâtre, est à l'étude depuis près de deux mois. C'est dire qu'on l'a travaillée avec le plus grand soin et que l'auteur a pu y apporter les modifications et les retouches que nécessite toujours une mise à la scène soigneusement établie.

Nous ne voulons point déflorer ici l'intérêt de la première en racontant par le menu cette pièce curieuse, qui expose avec une audace tranquille une intéressante question, toute d'actualité.

Mais comme l'auteur a bien voulu nous permettre de découper dans son manuscrit une scène à notre choix, nous avons le plaisir de pouvoir, dès aujourd'hui, donner aux lecteurs de la REVUE MAUVE *un fragment caractéristique de* LA COUVÉE.

Les deux personnages dont il s'agit ici sont le richissime lieutenant Pierre Brunier,

qui ne s'est fait officier que pour ne pas devoir succéder à son père, pour ne pas être un « vulgaire » usinier. Il vient de commettre une grave faute dans le service qui force son colonel à sévir sévèrement.

*La jeune Duchesse de Borrège personnifie, dans la pièce, la haute noblesse de race soucieuse du maintien de son autorité morale, et qui se tourne ouvertement vers l'industrie. Son frère, le comte de Chantray, a été jusqu'à reprendre les usines du père Brunier, sans aucun esprit de lucre, par simple atavisme d'autoritarisme féodal. Et la Duchesse, qui est veuve et qui aime Pierre, profite du désarroi où le jette sa dernière aventure, et de l'émotion produite en lui par l'escapade de sa jeune sœur Micheline (enlevée en pleine soirée mondaine par un coureur de dot, le beau marquis de Haultpré, symbole de l'*autre *noblesse), la Duchesse, disons-nous, essaie de convaincre Pierre que sa place est à l'usine, où il doit continuer la tradition paternelle, parce que la fortune immense dont il jouit lui impose des obligations vis-à-vis de ceux qui l'ont fondée par leur travail commun.*

Ces explications sont nécessaires à la compréhension de la scène qu'on nous autorise à publier et qui commence le troisième acte de la pièce.

ACTE TROISIÈME. — Scène I:

Pierre Brunier. — Duchesse de Borrège.

Pierre, qui est assis devant le petit bureau-ministre, se lève en apercevant la Duchesse. — Enfin ! c'est vous, Duchesse !

La Duchesse, en lui tendant la main. — Vous m'attendiez donc ?

Pierre. — Nous vous attendons tous ! Il n'y a que vous qui puissiez consoler ma pauvre maman !

La Duchesse. — Ah ! oui ! Je devine !... Votre colonel a refusé de vous pardonner !

Pierre. — Il s'agit bien de moi !

La Duchesse, effrayée. — De qui donc, alors ?

Pierre. — Comment, vous ignorez encore que Micheline, cette nuit... (Il s'arrête.)

La Duchesse. — Mais parlez donc... Vos réticences me font peur.

Pierre. — Elle s'est enfuie !

La Duchesse. — Micheline ?? Elle a fait ça !

Pierre. — Cette nuit, pendant la soirée des Riancourt, après le départ de sa mère !

La Duchesse. — Ah ! la malheureuse !

Pierre. — Inutile, n'est-ce pas, de vous dire quel est le misérable qui..

La Duchesse. — Ce n'est, hélas ! que trop facile à deviner ! Oh ! votre pauvre

mère avait raison de se défier ! Et comment a-t-elle connu la terrible nouvelle ?

PIERRE. — Par une dépêche de Dubois, chez moi, ce matin... On avait attendu Micheline jusqu'au petit jour... Tout le monde ici croyait à une farce, à une niche de mauvaise gamine !... Il a pourtant bien fallu se rendre à l'évidence...

LA DUCHESSE. — Et depuis lors, vous n'avez rien appris ?

PIERRE. — Rien ! sinon que Fribourg a dû recevoir une lettre, dont ma mère et lui sont les seuls à savoir le contenu. On a refusé de nous dire, à Jacques et à moi, où sont les fugitifs.

LA DUCHESSE. — On a bien fait !

PIERRE. — Allons donc ! C'était méconnaître absolument mes droits de frère et d'aîné.

LA DUCHESSE. — Votre mère, qui dans sa douleur aura conservé l'énergie et le sang-froid d'une vraie femme, s'est dit avec raison que si l'on vous révélait la retraite de votre sœur, le scandale que nous allons essayer d'étouffer aurait immédiatement changé en drame. Tel que je vous connais, vous auriez tenté de tuer ce Haultpré.

PIERRE. — Oh ! oui !

LA DUCHESSE. — Ce n'était pas une solution, ça !

PIERRE. — C'était un châtiment !

LA DUCHESSE. — Un châtiment dont Micheline serait à jamais demeurée compromise et perdue d'honneur !

PIERRE. — Vaut-elle mieux aujourd'hui ?

LA DUCHESSE. — Elle ne sera vraiment atteinte que si on connaît sa fugue. Et je pense qu'il dépend de vous tous qu'on l'ignore toujours.

PIERRE. — Comment cela ?

LA DUCHESSE. — En faisant immédiatement annoncer son mariage.

PIERRE. — Avec Haultpré ?...

LA DUCHESSE. — Naturellement.

PIERRE. — Naturellement !... Vous admettez donc que ce mariage se fasse ?

LA DUCHESSE. — Je n'admets pas qu'il se fasse. Je constate simplement qu'il doit se faire.

PIERRE. — Jamais je ne consentirai, pour ce qui me concerne, à.....

LA DUCHESSE, doucement. — De quel droit, Monsieur Pierre ?

PIERRE, avec révolte. — Duchesse !

LA DUCHESSE. — Croyez-m'en ! Vous seriez mal venu — dans ce moment-ci surtout — d'invoquer auprès de Micheline une autorité que vous n'avez jamais voulu sanctionner, et que votre dernière aventure vient encore d'ébranler singulièrement. Que lui diriez-vous, à votre petite sœur, si elle s'avisait jamais de faire la balance entre la folie qu'elle a commise, et les défaillances que vous avez subies ? Laissez faire votre excellente mère ! N'ajoutez pas la douleur d'une révolte

ouvertement avouée à toutes les souffrances qu'elle a déjà endurées par votre faute à tous, et qu'elle ne méritait pas ! Car on ne saurait lui faire d'autre reproche, que celui de vous avoir trop aimés, d'avoir eu trop d'indulgence et de pardon pour les escapades de sa petite couvée, comme elle disait en parlant de vous, quand vous étiez petits. Votre dépêche de hier soir l'avait tant bouleversée, et j'ai lu de si douloureuses inquiétudes dans ses yeux et dans sa voix, que je n'ai fait que penser à elle pendant toute cette nuit. A-t-elle vu le colonel de Véteux, et de quel châtiment vous a-t-il puni ?

PIERRE, avec colère. — Ah ! ne me parlez pas de cet homme ! Je ne sais rien de plus froidement cruel, de plus stupidement implacable que ces vieilles culottes de peau !

LA DUCHESSE. — Alors..... ce sera ....? (Elle hésite.)

PIERRE. — J'ai le choix entre la démission immédiate ou un engagement pour l'Afrique. On organise la bas une expédition très dure, très périlleuse, une de ces tueries en détail où l'on marche comme au suicide. Je rendrai mes galons, où j'accepterai çà ! N'est-ce pas que c'est une infamie ? Et que pensez-vous, Duchesse, de ce pardon-là !

LA DUCHESSE. — Je pense que si le colonel n'a pas fait plus, c'est qu'il n'en avait pas le droit !

PIERRE. — On a toujours le droit de pardonner, lorsqu'on est le maître !

LA DUCHESSE. — Mais votre colonel n'est pas le maître, vous le savez bien ! Encore a-t-il trouvé moyen d'adoucir l'extrême rigueur qui lui était ordonnée, en vous jetant une corde de salut, en vous permettant de choisir entre deux partis extrêmes. Il me semble, à moi, qu'on a voulu quand même tenir compte de votre jeunesse, de votre inexpérience de la vie, du vice initial et continu de votre éducation. Et qu'en vous mettant face à face avec la lutte, avec le sentiment des responsabilités immédiates et tangibles on espère encore donner l'essor aux qualités qui certainement sont en vous et qui n'ont pas encore trouvé l'occasion de se révéler à vous-même. Que dis-je, on ne vous oblige même pas à prendre part à cette expédition dangereuse que vous qualifiiez tout à l'heure de suicide volontaire ! On vous permet de vous retirer, de renoncer à une situation pour laquelle vous n'êtes pas fait, dont vous n'avez jamais su voir que le côté pimpant, joli, décoratif et flatteur ! Eh bien, puisqu'on vous autorise à quitter l'armée....

PIERRE. — Ah ! quant à ça, Duchesse, jamais ! Quels que soient les dangers qui m'attendent, et quoique bien convaincu de ne plus revenir d'où je vais, je suis décidé à partir ! Bien décidé ! D'ailleurs, ma demande est écrite, la voici. (Il indique le bureau.)

LA DUCHESSE. — Et votre mère, que dit-elle de cette résolution ?

PIERRE, avec hésitation. — Ma mère ?... Ma mère, évidemment, a essayé de me faire rester, de m'amener à donner ma démission. Mais j'ai réussi tout de même à lui faire comprendre que c'était impossible, que ce serait pire qu'une désertion ! Enfin, qu'un officier ne doit pas tourner les talons quand on lui offre d'aller se battre....

LA DUCHESSE, s'emportant. — Mais il ne s'agit pas ici d'aller se battre...

PIERRE, surpris. — Duchesse!

LA DUCHESSE. — Où voyez-vous rien qui ressemble à ça dans l'aventure où vous voulez vous jeter, comme on se jette à l'eau quand on a plus le courage de bien vivre. Car voilà la vérité vraie, la vérité cruelle, et qu'il me coûte de vous dire. C'est qu'après avoir failli à la rude tâche de continuer l'œuvre de votre père, après avoir failli aux obligations d'exemple et de devoir que vous imposait la carrière choisie par vous, vous n'entrevoyez même pas la possibilité de racheter toutes ces défaillances par une résolution réellement virile, qui consisterait d'abord à reconnaître que vous vous êtes trompé, qu'il y a eu maldonne! Et, ensuite, à tâcher durement, pour faire oublier toutes ces erreurs et toutes ces faiblesses!

PIERRE. — Mais, c'est précisément ce que je veux faire, Duchesse! Et puisque je n'ai pas su bien vivre, n'allez pas vouloir m'empêcher de bien mourir.

LA DUCHESSE. — Mourir! Enfin, voilà donc le grand mot lâché! Vous allez bien mourir, dites-vous? Une balle perdue, une flèche égarée, un traître coup de lance va vous coucher, un de ces jours, dans la désolation de la brousse, au fond de quelque désert de sable, pendant la chaleur d'une escarmouche ou le désarroi d'une surprise! Et parce que vous serez tombé là, sans que la patrie ou l'humanité aient jamais eu besoin de votre sang, vous vous imaginez que vous aurez racheté les fautes et les faiblesses de votre vie, et que la tâche qui vous était dévolue ici-bas aura été remplie? Et ce serait pour que vous en arriviez là que la Providence vous aurait donné tout cet arsenal de forces et d'influences, grâce auxquelles, si vous aviez voulu, si vous vouliez encore, vous seriez un de ces hommes qui font compte dans l'humanité travailleuse? Voyons, ce n'est pas sérieux, et vous n'avez pas réfléchi en écrivant cette lettre, dont vous aviez l'air si fier tout à l'heure.

PIERRE. — Et pourtant, il faut que je parte.

LA DUCHESSE. — Parce que...?

PIERRE. — Parce que je suis soldat, parce qu'il faut que je meure en soldat! Vous avez beau dire, jamais vous ne pourrez m'enlever cette impression qu'en donnant ma démission, je ne commettrais pas une véritable désertion. Tandis qu'en partant pour l'Afrique, je reste soldat!...

LA DUCHESSE, emportée. — Et, du même coup, vous vous dérobez galamment aux rudes travaux qui vous attendaient dans la vie civile. Car il vous y faudrait, afin de ne pas demeurer en reste avec votre devoir, aller reprendre aux côtés de mon frère, en ce même bureau d'usine, bruyant et maussade, où votre fortune s'est lentement créée, la place que jadis y tint si glorieusement votre père. C'est cela qui vous fait donc peur? Oh! je sais que la perspective est dure! L'existence qui vous attend là serait bien plus pénible que celle que vous voulez choisir, car elle implique une somme de courage et de persévérance que vous ne possédez peut-être pas. Alors, plutôt que d'essayer quelque chose d'utile et d'élevé, dont l'aridité même vous défendrait de tout reproche de défaillance ou de lâcheté, vous préférez aller vous faire casser la tête par un sauvage quelconque, comme jadis les beaux seigneurs qui s'étaient ruinés au jeu allaient, en sortant du tripot, chercher

querelle aux *bravi*, afin de ne pas avoir la peine de se passer leur épée au travers du corps. Et vous avez une mère qui vous adore ! C'est odieux ! !

PIERRE, se levant. — Duchesse !

LA DUCHESSE. — Chut ! Voici Mme Brunier. (Elle va au devant d'elle.)

LES OSEURS AU THÉATRE

Un critique dramatique écrit volontiers : — Enfin voici une pièce courageuse ! Voici un auteur hardi, qui dédaigne les pudibonderies hypocrites et se moque des respects conventionnels, qui nous montre, tels qu'il les voit, les personnages qu'il a conçus, et les conduit, parmi les scènes nécessaires qu'il ose, suivant le développement logique des caractères et des passions, jusqu'au dénouement inévitable de l'aventure où il les meut. — Ce salut à l'audace, cet hommage à « l'auteur courageux », est périodique et obligatoire dans le vocabulaire de tout critique qui sait son métier et connaît son clavier.

Malheureusement, ce que le formulaire usuel de la critique nomme une belle audace n'est le plus souvent qu'un effort enfantin vers l'exceptionnel, certaine capacité d'imaginer des situations rares, des chocs inattendus de sentiments compliqués, quelquefois aussi la simple et brutale représentation, à la scène, de difformités sociales et morales, dont la constatation est sans enseignement, et devant lesquelles notre attention s'éveille douloureusement comme devant un monstre, Cela a l'excitant d'un phénomène exceptionnel. Rien de plus.

Il y a plusieurs façons d'être hardi au théâtre, plusieurs qualités de courage dramatique.

Je ne parle pas des auteurs qui n'ont que des révoltes de métier et de qui la bravoure se résume à s'insurger contre les règles établies, contre les formes respectées, contre la tyrannie de la tradition. Cet effort d'indépendance, louable en soi, vaut moins, le plus souvent, par l'œuvre qu'il produit que par la pensée libératrice qui l'inspira (1).

Je laisse aussi de côté les pièces politiques. Elles sont des actes plutôt de courage civique, que de bravoure littéraire.

Mais comment classer les *oseurs* ?

Dumas passait pour un oseur. Au fond il pensait très bourgeoisement, malgré qu'il eût toujours le poing levé contre les codes. Son renom d'audace est fait surtout de la brutalité de son geste et de la vigueur de ses formules. Il reste cependant qu'il regardait en face, et d'un œil clair, les hauts et douloureux problèmes de la vie sociale, et que ses personnages, avocats de ses thèses, sont toujours éloquents.

M. Octave Mirbeau qui, lui, est sincèrement, ardemment, un briseur de

(1) Il convient néanmoins d'excepter quelques belles œuvres représentées au Théâtre libre. Ne se trouvera-t-il pas en Belgique un Antoine qui ose pareille tentative ?

vieux moules, nous donnait, le mois dernier, un drame social, qu'animait un beau souffle — et à propos duquel il y aurait beaucoup à dire sur la difficulté de mettre à la scène les questions sociales.....

Quant aux auteurs qui exercent leur verve dramatique contre les travers et les ridicules, contre les bassesses et les lâchetés mondaines, contre le tant envahissant snobisme, ils sont une armée et quelques-uns ont du talent. Tous d'ailleurs procèdent de Lavedan, qui semble avoir donné à ce genre de satire dramatique sa forme définitive. Je veux nommer aussi Gustave Guiche, très fin, très amer, dont nous avons récemment applaudi, à Bruxelles, les *Snobs*.

Mais à côté des plaies sociales, des cruautés de nos codes, des iniquités de nos législations et de nos mœurs, — à côté aussi des petites turpitudes de salon, — il est toute une série de préjugés moins apparents, moins choquants, moins malfaisants peut-être, mais qu'il est d'autant plus courageux de dénoncer qu'ils se sont plus solidement, plus confortablement et plus sournoisement établis dans nos mœurs, dans les habitudes de notre esprit, dans le vocabulaire de nos conversations. C'est de ce côté qu'allait le regard de Lutens, quand l'idée lui vint de sa *Couvée*.

Dans la belle scène qu'on vient de lire se révèle la pensée qui inspira l'œuvre : tout homme a une somme d'énergie, dont il ne doit pas mésuser pour obéir à tel ou tel préjugé social.

Un officier a commis une faute dans le service, — une faute contre la discipline, non contre l'honneur. — La démission ou l'Afrique, a prononcé le colonel. — La démission, mais n'est-ce point une sorte de dégradation volontaire, une sortie humiliée d'un cercle d'où l'on vous chasse... » Non, répond la duchesse de Borrège, à qui le jeune homme confie ses hésitations, c'est rentrer dans la vie. Ne va pas te battre. Fais ton devoir. Tomber aux sables du désert, ce n'est point ta destinée d'homme. Dépose tes épaulettes. Où ton père travailla, travaille. Ne te bats pas... et laisse dire ».

Même si l'on ne partage pas les idées de Lutens, avoir mis ce conseil dans la bouche d'une jeune femme très mondaine paraîtra un beau trait de hardiesse.

On dira peut-être que la comédie de Lutens est une pièce anti-militariste. Ce sera mal la comprendre. Prenons garde que la fièvre de ces jours derniers ne nous entraîne à de fausses interprétations !

La pièce, j'y insiste, est contre la déviation, le mésusage, le gaspillage de l'énergie humaine.

Elle est pour que chaque homme besogne, selon sa destinée, dans son milieu et dans son cadre.

Elle est contre le préjugé mondain auquel Pierre aurait obéi, peut-être, si la Duchesse ne l'avait averti de son devoir.

Elle est contre les réparations selon le monde, contre le cabotinage de l'expiation....

PAUL PASCAL.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la suite de l'intéressante nouvelle de FRITZ LUTENS : « *JOSETTE* ».

Une heureuse bonne fortune et une aimable bienveillance nous permettent d'offrir aujourd'hui, comme pages hors texte, les délicieux portraits de Leurs Altesses Royales Madame la Comtesse de Flandre et Madame la Duchesse de Vendôme.

Ces portraits, où le cœur et le talent ont mis chacun leur part, seront reçus avec joie par tous nos lecteurs. Tous aimeront à posséder les traits de deux princesses dont les noms sont synonymes de grâce, de bonté et de charité. Madame la Duchesse de Vendôme, digne fille de sa noble mère, va porter en France son actif dévouement à toutes les œuvres qui la réclament. Les journaux, ces jours-ci encore, nous ont conté tout ce qu'elle avait fait pour les Belges pauvres de Paris. Nous aimons tous à revoir les membres de notre Famille Royale que le mariage a éloignés de nous. Les visites de Madame la Duchesse de Vendôme en Belgique ne seront jamais assez fréquentes pour nos cœurs de patriotes, et c'est une joie de contempler son élégante silhouette, lorsqu'elle parcourt à pied nos promenades à côté de son auguste père. Aujourd'hui qu'elle va nous quitter pour peu de temps, j'espère qu'Elle nous permettra de Lui exprimer notre respectueuse sympathie avec tous nos vœux pour son prompt retour. Nous croyons ne pouvoir mieux assurer à Madame la Comtesse de Flandre notre profond et entier dévouement.

MAVIL.

REVERS DE MÉDAILLE

Quelques lettres de SOPHIE ARNOULD

Communiquées par le Vicomte de GROUCHY

Il y a des femmes qui traversent leur siècle comme des brillants météores et de qui le nom reste environné de tout l'éclat du talent, de la beauté, du succès, de l'amour. Il semble, à les voir ainsi de loin, au milieu du cadre étroit qu'elles ont conquis dans l'histoire, qu'elles sont des créatures privilégiées entre toutes à qui rien n'a manqué de ce qu'on nomme ici-bas : le bonheur.

Mais ce n'est qu'une apparence qui ne peut tromper que les superficiels. La vérité, c'est que plus le scandale de ces triomphes a été grand, plus lamentable est la chute. La médaille est éblouissante, mais le revers est navrant.

Il y a, dans la vie de toute actrice, une douloureuse fin, et à ces pauvres femmes adulées, éblouies, énivrées de l'encens le plus troublant, il faut être pitoyable, car elles sont le jouet dont s'amuse un instant la faveur publique, que cette capricieuse brise et rejette dès que la beauté s'éteint ou que la voix se casse. Alors il ne reste rien à celles, bien rares, qui n'ont pas su garder leur raison et leur dignité au milieu des éblouissements de leur jeunesse.

C'est en feuilletant quelques lettres inédites de Sophie Arnould que cette pensée frappe plus vivement.

Rien de plus éclatant que ses débuts. A treize ans, Marie Leczinska et Louis XV se la disputent. La princesse de Conti en raffole. Sa première apparition sur le théâtre est un succès et

peu après le scandale de son enlèvement par le comte de Brancas, plus tard connu sous le nom de duc de Lauraguais, achevait de lui donner une célébrité qui assurait sa renommée d'artiste.

Au milieu de cette brillante pléïade d'actrices qui remplirent la fin du XVIIIe siècle du tapage de leurs désordres et de leur talent, Sophie Arnould fut l'une des plus bruyantes, et les premières années de sa vie théâtrale ne sont qu'une suite ininterrompue des plus éclatants triomphes.

Et cependant elle n'était pas belle, mais charmeresse; elle n'avait pas une voix parfaite, mais cette voix ensorcelait. Avec cela un esprit pétillant, primesautier, audacieux, un esprit que rien n'arrêtait et qui en faisait la femme la plus amusante, la plus impertinente, la plus séduisante du Paris mondain d'alors.

La vie est vite dévorée quand on la commence à treize ans. Dix ans de succès continuels et incontestés, c'est une belle couronne. Elle n'était pas achevée que la jalousie et la méchanceté commençaient à oser attaquer Sophie. Sa voix, délicate, menue devait se briser vite à cette existence folle de passion, de désordre, d'émotions dramatiques. Elle n'avait pas vingt-deux ans qu'on insinuait déjà qu'elle perdait sa valeur d'actrice. A trente ans elle se voyait huée, sifflée sur ce même théâtre où elle faisait jadis attendre humblement tout Paris.

Un jour, chez le duc de Chartres même, elle fut chutée à un concert. La débâcle commençait impitoyable, complète, et en 1779, à peine âgée de trente-cinq ans, Sophie Arnould recevait sa pension de retraite de l'Opéra : deux mille livres !

Deux milles livres à celle qui avait croqué plus d'or que de pralines, à celle qui le disputait à la Guimard dans les plus inexcusées dilapidations.

Il est vrai qu'elle a une pension aussi de deux mille francs du duc de Lauraguais, lequel a assuré aux trois enfants qu'elle a eus de lui une pension de 1,500 livres à chacun. La princesse de Conti lui a continué la sienne, elle émarge un peu à tous les budgets, cela lui fait 25,000 livres de rente. Une bagatelle, hélas! pour celle qui en dépensait par centaines de mille. Et c'est cependant avec cela qu'il faut vivre, car sur les autres ressources il ne faut plus compter. Les adorateurs ont disparu, se sont évanouis, faisant bien grand le vide autour de cette femme qui ne marchait jadis qu'avec une escorte de grands seigneurs qu'elle menait au caprice de sa baguette.

C'est alors que commencent les tristes années du déclin où l'on se débat dans l'amertume des dettes, des règlements de comptes, des poursuites après l'argent, des expédients de toutes sortes. Car ce n'est pas une petite affaire de se restreindre, d'apprendre à régler ses dépenses, de se contenter d'un modeste train de vie, quand on n'a pas la moindre idée de ce qu'est l'économie bourgeoise.

Il y a à Paris un bon notaire, peut-être l'homme d'affaires de Lauraguais. C'est le notaire Alleaume. Il s'est intéressé à cette femme brillante et séduisante et a entrepris de mettre un peu d'ordre dans ses affaires si embrouillées. Dès le 3 juillet 1775, avant d'être mise à la retraite, Sophie lui écrivait le joli billet suivant :

A Monsieur Alleaume,

Bonjour donc, mon bon amy. J'arrive de la campagne, où je me suis mis au verd pour un mois après avoir été deux au lait, le tout pour retablir la santé de la bonne Sophie. Aujourd'hui, donc, que je me porte presque bien, je voudrais songer à mettre ordre à mes petites affaires aux quels vous voulés bien prendre quelques intérests. Cy ce n'estoit pas trop exigé de votre complaisance, et de vos bontés pour moy, je vous prierois de vouloir bien me donner une nolte ou etas de leurs situation. Sy Mr Andrans peut vous y aider, il m'a promis qu'il voudroit bien partager cette peine avec vous.

Venés donc me voir, mon bon amy, venés que je vous embrasse bien fort sur les deux œils sans rire.

Ce 3 juillet 1775. SOPHIE.

Est-il venu, le brave notaire? S'il a mis de l'ordre dans cette fantastique maison, l'ordre n'a pas régné longtemps, car Sophie n'est guère ménagère d'écus.

Elle écrit, peu après, cette lettre où déjà pointe la préoccupation mélancolique des embarras financiers :

Vous plairait-il, mon cher Alleaume, nous avancer le mois, c'est à dire, mon amy, me donner cinquante louis pour payer les mémoires de ma maison, ainsi que nous en sommes convenus. A propos d'argent, j'ay couru hier toute la matinée pour vous en envoyer, tant de feu Mgr le prince de Conty, que de M. le prince de Condé, pour les six premiers mois de cette année échus aujourd'huy. Il fait trop vilain tems dans ce moment pour courir encorre pour cela, mais demain, je tascheray de terminer cette besogne à votre satisfaction ; bonjour mon amy, aimés toujours un peu votre très affectionnée amie Sophie.

J'ay à vous remettre, mon amy, d'une part, de M. le Prince de Conty, 4250 liv., de M. le Prince de Condé 3250 liv., loyer de Mlle Desmarques 1250 liv., et puis, je verrai pour M. Roy chés Mr Hébert. Enfin, je suiveray tout cela pour le mieux, et pour que vous n'ayez pas à vous plaindre de

SOPHIE.

Un an après, les ennuis s'affirment plus pressants : le « bon petit Alleaume » est appelé à grands cris, et la lettre suivante expose, avec une sincérité encore bien insouciante, la situation embarrassée de l'ex-belle Thélaïre :

A Monsieur Alleaume, rue Saint-Martin, Paris.

Boujour, bon petit Alleaume, comment va ta santé? pourquoy este vous donc sy longtems sans me venir voir, c'est bien vilain, ça. Vous devez estre bien sûr que je n'ai point encorre reçu les mille écus dont je vous aie parlé puisque je n'ai point eté vous les porter, car je suis homme d'honneur, et je vous les emporterés ou envoyerés sy je les eussse reçus. L'on m'a remis à mardy, parce que c'est une lettre de change qui a ses dix jours de cour, et qui ne doit etre payée que ce jour.

Vraiment, vous devés estre faschés contre moy de vous avoir desja addressés des créanciers sans vous avoir donné de quoy les satisfaire. Il y a un certain cellier de par le monde, par exemple, nomé M. Fromond, auquel je dois septcent cinquante livres que je devoie luy payer comptant, et qui veu bien se contenter de la moitié de sa créance; il y a le sieur Bellouard, vitrier, au quel il faudra 200 livres pour solder son ancien compte. Il y a M. Frapier, marchand de vin au quel il faut six cent livres absoluement par ce que je lui en dois quatre fois autant, à peu près. J'ay un tailleur de mes gens qui travaille perpetuellement au quel il faut encorre un à compte raisonnable; j'ay une madame marchande de bois au quel je redois six cent vingt livres de l'hiverd passés sans préjudice de la fourniture de l'année. J'ay un boucher, etc., etc., etc. Quand je pence à tout cela, j'en tremble davance : ma foy, mon amy, si entre vous et Morin qui veut bien me prester quelques solds, vous navés pas pitié de moy, il me faudra aller mourire à l'hôpital, je n'ai pourtant pas grande estime pour ce château. Enfin, mon amy tout ce je puis vous promettre, c'est de ne point faire de folles dépences et de vous envoyer tout l'argent que j'auray. En vérité je ne puis pas mieux vous dire, mais ce qu'il y a de plus beau c'est que je vous jure de tenir mes promesses, bien solennellement. Adieu, mon cher Alleaume, je vous souhaite une bonne santé, j'ai vu

hier M. Clos, le procureur, qui me dit que j'aurai bientot un compliment à te faire. Qu'il arrive donc, et je te le ferés de bien bon cœur, car je t'aime trop pour ne pas prendre la part la plus vive et l'interest le plus tendre à tout ce qui peut t'arriver d'heureux. Tu n'auras jamais d'amie plus sincère que ton affectionnée Sophie.

AR.

Ce vendredy, 11 octobre 1776.

P. S. — A Mardy donc, le magot des mile écus, j'espère que je te verrés avant ce tems.

Et les lettres continuent, pressantes. Ce n'est pas une sinécure de mettre en ordre le ménage d'une Sophie Arnould. Aussi il sermonne, il exhorte, comme on le voit par les réponses vives de l'actrice.

A Monsieur

Monsieur Alleaume, maison de Chavès, notaire, rue Saint-Martin, vis-à-vis Saint-Julien-des-Ménétriers, à Paris.

Le petit père Alleanme a emporté hier le chat et s'est en allé, sans mot dire, moyen en quoy, son amie Sophie n'a pu non plus avoir la petite conférence qu'elle c'était proposée d'avoire, ainsy donc, il luy faut mestre la main à la plume pour dire tout ce qui faut à son bon amy preuve qu'elle n'a pas le solds. Et qu'il serait bien aimable, bien bon, bien obligeant à luy de faire passer vingt-cinq livres à la (mot illisible) du pere à Langlois et puis de vouloir bien escrire deux petits mots à son frère, le procureur, pour scavoir de luy quand il pourra quand il voudra etc., etc., etc., payer une somme de trois mil six cent livres qu'il devait payer, suivant ses engagements fin octobre.

Pardon, cher amy, de la peine que je vous donne, bien faschée de vous avoir laissés partir sans vous embrasser comme je vous aime, c'est-à-dire de tout le cœur de votre affectionnée amie Sophie

ARNOULD.

Du Port à l'Anglais, le 9 octobre 1776.

Voyci, mon cher bon amy, mil escus que je vous envoye sur quatres mil deux cent livres que j'ay recu de M. de Mancour... (?) pour les six premiers mois de ma rente de la présente année, sur feu M. le prince de Conty.

J'espère que vous ne trouverés pas mauvais que je garde les cinquante Louis que je ne vous envoye pas, car il faut bien que j'aye de quoy payer mon boucher, mon boulanger et les memoires de mes gens. En attendant, les cinquante louis que vous m'aviez promis par mois, mais dont vous ne devez me délivrer le premier qu'à la fin de janvier. Vous voyés bien que la pauvre Sophie resteroit sans le solds. Et que ce mois où nous allons entrer est bien plus dispendieux que les autres, car en maudissant l'usage, il faut bien s'y soumettre, ou passer pour une villaine.

Renvoyé moy je vous prie, certain gros livres verd que je vous ai portée, que je voye à relever là dessus la liste de mes créanciers, jusqu'à ce jour. Et je vous en renverrez un etat bien clair et bien net, avec leurs mémoires arrestés afin que vous me débarassiez de cette race maudite aussitost que vous le pourrez.

Je vous renouvelle de bon cœur toutes les promesses que je vous ai faites d'être

plus économes a l'avenir, je veux que vous soyés eddiffié de mon arrangement et de l'ordre qui regne chez moy de la cave au grenier, vous verrés. Donnés moy mes cinquante louis par mois, chargés vous, ainsi que vous me l'avés promis de toutes mes debtes, echus jusqu'au premier janvier mil sept cent soixante et dix sept, vous verrés sil vous sera possible en soixante et dix huit et les suivantes, longtems après, même de trouver à redire sur mes dépences. Avec mes cinquante louis, je me charge de payer mon boucher, mon boulanger, mon loyer, l'entretien de ma voiture, de mes chevaux et le mien, ainsi que les gages de mes gens. Voicy, je crois, nos conventions, le reste vous regarde. Dettes passées et les pensions, maîtres et entretiens de trois enfants. Vous scavez ce que cela peut coûter à peu près ainsy, ce sont vos affaires, j'arresterai les mémoires afin de vous débarasser de ce soin et VOUS PAYEREZ n'est-ce pas... *Eh bien, voilà qui est ben dit, ben arrangé.* Je ne dépasserai pas cela d'un jota.

Bonjour, mon bon, mon excellent amy, mon conservateur, mon redemteur, je vous aime de toute mon âme et je vous embrasse de tout le cœur de votre Sophie.

Ce jeudi 12 décembre 1776.

A Monsieur Alleaume, notaire, rue de la Ferronnerie.

Eh bien, petit père Alleaume, voilà que je ne vous vois plus, demandés moy pourquoy ? pourquoy cette indifférence pour la bonne Sophie, ça n'est pas joly du tout de ne pas payer de retour le pauvre monde, quand y vous aime.

Vous *m'direz* à cela, mais c'est que vous ne me voyez jamais que vous n'ayez quelque chose à me demander... Voyez un peu, tout si comme je ne vous demandais pas sans vous voir. Tenez, par exemple, vous plairait-il m'avancer le mois car je n'ai pas touché d'argent du tout de M. Hebert et je suis sans le solde.

Petit papa Alleaume sera-t-il inflexible pour quatre jours à la demande de SOPHIE.

Dimanche 24 mars 1777.

(A suivre). MAVIL.

Romance sans paroles

Fraîche et rieuse et virginale,
Vous m'apparûtes, à Coatmer,
Blanche dans la pourpre automnale
Du soleil couchant sur la mer.

Et la mer chantait à voix tendre,
Et, des terrasses du ciel gris,
Le soir penchait ses yeux de cendre
Sur les palus endoloris.

Et je crois que nous n'échangeâmes
Ni baiser vain, ni vain serment.
Le soir descendait en nos âmes,
Et nous pleurâmes seulement.

CHARLES LE GOFFIC.

NOTES LITTÉRAIRES

M. RENÉ DOUMIC ET L'IDÉAL CLASSIQUE

Au moment où paraît la deuxième série des *Etudes sur la littérature française* de M. René Doumic, reprenant son œuvre déjà considérable, nous tâcherons à détacher de cet ensemble touffu et varié, les idées maitresses, à les grouper, et de la sorte à montrer sur quelles bases s'appuyent les jugements. Nous verrons les préoccupations, la tournure d'esprit, la méthode de l'auteur. J'avoue qu'il n'est pas sans malice le plaisir de juger un juge et d'en démêler la psychologie. C'est mettre en lumière ce qu'il y a de subjectif dans son œuvre, et par conséquent de variable selon chaque individu.

Entre M. Brunetière qui affirme avec une autorité presque brutale, et M. Jules Lemaire qui glose avec un scepticisme aimable, on pourrait ranger M. Doumic. S'il n'a pas du premier le ton doctoral et cassant, il se garde aussi de la nonchalance élégante du second. Il a la foi en ce qu'il dit, mais une foi sans excès, une foi dont il est maître et qu'au besoin même il peut dissimuler. L'exemple de ses prédécesseurs l'a rendu prudent. Il sait que les livres ont plus de trois jours pour maudire leurs juges, et que s'il est des hommes qui jugent les livres, il est aussi des livres qui jugent les hommes.

Je ne crois pas que M. Doumic ait jusqu'ici des livres pour ennemis. Il a peut-être la rancune de quelques méchants écrivains dont il a oublié le nom et qui ne lui pardonnent pas cet oubli. Mais les inimitiés comme les amitiés démontrent la force d'un homme, et j'aime à croire que l'auteur des *Etudes sur la littérature françaises* en tire quelque fierté.

On reproche parfois à M. Doumic d'être trop professeur, d'expliquer une œuvre plutôt que de la faire aimer, de voir le côté moral des choses avant leur côté esthétique ; on lui reproche de ne pas être assez sympathique aux beautés, de rester froid devant elles, de manquer, pour tout dire, d'enthousiasme. Mais je ne pourrais mieux résumer ces reproches qu'en citant M. Doumic lui-même, donnant la parole à ses adversaire. Voici les paroles qu'il met dans la bouche d'un contradicteur supposé : « Libre à vous, si cela vous amuse, de vous empêcher d'avoir du plaisir. Mais pourquoi nous retirer nos admirations ? A quoi bon nous montrer que la statue a des pieds d'argile ? Quand nous sommes transportés d'aise et ravis, hors de nous-mêmes, de quelle matière êtes-vous donc fait pour rester de sang-froid ? Cette froideur, c'est ce qu'il n'y a pas moyen de vous pardonner. Vous ne vous échauffez jamais. Vous ne laissez jamais paraître d'émotion. Vous ne

vibrez pas. Vous tenez à rester maître de vous et à conserver ce que vous prenez pour la netteté et la justice de l'esprit et qui n'en est que la sécheresse ! La sécheresse ! voilà votre défaut. C'est un défaut plus grave que vous ne pensez ! car il vous empêche de comprendre ce qui est vraiment grand. Involontairement vous rapetissez les œuvres et les hommes. N'y aurait-il pas, dans votre cas, un peu d'envie ?... »

Bien que M. Doumic consente à se faire ces objections, elles n'en sont pas moins fort sérieuses. Il faut se garder pourtant de les interpréter dans un sens trop général. L'auteur se les adresse alors qu'il analyse la personnalité même de Chateaubriand, et non son œuvre. Voyons maintenant de quelle façon il s'y prend pour se réfuter. Après avoir combattu la thèse de M. Pailhès qui admire Chateaubriand en tout et partout, après avoir démontré que l'idole ne fut rien moins qu'excellent mari, et, en passant, mis en garde les femmes contre « l'emploi difficile à tenir que celui de femme d'un grand homme, ou simplement d'un artiste, d'un écrivain, d'un orateur », il termine son étude littéraire par ce paragraphe typique :

« Nous espérons avoir fait toucher du doigt les résultats qu'on peut attendre de l'admiration prise comme unique principe directeur dans les affaires de la critique littéraire : nous en aurions eu bien plus à dire si, au lieu de la littérature, nous en avions suivi les effets dans l'histoire. Nous avons montré à quelles conclusions elle amène un homme de goût et d'érudition, d'esprit cultivé, de conscience droite, un lettré et un chrétien. C'est une maîtresse erreur. On commence par mettre l'idole dans une sphère à part, en dehors des conditions de l'humanité. On se refuse à apercevoir chez celui qui tout de même est l'un de nous les traits par où il peut nous être comparé. On en fait ainsi un être sans réalité dont l'œuvre et l'action deviennent inintelligibles. On fausse pour son usage toutes les notions. On humilie devant lui tous les principes. C'est ce à quoi une critique, qui a conscience de son devoir, ne se résigne pas. Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans la critique qu'un instrument de chicane et un procédé de dénigrement? Non, sans doute, et nous ne sommes guère disposé à admettre que celui qui fait métier des choses de l'esprit puisse se passer d'admirer et d'aimer. Il doit avoir un sentiment très vif de ce qui est beau, éprouver profondément l'attrait de ce qui est grand. La sympathie est à la base de l'intelligence. Pour notre part, nous sommes infiniment sensible au prestige de cette figure de Chateaubriand qui domine et éclaire tout le sciècle. Nous aimerions, si nous ne cherchions que notre plaisir, à nous y abandonner, sans l'analyser et sans le discuter. Apparemment, rien n'est plu agréable et plus commode, si d'ailleurs rien n'est aussi plus dangereux. Mais l'œuvre propre du critique commence à l'instant précis où il fait effort pour échapper à cette séduction qu'exerce le génie et pour se ressaisir. Les grands hommes, ou ceux qui se prennent pour tels, n'ont que trop de penchant à se faire cette illusion, que leur caprice est supérieur à toute règle et défie tout jugement. Le public les y encourage par sa complaisance. C'est pourquoi il est nécessaire qu'on vienne leur rappeler, au nom du goût parfois et d'autres fois au nom de la morale, que leurs fantaisies ne prévalent pas contre l'ordre commun, et que le génie lui-même n'élève pas ses privilégiés au-dessus de lois qui n'ont de valeur que parce que leur valeur est universelle. »

Qu'on excuse cette citation un peu longue, en songeant qu'elle contient tout le programme du critique. M. Doumic n'est pas sans savoir qu'une des idées favorites de Chateaubriand était « qu'il fallait quitter la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés ». Si donc, à propos même de l'auteur du *Génie du Christianisme*, il a voulu lancer cette sorte de manifeste, nous devons en conclure que c'est pour mieux montrer tout le prix qu'il y rattache.

Nous nous garderons de dire que M. Doumic a complètement raison. En nous souvenant qu'il réplique aux éloges intimes adressés par M. Pailhès à la personnalité même de Chateaubriand, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que la querelle ressemble trop à une querelle de ménage. Le public a le droit de rester indifférent. La vie privée d'un artiste peut servir à une histoire de mœurs, mais non à une histoire littéraire. Que le bon Lafontaine ait été un mari distrait, la beauté aimable de son œuvre en est-elle ternie? J. Darmesteler a écrit dans ses *Prophètes d'Israël* : « Que les morts aient été de leur vivant ce qu'ils ont voulu; dans leur vie d'outre-tombe, et dans leur poussée sur l'avenir, ils sont ce qu'on les croit. » Laissons donc les légendes croître comme des plantes grimpantes autour des troncs desséchés ou pourris. Elles sont les fleurs de l'idéal que l'humanité porte en elle, et la sève qui les nourrit est sacrée. Il est des vérités qu'il ne faut point dévoiler et des illusions qu'il ne faut point détruire.

Je ne condamne pourtant pas entièrement M. Doumic de ce qu'il mêle souvent l'utilité morale d'une œuvre et son utilité esthétique. Heureusement tout le monde n'est pas artiste, pas plus que tout le monde n'est médecin. S'il est des esprits préoccupés avant tout d'art ou de science et qu'aucune autre considération ne trouble, il faut bien reconnaître que la majorité des hommes n'est pas ainsi faite. Si tel ouvrage de médecine est anodin pour un praticien, si tel ouvrage d'art est sans conséquences pratiques pour un artiste, il n'en est pas moins dangereux pour la généralité du public. Les manuels d'anatomie, les traités de casuistique, comme le musée secret de Naples, ne doivent pas être accessibles à tous. Regrettons simplement que l'éducation morale de la foule ne soit pas assez parfaite.

Pour que la question apparaisse dans toute sa lumière, il est nécessaire encore de faire

la distinction entre les œuvres d'observation et les œuvres d'imagination. Ces dernières, les œuvres d'art, reflètent toujours par quelque côté l'état d'une civilisation, d'une société ou d'une partie de la société. Lorsqu'elles sont les symptômes d'un danger social, il est fort admissible que le critique jette un cri d'alarme. Il peut, il doit admirer le charme étrange et maladif de certaines fleurs ; mais il est juste aussi qu'il considère les conditions climatériques qui les ont fait se développer. Il ne se refusera pas, sachant reconnaître la beauté sous toutes ses manifestations, à rendre hommage à la jusquiame comme à la rose, mais il sait aussi que la première n'a trouvé toute sa splendeur que dans un terrain en putréfaction. Et cela il ne peut le taire.

C'est cette constatation qui souvent donne aux critiques de M. René Doumic une sorte d'amertume. A n'en pas douter, l'auteur des *Jeunes* juge notre époque comme une époque de décadence. Et comment pourrait-il en être autrement ? Comme M. Brunetière, il est attaché par un amour raisonné à toute la littérature du XVIIe siècle, dont l'admirable unité exprime dans sa splendeur la nation française. Et c'est au nom des principes classiques qu'il juge les œuvres de ces temps.

Si l'on porte une vue d'ensemble sur toute la littérature française du XVIIe siècle, ce qui frappe tout d'abord, c'est son caractère social opposé au caractère individualiste des littérateurs du Nord. Les écrivains font partie d'une société polie et forte, et ils écrivent pour elle.

La sensibilité ne prédomine pas sur la raison ; ils ne sont point poussés à satisfaire leurs nerfs excitables par des commotions violentes Le lyrisme leur est étranger. Ils ont le don de l'observation et de la synthèse. Ils ne cherchent pas à s'exprimer eux-mêmes dans leurs œuvres ; ils négligent leur moi. En somme, leur faculté maîtresse est la *volonté*, la volonté qui est l'énergie asservie, et qui commande à l'instinct.

C'est bien là, je crois, l'idéal de M. Doumic. A tout instant, il revient sur cette nécessité d'être maître de soi, de coordonner avec sagesse ses idées et de leur donner une forme agréable, grâce à une conscience claire. Lisez dans les *Jeunes* le chapitre intitulé : *La glorification de l'énergie*. « Ce qu'on nous vante sous le nom d'énergie, écrit M. Doumic, c'est l'absence elle-même de l'énergie et c'en est la négation. Céder à l'attrait du plaisir, se laisser entraîner aux sollicitations des sens, emporter par la frénésie de la colère, égarer par l'aveuglement de la haine, c'est le propre des faibles. » A l'instinct délivré il oppose « l'art de se surveiller, de se dominer et de parvenir, en présence d'autrui, à la maîtrise de soi. » C'est cette qualité, nécessaire à l'organisation de la société, qu'il réclame sans cesse contre l'égoïsme monstrueux du *surhomme*. Il considère les écrivains, non comme des isolés, mais comme des membres d'une association humaine. Il a peu de goût « pour l'oisivité emportée, pour la sensibilité exaspérée, pour l'humanité débridée ».

Au nom de ces principes, il écrira un chapitre sur les dangers de la sensibilité, il condamnera la tentative des vers-libristes qui tâchent d'exprimer librement leurs émotions, en essayant de rapprocher le système de la versification des combinaisons de la musique, il mettra en garde les néo-catholiques qui voudraient béatifier P. Verlaine et qui sont, hélas ! plus près de Lamennais que de Lacordaire. Il ne se fera pas faute de les appeler les décadents du christianisme, comme on dénomma jadis Barbey d'Aurevilly un catholique hystérique. Partout et toujours il veut l'homme libre et fort, et l'œuvre pour lui n'est vraiment grande que lorsqu'elle exprime cette qualité. Il n'envisage l'art qu'au point de vue de la société, en érudit parfois, mais toujours en citoyen.

VALÈRE GILLE.

Un Problème d'Esthétique.

L'Art pour la Beauté!

C'est un récent congrès qui me vaudra l'honneur d'entretenir les lecteurs de la *Revue Mauve* des tendances actuelles de l'Art et de leur influence sur la création et la qualité des œuvres esthétiques. Tout d'abord, il y a lieu de féliciter grandement les organisateurs du dernier congrès littéraire. L'on ne saurait assez attirer l'attention du public sur ces parlements du royaume de l'Art. Donc, les rédacteurs de la revue catholique d'art *La Lutte* avaient réunis en congrès les apologistes des formules : *l'Art pour l'Art*, *l'Art Social*, *l'Art Naturiste* et *l'Art pour Dieu*. — Il s'agissait de déterminer par l'exposé et la discussion laquelle de ces tendances était plus propice aux créations de l'artiste. Devant un auditoire d'intellectuels, très attentif dès les initiales paroles du président M. P. de Haulleville, MM. Valère Gille, Ned, Monfort, Richaume, E. Picard, Mussche, Raemaekers et des fidèles de l'indépendance absolue de l'Art, Charles Bernard et Mécisles Gobbers, ont, tour à tour, présenté leur thèse avec ferveur et courtoisie. Je ne dirai rien ici des théories exposées : je constaterai simplement que M. S. Virré a prêté à l'indispensable préambule, limitant la discussion et écartant nécessairement des débats les controverses religieuses ou philosophiques, une parole distinguée et captivante; que le délicat poète de *la Cithare* a brillamment défendu l'*Art pour l'Art*, reprochant aux thèses adverses d'enlever aux œuvres leur essentiel caractère d'indépendance et d'éternité. Son poétique plaidoyer s'est essayé à démontrer qu'il n'existait qu'une apparente antagonie, quant au fond, entre les esthétiques en présence et que l'unanime recherche du Beau ralliait heureusement les artistes croyants et incroyants.

Le charmant discours de M. Valère Gille s'est tu, dans l'essor des bravos, sur cette parole de Gœthe : « Laissons les choses passagères, qu'elles aient bien ou mal réussi! Nous sommes au monde pour nous éterniser. » M. E. Ned a, non moins éloquemment, attaqué les tendances de l'*Art pour l'Art*, s'efforçant, surtout, de démontrer que l'art ne pouvait se soustraire aux lois de la morale, et soulignant les dangers de l'exclusif culte de la forme professé par certains adeptes de la théorie parnassienne. M. E. Monfort, lieutenant de M. Saint-Georges de Bouhilier, retenu à Paris, nous a présenté ce que l'école naturiste croit être la vérité dans l'art. M. Richaume a, de très remarquable façon, réfuté le séduisant discours de M. Eug. Monfort. Après le discours de M. E. Picard sur la socialisation de l'art et de la beauté — ce qui est très différent de l'art social que P. Mussche a parfaitement critiqué — M. Ch. Bernard a fougueusement défendu l'art païen et l'indépendance de l'esthétique contre ceux qui veulent se servir de l'art comme d'une caisse sonore pour battre la diane au profit d'intérêts forcément réduits ou mesquins. M Georges Ramaekers est monté à la tribune pour faire l'apologie de l'*Art pour Dieu* en véritable orateur apostolique et le congrès s'est clos sur la vigoureuse allocution de Mécislas Golberg présentant les dangers des dogmes et formules en matière d'art. Les applaudissements de l'auditoire ont prouvé qu'il avait réveillé une vérité latente, c'est-à-dire que, selon la phrase de Mme Rachilde, chaque fois que le mot *art* est accompagné d'un qualificatif quelconque, il perd toute sa valeur (1).

On peut contester l'effet de ce congrès : personne ne s'y est convaincu de l'excellence d'une théorie adverse, d'une formule vantée avec talent et éloquence; nul n'a laissé dans la fougue de ce tournoi artistique une pondérable parcelle de ses préjugés, mais, ainsi que le dit *l'Art Moderne*, une discussion où roulent pêle-mêle philosophie, théologie, morale et esthétique ne peut manquer de piquer la curiosité des profanes : sur des livres s'appuient les écoles; on lira ces livres, ce sera un grand point : les profanes réfléchiront et quant à s'informer si l'œuvre est naturaliste, catholique ou païenne, nous croyons que quiconque aime l'art ne s'y attardera pas un instant.

La fin de cette incursion dans le domaine des joutes oratoires me permet, enfin, d'aborder l'examen critique de l'influence des tendances sur la qualité esthétique des œuvres. Je commencerai par définir les termes : c'est une habitude, je la crois bonne, et, pour la clarté des écrits, ou des discours, il est désirable qu'elle soit adoptée par tous ceux qui abordent des études ou l'on controverse facilement. Au fond de combien de discussions, de polémiques, et, dans un ordre plus sévère, de dissentiments et de guerres n'y a-t-il qu'une mésentente des mots ? Et les plus grands sont les plus obscurs ! On bataille à propos de Dieu, de Droit, de Liberté, de Patrie, d'une multitude d'aussi sonores entités, et la plupart des belligérants ignorent absolument ce que ces vocables évoquent : il en est exactement de même en esthétique. Les deux colosses nominaux en cette matière sont : *Art* et *Beau*. Qu'est-ce que l'Art, qu'est-ce que le Beau ? Ces questions nous font errer dans le plus curieux chaos qui se puisse concevoir.

Les citoyens des prochains siècles se mettront en joie à la lecture des subtiles et adroites théories que philosophes, poètes et graphomanes délirants des deux sexes ont émises sur la nature de l'Art et du Beau depuis que la curieuse humanité évolue sous la mouvante coupole des cieux profonds et éternels. Ils se tiendront les côtes, en une indescriptible crise d'hilarité convulsive, en compulsant l'énorme œuvre scripturaire de nos esthètes ! Qu'est-ce que l'Art, qu'est-ce que le Beau ? Il ne suffit pas, comme Mlle Scudéry définit l'amour, de dire que c'est on ne sait quoi, qui vient d'on ne sait où et qui finit

(1) *Revue d'Art Dramatique*. — Février 1898. — Enquête sur la question sociale au théâtre.

on ne sait comment, ou, de répéter, avec Royer-Collard, que le Beau se sent et ne se définit point. Notre moderne amour de la précision ne se contente plus de ce vague. *L'art est l'expression du beau* (1), voilà la définition et la vérité exacte : c'est une Lapalissade. Soit ! Mais l'on ne rit des axiomes de M. de Lapalisse que parce qu'ils sont très vieux et très simples comme des anciens, et non parce qu'il sont vrais. Avant de rencontrer cette simplicité définitive, j'ai dû subir des déductions, syllogismes et autres fantaisies philosophiques de Platon, Aristote, Kant, Cousin, Proudhon et autres ironiques amants de la claire sagesse qui passaient une moitié de leur vie à compliquer l'évidente vérité, pour avoir, vraisemblablement, l'agrément d'user l'autre moitié à expliquer confusément ce qu'ils avaient si parfaitement obscurci ! Mais passons, les génies ont de ces bizarreries.

Ayant admis que l'art est l'expression du Beau, car les auteurs professent sur ce point encore le plus unanime désaccord que la terre ait promené dans l'espace infini où gestent les planètes, j'aurai la facile condescendance de ne pas supplicier le lecteur par la citation de l'avis qu'une quantité de savants plus doctes les uns que les autres ont émis sur ce sujet. Paraphrasant Guyau je dirai : Tout ce qui glisse sur l'être sans le pénétrer, tout ce qui laisse *froid* (suivant l'expression vulgaire et forte) c'est-à-dire tout ce qui n'atteint pas jusqu'à la *vie* même, demeure étranger au *beau*. Le beau suscite une émotion profonde et compliquée. Cette émotion est dite *esthétique*. Or, l'émotion esthétique a pour base, pour pédale, comme on dirait en musique, des sensations agréables; mais ces sensations doivent ébranler le système nerveux tout entier : elles deviennent dans la conscience une source de pensées et de sentiments. Le résultat auquel nous arrivons, c'est que le beau est renfermé en genre dans l'agréable, dans les sensations de plaisir. Il est utile de dire un mot des sensations de plaisir. Les sensations de plaisir sont celles qui, par souvenir, effet direct ou différé, sont favorables à la vie. L'agréable se ramène à la conscience de la vie non entravée, c'est là, aussi, qu'on peut trouver le vrai principe du beau, qui, en somme, peut se définir : une perception ou une action qui stimule en nous la vie sous ses trois formes à la fois (*sensibilité, intelligence et volonté*), et produit le plaisir de la conscience rapide de cette stimulation générale. Pour conclure : l'art est, en quintessence, le geste, le son, l'écrit, le tableau qui, nous émouvant, faisant battre nos cœurs, éveille notre affectivité, notre intellect, notre vouloir, en un mot procure une impression de beauté (2).

Ceci dit, voyons les formules, les tendances, et proclamons que la seule étiquette raisonnable et logique, la seule motivée et indiscutable est celle qui sert d'épigraphe à la présente étude, la dédicace des vrais artistes — déjà émise par l'abbé Armand Thiéry (3) :

L'Art pour le Beau ! *L'Art pour la Beauté* !

Ecoutons M. Valère Gille exposer l'art pour l'art :

« L'Art, a dit Gautier, est le but et non le moyen, et jamais il n'en existera de plus élevé. Tout poète ou peintre qui met sa plume, son ciseau ou sa brosse au service d'un système quelconque, peut être un homme d'État, un moraliste, un philosophe, mais nous nous défierons de ses vers, de ses statues et de ses tableaux; il n'a pas compris que le beau est supérieur à tout autre concept. » Voilà toute la théorie de l'art pour l'art exposée en quelques lignes. . Pourquoi vouloir exiger d'un poème, d'un tableau, d'une symphonie autre chose qu'un plaisir?... L'un réclame au nom de la question sociale, un autre au nom de la nature, un troisième au nom de la divinité. C'est fort bien ! mais pourquoi n'y a-t-il pas un quatrième, un cinquième, un centième qui, selon ses croyances ou ses prédilections, réclamerait au nom de la morale, de la philosophie ou de la science? Et M. Gille eût pu ajouter, citant encore Th. Gautier : « L'Art pour l'art signifie pour les adeptes un travail dégagé de toute préoccupation autre que le beau en lui-même. » Ainsi expliquée la formule devient acceptable; mais pourquoi, si l'on convient que l'art est le moyen d'exprimer le beau, dire l'art pour l'art, le moyen pour le moyen, alors que l'on pense : l'art pour le Beau?

Donc, seule la formule est malheureuse et les œuvres caractérisées par cette formule prouvent surabondamment l'inexactitude des termes. Car prise à la lettre elle conduit à l'aberration, elle incite à faire aimer le tableau parce que tableau, sans souci de l'émotion qu'il peut susciter, la *forme* pour la *forme*, en négligeant d'apprécier l'intensité d'impression, de suggestion que le fond peut produire. C'est de la littérature de décadence et je ne puis faire mieux que citer ce passage du savant ouvrage (1) du docteur Charles Letourneau : « Comme il arrive à toutes ces époques de décadence, la forme est beaucoup plus prisée que le fond ; la consonne d'appui et d'autres futilités du même genre dispensent d'avoir le sens commun : on a des rimes riches et des pensées pauvres. C'est sûrement un fâcheux symptôme que de voir des ciseleurs de vers rebrousser chemin jusqu'à la littérature des sauvages les plus primitifs, jusqu'à la littérature interjectionnelle, ou le son est tout, ou le sens n'est rien, et se créer une sorte de réputation, assez ridicule, en écrivant des poèmes que l'on peut, et sans altérer la signification, lire aussi bien du commencement à la fin, que de la fin au commencement. » C'est ce fétichisme de la forme et de l'expression pour l'expression qui fit éclore la névrose littéraire appellée *école symboliste*, qui victima quelques sérieux talents, mais que fondèrent et à laquelle participèrent surtout d'intelligents fumistes.

Le symbolisme était une des plus exactes applications de l'art pour l'art. Ainsi que certains parnassiens exaltés ne vantent que l'impeccable sonnet, les enthousiastes de la nouvelle école n'appréciaient que la seule expression

(1) Laténa.

(2) Notes pour servir à la rédaction d'une *Esthétique positive* ou : *Histoire naturelle de l'Art et du Beau*.

(3) *Magasin littéraire*. Avril 1893.

(1) *L'Evolution littéraire*.

symbolique de leur pensée, le symbole, sans aucune attache au positivisme des choses d'ici-bas, le symbole parcourant, magnifique, obscur et compliqué, le ciel nébuleux de livres bizarres, incompris de tous — y compris les auteurs! Cette secte de dégénérés, usant leurs nerfs à écrire des poèmes où le sphynx n'eût rien trouvé, disparut de l'horizon littéraire.

Passons à *l'Art social*, dont j'ai vainement cherché une définition précise dans les recueils qui passent pour représenter cette tendance. L'Art social tel que je le présume est l'expression du Beau au service de la démagogie, et non l'action sociale, universelle et éternelle de la beauté. L'art est toujours social, comme toute manifestation humaine, comme un beau paysage, une belle symphonie, la beauté des choses et la beauté artistique ont une action salutaire de présence. Ce n'est pas de cet art social là que je veux parler, mais de celui qui fait dire à Victor Hugo : Plus d'art fainéant! C'est l'art révolutionnaire, conservateur, l'art socialiste, l'art politique. Proudhon et Victor Hugo en furent les plus fameux protagonistes. « L'Art pour l'art, écrit Victor Hugo (1) peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. » Et le même poète écrit, plus loin : « Au point où la question sociale est arrivée, tout doit être action commune. Les forces isolées s'annulent, l'idéal et le réel sont solidaires » *L'Art social*, c'est donc le tableau dont l'anecdotisme doit éveiller des révoltes; c'est la musique insurrectionnelle; c'est le poème qui veut suggérer l'insoumission; c'est la bannière patriotique, le drapeau rouge des manifestants, le noir étendard de la haine flottant dans le calme azur de l'horizon artistique! Et, avec M Valère Gille, « je proteste si l'on veut coiffer la Vénus de Milo du bonnet phygien et en faire un Marianne, ou si l'on veut la décorer de la cocarde tricolore. »

Ceci entendu, voyons l'*Art Naturiste* de M. Saint-Georges de Bouhelier et ses disciples. Le naturisme, c'est l'esthétique panthéiste, glorifiant le perpétuel devenir divin de l'humanité. Et, d'autre part, « ce qu'on appelle le naturisme est bien plus une morale qu'une doctrine d'art (2) ». Quel est le principe du naturisme? C'est, je crois, interroge et répond le naturiste Joachim Gasquet, que les hommes sont des dieux qui s'ignorent. Cela est dit, avec un sérieux inaltérable, par un monsieur qui n'a nulle envie de se moquer de ses contemporains. Grâce au naturisme, les hommes vont connaître un âge héroïque; héritier de la révolution française, il continue la tradition et se charge des idées de la race, qu'il rendra victorieuse — écrit le pontife du naturisme, qui promet encore, entre autres prodiges, de réaliser l'eurythmie de la terre. « Un monde nouveau se dégage du chaos des temps. » — Je m'en doutais! et je présume que M. Saint-Georges de Bouhelier sera le grand Dieu du nouvel Eden et que ses fidèles, tous « participants d'une immortelle famille de génies », seront les petits dieux, les archétypes exécuteurs des lois de l'eurythmie cosmique inscrites dans la théorie naturiste!

Je n'ai plus à chercher les rapports de l'art avec cet imperturbable égotisme, puisque l'initiateur convient que « ce qu'on appelle le naturisme est bien plus une morale qu'une doctrine d'art » et j'en conclus que si les participants de cette formule œuvrent en beauté, sont artistes, ils ne le doivent pas au naturisme. Il me reste à examiner l'*Art pour Dieu* « Hors de Dieu point de vérité » et le Beau réalisé dans les êtres créés ne peut être qu'un reflet des lois divines — écrit M. de Hurlez dans *La Lutte*, la revue de M. S. Ramaekers, lequel écrit (1) : ...Qui donc est cette Toute Beauté, cet Idéal devant lequel s'agenouille l'Artiste ? si non lui, l'Artiste suprême qui a créé tout ce que chantent les poètes : la campagne, la mer et le ciel, les fleurs, les oiseaux et la femme ! L'Art pour Dieu, c'est donc la glorification de Dieu par l'exaltation de la Beauté. Mais cette théorie limite nécessairement l'essor de la pensée artistique, confine l'art dans l'orthodoxie morale et religieuse et, ainsi que l'a dit M. Ch. Bernard l'astreint à devenir un véhicule d'apologétique, de piété et de propagande. En résumé : *l'Art pour l'Art pris à la lettre* conduit au décadentisme, au culte exaspéré de la forme et conséquemment incite à créer des œuvres incomplètement belles. Toutefois, je pense que presque toutes les œuvres émanant de ceux qui mirent l'*Art pour l'Art* sur leur blason de poètes présentent des caractères de beauté absolue — en Belgique, au moins — et je considère cette famille comme la dédicace d'une protestation contre l'art serviteur d'une doctrine ou d'un dogme; l'expression, certes est maladroite, mais ce ne furent jamais de sérieux talents, ceux qui l'appliquèrent à la lettre : ce furent les fanatiques qui perdent les meilleures causes.

Autre part, sans dénier *de la beauté* aux œuvres des apologistes du naturisme, de l'art social, de l'art pour Dieu, elles ne fortifient que partiellement les essentiels caractères du *beau* par leur exclusivisme, leur dépendance et, surtout, leur défaut d'universalité et d'éternité ! Et je termine en disant : Artiste, œuvre pour la Beauté, pour cette beauté que tu aimes, et qui est une nécessité, un droit absolu, une grande joie de la vie ! Artiste, fais de l'art pour la beauté et si tu es un chrétien offre-la à Dieu et si tu souffres des malheurs, que cette beauté soit le soleil de ton chagrin, qu'elle allège les tourments de tes frères misérables; Artiste, si tu ne crois à rien, crois en toi-même, œuvre en magnificence; que ton art suscite la Beauté pour ta joie, pour le bonheur de tous et pour la gloire humaine devant l'éternelle et superbe Vie, beauté des beautés, principe essentiel!

Artiste, qui que tu sois, fais de l'art pour la Beauté!

ALBERT BERTHEL.

(1) William Shakespeare.

(2) Saint-Georges de Bouhelier, *La Plume* de novembre 1897 (n° spécial consacré au naturisme.)

(1) *La Lutte*, Avril 1896.

TRAVAIL ET CHARITÉ

« Annoncer ses intentions du même ton qu'on développerait le programme d'un cours ou un plan de bataille, m'a toujours paru quelque peu prétentieux. Un préambule disproportionné est une fâcheuse maladresse. »

Ces lignes, empruntées au spirituel article de M. Paul Pascal (1), reflètent si parfaitement mes pensées, que je ne pourrais mieux m'exprimer aujourd'hui en commençant une série de causeries sur des sujets dont le titre pourra paraître banal, mais dont l'actualité n'a jamais été plus grande qu'en ce moment.

Ce serait faire injure aux personnes intelligentes conviées par le programme de notre Revue « à promener leur esprit parmi toutes les élégances de la pensée et de la forme », à causer d'un tableau, d'une comédie ou d'une aventure mondaine, que ne les entretenir jamais des problèmes religieux et sociaux d'un intérêt si puissant et si général.

Nous laisserons les discussions irritantes se diviser le monde, pour nous borner à indiquer le plus ancien comme le meilleur remède à la question sociale : Le travail et la charité.

Inutile de rappeler ici la loi divine sur le travail. Il faudrait remonter à notre triste mère Ève pour en découvrir l'origine. Elle nous y a condamnés. Personne ne pourra nous en libérer. Tous y sont soumis ; la forme varie, la peine demeure, et s'il en est que la fortune dispense du dur labeur pour le pain quotidien, ils ne sont pas moins astreints à la loi générale.

Riches, votre travail à vous, c'est la charité. Il est doux, il est facile, mais il vous est imposé et nul n'est libre de s'y soustraire. Travaillez, ouvrez vos mains.

Nous aurons l'occasion de revenir sur le travail par la charité et la charité par le travail, car « l'homme ne vit pas seulement de pain » et les richesses ne sont pas uniquement matérielles.

Les vues humanitaires de notre fin de siècle, ont fait surgir une efflorescence admirable d'institutions où les malheureux trouvent un secours efficace dans leurs infortunes. La

(1) *Revue Mauve*, 23 janvier 1898.

charité officielle seconde la philanthropie, et loin de nous la pensée de critiquer ces efforts généreux, ou de nier le devoir de tout gouvernement d'y intervenir. Nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui à ce côté de la question. Toute bonne action naturelle trouve ici-bas sa récompense et nous nous plaisons à croire que le témoignage de la conscience, la bénédiction du pauvre et l'encens des louanges procurent à ceux qui suivent l'attrait compatissant de leur cœur, des satisfactions sérieuses.

Pour les catholiques cela ne suffit pas.

Tout vient de Dieu et doit y retourner.

La charité n'est pas facultative, elle est de rigueur; c'est une obligation dont nous trouvons l'ordre formel dans les Saintes Écritures, avec les anathèmes lancés par Dieu contre les infracteurs de la loi sur l'aumône.

Force nous est d'indiquer sommairement ces grands principes en demandant pardon au lecteur s'il trouve sévères et trop sérieuses ces réflexions indispensables. Nous sommes aussi pressés que lui d'abandonner le genre sermon, afin de ne pas nous attirer dès le début l'épithète *d'âpre* et de *farouche penseur* ou de *philosophe inaccessible.*

Les misères des pauvres font naître en nous un sentiment de compassion pour lui.

Cette compassion est le principe de l'aumône qui est un secours temporel donné à un indigent pour l'aider à subvenir aux nécessités de la vie, soit en argent servant à acquérir le nécessaire, soit en choses matérielles qui entretiennent la vie, soit encore, dans le temps, la parole, l'influence..., tout ce qui, en un mot, fait partie des biens intellectuels et matériels de l'homme.

L'obligation de faire l'aumône est fondée :

1° Sur la loi naturelle qui nous dit d'assister le prochain dans ses nécessités comme nous voudrions être assistés nous-mêmes;

2° Sur le commandement que Dieu en a fait à l'homme : « Je vous ordonne, dit-il, d'ouvrir votre main à votre frère indigent » (1). « Partagez votre bien avec celui qui a faim ». « Si vous voyez votre frère nu, couvrez-le » (2). « Donne à celui qui te demande » (3). « Allez, maudits, aux feux éternels, parce que j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire » (4).

Ce commandement, Dieu *pouvait* le faire puisqu'il est le maître des biens dont nous avons seulement la jouissance; il en est le maître, puisqu'il peut nous les enlever comme et quand il veut.

Il a donc le droit de nous imposer l'obligation de partager ces biens qui sont les siens.

Dieu *devait* faire ce commandement parce qu'ayant créé des hommes auxquels il avait jugé bon de ne donner aucun bien, sa bonté et sa justice exigeaient qu'Il ne les laissât pas dans un entier abandon. Il a donc dû imposer à ceux auxquels Il a donné plus qu'il ne leur fallait, l'obligation de partager avec les pauvres une partie au moins de leur superflu.

La loi sur l'aumône est encore fondée sur la tradition rappelée par tous les Docteurs de l'Eglise.

« Le superflu du riche appartient aux pauvres; celui qui le retient, retient le bien d'autrui », dit saint Augustin.

« Prendre à celui qui possède et refuser de donner, lorsqu'on le peut, à celui qui n'a rien, ce sont deux crimes égaux », assure saint Ambroise.

Enfin, saint Chrysostôme n'est pas moins précis : « Vous n'avez pas reçu votre

(1) *Deut.*, 15-2. — (2) *Isaïe*, 58-7. — (3) *Saint Matth.*, 5-42. — (4) *Saint Matth.*, 25-41.

fortune pour l'employer en délices, mais pour la distribuer en aumônes. Vous êtes l'assassin du pauvre que vous ne soulagez pas ».

Ces textes foudroyants émanent des Pères de l'Eglise dont l'autorité et la science sont incontestées. Ce ne sont donc pas là des opinions avancées plus ou moins modernes et exagérées.

De cet ordre divin, l'Eglise a conclu à la gravité de l'obligation de l'aumône par ce raisonnement : Dieu ne damne pas pour une faute légère. Il condamne cependant à l'enfer celui qui a refusé de nourrir le pauvre. Ce refus est donc une faute grave, car on n'est pas puni pour une chose de simple conseil, dit saint Thomas.

Tels sont les enseignements de la religion catholique en cette matière. Il revient donc à son honneur de dire qu'il n'y aurait de nos jours ni question sociale, ni revendications injustes, ni appels à la révolte, enfin aucune de ces poussées socialistes bien faites pour effrayer, si chacun avait compris les devoirs sacrés tracés par l'Evangile au pauvre comme au riche.

Ces sentiments de justice et de compassion naturels à l'homme ont fait jaillir de tous temps des dévouements héroïques.

Ce serait une étude intéressante de rechercher dans le passé l'origine de nos œuvres modernes, car ne nous flattons pas de les avoir toutes créées. Elles sont nées des besoins de l'humanité et se transforment avec les mœurs et les coutumes de chaque siècle et de chaque pays. Le mobile en est toujours le même : L'amour de Dieu et l'amour du pauvre.

Maxime du Camp, dans son remarquable livre de « la Charité privée », a esquissé avec un grand talent les institutions charitables de Paris. Ces détails intéressants étaient inconnus de beaucoup; pour plusieurs ce fut une révélation. Si étonnant que cela paraisse, nous côtoyons souvent, sans oser la regarder, la misère qui nous épouvante et le moyen d'y remédier qui nous est offert, et cette ignorance volontaire ne nous fait-elle pas mériter ce reproche de l'Ecriture Sainte : « d'avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre ? »

Le mendiant de la rue, indigne de pitié, hélas ! quand il est un bas exploiteur, les listes de souscription à peine regardées, les cartes de concerts ou autres fêtes de charité dont on nous harcèle, les demandeurs importuns, les quêteurs non autorisés et parfois suspects, tout cela forme un ensemble que certains mondains repoussent sans examen, sans chercher à distinguer l'abus de la nécessité et sans jamais s'enquérir d'une misère réelle pour y compatir et la soulager.

Grâce aux cœurs dévoués ayant la passion du pauvre, des œuvres à la portée de tous ont surgi, enveloppant toutes les douleurs du berceau à la tombe, depuis l'asile des enfants trouvés jusqu'au refuge des petites sœurs des pauvres, où le vieillard achève doucement et presque joyeusement le voyage de la vie, soigné par ces anges de la terre dont le nom seul émeut et dont je voudrais redire l'histoire.

Nous les passerons toutes en revue ces œuvres admirables ; nous en dirons leurs origines, leurs débuts, le nom des héros dont l'humilité se dérobe aux éloges du public ; nous en apprécierons les résultats surprenants et cependant toujours incomplets en face du progrès croissant de la misère. Il importe de les connaître toutes, parce que chacune répond à un attrait secret déposé dans les cœurs.

Ecoutons cette voix de Dieu, puis dévouons-nous, donnons, donnons sans compter l'argent, si nous en avons, dans une large mesure; et si nous ne pouvons disposer de notre fortune, donnons notre temps si souvent consacré à des futilités, notre intelligence capable de rendre de réels services, nos mains faites pour le travail, notre cœur enfin trop grand pour

se renfermer dans un stérile égoïsme, et lorsque nous aurons accompli ce beau et doux devoir, bientôt s'ouvriront des horizons nouveaux nous révélant des joies inconnues.

De notre temps, assez enclin aux exagérations, deux erreurs sont à signaler. La première est de faire des bonnes œuvres l'apanage des vieilles filles déçues dans leurs espérances et tâchant, en donnant le bonheur aux autres, d'oublier celui qui leur a échappé, ou encore l'occupation réservée aux veuves comme un moyen de s'étourdir et de calmer leur chagrin.

Le monde sourit méchamment à ces femmes qu'il est indigne et incapable de comprendre. Le ridicule tue, il le sait, et il le jette à pleines mains sur celles qu'il est trop lâche pour imiter.

Non, le devoir de la charité incombe à tous, mais dans une mesure raisonnable, et pour pouvoir l'accomplir, il faut, selon le mot du père Olivaint « savoir faire ceci, sans omettre cela ». Or, tandis que les uns s'abstiennent, il faut réprouver l'empressement excessif des autres. *Le déplacement du devoir* est plus fréquent qu'on ne le suppose et forme le second abus dont je voulais parler.

Telle jeune femme au lieu de s'occuper, dès l'aurore, des dispensaires ou de la visite des pauvres, trouverait chez elle un travail tout aussi méritoire et plus nécessaire, car, ne l'oublions pas, l'Ecriture Sainte, tout en louant la femme forte de distribuer d'abondantes aumônes, signale en première ligne les soins donnés à la maison, par où l'on peut entendre l'éducation de ses enfants, le bon plaisir de son mari et l'ordre dans ses affaires.

En ce moment, où l'hiver accumule toutes les souffrances pour le pauvre et tous les plaisirs pour le riche, rappelons ce mot de Mme Swetchine : « Celui qui pour donner ne s'est pas imposé de privations n'a fait qu'effleurer les joies de la charité. Nous devons notre superflu, et le bonheur dans le devoir c'est d'en dépasser les limites. »

Une anecdote rapportée dans les mémoires du général de Saint-Chamant aurait peut-être encore de l'à-propos de nos jours :

« Le roi Louis XVIII nous raconta que Mme de Forcalquier, quêtant un jour et s'étant arrêtée devant un grand financier, celui-ci lui avait dit très hautement et brutalement : « Je n'ai rien. » — Alors, monsieur, réplique Mme de Forcalquier en lui présentant la bourse, prenez, car c'est pour ceux qui n'ont rien que je quête. » Le financier, confus, se hâta de mettre beaucoup d'or dans la bourse de la quête. »

MAUD.

VEUX-TU ?...

D'un désir inconnu nos cœurs sont tourmentés
Et nous sommes parfois las de trop nous connaître.
L'ennui, comme un serpent, dans nos baisers pénètre;
Nous avons épuisé toutes les voluptés.

FRANCIS DE CROISSET

Voilà déjà longtemps, — beaucoup trop longtemps même, —
Que tu sens sur ton cœur battre mon cœur qui t'aime.
Notre vieux sentiment s'est certes soutenu
Et notre vieil amour, nous l'avons retenu.
Mais il vient des instants où j'entends dans mon âme,
Et dans la tienne aussi, retentir, qui réclame
Un rajeunissement, une éclatante voix
Nous demandant où sont nos baisers d'autrefois.
A trop s'aimer toujours, à trop s'aimer de même,
On ne se souvient plus des tendresses qu'on sème,
Et quand le cœur se perd dans la paix de la nuit
Il voit passer l'Amour — et l'Ennui qui le suit.
— Dis, écoute : Veux-tu que, par ce soir d'automne
Où la brise gémit sa chanson monotone,
Comme le premier soir où mon cœur attristé
Se prit à te chérir, ému par ta bonté,
Veux-tu que nous allions, toute notre âme en fête
Et les illusions renaissant dans la tête,
Par le même chemin qu'alors nous avons pris?
Nos souvenirs fanés seront tous abolis;
Nous ne saurons plus rien de nos amours passées,
Ni des heures d'ardeur ni des heures lassées;
Nous irons, tous les deux, dans le même jardin.
Escomptant du bonheur et l'avenir lointain,
Nous chasserons l'essaim de nos songes moroses;
Nous dirons, comme alors, chacun les mêmes choses,
Et nous les redirons avec la même voix
Pour nous « recroire » à deux pour la première fois.

Comte d'ARSCHOT

Saint-Pétersbourg, oct. 96.

LETTRE DE LONDRES

La « Season » vient de s'ouvrir, la Reine ayant tenu ces jours-ci le premier « Drawing-Room » de l'année. Je crois pouvoir intéresser les lecteurs de la *Revue Mauve*, en vous adressant quelques notes sur cette réception officielle d'un cachet aristocratique particulier et qu'on ne rencontre nulle part qu'à Londres.

Quelques jours après le « Drawing-Room » par ordre de la Reine, et pour continuer la série des réceptions de la « Season », le duc de Connaught a tenu, au palais de Saint-James; un grand lever où l'élément militaire brillait au premier rang.

En l'absence du prince de Galles, c'est en effet au fils cadet de la Reine qu'il appartient de représenter la Couronne. Le duc de Connaught était entouré du duc d'York, des princes Christian et Christian-Victor de Schleswig-Holstein et du prince Edward de Saxe-Weimar, le dernier nommé des feld-maréchaux.

Cinq levers et trois drawing-rooms seront encore tenus avant le retour de la souveraine en Angleterre.

Mais revenons au premier « Drawing-Room » tenu par la Reine, qui ramène la Lordship dans la métropole, annonce la « Season » ouverte et prépare les fêtes qui vont suivre maintenant à Londres. Il s'agit des présentations à la souveraine, ou à la princesse qu'elle désigne en son absence. Ces présentations sont, au point de vue mondain, d'une incomparable importance.

On n'est pas, à proprement parler, du *Monde*, en Angleterre, si l'on n'a été invité à un « Drawing-Room ». Une jeune femme qui vient d'épouser un lord, un fils de lord ou un personnage officiel, une jeune fille de famille noble à ses débuts dans la vie, un officier d'un certain grade, un diplomate étranger n'existent aux yeux de la société londonienne, qu'à partir du moment où ils ont été présentés à la Reine dans les salons de Buckingham-Palace.

La mission du Lord Chambellan, chargé d'assurer les présentations à la Reine, est des plus délicates, ce qui se conçoit aisément, car il faut qu'il s'entoure des renseignements les plus précis sur les candidates et ses enquêtes se font avec une sévérité rigoureuse. La Reine ne saurait donner sa main à baiser qu'à des femmes irréprochables sous tous les rapports ; et telle grande dame compromise, telle jeune fille livrée à la médisance par un mariage rompu, ne sont jamais reçues au « Drawing-Room ».

Ce n'est pas une mince affaire pour les dames admises à se présenter au « Drawing-Room » de suivre à la lettre les règles de l'étiquette anglaise. Elles ont toute latitude quant au choix des étoffes, des couleurs, des dentelles et des bijoux, mais l'échancrure des corsages décolletés est strictement déterminée par le protocole ; les dimensions de la traine et les ornements de la coiffure sont l'objet de l'examen le plus minutieux. Ajoutons que le décolletage ne peut descendre à plus de douze centimètres au-dessous du col, ourlé de linge et de dentelles et que la coiffure doit être ornée de trois plumes d'autruche, formant aigrette et rappelant le « crest » des armoiries du prince de Galles.

Sans entrer dans d'autres détails, sur lesquels la coquetterie féminime m'excusera de ne pas m'étendre ici, il me faut dire toutefois que les dames présentées à la Reine sont soumises à une véritable « performance », si j'ose m'exprimer ainsi, de grâce et de beauté. Elles sont toutes passées en revue avant de pénétrer dans la grande salle du Trône où se tient la Reine entourée des princes, des princesses et des grands officiers de sa maison ; et le Chambellan de service ne saurait supporter la moindre infraction à la règle de l'étiquette.

On citait il y a quelque temps, certaine Lady, présentée au « Drawing-Room », qui pendant une semaine, avait passé cinq heures par jour devant sa psyché, s'étudiant en vain à saluer sa propre image et à réussir la triple révérence exigée.

Car il importe que la dame puisse se mouvoir avec aisance, être gracieuse en entrant dans la salle du Trône, où elle est précédée d'un maître des cérémonies, appuyé sur une canne de tambour-major, et présentée par la personne chargée de la nommer à la souveraine. Il lui faudra d'abord s'agenouiller aux pieds de Sa Majesté, baiser la main royale chargée de bagues et d'orfèvreries, et se retirer en exécutant trois révérences. Oh! ces trois révérences! que de peines, que de repétitions pour arriver à les accomplir sans gaucherie, sans ridicule, voire sans accident.

J'emprunte à dessein pour les aimables lectrices de la *Revue Mauve* tous ces renseignements caractéristiques à qui de droit.

La Lady dont je viens de parler, après quatre jours de minutieuses études, avait à peine obtenu des résultats satisfaisants. A chaque reculade devant sa glace, la malheureuse engageait ses jambes dans la traîne de sa robe de quatre mètres et demi de longueur, titubant, comme prise de vertige, j'allais dire de boisson, et tombait, lourdement assise sur ce que de Villemessant appelait jadis, chez certaine marquise élégante de la cour de France... son courage.

Il lui avait donc fallu dépenser près de cent heures pour acquérir une sûreté relative du pied ; mais, hélas ! au détriment de la fameuse traîne, mise en lambeaux par deux petits talons fortifiés d'entêtement et de mauvaise volonté. Pourtant, grâce à la science d'un professeur émérite de révérences royales, mandé en hâte à grands renforts de livres sterling, elle put arriver à temps à dessiner, d'un petit coup de pied discret et puissant, l'écartement si désiré, consistant à éloigner avec une précision mathématique quatre mètres et demi de soie, de satin, de dentelles et de fleurs artificielles.

Je ferai grâce à mes lecteurs de leur parler du sexe fort, en ce qui concerne l'accoutrement exigé par les tailleurs et costumiers de la Cour et je me bornerai à leur conter, comme à mes lectrices, à propos de l'étiquette et de la présentation anglaises, certaine histoire amusante, qui peindra fort exactement le côté original des coutumes de la vieille Albion.

Cette histoire de la « présentation » n'est pas d'hier. Alexandre Dumas père s'est souvent diverti de la réserve et de la raideur britanniques. Certain jour, Victor Hugo et lui avaient été invités à dîner chez le duc Decazes. Au nombre des invités, se trouvaient Lord et Lady Palmerston. Ceci se passait avant la révolution de 1848. Il était environ minuit. On venait de servir le thé. Victor Hugo et Alexandre Dumas, assis l'un près de l'autre, devisaient gaiement. Lord et Lady Palmerston étant arrivés très tard, il avait été impossible de les présenter mutuellement avant le dîner et cette cérémonie de la « présentation » fut totalement oubliée. En conséquence, la coutume anglaise ne permettait pas au couple aristocratique d'engager la conversation avec les célèbres écrivains. Tout à coup, le jeune Decazes vint à Dumas et lui dit : « Cher Dumas, Lord Palmerston demande que vous laissiez une chaise libre entre Victor Hugo et vous. »

Inutile de dire que cette demande fut accueillie avec empressement et que la chaise fut aussitôt placée. On vit alors entrer dans le salon Lord Palmerston, conduisant Lady Palmerston et se dirigeant vers Dumas et Victor Hugo.

Après avoir fait asseoir sa femme il lui demanda gravement quelle heure il était :

Celle-ci, regardant sa montre, répondit : « minuit et trente-cinq minutes ».

— « Bien, dit alors le grand ministre, souvenez-vous que, ce jour, à minuit trente-cinq, vous vous êtes assise entre Alexandre Dumas et Victor Hugo, honneur dont très probablement vous ne jouirez qu'une fois en toute votre vie ». Puis il offrit de nouveau son bras à Lady Palmerston et la ramena près de la baronne Decazes, sans avoir dit un mot aux illustres écrivains.

Ils n'avaient pas été présentés!

Je terminerai cette lettre en faisant remarquer qu'un « Drawing Room » présidé par la Reine, occasionne dans la métropole une dépense d'environ un million de livres, soit vingt-cinq millions de francs.

EZAN HOYLE.

LA VIE INTELLECTUELLE EN RUSSIE

A Madame la Marquise de Tallenay.

A L'HEURE où la très vaillante revue *La Jeune Belgique* cesse de vivre, après une si longue et si brillante carrière, il paraîtra peut-être intéressant aux intellectuels de Belgique groupés autour de la *Revue Mauve* de connaître certains aspects de la vie littéraire en Russie.

L'écrivain, le savant, le poète est infiniment plus estimé en Russie qu'en Belgique. Dans peu de pays, le producteur intellectuel jouit d'une aussi grande considération dans tous les milieux sociaux. Le peuple a une admiration déférente pour le lettré, et même si ce dernier est sorti de ses entrailles, il est, aux yeux du peuple, le « seigneur ». Cette admiration est plus manifeste encore quand il s'agit d'un « savant ».

La bourgeoisie a le culte des lettres, elle aime les écrivains, lit beaucoup les poètes, les sait par cœur. L'homme, peu ou prou instruit, des classes moyennes russes a un respect profond pour la profession de littérateur et d'artiste. Il a toujours ses préférences en matière littéraire, son idéal. Il n'y a pas de famille aisée, ou jouissant même d'un revenu médiocre, qui ne soit abonnée à une revue. Les distinctions académiques, les considérations de vanité, les fantaisies de snobisme, les relations tiennent peu de place dans ces préférences ou dans l'estime qu'on a là-bas pour les gens de lettres. Du reste, la plupart des écrivains illustres russes n'ont point appartenu à l'Académie. Les funérailles des écrivains russes populaires sont, de ce point de vue, un spectacle des plus instructifs. C'est toujours un événement. Une foule sympathique d'étudiants, d'admirateurs, — souvent plusieurs milliers d'hommes — accompagne alors, sincère, attristée, le défunt. La curiosité ou la vanité n'est pour rien dans les manifestations de sympathie prodiguées à l'artiste. Ces convois sont simples, peu riches, et les autorités, pour des raisons desquelles je n'ai pas à m'occuper à cette place, en sont trop souvent absentes. La mort de Tchedrine a mis la Russie, il y a quelques années, en deuil, et c'est toujours une tristesse publique quand un grand penseur, un écrivain disparaît. Un autre exemple : Les offenses faites à un poète sont inexcusables aux yeux de la société lettrée. Je parle ici des duels qui, plusieurs fois, se sont dénoués par la mort de poètes russes. Le peuple ne pardonne pas ces blessures faites à ses aimés, à ses élus. Il y voit un crime de lèse-humanité, un attentat à sa dignité intellectuelle. Il exige patience et indulgence pour ces têtes couronnées, — couronnées, il est vrai, de simples lauriers, — mais qui sont faites pour « les sons doux et les prières, » selon le mot du poète. Pouschkine avait le caractère vif, et on cite le cas où, en jouant aux cartes avec un Roumain à Kichenew, il ôta ses bottes et frappa de cette arme son partner.

Un Russe considère la mort d'un poète tué en duel comme un meurtre. Et si les lois sont impuissantes à punir le meurtrier, l'opinion publique et les mœurs feront amèrement regretter sa victoire au vainqueur. Le cas de Pouschkine et de Lermontoff, les célèbres poètes russes, est particulièrement intéressant. Le premier s'est battu avec le baron Gekkern

à la suite de propos calomnieux tenus sur l'honneur de sa femme. Il a été tué dans ce combat. M. Gekken a dû quitter le pays malgré ses relations en haut lieu, et l'opinion publique n'a jamais pardonné le meurtre de Pouschkine. L'empereur Nicolas plusieurs fois s'informa de la santé de l'illustre poète mortellement blessé, et lui envoya même ses adieux éplorés. Or l'empereur n'avait point coutume de flatter les sympathies de la foule. Pouschkine a été même banni pendant des années de Saint-Pétersbourg, à cause de ses épigrammes, de ses opinions et des désordres de son orageuse jeunesse.

Quant à Martynow, l'adversaire heureux de Lermontoff, il vit sa carrière d'officier brisée, et il dut fuir à la campagne, cherchant l'oubli et le pardon, semblable à un criminel. Il avait tué un poète !

Ces exemples montrent en quelle estime la société, là-bas, tient ses écrivains.

La noblesse et l'aristocratie vénèrent et apprécient, en Russie, le don divin du génie, loin qu'elles dédaignent la carrière littéraire. Une grande partie des écrivains russes appartient à la noblesse et souvent à la plus vieille, à la plus riche. Je cite, au hasard de la plume : Pouschkine, Lermontoff, Batuschkow, les Tolstoy, comte Golenischew-Koutouzow, prince Wiasemsky, Ogarew, Herzen, Nekrassow, Gontcharow, Arbouzow, Grigorowitch, Gogol, Tourguenieff, Aksakow, Maïkoff, Fet, Meï, Michaïlow, Lopouchtine Garschine, Tchédrine-Saltykow, etc. Gribojdow fut même ambassadeur auprès du Shah. Ces écrivains faisaient partie de la plus haute classe du pays par leur naissance et leur situation. Mais jamais ils ne se croyaient obligés de glorifier les privilèges sociaux. Les nobles dames étaient flattées d'une dédicace, et une méchante épigramme faisait cruellement souffrir les courtisans les plus endurcis.

A l'heure actuelle, un poète très distingué, un des plus grands de la Russie, le comte Golenitchew-Koutousow, tient l'une des plus hautes charges de la Cour, en même temps qu'il est poète. Ses vers sont très beaux, d'une forme rare et écrits sur les objets les plus élevés.

Un exemple plus curieux encore : Un grand-duc signe sous des initiales mystérieuses K. R. de très beaux vers, d'une forme exquise. Parmi les femmes de la noblesse, la baronne Frederickx cultive les muses.

Pouschkine avait une charge à la Cour russe, et l'empereur Nicolas aimait sa conversation. On vient de publier les mémoires de la comtesse O. Smirnow, demoiselle d'honneur de l'impératrice Nicolas Ier, et cette grande dame tenait un journal quotidien sur les faits et les paroles de Pouschkine et de Gogol qui étaient ses intimes.

M. de Pobedenostzew, le savant professeur russe récemment traduit en français, a été choisi par l'empereur Alexandre II comme précepteur de ses augustes enfants, à cause de la haute culture de son esprit. M. Saltykow, qui signait Tschedrine, écrivain peu connu à l'étranger, mais un des plus remarquables de la Russie contemporaine, descendait de la plus vieille noblesse du pays. Cela ne l'empêcha point de renoncer à son poste de gouverneur de province pour celui plus modeste de rédacteur d'une revue libérale, la plus intéressante de l'époque de 1860-1880, les *Mémoires patriotiques*. Il est vrai qu'il s'est révélé un écrivain très puissant.

Sur son lit d'agonie, l'illustre moribond dit à son fils son dernier conseil paternel : « Respecte par - dessus tout dans ce monde le nom de littérateur ». Ce fut sa dernière parole. C'était un puissant esprit.

Les écrivains russes ont à un haut degré l'esprit de solidarité. Une société de gens de lettres a été fondée, qni possède un revenu considérable et qui vient en aide à ses membres, appauvris ou malades. Elle défend aussi et protège efficacement leurs droits d'auteur. En est-il ainsi partout?

Le critique Bilinsky a été, en son temps, l'âme d'un cercle philosophique et littéraire d'où sont sortis les hommes de 1840-1860, des esprits comme Necrassow, Gogol, Herzeu, etc., etc., toute une pléïade d'illustrations de la littérature russe. Pissarew, Dobrolubow, Maïkow, Schelgounow ont détenu après ce Sainte-Beuve russe le sceptre de la critique, passé à l'heure actuelle aux mains de Michaïlowsky, de Skabitchewaky, de Goltzew et de quelques autres littérateurs. Michaïlowsky est un grand philosophe, personnel et digne d'être traduit dans toutes les langues européennes."

... Quel est l'objet d'une revue, sa raison d'être? N'est-ce point de renseigner ses lecteurs sur les faits de la vie littéraire, de créer entre eux un lien intellectuel, de les tenir groupés autour de quelques principes d'esthétique? N'est-ce point aussi de faire connaître les jeunes forces de la littérature, de les mettre en lumière, de les encourager et de les soutenir?

La revue russe a rempli cette mission.

Il existe en Russie une dizaine de revues importantes. Leurs abonnés varient entre cinq et quinze mille. Les prix d'abonnement sont assez élevés et varient entre quinze et quarante francs.

Toute famille aisée a sa revue. Les gens riches et les étudiants en reçoivent plusieurs. A vrai dire, leurs lecteurs sont plus nombreux encore que leurs abonnés, car des gens de province et qui sont pauvres se cotisent, font des échanges et la brochure passe de main en main.

Une revue en Russie a son programme, son principal collaborateur. Les collaborateurs sont tenus de rester fidèles au programme. Quand un écrivain important quitte une revue, les abonnés en grande partie le suivent et passent avec lui dans une autre revue qui correspond mieux à leurs aspirations esthétiques et philosophiques. Les revues russes, notons-le, comptent beaucoup d'abonnées et de collaboratrices.

Les revues en vogue sont : *la Richesse russe, la Pensée russe, la Semaine, le Messager russe,* etc., etc.

La première a pour directeur spirituel, le célèbre Michïlowski, et il est curieux d'observer avec quel empressement les lecteurs lisent ses articles de haute critique et savourent son talent de polémiste. J'ai observé combien ils partagent ses haines ; ils se passionnent avec lui, et s'inquiètent des pièges que lui tendent ses adversaires.

Ainsi les revues russes ont facilité la formation de cette grande critique impartiale, consciencieuse, synthétique, qui ouvre au public de nouveaux horizons littéraires.

La revue, la chaire, les sinécures dans les commissions scientifiques gouvernementales et à la bibliothèque impériale, fort riche et qui a eu l'honneur d'abriter Krylow, Gniedisch et tant d'autres, constituent les ressources matérielles de l'écrivain russe.

Au moral il est indépendant, il n'est l'esclave que de ses idées.

Il recherche rarement le monde, mais toutes les portes lui sont largement ouvertes, s'il a quelque éducation Il n'a, d'ailleurs, guère besoin du monde. La foule de ses lecteurs est son monde, attentifs à sa pensée, et qui n'exigent de lui que la sincérité et le talent.

Les intellectuels russes vivent dans le cercle étroit de leurs amitiés simples, point sauvages, mais point mondaines. J'ai été très étonné, un jour qu'une grande dame belge me répondit, comme je lui demandais si elle reçoit les artistes : « On ne peut recevoir cette espèce ».

Si les écrivains grands seigneurs, Pouchkine ou Lermontoft, qui mettaient leur qualité de littérateur au dessus de toutes les distinctions de ce monde, avaient entendu cette boutade, quel beau dédain dans leur sourire !

BORIS BARBASCH.

CARNET MONDAIN

BRUXELLES

Le comte et la comtesse de Flandre ont reçu d'excellentes nouvelles de leur fils le prince Albert.

Le matin le prince Albert s'est embarqué à Southampton se rendant en Amérique. Le prince, dont l'absence doit se prolonger jusqu'en juillet prochain, est accompagné du lieutenant-colonel Jungbluth, son aide-de-camp, et du docteur Mélis.

La nouvelle répandue ces jours derniers du prochain voyage du roi et de la reine en Autriche est démentie. Les augustes voyageurs devaient se rendre à Vienne auprès de l'archiduchesse Stéphanie, gravement atteinte de l'influenza, mais nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que la maladie de l'archiduchesse paraît enrayée.

Malheureusement nous ne saurions donner d'aussi bonnes nouvelles touchant S. A. R. la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg, dont l'état est considéré comme désespéré.

M. Gérard, le nouveau ministre de France à Bruxelles, a été reçu, mardi, à 2 heures de l'après-midi, par a princesse Clémentine, aux côtés de laquelle se tenait Mme la baronne d'Oldonneel, dame d'honneur.

La réception a eu lieu dans le salon bleu du palais de Bruxelles, elle a duré vingt minutes environ.

M. Gérard a été présenté à Son Altesse Royale par le lieutenant-général baron Nicaise, aide-de-camp du Roi.

Le dîner qui devait avoir lieu au palais de Bruxelles en l'honneur du nouveau ministre de France est remis à une date ultérieure.

Un dîner de trente-huit couverts a été offert lundi soir par le comte et la comtesse de Flandre, au palais de la rue de la Régence.

Citons parmi les convives : le duc et la duchesse de Vendôme, le président du Sénat, les ministres De Smet-de Naeyer, De Bruyn, Schollaert, Begerem, Nyssens, de Favereau, le baron et la baronne Arnold t'Kint de Roodenbeke ; le marquis de Beauffort ; le baron Constant Goffinet ; le lieutenant-général baron Nicaise et Mme la baronne Nicaise ; le lieutenant-général Bocquet ; le colonel Wahis, des grenadiers ; le lieutenant-colonel Burnell ; M. Raymaekers, secrétaire général du département des chemins de fer ; M. Buls, bourgmestre, et M. l'échevin De Mot ; le commandant Terlinden ; Mme la baronne van den Bossche, etc.

Le dîner a été servi à 7 heures dans la grande salle à manger. A 10 heures les invités quittaient le palais de la rue de la Régence, où lundi prochain a lieu un nouveau dîner de quarante couverts.

Est partie de Nice pour Vienne, la princesse Dorothée, se rendant auprès de son père, le prince Philippe de Saxe-Cobourg Gotha, qui fut récemment blessé en duel par le lieutenant de cavalerie Mattachich-Kegievich.

La princesse Louise, mère de la princesse Dorothée, continue sa villégiature dans sa villa de Cimiey, près Nice.

Sa Sainteté Léon XIII vient de célébrer solennellement à Rome, les anniversaires de sa vingtième année de son pontificat et de sa soixantième année de prêtrise. A cette occasion le nonce apostolique, S E. M. Rinaldini, a donné jeudi soir un grand dîner à la nonciature.

Parmi les convives :

M. le baron t'Kint de Roodenbeke, président du Sénat ; M. Beernaert, président de la Chambre des représentants ; M. de Smet-de Naeyer, ministre des finances ; M. de Favereau, ministre des affaires étrangères ; M. Begerem, ministre de la justice ; M. le comte John d'Oultremont, grand maréchal de la Cour ; M. le baron Lambermont, ministre d'Etat, et M. Léon Van der Elst, chef du cabinet du ministre des affaires étrangères et tous les membres du corps diplomatique.

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles du comte Odet de Canisy directeur du haras à Aurillac, fils du comte et de la comtesse Paul de Canisy, avec Mlle de Belfort.

Le fiancé est le frère du comte Alban de Canisy, lieutenant-colonel, de la comtesse Andrée de Bouëxic et du comte Richard de Canisy.

On annonce le prochain mariage de Mlle du Roy de Blicquy, fille du général, avec M. Van den Branden de Reeth, d'Anvers, et le mariage du comte Georges de Beauffort, fils du marquis de Beauffort, sénateur de Namur, avec Mlle Antoinette de Liedekerke de Pailhe.

Le marquis Imperiali, fils du marquis Giovanni, Imperiali et de la marquise, défunte, née de Grunne, est fiancé à Mlle Geneviève de Liedekerke, fille du comte Edouard de Liedekerke, bourgmestre de Pailhe, et de la comtesse, née de Ferrière-le-Vayer.

BALS

On dansera :

Le samedi 12 mars, chez M. et Mme Winssinger-Perard, rue Hôtel-des-Monnaies, et chez M. et Mme Kaesmacher, 14, rue du Congrès.

Le dimanche 13 mars, chez la vicomtesse Darrigade.

Le samedi 26 mars, chez le notaire et Mme Delporte, place du Grand-Sablon.

Samedi dernier, le major Thys et Mme Albert Thys réunissaient une trentaine de convives dans leur bel hôtel de la rue de la Concorde. Citons : le baron de Haulleville, M Valère Mabille, le major Laurent, M. Charles Tardieu, M. et Mme Greiner, M. et Mme Noblet.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. Vieira Monteiro, ministre des Etats-Unis du Brésil, à Bruxelles.

ANVERS

Le chevalier Van Male de Ghorain et son frère Waleran viennent de quitter Anvers pour un voyage en Espagne et en Portugal.

MAUVIETTE.

Memento.

* Mme Edward Blount, née de Bassano, femme du secrétaire de la légation britannique à Bruxelles, vient d'accoucher d'une fille.

* La semaine dernière, dîners chez Mme de Zualart, chez la baronne de Woot de Jannée, chez M. et Mme Ritteweger.

* Les trois prochaines conférences de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne), fixées aux jeudis 10, 17 et 24 mars, à 2 h. 1/2, seront consacrées à l'étude de D. G. Rossetti, des frères Van Eyck et de Benozzo Gozzoli.

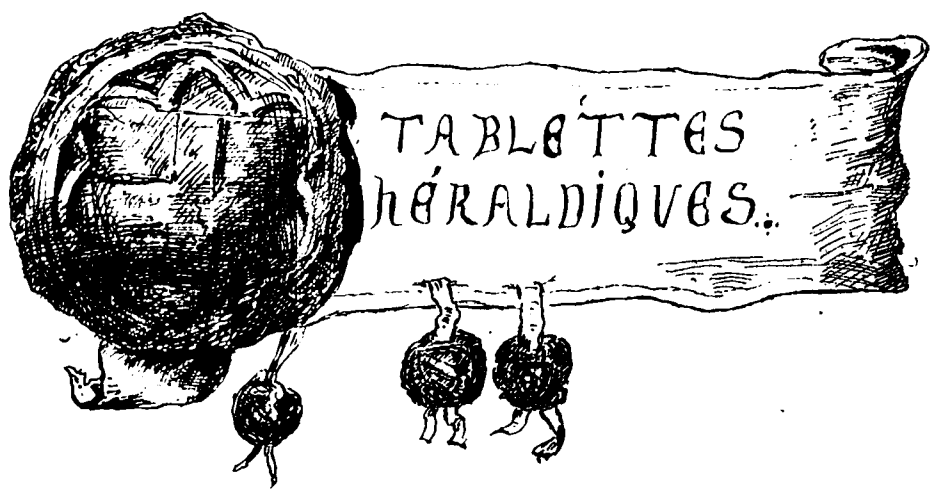
Il a paru intéressant de rapprocher, dans une même série d'entretiens, le chef de l'école préraphaélite, des maîtres primitifs de Flandre et d'Italie qui exercèrent sur l'évolution de la peinture moderne en Angleterre une influence si marquée.

M. Gabriel Mourey, dont la compétence spéciale s'est affirmée dans plusieurs écrits, parlera jeudi prochain de D. G. Rossetti.

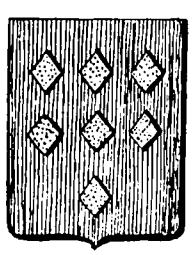
M. Charles Morice, qui prépare un ouvrage important sur les origines de la peinture flamande, a choisi comme sujet, pour le jeudi suivant, « *Au temps des Van Eyck* ».

M. Jules Destrée, auteur des *Notes* sur les primitifs italiens, si remarquées dans l'*Art moderne*, analysera le jeudi 24 mars l'œuvre de Benozzo Gozzoli.

Pour chacune de ces conférences, le prix d'entrée est de 2 fr. Les cartes permanentes du Salon y donnent gratuitement accès.



Le 16 février dernier est mort à Paris, en la résidence de la rue de Sèvres, le R.P. de Gabriac, l'un des religieux les plus connus et les plus distingués de la Compagnie de Jésus.



Ecrivain et professeur distingué, le R. P. de Gabriac s'est vu appeler par ses supérieurs aux postes les plus délicats dans les collèges de la Compagnie. Il a laissé des ouvrages estimés. Il était frère du marquis de Gabriac, ancien ministre de France, à Bruxelles, ancien ambassadeur auprès du Vatican.

Cadoëne de Gabriac porte : De gueules à sept losanges d'or, 3. 3. 1.

— —

Le prince Henry de Valori vient de mourir à Paris. C'était une originale et curieuse figure bien connue du Tout-Paris, que celle de ce vieux gentilhomme à la mine fière et à la tournure élégante, qui s'était dévoué tout d'abord, corps et âme, à la cause des Blancs d'Espagne. Mais, voyant que Don Carlos, son prétendant, ne paraissait pas aussi convaincu de ses droits que son serviteur l'aurait voulu, le prince de Valori s'était retourné vers un Bourbon d'Espagne quelque peu déclassé et l'avait sacré héritier présomptif de la Couronne de France. Il fallait à cette chevaleresque nature une cause à laquelle elle se devouât, et pour incarner cette cause une âme qui la comprît et qui allât de l'avant. Par malheur le second prétendant manquait vraiment de toutes les qualités les plus élémentaires pour faire un chef de parti.

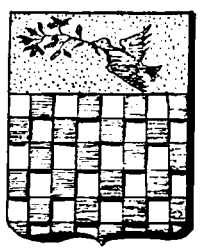
On souriait de la marotte de l'Excellent prince, à qui on donnait ce titre, un peu par courtoisie. Il descendait.

cependant d'une antique race, jadis souveraine en Italie les princes Rustichelli qui régnaient à Fiesole, en 1038, et dont une branche, celle des Valori, vint se fixer en France au XVe siècle où elle reçut les titres de marquis d'Estilly et de Lecé.

Elle était fort bien alliée.

Valori porte : Ecartelé aux 1 et 4 de sable à l'aigle d'argent, chargée d'une croix de gueules sur l'estomac, et semée de croissants de sable : aux 2 et 3 d'or au laurier de sinople ; au chef de gueules.

Le 17 février dernier a eu lieu à Gand le mariage de Mlle de Kerchove d'Exaerde, fille du gouverneur de la province, avec M. Herry, fils du sénateur pour Gand.



Les témoins étaient pour le marié : le chevalier Jean van Tieghem de ten Berghe, et M. Léon Herry; pour la mariée : MM. Constant de Kerchove d'Exaerde et Eugène de Kerchove d'Exaerde.

La famille de Kerchove, une des meilleures et des plus anciennes des Flandres, est extrêmement nombreuse et s'est divisée en plusieurs branches : les Kerchove de Denterghem, de Ter Elst, d'Exaerde, etc. Ils sont alliés aux della Faille, de Moerman, Mandat-Grancey, Peers, Renesse, Rodriguez, Hane-Steenhuyse, Piers, de Neve, t'Serclaes, de Pret, van der Bruggen, Borluut, Baré, Surmont, etc. de Kerchove porte : Echiqueté d'argent et d'azur ; au chef d'or chargé d'une colombe essorante d'azur, becquée de gueules, tenant dans son bec un rameau d'olivier au naturel.

Herry appartient à la province d'Anvers Philippe-Joseph Denis Herry, échevin et trésorier de la ville d'Anvers, en 1756, est l'auteur des différentes branches de cette famille, toutes honorablement connues et dont l'une est fixée à Gand et est représentée par M. Georges Herry, sénateur, marié à Mlle van Tieghem de ten Berghe et père du jeune marié.

Cette famille s'est alliée aux Annez, de Loen d'Enschedé, de Cocqueau, de Villers.

Elle porte : D'azur au lis de jardin d'or, tigé et feuillé de sinople accompagné en chef, à dextre d'un soleil d'or et à senestre d'un croissant d'argent.

On annonce de Paris la mort de Mme la duchesse de Doudeauville. Cette mort met en deuil presque toutes les familles princières françaises et belges et frappe tout particulièrement la haute société parisienne, dont la duchesse de Doudeauville était l'ornement.

Grande dame dans toute l'acception du mot, intelligente, artiste et belle, la princesse Marie de Ligne, femme de Sosthènes comte de la Rochefaucould, duc de Doudeauville, ancien député, chef du parti royaliste, était universellement aimée. Elle soutenait beaucoup de bonnes œuvres, et, au point de vue mondain, tenait le tout premier rang dans la société aristocratique de Paris.

On n'a pas oublié la splendeur de ses réceptions, dans le cadre merveilleux de son hôtel de la rue de Varennes, ni la grâce souveraine avec laquelle elle présidait à ces fêtes qui étaient de véritables événements parisiens. Ceux qui n'y ont point assisté ne peuvent se faire une idée du luxe aristocratique qui y était déployé, et l'on peut dire que depuis qu'il n'y a plus de Cour en France, c'est à l'hôtel Doudeauville que s'étaient réfugié tout ce qui constitue la pompe et l'apparat des réceptions souveraines. Mais insister là-dessus, en un pareil moment, serait malséant.

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue*, une notice généalogique sur les maisons de la Rochefoucauld et de Ligne, mais nous avons tenu à accorder aujourd'hui un souvenir ému à la femme éminente qu'était Mme la duchesse de Doudeauville.

Marquis DE BOINVILLE.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUTH
GUIGNOLET d'Angers
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Tablettes Théâtrales

THÉATRE MOLIÈRE. — *Catherine.*

Lorsque *Catherine*, voici tantôt six semaines, parut à la Maison de Molière, un critique déclara que la Comédie Française avait trouvé son « Cyrano de Bergerac ».

Sans aller aussi loin dans la formule de l'éloge, nous reconnaissons que la pièce de Lavedan est digne en tous points du succès qu'elle remporta à Paris et de celui qui l'attend à Bruxelles.

Au surplus cette œuvre est-elle d'autant plus louable que le scandale en est absent et que l'intrigue en demeure honnête jusqu'au baisser du rideau. — Mettre à la scène de braves gens, leur faire jouer des rôles décents et intéresser pendant quatre actes avec ces données, voilà certes qui est peu banal aux temps actuels. — D'autant que certains, parmi les personnages, poussent le dévouement jusqu'à l'absurde et qu'il souffle un vent d'héroïsme qu'on a peine à croire vraisemblable.

On prête ce mot à Ladevan : — J'écris tantôt avec mon cœur, tantôt avec ma tête. » — Et dans la plupart de ses pièces, pour ne pas dire toutes, l'écrivain nous semble avoir rempli la deuxième partie seule de son programme. Le *Prince d'Aurec*, *Vieux*, le *Nouveau Jeu* sont d'allures suffisamment « rosses » pour donner à penser que le cœur n'y fut pour rien.

Avec *Catherine* la thèse change et nous entrons de plain-pied dans la tendresse et dans la vertu. La tête et le cœur ont parlé à l'unisson et c'est tout simplement exquis.

Le jeune duc de Coutras s'est épris silencieusement de Catherine, la maîtresse de piano de sa sœur, et le rideau se lève sur une scène charmante, qui n'est d'ailleurs que la paraphrase d'une saynète déjà publiée par l'auteur dans un journal parisien. — Absorbé par cet amour, le Duc n'a jamais deviné la passion qu'il inspira à une des cousines, Hélène de Grisolles, laquelle, par dépit, s'est mariée à un viveur actuellement relégué dans un asile d'aliénés.

En instance de nullité de mariage auprès de la Cour de Rome, Hélène, pour ouvrir les yeux de son beau cousin, lui demande conseil sur la conduite à tenir à l'égard d'un homme qu'elle aime et qui ne veut s'en apercevoir. Et le duc de répondre par ces mots décourageants : « Un homme aimé de vous et qui ne s'en aperçoit pas, n'est qu'un imbécile?... » Au surplus, confessé par Hélène, il avoue qu'il a résolu de ne pas laisser passer le bonheur devant lui sans le saisir... il épousera Catherine.

Mais encore lui faut-il le consentement de sa mère. Et la duchesse bénévole, après quelques observations de pure forme, déclare qu'elle même ira demander pour son fils la main de Catherine.

C'est pourquoi, au deuxième acte, nous pénétrons dans l'intérieur de la famille Vallon. — Ange de tous les dévouements, Catherine soigne son vieux père, un brave organiste confiné dans sa mélomanie, achève des abat-jour difficilement peints par une sœur souffreteuse, corrige les devoirs et fait les pensums de ses bambins de frères, coud, lave, reprise et trouve encore le temps de courir le cachet à tous les coins de Paris.

Des qualités aussi solides ne furent pas sans être appréciées, et Georges Mantel, un pauvre ingénieur sans le sou, qui depuis plusieurs années la vit à l'œuvre, a tenté maintes fois de s'en faire aimer. Mais, sans vouloir à peine se l'avouer à elle même, Catherine sent que son cœur n'est pas libre, et, sous couleur de rester auprès des siens, elle refuse les avances de son très honnête soupirant.

Pourtant, dans un dernier effort d'éloquence, celui-ci a obtenu le « oui » des fiançailles et il vient de se sauver, ivre de bonheur, quand paraît la duchesse de Coutras!...

Oh! la ravissante scène entre la duchesse et le père Vallon, et combien Lavedan sut y faire éclater toute sa maîtrise en art théâtral!...

Mais que faire?... une honnête fille n'a qu'une parole. . et, n'osant dire que la sienne est engagée, Catherine hésite, se trouble, balbutie des réticences de toutes sortes et finalement ajourne au lendemain sa réponse définitive.

Certes elle dira non!..., et pourtant... Mais voici que Mantel revient ; la consternation des visages lui signale un événement, il arrache à Catherine son secret et dans un élan de sublime générosité, il refuse le sacrifice de la jeune fille et exige qu'elle accepte la main de celui qu'elle aime. — Pour étrange qu'un pareil acte puisse paraître, l'habileté de l'auteur est telle qu'on se sent profondément remué et qu'on en arrive à trouver logique le dévouement de l'amoureux.

Des deux premiers actes confinent à la perfection. La grâce exquise de leur dialogue, le grand souffle d'honnêteté qui les traverse, l'admirable sensibilité qui

s'en dégage et l'évidente aspiration vers un idéal de vertu, en font une sorte de prologue délicieux.

Prologue, disons-nous, car avec le troisième acte seulement nous entrons dans le vif de la pièce.

Catherine est duchesse, et terriblement embarrassée de toute sa famille installée avec elle au château seigneurial. Tous ces pauvres petits bourgeois y commettent des gaffes multiples, et le duc, énervé par ces mille et une piqûres d'épingle auxquelles les natures aristocratiques demeureront toujours si sensibles, s'aperçoit vite que la grande dame, pour noble de cœur qu'elle soit, est restée sur bien des points la maîtresse de piano d'antan.

Et bientôt les choses menacent de tourner au drame, car la cousine Hélène saisit l'occasion propice pour avouer au duc sa passion si longtemps contenue .. — « Une heure de ta vie, et je pars heureuse !... » — lui crie-t-elle, en se jetant dans ses bras. Et le duc l'embrasse, quand surgit Catherine ..

Ici nous pensons que la pièce tourne trop court et que le quatrième acte ne tient pas toutes les promesses offertes.

Une séparation est imminente entre les époux. Catherine, un peu bien sévère pour un délit sans grande importance, ne veut rien entendre et elle écrit à Georges Mantel qui, mis au courant de la situation et continuant son rôle de terre-neuve amoureux, engage avec le duc une explication, qu'on nous permettra de déclarer invraisemblable, mais grâce à laquelle tout s'arrange au mieux.

Après tout cette solution était nécessaire pour maintenir la pièce dans l'atmosphère de vertu dont elle est imprégnée et nous aurions mauvaise grâce à reprocher à l'auteur d'avoir voulu demeurer honnête jusqu'au bout de cette œuvre en somme très remarquable.

Qui donc affirma jadis qu'une bonne pièce est toujours bien jouée ?... Nous le croyons sans peine en voyant l'interprétation de Catherine au Théâtre Molière.

Mme Patry, qui joue la duchesse, est une artiste de race que nous avons maintes fois applaudie aux côtés de Coquelin. Elle nous fit souvent un plaisir infini dans le répertoire classique et il nous est agréable de la retrouver ici avec ses toujours belles qualités de diction et de tenue. Elle est parfaite dans la scène de la demande en mariage.

Catherine c'est Mlle Dauphin, tout à fait à sa place dans ce joli rôle. Espérons que Paris ne nous reprendra pas trop tôt l'artiste charmante à l'émotion si communicative et un talent de si pur aloi.

M. Deneubourg, qui a le bon esprit de ne pas vouloir pasticher Lebargy, est plein de verve, d'entrain et de distinction.

M. Francisque a fait également du père Vallon un type très personnel.

Enfin, Mmes Praxine, Fleur et d'Ytte, ainsi que MM. Joumart, Ramy et Six complètent un ensemble excellent.

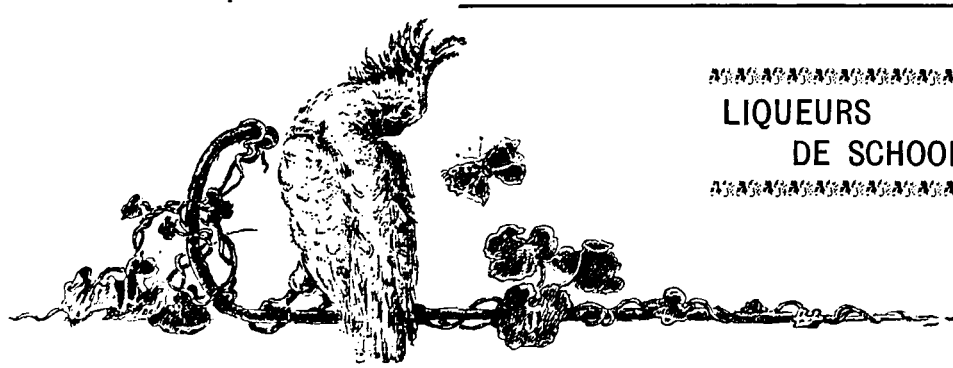
Il nous paraît certain que le public tiendra à honneur de remercier la direction du Théâtre Molière de l'effort artistique qu'elle accomplit aujourd'hui en nous faisant connaître une œuvre de pareille importance au moment même où cette pièce bat le plein de son succès à la Comédie Française.

Bon H. D'ORNANT.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de théâtre se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaire**. Prix sans concurrence.



LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

7 mars.

A présent que la tranquillité est rétablie; les fonds d'Etat, les institutions de crédit et les valeurs industrielles en profitent pour s'emballer de nouveau. C'est un steeple-chase superbe ! La hausse bat son plein, et c'est le comptant qui mène la course.

J'ai eu du reste l'honneur de prévenir en temps utile les lecteurs de la *Revue Mauve* de cet important mouvement; je pense qu'ils en auront profité.

Les Rentes françaises qui depuis quelques mois piétinaient sur place se sont tout à coup mises en marche entraînant avec elles tous les fonds d'Etat, sauf cependant l'Extérieure d'Espagne qui, pour cause, s'est dérobée au premier tournant perdant près de 2 points à 59 3/16.

On s'occupe beaucoup en Bourse du projet de réorga-

nisation du marché financier, ainsi que des déclarations du ministre des finances. Le Parquet et la Coulisse se toisent. Cependant avant de nous faire une opinion, attendons de connaître la décision du Sénat.

Voici maintenant les mouvements qui se sont produits depuis une quinzaine de jours sur l'ensemble de la cote :

3 % 103.65; 104; 104.35. Amortissable 102.10; 102.60 et 103.17. 3 1/2 106.70; 107 et 107.30.

Les Rentes russes toujours favorites gagnent un point, 3 % or ancien 97.10 et 98.10. 3 % or nouveau 96.90 et 97.80. Intérieur 68.15; 68.55 et 68.80.

L'Extérieure d'Espagne a eu à subir un rude assaut sur des bruits très belliqueux venant de New-York ; de 61 elle est tombée brusquement à 59 3/16, de plus on parle de la réduction du prochain coupon, cela deviendrait grave.

L'Italien très soutenu par un syndicat puissant s'inscrit à 94.40, touche 94.95 pour finir à 94.72.

Le Brésilien 4 % malgré la lourdeur du change rattrape 9/16 à 61.50 et le 5 % un demi point à 66 1/8.

Les fonds Coloniaux sont fermes : Emprunt Tonkinois 90.85 et 91.25. Tunisienne 502 et 505; Emprunt de Madagascar 91.25 et 91.50.

L'Autrichien s'inscrit à 104.40 puis à 105.60; le Hongrois 103.65 et 103.90, et le Roumain 5 % 105.10.

La Banque d'Autriche a réduit le taux de son escompte à 3 1/2 pour cent.

Le Portugais 3 % est *coté* 20.75 et 19.90. Nous verrons bientôt le cours *15 francs*.

Les obligations 3 p. c. de la Compagnie Impériale des chemins de fer Ethiopiens se négocient à 332 et 334.

Les institutions de crédit ont un entrain endiablé. et cette fois, c'est le Crédit Lyonnais qui tient la corde. N'oublions pas que les actions de cette brillante société valaient au commencement de l'année 800 fr., tandis qu'aujourd'hui, elles sont enlevées au comptant à 860 fr.; Cette grosse plus-value est toute naturelle étant donné que le dividende de l'exercice 1897 vient d'être fixé à 40 francs. La Banque de Paris et des Pays-Bas consolide son cours de 930. Comptoir National d'Escompte 583 et 600; c'est assure-t-on cet établissement qui s'est chargé de la conversion de la dette Roumaine. Banque Parisienne 490 et 496. Compagnie Algérienne 780 et 795; Société Générale 543 et 545; et Crédit Foncier de France 662, 665 et 667.

Les obligations foncières et communales sont toujours très recherchées par l'épargne, et c'est justice.

La Banque de l'Afrique du Sud 73 et 75. Crédit Industriel 602 et 604; Rente foncière 465; Banque de France 3520; Société Foncière Lyonnaise 387 et 410; Ct. Foncier d'Algérie 470 et 475. Mobilier Espagnol 50; Banque Russe et Française 103; Banque Transatlantique 425; Banque des pays Autrichiens 485; Crédit Foncier d'Autriche 1276; Phénix Espagnol 490; Crédit Foncier Egyptien 525; Société Marseillaise 800; Banque du Mexique 630 et 645 et Banque Internationale de Paris 610, 620 et 628. C'est sous les auspices de cette Banque et de la Compagnie Générale des Voitures que la Compagnie française des Voitures électromobiles vient d'être définitivement constituée. Cette Compagnie a pour objet la construction des voitures électriques de tous genres, et a établi son siège, 20, rue Taitbout, à Paris.

Je crois pouvoir vous annoncer que les résultats pour l'exercice 1897 concernant la Banque Internationale de Paris ont été très importants, les bénéfices nets dépasseraient 2,500,000 fr.; ce qui permettrait de fixer prochainement le dividende à 35 francs.

Les Chemins de fer grandes lignes s'avancent à toute vapeur, malgré l'élévation déjà très grande de leurs cours, il est vrai que depuis le 1er janvier dernier la plus-value des recettes s'élève à 5,343,000 fr., c'est pourquoi le Lyon bondit à nouveau du cours de 1900 à 1950; le Midi de 1450 à 1480; l'Orléans de 1905 à 1953; l'Ouest de 1225 à 1250, l'Est de 1100 à 1130 et enfin le Nord de 2085 à 2340!

Autrichiens 737 et Lombards 192 et 195.

Le Suez a réalisé depuis quinze jours une avance de 90 francs, 3425 et 3515; cette formidable poussée est due à l'augmentation des recettes qui depuis le commencement de l'année atteignent 1,889,780 francs.

Par contre, les fonds ottomans sont lourds, et il ne peut en être différemment tant que la question crétoise ne sera pas définitivement dénouée. — Banque ottomane 560; 555 et 556. Turc *série* B 45.50; la *série* C 26.35; 26.30 et 26.35; la *série* D 22.50. Lots turcs 110. La Salonique-Constantinople est inébranlable à 391 et la Smyrne-Cassaba à 370.

Sur les chemins espagnols, les fluctuations sont nulles. Saragosse 141; Nord de l'Espagne 78 et Andalous 75.

La Compagnie Transatlantique reprend de 12 francs à 396 en attendant mieux ; les Procédés Raoul Pictet 350 et 357. Les actions de la grande distillerie Cusenier fils et Cie ont encore monté de 110 francs depuis un mois 855 et 965 ! bravo ! L'Oural Volga 640, Compagnie Parisienne du Gaz 1150 et 1170. Les Wagons-lits 766. Bec Auer un peu faible sans raison sérieuse 711. Métaux 685. Mines de Malfidano 1070 et Grands Magasins du Printemps 740, 735 et 742.

Encore 100 francs de hausse sur les actions de la Compagnie Fermière des Eaux Thermales de Vichy 5205 et 5300. La Raffinerie d'Egypte 1230.

Quant aux Omnibus qui avaient pris le mors aux dents, ils ont rencontré une pierre qui les a fait reculer de 75 francs à 1890, le dividende est fixé à 65 francs par action. La Compagnie générale des Petites Voitures beaucoup moins fougueuse, tient ferme à 800. La Société Decauville 131 par sympathie pour la Compagnie générale de Traction qui clôture également à 131.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) progressent encore de 400 francs, et cela, pour ne pas en perdre l'habitude, 3400 et 3805 dernier cours, *pour aujourd'hui*, nous verrons mieux.

Joli emballement des actions de la Compagnie française pour les Procédés Thomson-Houston qui restent demandées à 1505 soit en augmentation nouvelle depuis deux semaines de 175 francs! J'avais prédit cette hausse. A présent je vois le cours de 1600, qu'on se le dise...

En banque, le marché des mines jouit d'un calme profond; cela tient à ce que les fous d'hier ont reçu une telle douche qu'ils n'osent plus aller de l'avant.

De Beers 730, 705 et 715. Rio-Tinto 720, 710 et 722; Ferreira 602, 610 et 602. Tharsis 190, 183 et 185.

Viennent ensuite, le Cape Copper 125 et 122. Robinson Gold 216 et 205. East Rand 117, 110 et 112. Langlaagte 95, 85 et 87. Goldfield 118, 111 et 113. Dynamite du Transvaal 65 et 69. Randfontein 45 et 42. Distillerie du Transvaal 30. Chartered 74 et 75. Ce superbe Champ d'Or 36 et la Mozambique 53, 50 et 52.

Allons, il y a encore de beaux jours pour l'épargne, cependant, je crois que c'est le moment de réaliser, pour reprendre plus tard.

VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles.

7 mars.

Enfin! le marché à terme est un peu meilleur. Il ne serait plus question de la rupture entre l'Espagne et les Etats-Unis; ce qui néanmoins n'empêche pas les finances espagnoles et brésiliennes d'être très malades... En Espagne le change est de 34 % de perte, mais à part ce petit détail, il paraît *que tout va bien.* Ce n'est pas mon avis.

Extérieure d'Espagne 60, 59 1/8 et 59 7/32. Brésil 61.10; 60.70 et 61 1/2. Le Saragosse 141. Le Turc série D 22.40. Lots turcs 109 et 110.25. Congo 93 et 94.50.

Au comptant grande fermeté des institutions de crédit.

Citons premièrement, la Banque de Bruxelles, dont le dividende est fixé à 35 francs et qui clôture à 750; la Compagnie Immobilière de Belgique 355 et 375; la Caisse générale des Reports 650; la Banque nationale 2810; le Crédit général Liégeois 895 et 940; la Banque Auxiliaire de la Bourse 125; la Caisse générale des Reports 695; la Société générale 2105; la Caisse commerciale de Bruxelles 670; la Banque d'Anvers 860 et Crédit général de Belgique 147.50.

Les bénéfices réalisés en 1897 par la Banque A. de Lhoneux Linon et Cie se chiffrent par un million 190,000 francs permettant la distribution de 8 % aux actionnaires.

Les valeurs sidérurgiques ont montré de la lourdeur : Sarrebruck 8015 et 7975; Angleur 675 et 660; Ougrée 1130 et 1100; Athus (hauts-fourneaux) 1085 et 1100; Marcinelle 560; Olkavaïa 380; Saint-Fiacre 1157; Espérance-Longdoz 415 et 410; Vezin-Aulnoye 950 et 920; Cockerill 2200; Russo-Belge 1340; 1300 et 1310; Nicolaïeff 1330 et Charleroi (fabrique de fer) 655.

A signaler un léger tassement sur quelques charbonnages : Grande-Bacnure 2100 et 2080; Courcelles-Nord 1520 et 1500; Amercœur 975; Levant du Flénu 1840 et 2100; Concorde 1195; Hornu-et-Wasmes 4130 et 4200; Prokhorow 760; Bonne-Espérance-Batterie 800; Nord de Charleroi 180 et Centre de Donetz 1230.

On annonce pour le 15 courant l'émission par la Banque Russe pour le Commerce et l'Etranger, à Paris, et la Caisse Commerciale, à Bruxelles de 15000 actions de la Société de l'industrie minière de Zyzianowk (Altaï du Sud). Nous en parlerons à fond la prochaine fois.

Les zincs sont en nouvelle hausse, l'Asturienne 5000 et 5090; Nébida (libérées) 1440 et 1495; Nouvelle-Montagna 520 et Vieille-Montagne 670, 675 et 680.

Voici à présent différents cours cotés au comptant :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 40
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 65
Caisse d'ann.s.A.4 1/2	115 —
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	119 50
Caisse d'ann. 3 p. c.	99 85
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 25
Créd.comm.4 1/2 p.c.	105 50
Créd. comm. 4 p. c.	105 50
Créd. comm. 3 p. c.	100 20
Créd.comm.3 p.c.1861	123 —
Créd.comm.3 p.c.1868	107 —
Ch.f.vicin.(soc.n.)3%	99 60
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	115 50
Flandre Orientale	93 —
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	106 —

Banques, caisses, etc.	
B. Aux. de la Bourse	118 —
Banque de Brabant	34 —
Banque de Bruxelles	745 —
Banque Nationale	2810 —
Caisse Commerciale	670 —
Caisse génér. de rep.	650 —
Créd. gén. de Belg.	145 —
Créd. Belg.(part fond.)	245 —
Crédit génér. Liégeois	942 50
Immobilière Belge	371 50
Quart.-Léop. (tit. part)	14 —
Soc.gén.(part de rés.)	2105 —

Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	205 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	315 —
Cockerill (ex-répart.)	2190 —
Espér.-Longdoz(priv.)	410 —
Marcin.-Couil.(nouv.)	565 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	614 —
Monceau-sur-Sambre	925 —
Hauts-fourn. Musson	665 —
Ougrée (Soc. an. d')	1110 —
Phœnix à Châtelineau	475 —
Providence (forges)	3275 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1035 —
Sarrebruck (forges)	7975 —

Charbonnages.	
Bernissart	490 —
Bois d'Avroy	518 —
Bonne-Esp. Batterie	800 —
Carabinier	512 50
Charbonnages belges	405 —
Concorde	1180 —
Courcelles Nord	1520 —
Espér. et Bonne-Fort.	436 —
Fontaine-l'Evêque	462 50
Gouffre	487 50
Grande-Bacnure	2045 —
GrandConty et Spinoy	307 50
Grande Machine à feu	1340 —
Haine-St-Pierre	275 —
Hasard	165 —
Herve-Wergifosse	740 —
Hornu-Wasmes (div.)	1238 —
Unies, bas. Charleroi	197 50
Kessales	715 —
La Haye	650 —
La Louvière, la Paix	390 —
Marihaye	1105 —
Midi de Mons	24 —
Noël-Sart-Culpart	515 —
Nord de Charleroi	1800 —
Produits au Flénu	2450 —
Unis ouest de Mons	412 50

Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1000 —
Gl. et Ch. de Bohême	762 50
Gl. Floriffe et Jeumont	515 —
Gl. Nationales Belges	675 —
Verreries de Donetz	330 —

Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	5070 —
Cuivres de Lérida	19 —
Nébida (libérées)	1495 —
Prayon	615 —
Prayon (jouissance)	350 —
Vieille-Montagne	680 —

Marché un peu nerveux sans causes graves.

V.

Une indisposition de notre collaborateur Edouard de Prelle de la Nieppe nous prive aujourd'hui de sa Chronique sportive.

CAUSERIE SUR LA MODE

Aujourd'hui nous nous occuperons des accessoires du costume. Ils ne sont pas indifférents à l'élégance d'une femme. Ils sont au contraire de par la mode actuelle, très importants. Les nœuds, les ceintures, les chaînes, les tours de cou, voilà autant de petits colifichets qui peuvent changer une toilette du tout au tout. Aussi une femme soigneuse aura toujours dans ses tiroirs quelqu'une de ces fanfreluches qui, en un tour de main, fera de sa simple robe de maison un ensemble paré et coquet si l'on vient, à l'improviste, la surprendre à déjeuner ou en visite.

Les nœuds et les tours de cou sont légions. Ceux qui se font en taffetas plissé sont déjà hors de mode; maintenant les plus jolis sont en mousseline de soie blanche avec les coques bordées de minuscules bouillonnés de couleur. ou bien encore on les fait en soie et rubans de fantaisie, rayés, à carreaux, à bouquets, de toutes espèces. Après, vient la série des pouffs de dentelles. Les plus jolis sont plissés en forme de papillons. D'autres descendent en cascades jusqu'au bas de la taille. On y pique çà et là des petites épingles de diamants ou de pierres de couleur. J'ai vu une élégante qui y avait parsemé toute une collection de mouches en rubis, en opales, en émeraudes, c'était très original.

Les ceintures ont aussi pris une position brillante dans le costume féminin. Cet hiver on avait la ceinture noire en velours ou soie, ornée de boucles d'acier ou de vieil argent. On prépare, pour les claires toilettes de printemps et d'été, toutes sortes d'ornements de bijouterie en vieil argent, en or, ornés de turquoises, de pierreries, ou d'émaux, qui s'appliqueront sur les ceintures et leur donneront un cachet tout à fait artistique. La mode de la blouse russe exige ces ceintures hautes et ornées. Nous en verrons encore beaucoup dans la saison d'été. Ces ceintures alterneront avec les grandes ceintures en ruban qui ont commencé à se montrer l'an passé. On les portera sur toutes les robes légères dont elles sont, du reste, un délicieux accessoire.

Enfin la mode des longues chaînes va revenir complètement. Elles ont leur raison d'être en hiver, il est vrai, car c'est très commode pour y suspendre le manchon. Mais, le manchon remisé, on a la face à main, l'éventail, la montre. On peut même n'avoir rien du tout et rentrer le bout de la chaîne dans la ceinture.

Les plus jolies chaînes sont minces. On les parsème de discrètes pierreries, de petites boules émaillées, mais il faut se garder d'en faire un étalage d'orfèvrerie.

On abuse un peu actuellement, dans la toilette des femmes, du « toc ». Boucles de strass, boutons de strass, de cuivre doré, pierreries fausses, tout cela est jeté à profusion sur nos robes, nos manteaux, nos chapeaux, et finit par nous donner un faux air de reines de théâtre. Il faut éviter cet écueil, qui manque de distinction. Dans la rue, se garder des bijoux très endiamantés, vrais ou faux. On peut bien accepter une boucle de strass dans le chapeau, des boutons plus ou moins orfévrés au corsage, mais la vraie distinction repoussera toujours tout ce qui flamboie et scintille au soleil.

Les bijoux, les vrais ceux-là, ne doivent sortir de leurs écrins qu'avec la grande toilette.

OPALE.

TRIPLE-SEC LIQUEUR **COINTREAU**
Refuser les imitations.

Nous prions instamment nos abonnés de nous signaler les retards qu'ils pourraient subir dans la réception de la « Revue ». Nous les prions aussi de nous informer des changements d'adresse.

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CHRISTINE DE SUÈDE

I

Les Ancêtres. — La Naissance. — L'Éducation.

Lorsque la maison de Wasa se fut affermie sur le trône de Suède, les généalogistes s'empressèrent de faire leur cour aux nouveaux souverains en les rattachant aux plus anciennes dynasties nationales. La difficulté d'une telle œuvre était considérable et l'on ne pouvait guère aboutir qu'à un résultat très conjectural. Les noms de famille ne devinrent d'un usage général en Suède que sous la dynastie des Wasa. Le nom même sous lequel ils ont passé à l'histoire était une allusion aux *wase*, fascines, qui figuraient dans leurs armes, nullement un nom générique. Les seigneuries même étaient données à titre viager. Le seul indice qu'on eût pour démêler une filiation était l'usage de faire suivre le prénom de celui du père (1); il n'y a pas dès lors beaucoup à s'étonner si, en marge d'un de ces travaux gagés, Christine écrivait : « il n'y a pas un mot de vrai dans cette généalogie, dans laquelle les noms et les temps sont si confondus qu'on ne connaîtra jamais la race gustavienne à cette description ». Et, plus modestement, elle demandait à son secrétaire de lui « tirer la véritable généalogie de notre maison depuis le père de Gustave Ier jusqu'à moi ». C'étaient en tout cinq générations!

(1) Par exemple : *Eric Karlssen*, c'est-à-dire, Eric fils de Charles. On comprend qu'il faut que ce Charles ait joué un rôle important pour qu'on le distingue des autres Charles et qu'à son tour Eric se distingue et ainsi de suite.

Ce père, Eric Johansson, chevalier, sénateur de Suède, était, paraît-il, d'un caractère jovial et chatouilleux; je ne sais à laquelle de ces deux dispositions il faut attribuer les démêlés qu'il eut avec les bourgeois de Stockholm et qui se terminèrent par l'amende honorable qu'il leur fit, en 1490, dans la grande salle de l'hôtel de ville, pour ses actes de violence. Il promit de ne plus charger les gens de fer, ni de les frapper comme des bêtes, et le jovial sénateur s'engagea même à laisser juger légalement les paysans qui couperaient du bois dans ses forêts ou qui pêcheraient dans ses eaux.

Nous n'avons pas à raconter comment son fils Gustave s'empara de la couronne de Suède, ni à insister sur la manière sanglante et déloyale dont il réprima — en violant ses propres sauf-conduits — les révoltes que souleva son administration dure et rapace. Car, malgré les ressources immenses que lui procura la confiscation des dîmes, des biens des évêchés et des monastères, le gouvernement du premier Wasa fut fécond en impôts et en exactions de tous genres. A introduire le luthéranisme, Gustave ne trouvait pas seulement l'avantage de remplir ses coffres; en abandonnant une part des dépouilles ecclésiastiques à la noblesse, il se l'attachait, il lui donnait intérêt à défendre le nouveau culte. Mais Gustave avait encore un autre but. L'ordre épiscopal en général était resté favorable à la domination danoise. En appauvrissant les évêques, en rognant leurs privilèges, en rabaissant leur caractère spirituel jusqu'à n'être que de simples fonctionnaires nommés par le Roi, il consommait du même coup la ruine de leur pouvoir politique. Montrer le peu qu'étaient ces barons ecclésiastiques devant la puissance royale, couvrir de mépris, en public, la religion catholique; c'est à quoi tendait le supplice odieux infligé à l'évêque de Westeras, Peter Sunnanwader et à l'archevêque Canut, de Stockholm, coupables de s'être déclarés pour le roi détrôné Christian. Ils furent revêtus d'ornements épiscopaux tout souillés, une mitre en écorce sur la tête et promenés ainsi par les rues de Stockholm, assis à rebours sur des rossinantes et contraints de boire à la santé du bourreau avant d'être roués. Il n'y a rien dans cette invention qui fasse honneur à l'esprit ni au cœur de Wasa.

Mais le peuple était sincèrement attaché à la religion de ses pères. L'apôtre couronné de la tolérance n'osa attaquer de front la foi populaire, et pour amener à son but ses ignorants sujets, il eut recours aux pires hypocrisies. Il conserva la hiérarchie ecclésiastique; mais il nomma aux évêchés des sujets indignes : clercs apostats et mariés qui, du haut de la chaire, distillaient la pure doctrine de Luther. Il conserva les cérémonies de la messe, qui ne tarda pas, du reste, à se dire en suédois; il ne cessa de protester de son attachement à la vraie et sainte doctrine et fit si bien, en un mot, qu'à la fin de son règne, les populations suédoises, naïves et simples, trompées par les apparences extérieures qui restaient les mêmes, se trouvèrent, sans s'en douter, séparées de l'Eglise catholique.

Le vent d'absolutisme qui, avec la résurrection du droit romain et des doctrines césariennes, soufflait sur toute l'Europe, se faisait aussi sentir en Suède. Le but de toute la vie de Gustave, une fois parvenu au trône, peut se résumer à ceci : établir la toute-puissance royale au profit de sa famille dans laquelle la couronne deviendrait héréditaire.

Cette hérédité, la diète de Westeras la proclama. Mais le caractère des fils de Wasa, leurs divisions et leurs brouilles, faillirent plus d'une fois compromettre l'œuvre du vieux roi.

L'aîné, Eric XIV, qui lui succéda, était une espèce de maniaque et de déséquilibré, que la vue du sang mettait en liesse, Il s'occupait d'astrologie et publia un *Liber astrologicus judiciarus*. Les derniers mois de son règne font penser à Néron; ils furent ensanglantés par les pires excès : il fit massacrer dans leur prison plusieurs seigneurs suédois et donna de sa propre main, en frappant Hils Sture, le signal du carnage. Puis, sous le coup de la terreur et du remords, il s'enfuit dans les bois, y erra plusieurs jours sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Il reparut, mais pour être la proie d'accès de fureur et de folie, auxquels succédaient l'abattement et la terreur. Il fit reconnaître pour sa femme Catherine Manschotter, sa maîtresse d'infime origine, et pour

héritier de la couronne, le bâtard qu'il en avait eu. Il allait livrer aux envoyés du tzar sa belle-sœur, Catherine Jagellon, duchesse d'Ostrogothie, lorsque le mari de celle-ci, le duc Jean, et son frère Charles, duc de Sudermanie, levèrent l'étendard de la révolte. Eric fut vaincu, et Jean qu'il avait tenu longtemps en prison et qu'il avait même songé à faire mourir, lui succéda. Eric, transporté de cachot en cachot, à peine nourri, accablé de mauvais traitements, périt en 1577, empoisonné par une purée de pois qu'on lui servit sur l'ordre de son frère.

Jean avait hérité du caractère altier et emporté de son père, ses mœurs avaient été déplorables; l'assassinat d'Eric révèle en lui le caractère cruel et soupçonneux des Wasa. Savant, parlant plusieurs langues, très versé dans les matières théologiques, il aimait, comme la plupart des princes protestants de son temps, à légiférer en matière religieuse. La meilleure partie de son règne s'écoula en querelles pour imposer sa malheureuse liturgie.

Tant que vécut sa première femme Catherine Jagellon, fervente catholique et pour laquelle il éprouvait un attachement bien mérité, il se montra favorable aux catholiques, entra en négociations avec la cour de Rome et fit même un moment profession des croyances romaines. Mais l'influence de Gumila Bielke, sa seconde femme, zélée luthérienne, le rejeta dans les erreurs de sa jeunesse, où, du reste, ses goûts de réformateur et de liturgiste pouvaient se donner libre carrière.

La mort de Jean et l'avènement de son fils Sigismond, déjà roi de Pologne et catholique convaincu, offrirent au duc de Suldermanie l'occasion qu'il convoitait de mettre la couronne sur sa propre tête. D'une intelligence pénétrante, non moins savant que ses frères, astucieux et prudent, ce dernier fils de Wasa avait toujours groupé autour de lui les mécontents que faisait en foule la conduite bizarre de ses aînés. Chef du parti protestant, défenseur attitré des libertés de la Suède, il avait le beau langage et les douces paroles qui font les chefs populaires ; dans le fond, il était ambitieux sans vergogne, faux et rusé. Supérieur, sans doute, à ses frères, comme administrateur et comme guerrier, il n'était ni moins absolu ni moins emporté. Les poursuites contre les partisans de Sigismond, la prodigalité avec laquelle il versa le sang de la meilleure noblesse du pays décèlent en lui le même goût du sang, la même et inextinguible soif de vengeance. Egalement âpre, également impérieuse, tout aussi insatiable d'or et d'honneurs, se montre à ses côtés sa seconde femme, Christine de Holstein, celle qu'on surnommait *le prédicateur holsteinois maudit de la nuit, la nouvelle Eve qui avait entraîné son mari à mordre dans la pomme du royaume.* Tels furent les parents de Gustave-Adolphe.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur tous ces princes parce qu'il nous semble que leur caractère fantasque et cruel, leur manque d'équilibre intellectuel et de sens moral, les signes de démence que donnèrent quelques-uns, préparent et en quelque sorte expliquent les bizarreries qui, dans la conduite de Christine, devaient étonner le monde et poser à l'histoire d'insolubles énigmes.

Notre princesse naquit à Stockholm, le 18 décembre 1626. En venant au monde : « J'étois, nous dit-elle, toute velue; j'avois la voix grosse et forte. Tout cela fit croire aux femmes occupées à me recevoir que j'étois un garçon. Elles remplirent tout le palais d'une fausse joye... Mais ce fut un grand embarras quand elles se virent trompées. » La princesse Catherine, femme du comte Palatin Jean-Casimir et fille du premier lit du roi Charles, se chargea de détromper son frère : « Elle me porta entre ses bras en état de me faire voir au roi et de lui faire connoître ce qu'elle n'osoit lui dire. Elle donna au roi le moyen de se désabuser de lui-même. Ce grand prince n'en témoigna aucune surprise... » Il dit à la princesse : « Remercions Dieu, ma sœur ; j'espère « que cette fille me vaudra bien un garçon. Je prie Dieu qu'il me la conserve puisqu'il me l'a « donnée. » — « Elle va être habile, car elle nous a tous trompés », aimait-il également à répéter.

L'erreur des sages-femmes ne fut pas aussi facile à réparer auprès de la reine Eléonore

de Brandebourg et, de longtemps, elle ne pardonna pas à Christine la déception qu'elle lui avait causée. Tant que vécut son mari, pour lequel elle éprouvait une passion ardente, elle ne regarda pas Christine ; mais après la mort de Gustave-Adolphe, cette froideur haineuse se changea en un fol attachement. Elle voulait avoir la petite reine toujours près d'elle, dans ce lugubre appartement du palais de Stockholm tout drapé de voiles noirs semés de larmes d'argent et qu'éclairait seulement la lumière des cierges. A la tête de son lit, elle avait suspendu le cœur de Gustave-Adolphe, renfermé dans une boîte en or et, agenouillée devant cette relique, elle se répandait en larmes et en lamentations.

A cette douleur faisaient seulement diversion les grossières farces d'une troupe de bouffons. On comprend qu'à un esprit si peu maître de lui, Gustave-Adolphe lui-même eût refusé toute participation à la régence et qu'il ait préféré, en partant pour l'Allemagne, confier la garde de sa fille et la surveillance de son éducation à la comtesse Palatine qu'à celle que, dans un moment d'impatience, il appelait son tourment domestique.

Du reste, intelligente, instruite, versée, comme beaucoup de princesses protestantes de cette époque, dans les subtilités d'une théologie bizarre et de la métaphysique, Eléonore était en commerce réglé de lettres avec la plupart des savants de son temps. Le ton de la Cour de Berlin était très quintessencié; quand elle se trouva en Suède, la rudesse de ces seigneurs demi-barbares, leurs habitudes d'ivrognerie, l'intempérance de leurs interminables banquets choquèrent ses goûts délicats. Elle ne cacha point les impressions, continua à vivre dans un petit cercle d'Allemands et d'Allemandes, bannit impitoyablement de son service tout ce qui était suédois. L'aspect même du pays lui était odieux. Les horizons imposants de la Suède, ses hautes montagnes éternellement couronnées de neige, la sombre et mystérieuse verdure de ses forêts de sapins, l'oppressaient : « Il fait trop froid, il y a trop de montagnes » répétait-elle.

C'est de crainte qu'elle n'inspirât à sa fille cette horreur de la Suède et de ses habitants que Gustave-Adolphe, et, après lui, Oxenstiern, lui enlevèrent la direction de l'éducation de Christine. Vaines précautions ! Eléonore lui avait transmis, avec son sang, son mépris des mœurs suédoises, l'aspiration vers des pays plus riants, une civilisation plus raffinée, ces façons polies et ces entretiens graves et courtois qui rendaient si brillante la Cour de France. Comme sa mère, Christine aimera le luxe, la nouveauté, le changement, et dans les agitations, les déplacements, le perpétuel mécontentement et l'éternel malaise de la seconde partie de sa vie, elle se montrera bien plus la fille d'Eléonore de Brandebourg que de Gustave-Adolphe.

(A suivre.)

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

JOSETTE

NOUVELLE

(SUITE)

Leurs discussions avaient lieu le soir, surtout au cours des promenades lentes que l'on faisait après souper, par la campagne embrumée.

Presque toujours, alors, Margot et Josette marchaient devant, tandis que les deux hommes s'arrêtaient quelquefois, accentuant involontairement la distance qui les séparait d'elles.

Elles avaient ainsi, l'une et l'autre, l'impression d'une sorte d'isolement à deux, qui les reportait brusquement de plusieurs années en arrière, et qui leur semblait d'autant plus exquis qu'elles gardaient jalousement en elles cette douceur d'affection que chacune s'imaginait être seule à goûter. Il n'y avait plus au monde que leur tendresse de sœurs orphelines, serrées l'une et l'autre contre la glaciale indifférence du monde et que les camaraderies et les passionnettes de couvent n'ébréchaient point. Il avait fallu qu'un homme parut entre elles pour l'entamer, pour s'immiscer comme un coin entre leur étreinte fraternelle.

Mais, dans cette paix du soir, avec le charme particulier que donne aux choses l'heure exquise du soleil couchant, dans cette belle campagne flamande où des brumes, infiniment douces, emmaillottaient les choses et les êtres comme un immense drap de paix, il y avait des moments où le souvenir même de l'intrus s'atténuait, se fondait, disparaissait comme les champs et les prés sous les vapeurs ondulantes, et où les deux sœurs demeuraient réellement l'une en face de l'autre, avec toute leur affection jalouse et méfiante, et la virginité absolue de leur tendresse partagée.

Alors une voix partait tout au loin, étrangement vibrante et assourdie dans cet air vaporeux du soir, — tel un son de cloche qu'on aurait drapée de mousseline. — Et cette voix, qui appelait un nom, dissipait soudain le charme, faisait lourdement retomber entre Josette et Margot la barrière redoutable de l'époux.

La jeune femme, elle, souriait volontiers à ce rappel, qui lui rendait comme un frisson lointain de toutes ses légitimes joies d'amoureuse.

Mais Josette se révoltait, et l'expression de cette révolte n'était pas toujours discrète. Elle avait alors un froncement de sourcils, un pli des lèvres, et, surtout, une certaine façon grise de regarder, que Margot commençait à bien connaître. Il était clair, que dans ces moments-là, un ferment de haine violente se levait dans l'âme si franche de la jeune fille. Ce n'était qu'un éclair, car la bouderie lui était odieuse.

Mais il y avait là, même pour une observatrice aussi superficielle que Margot, un indice inquiétant, et d'autant plus troublant que Josette, en général, se montrait plutôt affectueuse à l'égard de son beau-frère.

Comme il était impossible de l'accuser de dissimulation, il fallait donc admettre que sa révolte était inconsciente, qu'elle détestait Paul sans se rendre absolument compte de ce sentiment, à moins que... — et cette idée fit frémir la jeune femme, — à moins que Josette ne fut tout simplement jalouse.

Mais jalouse de quoi, de qui, et pour quelle raison ? On ne pouvait soupçonner la jeune fille d'avoir pour son beau-frère même l'ombre d'une tendresse coupable, et de vouloir entrer en compétition avec Margot dans l'affection de son mari.

Il était, dans un autre sens, difficile d'admettre que Josette fût tout simplement blessée du partage que Margot faisait entre elle et Pierre. Ce qui eût été admissible chez une petite pensionnaire, devenait invraisemblable chez la vraie jeune fille qu'était Josette. Car elle s'était transformée avec une rapidité merveilleuse, avait, en rien de temps, pris un air curieusement « femme », si bien qu'il arrivait dans les magasins qu'on l'appelait « Madame », tandis que Margot redevenait souvent « Mademoiselle ».

La transformation morale avait marché de pair avec la métamorphose matérielle, et il suffisait de causer un quart d'heure avec Josette pour se convaincre que l'on se trouvait en contact avec une intelligence singulièrement ouverte, et remarquablement accessible à des considérations qui ne sont point du domaine banal de l'esprit juvénile.

Et pourtant Josette était jalouse ! Depuis le moment où cette hypothèse s'était offerte à Margot fort surprise, elle s'était rapidement muée en une conviction absolue.

Mais, quant à démêler les éléments dont pouvait être constitué un sentiment aussi singulier chez elle, c'était là un problème que Margot ne cherchait même pas à résoudre. Elle trouva infiniment plus simple d'en prendre ombrage, et ainsi surgit en elle la possibilité d'une menace émanant de sa sœur même. Menace contre elle, contre Paul, contre leur bonheur, contre leur quiétude d'amoureux expansifs, elle n'aurait pu le dire. Toute sa conviction se résumait dans cette phrase, qu'elle se répétait comme un refrain de plus en plus obsédant : « Tout de même, je ne suis pas tranquille. »

Seulement, par une sorte de pudeur assez inopportune, elle évita de parler à Paul de sa découverte troublante. Peut-être même craignait-elle que le jeune homme accueillit assez mal cette confidence, ne la raillât avec un peu de cette supériorité froissante que les maris — même les plus affectueux — s'attribuent volontiers sur leurs jeunes femmes dans les questions de psychologie sentimentale.

D'ailleurs Paul avait pour Josette une affection réelle, dont il ne se cachait pas. Il eut été cruel et maladroit d'effaroucher sa confiance par des révélations imprécises,

et Margot dut s'avouer qu'elle risquait aussi de s'attirer une réplique assez dure, si Paul s'avisait jamais de retourner contre elle l'accusation qu'elle formulait contre Josette, à savoir, par exemple, que c'était-elle, Margot, qui devenait jalouse de sa sœur.

La jeune femme garda donc pour elle toute seule ses impressions blessantes, et leur caractère inquiétant s'aggrava de toute l'acuité de ce silence. Dès lors, elle souffrit.

Ce fut Monteux qui, le premier, eut vent de ce petit drame. Ses visites, qu'une instinctive discrétion avait un peu espacées depuis l'arrivée de Josette, redevinrent fréquentes et prolongées. Il y avait dans l'air de la jolie villa Dambleuse un vague relent de malaise sentimental, qui exerçait une invincible attirance sur son cerveau d'analyste. Car ses sens, aiguisés au pourchas des psychologies infimes, avaient des acuités d'antennes. Et son observantisme fureteur avait acquis toute la finesse d'un odorat de chien de chasse.

Mais si le romancier flaira des complications probables, il se garda bien d'intervenir pour en arrêter l'éclosion. Le problème se présentait sous des apparences par trop engageantes. D'autre part, en mettant les choses au pis, la solution pouvait très difficilement présenter une gravité réelle et se résoudre en une catastrophe assez importante pour atteindre sérieusement le bonheur intime de Paul et de Margot, ou la profonde tendresse des deux sœurs.

D'ailleurs, puisque Monteux allait suivre, dans tous ses moindres détails, le développement de cette curieuse mésentente, il aurait toujours la ressource de l'arrêter brusquement s'il jugeait que cela devînt nécessaire.

Sa curiosité alléchée n'irait pas lui faire oublier que Dambleuse était son meilleur ami, et que sa cordiale hospitalité était l'oasis de son existence de solitaire.

Ce point-là bien arrêté, Monteux fut tout à ses observations. Son premier soin, naturellement, fut d'arrêter une attitude qui ne pût nuire en quoi que ce soit à la libre éclosion des petits événements qu'il attendait. Il ne voulait à aucun prix faire dévier la simple logique des choses. Toute sa diplomatie fut mise à contribution pour atténuer sa personnalité, et ce fut très difficile et très délicat, car il suffisait peut-être de sa simple présence pour déformer le résultat d'une discussion, ou contrecarrer une révolte prête à éclater.

Il y avait là un perpétuel qui-vive, qui était bien fait pour ravir le romancier, pour le passionner complètement !

Bientôt il n'eut plus d'autre préoccupation.

Ce qu'il nota d'abord, ce fut entre Paul et Josette une sympathie croissante, qui se trahissait ouvertement par une grande liberté d'allures. Au fond, rien de plus innocent que cette familiarité entre beau-frère et belle-sœur, très gais, très francs et très expansifs tous deux. On se rendait parfaitement compte de sa parfaite innocuité. Il savait Paul très amoureux de sa jeune femme et avait déjà deviné en Josette une extrême droiture de caractère, servie par une énergie suffisante pour lui donner la force de vaincre toute tentation de trahison.

Seulement, dans l'état actuel de l'esprit de Margot, et grâce au singulier travail qui s'était fait elle esprit, il se pouvait — il était même fatal, — qu'elle prît ombrage de cette intimité entre son mari et sa sœur. A certains indices soigneusement enregistrés par ce fureteur de Monteux, il acquit même bientôt la conviction que ce travail dangereux était commencé.

Margot n'en était pas encore à souffrir. C'était, comme Josette d'ailleurs, un caractère trop élevé pour que l'immédiate notion du mal pût y pénétrer. Mais il y avait sur elle d'instinctifs tressaillements, tout un superficiel travail de nerfs, un chatoullis douloureux, quoiqu'à fleur de peau, quand la perception tangible de cet abandon rayonnait à portée de ses sens.

Peut-être eût-il suffi, pour en éviter le retour, qu'elle se rendît compte des causes de ce malaise. La révolte de sa droiture aurait étranglé jusqu'au soupçon de rivalité qui sourdrait en elle.

Mais son inconscience permit au poison de faire son œuvre, de gagner lentement les fibres vierges de sa tendresse, de les intoxiquer si complètement qu'au moment où enfin la notion exacte de la jalousie éclata à la faveur d'un incident quelconque, le travail préparatoire était accompli : Margot n'eut même pas un mouvement de recul. Elle accepta froidement l'odieuse intruse.

(*A suivre.*)

FRITZ LUTENS.

LE MARMITON

Fantaisie de Mi-Carême

Que vous vous appeliez Marguerite ou Pervenche,
Que vous soyez trottin, ou marquise, ou gothon,
Avec vos cheveux blonds sous votre toque blanche,
Vous m'avez envoûté, cher petit Marmiton.

Avec votre minois fripon, coupé d'un masque,
Avec vos yeux rieurs de velours noir cerclés,
Cher petit Marmiton, votre allure fantasque
De mon cœur de poète a dérobé les clefs.

Ne me les rendez pas... laissez mes rêves roses
Tourbillonner autour du rempart de carton...
Ne me les rendez pas... je vous dirais des choses
A faire assurément rougir un marmiton.

CHARLES CUDELL.

REVERS DE MÉDAILLE

Quelques lettres de SOPHIE ARNOULD

Communiquées par le Vicomte de GROUCHY

(SUITE)

Deux mois après les tiraillements s'accentuent. Si patient et si complaisant que paraisse le bon notaire Alleaume, de voir ses conseils et ses efforts inutiles, il se fâche et gronde. Il a avancé trop d'argent, sans doute, et à une nouvelle demande de l'insatiable, il regimbe. Sophie s'excuse, elle cherche à prouver à l'ami qu'elle se corrige, mais il ne paraît pas que l'homme d'affaires se soit laissé attendrir. Sophie a beau l'inviter dans la maison de campagne où elle passe l'été, il reste invisible. Peut-être pour se mieux garder de faiblesses qui compromettraient sa sacoche.

A Monsieur Alleaume, notaire, rue de la Ferronnerie.

Ce mercredi 14 may 1777.

Vous me grondés à tort, mon cher Alleaume, car personnes ne donne plus de tems et de soins à ses affaires que moy, depuis les conseils que vous m'avez donnés, et depuis, surtout, que j'ay reflechi, combien il est cruel d'importuner ses amis et d'essuyer leurs reproches justes ou injustes. Vous, par exemple, mon cher Alleaume, me rendez affreuse cette situation, parce que vous me condamnez injustement. Vous pretandés que je ne tiens aucun de mes engagemens, et que je ne vous ai envoyé aucune des sommes que vous deviez recevoir ou qui sont portées en recettes dans le sac que je vous ai remis. En recettes, dépenses et dettes, sy vous vouliez bien vous donner la peine d'examiner qu'à l'exception du loyer de douze cent cinquante livres et de cinq cents francs du quartier de la rente de M. le prince d'Hénin, vous avez fait le peu de recette que porte le quartier. J'ai passé deux fois à votre porte, et vos messieurs peuvent vous le dire : car l'un d'eux s'est donné la peine de venir me parler à la portierre de ma voiture. J'allois, mon ami, vous voir par ce qu'avant tout j'aime en vous mon amy. Segondo, j'allois vous rendre compte du pourquoy vous ne receviez ny le loyer ny les cinq cents livres ; quand à ce dernier objet, est encore à Versailles et je

comptois me l'approprier en avance des derniers douze cent livres que vous avez refusés hinnumainement de me payer à la veille surtout d'un moment où cela me deviendra essentiel, oh c'est mal ! Quand aux 1250 du loyer j'ay mis dix louis à part. Et ay toujours attendu les cent pistoles que m'a promis M. Bussault pour le quartier de la pension du Roy que vous m'avez laissée en payement et qui ne m'a point, été, payée comme je le croyais. . . . . M. le duc d'Anmond qui s'est fait donner en argent comptant la délégation de 3000 que je luy avait faite pour l'acquisition de sa voiture. Vous voyez donc bien, mon cher Monsieur, d'après ces détails, que c'est bien injustement que vous me tarabustée et que vous me grondée. Au fait, c'est moi qui va gronder à mon tour, par ce que vous ne m'avez point envoyé d'argent à la fin du mois, comme vous en étiez convenu et qu'il me fasse mourrir de faim, et me casser la teste pour scavoir comment faire quelques choses avec rien. Au fait récapitulons icy nos conventions et voyons le quel de nous deux y manquent. Je commence par etablir que vous, mon amy, n'êtes tenu à rien puis, que tout ce que vous avez promis est service et bonté de votre part. Mais ! vous dites que je néglige mes affaires ; j'ay fait primo un etat de creanciers et dettes qui est l'ouvrage des romains ; et Sully, cet inimitable n'en a pas mieux fait, mieux mis au net l'etat de la France. Vous me donné cinquante louis par mois pour mes dépenses, domestiques et entretiens. Bon : c'est excellent, lorsque vous me donnez cette somme en argent, mais lorsque vous me laissé une chose à recevoir qui n'est point payée comme par exemple les 1000 livres du Roy, comment voulez-vous que je fasse avec deux cent francs que vous me donnez. Rien. Il faut donc que je gratte la terre le reste du mois. Je me soulage, en vérité, en vous escamottant pour vivre, une recette qui doit vous aider à payer autres choses. Oh ! j'ai tord mais vous vous en vangez en ne me payant plus le mois suivant. Eh bien... voyons... qui a raisons de nous deux... vous, oui, mon amy, vous avez raison et j'ay tord de vous donner toutes la peine que vous voulés bien vous donner aussy vous même pour remettre mes finances en ordre. Je vous jure bien, quoique vous soyez fort médical, sur l'arrangement de ma cervelle que lorsque vous serez parvenu à mettre mon petit bien quitte et net, je vous promets, foy d'animal que je regarderay bien à deux fois pour faire la plus légère dépense; il n'est pas en moy de devenir avare, je trouve le vice trop vilain, j'aime mieux me donner le ridicule d'être devenue raisonnable et le devenir, en effet.

Oh là, voilà une bien longue lettre, au moins pour une teste comme la mienne, cela prouve, mon amy, que vous scavés tout rendre agréable, et que l'amitié, qui est une douce chose, scait toute embellir, jusqu'aux choses les moins agréables tels que les affaires et les miennes, par dessus tout. Encorre sy vous me chargiés aussi des vostres, a la bonheur..... mais !..... je vous vois rire de cette phrase, et vous dire à vous même : *Pardieu, cette teste là m'enverroit bientost à l'hopital.* Non, ce n'est pas là où je voudrois vous voir pourtant, mais un peu plus loing, au Port à l'Anglois, dans la chaumière de votre Sophie, qui doit s'y etablir samedi prochain.

Bonjour, mon amy, venés m'y voir et laissés moi vous embrasser comme je vous aime.

Du Port-à-l'Anglois, ce mercredy 28 may 1777.

A Monsieur Alleaume, notaire, rue de la Ferronnerie, près celle de Saint-Denis.

Voicy, mon cher Alleaume, deux billiets que je vous envoye, l'un de trois cent livres et l'autres de neuf cent; vous me direz peut être que j'aurais pu mieux placer mes fonds, mais, enfin, j'ai été assez heureuse pour obliger deux braves gens qui etoient dans l'embarras. Ne suis-je déjà pas payée? d'ailleurs, j'espère que je ne seray point dans le cas de regretter ce procédé. Vous lignoreriez même mon amy, si je ne m'étois proposée la loix de ne vous rien cacher de mes petites affaires et sy je ne voulais vous convaincre que je ne fais nulle dépance en susse de largent que vous êtes convenu de me donner toutes les fins du mois, et dont, même, j'espère que vous me gratifierez le trente de celuy cy.

Vous m'aviez promis, cher amy, de venir passer ceux des festes à ma petite cabanne. Et vous n'estes point venu, j'aurais pourtant bien du plaisir à vous y posséder et à vous voir, et puis j'avois mille choses à vous dire aussi. Primo pour le contrat de M. d'Attilly, duquel j'aurois bien voulu faire ou arrangement ou argent, pour terminer l'affaire de la charge de mon amy, chose fort intéressante pour luy à tous égards, dans ce moment cy sur tout, où il s'agit de ne point faire crier personne contre soy. Et puis de terminer le plus tost possible pour jouir tranquillement des avantages que lui procurent cette charge, car il ne peut ny faire, ni donner, ni ordonner, ny recevoir, sans avoir la quittance de son vendeur.

Il serait même question d'avoir dans les premiers jours du mois prochain, cinq mille livres et puis cinq autres livres au mois d'aoust. Et puis une caution pour une rente viagère de douze cent livres au principalle nécessaire pour les quelles j'offre hypothèque, caution, etc., sur ma maison du Port à l'Anglois, jusqu'à ce que M. Bélanger puisse terminer d'autres arrangements, qui ne pourront avoir lieu qu'au retour de M. le Prince d'Hénin, et même à la fin de son quartier, par ce que cela le regarde personnellement.

J'espère, mon cher Alleaume, que vous maiderez vous même, de tout votre pouvoir, a obliger mon amy, et que vous ne désapprouverés pas ce que je veux faire pour votre premier architecte parce que c'est une bonne et honnête créature. Et d'ailleurs, il faut que vous sachiés que nos vendeurs ne sont guères traittables, et que ce n'est qu'à force d'argent qu'on a pu en venir à bout. Encore, n'entrent-ils dans aucun arrangements honnestes, ils ne connoissent que des écus, des écus! Voila tout.

Je vais vendredi matin à Paris, s'y vous entrez chez vous mon amy, j'iray vous voir, vous parler de tout cela, et vous vous embrasser comme je vous aime,

SOPHIE ARNOULD.

Même en traitant les affaires, Sophie Arnould sait y mettre son esprit, sa grâce et son adresse. Sans doute le petit père Alleaume boude encore; un bon dîner le rendra plus souple :

(Sans date.)

A Monsieur Alleaume, etc.

Et bonjour donc, mon bon amy, il y a un siècle que je ne vous ay vu, ny embrassé, quand voulés vous donc passé une matinée avec moy? Scavez vous que j'ai acquis une dose de raison depuis le commencement de cette année, telle que

je suis convaincue que je ne seray digne de votre colère tout le courand. Scavez vous que je vous tiens parole et que je ne fais presque plus de sottises pécuniaires, vous verrés que vous serés bien content de la bonne Sophie ; à propos d'affaires, avez vous reçu des nouvelles des trois mil six cent livres que mon frère le procureur devoit me rembourser au mois d'octobre dernier? il me semble que ce Monsieur là ne se dépesche pas trop vitte, vous devriez bien, mon bon amy, lui en écrire deux mots pour moy. Sy vous saviez mon bon amy combien j'ai acquitté de petites dettes (mots rayés) vous verres combien vous serés content de votre Sophie. Je ne suis pas encore dans mon gîte mais aussy tost que je seray grimpée, je veux que vous me donniés un rendés vous pour parler à notre aise de tout cela. sy vous vouliés, en attendant, venir manger ce soir d'une d'ynde aux truffes, plus grosse et plus d'ynde mille fois que moi, vous seriés le bien venu. Et cela seroit bien joly, bien aimable à vous. Et tout ça par ce que je vous aime bien, et que j'aurais le plaisir de vous embrasser de tout le cœur de votre amie

SOPHIE.

Messieurs mes chers fils ont reçu chacun douzes francs pour leurs étrennes, voyés mon amy, sy vous jugés à propos de les leur faire tenir en payant la pension, etc., etc., etc. Voicy une lettre pour eux que je vous prie de leur faire parvenire.

Voici les records qui entrent en scène et ne paraissent pas autrement inquiéter l'incorrigible. C'est toujours Alleaume qui arrangera tout. L'insouciance dans la vie au jour le jour est une habitude commode, chez les femmes de cette espèce :

Ni recors, ni sergents dans l'isle de Cythère, cependant, mon amy, voilà que l'on envoie tout cela à votre Sophie pour l'engager à payer cent quatre-vingt-seize livres de capitation pour l'année 1776, dettes que j'aurais pu acquitter sans débourser cette argent, mais seulement avec les quittances de capitations qui m'est retenue chez le Roi et desquels j'ay trois années en avance de retenues aussy, mon amy, ayés la bonté de faire stipuler ce fait dans la quittance, que l'on vous fera, en payant. Vous obligerez infiniment votre très affectionnée amie Sophie

Ce 17 juin 1777. ARNOULD.

Bonjour à mon amy Alleaume, il y a bien longtemps que je n'ay vu luy et cependant, j'avais une réponse des fermiers-géneraux à lui communiquer, mais comme elle était de refus sur l'objet qu'il sollicitait pour son ami, je ne me suis point empressée de la luy apprendre, je me suis contentée de sonder le terrain sur l'autre projet formé pour la maison d'Artois. J'en ai parlé à M. d'Henin et à M. Lebel, et s'il y a moyen de moyenner, mon petit père Alleaume est bien sûr que son amie Sophie ne négligera sûrement pas les occasions de faire tout ce qui pourra être agréable à son amy.

S'il vous plaît m'avancer le mois, mon doux maître, vous obligerez infiniment votre très affectionnée amie SOPHIE.

Ce 30 juillet 1777.

N'oubliez pas d'envoyer le 1er au palais Bourbon.

(A suivre.) MAVIL.

L'ITALIE A PARIS

LA Comédie française a perdu son printemps.

M. Jules Claretie épanchait tous les jours sa douleur en première page du *Figaro*. M. Pailleron soupirait : Comme le monde où l'on s'ennuye va devenir ennuyeux ! Et M. Francisque Sarcey, se rappelant sa svelte adolescence, avait des papillons noirs.

Car elle est partie, celle qui conquit deux générations par le charme grêle de son rire, et la frêle musique aiguë de sa voix. Avec elle disparaît du théâtre la « jeune fille ». Seul, M. Jules Huret se réjouissait dans son cœur, car pour la représentation d'adieu de Mme Reichemberg, la Duse allait jouer un acte d'Adrienne Lecouvreur.

Elle remporta son succès accoutumé et de nouveau on la compare à Sarah Bernhardt. Pourtant entre Sarah et la Duse il y a toute la distance qui sépare la poésie de la prose et la beauté du marbre de la beauté de la chair.

La Duse est « naturelle » vous dit-on. Mais Sarah est sculpturale. La Duse marche comme on marche, mais Sarah marche comme on danse et les sanglots de l'une sont des sanglots humains, mais dans les gémissements de l'autre on entend pleurer la voix lointaine de la mer.

J'aurais mauvaise grâce en insistant. La Duse fut vraiment belle. Les ailes blanches des mouchoirs battaient dans l'ombre des loges et maint critique rosse ne retint point ses larmes. La petite Doyenne entre vivante dans la gloire.

La visite du premier poète d'Italie, succéda à celle de la première tragédienne. Gabriel d'Annunzio fut pendant quinze jours le roi de Paris. Les journaux ne parlaient que de lui. Son nom sonore bourdonnait comme une abeille autour des tables des five-o-clock. On vendait son portrait dans les rues et la ville morte fut une triomphale défaite. Cet homme, le plus raffiné, le plus compliqué, le plus délicat des écrivains latins, apportait dans ses relations une politesse bizarre de prince nègre. Je le couronnerais volontiers de lauriers, me

disait une des victimes de cette originale amabilité, à condition de pouvoir lui mettre mon pied.....

Foggazaro remplaça l'Annunzio. Une brillante conférence à la salle des Mathurins conquit le public parisien.

Mais Foggazaro n'eût pas le succès de son compatriote. D'Annunzio avait une réputation de mauvais sujet tout à fait galante. Foggazaro n'avait pour lui que sa vertu. La robe de bure après la rapière : ce fut le diable qui triompha. D'ailleurs il manquait à Foggazaro, pour le présenter à la France, un interprète aussi fin qu'Hérelles. La royauté de Paris échut donc à Gabriel d'Annunzio. Foggazaro n'en fut que le vice-roi.

Voici le moment de parler d'un écrivain français, d'origine florentine, Mme Jean Dornis.

Si le ministère des Beaux-Arts du roi Umberto, comme celui des Affaires étrangères, accréditait des représentants à Paris, Mme Jean Dornis, sans nul doute, serait nommée ambassadrice des grâces d'Italie. Dans son hôtel de la rue des Mathurins ont accoutumé de descendre les poètes et les romanciers de cette autre Gaule, la Gaule cisalpine, qui est sœur de la nôtre. Aujourd'hui Mme Jean Dornis remplit les devoirs de sa charge en publiant chez Ollendorf *La Poésie Italienne contemporaine*, une anthologie critique du mouvement lyrique chez nos voisins depuis la fondation de l'unité. Depuis trente ans, avec le théâtre en Norwège et la peinture en Angleterre, nulle manifestation d'art ne mérite d'attirer l'attention européenne plus que ce Risorgimento lyrique qui a pour coryphées Giosué Carducci, Mario Rapisardi, Ada Negri, Gabriel d'Annunzio. Des deux premiers, dans des camps contraires, comme chefs l'un de l'Ecole bolonaise, l'autre de l'Ecole sicilienne, continuent, en Italie, l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes.

« On ne peut donner une idée plus nette de la différence des manières de Carducci et de Rapisardi qu'en rapprochant deux de leurs poèmes les plus fameux : l'*Hymne à Satan* (1863) et le *Lucifer* (1877).

« La première de ces œuvres tient en deux cents vers; cependant l'auteur s'est excusé par la suite d'avoir été si prolixe et d'avoir mal réussi à serrer son idée de près.

« Rapisardi se répand en vingt chants d'un développement considérable; au bout de cette volumineuse poussée de sève, le poète s'arrête par la seule volonté de l'écrivain : il pourrait tout aussi bien avoir cinquante chants ou une centaine. Il s'agit, comme dans l'*Hymne à Satan* de Carducci, de montrer l'instinct déchaîné par la science, montant à l'escalade des cieux, après la conquête définitive de l'Humanité.

« Lucifer qui a fait ses classes, se souvient que Prométhée languit depuis Eschyle sur son rocher caucasien. Il va l'informer de ses projets, et puis il se lance à travers le monde. Ses plans sont hardis : il ne s'agit de rien moins que de faire tomber Dieu du Ciel. Mais, comme Lucifer ressemble un peu au poète qui l'a évoqué, il demeure très méridional. Il a toutes les faiblesses des gens du Sud que la présence d'une forme féminine, un peu séduisante, trouble plus que les gens du Nord, tourmentés, ceux-là, par leurs spéculations philosophiques. Le diable de Mario Rapisardi s'arrêtera, chemin faisant, pour faire la cour à Hébé, puis à Isoline, voire à sainte Catherine elle-même. La mansarde où il se meut a pour décor changeant tantôt le Parthénon, tantôt le Paradis chrétien, tantôt les bastions du siège de Paris avec les incendies de sa Commune, tantôt une forêt vierge du Nouveau Monde, tantôt le tunnel du Mont-Cenis, tantôt l'alcôve où Pie IX expire. Socrate, l'archange saint Michel, les Prussiens, Dante, sainte Thérèse, sainte Catherine, un général français qui a une tête d'âne, un jaguar des savanes,

traversent cette fantaisie et donnent, quoiqu'on fasse, la sensation d'un carnaval épique où la science poétique et la fantaisie caricaturale se seraient donné carrière...

. . . . . .

« Si l'on se souvient du culte professé par Carducci pour les auteurs grecs et latins, on

Jean Dornis (Mme G. B.)

ne sera pas surpris que le maître bolonais ait considéré comme une profanation la prétention, avouée par Rapisardi, de ressusciter dans les lettres italiennes l'esprit et la forme de l'antique. Aussi bien la querelle qui s'est ravivée entre les deux poètes est-elle ancienne sur ce sol, et, pour ainsi dire, atavique : Bologne et Palerme se dressent, en face l'une de l'autre, depuis les origines de la littérature italienne, comme les deux capitales de la poésie. Chacune de ces villes veut obliger sa rivale, et l'Italie entière, à la considérer comme la métropole. La confusion est d'au-

tant plus aisée et les prétentions des uns et des autres difficiles à soutenir que, dès le XIIIe siècle, en Sicile, à la cour de Frédéric, l'on écrivait la même langue qu'à Bologne, et c'était le Toscan. »

Une anthologie critique, ai-je dit de ce livre. C'est là son double charme, en effet. L'esprit critique de l'auteur se révèle tout entier dans des appréciations aussi justes, aussi définitives que celle-ci :

« Lyrisme patriotique, furie d'impiété, ivresse littéraire, tels sont justement les trois caractères de l'œuvre de Carducci. Il fit rentrer l'Italie dans le mouvement des littératures européennes, ainsi que le triomphe de la maison de Savoie la fit rentrer dans la vie politique. Il a manqué à Carducci et à ses disciples de correspondre au sentiment de la nation entière et de satisfaire les simples comme ils séduisaient les lettrés. La poésie italienne ne devait reconquérir son originalité et son prestige que le jour où elle prêterait sa forme, devenue parfaite, à l'expression de la passion moderne, aussi libre qu'au temps de la renaissance, abritant son impunité, non plus derrière les veilles tours, mais à l'abri des découvertes scientifiques et des modernes systèmes de philosophie. »

Mais, outre la philosophie littéraire qui est le fond et qui fait l'originalité de ce volume, l'ambassadrice des belles-lettres nous donne, à l'appui de chaque assertion, le texte italien et le texte français d'un nombre considérable de petits poèmes, dont ceux de Gabriel d'Annunzio pour couronner magnifiquement le volume.

Le poème de ce dernier, qui s'intitule *Pamphila*, ne peut malheureusement être cité ici en entier, non plus qu'expliqué dans l'audace de sa conception. Qu'on le devine à travers ce fragment :

« ..... Je baiserai ses mains, ses mains expertes qui touchèrent le laineux menton des pilotes revenus des mers inconnues; ces mains qui passèrent avec des gestes lents, dans les chevelures du jeune homme pensif, tandis qu'errait dans le silence lunaire, en songe, son âme perdue.... »

« Je baiserai les mains sur lesquelles les baumes auront créé une surnaturelle blancheur, les doigts musicaux entre lesquels, peut-être, autrefois, résonna dans l'air de Lesbos une lyre sur l'Egée natale..... »

« Où les rosiers de Mitylène embaumaient, chers aux secrètes amies de Sapho aux yeux de violette. Je baiserai à ses poignets ses veines les plus bleues..... »

Avec les traductions qui émaillent ce nouveau volume, Mme Jean Dornis accomplit pour les meilleurs des poètes italiens ce que M. Herelle avait fait pour le meilleur de leurs romanciers. Elle fait entrer la poésie lyrique de nos voisins dans les trésors de notre langue française. Une récente conférence de M. Hugues Leroux mettait en lumière la valeur de Mme Jean Dornis, valeur déjà affirmée dans le roman par *la Voie douloureuse* et *les Frères d'élection*. Le volume sur la *Poésie italienne contemporaine* est mieux qu'un roman, car il étudie toujours la vie, mais la vie dans les manifestations de l'esprit, et, à ce titre, de pareils volumes de critique sont la plus haute ambition d'un grand écrivain.

CROISSET-WALEFFES.

FIGURES D'ARTISTES

PUVIS DE CHAVANNES

L'ANNÉE 1897 aura marqué comme la fin d'une ère abolie et comme le début d'une ère nouvelle dans l'admirable existence de cet admirable artiste, Pierre Puvis de Chavannes. Une indisposition, presque la première qui l'ait jamais interrompu quelque peu dans l'incessante continuité de son fécond labeur, semble l'avoir alors averti que l'effort humain a ses limites. Sagement, il s'est décidé à ne plus vivre en cénobite uniquement épris de son rêve, dans l'absorption et dans l'isolement d'une seule passion, celle de son œuvre, orgueilleusement fier de cette immortelle jeunesse qui est le divin privilège des poètes. Ni sa vigueur, ni son ardeur, ni sa sève n'ont subi la moindre diminution dans cette épreuve passagère et fortuite de sa santé. Pourtant il en a pris occasion pour assurer le calme rayonnant du soir de sa vie, de ce crépuscule que rien ne distingue d'une aurore. Il s'est marié; il a quitté le vieux logis tout peuplé, pour ainsi dire, des âmes de ces rêves qui, pendant quarante-cinq ans, y ont pris l'essor. L'instant est donc opportun pour noter et pour préciser, en dehors des caractéristiques de son génie, les traits humains de ce magnifique exemplaire d'humanité.

Le peintre, on l'a étudié sous tous les aspects, à tous les points de vue. L'homme, en général, s'est dérobé le plus possible aux curiosités même amicales. A travers cette réserve digne et prudente, assez peu commune en notre temps, — et qui est une des originalités de cette haute physionomie, pour peu qu'on ait eu la bonne fortune d'entrer en contact avec M. Puvis de Chavannes, pour peu que l'on ait pris soin de le suivre attentivement dans le cours de sa production, — il est néanmoins facile de discerner les éléments essentiels de sa personnalité intime. Le peintre et son œuvre s'expliquent, se complètent et se contrôlent véritablement l'un par l'autre. Rarement, sans doute, on a constaté entre un résultat et un principe d'action une si remarquable équivalence. Pour trouver des exemples d'une identification aussi parfaite, il faut remonter au delà de notre époque.

Dans un de ses ensembles décoratifs les plus complets, Puvis de Chavannes a consacré une page expressive à résumer la vie d'artiste aux âges de foi. Le recueillement est pieusement suave, la paix est exquise dans le cloître clos où presque rien du monde extérieur ne vient distraire la dévote sérénité de la pensée. La nature changeante et variée où trop volontiers l'âme se disperse, ne rappelle ici les séductions de ses merveilles que par quelques fleurs choisies, par quelques fuseaux de cyprès pointant au dessus des grandes murailles. Mais l'ardente foi, mais la souveraine magie de la contemplation intérieure évoquent les ombres lumineuses d'une réalité plus haute parmi ces artistes mêlés à des moines, persuadés comme eux d'avoir choisi la meilleure part, et qui se meuvent avec des gestes calmes, dans ce noble détachement d'eux-mêmes, dans ce désintéressement supérieur qui est la loi même de l'art... Et c'est bien justement

ainsi qu'on se représenterait un Puvis de Chavannes et son labeur, à ne considérer que l'esprit de son œuvre et la continuité de sa persévérance. En somme, cette vision synthétique ne manquerait pas d'exactitude.

Il reste d'examiner ce que les exigences et les circonstances de la vie au temps présent ont pu lui apporter de retouches. Le peintre de la *Légende de sainte Geneviève*, le décorateur de la bibliothèque de Boston, peut être regardé comme un artiste de tous les temps et de tous les pays. Toutefois, à ceux qui l'approchent et le connaissent, il apparaît d'abord comme un Français de bonne et solide race, un homme dans toute l'acception du terme, qui, sans effort, a pu revivre dans le passé, mais à qui rien n'est étranger des idées et des émotions de son siècle; si bien que, dernièrement, il ne s'est point trouvé trop dépaysé dans les agitations de la lutte pour l'élection d'un sénateur de la Seine, où il remplissait les fonctions de délégué votant...

Il ne livre pas, je l'ai dit, beaucoup de lui-même. Mais il y a, dans son individualité, beaucoup de cette simplicité forte, beaucoup de cette franchise patiente et sûre qu'on observe dans l'organisation de sa vie et dans l'évolution de son talent : double garantie contre l'erreur. Il se mêle pourtant passablement d'ironie railleuse à sa gravité native. Ce qui frappe en lui, lorsqu'on l'absorbe, c'est un alliage original de bonhomie courtoise et de timidité fière, quelque peu sauvage. La silhouette est d'un gentilhonmme, au type légèrement bourbonien : un Henri IV, non frisé et moins gascon. Bien campé, bien cambré, bien droit et portant la tête haute, au premier coup d'œil il parait plus grand qu'il ne l'est en réalité. Cependant sa taille est au-dessus de la moyenne. Solidement charpenté, mais restant svelte, rien en lui n'accuse un soupçon de cette débilité constitutionnelle dont les néo-mystiques font le signalement de leur détraquement et de leur impuissance, beaucoup plus que de leur inconsistant idéalisme. Il a la vigueur saine de ses grandes compositions, si fortes dans leur délicatesse. Ses affinités pour la pensée pure et son goût pour la vérité plastique, ses facultés de rêve et de volonté combinés, se lisent nettement dans ses yeux clairs. Elles n'apparaissent pas moins sur son front haut et large, qui, par le sommet infléchi, dit l'envolée d'imagination, et dont le renflement bombé au-dessus de l'arcade sourcilière bien dessinée affirme l'énergie de décision. De ce front caractéristique se détache en avant un nez aquilin finement construit, un peu gros du bout. Le sang circule vif et chaud sous la peau pas trop blémie par les longs séjours à l'intérieur de l'atelier ; il y met, de temps en temps, des colorations intenses ; car Puvis de Chavannes a la rougeur facile, comme beaucoup de ceux qui vivent à l'écart, en doux têtus. La barbe blanchissante, la chevelure encore drue, n'ont rien de capricieux, à l'ancienne mode romantique. Tous les détails de tenue sont corrects et soignés, sans rien de méticuleux ou d'affecté. L'homme s'annonce ainsi ; naturellement distingué, sérieux et actif, plein de ressort, sincèrement bon, très capable de bonne humeur non sans verdeur, et de savoureuse gaieté.

On connaît d'ailleurs de lui plusieurs portraits ressemblants, qui ont été popularisés par la reproduction.

Mentionnons d'abord celui qui fut peint par Bonnat, il y a environ seize ans. M. Bonnat se préoccupait alors d'orner son hôtel de la rue Bassano. Il y réserva, dans le haut de l'escalier, un long emplacement rectangulaire, pour une composition de Puvis de Chavannes : ce qui tendrait à faire penser que la différence de tempérament et de manière ne l'empêche point de goûter un art si différent du sien. En échange d'une page enchanteresse où des femmes et des enfants se groupent, parmi les ramures, au bord des flots bleus de la Méditerranée, il lui donna la grande toile où il l'a représenté sous un aspect un peu solennel et officiel, debout, en redingote élégante, les jambes croisées, la main gauche à la hanche, la droite appuyée sur une table, qui porte une carafe d'eau et un verre... Ces derniers accessoires ne s'expliquent ici qu'imparfaitement. Jusqu'à ces derniers temps au moins, Puvis de Chavannes ne témoignait, certes, à l'occasion, aucun dédain pour les crus généreux des coteaux dijonnais.

Au Salon du Champ-de-Mars, il y a deux ans, on vit une plus intime effigie du maître. Elle était signée de Marcelin Desboutins. La tête se détachait, un peu montée de ton, sur la blanche étoffe pelucheuse d'un peignoir-robe de chambre, dans lequel se drapait l'auteur du *Ludus pro Patria*, assis dans un très modeste fauteuil. On avait ainsi sous les yeux un Puvis de Chavannes familier, qu'une photographie, qui a été gravée, montre également sous ce même costume.

Le troisième portrait qu'il convient de signaler, est sans doute, en définitive, dans sa transposition sincère, le plus fidèlement et le plus complètement vrai. C'est celui que le peintre a exécuté lui-même, en buste, de profil, et qui figure dans la collection des portraits d'artistes au palais Pitti, à Florence.

Il y en a un, enfin, dont, seuls, ont eu la révélation les privilégiés qui ont pénétré dans le vieil atelier de la place Pigalle, à Montmartre. C'est là que je l'ai découvert, en soulevant indiscrètement le voile épais qui l'entortille. Il n'est pas inutile d'être averti pour y retrouver l'homme d'aujourd'hui. Qu'on s'imagine une tête embroussaillée d'une abondante toison qui boucle librement, et des joues fleuries d'une barbe floconneuse : un ensemble rappelant, en plus jeune (l'esquisse au fusain) où J.-F. Millet a dessiné ses propres traits. Puvis de Chavannes avait une vingtaine d'années, au moment où il se portraictura de la sorte. Il ne s'était pas encore trouvé lui-même. Pour la facture, on dirait du Drölling ou de l'Ary Scheffer. Le temps, du reste, a mis une patine blonde très agréable sur cette œuvre de jeunesse, qui reste un bon morceau d'étude.

Mais, depuis cette toile, que de chemin parcouru ! On le mesure vaguement, d'un coup d'œil, en passant en revue les photographies encadrées et les copies d'esquisses, exécutées par un élève du maître, qui rappellent, çà et là ses grandes compositions décoratives, aux murs poudreux de l'atelier qui les a vu naître. Dans cet atelier, qu'il abandonne aujourd'hui, Puvis de Chavannes a vécu quarante-cinq années de sa vie si pleine. C'est au deuxième étage d'une maison d'apparence médiocre. Sur le même palier habite un autre poète du pinceau, le délectable et délicieux Henner. Parmi les quelques petites ébauches qui gisent là, sur le plancher, retournées contre les parois, en cherchant un peu, l'on dénicherait une vue de la place Pigalle, prise de la fenêtre qui s'ouvre dans la baie vitrée de la grande pièce. Elle date de 1852. On la devine très juste, et elle est déjà très sobre de coloration. Depuis lors, la place a bien changé, comme tout Montmartre, mais non la maison, non l'atelier, avec les deux pièces du fond, qui complètent l'appartement. Ah ! l'on y est loin des somptuosités de tels artistes qui ont conquis la vogue depuis vingt ans. En dehors des photographies et des copies que je viens de signaler, auxquelles il faut ajouter quelques dessins, pas d'autre objet d'art qu'un sommaire projet du *Pégase* de Bonnat, encore un échange. En revanche, il me souvient d'y avoir découvert, non sans stupeur, des paniers, du reste intacts et encore ficelés, de bouteilles de vin de Champagne... C'était l'envoi d'un négociant ingénu, grand admirateur du peintre, qui sollicitait en retour quelque croquis. Tout au plus reçut-il un autographe, l'invitant à faire reprendre ses paniers. Puvis de Chavannes est assez peu prodigue de son écriture. Aussi bien, ce lui serait déjà lourde besogne s'il lui fallait seulement répondre aux modèles excentriques qui se proposent pour l'inspirer, et à ces maints importuns de toute variété qui s'attaquent sans trêve aux célébrités. Quelques chaises ; des escabeaux, un bahut quelconque, un grand divan dur et sans luxe, une grande table, complètent le mobilier de l'atelier. Sur la table, s'empilent des brochures et des gravures dans un désordre facile à comprendre : c'est la vieille, très vieille concierge de l'immeuble qui préside aux soins du ménage. Et l'on reste tout surpris en pénétrant dans l'obscure et si modeste chambre à coucher, toute bourgeoise, avec le lit banal d'acajou et deux ou trois souvenirs de famille accrochés aux murs. Il n'y a pas d'autre pièce, sauf un petit cabinet de toilette. Puvis de

Chavannes, à vrai dire, ne passait guère là que les nuits, depuis l'époque (1880, si je ne me trompe) où il avait dû se faire édifier à Neuilly un grand baraquement, pour y exécuter ses plus vastes toiles.

Il se levait de bonne heure. Tout en procédant à ses ablutions et à sa toilette, il avait coutume de donner audience aux modèles qui se présentaient, ou de bavarder avec quelques amis. Ceux-là venaient surtout le dimanche. Je parle au passé de ces vieilles habitudes, car, nécessairement, le mariage du grand artiste avec la princesse Cantacuzène y apporte de nombreux changements.

Naguère donc, sitôt ses frictions à l'eau de Cologne terminées, Puvis de Chavannes mettait un œuf dur dans chaque poche de son gilet, et il partait de son pas ferme et allègre. Ainsi, tous les matins, s'entretenait-il vaillant et dispos par une course de six kilomètres, durant laquelle l'imagination et la pensée entraient utilement en activité. Car les jours, pour lui, suivent les jours, exactement réglés l'un comme l'autre. Il est de la race de ces génies féconds qui se reconnaissent au besoin profond et absolu de se répandre, de produire. Il sait et il prouve combien la régularité quotidienne, la discipline du corps et de l'esprit, et, en un mot, la méthode, aident à forcer, à heure fixe, l'inspiration que les paresseux ou les faibles attendent vainement dans l'inertie.

Vers 9 heures, il arrive à l'atelier de Neuilly, un hangar de planches et de briques, bâti dans un coin de l'ancien parc royal morcelé. Pour ne pas risquer le vertige, et pour s'épargner la fatigue de gravir et de descendre incessamment les degrés d'une échelle, le peintre a fait pratiquer dans le plancher une longue rainure, par laquelle les toiles s'enfoncent dans le sous-sol, ou bien en remontent, à volonté, par la simple manœuvre d'un treuil : de sorte qu'il se touve toujours de plain-pied avec sa besogne. Ce fut le système employé plus tard, également, par Munkacsy, pour son *Arpad*. Ni l'un ni l'autre des deux artistes ne semblait d'ailleurs gêné de n'avoir ainsi, le plus ordinairement, sous les yeux, qu'une simple bande où la composition se coupait par tiers ou par moitié au ras du sol.

L'intérieur du vaste *hall* de Neuilly est aussi sobre que celui de l'atelier de la place Pigalle. La principale curiosité en est une *Pieta*, conservée par le maître, et qui marque une date. C'est le premier tableau de lui qui fut admis au Salon : en 1850. S'aidant à peine, en dehors de ses dessins, de quelques pochades où sont notés les effets essentiels, Puvis de Chavannes travaille là, du matin au soir, tout entier à son rêve actif, que nul n'a le droit de venir troubler. Enveloppé d'une longue blouse blanche, il se met en train en se fredonnant volontiers des pots-pourris d'opéras, spécialement de *Guillaume Tell*. Quand il sent un peu de fatigue, il ouvre un livre, ou bien il s'assoupit un quart d'heure dans un fauteuil. Nulle autre distraction, nul autre repos.

Le soir venu, toujours à pied, il refait, en sens inverse, le même chemin que le matin. Il est temps, alors, de réparer la grande dépense de forces de la journée. Jusqu'à ces derniers mois, il lui arrivait fréquemment de faire, au restaurant, avec un ou deux intimes, un dîner marquant un bel appétit, où les vins généreux avaient leur place, et pendant lequel il ne se refusait pas de donner libre carrière à sa bonne humeur parfois gauloise. Puis, souvent, il se promenait encore à pied à travers les rues accidentées de Montmartre. D'autres fois, il allait passer quelques heures chez la noble et vieille amie qui va désormais porter son nom, lisant longuement, ou bien entassant, sous la lampe, les croquis parmi lesquels s'entrevoyait peu à peu la promesse de l'œuvre future.

Tel est le simple et pratique aménagement d'une existence qui n'a point à craindre la monotonie. On ne peut s'empêcher, en la considérant, de faire un rapide retour vers les débuts de cette vocation si entière dont elle témoigne, et à laquelle elle est toute subordonnée.

(A suivre.) BOISEGUIN.

Dans notre dernier fascicule, nous offrions, en supplément, à nos abonnés et à nos lecteurs, les portraits de Leurs Altesses Royales Madame la Comtesse de Flandre et Madame la Duchesse de Vendôme.

« Ces portraits, écrivait ici Mavil, où le cœur et le talent ont mis chacun leur part, et que nous devons à une heureuse bonne fortune et à une aimable bienveillance, seront reçus avec joie par tous nos lecteurs. Tous aimeront à posséder les traits de deux princesses dont les noms sont synonymes de grâce, de bonté et de charité. »

Notre directeur ne se trompait pas, et notre supplément a été accueilli non seulement en Belgique, mais à l'étranger, avec une faveur qui a dépassé nos espérances. Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous sont adressées de toutes parts, nous avons dû faire faire un nouveau tirage de ces beaux portraits, que nos lecteurs trouveront encartés dans le fascicule de ce jour.

On peut se procurer les portraits de Leurs Altesses Royales, dans nos bureaux, au prix de 50 centimes chacun.

Envoi franco contre un mandat de 60 centimes pour la Belgique, et de 75 centimes pour l'étranger.

NOTES LITTÉRAIRES

« L'ILLÉGITIME », de M. Henry Kistemaeckers.

L'éditeur Flammarion publie un roman autour duquel il se fait grand tapage : *l'Illégitime*, de M. Henry Kistemaeckers.

Je n'oserai en parler ici, qu'après avoir, tout d'abord, pour l'acquit de ma conscience, déclaré très haut que ce livre est généralement jugé fort immoral — dirai-je, subversif, — par qui ne veut pas considérer que c'est là surtout un essai d'esthétique passionnelle, — sans dessein pervers. — Je désire que les personnes austères qui liront ce roman et en seront indubitablement choquées ne me reprochent pas de ne les avoir point averties.

Une chose me surprend, c'est que le titre seul ait, à beaucoup, paru hardi et troublant. Les vieux routiers de la critique ont parfois des étonnements effarouchés de collégiens. Les épouses illégitimes? — ou, si vous préférez, les maîtresses légitimes?..... Mais elles encombrent notre littérature. Dans le roman, au théâtre, elles se sont depuis si longtemps et si bourgeoisement installées, qu'elles sont aujourd'hui de vieilles dames respectables et considérées. N'ont-elles pas enfoncé les portes de l'Odéon, qui est, je pense, une maison honorée et de bon renom?

Troublés déjà par le titre, les commentateurs le sont plus encore par le fond. Ils s'essoufflent à découvrir la pensée intime de l'auteur. Ils se perdent en conjectures sur son véritable dessein. Que voulut-il, ce curieux de l'âme féminine? Où tend cette immorale,

et ardente et douloureuse peinture ? Voulut-il écrire un livre contre le mariage ? — Plate et niaise interprétation. — Relever « l'épouse libre et déshéritée qui traîne par le monde l'opprobre des sacrements sociaux » ? — Hymne à l'amour libre, vision d'anarchiste. — Nous faire aimer, en une aventure romanesque, la fière et poignante figure d'une femme en qui s'incarne « le navrant symbole de l'amour qui saigne » ? — Mais quelle conception banale ! — Ou bien nous montrer un cas de conscience exceptionnel ?... Ou nous prouver, conteur moral, que l'illégitime amour ne donne pas de bonheur durable ? Ou, encore, nous convaincre que l'absolu de l'amour, le plus haut idéal de la passion, n'est accessible qu'aux rares amants qui peuvent, d'un coup d'aile, s'envoler très haut, loin des « sacrements sociaux » ?

Et nous voici penchés sur les intentions secrètes de M. Kistemaeckers, comme M. Kistemaeckers est penché lui-même sur les abimes du cœur féminin. (Ses *Confidences de femme*, signées Jeannine, nous révélaient déjà son obstinée et subtile curiosité.)

Voici l'histoire. Une orpheline, d'âme délicate et ardente, est froissée par le milieu brutal où son enfance fut jetée. Dès ce moment, nous la sentons vouée à l' « illégitime ». Une amie, que M. Kistemaeckers met sur le chemin de sa vie, tente de la sauver. Cette amie, Sonia, est une irrégulière, pitoyable et bienfaisante à ses heures.

Sonia est une aventurière, une nihiliste russe (« son frère, en Sibérie, a fait justice, par le poignard »), qui promène au « bras de Satan », de l'Orient à l'Occident sa haine contre la société oppressive et menteuse.

Mais écoutons-la plutôt. Voici son adieu à Magd :

Magd, ma petite amie, je vous quitte. Un adieu à vous deux, à mon mort qui m'appartient plus, et à vous, chère enfant qui étiez un peu mienne.. Un adieu... et je partirai seule, je partirai recommencer ma vie toujours recommençante, dans le trouble, dans le mensonge, dans l'effroi, dans la galopade des passions. Comme je vous dois quelque chose, à vous, quelques larmes du passé sur mes yeux depuis si longtemps secs, et le parfum reposant de votre pureté, et l'affection d'un cœur frêle, tout d'amour souffrant et de fidélité sans calcul, — je paie ma dette en vous donnant mon secret, qui m'absoudra. Je ne suis point Madame Tscherkof. Ma situation dans le monde, mon luxe, mon orgueil, — duperie, tout cela, duperie ! La vérité ! Elle est en un mot très bas et très noble, mot de trouble, de révolte, de mépris et de grandeur, que la pusillanimité des classes assises et correctes à la face des lois et des préjugés prononce avec quelque inquiétude : « Aventurière ». Je suis une aventurière : telle je naquis, telle je fus, telle je resterai, jusqu'à l'oubli. On voit le jour, petite, avec ces destins-là ; il est vain de prétendre s'en affranchir. Voulez-vous toute la vérité, toute ? Je ne l'ai point tenté. Comme il est des êtres voués à l'esclavage, il en est que le tumulte accueille à bras ouverts. On patauge dans la joie, dans le sang, ou dans le vice. C'est inéluctable, et les résistances sont des chagrins de plus. Mon sort était dans ma race — et pourtant ma race était d'en haut. Un de mes frères est en Sibérie : il avait fait œuvre de justice, par le poignard. Un autre s'est percé le cœur d'une longue épingle d'or dont il avait crevé les yeux de l'infidèle. Moi, l'Orient me rejette à l'Occident, qui me rejette à l'Orient, de luxe en luxe, de drame en drame. La dernière fois, j'ai trompé jusqu'à la dérision suprême la Ville de mensonge et d'hypocrisie. Tout cela s'étonnerait fort d'avoir été à mes pieds. Pourtant, cela fut à mes pieds, et rampant. Vous le voyez, je venge et je souffre. Aujourd'hui je souffre. Soit !

Ce qui m'arrive, après tant d'autres heurts, était prévu. Mon spectre était suspendu à un fil. Je le savais. Je savais l'implacable mal dont était atteint Tscherkof, et que d'un jour à l'autre je m'écroulerais dans cette mort certaine. Vous savez comment je l'oubliais : mon poison... mes folies. Mais, enfin, j'étais préparée. L'œuvre est accomplie. Demain les augures sinistres, qui devaient me chasser, envahiront la maison. Ils n'auront point la peine d'arracher l'être cher à mon affection très vraie. J'aurai poursuivi ma route vers d'autres étapes. Aventurière, je m'en retourne à l'aventure, comme il sied, et mon faix n'est aggravé que d'une nouvelle haine contre la société. C'est peu de chose dans mon sac de bataille. D'autres jours luisent pour moi, des jours à l'aube rouge. Me voici de nouveau au bras de Satan, — et nous cheminons. C'est mon rôle. Ne pleurons pas sur moi.

Mais il y a vous, pauvre petite Magd ! Et, en pensant à vous, pour la première fois je me retourne sur ma fatalité et je la maudis. Il y a dans l'âme des femmes des fibres communes qui vibrent au même toucher. La vraie pureté, les saintes beautés du cœur, sont sacrées, même pour la révolte. Pour vous, ma pitié se lève, pour vous, je suis bonne. Et, dans ma défaite, je pense à vous.

N'est-ce pas ? je ne puis songer à vous traîner vers mon Enfer. Ces crimes-là, les gens purs, la société constituée et normale, se chargent de les commettre. Moi pas.

Or, comme moi, vous n'êtes rien chez Monsieur Tscherkoff. Tout à l'heure, on vous ouvrira les portes. Vous serez dans la rue ! Vous ne savez pas tout ce qu'il y a dans ce mot ! Je n'ai jamais tremblé : ici, je tremble !

Vous n'avez pas de famille. Et celle que vous avez est de trop. Où que vous vous tourniez, le vide. Et puis, écoutez-moi : les correspondances avec le mystère m'ont faite prêtresse du malheur. Je sais les destins. J'ai lu le vôtre, dans votre vie passée, dans votre âme délicate. Eh bien ! méfiez-vous ! Vous aussi, vous êtes faite pour laisser un peu de votre cœur saignant aux ronces que vous n'éviterez pas. Vous aussi, Magd, vous aussi, prenez garde !

Alors ?

Alors, voici : j'ai là quelque argent. Partageons. Vous trouverez dans cette lettre dix mille francs. Prenez-les : quittez tout de suite la maison de deuil, entrez dans la première église qui se rencontrera sur vos pas. Franchissez la nef, allez droit au confessionnal, mettez-vous sous la protection du prêtre, et qu'il vous fasse entrer au couvent. Vous avez la dot. Mais, pour Dieu ! ne vous arrêtez pas en route, allez à l'idée fixe comme je vais à la lutte. Pour Dieu ! ne vous arrêtez pas. Les embûches sont partout...

Pour les âmes comme la vôtre, il n'est qu'un refuge dont les murailles sont infranchissables à la douleur. Je vous l'indique. Courez-y, n'hésitez pas.

Enfant, j'ai rêvé, par une de ces nuits calmes où s'infuse un autre être dans votre être, l'être d'amour et de pardon que Dieu aurait pu faire de vous ! — j'ai rêvé ce beau rêve : j'étais mère. Vous devinez à qui allaient mes tendresses, et combien j'en étais payée ! Vous étiez douce comme vous l'êtes, et si belle, et si haute, chère âme de songe, que nos cœurs mettaient dans l'air un frisson d'idéal. Ce fut un bonheur infini. J'ai vécu pour lui toute une vie, je crois. Il en valait dix. Je vous le dois. Je vous aime pour lui. Lointaine, et palpitante sur mon calvaire de honte, j'en contemplerai les cendres, je penserai à vous. Vous, ne pensez jamais à moi. Je ne suis rien : un peu d'ombre, un peu de sang, poussière de géhenne. Donnez-moi, plus tard, une prière. Voilà tout. Adieu. SONIA.

Magd a rencontré un homme qu'elle a aimé passionnément. Cet homme est libre de sa vie. Elle pourrait l'épouser et se faire ainsi une existence régulière et assurée. Mais c'est précisément cela, cette régularisation, cet arrangement selon les conventions du pacte social, cette rentrée dans le rang, après de si ardentes envolées dans l' « en dehors », qui lui semble une déchéance, comme un sacrilège contre l'amour. Tomber de si haut, les ailes cassées, rouler dans l'ornière du mariage, subir une tiédeur douce et bourgeoise, après l'heure enflammée qu'elle connut, jamais! Elle aime mieux mourir.

Elle a suivi le conseil de son amie. Mais le pardon du prêtre, « dans le demi-jour mauve (?) du confessionnal », n'a point consolé son âme navrée. Elle aime mieux mourir..... martyre de l'illégitime !

M. Henri Fouquier constate, en fermant le volume, que le « féminisme aujourd'hui coule à pleins bords » et il conclut, non sans se réjouir, que la « poussée des esprits les plus divers vers les questions féminines » entraîne non seulement les sociologues réformateurs, les orateurs de congrès, mais aussi les romanciers et les artistes.

Je préfère, ajoute notre distingué confrère, l'enquête des romanciers à l'effort, si généreux qu'il soit, des hommes et des femmes qui, dans les congrès, essayent de faire accepter leurs solutions. Les théoriciens et les théoriciennes du féminisme qu'on peut appeler le féminisme officiel traitent de la femme comme d'un être abstrait, toujours semblable à lui-même. Ils ne conçoivent que la femme-homme, citoyen et travailleur. Hé ! que les femmes soient électeurs, puisqu'elles paient les impôts, je ne demande pas mieux, et la logique le veut, la logique ayant déjà imposé cette réforme de donner l'électorat pour les juges consulaires aux femmes commerçantes, puisqu'on les met en faillite quand elles ne paient pas leurs billets... Mais on aura beau faire : la femme amoureuse restera la « femme » pour nous. Le problème social a sa valeur, mais le problème du cœur féminin le domine. M. H. Kistemaeckers nous apparaît donc comme un « enquêteur ».

Un enquêteur? Rien moins que cela, à mon avis. *L'Illégitime* me paraît être l'œuvre d'un pur artiste, fort peu préoccupé d'apporter un document au grand débat ouvert par les psychologues sur les problèmes du cœur féminin.

Il ne me semble pas que M. Kistemaeckers se soit proposé d'étudier, en moraliste, ce cas : « une femme qui, dans l'illégitime, a trouvé une heure de bonheur, peut-elle rentrer dans l'ordinaire du pacte social, sans déchoir de l'idéale hauteur où la passion l'a élevée ». C'est bien là « l'espèce », et M. Fouquier la définit exactement. Mais M. Kistemaeckers ne la juge ni en sociologue, ni en psychologue, ni en moraliste.

Il la juge en artiste, rien qu'en artiste. Son livre est une étude sur l'esthétique de la passion.

Aussi bien ce titre : *l'Illégitime*, qui fait songer à toutes les platitudes de l'adultère, n'est

peut-être pas celui qui conviendrait, à moins qu'il ne soit compris au sens exact du mot, qui est : hors la loi.

C'est bien cela. Hors la loi, hors les lois, en dehors des règles, des conventions, des devoirs sociaux, des notions de l'intérêt, de toute discipline morale, des « sacrements sociaux » ! Là seulement, dans cet « en dehors », dans cette atmosphère rare, irrespirable aux réguliers, brûle, au regard de notre artiste, la vraie flamme d'amour..... Son livre est, éminemment, un poème de l'en-dehors. — Féministe?.., non pas. Anarchiste?.., peut-être. Artiste?.., indéniablement.

PAUL PASCAL.

LE PROBLÈME SOCIAL AU THÉATRE

Paris, le 20 mars 1898.

MON CHER PASCAL,

J'ai lu dans le dernier fascicule de la *Revue Mauve*, un article de vous, « les Oseurs au théâtre », dans lequel vous avez, avec l'aimable indulgence qui vous est habituelle, fait la critique légère des prétendues audaces d'écrivains, romanciers ou chroniqueurs, qui s'essaient à la littérature théâtrale et auxquels les critiques amis font des succès d'estime et de presse, en vantant la hardiesse des idées portées à la scène, et qui tiennent lieu d'art dramatique.

Il n'y aurait aucun mal à ce qu'on renouvelât l'art dramatique, en remplaçant par des idées, les sentiments, les passions, les intrigues et les aventures qui, jusqu'à présent, ont été les éléments constitutifs des œuvres théâtrales. Mais encore faut-il que ce qu'on nous donne comme des idées, soient véritablement des idées. Et quand on recherche quelles sont les idées dignes de ce nom, apportées sur la scène par les auteurs modernes dans les pièces qu'on nous vante comme contenant des idées, on n'en trouve point, et l'on s'aperçoit que ces auteurs n'ont fait que reprendre, en la produisant avec moins de netteté et de force, quelque thèse mise à la scène par des devanciers tels que Augier ou Dumas fils, ou même Labiche.

Dans l'ancien théâtre on ne portait à la scène que des actions qui, par leur grandeur ou leur étrangeté, paraissaient dignes d'être racontées et mériter l'attention des spectateurs. Il se trouvait donc que les personnages principaux étaient, quels que fussent leur condition sociale et leur titre, des héros du bien ou du mal, sublimes ou odieux. On a cru être très audacieux en mettant au théâtre des actions quelconques, banales, vulgaires, ne comportant que des personnages sans caractère et sans relief, et en prétendant que c'était là l'image de la vie. L'audace était vraiment trop facile. Et dans ce genre, pour arriver à une hardiesse apparente, il a fallu descendre jusqu'au bas de l'échelle et aller chercher, pour les exhiber sur la scène, des personnages dans l'égout social. On ne voit pas ce que l'art dramatique y a gagné.

En ces derniers temps, des auteurs, préoccupés d'être audacieux, ont voulu porter ce qu'on appelle le problème social à la scène. La tentative était louable quoiqu'elle fût loin d'être neuve. Cette fois encore, ceux qui l'ont entreprise ont été inférieurs à leurs devanciers, et ce qu'ils ont prouvé de plus clair, c'est que le problème social ne peut pas plus être mis à la scène que n'importe quel problème de mécanique ou de physiologie.

Ce n'est pas à dire que les conditions sociales qui constituent le problème ne peuvent pas entrer dans une œuvre dramatique. Les pièces dans lesquelles ces conditions sociales sont un

élément important de l'action ou de l'intrigue, abondent dans le répertoire dramatique ou mélodramatique. A cet égard, les écrivains de nos jours n'ont rien inventé. La question de l'héritage, celle de la fatalité de la naissance qui fait le riche et le pauvre, celle du mercantilisme, de la faillibilité judiciaire et tant d'autres qui composent le problème social, se rencontrent dans une foule de pièces dont quelques-unes ont obtenu un très grand succès, comme *le Testament de César Girodot*, *le Chiffonnier de Paris*, *l'Honneur et l'Argent*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Fils de Giboyer*, etc. On pourrait même dire qu'il est bien difficile de faire un drame moderne sans toucher par quelque côté, même à son insu, à quelqu'une des questions formant le problème social, puisqu'il se trouve dans la condition de chaque individu.

Mais le problème lui-même est trop vaste, trop compliqué et trop complexe pour être porté sur la scène qui ne comporte qu'un petit nombre de personnages et une action unique et simpliste. Il faudrait plusieurs conférences rien que pour l'exposer ; comment peut-on prétendre l'expliquer et le résoudre en quelques bouts de dialogues auxquels se mêle pour les nécessités de l'intérêt dramatique quelque histoire d'amour ou d'adultère.

Contraints de restreindre leur composition dans les limites de l'action scénique, les écrivains modernes n'ont vu le problème social que dans un prétendu antagonisme des ouvriers et de l'industriel, des employés et de l'employeur, que leur imagination dramatise et qui est loin d'exister comme ils le représentent. Et pour les besoins de leur thèse ou de leur action ils inventent des personnages symboliques, c'est-à-dire des fantoches, Fausts du travail ou Méphistophélès de l'industrie, qu'on ne rencontre pas dans la vie réelle. Et la seule chose qu'ils démontrent c'est qu'ils ignorent absolument les notions les plus élémentaires de ce problème social qu'ils prétendent mettre au théâtre.

S'ils ne les ignoraient pas, s'ils avaient la connaissance des questions dont ce problème se compose, ils ne tenteraient pas de le porter à la scène, parce qu'ils comprendraient l'impossibilité de l'exposer avec toute sa complexité dans un ouvrage dramatique, et la nécessité, si l'on veut se tenir aux notions générales, simplistes et profondes de ce problème, d'exprimer brutalement des idées infiniment trop hardies pour des littérateurs et pour un public qui n'est pas préparé à les entendre.

M. de Curel, dans le *Repas du lion*, a rencontré une de ces idées-là. Mais il s'est empressé de l'abandonner. Qu'en pouvait-il faire en la poursuivant ? Je l'ignore. Du moins, s'il l'avait suivie jusqu'au bout, il aurait pu prétendre avoir fait preuve de pensée hardie. L'idée est celle-ci : Jean, une sorte d'Hippolyte moderne, fils de grand propriétaire terrien, a vécu de la vie naturelle, sauvage, chasseresse ; son père s'associe à un riche industriel qui vient installer l'usine, l'industrialisme, le machinisme dans le domaine familial. Le petit Jean se révolte, emploie les forces de la nature pour défendre le domaine contre l'invasion, en levant les vannes de la rivière dont l'eau noie les galeries souterraines déjà creusées pour l'exploitation d'une mine. Il se trouve qu'un ouvrier périt dans l'aventure. C'est là un accident. Mais l'idée c'est la lutte de l'homme de la nature contre l'industrialisme qui va apporter à la fois la richesse, les vices et les misères de l'exploitation. C'était cette lutte qu'il fallait montrer, parce qu'elle est, en effet, au fond même du problème social. Mais M. de Curel s'en est bien gardé. Là où il y avait une idée, il n'a vu qu'un épisode dramatique et un effet de scène, et le reste de la pièce n'est plus que du bavardage qui n'a même pas le mérite du réalisme.

Le problème social est un problème collectif fait de conséquences historiques, d'erreurs économiques et législatives, comme aussi d'un état de mœurs et d'opinion. Il ne peut donc être enfermé dans une aventure ou une intrigue individuelle, la seule que permette le théâtre. Le rapetisser à ces limites, à la querelle de trois ou quatre personnages d'une sentimentalité particulière, c'est le dénaturer et le fausser. Et, si ce n'est pas faire œuvre mauvaise, c'est du moins faire œuvre inutile.

Ce n'est pas à dire que le théâtre ne puisse avoir d'influence sociale. Tout au contraire, il en peut avoir une, on peut même dire qu'il en a toujours une, bienfaisante ou funeste, moralisatrice ou démoralisante, exaltante ou déprimante. Ce n'est pas en vain que le public assiste à des spectacles généreux ou héroïques ou à des spectacles vils, et comme la question morale domine la question sociale, il se trouve que l'auteur dramatique fait toujours, sans le savoir ou en le sachant, œuvre sociale, bonne ou mauvaise. Il serait peut-être très erroné de croire que les prétendues audaces de nos nouveaux auteurs dramatiques sont à cet égard heureuses. Et dans nos sociétés modernes déprimées, démoralisées, dominées par l'industrialisme et la vénalité, la meilleure et la plus grande des audaces serait peut-être de mettre à la scène des sentiments rares par leur noblesse et des actions héroïques, fallût-il les emprunter aux temps où il se trouvait des héros et des apôtres parmi les hommes

PIERRE DENIS.

MEMENTO

De M. Georges Rocher (librairie Fischbacher) un charmant volume en vers. Titre : *Frissons et caresses.* Toutes ces petites pièces ont une grâce délicate et triste, très attachante.

Voici la première, qui est une sorte de préface :

A l'Aimée.

Il neige et le temps est tout gris,
Le sol est jonché des débris
Des feuillages et des fleurs mortes,
La glace a couvert les étangs,
Les oiseaux en deuil du Printemps,
Grelottent, le soir, à nos portes.

Et j'ai des frissons plein le cœur.
En mon être, il n'est que rancœur.
Il n'est que misère et qu'alarmes,
Et de voir cette atroce nuit,
Où pas une étoile ne luit,
Je sens mes yeux s'emplir de larmes...

Alors, tu viens auprès de moi,
O! mon suprême amour, ô toi
Dont le tendre regard m'enchante!
Tu prends entre tes mains mes mains,
Et sans crainte des lendemains,
Je me berce à ta voix qui chante.

Tu me rappelles les matins
Ensoleillés des mois lointains
Aux aurores enchanteresses;
Et je t'écoute, souriant,
Je redeviens insouciant
En me grisant de tes caresses.

Libre esthétique

Le voici donc passé à l'état de personnage reconnu, ce salon de la *Libre esthétique* dont l'apparition fut, à juste titre, il faut le reconnaître, accueillie avec méfiance. Les méfiants ont toujours raison quand il s'agit de ces petites sociétés formant chapelles parce que l'esprit de ces chapelles, aussi bien que leur influence, est désastreux.

Et cela s'explique : la chapelle est un composé restreint d'hommes que les sympathies ou le calcul a rassemblés. Ils croient que leur union sera bienfaisante et que l'art, comme l'industrie actuelle, ne marchera plus bien sans syndicat. Ils veulent ainsi éviter la concurrence. Mais la concurrence peut être funeste pour le fabricant de bottes, elle ne le sera jamais pour l'artiste qui ne peut que gagner à paraître dans les grandes arènes où son talent recevra le coup de fouet de l'émulation, où il ne pourra se produire que déjà suffisamment fort.

Pratiquer l'art quand on n'a pas le souffle, c'est perdre son temps. Dans les grandes batailles des expositions, ceux qui manquent de souffle tombent et disparaissent, et le mal n'est pas ici un mal; ceux qui résistent font un pas en avant.

Dans la chapelle, le principe d'admiration mutuelle fait de tous les membres autant de Rubens ou de Giotto. Ces dévots exposent avec conviction des esquisses, des études, des bouts de croquis qui n'ont vraiment pas leur raison d'être hors de l'atelier et par le seul fait d'exposer dans un monument ouvert au public, ils croient qu'ils sont arrivés.

Alors ils n'étudient plus, ils piétinent sur place, ils se renferment dans le cocon de leurs formules bizarres et, éternelles chrysalides, ils ne cherchent plus à gagner les ailes qui en feront des artistes complets.

Ceci paraîtra un préambule fâcheux. Il va directement en opposition avec le personnage officiel que je rencontrai à la porte du salonnet et qui me disait avec une bienveillance sincère : — « Vous verrez comme ils sont en progrès ! » Eh bien, pas du tout ! Et c'est ce qui me navre. Ce qu'il y a de meilleur dans cette exposition, hélas, ne vient pas de chez nous.

Je crois que le critique faillirait à son devoir s'il se bornait à faire des compliments. Par le seul fait qu'il critique, c'est qu'il juge l'œuvre digne d'être critiquée. Des choses sans valeur, on ne parle pas.

Constatons d'abord que tout ce qui tient à l'art industriel est remarquable. Là, il y a progrès, et progrès réel. Ces faïences, ces tapisseries, ces broderies, ces livres et ces étains ont tous un cachet artistique qui témoigne d'une recherche approfondie, d'une science certaine de la forme ou de la couleur.

Je me bornerai à crier casse-cou aux amateurs trop exclusifs du genre dit: anglais. On le met partout, un peu à tort et à travers. La roideur du dessin qui convient à certains objets ne convient pas à d'autres et l'exclusivisme est un tort dans l'art.

Cette réserve faite, il faut admirer franchement les gris si fins, si variés, si adroits des faïences et porcelaines danoises. Qu'elles sont charmantes et agréables à voir ? J'en dirai autant pour les livres. Vraiment le Danemark se distingue. Il vient le disputer à l'Angleterre qui fut une des premières à restaurer la librairie d'art, ce luxe délicat, enveloppant les œuvres de l'esprit dans des écrins si magnifiques ! Les applications de cuir sur cuir, les impressions, les combinaisons de couleurs, toutes les ressources du relieur viennent se fondre avec l'habileté et l'imagination de l'artiste pour présenter au public de vrais chefs-d'œuvre.

Mme Thaulow doit être mentionnée dans l'art de traiter le cuir. Son exposition est remarquable. L'ère s'ouvre aussi d'une renaissance dans la broderie. Voilà qui doit tenter toutes nos artistes mondaines dont les doigts habiles peuvent interpréter si joliment leur sentiment artistique. Rien de plus riche, de plus « meublant » que les belles broderies Celles de Fritz Rentsch sont des modèles du genre. Elles se rapprochent un peu des admirables broderies de Mme de Rudder, la grande artiste de l'aiguille.

Ce mélange de peinture et de broderie est une trouvaille qui permet les effets les plus inattendus. Voilà enfin cet art si féminin de la broderie, sorti de l'ornière des horribles tapisseries qui ont empoisonné nos salons depuis presqu'un siècle.

Les velours peints de J. Thorn Prikker sont à noter, de même les tapisseries de Mlle van Mattemburgh et enfin n'oublions pas les verres, *favrileglass*, de Louis Tiffany, véritables pierres précieuses où l'œil se plaît dans les irisements exquis de la lumière et les bronzes, étains, etc., de Vallgren, de Tony Selmersheim, de Karl Gross, de Otto Eckmann, de Charpentier, etc.

Et pour finir, je citerai les projets de papier peint de cretonne, et les broderies de Mlle Huez, seule exposante belge, dans cet ensemble si artistique d'art industriel.

Pourquoi donc notre pays est-il si pauvre ? Pourquoi nos artistes n'appliquent-ils pas davantage leur talent au relèvement de notre fabrication nationale des meubles, d'objets d'ornements, d'étoffes, etc. ? L'exposition internationale de l'été passé n'a-t-elle pas montré notre infériorité vis-à-vis de tous les autres pays ? C'est là un point noir que je voudrais signaler et qui m'a frappé surtout dans ce salonnet où l'absence de belges paraît plus regrettable.

Entrons maintenant dans la salle de peinture. Tout d'abord il faut s'écarquiller les yeux devant le triptique de Frédéric et passer un bon temps, comme jadis pour ces petites images appelées questions bulgares, avant de reconnaître ce qu'on a devant les yeux. On voit un fouillis de tons crus d'où surgissent çà et là, une tête, un bras, une jambe de chair rouge violacée,et l'on se prend à gémir sur ce talent si vrai, si plein de promesses qui se perd dans le désir obstinant d'épater le bourgeois.

Les tons crus, c'est la réaction du bitume romantique, il ne faut pas les exagérer, le pétrole et la lumière électrique nous abîment déjà assez les yeux.

J'aime d'Emile Claus les façades ensoleillées et proprettes de ces petites maisons de Hollande, c'est bien nature.

Bien beaux aussi les rouges de Curt Hermann qui semblent avoir retenu un rayon de soleil dans leur pâte légère. Très jolie et gracieuse la *Green Girl* de John-W. Alexander. Citons aussi les études de Charles-W. Bartlett, les paysages de A.-J. Heymans, surtout le matin en Hollande.

Quant aux faux Puvis de Chavannes, n'en parlons que pour regretter que l'influence de ce maître ait été uniquement un encouragement pour ceux qui ne savent pas dessiner, et puisque M. Théo van Rysselberghe s'étale si largement à la cimaise il faut bien en parler. Que peut-on dire sinon que son pointillisme, mis à côté de ses propres dessins est la meilleure condamnation de ce système étrange de peinture qui donne à la toile la raideur, l'étouffement, la crudité de la mosaïque. Tout au plus le pointillisme pourrait servir pour la décoration monumentale... à longue portée.

Alfred Verhaeren a un bel intérieur d'église. Les vues de Venise, de Fritz Thaulow, seraient remarquables n'était le ton froid et gris de sa peinture qui ne donne pas l'impression de la couleur chaude de la ville des doges.

La sculpture n'est guère représentée. Constantin Meunier y montre toujours la même maîtrise, malheureusement trop monotone. Il n'a qu'un type qu'il ne varie jamais, c'est dommage.

Quand à Minne, je lui souhaite de représenter autre chose que des cadavres raidis. Il a du talent, mais lui aussi cherche trop le bizarre.

Notre collaborateur Valère Gille disait l'autre jour, au petit *congressino* littéraire de Bruxelles, ces paroles bien vraies que je veux citer ici comme épilogue :

« Tout poète ou peintre qui met sa plume, son ciseau ou sa brosse au service d'un système quelconque peut être un homme d'Etat, un moraliste un philosophe, mais nous nous défierons de ses vers, de ses statues, de ses tableaux : il n'a pas compris que le beau est supérieur à tout autre concept. »

MAVIL.

LA MUSIQUE

Le grand succès de la première séance du quatuor Thomson, à la Grande Harmonie, est de bon augure pour l'avenir. Que n'est-on pas en droit d'attendre d'artistes comme Thomson, Jacobs, Laoureux et Vanhout, quand ils auront travaillé davantage ensemble et gagné une complète homogénéité?

L'interprétation qu'ils nous ont donnée du quinzième quatuor de Beethoven, d'une exécution si difficile, a été des plus remarquables. Le violon de Thomson et le violoncelle de Jacobs ont fait merveille.

Quant au divertissement de Mozart — un bijou — ils l'ont joué dans la perfection. Quel régal! C'était exquis. La seconde séance aura lieu dans les premiers jours d'avril, dès que Thomson sera de retour de son triomphal voyage en Italie. Car tous les grands artistes belges sont en ce moment à l'étranger; et pendant que Paris acclame M. Degreef, Martucci et d'Albert sont venus récolter des bravos à Bruxelles.

M. Martucci, directeur du Liceo Musicale de Bologne, est un compositeur intéressant, un excellent chef d'orchestre et un virtuose de valeur, mais n'ayant aucune de ces qualités extraordinaires qui forcent l'enthousiasme.

Quant à Eugène d'Albert, qui était le clou du dernier concert populaire, nous avouons l'avoir trouvé fort au-dessous de sa réputation.

Etait-il mal disposé, comme on nous l'a assuré? Toujours est-il que son interprétation de l'adorable concerto en *sol*, de Beethoven, nous a paru assez terne. On regrettait presque Sauer. Et quant à l'inconvenante paraphrase du *Dies iræ*, de Liszt, qu'il a cru devoir nous donner pour bien montrer son mécanisme, nous espérons que c'est la dernière fois qu'on ose ainsi se moquer du public.

Heureusement le samateurs de vraie musique ont eu d'amples dédommagements. Sans revenir sur la séance du quatuor Thomson, ils ont eu celle du quatuor Zimmer, si intéressante et où l'on a fait fête au distingué pianiste Peje Storck, qu'on a trop rarement l'occasion d'entendre.

Ils ont eu la superbe matinée offerte par Joseph Wieniawski, retour d'Allemagne, à son élégant et fidèle public de la Maison d'Art.

Le maître,qui revenait avec une véritable moisson de lauriers, a joué comme il sait le faire, une des plus poétiques ballades de Chopin, et un concerto de lui qui a été couvert d'applaudissements.

Si l'on joint à cela une magnifique exécution du *Rheingold*, au Conservatoire, et le concert Weingartner, à l'Alhambra, il faudra bien avouer que les dilettanti n'ont pas eu à se plaindre.

Weingartner a été vraiment le héros de la dernière quinzaine musicale. C'est un incomparable artiste.

Comme compositeur, on peut le discuter, et il semble qu'il ait plus de science — une science réelle d'ailleurs — que d'inspiration ; mais comme chef d'orchestre, il n'a probablement pas d'égal, non seulement parce qu'il possède assez à fond les œuvres qu'il dirige, pour pouvoir les diriger par cœur, mais parce qu'il exerce une véritable ascination sur les musiciens de son orchestre, et que nul n'a plus que lui la science du rythme. C'est merveilleux. Peut-être lui reprocherions-nous d'avoir pris quelques mouvements trop vifs dans la symphonie en *mi bémol* majeur de Mozart, par exemple dans l'andante ; mais en général il n'y a eu qu'à admirer.

L'ouverture de *Tannhauser* et surtout la symphonie en *la* de Beethoven, telles qu'il les a comprises et interprétées, devaient transporter le public et l'ont en effet transporté. C'était du délire.

La littérature et la musique se touchent de si près que nous terminerons cette causerie en annonçant que MM. du Chastain et Sigogne viennent d'organiser, à la salle Ravenstein, une série de dix séances de propagande littéraire qui ont le plus grand succès. Chaque fois la salle est comble et, devant l'affluence du public, il va falloir songer à trouver une salle plus vaste.

Une partie musicale ajoute un attrait de plus à ces séances où,à côté de diseurs comme M. Maurice Chomé et Mlle Jeanne Tordeus, on a déjà pu applaudir Mme Miry-Merck, l'exquise chanteuse, et le petit Jean du Chastain qui a fait le plus grand honneur à son professeur M. Storck.

En avril, on entendra M. de Golesco, l'interprète inspiré de Chopin.

Il se produit décidément à Bruxelles, depuis quelque temps, un mouvement artistique fort intéressant. Espérons qu'il ne fera que s'accentuer.

HANS.

Carnet Mondain

Le Comte de Flandre est parti hier jeudi pour Florenville. Son Altesse Royale est rentrée aujourd'hui à Bruxelles.

Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre est aujourd'hui remise de l'influenza dont elle souffrait depuis quelques jours. Nous adressons respectueusement à Son Altesse nos vœux d'heureuse convalescence.

MARIAGES

Le 14 avril prochain sera célébré à Paris le mariage du comte d'Ursel avec Mlle la comtesse Sabine de Franqueville.

Dans le courant de mai sera célébré le mariage de M. le marquis Imperiali et de Mlle la comtesse de Liedekerke.

Mlle Anna Guders, est fiancée avec M. Gaëtan Somzée, fils de M. Léon Somzée, membre de la Chambre des représentants.

On annonce également le prochain mariage de Mlle Zoé Ullens de Schooten, sœur du chef de cabinet du gouverneur d'Anvers, avec M. Joseph Montens d'Oosterwyck.

BALS

Samedi 26, bal chez M. le notaire et Mme Delporte, place du Grand-Sablon.

Dimanche 27, soirée dansante chez la vicomtesse Darrigade, rue du Trône, 42.

GAND

Brillantes soirées artistiques les 15 et 16 mars, à Gand, chez Mme de Smet de Naeyer, frère de notre ministre des Finances.

L'élite de la société gantoise se pressait dans les salons dont M. de Smet de Naeyer faisait les honneurs avec sa grâce habituelle.

M. P. Esquier, l'excellent professeur de notre Conservatoire, prêtait son concours à ces charmantes fêtes et, après nous avoir ravis, le 15, en détaillant d'exquise façon ce bijou poétique du maître Daudet, qui a nom *les Prunes*, il nous a, le lendemain, montré une autre face de son talent avec *l'Epave* de F. Coppée.

Mme Miry-Merck, dans *Pourquoi* de Delibes et dans la *Mandoline* de Chaminade, a conquis les suffrages de tous les dilettantes.

Avec *les Espérances*, une délicate piécette de P. Bilhaut, M. et Mme Esquier ont enlevé de haute lice les applaudissements de l'auditoire.

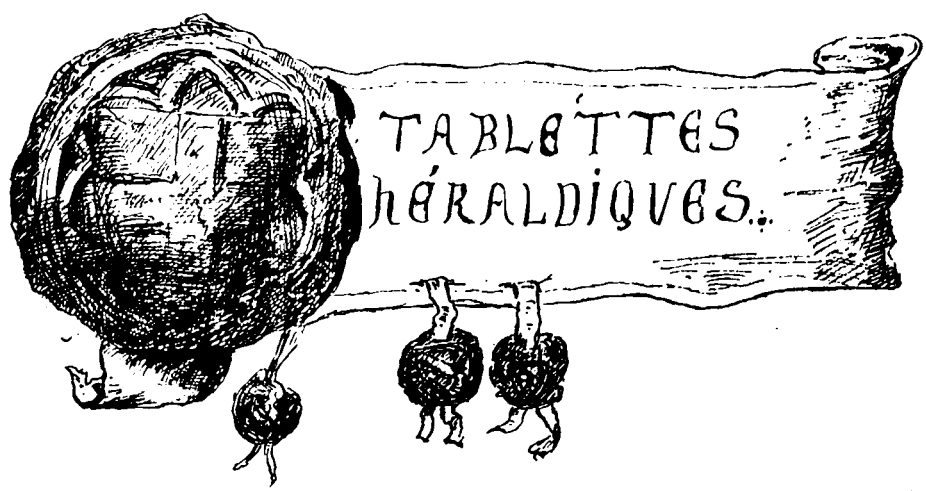
Enfin et comme clou de ces deux soirées, le professeur Burton, bien connu de la haute société bruxelloise, a fait défiler devant nos yeux éblouis une série stupéfiante de tours de prestidigitation. — Dédaigneux des sentiers déjà battus par ses confrères, M. Burton présente ses expériences de façon particulièrement originale, et la spirituelle causerie dont il agrémente chacun de ses tours n'a rien de commun avec le « bagout » traditionnel de l'escamoteur.

De complicité avec sa charmante fille, et sous couleur d'hypnotisme, le professeur nous a convié à des épreuves de transmission de pensée qui, de par ce fait même qu'on est prévenu qu'il y a supercherie, n'en demeurent que plus surprenantes et prouvent combien Boileau eut raison d'écrire que :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

En résumé soirées exquises et dont la société gantoise gardera longtemps l'agréable souvenir.

MAUVIETTE.



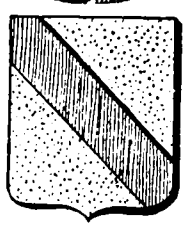
Nous avons annoncé dernièrement la mort de Mme la duchesse de Doudeauville, née princesse de Ligne. Ce décès plonge, comme nous l'avons dit, la haute aristocratie des deux nations voisines, la France et la Belgique, dans le deuil le plus profond. La Rochefoucauld et Ligne ! Deux noms glorieux, et qui évoquent le souvenir de grandes figures historiques !

La princesse Marie de Ligne, née le 19 avril 1843, était fille d'Eugène Lamoral, prince de Ligne, d'Amblise et d'Epinoy, Grand d'Espagne de 1re classe, ambassadeur, ministre d'Etat, président du Sénat de Belgique, chambellan de l'empereur d'Autriche, chevalier de la Toison d'Or, etc., et de Hedwige-Julie Wanda, princesse Lubomirska, sa troisième femme. Elle avait épousé, le 8 juillet 1862, Sosthènes, comte de la Rochefoucauld, alors duc de Bisaccia.

La maison de Ligne est la plus illustre des grandes races belges. La tradition la fait descendre des comtes

souverains d'Alsace. Elle a pour auteur, Thierry baron de Ligne qui vivait en 1142.

Peu de maisons ont produit autant d'hommes distingués et de personnages célèbres. Et pour n'en citer qu'un, le plus connu, le feld-maréchal Charles-Joseph, prince de Ligne, qui fut à la fois soldat, diplomate et littérateur, n'est-il pas resté pour nous le type le plus accompli du grand seigneur d'autrefois, élégant, spirituel et lettré ! Ami de Joseph II, de Catherine de Russie, envoyé en mission auprès de Louis XV, dans toutes les cours où il a passé, il a laissé une grande réputation de diplomate consommé, d'homme d'esprit et de causeur étincelant.



Les Ligne ont été créés comtes de Fauquembergh en 1503, comtes du Saint-Empire en 1545, princes d'Epinoy, par héritage en 1592, princes de Ligne en 1601, princes d'Amblise en 1608, Grands d'Espagne en 1643, comtes immédiats de Fagnolles en 1770.

Ligne porte : D'or à la bande de gueules.

La maison de la Rochefoucauld descend, d'après plusieurs généalogistes d'un cadet des sires de Lusignan. Sa filiation authentiquement prouvée la fait remonter à Foucauld de la Roche, vivant en 1019. Ses descendants jouèrent un rôle important dans les guerres de la Guyenne du XIe au XVe siècle, puis à la Cour des roys de France pendant les siècles suivants. Ils ont produit aussi quantité d'hommes célèbres, dont le moins illustre n'est assurément pas François, 2e duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, bien connu aussi dans l'histoire pour la part qu'il prit dans les troubles de la Fronde.

Les la Rochefoucauld, barons en 1299 se sont vus successivement revêtus de plusieurs titres ducaux ; ils obtinrent d'abord en 1525, l'érection de la baronnie de la Rochefoucauld en comté ; puis ils furent ducs et pairs en 1622 ; ducs d'Anville en 1732, ducs d'Estissac en 1758, ducs de la Roche-Guyon en 1679, ducs de Liancourt en 1747, ducs de Doudeauville en 1780, etc.

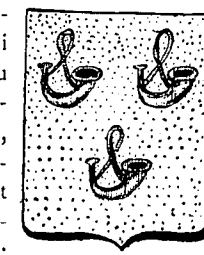
Cette illustre maison s'était divisée en plusieurs branches. C'est de celle des princes de Marsillac que descend le duc actuel de Doudeauville, mari de la regrettée défunte et fils cadet de Sosthènes, comte de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville et d'Elisabeth-Hélène-Pierre de Montmorency-Laval. Il avait hérité du titre de duc de Doudeauville, de son frère aîné mort sans enfants et il portait auparavant celui de duc de Bisaccia, qu'il tenait des Montmorency.

La Rochefoucauld porte : Burelé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueule, le premier écimé, brochant sur le tout.

Dernièrement a été célébré à Paris, en l'église Saint-Vincent de Paul, le mariage de M. Georges de Dorlodot, lieutenant au 6e dragons, avec Mlle Jeanne de Bonnard, fille de M. de Bonnard, ingénieur des arts et manufactures et de Mme de Bonnard.

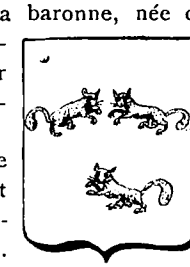
Les témoins étaient : pour le marié, le colonel de Lestapis, commandant le 6e dragons, et M. Etienne Walion. Pour la mariée, le colonel Meunier et M. Frantz Glesiard.

La famille de Dorlodot est originaire de Champagne ; elle remonte à Philippe Dorlodot, gentilhomme verrier, vivant en 1577. Elle s'est divisée en plusieurs branches dont une restée en France était représentée, il y a quelques années encore, par le général Dorlodot des Essarts. Les branches belges descendent de François de Dorlodot, qui s'établit en Belgique vers la fin du siècle dernier par suite de son mariage avec Anne-Michelle de Condé, et y fonda une des premières verreries du pays. Ses descendants sont inscrits officiellement dans la noblesse de Belgique. Dorlodot porte : D'azur à trois étoiles d'or, au croissant d'argent en cœur.



Les de Bonnard sont originaires de la Lorraine et portent : D'or à trois cors de chasse de gueule, virolés d'argent et liés d'azur.

Ces jours-ci a été célébré au château de Rysdam, à la Hulpe, le mariage de M. Pierre de Caters, fils du baron Amédée de Caters et de la baronne, née de Caix de Saint Aymour, avec Mlle Isabelle de Bosschaert, fille du chevalier de Bosschaert et de Mme de Bosschaert, née Weber de Treuenfels.

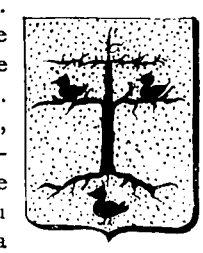


Le jeune époux appartient à une famille anversoise dont l'auteur fut Guillaume-Ernest de Caters, seigneur d'Hemsrode anobli en 1735.

Les descendants ont été créés barons en 1857.

Les de Caters portent : D'argent à trois chats effarouchés d'or, les deux du chef affrontés.

La famille de Bosschaert est une des meilleures d'Anvers, où elle occupe une situation prépondérante.



Elle descend de Charles-François, chevalier de Bosschaert, créé Chevalier héréditaire en 1714. On la trouve alliée aux meilleures maisons du pays : Vinck, de Proli, Ozy, della Faille, Meyers, van den Berghe, Geelhand, Cogels, van de Werve, de Wael, du Bois, etc.

Elle porte : D'or à l'arbre sec arroché de sable, accompagné de trois vanneaux du même posés sur les branches de l'arbre et un en pointe.

Marquis DE BOINVILLE.

Tablettes Théatrales

THÉATRE DU PARC. — *La Couvée.*

Lorsqu'une poule a couvé des canards, l'éducation de cette famille hétérogène lui cause, dit-on, les plus graves inquiétudes et la réduit aux pires embarras.

Ainsi pourrait-on dire de la richissime Mme Brunier dont les rejetons, encore que relativement peu nombreux et très dissemblables de goûts et d'allures, s'appliquent néanmoins d'un accord parfait, à créer des soucis à leur mère.

Deux garçons et deux filles composent cette *Couvée*. — Un lieutenant bon enfant, entré dans la carrière des armes par indolence et pour échapper aux responsabilités d'une exploitation industrielle; un jeune gommeux, aux gestes de pantin cassé, dont la principale occupation est de faire danser les anses du panier maternel. Une fille qui, sans motif sérieux, aspire à divorcer, et une autre, non mariée, qui prétend devenir marquise en épousant une sorte de rastaquouère.

Parmi tous s'agite la duchesse de Borrège, jeune et jolie veuve, qui pacifie les uns, morigène les autres et en fin de compte épousera le lieutenant redevenu simple « pékin ».

Quelques autres personnages achèvent de démontrer que tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes.

Force nous est de reconnaître que sur plusieurs points M. Lutens a raison. Il est trop vrai, hélas ! qu'en ce milieu où gravitent pêle-mêle les représentants de l'aristocratie, de la finance, de la bourgeoisie et du commerce, que dans ce mélange des castes qu'on dénomme aujourd'hui les « classes dirigeantes », nombreux sont les inutiles et plus nombreux encore les nuisibles.

Faut-il en conclure que tout soit à réformer dans la société actuelle? L'auteur paraît vouloir l'affirmer, sans toutefois préconiser aucun remède. Nous devons, au surplus, lui savoir gré de s'être maintenu dans les ambiances de la vie normale et de n'avoir pas cherché par une dramatique exagérée à obtenir des effets conventionnels.

Mais si nous remontons aux sources de quelques incidents, il importe de noter que certaines causes initiales sont peu en rapport avec les conséquences qui en découlent.

Voici, par exemple, que le lieutenant Pierre Brunier a commis, contre la discipline et les règlements militaires, une faute telle que son colonel lui donne à choisir entre l'Afrique et la démission. Or, cette faute est d'avoir par deux fois manqué à son « service de semaine !... » Si tous les officiers de toutes les armées d'Europe étaient justiciables d'un pareil code, les armées permanentes en seraient supprimées du coup, et le continent noir trop petit pour servir de refuge aux coupables.

Il est vrai que la légèreté même de la faute est nécessaire pour conserver au personnage sa silhouette honnête et sympathique; mais que deviennent alors les terribles châtiments dont il est menacé, sinon prétexte à déclarer que « rien n'est plus froidement cruel et plus stupidement implacable qu'un vieux soldat ». — Comme nulle restriction du dialogue ne vient atténuer cette sanglante appréciation, nous en devons conclure que telle demeure l'opinion de M. Lutens, et il nous permettra de croire qu'en ceci il se trompe radicalement. — En cette fin de siècle où le mépris public résorbe la plupart des éléments sociaux, et où les divers corps constitués, paraissent, comme il nous fut dit récemment, atteints d'une nostalgie de la boue, n'a-t-on pas constaté maintes fois que l'armée était l'asile suprême de la fidélité au devoir et du dévouement sans calcul.

En Belgique, comme ailleurs, s'il est de jeunes officiers fringants, légers, voire un peu frondeurs, point n'est besoin d'un long apprentissage pour les assagir et quand, à leur tour, ils passent « vieux soldats », gardons-nous d'appeler leur courage une cruauté froide et leur stoïcisme une implacable stupidité.

Quant aux raisons que la duchesse, avec succès, expose à Pierre pour lui faire préférer la démission au départ en Afrique, je n'en dirai rien, sinon pour répéter avec mon éminent confrère P. Pascal, que c'est là, de la part d'un auteur, un beau trait de hardiesse.

Enfin, et pour affirmer toute ma franchise, j'estime que Micheline, la dernière de la « Couvée », la jeune fille qu'un gentilhomme de haute pègre enlèvera entre le 2e et le 3e acte, j'estime, dis-je, que Micheline est un délicieux petit monstre, heureusement très exceptionnel et sachant des mots bien audacieux, en dépit de la candeur extrême qui lui fait déclarer sans rire qu'il sera « la plus ravissante des marquises contemporaines ».

Quoi qu'il en soit de ces critiques, qui n'impliquent après tout que divergences en matière d'opinion, nous constatons avec le plus vif plaisir que l'œuvre de notre confrère mérite en tous points les bravos dont elle fut saluée jeudi. Le développement ingénieux de l'intrigue, un style clair et incisif, une jolie recherche de l'expression, une étude très soignée de chacun des caractères et un remarquable agencement des épisodes, voilà certes plus qu'il n'en fallait pour justifier un succès qui ira croissant chaque soir, pour le plus grand orgueil de la *Revue Mauve*, à laquelle M. Fritz Lutens collabore avec tant de bonne grâce.

Ainsi qu'il est de règle au théâtre du Parc, l'interprétation est parfaite.

Mme Suger est une trop jolie duchesse pour que nous refusions à l'excellent lieutenant Bras le bénéfice des circonstances atténuantes, quand il renonce à son exil d'Afrique.

MMmes Blanche Marcel, Rogé et Debaker rivalisent

de grâce et de talent, et Mme Wilhem a trouvé une note heureuse pour dire à sa fille coupable : « Je t'aime toujours autant, mais je t'aime autrement. »

M. Garaz, très correct en marquis de Haultpré, montre une belle ironie dans sa riposte au financier Brandt, dont l'excellent Monval incarne à souhait la prétentieuse nullité.

M. Cassin s'est taillé un succès dans le rôle épisodique de Saint-Arbelle, notamment lorsque, affublé d'un ridicule costume de Jupiter, il a réussi à faire ressortir quand même toute la joliesse du poème des chrysanthèmes. Ne résistons pas au plaisir de citer les dernières strophes de ce joyau littéraire :

Il est donc juste qu'ici-même
Nous saluions ta royauté
Et que je chante, O chrysanthème !
Ta grâce et ta fragilité !

Car nous vivons les mêmes vies
Et tu souffres de notre mal,
Toi qui pour nous personnifies
Tout le Snobisme... végétal.

Enfin MM. Paulet, Darcey, Riche et Loberty demeurent à hauteur de leur réputation.

✝ La soirée avait commencé par une jolie saynète Louis XV, la *Jarretière*, due à la plume élégante de notre confrère Van der Els, et gracieusement interprétée par Mlle Viarny et M. Loberty.

AU THÉATRE FRANÇAIS. — Représentations classiques.

Le théâtre d'application qui tient ses assises au Théâtre Flamand, sous le vocable un peu bien emphatique de *Théâtre Français*, nous conviait ces jours derniers à l'audition de son premier spectacle, dont Molière fit les frais avec le *Dépit amoureux* et le *Médecin malgré lui*.

L'entreprise est audacieuse et vaut qu'on s'y arrête. Mais nous devons regretter que cette hardiesse, enrayée à mi-chemin, n'ait pas permis de pousser assez loin l'effort de similitude avec la « Comédie » ; exception faite toutefois pour les costumes, qui sont de tradition exacte et de richesse congruente.

La tentative visant tout spécialement la jeunesse de de nos écoles, on a pensé peut-être que les enfants, faute d'une comparaison possible, ne verraient ni peu ni prou les défectuosités de détail.

Il n'en demeure pas moins constant que pour leur faire dûment apprécier les chefs-d'œuvre de la langue française il fallait, avant toutes choses, se garder d'une interprétation à côté. — Or nous ne croyons pas qu'en écrivant le *Dépit amoureux* Molière ait prétendu créer un Gros-René zézayant et un Mascarille nasillard, traduisant tous deux leur mimique essentielle par des envolées de manteau, que simulent assez volontiers les canards quand ils battent des ailes.

Dans le *Médecin malgré lui* l'aspect juvénile de M. Stacquet, en Sganarelle, son organe sourd et sa prononciation parfois défectueuse ne sont pas pour rappeler ses illustres devanciers. Constatons néanmoins que cet artiste fait montre de qualités vraies et d'un souci de bien dire qui sont de bon augure pour son avenir.

M. Brulé est, de toute la jeune troupe, le comédien le mieux doué pour jouer les classiques. Sa jolie prestance et sa diction très fine, encore qu'un peu précieuse, en font un amoureux de bon aloi et de silhouette distinguée.

Après lui M. Dorbans séduit par une belle correction d'allure et de verbe. M. Mondollot est un Géronte de large envergure et Mme Daumerie-Scheller une Martine fort accorte.

Mais en dépit des bonnes volontés de chacun, l'ensemble demeure incertain et on rêve assister plutôt à un concours qu'à une initiation.

Baron H. d'ORNANT.

Memento.

✻ *Catherine*, que le théâtre Molière joue depuis trois semaines devant des salles régulièrement combles, est décidément le grand succès de la saison. C'est que la comédie de Lavedan est en même temps qu'une pièce d'esprit brillant et d'action émouvante, une œuvre de haute et saine portée morale que tout le monde peut voir et pour laquelle tout le monde se passionne. C'est ce qui a fait son triomphal succès à la Comédie-Française comme au Molière, où elle est, au surplus, merveilleusement interprétée.

Dimanche, *Catherine* sera jouée deux fois ; en matinée, à 2 heures, et le soir, à 8 heures. Aux matinées les enfants paient demi-place.

✻ Au programme du « Cénacle » figurent :

Le Cauchemar de Kapstock, fantaisie en un acte, ombres de Ch. Michel et V. Crabbe, texte de L. Melek.

Satsouki, légende japonaise, poème d'Emmanuel Vossaert, dessins de Ch. Michel, musique (japonaise) harmonisée par Paul Gilson.

L'Amour dolent, un acte avec ombres de V. Crabbe; poème de Mathieu Robert, partition de Henri Weyt.

Poèmes lyriques, chansons, romances d'auteurs belges et autres : E. Vossaert, J. Noël, Albert Berthel, Léon Dubois, Paul Lorrain, Marcel Lefevre.

A l'étude :

La mort du pauvre, drame en un acte (prose et vers), du bon poète Albert Berthel.

Le marchand de soleil, de Rachilde.

Le régiment qui passe, de J. Aicard.

✻ Au Théâtre des Nouveautés (ancien Alcazar), la salle est bondée chaque soir, et la plupart des scènes de la revue sont bissées. Grand succès surtout pour les scènes nouvelles qui ont rendu la pièce plus joyeuse encore.

H.O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de théâtre se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaire**. Prix sans concurrence.

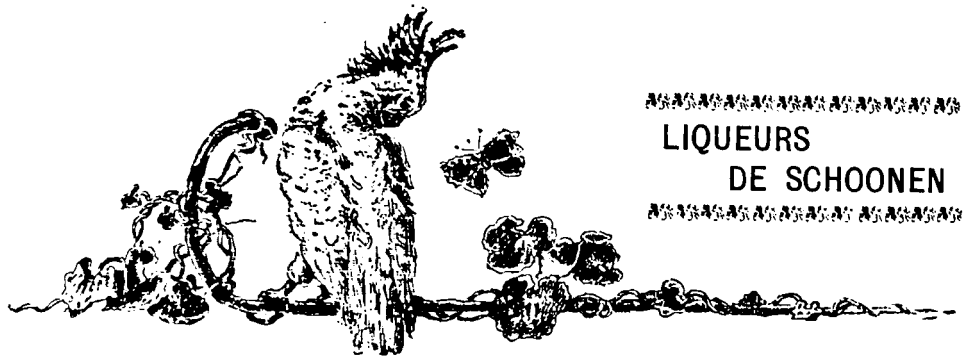
Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT

GUIGNOLET D'ANGERS

En vente partout. marque COINTREAU

Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Causerie Financière



LIQUEURS
DE SCHOONEN

Marché de Paris.

21 mars.

Il n'y a pas à se le dissimuler, l'effrondement des fonds espagnols a pendant quelques jours démonté tous les marchés financiers. Il est vrai qu'en bourse on disait très haut que la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis était inévitable (quant à moi, je n'y ai jamais cru.)

De plus, on affirmait dans le camp des *baissiers* que les finances espagnoles étaient si précaires que le prochain coupon de l'Extérieure ne serait pas payé.

Vous comprendrez facilement qu'à la suite de pareils bruits, la plupart des spéculateurs et même l'épargne, aient éprouvés une frousse peu ordinaire, c'était un sauve-qui-peut général! Tout le monde voulait vendre en même temps; ah! je vous assure que les offres tombaient dru sur le marché, mais comme il arrive toujours en pareille circonstance, les contre-parties brillaient par leur absence, si bien qu'il s'en est suivi une débâcle sur toute la ligne...

Pour sa part, l'Extérieure d'Espagne a perdu 8 points! du cours de 60 1/4 elle est tombée brusquement à 52 5/16!... pour finir aujourd'hui à 55 1/8, entraînant dans sa chute fonds d'Etat, valeurs industrielles et sociétés de crédit.

Aujourd'hui, les esprits sont rassérénés; premièrement : par l'annonce officielle du paiement du prochain coupon de l'Extérieure, et ensuite, par ce que l'on est à peu près certain que le conflit Hispano-Américain ne doit plus se résoudre par une guerre.

Cependant j'estime que les fonds espagnols remonteront difficilement le courant étant donné l'élévation énorme du change.

En ce qui concerne les rentes Brésiliennes, rien ne m'étonne et ne m'étonnera d'elles ; du reste, j'ai toujours conseillé de ne jamais toucher à ce fonds d'Etat qui, n'étant pas classé est très dangereux, à moins d'être couvert *par des primes*. Voici les mouvements qui se sont produits : 61 1/2 et 54 5/8!, pour clôturer à 56 11/16.

Les 3 % perpétuel balotté dans la tourmente a été coté successivement 104.35 ; 103.65 et 103.25 (coupon de 0.75 c. détaché). L'amortissable 102.60 ; 102.50 et 102.65. Les 3 1/2 107.30 ; 106.80 et 107.10.

L'Italien a filé de près de 2 points ; 94.70 et 92.90 ; mais pour remonter bien vite à 93.75.

Les institutions de Crédit font comme les fleurs après l'orage, elles relèvent toutes la tête avec éclat. C'est ainsi que la Banque de Paris et des Pays-Bas après avoir reculé de 30 francs par la force des choses à 890, s'est avancée vigoureusement de 35 francs pour finir à 925 demandée !. Je crois pouvoir vous annoncer que le dividende de cette importante société pour l'exercice 1897, sera fixé à 50 francs, soit 5 1/2 pour cent, c'est merveilleux !

Le Crédit Lyonnais suit le bon mouvement, 865, 846 et 862 ! Viennent ensuite, le Comptoir National d'Escompte de Paris 600, 585 et 592 ; Compagnie Algénienne 770 ; Société Générale 545, 540 et 543; Banque Transatlantique 410; Crédit Industriel 603 et 606 et le Crédit Foncier de France 665, 660 et 668.

Le obligations foncières et communales sont toujours l'objet de nombreuses demandes au comptant et c'est justice.

Le Foncier d'Autriche 1285, 1265 et 1270. Banque de l'Afrique du Sud 73, 70 et 71 ; Société Financière Lyonnaise 410; Crédit Foncier et Agricole d'Algérie 475 et 485; Mobilier Espagnol 45; Société Marseillaise 790; Timbale 490; Banque du Mexique 638; Crédit Foncier Egyptien 516; Banque Parisienne 490 et 495 et Banque Internationale de Paris 618, 615, 617, 620 et 622; nous verrons de plus hauts cours. Rappelons que c'est sous les auspices de cette banque et de la Compagnie Générale des Voitures, que la Compagnie Française des Voitures électromobiles vient d'être définitivement constituée. Cette Compagnie a pour objet la construction des voitures électrique de tous genres, et a établi son siège, 20, rue Taitbout, à Paris.

Le Suez après avoir réactionné de 90 francs à 3450 reprend franchement à 3500.

La Compagnie Transatlantique est très ferme à 395 en attendant mieux. Compagnie Parisienne du Gaz 1160 et 1168. Les Omnibus ont un peu calmé leur ardeur et soufflent à 1870 francs; le dividende est fixé à 65 francs en augmentation de 10 francs sur l'exercice précédent. Les Voitures font 800 et 811. La Société Decauville se tient à 128 tout comme la Compagnie Générale de Traction, et les Chaussures Françaises 128 et 129.

La Banque Ottomane est toujours endormie, cela tient à la lenteur des négociations diplomatiques. 556, 543 et 548, mais gare au réveil ! Le Turc *série* B vaut 43.10, la *série* C 24.60 et la *série* D 21.50. Lots Turcs 108. La Salonique-Constantinople 287 et la Syrme-Cassala 360.

Les chemins de fer grandes lignes ont aussi été secoués, le Nord 2140, 2085 et 2125, l'Orléans 1955, 1900 et 1940, le Lyon 1950, 1890 et 1935. le Midi 1480,

1450 et 1475 ; l'Ouest 1250, 1235 et 1250, et l'Est 1130, 1110 et 1122.50.

Quant aux chemins Espagnols, je me contenterai pour aujourd'hui de n'indiquer que les derniers cours. Saragosse 134, Nord de l'Espagne 78 et Andalous 71.

Les actions de Monaco (cercle des Etrangers) consolident leur grande hausse pour se fixer à 3745 demandées. On dit que le cours de 4000 sera atteint cette année, je veux bien le croire.

La Grande Distillerie Cusenier fils et Cie conserve une brillante allure, les actions sont enlevées au comptant à 915, 920 et 925! L'Oural Volga 600, Wagons-Lits 750, Bec Auer 710, Grand-Hôtel 2020, Musée Grévin 1400, Etablissements des Bouillons Duval 2840 et Grands Magasins du Printemps 710 et 715.

Les actions de la Société Française pour les Procédés Thomson-Houston sont toujours favorites, 1500, 1510 et 1520 ! n'oubliez pas que j'ai prédit le cours de 1600.

Encore *180 de hausse* sur les actions de la Compagnie Fermière des Eaux Thermales de Vichy 5320 et 5500.

En coulisse (côté des Mines) la baisse bat son plein ; MM. les Anglais, depuis quelques semaines, écrasent le marché avec des ventes considérables. Paris sert de cible.

La Ferreira, 605, 572 et 580 ; Rio-Tinto 730, 695 et 720. De Beers 715, 685 et 670 ; Tharsis 195, 182 et 190.

Viennent ensuite, la Distillerie du Transvaal 32 et 28. Cape Copper 126, 120 et 122 ; Goldfield 115 et 101 ; Randfontein 45 ; Dynamite du Transvaal 70 et 65 ; Champ d'or 35; Simmer and Jack 80 et 77. La Buffelsdoorn a faibli à 14 francs sur la terrible nouvelle de l'assassinat de M. Joël Wolff, neveu du fameux Bernato, patron de la Buffelsdoorn, surnommé jadis : le Roi de l'or.

La Mozambique 55 et 53 ; Geldennuis 135 et 128 ; Langlaate 80 et East Rand 115, 105, 100 et 96 !

En somme, malgré la nervosité marquée du marché, je ne vois plus la baisse. A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

Les armements formidables de l'Amérique ont provoqué pendant quelques jours une panique effroyable sur tous les marchés Européens. Aussi les fonds Espagnols ont-ils été les premiers à en souffrir. De tous côtés les ventes tombaient dru comme de la grêle; ajoutez à cela l'élévation persistante du change qui actuellement est à 40 °/₀ de perte, et vous comprendrez facilement que ce fonds d'Etat se soit effondré de plus de 8 francs ! jetant le désarroi dans tous les rangs.

Enfin ! aujourd'hui on respire, premièrement parce que la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis est écartée, et ensuite, parce que le prochain coupon de l'Espagnol et celui de la rente Brésilienne seront payés.

Aussi l'Extérieure rattrape-t-elle 3 points à 55 3/8. Quant au 4 °/₀ Brésilien, comme il ne veut pas *pour cette fois* rester en arrière, il s'avance d'autant à 56 1/4. Le Turc *série* B clôture à 42.80; la *série* C à 24.55 ; et la *série* D à 21.55. Saragosse 131 et 134. Lots Turcs 108 et ceux du Congo 93.95 et 97.50.

Dans le compartiment du Comptant la reprise est générale en ce qui concerne les Banques.

Notons la Banque Nationale qui s'avance à 2780; la Société Générale à 2010 ; l'Immobilière de Belgique à 365 ; Crédit Général Liégeois 920 ; Banque auxiliaire de la Bourse 124; Société Général des Reports 645 ; Crédit Général de Belgique 145 ; Banque de Bruxelles 740 et Caisse Commerciale 670. On dit que l'émission des 2000 actions nouvelles formant l'augmentation du capital de cette brillante Société se fera vers le 12 avril.

Les zincs sont en reprise, l'Australienne 5.025 et 5100; la Nébida 1495 et la Vieille-Montagne 670 et 675.

Par contre, les actions sidérurgiques sont offertes.

La Providence 3600 et 3575 ; Sarrebruck 7975 et 7780; Arthus 1140; Cockerill 2220 et 2185; Angleur 660 et 575 ; Ougrée 1130 et 1100 ; Vezin-Aulnoye 1120 et 950; Nicolaïeff 1330 et 1310 et Musson 682.50.

Quant aux valeurs charbonnières, elles manquent complètement d'entrain. Courcelles-Nord 1500; Amercœur 791 ; Grande-Bacnure 2080 et2020 ; Levant du Flénu 2100 ; Hornu et Wasmes 4200 et 4180 ; Prokhorow 760 et 745 ; Nord de Charleroi 180; Centre de Donetz 1195 et Concorde 1125.

Peu d'affaires en glaceries, signalons cependant Courcelles qui vient de détacher un coupons de 35 fr. et qui le regagne en deux Bourses; derniers cours 580.

Les cigares J. Reuse font 60 et 61.

Voici à présent, différents cours cotés au comptant :

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 50
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 50
Caisse d'ann.s.A,4 1/2	114 70
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	120 00
Caisse d'ann. 3 p. c.	99 85
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c.	105 25
Créd. comm. 3 p. c.	100 30
Créd.comm.3 p.c.1861	120 —
Créd.comm.3 p.c.1868	107 —
Ch.f.vicin.(soc.n.)3°/₀	99 85
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	115 50
Flandre Orientale	98 —
Anvers 1887, 2 1/2p.c.	104 75
Banques, caisses, etc.	
B.Aux.de la Bourse	125 —
Banque de Brabant	34 —
Banque de Bruxelles	750 —
Banque Nationale	2770 —
Caisse Commerciale	635 —
Caisse génér. de rep.	647 50
Créd. gén. de Belg.	144 —
Créd. Belg.(part fond.)	235 —
Crédit génér. Liégeois	925 —
Immobilière Belge	365 —
Quart.-Léop. (tit. part)	13 50
Soc.gén.(part de rés.)	2000 —
Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	196 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	312 50
Cockerill (ex-répart.)	2185 —
Espér.-Longdoz(priv.)	409 —
Marcin.-Couil.(nouv.)	550 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	644 —
Monceau-sur-Sambre	945 —
Hauts-fourn. Musson	690 —
Ougrée (Soc. an. d')	1100 —
Phœnix à Châtelineau	550 —
Providence (forges)	3590 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1115 —
Sarrebruck (forges)	7800 —
Charbonnages.	
Bernissart	507 50
Bois d'Avroy	515 —
Bonne-Esp. Batterie	782 50
Carabinier	505 —
Charbonnages belges	406 50
Concorde	1100 —
Courcelles Nord	1500 —
Espér. et Bonne-Fort.	437 —
Fontaine-l'Evêque	449 —
Gouffre	490 —
Grande-Bacnure	2000 —
GrandConty et Spinoy	302 50
Grande Machine à feu	1300 —
Haine-St-Pierre	260 —
Hasard	159 50
Herve-Wergifosse	737 50
Hornu-Wasmes (div.)	4150 —
Unies, bas. Charleroi	200 —
Kessales	725 —
La Haye	665 —
La Louvière, la Paix	390 —
Marihaye	1100 —
Midi de Mons	17 50
Noël-Sart-Culpart	520 —
Nord de Charleroi	1910 —
Produits au Flénu	2550 —
Unis ouest de Mons	415 —

Donc, marché meilleur avec bonne tendance. **V.**

SPORT

HIPPISME

Jolie réunion dimanche à Boitsfort, et si la journée avait été un peu plus ensoleillée on se serait déjà cru tout à fait à la bonne saison.

Les favoris ont été battus, les bookmakers satisfaits et les ponteurs désillusionnés...comme presque toujours.

Voici les résultats de la journée :

Prix de la Toison d'Or. — 1. Anvaing, à M. F. Schultend; 2. Old Pensionner; 3. Three Kings.

Prix de la Chapelle. — 1. Gala Day, à M. Ch. Liénart; 2. Passereau; 3. Chimborazo.

Prix du Sablon. — 1. Epine Vinette; 2. Mignon; 3. Domino.

Prix du Borgval. — 1. Petit-Père, à M. G. van der Meylen; 2. Timberil.

Prix du Béguinage — 1. Alberona, à M. G. Peedley; 2. Jonckheer; 3. Martingale.

AUTOMOBILE

Le deuxième critérium des motocycles organisé par le *Vélo* aura lieu le 24 avril prochain, pour voiturettes, tricycles et bicyclettes à moteur ne dépassant pas 200 kilos.

Voici l'itinéraire adopté :

Montgeron à Ozoir-la-Ferrière et retour, soit une distance exactement mesurée de 100 kilomètres, par Lieusaint, Melun, Soignolles, Coubert, Ozoir (virage sur la place de l'Eglise), Soignolles, Melun, Lieusaint et Montgeron.

Le départ sera donné à 10 heures précises du matin.

Tous les genres de machines, à une ou plusieurs places, sont admis à concourir, pourvu que celles-ci soient actionnées, même d'une façon intermittente, par des moteurs mécaniques.

***

La course Bruxelles-Spa, qu'organise l'Automobile Club de Belgique pour les 25 et 26 juin, produit à l'étranger un vif mouvement de curiosité. Sir David Salomons, le promoteur du mouvement automobile en Angleterre, a offert à l'Automobile Club un prix de 500 francs destiné aux concours qui suivront la course à Spa. Ce prix sera décerné à la voiture la plus élégante et la plus confortable parmi celles qui auront été inscrites. C'est là une heureuse idée, car l'on a souvent reproché aux voitures automobiles leur aspect disgracieux, et il est bon d'encourager également les efforts des constructeurs dans cette voie.

Nous remarquons parmi les membres admis au dernier ballotage de l'automobile-club de Belgique, MM. Oscar de Rycker, à Bruxelles; le baron Alphonse de Montpellier de Vedrin, à Namur; Gustave Norga, à Bruxelles; René de Smet, à Bruxelles; Gaston T'Serstevens, à Virginal; Auguste Michel, à Hastière; Adhémar Morren, notaire royal à Bruxelles; Alfred Goldschmidt; Lucien Hautvast; Raoul Cotteau de Patin et Henri Gernaert.

ESCRIME

Mon confrère Louis Perrée, du *Journal des Sports*, annonce qu'un important projet intéressant l'escrime pour l'Exposition de 1900, a été mis à l'étude à l'Académie d'Armes que préside Vigeant. Au cours d'une séance tenue la semaine dernière et à laquelle plusieurs jeunes maîtres en vue avaient été convoqués, M. W. de Blert-Gana a été nommé membre honoraire. Le concours annuel des maîtres adjoints de l'Académie d'Armes reste fixé au deuxième dimanche de mai.

SALLE MERCKX, BRUXELLES. — Le jeudi 17 mars à eu lieu un assaut organisé par le Cercle d'Escrime de la garde civique.

Le comité ayant oublié d'envoyer une convocation à la rédaction de la *Revue Mauve*, j'ai le regret de ne pouvoir donner à mes lecteurs le compte-rendu de cette réunion.

CERCLE D'ESCRIME, BRUXELLES. — L'assaut annuel au bénéfice de MM. Challes et Selderslagh, prévôts du cercle, aura lieu le jeudi 31 mars à 8 1/2 heures.

Je souhaite une salle comble aux sympathiques bénéficiaires, c'est-à-dire une réédition de ce qui s'est passé les années précédentes.

Paris.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DE L'ESCRIME, AU CIRQUE D'ÉTÉ. — L'assaut qui mettait en présence les meilleurs maîtres du monde a eu lieu dimanche à 9 heures du soir.

A l'heure où je suis forcé de clôturer ma chronique, je ne connais que le résultat de l'assaut entre Kirchhoffer le célèbre gaucher parisien et Fernand Desmedt le jeune professeur bruxellois.

D'après une dépêche signée d'un nom autorisé et parvenue lundi à la salle Desmedt, le professeur belge aurait pris un avantage marqué sur son adversaire.

Vendredi s'est éteint à Paris M. Alphonse de Aldama, le type du gentleman escrimeur de notre temps.

C'est une maladie de poitrine qui a eu raison de ce tempérament d'élite.

M. de Aldama était âgé de cinquante ans.

CYCLISME

LIÉGE. — Protin s'entraîne depuis quelques jours sur les excellentes routes qui entourent l'antique cité des Princes-Evêques. La route de Tilf est celle qu'il préfère et l'on peut voir, chaque fois que le temps le permet, le champion de Belgique suivant sans peine le tandem Grogna-Charley entraîné lui même par un tricycle à pétrole.

GAND. — La journée d'ouverture organisée par le Syndicat des coureurs anversois au vélodrome gantois est définitivement fixée au 3 avril.

Le comité y a invité les élèves de l'orphelinat. Voici le programme :

I. Juniors, scratch : 1609 mètres ;
II. Amateurs, scratch : 1200 mètres;
III. Libres, scratch : 1609 mètres;
IV. Libres, handicap, 800 mètres;
V. 10 kilomètres avec entraîneurs (tandems seulement);
VI. Course de primes pour tandems, 5 kilomètres, deux fois au poteau; primes finales : 40, 30 et 20 francs.

***

Le Ministre de la guerre vient de faire une nouvelle commande de 125 Belgica pliantes destinées à une seconde compagnie de cyclistes.

BOXING

FIÉVET CONTRE LEGRAND. — A la suite des appréciations, trop flatteuses pour M. Legrand, de la presse française, relativement à l'assaut international de sport au Cirque d'été de Paris, le mois dernier, notre compatriote Fiévet, membre du Boxing Club Bruxellois (salle Dupont), a lancé un défi à M. Legrand pour un assaut à tirer le 2 avril, à la salle Dupont, local du Club, pour un enjeu de 1,000 francs à réserver aux pauvres.

M. Legrand, blessé actuellement, relève le défi pour 10 ou le 17 juillet, à Paris, sur le terrain du Racing Club de France, au Bois de Boulogne : six rounds de deux minutes, quatre juges et un arbitre ; les coups à pointer.

PHILADELPHIE. — Le 16 mars a eu lieu un combat de boxe entre Peter Meler et Steve O' Donnel.

Ce dernier a été battu dès le deuxième round ; le combat devait en compter six.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

CAUSERIE SUR LA MODE

LE printemps entr'ouvre sa porte et chacun attend avec impatience le moment de lui souhaiter la bienvenue. Nous autres, chroniqueurs pratiques de la toilette féminine, nous n'avons autre chose à faire que de qu'engager à visiter tous les magasins de modes, de confections, d'étoffes, de rubans et de fleurs. C'est le moment des grandes tentations, et cette année combien nous serons tentées, nous, pauvres femmes ! Qu'il y a donc de jolies toilettes ! de jolies étoffes, de jolis chapeaux !

Mon directeur Mavil qui reproche si vilainement aux pauvres peintres de n'être pas en progrès pourrait venir ici faire le reproche contraire. Jamais on n'a vu de si jolies combinaisons de tissus, de garnitures, de couleurs.

Commençons par les toilettes usuelles, ces bonnes robes de demi-saison si pratiques et si utiles sous notre climat capricieux. La grande faveur se portera sur les tissus grisailles à carreaux grands et petits, mêlés de couleur, discrètement. Il y a aussi le drapé à petits damiers noir et blanc, ou de couleur et blanc, qui sera très porté.

Notre gravure donne ici le croquis d'un costume en drapé beige et blanc, très clair, à petits damiers. Jupe unie à piqûres dans le bas. Corsage forme blouse russe à grands revers en moire blanche. Les revers et les basques sont bordés d'une guipure rousse appliquée sur un ruban de moire blanche. Ceinture de cuir blanc avec grande boucle en vieil argent ornée de turquoises, grands boutons en vieil argent et turquoises. Chemisette de gaze de soie blanche garnie de petits rubans comète beige. Grand chapeau noir avec nœud de velours noir et une tête de hibou.

Les étoffes unies, petit cachemire, demi-drap, ou poil de chèvre, forment aussi de très jolies toilettes, mais elles exigent une jupe garnie et plus de garnitures aussi au corsage. La broderie et la passementerie sont alors de rigueur, à moins que la souplesse de l'étoffe ne fasse préférer le volant qui redevient tout à fait à la mode. Le ruban comète est aussi très employé et se prête à toutes les combinaisons.

J'ai vu une charmante femme qui venait de recevoir une toilette printanière, ornée de ces rubans comète, absolument exquise.

La robe était de drap très léger, vert bouteille. La jupe garnie de rubans comète noirs formant un grand zig-zag, traversé par des rubans posés droits. Le corsage en blouse tout rayé de rubans comète était décolleté, avec empiècement rose pâle recouvert de guipure bise. Les manches rayées aussi de ruban comète s'ouvraient en bas sur un volant de mousseline de soie rose. Col, cravate et ceinture en velours vert bouteille clair.

Cette toilette, plus habillée, était accompagnée d'une sorte de fichu Marie-Antoinette, en gaze de soie noire, bordé de volants plissés, à mettre sur les épaules en le nouant par devant, pour sortir dans la rue.

Le printemps, vous le voyez, chères lectrices, est plein de promesses, souvent fallacieuses, hélas ! Les toilettes sont jolies, les couturières habiles, et voici l'ère des tentations. Je vous souhaite à toutes de réussir à être charmantes sans déséquilibrer votre budget, et comme vous êtes toutes pleines de goût et de raison, je crois mon souhait d'ores et déjà accompli.

OPALE.

Memento.

Nous apprenons avec plaisir que les Grands Magasins de la Bourse, dont la liquidation eut lieu ces temps derniers, vont rouvrir leurs portes dans les premiers jours d'avril. M. Auguste Peltier, le nouveau directeur, a engagé spécialement, comme vendeurs, acheteurs et chefs de rayons, les meilleurs parmi les employés qui, lors de notre Exposition, firent un séjour à Bruxelles comme représentants du Louvre et du Bon Marché, ainsi que plusieurs dames sortant de la grande Maison Singa et Laferrière de Paris.

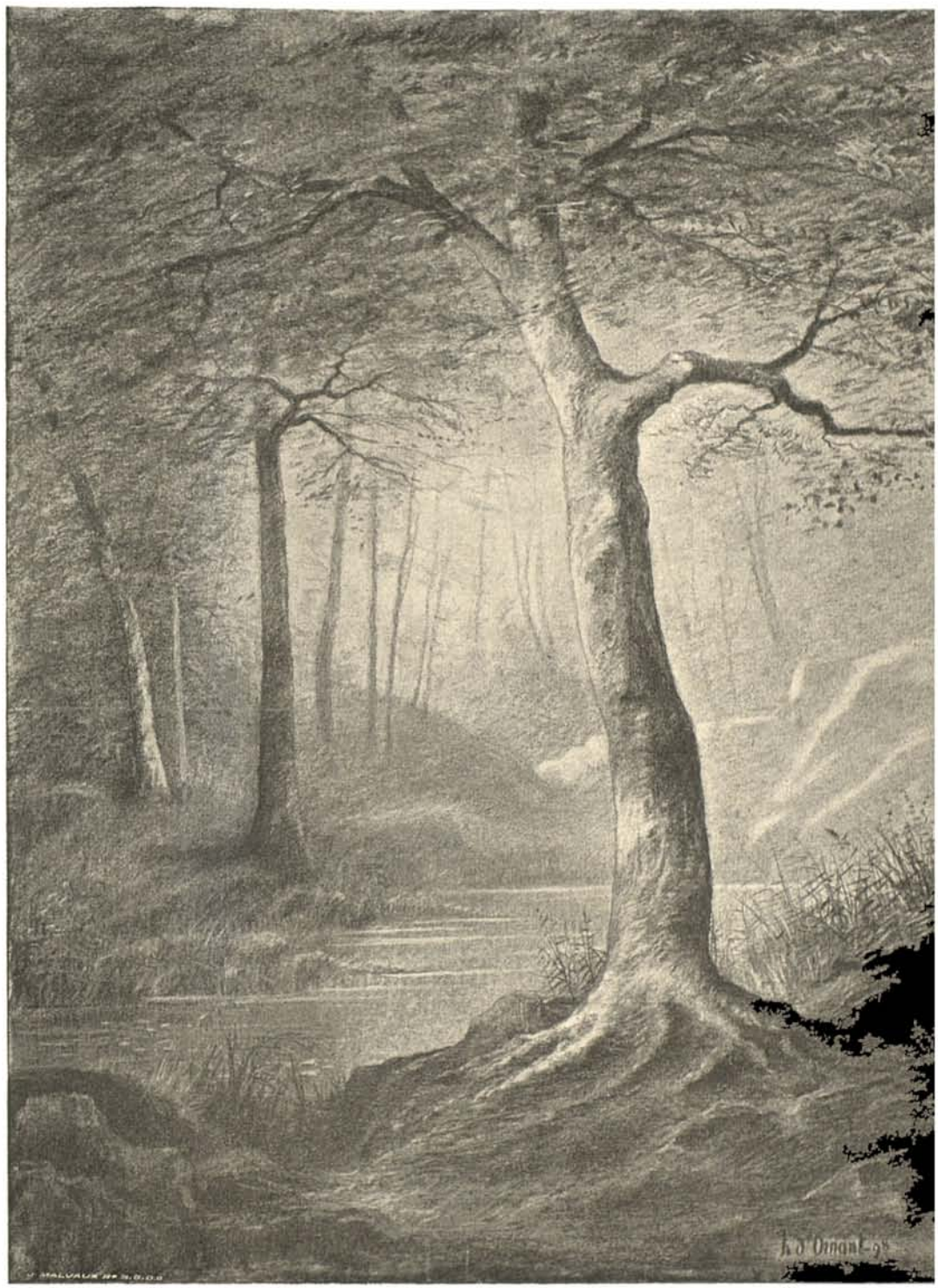
Nos élégantes auront donc prochainement le plaisir de se retrouver en nombre dans ces vastes magasins si abondamment pourvus et si fertiles en tentations. Messieurs les maris, gare à vos porte-monnaie !

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

S. A. R. MADAME LA COMTESSE DE FLANDRE

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE



SOUS-BOIS, près Namur

Fusain de d'ORNANT

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LE FORGERON DE SAINT-LOUBERT

Légende gasconne.

La tourmente révolutionnaire était passée sans qu'il en demeurât des traces profondes au village de Saint-Loubert, petit bourg joliment niché entre les pins qui lui font une jolie couronne et la Garonne qui caresse, en chantant, ses maisons blanches. — Les hommes, revenus de tous les coins d'Europe, racontaient bien, dans les auberges ou sous les platanes de la place, de terribles histoires de carnage et d'horreurs, mais, au pays gascon, la nature est si rieuse que, bientôt, les rouges tableaux s'étaient doucement effacés; ces braves gens, heureux de secouer sur le pavé de l'étable la poussière des combats, s'étaient remis à vivre la bonne vie des champs, parmi les vendanges et les moissons.

M. Martin, curé de Saint-Loubert, était un grand vieillard très austère et très doux. La foi simple de ses paroissiens faisait son ministère facile. Jamais la petite église n'avait fermé sa lourde porte; en aucun jour de la terrible époque, une seule place n'était restée vide à l'office du dimanche, si ce n'est les places de ceux qui se battaient au loin, à Moscou ou bien à Saragosse, et même de ceux-là, M. le curé

n'était pas inquiet car il avait, au départ, béni et suspendu lui-même le scapulaire qui, sur ces poitrines de paysans, allait faire le tour du monde.

Un jour que l'évêque félicitait M. Martin de l'exemple donné par sa paroisse à tout le diocèse, M. le curé eut un sourire embarrassé. — « Voyons, vous êtes trop difficile, mon cher ami, insista l'évêque, vous n'avez pas un seul athée à Saint-Loubert! » — « Je vous demande pardon, monseigneur, il y en a un. » — M. le curé Martin disait la vérité.

Le forgeron Michel, « l'athée de Saint-Loubert, » était un petit homme grisonnant, sec comme un vieux sarment, la barbe droite et dure, le front haut et bombé, les yeux bleus, d'une vivacité incroyable. Michel était parti comme les autres; il s'était battu comme tout le monde, mais il racontait peu son histoire. Son horreur de tout ce qui n'était pas son enclume, son mépris de ce qui n'était pas son travail, le rendaient de commerce difficile. Au demeurant, un ouvrier impeccable et, au sens usuel, un très honnête homme.

Entre le prêtre et l'ouvrier, ce n'était pas la guerre, ce n'était même pas la haine, mais un état neutre fait de défiance réciproque et d'hostilité sourde. Michel ne pérorait pas, mais il donnait le plus funeste exemple.

Le jour de la Fête-Dieu, alors que tout le village suivait par les sentiers fleuris de bruyères, le large dais d'or, Michel scandait les psaumes des coups de son marteau, détournant à peine la tête au passage du cortège, pour montrer au prêtre scandalisé, dans la lueur fauve de la forge, sa petite tête pointue d'où jaillissait, comme en un défi narquois et gouailleur, une courte pipe noire. Jamais aucune discussion ne s'était élevée entre le prêtre et l'ouvrier, chacun des deux hommes connaissait aussi bien les opinions de l'autre qu'il était certain de ses propres sentiments; un vague salut, rendu au hasard d'une rencontre dans la rue, un bonjour bref sur la grand'route où il est incivil de ne point se parler : voilà quelles étaient, en l'an 1816, les relations entre le curé et le forgeron de Saint-Loubert, en Gascogne.

Or, un déplorable accident survint le soir d'un jeudi-saint, dans la petite église. Le grand crucifix qui en est, à lui seul, toute la richesse, venait de se rompre en partie. L'image et le bois n'étaient pas atteints, mais les clous qui supportaient la main droite s'étaient brisés et sur la croix, l'image du Christ s'inclinait, prête à toucher la terre. M. le curé était affolé; deux jours seulement avant Pâques pour réparer le dégât, et dans des conditions difficiles, car le crucifix était très ancien et la moindre maladresse pouvait briser sans remède la main que rien ne soutenait plus. On consulta les gens compétents. — « Impossible de faire venir un ouvrier de Bordeaux; avant qu'il ne soit ici, les fêtes seront passées! Que faire? » — M. le curé eut une inspiration. — « Il n'y a qu'un homme assez adroit pour ce travail, c'est Michel. » — Les assistants sursautèrent. — « Michel! faire travailler ce mécréant, le faire travailler à une besogne sainte! Vous n'y pensez pas, Monsieur le curé? » — « J'y pense si bien que je vais le chercher de ce pas; Michel est un ouvrier consciencieux; il est habile, et je suis certain qu'il réparera cela à merveille; au reste, je n'ai pas le choix. »

Le lendemain, jour du vendredi-saint, Michel, sa poche d'outils sur l'épaule, entra dans la sacristie. Le crucifix, décroché, reposait sur une grande table. C'était un christ espagnol, en ivoire jauni, d'un réalisme effrayant. Sur le ton mat des chairs, la barbe très foncée s'éparpillait en désordre, comme bouleversée par l'atroce sourire de douleur qui crispait les lèvres. Du côté droit, par la plaie béante, du sang coulait le long des jambes, mettant jusques aux pieds des taches violettes. Ainsi placée, l'image prenait une étrange ampleur d'épouvante, une singulière brutalité de terreur.

M. le curé expliqua minutieusement la besogne : - « Vous voyez, M. Michel, observez qu'ici l'ivoire est fendillé, vous ferez peut-être bien de percer avant d'enfoncer le clou. » — « Oui, Monsieur le curé. » — « Enfin, je m'en rapporte à vous. » — « Soyez tranquille... » Et Michel, auscultant comme un chirurgien avant l'action, regardait fixement ce cadavre pâle dont les yeux semblaient chercher les siens... Il prend un clou et son marteau... mais je ne sais quelle pensée vient, en éclair, de traverser son esprit, quelle évocation de scène lointaine, quelle vision, quel souvenir quel frisson de son âme... voilà que ses mains tremblent et que sa barbe est secouée et qu'il est convulsé par un effort pour ne pas pleurer... — « Allons donc ! cette bêtise ! » Il prend un clou.. et de l'Eglise un chant de mort s'élève; le prêtre rappelle en chaire les sept paroles et les fidèles reprennent, sur le rythme funèbre, les dernières lamentations... Les voix grossissent aux oreilles du pauvre homme, les cris de détresse le déchirent, les sanglots l'étreignent, l'apoplexie bat ses tempes... Sa main se lève... et le marteau tombe à terre dans un épouvantable fracas. Le prêtre est revenu. Le forgeron, les yeux fixés sur l'image, est livide. — « Qu'y a-t-il, Michel? êtes-vous malade? » — « Non, non, Monsieur le curé, bégaya le malheureux, mais... mais... je ne... je ne frapperai pas... là. »

Quand Pâques vint, deux jours après, avec les fillettes en blanc, les lilas glorieux et les chants d'allégresse, le crucifix n'était pas réparé, mais le curé voulut qu'on le suspendît quand même et, longuement, il pria à ses pieds. Même, une flamme étrange traversa les yeux du prêtre quand il le regarda le soir, à vêpres, alors que, sous la voûte basse, tonnait le *Magnificat*... « Et Exultavit humiles ».

Depuis, jamais plus on n'a touché à l'image. Elle pend toujours, retenue par un bras, et montrant, dans un geste de douleur, la main mutilée. Certes, on eut pu faire venir de Paris des ouvriers habiles qui l'auraient redressée et reclouée. Mais dans toute la Gascogne, nul forgeron n'a voulu planter ce clou-là, dans la main sanglante, et qui pendait...

J. P. NOEL.

Aux Pieds du Crucifix

— « Jesu, dulcis memoria » —

A la Baronne Martineau des Chesnez, respectueusement.

Seigneur, vous m'enivrez d'une exquise douceur,
Quand, du haut de la Croix, vous parlez à mon âme.
Seigneur, vous m'enivrez d'une exquise douceur.

— « J'étancherai ta soif d'amour, ô bien-aimée !
» Viens à moi, je t'attends ; je t'aime, embrasse-moi.
» J'étancherai ta soif d'amour, ô bien-aimée !

» Viens, je t'ouvre mes bras et je te tends mon front.
» Ne crains pas que jamais tes baisers m'importunent,
» Viens, je t'ouvre mes bras et je te tends mon front ! » —

— « Doux Christ, que ton visage est sanglant, triste et pâle !
» Ce n'est pas son baiser dont ma lèvre avait soif.....
» Doux Christ, que ton visage est sanglant, triste et pâle !

» J'avais un grand désir de ton front glorieux
» Et des ravissements de tes regards augustes ;
» J'avais un grand désir de ton front glorieux !..... » —

Et Jésus nous répond : « Chère âme, tu te trompes,
» En repoussant le front pâle, triste et sanglant
» Que j'incline vers toi..... Chère âme, tu te trompes !

» Si tu ne veux baiser mon front pâle et sanglant,
» Jamais tu ne verras mon visage en sa gloir .....
» Va, baise avec amour mon front pâle et sanglant ! » —

— Doux Maître, ouvre mon Cœur au sens de ces paroles,
Afin qu'ayant chéri, dans ce monde, ta Croix,
J'aie, en l'autre, ma part aux triomphales joies !

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM.

CHRISTINE DE SUÈDE

II

La Minorité. — La Régence

Avant de s'embarquer pour l'Allemagne dont il ne devait plus revenir, Gustave-Adolphe avait eu soin de faire reconnaître par le Sénat et les Etats de Suède, sa fille unique pour son héritière. La couronne était bien déclarée héréditaire en principe dans la maison de Wasa, mais cette hérédité avait subi de si étranges déviations qu'il était sage de prendre ses précautions si l'on voulait que l'avènement de Christine ne subît point d'obstacle. Du reste, les vieux sentiments républicains n'étaient pas tout à fait éteints, et dès les premières années de Christine, ils trouvèrent un puissant écho dans le Sénat, quand le chancelier Oxenstiern, un des chefs de la noblesse pourtant (1) — soumit au vote de cette assemblée le projet de constitution qu'elle lui avait demandé. L'un des premiers articles de ce projet portait que la *Suède était une monarchie héréditaire.* Un débat très vif s'engagea à ce sujet et, de commun accord, l'article fut écarté et la question demeura sans solution.

Toutefois, quand s'abattit sur la Suède la nouvelle que Gustave-Adolphe avait péri dans les champs de Luken, sa fille fut reconnue sans conteste. Aux Etats qui furent réunis peu après, quand le chancelier eut posé la question : « Ne voulez-vous pas reconnaître pour votre reine, Christine, fille du monarque que vous pleurez si amèrement, comme vous le lui promîtes, lorsqu'il partit pour l'armée ? » — Un paysan du nom de Laurent s'avança et demanda : « Quelle est donc cette fille de notre roi ? Nous ne l'avons jamais vue » — Vous allez la voir à l'instant », reprit Oxenstiern. En même temps, il fit entrer la princesse. Laurent l'examina ; puis, nous dit le narrateur, avec une ingéniosité merveilleuse : « Elle a les yeux, le nez et le front de Gustave, qu'elle soit donc notre reine » ! — Ce discours fut suivi d'un applaudissement général, et Christine fut proclamée avec les solennités ordinaires.

Restait à organiser la régence ; d'un commun accord, on écarta la reine douairière qui revenait à petites étapes du fond de l'Allemagne accompagnant la dépouille mortelle du feu roi. Le Sénat ne fut pas moins unanime à rejeter la tutelle du comte Palatin Jean Casimir, marié à

(1) La noblesse suédoise penchait pour une forme de république aristocratique. Le Sénat qui se recrutait dans son sein et était son organe faisait, bien que nommé par le roi, contre-poids à son pouvoir et aspirait à tout diriger.

Catherine de Wasa. La qualité d'étranger, ses croyances calvinistes le rendaient peu populaire. Mais surtout, on redoutait les prétentions qu'en leur qualité de plus proches parents de Christine, la comtesse Catherine et ses fils pouvaient, le cas échéant, élever à la couronne de Suède.

La régence fut alors déférée à ce qu'on appelait les cinq grandes charges; c'étaient le grand-chancelier, le grand-drost, le connétable, le grand-amiral et le grand-trésorier. Ces cinq fonctionnaires, tous choisis dans le Sénat, correspondaient assez bien à nos ministres actuels. La connétablie, qui avait pour département tout ce qui tenait à la guerre et à l'armée, était gérée par le comte Jacob de la Gardie, d'une famille d'origine française; un peu brusque, ayant son franc parler, bien en cour, il s'était acquis de la réputation et de la considération dans le commandement des armées et l'administration des provinces nouvellement conquises.

Le grand-amiral était le comte Charles Carleson Gyldenhielm, fils naturel du roi Charles Ier. Son titre indique suffisamment que la marine était de son ressort. C'était un homme plein de bravoure qui avait passé de longues années prisonnier en Pologne.

La mort du comte Brahé, grand-drost ou sénéchal, survenue quelques mois après celle du roi, laissait vacante cette charge, l'une des plus importantes, puisque d'elle ressortissaient l'intérieur et la justice. Le Sénat s'empressa d'y nommer le baron Gabriel Gustavsson Oxenstierna, frère du fameux chancelier de Gustave-Adolphe.

La charge de grand-trésorier était également sans titulaire; le feu roi, avant son départ, avait bien confié l'administration des finances à son beau-frère, sans toutefois oser lui donner le titre de grand-trésorier. Jean Casimir était un prince sévère, aimant l'ordre et l'économie; sa gestion fut parfaite. Néanmoins, le Sénat était si jaloux de l'écarter des affaires, qu'il lui retira le maniement du Trésor, sans même vouloir qu'il se présentât dans son sein pour rendre compte de sa gestion, et nomma grand-trésorier le baron Gabriel Bengtsson Oxenstiern, cousin germain du chancelier, qui s'était déjà distingué dans différents emplois.

Ces deux nominations, en complétant le collège de régence, assurait à la maison Oxenstierna la supériorité numérique, comme le talent, l'expérience et l'habileté du chancelier (1) lui donnait la prépondérance intellectuelle et morale.

Nous avons vu que la garde de Christine avait été confiée à sa tante, mais qu'à son retour d'Allemagne, sa mère la reprit près d'elle. Gustave-Adolphe, la considérant plus en héritier présomptif qu'en princesse, lui avait nommé toute une maison masculine : gouverneur, sous-gouverneur, précepteur. A lire le portrait que Christine nous trace de ce gouverneur, le roi, en nommant Axel Baner, avait plus consulté son cœur que les qualités du sujet : « Aussi habile courtisan qu'il y en eût en ce temps-là en Suède, il avait été de tous les plaisirs du roi, confident de ses amours et compagnon de toutes ses courses et débauches... Ignorant, ne sachant aucune langue que son suédois; de plus, fort colère et emporté; fort adonné aux femmes et au vin. »

Le sous-gouverneur Gustave Horn, également d'une grande famille suédoise, était mieux à sa place. Il avait de l'étude, savait plusieurs langues; des voyages en Europe et des missions diplomatiques avaient formé son jugement.

Mais le personnage à qui revient tout l'honneur d'avoir développé les merveilleuses qualités de Christin celui qui longtemps conserva sa confiance et son affection est le percepteur Jean Matthiae. Issue de l'illustre famille des Uplanningär, professeur à l'Université d'Upsal, aumônier de la Cour, il était doué d'une science presque universelle, connaissait plusieurs langues. D'un naturel doux, prudent et conciliant, il ne partageait point l'intolérance de ses coreligionnaires suédois. Il avait plus de penchant — ses écrits en font foi — pour les opinions de Calvin que pour celles de Luther. Aussi, à une époque où le calvinisme était abhorré à l'égal presque de la Cour de Rome, fut-il l'objet, de la part des luthériens, des plus vives attaques, surtout

(1) La chancellerie avait particulièrement dans ses attributions les relations extérieures : guerre, traités de paix, etc.

qu'après, en récompense de ses services, sa royale élève l'eût nommé à l'évêché de Stroegnas. Dans leur haine, ses adversaires allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir préparé l'âme de Christine à l'irréligion qu'elle montra plus tard. L'évêque Matthiae paraît cependant avoir été protestant bien convaincu. La lettre qu'il écrivit à Christine, lorsque le bruit de la conversion de son élève se répandit, fait plus d'honneur à son cœur qu'à sa science théologique ; toute son argumentation se réduit à représenter à Christine un changement, de réagir contre une lâcheté. « Pour moi, écrit-il, je n'ai pu encore ajouter foi à ce faux bruit répandu au sujet de savoir que la plus sage des Reines... ait pu se laisser persuader d'abandonner la foi dans aquelle elle a été élevée. Je n'ai pas oublié votre dessein vraiment royal d'abroger les cérémonies superstitieuses qui servent plutôt à défigurer la Religion qu'à la décorer. » Il termine en l'exhortant à travailler à l'union des Eglises : « si c'est là votre but, Madame, nous y applaudissons d'une commune voix en souhaitant... que ce chesme fatal soit aboli, la communion des Saints établie, les inimitiés, les invectives, les anathèmes et les autres obstacles disparaissent et qu'en s'unissant d'avis et de force, on prenne à cœur la défense de la bonne cause contre l'ennemi commun du nom chrétien. » Le ton élevé de la lettre que ne déparent, en effet, pas les grossièretés habituelles aux luthériens du temps contre le Pape et l'Eglise catholique, decèle en Jean Matthiae un esprit large et généreux. Charles X lui continua sa protection.

Mais quand celui-ci eut à son tour disparu, l'évêque ne fut plus de force à lutter contre la haine et la fureur de ses ennemis. Pour éviter la honte d'une déposition, il résigna son bénéfice et ce fut l'un des plus acharnés parmi ses adversaires, Eric Emporagrius, qui recueillit sa succession. Si j'ajoute que celui-ci est l'auteur d'un catéchisme très docte, où, en homme pratique, il range la femme parmi les meubles, on accordera que s'il le cédait, comme cœur, à son prédécesseur, il ne paraît pas l'avoir surpassé en science et en bon sens.

Mais la figure qui domine toute la minorité de Christine est celle du chancelier Axel Gustavson Oxenstiern. Issu d'une des premières familles de Suède, revêtu encore jeune de la charge de Grand Chancelier, Oxenstiern avait été intimement mêlé à tous les événements du règne de Gustave-Adolphe. Ce n'était pas seulement un ministre, mais le confident des plus secrètes pensées de son maître. D'une intelligence peu commune, d'une capacité de travail non moins surprenante que son endurance physique, ses délassements mêmes étaient encore des travaux, et, dans cette pratique de vingt années des affaires, il avait acquis une expérience diplomatique consommée. « Il connaissait le fort et le faible de tous les Etats de notre Europe. » Plein de prudence, d'une perspicacité aiguë, nul n'était plus à même de percer une intrigue qui se nouait, de la déjouer. Maître de lui-même, « il se dépouillait, nous dit Christine, avec ses habits de tous ses soins » et tels étaient son calme et son flegme qu'il aimait à conter qu'étant grand dormeur, le souci des affaires « ne l'avait empêché de dormir son sommeil entier que dans deux circonstances : la première était la mort du feu Roi (1), l'autre, la perte de la bataille de Nordlingen. »

Si nous ajoutons à cela qu'Oxenstiern était d'une intégrité et d'une probité incontestées, qu'il était profondément attaché à la maison régnante, il faut reconnaître que ce ne fut pas une des moindres chances de Christine qu'un tel homme se soit trouvé à la tête des affaires en Suède, dans les circonstances critiques où la mort inopinée de Gustave-Adolphe mettait ce pays.

A l'intérieur, les impôts étaient écrasants, les revenus du domaine engagés ; on devait de toutes les mains ; les beaux subsides promis par les puissances occidentales, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas n'arrivaient que très irrégulièrement. Les guerres continuelles, où l'ambition de Gustave-Adolphe l'avait entraîné, avaient ruiné le royaume d'hommes et d'argent.

(1) Gustave-Adolphe.

A l'extérieur, la Suède n'était entourée que d'ennemis, soit que, comme le Danemark, ils eussent contre elle un vieux sentiment de rancune et de jalousie, soit que, comme la Pologne et la Russie, ils eussent quelque défaite à réparer, quelque province à recouvrer. Les fils du roi Sigismond n'avaient même pas perdu tout espoir de ceindre de nouveau la couronne de leur père.

En Allemagne, l'armée suédoise, sans attache dans le sol, était à la merci d'une bataille perdue. Coupée de son pays d'origine, sans ressources, elle eût été ou anéantie ou faite prisonnière de guerre, et la Suède était livrée sans défense aux représailles de ses voisins.

Parmi même les soi-disant alliés qui avaient appelé Gustave-Adolphe en Allemagne, l'union était loin de régner. Les petits princes de la Ligue protestante avaient été écrasés par les troupes impériales; leurs Etats étaient ravagés par les marches et contre-marches des armées ennemies. Les Electeurs de Saxe et de Brandebourg ne s'étaient pas laissé prendre à la phraséologie pompeuse et pieuse des manifestes de Gustave-Adolphe. Sous les citations de l'Ecriture sainte et les appels à la tolérance, ils devinaient les projets d'agrandissement personnel du héros du Nord et ils n'avaient été pour lui que des alliés intermittents et peu sûrs.

Protestants assez tièdes d'ailleurs, surtout le second, ils souhaitaient médiocrement le succès d'un prince dont les récentes conquêtes sur la Baltique, l'ambition démesurée, les talents militaires les remplissaient d'inquiétude pour leurs propres visées.

Ce fut l'honneur d'Oxenstiern de grouper, après deux ans de longues et laborieuses négociations, dans la ligue d'Heilbronn, pour la prétendue défense des intérêts protestants, toutes ces ambitions contradictoires, ces alliés prêts à devenir des rivaux ; ce fut la gloire des généraux suédois, de contraindre, par leurs victoires, à rester unis autour du drapeau suédois, ces amis douteux qui, à la première défaite, se fussent soudain retournés pour les expulser de l'Allemagne.

En 1636, quand Oxenstiern crut son œuvre suffisamment assurée, il quitta définitivement l'Allemagne et se consacra dès lors aux soins multiples de la régence et à la formation politique de sa pupille.

Jusque là, Christine avait partagé la vie de sa mère ; elle jouait auprès d'elle et ne s'en séparait quelques heures par jour que pour prendre ses leçons. Ces heures hors de l'appartement endeuillé lui paraissaient, dit-elle, de véritables récréations. Si hostiles que fussent les sénateurs à la reine-mère, ils n'avaient osé tenter de la séparer complètement de sa fille. Oxenstiern frappa ce coup-là. Outre les inconvénients physiques et moraux d'une telle éducation, le chancelier se défiait d'Eléonore de Brandebourg. Entourée d'étrangers, en correspondance suivie avec sa nombreuse famille d'Allemagne dont la plupart des membres n'étaient rien moins que favorables aux Suédois, les détestant elle-même cordialement, l'influence qu'elle pouvait prendre sur sa fille était aussi à craindre que les avis qu'elle faisait, dit-on, passer à ses proches. La lutte entre la vieille reine et l'homme austère, flegmatique, indépendant qui personnifiait le génie de la Suède, ne fut pas longue. Eléonore se retira battue de la Cour ; mais sa vengeance ne se fit pas attendre. Accompagnée seulement de Mlle de Bulow et de deux écuyers, elle sortit nuitamment de son château de Nykoeping et s'embarqua pour le Danemark où régnait alors Christian IV, veuf de sa tante Anne-Christine de Brandebourg. Le Roi était galant, sa cour était peuplée de ses bâtards et s'il faut en croire les périphrases de d'Avaux, alors ministre de France à Stockholm, un projet de mariage entre l'oncle et la nièce n'était pas étranger à cette fuite. Quoi qu'il en soit, les Suédois furent piqués au vif de cette retraite chez l'ennemi héréditaire ; les revenus de la fugitive furent mis sous séquestre et la guerre qui éclata deux ans après entre les deux nations eut, sinon pour prétexte, du moins pour germe, l'asile *offert*, disait-on, à la reine Eléonore.

Christian, au reste, ne tarda pas à se repentir du bon tour qu'il avait joué à ses voisins en attirant chez lui cette princesse au caractère bizarre et mobile, à l'humeur capricieuse et maus-

sade. Ce fut avec joie qu'il la vit prendre la route du Brandebourg. Un arrangement intervint alors entre elle et le Sénat. Son douaire restait sous séquestre, mais elle touchait une pension de 30 mille livres par an. Toutefois, si familiers que lui fussent les horizons bas et gris, les plaines sablonneuses et arides de son pays natal, la mélancolie l'y ressaisit, et quand Christine eut été couronnée, elle reprit pour n'en plus sortir le chemin de la Suède.

Une dernière fois, nous la verrons intervenir dans la vie de sa fille : quand le bruit commença à s'accréditer des projets d'abdication et d'abjuration de Christine, elle tenta, en bonne luthérienne, une démarche auprès d'elle pour l'en détourner. Ce fut peut-être la seule fois qu'elle agit d'accord avec l'aristocratie suédoise ; elle n'eut pas lieu de s'en louer. L'accueil que reçurent ses représentations fut glacial, presque injurieux. Elle se retira alors au château de Nikoping, le même d'où, une quinzaine d'années auparavant, elle s'était embarquée pour le Danemark et y mourut peu après la conversion de Christine.

Sur ce point de l'attachement à la Réforme, les sentiments de la reine douairière concordaient admirablement avec ceux de ses sujets et en particulier du Sénat de Suède. Telle était l'importance qu'y mettaient les Etats que le premier article de l'ordonnance votée par la Diète de 1634 — ordonnance qui constitue une véritable loi fondamentale, — porte..... « Le Roi et tous ses sujets sont obligés et doivent se tenir étroitement unis à la vérité et à la pureté de la parole de Dieu contenue dans les écrits des Prophètes et des Apôtres, éclairées dans les Symboles, dans le Catéchisme de Luther, dans la confession invariable d'Augsbourg, dans les Conciles d'Upsal et les décrets des Etats. »

Oxenstiern n'était pas homme à apprendre à sa pupille le mépris des décrets des Etats, si étrange que puisse aujourd'hui nous paraître leur ingérence en des matières théologiques. Ne lui imputons donc pas si Christine fut une médiocre luthérienne. Il eut le mérite, plus rare, de former au gouvernement une des intelligences les plus remarquables du siècle, un esprit curieux de toutes choses, d'élever à des matières abstraites une femme qui fit honneur à son siècle et de former une princesse qui, à tout prendre, à travers ses bizarreries, ses caprices, ses défaillances, mérite de prendre place au rang des grands monarques.

(A suivre.) Comte CHARLES DE VILLERMONT.

FIGURES D'ARTISTES

PUVIS DE CHAVANNES

(*Suite et fin*)

On a dit la famille Puvis de Chavannes issue d'Italie, ce qui donnerait sujet aux partisans des doctrines modernes sur l'hérédité de chercher au grand rénovateur de l'art de la peinture décorative les plus lointains atavismes explicatifs. Quoi qu'il en soit, les ancêtres qu'on lui connaît de façon précise étaient d'une forte lignée de parlementaires de la forte province de Bourgogne. Il tient d'eux, vraisemblablement, la vigueur foncière, les instincts d'ordre et de logique; en outre, une certaine saveur bourguignonne, comme un goût de terroir, persiste dans son tempérament, sinon dans son esprit. Par ses facultés artistiques, il appartiendrait plutôt à cette ville de Lyon, où il est né, le 14 décembre 1824, et qui garde le sens exact des réalités, au milieu de ses opérations mystiques. Son père y remplissait alors les fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées. Le jeune Pierre Puvis de Chavannes reçut en écolier plutôt médiocre la culture classique ordinaire. Lorsque le moment fut venu, pour lui, de s'engager dans une carrière, cédant apparemment à des influences d'entourage, il suivit d'abord les cours préparatoires pour l'École Polytechnique, puis il s'inscrivit à l'École de Droit; mais ce ne furent là que de simples caprices tout éphémères. Il ne tarda pas à opter délibérément pour la peinture. Ses premiers tâtonnements à la recherche de sa propre originalité ont été souvent racontés. Une individualité si particulière ne pouvait guère se dégager du premier coup. Chez son premier maître, Ary Scheffer, il ne fut probablement séduit que par un certain goût de poésie et de pensée noble. Ce fut un obscur professeur, Baudron de Vernaron, rencontré par hasard, qui le premier fit vibrer en lui la fibre profonde. Baudron de Vernaron n'était qu'un peintre au-dessous du médiocre; mais il avait une ferveur intelligente d'enthousiasme qui gagna l'âme du néophyte. Puvis de Chavannes consacra quelques mois à travailler auprès de lui, et ils entreprirent ensemble une courte excursion en Italie. Je pense qu'elle dut comporter une station pieuse en face des primitifs florentins. Au retour de ce voyage, il passa par les ateliers de Th. Couture et d'Eugène Delacroix; mais il ne fit qu'y passer. Couture, un jour, donnant le coup d'œil du maître aux travaux de ses élèves, vint s'asseoir devant la toile du jeune Puvis, et, d'une brosse assurée, en guise d'enseignement, il reprit l'étude du haut en bas, à sa manière à lui, qui n'était pas assurément celle du disciple; car, à la suite de

cette séance, il s'enfuit comme le loup de la fable... Delacroix, par contre, était trop personnel pour acheminer aisément et normalement un débutant vers la vision et vers l'expression directes de la nature. Son atelier, du reste, n'eut qu'une brève durée : les élèves, trop fantaisistes, trop indépendants, négligeaient de payer la rétribution mensuelle.

Alors, Puvis de Chavannes loue un ancien gymnase d'orthopédiste et il s'y enferme. Il prend des modèles, et il s'acharne longuement à les copier. Dans cet isolement laborieux, il se sent véritablement maître. C'est donc à bon droit qu'il peut affirmer qu'il n'est l'élève de personne. « Mon maître, explique-t-il, ç'a été l'horreur de certaines choses... » Elle lui suggéra cette persévérance vaillante que rien ne put décourager. Après sa première admission au Salon, en 1850, huit années de refus consécutifs vinrent lui imposer une rude épreuve. Refus justifiés, affirme-t-il aujourd'hui, avec une modestie peut-être exagérée qui condamne nettement le romantisme des sujets qu'il avait alors tendance à choisir. Il n'en continuait pas moins à accumuler les études. En lui confiant une salle à manger à décorer, en 1854, son frère le mit à même de se rendre compte par expérience des conditions spéciales de la peinture décorative. L'année 1859 vit la fin du long ostracisme qui n'avait pas, d'ailleurs, épargné les Troyon, les Corot, les Diaz, les Dupré, les Théodore Rousseau, les Delacroix, les Millet. La toile reçue était un *Retour de Chasse*. En 1861, une seconde médaille signalait à l'attention deux compositions : *la Paix* et *la Guerre*, qui représentaient comme l'amorce du grand ensemble du Musée d'Amiens. Alors, seul ou presque seul dans toute la critique, Théophile Gautier écrivait prophétiquement : « Quoique M. Puvis de Chavannes ait déjà exposé un *Retour de Chasse* plein de belles promesses, on peut dire qu'il débute véritablement cette année. D'un seul coup il est sorti de l'ombre : *la lumière brille sur lui et ne le quittera plus*... »

Il y avait là de quoi compenser bien des dénigrements injustes ou peu clairvoyants. On sait qu'ils ne devaient pas être ménagés au futur décorateur du grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il fallut de longues années pour imposer aux regards prévenus par une éducation bornée et routinière ces harmonies sereines et grandioses, pour mettre au-dessus des attaques réitérées de la convention académique et du réalisme plat les droits qu'ont la poésie et la pensée à trouver leur expression très humaine dans des formes très plastiques. La foi de l'artiste en lui-même accomplit ce miracle de susciter la foi chez les autres : si bien qu'une espèce de religion rassemble actuellement les fidèles de Puvis de Chavannes. N'est-elle pas, en effet, prodigieuse la sincérité de conviction attestée par cette admirable persévérance, envers et contre tous, à devenir soi, à n'être que soi? L'intransigeance qu'il prouva, dès l'abord, en tant qu'élève, on la retrouve dans son obstination à poursuivre son propre idéal et à se rendre capable de le réaliser. La préoccupation des résultats pécuniaires n'influe jamais sur son labeur. Un patrimoine suffisant lui permettait l'indépendance : il ne se soucia point de l'accroître; il n'en usa que pour garantir le plein épanouissement de son génie. Ainsi, tout en désirant les commandes qui lui permissent de se déployer, se montra-t-il toujours intraitable pour défendre la liberté de son inspiration. Il entend choisir lui-même son thème; il ne consent à se faire le traducteur des idées de quiconque; il veut, comme il le dit, « animer les murailles comme il lui plaît »

Cet entêtement, qui est une légitime fierté et une louable constance, se concilie chez lui avec une réserve qui devient presque de la faiblesse lorsqu'il s'agit de sortir d'une laborieuse retraite pour intervenir dans les luttes de la vie. Aussi lui reproche-t-on parfois de ne pas savoir user de la grande autorité morale qui s'attache à son caractère et à son talent. J'ajoute qu'il ne se montre guère plus habile à soigner sa propre gloire, cette gloire que cependant il aime, et contre laquelle n'ont prévalu ni les partis pris de la critique, ni les négations des confrères et des rivaux.

On aurait donc tort de chercher à le faire sortir de sa réserve méditative. D'autant que sa méditation, ainsi que je l'ai dit, ne reste jamais à l'état de rêve imprécis. Il pense en peintre,

avec des formes ; et, ces formes, il aspire aussitôt à les voir vivantes. Il les aime, vraiment ; et, chez lui, selon l'expression du Père Gratry, « amour veut dire acte d'âme, et non langueur de sentiment. » Il sait vouloir, dans le sens de la définition de Th. Ribot : « Vouloir, c'est vouloir pour agir. » L'étonnante continuité de sa production l'atteste assez. Jamais, cependant, elle n'est hâtive. Tout y est réfléchi, tout y est senti, tout y est combiné, tout y est choisi. La conscience avec laquelle Puvis de Chavannes observe, interroge et interprète le modèle, on a pu l'apprécier et la mesurer, il y a deux ans, en admirant, au Champ-de-Mars, la collection de ses dessins, et notamment tant d'études de nu, dignes de prendre place à côté de morceaux analogues des anciens maîtres. Mais, ce qu'il demande aux êtres et aux choses, c'est avant tout leur logique intime, leur caractère essentiel ; c'est la vérité supérieure, permanente et définitive de l'idéal. Les éléments qu'il leur emprunte, il les ranime et il les recrée en lui-même, pour y incarner, dans un eurythmique équilibre, sa propre vision du beau. Avec Théodore Rousseau, il pourrait dire que chacun de ses coups de pinceau soulève un fragment du voile qui recouvre le tableau déjà parachevé dans son cerveau. Ses œuvres, ce sont autant de mirages reflétés dans une intelligence émue et passionnée, longtemps couvés et caressés, et enfin rendus sensibles avec une équivalence souveraine de l'exécution et de la conception. Dans l'une comme dans l'autre, il généralise, il synthétise, il unifie. Il travaille par intuition, par pénétration, et par évocation : ces trois mots me semblent définir exactement sa manière.

Il a reçu le don magique de la divination, qui est le don des poètes. Le fleuve d'or qui traverse l'auguste *Bois sacré cher aux Arts et aux Muses,* il l'a vu dans une humble flaque d'eau jaune et boueuse de la place Pigalle, où se réfléchissait le crépuscule, un soir qu'il revenait à sa maison. Quant au Bois Sacré lui-même : « Regardez-le, le voici », disait-il à un ami en lui montrant l'horizon restreint, à travers le grillage du petit jardinet qui précède l'atelier de Neuilly. Les perspectives du Bois de Boulogne, que des millions d'yeux regardent avec indifférence, suffisent à lui suggérer les paysages les plus divers. Ses arbres, ce sont ceux qui bordent la route où il passe. Il les considère chaque jour, il étudie leur silhouette, il se pénètre de leur physionomie. Plus tard, au moment utile, il les évoque de mémoire, et il achève de les reconstituer avec de simples feuilles, qu'il achète chez l'herboriste... Ainsi copie-t-il religieusement les détails de premier plan, et, par le souvenir, retrouve-t-il, nettes et puissantes, les lois de l'ensemble. « Je ne me ravitaille plus qu'en France », a-t-il écrit : il se ravitaille surtout en lui-même.

Autrefois, il a fait, d'après nature, un certain nombre de petites études de paysage. Elles lui suffisent désormais. Une de ses lettres contient cette phrase : « La vision du paysage avait été pour moi si intense, qu'il me semblait qu'une observation sur place en eût affaibli la sensation et m'eût exposé à ne rien retrouver, plus tard, dans ma mémoire, qu'une image réduite, confuse et sans vie... ». On ne saurait souhaiter une explication qui montre mieux les procédés de son génie évocateur, uniquement préoccupé des grands aspects caractéristiques, comme d'un cadre où, librement, il peut s'éployer. Au besoin, il supplée ou il transforme. Une fois qu'il lui fallait des rocs imposants, le long d'une allée banale du parc Monceau, il a croqué, debout, à la volée, sur des cartes de visite, un amas de rochers artificiels, qui, certes, ont pris une autre allure dans la composition pour laquelle ils ont servi de renseignement. Le maître l'a encore dit lui-même : « Il faut que l'homme conserve le sentiment de la puissance dans la création ; et faire beaucoup avec peu est une bien autre jouissance pour lui que de se traîner péniblement à la remorque de certaines beautés qui ne sont pas à l'échelle humaine ».

De la sorte, il semble qu'il devance presque la nature. Tout au moins dans la pondération bien agencée de ses expressives synthèses, et dans l'enchantement des harmonies de son coloris clair, retient-il d'elle ce qu'elle a eu d'immortellement jeune et de définitif. Il lui communique la grâce noble qui vient de la force et de l'aisance. Si l'on se prend à regretter qu'il n'ait pas orné un certain nombre de visages de femmes d'une beauté plus caressante, on réfléchit que, dans le

grand art, rien ne risque d'être plus contraire et plus funeste au beau que la tendance au « joli ». Or, rien ne serait moins dans l'esprit du talent de Puvis de Chavannes. On l'a rapproché plusieurs fois de Poussin et de Le Sueur. Et il y a bien, en effet, de lui à eux, comme une parenté d'âme. Comme eux, il témoigne d'un goût ingénieux pour le rajeunissement des vieilles légendes et des mythes classiques. Il feint de se croire un ignorant, et de ne se dire rien qu'un peintre. Mais il se dément et se dénonce en écrivant des lettres charmantes, en prononçant au besoin des allocutions exquises, les unes et les autres pleines de suc et de substance. On s'aperçoit vite qu'il aime à lire, et qu'il sait lire. Une quantité de vers de Virgile chantent dans sa mémoire. Les panneaux décoratifs pour la bibliothèque de Boston suffiraient d'ailleurs à prouver une intelligence profonde des plus hautes manifestations de la pensée humaine. Avec cela, je le répète, de la gaîté, de la verve et du mordant. De temps en temps, par distraction, il dessine des « charges » à la plume, qui sont fort plaisantes, en leur vérité drôlement soulignée. Citerais-je quelques-uns de ces traits malicieux ou de ces observations piquantes qui lui échappent dans l'intimité? Je ne voudrais point le trahir; Dieu m'en garde! Mais quoi d'étonnant qu'il ait parfois opposé la pointe à la pointe, lui qu'on a si peu ménagé? N'est-ce pas de lui que, cédant aux préjugés de son entourage et à la tentation de faire de l'esprit, Alexandre Dumas fils a dit : « Il ne dessine vraiment pas assez pour avoir le droit de ne pas peindre?... ». Entre autres brocards, un de ses adversaires les plus francs, M. Gérôme, lui a décoché ce calembour latin : « *Pulvis* de Chavannes *es, et in pulverem reverteris*... ». Charles Chaplin a laissé des notes, encore inédites, où son art et sa manière sont fort maltraités....

Je ne sais ce qu'il disait, lui, de l'art et de la manière de Chaplin. Mais, par exemple, sur M. Bouguereau, on l'a entendu faire cette juste remarque : « De la vie, ses femmes n'ont *ni l'âme ni la peau*... » Du talent de M. Jules Breton, que, du reste, je crois, il apprécie, il a donné cette amusante définition : « Du Millet arrangé pour piano... » Mais je m'arrête vite dans ces citations. Car, ses plaisanteries, il les lance joyeusement, sans l'ombre d'amertume, du même ton qu'il répondait à un jeune peintre, lui demandant comment son tableau, reçu au Salon, avait passé lors de l'examen du jury : — « Il a passé... comme une arête !... »

Aujourd'hui, d'ailleurs, il est hors de la lutte. Il est entré dans un resplendissement de gloire incontestée dont il va jouir, enfin, dans le repos du bonheur domestique, auprès de l'amie, déjà bien ancienne, dont il a donné, il y a vingt ans, un très beau portrait, qui a été exposé sous ce titre : *La Veuve* (1), et qu'on a pu revoir à l'Exposition de Bruxelles. Les excitations de la bataille, il les aura toutes laissées dans le vieil atelier de la place Pigalle. Maintenant, il demeure avenue de Villiers, non loin de l'ancien hôtel d'un de ses négateurs, Alexandre Dumas fils. Il s'est ainsi rapproché notablement de l'atelier de Neuilly. La course quotidienne est diminuée, mais non l'assiduité au labeur. En dépit de ses soixante-treize ans, l'illustre maître ne paraît pas avoir dépassé de beaucoup la cinquantaine. Il aura sans doute encore de longs jours pour se consoler du regret de n'avoir pas rencontré quelque milliardaire lui demandant la décoration complète d'un bel hôtel particulier, en achevant ses travaux du Panthéon, et en menant à bien une série de compositions sur Jeanne d'Arc, pour les Gobelins. Et, peut-être, réalisera-t-il ce rêve de peindre enfin un peu pour lui-même, sans autre souci que sa libre fantaisie : car il est permis d'espérer à sortir un peu de la compagnie des héros et des Muses, après avoir si longtempts vécu dans leur olympienne intimité.

(A suivre.) BOISEGUIN.

(1) Anne-Marie de Stourdra, veuve du prince Alexandre de Cantacuzène.

LA CHAIRE

DE SAINTE-GUDULE

En une époque où l'art semble avoir reconquis toute la faveur du public avec les droits dus au génie, chacun se croit appelé à juger et à critiquer; et pourquoi pas, du reste ?

Une œuvre lancée dans le monde, à quelqu'ordre de chose qu'elle appartienne, est donnée en pâture aux opinions diverses; aussi voit-on souvent des appréciations diamétralement opposées se faire jour et susciter soit un mépris immérité, soit un enthousiasme outré pour un même objet qui emporte à la fois toutes les admirations des uns et toutes les critiques des autres.

Un jour j'entendis un artiste (de nom et de profession), en présence d'un Hobéma splendide, contester le talent du maître et déclarer sa réputation usurpée !.....

La vérité s'impose, mais l'art peut-il avoir une prétention semblable ?

Parfois le souffle divin idéalise un chef-d'œuvre, mais quand Dieu aurait communiqué à l'artiste quelque chose de ses perfections adorables, l'homme reste libre de l'apprécier et son goût, souvent perverti, n'est plus apte à saisir les profondeurs de la pensée créatrice, ou l'exquis achèvement d'un travail soutenu par l'inspiration.

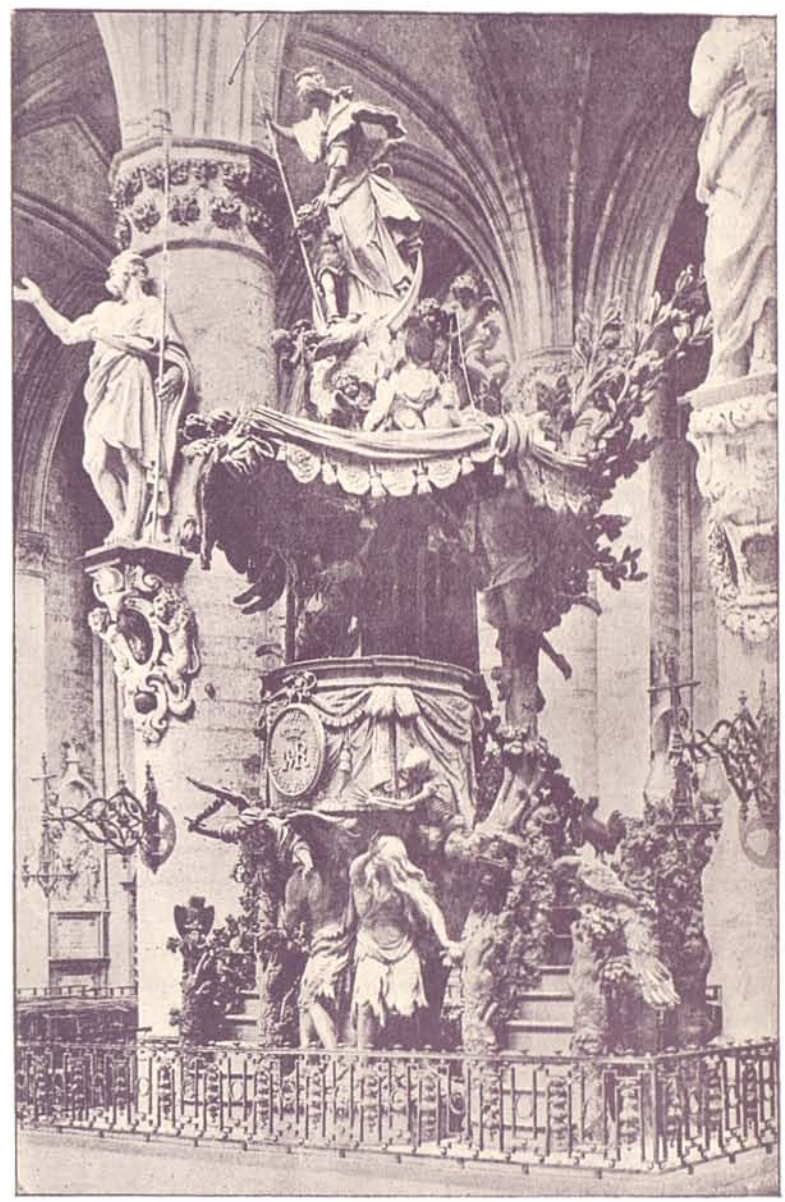
Le chercheur, le critique se sent parfois découragé lorsqu'indécis ou trop modeste, il veut se former une opinion par l'étude des impressions produites par les maîtres de l'art, qui, avant lui, ont porté un jugement indépendant.

Mieux vaudrait se former des idées personnelles, et c'est là ce qui manque le plus de nos jours parce qu'on parcourt le monde avec la célérité de la vapeur et l'étourdissant éblouissement d'une course vertigineuse sans rien voir ni rien comprendre. De plus, on dédaigne ou on ignore les chefs-d'œuvre qu'on coudoie tous les jours, pour courir au loin admirer ce que, dans son propre pays, on ne se donne pas la peine de regarder.

Xavier de Maistre, en homme d'esprit et en philosophe a montré dans son *Voyage autour de sa chambre* tout ce qu'on peut trouver entre quatre murs. Mais, sans restreindre autant notre cadre, pourquoi ne pas faire des études artistiques dans nos musées et nos

monuments remarquables au lieu de ces insipides promenades sans but et sans autre utilité qu'une course hygiénique ou une manière de passe-temps. (Heureux sont ceux qui ont trop de loisirs !)

Ramenée souvent par les prédications du carême à Sainte-Gudule, dans la patiente attente à laquelle est condamné celui qui désire ne rien perdre de la parole sacrée, j'ai senti parfois mes pensées descendre des hauteurs célestes où elles devraient demeurer dans le temple de Dieu, vers les objets se présentant aux regards. La première est, tout naturellement, la chaire qui est tout un poème. La légende s'en est même emparée, et qui dit légende, sait combien il faut rabattre de la vérité.



Il ne me déplaît pas cependant de voir l'imagination broder, de ses couleurs un peu romanesques, le but de nos grands artistes ; mais un artiste, dans le sens grand et noble du mot, est toujours un penseur. Pour pouvoir admirer son œuvre, il ne suffit donc pas de la regarder, il faut en découvrir l'idée fondamentale.

Il est curieux de connaître les incidents qui ont fait jaillir tel détail piquant, telle nuance inaperçue d'abord.

Arrêtons-nous quelques instants devant cette chaire dont les mérites sont très contestés, mais qui ne manque pas d'une valeur artistique sérieuse et dénote chez l'auteur des idées profondes, mises au service d'un talent véritable.

Avant les troubles des Pays-Bas, il existait dans l'église Sainte-Gudule une chaire en cuivre, œuvre de dinanderie remarquable. Elle disparut en 1579, emportée par les gueux en Hollande, où l'on assure qu'elle existe encore.

Quand l'exercice du culte fut rétabli dans la collégiale, la fabrique fit construire une chaire en bois semblable à celle qui avait existé jadis en métal, et que Jérôme du Quesnoy orna de six figures en bois au XVIIe siècle.

En 1765, Simon Duray sculptait une autre chaire pour le compte du chanoine Van den Boom

qui la paya trois mille trois cent dix-neuf francs et dix-huit sous et en fit don à la collégiale. On ignore ce qu'elle est devenue, mais, d'après le prix, elle devait être de médiocre grandeur et fut peut-être appliquée en manière d'ambon contre le jubé fermant le chœur qui existait encore à cette époque.

La chaire actuelle, aussi célèbre par la tradition qui s'y rattache que par son mérite artistique, est due à Henri Verbruggen.

Les jésuites de Louvain, connaissant le beau talent de l'artiste anversois, lui commandèrent, en 1699, une chaire pour leur église. Ces pères comprenaient les arts et savaient les encourager. L'artiste fut ravi. Il lança librement sa pensée dans l'espace; puis il imagina, sur le thème qui lui était prescrit, une composition vaste, immense, admirable, qui devait contenir, comme un livre, toute l'histoire de la religion chrétienne.

« Je mettrai, dit-il, au-dessus d'un globe qui sera le globe terrestre, Adam et Ève, un moment après la désobéissance funeste qui nous a perdu tous. De ce globe, qui est la terre, je ferai la chaire de vérité. La parole évangélique doit remplir le monde. Je la fortifierai à tous ses angles, des quatre évangélistes. Le ciel la couvrira, supporté à droite par un ange, à gauche. par la vérité même. Le dossier nous donnera son ombre. Les longs anneaux du serpent fatal iront de l'homme, plus bas que la terre, jusqu'à la Vierge très sainte, plus haut que le ciel ; et Marie, sur le croissant qui lui sert de marchepied, brisera avec la croix la tête immonde du tentateur. A côté de l'homme, je placerai le chérubin qui étend, à regret, l'épée flamboyante; près de la femme, jeune et belle, mais moins belle qu'elle n'eut été avant sa chute, la hideuse mort; ce sera un contraste.

» Je veux, » ajouta-t-il, » que le divin Enfant-Jésus, debout devant sa Mère, qu'Il tiendra par la main, presse du pied la gueule du monstre. Je veux que sa Mère auguste brille de sa radieuse couronne d'étoiles. Je placerai là des anges immortels, de brûlants chérubins, des séraphins ardents; et le bois seul s'animera sous mes doigts. »

L'artiste se mit à l'ouvrage. Il travailla avec feu, et termina le corps de sa chaire, dans tout son plan magnifique, n'en supprimant que les évangélistes. Quand il en fut aux escaliers, il résolut, dans sa petite taquinerie d'artiste, de caractériser la femme par des emblèmes satiriques. En conséquence, sur l'escalier qui se trouve à côté d'Ève, qui a péché, et qui tient encore la pomme, il mit pour figure un paon, symbole d'orgueil, un écureuil, symbole de légèreté, un coq, symbole de bruit, une guenon, symbole de malice. Il fit l'homme avec complaisance, ce fut un chef-d'œuvre; il fit la femme avec dépit, elle est plus raide et moins vivante. Puis, voulant compléter sa leçon dans les emblèmes dont il ornait l'escalier qui s'élève à côté de l'homme, i plaça d'abord l'aigle, à son avis symbole du génie.

Il en était là de son œuvre, quand il eut le malheur de perdre son épouse. Cette mort le remplit de tristesse, car il était plus malicieux que méchant et, pendant longtemps, il négligea son chef-d'œuvre, ne se sentant plus le courage de travailler. Enfin, pressé par ses amis, il se décida à contracter une nouvelle union et il jeta les yeux sur une jeune veuve, nommée Cécile Byns. Celle-ci, avant de lui donner sa main, étant venue pour visiter son atelier, lui demanda l'explication des divers emblèmes de sa chaire. Le sculpteur rougit, n'osant trop s'expliquer, et balbutia quelques excuses.

» C'est fort bien, dit la jeune femme, qui avait parfaitement saisi le sens des symboles : le coq, vigilance ; l'écureuil, timidité ; la guenon, dépendance ; le paon, noble éclat, mais aussi orgueil humilié. C'est juste. Mais après ces symboles de qualités et de défauts, que peut-être nous n'avons pas seuls, comment pensez-vous désigner votre sexe ?..... »

» J'avais commencé, » reprit-il rougissant de nouveau. » Déjà, vous voyez l'aigle. C'est peut-être de la superbe. » Pas le moins du monde : l'aigle, un oiseau de proie ! c'est la tyrannie brutale, que prétendez-vous ajouter (?...?).

On ne sait ce que répondit Verbruggen, mais Cécile lui dit : — « Pour être juste avec les hommes, comme vous avez cru l'être avec nous, vous mettrez auprès de l'aigle, un renard, symbole de la tromperie ; un perroquet, symbole du babil vain ; un singe mangeant du raisin, symbole de la hideuse ivresse ; un geai, symbole de la sotte présomption. Avouez, mon cher Verbruggen, que ces qualités vont aux hommes, comme à nous les défauts de l'autre escalier ; et quand ce grand ouvrage sera terminé, je me croirai heureuse d'aller à l'autel avec vous. »

Le sculpteur ne répliqua rien. Il exécuta docilement les prescriptions qui venaient de lui être faites. La chaire, placée dans l'église des Jésuites de Louvain, fut l'objet d'un concours universel de louanges. L'artiste épousa Cécile, et depuis, ses travaux ne se distinguèrent par aucune insulte aux femmes.

Telle est la légende de *Collin de Plancy*.

Lors de la suppression incompréhensible et inique du couvent des Jésuites, l'impératrice Marie-Thérèse, à la demande de son ministre, le comte de Cobentzel, ordonna de transférer à l'église collégiale de Sainte-Gudule, ce véritable chef-d'œuvre de sculpture que nous y voyons aujourd'hui, à l'exception des animaux ajoutés en 1780 par Jean-Baptiste Van der Haeghen ; ce qui réduit à rien la fameuse légende reposant sur le choix des animaux, allusions malignes aux défauts de l'homme et de la femme qu'aurait imaginés Cécile Byns, la fiancée de l'artiste.

« La composition de ce magnifique morceau de sculpture, entièrement en bois de chêne, est d'une ordonnance pittoresque et facile. Une molle négligence, un laisser-aller du ciseau qui ne peut être le fait que d'une grande habitude dans l'art difficile de tailler et d'assouplir le bois, matière ingrate et monotone, qui ne présente ni l'égalisation du marbre, ni la facilité de taille de la pierre blanche, se remarquent dans tout l'ensemble de ce chef-d'œuvre.

« Le sujet est tiré de la Genèse : Adam et Eve, de grandeur naturelle, semblant soutenir le globe terrestre, qu'ils sont appelés à peupler de leur descendance, ont écouté les conseils du serpent. Le démon séduit la femme ; l'homme a cédé par faiblesse et la tache originelle est désormais imprimée sur leurs fronts ; un ange les chasse du paradis terrestre et la mort s'attache à leurs pas. La figure d'Adam, fier mais résigné, l'œil abattu par le remords, est admirable de pose et d'expression ; Eve est plus insignifiante ; ses formes sont alourdies, les attaches des pieds et des mains manquent de distinction. Il semble que l'artiste ait voulu se venger par cette représentation déplorable de la femme des tristes liens qui l'unirent à sa première épouse. L'arbre de la science du bien et du mal, chargé de fruits trompeurs et orné d'animaux symboliques, soutient la coupe de la chaire, où se place le prédicateur. Du côté d'Adam on voit un aigle et une autruche ; du côté d'Eve un paon, un singe et un perroquet. Aux branches de l'arbre de la science et dissimulant habilement son véritable mode de suspension, un baldaquin de draperies flottantes, relevé par deux anges et par une figure de femme que sa nudité décente pourrait faire prendre pour la personnification de la vérité payenne, soutient une Immaculée Conception représentée par la Sainte-Vierge tenant l'Enfant Jésus appuyé sur un croissant et écrasant tous deux, par l'effort de la Croix, la tête du serpent dont les replis tortueux ou ondulations squameuses s'enlacent autour de l'arbre et effleurent les draperies. Les marches qui conduisent à la chaire sont bordées de haies, de pruniers et de boules de neige dont la délicatesse et le fouillis sont inimitables.

« Cette chaire est entourée d'une petite grille en style Louis XVI, qui y fut placée à la fin du siècle dernier (1). »

Récemment, M. Ernest Périer, dans une promenade à travers notre collégiale, se plaint de la médiocrité des boiseries. « L'art robuste du sculpteur, dit-il, y engendra une chaire arborescente

(1) M. l'abbé H. DE BRUYN. *Histoire de l'église Sainte-Gudule*.

très fouillée, mais trop fantaisiste et banale en raison de son étrangeté même », et c'est tout. L'idée qui inspira l'artiste, les grandes leçons qui en découlent, le talent qui s'y révèle, passent pour lui inaperçus, et, comme corollaire, il termine par ce mot, sous lequel on devine un blâme : « Comme on le voit, c'est très compliqué. » Il semble, du reste, dans cette étude plus soucieux de faire admirer son style, tout empreint de la façon nouvelle, avec même une nuance d'exagération mystique et nuageuse, que de décrire les merveilles du monument qu'il parcourt. C'est un essai d'imitation de J. K. Huysmans, dont « la Cathédrale » annoncée hantait peut-être son esprit (1).

Il y aurait une autre histoire plus intéressante encore à faire de la chaire de Sainte-Gudule, mais qui nous entrainerait trop loin aujourd'hui; histoire non plus artistique, mais religieuse et littéraire, de toutes les voix éloquentes qui s'y firent entendre, voix sublimes, voix inspirées, voix illustres, paroles divines dont celle des hommes n'est que l'écho; voix défaillantes aussi, sur lesquelles il faut jeter le voile de la charité en implorant la miséricorde de Dieu qui relève les âmes de si haut qu'elles soient tombées.

Que de cœurs ramenés, encouragés, consolés par les accents de ces voix sacrées et comme pour prouver au monde que tout vient de Dieu et vibre sous son souffle; il était donné à notre fin de siècle d'y entendre chanter l'art, l'art pour Dieu qui fit jaillir par une mystérieuse union de la foi et du talent des artistes, les merveilles de la pierre, du bois, des métaux qui, dans un harmonieux concert, célèbrent, dans des monuments qui étonnent et éblouissent le monde, la puissance du génie de l'homme.

« Le but de l'art étant la Beauté, » dit Mr Ramaeckers « et Dieu étant le Beau infini, Dieu apparait comme la fin suprême de l'art. L'Art pour Dieu comprend à la fois l'art social puisque l'amour de Dieu impose l'amour des hommes ; et l'art naturiste, car l'artiste chrétien aime dans la nature l'œuvre de son Dieu. » (2).

La conférence de Mgr Cartuyvels, clôturant le Congrès littéraire à Ste-Gudule, fut une des plus belles qu'il nous ait été donné d'entendre. « On connait trop l'âme ardente du Prélat, la hauteur de sa pensée, la magnificence de son verbe, pour qu'il soit besoin de dire qu'il parla superbement de la Beauté, de ce que l'art doit à l'Église et de ce que l'artiste doit à Dieu. »

MAUD.

A PAU

I

Le touriste voit s'ouvrir devant lui un large pont de pierre ; il traverse les fossés, défense infranchissable autrefois, aujourd'hui ceinture de verdure aimable qui enserre le château. Il passe sous un portique de la Renaissance, à trois baies, d'un goût charmant, et pénètre dans une cour rectangulaire, entourée de façades et de hautes toitures. Soyez certain de le trouver, l'instant d'après, à droite, adossé au sombre mur, la tête levée, en contemplation devant une architecture aux lignes fermes et sobres, un peu froides à première vue, mais égayées par la fantaisie du XVIme siècle. Un instinct sûr amène là le visiteur ; tout de suite, il se sent en pays de connaissance.

Il est au château de Pau ; rien ne le lui laisse oublier. Il voit, sculptés sur une frise, les bœufs de l'écu de Béarn. La masse énorme du donjon lui rappelle Gaston Phébus, le beau Phébus, batailleur et chasseur frénétique, écrivain à ses heures, tenant la plume pour écrire en style confus « Des déduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proie, d'une magnificence rare, d'une âme violente s'exaltant jusqu'à des fureurs, effrayantes même pour le XIVme siècle. »

Une initiale fleurie, soutenue par des chimères ailées, ramène la pensée vers une figure plus douce, vers Marguerite de Navarre. Elle reparaît, au milieu de sa cour d'érudits et de poètes, fertile en vers, en disputes théologiques et en histoires galantes : poète, elle l'était elle-même, indulgente aux mœurs licencieuses du temps. Son esprit, plus étendu que profond, de feu aux nouveautés, accueillait avec faveur les idées de la réforme et son cœur en suivait les progrès, abusé par une ombre. Le charme de Marguerite lui vient de son tendre amour fraternel, un amour qu'accroissaient encore les revers. Voici que François Ier, après Pavie, se débat à Madrid dans la toile d'araignée où il s'est allé jeter ; elle, fine, experte, accourt dans sa prison et, chaque jour, travaille à rompre les fils. Le succès lui manqua, non le courage.

On ne peut détourner les yeux des fenêtres dont s'éclaire la rigide façade. Un ciseau délicat a suspendu des guirlandes le long des pilastres, a découpé les chapiteaux où des profils d'anges, des gueules de dragons remplacent les motifs classiques, et, sous l'abri des corniches, il a sculpté des frises qui, délicieuses, se déroulent. L'on demeure surpris devant le dessin des lucarnes ; l'une d'elles couronne, au fond de la cour, la superposition de quatre fenêtres un petit fronton la termine et l'on se plaît à suivre les lignes qui s'élèvent jusqu'à lui.

Douze médaillons sont disséminés ; presque tous renferment des profils d'hommes, mais, à gauche, trois femmes sourient. Une jeune fille, d'un air ingénu, penche la tête sur l'épaule, heureuse de la fraîcheur de ses dix-huit ans. Une autre regarde devant elle un peu inclinée ; toute pure et candide, elle s'intéresse avec naïveté. Est-elle arrivée hier d'une vallée écartée et contemple-t-elle pour la première fois la pompe des rois de Navarre au-dessus de laquelle elle n'imagine rien ? Du médaillon voisin une dame de la cour l'observe, en toilette, la chevelure arrangée sous une toque.

II

D'étage en étage, à travers les appartements où tant d'œuvres d'art et tant de souvenirs vous retiennent, un gardien vous mène dans une salle élevée et vous montre ce qu'il considère comme la principale attraction du château de Pau : c'est, sous un casque empanaché, à l'ombre d'un trophée de drapeaux brodés par la duchesse d'Angoulême, une large écaille de tortue, le premier berceau d'Henri IV. Henri de Bourbon serait né dans cette chambre pendant que sa mère chantait un air béarnais. Son grand-père, dit-on, lui frotta les lèvres d'une gousse d'ail et lui fit boire quelques gouttes de vin de Jurançon.

En se rappelant une si virile entrée dans le monde, on se remémore les années qui la suivirent, l'enfant élevé aux champs, loin du faste, loin de l'étiquette. Est-ce un prince, est-ce un paysan qui grandit ainsi, fort et résistant, de bonne heure plié aux plus pénibles habitudes, sans souci des bouquins? J'ai vu l'autre jour près d'ici une troupe d'enfants lâchée dans une prairie. En avant l'un d'eux, en vareuse de gros drap rouge, tenant son béret serré dans sa main, courait de toute la vitesse de ses petites jambes nues, ébouriffé, les joues roses, les yeux brillants, le front têtu, lancé corps et âme dans l'ardeur saine du jeu. Voilà sans doute Henri IV à sept ans.

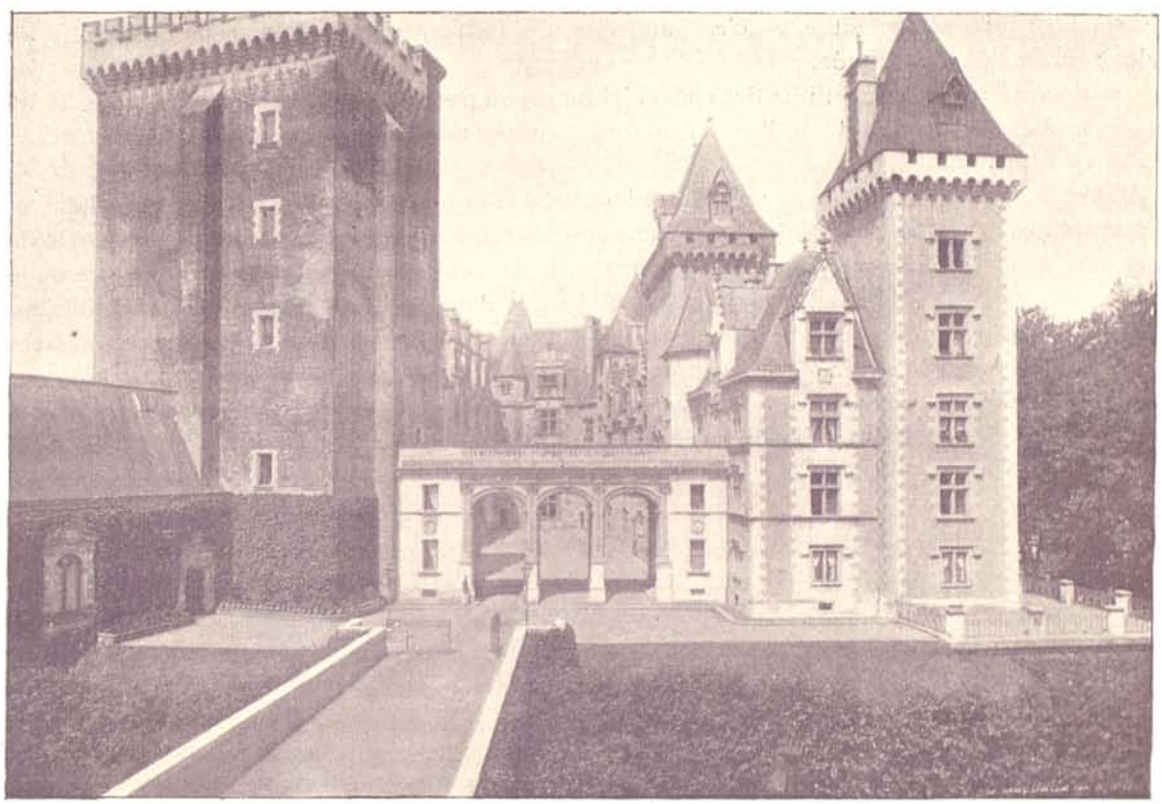
Il lui fallait conserver un sang riche, acquérir des muscles solides, une santé capable de supporter sans défaillance la pluie, le chaud, le froid, le harnais militaire, tout le terrible métier des armes. Plus tard, un dauphin, assuré de la tranquille possession de son héritage, pourra dés l'enfance être dressé à représenter, entouré d'une maison nombreuse et choisie, lui-même fleur de culture rare et de merveilleux parfum ; ce temps n'est pas encore venu. Il est vrai que, depuis l'apparition de la Renaissance, un prodigieux mouvement d'idées s'est déclaré, préludant à l'avènement de principes nouveaux, mais il ne fait qu'ouvrir une longue évolution dont on n'entrevoit pas la portée. Les mœurs sont restées aussi rudes qu'au moyen âge et les motifs de querelle ne manquent pas. Calviniste, Henri n'est-il pas le chef désigné des calvinistes? Descendant de Saint Louis, n'est-il pas, en cas de vacance du trône, roi de France? et cette vacance, d'abord invraisemblable, paraît de moins en moins impossible.

Ainsi, guerres de religion, guerres de succession, l'avenir est gros d'orages. Que l'enfant soit donc bien portant, car de quel secours lui serait un cœur plein de courage s'il ne pouvait sans cesse et vigoureusement, payer de sa personne? L'homme que réclame l'époque, c'est l'homme d'action. S'il n'apporte point le désir d'appliquer un système bien logique, bien complet, déjà bâti dans sa tête, tant mieux; on n'a que faire d'une cervelle d'idéologue. Il apprendra à connaître les hommes en les fréquentant, et à les gouverner en gouvernant.

Du reste, son développement physique ne nuira pas à son développement intellectuel, à celui qui convient à un chef-né. Suivez-le ; vous reconnaîtrez que dans un corps de fer il renferme un cerveau d'homme d'État. Voyez son portrait par Porbus-le-Jeune, alors qu'il est devenu roi de France. Connaissez-vous une physionomie plus chevaleresque? Toutefois le front barré de rides profondes cache bien les secrets de la pensée; au coin de l'œil, dans le pli des lèvres une malice matoise est blottie. Qui est brave plus que lui? Qui est prudent autant que lui? Il sait franchir les obstacles à franc étrier; il sait aussi les tourner.

Quel parti ne tire-t-il pas de ses qualités ? Il est généreux, et quelle générosité bien placée ! Il est bon, et quelle bonté utile ! N'a-t-il pas dit : Je voudrais que chaque paysan de mon royaume pût le dimanche mettre la poule au pot ? Mot incomparable qui a fait plus pour sa gloire que Contras, Arques et Ivry; mot immortel qui, sorti de la bouche d'un Sully, fut peut-être resté inaperçu et qui, venu de haut, tombé de la bouche d'un héros de batailles, est entré dans l'histoire pour n'en sortir jamais; mot paternel par lequel un roi devient les délices d'un peuple ; mot adroit.

Combien aussi n'est-il pas servi par ses défauts ? Il va, le diable à quatre, il va, la main ouverte, le verbe prometteur, la lèvre sensuelle, prompte aux propos égrillards et aux baisers, le cœur léger et oublieux, et il attire à lui les sympathies de la nation. Autour de lui, de son vivant et jusqu'à nous, c'est une légende qui se forme et s'enracine. Le



Château de Pau.

prodigue n'est que magnifique, sa fausseté n'est que finesse, ses pires désordres ne sont que galantes équipées, vives et de belle humeur, si bien que, grâce enfin tant à ses hautes actions qu'à la renommée séduite, il apparaît dans une sorte d'apothéose : c'est toute la bravoure éclatante et la claironnante gaieté de la France.

III

Tout en m'amusant de souvenirs, je m'étais accoudé à une fenêtre du château et je sentais mon esprit se détacher des choses disparues et s'absorber dans une tranquille admiration. Je contemplais, une fois de plus, ce panorama d'une beauté si simple et si complète qui s'étend de la terrasse de Pau aux Pyrénées.

Le regard domine un horizon de vingt lieues largement ouvert. D'abord le lit du Gave,

lit pierreux, irrégulier qu'une foule d'îles coupe en bras souvent desséchés ; puis la plaine semée d'une infinité d'arbres monte jusqu'aux premières collines. Derrière elles, d'autres collines ondulent, dessinant une courbe allongée d'une grâce nonchalante ; d'autres encore, un peu voilées par l'éloignement, et les Pyrénées apparaissent. La neige, en ce mois de septembre, a disparu sous l'ardeur d'un été torride. La chaîne des hauts sommets se déploie, en ligne, à perte de vue, et forme un cadre sévère au plus ravissant tableau. L'œil ne distingue pas les détails ; à peine quelques pics géants se détachent-ils, le pic d'Ossau, le pic de Bigorre, et parfois l'éclair pâle d'un glacier entre les roches.

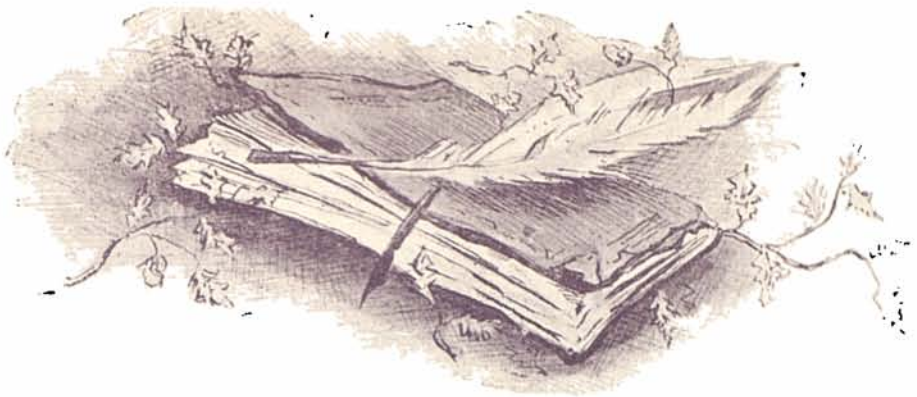
Descendant des montagnes, le regard jouit de la nature verdoyante, des bois, des prairies, des villages blancs et, le long des chemins, de la marche des troupeaux. De nombreuses villas sont épanouies ça et là et vous aimez à les découvrir au pli d'un vallon ou sous des platanes. Souvent elles sont isolées ; en voici une à droite, juchée sur une colline, au milieu d'une pelouse veloutée, et c'est une fête de la voir si pimpante sous sa toiture de style, pointue et compliquée.

L'amant de la beauté intime des choses ici ne songe pas à s'exclamer, il se recueille. Il ne songe pas à la pompe savante de Poussin, ni à la grandeur sauvage de Ruysdaël, mais plutôt à la douceur de Lorrain.

C'est bien le paysage qui convient aux habitués de la saison de Pau, non aux mondains et aux fanatiques des sports anglais, mais aux souffrants qui, chaque année, séjournent en foule dans cette jolie ville, captivés par la tiédeur de l'air et la clémence de la brise. De la fenêtre où je suis, c'est à eux que je pense, à la joie de leurs yeux. Pendant que la maladie les enchaîne sur la longue terrasse, leur pensée erre librement sur les montagnes. Toute la journée, ils se réjouissent de la lumière, jusqu'à l'heure où des vallées monte une brume violette et où les rayons, un à un, s'éteignent. Et si la santé ne descend pas dans leurs veines, du moins goûtent-ils peut-être en silence, un autre bien, inestimable lui aussi, la paix miséricordieuse.

Comte MAXIME DE BOUSIES.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la suite de « Josette » et des « Lettres de Sophie Arnould ».



NOTES LITTÉRAIRES

MALICE D'ACADÉMICIEN

Je me rappelle une amusante chronique du monsieur de l'orchestre, dans un *Figaro* lointain. Le monsieur de l'orchestre était alors Arnold Mortier, un pince-sans-rire dont l'humour trouvait parfois des fantaisies savoureuses.

En ce temps-là, l'Opéra Comique avait beaucoup promis et tenait peu ses promesses, — si peu, que cela semblait une mystification. — Des œuvres nouvelles avaient été annoncées en des articles indiscrets, documentés et alléchants..., mais ces œuvres jamais ne paraissaient. La direction, pour gagner du temps, prolongeait le défilé archaïque des vieilleries du répertoire. Au public impatient, à la critique, qui s'apprêtait à juger des formules nouvelles, un soir, cyniquement, elle offrit une insolente reprise de la *Dame Blanche*.

Alors Mortier se mit gravement à raconter la *Dame Blanche*, acte par acte, scène par scène, du même ton qu'il eût expliqué l'œuvre d'un jeune — s'extasiant ici, — ailleurs sévère, — signalant les bons endroits, faisant, sur d'autres, ses réserves. A la fin, pas un mot qui soulignât l'ironie de cette analyse consciencieuse. Un compliment à l'auteur, aux interprètes, aux musiciens... et ce fut toute sa critique.

Cet ironique badinage m'est remis en mémoire par la campagne ardente que mène notre éminent collaborateur M. Jules Lemaitre, contre l'étude du grec et du latin.

M. Lemaître montre, dans son réquisitoire, beaucoup d'animation et d'âpreté. A soutenir — ou à combattre — quelque théorie nouvelle, de littérature ou d'art, il ne mettrait pas plus de chaleur, ni plus de verve, ni plus d'ingéniosité d'argumentation, ni plus de gravité. Et c'est là, précisément, le meilleur de son ironie. Il raconte sans rire la *Dame Blanche*.

M. Lemaître déclare que la culture classique, quand son objet n'est pas uniquement de former des lettrés, n'est qu'une inutile gymnastique, imposée par une convention surannée à des cerveaux qu'elle déforme et qu'une éducation mieux appropriée à l'actuel état social

préparerait utilement aux luttes inévitables. Pour ces luttes, qui sont la vie, le commerce de Tite-Live ou d'Homère n'arme pas les adolescents. La connaissance des syntaxes pleines d'embûches ne leur met pas aux mains un outil qui vaille dans la mêlée. Mieux que Tacite, un professeur de boxe les formerait, les préparerait aux combats. M. Lemaître plaint les malheureux écoliers, courbés, dès l'éveil de leur raison, parce que leurs pères les veulent fonctionnaires, avocats ou médecins, sur le désespérant jardin des racines grecques. Lui-même, s'il eût donné moins de temps aux langues mortes, soit qu'il les apprît, soit qu'il les enseignât, il parlerait mieux l'anglais, et la « beauté anglaise » ne lui serait pas fermée. Ou encore, il connaîtrait quelque métier — la menuiserie, par exemple — et ne rougirait pas de ses mains inutiles. Il ne serait pas un gauche académicien, ignorant tout de la charpenterie.

Quelle force, je vous prie, nous vient du *De Viris* ou du *Conciones* pour nous frayer un chemin parmi les mensonges, les pleutreries, les férocités de la vie sociale ? Si vous ne devez point être écrivain, ni professeur, si vous n'avez pas formé, dès l'enfance, le dessein d'être un « raté », en quoi vous serviront ce bagage suranné dont on a surchargé votre cerveau, et ce fatras classique qui fut tout l'aliment de votre intelligence ? Apprenez l'anglais, l'allemand, la géographie, la chimie, la mécanique, l'horlogerie, la tannerie, développez vos muscles, faites-vous, pour hurler à la Bourse ou sur les hippodromes, des poumons solides, attachez-vous à acquérir ce jeu triomphant des coudes, cette connaissance impeccable des tarifs qui donne, en voyage, une si belle aisance et vous fera, sur un paquebot, l'égal d'un anglais. Canotez, pédalez, mâchez et remâchez des chiffres, récitez la cote de la Bourse, mais ne déclinez plus *rosa*, la rose et cessez de croire à la vertu des verbes en lo, mo, no, ro.

L'ironie de M. Lemaitre va plus loin. L'éminent académicien se demande s'il est vrai que la connaissance des langues mortes nous aide à bien écrire en français. N'est-ce point là un préjugé? Sans doute, il incline à penser que, s'il peut aujourd'hui se servir de sa plume avec quelque force et quelque grâce, c'est à son éducation classique qu'il doit ce léger mérite. Pourtant Veuillot ne savait pas le latin ! A ce dernier trait, surtout, nous nous souvenons du monsieur de l'orchestre nous apprenant que les montagnards sont arrivés !

On ne saurait plus finement nous faire entendre que tout a été dit sur cette vieille querelle, et qu'il est impossible d'en parler sans tomber aux banalités qui rendent fastidieuse cette controverse.

Mais personne ne paraît avoir compris la pensée intime, l'ironique intention de M. Lemaitre.

Ceux qui pensent que l'éducation classique, si elle fait des ratés, fait aussi des lettrés, et qu'elle est bonne nourricière de nos énergies intellectuelles, et que par elle furent formés les écrivains qui sont l'honneur des lettres françaises, reprochent à M. Lemaitre, qui fut professeur, son apostasie.

De cette apostasie, les autres se réjouissent et triomphent, ceux qui tiennent pour la bicyclette et la « beauté anglaise » contre Démosthème et Cicéron.

Ces commentaires lourdauds ont dû froisser M. Lemaitre qui est avant tout un délicat. Même je ne serais pas surpris qu'un soir, dans son cabinet, il n'eût, en un acte d'adoration repentante, demandé pardon à ces vieux livres qui formèrent son talent si rare et dont il enseigna la beauté.....

Eh ! oui ! Tout a été dit sur le prolétariat des bacheliers, sur l'inutilisation dans les batailles farouches de la vie, — et parmi les fluctuations du marché — de ces diplômes fas-

cinateurs dont la conquête fit pleurer de joie plus d'un vieux nigaud de père, sur la détresse errante de tant de jeunes hommes qui furent gavés de grec et de latin, et qui, désorientés et désarmés, battent le pavé, la faim au ventre.

Vallès, sur ces pauvres hères, a écrit des pages sonores (Vallès qui d'ailleurs, avait, sous une redingote solennelle, l'âme d'un vieux professeur et qui assurément, s'il n'eut jamais appris que la serrurerie, n'aurait pas écrit, avec une pareille maîtrise, ces pages ardentes, auxquelles nous devons tous le plaisir d'un frisson.)

Il est certain que Sophocle n'enseigne aucune notion de comptabilité ni de mécanique. C'est entendu.

Une concession encore... N'examinons pas si d'avoir, sur les bancs du collège, à travers les lexiques arides, connu les bonshommes de Plutarque et tant de héros, il ne reste pas quelque exaltation morale qui nous aide dans la vie, et nous soutient, et nous hausse à des conceptions de notre dignité d'homme, ignorées de beaucoup de personnes qui parlent l'anglais convenablement et sauraient, au besoin, réparer une pendule... (Pour me prouver, par un grand exemple, l'inutilité de l'enseignement universitaire, on m'objectera peut-être que la tannerie, sans autre culture, mène à tout. A quoi je répliquerai par l'exemple de M. Lemaitre lui-même, qui, si embarrassé qu'il fût de son bagage classique, n'en est pas moins aujourd'hui à la tête de la municipalité de Tavers, jolie petite commune située près de Beaugency)...

Laissons cela. Mais ne transigeons pas sur ce point qui ne doit pas être discuté : la langue française est parlée avec vigueur et clarté par ceux-là surtout qui furent nourris de la moelle classique. Contre cette vérité ne valent ni les plaisanteries vieillottes sur *rosa*, la rose, ni le souvenir des pions bourrus et des tristes dortoirs.....

A propos d'un livre récent de M. Edouard Conte, *Charles Sauvageon*, (la place me manque pour en parler aujourd'hui) Paul et Victor Margueritte ont écrit un excellent article dont voici la fin. Je ne saurais, à ces notes, trouver une meilleure conclusion.

« Que vaut au juste cette éducation classique, bonne tout au plus, a-t-on dit dédaigneusement, à faire des lettrés ou des ratés ? Que vaut tout ce bagage suranné dont on encombre les jeunes cerveaux ? En quoi la connaissance des langues mortes peut-elle aider un *struggle for life* quotidien des jeunes hommes qui ne seront ni des professeurs ni des écrivains ? Ne vaudrait-il pas mieux, à cette époque où la science industrielle a pris tout son essor, développer les mathématiques, la chimie ? Ou encore la géographie, en ce temps de colonisation ? Ne vaut-il pas mieux armer l'adolescent pour la lutte, développer toutes ses facultés d'énergie, toutes ses forces d'action ?

« Oui, peut-être ; et pourtant le vieil enseignement universitaire, qui fut le cauchemar de Vallès, avait exactement les mêmes vertus que l'éducation de l'ancienne famille, autrefois groupée, unie, resserrée sous l'unique lampe, près d'un seul foyer. Cet enseignement faisait des hommes. Tout n'était pas perdu des traditions vieillottes d'honneur, de majesté, de gloire ; il restait quelque chose de l'exemple des bonshommes de Plutarque. Ce n'est pas impunément qu'on avait frôlé, dans les catacombes de l'Histoire, des ombres héroïques de la Grèce et de Rome. Tout ce passé mort, il ne faut pas s'y tromper, servait de leçon vivante au présent.

« Bien plus, la langue même que nous parlons, la trame de nos idées, le terreau d'où ont jailli toutes ces grandes fleurs de notre littérature classique, tout cela n'a-t-il pas pour engrais et pour sève le sang des mots latins? Répudier cet enseignement séculaire, ce serait trancher les racines, vouloir que l'arbre dépérisse. Il suffit que semé du haut d'une chaire,

tombant dans l'âme meuble d'écoliers, le latin se transforme par une mystérieuse et toute-puissante floraison en français pur et vigoureux, pour qu'à tout jamais figure au programme des écoles la leçon salutaire. Ne servît-elle même qu'à un seul, la leçon ne serait pas stérile. Ne germât-il qu'une graine sur cent, qu'importe! C'est en ses plus beaux chênes que la forêt se résume. Un Rabelais, un Hugo perpétuent le trésor héréditaire d'une race. Ils sont les chênes géants de notre langue, et à travers les rameaux touffus de leurs livres aux feuilles innombrables, l'esprit latin bruit et souffle comme un vent chargé de semences.

« Sans cette moelle classique qu'à ses pires heures de détresse et de rage Vallès eût voulu arracher de lui-même ainsi qu'une herbe parasite et vénéneuse, Vallès lui-même eût-il été l'écrivain solide qu'il demeure? Sans doute non. On l'eût vu se perdre, figurant anonyme, dans le gouffre bouillonnant de la Commune. Il n'aurait pas fixé, d'un trait si âpre, ces années de misère où sombrent tant d'existences, vaincues au jour le jour, sur d'obscurs champs de bataille, à travers la hurlante mêlée sociale.

« Certes, ce serait le plus vain des paradoxes que de prétendre : Un tel mourra de faim pour n'avoir pas défriché le jardin des racines grecques. Edouard Conte, évidemment, s'il n'avait pas de robustes qualités d'âme personnelles, en plus de son style tout pétri d'une forte latinité, resterait, comme l'eût été Vallès, désarmé devant la farouche lutte quotidienne. Mais on peut hardiment prétendre, par ce temps d'éducation à la vapeur et de culture scientifique, que seuls, dans la forêt humaine, ont chance de dresser au-dessus du taillis banal leurs cimes drues, les arbres en qui palpite la sève antique, sauvageons devenus chênes. »

PAUL PASCAL.

APRÈS LA BATAILLE

Un aimable rédacteur de l'*Indépendance Belge*, qui avait eu la sympathique curiosité d'assister à la « dernière » de *La Couvée* au théâtre du Parc, publiait le lendemain dans son journal les lignes suivantes :

Il est étrange qu'après un vif succès de première ces deux comédies (*La Couvée*, *La Jarretière*) n'aient pu franchir le cap de la dixième, d'autant plus étrange qu'en cette soirée ultime l'accueil fait au petit acte marivaudant de M. Van der Elst et aux trois actes d'étude familiale et sociale de M. Lutens, a été des plus sympathiques. D'où vient cela ? De ce que le théâtre avait pris date pour *Médor*, ou de ce que, la première passée, le public n'a pas suffisamment mordu à *La Couvée* et à *La Jarretière* ? Et si cette hypothèse est la vraie, quelle en est la raison ?

La presse, qu'on accuse parfois de froideur systématique à l'égard des auteurs du crû, s'était chaleureusement emballée. Son emballement aurait-il été suspect de camaraderie ou de chauvinisme littéraire? S'il en est ainsi, avouez que la situation faite à la critique est des moins enviables. Toujours est-il que *La Jarretière* et *La Couvée* ont plu à ceux qui ont pris la peine d'aller les voir, et concluons que ceux-là ont eu tort qui les ont évitées.

Cette observation de l'*Indépendance* est d'une exactitude pénible, quoique jamais autant que cette fois-si, le public ordinaire du théâtre du Parc n'ait daigné manifester une curiosité de jugement qui n'est pas dans ses habitudes.

La première représentation a même offert le spectacle absolument inédit d'une chambrée complète, de la salle des grands jours, et tout en tenant compte de la part de snobisme qu'il y avait dans cette affluence d'habits noirs, il serait injuste de ne pas constater que les abstentionistes avaient été fort avantageusement remplacés par de simples curieux, si bien que ce public fut, dans son ensemble, un public compréhensif et émotionnable, sans excès.

Pour mon compte, j'aurais infiniment préféré que la presse critique eut été invitée à juger

La Couvée au cours d'une des soirées subséquentes, — par exemple à la seconde, offerte aux membres de la Société Royale de la Grande Harmonie, ou encore à la soirée du Dimanche. J'excepte à dessein la soirée donnée au bénéfice de Mlle Blanche Marcel, et où dominait encore une fois l'élément gandin. Il est effroyable de constater à quel degré de « bouchage » intellectuel est arrivée notre « belle jeunesse » mondaine, celle chez qui l'on serait en droit de supposer que des supériorités d'éducation et d'exemple ont développé l'esprit et le goût, — à défaut de l'intelligence.

La vérité, c'est que ces malheureux ne savent rien, n'entendent rien, ne comprennent rien. Il en sont au dernier échelon de l'intellectualité humaine.

Mais cette remarque n'est pas neuve, et ce n'est pas pour discuter le plus ou moins de mérite des divers publics du Parc que j'écris cette façon de préface après la lettre. Car voilà bien encore une des sottises énormes de la convention : Le romancier, qui a déjà sur nous autres d'inappréciables avantages, qui peut empoigner son lecteur corps à corps, et directement sans aucun intermédiaire, a encore la ressource, si cela lui plaît, de faire précéder son œuvre d'un plaidoyer personnel, dans lequel il l'explique, la tourne et retourne, la défend au besoin. — en tout cas l'expose dans le sens qui lui semble le plus favorable. Rien de semblable chez le dramaturge. On ne voit pas bien l'auteur se présentant devant le public, au moment où va se lever le rideau, et détaillant par le menu ce qu'il a voulu faire, quel a été son but, et quelles sont les raisons qui l'ont poussé à agir dans un sens plutôt que dans un autre.

Pourtant si cette faculté m'avait été donnée, à moi, j'aurais pu dire ceci, par exemple, le soir de la première de *La Couvée :*

« Mesdames et Messieurs,

« Dans la pièce que le théâtre du Parc va avoir l'honneur de représenter devant vous, l'auteur n'a pas cherché à développer une action plus ou moins palpitante, ni à défendre une opinion personnelle à l'aide d'arguments soigneusement choisis, ni à vous imposer une conviction en graduant habilement une série d'événements, dans un sens nettement déterminé par les besoins de sa cause.

« Il y a dans *La Couvée* au moins cinq actions parallèles, et l'auteur s'est efforcé de ne donner à aucune de ces actions une prédominance trop marquée sur les autres, parce qu'il ne s'agit pas ici de vous raconter une histoire, mais d'étaler sous vos yeux une série de petits faits dont vous tirerez vous-mêmes la conclusion, en y ajoutant tous les commentaires qu'ils vous suggéreront.

« Je me suis efforcé de maintenir tous mes personnages à un niveau normal, à ne leur donner, ni dans le bien, ni dans le mal, aucune supériorité qui en fasse des êtres d'élite. Il ne faut point, à mon humble avis, que le théâtre se nourrisse d'exceptions.

« Les gens qui vont agir sous vos yeux ne seront donc point des héros ; il ne leur arrivera rien d'extraordinaire ; vous les verrez vivre d'une vie qui est la vôtre, la nôtre, la leur. Je me défends surtout d'avoir voulu faire triompher quand même une thèse quelconque. S'il en est une qui vous saute aux yeux, ce sera par la simple logique des événements.

« Au fond, ça m'est parfaitement égal, et il m'est vraiment indifférent que ce soit la Duchesse, Micheline ou Fribourg qui ait raison.

« Je n'ai eu, en écrivant cette pièce, d'autre ambition que de vous faire penser. Mais je n'ai pas voulu en avoir trop l'air, et voilà pourquoi j'ai tâché aussi de vous amuser.

« *La Couvée* n'entend donc résoudre aucune question, fut-elle sociale. Si elle effleure parfois ce sujet scabreux et compliqué, c'est parce qu'il m'a plu de dire des choses que je crois bonnes à dire. Mais je n'oblige personne à les approuver, et il se trouvera toujours un personnage pour démolir les théories de l'autre. »

« Sur ce, Mesdames et Messieurs, nous allons avoir l'honneur de commencer ! »

Voyez un peu, si j'avais pu détailler ce petit boniment, comme la situation aurait été nette entre l'auteur et la critique.

Celle-ci, dès lors, après avoir discuté le point de départ, après avoir approuvé ou réprouvé l'acte de volonté de l'écrivain, n'aurait plus eu qu'à examiner comment celui-ci avait fait pour développer son œuvre et s'il s'était conformé à sa propre règle.

Plus de malentendus ! Plus de confusions ! Car, cette fois encore, les plus bienveillants de mes comptes rendus — et Dieu sait si j'ai eu ce qu'on peut appeler une « bonne presse » — sont tombés dans cette erreur de confondre la volonté préalable de l'auteur et l'exécution même de l'œuvre dramatique.

On m'a reproché, par exemple, de ne pas avoir suffisamment mis en relief l'action principale.

Cela prouve que j'avais commis la faute de laisser croire qu'il y avait une action principale, que je n'avais pas su éviter l'apparence d'une prédominance quelconque. Mais le reproche n'est-il pas amusant, tout de même, dans l'extravagance de son malentendu ?

Pourtant, et l'*Indépendance* avait raison de le constater, il y a eu dans la presse un grand courant de sympathie et d'encouragement.

Quelques extraits sont typiques et donnent bien la note de gravité bienveillante qui fut celle des comptes rendus de *La Couvée* — à part quelques exceptions, d'ailleurs prévues.

Le *Petit Bleu* (M. James Van Drunnen) résume ses appréciations en ce paragraphe indulgent et néanmoins de logique serrée :

On voit que *La Couvée* est un travail médité, pensé et écrit par un homme de théâtre. Ce n'est pas un premier jet que la prétention de l'écrivain veut laisser intact, pur de toute surcharge. La pièce reprise, revue, retouchée, mise au point et modelée, a bonne forme et donne certainement une impression. Néanmoins l'ensemble voudrait un peu plus d'affirmation et de nerf, — pour ne pas dire de puissance. Là, se retrouve encore le point qui a souvent été le moins heureux dans le théâtre marivaudant de Lutens : les choses très bonnes ne sont pas des raccrocs, mais elles n'ont pas assez l'air d'être délibérément voulues...

J'ai choisi à dessein ce passage qui contient à côté de l'éloge, une part de critique vraie, où le charme du paradoxe écorne un peu la justesse de l'observation. Je crois très sincèrement qu'il ne faut pas, au théâtre surtout, avoir trop l'air de vouloir quelque chose. J'apprécie, chez l'auteur, le moins de personnalité « apparente » possible.

Mais c'est là une question d'appréciation, d'ailleurs très discutable, je le reconnais.

Chez M. Solvay, du *Soir*, la critique s'adresse au procédé même de l'auteur :

Je soupçonne l'auteur de s'être proposé tout d'abord la joie d'écrire une pièce de bon ton, où s'agiterait tout un monde de duchesses, de baronnes, de comtes, de marquises, à peine mêlé de quelque bourgeoise, par pur contraste, et qui serait très snob, tout le temps.

Mais cette réserve faite, il s'empresse au moins de constater que le résultat peut être bon tout de même, et qu'il l'est en l'occurrence. On ne saurait vraiment exiger plus :

Dès ses débuts, dit-il, l'auteur a fait preuve d'une légèreté de main, d'un esprit papillottant et papillonnant qui l'ont tout de suite distingué de ses laborieux confrères..... Ayant peu de chose à dire, lui, il a montré une singulière adresse à dire ce peu de chose très bien...

Le mérite est sincèrement précieux, dans sa rareté, et l'on sent bien que M. Lutens en a conscience....

On comprend dans ces conditions toutes les difficultés de la lutte et tout le prix de la victoire....

M. G. Systermans, du *XXe Siècle*, dans un article de grave et consciencieuse analyse; M. Verlant, du *Journal de Bruxelles*, qui revient, lui aussi, sur l'observation de Solvay, et écrit notamment : « Nous croyons bien qu'une des idées directrices de l'auteur a été de faire une pièce bien fournie et bien populeuse, brillante et chatoyante, animée et versicolore. » (Tout de même, auraient-ils raison ?); enfin MM. Sicard et G. Eeckhoudt dont les articles de l'*Etoile* et de la *Réforme* sont également intéressants dans deux notes de critique radicalement divergentes, — presque tous les quotidiens en un mot — ont justifié cette appréciation générale de l'*Indépendance* que je citais au début du présent relevé. Il n'y a guère, à ma connaissance, que M. Edm. Cattier dont l'article dans la *Gazette* avait pu jeter un certain discrédit sur *La Couvée*. Mais ce résultat est évidemment involontaire; il provient unique-

ment du système de critique adopté depuis quelque temps par mon honorable confrère, et qui est extrêmement personnel. C'est ainsi que pour rendre compte d'un opéra de Wagner, par exemple, M. Cattier parlera de *la Belle Hélène*, ou d'*Orphée aux Enfers*. *Samson et Dalilah* évoque impérieusement chez lui l'obsession de *la Jolie Parfumeuse*. Mme Bréma lui suggère un article sur les revendications féministes. Et il a conté, sous prétexte de *Couvée*, le scénario d'un vaudeville désopilant, auquel, vraiment, il ne manque que d'être écrit, pour avoir le succès de *la Tortue*, de *Jalouse*, ou même du *Sémaphore*.

Indépendamment des articles de la presse quotidienne, *La Couvée* a encore donné lieu à deux articles extrêmement intéressants, l'un de M. Van Zype, dans l'*Eventail*, l'autre de M. Edmond Picard, dans l'*Art moderne*.

M. Van Zype, qui se défend d'avoir de l'esprit, en sème à plume que veux-tu dans son article de l'*Eventail*.

Voici cette page amusante qui est aussi un document :

Le directeur de l'*Eventail* me demande d'écrire un article sur *La Couvée*, l'œuvre nouvelle de Fritz Lutens que le théâtre du Parc a représentée jeudi.

Il est embarrassant pour un auteur dramatique de faire de la critique théâtrale. Et combien plus embarrassant encore, pour un auteur belge, de faire la critique de l'œuvre d'un autre auteur belge. Par ce fait que nous sommes en Belgique quelques-uns seulement à faire de la littérature dramatique, il est entendu que nous nous jalousons férocement. Cela est entendu notamment en ce qui concerne Lutens et moi. Comme nous ne nous ressemblons pas, que nous avons des goûts et des idées très différents, que nous nous chamaillons beaucoup et que, très convaincus chacun de notre côté que nous avons raison, nous ne cachons pas les exaspérations que, mutuellement, nous nous infligeons ; comme, d'autre part, nous sommes partis en même temps, nous avons toujours été amenés à travailler côte à côte ou l'un après l'autre sur le même terrain, on n'est pas fâché de se servir de l'un, dans l'espoir d'énerver les efforts de l'autre.

Heureusement, nous sommes parfaitement d'accord. Il y a entre nous, quand même, une entente, quelque chose comme une complicité. Il y a longtemps que nous nous sommes dit tout ce que nous pensions l'un de l'autre, comme nous le disons à tout le monde.

C'est pour cela que j'ai accepté d'écrire cet article et que je ne suis nullement gêné de déclarer que *La Couvée* est une fort jolie pièce que je ne puis aimer. Je ne le puis parce qu'elle est de Lutens, tout simplement.

Vous voyez que je suis franc.

Parce qu'elle est de Lutens, elle est élégante, pleine de subtilités brillantes, de véhémences délicatement amorties, de satire polie, d'apostrophes de bon ton, d'imprécations correctes : l'esprit y prend la première place, brillamment. Comme, lorsqu'il s'agit de théâtre, je ne suis pas électrique pour un sou, — c'est impossible quand on en fait, — cela m'agace, et cela m'agace d'autant plus que je constate qu'avec ce procédé, dont j'ai horreur et que je nie, Lutens est arrivé à faire une œuvre séduisante et digne de la plus sérieuse attention.

J'aurais voulu là-dedans quelques coups de poing, quelques ruades, quelque bonne violence secouant un peu toute l'élégance correcte de ces duchesses, de ces marquis et de ces petites filles snobs. J'aurais voulu démoucheter les armes.

Lutens ne l'a pas fait. Et *La Couvée* est, malgré cela, une pièce exquise : ce qui prouve que Lutens a eu raison, et que j'ai tort quand, me disputant avec lui, je lui conseille de faire autrement.

Il a d'autant plus raison que les meilleures parties de sa pièce sont celles où il demeure le plus fidèle à son procédé, où il garde le plus de souci de l'élégance et de la légèreté un peu frivole du dialogue, où il se laisse aller à justifier les défauts de ses personnages contre lesquels il s'élève en d'autres parties. C'est ainsi que le premier acte est délicieux de mouvement menu et d'esprit sautillant, avec juste ce qu'il faut là-dedans de gravité prudemment encadrée de sourire, de gravité capitonnée de courtoisie raffinée et d'indulgence aimable : qu'au deuxième acte ce qu'il y a de meilleur sont les scènes de flirt pervers, les petites confessions de femmes, les couplets gracieux et étincelants qui montrent sous un jour si séduisant un monde insouciant, correct et passionné un tantinet.

C'est ainsi encore que tiennent très bien tous les caractères chargés par l'auteur de représenter les frivolités qu'il veut condamner : Micheline, Jeanne, Jacques, Hautpré, dont la petite dissertation sur le snobisme est tout à fait bien venue et convaincante. Ces caractères tiennent parce que le procédé de Lutens et sa tournure d'esprit conviennent admirablement à les fixer. Et ils sont tout à fait intéressants, vivants et pittoresques.

Mais si le couplet et le mot vont bien à ceux-là qui n'ont à dire que des choses jolies, ils conviennent moins à des figures plus graves, à celles qui doivent fournir l'action du troisième acte. C'est dans le troisième acte que Lutens est moins fidèle à sa manière, qu'il veut lui échapper et qu'il entreprend de développer sur le ton grave une thèse dont il avait commencé, au premier acte, la démonstration sur le ton léger.

Et il a tort, parce que c'est le ton léger de l'ironie et de la satire qu'il manie le mieux : il le manie avec une habileté qui touche à la perfection : tandis qu'il apporte au ton grave le même procédé de phrases ciselées qui ne lui suffit pas, qui fait que certaines tirades, fort belles de forme, ont l'air d'avoir été écrites d'abord et placées ensuite dans la pièce : cela parce qu'elles ne sont pas imposées, formulées presque par la situation. Or, dans ce ton là, c'est par les situations qu'il faut parler au public ; il faut lui traduire très simplement leur signification qu'il doit avoir, lui-même, et tout de suite, confusément démêlée.

En résumé, les deux premiers actes portent bien nettement la marque de l'esprit et de la personnalité de Lutens, le troisième ne porte plus cette marque que dans l'esprit que l'on dirait adapté à une autre personnalité.

L'esprit est d'ailleurs également raffiné dans les trois actes et fait la réelle valeur de l'œuvre, qui est incontestable ; c'est l'esprit, un esprit souple, vif, avisé, qui la fait triompher, qui en relie toutes les parties en un tout attrayant, de bon et solide tissu dramatique. Et c'est ainsi que Lutens a raison et que j'ai tort. Mais c'est pour cela aussi qu'en admirant beaucoup sa pièce, je suis tenté de la démolir un peu, parce que ce n'est pas comme cela que je comprends le théâtre.

Vous voyez qu'un auteur dramatique ne peut être un critique théâtral impartial. Cela n'étonnera pas Lutens ; nous avons d'ailleurs commencé déjà à nous chamailler là-dessus, lorsque, le soir de la première, je l'ai félicité de son grand succès. Nous continuerons. Mais de ce succès, très évident, je suis sincèrement heureux. Lutens combat vaillamment depuis des années pour le théâtre belge. La bataille est quelquefois décevante et il faut du courage pour la poursuivre.

Jeudi, pourtant, la première de *La Couvée* a été donnée devant une salle superbe ; le public avait enfin daigné se déranger

Il a été conquis et a acclamé le nom de l'auteur. Et cela n'est pas heureux seulement pour Lutens, mais encore pour toute la littérature dramatique belge. Et si l'esprit de *La Couvée* m'agace, — entre nous, c'est parce que je me sens incapable de m'en servir, — je suis ravi qu'il ait valu à Lutens un succès qu'il mérite.

N'est-ce pas que la page est intéressante et qu'elle valait la peine d'être reproduite? Elle a surtout cette qualité d'être l'article d'analyse et de critique littéraire le plus complet et le plus définitif qui ait jamais été écrit sur Vanzype et son œuvre, et comme l'œuvre et l'auteur tiennent la toute première place dans le théâtre de Belgique, j'ai pu dire tantôt que la page était réellement documentaire. Ces lignes de franche et souriante camaraderie ont toute l'importance d'un manifeste. Et elles établissent nettement notre situation, à Van Zype et à moi, vis-à-vis de nous-mêmes aussi bien que vis-à-vis du public.

Au fond, nous sommes parfaitement d'accord. Van Zype sait qu'il a raison de vouloir ce qu'il veut, comme j'ai raison, moi, de vouloir ce que je veux. Ça prouve tout simplement qu'il a plusieurs manières d'avoir raison !

M. Edmond Picard, dans l'*Art Moderne*, expose remarquablement la situation actuelle de l'art dramatique belge — en Belgique.

Elle fut très chaleureusement accueillie à la première représentation, cette comédie nouvelle d'un de nos compatriotes résolument engagé dans l'intéressant élan qui peu à peu amènera l'épanouissement d'un théâtre de pensée et de sentiment belges, puisque, enfin, on s'aperçoit que nous sommes doués d'une originalité ayant droit à la vie, droit à s'extérioriser à sa manière, sans plus patauger, tristement, dans les imitations et les pastichages qui faisaient de nos écrivains « des clairs de lune du derrière » de quelques grands français ! La *Jeune Belgique* qui, malgré ses mérites était la prophétesse de l'école dont la spécialité était de nier que nous eussions une Ame à nous, à signifié par sa mort que les temps sont passés où régnait une atmosphère dans laquelle une telle doctrine trouvait la matière respirable, et on peut croire que dorénavant l'Art des nôtres, quelles que soient ses formes, ne trouvera bon accueil que si nos artistes n'ont plus d'autre mobile que leur instinct personnel, à si particulière saveur.

Le théâtre lutte, lui aussi, pour se conquérir sous des formes et avec des allures qui soient du terroir. Il est en retard sur la Poésie et la Prose, mais tâche de rattraper la colonne en marche de notre littérature. D'actifs encouragements lui furent et lui seront encore donnés par le groupe tenace de ceux que nous avons nommés LES FABIANS de notre Art, ces esprits clairvoyants et directoires qui ont la vue totale et préventive des transformations nécessaires. Et certes les vaillants ouvriers ne manquent pas à l'œuvre, malgré ses difficultés et ses déceptions. FRITZ LUTENS en est un témoignage.

Le public ne suit pas vivement. Il est hésitant, comme toujours, dans cette bourgeoisie qui est habituée à ne point penser par elle-même et attend, avec une prudence bête, que les criticaillons qui représentent chez nous la monnaille du Grand Sarcey, le magot de la Montagne sacrée de la critique, aient formulé une appréciation. Il faudra rectifier les ankyloses intellectuelles formées par quarante ans du régime dramatique d'importation parisienne que nos bons directeurs nous ont infligé avec une persévérance dont ils commencent à porter la peine. M. Alhaiza en sait quelque chose, lui qui perd son théâtre pour ne pas avoir plus tôt dispensé aux pièces belges la distribution sérieuse et la mise en scène très jolie et très soignée accordées à *La Couvée*. Il surveille l'étable après que les vaches sont échappées! Combien il doit regretter d'avoir si cavalièrement traité jadis nos auteurs dont il annonçait dédaigneusement les œuvres sur des affiches où, sans attendre la lassitude du public, en la provoquait en faisant figurer en même temps le titre d'une de ces mystifications françaises ayant invariablement pour trame l'*Inévitable Adultère !*

. . . . . .

La Couvée de Fritz Lutens a eu neuf représentations, soit le triple du chiffre habituel. C'est peu et beaucoup et présage une avancée vers des jours plus équitables. Les auditeurs des dernières ne manifestaient rien. Ils avaient le visible embarras et les visibles hésitations de gens qui craignent de paraître provinciaux en applaudissant l'un des leurs, un vois n un compatriote, qui, par cela même qu'il est du même clocher, a droit à toutes les rigueurs et toutes les défiance qu'on épargne à n'importe quel dramaturgicule venu de l'étranger

Ce a changera ! Patience. N'est-ce pas le même troupeau qui sifflait Ibsen, dans le même théâtre, quand pour les premières fois des téméraires le leur faisaient déguster? Quelles grimaces alors, *bone Deus !* et quelles mines dégoûtées! Alors que maintenant !

Il est dur, pourtant, de penser à la tenacité qu'il faut pour se faire accepter, et à l'indifférence cruelle avec laquelle le public, au lieu de donner à ces vaillants le viatique d'une bienveillance qui serait si féconde pour l'épanouissement de notre littérature, fait la petite bouche et marchande ses bravos.

Oui, c'est dur, incontestablement, quand on songe aux efforts faits, pour arriver à ce résultat ! Et quel résultat ! Quelques applaudissements, vingt *shake-hands* d'amis, dix lettres de félicitations et quinze comptes rendus à lire, — et à garder dans un coin de tiroir! Et c'est tout.

De récompense, nulle ! Les droits d'auteurs ne couvrent pas les frais de copie. Et quant aux encouragements honorifiques, il y a belle heure que nous avons appris à nous en passer.

Au cours des représentations de *La Couvée*, on n'a pu noter la présence, dans la salle, d'*aucune* des personnalités officielles auxquelles leurs fonctions font devoir d'encourager de semblables tentatives.

Ont-elles conscience, peut-être, de ne pouvoir les apprécier?

Et pourtant, nous recommencerons l'an prochain !...

FRITZ LUTENS.

CARNET MONDAIN

BRUXELLES

Sa Majesté le Roi sera absente de Bruxelles pendant une quinzaine de jours. Sa Majesté se rend à Villefranche visiter ses propriétés. La reine Victoria, qui est actuellement à Cimiez près Nice, recevra la visite du roi des Belges qui s'y rencontrerait avec le roi de Suède, et dit-on, avec M. Félix Faure.

La garden-party au château de Laeken est fixée au samedi 17 avril.

Quelque temps après, Leurs Majestés recevront dans les serres royales les membres de la Grande-Harmonie et leurs familles.

Le Longchamps fleuri aura lieu cette année le lundi 16 mai.

MARIAGES

Le prochain mariage de Mlle la comtesse Geneviève Marie-Cécile-Ghislaine du Chastel de la Howarderie avec le comte Jean-Estère-Arnold du Puget, sera célébré en l'église d'Etterbeek, le jeudi 14 avril.

La fiancée est la fille de feu le comte Frédéric du Chastel de la Howarderie et de la comtesse née Alice du Chastel de la Howarderie.

Le fiancé est le fils de feu le comte Louis-Jeo du Puget et de la comtesse née Marie-Aubert de Monteviller.

Mardi, 19 avril, sera célébré, en l'église de Saint-Josse-ten-Noode, le mariage de Mlle Cécile-Marie-Aldegonde-Elisabeth de la Barre d'Erquelinnes avec le baron Louis-Marie-Charles-Léon de Potesta.

La fiancée est la fille de M. Emile de la Barre d'Erquelinnes et de feu Mme de la Barre d'Erquelinnes, née Emma de Rouillé.

Le fiancé est le fils du baron Ludovic de Potesta et de feu la baronne de Potesta, née Marie de Jacquier de Rosée.

Le mariage de Mlle la comtesse Antoinette de Liedekerke de Pailhe avec le comte Georges de Beauffort sera célébré à Saint-Gilles dans le courant du mois de mai.

La fiancée est la fille du comte Emile de Liedekerke de Pailhe et de feu la comtesse, née Anne van de Woestyne.

Le fiancé est le fils du comte Albert de Beauffort, ancien gouverneur de la province de Namur, et de la comtesse, née Emilie de Marnix.

C'est dans le courant du mois de juillet que sera célébré le mariage de Mlle Hortense du Roy de Blicquy, fille du général du Roy de Blicquy, avec M. Raymond van den Branden de Reeth, fils du baron Gustave van den Branden de Reeth et de la baronne van den Branden de Reeth, née Irène Kervyn.

MAUVIETTE.

MEMENTO

Touchant jubilé. — Lundi dernier, la légion de la garde civique de Molenbeek-Saint-Jean célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de M. Josse Peeters au grade de lieutenant-colonel commandant.

La légion était réunie, dès le matin, dans le préau de l'école, rue Ribaucourt Quand, aux sons de la *Brabançonne*, le colonel Peeters a fait son entrée, entouré des membres du conseil communal et de nombreux officiers délégués par les autres communes de l'agglomération, une chaude ovation a été faite au jubilaire.

Le colonel Peeters est le plus ancien officier de la garde civique du royaume. Il est né à Bruxelles en 1817, d'une famille de commerçants. Sa vie est un long exemple d'activité, de courage et de probité.

En 1839, Josse Peeters était lieutenant. Après la réorganisation de la garde civique, en 1848, il fut incorporé comme simple garde dans le bataillon de Molenbeek. Dix ans après, il était sous-lieutenant. Lieutenant en 1861, capitaine en 1864, major en 1871, il fut, en 1873, lors de la formation du second bataillon, nommé lieutenant-colonel commandant, sur la présentation *unanime* des officiers.

En 1885, le roi voulut donner au brave colonel un témoignage de sa haute bienveillance et le nomma chevalier de son ordre. Nous espérons pouvoir le féliciter bientôt de son élévation au grade d'officier ; la rosette sera bien placée, à côté de la croix civique de première classe, sur la poitrine de cet homme de bien, qui toujours connut et remplit tout son devoir, comme homme privé, comme homme public et comme soldat.

Le major Wéry et M. Hollevoet, bourgmestre, ont, en termes émus et très applaudis, retracé la carrière si bien remplie du jubilaire, à qui le comité organisateur a offert, en souvenir de cette émouvante manifestation, un bronze de notre concitoyen, le sculpteur de Wever.

Le colonel, qui porte allègrement ses quatre-vingts ans, a répondu d'une voix ferme :

« Messieurs,

« C'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie du grand honneur que vous me faites aujourd'hui.

« J'ai rendu à la patrie quelques services, c'est vrai. Ils sont même longs, j'en conviens ; mais c'est grâce à l'union qui a toujours régné dans la Légion et au dévouement du corps d'officiers.

« A vous tous reviennent les compliments qui me sont adressés.

« Aussi, je répète encore une fois, Messieurs, merci. L'émotion m'empêche de vous exprimer tout ce que mon cœur ressent. »

De longues acclamations ont salué ces paroles et toutes les mains se sont tendues vers le vieux patriote, héros de cette fête touchante.

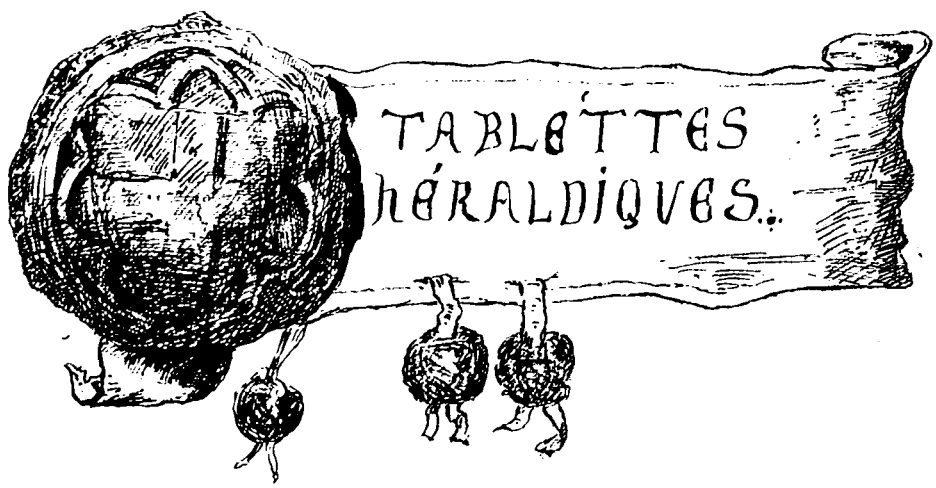
* La revue des troupes de la garnison qui doit avoir lieu aujourd'hui samedi, à midi, à l'occasion du 63e anniversaire de la naissance du Roi, sera passée par M. le lieutenant-général baron Lunden, commandant la 1re division de cavalerie.

Les troupes, en grande tenue, sans capote ni manteau, seront placées sous les ordres du général-major, aide de camp du Roi.

baron de Wykerslooth de Rooyestein, commandant la 1re brigade de cavalerie. L'infanterie sera sous le commandement du général-major Daelman, tandis que l'artillerie le sera sous celui du général-major, aide de camp du Roi, Donny.

Les élèves de l'école militaire ne feront pas partie de la revue, ces jeunes gens étant en congé de Pâques. Le régiment des carabiniers sera composé de quatre bataillons à quatre compagnies, sous le commandement du colonel d'état-major Timmermans, commandant temporairement ce régiment. Le 9e régiment de ligne sera formé de trois bataillons à trois compagnies, sous le commandement du colonel Theunis. Les grenadiers placés sous les ordres du lieutenant-colonel adjoint d'état-major Wahis. Les compagnies seront à deux pelotons de dix-sept files pour les carabiniers et à deux pelotons de seize files pour les grenadiers et le 9e de ligne. Les télégraphistes de campagne seront représentés par une compagnie à deux pelotons sans voitures de matériel.

Le 1er et 2e régiment des guides auront chacun quatre escadrons à quatre pelotons de 12 files, et seront commandés respectivement par les colonels Mallet et Pinte. Le 3e régiment d'artillerie, sous les ordres du colonel Theunis, sera formé de 5 batteries à 6 pièces.



Le 18 mars dernier est décédé à Bruxelles le comte Florent d'Oultremont de Wégimont et de Warfusée, dans la cinquante-sixième année de son âge Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un grand concours de monde, à Warfusée, où le regretté défunt repose aujourd'hui au milieu des siens. Il était le troisième fils de Théodore-Emile-Antoine-Joseph comte d'Oultremont de Wégimont et de Warfusée et de Marie-Thérèse, baronne de Copis, et était le frère d'Emile, comte d'Oultremont de Warfusée, marié à la comtesse de Mercy-Argenteau, décédé depuis peu, du comte Ferdinand d'Oultremont, si sympathiquement connu à Bruxelles, du comte Eugène d'Oultremont, marié à la comtesse van den Steen de Jehay, décédé, et du comte Jean d'Oultremont, mort lui aussi depuis plusieurs années, et qui était marié à Mlle de Barral-Monteauvrard.

La maison d'Oultremont est une des plus anciennes et des plus considérées de l'aristocratie belge. Elle est issue des sires de Warnant.

Jean Hustin de Warnant, dit d'Oultremont, le premier qui porta ce nom, releva le 15 octobre 1445 à la Cour féodale de Liége, la seigneurie de Seraing-le-Château. C'est de lui que descendent les d'Oultremont actuels qui forment les branches de Warfusée, de Duras et d'Oultremont.

Cette maison a porté les titres de baron de Han-sur-Lesse (1590) et de comtes de Warfusée et du Saint-Empire (1707). Elle a eu l'honneur de voir un de ses membres les plus distingués élevé à l'éminente dignité de prince Evêque de Liége, dans la personne de Charles-Nicolas-Alexandre d'Oultremont, chanoine noble de la cathédrale de Liége, élu le 20 avril 1763. On voit encore son portrait dans le vieux et beau château de Wégimont, à Soumagne.

On trouve encore parmi les illustrations de cette famille un grand nombre de chanoines nobles de l'église de Liége, des chanoinesses de Sainte-Waudru, un président de la Cour féodale de Liége, un ambassadeur, un colonel de dragons, de nombreux officiers, un grand-maître des cérémonies du roy de Hollande, un chambellan de l'empereur d'Allemagne, des officiers de la maison du roi, un grand-maréchal de la Cour, etc.

Alliances : Berlaymont, Awans, Longchamps, Warizoul, Gulpen, Baillet, Brialmont, Bavière, Lannoy, Andelot, Tiarck de Walta, de Neuf, Lierneux, Hooghvorst, Copis, Bryas, van der Noot, la Motte-Ango, Ennetières, Nédonchel, Bonham, Tahon de la Motte, van den Bossche, Borchgrave, etc.

D'Oultremont porte : De sable au chef cousu de gueules ; au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or, brochant sur le tout.

Jeudi 17 mars ont été célébrées, à Schrieck, les funérailles de Mlle la comtesse Marie-Joséphine-Julie van der Stegen de Schrieck, morte à Louvain, à l'âge de quatre-vingt et un ans.

Elle était fille de Philippe comte van der Stegen de Schrieck, membre de l'ordre Equestre de la pro-

vince d'Anvers et de Mlle de Longpré, sa première femme, et avait pour sœur la baronne douairière van Oldenneel tot Oldenzeel. Les comtes Alexandre, Eugène et Louis étaient ses frères consanguins et proviennent d'un second mariage du père avec Mlle van der Fosse.

La famille van der Stegen est ancienne et originaire de Bois-le-Duc. Elle remonte authentiquement à Jean van der Stegen, conseiller de la ville de Bois-le-Duc vivant au XVIe siècle.

Jean-Adolphe van der Stegen, seigneur de Bousval et Laloux, capitaine d'une compagnie wallonne levée à ses frais, grand drossart de Brabant, fut créé comte en 1698.

Son petit-fils, Charles Louis, hérita de sa mère, Nicole de Brouchoven, de la baronnie de Putte et la transmit à ses descendants. En 1823 Philippe van der Stegen fut créé comte par le roi Guillaume Ier et plus tard ce même titre a été reconcédé à des membres de cette famille par le roi Léopold II.

La famille van der Stegen a fourni un président à la Chambre des comptes de Brabant, un trésorier général des Etats, deux colonels de la garde civique, des officiers de tous grades, deux grands drossarts de Brabant, un Chambellan de l'empereur, un sénateur, etc.

Elle s'est alliée aux Sterck, Roberti, Maes, van Asche, van der Meere, de Bailliencourt, de Man, de Corwarem, de Beeckman, Brouckove, de Ruysschen, de Lados, Gruûtere, Villegas, Cannart, Pangaert, Goupy, Onyn, Udekem, Longpré, de Cesve, etc.

Van der Stegen porte : D'or au lion de sable, armé et lampassé de gueules.

Un nouveau deuil vient de frapper l'aristocratie française. Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Vallençay et de Sagan, en Silésie, a succombé à Berlin, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, à la maladie qui menaçait sa vie depuis longtemps déjà.

Né à Paris en 1804, il s'était marié à l'âge de dix-huit ans avec la fille du duc de Montmorency. Plus tard il épousa en secondes noces la comtesse de Hatzfeld, née Castellane, fille du maréchal de ce nom. Il avait hérité de sa mère, duchesse de Courlande, Sénisgall et Sagan, du duché médiatisé en 1804 de Sagan, en Silésie. Sans cesser d'être Français, le duc de Valençay se trouvait donc être par ce fait membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse. Mais il n'y siégea jamais et s'y faisait remplacer par un fondé de pouvoirs.

Le duc de Sagan était resté le type du grand seigneur d'autrefois. Grand, élégant, d'une élégance très personnelle mêlée à une pointe d'originalité, d'une haute courtoisie, il était classé parmi les personnalités les plus aimables et les plus sympathiques de notre temps. Ce grand seigneur vivait dans ses domaines de Silésie ou dans son hôtel de Berlin, presqu'en souverain, mais tant que sa santé le lui permit il fit de fréquents séjours en France où il possédait le domaine royal de Valençay qui lui venait du prince de Bénévent.

Il était le père du prince de Sagan dont la chronique parisienne s'est récemment occupée. Celui-ci hérite des titres de son père et transmet le titre de prince à son fils Bozon.

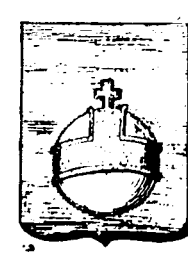
La maison de Talleyrand-Périgord est fort ancienne. Elle fait remonter son origine à Hélie de Talleyrand, seigneur de Grignols, vivant en 1199, fils présumé d'Hélie V, comte de Périgord. Elle s'est fort illustrée et l'un de ses membres les plus connus s'est tristement acquis une grande célébrité, à l'époque troublée de la Révolution et les vingt premières années de ce siècle.

Les Talleyrand sont comtes de Grignols depuis 1613, ducs de Talleyrand et de Valençay depuis 1817, princes de Bénévent en 1815, ducs de Dino en 1817, ducs de Sagan en 1845 et ducs de Montmorency par collation de Napoléon III en 1864.

Talleyrand porte : De gueules à trois lions d'or, armés, lampassés et couronnés d'azur.

Le marquis de Mun est décédé le 23 mars dernier, en son appartement de l'avenue Marceau, dans sa quatre-vingtième année.

Le défunt était fils de Jean-Antoine Claude Adrien, marquis de Mun, pair de France et de Henriette d'Ursel, fille du duc d'Ursel et de la duchesse, née princesse d'Arenberg. Il avait épousé en premières noces Mademoiselle de la Ferronnays, dont il eut deux fils, le comte Robert de Mun, mort en 1887 et le comte Albert de Mun, député du Finistère, membre de l'Académie française. Marié en secondes noces à Mlle de Ludre, le marquis de Mun en avait eu l'abbé de Mun, la duchesse d'Ursel, la comtesse d'Harcourt et la comtesse de Francqueville.



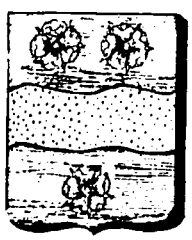
C'était un gentilhomme très respecté et très aimé pour la dignité de sa vie, sa haute courtoisie, ses manières aristocratiques et sa grande charité. La perte se fera vivement sentir parmi ceux qui avaient l'honneur de le connaître, et sa famille perd en lui un père adoré et un chef plein d'honneur et de vertus. Nous prions Mme la duchesse d'Ursel de bien vouloir agréer l'expression de nos respectueuses condoléances.

La maison de Mun appartient à l'ancienne noblesse de la province de Bigorre. Son nom s'écrivait en latin « de Muno », et dans le vieux langage du pays, de

Meung, de Munde, de Mun, d'où vient sans doute le monde qu'elle porte dans ses armoiries. Elle a contracté d'illustres alliances parmi lesquelles il faut citer : d'Armagnac, de Comminges, de Montlezun, de Léaumont, de Cardheilac, de Mauléon, de Binos, Helvétius, d'Ursel, de Montréal, de Gontaut-Biron, Harcourt, Beauvau, Andlau, etc.

de Mun porte : D'azur au monde d'argent cerclé et croisé d'or.

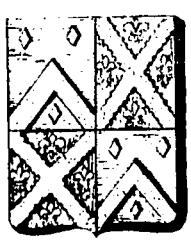
Le 23 mars dernier, également, ont eu lieu à Paris les obsèques de Mme la marquise de Thuisy, née de Chassepot, décédée à Cannes. Cette mort met en deuil les familles de Thuisy, de la Bourdonnaye, de Chassepot de Pissy, d'Espinay-Saint-Luc, de Couronnel, etc.



Les Chassepot sont originaires de Bourgogne où ils ont formé les branches des seigneurs de Beaumont et celle des marquis de Chassepot de Pissy, dont était issue la défunte.

Cette maison porte : D'azur à la fasce ondée d'or, accompagnée de trois quintefeuilles du même.

La maison de Goujon de Thuisy est une des plus considérables de Champagne. Elle a recueilli par mariage, en 1519, le nom et les biens de l'antique et illustre maison des seigneurs de Thuisy, sénéchaux héréditaires de Reims, charge que ses descendants ont continué à remplir. Elle a porté et porte les titres de marquis de Thuisy (1680), comtes d'Autry (1695) et de Saint-Souplet, barons de Challeranges, de Paey-en-Valois, de Vergeur, etc. Elle s'est alliée anciennement aux premières maisons du pays : Thuisy, Bérulle, Hennequin, Caumartin, Mettancourt, Paris-Branscourt, la Place, le Rebours, Galard de Béarn, etc.

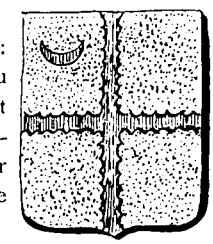


Goujon de Thuisy porte : Ecartelé; aux 1 et 4 d'azur au chevron d'or, accompagné de trois losanges du même, qui est de Goujon; aux 2 et 3 de gueules au sautoir engrêlé d'or, cantonné de quatre fleurs de lys d'argent, qui est de Thuisy.

Le 28 mars dernier, on a célébré les obsèques de Mme de Hennin de Villiers, née baronne de Salmuth, décédée le 25 du même mois au château de Moulins.

Fille du baron de Salmuth, conseiller intime du duc d'Anhalt-Bernbourg, et de la baronne née de Villiers, elle était la nièce du lieutenant-général de Villiers, aide-de-camp du Roi, bien connu à Bruxelles.

Par son père, la défunte appartenait à une vieille famille noble du duché d'Anhalt, alliée aux Schweinitz, Hahenloye, Steinkopf, Wigttenstein, etc., et par sa mère, elle descendait d'une antique race chevaleresque française, les sires de Villiers, originaires de Champagne et alliés aux Platho Seelhorst, Vassars, Mecquenens, d'Argy, etc.



La maison de Salmuth porte : D'azur à une senestrochère armé au naturel, sortant d'une nuée d'argent mouvante du flanc, le moine de carnation tenant trois lys de jardin d'or mouvants, d'une tige feuillée de sinople.

La maison de Hennin, dont la filiation suivie remonte à l'an 1300, se rattache, par ses alliances, à l'antique maison de Hennin-Liétard.

Elle porte : D'or à la croix engrenée de gueules brisant d'un croissant de gueules au premier canton.

Marquis DE BOINVILLE.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — *Rédemption*

Il y a maldonne et le Nouveau Théâtre nous avait habitués à de meilleures pièces.

Rédemption, drame sacré, est une suite de tableaux sans cohésion et dont l'intérêt va diminuant sans cesse, parce que le souffle poétique n'est pas à hauteur de l'œuvre tentée, que les personnages y vaticinent en phrases interminables, et que les apparitions offertes manquent de majesté.

En principe, nous estimons que les épisodes de la vie terrestre de l'Homme-Dieu trouvent difficilement leur place sur une scène, et qu'il est toujours téméraire de vouloir faire agir et parler le Sauveur du Monde sur les planches d'un théâtre.

Que si l'on nous objecte les mimodrames du moyen-âge, ou, plus récemment, les représentations de plein air données au Tyrol et en d'autres lieux, nous dirons que ces scènes empruntent à leur naïveté même un caractère de sincérité qui n'est pas sans grandeur et que le public particulier auquel elles s'adressent trouve dans le rappel muet des souffrances de Jésus un aliment à sa piété toute d'impression et de sentiment.

Mais dès lors qu'il s'agit de faire œuvre raisonnée et dogmatique, nous avons le droit de prétendre que l'auteur tâche à se mettre au niveau de son sujet.

D'autres, plus habiles, y échouèrent, et M. Charles Vincent ne nous semble pas avoir résolu le problème.

Le Satan qu'il a conçu demeurerait, encore que bien incarné, un pédant prétentieux n'ayant que de très vagues ressemblances avec l'esprit du mal, tel qu'il devrait nous apparaître dans sa sombre et sinistre majesté.

Que penser d'ailleurs d'un drame dont tous les événements importants se passent dans la coulisse, où le diable, quand il ne morigène pas, raconte au public ce qui arrive derrière la toile, et où presque tous les acteurs en scène discourent entre eux sans se connaître et sans se voir?

Encore si l'interprétation et la mise en scène sauvaient par leurs apparences ce qui fait défaut dans le verbal et dans le scripturaire....

Mais ici encore, il nous faut constater avec regret que les mêmes arbres et les mêmes rochers (déjà vus dans la *Mer bretonne*, de Jean Jullien) simulent tour à tour des paysages d'Egypte ou de Galilée pour reparaître encore au sommet du Calvaire.

Quand à la figuration.... un proverbe affirme qu'on ne doit pas parler des absents...

Mme Nancy Vernet est femme de loyal accent et de beau dévouement aux causes mauvaises. Combien elle doit souffrir lorsque contemplant, parait-il, Jésus en croix dans la coulisse, elle s'écrie avec le poète :

Que va-t-il me rester de ma maternité

Encore quelques jours et, dans *Severo Torelli*, Mme Nancy Vernet mettra son très réel talent au service de F. Coppée.

Quand à M. Saint-Charles, protagoniste de la pièce dans le rôle très lourd de Satan, les appels de pieds dont il ponctue sans relâche les vers à effet ne sont pas pour atténuer ses hésitations de parole, voire ses absences de mémoire. Sa mimique n'est pas heureuse et ses costumes donnent à penser que le carnaval vit encore. — Lui aussi doit déplorer, en son for intérieur, l'obligation d'affirmer que la Vierge Marie est une femme *forte comme une armée en bataille* ou de dire à Saint Pierre ce délicieux anachronisme doublé d'une erreur scientifique :

Le solstice est atteint et ton astre recule.

A noter aussi, à propos de la Cène, qui, selon la règle déjà signalée, s'est passée dans la coulisse, cette apostrophe du Diable s'indignant que Jésus ait renversé les lois de la nature

Et que son art ait fait du pain avec la pierre !

Mme Eugénie Nau est une Marie-Magdeleine touchante, elle a joué avec émotion la scène des parfums.

L'excellent saint Pierre, incarné par M. Durec, offre au Sauveur de *verser* tout le sang de son cœur *desséché*. Évoquant le supplice, de Jésus, en même temps que le sien propre, il ajoute avec conviction :

Et je mettrai ma tête où vous mettez vos pieds !

Entre temps M. Castelli, en Ponce Pilate, fait un cours d'histoire romaine et débite un monologue sur cette terre

Où l'on passe, où l'on crève, où l'on meurt.

Le rôle le mieux conçu de la pièce, celui de Judas, est aussi le mieux interprêté, Il est tenu par un artiste, que les fidèles de l'Alhambra connurent l'an dernier, M Charles Krauss. Ce jeune comédien, de belle allure et de diction sonore, nous paraît avoir bien compris et rendu le personnage horrifique du traître renégat Il a remporté un succès mérité dans la scène des remords. Ajoutons que M. Krauss sait se vieillir habilement au

fur et à mesure du temps écoulé, et qu'il pousse même le scrupule jusqu'à noircir, pour en simuler l'absence, les belles dents qu'il découvrait au début du drame.

Si nous parlons en dernier lieu du personnage de Jésus, c'est parce que M. Ch. Vincent, ce dont nous le louons fort, a cru devoir, tout en déroulant l'action autour de cette figure auguste, ne mettre que peu de mots dans la bouche du Sauveur. M. Guiraud s'y montre d'une correction parfaite.

Baron H. d'ORNANT.

Memento.

* A peine la saison d'hiver est elle terminée au THÉATRE MOLIÈRE, que déjà s'ouvre la période estivale avec une pièce sur laquelle la direction fonde avec raison les plus belles espérances. *Napoléon* sera interprété par un artiste engagé tout spécialement à Paris.

* L'ALHAMBRA continue le cours de ses succès avec la *Bouquetière* des *Innocents*, le vieux et célèbre drame, que Mme Riquet Lemonnier interprète de façon magistrale. M. Noël et M. Vitry rehaussent de tout leur talent l'éclat de ces représentations.

* Aux NOUVEAUTÉS le *Papa de Francine* s'annonce comme un gros succès de pièce et d'interprétation.

H. O.

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

JUMELLES DE THÉATRE
Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).
Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaire**. Prix sans concurrence.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

6 avril, midi.

Après huit sauts périlleux en arrière, trois sauts en avant et encore sept sauts en arrière, l'Extérieure d'Espagne touche enfin terre le 28 mars dernier à 48 3/4 !!; la panique ce jour-là était à son comble, les *baissiers* enivrés poussaient des hurlements de sauvages; à 50 francs j'ai ! à 49 1/8 j'ai ! à 48 3/4 j'ai ! j'ai !...C'était à croire que le feu flambait aux quatre coins de l'Espagne...

Il est vrai que les plus optimistes peuvent être effrayés, car depuis le jour de la mort d'Alphonse XII le cours de 48 3/4 n'a pas été coté.

Heureusement qu'à la suite des gros orages apparaît généralement un chaud rayon de soleil, et c'est précisément ce qui s'est produit.

C'est ainsi que le lendemain 29 mars, sur des nouvelles pacifiques arrivées le matin d'Amérique, l'Extérieure ouvrait en bourse avec une avance de trois points sur le cours de la veille, soit à 52 7/8, pour s'élever très rapidement à 53 1/4 !... tout semblait sauvé !...

Mais depuis ce jour, soit à tort ou à raison, d'autres nouvelles très pessimistes se sont de nouveau répandues sur les marchés, si bien qu'à l'heure actuelle la rente espagnole s'effondre de jour en jour sous une pluie de ventes considérables !

Mais si la guerre est imminente, rien ne prouve qu'elle éclatera. Cependant, dans le doute la prudence s'impose.

Les rentes françaises tiennent bravement tête à l'orage; 3 % 103.35. 103.10 et 103.25; amortissable 102.65 et 101.75 (coupon détaché); 3 1/2 107.10, 107 et 107.15.

L'Italien perd *un point* à 92.85 pour remonter à 93.95 et finir à 93.80. La prime d/50 fin courant vaut 94.70.

Quant à l'Extérieure d'Espagne, c'est l'effondrement complet, 55 3/8, 48 3/4, 53 1/16 et 48 5/8, puis enfin 50 3/4 en clôture. On parle de l'intervention du Pape dans le conflit hispano-américain, à condition que les hostilités cessent dans l'île de Cuba.

Le Hongrois 4 °/₀ or reste à 103.35 et l'Autrichien à 105 20.

Le Portugal 3 °/₀ fond tout doucement, 19.95, 19.20 et 18.75. Nous verrons le cours de 15 francs.

Les titres russes sont également entraînés par la dépréciation simultanée des autres valeurs : 3 °/₀ or ancien 97.15 et 96.10, 3 °/₀ or nouveau 96.85 et 95.90, Intérieur 68 et 67.30.

L'emprunt tonkinois 91.05 et le chinois 4 °/₀ or 104.

Variations peu importantes sur les institutions de crédit. La Banque de Paris 920, 905 et 915; Crédit lyonnais 855, 827 et 835 (coupon détaché); Comptoir national d'Escompte de Paris 592, 585 et 589; Compagnie algérienne 770, 760 et 765; Société générale 545; Banque transatlantique 415 et 420; Crédit industriel et commercial 610; et Crédit foncier de France 665, 660 et 665.

L'assemblée générale des actionnaires du Crédit foncier vient d'avoir lieu sous la présidence de l'honorable gouverneur, M. Labeyrie. Toutes les résolutions à l'ordre du jour ont été adoptées.

Le rapport du Conseil d'administration constate l'excellente situation des affaires sociales.

Les obligations foncières et communales ont un excellent courant d'affaires; l'épargne ramasse.

Banque française de l'Afrique du Sud 70; Mobilier Espagnol 47; Crédit agricole d'Algérie 485 et 490; Timbale 485; Banque du Mexique 638; Banque Parisienne 430. Banque Internationale de Paris 615 et la Société foncière lyonnaise 400.

Le 4 °/₀ roumain est à 96 francs. Le Gouvernement Roumain émet en ce moment, par l'intermédiaire de la Banque de Paris, du Comptoir national d'Escompte et de la Société Générale, un emprunt amortissable de 180 millions, du type 4 °/₀, au cours de 93 °/₀, jouissance du 1er mai 1898. Le nouvel emprunt est payable en or, et les coupons sont exempts à tout jamais de toute taxe de timbre ou autre impôt roumain, présents ou à venir. Enfin, les tirages ne pourront pas être augmentés avant le mois de mai 1908.

Le produit de cet emprunt est destiné, jusqu'à concurrence de 75 millions, à des travaux publics et, pour le surplus, à la conversion des obligations rurales 6 °/₀, de l'emprunt 5 o/o 1875 et d'une partie des titres de la rente 5 o/o amortissable de 1881 et de 1888.

Les Lombards 182, et les Chemins Autrichiens 736.

Le Suez oscille autour du cours de 3500.

La Compagnie Transatlantique est très ferme à 390. Le Gaz 1160, les Omnibus 1860, les Petites Voitures 810 et 815. Etablissement Decauville 126 et la Compagnie Fermière des Eaux Thermales de Vichy 5500.

Les fonds ottomans sont toujours très lourds, et pour cause... Banque Ottomane 550, 539 et 547. Turc, *série* C, 24.60, 24.25 et 24.90; *série* D, 21.50, 21.20 et 21.55. Les lots turcs 108 et 107. Les Salonique-Constantinople 285 et la Smyrne-Cassala 352.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont une excellente allure, du reste la plus value des recettes, depuis le 1er janvier, atteint le chiffre respectable de 5,761,000 francs.

Nord 2100, Lyon 1940, Orléans 1920, Midi 1465, Ouest 1225 et Est 1110.

Les chemins espagnols sont offerts : le Saragosse 134 et 130, l'Andalous 75 et 71 et le Nord de l'Espagne 72.50.

La Grande Distillerie Cusenier fils et Cie consolide sa hausse en se fixant au cours de 900. Les Wagons-Lits 750, Bec Auer 680 et les Grands Magasins du Printemps 680 et 685.

Les actions de Monaco (Cercle des Étrangers) sont brillamment enlevées à 3740, 3800, 3850 et 3900! Le cours de 4000 francs est certain.

Les Procédés Thomson Houston gagnent encore 40 francs à 1550. N'oubliez pas que je vois l'action à 1600 francs.

En Banque on est beaucoup meilleur, le Rio Tinto vaut 715 et 725, la de Beers 675 et 685, la Tharsis 194 et la Ferreira 580 et 593.

Dans le compartiment des petites mines, le marché est un peu houleux.

Cape Copper 123, Victor Gold 30, East Rand 115, 109 et 112, Goldfields 110, Geldennuis 130, Dynamite du Transvaal 75, Robinson Gold 203, Distillerie du Transvaal 27, Champ-d'Or 33.50 et Mozambique 54.

A l'instant, j'apprends en Bourse que la médiation du Pape *serait* acceptée par les Etats-Unis et l'Espagne.

Si cette bonne nouvelle est confirmée, c'est la grande hausse sur toute la ligne. Mais, dans le cas contraire, c'est la dégringolade dans les grands prix !

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

6 avril.

Quoiqu'il soit encore permis d'espérer que la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis pourra être évitée, le marché à terme est extrêmement nerveux. L'Extérieure principalement très visée, subit des soubresauts de 1, 2 et 3 francs par Bourse, c'est effrayant ! ; aussi les différences débitrices en liquidation sont tellement considérables que des exécutions sont imminentes. Cette perspective n'est pas faite pour relever le moral des acheteurs De plus, on affirme aujourd'hui que la médiation du Pape dans le conflit Hispano-Americain n'a pas été acceptée par les puissances belligérantes.

Il en résulte que sur d'aussi mauvaises nouvelles, la baisse recommence.

Extérieure 55 1/8, 48 1/2, 52 11/16 et 49 1/2. Brésil 51, 48 1/2, 49 1/8, 49 1/8 et 48 1/4. Saragosse 134, 129 et 130. Turc D 21.50. Lots 106. Congo 96 et 97.

Dans le compartiment du comptant, les tramways ont bonne allure. Dividende Bruxellois 335. Economiques 448. Tifflis 81 1/2 et Mutuelle 142.

Les institutions de crédit sont calmes.

Société Générale 2000: Banque nationale 2770; Banque de Bruxelles 647; Crédit Général Liégeois 917; Banque Auxiliaire 124; Banque de Charleroi 490; Immobilière Belge 370; Banque de Brabant 33; Crédit Général de Belgique 145 et Caisse Commerciale 625. Nous jugeons très intéressant d'indiquer à nos lecteurs la marche ascensionnelle de cette brillante société.

C'est ainsi que depuis 1892, l'escompte Commercial s'est développé dans des proportions considérables. Exemple :

Le chiffre des effets entrés, qui s'élevait en 1892 à 353,000 effets représentant 224 millions de francs, s'est élevé en 1897 à 497,000 effets représentant 414 millions de francs. Les entrées de caisse, qui se chiffraient par 238 millions en 1892, ont atteint 599 millions en 1897.

Le mouvement des comptes courants, qui était au crédit de 310 millions en 1892, a atteint 676 millions de francs en 1897.

Les bénéfices *bruts*, qui étaient de 797.000 francs en 1892, se sont élevés à 1,522.000 francs en 1897.

Les bénéfices *nets* ont augmenté dans une proportion plus importante encore. le chiffre des frais généraux étant resté très sensiblement constant: de 490,000 francs en 1892, ils ont atteint en 1897 1.138,000 francs Les réserves se sont élevées à 800,000 francs en même temps que les fonds de prévision et d'amortissement étaient largement dotés.

Voici maintenant la progression des dividendes qui ont été remis aux actionnaires de la Caisse commerciale depuis sept ans : 1891, 5 %, 1892, 5 1/2 %, 1893, 6 %, 1894, 6 %, 1895, 6 1/2 %, 1896, 6 1/2 %, 1897, 7 %.

Ce tableau indique clairement que la situation favorable et le développement des opérations justifient pleinement l'augmentation du capital social qui vient d'être porté, cette semaine, de 10 millions à 20 millions, au moyen d'une émission de 20,000 actions nouvelles. N'oublions pas, chers lecteurs, que le dernier dividende a été de 7 %.

Les Zincs sont négligés. Asturienne 4910, Nouvelle-Montagne 504, Nébida 1695 et la Vieille-Montagne 655.

Les charbonnages sont bien tenus.

Courcelles-Nord 1.500; Amercœur 975; Grande Bacnure 1950; Levant du Flénu 1.850; Hornu et Wasmes 3900; Sacré-Madame 3250; Prokhorow 745; Nord de Charleroi 180; Concorde 1100 et Centre du Donetz 1110.

Quant aux valeurs sidérurgiques, c'est le calme plat. Angleur 555: Cockerill 2130; Marcinelle 545: Mousson 760; Nicolaïeff 1570; Olkovaïa 440; Ougrée 1100; Sarrebruck 7790; Providence 3490 et Vezin-Aulnoye 945.

Décidément les cigares J. Reuse manquent de clients. 60 francs, dernier cours.

A présent voici différents cours cotés au comptant.

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 45
Emprunt 3 p. c. 2e s	101 55
Caisse d'ann.s.A,4 1/2	114 70
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	119 50
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Créd.comm.4 1/2 p.c.	118 50
Créd. comm. 4 p. c	104 50
Créd. comm. 3 p. c.	100 25
Créd.comm.3 p.c.1861	122 —
Créd.comm.3 p.c.1868	105 —
Ch f.vicin.(soc.n.)3%	100 —
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	115 —
Flandre Orientale	98 —
Anvers 1887, 21/2p.c.	105 —
Banques, caisses, etc.	
B. Aux. de la Bourse	124 —
Banque de Brabant	33 —
Banque de Bruxelles	747 50
Banque Nationale	2775 —
Caisse Commerciale	670 —
Caisse génér. de rep.	650 —
Créd. gén. de Belg.	140 —
Créd. Belg.(part fond.)	240 —
Crédit génér. Liégeois	990 —
Immobilière Belge	352 50
Quart.-Léop. (tit. part)	13 25
Soc.gén.(part de rés.)	2000 —
Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	199 —
Châtelet(lamin.)(priv.)	207 50
Cockerill (ex-répart.)	2140 —
Espér.-Longdoz(priv.)	400 —
Marcin.-Couil.(nouv.)	512 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	614 —
Monceau-sur-Sambre	930 —
Hauts-fourn. Musson	720 —
Ougrée (Soc. an. d')	1100 —
Phœnix à Châtelineau	500 —
Providence (forges)	3485 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1100 —
Sarrebruck (forges)	7800 —

Charbonnages.	
Bernissart	460 —
Bois d'Avroy	477 50
Bonne-Esp. Batterie	800 —
Carabinier	495 —
Charbonnages belges	419 —
Concorde	1140 —
Courcelles Nord	1500 —
Espér. et Bonne-Fort.	449 50
Fontaine-l'Evêque	460 —
Gouffre	485 —
Grande-Bacnure	2015 —
GrandConty et Spinoy	280 —
Grande Machine à feu	1250 —
Haine-St-Pierre	250 —
Hasard	117 50
Herve-Wergifosse	730 —
Hornu-Wasmes (div.)	3900 —
Unies, bas. Charleroi	191 —
Kessales	680 —
La Haye	660 —
La Louvière, la Paix	365 —
Marihaye	1010 —
Midi de Mons	7 50
Noël-Sart-Culpart	517 50
Nord de Charleroi	1825 —
Produits au Flénu	3250 —
Unis ouest de Mons	396 —
Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	1010 —
Gl. et Ch. de Bohême	850 —
Gl. Floreffe et Jeumont	500 —
Gl. Nationales Belges	690 —
Verreries de Donetz	315 —
Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	4850 —
Cuivres de Lérida	17 —
Nébida (libérées)	1695 —
Prayon	590 —
Prayon (jouissance)	345 —
Vieille-Montagne	640 —

VILLE D'OSTENDE

Nous nous empressons de vous informer qu'une émission de ***175.000*** obligations de la ville d'Ostende de 100 francs 2 % remboursables en 90 ans au pair ou avec primes, par tirages au sort de 100.000, 60.000, 30.000, 10.000 francs, etc., aura lieu les 19 et 20 avril courant.

La souscription ***contre espèces*** se fait au cours de 90 francs, payables comme suit :

10 francs à la souscription ;

et 80 francs à la répartition, le 25 avril.

Toutefois, les souscripteurs ont la faculté d'effectuer leurs versements aux époques suivantes :

En souscrivant.	10 francs.
A la répartition, le 25 avril .	10 —
Du 19 au 29 octobre 1898 .	35 —
Du 20 au 30 janvier 1899 .	35 —
Total	90 —

Un droit de souscription irréductible est réservé aux

obligations des emprunts de 1877 et de 1885 appelés au remboursement; les porteurs de ces obligations ont le droit de souscrire à *onze* obligations du nouvel emprunt soit 1,100 francs de capital, jouissance 1er mai 1898, en échange de chaque fois 1,000 francs, valeur nominale, en obligations des emprunts de 1877 et 1885; le coupon au 1er mai est détaché au profit du porteur qui reçoit en outre une soulte en espèces de ***10 francs*** pour chaque capital de 1000 francs en obligations converties des anciens emprunts.

Les souscripteurs participent en même temps aux tirages des primes des obligations nouvelles, et en ce qui concerne l'emprunt de 1877, à tous les tirages à effectuer par anticipation, avant le 1er mai 1898, pour déterminer la répartition de la prime de 20 % prévue pour l'amortissement de cet emprunt.

L'échange aura lieu du 12 au 21 avril.

Et la souscription contre espèces sera ouverte les 19 et 20 avril à Bruxelles aux guichets des banques et des banquiers suivants :

Société Générale, Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de Bruxelles et Caisse Commerciale de Bruxelles.

Ensuite, chez MM. M. Philippson; Balser et Cie, Cassel et Cie, Allard et Matthieu et fils.

Je conseille tout particulièrement à nos lecteurs de souscrire à ces nouvelles obligations, car elles sont de premier ordre et de tout repos.

VANETTE.

LIQUEURS DE SCHOONEN

SPORT

ESCRIME

L'assaut de « l'Epatant » a eu lieu à Paris, dans la salle des fêtes du Cercle de l'Union Artistique.

La partie internationale était composée de trois assauts franco-belges.

Hélas! nos compatriotes n'ont pas été heureux. Voyez plutôt le compte-rendu de M. Louis Perre dans le *Journal des Sports*.

" Mimiague croise le fer avec Thirifay, professeur à Liége. Celui-ci est assez peu connu à Paris. La garde n'est pas très gracieuse. Il possède de grands moyens et de la tête, mais n'a pu résister à Mimiague, très en progrès.

" Desmedt, professeur à Bruxelles, n'a pas, non plus, pris l'avantage sur Ad. Rouleau. Après un assaut très animé et très savant tout à la fois, le jeune professeur belge a pris la belle, mais il avait, auparavant, reçu quelques beaux coups de boutons. Rouleau s'est montré, hier, très toucheur, peut-être un peu au détriment de sa tenue, d'ordinaire absolument académique.

" Enfin Prévost, le professeur du cercle, a admirablement tiré contre Selderslagh, professeur à Bruxelles. Assaut de style, avec des attaques et des ripostes merveilleuses du maître français. Honorable défense du professeur belge.

« Ces trois derniers assauts qui constituaient la partie internationale de la réunion, ont été tout à l'honneur des nôtres. »

Espérons que nos compatriotes prendront une prompte revanche.

Nous apprenons d'ailleurs que M. Desmedt a l'intention de demander à retirer sous peu avec M. Ad. Rouleau.

Il est a remarquer que M. Ad. Rouleau a demandé la belle après quelques minutes d'assaut.

HIPPISME

Le concours hippique réintégrera cette année son ancien local au parc du Cinquantenaire. Nul doute que, dans le superbe hall, ces réunions mondaines ne retrouvent le grand succès des années précédentes.

Les dates des journées ont été fixées au mardi 10 mai, mercredi 11, jeudi 12, vendredi 13, samedi 14 et, pour la clôture, il y aura le mardi 17 mai une grande fête militaire à laquelle prendra part l'école d'équitation d'Ypres.

Le mercredi 18 et jeudi 19 mai, seront donnés les concours pour les chevaux reproducteurs.

CYCLISME

RÉOUVERTURE DU VÉLODROME DE LA CAMBRE.

Nous lisons dans le *Véloce* :

« La journée du 11 avril (lundi de Pâques) au Vélodrome de la Cambre, s'annonce à coup sûr comme devant éclipser le succès de toutes ses devancières.

« En raison du nombre considérable d'engagés, ainsi que par leur valeur, la réunion de lundi sera le digne prélude d'une saison triomphale.

« A cette première, le vélodrome regorgera d'un public connaisseur, amateur d'émotions, car celles-ci ne manqueront pas, par suite du lot de formidables cracks que les diverses épreuves mettront en présence.

« La journée du 11 avril sera donc réellement attrayante, et si le soleil est de la partie, le vélodrome de la Cambre sera trop petit pour contenir tous les dilettantes du sport vélocipédique.

« Disons pour terminer que les différentes courses ont réuni plus de 75 engagements, parmi lesquels il convient de citer : Houben, Delin, Fischer, Dutrieux, Cintray, Bertrand, de Saint-Hubert, Dael, Bart, Commeyne, De Hollanders, Impens, De Becker, Patou, Caen, Arthur, Renard, Richard, Delelienne, etc. »

AUTOMOBILISME

MM. Borissowsky, Stuckens, Carroen, les sportmen bien connus, vont entreprendre un voyage de cinq jours en automobiles.

Les hardis chauffeurs partiront vendredi matin à 6 heures. Voici leur itinéraire :

1re journée : Namur, Dinant, Beauraing, Gedinne, Bièvre, Bouillon.

2e journée : Bouillon, Florenville, Arlon, Luxembourg, Diekirch.

3e journée : Promenade aux environs de Diekirch.

4e journée : Diekirch, Bastogne, Champlon, Laroche, Rochefort.

5e journée : Rochefort, Dinant, Namur, Louvain-Bruxelles.

FOOT BALL

Hier s'est joué au vélodrome de Longchamps, à 2 1/2 heures, un match entre le Racing-Club et l'Old Northonians.

— Le même jour, à Liège, match entre le Liége F. C. et l'Ealing Club.

— Dimanche, à Longchamps, match entre les deux clubs anglais Ealing et Old Northonians.

— Lundi match entre Ealing et le Racing Club.

Interim.

CAUSERIE SUR LA MODE

Un mot aujourd'hui sur les chapeaux, voulez-vous? Il y en a pour tous les goûts, ce qui est très commode, parce qu'il y en a pour tous les visages. Mais que de fleurs ! que de fleurs ! Les jardins en sont dépouillés, elles sont toutes sur la tête des dames !

Elles sont assez curieuses, les têtes des dames, n'en déplaise à mes lectrices (je suis prête, du reste, à me mettre en première ligne). Vous voyez une personne modeste, en costume uni de lainage sombre, sortir dès l'aube de chez elle, mais son chef sera couvert de diamants, de turquoises, de couleurs éclatantes, ce qui fait un singulier contraste. On dirait que la dame sort de chez le coiffeur et n'a pas eu le temps encore d'endosser sa grande toilette. Hier, à la gare, une jeune femme que je connais partait pour un assez long voyage en robe de grosse laine brune avec un très simple paletot de drap noir, mais sur sa jolie tête ébouriffée une toque de velours mandarine avec agrafes de diamants et plumet gris, faisait le plus drôle effet de discordance.

Donc, mesdames, réservez pour les visites, les théâtres ou les promenades d'après-midi vos chapeaux garnis d'or, d'argent ou de strass. Les rubans et les plumes, les fleurs discrètes conviennent pour le matin. Violettes, giroflées, roses foncées, coquelicots, feuillages ou petits fruits, sont les ornements les plus pratiques pour mêler aux rubans des chapeaux *souffre-douleur*. Les formes des chapeaux ronds sont généralement baissées sur le front et relevées derrière ou de côté. Les chapeaux qu'on dénommait jadis « fermés » sont d'autant plus petits que les chapeaux ronds sont grands. Le petit chapeau capote ou fermé ne se porte plus guère dans la belle saison que par les femmes âgées, encore, même pour les chaperons, le chapeau rond est-il accepté, surtout pour les courses du matin.

J'ai vu un très joli chapeau en grosse paille vert foncé, abaissé sur le front et relevé derrière en deux ondulations. La calotte était entièrement recouverte de violettes de Parme et tout le tour de ladite calotte se garnissait d'une masse de feuillages gris vert. Derrière, sur le chignon, sous la paille, deux gros choux de crêpe violet et mauve. Un autre chapeau, plus habillé, était tout en tulle noir agrémenté d'un semis très fin de petits bouquets de broderie d'argent. La forme s'abaissait sur le front pour se relever de côté avec un gros chou de tulle noir dans lequel était piqué un ornement de strass. Très joli aussi le chapeau rond à bords droits dont la calotte est toute enguirlandée de fleurs avec une grosse touffe de plumes d'un côté. J'en ai admiré un autre de la même forme avec une garniture de velours gros bleu bouillonnant entre des petites ailes d'oiseaux irisées qui formaient un envolement très élégant, interrompu avec une grande originalité par une grosse touffe de roses cuivre d'un côté, formant panache.

Les capotes se donnent aussi de grandes fantaisies. Celles-là se *joaillisent* tant et plus. On en fait beaucoup de très fleuries, d'autres affectent la forme de turbans avec, par devant, un bijou et une aigrette, cela rappelle le Schah de Perse. Enfin la toque garde toujours sa place classique. Les toques se font surtout en grosse paille et se garnissent de velours, de gaze, de rubans avec quelques fleurs. Les pailles arborent les couleurs les plus éclatantes, il faut cependant s'en défier. La garniture de ces pailles très voyantes est difficile, si on ne veut pas adopter la même couleur. Une paille bleu clair, si on ne la garnit de bleu, devient un chapeau criard, quelle que soit la couleur qui en fait la garniture. Ces fonds de chapeaux à tons très vifs deviennent trop souvent des chapeaux communs.

Et maintenant, allons nous couronner de fleurs, c'est une habitude vieille comme le monde. C'est aussi la parure naturelle de la femme, mais la nature nous offre un si grand choix d'ornements que nous sommes inexcusables lorsque nous choisissons mal....

OPALE.

Memento.

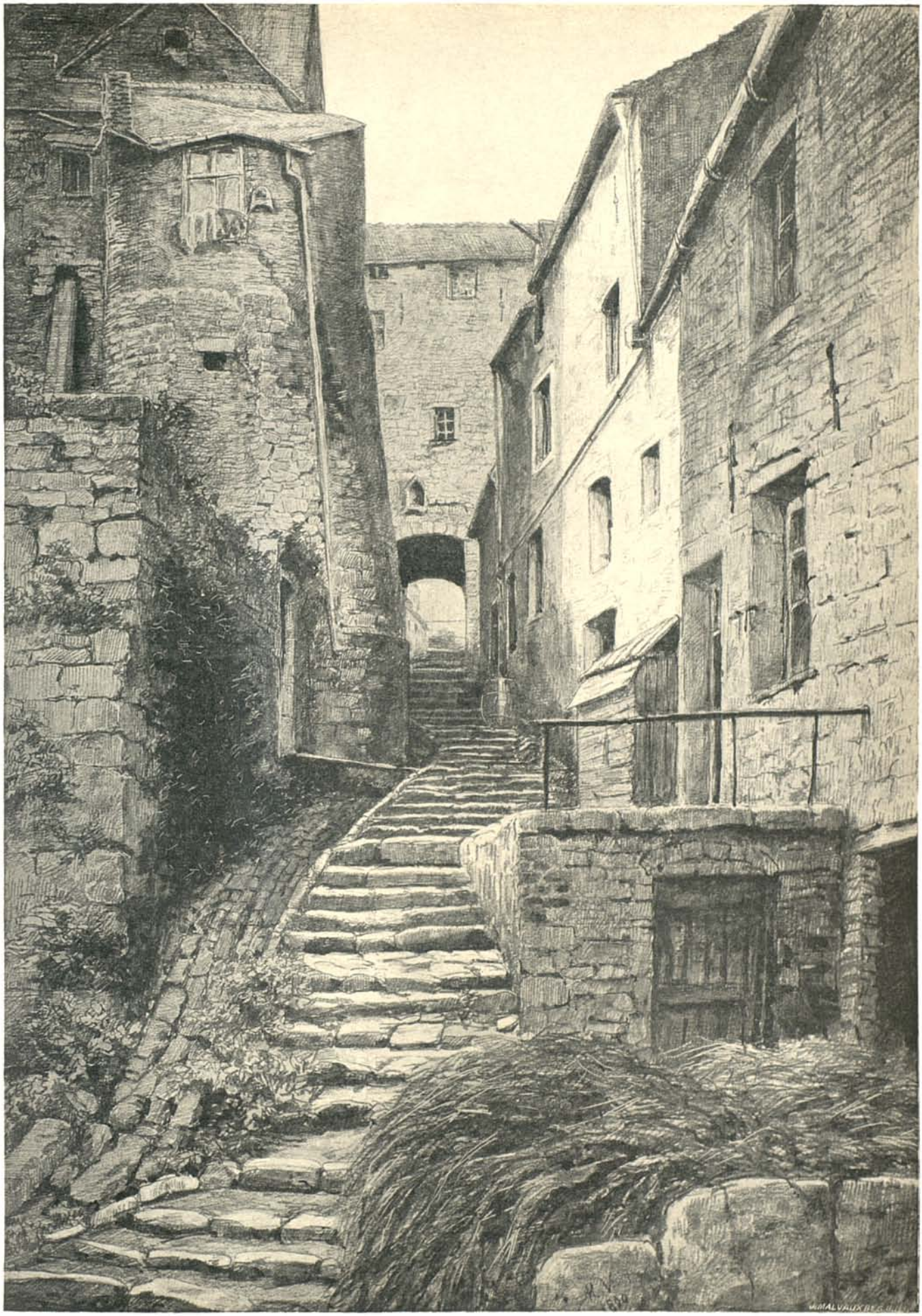
Nous pensons être utiles à nos lecteurs en leurs rappelant que la Maison Nemethy (rue Royale, 176-178) se charge de la garde et de l'entretien des fourrures pendant toute la saison estivale. (*Voir aux annonces.*)

PIANOS J. DOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES



UNE RUE A WALCOURT

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LA CONQUÊTE DU CONGO

Tous ceux qui suivent avec quelque intérêt les incessants progrès de l'Œuvre congolaise, tous ceux que ne laissent point insensibles les vaillants efforts de nos compatriotes en Afrique ont dû, ces jours derniers, tressaillir d'un légitime orgueil : l'énergie d'une poignée d'hommes a eu raison d'une colossale entreprise dont les difficultés paraissaient d'abord insurmontables, et après neuf années de luttes acharnées contre les obstacles les plus inattendus, le chemin de fer du Congo est aujourd'hui terminé.

L'immense réseau du grand fleuve africain est désormais facilement accessible et tout un continent s'ouvre définitivement à la science, au commerce et à la civilisation.

A cette heure victorieuse que l'avenir retiendra parce qu'elle marque le moment où la conquête du Congo par la Belgique s'affirme nettement devant l'histoire, peut-être ne sera-t-il pas inopportun d'exposer, en quelques articles, la situation de cet État nouveau qu'une généreuse initiative et d'admirables dévouements ont fait naître au cœur de l'Afrique, de dire ce qu'il était hier, ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il pourra être demain.

La page est belle et vaut qu'on s'y arrête.

Il y a vingt-deux années à peine, notre Souverain, qui avait conçu le courageux dessein d'ouvrir au monde civilisé les territoires inconnus de l'Afrique centrale, réunissait à Bruxelles une conférence géographique. L'œuvre prend naissance à cette époque

et depuis lors elle a été conduite et soutenue avec une telle énergie que l'on demeure confondu de la splendeur des résultats obtenus, à quelque point de vue que l'on se place.

Les vastes régions qui n'étaient encore, il y a cinquante ans, que les terres mystérieuses des géographes du XVIme siècle, sont aujourd'hui presque complètement reconnues et sur la carte du Congo, mise au courant des dernières découvertes, bien peu de régions restent inexplorées. L'histoire du Congo belge, qui, dans les premières années de son existence, est purement géographique, tient tout entière dans ces belles explorations qui font l'étonnement et l'admiration du monde scientifique et auxquelles nos compatriotes ont pris une part prépondérante.

Au point de vue moral et civilisateur, les résultats sont plus considérables encore : un continent nouveau, d'une incalculable richesse, est livré à l'activité et au commerce européens et les races indigènes qui le peuplent, sorties de la stupéfiante barbarie dans laquelle elles semblaient devoir à jamais demeurer immobilisées, s'initient peu à peu à la loi saine et féconde du travail.

D'autre part, et ce n'est pas un des moindres titres de gloire de l'entreprise, la traite des nègres, cette plaie hideuse qui, depuis de longs siècles, saignait au cœur de l'Afrique, a complètement disparu et les Arabes chasseurs d'esclaves sont définitivement anéantis. Enfin, on a vu de toutes parts des missionnaires catholiques et protestants quitter la mère-patrie et se diriger, avec un zèle et une abnégation qui ne se sont pas un instant démentis, vers ces pays barbares pour y répandre l'influence moralisatrice de leur parole de paix et de consolation.

Telle est l'œuvre que le Roi aura, devant l'histoire, l'honneur d'avoir généreusement entreprise et que la Belgique a vaillamment accomplie. Avant d'être une unité politique qui a pris place au soleil à côté des autres nations civilisées, l'État Indépendant du Congo a traversé bien des crises, a dû vaincre bien des obstacles et surmonter bien des découragements. C'est cette période de formation que nous allons brièvement esquisser dans le présent article.

*
* *

Depuis le début de ce siècle jusqu'en 1875, c'est aux voyageurs anglais que l'on doit les premières grandes découvertes géographiques dans le bassin du Congo. Déjà en 1816 le capitaine Tuckey avait essayé de remonter le grand fleuve, mais avait dû s'arrêter à Isangila, à l'entrée de la région des chutes. Plus tard Burton et Speke commencèrent la série de grands voyages par la côte orientale d'Afrique et découvrirent en 1858 le lac Tanganyka. Livingstone, en 1854, avait traversé pour la première fois le continent équatorial. Il découvrait plus tard les lacs Moero et Bangwelo, reconnaissait à Nyangwé le cours supérieur du Congo et, emporté par la fièvre, succombait à la tâche en 1873. Enfin, Cameron, parti de Zanzibar à la recherche de Livingstone, continue vers l'Occident et explore les régions inconnues situées au-delà de Nyangwé.

Bientôt les explorateurs allemands se mettent en ligne et deux expéditions, celle du docteur Junker aux sources du Kibali en 1877 et celle du docteur Schweinfurth dans l'Uellé, apparaissent à leur tour.

Du grand fleuve cependant, tout demeurait inconnu.

Les voyageurs anglais et allemands n'avaient pu pénétrer bien loin vers l'intérieur des terres et tout l'immense bassin central, d'Isangila à Nyangwé, du Muata-Yamvo à l'Uellé, restait inexploré. D'où venait ce Congo mystérieux? Jusqu'où s'avançait-il? Quelles étaient les régions qu'il traversait? Nul ne savait. On formulait les hypothèses les plus contradictoires et le problème attendait toujours une solution.

L'Europe commençait à s'émouvoir. Dans l'opinion publique, visiblement préoccupée par la publicité faite aux récits des voyageurs, un vif mouvement de sympathie se dessinait en faveur de cette Afrique nouvelle, hier encore inconnue, et une impatience venait à tous d'en savoir davantage, de déchirer enfin ces voiles épais qui, pendant si longtemps, avaient obstinément caché les destinées du continent mystérieux.

C'est à ce moment que Léopold II, roi des Belges, prit l'initiative de convoquer une conférence internationale qui réunirait les principales personnalités du monde géographique et discuterait les questions à étudier et à résoudre pour accomplir victorieusement cette œuvre d'investigation en Afrique, qu'on a si justement appelée la croisade scientifique du XIXme siècle.

(*A suivre.*) HENRI WAUTERS.

CHRISTINE DE SUÈDE

III

Le Règne. — Christine et les Savants.

Le 7 décembre 1644, Christine accomplissait sa dix-huitième année. Elle se rendait ce même jour en grande pompe au Sénat et, après une courte harangue fort admirée, y prêtait serment de respecter les libertés et lois fondamentales de la Suède. Son règne personnel allait commencer et s'inaugurait dans des conditions particulièrement favorables.

Après une guerre longue et pénible, où les généraux suédois s'étaient couverts de gloire, elle allait bientôt pouvoir mettre sa signature au bas du traité de Westphalie, qui lui assurait de belles provinces en Allemagne et qui permettrait à la Suède, épuisée d'hommes et d'argent, de panser ses plaies.

Les, merveilleuses dispositions de la fille de Gustave-Adolphe, l'éducation forte et sérieuse qu'elle avait reçue, la formation politique qu'elle devait à un homme tel qu'Oxenstiern, la préparaient à merveille à jouer un rôle brillant sur la scène du monde.

Et, de fait, l'époque de Christine est la plus glorieuse de l'histoire de Suède. Le nom de ses généraux a fait le tour de l'Europe; l'Allemagne protestante l'appelle le rempart de sa liberté de conscience; dans les Congrès de la paix, elle dispute le pas à son alliée la France; elle ne lui cède point et les négociations se poursuivent en partie double avec les plénipotentiaires suédois, Jean Oxenstiern et le chancelier de la Cour, Adler Salvius, à

Osnabruck, avec les représentants de la France à Münster. Une agression heureuse contre le Danemark se termine par la paix de Broemsebroë qui assure au commerce et aux vaisseaux suédois la libre navigation du Sund.

Tout ce qui manie la plume en Europe célèbre à l'envi — en prose ou en vers, — dans le latin plein de concettis de l'époque, la vertu et la grandeur de la jeune Reine.

Sans doute, toute cette gloire n'est pas bien solide. Ces immenses acquisitions le long de la Baltique, qui donnent entrée à la Suède dans les diètes germaniques, sont dues uniquement à la force des armes et, ne reposant sur aucun droit, sur aucune affinité naturelle, demandent, pour être conservées, un formidable appareil militaire. Il y a là, dans des proportions moindres, à coup sûr, une situation identique à celle que créèrent pour la France les conquêtes de Napoléon. Il faut ou diminuer, ou s'agrandir, pour défendre sa domination sur des peuples différant de langage, de mœurs, d'institutions, les trois rois de la maison Palatine seront entraînés contre des voisins remuants à toute cette série de guerres d'où la Suède sortira mutilée, épuisée, incapable non seulement de se maintenir au premier rang dans le concert européen, mais même de défendre contre les appétits russes ses frontières naturelles.

Mais à ce moment, les nuages ne s'étaient pas encore formés; l'horizon apparaissait tout resplendissant et la jeune Reine et ses sujets ne pensaient qu'à jouir de la gloire et de l'honneur si chèrement achetés.

D'abord, le chancelier ne s'aperçut guère du changement que l'émancipation de Christine apportait à sa situation. L'élève s'était si bien façonnée sur le maître que leur point de vue était identique. « Je suis bien aise, écrivait-elle à l'illustre vieillard, alors occupé à négocier à Broemsebroë avec le Danemarck, d'avoir rencontré votre sentiment, puisque je puis juger par votre procédé que vous avez en tout compris ma volonté. » Et encore : « Je m'aperçois que la plupart des sénateurs du royaume sont d'un sentiment tout autre que vous et moi pourrons l'être en ce cas. » La confiance de la fille dans le vieux conseiller du père était absolue. « Votre capacité, votre génie et votre dextérité me sont assez connus; de ce côté là, je suis sans appréhension. »

Et quand le vieil homme d'Etat rentrait à Stockholm apportant un traité des plus avantageux pour la Suède, la Reine lui faisait un véritable triomphe; elle lui donnait la terre de Södermöre, le créait comte, le couvrait d'éloges en plein Sénat, l'appelant « un grand ministre attaché à un grand roi », disant : « Le chancelier a veillé sur ma jeunesse; il est devenu pour moi comme un second père. »

Peut-être, sous cette reconnaissance si expansive, la souveraine cachait-elle le secret dessein de terminer, en le chargeant de lauriers, de libéralités et d'apologies officielles, la carrière politique de son tuteur. Point n'est besoin d'un long commerce avec Christine pour s'apercevoir qu'elle a pratiqué à un haut degré l'art d'user de la parole pour dissimuler la pensée.

Quoi qu'il en soit, elle était ambitieuse, pleine du feu de la jeunesse, impatiente de régner par elle-même, de justifier par ses actes les compliments dont elle était comblée. Car, tant qu'elle conservait à ses côtés un homme de la valeur d'Oxenstiern, qu'il occupait dans ses conseils une place prépondérante, il recueillerait tout l'honneur du succès et sa vanité ne s'accommodait pas d'un partage où son lot était si maigre.

D'ailleurs, les sentiments politiques de Christine ne tardèrent pas à différer de ceux de son conseiller. Lui n'était pas fâché de perpétuer la guerre; tant qu'elle durait ses services étaient indispensables; en vrai homme d'Etat, il ne cherchait qu'à retirer tout le prix possible pour sa patrie de la paix, assez peu soucieux du sort de ses alliés. Enfin, grand partisan du régime aristocratique, il craignait les dissentiments qui pourraient se produire dans les ordres inférieurs de l'Etat, une fois que le danger commun ne les réunirait plus dans une seule pensée. Elle, ne fût-ce que pour se débarrasser de son mentor, appelait la paix de tous ses vœux. Il n'y avait pour sa

renommée rien à cueillir aux lauriers de la guerre: il fallait en partager l'honneur avec ses généraux; elle se promettait, au contraire, à l'ombre d'une paix avantageuse, un règne qui eut été à celui de son père ce qu'Auguste fut à César : « Il n'y a pas moins de peine, de gloire et de plaisir à bien gouverner les Etats qu'à les conquérir », écrira-t-elle plus tard.

Dans la politique étrangère, toutes ses sympathies allaient à la France dont l'esprit, la courtoisie, les manières brillantes la séduisaient, tandis que le vieux luthérien n'éprouvait pour cette alliée catholique et imposée par les circonstances que de la froideur et de l'aversion.

Autant de raisons pour l'orgueilleuse princesse de se séparer d'Oxenstiern. Sans doute on ne pouvait se passer de ses lumières; mais Christine ne travaillait plus séparément avec lui; il était consulté en même temps et pas plus souvent que les autres ministres. Puis vinrent les froideurs, les petites piques, si sensibles aux gens de Cour. Le chancelier était peu pressé de voir aboutir les négociations; il élevait prétentions sur prétentions. Eh bien! son fils, le plénipotentiaire recevait des mercuriales royales de la sorte : « Vous devez conduire les négociations à une fin désirable, sans plus les traîner en longueur, comme cela s'est fait jusqu'ici. Si cela va autrement, ce sera votre affaire de voir comment vous en répondrez devant Dieu, devant les Etats du royaume et devant moi. Ne vous laissez pas détourner de ce but par les imaginations de quelques personnes ambitieuses, à moins que vous ne vouliez encourir ma plus grande disgrâce et indignation et m'en être responsable en pâlissant et en rougissant. Vous pourrez compter qu'alors ni autorité, ni appui de grandes familles ne m'empêcheront de montrer à tout le monde le déplaisir que j'ai de procédures denuées de raison. Car je suis assurée que si le traité allait mal, je me trouverais, par votre faute, dans un labyrinthe d'où vous, ni l'esprit de ceux qui fomentent de pareilles trames, ne me tireraient pas. « Et confidentiellement, elle demandait à Salvius, l'autre plénipotentiaire, de lui conter les « grimaces » qu'avait faites Jean Oxenstiern en lisant sa lettre.

Tout le crédit était alors pour le favori de la reine, le comte Magnus de la Garde, dont elle fit son ambassadeur en France, puis un grand trésorier. Lui et Salvius partageaient les sympathies françaises de leur maîtresse. C'est à celui-ci qu'elle écrivait : « Tâchez surtout de me bien entretenir dans l'esprit des Français (les plénipotentiaires de la France à Munster) et de faire en sorte qu'ils aient bonne opinion de moi, afin que ce qu'un certain parti fait paroître contre cette nation ne me puisse faire tort. »

Nul n'était mieux à même que Salvius de se faire l'interprète des volontés royales. Capable et bien doué, de grand sens et d'une prudence presqu'excessive, formé par des voyages et des séjours dans les principales universités de France et d'Allemagne, ses qualités autant que son manque d'initiative en faisaient un excellent porte-voix pour Christine. En même temps, sa naissance très humble le tenait sous l'étroite dépendance de sa souveraine qui pouvait l'élever ou le ruiner à son gré, tandis que sa finesse, son savoir faire, son esprit observatif en faisaient le plus délié des courtisans, le plus comblé de faveurs, jusqu'à être nommé chancelier de la Cour et, après la conclusion du traité de Munster, sénateur.

Une telle fortune n'éblouit pas Salvius. Rien de plus humble dans les termes que sa longue lettre de remerciments à Christine. « Les services que j'ai rendus, lui écrit-il, ayant été déjà si gracieusement et même si royalement récompensés, je souhaitois plutôt pouvoir dignement reconnoître ces faveurs que d'en ambitionner de plus grandes. » Et encore : « Je supplie seulement Votre Majesté d'aider son propre ouvrage par la continuation de sa faveur et de ne pas abandonner sa créature ». Mais il connaissait l'opposition que rencontrait sa promotion dans le Sénat et que menait la famille Oxenstiern. Sans en avoir l'air il fournit à la Reine les raisons les plus propres à justifier sa faveur : « Il est vrai que je ne saurois produire mes seize quartiers. Je ne connois non plus un seul royaume ou république qui regarde cela comme essentiel à un sénateur ». Et l'argument vient si à propos que, dans sa harangue

enflammée au Sénat, l'altière princesse s'en servira dès le début : « Quand il est question de bons avis et de sages conseils, on ne demande point les seize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Salvius seroit, sans doute, un homme capable, s'il étoit de grande famille. Cependant il peut compter pour un avantage qu'on n'ait pas d'autre chose à lui reprocher. »

Cette dignité acquise, malgré une si puissante opposition, Salvius n'en jouit point longtemps. Quatre ans après il mourait ; sa disparition ne fut toutefois point le signal de la rentrée en faveur du chancelier. Ce n'est qu'après l'éclatante disgrâce du comte Magnus de la Garde qu'un retour de faveur vint réchauffer, comme du rayon mourant d'un soleil d'automne, la vieillesse de l'illustre homme d'Etat. Lui-même ne dut pas se faire grande illusion sur la réelle valeur des égards qu'on lui témoignait. Christine, en appelant plus souvent son chancelier au palais, cherchait plus à se couvrir de sa popularité qu'à recevoir des conseils. La preuve en est dans sa conduite politique. Les coquetteries de l'héroïne suédoise avec l'Espagne ne devaient pas plaire au vieux luthérien plus que ses enthousiasmes français d'antan. Et l'on sait quels efforts il tenta pour empêcher son abdication et combien ils demeurèrent impuissants.

Mais si, serrant les choses de près, nous voulions caractériser la politique de Christine tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, énumérer les fruits que son pays en a retirés, nous éprouverions un moment d'embarras. A part le traité de Westphalie dont les brillants résultats furent préparés par les victoires des Tortenston et des Wrangel, par l'habileté d'Oxenstiern, le nom de Christine ne reste attaché à aucun grand instrument diplomatique, à aucune guerre, à aucune alliance qui aient aidé l'agrandissement de sa patrie. Dans les troubles de la Fronde, en France, elle offrit sa médiation. En même temps qu'elle écrivait à la Reine régente, elle envoyait des lettres au duc d'Orléans, au grand Condé, au Parlement de Paris. Cette intrusion dans les affaires intérieures d'un allié fut mal vue de la Cour de France qui déclina ses offres. Les instances pour obtenir plus tard la liberté de Condé n'eurent pas plus de succès. Il est vrai qu'aveuglée par l'enthousiasme que lui avait inspiré la valeur du héros, elle allait jusqu'à écrire à Anne d'Autriche : « On est bien à plaindre quand on a mis toute sa confiance dans un ministre ambitieux ou dans un traître qui abuse à chaque instant de notre facilité pour nous tromper ou nous perdre. Il est rare qu'un homme qu'on a comblé de faveurs n'abuse un jour de l'empire que notre faiblesse lui a laissé prendre... Le Cardinal vous perd en feignant de vous servir. » Au point où en étaient les relations de la régente et de Mazarin, on devine aisément de quelle façon les virulences de Christine servaient ses amis.

Excessive en tout quand les nécessités de la politique la portèrent à rechercher contre les prétentions de la Hollande l'alliance anglaise, la fille de Gustave-Adolphe s'abaissa aux plus plates flatteries devant ce Cromwell qu'elle avait couvert d'injures : « Monsieur mon frère, lui écrivait-elle, on doit aux vertus des grands hommes un honneur éclatant et une vénération sans bornes... Ce peuple libre cessait de l'être, si votre bras puissant n'eût écrasé d'un seul coup l'hydre effroyable qui secouait ces cent têtes. » On ne félicite pas plus poétiquement un régicide. Et quel transport quand le régicide daigne lui envoyer son portrait : « Ma reconnaissance sera sans bornes et sans fin, puisque vous avez joint, à une lettre gracieuse et remplie d'affection pour moi, l'image fidèle du héros que l'Univers admire et pour lequel j'ai une vénération éclatante. »

A l'intérieur, nulle grande réforme ne s'attache au règne de Christine; elle ne tenta rien de comparable à ce que firent Pierre le Grand et Catherine II, pour mettre ses sujets au diapason de la civilisation et des mœurs de l'Europe occidentale.

Cependant, sous elle, commence et se dessine une évolution de la Constitution suédoise qui devait, sous les rois de la maison de Bavière, ses successeurs, faire passer la Nation d'un régime tempéré et aristocratique à la monarchie absolue.

Avant Christine, et de son temps encore, le pouvoir royal ne s'exerçait que concurremment avec le Sénat, dont les membres nommés par le Roi, formaient l'élite de la noblesse, et dans le sein duquel se recrutaient les titulaires des cinq grandes charges, les gouverneurs de province et les principaux fonctionnaires.

Mais le Roi ne pouvait lever d'impôts, recruter des soldats, s'engager, en un mot, dans quelque action importante sans le consentement des Etats. Ceux-ci se réunissaient en diète annuellement et se composaient de quatre ordres : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, les paysans. Depuis que l'introduction de la Réforme avait livré à la seule nomination royale les sièges épiscopaux, l'ordre ecclésiastique, composé de créatures en général assez médiocres de science, de caractère et de naissance, était descendu au second rang et, par les privilèges qu'il avait su s'assurer dans la procédure des diètes, l'ordre de la noblesse avait acquis une prépondérance qui annihilait les trois autres ordres. D'un autre côté, au Sénat il tenait en échec l'autorité royale. Les trois ordres oppressés et la Reine que gênaient dans ses allures impératives les prétentions de la noblesse s'allièrent pour l'abattre. Les premiers coups furent portés à propos de la nomination des curés et les débats s'irritèrent au point de créer dans toute la Suède un état d'agitation et de malaise. Cette question fut une de celles qui sépara le plus profondément Christine de son chancelier. Chef d'une des premières familles suédoises, ayant acquis une position presque indépendante par la charge qu'il occupait depuis si longtemps, les talents qu'il y avait déployés, les services qu'il y avait rendus, le comte de Soedermoere était porté par toutes ses affinités à se mettre à la tête du parti aristocratique. Les passions étaient soulevées au point que la vie populaire fut parfois en danger. Une transaction proposée par le clergé apaisa momentanément les esprits; mais les premiers feux avaient été essuyés; nul ne donna plus impétueusement de sa personne contre la noblesse que Christine, et quand après son abdication la question se rouvrit, l'aristocratie fut battue. Oxenstiern ne vit point la fin de la lutte, puisqu'il mourut quelques mois après que son ex-pupille eut renoncé à la Couronne.

Christine, reine de Suède, à l'âge de 15 ans.
d'après une gravure des "Annales Ferdinandes,.

Mais où l'action de Christine se fit profondément sentir, et d'une manière heureuse, ce fut dans le mouvement intellectuel, philosophique et scientifique de la Suède.

L'Université d'Upsal, qui avait jeté un si grand éclat sur les études suédoises au moyen âge, était bien déchue de son antique splendeur et tous les efforts des rois Wasa pour lui rendre un peu de vie n'aboutirent qu'à de médiocres résultats. Christine, en particulier, y nomma professeurs des savants attirés de toutes les parties de l'Europe; elle fit, en 1647, une visite solennelle à l'Université et, en présence de toute la Cour, se fit haranguer en latin par le savant Freinshemius. Ses compliments valurent au professeur un don de mille écus.

Le principal mérite de Christine, en la matière, est d'avoir fait pénétrer dans sa patrie les méthodes qui allaient renouveler le monde des sciences. Elle devait, tant à ses dispositions naturelles qu'aux leçons de Jean Matthieu, un esprit plus ouvert, une largeur de vues et d'idées que le clergé contemporain était loin de partager. Rien ne peut donner une idée de l'intolérance et de l'étroitesse intellectuelle des luthériens suédois. Nous avons cité cet évêque qui rangeait la femme parmi les meubles; les écrits des théologiens de l'époque fourmillent d'heureux traits de ce genre. Embarrassés dans les formules scolastiques, mêlant l'Ecriture Sainte aux matières les plus communes, ils renchérissent encore sur les pires rhéteurs du moyen âge. D'une ignorance crasse, quand dans d'interminables prêches ils avaient vomi des torrents d'injures contre le papisme et le calvinisme non moins abhorré, ces prêcheurs fanatiques passaient leur vie à dormir et à s'énivrer. Point n'est besoin d'attribuer de bien noires intrigues aux commensaux de la Muse du Nord pour comprendre qu'élevée par ses relations et ses études à des sphères plus sereines, elle ait été dégoûtée de cette polémique apocalyptique et qu'à l'ennui ait succédé le désir de s'instruire d'une autre religion.

L'arrivée de Descartes, cédant aux instances de la Reine, fut un événement dans le monde protestant. Son catholicisme était assez tiède, mais ses méthodes philosophiques et scientifiques étaient le renversement de tous les préjugés et de toutes les routines. Aussi ne s'étonnera-t-on pas du tolle que souleva la Reine quand elle essaya d'introduire le cartesianisme dans l'enseignement.

Rien de plus galant que la lettre par laquelle le philosophe accepta l'invitation royale : « S'il arrivait qu'une lettre me fût envoyée du Ciel et que je la visse descendre des nues, je ne serois pas davantage surpris et je ne la pourrois pas recevoir avec plus de respect et de vénération que j'ai reçu celle de Votre Majesté. » Et le capitaine du vaisseau qui avait amené l'illustre métaphysicien était à la hauteur de tant de galanterie. « Madame, disait-il, en se découvrant devant la souveraine, ce n'est pas un homme, c'est un demi-dieu que je vous amène. »

Tous les matins, à cinq heures, Descartes se rendait dans la bibliothèque de la Princesse et c'étaient des conférences de deux ou trois heures. Cette intimité si flatteuse ne dura guère : quatre mois après son arrivée, dans les premiers jours de février 1650, un froid le prit au sortir d'une de ces audiences matinales, une pleurésie se déclara et l'emporta en quelques jours. La douleur de Christine fut sincère sans doute, mais s'exprima en phrases trop pompeuses pour être bien profonde : « Le plus grand philosophe et le plus vertueux des hommes vient de mourir, écrivait-elle au comte d'Avaux. Plusieurs siècles s'écouleront sans peine avant qu'il naisse un tel personnage. ... » Et les images que lui inspire la mort du « père de la philosophie » sont plus voluptueuses que chrétiennes : « La mort console le sage en finissant ses maux. Du sein de la riante volupté, il l'attend... Elle lui est presque aussi favorable que la nuit sereine et paisible d'un beau jour de printemps l'est à deux tendres amants qui sommeillent tranquillement dans les bras caressants des plaisirs et que l'amour, témoin agréable de leur bonheur, couronne de nouveau à leur réveil. »

Ce dénouement si imprévu et une liaison dont elle se promettait tant de gloire ne découragea pas Christine.

(A suivre.) Comte CHARLES DE VILLERMONT.

JOSETTE

NOUVELLE

(SUITE)

Cet incident, naturellement, fut le plus banal du monde. Il est superflu de noter encore que les gros événements de notre existence, ceux qui ont une portée générale sur notre vie entière, découlent presque toujours de faits si menus, qu'il faut de patientes recherches et tout un travail de reconstitution pour en arriver à les retrouver dans le dédale des souvenirs. Encore presque toujours dérivent-iis eux-mêmes d'autres faits moins précis encore, si bien que, dans cette chaîne interminable où chaque chaînon découvert évoque immédiatement l'existence d'un chaînon antérieur, il est généralement impossible de découvrir le point de départ précis, l'anneau qui rive l'ouvrage au mur des circonstances originaires.

Donc, en l'occurrence, ce qui mit le feu aux poudres dans ce criterium souriant de Dambleuse, ce fut un très vulgaire accident de bicyclette, — le plus anodin des accidents auxquels peut donner lieu un apprentissage.

Monteux, qui faisait beaucoup de vélo, étant un jour arrivé en machine, Josette eut l'idée de vouloir pédaler à même une bicyclette d'homme, et bravement, sans consulter personne, elle enfourcha celle de l'écrivain et se mit à rouler dans le jardinet.

Tout alla fort bien, ma foi, jusqu'au moment où la jeune fille voulut interrompre sa promenade, satisfaite de l'expérience. Car sa jupe de laine, qu'elle avait étroitement ramenée autour de ses jambes, la paralysa complètement lorsqu'elle voulut mettre pied à terre, tant et si bien que la pauvre Josette, au lieu de retomber légèrement sur ses deux pieds, perdit immédiatement l'équilibre, et, s'étendant de tout son long sur le chemin, alla donner légèrement de la tête contre les bordures de fer qui faisaient corbeille autour d'un parterre.

Le choc, insuffisant pour provoquer une fracture, fut assez vif néanmoins pour amener un évanouissement. Et comme Josette, en tombant, n'avait pas crié, elle demeura là, étendue sur le chemin, jusqu'au moment où Paul l'aperçut par hasard, et bondit sur elle dans un émoi facile à comprendre.

— Allons! plus de peur que de mal! murmura Monteux qui l'avait suivi, et qui,

penché vers la jeune fille, inanimée, s'était vite rendu compte de l'exacte situation.

Alors Paul, très pâle, prit Josette dans ses bras robustes, et repoussant doucement son ami, qui lui offrait de l'aide, il porta rapidement la jeune fille jusqu'à la véranda, la déposa sur les larges coussins des divans, lui aspergea le front et les tempes d'eau froide.

Ce fut seulement alors que le jeune homme songea à faire appeler Margot, qui devait se trouver là tout près, à la grille de derrière, discutant avec une colporteuse un achat de fruits.

Quand Margot arriva, affolée, Josette, déjà remise, racontait en riant son aventure, et comment et pourquoi elle était tombée. Et comme sa grande préoccupation paraissait être de savoir dans quel état on l'avait relevée, si elle avait fait une chute convenable, discrète, les deux hommes, rassurés, plaisantaient aussi, faisaient avec elle un groupe joyeux, intime, tout à fait gentil.

Est-ce de les trouver ainsi qui produisit chez Margot, arrivée là en courant, dans la crainte d'un malheur, cette réaction brusque, — si brusque qu'elle en perdit immédiatement toute notion de mesure, de justice et de simple dignité féminine.

Toujours est-il qu'elle s'arrêta brusquement, à l'entrée de la pièce, contempla la scène un instant, et avec un mauvais rire :

— Ah ! ah ! c'est donc ça, l'accident ?... De qui se moque-t-on, ici ?...

Paul voulut s'avancer vers elle, à la fois surpris et froissé de cette inqualifiable sortie. Mais avant qu'il eût pu dire un mot :

— Tais-toi ! lui cria Margot d'une voix sifflante. Tu es plus pâle qu'elle ! C'est toi, le blessé !

Elle vira sur ses talons et s'en alla, laissant Paul abasourdi, et Monteux, dans le jeu des glaces de la véranda, vit très clairement qu'elle pleurait en quittant la chambre.

— Allons, se dit-il tout en retenant Paul d'un geste discret mais précis, allons, voilà la crise prévue. Et il revint à Josette, qui essayait de comprendre, et qui souffrait.

Ce furent, les jours suivants, des jours pénibles.

Une lourdeur de gêne pesait sur la maisonnée Dambleuse, généralement si joyeuse, si expansive.

Après la violente sortie de Margot, Paul avait senti l'inutilité, même le danger d'une explication avec la jeune femme. Ne valait-il pas mieux la laisser seule avec toute la hideur de sa jalousie, et ne serait-ce pas lui donner une apparence de justification que de lui permettre de l'expliquer, sinon de la défendre.

Mais tout en souffrant beaucoup de ces insinuations, dont il sentait toute l'injustice, Paul en venait à se demander si réellement il ne s'était pas rendu coupable de maladresses ou de légèretés susceptibles d'avoir éveillé l'attention jalouse de sa femme. Et comme il aimait réellement sa petite Margot, et qu'au fond, il ne demandait pas mieux que de lui trouver toutes les excuses imaginables, il ne tarda pas à conclure, avec la plus grande sincérité du monde, que le véritable coupable, c'était lui-même et que la familiarité dont il avait fait preuve avec sa jolie belle-sœur, et qui était d'ailleurs la plus innocente qui fut, n'en était pas moins très condamnable et que Margot, jeune et inexpérimentée, était très excusable d'en avoir pris ombrage.

De là, à modifier du tout au tout sa façon d'être avec Josette, il n'y avait natu-

rellement qu'un pas, et ce pas, Paul le franchit avec une brusquerie qui fit s'esclaffer de rire l'attentif Monteux.

Mais cette gaîté ne dura guère, car le résultat direct de cette attitude nouvelle du peintre fut de frapper la jeune fille d'un véritable coup au cœur. Et la façon dont elle reçut et accepta cette souffrance fut si digne et si courageuse, que Monteux, pour la première fois, s'en sentit ému et charmé.

Jamais la femme extraordinairement complète et compliquée qu'il y avait chez Josette ne s'était revélée avec tant de précision. Et la bravoure calme qu'il découvrit en elle ne put que renforcer son admiration. Mais du même coup, il se sentit pris d'une certaine inquiétude, quant aux dangers d'une qualité aussi précieuse, surtout dans les circonstances actuelles.

C'était l'éclat certain et à brève échéance. Aussi, dès ce moment, Monteux résolut-il de surveiller l'éclosion de cette catastrophe, afin d'être là quand elle se produirait, pour en atténuer les conséquences.

Et comme les nécessités de cette surveillance provoquaient plus souvent encore que par le passé sa présence à la villa Dambleuse, il se trouva bientôt, par la force des circonstances, devenir le seul compagnon, sinon le seul ami de Josette, isolée entre la bouderie haineuse de Margot et la gravité prudente de Pierre.

Ce fut une intimité un peu garçonnière qui s'établit entre eux, un compagnonnage aisé qui semblait effacer la dualité des sexes, les laissait apparemment dans une grande indépendance passionnelle vis-à-vis l'un de l'autre.

A la vérité, Monteux était très saisi par le charme capiteux de cette belle fille saine, qui lui donnait à la fois les sensations compliquées de sa féminalité et une impression d'ordre et de pondération dans l'exercice de celle-ci. Elle réalisait, au suprême degré l'image d'un épanouissement, avec tout ce que le mot évoque de grâce, de force expansive, et de bel équilibre naturaliste.

Quand Monteux lui cherchait un terme de comparaison parmi les choses ambiantes, son esprit s'accrochait toujours à l'évocation d'un bel animal souple et fin, de quelque puissante jument de sang, étonnamment vigoureuse malgré ses membres délicats, et conservant des grâces sauvages sous le mors et la selle.

Cela, Josette l'avait au suprême degré, et quelque fût la toilette dont elle se vêtit, on lui sentait tout le corps libre et souple sous les étoffes des jupes et les sanglures des corsages. Margot avait dit un jour, en parlant d'elle : « J'ai beau faire : Josette, dès qu'elle marche, déshabille ses robes ».

Monteux, toujours, faisait marcher la jeune fille devant lui. Il trouvait que tout le poëme de la force et de la grâce chantait dans la seule ondulation de ses hanches.

Quant à l'impression de Monteux sur Josette, elle-même eût-elle pu la définir. Il eût fallu, pour qu'il lui vint à l'idée de comparer cette impression avec celle que lui causait autrefois le contact familier de Pierre, il eût fallu, donc, que son esprit eut la notion — ou tout au moins la curiosité — d'une psychologie passionnelle quelconque.

FRITZ LUTENS

(A suivre.)

NOCTURNE...

En ce décor charmant de la lande bretonne
Où je vous rencontrai pour la première fois,
Vous m'apparûtes belle, et douce, et tendre, et bonne...
... Vous aimiez courir seule, à travers les grands bois.
... Je ne sais quel hasard me mit sur votre route...
Un soir, souvenez-vous, nous partîmes tous deux...
Marchant à pas très lents sous la céleste voûte;
La brise nous disait son chant harmonieux!...
La lune avait perdu son voile de guipure,
Et sous le pâle éclat de son disque d'argent,
Je contemplais, silencieux, la chevelure
Qui met une auréole à votre front charmant...
Oh! les instants bénis! Comme nous nous aimâmes
Sous le scintillement des étoiles vos sœurs...
L'amour qui murmurait au fond de nos deux âmes
Faisait, à l'unisson, battre nos jeunes cœurs...
Parfois des vers luisants, étoiles de la terre,
Devant nous s'allumaient pour éclairer nos pas...
Nous marchâmes longtemps dans le bois solitaire
Et les heures fuyaient, et nous ne parlions pas.
Mais nos cœurs débordaient de promesses muettes,
Nos lèvres frémissaient. Nous étions près des cieux...
Oh! les instants bénis!... tandis que, sur nos têtes,
Les grands arbres semblaient écouter nos aveux.
... Nous étions trop heureux!... Le bonheur sans alarmes
Passe sur notre front comme un éclair au ciel.
Hélas! pourquoi faut-il payer de tant de larmes
Son rayon de soleil et sa goutte de miel?
Nous voici séparés. Si cruelle souffrance
Nous attendait... Eh bien!... Vivons de souvenir,
Et les yeux devant nous, gardons cette espérance,
Après le doux passé, d'un plus doux avenir!...

LOUIS DURAND

REVERS DE MÉDAILLE

Quelques lettres de SOPHIE ARNOULD

Communiquées par le Vicomte de GROUCHY

(FIN)

Les querelles continuent. En homme pratique, Alleaume voit la situation empirer chaque jour, car Sophie, malgré ses protestations, continue de dépenser à tort et à travers.

Il ne veut plus avancer d'argent, il laisse sa cliente se débattre dans les ennuis et voici qu'on commence à vendre. Les meubles d'abord, la campagne ensuite.

Mais en vérité, mon cher Alleaume, je ne conçois rien à votre procédée. Comment, me laisser dans un embarras semblable à celui que va me faire éprouver votre refus. Eh pourquoy, s'il vous plaist ? parce que j'ay touché au mois de juillet de l'argent que je ne vous ai point remis. Vous prétendés par là que vos engagements sont rompus, mais rappelés vous donc, je vous prie, que c'est vous même qui avés exigé que je me meslasse moi même de mes affaires, et que le désir que j'ai eu de faire ce que vous me dictiez et plus encorre, celuy de vous causer le moins d'embarras possible m'a fait payer avec cette somme de 3,200 francs : 1° Cinquante louis que j'ay employés pour payer ma maison; le surplus, je l'ai donné, soit pour solder des mémoires soit pour en acquitter d'anciens et que je puis vous prouver le compte clair et net, par les quittances que j'en ai tirées. Oh ! si vous aviez dit : « Gardez cet « argent, pour vous, qu'il vous conduise jusqu'à tel époque, ou je ne puis vous en « donner avant ce tems, » alors je me fusse arrangée en conséquence, mais il est dépencé aujourd'huy je n'aye pas le solde, je dois le pain et la viande et les mémoires de mes gens de tout le mois dernier, comment faire ?

Au moment où je vous écris, comme le besoin me talonnait et que je vous voyais fasché tout de bon, de manière même à me fascher aussy, j'ai fait force de voiles et je vous envoie cy joint le résultat de mes succès ?

C'est une reconnoissance de trois cents louis à recevoir en octobre, novembre et décembre, à cent louis par payements, cela pourra vous satisfaire à ce que j'espère, et pourra nous aider à attendre le semestre de janvier où nous toucherons les rentes de Mgr le prince de Couty et Mgr le prince de Condé !

D'aillieurs, j'ay encorre d'autres objets en vue, desquels je veux me détacher pour faire de l'argent, ainsy vous voyés bien que sy c'est par intérest pour moy que vous vous fâchez comme j'en suis persuadée et que je travaille tant que je puis à vous en convaincre ?

Quant à la rente viagère sur la ville, vous voudrez bien vous rappeler que j'en avais fait l'abandon à mon frère aîné pour acquitter les petites pensions que je fais à mes neveux, nièces, tantes, etc.

Je n'ay rien touché ny de l'Opéra, ni du Roy, il faudra même pour ses objets que je demande des rendez-vous à M. Buffault pour arranger et terminer toutes ces choses. Ma foy, mon amy je ne puis mieux faire, et j'ay le regret encore de vous causer beaucoup de peines, beaucoup d'embarras, de soins et je n'en suis pas mieux.

J'avais encore imaginé un moyen pour nous faire des fonds et me débarasser de ma maison du Port à l'Anglais, c'est de la faire vendre par liccitation, je ne pense pas que les frais puissent en être fort coûteux, je crois bien, pourtant que j'y perderais, mais enfin, plus tôt que de faire des sacrifices autrement?

Vault les faire plus tot que plus tard, nous les ferions pousser jusqu'à vingt quatre mille livres et alors on feroit adjuger à la première anchère. Voyés, mon amy, si vous approuvés cette idée, à la faire mettre à exécution.

J'attend votre réponse, il serait bien aimable à vous de me la faire verbalement, et de venir passer la soirée avec votre SOPHIE.

P. S. — Je vous envoye toujours quittance de cinquante louis, car je n'ai pas le solds. Et vous m'obligerez infiniment de me les avancer sur mes futurs prétentions. Je vous promets contrition et attrition sur mes faultes passées avec une ferme résolution de n'y plus retomber.

A Monsieur Alleaume, etc.

Je vous remercie, mon cher Alleaume, de la difficulté que vous mettez à m'envoyer de l'argent. J'y reconnais un motif d'intérêt à ce qui me regarde, donc, je ne puis qu'estre flattée, mais vous sentés que partant pour Fontainebleaux, j'ay besoin d'argent et une anticipation de huit jours ne dérange point nos conventions. Les cinquante louis que je vous demande sont ceux que vous me donneriez dans huit jours, je ne serais pour les recevoir, et il me seroit difficile de les faire venir à Fontainebleaux où j'en aurai plus besoin encorre qu'à Paris, où je puis avoir du crédit, d'ailleurs, cecy n'est point une chose de plaisir, c'en est une de devoir, vous sentés que je ne puis me passer d'argent, aussy je vous prie de m'envoyer les cinquante louis que, d'après nos conventions, vous devrés me donner dans huit jours.

Je ne scai sur quoi portent les reproches que vous me faites de négliger les peines de recepte. Faites moy l'amitié de me le rappeler, je m'en occuperés, ainsy que je lay fait en vous envoyant il y a huit jours les 1250 du loyer de Mlle Desmarques. Et vous touchés vous même les autres objets, pour les autres objets de m'en procurer, je les ignore.

Les raisons que j'ay de faire revenir mon fils sont fondées. La mauvaise éducation que tous le monde reproche au collège de Juilly et dont j'ay fait la triste expérience relativement à l'aîné. J'ay trouvé une pension reconnue excellente, où il ny a que six

pensionnaires, où l'éducation est plus veillée, et la tendresse que j'ay pour mes enfants me sollicite de les y mettre tous deux le plus tot possible. L'aîné y est déjà. Mon voyage ne fait rien à ce projet, puisque ce n'est pas pour le guarder chez moy et que sa demeure est décidée, c'est chez M. de Camps, rue Garancierre, proche Saint-Sulpice, il ne s'agit donc que de le faire revenir de July, de scavoir le jour qu'il sera à Paris et d'en faire prévenir M. de Camps, qui ira le prendre pour le mener chez luy. Sy jestois connue à Jully, je vous eu evité cette peine, avec plaisir, mais je ne le puis. Je donne chez M. de Camps six cent livres de pension pour chaqun des enfants, les maîtres à part. Si vous ne jugés plus à propos de payer ce qui est dû à Jully, je serais bien forcée de le laisser là jusqu'à mon retour, et alors, je pourvoierés aux moyens de le faire venir, mais j'en seray fort affligée parce que je crois que ce tems la de perdu n'est pas indifférent à l'éducation d'un jeune homme.

J'attends votre réponse, mon cher Alleaume, et suis avec autant d'amitié que d'estime, votre très affectionnée amie Sophie ARNOULD.

Ce lundy, 21 octobre 1777.

Et entre le notaire et Sophie se continue la correspondance, l'un rechignant aux avances, mécontent, harcelé, l'autre tour à tour caressante et suppliante. On sent bien parfois qu'elle a grande envie de se fâcher, mais que deviendrait-elle sans « le petit père Alleaume » qui, en définitive, après quelques bourrades, finit toujours par repêcher la gâcheuse d'écus.

La vente de la maison de campagne est décidée; bientôt vient la vente de l'hôtel de Paris.

Il m'est encore survenu tout plein de chagrins pour M. de Benerville, mon amy. J'aurais été vous conter cela, si je n'eusse employé tout mon tems à courir pour cet objet, et ce, à en estre malade. Je voudrois bien vous voir pour vous en parler, et pour vous faire part des arrangements que j'ay été obligée de prendre; si vous vouliez venir passer la soirée chez votre pauvre Sophie, vous luy ferrés grand plaisir, je compte même assés sur votre amitié pour l'espérer. J'ay eu aussi d'autres affaires concernant quelques créanciers, mais ceux là ne m'inquiètent plus, parce que vous recevrés des nouvelles de M Leblan demain, ou peut-être aujourd'huy.

Vous serez peut-être importuné aussy d'une lettre de mon frère l'aîné pour un serrurier qui demande deux cent seize livres. Quant à ces derniers objets, m'importe moins que le premier dont est question et duquel je viens vous entretenir, si vous pouvés venir ce soir, j'en serois charmée étant obligée d'aller demain souper chez Madame de Mazarin, ce qui me contrarie très fort, et à cause de la circonstance et par ce que je ne puis souffrir de souper en ville. Adieu pas, mon amy, je vous aime et vous embrasse de tout le cœur de votre

SOPHIE.

Mardi 9 décembre 1777.

Ce 30 décembre 1777.

Vous plairait-il, mon cher Alleaume, m'avancer le mois. Vous conviendrait-il aussy de venir passer la soirée chez Sophie ? Là nous parlerions un peu de nos affaires, de mes arrangements futurs et quoique vous exigiez de moy, je vous

jure de m'y soumettre, je vous renouvelle icy les conventions faites entre nous pour la maison du Port à l'Anglais; vendés la, loués la. Je désire seulement qu'elle ne soit pas vendue au-dessous de trente mille livres, et louée au-dessous de douze cent.

Voilà à quoy se bornent le vouloir de votre très affectionnée

SOPHIE ARNOULD.

Bonjour au petit père Alleaume, que dame Sophie embrasse de tout son cœur et qu'elle aime de même. S'elle cy est aussy pour préviendre iceluy amy que c'est le premier avril et qu'elle est dans une grande disette de monnaye faute de grosses pièces, ainsi qu'elle espère que sur simple billet que lui sera remis par un serviteur de la petite servante. le doux amy de Sophie voudra bien lui faire passer la somme de douze cent livres tournois, pour servir, ainsi que de coustume à la dépense du ménage. A propos de ménage et d'affaites, surtout l'ami Alleaume a-t-il eu la bonté de vériffier si Mlle Desmarques a signé la cassation de son bail afin d'éviter encorre nouvelles tracasseries de ce coté là, ayant reçu hier le congé par assignation du sieur Esprit, de la quelle assignation s'est chargé M. Moireaux, pour en conférer avec l'amy Alleaume et autres préposés pour mener cette affaire, et pour etre le moins dupe possible. Salut et santé à mon amy de la part de son affectionnée

Ce 1er avril 1778. SOPHIE.

Eh bien, mon cher Alleaume, je n'entends pas plus parler de vous, ny de mes affaires, ny de la vente de notre maison que si nous etions à mille lieux lun de l'autre.

Vous navés pourtant nul reproche à me faire, car je me preste à toutes vos volontés et je m'exécute avec une résignation digne de la meilleur des caboches. Il est vrai de dire que mes folies passés ne laissent pas de me donner à penser aujourd'hui et par conséquent de me rendre sage : mais voyez pourtant si cela me réussit. Il faudroit, pour avoir contentement de mes sacrifices, que nous vendissions primo cette peste de maison, secondo que mes dettes se payassent, car je suis étourdie et enuyée des visites de créanciers, et de ne voir rien finir; il faudrait, je crois, pour entrer en matières, que vous eussiez la bonté, que vous me fissiez l'amitié, mon cher bon amy, de faire un relevé de ce que vous avés reçu pour Sophie et de ce que vous avés payé pour elle, afin qu'avec cette note des à comptes, et les mémoires que j'ay, nous puissions voir clairement ce que je puis devoir encorre, j'aurois bien été vous voir ces jours cy mais il y a six jours que je suis à aller et viens à tourner à virer autour du sieur Esprit, pour ne pas decamper de chez moy. Et pour le rendre plus traitable, j'esperre avoir enfin réussi, pas tout à fait comme je le désirais, mais, enfin, je reste, à des conditions fort durs, scavoir, que j'abandonne 1° les six mois d'indemnité dont il était tenu envers moy en cas de deplacement; 2° que je luy paye sa maison neuf mil cinq cents livres de loyer par chaqune année! encorre a-t-il l'honnêteté de me faire payer dix mois d'avance; 3° que j'abandonne tout embellissement, et ce qui compose mon appartement, à l'exception des glaces, bronzes et marbres. Il est vrai qu'il me fait un bail de neuf années consécutives, qu'il y joint la renonciation au droit bourgeois, et qu'il continue ma jouissance des dites neuf années

à tout événement, soit en cas de mort ou de vente. Cecy, mon amy, sont des clauses sur les quels vous serés consultés et que je n'accepteray qu'avec votre approbation.

Adieu, mon amy, venés donc voir votre Sophie, qui vous aime et vous embrasse de tout son cœur.

Ce mercredy, 27 may 1778.

Avec les disgrâces semble renaître le sentiment maternel. Ce n'est pas qu'elle l'eût bien vit pour sa fille Alexandrine, mais elle était fière de son fils, Constant-Dioville Broucas, qui, d'abord destiné à l'Eglise, s'engagea et fut tué colonel à l'affaire de l'île de Sobau. C'est encore Alleaume qui est chargé des négociations délicates exigées par la situation du fils et de la mère, avec les collèges où l'enfant recevait l'éducation.

J'ai fait toutes les réflexions nécessaires, mon cher Alleaume, je ne puis aller voir mon fils, je veux le voir, il le désire, il me le demande en grâce et je ne puis me refuser à ses instances. Je me rappele tout ce que vous m'avez dit sur cela, mais l'inconvénient de le faire venir pour quinze jours n'équivaut pas la peine que lui cause mon refus. Songés qu'il y a près de quatre ans que je n'ai vu le pauvre petit, que c'est un bon et excellent enfant du caractère duquel je n'ai rien à redouter, peut-être le refus que je lui ferois en cette occasion seroit-il plus nuisible et pourroit me valoir de l'indifférence de sa part, au moins. Ainsy, mon amy, point de remontrances, je vous prie, ayés la bonté d'écrire à Jully tout de suitte que l'on m'envoie mon fils pour quinze jours et qu'il sera rendu exactement à son college à cette époque. Faite moy scavoir, mon amy, si vous voulés vous donner la peine d'écrire par ce qu'en cas de refus de votre part, j'enverrois le chercher.

Bonjour, mon bon amy, je vous aime comme je sçais aimer et c'est de tout le cœur de votre SOPHIE.

Ce dimanche 30 août 1778.

Puis recommencent les demandes d'argent.[1] Ce n'est plus l'insouciance superbe des premiers temps, le ton baisse, Sophie devient mendiante.

Scavés vous bien, mon cher Alleaume, qu'il ne tiendroit qu'à moy de me fascher bien fort, mais bien fort, de la petite niche que vous voulés me jouer, heureusement que je ne m'y suis pas mépris et que je voie bien que vous voulés me faire plus de peur que de mal. Aussy vais-je entrer dans les plus grands détails sur ce dont vous prétendez me punir.

J'ay receu, il est vray, les trois mil deux cens livres de Mr le prince de Condé, mais cet argent a servi, ainsi que je vous en avois prévenu, à acquitter des mémoires dont je vous montrerés les quittances, et à donner des à comptes dont je puis vous montrer les reçut. J'ay preslevé sur cette somme en outre celle de douze cent livres pour payer ma maison, ne les ayant pas reçut de vous bien entendu ; si vous voulés bien me donner un moment d'audience, chés vous ou chés moy, j'entrerés en plus grands détails, mais la crainte de vous ennuyer icy me les fait suspendre, au demeurant, je n'ay pas le solds, ainsi voyés si vous voulés abbandonner dans cet embarras la pauvre Sophie.

Vous vous plaignez de ma mauvaise teste, et de mon mauvais arrangement à tout le monde, eh ! bien, je veux vous prouver clair comme le jour que vous avés bien tord, et vous verrés quoique vous en disiés que je n'ait pas augmenté mes dettes de deux solds depuis le 1er janvier 1777, et qu'au contraire, entre vous et moy, nous en avons amorti plus du tier. — Enfin, vous verrés cela, mais j'en reviens à mes moutons, pour le moment, ayez pour agréable de m'avancer le mois.

Ce 3 septembre 1778.

Pauvre petite charité, s'il vous plaît. Mr le chevalier de la Tour m'a demandé le surplus du billet de douze mil six cent livres sur lequel vous en avés payé dix, c'est-à-dire qu'il désireroit avoir ses deux mil six cents livres. Ainsy, je vous prie, mon amy, de vouloir bien les luy remettre ou le billet s'il ne vous ont pas été payés.

SOPHIE ARNOULD.

Oh ! ça, mon petit père Alleaume, voilà une plaisanterie qui dure un peu trop longtems. Me boudez vous-ty ou ne boudez vous-ty pas. Mettés moy au moins dans la confidence, pourquoy ne venés vous plus me voir et pourquoi vous n'êtes jamais chés vous lorsque je vais vous trouver. Si vous scaviez pourtant combien je vous aime, et combien je suis bonne fille vous ne feriez pas tant de votre fier avec moy. Au demeurand, je vous préviens que M. de Ste Foy vous envoyera les ordonnances, dont M. le prince d'Heninx vous a fait son attestation lundi prochain. Je voudrais pourtant bien vous voir, d'abord pour vous voir, vous embrasser, et puis pour vous parler un peu de mes affaires, desquelles je m'occupe très essentiellement quoique vous en puissiez dire.

Vous plairait-il m'avancer le mois, car je n'ai pas le sold. Et cependant, je me refuse tout. Oh ! c'est ce que je veux vous prouver, en vous embrassant, comme je vous aime, cela va sans dire, c'est bien tout le cœur de votre Sophie.

Ce 1er octobre 1778.

La maison est enfin vendue. L'argent de cette vente ne remet guère en ordre les finances de Sophie.

Ce 3 septembre 1778.

Enfin, mon bon Alleaume, voicy notre maison vendue. Je dis notre, parce que l'intérêt que vous voulés bien prendre à moy, votre amitié pour moy, la mienne pour vous, tout cela nous rend tout commun ; voyés mon cher Alleaume à faire les arrangements qu'il faudra faire sur cet objet. J'ai laissé cette maison à vingt mil livres sans les meubles. Et ce qui m'a fait me décider sont les circonstances, la guerre d'une part, beaucoup de retranchements dans toutes les fortunes de l'autre, qu'en pensés vous.

J'aurais pu attendre, comme vous dites jusqu'au printems, peut être en aurai-je tiré meilleur partie, mais qui scait, les choses à coup sûr n'en iront pas mieux et peut être seront pis. A tout événement, ma foy, je me suis dit, comme les bonnes

femmes : *un tien vault mieux que deux tu l'auras*. Adieu mon ami, voyés à tout cela, je ne veux m'en meller que pour signer tout ce que vous voudrés que je signe, sur ce je vous embrasse comme je vous aime. Eh ! c'est bien tout le cœur de votre

SOPHIE.

Me voicy tout du long dans mon lit depuis huit jours, mon bon amy, avec un rhume gros comme les tours notre dame, et qui se trouve vraisemblablement sy bien dans mon individu qu'il ne veut point me quitter, quoique je fasse. Moyen en quoy vous voyés que je ne puis aller nul part, ny chez vous, ny à mes affaires, c'est à dire à celles dont vous m'avés chargée pour les recouvrements de mes rentes des six derniers mois 1778. Hors, je veux donc vous dire, mon amy, qu'ayant l'air de la négligence, surement cela vous donne de l'humeur contre Sophie. Eh bien, vous auriez tord, comme vous voyés. Tenés, voicy une lettre du Seigneur de Verneuil, dit Monsieur le Président, voyés, je vous prie à le satisfaire, nous estions convenus que les quinze cent livres de M. de Guemenée des six premiers mois 1778, serviraient à payer à ce susdit créancier les six derniers mois de loyer de sa maison, vous avés ces fonds.

Et je vous supplie de m'acquitter avec de cette dette, je vous supplie encore de détacher des fonds que vous pouvés avoir encorre, sept cent cinquante livres pour un quartier de ce même loyer, échu le 1er janvier de la présente année, si vous avés la bonté de faire tout cela, j'irai, à ma première sortie, vous baiser trois fois sur l'œil et puis je vous porterai tout plein d'argent que j'iray recevoir, afin d'être en règle avec vous et de vous prouver que toute ma vie sera employée à vous aimer et à vous plaire. Bonjour, mon bon amy, aimez un peu votre Sophie.

Ce samedy 6 février 1779

Bonjour, mon cher Alleaume, je vous boude bien fort, de l'abandon dans le quel vous me laissés, c'est bien mal de la part d'un amy comme vous, et qu'on aime autant. Mais passons par dessus les reproches pour en venir aux affaires, j'en ai tout plein avec vous j'ai bien des comptes à vous rendre, des acquits des quittances et même de l'argent à vous remettre. Quand pourrais-je vous trouver un moment seul chez vous, pour vous y parler de tout cela. J'ai payé le président de Verneuil, j'ai sa quittance, moyennant quoy, les quinze cent livres des six premiers mois 1778 de M. le prince de Gnémenée vous reste, avés vous reçu entièrement le montant des ordonnances sur M. Naugaret, c'est une chose qu'il ne faut pas négliger au moins, par le tems qui court. Sy vous avés un moment mercredy ou jeudy, dans la matinée, j'iray vous parler de tout cela, vous bien gronder par dessus tout et puis, ensuite je vous embrasseray comme je vous aime, c'est à dire de tout le cœur de votre tres sincerre et très affectionnée amie SOPHIE.

Ce 22 février 1779.

J'avois bien deux mil escus à vous remettre mon amy, mais voulant vous débarasser de la partie de mes créanciers la plus importune, je me suis mis à acquitter moi même ces petites misères, dont j'ay les quittances, par exemple,

j'ai payé à M. de Verneuil quinze cent livres dont vous ne vouliez pas entendre parler, et puis quatre cent vingt pour l'insinuation du bail pour droits de centième denier, et autres, ce qui fait déjà plus de deux mille livres pour cet article, je n'entreray point dans les détails sur le reste pour ne pas trop vous ennuyer icy, mais je vous rendrai tous ces comptes du premier moment que vous aurés de libre à me sacrifier, car réellement, je suis honteuse de toutes les peines que je vous donne et reconnaissante au dela de toutes les expressions de la manière noble et désintéressée dont vous en usez avec moy. Quant au mémoire de Mayé ménuisier, j'ai pris jour avec le sieur Rampeaux au quel est délégué ce mémoire pour le lui arrester avec des époques de payement et nous sommes déjà convenus avec cet homme du tems et des à compte de cent écus de trois en trois mois dont le premier payement va commencer du 1er avril, de cette année, et ensuite jusqu'à parfait payement. Le mémoire est de cent louis, ainsi voici pour deux années d'engagements.

Si vous voulés me donner une grande preuve d'amitié, mon amy, vous viendriés diner mardy chez moy où vous trouveriés gens à qui parler pour nos affaires. Voici de quoy il s'agit, M. de Verneuil doit, ce jour là, venir diner avec M. Har pour me renouveler un bail de 10 ans encorre, je ne veux rien faire sur cela sans votre attache, j'espère bien que vous ne refuserés poynt cette grace à votre amie, qui est à vos pieds pour l'obtenire, je scais bien que vous voudrez rappeler que le premier bail s'est bien passé sans vous, oui, mais jugés du tems et de la manierre dont cela s'est fait; oh! mon amy, venés mardy. Tenés si vous me refusés cette grâce, j'en mourray. Il faudra bien faire un testament, et vous appeler en conséquence et puis, vous ne pourrez refuser ce dernier office à Sophie. Hors ne vaut il pas mieux venir pour parler vie que mort. Allons, je vois que vous vous rendés à mes prières. A mardy donc à mardy, sur les une heure, n'est-ce pas, à mardy, je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire de tout le cœur de votre

SOPHIE.

Ce dimanche, 14 mars 1779.

Ici finit la correspondance de Sophie avec le dévoué notaire Alleaume. Le ton de cette dernière lettre est plus suppliant, plus découragé. C'est que le coup final vient de lui être donné. La mise à la pension, la terrible retraîte, si cruelle pour ceux qui vivent du théâtre doublement cruelle pour celles qui ont goûté aussi aux succès de beauté. C'est la séparation totale du public que Sophie à vu à ses pieds et dont elle a été l'idole, c'est plus encore le renoncement définitif au luxe, aux plaisirs, aux triomphes, si doux aux cœurs féminins.

Le petit livre que les Goncourt ont consacré à Sophie Arnould confirme bien ce que nous apprennent les lettres que nous publions ici.

Alleaume a-t-il disparu de sa vie? S'est-il lassé d'avancer des fonds, de boucher les trous, de calmer les créanciers? S'est-il brouillé avec cette turbulente amie qui lui montre un peu trop le côté intéressé de son affection?

On ne sait; mais nous voyons Sophie adresser les mêmes supplications à Bellanger, l'un de ses plus fidèles amis, à Bertin, à tout le monde.

Puis vient la Révolution et alors c'est la ruine complète, la misère, doublement cruelle pour la vieille actrice.

A peine la Terreur passée, elle reprend ses quêtes. Elle demande une représentation à son bénéfice et ne l'obtient pas. Un secours lui est accordé pour se débarrasser de ses importunités. Tous les raisonnements de la sagesse philosophique ne vaudront pas ces quelques pièces que nous donnons ici comme épilogue.

Sophie Arnould au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur.

CITOYEN MINISTRE,

Je le vois bien. *Promettre*, pour vous, c'est *donner*, j'ay desjà ressentie les bons effets de vos bontés pour moy. Il est doux pour mon cœur d'avoir à vous en témoigner ma reconnaissance; mon esprit seroit bien plus embarassé que mon cœur si vous ne vouliez pas être l'interprète de mes sentimens en cet occasion. Vous avez promis *à vos amis de me continuer vos bontés, de ne pas perdre de vue la pauvre Sophie*, j'y compte, ... Vous m'apprenez trop bien à ne pas doutter de vos promesses ; je vous dirais seulement sur mes besoins, citoyen ministre, *qu'il y a urgence !*

J'attend le moment où je pourrais vous voir pour témoigner de vive voix les sentimens de ma reconnaissance ainsy que de la parfaite considération que j'ai pour vous.

Paris, ce 3 germinal an 9. SOPHIE ARNOULD.

Au Commissaire du Gouvernement près le Théâtre des Arts.

(Brouillon.)

Je reconnais, citoyen, la justesse des observations que vous m'avez adressées sur la représentation promise à Mlle Arnould. Je chercherai d'autres moyens de concilier l'intérêt du Théâtre des Arts avec les besoins d'une femme célèbre, dont les longs services méritent des égards, ne fût-ce que pour l'encouragement des artistes qui lui ont succédés. Je révoque, par cette lettre, la permission que je vous ai accordée à donner une représentation à son profit. J. V. S.

Paris ce nonidy 9 frimaire an 10.

Mlle Arnould, pensionnaire du Gouvernement et du théâtre des Arts,

Au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur.

CITOYEN MINISTRE,

Recevez, avec la même bonté, qui vous a fait me rappeler à votre bon souvenir, les assurances bien sincères de ma reconnaissance. Elle n'a, dans mon cœur, aucuns sentiment qui puisse l'égaller, que la haute estime que sait inspirer vos mérittes, et la considération avec laquelle je suis,

Citoyen ministre, votre très dévouée concitoyenne,

SOPHIE ARNOULD.

(Brouillon).

RAPPORT.

Le ministre se rappellera sans doute que Mlle Arnould, ci-devant artiste du théâtre des Arts, obtint, dans le mois de ventôse dernier, une représentation à son profit. Cette faveur n'eut pas lieu. Cette ancienne artiste, malade et presqu'abandonnée, expose qu'elle n'a touché de cette indemnité qu'une somme de 2000 francs, et sollicite avec les plus touchantes instances, le reste de cette somme qui lui a été promise.

Le ministre ne refusera pas sans doute sa bienveillance à l'âge, au malheur, au souvenir d'un talent célèbre, je lui propose, en conséquence, en attendant l'accomplissement de la promesse qui a été faite à Mlle Arnould, d'accorder à cette artiste intéressante un secours dont il voudra bien fixer la valeur.

(En marge : *Bon pour 600 francs.*)

Paris, 21 brumaire, an 10 de la République française, une et indivisible.

RAPPORT PRÉSENTÉ AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Le Ministre n'a pas oublié, sans doute, que Mlle Arnould vieille, malade, et presqu'abandonnée, n'ayant pour gage de son existence actuelle que le souvenir de celle qu'elle eut autrefois, attend de la justice et de la bienveillance du gouvernement le reste du secours pécuniaire qui lui fut promis à la place de la représentation qu'elle avoit obtenue. Je ne sais trop sur quel titre elle a fondé l'espérance que ce secours seroit de 6000 francs, mais si le Ministre n'a pas lui même déterminé cette somme, je crois que le citoyen Cellerier l'a promise en son nom, pour engager Mlle Arnould à renoncer au bénéfice de sa représentation; quoiqu'il en soit, elle n'a reçu jusqu'à ce jour, que 2000 francs et chaque jour, elle réclame le reste de la somme qu'elle s'est flattée d'obtenir. Je ne doute pas que le Ministre n'ait égard à la situation de cette artiste longtemps célèbre, et quoique les services des comédiens me paraissent magnifiquement récompensés, surtout quand on les compare aux sort des hommes illustres, qui, dans les arts ou dans les lettres, ont honoré jadis, ou peuvent un jour honorer leur pays, je pense que le Ministre doit remplir la promesse qu'il a faite, ou qu'on a faite en son nom, à Mlle Arnould. Je propose donc de lui faire payer, en deux payements égaux, la somme de 4000 francs dont 2000 aujourd'hui et 2000 dans trois mois.

Le Chef du bureau des théâtres,
E.

Dans l'almanach national pour 1802, le chef du bureau des théâtres est ainsi désign ,

Bureau des théâtres :
C. CAMPENON, Chef.

Sophie Arnould mourut le 22 octobre 1802, dans la petite chambre que la compassion officielle lui avait assignée à l'hôtel d'Angevilliers où, alors, le Gouvernement logeait quelques artistes. On dit qu'elle mourut réconciliée avec Dieu. Et celle qui avait rempli Paris du bruit de ses succès et de l'éclat de son luxe, fut enterrée comme les pauvres. Son cercueil solitaire traversa humblement ces mêmes rues que remplissait jadis le fracas de son carrosse.

Sic transit gloria mundi.

MAVIL.

LA SCIENCE DU MERVEILLEUX

Hallucinations véridiques.

Chers lecteurs, vous souvient-il un peu de certain livre où Grégoire de Tours nous apprend que saint Ambroise assista mentalement, de Milan, aux funérailles de saint Martin, le jour précis où ce saint trépassait à Candes? Peut-être la mémoire ne vous est-elle pas plus fidèle que le chien de Jean de Nivelles; peut-être même n'avez-vous pas lu Grégoire de Tours. Quoi qu'il en soit, je cite ce curieux fait narré en un antique ouvrage pour vous donner un exemple historique de ce que l'on appelle, assez vilainement, *hallucination télépathique. Télépathie*, ce nom fait immédiatement songer à son congénère grec *télégraphie*. Mais la télépathie est-elle autre chose que la mystérieuse communication des mentalités, de la télégraphie merveilleuse, sans fils, sans paroles, sans contacts, sans gestes? C'est la transmission des émotions, des pensées, des figures à travers le temps, les plaines immenses, les mers bruyantes, les monts épais et audacieux! C'est la vision exacte et captivante d'un événement à de prodigieuses distances — et Swedenborg qui vit brûler Stockholm de la ville de Gothembourg était aussi en proie au genre d'hallucinations que la science nomme *télépathiques*, mais que, par amour de l'euphonie, je préfère appeler *véridiques*. Très longtemps les faits de ce genre furent délaissés par les savants sérieux; les rares esprits qui s'en éprenaient se cachaient; au temps de l'exécrable Lanbardemont ils eussent été condamnés pour magie, satanisme ou sorcellerie et, tout en appréciant longuement les douleurs subtiles et compliquées d'un supplice par le feu, ils eussent pu méditer sur les dangers de l'amour de la vérité et se souvenir du pauvre Urbain Grandier. Nous n'en sommes très heureusement plus à ces cruels procédés : les plus fanatiques se contentent de nier sans daigner entendre, de railler sans avoir compris. Le ridicule tue, dit un proverbe usé dont se sert souvent Monsieur Tout-le-Monde qui a plus d'esprit que Voltaire. Je crois que Tout-le-Monde a tort. Il y a quelque vingt ans on se moquait de l'hypnotisme comme d'une fable amusante; ceux qui admettaient sa réalité étaient d'habiles charlatans. Eh bien! malgré les satires contre le « Mesmérisme » — c'était le nom de la nouveauté suspecte, en ce temps-là — et malgré l'incertitude des premières données, l'hypnotisme se porte si bien qu'il envahit actuellement la thérapeutique orthodoxe et seconde puissamment les recherches de la science officielle. A son tour, la télépathie traverse la période difficile des critiques et des obstinations, mais l'on peut déjà prévoir le jour où elle sera admise indiscutablement comme la rotation de la terre ou les phénomènes électriques. Cela est confirmé par l'état même de nos connaissances en la matière.

On connaît la télépathie comme avant Franklin et Galvani on connaissait l'électricité. On savait, écrit le professeur Ch. Richet, que les maisons, les meules, les hommes sont frappés par la foudre du ciel, mais on se bornait à constater les effets destructifs de l'éclair.

On ne connaissait ni les conditions de l'étincelle électrique, ni les causes qui la faisaient naître. En un mot, c'était un grossier empirisme.

C'est afin d'éclairer la question par des documents récents et irrécusables et rechercher les causes du phénomène que les docteurs Dariex et Richet fondèrent les *Annales des Sciences psychiques*, qui rapportent tous les faits sérieux d'occultisme ou de télépathie qui se produisent. Trois Anglais, MM. Gurney, Myers et Podmore ont fait d'immenses recherches et recueilli sept cent deux cas (1) entre les milliers qui existent ou se produisent chaque jour, sous nos yeux mêmes, dans notre intimité ou nos relations, sans que nous y prêtions attention.

L'histoire fourmille de ces faits surprenants. Il y a Pollonius de Tyane assistant d'Ephèse au crime commis à Rome, par Stephanus, sur Domitien ; il y a aussi la vision de Calpurnia, l'épouse de Jules César. Calpurnia vit Jules César, dans la nuit précédant son assassinat, tout ensanglanté, le corps meurtri, expirant. Très troublée, elle fit part de son rêve au vainqueur de Pharsale et le supplia de ne pas sortir ce jour-là César railla la frayeur de son épouse, et de peur qu'on ne crût qu'il attachait quelque importance aux rêves d'une femme il s'en alla vers le Sénat où il devait être proclamé empereur. Dès qu'il y fut entré, des courtisans, qui avaient conspiré sa perte, l'entourèrent. L'un deux, Cimber, se jeta à ses pieds comme pour demander une grâce. Le dictateur semblait hésiter, Cimber le prend par le bord de la robe. C'était un signal : tous se jetèrent sur lui. César, ensanglanté, percé de vingt-trois coups de couteau, va expirer au pied de la statue de Pompée, réalisant ainsi le rêve de son épouse.

Au moyen âge, des centaines de personnes furent poursuivies pour sorcellerie, magie ou autres « crimes » de l'espèce. « Parce que ces choses sont au-dessus de votre intelligence vous les appelez œuvres du démon », écrivait un moine de génie à ceux qui l'accusaient de magie parce qu'il s'occupait d'études chimiques. Ces paroles de Roger Bacon pouvaient s'adresser aux juges qui condamnaient les pseudo-sorcières (hystériques) ou ceux qui avouaient une hallucination télépathique.

Au XVIIe siècle les bénédictines de Madrid, qui passaient pour possédées, lisaient dans la pensée les unes des autres : leur supérieure, raconte (2) le comte de Gasparin, Dona Thérèse, connaissait le sujet de leur entretien avant d'être venue au milieu d'elles.

Il y a de nombreux faits, plus récents et aussi curieux. En voici un raconté par Mme Tanton, de Birmingham, sous le n° LXIX dans le livre de MM. Guiney, Myers et Podmore : « Dans la journée du 14 novembre 1867, j'assistais avec mon mari à un concert à Birmingham. « Town-Hall, lorsque je sentis le frisson glacé qui accompagne les hallucinations. Presque « immédiatement je vis très distinctement, entre l'orchestre et moi, mon oncle, M. W., couché « dans son lit. Il semblait m'appeler comme font les mourants. Je n'avais pas entendu « parler de lui depuis plusieurs mois et je n'avais aucune raison de supposer qu'il fut malade. « L'apparition n'était ni transparente ni vaporeuse, mais il semblait qu'on eût affaire à un « corps véritable ; néanmoins je pouvais voir l'orchestre non pas à travers ce corps, mais derrière « lui. Je n'essayai pas de détourner les yeux pour voir si la forme se déplaçait avec eux, mais « je la regardai, comme fascinée, si bien que mon mari me demanda si j'étais malade. Je lui « demandai de ne pas me parler durant une minute ou deux. La vision disparut peu à peu, « et, après le concert, je dis à mon mari ce que j'avais vu. Une lettre qui nous parvint peu « de temps après annonçait la mort de mon oncle. Il était mort exactement à l'heure où la « vision m'était apparue. »

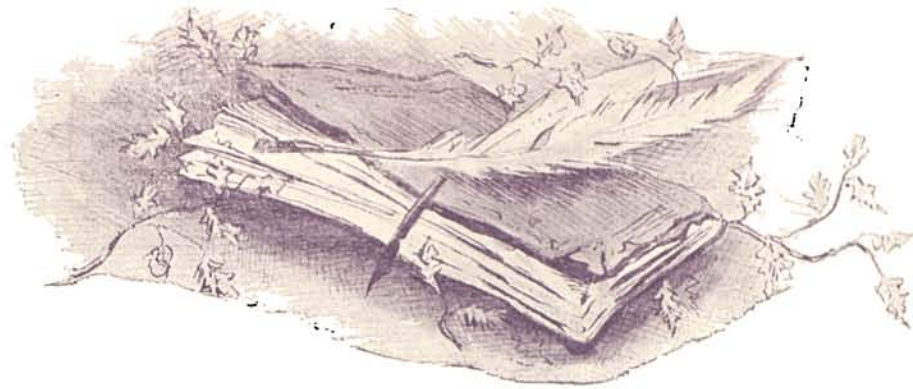
ALBERT BERTHEL.

(A suivre.)

---

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, traduit et abrégé, par L. MARILLIER, avec une préface de CH. RICHET.

(2) AGÉNOR DE GASPARIN (Comte), *Des tables tournantes, du surnaturel et des esprits*, 2 volumes. Paris 1855.



NOTES LITTÉRAIRES

"CHARLES SAUVAGEON", par ÉDOUARD CONTE

Le dernier livre de M. Édouard Conte, *Charles Sauvageon*, est éminemment une monographie hargneuse et renfrognée. De l'humour par places, de la mauvaise humeur tout le temps, contre tous, contre tout, partout, au berceau, à l'école, en voyage, sous les maronniers de Paris, comme sous les oliviers d'Afrique, même parmi les genêts d'or des rouges collines natales.....

Et je ne sais s'il faut expliquer cette impression par ceci, que l'intention de rester maussade obstinément, sans détente, apparait quelque peu déplaisante et puérile par sa persistance à travers les plus petits incidents de la vie, mais il est certain que toute cette amertume semble plutôt d'un gastralgique que d'un révolté. C'est du pessimisme en menue monnaie.

A la salle d'asile déjà, Sauvageon boudait dans les coins. Depuis, il a boudé dans tous les coins de la vie. Voici d'ailleurs son portrait, par lui-même : « Pâle, jaune, maigre, malade, long comme un jour sans pain, les traits durs, la physionomie farouche, la voix grosse, le débit alternativement dolent ou précipité, ce garçon n'attire pas, il repousse. » Nous sommes avertis. Nous ne nous étonnerons pas de la vilaine et persistante grimace que promènera dans la vie ce jeune homme disgracié et plaintif.

Pourtant il est né à Dorignan, au pays béni, parmi les abeilles et les cigales, dans les chansons et la lumière si blanche. Le soleil de Mistral a chauffé son berceau. Mais s'il avait vu le jour dans le plus glacé et le plus désolé des décors septentrionaux, il ne traînerait pas par le monde une âme plus lugubrement maussade.

Son premier acte est une manifestation. Il nait un vendredi treize.

Le voilà, dès le seuil, marqué. Le choix de ce jour offusqua les commères du quartier, et par ses premières façons d'enfant, il « justifia la malédiction générale ». — « Dix-huit mois durant, je geignis sans interruption et mes cris étaient si exaspérants que mon père se levait la nuit... et allait par les rues désertes pour jouir du silence. »

Puis c'est la salle d'asile. Là, malgré que la supérieure, sœur Saint-Jean, soit une femme très douce, avec un regard chaud dans ses yeux bleus, Sauvageon connait pour la première fois l'injustice et la faveur. Comme sa mère multiplie les offrandes, il est mieux traité que les autres bambins. Un seul, le fils du pharmacien, est plus choyé... « J'en conçus, dit-il, de l'envie et de l'orgueil : envie du fils du pharmacien, orgueil à l'égard des autres. » Remarquez que le jeune Sauvageon était alors âgé de six ans seulement.

Des frères de l'école chrétienne, il garde un souvenir attendri. Il fait bon noter cette éclaircie, tant sont rares, au cours de cette monographie amère, les moments de détente et d'émotion. « Comment les frères surent-ils se faire aimer de l'enfant ombrageux, sauvage orgueilleux, indomptable que j'étais ? Je m'en étonne à vingt-cinq ans de distance. Mon cœur mollit vraiment à leur souvenir, alors qu'il se tend encore de colère à l'évocation des brutes et des sots qui, plus tard, au collège, déchirèrent de leurs grosses pattes ma sensibilité. »

Sauvageon consacre le temps des vacances à dévaliser les jardins de la banlieue. Parfois il enfonce la porte d'une des cases en bois où les bourgeois de Dorignan enferment une buvette, des livres, un lit. Et sur tout ce qu'il trouve, il fait main basse.

Vient l'année sombre. Sauvageon a des spectacles. Le départ des régiments, le passage des turcos, qui s'accrochent des roses aux oreilles, les mobiles tout gauches dans leurs vareuses neuves, les groupes enfiévrés autour du crieur qui annonce les désastres, les vieux canons de la citadelle maniés sur l'esplanade par des artilleurs improvisés, puis, après les défaites de l'Est, le retour de l'oncle qui apparait un soir, pouilleux, défait, hagard.

Sur les soldats qui partent Sauvageon ne s'attendrit pas. Mais son instinct belliqueux de voyou lâché s'éveille dans cette fièvre, et le voilà qui, de sa fronde, au haut des bastions, casse les dents de ses camarades.

Nous ne suivrons pas Sauvageon au collège. Contentons-nous de savoir que, « son enfance prit là, sous ces platanes vénérables, des colères qui ne sont point encore apaisées. S'apaiseront-elles jamais ? » — J'en doute. Mais aussi quel collège ! Tel professeur, atteint d'un mal honteux, marche dans la classe, tenant à la main un petit pot de pommade où il trempe un doigt gangrené. Tel autre est un ivrogne, qui oublie l'heure du cours et que le principal doit faire réveiller dans une buvette où il a roulé sous la table en compagnie de portefaix. Cet autre est un goitreux, qui, en plus, a la teigne ; au goitreux succède un singe, né à Cayenne, des amours d'un garde chiourme et d'une femelle de là-bas. Quant au professeur de chimie, c'est un misanthrope, un austère, qu'un scrupule minutieux et excessif tourmente, et qui, par amour de l'antiquité, revêt, pour donner son cours, une toge romaine. De cette austérité farouche, de cette misanthropie hautaine, aussi de cette toge romaine, de toute cette singularité enfin, pourquoi faut-il, hélas, que nous apprenions le secret? C'est une infirmité. Le professeur de chimie a l'haleine empestée. Aussi emploie-t-il tout son argent à parfumer sa barbe....

MM. Paul et Victor Margueritte, desquels je citais, il y a quelques jours, un article excellent, paru dans *l'Echo de Paris*, pensent que M. Edouard Conte a voulu, par ces peintures repoussantes, collaborer, suivant son tempérament, à la campagne qui se mène contre l'enseignement universitaire et l'éducation classique. Je ne le crois pas. Le moyen serait vraiment puéril. Mieux est nous souvenir que Sauvageon est né un vendredi et un treize, et expliquer ainsi que se soient trouvées réunies dans le collège de Dorignan, précisément pendant les tristes années qu'il y passa, tant de difformités morales et d'infirmités physiques.

Vers ce temps, Sauvageon fit sa première communion et cette cérémonie ne le toucha point.

Et les jours passaient, les mois passaient, tandis qu'il montait de classe en classe, gravissait l'échelle automatiquement, l'esprit ailleurs, vagabondant en de chimériques imagina-

tions. Sur l'éveil de sa puberté, il faut l'entendre : « Je ne fus pas, nous confie-t-il, peu singulier quant aux mœurs. Les miennes étaient pudiques, délicates, effarouchées, c'est-à-dire que j'offensais le cynisme général... C'était à la tête que se déclarait ma puberté ! Mon imagination travailla bien avant le corps proprement dit. J'allais dans les livres puiser de l'amour. Du moment que ma timidité m'interdisait de connaître la femme, il était naturel que je me rejetasse sur les peintures des poètes et des romanciers... »

Dans tout le livre, seulement deux épisodes d'amour. Le premier est conté avec beaucoup de simplicité et de charme et une rare fraîcheur d'émotion. « A midi ma mère m'appelait. Je ne venais pas tout de suite. Je voulais regarder passer une jeune fille que sa mère accompagnait. Seize ans à peine, des yeux bleus et la peau blanche, quoique ses cheveux fussent bruns. C'était ses yeux qui m'avaient pris. C'étaient les yeux de Cosette. Cosette devait les avoir tels. Cosette... avait dans son visage ce rayonnement ingénu, ce sourire gentiment étonné et surtout ce long regard qui s'ignore lui-même et semble implorer l'amour. C'était une jeune fille pauvre....

« Longtemps, de longs mois, je me contentai de ce simple regard. J'en jouissais délicieusement. Ce n'était rien de charnel, mon imagination s'arrêtait à son rêve de madone. Un jour le rouge me vint aux yeux d'entendre le boulanger d'en face me dire en un langage trop réel qu'elle était appétissante. Les paroles de ce rustre m'émurent comme une profanation. Je ne voyais la possession de cette jeune fille que dans des lointains à peine possibles. Brûlant déjà d'aller à Paris, seul théâtre, me semble-t-il, digne de mon action, je comptais sur mes doigts l'âge où je pourrais la prendre pour femme. Six ans au moins à attendre. M'attendrait-elle ? Je cherchais à me rassurer par l'exemple, fameux dans le pays, de rares jeunes filles qui avaient attendu sept ans leur fiancé, dans le temps que le service militaire était de cette durée. On en citait quelques-unes. Dans le village d'où dépendaient nos vignes, on rappelait un trait de cette constance comme on aurait rappelé un phénomène extraordinaire, une éclipse, unique. On me l'avait même montrée, cette femme fidèle. Ce n'était pas une folle. La réalité contrôlait maints romans que j'avais lus. Quels modèles de parfaits amants nous donnerions au monde elle et moi ! Je nous figurais sortant de l'église et le peuple entier se disant : « Ils se sont attendus six années. »

L'aventure tourna mal. Sauvageon a écrit à Cosette une lettre d'amour. Tout un jour, il l'a recommencée, corrigée. Elle lui paraît maintenant un chef-d'œuvre d'élégance et de sentiment. Il y a mis, avec tout son cœur, ses souvenirs de Murger. Voici qu'une petite paysanne passe, un panier à la main, trottant sur la route. Il l'arrête, lui remet l'enveloppe et fait un geste impérieux. Mais l'enfant le regarde, si grand, si disgracieux, si gauche et lui rend la lettre. « La demoiselle est pour se marier. Elle est promise à un parent qui a de la fortune. »

Et Sauvageon s'éloigne lentement sur la route, le cœur lourd, l'œil stupide. Son rêve est en morceaux. Il veut mourir. Depuis qu'il a lu Roméo et Juliette, il porte toujours entre sa chemise et son gilet un poignard dans sa gaîne, mais il craint que le courage lui manque de s'enfoncer une lame au cœur. Il emprunte vingt francs sur des dentelles de sa mère, achète un revolver et se met en route vers une ville voisine. Dans une chambre d'hôtel son tourment finira. C'est la nuit. Le temps est sec et clair. Il traverse un bois d'oliviers que la lune argente. Il s'arrête pour essayer son arme et tire une balle sur le tronc d'un arbre. Un chien réveillé aboie dans la maison d'un garde-barrière.

« Le lendemain, aussitôt réveillé, à la clarté d'une allumette, je regardais l'heure. Il en était dix. Des bruits de pas, des appels de bonne s'entendaient dans l'hôtel. Je pris sur la table de nuit le revolver et m'en appliquai le canon sur la tempe. Le froid de

l'acier m'envoya un frisson. Je reposai l'arme. Je me sentais mou, quoiqu'ayant beaucoup dormi. Le souvenir de mon énergie de la veille m'amollissait par comparaison. Je m'étonnais de m'être si promptement décidé et, depuis le vol de dentelles, jusqu'à mon entrée dans l'hôtel, d'avoir si délibérément accompli les actes préliminaires de mon suicide. Il me devenait évident que j'avais presque épuisé avec mon excitation de la veille ma volonté de mourir. Le peu qui m'en restait suffirait seulement à prendre le revolver et à m'en coller le canon sur la figure. Également incapable et d'ouvrir les volets, dans la crainte que la lumière du jour ne triomphât trop cruellement de mes idées funestes, et de presser le ressort mortel, je ne bougeais point. L'obscurité de la chambre me cachait jusqu'à un certain point la honte de ma résolution vaincue. Une fois que la lâcheté a commencé de détendre un dessein bandé virilement, l'amour-propre se cherche des excuses dans des motifs d'autant plus acceptables, que tout en étant négateurs de l'action, ils sont pris dans le meilleur de nous-mêmes. Par exemple, je me déchirais de remords d'avoir supplicié ma mère, depuis le moment où, ne me voyant pas rentrer, elle m'attendait dans l'angoisse des suppositions affreuses qui s'enfoncent comme autant d'aiguilles dans le cœur d'une mère. Je la voyais refusant de se coucher, s'asseyant tout près de l'escalier pour mieux percevoir les pas nocturnes qui résonnent avec des éclats de voix sur le trottoir, tressaillant à ceux qu'elle croit reconnaître, et, dans le silence qui étend de nouveau sa menace, s'en remettre à Dieu du sort de son fils. Étant mère, elle a deviné. Ces trois jours sans nourriture l'ont éclairée soudain. Elle a reconnu mon désespoir et le suit à la trace. Elle se hâte, tremblant d'arriver après le malheur redouté. Elle refait mes étapes depuis le vol des dentelles jusqu'au chemin que j'ai pris pour arriver ici. Pauvre mère ! Bourreau que je suis ! Je sursaute. On frappe à ma porte. — « Ouvrez ! ouvrez ! » J'ouvre. C'est ma mère, c'est mon père, le patron de l'hôtel les accompagne. Je suis saisi, embrassé, palpé. « Non, je n'ai rien. » Les regards tombent sur le revolver. Je baisse la tête. Nous pleurons tous. Nous nous comprenons par les larmes mieux que par les paroles. Quand je relève la tête, le revolver a disparu. Mon père l'a mis dans sa poche. La lettre, je l'ai déchirée, redéchirée. La scène finit par un pardon demandé et donné en même temps..... »

Si j'ai cité tout ce morceau, si je me suis attardé à cet épisode qui, dans la vie de Sauvageon, fut tout un roman et tout un drame, ce n'est pas seulement parce que le récit est d'un grand charme et d'une touche très délicate, — ni pour le simple plaisir de surprendre quelque détente enfin dans la dureté de ces traits toujours farouches, quelque chose comme le sourire d'une larme. C'est parce qu'il y a, dans ces cinq pages, un accent d'émotion que nous ne retrouvons nulle part dans le volume (sauf en deux ou trois endroits où Sauvageon parle de sa mère). — Ne serait-il pas dans ce désespoir d'enfant, et dans le pli qu'il donna à cette âme, le secret de ce noir pessimisme, répandu partout ; et quand les yeux de Sauvageon prennent un éclat mauvais, quand une grimace douloureuse contracte son visage, quand il blasphème, ne serait-ce pas qu'il souffre encore de la blessure faite à son cœur d'adolescent ? — Mais il serait peut-être indiscret de le lui demander. Et puis, lui-même, en a-t-il conscience ? Parmi les souffrances lointaines qui froissèrent sa sensibilité, discerne-t-il celle d'où vraiment lui est resté le plus d'amertume ?.....

Des années passent. Le voici à Paris armé de ses diplômes. Nouvelle aventure d'amour. Liaison éphémère et banale, commencée chez un marchand de vin, et qui, après de passionnées parties de canotage, finit doucement, sans nul déchirement. « Je partis sans un mot, sans rien. Je confiai à l'hôtel que je retournais en province. Elle le crut sans

doute, ne me rechercha point. Il n'entra pas dans les desseins de la Providence de nous faire rencontrer de nouveau. — C'était fini. »

Pendant quelques mois, il est suppléant dans un collège de Paris. Mais le sous-surveillant, qui, naturellement, est une sorte de brute, l'écœure par ses brutalités de sous-off. goujat. Un soir, Sauvageon prend sa malle, part et retombe sur le pavé de Paris.

A Tunis dont l'occupation est récente, peut-être trouvera-t-il un emploi.

Il s'embarque. Tout d'abord l'Afrique, plate et jaune, le désenchante. Il donne des leçons de français à deux petits juifs, qu'il avait connus à Paris, au collège municipal, élèves studieux. Mais l'Orient les reprend. Ils rejettent les livres et passent leur vie à cheval. Sauvageon, sans gagne-pain, s'emplit une dernière fois les yeux des blanches splendeurs de Tunis, revient en France,..... et trois mois après il faisait ses débuts de journaliste dans le *Flambeau de la Méditerranée*, journal du député radical Frousse.

Ce Frousse est peint très finement et très cruellement. Et nous retrouvons, dans ces dernières pages de son livre, la bonne manière de M. Conte, sa rare acuité d'observation et sa grande habileté à tirer des moindres faits toute leur ironie.

Frousse, sorte d'Homais méridional et parlementaire, a tous les ridicules, toute la médiocrité, toute la fatuité, toute la phraséologie et tout le bas savoir-faire qui conviennent à un produit complet et bien venu de l'entraînement électoral. D'abord Sauvageon a quelque répulsion, des mouvements de recul. Puis, peu à peu, il s'habitue à l'odeur de cette cuisine. L'atmosphère que font toutes les malpropres besognes de la basse politique lui devient respirable. Le préfet l'a remarqué, l'invite à déjeuner et lui indique quels services délicats l'administration attend de sa sagacité et de son zèle. — Sauvageon repousse les propositions préfectorales. Mais, un jour qu'il s'analysait, il eut peur de lui, peur des possibles défaillances, peur que le *Flambeau de la Méditerranée* ne le dégoutât plus, que Frousse ne l'indignât plus, que les acolytes de Frousse ne lui fissent plus pitié.

Il donne sa démission et s'échappe....., et sur ce geste, sur cette fuite hors de la boue, le livre finit.

Que deviendra Sauvageon ? Quelle sera sa vieillesse ? Au bout du long désenchantement qu'aura été sa vie, trouvera-t-il, dans le calme d'un scepticisme dédaigneux, quelque sérénité ? Ou bien l'âge exaspérera-t-il sa sensibilité douloureuse, et finira-t-il, quelque vendredi 13, le poing fermé et la lèvre maudissante ? Nous le saurons peut-être un jour. Aujourd'hui, quel est-il ? Aucun mot ne vient sous la plume qui le peigne et l'explique. Un inquiet, un mélancolique, un ironique, un rêveur maladif, un être de sensibilité compliquée et frileuse, un révolté sans la rhétorique sonore de Vallès, une âme droite qu'offusque le mensonge social, ou au contraire un difforme qui voit le monde avec des yeux de bossu ? Peut-être tout cela, peut-être rien de tout cela.

Et puis je reviens à ma supposition. La vie sans doute eût été douce et unie à cet être compliqué, tourmenté et douloureux, si la jeune fille de Dorignan n'avait pas repoussé l'amour du collégien romantique, qui marchait, désespéré, dans le bois d'oliviers baigné de lune et cachait sous sa tunique le poignard de Roméo.....

PAUL PASCAL.

Memento.

Un jeune écrivain, dont nous avons publié, le mois dernier, une fantaisie agréablement rimée, M. Charles Cudell (C.-C. de Bronkart), vient de terminer un roman, qui paraîtra incessamment.

L'intrigue est attachante et mouvementée, et le style a de la vigueur et de la simplicité. Titre : *A la Dérive*.

M. Cudell est venu demander le concours de la *Revue Mauve*. Nous le lui donnons bien volontiers et nous engageons nos amis à souscrire à son livre. Prix : *deux francs*.

QUESTIONS DE TOILETTE

Il faut souffrir pour être belle, dit un proverbe populaire. Je conçois que les jolies femmes se résignent à des supplices modérés, à quelques contraintes d'ajustements, si leur beauté en doit recevoir un nouveau lustre. On ne saurait là-dessus, en principe, se montrer bien rigoureux. Sans aller jusqu'à proclamer, avec Renan, que la beauté vaut la vertu, on ne peut se défendre de quelque indulgence pour des soins et pour des efforts multipliés, en somme, à première fin de nous charmer. Mais, en cette matière, il y a tout d'abord une question qui se pose et qui s'impose : le résultat poursuivi répond-il victorieusement aux moyens déployés, aux peines consenties?

A la vérité, on a d'assez bonnes raisons d'en douter.

Il n'est rien de tel que l'aisance pour produire ou pour faciliter la grâce ; il n'est rien de tel que l'équilibre heureux de la santé pour permettre et favoriser le florissant épanouissement des plus séduisants attraits. Or, la plupart des pratiques actuelles des couturières semblent manifestement tendre à supprimer toute aisance, à débiliter toute santé.

Oh! bien entendu, l'on n'avoue pas. On prend pour prétexte de mettre en relief ou d'accentuer quelque avantage physique, la plupart du temps, d'ailleurs, tout conventionnel.

Il y a, par exemple, la finesse extrême de la taille... Une des erreurs les plus absurdes, en même temps que les plus funestes du faux idéal de la mode!

Si les femmes se rendaient compte de ce qu'elles abdiquent de charme et d'élégance bien comprise pour vouloir être trop sanglées! Mais on s'épuise vainement à le leur redire.

Les anatomistes et les hygiénistes ont ouvert le branle : ils ont dénoncé l'horreur — le mot n'est pas trop fort — des monstrueuses déformations intestines qui sont la suite la moins discutable des habitudes ordinaires de coërcition.

Puis les artistes sont venus à la rescousse. A l'appui de leurs protestations, ils apportaient les preuves innombrables et saisissantes, fournies par les plus purs chefs-d'œuvre du peuple qui rendit à la beauté le culte le plus éclairé, en même temps que

le plus dévôt. Ce sont, naturellement, les Grecs, que je veux dire. Ils avaient fait, des proportions du corps humain, une étude si persévérante et si minutieuse, que certains d'entre eux se faisaient fort de reconstituer un individu tout entier d'après les simples indications fournies par la longueur d'un doigt, d'une phalange, d'un ongle! Eh bien, leur statuaire glorieuse est là pour attester qu'ils ne commirent point cette maladresse de confondre l'étranglement de la taille avec la beauté de la taille, qui est toute, en réalité, dans sa souplesse, dans sa rondeur, dans sa cambrure, dans son dessin harmonieusement prolongé par la ligne des hanches.

De même, ils ne jugèrent point conforme à une saine et juste esthétique de camper leurs admirables Vénus sur des pieds que leur exiguïté disproportionnée rendrait incapables de les porter.

Mais nous avons changé tout cela. Depuis de multiples et longues années, toute vérité, toute proportion se trouvent insultées, dans les modes, par cette manie de l'étriqué dont on a fait comme la base de la plupart des règles du chic.

Il faut bien convenir, du reste, que les femmes n'ont pas et ne sont pas toujours les seules à en accepter la tyrannie. Elles n'ont pas eu, elles ne gardent pas le monopole du « boudiné. » Pour ne point entrer dans le détail des élégances masculines de ces dernières années, rappellerai-je certains traits que le duc de Lévis nous a rapportés du duc de Guines?

Ce gentilhomme, pétri d'esprit, qui savait si bien donner aux autres des ridicules, avait lui-même un singulier travers. Il était assez gros, et il engraissait tous les jours. En dépit de la nature, il voulait surtout paraître mince. Aussi portait-il toujours des vêtements extrêmement serrés. Il poussait cette manie si loin, qu'il avait pour chaque habit deux culottes différemment coupées. Lorsqu'il faisait sa toilette, son valet de chambre lui demandait gravement :

— Monsieur le duc s'asseoit-il aujourd'hui ?

Et, lorsqu'il devait rester debout, il montait sur deux chaises, et il descendait littéralement, non sans effort, dans sa culotte tenue par deux de ses gens...

Certes, il souffrait, celui-là, pour être beau? Mais parvenait-il, ainsi, à l'être? Encore une fois, c'est toute la question.

De quelque manière qu'on la tranche, je répète que je consens à ce que l'on souffre, si l'on y trouve son plaisir. Ce que je n'admets pas, c'est que l'on fasse souffrir les autres.

Entendons-nous : — je n'ai point en vue ces divers artifices de coquetterie, ce maquillage, pour dire le mot, qui transforme, au moins provisoirement, la femme en une sorte d'idole impassible, à qui le sourire n'est guère moins défendu que les larmes.

D'abord, il ne manque pas de gens pour trouver à l'artificielle sérénité des beautés fardées et émaillées un raffinement de séduction particulier. Chacun son goût !

A l'instar de son ami Baudelaire, Théophile Gautier a célébré les charmes des visages blanchis à la céruse, et il a exalté les prestiges du rouge et des mouches. Mais il convient de rappeler que l'auteur du *Capitaine Fracasse*, volontiers paradoxal, déclarait également que la verdure des prés et des forêts lui répugnait : il n'y voyait, affirmait-il, qu'une horrible moisissure de ce globe qu'il définissait « le fromage humain » ..

Quoi qu'il en soit, on peut toujours se désintéresser de moyens de coquetterie dont l'efficacité paraît au moins douteuse et dont les inconvénients pratiques sont évités par qui les redoute. On a toujours le droit de s'abstenir, de récuser et de répondre, comme cet étranger du siècle dernier en visite à la Cour de France : « Mesdames, je me connais mal en peinture... »

Et puis, je ne suis pas trop éloigné de penser, avec Armand Hayem, que, « si la coquetterie de la toilette perd beaucoup de femmes qui n'ont pas le moyen de la soutenir, elle est aussi toute la sauvegarde de celles qui s'y peuvent occuper et dépenser tout entières ».

Mais c'est à un point de vue tout personnel que nous sommes obligés d'envisager certains détails de la mode actuelle. Ils sont agressifs; ils ne nous permettent pas une philosophique indifférence. En vain, contre eux, a-t-on déjà fait mainte campagne. Tous les chroniqueurs ont dû constater l'inutilité de leurs assauts. L'aspect des salles de spectacle nous le prouve, cette année, plus éloquemment et plus fâcheusement que jamais... Car c'est du chapeau des femmes au théâtre que je voudrais dire un mot à mon tour.

Ah! ce n'est plus ici l'étriqué, le ratatiné qui règne et triomphe! Il paraît, décidément, que nos élégantes, le soir, ne se trouvent belles qu'en grands chapeaux empanachés. Au premier abord, cela semble anormal, étrange, incohérent. Au théâtre, le grand chapeau n'est pas seulement incommode, il est illogique. Il est essentiellement le chapeau pour la promenade, le chapeau pour la voiture, où il prend tout son agrément décoratif. Mais il va de soi que la coiffure, comme la toilette de théâtre devraient avoir pour objectif de se rapprocher, autant que possible, de la coiffure et de la toilette de soirée. Pour nous, hommes, le petit chapeau nous semblerait doublement indiqué et rationnel, puisqu'il nous permettrait de voir la pièce. Il paraît qu'une telle prétention paraît à ces dames inacceptable et dérisoire. Elles semblent, froidement, nous répondre : « Cela ne me paraît nullement nécessaire : ne suffit-il pas que je sois belle? »

On nous dira peut-être, d'autre part : « Vous avez des compensations ». — Pas tant que cela! Le chapeau monumental a ce deuxième inconvénient de nous dérober le plus souvent tout ou partie du visage de celle qui le porte. Le résultat, à cet égard, ne remplit donc qu'imparfaitement les intentions.

Les Sybarites, raconte Athénée, avaient promulgué la loi suivante : « On invitera la femme aux festivités et aux sacrifices un an d'avance, afin qu'ayant le temps de se préparer, tant à l'égard de leur habillement que du reste de leur parure, elles y assistent avec toute la pompe requise. »

On ne saurait, de nos jours, être convié si longtemps à l'avance à un spectacle. Mais si, par conséquent, la pompe des modernes toilettes — et surtout celle du chapeau — est relativement improvisée, on frémit de songer aux proportions qu'elle atteindrait avec plus de préparation...

Il y a, aujourd'hui, des monuments agrémentés d'ailes éployées, de paquets de fleurs, d'amples nœuds de rubans, qui ne barrent pas seulement tout l'espace compris dans la largeur d'un fauteuil, mais qui empiètent d'un bon tiers en plus, à droite et à gauche. Dans de telles conditions comment s'étonner que le goût du théâtre semble diminuer chez les hommes? Si la comédie est un miroir, encore faudrait-il que nous puissions nous y regarder!

Justes, trop justes doléances. — J'en conclus, au nom de l'esthétique et au nom des intérêts de la littérature dramatique, en faveur d'un élargissement des corsets et d'un retrécissement des chapeaux.

ROBERT VALLIER.

LA MUSIQUE

L'art du chant se perd; c'est un fait que l'on a trop souvent, hélas! l'occasion de constater. Mais, Dieu soit loué! L'art du chant n'est pas encore perdu; et si les Français et les Italiens qui, dans ce genre, ont eu de si merveilleux artistes, ne possèdent plus de chanteurs dignes de ce nom, un Néerlandais, M. Van Rooy, nous a prouvé à la dernière séance des concerts populaires que la grande école de Garcia avait encore au moins un représentant.

Aussi, quel succès! M. Van Rooy sait filer un son, nuancer sa diction: il sait phraser, enfin, et passer sans effort de la demi-teinte aux effets les plus éclatants. Il n'y a point là de miracle ; ce sont des qualités qui ont été assez communes autrefois, mais dont nous nous étions déshabitués.

Nous sommes donc très reconnaissants à M. Van Rooy de la belle et saine impression d'art qu'il nous a donnée.

C'est une impression de ce genre dont nous sommes redevables à Mlle Louise Derscheid. Par ce temps de virtuoses à tous crins, préoccupés seulement de jouer le plus grand nombre de notes possible dans un temps donné, Mlle Derscheid vise surtout, et on ne saurait trop l'en louer, à une sincère interprétation des maîtres.

Le récital d'œuvres de Brahms qu'elle a récemment donné à la Grande-Harmonie, a été un régal pour les amateurs de belle musique.

Mlle Derscheid a montré une fois de plus, en cette circonstance, la science et la distinction qui caractérisent son talent et qui la mettent au premier rang des professeurs formés par ce grandissime artiste, Brassin.

Peut-être ce talent est-il un peu sévère, mais c'est par là surtout qu'il plaît aux délicats.

On a reproché aussi à la musique de César Frank d'être trop austère. Pour nous ce n'est point ce que nous lui reprocherions, loin de là ; et nous avons déjà dit ici même pour quels motifs, très différents, nous croyons qu'on a un peu exagéré la valeur d'un maître qui a d'ailleurs de merveilleuses qualités.

Les *Béatitudes*, exécutées à l'Alhambra, ont encore fortifié notre opinion qu'il y a dans les œuvres de Frank, surtout dans ses grandes œuvres, trop de disparate, trop de décousu, et souvent aussi un manque de souffle, des développements incomplets que ne rachètent qu'à demi des pages exquises et çà et là de nobles et pures inspirations. César Frank, d'abord méconnu, puis trop exalté par des amis enthousiastes, reprend peu à peu la place qui lui est due, place très belle encore et que personne ne pourra lui contester.

A propos de place, celle d'Ysaye est vacante ; il vient de donner sa démission de professeur au Conservatoire de Bruxelles, soit pour accepter la splendide situation qu'on lui offre aux Etats-Unis, soit, comme l'assurent ses amis et comme l'espèrent ses élèves, pour créer à Bruxelles même un école rivale de celle du Conservatoire.

Nous ne pensons pas qu'il reste définitivement en Amérique, et c'est ce qui nous console de la brusque détermination qu'il vient de prendre. Nous avons aussi cette consolation que sa place sera dignement occupée par Thomson dont la correction, la pureté de style et la prodigieuse technique conviennent tout à fait à un enseignement officiel.

Le quatuor que dirige cet admirable violoniste s'est fait entendre pour la seconde fois à la Grande-Harmonie le 19 avril.

Au programme, le quatuor n° 7 de Beethoven, le quatuor en *sol* de Haydn et le quintette à deux violoncelles de Schubert.

Thomson s'est surpassé. Impossible de jouer non seulement avec plus de largeur et de puissance, mais aussi avec plus de fougue et de sentiment.

Ne lui a-t-on pas reproché quelquefois un peu de froideur ? Voilà un cliché qui ne pourrra plus servir.

HANS.

Carnet Mondain

Le roi, se rendant au Tyrol auprès de l'archiduchesse Stéphanie, a quitté Bruxelles, mardi soir par le train de 5 h. 45 (Ostende–Vienne); il était accompagné de S. A. R. la princesse Clémentine qui restera pendant quelque temps auprès de sa sœur.

Sa Majesté ira faire ensuite une croisière dans la Méditerranée, au cours de laquelle il visitera probablement l'Algérie.

Son Altesse Royale le Comte de Flandre est actuellement à Dresde pour assister au jubilé des vingt-cinq années de règne du roi de Saxe. Elle sera de retour à Bruxelles dans la matinée de mercredi prochain.

Le prince Albert, qui est enchanté de son voyage, en supporte allègrement les fatigues et se porte à merveille. Après avoir quitté Philadelphie le 27 mars il a visité Brunswick, et est arrivé le 29 dans la vieille ville espagnole Sainte-Augustine, en Floride.

Après avoir visité San-Antonio, la Nouvelle-Orléans et traversé la Louisiane, le prince est au Texas, d'après les dernières nouvelles reçues.

La Garden Party offerte par S. M. le Roi dans les serres du château de Laeken a été fort brillante, malgré l'absence d'un certain nombre d'intrépides sportmen et sportswomen, qu'attirait à l'hippodrome de Boitsfort le grand prix de Bruxelles.

Les invitations fort nombreuses avaient réuni, dans les merveilleux jardins d'hiver du château royal, les hautes personnalités de la capitale et des provinces, les membres du corps diplomatique, les diverses autorités, les pouvoirs civils et militaires et les principaux représentants de la finance et du haut commerce.

Sa Majesté a fait son entrée vers 2 heures et demie accompagnée de S. A. R. la princesse Clémentine, du comte et la comtesse de Flandre, du prince et de la princesse Charles de Hohenzollern et suivie du personnel de la maison royale. S. M. la Reine, fatiguée de sa visite aux Floralies gantoises et légèrement indisposée n'assistait pas à la fête.

Pendant qu'une partie des invités se répandait dans les diverses serres et galeries, tandis que l'autre écoutait le concert donné dans la grande rotonde par la musique du 1er régiment de guides, le Roi a parcouru les divers groupes trouvant un mot aimable pour chacun et s'est ensuite entretenu longuement avec S. E. le Ministre de France.

Dans la foule des jolies emmes et des élégantes toilettes, nous remarquons surtout Mlle la comtesse Magdeleine de Caraman, la baronne G.Pycke, Mme Idè van Hoobrouck, la comtesse Jean de Mérode, baronne G.de Schilde, marquise de Médina, Mlles Marguerite et Marie-Thérèse de Grunne, Lejeune, de Schiervel, comtesse E. de Bouillé et Mme A. Goldsmith.

Vers 5 heures, Sa Majesté, après s'être dirigée vers le buffet, dressé dans la grande galerie vitrée, s'est retirée, donnant ainsi le signal de la fête, et les invités sont rentrés à Bruxelles entre deux haies de curieux, venus pour admirer le défilé des toilettes et des équipages.

La grande fête de charité organisée annuellement au profit de l'Œuvre du Calvaire s'est ouverte cette année au Waux-Hall, jeudi dernier.

L'installation de cette kermesse flamande est des plus réussie, et nous en adressons toutes nos félicitations à Mme la comtesse de Mérode, présidente de l'œuvre, en souhaitant que la recette soit des plus fructueuses.

Parmi les nombreuses attractions nous citerons : le Vieux-Bruxelles, par Mme Jules Bayet et Mlle Carmen Coppée; une loge de somnambule : Mme Bayet de la Fontaine; une pâtisserie tenue par Mme la baronne de Pitteurs,et un débit de pain d'épices, tenu par Mme Wademont ; un comptoir de sucre d'orge par Mlle Van Ouwenhuysen ; une baraque de fantoches, tenue par Mme Terlinden, un musée burlesque organisé par M. et Mme Eugène Stevens.

N'oublions pas le restaurant tenu par Mme de Backer, qu'aidaient de charmantes jeunes filles,et le magasin de fleurs que Mme Coppée avait installé avec un goût exquis.

La kermesse s'est terminée dimanche soir par une grande fête de nuit pendant laquelle s'est fait entendre l'excellente musique des Grenadiers.

MARIAGES

Mercredi matin a été célébré, à l'hôtel de ville de Bruxelles et à l'église Saint-Nicolas, le mariage de notre confrère Lucien Solvay, rédacteur en chef du *Soir*, avec Mlle Rachel Neyt.

Les témoins étaient, pour la mariée : MM. Lion, directeur de la maison Pleyel, à Paris, et Agniez, professeur au Conservatoire de Bruxelles; pour le marié : MM. Rossel, directeur du *Soir*, et le baron Albert de Fierlant, directeur de la Société des Chemins de fer économiques.

Jeudi dernier, dîner suivi de réception en l'hôtel du marquis et de la marquise de Beauffort, à l'occasion du prochain mariage du comte Georges de Beauffort, leur fils, avec Mlle Antoinette de Liedekerke.

Parmi les invités exclusivement alliés ou intimes : la comtesse Louis de Mérode, comtesse Werner de Mérode, comte et comtesse Jean de Mérode, comte et comtesse de Marnix, comte et comtesse Ferdinand de Marnix, marquis et marquise de la Boëssière-Thiennes, comte et comtesse de Limburg-Styrum, comtesse Eugène de Hemricourt de Grunne, princesse Eugène de Caraman, baronne van de Woestyne, comtesse Camille et Eugène du Chastel, baron et baronne Fernand Huart, Mme de Foëstrae', comtes et comtesses Fernand et Jean de Beauffort, comte et comtesse de Romerée.

Mlles de Foëstraet, Impériali, de la Boëssière-Thiennes, de Liedekerke, de Beauffort et Snoy.

Les comtes Aymard d'Ursel et Théodore de Renesse, marquis et marquise Pierre Impériali, comte Emile de Liedekerke, baron Charles de Brocqueville, baron du Graty, comte Everaert de Limburg-Stirum, comte Jean de Marnix, comtes Marcel et Gaston de Liedekerke et comte Ferdinand de Lannoy.

WYNNIE.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL ,,

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

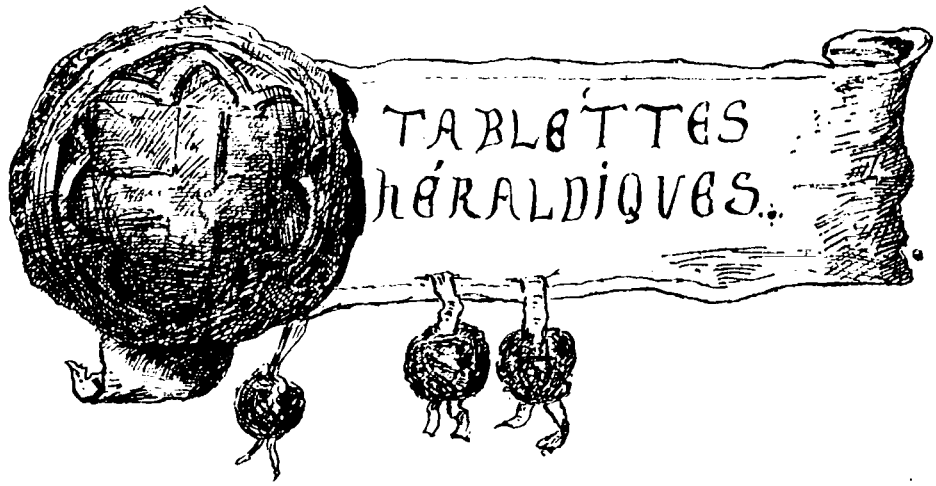
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT

GUIGNOLET D'ANGERS

En vente partout. marque COINTREAU

Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.



Le 14 avril dernier a été célébré en l'église d'Etterbeek, le mariage du comte Louis du Puget avec Mlle la comtesse Geneviève du Chastel de la Howarderie.

Le comte du Puget appartient à une famille ancienne et distinguée des environs de Toulon, les seigneurs de Puget et de Roquebrune. Ils ont pour auteur Guillaume du Puget qui fut anobli par Charles II, duc d'Anjou, comte de Provence, roi de Sicile et de Naples, qui le créa chevalier le 24 février 1293. La maison du Puget, qu'il ne faut pas confondre avec celles des marquis de Barbentane, ni avec d'autres du même nom, porte : D'or à la montagne de gueules, accompagnée en chef d'une fleur de lys nourrie du même.

La comtesse Geneviève du Chastel est la fille de feu le comte Frédéric du Chastel de la Howarderie et de la comtesse, née du Chastel, sa cousine. La famille du Chastel est fort ancienne. Quelques généalogistes la disent issue des anciens châtelains de Valenciennes, où d'ailleurs beaucoup de seigneurs de ce nom ont résidé dès les temps fort reculés.

Quoiqu'il en soit, on voit, en 1066, Robert de Châtel opposer son sceau à une charte, et d'autres personnages du même nom intervenir dans différentes transactions dans les XIe et XIIe siècles. Le premier auteur auquel se rattache authentiquement la filiation de cette maison est Eustache du Châtel, chevalier, vivant en 1264, d'où descendent les seigneurs de la Howarderie, parmi lesquels on trouve : un commissaire des monstres, des gens de guerre, des capitaines de cuirassiers et de compagnies de pied, un colonel aux gardes wallonnes, un lieutenant colonel de dragons, un adjudant du roi de Hollande, un général-major de cavalerie, un grand-veneur de la Cour, un colonel commandant la garde civique de Gand, un membre de la première chambre des Etats généraux, etc.

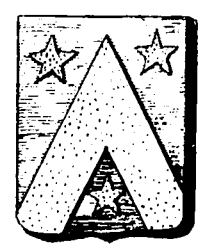
La maison du Chastel a porté et obtenu les titres de vicomtes de Haubourdin et d'Emmerin (1605), de comtes du Saint-Empire (vers 1700), et reconnaissance de ce titre en 1857 et 1876.

Elle s'est alliée aux Saint-Simon, Ostrevant, Estourmel, Lalaing, Cuinghem, Hainaut, Mortagne, Saint-Genois, Ongnies, Coudenhove, Croix, Bodoan, des Euffants, Lefebvre, Radzitski, Zuyler, Draeck, Vinck-Snoy, Bouillé, Marnix, de Trooz, etc.

du Chastel porte : De gueules au lion d'or, armé, lampassé et couronné d'azur.

Le 19 avril, en l'église de St-Josse-ten-Noode, le baron Louis de Potesta épousait Mlle Cécile de la Barre d'Erquelinnes.

Le baron de Potesta est fils du baron Ludovic de Potesta et de la baronne, née Jacquier de Rosée : il appartient a une famille ancienne établie au pays de Liége vers le milieu du XVIe siècle.



Son premier auteur connu est Renaud Potestat demeurant à Malmédy, au commencement du XVIe siècle. C'est son fils qui vint à Liége et y fit souche. Les descendants possédèrent les seigneries de Mostombe, de Montigny-le-Tilleul, de Bomzée, et ont obtenu le titre de barons en 1851. Ils ont fourni aux armées des princes-évêques de Liége, de nombreux officiers, dont un major de cavalerie, et d'autres ont été capitaines aux régiments de Bavière, de Condé, de Schomberg, au service de la France. Il faut aussi noter nombre de chanoines de l'église de Liége, des membres de l'ordre Equestre de cette province, un conseiller à la cour d'appel, des chevaliers de Saint-Louis et de l'ordre de Léopold.

Alliances : de la Vignette. de Beeckman, de Herstal de Flaveau, de Rosen, de Bex, de Jacquier de Rosée, Delheid, de Macar, Mincé du Fontbaré, de Meeus, etc.

Potesta porte : D'azur au chevron d'or, accompagné de trois étoiles du même.

Mlle de la Barre est la fille de M. Emile de la Barre d'Erquelinnes et de Mlle Emma Bouillé.

La maison de la Barre se dit issue de l'antique et illustre maison de la Barre de Mouscron, dont elle a été autorisée à relever les armes en 1673. A différentes reprises d'ailleurs, en 1671 et en 1680, les seigneurs d'Erquelinnes se sont vus confirmés dans leur origine par des actes de famille émanant des héritiers de la maison de la Barre de Flandres.

Hugues de la Barre, trésorier général de guerre en 1536, épousa Catherine du Mont; c'est l'auteur de la branche des seigneurs d'Erquelinnes, titrés barons de Maisnil en 1673, de comtes d'Erquelinnes en 1722 et de baron de la Barre en 1726.

La branche aînée des seigneurs de Mouscron s'est éteinte au XVIIe siècle dans la maison de Liedekerke, et la cadette, celle de la Barre des Flandres, passée en Espagne, était représentée au commencement de ce siècle par Jean baron de la Barre de Flandres, maréchal de camp, gouverneur de Girone, etc.

Alliances : du Mont, de Dessus-le-Moustier, la Hamaide, Assignies, Bousseau, Haynin, d'Esbeke, Esclaibes, du Mont de Gages, Bousies, Vinck, Obert, etc.

Il y a quelques jours est décédée à Bruxelles Mme Desmanet d'Erquenne née Marie Louise Le Vieux de Droosbeke. La défunte était fille de M. Jean-Baptiste Le Vieux de Droosbeke et de Mlle de Nachtegael. Elle avait épousé, en 1841, Marie-Louis-François-Florent Rock Desmanet d'Erquenne, dont elle eut une fille, actuellement Mme la Vicomtesse Darrigade.

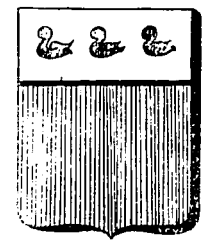
Le Vieux de Droosbeeck porte : D'or au lion au naturel, lampassé de gueules, rampant contre un rocher de sable, mouvant du flanc dextre; au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent.

La famille Desmanet s'est divisée en plusieurs branches : 1° Celle desseigneurs de Biesmes ; 2° celle des seigneurs de Boussu ; 3° celle des seigneurs de Boutonville; 4° celle des seigneurs d'Erquenne ; 5° celle des seigneurs de Grignart. De toutes ces branches, celle des vicomtes Desmanet de Biesme est la seule existante aujourd'hui. Toutes descendent de Jean Desmanet et de Barbe du Moustier, vivant au XVIe siècle. Desmanet porte : De gueules au lion d'or, lampassé et couronné d'azur; à la bordure d'argent chargée de huit flammes d'or.

Le 14 février dernier a été célébré au château de la Muette, en France, le mariage du comte d'Ursel avec Mlle Sabine de Franqueville.

En raison de la mort toute récente du marquis de Mun grand père du comte d'Ursel, la cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité. C'est l'abbé de Mun qui a donné la bénédiction nuptiale aux fiancés qui avaient pour témoins le comte Charles d'Ursel et le comte Albert de Mun, pour l'époux, et pour la jeune mariée le baron d'Anethan, ministre de Belgique en France et le vicomte d'Indy.

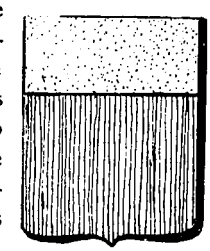
Le comte d'Ursel est le fils du duc d'Ursel, ancien gouverneur du Hainaut, sénateur, et de la duchesse née de Mun. Il appartient à l'illustre maison d'Ursel si connue, si universellement estimée à Bruxelles. Cette popularité de bon aloi est moins due à la naissance et à de brillantes qualités qu'à la manière dont les membres de cette grande famille ont su comprendre leurs devoirs et maintenir, dans un siècle où tout se perd, l'éclat d'un nom sans tache et l'honneur de traditions séculaires de charité et de dévouement à toutes les nobles causes.



Issue de Renier d'Ursel, chevalier, seigneur d'Aschriane, qui vivait vers 1380 et occupait dans le pays d'Anvers un rang fort élevé, la maison d'Ursel s'est perpétuée dans la race non moins ancienne des Schetz, barons de Wesemael et comtes de Grobbendonck, par le mariage de Catherine d'Ursel, fille et héritière de Lancelot d'Ursel, chevalier, avec Gaspard Schetz, baron de Wesemael.

Conrad, leur fils, baron de Wesemael et d'Hoboken, hérita de sa tante Barbe d'Ursel dernière de son nom et en releva le nom et les armes. Les descendants ont obtenu et ont porté les titres suivants : Comtes d'Ursel et du Saint-Empire en 1638, ducs d'Ursel en 1716, comtes de Grobbendonck en 1637, princes d'Arche et de Charleville par héritage en 1717, ducs d'Hoboken en 1717, comtes de Milan, de Seneghem, de Durbuy, barons de Wesemael, d'Hoboken, d'Oostcamp, d'Avelghem, vicomtes de Vive-Saint-Eloy, etc.

Parmi les illustrations de cette illustre maison, il faut relever : des maréchaux héréditaires du Brabant, un trésorier général des finances de l'empereur Charles-Quint, des ambassadeurs, des grands-veneurs de Flandres, des gouverneurs de villes et de provinces, un mestre de camp d'infanterie, un général de bataille au service d'Espagne, un lieutenant-général des armées impériales, des chevaliers de la Toison d'Or, etc.



Wolfgang-Guillaume, duc d'Ursel et d'Hoboken, prince d'Arche et de Charleville, comte de Grobbendonck, de Milan, de Leneghem, de Durbuy, etc., maréchal héréditaire de Brabant, grand veneur et haut forestier de Flandres, chambellan de Leurs Majestés Impériales, général-major, membre de l'Etat noble, naquit en 1750. Il est mort au commencement de ce siècle et son fils Charles-Joseph lui succéda dans ses titres et fut maire de Bruxelles sous l'empire, ministre sous le gouvernement néerlandais et grand-maître de la reine. C'est le grand père du duc actuel.

Alliances principales : Brimeu, Ursel, Kerreman, Noyelles, Berghes, Robles, Ongnies, Steenhuyse, Hornes, Tour et Taxis, Melun, Salm, Bournonville,

Lobkowitz, Ferraris, Arenberg, Lannoy, Masserano, Harcourt, Clermont-Tonnerre, Croy, etc.

Ursel porte : De gueules au chef d'argent chargé de trois merlettes du champ.

La jeune mariée est fille du comte Franqueville et de la comtesse née Erard.

Cette ancienne famille qui occupe à Paris et en France un rang très élevé est alliée déjà aux plus grandes maisons du pays et porte : De gueules au chef d'or.

Marquis DE BOINVILLE

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — *Severo Torelli.*

Un beau drame, bien joué, dans un cadre trop étroit.

Le poète nous transporte en Italie, à la fin du XVe siècle, alors que, vendue à Florence depuis 1406, la ville de Pise tentait vainement de s'affranchir du joug de sa voisine altière.

L'action se déroule en 1494. Depuis vingt ans, Pise est aux mains d'un gouverneur féroce, Barnabo Spinola. Déjà le bruit se répand de l'entrée en Italie du roi Charles VIII de France. La cité captive attend son salut de cette puissante intervention, sollicitée par le Pape lui-même, et, pour aider de tout leur pouvoir à la réalisation de cette espérance, quatre jeunes hommes de la ville ont juré sur le Christ d'assassiner Spinola.

Parmi eux est Severo Torelli, dont le père, jadis condamné à mort par le gouverneur, avec trois autres otages, fut gracié seul et pour un motif inconnu, mais dont le ressentiment reste si vivace qu'il a élevé dans la haine du tyran le fils qui lui naquit peu de mois après.

Mais lorsque le jeune homme vient annoncer à ses parents le terrible serment, dont il doit le premier tenter l'accomplissement, sa mère, Donna Pia, lui révèle le secret de sa naissance. Il n'est pas Torelli. Fruit de l'adultère, il fut engendré par Spinola lui-même !...

La scène est belle et noblement rendue par Mme Nancy Vernet qui, de façon magistrale et sans emphase exagérée, expose l'odieux marché qui lui fut imposé par Spinola et au prix duquel elle obtint la grâce de son mari. Celui-ci, au surplus, demeure ignorant du drame auquel il dut la vie sauve.

Le récit est poignant de l'exécution des otages, alors que trois déjà ayant été décapités, la hache du bourreau se lève sur Torelli et... ne retombe pas !...

Magnifiques aussi sont les vers que F. Coppée met aux lèvres de Severo, épouvanté d'apprendre que le sang du tyran coule dans ses veines et enfermé dans cet horrible dilemme : être parricide, s'il tue, ou, s'il épargne, devenir traître à sa patrie !...

L'ombre du grand Corneille plane sur tout ce deuxième acte.

Ainsi exposée, l'intrigue paraît de solution difficile. Et voici que, sollicité par deux devoirs également impérieux, le jeune homme voudra, pour s'y soustraire en gardant l'honneur sauf, profiter d'un incident grave qui vient de se produire. Une inscription injurieuse, tracée sur un monument public, a incité le tyran à choisir six otages qui mourront à l'aube du lendemain si le vrai coupable ne se fait point connaître. Pour sauver les innocents et se délivrer lui-même de l'affreuse alternative dans laquelle il se débat, Severo se dénonce comme fauteur de l'insulte et de la révolte imminente. Mais Spinola a flairé le subterfuge et, sachant d'ailleurs que Severo est son fils, il se refuse à le croire et à l'envoyer au supplice.

Dès lors il importe de hâter l'œuvre de justice afin de délivrer les otages, et les conjurés décident que le soir même le despote devra mourir.

Au 4e acte, Severo, venu chez ses parents pour leur faire ses adieux, résiste aux objurgations de sa mère qui vainement tente de le détourner de son fatal projet.

Ici l'auteur touche de son propre doigt le point faible de son œuvre, en faisant dire par Donna Pia à Severo que s'il a juré sur le Christ de tuer le tyran, alors qu'il ignorait que la victime désignée fut son père, le serment s'entache de nullité, de par ce fait même que la révélation de sa parenté lui fut faite et qu'un confesseur, quel fût-il, ne saurait manquer de le relever de sa parole. D'autres se chargeront de l'exécution...

La réponse de Severo est plutôt médiocre et se ressent de la justesse d'un tel argument.

Quoi qu'il en soit, l'amour de la patrie l'emporte ; fils de monstre il sera monstre lui-même !... son bras s'est armé d'une dague dont la poignée, ciselée à son intention, reproduit le profil de Brutus !... Comme Brutus, il frappera !...

Et au 5e acte nous pénétrons dans les souterrains du Dôme de Pise où va descendre Spinola, venu, par un reste de sentiment pieux, prier devant l'autel dédié à Sainte-Catherine. Selon l'usage il entrera désarmé dans le sanctuaire et c'est sur un homme sans défense que

s'assouvira la vengeance de Severo qui, soudain, de derrière un pilier, se dresse devant l'oppresseur

Pour diminuer l'odieux d'une telle situation le fils offre à son père de le laisser fuir. Une barque l'emportera vers l'inconnu... son anneau, laissé par lui, servira de preuve apparente du meurtre accompli... son corps aura été jeté dans l'Arno..... mensonges un peu bien puérils pour un justicier aussi austère

Néanmoins la scène, traitée de main de maître, est superbe. Bondissant sous l'outrage, gardant toute sa fierté, Spinola refuse la fuite honteuse qui lui est offerte et regarde la mort en face. Magnifiquement adossé à l'autel divin il présente sa poitrine au parricide..... lorsque la mère, surgissant à son tour, plonge un poignard dans le sein de celui qui la déshonora, et, se trappant elle-même, expire dans les bras de son fils !

De masque un peu trop immobile et accusant un souci fréquent des intonations de Paul Mounet, M. Zeller est néanmoins très beau dans le rôle de Spinola. Sa prestance superbe et sa noblesse d'attitude en font un tyran majestueux et terrible. — En outre, M. Zeller dit le vers de façon fort correcte, en artiste épris de son art et dédaigneux des effets conventionnels.

Pourquoi M. Mévisto, si parfait d'ordinaire, semble-t-il prendre à tâche de précipiter le dernier hémistiche de chaque vers pour aborder sans transition le premier mot du vers suivant ? Il en résulte que les alexandrins de F. Coppée paraissent, dans sa bouche avoir au minimum quatorze pieds. La seule explication que nous pourrions trouver à ce mode de dire serait le soin d'éviter la monotonie des rimes ; mais il ne paraît pas qu'un tel procédé remédie au mal, si tant est que le mal existe. Mais comme le talent reprend toujours ses droits, M. Mévisto a dessiné quand même, de Gian Torelli, une figure très noble et très intéressante

Encore qu'un peu efféminé, M. Varnay est fort agréable dans le rôle de Severo Torelli qu'il a bien compris et bien joué. Qu'il prenne garde seulement à certaines exclamation gutturales qu'il profère inconsciemment, notamment au 2e acte, quand il écoute les origines de sa naissance.

Nous avons affirmé plus haut tout le bien que nous pensons de Mme Nancy Vernet.

Mme Janelli, dans le personnage épisodique de Portia, a murmuré de charmante façon l'exquise déclaration qu'elle adresse à Severo, au 4e acte, et qui d'ailleurs constitue toute l'intrigue amoureuse de la pièce.

Enfin, et pour que rien ne soit négligé dans cette interprétation, les rôles secondaires sont confiés à ces excellents artistes qui s'appellent MM. Herbert, Massart, Garandet et Tressy.

Comme nous le constations au début, ce magnifique drame est à l'étroit dans le cadre du Nouveau Théâtre. Les scènes tumultueuses de la rue et de la place publique nécessiteraient un autre développement des foules, et la mimique de certains personnages gagnerait en grandeur à jouir de plus d'espace. Mais cette critique tombe devant le cas de force majeure et il faut louer une Direction qui, en dépit des difficultés matérielles, n'hésite pas à nous faire jouir d'un spectacle aussi sain et aussi glorieux pour les lettres françaises.

L'illustre auteur de *Severo Torelli* est de ceux qui toujours mirent au service des nobles sentiments l'étincelle de génie que Dieu leur accorda Fervent admirateur de F. Coppée et encore tout ému de sa poésie superbe, nous voulons saisir cette occasion qui nous est offerte d'affirmer respectueusement au maître qu'à lui surtout doit s'appliquer le mot fameux : « Le style c'est l'homme. »

THÉATRE MOLIÈRE. — *Napoléon.*

Le Théâtre Molière vient d'inaugurer la saison estivale avec une pièce qui a conquis d'emblée tous les suffrages du public.

Napoléon, drame historique à grand spectacle et de prestigieuse mise en scène, est une suite d'épisodes tirés de l'épopée fabuleuse du héros d'Austerlitz.

C'est M. Laroche, de la Renaissance, dont la ressemblance avec Napoléon est saisissante, qui personnifie le grand Empereur. et le talent de l'artiste, joint au prestige du personnage représenté, font de ce drame un des spectacles les plus captivants qui se puissent voir.

Iéna, le Divorce, la retraite de Russie, les démêlés de l'empereur avec le Pape Pie VII, puis l'invasion. Waterloo et enfin Sainte-Hélène, telles sont les étapes que nous franchissons avec un intérêt toujours croissant.

Ajoutons que notre fibre patriotique est délicatement remuée lors de la scène où Napoléon décore de sa propre main, sur le champ de bataille d'Iéna, l'héroïne belge Marie Schillinck.

Enfin. au dernier tableau, M. Laroche fait frissonner grands et petits par sa façon saisissante dans sa simplicité, de reproduire la mort du César moderne sur le rocher de Sainte-Hélène.

De jolis décors tout neufs et une luxueuse mise en scène encadrent les différents épisodes de cette pièce honnête et glorieuse.

DIABLE-AU-CORPS. — *Le Trèfle à quatre Feuilles*

L'ancienne Compagnie Artistique du Diable-au-Corps, si coquettement installée dans la *Maison de l'Étoile*, Grand'Place, vient de donner la première représentation d'une nouvelle pièce d'ombre, *Le Trèfle à quatre Feuilles*, qui dépasse comme conception, comme réalisation et comme impression artistique tout ce que l'on a jamais fait dans ce genre, aussi bien à Bruxelles qu'à Paris.

Il est impossible d'imaginer spectacle plus complet, plus enchanteur et plus émouvant. Tout est exquis dans cette pièce. Le poème de M. E. Vial est d'une délicieuse conception, et l'on conçoit que M. V. Neuville, le musicien qui écrivit la partitionnette du *Trèfle à quatre Feuilles* y ait trouvé matière à la plus délicate des inspirations. Tous les numéros sont à citer, depuis la Marche des Bohémiens, avec son chœur mélancolique,

au rythme sauvage, jusqu'au cortège du sacre, en passant par les valses lentes des pages amoureux et des volages dames d'honneur. Mais ce sont surtout les soli de coulisses, d'ailleurs admirablement chantés par le baryton Roetener, qui enlèvent les applaudissements du public.

Quant aux dessins d'Amédée Lynen, ce sont tout simplement de véritables merveilles. Il est impossible de rêver une évocation plus éblouissante, avec autant de fantaisie et d'élégance.

Aucun théâtre au monde ne pourrait réaliser les décors somptueux ou poétiques, les jeux de foule, les splendeurs de cortèges que cet artiste évoque sur la modeste toile blanche du Théâtre du Diable-au-Corps, par la seule magie de son crayon.

Mais il faut voir avec quels soins, quels soucis de perfection, quel respect sont mis en relief les chefs-d'œuvre du « Camarade » Lynen. On sent dans cette compagnie une fraternité, une union, une collaboration d'efforts vraiment admirables et qui d'ailleurs permettent seuls de semblables résultats.

Ce Diable-au-Corps, ainsi entendu est une belle œuvre, et une bonne œuvre, car il révèle au public des productions d'un art raffiné, dans des conditions matérielles irréprochables et avec une pureté de goût extrêmement rare

Bon H. D'ORNANT

Memento.

* Théâtre des Nouveautés, le *Papa de Francine* poursuit le cours de sa fructueuse carrière, au milieu des éclats de rire d'un public littéralement « emballé ».

La sène des cambrioleurs est exhilarante au premier chef et tous les artistes, si connus et si aimés à Bruxelles, rivalisent d'entrain pour justifier le succès énorme qui accueillit la pièce dès son apparition.

Tous les dimanches matinée à 1 h. 3/4.

* Dimanche, le Théâtre Molière donne la vingt-cinquième et la vingt-sixième représentations de *Napoléon*. Et le colossal succès du grand drame historique de MM. Meynet et Didier n'a pas encore faibli. Le drame est, il est vrai, d'un mouvement passionnant, et une mise en scène saisissante encadre l'épopée que domine la magistrale figure de l'empereur et la figure touchante de Marie Schellinck, l'héroïne gantoise. Sans aucun doute, à la matinée et le soir, il y aura foule. A la matinée, les enfants paient demi-place.

H. O.

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

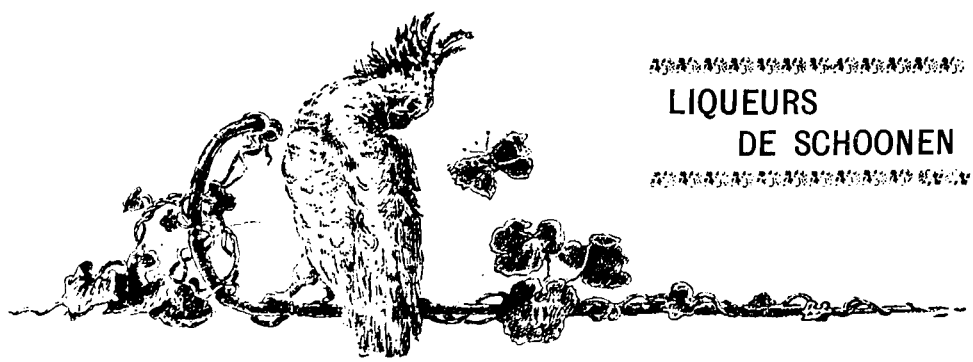
Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.



LIQUEURS DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

21 *avril.*

MM. les Yankees seront peut-être bien heureux un jour d'accepter la médiation européenne qu'ils repoussent aujourd'hui avec tant de dédain. Ils veulent la guerre contre l'Espagne, soi-disant par humanité. Allons donc ! ce qu'ils veulent, c'est l'île de Cuba.

Que ces milliardaires déclarent donc la guerre.

Quant à moi je suis convaincu que les Espagnols combattront en héros pour la défense de leur patrie; et ceux qui, sur les champs de bataille, seront frappés par les balles ennemies, tomberont

Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu.

L'Espagne dispose actuellement à Cuba de 120,000 hommes de troupes régulières, bien armées, et admirablement disciplinées.

Quant à l'Amérique, elle n'a pas d'armée régulière, il lui faut faire appel aux 80,000 hommes de la milice et aux volontaires; ensuite, les embarquer sur un grand nombre de navires plus ou moins solides, puis les diriger sur l'île de Cuba, et enfin opérer le débarquement.

Je ne vois donc pas comment les Américains s'y prendront pour exécuter un pareil tour de force, surtout si, comme on le dit, une alliance entre l'Espagne et plusieurs Républiques de l'Amérique centrale est sur le point de se former

Les Yankees oublient qu'il y a deux choses que l'on ne peut pas créer en trois mois avec de l'or :

C'est une marine, et une armée !

La baisse colossale de l'Extérieure entraîne tout sans exception; la débâcle bat son plein, c'est un sauve-qui-peut général. Pour ma part, je ne m'explique pas un pareil effarement, et je me demande pour quel motif les *baissiers*, par des ventes féroces, éreintent les rentes françaises, russes, italiennes, turques, hongroises, ainsi que les sociétés de crédit et les valeurs industrielles.

Que les chemins espagnols soient malmenés, que l'Extérieure soit précipitée du cours de 62 à 34 francs! que le Brésilien perde 17 points, passe encore; mais que les autres valeurs s'effondrent, c'est absurde !

Je sais bien que vouloir raisonner une panique à la Bourse c'est perdre son temps, et la preuve, c'est que, s'il surgissait tout à coup l'annonce d'une bonne nouvelle, comme par exemple :

« L'Espagne offre Cuba au Saint Père. »

Ce ne serait plus alors par 1, 2 et 3 points que l'on monterait, mais par 2, 4 et 6 points ! L'emballement et la folie succéderaient immédiatement à la panique.

Tout est sauvé !.. crierait-on de toutes parts. *Ces trois mots* hurlés à pleins poumons par des milliers de poitrines provoqueraient un tel mouvement de reprise, qu'en quelques jours tout le terrain perdu serait rattrapé.

Quand je pense que, sans un coup de canon tiré, l'Extérieure d'Espagne a perdu depuis deux mois plus de *27 points*; je crois rêver !.....

Voici à présent les différences qui se sont produites sur différents fonds d'Etat :

	du 20 Février	au 20 Avril	Baisse
3 %	103 70	101 30	2 40
3 1/2	106 75	105 70	1 05
Italien	94 50	91 —	3 50
Russe 3 % ancien.	97 20	93 65	3 55
Russe 3 % nouveau	97 —	94 30	2 70
Intérieur.	68 35	67 50	0 85
Autrichiens.	104 80	102 30	2 50
Hongrois	103 65	101 80	1 85
Turc C.	26 25	23 60	2 65
Turc D.	22 50	20 65	1 85
Brésilien 4 %	60 1/2	43 50	17 —
Saragosse	143 —	110 —	33 —
Andalous	76 —	50 —	26 —
Nord de l'Espagne	80 —	55 —	25 —
Extérieure	61 1/2	33 3 4	27 75

Les institutions de crédit sont également faibles. Cependant le Crédit Foncier de France a jusqu'à ce jour conservé vaillamment son cours de 665 francs. Les obligations foncières et communales ont aussi montré une très grande fermeté, et c'est justice. Je ne saurais trop répéter que ces obligations offrent un des meilleurs placements pour l'épargne.

La Banque de Paris a perdu 40 fr. à 870; le Crédit Lyonnais 25 fr. à 800; le Comptoir d'Escompte de Paris 22 fr. à 567. Viennent ensuite, la Compagnie Algérienne 765 et 760; la Banque Transatlantique 420; Crédit Industriel et Commercial 615 et 610; Société Générale 545 et 530; Mobilier Espagnol 52 et 40; Crédit Agricole d'Algérie 495 et 492.50; Banque Nationale du Mexique 633 et 622; Timbale 485 et 467; la Banque de l'Afrique du Sud 70 et 64; et la Banque Parisienne 470.

Les Lombards tiennent bon à 178. Autrichiens 732.

Le Suez très attaqué perd *120 francs* ! à 3370.

Les Chemins de fer grandes lignes font machines en arrière. Le Nord 2100 et 2035; le Lyon 1940 et 1870; l'Orléans 1920 et 1825; le Midi 1465 et 1415; l'Ouest 1225 et 1180; et l'Est 1110 et 1085.

La Compagnie Transatlantique flotte autour de 340; les Omnibus restent stationnaires à 1890 ainsi que les Petites Voitures de Paris à 780. Etablissement Decauville 110; Compagnie générale de Traction 108; Grands Magasins du Printemps 680; et Compagnie Parisienne du Gaz 1110.

La Banque Ottomane fléchit comme les camarades, 547, 530, 518 et 520. La prime d/5 fin courant vaut 525; des Lots Turcs sont offerts à 100 francs.

Les actions de Monaco (Cercle des Étrangers) continuent leur mouvement ascensionnel, 3890, 3920 et 3960. Dans mon précédent article je disais : *le cours de 4000 est certain*. Aujourd'hui j'ajoute qu'il sera dépassé.

En coulisse, le marché des mines n'est pas brillant.

De Beers 612; Rio Tinto 630; Tharsis 181; Ferreira 565, Cape Copper 109; Geldennuis 119; Goldfields 95; Robinson Gold 191: Randfontein 36; Shéba 45; champ d'or 31; Dynamite du Transvaal 68; Langlaagte 72.50; et la Mozambique 51.

En résumé, marché démonté pour un bon moment.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 avril.

Le marché à terme est franchement mauvais. L'effondrement de l'extérieure d'Espagne entraîne toutes les valeurs à sa remorque Tout le monde veut vendre à la fois, mais comme les contre-parties depuis quelques jours font défaut, on baisse dans les grands prix ! Exemple :

Extérieure 49 1/2 et 33 1/4. Brésil 48 et 43 13/16. Saragosse 130 et 108. Turc C 24.60 et 23.30. Turc D 21.50 et 20.55. Lots Turcs 108 et 99.50. Congo 96.50 et 92.

A Madrid, le change sur Paris est à **62** !...

Par contre notre comptant est relativement ferme.

En lots villes, nous trouvons les Gand à 92.25, les Anvers à 105 et les Bruxelles à 106.50.

Dans le compartiment des Banques, les cours ont une assez bonne tenue.

Société générale 2000; Banque de Bruxelles 645; Banque nationale 2755; Banque de Charleroi 500; Banque auxiliaires 124; Caisse commerciale de Bruxelles 630; Crédit général de Belgique 132; Crédit général Liégeois 890; Crédit industriel 380 et Immobilière de Belgique 340.

Les valeurs sidérurgiques sont calmes.

Angleur 550; Cockerill 2165; Nicolaïeff 1545; Marcinelle 545 et Mousson 765; Olkavaïa 410; Ougrée 1100; Sarrebruck 7780; Providence 3570; Vezin-Aulnoye 930 et Saint-Fiacre ordinaire 1107.

Charbonnages très soutenus. Charbonnages Belges 395; Bray-Maurage 178; Courcelles-Nord 1500; Bonne-Espérance 740; Fontaine-l'Evêque 462.50; Hasard 150; Gosson-Lagasse 1340; Nord de Charleroi 1825; Produits du Flénu 2550; et Centre de Donetz 1140.

Les zincs sont faibles. Vieille-Montagne 637.50 et Asturienne 4900 et 4862.50.

La De Beers à Londres vaut 23 5/8.

A présent voici les derniers cours cotés au comptant.

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 35
Emprunt 3 p. c. 2e s.	101 50
Caisse d'ann.s.A,4 1/2	— —
Caisse d'ann.s.B, 4 1/2	— —
Caisse d'ann. 3 p. c.	100 —
Créd.comm.4 1/2 p.c.	— —
Créd. comm. 4 p. c	106 75
Créd. comm. 3 p. c.	100 25
Créd.comm.3 p.c.1861	— —
Créd.comm.3 p.c.1868	104 —
Ch.f.vicin.(soc.n.)3%	99 50
Ch. f. vicin. 21/2 p. c.	114 25
Flandre Orientale	— —
Anvers 1887, 21/2p.c.	105 25

Banques, caisses, etc.	
B. Aux. de la Bourse	124 —
Banque de Brabant	32 —
Banque de Bruxelles	740 —
Banque Nationale	— —
Caisse Commerciale	630 —
Caisse génér. de rep.	640 —
Créd. gén. de Belg.	— —
Créd. Belg.(part fond.)	— —
Crédit génér. Liégeois	— —
Immobilière Belge	335 50
Quart.-Léop. (tit. part)	5 75
Soc.gén.(part de rés.)	2000 —

Actions métallurgiques.	
Baume (forges,lamin)	— —
Châtelet(lamin.)(priv.)	—
Cockerill (ex-répart.)	2120 —
Espér.-Longdoz(priv.)	— —
Marcin.-Couil.(nouv.)	530 —
M.et Mét.Rus.(Om)pr.	— —
Monceau-sur-Sambre	— —
Hauts-fourn. Musson	— —
Ougrée (Soc. an. d')	1080 —
Phœnix à Châtelineau	470 —
Providence (forges)	3525 —
Saint-Fiacre (ordin.)	— —
Sarrebruck (forges)	— —

Charbonnages.	
Bernissart	420 —
Bois d'Avroy	— —
Bonne-Esp. Batterie	740 —
Carabinier	437 50
Charbonnages belges	393 —
Concorde	1118 —
Courcelles Nord	— —
Espér. et Bonne-Fort.	— —
Fontaine-l'Evêque	465 —
Gouffre	480 —
Grande-Bacnure	— —
GrandConty et Spinoy	280 —
Grande Machine à feu	1250 —
Haine-St-Pierre	— —
Hasard	150 —
Herve-Wergifosse	725 —
Hornu-Wasmes (div.)	— —
Unies, bas. Charleroi	— —
Kessales	— —
La Haye	— —
La Louvière, la Paix	365 —
Marihaye	1015 —
Midi de Mons	7 —
Noël-Sart-Culpart	— —
Nord de Charleroi	1850 —
Produits au Flénu	— —
Unis ouest de Mons	400 —

Glaces et verreries.	
Glaces d'Auvelais	— —
Gl. et Ch. de Bohême	815 —
Gl. Floreffe et Jeumont	497 50
Gl. Nationales Belges	665 —
Verreries de Donetz	— —

Zinc, plomb et mines	
Asturiennes-Mines	— —
Cuivres de Lérida	12 —
Nébida (libérées)	— —
Prayon	— —
Prayon (jouissance)	— —
Vieille-Montagne	631 —

Commerce d'Anvers. — 20 avril.

CAFÉ. — Cote officielle de 2 1/2 heures des cafés à terme, Santos goede average, par 50 kilos, entr. — Marché soutenu.

Avril	35 1/2	Octobre	36 1/4
Mai	35 1/2	Novembre	36 1/4
Juin	35 1/2	Décembre	36 3/4
Juillet	35 3/4	Janvier	37 1/4
Août	35 3/4	Février	37 1/4
Septembre	35 3/4	Mars	37 1/2

V.

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

SPORT

HIPPISME

Voici le programme complet du concours hippique, dont l'ouverture se fera, le 10 mai, au parc du Cinquantenaire.

Première journée : mardi 10 mai 1898, à 2 1/2 heures

I. — CONCOURS DE CHEVAUX D'ATTELAGE

(taille minimum 1m45)

Concours pour le plus beau cheval ou la plus belle paire de chevaux attelés.

Par catégorie :

1er prix :	Médaille	de vermeil	et	300	francs
2e —	—	d'argent		200	—
3e —	—	de bronze		100	—
4e —	—	—		50	—

II. — PRIX DU ROI

Concours pour tous chevaux de selle n'ayant pas encore remporté le Prix du Roi,et appartenant, *bona fide*, depuis plus d'un mois, à un membre de la Société royale Hippique de Belgique, et montés par un membre de la Société.

Prix unique : Une médaille d'or offerte par Sa Majesté.

III. — HUNTERS

Concours pour tous chevaux de chasse montés, sautant tous les obstacles.

Le mode de pointage sera basé sur le style et la correction avec lesquels les chevaux sauteront, en exécutant le parcours.

Les personnes qui,par profession,présentent, vendent ou exercent des chevaux, soit à la selle, soit à l'attelage, ne sont pas admises à monter dans ce concours.

1er prix :	Médaille	de vermeil	et	500	francs.
2e —	—	d'argent		300	—
3e —	—	de bronze		100	—
4e —	—	—		50	—

IV. — CHEVAUX DE SELLE

(taille minimum 1m45)

Concours pour les plus remarquables chevaux de selle, montés par un gentleman ou un officier en tenue.

Ce concours comprendra trois classes à désigner par le ury. Des récompenses sont attribuées à chacune d'elles.

1re classe : Médaille de vermeil et un souvenir par cheval désigné pour cette classe.
2e classe : Médaille d'argent par cheval désigné pour cette classe.
3e classe : Médaille de bronze par cheval désigné pour cette classe.

Le jury pourra, en outre, décerner des flots de rubans, d'après le mérite, aux chevaux non classés.

Deuxième journée : mercredi 11 mai 1898, à 2 1/2 heures

I. — PRIX DE L'ÉLEVAGE.

(chevaux attelés)

Concours pour le plus beau cheval de demi-sang de 4 et 5 ans né et élevé dans le pays.

Ne seront admis à ce concours que les chevaux dont le bulletin d'engagement sera accompagné du certificat d'origine.

1er prix :	Médaille de vermeil et	600	francs
2e	— d'argent	400	—
3e	— de bronze	300	—
4e	— —	200	—
5e	— —	100	—
6e	— —	50	—

II. — COUPE DE BRUXELLES

Concours d'obstacles. (Poids minimum : 70 kil.)
Poule obligatoire de 100 francs.

1er prix :	Médaille de vermeil et	1,500 fr., plus 5 p.c. de la poule	
2e	— — d'argent et	800 fr. plus 25 p.c.	—
3e	— de bronze et	600 francs	
4e	— —	400	—
5e	— — —	300	—
6e	— — —	200	—

D'autres prix de 200 francs sont décernés jusqu'à concurrence des 25 p. c. restant disponibles de la poule.

En cas de barrage pour les 4e, 5e et 6e prix, ceux-ci sont groupés et partagés entre les concurrents ayant réuni le même nombre de points.

III. — CHEVAUX DE CHASSE.

Concours pour tous chevaux de chasse montés réunissant, comme tels, les meilleures conditions.

Les chevaux devront sauter trois obstacles à désigner par le jury.

Les cavaliers seront tenus à mettre pied à terre à la demande du jury.

Un membre du jury pourra monter le cheval à son choix, pour en juger les qualités comme cheval de chasse.

1er prix :	Médaille de vermeil de	500	francs.
2e	— — —	300	—
3e	— — —	200	—
4e	— — Flot de rubans.		

IV. — CONCOURS D'ATTELAGES DE LUXE.

Chevaux sans distinction de taille. Voitures de tous genres.

Ce concours comprendra trois classes ; des récompenses sont attribuées à chacune d'elles.

Le jury classera les attelages en raison de la correction de l'ensemble.

Les personnes qui, par profession, présentent, vendent ou exercent des chevaux, soit à la selle, soit à l'attelage, ne sont pas admises à s'inscrire pour ce concours.

1re classe : Médaille de vermeil et 100 fr. pour l'écurie, par attelage désigné pour cette classe.
2e classe : Médaille d'argent et 50 francs pour l'écurie, par attelage désigné pour cette classe.
3e classe : Médaille de bronze et 25 francs pour l'écurie, par attelage désigné pour cette classe.

Le jury pourra, en outre, décerner des flots de rubans, d'après mérite, aux attelages non classés.

Troisième journée : jeudi 12 mai 1898, à 2 1/2 heures.

I. — CONCOURS D'ATTELAGES AFFECTÉS AU TRANSPORT DE MARCHANDISES.

A. Voitures à un cheval.
B. Voitures à deux chevaux.

Par catégorie :

1er prix :	Médaille de vermeil et	100	fr.
2e	— — d'argent	75	—
3e	— — de bronze	50	—
4e	— — —	25	—

II. — CONCOURS D'ATTELAGES DE PONEYS.

Attelés seuls et ne dépassant pas la taille de 1 m. 45. Voitures de tous genres.

1er prix :	Médaille de vermeil et	300	—
2e	— — d'argent	200	—
3e	— — de bronze	100	—
4e	— — —	50	—

III. — SWEEPSTAKES (POIDS MINIMUM : 70 kil.).

Concours d'obstacles pour tous chevaux, à l'exception des chevaux de chasse et de ceux ayant remporté les deux premiers prix dans la Coupe.

Poule obligatoire de 50 francs.

1er prix : Médaille de vermeil et 1000 fr., plus 50 p. de la poule.
2e prix : Médaille d'argent et 800 francs, plus 25 p. c. de la poule.
3e prix : Médaille de bronze, 500 francs, plus 25 p. c de la poule.

4e prix :	Une médaille de bronze et	500	fr.
5e	— — —	200	fr.
6e	— — —	100	fr.
7e	— — —	50	fr.

En cas de barrage pour un ou plusieurs des quatre derniers prix, ceux-ci sont groupés et partagés entre les concurrents ayant réuni le même nombre de points.

IV. — CHEVAUX DE SELLE.

(Taille minimum : 1 m. 55)

Un obstacle de la hauteur maximum de 60 centimètres.

Concours pour le plus remarquable cheval de selle monté par un gentleman ou un officier en tenue.

1er prix :	Médaille de vermeil et	500	francs.
2e	— — d'argent et	300	francs.
3e	— — de bronze et	200	francs.
4e	— — — et	50	francs.

V. — DÉFILÉ D'ATTELAGES A 4 CHEVAUX.

Un souvenir sera offert au propriétaire de chaque attelage

Quatrième journée : vendredi 13 mai à 2 1/2 heures

I. — CHEVAUX DE POSTE

Concours pour la plus belle paire de chevaux attelés.

1er prix :	Médaille de vermeil et	300	francs.
2e	— — d'argent	200	—
3e	— — de bronze	100	—
4e	— — —	50	—.

Les chevaux postiers inscrits au Studbook de la Société Nationale des chevaux de trait belges, remportant un des prix désignés ci-dessus, auront droit à une surprime de 50 p. c.

II. — POULE DU HALL

Pour tous chevaux, à l'exception des chevaux de chasse et de ceux ayant remporté un des premiers prix dans la Coupe et le Sweepstakes.

Une poule de 20 francs est ajoutée au premier prix.

La poule est obligatoire.

1er prix : Médaille de vermeil et 500 fr.
2e — — d'argent 300 —
3e — — de bronze 200 —
4e — — — 100 —
5e — — — 50 —

III. — PRIX DE L'ÉLEVAGE

Chevaux de selle (taille minimum 1m45).

Concours pour le plus beau cheval de selle de demi-sang, de 4 et 5 ans, né et élevé dans le pays.

Ne seront admis à ce concours que les chevaux dont le bulletin d'engagement sera accompagné du certificat d'origine.

1er prix : Médaille de vermeil et 600 francs
2e — — d'argent 400 —
3e — — de bronze 300 —
4e — — — 200 —
5e — — — 100 —
6e — — — 50 —

IV. — SAUTS EN HAUTEUR

Concours pour tous chevaux montés par un gentleman ou un officier en tenue.

Un obstacle

1er prix : Médaille de vermeil et 500 francs
2e — — d'argent 300 —
3e — — de bronze 200 —
4e — — — 100 —
5e — — — 50 —

Le premier refus ou dérobé ne constitue pas une faute.

Cinquième journée : Samedi 13 mai, à 2 1/2 heures

I. — SAUTS D'OBSTACLES

Huit obstacles de la hauteur maximum de 90 centimètres.

Pour tous chevaux n'ayant pas obtenu de premier prix dans un concours hippique et montés par un gentleman ou un officier en tenue n'ayant pas non plus remporté de premier prix.

1er prix : Médaille de vermeil et 400 fr.
2e — d'argent 300 —
3e — — de bronze 150 —
4e — — — 100

II. — CHEVAUX D'ARMES

Un obstacle.

Prix unique : médaille de vermeil de la valeur de 300 fr.

Concours pour le plus remarquable cheval d'armes appartenant à et monté par un officier de l'armée. (Selle d'ordonnance et sabre).

III. — SAUTS COUPLÉS

Concours pour officiers en tenue et gentlemen en habit rouge ou jaquette noire avec culotte et bottes.

1er prix : Deux médailles de vermeil valeur 600 francs
2e — — d'argent — 400 —
3e — — de bronze, — 200 —
4e — — — — 100 —

Les personnes qui, par profession, présentent, vendent, ou exercent des chevaux, soit à la selle, soit à l'attelage, ne sont pas admises à monter dans ce concours.

IV. — CONCOURS DE GRANDES GUIDES

Coaches à flèche
(*attelage à 2 chevaux*)

A. — Réservé aux membres d'un Four-in-Hand Club reconnu.

Quatre concurrents au moins dans la piste.

Prix unique : Un souvenir

B. — Même concours ouvert sans réserve à tous ceux qui voudrait y prendre part.

Quatre concurrents au moins dans la piste.

1er prix : Médaille de vermeil et 500 francs
2e — — d'argent 300 —
3e — — de bronze 200 —

Toute épreuve interrompue par un accident indépendant de la volonté du cavalier est reprise aussitôt, après l'accident réparé, au point même où elle a été interrompue, à moins d'une décision contraire.

Des formules d'engagement pour le concours hippique et le concours des chevaux reproducteurs peuvent être demandées au Secrétariat.

Chaque formule ne peut mentionner qu'un engagement.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL ,,

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

TRIPLE-SEC COINTREAU

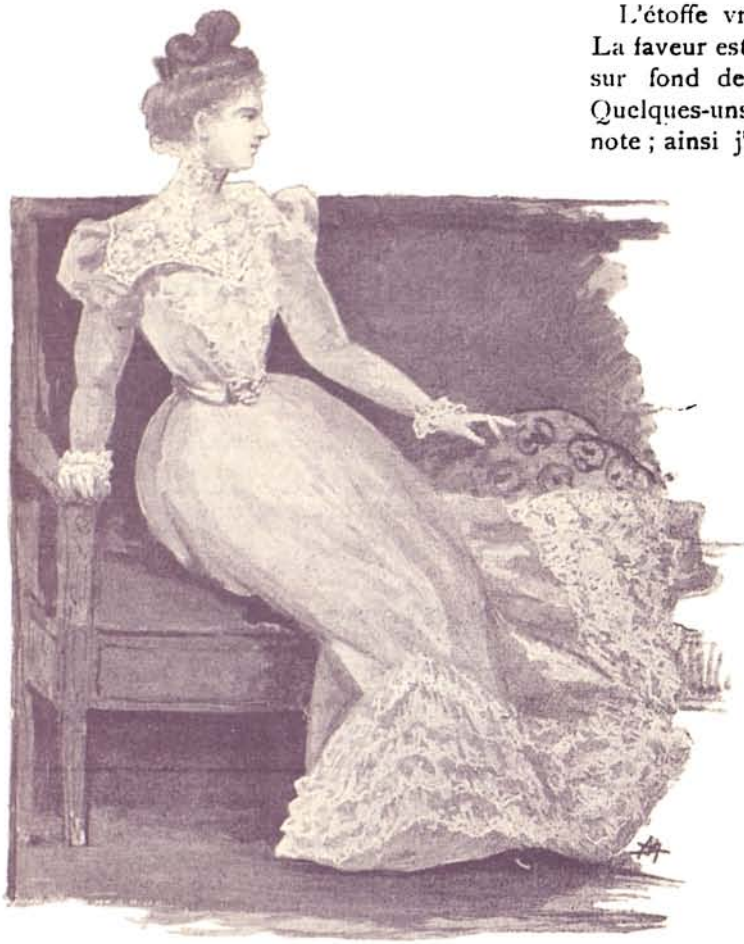
Refuser les imitations.

CAUSERIE SUR LA MODE

VOICI venir le moment des grandes tentations. Les modes d'hiver sont charmantes, sans doute, mais que de séductions dans ces couleurs chatoyantes des tissus printaniers, dans ces combinaisons nouvelles de rayures, d'écossais de dessins variés. Et comme les étoffes semblent meilleur marché que les grosses draperies d'hiver, on s'enhardit à acheter plus vite et davantage.

Et puis, que d'occasions diverses la vie de la belle saison procure et qui exigent une gamme complète de toilettes ? Depuis le costume tailleur jusqu'à l'élégante toilette de garden-party, que de jolies excuses nous avons pour encombrer nos armoires ?

Parlons donc un peu des tissus de la saison. Il y a d'abord les petits draps, cover-coat,



mêlés, qui continuent à être portés beaucoup pour le costume tailleur. Cette année, cependant, l'uni est remplacé souvent par le minuscule damier blanc et bleu, blanc et vert, blanc et brun, etc. C'est un peu plus élégant tout en restant dans la note « matin ».

Les autres lainages, plus élégants, sont très variés. Il y a beaucoup d'étoffes façonnées formant carreaux, rayures ou créponnés en festons, d'un même ton. Très jolies aussi les étoffes mélangées de laine et de soie.

Le rouge est très à la mode. En général, on revient beaucoup aux couleurs vives. Parmi les rouges, le groseille est en grande faveur.

On verra aussi beaucoup de barèges et d'étoffes transparentes qui formeront de très élégantes combinaisons, car, sous ces étoffes légères, on aura un transparent d'une autre couleur. J'ai vu ainsi un barège gris très doux qui pouvait se mettre avec dessous rose, vert, bleu, orange et faisait des toilettes délicieuses.

L'étoffe vraiment estivale, c'est le foulard. La faveur est encore aux grands dessins blancs sur fond de couleur ou bien ton sur ton. Quelques-uns sont tout à fait réussis dans cette note ; ainsi j'ai pu admirer, dans un de nos grands magasins, une série de foulards gris avec des dessins d'un gris un peu bleuté d'une distinction rare. Avec ces foulards gris, on peut faire de charmantes toilettes sans beaucoup de frais de garnitures, si on a soin de mettre un tour de cou ou une ceinture en soie de couleur vive comme rose de Chine, vert nil, etc.

Les grandes maisons de soieries ont aussi préparé un choix immense de petits taffetas légers qui conviennent tout à fait aux toilettes à volants qu'on commence à reporter. Ces taffetas ont toutes sortes de dispositions de fleurs, de dessins bizarres extrêmement originaux. Avec un peu de dentelle ou de mousseline de soie, comme garnitures, on obtient des toilettes d'un haut cachet.

Nous garderons pour plus tard l'étude des ravissantes nouveautés en batiste, mousseline et toile qui vont bientôt s'étaler sur tous les comptoirs. Il fait encore trop froid pour penser à ces robes légères. Je terminerai cette causerie en décrivant la toilette qui est la tête de cette page. Je l'ai trouvée si jolie que j'ai voulu la cueillir bien vite pour mes élégantes lectrices.

La robe est en taffetas beige et le jupon garni en forme de chevrons d'une foule de petits volants en mousseline de soie beige. Le corsage a un empiècement de soie vert amande recouvert de dentelle bise avec, par devant, un coquillé de mousseline de soie beige. Ceinture vert amande avec boucle en strass. Cette toilette, très habillée, était destinée, m'a-t-on confié, à la garden-party royale.

Mes lectrices pourront me dire si elle a eu du succès.

OPALE.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LA CONQUÊTE DU CONGO

(SUITE)

L'ASSEMBLÉE se tint au palais de Bruxelles, au mois de septembre 1876. Les délibérations durèrent trois jours et les résolutions votées servent de programme à l'œuvre et la définissent nettement. A travers l'immense territoire désigné sous le nom d'Afrique centrale et limité au nord par le Soudan d'Égypte et au sud par le Zambèze, il fut entendu que des explorations scientifiques chercheraient à créer des voies d'accès à la civilisation. L'entreprise serait tentée par la côte orientale, au moyen de la route commerciale partant en face de Zanzibar et se dirigeant vers le lac Tanganyka. Des stations hospitalières, établies sur des points déterminés, rechercheraient les moyens d'éteindre progressivement la traite des nègres; un premier poste serait fondé au bord du lac; enfin des comités nationaux s'organiseraient dans chaque pays pour réunir les ressources pécuniaires nécessaires.

Telle fut l'origine de *l'Association Internationale Africaine*.

Dès lors, des comités furent rapidement organisés dans tous les pays et l'Association, ainsi constituée, fonctionna de 1876 à 1884. Six expéditions furent successivement envoyées à Zanzibar par le comité belge. Expéditions pénibles et

douloureuses, qui exigèrent bien des sacrifices et ne donnèrent point ce qu'on attendait d'elles. Le début était sombre et l'avenir incertain; mais heureusement les événements qui se passaient à la côte occidentale allaient venir changer la face des choses et donner à l'œuvre une vitalité nouvelle. Stanley entrait en scène.

***

Le nom de Stanley est si intimement lié à l'histoire du Congo et l'admirable expédition au cours de laquelle il a apporté la solution du dernier grand problème de la géographie contemporaine a exercé une influence si considérable sur les destinées de l'œuvre de notre Roi, qu'il convient d'en rappeler brièvement les principaux événements.

Chargé par deux grands journaux, le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph* de continuer l'œuvre de Livingstone, le voyageur américain part de Bagamoyo à la côte orientale le 17 novembre 1874 et se dirige vers le lac Victoria dont il reconnaît complètement les contours, puis il descend vers le Tanganika. De là, à travers la grande forêt équatoriale, l'expédition s'avance vers le Congo, qu'elle parvient à atteindre au prix des plus grands efforts et sur lequel elle lance son bateau démontable, le *Lady Alice*, suivi de toute une flotille de pirogues. Au milieu des obstacles de toute espèce, Stanley, qui doit lutter à la fois contre les hommes, contre la nature et contre la maladie, n'hésite pas, poursuit imperturbablement sa marche héroïque vers l'inconnu, et commence cette descente du grand fleuve qui est la plus mémorable et la plus audacieuse expédition des temps modernes.

En janvier 1877, il est arrêté par une série de chutes à laquelle il donne son nom, les *Stanley-Falls*, et à partir de ce point, l'expédition, sans cesse en lutte avec les populations indigènes qui veulent à toute force s'opposer au passage de l'étranger, n'a plus un instant de repos. Enfin, le 12 mars, le Stanley-Pool est en vue et la caravane peut s'y arrêter au milieu de peuplades plus hospitalières. Mais ici des difficultés d'un autre ordre vont surgir et la nature elle-même va se charger de dresser contre l'infatigable voyageur de formidables obstacles. Le fleuve cesse d'être navigable et roule comme un torrent furieux à travers des gorges étroites et tortueuses. Aussi Stanley mit-il cinq mois à traverser cette même région des cataractes que la locomotive franchit aujourd'hui en vingt heures, et lorsque le 16 août 1877 il arriva enfin à la côte occidentale, épuisé et à bout de ressources, il y avait près de trois ans qu'il avait quitté Bagamoyo.

Le Roi des Belges, avec une clairvoyance à laquelle on ne saurait assez rendre hommage, avait aussitôt compris l'importance économique de la découverte de Stanley. La route si longtemps cherchée pour la conquête du centre de l'Afrique à l'influence civilisatrice et à l'exploitation commerciale n'était plus désormais à la côte orientale. Elle était constituée par le Congo lui même qui ouvrait, à travers ces immenses régions où aucune route terrestre n'était encore frayée, un chemin facile qui pénétrait jusqu'au cœur du continent.

Dès son retour en Europe, Stanley fut mandé à Bruxelles, où on lui exposa

le grandiose projet que ses découvertes avaient fait naître. Ce n'était plus cette fois une œuvre purement scientifique, mais une entreprise à la fois économique, commerciale et politique. Il s'agissait de gagner pratiquement le Haut-Congo, d'y nouer des relations amicales avec les peuplades commerçantes de ses rives et d'acquérir, par des traités, des droits à l'occupation définitive du pays.

Tel fut le projet audacieux que conçut le Roi Léopold. Il devait avoir sur les destinées de la Belgique une influence considérable, car il allait ouvrir à son activité des débouchés immenses. Stanley accepta la mission qu'on lui confiait. En même temps une société se fondait à Bruxelles sous la présidence d'honneur du Roi et prenait le titre de *Comité d'Etudes du Haut Congo.*

L'entreprise fut activement menée et, dès le mois de février 1877, Stanley quittait l'Europe pour Zanzibar où il allait recruter les porteurs et les serviteurs dont il avait besoin. La première expédition belge se dirigeait vers l'Afrique et arrivait le 14 août à la bouche du Congo, où elle devait attendre l'explorateur américain. La conquête commençait.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter par le menu tous les événements de cette époque glorieuse qui vit surgir tant d'audace et de dévouement et qui apprit à l'Europe étonnée ce que peut la vaillance et l'indomptable énergie de quelques hommes.

En Belgique on suivait avec une anxiété croissante les progrès des explorateurs. Ce fut une période troublée de joie et de désillusion, d'espérance et de doute.

Là-bas, cependant, les efforts succédaient aux efforts et la nature domptée cédait devant tant de courage. Stanley et sa vaillante troupe prenaient possession du bas fleuve, y fondaient des stations et s'avançaient, au prix de mille souffrances, à travers cette région des cataractes qui avait pendant de longs siècles défendu le cœur du continent contre les envahisseurs. En décembre 1881, la caravane arrivait au Pool, fondait Léopoldville et sur les eaux désormais accessibles du fleuve supérieur elle lançait une flotille de petits steamers. C'était une première et importante victoire.

Dès lors, ce fut une série ininterrompue de succès, et tandis que sur le Haut-Congo les steamers allaient et venaient, reculant sans cesse les limites de l'inconnu, tandis que toute une série de stations s'établissait le long des rives, de Léopoldville aux Stanley-Falls, des expéditions nouvelles parties de Belgique venaient constamment grossir le nombre des hardis pionniers. En 1881, les docteurs von Danckelmann et Allart organisent des établissements et font des observations à Vivi et dans la région des chutes. Les lieutenants Valcke, Harou, Janssen, Orban, Liévin Van de Velde, le capitaine Hanssens, les lieutenants Van Gèle, Coquilhat, Avaert, Haneuse, Nilis, gagnent le haut fleuve ou explorent les pays voisins de Vivi et de Manyanga.

Il devenait nécessaire, en présence de ces brillants résultats, d'établir solidement les bases de l'organisme naissant qui n'était pas encore un Etat, mais qui allait devenir bientôt un vaste et puissant empire. Des convoitises étaient à craindre

et il importait avant tout que tant d'efforts ne pussent être compromis par des difficultés politiques.

C'est ce que comprit le *Comité d'Études*. Il prend le titre *d'Association Internationale du Congo* et redouble d'activité et d'adresse. Une mission spéciale est envoyée en 1883 pour assurer la possession du pays, conclure avec les indigènes des traités réguliers et rendre ses droits incontestables. En même temps, de nouveaux agents partent dans toutes les directions. Ce sont MM. Delcommune, les lieutenants Van de Kerckhove, Liebrechts, Georges de Marinel. Et dans l'entretemps, Stanley et ses adjoints poursuivent leurs conquêtes et font chaque jour quelque découverte nouvelle.

*
* *

Nous sommes en 1884. Pour faire au centre de l'Afrique les plus brillantes explorations, pour reconnaître toute une série de races inconnues, pour occuper une immense région, lancer sur le Congo supérieur une flottille de cinq steamers et fonder quarante établissements, cinq années avaient suffi. Au milieu de ces terres dont on ignorait hier encore l'existence, l'étendard de l'Association, le drapeau bleu à étoile d'or flottait victorieusement. Certes, le résultat était brillant, inespéré. Mais ce n'était point assez encore, il fallait davantage. Il fallait, pour que le projet politique du Roi fût définitif aux yeux du droit des gens, que les nations civilisées lui eussent donné une consécration officielle en le reconnaissant comme un Etat souverain.

Le monde diplomatique suivait avec intérêt le développement de l'œuvre ; mais les opinions étaient partagées, et des difficultés étaient à craindre.

Le 22 avril 1884, le gouvernement des Etats-Unis reconnut le premier la souveraineté de l'Association Internationale du Congo.

Les prétentions du Portugal sur la côte occidentale d'Afrique rendirent plus difficiles les négociations avec les autres puissances. Un instant, tout faillit être compromis. L'Angleterre avait fait avec le Portugal un traité qui assurait à ce dernier la souveraineté sur le littoral et sur les deux rives du Congo jusque Noki.

Il fallait, sans tarder, conjurer ce péril capital. L'Association se tourna vers la France et, au prix de quelques concessions, parvint à s'assurer son appui. C'est à ce moment qu'apparaît l'intervention du prince de Bismarck. Au mois de juin, il annonça à l'Europe que les entreprises belges au Congo avaient pour but la fondation d'un Etat indépendant et déclara que le gouvernement impérial d'Allemagne était favorable à ce projet. Grâce à de si hautes influences, le Foreign Office de Londres dénonçait, trois jours après, le traité anglo-portugais.

A la suite de ces événements, au mois de novembre 1884, le gouvernement de l'empire d'Allemagne reconnaissait à son tour la souveraineté de l'Association, et les autres nations suivirent l'une après l'autre. Le 23 avril 1885, la Belgique clôturait le vote et consacrait à son tour le nouvel Etat.

Cependant, le prince de Bismarck avait invité les représentants des puissances

à se réunir à Berlin dans le but d'assurer, par une entente internationale, le développement normal du commerce et de la civilisation dans l'Afrique centrale, d'établir la libre navigation du Congo et du Niger, et enfin de prévenir les difficultés qui pourraient surgir à la suite d'occupations nouvelles sur les côtes d'Afrique.

La conférence de Berlin fut inaugurée le 15 novembre 1884. Quatorze puissances y étaient représentées, et le résultat de leurs délibérations qui durèrent plus de trois mois est consigné dans l'acte général, un des monuments les plus importants du droit des gens au XIXme siècle.

Dans la séance du 23 février 1885, la conférence recevait de la part du président de l'Association internationale du Congo notification de la reconnaissance de celle-ci comme Etat souverain par toutes les puissances réunies à Berlin, en même temps que son adhésion à l'acte général. Le nouvel Etat était définitivement créé. Il ne restait plus qu'à lui choisir un souverain. Ce souverain était tout désigné. C'était évidemment le roi des Belges, celui qui avait été le généreux initiateur de l'entreprise, celui qui l'avait pendant tant d'années soutenue au prix des plus grands sacrifices.

Par une lettre du 16 avril 1885, Léopold II sollicita du pouvoir législatif belge, conformément à l'article 62 de la Constitution, l'autorisation qui lui était nécessaire. Cette autorisation lui fut accordée avec enthousiasme par les deux Chambres et, à la suite de ce double vote, le Roi prit le titre de Souverain de l'Etat Indépendant du Congo et notifia aux Gouvernements étrangers la fondation du nouvel Etat et son avènement au trône. Ce document était conçu en ces termes :

« Le Gouvernement de Votre Majesté a bien voulu reconnaître le pavillon de l'Association internationale du Congo comme celui d'un Etat ami. Lors de la signature de l'acte général de la conférence de Berlin, le président et les membres de cette haute assemblée ont, en recevant l'adhésion de l'Association à l'œuvre de la conférence, manifesté leurs sympathies pour son entreprise. Aujourd'hui que la position de l'Association est fixée au point de vue international, que sa constitution territoriale est établie et que sa mission a reçu de précieux encouragements, Je suis en mesure de porter à la connaissance de Votre Majesté et de son Gouvernement que les possessions de l'Association internationale du Congo formeront désormais l'Etat indépendant du Congo. J'ai en même temps l'honneur d'informer Votre Majesté et son Gouvernement qu'autorisé par les Chambres législatives belges à devenir le chef du nouvel Etat, J'ai pris, d'accord avec l'Association, le titre de Souverain de l'Etat indépendant du Congo. L'union entre la Belgique et cet Etat sera exclusivement personnelle....

« J'ai la ferme confiance que le nouvel Etat saura se montrer digne de la bienveillance de toutes les puissances: Je m'efforcerai de le guider dans cette voie.

« J'ose espérer que Votre Majesté et son Gouvernement voudront bien faciliter ma tâche en faisant un favorable accueil à la présente notification. »

Cette lettre du Roi constitue le véritable acte de naissance du nouvel Etat qui, peu après, se déclarait perpétuellement neutre.

Elle termine le premier acte de la conquête du Congo.

(*A suivre*). HENRI WAUTERS.

CHRISTINE DE SUÈDE

(FIN)

Les années qui précèdent et qui suivent la mort de Descartes sont celles de la grande activité intellectuelle de Christine. Elle se livre avec une véritable fougue à l'étude, lui consacrant tous les moments qu'elle peut arracher aux affaires de l'Etat. Elle tient à avoir correspondance avec tout ce qui a un nom littéraire en Europe : « Vous me rendriez très grand service, écrivait-elle à Heinsius, alors en tournée en Italie, si vous pouviez me faire tenir correspondance avec le chevalier dal Pozzo et quelques autres gens de mérite ».

Pas un homme marquant dans quelque partie que ce soit, Pascal, Gassendi, Ferrario, le grand Condé, à qui elle n'envoyât son tribut d'admiration et qui ne la payât de retour en monnaie de même valeur. Avec Ménage, surtout, elle est en coquetterie réglée. C'est que Ménage est une autorité dans les salons de Paris et la fille du grand Gustave tient à ce qu'on la loue dans ces cercles où règne le bel esprit.

Mais quelle joie et quel triomphe quand quelqu'une de ces illustrations consent à venir à Stockholm. Tel le fameux Saumaise, Saumaise, le prince des commentateurs, dont la plume féconde n'a pas livré à l'imprimerie moins de 80 volumes, sans préjudice d'une soixantaine de manuscrits qui ne verront apparemment jamais le jour. A parcourir cette production écrite dans un latin filandreux et barbare, où les contes de bonne femme se mêlent aux recherches les plus sérieuses, on conçoit difficilement la réputation de ce critique. Mais il en est peut-être du latin comme de la gravité, au dire de la Rochefoucauld. Et sous le jargon du pédant se dissimulait un amateur de la gaudriole et de pis encore. Dieu sait combien de temps Saumaise se fût attardé aux charmes de l'hospitalité royale, si au bout de quatorze mois les directeurs de l'Université de Leyde où il était professeur ne l'eussent rappelé, parce que « sa présence était aussi nécessaire à leur Académie que le soleil au monde ». Il était temps que le soleil abandonnât Stockholm. Doué de beaucoup d'orgueil et d'un caractère peu agréable — les injures dont il accable ses adversaires dans ses 80 volumes en font surabondamment foi — il avait mis sens dessus dessous le petit monde des savants

qui vivaient autour de Christine, les avait écartés prenant pour lui faveurs et beaux écus. Aussi son départ fut-il salué d'un immense soupir de soulagement.

D'autres savants vinrent encore visiter Christine. Huet, depuis évêque d'Avranche et aujourd'hui aussi peu lu que Saumaise, mais qui eut du succès parmi les beaux esprits de l'Hôtel de Rambouillet; le savant orientaliste Bochart et Manasseh ben Israël, un des hommes du temps les plus versés dans les langues orientales, juif comme l'indique son nom et grand panégyriste de sa protectrice. Il l'initia à l'hébreu et à l'arabe, lui procura de remarquables manuscrits, services en échange desquels il espérait, dit-on, obtenir pour ses compatriotes la liberté de vivre en Suède.

Puis il y a les savants du pays, dont quelques-uns, sous l'influence du mouvement imprimé par Christine, ont produit des travaux sérieux, et les étrangers attirés par elle et qu'elle retenait par des pensions, des places de bibliothécaires, des chaires à l'Université d'Upsal. C'est cette tourbe qui formait sa société ordinaire et qui, âpre à la curée, montrait les dents dès qu'un Descartes ou un Saumaise menaçait de les déloger.

Nommons les deux Messénius, historiographes de Suède qui finirent si tragiquement dans une conspiration. Nommons surtout Vossius et Heinsius, tous deux bibliothécaires de la Reine et qui se partagèrent sa confiance. Heinsius la justifiait pleinement; d'un caractère doux et conciliant, droit et honnête, quoique de mœurs très relâchées, il s'acquitta avec intégrité de différentes missions en Italie où la Reine l'avait chargé d'aller lui recueillir des manuscrits et des curiosités. On n'en peut dire autant de Vossius, fils d'un pasteur protestant, athée déterminé et impénitent, bien que mort chanoine de Windsor : Isaac Vossius est l'un des personnages les plus méprisables de l'époque. Christine l'employa à beaucoup d'achats de manuscrits et de bibliothèques. Il parcourut pour son compte les Pays-Bas, l'Allemagne et la France, acquérant des bibliothèques entières, comme celle du jurisconsulte Petau qu'il paya 40,000 livres, et dont les manuscrits étaient, au dire de Saumaise, la moelle de ceux de France. D'autres fois il payait deux manuscrits 160,000 écus.

A semer l'or ainsi, Vossius n'eut pas de peine à former à sa mandatrice l'une des plus belles bibliothèques qu'on eût jamais vues. Il y joignit la sienne propre qu'il se fit royalement payer et, pour dernier trait, quand Christine commença ses pérégrinations à travers l'Europe, traînant après elle ses richesses bibliophiliques, Vossius pilla sans vergogne le dépôt dont il avait la garde.

Ce n'était pas seulement les littérateurs et les hommes de science qu'attirait en Suède la réputation de la nouvelle « reine de Saba ». De simples voyageurs, éblouis par l'éclat de sa gloire, venaient la visiter, tel ce Philippe Boudon de la Salle, grand bibliophile français, qu'elle retint auprès d'elle avec le titre de gentilhomme de sa chambre.

Avec d'autres, elle était moins heureuse. Toutes ses instances ne purent décider Benserade, l'auteur de sonnets fort goûtés des « Précieuses » à venir à Stockholm. Elle parut cependant en prendre son parti : « Louez-vous, lui écrivait-elle, de votre bonne fortune qui vous empêche d'aller en Suède; un esprit si délicat que le vôtre s'y fût morfondu. Je voudrais pourtant que notre Suède pût voir ce que la France a de plus galant et de plus spirituel. » Lui garda-t-elle un ressentiment secret de son refus? Ou cette femme diverse et changeante cachait-elle, sous les beaux compliments, le dédain et le mépris : « A mon avis, Benserade est un poëtereau froid comme glace, mandera-t-elle plus tard à Bourdelot; je le siffle. »

Durant ces dix années que Christine gouverna la Suède, pas une voix ne s'élevait dans la république des lettres qu'elle ne débutât par quelque pièce — en vers ou en prose — distique ou ode, harangue ou parallèle — à la plus grande gloire de Christine, l'appelant « la Reine des Rois, la plus grande des filles des demi-dieux, le miracle de la Nature, a céleste héroïne, l'honneur de l'Univers, la délice et l'amour du monde chrétien, etc. »

A respirer cet encens, à s'y baigner délicieusement, l'âme fière et vaniteuse de la souveraine éprouvait un plaisir qui se résolvait sur les auteurs en une pluie bienfaisante de ducatons, de chaînes d'or, de médailles d'or où elle était représentée avec le casque et le rameau d'olivier de Minerve.

Est-ce en comparant tant de flatteries à l'abandon et aux méchancetés qui noircirent ses dernières années, lorsqu'elle n'eut plus de quoi payer les thuriféraires, que Christine écrivait mélancoliquement : « la Fortune attire un grand nombre de faux amis qui disparaissent avec elle? » Et ne se mêlait-il pas quelque regret inavoué d'avoir si bien cru ses flatteurs dans cette autre pensée : « Il faut que les princes se disent à eux-mêmes la vérité; c'est en vain qu'ils espèrent de l'apprendre de tout autre? »

IV

La Vie privée. — L'Abdication.

Christine ne fut jamais jolie, sa taille était petite et mal faite, elle avait une épaule plus haute que l'autre, et l'on attribuait généralement ce défaut à une chute qu'elle fit, en bas âge, des bras de la nourrice et qui lui démit l'épaule. Elle avait dans sa carrure et dans tous ses membres quelque chose de masculin. Son visage était grand et légèrement marqué de la variole; son nez aquilin, des yeux pleins de feu et de vivacité, lorsqu'elle s'animait, rendaient intéressante et attachante une physionomie d'ailleurs assez ordinaire. Sa vie était toute partagée, dans les commencements, entre la science et le gouvernement de l'Etat.

Elle se levait de grand matin et ne consacrait pas plus d'un quart d'heure (une demi-heure le dimanche) à sa toilette. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les contemporains nous la dépeignent attifée plutôt qu'habillée, et d'une propreté douteuse. Ses mains étaient si crasseuses, lors de son premier voyage en France, au dire de Mme de Motteville, qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté. Elle ne se démêlait les cheveux que tous les huit jours, et en restait parfois quinze sans le faire. Elle mettait par dessus tout une espèce de perruque d'homme à cinq pointes, sans s'inquiéter si des mèches de cheveux ne passaient point en dessous.

Le reste de son costume était à l'avenant, une espèce de juste-au-corps de velours, une jupe si courte qu'elle laissait voir les pieds, une cravate d'homme, un bonnet à la Polaque et une canne à la main; jamais de bijoux, sauf un léger anneau d'or.

Le même mépris de l'étiquette se retrouvait dans ses repas. Très rarement mangeait-elle en public. Ordinairement elle dinaît seule, de quatre plats de viande et trois de fruits, ce qui, pour l'époque, était un très maigre menu. Ce repas ne durait pas une demi-heure et n'était arrosé que d'eau. Christine eut toujours une profonde horreur pour le vin. Peut-être lui était-elle inspirée par le dégoût des orgies auxquelles se livraient ses compatriotes : « L'abstinence du vin est une grande politique des Turcs, » écrivait-elle encore dans les dernières années de sa vie.

A ce tempérament de feu, à cette activité virile, c'était aussi des délassements violents qu'il fallait : excellente amazone, elle montait à cheval, coiffée d'un chapeau dont les plumes flottaient au vent, vêtue d'une casaque à l'espagnole; le galop de sa monture était si rapide que nul ne la pouvait suivre. Un de ses grands plaisirs était, au plus fort de l'hiver, de se faire traîner sur la glace dans un traîneau attelé d'élans ou de rennes qui faisaient en une heure de temps plusieurs milles d'Allemagne.

Dans les débuts de la royauté. Christine prit au sérieux son métier de souveraine. Elle

consacrait sa matinée aux affaires publiques, assistait à toutes les séances du Sénat, présidait quotidiennement le conseil des ministres et, même malade, ne se dispensait point de ces réunions qui duraient quatre et cinq heures. Elle traitait elle-même avec les envoyés accrédités à sa Cour, répondait en personne à leurs harangues officielles.

Le soir elle se délassait avec les savants de son entourage, s'occupait de sa bibliothèque et de ses collections. Elle apportait dans ses entretiens un charme, une simplicité, une liberté sur lesquels s'accordent tous ceux qui l'ont approchée. Mais cette familiarité n'avait rien de bas et la philosophe couronnée savait à merveille, par un regard, une intonation de la voix, rappeler le respect qui lui était dû.

Elle connaissait toutes les langues européennes, parlait grec et latin et avait même acquis, sous la direction du savant Manasseh ben Israël, quelque teinture d'hébreu et d'arabe. Elle avait lu tous les auteurs marquants de l'antiquité ; elle se tenait au courant des publications nouvelles et, à en croire le P. Mannerscheidt, son panégyriste, elle dénonçait d'un coup d'œil un plagiat et pouvait indiquer l'auteur volé.

Je ne saurais oublier de signaler encore un trait que le bon Père lui attribue : « Elle dit qu'elle n'avait jamais condamné personne au dernier supplice, qu'elle n'ait versé des larmes ». Tant de sensibilité est-elle bien dans le caractère de celle qui mit tant de cruauté à faire tuer Monaldeschi ?

Couchée à une heure avancée de la nuit, levée avant 5 heures du matin, Christine n'accordait pas plus de trois heures au sommeil. Son tempérament, tout solide qu'il fut, ne put supporter un pareil surmenage. Aussi tomba-t-elle malade ; les médecins suédois, encore au dessous de ceux de Molière, ne savaient lui procurer aucun soulagement. Sur le conseil de Saumaise, elle fit venir un certain Bourdelot, médecin de son état, Bourguignon de naissance et qui avait déjà pas mal couru le monde. Notre homme ne manquait pas de connaissances médicales et même à en juger par le traitement qu'il imposa à Christine, elles étaient supérieures à celles de ses contemporains. Il lui prescrivit un régime de liberté, de repos, de fortifiants, lui interdit l'étude, la lecture, les recherches littéraires. Son succès et sa science ameutèrent contre lui les Facultés de médecine, tandis que son régime anti-littéraire déchaînait contre lui la jalousie et la vanité blessée de la gent écrivassière qui avait fait jusque là a société et les délices de Christine. Un jour, Bourdelot empêcha la reine d'assister à une séance où Bochart devait donner lecture de quelques chapitres de son *Phaleg*. C'était une géographie sacrée; je n'ai pas lu cette estimable production, impossible donc d'apprécier ce que Christine a perdu. Mais sa déférence aux ordres de son médecin, en manifestant le crédit de celui-ci, porta au paroxysme les colères de la horde littéraire. Ce fut à qui noircirait le médecin bourguignon. Et comme il se disait catholique, si édulcoré que pût être le catholicisme d'un petit neveu de Théodore de Bèze, cela suffit pour qu'avec son intolérance habituelle le clergé suédois fit chorus avec les savants. Et ainsi nous est arrivé ce noir portrait dont Arckenholz a soigneusement recueilli tous les traits, sans paraître bien se rendre compte de la contradiction qu'il y avait de la part de l'entourage luthérien à accuser le même homme d'avoir inspiré l'athéisme à Christine et de l'avoir convertie au catholicisme.

Comme la plupart des historiens de Christine ont simplement copié Arekenholtz, il est assez difficile de déterminer quelle fut au juste la part de Bourdelot dans cet événement. Quoiqu'il en soit, Christine dut à la longue céder aux colères amassées contre son favori. Peut-être, avec son caractère changeant, n'était-elle pas fâchée de s'en séparer. Il partit de Suède en juin 1653, un an avant l'abdication, chargé, en apparence d'une mission auprès du cardinal Mazarin, nanti d'un don de dix mille riksdalers et d'une lettre de change, à six mois, du double, sans compter les portraits enrichis de diamants et suspendus à une chaîne d'or des princes Charles-Gustave et Adolphe, tous deux cousins germains de la Reine.

Cette séparation ne fut pas une rupture; car on trouve, dans la correspondance de Christine, traces de relations postérieures avec l'Esculape, nanti désormais d'un bénéfice en France.

La faveur du comte Magnus Gabriel de la Gardie s'abîma en une disgrâce autrement retentissante. Nul, durant les premières années du règne de Christine, n'eut un crédit comparable à celui de ce cavalier bien fait, élégant, beau diseur et plein de toutes les séductions.

Qu'une telle faveur fût due à un sentiment amoureux, personne n'en a jamais douté. Ce sentiment est-il demeuré dans les régions éthérées du platonisme? Selon les uns, la Reine aurait songé à faire partager son trône à Magnus Gabriel, mais devant la réprobation soulevée parmi l'aristocratie suédoise par une telle élévation accordée à une famille aussi récente que les la Gardie (1), elle aurait renoncé à son projet et se vainquant « par la force de sa raison et la grandeur de son âme, » elle l'avait marié à sa cousine germaine la comtesse palatine Euphrosine et lui aurait dit : « Je vous donne un homme que je ne puis posséder. » Faut-il plutôt, avec des auteurs moins bienveillants, inscrire la Gardie en tête de la longue liste des amants de Christine? Question controversée et d'une solution difficile. Nous nous réservons de tâcher de porter plus loin un peu de lumière dans la question si débattue des mœurs de Christine. Il est bien certain que les fiançailles du comte avec la princesse Marie-Euphrosine se firent au plus fort de sa faveur. Or, si cynique qu'on suppose Christine, et qu'elle se soit montrée, il est difficile d'admettre qu'elle ait d'elle-même donné à une autre son amant. Peut-être concilierait-on tout en admettant, avec l'auteur assez bien renseigné d'apocryphes mémoires de Christine, que ses relations avec le comte ne devinrent coupables qu'après le retour de France de celui-ci. Les fiançailles avec la princesse étaient chose faite, et Magnus-Gabriel n'avait garde de ne pas accomplir un mariage qui, en le faisant entrer dans la famille royale, consolidait à jamais sa position.

A Paris, il s'était montré d'une profusion et, pour employer un mot cher à l'époque d'une galanterie inouïe. Il contracta avec l'aveu de sa maîtresse sous des prétextes imaginés, un emprunt de cent mille écus. Cette libéralité, faite dans un moment où la solde de l'armée était en arrière, où tous les services étaient désorganisés, souleva, en Suède, un grand mécontentement.

A son arrivée en Suède, la faveur de Magnus se déclara avec plus d'éclat que jamais. Grand trésorier du royaume, grand maître de la maison de la Reine, logé au Palais royal, rien ne se faisait sans sa participation et son entremise,

Fut-ce lassitude et dégoût? Fut-ce par l'intrigue de Bourdelot? La faveur de Magnus déclina au bout de quelque temps, et il parut moins à la Cour. De ces deux versions, la seconde qui est celle d'Arekenholz paraît peu admissible; car ce n'est qu'en 1653, après le départ du médecin bourguignon qu'à la suite d'une querelle retentissante entre le grand trésorier et le grand échanson Schleppenbach, la Reine prit parti pour ce dernier, exila le comte Magnus dans un de ses châteaux et, quelques instances que pussent faire la comtesse de la Gardie et les princes bavarois, elle refusa obstinément de le rappeler. Jamais, même après son abdication, elle ne lui pardonna, et on peut penser que s'il n'éprouva pas un sort aussi tragique que celui de Monaldeschi, c'est que Christine n'osa sévir avec plus de violence contre un homme élevé si haut et dont la cause eût été embrassée par toute l'aristocratie suédoise.

(1) Leur auteur était un aventurier gascon qui, sous le règne du Roi Erie, avait abandonné le service du Danemarck pour celui de la Suède; ses talents militaires lui valurent une haute situation. Son fils Jacobs, non moins bon général, fut fait comte, sénateur, connétable. Il fut l'un des tuteurs de Christine. C'est le père de Magnus-Gabriel.

Si Magnus-Gabriel sut charmer la Muse du septentrion au point qu'elle songea un instant, selon l'expression de l'époque, à allumer les feux de l'hyménée, ce fut un éclair qui ne fit que traverser le cerveau de Christine et qui s'éteignit sans retour. Avant comme après ce court moment de la faveur de la Gardie, elle manifesta la plus profonde répulsion pour le mariage. Le côté élevé du sacrement paraît lui avoir toujours échappé. Cet esprit si curieux de tout savoir ne s'est jamais haussé au-dessus de la partie physiologique de l'union de l'homme et de la femme. L'instinct bas et charnel, la cohabitation, le fardeau et les déformations des grossesses, voilà tout ce qu'elle aperçoit du mariage. Elle ne voulait point, disait-elle, qu'on agît avec elle comme le paysan avec son champ. Cette répulsion purement physique augmentait avec l'âge. Lorsqu'elle se fut retirée à Rome, elle appelait celles de ses femmes qui étaient enceintes des vaches et ne pouvait souffrir qu'elles l'approchassent tant qu'elles étaient dans cet état.

C'est à une pareille disposition d'esprit que se heurtèrent toutes les sollicitations du Sénat et des Etats suédois. Possédés du bien légitime souci de voir une reine jeune et bien constituée prendre mari et donner des héritiers à la couronne, hauts fonctionnaires et corps de l'Etat s'épuisèrent en démarches officielles et officieuses. Ce n'était pas qu'il y eût disette de prétendants. Depuis le vieux Roi de Danemark, affligé de trois ou quatre fils à pourvoir et l'Electeur de Brandebourg, dont les Etats se fussent merveilleusement trouvés de se confondre avec la Poméranie suédoise, jusqu'à ce que Jean Casimir de Wasa qui, après avoir été jésuite et cardinal, venait d'être appelé au trône de Pologne et pour qui Mazarin faisait rédiger en de longs mémoires le pour et le contre d'un mariage avec Christine qui eût fondu en un les deux branches de la maison de Wasa, tous les voisins de la jeune princesse avaient les yeux fixés sur elle. Joignez-y les prétentions des fils d'Axenstiern à la main de la pupille paternelle. Mais manèges diplomatiques comme représentations inspirées par le respect et l'affection vinrent se briser contre la résolution de Christine : « Il peut naître de moi un Néron, aussi bien qu'un Auguste, répondait-elle.

Pas plus heureuses furent les prières de son cousin germain, le comte Palatin Charles-Gustave. Dévoré d'ambition, ayant, disait-il, la promesse de Christine, il la suppliait de s'exécuter. De famille étrangère, mais souveraine, — son père appartenait à une branche cadette de la maison de Bavière — Suédois par sa mère, élevé en Suède dans la religion luthérienne et les coutumes du pays, doué de bons talents d'administrateur et de général, il était le candidat populaire. Christine ne lui opposait que des faux-fuyants. A la fin lassée de tant d'importunités, elle voulut pour s'en débarrasser et croyant satisfaire tout le monde, le déclarer son héritier présomptif. Une telle résolution était grave. La Reine était jeune, vingt-trois ans à peine; elle pouvait se marier, avoir des enfants; quels embarras créeraient des prétentions rivales. Aussi son projet rencontra-t-il une opposition très raisonnée. Elle l'emporta pourtant. A Charles-Gustave qui se désolait de n'obtenir point sa main : « Vous vous consolerez, lui répondait-elle; la couronne est une belle femme. »

Les Suédois craignaient, au reste, ce qui ne tarda point à se manifester : l'abdication de Christine. Depuis longtemps elle la méditait; elle ne s'en ouvrit d'abord qu'au ministre de France Chanut, diplomate de talent, que sa prédilection pour les études philosophiques rendait agréable à la princesse. Il fit naturellement ce qu'il put pour l'en dissuader. Cela resta en l'état jusqu'après le couronnement de Christine, qui se fit avec un apparat et une pompe royales au mois d'octobre 1651. Ce fut peu après qu'elle déclara publiquement son intention de résigner le gouvernement. Les instances du vieil Oxenstiern la décidèrent à rester sur le trône; mais ce n'était qu'un projet remis. En 1654, elle déclara de nouveau sa résolution d'abdiquer et cette fois elle se tint parole.

(A suivre.) Comte CHARLES DE VILLERMONT.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

MALAGA

LA DOUANE. — L'ÉGLISE. — LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS.
LES RUES. — LE FORT ARABE.

Nous avions quitté Bruxelles au lendemain du carnaval, un peu lassés des fêtes, après deux mois de monde et nous n'avions cru pouvoir mieux utiliser, qu'en voyageant, les six semaines de repos forcé que nous donnait le carême.

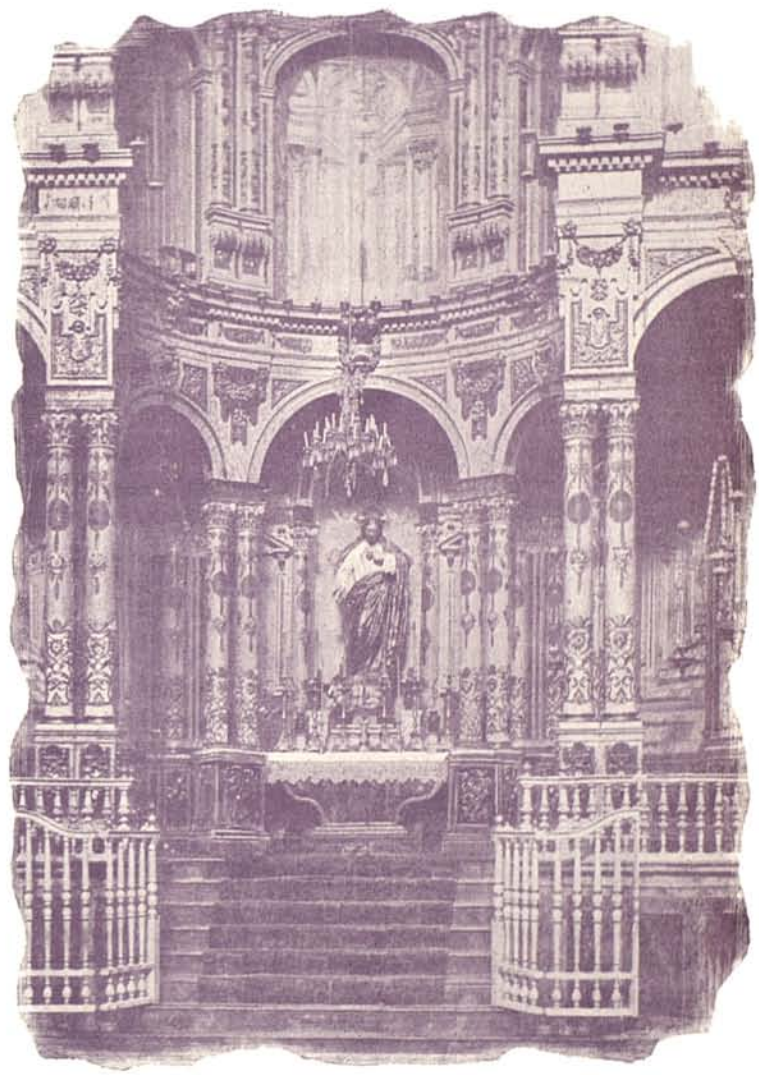
C'est ainsi que le 17 mars, à 7 heures du matin, J. de M., G. de B. et moi nous entrions dans le port de Malaga pour visiter l'Espagne.

On a déjà beaucoup écrit sur cet intéressant pays, quelques-uns en bien, la plupart en mal et à tort, il a été jugé trop sévèrement. Chaque voyageur, suivant son caractère, diminuant ou amplifiant ses souvenirs, quelque peu tenté de grandir les obstacles, jugeant et regardant généralement par l'un ou l'autre bout de la lunette, selon ses propres dispositions.

La fidélité d'un récit ainsi coloré de tons clairs ou sombres s'en ressent. C'est pourquoi j'ai tâché que mes modestes notes aient au moins un cachet de vérité.

L'Espagne est peuplée de souvenirs : souvenirs des races qui, successivement, possédèrent son sol; souvenirs de ceux qui la gouvernèrent : Carthaginois, Romains, Goths, Maures, Francs y ont laissé des traces de leur passage.

Malgré les progrès de la civilisation qui tentent sans cesse à unifier les mœurs des peuples, et sous des apparences qui la font ressembler en tout aux autres nations, l'Espagne a conservé presque intacts ses coutumes, ses usages, ses traditions surannées et son caractère national.



Peut-être à première vue est-il difficile de saisir cette nuance, mais après quelques jours le voyageur découvre mille faits, mille petits détails qui montrent que l'Espagne est restée bien elle, bien espagnole.

Une barque nous a descendus à terre, après l'inspection de la douane et de la santé faite d'ailleurs simplement pour la forme, car le douanier espagnol a cela de commun avec ses confrères d'autres nationalités, il n'est pas incorruptible. Quelques pesetas discrètement distribuées ont bien vite raison de son zèle.

Jadis Malaga fut une ville très florissante. Quoique bien déchue, elle a conservé un reste de splendeur et d'activité, grâce sans doute à son port et à son commerce. Son port faillit s'ensabler, il y a quelques années, tant le Guadalhorse roulait de sable vers son embouchure. On l'agrandit actuellement en construisant deux immenses jetées demi-circulaires dont on conteste, peut-être avec raison, l'utilité.

Notre première visite est pour la Cathédrale, monument renaissance espagnole, orné de belles sculptures et de tableaux de maitres. Les chapelles latérales, pro-

tégées par des glaces et éclairées du haut par un vitrage de couleur, offrent de curieux effets de lumière.

C'est aujourd'hui dimanche ; malgré cela il n'y a guère de monde. L'Espagne est pourtant foncièrement catholique. Elle est le produit de sa foi, qu'elle a toujours défendue et protégée par tous les moyens sans se soucier parfois de leur légalité.

Suivant l'usage, il n'y a ni bancs ni chaises. Quelques *señoras* ont apporté un pliant. Les autres fidèles agenouillés sur le marbre, prient avec ferveur, mais d'une ferveur qui semble tout extérieure, où trop d'ostentation parait mêlée.

La plupart des femmes enveloppées dans la mantille sont remarquablement jolies. Toutes ont un œillet rouge ou une fleur de grenadier piquée dans les cheveux.

Nous voyons successivement Santo-Cristo de la Salud et San José. Partout ces mêmes effets de lumière éclairant de tons très doux, roses, jaunes ou bleu pâle des statues placées en second plan.

Malaga possède une académie des Beaux-Arts. Bien pauvre, cette académie, où en des salles blanchies à la chaux sont accrochés pêle-mêle quelques tableaux très noirs et des gravures jaunies par l'humidité. Dans les angles, la reproduction en plâtre des statues célèbres du musée de Rome.

Les ruines du château couronnent la colline ; il faut pour y monter traverser toute la ville. Cette ascension est pénible par les rues pavés de gros cailloux de rivière dont la pointe est dirigée vers le haut. Une rigole centrale dallée de larges pierres déverse les eaux. De trottoirs il n'est pas question

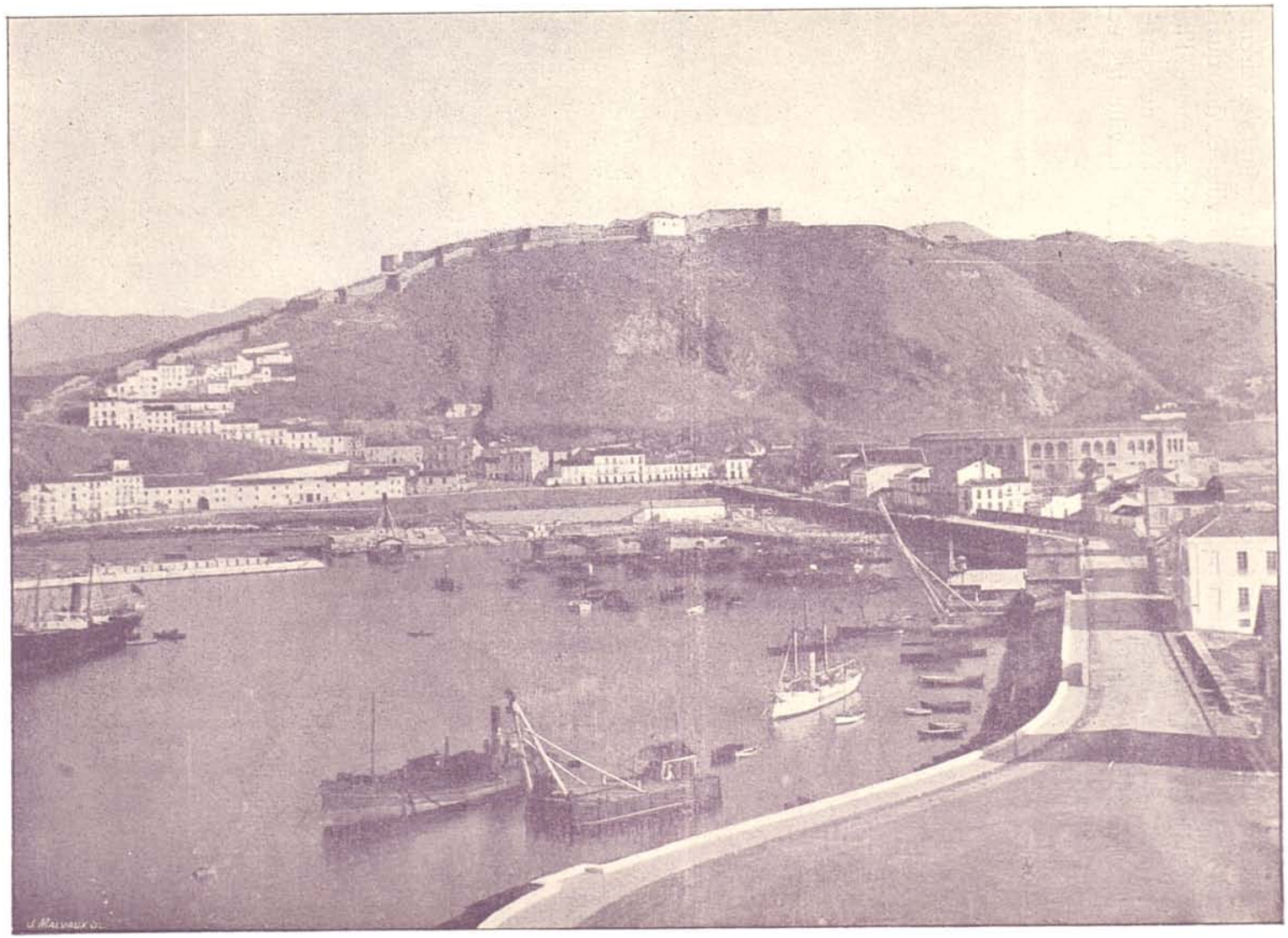
Sur ce pavage primitif, que nous retrouverons dans presque toutes les villes espagnoles, les voitures ne peuvent avancer qu'au pas et le piéton risque de se faire une entorse à chaque instant.

Arrivés au sommet nous sommes dédommagés de nos peines. La vue s'étend au loin sur la mer unie comme un lac. La côte se prolonge, capricieusement découpée, sans habitation, sévère et nue, stérile en apparence et pourtant il n'en est rien. Derrière nous, sur la côte et sur le plateau, régulièrement plantée croit au ras du sol la vigne qui produit le vin fameux de Malaga.

Une jolie route suivant la vallée permet de rejoindre la ville par un détour de deux lieues.

On n'a devant soi que les sinuosités du chemin courant entre les deux collines. A mesure que l'on descend, la vallée s'ouvre et se peuple de villas entourées de jardins ombragés de grenadiers et d'orangers, clôturés de haies de rosiers fleuris. Une petite rivière serpentant à côté de la route vient se jeter à la mer en traversant la voie d'un tramway. L'eau couvre le rail ; on n'a pas même cru devoir construire un aqueduc.

Maintenant la route longe la côte entre la mer et d'énormes blocs de granit



entassés les uns sur les autres que garnit une maigre végétation. Quelques aloës panachés et quelques figuiers de Barbarie poussent dans les anfractuosités du roc.

Le jour baisse à l'horizon ; les premières ombres de la nuit s'éclairent de lumières qui peu à peu s'allument nombreuses du côté de la ville et des quais.

Nous avons regagné le port où l'*Abd-el-Kader* attendait sur ses ancres l'heure du départ, par une de ces belles nuits d'Espagne, nuits remplies de clarté et d'étoiles, parfumées par la brise de la mer. Bien loin du côté de la ville les échos adoucis d'un chant s'élevaient par moment.

II

GIBRALTAR

ENTRÉE DU PORT. — ASPECT ANGLAIS. — LE CALPE. — LA FORTERESSE. — SES MOYENS DE DÉFENSE. — PANORAMA GÉNÉRAL.

L'*Abd-el-Kader* n'a pu poursuivre sa traversée hier soir. Un navire engagé dans la passe lui ferme la sortie du port. Ce malencontreux incident occasionne plusieurs heures de retard et nous n'entrons que vers 10 heures dans le détroit.

Soudain, un nuage de fumée blanche jaillit du flanc de la montagne et un obus vient se perdre dans la mer à quelques centaines de brasses du paquebot. C'est le coup de canon réglementaire tiré de la forteresse, rappelant à tout navire s'engageant dans la passe qu'il doit arborer son pavillon.

Ce coin de terre anglaise, rocher aride et dressant sa cime à 1,500 mètres de hauteur, se détache sombre et noir sur l'azur du ciel. Il émerge des flots semblable à l'un de ces monstrueux cétacés disparus, qui peuplèrent les mers aux premiers âges du monde. Dominant le détroit et menaçant l'Espagne, il est singulièrement imposant.

L'Espagnol y voit avec peine, depuis près de deux siècles, flotter l'étendard britannique, et nourrit toujours le désir de rattacher ce lambeau de terre à la patrie.

A peine débarqué, la note anglaise vous saisit. Muni d'un permis, l'on passe sous la voûte et nous voilà dans la ville.

Les volontaires anglais, longs, roses, bien portants, sanglés dans leur tunique rouge, attirent immédiatement le regard. Les uns, le stick au bout des doigts, se promènent gravement avec l'allure un peu lourde de gens paisibles qui savent qu'ils n'ont rien à faire ; d'autres, accoudés à la terrasse d'une caserne, regardent flegmatiquement le va-et-vient agité de la foule, car *time is money*. Le dicton, ici, doit être vrai ; chacun semble pressé de vaquer à ses affaires.

Les enseignes, les affiches, la langue, tout est anglais ; l'élément espagnol disparaît noyé dans la foule des nouveaux venus.

Nous allons directement à la forteresse. L'entrée de la première enceinte se trouve derrière la ville qui s'écrase au pied de la montagne dans l'étroit territoire où elle est forcée de se resserrer.

Nous abordons un officier qui s'empresse de nous autoriser à visiter les travaux de la défense après nous avoir fait signer le registre du poste.

Un sergent mis à notre disposition nous guide. Les parties que l'on veut bien nous laisser voir manquent, somme toute, d'intérêt. Une longue galerie, taillée dans le roc, monte par une pente douce jusqu'au sommet. L'eau des sources filtrant au travers de la voûte retombe en pluie fine autour de nous. Tous les cinquante mètres on a creusé une grotte et percé une embrasure dans la montagne.

Une pièce d'artillerie de fort calibre, mais de modèle ancien, allonge sa volée par l'ouverture, menaçant un point quelconque de la rade. A côté de chaque pièce est placée une pyramide d'obus ou de « boîtes à balles ».

Voilà ce que l'on veut bien montrer aux étrangers Ceci ne doit pas être la partie sérieuse de la défense, ou bien Gibraltar ne peut plus conserver sa réputation de forteresse imprenable.

Par l'une des percées, je jette un regard sur le panorama merveilleux que j'ai devant les yeux.

L'Atlantique, la Méditerranée, Tarifa, Ceuta et la côte africaine vaguement dessinée, baignée de soleil en une atmosphère d'or et de lumière. A mes pieds, la montagne tombe à pic.

En face, Saint-Roch, la porte de l'Espagne et l'étroite langue de sable qui relient Gibraltar au Continent. On distingue un hippodrome et un parc planté de palmiers.

Une bande de prairie large de cinq cents mètres traversant l'isthme d'un golfe à l'autre forme la zone neutre. De notre côté, le long de la limite, des points rouges se meuvent lentement. Ce sont les sentinelles anglaises montant la garde, la carabine à l'épaule. Plus loin, à l'autre extrémité du pré, d'autres points, mais plus sombres, plus petits. On devine les soldats de la reine Christine. Sous l'impassibilité de leur marche monotone, on sent qu'ils s'observent et se guettent animés de sentiments divers. D'un côte, le calme sous l'abri des canons du Calpe, de l'autre, le désir ardent de voir se lever le jour où la barrière factice qui s'élève entre eux s'écroulera pour leur permettre de reprendre leur bien et de laver l'honneur de leur pays de cette tache qui s'appelle Gibraltar.

III

TANGER

LA DOUANE. — ASPECT GÉNÉRAL.

LE « RAMADAN ». — CAFÉS. — BOUTIQUES. — « ALMÉES ». — LE MARCHÉ. — LE PALAIS.

LA PRISON. — LES BAZARS. — LES JUIFS.

De Gibraltar à Tanger il n'y a qu'un pas. La terre se dessine vaguement à l'horizon et grandit petit à petit. Bientôt la ville apparaît, bâtie en amphithéâtre, se détachant très blanche en un rayon de soleil couchant sur le fond sombre des collines de Kabylie.

Le canot du bord nous conduit à terre au pied d'un étroit escalier de pierre envahi par la foule des portefaix indigènes qui se précipitent sur nos bagages. Il faut livrer bataille pour les refouler, gravir les marches et se frayer un passage à coups de poing et de canne pour monter sur le quai.

Le Maroc n'est pas exempt de douane. C'est une formalité qu'il faut remplir. Bien primitive cette douane où la visite se fait en plein air et dans l'obscurité. Le chef de ce service, grand diable au teint brun, coiffé d'un turban, exige l'ouverture des malles.

Nous ne sommes pas sans inquiétudes pour leur contenu, au milieu des Marocains qui hurlent et se battent, s'arrachant les colis.

En vain je leur présente notre sauf-conduit ; le bédouin ne sait pas lire, mais que lui importe. Devant ce désordre indescriptible, je refusai d'ouvrir en me recommandant de la Légation d'Espagne. Sans m'en douter, j'avais prononcé le *Sésame, ouvre toi* ! L'effet fut aussi rapide que complet. En un instant, malles, valises, couvertures furent empoignées par les Marocains qui s'en plus s'occuper du douanier se dirigèrent vers la ville.

Tanger possède deux hôtels montés à la française, qui sont, avec les demeures des diplomates, les seules constructions européennes.

La ville a gardé tout son cachet indigène. Imaginez-vous un labyrinthe de ruelles et d'impasses enchevêtrées. Toutes ces petites rues montent et descendent en pentes raides, entrecoupées d'échelons ardus comme en un sentier de chèvres ; on s'imagine ne plus pouvoir en sortir. Larges souvent d'un mètre et demi à peine, on ne peut y marcher trois de front. Parfois voûtées, l'on croirait l'entrée d'une caverne. A un brusque tournant, le ciel constellé apparait en une trouée claire d'où tombent les rayons blafards de la lune.

Construites sans ensemble et sans art, mais d'un pittoresque achevé, les petites maisons se rapprochant du haut offrent des angles, des rentrées, des saillies.

Derrière les rares fenêtres grillées d'épais barreaux de fer, apparaissent des ombres blanches : de temps en temps une tête se penche, regardant curieusement.

La vie est dans son plein à cette heure tardive, car nous sommes en temps de « *Ramadan* », et la loi du Prophète défend à ses adeptes de boire, manger et fumer du lever au coucher du soleil. Carême bien plus dur que le nôtre et pourtant rigoureusement observé. Pendant toute la durée du jour, les mahométans se renferment dans leurs demeures; ce n'est qu'au coup de canon annonçant la chute du jour et auquel répond d'un bout à l'autre de la ville une longue et sourde rumeur, que la vie renaît dans la cité.

Les cafés regorgent de consommateurs ; j'entre dans un de ces établissements. Le sol et les murs sont recouverts de nattes en paille finement tressées et harmonieusement colorées. Le dos appuyé au mur, les jambes repliées sous eux, les Maures fument silencieusement le « *hanné* » dans

de longues pipes à fourneaux microscopiques. Du thé ou du « *kawa* » est servi à leurs côtés. Immobiles, les yeux suivant les spirales bleuâtres de la fumée, ils écoutent religieusement un chanteur qui dit les strophes d'un chant rappelant leur départ de l'Espagne.

Après tant de siècles, le souvenir des malheurs de la nation est resté vivace, tout espoir n'est pas perdu pour eux. Dans chaque famille, les clefs de la maison de Grenade ou de Tolède ont été conservées. Ils se les transmettent de génération en génération, attendant l'heure où ils rentreront triomphants dans leur ancienne patrie.

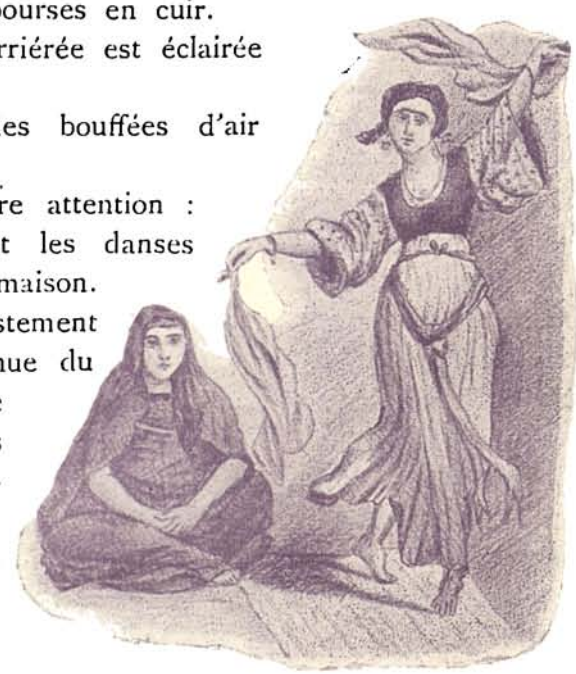
Tous les commerces sont représentés : épicerie, boucherie, cordonnerie. Sur le seuil des échoppes, des Maures accroupis, enveloppés dans leur burnous, indifférents en apparence. Leurs yeux pourtant nous suivent avec persistance.

Des boutiques semblables à des tanières au fond desquelles le vendeur, assis sur un lot de marchandises les plus diverses, sert gravement les chalands.

En un trou de quelques pieds carrés des ouvriers polissent des bagues de corne ou décorent de fils d'argent des bourses en cuir.

Singulier contraste ! cette ville si arriérée est éclairée à l'électricité.

Des restaurants maures sortent des bouffées d'air chargées d'un horrible relent d'huile.



Une mélodie très douce attire notre attention : c'est le refrain monotone accompagnant les danses des bayadères. Nous pénétrons dans la maison. Au deuxième, dans une salle basse tristement éclairée par une chandelle, sur la pierre nue du pavement, deux almées aussi laides que sales esquissent les pas si connus que nous avons vu danser dans toutes nos expositions.

Hélas ! les pseudo-Algériennes et Marocaines de Paris, d'Anvers ou de Bruxelles leur sont bien supérieures.

Le marché mérite d'être vu. Que l'on se figure une vaste place en pente, détrempée par la pluie, couverte de fumier et de débris de toutes espèces ; des échoppes en bois dressées sans ordre, des tas d'oranges et de poissons secs étalés dans la boue épaisse.

Ici un groupe de savetiers juifs taillent des sandales dans de vieux souliers. Plus loin des Marocains ciselant, avec une rapidité étonnante, à l'aide d'emporte-pièces, de grands plateaux de cuivre. Au milieu de ce singulier assemblage et de la foule qui se bouscule, des bourricots, abandonnés à eux-mêmes, cherchant du bout des dents quelques fêtus de paille fraîche.

Les vendeurs crient leurs marchandises à pleine voix dominant le bourdonnement de la foule et les imprécations des âniers.

Le palais s'élève non loin du marché. Nous y allons; c'est un amoncellement de murailles crépies à la chaux et fort délabrées. L'entrée qui n'est rien moins que royale est lamentablement pavée. L'on pénètre dans la cour intérieure par une sorte d'arcade. A gauche se trouve le tribunal de justice, sous une galerie couverte, au centre de laquelle sont placés un banc de pierre et une large vasque.

Thémis rend là ses arrêts qui doivent être simples et expéditifs.

La prison est en face. Nous croyons ici retourner dix siècles en arrière. Un trou rond percé dans le mur du poste nous permet de jeter un coup d'œil à l'intérieur du cachot. C'est une grande cave dont les voûtes sont soutenues par des colonnes auxquelles sont scellées des chaînes de fer.

Dans une demi-obscurité, une trentaine de prisonniers de tout âge sont couchés sur le pavé. A la vue d'un étranger quelques-uns se précipitent et passant le bras par l'ouverture, offrent en vente des paniers de jonc, tandis que les geôliers les repoussent menaçants.

Le spectacle est affreux et barbare, bien digne d'un peuple à demi civilisé.

Les bazars offrent un coup d'œil intéressant. Un fouillis de gazes, de soieries et d'étoffes brodées d'or et d'argent, jetées pêle-mêle avec des armes damasquinées, des chiboucks, des bijous ornés de pierres fausses et des coffrets en bois précieux. Nous cherchons en vain quelques objets dont l'origine indigène soit authentique. Tous ces objets sont fabriqués en Europe et spécialement à l'usage des Anglais et du voyageur désireux de rapporter un souvenir. Du vrai il faut renoncer à en trouver. Les bazars sont presque tous tenus par des juifs; c'est assez dire pour recommander la qualité de la marchandise. On les reconnaît à leur costume spécial. Ils portent le turban. Une longue houppelande de couleur leur tombe jusqu'aux pieds. Volant avec la même impartialité et la même impudence les chrétiens et les Maures, ils sont universellement méprisés.

(A suivre.)

Baron DU GRATY.

JOSETTE

NOUVELLE

(FIN)

En vérité, si elle était aussi à l'aise avec Monteux, c'était uniquement parce que celui-ci ne lui apparaissait pas dans la vie jouant ce rôle d'amoureux épris et recherché qui avait été devant elle celui de Paul. En allant au fond des choses, nous n'aurions même aucune peine à démontrer que l'attrait que Paul avait eu pour Josette était absolument impersonnel. Le jeune homme n'était que l'intermédiaire inconscient, le tiers-porteur de tout un ensemble de séductions parfaitement caractérisées. En supposant même que Josette eût été jusqu'à l'aimer, encore n'eût-elle aimé en lui que l'amour qu'il révélait à son ignorance, à son innocence, à son inconscience.

Car ce qu'il y a de plus merveilleux dans la femme, c'est cet instinct qui mène ses sympathies immédiates à tout ce qui fleure la passion, — tel le fer qu'attire invinciblement l'aimant. Et comment Josette se fût-elle défendue de cette fascination, elle qui ne savait rien, qui ne pouvait donc se méfier de quoi que ce fût. La preuve qu'elle était demeurée effroyablement vierge, c'est que l'intimité de Monteux, qu'elle pouvait aimer, la laissa impassible, tandis que la seule idée que Paul pût embrasser Margot, même en son absence, lui meurtrissait la peau de piqûres mauvaises. Elle aimait déjà, certainement, mais ce n'était encore que l'amour qu'elle aimait. Il ne lui restait plus qu'à personnifier, en un être privilégié, cette grande passion vague, que son indéfini lui rendait presque douloureuse.

Et cette cristallisation sentimentale dépendait purement du hasard, puisque Josette en ignorait tout, jusqu'à son existence même. Seulement Monteux, dans son for intérieur, avait pris la résolution très ferme de guider les circonstances et les événements...

— Josette! articula brièvement la voix de Margot, avec une âpreté inaccoutumée d'autorité et de colère.

La jeune fille, — qui dans le jardin lisait un peu en marchant beaucoup, — leva la tête vers la terrasse et attendit, le regard interrogateur.

— Viens ici, tout de suite. Je désire te parler.

Josette, très docilement, obéit.

Elle s'était, depuis la scène qu'avait provoquée sa chute, imposé une obéissance complète aux volontés de Margot et de Paul. La brusque froideur du peintre, manifestée avec une rudesse, avec un défaut de transition, qui pourtant l'avait violemment heurtée, n'avait tout de même provoqué chez la jeune fille aucune apparence de révolte. Elle s'était soumise, sans bien comprendre, aux nuances de cette attitude nouvelle, cachant ses froissements et ses chagrins, — ceux-ci d'autant plus vifs qu'elle se sentait une victime et non une coupable.

Ce qui lui avait été surtout douloureux, c'était la conduite de Margot à son égard. La jeune femme, loin de tenir compte à son mari du revirement très apparent, et certainement pénible pour lui, qu'il s'était imposé dans ses relations avec Josette, n'y avait vu que la confirmation de ses injustes soupçons, et même une menace de dissimulation et de secrète entente. Cette dernière hypothèse, surtout, lui était intolérable. Après avoir, assez loyalement d'ailleurs, tout fait pour la rejeter loin d'elle, elle avait fini par en être obsédée au point de ne plus avoir d'autre souci que celui de surprendre quelque indice qui vint confirmer ses craintes.

Conçoit-on bien toute la cruauté d'une situation semblable, tant pour cette malheureuse Margot que pour Josette elle-même, qui naturellement en subissait tout le contre-coup ?

Car Margot avait ce raffinement cruel des cœurs réellement épris, qui, dans les crises de pire jalousie, trouvent encore de secrètes excuses à celui des coupables qu'ils aiment, et réservent toute l'intensité de leurs colères et de leurs haines à leur complice supposé.

N'avait-elle pas encore, ce jour-là, secrètement guetté depuis le matin, les allées et venues de Josette et de Pierre?

Or le jeune homme venait de sortir, pour aller, prétendait-il, chez son ami Monteux.

Et Margot, voyant aller et venir Josette dans le jardin, à proximité de la grille d'entrée, était si certaine que sa sœur ne cherchait qu'un moment favorable pour s'échapper, pour aller — qui sait ? — peut-être rejoindre Pierre, qu'elle n'avait pu se priver d'appeler sa sœur auprès d'elle, dans un cri qui était à la fois un cri de révolte et un cri de colère, — afin de l'empêcher de sortir, — et de lui dire, en un mot, de.....

Au fait, que lui dirait-elle, puisque docilement, sans réplique, la jeune fille venait à elle? Elle l'entendit qui ouvrait la porte du jardin, qui déposait posément son livre sur la planchette du porte-manteau, puis, qui sans hâte et sans lenteur, montait l'escalier. Et le bruit de ses talons heurtant les marches se répercutait à chaque fois en son cœur, comme des coups de marteau invisibles et meurtriers.

Quand Josette entra dans la chambre où Margot l'attendait, la jeune femme était d'une pâleur de cire.

La porte refermée derrière elle, Josette, très calme, attendit quelques secondes. Puis, comme sa sœur ne desserrait pas les lèvres :

— Tu m'as appelée, je suis venue... Que veux-tu?

— Je voulais te parler, dit Margot avec peine.

— Eh bien, parle, je t'écoute !

Il y eut encore un silence, très court, cette fois, car Margot, maintenant, était lancée.

— Tu as raison. Mieux vaut en finir tout de suite !

Et se campant devant elle, dans une tension désespérée de son être frêle :

— Je t'accuse, continua-t-elle, de me voler la tendresse de mon mari. Je t'accuse de vouloir me le.....

Mais elle ne put achever. D'un geste sec, brusque, étrangement sûr, Josette lui avait saisi le poignet, et sans émotion apparente, mais avec, dans le regard et dans la voix, une énergie qui épouvanta Margot, elle l'arrêta :

— Si tu dis un mot de plus, je te jure que je pars d'ici, et que tu ne me reverras de ta vie.

De nouveau, il y eut un silence, pendant lequel, tant était grande l'émotion de leur esprit, il parut à chacune des deux sœurs qu'elle entendait battre le cœur de l'autre.

— Ainsi donc, reprit Josette avec un calme étonnant, c'est pour cela que depuis quinze jours tu me boudes et tu me rudoies. C'est pour cela que Pierre s'est brusquement éloigné de moi ! Je te remercie de m'avoir prévenue, car sincèrement je n'aurais jamais pu trouver cette raison-là, même en cherchant dans ce que j'ai de moins bon et de moins honnête...

» Que tu sois jalouse, toi, Margot, cela n'est pas neuf. Tu m'as assez fait souffrir autrefois, en pension, avec ta manie d'écarter de moi les petites amies trop pressantes, avec ta volonté bien arrêtée d'être toute seule dans mes tendresses et mes préoccupations.

» Mais que tu sois jalouse de moi, voilà qui réellement dépasse ma compréhension. Tu vois que je constate la chose sans colère, sinon sans amertume, parce que c'est vraiment trop ridicule pour être odieux.

» Au fond, je suis soulagée de savoir que ce n'est que cela. Car tu comprends bien que je n'avais pas été sans remarquer le changement de tes allures et de celles de Paul. J'avais bien dû leur attribuer plusieurs mobiles, dont la plupart n'étaient pas flatteurs pour toi aussi bien que pour ton mari. Je suis heureuse d'apprendre que la cause de tout ce changement n'est qu'une bêtise de ta part. Cela se pardonne d'être bête. Je ne t'en voudrai donc pas.

» Seulement, qu'il ne soit plus question de cela entre nous, Margot, — ni explicitement, ni implicitement surtout. Sinon, tu as entendu la menace que je t'ai faite tout à l'heure ? Tu me connais assez pour savoir que je n'hésiterais pas ! »

— Ma pauvre Josette ! Mais où irais-tu, que deviendrais-tu seule au monde? dit Margot avec une pitié réelle.

— Sois tranquille, on se tire d'affaire à mon âge, — surtout quand on est seule et qu'on n'a rien à ménager.

— Josette !

— Il en passe assez, par ici, de femmes qui sont moins jeunes et moins jolies que moi, et qui pourtant vivent et vivent bien, puisqu'elles vous regardent avec des yeux de bonheur. Au fait, crois-tu que je sois bien heureuse ici, chez toi, seule dans votre amour à vous deux, dans cet amour que je trouble et qui me trouble !...

Oui, qui me trouble et que je hais !... Enfin, il y a des jours et des heures où je me sens de trop ici. Il ne faudrait pas m'en dire long pour que je m'en aille.

— Mais je ne veux pas que tu t'en ailles! s'écria Margot avec une expression de voix si sincère que Josette se sentit convaincue.

— Alors, pourquoi me parles-tu comme tu le fais ?

— Parce que... parce que je souffre, parce que ta présence ici, entre Paul et moi, parce que ta gaîté, ta jeunesse, ton innocence même... enfin, parce que je suis, — parce que j'étais — jalouse. Mais enfin, cela est, il n'y a rien à y faire. Il me semble que tu es plus belle, plus fraîche, plus désirable que moi ; que Paul, forcément, doit faire, — devait faire — des comparaisons. Ainsi, dans ses derniers tableaux, j'ai retrouvé de tes mains, de ta nuque, de tes gestes, en des modèles quelconques. Tiens, dans ses *Moissonneuses*, par exemple, il y en a une, certainement, qui est toi ! Pour cela, j'en suis sûre! — Viens donc la voir, continua-t-elle en entraînant brusquement la jeune fille vers l'atelier du peintre, viens la voir !

Et quand elles furent devant le tableau :

— Tu vois celle-là, la grande rousse ? Cette façon de se baisser, ce mouvement de reins, — comme ils disent, — regarde donc comme c'est souple et vivant sous la jupe. C'est toi, cela, toi... toi... toi... Et il n'y a rien de moi, rien, dans tout le tableau !...

Voilà maintenant qu'elle pleurait, — qu'elle pleurait de vraies larmes lourdes, et que de grands sanglots secouaient en coups de fouet tout son être frêle.

Josette, elle, demeurait grave devant l'inattendu, l'excès de cette brusque révélation. C'était réellement à n'y pas croire. Poutant un doute entrait dans son esprit; elle en venait à se demander, elle aussi, si Paul... Et toute la fraternelle et libre tendresse du peintre redéfilait sous ses yeux en tableaux rapides, passait au crible de sa jeune méfiance, soudainement éveillée. Et ses baisers de frère lui devenaient suspects, ses jeux de grand compagnon vigoureux et souple s'habillaient de danger ; même ses taquineries dont elle aimait tant rire, lui paraissaient, maintenant, un viol de ses chastetés. A peine eut-elle quelques révoltes contre ces suspicions si radicalement opposées à la droiture de son caractère, à tout ce qu'il y avait en elle de profondément honnête et franc.

Car la douleur vivante de Margot était là pour raviver ses craintes. Etait-il possible que sa sœur s'abîmât en un pareil désespoir sur de simples suppositions, sur de vagues soupçons, alors qu'elle avait certainement, pour affermir sa conviction ou pour l'ébranler, des éléments d'appréciation intime, dont Josette ne possédait même pas la notion vague, mais qu'elle sentait bien devoir exister.

Enfin, la conclusion de tout cela, c'est que c'était elle, Josette, qui troublait le bonheur de sa sœur, qui menaçait l'avenir de son petit ménage, si gentil, si câlin, au moment de son arrivée ! Il était donc nécessaire qu'elle s'en allât, sinon pour toujours, du moins assez pour laisser aux choses le temps de se remettre. Mais en attendant, où irait-elle ?

C'est à cela qu'elle réfléchissait gravement, tandis que Margot, couchée sur le divan de l'atelier, le visage perdu dans les coussins, continuait à pleurer comme une Madeleine.

Tout à coup, Paul entra.....

Comprit-il la scène, ou ne fût-ce que par instinct qu'il évita de demander l'explication de ces larmes, et de leurs deux présences, à cette heure, dans cet atelier que l'on respectait comme un « chez lui » particulier ?

Il n'insista point non plus lorsque Josette, d'un geste vague, lui eut indiqué qu'elle se retirait. Il se contenta de la remercier d'un sourire où il y avait de la lâcheté et de la gratitude. Jamais, comme en cette minute, la jeune fille ne devait subir avec plus d'acuité la triste sensation d'être en tiers dans une intimité neuve.

Aussi, brusquement, sa résolution fut-elle prise. Le seul fait que Paul et Margot venaient de la laisser partir, sans un mot, sans un geste de protestation, ne constituait-il pas une indication suffisante ? N'était-il pas clair, puisqu'elle était de trop, entre eux, pour une réconciliation ou un apaisement, qu'elle serait aussi de trop pour l'avenir de leur repos. Et fiévreusement, avec des brusqueries de gestes qui contrastaient étrangement avec son grand calme de tout à l'heure, elle entassait dans une valise ses menus objets de toilette, pêle-mêle, au hasard des rencontres et machinalement, en pensant à autre chose.....

Quand elle quitta la villa, la réaction s'était faite, elle pleurait à grosses larmes, sans trop savoir.....

D'abord, elle suivit la grand'route, courant vers la gare. Mais en apercevant de loin l'auberge gothique où demeurait Monteux, elle fut prise de la crainte de rencontrer le jeune homme, et, par suite, d'avoir à subir un interrogatoire.

Alors, brusquement, elle fit un écart vers la gauche, afin de passer derrière l'ancien castelet. C'était un chemin de terre, pas très large, qui tantôt s'encaissait entre deux talus de broussailles, tantôt courait au ras des champs, avec de singuliers caprices de courbes, pour éviter une montée brusque ou une descente trop roide.

Bientôt Josette ralentit le pas, car la valise, pour légère qu'elle fut, commençait à lui peser aux poignets. Même, à un certain moment, elle dut s'asseoir contre un des talus de la route, tant l'émotion, l'énervement et la fatigue lui brisaient les forces. Alors, il lui sembla qu'un pas, qu'elle entendait sonner derrière elle depuis quelques instants, venait de s'arrêter brusquement. Cela l'intrigua. Elle se leva, fit encore quelques mètres de marche, puis se rassit. Et cette fois encore, elle entendit le pas qui s'arrêtait. Elle se retourna brusquement, mais ne vit personne dans le sentier. Alors intriguée, un peu inquiète, elle lâcha sa valise, escalada rapidement le talus, et là-haut, en plein champ, se trouva soudain face à face avec Monteux.

Ils se regardèrent froidement, sans se saluer.

— Ah! ah! c'était vous? dit enfin Josette, avec une colère mal contenue dans sa voix changée.

— Oui, je vous suivais... Je vous avais vue venir...

— Et pourquoi me suiviez-vous, s'il vous plaît ?

— Pour vous empêcher de partir !

Elle fit un geste brusque de dépit. Mais lui continua avec une douceur de plus en plus accentuée :

— J'avais espéré que vous hésiteriez, que vous reviendriez sur votre résolution... Quand vous vous êtes arrêtée pour la première fois, j'ai cru que décidément vous aviez réfléchi, et que vous alliez rentrer... C'est pourquoi je me suis arrêté, moi

aussi. Je trouvais inutile de vous imposer le chagrin de savoir que je vous avais devinée... Mais il paraît que, décidément, vous y tenez à cette folie...

— Ce n'est pas une folie. Vous ignorez pourquoi je pars.

— Croyez-vous ?

— Comment le sauriez-vous ?

— Comment je le saurais? Mais voilà quinze jours que j'attends ce coup de tête.

— Ainsi, Paul vous avait dit?...

— Paul ne m'a rien dit, j'ai vu !

— Ah !...

Elle hésita un peu avant de continuer. Puis, résolument :

— Ça se voyait donc?

En disant cela, elle avait rougi très fort, comme si réellement elle eut été coupable. Et cette pudeur exquise toucha si fort le romancier, qu'il s'empressa de la rassurer, comme s'il eût craint de ternir cette belle âme franche et droite en lui permettant de douter d'elle-même.

— Ce qui se voyait, dit-il, c'était votre souffrance à vous; c'était la jalousie stupide de votre sœur; c'était l'attitude tout à fait ridicule de Paul, qui n'a réussi qu'à vous froisser, sans convaincre nullement sa femme. Il était si naturel, pourtant, qu'il y eût entre vous et lui une de ces familiarités taquines et camarades qui sont d'ailleurs un dérivatif excellent, pour les petites filles jetées sans préparation aucune dans un ménage d'amoureux.

Elle sourit au mot de petite fille, mais le « ménage d'amoureux » lui arracha un soupir et un froncement de sourcils. Il lui sembla revivre toute l'époque singulière où le spectacle des baisers de Paul et de Margot lui causait des souffrances....

— Mon Dieu, oui, j'ai vu cela, continua doucement Pierre. Vous aviez ce même visage, tenez! Et je vous comprenais très bien. Pourtant vous n'étiez jalouse ni de Margot ni de Paul. Vous n'étiez jalouse que de leur amour, ou plutôt de l'Amour, tout simplement... de l'amour qui chantait si clair à côté de vous, sans qu'aucun de ses refrains ne fût pour vous! Alors vous vous êtes mise à l'aimer...

— A l'aimer!... Qui donc cela?

— Mais l'amour, pardi ! — Ah! çà, il faut donc que ce soit moi qui vous le dise ! — Or, comme l'amour est un personnage fort mal défini, en somme, et que nous ne possédons sur son existence que des données extrêmement vagues, il se fait, mademoiselle Josette, que vous souffrez de cet inconnu au moins autant que des petites misères que vous firent Paul et Margot en ces temps derniers. En vous sauvant comme vous le faites, en ce moment, — vous ne sauriez me dire si réellement vous fuyez leur mauvaise humeur, ou si vous partez à la poursuite de ce qui chante si fort dans votre cœur de vingt ans, et qui n'est autre chose que le besoin d'être aimée.

Maintenant Josette pleurait, mais très doucement, si doucement même que Pierre Monteux pouvait, avec un peu de bonne volonté, faire comme s'il ne s'en apercevait point. Aussi continua-t-il sans hausser la voix :

— Maintenant, vous vous demandez peut-être de quel droit j'essaye de vous arrêter, pourquoi je m'impose ainsi dans votre destinée, à vous dont la fantaisie s'abrite sous un pavillon sacré, ce pavillon de l'amour que chacun respecte — ou feint de respecter? C'est parce que je suis sûr que vous regretteriez ce que

vous avez fait, avant même d'avoir eu l'occasion de vous en réjouir. En cette heure où vous souffrez cruellement, vous ne pouvez sentir par quels liens solides vous êtes attachée à ce coin de terre et quel réseau de souvenirs vous y captive. Votre cœur est trop endolori pour, en ce moment, souffrir de la douleur de ce déchirement.

» Mais attendez donc que le calme soit revenu en vous, — sinon le calme, l'apaisement.

» Ce soir, cette nuit, demain, tout ce bouquet de reliques sentimentales dont vous faites fi maintenant serait fatalement venu s'imposer à vos regrets, et peut-être vous seriez-vous aperçue que vous y laissiez le meilleur de vous-même, cet hymne d'amour qui chante exquisement en vous, — qui vous trouble et qui vous enivre, peut-être, mais aussi qui vous ravit, car il est l'épanouissement même de votre jeunesse et de votre féminalité ! Qui sait ? peut-être même auriez-vous enfin compris que ce n'était plus seulement l'amour que vous aimiez ici, mais que déjà ce désir d'aimer commençait à prendre corps, à se concentrer en une attention précise, — en un mot, que vous alliez aimer... et que cet amour était licite. Et que chacune des choses inertes ou vivantes qui vous entourent a joué son bout de rôle dans l'éclosion de ce drame. Que les ronces de vos souvenirs s'accrochent à tout ce qui vous entoure, à la villa où vous vécûtes, aux meubles qui vous entourèrent, aux fleurs du jardin, aux arbres de la route, à l'azur du ciel ; qu'il traîne des parfums de votre âme partout où vous avez passé, où vous avez souri, où vous avez pleuré ; et qu'en cherchant un peu, vous verriez que votre sœur, votre beau-frère..., moi-même, nous avons collaboré à ce poème inconscient, et que nous sommes, comme tels, irrévocablement liés à cette page de votre vie....

» Et pour vous prouver combien j'ai raison de vous avoir dit cela, j'ai l'audace tranquille de vous dire adieu, maintenant, de vous laisser aller au gré de votre fantaisie, certain que vous ne partirez plus, puisque j'ai évoqué devant vous le spectre exquis de tout ce qui vous retient ici. »

Elle ne répondit pas, vaguement souriante à travers ses larmes, car elle sentait bien qu'il avait raison et que ses paroles versaient en elle un baume étrangement consolateur.

Elles prenaient, dites par lui, une importance singulière, une portée considérable qu'elle s'expliquait mal, mais qui la ravissait.

Puis, tout à coup, une singulière révélation se fit en elle, la transportant tout à la fois d'allégresse, d'émoi, d'inquiétude et de trouble.

Et l'idée qu'elle était là, seule à seule avec Monteux, dans le soir presque tombé, l'effara tout à coup, pour la première fois.

— Je rentre, dit-elle à voix basse, en faisant un pas vers la pente du talus.

— Et vos bagages, vous allez les porter vous-même ?

— Ah ! oui, mes bagages, dit-elle d'une voix lointaine.

Il lui semblait qu'il y avait des mois qu'elle avait fui, que ce tête-à-tête avec Monteux durait depuis si longtemps, qu'on ne savait pas bien quand..... Et cette pensée la fit presque défaillir d'inexplicable émotion.

— C'est moi qui les porterai, dit Monteux, puisqu'aussi bien c'est moi qui vous ai fait rester.

— Oh! oui, c'est bien vous!

Il lui semblait, à Josette, qu'elle lui devait la vie, qu'il l'avait sauvée d'un danger immense, que désormais elle lui appartenait, qu'il disposerait à son gré de sa volonté, de sa liberté, de son bonheur. Et cette idée de soumission absolue lui était infiniment douce. Elle la prenait, la reprenait et la retournait, comme pour s'en caresser l'âme.

— Aussi bien, reprit Monteux, j'avais très peur quand je vous ai vue sur la route, avec cette valise. Je savais bien que cela devait arriver, et j'ai cherché pendant toute une semaine comment faire pour l'empêcher... Oui, j'ai eu très peur, tantôt. Je ne savais comment vous aborder, et il fallait tout de même vous arrêter. Au fait, qu'est-ce que je vous ai donc dit?

— Je ne sais pas ce que vous m'avez dit... je ne veux pas le savoir, répondit Josette en souriant. Je n'ai bien compris que ce que vous ne disiez pas.

Ils s'étaient arrêtés tous deux au milieu du chemin, parmi les champs aux larges ondulations de houle montante, avec, autour d'eux, toute la majestueuse poésie des soirs sereins.

Pierre, très doucement, demanda :

— Et qu'avez-vous compris, Josette?

Alors elle lui dit, le regard clair :

— J'ai compris, grâce à vous..., j'ai compris que c'est vous que j'aime...

FRITZ LUTENS

FIN

PETITE REINE

Le bois se vêtissait de brume
Dans la tiédeur calme du soir.
Petite reine se consume,
Se consume sans plus d'espoir.

En son cœur parfumé de rose,
Un grand regret est descendu :
Elle meurt, fleur à peine éclose...
Las! et l'aimé n'est pas venu.

Et dans l'angoisse de l'attente,
S'en vont ses rêves décevants :
Le soir, de sa caresse lente,
Cueille ses pétales mourants.

Hélas! toute esseulée et morne,
Petite Reine meurt d'amour :
Les roses ne vivent qu'un jour,
Un jour de l'infini sans borne.

Dans l'ombre froide qui s'étend,
Flotte sous les brumes moroses
Un dernier soupir pénétrant :
Parfum de regrets... et de roses.

FERNAND BISSCHOPS.

LA SCIENCE DU MERVEILLEUX

Hallucinations véridiques.

(FIN)

Je pourrais citer mille cas analogues aussi merveilleux, mais pour ne pas importuner le lecteur et surtout mes lectrices auxquelles je demande peut-être trop de patience, je n'en rapporterai plus que deux qui me paraissent particulièrement significatifs. C'est d'abord le cas d'une pauvre démente, raconté par M. D'Arsac (1). Elle était enfermée dans un asile d'aliénés ; son fils allait être exécuté à Montbrison. Un peu avant l'heure précise où le bourreau tranchait la tête du misérable, au moment où Deibler l'éveillait pour la dernière toilette, la mère, restée calme et muette presque pendant des années, ignorant même la condamnation de son fils, se leva tout à coup comme mue par un ressort et se mit à marcher en proie à une agitation mystérieuse, poussant des hurlements de douleur. Mon second, pour m'exprimer comme les charades, est au moins aussi curieux : c'est le cas télépathique d'un chien (2). Dans une famille vivait un chien qui était le favori des deux jeunes filles, Mlles Lubow et Wéra K.. Un jour Bonika — c'était le nom du chien — devint malade par excès de gâteries et de caresses. Il fut décidé de mener Bonika au vétérinaire : Mlle Wéra et sa mère se chargèrent de la mission et Mlle Lubow resta au logis pour écrire. Elle était si absorbée qu'elle oublia le départ des siens. Tout à coup elle entend tousser le chien dans la chambre voisine, où se trouvait sa corbeille depuis qu'il était malade. Instinctivement elle se lève, mais voyant la corbeille vide elle se souvient que sa mère et sa sœur sont parties avec Bonika. Mlle Lubow restait pensive devant le berceau lorsque, près d'elle, s'éleva une de ces plaintes dont le chien saluait l'entrée de ses amis dans la chambre ; un second gémissement semblait venir de la chambre voisine ; un troisième se perdit dans le lointain... Un frisson douloureux l'agita. Elle songea que le chien avait peut-être expiré et, machinalement, consulta l'horloge, qui marquait midi moins cinq minutes. Inquiète et impatiente, Mlle Lubow se mit à la fenêtre et attendit... Mlle Wéra rentra seule ; elle courut vers elle et brusquement lui dit : « Bonika est mort ! » Comment le sais-tu ? répondit Mlle Wéra. Avant de répondre Mlle Lubow demanda si elle connaissait l'heure exacte de la mort : « Quelques minutes avant midi », répondit sa sœur qui raconta, entre autres, ces précieux détails : elles attendaient la rentrée du vétérinaire lorsque le chien, très agité malgré les soins dont on l'entourait, fut pris d'une nouvelle suffocation. Mlle Wéra voulut le mettre sur un divan ; pendant qu'elle le soulevait *elle vit subitement le chien et ses mains s'inonder d'une lumière pourpre si intense et si éclatante que, ne comprenant rien à ce qui arrivait, elle cria : Au feu !* Mme K., mère, ne vit rien, mais tournant le dos à la cheminée elle crut sa robe en feu et se retourna effrayée... Aussitôt après elles constatèrent que le chien venait d'expirer. Ce chien se distinguait par une intelligence extraordinaire. Il pratiquait la charité et l'on

(1) *Le Soir*, 18 octobre 1895, un excellent article sur les hallucinations télépathiques.

(2) Rapporté par M. K. CHAIGNEAU, dans l'*Humanité Intégrale*, d'après le *Vessilo spiritista* de janvier 1889.

observa que, pendant huit jours, il porta du pain et des ailes de poulet à un pauvre chien vagabond et affamé et qu'il le regardait manger avec une véritable satisfaction. Il s'agit maintenant de démontrer que ces hallucinations, au lieu d'être dues à de fortuites coïncidences, obéissent aux mêmes lois naturelles que d'autres phénomènes et peuvent être produites à volonté, d'une façon expérimentale (1). C'est à quoi s'appliquent actuellement les savants spécialistes qui s'occupent de ces mystérieux phénomènes.

Parmi les ingénieuses hypothèses émises pour les expliquer, celle qui fait jouer le rôle d'intermédiaire à l'éther cosmique (matière radiante) me paraît surtout digne d'être exposée. Qui ne sait que nos joies, nos douleurs, nos pensées se trahissent dans la vie mentale par des mouvements continus, des « vibrations »? Ainsi, comme la cloche qui sonne à l'église paroissiale ou la lampe qui s'allume lorsque le soir descend, le cerveau qui pense, les nerfs qui tressaillent et le cœur qui bat produisent des ondes. De ces ondes, la nature est aussi mystérieuse que celle de l'électricité, de la chaleur et tout ce que l'on en sait, c'est qu'elles se manifestent chez certains sujets sous forme de lumière, d'étincelle aux extrémités, de fulgurances. Le baron de Reichembach les a observées et décrites un des premiers, le docteur Baraduc en a pris l'image photographique. Récemment, le colonel de Rochas a renouvelé avec elles les antiques pratiques de l'envoûtement, — dans ses célèbres expériences sur l'extériorisation de la sensibilité. On a dit que ceux qui présentaient ces phénomènes étaient exclusivement des névrosés, des malades. Le mot est très à la mode, mais il est infiniment plus aisé de le prononcer que d'étudier consciencieusement des faits extraordinaires, mais véridiques.

Malades? Il n'y a à proprement parler pas de maladies du corps, disent les médecins; il n'y a que des états physiologiques différents, funestes ou bienfaisants, toujours normaux, si l'on considère le corps humain comme l'appareil où se combine une certaine quantité de matières en évolution (2). Ces névrosés ne révèlent-ils pas plutôt un sens inconnu ou méconnu? Quoiqu'il en soit, ces ondes existent, soit qu'on les appelle, comme Arago « fluide nerveux » ou comme M. Jobard « électricité animale » ou enfin, avec M. de Reichembach, « *odyl* » — peu importe! Elles impriment à l'éther de l'espace des vibrations analogues à celles qui règnent dans l'organisme d'où elles émanent et se transmettent infiniment presque, sans s'arrêter à aucun obstacle.

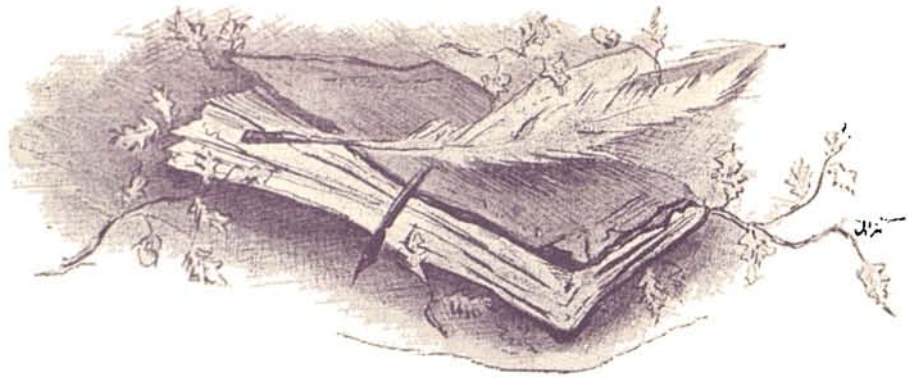
Souvenez-vous de la vitesse de la lumière, du courant galvanique, et dès lors la rapidité des communications télépathiques ne vous étonnera plus théoriquement, dit M. D'Arsac, du moment que l'on sait que l'homme est à la fois une source d'électricité — donc un appareil transmetteur — et une matière influençable — donc un appareil récepteur — la possibilité pour deux hommes de communiquer à distance est dans l'ordre naturel des choses. D'autre part, nul ne niera que l'homme soit sensible à l'électricité.

Tous nous savons l'influence de l'orage sur notre organisme et que certains malades perçoivent douloureusement le moindre changement barométrique. Dès lors la télépathie n'est guère plus compliquée que le télégraphe sans fil, à plusieurs kilomètres, de Marconi ou Somzée. Le point encore obscur, c'est l'accord entre le transmetteur et le récepteur. Non, nul ne sait encore pourquoi *seul* Swedenborg vit, de Gothembourg, brûler Stockholm; pourquoi *seule* Dona Thérèse savait, avant d'être au milieu d'elles, ce que disaient les bénédictines de Madrid. Expliquer (3) scientifiquement un fait, cela consiste seulement à déterminer les relations constantes qui l'unissent à d'autres faits. L'ensemble n'est pas moins mystérieux. Le monde, malgré le savoir humain, n'est pas moins merveilleux qu'au temps lointain de l'Eden biblique. L'univers immense, la vie superbe, l'âme troublante sont toujours les grands et captivants poèmes.

ALBERT BERTHEL.

L'auteur recevra avec plaisir toute communication concernant des faits de télépathie, clairvoyance, pressentiments accomplis; des documents sur la lévitation (soulèvements sans contacts; esprits tapageurs) l'envoûtement ou tous autres phénomènes curieux de psychisme ou d'occultisme. Ces communications seront publiées, à moins d'une mention contraire. Adresser les correspondances aux bureaux de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché, Bruxelles. A. B.

(1) Voir : *Rêves télépathiques* expérimentalement provoqués par le Dr J. B. EMACORA. — *Annales des Sciences psychiques*, 1896.
(2) *Essais de Psychologie contemporaine*, page 12. PAUL BOURGET.
(3) Myers, Gurney et Padmore. Ouvrage précité.



NOTES LITTÉRAIRES

AUTOUR DU NEZ.

On dira ce qu'on voudra, je tiens pour Christian. Je le plains et je l'admire, ce cadet joli, amoureux, timide et brave, qui n'était pas de Gascogne et ne savait dire son amour qu'ainsi Je vous aime! Je vous aime! — Beaucoup de femmes, observe excellemment M. Sarcey, s'en contenteraient aujourd'hui. — Mais à l'oreille d'une précieuse, quelle plate et niaise déclaration! Quelle piètre éloquence !

A ce pauvre garçon, si peu poète et si bien tourné, la critique a été cruelle. Souvenez-vous. Couramment on l'a traité de sot, de fat, de bellâtre imbécile, et quand il meurt, nul n'y prend garde, si ce n'est pour admirer Cyrano. Je veux protester contre cette injustice. Et ce n'est point là, croyez-le, un paradoxe, pour le simple plaisir d'être discordant dans l'universel cantique. C'est l'indication d'une critique. L'antithèse, qui est si magnifiquement le fond de la belle comédie héroïque de M. Rostand, me paraît boiteuse en ceci, que Christian eût dû avoir, sous son beau masque, une âme vile, puisque le nez de Cyrano abrite un si grand cœur.

Belle lame, laid fourreau.
Laide lame, beau fourreau.

Les conceptions de Hugo ont cette symétrie. Somme toute, Christian n'est pas moins malheureux de sa jolie moustache que Cyrano de son nez. Il est amoureux, sincèrement, ardemment, naïvement. S'il ne sait pas peindre sa flamme au goût de son amante et s'il en souffre, pourquoi ne pas le plaindre ? Pouvons-nous dire que sa douleur d'être sans rimes, sans ramage, ne passe pas l'ennui d'être laid ? Et quand il apprend que Roxane l'aimait moins pour sa beauté que pour son esprit, l'esprit de l'autre, quelle désespérante découverte!

Il est brave, furieusement brave, puisqu'il osa railler le nez inviolable. Et puis, devant Arras, ne tombe-t-il pas le premier, galamment, joliment, tandis que, sur la bataille, flotte, drapeau parfumé, le petit mouchoir de dentelles?...

Un peu de pitié, je vous prie, pour le joli et malheureux cadet. Il ne faut pas que

ce diable de nez, si triomphant soit-il, se croie tout permis, qu'il dérange toute perspective et fasse perdre toute mesure, qu'il nous aveugle au point que nous n'ayons que dédain pour ce brave et loyal enfant, à qui ces deux avantages manquèrent : être poète et être laid.

A tout prendre, je suis heureux qu'aujourd'hui soit très petite la place qui m'est laissée. Parler longuement de Cyrano, du retentissant, prestigieux, funambulesque, mélancolique et héroïque Cyrano, dont l'arrivée à Bruxelles, panache, flamberge et nez au vent, est l'événement littéraire de la quinzaine, quel embarras ! Je sais gré à mes collaborateurs de me l'avoir évité.

Devant une telle œuvre, il n'y a, c'est entendu, qu'un parti à prendre : admirer, se mêler au chœur qui va chantant par les chemins de France et d'Europe : Un grand poète est né !

Depuis que Cyrano chasse de l'hôtel de Bourgogne, avec un si beau fracas, le blême et rotond Montfleury, jette, d'un geste magnifique, sa bourse aux comédiens, s'escrime de la rime et de l'épée, reçoit en plein cœur la désespérante confidence de Roxane, prête à Christian, qui pourtant, par bravade, raillait son nez, son épée tutélaire et son âme qui chante, murmure sous le balcon de sa cousine l'amour d'un autre, conduit ses cadets à la mort, puis blessé, agonisant, mais debout sous l'arbre du cloître, tire une dernière fois l'épée et jette aux imbéciles, aux hypocrites, aux faux savants, aux faux artistes, aux préjugés, aux mensonges, à toute la lâcheté des grimaces humaines, un héroïque, révolutionnaire (1) et délirant défi, — la gamme des formules admiratives a été épuisée. Nous avons vu les critiques les plus ingénieux, les commentateurs les plus habiles à nuancer leurs éloges, réduits à exprimer leur enthousiasme par de naïves exclamations, pareilles à des cris d'enfant : « Ah ! que je suis content ! que je suis aise ! » s'écriait M. Catulle Mendès, — Et M. Sarcey répondait, en battant des mains : « Quel bonheur ! quel bonheur ! »

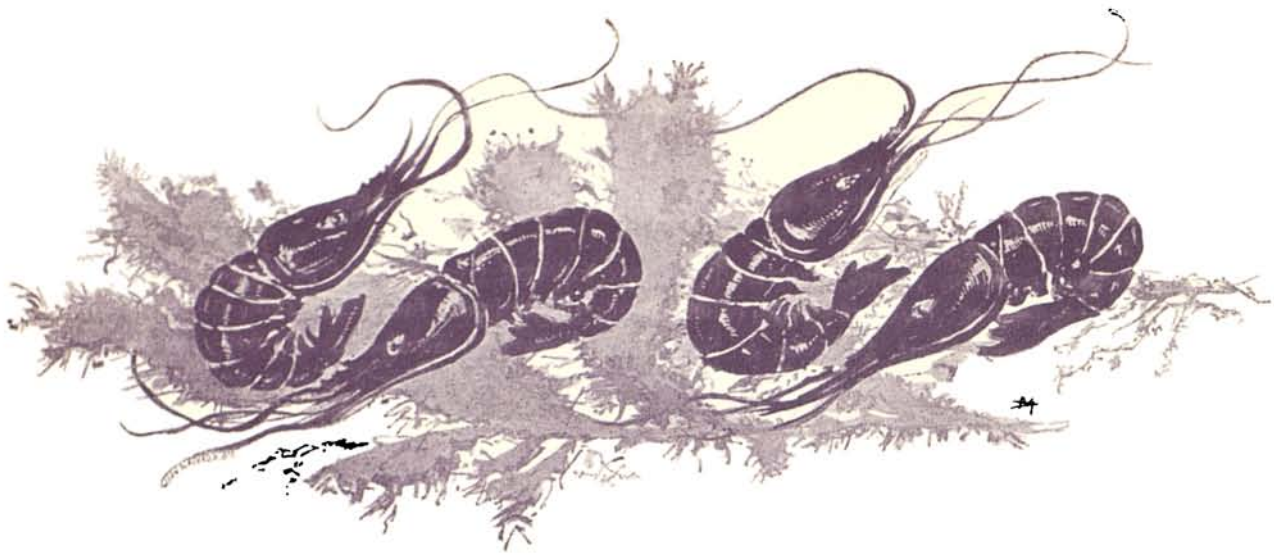
Oui ! tout a été dit. Que M. Rostand est un Régnard, « ivre de Hugo, de Banville, de Heine, de Gautier », que jamais le burlesque et l'héroïque ne furent opposés dans une plus éclatante antithèse, qu'il y a, dans cette œuvre prestigieuse, plus de jeunesse encore, plus de verve, de fantaisie, de souffle héroï-comique que dans *Ruy-Blas*, que *Don César* n'a pas cette « fleur de grâce et d'imprévu, » cette triomphante alternance des gamineries de l'esprit et des éloquentes tristesses de l'âme, que telles tirades, mélancoliques ou furibondes, sont marquées pour l'immortalité, et que depuis le tumultueux triomphe de *Hernani*, nul poète ne remua plus fortement notre âme.....

Toutes ces choses, et beaucoup d'autres, non moins justes, ont été écrites dans toutes les langues. Je n'aime pas remâcher les formules. Le mieux est de se mêler au cortège et de chanter le naïf cantique de M. Sarcey : « Quel bonheur ! Quel bonheur ! Un grand poète est né ! .....»

PAUL PASCAL

---

(1) Sur cette suprême estocade de Cyrano contre des ennemis plus arrogants peut-être aujourd'hui qu'ils n'étaient au XVIe siècle, j'appelle l'attention de M. Philippe Malpy, qui, à la fin d'une très intéressante étude sur Cyrano (*Revue générale* fascicule d'avril) écrivait : Quand on imagine toutes les révoltes, toutes les aspirations indéfinies que devait résumer, pour la génération de 1830, un Hernani ou un Ruy Blas, on est tenté de chercher ce que représente un Cyrano pour la génération de 1880. Rien, en vérité, de ce qui est profondément en elle, aucune de ses angoisses, aucun de ses espoirs... — « Je tiens à dire, a écrit M. Catulle Mendès, que cette dernière scène du drame fantasque, tendre et furibond de M. Rostand a ressemblé, — en l'angoisse des agonies, — à un miraculeux tournoi de tout l'Idéal poétique, amoureux, savant et joyeux, contre l'imbécillité de cinq ou six personnes ! Car l'heure est venue, triomphale et admirable, où les poètes sont, en effet, les maîtres de Paris ».



DANS LE MONDE

Les lectures de Salon

Elles ont été fort à la mode cet hiver, et il ne faut pas s'en étonner. C'est intelligent, distingué, peu coûteux, enfin la plus précieuse des ressources pour les maitresses de maison, si souvent embarrassées pour occuper leur monde.

On est las des nocturnes et des scherzos éternellement entendus. Les monologues ont cet inconvénient, ou d'être bêtes à mourir ou de ressembler plus ou moins à ceux qu'on a débités l'autre soir, au Cercle Artistique. Toutes ces dames en sont encore suffoquées. On les avait prévenues, cependant, en leur recommandant de ne point amener de jeunes filles. Elles devaient donc s'attendre..... Et, en effet, elles s'attendaient à quelque chose d'un peu extraordinaire; c'est même pour cela qu'elles étaient venues en si grand nombre. Mais tout de même, il parait que cela a dépassé la mesure. Quand les monologues ne sont pas ineptes ils sont généralement peu convenables. Et puis, comme la musique, ils exigent de leurs interprètes un certain talent, au moins ce qu'on appelle un joli talent d'amateur, et même ce talent là est rare. O Chopin, ô Schumann, ô Coppée, ô Banville! à quels interprètes êtes-vous exposés! Nous les avons bien des fois maudits. Et pourtant, soyons justes, que ferions-nous sans eux, en attendant l'heure du buffet, dans la plupart de ces soirées dont ils sont le principal attrait? Ils nous donnent une contenance, puisque aussi bien il n'y a plus moyen de causer C'est impossible, d'abord parce qu'on ne cause pas dans une cohue; et puis, parce que même quand il n'y a pas foule, quand on est dans une demi-intimité, quel sujet peut-on aborder?

L'art? C'est bien sérieux. Et, d'ailleurs, il y a tant de chapelles aujourd'hui et de chapelles ennemies, qu'on ne peut pas exprimer une opinion sans blesser quelqu'un au cœur. L'art est devenu un terrain presque aussi dangereux que la politique. Avec quelle prudence ne doit-on pas s'y aventurer!

Autrefois, la politique était ce qui nous divisait le moins, en ce sens qu'il y avait une droite et une gauche, et qu'on appartenait à l'une ou à l'autre.

Mais à présent, que de subdivisions! Autant de petits carrés que dans les jardins de couvents. Gare les plates-bandes! C'est pourquoi les bavards n'ont d'autre compensation que les petits potins du jour, ce qui d'ailleurs leur suffirait. La matière ne manque jamais. Mais, aujourd'hui, les potins sont trop gros. On ne sait plus qui on atteint en les répétant, ni quelle portée peut avoir une simple plaisanterie.

Il y a, sans doute, de bonnes âmes qui n'ont pas ces scrupules. Ces gens là parlent à tort et à travers, sans se soucier de ce qui en adviendra. Ils frappent dans le tas, comme Bourdaloue; sauve qui peut!

Mais la majorité — plus sage — trouve préférable de se taire, comme à Venise.

A Venise, sachez vous taire,
Chantez-y, mais n'y parlez pas.

Est-ce pour cela qu'on a monté tant d'opérettes dans les salons, cette année? Je le suppose. Mais la comédie de salon, récitée ou chantée, c'est toute une affaire. C'est la longue série des répétitions; c'est l'appartement démeublé, la mise en scène, les costumes, des frais considérables, un embarras énorme.

Avoir remplacé tout cela par de simples lectures, aussi amusantes peut-être, n'exigeant aucune préparation, aucune dépense, et aboutissant en somme au même résultat, c'est un trait de génie. Tout le monde y trouve son compte. On n'est nullement forcé d'écouter; on peut à volonté, — il suffit pour cela de savoir choisir sa place — soit flirter à voix basse avec d'aimables voisines, soit goûter quelques moments de ce sommeil académique qui repose sans empêcher d'entendre.

Mais, le plus souvent, on écoute, et avec plaisir. On s'initie de la sorte au mouvement littéraire que sans cela on ne connaîtrait pas. A-t-on le temps de lire? C'est à peine si l'on prend celui de parcourir à la hâte les journaux pour savoir à peu près de quoi l'on doit parler; car c'est d'après ces indications sommaires qu'on émet les jugements qui, réunis, forment ce qui s'appelle l'opinion publique.

Quant aux livres, on les achète, pour des heures de loisir qui ne sonnent jamais — on est si occupé quand on n'a rien à faire! — Mais on ne coupe que ceux qui sont à la mode, qu'il faut mettre en évidence sur la table du salon et qu'on est censé avoir lus, comme par exemple, en ce moment, la *Cathédrale* de Huysmans.

Il y a de bien jolis, de bien curieux détails dans cet étrange volume, notamment ceux sur la symbolique des parfums, des gemmes et des couleurs. La connaissez-vous? Voilà une occasion pour l'apprendre et cela n'est pas bien compliqué.

M. Huysmans nous renseigne sur la signification de toutes les pierres précieuses. C'est aussi simple et aussi commode que le langage des fleurs. Une femme élégante peut ainsi mettre ses bijoux en harmonie avec ses états d'âme et, sans parler, sans écrire — ce qui est encore plus compromettant — révéler à celui que cela intéresse, les plus intimes secrets de son cœur. Le monsieur peut répondre avec ses bagues ou ses épingles de cravate; et voilà une correspondance en règle, à l'abri des surprises, et plus brillante, néanmoins, plus étincelante que celle de Mme de Sévigné.

Si l'on ne possède pas d'écrins assez variés, la couleur des vêtements suffit. M. Huysmans nous apprend en effet que, dans les tableaux des primitifs — que de choses il prête à ces naïfs artistes! — les personnages sont habillés d'une manière symbolique, la couleur de leurs vêtements de dessus représentant leur être matériel, et celle des vêtements de dessous représentant l'être moral. Il y a là une philosophie que les dames d'aujourd'hui semblent avoir profondément étudiée et comprise; et c'est sans doute pour affirmer la supériorité de leur être moral qu'elles portent des dessous aussi somptueux et aussi chatoyants.

Le symbolisme a pénétré jusque dans les magasins de modes ; ce n'était pas assez du théâtre.

Autrefois, le théâtre de salon se bornait au marivaudage, aux délicieux proverbes de Musset ou d'Augier. Maintenant, cette littérature semble trop frivole. Ce qu'on joue, ou plutôt ce qu'on lit, maintenant, de préférence, ce sont les ouvrages mystiques ou symboliques, plus ou moins imités d'Ibsen ou de Maeterlinck.

J'ai même vu représenter, dans un salon, un drame tellement mystérieux qu'on le jouait derrière un rideau sur lequel tous les yeux étaient éperdument fixés. On entendait des gémissements ; mais impossible de savoir qui gémissait ainsi et de comprendre la cause de ces plaintes désolées. C'était très suggestif, très troublant. Les dames étaient toutes pâles lorsque, la pièce finie, on passa dans la salle du souper.

L'idéalisme a ses snobs après avoir eu ses détracteurs acharnés. Du réalisme abject où la littérature et l'art étaient tombés, pour avoir repoussé toute psychologie et prétendu faire concurrence aux sciences exactes, on s'est rejeté brusquement, par une réaction fatale, en pleine immatérialité.

C'était à prévoir, car un excès en appelle un autre, et la science avait d'ailleurs été forcée d'admettre que, malgré ses merveilleuses découvertes, il y aura toujours pour elle un inconnaissable. Les savants ayant été obligés d'avouer que le mystère subsiste, des poètes essayèrent de nous donner la sensation de ce mystère — vous vous rappelez les *Névroses* de Rollinat — et des auteurs dramatiques voulurent en transporter le frisson à la scène.

Le système fut exposé tout au long dans un article du *Figaro*. C'était fort curieux. Je suis certain que vous ne l'avez pas oublié : Oh ! cette porte ouverte ! où conduit-elle ? Oh ! cette porte fermée ! que se passe-t-il derrière ? — Et pourtant, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Oh ! cette maison si tranquille en apparence ! De quelle tragédie est-elle le théâtre ? Quel malheur va tomber comme la foudre sur cette personne qui se croit si heureuse ! Car nous sommes entourés de forces ennemies contre lesquelles nous devrions être toujours en garde si nous écoutions et si nous comprenions bien nos pressentiments. Ah ! si nous pouvions voir ! Mais nous ne regardons pas assez en nous-mêmes, comme font les aveugles, ces voyants !.....

C'est ainsi que, d'après M. Huysmans, les saints et les saintes des vieux tableaux mystiques sont absolument étrangers à la scène où ils ont l'air de jouer un rôle. Pour eux, le monde invisible existe seul ; le monde visible est sans réalité.

Je sais bien que c'est la conclusion à laquelle la science elle-même arrive quand on la pousse, de phénomène en phénomène, jusqu'aux forces qui lui échappent ; mais il ne faudrait rien exagérer. « Qui veut faire l'ange, fait la bête », a dit Pascal ; et sans vouloir appliquer cette parole si profonde et si vraie à un homme que je respecte infiniment, M. Brunetière, on peut s'étonner que l'amour du paradoxe l'ait amené à déclarer que l'art est essentiellement immoral, en ce sens qu'il est toujours une matérialisation de l'idée. Mais pouvons-nous connaître autre chose que des matérialisations de l'idée ?

Quel geste, quel mot, quelle pensée — car il n'y a point de pensée sans image — ne sont pas des matérialisations de l'idéal ?

C'est vouloir aller bien loin dans l'immatérialité. N'oublions pas que la corruption de l'idéal, selon une parole d'Ernest Hello, non moins profonde que celle de Pascal, c'est la perte du réel, et cela s'appelle la folie.

Le symbolisme de nos néo-mystiques est une folie douce et qui n'aura pas de bien graves conséquences, car je soupçonne tous ces gens là d'être peu sincères. Il fallait sans doute dépasser le but pour l'atteindre et si ces excentricités nous débarrassent définiti-

vement du réalisme, du matérialisme en art et en philosophie, nous n'aurons pas à nous plaindre.

Elles sont d'ailleurs amusantes; mais on s'y fait et cela paraîtra bientôt fade et monotone.

J'ai remarqué déjà qu'à ces lectures, des bâillements dissimulés derrière le claque ou l'éventail, deviennent de plus en plus fréquents. « Otez le bâillement de la société, disait spirituellement Janin, et la sottise est en hausse. » Mais, il n'y a pas moyen; le bâillement est invincible et grâce à lui, peu à peu, la raison triomphe.

C'est par crainte des bâillements que les lecteurs de salon reviennent aux vrais chefs-d'œuvre de bon sens, de logique et de clarté qui finiront par plaire comme autrefois, quand les derniers brouillards scandinaves se seront tout à fait dissipés.

L'autre soir, dans un des rares salons littéraires de Bruxelles — oh! combien rares! — Molière a pris une merveilleuse revanche sur tout ce préciosisme d'exportation, sur tout cet idéalisme de pacotille. Ce qu'on applaudissait! Et je me rappelais le cri de ce spectateur à la première représentation des *Précieuses* : « Bravo, Molière! C'est la vraie comédie. »

Oh! que les salons où se lisent et où se jouent — au naturel parfois — tant de comédies médiocres nous rendent donc la grande et saine littérature dont nous avons besoin pour rapprendre à penser et à parler!

Beaux messieurs à la boutonnière fleurie et belles dames endiamantées, vous êtes charmants sans doute et vous faites plaisir à voir. Mais la culture intellectuelle est une élégance aussi, et le surmenage mondain vous oblige, hélas ! à la trop négliger. C'est donc une bonne fortune pour beaucoup d'entre vous que ces lectures de salon dont vous saisissez toujours quelques bribes, de quoi vous donner le goût des choses délicates de l'esprit et de la diction.

Vous emmagasinez ainsi sans fatigue quelques idées — on en a besoin pour causer — et avec les idées, vous apprenez la façon de les exprimer comme il faut, ce qui demande une certaine habitude. Et pour cela, quelle leçon que la lecture de nos grands classiques ! Non pas sans doute qu'on doive se parer de leur esprit et leur emprunter leurs bons mots et leurs tirades, ce serait souverainement ridicule ; mais quels modèles pour étudier l'art des nuances, l'art si utile, dans le monde, de tout dire sans blesser aucune convenance, aucune opinion sincère, art fait de tolérance et de bon goût. Cet art qui fut celui de la bonne compagnie disparaîtrait — et ce serait bien dommage — le jour où la bonne compagnie n'en garderait plus les traditions.

C'est à cela surtout que les lectures de salon pourront servir. Il faut donc espérer qu'elles continueront à être à la mode et qu'elles se perfectionneront, à moins que l'an prochain on s'en lasse — ce qui n'aurait après tout rien de surprenant — pour passer à un autre sport. Cette année, c'est fini. Les salons vont se fermer un à un. Voici le printemps; le soleil semble vouloir nous sourire après avoir longtemps boudé; la campagne qu'avril décore, ouvre devant nous le plus admirable des livres, celui qui contient les plus belles choses et les plus utiles pour qui sait les comprendre et les méditer.

L.-A. DU CHASTAIN.

A la Société des Beaux-Arts

I. — L'ÉCOLE ALLEMANDE.

Nos voisins d'Allemagne avaient eu jusqu'à présent, on ne sait pour quelle cause, quelque difficulté à requérir l'attention dans les diverses expositions qui s'ouvrent annuellement à Bruxelles,et c'est ainsi que nous connaissons fort peu de choses de l'école allemande de peinture contemporaine.

La Société des Beaux-Arts a eu cette année la très heureuse idée de nous la présenter. Une salle entière de son exposition est réservée à la collection de M. le commandeur Ernst Seeger, à Berlin, et l'intérêt du salon réside presque entièrement dans cette exhibition. Il semble même que la société ait fait à l'étranger la part trop belle et qu'elle se soit quelque peu sacrifiée. Est-ce sacrifice ou bien habileté? L'école belge n'a rien à redouter d'un aussi robuste voisinage et supporte gaillardement la comparaison qui s'impose.

Elle est vraiment intéressante pourtant, cette collection Seeger. Elle compte des œuvres de maîtres parmi lesquelles il s'en dégage deux qui sont tout à fait allemands, Wilhelm Leibl et F. von Unde. Wilhelm Leibl interprète tout ce que le tempérament germain évoque d'intime, de réfléchi, de pondéré ; c'est la dignité austère sans charme et sans grâce, c'est la vie calme avec les plantureux verres de bière que l'on boit doucement et la grande pipe à couvercle que l'on fume le soir au coin du feu.A ce point de vue sa *Femme au chapelet* et sa *Conversation* sont des chefs-d'œuvre. Dans cette dernière toile règne une ravissante figure de jeune femme qui est certainement le type le plus parfait de la Gretchen légendaire. Wilhelm Leibl est d'ailleurs un étonnant virtuose; il expose toute une série de fragments, de portraits, de morceaux détachés qui sont, pour la plupart, des merveilles de science et d'exécution, d'une harmonie sévère et grave. J'aime beaucoup moins le portrait de M. Ernst Seeger qui est d'une époque plus récente et n'a plus les belles qualités primitives.

Quant à F. von Uhde, il a pris du caractère allemand la sentimentalité béate et tendre. Sa grâce est un peu lourde et gauche et l'émotion s'en ressent. Dans sa grande toile, le *Sermon sur la Montagne*, il y a cependant des morceaux de choix, tel le groupe central des paysans agenouillés. Mais l'ensemble reste froid et inanimé, sous l'enveloppe trop mièvre d'une couleur pourtant harmonieuse. Il est regrettable qu'on n'ait que cette toile de M. von Uhde, qui est un artiste et duquel on a pu voir antérieurement des œuvres supérieures.

Il faut aussi mettre hors pair une savante *Tête d'Étude*, brossée de main de maître, de V. Defregger, que ses qualités de style et de noblesse grave mettent au rang des premiers portraitistes ; de Max Liebermann une grande figure, l'*Homme dans les Dunes*, consciencieuse et forte, mais combien moins sympathique que ses petites vues de ville et surtout que sa *Maison de Refuge* un coin recueilli et ému de jardin d'hospice.

Il y a encore toute une série d'études et de dessins de Menzel, spirituels et élégants, comme l'aquarelle *Au Concert*, ou plus robustes, comme la *Tête de cheval*. Un portrait quelconque du même maître, le *Rabin*, ne tient pas à côté d'une petite figure de Lembach : *Richard Wagner*, œuvre incomplète pourtant, mais d'une maîtrise incontestable et déconcertante d'habileté.

Un talent comme celui d'Arnold Böcklin méritait un sort meilleur ; il n'est représenté que par une œuvre très inférieure, une *Chasseresse* rousse, haute en couleur, vulgaire et déplaisante. M. F. Stuck, avec un paysage harmonieux, *Chevaux en pâture*, et M. Muller, avec un carton de dessins personnels et originaux, complètent la série des maîtres allemands.

La collection Seeger compte encore quelques toiles de l'école anglaise, parmi lesquelles une grande composition, les *Trois Mages*, de M. Frank Brangwyn, qui doit certainement avoir des accointances avec l'école de Glascow. C'est un maître coloriste dont la palette se complaît à des juxtapositions inattendues de tons précieux et rares. De M. Macaulay Stevenson, encore un paysage lumineux, d'un beau sentiment profond et calme. Et, dans un genre différent, celui où Joseph Stevens, notre grand peintre de chiens, est resté jusqu'à présent inégalé, des *Pointers* de M. G. Pirie, bien peints et expressifs.

Quant à Walter Crane, il a deux tableaux qui ne nous apprennent rien. Ce magistral dessinateur est décidément un très mauvais peintre.

***

J'ai dit tantôt que l'intérêt du Salon de cette année allait principalement à la section étrangère. Ce n'est pas à dire cependant que l'école belge y perde quelque chose. Bien au contraire, les choses intéressantes sont nombreuses en cette exposition qui se présente avec une belle tenue sévère; peut-être seulement pouvait-on lui demander un peu moins d'œuvres déjà vues. La place me manque aujourd'hui pour en parler, mais je compte y revenir prochainement.

CHARLES RIANET.

Carnet Mondain

L'hiver a définitivement disparu et, avec lui, ses plaisirs. Passés bals, soirées et dîners; le printemps a repris ses droits et avec joie le « Tout-Bruxelles » mondain s'adonne de nouveau aux délassements du plein air.

Tandis que chaque matin nos élégantes promènent leurs fraîches toilettes à l'ombre de la verdure naissante de nos boulevards, cavaliers et équipages galoppent vers la Cambre, se dispersant par les avenues, ou, s'arrêtant aux chalets de la « Laiterie » et de « Trianon » pour potiner un instant en écoutant l'orchestre tzigane.

Le Parc aussi a repris sa physionomie estivale; ses concerts quotidiens y attirent la foule des promeneurs.

Le « Waux-Hall », l'humide Waux-Hall lui-même, rallie tous les soirs quelques fervents de la musique.

Les courses, favorisées par le temps superbe de ces derniers jours, ont réuni, tant à Boitsfort qu'à Groenendael, un public nombreux de sportmans et de parieurs, et, qui mieux est, nombre de jeunes et jolies femmes, ce que nous constatons avec plaisir, car jusqu'à présent elles paraissaient bouder quelque peu nos coquets hippodromes.

La journée du « Prix du Roi » où l'on avait cru pouvoir applaudir à la victoire du favori de la sympathique écurie du comte de Ribaucourt, a été particulièrement brillante. Parmi les plus élégantes mondaines rencontrées au pesage, citons : la comtesse John d'Oultremont, comtesse Camille de Briey, comtesse Adolphe de Borghrave, comtesse de Villa-Uruzia, comtesse Jean de Mérode, baronne Fernand de Wyckerslooth, Mme Joostens, baronne Herman de Woelmont, baronne Jacques de Rosée.

Beaucoup de jeunes filles : Mlles Geneviève du Roy de Blicquy, Marguerite et Marie-Thérèse de Grunne, Isabelle Cornet, Elisabeth, Georgine, Marguerite, Marie et Pauline d'Oultremont, Alice et Marie du Monceau, Georgine d'Huart, Magdeleine de Caraman, Geneviève de Liedekerke, Anna Impériali, etc., etc.

Mmes Georges Parmentier et Nève-Orban. Mme Hallot, charmante en robe de velours violet. Mmes Albert Mesdach de Ter Kiele, Idès van Hoobrouck, André Goldsmith, Jules Borel et Mlle Adrienne Barbanson.

Beaucoup de monde venu des provinces et surtout beaucoup d'Anversoises : Mmes Daniel et Anatole de Pret, Mme Romain de Schoutheete, baronne Joseph Osy, baronne Albert Peers, comtesse Constantin de Bousies, Mme Max Grisar, etc.

Enfin tous les sportmans des grandes réunions : comte d'Aldvensleben, général baron Lunden, comte de Spangen, d'Assche, de Lannoy, de Grunne, du Monceau, de Baillet-Latour, M. Demot, barons de Lamberts, de Blommart et Snoy, vicomte de Sousberghe, MM. Albert et Georges Parmentier, Alfred Orban, Jules Borel, Albert Mesdach, lieutenants Crabbe, Hallot, etc., etc.

La saison théâtrale va finir, mais finit bien avec *Cyrano de Bergerac* aux Galeries et le ténor Van Dyck à l'Opéra. Aussi, salle comble tous les soirs depuis le 30 avril au théâtre des Galeries, dont les places étaient retenues depuis plusieurs semaines pour assister aux représentations de la dernière pièce de M. Rostand, donnée ici par un groupe d'artistes français.

Tout Bruxelles a voulu y assister et l'exécution a répondu à l'attente du public et justifié le grand et légitime succès obtenu à Paris.

Aperçu à la première, S. E. le Ministre d'Angleterre, Lady et Miss Plunkett, le Ministre de Suède et la comtesse Guldenstopp, le comte et la comtesse John d'Oultremont, M. et Mme L. Donny, le comte et la comtesse J. de Mérode, le baron A. Goffinet, M. et Mme A. Grisar, M. et Mme A. Barbanson, M. Fritz Lutens, etc., etc.

Van Dyck à la Monnaie, moins capricieux que l'an dernier, mais peut-être moins en voix, a chanté *Manon*, *Lohengrin* et le *Tannhauser*. Parmi les personnes venues pour applaudir le grand artiste, nous reconnaissons : le comte et la comtesse de la Barre, baron et baronne G. de Schilde, les Ministres d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, d'Italie et de Suède, M. et Mme Bernaert, le baron Forgeur, ministre plénipotentiaire, la baronne t'Kint de Roodenbeke, le comte Charles Van der Burch, la comtesse de Rouillé, capitaine et Mme Morel, Anspach, Lady Plunkett, MM. Gilbert, de Valder, Witouckx, etc., etc.

La *Culotte*, a fait salle comble tous les soirs, au petit et coquet théâtre du Vaudeville, qui devient réellement un rendez-vous des plus élégants.

Remarqué l'autre jour : comte et comtesse John d'Oultremont, comtesse Eugène d'Oultremont, comte et comtesse Jean de Mérode, baron et baronne Cogels, M. et Mme de Timary, baron et baronne Paul Pycke, baron et baronne Charles de Renette, baron et baronne Anastase de Brocqueville, M. et Mme André Goldsmith, Mme Hollanders, baron de Macar, comte de Mierback, M. Yënitch, attaché de la légation d'Allemagne, le premier secrétaire de la légation de Perse, comte d'Alvensleben, capitaine instructeur à l'école de Hanovre, comte Pierre van der Straten, MM. de Bestégui et Goldsmith.

Grande affluence de monde jeudi dernier pour admirer à l'hôtel Liedekerke les nombreux cadeaux offerts aux fiancés.

Parmi une centaine de donateurs, citons :

Le comte G. de Liedekerke, quatre rangs de perles avec fermoir en brillants, nœuds en perles et brillants; marquis et marquise de Beauffort, diadème en brillants, perles et émeraudes, éventails anciens, montres en

émail cachet Louis XVI, dentelles; comte G. de Beaufort, nécessaire de voyage en vermeil; comtes C. et E. de Liedekerke et baron Van de Woestyne, service à thé et café en argent; comte et comtesse Van der Straten-Ponthoz, service à dessert en argent; baronne de la Faille et vicomtesse de Nieuland, service à dessert en vermeil; comte T. de Nicolay, bracelet et chaînette en turquoises; M. Van den Heeke, bracelet brillants et turquoises; comtesse de Romerée, légumier en argent Louis XV; comtes J. et A. de Beauffort, cuillères et fourchettes en vermeil; comte F. de Beauffort, pendule ancienne; vicomte Desmanet de Biesme, biscuit de Tournai; baron de Joigny, boîte de Sèvre ancienne; Mlle de Foestraetz, lampe en marbre et bronze; comtesse de la Boëssière-Thiennes, flacon en vermeil; Mlle A. Impériali, bonbonnière cristal et vermeil; comtesse de Cherisey, bonbonnière Louis XV; comte et comtesse de Diesbach, bonbonnière Wetschvoor; M. Fréson, vase en Wetschvoor; comte et comtesse G. de Marnix, surtout de table en argent, etc., etc.

On nous annonce le prochain mariage du prince Alphonse de Caraman-Chimay, avec Mlle Lejeune fille de l'ancien ministre de la justice, qui attacha son nom à la loi sur les condamnations conditionnelles.

Le 2 mai a été célébré, en l'église de Saint-Gilles, à Bruxelles, le mariage du comte Georges de Beauffort avec Mlle Antoinette de Liedekerke.

Le comte Georges de Beauffort est le troisième fils du marquis de Beauffort, sénateur, ancien gouverneur de la province de Namur, et de la marquise née Marnix. Mlle Antoinette de Liedekerke est fille du comte Emile de Liedekerke et de feue la comtesse, née van den Heeke de Lembeck.

Le cortège, sur le passage duquel se pressait une foule élégante, est entré dans l'église, toute décorée de de fleurs et de verdure, vers 11 heures. En voici la composition : marquis et marquise de Beauffort, comte E. de Liedekerke, comte et comtesse de Liedekerke, comtes Edouard, Henri, Marcel, Gaston et Pierre de Liedekerke, comte et comtesse Jacques de Liedekerke, comte et comtesse de Beauffort, comte et comtesse Jean de Beauffort, comtes Henri, Léopold, Charles et Amédée de Beauffort, comte et comtesse Ferdinand de Marnix, comte Jean de Marnix, comte et comtesse François van der Straten-Ponthoz, baronne van de Woestyne, vicomtesse de Nieulandt, M. van den Hecke de Lembeck, baronne de Traux de Wardin, comtesse de Villers, comte et comtesse de Chérisey, vicomte et vicomtesse du Parc.

Témoins du marié : les comtes Léopold de Beauffort et Ferdinand de Marnix, ses oncles. Pour la mariée : le comte de Liedekerke, son oncle, et le comte Henri de Liedekerke, son frère.

Après la cérémonie, au début de laquelle M. le curé prononce une courte allocution, mais pleine de tact et de sentiment, rappelant en quelques mots le but et les devoirs du mariage, un lunch, servi chez le comte E. de Liedekerke, a réuni les nombreux amis et invités venus pour féliciter encore une fois les nouveaux époux.

Les jeunes mariés voyageront aux lacs d'Italie et après avoir visité le Tyrol et la Bavière viendront s'installer chez le comte E. de Liedekerke.

Son Excellence le Ministre d'Angleterre et lady Plunkett ont reçu le 27 avril dernier, en l'hôtel de la Légation d'Angleterre, les membres du corps diplomatique et la colonie anglaise à Bruxelles.

S. A. I. le prince Napoléon honorait la fête de sa présence.

Madame la princesse Eugène de Caraman a rouvert ses salons, mercredi dernier, fermés jusqu'à ce jour pour cause de deuil.

Le monde bruxellois va perdre une de ses plus charmantes jeunes filles, Mlle la comtesse Marie de Lannoy, fille du comte et de la comtesse de Lannoy, née du Parc, qui a résolu de se consacrer à la vie religieuse.

On organise à Anvers une grande fête militaire. Elle aura lieu le 22 mai et tout fait prévoir qu'elle sera magnifique et attirera dans la Métropole un grand nombre de Bruxellois.

Le premier secrétaire de la Légation mexicaine et Mme Cavarrubias ont quitté Bruxelles pour se rendre à Berlin.

Il ne sera probablement pas remplacé auprès du gouvernement belge.

WYNNIE.

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

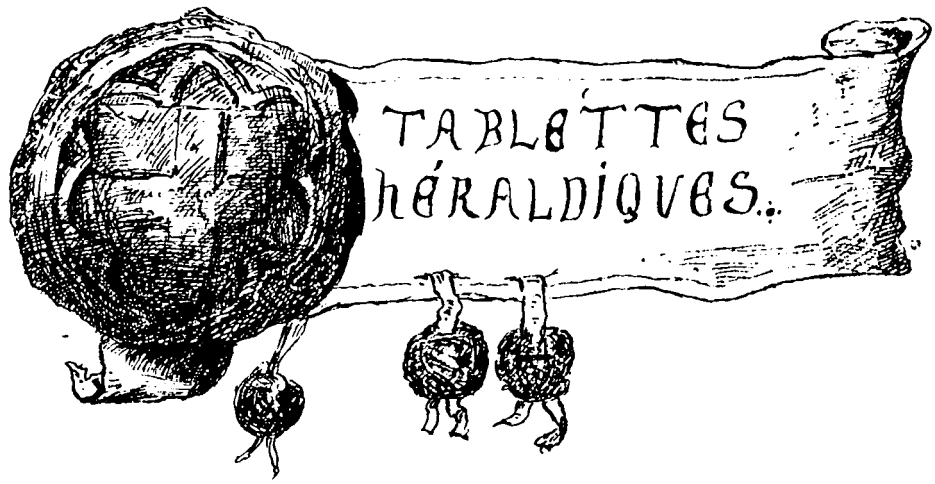
Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

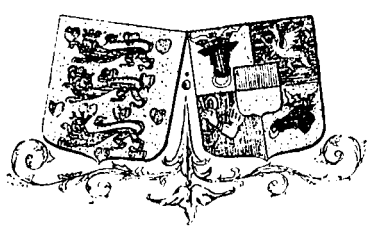


Ces jours derniers, on a béni en l'église allemande de Cannes le mariage du prince Christian de Danemarck et de la duchesse Alexandrine de Mecklembourg-Schwerin.

Les témoins étaient, pour la duchesse : le grand-duc Nicolaïewitch et le grand-duc régnant de Mecklembourg ; pour le prince : le duc de Cumberland et le baron de Blixen-Pineske.

Le prince Christian de Danemarck est le fils du prince héritier de Danemarck et de la princesse Louise de Suède.

Chacun sait que la famille actuelle de Danemarck est de la maison de Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg.



Christian de Sleswig-Holstein fut désigné pour succéder au roi Frédéric VII, de la maison d'Oldenbourg, et monta sur le trône de Danemarck en 1863.

La maison de Holstein descend de Christian comte d'Oldenbourg, mort en 1481, qui régna en Danemarck sous le nom de Christian Ier, fut ensuite roi de Norvège et puis de Suède, et acquit le duché de Sleswig et le comté de Holstein, par suite du mariage de son père le comte Thierry-le-Fortuné avec Heilwige, sœur et héritière de Joseph VIII, dernier comte de Holstein et duc de Sleswig, de la maison des seigneurs de Schauenbourg.

La maison grand-ducale de Mecklembourg n'a pas une moins illustre origine. Elle a pour auteur connu Niclot, prince de Mecklembourg, seigneur de Schwérin, mort en 1160, et est actuellement divisée en deux branches : celle des grands-ducs de Mecklembourg-Schwérin et celle des grands-ducs de Mecklembourg-Strélitz. La jeune princesse de Danemarck est fille de Frédéric-François III, grand-duc de Mecklembourg, prince de Wenden, Schwérin et Ratzebourg et d'Anastasie Michaïlowna, grande-duchesse de Russie.

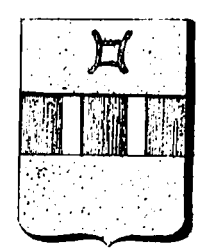
La maison royale de Danemarck porte : D'or semé de cœurs de gueules, à trois lions léopardés, couronnés d'azur et posés l'un sur l'autre.

Celle de Mecklembourg porte : Escartelé : au 1er d'or à un rencontre de bœuf de sable, bouclé d'argent, couronné de gueules ; au 2 d'azur à un griffon d'or ; au 3 de gueules au dextrochère habillé d'argent, le poignet lié de même et tenant une bague d'or ; au 4 d'or à une tête de bœuf de sable, bouclée d'argent, couronnées de gueules. Sur le tout, coupé d'or et de gueules.

Le 28 avril dernier on a célébré au château de Schooten, près Anvers, le mariage de M. Joseph Montens d'Oosterwyck avec Mlle Zoé Ullens de Schooten.

Cette alliance unit deux des plus anciennes familles aristocratiques du pays d'Anvers.

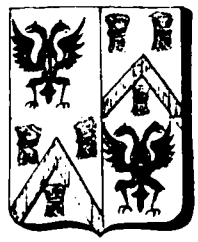
Les Montens sont originaires du Brabant septentrional. L'auteur de leur famille est Corneille Montens qui, en 1564, était bourgmestre de Bréda, conseiller et receveur général des domaines du prince d'Orange. Il était, en outre, lieutenant des fiefs du chapitre impérial de Thorn. Ce personnage périt dans les troubles de 1581. C'est de lui que descend, au dixième degré, le jeune marié qui est fils d'Alexis Montens de Massenhoven et de Mlle du Bois.



Les Montens se sont alliés aux principales familles du pays : van Entmeer, Rovers, de la Rue, van Dunne, Ooms, de Roye, le Duc, Marnix, Storms, du Bois, Lunden, etc. Ils portent : D'or à la fasce de gueules chargée de deux pals d'argent, accompagnée en chef d'un fer de moulin de gueules.

Mlle Zoé Ullens est fille de Herman-Joseph-François Ullens de Schooten et de Mlle le Révérend. La famille Ullens est ancienne. Son nom se retrouve à chaque pas dans l'histoire d'Anvers et ses armes se voient sur plusieurs monuments anciens de cette ville. C'est une famille essentiellement anversoise, établie là depuis de longues générations ; elle a produit quantité de personnages importants qui ont rendu de grands services au

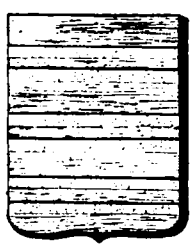
pays. Le premier auteur connu de cette famille est Henri Ullens, qui vivait au commencement du XVIIe siècle. Son arrière petit-fils, Jean-Baptiste Ullens, fut grand-aumônier d'Anvers, l'une des charges les plus importantes de l'époque. Ses descendants continuèrentà habiter Anvers et y contractèrent de belles alliances : de Mont, Meyers, van Delft, Cornelissen, Geelhand, van den Berghe, Knyff, van den Cruyce, van Havre, Lunden, van Praet, etc.



Ils ont possédé les seigneuries de Halle, Ter-Strypen et Schooten et portent : Ecartelé : au 1er et au 4e d'argent à l'aigle de sable ; au 2e et au 3e d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois gerbes de sinople liées d'or.

Le 2 mai a été célébré, à Bruxelles, le mariage du comte Georges de Beauffort avec Mlle la comtesse Antoinette de Liedekerke. Ce mariage unit deux des plus beaux et des plus anciens noms de l'aristocratie belge et française.

Le jeune marié est fils du marquis de Beauffort, sénateur, ancien gouverneur de la province de Namur et de la marquise née Marnix.



La maison de Beauffort est originaire d'Artois. Elle tire son nom de la baronnie de Beauffort située près d'Avennes. Plusieurs chevaliers de Beauffort s'armèrent pour les croisades et y versèrent leur sang. On voit leurs armes à Versailles dans la salle dite « des Croisades ».

Cette famille a fourni, en outre, des gouverneurs de villes et de provinces, des chevaliers de la Toison d'Or, de Rhodes et de Malte, des capitaines des gardes de l'Empereur et du roi d'Espagne, des chambellans des ducs de Bourgogne, des rois de France, etc. Elle s'est alliée anciennement avec les maisons d'Antoing, de Barbançon, de Berlaymont, de Brimeu, de Bruce, de Croy, de Ghistelles, de Lalaing, de Mérode, de Montmorency, de Renty, de Wignacourt.

Beauffort porte : D'azur à trois jumelles d'or.

La jeune mariée est fille du comte Emile de Liedekerke et de la comtesse née van de Woestyne.

La maison de Liedekerke est issue de l'antique race des sires et barons de Gavre, qui s'est éteinte au commencement de ce siècle dans la personne de François-Antoine Rasse, prince de Gavre, mort jeune et sans alliance, et s'est divisée elle-même en plusieurs branches. Elle a pour auteur Etienne de Liedekerke, chevalier mort en 1400, échevin de la Keure en 1393, et a fourni un grand nombre de personnages remarquables ; elle s'est alliée aux familles les plus importantes du pays : de Marsselaer, de Crane, Saint-Omer, van der Gracht, la Barre, Oignies, Gulpen, Chocquier de Surlet, Horion, Méan, Beauffort, Bergeyck, Clermont-Mont-Saint-Jean, Godin, de Wal, etc.

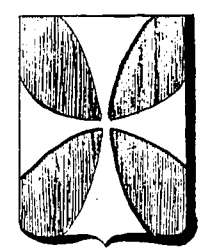
Liedekerke porte : De gueules à trois lions d'or, armés, lampassés et couronnés d'azur.

Le mois dernier est décédé, à Bruxelles, M. le baron de Haulleville, ancien directeur au *Journal de Bruxelles*, publiciste très connu et l'une des figures les plus sympathiques de la presse bruxelloise. Il appartenait à une vieille famille lorraine qui fut anoblie en 1753 par l'empereur François Ier et qui a fourni aux armées impériales et à celles du roi de France une quantité d'officiers distingués de toutes armes. La famille de Haulleville était alliée aux de Mondet, de Pesler, Sampon, de Vivario, de Seyl, d'Orvil, de Plessen-Leventzow, etc.

de Haulleville porte : D'or à deux lions adossés d'or, tenant chacun de la dextre une épée haute au naturel ; au pal semé d'hermine chargé de deux alérions éployés et couronnés d'or et posant l'un sur l'autre, brochant sur le tout.

Le mois dernier est décédé, à Paris, le comte Armel de Rougé, à l'âge de 84 ans.

Il appartenait à une très ancienne et illustre maison originaire de la Bretagne dont l'existence est constatée depuis plus de 800 ans. On ne peut toutefois établir leur filiation que depuis Tugdual de Rongé, mort en 1245. Son fils se croisa en 1248.



Les Rougé ont porté les titres de vicomtes de la Guerche, marquis de Plessis-Bellière, marquis de Rougé, etc., et blasonnent : De gueules à la croix pattée d'argent.

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

Tablettes Théâtrales

THÉATRE DES GALERIES. — *Cyrano de Bergerac.*

Au début de l'année, en même temps que nous rendions compte de la première représentation donnée à à Paris, le 28 décembre 1897, nous formions le souhait que *Cyrano de Bergerac* fût prochainement joué à Bruxelles.

Actuellement notre vœu s'accomplit et depuis huit jours déjà la troupe très artistique recrutée par MM. Moncharmont et Luguet donne au Théâtre des Galeries une série de représentations de la célèbre pièce de M. Rostand.

Nous ne reviendrons pas sur l'analyse que nous fîmes déjà de cette œuvre, et nous prions nos lecteurs de se reporter au fascicule du 10 janvier dernier.

Contentons-nous de dire que l'interprétation qui nous en est offerte par la tournée Moncharmont est excellente en tous points et justifie l'engouement du public.

Certes, M. Candé, qui assume la responsabilité écrasante du rôle de Cyrano, nous en voudrait lui-même de le comparer à l'incomparable Coquelin, mais les applaudissements qu'il recueille chaque soir lui seront une preuve évidente du talent qu'il déploie pour incarner dans toute sa fantaisie héroïque et sa prestigieuse diversité d'attitudes et de langage le personnage fabulo-historique dessiné par M. Rostand.

A côté de lui, Mlle Nolly est une délicieuse Roxane, d'abord précieuse sans ridicule, puis tendre exquisement, et enfin magistralement douloureuse au dernier acte.

MM. Volnys, Bouchard, Fridal et Rosny sont très à leur place dans les rôles qui leur sont confiés.

Au surplus, tout est pour le mieux comme figuration et mise en scène.

Ayant déjà parlé de la pièce, nous ne saurions mieux faire que céder aujourd'hui la parole à l'auteur lui-même en donnant quelques extraits de cette œuvre dont le succès à Paris n'est pas près de s'éteindre et qui actuellement poursuit à travers le monde une course triomphale.

C'est d'abord au premier acte la description de son nez par Cyrano lui-même.

Un vicomte bel esprit voulant lui décocher un trait ne trouve que ces mots :

Vous... vous avez un nez... heu... un nez très grand.

Et Cyrano de l'apostropher en ces termes :

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme
En variant le ton. — Par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse ! »
Pour boire « Faites-vous fabriquer un hanap ! »
Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic !... c'est un cap
Que dis-je, c'est un cap !... C'est une péninsule ! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »
Gracieux Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »
Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »
Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »
Tendre : Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »
Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
Lyrique « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
Respectueux « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
Campagnard : « Hé, ardé ! C'est y un nez ? Nanain !
C'est queuqu' navet géant ou bien queuqu'melon nain ! »
Militaire « Pointez contre cavalerie ! »
Pratique « Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

Et un peu plus loin, désespérant de se faire aimer de Roxane :

— Regarde-moi, mon cher, et dis quelle espérance
Pourrait bien me laisser cette protubérance !
Oh ! je ne me fais pas d'illusions ! — Parbleu,
Oui, quelquefois, je m'attendris, dans le soir bleu :
J'entre en quelque jardin où l'heure se parfume :
Avec mon pauvre grand diable de nez je hume
L'avril, — je suis des yeux, sous un rayon d'argent,
Au bras d'un cavalier, quelque femme, en songeant
Que pour marcher, à petits pas, dans de la lune,
Aussi moi j'aimerais au bras en avoir une,
Je m'exalte, j'oublie. . et j'aperçois soudain
L'ombre de mon profil sur le mur du jardin !]

Ecoutons, au deuxième acte, la dispute avec de Guiche, si étincelante d'esprit et si poétiquement close.

DE GUICHE. *qui s'est dominé, avec un sourire.*
..... Avez-vous lu *Don Quichot*?

CYRANO.
Je l'ai lu.
Et me découvre au nom de cet hurluberlu.

DE GUICHE.
Veuillez donc méditer alors...

UN PORTEUR, *paraissant au fond.*
Voici la chaise.

DE GUICHE.
Sur le chapitre des moulins!

CYRANO, *saluant.*
Chapitre treize.

DE GUICHE.
Car lorsqu'on les attaque, il arrive souvent...

CYRANO.
J'attaque donc des gens qui tournent à tout vent?

DE GUICHE.
Qu'un moulinet de leurs grands bras chargés de toiles.
Vous lance dans la boue!...

CYRANO.
Ou bien dans les étoiles!

Puis l'apostrophe magistrale à Le Bret, morceau évidemment destiné à entrer dans les anthologies utures, presque au même titre que le « Bon appétit, Messieurs... » de Ruy Blas.

Et que faudrait-il faire?...
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force?
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
Des vers aux financiers? se changer en bouffon
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre?
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud?
Avoir un ventre usé par la marche? une peau
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale?
Exécuter des tours de souplesse dorsale?
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou
Ce pendant que, de l'autre, on arrose le chou,
Et donneur de séné par désir de rhubarbe,
Avoir son encensoir, toujours, dans quelque barbe?
Non, merci! Se pousser de giron en giron,
Devenir un petit grand homme dans un rond,
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames?
Non, merci! Chez le bon éditeur de Sercy
Faire éditer ses vers en payant? Non, merci!
S'aller faire nommer pape par les conciles
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles?
Non, merci! Travailler à se construire un nom
Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres? Non,
Merci! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes?
Etre terrorisé par de vagues gazettes,
Et se dire sans cesse: Oh, pourvu que je sois
Dans les petits papiers du *Mercure françois*?
Non, merci! Calculer, avoir peur, être blême,
Préférer faire une visite qu'un poème,
Rédiger des placets se faire présenter?
Non, merci! non, merci! non merci! Mais... chanter,
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre — ou faire un vers!
Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune!
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortit.
Et modeste d'ailleurs, se dire: mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles!
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul!

Sur une interruption de Le Bret, Cyrano, dont la fureur va croissant, clame encore:

Eh bien! oui, c'est mon vice.
Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse.
Mon cher, si tu savais comme l'on marche mieux
Sous la pistolétade excitante des yeux!
Comme, sur les pourpoints, font d'amusantes taches
Le fiel des envieux et la bave des lâches!
— Vous, la molle amitié dont vous vous entourez
Ressemble à ces grands cols d'Italie, ajourés
Et flottants, dans lesquels votre cou s'efféminé:
On y est plus à l'aise... et de moins haute mine,
Car le front, n'ayant pas de maintien ni de loi,
S'abandonne à pencher dans tous les sens. Mais moi,
La Haine, chaque jour, me tuyaute et m'apprête
La fraise dont l'empois force à lever la tête:
Chaque ennemi de plus est un nouveau godron
Qui m'ajoute une gêne, et m'ajoute un rayon:
Car, pareille en tout point à la fraise espagnole,
La Haine est un carcan, mais c'est une auréole!

Et, anéantissant d'un mot toute cette virulence, Le Bret de lui dire:

Fais tout haut l'orgueilleux et l'amer, mais, tout bas,
Dis-moi tout simplement qu'elle ne t'aime pas!

Durant le troisième acte, il faut admirer avec quel art infini Rostand sut graduer le langage que Cyrano adresse à Roxane, dans la nuit, sous son balcon, au nom de Christian que celle-ci croit entendre.

N'oublions pas que l'infortuné bretteur est follement épris de Roxane et que désespérant, à cause de sa laideur, d'être jamais payé de retour, il a accepté la tâche quasi-surhumaine de favoriser ses amours avec Christian de Neuvillette, un bellâtre sans esprit.

C'est d'abord la préciosité du début, traduite en un madrigal qu'on croirait échappé d'un livre de l'époque.

Ils trouvent tout de suite? oh! cela va de soi.
Puisque c'est dans mon cœur, eux, que je les reçoi:
Or, moi, j'ai le cœur grand, vous, l'oreille petite.
D'ailleurs vos mots à vous, descendent: ils vont vite.
Les miens montent, Madame: il leur faut plus de temps!

Puis se grisant peu à peu de la saveur de ses propres sentiments:

J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes!

Et enfin cette adorable terminaison:

Oh! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux!
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous!
C'est trop! Dans mon espoir même le moins modeste,
Je n'ai jamais espéré tant! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant! C'est à cause des mots
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux!
Car vous tremblez, comme une feuille entre les feuilles!
Car tu trembles! car j'ai senti, que tu le veuilles
Ou non, le tremblement adoré de ta main
Descendre tout le long des branches du jasmin!

Le quatrième acte nous transporte devant Arras où les assiégeants, assiégés à leur tour, vont être réduits par la famine.

Les cadets de Gascogne sont fort mal en point et

Cyrano cherche à remonter la moral de ses compagnons.

LE CADET

J'ai quelque chose dans les talons, qui me gêne !...

CYRANO

Et quoi donc ?

LE CADET

L'estomac.

CYRANO

Moi de même, pardi !

LE CADET

Cela doit te gêner ?

CYRANO

Non, cela me grandit.

DEUXIÈME CADET

J'ai les dents longues !

CYRANO

Tu n'en mordras que plus large.

UN TROISIÈME.

Mon ventre sonne creux !

CYRANO

Nous y battrons la charge.

UN AUTRE

Dans les oreilles, moi, j'ai des bourdonnements.

CYRANO

Non, non, ventre affamé, pas d'oreilles : tu mens !

UN AUTRE

Oh ! manger quelque chose, — à l'huile !

CYRANO *le décoiffant et lui mettant son casque dans la main*

Ta salade.

UN AUTRE.

Qu'est-ce qu'on pourrait bien dévorer ?

CYRANO, *lui jetant le livre qu'il tient à la main.*

L'Iliade.

UN AUTRE.

Le ministre, à Paris, fait ses quatre repas !

CYRANO.

Il devrait t'envoyer du perdreau !

LE MÊME.

Pourquoi pas ?

Et du vin !

CYRANO.

Richelieu, du Bourgogne, if you please !

LE MÊME.

Par quelque capucin !

CYRANO.

L'éminence qui grise ?

UN AUTRE.

J'ai des faims d'ogre !

CYRANO.

Eh ! bien !... tu croques le marmot !

Mais pour l'amour de Christian, voici que Roxane a forcé les lignes ennemies, apportant des vivres et le réconfort de son doux sourire.

On la presse d'expliquer comment elle parvint à attendrir les Espagnols :

CARBON.

Oui, c'est un passe-port, certes, que ce sourire !
Mais on a fréquemment dû vous sommer de dire
Où vous alliez ainsi, madame ?

ROXANE.

Fréquemment.
Alors je répondais : « je vais voir mon amant. »
— Aussitôt l'Espagnol à l'air le plus féroce
Refermait gravement la porte du carrosse,
D'un geste de la main à faire envie au Roi
Relevait les mousquets déjà braqués sur moi.
Et superbe de grâce, à la fois, et de morgue,
L'ergot tendu sous la dentelle en tuyau d'orgue,
Le feutre au vent pour que la plume palpitât,
S'inclinait en disant : « Passez, señorita ! »

Hélas ! la visite de Roxane sera fatale au beau Christian, car dans un élan de poétique tendresse, elle lui déclare que son joli visage n'est pour rien désormais dans son amour et qu'en lui c'est l'âme qu'elle aime.

ROXANE.

Je viens (ô mon Christian, mon maître !
Vous me relèveriez si je voulais me mettre
A vos genoux, c'est donc mon âme que j'y mets,
Et vous ne pourriez plus la relever jamais !)
Je viens te demander pardon (et c'est bien l'heure
De demander pardon, puisqu'il se peut qu'on meure !)
De t'avoir fait d'abord, dans ma frivolité,
L'insulte de t'aimer pour ta seule beauté !

CHRISTIAN, *avec épouvante.*

Ah ! Roxane !

ROXANE.

Et plus tard, mon ami, moins frivole,
— Oiseau qui saute avant tout à fait qu'il s'envole —
Ta beauté m'arrêtant, ton âme m'entraînant,
Je t'aimais pour les deux ensemble !...

CHRISTIAN.

Et maintenant ?

ROXANE.

Eh ! bien ! toi-même enfin l'emporte sur toi-même,
Et ce n'est plus que pour ton âme que je t'aime !

Or l'âme ainsi adorée réside en Cyrano, puisque toujours ce fut Cyrano qui parla et écrivit pour Christian. Désespéré, celui-ci s'élance au devant des mousquets ennemis et tombe glorieusement.

Lorsque le rideau se lève sur le cinquième acte, quatorze ans se sont écoulés et Roxane, veuve inconsolée, vit dans un couvent où chaque jour vient la voir Cyrano qui a continué son héroïque mensonge. Le malheureux se meurt lentement et, par surcroît, une tentative d'assassinat lui vaut d'avoir reçu une poutre sur la tête.

Pour la première fois il est en retard :

Oui, c'est fou !
J'enrage. Je fus mis en retard, vertuchou !...

ROXANE

Par ?...

CYRANO.

Par une visite assez inopportune.

ROXANE, *distraite, travaillant.*

Ah ! oui ! quelque fâcheux ?

CYRANO

Cousine, c'était une
Fâcheuse.

ROXANE

Vous l'avez renvoyée ?

CYRANO

Oui, j'ai dit :
Excusez-moi, mais c'est aujourd'hui samedi,
Jour où je dois me rendre en certaine demeure ;
Rien ne m'y fait manquer : repassez dans une heure.

La fâcheuse c'est la mort, et Cyrano va rendre l'âme.

En ce suprême entretien son secret lui échappe. Roxane lui en arrache l'aveu qui s'exhale en ce vers exquis :

Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas !

Et l'infortunée sera veuve pour la seconde fois, car

voici que Cyrano s'est levé, voulant mourir debout. Adossé à un arbre, il tire son épée, et, dans son délire, pourfendant des ennemis imaginaires, il s'écrie :

CYRANO

... Je crois qu'elle regarde...
Qu'elle ose regarder mon nez, cette camarde !
(*Il lève son épée.*)
Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais !
Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès !
Non ! non ! c'est bien plus beau lorsque c'est inutile !
— Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là ? — Vous êtes mille ?
Ah ! je vous reconnais, tous mes vieux ennemis !
Le Mensonge ?
(*Il frappe de son épée le vide*)
Tiens, tiens ! — Ha ! ha ! les compromis,
Les Préjugés, les Lâchetés !...
(*Il frappe*)
Que je pactise ?
Jamais, jamais ! — Ah ! te voilà, toi, la Sottise !
— Je sais bien qu'à la fin vous me mettrez à bas :
N'importe : je me bats ! je me bats ! je me bats !
(*Il fait des moulinets immenses et s'arrête, haletant*)
Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !
Arrachez ! il y a malgré vous quelque chose
Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balaiera largement le seuil bleu,
Quelque chose que sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous.
(*Il s'élance l'épée haute*)
et c'est...
(*L'épée s'échappe de ses mains, il chancelle, tombe dans les bras de Le Bret et de Ragueneau*)

ROXANE, *se penchant sur lui et lui baisant le front.*
C'est ?...

CYRANO *rouvre les yeux, la reconnaît et dit en souriant :*
Mon panache.

Ainsi se termine cette œuvre magistrale. Que vous dire de plus, amis lecteurs, allez la voir jouer, ou tout au moins lisez la, et vous admettrez sans doute avec nous qu'un grand poète s'est levé à l'horizon littéraire.

Bon H. D'ORNANT.

JUMELLES DE THÉATRE
Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).
Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL ,,
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris. *5 mai.*

A part l'Extérieure d'Espagne qui continue à fléchir par la force des événements, le marché est très actif dans tout son ensemble.

La petite spéculation et l'épargne ont enfin compris qu'il était absurde de prendre peur, si bien que les ventes qui avaient été faites avant la déclaration de guerre, tant en *ferme* qu'à *découvert*, sont aujourd'hui rachetées, de là l'emballage auquel nous assistons depuis quelques jours.

C'est ainsi que le 3 % s'est élevé du cours de 101.30 à 102.95; l'Amortissable de 100.50 à 101.60 et le 3 1/2 de 105.60 à 106.15.

L'Italien a bondi de 1.50 à 92.65; ce mouvement est anormal.

Les fonds Brésiliens sont en hausse sur la nouvelle du voyage de M. Campos Salles, le nouveau Président de la République qui, *dit-on*, vient étudier des combinaisons financières pour mettre fin à la crise (pour ma part, je ne crois pas un mot de tout cela.) Brésilien 4 %, 43 1/4, 47 et 44.

Les rentes Russes sont en faveur; le 3 % or ancien 93.60 et 95.65; le 3 % or nouveau 94.30 et 96.35; la prime D/25 au 15 courant vaut 97 fr.; Intérieur 67.20 et 67.80

Le Chinois 4 % or 104, 104.50 et 104.80!

Par contre, l'Extérieure perd encore 3 points à 30 1/8. Les troubles qui viennent d'éclater un peu partout en Espagne sont la principale cause de cette nouvelle

baisse. Les Chemins sont également mauvais : Nord de l'Espagne 46; Andalous 47 et Saragosse 110 et 101.

Les Autrichiens gagnent 32 francs à 772. Les actionnaires de cette Compagnie sont convoqués pour le 27 mai.

Lombards 181. Chemins Portugais 35.32 et 31.

Le Portugais 3 % 19 et 17.50; à bientôt le cours de **15 francs**!...

Très brillante reprise des institutions de crédit. Banque de Paris 870 et 915 ! Crédit Lyonnais 790 et 830! nous verrons plus haut; Comptoir d'Escompte de Paris 567 et 575; Banque Parisienne 455 et 470; Société Foncière Lyonnaise 385 et 390; Rente Foncière 409; Compagnie algérienne 760 et 770; Banque Transatlantique 420; Crédit Industriel et Commercial 605 et 612; Société Générale 525 et 532; Banque Nationale du Mexique 617.50; Timbale 465 et 486; Crédit Foncier d'Autriche 1270 et 1292; et Banque de l'Afrique du Sud 64, 70, 75 et 82.50. Bravo!

Le Crédit Foncier de France qui n'avait pas baissé pendant la panique conserve son cours de 665.

Les obligations foncières et communales sont particulièrement choisies par l'épargne, et c'est justice; on ne peut pas faire un meilleur placement.

Les actions de Suez franchissent la passe de 3400, puis, poussées par une bonne brise, s'avancent gaillardement de 120 francs à 3515... Les Bons à lots de Panama restent à 110 francs.

La Compagnie Transatlantique se tient ferme à 355. Dynamite 460; et les Grands Magasins du Printemps 660 et 670. La Compagnie Parisienne du Gaz 1095 et 1105. Les recettes des trois premiers mois ont atteint 23,817.945 francs ; ce qui représente sur l'année dernière une augmentation de 26,673 francs.

Les chemins de fer grandes lignes marchent à toute vapeur. Nord 2035 et 2115 ; Lyon 1870 et 1927; Orléans 1825 et 1870; Midi 1415 et 1447; Ouest 1176 et 1197; et Est 1080 1108.

Les valeurs à turban sont en vive reprise. La Banque Ottomane est brillamment enlevée par le *découvert* qui se rachète au galop; 515, 520, 530, 540 et 550!! Voilà ce qui s'appelle étrangler les vendeurs. Le Turc *série* C 23.30 et 25.45, la *série* D 20.55 et 21.60. Lots Turcs 99 105 et 109. La Salonique-Constantinople se traite à 269 et a Smyrne Cassaba à 348.75.

Le Bec Auer 635 et 645. Oui, c'est un excellent cours pour acheter. Bouillons-Duval 3740; Métaux 660 ; Compagnie générale de Traction 115, 117 et 116. Etablissements Décauville 116, 117 et 118! bravo, Décauville; vous tenez le record.

Les actions de la Compagnie Fermière des Eaux Thermales de Vichy gagnent encore 100 francs à 5300, ou **400 francs** de hausse depuis trois mois.

Sels Gemmes 488; Mines Malfidano 1020; Voitures Urbaines 135 et 150; Laurium 675 et Procédés Thomson-Houston 1415, 1450 et 1460!...

Les Omnibus finissent en progression à 1875 et les Petites Voitures de Paris suivent le train à 785 et 800.

Les actions de Monaco (Cercle des Étrangers) s'inscrivent à **4000**, soit *800 francs* de hausse depuis le jour où j'ai prédit ce cours.

En Banque le groupe des Mines est également très chaud.

De Beers 615 et 688; Rio Tinto 630, 700 et 685; Tharsis 180 et 186, et la belle Ferreira 651, 600 et 617.50!

Viennent ensuite : Robinson Gold 191 et 202, East Rand 112 et 118; Langlaagte 72 et 80; Goldfield 95 et 110; Dynamite du Transvaal 68 et 73; Chartered 60 et 66; Geldennius 120 et 133; Distillerie du Transvaal 21 et 25; Sheba 45 et 50 ; Randfontein 36 et 38, Mozambique 51 et 52,le Beau champ d'Or 30 et 34; et enfin, le Cape Copper 109, 115, 120 et 125 !

Donc, marché rasséréné et ferme, politique extérieure excellente, c'est délicieux...

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

6 mai.

Enfin, depuis quelques jours, le marché à terme s'est décidé à changer d'allure, la faiblesse générale a fait place à une belle reprise. C'est le soleil après l'orage. Les fonds Turcs sont particulièrement en faveur ; c'est ainsi que la *série* C gagne 2 *points* à 25 7/16 et la *série* D 1 *point* à 21.55. Les lots Turcs suivent le bon mouvement et s'inscrivent successivement à 100, 102, 105, 108 et 109. Jouissance Varsovie-Vienne 437, 442 et 439.

L'Extérieure très influencée par les troubles qui viennent d'éclater en Espagne baisse encore de **trois francs** à 29 7/8 pour finir à 30 1/16.

La Hausse qui s'est produite tout à coup sur le Brésilien 4 % n'a été qu'un feu de paille, et il en sera ains encore un bon moment. 43 1/16, 47 1/8, 44, 45 3/16 et 43 3/4.

Dans le compartiment du comptant, les banques sont très fermes.

Notons premièrement la Société Générale 2000 et 2050 ; la Banque Nationale 2750 et 2760 ; la Banque de Bruxelles 695 et 715 ; la Banque de Charleroi 500 ; la Caisse Générale des Reports et Dépôts 640 ; Banque Auxiliaire 116; Caisse Commerciale de Bruxelles 628 et 630 ; Crédit Général de Belgique 132 et 135 ; Crédit Général Liégeois 890 ; Crédit Industriel 380 ; Immobilière d'Anvers 150 et Immobilière de Belgique 340 et 345.

Les obligations des chemins de fer éthiopiens restent demandées à 333, avec un coupon de 7.20 à toucher le 1er juin aux caisses du Crédit Lyonnais, à Paris, et dans toutes ses succursales.

Nous avons sous les yeux le rapport du conseil d'administration du **COMPTOIR PEEMANS** change et fonds publics, pour l'exercice 1897-1898. Les résultats obtenus par cette société, constituée il y a deux ans

au capital de fr. 1,000,000, sont très favorables. Les bénéfices réalisés pendant l'exercice écoulé s'élèvent à fr. 213,132.45, auxquels il convient d'ajouter le solde reporté de la période précédente, soit fr. 25,234.24, ce qui fait au total 238,366.69. De cette somme, il est déduit fr. 33,453.16, frais généraux ; 2,020 fr., amortissement du solde des frais de constitution de la Société; 11,000 fr. amortissement et 5,000 fr. provision pour impôts, soit fr. 51,473.16.

Le bénéfice net, qui est de fr. 186,893.53, reçoit la destination suivante : fr. 8,082.96, 5 % à la réserve; fr. 41,000 intérêts à 5 % sur le capital versé; fr. 11,257.63 prélèvement de 10 % sur la somme restante; fr. 11,257.63 aux administrateurs et commissaire (10 %) ; fr. 80,000, dividende aux actions de dividende. Soit fr. 151,958.22. Reste à reporter à nouveau fr. 35,295.31.

En conséquence de cette répartition, les actions de capital libérées (100 fr.) touchent 5 fr., les actions de dividende 40 fr. et les 5mes d'action de dividende 8 fr.

Semblables résultats sont très réconfortants, et quant à l'avenir, le conseil d'administration annonce que l'exercice en cours se présente sous les auspices les plus favorables.

Les cinquièmes d'actions de dividende se traitent actuellement à fr. 92.50, cours comprenant un coupon de 8 fr. à détacher le 1er juin prochain, ce qui représente donc une capitalisation de 10 p. c. environ.

Cette excellente Société si admirablement administrée mérite à tous les points de vue les jolis résultats qu'elle vient d'obtenir.

Un peu de lourdeur sur les valeurs sidérurgiques.

Sarrebrück 7780 et 7725; Ougrée 1105 et 1080; Saint-Fiacre 1107 et 1085; Cokerill 2190 et 2180; Angleur 562; Aiseau 297; Marcinelle-Couillet 550; Mousson 760 et 715; Nicolaïeff 1555; Olkovaïa 440; Providence 3600; Ateliers de Boussu 775; Charleroi 650; La Louvière 680; et Vézin-Aulnoye 930.

Par contre, les Charbonnages sont chauds. Amercœur 910 et 940; Charbonnages belges 390 et 405; Courcelles Nord 1450; Fontaine-l'Evêque 450; Grande Bacnure 2050; Hasard 165; Hornu et Wasmes 3950; La Louvière 375; Levant du Flénu 1950; Ormont 405; Sacré-Madame 3190; Wérisier 510; Prokhorow 775; Grande Machine à feu 1273 et Monceau-Fontaine 2525.

Coté des Zincs; j'entends l'Asturienne demandée à 4890; Nébida 1665; Nouvelle-Montagne 505 et Vieille-Montagne 660, 662 et 665.

Voici les derniers cours cotés au comptant.

Fonds de l'Etat, des provinces et des villes		*Banques, caisses, etc.*	
Emprunt 3 p. c. 1re s.	101 50	B. Aux. de la Bourse	118 —
Emprunt 3 p. c. 2e s.	101 50	Banque de Brabant	33 —
Caisse d'ann. s. A, 4 1/2	101 40	Banque de Bruxelles	718 —
Caisse d'ann. s. B, 4 1/2	96 —	Banque Nationale	2760 —
Caisse d'ann. 3 p. c.	99 80	Cai-se Commerciale	630 —
Créd. comm. 4 1/2 p. c.	118 50	Caisse génér. de rep.	635 —
Créd. comm. 4 p. c.	107 25	Créd. gén. de Belg.	133 —
Créd. comm. 3 p. c.	100 —	Créd. Belg. (part fond.)	132 —
Créd. comm. 3 p. c. 1861	119 50	Crédit génér. Liégeois	890 —
Créd. comm. 3 p. c. 1868	103 75	Immobilière Belge	340 —
Anvers 1887, 2 1/2 p. c.	105 —	Quart.-Léop. (tit. part)	5 —
		Soc. gén. (part de rés.)	2055 —

Actions métallurgiques.		GrandConty et Spinoy	290 —
Châtelet (lamin.) (priv.)	310 —	Grande Machine à feu	1280 —
Cockerill (ex-répart.)	2175 —	Hasard	162 50
Espér.-Longdoz (priv.)	405 —	Herve-Wergifosse	755 —
Marcin.-Couil. (nouv.)	559 —	Hornu-Wasmes (div.)	3980 —
Monceau-sur-Sambre	930 —	La Louvière, la Paix	385 —
Hauts-fourn. Musson	730 —	Marihaye	1055 —
Ougrée (Soc. an. d')	1089 —	Nord de Charleroi	1880 —
Phœnix à Châtelineau	467 50	Produits au Flénu	2675 —
Providence (forges)	3600 —	Unis ouest de Mons	410 —
Saint-Fiacre (ordin.)	1080 —		
Sarrebruck (forges)	7900 —	*Glaces et verreries.*	
Charbonnages.		Glaces d'Auvelais	990 —
Bernissart	492 50	Gl. et Ch. de Bohême	820 —
Bonne-Esp. Batterie	750 —	Gl. Floreffe et Jeumont	500 —
Carabinier	485 —	Gl. Nationales Belges	670 —
Charbonnages belges	400 —	Verreries de Donetz	315 —
Concorde	1250 —		
Courcelles Nord	1465 —	*Zinc, plomb et mines*	
Espér. et Bonne-Fort.	460 —	Asturiennes-Mines	4935 —
Fontaine-l'Evêque	450 —	Cuivres de Lérida	8 —
Gouffre	500 —	Nébida (libérées)	1675 —
Grande-Bacnure	2150 —	Vieille-Montagne	667 —

Marché soutenu, et bonne tendance.

V.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

SPORT

CYCLISME

Les événements du sport cycliste sont trop nombreux pour que nous les puissions tous passer en revue. Contentons-nous d'enregistrer les principaux. Les défaites de Jacquelin par Bourrillon à Paris, et celle de Houben en Belgique par des coureurs de troisième ordre sont sans contredit les faits essentiels de la quinzaine. Houben n'est plus le coureur de 1895; le fait semble aujourd'hui hors de doute, et il ne paraît pas probable qu'il retrouve jamais la qualité qui lui permit un moment de partager avec Protin la gloire des champions de Belgique. Dans la réunion d'ouverture du vélodrome de Longchamps, Houben, après avoir gagné sa série, succombait dès la demi-finale derrière Debecker, laissant ainsi Leclercq, le petit coureur ixellois, vainqueur devant Deleu de la seconde demi-finale, gagner sans trop de peine la finale de la course sur Debecker, second et Deleu troisième.

Le même jour, au Parc des Princes à Paris, voyait Jacquelin battre pour la seconde fois depuis l'ouverture de la saison. On se rappelle que Bourrillon fut l'heureux vainqueur du match couru la semaine précédente entre ces deux coureurs, et l'on n'a pas oublié les vifs incidents auxquels cette victoire donna lieu, incidents qui amenèrent Jacquelin à s'inscrire dans la course internationale que devait disputer son rival. Les demi-finale qualifièrent Jacquelin, Bourrillon et Dornain, dont il faut signaler la victoire sur Nieuport. Une émotion intense s'empara du public, dans lequel le pioupiou-boulanger compte de chauds partisans. Sera-ce la revanche? Match d'équilibre, naturellement, que tout à coup Dornain interrompt en dégringolant le virage à toute vitesse aux cinq cents mètres. Mais la distance est longue, et Bourrillon se trouve le premier sur la trace de Dornain,

andis que Jacquelin a perdu de quinze mètres. Au dernier virage, Dornain, à bout de souffle, ralentit et les trois hommes sont ensemble; pas pour longtemps, car Bourrillon, à peine incliné sur sa machine, file à toute allure, tandis que Jacquelin derrière lui ne sait de quel côté s'engager; finalement il choisit la gauche et fait une embardée formidable qui l'envoie dans la pelouse et lui fait perdre le bénéfice du second prix. Jacquelin ayant quitté la piste est, en effet, déclassé au profit de Dornain.

Ces victoires du crack de Marmande continuent glorieusement sa glorieuse carrière de l'an passé, ils le confirment dans son titre de champion du monde, que d'aucuns ont voulu lui discuter.

Signalons en terminant la défaite à Berlin du champion allemand Arend, par les coureurs amiénois Deschamps; la victoire de Baugé dans les 25 kilomètres de Lyon, et l'excellente forme montrée par les deux frères allemands Verheyen qui ont remporté à Hanovre, sur un champ relativement bon, toutes les courses qu'ils ont disputées.

YACHTING

La Coupe de France émigre en Angleterre, où elle est désormais exposée dans les salons du Royal-Temple-Yacht Club; c'est la conséquence de la victoire de *Gloria* sur *Estérel*, victoire dont nos voisins de France ne se consolent pas facilement.

Courue en trois manches, cette épreuve a pris les proportions d'un véritable événement international; au yacht de M. Menier, un syndicat anglais, présidé par M. Harrison Lambert, avait opposé le yacht de vingt tonneaux *Gloria*, qui partit à la cote légèrement favori, on payait 6/5. Le yacht anglais justifia cette confiance des parieurs, il perdit la première manche et gagna les deux autres; il est juste d'ajouter aussi qu'une légère avarie survenue à l'*Estérel* au cours de la troisième manche, les favorisa dans une certaine mesure.

LES CHAUFFEURS

L'automobile est à présent la reine du jour, ce ne sont de tous côtés que courses organisées en son honneur. Après Marseille, Nice qui fut pour Charron l'occasion d'un juste triomphe, le critérium des motocycles et la course Périgueux-Mussidan-Périgueux ont concentré l'attention du public qui paraît porter à ces épreuves le plus vif intérêt.

Le critérium des motocycles, qui se courait sur cent kilomètres, a donné ce résultat stupéfiant de voir Léon Bollée, sur une voiturette à deux moteurs, accomplir la distance en *1 h. 57 m. 49 s. 4/5*. Vitesse effrayante de 51 kilomètres à l'heure, que beaucoup de trains de chemin de fer ne connaissent pas encore, et qui suppose de la part du conducteur une énergie et un sang-froid peu ordinaire. Avec sa voiturette, taillée en torpilleur, avec sa proue effilée, Léon Bollée a littéralement volé sur la route poudreuse, dépassant par moments la vitesse de 65 kilomètres à l'heure! Et encore ses deux moteurs n'ont pas fonctionné simultanément tout le long du parcours, par mesure de prudence; à quel résultat terrifiant serait donc arrivé le vainqueur, s'ils avaient fonctionné tous les deux. Vingt minutes après Léon Bollée arrivait Wilfrid en voiturette également, suivi à quelque distance du petit tricycliste Bardin.

La course organisée par le Véloce Club Périgourdin, Périgueux-Mussidan et retour a été endeuillée par un triste accident. Victime de son imprudence, le marquis de Montaignac a trouvé la mort dans cette épreuve, et peu s'en est fallu qu'on eut à déplorer également celle du domestique qui l'accompagnait.

Voici dans quelles circonstances l'accident s'est produit. Parti l'un des derniers, derrière la voiture de M. Montariol, le marquis de Montaignac, au moment où il dépassait l'automobile de son concurrent et ami, voulut témoigner sa supériorité en faisant de la main un geste de défi. Fatale imprudence, la direction dévie et la voiture du marquis accroche une roue d'avant de celle de M. Montariol et la jette dans le fossé.

Inquiet, et craignant d'avoir occasionné un accident, de Montaignac se retourne lâchant la barre, et la voiture, n'étant plus dirigée vient, à toute vitesse heurter un arbre de la route, se renverse et roule dans le champ en déblai, brisant sous son poids bras et jambes au marquis et blessant grièvement le domestique qui l'accompagnait. Relevé par les spectateurs, M. de Montaignac fit preuve d'un courage héroïque; sa première pensée fut pour son domestique qu'il ordonna de transporter à l'hôpital, avant qu'on s'occupât de lui. Il raconta lui-même comment l'accident était arrivé, avouant en être seul la cause, et demanda d'être transporté à l'hôtel. Mais ses blessures étaient plus graves qu'il ne pensait et nécessitèrent son transfert à l'hôpital où il expirait quelques heures après.

Cet affreux malheur jeta la consternation dans la petite ville de Périgueux, où les arrivées de M. Leys (voiture), Osmont (tricycle) et Leveilley, premier, deuxième et troisième passèrent presque inaperçues.

A l'heure où paraîtront ces lignes, sera courue — les 10 et 11 mai — l'épreuve réservée aux automobiles entraînant dans la fameuse course cycliste annuelle de Bordeaux-Paris. Nous en donnerons les détails dans notre prochain numéro, les nécessités de la mise en pages ne nous permettant pas de le faire aujourd hui.

Rappelons, à propos de la course Bruxelles-Spa organisée par l'Automobile-Club de Belgique, les 25 et 26 juin prochain, que les engagements seront clos le 5 du même mois. Il y aura dans cette course deux catégories, l'une pour les voitures, l'autre pour les motocycles. Après le 5 juin, les droits d'entrée seront doublés.

FERVILLE.

VOYAGES ET EXCURSIONS

En ce joli mois de mai qui ramène l'ouverture de la saison des voyages, les amateurs de grandes excursions songent déjà à l'itinéraire qu'ils se proposent de suivre cette année pendant leurs vacances.

La REVUE DES TOURISTES donne à cet égard des renseignements précieux dont les excursionnistes profiteront.

Cette intéressante publication mensuelle donne de fort jolies relations de voyages, des itinéraires, des conseils aux voyageurs; elle publie les avis des Compagnies de chemins de fer de l'Europe concernant les billets circulaires à prix réduits, etc.

La *Revue des Touristes* est l'organe de l'Agence des voyages *Office des Touristes V. Bull et Cie*, dont la nouvelle installation, 20, place de Brouckère, est admirée de tous.

Citons parmi les collaborateurs principaux : MM. Armand de Ridder de Villaer, Otto Landmark, fondateur du Bureau scandinave et directeur spécial pour la Scandinavie, Th. Hebbelynck, Pol North et le sympatique Anglais Vaughan Bull, qui doit diriger du 22 au 29 mai la brillante excursion annuelle à Londres pour assister aux courses du Derby d'Epsom.

Nous nous plaisons à constater les avantages réels qu'offre cette intéressante Agence au public voyageur, et nous lui souhaitons un succès continuel.

CAUSERIE SUR LA MODE

Voici le moment des grands mariages, des trousseaux, des toilettes de haute élégance et c'est aussi le moment, pour le chroniqueur de la mode, d'aller visiter nos grandes couturières pour surprendre leurs créations les plus artistiques. Opale s'est donc rendue chez Mme Lequesne, successeur de Roup, et a trouvé la maitresse du logis dans le coup de feu des préparations de toilettes pour l'un des mariages les plus aristocratiques de la saison. Il y avait là un choix d'étoffes, de broderies, de dentelles, à faire rêver toutes les Eves passées et futures, et bien vite, le carnet à la main, Opale a noté quelques robes les plus « typiques. »

Tout d'abord, nous présentons en tête de cette causerie la toilette de la belle marquise de T. en damas gris argent pâle chamarré de dessins gris rehaussés de légers contours noir et or d'une grande richesse. La jupe « en forme » est bordée d'un volant de mousseline de soie noire surmonté d'une bande de broderie blanche très fine. Le corsage est en velours gris, genre boléro, brodé d'un dessin très élégant et très neuf en jais, argent et or. Il s'ouvre par devant sur une chemisette de mousseline de soie blanche recouverte de même étoffe noire avec jabot garni de broderie blanche. Dans le dos, le boléro s'ouvre sur un fond de damas. Ceinture de satin noir avec boucle en strass, manches en damas. Cette toilette est tout simplement merveilleuse.

La jeune comtesse de M. se parera d'une toilette de foulard rose à dessins blancs rehaussés de contours noirs, très frais. Jupe unie, garnie devant en tablier d'étoiles de broderie blanche soulignées par un volant de satin rose.

Derrière, longue ceinture de satin rose. Corsage blouse formé d'un plastron de satin rose uni tout recouvert de bandes étroites de broderie, sur lequel s'ajoute une sorte de boléro blouse garni d'un grand revers avec une bande d'étoiles de broderies blanches et un petit volant de satin rose. Rien de plus délicieusement chiffonné que cette très originale toilette.

On préparait pour la jolie baronne d'A. une toilette de foulard marbré bleu et vert d'un reflet très brillant, dont le corsage blouse se décolletait en pointe devant et derrière sur un fond de soie verte à fins plis de lingerie brodés à jour en soie blanche. Le contour du décolletage marqué par une application de broderie dentelle blanche en bande, passait sous la ceinture pour descendre sur la jupe, et s'arrêtait au commencement du volant « en forme » assez haut. La ceinture ronde, drapée en satin noir.

Très coquette aussi la toilette destinée à la blonde Mlle de B. en taffetas écossais rose et noir sur fond blanc. Jupe garnie dans le bas de trois petits volants de mousseline de soie blanche posés sur un volant de taffetas. Blouse très simple avec ceinture noire ronde et par-dessus un ravissant petit collet en taffetas pareil à la robe garni d'un plissé de même étoffe ,avec encolure et empiècement en mousseline de soie blanche. C'est très jeune et d'un goût exquis.

Pour quelques dames aimant à rester fidèles à la tradition qui défendait jadis de sortir sans manteau dans les rues, et voulant cependant sauvegarder l'effet de la toilette, Mme Lequesne a préparé de délicieux tours de cou en dentelles formant un gros plissé entourant le visage d'une manière très flatteuse et retombant en étole longue par devant. L'un de ces tours de cou en dentelle blanche avait un collier de violettes de Parme maintenant le milieu du plissé; un autre, noir, était garni de coques de ruban de satin noir formant pouff sur la nuque avec un paquet de roses. Même paquet de roses enfoui sous le menton.

La place nous manque pour décrire toutes les jolies créations qui s'emballaient bien vite en vue de la prochaine cérémonie. Le public a pu les admirer au défilé du cortège. Il reconnaîtra que tout ce nous avons dit de ces parures si neuves et si distinguées est loin encore de la réalité, surtout si l'on tient compte du charme de celles qui les portaient.

OPALE.

DANS LA FORÊT DE SOIGNES

Fusain de d'ORNANT.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

L'AME BELGE

Jean Finot, dans la *Revue des Revues*, a posé à ses lecteurs la question de savoir s'il y a une âme française et quelle est-elle.

La question serait plus intéressante à poser pour la Belgique. L'âme française existe, nul ne le peut nier, et ses manifestations, en choses d'art, de politique, de science, ou dans le domaine moral révèlent lumineusement le cachet de la race.

Nous n'avons pas la même notoriété, nous, habitants d'un petit pays sans cesse, jusqu'ici, remanié et bouleversé. Mais nous avons aussi notre âme à nous, bien particulière, formée sur le sol même, à l'image de ce pays, auquel s'est amalgamé un peu de tous les peuples qui ont passé chez nous, dominateurs et conquérants, sans ôter cependant à l'âme belge son caractère spécial d'endurance calme et superbe.

Lynen, dans une de ces charmantes piécettes qu'il dit si finement au *Diable-au-Corps*, a, sans le vouloir, caractérisé l'âme belge lorsqu'il décrit la Grand'Place de Bruxelles et explique pourquoi il s'y trouve une maison d'Espagne, une maison d'Autriche, une maison de France, une maison de Hollande. Cette fantaisie écrit l'histoire du pays, et aussi l'histoire de la race, race patiente

et forte, si longtemps dominée et toujours indomptable, mais indomptable d'une manière à elle, avec une ténacité de résistance passive finissant toujours par avoir raison de l'oppresseur.

L'âme belge est toute de bons sens et de logique. Profondément catholique, religieuse, quoi qu'on en dise, elle ne se courba cependant jamais sous la catholique Espagne; elle subit son joug avec patience et endurance, mais elle resta toujours elle-même, en dépit des efforts d'assimilation que tentèrent les gouvernants. En même temps elle résistait énergiquement au protestantisme et alors que ses voisins succombaient à l'erreur, elle la rejetait fièrement, courageusement.

Plus tard, lorsque les armées de la République française envahirent la Belgique, si la guerre de paysans éclata, c'est parce qu'on touchait à la liberté de conscience et à la famille. L'âme belge sait s'incliner devant la puissance des armes, pourvu qu'elle reste libre de croire et d'aimer.

Il y a, dans notre race, beaucoup de bon sens, de prudence, de courage calme et de défiance. Est-ce cette froideur et cette défiance qui dessèche en nous la verve poétique? Il est certain que la Belgique n'a jamais eu de grands poètes.

L'épopée n'existe pas chez nous, nous n'avons jamais eu l'imagination vive et audacieuse de nos voisins du Midi, ni la rêverie mystique et nuageuse de nos voisins du Nord. Aussi, notre poésie nationale est-elle infiniment restreinte si nous la comparons à la quantité de grands esprits que notre sol a produits et qui se sont illustrés dans les sciences, la philosophie, la théologie, mais surtout dans les arts de la peinture et de la musique.

L'âme belge est artiste, elle vibre et s'élargit pour charmer les oreilles et les yeux. Et son art est hardi, coloré, puissant. Il est plus réaliste que symbolique, plus ferme que léger, il est bien en harmonie avec la nature du pays, cette nature riche et plantureuse, pittoresque, sans violence, sans convulsions.

Nier que la race se forme d'après le pays qu'elle habite, c'est nier la nature même. L'habitant des côtes, au perpétuel spectacle de l'immensité solennelle de la mer, est silencieux et rêveur. Le montagnard porte en lui l'énergie, l'adresse et le sang-froid nécessaires à la lutte perpétuelle contre une violente nature, le Midi exulte comme l'éclat de sa lumière, comme le bouillonnement de son sol.

En Belgique, rien de violent, de tourmenté. De grandes plaines fertiles, des vallonnements gracieux. Le pays est calme, doux, aimable. L'âme y trouve une sécurité tranquille. L'âme belge, posée et sérieuse, reflète le ciel doux et fin des plaines humides et vertes des Flandres ou le ciel floconneux et mutin de la Wallonie qui illumine les vallées ombreuses et fait jaillir des étincelles d'or dans les ruisseaux qui roulent bruyants, sur les cailloux.

Une anomalie existe : nous parlons une langue qui ne convient pas à notre tempérament.

N'en déplaise aux flamingants, c'est le français qui est surtout la langue des classes dirigeantes. Toute notre littérature est en français et le peuple lui-même comprend le français presque partout, mais, en passant par l'âme belge, le français, avouons-le devient guindé, pesant, solennel. Il perd cette légèreté de touche, cette sensibilité dans la nuance, dans le demi-mot qui fait le charme de nos voisins : il s'alourdit et s'ennuie.

La littérature belge ne pourra jamais se défaire de ce calme froid qui vient

de la race. La fine plaisanterie effleurant vivement, rapidement, passant brillante et éblouissante comme l'étoile filante, lui sera toujours inaccessible. Nous rions cependant, nous avons nos joies et nos saillies, mais il s'y trouve plus d'humour que d'esprit au sens français du mot. Nous avons beaucoup du tempérament gaulois sans l'atticisme qui l'a affiné en France. Teniers et Franz Hulz sont Gaulois.

En revanche, nos rêveries, filles de ce peu de sang germanique qui est en nous, prennent une accentuation plus nette en passant par cette langue française si précise et si claire.

Les efforts qu'une certaine école a tentés et tente encore pour faire de la langue française le parler amphigourique et incompréhensible, chéri des décadents, échoueront en Belgique comme en France. Le bon sens des deux nations les préservera de ces excès ridicules et il en sera de ce style bizarre comme des pointillistes et des tachistes en peinture, l'art vrai sera vainqueur de ces aberrations passagères.

Ai-je réussi à décrire l'âme belge, à la montrer froide et sereine, placide et forte dans son bon sens prudent? On dit que les progrès de la civilisation, dans un temps plus ou moins long, feront disparaître la caractéristique de chaque peuple pour ne plus faire qu'une immense et banale population pensant, parlant, écrivant, vivant de même façon. J'estime que la vie, alors, sera bien ennuyeuse et j'espère que ce rêve ne se réalisera pas. L'âme de chaque peuple est, comme l'âme de chaque homme, empreinte d'un cachet spécial. Respectons et aimons cette diversité et ce particularisme. Je souhaite que l'âme belge ne disparaisse pas de ce monde, qu'elle reste toujours un petit point de sage et saine raison sur le globe terrestre. On pourra se moquer de ses faiblesses, du « savez-vous » célèbre et du « tu » marollien, qu'importe! Comme le personnage de Lynen, *Pomme à l'huile*, nous pouvons montrer les maisons espagnoles, autrichiennes et françaises de la Grand'Place, et dire fièrement : Quel pays serait resté lui-même, aurait gardé son âme intacte et patriote en traversant les épreuves que nous avons traversées?

J'ai seulement fait entrevoir l'âme belge. Je propose un referendum à nos lecteurs.

Que chacun me dise ce qu'il entend par l'âme belge, en quoi, à son estime, elle se distingue de celle des autres pays, quelles sont ses qualités... quels ses défauts.

Il sera intéressant de voir comment nous nous comprenons nous-mêmes. J'ai montré en quelques traits rapides comment je la comprenais, mais que de facettes oubliées? Que de points à peine effleurés?

Que tous ceux qui aiment la Belgique (ses fils ou ses voisins) veuillent bien nous communiquer leurs réflexions, nous serons heureux de soumettre aux lecteurs de la *Revue Mauve* ces documents de psychologie nationale.

MAVIL.

LA CONQUÊTE DU CONGO

(SUITE)

Dès 1885 s'ouvre une nouvelle période. C'est celle de l'occupation effective des vastes territoires dont nous avons exposé précédemment la conquête diplomatique.

Il s'agissait de s'assurer la possession d'un pays dont la superficie est au moins quatre-vingt fois égale à celle de la Belgique. Ce n'était, certes, pas une mince besogne, et quelque opinion que l'on puisse avoir des entreprises coloniales, on ne saurait méconnaître la rapidité extraordinaire avec laquelle elle a été menée à bonne fin. Le monde scientifique tout entier est d'accord sur ce point et M. Elisée Reclus, qui n'est certainement pas suspect d'attachement exagéré à une œuvre royale, écrit dans sa *Nouvelle Géographie universelle :* « On reste confondu des résultats considérables obtenus dans le court espace de dix ans, depuis que s'est faite l'héroïque traversée du continent mystérieux. »

L'histoire des périodes de transition est toujours difficile à résumer et celle-ci l'est particulièrement. Condensée en quelques années, étonnamment documentée, elle est, par surcroît, comme hérissée de mille noms géographiques barbares et malsonnants. L'étude de la carte de Belgique nous a, il est vrai, heureusement habitués à des harmonies désagréables et j'aime mieux, à tout prendre, entendre parler de Boma ou de Matadi, que de Saint-Josse-ten-Noode ou même de Wolverthem.

***

Les desseins généreux du Roi avaient attiré sur l'Afrique centrale l'attention de tout le monde savant, et tandis que les Belges se consacraient presque exclusivement à l'occupation et à l'administration des positions déjà acquises, c'est aux explorateurs étrangers qu'appartient, après Stanley et jusqu'en 1887, l'honneur des premières grandes découvertes dans le bassin du Congo. Dès 1887, les Belges allaient à leur tour se mettre à l'œuvre et se créer, tant par l'initiative privée que

Erratum. — Dans notre dernier numéro il faut lire, page 309, ligne 11e, « dès le mois de février 1879 » au lieu de : « dès le mois de février 1877. »

grâce à l'action de l'Etat lui-même, une part très large dans l'histoire de la géographie du centre africain.

Les Anglais, les Portugais et les Allemands apparaissent les premiers. L'année 1885 compte trois grandes explorations : Celle de Grenfell, celle de Capello et Ivens et celle de Wissmann. Elles sont toutes les trois fécondes en résultats scientifiques.

A bord du steamer *Peace*, le rév. Georges Grenfell, missionnaire protestant établi à Léopoldville, entreprit, dès la fin de 1884, la reconnaissance de tous les grands tributaires du Congo supérieur dont Stanley avait découvert les confluents lors de sa première expédition. Il explore successivement l'Ikelemba, la Mongala, le Ruki, le Lomami et remonte par deux fois l'Ubangi qu'il atteint jusque Zongo, reconnaît le Ruki et plus tard, en 1886, accompagné du docteur Mense, il détermine le cours du Kwango inférieur.

En même temps, deux officiers portugais, Capello et Ivens, pénétraient, au cours d'une traversée de l'Afrique, dans les régions situées, au Sud de l'Etat et parcouraient pour la première fois la vallée du Lubudi et les territoires du Katanga jusque Bunkeia, ce pendant que Wissmann et ses adjoints, chargés d'une mission spéciale par le roi Léopold, se préparaient à reconnaître le cours du Kasaï et de ses affluents. Après avoir fondé la station de Luluaburg sur la Lulua, l'expédition commença la descente de la Lulua inférieure, détermina le Kasaï moyen et supérieur et identifia ce dernier fleuve avec le Kwa dont Stanley avait découvert la bouche. Peu après, le docteur Ludwig Wolf remontait le cours du Sankuru, complétant ainsi les travaux de son chef.

Les découvertes de l'expédition Wissmann étaient capitales, parce qu'elles révélaient l'existence de tout un système fluvial distribué au centre de l'Etat, qui allait devenir, pour les explorations futures, une voie facile de pénétration.

L'année 1886 enregistre encore d'importantes expéditions, parmi lesquelles il faut citer celles du docteur allemand O. Lenz et du lieutenant suédois Gleerup, qui effectuèrent la traversée du continent de l'Ouest à l'Est, celle de la mission française de délimitation dans le Niadi, dirigée par le capitaine Rouvier, la découverte du Lukenie par les lieutenants Kund et Tappenbeck et enfin une nouvelle traversée de l'Afrique, de Banana à Quelimane, par le lieutenant Wissmann.

En 1887 s'ouvre l'ère des grandes explorations belges.

***

C'est à cette époque que se produit un événement qui n'apparait pas comme un des éléments essentiels de l'histoire du Congo, mais qui s'y rattache cependant trop directement pour qu'il n'en soit pas sommairement question ici. Il s'agit de la réapparition de Stanley, commandant l'expédition envoyée par l'Angleterre au secours d'Emin Pacha, gouverneur du Soudan égyptien, bloqué par les mahdistes révoltés à Wadelaï sur le Nil.

Les circonstances qui précèdent cette expédition mémorable sont encore

présentes à la mémoire de tous. Répondant à l'appel d'un derviche de Dongola, Mohamed-Ahmed, lequel se prétendait d'essence divine et avait pris le titre de Mahdi, les populations fanatiques du Soudan s'étaient soulevées contre l'Egypte. En quelques années, les Egyptiens avaient été chassés de toutes les positions qu'ils occupaient sur le Nil, et malgré l'héroïque défense de Gordon Pacha, Khartoum était tombé au pouvoir des Mahdistes. Khartoum pris et Gordon tué, rien ne restait plus du Soudan égyptien que la station de Wadelaï, dans laquelle trois hommes, Emin Pacha, le docteur Junker et le capitaine Casati, avaient réussi, comme par miracle, à se maintenir. Mais leur situation était désespérée et il leur fallait à tout prix du renfort.

Junker se dévoua et parvint à atteindre Zanzibar au mois de janvier 1887. Son appel fut entendu et l'Angleterre organisa immédiatement une expédition de secours; le vaillant explorateur américain était tout désigné pour la commander. Estimant que la route du Congo et de l'Aruwimi était la plus sûre et la plus facile pour gagner l'intérieur, Stanley se décida à prendre cette voie. Le 18 mars 1887 il arriva à Banana avec une formidable caravane de 700 soldats noirs et accompagné de 8 Européens. De plus, il emmenait avec lui le puissant chef arabe Tippo-Tip, ancien ennemi acharné de l'Etat et dont le Roi avait habilement réussi à se faire un allié précieux en le créant *vali* de la station des Falls.

L'expédition, on s'en souvient, dura plus de deux ans et demi. Partie de Banana en mars 1887, elle arriva à Bagamoyo, à la côte orientale, en décembre 1889, après une retraite émouvante et mouvementée, prodigieusement féconde en résultats scientifiques. Stanley, que pendant longtemps l'on avait cru perdu, rentrait victorieux, emmenant avec lui Emin et Casati qu'il avait déterminés à abandonner leur position critique. Le Soudan égyptien était perdu, mais l'expédition avait atteint son but.

*
* *

Tandis que Stanley terminait ainsi brillamment sa carrière d'explorateur par cette glorieuse traversée de l'Afrique, la carte du bassin du Congo continuait à s'enrichir chaque jour de découvertes nouvelles. Là où hier encore n'apparaissait que la ligne incertaine du grand fleuve à peine dessiné, surgissait tout un immense réseau fluvial parfaitement navigable et reconnu jusque dans ses confins les plus lointains.

On a souvent soutenu que le Belge n'était pas colonisateur. Les événements de cette période viennent donner à une semblable théorie le démenti le plus formel. Dès la fin de l'année 1886, en effet, nous voyons l'initiative privée se développer parallèlement à l'action de l'Etat et tandis que le gouvernement envoyait dans toutes les directions des expéditions nombreuses pour consacrer l'occupation du pays, de hardis capitalistes parviennent sans peine à fonder en Belgique des sociétés anonymes pour assurer l'exploitation commerciale des territoires nouveaux. C'est ainsi que le 27 décembre 1886 était créée à Bruxelles la

Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie. Celle-ci ne tardait pas à manifester immédiatement sa vitalité par l'organisation de deux expéditions importantes. L'une avait pour but la reconnaissance commerciale du Haut-Congo et de ses tributaires, l'autre devait entreprendre l'étude de la région des cataractes, au point de vue de la création éventuelle d'une voie ferrée qui relierait le Stanley-Pool au Bas-Congo. La direction de la première fut confiée à M. Alex. Delcommune et le capitaine Cambier prit le commandement de la seconde. Le capitaine Thys avait la direction supérieure des deux entreprises.

Ce dernier rentra le premier en Europe, après avoir visité le Bas-Congo et exploré le fleuve supérieur jusque Bangala et la vallée du Kasaï. D'autre part, les travaux du capitaine Cambier et de ses ingénieurs avaient donné d'excellents résultats et allaient avoir pour conséquence immédiate la création de la *Compagnie du Chemin de fer du Congo.*

Quant à M. Alex. Delcommune, il était parti du Stanley-Pool, le 27 mars 1888, à bord du steamer le *Roi des Belges* et avait commencé un long voyage d'exploration au cours duquel il avait réuni les renseignements les plus complets sur l'hydrographie du pays et sur ses ressources naturelles. Il explore successivement le lac Léopold II, la Lukenie, le Kasaï et le Sankuru, découvre la route fluviale du Lomami jusque Bena-Kamba et visite en revenant l'Aruwimi, la Lulonga, le Ruki et le Kwango.

M. Delcommune n'avait pas dirigé ses recherches du côté de l'Ubangi et c'est au capitaine Van Gèle que devait appartenir l'honneur d'en avoir reconnu le premier le cours complet.

On se rappelle que l'Ubangi avait été visité par le rév. G. Grenfell jusqu'aux rapides de Zongo. Une première fois le capitaine Van Gèle essaya de s'aventurer au delà, mais un accident survenu en face de Yakoma à son steamer l'*En Avant* le força à retourner sur ses pas. Une seconde tentative fut couronnée d'un plein succès. Arrivé sur l'Ubangi il fonde en 1889 les postes de Zongo, Banzyville, Yakoma et place sous la suzeraineté de l'Etat tout le territoire appartenant à Bangaso, le sultan des Sakaras. Enfin il remonte le Bomu et arrive à l'Uele, dont le voyageur allemand Schweinfurth avait découvert les sources longtemps auparavant. Le voyage du capitaine Van Gèle a eu cette extrême importance de faire apparaître la solution d'un des derniers grands problèmes de la géographie du bassin du Congo, solution qui consacre l'exactitude de l'hypothèse Ubangi-Uele.

L'année 1890 voit encore un grand nombre d'expéditions remarquables, parmi lesquelles les plus importantes sont celles du capitaine Roget dans l'Uele, du lieutenant Dhanis dans le Kwango et de M. Hodister dans le bassin de la Mongala, enfin l'expédition scientifique du capitaine Delporte et du lieutenant Gillis, envoyés en mission par le gouvernement belge dans le but spécial d'étudier au Congo les phénomènes magnétiques et astronomiques.

* * *

A ce moment, comme l'Etat se préparait à poursuivre ses explorations avec une vigueur nouvelle et se décidait à diriger ses recherches vers les parties les plus éloignées de son territoire, apparaissent des événements qui vont avoir pendant quelque temps une influence considérable sur l'orientation de sa politique. C'est l'envahissement des régions de l'Est par les bandes dévastatrices des Arabes marchands d'esclaves. Il s'agissait avant tout de réprimer cet envahissement, et c'est ainsi que va commencer la guerre contre les Arabes, qui forme un des épisodes les plus brillants de l'histoire de l'Etat Indépendant.

(*A suivre.*) HENRI WAUTERS.

L'ORIGINE DES CHEMINS DE FER [1]

PARMI toutes les inventions qui ont révolutionné le monde et renouvelé la vie sociale à la surface de notre globe, aucune n'a pris encore un développement si considérable, n'a prouvé une utilité si grande que les chemins de fer.

Leur influence s'est étendue dans tous les domaines; puissants générateurs de richesses, ils ont aussi provoqué un mouvement moral formidable dont les maîtres de la littérature ont consacré l'importance; témoin Zola dans la *Bête humaine*, et la page de Victor Hugo que chacun connaît. On peut même rappeler à ce propos, en passant, qu'une des principales critiques infligées à l'un des romans les plus célèbres de Maupassant, *Une Vie*, c'est que l'auteur, en retraçant les péripéties de toute une existence humaine écoulée en ce siècle, a omis de tenir un compte suffisant de la véritable rénovation que les chemins de fer ont apportée heureusement dans nos mœurs et notre civilisation; « critique d'ingénieur », peut-être, mais qui n'en a pas moins sa saveur et mérite d'être rapportée ici.

Accroître le bien-être de la vie matérielle, telle reste aujourd'hui l'idée dominante des nations. Tous les efforts demeurent tournés vers l'industrie, et le fait suffit pour expliquer la place énorme que les chemins de fer ont prise dans l'évolution contemporaine. Eux qui, il y a quelque soixante ans, commençaient à peine à tracer leurs timides sillons sur le sol européen, ont pris en ce moment un tel développement qu'ils constituent un élément essentiel de notre vie commerciale, économique et intellectuelle.

Jamais invention n'est venue mieux à son heure, aussi a-t-elle attiré à elle toutes les intelligences et toutes les activités. Elle relie à présent les forces vives et les ressources éparses sur les divers points du monde.

. . . . . .

On a fait remarquer avec raison que la dénomination « chemin de fer », tout aussi bien que celle de « railway » est inexacte. La caractéristique de ce moyen de communication n'est pas, en effet, la route, mais le moteur. Les voies métalliques ont été employées dès les temps les plus anciens pour faciliter le mouvement de masses pesantes. Les Egyptiens s'en

(1) A la veille de l'inauguration du chemin de fer belge au Congo, nous sommes heureux d'avoir été autorisé à donner à nos lecteurs le passage ci-dessous, qui fait partie de l'introduction d'un important ouvrage de vulgarisation scientifique, *Les Chemins de fer*, commandé à Louis Delmer, par les éditeurs parisiens Schleicher frères, et qui paraîtra incessamment. (*N. D. L. R.*)

les ont utilisées pour l'érection de leurs obélisques et de leurs pyramides, les Grecs, les Romains, les Carthaginois les ont placées pour la manœuvre de leurs hélépoles et de leurs catapultes. Le rail est connu depuis des siècles, mais ce n'est guère qu'au milieu du XVIIIe que son usage est devenu courant pour l'exploitation de certaines houillères britanniques.

Ce qui constitue le chemin de fer, c'est, à proprement parler, la locomotive, c'est-à-dire, en principe, la roue mue par la vapeur.

Inventeur de la roue, inconnu demi-dieu,

s'écrie Sully-Prudhomme dans un de ses sonnets : c'est la roue qui rendit possible le premier transport pratique par terre, en supprimant le primitif traînage.

De l'homme qui eut l'idée de tailler dans un tronc d'arbre des rondelles pour faire avancer des fardeaux, ou plus simplement de glisser, sous quelque grosse pierre qu'il s'agissait de faire mouvoir, des bûches arrondies; de cet homme à Stephenson, l'inventeur de la locomotive, la distance semble incommensurable, et cependant il n'y a philosophiquement qu'un pas, car le même génie de l'invention et du progrès les animait vers le même but, chacun à son heure, et l'un comme l'autre avait l'étincelle de Prométhée.

Georges Stephenson, répétons-le, doit être considéré comme le véritable inventeur de la locomotive et, par conséquent, du chemin de fer. Il eut assurément des précurseurs dans ses recherches, tels que le Français Cugnot, dont le curieux fardier à vapeur, qui remonte à 1770, est encore visible au Conservatoire des arts et métiers, les Anglais Watt, Murdock, Trévithick et Vivian, l'Américain Evans, etc.; mais ce fut lui qui rendit définitivement pratique l'invention demeurée jusqu'alors tout embryonnaire, et qui sut lancer sur une voie ferrée une locomotive vraiment digne de ce nom.

Après le sien, le nom qu'il convient de citer en première ligne, c'est celui de l'ingénieur français Marc Séguin, qui, en 1828, — pour produire une quantité de vapeur suffisant à des trajets sérieux, — imagina de lancer la flamme du foyer à travers l'eau de la chaudière à l'aide d'une série de tubes qui la traversent de part en part.

La locomotive de Stephenson, *The Rochet (la Fusée)*, qui roula de Liverpool à Manchester, était pourvue d'une chaudière multitubulaire du système de Séguin, qui décuplait la surface de chauffe et, par conséquent, la puissance de la machine.

Georges Stephenson était né en 1781, près de Newcastle, au cœur du pays houiller britannique. Son père était chauffeur d'une « pompe à feu » dans une mine, et dans toute la région circulaient déjà, à cette époque, des wagons montés sur des roues pourvues d'un rebord et roulant sur des rails de bois ou de fer. Ce spectacle fut assurément — il l'a d'ailleurs raconté plus tard — pour beaucoup dans les circonstances qui devaient conduire le jeune Stephenson à sa découverte.

A quinze ans le futur inventeur des chemins de fer hérita des fonctions de son père. Physiquement très solide, il était doué d'un vif désir d'apprendre, et, grâce à l'instituteur du village, il put satisfaire sa curiosité tandis que, tout en surveillant sa machine, il exerçait encore les professions de cordonnier et d'horloger. D'un mariage avec une fille de ferme, il eut un fils, Robert, qui devait devenir lui aussi un ingénieur illustre.

L'application de la force de la vapeur à la locomotive devint bientôt pour Georges Stephenson une véritable idée fixe dont le germe lui était venu en observant la pompe à feu qu'il entretenait. Sans avoir fait aucune étude de mécanique, raconte le meilleur biographe de Stephenson, M. Smiles, il parvint en 1814 à construire une première machine grâce à la générosité d'un certain lord Rawensworth, qui fut considéré comme fou et abandonné par tous ses amis.

Alors commence la lutte héroïque de Stephenson contre la sottise et l'indifférence publiques. Il convient d'en retracer quelques phases qui font songer à cette boutade fameuse: « Lorsque Pythagore eut trouvé la table qui porte son nom, il offrit une hécatombe aux

dieux ; depuis lors, dès qu'elles entendent parler d'une invention nouvelle, toutes les bêtes se mettent à crier... »

Cette première machine de Stephenson qu'il baptisa *le Blucher*, un nom d'actualité, car le célèbre général venait de faire son entrée triomphale à Paris, était lourde et pleine de défauts; elle transportait pourtant de fort longs trains de houille à une vitesse de trois lieues à l'heure, et on peut la considérer dans son imperfecion comme l'archétype de la locomotive actuelle. En tous cas elle était pratique, et l'on est étonné que pendant une dizaine d'années, elle fut utilisée à la houillère de Killingworth sans qu'on en construisit une semblable. Ce qui explique ce fait extraordinaire c'est que l'ingénieur Mac Adam venait d'inventer son système de pavage, et que les inventeurs se préoccupaient exclusivement de trouver les moyens de faire rouler par la vapeur des véhicules ordinaires sur les routes ainsi pavées. Ce sont les recherches de ces derniers inventeurs qui viennent enfin d'aboutir en ces derniers temps au nouveau mode de locomotion connu sous le nom *d'automobilisme*, et dont l'auteur de ces lignes, étant un des promoteurs, parmi les plus humbles, en Belgique et en France, eut à lutter contre la stupide indifférence du public et l'hostile dédain des pouvoirs publics.

Cependant, en 1824, un riche propriétaire anglais, M. Pease, ayant sollicité la concession d'un « *railway à chevaux* » de Stockton à Dorlington, reçut la visite de Stephenson, visite à la suite de laquelle la ligne fut exploitée à l'aide de « *locomotives* » ; Stephenson fut nommé ingénieur en chef de la compagnie aux appointements de 7,500 francs par an.

L'idée était dès lors en marche. Peu d'années plus tard Stephenson obtint la concession de l'importante ligne de Liverpool à Manchester, et, dès 1832, on y voyait rouler des machines remorquant cinquante wagons, pesant deux cent vingt-trois tonnes, avec une vitesse de 16 kilomètres à l'heure.

Pendant que ces essais se poursuivaient en Angleterre, en France un courant s'était formé, à la tête duquel se trouvait Saint-Simon et son école, en faveur de l'invention nouvelle. En 1833, le premier chemin de fer français fut établi de Lyon à Saint-Etienne par le fameux Seguin. En 1837, on inaugurait la ligne de Paris à Saint-Germain et le Gouvernement concédait Paris-Nord, Paris-Rouen, Lyon-Marseille, etc.

Deux ans auparavant, la Belgique avait établi la ligne de Bruxelles à Malines, à laquelle collabora Stephenson lui-même; elle fut mise en exploitation avec grande pompe et demeura longtemps le modèle de toutes les lignes ferrées.

En Angleterre, en France, en Belgique, partout enfin, le chemin de fer fut, à son début, l'objet de mille absurdes critiques et d'invraisemblables objections. Dans le peuple la malveillance la plus absolue régnait contre lui et quant aux classes supérieures, elles n'étaient guère mieux disposées.

Quelques-unes des considérations invoquées par des hommes réputés intelligents, méritent d'être rapportées. La fumée tuerait les oiseaux et asphyxierait les bestiaux dans les prés. Les étincelles mettraient le feu aux récoltes et aux villages. Les aubergistes et les maîtres de poste seraient ruinés. On ne trouverait jamais assez de fer pour construire des lignes vraiment importantes; partant de ce principe, M. Thiers affirmait même que la France ne pourrait construire que cinq lieues de voies ferrées par an. Un député de Lincoln déclara en plein Parlement que le chemin de fer était une invention diabolique. Un éminent chirurgien, sir Astley Cooper, engagea paternellement Stephenson à renoncer à ses projets parce qu'en continuant à couper les grandes propriétés par des routes ferrées, on aboutirait nécessairement à la disparition de la noblesse. On connaît la fameuse objection de la vache qui, s'aventurant sur la voie, eût pu, disait-on, faire dérailler le train, et la non moins fameuse réponse de Stephenson : Tant pis pour la vache!

La suspicion fut telle dans le principe, que les chemins de fer eurent contre eux même

l'Eglise, dont les penseurs paraissent cependant avoir été toujours les plus heureux et les plus hardis dans toutes les sciences, et dont les chefs ont toujours été, semble-t-il, les initiateurs de toute marche en avant dans toutes les voies : le pape Grégoire XVI ne voulut jamais tolérer leur établissement dans les États pontificaux....

Tout cela n'empêcha pas Stephenson de triompher, de mourir chargé d'ans et d'honneurs et de laisser un nom qui surpassera toujours en célébrité celui des plus illustres conquérants.

Le rédacteur du *Times* chargé de sa nécrologie en fit une véritable oraison funèbre dont la fin vaut la citation : « Ce ne fut, écrivit-il, qu'un simple ouvrier, mais il était de la noblesse de Dieu, et ses armoiries sont inscrites à la surface du globe en parallèles de fer!..... »

Voilà quels furent les débuts.

Nul n'ignore, dans ses grandes lignes, l'histoire de l'inconcevable prospérité que prirent bientôt les chemins de fer. A l'heure actuelle, l'espace n'existe plus pour eux, ils traversent les montagnes et les déserts, pénètrent au cœur du Congo et vont réveiller, comme le transcaspien et le transsibérien, des populations endormies sous de longs siècles de demi-barbarie.

Dans certains pays éloignés, — c'est le cas pour certaines grandes régions africaines, où les Européens, agissant en vertu d'un prétendu et criminel droit de conquête, ont voulu importer une « civilisation », tout en niant le principe de la civilisation qui n'est autre que le respect du bien d'autrui; — dans ces pays, le chemin de fer apportant enfin aux populations spoliées des garanties de bien-être, fera bientôt oublier les lâches conquêtes de l'Europe.

Aux Etats-Unis, en 1830, il existait une seule ligne ferrée où la traction venait, dans les endroits difficiles, suppléer à la traction mécanique! Elle allait d'Albany à Schenectady, dans l'Etat de New-York, et avait une longueur d'environ 25 kilomètres. Dans les parties montagneuses, le train était hissé au moyen d'une corde halée par une machine fixe et abandonné à la pesanteur pour la descente.

Elle fut la première ligne de l'Union. Il est vrai de dire que son établissement n'avait pas provoqué les mêmes sentiments de défiance que partout ailleurs. Les particuliers avaient même offert gratuitement leurs terrains.

Actuellement, les Etats-Unis possèdent un réseau de voies ferrées à peu près égal à tous les réseaux du globe réunis. Ils ont joint le Pacifique à l'Atlantique, New-York à San-Francisco par un vaste ruban de fer, en traversant, sur des travaux d'art d'une hardiesse inouïe, les Montagnes-Rocheuses et le Sierra-Nevada.

Ces deux formidables obstacles ont été franchis presque sans tunnel. Les pentes atteignent 25 millimètres par mètre, certaines courbes ont à peine plus de 100 mètres de rayon.

L'Amérique a montré là tout ce que l'initiative et le constant souci de perfectionner peuvent produire. Son Intérocéanien est et demeurera éternellement un chef-d'œuvre d'industrie, qui démontre à lui seul ce qu'une invention telle que celle de Stephenson doit donner entre les mains de gens intelligents et audacieux, que rien ne rebute ni ne terrifie.

Entre la timide et modeste *Fusée* traînant sa rame de wagons et un des grands express qui dévorent les kilomètres d'un océan à l'autre, il y a un abîme, et le plus sceptique reste rêveur quand il songe qu'il n'a pas fallu cinquante ans pour le franchir.

LOUIS DELMER.

CHRISTINE DE SUÈDE

(SUITE)

La Christine de ces dernières années n'est, du reste, plus celle que nous avons vue, au début du règne, consacrer à l'étude et aux entretiens philosophiques les heures qu'elle pouvait arracher aux soucis du gouvernement. C'est maintenant une femme ardente au plaisir, toute occupée de divertissements et de ballets, noyant les nuits dans les interminables wärdskap suédois ; c'est une princesse au verbe haut, aussi peu retenue dans ses attitudes que dans son langage. Arckenholz attribue à Bourdelot l'habitude qu'elle avait prise de jurer. Bourdon de la Salle, qui fut gentilhomme de la Reine, dit positivement que c'est un Languedocien qui « l'avoit persuadé qu'un des agréments du langage à la Cour de France étoit de mêler dans les discours des jurements, comme il faisoit lui-même. La Reine l'avoit si bien copié qu'elle ne disoit pas trois paroles sans la broderie de jurements, souvent exécrables! »

Plus de conseils des ministres, plus d'audiences aux ambassadeurs. Les affaires restent en souffrance; les négociations se traînent. Les finances, déjà ruinées par les longues guerres d'Allemagne et qu'une sage administration eût dû remettre en ordre pendant la paix, sont définitivement épuisées par les libéralités et les folles prodigalités de la Reine. Le peuple souffre, il se plaint, d'autant que tout cet or sort du pays avec tous les étrangers que la Reine gorge. Elle vit dans un petit cénacle d'étrangers et d'aventuriers : on dirait aujourd'hui de *rastaquouères*. Au favori la Gardie, qui lui, du moins, était un grand seigneur, a succédé le français Bourdelot, et maintenant que celui-ci vogue vers la France, c'est l'Espagnol Pimentel qui a tout crédit auprès de Christine. C'est un homme d'une bonne quarantaine d'années, franchement laid, mais plein d'adresse et d'intrigue.

La première fois qu'il se trouve en présence de la divinité du Nord, il reste bouche bée. A une seconde audience, il débite un compliment des mieux tournés et des plus galants. Christine veut savoir pourquoi il est resté muet l'autre fois : « C'est qu'il avait été si frappé de l'éclat de Sa Majesté qu'il lui avait fallu tout ce temps pour se remettre et

prendre courage pour oser paraître devant elle. » Par ce compliment, voilà l'héroïne conquise; Pimentel sera de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, il soupera en tête à tête dans ses cabinets et ces soupers se prolongeront toute la nuit; il sera des premiers sur la liste de l'Ordre de l'Amaranthe que Christine fonde en 1654 avec la devise : « *Dolce Nelle Memoria* », et qu'elle donne également à un autre favori, le représentant impérial comte Montecuculli.

Dans ces réunions, pas une femme; Christine n'en admet dans sa suite qu'aux occasions solennelles; elle n'en veut que deux pour son service; encore n'entrent-elles pas dans sa chambre; ce privilège est réservé au seul Apelman, ci-devant tailleur, et devenu son factotum. Du reste, que feraient des femmes qui se respectent dans l'intimité de Christine? Elles rougiraient à entendre la liberté avec laquelle elle parle de l'amour et de ses suites.

Mais de voir ainsi sa souveraine entre les mains d'étrangers dont il déteste la religion et redoute les manœuvres, le peuple murmure. Il faut que la vénération pour la fille de Gustave-Adolphe ait été bien grande pour que, sous un pareil gouvernement, on ne se soit point soulevé, pour que le nom de Christine soit encore, aujourd'hui, aimé en Suède.

Il n'est guère douteux que les difficultés que lui créait sa mauvaise administration, l'ennui d'avoir à lutter contre elles aient été pour beaucoup dans l'abdication de Christine. De plus, la situation se tendait avec la Pologne et, outre qu'elle aimait la paix, la perspective d'une guerre à soutenir dans cet état d'épuisement contribua à hâter ses projets, d'autant que, si le sort des armes lui était contraire, sa renommée en serait atteinte et que des victoires rehausseraient plus le prestige du prince généralissime que le sien propre.

Et de quel argent payer la guerre? C'est à peine si, maintenant, après tant d'années de paix, le Trésor réussit à solder quelques-unes des coûteuses fantaisies de la souveraine. Chaque année voit diminuer le domaine de la Couronne. Jamais roi suédois n'a fait manœuvrer avec pareille ardeur la « savonnette à vilains ». Ils se sont montrés jaloux de réserver l'accès à la noblesse comme la suprême récompense de hauts services. Elle prodigue la noblesse comme elle prodigue l'argent. Pour les trois dernières années de son règne : 29 anoblissements en 1652, 24 en 1653, 22 en 1654. Passe encore d'anoblir. Mais tous ces comtes et ces barons dont la liste s'allonge chaque année et dont les baronnies et les comtés, à la différence de ce qui se passe dans le reste de l'Europe, sont taillés à plein dans le domaine royal. La noblesse est mécontente; les États murmurent contre cette aliénation à jet continu; ils demandent la rescision de la plupart de ces domaines. C'est une mesure à laquelle ses prédécesseurs ont eu largement recours. Le caractère altier et despotique de la Reine se rebiffe; il lui répugne de reprendre ce qu'elle a donné; le dégoût lui vient d'une couronne qui doit compter avec d'autres pouvoirs; combien plus grande lui apparaît une royauté planant sur l'univers sans être attachée à aucun lambeau de territoire, escortée de la science et de la philosophie, que celle où elle se confine dans un triste pays, parmi des gens rustres et sauvages dont elle affecte de ne plus parler la langue.

Tel est le présent funeste que Marie-Eléonore de Brandebourg a fait aux Suédois. Elle a transmis à sa fille son horreur de la Suède, de sa langue, de ses coutumes, son amour de l'aventure et de l'inconnu et, sous l'influence cosmopolite qui l'entoure, un travail s'est fait qui dure depuis huit ans, lorsqu'il amène enfin Christine à descendre du trône.

Sans doute, ses projets de conversion ne furent point étrangers à cette résolution inouïe qui causa l'étonnement des contemporains et à laquelle l'histoire n'offre guère de pendant; mais c'est à tort, nous semble-t-il, qu'on la leur a attribuée. « Vous savez, écrivait-elle à Chanut, le 28 février 1654, que cette fantaisie m'a duré longtemps et que ce n'est qu'après y avoir pensé huit ans que je me suis résolue de l'exécuter. » Et il est bien

certain qu'en 1646, au début de son règne, elle se montrait excellente luthérienne, zélée même dans la pratique de ses devoirs religieux, et lorsqu'elle manifesta, pour la première fois, vers 1650, l'intention d'abdiquer, si sa ferveur protestante était passée, la grâce n'avait pas encore parlé qu'elle était indifférente pour ne pas dire pis et que ce n'est — comme nous allons le voir — que vers 1622 qu'elle entra en rapport avec des prêtres catholiques.

Vainement, dans leur dévouement, et le vieil Oxenstiern et le comte Brahé et la reine-mère elle-même prédirent-ils à Christine ce qui l'attendait. Elle persista dans sa résolution et le 16 juin 1654, dans la grande salle du palais d'Upsal, elle lut, en présence du Sénat, son acte d'abdication et déposa les insignes de la royauté.

V

La Conversion.

A peine les cérémonies de l'abdication terminées, Christine quitta Upsal, s'arrêta quelques jours à Stockholm et gagna la Norwège, d'où elle voulait s'embarquer pour le Danemark. Franchissant d'un bond de sa monture le ruisseau qui séparait la Norwège de la Suède : « Me voilà libre, s'écria-t-elle, et hors de Suède ; j'espère bien n'y plus jamais rentrer. »

Ce n'était pas seulement un cri de délivrance, la joie de pouvoir enfin réaliser des projets caressés et contenus depuis tant d'années; jusqu'au dernier moment, elle avait pu craindre une opposition insurmontable à son départ. Les possessions considérables (1) qu'elle s'était réservées en apanage représentaient un revenu de 240,600 ricksdals et les paysans murmuraient hautement de ce que tant d'argent allait sortir annuellement du royaume. Cédant à l'opinion publique, les États et le Sénat auraient volontiers subordonné la jouissance de l'apanage à ces deux conditions que la reine résiderait en Suède et qu'elle continuerait à professer la religion luthérienne. C'était enlever à Christine tout le bénéfice qu'elle comptait retirer de son abdication. Néanmoins, telle était l'excitation des esprits, qu'il fallut toute la dextérité de Charles-Gustave pour obtenir un abandon pur et simple de l'apanage. La reconnaissance pour tout ce que sa bienfaitrice avait fait pour lui l'engagea certainement à seconder ses vœux ; mais on peut penser aussi que, politique avisé, il prévoyait les difficultés que pourraient faire naître la situation et le caractère de Christine, si elle continuait à résider dans le pays, et qu'il préférait faire un sacrifice pécuniaire et lui laisser la liberté de se faire papiste et de vivre à sa guise. Ces concessions arrachées à contre-cœur, on était toujours prêt à revenir dessus, et c'est sous couleur d'aller simplement boire les eaux de Spa que Christine prit la route de l'étranger.

Des ballots considérables avaient été déjà expédiés à Hambourg ; ils contenaient les livres, les manuscrits, les collections, les meubles précieux de la Muse du Nord ; elle avait à demi démeublé le palais royal, et ce déménagement formidable donna lieu à d'aigres récriminations. Par une dernière galanterie, Charles-Gustave lui fit présent de 50,000 écus et d'un poinçon de diamants et de perles de 38,000 livres.

Comme suite, une dizaine de gentilshommes et quelques dames que la Reine va égrener dans ses pérégrinations et qui, l'un après l'autre, ne tarderont pas à regagner leur patrie.

De Norwège, Christine, passant le Sund, gagna le Danemark, puis Hambourg où elle séjourna chez le juif Texeira, son représentant. Elle traversa rapidement l'Allemagne, visita

(1) Les îles de Gothland, Oeland et Osel, les villes et châteaux de Norkœping et Wolgast, les domaines de Neukloster, Poel et autres, en Poméranie.

en passant le collège des Jésuites à Munster, se dirigea incognito par les Provinces-Unies où elle s'arrêta, à Deventer pour surprendre nuitamment le savant Gronovius, — à Utrecht pour admirer les miniatures et les burins de la célèbre Mlle Schurman. Enfin, sans avoir quitté l'habit d'homme depuis Hambourg, Christine fit son entrée à Anvers le 5 août 1654 et y descendit chez son chargé d'affaires Don Garcia d'Yllan, — toujours un juif, — qui habitait rue Neuve le vaste et gracieux hôtel qu'occupent aujourd'hui les dames de l'Instruction chrétienne.

Le séjour à Anvers se passa en fêtes, en réceptions, en parties de plaisir, en visites aux couvents. « Les promenades, la musique, les comédies et les bonnes compagnies, écrit d'Anvers le comte de Montecuculli, font ressembler ce lieu à une de ces îles bienfaisantes qui, au milieu des flots de la mer, jouit d'une tranquillité très paisible. » Et de fait, c'est chaque jour, dans la bienfaisante île, un concours d'étrangers ou d'amis empressés à venir contempler et saluer la Sapho du Nord. C'est le comte de Buquoy, chargé d'apporter à ses pieds les hommages de l'archiduc Léopold, capitaine général des Pays-Bas, retenu devant Arras; c'est le landgrave de Hesse-Eschwegen auquel Christine a écrit, il y a quelques années, pour le dissuader de se convertir; c'est Chanut (1) dont la visite, toute d'amitié, fit courir le bruit qu'il était venu solliciter la médiation royale pour la paix entre la France et l'Espagne. Aussi, de retour à La Haye, écrit-il bien vite à Christine pour la prier de démentir un bruit qui blesse au vif l'orgueil français. Mais la Reine, qui avait offert ses bons offices, disait à Chanut « qu'elle se tiendrait très heureuse d'être employée à un si bon ouvrage », écrivant au président Viole (2) : « Je seray ravie d'avoir occasion de vous tesmoigner combien je suis réellement votre amie et de pouvoir travalier aux interests des deux couronnes avec quelques succès », — la Reine, dis-je, n'était nullement d'humeur à satisfaire Chanut. Aussi sa réponse est-elle sèche et hautaine : « Les fanfaronnades ne sont pas capables de leur (3) faire peur, ni les finesses de les tromper. Ils désirent la paix, mais sans impatience, et peut-être attendront-ils pour la donner qu'on soit plus modeste en France. »

Entretemps, la Reine faisait une courte excursion à Bruxelles (17 août), au château de Bornival (20 août), qui appartenait à Garcia d'Yllan ; le 6 septembre, course à Contich, à la maison de campagne du même d'Yllan ; départ en huit carrosses à six chevaux; collation de fruits : poires, prunes, raisins, figues, melons, pommes, « melancotons », artichauts, massepains, glaces, « succades ». A peine la Reine levée de table, ce fut une vraie pillerie des rafraîchissements par les dames de sa suite : « les mains y allaient de furie. » Celles du comte de Buquoy, de Montecuculli, Balthazar de Mercador et autres de l'escorte, ne restent pas en arrière, mais « prennent les marmelades, tranchent, brisent, rongent succades. » Bref, une vraie kermesse flamande avec accompagnement de musique et terminée par une retraite aux flambeaux. Aussi, le soir, à la représentation d'*Hérode*, la princesse

Fut mal à son aise.
Se remuant beaucoup sur sa chaise.

Entre-temps elle visite les églises, les nombreux couvents de la ville, dîne chez le bourgmestre van Halmale (5 septembre).

Le 7 septembre, c'est l'archiduc-gouverneur qui arrive en personne saluer Christine. Il descend à l'abbaye Saint-Michel. C'est là que la future catholique allait assister aux offices religieux. Nombreuses furent pendant ces deux jours les entrevues des deux Altesses.

(1) Depuis un an ministre de France près des Provinces-Unies.
(2) Conseiller de Condé, alors, comme on sait, au service d'Espagne.
(3) Aux Espagnols.

Elles se passent en galanteries de la part de l'archiduc, en protestations d'amitié de celle de Christine. Elle le reçoit à la portière de son carrosse, le reconduit jusqu'en bas. Vainement, à la porte du dernier salon,

Luy, ne se voulant de la sorte,
Se met au-devant de la porte,
Faisant prières à l'instant,
De n'estre escorté plus avant.
Mais la Reine, courbant la teste
Sans entériner sa requeste,
Passe adroitement sous ses bras,
Voulant le mener jusqu'en bas.
Ce qu'appercut par Son Altesse,
A la suivre viste, il s'empresse.

Avec le grand Condé, Christine se montra moins coulante. On sait quelle admiration elle professait pour le vainqueur de Nordlingen. Quelles félicitations elle lui avait adressées après ce triomphe, comment elle s'était entremise lors de sa prison pendant la Fronde, faisant « éclater ma joye (1) lorsque j'ai su qu'on allait ouvrir la prison et rompre les chaînes au Gagneur de batailles, pour rendre la régence de la Reine à jamais glorieuse et triomphante. » Son « héros », comme elle l'appelait, répondait sur le même ton, et elle lui écrivait, en lui annonçant son abdication : « Je fais ma plus haute gloire de votre approbation et je me tiens autant honorée par votre estime que par la couronne que j'ai portée, si, après l'avoir quittée, vous ne m'en jugez moins digne. »

Montée à ce ton, leur amitié n'eût dû, semble-t-il, connaître aucun obstacle, maintenant que la distance ne séparait plus les deux héros et que, de purement épistolaire, leur commerce pouvait devenir personnel et quotidien. Le contraire arriva, et c'est une misérable question d'étiquette qui les sépara. Condé, alors réfugié à Bruxelles, avait, en annonçant son intention de venir saluer la Reine philosophe, émis la prétention d'être reçu en sa qualité de prince du sang, avec les mêmes honneurs que l'archiduc Léopold. La Reine refusa net et aucun des deux ne voulut rien relâcher de ses prétentions. Condé, très mortifié, ne vint point à Anvers. Plus tard, pendant le séjour de Christine à Bruxelles, il se mêla à la foule des courtisans qui assistaient au souper de la princesse; soit qu'elle le devinât, soit plutôt qu'elle ait été avertie de sa présence, celle-ci lui adressa la parole. L'entretien fut froid, suivi d'autres entrevues guère plus cordiales. L'étiquette avait rompu le charme.

En décembre arriva l'inévitable Pimentel, et ce fut le signal du départ de la Majesté scandinave pour Bruxelles (23 décembre). Le voyage se fit par eau, dans une frégate dorée. A Willebroek, on rencontra l'archiduc et sa cour. Après un copieux dîner, le cortège royal se rembarquait, et il faisait nuit quand, arrivés au pont de Laeken, les galères dorées défilèrent devant la garde bourgeoise en armes, éclairée par des flambeaux. Aux détonations de la mousqueterie et de l'artillerie se mêlaient les lueurs bigarrées des feux d'artifice, les flammes fumeuses des « falots et tonneaux allumez, en sorte que la nuit sembloit un plein jour. » Le bourgmestre de Bruxelles, Léonard van der Noot, seigneur de Gieseghem, présenta à Sa Majesté les clefs de la ville; un échevin la harangua; puis elle monta avec le gouverneur dans un carrosse attelé de six chevaux. Figurez-vous, par cette nuit de décembre, à travers les rues qui montent de l'Allée-Verte au palais royal, la lourde voiture dont les ors éclatent à la résinante clarté de deux cents torches et que précède la Gilde des archers, vêtus de satin rouge et blanc, derrière tous les carrosses de la noblesse bruxel-

(1) Christine à Condé.

loise, aux fenêtres desquels se montrent, enveloppés de fourrures et masqués de satin noir, des minois curieux ; de ci de là un cavalier, botté à l'espagnole, caracole à une portière, s'entretient galamment avec les belles dames de la voiture, et, répandu par toute la foule, dans ce piétinement de cavaliers et de véhicules, tout un peuple de valets et de porteurs de torches.

Il est 8 heures et demie, quand la Majesté scandinave, rompue de fatigue, entre dans ses appartements. A 10 heures et demie, elle soupe « seule, servie à la royale par les gentilshommes de la chambre de Son Altesse. »

C'est dans ce même palais que, le lendemain, 24 décembre, Christine fait abjuration du luthéranisme. La cérémonie a lieu un peu avant la messe de minuit, dans le cabinet de l'archiduc, entre les mains du P. Guemez, dominicain, et en présence du prince de Montecuculli, du général comte de Fuelsadagne, de Pimentel et du secrétaire d'Etat don Agostino Boreno Navarra.

Mais cet acte devait rester secret. Tout au plus, ses longues stations au couvent des jésuites de la rue Bodenbroeck ou son assiduité aux prêches et aux offices des carmes déchaussés excitaient-ils les craintes et les soupçons dont l'envoyé suédois à La Haye entretenait son gouvernement.

Le reste de la conduite de Christine ne décelait en rien une nouvelle convertie. L'hiver fut brillant à Bruxelles et elle se livra avec sa fougue ordinaire aux plaisirs du carnaval. Le grave archiduc lui-même donna en son honneur, le 4 février 1655, une représentation de *Circé*, opéra à ballets et à machines, et la fête fut des plus brillantes.

Peu après, la Reine quitta le palais pour s'établir à l'hôtel d'Egmont (1), où elle avait plus de liberté. La nouvelle de la mort de la reine-mère, arrivée au mois d'avril, interrompit tous ces divertissements et notre princesse se retira à Tervueren.

Le moment approchait où la conversion de Christine allait devenir publique. Le 22 septembre elle quittait Bruxelles après avoir témoigné à l'archiduc sa reconnaissance pour sa large hospitalité en lui envoyant un coursier suédois richement harnaché, du prix de trente mille écus. Le comte de Fuensaldagne en avait reçu un autre d'une valeur de dix mille écus, d'autres officiers, des présents de bijouterie, dont le total s'élevait à plus de dix mille pistoles. Pour payer toutes ces générosités, Christine avait déjà dû engager ses pierreries à La Haye.

Le cortège, composé de deux cents personnes, se dirigea lentement à travers l'Allemagne ; à chaque ville où l'on entrait, c'étaient des fêtes, des réjouissances, un concours de princes allemands. Le personnage le plus marquant de la suite était toujours Pimentel. Le comte de la Cueva et sa femme faisaient l'office de majordome; puis quelques seigneurs, des moines, deux ou trois gentilshommes suédois et le factotum Appelman.

A Inspruck, Lucas Holstenius, célèbre converti, protonotaire, chanoine et bibliothécaire du Vatican, attendait notre héroïne pour recevoir, au nom du Pape, son abjuration solennelle. C'est dans la cathédrale de cette ville, alors apanage d'une branche cadette des Habsbourg, que la cérémonie se fit le 3 novembre 1655. Christine, amenée à l'église entre l'archiduc de Tyrol et son frère l'archevêque d'Inspruck, lut d'une voix ferme son acte d'abjuration et ajouta, à partir de ce moment au sien, le nom d'Alexandra, en l'honneur du Pape régnant Alexandre VII.

Des courriers expédiés le même jour en toutes directions apprirent à l'Europe l'événement que tout faisait pressentir. Au Pape, la néophyte écrivait : « J'ai mis à part tout respect humain pour faire connaître que je préfère de beaucoup la gloire d'obéir à V. S. à celle du beau trône. Je supplie V. S. de me recevoir comme je suis, dépouillée de toute

(1) Sur l'emplacement de l'hôtel actuel d'Arenberg.

grandeur, avec la même affection paternelle qu'Elle a daigné me montrer jusqu'ici... » Au roi de Suède : « Je suis heureusement arrivée ici où j'ai trouvé l'ordre et la permission de S. S. de me déclarer ce que je suis, il y a longtemps, et me suis estimée heureuse de lui obéir et j'ai préféré cette gloire à celle de régner sur ces puissants États que vous possédez. Vous devez aimer cette action, quand même vous croiriez que j'ai mal choisi, puisqu'elle vous est si avantageuse et qu'elle n'a point changé l'amour que je dois à la Suède. »

On devine quelle rumeur causa parmi ses anciens sujets et à travers toute l'Europe, la cérémonie d'Inspruck. En se jetant aux pieds d'Alexandre VII et en reniant les croyances de Luther, Christine était-elle sincère? Question délicate que se posèrent de suite les contemporains et à laquelle nous sommes bien embarrassés, aujourd'hui encore, de répondre avec certitude.

Que Christine, avec son intelligence vive et curieuse, en relation avec des savants de tous les pays et de toutes les confessions, ait été une médiocre luthérienne, le fait est hors de doute. L'opinion contraire a allégué l'assiduité avec laquelle elle s'astreignait aux pratiques de son église. Cette ferveur se rapporte aux premières années de son règne, quand l'étude, la lecture, le commerce des gens de lettres n'avaient pas encore détruit sa foi. Encore peut-on se demander si alors déjà, comme pour la confession publique qu'elle fit le lendemain de son abdication, en pleine cathédrale luthérienne de Stockholm, quand elle était bien décidée, dans son esprit, à passer au catholicisme, elle ne sacrifiait pas à sa maxime que « la religion est une politique ».

« Tout le respect, l'admiration et l'amour que j'ai eus toute ma vie pour vous, Seigneur, ne m'empêchaient pas d'être très incrédule et peu dévote, aurait-elle un jour écrit, au dire de son secrétaire Galdenblad. Je ne croyais rien de la religion dans laquelle je fus nourrie... je crus que les hommes vous faisaient parler à leur mode... pour me gouverner à la leur. Je haïssais mortellement les longs et fréquents sermons des Luthériens; mais je connus qu'il fallait les laisser dire et avoir patience et qu'il fallait dissimuler ce que j'en pensais. Mais, quand je me trouvais un peu grandie, je me formais une espèce de religion à ma mode... » Arckenholtz qui rapporte le récit, émet des doutes sur la véracité de Galdenblad, sans autre raison sinon que c'est un « un zélé catholique romain, élève des jésuites.» Or, à d'autres endroits, Arckenholtz invoque, sans plus de fondement, le témoignage de cet élève des jésuites. Sur ce point justement nous avons l'anecdote suivante rapportée par Boudon de la Salle, qui confirme ce que dit Galdenblad de l'éloignement de Christine pour les prêches : « Je l'accompagnai un dimanche à la chapelle, dit-il; on y faisait l'office et elle lisait un petit livre pendant la prédication. Elle était dans sa grande chaise avec un tapis de velours cramoisi en broderies aux armes de Suède. J'étais à côté du capitaine des gardes ; elle me fit approcher d'elle, me disant : « Lisez. » Je lus une stance du *Pastor Sion :* l'ayant lue, je mis un genou en terre et je le lui rendis ; elle me dit : « Ce que vous avez lu vaut mieux que ce que l'on prêche. »

Il ne semble donc pas que l'entourage littéraire et sceptique de Christine ait eu grand effort à faire pour détruire sa foi aux doctrines de Luther. Elle pouvait bien écrire à l'évêque de Grasse : « Il y a longtemps que je suis persuadée que les choses que je crois sont celles que l'on doit croire. Ce seroit plutôt à moi à souhaiter que parmi tant de belles lumières dont votre âme est éclairée, vous eussiez encore celles que j'ai sur cet article. » Elle pouvait de même détourner le landgrave de Hesse de se convertir. Et encore ce n'est pas une femme bien convaincue qui écrit comme celle-ci : « Je laisse à ceux qui, par état, sont engagés dans les controverses, l'honneur de s'égorger en discutant cette question..... Je ne vous toucherai qu'un seul point qui vous doit être bien sensible : c'est celui de l'honneur..... » En effet, dans toute sa lettre, elle ne traite d'autre point que la honte qu'il y a à se

déjuger. Aussi en terminant peut-elle dire : « Vous voyez que je ne m'enfonce point dans les querelles absurdes et extravagantes des théologiens. » Dans tout cela, Christine sacrifie à la raison d'Etat, à la nécessité de sauver les apparences, officiellement du moins; car, dans l'intimité, elle ne prend nullement garde d'étaler son libertinage d'esprit; elle apporte même à railler les choses saintes la fougue, l'intempérance de son esprit; elle y éprouve ce plaisir, si fort pour elle, d'affirmer son indépendance en heurtant, en choquant les opinions reçues.

D'un autre côté, elle a toujours eu un secret penchant pour le catholicisme. Toute jeune on lui parlait du vœu de continence dans l'Eglise romaine; aussitôt elle demande de connaitre plus à fond une religion qui prise si haut le célibat. On devine l'accueil que fit à pareil désir le digne évêque de Stroegnäs. Mais, maîtresse de ses actions, l'intimité de Chanut, les entretiens avec Descartes lui permirent évidemment, sinon de sonder les dogmes, du moins de se former quelques idées sur la religion catholique. Certes ni l'un ni l'autre n'étaient des prosélytes, et le diplomate français, en particulier, savait trop de quel prix se payerait une conversion, pour y pousser sa royale amie. Mais précisément ce que leur catholicisme avait de libéral et de flottant, était ce qui séduisait l'esprit romanesque de Christine.

En parallèle de cette action agissait son entourage. C'étaient ou des athées élégants et railleurs comme Vossius, ou des réformés comme Heinsius et Saumaise, non moins acharnés contre la confession luthérienne que les papistes. Et sous cette double influence, fatiguée des disputes confessionnelles, exaspérée par les aigres récriminations de ses prédicateurs de cour, la princesse en arrivait à se créer une « religion à sa mode », une espèce de déisme. A la juger même par les propos qui lui échappaient, ses sentiments confinaient parfois à l'athéisme. Au dire de Bourdon de la Salle, elle se moquait du christianisme, aimait à répéter que « les Papes ont été les plus grands politiques du monde, ayant établi une monarchie soutenue par ceux mêmes qui la devoient détruire. » Ou aussi cette parole de je ne sais qui : « Questa favola di Christo ci ha dato grandi richezze (1) »

En même temps qu'elle scandalisait ses serviteurs par la hardiesse de ses boutades, la Reine se faisait instruire secrètement par le Père Macedo, jésuite, aumônier du ministre de Portugal, et lorsqu'on pénètre dans les habitudes de dissimulation de Christine, on en vient à se persuader qu'après 1652, du moins, elle cachait, sous l'excès de l'impiété, ses projets de conversion.

(A suivre.) Comte CHARLES DE VILLERMONT.

(1) Cette fable du Christ lui (au Pape) a donné de grandes richesses.

Odelette symbolique

— PROSE RYTHMÉE —

(Tirée d'une nouvelle dont le héros dédiait ces lignes à une infidèle.)

— Dans le silence du soir,
à mes côtés, une Ombre pâle et nue
est mélancoliquement venue
s'asseoir.
Et je ne l'ai point reconnue,
sous son voile de crêpe noir:
je ne l'ai point reconnue,
malgré la clé, le miroir
et le collier de perles
que ses mains frêles
ont déposé sur le sable, à mes piés ..

. . . . . .

— Puis, un à un, de vieux souvenirs oubliés
se sont, en moi, doucement éveillés,
comme un sanglot de fontaine
sous les halliers.
ou comme une flûte lointaine
qui pleure dans le vent...

Et mon premier amour m'est apparu, vivant :

Dans un parc solitaire, où la lune se lève,
une enfant qui m'attend près du jet d'eau perlé...
des baisers échangés sous les ifs de la drève...
et trois témoins discrets des serments et du rêve :
le miroir, le collier de perles et la clé...

. . . . . .

— Triste Ombre de mon premier amour, Ombre nue
au front pâli par les remords et le souci,
triste Ombre nue,
qu'es-tu venue
chercher ici ?
Les perles de ton collier sont mortes,
parce que jamais tu ne les portes !
Tu as laissé la rouille dévorer la clé,
et voici qu'elle n'ouvre plus ma porte !
Ton miroir d'argent est si bosselé
par le talon de tes amants sans nombre,
que l'ombre
de mon amour ne s'y reflète même plus !
Tu n'es plus celle que j'élus
pour enchanter mon premier rêve ;
moi non plus, je ne sens plus
le cœur qui battait contre le tien, dans la drève.
Mon amour, qui se penche au miroir dépoli
sans s'y reconnaître, a vieilli
dans une lente torture ;
la rouille de la clé ronge aussi la serrure :
l'orient des perles n'aurait jamais pâli,
si ta main quelquefois les avait caressées !
Ne pleure pas ce que tu as détruit :
les amours lassées
sont des branches cassées
qui s'effeuillent sans fruit...
Va-t-en, Ombre importune !
et cours ensevelir dans l'oubli, cette nuit
sans étoiles et sans lune,
les témoins de ton serment violé :
le miroir, le collier de perles et la clé !

Gaston della Faille de Léverghem.

Mars 98.

PIERROT JURÉ

Il y eut de l'étonnement et des murmures quand Pierrot répondit à l'appel de son nom, dans la salle où sont choisis les jurés.

— « Que vient faire ici cette face pâle? — Que signifie, parmi les robes rouges et noires, ce clair manteau couleur d'innocence? — Que nous veut ce sourire d'ironie? — Que regardent ces grands yeux, qui regardent si loin? »

Pierrot, dédaigneux, répond « présent » d'une voix nette et, tout petit, blotti dans un coin, il apparaît, dans le noir des redingotes, comme une tache de lune...

D'abord, tout l'amuse : le gendarme éclatant de cirage; la barre où bientôt s'étaleront tant de consciences; le public qui s'entasse au fond du prétoire, parlant bas comme à l'église; les avocats accroupis en des poses savantes, leurs robes relevées comme celles de filles impudiques; les trois juges assis dans leurs larges fauteuils, avec, devant eux, le si petit livre qui décide des vies et des libertés; ses yeux montent et rencontrent l'image du Christ... Alors un frisson le secoue, une larme roule sur son fard, tandis que ses lèvres s'agitent comme pour une prière...

L'homme est amené. C'est un grand garçon à la barbe rousse et aux yeux bleus; il est immobile et livide; seulement, de temps en temps, il secoue d'un geste nerveux ses cheveux très longs et passe sa main sur son visage pour qu'on ne voie pas ses larmes.

On lit l'acte d'accusation; on pose des conclusions; les « attendus » et les « considérants » s'égrènent — Pierrot dort. — Mais voici qu'un cri de colère et de douleur éclate. — « J'avoue que j'ai tué ma maitresse, mais je veux que vous sachiez pourquoi! » — Pierrot se dresse.

« Voyez-vous, Messieurs les Jurés, elle était toute ma vie, tout mon cœur,

toute mon âme ; je l'avais connue toute gamine, nous demeurions sur le même carré. Elle crevait de misère, je l'ai adoptée. Nous n'avions pas quarante ans à nous deux que nous avions vécu une éternité d'amour ! Il n'y a pas de caprice que je ne lui aie payé. Pour qu'elle ne gâtât pas ses mains en travaillant, je m'échappais, la nuit, comme un voleur, et j'allais porter des paquets aux halles. Un soir (elle m'avait demandé une petite broche de trente francs et je n'avais que cent sous) je suivis un homme riche. Il faut qu'elle ait son bijou ! J'ai saisi mon couteau... et si je n'ai pas frappé, ce n'est pas par honneur, je vous le jure, mais parce que je redoutais qu'elle ne m'aimât plus si je prenais l'odeur du sang. J'ai subi, moi, un homme fort, un homme libre, un gars de vingt-cinq ans, l'esclavage du noir, et dans le bagne où vous allez m'envoyer, les chaînes seront probablement moins lourdes que les colliers de fleurs que je portais avec délices. Et voilà qu'un jour, sans raison, pour une bêtise, dans notre chambre, je la trouve avec un homme, un freluquet, un imbécile quelconque. Il a sauté par la fenêtre ; moi, j'ai vu rouge. Elle me regardait comme une bête surprise. Je l'ai assommée comme un mouton ! »

Pierrot rugit. « Tue !.. Tue !.. D'un seul coup prend toutes tes revanches ! Sois la justice, sois la colère, sois le bourreau ! Arrache ces cheveux qu'un autre a respirés, broie ces mains, meurtris cette chair ; fais du sang de tout cela, du sang répandu en bouillons ! Prends son cœur et pétris-le comme une pâte immonde. Fais de la boue, fais de l'horreur ! Ce soir, je laverai tout avec un rayon de lune !... » Et longtemps encore Pierrot vocifère, les yeux brillants comme des épées, sa lèvre rouge tordue par un affreux sourire...

Le Président. — Accusé, votre système de défense, s'il comporte un aveu complet dont il vous sera tenu compte, pèche en ceci, que vous n'étiez pas le mari de cette malheureuse et qu'on ne saurait, par conséquent, assimiler votre cas à celui d'un époux constatant le délit d'adultère. Néanmoins je dois dire, à votre décharge, que vous êtes encore susceptible de remords. C'est ainsi que, par deux fois, vous avez essayé d'attenter à vos jours.

L'Accusé, d'une voix forte. — « Je ne veux pas pas qu'il y ait d'erreur. Je ne me repens pas, je ne me suis jamais repenti, j'en fais le serment. J'ai commis l'acte pour lequel je comparais devant vous, en toute liberté d'esprit, en toute sécurité d'âme. Si j'ai voulu mourir, c'est que... c'est que... je ne peux plus vivre. — Vous ne pouvez pas comprendre, messieurs les jurés, vous qui êtes des hommes heureux, des époux tranquilles, des pères de famille respectés, vous ne pouvez pas comprendre l'horreur que cela est : vivre quand on a perdu son amour ! — Supposez qu'en rentrant chez vous, ce soir, vous trouviez la maison vide, les portes ouvertes et des traces de pas s'enfuyant vers l'infini. Sur le seuil désert, un étranger vous dirait : Va-t'en et vis seul, ceux que tu cherches sont partis à jamais... — Eh bien, ce supplice du vide subitement ouvert, cette angoisse dans une attente qu'on sait folle, ces recherches inconscientes de choses disparues, ce cœur qui s'ossifie, ce cerveau qui se prend et se liquéfie sous l'unique pensée : tout cela, tout cela fait qu'on ne peut plus vivre... tout cela fait que je n'en peux plus !... » — Et l'homme s'effondra dans un geste désespéré... — Pierrot sanglotte et il clame dans son âme : « Hélas ! hélas ! il ne peut plus vivre, il a tué sa vie, il a tué son âme, il a tué son cœur ! — Vous ne comprenez pas, mes pauvres collègues ? C'est que probable-

ment vous n'avez jamais aimé, c'est que sûrement vous n'avez jamais souffert. — Moi, je vois nettement dans le désert de cette âme, pour qui je suis un reflet d'idéal. — Que voulez-vous que devienne cet homme? Voyons, raisonnons un peu, puisque nous sommes ici pour cela : Si vous le mettez en prison, d'abord c'est monstrueux, parce qu'il a bien fait de tuer sa maîtresse; et puis, vous ne le guérirez pas, croyez m'en, parce qu'il l'appellera dans sa geôle, parce qu'il lui parlera dans la nuit glacée du cachot, parce qu'il verra son image dans l'eau de sa cruche, parce qu'il cherchera ses lèvres sur son croûton de pain. Il ne guérira pas, je vous le jure, et si vous lui donnez la liberté, vous serez de braves gens; mais songez au malheur que vous allez faire : revoir les meubles qu'elle a frôlés, la fenêtre où elle l'attendait, la dernière robe, peut-être une fleur séchée tombée là, sottement! Vivre dans le décor d'autrefois, au milieu des choses qui parlent, dans la course énervante des souvenirs, allons donc! Ce garçon-là ne peut plus vivre, hélas! hélas! il a tué son âme, il a tué son cœur! » Et Pierrot hurle longuement, comme un chien à la nuit.....

Dans la salle des jurés, la délibération est brève. L'aveu est formel. Donc coupable. Mais il s'élève toutefois un court débat sur la question des circonstances atténuantes. Un gros épicier les réclame dans un beau langage : « N'enlevons pas à cet homme la possibilité de racheter par une conduite exemplaire et une obéissance scrupuleuse aux règlements, le crime abominable qu'il a commis, » etc.

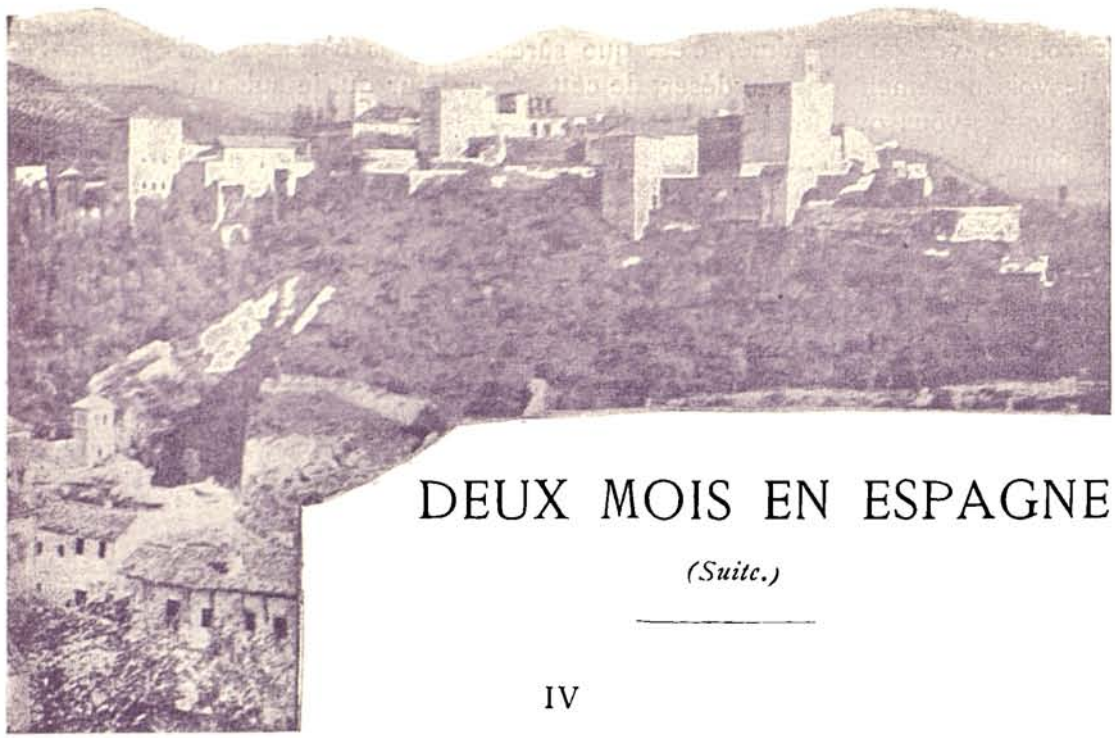
Quand vint l'heure décisive, Pierrot, d'un geste tranquille, avec un bon sourire, Pierrot, seul parmi les jurés, vota la peine de mort.

J.-P. NOËL.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs une haute faveur faite à la REVUE MAUVE.

Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre daigne lui témoigner son intérêt et sa bienveillance en lui permettant de reproduire une des charmantes aquarelles dues à son pinceau si artiste.

Nous offrirons cette œuvre à nos lecteurs dans notre prochain numéro.



DEUX MOIS EN ESPAGNE

(Suite.)

IV

DE MALAGA A GRENADE

LES CHEMINS DE FER ET LA CORRÉOS. — LES GENDARMES. — L'ALHAMBRA.
LE PATIO DE LOS LÉONES.
LE GÉNÉRALIFE. — GITANOS. — MENDICITÉ. — LA CATHÉDRALE.

Le chemin de fer nous conduit de Malaga à Grenade, ce qui nous permet de constater combien l'organisation de cet important service laisse à désirer.

Si le voyageur connait l'heure de son départ, il ne sait jamais l'heure à laquelle il arrivera.

Notre « express », puisque le *Ferro-Carille* le désigne ainsi, ne fait qu'une trentaine de kilomètres à l'heure, s'arrêtant aux plus pauvres bourgades. Et quels arrêts! car le personnel, fort poli, est plein de complaisance pour tous les voyageurs.

L'un d'eux désire-t-il se rafraîchir, le machiniste, toujours obligeant, attendra pour se remettre en marche qu'il ait regagné son compartiment.

Ce système n'est, du reste, pas tout à fait dépourvu d'agréments.

La plupart des concessions appartiennent à des compagnies belges ou françaises. Le matériel, sorti presque entièrement des ateliers du Creuzot, de Seraing et de Couillet, serait assez confortable sans le violent mouvement de lacet et l'insupportable trépidation due à la mauvaise construction de la voie.

Chaque convoi est sous la garde de deux gendarmes, souvenir du temps où

les brigands arrêtaient les trains, dépouillaient les voyageurs. Les brigands ont depuis longtemps disparu, mais la routine administrative continue d'imposer ce service aux gendarmes.

Ces braves pandores sont bien curieux dans leur costume d'opéra-comique. Hautes guêtres noires, buffleteries jaunes et bicorne à la française. Ce corps, l'un des meilleurs de l'Espagne, rend les services les plus grands au pays, mais ici, ses principales attributions consistent à tâcher d'éloigner les mendiants qui, à chaque station, se précipitent aux portières, harcelant les voyageurs.

Un autre service non moins important dont nous pûmes aussi apprécier les défectuosités, au cours de notre voyage, est celui des *Correos*.

Nous aurions bien tort de nous plaindre de nos postes, véritable perfection à côté du service espagnol.

En Belgique, une lettre ne s'égare que lorsqu'on a oublié de l'écrire, ou quand un ami obligeant la laisse « poche restante », tandis qu'ici le fait est tout ordinaire.

Le nombre des distributions est très restreint. Loin de chercher à faciliter le service on dirait que l'on a essayé de le compliquer. Ainsi, désirez-vous expédier une dépêche, vous devez d'abord, dans presque tous les bureaux, monter au premier étage. Là, vous remettez votre télégramme à un employé. Ce dernier compte le nombre de mots, appose un cachet et vous dit : c'est autant ! Vous voulez payer croyant avoir fini, pas du tout. Il vous rend votre formule et vous prie de descendre au rez-de-chaussée pour acheter le nombre de timbres télégraphiques équivalant au prix de la dépêche, de les y appliquer, puis de vouloir la lui rapporter.

Vous voyez comme ce système est expéditif.

Quant à la délivrance des lettres recommandées, sous prétexte que la loi l'exige elle donne lieu à des formalités aussi tracassières qu'inutiles. C'est le règne de la bureaucratie et de la routine dans toute sa splendeur.

La Sierra-Névada.

Le train traverse un pays planté, à perte de vue, d'orangers et d'oliviers.

Bientôt on s'engage dans la « *Sierra-Névada* ». Les tunnels se succèdent. A peine a-t-on le temps d'entrevoir, pendant les courts espaces où l'on roule à ciel ouvert, quelque coin du paysage. Des rochers abruptes, coupés de

gorges profondes où bouillonne un torrent, rappellent les montagnes d'Ecosse.

Nous sommes à Bobadilla, la *Sierra* est franchie. Le pays se déroule en une suite de collines uniformément grisâtres et couvertes d'oliviers jusqu'à mi-côte.

Il fait complètement nuit quand nous arrivons à Grenade.

La porte de Juicio.

Nous traversons rapidement la ville dans un omnibus d'hôtel attelé de trois vigoureuses mules dont l'une, mise en flèche, n'est conduite que de la voix et du fouet.

Il faut avoir été mené par un de ces attelages pour se figurer les secousses que ressent le voyageur lancé à fond de train sur le pavé aigu et inégal. On rase les maisons, on frôle les murs, on accroche une voiture; tout cela n'est rien. On ralentit à peine, le conducteur, excitant ses bêtes, continue sa course de plus belle.

La principale curiosité de la ville est l'*Alhambra*, l'antique palais des rois Maures; c'est le plus beau souvenir architectural qu'ils nous aient laissé.

Construit au sommet de l'une des quatre collines formant jadis les quatre quartiers de Grenade, l'ancienne résidence des califes, à la fois forteresse et palais, est entourée d'une ceinture de murailles flanquées de tours massives et carrées assez bien conservées.

L'ensemble des bâtiments a cette nuance brun-rosé que prend la chaux dans les pays où la pluie est rare.

L'entrée principale est par la porte de *Juicio,* percée dans une haute tour, sur laquelle, en dessous d'une statue de la Vierge que fit placer Charles-Quint, se voient encore, sculptés dans la pierre, les deux symbole arabes, « la Clef » et la « Main ».

Ces deux signes avaient pour les Arabes beaucoup d'importance et une grande signification.

Outre la valeur mystique qui lui est attribuée par le Coran, la clef signifiait encore que Grenade était le premier et le dernier rempart du royaume.

La main symbolisait la Justice, la Providence et le Destin. Les Maures lui prêtaient aussi un pouvoir surnaturel. Ils y avaient attaché un sens prophétique croyant que tant que la main n'aurait pas saisi la clef, la puissance arabe ne cesserait de dominer. La suite des siècles leur prouva combien cette prophétie était trompeuse.

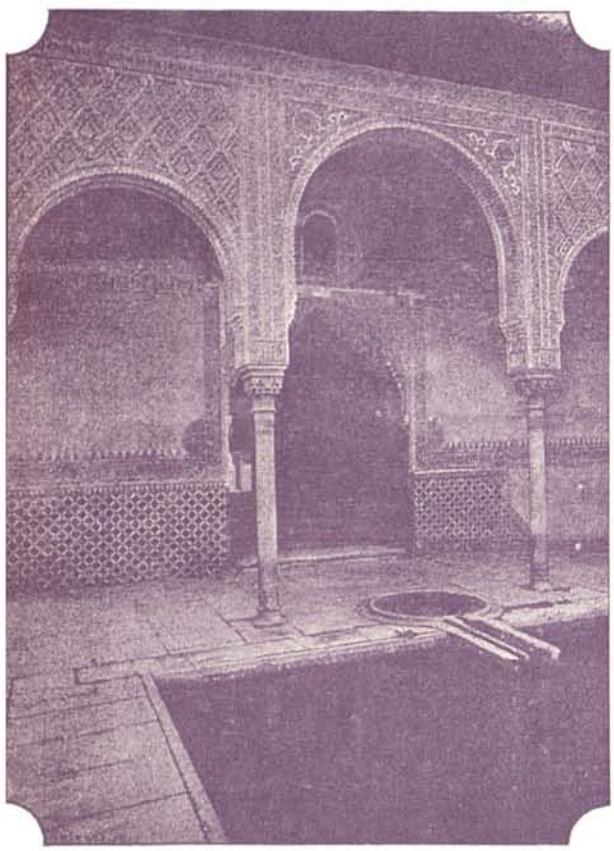
A droite se dresse la masse immense du palais bâti par l'empereur Charles-

Vue générale de Grenade, prise de la chaise du Maure.

Quint. Partout ailleurs ce serait fort beau, mais ici l'on ne peut s'empêcher de regretter les anciens bâtiments qui furent rasés pour lui faire place.

D'admirables médaillons et bas-reliefs ornent trois façades du palais, qui ne fut jamais entièrement achevé. A l'intérieur, l'Empereur fit installer des arènes entourées d'une galerie d'où la Cour assistait aux exercices équestres.

Nous pénétrons dans l'antique palais des Maures par la *Sala de Espéra* ou salle d'attente.



Le Méxouar.

Sur une table est déposé un registre où les visiteurs sont priés d'inscrire leur nom.

Si l'extérieur de l'Alhambra a l'aspect d'une forteresse, l'intérieur est bien le cadre qui convenait au mystère de la vie orientale, toute de sensualité. Refuge caché à tous les yeux ; asile du luxe, des danses, de la musique et des parfums étranges.

C'est bien le séjour d'une race dont la vie n'a d'autre but que les satisfactions voluptueuses des sens.

Après les descriptions que j'en avais lues, je ne puis dire que la vue de l'Alhambra ait répondu à mon attente ; c'est plus de curiosité que d'admiration que j'ai éprouvée en le visitant.

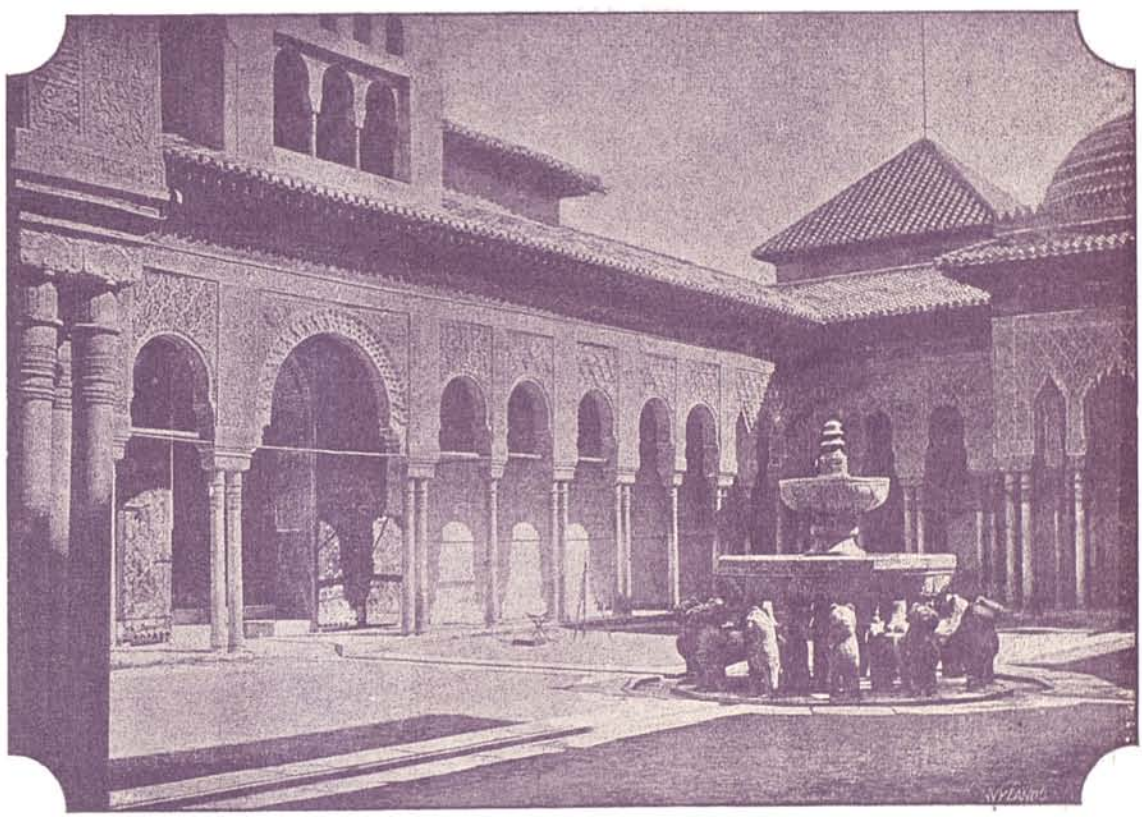
Du reste, c'est le sentiment que ressentent en face de la réalité tous ceux qui ne connaissent les chefs-d'œuvre de l'architecture arabe que par les récits enthousiastes de certains voyageurs et les descriptions fantaisistes des Espagnols. On s'attend à des amoncellements de marbres et de métaux précieux, à des richesses féériques, et en présence des restes de cette époque célèbre, on éprouve une certaine désillusion.

Tout est fini, la pierre est fouillée avec la dernière recherche, c'est une broderie ajourée, une dentelle. C'est gracieux et joli, mais ces mille colonnettes, ces dentelures n'ont rien de grandiose. Ce sont des œuvres admirables de patience et de travail, mais elles manquent de grandeur et d'unité dans l'ensemble de la conception.

Il y a loin de là aux vestiges des grands monuments de la Grèce et de la Rome antique, où un socle de colonne, un arceau rompu inspirent encore l'idée du beau et fait naître l'admiration pour le génie qui les a conçus.

La première cour *Patio de los Arrayanès* ou *Mézouar* était le bain des femmes.

C'est un rectangle de 40 mètres de long dont le centre est occupé par une vaste piscine qu'alimentent plusieurs réservoirs. Deux côtés sont bordés de colonnades. Au fond se dresse fièrement la tour de *Comarès*. Du *Mézouar* un étroit passage mène à la cour des Lions, *de los Léones*, qui est sans aucun doute le morceau d'architecture arabe le plus beau et le plus complet de l'Espagne.



La Cour des Lions.

La photographie et la gravure l'ont reproduit à l'infini, mais donnent malheureusement une idée très fausse de ses proportions.

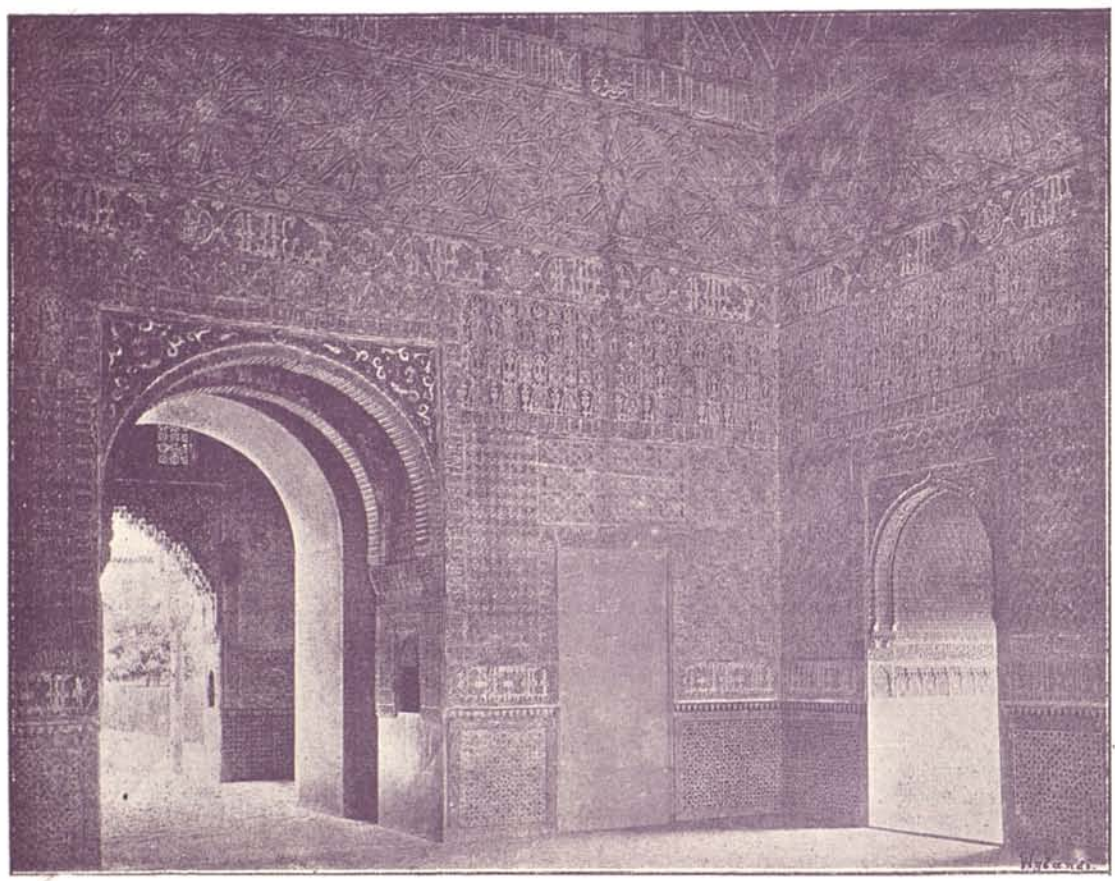
Figurez-vous un vaste *patio* de 32 mètres de longueur et d'une largeur de 20 mètres, pavé en marbre blanc, entouré d'arcades soutenues par des groupes de colonnettes élancées en albâtre, réunies par groupes de trois et de quatre. Elles sont surmontées de chapiteaux finement sculptés où l'on voit encore quelques traces des dorures qui les rehaussaient jadis.

En face de l'entrée s'élève une sorte de pavillon faisant saillie dans la cour. Au centre est la fontaine qui lui a donné son nom. Elle représente un groupe de douze lions supportant deux immenses vasques d'albâtre superposées.

Ces lions grossièrement taillés ressemblent plutôt à des monstres mytholo-

giques. Des sculptures et de nombreuses inscriptions ornaient anciennement la fontaine, mais elles ont été supprimées depuis sous prétexte de réparations.

Trois salles s'ouvrent sur la cour des Lions. A droite celle des *Abencérages*; son souvenir est sanglant. Trente-six abencérages, traîtreusement attirés par les Zégries qui redoutaient cette tribu puissante, furent massacrés et leurs têtes jetées dans le bassin qui est au milieu de la pièce. De larges taches rougeâtres marbrent la pierre. La tradition rapporte que ce sont les traces laissées



La salle des Ambassadeurs.

par le sang des victimes. Dans un angle est placée une superbe amphore arabe malheureusement brisée.

En face était établi le tribunal de justice, remarquable surtout par les peintures de son plafond. Faites sur cuir, elles sont, paraît-il, d'origine arabe. Ce seraient les seuls spécimens de cet art chez les Maures qui soient parvenus jusqu'à nous.

La *Sala de dos Hermanos* est à gauche. Elle tire son nom de deux grandes dalles de marbre identiquement pareilles placées dans le pavement.

Toutes ces salles sont recouvertes d'arabesques en stuc; les lambris sont formés de briquettes de terre vernissée, vertes, rouges, blanches, jaunes, bleues et

noires, de formes diverses, formant les dessins les plus variés. De massives portes de cèdre bien conservées, quoique datant de l'époque des Maures, les ferment.

Nous nous dirigeons ensuite vers le *Mirador* et le *Tocador de la reina*. Le Mirador est une étroite galerie couverte, d'où la vue s'étend sur le ravin. En dessous de soi, on voit les vestiges de la partie du palais qui s'étendait vers l'Orient.

Le tocador lui fait suite. Il servait de cabinet de toilette à la reine. C'est une sorte de petit boudoir carré dont les murs peints à fresques représentent des batailles. Elles datent de Charles-Quint, mais sont fort endommagées par des centaines de noms que les Français ont grattés sur les murs.

Pour visiter la chapelle, je passe devant la prison de Jeanne la Folle, l'infortunée épouse de Philippe le Beau. Son aspect est sinistre. Elle est entourée de fortes grilles de fer, semblables à celles d'une cage de fauves.

Gitanos.

Les étuves sont dans les souterrains; elles se composent de plusieurs petites chambres destinées aux bains du Sultan, de la Sultane et des enfants. Les baignoires sont en marbre blanc, taillées dans un seul bloc.

Une pièce plus grande servait de salle de repos. La sultane venait s'y délasser en écoutant des chanteurs placés dans la tribune qui s'ouvre à mi-hauteur de la pièce.

L'ancienne mosquée est fort curieuse. Charles-Quint lui substitua une chapelle catholique sans toutefois effacer complètement les insignes de la religion du prophète, ce qui produit un singulier mélange. Sur l'autel, sur les murs et à la voûte, il fit peindre les colonnes d'Hercule avec une banderolle portant sa fière devise :

« PLVS OVLTRE »

La *Sala des Embajadores* termine la visite. Elle occupe tout le premier étage de la tour de « Comarès. » Du temps des Maures elle servait de salle de fêtes. Le plafond, en forme de dôme, est d'un travail superbe ; c'est une mosaïque de bois de cèdre et de madère, composée de losanges et d'étoiles. L'assemblage et les différentes teintes de bois lui donnent un relief extraordinaire.

Ce fut dans cette salle que Ferdinand et Isabelle reçurent Christophe Colomb quand il leur proposa ses brillants projets.

Nous traversions, en sortant, les jardins plantés de myrtes et d'orangers qui ont été conservés dans le style de l'époque, songeant à tout ce passé de grandeur évanouie, quand nous aperçûmes un spectacle charmant. Des jeunes filles,

vêtues de jupes voyantes, la chemise largement ouverte tranchant sur le ton brun de leurs épaules nues, descendaient légèrement, portant sur l'épaule une grande jarre en terre qu'elles venaient de remplir à la fontaine. Nous les regardâmes s'éloigner gracieuses et sveltes jusqu'à ce qu'elles fussent disparues sous une voûte.

Sur la colline voisine est bâti le *Généralife*, sorte de résidence d'été des Califes.

Anciennement un pont jeté sur le ravin le réunissait à l'Alhambra. Il se compose d'un ensemble de galeries et de jardins en gradins coupés de canaux, qui devaient en faire un délicieux séjour d'ombre et de fraîcheur.

Les Maures y avaient amené le « Darro » par des conduits prenant l'eau au loin dans la montagne.

On voit dans les jardins un myrte vieux de onze cents ans; les uns prétendent que c'est sous cet arbre qu'Abencérage fut surpris auprès de la sultane Alfaïma, d'autres disent que ce fut en se dissimulant derrière son tronc colossal que le dernier des Abencérages échappa au massacre commandé par le roi Boabdil.

Les bâtiments sont sans importance, mais revêtus d'arabesques d'une finesse plus grande encore que celles qui décorent l'Alhambra, disparaissant presque entièrement sous de nombreuses couches de lait de chaux.

Dans un des pavillons on a recueilli une galerie de portraits des rois d'Espagne. Noircis et détériorés, sans valeur aucune, ces tableaux n'offrent au voyageur qu'une collection de figures blêmes et grimaçantes.

Par une suite de terrasses, on monte au belvédère qui domine le palais.

La vue est superbe. En face, de l'autre côté du ravin du Darro, on aperçoit le *Monte-Sagrado*, montagne aride, dénudée, à l'aspect jaunâtre, hérissée d'énormes aloës dont les feuilles garnies d'épines semblent vouloir en défendre l'approche.

Mendiant.

C'est là que vivent les *gitanos*. Ils y ont établi leur quartier général.

Le rocher est percé d'une infinité de grottes dont ils ont fait leur demeure. Quelques planches, un vieux tapis en bouchent l'entrée.

Ces nomades ont de nombreux représentants en Andalousie, où ils exercent une foule de métiers, mais le plus clair de leurs ressources est le produit du vol et la mendicité.

La mendicité, cette plaie de l'Espagne, s'élève à Grenade à la hauteur d'une institution. Moyennant une redevance payée à la ville, on obtient le droit de demander l'aumône. A en juger par le nombre des mendiants, le métier est lucratif.

Ne croyez pas qu'ils soient tous vêtus de haillons. Loin de là. Souvent au coin d'une rue, vous apercevez un homme drapé dans la *capa*, un large

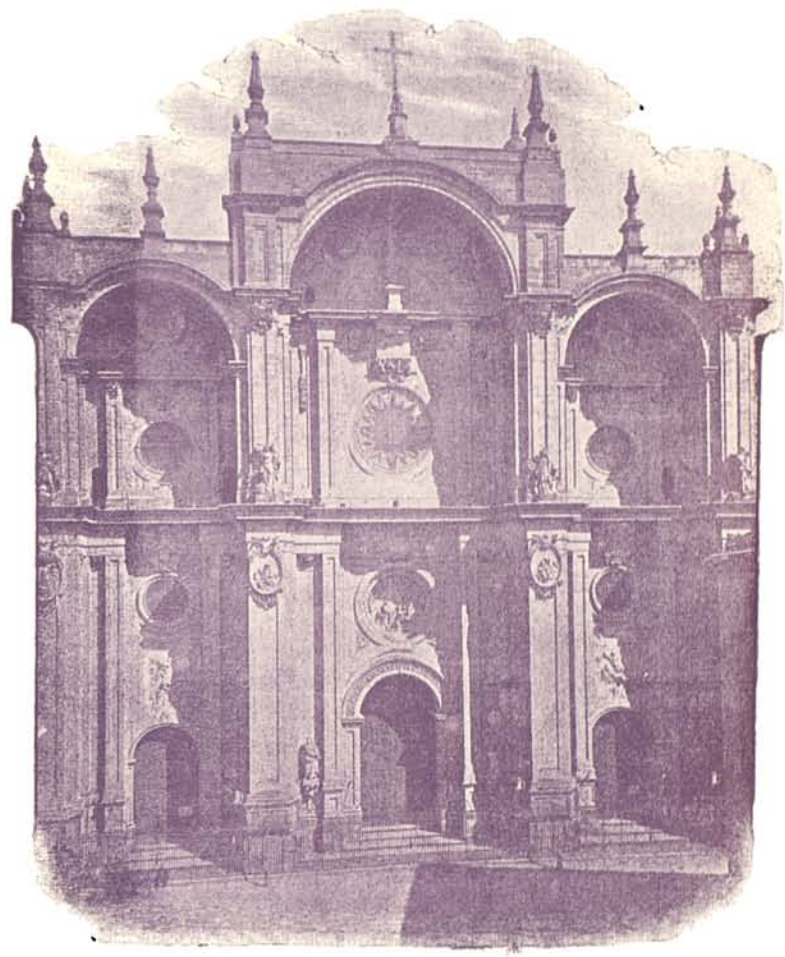
sombrero sur la tête. Croyant avoir à faire à quelque illustre *caballero*, demandez-lui votre chemin, il vous l'indiquera avec la meilleure grâce du monde, vous offrira même de vous servir de guide et, à votre grand étonnement, vous tendra la main sans perdre un instant son air fier et digne, se contentant d'un *papiros*, si vous lui refusez un sou.

Cela n'a rien d'extraordinaire dans un pays où les nécessités de la vie sont presque nulles. L'Espagnol est sobre et vit de rien. Avec quelques sous, il se procurera du pain, du riz et des fruits ; la fontaine est tout près, il n'a qu'à y puiser pour étancher sa soif.

Les nuits sont douces ; le seuil d'une porte ou un banc procure au mendiant enveloppé dans son manteau, un gîte. A quoi bon, dans ces conditions, s'astreindre à un labeur pénible?

Une douce paresse s'accommode bien mieux avec son caractère indolent.

Pour en finir avec les vestiges de la civilisation maure, il ne nous reste plus à voir que la tour de la *Captive* et celle des *Ninos* faisant partie de l'enceinte extérieure et n'offrant qu'un intérêt médiocre.



La Cathédrale.

En 1812, lors de l'invasion française, le général Thiébault, entrant à Grenade, trouva l'Alhambra servant de refuge aux « gitanos » qui y vivaient pêle-mêle avec leurs animaux. La tour des « Ninos » était occupée par une famille de ces bohémiens composée des parents, de huit enfants et d'un âne qui mangeait son avoine dans une des coupes d'albâtre attachées au mur. Le général Thiébault s'empressa de les en chasser; sans lui, l'Alhambra ne serait plus maintenant qu'un amas de ruines.

Actuellement, le gouvernement consacre tous les ans une somme de dix mille francs à son entretien et à sa restauration. C'est insuffisant, d'autant plus, comme nous disait un Espagnol, que ces dix mille francs passent par tant de mains que quelques pesetas à peine arrivent à leur destination.

La ville moderne est bâtie dans la vallée du Xénil, entre les collines de l'Alhambra et de l'Albacyn.

Des quatre cent mille habitants qu'elle abritait naguère, sa population est réduite à soixante mille à peine. Les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, les maisons sans cachet, ni originalité.

Le plus beau monument est la Cathédrale, qui date des rois catholiques. Elle contient plusieurs chapelles dont les plus belles sont : La « Capilla de Santiago », ornée de belles sculptures, la « Capilla del Pilar », renfermant un superbe groupe de la Charité, la « Capilla real », construite pour recevoir les restes de Ferdinand et d'Isabelle, qui reposent dans un magnifique monument de marbre de Carrare, à côté du sarcophage de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, enfin la « Capilla mayor », le plus beau monument de ce genre, dans lequel se trouvent de nombreux tableaux des maîtres espagnols.

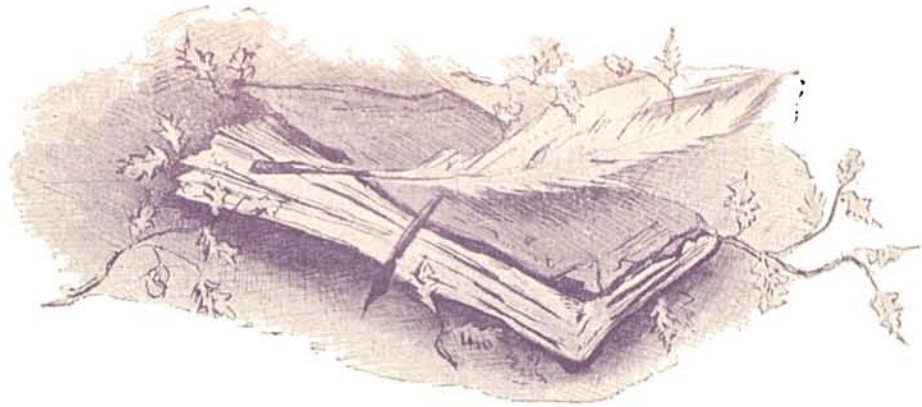
La salle du Chapitre n'est pas sans intérêt. Elle est de forme ovale, entourée de stalles en bois sculpté et décoré du portrait des souverains. On y voit aussi une *Assomption*, de Murillo, l'une des meilleures du maître, mais placée si haut, que l'on doit se servir de jumelles pour pouvoir l'admirer.

Parmi les vieux souvenirs du passé depuis longtemps disparus de nos mœurs, on retrouve à Grenade un type bien curieux : « l'Ecrivain public », que nous ne connaissons guère que par la lecture des beaux vers d'un poète français.

Modeste fonctionnaire, interprète indifférent des naïves pensées des petits et du pauvre, si tu voulais parler ; si ta plume pouvait nous redire toutes les secrètes confidences que, dans ta longue carrière, tu traças de ta grosse écriture sur la feuille blanche, que de belles pages d'amour, que d'inconnues souffrances, peut-être, ne nous dévoilerais-tu pas !

(A suivre.)

Baron DU GRATY.



NOTES LITTÉRAIRES

ESTHÈTES ET ÉPICIERS

Presque toujours, sauf en ces rares et héroïques moments d'exaltation collective qui ponctuent l'histoire de points lumineux, des hommes assemblés, et qui délibèrent, collaborent à quelque sottise. D'où l'estime médiocre et l'admiration tempérée qu'inspire à beaucoup le régime parlementaire. On ne s'imagine pas combien l'atmosphère des comités est déformante, combien elle obscurcit les esprits les plus sagaces et les plus judicieux...

A propos d'incidents récents, quelques irrévérencieux avaient traité d'épiciers obtus les membres de la Société des Gens de lettres. Les épiciers ont riposté. Hier encore, M. Félix Dequesnel disait leur fait aux esthètes et plaisantait sur les longs cheveux — ce qui assurément, est fort spirituel, mais n'élève pas sensiblement le débat. — M. Aurélien Scholl, d'une main toujours légère, a mis les choses au point : sans prendre le parti des épiciers, il opposait aux esthètes, dont la chevelure égaye si fort M. Dequesnel, une longue liste de noms qui illustrent d'un éclat incontesté les lettres françaises et la Société des Gens de lettres : Bourget, Hugues le Roux, Sully Prudhomme, Paul et Victor Margueritte, Bergerat, d'autres encore. (Non. Courteline, ni Allais, n'ont une âme d'épicier.)

Mais aucun de ces interprètes éminents de la pensée française n'est ici en cause, individuellement. — Ce que nous jugeons, ce que jugent les artistes et, si j'ose m'exprimer ainsi, les intellectuels de tous pays, c'est la maladresse collective, — c'est la décision, dirai-je *épicière*, qu'ont prise, administrativement assemblés, ces écrivains et ces poètes, — c'est le décret qu'ils ont rendu, ou, plus exactement, c'est ceci : avaient-ils, au point de vue intellectuel et artistique, le droit de rendre ce décret et de prononcer cette condamnation?

Je néglige, bien entendu, ce qui, dans cette affaire retentissante et par tant de côtés ridicule, concerne simplement la procédure et la si formelle jurisprudence sur l'inexécution des contrats. L'argument, en boutade, de Séverine : « Ces messieurs croient qu'on peut avoir du génie à heure fixe » ne vaut pas, c'est évident, contre un bon papier timbré, régulièrement enregistré, et qui, dans le style archaïque et bavard que vous savez, stipulait des conditions et fixait une échéance. Et la Société des Gens de lettres a été injustement malmenée, pour avoir exhibé, le Balzac promis sommeillant trop longtemps dans le marbre, une convention en bonne et due forme, dont elle réclamait l'exécution de M. Rodin.

Donc, devant le tribunal de commerce, qui n'admet pas, en la matière, l'excuse d'un enfantement laborieux, M. Rodin était en mauvaise posture.

Mais, ce point réglé, et le code fermé, un nouveau débat s'est ouvert devant un autre tribunal. Est juge ici quiconque a un sentiment élevé de la dignité artistique et le respect fervent du génie.

Je n'ai point vu ce Balzac conspué autour duquel affluent les badauds. Ainsi feraient-ils autour de quelque monstre exotique. Je n'ai donc pas, sur l'œuvre, à exprimer d'opinion. Mais quelle que soit l'œuvre, quoi que vaille cette statue décriée et vagabonde (la gloire tranquille de régner sur un square, refusée au triomphant Balzac, quelle ironie!) quoiqu'on pense de la sculpture synthétique, et de la conception que se forma M. Rodin d'un voyeur d'humanité tourmenté, fiévreux et hagard, il reste qu'un comité, si éminents que soient les membres qui le composent, et si conformes aux statuts que soient ses délibérations, ne saurait s'arroger le droit de déclarer à un grand artiste qui lui apporte l'œuvre commandée, telle que sincèrement il la conçut : « Reprenez cela. Vous vous êtes trompé. Vous avez, mal vu. Nous décrétons que tel jour, à telle heure, votre génie a failli... » Trompé? aux yeux de qui? Failli? Contre quoi? Qu'en un concours, un jury chargé de distribuer des médailles, mesure ainsi le génie de chacun, soit. L'art ne gagne rien à cette cuisine de comice agricole. Mais là au moins des juges, régulièrement investis, et, au sens juridique, compétents, remplissent leur fonction. Mais ici, que signifie cet arrêt, que vaut ce verdict?

N'acceptons pas, je le veux bien, l'opinion de M. Rodenbach, qu'un vrai artiste ne se trompe jamais, que son développement est continu, sa marche ascensionnelle vers le mieux constante, sans arrêt, sans recul, jusqu'à l'heure où la flamme s'éteint, jusqu'au moment parfois où son génie chavire dans la folie!

Admettons la possibilité des défaillances et des fautes. Mais sur ces erreurs du génie il ne peut y avoir que des opinions individuelles. Il est absurde qu'une sentence exécutoire puisse être collectivement rendue. En quel sommet d'infaillibilité surhumaine croyaient donc siéger ces arbitres assemblés, pour avoir osé décréter que le génie d'un artiste était justiciable de leur décision?...

PAUL PASCAL.

Memento.

— La place me manque pour parler aujourd'hui, comme je le voudrais, du livre très attachant et très troublant de M. J. de Tallenay : *Le Réveil de l'âme*. J'y reviendrai.

— *Simplement*, par Paul Mussche. Edition de *La Lutte* (Société belge de librairie, 16, rue Treurenberg, Bruxelles). 1 vol. in-18. Prix : 2 francs,

On connaît M. Paul Mussche, du vaillant groupe de *La Lutte*, par de beaux poèmes qu'il publia dans cette revue; voici de cet artiste un frais et délicat volume qui le classe parmi les meilleurs conteurs.

De ce petit livre s'exhale un délicieux parfum de printemps, de prairies fraîches, de vergers fleuris. La langue est souple, claire, riche. On sent l'auteur très près des choses de la création, qu'il nous décrit si « simplement ».

Ce sont des thèmes anciens comme la vie humaine, — l'amour, la mort, les pleurs, la joie — qui ont inspiré ces nouvelles, mais quelle vie originale les anime!

L'espace nous manque pour citer : mais *Pinsons aveugles*, *Fiancés*, *Les Enfants jouant procession*, etc., sont des contes charmants qui font songer à certaines pages de Daudet...

— Paraîtra prochainement (édition de la *Revue Nouvelle*) : *Les Miroirs d'Ame*, proses psychologiques et poèmes par Albert Berthel. Un beau volume d'environ 150 pages. Prix : *deux francs*, en souscription.

A TRAVERS LES REVUES

REVUES FRANÇAISES.

Revue des Deux-Mondes. Une forte étude documentée sur les marines d'Espagne et des États-Unis. L'auteur, qui garde l'anonymat, déplore que l'Espagne se soit engagée dans une voie au bout de laquelle elle vient de trouver un grave échec. La *Revue Littéraire*

de René Doumic nous apprend *Les idées du comte Tolstoï sur l'Art* d'après le nouveau livre du grand écrivain russe : *Qu'est-ce que l'Art?* traduit par M. Th. de Wyzeva.

La Nouvelle Revue continue la publication du roman de Camille Mauclair, *Le Soleil des Morts* et donne de M. Francis Viélé-Griffin : *Le plus Saint Autel,* en vers libres, harmonieux et évocateurs.

La Revue du Palais. La suite du roman : *Les Ames perdues* de J. H. Rosny, et un article de Raoul Allier : *Voltaire et les Erreurs judiciaires*. Ils ne furent pas mal inspirés, conclut l'auteur, les hommes de l'Assemblée Nationale qui, le 8 mai 1791, firent inscrire sur le sarcophage de Voltaire au Panthéon ces mots : Il vengea Calas, Sirven, La Barre et Montbailli.

Le Mercure de France. A signaler dans cette importante revue, de très beaux sonnets d'André Lebey et un puissant poème : *Hamlet*, de Fernand Destin. A citer aussi le drame d'Auguste Strindberg : *Margit, la femme du Chevalier Bengt.*

Revue Blanche. Une analyse bien renseignée et très subtile de M. Jules Gaultier sur le théâtre d'Ibsen. Cette revue était jadis à l'avant-garde du mouvement intellectuel, mais aujourd'hui...

L'Humanité Nouvelle. Roland de Marès publie, dans la revue fondée sous la direction de M. Brouez, de magnifiques *Mémoires d'un Porteur de Torches*, écrits d'une plume alerte et vigoureuse.

Dans le même fascicule, Léon Hennebicq donne une remarquable *Etude littéraire.*

L'Hermitage. M. Francis Viélé-Griffin s'essaie dans le domaine psychologique : *Phocas le jardinier* est une œuvre solide et charmeusement rythmée, mais qui manque d'action et de toutes autres qualités scéniques.

La Revue d'Art dramatique. De M. Robert de Flers un spirituel article sur Sarah Bernhardt : *Le droit à la Légende.*

Cosmopolis. Une nouvelle très bien traitée : *The Trial of the Innocent*, par Violet Hunt, et une intéressante étude sur la femme boer : *Stray thoughts on South Africa*, par Olivier Sheiner. Dans la partie d'expression française de cet importante revue, signalons l'étude bien renseignée de M. Arthur Chuquet *Sur le patriotisme corse du lieutenant Napoléon Bonaparte.*

REVUES BELGES.

La Revue générale. Une belle relation *d'un voyage d'art en Allemagne* par Ernest Verlant, illustrée de huit reproductions de tableaux et une prose du magnifique conteur Louis Delattre.

Revue Universitaire. L'organe des professeurs de l'Université Nouvelle est actuellement la seule revue scientifique et philosophique sérieuse paraissant en Belgique. A noter dans le fascicule 1-2 de sa nouvelle série : *L'Hérédité basée sur les phénomenes de fécondation*, par le docteur J. de Rechter.

La Lutte. Le fascicule contenant les discours prononcés au Congrès littéraire tenu au Palais des Académies en février passé vient à peine de paraître. La Revue de M. Ramaekers donne en outre dans cet opulent numéro, les photographies des orateurs. C'est un ensemble intéressant qui constituera pour l'avenir un utile recueil des opinions d'esthétique littéraire du temps présent.

Durendal. Cette revue catholique de littérature prend, grâce à l'intelligence de son directeur M. l'Abbé Henry Moeller et au zèle de son éditeur Lyon-Claessens, un beau développement.

Le fascicule d'avril (dernier paru) est excellent. Je n'aime pas beaucoup les *Vitraux* de M. Rodenbach, mais je cite avec joie : *Adieux*, de Fernand Severin ; *la Toujours triste chanson* d'Albert Berthel et *Nuits d'Eté*, *Nuits d'Amour* du comte d'Arschot, *la*

Nef du Marchand de H. Hoorwaert et le *Fantôme de jeunesse* de Firmin Van den Boset.

La Revue Nouvelle. Ce nouveau recueil tente une synthèse de l'éveil littéraire belge d'expression française, hors de toute querelle d'écoles. Dans ce numéro initial, signalons une prose de Blanche Rousseau : *La Voix d'Or*, d'un grand charme poétique et de beaux vers de MM. Valère Gille, Gaston Heux et Charles Bernard.

L'Aube. Chétive revue d'un groupe de trop jeunes écrivains, cette *Aube* brille d'un bien faible éclat..... Parmi des proses et des vers de peu d'intérêt, remarquons pourtant une nouvelle de M. F. Merveille : *Le Bouddha d'or.*

Le Magasin Littéraire (Gand). Encore une revue en décadence et qui jadis tint haut le renom littéraire. Elle est actuellement d'un intérêt à peu près nul et, de plus, paraît très irrégulièrement. Ce fascicule de février vient de paraître. Nous ne pouvons que signaler l'étude que publie M. William Ritter *Sur le peintre allemand Luddewig Dittemann* et les vers de Albert Berthel.

La Verveine. Une revue-journal dirigée par M. Léon Legavre, publiée à Mons. Au dernier numéro de très beaux vers de G. Booterhoudt et Léon Wauthy.

REVUES NÉERLANDAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, ETC.

De Nieuwe Gids (Hollande). De beaux vers de William Kloos : *Adoratie* et *de Hel van Dante in prosa verlaat* (l'Enfer de Dante traduit en prose), par H. J. Baekera.

M. Sanders Van Loos, donne dans le *Vlaamsche school*, une analyse artistique et documentée sur le maître inconnu de 1480, illustrée de superbes reproductions des *Primitifs.*

Het Belfort. M. J. Claerhout donne une revue trimestrielle très renseignée et fort bien écrite.

Ord och Bild (La parole et l'image. Cette revue paraît en Suède) est le seul périodique illustré des pays septentrionaux. Parmi d'autres intéressants articles à signaler celui de M. M. V. Dolph : *Aperçu sur la peinture danoise moderne*, illustrée d'une vingtaine de tableaux, qui met en relief l'évolution prodigieuse de la peinture danoise depuis 1870.

The New Century Review. De bonnes pages de sociologie orientale ; *Life in China*, par E. H. Parker, et un essai W. B. Wallace sur *Plotin.*

The Review of reviews. *The Topic of the month* avec de nombreux portraits ; Louis-Philippe, Mazzini, Garibaldi, Kossutt, Prince Metternich, Lamartine et Mac-Kinley.

The contemporany Review. Après *Some notes on the Zola* par David-Christie Murrey, d'une actualité quelque peu irritante, citons le valeureux article de M. Edmond Gosse sur *Ferdinand Fabre*, où le critique anglais accorde à l'œuvre de ce solide écrivain la place importante qu'elle mérite.

The Studio. La splendide revue anglaise d'art décoratif donne de nombreuses photographies d'œuvres d'art du sculpteur Auguste Rodin, notamment *le buste de V. Hugo* et le célèbre monument *des bourgeois de Calais.* A signaler encore *Froma Draving* une magnifique lithographie de Aubry Beerdsley.

Nueva Antologia revue italienne publiée à Rome sous la direction de Maggioriono Fervaris. Le numéro de mai contient une nouvelle joliment écrite : *Convalescenza*, par Gioranni Boglietti.

El Coyo Illustrado est une revue internationale de langue espagnole, paraissant à *Caracas* (Vénézuela) *El Coyo Illustrado*, a repris la tâche de *Cosmopolis* et *Ciencias y letres*, revues qui avaient entrepris d'établir une solidarité intellectuelle entre les républiques sud-américaines et de répandre au Vénézuela les littératures étrangères. Cette courageuse revue donne *Liez* d'Eugénio Mendoza, nouvelle en vers d'une remarquable exactitude d'observation.

Au prochain numéro les revues de langue allemande et la revue des revues scientifiques.

A. B.

Carnet Mondain

Toute l'avant-dernière semaine a été consacrée au Concours hippique, rétabli à la satisfaction générale, au parc du Cinquantenaire.

Le grand *hall* des machines de la défunte exposition, transformé en un vaste hippodrome, est certainement le plus beau local de ce genre qu'il soit possible de voir. Nous pouvons sur ce point soutenir victorieusement la comparaison avec les grandes capitales voisines.

Sous l'habile et compétente direction de M. le comte Eugène d'Oultremont, président de la Société royale hippique de Belgique, et de son dévoué secrétaire, M. Jules Lahaye, la vaste enceinte, considérablement agrandie, réalise actuellement un modèle, autant par ses aménagements bien compris que par le goût qui a présidé à son ornementation.

La vaste galerie n'est plus reconnaissable, elle est entièrement transformée, depuis qu'elle a reçu une décoration uniforme. De grandes draperies d'étoffes rouges frangées d'or, rehaussées d'écussons et d'emblèmes divers réunissent les travées, s'enroulent autour des piliers de fer soutenant les promenoirs supérieurs, remplacent avantageusement l'exposition de tapis, à la fois décoration et réclame, qui jadis donnait au « hall » l'aspect d'un immense bazar arménien ou persan.

Les fleurs, les massifs de verdure, les arbres entiers même dont ont été garnis les obstacles et entourée la piste, égaient la vue et donnent l'impression d'un parc anglais bien tenu et soigné.

Les dépendances réunissent maintenant toutes les conditions d'un confort utile et agréable. Ecuries spacieuses, bien installées; buffet bien tenu et, de plus, une charmante innovation : un salon coquettement orné, où les femmes des membres du cercle peuvent s'offrir les plaisirs réconfortants du *five o'clock tea*.

Et pourtant, malgré une organisation si entendue, le concours hippique paraît avoir perdu de sa vogue et de son animation.

Il nous semble que l'aspect général est quelque peu triste et froid, qu'un vague ennui plane sur la réunion. Il faut avouer cependant que bien des causes y ont contribué.

Au lieu de gais rayons de soleil, un temps pluvieux laisse tomber du haut de la toiture vitrée un jour triste et gris sur le public légèrement grelottant, malgré les fourrures et les manteaux qui, depuis longtemps, devraient être devenus inutiles. Peu de toilettes claires, les tons sombres dominent, s'harmonisant très bien du reste avec le jour blafard. Les silences trop prolongés de la musique des guides, qui ne se fait entendre qu'à de longs intervalles, ne jetant que rarement une note gaie dans la fête. Ajoutez à cela une longue suite de sauts toujours les mêmes, dont la monotonie est à peine rompue de temps à autre par une chute heureusement sans conséquences graves, faisant courir un petit frisson d'effroi parmi l'assistance féminine, ou la maladresse d'un cavalier novice en rupture de selle, soulevant les rires des spectateurs amusés de sa déconvenue. Les loges, cette autre innovation, très heureuse et très pratique d'ailleurs, qui ont été établies depuis quelques années, ont, au point de vue de l'animation générale, beaucoup contribué à diminuer l'intensité du mouvement, en immobilisant une partie de la foule qui, jadis, se répandait autour des galeries. Voilà déjà assez de motifs pour expliquer l'impression presque générale du public.

Au point de vue purement sportif même, le concours n'était pas à la hauteur de ceux des années précédentes. Peu de chevaux remarquables, peu d'attelages réellement corrects, et surtout peu de neuf. Nous avons vu revenir nos vieilles connaissances Benton, Black-Devil, etc., aussi l'éternelle et bonne jument blanche, toujours sauteurs hors ligne et vainqueurs inamovibles des *sweeps-takes* ou des concours de sauts en hauteur. Le *Four in hand-Club*, dont les fringants attelages avaient tant de succès, s'est abstenu cette année. Trois « coach » seulement ont paru et encore, le troisième n'a-t-il pu se produire, arrêté à l'entrée par un léger accident.

Puis la concurrence du professionnel trop défavorable au gentleman et les abstentions de la catégorie des mécontents augmentent d'année en année. Mais à ceci, *niente a fare !* Pauvre jury ! il a là une rude besogne. Malgré sa parfaite impartialité et son bon vouloir, il ne peut pourtant pas contenter tout le monde et distribuer, sous forme de flots de rubans, des prix d'encouragement à tous les concurrents.

La journée d'ouverture a été honorée de la présence de S. M. la Reine qui est arrivée à 2 1/2 heures précises, accompagnée de Mme la baronne d'Hoogvorst, dame d'honneur, du général major Bricoult, grand-écuyer et du capitaine commandant baron d'Oldonnel, officier de service.

La Reine, après avoir reçu les compliments de bienvenue de la Commission, a pris place, avec sa suite, dans la loge royale, élevée au milieu d'un parterre de palmiers et d'azalées en fleurs où M. De Bruyn, ministre de l'agriculture, est venu prendre place également.

Sa Majesté, dont le goût pour les chevaux et les exercices équestres est très vif, a suivi avec le plus grand intérêt les diverses parties du programme et ne s'est retirée qu'à l'issue de la journée.

Malgré la température plutôt froide, un public fort nombreux s'est rendu tous les jours au « Hall du Cin-

quantenaire », pour applaudir les chevaux et les équipages primés.

Nous voulons adresser nos félicitations aux heureux vainqueurs et tout particulièrement au beau succès remporté par MM. le vicomte L. de Spoelberch, le sous-lieutenant vicomte Jolly, le comte J. de Beauffort, MM. d'Havrincourt, Peers et Vignolle, pour leurs montes irréprochables.

Quant à citer toutes les personnes reconnues dans l'assistance, ce serait chose vraiment impossible à faire. Voici seulement quelques noms au hasard du souvenir :

Comte et comtesse de Marnix, comte et comtesse S. de Robiano, comte et comtesse de la Barre, princesse E. de Caraman et comtesse Madeleine de Caraman, comte et comtesse J. de Mérode, baron et baronne de Traux, vicomte et vicomtesse Jolly, lieutenant et Mme Biourge, vicomte et vicomtesse Obert de Thieusies, comtes et comtesses John, Eugène et Georges d'Oultremont, lieutenant et Mme Joostens, comtesse de Grunne, baron et baronne Kervyn, lieutenant et Mme de Schilère de Lophem, comte et comtesse de Jonghe, comtes et comtesses Fernand et Jean de Beaufort, capitaine et Mme Visschers, M. et Mme P. Van der Ton, baron et baronne H. de Woelmont, M. et Mme P. Roussil, comte et comtesse du Monceau, comte et comtesse Fritz de Borchgrave, barons et baronnes R. et G. Pycke, M. et Mme de Rappart.

Princes de Ligne et de Croy, comtes Cornet de Ways-Ruart, Cornet de Grez, d'Assche, Eugène et Léon de Grunne, de Liedekerke, Etienne et Hadelin d'Oultremont, marquis de Maillen et Imperiali, barons Lunden, de Lamberts, de Rosée, de Roest, L. de Steenhault, Snoy, MM. Hamoir, Parmentier, Capouillet, Grenier, Orban, Nève, Hallot, Finet, Crabbe, Van Loqueren, Van Alderwerelt, Oesterieth, etc., etc.

La fête équestre donnée mardi dernier avec le concours de l'Ecole d'équitation, a brillamment clôturé l'hippique et nos habiles écuyers militaires ont prouvé une fois de plus que, sous le commandement du colonel Behase, ils n'ont fait qu'affirmer leurs droits à leur très grande et légitime réputation.

Bien avant l'heure fixée, la foule toujours curieuse des parades militaires, encombre le vaste *hall*.

Loges, tribunes, galeries, tout est bondé. Des spectateurs audacieux vont même jusqu'à grimper le long des poteaux et de l'armature en fer. On s'écrase littéralement pour mieux voir. Le soleil est cette fois de la partie; aussi, nos élégantes ont-elles revêtu de printanières toilettes dont les tons clairs se mêlent aux couleurs vives et aux ors des uniformes.

A 2 1/2 heures précises, les trompettes sonnent aux champs et LL. MM. le Roi et la Reine, le comte et la comtesse de Flandre font leur entrée accompagnés de leur maison militaire. Les équipages de la Cour portent la livrée de petit gala et sont escortés d'un escadron du régiment de guides qui encadre les voitures royales suivant le nouveau dispositif adopté pour les escortes à la suite des regrettables bousculades qui se produisirent il y a deux ans.

Malgré la longue durée de la fête, LL. MM. ont suivi debout, et avec les plus grandes marques d'attention, les différentes parties du spectacle, donnant même le signal des applaudissements et prouvant le vif intérêt qu'Elles portent à tout ce qui intéresse les progrès, l'organisation et l'amélioration de notre armée.

La fête débute par le défilé des différentes divisions qui, après avoir salué la Famille Royale, vont se ranger parallèlement aux petits côtés de la piste.

Voici d'abord la 1re et la 2me division (officiers) formées en deux reprises sous le commandement de leur capitaine-instructeur qui, le sabre à la main, exécutent divers exercices de manège combinés pour produire des figures équestres et terminent le travail de la première partie par un saut de haies et une brillante charge sur une seule ligne.

Tandis qu'ils vont de nouveau prendre place aux extrémités de l'enceinte, la 3me et 4me division (sous-officiers), montant les chevaux de pur-sang, commencent le travail d'école.

Cette partie est exécutée avec une précision et un ensemble admirables. Malheureusement, la majeure partie du public pour qui l'enlèvement de la selle ou le travail de voltige au galop de manège paraît bien moins aisé que l'exécution d'un passage correct ou d'un appuyé, tête ou croupe au mur, irréprochable, dont il ne soupçonne pas les difficultés d'exécution, n'applaudit guère. Après cette deuxième partie qui fait autant d'honneur au capitaine-instructeur Robinet qu'à ses élèves, la 5me division (brigadiers) présente douze tandems qui évoluent dans la piste, changeant de main, doublant dans la longueur et la largeur du manège et multipliant les voltes et les demi-voltes pour finir par une série de sauts qui produisent un vif mouvement d'admiration.

Puis l'on procède au travail de force, le plus goûté du public. La 4me division formée en six groupes de quatre cavaliers part au galop, après quelques mouvements aux diverses allures, tandis que dans chaque reprise où trois cavaliers exécutent une volte au galop, le quatrième fait coucher son cheval et le relève ensuite sans quitter la selle. Ensuite, toujours au galop, les sous-officiers désanglent leurs chevaux et enlèvent la selle et continuent la manœuvre, la selle sur le bras droit. Enfin, après avoir franchi les obstacles, ils sortent de la carrière en pleine charge.

La cinquième partie est consacrée aux sauts en hauteur, sauts triples et sauts en largeur. Cette partie est fort intéressante et doit donner à réfléchir aux brillants sportmens que nous avons vus ces derniers jours aborder les obstacles avec des chevaux de prix.

Les élèves de l'école d'Ypres, montant de simples chevaux de troupes et sans étriers, abordent et franchissent en un style superbe le mur variant de 1m60 à 1m80 sans la moindre hésitation et sans lutte contre leur monture.

Enfin, pour clôturer la fête, toutes les divisions rentrent

en piste et pendant que les 8me, 4me et 6me exécutent un mouvement d'ensemble au centre de la carrière, la 1re et la 2me galoppant autour de la piste jettent des brassées de fleurs aux jolies spectatrices dont les mains se tendent pour les recevoir.

Les fêtes militaires données au Vélodrome de Wylrick par les troupes de la garnison d'Anvers, auront laissé un ineffaçable souvenir à tous les assistants.

Présentons avant tout nos hommages et nos félicitations à M. le général chevalier Marchahl, commandant la 2e circonscription qui,grâce à son énergique et personnelle initiative, a puissamment contribué à la réussite de cette fête organisée dans un but si éminemment charitable. Aussi est-ce avec les plus chaleureux applaudissements qu'ont été accueillies les diverses parties du programme des fêtes ; applaudissements d'autant plus mérités, que les habitants de notre Métropole ne sont en général guère enthousiastes des choses militaires.

Dans la tribune du comité, regorgeant de monde, nous apercevons M. le lieutenant général circonscriptionnaire et Mme Marchahl. Le Gouverneur de la province et Mme la baronne Osy de Zegwart, le grand maréchal de la cour, comte John d'Oultremont, le comte et la comtesse Horace Van der Burch, le baron de Stein d'Altenstein. MM. les généraux Neyt, Linsen, Lecocq, Rahier, Smal, Williart et De Ruydts. MM. le colonel Docteur, du génie Moenart, Hemburger et Verstraeten, le major de cavalerie de Heuch, le consul de France et Mme Carteron, M. A. Debary, consul d'Italie et Madame Debary, M. le consul d'Espagne, M. Borniche, président de la Chambre de commerce de France, M. Pauwels, président du Royal Sport Hippique Anversois, le directeur de l'Institut Congolais de de Gyseghem, l'Abbé Van Impen, le comte de Hacke attaché militaire allemand.

Les trlbunes sont combles. Dans la cohue nous distinguons : Le comte de Pret, sénateur; le baron Van Havre, M. et Mme Daniel de Pret, en charmante toilette cerise garnie de dentelle noire, M. et Mme de Schouthette, la toujours jolie Mme Max Grisar en mauve, M. Armand Grisar et la séduisante Mme Armand Grisar, le baron de Gilman, le comte de Buisseret et Mlle la comtesse de Buisseret, le baron de Berckeim secrétaire de la légation de France. Le chevalier Mayer Van den Berg, le comte Auguste d'Ursel, le chevalier Van Prat, M. et Mme Albry, l'aimable auteur du programme de la fête,et une foule d'autres notabilités de la société anversoise.

Le service d'entrée était fait par MM. les officiers de la garnison, qui s'acquittaient avec un tact exquis de cette mission aussi délicate que pénible.

Les programmes, véritables chefs-d'œuvre, étaient vendus au profit de l'œuvre par des dames et des demoiselles, aidées des jeunes Congolaises de l'Institut de Gyseghem.

Quant au service d'ordre et à l'organisation des diverses installations réservées au public, nous ne pouvons qu'adresser nos félicitations tant au personnel de M. le commissaire de la 8e division de police qu'à M. le capitaine-commandant Delehouzée et à tous les autres commissaires, tant l'ordre était parfait et la circulation facile, malgré l'immense affluence de monde.

Quant à la fête en elle-même, animée par les sons entraînants de nos excellentes musiques militaires, il est impossible de dire combien l'exécution en a été soignée. Les exercices d'escrime, de boxe, la canne royale et l'exercice à la baïonnette se succèdent avec une correction d'exécution vraiment admirable.

Le « Military » a donné aux spectateurs l'occasion d'admirer une fois de plus nos vaillants écuyers militaires. Félicitons tout particulièrement M. le capitaine Haegemans, le sympathique instructeur de l'école d'équitation, qui, comme d'habitude, s'est montré cavalier de tout premier ordre, et M. le lieutenant Crokaert de 1re batterie d'artillerie, qui, montant sa jument « Grisette », remporte le 1er prix.

Le carrousel militaire par MM. les sous-officiers de l'artillerie et du train,au nombre de 48,armés de la lance dont les reprises se distinguent par des fanions aux couleurs de la Belgique, du Congo, de la ville d'Anvers et de l'œuvre de la Croix-Rouge, est au-dessus de tout éloge. Nos cavaliers exécutent successivement des doublés par quatre, par huit, des voltes, demi-voltes, serpentines et autres figures aux divers allures, avec un ensemble et une régularité absolument remarquables.

Puis les pontonniers, qui nous montrent la construction et la démolition d'un pont. Le travail est fait en 20 minutes avec une rapidité et une dextérité incroyables, d'autant plus surprenante que le travail, vu la nature du terrain, offre des difficultés qui n'existent pas dans l'application pratique.

Et enfin l'attaque et la prise de Boma, qui nous transporte au cœur de notre grande colonie du Congo, et nous offre le spectacle d'un épisode vécu là-bas au centre du Continent noir. Nous voyons la sortie des Arabes, qui se livre à la « fantasia », la capture d'un blanc, l'arrivée des troupes de l'Etat Indépendant, l'attaque de nos soldats au milieu du crépitement de la fusillade, de l'explosion des « fougasses » qui projettent la terre à trente mètres de hauteur, et le grondement sourd du canon. Enfin, l'assaut, la prise et l'incendie de Boma, achevant la défaite des Arabes, met fin à la fête, après avoir fait passer les spectateurs par toutes les émotions d'une véritable bataille, et fait éclater d'enthousiastes applaudissements étouffant les sons de la *Brabançonne*, qu'entonnent au même instant nos musiques militaires.

La température qui continue d'être hivernale n'a guère favorisé le « Longchamps fleuri ».

Malgré le ciel gris et le froid piquant, les promeneurs ont envahi les boulevards et l'avenue Louise et les plus courageux n'hésitent même pas à occuper la triple rangée de chaises disposées sur le parcours des équipages. Des milliers de personnes attendent patiemment le passage des attelages primés et regardent avec

curiosité les voitures de tramways que la société a eu l'aimable attention de faire garnir de guirlandes de feuillage piquées de grosses fleurs en papier, roses, jaunes et blanches.

Cependant, tout sympathique que nous puissions être à cette charmante fête renouvelée de celles que nous voyons dans le midi, nous sommes, pour être juste, forcément obligés d'avouer qu'elle n'a guère réussi. Peu de fleurs et surtout peu de véhicules décorés avec goût. Des entassements de genêts, de lilas, d'azalées et même d'orchidées, mais pas un seul de ces attelages, véritables chefs-d'œuvre d'ornementation faits de fleurs et de rubans comme nous en voyons par centaines sur la côte d'azur aux jours de la bataille des fleurs.

Il faut pourtant de l'indulgence et ne pas oublier que nous ne sommes ici ni à Nice ni à Cannes. Il nous manque le décor et surtout le principal facteur de la réussite, l'immense quantité de fleurs qui seule peut assurer à ce genre de fête un réel succès. Mais, somme toutes, beaucoup de bonne volonté, tant de la part des organisateurs que de celle des participants.

Le jury, sous la présidence de M. l'échevin Steens, remplaçant M. Buls absent, s'est dédoublé cette année; tandis qu'un groupe de ses membres siège à la Cloche, l'autre fonctionne à l'entrée du Bois et décerne les prix de la manière suivante :

Voitures à deux chevaux. — Prix d'honneur : comte Vandenbossche. 1er prix : Mme Ebroy, Mme Carlens-Reims (enfants). Mme Dassonville, Mme Louise Cuvelier. 2e prix : M. Marschon, Mme Léon, Mme Eckelaers. 3e prix : Mme Nyssens, Mme De Wargnies, Mme Materme, Mme Haegelen, Mme François D'Olansky, Mme Plats, Mlle Bozet, Mme Carmen, M. Jeedels, M. de Jaecher, Mme Gosschalk.

Voitures à un cheval. — Prix d'honneur : M. Basile. 1er prix : M. et Mme Imbart de Richardon, Mme Butte-Tinchant, M. de Maer; 2e prix : M. Paul Goessens, M. Seghers, M. Declercq, Mme Vandergrinken, M. et Mme Charles Rauteur, M. Colin. 3e prix : M. Vandersmissen, Mme Slepman, Mme Sève et Mlle Barbanson, Mme Lafont, M. Arbuchnon, M. et Mme Pishiot, M. et Mme Lacther, Mlle Cappart, Mme Hebrecht et Mme Marchand, M. Henri Vankeubegem, MM. Maurice Santez et Charles Chandois, Mme Huhn, Mme Dubois, Mme Verha.

Voitures commerciales. — 1er prix : Herhestein. 2e prix : Société américaine Stowelt. 3e prix : Santagao, Rioupeu, biscuit Victoria.

Attelages d'enfants. — 1er prix : Nul s'y frotte. 2e prix : Ecklaus, Silvya. 3e prix : Louis Eegerman, Deloos-Wauters.

Vélocipédistes. — 1er prix : Central Cycliste bruxellois, Snel Club. 2e prix : Vélo-Fanfare Bruxelles, Pédale Molenbeekoise. 3e prix : Pédale Cureghem, Koekelberg-Vélo.

Dames. — 1er prix : Boijot. 2e prix : Flore Vanden Mere. 3e prix : Emilie d'argent, Louise Vandermeeu, Jeanne Cassoth, Bouy, Wellekunn, Cuypers, Dedelletare.

Enfants — 1er prix : Mlle Millet, Franz Millet, Jacques et Raoul Custer. 2e prix : Mathys, A. Van Washeer; Simon Josse, 3e prix : Sibos Wauters (?), Victor Dupont, Emile Dupont.

Tandems. — 1er prix : M. Bouvier, Laeken. 2e prix : M. Daxbeek, Bruxelles; M. Fermann, Bruxelles; 3e prix : Willems, Cureghem; M. et Mme Walleghem, Bruxelles.

Vélocipèdes isolés. — 1er prix : Union Vélocipédique, L. de Becq, M. Maurice Hoogenars (?), M. Roostaqui. 2e prix : Floribert De Naeyer-Janssens, Claes (?), Feyller, Dassonville, Vandersmissen, Boijot, etc.

Chaque année, en lisant les comptes rendus du Longchamps fleuri, nous constatons les reproches qu'adressent quelques journaux de la capitale aux membres de la société bruxelloise, qui croient ne pas pouvoir prêter leur concours à cette jolie fête.

Au premier abord, on serait tenté de partager leur manière de voir et de regretter l'abstention des brillants équipages du Quartier-Léopold, dont la présence relèverait et embellirait singulièrement cette charmante journée. Mais nos confrères n'ont, je pense, examiné la question qu'au point de vue du succès et de la réussite.

Il en est cependant un autre, suffisamment sérieux pour mériter d'être pris en considération, et justifier pleinement cette réserve. Est-il convenable que, dans le cas présent, où aucune cause charitable ne vient excuser la forme, et exception faite, pour ceux auxquels leur position crée des obligations, pour le seul motif d'amuser les badauds et de se donner un divertissement, d'honnêtes mères de famille, des jeunes filles viennent, luttant de goût et d'élégance, concourir pour le prix et se commettre avec certaines personnes qui trouvent là l'occasion de déployer un luxe tapageur?

Quant à moi je ne le pense pas et je suis certain que beaucoup de mes confrères sont de mon avis.

Le 17 mai a été célébré, à Bruges, le mariage de M. Jules Remy, lieutenant au régiment des grenadiers, adjoint d'état-major, avec Mlle Marie Delacenserie, fille de M. A. Delacenserie et de Mme Delacenserie Muuls.

M. Jules Remy est fils aîné de M. le colonel Remy.

On annonce le mariage de M. le chevalier Léopold de Moreau avec Mlle la comtesse Isabelle de Béthune, fille du comte et de la comtesse Hector de Béthune, née marquise de Maillen.

Peu de monde à la première de *Maman Gâteau* au Théâtre Molière. Aperçu dans la salle : le comte et la comtesse von Hacke de la légation d'Allemagne, les comtes Jean de Marnix, Ferdinand d'Oultremont, Léon de Grunne, Joseph de Meus, lieutenants Cumont et Van Langhendonck.

La représentation de l'*Etrangère*, d'Alexandre Dumas fils, donnée au théâtre du Parc par Le Bargy, Wanda de Lancza a fait chambrée complète; S. A. R. la comtesse de Flandre, accompagnée de Mlle la comtesse Anna de Lannoy, honorait la représentation de sa présence. Aux loges et au parterre foule de personnes connues :

Comte et comtesse F. de Beauffort, colonel et comtesse A. van der Burch, comtesse Coghen, vicomtesse de Sousberghe, baron et baronne R. Pycke, comte et comtesse John d'Oultremont, prince et princesse Koudahchief, baron et baronne de Beckman, comte et comtesse de Bousies, vicomte et vicomtesse L. de Spoelberg, comte et comtesse de la Barre, M. et Mme A. de Penneranda, comte et comtesse F. de Marnix, comtesse J. de Beauffort, comte et comtesse C. d'Ursel, M. et Mme Brunnel, princesse E. de Caraman, Ministre d'Angleterre et lady Plunkett, le capitaine-commandant et

Mme Rentjens, Mme Maskens, M. et Mme Nève-Orban.

Le ministre du Mexique, lord Vaux, premier secrétaire de la légation anglaise, comtes H. Carl et P. van der Straten, marquis d'Assche, baron Forgeur, comte A. de Robiano, vicomte de Sousberghe, baron J. de Vinck, comte J. de Marnix, baron G. de Schilde, comte H. de Baillet-Latour, comte J. de Lannoy, vicomte A. de Spoelberch, MM. de Borghrave, A. Orban, Gilbert, P. Wittoukx, lieutenant Renard, M. Orban, capitaine Cumont, J. Allard, etc., etc.

Encore un départ, M. Plunt et sa charmante jeune femme quittent Bruxelles pour retourner à Londres, M. Plunt abandonnant la carrière diplomatique.

WYNNIE.

Memento

Les Cercles : Au Cercle de l'Union : Ballotage du 15 mai.

Reçu : Le comte de Villermont, présenté par MM. le baron d'Olmen de Poederlé et le comte de Theux de Meylandt.

Tablettes Héraldiques

Mardi 17 mai dernier, a été célébré en l'église Saint-Jacques sur Caudenberg le mariage de M. Pierre-Guillaume-Charles-Giovanni-Gaspard-Melchior-Balthazar marquis Imperiali, de la maison des princes de Francavilla, avec Mlle la comtesse Geneviève de Liedekerke.

Le jeune marié appartient à une illustre maison italienne dont une branche s'établit à Gênes et dont une autre, l'aînée, je pense, portait le titre de prince de Francavilla. Cette antique race est représentée en Belgique et a pour chef le marquis Imperiali, père du jeune marquis, marié à Mlle la comtesse de Hemricourt de Grünne, de l'une des premières maisons de notre aristocratie.

Imperiali porte : D'argent au pal d'or, chargé d'un aigle de sable couronné d'or.

Mlle la comtesse Geneviève de Liedekerke est fille du comte Edouard de Liedekerke de Pailhe et de la comtesse née de Ferrière-le-Vayer.

Nous avons donné dans notre dernier numéro une notice sur la maison de Liedekerke issue de celle de Gavres. Cette ancienne maison porte : De gueules à trois lions d'or armés, lampassés et couronnés d'azur.

Mis DE BOINVILLE.

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — *Le Flibustier.*

Le prestigieux poète qu'est Jean Richepin fut bien inspiré quand il composa le *Flibustier*. Une idylle délicate, se développant dans le cadre unique d'une chambre de pêcheurs, sert de thème à ces trois actes, où les jolis vers sont semés à profusion.

L'action date de la fin du XVIIe siècle. François Legouez, vieux patron au cabotage, vit avec sa bru, Marie-Anne, et la fille de cette dernière, la toute gracieuse Janik. Tous les trois attendent le retour, de moins en moins probable, hélas ! de Pierre, un autre petit-fils de Legouez, fiancé à sa cousine, mais parti depuis huit ans à bord d'un flibustier. Alors que le vieux espère toujours et que Janik partage cette confiance, Marie-Anne, qui sait les traîtrises de la mer, ne peut cacher ses appréhensions, et elle exhale toute sa rancune contre la « gueuse ».

Voici, en effet, que Jacquemin, compagnon et ami de Pierre, revient seul à la chaumière, rapportant le chapelet et les objets du « *fieu* », qu'il a laissé pour mort en rade de Saint-Pierre dans les Antilles.

Tandis qu'il fait à Marie-Anne le récit du drame, le grand-père et Janik, rentrés à l'improviste, aperçoivent sur la table les reliques de l'enfant, s'imaginent qu'il est revenu, et, pour ne pas tuer le vieux marin, Marie-Anne, s'avisant d'un pieux mensonge, fait passer l'étranger pour celui qu'on attend.

Dans quelques jours Jacquemin reprendra la mer, mais Legouez mourra heureux, puisqu'il croira avoir revu son petit-fils.

La ruse réussit au delà de toute espérance, le grand-père est dans la joie et Janik ouvre son cœur à celui qu'elle croit être son cousin. — Jacquemin, lui aussi, s'est épris de Janik, mais il se tait, considérant qu'un tel amour est un outrage à la mémoire du mort et une mauvaise action envers Janik.

Et lorsque la jeune fille, dans une scène délicieuse, lui arrache quand même l'aveu de sa passion, elle apprend du même coup que Jacquemin n'est pas le fiancé attendu.

La situation se complique encore par l'arrivée subite du véritable Pierre. Une scène de violence extrême éclate entre les trois hommes. Legouez chasse Jacquemin sans vouloir écouter sa justification, mais Janik lui a crié : « C'est toi que j'aime, Jacquemin !...»

Au troisième acte, Pierre explique comment, sauvé par un navire anglais, il est devenu « terrien » et a trouvé la fortune en Amérique en se faisant chercheur d'or. Il veut emmener sa famille là-bas, dans les pampas, mais le vieux s'inquiète, et quand il apprend qu'il ne pourra voir la mer, même « du plus fin haut de la montagne », il secoue la tête et refuse.

Ici, Jean Richepin a trouvé des expressions et des images merveilleuses, pour décrire cette passion de la mer qui étreint le cœur des marins.

Il y a notamment entre l'eau du fleuve qui coule .. coule... pour ne plus jamais retourner en arrière, et le flot de la marée qui ne s'éloigne que pour revenir, une comparaison dans laquelle on sent vibrer l'âme du poète et que lui-même est profondément épris de la « grande bleue ».

Et voici que Jacquemin, avant de s'éloigner définitivement, revient, voulant expliquer sa conduite. Aux amers reproches que lui adresse Pierre, il répond par ces mots touchants :

Et tu n'a pas le droit de m'insulter autant,
Car je suis aimé, j'aime... et je m'en vais, pourtant!

Pierre comprend qu'il serait cruel de détruire le bonheur des deux amants. Lui-même unit leurs mains, et le vieux, toujours reconnaissant envers la « gueuse », de dire en manière de conclusion :

« *On espérait un gars, la mer vous en rend deux!* »

Dans le rôle de Janik, Mlle Marcelle Delville s'est révélée comédienne exquise. Cette artiste qui durant tout l'hiver n'avait eu à interpréter que des personnages de second ou de troisième plan, a fait montre, en cette occasion, de vraies qualités. Un organe très pur, au service d'une diction très nette, un souci réel des attitudes et le grand charme de sa jeunesse, en voilà plus qu'il n'en faut pour que Mlle Delville devienne rapidement une ingénue tout à fait séduisante.

Mlle Bender, qui nous vient de l'Odéon, joint à ses mérites de jolie personne une connaissance approfondie de son art. Elle nous a donné une Marie-Anne très intéressante.

M. Zeller, dont nous avons déjà loué la diction à propos de *Severo Torelli*, incarne le personnage du vieux Legouez et en fait un type de grand vérité. Il a joué d'une façon remarquable la scène dans laquelle il croit reconnaître, en Jacquemin, son petit-fils Pierre.

Comme toujours M. Varnay (Jacquemin) est un amoureux de bon aloi et M. Massart (Pierre) se montre d'attitude très correcte.

Au surplus, les félicitations que nous adressons aux interprètes ne sont que l'écho affaibli des éloges décernés par le public qui, rompant avec les traditions du Nouveau Théâtre, a fait relever trois fois le rideau.

Le spectacle se terminait par *M. Badin*, une de ces saynètes inénarrables auxquelles excelle G. Courteline, et dans laquelle M. Tressy fait montre d'un ahurissement merveilleux.

Incessamment le Nouveau Théâtre nous donnera le régal du *Député de Bombignac* et de *Gringoire* ce chef-d'œuvre de Théodore de Banville.

THÉATRE MOLIÈRE. — *Maman Gâteau.*

Après *Napoléon* qui fut joué plus de cinquante fois, voici que le Théâtre Molière tient de nouveau un gros succès avec *Maman Gâteau*. Ce drame très mouvementé, contient des scènes fort pittoresques et l'élément qui y est représenté par trois types absolument drôles de gamins de Paris.

Mme Munié, qui se montre trop rarement au public bruxellois, a fait une rentrée triomphale. Elle est, au surplus, fort bien secondée par la gracieuse Blanche Myrrhan et par M. Francisque qui a créé la pièce à Paris.

Maman Gâteau continue brillamment la saison estivale inaugurée avec *Napoléon* et mérite d'être vue par tous, petits et grands.

Bon H. D'ORNANT.

A propos d'une rectification.

La *Gazette de France* du 22 mai, en nous faisant l'honneur de citer notre récent article sur *Cyrano de Bergerac*, déclare :

« Nous y avons constaté certaines modifications « dans le texte et nous serions curieux de savoir celles « que M. Rostand adoptera définitivement. Ainsi, « quand Cyrano dit :

Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes.

« Or, Coquelin dit, et on lit dans la brochure :

Sur tout, même au milieu des ténèbres profondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes.

Il ne nous souvient pas de la teneur exacte du texte énoncé par Coquelin et, tout autant que notre distingué confrère, nous ignorons les intentions définitives de M. Rostand ; mais nous avons sous les yeux un exemplaire du 97e mille de la brochure, dans lequel les deux vers incriminés sont reproduits tels que nous les avons cités.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que la première version nous paraît la meilleure, car, au point de vue scientifique, il est plus remarquable que le phénomène auquel il est fait allusion se produise *même* en plein jour. D'où il appert que le « *même* au milieu des ténèbres profondes », n'étant pas un augmentatif, devient tout au moins inutile. H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : *JUMELLES A MANCHE*, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

21 mai.

Je constate avec plaisir que la flotte espagnole, qui devait être coulée en moins de *trois semaines*, est en parfait état ; je dirai même que l'amiral Cervera se joue en mer des escadres américaines avec une habileté et une désinvolture dignes d'éloges.

Quant au débarquement de *65,000* volontaires dans l'île de Cuba, le président Mac-Kinley n'ose plus en parler. Bref, il s'ensuit que l'opinion commence à se plaindre hautement de la... *mollesse* du commandement, et pour peu que la partie de cache-cache en mer continue encore quelques semaines, on rira jaune à New-York.

Mais que fait donc le grand amiral Sampson ?

Voici maintenant ce qui se passe en Bourse :

Le marché est franchement nerveux, houleux, anxieux, mal à l'aise ; le manque de nouvelles agace tout le monde, paralyse les affaires et jette une certaine lourdeur sur l'ensemble de la cote.

Les Rentes françaises elles-mêmes font des soubresauts inaccoutumés. 3 °/o 102.95, 102.30 et 102.75 ; la prime d/50 fin juin vaut 103.15 ; Amortissable, 101.60, 100.90 et 101.35 ; 3 1/2 106.15, 105.60 et 106.10.

L'Italien réactionne de 2 *points*, mouvement que j'avais prévu dans mon précédent article, 92.65 et 90.60 ! Quelques réalisations relèvent les cours à 91.85. Nous pourrons même voir plus haut.

Les fonds Russes, très attaqués par de grosses ventes venues de Berlin, ont été fortement secoués. 3 °/o or ancien 96.25, 94.55 et 95.60 ; 3 °/o or nouveau 96.35, 94.50 et 95.45 ; intérieur 68.25.

La rente Brésilienne 4 °/o qui ne repose que sur les caprices d'un syndicat, s'inscrit tantôt à 47 fr., tombe à 43, puis se relève à 48 3/4 et ainsi de suite. Je conseille fortement de ne jamais toucher à ce dangereux fonds d'Etat, à moins d'être couvert par des primes.

Quant à l'Extérieure d'Espagne, sa tenue est mauvaise, et il ne peut en être autrement malgré l'amélioration du change. Cela tient à plusieurs raisons : l'une des principales repose sur les probabilités de l'ajournement du prochain coupon, 35 1/4, 34 3/8, 33 5/16, 32 1/16 et 33 5/8.

Le Portugais 3 °/o descend tout doucement vers le cours de 15 francs. Hongrois 4 °/o or, 102.75 ; Lots du Congo, 93, 90 1/2 et 92.

Les Autrichiens oscillent autour de 770 fr. Lombards, 180.

Les institutions de crédit font la vague. Banque de Paris et des Pays-Bas, 915, 905 et 925 ; Crédit Lyonnais 828, 816 et 822. Comptoir national d'Escompte de Paris, 775, 770 et 773. Banque Parisienne 470, 460 et 465 ; Société Foncière Lyonnaise 390, 383 et 388 ; Banque d'Algérie 615, 605 et 610 ; Rente Foncière 370 ; Compagnie Algérienne 785, 770 et 790 ; Banque Transatlantique 415 et 420 ; Crédit industriel 605, 610 et 605 ; Société Générale 532, 528 et 530 ; Banque nationale du Mexique 617, 615 et 620 ; Crédit Foncier d'Autriche 1290, 1285 et 1290 ; Timbale 487 ; Mobilier Espagnol 37 et 39 ; Mobilier Français 38 ; Crédit Foncier Egyptien 517 et Banque de l'Afrique du Sud 82.50, 75 et 78.

Le Crédit Foncier de France reste immobile à 665. Les obligations foncières et communales ont un marché très actif au comptant, l'épargne ramasse !

Le Crédit Foncier Canadien 501 et le Crédit Hongrois 816, 810 et 815.

Les actions des Grands Magasins du Printemps gagnent 25 francs, 660, 670 et 685. La Compagnie Transatlantique est ferme à 337.50, Mines de Malfidano 1025, Voitures l'Urbaine 130 ; Compagnie Parisienne du Gaz 1105 ; Lits Militaires 1640 et Grande Distillerie Cusenier et Ce 890 avec bonne tendance.

Les chemins de fer grandes lignes consolident leurs brillants cours ; le Nord 2110 ; l'Orléans 1862 ; le Lyon 1890 ; le Midi 1459 ; l'Ouest 1195 et l'Est 1080. La plus-value des recettes depuis le 1er janvier s'éleve à ce jour au joli total de 13,556,167 fr.

Les Omnibus piétinent sur place 1870, 1860 et 1865 ; les Voitures au contraire s'avancent de 10 fr. à 815.

Le Suez fortement ballotté cote successivement 3515, 3440 et 3520 ! Les Bons à lots de Panama valent 110.50.

Le Bec Auer vient d'avoir une petite fuite .. mais rassurez-vous, elle est soudée : 635, 575 et 590. Etablissements Décauville 117, 110 et 115 ; Compagnie Généraie de traction 110 ; Bénédictine de Fécamp 4700 ; Etablissements Duval 3615 : Tour Eiffel 540 ; Grand Hôtel 1950 et Compagnie des Wagons-Lits 735 et 730.

Le groupe ottoman est sans couleur, il subit par moment des réalisations qu'amène la lassitude. Banque ottomane 548, 535 et 544. Le Turc *série* C 24.55 et

24.80; la *série* D 21.60 et 21.50; Lots Turcs 107, 104.50 et 109; autour du cours de 100 francs. achetez franchement des lots; la Salonique-Constantinople a des demandes à 270 et le Cassaba à 350.

Les Chemins espagnols sont un peu meilleurs. Saragosse 110, 101 et 109; Andalous 48 et 56 et Nord de l'Espagne 47 et 53.

Les actions de la Compagnie Fermière des Eaux de Vichy continuent leur mouvement ascensionnel 5250, 5,300, 5360 et 5380 !... on parle du cours de 5500 pour fin juin, qu'on se le dise...

En coulisse, on est calme.

Tharsis 165 et 162 (coupon détaché); De Beers 689 et 677; Ferreira 615, 605 et 618; le Rio 655 et 660. Une réunion spéciale des actionnaires du Rio-Tinto a eu lieu il y a quelques jours. Cette assemblée avait pour but d'autoriser les administrateurs à recevoir pour eux-mêmes une somme de 5000 liv. en rémunération de leurs services. Le président a déclaré que la guerre hispano-américaine n'avait pas influencé sur les affaires de la Compagnie.

Dans le compartiment des petites mines les offres dominent; c'est ainsi que le Cape Copper tombe de 125 à 114.50 puis se relève à 119. Champ d'or 34 et 32 Mozambique 52 et 51, Chartered 62, Distillerie du Transvaal 25, East Rand 116, Geldennius 112, Dynamite du Transvaal 72, Goldfield 109, Langlaagte 83, Randfontein 38, Shéba 45 et Robinson Gold 206, 205 et 206.

Donc, à part une pointe de nervosité, le fond du marché est excellent.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

23 mai.

On dit qu'une grande partie des rebelles Cubains se se sont prononcés en faveur de l'Espagne, et qu'ils feront cause commune avec les Espagnols pour combattre les Américains.

Si cette importante nouvelle se confirme, MM. les Yankees auront du fil à retordre avant de pouvoir planter leur drapeau dans l'Ile de Cuba. Du reste, on commence à s'apercevoir à New-York que pour venir à bout de l'Espagne il faudra faire de très grands efforts. Cependant, personne ne met en doute que les Américains ne parviennent à surmonter toutes les difficultés et soient ensuite victorieux. Mais, pour arriver à ce résultat, il il leur faudra beaucoup de temps, car les Espagnols sont braves et ils se feront tous tuer plutôt que de se rendre.

Cette perspective jette un froid dans les affaires, et les finances en première ligne en subissent les conséquences.

C'est pourquoi la Coulisse manque totalement d'orientation, la moindre nouvelle suivant le vent relève ou renverse les cours. L'Extérieure pour sa part semble avoir la danse de Saint-Guy. Exemple:

Extérieure d'Espagne 35, 29 7/8, 32, 34 1/4, 33 1/16, 34 1/2, 32 1/16, 33 3/8,etc., etc..., ensuite le Brésil qui au gré d'un syndicat fait des bonds de 2 et 3 points: 47 1/4, 44 1/2, 46 3/4, 45 et 48 3/4; puis enfin les lots qui de 109 fr. tombent à 104 1/2 pour se relever à 108 3/4.

Quant aux rentes turques elles résistent aux orages, la *série* C 25 3/16, 24 1/2 et 24.75; la *série* D 21.55; 21.20 et 21.50. Sarragosse 110. 102 et 109. Congo 92, 90 1/2 et 92.

Au comptant le marché est beaucoup moins houleux; je remarque même des transactions assez animées sur plusieurs Banques.

Citons pour commencer: la Caisse Commerciale de Bruxelles 635 et 640; la Banque Nationale 2740 et 2750; Parts de Réserve 21.40; Crédit Général Liégeois 930; Crédit Général de Belgique 133; Immobilière de Belgique 340; Banque de Bruxelles 712.50; Caisse d'Annuités 1375; Crédit National Industriel 248, et Banque auxiliaire 115 et 117.50. Cette excellente Société augmente son capital de 5 millions au moyen d'une émission publique de 50,000 actions nouvelles de 100 francs; les capitalistes en quête d'un bon placement profiteront, j'en suis sûr, de l'occasion qui leur est offerte; *et ils feront bien.*

Excellente tenue des charbonnages.

Amercœur 950 et 960; Charbonnages belges 405 et 415; Courcelles-Nord 8450 et 1475; Fontaine-l'Evêque 450 et 470; Grande-Bacnure 2050 et 2170; Hasard 165; Hornu-Wasmes 3950 et 4025; Levant du Flénu 1950 et 2020; Sacré-Madame 3190 et 3200; Wérisier 510 et 580; Prokhow 775; Grande Machine à feu 1310 et Monceau-Fontaine 2550 et 2700.

Lourdeur en valeurs sidérurgiques.

Ougrée 1085; Espérance-Longdoz 360; Saint-Fiacre 1110; Cockerill 2190; Monceau-sur-Sambre 460; Sarrebruck 8170; Nicolaïeff 1555 et 1525; Olkovaïa 425; Halanzy 525, 510 et 520, et Marcinelle-Couillet 575, 555 et 570.

Statu quo en zincs.

Asturienne 4925; Mining Priv. 56; Nouvelle-Montagne 507.50, Prayon 586 et Vieille-Montagne 645.

Les glaceries sont complètement abandonnées. Glaces de Roux 387; Glaces Nationales Belges 660 et Verreries de Donetz 337.50.

Voici quelques derniers cours cotés à la Bourse de Lille sur les actions des charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais.

Albi	1450 —
Aniche (Nord), le 12e	15250 —
Anzin (100e de denier)	5498 —
Blanzy	1725 —
Bruay	1725 —
Bully-Grenay (le 6e)	2905 —
Campagnac	1000 —
Carvin	1235 —
Courrières (le 10e)	1940 —
Douchy	990 —
Dourges (100e d'action)	141 —
Dourges (coup. de cent)	13825 —
Drocourt (1 à 1.800 act.)	4305 —
Epinac	600 —
Escarpelle (Nord)	749 —

Ferfay	699 —
Lens (100e d'action)	392 —
Lens (coup. de cent)	39000 —
Liévin	1730 —
Ligny-lès-Aire (Ce anon.)	590 —
Liancourt	50 50
Marles 30 0/0 (part d'ingén.)	17000 —
Marles 70 0/0 (S. Raimbeaux)	24600 —
Meurchin (act. 100 fr. t. p.)	1740 —
Meurchin (coup. de cinq)	8700 —
Ostricourt (act. lib. 500 fr.)	721 —
Thivincelle	290 —
Vicoigne	22950 —
Clarence	650 —
Flines-les-Raches	1100 —

V.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

SPORT

CYCLISME

La grande épreuve annuelle de notre confrère français *le Vélo*, Bordeaux-Paris, a réuni moins de partants que jamais. L'épreuve classique décline-t-elle, ou la participation d'un homme comme M. Rivierre écarte-t-elle les concurrents? Toujours est-il que quatorze coureurs seulement se sont mis en ligne aux Quatre-Pavillons, où se donnait le départ. Deux d'entre eux seulement, Garin et Bastien, constituaient pour Rivierre des adversaires sérieux; Garin surtout, imbattu depuis deux ans, et dans lequel on avait grande confiance. Garin et Rivierre étaient les mieux partagés, au point de vue des entraîneurs en voitures automobiles; mais le temps détestable et les routes boueuses ne leur ont pas permis, malgré l'appoint des chauffeurs, de battre le record de l'année dernière. Rivierre est arrivé premier à Paris (591 kil.) en 20 h. 39 m. 1 s. 4/5, faisant trois minutes de plus que l'année dernière, mais devançant Garin, second, d'une grosse demi-heure. Robl, un tout jeune coureur, se classait troisième dans le temps très bon de 22 h. 20 m.

— Protin et Morin ont couru leur match à Paris; le coureur français a battu les champions belges dans les deux manches. Dire que cette épreuve présentait *actuellement* un grand intérêt serait beaucoup, la forme des deux adversaires étant inconnue à une époque de l'année où ni l'un ni l'autre n'ont encore fourni de courses sérieuses. Aussi serait-il présomptueux de vouloir tirer une conclusion de ce *match* et d'en conclure à la supériorité de Morin. Notons en passant que Protin a montré plus de tactique que d'habitude : gagner à la corde au vélodrome de la Seine est fort difficile, le coureur qui survient à l'extérieur se trouve fort avantagé sur cette piste bizarre ; Protin le savait, aussi a-t-il fait tous ses efforts pour éviter cette position; mais la chance ne l'a pas favorisé et ses manœuvres pour prendre l'extérieur lui ont fait briser sa pédale sur le ciment dans la première manche, tandis que dans la seconde Morin profitait du brusque crochet fait par Protin pour filer à toutes pédales et gagner sans être inquiété.

Signalons en outre la victoire à Berlin de Berchows sur Chase, dans le Cycle d'or, course de cinquante kilomètres; à Lille, la défaite de Louvet par Morin dans la course d'ouverture; la victoire de Champion sur Lesna et Huret dans les 80 kilomètres du vélodrome du Parc des Princes, et la nouvelle défaite de Protin à Liége dans le handicap et dans la course internationale, où Broca et Taton, qui ne recevaient cependant que 25 mètres, furent ses vainqueurs.

A Roubaix, le célèbre Hollandais Cordang a battu Champion dans un match de 100 kilomètres : résultat peu prévu, si l'on considère les aptitudes spéciales de ces deux coureurs.

LES CHAUFFEURS

AUTOMOBILE-CLUB DE BELGIQUE. — Nous recevons de l'Automobile-Club de Belgique, aux destinées duquel préside avec tant de dévouement le comte François van der Straten-Ponthoz, les règlements de divers concours qu'organise cette année à Spa le vaillant cercle belge.

Il n'entre pas dans notre cadre de donner les détails de cette volumineuse réglementation. Nous donnerons seulement les grandes lignes du programme :

25 et 26 juin.— Course Bruxelles-Ardennes-Spa, en deux étapes. Les concurrents seront reçus au château royal d'Ardennes par la Compagnie Internationale des Grands Hôtels, qui a avancé expressément à cette date l'inauguration de son nouvel immeuble.

27 juin. — Inauguration de l'Exposition et excursion en groupe, le tour des Fontaines.

28 juin. — Défilé des voitures fleuries. Banquet. Revue automobile par M. Luc Malpertuis.

29 juin. — Concours d'adresse. Prix sir David Salomons (voiture la plus élégante). Prix du Touring Club de Belgique (voiture la plus pratique pour le tourisme). Prix du comte de Hemricourt de Grünne (voiture la plus appropriée à un service de campagne).

30 juin. — Excursion en groupe au Barrage de la Gileppe.

3 juillet. — Course des Motocycles.

Plus de dix mille francs de prix sont affectés rien qu'à la course Bruxelles-Ardennes-Spa : c'est dire le succès qu'est appelé à avoir le meeting de l'Automobile-Club de Belgique ; la course Bruxelles-Spa est la première grande course d'automobiles donnée en Belgique. Ses résultats sont attendus avec une vive impatience, non seulement par le public profane, qui ignore encore ici la valeur des nouveaux modes de locomotion, mais surtout par les nombreuses sociétés qui se sont mises ces derniers temps à construire, et pour lesquelles cette course sera le vrai *criterium* de leurs procédés de fabrication et des progrès obtenus.

FRANCE. — Le grand événement de la quinzaine est la victoire de René de Knyff, le « roi des chauffeurs », sur Charron dans le *Criterium des Entraîneurs* organisé par l'Automobile-Club Bordelais, de Paris à Bordeaux. Les 590 kilomètres du parcours ont été couverts par le vainqueur en un peu plus de quinze heures, résultat tout simplement merveilleux et qui confond les braves gens qui vous disent encore en hochant la tête : « les automobiles? ça n'est pas encore pratique ! »

Notre confrère le *Journal des Sports* organise une *Épreuve notion des automobiles* dont le but est de démontrer l'utilité de ce mode de transport dans le cas d'une mobilisation rapide des troupes.

L'épreuve rayonnera de Paris, comme point de

départ, aux principales villes frontière. Un grand nombre de chauffeurs assureront, sur les divers itinéraires choisis, le transport de la dépêche spéciale représentant l'ordre de mobilisation.

FERVILLE.

ESCRIME

A diverses reprises j'ai exprimé mes regrets de voir les salles d'armes de régiments n'être que des lieux fictifs d'exercice où le soldat n'allait pas, où le sous-officier n'allait que contraint et forcé et où l'officier ne faisait que de rares apparitions, sachant bien que son subordonné, le maître d'armes, ne le dénoncerait pas.

Il paraît que l'on va entrer dans une nouvelle voie et c'est de tout cœur que je crie bravo à ceux à qui cette initiative est due.

Le 26 courant, à 8 heures du soir, aura lieu dans la salle d'armes du régiment des grenadiers un assaut par invitation.

La fête organisée par M. le capitaine Lefébure, assisté de M. Hebrant, professeur au régiment des grenadiers, s'annonce comme devant être fort belle; les adhésions des tireurs sont nombreuses et comme toujours lorsque Messieurs les officiers s'en mêlent, la réception promet d'être charmante.

Dans le prochain numéro de la *Revue* paraîtra le compte rendu de cette fête.

EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Causerie sur la Mode

NOUS voici au moment de quitter la ville pour les voyages ou les séjours à la campagne. Il faut songer à ce qu'on emportera et le choix en sera plus difficile, tout est si joli cette année.

Je ne parlerai aujourd'hui que des costumes de lainage. Il en faut toujours dans notre climat variable, et il en faut d'élégants comme de simples, pour toutes les occasions.

J'ai vu chez Mme Lequesne un très joli costume de voyage en alpaga bleu marin. Jupe unie à piqûres dans les bas, casaque à plis roulcautés dans le dos, s'ouvrant par devant sur un gilet de satin noir, décolleté en pointe sur une chemisette en soie à rayures jaunes et jardinière avec gros nœud sous le menton; petites basquines bordées de rouleaux et ceinture de satin noir.

Mme Lequesne préparait aussi pour une de nos élégantes, un costume destiné à Spa, en voile beige à fins quadrillés blancs. La jupe unie garnie dans le haut de deux bandes de drap blanc brodé à jours remontant par derrière jusqu'au corsage. Le corsage en blouse était bordé d'une broderie de drap blanc à jour, et s'ouvrait largement devant et derrière sur un dessous de soie orange à petits plis entremêlés de points à jours d'une exquise finesse. Ces plis se continuaient sur l'épaule en forme d'épaulettes, d'un effet très coquet.

Une autre toilette était en barège très fin bleu bluet avec, au bord de la jupe, une petite broderie en soie bleue mêlée d'argent. Le corsage en blouse croisée sur la poitrine, s'ouvrait sur un dessous de taffetas bleu brodé d'argent. Sur la manche même broderie qu'au bas de la jupe, montant du poignet jusqu'à l'épaule.

Je signalerai aussi une toilette noire en barège clouté d'argent d'un cachet de haute distinction. La jupe avec volant rapporté et le corsage décolleté en carré sur un dessous de taffetas blanc recouvert de dentelles noires. Tour de cou avec gros nœud en taffetas blanc et ceinture de satin noir avec une large boucle en argent. Cette toilette, destinée à la princesse de L., est absolument merveilleuse dans sa simplicité cossue.

J'aurais encore beaucoup d'autres toilettes à signaler, qui se feront admirer sur la plage d'Ostende, à Spa et dans quelques châteaux pourvus d'élégantes châtelaines, mais la place me manque pour les décrire; je dirai seulement à mes jolies lectrices que les étoffes souples, molles, bien drapantes sont surtout adoptées pour les costumes de cette saison. Le foulard se portera beaucoup, mais la robe de barège reparaît triomphante et son aspect flou, vaporeux, léger est la nouveauté la plus appréciée. Mme Lequesne a de certains barèges bleu nouveau, beige et gris, délicieux, ils entourent la femme comme d'un nuage très doux et, entremêlés de broderie et de dentelle, ils font les plus jolis costumes que coquette puisse rêver.

OPALE.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE SUR LE FÉMINISME

Dans une première série de causeries, nous avons philosophé sur le féminisme. Trop rapidement, hélas ! car cette question est si complexe, elle a été l'objet de tant d'écrits et de discussions diverses, qu'il eût fallu lui consacrer, dans la *Revue Mauve*, une partie trop considérable pour un sujet abstrait comme celui-là, peu apprécié de tant de lecteurs !

Il faut donc se résigner à élaguer de l'arbre toutes les branches, et n'en garder pour ainsi dire que le tronc, pour arriver tout de suite à l'étude des revendications féministes et à leur raison d'être.

Redisons-le encore, parce que l'erreur commune et générale, suite d'une ignorance souvent volontaire de la question, le vrai féminisme, loin d'être une guerre folle de femmes à hommes, une levée de boucliers panachés, une poussée bruyante de toquées ou d'ambitieuses vers les places en vue, vers le pouvoir ou la vanité, le vrai féminisme est une question sociale, la plus humanitaire, la plus intéressante des questions sociales. C'est une question de charité, parce que les premières qui profiteront des améliorations légales réclamées, ce sont les humbles et les petites, les ouvrières, les femmes du peuple, toutes celles qui ne savent même pas qu'il y a une question féministe, mais qui sont le plus accablées par les duretés de la loi existante.

Comme toujours, il y a des ours qui gâtent la question en lançant des pavés maladroits. Les timorés, que le bruit effraie, s'effarouchent, les adversaires s'en emparent pour prouver qu'ils ont raison.

Les lanceurs de pavés, il faut bien le dire, ce sont d'abord les philosophes impies, les Bebel, les Pelletan, les Lacourt, qui se sont saisis du féminisme comme d'un appât perfide pour attirer les femmes à eux en les pervertissant, ce sont aussi tous ces romanciers et auteurs dramatiques qui voient dans le féminisme des thèses nouvelles à exploiter et se figurent être apôtres, sans songer que la comédie ou le roman qu'ils écrivent, même s'il pouvait être débarrassé (ce qui n'est pas) de toute invraisemblance, ne sera jamais qu'un cas particulier. Les *Tenailles* d'Hervieu prouvent-elles quelque chose en faveur de la question féministe ? On y voit que Fergon est un très désagréable monsieur, mais que sa femme a aussi un vilain caractère, que le sens moral et la raison lui manquent et que si le mari est féroce, la femme fait tout ce qu'il faut pour le rendre enragé.

Comme le dit très bien Laboulaye, la masse ne peut être régie par un cas particulier, et l'inconduite qui est le fond immoral de toutes ces productions littéraires, en ôte toute valeur pour le législateur impartial.

Le féminisme, s'il ne travaillait que pour la classe riche ou oisive, aurait, relativement, peu d'importance. La femme riche ayant son pain assuré, se trouve beaucoup plus rarement aux prises avec les duretés du code. Les Fergon sont moins fréquents qu'on ne le pense, ils ont, généralement, horriblement peur des Irène, et pour éviter les larmes, les crises de nerfs ou les scènes, ils cèdent ou se sauvent.

Dans le peuple, ils ne se sauvent pas, ils tapent, ils blessent et ils tuent même. L'éducation, sans doute, ne préserve pas toujours de la violence, elle la diminue tout au moins beaucoup, et les femmes ont, pour se défendre, bien des ressources qui manquent absolument à la femme du peuple.

Il n'en est pas moins vrai que le féminisme est mené par les femmes des classes dirigeantes et qu'il serait injuste de taxer toutes ces femmes d'ambitions déplacées. La plupart, sincèrement, sont mues par leur charité naturelle. Il est déplorable que beaucoup se trompent sur la marche à suivre.

Le mariage est l'objet des premières et des plus fortes attaques. C'était inévitable. En repoussant au second rang l'antique et vénérable mariage religieux, on fait perdre au mariage sa force morale; le mariage civil, seul valable aux yeux de l'Etat athée, est le chancre qui dévore l'institution matrimoniale, augmenté de toute l'insanie du divorce.

Le mariage religieux, unique autrefois, avait une autorité incontestée. En se mariant, l'homme et la femme savaient qu'ils se liaient pour la vie devant Dieu. Ce n'était pas un acte qu'ils signaient, c'est un sacrement qu'ils recevaient, et cette inviolabilité du mariage devenait la plus sûre garantie de la paix conjugale. Maintenant, quelle valeur peut avoir, pour la plupart, cette promesse de fidélité échangée devant un monsieur quelconque qui, dans le code qu'il tient en main, n'a qu'à tourner un feuillet pour y trouver le divorce ?

Même chez les catholiques, le mariage civil et le divorce ont eu une influence dissolvante. Le divorce, peu à peu, leur paraît moins criminel. Ils s'en servent sans scrupules. Sans doute, ils ne vont pas encore jusqu'à se remarier civilement, car ils savent que la plupart des bonnes maisons leur fermeraient leur porte, mais cela durera-

t-il ? Et, si nous descendons dans le peuple, nous voyons quels ravages a produits le divorce soutenu par l'ignorance et l'incapacité.

Déjà toute la littérature romancière ne connaît plus que le mariage civil. La vertu d'une divorcée qui se remarie est vertu pour tous ces auteurs qui ne connaissent d'autre loi morale que celle qui facilite les passions sous un vernis de puritanisme légal.

Car la morale du code fait plus qu'ignorer la morale chrétienne, elle lui est opposée. C'est pourquoi le code est déchu de son rôle élevé de gardien des mœurs, il a perdu son prestige et son autorité.

Le mariage chrétien, c'est la basilique fortement maçonnée que les siècles ne peuvent entamer. Le mariage civil en est une misérable contrefaçon, bâtie de carton et de plâtre. Quelques hivers ont suffi pour la cribler de fissures et compromettre son existence.

Proudhon, malgré son aversion pour l'Eglise catholique, le reconnaît :

« Unité, indissolubilité, dit-il dans son livre de *la justice dans la révolution et dans l'Eglise*, c'est la base du mariage..... Le mariage est avant tout un acte religieux, un sacrement. C'est de toutes les manifestations de la justice, la plus ancienne, la plus authentique, la plus intime, la plus sainte. »

Et il démontre plus loin que le mariage romain, dans les premiers temps de l'histoire, avant qu'on y introduisît le divorce, fut, par son indissolubilité, la sauvegarde de la moralité, la force de la nation.

« Pendant six siècles, s'écrie-t-il, pas un divorce, pas une séparation ! »

Les disciples, comme il arrive toujours, ont été plus loin que le maître, et Proudhon est devenu un vieux rétrograde, presqu'un calotin. Ils ne veulent même plus la sage réforme du code, ils veulent l'abolition complète du mariage. Aussi que de colères, que de reproches contre l'Eglise catholique !

Bebel, naïvement, s'étonne que l'Eglise romaine mette autant de facilité à conclure les mariages que de difficultés à les rompre. « Car il est certain que si l'Eglise regarde le mariage comme un refuge contre l'immoralité d'un côté et comme un sacrement ineffaçable de l'autre, elle doit, conséquente avec ses principes, faire tous ses efforts pour faciliter l'obtention de ce sacrement, comme pour en garder l'intégrité (1). » Mais il n'a que faire d'une intégrité qui combat trop bien le dissolvant de la doctrine, et il dit avec une conviction féroce :

« — Le mariage, comme la royauté, finira par disparaître. » Et que fera-t-il pour le remplacer ?

« Le mariage sera une union ou contrat privé, sans l'intervention d'aucun fonctionnaire, sans que la femme puisse y tomber sous la dépendance de l'homme... et s'il y a mésintelligence entre les époux, la morale ordonnera de rompre les liens. »

Après cela, que des anarchistes, « moins chevelus » des idéalistes du désordre, comme Léopold Lacourt, viennent proposer la femme de la cité future : « le beau vase », résultat prestigieux, sans doute, de l'éducation prônée par son ami Robin, de Cempuis.

Peu lui chaut la femme qui peine dans les bas-fonds de la société ; lui, comme Jules Bois, s'adresse aux femmes du monde, les autres ne comprendraient pas.

---

(1) BEBEL. *La femme.*

« Le couple citoyen, ce n'est pas seulement, en effet, l'égalité sociale des sexes ; c'est leur égalité la plus immatérielle aux cimes les plus rayonnantes de la cité du beau et du vrai (et aussi de l'héroïque). Science et conscience seront désormais, comme l'art, œuvre commune, œuvre androgyne (1). »

Ecoutez le développement qui suit :

Ce couple citoyen, « dont l'idéal ne sera pas l'ascétisme », n'admettra ni « le mariage religieux ennemi de la nature » ni même « l'état marieur ».

« Le divorce entre la chair et l'âme feront place à leur harmonie naturelle. L'amour y gagnant de n'avoir plus à mentir sur soi, de puiser en sa franchise tranquille un sentiment de dignité qui lui permettra, rendra plus facile son plein développement : voilà quelques-unes des transformations profondes dont l'imagination d'un psychologue et sociologue totalement affranchi n'a aucune peine à se procurer le spectacle, dans sa vision de la cité future (2). »

Est-il besoin d'aller plus loin ? N'est-ce pas la négation la plus complète de la morale chrétienne ?

A l'honneur des femmes, il faut remarquer que bien peu, parmi les plus ardentes féministes, consentent à aller aussi loin. Celles mêmes qui se prétendent dépouillées de toute croyance ont conservé une idée assez élevée et assez pure de leur dignité pour comprendre que le respect qu'elles exigent disparaîtrait avec le lien légal.

Les femmes ne veulent pas l'abolition du mariage. Elles ne demandent que certaines modifications du code. Leur intérêt primordial, c'est le recul du mariage civil à son vrai rang de policier du mariage religieux, rôle modeste, le seul qui lui convienne. Ainsi en fut-il jadis et le monde n'en allait pas plus mal.

C'est que le mariage religieux est le plus libre, le plus noble des contrats. Deux créatures humaines se jurent, devant le représentant de Dieu, fidélité absolue jusqu'à la mort. L'un, établi chef de la communauté, fait serment de protéger celle qui se confie en lui, tous deux reçoivent la bénédiction qui les unit d'un lien indissoluble. Point de gendarmes, de tribunaux, de prison ; la paix conjugale est garantie mieux que par la force publique parce qu'elle se trouve imposée par la conscience chrétienne qui sait que le mariage ne se brise pas. On supporte sa femme, son mari comme on supporte son père ou sa sœur, avec le sentiment que toujours le père restera père, la sœur restera sœur, et que le mieux est de tâcher de vivre en paix en famille. On pardonne plus facilement, on s'exaspère moins avec cette conscience d'un état de chose intangible, on plie de gré ou de force et le sacrifice qu'on fait pour plier est une victoire morale sur soi-même qui assure la paix domestique.

Le divorce, au contraire, ouvre la porte aux bouderies mauvaises, aux querelles envenimées, à l'orgueil qui ne pardonne pas, à la vanité qui s'irrite et ne peut pas oublier. L'amour devient haine et l'écœurement saisit à voir ces procès de divorce où toutes les ignominies s'étalent au grand jour, où plus on s'est aimé plus on s'injurie, sans souci, dans l'aveuglement de la vengeance, de salir à jamais son nom, celui de ses enfants, celui de ses parents, de toute une lignée honnête et honorée.

Le divorce est l'égout roulant les fanges d'une société gangrenée, le mariage chrétien, indissoluble, est le canal pur et régénérateur de la famille.

---

(1) LÉOPOLD LACOURT. *L'humanisme intégral.*

(2) Idem.

La Boulaye, cet esprit si juste, si profond, exprime admirablement le mal social qu'est le divorce :

« — Quelque sévères que soient ses conditions, dit-il, le divorce sera toujours une mauvaise institution, car, par égard pour un individu qui souffre, il ébranle tous les mariages par les dangers de l'exemple, compromet l'avenir des enfants, s'oppose à la réconciliation qu'amènent le temps et le repentir, et jette dans les unions les plus saintes un ferment de discorde qui peut lever tôt ou tard. Il est triste sans doute qu'une femme innocente soit condamnée à expier dans un veuvage anticipé des torts qui ne sont pas les siens, et, à ce point de vue individuel, le divorce sera toujours justiciable, mais, au point de vue social (et c'est ce qu'avait compris l'Eglise, mère de notre civilisation moderne), la souffrance de cette femme est un sacrifice qui assure le bonheur et la tranquillité générale; à ce devoir supérieur nous devons tous nous soumettre quoiqu'il en coûte (1). »

Dom Guéranges, commentant la doctrine de Jésus sur le mariage, montre dans un lumineux tableau la réhabilitation du mariage avili par le divorce et la polygamie et relevé par le Sauveur à la dignité de sacrement :

« — Au moment où deux chrétiens contractent cette alliance qui les lie pour jamais, une grâce sacramentelle descend sur eux et vient serrer le nœud de leur union qui passe à l'instant même au rang des choses sacrées... Mais la grâce du septième sacrement ne vient pas seulement serrer le lien qui unit pour jamais les époux; elle leur apporte en même temps tous les secours dont ils ont besoin pour remplir leur sublime mission. Elle verse d'abord dans leurs cœurs un amour mutuel « *fort comme la mort et que le torrent des eaux glacées de l'égoïsme n'éteindra jamais* » s'ils persévèrent dans les sentiments du christianisme; un amour mêlé de respect et de pureté, capable de commander, s'il le faut, à l'entraînement des sens; un amour que les années n'affaiblissent pas, mais épurent et développent; un amour calme comme celui du ciel et qui dans sa mâle tranquillité s'alimente souvent et comme sans effort des plus généreux sacrifices....

Telle est la transformation opérée par la grâce du sacrement de mariage dans l'état conjugal; telle est la révolution que la loi chrétienne fit éclater au sein du monde païen chez lequel un brutal égoïsme avait étouffé le sentiment de la dignité humaine. Le christianisme venait révéler, après tant de siècles de dégradation, la vraie notion du mariage : l'amour dans le sacrifice et le sacrifice dans l'amour (2). »

Quelle meilleure réponse à faire aux peintures érotiques de la cité future des Bebel et des Lacourt qui veulent ramener le monde à la dégénérescence païenne des jours corrompus qui précédèrent la venue du Christ ?

Dom Guéranges proteste avec énergie contre l'immixtion de l'Etat dans le mariage :

« — La foi nous enseigne, dit-il, que ce contrat, devenu sacrement, est du domaine de l'Eglise quant au lien qui le constitue ; l'Eglise se l'est vue arracher au nom de l'Etat, aux yeux duquel la loi de l'Eglise n'est plus qu'un joug suranné dont la liberté moderne a affranchi l'humanité. Il est vrai que tout aussitôt la légitimité du divorce a fait irruption dans les codes, et que la famille est redescendue au niveau

(1) La Boulaye. *Recherches sur la condition civile et politique de la femme.*

(2) dom Guéranges. *Année liturgique. Temps pascal 2*, page 335.

païen. La leçon n'a cependant pas été comprise. Le sens moral, préservé encore chez le grand nombre par l'influence séculaire du mariage chrétien, a pu faire reculer de quelques pas sur ce terrain périlleux ; mais l'inflexible logique ne saurait abdiquer des conséquences dont les prémisses ont été posées; parmi nous, aujourd'hui, tel mariage est un lien éternel et sacramentel aux yeux de l'Eglise ; ce même mariage, aux yeux de l'Etat, n'existe pas même ; tel autre a valeur devant la loi civile, et l'Eglise le déclare nul devant la conscience du chrétien. La rupture est donc consommée (1). »

La femme chrétienne doit donc combattre le divorce et non revendiquer son extension ainsi que le font les féministes qui s'efforcent d'obtenir des législateurs que les lois du divorce soient les mêmes pour l'homme que pour la femme.

L'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche et la Hongrie ont pu, jusqu'ici repousser le divorce, mais dans les autres contrées le divorce sévit, grâce, pour certains pays, au code Napoléon, pour d'autres, par suite de la législation luthérienne et protestante qui, toujours, a favorisé le divorce.

La France et la Belgique, régies par le code Napoléon, ont le divorce dont les articles sont tout à l'avantage du mari. Ainsi une femme coupable d'infidélité peut être divorcée malgré elle et sera passible d'un emprisonnement de trois mois au moins et de deux ans au plus. Le mari, lui, peut être infidèle tant qu'il voudra, sa femme n'obtiendra le divorce que si le scandale se produit sous le toit conjugal, s'il est passible d'une peine, point de prison : une amende de cent à deux mille francs au plus.

Faut-il ajouter le délicieux article 324 :

« Le meurtre commis par l'époux sur son épouse ainsi que sur le complice à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale, est excusable. » En revanche aucune excuse pour la femme qui tuerait son mari dans les circonstances identiques.

La loi belge diffère peu du code français, cependant l'article 413 excuse également l'homme ou la femme dont la colère légitime aurait fait des meurtriers.

Le vrai féminisme combattra le code pour obtenir la radiation du divorce et effacer le mal énorme qu'il a fait aux mœurs ; mais il maintiendra fermement le vœu de l'égalité de traitement des deux époux au point de vue de la fidélité conjugale, dans le domaine du droit pénal comme en droit civil, car ici c'est la loi civile qui devient le soutien de la loi religieuse, laquelle ne voit aucune différence dans le crime d'infidélité commis par l'époux ou l'épouse. Ce crime, les circonstances peuvent seules l'atténuer aux yeux de l'Eglise, mais à cause des circonstances et non à cause de la personne, et sa justice est impartiale pour l'un et l'autre sexe.

La loi humaine, au contraire, dans la plupart des pays, favorise l'inconduite du mari, et cette bienveillance pour les écarts masculins a eu des conséquences très graves : nous commençons à les comprendre. Elles se traduisent par l'extension prodigieuse, épouvantable de la prostitution, par toutes les dégénérescences qui en sont la suite, par l'abaissement de la natalité, et enfin par toute cette floraison vénéneuse de crimes et d'excès, notamment les nombreux crimes contre l'enfance qui sont un des plus tristes signes de l'état moral de notre société.

Le mariage chrétien, dans sa pureté austère, pourra seul relever les mœurs,

(1) DOM GUÉRANGER, *Année liturgique. Temps pascal 2*, page 335.

et les femmes ont tout intérêt à soutenir l'Eglise, gardienne incorruptible de la sainteté du lien conjugal, mais surtout gardienne de leur propre dignité. Elles ne s'y trompent pas, du reste ; un secret instinct les met en défiance contre cette facilité si grande d'abandonner un époux pour en prendre un autre. Le divorce est encore une loi masculine, il a été fait par l'homme et pour l'homme.

On dit que, par son petit livre intitulé : *Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*, Alexandre Dumas a été le plus persuasif porte-voix de Naquet pour faire voter sa fameuse loi du divorce. Ceux qui ont pu se laisser prendre aux brillants paradoxes du plus spirituel des sceptiques ont montré tout au moins autant de légèreté que lui. Le divorce n'a pas produit les fruits qu'en attendaient ceux qui l'ont institué en France, et le célèbre auteur de *la Femme de Claude* le constatait lui-même mélancoliquement, peu de mois avant sa mort.

La réaction qui se produit contre l'immoralité ambiante amènera forcément la restauration du mariage chrétien, le seul véritable et bienfaisant. Ceux-là seuls protesteront, dont les mœurs sont licencieuses, mais ils n'auront certes pas la majorité des femmes avec eux.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

P.-S. — M. Marcel Prévost, le subtil et délicat écrivain, m'adresse les quelques lignes suivantes, qui sont le très saisissant raccourci de tout un aspect de la question féministe. J'y reviendrai.

Nier l'importance du mouvement dit féministe serait faire preuve de courte vue. A ceux qui sourient et haussent les épaules, il suffira de faire remarquer que la plupart des réformes réclamées par les protagonistes du féminisme sont accomplies dans beaucoup d'Etats de l'Amérique du Nord — et quelques-unes dans les pays septentrionaux de l'Europe.

Mais la conquête des pays latins par le féminisme est-elle possible? Ceci est une autre question. Il y a contradiction entre l'Idéal latin de la Femme et le type de l'Ève nouvelle. On répondra peut-être que c'est tant pis pour les pays latins ; et, de fait, l'activité morale et productrice d'un pays semble aujourd'hui (d'après les statistiques) d'autant plus vivace qu'il reste, dans ce pays, moins de conquêtes à faire au féminisme.

MARCEL PRÉVOST.

Ainsi que nous étions heureux de l'annoncer à nos lecteurs dans notre dernier numéro, Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre a daigné nous autoriser à reproduire une de ses aquarelles, voulant, par cette haute faveur, nous accorder un précieux témoignage du bienveillant intérêt qu'Elle porte à la REVUE MAUVE.

Nos lecteurs trouveront encartée, dans notre numéro de ce jour, cette œuvre charmante.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

PREMIÈRE PARTIE

I

Deux heures sonnèrent au clocher de l'église. Mlle Clémence ferma, au second coup, l'armoire où elle achevait de ranger la vaisselle.

D'un bahut de chêne aux panneaux ornés de bouquets de fleurs sculptés, elle tira une boîte à ouvrage et un rouleau d'étoffes, puis vint s'installer près de la fenêtre. Sur la tablette, elle déposa la boîte, après avoir légèrement repoussé un pot de pelargoniums roses, fleuris, qui l'empêchait de bien voir ce qui se passait au dehors.

Elle s'assit, entr'ouvrit le rideau de mousseline et commença activement de travailler.

Mlle Clémence avait dû être très jolie, car ses traits fatigués laissaient encore deviner la pureté première de leur dessin et ses grands yeux noirs, s'ils étaient moins brillants que jadis, avaient gardé leur expression douce et profonde, reflétant le calme de cette âme qu'aucun trouble malsain n'avait jamais effleuré, ce calme que donne une vie toute droite, remplie uniquement par l'accomplissement monotone du devoir.

Mais le teint, si éclatant naguère, était jauni. Mille petites rides plissaient la peau, les joues tombaient, sous les yeux s'accentuaient de grosses poches. La jeunesse, qui ne voyait plus que la Clémence actuelle, pouvait difficilement deviner la Clémence d'autrefois. Mais ce qu'on lisait à première vue dans ce visage toujours souriant, c'était la bonté, la bonté dévouée, égale, la bonté dans toute l'acception du mot, si bien que la sympathie et l'affection naissaient tout de suite pour cette vieille personne dont la belle âme semblait illuminer l'enveloppe décrépite.

De sa fenêtre, Mlle Clémence surveillait tout ce qui se passait dans la rue, sans perdre un coup d'aiguille. Il est vrai que la surveillance était facile dans cette rue tranquille de petite ville endormie. Le soleil pâle de février qui inondait la chambre était un soleil

menteur. Malgré ses rayons, une bise glaciale soufflait, et les gens qui s'aventuraient dehors passaient vite, frissonnants.

Devant la fenêtre, en face de la maison, de l'autre côté de la rue étroite, se dressait l'église. Une vieille église, brunie par le temps. Le porche à l'arcature ogivale s'ouvrait si bien en face de la porte de Mlle Clémence, que c'était plaisir de voir comme la Providence arrangeait les choses pour permettre à la soigneuse sacristine de remplir ses fonctions avec toute la sollicitude possible.

En se penchant un peu, Mlle Clémence pouvait apercevoir la cure, tristement située au fond d'une cour exiguë qui la séparait de l'église. Vieux reste d'un couvent sombre, où jadis s'étaient abritées pendant plusieurs siècles les pieuses filles d'un ordre disparu.

Mlle Clémence ne pouvait pas voir plus loin. La rue étroite grimpait très roide devant chez elle. Après avoir longé l'église et la cure, elle passait sous une voûte obscure qui reliait la cure à la maison d'en face, laquelle faisait aussi jadis partie de l'ancien couvent. Puis, la voûte franchie, la rue serpentait, agreste, entre deux rangées de maisonnettes, pour gagner le plateau couronnant un grand rocher d'où les restes d'un vieux château dominaient encore fièrement la petite ville.

Comme un cadre harmonieux autour de la maîtresse du logis, la maison de Mlle Clémence avait un cachet antique, mais agréable à l'œil, devant laquelle s'arrêtaient tous les étrangers amateurs de jolies vieilleries.

Bâtie en contre-bas, à cause de l'escarpement de la rue, elle formait un avancé en retour, qui brisait l'alignement avec la désinvolture des bâtisses d'autrefois. A voir ses fenêtres à meneaux, moulés élégamment, sa vieille porte aux lourdes pentures de fer, au grand marteau à rinceaux, on n'hésitait pas à saluer comme vénérable, trois fois centenaire, la solide demeure de Mlle Clémence.

On aurait presque classé dans la même époque la propriétaire, tant il y avait d'années qu'on la voyait, aux mêmes heures, entre le pelargonium fleuri et le montant moussu de la pierre, avec ses bandeaux brillants, encore noirs, son profil de lignes austères, noyé dans l'ombre de l'appartement, comme un vieux portrait hollandais.

C'est dans cette vieille maison que, depuis de nombreuses générations, les aïeux de Mlle Clémence étaient nés, avaient vécu, s'étaient endormis dans la paix du Seigneur. C'est là que ses parents à elle avaient passé une existence aussi paisible qu'honorable en vendant des étoffes et des épiceries « de confiance » à leurs concitoyens ; et, après leur mort, si Mlle Clémence avait fermé boutique, c'est que sa nature tranquille, exempte d'ambition, ne désirait autre chose que le strict nécessaire pour sa modeste existence. Elle avait juste de quoi vivre, elle était seule : à quoi bon se donner le tracas du commerce ? Les soins de la sacristie et les bonnes œuvres, voilà de quoi occuper largement le temps.

Ce qui préoccupait en ce moment la digne personne, c'était M. le curé. Elle venait de le voir sortir de chez lui, le grand manteau ouvert, s'envolant dans les rafales, sans écharpe de laine au cou, et elle se tourmentait en songeant qu'il finissait à peine un gros rhume. La vue d'une jeune fille qui remontait la rue la distraya de ses inquiétudes. Mlle Clémence remarqua qu'elle avait un paletot neuf.

— Elle est toujours élégante, Mlle Buisson, pensa-t-elle, même pour faire la visite journalière à sa grand'maman.

Un roulement rompit le silence de la rue. Un pauvre homme efflanqué remontait péniblement avec une brouette chargée de pains. Le vent secouait son vieux sarreau troué, et ses jambes maigres se dessinaient dans son pantalon usé.

A sa vue, Mlle Clémence laissa son ouvrage et prit dans sa boite un petit carnet où elle écrivit quelques mots.

— Il faut absolument que j'en parle à Mme la comtesse jeudi prochain, murmura-

t-elle tout en écrivant. Ce pauvre Mathieu a besoin d'un pantalon et d'un bon gilet de laine. Si nous ne le secourons bien vite, il sera phtisique avant la fin de l'année !

Elle remit le carnet en place. Le bruit de la brouette s'éteignit et seul le mugissement du vent recommença de se faire entendre dans la rue.

Mais déjà la rafale cinglait le visage d'un nouveau passant qui s'efforçait, tout en gravissant la côte, de maintenir son châle fermé sur sa poitrine.

C'était une femme qui, à pas pressés, la tête baissée pour fendre plus facilement le vent, remontait la rue. Elle poussa un soupir de soulagement quand elle fut près de la vieille porte à gros clous et la poussa vivement pour entrer, car jamais l'hospitalière demeure de Mlle Clémence n'était fermée pendant le jour.

Heureuse d'être à l'abri, la visiteuse respira longuement. Elle rejeta vivement la capeline qui lui couvrait la tête et de ces enveloppes informes surgit une jolie créature d'environ vingt ans. D'un geste rapide elle écarta la masse de cheveux blonds, légers et frisés que le vent avait ramenés sur ses grands yeux bleus, larges ouverts et souriants, et l'ovale de son visage, rosé par le grand air, apparut dans toute l'élégance de ses lignes. Sa bouche assez grande, mais d'un joli dessin, esquissa un sourire en entendant un pas rapide en haut.

C'était en effet Mlle Clémence qui venait se pencher au dessus de l'escalier pour inspecter le vestibule dont elle avait entendu la porte s'ouvrir. Du haut de cette tribune la bonne personne parlementait avec les nombreux pauvres qui venaient la solliciter. Mais au lieu d'un besogneux quelconque, en apercevant le visage rieur de l'arrivante, elle poussa une exclamation joyeuse.

— Monte vite, cria-t-elle. Il fait bien froid aujourd'hui.

En deux bonds, la jeune fille fut en haut, et, entourant de ses bras le cou de Mlle Clémence, elle l'embrassa tendrement.

— Je viens goûter avec toi, cousine, dit-elle gaiement. Je suis encore seule. Papa est parti ce matin. Alors j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que de t'aider à préparer ton café. Et puis je suis sûre qu'il y a une tarte, n'est-ce pas ?

— Voyez-vous la gourmande, dit en riant Mlle Clémence, ce n'est pas pour moi qu'elle vient, c'est pour la tarte !

— Oh ! cousine non, ma parole, c'est pour toi, mais si avec toi il y a de la tarte, c'est le bonheur complet. J'aime tant la tarte au sucre, la vraie tarte du pays! Et il n'y a que toi pour la faire aussi exquise.

— S'il y en a, c'est que j'ai pensé à toi. J'avais bien cru comprendre hier que ton père s'absentait ; tu sais qu'il ne me fait jamais part de ses projets, mais je les devine souvent. Dès lors il fallait préparer un goûter à cette gourmande de petite Berthe.....

Berthe jeta un coup d'œil sur le poêle où ronronnait la bouilloire.

— Je vous vois préparer le café, travaillez bien à votre aise, vos pauvres y gagneront.

Et disant ces mots, la jeune fille, comme une habituée de la maison, alla chercher le moulin à café et commença les préparatifs du goûter tout en bavardant.

Elle racontait les bruits appris au passage, les faits-divers lus le matin dans le journal, les réflexions qu'elle avait faites depuis la veille, des détails de ménage, petits riens qui semblaient infiniment intéressants à la vieille cousine, passant par la bouche rieuse de Berthe et accommodés par sa verve caustique sans méchanceté.

Berthe avait de l'esprit naturel, une observation fine et une intelligence vive ; mais, comme sa beauté, elle ignorait tous ces dons qui la rendaient si sympathique, si différente des autres femmes de la petite ville de Bourg-en-Fagne, et que rehaussait encore un cœur ardent, aimant, d'une sensibilité exquise, un de ces cœurs qui rendent souverainement heureux ou lamentablement misérable.

Jusqu'ici ce cœur s'était borné à deux affections, son père et sa cousine Clémence ; et, certes, elles lui étaient largement payées de retour, aussi nulle ombre ne venait obscurcir la joie de vivre qui éclairait si bien ses grands yeux.

Tout en versant à petits coups l'eau bouillante dans la cafetière, Berthe s'était assise près du feu, les coudes sur les genoux, regardant la vieille fille.

— Pourquoi n'as-tu pas pris ton ouvrage? demanda celle-ci.

— Je n'en ai pas !

— Une jeune fille a toujours un ouvrage manuel, quand même ce ne serait qu'un tricot.

— Oh ! tricoter des bas, raccommoder du linge ; c'est si ennuyeux !

Mlle Clémence leva un doigt grondeur.

— Oui, oui, je sais ce que tu vas me dire, s'écria Berthe en se précipitant pour embrasser sa cousine, tu vas me dire qu'une jeune fille ne doit jamais être oisive, sans quoi le diable se glisse auprès d'elle..... je sais cela... mais c'est plus fort que moi, le ménage m'ennuie et papa dit que je n'ai qu'à prendre une femme de journée.....

— Oui, une femme de journée..... mais cela coûte. Ah ! quelle éducation as-tu reçue, ma pauvre enfant ! et comme je la déplorerai toujours. On t'a mise hors de la sphère qui est la tienne et où tu devras cependant rester.

— Tu m'as déjà dit cela, cousine. Ce n'est pas ma faute, pourtant.

— Non, ce n'est pas ta faute, chérie, et c'est la mienne, car j'aurais dû être plus énergique en voyant ce que ton père voulait faire de toi, et me souvenir que c'est à moi que ta mère t'avait confiée en mourant. Je n'ose jamais contredire ton père, il m'a toujours fait peur.....

— Il est bien bon, cependant.

— Il te gâte, oui..... Sans doute, je ne sais pas bien m'y prendre avec lui, ajouta humblement Mlle Clémence.

— Oh ! non, bien-aimée cousine Clem, s'écria vivement Berthe, toujours expansive, en couvrant de baisers la main de la vieille fille, non, ce n'est pas ta faute, tu es trop bonne, voilà tout. Et puis-je me plaindre d'être gâtée par vous deux !

— Pas maintenant, sans doute, mais qui sait ce que te réserve l'avenir et si tu ne nous reprocheras un jour notre faiblesse.....

— Le fait est qu'il me serait plus utile de savoir raccommoder des chemises que de jouer du piano, fit Berthe qui était redevenue pensive.

— Ton père n'a pas toujours la joie au cœur, lui, continua Mlle Clémence en reprenant sa couture. Vois-tu, la construction de cette belle maison lui a coûté gros, et je me doute que ses affaires ne marchent pas comme il le voudrait. Mais il ne me dit rien là-dessus.

— Pauvre papa, soupira Berthe. C'est vrai que je suis un peu inquiète de lui. Il y a des jours où il est contrarié pour un rien ; il devient sombre. La nuit, je l'entends se promener dans sa chambre. Je voudrais bien aller lui demander s'il souffre, mais je n'ose pas. Il se fâche quand j'ai l'air de me préoccuper de sa santé.

— Les embarras d'argent, voilà sa souffrance.

— A qui le dites-vous ! Quelquefois je reste plusieurs jours, la bourse vide, sans oser lui demander de l'argent pour le ménage. Alors je fais des économies de cuisine pour retarder le moment des achats, puis s'il découvre mon embarras, il me gronde, me dit que je suis une petite sotte et qu'il y aura toujours de l'argent pour moi. Et quand je lui dis la première que je suis sans le sou, il se fâche aussi. Ce matin, il est parti avant que je m'éveille, et.....

Elle allait sans doute dire que son père la laissait sans argent, mais elle s'arrêta

brusquement, en regardant Mlle Clémence qui travaillait, la tête baissée sur son ouvrage Berthe se leva vivement, agita les ustensiles sur le feu un peu nerveusement et s'écria gaiement :

— Le café est fait, quatre heures vont sonner. Repliez votre ouvrage, bonne cousine, mangeons la tarte et oublions les soucis.

Et pendant que Mlle Clémence rangeait méthodiquement son dé et ses étoffes, remettait bien au milieu le pelargonium rose, Berthe avait poussé une petite table, au milieu de la chambre, et sur une nappe blanche arrangeait les tasses avec une attention soutenue comme si elle eût à faire la chose la plus importante.

Mlle Clémence n'avait plus rien dit, mais elle dévisageait Berthe à la dérobée. Elle était si habituée à lire sur ce visage ouvert.

— De quoi as-tu déjeuné? lui demanda-t-elle tout à coup en s'asseyant à la petite table.

Berthe rougit très fort.

— Je n'en sais plus rien, répondit-elle en attirant à elle la tarte pour la découper; en ce moment je ne m'occupe que du goûter.

Mlle Clémence n'insista plus. Elle se versa une tasse à pleins bords et se mit à tourner lentement sa cuiller, soucieuse. Elle aimait tant sa petite Berthe! Si elle avait su que la pauvre enfant n'avait pas osé aller chez le boucher, parce que celui-ci lui avait déjà refusé une fois de lui vendre à crédit, et qu'elle avait eu des pommes de terre pour tout repas!

Berthe reprenait la conversation première. Un sujet intarissable, c'était le concert de charité qui avait eu lieu la semaine d'avant. On avait eu la bonne chance d'entendre chanter Mlle Elisabeth de Frasnes, la demoiselle du château, puis un chanteur comique, venu de Paris, imitant l'Anglais et l'ivrogne. Enfin, Berthe elle-même y avait joué et non sans succès. Mais elle ne s'enorgueillissait pas de sa gloire. Elle n'y pensait plus déjà.

(*A suivre.*) MAVIL.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(Suite.)

Le Phare de Cadix.

V

BOBADILLA — CADIX

POSADA. — PUERTO REAL.

LA TORRE DE VIGIA. — LA CATHÉDRALE.

LE CLERGÉ.

La vue de l'Alhambra ne lasse jamais. A chaque visite vous découvrez quelque détail nouveau.

Il fallut cependant nous arracher aux merveilles de l'antique Grenade et continuer notre voyage vers Cadix.

Jusque *Bobadilla* nous suivons une route déjà parcourue. Bobadilla est une *posada*, c'est-à-dire une station pourvue d'un buffet et où l'on fait un arrêt suffisant pour permettre aux voyageurs de se restaurer. La longue distance entre les villes et la lenteur du voyage en font une nécessité.

A la *Roda*, nouvel arrêt. La voie est simple il faut donc attendre le passage du train de Cadix pour pouvoir continuer sa route.

Nous oulons à travers les riches pâturages de l'Andalousie, où paissent de

nombreux troupeaux de bœufs. De temps à autre une bande de perdrix rouges s'envole, effrayée par le train.

En approchant de Cadix, le paysage change ; ce n'est, à droite et à gauche, que bois de pins « parasols » coupés de marais. Des cigognes, perchées sur une de leurs longues pattes, guettent le poisson. D'énormes cônes de sel marin recueilli dans les marais se dressent de tous côtés. De loin on croirait voir les tentes d'un camp immense établi dans la plaine. Ces salines sont une des sources de richesse de la contrée. Au printemps, l'on rompt les digues de la mer et l'eau salée vient recouvrir de vastes étendues de terre. Pendant l'été l'eau s'évapore, et le sel est alors recueilli et amoncelé en pyramides que viendront chercher des petites barques à voiles, par les innombrables et étroits canaux creusés dans ce but.

A Puerto-Real, le spectacle est vraiment magnifique. Le soleil couchant, teignant le ciel de pourpre et se reflétant dans les lagunes à travers la masse sombre des pins, offrait à la vue un aspect vraiment féerique. Peu à peu les riches couleurs s'effacent, l'obscurité se fait et les premières lumières de la ville, comme des milliers d'étoiles, apparaissent dans le lointain.

Le lendemain, dès la première heure, nous allons à la *Torre de Vigia*, haute tour bâtie au centre de la ville.

Un escalier de cent cinquante-quatre marches permet d'en faire l'ascension. Nous ne regrettons pas notre peine, car du sommet de la tour on jouit d'une vue peut-être unique au monde.

Dans l'admirable transparence de l'air, toute baignée de soleil, Cadix s'étend à nos pieds comme sortant des flots. Construite sur une presqu'île reliée au continent par un isthme de cent mètres de largeur à peine, elle paraît dépourvue de toute attache avec lui.

Les maisons se dessinent toutes blanches sur l'horizon formé par la mer, dont la couleur passe successivement du bleu le plus pur au jaune et au vert, offrant une variété de teintes infinie.

Toutes les constructions sont à toit plat, ce qui enlève cet aspect grisâtre et triste que présentent nos cités vues de haut. Un grand nombre sont surmontées d'une tourelle à plate-forme à l'angle de laquelle est établi un *mirillas*. Toutes ces inégalités coupent la ligne droite et se détachent finement sur l'horizon. Çà et là un massif de palmiers jette une note verte rompant l'uniformité de toute cette blancheur.

Les navires, dans la rade, se balancent doucement sur leurs ancres. Des centaines de voiles, dispersées sur la mer, animent le panorama, l'un des plus beaux qu'il soit donné de voir.

La ville fut jadis prospère. De tous les coins de l'Espagne, l'or et l'argent affluaient. Entasser, entasser encore était la devise de ses habitants. Fondée par les Phéniciens, aux temps les plus reculés, sous le nom de Gadir ou Gadiz, peu après l'époque où ces derniers, chassés des rivages asiatiques par les peuples du pays de Chanaan, vinrent s'établir à Tanger, environ 600 ans avant Jésus-Christ, les peuplades espagnoles, attirées par ses richesses, en firent la conquête. Mais ses

habitants, ayant appelé les Carthaginois à leur secours, furent remis en possession de leur cité, En 235 avant Jésus-Christ, leurs anciens alliés s'en emparèrent à leur tour. Ils la conservèrent jusqu'à Scipion, qui en fit une colonie romaine sous le nom de Gades.

Sous les Goths, Cadix perd toute son importance et devient tributaire de l'évêque de Jerez pour subir, peu après, au IIIe siècle, l'invasion des Normands qui ne laissèrent pour toute trace de leur passage que le souvenir de leurs horribles cruautés. Enfin, à l'avènement des rois catholiques, Alphonse le Sage, sachant la ville mal gardée et peu défendue, arme une flotte dont il donne le commandement à Don Pedro Martinez, et forme une armée sous les ordres de Juan Garcia, qui s'en empare par surprise, pille la ville pendant quatre jours et se retire emportant un immense butin en or, en argent et en marchandises. L'heureuse issue de l'expédition lui donna bientôt le désir de conquérir définitivement une pareille source de richesses, et en 1262 il en fit conquête.

La Cathédrale.

Après tant de siècles de guerre, Cadix connut un siècle de paix, jusqu'en 1370, année où la flotte portugaise la saccagea de fond en comble. Cent ans plus tard, en 1470, Pons de Léon, comte d'Arcos et seigneur de Marchena, s'en empare au nom des rois catholiques, mais en réalité pour son propre compte, et se crée marquis de Cadix. A sa mort, survenue en 1492, la ville fait retour à la couronne d'Espagne.

De là date son immense prospérité. Ferdinand et Isabelle augmentent et confirment ses privilèges et la reine Jeanne affranchit son commerce de la tutelle de Séville. Dès lors, toutes les richesses du Nouveau-Monde passèrent d'abord par son port.

Malgré les sièges nombreux qu'elle eut à soutenir contre Barberousse en 1540, Salarraës en 1550, l'amiral anglais Bracke en 1587, le comte d'Essex en 1596, malgré d'effroyables inondations, la peste de 1640, si terrible que dans la seule journée du 15 mars 1676 il mourut six cents personnes, l'attaque des Français en 1683 et la guerre de succession en 1702, Cadix n'en poursuivit pas moins son essor et atteignit le faite de sa prospérité en 1720, quand le Tribunal de commerce des Indes, établi à Séville, y fut transporté.

Nelson bombarde la ville les 3 et 5 juillet 1797 et reparaît en 1800, au moment où la peste régnait de nouveau. Mais touché de l'héroïque conduite de son gouverneur, qui lui reprochait de s'attaquer à des cadavres, il se borne à bloquer le port.

Enfin 1808 ! époque dont le souvenir lui est resté cher. C'est alors que brille avec éclat le nom de Juan Ruyz de Apodaa, l'illustre vainqueur de l'amiral français Rosily. Mais avec lui finit l'épopée de Cadix ; les révolutions la détournent de sa voie et maintenant ce temps-là est bien loin. Cadix si riche jadis, si hautaine dans sa double ceinture d'eau et de murs, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Son commerce languit, son activité a cessé et l'or est devenu rare. Si les flots la baignent encore, ses remparts démantelés attestent de sa décadence. La guerre, les troubles et la ruine n'ont pourtant pu changer complètement son caractère primitif. Après tant de glorieuses vicissitudes, nous retrouvons dans Cadix, l'Espagne vivante, animée et pleine de grâce.

Ses femmes, célèbres par leur beauté, n'ont pas dégénéré. Ce sont encore toujours ces réguliers et fins visages, ces purs ovales aux traits de vierges, qu'encadrent des cheveux d'un noir bleuâtre ; ces femmes au teint pâle et mat, aux yeux d'une profondeur et d'une douceur infinies; dont chaque regard est une caresse sans fin, reflétant toute la passion espagnole et la gaîté andalouse, mais comme voilé d'une mélancolique rêverie qu'alanguit la longue contemplation des immensités de l'Océan.

On ne peut s'empêcher de rêver de l'Orient, en voyant ces admirables créatures aux formes souples et sveltes qui charment et qui captivent. Nonchalamment accoudées aux balcons des villas ou dissimulées derrière les fenêtres aux persiennes demi-closes, c'est une vraie fête des yeux dans un décor de couleurs et de soleil, dont nul ne saurait oublier le souvenir enchanteur.

Après l'œuvre de Dieu, admirons l'ouvrage de l'homme, car la cathédrale est digne d'une telle ville et symbolise bien la majesté chrétienne, puissante et somptueuse; commencée en 1796, elle fut terminée en 1858 Fort belle et d'un grand luxe de matériaux, les colonnes soutenant la voûte sont en marbre blanc non poli, d'un grain très fin. Le maître-autel est surmonté d'un dais en forme de coupole, porté par quatre colonnes.

La partie la plus intéressante est la crypte, dont la voûte supporte le poids colossal du maître-autel. Cette voûte, fort curieuse par le fait qu'elle est de forme sphérique, offre à la place de la clef une ouverture de deux mètres de diamètre. Le moindre bruit se répercute accompagné d'un mouvement de vibration qui vous fait éprouver un étrange sentiment d'oscillation.

Ici aussi nous sommes frappé du petit nombre de fidèles qui assistent à la messe. La cause du manque de ferveur peut être attribuée en partie aux prêtres. Si le haut clergé fut toujours irréprochable et a produit une foule d'hommes éminents, il n'en est pas de même du clergé inférieur.

Les fréquents changements de gouvernement, les progrès des idées voltairiennes et l'indifférence religieuse n'ont pas épargné la Péninsule.

Cadix. — Vue générale prise de la Torre de Vigia.

La difficulté d'établir une surveillance régulière et constante, par suite du manque de communications, laisse les prêtres abandonnés à eux-mêmes. Le petit nombre de séminaires et surtout le recrutement dans les classes trop inférieures sont des raisons suffisantes pour en justifier la cause.

Le bas clergé, composé en grande partie de jeunes gens considérant la prêtrise non comme un sacerdoce, mais comme une position agréable et même rémunératrice, et la facilité avec laquelle ils sont admis dans les ordres, a donné naissance à cette catégorie de prêtres appelés *cura de misa y olla* (1) qui, sans instruction ni vocation, ne sont pas à la hauteur de leur mission.

C'est en Andalousie surtout que les funestes effets d'une organisation aussi défectueuse se font sentir. Nous avons été frappé à maintes reprises du manque de dignité et de tenue de certains prêtres, même pendant la cérémonie du culte.

Grâce à l'initiative et au zèle des évêques, cet état de choses tend à disparaitre.

De grands progrès ont déjà été accomplis. Le relâchement des mœurs et de la discipline ecclésiastique diminue. Lentement mais sûrement, ils poursuivent leur œuvre de régénération.

La foi religieuse reparait. L'Espagne semble se ressaisir et se rappeler que son attachement à la foi lui valut jadis le titre de Royaume Très Catholique.

(1) Clergé de messe et de soupe.

VI

SÉVILLE

LA FÉRIA. — LA MANOLA. — L'ALCAZAR. — SAN TELMO.

LA GIRALDA. — LA CATHÉDRALE.

LE TRÉSOR. — LES DÉLICES DE CRISTINAS. — LA LANGUE ESPAGNOLE.

Me voici à Séville, la perle de l'Andalousie. Séville qui, à elle seule, a popularisé l'Espagne. Le pays de la gaîté, des chants et des danses, des *Manolas* et des sérénades.

Séville, célèbre à tant de points de vue divers. Patrie de Velasquez et de Murillo, Séville est la première après Madrid et est aussi le centre intellectuel du royaume. Séville, qui fut l'antique « Hispalis » des Romains, dont ils avaient fait la capitale de la Bétique, située au milieu d'un admirable pays, arrosé d'un grand fleuve et non loin de la mer, devait naturellement devenir, dans le cours des siècles, le but de la convoitise des peuples voisins.

Aussi, dès 411, « Hispalis » devint la proie des Vandales, qui la nommèrent *Vandalusia* ou « Andalousie ». Ils durent la céder aux Goths en 419, mais déjà en 420 les Vandales de Galice, commandés par Geiserich, la leur reprirent, pour peu après la rendre aux Goths.

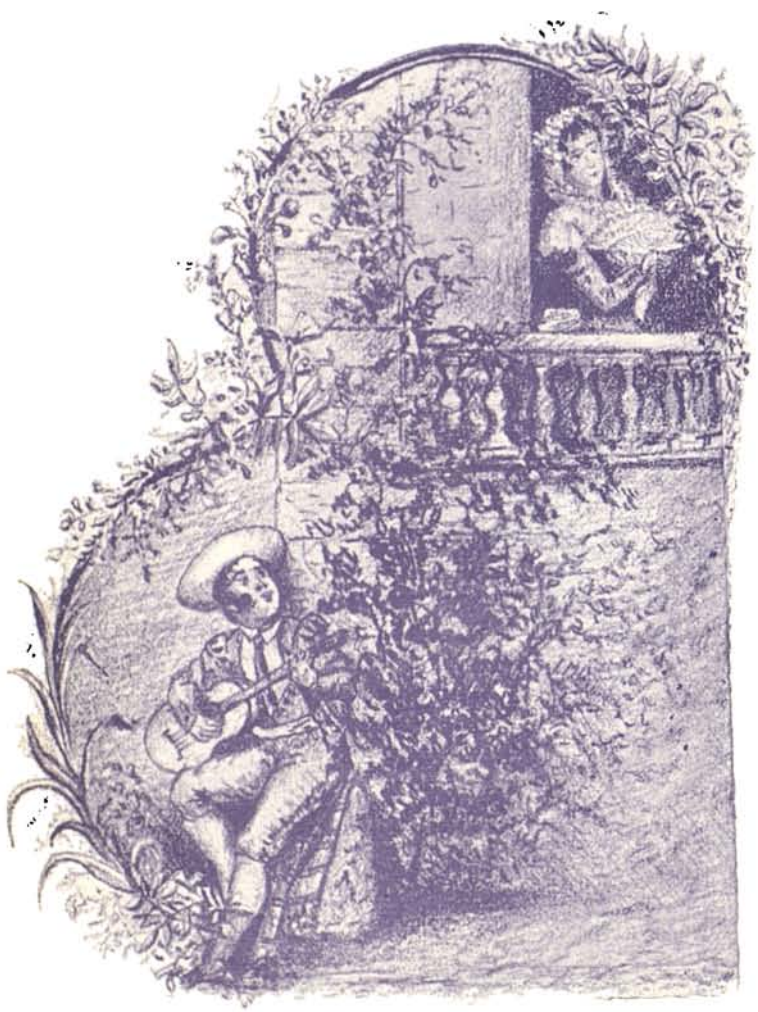
Au VIIIe siècle, l'émir Mouza, conduisant les Arabes, qu'avait appelés la trahison de Don Opaz, évêque de Séville, envahit la contrée et il en donne le

gouvernement à son lieutenant Isab. Fatiguée des vexations de ce dernier, la ville, pour secouer le joug, se livre aux Yemens, jusqu'en 1245, année dans laquelle le roi saint Ferdinand met fin à la domination du « croissant » qui avait duré cinq cent trente-six ans.

Sa *Féria* est renommée au loin. Chaque année, à cette époque, de tous les coins du pays, les étrangers affluent en masse. Les hôtels, les *fondas*, les plus modestes *paradores* sont combles; ce n'est qu'à grand peine et à prix d'or que l'on peut trouver un gîte.

Durant trois semaines, ce ne sont que fêtes, *corridas* et réjouissances de toutes espèces. Pendant trois semaines, Séville est dans toute sa gloire.

Les meilleures familles de la ville, établies sous des tentes dans les avenues de *Triana*, y reçoivent du matin au soir leurs parents et leurs amis. C'est une orgie de plaisirs. Puis la foire passée tout retombe dans le calme et Séville reprend l'aspect morne des autres cités espagnoles.



Une sérénade.

Bâtie sur les deux rives du *Guadalquivir*, la ville est toute moderne; il ne reste qu'un petit quartier ancien. Les rues sont larges et belles, il y règne une certaine activité surtout à *las Sierpe*, voie très commerçante où la foule se presse vers le soir. Les maisons sont construites d'après le modèle arabe.

Au milieu se trouve un *patio* dallé en marbre blanc, garni de plantes grimpantes et de fleurs. Les plus vastes sont pourvus d'une fontaine; une galerie court tout autour. L'entrée est fermée d'une grille de fer souvent dorée et ouvragée.

Les Sévillanais passent dans ces sortes de cours la plus grande partie de leur temps, afin de se garantir de l'ardeur du soleil.

Tous les appartements s'ouvrent sur la galerie, mais ils ne s'en servent que pour manger et dormir.

Le type de la véritable *Manola* a disparu; de même le costume national, qui

ne se porte plus qu'aux jours de carnaval. Les sérénades ont suivi, mais l'Espagne n'en reste pas moins le dernier refuge de l'amour romanesque.

Le Palais de San Telmo.

L'Espagne est passionnée, cela n'a rien d'étonnant sous un si beau ciel. Quelle différence avec les peuples du Nord chez qui l'amour est trop souvent une intrigue basée sur l'intérêt ou sur la vanité!

Chez nous, l'abandon n'existe plus. La galanterie a son code, ses règles, et le respect des convenances est le frein le plus sûr mis aux écarts du cœur.

On dit l'Espagne immorale. Peut-être; mais est-ce bien de l'immoralité? Ne mérite-t-elle pas un peu d'indulgence? Ne faut-il pas tenir compte du sang bouillant qui coule dans les veines de ses habitants? Ses poésies retracent fidèlement son état d'âme que nous trouvons tout entière dans cette vieille ballade :

Abreme la puerta, niña,
Si me quieres recibir,
Que si no me abres pronto
De pena voy á morir.

Son tus labios dos cortinas
De terciopelo carmesi
Entre cortina y cortina
Chiquilla dime : eso si!

Atame con un cabello
A los bancos de tu cama :
Aunque el cabello rompe
Está cierta, que no me vaya.

Cuantos hay, que te dirán :
« Salada, por ti me muero! »
Yo no te digo nada — pero,
Mas te veo, mas te quiero.

Séville diffère beaucoup des autres villes, on s'aperçoit bien vite que la vie n'y est pas entièrement éteinte. Vous trouvez de l'animation, du mouvement, de la gaîté. Tous les lieux publics sont bien soignés, bien entretenus. Ses places sont remarquables. San Fernando et la plaza San Francisco sont même fort belles. La *Plaza San Francisco* est célèbre. Après avoir été rougie, pendant des années, du sang des taureaux et des chevaux immolés dans les corridas, elle vit les auto-da-fé de l'Inquisition et les bûchers allumés sur cette place par Torquemada, le grand inquisiteur, qui ne s'éteignirent que le 2 avril 1600.

L'*Alcazar* est l'une des merveilles de Séville. Il est l'œuvre du sultan Aln-Yacoub-Youssouf. Il restaura aussi l'enceinte de la ville et établit un pont de bateaux destiné à relier les deux rives du Guadalquivir.

Restauré par Pierre Ier, de 1353 à 1369, l'Alcazar fut surchargé d'ornements et perdit de la pureté de son style. Ne visitez jamais l'*Alcazar* après l'*Alhambra*, la comparaison lui est trop défavorable. Les améliorations apportées par les rois catholiques et des restaurations mal comprises en ont gâté tout le caractère primitif.

Les différentes salles sont toutes retouchées. On a cherché tant bien que

mal à rendre aux peintures les tons chauds et vifs qu'elles avaient jadis. La restauration en serait réussie si l'on y avait mis les soins nécessaires et achevé l'ouvrage entièrement au lieu d'employer par économie des procédés devant tromper l'œil à quelque distance, mais qui, vus de près, font un effet vraiment déplorable.

Les appartements de *Maria de Padilla*, la salle des ambassadeurs et la salle de la *Média Naranja*, dont le plafond affecte la forme d'une demi-orange, sont restés réellement remarquables. Malheureusement, dans la salle des ambassadeurs,

La place San Fernando.

on a intercalé entre les portraits des rois maures ceux des souverains catholiques. Cela passe encore pour les souverains représentés revêtus de leurs armures, mais les rois espagnols, ceux du siècle dernier, en perruque poudrée, produisent un effet absolument grotesque.

Pour donner une idée de la façon dont les restaurations sont comprises, je je ne citerai qu'un exemple :

Les lambris, comme à Grenade, sont recouverts de mosaïque de marbre blanc et noir. Le marbre noir n'existant pas en Espagne et coûtant fort cher, on s'est donc contenté, aux endroits où il en manquait, de remettre les plaques de marbre

blanc et de noircir à la colle les parties qui étaient jadis en marbre noir. Vous vous figurez sans peine l'effet produit. Les autres réparations sont à l'avenant.

Le *Patio de las Muñecas*, ou cour des poupées, est très curieux. On le traverse pour se rendre à l'escalier dérobé qui conduit à la chambre à coucher de Maria de Padilla, et sur les marches duquel Don Pedro fit assassiner par ses archers Don Fadrique, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques.

Les jardins assez étendus sont coupés d'allées pavées de larges dalles percées d'une infinité de petits trous par lesquels jaillissent de minces jets d'eau. C'était là un divertissement imaginé par Don Pedro. Lorsque, accompagné de sa Cour, il se promenait dans les jardins, on ouvrait subitement la conduite d'eau et le Roi s'amusait fort des mines effarouchées et des cris de frayeur des dames, surprises par cette pluie inattendue.

Je me suis rendu aujourd'hui à *San Telmo*, le palais du duc de Montpensier, mais je ne puis partager l'admiration de ceux qui l'ont décrit.

Le palais est en briques rouges, immense et lourd, d'une simplicité et d'une régularité de caserne. L'entrée principale, au contraire, revêtue de marbre sculpté dans le style renaissance, est prodigieusement recouverte d'ornements.

Après avoir passé sous la voûte, l'on pénètre dans la cour intérieure transformée en jardin.

A droite, dans un angle, se trouve l'entrée. D'après les dimensions de l'ensemble, vous vous attendez à voir un escalier monumental et l'on est fort étonné de trouver devant soi un escalier aussi raide que disgracieux.

Quoique renfermant une quantité de meubles rares et d'objets d'art précieux, les salons n'ont rien de grandiose : tapisseries, porcelaines, bronzes, tableaux dus au pinceau de Morales, Herrera, Vélasquez et Zurbaran, rangés sans goût et sans ordre. La demeure (1) du duc de Montpensier est sans doute un fort beau musée rempli d'objets de grand prix et de souvenirs de famille, mais n'a rien de royal.

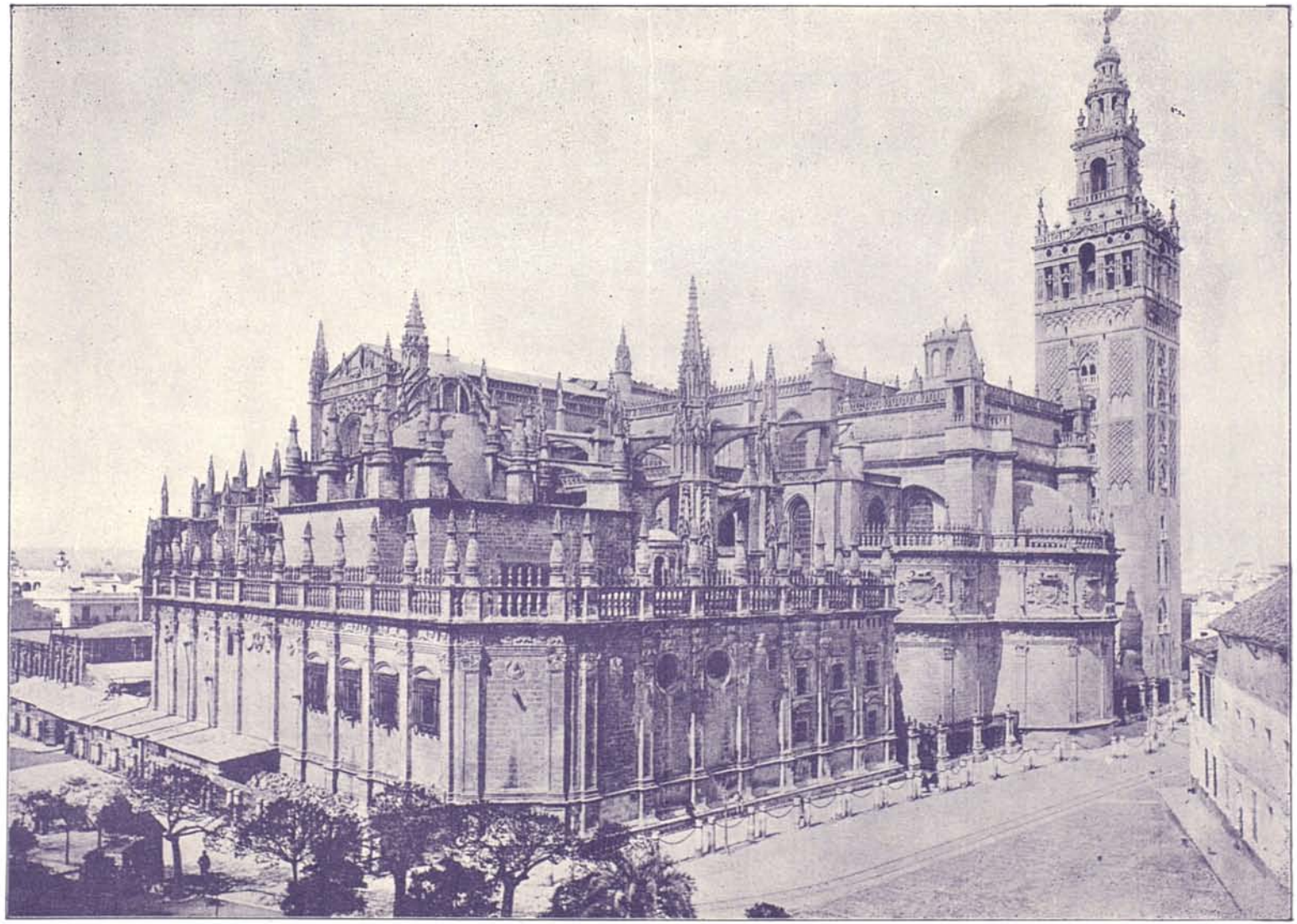
Les jardins sont merveilleux ; ce n'est plus le Midi, ce n'est plus l'Espagne ; on se croirait transporté en un coin des tropiques : palmiers, yucas, cactus, aloës centenaires croissent pêle-mêle, atteignant une taille gigantesque.

La cathédrale, le monument le plus important de la ville, présente un ensemble de bâtisses arabes, ogivales et renaissance, ajoutées les unes aux autres dans la suite des siècles. Elle fut élevée en 1403 sur les ruines de la mosquée *Mohavide* de Yacoub Almazor, qui avait été érigée sur l'emplacement de celle construite au IXe siècle par Abderrahman.

La partie arabe se nomme la *Giralda*, tour mauresque si bien conservée qu'on la dirait achevée récemment. Une statue colossale de la Foi, brandissant le *Labarum*, la surmonte. On parvient au sommet par une pente très douce coupée de trente-sept paliers. De ce point on peut se faire une idée des proportions énormes de la cathédrale.

---

(1) Après la mort de la duchesse de Montpensier, elle a été léguée à l'évêque de Séville pour être transformée en hospice.



La Giralda et la Cathédrale.

Le Chapitre avait voulu faire grand, si grand que le monde le croirait atteint de folie. Il réussit, car son œuvre est d'une hardiesse et d'une grandeur incroyables. Mais aussi elle n'a pu résister aux ravages du temps, les voûtes de la nef principale se sont écroulées et il y a bien peu d'espoir de les voir jamais relevées.

Le trésor contient des richesses extraordinaires, vases d'or et d'argent, reliquaires ornés de pierres précieuses.

Plus de soixante ornements brodés avec une extrême finesse, recouverts d'or métallique, sont conservés dans la sacristie et servent pour la procession ou les grandes fêtes.

La *Capella de Santiago* est célèbre par le tableau de Murillo, *Saint Antoine de Padoue*, ce chef-d'œuvre du grand maître espagnol qui représente Notre-Seigneur apparaissant au saint. Cette toile, en dehors de sa grande valeur artistique, a aussi une histoire. Une nuit, des malfaiteurs s'introduisirent dans la chapelle et, ne pouvant emporter la toile entière, découpèrent la tête du saint. Il se passa un temps assez long avant que le méfait fût découvert, à cause du voile de toile verte qui recouvrait le tableau pour le protéger. Quelques années plus tard, la partie volée fut retrouvée en Amérique, restituée à la cathédrale, et le voleur découvert. Grâce au talent du conservateur du Musée de Madrid, la restauration a été si bien exécutée qu'il est impossible de s'apercevoir de cet acte de vandalisme.

La *Capilla-Mayor* renferme le sarcophage d'argent massif contenant les restes de Ferdinand le Sage. Au centre du dais qui le surmonte, est enchâssée une émeraude de la grosseur d'une noix qui fut rapportée de Grenade où elle ornait le trône de Boabdil.

Sous le rétable sont enterrés les corps de Don Pedro et Dona Maria de Padilla. Son souvenir se retrouve partout à Séville prouvant la place que la belle favorite de Pedro le Cruel dut tenir pendant sa vie, malgré ce qu'aient pu en dire quelques historiens qui prétendent qu'elle ne joua qu'un rôle effacé. Il reste inséparable de celui de son royal époux, assassin de son frère Don Fadrique et Dona Juana de Lara. A la mort de Dona Maria de Padilla en 1361, il proclama devant les « Cortès » qu'elle était son épouse légitime et désavoua Dona Blanca. Ce prince, à qui ses biographes donnent indistinctement le nom du « Cruel » ou du « Justicier », mourut à Montiel tué en duel par son frère bâtard Henri de Transtamare.

Les Sévillanais ont fait des *Delicias de Cristina* leur promenade de prédilection et ne se sont jamais lassés d'en vanter les beautés.

Pour un pays où la végétation est rare, ces platanes rabougris sont peut-être fort beaux, mais nous ne sûmes apprécier les charmes qu'ils prétendent trouver sous les arbres de cette vaste avenue.

Vers 4 heures, ils s'y rendent soit à pied, soit en voiture, et deux heures durant ils s'y promènent. Les flâneurs s'interpellent de loin, échangeant des saluts. Les groupes se croisent et s'arrêtent, riant et causant avec entrain.

Quoiqu'on se soit plu à le dire, la langue espagnole ne ressemble guère à

l'italien. Voyez la racine des mots, elle est plutôt latine et arabe. La prononciation dure et gutturale. Ecoutez deux Espagnols discuter les choses les plus banales. Le ton sera âpre et rapide, c'est plus une dispute qu'une discussion, à chaque instant vous croyez qu'ils vont en venir aux mains. Il y a loin de là à la langue italienne si douce et si harmonieuse, qui se chante plutôt qu'elle ne se parle.

On compare toujours les Espagnols aux Italiens; mais ce peuple si fier, qui

La Salle des Ambassadeurs à l'Alcazar.

sut, dénué de tout, sans chef, sans armes, sans vivres et sans armée, résister à la puissance de Napoléon, peut-il leur être comparé? Je ne le pense pas.

Le fond du caractère est tout différent, les Espagnols ont du sang africain dans les veines. Là doivent être les origines de leur caractère à la fois noble, vaniteux et fier.

Chez l'Espagnol le respect de la parole donnée est grand.

En 1811, l'envahisseur fit la conquête du pays au nom de la liberté. Les Espagnols apprirent bientôt, à leurs dépens, à quoi s'en tenir sur la valeur des promesses du vainqueur et ils ne l'ont pas oublié.

Leur indolence, leur peu d'activité même n'est pas le « far-niente » italien,

mais plutôt un reste de fatalisme, produit du contact arabe qui ne croit pas qu'on puisse lutter contre la destinée.

Ne les voyons-nous pas encore, à l'heure présente, prouver toute leur vitalité et faire l'admiration du monde civilisé? Malgré l'état précaire de leurs finances, ils puisent dans leurs sentiments patriotiques les forces nécessaires pour réunir des centaines de millions et des milliers d'hommes, afin de conserver leurs colonies et soutenir vaillamment une guerre injuste provoquée par la cupidité d'un peuple avide qui, sous le fallacieux prétexte de défendre la cause de l'humanité, ne cherche en réalité qu'à abuser de sa force pour détourner à son profit l'antique source de leurs richesses.

(A suivre.) Baron DU GRATY.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro les articles de nos collaborateurs HENRI WAUTERS, comte CHARLES DE VILLERMONT *et* PAUL PASCAL.

A mademoiselle A. D.

Résignation.

Tu m'as dit : « Je ne t'aime plus,
« Quittons-nous sans dures paroles,
« Nos pauvres âmes étaient folles,
« Soyons amis et rien de plus. »

Pour le bonheur rare et trop court
Que je te dois, chère mignonne!
Sois libre, et que jamais personne
Ne te parle de mon amour.

Tu fus le soleil de ma vie,
Mais voici que, le soir venu,
Astre, je ne te verrai plus,
Adieu soleil, adieu ma mie.

Je veux t'épargner les regrets
Que mes reproches indiscrets
Pourraient te causer sans nul doute.
Ame lasse je dormirai
A l'ombre calme des cyprès.
Va gaiement, va, poursuis ta route.

Mais laisse-moi pour nos adieux
Garder ainsi qu'une relique
Le souvenir délicieux
D'un mot d'amour en viatique.
Vois-tu c'est un devoir pieux
D'écouter l'ultime supplique
Des vaincus, las et si meurtris
Qu'ils s'endorment sans pleurs ni cris,
Sans amertume, sans mépris,
Mais hélas! sans l'Espoir du Doute.

Au Reliquaire d'or de mes songes heureux
Je scellerai ton nom du sceau de l'améthyste.
Fatidique joyau à la couleur si triste,
La néfaste couleur du joyau de tes yeux.

VICTOR GROULARD.

*Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication des très intéressantes communications qui nous ont été adressées sur l'*AME BELGE.

NOTES LITTÉRAIRES

LA REVUE DES REVUES

SUÈDE. — NORWÈGE. — DANEMARK.

Nordisk Revy. A citer dans cette revue dirigée, par Erick Thillelins, l'article de M. Gumplowicy, *L'Idéal politique du prochain siècle.* L'idéal politique, — pense le professeur à l'Université de Graz, — est formé de l'antithèse que se crée l'esprit humain devant la non satisfaction d'une réalité.

Samtiden est une petite, mais vaillante revue de Bergen. Ce périodique, qui a pris l'initiative de l'album anniversaire d'Ibsen, reproduit des articles et études publiés antérieurement dans d'autres revues sur le grand dramaturge. Signalons les très intéressantes mensuelles *Lettres de Paris* de M. Van Bever.

Tiskuren. La très correcte revue, que publie à Copenhague M. Golschioet, donne une étude de M. Haeffding sur le *problème religieux.* « Tout ce qui ne peut être scientifiquement démontré faux doit être maintenu comme acte de foi », conclut l'auteur.

REVUES ALLEMANDES.

Deutsche litteratur Zeitung donne ce mois une consciencieuse analyse des *Études sur les Idéalismes*, de Otto Wilmann, et une bonne critique de la *Topographie de Rome antique*, le dernier travail de l'archéologue Luigi Borsaro.

Das magazin. Modeste et très ancienne revue publiée à Weimar par Emile Feller : Une excellente monographie d'une écriture alerte de *Hélène Hoeler* sur *Nietzche et les femmes* (Nietzche und die frauen).

Deutsche kunst und Decoration consacre sa dernière livraison aux céramiques de *Théo Schmiz-Baudin, Max Laüger, Messen, Bing* et quelques autres artistes modeleurs réputés en Allemagne.

Innen Decoration s'édite, comme la précédente revue, chez Alexandre Koch, à Darmstadt. Nous y trouvons ce mois des études d'ameublement dues au talent d'architectes tels que Hartmann et Ebert. Ce même fascicule reproduit un luxueux salon dû à M. Wilhelm Michaël, le minutieux et original artiste.

Litteraturisches Centralblatt, paraît mensuellement à Leipzig, sous la direction de von Friedrich Barcke. C'est un recueil d'analyses et de jugements des principaux livres récemment parus. Parmi une multitude de très bons articles de ce genre, signalons spécialement l'habile quintessence de la *Physiologie* de Pfeffer.

Nord und Süd se publie à Breslau. C'est une des plus importantes et des meilleures revues de langue allemande; elle publie les romans, poèmes, études littéraires et scientifiques des meilleures plumes germaines. A distinguer, dans la dernière livraison, le travail du Dr Richter, sur la *Pathologie dans les drames de Shakespeare.* Avec l'aide de nombreux documents tirés des pièces du grand dramaturge, l'auteur met en lumière l'admirable exactitude psychopathologique, la surprenante vérité des personnages des drames shakespeariens. Cette étude est de beaucoup supérieure à celle que le professeur E. Ferri écrivit naguère dans le même esprit.

A rapprocher de ceci, l'article de M. Scipio Sighele, l'auteur de l'admirable ouvrage sur les foules criminelles, publié dans la **Deutsche Revue** : *Der böse bleck* (le mauvais œil). Comme tous les écrits de l'école Lombrosienne, cet article accuse une prodigieuse érudition. Notons dans le même fascicule : *Die wahre Bastille* (la vraie Bastille), par Funck Brontaus.

Preukische Jahrbucher. Dans l'important numéro de ce mois, M. *Franz Brand* publie un très doux et rithmique poème : *Dithyramben ind hymen.* Dans la même revue, M. Emile Jacobsen commente artistement le magnifique *Printemps* de Botticelli.

REVUES SCIENTIFIQUES.

Revue scientifique. Edmond Mareux plaide la cause de l'*heure universelle* contre celle de l'*heure nationale* adoptée par la Chambre française (l'heure du méridien de Paris diminuée de 9′21″). L'auteur espère que les horloges de l'Exposition de 1900 seront réglées sur l'heure de l'Europe occidentale et que les coups de canon qui annonceront l'ouverture montreront aux différents peuples conviés à cette fête que la France ne veut pas rester à l'écart du progrès.

Revue générale Internationale. M. Léo Dex recherche les lois qui régissent les *grands déplacements des airs* à la surface du sol, si importantes à pénétrer pour la prévision du temps. Dans le même fascicule de cette luxueuse et savante revue, le capitaine A. de Rochas nous révèle les *Fantômes des vivants.* C'est la relation d'apparitions fantômales provoquées par Eusapia Paladino, devant M. Sully-Prudhomme et Camille Flammarion.

Revue philosophique. L'admirable recueil dirigé par M. Ribot contient dans sa livraison de mai une forte étude de l'abbé Martin : *L'Illusion des philosophes* et un troublant *cas de dépersonnalisation* observé par l'éminent psychologue A. Douglas.

Annales des sciences psychiques. M. A. Erny rapporte des cas psychiques du plus haut intérêt, dont celui-ci particulièrement curieux :

« Le père de M. B... était vers 1864 dans la ville de S... (dans le Nord). Il travaillait à son compte et *huit jours environ avant la mort de son oncle*, il fut éveillé la nuit par une main qui lui touchait les cheveux. S'étant mis sur son séant, il vit son oncle devant lui et lui dit : « Que faites-vous ici avec votre figure non rasée? » L'oncle ne répondit pas et se mit à marcher dans la chambre. Très étonné de n'avoir pas de réponse, le père de M. B... se leva pour s'assurer si ce n'était pas une hallucination. La figure de l'oncle disparut. Le lendemain matin, se rendant à son usine, le père de M. B... vit tout à coup, le long de la route et le précédant, le fantôme de son oncle qui, malade depuis quelque temps, ne *s'était pas fait raser la barbe* comme c'était son habitude journalière. Ces deux faits avaient tellement frappé le père de M. B... que souvent il les raconta à ses enfants. »

Moniteur spirite et magnétique. De M. B. Martin une bonne notice sur le *Shinto*, la religion nationale japonaise d'après la version de Moluta Kishimota.

Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière. Le Dr Richer publie des *Etudes de physiologie morphologique de quelques variétés de la marche et de la course*, illustrées de belles photographies instantanées.

Archives d'Anthropologie criminelle. On sait que toute émotion, toute pensée, même un simple réflexe inconscient, se traduisent par des modifications de la circulation. Parlez à un assassin de son crime, il entrera aussitôt dans une crise d'agitation anormale. Il a beau simuler, le pouls accusateur trahit l'émoi de sa conscience. C'est ce que les notes du Dr Palhas, d'Albi, démontrent sans réplique dans le Recueil des travaux criminologiques de l'Ecole Lyonnaise. Dans le même recueil, une *Etude sur le tatouage médical en Egypte*, par le Dr Fouquet (du Caire).

Les Annales des Sciences naturelles consacrent leur compacte livraison annuelle au travail de M. V. Thiébault sur le *Système sympathique des Oiseaux* (bio-physiologie).

Bulletin de la Société astronomique de France. On se rappelle les discussions soulevées par le problème mécanique auquel le public a donné le nom de *Question du chat*. Le chat, à l'encontre de toute notion de pesanteur, retombe toujours sur ses pattes. Ce fait, vieux comme le monde, souleva quant à sa cause d'innombrables controverses. Enfin, M. E. Fouché parvint à démontrer expérimentalement qu'un système articulé peut parfaitement, et sans heurter aucune des lois mécaniques connues, *se retourner*, changer son orientation dans l'espace, par l'action des forces intérieures.

Poursuivant ses réflexions sur ce sujet, M. E. Fouché s'est demandé ce qui se produirait si le système articulé, au lieu d'être primitivement immobile, était animé d'un mouvement initial de rotation. Le résultat curieux auquel il est arrivé démontre clairement la possibilité de déplacer le pôle de la Terre par des actions mécaniques. C'est M. Maurice Fouché qui s'est constitué, dans les *Annales*, l'annonciateur du savant travail que son frère, M. E. Fouché, écrivit sur cette question.

Le Moniteur Scientifique, du Dr Quesneville, importante revue de chimie industrielle, donne ce mois un article de M. Gassmann sur les progrès réalisés dans l'impression et la teinture, ainsi qu'une *Etude technologique sur les lustres* (BRILLANTS) *à base d'argent*, par M. Richard Zsigmondy.

Revue des Revues. Le Dr L. Caze expose la découverte d'un merveilleux dispositif pour la *transmission des images par le télégraphe*. C'est à M. Ernest A. Hummel, de Saint-Paul, dans l'Etat de Minnesota (Etats-Unis), que revient l'honneur de cette invention. Le *New York Herald* vient d'en faire un essai qui a complètement réussi. Le directeur du grand journal américain demanda à M. Hummel de transmettre des bureaux du *Herald* à ceux de la *Western Union Telegraph Company* (distance 1,600 mètres), des dessins qui n'auraient pas été préparés d'avance et qu'un artiste se chargerait d'exécuter sur-le-champ. Déférant à ce désir, l'inventeur remit à un artiste une plaque d'étain de 4 1/2 pouces carrés. L'artiste reproduisit sur la plaque le portrait du nouveau maire de New-York, M. Van Wick. M. Hummel mit la plaque dans l'appareil transmetteur, et au bout de vingt-deux minutes l'appareil s'arrêta automatiquement. Succès complet. Dans l'appareil récepteur, sur le papier préparé à cet effet, le portrait se trouvait reproduit avec une exactitude frappante, absolue, défiant toute objection, toute critique. L'inventeur assure que la transmission se fera dans les mêmes conditions de réussite parfaite sur toutes les lignes télégraphiques actuellement en activité, *quelle que soit leur longueur*.

A. B.

Le Prince Albert de Belgique à Washington.

Il y a bientôt quatre mois, S. A. R. le Prince Albert de Belgique s'embarquait à Anvers pour les Etats-Unis d'Amérique.

Afin de pouvoir mieux étudier par lui-même le fonctionnement du gouvernement et la simplicité des institutions américaines, le Prince voyage dans le plus strict incognito. Il n'est accompagné, on le sait, que de son officier d'ordonnance, le colonel Jungbluth, du docteur Mélis et de deux domestiques.

Après un court séjour à New-York, le Prince, accompagné du comte G. de Lichtervelde, notre ministre aux États-Unis, partit pour Washington.

Afin de se conformer à son désir, aucune réception officielle n'avait été préparée. Néanmoins, quand à 4 heures le Prince débarqua à Washington, les quais de la gare du « Pensylvanis-railroad » étaient couverts de monde. Un officier de la maison militaire du Président attendait le Prince pour lui présenter les compliments de bienvenue et l'accompagner jusqu'aux voitures que M. Mac Kinley avait gracieusement mises à sa disposition.

De la gare les voitures présidentielles se rendirent directement à l'Arlington-Hôtel. Le Prince, déjà vivement impressionné par l'accueil sympathique de la foule, se montra très ému en voyant flotter les couleurs nationales qui, par une aimable attention, avaient été arborées à côté de l'étendard étoilé des États-Unis.

Ses appartements avaient été préparés avec un extrême confort. Ils se composaient de sept ou huit chambres, situées au troisième étage de la partie nouvelle de l'hôtel, au dessus de ceux qu'occupait l'an dernier le Président Dôle, et avaient vue sur la 1re rue et sur l'avenue Vermont. Ce sont ceux qu'avait habités le Président des îles Havaï, et auxquels avait été ajouté le salon de M. Platt, sénateur du Connecticut. Ils avaient été tendus de draperies bleue et or; de magnifiques tapis orientaux couvraient les planchers et les escaliers. De plus, ils étaient ornés des meilleures toiles de la célèbre collection de tableaux de l'Arlington-Hôtel. Quant au service du Prince, il était fait par ses propres serviteurs.

Un plaisant incident marqua son arrivée et divertit fort tous les hôtes. Tandis que l'illustre voyageur était reçu à l'hôtel par la porte réservée aux dames, ses valets de pied, qui avaient dû attendre les bagages, arrivaient un instant après et furent conduits directement à leurs appartements. Ils n'y étaient pas depuis cinq minutes, qu'on les vit redescendre, donnant les marques du plus vif mécontentement, mais que leur ignorance de la langue anglaise leur empêchait d'exprimer. *Rums! Rums!* répétaient-ils toujours. L'on crut qu'ils n'étaient pas satisfaits de leurs chambres. On s'empressa de faire chercher Master Bennet, le Directeur de l'hôtel. Ce dernier, connaissant le français, eut bien vite trouvé le mot de l'énigme. Les braves gens avaient reçu pour instruction d'attendre dans les appartements du Prince, mais quand ils voulurent exécuter cet ordre, ils ne purent trouver l'appartement royal. De là leur inquiétude. On s'empressa de les y conduire, et ce fut avec la plus grande joie qu'ils furent conduits en présence de leur maître, qui déjà les croyait perdus et les attendait avec impatience pour pouvoir quitter ses vêtements de voyage.

Dès son arrivée, Son Altesse Royale donna à tout l'hôtel l'occasion d'apprécier la bienveillante simplicité que nous lui connaissons On avait voulu le servir dans la salle à manger réservée aux visiteurs royaux, mais le Prince, fidèle à son rôle de simple particulier, refusa, préférant dîner dans la grande salle de l'hôtel. Cette marque de condescendance toute démocratique fit le meilleur effet et reçut l'approbation de tous les voyageurs, immédiatement conquis par ses manières simples et affables.

Le lendemain, après le déjeuner, Son Altesse Royale, accompagnée du docteur Mélis, se rendit en voiture à Lafayette-Park et fit une longue promenade aux environs de la ville.

Quelques minutes avant midi, les voitures présidentielles amenèrent le colonel Bingham, attaché à la maison militaire du Président, en grand uniforme, venant se mettre aux ordres de Son Altesse Royale pour l'accompagner à la Maison Blanche. Le Prince monta dans la première voiture avec le colonel Bingham et le comte G. de Lichtervelde, tandis que sa suite prenait place dans la deuxième calèche, et les équipages se dirigèrent vers la Maison Blanche, où ils entrèrent par la cour ordinaire, la décoration de la cour d'honneur faite en vue de la réception du soir n'étant pas encore terminée. Aussitôt que l'arrivée du Prince eut été annoncée le Président quittant son cabinet se rendit au salon bleu où devait avoir lieu la présentation. Après une courte mais cordiale conversation, le Président invita le Prince accompagné du colonel Bingham et du comte G. de Lichtervelde à monter en voiture et le conduisit à travers la ville pour lui en faire voir les plus beaux quartiers et les principales curiosités. Pendant cette promenade qui parut vivement l'intéresser, la conversation eut lieu en anglais, que Son Altesse Royale comprend parfaitement et parle même avec assez de facilité. Après une heure de promenade, M. Mac Kinley rentra à la Maison Blanche, après avoir reconduit le Prince à son hôtel.

Afin d'accéder aux intentions du Prince qui avait désiré décliner toute réception officielle, et pour prouver

combien le peuple et la société américains désiraient lui rendre son séjour agréable en se conformant à ses désirs, il avait été décidé qu'à part un grand dîner présidentiel et une réception chez le vice-président Hobard, aucune fête ne serait donnée en son honneur, mais aussi, il avait été convenu de profiter de ces deux occasions pour déployer un luxe digne de la puissante nation américaine et de son hôte royal.

La Maison Blanche avait donc à cette occasion reçu une décoration splendide. Le Président et Mme Mac Kinley reçurent dans la salle de l'Est, réservée aux grandes réceptions. Les invités, introduits par le colone Bingham, le lieutenant Glimore et par le capitaine Cawley, étaient présentés successivement au Président et au Prince. Quand le dîner eut été annoncé, Mrs Mac Kinley conduisit Son Altesse Royale dans la salle à manger, se plaça à sa droite, tandis que Miss Alger, fille du ministre de la guerre, s'asseyait à sa gauche.

La table de soixante-douze couverts était dressée dans le grand hall. Elle était ornée d'immenses corbeilles d'orchidées blanches, de roses « Madame Chatenet » et de bégonias. Des candélabres coiffés de petits abat-jour roses complétaient la décoration. Le service de table était en vieille porcelaine de Chine et devant chaque dame se trouvait un bouquet d'orchidées. Pendant le dîner, l'orchestre de la marine placé dans une salle voisine exécutait les meilleurs morceaux de son répertoire. Il est inutile de dire que le cuisinier de la Maison Blanche s'était surpassé et avait composé son menu des meilleurs plats des cuisines française et américaine.

Parmi les invités se trouvaient : M. le comte de Rethy, le Vice-président et Mme Hobard, le Secrétaire d'Etat, le Secrétaire du Trésor et Mme Gage, le Secrétaire de la guerre et Mme Alger, Altorney Général et Mme Griggs, le Maître Général des postes et Miss Gary, le Secrétaire de la marine et Miss Long, le Secrétaire de l'intérieur et Miss Bliss, le Secrétaire de l'agriculture et Miss Wilson, le Ministre de Belgique et la comtesse G. de Lichtervelde, le colonel Jungbluth, le Dr Mélis, M. Maurice Joostens, les Ambassadeurs d'Angleterre, d'Allemagne et de France, le Ministre du Mexique et Mme Romero, le Secrétaire Porter, M. Levi P. Morton, les Sénateurs Allison, Burrows et Hanna, Mrs Burrows et Hanna, es Représentants Hitt, Benett et Adans, l'amiral et Mme Matthews, Adjudant-Général Corbin, le Commandant et Mme Clower, Dr et Mme C. Boyd, le Sous-Secrétaire d'Etat et Mme Day, M. et Mme Abner Mac-Kinley, Miss Daisy Leiter, Mac Kenna, Marie Mac Kenna et Reed, Mme Harriet Blaine Beale, Miss Miles, Barber, Bates, Hartmann, Ethel Horstmann, Mrs Sartory, Miss Evans, Anita Evans, Colonel Bingham, Sous-Secrétaire d'Etat Adée, Mr J.-B. Foraker et le Secrétaire d'Etat Pruden.

Cette splendide réception et cette foule de jolies femmes étaient bien faites pour charmer et fêter dignement l'héritier du trône de Belgique.

Après le dîner, les invités se répandirent dans les salons pour écouter le concert donné par les principaux artistes du Conservatoire pendant que le Prince causait avec le Président de l'intérêt que le peuple américain semblait porter à ce grand fait de l'histoire sociale de notre temps qui faisait un fils de roi l'hôte fêté d'une grande république.

Le troisième jour de son séjour à Washington, Son Altesse Royale se rendit avec le colonel Jungbluth et le ministre de Belgique au fort « Mery » où en son honneur, avait lieu à 10 heures, une manœuvre de cavalerie extraordinaire.

Le Prince admira beaucoup les évolutions des cavaliers de « l'Oncle Sam » et fut vraiment étonné de leurs exercices et de l'état d'entraînement de leurs chevaux, mais ce qui porta cet étonnement au plus haut degré c'est d'apprendre que non seulement ce régiment spécial manœuvrait de la sorte, mais que toute la cavalerie américaine était aussi bien montée et entraînée.

Après la revue, Son Altesse Royale se rendit à l'invitation à déjeuner du colonel Sumner, puis monta en voiture pour visiter le cimetière d'Arlington où sont enterrés les plus fameux héros américains ; Elle rentra ensuite en ville pour se rendre au dîner que lui offrait, ainsi qu'aux principales personnalités du monde diplomatique, dans son hôtel de Rauschers, notre ministre le comte G. de Lichtervelde.

Mme la comtesse de Lichtervelde, faisant les honneurs de sa maison avec la grâce charmante qui la caractérise, recevait dans la salle à manger verte dont la décoration était des plus réussie. Elle avait été drapée d'étoffes de soie aux couleurs belges et américaines. Trente-deux couverts entouraient la table, le long de laquelle couraient des guirlandes de feuillage entrecroisées de rubans aux couleurs nationales. Au centre était placée une corbeille de verdure, semée de tulipes et de fleurs électriques.

Outre Son Altesse Royale, le comte et la comtesse de Lichtervelde avaient réuni : le vice-président et Mme Hobard, l'ambassadeur d'Angleterre et Miss Pancefote, les ambassadeurs d'Allemagne, de France, d'Autriche, le baron Hengelmuller, le ministre de Portugal et la vicomtesse de Santo-Thyrso, M. Adams, ancien secrétaire d'Angleterre à Bruxelles, le sénateur et Mrs Wetmore, Mr et Mrs Townsend, Mr Wallack Leiter, Mis Patten, le colonel Jungbluth et le docteur Mélis.

Les invités pour la soirée qui faisait suite au dîner, arrivèrent vers 10 heures, plusieurs eurent l'honneur d'être présentés à l'héritier présomptif du trône de Belgique.

Après une journée aussi bien remplie, Son Altesse Royale et sa suite se rendirent à l'Alibi-Club, l'un des plus grands cercles de la capitale, dont il se fit présenter le président et les membres présents par M. Joostens.

Le Prince toujours rempli de cordialité mit bientôt à l'aise tous les membres du cercle ; et lorsque suivant l'usage on apporta les grandes pipes de terre et les brocs de bière, Son Altesse Royale s'empressa d'imiter l'exemple général, en allumant la sienne et ce fut avec une satisfaction visible qu'il fit honneur à l'antique boisson

de son pays. Bientôt la conversation devint générale. Ce ne fut plus qu'un feu roulant de spirituelles saillies et de plaisanteries pétillant d'un humour tout américain.

Aux douze coups de minuit commença un souper original qui divertit beaucoup le Prince. De graves sénateurs, MM. Mac Millau, Nelson, Page, Wetmore et Simpkens, déguisés en cuisiniers, firent leur entrée portant sur de grands plateaux des huîtres, des cakes et autres victuailles que les assistants, suivant la coutume, se mirent à manger avec des cuillères et des fourchettes d'étain contrastant singulièrement avec le luxe splendide de l'Alibi-Club.

Après le souper, le chanteur Ignacio Martinelli dit des romances françaises et espagnoles dont les auditeurs reprenaient le refrain en chœur. Enfin, Son Altesse Royale enchantée de sa soirée se retira laissant parmi les membres de « l'Alibi » le meilleur souvenir de sa cordiale et simple affabilité.

Le programme de la quatrième journée de son passage à Washington ne fut pas moins bien rempli que les précédents.

Le Prince visita d'abord le Capitole dont le sergent de garde lui fit les honneurs, puis se rendit à l'Observatoire où il montra le plus vif intérêt pour toutes les installations du célèbre établissement, et se fit décrire les phénomènes atmosphériques qui y ont été observés.

La bibliothèque du Congrès n'attira pas moins son attention tant par son admirable organisation que pour les procédés mécaniques au moyen desquels les livres sont mis à la disposition du lecteur.

Le soir eut lieu la réception chez le Vice-Président. Le luxe déployé ne fut pas moins grand que chez M. Mac Kinley et chez le ministre de Belgique. La table était couverte de lilas et de roses blanches et les personnes les plus marquantes de la diplomatie et de la société américaines composaient l'assemblée.

Enfin dimanche, Son Altesse Royale se rendit à la messe, à l'église Saint-Mathieu, accompagnée du personnel de notre légation.

Avant de quitter la capitale pour continuer son voyage dans le sud et dans l'ouest, le Prince, voulant rendre hommage à la mémoire de Washington, se rendit avec sa suite au Mont-Vernon, ou s'élève sa tombe et déposa quelques fleurs sur les restes du grand citoyen américain.

Le Prince a quitté Washington emportant un souvenir durable de son séjour dans la capitale des Etats-Unis. Il a pu en admirer la beauté de ses monuments, la largeur de ses rues et son admirable organisation policière; mais ce qu'il a surtout apprécié, c'est l'accueil cordial que lui ont fait toutes les classes de la société. Il n'a pas été moins charmé des mœurs policées de la population, vraiment digne d'un grand peuple, de son tact et de sa respectueuse réserve.

Si le royal visiteur a eu lieu d'être satisfait de la réception de ses hôtes, ceux-ci ont aussi été unanimes à exprimer la sympathie que leur a inspirée le Prince. On le leur avait représenté comme un jeune homme froid, timide et peu curieux des choses qui doivent intéresser un futur chef d'Etat. Quelques heures ont suffi pour leur prouver combien ils avaient été trompés. Sa bonne grâce, son affabilité envers tous, la simplicité de son caractère ouvert et franc lui ont immédiatement acquis une estime et une popularité générales. Ils ont apprécié rapidement ses grandes qualités, l'étendue de ses connaissances, la profondeur de ses vues, son esprit prompt, fin et méthodique La facilité avec laquelle il s'assimilait et se rendait compte des moindres détails, soit des institutions sociales, soit des choses pratiques, était bien faite pour charmer et plaire au peuple américain qui est resté convaincu que Son Altesse Royale sera le digne continuateur de l'œuvre de nos Souverains, si attachés au bonheur et à la prospérité de leur peuple.

WYNNIE.

LA MUSIQUE

La splendide soirée donnée avec le concours de Van Dyck, de Delmas et de Mme Caron, pour célébrer le jubilé dictorial de Joseph Dupont, a définitivement clôturé la saison musicale; depuis lors, un seul concert a offert quelque intérêt, c'est le concert annuel de l'Institut Saint-Boniface qui avait attiré à la Grande-Harmonie une affluence considérable. On a chaleureusement applaudi les brillantes vocalises de Mlle Spaak et le bel entrain du violoniste Leenders ; et l'on a particulièrement fêté le petit pianiste Jean du Chastain et M. Merck, professeur au Conservatoire. Seul ou accompagné à l'harmonium par l'excellent organiste M. Deboeck, M. Merck a transporté l'auditoire par la pureté de son jeu et par la largeur de son style. Il obtient d'un instrument aussi difficile que le cor, dont il joue avec une justesse irréprochable et une virtuosité étonnante, des effets de douceur qui sont d'une poésie délicieuse. Son succès a été très grand et très mérité; cette partie du programme était un véritable régal artistique.

Mais ce ne sont pas seulement les concerts publics qui deviennent de plus en plus rares à l'approche des vacances; les salons se ferment un à un et les dilettantes vont être privés jusqu'à l'hiver prochain, même de ces soirées musicales intimes qui ont un charme particulier.

C'est ainsi que M. de Golesco a donné, vendredi soir, à la salle des pianos Stainway, sa dernière audition de l'année devant un public restreint, mais distingué, qui a beaucoup apprécié l'interprétation d'un sentiment profond et très personnel que M. de Golesco donne aux œuvres de Bach, de Schumann et de Chopin.

M. de Golesco peut être discuté comme pianiste par les professionnels. Mais ce que l'on ne saurait lui contester sans injustice, c'est la sincérité respectueuse, émue et

par conséquent émouvante, avec laquelle il cherche à traduire l'exacte pensée de l'auteur. M. de Colesco est, si l'on veut, un impressionniste; mais si l'impression qu'il communique à ses auditeurs est forte, poétique et élevée, de combien d'artistes pourrait-on en dire autant?

Assurément, cet art diffère de celui qu'on enseigne dans les conservatoires, et si M. De Greef nous quitte pour Moscou — ce qui, espérons-le, n'est qu'un faux bruit — M. de Golesco ne prétend pas à sa succession; mais à côté de la correction classique, la fantaisie n'a-t-elle pas sa raison d'être?

N'a-t on pas reproché aussi à Ysaye d'être trop fantaisiste? C'était absurde, car Ysaye est classique autant que quiconque par la sûreté de son goût et par la perfection de sa technique. Il n'en étouffait pas moins dans l'étroite routine où l'on prétendait confiner un esprit aussi enthousiaste. Las de toutes ces petites misères, il a donné sa démission et il a failli rester en Amérique. Mais il paraît qu'il revient et qu'il a l'intention de fonder à Bruxelles une école libre de violon.

C'est une excellente idée dont la réalisation ne pourrait qu'élever encore le niveau de l'art belge, en stimulant les écoles rivales.

Les Conservatoires sont utiles, indispensables même; ils maintiennent certaines méthodes, certaines traditions qu'il serait fâcheux de voir disparaître, mais à côté de l'enseignement officiel, l'enseignement libre a un rôle important à jouer et une mission à remplir.

Nous avons à chaque instant l'occasion de le constater et Mlle Nora Bergh nous en a fourni, mardi soir, une nouvelle preuve, en nous faisant entendre, dans ses salons de la rue Joseph II, quelques-unes de ses meilleures élèves. Soirée exquise, avec le concours de M. Van Hout et de M. Demest, (excusez du peu!) Mlle de M. et Mlle de R. que Mlle Nora Bergh nous a présentées, possèdent un mécanisme admirable et un très beau style. Elles font le plus grand honneur à l'artiste éminente qui les a formées; et en les écoutant, nous nous demandions pourquoi Mlle Nora Bergh n'a pas une classe au Conservatoire comme autrefois Mme Pleyel?

Cela n'ajouterait rien sans doute à son mérite, ni même à sa réputation et peut-être est-il préférable qu'elle ait gardé son indépendance artistique. Elle aussi d'ailleurs conserve avec un soin religieux de grandes et belles traditions, celles de Brassin, dont elle fut une des élèves préférées.

HANS.

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.

Carnet Mondain

La quinzaine écoulée a été, comme de coutume, celle des départs. Les hôtels du quartier Léopold ferment l'un après l'autre leurs volets. Tout Bruxelles fuit la capitale et la vie mondaine se transporte à la campagne, aux eaux et à la mer. Il ne restera plus dans quelques jours que le petit nombre des retardataires, retenus ici par leurs occupations et aspirant aux vacances qui leur permettront d'aller, à leur tour, se reposer des fatigues de l'hiver et laisser la ville en proie aux innombrables bandes d'Anglais que les Cook's Tour vont traîner par nos rues devenues désertes.

A l'exception de l'Alhambra et du Molière, tous nos théâtres sont fermés. Le Parc a rouvert ses portes vendredi pour la troupe des « Français » qui venait donner, les *Femmes savantes*, de Molière, et les *Romanesques*, de Rostand, l'auteur de *Cyrano*. Inutile de dire que cette bonne aubaine avait attiré un public aussi nombreux que choisi.

S. A. R. Mme la comtesse de Flandre occupait l'avant-scène du premier étage.

Dans la salle nous voyons : le comte et la comtesse du Monceau, la comtesse Cornet de Ways-Huart, Mlles Jeanne du Monceau, Isabelle Cornet et de Rosée, le ministre des finances et Mme de Smet de Naeyer, le ministre d'Espagne et la comtesse de Villa-Urrutza, le major et Mme Rentjens, le baron et la baronne Arnold t'Kint de Roodenbeeck, le prince et la princesse Koudachieff, le comte et la comtesse J. de Liedekerke, M. et Mme Anatole de Pret, le ministre de Turquie et Mlle Carathéodory, le marquis et la marquise de la Boëssieres-Thiennes, Mlle de la Boëssieres, le baron et la baronne de Schilde, le comte et la comtesse J. de Beaufort, le ministre d'Italie et Mlle Bartomé, sa nièce, la comtesse de Spoelberch et sa fille, le colonel d'état-major et Mme Heyndericx, la légation des Etats-Unis d'Amérique, Mme Nève, M. et Mme Mesdag, le comte P. van der Straten-Ponthoz, M. Hamoir, le comte de la Torre, le comte Hadik, le comte F. de Theux, le comte V. Cornet de Ways-Ruart, M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, le comte Philippe van der Straten-Ponthoz, le capitaine Haillot, attaché militaire français, M. Alfred Orban, M. Gendebien, Maus, lieutenant Aldewereld, etc.

Le Cercle de la Fédération nationale de l'Élevage du cheval a offert à ses membres, le vendredi 27 mai, une charmante soirée de comédie qui a bien réussi.

Le théâtre avait été installé dans les superbes salons du premier étage et l'interprétation confiée à nos meilleurs artistes de genre, MM. Crommelinck, Ambreville, Riche, Dupont, etc., et à Mlles Tilma, Berthe, Richard, Marelly et de Kerville.

Le succès de la soirée a été sans contredit la deuxième

partie, dont le programme comportant une spirituelle « revuette » en deux actes avec prologue, dont l'auteur est resté anonyme, intitulée : *Crottins-Potins*, par allusion au surnom plaisant donné au jeune cercle de l'avenue de la Toison-d'Or.

Le sujet de cette piécette roulait sur les menus événements du monde sportif. Nous y avons vu mettre en scène quelques-uns de nos clubmen les plus connus, et reproduire les événements les plus marquants de l'année sportive.

Très réussie la scène qui met en présence deux de nos jeunes propriétaires qui ont coutume de se chamailler sur le « Turf ». Ainsi que le président, dont Dupont imite, à s'y méprendre, la personnalité.

Et aussi le chapeau gris, le légendaire chapeau gris du sympathique président des courses d'Ostende, ce chapeau baromètre, bien connu des habitués de notre cité balnéaire, qui est en train de passer à la postérité comme la fameuse redingote de Napoléon.

En résumé, soirée pleine d'entrain et d'humour, dont le souvenir restera parmi les plus gais des membres du Cercle.

Le mariage de Mlle Isabelle d'Hanins de Moerkerke, fille de feu le comte Fernand et de la comtesse de Moerkerke, née du Roy de Blicquy, et du baron Frédéric van der Bruggen, fils du baron Charles van der Bruggen et de la baronne de Saint-Genois des Mottes, a été célébré mercredi en l'église de Saint-Josse-ten-Noode.

Témoins : Pour le fiancé, le baron F. van der Bruggen, son frère, et le baron van der Bruggen, son oncle.

Pour Mlle de Moerkerke, le comte d'Hanins de Moerkerke, son frère, et le lieutenant-général aide de camp du Roi du Roy de Blicquy, son oncle.

Ordre du cortège :

Mlle Isabelle d'Hanins de Moerkerke et comte d'Hanins de Moerkerke, baronne van der Bruggen et baron Frédéric van der Bruggen, comtesse d'Hanins de Moerkerke et baron van der Bruggen, baronne Ch. de Crombrugghe et comte Henri d'Hanins de Moerkerke, baronne Maurice van der Bruggen et lieutenant-général du Roy de Blicquy, Mme F. du Roy de Blicquy et lieutenant baron Charles de Crombrugghe, baronne Peers et baron de Saint-Genois des Mottes, baronne Heynderycx et baron Maurice van der Bruggen, Mme de la Potterie et baron Peers, baronne de Saint-Genois des Mottes et M. de Géradon, baronne Grenier et baron t'Kint, président du Sénat, Mme Albert du Roy de Blicquy et baron Grenier, comtesse Hippolyte d'Ursel et M. de la Barre d'Erquelinnes, comtesse de la Barre d'Erquelinnes et baron Heynderycx, comtesse Auguste d'Ursel et baron de Kerchove d'Exaerde, comtesse de Rouillé et comte de la Barre d'Erquelinnes, Mlle M. du Roy de Blicquy et baron Arnold t'Kint, Mlle Heynderycx et lieutenant Albert du Roy de Blicquy, Mlle Jeanne de Saint-Genois et comte Hippolyte d'Ursel, Mme de la Roche et comte Auguste d'Ursel, Mme de Maere et M. Octave de la Roche de Marchiennes, baronne Arnold t'Kint et baron Edouard Grenier, Mlle H. du Roy de Blicquy et baron Raymond van den Branden, Mlle Isabelle de Saint-Genois et baron Max van Hoobrouck, Mlle Merghelinck et M. Léon de la Roche.

Après la cérémonie un lunch a réuni, dans l'hôtel de Mme la comtesse de Moerkerke, les parents et les invités.

Le lendemain jeudi a été célébré en l'église de Saint-Gilles, à Bruxelles, un autre grand mariage unissant une fois de plus l'aristocratie française à l'aristocratie belge, celui de Mlle la comtesse Marguerite de Renesse, fille de feu le comte Amédée de Renesse et de la comtesse née Maelcamp de Virelles, avec le vicomte Louis de Pons, fils du comte Pierre de Pons et de la comtesse née Marie Bresme du Lion.

Le comte de Renesse-Breidbach, lieutenant au régiment des Grenadiers, et le comte Fritz de Renesse, frère et cousin de la fiancée, lui servaient de témoins. Le marquis de Mont-d'Or et M. Laffon, frère et cousin, étaient témoins du marié.

La charmante fiancée, qui est de loin la plus jolie mariée que nous ayons eu le plaisir de voir conduire à l'autel cette année, donnait le bras à son frère le comte de Renesse-Breidbach et suivait le cortège composé de : la comtesse de Renesse, baron et baronne René Pycke, baron Van de Stichele de Maubus, Mlle Evelina Van de Stichelen de Maubus, vicomtesse Desmaizières, vicomte Desmaizières, vicomte Camille Desmaizières, vicomte et vicomtesse de Clercque-Wissocq de Sousberghe, vicomte Adrien de Sousberghe, baron et baronne Paul Pycke, baronne Paul de Mévius, Mme Verbrugghe née comtesse de Renesse, M. et Mme Duchon de la Jarousse, Mme Roland, comte de Pons, père du marié, M. de Bonnel, gouverneur au Tonkin, comte Philippe de Renesse, comtesse Frédéric de Renesse, comte F. de Renesse, comte et comtesse Théodore de Renesse.

Trois ravissantes petites filles, nièces de la jeune mariée, portaient la traîne.

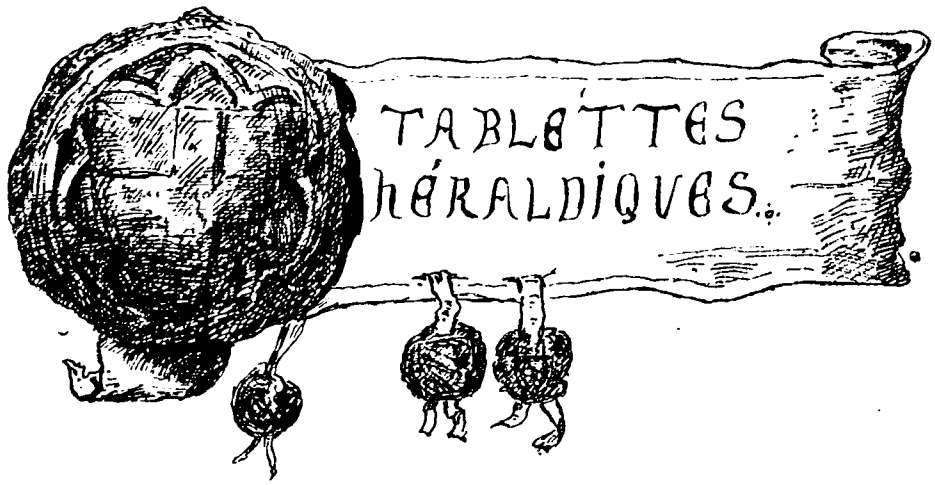
Après le lunch servi en l'hôtel de Renesse, chaussée de Charleroi, les jeunes mariés ont dit adieu aux parents et invités. Rompant avec la routine qui impose l'éternel départ pour Paris, ils ont eu l'heureuse idée de rester deux jours à Bruxelles.

Le 6 juin a été célébré au château de Saint-Jean près d'Ypres le mariage de Mlle Merghelynck fille unique de M. et de Mme Merghelynck avec le baron Conrad van der Bruggen.

Quelques fiançailles :

Le comte d'Assche, écuyer d'honneur de la Reine, et Mlle Adrienne Barbancon: M. Auguste Robyns et Mlle Odile Robyns; M. Paul Moerloose et Mlle Zuzanne Tahon; M. Maton, lieutenant aux Grenadiers, fils de feu M. l'Intendant en chef, et Mlle Stinglhamber; M. Georges de Melotte, sous-lieutenant au 1er régiment de Lanciers, fils du chevalier et de Mme de Mélotte née d'Hemricourt, et Mlle Eugénie de Fontbaré, fille du baron de Fontbarré et de la baronne née de Potesta.

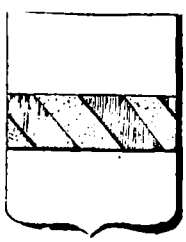
W.



Le 26 mai dernier a été célébré, en l'église de Saint-Gilles, à Bruxelles, le mariage du vicomte Louis de Pons avec Mlle la comtesse Marguerite de Renesse.

Ce mariage unit deux illustres et antiques maisons dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Des deux côtés la noblesse est immémoriale, chevaleresque, presque souveraine. A tous ces mérites, Mlle de Renesse ajoute l'éclat d'une royale beauté, héréditaire dans sa maison et qu'elle tient du sang des Maelcamp.

La maison de Pons descend des anciens vicomtes d'Auray, race puissante dès le Xe siècle. Elle compte parmi ses alliances : Comminges, Bergerac, Flotte, Albret, Périgord, la Trémoïlle, Clavières, Rostolan, la Croix de Buffé, Saint-Priest, Sainte-Colombe, etc.



Pons porte : D'argent à la fasce bandée d'or et de gueules.

Mlle de Renesse est fille du feu comte Amédée de Renesse et de la comtesse, née Maelcamp de Virelles.

La maison de Renesse est issue des comtes de Hollande. Ceux-ci descendaient eux-mêmes des ducs d'Aquitaine dont l'origine remonte aux rois francs de la première race. Pélerin de Hollande, vicomte de Zélande, fils cadet de Thierry VI, comte de Hollande, épousa Walburge, dame héritière de Renesse, Moermont et Hamsteede. Leur fille unique épousa vers 1170, Thierry, comte de Sayn, qui est le premier auteur dont les généalogistes fassent mention.

La maison de Renesse s'est signalée dans les combats, dans les guerres, dans toutes les luttes qui troublèrent les Pays-Bas au moyen âge et dans la période espagnole. Plusieurs chevaliers de ce nom périrent glorieusement les armes à la main, sur les champs de bataille. D'autres seigneurs du même nom signèrent le Compromis des nobles et l'un d'eux paya de sa tête cet acte de révolte. Un autre enfin, le fameux Warfusée, fut massacré en 1637 dans une sédition populaire à Liége. On trouve encore parmi les illustrations de cette maison, un colonel, des capitaines, des généraux des troupes au service impérial de France et des Princes-Évêques de Liége, des chambellans de l'Empereur et des Princes-Évêques, un président de la Cour féodale de Liége, des grands-baillis de Nivelles, du comté de Looz, des chanoines et chanoinesses des grands chapitres nobles du pays, une abbesse et princesse de Munsterbilsen, des chevaliers de Malte, un chevalier de l'Ordre teutonique, un chevalier de d'Ordre de la Toison d'Or, etc.

Les Renesse ont porté les titres de vicomtes de Zélande (1170), de Montenaeken, comtes de Warfusée et du Saint-Empire (XVIe siècle), barons d'Elderen, comtes de Renesse (XVIe siècle), comtes du majorat de Breidbach (1750), etc.

Citer leurs alliances c'est nommer tout l'ancien armorial belge. Bornons-nous à mentionner : Herlaar, Looz, Borsselen, Diest, Voorn, Arckel, Culembourg, Hamal, Hornes, Nassau, Mérode, Rubempré, Croy, Gavre, Montmorency, Arberg, Wassenaer, Berlo, Ysendorn de Blois, Hoensbroeck, etc.

Renesse porte : De gueules au lion léopardé d'or, lampassé d'azur, à l'orle de dix billettes d'or.

On a célébré également le mois dernier, à Bruxelles, le mariage de M. le baron Frédéric van der Bruggen avec Mlle Isabelle d'Hanins de Moerkerke.

Le jeune marié est fils de feu le baron van der Bruggen et de la baronne, née de Saint-Genois des Mottes. Il appartient à une ancienne famille originaire d'Anvers dont la généalogie remonte à la seconde moitié du XVIIe siècle. Elle a pour auteur Jérôme van der Bruggen dont le petit-fils fut créé chevalier en 1663. On trouve parmi les illustrations de cette famille un grand nombre de conseillers au Conseil de Brabant, au Conseil suprême des Pays-Bas, au Conseil privé et au Conseil des Flandres, des Echevins des villes de Gand, Bruges et Bruxelles, etc.

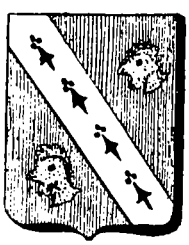
Alliances : Coymans, de Facuwez, de Meulenaer, de Paeffenrode, van Parys de Crombrugghe, Schoormans,

van de Woestyne, de la Kéthulle, van Hoobrouck, de Jonghe, van der Gracht, Borlüüt, van Pottelsberghe, Hélias, etc.

Van der Bruggen porte : D'argent à la fasce de gueules chargée de trois maillets d'or et accompagnée de trois fleurs de lys de sable.

Mlle de Moerkerke est fille du feu comte d'Hanins de Moerkerke et de la comtesse née de Waha et petite-fille de Aimé-François, premier comte d'Hanins de Moerkerke, général-major, grand-écuyer et aide de camp du Roi.

La famille d'Hanins est ancienne et originaire du pays de Waes où on la voit proviner dès les premières années du XVe siècle. Elle a pour auteur Luc d'Hanins, mort en 1438, dont l'un des descendants, Philippe, seigneur de Roodonck, Warnave, etc., fut créé chevalier en 1609. Elle a possédé de nombreuses seigneuries, dont les principales furent : Roodonck, Kemland, Blyspoel, Alsbeeck, Moerkerke, etc., et a fourni un lieutenant des cuirassiers wallons au service de France, un capitaine-commandant d'une compagnie wallonne au service d'Espagne, un colonel de la garde bourgeoise, un général-major, grand-écuyer et aide de camp des rois Léopold Ier et Léopold II, un greffier héréditaire du tribunal du roi d'Espagne, des échevins et un bourgmestre du Franc de Bruges, un grand-bailli de Sotteghem, un receveur-général des Aydes, des conseillers-pensionnaires et au Grand Conseil, etc.



Alliances : van Clapdorp, van Haesbyt, Lautens, Coppieters, Carins, de la Tour, de la Villette, de Melgar, de Bie, Dirickx, van Outrywe, de Deurwarder, de Neve, de Rouillé, etc.

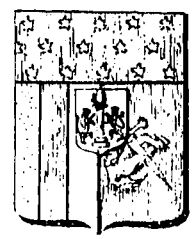
D'Hanins porte : De gueules à la bande d'argent, chargée de quatre mouchetures d'hermine et accompagnée de deux têtes de coq arrachées d'or.

Le 21 mai dernier est décédé à Paris, à l'âge avancé de 95 ans, le duc de Bassano. Cette mort met en deuil plusieurs familles de l'aristocratie belge.

Napoléon Hugues Maret, duc de Bassano, était né à Paris, le 2 juillet 1803. Il était le fils du premier duc de Bassano et de Madeleine Lejéas. Le vénérable défunt fut l'une des plus belles figures du second empire et laisse le souvenir d'un diplomate de talent, doublé d'un gentilhomme de haute allure. Il fut successivement plénipotentiaire à Cassel, à Carlsruhe, à Bade et à Bruxelles, grand-chambellan et grand-officier de la Légion d'honneur. Honnête homme et chrétien convaincu, il se tint constamment en dehors de la politique, ce qui n'empêcha pas l'empereur Napoléon III de recourir souvent à ses conseils.

De son mariage avec Mlle van der Linden d'Hoogvorst il laisse un fils et deux filles mariées, l'une à son cousin germain, feu le baron Edmond d'Hoogvorst, et l'autre au général marquis d'Espeuilles.

Le premier duc de Bassano, père du défunt, Hugues Bernard Maret, était né à Dijon en 1763. Avocat au Parlement de Bourgogne, il fonda le *Bulletin des séances de l'Assemblée nationale*, en 1789, et se lia avec Bonaparte alors lieutenant d'artillerie, logé à côté du bureau de rédaction, rue Saint-Thomas du Louvre. Appelé plus tard à un emploi au ministère des relations extérieures, il fut nommé ambassadeur à Naples, mais en se rendant à son poste, il tomba au pouvoir des Autrichiens. Ce fut un des prisonniers échangés en 1895 contre l'auguste fille de Louis XVI, Madame Royale, plus tard duchesse d'Angoulême. Le Directoire chargea alors Maret d'une mission à Lille et auprès de lord Mamelsbury : mais ce ne fut qu'après le 18 brumaire que commença sa grande fortune. Napoléon le nomma secrétaire d'Etat, ministre, et le prit pour confident intime. En 1811 il remplace Champagny au ministère des relations extérieures et est créé duc de Bassano. En 1814 il rend son portefeuille pour le reprendre aux Cent-Jours, ce qui lui vaut quatre ans d'exil. Puis il rentre en France, est créé pair de France. En 1834 il fait partie du ministère dit des trois jours et meurt en 1839 en laissant deux fils.



Maret de Bassano porte : Coupé au 1 tiercé en pal, d'or, de gueules et d'argent : au 2 de gueules à une main ailée d'or écrivant avec une épée d'argent. Au chef de l'écu de gueules semé d'étoiles d'argent. Sur le tout, d'argent à une colonne de granit sommée d'une couronne civique de chêne au naturel et accostée de deux lions affrontés de gueules.

Marquis DE BOINVILLE.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

5 juin.

Etant donnée l'admirable résistance de la flotte espagnole contre les escadres américaines et l'abondance des capitaux, les vendeurs de la dernière heure ont été pris, en liquidation, d'une telle trousse qu'ils ont racheté au triple galop leur *découvert*; il s'en est suivi un emballement sur toute la ligne.

L'Extérieure bien influencée pour deux raisons, dont la principale est l'annonce officielle du paiement en or du coupon de juillet, bondit pour sa part de ***3 points*** à 34 1/16 ! Ce fonds d'Etat donne au cours naturel plus de ***11*** pour cent, sans compter la hausse énorme qui se produira à bref délai. C'est donc le moment ou jamais de s'en offrir *une bonne pincée*.

Les billets Cuba 6 °/₀ sont à 170 et les 5 °/₀ à 140.

La Banque d'Angleterre a réduit de 3 1/2 à 3 °/₀ le taux de son escompte.

Les rentes françaises très en faveur s'inscrivent au cours suivants :

3 °/₀ 102.75 et 103.25. Amortissable 101.20 et 101.90. 3 1/2 105.95 et 106.47.

L'Italien, par suite des bonnes dispositions générales et sur le ferme espoir que le ministère di Rudini parviendra à rétablir l'équilibre budgétaire, rattrape fr. 1.50 à 93.45.

L'emprunt tonkinois vaut 91 et celui de Madagascar 90.60.

Les valeurs à turbans montrent une grande activité. On parle d'une unification de la Dette B et C, et l'on considère que les conditions de cette opération seraient favorables aux porteurs de ces séries. On cote la *série B* 44 et 46, la *série C* 24.80 et 25.57; la *série D* 21.45 et 21.82. Quant à la Banque ottomane, elle emboîte le pas à sa famille, franchit dix obstacles et clôture à 555. La Salonique-Constantinople 275 et la Smyrne-Cassaba 352. Lots turcs 110.

Les rentes russes bénéficient d'un bon courant de demandes. 3 °/₀ or ancien 95.50 et 96.20; 3 °/₀ or nouveau 95.40 et 96. Consolidés 4 °/₀ 104.15.

Autrichiens 102.40 et 102.90. Hongrois 4 °/₀ 103.10 et 103.70.

En ce qui concerne les fonds Brésiliens, le Syndicat les *chauffe à blanc*; tant pis pour les papillons qui se feront brûler les ailes... Le 4 °/₀ passe de 51 1/2 à 54 3/4 et le 5 °/₀ de 57 5/8 à 62 1/2.

Toutes les institutions de crédit sont en hausse.

Crédit Lyonnais 822 et 836; Banque de Paris 925 et 950. Comptoir national d'Escompte 572 et 577. Banque Parisienne 465 et 480. Foncière Lyonnaise 388 et 395. Banque d'Algérie 610 et 620. Banque Transatlantique 420 et 426. Rente Foncière 370 et 392. Comptoir Industriel 605 et 610. Société Générale 520 et 532. Banque Mexique 620 et 635. Crédit Foncier d'Autriche 1290 et 1300. Mobilier Espagnol 35 et 40. Banque de l'Afrique du Sud 75 et 78. Timbale 489 et Crédit Foncier de France 663 et 672.

Les obligations foncières et communales sont l'objet de grosses demandes au comptant, et c'est justice. Je conseille fortement l'achat de ces obligations qui sont à tous les points de vue un des placements les plus sérieux.

La Compagnie Transatlantique est en progrès 340 et 365. La Voiture l'Urbaine 135. Etablissement Décauville 115. Mines de Malfidano 1017 et Grands Magasins du Printemps 675 et 687.50

Les Omnibus sont embourbés à 1875; Petites Voitures 810 et 817.50.

Les recettes des 6 grands réseaux de chemin de fer sont toujours aussi satisfaisantes; la plus-value des recettes depuis le 1er janvier dépasse à ce jour 14 millions, aussi s'ensuit-il une hausse à jets continus. Nord 2110 et 2160; Orléans 1860 et 1875; Lyon 1890 et 1925; Midi 1450 et 1479; Ouest 1190 et Est 1080.

Le Suez franchit la passe de 3500 et touche 3635. Eh bien ! entre nous, il faut être fou à lier pour se mettre acheteur à un pareil cours.

Magasins Généraux 710; Docks de Marseille 452; Bouillon Duval 3670; Tour Eiffel 525; Musée Grévin 1200 et 1250!... Le Figaro 930 et le Petit Parisien 1335 et 1360.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) 3900.

Les Chemins espagnols commencent à se réveiller. Nord de l'Espagne 53 et 60; Andalous 56 et 65; Saragosse 109, 115 et 120. Allons, encore un petit effort et nous reverrons des beaux cours (mais ce sera dur).

En coulisse, les valeurs du Transvaal sont lourdes et entraînent le groupe des petites mines; cette faiblesse est due à des prétentions que l'Angleterre élève au sujet de la suzeraineté.

Distillerie du Transvaal 27 et 24; Dynamite du

Transvaal 80 et 75 ; Chartered 62 et 60 ; Langlaagte 80 et 62 ; Mozambique 61 et 54 ; Transvaal Consolidated 36 et 33 ; Goldfields 120 et 107 ; Rondfontein 38 et 34 ; Shéba 52 et 47, et le brillant Champ d'or 35, 33 et 32.50.

Par contre les cuivres sont très demandés. On dit que Londres ramasse : Le Rio-Tinto 660, 665 et 675 ! Viennent ensuite La Tharsis 160 et 165 ; Cape Copper 116 et 122.50.

La De Beers 670, 680, 692 et 695 !... Aurait-on trouvé un nouveau filon de diamant pur ?

En somme, hausse générale et tendance exquise...

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

6 juin.

On vient de m'annoncer comme étant un fait accompli l'arrivée à Bruxelles, pour le 1er juillet prochain, d'une cinquantaine de gros coulissiers de Paris. Ces Messieurs apporteraient dans leurs sacs une centaine de millions, destinés à fonder ici cinquante maisons de banque, lesquelles ne s'occuperaient que des affaires à terme. Grâce à ce renfort, on pourra donc, enfin ! faire 20,000 d'Extérieure ou 20,000 de Turc d'un coup de crayon.

Je constate avec plaisir que, sur l'éventualité d'une médiation des puissances entre l'Espagne et les États-Unis, la confiance renaît sur le marché à terme. C'est ainsi que l'Extérieure d'Espagne s'avance du cours de 33 1/2 à 36 1/4. Le change à Madrid est à 79 avec tendance à baisser encore.

Quant aux fonds Brésiliens, ils se font remarquer par une brillante reprise. On affirme en Bourse qu'une entente aurait abouti entre le Gouvernement brésilien et le Syndicat Rothschild de Londres.

Cette solution est si belle que, pour ma part, *je n'y crois pas*.

Le Turc est chaud ! la *série* C 24.80 et 26 ; la *série* D 21.50 et 21.92 1/2. L'Extérieure est bouillante, 33 7/16 et 36 3/8, et le Brésilien *brûle*, 51 1/8 et 54 3/4 !!!

Les Lots Turcs 107 et 110 3/4, et ceux du Congo 91 3/4, 92 1/2 et 92 3/4. Nous verrons plus haut. Varsovie jouissance 439.

Excellente physionomie du marché au comptant.

Dans le compartiment des Banques, j'entends demander fortement la Banque de Bruxelles à 715 ; la Banque Nationale à 2720 ; la Caisse d'Annuités à 1460 ; la Caisse Commerciale à 630 ; la Banque Auxiliaire à 115 et la Banque d'Anvers à 867.50. Viennent ensuite : Crédit Général de Belgique 135 ; Crédit Général Liégeois 925 ; Immobilière de Belgique 335, etc., etc...

Charbonnages stationnaires :

Amercœur 970 et 985 ; Carabiniers 485 ; Charbonnages Belges 410 ; Courcelles-Nord 1470 ; Concorde 1140 ; Fontaine-l'Evêque 480 ; Gouffre 570 ; Grande Machine à feu 1300 ; Hasard 175 ; N.-E. Donetz ; Monceau-Fontaine 2545 ; Produits au Flénu 2980 ; Sacré-Madame 3100 ; Hornu-Wasmes 4030 et Midi de Mons 5 francs.

Un peu de hausse en valeurs sidérurgiques :

Cockerill 2120 et 2150 ; Angleur 510 et 520 ; Vezin 950 ; Olkovaïa 420 et 432 ; Couillet 590 ; Espérance-Longdoz 430 ; Nicolaïeff 1520 et Sarrebruck 8100.

Les zincs manquent complètement d'entrain.

Asturienne 4775, Nébida 1597, Minning Trust (priv.) 53 et Vieille-Montagne 646.50.

Les obligations espagnoles sont en sérieuse reprise.

Je remarque que les actions Tramways de Bucharest introduites à la cote officielle rencontrent denombreuses demandes à 112.50. C'est parfait.

Voici maintenant les cours cotés à la Bourse de Lille sur les actions des charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais :

Albi	1450 —
Aniche (Nord), le 12e	15520 —
Anzin (100e de denier)	5500 —
Blanzy	1725 —
Bruay	1800 —
Bully-Grenay (le 6e)	2910 —
Campagnac	1000 —
Carvin	1200 —
Courrières (le 10e)	1950 —
Douchy	988 —
Dourges (100e d'action)	141 —
Dourges (coup. de cent)	13800 —
Drocourt (1 à 1,800 act.)	4320 —
Drocourt (1,801 à 2,300 act.)	4320 —
Epinac	600 —
Escarpelle (Nord)	745 —
Ferfay	692 —
Lens (100e d'action)	390 —
Lens (coup. de cent)	38175 —
Liévin	1800 —
Ligny-lès-Aire (Ce anon.)	550 —
Liancourt	55 —
Marles 30 0/0 (part d'ingén.)	16990 —
Marles 70 0/0 (S. Raimbeaux)	24500 —
Meurchin (act. 100 fr. t. p.)	1995 —
Meurchin (coup. de cinq)	9900 —
Ostricourt (act. lib. 500 fr.)	890 —
Thivincelle	274 —
Vicoigne	22075 —
Clarence	675 —
Flines-les-Raches	1100 —

La Lerida 5, 4 et 25 ; à bientôt le cours de 20 sous !

V.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL ,,
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Tablettes Théâtrales

THÉATRE MOLIÈRE. — *La Guerre*, cette puissante évocation de la tragique année 1870, produit au théâtre Molière une impression considérable et le succès de ce drame, si pittoresque et si poignant avec ses scènes amusantes, précédant des tableaux émouvants comme celui de la mort du cuirassier de Reischoffen et celui du bombardement de Châteaudun, a pris des proportions colossales. Mais M. Munié ayant loué le Molière jusqu'à mi-septembre à M. Darnaud qui va y faire une saison d'opérette, doit terminer sa saison le 12. *La Guerre* ne sera donc jouée que jusqu'à cette date. Dimanche prochain deux représentations : en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/4. Aux matinées les enfants paient demi-place.

NOUVEAU THÉATRE. — *Gringoire* et le *Député de Bombignac* continuent leur fructueuse carrière.

Nous avons eu maintes fois l'occasion, au cours de la saison hivernale, d'applaudir aux efforts artistiques tentés par la direction et nous nous plaisons à constater qu'en ce théâtre on joue la comédie de façon sérieuse et charmante. Prochainement on nous promet *Vincenette* et *Boubouroche*.

ALHAMBRA. — La saison d'été est prétexte à revision de tous les anciens mélodrames du boulevard ; mais, pour être vieilles, ces pièces n'en sont pas moins intéressantes et M. René Robert y tient avec grand succès les premiers rôles. En ce moment on y joue *Latude* et les dilettante de l'émotion triste doivent aller écouter le récit des infortunes du prisonnier légendaire dont la captivité dura trente-cinq ans.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — A ceux qui préfèrent le rire nous conseillerons une visite aux Nouveautés dont *le Voyage en Suisse* est une suite ininterrompue de tableaux exhilarants.

Les fameux mimes Lauris, dignes successeurs des Hanlon-Lee, sont venus renforcer la troupe ordinaire de ce joli théâtre et il est probable que la pièce actuelle retrouvera à Bruxelles le succès qu'elle rencontra jadis aux Variétés de Paris.

H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : ***JUMELLES A MANCHE***, de **luxe** et **ordinaires**. **Prix sans concurrence.**

Le véritable **PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT**

GUIGNOLET D'ANGERS

En vente partout. marque **COINTREAU**

Exiger le **COINTREAU.** apéritif exquis.

SPORT

CYCLISME

Les événements sportifs de la quinzaine sont tous dominés par les séries du Grand Prix de l'Union Vélocipédique de France, dont les demi-finales de la finale ont été remises à une date indéterminée, à cause de la malheureuse pluie du lundi de la Pentecôte. A part la défaite de Jacquelin et l'abstention de Bourcillon rien de très particulier à signaler dans ces séries, qui ont toutes qualifié les meilleurs hommes ; aussi la lutte permet d'être passionnante lorsque se dérouleront les dernières épreuves du Grand Prix. Jacquelin a été battu et la série du repêchage ne lui a pas été plus favorable ; dire que sa défaite nuit beaucoup à l'intérêt de la finale du Grand Prix serait exagéré car, depuis son retour du régiment, le beau et crâne lutteur qu'il était autrefois n'a pas encore reparu dans Jacquelin. Il n'en va pas de même de Bourcillon, dont l'action en ce moment est splendide et qui paraît être le véritable champion du monde cette année ; s'il est un match intéressant ce sera bien celui qui sera vraisemblablement conclu entre lui et le vainqueur du Grand Prix. Pourquoi Bourcillon ne court-il pas ? La réponse n'est point précisément à son honneur ; Bourcillon ne tenant point compte des allocations considérables affectées au Grand Prix a voulu qu'on lui

assurât une somme de quinze cents francs pour y participer; le coureur français n'a point compris que les prétentions les plus légitimes en temps ordinaire cessent de l'être lorsqu'il s'agit de prendre part à certaines épreuves retentissantes. Il est maintenant le premier à regretter son erreur. Deux coureurs belges, deux Liégeois, Protin et Grogna, sont qualifiés pour la finale du Grand Prix et, comme la forme de Protin semble être des meilleures, nous avons quelqu'espoir de lui voir disputer la première place aux Morin, Parlby et autres grands coureurs internationaux.

En demi-fond signalons les courses successives du petit Champion, le gosse français qu'une défaillance inexplicable a fait battre à Roubaix par Cordavy, mais qui depuis a marché de victoires en victoires, gagnant en mains basses, à Paris, un match à trois où il défaisait Lesra et Huret, venant se jouer à Bruxelles, malgré un déplorable service d'entraîneurs, de Saint-Hubert, Lara et Dutrieu, et enfin battant à Anvers de plusieurs tours Fischer, auquel il en rendait quatre sur cinquante kilomètres. Le Michaël français a toujours son allure infiniment souple et facile, il colle à ses entraîneurs avec une justesse inouïe et le voir se rencontrer avec l'autre gosse français, Taylor, qui depuis six mois promène en Amérique sa pédale victorieuse, serait une des plus belles rencontres qu'on puisse voir sur la distance.

En dehors de ces événements, rien de bien intéressant à noter : si la course de quarante-huit heures à Roubaix n'a été qu'un faible pastiche de la fameuse course américaine de six jours gagnée par Miller, elle a du moins fourni au vieux routier Stéphane l'occasion de remporter une victoire. Le faible total de 1,268 kilomètres que Stephane a mis à son actif est un chiffre d'autant moins remarquable qu'il faut les comparer aux 1,305 kilomètres faits dans les deux premiers jours de l'épreuve américaine par Miller, qui partait pour en marcher dix. Muller, Robl et le Belge Hunnestein se sont classés deuxième, troisième et quatrième, derrière Stéphane. C'est tout ce qu'il y a à dire, au point de vue sportif, de cette course autour de laquelle on a fait cependant bien du bruit. Quant à la victoire de Morin, à Lille, dans son match avec Louvet, il ne faut en parler que pour mémoire; il eût en effet été bien étrange que le contraire soit arrivé.

LES CHAUFFEURS

AUTOMOBILE-CLUB DE BELGIQUE. — *Bruxelles-Château d'Ardenne-Spa.* — La grande course des automobiles que prépare le vaillant club belge pour les 25 et 26 de ce mois continue à susciter la plus grande curiosité. En effet, outre l'intérêt que cette épreuve présente par elle-même, il ne faut pas oublier qu'elle est la première course d'automobiles donnée en Belgique et qu'elle est également la première dans laquelle des voitures de construction belge se mettent en ligne avec les produits de l'industrie étrangère.

Bon nombre de Français sont engagés tant dans la catégorie des motocycles (tout automobile à moins de quatre roues pesant moins de 250 kilog.) que dans celle des voitures. Du côté belge, le principal concurrent est le baron Pierre de Crawhy, qui est considéré par tous les connaisseurs comme le gagnant moral de la course. En effet, outre son sang-froid, sa hardiesse et son extrême habileté, le baron de Crawhy a pour lui d'avoir probablement la voiture la plus rapide. Cette voiture est la fameuse voiture blanche, gagnante de Marseille-Nice, une des trois voitures les plus rapides de France, que Crawhy a rachetée à Charron pour une somme fabuleuse (on parle de quarante mille francs), tout exprès pour prendre part à la course Bruxelles-Spa.

Parmi les tricyclistes il faut citer surtout Laurent Meeus, qui passe pour le plus hardi chauffeur de Liége, mais qui aura affaire à forte partie s'il veut remporter la victoire sur les trois célèbres spécialistes français : Corre, Bardin et Osmont, dont le comte de Dion a envoyé l'inscription à l'Automobile-Club de Belgique.

Un changement vient d'être apporté à l'itinéraire de la course qui allait de Bruxelles par Wavre, Perwez, Lierne, Namur, Dinant, au château d'Ardenne (1re étape), Rochefort, Jemelle, Marche, Méan, Hamoir, Comblain, Aywaille, La Reid à Spa (2e étape); ce changement est de peu d'importance, la course au lieu de passer par Perwez, le premier jour ira par Gembloux où les pavés sont exécrables, mais l'Automobile-Club de Belgique a été forcé de prendre cette décision à cause de la complication des routes entre Perwez et Namur et parce que de Wavre à Gembloux les motocycles auront, eux du moins, l'avantage d'une excellente voie cyclable.

Après la course, à Spa, entre autres concours intéressants il y aura le Longchamp fleuri (28 juin); une revue consacrée toute entière à l'automobile et organisée par M. Luc Malpertuis le distingué directeur du Pôle-Nord de Bruxelles; un concours d'adresse (29 juin); des concours pour la voiture la plus élégante (Prix sir David Salomons), la plus pratique pour le tourisme (Prix du Touring-Club de Belgique) la plus pratique pour un service de château (Prix du comte de Hemricourt de Grunne); enfin, un programme bien rempli, comme on le voit.

FRANCE.— Le concours des fiacres automobiles organisé par l'Automobile-Club de France a commencé la semaine dernière à Paris. L'organisation de ce concours est trop technique pour que nous entrions dans les détails des résultats qu'il a donnés. Disons seulement que dans les voitures engagées, les moteurs électriques dominaient. En effet, si l'électricité n'est nullement pratique et ne le deviendra probablement pas avant longtemps, pour de simples particuliers, elle possède en revanche des qualités qui permettent de supposer son triomphe lorsqu'il s'agit de la mettre au service d'une entreprise publique régulièrement exploitée.

ANGLETERRE. — Le concours des Poids Lourds (grands tracteurs) organisé à Liverpool par la Self propelled Trafic Association n'a pas présenté grand intérêt à cause du petit nombre de concurrents. L'indifférence des Anglais en matière automobile, surtout dans le nord de l'île, est à remarquer. Il faut peut-être rechercher la cause dans le développement excessif des chemins de fer, qui font moins désirer aux particuliers d'avoir à leur disposition personnelle des engins de locomotion rapide.

A Londres cependant le mouvement est assez accentué et quelques compagnies construisent d'excellentes voitures qui sont vite enlevées par les acheteurs.

COURSES A PIED

Une grande épreuve sur route a été organisée à l'occasion de la Course Cycliste des quarante-huit heures à Roubaix. Itinéraire : Paris-Roubaix naturellement. Ramogé, le vainqueur de Paris-Belfort en 1892, a remporté cette grande épreuve, courant les 212 kilomètres du parcours à une allure moyenne de 7 kil. 1/2 à l'heure; résultat tout simplement merveilleux. Péquet est arrivé second deux heures après. Ramogé, et Bollé troisième sept heures après; Ramogé a battu en passant le record des 24 heures sur route, qui appartenait à Duval (159 kil. dans Paris-Belfort); il a abattu en effet 181 kil. 100 m. dans le même laps de temps, approchant de 12 kil. le record sur piste (193 kil. 117 m. par Saint-Clair)!

FERVILLE.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL „

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

UNE ACTUALITÉ

Les chemins de fer de l'Etat ont, on le sait, décidé, il y a quelque temps déjà, de construire de nouvelles voitures offrant aux voyageurs tout le confort et le luxe désirables. Après de nombreux essais, les ingénieurs se sont arrêtés à certains types qu'on est en train d'achever actuellement. Ces wagons sont garnis et pour les tentures et pour les coussins avec un produit nouveau qui s'appelle le *Pégamoïd*.

Il paraît que l'aspect des parois en tissus gaufrés de nuances diverses est d'un goût parfait. Il y a aussi dans cet emploi de grands avantages de solidité et d'hygiène.

Un des rapports les plus intéressants du dernier congrès pour l'hygiène dans les chemins de fer a en effet préconisé l'utilisation du « Pégamoïd » non seulement pour les tentures et les coussins, mais bien encore pour les stores, rideaux, etc., la désinfection étant des plus faciles, soit par des lavages au moyen d'antiseptiques, soit par le passage à l'étuve; le produit lui-même est au reste rebelle à l'absorption des microbes.

On a demandé plus d'une fois l'explication de ce mot « Pégamoïd », qui est en train de devenir d'usage journalier dans le commerce. Il s'agit d'un procédé industriel qui, appliqué aux tissus, les imperméabilise et rend leur surface résistante même aux acides et à la graisse. Une des variétés est précisément le tissu-cuir que l'ameublement, la maroquinerie et la carrosserie utilisent déjà depuis quelque temps et qui est employé par la plupart des chemins de fer en Belgique et en Hollande.

Dans un autre ordre d'idées on en fait des tentes ou de la toile pour matelas d'hôpitaux, des bâches et bien d'autres choses encore ; nous avons même vu étalés dans une vitrine des chapeaux de dames avec le mot cabalistique *Pégamoïd*. Mais on applique cet enduit merveilleux à bien d'autres matières : au papier, à l'amiante et enfin au fer et au bois, car il y a, si nous en croyons une étude parue dans un journal scientifique, des couleurs « Pégamoïd ». Enfin les dernières trouvailles des chimistes ont procuré une application aux courroies de transmission pour machines et — chose populaire — aux cartes à jouer. On lavera celles-ci comme de simples ardoises.

Il y a un fait regrettable dans ce nouvel avatar de la science industrielle, c'est que déjà maintenant frappés par l'emploi de ce mot barbare « Pégamoïd » avant peu nous en serons obsédés. Nous aurons beau fuir les rues où il s'étale aux vitrines, nous y penserons en voyant notre mobilier; nous essayerons vainement des voyages pour échapper à l'obsession, les chemins de fer et bientôt peut-être les steamers eux-mêmes seront les mouvants rappels de notre cauchemar. Et nous aurons beau nous débattre, il faudra nous incliner devant l'utilité et admettre dans notre vie courante l'épithète caractéristique et tout électrique « Pégamoïd » — qu'on ne pourra même pas traduire en flamand !

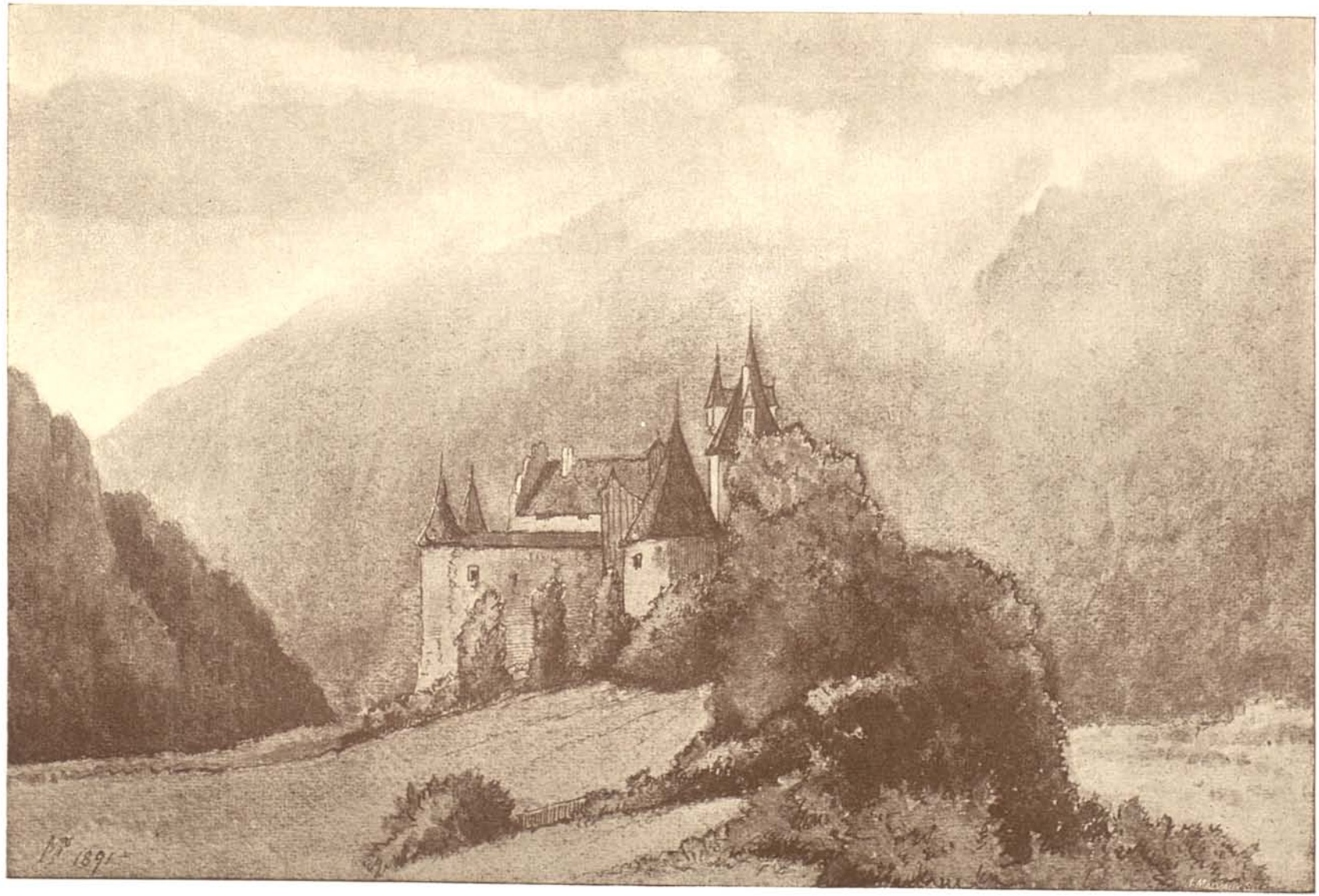
Au dernier moment nous apprenons que l'empereur d'Allemagne vient de faire garnir son yacht avec du tissu « Pégamoïd ».

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES



CHATEAU D'AIGLE (VALLÉE DU RHÔNE).

Marie
Comtesse d'Hauterive

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

NOTRE ENQUÊTE SUR L'AME BELGE

FRITZ LUTENS

MON CHER PASCAL,

VOUS voulez, mon cher ami, que je me joigne à ceux qui vont, répondant à l'appel de Mavil, confier aux lecteurs de la *Revue Mauve* leurs impressions sur *l'Ame belge*, ce qui nous promet une consultation extrêmement intéressante.

Ce qui me trouble un peu, je l'avoue, c'est d'être forcé d'inaugurer la série de ces réponses. Vous faites appel à mon dévouement de collaborateur régulier de la *Revue*, je réponds très volontiers à votre désir. Mais je connais, moi, la liste des personnes auxquelles vous comptez demander leur avis ; et cette liste est si bien composée, elle renferme des noms d'une si grande autorité littéraire, philosophique ou psychologique, que je n'aurais pas été fâché de savoir ce que pensent ces hautes personnalités, avant de livrer ma prose au grand jour de la publication.

Il va donc falloir que je me mette à penser tout seul. Vous me forcez à me créer une opinion, quand il m'eut été si facile et si agréable de la trouver toute faite dans une couple de mois, après avoir lu votre *Revue Mauve*. Vous m'enlevez même cette ressource

suprême de paraître alors vraiment original et personnel, en attaquant tout simplement trois ou quatre consultations antérieures à la mienne, et en affirmant les contre-pied de ce qu'auraient pu proposer mes collègues en *referendum*.

Je ne vous soupçonnais pas, mon cher Pascal, d'avoir le secrétariat aussi perfide et aussi cruel.....

Car enfin, — il faut bien commencer par élucider ce point-là, — y a-t-il réellement une âme belge? Est-il possible de délimiter, entre les termes d'une définition, les éléments qui la composent, et surtout ceux qui la différencient des autres âmes? N'est-ce pas là le point important de la question? Savoir si réellement les peuples ont une individualité suffisamment caractéristique pour que leur façon de voir, de penser, d'aimer, de haïr, de rêver ou de vouloir, se traduise chez chacun d'eux en traits précis et originaux, en reliefs saisissants et personnels, — et surtout que ces traits et ces reliefs soient constants et indépendants des circonstances accidentelles.

Je ne serais nullement surpris de trouver dans un des prochains fascicules de la *Revue*, cette opinion, très défendable, qu'il n'y a vraiment qu'une seule âme, l'Ame humaine, et que les peuples divers qui se partagent le domaine du monde ne font que manifester cette âme selon les influences extérieures auxquelles ils sont soumis.

Mais nous sommes, vous et moi, des localistes trop impénitents pour ne pas nous révolter devant cette hypothèse, jusqu'au jour où quelque grand esprit de pensée et raisonnement nous aura démontré péremptoirement que notre résistance est stupide. En attendant, nous allons volontiers à cette opinion qu'il y a une âme belge, une âme française et beaucoup d'autres âmes nationales, dans lesquelles se concentrent les qualités et les défauts typiques de chaque peuple, et cela depuis des temps indéfinis.

Mais au moment d'aborder l'analyse de l'âme belge, je me sens arrêté par une première difficulté, absolument analogue d'ailleurs à celle que vous éprouveriez vous-même si je vous demandais de me définir l'âme française.

C'est que nous sommes, sur ce mince lambeau de terre qui constitue la Belgique, plusieurs races extrêmement distinctes les unes des autres, et s'il est vrai et remarquable que le peuple belge, dans son ensemble, ait gardé son individualité propre à travers les péripéties d'une histoire tumultueuse et de dominations aussi variées qu'étrangères, il n'est pas moins étonnant que ces races aient su conserver chacune leurs caractères particuliers, qui vont encore, comme aux plus beaux temps du moyen âge, jusqu'à l'animosité.

Voyez donc combien la question se complique : Non seulement, et jusqu'à preuve du contraire, je crois fermement qu'il y a une âme belge, mais je prétends qu'il y en a plusieurs, et que pour pouvoir déterminer les éléments généraux qui constituent en quelque sorte l'*âme-type* du pays, il faudrait commencer par bien analyser l'âme des races diverses, dont l'ensemble et la fusion sociale constituent ce pays.

Et cette analyse serait d'autant plus intéressante que ce sont précisément les « peuples composés », ceux dans le sein desquels se choquent et se heurtent plusieurs races distinctes, bien nettement caractéristiques, qui tiennent la tête du mouvement progressif de l'humanité et qui méritent, comme tels, d'être spécialement étudiés.

Voyez la France, dont chaque ancienne province, malgré le désolant mirage de centralisation qu'exerce Paris, garde pourtant son âme particulière; l'Allemagne, agglomération formidable d'unités distinctes; la Grande-Bretagne, au sein de laquelle l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande conservent jalousement d'incontestables personnalités; et nous-mêmes, petit peuple belge, où la dualité des races constitutives saute aux yeux.

Par contre les peuples simples, ceux dont l'âme est une, — par exemple la Chine ou la Turquie — ne sont-ils pas à l'arrière-garde de la civilisation? Et n'ai-je pas raison de dire qu'un pays doit être compliqué pour être fort? Il s'arme, dans sa lutte pour le

progrès, de toutes les forces diverses que lui donnent ses races distinctes, et dont le heurt parfois violent est pour lui le plus efficace des stimulants.

On ne saurait donc définir exactement l'âme belge, sans avoir, au préalable, analysé très minutieusement les diverses âmes de Belgique.

L'âme-type surgirait de l'examen de leurs caractères principaux, de la comparaison de leurs divergences, de la juxtaposition des éléments communs que ces âmes locales peuvent avoir entr'elles. Mais ce serait là un travail bien considérable, et dont le simple résumé dépasserait de beaucoup le cadre de nos petites consultations.

Il me semble néanmoins que cette méthode est la seule qui soit admissible, même en se confinant dans des considérations tout à fait générales.

Voilà pourquoi j'ose dire que notre excellent collaborateur Mavil a été trop loin quand il a dit que l'âme belge reflète à la fois le ciel de Flandre et celui de la Wallonie. Tout au plus les reflète-t-elle tour à tour. Car je ne sais, pour moi, rien de plus dissemblable de l'âme flamande que l'âme wallonne, si ce n'est l'âme luxembourgeoise. Et je me demande en vain quels sont les liens de sentiment et d'intellectualisme qui nous unissent aux riverains de la pénible Sambre, à moins d'aller chercher au fond de l'âme belge ce qu'elle a de plus tristement brutal.

Dans le pensionnat où j'ai passé quatre années de ma belle jeunesse, et où nous étions une bonne centaine de spécimens de toutes les races belges, nous avions, entre gamins, cette conviction absolue qu'il n'y avait, dans toute la Belgique, que « ceux » de Gosselies et des environs qui fussent plus mauvais que les Anversois. C'était là, je l'avoue, une opinion d'adolescent, qui d'ailleurs était née lentement et s'était fortifiée de même, sous des volées battantes de giffles injustement administrées et reçues. Mais la preuve que nous nous trompions de peu, c'est que je me suis aperçu depuis que cette façon de voir calomniait surtout les Anversois. Quant aux autres, ma conviction est demeurée intacte, et ce n'est pas du bas peuple que je parle, — au contraire.

Par contre, dans ce même pensionnat, nous adorions les Luxembourgeois. Ils étaient bien une dizaine, chez nous, des « pauvres » et des « riches » — mon Dieu oui, déjà cette classification! — mais tous braves garçons, apportant la même résistance posée, le même entrain souriant au travail courant qu'aux jeux licites et aux escapades défendues. C'est une superbe race, mais elle est trop nettement personnelle pour que nous puissions lui emprunter tous les éléments constitutifs d'une âme belge. Mettons, si vous le voulez, qu'ils sont à l'avant-garde de nos forces nationales. Ce sont les éclaireurs de notre incontestable énergie.

Oui, l'énergie, voilà une qualité que nous pouvons certainement attribuer à l'âme belge, car nous la retrouvons, évidente et dominante, dans l'âme wallonne et dans l'âme flamande, un peu plus lente dans celle-ci, un peu plus active dans celle-là. Et cette brutalité à laquelle

plus haut je faisais allusion, n'est peut-être, au demeurant, que de l'énergie exaspérée. Voilà donc une qualité commune à toutes les races de Belgique.

On ne saurait, non plus, leur contester un grand besoin d'indépendance, qui va même, parfois, jusqu'à l'exagération. En principe, le Belge est réfractaire à toute idée neuve ; mais ce n'est pas par esprit de routine qu'il se rebiffe : c'est par haine instinctive de toute influence extérieure. Il veut que sa façon de juger vienne de lui, — ou tout au moins qu'elle ait l'air d'en venir. Le meilleur moyen de rendre ici absolument impopulaire une réforme excellente, est de l'imposer brusquement, sans que l'immense majorité de la population ait eu le temps de la demander à grands cris. Par contre, une fois que cette majorité en est arrivée là, il est presqu'impossible de lui résister. La patience et la volonté constante ne sont-elles pas, d'ailleurs, des formes très directes de cette énergie que je signalais plus haut comme la qualité essentielle de notre âme belge?

Ajoutez-y, comme autres dérivés, le bon sens, qui est l'énergie de la pensée, et un grand sentiment de la justice, qui est l'énergie dans le raisonnement.

Voilà certes des qualités, et des meilleures. Si nous allons maintenant aux défauts, nous trouvons en tête de ceux-ci ce formidable « esprit de débinage », ainsi que le signalait un jour, du haut de la tribune parlementaire, un des meilleurs parmi nos ministres!

Je sais bien qu'au fond ce n'est là qu'un vieux relent de fronde, très excusable en somme chez un peuple qui a passé quatre siècles consécutifs à se révolter contre des maîtres abhorés. Mais comme il est soigneusement encastré dans l'âme belge ! Comme il dénature tristement les manifestations de ses meilleurs sentiments. Comme il paralyse le complet épanouissement de nos forces nationales !

Si la qualité primordiale du Belge est l'énergie, son défaut dominant est la défiance, la défiance voulue, préméditée. Défiance de soi, défiance des autres, défiance de toutes les supériorités, de toutes les autorités, de tous les enthousiasmes. Et cette défiance nationale a des armes terribles: des ironies spéciales et caractéristiques ou bien encore, — ce qui est pis — de formidables et volontaires indifférences, contre lesquelles se brisent les efforts les plus vigoureux.

Pourtant le Belge est « emballable ». J'avoue même que ses emballements, quand il en a, ont quelque chose d'excessif, d'exagéré, de démesuré. On dirait alors qu'il se venge de son propre obstructionnisme. Seulement, pour qu'il en arrive là, il faut qu'il ait été pris en traître, brusquement, au dépourvu, qu'il ignore tout — absolument tout — du personnage qui l'enthousiasme, de l'idée qui le transporte, du fait qui l'irrite, et par conséquent que ce fait, cette idée, ce personnage lui soient complètement étrangers. Il est sans exemple qu'un Belge se soit emballé pour un autre Belge, et toutes les célébrités dont s'honore notre pays ont été « découvertes » par nos voisins. Quand nous les revendiquons, c'est après leur mort — et pour faire pièce aux vivants. On écrase la jeunesse qui monte en lui jetant à la tête la gloire des anciens. C'est même pour cela qu'on la coule en bronze.

Aussi, gardez-vous soigneusement de dire ou de penser que l'âme belge soit artiste, quoiqu'il y ait incontestablement beaucoup d'artistes belges, — et comme tels énergiques.

Non, l'âme belge n'est pas artiste. Le sens artistique, chez nous, est peut-être une émanation, une germination, une fermentation de l'âme nationale, mais il ne fleurit pas en elle-même. Nous sommes les champignons de l'esprit belge, mais non les fruits.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder autour de soi. Le Belge n'a ni le sens instinctif de la parure, ni celui de la couleur, ni celui de l'harmonie. Nous partageons avec la France le monopole de l'abominable dans le costume, dans l'attitude et dans un tas d'autres choses. Ces deux peuples, qui produisent à eux seuls autant d'artistes que tout le reste de l'Europe continentale, sont aussi les deux peuples les moins

artistes qu'il y ait sur le vieux continent. Voulez-vous un pays artiste? C'est l'Italie, qui n'a plus un peintre, mais où le premier mendiant venu cambre sous ses haillons des richesses infinies de pittoresque et de coloris. C'est l'Espagne, qui n'a pas un musicien, mais où tout chante une fabuleuse mélodie de Poudre et de Ris; c'est l'Inde, qui n'a plus de littérateurs, mais où le dernier des brahmines vous jettera, dans un récit de légende, assez d'images éblouissantes et de luxuriantes allégories pour faire l'éternelle renommée du poète qui les saurait traduire.

Et s'il n'y a plus d'artistes chez tous ces peuples, c'est parce qu'ils sont artistes *en* eux-mêmes, — c'est parce que le sens artistique n'est plus chez eux le sauvageon radieux qui pousse à l'arbre de leur pensée, mais parce que l'arbre entier y est empoisonné par cette sève corrosive.

Réjouissons-nous donc de pouvoir dire que l'âme belge n'est pas artiste. Réjouissons-nous, les artistes belges, d'être les parias de ce peuple fort, les rejetons sauvages de cette admirable végétation, les herbes folles de la prairie flamande ou de la bruyère wallonne. Le jour où la Belgique aura l'âme artiste, c'en sera fait de l'art en Belgique.

Mais par contre, qu'on n'aille donc pas dire, comme Mavil, que nous n'avons pas de poètes. Et Giraud, et Gilkin, et Gilles, et Verhaeren, et tous les autres? Qu'on n'aille donc pas dire que nous n'avons pas d'épopée! Et l'*Uylenspiegel*, donc, ce n'est pas une épopée? Et la *Chanson du Renard?* Et toute la suite des légendes locales, tant flamandes que wallonnes?

La vérité, c'est qu'on ne connaît ici ni nos poètes, ni nos épopées, ni nos légendes. Et cela prouve bien, mon cher Pascal, que l'âme belge n'est pas artiste.

J.-K. HUYSMANS

DÉFINIR l'âme belge! mais il faudrait pour cela la connaître et je ne la connais pas! J'aime beaucoup la Belgique où j'ai passé de clémentes heures, mais où j'ai surtout vécu avec ses monuments et ses tableaux, heureux justement de vaguer, solitaire, dans ses églises et ses musées.

Je ne puis donc rien définir; ce que j'entr'aperçois seulement — au point de vue religieux et artistique — c'est une jeunesse belge, plus enthousiaste, plus probe, plus vivante que celle de France. Cela semble surtout ressortir de l'examen des jeunes revues littéraires et catholiques, autrement courageuses et tenaces et de plus large esprit que les nôtres. Mais c'est évidemment un tout petit point dans l'espace d'un pays. Quant au bourgeois belge, il ne me semble guère différer du bourgeois français. Tous deux sont également ravis de saccager et de salir ce qui est beau, de créer des boulevards Haussmann et des avenues Anspach. Ils ne m'intéressent guère — et je présume que la bassesse des idées et que la passion du lucre sont les mêmes sur les deux sols.

C'est de l'âme humaine — pas plus belge que française — l'âme pharisienne de tous les pays.

En somme, le voyageur qui parcourt la Belgique a la sensation d'une placidité un peu lourde, mais reposante et aimable. De silencieuses promenades à Anvers et à Bruges me paraissent être le meilleur remède à proposer aux gens de lettres parisiens surmenés par trop de travaux.

La Belgique, décor de paix et bain de bonne grâce!

C'est ce que je puis en dire de mieux, n'est-ce pas?

EDMOND PICARD

Nous avons reçu de M. Edmond Picard la lettre suivante :

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre, je vous fais remettre le numéro sur la Belgique de l'*Encyclopédie Larousse*, où vous trouverez l'article que j'ai écrit l'année dernière sur l'Ame belge. Je crois n'avoir rien à ajouter aux idées que j'ai développées alors et sur lesquelles je suis revenu dans le discours que j'ai prononcé au Sénat lors de la discussion de la loi flamande.

Peut-être pourriez-vous extraire de cet article ce qui vous paraîtra le plus caractéristique, car je serais très heureux de contribuer, pour ma part, à donner à nos concitoyens la conviction qu'ils représentent un groupe national doué d'une parfaite originalité et que notre devoir à tous est de développer celle-ci le plus énergiquement possible.

Bien cordialement à vous.

EDMOND PICARD.

L'AME d'un peuple ! L'âme d'un petit peuple ! grande, peut-être, comme petite peut être l'âme d'un grand peuple ! La recherche, la découverte de cette chose essentiellement fluide, fuyante, cachée dans les mystérieuses cavernes des psychologies nationales, des psychologies humaines; de cette chose cosmique lentement façonnée au cours des temps par les influences historiques, sortie de la race, malaxée par les événements, travaillée par les météorologies du climat et par les géologies, par les afflux et les violences des conquêtes, par la mimique des imitations, par les gestes impérieux des Illustres ! Cette chose, opiniâtre en ses foncières directions, aboutissant peu à peu à une intégration de qualités et de défauts indestructibles, s'indurant en une immuable source, inépuisable alors, de pensées, de sentiments, d'efforts et d'œuvres; se manifestant en un « caractère » désormais visible, réservoir d'originalité et de puissance pour qui en a l'orgueil et en suit humblement les impulsions; cause aussi parfois d'hostilité et de sarcasme pour qui, pris lui-même dans le lacis et l'enchevêtrement d'une autre âme nationale, ne comprend pas la beauté et la fécondité salutaire de ces diversités et de ces oppositions.

L'âme belge, longtemps obscure, niée, bafouée, moquée et méprisée, moins peut-être par l'étranger que par le Belge lui-même, non pas en la généralité des citoyens de cette patrie étroite comme la Grèce, mais par ces superficiels et ces souffrants qui ne savent s'accommoder des inévitables torts locaux, ou des déceptions commandées par leur insuffisance. Car au moment où, d'une plume hésitante et tremblante, je commence cette rapide profession d'une foi que j'eus toujours et qu'ont invigorée tant d'années de vie turbulente sur ce sol patrial, que mes pieds ont foulé dans tous les sens, parmi ces hommes dont j'ai ressenti les caresses et les coups, avec tristesse je me remémore les injustices de plusieurs pour ce pays, cher et singulier, qu'une si étrange destinée a maintenu à travers les siècles, malgré d'ininterrompues submersions et une série unique de ravageurs orages.

Et vraiment, la raison principale qui m'apparut souvent pour croire à la spécialité

de cette âme, dont l'essence lentement se précise aux regards des clairvoyants et des obstinés, c'est ce phénomène de persistance qui, depuis les plus profonds lointains historiques, s'affirme sur ce territoire spécial, sur ce triangle géographique formant carrefour entre trois nations typiques parmi toutes : la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Un groupe ethnique presque insignifiant, se maintenant quand même sur un sol sans apparente importance, formant centre et point de choc des peuples courant au-devant les uns des autres pour les batailles, les invasions, le commerce, les luttes de religions, pour tous les conflits de la matière et de la pensée. Et, par un prodige historique inouï, ce ne fut pas assez de trois nations contiguës pour y mêler et leurs mains et leurs cerveaux : du midi de l'Europe, au travers des espaces, des intermédiaires et des obstacles, une quatrième, alors aussi grande et aussi différente, l'Espagne, vint à son tour déferler sur ces provinces, comme si vraiment il eût fallu que tous les vents ethniques y soufflassent et y répandissent les poussières, les germes et les calamités dont ils sont chargés. Auparavant, Rome et César n'y avaient-ils pas apporté l'Italie et la civilisation latine ?

Carrefour, oui ! Arène d'aboutissements pour les rendez-vous des peuples, oui ! Une attirance fatale pour le passage des migrateurs, des envahisseurs, des batailleurs. Quelque chose comme ces cols de montagne imposant l'itinéraire aux piétons et aux multitudes.

Et quand, le front penché sur un atlas, on regarde par où se délinéent les voies de déplacement et d'invasion, cette Belgique s'inclinant vers la mer en une déclivité douce de soixante lieues, commençant à l'Ardenne, élevant ses cimes à sept cents mètres, pour s'achever dans l'ourlet d'or pâle des dunes côtières se déroulant en un large tapis de paysages paisibles, au milieu desquels s'ouvrent les estuaires hospitaliers de grands fleuves bienveillants, cette Belgique apparaît comme la route indiquée par la Nature même à ceux que la Destinée poussait venant du sud, de l'est ou du nord. LE CHEMIN DES NATIONS !

. . . . . .

La Belgique, par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historique auquel nul autre phénomène ethnique ne peut être comparé, s'affirme comme une nécessité mystérieuse que rien n'a pu détruire et qui sans doute, malgré les pronostics sinistres, cent fois prononcés, invariablement déjoués, est douée d'une durée indestructible. Oui, je le dis avec la conviction du penseur, peut-être avec l'illusion du patriote, je crois en cela comme en une Foi ! La multiplicité des faits qui meublent son singulier passé, la convergence stupéfiante de leurs effets, la contradiction invariable entre ce qu'ils annoncèrent et ce qu'ils produisirent, le démenti perpétuel donné par le résultat aux prévisions et aux prophéties, ont une autorité décisive, un péremptoire de solution qui brise les résistances du doute. Et alors même que cette série d'épreuves et de preuves devrait prendre fin, alors même que l'avenir, moins bienveillant, devrait stériliser cette projection en avant de chances heureuses issant toutes de mauvaises fortunes, il y a dans cette croyance en la pérennité d'une nation minuscule, mais si miraculeusement vivace, une telle allégresse, une telle source d'entrain et de vaillance pour l'effort, pour l'action et pour la vie, que l'exaltant mirage serait à maintenir quand même aux confins de nos horizons.

C'est depuis deux mille années qu'en la longue file des ancêtres et des événements, nous allons ainsi, édifiant et corroborant peu à peu les caractères de notre nationalité, nous originalisant, entrant pli par pli en possession de nous-mêmes, formant, créant cette « Ame belge » que je veux tenter d'expliquer et de définir. Et le moment est peut-être bien choisi, maintenant que depuis soixante-sept années on croirait que de grands abris, établis à nos frontières, invisibles remparts, nous ont assuré la paix et que, si

« le Chemin des Nations » passe encore par chez nous, ce n'est plus au moins celui des nations armées en guerre et dévastatrices.

L'Ame belge donc est multiple en les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, quoique assurément désormais unique en essence. Elle procède de l'âme germaine et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne, « essentiellement progressive, indéfiniment éducable, irrésistiblement colonisatrice », si superbement épanouie dans les nations européo-américaines et à laquelle, malgré les apparentes faiblesses chevaleresques de son désintéressement, la primauté du Monde semble dévolue.

La Belgique, située au confluent de la France et de l'Allemagne, dans leur zone de pénétration réciproque, apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, si harmonieusement dégradées, qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel.

Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable de la communauté bimillénaire dans la destinée historique. Seul, un esprit superficiel peut s'attacher à ce signe extérieur, trop aisément dégageable pour ne pas attirer et séduire les amateurs de distinctions faciles

La vérité est que l'amalgamation des psychologies est beaucoup plus avancée que la fusion des langues. La dualité de celles-ci, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, d'une part pour la civilisation fançaise, d'autre part pour la civilisation allemande, et leurs productions innombrables, doit même être considérée comme un inappréciable avantage et, d'après moi, comme le facteur le plus énergique dans la formation et l'intensification du caractère national. Je préciserai tantôt les données principales de ce caractère, autant qu'il est possible en une nation aussi grevée de brumes historiques. Mais dès à présent je puis dire qu'il faut être aveugle pour ne pas apercevoir l'influence du génie des deux langues et des deux variétés ethniques, la latine et la germaine, dans les œuvres de tous les artistes belges, qui, dédaignant le pastichage des littératures et des arts étrangers, s'abandonnent à leurs instincts propres et tiennent pour maxime majeure qu'on ne vaut quelque chose que par l'originalité, par l'obéissance aux forces en quelque sorte telluriques que chacun recèle au tréfonds de soi-même, aux arcanes de la subconscience. Tel ce puissant et inépuisable Lemonnier, l'archétype de nos prosateurs contemporains, tel cet admirable et tourmenté Verhaeren, l'archétype de nos poètes. Tel ce compatissant et émouvant sculpteur, Constantin Meunier. Tel ce peintre violet et bizarre, Henry Degroux. Tel ce musicien à la vaste compréhension, aux larges allures, Peter Benoit. Tel cet historien harmonieux et devinateur, Victor Arnould. Tel ce dramaturge mystique, suscitateur de rêves, Maeterlinck. Tel ce graveur satanique et voluptueux, Félicien Rops. Tel cet orateur tumultueux et Rubénien, Paul Janson. Tel cet architecte aux conceptions colossales, Poelaert. Et autour d'eux, en beaux édifices environnant les beffrois centraux, cette légion d'hommes remarquables, incessamment grossie, qui ont forcé l'attention et de leurs concitoyens d'abord incrédules, et des étrangers d'abord dédaigneux, malgré les défiances, les hostilités, les pitiés méprisantes pour les tout-petits que nous paraissions être.

Tous tiennent du Flamand et du Celte, tous sont des composites, tous ont réussi d'instinct à fusionner ces éléments non pas disparates (comment y aurait-il des disparités inéluctables entre peuples de même race, et les Francs et les Germains ne sont-ils pas de même race aryenne?) mais fraternels, complémentaires, simples nuances dans un trésor

originaire commun. Et jamais aucun d'eux ne fut plus savoureux et plus séducteur que lorsque, désertant toute imitation, il se livra, comme le nuage au vent, à la poussée de ces secrètes harmonies.

Cet abandon aux transcendentales influences est une autre marque de l'Ame belge. On croirait que l'habitude séculaire des résistances à l'ennemi a, par un atavisme cruellement gravé, déshabitué à jamais nos concitoyens de l'observation des disciplines, des mots d'ordre, des modes tyranniques, du respect pour les réglementations. Chacun (la part faite des exceptions inévitables, mais n'y a-t-il pas des poissons volants ?) se donne pour ce qu'il est, se laisse aller à ce qu'il vaut, avec une légère teinte de gasconnage pimentant l'originalité native. Car l'originalité de chacun est extrême, dans toutes les allures, dans toutes les professions, dans toutes les conceptions internes, dans toutes les extériorisations. Un seul exemple, puisque l'espace me contraint à réduire : avocat, je fus souvent frappé à Paris de « l'air professionnel » commun aux hommes et aux plaidoiries, alors que chez nous la différence est inépuisable. En tout la variété des écoles est indéfinie, l'hostilité envers les tyrannies, petites ou grandes, intarissable, qu'il s'agisse de l'autorité publique ou des dictatures privées du fonctionnaire, du professeur, de l'académicien, du capitaliste, du chef d'école. Chacun vit à sa manière, agit à sa manière, écrit, peint, sculpte, parle, chante en un universel mouvement de fronde, de sarcasme brimant les prétentions, de goguenardise, de « zwanze », suivant l'expression locale, qui ne laisse place à aucune arrogance durable de la part d'autrui.

Ah ! ce qu'il a fallu de luttes contre les ennemis et les despotes de toutes les époques qui vinrent chez nous, insolents et bousculeurs, ce qu'il a fallu de résistances indignées ou désespérées, de triomphes aussi, pour qu'à ce point l'indocilité et l'instinct d'indépendance se soient solidifiés ! On le retrouve dans toutes les manifestations de la vie nationale, à tous les barreaux de l'échelle, tenace, vivant, dégénérant souvent en une rusticité, le péché mignon, sinon de tous les Belges, au moins d'une immense majorité et sur lequel je dois, impartialement, insister. Baudelaire en avait été très choqué. Le visage belge lui en paraissait porter communément l'empreinte et il clicha cette impression en une formule curieuse quoique excessive : « Stupidité menaçante ! » Il fut, au reste, invariablement sévère pour ces Belges parmi lesquels s'écoulèrent les années les plus douloureuses de sa vie tourmentée, et quelques-uns de ses jugements, formulés en exergue sur nos villes, sur leurs habitants, sur notre manière de penser, et jusque sur la verdure de nos arbres, sont demeurés célèbres sans pourtant exciter nos rancunes. « Les Belges ne pensent qu'en bande », a-t-il écrit, entre autres signalements cruels inspirés à un mélancolique par la maladie grandissante, ou peut-être par l'ambiance bourgeoise qui vraiment à cette époque, chez nous comme ailleurs, avait atteint un spécial muflisme, depuis, grâce au Sort, fort atténué. Ce qui est exact, c'est que l'ensemble de nos populations n'a pas cette grâce d'allures, cette aisance courtoise, peut-être plus de forme que de fond, universellement répandue en France, et qui huile si bien les contacts humains. Les âmes sont brusques, promptes aux paroles triviales, glissant vite aux brutalités, s'extériorisant, chez le populaire, en jurons aux pittoresques assonances révélant un état intérieur fruste qu'adoucit, il est vrai, une bonhomie simple, naïve, parfois ingénue, dégraissée de toute affectation et fréquemment savoureuse, un laisser-aller d'allure et de costume, un sans-gêne dégénérant en débraillé autant extérieur que psychique.

Et pourtant ce Belge, qui ne paye pas habituellement de mine, a, dans l'ensemble de ses actes, une persistance lente, un coup d'œil tranquille, une vaillance téméraire qui expliquent ses étonnants succès et sa supériorité finale dans ses entreprises, qu'elles soient du domaine de l'art, du domaine de l'industrie, ou même de celui du sport que je ne cite qu'en raison de sa visibilité plus familière. En n'ayant l'air de rien, en se produisant

avec des aspects de quantités négligeables, ignorant des artifices de la mise en scène savante, le Belge se tire d'affaire et réussit avec une continuité qui, plus d'une fois, a inquiété ses rivaux et suscité leur humeur.

. . . . . .

L'Ame belge! Difficile analyse dont la place est marquée dans cette science récente, admirable, LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES, succédanée de la psychologie des foules. Ah! n'écoutez pas ceux qui, professoralement, ou niaisement, proclament qu'elle n'est façonnée que d'imitations! Sa vraie nature (oserai-je dire sa vraie beauté, son originalité à forte saveur?) ne se dégage que par le reploiement sur elle-même, quand elle n'a d'autre souci que d'entrer en possession de son essence et qu'elle se garde de l'horreur et de l'abomination du pastiche. N'écoutez pas ceux qui la calomnient en généralisant, pour lui faire tort, quelques personnelles et négligeables misères. Tâchez de la voir en l'intime mixture où la clarté linéaire française est estompée par la sentimentalité vague allemande où l'élégance latine s'invigore au contact de la rusticité germaine, où la finesse s'alourdit d'abondance, où la bonhomie s'achève en malice un peu grosse, où la vaillance dédaigne les empanachements, où les dehors sont sans raffinement tandis que le dedans recèle des aptitudes inépuisables à saisir, ressentir, exprimer toutes les nuances du coloris et de la pensée. Tâchez de la voir! Notre amour du sol natal, notre confiance dans l'avenir patrial, le désir et l'espoir d'être compris en nos efforts et en nos œuvres, requièrent de vous cette équité. Tâchez de la voir, tâchez de la voir! et puisse cette rapide ébauche de mon insuffisant pinceau y aider les cœurs de bonne volonté, les cœurs vraiment fraternels! les cœurs vraiment gonflés de saine humanité!

SPRING

CHER MONSIEUR,

L'IDÉE d'ouvrir votre *Revue* à l'appréciation de ses lecteurs sur l'âme belge est excellente. Ceux qui critiqueront sont ceux qui la croiront supérieure d'exception française ou cosmopolite. Moi belge, mi-wallon mi-flamand d'origine et de race, je vais tâcher de vous donner mon idée sur mes compatriotes sans me faufiler chez les nations voisines vous ayant déclaré que je suis bien de ce bon et cher petit pays :

L'âme est le souffle divin. Appelons-la pour un instant l'organiste devant faire vibrer l'instrument auquel Dieu l'a destiné et jugeons premièrement la puissance et la qualité de cet instrument. Les notes en sont égales de ton, sans sonorité bien marquée, évitant surtout de rendre dans leurs vibrations l'enthousiasme, l'exubérance et le laisser-aller. Essayer de produire de grands et saisissants effets sera pour l'âme exécutante une perte complète de temps : l'instrument s'effraiera de résonner plus fort qu'un autre : il lui faut un jeu calme, réfléchi, étudié, il se brisera plutôt que de s'emporter, il soutiendra longtemps la note si elle reste grave et contenue.

L'âme n'a pas de sexe, et pourtant l'âme féminine belge est supérieure à celle de l'homme dans ses aspirations; il ne faut pas qu'elle le montre; l'âme affinée est peu appréciée et je dirai que *l'instinct* chez elle sera plus goûté, les tendances idéalistes seront étouffées et je conseille à la femme belge si elle veut une place aimable dans la société de ne pas s'élever au-dessus d'un niveau assez banal en art et en idées. Le mouvement tend à s'améliorer, car on sent un besoin de ne plus être retenu par des

câbles trop restreints. Mais avant de s'élever dans l'air plus libre et plus pur, il faudra que l'âme masculine se soit détachée des entraves très matérielles, très égoïstes qui la retiennent dans le doux bien-être des gras pâturages flamands.

En littérature le mouvement est lent, on dédaigne l'héroïsme ; c'est une chose curieuse à étudier combien le Belge se décide difficilement à applaudir une œuvre, quel que soit le succès de ses débuts ; il se méfie et croit montrer la supériorité de son jugement en acceptant froidement ce que Paris aura jugé digne de son admiration.

Le poète et le littérateur belge, en général (il y a de très honorables exceptions) appartiennent à une école antireligieuse, écartant Dieu et la Foi de leurs créations, de là un matérialisme complet, souvent grossier.

Victor Hugo, Musset. Leconte de l'Isle n'ont pas eu, que je sache, à regretter d'avoir admis le Divin dans leurs pages les plus sublimes.

Comme peintre, coloriste, sculpteur, le Belge est resté dans le mouvement et soutient l'honneur du vieux drapeau flamand. Les cortèges en sont une des manifestations, et des merveilles en ce genre ont été produites par lui ; il est poète et suave dans son pinceau, dans son crayon ; il a l'amour du sol natal qu'il reproduit, et son manque d'enthousiasme patriotique est surprenant quand on voit de quelle âme et de quel cœur il retrace les scènes de son histoire, le charme calme et doux de ses campagnes.

Le Belge aime surtout la mélodie, la retient et la comprend plus que tout autre, et cette fois c'est sans la mesurer qu'il accueille toute œuvre musicale, même étrangère, qu'il la juge, qu'il la reproduit avec une sûreté et un soin admirables. Le Belge est profondément musicien comme l'Allemand, mais il exécute mieux qu'il ne compose. Cela tient à la froideur de son tempérament qui le fait mieux ressentir qu'exprimer.

Dans l'industrie et tout ce qui tient aux côtés pratiques de la vie, le Belge est le premier de notre vieille Europe. Parcourez ses villes et ses campagnes tout y est riche et florissant. Il ne se jette pas au hasard des entreprises : l'âme belge est toute de réflexion, elle pèse lentement les chances de succès.

Si le bonheur est au sein de l'abondance, si le contentement est dans le bien-être, l'âme belge plane heureuse et sereine, moins haute dans les nues que la fumée de ses usines, mais plus certaine d'y vivre que les vaillants explorateurs et les idéalistes d'autres pays, qui montent dans l'espace sans s'être assuré du retour.

PIERRE DENIS

Vous avez convié vos concitoyens et « vos voisins » à vous dire leur opinion sur l'âme belge. Que pourront dire vos compatriotes? Je ne sais ; mais je suppose, à tort peut-être, qu'ils ne pourront que répéter ce que vous avez dit, car ce qu'on connaît le moins bien, c'est soi-même, et les individus, comme les peuples, quand il s'agit de se définir, songent bien plus à faire leur propre éloge qu'à prouver leur sens critique.

C'est à titre de « voisin », d'ailleurs sympathique, que je réponds à votre invitation, ayant pu faire dans mes voyages et mes séjours à Bruxelles des observations générales qu'il vous est peut-être intéressant de connaître et qui tirent leur intérêt de la comparaison.

Comme vous l'avez dit, le caractère d'un peuple, tout aussi bien que celui d'un individu, résulte de ses origines, de son histoire, de son éducation et du milieu dans lequel il est placé et qui lui impose fatalement des besoins, des habitudes et des manières d'être et de sentir.

Par ses origines, la Belgique est française, puisqu'elle est le berceau en quelque sorte de la monarchie franque qui étendit rapidement sa conquête jusqu'à la Loire, en même temps qu'elle fut le dernier boulevard de la Gaule druidique qui résista à la conquête romaine jusque sous Vespasien. On peut dire même que la Belgique, qui ne fut jamais latinisée, est demeurée beaucoup plus gallo-franque que la France où, après la conquête romaine et celle des Francs, tant d'alluvions divers sont venus modifier la race primitive.

Tandis que la France restait guerrière, tout à la fois féodale et monarchique, dominée par une aristocratie batailleuse, aventureuse ou chevaleresque, la Belgique s'organisait par le travail en démocratie communaliste, ce qui fut son caractère distinctif dans le moyen âge où les cités flamandes acquirent une si grande prospérité et une telle richesse que la femme de Philippe, qui était allée visiter les Flandres avec ses plus belles parures, disait avec dépit à son retour : « J'ai trouvé six cents bourgeoises aussi bien parées que moi. »

Aussi le travail est-il en honneur en Belgique. On le voit par les statuettes si artistiquement évocatrices du square du Sablon qui n'a rien de pareil nulle part en France. Chez nous la statuaire avait été consacrée aux monarques et aux généraux jusqu'en ces derniers temps où la statue a été octroyée aux hommes politiques et aux écrivains.

Avec la différence importante, profonde, résultant de l'organisation communale et corporative des Flandres, la Belgique pendant une longue période a été une autre France, alors que la France ne s'étendait pas en réalité beaucoup au delà de la Loire, l'Aquitaine étant province anglaise.

Quoiqu'ayant subi momentanément des dominations diverses, la Belgique restée elle-même, est avant tout un pays libre. Elle l'est par son histoire, ses institutions, tandis que la France, après avoir été monarchique, est devenue serve de la dictature administrative. Le peuple belge est un peuple libre qui ne sait peut-être pas combien il l'est et il l'est parce qu'il en a les habitudes, les mœurs et le tempérament. Et les peuples libres ne sont pas les peuples turbulents, mais sont, au contraire, les peuples modérés, tolérants, qui respectent chez les autres la liberté qu'ils veulent qu'on respecte en eux-mêmes.

L'urbanité de la police bruxelloise est un premier étonnement pour le Parisien qui arrive à Bruxelles, habitué qu'il est à voir l'agent de police de Paris exercer dans la rue sa dictature de caporal. Un inspecteur de la Sûreté française qui avait été chargé de découvrir et au besoin faire arrêter à Bruxelles l'auteur de je ne sais quel méfait me racontait les difficultés qu'il avait éprouvées pour opérer près de ses collègues et des magistrats belges, pourtant fort aimables, mais qui avaient le tort à ses yeux de respecter scrupuleusement les prescriptions légales, garanties de la liberté individuelle. En fonctionnaire français il trouvait naïvement ces scrupules extraordinaires. Lors du dernier et court séjour du général Boulanger à Bruxelles, il arriva qu'une dépêche de lui fut publiée par des journaux français. Sans qu'il se fût même plaint, le directeur belge des Postes vint le trouver pour lui assurer que l'indiscrétion n'avait pas été commise dans le service de Belgique et, pour qu'il en eut la garantie pour l'avenir, il lui fit remettre des enveloppes dans lesquelles le général pourrait insérer ses télégrammes et qui ne seraient ouvertes que par l'employé du télégraphe responsable de la violation du secret. En France, le cabinet noir est une institution dont le gouvernement ou la police usent chaque fois qu'ils l'estiment utile, et l'on ne sait jamais s'il fonctionne ou s'il ne fonctionne pas.

L'habitude d'être libre, conséquence de la volonté qu'on a de l'être, forme le caractère des peuples, comme celui des individus, et leur donne des qualités de simplicité, de franchise et de probité qui sont celles du Belge.

Alors que la Belgique conservait son autochtonie et son unité morales, la France, dès le XVe siècle, commençait à subir l'influence italienne exercée par des courtisans que des

reines venues d'Italie amenaient avec elles, puis par les artistes italiens que les rois appelaient et entretenaient à grands frais. Cette influence pendant longtemps ne se fit sentir qu'à la Cour, dans la noblesse, qui était un monde à part, si bien que la France eut, pourrait-on dire, deux âmes, celle de l'aristocratie éprise de luxe, de fêtes, de plaisirs, sceptique frondeuse, galante et folle et celle du peuple resté, simpliste, naïf et grave. Quand la bourgeoisie provinciale, au XVIIIe siècle, commença à acquérir l'influence prépondérante que lui a définitivement donnée la Révolution, il se fit une fusion dans laquelle cette bourgeoisie prit à la noblesse ses qualités d'élégance, son goût des choses de la Fronde en abandonnant ce qui lui restait de ses qualités chevaleresques. C'est ainsi que se fit toujours plus sensible la différence entre l'âme française et l'âme belge, différence qui s'est encore accrue dans la seconde moitié de ce siècle pour des raisons qu'il est peut-être bon d'indiquer.

Le second Empire, qui politiquement ne fut qu'une contre-Restauration favorable au développement de la démocratie et à l'accroissement du pouvoir administratif, opéra une véritable révolution morale si profonde, si complète, que l'âme française y a péri.

La Cour impériale fut formée de parvenus de toutes les catégories et de tous les pays auxquels se mêlaient des débris de toutes les aristocraties, plus qu'à demi ruinés et cherchant des moyens de refaire leur fortune dans les mariages riches, les hautes fonctions lucratives et les entreprises financières auxquelles leur nom et leur titre donnaient quelque lustre. Tout ce monde, n'ayant ni traditions, ni foi, ni convictions, ne songeait qu'à s'enrichir, à jouir et à s'amuser, et ses amusements ne pouvaient être que les plaisirs les plus vulgaires relevés par la richesse des formes décoratives et la recherche d'élégances de faux goût. La mode fut à la parodie, à la bouffonnerie musicale, à la féerie, au bibelot, aux exhibitions de petites femmes et d'acrobates et à la littérature galante ou fantaisiste. Brusquement enrichi par le débouché que les chemins de fer donnaient à leurs vins, les propriétaires du Midi purent envoyer au collège ou au lycée leurs fils qui vinrent comme étudiants à Paris, y apportant leur faconde méridionale, leur facilité d'improvisateurs sans idées, leur aplomb, leur blague, leur gaieté et leur goût de l'excessif, envahissant, avec succès d'ailleurs, le barreau, la politique et la littérature.

Le Gouvernement impérial, pour étouffer à jamais l'esprit révolutionnaire du vieux Paris, l'avait transformé, sous prétexte d'hygiène et d'embellissement, faisant disparaître tout ce qui en racontait l'histoire, et changé en un vaste caravansérail. Les villes de province avaient suivi l'exemple, se ruinant pour ouvrir des boulevards et abattant, elles aussi,

les vieilles maisons témoins de leur passé. On voulait que tout fut nouveau; on se débarrassait de toutes les traditions nationales en se débarrassant des anciens souvenirs.

La Cour n'étant pas formée, comme autrefois, d'une aristocratie, mais comprenant la fleur des rastaquouères, les personnages officiels, des chefs de grandes entreprises et des auteurs ou artistes à succès, ses mœurs et ses goûts gagnèrent la bourgeoisie et la nation tout entière. Le peuple français y avait perdu son génie. Il était comme un homme qui, arrivé au milieu de sa vie, aurait oublié son éducation et tous ses souvenirs de jeunesse et de famille.

L'épouvantable désastre de 1870 ne lui a pas fait retrouver ce génie perdu. Il le demande maintenant au cosmopolitisme et à des modes éphémères.

La Belgique, elle, a conservé pieusement les souvenirs de son passé, tout ce qui fait son histoire et ses traditions, et c'est par là qu'elle est et qu'elle reste elle-même. Puisse-t-elle ne pas changer.

Ce qui m'a frappé en arrivant à Bruxelles et en y vivant, ça été de retrouver le Paris d'avant 1848, celui de mon enfance, avec quelque chose de flamand qui l'en distingue. Le même goût du théâtre joint à un goût musical que le français n'eut jamais. Le même sérieux dans la petite bourgeoisie, avec plus d'indépendance d'esprit et de bonhomie, et enfin les habitudes de liberté que le peuple Français ne connut, et à un moindre degré, qu'à l'époque des Communes où elles étaient atténuées par la tyrannie des préjugés.

Bien plus que l'âme italienne, l'âme belge est la véritable sœur de l'ancienne âme française, puisque le Français, qui se sent maintenant étranger dans son pays, la retrouve en elle.

Le génie français était avant tout littéraire et oratoire, mais aussi logicien à l'excès. On pourrait dire que la littérature était son unique art, aussi y excellait-il. Il y eut en France des imagiers ornementalistes de missels et décorateurs de cathédrales, mais ce ne fut que par l'influence et l'exemple des artistes italiens qu'il y eut une peinture et une sculpture françaises. Encore restèrent-elles, jusqu'au commencement du siècle, littéraires par l'inspiration et l'expression. Et la musique même ne fut guère comprise des Français que comme une manière mélodique d'accentuer des paroles ou d'exprimer des sentiments d'une façon plus oratoire.

Le génie belge, moins littéraire, est plus diversement artiste. Il a inspiré toute une école de peintres rivaux des Italiens et offrant une plus grande variété; sa sculpture qui ne peut être décorative, faite, comme celle de Grèce et d'Italie, pour les places publiques qu'éclaire un ardent soleil, a des qualités qui font de toutes les statuettes d'artisans du square du Sablon d'admirables bijoux. Enfin, quoique la Belgique n'ait pas, je crois, d'école musicale, le peuple belge a un sens de la musique qui manque au peuple français et que l'on peut constater en voyant le succès obtenu chez vous par les music-halls qui ne réuniraient qu'un petit nombre d'amateurs en France, où le peuple et la bourgeoisie ne vont qu'au café-concert pour y entendre des chansons grivoises ou ineptes, accompagnées d'une musique qui semble inventée pour faire danser des singes.

La Belgique a eu le bonheur d'être elle-même, d'avoir des traditions, un caractère propre qu'elle tient de ses origines et de son passé. Qu'elle reste ce qu'elle est, avec sa simplicité de mœurs, sa bonhomie et son sérieux bon sens, sans se laisser influencer par les modes du snobisme français, par les extravagances littéraires ou artistiques de nos écrivains et de nos artistes qui, n'étant plus inspirés par une foi et des traditions nationales, s'efforcent, en imitant les étrangers, de faire du nouveau pour attirer l'attention d'un public indifférent et blasé. C'est là le conseil que lui donne un ami sincère qui a eu le bonheur de retrouver en Belgique quelque chose de l'ancienne France.

ALBERT BERTHEL

Au sens purement psychologique, il n'y a pas plus d'âme belge que d'âme française, que d'âme suisse. Divisions politiques, fédérations artificielles de races diverses, ces nations qui n'ont qu'une unité toute illusoire, peut-être, — certainement prétendent d'aucuns — toute provisoire.

Mais, que nomme-t-on l'âme d'un peuple? Est-ce l'ensemble des caractères communs héréditaires, ou l'ensemble des particularités communes à un moment de la vie, de l'évolution de ce peuple? C'est, je crois, beaucoup l'un, l'autre un peu. Les deux synthèses sont intéressantes, mais la seconde est trop incertaine, trop variable pour tenir lieu de criterium mental.

La Belgique possède-t-elle cet ensemble de « caractères communs héréditaires » qui serait son âme? Non. Géographiquement et psychologiquement, la Belgique est une mosaïque. Elle est forcément le pays du provisoire.

En somme, il y a des Wallons et des Flamands; une âme latine et une âme germaine; de Belges et d'âme nationale, point.

Ce que des géographes complaisants et des psychologues de bonne volonté appellent la Belgique et l'Ame belge, ne sont que des fictions d'illusions patriotiques, très joyeuses, pour les savants, mais quelque peu coûteuses et parfois meurtrières pour ceux qui, par devoir ou par métier, ont mission de nous les conserver.

(A suivre.)

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro les articles de nos collaborateurs HENRI WAUTERS, comte CHARLES DE VILLERMONT, baron DU GRATY, PAUL PASCAL *et* FERVILLE.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Mlle Clémence repassait les sommes obtenues qui feraient si bien dans son escarcelle de trésorière de l'œuvre des Dames ouvrières des pauvres où elles se convertiraient en bons vêtements bien chauds pour les miséreux.

— Reste donc souper avec moi, dit la vieille fille quand elles eurent fini le goûter. Nous irons tout à l'heure au chapelet, puis nous ferons nos comptes de l'œuvre. Tu m'aideras.

Berthe baissa un peu la tête pendant qu'une légère rougeur s'étendait sur ses joues.

— Je ne puis pas rester à souper avec vous, répondit-elle. Je dois aller m'habiller. Je vais ce soir au château!

— Encore, s'écria Mlle Clémence avec une vivacité inaccoutumée, pendant que ses noirs sourcils se fronçaient. Mais tu y vas tous les jours..... Je croyais qu'il avait été convenu avec Mlle la Comtesse qu'une fois par semaine seulement tu irais.....

— Oui, sans doute, mais de grands artistes sont arrivés au château. Ce soir, ce sera une soirée de musique très belle. Nous devons, Mlle Élisabeth et moi, jouer des morceaux à deux pianos avec accompagnement de violon et violoncelle. Puis une princesse russe, qui a une très belle voix, doit chanter. Hier, j'étais allée simplement étudier nos morceaux.

— A quelle heure dois-tu y être?

— A huit heures et demie.

— Ton père ne sera pas rentré pour te conduire?

— Oh! j'y vais bien souvent toute seule. A cette heure-là, on ne rencontre personne dans le parc, et je n'ai pas peur, du reste?

— Et qui te ramènera, la nuit?

— Un domestique. C'est ordinairement le vieux Jacques, le cocher.

Mlle Clémence resta un instant songeuse.

— Oui certes, dit-elle après un instant, on eût mieux fait de t'apprendre à ravauder que de te donner ce talent funeste. Ne crois pas, chère fillette, ajouta-t-elle tendrement,

qu'il y ait de ma part un excès de sévérité, ou encore que je sois imbue d'idées étroites de vieille fille, non. Mais ces rapports fréquents avec le château me préoccupent beaucoup. Je crains qu'ils ne t'attirent plus de soucis que de joie.

Berthe à son tour ne répondit rien. Elle regardait par la fenêtre le porche obscur de la vieille église, et l'expression joyeuse de sa physionomie avait disparu.

Au clocher, la cloche tinta.

— Voici le chapelet qui sonne. Viens-tu ? demanda Mlle Clémence.

— Oui, bien volontiers. Je retournerai après chez moi.

— Tu reviendras prendre le reste de la tarte, ce sera pour ton déjeuner de demain.

— Mais vous, cousine ?

— Je te dis que je préfère une beurrée. Va, ne fais pas de façons, j'aime mieux t'entendre rire en croquant un gâteau, que de voir tes yeux tristes comme tout à l'heure.

— Bonne cousine Clem ! répondit Berthe câlinement, je sais bien que vous me dites tout cela dans mon intérêt. Je ne pourrais me fâcher d'aucune de vos paroles. Mais parfois je suis triste et j'ai le cœur serré.....

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Allons, viens au chapelet, dit Mlle Clémence en enveloppant elle-même sa jeune cousine dans son châle.

II

Berthe avait mis la dernière main à sa toilette et jetait dans la glace ce dernier coup d'œil d'ensemble qu'une femme soigneuse ne manque pas de donner à sa personne avant de quitter sa chambre. Elle parut satisfaite de son examen et vraiment elle avait raison.

Dans sa robe de laine blanche unie qu'animait seul le ruban d'or de sa ceinture, avec ses cheveux relevés gracieusement en nœud grec sur le haut de sa tête, personne n'eut deviné une petite habitante de ce trou de province ignoré qu'était Bourg-en-Fagne. Il y avait dans tout son être une distinction naturelle, une grâce à la fois aisée et modeste que plus d'une grande dame pouvait lui envier.

Berthe s'enveloppa d'un grand manteau noir, mit sur sa tête un léger tricot bleu et descendit l'escalier.

Son pas retentissait dans la maison vide et la bougie qu'elle tenait à la main vacillait en jetant sur les murs des ombres fantastiques.

Que cette solitude glacée était donc triste ! Et cependant, quand la jeune fille ouvrit la porte d'entrée et qu'une bise aiguë vint la frapper au visage, elle songea qu'il serait bien meilleur de rester chez soi bien tranquille, près d'un bon feu, que de courir la nuit, solitaire et frissonnante. Mais quoi ? Elle serait seule aussi à ce foyer ! Un foyer sans feu qui n'avait pas même été allumé de la journée ! Autant valait partir et se dépêcher.

Berthe referma sa porte à clef et d'un pas ferme prit le chemin du château.

Auprès de sa maison brillait encore la lumière des maisons voisines, c'étaient les dernières de la ville. En quelques secondes elle fut à la grille du parc dont les grands arbres gémissaient sous l'effort du vent. Il faisait très noir. La petite maison du garde, à côté de la grille, avait ses fenêtres gaiement éclairées. Berthe passa en jetant un regard d'envie sur ce modeste intérieur où elle entendait de clairs rires d'enfants et s'enfonça dans les sombres allées avec la sécurité d'une personne connaissant son chemin dans ses moindres détours.

Elle n'avait pas peur. Berthe ignorait la faiblesse nerveuse féminine ; c'était une courageuse.

Elle marchait depuis quelque temps et venait de quitter un chemin sous bois pour

longer le grand étang dont les eaux clapotaient à ses pieds, lorsqu'elle aperçut, arrivant à elle, le point rouge d'un cigare allumé. Un malfaiteur ne se promène pas avec un cigare, se dit-elle après une seconde d'hésitation. En même temps, une ombre noire se profilait sur le fond brumeux de l'eau.

— Est-ce vous, Mademoiselle Berthe ? dit une voix d'homme au timbre distingué. N'ayez pas peur, c'est moi, André de Frasnes.

— Ah! Monsieur le comte, vous m'avez donné une certaine émotion, répondit Berthe, je m'attendais si peu à rencontrer du monde à cette heure-ci!

— C'est précisément parce que j'ai pensé que vous étiez seule que je suis venu au devant de vous. Ce n'est pas prudent de traverser le parc sans escorte de nuit.

— Quoi, Monsieur le comte, vous êtes venu exprès à ma rencontre ? demanda Berthe vivement.

— Vous pensez bien que ce n'est pas l'amour de la promenade qui me fait mettre le nez dehors par un temps pareil, riposta André de Frasnes en riant.

Berthe s'était arrêtée. Heureusement pour elle l'obscurité empêchait son interlocuteur de voir l'émotion qui se peignait sur ses traits. Cet élégant et bel homme, de si haut rang, se donnait la peine de venir à sa rencontre! Ce n'était pas du reste la première fois qu'il lui témoignait de l'attention ! Pourquoi ces attentions la rendaient-elles à la fois si heureuse et si triste ? Quelque chose lui disait que ces manières d'agir avaient leur danger. Dans la rectitude innocente de son jugement il lui sembla y voir un sans façon, une manière de prise de possession qui blessait sa dignité.

Berthe n'était pas femme à hésiter pour défendre cette dignité très délicate.

— Monsieur le comte, dit-elle, appuyant sur ce titre d'une façon respectueuse, me permettez-vous de vous dire franchement ma façon de penser ?

— Mais sans doute, je désire que vous me traitiez surtout en ami.

— Eh bien, Monsieur le comte, reprit la jeune fille, puisque vous voulez savoir la vérité, j'aime mieux vous la dire tout simplement. Vous êtes bien gentil de vous inquiéter de moi, mais j'aurais de beaucoup préféré que vous m'eussiez envoyé le vieux Jacob, votre cocher. D'abord vous vous seriez épargné la sensation désagréable d'un bain d'air froid en sortant de table, et ensuite vous m'auriez aussi épargné l'ennui de vous renvoyer tout seul, ne voulant à aucun prix qu'on me voie rentrer avec vous au château.

Elle avait dit cela d'un ton si décidé, qu'André en resta ébahi, ne comprenant pas, ce beau comte, qu'on accueillit ainsi une démarche qui lui semblait toute naturelle. Très étourdiment, sans penser plus loin, il avait eu l'idée de venir à la rencontre de Berthe en fumant son cigare. Elle était gentille, cette petite. Elle lui plaisait. Son rire perlé était si mélodieux ? Pas un instant il ne songea à ce que penserait Berthe. Que de femmes auraient été ravies à sa place ? Il en avait l'expérience.

— Eh bien, Monsieur le comte, fit Berthe, toujours immobile.

— Monsieur le comte ! Monsieur le comte ! dit André un peu impatienté, comme vous êtes cérémonieuse ce soir.

— Comme toujours, je crois, répondit la jeune fille.

— Mais non, pas comme toujours. Est-ce que vous me prenez donc pour un loup-garou, dit-il avec un ricanement qui sonnait le dépit. Voyons, pourquoi faites-vous l'effarouchée ce soir, laissez-moi au moins vous conduire jusqu'au château, vous rentrerez seule, je vous le promets.

La pauvre Berthe était au supplice. Il lui en coûtait tant de lutter. La voix d'André se faisait si douce, en disant : je vous le promets, qu'une vive émotion agitait son jeune cœur. Un instant elle fut tentée de céder. Après tout, personne ne les verrait. Inconsciemment elle fit un pas en avant.

Le mouvement de joie d'André qui vint la frôler de très près la rendit à elle-même. Elle sentit qu'en cédant elle perdait une bataille, et sans se rendre bien compte du motif de la bataille et du but de la victoire que son innocence ne pouvait deviner, l'instinct de sa conscience très droite l'avertit qu'il fallait résister.

— Je vous ai dit que je ne rentrerai pas avec vous, je suis très entêtée, dit-elle.

— Et moi aussi, déclara André.

— Sans doute, mais vous êtes aussi un gentilhomme, et vous vous déclarez mon ami, donc vous céderez le premier.

— Elle est jolie, votre manière de traiter vos amis! dit André piqué; et, brusquement, en quelques enjambées il disparut dans la nuit.

Restée seule, Berthe demeura immobile à son tour. Il lui en coûtait d'avoir renvoyé ainsi le comte de Frasnes. Il allait lui en vouloir. Qu'allait-il penser d'elle? De son audace? Ne se moquerait-il pas de cette prétention de sa part, de cette crainte de se compromettre en acceptant sa compagnie pour faire un bout de chemin?.....

La neige qui commençait à tomber poudrait ses cheveux comme ceux d'une marquise Louis XV, mais elle ne s'en apercevait pas.

— Viendrait-il ainsi, s'il ne savait que je suis une personne sans importance? se demandait-elle, anxieuse. Au fond elle regrettait sa vivacité, ne sachant pas elle-même si elle avait bien fait... Le comte André se montrait bon pour elle. Elle en était touchée plus qu'elle ne se l'avouait. Maintenant qu'il avait pris une belle avance, Berthe se remit en marche.

En arrivant dans la cour du château elle fut éblouie devant ces rangées de fenêtres éclairées. Elle sonna à la porte. Un domestique en grande livrée vint lui ouvrir. En la reconnaissant il prit un petit air protecteur.

— Ah! c'est vous Mam'selle Berthe, dit-il. On commençait à s'impatienter au salon de ce que vous ne veniez pas.

— Déjà?

— Oui. J'avais même cru qu'on avait envoyé M. le comte André après vous, car il est sorti dans le parc.

— Est-ce possible? dit Berthe sans regarder le valet de pied qui la laissa quitter ses galoches et son manteau sans l'aider, comme pour bien lui montrer qu'il connaissait les nuances d'étiquettes.

Quand elle eut rajusté sa coiffure un peu dérangée par le vent, elle suivit le laquais, traversa une antichambre, puis une sorte de hall où des messieurs fumaient en causant ou en jouant au billard.

A la vue de Berthe ils arrêtèrent leur conversation pour la regarder. La jeune fille ne tourna pas la tête. Malgré son empire sur elle, ces entrées au salon, toute seule, lui coûtaient énormément.

Elle sentait son rôle si difficile à jouer, n'étant pas de ce monde qui l'invitait et dont l'hospitalité avait toujours l'air d'une faveur.

Le domestique ouvrit bruyamment la porte du salon et se rangea pour laisser passer Berthe qui devint aussitôt le point de mire d'un cercle nombreux.

Une jeune fille, grande et de taille élégante, se leva et vint lui tendre la main.

— Comme c'est gentil à vous, chère Berthe, d'être venue malgré le mauvais temps, dit-elle aimablement. J'avais réellement peur que vous ne fussiez empêchée par ce froid.

Et gardant la main de l'arrivante dans la sienne, elle l'entraîna au milieu du cercle des dames.

— Je vous présente notre excellente pianiste, Mlle Berthe Desormes, dit-elle pendant que la jeune fille faisait une révérence plongeante et respectueuse. Berthe, la baronne de

Lastie sera ravie de vous applaudir, ainsi que notre bonne voisine, a marquise Pascagno et ses filles que vous connaissez certainement de vue pour les avoir aperçues plus d'une fois à Bourg-en-Fagne.

Du fond de son fauteuil, la marquise de Frasnes tendit sa main à Berthe, tandis que la baronne de Lastie, qui était assise à côté d'elle, prenait sa face-à-main pour examiner la jeune fille.

Les deux Pascagno sourirent gentiment avec un petit signe de tête et reculèrent imperceptiblement leurs chaises derrière lesquelles se trouvait un siège vide. Élisabeth de Frasnes le lui indiqua d'un geste et reprit sa place auprès de ses jeunes amies qui recommencèrent à bavarder.

Placée un peu en arrière des trois jeunes filles, Berthe put enfin examiner les hôtes du salon.

A côté de la marquise de Pascagno, sur un canapé, une femme au teint rude, un teint de grand air, causait chasse à courre avec animation.

Dans le fond du salon, le comte André de Frasnes et deux messieurs entouraient une dame habillée de soie rouge, nonchalamment couchée dans un fauteuil.

A l'entrée de Berthe le comte André n'avait pas bougé, mais l'un des messieurs s'était retourné vivement et depuis, ne faisait que s'agiter.

Berthe vit que ce personnage remuant pouvait avoir trente-cinq ans au plus. Des yeux noirs très fendus, avec un regard vif et profond, accentué encore par des sourcils arqués et touffus, un nez droit et mince, une bouche fine ombragée d'une moustache fièrement retroussée, voilà ce qu'elle aperçut rapidement et l'impression lui resta que cet homme, dont les cheveux un peu longs indiquant clairement l'artiste musicien, devait être sympathique. Involontairement elle s'en préoccupait bien plus que de son voisin, un gros blond frisé à la figure moutonnière et son attention se partageait entre lui et la dame assise à côté du comte André.

Le profil aristocratique fin et altier de celle-ci se détachait sur le groupe de grands palmiers ombrageant le piano. Berthe voyait ses grands yeux en amande se tourner languissamment vers André qui semblait uniquement occupé d'elle et son cœur se serra.

Le piano était ouvert, entouré de lumières, les musiques éparses sur les pupitres, le violon et le violoncelle préparés.

Elle aimait bien cet aspect harmonieux et riche du grand salon du château. Les meubles, les bibelots se groupaient si heureusement, entremêlés de jardinières fleuries, de hauts palmiers entourant une blanche statue de marbre. Et tout cela baigné d'une lueur rose, tamisée par des abat-jour de soie. Il régnait dans ces murs un air de confort de bon aloi dont Berthe appréciait très bien le charme avec le sens artistique et juste du beau qu'elle possédait si intimement. Puis il faisait chaud, une si douce et réconfortante chaleur après le froid du chemin !

Élisabeth de Frasnes causait toujours avec les jeunes filles. Berthe entendit qu'on passait en revue les danseurs de la saison dernière et ceux qu'on allait revoir bientôt. Cette réunion de campagne était la dernière. Les Pascagno rentreraient à Paris le 15 mars. La comtesse de Frasnes allait partir dans huit jours. Quoique habitant la Belgique, la comtesse de Frasnes, Française de naissance, passait tous les hivers à Paris, depuis la mort de son mari. Le bel hôtel de Frasnes restait fermé à Bruxelles, la plupart du temps. Il attendait le mariage d'André pour voir se rouvrir ses salons, jadis si animés.

La réunion d'aujourd'hui avait été provoquée par la coïncidence de l'arrivée de deux artistes amis de la famille avec le séjour de la belle princesse Louponine, une Russe très mondaine et très musicienne, aux charmes de laquelle le comte André ne restait pas insensible.

Après la reprise de conversation qui avait suivi l'entrée de Berthe au salon, il se fit tout à coup un grand calme. Ainsi qu'il arrive parfois, tout le monde se tut en même temps.

Elisabeth de Frasnes se souvint à propos de sa petite pianiste. Elle se retourna vers elle.

— Mais vous restez là dans votre coin comme en pénitence, dit-elle. Approchez donc, chère Berthe, et dites à mes amies qui ne me croient pas, que j'ai repris une ardeur si grande pour la musique, que je travaille trois à quatre heures par jour.

— Nous passons quelquefois toute l'après-midi au piano, dit Berthe en rapprochant sa chaise.

— Voilà qui est bien, comtesse Elisabeth, dit le monsieur agité en saisissant ce prétexte pour se rapprocher.

— Voudriez-vous me présenter à Mlle Desormes, ajouta-t-il.

— Volontiers. Berthe, je vous présente M. Talmont, notre grand violoncelliste; inutile de vous en dire plus, vous le connaissiez depuis longtemps de réputation.

— Certes, dit Berthe en s'inclinant.

Talmont, approchant un tabouret, s'assit à côté d'elle.

— On m'a beaucoup parlé de vous ici, Mademoiselle, je serais charmé de vous entendre et d'avoir le plaisir de vous accompagner. Et, tout en parlant, il enveloppait Berthe de ce regard très doux, magnétique qui lui était particulier, regard que ses détracteurs disaient être pour beaucoup dans son talent.

La jeune fille, un peu émue de voir l'attention dont l'honorait cet homme qu'elle regardait comme un si grand artiste, protesta. Elle était confuse des éloges qu'on faisait d'elle.

— On me rend ainsi un très mauvais service, dit-elle en osant lever ses yeux souriants vers son interlocuteur. J'aime la musique, voilà tout mon mérite.

— C'est une grande qualité, dit Talmont. La comtesse Élisabeth m'en avait prévenu.

— La comtesse Élisabeth est toujours trop bienveillante pour moi.

— Oh ! mais non ! s'écria vivement Mlle de Frasnes, on jugera cela dans un instant. Et se tournant vers les deux Pascagno : Figurez-vous, dit-elle, que j'ignorais complètement que j'avais tout près de moi cette excellente musicienne. Pour la Noël, je voulais organiser une messe en musique, une amie sur laquelle je comptais pour accompagner me manque au dernier moment. A notre réunion du jeudi des petites marmites de maman, je conte à Mlle Clémence, le bras droit de maman, tout mon chagrin de ce contretemps et la voilà qui me montre Mlle Desarmes en me disant : Je crois que ma petite cousine pourra vous tirer d'embarras. C'était vrai. La petite cousine n'est rien moins qu'une artiste, et depuis cette découverte une folie de musique nous a tous saisis.

— Continuez vos folies alors, dit la comtesse de Frasnes. Nous attendons le moment de vous applaudir.

Tout le monde se leva. Les exécutants se dirigèrent dans le fond du salon pendant que les autres se reformaient en groupes nouveaux pour écouter ou... pour causer derrière un paravent.

Élisabeth conduisit Berthe vers la princesse Louponine. André de Frasnes s'inclina légèrement quand Berthe fut près de lui et quitta aussitôt sa place. Il lui en voulait, c'est sûr ! Berthe eut le cœur gros devant ce petit salut sec et muet, si différent de sa manière habituelle.

La princesse avait quitté aussi son fauteuil. Droite et raide, elle toisait la jeune fille de son regard hardi, presque dur.

— Vera, je vous présente Mlle Desormes, dit Élisabeth.

Celle-ci inclina brièvement la tête devant la révérence de Berthe.

Pouvez-vous m'accompagner à vue « la Dissonnance » de Borodine ? demanda la princesse d'un air peu encourageant.

Montrez-moi ce morceau, je vous prie, répondit Berthe doucement, intérieurement roissée de la raideur de la belle dame.

Celle-ci fit quelques pas nonchalants. Du bout de son éventail, elle repoussa sa traîne de soie rouge et prit sur le piano un cahier qu'elle tendit à la jeune fille.

— Voyons, dit Berthe en ouvrant le piano.

— Tout ce que fait Barodine est affreusement compliqué, dit Talmont qui vint voir par dessus l'épaule de Mlle Desormes, puis se tournant vers la princesse :

— Je crois que vous voulez jouer un mauvais tour à cette enfant, dit-il.

— Je ne joue de tour à personne, répondit la princesse avec hauteur. Si Mlle Desormes ne peut pas m'accompagner, je ne chanterai pas, voilà tout!

— Je n'ai pas refusé, Madame, dit Berthe simplement. J'ai demandé votre indulgence et ferai mon possible pour en sortir à votre honneur.

Cette réponse modeste parut plaire à la belle Russe, elle daigna adresser un sourire presqu'aimable à la petite pianiste et retourna vers les dames.

Le violoniste attendait ce moment pour se faire présenter. Compagnon habituel des tournées artistiques du brillant Talmont, Jan Verbist gravitait autour de lui comme une étoile de second ordre, rôle dont son caractère paisible et peu ambitieux s'accommodait parfaitement. D'ailleurs il aimait sincèrement cette tête folle de Talmont, si plein de cœur si étourdi et malgré tout si aimable.

Après avoir adressé quelques compliments aussi banals que sa personne à Berthe il se mit en devoir d'accorder son violon, et ces sons discordants, joints à ceux du violoncelle, feurent pour effet immédiat de ramener les fumeurs au salon, les uns par goût réel pour la musique, les autres parce que la politesse les y contraignait.

Seuls, le marquis de Pascagno et le notaire Marchal, de Bourg-en-Fagne, continuèrent leur partie de billard, ayant pour excuse leur surdité mutuelle.

Tout en accordant son violoncelle et pendant que Berthe et Élisabeth s'établissaient au piano, Talmont disait à la première :

— Il ne faut pas vous effaroucher de la manière d'être de la princesse Louponine C'est une charmante femme quant on la connaît, mais elle a un caractère atroce.

Le jeunes filles se mirent à rire.

— Non, c'est très vrai, continua l'artiste en tournant ses broches. Elle est fantasque comme la lune. Mais je vous dirai pourquoi elle a été si peu avec vous ce soir. Et comme Berthe le regardait, étonnée, il hocha gravement la tête. « Êtes-vous curieuse? Oui, n'est-ce pas ! Une jolie femme doit être curieuse. Jouez bien et je vous dirai mon secret. »

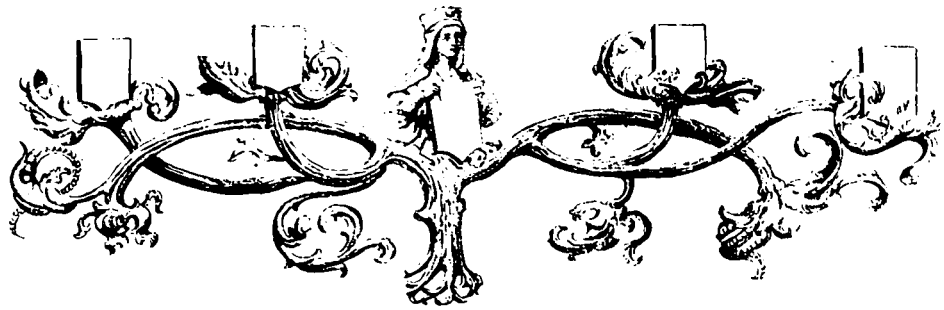
— Attaquons, si nous sommes prêts, interrompit Élisabeth.

— Attendez! Et levant son archet il s'adressa à l'auditoire.

— Je préviens la société que Mme de Frasnes a disposé le grand paravent que voilà afin que les bavards puissent s'abriter derrière lui dans le cas de maladie chronique et incurable !

Tout le monde rit, même la princesse Louponine. Talmont était pour le moment la coqueluche des salons. Sa jolie figure autant que son grand talent contribuaient à ce succès. Aucune femme se piquant d'être musicienne ne manquait de le demander pour faire de la musique d'ensemble. Il était de mode de l'avoir comme intime.

(*A suivre.*) MAVIL.



SALAZAR

Au moment où le XI° Congrès international eucharistique va s'ouvrir chez les Dames de l'Adoration perpétuelle, à Salazar, l'attention se reporte tout naturellement vers ce vieux coin de Bruxelles, obscur, aux rues tortueuses, mais plein de souvenirs religieux et historiques.

Le grand niveau embellisseur des capitales n'a pas atteint ce fond menacé cependant par de récents travaux. Il reste indemne comme les œuvres séculaires qu'abritent des murs noircis dont chaque pierre redit une histoire.

« Au déclin de ce siècle qui s'achève, et presque à l'aube du siècle qui va luire, les catholiques belges, « nous dit l'invitation au Congrès », saisiront avec bonheur l'occasion de ces assises pour offrir au Très-Haut l'hommage d'un acte public et solennel de reconnaissance, de réparation et d'inaltérable attachement.

« Les fidèles de la capitale n'oublieront pas que les annales de leur cité gardent le souvenir impérissable d'un des faits les plus merveilleux concernant le dogme de la présence réelle. »

Il n'est donc pas hors de propos de rappeler aujourd'hui ce crime déjà lointain et de montrer par quelle succession d'événements l'œuvre actuelle est venue réparer à jamais le sacrilège perpétré en ces lieux.

Nous empruntons à un livre curieux, publié à Bruxelles en 1605, quelques détails sur l'histoire du Saint-Sacrement de Miracle (1).

« En l'an de grâce 1369, grand nombre de juifs habitaient au duché de Brabant et autres endroits du Pays-Bas, comme vagabonds et tributaires selon la malédiction prononcée contre eux, dont David a prophétisé au psaume 58 : *Seigneur, disperse-les en ta vertu parmi le monde.*

---

(1) *Histoire du Saint-Sacrement de miracle*, par M. ESTIENNE YDENS. — Bruxelles. Rutger Velpius, imprimeur juré de la cour, à l'Aigle-d'Or, an 1605.

« L'un d'eux, nommé Jonathas, riche et puissant, appelé prince de la synagogue, demeurait avec sa femme et leur fils Abraham en la ville d'Enghien, au comté de Hainaut. Ce Jonathas, poussé d'une rage judaïque contre l'honneur de Notre Seigneur Jésus-Christ et voyant la dévotion que les chrétiens avaient au Saint-Sacrement de l'autel, complota avec ses amis d'avoir en sa possession quelques hosties consacrées pour assouvir contre elles la haine héréditaire que les juifs portaient à ce précieux corps crucifié par leurs pères.

« Après avoir donc longtemps médité comment il pourrait y parvenir, il pensa qu'un certain Jehan, de Louvain, juif de nation mais chrétien depuis peu, et demeurant à Bruxelles, serait propre à son dessein, d'autant que le sachant fort avare, il espérait pouvoir le corrompre par l'argent.

« Vers le mois d'octobre de cette année 1369, Jehan se rendit à l'appel de Jonathas; il lui découvrit son intention le priant, par quelque moyen que ce fût, de lui procurer des hosties consacrées que les chrétiens adoraient et conservaient dans leurs églises, lui promettant de grandes récompenses et même de lui donner soixante pièces d'or, que l'on appelait *Moutons de la Rose*, monnaie du roi de France de la valeur d'un écu d'or.

« Ce méchant marché fait, Jehan revint à Bruxelles, où, après avoir curieusement considéré les églises dans lesquelles était gardée la sainte Eucharistie, il ne trouva pas de lieu plus propre à son projet que l'église Sainte-Catherine (chapelle située près la porte de Flandre), dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, dite de Molenbeek, peu fréquentée parce que l'église paroissiale était située au faubourg de la dite porte.

« Ce que l'on gardait d'hosties consacrées dans cette chapelle devait servir seulement en cas de nécessité aux paroissiens pendant la nuit.

« Jehan vint donc secrètement une nuit d'octobre dans cette chapelle, rompit la verrière d'une haute fenêtre pour pénétrer dans l'église, força le tabernacle et prit le saint ciboire où se trouvaient seize hosties dont une grande. Il emporta le tout dans un sac sans être découvert.

« Ayant exécuté cet exécrable sacrilège, il s'en vint dans la ville d'Enghien et remit le ciboire aux mains de Jonathas.

« Celui-ci, joyeux d'avoir en sa possession (selon qu'il s'en vantait), le Dieu des chrétiens, compta immédiatement à cet avaricieux, à ce second Judas, les soixante pièces d'or promises. Il en avertit sa femme, son fils Abraham et autres juifs, lesquels s'étant assemblés avec grande allégresse en sa maison, le ciboire fut ouvert et toutes les saintes hosties indignement épandues sur la table. Puis, cette diabolique compagnie commença à rire et à se moquer du nom de Jésus-Christ, blasphémant contre sa toute-puissance, et proférant des injures. Prenant leur plaisir et passe-temps à renouveler les mêmes outrages et blasphèmes comme leurs pères avaient fait jadis contre le même Jésus-Christ.

« Notre Seigneur patient ici outre mesure comme il l'avait été en sa passion, ne prit point dès l'instant vengeance du crime qu'ils commettaient, mais il en différa la punition, à sa plus grande gloire et au profit de son peuple, au moment et selon qu'il l'avait ordonné.

« En effet, quatorze jours après, il advint que Jonathas se croyant bien assuré et confiant dans la multitude de ses richesses, comme il se promenait avec son fils Abraham dans son jardin, des voleurs qui l'épiaient depuis longtemps pour avoir son argent, vinrent l'assaillir et le massacrèrent sur place. Abraham épouvanté s'enfuit et alla avertir sa mère qui, effrayée de ces tristes nouvelles et remplie d'appréhensions, commença à comprendre que c'était un châtiment pour avoir ainsi maltraité le Dieu des chrétiens. Craignant qu'il lui advint pis encore si elle le conservait, elle résolut de quitter sa maison, de se retirer à Bruxelles et de livrer à d'autres juifs le saint ciboire contenant les hosties consacrées.

« Ainsi les Philistins s'étant emparés de l'arche de Dieu, figure du Saint-Sacrement de l'autel, après l'avoir prise et s'en être moqués, se sentirent atteints par la main de Dieu en tel désastre et confusion, qu'ils furent contraints de trouver moyen avec grand peine et sollicitude de la renvoyer en la terre des juifs.

« La veuve de Jonathas remit donc le saint ciboire aux mains des juifs de Bruxelles qui le reçurent avec des démonstrations de joie et le portèrent incontinent à leur synagogue située alors au lieu où se trouve maintenant une chapelle enclavée dans la maison du comte de Bossu, au bas de la cour et vis-à-vis des degrés des juifs, devant l'hôpital de l'Arche de Dieu (1).

« A maintes reprises, dans leurs assemblées, ils prenaient plaisir à renouveler leurs blasphèmes. Enfin, le Vendredi-Saint, 10 avril 1370, ils se réunirent encore et pour combler la mesure de leur malice, après avoir répandu les saintes hosties sur une table, usant de nouveaux termes et de nouvelles exécrations, criant de joie, crachant sur les hosties et exerçant contre elles tout espèces de vilénies et indignités, ils prirent des dagues et des poignards avec lesquels ils les perçèrent en divers endroits. Tout à coup le sang commença à sortir et à couler en si grande abondance, qu'ils en furent tout baignés.

« Épouvantés, ils tombèrent tous à la renverse, gisant à terre un assez long laps de temps, de même que leurs pères avaient été renversés par une seule parole de Jésus-Christ quand ils vinrent pour l'appréhender au jardin des Oliviers. Etonnés, éperdus, effrayés après s'être relevés, ils se regardèrent les uns les autres et de crainte, perdant toute contenance, ils remirent les hosties dans le ciboire.

« Néanmoins, dans cette perplexité et confusion, touchés au vif par ce miracle, au lieu de penser à la conversion de leur cœur, obstinés, résistant à la divine bonté qui par ce moyen les appelait, et craignant que cette impiété venant à être découverte par les chrétiens ne fut châtiée par la justice, ils résolurent de faire transporter le saint ciboire à Cologne, et de le remettre aux autres juifs qui y étaient, afin d'en être déchargés.

« Pour exécuter ce dessein, ils mandèrent une femme de leur nation, nommée Catherine, qui s'était fait baptiser, mais néanmoins avait encore des relations avec eux et demeurait à Bruxelles, en la paroisse de Notre-Dame de la Chapelle, hors la *Steen-Poort*.

« Catherine refusa d'abord une pareille mission, mais quelque temps après, voyant qu'elle ne revenait point à eux, ils avisèrent de la demander à dîner et de lui faire faire si bonne chère qu'elle s'accordât à leur volonté; surprise par le vin, elle céda et on lui avança vingt *moutons d'or*. Vaincue par l'argent, elle promit de faire le voyage et de porter le saint Ciboire avec les hosties sacrées à leurs confrères de Cologne.

« Cette promesse réjouit beaucoup les juifs; ils confièrent le ciboire à Catherine qui l'emporta chez elle. Mais la nuit elle fut saisie d'une grande crainte. Émue en sa conscience d'une profonde angoisse, comprenant la conséquence de son entreprise et inspirée de Dieu, elle résolut d'aller trouver son confesseur, M. Pierre de Heede, pasteur de l'église de Notre-Dame de la Chapelle. Celui-ci, étonné du récit de Catherine et en considérant la gravité, prit conseil de Michiel Van Bakeren, vice-préban de l'église Sainte-Gudule et de messire Jean Van Woluwe, alors pasteur de l'église Saint-Nicolas, tous deux hommes de grand savoir et de bon jugement.

« Catherine, mandée secrètement par eux trois, leur déclara les faits. Le saint ciboire fut enfermé dans une armoire, à Notre-Dame de la Chapelle. Elle comparut ensuite devant les chanoines et vicaires de l'archevêque de Cambrai, lesquels firent mettre Catherine en leur prison, située en l'église Sainte-Gudule, présentement encore appelée *Boendael*, pour prendre plus amples informations.

(1) 1605, année où ce récit a été imprimé.

« Cependant le fait commençait à se divulguer. Il parvint à la connaissance du duc et de la duchesse de Brabant qui demandèrent à messieurs du chapitre que la prisonnière leur fut livrée pour l'interroger, ce qui fut fait sous condition qu'après l'avoir examinée elle serait remise entre leurs mains.

« Catherine, sans varier, réitéra sa déclaration à la suite de quoi les princes firent appréhender tous ceux de la nation judaïque habitant tant la ville de Bruxelles que celles de Louvain, et les firent mettre en la prison dite *Steen-Poort*.

« Le duc commanda de faire promptement leur procès et de les châtier sévèrement. Catherine leur fut confrontée et accusa tous ceux qu'elle connaissait coupable. Ils nièrent d'abord mais, mis à la question, quelques-uns confessèrent la vérité.

« Le procès criminel étant instruit et convaincus par leur propre témoignage, ils furent conduits à travers les rues sur des charrettes et livrés aux flammes la veille de l'Ascension. Leurs biens furent confisqués au profit du duc et tous les juifs furent à jamais bannis du duché.

« Quant à Catherine, elle fut renvoyée de la prison des ducs à celle du chapitre et ces messieurs l'ayant reprise de la mauvaise promesse qu'elle avait faite, après l'avoir consolée et confirmée dans la foi chrétienne, la rendirent à la liberté. »

Les hosties miraculeuses ont été longtemps conservées dans le tabernacle de l'église de Notre-Dame de la Chapelle ; plus tard elles furent transférées à l'église Sainte-Gudule. Pendant les troubles on les cacha dans des maisons sûres et l'on a pu toujours prouver l'identité de cet inestimable trésor.

D'après Sandérus et d'autres historiens, la synagogue dans laquelle furent poignardées les saintes hosties formait le coin de la rue des Douze-Apôtres, près des escaliers qu'on nomme encore aujourd'hui les *Escaliers des juifs*, *de Joode-trappen*. Elle se trouvait vis-à-vis l'hospice de Terarcken, fondé pour seize vieilles femmes, par la famille Clutings et non loin de la chapelle et de l'hospice des *Douze-Apôtres*, fondé pour le même nombre de vieillards, par Guillaume de Bont, chanoine de Sainte-Gudule et secrétaire de Jeanne, duchesse de Brabant. C'est dans cette dernière chapelle que les hosties furent transportées et cachées pendant les troubles des huguenots, en 1579, par Jean de Meulemeester, chapelain de l'église Sainte-Gudule.

La rue des Sols s'appelait autrefois *rue Stoevaert* ou *Scoevaert*. Ce nom provient, croit-on, de l'argent reçu par Jehan de Louvain pour commettre son vol sacrilège.

Un bourgeois de Bruxelles, nommé Gilles Vanden Berghe, avait fondé, en 1429, la maison pieuse du Calvaire, pour sept pauvres vieillards, près des longs escaliers de Sainte-Gudule. Il bâtit une chapelle sur la synagogue des juifs et fonda dans cette chapelle trois messes par semaine en l'honneur du Saint-Sacrement ; ainsi fut établie, il y a près de cinq siècles, l'œuvre expiatoire qui s'est perpétuée jusqu'à nous et dont la pensée féconde a fait surgir des institutions merveilleuses. Nous en parlerons prochainement.

Depuis lors le culte des saintes hosties miraculeuses subsiste. Les troubles du XVIe siècle seuls l'ont interrompu momentanément.

Gilles Vanden Berghe donna sa propriété, c'est-à-dire l'héritage situé en face de l'entrée de Terarcken et toutes ses dépendances, aux chartreuses de Sainte-Catherine, à Anvers, et de La Chapelle, près d'Enghien, pour servir de logement aux membres de ces communautés venant à Bruxelles (10 février 1437).

En 1442 ses héritiers, de concert avec les chartreux, firent une convention avec le chapitre de Sainte-Gudule au sujet de la célébration du service divin en cette chapelle. Après la fondation de la Chartreuse de Scheut, ces religieux vendirent cette propriété le 8 mai 1457.

Sandérus rapporte une inscription qui était tracée sur une pierre placée dans le plan

vis-à-vis l'autel. Elle portait « que cette chapelle fut bâtie en 1434 pour éterniser la mémoire de ce que, dans ce même lieu, d'impies juifs avaient percé avec des poignards le Très Saint-Sacrement qui est gardé dans l'église de Sainte-Gudule ».

Cette inscription a été remplacée plus tard par une autre qu'on y trouve encore aujourd'hui dans trois langues :

« Dans cet espace, autrefois une synagogue, les saintes hosties ont été poignardées par les juifs l'an 1370, le 4 d'avril. »

Au XVIe siècle, l'hôtel de Gilles Vanden Berghe était possédé par Jean Carondelet, archevêque de Palerme, primat de Sicile, prévôt de Saint-Donatien, à Bruges, chancelie perpétuel de Flandre et secrétaire de l'Empereur, mort à Malines en 1544.

L'an 1529 une maladie contagieuse avait fait beaucoup de victimes à Bruxelles. Adolphe Vander Noot, chancelier de Brabant, de concert avec le magistrat, ordonna une procession générale avec le Saint-Sacrement de Miracle. La ville fut délivrée du fléau. En reconnaissance du bienfait, Marguerite d'Autriche institua une procession annuelle. Dans ce pieux cortège les paroisses étaient toujours suivies des deux confréries les plus renommées, l'une érigée dans la chapelle de Salazar, sous le titre de *Confrérie du Saint-Sang Miraculeux* ; l'autre établie à Sainte-Gudule, sous le titre de *Confrérie du Très-Saint-Sacrement de Miracle*.

La propriété de Salazar passa à Jean de Hennin-Liétard, qui fut créé comte de Boussu en 1555. Il était fils de Philippe, seigneur de Boussu, et de Catherine de Ligne, fille de Guillaume et petite-fille de Pierre, chevalier de l'Ordre de la Toison-d'Or, et d'Isabeau de Lalaing. Il avait épousé Anne de Bourgogne, fille d'Adolphe, seigneur de Buren, marquis de la Verede et d'Anne de Berghes, alors veuve de Jacques, comte Hornes. Elle mourut en 1551. Un de ses fils, Jacques de Hennin-Liétard épousa Marie Hannaert, dame de Liedekerke, vicomtesse de Bruxelles et de Lombeke. De ce mariage il y eut, entre autres enfants, Anne de Boussu, qui épousa Louis de Velasco, comte de *Salazar*, marquis de Belveder, chevalier de la Toison-d'Or, capitaine général de la cavalerie légère dans les Pays-Bas, fils de Jean de Velasco, chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques et de Béatrix de Velasco y Mendoça, fille de Louis, vice-roi de Mexico et d'Anne de Castille. Il servit Leurs Altesses Sérénissimes en qualité de conseiller des grands conseils d'Etat et de guerre et de capitaine général de cavalerie.

Anne porta en mariage au comte de Salazar le domaine où sont maintenant la chapelle et la maison. De là les noms de *chapelle Salazar*, *hôtel Salazar*.

L'hôtel Salazar fut habité momentanément par l'archevêque de Patras, nonce apostolique.

Le duc de Holstein acheta cette propriété à la marquise de Gramoso, fille d'un comte de Salazar, et la vendit au secrétaire d'État Thisquen. Ce fut probablement Jean Remacle de Thisquen, à qui l'empereur Charles VI, en considération des longs et agréables services qu'il avait rendus comme conseiller-régent du Conseil suprême des Pays-Bas, à Vienne, accorda le titre de vicomte.

L'hôtel Salazar passa au marquis de Herzelles à une époque que nous n'avons pu découvrir.

Guillaume-Philippe, baron de Herzelles, échevin de Bruxelles en 1670, obtint par lettres du roi Charles II, en date du 9 octobre 1689, le titre de marquis pour lui et ses descendants. Il mourut en 1698 après avoir épousé Isabelle de Condé dont il n'eut pas d'enfants et ensuite Brigitte-Procope de Trazegnies dont il eut Albert-Charles-Guillaume, marquis de Herzelles, mort en bas-âge. Son cousin germain Ambroise de Herzelles hérita du titre de marquis. Il avait épousé en premières noces Marie-Claire-Josèphe de Croy et en secondes noces Christine-Philippine de Trazegnies.

Ce fut probablement Guillaume-Philippe, premier marquis de Herzelles, qui devint propriétaire de l'hôtel Salazar.

C'est en 1718 que les marquis d'Herzelles donnèrent à l'édifice sa forme actuelle. Il se compose d'un grand corps de logis avec deux ailes encadrant une cour qui est séparée de la rue par un mur et un portail. Ses appartements sont beaux. Le jardin assez vaste est beaucoup plus bas que la cour, disposition qui relève beaucoup la façade de derrière du bâtiment.

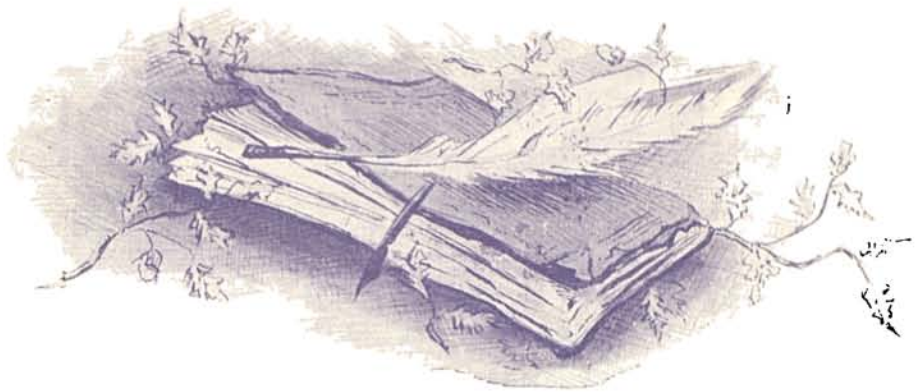
En 1720, il y eut de grandes solennités à Bruxelles à l'occasion du jubilé de trois cent cinquante ans. Le 28 juillet une magnifique procession parcourut les rues de la ville; toutes les maisons étaient pavoisées et des arcs de triomphe dressés de toutes parts. En sortant de l'église Sainte-Gudule, le pieux cortège passa par la Chancellerie et entra dans la chapelle des Douze-Apôtres. On l'avait embellie et ornée de peintures qui représentaient les scènes déplorables des huguenots et la manière providentielle dont le Saint-Sacrement y avait été caché au commencement des troubles du XVIe siècle. De cette chapelle, la procession entra dans celle de Salazar où on avait placé un nouvel autel, et les fidèles y reçurent la bénédiction du Saint-Sacrement de Miracle. La procession se rendit alors, par différentes rues, à l'église Sainte-Catherine où les hosties avaient été volées. Elle ne fit que ces trois stations dans un parcours de cinq heures.

Le prince François de Lorraine logea avec toute sa suite en 1730 à l'hôtel Salazar, pendant six mois. D'après de Bleye, il était venu à Bruxelles pour obtenir le consentement de Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, sœur de l'Empereur Charles VI, à son mariage avec Marie-Thérèse, fille du même empereur. Il l'épousa en 1736.

L'année 1735, le 15 juillet, on célébra le jubilé de cent cinquante ans en mémoire de la réconciliation de la ville de Bruxelles avec son souverain, du rétablissement de la religion et de la conservation du Saint-Sacrement de Miracle. C'était en 1585 que la ville avait envoyé à Alexandre Farnèze, duc de Parme, une députation composée surtout de patriciens et de bourgeois catholiques, que les démagogues de ce temps avaient exclus de la régence de la ville.

Le retour de Bruxelles à l'obéissance de Philippe II, roi d'Espagne, et le rétablissement du libre exercice de la religion catholique et romaine, permirent de faire la translation des saintes hosties, cachées chez une pieuse veuve, dans le creux d'une solive, pendant six années de ces temps de troubles.

(*A suivre.*) MAUD.



NOTES LITTÉRAIRES

LA REVUE DES REVUES

REVUES FRANÇAISES.

Revue des Deux-Mondes. *La Guerre hispano-américaine et le Droit des gens*, par M. Arthur Desjardins article très compact, très savant, très chiffré, peut-être même intéressant, mais, en somme, si peu attrayant qu'il faut un très grand courage pour le lire. Toute la matière de cette livraison est, d'ailleurs, très monotone. A signaler pourtant la *Revue dramatique* de M. J. Lemaître c'est le seul article qui ne soit pas doué de propriétés hypnotiques.

Revue de France. La vie de l'authentique et véritable Dame aux Camélias », racontée par M. Georges Soréau.

La Nouvelle Revue. *Balzac et son Sculpteur*, lettre ouverte de M. Henri Jouin à M. le Président de la République française et *Ce qu'il faut au peuple*, une étude sociologique bien documentée par Gustave Tery

Le Correspondant. M. D. Malagori examine *la Question féministe en Italie*. C'est un bon historique des nécessités et des revendications féminines dans ce pays. M. Henri Chantavoine déplore les *déformations de la langue française* par l'invasion de l'argot parisien d'abord, du patois administratif, politique, juridique ensuite.

Revue Britannique. Un bon article à recommander aux éducateurs *La supériorité des Anglo-Saxons*, traduit de l'*Edimburgh Review*.

La Revue de Paris. *Au petit Bonheur*, une charmante et spirituelle comédie de M. Anatole France.

M. André Chevrillon continue son étude *la Nature* dans la poésie de Shelley.

Le Mercure de France. Un article de Marcel Collière *Le Culte de Napoléon et la Gloire guerrière*. Pourquoi, malgré le temps et les attaques, Napoléon reste-t-il l'idole, le héros providentiel du fétichisme populaire ? Est-ce à cause des services qu'il rendit ? Non

pas. Est-ce à cause de sa gloire et de ses conquêtes? Non; c'est parce que Napoléon fut un si merveilleux statuaire de sa propre statue; un si retentissant clairon de sa propre renommée, que toutes les gloires guerrières s'absorbèrent et s'anéantirent dans la sienne. Et ce prestige dure encore..... Si, pareil au veau d'or, l'homme de bronze est toujours debout, c'est parce que l'un et l'autre symbolisent deux instincts indestructibles, l'avarice et l'orgueil — écrit Marcel Collière.....

Dans la même revue, un conte robuste de M. Sander Pierron : *le Noble jeu de la Toison-d'Or* et des vers d'une douce harmonie, *la Flûte des Roseaux*, de Paul Blier.

Comme une rive ombreuse — arbres, fleurs et buissons —
Se reflète au miroir d'une eau calme et limpide,
Ainsi la vie agreste au pur cristal des sons
Se reflete et sourit dans son charme candide.

Je ne puis oublier non plus l'admirable et courageux article de Mme Rachilde sur *le Mendiant ingrat*, la récente et géniale bible blasphématoire, du chrétien désespéré Léon Bloy.

La Revue d'Art dramatique. Une bonne monographie de Romain Coolus, par Fernand Weyl. Signalons aussi le second acte de *Aärt*, une pièce de R. Rolland.

Revue des Revues. M. Lolié, après avoir pillé les livres des femmes-écrivains pour montrer « ce qu'elles pensent des hommes », s'est adressé directement à ces dames. Les réponses sont sévères — pour les femmes! Mme Camille Pert n'hésite pas : « Peut-être une grande majorité des femmes qui écrivent actuellement est-elle formée de révoltées et qui trouvent un prétexte dans la littérature pour y clamer leurs déceptions et leurs fureurs. »

Mme Rachilde a moins de fiel, elle écrit : « Maintenant, Monsieur, n'étant pas du tout femme de lettres, je n'ai aucun mépris pour l'homme, ni en particulier, ni en général, et je ne le trouve pas plus naïf aujourd'hui qu'hier.

» C'est vis-à-vis de nous, un aveugle de naissance, puisqu'il ne peut jamais nous regarder de sang-froid. »

L'humanité nouvelle. Livraison avril-mai : *Le Moite Automne*, du maître poète Émile Verhaeren, est une pièce ardente, puissante, sensuelle et vive, qui donne la même impression de vie robuste et saine que maintes toiles de Rubens. Voici le début :

Les baisers jaunes de l'automne
Mordent, d'un ton ardent et fou,
Sur les branches des vergers roux,
Les pommes.
Voici le dernier mois vermeil :
Lunes rouges, pourpres soleils...

Au même fascicule, M. Robert Picard publie des *Aperçus sur la philosophie de l'Amour*, d'une écriture agréable et d'un esprit franchement optimiste. La finale mérite d'être notée :

« Abandonnons le culte de la tristesse si puissant, parce que nous croyons à sa noblesse. Un joli sourire parmi les roses et la tiédeur de l'été n'est-il pas plus charmant sur la pierre d'une tombe qu'un sanglot coutré sous les gémissements de l'hiver? »

La Revue du Palais. La suite des *Ames perdues*, le beau roman de J.-H. Rosny et une magistrale monographie du grand écrivain norwégien Björnstjerne Bjornson, par l'éminent critique Georges Brandesi :

« Robuste comme le carnassier dont le nom revient par deux fois dans son propre

nom (1), il s'impose au souvenir, avec sa tête puissante, sa bouche fermée et son regard perçant derrière les lunettes.

« De sa nature, il est à la fois chef de clan et poète. Il réunit dans sa personne les deux caractéristiques de l'ancienne Norwège : le chef de bande et le scalde. »

Cosmopolis. La suite de *Dorine*, de M. André Theuriet, et une biographie anecdotique du *Maréchal Canrobert*, par Germain Bapts. Citons surtout l'étude de M. Henry des Rioux sur la *Société roumaine* actuelle. Elle nous révèle des détails de mœurs qui semblent donner raison à ceux qui prétendent que la vertu est une question de latitude et de conditions. En tout cas, il est certain que tel acte jugé sévèrement en Angleterre, ne serait même pas relevé en Italie... De plus, la Roumanie se trouve dans des conditions particulièrement bonnes à développer les vices. Écoutons Henry des Rioux :

« N'oublions pas comment est organisée la société roumaine. Rappelons-nous qu'elle ne peut avoir que des traditions grecques et bien moins celles de la Grèce elle-même que celles d'un quartier grec de Constantinople, qui ne passa jamais pour être un refuge d'honnêtes gens. A cette corruption phanoriste, ajoutons quelques traces d'habitudes orientales laissées par la longue domination turque, la grossièreté un peu barbare introduite par les éléments bulgares et albanais ; saupoudrons cela d'une civilisation parisienne qui n'est pas toujours de premier choix, mélangeons le tout. Quelle dose de moralité pensez-vous qu'un tel amalgame soit capable de fournir ? Et doit-on juger avec rigueur une société où tant de mauvaises semences se trouvent réunies ? »

REVUES BELGES.

La Revue générale. M. Ernest Verlant continue un voyage d'art : *En Allemagne*, illustré de belles photographies. Au même fascicule une biographie bien écrite du récemment défunt baron R. de Haulleville, par Hector Van Doorselaer.

Revue de Belgique. Ch. Sarroléa : *Le Testament philosophique de M. Zola* — à propos de *Paris* et de fort belles pages du *Journal d'une jolie femme* par A. Sventochovsky.

Journal des gens de lettres. *Le Règne du Mal*, de M. Paulin Brogneaux, est un poème non sans mérites, mais d'idée assez vieillote et de langue plutôt provinciale. Je lui préfère *les Débuts d'un pion*, une belle prose de Franz Mahutte, *Durandal et la lutte*. Ces deux excellentes revues paraissent ordinairement avec un retard considérable. Nous en reparlerons dans la prochaine livraison, si pour lors elles nous sont parvenues.

La Revue Nouvelle. *Une invocation à la Muse*, poème plutôt laborieux du vicomte de Colleville. Une prose poétique : *Les Brises*, de M. Bisschops, et des vers de MM. A. Berthel et Ed. Ned.

L'Aube. Livraison du 1er juin : *Une Causerie littéraire* de F. Bisschops — à propos du *Triomphe de la Mort* — le roman d'Annunzio. Livraison du 15 juin : Un article de L. Werg : *L'Art et la Morale*. A signaler aussi une prose de M. F. Bisschops : *Rêves blancs*, un peu mièvre, un peu précieuse et vaine, mais agréable malgré tout. Des vers excusables de Garcel de Sart et Ed. Ned.

La Verveine (Mons). Une prose imitée de Marcel Prévost : *Candidate !* de M. Jean G. et un sonnet mystique d'Edouard Depret : *Les Tours*.

REVUES SUISSES.

Bibliothèque Universelle. D'un examen des conditions de la femme au Monténégro, il ressort que si la femme possède dans ce pays des droits qu'elle réclame en vain dans les nôtres, son sort y est excessivement pénible.

La Semaine Littéraire. Une étude sur l'œuvre et la vie de Gérard Hauptmann, d'après le récent livre de M. Paul Schlenther. A. B.

(1) Bjorn signifie ours. Bjornstjerne signifie constellation de la Grande-Ourse.

DANS LE MONDE

A Saint-Jacques.

Sous le fronton du péristyle dont les banales colonnes corinthiennes semblent plus imposantes que de coutume, pendent de lourdes tentures de velours rouge frangées d'or et, par la porte qu'elles encadrent toute grande ouverte comme une sorte d'arc triomphal, on aperçoit de loin l'autel émergeant d'un flot de plantes rares, dans l'éblouissement des cierges allumés.

Au bas des marches, recouvertes d'un tapis moelleux, les fringants équipages, les voitures de gala, défilent sans interruption, depuis quelques minutes, amenant à Saint-Jacques le Tout-Bruxelles aristocratique.

Il fait un temps superbe; les claires toilettes brillent au soleil et la foule, massée autour de la statue équestre de Godefroid de Bouillon, admire en silence ce joli tableau mondain, si plein de mouvement et de couleur.

Un grand mariage, en effet, n'est-ce pas à la fois du luxe et de la poésie, c'est-à-dire tout ce dont l'homme rêve, du haut en bas de l'échelle sociale. C'est comme une brève vision du bonheur complet, dans un cadre magique dont la pompe religieuse, surtout la pompe catholique, fait une véritable apothéose.

Il y a quelque temps, une charmante jeune fille, israélite de naissance, fiancée à un protestant, embrassa la religion de son mari. « Quel malheur que le mari ne soit pas catholique, dit à ce sujet la couturière chargée de confectionner la robe de noce; au temple, cette robe ne fera aucun effet. Pour le chef-d'œuvre que je rêve, il faudrait une cathédrale. » La réflexion était amusante, montrant bien à quel point de vue étroit chacun se place pour juger les choses même les plus graves, mais elle ne manquait pas de justesse. Les cérémonies catholiques sont d'une incomparable beauté; dans les autres cultes, les accessoires ont moins d'éclat et les acteurs moins de prestige, la scène ayant moins de grandeur.

Si notre humoristique couturière se trouve, comme c'est probable, parmi les privilégiés qui commencent à envahir la grande nef de l'église Saint-Jacques, elle n'aura, ce matin,

rien à regretter, car le cortège pourra se développer à l'aise entre deux haies de curieux et de curieuses, de curieuses surtout, l'élément féminin dominant, Dieu merci, pour la beauté du coup d'œil. Ces dames ont profité de l'occasion pour faire assaut d'élégance, et l'on a là une représentation complète de la mode actuelle, avec ses grâces les plus exquises et ses fantaisies les plus audacieuses.

Peut-être y voit-on un peu trop de clinquant. C'est théâtral. C'est plus faubourg Saint-Honoré que faubourg Saint-Germain, comme on dirait à Paris. Mais qu'est devenu l'ancien faubourg Saint-Germain ? Mais où sont les neiges d'antan ?

Cependant, tout près de la place que j'occupe, une vieille dame dévotement agenouillée et priant avec ferveur, sans se laisser distraire par le bruit qui se fait autour d'elle, arbore avec une conviction touchante un chapeau, des manches et un mantelet dont la forme nous reporte au moins à quarante années en arrière. Tout, dans sa mise, proteste énergiquement contre le goût du jour. « Eh quoi, des femmes du vrai monde, faire concurrence aux actrices ! Se costumer pour la rue comme pour une comédie, au gré de fournisseurs dont elles subissent les caprices, au lieu de leur imposer ces traditions qui distinguaient autrefois les grandes dames ! Mais il s'agit bien de traditions, aujourd'hui! Il n'y en a plus en politique; il n'y en a plus en morale; comment y en aurait-il en toilette ? On a horreur de tout ce qui rappelle le passé; on veut être habillée à la mode de demain. On désire du nouveau, toujours; les idées changent comme les costumes. On ne tient plus à rien. Étonnez-vous après cela que tout craque et que la société soit en péril ! » Voilà ce que disent nettement en leur langage expressif, le bavolet et les manches pagode de la vieille dame; mais c'est une leçon perdue, car malgré le respect que la noble douairière inspire, à en juger par les saluts qu'on lui adresse, il est facile de comprendre, à certains sourires, qu'on la trouve un peu rococo.

Quel contraste entre elle et ses voisines, de sémillantes mondaines formant, avec leurs robes aux nuances délicates et leurs chapeaux printaniers, un groupe du plus séduisant effet. On dirait un buisson fleuri d'où s'échappent en fusées de légères voix d'oiseaux. On jacasse ferme, en effet, dans ce joli groupe; et, en attendant que le cortège arrive, je m'amuse fort à ce caquetage.

— Quel est donc ce monsieur distingué, debout, à droite, près de la chaire ? demande une de ces dames.

— C'est le nouveau ministre de France. N'est-ce pas qu'il a bon genre ? On le dit fort habile diplomate. De plus, c'est un lettré. Vous savez qu'il a passé par l'école normale et qu'il a été lecteur de l'impératrice Augusta.

— Ah ! tant mieux. Ces dames des « Matinées » ne seront donc plus seules en Belgique à favoriser la littérature française. Et cet autre, qui cause avec une dame en rouge, est-ce aussi un diplomate ?

— Mais vous ne connaissez donc personne ? Voilà ce que c'est de rester toujours à la campagne. C'est M. X..., un pianiste amateur.

— Ne trouvez-vous pas que l'amateur devient une effroyable plaie ?

— Celui-ci est un véritable artiste.

— A la bonne heure, car il faut à un amateur dix fois plus de talent qu'à un professionnel. Autrement il est sans excuse. On peut tout pardonner à un pauvre diable qui cherche à gagner sa vie; mais, pour ceux des nôtres qui se mêlent d'art, nous devrions nous montrer sans pitié, quand ils sont médiocres; nous devrions nous liguer contre eux. Voilà une ligue dont le besoin se fait sentir. En êtes-vous ?

— Non; l'amateur est légion aujourd'hui, on se ferait trop d'ennemis.

— C'est vrai, le mal est trop grand pour qu'on puisse y porter remède et il n'y a qu'à laisser faire. Quand tout le monde sera artiste, ce sera comme si personne ne l'était...

Tout à coup la vieille dame a tressailli. Elle vient d'apercevoir dans l'assistance une personne dont la présence la suffoque. Elle n'en croit pas ses yeux et questionne une de

ses voisines : « Dites-moi, je ne me trompe pas, c'est bien Mme X..., qui est assise derrière le vicomte ? » — « Oui, c'est elle, une femme très intelligente, dit-on, très distinguée et d'une grande charité. » — « Une juive à la messe ! » — « A une messe de mariage, pourquoi pas ? » — « Vous iriez donc à la synagogue, vous ? » — « Vous savez, comtesse, qu'à Paris, le nonce dîne souvent chez les Rothschild ? Il faut être un peu de son temps. »

La comtesse ne trouve rien à répondre, mais ne paraît point convaincue. Ses idées, quoique moins larges, datent du même temps que ses manches.

— A propos, questionne une autre interlocutrice, pour faire diversion, est-ce à la nonciature que sera béni le mariage du prince de X... ?

— Non, tout est changé ; ce sera à la campagne.

— Et, que pensez-vous de ce mariage ?

— Je pense que la fiancée est ravissante, que le fiancé est très séduisant et, pour le reste, je me dis avec Pascal que le cœur a ses raisons... Moi, d'abord, j'admire toujours et sans hésiter, un mariage d'amour. C'est si rare aujourd'hui !

— Le monde a généralement moins d'indulgence.

— Les sévérités du monde, parlons-en ! Le monde ne tolère pas les mésalliances ; mais alors comment reçoit-on mesdames X. Y. Z. ? Le monde n'admet que des gens irréprochables ; mais vous en connaissez pourtant qu'on ne devrait voir nulle part et qu'on rencontre partout, même dans les maisons les plus difficiles ; des gens dont les parchemins sont d'une authenticité plus que douteuse ou dont les millions ont une origine assez louche, ou dont la moralité n'a rien de bien exemplaire, et qui, malgré cela, font très bonne figure. Nous leur faisons risette parce que c'est admis, qu'ils ont su s'imposer, qu'ils sont soutenus par de puissantes coteries. Les sévérités du monde ! Ah ! Laissez-moi rire. Mais où prendrait-il aujourd'hui, après tout ce qu'il a permis et approuvé, le droit de se montrer sévère ?

— Oh ! vous exagérez. Ainsi moi, par exemple, il y a des choses sur lesquelles je ne transige pas, et je ne pense pas être une exception.

— Vous ?... Alors je vais bien vous étonner, car ce matin même, j'ai appris... mais, je vous conterai cela en vous reconduisant, après la messe. Voici les mariés.

A ce moment, en effet, les orgues éclatent en accents joyeux. Tout le monde se lève, le clergé se porte à l'entrée du chœur, on entend les cannes des suisses frappant le pavé en cadence et la procession nuptiale se dirige solennellement vers l'autel.

Les conversations à mi-voix ont cessé comme par enchantement ; la curiosité dilate tous les yeux, mais on a à peine le temps d'entrevoir la mariée, royalement belle sous son diadème de fleurs d'oranger et qui passe comme une apparition céleste dans un blanc nuage de dentelles. Toutes les pensées ont pris leur vol en plein idéal ; une indéfinissable émotion étreint les cœurs. Les physionomies sont devenues graves, des larmes brillent au coin des paupières, et les plus sceptiques eux-mêmes éprouvent une impression profonde, tandis que le violoncelle de Jacobs, avec un art admirable, traduit ce que chacun ressent au fond de l'âme.

Toutes les frivolités, toutes les misères, toutes les vilenies de l'existence disparaissent en un instant, dans une sorte d'extase où l'on revit les joies passées, où l'on goûte par avance celles qu'on rêve pour l'avenir, où tout le monde se sent noble, bon et pur, où plane sur les souvenirs et sur les espérances, la foi à un bonheur sans fin, à un amour éternel. Et c'est ainsi que la cérémonie s'achève. Puis le public s'écoule lentement de l'église, où flottent dans l'encens et dans les sons mourants des harmonies sacrées, de vagues pensées d'au-delà.

« Tu te souviens peut-être, ô roi, chante un vieux poète saxon, de ce qui arrive quelquefois dans les jours d'hiver, quand tu es à table avec tes capitaines, qu'un bon feu brille dans le foyer, que la salle est chaude, mais qu'il neige et gèle au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par une porte et sortant par

l'autre. L'instant de ce trajet est plein de douceur. Il ne sent plus la pluie et la neige et le froid et le vent. Mais cet instant est bien rapide. L'oiseau disparaît, et de l'hiver repasse dans l'hiver. »

Il en est de même de nous.

Bien rares et bien courts sont les moment où, comme l'oiseau de cette parabole, nous pouvons traverser une atmosphère d'idéal qui réchauffe notre âme et la réconforte. Plus ils sont courts et plus ils ont de prix. Et c'est évidemment ce qu'on se dit tout bas en franchissant la porte du sanctuaire, après un moment d'émotions aussi douces et aussi élevées.

Mais ce recueillement est fugitif. On est vite repris par la vie réelle. On retombe dans les futilités dont est faite en grande partie l'existence.

Les bavardages ont recommencé de plus belle sur les degrés de Saint-Jacques, encombrés de beaux messieurs et de belles dames échangeant des propos fades et de banales politesses; et dans le flot qui m'entraine je me retrouve auprès de mes deux spirituelles voisines de tout à l'heure, dont la voix chantante m'apporte ces lambeaux de phrases :

— Était-on fagoté dans ce cortège ! Il n'y avait pas trois robes réussies.

— Et la fameuse histoire ? Vous n'avez pas oublié que vous me devez une histoire.

— Oui, et même un peu scabreuse.

— De qui s'agit-il ?

— D'une de vos amies, ma chère.

— Ch ! je sais ce que vous allez me dire.

— Vous savez ?...

— Depuis longtemps.

— Et c'est vrai ?

— Je préfère ne pas approfondir.

— Voilà votre sévérité !!

Et toutes deux partent d'un éclat de rire qui se perd dans le brouhaha de la foule, les appels de cochers et le roulement des voitures.

DU CHASTAIN.

CARNET MONDAIN

Bruxelles a eu pendant la quinzaine trois « prétendants » dans ses murs : le prince Victor-Napoléon, Don Carlos et le duc d'Orléans.

Sa Majesté le Roi, après s'être rendu à Ostende le 10, pour juger de l'état des travaux du nouveau port, y est retourné dimanche dernier pour assister à l'inauguration des nouvelles installations maritimes.

Sa Majesté, accompagnée de S.A.R. le prince Albert, se rendra au mois de juillet au Maroc, pour y choisir l'emplacement du phare et de l'hôpital qu'il fera construire dans la station sanitaire qu'il a choisi au bord de la Méditerranée.

Sa Majesté la Reine est arrivée à Spa où elle a été reçue par le Conseil communal venu pour lui souhaiter la bienvenue dans notre pittoresque cité thermale où viendra la rejoindre S. A. I. l'archiduchesse Stéphanie.

Son Altesse Royale le prince Albert qui visite en ce moment les environs du lac Ontario, s'embarquera le 21 juillet pour rentrer en Belgique.

Son Altesse Royale la comtesse de Flandre à quitté Bruxelles mercredi 22, accompagnée du colonel Burnell et Mlle la comtesse de Lannoy, se rendant au Mont-Dore.

Son Altesse Impériale le grand-duc Alexis de Russie, oncle du Tsar, a traversé Bruxelles mercredi, venant de Paris.

Le duc et la duchesse d'Orléans sont arrivés revenant de Londres, accompagnés du comte de Grammont, par le train de 6 h. 10.

Leurs Altesses Royales sont descendues à l'Hôtel de Flandre où elles ont reçu diverses notabilités du parti légitimiste. Leurs Altesses Royales se sont rendues dans l'après-midi au palais de la rue de la Régence. Après un court séjour dans notre capitale elles se rendront aux eaux de Marienbad.

Son Altesse Royale Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne, est toujours à Bruxelles.

Les habitants de la capitale ont rarement l'occasion de le voir, car Son Altesse Royale sort peu si ce n'est pour se rendre à l'église de Saint-Jacques ou au Parc où il se plaît à se promener, accompagné d'un superbe chien danois dont il vient de faire l'acquisition.

Le mariage du prince Alexandre de Caraman-Chimay et de Mlle la princesse Hélène de Brancôvan aura lieu incessamment à Paris.

Le prince Alexandre de Caraman-Chimay, attaché à la légation belge à Paris, est le troisième fils du prince de Caraman-Chimay, ancien ministre des affaires étrangères.

La princesse Hélène de Brancôvan est fille du prince et de la princesse Bibesco de Brancôvan et petite-fille de Musurus Pacha, ancien ambassadeur de Turquie à Londres.

Lundi 27 courant sera célébré le mariage de Mlle Hortense du Roy de Blicquy, fille du lieutenant général du Roy de Blicquy, aide de camp de S. A. R. le comte de Flandre, et de Mme du Roy de Blicquy, née Léontine d'Hanins de Moerkerke, avec M. Raymond van den Branden de Reeth, avocat, fils du baron Gustave van den Branden de Reeth et de la baronne, née baronne Irène Kervyn.

La bénédiction nuptiale sera donnée en l'église de Saint-Josse-ten-Noode, par S. G. Mgr van den Branden, archevêque de Tyr et oncle du fiancé.

On nous annonce le mariage de Mlle Léonie Cousin avec le baron van Zuylen van Nyevelt, substitut du procureur du roi à Bruges.

On annonce les fiançailles de M. Iwan Gilkin, le poète si connu, avec Mlle Cartuyvels.

Le 7 juin a été célébré le mariage de M. Albert Féron, ingénieur, fils de M. Émile Féron, ancien député de Bruxelles, avec Mlle Nelly Vanderborght, fille de M. Charles Vanderborght.

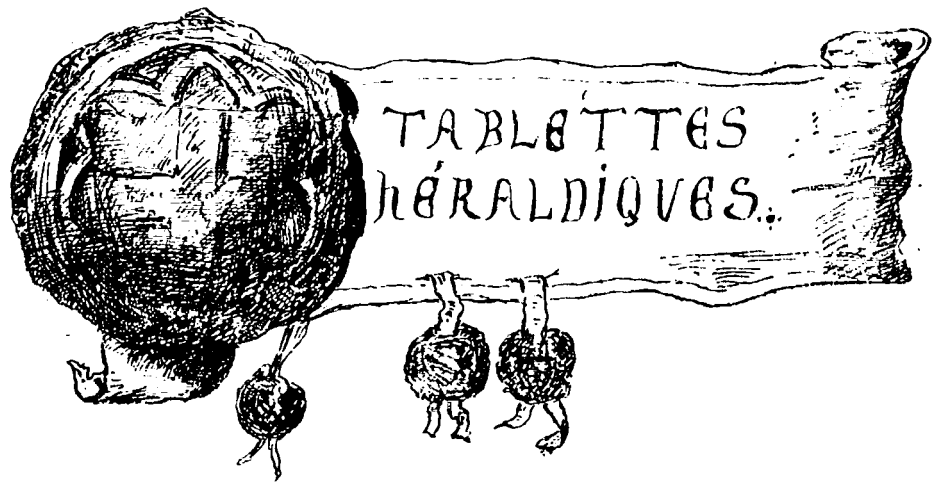
C'est aujourd'hui, à 11 heures, que s'embarqueront à la gare du Nord les onze membres de la Société des Guides qui, répondant à l'aimable invitation de M. Nagelmackers, prendront part à l'inauguration du château d'Ardennes, en Belgique, château que la Société des Wagons-Lits a loué au roi des Belges avec le magnifique parc et une forêt de quatre mille hectares, pour en faire une station de sport en plein air.

Cette grande excursion, si elle est, comme nous le souhaitons, favorisée par la température, marquera sans nul doute dans les annales de la Société des Guides.

WYNNIE.

TRIPLE-SEC COINTREAU

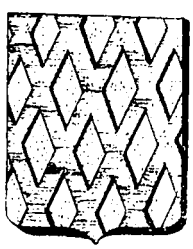
Refuser les imitations.



On annonce de Paris la mort du marquis de Grouchy, décédé en son château de la Ferrière (Caen). Après avoir servi dans l'état-major et donné sa démission comme commandant, il avait été conseiller général du Calvados.

Le défunt était le beau-frère du marquis de Gouvello et le cousin-germain de notre distingué collaborateur, le vicomte de Grouchy. Il avait épousé Mlle Lambrecht, fille de l'ancien ministre de l'Intérieur.

Le marquis de Grouchy était le petit-fils d'Emmanuel, marquis de Grouchy, maréchal de France, qui se distingua à Eylau, Friedland et à Wagram. Dans la campagne de Russie, il se couvrit de gloire, à la tête du bataillon sacré, à la journée de Moskowa. Il fut moins heureux à Waterloo.



Créé maréchal de France durant les Cent-Jours, il fut confirmé dans cette dignité en 1831.

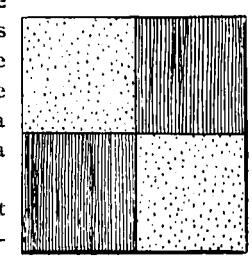
Le maréchal de Grouchy était issu d'une vieille famille normande, dont le chef était, au XVIIe siècle, Louis de Grouchy, conseiller et secrétaire du Roy et qui porte pour armes : D'or, fretté d'azur.

Le 31 mai dernier, en la basilique de Sainte-Clotilde, à Paris, et en présence de S. A. R. Mgr le duc de Chartres et d'une aristocratique assistance, ont eu lieu les obsèques du comte Stanislas de Gontaut-Biron.

Le défunt appartenait à l'illustre maison de Gontaut, dont le berceau était en Agénois et dont la filiation remonte jusqu'en l'an 1120. Gaston de Gontaut, seigneur de Biron, se croisa en 1248. Quatre membres de cette maison furent maréchaux de France ; Armand, baron de Biron, en 1592; Charles, son fils, duc de Biron, décapité en 1602; Armand-Charles, marquis de Biron, en 1734, et Louis-Antoine, en 1757.

Le titre de duc fut donné à Charles de Gontaut en 1593 ; il s'éteignit en 1602, fut rétabli en 1733 et disparut de nouveau par extinction en 1793. Il n'a pas été relevé depuis par aucun des membres de cette illustre famille dont le nom est inscrit à chaque page dans les fastes de l'histoire de France.

Le comte Stanislas de Gontaut-Biron était le onzième enfant de Armand-Louis de Gontaut-Biron, marquis de Saint-Blancard, cousin-germain de Henri, marquis de Biron, chef de maison et d'armes de sa famille, et de Mlle de Beauffremont, fille elle-même de Théodore, prince de Beauffremont et de la princesse née Montmorency. Il était le frère des comtes Antoine, Théodore, François, Jacques et Raoul de Gontaut-Biron, beau-frère des marquis de Cossé, du baron de Maudat-Grancey et du comte de Mailly-Chalons et l'oncle à la mode de Bretagne de Mme la princesse Charles de Ligne.



La maison de Gontaut s'est alliée de nos jours aux Damas-Crux, Rohan-Chabot, Bourbon-Busset, Fitz-James, Montmorency, Beauffremont, Cossé, Mailly, Crillon, Clermont-Tonnerre, Lespinay, Hauteroche, Ligne, Liedekerke, etc.

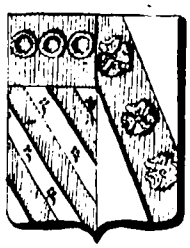
Gontaut porte : Ecartelé d'or et de gueules ; l'écu en bannière.

Le 8 mai est décédé subitement à Gand le comte de Gourcy-Serainchamps. Il y a quelques jours à peine, il venait de perdre la plus jeune de ses filles, âgée de dix-huit ans.

Né au château de Leignon, le 18 avril 1833, Alexandre-Waldor-Joseph comte de Gourcy-Serainchamps était bourgmestre de Vezin, où il possédait la terre et le château de Melroy, et chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand. Il était fils de Adolphe, comte de Gourcy-Serainchamps et de la comtesse née du Pont Wèwe, et avait épousé en 1868 la comtesse Marie-Ernestine d'Alcantara, dont il laisse plusieurs enfants, dont deux filles mariées au comte Henri de Diesbach de Belleroche et au baron Peers de Nieuwburch.

Nous avons donné précédemment une notice sur

l'ancienne maison de Gourcy. Rappelons seulement quelle est originaire de Lorraine, où subsiste encore une de ses branches, qu'elle est d'extraction chevaleresque, et qu'elle est issue d'un chevalier, Richard de Gorcey, dont le fils Geoffroy fit un testament en 1218.



Elle s'est divisée en plusieurs branches qui ont porté les titres de comtes de Gourcy-Serainchamps, comtes de Gourcy-Pagny, comtes de Gourcy-Droitaumont et comtes de Gourcy-Longuyon.

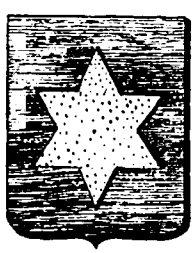
Alliée aux premières maisons de Lorraine et des Pays-Bas, la maison de Gourcy a fourni un grand nombre de personnages recommandables.

Elle porte : Parti : à dextre d'argent à trois bandes de gueules, accompagnées de six mouchetures d'hermine, posées 3, 2, 1 ; au chef de gueules chargé de trois annelets d'or, qui est Gourcy ; à sénestre d'argent à la bande de gueules chargée de quatre quartfeuilles d'or, qui est Serainchamps.

Le 27 mai dernier est pieusement décédé à Nice M. le baron de Maere, chef de nom et d'armes de la famille de ce nom. Ses obsèques ont eu lieu à Gand le 2 juin suivant.

Emile-François-Ghislain baron de Maere, né en 1825 et veuf en premières noces de Léonie-Fanny Grenier et en secondes noces de Laure, baronne van Zuylen van Nyevelt, était fils de Charles-Louis baron de Maere, membre de l'Ordre équestre de la province d'Overyssel, commandeur de l'Ordre de la Couronne de chêne, et de la baronne née van Remoortere.

Il appartenait à une des plus anciennes familles du pays de Waes, dont le nom s'orthographia de différentes façons : de Madre, de Mare ou de Maere. Cette dernière forme prévalut. On trouve en 1282, Jehan de Mare, qui figure dans un acte du temps ; en 1276, Berthoen de Mare qui fut envoyé par le comte de Flandre en mission vers les Anversois ; en 1299, Dominique de Maere reçoit du roi de France une maison, un manoir et des terres, en récompense des services signalés qu'il lui a rendus pendant la guerre des Flandres.



La filiation de cette famille, établie sur preuves, a été donnée, en 1776, par l'official Dumont et la fait remonter à Nicolas de Maere, mayeur de Saint-Nicolas en 1386 et 1390. Son sceau était une étoile à six rais. Son descendant, Charles-Louis de Maere, père du défunt, fut créé baron par lettres patentes du 1er septembre 1871.

La famille de Maere a contracté d'importantes alliances, savoir :

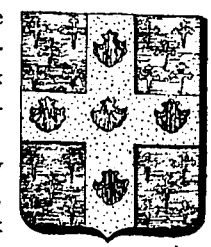
De Wrée, Hillegeers, van der Elst, Stroobant, Verninmen, van Cauteren, van Landeghem, Maes, de Grave, de Jonghe, van Remoortere, Vivario, Limnander, Barbaix, Grenier, van Zuylen, de la Roche, etc.

De Maere porte : D'azur à l'étoile à six rais d'or.

On a célébré, il y a quelques jours, au château de Warfusée, les obsèques de Mme la comtesse d'Oultremont de Warfusée, née Angélique-Charlotte-Adélaïde-Clémentine, comtesse de Mercy-Argenteau.

La regrettée défunte était fille de Charles-Joseph-François, comte de Mercy-Argenteau et d'Adélaïde de Brienen. Elle était sœur du feu comte de Mercy-Argenteau marié à Mlle de Caraman-Chimay, du comte Charles, marié à Mlle de Choiseul-Praslin, et de la marquise d'Harcourt. Mariée en 1871 à Emile-Antoine, comte d'Oultremont de Warfusée ; elle en devint veuve, il y a peu de temps et en laisse plusieurs enfants. Elle appartenait à une des plus illustres familles du pays de Liége, dont une branche, celle des Mercy-Argenteau, est devenue héritière d'une race et d'un nom non moins fameux que le sien.

La maison d'Argenteau, car tel est son nom primitif tire son nom de la terre d'Argenteau, seigneurie libre, relevant du duc de Brabant. Elle conférait à ses possesseurs les mêmes droits que ceux dont jouissaient les comtes de l'Empire.



On trouve, dès 1140, Thierry d'Argenteau et Guillaume de Ciney, son frère, comme témoins à deux chartes d'Albéron, évêque de Liége. En 1213, Henri d'Argenteau prend part avec ses troupes à la bataille de Steppes.

Renaud, sire d'Argenteau qui donne en 1235, une charte en faveur de l'abbaye du Val-Dieu est le premier auteur, connu d'une façon certaine, de l'antique maison de ce nom. Son scel porte une croix. Il mourut en 1269. Sa postérité s'est divisée en plusieurs branches dont la seule existante de nos jours est celle des Mercy-Argenteau, ainsi appelée par suite de l'adoption d'Antoine-Ignace, comte d'Argenteau, seigneur et voué de Mehaigne, par son parent, Florimond-Claude, comte de Mercy, vicomte de Looz, feld-maréchal lieutenant au service impérial. Eteint dans la branche de Mehaigne, le nom de Mercy-Argenteau a été légué par Florimond-Claude, comte de Mercy-Argenteau, à son cousin François-Joseph, comte d'Argenteau d'Ochain, en faveur duquel Napoléon Ier érigea un majorat sous le nom de Mercy-Argenteau. Toutes les branches de cette maison se sont fort illustrées dans les guerres du moyen âge et des temps modernes. Il serait impossible de citer tous les hommes fameux qui en sortirent, mais on trouve parmi eux un grand nombre de capitaines célèbres, un signataire du Compromis des Nobles, un colonel d'un régiment d'infanterie wallonne, un autre colonel au service de l'Electeur de Cologne, un grand-bailli du Condroz, un

président de l'Etat noble du pays de Liége et comté de Looz, un feld-maréchal, des gouverneurs de Bruxelles et Termonde, des chambellans, des généraux-majors, un archevêque de Tyr, un gouverneur du Brabant, un ambassadeur, des chanoines et chanoinesses, des dames de l'Ordre de la Croix étoilée, etc., etc.

Guillaume d'Argenteau, princé de Montglion, personnage historique, battait monnaie au XVe siècle.

Les seigneurs d'Argenteau ont porté les titres suivants :

Princes de Montglion (1427), comtes d'Esneux (1454), barons d'Argenteau (par lettres du 3 juillet 1662), comtes de Noville, vicomtes de Looz, comtes d'Argenteau (1709) comtes de Dongelberghe, comte de Mercy-Argenteau (1810), etc., etc.

Alliances : Dammartin, Visé, Corswarem, Houffalize, Mérode, Horion, Rochefort, Schoonhoven, Jauche, Hamal, Jupplen, Nassau, Thiennes, Vilain, Alsteren, Autel, Hœnsbroeck, Locquenghien, Waha, Metternich, Oyembrugghe, Brandenbourg, Mercy, Rivière d'Arschot, Renesse, Berlaymont, Groesbeke, Longueval-Bucquoy, Salmier, Oignies, Dongelberghe, Limbourg-Stirum, Paar, Franeau, etc., etc.

Argenteau porte : D'azur à la croix d'or, chargée de cinq coquilles de gueules, cantonnées de vingt croisettes recroisettées au pied fiché d'or.

Le 13 juin dernier est décédé à Gand, dans la soixante-sixième année de son âge, Gustave-Marie Macaire, baron de Giey, père du baron Guillaume de Giey, conseiller provincial pour le canton de Fosses et du baron Odon de Giey.

Marié en 1859 à Mlle de Bruges de Gerpinnes, le baron de Giey était le fils aîné de Henri baron de Giey et de la baronne née Cardon.

Il appartenait à une antique maison originaire de France, établie dans le pays de Langres dès le commencement du XVe siècle, mais dont le nom vient du domaine seigneurial qu'elle possédait de temps immémorial à Giey-sur-Anjou, dans le département actuel de la Haute-Marne. On trouve les seigneurs de Giey comme témoins dans des actes de la plus haute antiquité, et l'on puise dans ces vénérables documents la preuve positive de la grandeur sociale des sires de Giey (1146, 1135, 1158, 1255, 1264, etc.).

Elle a fourni un chevalier croisé dans la personne de Odon de Giey.

La filiation de cette antique race chevaleresque est établie sur preuves depuis Jean de Giey, écuyer, bailli de Langres, écuyer du roi Charles VII en 1429, mort en 1466. La postérité se divisa au commencement du XVIIe siècle en deux lignes dont l'aînée s'est fixée dans les Pays-Bas et était représentée de nos jours par le vénérable défunt. L'autre s'est éteinte vers la fin du siècle dernier. C'est Pierre-Didier de Giey, baron d'Arbigny, né en 1614, qui le premier vint se fixer dans nos provinces. Il entra à seize ans au service du duc de Lorraine sous les ordres duquel il arriva dans les Pays-Bas et fut successivement capitaine d'infanterie, gouverneur des châteaux de Viviers, lieutenant-colonel, colonel, sergent de bataille, gouverneur de Saint-Ghislain. Il avait épousé à Gand, en 1645, Françoise Meynaert, fille de Guillaume, chevalier, et d'Isabelle Van der Varent.

La maison de Giey a possédé les seigneuries de Briancourt, Roocourt, Verseilles, Vatry, Germinon, Conflans, Orthes, Houtsoch, Montigny, Termeiren, etc. Elle a porté les titres de barons d'Arbigey, barons de Giey, etc.

Elle a fourni un grand nombre de personnages importants : un chevalier croisé, des hommes d'armes, un écuyer du roi de France, deux baillis de Langres, des lieutenants, capitaines, colonels au service de France, d'Espagne, des Pays-Bas et de l'Empire allemand, un maréchal de camp, un général de bataille, un lieutenant général au bailliage de Chaumont des gouverneurs de villes fortes, un grand nombre de chanoines, abbés et prieurs commandataires, grands archidiacres de Langres, Troyes, Auxerre, des grands vicaires, des chevaliers de Saint-Louis et de Malte, etc.

La maison de Giey s'est alliée anciennement aux races suivantes : de Peuillot, de Geoffroy, de Sacquenay, Hennequin, de Bar, de Grand, de Vingles, de Mont-Saint-Léger, de Formetz, de Cordon, Meynaert, Balde, de Papenrode, Morel de Conflans, le Mire, etc.

Et plus récemment : le Duc de Meester, d'Hane, Limnander, Soenens, Cardon, de Patin, de Bruges, Goethals, etc.

De Giey porte : D'argent, semé de trèfles de sable, au lion du même, brochant sur le tout : au chef de gueules, chargé de trois croissants d'or.

Marquis DE BOINVILLE.

PIANOS J. DOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

NOUVEAU THÉATRE. — Nous n'éprouvons nul embarras à déclarer que la tentative artistique du Nouveau-Théâtre nous inspira dès son début une vive sympathie et que nous suivîmes son développement avec un intérêt, rendu toujours croissant par la marche ascendante de l'œuvre.

En dépit d'une organisation matérielle un peu hâtive et forcément incomplète, bravant l'indifférence de beaucoup et le mauvais vouloir de quelques-uns, rompant avec la sainte routine et s'affranchissant de l'autocratie absolue des entrepreneurs de plaisirs publics, ce dernier né a su, en quelques mois, prendre une place prépondérante parmi les meilleurs de nos théâtres bruxellois.

Et pourtant que d'obstacles à surmonter. Un local qu'on affirmait impropre, parce qu'il faut gravir un étage pour y avoir accès, une troupe entièrement nouvelle à constituer, un genre jusqu'alors monopolisé par le théâtre du Parc, enfin et surtout la défiance innée du public pour toute innovation.

Mais voici que, dès les premiers pas, le succès est venu et si nous en recherchons les causes nous croyons avoir trouvé la principale dans l'existence d'un comité de lecture auquel sont soumises toutes les pièces à représenter. Ce tout petit point fit resplendir la lanterne; et si nous ajoutons que la troupe présentait les qualités d'homogénéité qu'on est en droit d'exiger d'une compagnie, aux prétentions artistiques et littéraires, nous aurons donné la recette infaillible pour mener à bien une entreprise théâtrale, vraiment digne de ce nom.

Aussi sommes-nous en droit d'espérer quele Nouveau-Théâtre ne s'arrêtera pas en si bon chemin; déjà la campagne de l'hiver prochain est en voie de préparation, des améliorations matérielles vont être apportées qui, tout en augmentant le bien-être des auditeurs, contribueront à rendre l'aspect de la salle plus riant, et la troupe de l'an dernier (quel meilleur éloge pourrions-nous en faire) revient presque au complet.

C'est en septembre que s'effectuera la réouverture et en attendant d'avoir à rendre compte des pièces nouvelles qui nous seront offertes, rappelons en quelques lignes la liste déjà si nombreuse des œuvres représentées.

La pièce d'ouverture fut la *Vie de Bohême*, de Mürger et Barrière, que la Comédie-Française venait de remettre au premier plan de l'actualité et que jouèrent de façon magistrale, deux artistes engagées spécialement, Mmes Maguéra et Guyma, vaillamment secondées par Mmes S. Goldstein, M. Delville, MM. Mévisto, Herbert, Zeller, Tressy et Garandet.

Cette inauguration fut un triomphe, la *Vie de Bohême* eut vingt-huit représentations.

Puis vint *Blanchette*, de Brieux, qui vit le feu de la rampe le 26 novembre et se prolongea pendant trente représentations. Mlle Dulac fut engagée pour cette pièce ainsi qu'une autre artiste et non des moindres, Mme Herdies, qui depuis lors fit définitivement partie de la maison.

Le 11 décembre c'est le *Chemineau*, de Richepin, qui, malgré les représentations déjà données par une troupe de passage, fournit une longue carrière et cède la place, le 11 janvier seulement, au *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian, puis vient (31 janvier) la délicieuse comédie de Capus, *Brignol et sa fille*. Dans cette pièce Mlle Goldstein et surtout M. Herbert, témoignèrent de qualités exceptionnelles. L'œuvre était exquise et les interprètes excellents.

En même temps M. Mévisto se faisait fortement applaudir dans l'*Evasion* de Villiers de l'Isle Adam.

Le 18 février a lieu la première de *La Mer*, de Jean Jullien. Mme Marie Denys, qui nous vint de Paris, fut merveilleuse de grâce et de naturel dans un rôle d'une simplicité touchante, encore que très dramatique.

Après une courte reprise de *Blanchette* voici la *Parisienne* de Becque (18 mars), très bien interprétée par Mlle Golstein (2 avril), puis encore quelques représentations de *Brignol*.

Pendant les jours saints, le comité de lecture ayant sans doute pris quelques vacances intempestives, il en résulta sur la scène du Nouveau-Théâtre l'apparition d'un drame aussi fantômatique que peu sacré, intitulé *Rédemption*. Hâtons-nous de dire au surplus que la troupe ordinaire ne prit aucune part à cette exhibition plutôt comique et que la direction se montra fort marrie de la confiance qu'elle avait témoignée à l'impressario.

Mais le 9 avril nous rentrons dans le domaine de l'art avec *Severo Torelli*, le magnifique drame de

François Coppée, grâce auquel les artistes de la maison surent nous faire oublier promptement l'erreur d'un jour.

Peu après (14 mai), c'est la première du *Flibustier*, de Richepin et, dans cette œuvre si simplement touchante, nous retrouvons la plupart des comédiens délicats qui nous charmèrent durant l'hiver.

Enfin, pour terminer la saison, plusieurs pièces en un ou deux actes, constituent un spectacle coupé et toujours intéressant nous permettant d'applaudir M. Tressy dans *Badin*, M. Zeller et Mlle Bender dans *Boubouroche*, M. Varnay dans *Gringoire*, etc.

On voit par cette rapide énumération quel éclectisme préside aux destinées du Nouveau-Théâtre et combien sont dignes d'éloges les administrateurs qui le dirigent.

Nous avons dit plus haut que la plupart des artistes nous reviennent l'hiver prochain.

En première ligne il convient de citer Mlle Suzanne Goldstein. Cette jeune comédienne doit être louée pour la conscience qu'elle apporte dans les rôles qui lui sont confiés. Elle est du petit nombre de celles qui considèrent que le talent n'est rien s'il n'est appuyé d'un travail assidu.

Mme Herdies est une artiste de race qui sait donner à ses personnages un cachet tout personnel. Son succès a été très vif autant que justifié.

Mlle Marcelle Delville, d'abord reléguée en des rôles minimes de soubrette, nous est apparue dans le *Flibustier*, comme une artiste d'avenir et une ingénue charmante. Son organe et sa diction lui doivent permettre d'aborder prochainement les premiers emplois.

Mlle Bender, qui vint de l'Odéon seulement vers la fin de la saison, nous a permis toutefois d'apprécier ses qualités de tenue et de diction. Déjà remarquée dans le *Flibustier* elle a fait montre d'une grande finesse dans *Boubouroche*.

Parmi les hommes nous devons mentionner d'abord M. Herbert, un comédien comme on en voit peu à Bruxelles. Sans cesser d'être égal à lui-même, M. Herbert varie à l'infini la composition de ses rôles et possède à un très haut degré cette qualité rare d'entrer, selon le terme de métier, dans la « peau du bonhomme ».

M. Tressy sait tirer tout le parti possible d'un organe un peu vieillot; sa mimique est toujours marquée au coin du bon sens et il est presque inimitable en certains personnages, tel celui de M. Badin qui lui valut un triomphe mérité.

M. Zeller, qui doit lutter contre une stature au-dessus de la moyenne, possède le don peu commun de savoir dire le vers, et il articule avec une netteté que beaucoup doivent lui envier. Il a remporté ses principaux succès dans *Severo Torelli*, *le Flibustier* et *Boubouroche*.

M. Garandet est d'un comique très naturel, sa belle humeur et sa bonne prestance furent très appréciées.

Enfin M. Massart, avec la modestie qui sied à sa jeunesse, a contribué pour sa bonne part au succès de toutes les pièces où il a paru. Cet artiste est très consciencieux; il dit bien et se mettra certainement en belle posture avant qu'il soit longtemps.

Nous n'avons voulu citer aujourd'hui que ceux dont le réengagement est assuré pour l'hiver prochain.

Avec de tels éléments nul doute que la campagne nouvelle ne nous fournisse souvent encore l'occasion de redire en toute sincérité le bien que nous pensons d'une maison où l'on joue la comédie avec un si réel souci de l'art et des artistes.

Baron H. D'ORNANT.

Memento.

Aux Salons Modernes. — Nous apprenons avec plaisir que Mlle Darloff, l'excellente cantatrice dont le succès fut si légitime aux concerts de Bruxelles-Attractions, donnera, le samedi 2 juillet, une grande soirée dans les Salons Modernes de la rue Auguste-Orts.

Plusieurs de nos artistes bruxellois, parmi lesquels Mme Herdies, MM. Ambreville, Crommelynck et Nandort ont promis leur gracieux concours à Mlle Darloff, et contribueront à l'éclat de cette soirée qui promet d'être des plus brillantes.

Ajoutons que le spectacle se terminera par *Un Client sérieux*, ce chef-d'œuvre de Courteline, qui eut à Paris plus de six cents représentations et dont F. Sarcey a écrit que c'était une farce digne de Molière.

Au surplus, le programme a été composé de telle sorte que les jeunes filles y pourront sans danger conduire leurs mères.

Voilà certes plus qu'il n'en faut pour assurer à la charmante bénéficiaire un succès digne de son beau talent.

On peut se procurer des billets aux Salons Modernes, 14, rue Auguste-Orts, chez M. Moreau, 13, rue du Marché, chez M. Boutet, 25, rue des Grands-Carmes et chez M. Constant Dumont, 22, rue des Sables.

Places réservées. 2 francs; premières, fr. 1.50; secondes, fr. 0.75.

Théâtre Molière. — C'est aujourd'hui que commence au Théâtre Molière la campagne d'opérettes qu'y entreprend M. Darman, l'artiste tant applaudi aux Galeries.

La campagne s'ouvre avec le *Grand Mogol*, la joyeuse et délicate opérette d'Audran interprétée par des artistes de tout premier ordre : M. Darman, Mlle Maria Girard, des Folies-Dramatiques de Paris, M. Bayard, qui nous vient directement des Folies-Dramatiques, Mlle Suzanne Néris, de la Gaieté, etc., avec de tels interprètes le *Grand Mogol* obtiendra sans nul doute un grand succès.

H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: ***JUMELLES A MANCHE***, de **luxe** et **ordinaires**. **Prix sans concurrence.**

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

21 juin.

Les cours sont fermes, et puis c'est tout. Les banquiers liquident en douceur leurs positions afin de pouvoir, après la liquidation, filer tranquillement vers les flots argentés.....

Quant à la crise ministérielle et à la guerre hispano-américaine, il n'en est autant dire plus question. La véritable préoccupation du moment consiste à choisir une plage réunissant toutes les conditions désirables pour passer gaîment les deux bons mois d'été. Les uns parlent de Trouville, les autres de Dieppe, et enfin, la majeure partie se prononce hautement pour... Ostende.

C'est donc cette année à Ostende que la haute Banque dirigera ses pas, et comme je trouve leur solution excellente, et bien, je ferai comme eux.

Nos rentes sont calmes ; le 3 % se contente de pivoter autour du cours de 102.50 (coupon détaché) et le 3 1/2 sommeille à 106.35.

L'emprunt de Madagascar s'inscrit à 90.30 et l'emprunt Tonkinois à 91.10 ; la Tunisienne reste à 102.

Malgré les plus graves complications qui planent dans l'air en Italie, la rente se tient à 93.70. On pense que M. Visconti-Vénosta fera partie du nouveau ministère.

Les rentes Russes sont stationnaires. Le 4 % 1880 clôture à 102.85 ; le 3 % ancien à 96.60 ; le 3 % nouveau à 96.35 et le 3 1/2 1894 à 101.20.

L'Extérieure soutenue par la proximité du coupon de juillet qui sera payé en or, conserve le cours de 34 francs environ. On parle d'une intervention anglaise. C'est risible...

Quant aux fonds Brésiliens, je me demande qui peut croire encore au relèvement de ses finances ; bien imprudents ceux qui y touchent. L'*épileptique* 4 % ouvre à 54 3/4 et tombe brusquement à 50 11/16 pour remonter à 51 7/8 ; le 5 % 62, 58 3/4 et 59 7/16. Tous les bruits mis en circulation par le syndicat pour expliquer la baisse, sont de pures inventions.

Les valeurs à turban sont au repos. La *série* B 46.10 ; la *série* C 26.45 et la D 22.30. Banque ottomane, 562, 558 et 560.

Les institutions de crédit sont sans changement. Banque de France 3,590 ; Banque de Paris 954 ; Crédit Lyonnais 844 ; Comptoir national d'Escompte 588 ; Banque Parisienne 487 ; Banque d'Algérie 625 ; Banque Transatlantique 425 et 437 ; Société Générale 530 ; Timbale 487 ; Crédit Foncier Hongrois 816 ; Banque de l'Afrique du Sud 76 et Crédit Foncier de France 668 et 672.

Les obligations Foncières et Communales conservent franchement leurs plus hauts cours.

Le Suez arrive à des cours insensés 3680 et 3695. Il faut avoir un rude courage pour s'en offrir à ces prix là.

Etablissements Decauville 108 et 112 ; Mines de Malfidano 1120 ; Urbaine 135 ; Magasins du Printemps 690 et Compagnie Transatlantique très demandée au comptant bondit de 20 points à 375.

Les actions des Sels Gemmes et Soudes de Russie sont en forte baisse à 534. Cet important mouvement est dû à la décision prise par le conseil d'administration de ne proposer à l'assemblée qui va avoir lieu prochainement qu'un dividende de *12 francs cinquante* contre **25** francs du précédent exercice.

Nos grandes lignes de chemins de fer marchent à toute vapeur. Nord 2150 et 2190 ; Lyon 1925 et 1950 ; Orléans 1868 et 1880 ; Midi 1472 et 1480 ; Ouest 1180 et 1202 et Est 1070 et 1082. La plus value totale depuis le 1er janvier atteint 18,237,000 francs.

Les lignes espagnoles sont lourdes. Nord de l'Espagne 58 ; Andalous 64 et Saragosse 117.50.

Le Gaz est ferme à 1120. Il en est de même des Omnibus, 1890 et 1917 ; Voitures 815 et Chaussures françaises soutenues par... sont *cotées* 148 et 152.

En coulisse on est mou, archi-mou. Le Rio-Tinto s'inscrit à 655 ; la Tharsis à 160 ; la Ferreira à 633 ; Cape Copper 119 ; De Beers 692 ; Shéba 47 ; Mozambique 55 ; Goldfields 104 ; Geldennuis 146 ; Chartered 60 ; Langlaate 75 ; Robinsin Gold 206 ; Champ d'Or 28 ; East Rand 118 ; Simmer and Jack 89 ; Dynamite du Transvaal 78 et Randfontein 31.75.

Donc, tout est calme, c'est parfait.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 juin.

Au marché à terme, les valeurs à turbans réactionnent légèrement de quelques centimes sur des réalisations de bénéfices. Voyons franchement l'on ne peut pas toujours monter ! la *série* B 47 et 46.15, la *série* C 26.80 et 26.50

la *série* D 22.70 et 22.32 1/2. Lots Turcs 106, 112, 108 et 109.25; Congo 94, 93 1/2 et 94.

L'Extérieure d'Espagne glisse *d'un point* à 33 15/16. On craint à juste titre que la guerre ne s'éternise, ruine complètement l'Espagne et l'oblige à reculer aux calendes grecques le paiement du coupon de sa rente. Cette perspective jette un froid sur ce fonds d'Etat et provoque des ventes de portefeuilles.

En ce qui concerne les fonds Brésiliens, c'est la déroute!... le 4 % s'effondre tout d'un coup du cours de **54 3/4** à 50 11/16! pour finir à 52. Cet évanouissement (que du reste j'avais prévu dans mon précédent article) serait dû, paraît-il, à la rupture *subite* du fameux arrangement *conclu* il y a quelques jours (mais qui en réalité ne l'a jamais été) entre la maison Rothschild de Londres et le gouvernement brésilien.

Allons donc! la vérité sur ce mouvement je vais vous la dire :

On baisse parce que les hommes qui composent le syndicat du Brésilien le veulent et ils le veulent parce que cette fois ils sont gros vendeurs de primes à *découvert* dans les hauts cours; ces messieurs ont intérêt à influencer les acheteurs par tous les moyens possibles de façon à provoquer la baisse et empocher à la *réponse* toutes leurs primes vendues aux... innocents.

Moralité : Ne touchez jamais aux fonds Brésiliens.

La hausse fantastique des valeurs congolaises frise la folie, je vous préviens que la corde est très tendue et je vous crie : Casse-cou !

Dans le compartiment du comptant (côté des banques) les transactions sont calmes. On inscrit la Banque de Bruxelles à 712; la Caisse Commerciale à 630; la Caisse des Reports à 665; Comptoir Peemens (ord.) 450; Banque Nationale 2720; Société générale 2100; Banque Auxiliaire 112; Caisse d'Annuités 1545; Crédit général de Belgique 133 et Crédit général Liégeois 980, 990 et 1000.

Les valeurs sidérurgiques ont une bonne tenue, la hausse se fait sur certains titres.

A noter principalement. Sarrebruck 8200 et 8500; Angleur 515 et 525; Olkovaïa 430 et 452; Alliance (forges) 425.

Espérance-Longdoz 440; Nicolaïeff 1520 et 1540; Ougrée 1085 et 1090; Ekatérinoslaw 210 et 215; je me propose de revenir dans quelques jours sur ces actions. Angleur 525; ateliers Kharkoff 115 et 117.50.

Les actions des Usines Delin ont un marché suivi et en hausse sur les cours d'émission. Nous les laissons demandées à 142.50 la privilégiée, et 66.50 l'ordinaire.

L'on s'explique facilement la plus value de ces titres, si l'on envisage la place considérable qu'a prise dans l'industrie du cycle et de l'automobilisme cet établissement de premier ordre,

La Société des Usines Delin est, en effet, venue à son heure combler une lacune dans notre industrie; plutôt que de laisser la Belgique être tributaire de l'étranger, les fondateurs ont compris quel rôle important au point de vue des bénéfices pouvait jouer dans notre pays une société de ce genre.

L'on peut dire sans être taxé d'optimisme que la Société des Usines Delin est en excellente voie Les ordres affluent, les contrats passés assurent une production largement rémunératrice. Dans ces conditions peut-on s'étonner que l'épargne se porte sur cette valeur?

Pour moi, j'augure bien de l'avenir de cette entreprise; le domaine de l'industrie des transports est large et fécond.

La traction animale disparaît peu à peu pour faire place à la vapeur, à l'électricité. L'automobilisme envahit tout! c'est le véhicule de l'avenir, c'est le progrès. Fiacres publics, omnibus, coupés particuliers, bicycles et tricycle automobiles sillonnent dans tous les sens, les rues de Londres, de New-York, de Vienne et de Paris.

La petite Belgique qui, elle, suit vite le progrès quand elle ne le devance pas, se trouve du fait des Usines Delin à la hauteur des circonstances, et peut sans crainte figurer dignement dans ce tournoi industriel.

Une grande part de cet honneur et de... ces bénéfices revient sans contredit aux Usines Delin.

Charbonnages assez soutenus. Fontaine-l'Evêque 480; Amercœur 985; Charbonnages Belges 395; Courcelles-Nord 1470; Gouffre 560; Hasard 175; N.-E. Donetz 640; Monceau-Fontaine 2540 et 2510; Produits au Flénu 2980; Sacré-Madame 3125; Hornu-Wasmes 4030; Gosson-Lagasse 1650 et Prokorow 780. Je fournirai quelques détails dans le prochain numéro.

Les zincs sont sans changements.

Asturienne-Mines 4690, Nebida 1660, Prayon 587 et Vieille-Montagne 660.

Affaires insignifiantes en fonds argentins.

V.

Société Générale

POUR FAVORISER L'INDUSTRIE NATIONALE

AVIS

La Direction a l'honneur d'informer le public qu'afin de faciliter les services de caisse des 30 juin et 1er juillet prochain, elle acceptera, dès le 25 courant, sans escompte, tous les coupons payables à ces dates, à ses guichets.

Bruxelles, le 18 juin 1898.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL ,,

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

CAUSERIE SUR LA MODE

Il est grand temps de parler des toilettes d'été, de ces toilettes charmantes et légères dans lesquelles la femme semble devenir papillon. — On l'accuse déjà de l'être au moral ! — Voici les vraies chaleurs où le costume tailleur est trop lourd, où toutes les étoffes de laine deviennent insupportables. Sans doute, on a encore la blouse, heureuse combinaison économique, mais combien plus élégantes ces jolies toilettes complètes, faites de ces charmants cotons, de ces linons et de ces mousselines délicieuses? Jamais il n'y a eu un choix plus varié et plus riche d'étoffes légères. L'embarras est de se décider au milieu de toutes ces tentations, et aux hésitantes je vais donner quelques conseils, fruits de mon enquête de chroniqueuse de la mode terminée chez Mme Lequesne où je me suis attardée longtemps, charmée. Comme robe légère de matin, j'ai vu un très joli modèle en toile de Vichy bleu porcelaine à écossais blanc. La jupe en forme est ornée de quatre galons blancs suivant le contour du corps de jupe. Le corsage plissé à petits plis s'ouvre sur un plastron tout couvert de galons blancs. Petits plis en haut des manches. Col et manchettes de linon avec ourlet à jour et cravate de linon blanc.

Mme Lequesne prépare de charmantes toilettes de mousseline blanche. Car la grande mode, la nouveauté la plus élégante, c'est la mousseline blanche à pois de toutes grandeurs.

L'une de ces robes avait la jupe traversée de quatre entredeux de dentelle écrue, point de Paris. Le corsage, forme blouse formé d'entredeux pareils à la jupe, séparés par des petits plis d'étoffe avec empiècement carré de linon uni, tout bouillonné. Au cou, ruban groseille et ceinture groseille à longs pans.

Cette robe peut se porter sur un dessous de couleur en assortissant la ceinture et le tour de cou, mais il est plus nouveau de la mettre sur un jupon de mousseline blanche très flon et fort froufrouté du bas.

Autre robe blanche : celle-ci de mousseline unie avec des entredeux de linon brodés, partant de la ceinture pour se perdre dans un volant bas, mais triple, bordé d'un petit picot de dentelle.

Le corsage est une sorte de blouse en linon tout brodé, se croisant en châle par devant, genre fichu, laissant ainsi le cou découvert avec une ouverture en cœur, ce qui fait une toilette du soir très gracieuse.

Ceinture de satin blanc garni de cinq rangs de petits velours noir et fermée par une boucle en strass. Nœud de satin garni de velours noir en haut des manches, formant pouff dans les plis du jockey. C'était une ravissante toilette, à la fois simple et d'une haute distinction.

Du reste, beaucoup de robes brodées, pour les toilettes élégantes. Nous en parlerons prochainement en décrivant les toilettes de plage. Soyez sûres, mesdames, que vous serez toujours charmantes si vous voulez bien suivre les conseils de votre amie dévouée.

OPALE.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL ,,
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. Exiger le COINTREAU. marque COINTREAU apéritif exquis.

PIANOS J. DOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE
SUR LE FÉMINISME

La question posée par M. Marcel Prévost, que j'ai reproduite à la fin de ma dernière causerie, résume, je l'ai dit, tout un aspect du féminisme.

Je crois que mes pages y sont la meilleure réponse. La contradiction entre l'*idéal latin de la femme et le type de l'Eve nouvelle* n'est peut-être pas si loin de disparaître, quoi qu'en pense le brillant auteur des *Lettres de femmes*.

Oserais-je lui dire que sa réflexion est bien d'un romancier, car le romancier, c'est l'artiste qui voit la nature à travers le prisme de son imagination, qui ne prend de la réalité que la dose exiguë dont il fera le levain de sa pâte intellectuelle. Comme le peintre, il traduit la nature, ni l'un ni l'autre ne la photographient. Personne ne s'en plaindra d'ailleurs. Le meilleur cliché ne vaudra pas un portrait de Carolus Duran, le plus consciencieux des rapports ne vaudra pas une lettre de Marcel Prévost.

Eh bien, n'en déplaise à l'aimable écrivain, l'idéal latin est en train de sombrer dans l'abîme que le temps creuse pour y jeter tant de choses exquises et

charmantes que nous regrettons, mais qu'il faut bien abandonner parce qu'elles sont hors d'usage.

Le télégraphe, la vapeur, la presse sont de terribles niveleurs, ils répandent sans cesse les idées d'un pays dans un autre. Ce qu'ils ne font pas, la bicyclette et l'automobile l'achèveront.

Sans doute, espérons-le, chaque pays gardera son même fond de tempérament, son caractère spécial, mais ce ne sera plus qu'une nuance dans la désespérante égalité vers laquelle nous courons. Les Italiens disent : *costunis* pour mœurs. Ils ont raison. Avec l'abandon du costume national disparaissent les mœurs et les usages particuliers à chaque pays.

On aimera encore sa patrie, sans doute, mais toutes les patries auront les mêmes maisons, la même bière et les mêmes étoffes. Voit-on où pourrait désormais se nicher l'idéal latin?

La femme latine doit, hélas ! bien plus peut-être que sa sœur anglo-saxonne, travailler et vivre de son travail ; usines, charbonnages, magasins ou bureaux, elle est partout et cette nécessité de *struggle for life* lui donne une personnalité, une indépendance qui iront toujours en s'accroissant. Le féminisme, il est vrai, progresse plus lentement dans ces milieux ; il y arrive cependant, il y arrive très vite. Peut-être ne sera-t-il pas si terrible qu'on le croit. Parce que la femme aura plus conscience de sa valeur, parce qu'elle pourra davantage pour le bien social, aura-t-elle perdu son charme, son cœur, son dévouement? Je ne le crois pas. Elle obligera l'homme, par son relèvement, à se relever aussi.

L'idéal latin comme le comprend M. Marcel Prévost, est peut-être un idéal bien sensuel. Le vrai féminisme veut le changer. La place que les romanciers lui assignent est faite de joies purement terrestres et physiques, mais là-haut, au bord de l'au delà, comme une belle porte du Paradis, est l'idéal du féminisme chrétien.

Et qu'on ne craigne pas que le monde périsse parce que nous sortirons des mœurs païennes où nous nous enlisons. Il y aura des familles plus nombreuses et moins de filles et d'assassins.

Reprenons maintenant à partie ce Code Napoléon qui est la loi la plus injuste et la plus méprisante qui ait jamais paru contre la femme. M. Gustave Lejael le signale comme une législation « qui a mis la femme dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme, tout en lui imposant les mêmes obligations, et qui a frappé la femme mariée d'une minorité perpétuelle au profit du mari ».

« L'inspiration du despote est partout dans ce recueil législatif. La pression du maître y apparaît comme l'incarnation la plus brutale du principe d'autorité. »

On sait comment fut élaboré ce Code qui, proposé par un conseil d'Etat obéissant directement à la volonté d'un seul, passait devant un corps législatif tremblant et servile. Et comme, malgré le fonctionnement docile des gouvernants, quelques objections furent énoncées, Bonaparte fit retirer le projet, diminua le tribunat, le scinda en trois parties, et chargea seulement une de ces parties de composer le Code. Ce recueil, presque dicté par le Premier Consul, passa ensuite sous les yeux timides du Conseil d'État, pour être adopté sans discussion, à l'aveugle, par ceux qu'on a appelé avec un si juste mépris : les muets.

« Est-il permis, se demande M. Lejeal, de supposer qu'une loi votée dans de

pareilles conditions ait bien été l'expression de la volonté de la Nation ou celle du maître qui mettait en mouvement le mécanisme législatif de la Constitution de l'an VIII ? Le doute n'est pas permis lorsqu'on connaît les projets beaucoup plus libéraux qui avaient été présentés et la part que prenait le Premier Consul aux délibérations du Conseil d'État, dont il était président de droit (1) ».

En définitive, le Code Napoléon est un filet de mailles inégales qui enserre d'autant plus fortement la femme qu'il offre au mari de plus grands trous pour s'échapper.

Nous avons vu combien le mari avait de facilités pour se méconduire, pour obtenir le divorce en regard des sévérités de la loi envers la femme. Il est un point où l'injustice est tout aussi cruelle. C'est lorsque la loi affirme l'incapacité de la femme mariée.

En voulant uniquement consacrer l'absolu pouvoir de l'homme, la loi est tombée dans une singulière anomalie : la femme, civilement capable non mariée, devient incapable à partir du mariage. C'est-à-dire que par le seul fait de s'être unie à un homme, elle n'est plus considérée que comme une mineure, elle devient assimilable aux interdits et aux aliénés.

On peut, à la rigueur, comprendre que toutes les femmes soient soumises à une sorte de tutelle, à la protection des hommes, à cause de leur faiblesse, voire à cause d'une idée d'infériorité discutable, ainsi en fût-il jadis aux temps barbares, sous les lois dictées par un état violent de la société ; mais cet état de choses ayant disparu, pourquoi le mariage inflige-t-il cette incapacité à la seule femme mariée ?

Parce que, devant obéissance à son mari, elle ne peut poser aucun acte sans que ce mari ne l'y autorise. Tel est l'esprit des législations qui se sont inspirées du Code Napoléon. N'ayant pour tout objectif que la consécration de la supériorité et de l'autorité du mari, il fallait nécessairement annihiler la femme et supposer tous les maris rangés, économes, loyaux, armés de tous les moyens possibles pour se défendre contre les femmes sottes, dépensières ou légères.

Malheureusement il n'en est pas ainsi et les nouvelles mœurs, la nouvelle économie financière, en faisant rouler, bien plus qu'autrefois, les capitaux, en diminuant la vie rurale au profit de la vie industrielle, a augmenté les tentations par les facilités de dépenses, par le maniement plus fréquent d'espèces sonnantes et l'homme en a profité pour se livrer à l'alcoolisme et à la débauche.

L'omnipotence du mari, libre de dilapider à son aise, non seulement sa propre fortune, mais celle même de sa femme, est consacrée par des lois qui n'ont pas même daigné offrir à la femme un seul recours contre une pareille situation, sinon le plus immoral : le divorce. Même séparée de biens, la femme ne peut disposer de rien sans l'autorisation de son mari. Sans doute, il y a la faculté de faire des contrats de mariage, mais la grande majorité des gens qui se marient ne font pas de contrat. Cette majorité, c'est le peuple qui la donne et c'est pourquoi l'injustice de la Loi retombe tout entière sur la femme du peuple. Celle-ci mariée sans contrat, devient la chose inerte dont le mari dispose à son gré. Il peut la ruiner, vendre ses meubles et ses hardes, la laisser, elle

(1) LEJEAL, *Le Droit de la femme.*

et ses enfants, sans pain et sans toit, personne ne l'en empêchera, il a le droit. Que si elle gagne, au prix de quelles fatigues ! un petit gain qui pourrait la soutenir, elle et les petits, le mari a le droit de prendre ce gain, d'aller le boire, le gaspiller dans la débauche, et là encore la femme ne pourra rien.

Ce gain de la femme laissé à la merci de l'homme est une des injustices les plus criantes qu'il y ait. Cette énormité révolterait tous les gens de cœur et de conscience s'ils pouvaient oublier un instant qu'il s'agit de ce qu'ils appellent : le pouvoir marital, pour ne plus voir que deux êtres humains aux prises, l'un opprimant l'autre.

Et cependant, jusqu'ici il a été impossible de décrocher le bout de loi qui assurerait à la femme la libre disposition de son gain.

« La femme mariée, dit Louis Bridel dans son étude si forte sur le droit des femmes, la femme mariée a-t-elle droit au produit de son travail ? N'est-il pas étrange qu'une pareille question puisse être posée ? Car s'il est un principe qui soit universellement admis dans les contrées où n'existe pas l'esclavage, c'est que le produit du travail appartient et doit appartenir à celui qui en est l'auteur (1) ».

Cependant il n'en est pas ainsi : toute femme sans contrat de mariage ou dont le contrat de mariage ne peut la préserver des effets du régime légal est traitée comme l'esclave qui ne peut travailler que pour le profit de son maître et, répétons-le, il est très rare que la femme du peuple soit mariée avec contrat.

Ici il faudrait citer entièrement Louis Bridel ; donnons seulement cette page :

« Quelques exemples pris dans la vie de tous les jours en diront plus que de longs développements et mettront en lumière où en sont, sur ce point, des pays trop vantés pour leur libéralisme et leur esprit d'égalité. — Touchant ainsi du doigt l'une des plaies douloureuses de notre état social, nous pourrons chercher le remède qui convient à la situation.

« Une femme gagne honorablement, mais péniblement sa vie au moyen de quelque travail manuel ou intellectuel. Elle y est forcée parce que son mari, négligeant ses devoirs, ne l'entretient pas, ni ses enfants. Il a plus ou moins abandonné les siens. Mais, de temps à autre, il apparaît : fait main basse sur ce qu'il trouve à la maison ; vend tout ou partie des effets mobiliers qui garnissent le logis, la machine à coudre que la femme avait achetée avec le produit de son labeur quotidien et qui lui sert de gagne-pain..... et il s'en va.

« Il est légalement dans son droit, ce mari, en vendant ces meubles, en prenant cet argent. Ainsi, du moins, d'après la législation française, actuellement en vigueur en Belgique, à Genève, ailleurs encore. Ainsi également dans les cantons de Berne, Vaud, Fribourg, etc. N'est-il pas seigneur et maître ?

« Un autre exemple. Lasse de subir de mauvais traitements de son mari et de vivre dans la misère avec ses enfants, aux besoins desquels celui-ci ne pourvoit pas, une femme s'engage comme domestique dans une famille de la localité ou des environs. Le mari laisse faire. Mais à la fin du mois ou du

(1) Louis Bridel : *Le Droit des femmes et le mariage*, p. 65.

trimestre, il fait signifier au maître chez lequel sa femme est placée qu'on ait à lui payer, à lui, le mari, les gages de sa femme..... il en a le droit.

« Encore un exemple. Une pauvre femme va faire des journées. Elle n'a que peu de forces, mais elle travaille dur pour l'entretien des siens. Le soir, quand elle rentre à la maison, fatiguée, harassée, et qu'elle a dû mettre de l'ordre dans son propre ménage : donne-moi le gain de ta journée, lui dit son mari, qui empoche l'argent péniblement gagné par sa « compagne de vie » et s'en va le dépenser au cabaret..... ou ailleurs. Il en a légalement le droit.

« Et si le mari fait des dettes, ses créanciers pourront faire saisir l'argent gagné par la femme et se désintéresser ainsi sur les biens de celle-ci.

« On pourrait multiplier les exemples. Les cas ne sont que trop fréquents.... La femme n'a d'autres garanties que de s'adresser aux tribunaux pour en obtenir une séparation de biens. Mais l'irritation du mari ! et les difficultés de tous genres, pour ne pas dire les impossibilités qui s'opposent à ce qu'une femme pauvre puisse efficacement recourir à ce moyen ?

« Reste donc le divorce ou la séparation de corps, seule issue légale. Et la statistique nous montre que les femmes y recourent en grand nombre, ce qui est fort naturel, puisque la loi ne leur offre que ce moyen pour sortir d'une situation intolérable (1). »

Et l'auteur cite la statistique du bureau fédéral suisse, qui constate que de 1886 à 1890, 5,432 demandes en divorce ont été faites : 1,423 par les deux parties, 1,376 par l'homme seul et 2,633 par la femme seule.

Outre cette majorité de demandes féminines, sur cent demandes en divorce faites par les hommes, quatre-vingts seulement sont admises, tandis que sur le même chiffre de demandes de femmes quatre-vingt-onze sont admises. Les demandes de femmes sont donc plus fréquentes, mais généralement admises comme mieux fondées, comme si le divorce était, pour la plupart, l'unique et dernier remède à une situation misérable et douloureuse.

Les caisses d'épargne peuvent dire toute l'injustice de nos lois. Il n'y a pas de jours que les scènes les plus lamentables ne se passent à leurs guichets et les employés pourraient produire une liste écrasante de faits navrants, de pauvres femmes économisant sou par sou pour placer une petite somme en cas de maladie ou dans l'espoir d'augmenter le bien-être de la maison et qui ne retrouvent plus rien, le mari étant venu exiger qu'on lui remette cet argent.

Et qu'on ne dise pas que ce pouvoir absolu du mari est nécessaire pour le bien même de la famille.

Il est malheureusement prouvé que la femme est plus économe que l'homme. Ayant la direction et la charge du ménage, elle est davantage aux prises avec les petites difficultés de la vie et acquiert par là des qualités ménagères que l'homme ne possède pas. Et puis les statistiques sont là qui montrent combien la femme s'efforce d'épargner.

En France, en 1893, sur 100 déposants figuraient 47 femmes, sur 100 francs déposés fr. 47.61 l'étaient par les femmes. Or, le sexe féminin ne représente qu'un tiers du monde travailleur, le salaire de l'ouvrière est inférieur à celui de

(1 LOUIS BRIDEL : *Le Droit des femmes et le mariage*, pp. 91 et 92.

l'ouvrier et enfin le mari, disposant de l'argent de la famille, dans beaucoup de ménages d'ouvriers, la femme n'a jamais à disposer de sommes suffisantes pour lui permettre d'épargner.

La preuve de l'influence funeste du mari sur l'épargne, la statistique nous la donne encore, car, sur les remboursements de la même caisse d'épargne alors que les remboursements remis aux femmes hors mariage sont en moyenne de 287 francs, ceux des femmes mariées se montent à 360 francs.

Enfin il est constaté que les femmes belges, soumises en matière d'épargne à l'autorité maritale, *épargnent treize fois moins* que les Françaises, soustraites depuis 1881 à cette même autorité. Et M. Louis Franck, à qui nous empruntons ces chiffres, ajoute que, en France, de 1882 à 1894, sur 1,092,934 comptes ouverts au nom de femmes mariées dans les caisses d'épargne ordinaires et à la Caisse nationale d'épargne, il y a en moyenne, chaque année, de la part des maris, à peine quinze à vingt oppositions ayant un caractère paraissant sérieux. Ce qui prouve donc que la liberté d'épargner donnée à la femme, loin de désorganiser la famille, l'aide au contraire à se maintenir dans l'ordre et l'aisance.

Non seulement la femme devrait trouver dans la loi une protection pour l'épargne qu'elle amasse avec le fruit de ses économies, mais encore devrait-elle être préservée de l'exploitation du mari ivrogne et débauché. On a constaté que la Belgique, qui consomme 742,000 hectolitres d'alcool, dépense en boissons une somme de 470 millions, qui équivaut à la somme de salaires payés aux femmes, et cette corrélation se retrouve dans presque tous les pays.

Il y a donc urgence de s'occuper de la situation vraiment lamentable faite par notre Code à la femme laborieuse. Qu'on n'oublie pas que le Code a été promulgué en 1804, alors que la grande industrie n'existait pas. Les mœurs ayant changé, les lois doivent suivre l'impulsion, ou bien elles deviennent injustes. Croire qu'on remédiera au mal en empêchant la femme de travailler est une erreur. Il n'est plus possible maintenant d'arrêter le courant. Le travail industriel de la femme est devenu nécessaire pour l'industrie même. On pourra, certes, préserver la femme de travaux trop fatigants, dangereux pour sa santé, l'obliger à se soigner lors de ses couches, mais tout cela n'obvie pas au sort malheureux que lui fait la loi quant à son gain, à son épargne, à sa liberté d'économie, et il est avéré que, dans tous les pays où la femme dispose librement de son gain, aucun inconvénient n'a été signalé quant à cette liberté ; au contraire, l'exemple de la femme amassant des économies a été salutaire pour le mari et a donné aux enfants les notions d'ordre qu'ils n'ont pas dans nos pays où la femme, se sentant impuissante à nouer les deux bouts et à assurer l'avenir, se laisse aller au découragement, à la vie désordonnée d'au jour le jour.

La Ligue des femmes chrétiennes et la Ligue féministe, en Belgique, ont déposé des pétitions aux Chambres, appuyées de milliers de signatures, pour obtenir à la femme la liberté d'épargner et de disposer de son gain ; mais voici trois ans que pétitions et signatures restent enfouies dans les cartons, et l'homme généreux qui prendra enfin le parti des femmes est encore à trouver.

Le Code n'est pas moins dur pour la mère vis-à-vis des enfants. Celui des deux époux qui a risqué sa vie pour l'enfant, qui l'a mis au monde au prix de tant de souffrances, qui l'a élevé dans les soins les plus tendres, avec le plus de solli-

citude, est celui qui a le moins d'autorité. La mère n'a aucun droit ni dans l'éducation, ni dans la garde, ni dans la correction, ni dans le mariage de ses enfants. Si un père veut faire élever ses enfants dans une école athée, la mère pieuse n'a qu'à s'incliner ; si son fils ou sa fille veut se marier contre son gré, le père consentant, elle ne peut s'y opposer. Si son mari est mort, qu'elle ait des enfants d'un caractère indomptable, elle ne pourra les livrer à une maison de correction que par voie de réquisition et avec l'assentiment des deux plus proches parents de l'enfant, alors que le père peut faire détenir son enfant sur une simple demande au tribunal, comme si, chose étrange et contre nature, la mère était plus dure, plus impitoyable, plus rigoureuse que le père !

C'est donc un point du code du mariage contre lequel les féministes ont raison de réclamer. Il est juste que le père et la mère aient une autorité égale dans l'éducation de leurs enfants ; il est juste que les enfants doivent obtenir pour se marier le consentement de la mère. Passer ainsi la mère sous silence dans tout ce qui regarde la direction des enfants, n'est-ce pas la déconsidérer aux yeux de ces mêmes enfants et par conséquent poser un acte immoral en diminuant la mère, en lui ôtant le respect qui lui est dû ? Sans doute il faut un chef dans la famille, et ce chef doit être le mari ; mais s'ensuit-il que le mari puisse agir en despote et en tyran envers sa femme, et que la loi n'ait aucune protection pour le faible vis-à-vis du fort, au contraire, qu'elle soumette absolument le faible au fort ?

Il faut donc, comme le dit très justement Louis Bridel, remplacer les mots « puissance paternelle » par « autorité parentale ». Il faut qu'un droit de recours soit accordé à la mère en cas d'abus de la part du père.

Et si le père meurt, il est juste que la mère exerce les droits d'autorité parentale comme le père les aurait exercés ; il est juste que la tutelle de ses enfants mineurs lui soit accordée, comme elle sera accordée au père, si c'est la mère qui meurt.

Enfin, il est juste que le conjoint survivant hérite du mort ou du moins qu'il en hérite comme usufruitier pour la plus grosse part. Ceci, à vrai dire, regarde également les deux sexes, mais comme les femmes y sont intéressées, le féminisme a pris également à cœur cette revendication. Quoiqu'en dise certaines personnes, qui déplorent que les enfants soient mis dans le cas de désirer la mort des parents pour vivre dans l'aisance, nous soutenons que la possession de la fortune patrimoniale gardée tout entière ou presque entière entre les mains du conjoint survivant est, pour les enfants, au contraire, un motif de respect parce qu'ils sont plus dépendants. Et, d'ailleurs, grâce à Dieu, ils sont peu nombreux les enfants qui ne voient dans un père ou une mère que l'obstacle à la fortune. Le père ou la mère en possession de la fortune conjugale est, au contraire, le lien de la famille. Auprès d'eux, dans la maison paternelle, les enfants se réuniront et ils pourront grâce à leur fortune, les recevoir, les aider, les protéger, ce qui ne serait pas, s'ils n'étaient plus qu'un père, qu'une mère sans revenus. Toujours, lorsqu'un père ou une mère se sont dépouillés de leur vivant en faveur de leurs enfants, ceux-ci, loin d'en être reconnaissants, n'ont plus que du mépris pour celui ou celle qui leur semblait une charge.

En outre, il est souverainement injuste que cette fortune dont avaient joui ensemble deux époux, passe presque entièrement aux enfants, dépouillant celui des

parents qui reste, l'obligeant à changer de vie, à vendre maison ou domaine, déchirant de nouveau le cœur du survivant qui voit disparaître, par ce partage, tous les souvenirs d'une longue union, comme s'il assistait par avance à son propre enterrement.

Telles sont les principales réclamations des féministes à propos du mariage et du Code civil. Nous n'avons mentionné ici que celles qui peuvent s'accorder avec la loi divine, avec les devoirs d'époux catholiques. Aucune d'elles ne renversera le principe social du mariage, bien au contraire, la revision du Code sur ces points consoliderait l'union des époux en ôtant à la femme des sujets de récriminations, en obligeant le mari à respecter sa femme. Ces revisions diminueraient les divorces en supprimant une bonne part des causes de divorces et auraient un effet moral très grand sur les désordres masculins.

L'erreur serait grande de croire que ces revendications viennent d'un parti pris général contre le sexe barbu. Il est certain que tous les maris ne sont pas des tyrans, des maîtres brutaux, des sans-cœur. Bien loin de là, on peut admettre que dans la bonne moitié des ménages, la femme, comme on dit vulgairement, porte les culottes. Les unes ont conquis cette puissance par la violence des scènes, par des larmes et des attaques de nerfs, d'autres par la souplesse, par l'adresse, quelques-unes par leur valeur personnelle, d'autres par l'amour, mais toutes ont un réel empire et obtiennent du mari ce qu'elles veulent. Celui-ci l'accorde de gré ou de force, mais il cède toujours et il arrive parfois qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne pas céder.

Mais quelle que soit la faiblesse du mari, elle est volontaire, et il n'en possède pas moins les droits les plus étendus, et ces droits, il peut les exercer même après dix ans, vingt ans de servitude conjugale. Puis il y a les Fergon, les impitoyables, les despotes, les brutaux et ceux-là, en martyrisant la mère, martyrisent en même temps les enfants avec la complicité de la loi.

Celui qui dirait que la loi qui punit l'assassinat est inutile parce que les assassins forment l'infime minorité dans la nation, pourrait, à juste titre, être traité de fou.

De même peut-on dire que la revision du Code du mariage s'impose, malgré la minorité des mauvais ménages. Ce n'est pas leur petit nombre qui doit régler la législation, mais c'est la législation qui doit être à même d'empêcher l'injustice et la violence, c'est la législation qui doit être armée de tous les pouvoirs pour faciliter le mariage, le consolider, le rendre heureux.

Si les tribunaux ne pouvaient pas arrêter les Mandrin, à cause de la partialité de la loi pour les voleurs, ne se hâterait-on pas de voter toutes les lois possibles pour empêcher ces chevaliers de la tire d'exercer leur honnête industrie ?

Et cependant le mari peut voler sa femme, lui ôter son salaire, lui ôter sa tranquillité et son bonheur par ses infidélités, par ses décisions arbitraires au sujet de ses enfants, et la loi est impuissante, et tous les jours les mêmes excès se commettent, tous les jours des milliers de femmes pleurent, écrasées sous les violences maritales et personne ne s'en émeut et on a bien soin de laisser les choses au même point sans même songer que les temps ont changé, que ce qui était peut-être sans conséquence en 1804, devient crime en 1898 ?

Un temps viendra, nécessairement, où la force des choses obligera les plus

rétrogrades de nos légiférants à céder au courant ; mais pourquoi, au lieu de jouer le rôle d'épaves, rôle peu glorieux, ne pas montrer un peu de générosité et, oui, d'abnégation, si tant est qu'il y a de l'abnégation à reconnaître que les femmes ne sont pas des ilotes, mais bien des personnes humaines dignes de respect et de compassion ?

Espérons qu'on ne tardera pas trop à nous rendre justice, on peut être assuré que le mariage n'en sera que plus considéré, et puisqu'on se plaint que tant de femmes préfèrent le célibat au conjungo, il serait logique de leur rendre le conjungo le plus agréable possible.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

LA CONQUÊTE DU CONGO

(SUITE)

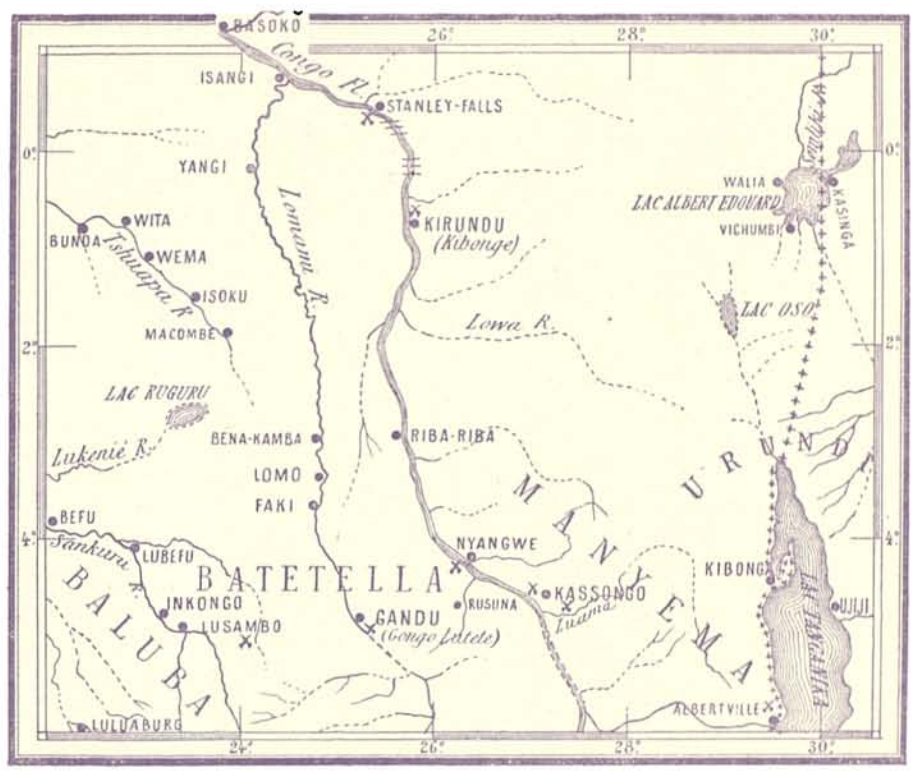
Avant d'entreprendre le récit des événements de cette mémorable campagne arabe dont les conséquences politiques et civilisatrices devaient être si considérables, il importe de regarder en arrière. Le terrible fléau qu'on nomme la traite des nègres et auquel la guerre du Manyema a porté le coup fatal a, dans le bassin du Congo, une longue et douloureuse histoire. Ce sont les diverses circonstances de ce développement qu'il est nécessaire d'embrasser d'un coup d'œil rapide.

C'est à l'Europe colonisatrice du XVIe siècle que revient le sanglant honneur d'avoir inauguré l'odieuse pratique de la chasse à l'homme. Le Nouveau-Monde venait d'être découvert et l'exploitation de ses immenses territoires exigeait des bras. Ce fut la côte occidentale d'Afrique qui les fournit et pendant plus de trois siècles l'Europe civilisée organisa au profit de l'Amérique un dépeuplement systématique des terres africaines. Les gouvernements passaient des contrats avec des compagnies de négriers qui s'engageaient à fournir un certain nombre de *tonnes* de la denrée vivante que l'éloquence cynique du temps avait

appelée le *bois d'ébène!* Et l'implacable histoire ajoute que le premier de ces traités fut consenti en 1517 par notre bon empereur Charles-Quint.

Ainsi, pendant trois cents ans ce fut, entre l'Afrique et l'Amérique, un continuel trafic de chair humaine. Nouveau minotaure plus insatiable que tous ceux que la légende a jamais pu rêver, le Nouveau-Monde anéantissait chaque année des milliers d'existences.

En 1786, l'Angleterre importe 38,000 esclaves dans les colonies espagnoles. De 1811 à 1820 Cuba en reçoit plus de 116,000. En trois ans le seul port de



Ancienne zone de l'occupation arabe.

Rio-de-Janeiro en importe 59,000. En 1822 le Brésil en reçoit 60,000 et 50,000 encore en 1849.

Durant cette longue période, le Bas-Congo a été particulièrement éprouvé et lorsqu'en 1816 le capitaine Tuckey essaya de remonter le fleuve, les négriers étaient établis partout. Qu'on ne s'étonne donc point de voir aujourd'hui dépeuplées des régions qui auraient pu être riches et florissantes : comme une tornade dévastatrice, le fléau a passé par là.

Telle était la situation à la côte occidentale. Mais la chasse à l'homme avait, dès le commencement du siècle présent, fait son apparition sur un autre terrain et attaqué le bassin du Congo par le nord, le Bahr-el-Gazal et l'Uele.

Les traitants arabes de Khartoum, remontant le fleuve, s'étaient établis dans les pays fertiles du Haut-Nil pour y faire le commerce de l'ivoire et du bétail. Peu à peu des expéditions s'organisèrent qui ajoutèrent à leur trafic celui des esclaves et tout le bassin du Bahr-el-Gazal fut bientôt parsemé de camps palissadés qu'on

appela't des *zéribas*, d'où commença à rayonner une active chasse à l'homme qui prit instantanément des proportions considérables. Et c'est ainsi que les razzias des Arabes de Khartoum firent dans les fertiles et populeuses régions du nord ce qu'avaient fait à la côte occidentale les incursions des négriers européens.

Enfin, vers 1830, la traite apparaissait par une troisième voie, par la côte orientale. Les Arabes de Zanzibar, poussant vers l'intérieur leurs reconnaissances commerciales vinrent s'établir à Tabora d'abord puis à Ujiji sur les bords du lac Tanganyka. Et en 1871 lorsque Livingstone parvint à Nyangwe, les chasseurs d'hommes ravageaient le pays. Depuis lors les traitants arabes avaient considérablement élargi le théâtre de leurs exactions et jusqu'en 1891 date du commencement de la campagne arabe, ils étaient maîtres du pays jusqu'aux Falls, de l'Aruwimi, du Lomami et même du Katanga.

***

L'Europe moderne ne pouvait rester indifférente devant un aussi triste spectacle.

Déjà, dès 1787, un mouvement de protestation était parti de Londres et avait abouti à la fondation de l'*Anti-Slavery Society* et en 1807 l'Angleterre, mue par un sentiment généreux d'humanité, en même temps que par des considérations politiques et économiques importantes, proscrivait la traite des nègres dans toutes ses colonies.

Dès lors l'élan était donné. Le Congrès de Vienne en 1815 et celui de Vérone en 1822, mirent les Etats d'Europe d'accord sur l'impérieuse nécessité qu'il y avait de prendre contre le hideux trafic des mesures énergiques. Nous avons vu précédemment quelle importance cette question avait prise dans les délibérations de la Conférence de Bruxelles en 1876, comme dans celles de la Conférence de Berlin en 1885. Enfin, dans une Encyclique datée du 5 mai 1888 et adressée aux évêques du Brésil, le Pape Léon XIII, se prononce contre le commerce des esclaves, et en demande la suppression au monde civilisé.

C'est à ce moment qu'apparaît la croisade du cardinal Lavigerie, une des plus belles et des plus grandes figures de cette histoire. Nouveau Pierre l'Ermite, l'évêque d'Alger parcourut l'Europe, prenant partout la parole pour rappeler au monde catholique quels étaient ses devoirs d'humanité et de charité vis-à-vis de cette race noire dont le sort misérable était si digne d'intérêt.

Qui ne se souvient des éloquentes paroles que le noble et généreux vieillard prononça ici-même en l'église Sainte-Gudule? On sait comment elles enflammèrent le zèle des prosélytes, et provoquèrent immédiatement la fondation à Bruxelles de la *Société antiesclavagiste de Belgique*.

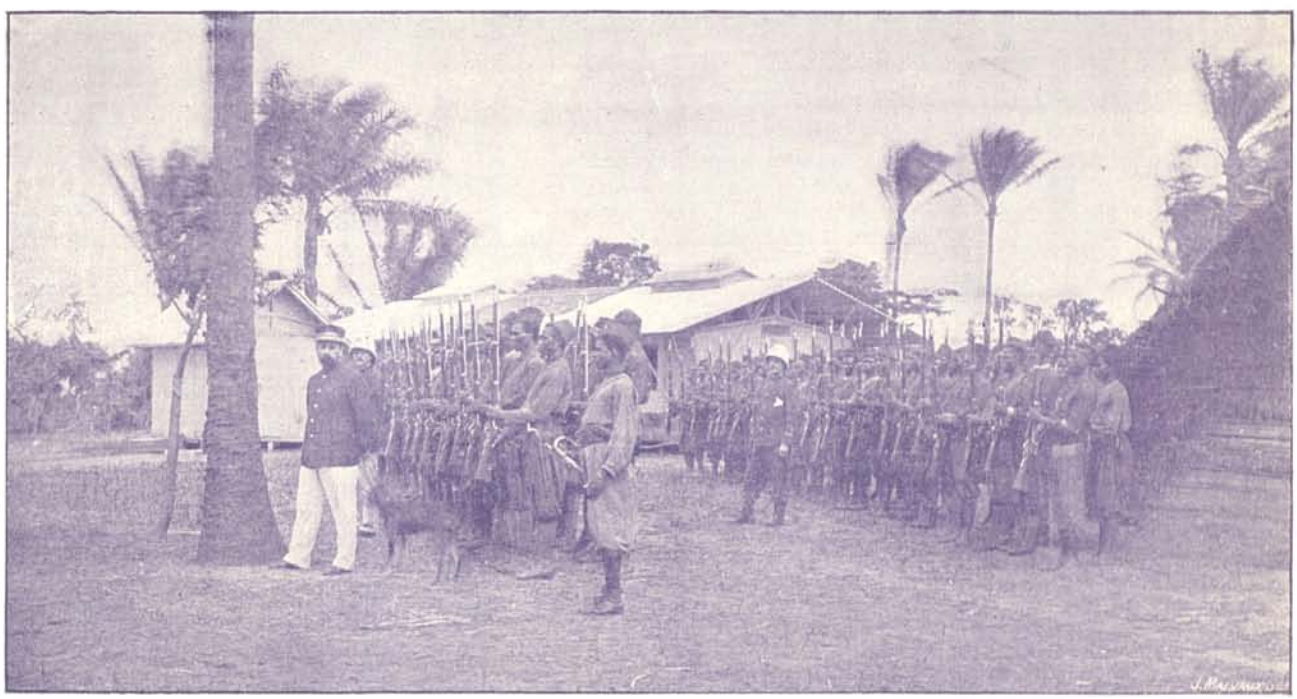
Enfin, au mois de novembre 1889, le roi réunissait au palais de Bruxelles, sous la présidence du baron Lambermont, la Conférence antiesclavagiste. Dix-sept puissances y étaient représentées. Le 2 juillet 1890, après six mois de longs et pénibles travaux, parut l'acte général de la conférence, qui forme une sorte de code international contre la traite, et détermine les mesures à prendre pour la guérison du mal.

Ainsi, grâce à l'initiative des gouvernements, grâce à la prise de possession

effective de tous les ports de la côte d'Afrique par les puissances européennes, grâce à l'organisation de croisières, la traite maritime était devenue impossible, et le trafic d'exportation du bois d'ébène avait cessé de vivre.

Mais au cœur du continent, la plaie continuait à saigner. Les Arabes, de jour en jour plus audacieux et plus menaçants, continuaient à dévaster le pays, et la question arabe, désormais posée pour l'État du Congo comme une question d'existence, demandait une prompte solution.

Avec une habileté consommée, le jeune État qui avait bien compris combien il eut été dangereux d'entrer immédiatement en lutte ouverte avec les chefs puissants du Manyema et de Nyangwe, s'était, au cours des dernières années,



Un détachement de la force publique au Congo.

ménagé l'alliance du vieux Tippo-Tip, le plus dangereux et le plus influent des traitants de Zanzibar. Tippo-Tip avait été nommé gouverneur de la station des Falls, au service de l'État et cette mesure, qui a donné lieu à de si vives polémiques, apparaît incontestablement aujourd'hui comme une mesure d'intelligente politique et de haute prévoyance. Elle a permis à l'influence européenne de prendre pied solidement dans ces contrées lointaines, et de préparer des moyens de défense énergiques pour une action militaire dont l'éventualité était imminente, mais dont il importait avant tout d'assurer le succès.

C'est ainsi que deux camps retranchés purent être créés, qui devaient devenir des bases pratiques d'opérations. Placés l'un et l'autre en face des avant-postes arabes, ils étaient situés au point terminus de la navigation à vapeur, de façon à pouvoir être ravitaillés rapidement par les steamers du Stanley-Pool. L'un se trouvait à Basoko, sur le Congo, vis-à-vis du confluent du Lomami, l'autre à Lusambo, sur le Haut-Sankuru.

Aussi bien, au moment où va éclater la guerre en 1891, l'État était prêt à la résistance, en même temps qu'arrivaient sur le terrain le commandant baron Dhanis et ses valeureux lieutenants, pléiade de vaillants soldats dont la Belgique peut à bon droit être fière.

*
* *

Au commencement de la campagne, quatre grands chefs arabes se partageaient la contrée qui allait devenir le théâtre de la guerre : Tippo-Tip, Kibonge, Munie-Moharra et Rumaliza.

Tippo-Tip avait deux résidences, les Falls et Kassongo. Excessivement puissant, il avait pour alliés son fils Sefu, son neveu Rachid et son gendre Saïd. De plus, il avait un certain nombre de vassaux important parmi lesquels Gongo-Lutete, chargé de diriger les opérations sur le Lomami et le Saukuru. Au moment de l'ouverture des hostilités, Tippo-Tip était à Zanzibar et avait confié à Sefu la direction des Falls. Rachid résidait à Kassongo. Kibonge était chef de Kirundu, sur la rive droite du Congo, en amont des Falls. Allié à Saïd-ben Abedi il possédait environ 15,000 hommes de troupes. Munie Moharra, résidant de Nyangwe dominait le Manyema avec son fils Munie Pembe et son vassal Nserara. Enfin, apparaissait Rumaliza, sultan d'Ujiji, ancien lieutenant de Tippo-Tip.

Trois engagements successifs marquent le début de la campagne.

Le 27 octobre 1891, le capitaine Ponthier anéantit une bande d'Arabes sur l'Uele au confluent du Bomokandi. Le 9 avril suivant, les troupes de Rumaliza attaquent les forces antiesclavagistes à Towa, près du Tanganika. Celles-ci sont défaites et se réfugient dans Albertville. Enfin, les 6 et 9 mai, Dhanis marche au devant de Gongo Lutete révolté et le défait à Kassongo.

Dès lors, les événements vont se précipiter. Tout le Manyema se soulève et inaugure la lutte par de sanglantes représailles contre les commerçants européens qui y sont établis. Le 15 mai, Hodister et ses compagnons sont massacrés par Nserara. Le lieutenant Lippens, résidant de Kassongo et son adjoint Debruyn sont arrêtés puis mis à mort par Sefu. Enfin, Emin Pacha est assassiné le 20 octobre par les hommes de Munie Moharra.

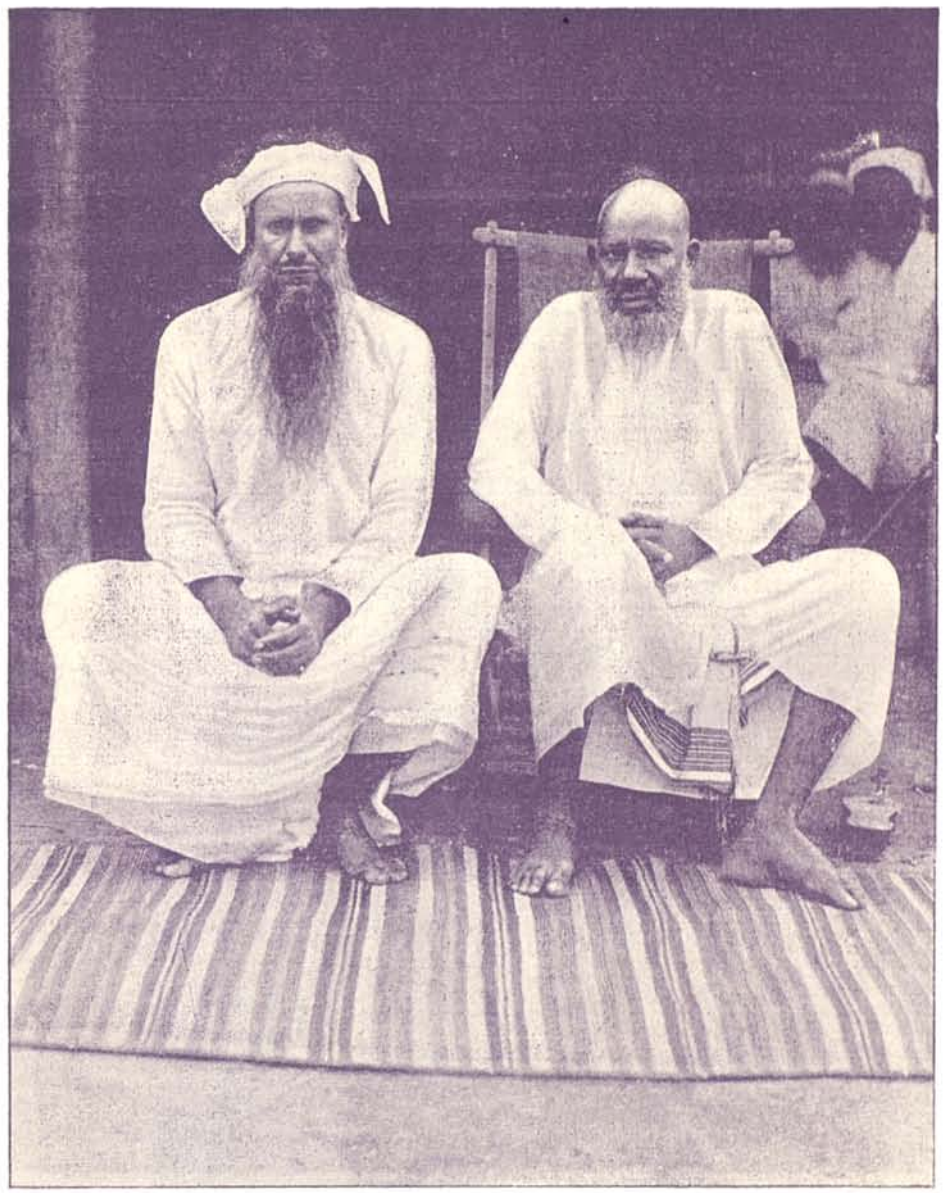
Mais l'État est prêt à soutenir la lutte. Des officiers d'élite dirigent ses troupes bien armées et en quelques mois, grâce à des prodiges de valeur et de courage, il ne va rien rester de l'ancienne puissance arabe.

L'action va s'engager au Sud. Dhanis, apprenant que Sefu s'avance vers le Lomami, se porte à sa rencontre avec le lieutenant Michaux et toutes ses forces de réserves et le défait dans deux combats, le 22 et le 23 novembre.

Dhanis continue sa marche victorieuse et défait une nouvelle fois Sefu à Goi Capoca. Munie Moharra qui s'était joint au fils de Tippo-Tip est tué dans la bataille.

En janvier 1893, toutes les forces de Munie Pembe, de Sefu et de Nserara sont massées sur la rive gauche du Congo en face de Nyangwe pour interdire aux troupes de l'État le passage du fleuve. Une sanglante bataille a lieu le 12. Les Arabes son refoulés, mis en complète déroute, et Dhanis traversant le fleuve, occupe Nyangwe. Mais il fallait se rendre maître de Kassongo, cette autre citadelle du Manyema, dans laquelle les vaincus s'étaient réfugiés. Dhanis

ne perd pas de temps. Il se met à la poursuite des fuyards et arrive devant la ville le 21 avril. Les capitaines Gillain et Doorme, les lieutenants Scherlings, Cerckel et de Heusch sont avec lui. La vaillante troupe n'hésite pas à monter à



Buana-Nzigué et son frère consanguin Tippo-Tip.

l'assaut et, en quelques heures, la position est emportée. Les Arabes éperdus fuient de toutes parts et, après Nyangwe, Kassongo, riche de munitions, d'armes, de marchandises de tout genre, tombe au pouvoir de l'État.

C'était une importante et décisive victoire.

*
* *

Mais d'autres événements se préparaient vers le nord. Le 13 juin 1893 éclatait aux Falls la révolte de Rachid.

La station, défendue par le seul détachement du capitaine Tobback, essaya pendant cinq jours de résister. Mais les forces du vali étaient supérieures et, malgré une héroïque défense, Tobback et ses hommes durent reculer. Ils se disposaient à battre en retraite, lorsque, le 18, un secours inespéré vint changer la face des choses : le lieutenant Chaltin, commandant le camp de Basoko, arrivait avec du renfort. Dès lors, la victoire était certaine et Rachid dut reculer à son tour. Sa défaite fut complète et, tandis qu'il parvenait à prendre la fuite pour se refugier chez Kibonge, 15,000 de ses soldats étaient faits prisonniers par les troupes de l'État.

C'est à ce moment qu'entre en scène le capitaine Ponthier que le gouvernement envoyait au Manyema pour rejoindre Dhanis en vue d'une action commune contre les Arabes.

Ponthier arrive aux Falls quelques jours après la défaite et la fuite du neveu de Tippo-Tip et se décide immédiatement à le poursuivre.

Le 18 juin, il quitte la station avec les lieutenants Lothaire et Hanquet et se met en route pour rejoindre Rachid et attaquer Kibonge.

Ce fut une marche triomphale. L'ennemi est défait dans sept combats successifs, et au cours de ces différentes rencontres, Ponthier prend à l'ennemi 8,000 prisonniers parmi lesquels une vingtaine de chefs.

Dès lors, la région des Falls était définitivement débarrassée des Arabes, comme celle du Lomami et de Nyangwe. Mais la mission de Ponthier n'était pas terminée. Se conformant aux instructions du gouvernement, il remonte le Congo et va retrouver Dhanis à Kassongo où il arrive le 25 septembre.

*
* *

De tous les puissants adversaires que l'État avait vus se dresser devant lui, un seul demeurait redoutable. Rachid et Sefu étaient en fuite, Munie Moharra était tué, Nserara et Kibonge avaient été passés par les armes. Quant au vieux Tippo-Tip il restait à Zanzibar, définitivement anéanti par la disparition de ses enfants et de ses amis, et par la destruction complète de sa puissance.

Seul Rumaliza, le sultan d'Ujiji, n'avait point encore commencé la lutte, mais il ne devait pas tarder à entrer en scène. Parti du Tanganyka vers Kassongo, fort de 3,000 soldats bien armés, il apparaissait comme un formidable adversaire, d'autant que son armée s'augmentait chaque jour des débris de celles des chefs vaincus qui venaient chercher refuge auprès de lui.

Sa lutte contre les troupes de Dhanis et de Ponthier réunies forme le dernier et le plus sanglant épisode de la guerre arabe. Elle n'a pas duré moins de trois mois, d'octobre 1893 à janvier 1894, et coûta la vie à deux de nos plus vaillants officiers, le capitaine Ponthier et le lieutenant de Heusch. Enfin, le 14 janvier, après une série de combats meurtriers où l'avantage était demeuré incertain, le *Boma* que défendait Rumaliza fut emporté par les canons de la colonne Lothaire, et ce succès fut le signal de la déroute des forces arabes.

Complètement défait, abandonné par ses troupes qui s'étaient rendues, Rumaliza prit la fuite. Le 25 janvier suivant, Rachid, l'ancien vali des Falls, venait faire sa soumission et se constituer prisonnier. Quand à Sefu, il avait été tué au cours des précédentes rencontres.

La campagne était terminée.

(A suivre.) HENRI WAUTERS.

Le chef arabe Nserara et son fils Amici.

N. D. L. R. — Les clichés qui accompagnent cet article sont extraits du ***Mouvement géographique.***

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Talmont acceptait ses succès avec une rondeur joviale pleine d'aplomb, qui eût passé pour de la fatuité, n'était son air bon enfant. Il conservait dans les salons les plus *select* des allures gamines, un certain sans-gêne d'agir et de parler, qu'on acceptait toujours de lui parce que jamais il ne dépassait la limite entre la gauloiserie et la grossièreté. Et puis il avait la faveur; rien ne vaut ça!

Dès le premier morceau, Talmont sentit une nature de musicienne dans Berthe Desormes. Pendant qu'on applaudissait avec enthousiasme, il se tourna vers Jan Verbist.

— Que dis-tu de cette petite, Jan? Demanda-t-il.

Le violon secoua sa tête moutonneuse.

— Il y a du fond, dit-il.

Du fond! Et du dessus! s'écria Talmont. Avec un minois comme cela et une âme de feu... Car vous avez une âme de feu, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Oh! Monsieur, dit Berthe interloquée, en rougissant.

— Voyons, Monsieur Talmont, pas de bêtises, ne vous moquez pas de ma jeune amie, dit Elisabeth qui voyait Berthe émue; nous avons besoin de toutes nos facultés pour accompagner la Dissonnance.

En effet, la princesse Loupounine arrivait lentement près du piano, avec cette démarche souple et lasse à la fois qui lui était particulière et lui allait si bien.

Berthe un peu tremblante, les yeux brouillés d'émotion, écouta les avis brefs qu'on lui donna, puis courageusement, commença.

Elle s'en tira au mieux. Pendant que les messieurs, éblouis par la belle Russe, battaient des mains avec une vigueur bruyante, les artistes se penchaient vers Berthe et lui disaient :

— Très bien. Vous avez fait là un tour de force!

Le programme continua à s'exécuter ainsi qu'il avait été arrêté et enfin les artistes quittèrent leurs places pour venir se mêler à leur auditoire et prendre leur part des

rafraîchissements qu'on venait d'apporter. On entoura Berthe tout autant que les autres. La froideur du premier accueil avait disparu, ce fut avec une franche cordialité qu'on la félicita sur un talent d'autant plus remarquable qu'il avait crû presque seul à l'ombre de la maison paternelle.

Le comte André lui-même daigna enfin sortir de sa froide réserve pour apporter à la jeune pianiste une tasse de thé fumant.

Talmont arrivait par derrière avec une petite table et une assiette de gâteaux, suivi du blond violoniste qui traînait une chaise.

— Je réclame l'honneur de souper avec ma partenaire, dit-il en saisissant sans façon la chaise que tenait Jan Verbist. Va donc me chercher aussi une tasse de thé, toi, et mets-y du rhum surtout.

— Si nous prenions plutôt un verre de champagne? proposa André de Frasnes.

— Excellente idée, comte, nous boirons aux artistes du pays! Mais où donc avez-vous appris à jouer ainsi, Mademoiselle?

— En pension d'abord, j'ai été élevée à Bruxelles, j'ai eu un excellent maître, un des premiers pianistes de la Belgique. J'ai rapporté chez moi un goût passionné pour la musique et j'ai continué seule des études commencées avec une très bonne impulsion. Plusieurs fois, j'ai pu ensuite obtenir de mon père qu'il me menât à Bruxelles quand un grand pianiste devait y jouer. J'écoutais alors avec attention, j'analysais son jeu, son style, ses qualités et ses défauts et je ranimais mon zèle pour travailler seule après!

— Étonnante! Elle est étonnante cette jeune personne, clama Talmont en se donnant un coup sur le genou du revers de la main.

On apporta du champagne, André remplit les verres et élevant le sien :

— A la santé de la plus vertueuse des artistes, dit-il avec un regard où perçait une pointe de malice qui fit rougir Berthe.

— A la santé de la plus charmante des pianistes, s'écria Talmont qui s'animait.

Berthe confuse, presqu'effrayée de se trouver entourée de ces trois hommes qui l'accablaient de compliments, vit arriver à elle avec joie la comtesse de Frasnes. Celle-ci, maîtresse de maison parfaite, femme de tact jusqu'au bout des ongles, possédant l'art de ne rien perdre de ce qui se passait dans son salon, avait de suite senti ce que ce petit aparté de jeunes gens autour de Berthe pouvait avoir d'anormal. Que ferait cette pauvre petite provinciale au milieu de ces trois roués? Tout naturellement, sans avoir l'air de croire qu'elle venait troubler une réunion d'amis, elle s'assit à côté de Mlle Desormes qui lui jeta un regard plein de reconnaissance. Avec son instinct de sensitive, Berthe comprenait que, dans sa situation un peu inférieure, toute attention trop marquée de la part d'un homme ne pouvait que la compromettre On ne lui faisait pas la cour comme à Mlle de Pascagno ou à la princesse Louponine! Et puis elle était si jeune.

Bien jeune, en effet, la pauvre enfant pour naviguer au milieu de tous ces écueils sans se heurter à l'un ou à l'autre. Elle sentait si vivement la solitude où elle se trouvait sans parents pour guider son inexpérience!

La comtesse se mit à lui parler Art, pendant qu'André retournait vers les autres dames et que Talmont, calmé subitement, dégustait son champagne en silence.

Un bâillement dissimulé de la comtese pendant une réponse de Berthe rappela à celle-ci que l'heure s'avançait. Elle se leva aussitôt.

— Voulez-vous bien encore permettre à Jacob de me reconduire, demanda-t-elle?

— Voulez-vous partir déjà?

La jeune fille acquiesça de la tête, montrant le cadran d'un cartel pendu au mur et qui marquait minuit.

— Il est l'heure des honnêtes gens, dit-elle.

— Allez, mon enfant, dit la comtesse sans insister davantage, vous devez être fatiguée. Merci encore de tout mon cœur. Vous êtes une petite fée.

— Ah! Mademoiselle, je vais vous reconduire, s'écria Talmont en suivant Berthe qui se dirigeait doucement vers la porte dans l'espoir de passer inaperçue.

Elle se retourna avec un tel air de détresse vers la comtesse que celle-ci ne put s'empêcher de rire.

— Monsieur Talmont, ne vous inquiétez pas, je vous prie, du retour de Mlle Desormes, dit-elle en mettant la main sur le bras de l'artiste. J'y ai pourvu et d'ailleurs je ne permettrai pas que vous sortiez par ce froid quand vous devez donner un concert après-demain, à Paris!

L'artiste resta docilement à la place où on le clouait.

— Au revoir, Mademoiselle, à demain, cria-t-il, pendant que Berthe disparaissait rapidement.

Mais à peine était-elle dans le hall qu'André de Frasnes y arriva.

— Vous me permettrez, au moins, de vous aider à mettre votre manteau, dit-il gentiment, est-ce encore une inconvenance que je commets? Cependant, remarquez que je suis dans mon rôle le plus strict. Tout à l'heure je vais emmitoufler, de mes propres mains, la vieille marquise de Pascagno, avec infiniment moins de plaisir cependant?

— Je ne suis pas ridicule à ce point, dit Berthe, en se tournant pour permettre à André de poser son manteau sur ses épaules. Je suis, au contraire, très flattée de l'honneur que vous me faites.

— Mettez donc les galoches à Mademoiselle, dit André en voyant Mlle Desormes se baisser pour les prendre en main.

Le laquais s'agenouilla lentement pour marquer qu'il ne consentait à cette politesse que par obéissance à son maître.

— Vous avez joué comme un ange, dit André. C'est si gentil à vous d'être venue.

— Remarquez que vous ne me devez aucun remerciement, répondit Berthe en riant, ce n'est pas pour vous que je suis venue...

— Bon... et de deux. Décidément vous m'en voulez aujourd'hui, Mademoiselle Berthe.

Si elle lui en voulait, la pauvre enfant! Ah! certes non, mais il ne fallait pas qu'il s'en doutât!

Les galoches étaient chaussées par dessus les fins souliers. Berthe se redressa vite, retroussa ses jupes et tournant son joli visage rose emmailloté de bleu pâle elle sourit à André, si doucement, en disparaissant à la porte, que le jeune homme, tout cuirassé qu'il fût contre les émotions, rentra dans le hall en se disant: Il faudra que je me défie, cette petite serait capable de me rendre amoureux!

III

Quand Berthe se réveilla le lendemain matin il faisait grand jour.

Était-il possible qu'elle eût dormi tant que cela! Elle sauta hors de son lit et courut à la fenêtre. La neige qui tombait depuis la veille recouvrait tout le pays d'un épais tapis blanc.

Pourquoi cette vue hivernale produisit-elle sur son âme comme une douche glacée?

Hier elle était revenue si gaie, si heureuse après cette soirée mémorable, la plus glorieuse de son existence! La vie lui paraissait rose, l'avenir plein de promesses vagues mais charmantes. Maintenant elle se sentait la tête lourde. Sa solitude lui parut triste. Il faisait très froid dans sa chambre. Elle se hâta de revêtir une robe de chambre et descen-

dit à la cuisine pour allumer du feu et préparer du café. Tout en remplissant son rôle de cendrillon, les cheveux embroussaillés sur le visage, accroupie devant le poêle, elle pensait à ses succès récents. A quoi aboutiraient-ils ? A quelques jolies phrases, à des compliments aimables et puis ? Tout ce monde allait s'envoler, se disperser et qui se souviendrait encore de cette petite provinciale, bonne à servir de distraction à la campagne, quand le mauvais temps empêche de sortir !

Pensive, elle regardait le feu s'allumer, y jetant de temps à autre une bûchette. Elle repassait la soirée de la veille, elle revoyait ces femmes élégantes, ce salon si chaud et si gai. Elle revoyait aussi le comte André, elle entendait sa voix qu'il savait faire si caressante et en même temps le visage de Talmont lui apparaissait avec ce regard magnétique qui lui semblait avoir traversé tout son être la première fois qu'il s'était posé sur elle.

Tout ce monde lui semblait maintenant si loin d'elle, à croire que c'était un rêve. Mais non, un rêve ne trouble pas le cœur, on n'aime pas des personnages imaginaires et elle aimait cette famille de Frasnes. Elle aimait la comtesse de Frasnes et sa fille Elisabeth qui se montraient si bonnes pour elle. Elle les aimait de toute la force de sa nature aimante, avec la naïve ardeur de son jeune cœur. Mais du côté de ces dames, était-ce vraiment de l'affection ? N'était-ce pas plutôt un simple caprice, une fantaisie, l'intérêt subitement éveillé pour une jolie enfant chez laquelle on découvrirait tout d'un coup un talent rare à la campagne ? Berthe se demandait tout cela anxieusement, s'étonnant elle-même de l'importance qu'elle y mettait comme si quelqu'arrière pensée inavouée s'y rattachait. Vraiment, si on la recevait bien, pourquoi analyser cette bonne réception ? Bienveillance, beauté, affection, fantaisie, peu importe puisqu'elle était bien reçue et que certainement elle le serait encore ! Alors pourquoi cette amertume ? Pouvait-elle raisonnablement exiger qu'on pensât toujours à elle ? Pourquoi l'idée du départ de la famille de Frasnes la rendait-elle si triste ? Les autres années, elle ne s'en inquiétait pas. Maintenant c'est comme si les portes du paradis allaient lui être à jamais fermées. Et la vague silhouette du comte André lui apparut dans son élégance si parfaite ! — « J'ai été stupide avec lui, dit-elle. Et pourtant je ne sais pas ce que j'aurais pu dire ou faire d'autre.

Elle se redressa, remit ses pieds dans ses pantoufles éculées et apprêta de l'eau qu'elle posa sur le poêle.

Tout en remuant ses casseroles, elle pensait à la musique. Encore une fois les yeux vifs de Talmont reparurent devant elle. Pourquoi donc avait-il été si gentil ? Est-ce qu'il aurait vraiment trouvé son talent remarquable ? Avait-elle ce talent ? Certes elle aimait la musique, elle sentait bien dans son âme cette passion que l'art allume quand il se trouve en terrain choisi. Mais la passion ne suffit pas. On peut très bien sentir la valeur des œuvres d'art et ne savoir ni en faire, ni les rendre. Les doigts n'obéissent pas toujours à la sensation intime.

D'ailleurs les compliments de Talmont sur son jeu avaient été très sobres. Berthe les jugeait d'autant plus justes et les préféraient aux phrases ampoulées de tous les autres auditeurs. Oui, si elle pouvait revoir Talmont, elle lui demanderait la vérité, bien sincèrement. Toute la vérité.

Cette idée la rassérena et en attendant que l'eau fût bouillante elle pensa que l'heure de la poste était passée et que peut-être elle trouverait une lettre dans la boîte. Elle courut à la porte. Dans la boîte le facteur avait jeté une lettre et le journal.

Berthe revint s'asseoir près du poêle pour lire sa lettre. Elle était de son père. En peu de mots M. Desormes annonçait à sa fille qu'il ne rentrerait que le lendemain.

Encore une journée de solitude ! Et par ce temps de neige ! Quelle tristesse !

Découragée, Berthe s'assit à un coin de la table de la cuisine pour y déjeuner. A quoi bon allumer le feu de la salle à manger puisqu'elle restait seule ! C'est si ennuyeux

de manipuler ce charbon, d'ôter les cendres, de faire tous ces gros travaux de ménage qui salissent les mains ! Si le comte André me voyait, pensait Berthe, lorsque je remplis mon bac de charbon ? Il rirait bien sûr ! Il se moquerait, lui si élégant, si correct dans sa tenue ! si grand seigneur dans ses allures !

Que de fois il venait tourner les pages de sa musique ! Il aimait à la taquiner, il s'amusait de ses ignorances, il provoquait son rire joyeux, ce joli rire qui lui allait si bien et mettait des larmes dans ses yeux bleus.

C'est qu'elle avait une nature gaie et heureuse, la petite Berthe Desormes, et quand elle s'y abandonnait sans arrière-pensée, elle était plus séduisante qu'elle ne s'en doutait.

— Elle est si amusante, disait Élisabeth, quand elle ose rire tout son saoul !

André le trouvait aussi, plus encore que sa sœur. La preuve, c'est qu'il ne manquait aucune des séances de musique, séances qui venaient fort à propos en ces longues journées d'hiver quand on ne va pas à la chasse. André ne pensait pas plus loin que cela. Mais Berthe, pour qui le comte de Frasnes résumait toute la beauté, toute la séduction du sexe fort, Berthe se laissait aller au charme flatteur d'être l'objet d'attentions aimables, de compliments délicats, de petits soins gentils, et peu à peu, sans qu'elle s'en aperçut, André avait pris dans sa tête et même dans son cœur une place dont elle ne mesurait pas elle-même l'étendue.

Peut-être la chose fût devenue grave pour toute autre jeune fille, mais Berthe avait heureusement un bon sens naturel et une juste idée de la vie qui la ramenaient à la dure réalité quand l'imagination voulait aller trop loin. Les inquiétudes pour son père, le manque de sécurité financière formaient un contrepoids aux rêves trop fantastiques, au danger que cette existence isolée pouvait offrir à un cœur jeune, aimant et très ignorant de la vie.

Berthe avait fini de déjeuner et restait la tête appuyée dans ses mains, les coudes sur la table, lorsqu'un coup de sonnette énergique retentit à la porte d'entrée.

Elle sursauta. Qui donc pouvait venir à cette heure matinale ? Pas une visite, à coup sûr ? Un pauvre peut-être ?... Sans s'inquiéter autrement, elle défit la chaîne de sûreté et ouvrit. Mais un cri de surprise et de confusion s'échappa de sa poitrine.

Talmont était devant elle.

A la vue de Berthe toute déconcertée, il partit d'un grand éclat de rire.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, dit-il en fermant lui-même la porte derrière lui et en dégrafant sa pelisse. C'est un peu tôt, je l'avoue, et ma visite doit vous paraître étrange. Ensuite, je me disais bien que j'allais vous vexer un brin en venant vous surprendre ainsi au saut du lit...

— C'est vrai, cela, dit Berthe qui se rencognait le plus possible dans le coin obscur du vestibule. Je n'aurais jamais pensé que c'était vous, sans quoi, je ne vous aurais pas ouvert.

— Voyez donc ma bonne chance ! vous m'aviez pris pour le boulanger peut-être. Je dois m'excuser tout d'abord et vous expliquer comment me voilà. Primo, je suis très matinal, grave défaut ; secundo, je suis un affamé le matin. Je descends donc de ma chambre à huit heures, après avoir piétiné une heure avant d'oser en sortir dans le silence complet du château. En bas, pas de déjeuner, rien de prêt, des domestiques dormant tout debout avec des yeux gros comme le poing et qui me regardent d'un air furieux. Me voilà aussi furieux qu'eux et, de plus, enragé de faim. Tout à coup il me vient une idée, c'est d'aller vous demander à déjeuner. Quand il me vient une idée, je commence par l'exécuter, c'est après seulement que j'examine si elle est raisonnable. Donc, aussitôt l'idée surgie, j'enfile ma pelisse, j'accours ici tout en me disant, il est vrai que j'allais vous

trouver en robe de chambre, mais qu'une jolie femme ne doit pas s'effaroucher d'être vue en costume du matin...

— C'est-à-dire... soupira Berthe qui ne se remettait guère de son émoi.

— Et votre père ? Où est-il

— Mon père ?... Il n'est pas revenu. Il ne rentre que demain.

— Bon ! surcroît d'inconvenance. Je le croyais près de vous, sans cela, je vous l'assure, je ne me serais pas permis de venir vous trouver ainsi, dit Talmont, qui commençait à comprendre qu'il avait agi avec trop de sans-façon.

— Enfin, si désagréable que je sois, vous êtes trop charitable pour me refuser la charité d'un déjeuner. Ce sera très amusant de déjeuner avec vous.

— J'ai déjeuné, dit Berthe.

— Voyons, vous avez fini, mais vous recommencerez bien avec moi, pour me tenir compagnie ?

Berthe restait bouche bée. Il voulait déjeuner, et il n'y avait pas de feu dans la salle à manger, et plus de beurre, et plus de pain, plus même la tarte de la cousine Clémence dont elle venait de dévorer le reste ! Rouge et désemparée elle cherchait des paroles qui lui restaient dans la gorge pendant que Talmont continuait de rire aux éclats. Il venait de faire une bonne farce, la chose du monde qui l'amusait les plus !

— Ainsi je n'aurai même pas une pauvre petite tasse de café, dit-il. Allons, c'est bien, je m'en vais. Mais je pourrai conter à tout l'univers qu'à Bourg en Fagne, on ne déjeune que par les yeux !

Ce disant, Talmont se retourna vers la porte.

— Restez, Monsieur, dit vivement Berthe, sortant enfin de sa confusion. Restez, je vous en prie. Il faut pardonner à une pauvre petite provinciale comme moi, très troublée en recevant, aussi inopinément, un grand homme comme vous. Elle ajouta en souriant : songez que je suis en négligé, et quel négligé !... Et puis il n'y a pas de feu dans la salle à manger et vous auriez très froid !

— Pas de feu ? Mais comment vivez-vous alors ? Vous prenez peut-être du café à la glace ? Ça je ne vois pas le moyen...

— Je fais mon café à la cuisine, naturellement.

— A la cuisine ? Mais que ne le disiez-vous tout de suite ! Descendons à la cuisine, Mademoiselle Berthe, descendons-y bien vite, car réellement dans votre vestibule il ne fait pas chaud.

— Jamais je n'oserai vous introduire à la cuisine, vous, Monsieur, habitué à tant de luxe !

— Moi ! habitué au luxe ! Voulez-vous vous taire ! Croyez-vous que je n'ai jamais mangé à la cuisine, moi ! Mais, malheureuse, j'y suis pour ainsi dire né !

— Je croyais qu'un grand artiste...

— Ah ! laissez-moi tranquille avec votre grand artiste, je déteste les compliments quoique musicien. En ce moment je ne suis qu'un homme gelé et affamé... Ah ! qu'il fait bon ici, s'écria-t-il en entrant dans la cuisine en se frottant les mains. Et quelle jolie petite cuisine de demoiselle !

Il jeta son chapeau dans un coin et vint présenter ses mains rouges de froid devant le poêle.

— Pour tout l'or du monde je ne serais pas capable de jouer en ce moment la plus calme des cavatines.

Berthe se hâtait de faire disparaître les restes piteux de son déjeuner et de préparer une belle tasse et un joli couvert tout en se demandant comment elle sortirait de ce dilemme poignant : obtenir des victuailles quand on n'a pas de crédit et encore moins d'argent.

— Puisque vous voulez bien que je vous traite sans façon, dit-elle, permettez-moi de vous laisser une minute, je vais vous chercher du pain et du beurre... à la cave.

Avant qu'il eût le temps de protester, elle disparaissait, jetant la porte derrière elle vivement. Mais quand elle fut de l'autre côté elle s'arrêta. Où irait-elle chercher ce pain et ce beurre ? Le boulanger lui avait refusé tout crédit. Le fermier son voisin n'était pas plus aimable. Peut-être que la cabaretière d'en face consentirait ? Quelque pénible que cela lui fut, elle s'élança sans réfléchir davantage. Le temps pressait. Enfonçant ses pieds demi-nus dans la neige elle courut à travers la rue, bien vite, de peur que Talmont, par un nouveau caprice, n'eût envie de venir voir ce qu'elle faisait.

La cabaretière heureusement était une bonne femme. Elle avait là quelques petits pains chauds et une motte de beurre et les remit sans vouloir écouter les explications embrouillées et embarrassées de Berthe.

Ne songeant pas à secouer le bas de sa robe frangé de neige, Berthe, toute heureuse, arriva à la cuisine, apportant dans ses vêtements une bouffée d'air froid et aux joues une rougeur très vive.

— Comment ! vous êtes sortie ? s'écria Talmont, à la vue de ces signes révélateurs. Vous avez été me chercher des petits pains ! Vous êtes toute mouillée. Mais je me serais bien contenté de votre pain de ménage.

— Ce n'est rien, rien du tout, répondit Berthe, frémissant maintenant à l'idée que Talmont allait peut-être maintenant demander du pain de ménage. Croyez-vous donc que je veuille vous donner un mauvais déjeuner pour la première fois que vous venez chez moi ? Je regrette seulement de vous avoir fait attendre. Maintenant, déjeunez tout à votre aise, et pendant ce temps j'irai faire un bout de toilette, sans quoi impossible de causer avec vous.

Elle disparut de nouveau laissant l'artiste se livrer avec plaisir évident à la dégustation de son Moka et courut à sa chambre pour faire une toilette plus digne de son hôte.

Quand elle reparut dans la cuisine, Talmont, suffisamment lesté, était assis à califourchon devant le feu et roulait une cigarette.

— Je constate une fois de plus que je suis un imbécile, Mademoiselle, dit-il avec un ton plus sérieux que celui que Berthe ne lui connaissait jusqu'ici. Si j'avais bien réfléchi je me serais dit qu'il n'est pas délicat d'aller, dès l'aube, déranger une jeune personne toute seule qui ne s'attend pas à la visite d'un fou de mon espèce. J'ai bouleversé vos habitudes, je vous ai fait courir dans la neige, et enfin je vous ai infligé l'ennui de vous surprendre en négligé, ce qui est un très réel ennui pour une femme soigneuse et digne comme vous.

— Oh ! Monsieur, voulut dire Berthe, protestant.

— Ne dites rien, ne regimbez pas. C'est ainsi. Et je me fais honte à moi-même. Je suis furieux contre moi ! J'ai commis une maladresse. Je veux la réparer. Mais comment ?

— Voulez-vous que je vous en donne le moyen ? dit Berthe en rougissant et souriant à la fois.

— Oh ! certes, dites, je vous en prie !

— Eh bien, vous allez me promettre de répondre avec la plus grande franchise, en votre âme et conscience, à une question que je vais vous poser.

— Diable, c'est qu'on ne sait jamais la question que peut poser une femme, répondit Talmont en riant.

— Vous ne voulez pas ? demanda Berthe anxieusement.

— Si, si, je veux bien, puisque j'ai promis. Je répondrai à toutes vos questions, quand même vous me demanderiez l'âge de la princesse Louponine.

— Ne riez pas, dit Berthe, c'est très grave ce que j'ai à vous demander. J'y attache une importance extrême.

— Oh ! oh ! c'est si sérieux que cela ? Allons, asseyez-vous là, devant moi, dit Talmont affectueusement, et ne prenez pas cet air effrayé qui vous sied fort mal. Berthe, en effet, était très émue. Elle tourmentait nerveusement l'étoffe de sa robe, craignant la réponse qui allait suivre la question

— Eh bien, dit-elle enfin, je voudrais... je voudrais savoir de vous si j'ai un véritable talent.

— Comment, c'est cela que vous voulez savoir ? s'écria l'artiste surpris. Vrai, je ne m'attendais pas à cette demande !

— Vous ne voulez pas me répondre ?

— Si, je vous répondrai. Mais je veux vous répondre en toute connaissance de cause, puisque j'ai promis de dire la vérité et non de vous débiter un compliment. Je veux réfléchir... Je vous dirai qu'hier soir vous m'avez éblouie, parce que je ne pouvais supposer trouver dans un coin de pays perdu un talent quelconque. J'ai été surpris et entraîné. C'est incontestable, à première vue, vous avez du talent, vous avez l'âme musicienne, mais pour bien vous juger, je voudrais vous entendre encore, tout tranquillement, à mon aise, bref, c'est un examen que je voudrais vous faire subir.

— Oh que vous êtes bon ! s'écria Berthe joyeuse. Non, je ne suis pas bon, car je vais mettre une condition, c'est que, quel que soit mon verdict, vous l'accepterez et nous n'en serons pas moins bons amis.

— C'est dit, j'accepte.

Talmont la regarda attentivement. Berthe était si heureuse qu'elle ne vit pas l'expression soucieuse qui passa sur le front de l'artiste.

— Je me demande si je fais bien de me rendre à votre caprice, dit-il.

— Oh ! pas d'hésitation, vous avez promis !

— J'ai promis plus d'une fois des bêtises, dit le jeune homme gravement.

— Eh bien, tant pis pour vous. Un honnête homme n'a que sa parole ! Seulement comme il fait très froid, je vais aller allumer le feu au salon.

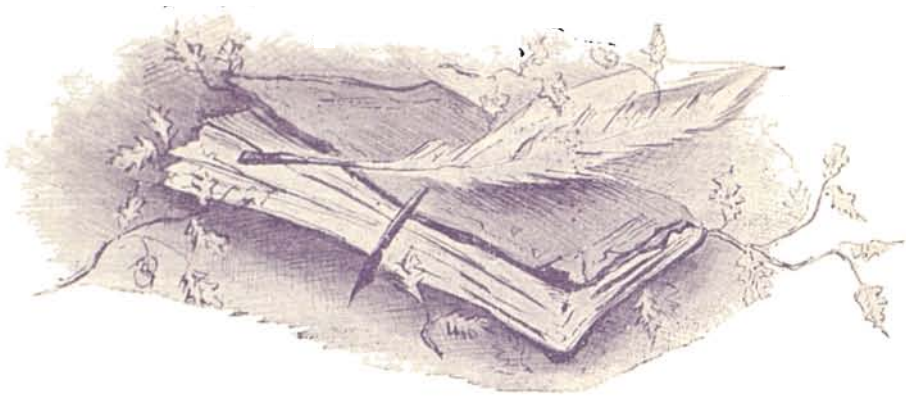
— Qui me regarde, s'écria Talmont, en reprenant son air gamin. Jamais je ne permettrai qu'une gracieuse personne comme vous se livre, moi présent, à un travail aussi peu poétique. D'ailleurs j'ai la spécialité d'allumer les feux. Quand je ne donne pas de concerts, je gagne ma vie à allumer les feux... ne me demandez pas lesquels. Bon, je m'embarque sur un terrain... où sont donc les allumettes, mademoiselle ?

Tout en cherchant, Talmont aperçut un tablier de cuisine. Le décrocher et le nouer autour de lui fut l'affaire d'une seconde. Il saisit un plumeau et le brandissant avec de grands gestes il vint saluer Berthe qui riait aux larmes.

— Comment trouvez-vous, mademoiselle Desarmes, votre nouveau valet de chambre ?

Mais il s'arrêta brusquement pendant que Berthe rougissait jusqu'aux oreilles.

(*A suivre.*) MAVIL.



NOTES LITTÉRAIRES

" LE RÉVEIL DE L'AME ,,

(Visions à l'Abbaye de Villers)

par J. DE TALLENAY

Le docteur Berthaud et sa jeune femme Nelda ont traversé, sans parler, la cour des novices et le palais abbatial. Ils s'éloignent maintenant des ruines qui, par cet âpre soir d'automne, prennent des aspects sombres et violents. Ils marchent sur la route silencieuse et, dans le recueillement auguste de la nuit qui tombe, ils sont moins anxieux. Ils causent de leur ami Philippe Ferrier qui, sous leurs yeux, fut si étrangement troublé pour avoir entendu le langage des ruines.

Ne nous reconnais-tu point ? disaient les ruines. Ne te souvient-t-il pas d'avoir vécu ici, souffert ici, d'être mort ici ?

Folie ? maladie psychique ? Hallucination de fiévreux ? Exaspération désordonnée des forces évocatrices ? Ou plus simplement souvenir fortuitement réveillé d'une impression lointaine, peut-être d'une lecture d'enfant...

Le regard, la pensée du vieillard sont perdus aux lointains de l'au-delà, dans « l'Invisible immense et vivant, où passent les caresses de l'ombre sur les floraisons de l'inconnu »... Ils cherchent, par delà les limites qu'une timidité routinière a imposées aux investigations de la pensée humaine, ils cherchent dans les profondeurs inexplorées et, dirait-on, soudainement éclairées, du monde psychique, le secret de cette épouvante mystérieuse qui, tout à l'heure, dans le désert lamentable et superbe du temple ruiné, secouait le jeune homme de si douloureux sanglots et le jetait à genoux sur les dalles, frissonnant, livide, tout palpitant de l'âme des ruines et criant l'horreur de sa vision...

Et Nelda, bourgeoise frêle, « fleurette humaine », qui aime Philippe et qui veut *savoir*, interroge son mari : Enfin, que crois-tu donc ? que crois-tu donc ?

— Ce que je crois, prononça le vieillard avec une gravité singulière, la gravité auguste et simple du prêtre, au moment où il touche à son Dieu, je vais te le dire, enfant... *Je crois que Ferrier a vécu à l'abbaye de Villers, il y a quatre ou cinq siècles.*

Ces paroles de voyant, prononcées par le docteur dans le silence religieux de cette

nuit sereine, près des ruines attentives, ce *credo* du vieux savant, au regard de qui un éclair soudain a illuminé l'inconnaissable, c'est tout le livre de M. J. de Tallenay, livre hardi et troublant, où passe vraiment un beau souffle d'idéalisme, où la fièvre d'un mysticisme exalté se mêle à la tranquillité sereine d'une foi robuste, à la joie triomphante des certitudes conquises, à l'extase où ravit les âmes inquiètes et chercheuses de l'au-delà, la contemplation des vérités dévoilées, livre douloureux, consolant et fascinant, drame poignant, héroïque, très moderne aussi, sur quoi plane, écrit M. Charles Morice, dans sa préface, « l'ombre énorme du moyen âge », et qu'on ne peut écouter sans frisson et sans vertige, à moins qu'on ne soit disposé à goûter les facéties déshonorantes qu'inspire aux matérialistes de table d'hôte et aux positivistes vertueux tout effort pour escalader l'infranchissable barrière, se hausser jusqu'au seuil du mystère, soulever le voile et regarder vers l'inconnu... Car notez bien qu'il n'est point de sujet où le scepticisme narquois revête une forme plus niaise.

... Il y a près de cinq cents ans, à Bruxelles, la duchesse Jehane de Brabant réunit un jour son conseil et le message suivant fut lu dans l'assemblée des barons et des prélats : « Nous Jehane, par la grâce de Dieu, duchesse de Luxembourg, de Lothier, de Brabant et autres lieux, marquise du Saint-Empire, et Wenceslas, par la même grâce, duc et marquis des pays dessus nommés, à tous ceux qui ces lettres verront et oyront, savoir faisons, que avons assenti et avons accordé un message scellé du grand scel du Conseil à notre féal, monseigneur Conrad, sire de Fauquemont, à cette fin, que le susdit comte, requis par nous, fasse hommage au roi de France par paroles générales en lesquelles nous entrons, s'enquière de sa santé et lui baille ces lettres patentes scellées, renfermant ledit hommage écrit. »

Or cette mission diplomatique n'était qu'un stratagème amoureux.

La duchesse Jehane était très belle, d'une beauté « plus grande qu'il n'est licite à femme avoir » et le jeune Conrad, sire de Fauquemont, aimait, d'un amour fervent, sa souveraine, laquelle n'était point cruelle aux soupirs du beau chevalier. Le bonheur des deux amants eut été sans alarmes, pendant que Wenceslas guerroyait et festoyait au loin, si le sire de Houtain, bilieux et jaloux, n'avait surpris leur secret et sans cesse ne les poursuivait de son regard d'espion.

Mme de Brabant, qui était femme de tête et menait sagement ses besognes, sentit alors le danger et qu'il fallait éloigner son amant ; et elle imagina l'ambassade près le roi de France.

Le conseil est assemblé. — Mais soudain sonnent les trompettes, cornent les cors sarrazinois — et le duc entre dans la salle, entouré de chevaliers et d'écuyers. Il s'avance vers le trône et s'incline noblement et joliment devant la duchesse. Puis, il s'informe et sourit.

« Notre cousin de France est en vaillante santé. Point n'est besoin d'envoyer vers lui d'ambassadeur. Nous gardons par devers nous notre ami et féal comte de Fauquemont. »

Conrad est en vive jouissance ; mais la duchesse est inquiète et triste, car « en elle, amour n'avait empêché labeur de tête ».

Le lendemain, dans la maison des Etuves, rue des Sols, M. de Brabant et ses amis menaient joyeuse fête, avec de belles filles sarrazines, aux prunelles ardentes, et qui dansaient, leurs cheveux « dévalés », aux sons des timbales, des musettes et des chalumeaux.

Au milieu de la fête, de Houtain cherche querelle à Conrad qui lui jette à la face son gantelet et ce défi: « Pour ta couardise et ta déloyauté, je te défie, chevalier félon, en combat singulier, et ce, à la joute de Genappe. »

Vous devinez que Mme Jehane a donné à son amant un talisman d'amour (c'était, je crois, une magique pierre d'Israël) et que Conrad sorti vainqueur du tournoi. De Houtain est à terre, la poitrine transpercée. Mais l'épée de Conrad n'a pas accompli toute sa

besogne et de Houtain, agonisant, trouve, avant de mourir, la force de livrer à Wenceslas le secret de son déshonneur.

Conrad reçoit l'ordre d'accompagner, selon les lois de la chevalerie, jusqu'à la sainte abbaye de Villers, le corps de son ennemi et le duc, d'une voix très calme, ajoute : « Beau sire, vous remettrez à Mgr de Brigode ce pli scellé du scel de Brabant. »

Après avoir lu le parchemin, le très noble abbé dit à Conrad, dont le visage est tout pâle : « Vous avez offensé Mgr de Brabant d'une telle offense que vous ne sauriez, par aucune réparation, l'effacer. Vous ne retournerez pas au siècle. Vous demeurerez en notre abbaye et ne donnerez vos soins qu'au salut de votre âme. »

Ici commence le supplice de l'infortuné sire de Fauquemont.

Un jour, après qu'il a prononcé ses vœux, Mme de Brabant vient, en gracieuse, illustre et notable compagnie, visiter la sainte abbaye, où licence lui a été donnée, par le pape Urbain VI, d'entrer une fois l'an. Et quand elle paraît, « bellement sise sur sa haquenée, dedans une robe en drap vermeil bourré d'hermine, quêtant parmi tous ces hommes uniformément vêtus, quel est celui pour qui elle aurait jouissance de mourir, le jeune moine, blanchissant de supernaturelle extase, pose ses yeux angoisseux dessus ces traits adorés que plus oncques n'avait espéré revoir ».

Alors Mme Jehane cache son visage pâle dedans ses mains, et tant pleure que Conrad, voyant ces chaudes et magnifiques larmes jaillir de l'âme, pour l'amour de lui, se redresse et montre à la pauvre femme, qui soudain en est tellement quiète et réconfortée, son fier visage, où se lit un hardi dessein.

La vision disparue, Conrad se met à l'œuvre. Il confie aux moines son projet séditieux. Il les a conquis par sa haute mine, son ferme vouloir, son nom d'antique noblesse. Tous sont à lui. Une nuit, ils enfouissent, dans un trou qu'ils ont creusé, le trésor du couvent... La révolte éclate, Mgr Martinus de Huy est jugé et mis en la geôle. Dès le lendemain matin, Conrad saute à cheval, chargé par le frère prieur de porter la nouvelle de ces graves événements à Monseigneur le duc. Il est introduit dans la Chambre du Parlement. Dessus le trône Mme Jehane « blémit, en le voyant, de supernaturelle joie, » cependant que les yeux du redouté duc, son époux, s'allument irement.

— Moine, parlez. Je vous veux oïr.

Et Conrad raconte que Mgr Martinus, jugé et condamné, expie, dans sa geôle, la faute d'avoir mésusé des écus de la communanté.

— M. de Fauquemont, veuillez retourner là d'où vous venez. Dans quelques jours j'y expédierai messager.

Conrad s'incline, mais il ne partira pas sans un adieu de Jehane. Dans l'oratoire du palais, les deux amants se rejoignent et échangent un long baiser d'âme.., hélas ! le dernier !...

Quelques jours après, Mgr de Horne, que le duc a chargé de l'enquête, prononçait : « Nous, évêque en l'épiscopat de la ville de Liége, désignons comme auteur et coupable des méfaits constatés le comte Conrad de Fauquemont, moine profès de l'ordre... et mandons et ordonnons que, sans nul délai, soit le dit comte forbanni et laissé en la geôle de la sainte abbaye... »

... « On entrait pour lors en hiver. Aigre était la gelée, mordante la froidure et sinistre la mie nuit comme nuit de sabbat, nuit de crimes et sorciers, quand cett uy qui fut un bel et puissant chevalier vit et sentit qu'il s'en allait incontinent trépasser de ce siècle.

— Hors ! mon frère, dit-il au geôlier, priez pour moi, car voici mon heure advenue. »

Sur sa couche de paille, dans la noire geôle où « ventent et sifflent les vents de nuit », le frère de Fauquemont qui va mourir voudrait prier, « mais dans sa tourbillonneuse et débile cervelle passe et chevauche sans cesse imagerie sur imagerie... » Il entend, dans la

plainte du vent, les damnés qui pleurent... qui pleurent « si mortellement que tout son cachot flotte dessus leurs larmes, comme une nef dans la mer ». Puis il les voit rire, avec d'énormes bouches d'enfer, et au milieu d'eux se dresse, tout géant, le félon et déloyal sire de Houtain.

Et le frère qui meurt voudrait prier, mais devant ses yeux troublés des apparitions passent « en longs alignements », nixes et bonnes dames blanches, Kobolds étincelants, alves trapus et nains, tout un diabolique cortège.

— Arrière, arrière, crie, haletant, le pauvre sire.

Mais une voix prononce :

— Élevez la chandelle, mon frère... Ha, toute sa face crie la mort ! ça est la fin !

... Sur le mourant, dont les mains blêmes et glacées tremblent sur la robe blanche, Mgr Martinus penche sa face haineuse...

— Oyez-moi ! Si ne baillez incontinent le secret du trésor, souffrirez mille morts et, en enfer, tortures éternes !

Mais Conrad ne l'entend plus.

Alors, par toute l'abbaye, sonne la crécelle de mort, Conrad est mis dans un linceul de toile et porté vers le trou que lui-même avait creusé pour sa sépulture, et pendant que les religieux blancs, agenouillés et immobiles, « clament moult tendrement à Dieu pitié et miséricorde pour leur frère agonisant, icelui soupire une fois et sourit un petit : « ... ma Jeham !... »

... Et les jours s'écoulent, les années, les siècles. Le long des chemins de l'histoire passe la caravane des peuples. Il naît, il meurt des hommes, glorieux, obscurs. Les traces que laissent les héros s'effacent. Les races suivent leurs destinées. Les guerres font leur tapage. Des génies, un instant, flamboient, puis s'éteignent. La vie universelle palpite dans les mondes. Les âmes, éparses, cheminent. — Que devint l'âme du frère de Fauquemont? Où s'envola-t-elle? Dans quelle planète? Quels corps la vêtirent? Où s'accomplit sa destinée secrète ?... Nous l'ignorons. Mystère des incessantes migrations.

Mais nous savons que l'an dernier, ou peu avant, descendaient à la gare de Villers, portant tous deux avec noblesse des vêtements misérables, Philippe Ferrier et sa maîtresse Marguerite Ariani.

Philippe est très brun, très pâle. Ses yeux ont une mobilité farouche et fiévreuse. Sa moustache a gardé une courbe hautaine, mais son visage est douloureux, et révèle une nature ombrageuse, violente, des mouvements d'âme désordonnés. On y voit le pli d'amertume que mettent aux tempes des vaincus les défaites de la vie. On sent peser sur le jeune homme les ruines des beaux rêves écroulés !

Philippe, bien qu'il soit ingénieur, n'a jamais su gagner sa vie. Tout jeune, il s'est occupé de sociologie. Dans des journaux révolutionnaires, il a écrit, avec toute la flamme de son âme libertaire, des articles qui étaient d'éloquents et sombres appels. Deux fois il fut arrêté dans des émeutes. Puis il part pour l'Amérique, sans dessein, poussé vers l'inconnu et le lointain par l'inquiétude de son âme. En débarquant à Rio, il est terrassé par la fièvre jaune. Une jeune femme, une romaine, est près de lui. Elle le soigne, le guérit, et depuis le suit dans la vie, enveloppant de son amour cette âme douloureuse et mettant sur ce front brûlant l'apaisante fraîcheur de ses caresses. Ensemble ils écrivent, sur l'évolution de l'humanité, un livre, souvent abandonné quand défaillait l'ardeur de Philippe, puis repris, lorsque son enthousiasme se réveillait.

Marguerite a un regard profond et calme. C'est une romaine grave et lente, au teint chaud et mat, aux cheveux bleuâtres. Elle est très belle et sa voix est une musique troublante qui fit tressaillir le docteur Berthaud et Nelda venus au devant de Philippe.

Le docteur Berthaud est un vieillard de haute mine, au front lumineux, d'une rare et ardente intellectualité. C'est une belle âme vibrante et sereine, un grand et sagace esprit,

curieux de l'au delà et penché religieusement sur les mystères du monde psychique. Aux ouvriers qui travaillent à l'abbaye et qui vénèrent ses cheveux blancs, il donne ses soins et ses conseils. Il aime sa jeune femme, la frêle Nelda, d'un amour inquiet et tremblant. Depuis deux ans, il est son mari. Son père mort, la jeune fille était seule, perdue dans la vie, « pauvre fleur jetée à la mer, emportée par les vagues. Pour rétablir la santé chancelante de sa jeune femme, M. Berthaud a abandonné son élégante clientèle, ses gains énormes. Il est venu s'installer dans sa maisonnette de Villers. Malgré ses vingt ans, Nelda s'est attachée à ce pays, au charme navré de ses prestigieuses ruines, dont chaque pierre a un sens pour son âme, un langage pourson cœur. »

Tout à l'heure, quand le docteur apprit que Ferrier, vaincu par la vie, désespéré, venait lui confier sa détresse, il songea douloureusement que Nelda, à dix-sept ans, avait aimé le jeune homme, son camarade d'enfance et qu'elle l'eût épousé, sans doute, si elle n'avait été effrayée par cette fièvre étrange, qui mettait dans ses yeux de la folie.....

Mais le vieillard a écarté ce souvenir, et maintenant il regarde avec pitié le voyageur inquiet, qui revient vers lui, vaincu, vieilli, pauvre et si pâle !

Nelda, les sourcils froncés, fixe sur l'étranger le regard de ses prunelles vertes.

« Comme le nouvel arrivé se dirigeait vers un ouvrier pour lui demander la route à suivre, M. Berthaud s'avança et cordialement lui serra la main ; puis Nelda, heureuse et troublée, renoua connaissance avec son ami d'autrefois, lui expliqua, en quelques mots confus, son mariage, qu'il ignorait. Le docteur offrit de la conduire à la villa.....

Philippe Ferrier s'interposa. — Je vous en prie, dit-il, avec une singulière agitation. Allons à l'abbaye. ...

Et tous quatre cheminent vers les ruines qui, là-bas, se dressent dans la nuit claire, énormes et noires, magnifiquement éloquentes et vivantes.

Et quand Philippe leva sur elle ses regards inquiets, il saisit de sa main glacée la main de son amie et tout blême, fasciné, la gorge serrée, il s'écria : « Marguerite, je les connais ! je les connais !... Je les ai vues ! je les ai vues !... »

— Tu y seras venu quand tu étais petit... tu ne te le rappelles pas ?

— Jamais, jamais... Oh ! qu'est-ce que cela signifie ?...

Cela signifie, disons-le tout de suite, que l'âme de Fauquemont s'est réveillée soudain à l'aspect de l'abbaye désolée, dans le corps de Philippe, qui est son actuelle incarnation (1).

Je me suis attardé à ces premières pages, parce qu'elles sont une exposition magistrale. La suite du livre n'est plus que la notation éloquente et pathétique, en un style ardent, osé, lâché parfois, mais toujours violemment coloré, des phases successives de cette résurrection, depuis la première et inattendue secousse que ressentit Philippe, le jour de son arrivée, au seuil de la vieille abbaye, et qui lui arracha ce cri : « Je connais, j'ai vu ces pierres », jusqu'à la pleine et lumineuse vision qu'il eut, avant de mourir, de ce passé perdu à l'obscur lointain des siècles et qu'en une suprême communion avec l'âme des ruines il prit conscience et certitude d'avoir vécu.

Et le roman, direz-vous ? car il y a bien ici une histoire d'amour... Non. L'auteur, à mon avis, n'eut aucunement le dessein d'écrire un roman, de raconter une intrigue.

Mais les larmes de Marguerite jalouse, et sa douleur au départ de Philippe, et

(1) Il y a, dans le livre, une interversion que je n'ai pas respectée et qui est un artifice ingénieux. Toutes les scènes de la vie passée de Ferrier (Bruxelles, le tournoi, le couvent, la mort), sont intercalées au cours du récit. C'est une vision qui passe dans les yeux de Philippe endormi. On a cherché querelle à l'auteur sur l'inexactitude du pastiche et sur sa manière un peu moderne d'écrire le vieux français. Le reproche est mesquin. « Ce n'était ici, dit M. Morice, que question de couleur et l'indication d'un recul, avec l'agrément ménagé de rappels réciproques entre les deux textes et comme de retours symphoniques, voisins des plus beaux artifices. »

l'anxiété de son regard d'amante sur la face pâle du jeune homme endormi, et sa plainte dans la nuit, quand il passe à cheval sous sa fenêtre, et, sans s'arrêter, disparaît, et leurs étreintes et leurs querelles ?

Et la détresse du vieillard, quand il a surpris dans le regard de sa femme l'ardent réveil de cet amour d'enfant, qu'il croyait oublié et dont le souvenir le torture ?

N'est-ce point du roman, cela, des joies et des chagrins d'amour, où n'ont que faire le sire de Fauquemont, ni son âme vagabonde ?

Non. Tout le romanesque du livre tient en ces lignes : « Oh ! pas de passion, pas d'extase ! Simple en sa grandeur, tragique en sa souffrance, ce doux mouvement de fraternité (Philippe et Marguerite sont aux bras l'un de l'autre), poussant deux êtres à s'aider dans leur martyre incompris, devenait une prière, un élan de solidarité humaine, un cri de faiblesse en même temps qu'une défensive union contre l'atroce ignorance des causes du destin. Dieu plana sur ces pauvres créatures navrées, les attendrit, les inclina, les rapprocha, mettant en elles la subite révélation d'un amour supérieur, d'un amour éternel et absolu, de l'amour des anges. Ils en eurent le sentiment. Désespérés, mais humbles et respectueux, ils laissèrent leurs âmes se toucher avec ce sens nouveau, constatant qu'aux moments mêmes de leurs plus nobles exaltations d'autrefois, jamais celles-ci n'avaient atteint pareil détachement des contingences en une telle profondeur, désolés cependant, parce que, faibles encore, par les infériorités de leur condition actuelle, ils constataient aussi à quel point leur élan de piété était le signe de l'écroulement de leur vie passionnelle ! »

C'est toujours l'hymne au divin, l'appel enflammé vers le monde des âmes, l'élan mystique, l'ivresse de s'enfuir loin des contingences et des extériorités, loin de l'univers tangible. « Notre être extérieur n'est rien de notre être réel, de notre être intime. De l'autre côté de nos journalières agitations, notre destinée secrète s'accomplit (1). »

Les personnages de ce livre sont d'une essence exceptionnelle ou plutôt, à s'approcher du Divin, ils nous apparaissent transfigurés par la religion de l'Invisible. Ferrier à qui plus qu'à tout autre, le mystère a été révélé, officie : Marguerite, le docteur sont les desservants agenouillés.

Par eux — l'amante, le savant — M. J. de Tallenay veut nous montrer que la plus ardente soif d'aimer et de savoir s'apaise en un acte d'adoration à l'Esprit, en une perpétuelle aspiration vers les clartés entrevues du monde psychique, en une espérance infinie de connaître un jour, au cours de l'éternel devenir, tout l'au-delà !...

— Soit, dira-t-on encore. Mais Nelda ? Laissons le trio mystique au trouble de son extase. Mais Nelda ? Où sont ses ailes ? Montrez-nous ses ailes, et que ses pieds ne touchent pas la terre. Direz-vous qu'elle aussi, — comme le fiévreux Philippe, comme ce vieillard qu'illuminent les clartés de l'au-delà, comme cette Italienne d'essence rare, et qui semble si loin de nous, — comme ces voyants que la religion de l'Invisible agenouille au seuil du mystère — direz-vous qu'elle aussi fixe son clair regard de petite fille vers les splendeurs révélées de *l'inconnu, immense et vivant?* Point du tout. Elle est tout simplement une bourgeoise romanesque, mariée à un vieux monsieur, dont elle devine l'intelligence et apprécie la bonté. Elle retrouve et se reprend à aimer, fatigué et pâli par les batailles de la vie, mais troublant toujours et fascinant, le camarade d'enfance pour qui battit son cœur de pensionnaire. — Elle est toute à son émoi présent... La religion de l'inconnaissable n'exalte pas cette petite âme. Qui elle aime? Elle le sait très nettement. Ses désirs, ses chagrins, ses remords... mais M. Ohnet ne dédaignerait pas de nous les raconter. Elle n'a nul souci de l'au-delà. Elle aime Philippe. Voilà tout. Si elle s'inquiète des désordres psychiques du jeune homme, c'est qu'elle le voudrait mieux portant.

(1) Victor Charbonnel, *La Volonté de vivre.*

Il est vrai qu'elle écoute d'une oreille curieuse les révélations du vieux savant. Mais ici elle montre plutôt des étonnements d'enfant, qu'une attention respectueuse de néophyte. Il semble qu'elle assiste, quand Berthaud lui parle du Mystère, à quelque séance de physique amusante.

Je réponds : Nelda, c'est le sacrifice fait par l'auteur à cette loi esthétique des contrastes, que la critique, remarque M. Charles Morice, lui reprochera sans doute d'avoir insuffisamment respectée.

C'est, opposée à ces âmes rares et libres, qui s'élancent vers les sommets lumineux, la personnification, atténuée d'ailleurs, et discrète, de l'humanité routinière et banale, asservie à la discipline des conventions.

De ces conventions, de ces entraves, M. de Tallenay veut l'âme libérée. Il veut que loin des petites inventions sociales, loin des gesticulations de la foule et du tumulte des basses compétitions, loin des préjugés et des mensonges, loin de « ces petites lumières » que suivent, dans la nuit, embrigadées et dociles, les « escouades humaines », hors des dogmes enfin, l'âme libre, l'âme consciente de son origine et de sa destinée, accomplisse, d'incarnation en incarnation, sa normale évolution dans la vie universelle. En opposant aux trois explorateurs de l'inconnu, qui vont, guidés par Ferrier initié, vers les clartés éternelles, la frêle bourgeoise à qui suffit la petite lumière d'en bas, M. de Tallenay a exprimé, avec une hardiesse et une sincérité qu'il faut noter, *quelque opinion que l'on garde sur les conclusions où il nous conduit*, son admiration pour ces « penseurs solitaires que ne trouble par le défilé des autres hommes, qui, usant de la liberté de recherche qui constitue le *moi* intime, sans se laisser agiter ni par les séductrices promesses des chefs d'escouade », (lisez : les fondateurs de religions), ni par le mépris des passants, ni par le puéril fonctionnement des lois humaines et l'abaissante discipline des conventions, vont, d'un pas ferme, vers l'Invisible, vers le Mystère, vers la libre contemplation du Divin !

Quant au problème même de la réincarnation, M. de Tallenay le suppose résolu. Il n'institue pas un débat, il ne pose pas la question, il ne suscite pas de contradicteur, quelque raisonneur matérialiste ou quelque porteur de « petite lumière ». Il affirme, et, par Ferrier, il prouve. « Au cours des vies successives que nous vivons à travers une longue série de métamorphoses, il y a presque toujours un moment où la conscience nous vient, soit par un approfondissement de la pensée, soit en un éclair fugitif, de notre personnalité, permanente parmi les successives incarnations. »

La vue des ruines fut l'éclair qui éveilla dans l'âme de Ferrier la conscience d'avoir vécu dans le corps de Fauquemont.

Sur cette affirmation, on n'attend pas, j'imagine, que je me prononce. Ce n'est point là matière littéraire. Au surplus, il paraît superflu de remarquer combien s'éloigne de l'orthodoxie catholique, et d'ailleurs de tout dogme, cette religion de l'Invisible, si éloquemment prêchée par nos trois voyants. Je laisse à qui lira ce livre, lyrique et mystique, le soin d'en discerner l'hérésie, et je ne trouve rien de mieux à en dire que ce qu'écrivait il y a huit jours, le Sar Peladan (1) — oui, lui-même — à « son grand ami » M. Edmond Picard.

C'est à Constantinople que le Sar a lu le *Réveil de l'Ame*. Précisément il venait, parmi des papyrus rares, de découvrir que l'âme de notre éminent confrère, de longs siècles avant sa brillante incarnation belge, avait habité le corps d'un sacerdote égyptien, lequel vivait, je crois, sous Thoutmosis, de la dix-huitième dynastie.

Le Sar était donc dans de bonnes dispositions d'esprit pour accueillir ces « visions d'abbaye ». Il en parle excellemment et je ne saurais mieux conclure qu'en citant ces phrases de sa lettre.

(1) *Art moderne.*

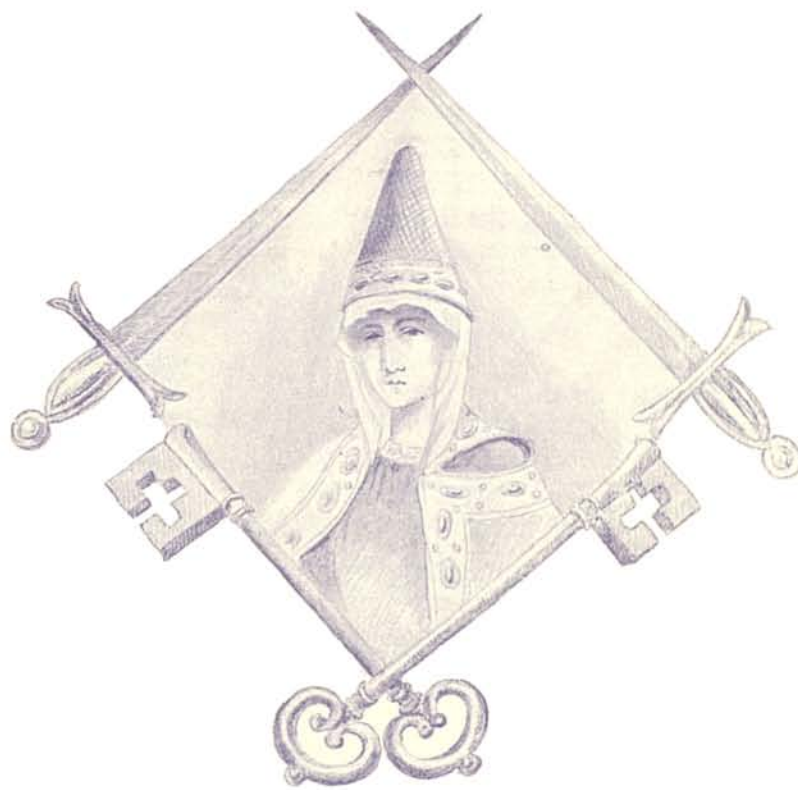
« Ce livre est exemplaire en ce sens qu'il ouvre une voie inexplorée à la psychologie pathétique.

« Tout mysticisme vaut mieux que point de foi, et si la prochaine génération doit pécher par idéalisme, le péché vaut mieux, mon Dieu, que la vertu réelle, positive et mot à mot. »

PAUL PASCAL.

Memento.

M. Gaston Heux, un jeune poète très apprécié, vient de faire paraitre dans la *Collection Indépendante d'auteurs français de Belgique* (Paris, librairie Stock ; Bruxelles, la *Revue Nouvelle*) un volume où se révèlent de rares qualités. Titre : *Les Ailes de Gaze*. Cette œuvre est d'un talent sain et prometteur. Ce petit livre sera lu avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire français en Belgique.



LA REVUE DES REVUES

REVUES BELGES (*suite*).

Durendal, dont nous avons déjà dit le mérite, donne ce mois une monographie du défunt baron de Haulleville par Firmin Van den Bosch. Le texte est agrémenté d'un beau portrait. A lire aussi *Jours de Printemps*, prose poétique de Georges Vivrès, et *le Beffroi de Bruges*, un poème de M. Henri Fraeys. *Durendal* donne, hors texte, une belle reproduction du magistral tryptique *les Ages de l'Ouvrier*, tableau de Léon Frédéric.

La Lutte, livraison double (mai-juin). Nous n'avons rien perdu à attendre car voici un fascicule important, imposant pour dire plus vrai. Toute la première partie est consacrée

à Octave Pirmez, le subtil écrivain des *Heures de Philosophie*. *La Lutte* a posé à tous les écrivains belges ces trois questions : *Quelle place Octave Pirmez occupe-t-il dans la littérature française?*

Quelle fut son influence sur la Renaissance des Lettres en Belgique?

Quelle est votre appréciation sur ses œuvres?

Tous les écrivains belges n'ont pas répondu, loin de là. Toutefois, parmi les seize réponses parvenues, celles de MM. Demade et Van de Putte me paraissent particulièrement « typiques » : « Je ne refuse à désigner une place, dans la littérature, au solitaire, altier et mélancolique Octave Pirmez, écrit M. Pol Demade. Il est, avec quelques autres glorieux, de cette élite d'écrivains qui occupent dans les littératures, sous qualification oiseuse de nationalité, le rôle de montagnes abruptes, isolées, sourcilleuses et presque inaccessibles, heureusement. De tels hommes sont au dessus de ce qu'on appelle : les places. Quant à leur influence, que certains jugent nulle, ce qui est vrai, pensé d'en bas, j'estime, moi, considérée d'en haut souveraine. L'existence de ces hauts esprits, sans compter qu'elle nous préserve, en fait, de l'abominable égalité, offre, en leurs œuvres, des sommets vierges aux penseurs de la plaine. »

M. Henry Van de Putte écrit de son côté :

« Étant donné l'époque à laquelle il vécut, son isolement, la gravité noble de ses phrases, Pirmez est assurément intéressant.

» Mais son influence est nulle, sauf sur Henry Maubel, et là, néfaste.

» Il convient d'aimer Pirmez parce qu'il aima les Lettres et s'y adonna. Il convient aussi d'affirmer qu'il ne fut qu'un dilettante, que son nom restera peut-être, mais que ses œuvres ne resteront pas. »

La Lutte donne aussi des pages inédites de Pirmez : *Memento Mei!* — commentées par José de Coppin. La seconde partie de la revue nous offre *Matinée Provençale*, une prose de Eug. Demolder et un conte magnifique de Paul Mussche : *la Mort du Chien*. A citer aussi un excellent poème de M. Albert Devèze : *Vers l'Au-Delà* et un louable plaidoyer de Georges Ramaekers : *Contre les écoles d'Art*. Et n'oublions pas de signaler le *Memento* de la revue de M. Demade, Monfit, Rency, Ruyters et Van de Putte se traitent amicalement (?) de pître, de lâche, de goujat, pédant — ce dernier vocable est de M. Georges Reney, celui-là même qui, dans la *Revue Naturiste*, se montra « inoubliablement pédant » dans un article sur la littérature belge.

Revue Universitaire, l'organe de l'*Université Nouvelle*, continue *La Caste*, par H. Deloncle, et donne une étude de M. E. de Roberty : *Qu'est-ce que le progrès?*

REVUES ALLEMANDES.

Dekorative Kunst paraît et se rédige simultanément à Paris et à Munich. Cette revue, dirigée par M. Michaël-Groefe, en France et H. Bruckmann, à Munich, pratique intelligemment l'internationalisme artistique. Elle publie dans sa dernière livraison des articles sur le mouvement d'art industriel moderne dans tous les pays. Le texte est illustré de magnifiques reproductions, signaler spécialement un article sur le mobilier en *Belgique*.

Deutsche Revue. Livraison peu intéressante. Il n'y a guère à lire avec profit, que l'article du Dr Cabanès sur *Georges Sand, Alfred de Musset et le Dr Pagello*, édifiant document qui semble donner raison aux psychologues qui croient que le génie est nécessairement accompagné de troubles cérébraux ou d'aberration d'un sens moral.

Nord und Sud. Des lettres de Wilhem von Humbolts à la princesse Louise Radziwill et quelques poésies de Ernest Schevenberg.

Westermanns Monatshefte. Revue illustrée paraissant mensuellement à Berlin, donne

un excellent article sur les monuments de Franfort-sur-Mein accompagné de belles photographies. A signaler aussi une étude de M. Walther sur *la Cène*, de Léonard de Vinci.

Wiener Rundschau. De M. Oscar A. H. Schmitz une causerie sur *les Intellectuels*, qui trahit chez l'auteur un manque complet de renseignements, ce qui l'amène à des confusions parfois amusantes.

Die Gesellschaf. La livraison du 1er mai — tout récemment parue — est entièrement consacrée à Maurice Maeterlinck. Il y a notamment — en plus de portraits et traductions — un article de M. von Oppen-Bronikowski que je me plais à signaler. J'ai, l'autre jour, répondu à la consultation de Mavil sur *l'Ame belge*. Je disais, en substance, qu'il n'y a — scientifiquement, les fictions politiques n'ayant pas cours en science — pas de Belges, partant pas d'âme belge, que dans ce que l'on appelle complaisamment la Belgique, il y a des flamands et des wallons, c'est-à-dire une âme germaine et une âme latine.

Cet avis peu patriotique et si peu conforme était exactement le contre-sens des idées de M. Ed. Picard qui, lui, veut nous persuader de l'existence de l'âme belge. Un de ses plus chers arguments est, je crois, l'originalité littéraire, l'activité artistique des lettrés et esthètes de notre pays. Un des « maîtres » *belges* les plus généralement encensés, après M. Picard lui-même — est certes M. Maurice Maeterlinck. Or voici ce que M. Oppeln-Bronikowski dit de lui dans *Die Gesellschaft* — (je cite d'après la traduction de M. H. Albert, dans le *Mercure*) :

« Le français de Maeterlinck est d'une espèce particulière, sans la pointe, le piquant et l'esprit de tout ce qui constitue le style français. Son style n'est pas du tout français, il manque absolument de recherche dans sa simplicité — ou peut-être est-ce là précisément de la recherche ? — il est même si simple qu'il fait sans cesse parade de la copule *est* (au lieu du verbe) — à un point que c'en est presque de l'allemand de Schopenhauer déguisé en français. Pourquoi, en général, Maeterlinck n'écrit-il pas dans cette langue ?... Je l'ai bien remarqué dans les *Serres chaudes* de Maeterlinck ; il y a là souvent une lutte avec l'expression, un combat avec le dragon, qui, devant une pareille détresse, vous ferait volontiers écrire en marge : Mais pour l'amour de Dieu, parlez donc l'allemand ! »

REVUES ANGLAISES.

Cosmopolis, une intéressante monographie de *Ewart Gladstone*, par Justin Mc Carthy, M. P. et des *Notes on New Books*, sont les seuls articles à signaler dans la partie anglaise de cette revue nationale.

The Fortnightly Review paraît mensuellement à Londres. Elle donne ce mois une étude sur le drame moderne français *(Modern French Drama)*, qu'il convient de signaler. L'auteur, M. Augustin Filon, y parle remarquablement de Jean Richepin et Ed. Rostand. Signalons encore un article qui intéresse le féminisme : *french women in french industry*, par Mlle Getta Blaze de Bury, où l'auteur parle des femmes qui occupent en France une situation industrielle enviée : Marguerite Boucicaut, Caroline Reboux, Mme La Loue Bernet et bien d'autres.

Harper's Monthly Magasine. Une longue nouvelle de Margaret Deland : Miss Maria et un poème de Francis James Macbeath : *A Toast* sont les seules matières *littéraires* de cette livraison. Notons pourtant, pour ses belles illustrations, l'article de Julien Ralph: *The Czar's people*.

A. B.

LA MUSIQUE

Depuis bientôt un mois, les concours du Conservatoire royal de Bruxelles se succèdent dans l'ordre accoutumé.

Les trompettes ont ouvert la marche, comme il convient, puis sont venus les trombones, les cors, les bassons, les clarinettes, les hautbois et les flûtes. Mais le public n'est accouru en foule qu'à l'appel de la contrebasse, de l'alto et du violoncelle; et depuis lors la salle de la rue de la Régence ne désemplit pas. Les privilégiés, munis de leur carte, sont là dès l'ouverture des portes, et les autres attendent patiemment sous la pluie qu'un heureux hasard leur permette de pénétrer dans le temple où Bach est dieu et où M. Gevaert est son prophète.

Les concours d'orgue, de musique de chambre, de harpe, de piano et de violon ont eu beaucoup de succès. Ce succès ne fera que s'accentuer sans doute aux concours de chant et de déclamation. Le public belge, ordinairement si froid, se montre, à ces séances, d'un enthousiasme étourdissant. On voit bien que parents et amis sont en nombre.

Heureusement que les membres du jury, impassibles dans la loge officielle, ne se laissent pas influencer par ce tapage. Ils m'ont même paru plus maussades qu'à l'habitude. « Trouvez-vous donc les concurrents si mauvais ? » demandai-je à l'un d'eux, non des moindres. « Mauvais, non, me répondit-il, mais pires ! Ah ! que ces gens-là sont donc ennuyeux ! » Il se servit même d'un mot plus énergique.

Le fait est qu'aucune nature exceptionnelle ne s'est révélée, cette année. Pas l'ombre d'un artiste en herbe; rien que de bons élèves répétant avec plus ou moins de correction, la leçon du maître. Aussi — et c'est le cas pour la classe d'Ysaye, très inférieure à ce qu'elle était l'année précédente — quand l'influence du maître ne se fait pas sentir, c'est une mollesse, une incertitude vraiment pénibles.

Mais il ne faut ni s'en étonner ni, surtout, s'en désoler. L'artiste n'a de valeur que parce qu'il est une exception rarissime. Les Conservatoires ne peuvent pas en fabriquer sur commande. On ne peut leur demander qu'une chose, c'est d'apprendre aux jeunes gens dont ils ont la charge, tous les éléments de l'art et toutes les saines traditions qui leur permettront d'enseigner à leur tour. Sous ce rapport, le Conservatoire de Bruxelles ne mérite que des éloges. Peut-être y aurait-il d'autres sujets de critique.

Est-il vrai que des élèves ont parfois à souffrir cruellement des rivalités entre professeurs ?

Est-il vrai qu'au lieu d'avoir l'enseignement gratuit auquel ils ont droit, ils n'obtiennent les bonnes grâces de certains maîtres que par des leçons particulières d'un prix fort élevé ?

Je sais qu'il ne faut pas prendre à la lettre des plaintes formulées souvent à la légère; mais celles-ci sont d'une telle gravité qu'elles devaient être signalées. Il serait abominable que de vraies natures fussent étouffées par des médiocrités plus favorisées au point de vue de la fortune et, pour cela, mieux en cour.

Nous préférons donc croire que ces racontars qui nous arrivent de divers côtés, ne reposent sur rien de sérieux.

Quelques élèves se plaignent aussi qu'on ne leur laisse pas assez de liberté dans l'interprétation de leurs morceaux.

Pour les études et pour le morceau imposé, le maître a le droit absolu de faire prévaloir ses idées; pour le morceau au choix, l'élève pourrait avoir plus de latitude, mais là encore la responsabilité du maître se trouvant engagée, cette latitude doit avoir des limites. Les élèves n'ont rien à perdre à suivre les conseils d'hommes expérimentés, tandis qu'ils s'exposeraient à commettre souvent des fautes grossières sous prétexte d'interprétation originale.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'en général l'interprétation des œuvres musicales est plus sérieuse et plus fouillée d'année en année. Evidemment cela tient à l'influence des concerts populaires qui forment peu à peu le goût, et aussi à l'influence de la musique wagnérienne qui force les exécutants à des études plus soignées et plus approfondies.

Voilà un mérite que ne peuvent contester à Wagner ses détracteurs les plus acharnés, car il en a de nouveau.

Il semble, après des triomphes qui ont été si longs à venir, qu'une réaction commence.

Je viens de lire dans une revue, sous la signature de Tolstoï, une véritable diatribe contre l'œuvre wagnérienne.

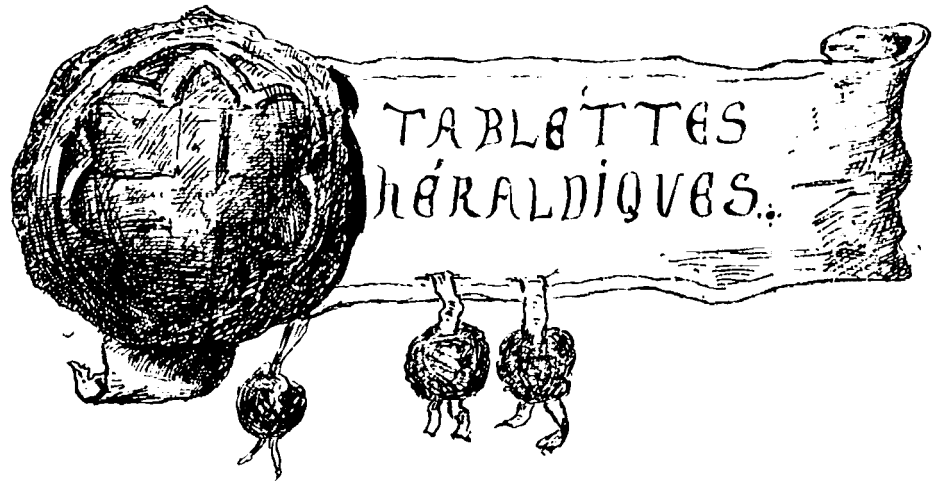
Quand les hommes de talent se trompent, ils ne se trompent pas à demi. Et c'est bien le cas de Tolstoï. Il est tellement à côté, que ses plaisanteries, même les plus spirituelles, et il y en a dans le tas, n'ont aucune portée et ne sont d'aucun effet.

Avez-vous entendu quelque Homais de province déblatérer contre la religion? Eh bien, Tolstoï ne dépasse pas ce niveau quand il se moque de *Siegfried*. C'est grossier, niais et pénible.

Mais il y a là un signe des temps. On peut s'attendre à ce que les snobs qui ont acclamé Wagner par pose, tout en le trouvant parfaitement ennuyeux, vont profiter de l'occasion et se servir d'autorités comme Tolstoï pour se dédommager de tout ce que la mode les avait condamnés à subir.

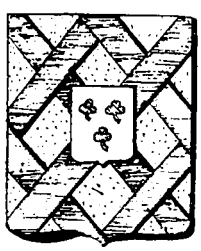
De pareils articles auront donc au moins cela de bon ; et Dieu veuille que, grâce à eux, le temple soit enfin débarrassé de tous les faux dévots qui commençaient à gêner et à troubler les fidèles !

HANS.



En inaugurant, dans la *Revue Mauve*, une rubrique spéciale sous le nom de « Tablettes héraldiques », j'avais pour but de faire connaître en quelques mots très concis les origines et les illustrations de la noblesse belge.

Les alliances de celle-ci avec les grandes familles étrangères sont si fréquentes, qu'il m'arrive souvent de devoir m'occuper de maisons appartenant à l'aristocratie allemande, française, espagnole ou autre. Il est à peine nécessaire de dire qu'en ces occasions, il m'est difficile de puiser aux sources mêmes et force m'est de m'en rapporter, pour les notices de quelques-unes de ces familles, aux publications périodiques ou autres sur la matière. Dans le dernier numéro de la *Revue*, et confiant dans l'autorité de M. Borel d'Hauterive, je faisais descendre le maréchal de Grouchy d'une famille normande qui avait pour chef, au XVIIe siècle, un certain Louis de Grouchy, conseiller du Roy.



Aujourd'hui que les preuves de l'antique extraction et la filiation de la maison de Grouchy m'ont été mises en main, je n'hésite pas à revenir sur ma dernière notice et à réparer l'erreur que j'ai commise de la meilleure foi du monde. Le Louis de Grouchy dont il est question plus haut n'appartient par aucun côté à l'ancienne maison de Grouchy d'origine chevaleresque et dont le nom et les armes sont inscrits à Versailles dans la salle des croisades. Robert et Henry de Grouchy faisaient partie de l'Hôtel du roy saint Louis et suivirent ce prince en Terre-Sainte. Un acte en fait foi. Un autre acte de 1416, possédé encore dans la famille, mentionne monseigneur Jean de Grouchy, chevalier, seigneur de Montéroliers qui battit les Anglais en différentes rencontres et les chassa d'Harfleur. Il accomplit ces prouesses à l'âge de *81 ans* et mourut sur la brèche.

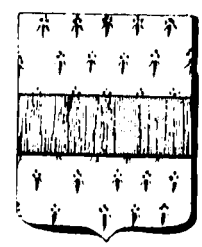
Colard de Grouchy fut déclaré noble et issu de noble race en 1479. C'est d'eux que descendait le marquis de Grouchy, décédé dernièrement et que descendent aussi tous les autres membres de cette illustre maison.

La maison de Grouchy a compté, outre le célèbre maréchal de Grouchy, d'autres illustrations, parmi lesquelles un lieutenant-général et d'autres officiers de mérite Elle s'est alliée aux maisons : de le Prévost, des Moussures, de Toustain, d'Escorchebeuf, Doucet de Pontécoulant, d'Ormesson, de Mau d'Attenrode, de Saint-Phalle, etc.

Leurs armes sont : D'or fretté d'azur, et sur le tout d'argent à trois trèfles de sinople 2 et 1.

Il y a quelques jours, on a célébré à Bruxelles le mariage de M. Charles-Joseph van Cappel de Prémont avec Mlle Emilie-Marie-Ghislaine d'Olmen de Poederlée.

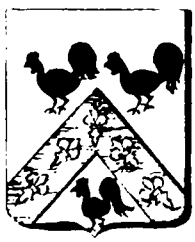
Le jeune marié est fils de M. van Cappel de Prémont et de Mme de Prémont née d'Humières. Il appartient à une ancienne famille flamande originaire d'Ypres où elle tenait le premier rang. Elle est devenue française lorsque furent détachées des Pays-Bas les provinces qui forment aujourd'hui le Cambrésis. Elle est connue depuis Robert van Cappel, grand bailli de la ville de Ruremonde de 1386 à 1389. Les descendant ont possédé les seigneuries de Woorbanck, Briaerdes, Porthove, Neuffiefs, Bacquelroot-Griboval, la Nieppe, West-Cappelle, Nieuwenheim, etc. Elle a compté de nombreux officiers de toutes armes au service de l'Allemagne, d'Espagne et de France, et elle a contracté des alliances avec les meilleures maisons du pays : Waels, van Luutpeere, van Steelandt, Bulteel, Baert, van de Vyvere, des Lyons, de Montboissier-Beaufort, de Blocq, Billet, del Villar, Preudhomme, d'Hailly, Laurétan, le Sart de Prémont, Acary, Langlois, etc.



Ses armes sont : D'hermine à la fasce de gueules.

Mlle de Poederlée est fille du baron de Poederlée et de la baronne, née de Jonghe d'Ardoye. La maison d'Olmen est fort ancienne, et tire son nom du village d'Olmen. Elle est issue de Nicolas d'Olmen vivant en 1312. Jean de Clerck van Olmen était échevin de la ville de Diest en 1474 ; Jacob van Olmen l'était aussi en 1543. Elle s'est divisée en deux branches, titrées l'une de

barons de Poederlée en 1717, l'autre des comtes de Saint-Remy, celle-ci éteinte à la fin du siècle dernier. On trouve parmi les personnages de cette famille qui se firent remarquer : un conseiller d'Etat et président du Grand Conseil de Malines, un chambellan de l'empereur d'Allemagne, un colonel et nombre d'autres officiers des armées impériales.



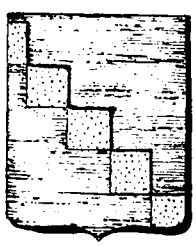
Alliances : Vicq, Steenhuys, Vinchant, van den Cruyce, Corte, Marek, Smith, Jonghe, Roest, Pape, Spoelberch, etc.

Olmen porte : D'argent au chevron d'azur, chargé de cinq fleurs de lys d'or, accompagné de trois coqs de sable, crêtés, barbés et membrés de gueules.

On a célébré le 23 juin dernier, en l'église de Montignies-sur-Roc, les obsèques de Raymond-Charles-Guislain, baron de la Motte-Baraffe de Bourquembray.

Né en 1818, au château de Montignies, le vénérable défunt était fils de Denis-Joseph de la Motte-Baraffe de Bourquembray et neveu d'Emmanuel, créé baron de la Motte-Baraffe en 1815.

Il avait épousé en premières noces Mlle Cossée de Sémeries et en secondes noces Mlle Fanny Drion.



La maison de la Motte-Baraffe est d'origine chevaleresque. Etablie jadis au pays d'Artois, elle a passée dans le Tournaisis où elle est restée fixée depuis plus de deux siècles. Elle a pour auteur Hugues de la Motte, seigneur de Neufverne, qui assista en 1409 à la saisie d'un fief relevant du comté de Hainaut. Son fils Guillaume, seigneur de Neufverne et de Baraffe, fut capitaine de Saint-Omer et d'Arras. Les descendants ont fourni une longue suite de personnages remarquables parmi lesquels il faut citer : un grand-bailli de la ville de Tournay, des capitaines et gouverneurs de villes et de places fortes, des lieutenants-généraux aux baillages de Saint-Omer et Tournay, des capitaines d'infanterie au service impérial d'Espagne, un intendant de la province de Hainaut, un conseiller d'Etat, membre des Etats-Généraux et de l'Ordre équestre du Hainaut, etc.

La Motte-Baraffe porte : D'azur à la bande losangée d'or de cinq pièces.

Le 22 juin dernier a été célébré au château de Kerckom le mariage du comte Edouard de Meeûs avec la baronne Rosine de Moffarts.

Le comte Edouard est le fils du comte Henri de Meeûs et de la comtesse née Potesta de Waleffe, et petit-fils de Ferdinand, comte de Meeûs d'Argenteuil, l'un des personnages les plus marquants de la Belgique et qui obtint du roi Léopold Ier le titre de comte en récompense des services importants qu'il rendit au pays. Il avait joué un rôle important dans les premiers troubles qui précédèrent la révolution de 1830 et fut un des premiers promoteurs de l'indépendance de la Belgique. Il appartenait à une ancienne famille noble, originaire du Brabant, reconnue deux fois dans sa noblesse par le roi d'Espagne Charles II, en 1688 et en 1679. Malheureusement deux incendies successifs ont fait disparaître les preuves de cette extraction, mais la généalogie des Meeûs a été reconstituée par Goethals qui leur assigne pour premier auteur connu Nicolas Meeûs, cité dans un acte de 1363.

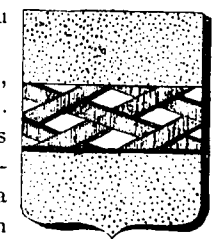
Cette maison a fourni nombre de personnages recommandables par leur savoir, leur piété et leurs vertus civiques et morales. Elle s'est alliée aux plus considérables du royaume, savoir : t'Kint, de Raet, van der Hagen, van der Cammen, van der Elst, van Schoonhoven, van Mierop, van der Beke, Buys, van Beughem, Caravachio, van der Veken, van Cutsem, d'Huvetter, van der Borcht, de Roest, de Macar, Martini, Brion, de Waha, de Sauvage-Vercourt, Potesta, Grimpel du Goulot, de Brunelot de Sainte-Suzanne, de Couëdic, etc.

Meeûs porte : Ecartelé, au 1 et au 4 d'argent à trois épis de blé de sinople, mouvants d'une terrasse du même et accostés de deux chevraux au naturel, aux 2 et 3 de sable à une chaudière à brasser d'or, accompagnée de trois étoiles du même.

La baronne Rosine de Moffarts est fille du baron Fernand de Moffarts et de la baronne née van Brienen.

L'ancienne maison de Moffarts appartient à la province de Liége, son nom s'orthographiait aussi Moffaert. Elle a pour auteur Gérard Moffaert, bourgmestre de Bilsen, au comté de Looz, qui épousa d'abord Marguerite Schobbelaers, et en 1616, Judith de Hinnisdael.

Guillaume Gérard, son descendant, fut créé baron de Moffarts par lettres de l'Electeur de Bavière, vicaire de l'Empire, du 10 septembre 1745.



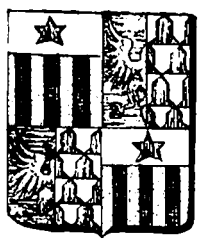
Il avait été anobli précédemment, en 1717, par l'empereur Charles VI. La maison de Moffaert a possédé les seigneuries de Marquette, Hoesselt, Vieux-Hoesselt, etc. Elle a donné des bourgmestres de Bilsen et d'Amercœur, des voués de Rommershoven, des conseillers privés du prince évêque de Liége, des capitaines de cavalerie au service de France et de l'Empire, des membres de l'Ordre équestre de la province de Liége, des chanoines, etc. Elle s'est alliée aux d'Hinnisdael, Mewis, de Corswarem, de Heusch, de Brouckmans, a Campo, de Bounam, de Xhénémont, de Mérode, de Paix, de Calwaert, de Rosen, de Chestret, van Brienen, Roly, de Knyff, Hélias, Whet-

nall, de Mélotte, d'Andrimont, de Hemricourt, de Biolley, de Moidans, de Macar, etc.

de Moffarts porte : D'or à la bande d'argent frettée de gueules.

Le 27 juin dernier on a également célébré le mariage du baron Raymond van den Branden de Reeth, avec Mlle Hortense du Roy de Blicquy.

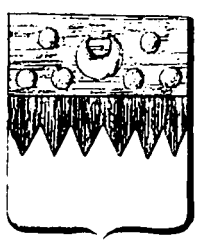
Le marié est fils du baron van den Branden de Reeth, créé baron en 1871, et de la baronne née Kervyn. Il appartient à une ancienne famille de Malines, anoblie dans la personne de Jean van den Branden, seigneur de Reeth, le 6 juillet 1689. Le seigneur de Reeth était secrétaire du Grand Conseil et greffier de la Cour féodale de Malines. Il fut depuis créé chevalier en 1691.



Cette famille a produit plusieurs personnages considérables qui ont brillé et se font encore remarquer dans les charges des différentes magistratures, dans l'armée et dans les plus hautes fonctions de l'église. Elle a pris ses alliances chez les meilleures maisons du pays : Mathys, van de Wiele, T'Santele, Bosschaert, de Neuf, de Kerrebroeck, Lunden, de Berberich, de Veyder-Malberg, de Wargny, de Cambry, de Grady, de Smet, van de Kerchove, Kervyn, etc.

van den Branden porte : Ecartelé, aux 1 et 4 d'or à trois pals de sable, au chef cousu d'argent, chargé d'une étoile de cinq raies de gueules ; au 2 et 3, parti, au 1 d'azur, à la demi-aigle d'or, mouvante de la partition, au 2, vairé d'argent et de gueules.

La jeune mariée est fille du sympathique lieutenant-général du Roy de Blicquy, aide-de-camp de S. A. R. Mgr le comte de Flandre et de Mme du Roy, née d'Hanins de Moerkerke, originaire du Quercy, la famille du Roy est une race de soldats dont on peut remonter tous les échelons jusqu'en 1535, époque où vivait François du Roy, dont le fils était capitaine d'arquebusiers à cheval et gouverneur de Négrepelisse en 1570. Hughes du Roy, son arrière petit-fils, obtint reconnaissance de noblesse en 1735. Le fils de celui-ci, Jacques du Roy, capitaine au régiment de Gondrin, chevalier de Saint-Louis, s'établit aux Pays-Bas par suite de son mariage avec la dame de Blicquy. Ses descendants s'y sont perpétués jusqu'à nos jours et se sont divisés en plusieurs rameaux qui ont fourni des capitaines de cavalerie et d'état-major, deux lieutenants généraux, des officiers d'ordonnance et des aides-de-camp des rois Léopold Ier et Léopold II, des chevaliers de Saint-Louis et de Léopold, etc. Alliances : de Valada, de Lard, de Pagès, de Basset, de Prevost, de Gemini, de Latre, Cossée de Maulde, van Grootven, etc.



du Roy porte : Emmanché d'argent et de gueules de six pièces ; au chef cousu d'azur chargé d'un croissant d'argent et accosté de six besans, 2 et 1.

On annonce le décès du prince d'Essling, fils de François-Victor Prince d'Essling, fils aîné lui-même du maréchal Masséna, prince d'Essling et duc de Rivoli.

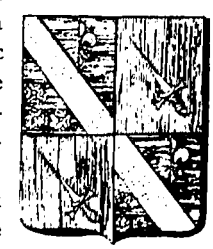
Le défunt était le frère du duc de Rivoli, marié à Mlle Furtado, veuve du duc d'Elchingen.

Le maréchal Masséna fut certes une des figures les plus originales et les plus hautes de l'épopée impériale. Sorti des rangs du peuple, il sut, par son courage héroïque et sa parfaite loyauté, conquérir une position enviée. Il aimait fort le plaisir, ce qui put lui gagner de la popularité dans l'armée, mais lui attira plus d'un ennui, et ternit sa réputation. Son petit-fils aîné n'a point laissé d'enfants et le duc de Rivoli réunira, comme son grand-père, les deux titres glorieux de prince d'Essling et de duc de Rivoli.

Cette mort met en deuil les maisons des ducs de Tarente, de Valmy, d'Auerstaedt, de Trévise, de Conegliano, etc., ainsi que de beaucoup d'autres familles de l'ancienne noblesse.

Masséna porte : D'or à une victoire ailée au naturel tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne d'olivier de sinople, accompagnée en pointe d'un chien couché de sable, au chef des ducs de l'Empire.

On vient de célébrer dans le Grand-Duché de Luxembourg le mariage du prince Alphonse de Chimay, ancien membre de la Chambre des représentants avec Mademoiselle Mathea Lejeune, fille de M. Lejeune, le savant jurisconsulte, et ancien ministre de la justice, actuellement ministre d'Etat. Le prince Alphonse de Chimay est le frère de feu Mme la comtesse de Mercy-Argenteau, et de Mme la princesse Czartoriska. Ils sont tous trois enfants de Alphonse-Michel-Gabriel-Ferdinand, comte de Caraman, prince Alphonse de Chimay et de la princesse née comtesse de Caraman.



La maison de Riquet est originaire d'Italie. Connue anciennement sous le nom de Arrighetti, elle fut bannie de Florence en 1268. Son chef à cette époque était Guérard Arrighetti, dont le petit-fils s'établit en Provence. Il était qualifié de chevalier, fut capitaine et châtelain de la ville de Seyne, où il fut enterré sous un superbe mausolée (1350). Cette illustre race se divisa en deux branches, celle des Riquetti, marquis de Mirabeau, dont fut le célèbre tribun, et celle des seigneurs et

barons de Bonrepos, marquis de Caraman. Dette dernière branche a fourni un grand nombre d'illustrations dont les plus célèbres furent Pierre-Paul de Riquet, le célèbre ingénieur qui créa le canal du Languedoc.

Vers le commencement de ce siècle et par le décès de sa mère Marie-Anne d'Alsace de Hénin-Liétard, princesse héritière de Chimay, le comte de Caraman devenait l'héritier des d'Alsace et des Croy, les deux illustres races qui se sont succédées dans la principauté de Chimay. De nos jours, la maison de Chimay a donné à la Belgique un ambassadeur et un ministre des affaires étrangères. Plus anciennement elle a donné à la France des présidents aux parlements, des lieutenants-généraux des armées du Roy, des maréchaux de camp, des colonels, des ambassadeurs, etc.

Les Riquet portent les titres de barons de Bonrepos (1666), comtes de Caraman (1670), ducs de Caraman (1827), marquis de Caraman (1815), princes de Chimay (1824), princes de Caraman (1856), etc.

Alliances : de Vial, de Milhau, Cambonas, Broglie, Montaigne, Maupeor, Preissac, Portail, Alsace, la Garde, Pange, Pins, la Fare.

Chimay porte : Écartelé aux 1 et 4 d'azur à la bande d'or, accompagnée en chef d'une demi-fleur de lys du même, défaillante à dextre et florencée d'argent et en pointe de trois roses du même qui est de Biquet; aux 2 et 3 de gueules à l'épée d'argent, garnie d'or, mise en bande qui est de Chimay.

Marquis de BOINVILLE.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro les articles de nos collaborateurs comte CHARLES DE VILLERMONT, baron DU GRATY, MAUD *et* WYNNIE.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

6 juillet.

On affirme en Bourse que l'attaque des Américains contre El Caney à 7 kilomètres de Santiago a été foudroyante ! El Caney n'était paraît-il défendu que par 500 Espagnols commandés par le général Varavarey. Cette poignée de héros aurait combattu pendant trois heures 1 contre ***10*** ! Lutte inégale, combat de géants ! disputant vaillamment chaque pouce de terrain; puis, écrasés par le nombre des assaillants, ils sont tous tombés en braves sur le champ de bataille en criant : Vive la Patrie !

Honneur ! aux vaincus.

Les nouvelles de la guerre n'exercent aucune influence sur notre marché, et il ne peut en être autrement, car l'issue de la lutte est connue, et déjà escomptée. Tout le monde sait que les Américains, dix fois supérieurs en nombre et cent fois supérieurs en argent, seront victorieux; il en résulte que le marché est en hausse sur toute la ligne...

Le 3 % s'emballe de *soixante-quinze centimes* à 103 20, histoire de regagner son coupon, et le 3 1/2 se contente de 50 centimes à 107.05.

L'Italien soutenu par l'approche de son coupon et archi-soutenu par les banquiers berlinois, s'avance de 93.75 à 94.60.

Les fonds Brésiliens sont restés lourds jusqu'à la *réponse*, de façon à ce que le fameux syndicat puisse ramasser en liquidation toutes les primes dont il était vendeur dans les hauts cours.

L'Extérieure d'Espagne oscille suivant les nouvelles; malgré tout, j'estime qu'aux environs du cours de 33 francs (coupon détaché) on ne court pas grand risque à s'en offrir une pincée.

Les rentes Russes sont très demandées. Le 3 % or ancien 96.60 et 97.70; le 3 % or nouveau 96.35 et 97.40 et le 3 1/2 102.10.

Hongrois 104.40 et Portugais 18 francs. Ne touchez pas au Portugais car vous ne seriez bientôt plus gais.

Les institutions de crédit gagnent toutes quelques francs. Banque de France 3560 et 3590. Crédit Lyonnais 840 et 851 ; Banque de Paris et des Pays-Bas 955 et 962; Comptoir d'Escompte 582 et 590; Banque Parisienne 487 ; Crédit Industriel 602; Banque Française de l'Afrique du Sud 80 et 84; Mobilier 40; Banque d'Algérie 620; Société Générale 530; Timbale 485 et Crédit Foncier de France 685 et 710.

Les obligations foncières et communales ont un marché très suivi au comptant.

Le Suez s'inscrit à 3695, ex-coupon de 53.48. Qui donc ose en acheter à ce prix-là ?

Les valeurs turques ont une excellente tenue.

La Banque Ottomane 548, ex-coupon 12.50; le Turc *série* B 47 ; la *série* C 26.65 et la D 22.55. La Salonique-Constantinople 280.

La Compagnie Transatlantique vaut 365 ; Mines de Malfidano 1030 ; Etablissements Decauville en faveur s'avance de 10 francs, 109, 115 et 119, bravo ! Magasins Généraux 740; Procédés Thomson Houston 1450 et 1520 et ce n'est pas fini. Etablissements Duval 3660 et Magasins du Printemps 680 et 690.

Les actions de Monaco (Cercle des Etrangers) continuent leur mouvement ascentionnel: 3900, 3950 et 3960. Je parie pour le cours de 4000 d'ici fin courant.

Les lignes espagnoles sont stationnaires. Andalous 72; Nord de l'Espagne 60 et Saragosse 119.

Les actions de la Banque Nationale de la République Sud-Africaine feront leur apparition à la cote officielle le 10 juillet.

Nos chemins de fer français sont emballés.

Nord 2155, ex-coupon de 40.95; Lyon 1954; Midi 1465, ex-coupon de 22.63; Orléans 1895 ; Ouest 1225 et Est 1100.

Les Omnibus ont rencontré une pierre : 1930, 1910 et 1900 ! Mais les Petites Voitures, au contraire, partent au galop : 815, 820, 830 et 835 ! Gaz 1125. Olibet 140 et 143. Oh ! les bons biscuits.

En banque (côté des petites mines) on dort. C'est ainsi que le Champ d'*Or* à 31 ; la Langlaagte à 86 ; l'East Rand à 132.

Mozambique 56 ; Geldennuis 152 ; Cape Copper 121 ; Distillerie du Transvaal 25; Randfontein 38; Robinson Gold 218 ; Chartered 63 et Shéba 45.

Par contre on demande la Ferreira à 644; la Tharsis à 174; le Rio à 690 et la De Beers à 708 et 710. Marché chaud avec tendance à la pluie !...

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 juillet.

En coulisse on est gais comme des pinsons, parole d'honneur je ne ris pas; j'ai dit gais comme des pinsons, et c'est la vérité. Oui, la monotonie qui, depuis si longtemps, faisait *prime*, a disparu pour faire place à une brillante animation. Nous devons cette agréable métamorphose à MM. les coulissiers de Paris.

Arrivés à Bruxelles il y a quelques jours avec de très gros capitaux et des ordres plein leurs carnets, ils ont ouvert en bourse un feu nourri qu'ils entretiendont, soyez-en sûr. J'estime que les contre-parties ne nous feront plus défaut, si bien que nous pourrons désormais, aux *moments opportuns*, traiter soit 200 Banque Ottomane, 20,000 d'*Ex*, ou 25,000 d'Italien d'un coup de crayon. Dans de telles conditions, il est absolument certain que des opérations à *terme* bien dirigées ne pourront donner que de très beaux résultats. J'aurai donc l'honneur dès aujourd'hui de tenir les lecteurs de la *Revue Mauve* très au courant des fonds d'Etat ainsi que des valeurs industrielles susceptibles d'un gros mouvement.

Le 4 °/o Brésilien est assoupi à 51 3/4 en attendant un nouveau coup de chien du syndicat.

L'Extérieure (coupon détaché) fait la vague 32 15/16, 32 3/8, 32 1/2 et 33. On dit que l'Espagne est sur le point de demander la paix; si cette nouvelle se confirme la Rente Espagnole montera de plusieurs points...

Le Turc *série* C vaut 26.65 et la *série* D 22.50; Lots 110; Saragosse 117, 120 et 119; Congo 93, 95 et 94; Italien 92.50; Banque Ottomane 555, 549 et 550; Rio-Tinto 683.

Les Banques sont calmes.

Société Générale 2190; Caisse des Reports 685; Banque de Bruxelles 725; Caisse Commerciale 630; Banque Auxiliaire 115; Caisse d'annuités 1545; Banque de Brabant 40; Crédit général de Belgique 142; Comptoir Peemans 450; Immobilière de Belgique 346; Banque Nationale 2740; et Crédit général Liégeois 990.

Excellente résistance des valeurs sidérurgiques : Sarrebruck 8600 et 9000; Olkavaïa 450; Angleur 545; Alliance 425; Espérance Longdoz 465; Nicolaïeff 1540; Ougrée 1170; Atelier Kharkoff 120 et 135: Ekaterinoslaw 215 et 235; Cockerill 2200 et 2245; Providence 3850 et 3900; St-Fiacre 1180; Toula 500; Atelier Franco-Russe 115; Hauts-Fourneaux Halanzy 570; Atelier de Boussu 807 et Atelier Paris (cap.) 125 et 130.

Quant aux actions des Usines Delin elles sont fortement demandées au comptant, et pour cause... voici les cours : Actions privilégiées 142, 145, 165, 170, 160, 175 et 180 ! Actions ordinaires : 66, 70, 80, 86, 82, 90 et 92.50 ! Ce gros mouvement en avant que du reste j'avais prévu dans mon précédent article, est tout naturel, si l'on envisage la place considérable qu'a prise dans l'industrie cet établissement de premier ordre. Donc, pour moi, la hausse des actions ne fait que commencer.

L'émission des actions privilégiées et ordinaires de la Société des Ciments et Fours à Chaux de Brélaïa est prochaine. Le directeur de cette société est nommé. C'est M. Verhas. Tous nos compliments.

Dans le compartiment des charbonnages, on est chaud !

Courcelles-Nord 1475; Fontaine-l'Evêque 480 et 550; Amercœur 980 et 1070; Charbonnages Belges 405; Gouffre 580; Hasard 175 et 190; Bielaïa (Donetz) 155; Bonne-Espérance 880; Centre de Donetz 960; Grande-Bacnure 2240; Grande-Machine à feu 1280; Hornu-Wasmes 4440; Levant du Flénu 2300; Sacré-Madame 3190; Prokorow 780 et 790; etc., etc.

Les zincs sont stationnaires.

Asturienne-Mines 4650; Austro-Belge 340; Nébida 1750; Nouvelle-Montagne 527; Mining Trust (priv.) 59: Nitrates 32 et Vieille-Montagne 660.

Pégamoïd Hollando-Belge 118, 119 et 122.

Maintenant voici les derniers cours cotés à la Bouse de Lille sur les actions des Charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais.

Albi	1449 —
Aniche (Nord), le 12e	15970 —
Anzin (100e de denier)	5775 —
Blanzy	1825
Bruay	1915 —
Bully-Grenay (le 6e)	3150 —
Campagnac	1000 —
Carvin	1275 —
Courrières (le 10e)	2079 —
Douchy	1010 —
Dourges (100e d'action)	170 —
Dourges (coup. de cent)	17475 —
Drocourt (1 à 1,800 act.)	4750 —
Drocourt (1,801 à 2,300 act.)	4750 —
Epinac	600 —
Escarpelle (Nord)	840 —
Ferfay	740 —
Flines-les-Raches	1650 —
Lens (100e d'action)	414 50
Lens (coup. de cent)	40000 —
Liévin	1900 —
Ligny-lès-Aire (Ce anon.)	550 —
Liancourt	50 —
Marles 30 0/0 (part d'ingén.)	17000 —
Marles 70 0/0 (S. Raimbeaux)	25950 —
Meurchin (act. 100 fr. t. p.)	1960 —
Meurchin (coup. de cinq)	9800 —
Ostricourt (act lib. 500 fr.)	890 —
Thivincelle	280 —
Vicoigne	23000 —
Clarence	760 —

V.

PIANOS J. DOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Échange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

Tablettes Théâtrales

En cette saison d'éparpillement mondain vers les plages ou la montagne, nous n'attendions pas qu'un public aussi select vint écouter, samedi dernier, dans les beaux salons de la rue Auguste-Orts, Mlle Darloff et les excellents artistes si heureusement groupés autour d'elle par M. Nandort.

Nandort avait composé son programme avec beaucoup de tact artistique et un sentiment très avisé de la variété nécessaire.

L'assistance fort élégante qui se pressait aux salons modernes, a chaleureusement applaudi Mlle Darloff, dont le beau talent s'affirme tous les jours, M. Defresnes, un jeune artiste de très réelle valeur, auquel je crois pouvoir prédire, sans me tromper, une brillante destinée lyrique ; l'excellente Mme Herdies, de l'Alhambra, qui nous a dit, avec un grand charme, des *Chansons wallones*, MM. Delmar, Ricard, Morio, Thoniel, Valdès, M. Ambreville (j'en ai dit assez, je pense, en disant son nom); enfin, M. Nandort, très en progrès, qui, dans la vieille comédie de Berton, *les Jurons* du toujours jeune Cadillac, et dans le petit chef-d'œuvre de Courteline, *Un Client sérieux*, a montré toute la souplesse, toute la fantaisie et toute la finesse de son talent si personnel.

N'entendrons-nous plus Mlle Darloff, à Bruxelles?

***

Memento.

Tous les soirs, au Théâtre Molière, le *Grand Mogol*, la délicate et si amusante opérette d'Audran, dont le succès prodigieux continue à se maintenir. Aux matinées les enfants accompagnés de grandes personnes paient demi-place. H. O

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79. (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: ***JUMELLES A MANCHE***, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

SPORT

TIR AUX PIGEONS

GRANDS CONCOURS INTERNATIONAUX

SPA

11 Juillet. — Prix de Nivezé. — Entrée : 10 fr. — 1000 fr. — 1 pigeon à 27 mètres.

Poule réglementaire (Hand.). — 20 fr. — 1 pigeon.

12 Juillet. — Prix du Wayai (Hand.). — Entrée : 10 fr. — 1500 fr. — Le premier recevra 1000 fr., le deuxième 500 fr. — 1 pigeon.

Poule réglementaire. — 20 fr. — 1 pigeon à 27 mètres.

13 Juillet. — A 1 heure précise. — Prix du Tonnelet (Hand.) — Entrée 20 fr. — 5000 fr. — Le premier recevra 3000 fr., le deuxième 1200 fr., le troisième 500 fr. et le quatrième 300 fr. — 5 pigeons.

Il ne sera plus fait appel des tireurs ayant 2 zéros mais leur chance sera réservée.

Poule réglementaire. — 30 fr. — 1 pigeon à 27 mètres.

14 Juillet. — Prix du Sart (Hand.). — Entrée 10 fr. — 1500 fr. — Le premier recevra 1000 fr., le second 500 fr. — 1 pigeon.

Poule réglementaire. — 20 fr. — 1 pigeon à 27 mètres.

15 Juillet. — Prix de Tiège (Hand.). — Entrée 5 fr. — 500 fr. et un objet d'art. — Le premier recevra l'objet d'art et 250 fr., le second 250 fr. — 1 pigeon.

Poule réglementaire — 20 fr. — 1 pigeon à 26 mètres.

16 Juillet. — Prix de Polleur (Hand.). Entrée 5 fr. — 500 fr. et un objet d'art. — Le premier recevra l'objet d'art et 250 fr., le second 250 fr. — 1 pigeon.

Poule réglementaire. — 20 fr. — 1 pigeon à 27 mètres.

OSTENDE.

11 juillet, à 1 heure. — Prix Curling. — Entrée : 20 fr. — 5,000 fr. et une médaille en or, le deuxième recevra 1,200 fr.; le troisième 500 fr.; le quatrième 300 fr.

Le reste et la médaille d'or au premier. — 7 pigeons handicap. — Après, poule réglementaire 2 louis; 1 pigeon à 28 mètres.

12 juillet, à 1 heure. — Prix Clary. — Entrée : 10 fr. — 1,500 fr., dont 500 fr. au deuxième et 300 fr. au troisième. — 1 pigeon handicap. — Après, poule réglementaire 30 fr.; 1 pigeon à 27 mètres.

13 juillet, à 1 heure. — Prix Saragna. — Entrée : 10 fr. — 2,000 fr., dont 500 fr. au deuxième et 300 fr. au troisième. — 1 pigeon handicap. — Après, poule réglementaire 2 louis; 1 pigeon à 27 mètres et demi.

14 juillet, à 1 heure. — Prix Taczanowski. — Entrée : 10 fr. — 1,000 fr. — 1 pigeon handicap. — Après, poule réglementaire 1 louis; 1 pigeon à 26 mètres.

15 et 16 juillet, à 1 heure. — Prix Zamoysky. — Entrée : 30 fr. — 10,000 fr. et une médaille en or, le deuxième 2,500 fr.; le troisième 1,200 fr.; le quatrième 800 fr. — Le reste et la médaille en or au premier. — 12 pigeons handicap. — Le premier jour 3 pigeons; le deuxième jour 9 pigeons. — Les 2 jours, poule réglementaire 50 fr.; 1 pigeon à 27 mètres.

18 juillet, à 1 heure. — Prix Harding Cox. — Entrée : 10 fr. — 3,000 fr., dont 800 fr. au deuxième; 500 fr. au troisième et 300 fr. au quatrième. — 1 pigeon à 26 mètres et demi. — Après, poule réglementaire 2 louis; 1 pigeon handicap.

19 juillet, à 1 heure. — Prix Mouton. — Entrée : 10 fr. — 2,000 fr., dont 500 fr. au deuxième et 300 fr. au troisième. — 1 pigeon handicap. — Après, poule réglementaire 2 louis; 1 pigeon à 27 mètres.

ANGLETERRE

Les tireurs étrangers qui ont gagné pendant la semaine internationale au Hurlingham Club et au Gun Club sont : comte de Saint-Aldegonde 140 liv. et un fusil de 60 liv.; de Bioncourt, 112 liv.; Dussaussoy, 127 liv.; Godillot, 110 liv.; Moncorgé, 197 liv.; Jean de Montes, 127 liv.; Poizat, 108 liv; baron de Pallandt, 110 liv.; comte du Taillis, 160 liv.; Verdavainne, 87 liv.

CYCLISME

Le 14 juillet auront lieu, au Vélodrome de la Tête-d'Or, à Lyon, des grandes courses organisées par la Fédération Cycliste Lyonnaise, sous le haut patronage de la municipalité.

La plupart des épreuves sont richement dotées et on peut espérer que de nombreux coureurs parisiens se rendront à Lyon le jour de la Fête Nationale.

Voici le programme de la réunion :

Amateurs. — Trois prix, objet d'art, valeur 100, 50 et 25 francs.

Locale, professionnels. — Quatre prix, 125, 75, 50 et 25 francs.

Régionale, professionnels. — Trois prix, 125, 100 et 75 francs.

Grande internationale. — Trois prix, 500, 300 et 100 francs.

Championnat amateurs, F. C. I. — Médaille d'or.

Championnat professionnels, F. C. L. — Médaille d'or.

20 kilomètres. — Trois prix, 150, 100 et 50 francs.

Les engagements seront clos le lundi 11 courant, à 6 heures du soir. Les adresser au siège de la Fédération Cycliste Lyonnaise, au café de la Paix ou au Vélodrome de la Tête-d'Or, accompagnés d'un droit d'inscription de 1 franc pour les amateurs et de 2 francs pour les professionnels.

Interim.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Échange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse* « qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit les extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (*Zyte*, pp. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'*Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc. »

S'adresser aux bureaux de l'*Argus*, 14, rue Drouot, Paris. — Téléphone.

L'*Argus* lit 5.000 journaux par jour.

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE
SUR LE FÉMINISME

Égalité de travail, égalité de salaire. Encore un axiome féministe dont il serait difficile de contester la justice et la logique. Depuis que la force musculaire est détrônée par le machinisme il semble impossible de contester cette égalité.

Cependant combien peu la reconnaissent? Les hommes ont une peine infinie à abandonner ce qu'ils regardent comme un droit. Dans le peuple surtout il y a révolte.

Depuis tant de siècles, l'homme est habitué à dominer par son biceps, qu'il n'admet pas que ce biceps vienne à ne plus compter pour rien, à tomber au niveau de celui de la femme. Ce lui est une déchéance honteuse.

Le féministe convaincu qui, maitre d'une usine, voudrait payer les femmes au même taux que les hommes, soulèverait une émeute.

Il faudrait cependant faire comprendre aux hommes ce principe si simple: *Le travail doit être payé à sa valeur, et sa valeur doit être basée sur le bénéfice qu'il procure à l'industrie pour laquelle se fait ce travail.* Les hommes ne

doivent-ils pas justement ce salaire plus élevé à ce principe puisque, jadis, ils rapportaient plus de bénéfices par leurs forces musculaires que la femme. Leur vigueur, leur résistance étaient un véritable capital pour eux. Maintenant, dans la bonne moitié des usines, le travail des deux sexes est également productif, et même la dextérité et la légèreté de la main de femme est souvent plus appréciée en certaines industries.

L'emploi de la femme est donc, au point de vue industriel, tout aussi avantageux que celui de l'homme.

Les heures de travail sont les mêmes pour la plus grande partie des industries. Si, dans quelques-unes, la loi de protection de l'ouvrière les raccourcit pour les femmes, en revanche cette loi les laisse entièrement sous la dépendance des patrons ou patronnes des métiers féminins.

Mais, en admettant même que les hommes aient plus d'heures de travail, ce qui n'est pas, l'ouvrage fait pendant une heure par un homme ou une femme a autant de valeur pour l'usine ; donc cette heure doit être payée d'un même taux.

Il n'en est pas ainsi, et cette infériorité de salaire constitue une véritable exploitation de la femme. L'exploitation est flagrante, la femme n'est tant demandée dans les usines que parce qu'elle est une ouvrière à bas prix, par conséquent d'un rapport plus avantageux pour le patron.

Les lois protectrices de l'ouvrière jusqu'ici se sont beaucoup plus occupées de la durée du travail que du salaire. Ne serait-il pas juste d'imposer au patron ou aux directions d'industrie le paiement du travail selon la valeur du travail sans distinction de sexe? Ne serait-ce pas là un des meilleurs moyens d'empêcher l'extension du travail féminin à l'usine.

Nous ne pouvons ici, dans cette revision complète de la question féminine, nous attarder sur aucun point. Cette question du salaire, cependant, est l'une des plus importantes et, pour elle seule, elle mériterait un volume.

Il nous faut donc ici, nous borner à indiquer les principaux points d'examens, sans les examiner nous-mêmes et, parmi les lois économiques et sociales nécessaires pour protéger et relever le travail féminin, celle qui concerne l'égalité de salaire est l'une des plus justes.

On s'effraie avec raison du nombre immense de femmes employées à l'industrie. Les statistiques ont prouvé que ce nombre est au moins égal à celui des hommes. Qu'on augmente le salaire des femmes et la situation changera du tout au tout.

D'abord le patron n'aura plus d'intérêt à faire travailler les femmes de préférence aux hommes ; il verra avec moins d'ennui les chômages obligés des ouvrières en couches, et les laissera plus volontiers se reposer quelques jours de plus, et la femme, mieux payée, de son côté, aura moins de craintes d'augmenter sa famille, pourra la soigner davantage, et en même temps se soigner elle-même.

Non, le relèvement du salaire féminin n'augmentera pas le nombre des travailleuses, il augmentera le bien-être de celles-ci, mais en même temps arrêtera la tendance des patrons à ouvrir leurs ateliers aux femmes. Le travail des femmes hors de chez elles est désormais un fait acquis que les lois ne

peuvent plus empêcher totalement. C'est un mal, certainement, et nous redisons ici une banalité en constatant quel tort la famille en ressent : les enfants abandonnés, mal soignés et mal élevés, le foyer en désordre, l'abandon des saines traditions de famille d'un côté, la contagion du vice, l'immoralité des promiscuités de l'atelier, de l'autre, voilà de vrais dangers, des maux réels.

Il y a donc ici une grave question sociale qui pourrait déjà trouver une heureuse solution dans des lois protectrices des mères, dans des efforts constants pour améliorer la situation de la femme mariée. Qu'on n'oublie pas que la population féminine est, dans presque tous les pays, d'un quart ou d'un tiers plus nombreuse que la masculine.

Or, il est impossible d'empêcher la femme non mariée de gagner sa vie. Il faudrait donc faire une différence entre la protection de l'ouvrière mariée ou non, mais toutes deux ont droit au salaire rémunérateur, en rapport avec la valeur de leur travail.

Beaucoup de discussions se sont élevées dans les diverses réunions féministes sur cette question de la protection de l'ouvrière. Les exaltées prétendent que protéger la femme c'est la remettre en tutelle. D'autres plus raisonnables, réclament cette protection et elles ont raison. La femme est certainement plus faible que l'homme, dès lors le législateur doit veiller à ce qu'elle ne soit pas oppressée; ses fonctions maternelles, en la mettant dans un état d'infériorité physique, doivent lui attirer la bienveillance active du législateur; car la femme est vraiment chargée de l'avenir de la race. Sa santé, son hygiène sont de première importance au point de vue des enfants qu'elle mettra au monde et sur ce point, combien de choses à faire? Combien nécessaire est la protection ? Ici encore il faudrait de longues pages, pages trop douloureuses pour l'honneur de notre civilisation.

L'égalité de salaire est juste pour l'ouvrière qui rapporte à son patron autant de profit que l'ouvrier. Elle est juste aussi pour les autres professions où l'homme et la femme apportent les mêmes capitaux de capacités et de forces. Telles sont les places de commis et de marchandes dans les magasins, d'employés de bureaux, etc. Pourquoi le commis est-il mieux payé que la demoiselle de rayon ?

A-t-il dû faire des études préparatoires plus longues ou plus coûteuses ? A-t-il plus de frais personnels à supporter? Nullement. Dans les magasins, la femme, au contraire, est obligée à une certaine élégance qui l'empêche de porter trop longtemps ses vêtements défraîchis, et sa mise est plus fragile que le vêtement de drap du commis. En dehors du magasin l'homme a aussi plus de facilités pour se nourrir et se loger. Et enfin l'existence toujours debout des vendeurs est très fatigante et dangereuse pour la femme qui supporte moins bien cette attitude que l'homme. Si encore la santé seule de ces pauvres filles était compromise? Mais qu'ils sont douloureux les dessous de ces pauvres vies plus misérables cent fois que celle de la femme du pay an et de la femme du peuple.

J'ai cité, dans une causerie précédente, ce mot affreux du régisseur d'un de ces grands bazars bien faits pour être, de toutes façons, la damnation des femmes. Tous ceux qui ont étudié la question du travail féminin, tous ceux qui se

sont occupés d'œuvres sociales, savent combien il est vrai, combien, hélas, il est fréquent. Que de navrantes histoires il a terminé? C'est comme le résumé, la synthèse de l'immoralité flagrante de l'inégalité des salaires.

On refuse à la femme de lui permettre de gagner honorablement sa vie, pour l'obliger à payer son pain de sa vertu. Croit-on que tant de malheureuses se laisseraient si facilement entraîner si elles avaient de quoi pourvoir honorablement à leur subsistance? Croit-on qu'elles ne préféreraient pas le sort de la femme d'un brave ouvrier à celui de maîtresse de passage d'un étudiant ou d'un commis qui peut l'abandonner avec charge d'enfants sans qu'elle puisse être assurée de son avenir?

Il ne faut pas toujours croire à la bruyante gaîté des couples qui se trémoussent le dimanche dans les guinguettes de banlieue.

Interrogez les membres de la confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, les visiteurs des pauvres, les gardes dans les hôpitaux et surtout ces admirables religieuses qui ont assumé la tâche si lourde de relever les filles repenties, tous et toutes vous diront le triste rôle que joua l'homme dans ces existences de femmes et combien furent souvent à plaindre ces victimes de la séduction. Elles pourraient dire, ces repêcheuses d'âmes, de lamentables histoires, et je ne connais pas de plus terrible accusation contre notre société que les annales de la repentance.

Toute aussi injuste est l'inégalité d'honoraires entre l'instituteur et l'institutrice. Ici encore, même travail de tous deux, et si l'un travaille plus, ce sera la femme. Écoles communales, pensionnats, collèges, aussi bien que dans l'éducation privée, toujours la femme est moins payée.

Qu'on veuille bien réfléchir à la position toute particulière de l'institutrice vis-à-vis de celle de l'instituteur, que chacun fasse autour de lui sa petite statistique et l'on verra que le sort de l'institutrice est infiniment à plaindre par rapport à celui de son collègue masculin.

L'enseignement est d'abord composé d'une immense majorité de femmes non mariées, tandis que la plupart des instituteurs se marient dès qu'ils ont leurs premières augmentations de traitement. L'institutrice, par cette soumission innée au devoir qui est une qualité féminine, par un sentiment de dignité qui lui manque rarement, prend peu de part aux plaisirs et aux fêtes bruyantes, elle a, moins que toute autre jeune fille, l'occasion de chercher un mari et, souvent, elle fait peur à ceux-ci par la pédanterie dont elle s'enveloppe. C'est donc une carrière de vieille fille que celle de l'enseignement. Voilà donc cette enfant, sortie avec ses diplômes, envoyée, jeune et isolée, dans une commune quelconque. Si elle tient à se faire bien noter, à monter en grade, elle sera très sage, autant par principes que par politique. Mais si son gain lui permet de vivre, il ne lui permet pas d'économiser. Son métier la sépare forcément de sa famille, et quand, vieille et malade, elle doit prendre sa retraite, combien de privations et que d'isolement pour elle!

L'instituteur, au contraire, s'est marié, a fait son chemin, a placé ses enfants, et sa retraite même est arrosée de quelques petits suppléments. Il est secrétaire communal, organiste, il a des amis, il s'occupe d'agriculture ou de jardinage, il a conquis dans son petit cercle une certaine notoriété. Un abîme le sépare de celle qui fit ses premières armes de maîtresse d'école en même temps que lui.

Pourquoi donc cette différence entre les gains, qui s'étend à toutes les classes de la société ?

Est-elle légitime, loyale, chrétienne ?

N'est-elle pas plutôt la traduction brutale de cet axiome de bandit : La force prime le droit.

L'homme regarde la femme comme une ennemie, comme une concurrente. Il l'accuse de vouloir prendre sa place partout, comme si lui-même ne la lui prenait pas tout aussi souvent ? N'est-il pas bien plus ridicule de voir des hommes chiffonner des étoffes, essayer des robes aux belles dames, friser leurs chignons que de voir une femme médecin au chevet des malades, ou une mère intelligente régler, grâce à sa science du droit, les affaires de ses enfants ?

Mais avant que l'idée de l'égalité de gain se généralise, et surtout puisse être mise en pratique, il faudra longtemps, il faudra que le féminisme fasse encore de grands progrès !

On pourra peut-être obtenir que dans les industries réservées aux femmes seules le salaire soit relevé, mais dans les industries mixtes, ce sera bien difficile à faire admettre.

Mme Clotilde Dissard cite dans la *Revue féministe* cet exemple très concluant :

Dans un atelier de dessinateurs de Paris, un patron avait pris des jeunes filles en apprentissage au même titre que les apprentis masculins.

Au bout de quelque temps, après avoir constaté la même valeur de talent chez les jeunes filles que chez les jeunes gens, il les admit à titre définitif et rétribua au même taux les unes et les autres.

Aussitôt, réclamations des hommes. La chambre syndicale ouvrière des dessinateurs s'agite, on fait appel à tous les membres de la corporation, on provoque des réunions, et le résultat fut que tous les patrons durent s'engager à exclure les femmes de leurs ateliers. Ils souscrivirent tous à cette ordonnance draconienne, sauf celui qui avait commencé cet essai courageux du relèvement des salaires féminins. On le menaça d'un boycottage général et il faut espérer qu'il n'en a pas trop souffert.

L'anecdote n'est pas à la gloire masculine.

Édouard Fuster, comme Charles Benoist, comme tant d'autres que préoccupe justement cette partie si poignante de la question sociale, dans une étude faite personnellement sur l'ouvrière à Berlin, cite un fait qui appuie ce que je contais du sort de l'ouvrière dans les grands magasins de Paris.

« — Mais, Monsieur, sanglotait une confectionneuse devant moi, écrit M. Fuster, vous savez bien que je ne peux pas vivre et payer mon fil, ma lumière et le tramway avec ce que vous m'offrez.

« — Que voulez-vous, répondit le patron, j'ai la concurrence des autres patrons, moi ! Il faut bien que je profite de celle qu'il y a entre vous. Il y a une quantité de femmes qui gagnent de l'argent autrement, c'est à vous de savoir comment, et qui reviennent à nous dans les mauvais moments, ou simplement pendant une partie de la journée. Elles ne demandent presque rien. Elles ont toujours le soir pour compléter.

« — Mais Monsieur, je ne peux pourtant pas.....

Le patron haussa les épaules en me disant :

» — Que voulez-vous que j'y fasse ? Cela me désole, mais il faut passer par là. *On ne m'achètera pas les corsages un pfennig de plus parce qu'ils seront cousus par d'honnêtes femmes !*

Et le même écrivain cite encore ces paroles bien navrantes dans leur réalité terrible, dites à lui par un ouvrier :

» — Il y a du chômage, ou le salaire tombe; c'est déjà bien souvent parce que le patron peut se servir de femmes pour faire notre ouvrage et diriger de simples machines ou rester dans un magasin. Eh bien, comme il faut vivre, ma femme et les enfants peut-être vont se mettre à l'ouvrage pour qu'on puisse nouer les deux bouts. Mais voilà ! cela arrive souvent : il y a tant de femmes qui ont besoin de vivre faute d'hommes, ou de femmes d'ouvriers qui travaillent pour les aider qu'on ne les paie presque pas; c'est à prendre ou à laisser. Et alors, celles qui vivent seules en souffrent et les nôtres ne font pas bouillir la marmite comme il faudrait. Au bout du compte, elles font de plus en plus concurrence aux hommes sans en avoir profité elles-mêmes. Mais il faudra s'entêter, et plus le travail sera incertain pour l'un, plus il le sera pour l'autre, plus nous devrons tous deux chercher à nous employer. Je n'aurai plus de famille, les enfants s'élèveront tout seuls. »

Donc les hommes qui rejettent l'égalité de salaire comme une concurrence redoutable se trompent grossièrement. La concurrence existe surtout à cause de l'inégalité de salaires, et si ce n'est pas le gain de la femme qui s'élève, l'homme sera forcé d'accepter des salaires moindres pour obtenir du travail.

Et si ce pauvre gain était au moins assuré au sexe faible? Mais il est bien précaire et ici encore les études sociales, les rapports charitables, les enquêtes donnent un résultat lamentable.

Sauf pour l'enseignement où l'institutrice peut quelquefois espérer une augmentation de traitement et de grade avec l'âge, la plupart des métiers de femme n'admettent que la jeunesse. La modiste, la lingère, la couturière ne prennent pas d'ouvrières âgées parce que le goût, l'élégance, la fraîcheur d'inspiration se perdent, prétend-on, avec les années. Dans les magasins, même tradition. Il faut des jeunes visages pour attirer les clients, sauf une ou deux surveillantes, toutes les vendeuses ne dépassent guère trente ou trente-cinq ans. De même dans les hôtels, les restaurants servis par des femmes, voire dans les télégraphes, les bureaux, partout où la femme s'emploie.

Qu'on se demande maintenant ce que devient cette armée de femmes mises au rancart alors qu'elles pourraient le mieux gagner et épargner en vue de la vieillesse?

Encore si leurs métiers étaient plus faciles, moins fatigants que les métiers d'hommes? Mais tant de travaux qui regardent la toilette des femmes exigent des heures supplémentaires de travail. Les couturières surtout ont une vie des plus fatigantes. Aux époques de changement de saison, des fêtes mondaines, les journées se prolongent souvent jusque minuit, et les malheureuses ouvrières ont à peine quelques minutes pour grignoter en hâte un mauvais repas.

On a fait assez d'enquêtes sur la situation des ouvrières de l'aiguille pour que nous renvoyions nos lecteurs à ces documents si tristement probants.

Quelles mères feront ces pauvres filles anémiées dans l'air vicié de l'atelier,

énervées par un travail trop assidu? Celles qui se sont mariées hésitent à se charger d'enfants qui deviennent pour elles un tourment de plus, les autres ne se marient pas pour le même motif. La plus grande partie des ouvrières confectionneuses sont célibataires. La morale n'y gagne rien. La plupart des ateliers sont des écoles de vice. Mauvais exemples, mauvais conseils arrivent de tous côtés à ces pauvres petites auxquelles il faudrait, pour rester sages, une volonté, une résignation vraiment surhumaines.

Rien ne donne une plus vive idée de l'acuité douloureuse de cette partie du féminisme que la lecture des enquêtes faites par quelques âmes généreuses. Nous avons déjà cité le beau travail de M. Charles Benoit sur l'ouvrière de l'aiguille à Paris, livre si terriblement instructif qu'il devrait être dans les mains de toutes les femmes pour qui on travaille.

Édouard Fuster a étudié la même question et nous avons cité plus haut le mot féroce d'un patron qu'il interviewait. Mentionnons le livre de M. Leroy-Beaulieu sur le travail des femmes au XIXe siècle, le travail sur la protection ouvrière de Mme Clotilde Dissart, l'enquête navrante de la commission de protection des ouvrières à Vienne, les enquêtes de Mmes Schlesinger, Eckstein, Florence Routledge, Montessori, etc., pour Londres, l'Italie et les autres pays. Certes si on a raison de s'occuper du sort de l'ouvrier, combien davantage est nécessaire l'amélioration du sort de l'ouvrière?

Mais on est encore aux préludes, dans cette direction. C'est qu'il ne suffit pas de vouloir faire le bien, pour y réussir il faut le faire avec intelligence, adresse et persévérance.

Les difficultés pour secourir efficacement l'ouvrière viennent précisément des lacunes ou des duretés de la loi à leur égard. De tous côtés et dans tous les camps, on se préoccupe cependant des améliorations à apporter aux mœurs, aux règlements, aux exigences des patrons. La charité chrétienne, bien avant le féminisme, connaissait ces misères et, sans fracas ni discours, les secourait de son mieux. Elle a, depuis longtemps, fondé des patronages, des œuvres de protection, des crèches pour soigner les enfants des femmes en journées et bien d'autres œuvres encore. Mais il fallait un essor plus vigoureux encore. Il est venu et toute personne qui connaît ses devoirs envers le prochain doit concourir, dans la mesure de ses moyens, à aider l'ouvrière.

Il faut multiplier les œuvres qui ont pour objet le soulagement du sort de la femme obligée de gagner sa vie. Soulagement par l'augmentation du salaire, mais aussi soulagement dans l'hygiène de l'atelier, dans la durée du travail, dans les soins de la maternité.

Il faut que les femmes des classes aisées s'unissent dans ce vrai féminisme chrétien où ce n'est pas seulement la bourse qui se vide, mais le cœur surtout qui doit agir.

Tout d'abord il faut gagner à cette cause le sexe fort. Certes, aucun homme ne se refusera à secourir une femme pauvre, et il s'indignera avec nous sur certains abus, sur la négligence des patrons, ou leurs exigences, mais ira-t-il jusqu'à aider à faire ces lois libératrices qui remettront à la femme la libre disposition de son gain, qui la protégeront contre la séduction par le droit à réclamer pour l'enfant naturel la reconnaissance du père, ira-t-il jusqu'à donner à la femme mariée des droits qui affermiront sa dignité au foyer?

Voilà où l'homme arrête sa générosité, et voilà la conquête à faire.

En attendant, n'arrêtons pas nos efforts. Il y a bien des petites choses que nous pourrions obtenir si nous étions persévérantes dans notre charité.

Encore une fois, il m'est difficile de m'arrêter beaucoup en chemin, dans cette course rapide à travers le féminisme. Je veux signaler cependant quelques petites victoires faciles à remporter.

D'abord obtenir que les patrons, dans les magasins, permettent aux vendeuses de s'asseoir. Cela semble bien peu de chose et cependant que de maladies on éviterait ainsi à des jeunes femmes et à des jeunes filles déjà affaiblies par l'air étouffant du magasin.

Ensuite, et ici, je propose à chacune de nous un examen de conscience : n'attendre jamais, pour commander ses vêtements, le dernier moment. Toutes, avec un peu de réflexion et d'arrangement nous pouvons prévoir, pour l'ordinaire de la vie, les vêtements dont nous aurons besoin. Sauf quelques cas imprévus, nous pouvons facilement commander nos toilettes, nos lingeries, un mois, quinze jours d'avance. La couturière, la modiste, la lingère, ainsi prévenues n'ont pas besoin de garder leurs couturières et de travailler elles-mêmes une partie de la nuit. Souvenons-nous que ce travail supplémentaire imposé à de pauvres femmes déjà énervées par 14 heures de couture dans un atelier malsain, équivaut à leur enlever quelques jours de vie. Nous ne voudrions à aucun prix faire le moindre mal à aucune de ces malheureuses et cependant, sans y penser, pour un caprice, pour une exigence déraisonnable, nous le faisons.

Tout dernièrement je voyais une jeune couturière qui venait de s'établir, les yeux cernés, le visage have, si fatiguée que je lui demandai si elle était malade.

— Non, me dit-elle, mais voici trois nuits que je ne me couche pas. Mme X. — et elle me cita le nom d'une femme sérieuse et bonne cependant — m'a fait venir mardi pour me commander trois robes et un manteau pour samedi. Et comme je me récriais : c'est à prendre ou à laisser, m'a-t-elle signifié.

Alors, comme c'est une nouvelle pratique, que je dois me faire une clientèle, j'ai accepté, mais comme j'avais encore pris d'autres engagements, mes ouvrières et moi ne nous sommes plus couchées depuis.

Certes, si cette dame qui préside des œuvres de charité avait pensé à l'injustice de son exigence et à ses conséquences elle aurait été très peinée. Mais aucune de nous ne songe à ce que coûtent nos parures et ce serait pourtant une grande charité de ne jamais oublier celles qui les font.

De même évitons de faire travailler le dimanche en exigeant des vêtements tout au commencement de la semaine. Elles sont si heureuses, les pauvres ouvrières, d'avoir une journée de repos.

Toutes ces petites choses, c'est du féminisme et du meilleur ; il peut faire beaucoup de bien en attendant les grandes choses que le féminisme plus tapageur réclame : Puisqu'un verre d'eau, donné par charité, ne restera pas sans récompense, ne sera-t-elle pas bien récompensée aussi celle qui, plutôt que de priver une ouvrière de sommeil et de repos, se privera d'endosser une jolie robe ?

Comtesse Marie de VILLERMONT.

(A suivre.)

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

La porte venait de s'ouvrir pour livrer passage à Mlle Clémence qui restait clouée sur le seuil, stupéfaite à ce spectacle inusité. Est-ce que Berthe se livrait à de telles plaisanteries avec les domestiques du château ?

Les sourcils froncés, elle regardait les deux jeunes gens embarrassés et surpris.

— Il me semble, dit-elle enfin sèchement, que tu reçois des visites bien matinales, ma chère Berthe. Celle-ci voulut répondre, mais Talmont l'en empêcha. Il avait vivement rejeté tablier et plumeau et s'était avoué près de Mlle Clémence.

— Je vous en prie, Madame, dit-il gentiment, ne grondez pas Mlle Desormes qui ne le mérite nullement. C'est moi qui suis dans un mauvais jour de folies, et je ne cesse pas d'en faire depuis ce matin. J'ai eu l'honneur, hier soir, de faire la connaissance de Mademoiselle, et comme j'ai trouvé en elle une personne très sympathique, je suis venu, comme un fou, lui rendre visite à l'aube sans songer que je commettais une véritable inconvenance.

— J'avoue .. commença Berte.

— Il me semble que cette visite ne t'était pas trop désagréable, dit Mlle Clémence, toujours sévère et méfiante. Vous aviez l'air tous deux de fort bien vous amuser.

— Attendez la fin, je vous en prie, Madame, dit Talmont en interrompant Mlle Clémence, je puis vous affirmer que je lui ai été très désagréable, si cela peut calmer vos inquiétudes. Si désagréable que, pour un rien, elle me mettait à la porte! Et enfin, pour mettre le comble à ma maladresse, je lui ai demandé à déjeuner, j'ai troublé son petit ménage, l'obligeant à courir dans la neige me chercher des petits pains... et puis, pour me repêcher, je faisais le pitre... Je n'ai plus qu'à me mettre à genoux et à demander pardon. Mais d'abord, si vous vouliez me présenter à Madame, Mademoiselle Berthe ?

— Cousine Clémence, dit la jeune fille, qui se rassérénait en écoutant le discours habile de l'artiste, c'est M. Talmont, le grand musicien dont je vous ai parlé.

Mlle Clémence salua froidement, quoique ses sourcils eussent repris leur aplomb, en lui rendant sa physionomie normale de bonne personne.

Elle examinait l'artiste avec attention, ne sachant trop quelle contenance prendre. Elle avait assez de confiance en Berthe pour la croire incapable d'inviter chez elle des jeunes gens, mais ces artistes sont si entreprenants ! Elle se méfiait beaucoup des artistes, qu'elle s'était toujours représentés comme des bohêmes sans foi ni loi, et la présence de l'un de ces êtres dangereux à cette heure insolite lui semblait tout à fait grave. Que venait-il faire ? Pourquoi cette mascarade, qu'elle ne pouvait qualifier autrement que d'inconvenante ? Comme elle avait eu une heureuse inspiration de venir, en sortant de la messe, prendre des nouvelles de la soirée !

— Je ne puis vous cacher, Monsieur, dit-elle en mettant dans son ton toute la solennité possible, je ne puis vous cacher que votre présence chez ma cousine à une heure aussi matinale ne laisse pas que de me surprendre. Et je dirai même que Berthe aurait pu, sans impolitesse, vous crier à travers la porte, qu'elle ne recevait pas.

— Vous êtes sévère, Mademoiselle, dit Talmont.

— Non, Monsieur, je suis simplement soucieuse du bon renom de Mlle Desormes, et comme je connais les indigènes de Bourg-en-Fagne, je voudrais éviter d'attirer leur attention.

— Bref, vous m'en voulez encore, je vois ça, interrompit Talmont. Eh bien, soyez persuadée que lorsque vous me connaîtrez davantage, vous ne m'en voudrez plus. Je vous l'ai dit, je suis un peu toqué, comme tous les artistes, je suis gamin, j'aime à jouer de bons tours, à ennuyer les gens, cela me détend les nerfs quand j'ai fait beaucoup de musique. Mais au fond je suis bon diable, j'ai le cœur sur la main ! Voilà votre petite cousine, je lui fais la mauvaise farce d'arriver chez elle de grand matin sans crier gare, savez-vous pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle m'a intéressé hier soir avec son extérieur candide, sa manière d'être modeste et digne au milieu de toutes ces grandes dames à grands airs, et enfin parce que je trouvais original de découvrir un talent comme le sien dans ce trou..., pardon du mot, Madame !

Il avait dit tout cela d'une haleine, mais son beau visage respirait une si honnête franchise, ses yeux noirs la regardait si ouvertement que Mlle Clémence sentit fondre toute sa sévérité comme la neige au soleil. Être sévère était si contraire à sa nature !

Elle sourit au jeune artiste qui, à ce changement de physionomie, poussa un soupir de satisfaction joyeuse.

— Allons, tout est pour le mieux, n'est-ce pas ? Vous me pardonnez, c'est entendu. Faisons bien vite du feu au salon !

Il expliqua alors à Mlle Clémence le désir exprimé par Berthe d'avoir son appréciation sur son talent. Mlle Clémence parut surprise et ne comprit pas grand chose à ce désir de sa cousine.

On monta au salon où Berthe déjà faisait son office de Cendrillon. Après une petite lutte de politesse, des morceaux de bois en main, on s'assit autour du poêle en attendant que la température fut un peu montée pour permettre aux doigts de Berthe d'user de toute leur agilité.

On reparla musique. Talmont était redevenu sérieux. Il commença une sorte d'examen théorique, interrogeant Berthe sur ses études passées, sur la musique qu'elle préférait, sur le mérite des différents maîtres classiques, toutes choses qui paraissaient à Mlle Clémence un langage vraiment incompréhensible. Jamais elle n'avait ouï pareille discussion, et ce qui la surprenait était d'entendre sa petite cousine s'exprimer sur ces sujets savants avec une sûreté et une aisance qui en faisaient un être nouveau insoupçonné jusqu'ici. Il y avait donc de la science dans ce tapage harmonieux qu'elle n'avait considéré jusqu'ici que comme un bruit moins désagréable que les autres ?

Puis, Berthe se mit au piano, jouant toutes sortes de morceaux selon que Talmont les

lui désignait et, tous deux s'animaient, discutaient, et la jeune fille, les yeux brillants, les joues empourprées, paraissait transfigurée de bonheur pendant que Talmont se laissait gagner par une sincère admiration. Ce n'est pas que Berthe fut une artiste consommée, non ; mais on devinait en elle une nature d'artiste, exquise, vibrante au moindre souffle, enthousiaste et intelligente, et jamais Talmont n'avait mieux senti l'art qu'auprès de cette blonde enfant, enfiévrée par la même passion que lui.

Mlle Clémence, assise près de la cheminée, écoutait en silence, de plus en plus étonnée. Ces discussions sur une note, sur la vitesse à donner à une mesure, sur l'interprétation d'un passage, la stupéfiaient. Sa simplicité rustique et son ignorance des complications d'une civilisation plus raffinée étaient grandes, mais son bon sens la guidait lorsqu'il fallait se taire. Elle écoutait donc, muette et même un peu inquiète.

Enfin Talmont pirouetta sur son tabouret.

— Elle est musicienne, notre élève, dit-il.

— Vraiment ? demanda Mlle Clémence.

— Et votre verdict ? demanda Berthe craintivement. Talmont se recueillit un instant comme pour bien peser ses paroles, puis il regarda la jeune fille dont le cœur battait.

— Mon verdict le voici, dit-il sérieusement, vous êtes une très grande musicienne, vous avez une étonnante compréhension de l'art de la musique, en un mot vous êtes née artiste, mais vous n'êtes pas encore une parfaite exécutante.

— Ce qui veut dire que...

— Qu'il ne vous manque, pour être une grande artiste, que la perspective de vous faire entendre devant le public sévère et connaisseur de nos capitales. Il vous manque le coup de fouet... quoi !

— C'est très beau ce que vous venez de me dire, répondit Berthe radieuse, je n'osais espérer un tel jugement. Vous me croyez vraiment capable de devenir une grande artiste ?

— Il ne vous manque que l'occasion : les doigts, vous les avez, souples, légers et moelleux à la fois. Vous avez un toucher velouté. C'est une qualité très rare chez les pianistes. Votre organisation est absolument artistique, mais pour qu'elle se développe dans toute sa puissance il vous faudrait... n'être pas ce que vous êtes.

— Comment cela ?

— Oui, il vous faudrait quitter votre excellente cousine, votre maison, votre jolie ville pour venir achever dans un grand centre artistique votre éducation musicale, pour respirer à grands coups cette atmosphère surchauffée qui nous grise, et certes, vous en profiteriez, organisée comme vous l'êtes, car je vous le dis franchement, jamais je n'ai rencontré une nature comme la vôtre pour faire une pianiste hors ligne !

— Monsieur, voulut dire Mlle Clémence, sérieusement effrayée de ce déluge de compliments.

— Attendez, continua Talmont en lui imposant silence d'un geste, j'ai dit le bien, je vais faire la balance. D'abord une question. Pourquoi vouliez-vous avoir mon opinion sur votre talent ? Seriez-vous ambitieuse ?

— On l'est toujours, dès qu'on a un peu d'amour-propre et... la nature que vous me croyez, répondit la jeune fille, les yeux brillants d'un éclat inaccoutumé.

— Je vous plains si votre ambition est de devenir artiste pour briller ailleurs qu'à Bourg-en-Fagne, fit Talmont en enveloppant Berthe de son regard de velours où se lisait un affectueux intérêt. Si vous connaissiez comme moi ce qu'est la vie d'artiste, surtout pour une femme et une jolie femme, vous n'en voudriez à aucun prix, n'étant pas obligée de l'adopter pour vivre.

D'abord, il vous faudra beaucoup étudier pour gagner un talent complet, puis vous faire connaître, et pour cela que de peines ! Chercher des protections, quémander la faveur

des influents. Tâcher de se faire entendre dans les salons où l'on cherche les artistes à bon marché, que l'on traite en conséquence, organiser des concerts et se heurter aux mauvaises volontés de camarades, d'amis ou d'ennemis, placer des cartes, essuyer mille rebuffades... Ah ! oui, j'ai passé par là, moi, et j'étais un homme, et un homme décidé. Mais une femme, une douce petite créature comme vous, toute angélique et naïve ! Vous livrer à tous ces forbans, non, je ne voudrais en aucune façon avoir trempé dans ce crime-là !

Talmont avait parlé avec animation et Mlle Clémence hochait la tête avec une conviction profonde ; elle approuvait complètement, cette fois.

— Cependant, insista Berthe, frissonnant sous cette douche froide qui tombait sur son enthousiasme, il y a de par le monde des femmes artistes qui sont parvenues à une belle position par leur talent.

— Ah ! oui, il y en a, mais presque toutes avaient des appuis dans le monde artistique, soit qu'elles fussent filles ou femmes d'artistes, soit qu'elles eussent de la chance et des amis puissants, et encore, croyez-le bien, malgré ces avantages, elles ont beaucoup souffert.

— Ainsi, vous ne voulez pas m'aider, dit Berthe, que les larmes gagnaient.

— Vous aider ? Mais ma pauvre petite, me voyez-vous arriver à Paris en vous donnant le bras ? En vous chaperonnant dans notre joli monde bohême et sceptique ? Que dirait Mlle Clémence, elle qui a si peur des mauvaises langues de Bourg-en-Fagne, en entendant ce qu'on dirait de nous ! Ah ! petite fille, dit Talmont en mettant sa main sur l'épaule de Berthe avec une pitié affectueuse, restez à Bourg-en-Fagne, restez-y rien que pour me permettre, quand je serai tourmenté, énervé par ma vie sans repos, de me calmer en pensant à vous, en me représentant votre douce figure d'ange heureux, tout entourée de la poésie rafraîchissante de la campagne, et aussi parfois de revenir ici faire de la musique avec vous, pour vous seule, pour revoir vos yeux candides, votre naïf sourire, et savoir que je les retrouverais toujours tels, toujours innocents et purs et non pas flétris par le gaz des théâtres comme ceux de toutes les femmes qui courent après la célébrité.

— Je croyais pourtant... dit Berthe qui s'arrêta hésitante comme étouffée par un sanglot, je croyais pourtant que vous me portiez de l'intérêt. Comment voulez-vous que je puisse croire qu'il soit impossible à une femme honnête de se faire une position ? Assurément je n'ai pas de liens de famille dans le monde artistique, mais j'y ai, je croyais y avoir des protections... vous, la comtesse de Frasnes... le comte André m'avait dit...

A ce nom, Talmont bondit.

— Le comte André, que vous a-t-il dit ?

— Oh ! dit Berthe, qui rougit, rien de bien précis, si vous voulez, mais il s'est offert à m'aider, il connaît beaucoup de monde...

— Ah ! il s'était offert interrompit brusquement Talmont. Eh bien, voilà la différence entre l'intérêt qu'il vous porte et celui que vous m'inspirez. C'est lui qui vous lancera sans scrupule dans ce monde plein de larmes et d'écueils, tandis que moi, je voudrais vous en préserver comme je vous défendrais contre une horde d'assassins !

Mlle Clémence avait suivi la discussion dans la plus vive agitation. Jamais elle n'aurait soupçonné tant de fumée de gloire et d'ambition dans le cerveau de sa petite cousine ! Une douleur lui poignait au cœur de la voir livrer ses plus intimes pensées à un étranger alors qu'elle l'avait laissée, elle, sa mère adoptive, si ignorante. Elle avait donc songé à la quitter, à quitter son père, à mener la vie d'artiste ! Et tout cela en cachette !

— Tu voulais donc te séparer de nous ? dit-elle, tristement.

Berthe fit un geste de dénégation lasse.

— Que sait-on qui puisse arriver ? S'il me fallait pourtant gagner ma vie ?

— Non, je n'ai pas assez de blâme contre ces parleurs du grand monde, continua

Talmont, toujours plein de son sujet, qui raussent l'esprit des jeunesses par des récits aussi merveilleux que fantastiques. Qu'on aille voir au fond des choses et combien sur cent ont fait leur carrière !

Mais de quoi diable se mêle le comte André ? Qu'il épouse sa princesse Louponine une bonne fois, et qu'il laisse les gens tranquilles !

— On parle de son mariage ? demanda Mlle Clémence, sans remarquer la pâleur subite qui avait envahi le visage de Berthe.

— Comment si on en parle, s'écria Talmont, qui l'avait bien vu, mais c'est en train depuis trois ans au moins. La comtesse de Frasnes en est désolée parce qu'elle dit avec raison que c'est une femme plus capricieuse que la lune ; la princesse de son côté dit oui un jour et le lendemain, non. Le comte André l'aime follement malgré tout et elle, de son côté, a des accès d'amour intermittents pendant lesquels elle devient jalouse comme une tigresse. Vous en avez été victime aussi, Mlle Desormes...

— Moi ? demanda Berthe en essayant de sourire.

— Oui, vous. Quand cette belle dame vous a si mal reçue, hier soir, et a voulu vous enfoncer, avec sa musique de Barodine, c'est qu'elle était furieuse parce que le comte André avait voulu aller à votre rencontre. Il le lui avait dit, sans doute, pour la taquiner, et avait parlé de vous en termes très élogieux, cela suffisait pour vous faire détester.

— Mon Dieu, soupira Mlle Clémence, que je suis heureuse de n'avoir pas à manœuvrer dans ce monde-là. Ma pauvre Berthe, tu dois parfois être bien ennuyée ?

Berthe ne répondit pas. Elle était anéantie.

Que de coups cruels frappés à la fois impitoyablement sur son jeune enthousiasme, sur ses illusions, sur son cœur ! Cet artiste était inexorable. Il ne lui épargnait donc rien ! Est-ce qu'il ne devinait pas qu'elle souffrait horriblement ? Il ne la quittait pas des yeux, de ces yeux que la pauve enfant avaient d'abord trouvés si pleins de sympathie. Incapable de se contenir plus longtemps, Berthe quitta brusquement le salon.

Talmont qui avait fait semblant d'être tout à sa conversation avec Mlle Clémence, changea de ton dès que Berthe eût disparu.

Remerciez-moi d'être venu, dit-il, au lieu de me gronder. Ne pensez-vous pas que j'aie fait de bonne besogne ? C'est dur de ravager les illusions d'une fraîche jeunesse comme celle-là, mais il le fallait, croyez-moi. Sans en avoir l'air, je suis plus observateur qu'on ne pense et j'ai deviné bien des choses, des choses qui m'ont fait de la peine pour votre jeune cousine. Cette petite sorcière, elle m'a positivement charmé, et je ne sais pourquoi je serais furieux de lui voir prendre un mauvais chemin !

Oui, je crois vraiment que c'était un mauvais chemin, dit Mlle Clémence qui ne suivait pas bien l'écheveau embrouillé que démêlait Talmont.

Il n'y a pas seulement les rêves dangereux de gloire à éviter, il y a ceci qui se prenait sérieusement. Et l'artiste frappait sur son cœur.

— Vous croyez, fit Mlle Clémence, de plus en plus stupéfaite.

— J'en suis sûr. Je connais le monde. Étant donné un beau jeune homme très brillant, très séduisant, très roué et une petite et naïve fillette qui n'a jamais rien vu, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la naïve fillette s'éprendra du beau jeune homme et commencera ainsi le malheur de sa vie. Je n'ai eu qu'à voir l'admiration inconsciente peinte dans les beaux yeux de Mlle Berthe quand elle regardait le comte de Frasnes pour juger la situation. Sans doute, Mlle Berthe ne sait pas elle-même qu'elle joue le rôle de l'alouette qui voltige autour du miroir. Aussi mieux valait effrayer l'alouette et la faire partir avant que le chasseur n'eût tiré. Je pense être arrivé à temps.

Mlle Clémence ne répondit pas.

Tout ce qu'elle venait d'entendre était si surprenant, si nouveau pour elle ! De

toute sa tranquille existence elle n'avait ressenti autant d'émotion qu'en cette heure-ci.

Talmont se leva.

— Je vais retourner au château maintenant, dit-il, j'espère qu'on est levé. Voulez-vous appeler Mlle Berthe, pour que je la convoque cette après-midi.

— Encore ? s'écria Mlle Clémence, après ce que vous venez de dire.

— Soyez tranquille, maintenant tout ira bien.

Et sans plus de façon Talmont sortit du salon.

— Mlle Berthe, cria-t-il, venez donc me dire adieu.

On entendit un pas lent qui résonna dans l'escalier et Berthe entra les yeux rouges et le visage marbré.

— Pardonnez-moi, dit-elle, un peu embarrassée, j'étais montée dans ma chambre... et il fait très froid.

Talmont jeta à la vieille cousine un regard expressif, puis il prit dans ses mains les mains de la jeune fille d'un mouvement affectueux en les serrant contre lui.

— J'ai peur que vous n'ayez pas bien compris toute ma pensée, lui dit-il d'une voix caressante, et cependant, chère enfant, c'est celle d'un honnête homme et d'un ami. Réfléchissez et vous direz un jour que j'ai eu raison. Maintenant, merci pour votre hospitalité, je ne l'oublierai pas et j'espère que ce ne sera pas le seul déjeuner que je viendrai prendre ici. A tout à l'heure n'est-ce pas, car vous savez qu'on vous attend cette après-midi.

— On m'attend ! dit Berthe effrayée.

— Oui, on vous attend parce qu'on veut faire de la bonne musique pendant que ces messieurs sont à la chasse. Nous serons seuls entre artistes. Vous viendrez n'est-ce pas ? Cela me ferait tant de plaisir.

— J'irai, dit Berthe avec un soupir.

— A la bonne heure ! J'attendais cela de vous.

Il laissa aller les mains de la jeune fille, serra celles de Mlle Clémence et s'élança hors de la maison.

IV

Après le départ de Talmont les deux cousines se séparèrent sans plus rien dire. Mlle Clémence sentait le besoin de classer dans sa tête tout ce qu'elle venait d'entendre et de voir. Elle voulait réfléchir et se faire une opinion. Berthe éprouvait un immense désir d'être seule, et dès que la porte se fût refermée sur Mlle Clémence, elle courut dans sa chambre, se jeta à genoux près de son lit, et donna libre cours à ses larmes. Pourquoi pleurait-elle ? Elle ne le savait pas au juste. Elle pleurait parce qu'une tristesse affreuse l'étreignait, parce que d'une joie enivrante son pauvre jeune cœur avait été précipité dans le désert morne d'une brutale réalité. En une heure elle venait de passer par toutes les phases du bonheur et du désenchantement le plus cruel. En quoi consistait ce désenchantement ? Quand elle voulait le définir, elle ne le savait pas. Rêves vagues et charmants de gloire, de célébrité, sensation si douce d'un cœur qui s'éveille, tout venait de s'effondrer brusquement et cependant que regrettait-elle ? La gloire ? Elle y avait songé si peu jusqu'ici ? André de Frasnes ? Mais savait-elle seulement qu'elle l'aimait ? Elle ne définissait rien, gloire et amour se confondaient vaguement d'abord dans la joie, maintenant dans les larmes. Si André de Frasnes se mariait, pourquoi s'en chagrinait-elle ? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, vraiment ?

Il lui semblait pourtant que si André se mariait elle perdait un ami, un vrai ! Que de fois il l'avait interrogée sur ses projets d'avenir, l'engageant avec tant d'affectueux

intérêt à entrer tout de bon dans la carrière artistique qu'il lui dépeignait si belle, si brillante, si facile, s'offrant à lui en aplanir tous les chemins. Elle écoutait cette voie de sirène sans songer, dans son inexpérience, a bien en approfondir la valeur. Savait-elle, la pauvre petite, que son entrée au château avait été saluée comme une découverte originale et intéressante, tombée juste au moment où les frimas obligent à rester chez soi, où les voisins de campagne ralentissent leurs visites et les amis se font rares. Elle était devenue un divertissement pour Élisabeth et André en attendant l'heure désirée de retourner à Paris. Mais Berthe ne savait pas cela. Elle croyait ce qu'on lui disait dans sa confiance naïve. Qui aurait pu l'en blâmer ?

Elle vivait depuis ces dernières semaines dans un état d'âme vague, indécis, mais plein d'espérances de bonheur. Comme le soleil qui se laisse deviner à travers la brume, éclairant d'une lumière douce l'horizon dont il noie les contours, ainsi était-elle heureuse, la pauvre enfant, d'un bonheur entrevu qu'elle ne définissait pas, mais dont elle ne doutait pas non plus, et voilà que, brutalement, d'un mot dur, on renverse tout son château en Espagne, tous ses rêves d'avenir, tout ! On ne lui laisse même pas la faculté de se consoler par l'art. On la rejette dans l'obscurité de sa triste vie de province, sans se douter qu'on lui brise doublement le cœur !

Elle pleura longtemps comme un enfant, reprenant haleine au milieu de ses sanglots, puis s'enfonçant de nouveau dans un déluge de larmes. A la fin, fatiguée, elle se releva. Sa tête lui faisait mal. Elle se sentait brisée.

C'est un chagrin si profond que la première désillusion. Heureux ceux qui les voient s'évanouir peu à peu avec les années et l'espérance.

Mais être précipitée brusquement du royaume féerique des jeunes rêves dans la morne réalité, c'est une douleur affreuse, une blessure parfois inguérissable.

Alors une réaction violente se fait et plus les rêves étaient brillants, plus la réalité apparaît sous un aspect affreux. Les reproches qu'on adresse à soi-même sont ceux d'un ennemi cruel. Aussi Berthe rougissant, se demandait anxieusement si le comte André ne s'était pas aperçu qu'elle l'admirait si fort ? Et, pleine de honte, elle se morfondait de s'être laissé prendre à ce piège grossier d'un amour-propre sot et aveugle.

Machinalement, elle regardait par la fenêtre de sa chambre, appuyant son front brûlant aux vitres glacées. Le petit jardin était tout blanc de neige, quelques moineaux volaient en piaillant. Au loin les montagnes boisées étaient blanches aussi. Pas un bruit, rien que ce grand silence de l'hiver, morne, désert, glacé. Et, dans son âme aussi tout était glacé, morne, désert ; une immense tristesse la couvrait, comme cette neige couvrait la terre et il lui semblait que jamais plus le soleil ne viendrait fondre la neige, ni le bonheur ranimer son cœur.

Et cependant l'auteur de tout cela, ce Talmont qui la faisait tant souffrir, elle s'étonnait de ne pas le détester, de sentir même une certaine douceur à penser qu'il n'avait été cruel que par affection pour elle. Elle entendait encore sa voix aux inflexions si caressantes, elle revoyait son regard si velouté et se demandait pourquoi cet inconnu d'hier était devenu tout à coup comme l'arbitre de sa vie? Fatiguée de penser, de ressasser toutes ces choses pénibles, elle se secoua vivement.

Berthe n'était pas de ces natures molles qui s'abandonnent dans leur chagrin sans essayer de réagir. Elle devait aller tout à l'heure au château et n'y pouvait paraître la figure ravagée de larmes. Elle se baigna les yeux et redescendit pour s'occuper des soins du ménage.

Plus calme, tout en rangeant, elle réfléchissait et la raison reprenait de plus en plus possession de toute sa personne. Talmont avait été un chirurgien habile, il avait tranché net. La douleur d'abord cuisante, intolérable, s'apaisait, devenait plus douce, la paix

rentrait dans l'âme bouleversée. Ce n'était plus déjà le chagrin amer du premier instant, ce n'était pas encore la sérénité reconquise. Comme après un violent orage, la nature frissonne encore sous les derniers tourbillons, Berthe se résignait peu à peu sans pouvoir cependant secouer sa tristesse.

Elle fut prête à l'heure dite et quoique son cœur battit rort en approchant du château, ce fut avec son sourire habituel qu'elle entra au salon.

Élisabeth et la princesse Louponine s'y trouvaient seules avec Talmont. La princesse adressa à Berthe un salut presque affectueux. Elle chauffait ses pieds chaussés de pantoufles orientales au feu qui brûlait dans la grande cheminée. La jeune fille eût le courage de l'examiner avec attention. C'était vraiment une bien belle personne, aussi belle au grand jour que le soir. Ses cheveux, d'un blond hardi, s'étageaient en coques savantes sur le haut de sa tête ets on costume de velours blanc, bordé de renard bleu, la rendait encore plus séduisante. Berthe comprit qu'on pouvait aimer follement une telle femme.

— Chauffez-vous là, mon enfant, dit la princesse de sa voix harmonieuse, au léger accent étranger. Vous devez être gelée par cet affreux temps.

Pendant que Berthe tendait ses mains froides à la flamme bienfaisante, Élisabeth et Talmont s'étaient rapprochés. On se mit à causer gaiement de la visite matinale de l'artiste. Déjà elle avait défrayé la gaîté du déjeuner, et mille plaisanteries avaient assailli Talmont sur la passion qu'on prétendait lui découvrir pour Mlle Desormes. Il est vrai qu'il s'en défendait mollement, en homme nullement fâché qu'on puisse croire la plaisanterie vraie, et pendant qu'il était allé fumer son cigare, la princesse et Élisabeth avaient découvert que ce serait un charmant mariage à arranger que celui de Berthe et de Talmont. Cette idée les avait ravis. Aussi l'accueil que Berthe reçut fut-il plus affectueux que jamais, et son pauvre petit cœur meurtri s'en trouva tout ranimé.

Talmont, qui ignorait le complot, regardait Berthe avec émotion. Il voyait encore bien les trous des larmes sur son visage pâli, mais il la trouvait d'autant plus charmante et plus sympathique.

On causa quelques instants dans une aimable intimité égayée par les drôleries de Talmont qui voulait ramener le rire joyeux sur les lèvres de sa nouvelle amie, puis on appela le violoniste, qui jouait au billard, tout seul, dans le hall, et cette fois l'art fit oublier toute autre préoccupation.

(*A suivre.*) MAVIL.

N. D. L. R. — *Un accident survenu en dernière heure nous empêche d'insérer aujourd'hui les dessins qui d'ordinaire accompagnent la très intéressante relation du voyage en Espagne de notre collaborateur le baron du Graty. — Nous publierons ces dessins dans notre prochain numéro.*

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(*Suite*)

VII

CORDOUE

ASPECT GÉNÉRAL. — LE GUADALQUIVIR. — LA MOSQUÉE. — LE MIRAHB.
L'ÉGLISE CATHOLIQUE. — DE CORDOUE A MADRID

Décrivez n'importe quel coin de cette vieille terre d'Espagne, ce sera toujours intéressant. Il sera marqué d'un cachet tout personnel que vous ne retrouverez nulle part.

Cordoue après Séville, quel contraste!

Une parcelle du sol d'Afrique transporté en Europe. Là, la vie exubérante; ici, un morne silence.

Nous avions traversé le *Guadalquivir* sur son vieux pont de pierre et accoudés à la balustrade demi-ruinée, nous pouvions embrasser la ville d'un seul regard.

Il est difficile de se figurer un spectacle plus triste et plus désolé.

Le fleuve, dans son lit trop large, coulait avec lenteur, des eaux boueuses et rares. En face de nous, s'étendait la ville, dont les remparts écroulés se confondant avec les maisons semblaient un amas immense de ruines d'un jaune sale légèrement doré sous les rayons d'un soleil de plomb.

A cette distance, pas le moindre bruit ne parvenait jusqu'à nous. Pas un être humain n'apparaissait. On eut dit une ville morte, abandonnée depuis des

siècles. Seul le clapotement des eaux battant les piles profondément rongées du pont coupait ce lourd silence.

C'était donc là ce qui restait de la puissante capitale des Kalifes.

Qu'est devenue cette cité puissante entre toutes aux temps où *Abderrahman*, échappé au massacre de sa famille, après la mort du kalife Mérowian, fut retrouvé errant dans le désert par les cheicks qui le conduisirent en Espagne? Que reste-t-il des 130,000 maisons, de ses 28 faubourgs, de ses 3,000 mosquées et de ses innombrables villas disséminées dans la plaine? Des ruines! Rien que des ruines, partout autour de nous.

Nous restâmes longtemps à contempler ce spectacle lamentable. Le soleil baissant à l'horizon vint nous rappeler qu'il était temps de nous diriger vers la mosquée.

En 786, après trente-deux ans de règne, *Abderrahman* édifia la mosquée qui, à elle seule, eut suffit à perpétuer son nom. Il avait formé le projet grandiose de doter l'Occident d'un temple qui put rivaliser avec la *Caasbah* de *La Mecque* et choisit pour la bâtir l'emplacement du temple du dieu Janus dont les chrétiens « ariens » lui vendirent les ruines au poids d'or. La mort l'empêcha d'achever son œuvre colossale, mais son fils Hischam continua de réaliser ses plans. Tous ses successeurs voulurent l'augmenter et l'embellir. Hel-Hackem II construisit la *Quibla* ou maison de prières, Abderrahman II le *Minaret* et Almanzor l'agrandit encore.

Elle était entourée d'une enceinte crénelée, cinquante portes d'airain y donnaient accès.

L'œil se perd dans ces avenues de colonnes symétriquement rangées, formant trente-six nefs peu élevées.

Il y a en tout près de mille colonnes en jaspe violette, réunies entr'elles par des arceaux. Dans la sixième nef se trouve le *Mirahb*, sanctuaire où était déposé le *Coran*. C'était une merveille de richesse et de goût. La pierre du pavement, jadis ornée et ciselée, est aujourd'hui entièrement lisse, polie par le frottement des genoux des fidèles qui pendant des siècles vinrent y bénir Allah.

Du temps des Sarrasins, plus de sèpt mille lampes brûlaient en l'honneur du Prophète.

Après la conquête de Cordoue, en 1236, par le roi saint Ferdinand, on appropria la mosquée au culte catholique et, de 1369 à 1400, l'on construisit les chapelles qui se trouvent actuellement dans l'embrasure des anciennes portes.

En 1523 on construisit une église au milieu de l'édifice.

Jamais l'esprit humain n'eût pu trouver une idée plus malheureuse. C'était gâter pour toujours le chef-d'œuvre qu'avaient laissé les Maures.

On ne peut s'empêcher de regretter cette espèce de manie qui a porté les souverains chrétiens d'Espagne à vouloir greffer sur les édifices arabes des constructions modernes, voulant ainsi en quelque sorte établir aux yeux de tous la preuve de leur domination. Ils ont produit d'affreux anachronismes architecturaux et détruit à jamais des merveilles.

J'en fis la remarque à l'un des chanoines de la cathédrale qui parut scandalisé. Je ne pus que cesser l'entretien et hausser les épaules devant un tel manque de goût artistique.

L'auteur de cette idée néfaste fut Alonzo Maurique, évêque de Cordoue, qui, soit par vanité personnelle, soit par haine des musulmans, ordonna à Fernando Ruiz, son architecte, de jeter bas huit cents colonnes pour construire l'église chrétienne dont aujourd'hui nous déplorons la présence en ce lieu.

A cette époque, quoique le goût artistique de la population ne fut guère développé, les habitants de Cordoue avaient compris que leur évêque allait commettre un crime de lèse-art, et protestèrent vivement. Mais ce fut en vain, car il sut arracher à Charles-Quint l'autorisation nécessaire. Quand, quelques années plus tard, l'empereur vint se rendre compte par lui-même de l'état des travaux, il ne put s'empêcher de témoigner son juste mécontentement.

Il ne reste guère de traces de l'ancienne splendeur de Cordoue. A peine quelques débris du château de *Damas*, du palais du *Persan*, des jardins d'*Hischam* et de la villa *Russafa*. Ils suffisent pourtant à donner une haute idée du degré de civilisation auquel les Maures étaient parvenus. L'on voit que tous les secrets de la céramique devaient leur être connus, comme le montrent les vases retrouvés dans les ruines et dont les émaux prouvent qu'ils devaient posséder l'art d'employer les couleurs métalliques. Les *Azulejos* ou carreaux décorés de fleurs et d'animaux fantastiques qui datent de la 1re époque sont remarquables. Ils savaient fondre le bronze, étirer et laminer les métaux pour en faire des filigranes et des incrustations. L'orfèvrerie même était en honneur chez eux. Les quelques spécimens qui en sont restés rappellent le genre bysantin mais sont plus légers que les gothiques.

Nous prenons à 9 heures la route de Madrid. Douze heures de chemin de fer. Une nuit entière à passer dans un compartiment dont toutes les places sont occupées. Nos compagnons de route sont des Espagnols, fumant comme des cheminées. Il ne faut donc pas songer à passer confortablement la nuit. Mon ami de B... trouve quand même le moyen de conserver deux places pour lui seul.

Au petit jour on arrive à Alcazar. Les petits vendeurs d'eau s'élancent aux portières. *Aqua pura ! qui en quierre aqua* (1). Pour un sou l'on peut s'offrir un grand verre d'eau fraîche.

Nous remontons vers le nord ; la végétation est toute différente. Les aloës et les cactus ont disparu et aussi loin que la vue s'étend c'est une suite de collines nues. Des lieues sont franchies sans rencontrer une habitation.

De temps à autre un bois de chêne-liège ou un pauvre village apparaît comme perdu dans la plaine, puis de nouveau le désert.

Nous comprenons maintenant qu'en Espagne les propriétés ont cinq, six et sept mille hectares. Un propriétaire qui n'en posséderait que trois cents ne pourrait même pas, avec ses fermages, s'offrir un fusil pour y chasser.

(1) Eau pure ! qui veut de l'eau.

Les grandes familles du pays possèdent des terres d'une étendue énorme, mais ne peuvent tirer qu'un maigre profit de leurs immenses propriétés, ce qui explique la médiocrité dans laquelle vivent certaines grandes maisons.

Les titres de la noblesse espagnole sont très anciens. Beaucoup de duchés, comtés et marquisats, créés de 1375 à 1400, sont encore actuellement en possession de la descendance en ligne directe de leur premier titulaire. Il existe même des vicomtés érigés sous le règne du roi Henri III et remontant à l'an 1257.

Cependant les titres étant transmissibles par les femmes, certains d'entre eux appartiennent aujourd'hui à des familles qui n'ont plus aucun rapport de parenté avec celles pour lesquelles ils furent créés.

C'est aussi à cette prérogative que certaines familles doivent le grand nombre de titres qu'elles ont le droit de s'attribuer. L'usage de ce droit tend à disparaître, car les frais de chancellerie dont le gouvernement en a frappé la transmission sont si élevés que beaucoup des ayants droit se trouvent dans l'impossibilité de les relever et se contentent aujourd'hui d'ajouter le plus illustre d'entre eux à leur nom patronymique.

Le titre de prince est réservé aux membres de la famille royale qui se désignent aussi sous celui d' « Infants » d'Espagne. Une exception fut faite pour D. Cipriano Segundo Monteimos qui fut nommé « Prince de la Victoria » et pour Godoï qui prit le titre de « Prince de la Paix ».

Quant à la « Grandesse » d'Espagne, c'est une qualification honorifique, nstituée par Charles-Quint pour distinguer le mérite et les services rendus au pays par les hommes éminents. Jadis, elle se subdivisait en trois classes; mais depuis une trentaine d'années elles ont été transformées en une catégorie unique.

Les « Grands » d'Espagne me rappellent l'aventure arrivée au commencement du siècle à un Belge, le baron d'O..., alors simple garde-wallonne et que m'a conté une personne qui en connut le héros.

Un jour, étant de service à la porte de l'un des palais de Madrid, il vit entrer un personnage dont la petite taille et la tournure peu distinguée, lui parut appartenir à quelque visiteur de peu d'importance dont il ne crut pas devoir s'inquiéter. Celui-ci avait à peine franchi le seuil du palais, que l' « exempt » accourut lui criant : « Garde d'O..., vous prendrez les arrêts pour avoir négligé de rendre les honneurs à Son Excellence le duc de M... (1)! » Mais le duc qui avait tout entendu, et qui, sous des dehors peu brillants, était homme d'infiniment d'esprit, s'interposant, dit en souriant au baron d'O... tout confus de sa méprise : « A l'avenir, quand vous verrez un homme bossu, trapu ou tordu, présentez les armes, car vous pouvez être certain qu'il sera Grand d'Espagne. »

(A suivre.) Baron DU GRATY.

(1) Le duc de Masserano, Grand d'Espagne, était ambassadeur de Charles IV à la Cour de France lors de l'invasion des armées françaises en Espagne. Lors de la renonciation de Charles IV et l'emprisonnement de son fils Ferdinand VII, à Valence, il se rallia à Joseph Bonaparte Après la restauration il dut s'exiler et vint habiter Paris.

SALAZAR

(Suite.)

Le 31 juillet 1735 on fit la procession solennelle. En sortant de la chapelle des Douze-Apôtres, elle se rendit à celle de Salazar. Son Altesse Sérénissime Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, se trouvait avec toute sa cour dans la tribune et reçut avec la foi et la piété qui la distinguaient, la bénédiction du Saint-Sacrement de Miracle. Par les fenêtres de cette tribune elle vit ensuite passer la procession. Nos souverains montrèrent toujours une grande dévotion pour le Saint-Sacrement; l'archiduc Albert quitta même le siège de Hulst et celui d'Ostende pour assister à la procession.

Par lettres patentes du 14 septembre 1760, Marie-Thérèse ordonna la création à Bruxelles d'une loterie impériale et royale dont la direction fut confiée à un nommé Calzabigi. Le bureau général fut placé à l'hôtel Salazar où les directeurs et une partie des employés eurent le logement. Cette institution immorale souleva l'opinion publique et fut l'objet de mainte pasquinade.

Cet hôtel, où l'on établit aussi une imprimerie royale, fut loué par le gouvernement, le 18 août 1760 pour un terme de neuf ans, au prix annuel de 1,400 florins. Le bail fut renouvelé aux mêmes conditions, le 1er mars 1766, par Christine de Trazegnies, veuve et héritière universelle d'Ambroise, marquis de Herzelles et de Facuwez.

En 1774, la marquise institua pour son légataire universel, conformément au testament de son mari, Eugène Gillion de Trazegnies, marquis d'Ittre, son frère.

La chapelle, restaurée en 1735, le fut de nouveau en 1785.

En 1787, l'empereur Joseph II avait mandé à Vienne LL. AA. Marie-Christine et Albert de Saxe-Teschen gouverneurs des Pays-Bas et donné le gouvernement par *interim* au général comte de Murray. Il occupa l'hôtel Salazar.

La campagne de 1793 à 1794 avait livré pour la seconde fois la Belgique à la France. Ses vainqueurs se mirent à donner une organisation révolutionnaire au pays vaincu. La confiscation des biens ecclésiastiques, la suppression des couvents, la déportation des

prêtres, signalèrent cette période de terreur, d'impiété et de sacrilèges. On enleva les trésors des églises, les croix des tours et toute marque extérieure du culte. Le Saint-Sacrement de Miracle avait été caché dans un lieu sûr, par les soins du clergé de Sainte-Gudule ; la chapelle Salazar fut fermée, par ordre de l'administration municipale, le 13 février 1798 (25 pluviose an VI).

De 1802 à 1816 la chapelle Salazar servit d'oratoire aux Dames de la Visitation qui louèrent l'hôtel. Le couvent des Visitandines avait eté envahi en novembre 1796 et destiné au logement des militaires.

Le 13 décembre 1819, Charles Gillion, fils d'Eugène Gillion, de Trazegnies vendit l'hôtel à Gabriel-Joseph Baesen et sa femme, dame Françoise-Marie de Vinck de Wuest-Wesel. Ces nouveaux propriétaires achetèrent, le 21 août 1822, la chapelle Salazar à la sœur de Charles Gillion, Marie, marquise d'Aoust.

Le 26 mars 1845, l'hôtel et la chapelle furent vendus par dame Françoise-Marie de Vinck, veuve de Gabriel-François-Joseph Baesen et dame Sidonie-Marie-Rosalie Baesen, assistée de son mari Charles-Gérard-François Van Eersel, à dame veuve Caroly, pour les religieuses de la Visitation, qui ont occupé ce local jusqu'en 1848 (1).

Les grandes œuvres ont dans le plan de Dieu leur temps marqué que l'homme ne pent devancer, mais aussi, quand le moment de naître est venu pour elles, les circonstances qui peuvent aider à leur développement se multiplient, les difficultés d'exécution s'aplanissent ; ce qui paraissait impossible au point de vue humain se fait malgré la lutte et les efforts quand l'amour de Dieu sert de guide.

Là où un sacrilège avait été commis, une chapelle expiatoire avait été érigée, mais il appartenait à la piété catholique de perpétuer à jamais à l'ombre de ce temple la réparation de cette offense par des œuvres exclusivement occupées à rendre à Jésus-Christ dans ses tabernacles cette gloire que quelques mains impures avaient cherché à lui ravir.

Il est presque banal de dire combien les commencements de l'œuvre furent humbles. C'est le cachet spécial de tout ce qui vient de Dieu. Rien d'éclatant, de tapageur dans l'origine : une jeune fille frappée de la pauvreté de quelques églises de campagne s'associe des amies pour venir en aide à cette misère. On travaille, on cause, on trouve d'autres misères analogues. Il n'y a pas à hésiter, il faut y porter remède. Comme toujours, l'entreprise effraie la nature, mais le dévouement l'emporte et. aidée d'un éminent religieux, le T. R. Père Boones, de la Compagnie de Jésus, Mlle Anna de Meeüs établit l'œuvre des Églises pauvres.

Bientôt cette œuvre ne suffit plus à son zèle ni à la pensée qui l'inspire.

Un institut uniquement voué au Saint Sacrement sera fondé, et comme l'action doit être fécondée par la prière, c'est dans l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement que se trempera le caractère des Religieuses et des Dames qui s'uniront à elles pour réaliser ce double but.

Les premières associées des Églises pauvres trouvèrent d'abord l'hospitalité chez les Sœurs de Notre-Dame, puis chez les Visitandines, alors établies à Salazar.

Une circonstance inattendue parut alors devoir arrêter l'heureux développement de l'œuvre.

Les Dames de la Visitation, auxquelles appartenait la chapelle Salazar, ayant dû la vendre et craignant de voir anéantir le souvenir précieux qu'elle rappelle, offrirent de la céder pour la modique somme de cinq mille francs.

Mme la baronne d'Hooghvorst, née comtesse de Mercy-Argenteau, première présidente

(1) *Salazar ou la Chapelle expiatoire*, par Ed. T. Bruxelles, 1852.

de l'Association des Églises pauvres, conservait depuis plusieurs années une somme qui avait été destinée à un voyage à Rome. La mort de son mari étant venue mettre obstacle à ce projet, elle voulut donner une destinatlon pieuse à l'argent mis en réserve pour une jouissance qu'elle devait partager avec lui. Jusque-là aucune bonne œuvre n'avait répondu à sa dévotion; dès qu'elle apprit que la chapelle Salazar était à vendre, elle n'eut plus de doute sur l'emploi de cette somme et s'en départit avec joie.

Ce berceau de l'Association n'avait pas tardé à devenir trop petit pour les réunions de ses membres, dont le nombre s'était rapidement accru, et cependant on ne pouvait songer à changer les proportions de cette chapelle, bâtie sur l'emplacement de la synagogue, où Notre Seigneur Jésus-Christ avait manifesté sa présence réelle dans le Saint-Sacrement par un si éclatant miracle.

A côté de la chapelle destinée à perpétuer ce souvenir, une église plus vaste, plus riche, un magnifique sanctuaire fut élevé comme un monument public de l'amour et de la reconnaissance de celles qui avaient été choisies pour habiter dans la sainte maison et y consacrer leurs vies, non seulement à adorer Dieu, mais à le faire aimer et adorer de tous.

L'église fut terminée en 1857. La fête de la consécration fut suivie de la première neuvaine expiatoire solennelle. Mgr Gonella, nonce apostolique, les évêques de Belgique et Mgr de Merey-Argenteau, archevêque de Tyr, rehaussèrent l'éclat de ces cérémonies par leur présence.

Depuis lors, elle n'a subi d'autres transformations que des embellissements successifs. La porte toujours ouverte, le Saint-Sacrement perpétuellement exposé, invite les fidèles à venir adorer leur Dieu outragé dans ce lieu. Nul n'y devrait passer sans saluer le Dieu trois fois saint. Hélas ! le temple est vide trop souvent. Est-ce faute de loisirs, on n'oserait l'affirmer pour plusieurs. Les plaisirs ou le souci des affaires entraine la pensée ailleurs et l'on passe indifférent et insouciant.

L'année 1870 ramena pour la cinquième fois l'anniversaire séculaire du miracle du Saint-Sacrement à Bruxelles. Un grand jubilé se préparait pour cette époque et attira l'attention de quelques hommes de foi sur la chapelle bâtie au lieu même du miracle. Ils firent appel à un certain nombre de personnes particulièrement dévouées à la sainte Eucharistie et bientôt ce sanctuaire fut transformé en un véritable joyau artistique.

L'église avait reçu une décoration splendide à laquelle avaient voulu contribuer S. M. la Reine et les principales familles chrétiennes de la Belgique.

« Cette église, dit le P. Luc, est bien un monument voué au culte du Saint-Sacrement. L'Eucharistie est le centre vers lequel tout converge comme dans la liturgie catholique et dans la religion. Statues, peintures, emblèmes, symboles, tout dirige l'œil et la pensée vers ce but suprême. La voûte est très peu ornée. A la tribune de l'orgue, les quatre grands docteurs de l'église latine font face à l'autel ; le long de la nef, les douze apôtres y conduisent ; au transept et autour du chœur sainte Marthe et sainte Madeleine, sainte Élisabeth et sainte Anne, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'évangéliste, saint Joseph et saint Joachim environnent Jésus comme au temps de sa vie mortelle. Cette vie terrestre dont l'Eucharistie est le mémorial et la continuation mystique, est redite par les peintures des nefs latérales et les instruments de la Passion qui avoisinent l'autel rappellent l'immolation perpétuelle d'un Dieu dans l'Eucharistie. Enfin, pour initier les plus étrangers aux notions religieuses et ce sont souvent hélas ! les docteurs et les savants du monde ! des inscriptions latines répètent partout les paroles familières aux chrétiens. »

« Tout l'édifice est un livre ouvert, fait pour acheminer vers Dieu les distractions elles-mêmes. »

« Le maître-autel, œuvre du sculpteur Atteloos, de Louvain, étincelle de dorures et

de couleurs vives. C'est le cœur du culte catholique, c'est le trône de l'exposition. La Table est supportée par quatre anges, entre lesquels trois médaillons représentent les symboles dans l'ancienne alliance, du sacrifice de la loi nouvelle : Abraham, près d'immoler Isaac, Moïse et le serpent d'airain ; les Hébreux teignant leurs portes du sang de l'agneau pascal. Au retable, à la droite et à la gauche du tabernacle, dont les portes sont de cuivre gravé, le sculpteur a représenté la multiplication des pains et la dernière cène : l'annonce et l'institution de la sainte Eucharistie. »

« Aux deux côtés de l'autel, quatre anges portent les instruments de la passion. »

« Les saints dont les verrières reproduisent l'image se sont distingués par une dévotion spéciale au Saint-Sacrement. Quelques-uns d'entre eux sont les protecteurs des œuvres propres à l'institut de l'Adoration perpétuelle. Voici un autre, l'illustre dominicain Thomas, « qui a bien écrit de Jésus » et Norbert, le champion du dogme eucharistique contre Tanchelin, le fameux hérésiarque d'Anvers ; à gauche du spectateur, sainte Barbe et sainte Julienne. Sainte Barbe invoquée pour obtenir la grâce de recevoir les derniers sacrements, sainte Julienne, l'humble religieuse du Mont-Cornillon, dont Dieu se servit pour l'institution de la Fête-Dieu ; à notre droite, sainte Claire, qui repoussa les Sarrasins avec l'ostensoir et sainte Élisabeth de Portugal, dont les royales mains façonnaient des ornements sacerdotaux. Dans la tribune, du côté de l'Épître, sainte Catherine de Suède, la fille de sainte Brigitte, qui triompha de la résistance d'une dame romaine à se confesser au lit de la mort ; à ses côtés sainte Thérèse, l'amante de Jésus. Dans la tribune opposée saint Jean de la Croix et saint Alphonse de Liguori, saint Alphonse, le célèbre auteur des *Visites au Saint-Sacrement ;* saint Jean de la Croix qui a dit ce grand mot de l'amour : « Souffrir, mon Dieu et être méprisé pour vous. »

Dix lampes ou couronnes de lumières suspendues à la voûte du chœur brûlent sans cesse devant l'autel, symbole touchant de l'incessante adoration.

Si nous avons insisté longuement sur la décoration de l'église de Salazar, c'est afin d'attirer une attention toute spéciale sur l'art chrétien qui l'inspire. Rien n'y est banal, et le critique, si commun de nos jours, de toute ornementation pieuse, dénote le plus souvent son ignorance et son scepticisme au lieu de la science et de l'esprit qu'il cherche à étaler.

Le chrétien, lui, regarde plus haut et plus loin. Tout l'invite à la prière dans ces décorations parfois naïves dans les églises de village où l'argent manque pour recourir à des pinceaux renommés, mais où tout un touchant symbolisme parle à l'âme, et où Dieu regarde avec complaisance les humbles et les petits, lisant au grand livre des images et des allégories, tandis qu'il laisse le superbe, le sourire moqueur aux lèvres et l'intelligence fermée aux choses divines.

Les années 1873 et 1874 amenaient des anniversaires pleins de souvenirs pour l'association. On voulut en célébrer dignement le premier jubilé.

Les cérémonies en furent inaugurées par un magnifique discours de S. G. Monseigneur Dechamps, archevêque de Malines, auquel assistaient S. M. la Reine et S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, présidente d'honneur de l'Association des églises pauvres.

Il y a vingt-cinq ans, cette voix éloquente répondait déjà au spécieux sophisme qui du calvaire a traversé les siècles, toujours répété par la bouche de faux disciples du Christ : « Je ne puis, disait Sa Grandeur, réveiller en vous, Mesdames, que la reconnaissance envers celui qui a daigné vous attirer à cette œuvre où il vous fait la grâce de travailler pour sa gloire et pour ses pauvres. Je dis aussi pour ses pauvres, car la maison de Dieu est la maison des pauvres et les fêtes de son église sont en même temps les vraies fêtes et les vraies joies des pauvres; l'égalité devant Dieu ne se vérifient nulle part aussi parfaitement à la lettre que dans les temples du Dieu vivant. J'en fais tout de suite la remarque, afin d'écarter d'ici, tout ce qui ressemblerait au murmure de l'apôtre infidèle lorsqu'il vit

Madeleine briser le vase d'albâtre et répandre sur les pieds du Sauveur un parfum dont le prix, disait-il, eut soulagé bien des pauvres, dont le traître ne se souciait pas.

« Quand il le faut, l'Église sait briser aussi les vases sacrés pour en donner le prix aux pauvres, mais quand il ne le faut pas, elle donne à Dieu et elle donne aux pauvres. Elle donne des deux mains, ce que ses détracteurs ne font pas ou du moins n'ont jamais fait comme elle, la grande consolatrice de toutes les misères humaines. »

A l'ombre du sanctuaire béni de Salazar, les œuvres de l'Adoration perpétuelle, des Églises pauvres et des catéchismes ont prospéré. Beaucoup cependant ignorent tout le bien qui se fait par les religieuses et les dames associées ; nous le dirons afin que de nouveaux dévouements s'ajoutent aux anciens et multiplient de plus en plus les ouvriers et les ouvrières du Christ.

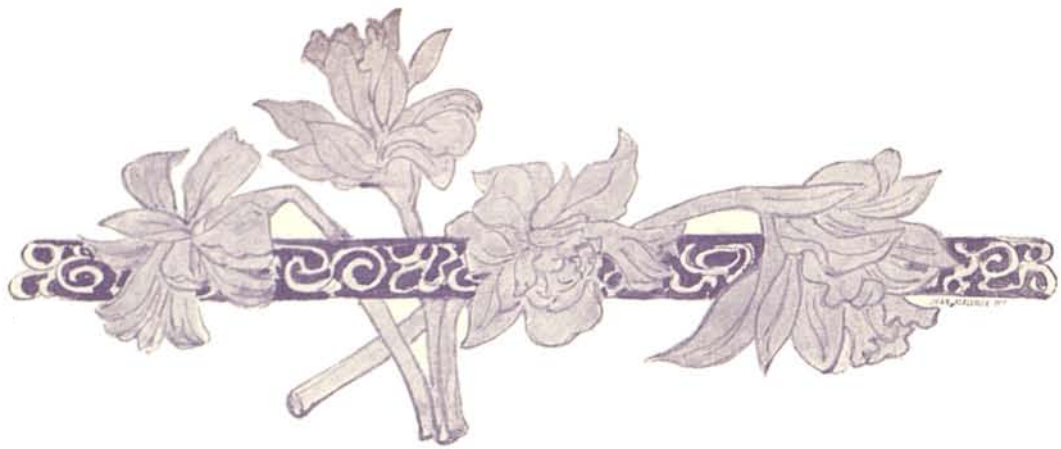
Quand paraîtront ces lignes, de toutes part, les catholiques de Belgique et de l'étranger seront accourus au Congrès Eucharistique dont les travaux et les cérémonies marqueront encore dans l'histoire de Salazar.

M. Fritz Lutens (1) a raison lorsqu'il attribue à « l'âme belge » l'énergie comme qualité première et constate combien elle a engendré de grandes choses. « Mais si la vertu primordiale du Belge est l'énergie, dit-il, son défaut dominant est la défiance, la défiance voulue et préméditée : défiance de soi et défiance des autres, défiance de toutes les supériorités, de toutes les autorités, de tous les enthousiasmes. Et cette défiance nationale a des armes terribles, des ironies spéciales et caractéristiques ou bien encore, ce qui est pis, de formidables et volontaires indifférences. »

Oui cette énergie a d'une part créé des œuvres charitables et d'autre part cette indifférence laisse froids, défiants et inactifs, beaucoup de ceux qui ont reçu en partage tout ce qu'il faut pour donner des deux mains : à Dieu et aux pauvres.

(*A suivre.*) MAUD.

(1) *Revue Mauve*, 15 juin 1898.



A MADEMOISELLE BÉNARD

Qui a su créer à Bruxelles un véritable salon littéraire.

Le plus enthousiaste admirateur de son merveilleux talent de lectrice,

L.-A. DU CHASTAIN.

UNE LEÇON DE DICTION

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES : { MADAME ARNAULD, de la Comédie-Française, 55 ans
LE MARQUIS JACQUES DE PUYRÉAL, 30 ans.

La scène se passe dans le salon de Mme Arnauld.

Au lever du rideau, Mme Arnauld est en train d'écrire devant sa table de travail. Un domestique introduit le Marquis de Puyréal.

JACQUES. — C'est moi. Je suis un peu en avance. Cela ne vous dérange pas ?

Mme ARNAULD. — Non.. Permettez seulement que je termine cette lettre, très pressée. Je comptais dîner ce soir chez mon amie, la duchesse de Grandlieu, arrivée de la campagne aujourd'hui même et que je n'ai pas vue depuis deux mois... et je dois m'excuser. Nous avons à travailler ce soir chez M. Raymond Leclerc, pour quelques retouches à sa nouvelle comédie qui va passer dans la huitaine. Ce sera ma dernière création. Un rôle superbe ! Ah ! s'il n'était pas si beau, j'enverrais tout promener et je ne me priverais certes pas du plaisir d'embrasser ma meilleure amie. oui, une vraie amie, celle-là. C'est une grande dame, une des reines de la société parisienne, et moi, je ne suis qu'une actrice, mais j'ai eu le bonheur de lui rendre un très grand service, et depuis, elle ne sait comment me témoigner sa reconnaissance. C'est mon modèle quand j'ai à représenter une grande dame, et ces modèles se font rares. Je me faisais une fête de la voir aujourd'hui, et il me faut remettre cette joie à demain. Voilà l'ennui de n'être pas indépendante. Aussi j'ai hâte de prendre ma retraite.

JACQUES. — Votre retraite, déjà ? Mais ce serait un crime. On a besoin de vous. Qui pourrait vous remplacer ?

Mme ARNAULD. — Flatteur !

JACQUES. — Vous savez bien que votre départ serait pour le théâtre une perte irré-

parable. Vous avez conquis la gloire ; cela peut vous suffire à vous. Mais ne devez-vous rien au public qui vous l'a donnée ? Noblesse oblige.

Mme ARNAULD. — Je suis si lasse, mon cher ami. Vous oubliez que j'ai cinquante-cinq ans bien sonnés.

JACQUES. — Oh ! Depuis deux mois. J'ai lu votre biographie. Jamais, j'en suis sûr, vous n'avez eu tant de talent. Hier soir vous avez été sublime. Aussi vous a-t-on applaudie, acclamée, rappelée ! Et vous pourriez renoncer à ces triomphes ! Mais vous vous ennuiriez à mourir.

Mme ARNAULD. — Peut-être ! Il est vrai que je n'ai pas de famille. Je n'ai que ma vieille amie qui se doit à ses enfants. Je suis seule au monde. L'ennui !... Ah ! Je n'ai pas attendu pour faire sa connaisance.

JACQUES. — Vous vous ennuyez, vous !

Mme ARNAULD. — J'ai le cœur si vide !

JACQUES. — Non, car vous vous savez aimée, adorée ; et vous aimez aussi : l'art !

Mme ARNAULD. — Oui, je me dis cela, pour me consoler : j'aime l'art ! Mais comme je donnerais toutes ses ivresses pour le simple bonheur de tant de braves bourgeoises que j'envie, quand je les vois passer avec leurs enfants. Être mère, voilà le vrai bonheur pour une femme ; sinon je ne comprends qu'un genre d'existence, la vie de sœur de charité. Aimer les pauvres. Être la mère de ceux qui souffrent, de ceux qui pleurent !

JACQUES. — Mais par votre talent, par votre génie, ne consolez-vous pas bien des malheureux ? Restez, restez au théâtre. Je le sais par moi, vous y faites du bien.

Mme ARNAULD. — J'ai besoin qu'on me le dise, car j'en doute parfois quand je joue avec toute mon âme et que je vois çà et là dans la salle tant de gens qui bavardent, sans daigner m'écouter.

JACQUES. — C'est l'exception. La majorité écoute puisqu'elle applaudit.

Mme ARNAULD. — Pardon ; ceux qui n'écoutent pas applaudissent aussi et souvent plus fort que les autres. Quant à ceux qui écoutent, ils sont nombreux, je veux le croire ; mais ceux qui comprennent ?... Tenez : si j'ai un mérite, c'est le naturel. Alors, comment expliquez-vous que le même public qui m'applaudit avec frénésie, se pâme aux extravagances et aux bêlements de Mlle Dinah Meyer ?...

Un homme d'esprit, habitué du foyer, celui qui menaçait, un soir, la fillette de notre ingénue, si elle n'était pas sage, de lui faire faire le tour de l'énorme Mme Martin, notre grande coquette, me disait à ce sujet : « Qu'importe par quels moyens le dompteur dompte ses fauves, pourvu qu'ils lui soient soumis. Là est la joie, là est l'honneur. Eh bien, au théâtre, c'est la même chose. Tous les moyens sont bons pourvu qu'ils réussissent ; l'artiste est un dompteur, et le public...

JACQUES. — Est une bête !...

Mme ARNAULD. — Avec tout cela l'heure passe et vous ne prenez pas votre leçon... Votre leçon !... Quand je pense que moi qui n'ai jamais voulu en donner ni au Conservatoire ni ailleurs, qui en ai refusé à des artistes de valeur, j'ai fini par vous céder, à vous...

JACQUES. — A moi qui ne suis pas un artiste et qui n'ai pas de valeur.

Mme ARNAULD. — Je n'ai pas dit cela.

JACQUES. — Mais vous le pensez.

Mme ARNAULD. — Je pense que vous êtes le plus charmant garçon du monde et que je ne regrette nullement d'avoir fait votre connaissance. Votre esprit m'amuse, votre mélancolie convient à ma tristesse, votre enthousiasme me fait plaisir..... et puis, je vous sais du cœur.....

JACQUES. — Et vous ne vouliez pas me recevoir ! Vous avez laissé toutes mes lettres sans réponse.

Mme ARNAULD. — Je crois bien ! Vous ne savez pas à quels correspondants nous sommes exposées.

Peu de temps après ma nomination de sociétaire, je recevais chaque jour, régulièrement, des lettres me demandant des leçons, comme les vôtres.

Naïve, je répondais, pour refuser, bien entendu, mais un peu flattée tout de même. J'appris par hasard que c'était une agence qui me faisait écrire pour vendre mes lettres, et je sus en même temps ce que valaient mes autographes : soixante-quinze centimes ! Voilà le prix de la gloire.....

Et les gens qui ont une importante communication à vous faire, c'est-à-dire de l'argent à vous emprunter pour des inventions mirifiques, une machine pour apprendre à respirer, par exemple, et s'adaptant à tous les systèmes, car là encore nous avons des écoles rivales. La plus en vogue, pour le moment, est celle qui enseigne la respiration par le nez. C'est le dernier jeu. Vous croyez que je plaisante ? Voyez cette brochure : « *Le rôle du nez dans la déclamation lyrique*, par un ancien professeur du Conservatoire de Carcassonne. » Un professeur qui a du flair !.. Et voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu.

JACQUES. — Je suis cependant parvenu à vous parler...

Mme ARNAULD. — Et votre physionomie, votre voix, m'ont plu. J'ai été touchée par votre situation d'orphelin ; enfin vous aviez justement l'âge qu'aurait aujourd'hui l'enfant que j'ai perdu.....

JACQUES. — Et grâce à tout cela vous vous êtes décidée.

Mme ARNAULD. — Comment vous aurais-je refusé des leçons ? — Vous étiez en deuil de votre père et vous m'assuriez que ce serait la seule distraction qui pourrait calmer un peu votre chagrin.

JACQUES. — Oui, en Italie, où je restai jusqu'à la mort de mon père, tous les journaux français que nous recevions parlaient de vous. Un jour, après la lecture d'un article qui exaltait vos vertus privées à l'égal de votre talent, je vis des larmes dans les yeux de mon père ; surpris, je l'interrogeai et il me dit que votre nom lui rappelait sa jeunesse ; il adorait le théâtre, comme moi ; il vous avait souvent vue jouer et il avait gardé de votre art un souvenir ineffaçable. Mon pauvre père, il était bien malade alors ; il se mourait. Pour le distraire, je lui lisais les pièces où il vous avait entendue. Je les lisais mal... Oh ! si mal !... et malgré toute ma bonne volonté, malgré vos admirables leçons, je comprends bien que je ne dirai jamais mieux. Le don me manque.

Mme ARNAULD. — Assurément vous avez beaucoup à faire pour arriver à la perfection. Mais Dieu merci, vous n'en avez pas besoin, vous êtes riche. — Ce n'est qu'un passe-temps pour vous et je vous félicite de prendre du plaisir dans une étude aussi ardue. D'ailleurs, vous êtes injuste ; il y a des progrès.

JACQUES. — Bien vrai ? Je vous avoue que je commence à désespérer. Comme c'est difficile ! Je ne m'en doutais pas.

Mme ARNAULD. — Vous n'êtes pas le seul. Ils sont rares ceux qui comprennent tout ce qu'il faut savoir pour bien dire : dessiner la phrase, la colorer, en trouver la mélodie juste... et ne rien laisser paraître de toute cette science, puisque la principale qualité de la diction, c'est le naturel.

JACQUES. — Être naturel, être simple, être vrai, voilà le fin du fin. Mais le secret ?

Mme ARNAULD. — Le secret ?... Il faut comprendre, il faut sentir. Je peux bien corriger votre prononciation, vous apprendre à phraser, à moduler sans perdre la tonalité mais vous apprendre à être vrai, cela ne dépend pas de moi.

Observez les hommes, regardez-les vivre ; c'est la meilleure des leçons. Sachez voir,

sachez entendre ; sachez vous souvenir. Vous avez été heureux, vous avez ri, vous avez souffert, vous avez pleuré. Eh bien, rappelez-vous.

JACQUES. — Me rappeler !... Ah ! je comprends pourquoi je joue si mal la pièce que j'étudie en ce moment. Il y a là des phrases que je ne dirai jamais juste. Aussi j'y renonce.

Mme ARNAULD. — Pas de coup de tête ! Vous jouerez parce que vous l'avez promis à la comtesse de Novailles à qui je vous ai présenté et qui compte sur vous. Vous jouerez parce que c'est pour les pauvres, et... vous jouerez bien... pour un amateur.

Oui, bien, j'y mets de l'amour-propre. Vous êtes mon élève et je veux que vous ayez beaucoup de succès pour moi, pour vous... et aussi pour Mlle de Novailles qui ne vous est pas indifférente, ne niez pas. Voyons, répétons. Quel est le passage le plus difficile pour vous ?

JACQUES. — D'abord la scène devant la porte de ma mère, après la séparation suprême, quand, à genoux sur le seuil, je lui envoie des baisers en répétant, avec des larmes : maman !... maman !

Mme ARNAULD. — Mais il n'y a rien de plus facile. Essayez. Je vous écoute.

JACQUES, jouant faux. — Adieu, maman !... pour toujours peut-être !... maman !... ah !... maman !...

Mme ARNAULD. — Ce n'est pas cela du tout. Écoutez-moi. (Avec des sanglots dans la voix.) Adieu maman !... pour toujours peut-être ! maman !... ah !... maman !...

JACQUES. — Oui .. mais je ne veux pas répéter cela après vous. Je serais ridicule. Ah ! c'est avec une mère que j'aurais dû apprendre à le dire, ce mot si touchant. Il faut se rappeler, me disiez-vous tout à l'heure... Me rappeler quoi ?... Je n'ai pas connu ma mère. Je n'ai dit « maman » à personne.

Mme ARNAULD. — Mais vous l'avez entendu dire à d'autres ?

JACQUES. — Ce n'est pas la même chose.

Mme ARNAULD. — Sans doute, mais à côté du souvenir, il y a l'intuition. L'artiste n'a pas toujours réellement éprouvé les sentiments qu'il doit exprimer ; du moins il les a éprouvés en idée, par une sorte d'auto-suggestion. Quand il vous est arrivé de penser à cette mère que vous n'avez pas eu le bonheur de connaître, n'avez-vous jamais murmuré, en fermant les yeux, comme si elle était là, près de vous, invisible et présente : « maman !... oh ! maman !... »

JACQUES. — Je ne pense jamais à ma mère. (Très sombre.) J'aime mieux n'y pas penser.

Mme ARNAULD. — Pardonnez-moi. (Un silence.) Je vous ai fait de la peine ; sans le vouloir j'ai rouvert quelque blessure ?...

JACQUES. — Je ne veux pas avoir de secrets pour vous à qui je dois tant !...

Mme ARNAULD. — Oh !...

JACQUES. — Oui, je vous dois beaucoup. Quand je suis arrivé d'Italie, après la mort de mon père, j'étais bien seul, à Paris, bien triste... Je ne voyais que la famille du notaire qui s'occupait de mes intérêts, des gens fort honorables, mais si froids, si peu intellectuels !... Grâce à un de leurs amis je pus arriver jusqu'à vous et ma vie a changé. Vous m'avez accueilli si cordialement !... Vous m'avez présenté dans un monde...

Mme ARNAULD. — Où vous aviez votre place marquée, Monsieur le marquis de Puyréal.

JACQUES. — Oh ! Pour ce que vaut mon marquisat !

Mme ARNAULD. — Comment ?

JACQUES. — Je n'ai jamais eu l'occasion de m'expliquer devant vous à ce sujet, mais puisqu'il s'en présente une... Mon père, persuadé qu'un titre me rendrait la vie plus

facile et plus agréable, m'acheta celui-ci, il y a quelques années. Vous voyez que ma noblesse ne remonte pas aux Croisades.

Mme ARNAULD. — Vous n'en valez pas moins pour moi.

JACQUES. — Je le pense bien, et si mon père n'y avait tenu, j'aurais de beaucoup préféré porter son nom et m'appeler tout simplement Verlière.

Mme ARNAULD. — (Comme frappée de stupeur et au comble de l'émotion.) Vous vous appelez...

JACQUES. — Qu'avez-vous ?

Mme ARNAULD, se remettant. — Moi !... rien. Je suis folle ; j'avais cru entendre un autre nom...

JACQUES. — Mais vous êtes encore toute tremblante...

Mme ARNAULD. — Ce n'est rien, je vous dis... le nom que vous avez prononcé a la même consonnance que celui d'une personne qui a joué un rôle dans ma vie...

JACQUES. — Ah ! (A part.) C'est étrange !

Mme ARNAULD. — Et j'ai cru tout d'abord... mais les deux noms sont très différents... et d'ailleurs... De quoi parlions-nous donc ? Ah !... Vous me disiez que vous préfériez ne jamais penser à votre mère...

JACQUES. — Oui, car je sais qu'elle a rendu mon père très malheureux. Je crois qu'il avait pardonné...

Mme ARNAULD, très émue. — Ah !

JACQUES. — Mais une fois — il y a bien longtemps — je l'avais interrogé au sujet de ma mère : Ne m'en parle jamais, me dit-il ; elle n'est pas digne d'occuper ta pensée.

Mme ARNAULD. — Une mère, cependant !...

JACQUES. — Une mauvaise mère.

Mme ARNAULD. — Oh ! qui sait ?... Je ne peux pas croire qu'il y ait vraiment de mauvaises mères. Et puis, rappelez-vous ces belles paroles de Dumas fils dans la préface que nous lisions ensemble hier. (Elle prend le livre et lit.) « Il y a entre la mère et l'enfant une complicité d'organes, une vie l'un dans l'autre, qui forgent un lien que rien ne peut plus rompre, même la mort !... Aussi l'homme ne peut jamais mépriser sa mère, qu'elles qu'aient été d'ailleurs les fautes qu'elle ait pu commettre comme femme ; car comme femme elle n'existe pas pour lui. La mère n'a pas de sexe dans la pensée de l'homme. Elle est d'ordre divin. »

JACQUES. — Ce sont là de belles phrases, en effet, mais rien de plus.

Mme ARNAULD. — Ainsi donc, si votre mère vivait, vous n'auriez pour elle que de la haine et du mépris ?

JACQUES. — Elle est morte.

Mme ARNAULD. — Oui... Mais répondez à ma question.

JACQUES. — A quoi bon cette hypothèse ? Si ma mère vivait, je tâcherais de l'oublier comme elle m'a oublié moi-même. Oh ! abandonner son enfant, quelle infamie !

Mme ARNAULD. — Ne soyez pas sans pitié. Dieu seul peut sonder les cœurs, et c'est pourquoi sa miséricorde est infinie. Votre mère a été bien coupable, je le crois, j'en suis sûre ; mais savez-vous quelles circonstances l'ont entraînée ? Savez-vous ce qu'elle a souffert ?

JACQUES. — Je devine ce qu'elle a fait souffrir.

Mme ARNAULD. — Ah ! vous dites que vous ne pensez jamais à elle. C'est faux... parce que c'est impossible. Vous y pensez, mais pour la maudire ; et il y a dans cette malédiction un peu d'amour ; vous lui en voulez de ne pas vous avoir aimé. Mais qu'en savez-vous ? ...Ah ! je voudrais que vous puissiez penser à elle avec moins d'amertume ! Je voudrais que vous pardonniez... à la morte... Comme votre père lui a pardonné. —

Il m'en coûtera de perdre le prestige que j'ai à vos yeux. Mais je serai heureuse si mon exemple peut vous inspirer un peu d'indulgence.

JACQUES. — Votre exemple ?

Mme ARNAULD. — Oui, mon exemple. Vous avez pour moi, dites-vous, de l'admiration, du respect, et j'en suis digne peut-être, comme artiste...

JACQUES. — Et comme femme ? On vous honore, on vous aime, on vous cite comme le modèle de toutes les vertus.

Mme ARNAULD. — Ah ! j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour racheter mon passé. Mais quel passé !... Je veux tout vous dire... Quand j'entrai au théâtre, à vingt ans, je me jurai de rester honnête. Au bout de trois ans de luttes dans ce milieu démoralisant, je succombai. Ayant besoin d'un appui pour réussir, pour ne pas être étouffée, malgré mon talent, par des rivales puissantes, je cédai aux instances d'un loyal garçon, beau, riche, intelligent, qui m'aimait, mais qui ne songea point à m'épouser, bien que je fusse alors digne de lui... Le préjugé est si fort que je ne puis lui en faire un reproche. Il me donnait tout son cœur. Je ne pouvais rien lui demander de plus. Il avait de grandes qualités, mais aussi un grand défaut, quand on est l'amant d'une artiste, d'une étoile de théâtre : une jalousie féroce. Notre existence devint un enfer ; et un jour, n'y tenant plus, je m'enfuis, décidée à ne plus le revoir. Rompant mes engagements à Paris, j'en acceptai un splendide en Russie où je fus adulée, fêtée, lancée dans un tourbillon de plaisirs. C'est ainsi que j'oubliai le malheureux pour qui, je l'appris depuis, ma trahison avait été un coup terrible. — Quand je pris la détermination de rompre avec lui, je me trouvais sur le point de devenir mère ; c'est dans une petite campagne, près de Paris, qu'en secret je mis au monde un enfant qui fut déclaré père et mère inconnus et que je confiai à des paysans qui me promirent de veiller sur lui.

Le père, cependant, était parvenu à découvrir ma retraite au moment où je venais de quitter la France. Il apprit la naissance de son fils, et usant d'un droit dont le premier venu, d'après la loi, pouvait user, il adopta l'enfant et l'emporta, soit pour se venger de moi, soit pour l'arracher à une influence qu'il jugeait détestable. Je n'ai donc pas abandonné mon enfant. On me l'a enlevé.

Mon fils avait un nom, un protecteur ; je savais qu'il serait plus heureux avec son père qu'avec moi, et je me fis très vite à l'idée de ne plus jamais le voir. Voilà ma faute.

Mais plus tard, étant tombée gravement malade, je fus soignée par une religieuse, une sainte ! Elle me fit rougir de ma conduite, de ma vie dissipée. Elle réveilla ma conscience endormie. Elle me convertit, me réconcilia avec moi-même et avec Dieu. Je renaissais !... Chose étrange, le souvenir de tout ce que j'avais fait de mal s'évanouit, et de tout ce passé il ne me restait plus que l'image de mon enfant. Je me le représentais, je vivais avec lui. Je cherchai à savoir ce qu'il était devenu. Le père avait si bien pris ses précautions que toutes mes démarches furent vaines. N'importe, pour lui je voulus être respectée et digne de l'être. Pour lui, je vécus en femme irréprochable. Pour lui, je fis la charité. Pour lui, je voulus être plus qu'une artiste de talent ; je conquis la gloire.

Et je me disais, oui, malgré tout, je me disais : « Si Dieu prenant enfin pitié de mon martyre, me permettait de le voir, de l'embrasser avant de mourir ! S'il me le rendait ! » mon fils, mon fils, le tenir là dans mes bras, sur mon cœur ! Ah ! cet espoir, cet espoir insensé, c'était ma vie ! Par moments, j'en comprenais la folie, et alors je songeais au couvent, je voulais me faire sœur de charité.

JACQUES. — Pourquoi désespérer ?

Mme ARNAULD. — Oh ! non, plus maintenant. Vous m'avez ouvert les yeux. Retrouver mon fils pour être témoin de sa haine, de son mépris. Ah ! Dieu ! Quelle torture !

Je l'ai sans doute méritée, mais c'est trop, c'est trop !... Et moi qui m'imaginais que le passé n'était plus, que je l'avais effacé. Non, jamais !... C'est la tache de Macbeth. Non !... Je n'ai pas assez expié. Il me le disait bien, celui que j'ai cruellement offensé, dans la dernière lettre qu'il m'a écrite et que j'ai si souvent relue, depuis : « Ton châtiment sera de ne jamais connaître ton enfant. »

Ne pas le connaître !... Il y aurait un châtiment plus effroyable encore, ce serait qu'il me connût ! Car il ne pourrait pas lire dans mon cœur, car il ignorerait quels trésors de tendresses j'y ai amassés pour lui, car il ne saurait pas ce que j'ai souffert et comment je suis devenue digne de son affection.

JACQUES. — Non, il ne douterait pas de vous. Vous lui parleriez comme vous me parlez, en ce moment, et il vous croirait comme je vous crois.

Mme ARNAULD. — Vous me croyez !...

JACQUES. — Oui. Dites-moi donc toute la vérité. Il y a dans ce que j'entends des coïncidences étranges. Cette particularité que mon père s'intéressait à tout ce qui vous concernait... le cri que vous avez poussé en entendant son nom... votre émotion, votre pâleur... il y a là quelque chose qui me trouble et que je veux connaître.

Mme ARNAULD. — Que supposez-vous donc ?

JACQUES. — Que cette lettre dont vous me parliez tout à l'heure et que vous allez me montrer, n'est-ce pas ?... je le veux... je vous en prie.

Mme ARNAULD. — Eh bien ?

JACQUES. — Est signée Verlière.

Mme ARNAULD. — De votre père !... Ah ! par exemple !... (éperdue.) Mais alors vous supposez que je serais... moi... votre... (Eclat de rire forcé.) Ah ! c'est trop fort ! Moi !... (Elle rit nerveusement ; son rire se mêle bientôt à des sanglots et elle tombe défaillante sur un fauteuil. Jacques se met à genoux devant elle. Elle ouvre les yeux et le voit.) Vous ? vous à mes pieds ?

JACQUES. — Oui, moi, qui ai tout compris, tout deviné.

Mme ARNAULD. — Mais...

JACQUES. — Ne niez pas, vous êtes celle que mon père a tant aimée et à qui il a pardonné... Vous êtes...

Mme ARNAULD. — Ah ! Je n'ai plus la force de mentir. Maudissez-moi, méprisez-moi...

JACQUES. — Taisez-vous !... vous mépriser, vous !... mais je vous respecte et je vous aime...

Mme ARNAULD. — Tu m'aimes... tu me pardonnes ?

JACQUES. — Oui, je vous aime, maman... maman... Ah ! maman.

Mme ARNAULD. — Mon fils !... mon fils !... Ah ! quand nous serons seuls, je pourrai t'appeler ainsi n'est-ce pas ? mais devant le monde, ne crains rien, je saurai me taire ; car je ne veux pas te nuire, car j'entends que tu sois heureux. Tu le seras... je le veux... je vous marierai, Monsieur le marquis. Je vous trouverai une femme digne de vous.

JACQUES. — Oh ! ma mère, je m'estimerai assez heureux de vous aimer. Ne parlons pas de mariage. Malgré ma fortune et mon titre... je sens bien que ma naissance serait un obstacle.

Mme ARNAULD. — Comment ? Un roman serait-il ébauché, déjà ?... Tu baisses les yeux, tu rougis ?... mais avec qui ?... Ce ne peut-être qu'avec Mlle de Noveuilles. Ah ! cela est. Eh bien ne crains rien, c'est la nièce de ma vieille amie ; tous les obstacles seront levés. Et que Dieu soit loué, qui me permet d'assurer ton bonheur !

JACQUES. — Vous me rendez la foi.

Mme ARNAULD. — Mais laisse-moi donc te regarder... que tu es beau ! Ah ! mais...

que je n'aille pas te tutoyer ainsi... j'en prendrais l'habitude. Mais je veux me régaler un peu. Ensuite, je vous dirai vous, monsieur mon élève.

JACQUES. — Et un bon élève. J'ai fait des progrès, cette fois.

Mme ARNAULD. — Dans mon cœur, d'abord.

JACQUES. — Et comme je vais bien dire, à présent : « Maman, ah ! maman ! »

Mme ARNAULD, l'attirant dans ses bras. — Pour cela, grâce à Dieu, tu n'as plus besoin de leçons.

L.-A. DU CHASTAIN.

Fin.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro les articles de nos collaborateurs comte CHARLES DE VILLERMONT, HENRI WAUTERS *et* WYNNIE.

La Fête du 14 Juillet
à la
Société Française de Bienfaisance

La Société de bienfaisance française, dont l'éloge n'est plus à faire, a, comme tous les ans, célébré la Fête nationale du 14 juillet en offrant un banquet à ses vieillards assistés.

Cette touchante et fraternelle réunion à eu lieu à la Petite-Suisse, dans la grande salle de la maison Puth, et sur les cent vingt convives qui avaient répondu à l'appel de la Société on comptait 75 vieillards protégés par elle.

A la table d'honneur et présidant le banquet, M. Gérard, ministre de France qui sait si bien continuer les traditions de bienveillante courtoisie de son éminent prédécesseur, M. de Montholon ; à ses côtés M. Leroux, président de la Société, et M. Guillemin, vice-président, M. d'Assier de Valenches, premier secrétaire de la Légation, le consul M. Marc de Pélanne et Mme Marc de Pélanne, le chancelier M. de Jonnemaux et un grand nombre de dames dont la gracieuse présence rehaussait l'éclat de la fête.

Au dessert M. Leroux, en termes élevés, a porté un triple toast à M. le Président de la République française, à S. M. le Roi des Belges, et à M. Gérard, représentant du gouvernement français.

Puis aux applaudissements chaleureux de toute l'assistance M. le Ministre de France a bu à la Société, à son succès, à sa prospérité, lui promettant tout son concours et son appui le plus effectif.

Prenant à son tour la parole, M. Guillemin le vice-président, a porté un toast aux bienfaiteurs de l'œuvre. En quelques paroles émues il a rappelé les origines de la Société, son développement progressif, le bien qu'elle sait répandre autour d'elle sans faste, et sans ostentation, mais avec une discrétion aussi délicate que judicieuse, et il a loué comme il convenait, les bienfaiteurs dont le zèle et la générosité ont permis à la Société, depuis sa fondation, de distribuer plus d'un millier de francs en argent, sans préjudice d'innombrables secours en nature, tels que linge, vêtements, bons de pains... etc.

Rappelant tout particulièrement le dévouement sans bornes de M. Vaxelaire, président d'honneur, et de M. Leroux, le président actuel, M. Guillemin, qui, dans sa trop grande modestie, s'est oublié lui-même, a levé son verre en l'honneur de ces messieurs, et a terminé par un toast à la presse belge, dont le concours est toujours acquis aux bonnes œuvres sans distinction de nationalités.

M. Bernier a répondu au nom de la presse et s'est porté garant de la sympathie de tous ses confrères pour une œuvre dont le but est si élevé et les procédés si touchants.

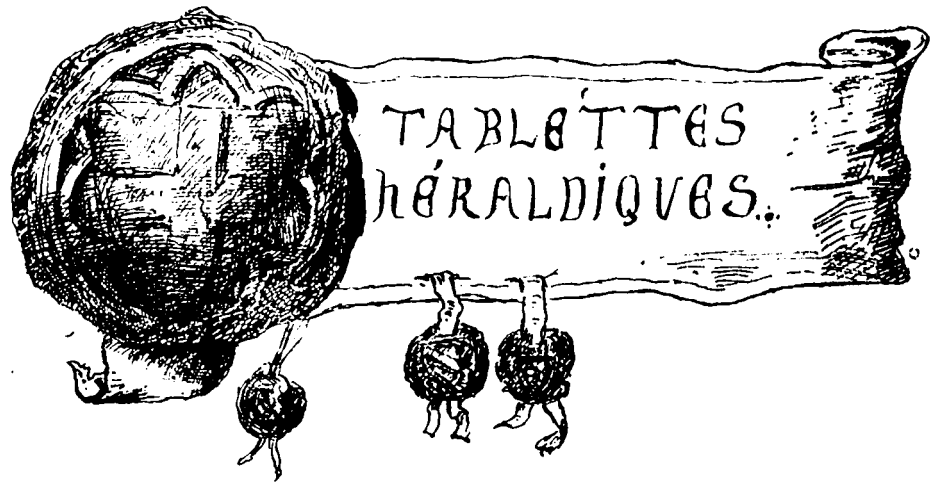
Enfin, notre très aimable collaborateur à la *Revue*, M. du Chastain, a remporté un succès bien naturel en levant son verre en l'honneur des dames qui avaient bien voulu honorer de leur présence cette jolie cérémonie familiale.

Et afin que la fête fut complète, Mme Fichefet ayant entonné de sa voix chaude et vibrante la *Marseillaise*, toute la salle, émue de ce petit frisson qui nous prend toujours aux accents de notre bel hymne national, se leva pour écouter religieusement la cantatrice, et l'acclamer ensuite.

Un intéressant concert organisé par M. et Mme Fichefet, avec le concours de la toute gracieuse Mlle Barbier, clôtura dignement cette charmante réunion, et chacun se sépara avec le regret de se dire que les heures bénies sont toujours trop courtes.

Baron H. D'ORNANT.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.



On a enterré ces jours-ci à Laroche M. Grégoire-Antoine-Emile, baron Orban de Xivry, sénateur, officier de l'Ordre de Léopold et commandeur de l'Ordre de Pie.

Le vénérable défunt était le huitième fils de Claude-François Orban, bourgmestre et président de la ville de Laroche, député aux États provinciaux du Luxembourg et de Mlle de Xivry.

Marié en 1852 à Mlle de Langré il a eu deux fils dont un seul survit, Alfred Orban de Xivry, conseiller provincial, marié à Mlle Roberti.

La famille Orban a pour auteur, Servais Orban, échevin de Laroche en 1695. Elle a été anoblie en 1886, et ses membres ont été autorisés à joindre le nom de de Xivry au leur en 1875. Le défunt a enfin été créé baron en 1886.

Alliances : Rosselle, Bachuys, d'Airomont, de Xivry, de Vivario, de Haulleville, Amand, de Mendieta-Inzauregui, van Zuylen, t'Kint, de la Rocheblin, de Langré, d'Udekem, Roberti, de Ryckman, etc.

Orban porte : Ecartelé : aux 1 et 4 d'or au chevron d'azur chargé de cinq croisettes d'or, accompagné de trois étoiles à six rais d'azur qui est Orban ; aux 2 et 3 d'argent au renard rampant de sable qui est de Xivry.

Les grandes familles de la noblesse impériale, en France, sont cruellement frappées cette année. Après Bassano et Essling, c'est un descendant du maréchal Lannes qui disparaît !

Vendredi, 15 juillet dernier on conduisait à sa dernière demeure M. le marquis de Montebello.

Né à Paris en 1854, il était le fils de Alfred Lannes, marquis de Montebello et de la comtesse de Roydeville née Périer, il était le petit-fils de Jean Lannes, créé duc de Montebello par Napoléon Ier, maréchal de France, pair de France et de sa seconde femme, Louise de Guéhéneuc. Le maréchal Lannes, l'une des belles figures de l'épopée impériale, mourut en 1809. Le duc de Montebello actuel est son arrière-petit-fils.

Le défunt était cousin germain du feu duc Napoléon Auguste, du comte Charles de Montebello, du comte Gustave de Montebello, ambassadeur de France en Russie, du comte Fernand de Montebello, du comte Adrien de Montebello, député de la Marne, de Mme de Saint-James et de la comtesse Alfred Werlée, mère de Mme la princesse Pierre de Caraman-Chimay. Cette mort met également en deuil les familles de Roydeville, Périer, de Langlade, O'Shea, le Lasseur, de Jouvenel, de Nazelles, etc

Lannes porte : De sinople à l'épée d'or, au chef de gueules, semé d'étoiles d'argent.

Marquis DE BOINVILLE.

Tablettes Théâtrales

THÉATRE MOLIÈRE. — *Les Cloches de Corneville.*

Jeudi fut jour de fête au Molière. On reprenait une fois de plus la tant jolie opérette, ou, pour parler plus exactement, l'*opéra comique* de R. Planquette, les *Cloches de Corneville*. La délicieuse partition n'a pas vieilli et c'est miracle en ces temps, où le sous-entendu graveleu a remplacé la franche gaieté, où la moindre musiquette, pour se mettre au goût du jour, doit prendre des allures pseudo-wagnériennes, où le mot stupidement sale remplace le mot cru qui n'offensa jamais personne.

Avouons-le franchement, nous nous sommes délecté à réentendre ces *Cloches* dont les premiers battements, déjà trop lointains, hélas ! sont contemporains de notre adolescence et remercions M. Darman d'avoir su, pour leur interprétation, réunir la troupe si homogène qu'il nous présente cette année.

A tout seigneur tout honneur, l'impressario Darman est fort intéressant à voir et à entendre dans le rôle du père Gaspard, qu'illustra Milher. Ce personnage est dans le domaine de l'opérette, un des plus complets qui soient. Tour à tour comique, rusé, dramatique et attendrissant il traverse toute la pièce et contribue de façon essentielle à l'intérêt de l'intrigue. M. Darman en a bien rendu les faces diverses, mais nous regrettons de le voir, au 3e acte, se livrer à une mimique excessive. En dépit des applaudissements et des rappels, nous estimons que la scène du trésor (où l'acteur semble s'être inspiré de l'*Avare* de Molière) gagnerait en intensité dramatique à être jouée plus sobrement.

M. Nélen, qui nous vient du grand opéra pour y retourner, s'est taillé un succès mérité dans le rôle de Grenicheux. Il a surtout été applaudi dans les couplets du « Petit Mousse ».

M. Bayard, à la voix chaude et expressive, fait montre d'une belle distinction dans le rôle du « Marquis ».

M. Miller, qui joue le « Bailli » a trouvé un geste d'ahurissement très drôle pour ponctuer l'accompagnement des couplets si connus « j'avais perdu la tête et ma perruque... » Mais il a le tort d'en exagérer l'effet en le prolongeant un peu trop, et, surtout, de le terminer par une apostrophe aux musiciens de l'orchestre. Ces pratiques ne sont admissibles qu'au café-concert... et encore !...

La meilleure part du succès appartient sans conteste à Mlle M. Girard dont le jeu spirituel et la voix charmante donnent toute sa valeur au si joli rôle de « Serpolette » — Mlle Girard sait détailler le couplet avec beaucoup de finesse et donner la réplique avec une sûreté d'intonation et de gestes qui la dénotent aussi bonne comédienne que chanteuse experte.

Il est regrettable que Mlle Néris ne possède pas un organe plus vibrant car elle a la voix très juste et chante avec beaucoup de goût.

En somme succès de bon aloi, dû, non seulement au mérite personnel de chacun des interprètes principaux, mais aussi aux soins apportés à la mise en scène, et à la bonne exécution des chœurs.

Jolie soirée qui ne saurait manquer d'être suivie de beaucoup d'autres.

SALLE RAVENSTEIN

Mme Monbal, qui a ouvert récemment, sous la haute direction de Giraudet, de l'Opéra, un cours de déclamation lyrique, nous conviait dimanche en la salle Ravenstein, à une audition de quelques-uns de ses élèves, et il est vraiment surprenant de constater les rapides progrès accomplis, en quelques semaines, par les jeunes gens et jeunes filles qui ont confié à l'éminent professeur le soin de leur éducation artistique.

Mignon, Faust, Hérodiade furent successivement interprétés avec un plein succès et, dans la coquette salle, bondée comme aux jours de grand gala, des applaudissements aussi nourris que justifiés saluèrent chacune des exécutions.

Un ténor *di primo cartello*, M. Deville, un bruxellois que les Lyonnais nous enlèvent pour leur grand théâtre, avait bien voulu donner la réplique aux jeunes débutants; et, pour que la fête fut plus complète encore, il nous a offert le régal de l'entendre dans une vieille chanson : la *Marjolaine*.

Mlle Feibelman, la très gracieuse élève d'un de nos collaborateurs à la *Revue*, a débité de spirituelle façon le *Fou rire*, de Jacques Normand, et M. Nandort, de la Bodinière de Paris, a dit le *Chapeau* du même auteur, et la *Petite Cousine* du député-poète Clovis Hugues.

Enfin Mme Monbal a clôturé dignement cette exquise matinée en nous chantant le grand air du 3e acte de l'*Africaine*.

AUX SALONS MODERNES

Tout récemment, parlant du concert Darloff, nous émettions la crainte de ne plus entendre à Bruxelles cette artiste à la voix de contralto si remarquable.

Or voici qu'une bonne nouvelle nous arrive :

Encouragés par le grand et légitime succès remporté le 2 juillet par Mlle Darloff, les organisateurs de ce con-

cert ont obtenu de la charmante cantatrice qu'elle consentirait à se faire entendre de nouveau aux Salons Modernes, jeudi prochain, 28 juillet.

A ses côtés nous aurons le plaisir de voir Mme Monbal, l'éminent professeur de déclamation lyrique, et M. Defreyn, le très charmant baryton qui vient de remporter un premier prix aux récents concours de notre conservatoire.

La partie littéraire sera représentée par Mlle Feibelman, MM. Nandort, Murio,.. etc., qui nous donneront une seconde audition des deux comédies si applaudies au précédent concert : *Les jurons de Cadillac* et le *Client sérieux* Cette dernière surtout avait remporté un succès de fou rire qui justifie les 600 représentations qu'elle eût à Paris.

Il serait absurde de prédire que jeudi prochain le public sera plus nombreux encore, puisque la salle était pleine pour la soirée du 2 juillet. Mais nous engageons vivement ceux de nos lecteurs qui n'ont pu y assister à se rendre le 28 dans les Salons Modernes.

Un spectacle charmant et absolument « select » leur est réservé, en même temps qu'ils auront la bonne fortune d'entendre une cantatrice dont l'organe est aussi beau que la méthode sûre.

On trouve des billets aux Salons Modernes, 14, rue Auguste-Orts, et chez tous les éditeurs de musique.

BARON H. D'ORNANT.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de luxe et ordinaires. Prix sans concurrence.

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris.

21 juillet.

Quoique la paix ne soit pas encore signée entre l'Espagne et les États-Unis, et malgré le désaccord qui règne entre les insurgés et les Américains, la haute banque la considère comme inévitable et prochaine.

Cependant, étant donnée la complication qui vient de surgir avec les Cubains, attendons-nous sur l'Extérieure à quelques coups de chien de la part des *baissiers*. Mais rassurez-vous, chers lecteurs, *ils* sont muselés.

Nos rentes traversent très crânement l'orage. le 3 % est demandé à 103.15; l'Amortissable à 10.601 et le 3 1/2 à 107 francs.

L'Italien au contraire fait vilaine figure, 92.60; 92.10 et 91 75! Cette faiblesse est très normale, je dirais même que si Berlin ne soutenait pas vigoureusement la retraite, nous verrions des cours beaucoup plus bas.

Le Hongrois 4 % est sans variation à 102.85. L'Emprunt Tonkinois vaut 91.30; l'Emprunt de Madagascar 90.95; et Roumain 4 % 1898 gagne quelques centimes à 93.75.

Les Russes sont bien tenus; le 3 % or ancien 97 et 97.10; le 3 % or nouveau 97.50 et 97.70 et le 3 1/2 101.90.

Les valeurs à turbans sont faiblottes sur réalisations de bénéfices. La *série* C 26.55 et 26.45; la *série* D 22.52 et 22.45; Tabac Ottoman 292; Tabac des Philippines 515; Banque Ottomane 547, 542 et 543 et lots Turcs 109

L'Autrichien 4 % finit à 103.40

Les fonds Brésiliens ont une maladie de langueur; bien imprudents ceux qui touchent à un si dangereux fonds d'Etat, 4 % 51 3/8; 50 1/2 et 49 3/4! 5 % 60 1/16 59 1/4 et 59!...

L'Extérieure par contre a relevé un moment la tête de plus de 5 poitns aux premières paroles de pacification; 33 1/4, 34 5/8, 36 1/2, 37 5/16 et 38 1/2!... J'avais prédit cet important mouvement de hausse dans mon précédent article. Il en résulte que sur mon conseil, tout lecteur de la *Revue Mauve* qui s'est offert 8000 d'Extérieure, a gagné en moins de quinze jours *dix billets de 1000 francs*. A bientôt un deuxième tuyau.

Les institutions de crédit ont une attitude très ferme. Cette fois, c'est le Crédit Lyonnais qui tient la tête: 850, 855, 862, 867 et 875!

Viennent ensuite la Banque de Paris et des Pays-Bas 930 et 940; le Comptoir national d'Escompte 591, 595 et 600; la Société Générale 532 et 540; la Banque Parisienne 487 et 495: le Crédit Industriel 602 et 607; Banque d'Algérie 620; Timbale 485; Crédit foncier d'Autriche 1250; Foncier Egyptien 610; Compagnie Algérienne 775; Mobilier 54; Banque de l'Afrique du

Sud 83 ; Banque Transatlantique 425 et Crédit foncier de France 695 et 700.

Les obligations foncières et communales conservent un courant très animé d'affaires.

Enfin! le beau Suez pique une tête de 50 francs, 3730 et 3680; il est encore de 300 francs trop cher. Le Gaz 1120 et 1130 et Compagnie fermière des Eaux de Vichy 5500 et 6450 !... Voilà des eaux bigrement réconfortantes pour ses actionnaires.

La Compagnie Transatlantique gagne 10 points à 355, cette reprise est due à ce que la perte résultant du naufrage de la *Bourgogne* est couverte des deux tiers par des assurances, donc un tiers seulement reste à la charge de la Compagnie.

Nos grandes lignes de chemin de fer sont en nouveaux progrès. Le Nord 2155 et 2170; le Lyon 1954 et 1962; l'Orléans 1890 et 1900; le Midi 1455 et 1460; l'Ouest 1225 et 1230 et Est 1096 et 1102. La plus-value des recettes globales s'élève à ce jour à 22,194,079 francs.

Les Grands Magasins du Printemps sont immobiles à 690. Grand Hôtel 1750; Musée Grévin 1195; Biscuits Olibet 141 et Compagnie des Wagons-Lits 750.

Les Omnibus passent de 1875 à 1900 et les Voitures Parisiennes font un faux pas qui les ramène à 815.

Jolies transactions sur les lignes espagnoles : le Nord de l'Espagne 58 et 67; Andalous 64 et 70 et Saragosse 120, 140, 136 et 141.

En banque, on joue *aux chapeaux*, c'est assurément très gai, excepté cependant pour celui qui est sur la sellette. Je me contenterai donc de relever les cours cotés à 3 heures *moins cinq* : De Beers 705; Ferreira 650; Rio Tinto 685 ; Tharsis 170; Cape Copper 122; Robinson Gold 217 ; Chartered 63; East Rand 134; Goldfields 120;Sheba 44; Langlaate 83 et Champ-d'Or 31.25.

Marché exquis sous un ciel bleu.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*. 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 juillet.

Décidément les coulissiers français ont brillamment relevé le marché à terme, c'est plaisir à présent de spéculer. Les valeurs espagnoles sont depuis quelques jours le point de mire des spéculateurs. Envoyez de l'Extérieure! Envoyez de l'*Ex.* ! J'prends *du Ragosse* ! tels sont les cris du jour.

Pour ma part j'enregistre avec un grand plaisir 4 points de reprise sur le premier, 18 points sur le second et la paix n'est pas signée. Zuze un peu mon bon comme dirait le Marseillais *si elle l'était*.

Les fonds Brésiliens sont dans le marasme, 51 1/4 et 49 3/8.

Le groupe Ottoman fait la sieste, la *série* C dort à 26.40 et la *série* D à 22.50. Banque Ottomane 543; Lots Turcs 109; Congo 93 et 93.25 ; Italien 92; Rio 678 et Saragosse 125 et 139.

L'Extérieure d'Espagne très demandée s'inscrit aux cours suivants : 33 1/4, 35, 38 1/2 ! puis 36 11/16 et 38 3/8. Nous verrons plus haut.

Dans le compartiment des banques, le marché est très actif.

Banque Nationale 2750: Banque de Bruxelles 724; Société Générale 2387; Caisse Commerciale 636; Banque d'Anvers 870; Banque auxiliaire 115; Crédit Général de Belgique 141; Crédit Général Liégeois 995; Immobilière de Belgique 345.

Les capitaux employés en reports par la Caisse Générale des Reports pour la seconde quinzaine de juillet se sont élevés à 52,084.000 francs et ont rapporté aux ayants droit un intérêt net de 3 1/16.

Oui certainement la Mutual Life, 156, rue Neuve, est la première Compagnie d'Assurance-vie du monde, aussi je la recommande à tous nos lecteurs, son capital s'élève à ce jour à 1 milliard 216 millions.

Excellente tenue des usines de fer.

Angleur 547.50; Cockerill 2330; Vezin 1150; Olkavia 547; Couillet 620; Espérance-Longdoz 497; Nicolaieff 1510; Sarrebruck 9800; Ekatérinoslaw 240 et Saint-Fiacre 1150.

Les actions des usines Delin conservent un bel entrain, et c'est justice. 190, 192, 195, 192 et 195. Nous verrons encore de plus hauts cours.

Les charbonnages sont fermes. Amercœur 1040; Fontaine-l'Evêque 545; Charbonnages Belges 400 ; Courcelles-Nord 1445; Hasard 187; Monceau-Fontaine 2615; Produits au Flénu 3250; Hornu-Wasmes 4410; Prokhorow 785; Les expéditions de cette Société ont atteint pendant la période comprise entre le 1er juillet 1897 et le 30 juin 1898 le chiffre de 22,277,325 pouds contre 14.739,068 de l'exercice précédent.

Les Tramways Réunis ordinaires 210; privilégiées 310. Je pense que les souscripteurs sont en joie !

Le côté des zincs reste sans couleur. Asturienne-Mine 4800; Nebida 1775; Prayon 590; et Vieille-Montagne 685 et 690.

En industrie verrière, j'aperçois les Glaces d'Auvelais cotées 1060; et les verreries Bennert et Bivort 378.75.

V

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.

SPORT

TIR AUX PIGEONS

SPA

Vendredi 8 et samedi 9 juillet. — *Prix du Pouhon* (grand handicap). 10,000 francs. 12 pigeons. 58 tireurs. 1. Stanley Pearce, 27 m., 111111111111. 2. Morali, 26 m., 111111111111. 3. Riva, 24 m., 111111111111. 4. Frank, 25m50, 111110111111. 5. Mouton, 27m,50, 111101111111. 6. Comte P. de Liedekerke, 26m,50, 101111111110. 7. Pederzoli, 26 m., 111111110110 8. Braconier, G., 23m,50, 111111111100. 9. Journu, 28m,50, 11111 011110. 10. D'Ogimont, 25 m., 111111111100. 11. T'Serstevens, 25 m., 011111111110. 12. Piatti, 27m,50, 111110111110. 13 Asti, 27 m., 111111011110. 14. Jacques Simonis, 24 m., 111011111110. 15. Poltoratskog, 26 m., 11111111100. 16. Robinson, 27 m., 11110111110. 17. Hall, 27 m., 11111011110. 18 Wautier, 27m,50. 1110111110. 19. Marsch, 25 m., 1101111110. 20. Crespi, 26 m., 1111101111. *Poule réglementaire.* 1 pigeon à 27 mètres. Vicomte de Beughem et Journn, 10—10.

Lundi 11 juillet. — *Prix de Nivezé,* 1,000 francs. 1 pigeon à 27 mètres. 26 tireurs. 1. De Gracia, 111111111111111 : 2. Lonhienne, 111111111111111 ; 3. Vicomte G. de Beughem, 111111111111110 ; 4. Hall, 111111111110 ; 5. Comte P. de Liedekerke, 111111111110 ; 6. Poltorastog, 11111111110 ; 7. Pederzoli, 11111111110. *Poule réglementaire.* 1 pigeon (handicap). Vicomte G de Beughem, 16—16. Une autre poule à 5 louis, 10 pigeons, a été gagnée par le comte J. de Liedekerke, 10—10.

Mardi 12 juillet. — *Prix du Wayai* (handicap), 1,500 francs. 1 pigeon. 33 tireurs 1. Vicomte G. de Beughem, 28 m., 1111111 ; 2. Comte P. de Liedekerke, 26 m., 1111111 ; 3. Piatti, 25m,50, 1111110 ; 4. Asti, 26m,50, 1111110 ; 5. Stanley Pearce, 29 m., 1111110 ; 6. H. t'Serstevens, 24m,50, 1111110. *Poule réglementaire,* 1 pigeon à 27 mètres MM. Asti et Poltoratskol, 8 - 8. D'autres poules ont encore été gagnées par MM. comte J. de Liedekerke et Robinson.

Mercredi 13 juillet. — *Prix du Tonnelet* (handicap), 5,000 francs. 13 tireurs. 1. Guidicini, 26 m., 1111111111111 ; 2. H. t'Serstevens : 24m50, 111111111111 ; 3. Pederzoli, 26 m., 1111111111111 ; 4. Lonhienne, 26m50 ; 1111111111110 ; 5. Vanderelst, 25m50, 1111111111110 ; 6. J. de Pret, 25m50, 11111111110. *Poule réglementaire,* 30 francs, 1 pigeon à 27 m. 20 tireurs. MM. comte Sztaray, comte P. de Liedekerke et Jacques Simonis, 10—10.

Jeudi 14 juillet. — *Prix du Sart* (handicap), 1,500 francs. 30 tireurs. 1. J. de Pret, 25m50, 111111111 ; 2. Swinartsky, 23 m., 111111111 ; 3. Wauters, 28 m., 111111110 ; 4. Comte de Liedekerke, 26m50, 1111110 ; 5. Piatti, 25 m. 1111110 ; 6. Robinson, 26m50, 1111110. *Poule réglementaire,* 1 pigeon à 27 mètres, a été gagnée par MM. Journu et Tassara. D'autres poules ont été gagnées par MM. Robinson, Tassara, comte de Robiano, Swinartsky, Poltoratskog.

Parmi les nombreux tireurs qui ont pris part aux concours de la semaine, citons encore MM. baron de Schauenburg, comte An. de Pret, marquis de Génevois, de Saint-Moulins, Longienne, baron F. del Marmal, du Bois, H. t'Serstevens, P. Gervais, comte E. de Robiano, Moncorgé, vicomte G. de Beughem, De Gracia, Van Hoobrouck, baron Lunden, Rasquinet, baron Eug. de Caters, Guidicini, comte J. de Liedekerke, Schiaparelli, van de Werve, baron de Baré, de Turck, Piras Solimas, baron P. de Caters, Morren, J. de Pret, Mainetto, de Rakowski, di Napoli, marquis de Chasteler, Joseph Simonis, Henry, Lemaire, comte de Canisy, baron de Villenfagne, chevalier A. de Thier, Duperron.

AUTOMOBILISME

UNE COURSE SPA-PARIS-SPA. — Après le succès considérable remporté par la course de Bruxelles-Spa et les divers concours organisés par l'Automobile Club de Belgique, nous apprenons qu'il serait sérieusement question d'organiser pour l'année prochaine, avec des allocations plus importantes que celles qui ont été données jusqu'à présent dans aucune course d'automobiles, une épreuve monstre : Spa-Paris-Spa.

Les bases de cette course ont été déjà étudiées par M. Lemaire de Warzée, directeur des fêtes de Spa, et les principaux membres de l'Automobile Club de Belgique, qui songent, nous dit-on, à partager avec l'Automobile Club de France l'honneur de l'organisation de cette grande épreuve.

L'intérêt de cette course sera d'autant plus considérable que quelques grandes usines belges qui viennent de se mettre à la construction des automobiles, pourront mettre en ligne leurs voitures contre celles des maisons françaises.

PALL-MALL SPORT

De notre spirituel confrère le VELO :

Hier, trois heures de l'après-midi, place de l'Étoile. Un lancier du préfet, probablement amoureux de son art, barre complètement la place en s'obstinant à inonder les aiguilles des tramways situées aux débouchés des avenues de Wagram et de Friedland.

... Quand soudain arrive de l'avenue de la Grande-Armée un cycliste se dirigeant vers les Champs-Elysées, à qui force est de passer sur les aiguilles inondées, car arrive bon train l'omnibus Hôtel de Ville-Porte Maillot. Mais derrière l'omnibus il entre en collision avec un autre cycliste, un apprenti mécanicien : culbute fraternelle et collective bientôt enrichie de la pelle d'un cycliste copurchic, mais maladroit.

Un cri, deux cris, c'est un léger cabriolet attelé à une fougueuse noble bête qui est venu donner en plein dans le groupe vautré dans la fange municipale. Tandis que le cheval affolé danse dans les rayons des bicyclettes et que son conducteur le frappe à coups de fouets (!), les premières victimes de la collision se relèvent et, ce faisant, l'une d'elles envoie dans la boue un tandem dont les trop curieux conducteurs arrivent en allure de course sans crier gare, et suivis eux-mêmes par un fiacre dont le cocher a tout juste le temps de stopper.

Brochant sur le tout un chauffeur, après avoir corné désespérément, arrive à s'arrêter par miracle juste à un mètre du cheval du cabriolet qui danse la gigue.

Tout cela s'est passé en dix fois moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, à telle enseigne que l'arroseur, cause primordiale de cette salade, envoie son jet juste sur le groupe au moment où s'éloigne enfin l'omnibus qui lui a masqué la scène.

La douche ne calme personne. Pendant les premières secondes on s'interpelle de cycliste à cycliste, de tandémiste à cocher, puis soudain cyclistes mécanicien, tandémistes, conducteur de tilbury et cocher de fiacre se trouvent d'accord pour agoniser d'injures le chauffeur resté bouche bée sur son automobile.

Tout le vocabulaire y passe : idiot ! brute ! crétin ! imbécile ! L'apprenti mécanicien qui connaît l'actualité, lui crie : — Attends un peu s'pèce de fourneau ! on va te la saborder ta « Bourgogne ! »

Et la petite tandémiste, dont le corsage à fleurs bleues

est garni sur le côté droit d'une immense tartine de... raisiné, de lui a fresser, au comble de l'exaspération, l'insulte suprême, l'ultime injure :

— Cocher !

Le chauffeur a la langue clouée au palais. Quand elle se délie, il ne trouve que cette phrase hilarante qui fait soudain se tordre les badauds assemblés :

Mais je n'ai rien vu, moi !

A nouveau décontenancé, il ne sait que dire, lorsque, retrouvant ses esprits, il reconnaît la voie libre, met son moteur en marche et démarre vivement poursuivi par une véritable bordée de quolibets.

Il n'y a qu'à Paris que l'on voit ça !

Interim.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

CAUSERIE SUR LA MODE

VOILA enfin le soleil qui se décide à faire une petite apparition au milieu de l'été. Aussitôt tout le monde se hâte de sortir ses plus fraîches toilettes et les femmes qui n'en ont pas, bien vite s'en vont en acheter, car, remarquez-le, les femmes sont bien rares qui prévoient à l'avance les toilettes dont elles auront besoin ; tant qu'il pleut, elles ne voudront pas s'acheter de robes claires, vienne le beau temps, les voilà qui courent chez la pauvre tailleuse et lui font des scènes parce qu'elle n'a pas la baguette de la marraine de Cendrillon ! Heureusement pour les tailleuses, il y a encore quelques têtes posées et je voyais l'autre jour un groupe d'élégantes chez Mme Lequesne, qui s'approvisionnaient en vue d'un séjour aux villes d'eaux. Elles achetaient beaucoup de blanc. L'une prenait une robe de mousseline blanche à petites fèves brodées en relief dont la garniture se composait, dans le jupon, d'une série de petits entre-deux de dentelle écrue formant de grands festons ; le corsage blouse était un quadrillé d'entre-deux entremêlé de toutes petites ruches très mousseuses. Des ceintures de différentes couleurs devaient varier cette toilette qui peut se porter sur dessous blanc ou dessous de taffetas de couleur.

Une jeune fille se commandait un costume de piqué blanc brodé d'un léger semis de bouquets. La jupe unie. Le corsage était un boléro de piqué brodé à basque derrière et s'ouvrant, devant, sur une chemisette très floue de linon crème et de dentelles blanches. De gros boutons d'émail bleu et strass garnissaient les deux côtés du boléro.

Une femme plus âgée avait choisi une délicieuse toilette de mousseline peinte fond jaune, rayée de guirlandes de fleurs. La jupe était très froufroutée de petits volants, le corsage était en soie mauve recouvert de dentelles crème avec les manches en mousseline pareille au jupon.

Toutes les jeunes filles et les jeunes femmes, du reste, adopteront avec joie cette jolie mode du blanc, qui leur sied si bien, qui, à tout point de vue, est économique, car le piqué, la mousseline, le linon blanc se lavent très bien, et ces toilettes se varient à l'infini par un simple changement de garniture. Ceintures, nœuds, tours de cou, chemisettes ou dessous, peuvent donner à une même toilette les aspects les plus divers et les combinaisons, les arrangements élégants dénotent les femmes adroites et les femmes de goût qui veulent sans trop grever leur budget ne pas perdre la réputation d'élégante que toute fille d'Ève aspire à posséder.

OPALE.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

CAUSERIE
SUR LE FÉMINISME

Cette fois, nous abordons un sujet brûlant : L'égalité des droits politiques des deux sexes.

De tous les points féministes que nous avons touchés jusqu'ici, ce dernier est certainement celui qui met les adversaires du féminisme dans les plus violentes colères. C'est à ce propos qu'on reproduit tous les vieux clichés, depuis le mari bonne d'enfants jusqu'aux caricatures de Cham, datées de 1848.

Pour ces traditionnalistes la femme qui demande le droit de vote est la pire des extravagantes. Raoul de la Grasserie, qui a fait une étude si remarquable et si complète du suffrage politique des femmes, avoue qu'il faut un certain courage pour soulever cette question, et même, dit-il, bien des féministes pensent qu'il vaut mieux ajourner cette revendication.

Il y a là, c'est vrai, un sujet de première importance pour le sexe fort. L'électorat, les droits politiques, l'éligibilité, c'est la forteresse inexpugnable du sexe masculin contre l'envahissement féminin, il y a là comme la preuve indiscutable de la supériorité de l'homme sur la femme. Y renoncer, ouvrir les barrières

fermées jusqu'ici, semble un effort d'abnégation au-dessus des forces humaines. Aussi, la lutte sera longue, violente, douloureuse et, malgré les progrès du féminisme, personne encore n'oserait la commencer.

Et voici que les femmes, les premières, reculent. Les unes déclarent ne pas tenir à la possession des droits politiques ; d'autres les voudraient simplement comme une preuve de leurs capacités morales qu'on semble leur dénier en les excluant de l'électorat.

L'institution du suffrage soi-disant universel, en effet, en privant la moitié du genre humain du droit de suffrage, met la femme la plus intelligente en dessous du dernier manœuvre, du plus imbécile des charbonniers, de l'ivrogne le plus abruti.

La revendication du droit de vote féminin devait surgit du vote universel. Du moment qu'on le conférait à tous, il fallait le donner à toutes par justice.

Tant que le droit d'élire les gouvernants fut réservé à la partie dirigeante de la société, la femme pouvait admettre plus ou moins d'être exclue. Mais le suffrage universel étant proclamé, elle dit avec raison qu'en vertu même du principe de ce suffrage c'est un déni de justice de ne pas lui permettre d'y participer. Elle demande quelle raison on peut invoquer pour lui refuser ce droit ?

Est-ce une raison de tradition? Mais puisque le système politique du suffrage est une invention toute moderne ?

— La tradition, dit Mlle Chauvin, ni l'habitude, quelqu'universelles qu'elles soient, ne sauraient, ce semble, fournir aucun argument valable en faveur des institutions qui placent la femme dans un état d'infériorité et d'exclusion sociales. Au contraire, le monde moderne a rompu définitivement avec le passé. Il ne connaît plus les inégalités entre individus ; il n'y a plus actuellement ni esclaves, ni serfs, ni nobles, ni roturiers ; on a oublié le principe d'après lequel tout individu naissait à la place qu'il devait occuper toute sa vie, enchaîné par un lien indissoluble à une position sociale fixe, retenu par la loi et privé du droit de travailler à en sortir ; l'Europe moderne ne connaît plus l'esprit étroit des castes et des corporations qui n'admettent à l'exercice des professions que certains individus dans les limites et de la manière fixées par la loi (1). »

On ne peut invoquer les traditions pour le système parlementaire actuel pas plus qu'on ne pourrait les consulter pour le règlement des automobiles ou de l'électricité. On serait mal venu de dire que, puisque les Romains ne se servaient pas de dynamos, nous n'avons pas le droit de nous éclairer par des lampes à incandescence. Le régime parlementaire et le suffrage universel sont aussi des nouveautés du siècle et il serait bien difficile de prouver, par des textes de lois ou des documents historiques, que l'exercice de notre droit de vote était jadis un apanage exclusivement masculin.

Bien au contraire, la tradition donnerait tort aux antiféministes.

Le droit de vote se pratiquait peu jadis. A tous les offices gouvernementaux il était pourvu par le souverain; souvent même ils appartenaient par hérédité, par rang ou naissance à certains individus.

On ne votait guère que dans les corporations parce que là, on était en une

(1) JEANNE CHAUVIN. *Étude historique sur les professions accessibles aux femmes*, p. 153.

sorte de petite république où toutes les charges se donnaient par élection. Les conseils de prud'hommes étaient élus de la même façon. Or, l'histoire est là pour prouver que non seulement les femmes votaient dans les corporations, mais qu'elles étaient nommées à des charges ou offices. Toutes les femmes reconnues comme chefs de famille, c'est-à-dire les veuves, les filles possédant terres, commerce, etc., les abbesses à la tête de l'abbaye avaient, dans presque tous les pays, l'électorat et même l'éligibilité.

Dans le pays de Montpellier, en 1334, l'élection pour l'établissement d'un consulat donne 37 femmes votant sur 175 hommes.

Dans le Dunois, en 1394, 4 femmes votent sur 32 habitants pour la constitution d'une procuration.

En matière communale les femmes, dans presque tous les pays, avaient droit au vote. Chez les Basques, quand elles exerçaient l'office de chefs de famille, elles votaient. La Révolution leur ôta ce privilège qui s'est conservé encore dans quelques pays.

M. Raoul de la Grasserie cite les Républiques du moyen âge où les administrateurs de la commune étaient désignés par la voie du sort, quel que fût leur sexe. En Toscane cet usage régna jusqu'en 1849, et en Lombardie jusqu'en 1816.

En Franche-Comté, dit Mme Vincent dans ses recherches sur la situation politique de la femme aux siècles passés, les femmes propriétaires et les veuves assistaient aux assemblées.

Jusqu'à la Révolution le principe du droit des femmes à participer aux élections était reconnu. La teneur de la convocation des États généraux en 1780 en est une preuve.

Les femmes possédant divisément, les filles, les veuves, ainsi que les mineures appartenant à la noblesse pouvaient se faire représenter par des procureurs faisant partie de la noblesse, à la condition toutefois que lesdites femmes, filles, veuves ou mineures possédassent des fiefs.

La femme possédant fief, veuve ou fille, remplissait par elle-même ou par un remplaçant toutes les charges du seigneur féodal. Elle prêtait serment, nommait ses officiers, assistait aux assemblées, etc.

Dans beaucoup d'endroits elle pouvait même acquérir, vendre ou gérer ses biens sans le consentement du mari.

La Boulaye cite des constitutions de douaire ou de *Morgengabe* du Xe et du XIIe siècle qui donnaient à la femme le pouvoir absolu de disposer de l'argent, des biens donnés par le mari et d'exercer tous les droits de propriétaires, ce qui équivalait souvent aux droits de vote, de nomination d'offices, etc.

Pendant le moyen âge, nombreux sont les actes où la femme agit avec indépendance en tant que possesseur de fiefs, de biens, de commerce, etc.

C'est encore Laboulaye qui reconnaît que les premières coutumes municipales de France, d'Espagne et de Flandre donnaient aux femmes une plus grande indépendance qu'elles n'en eurent jamais dans les siècles suivants. Et cette reconnaissance d'indépendance civile impliquait l'exercice de tous les droits qui y sont attachés.

Il y a plus ; en certains pays le témoignage des femmes valait plus que celui des hommes.

La loi des Alemani ordonne le duel entre les hommes qui contestent un douaire, mais quand il s'agit du morgengabe, la femme doit être crue sur parole et il lui est permis d'affirmer *per pectus suum* le montant de cette libéralité.

Au reste, Laboulaye, qui a fait des études si consciencieuses et si savantes sur la situation de la femme au point de vue légal, malgré son tempérament de légiste, hostile toujours au féminisme, doit avouer ceci : Que la femme, pendant tout le moyen âge, a joui de son entière capacité civile, que même mariée, elle la conservait, qu'elle fût noble, bourgeoise, marchande ou serve. Cette doctrine, confirmée par le code de saint Louis, est générale. La femme possédant un fief exerçait le droit de haute et basse justice, frappait monnaie, levait des troupes et pouvait même servir en personne son suzerain, s'il lui plaisait, ou tout au moins se faire remplacer par un lieutenant.

La comtesse de Flandre siégeait avec les pairs dans le procès du comté de Clermont, adjugé au roi saint Louis. On connaît l'histoire de la célèbre comtesse Mathilde, de l'impératrice Augilberge, femme de l'empereur Louis II, et de tant d'autres princesses qui firent acte de souveraineté et de capacité civile

La femme prenait part à tous les États de l'ancienne France. En Angleterre elle était admise à la pairie, mais ne siégeait pas personnellement.

Une foule d'actes des temps féodaux prouvent que les femmes jugeaient elles-mêmes. Le roi Louis le Jeune, dans une lettre à la vicomtesse de Narbonne, reconnaissait aux femmes l'exercice de la justice. Ailleurs elles jugeaient avec un conseil de prud'hommes ou bien se faisaient remplacer par un bailli, et des quarante-huit grands fiefs de France, un seul excluait les femmes : celui de l'Ile de France, apanage des rois et pour cela soumis à la loi salique. C'est la France seule qui a refusé d'admettre la succession des femmes au trône, cependant on y donnait la régence aux reines avec des pouvoirs aussi étendus que ceux du roi lui-même.

Ce droit de vote n'est donc pas une nouveauté inventée tout d'une pièce par les féministes, et plus d'un qui s'insurge contre ce qu'il appelle dédaigneusement : les nouveautés féministes, pourrait se voir, à juste titre, convaincu d'ignorance. Aisément il lui serait prouvé qu'il juge ce qu'il ne connaît pas.

Les antiféministes ont réussi cependant à jeter tant de ridicule sur ce point des revendications de la femme que beaucoup d'entre elles, la plupart même, hésitent à engager la lutte.

L'obtention de la capacité civile, sans les droits pour l'exercer, voilà le vœu des plus hardies.

Ainsi pourraient-elles demander une décoration brillante sans désirer la permission complémentaire de la porter.

Mmes de Blocqueville, Blanchecotte, Arvède Barine et bien d'autres, se placent dans cette dernière et modeste catégorie. Elles désirent qu'on veuille bien leur délivrer un brevet de capacité et promettent de ne jamais l'utiliser. L'amour-propre est sauf, c'est tout. Elles sont en cela l'écho de Jules Lemaître, qui déclare nettement qu'une femme qui vote perd, par ce seul fait, toute son auréole et tout son charme, qu'elle n'a plus droit au respect ni à la politesse masculine.

J'aime à croire que le spirituel auteur de la bonne Hélène a voulu simple-

ment se jouer dans un nouveau et amusant paradoxe. En quoi une honnête femme pourrait-elle être disqualifiée parce qu'elle met un bulletin dans l'urne électorale? Est-elle plus méprisable de donner un avis très silencieux sur le choix d'un député que de se livrer aux danses légères du ballet ou de se dévêtir dans un petit théâtre?

Étrange renversement de la morale de ces messieurs. Ils salueront très bas les Cléo de Mérode et se croiront dispensés de toute marque d'estime envers la mère de famille qui aurait voté?

Le nombre cependant est croissant d'hommes qui se convertissent à l'idée du bien social que produirait la reconnaissance de l'électorat des femmes.

Au siècle dernier déjà, le baron de Bezenval admettait que la femme a une influence très grande dans les affaires civiles et politiques « d'autant plus dangereuse que, n'étant pas responsable, ne courant aucun risque, elle peut se livrer à tous ses caprices, à toutes ses passions ». De là à demander que la femme soit responsable, c'est-à-dire participe effectivement à la direction des affaires, il n'y a qu'un pas.

Duverger, quoique jurisconsulte, voudrait qu'on donnât aux femmes l'exercice complet des droits politiques.

Le cardinal Vaughan, primat d'Angleterre, croit à l'excellent résultat qu'amènerait la participation de la femme aux affaires locales et tout le clergé d'Amérique, comme celui d'Angleterre, catholique et protestant, soutient activement le féminisme dans l'extension des droits de la femme.

Ceux d'entre les représentants du sexe barbu qui n'admettent pas la thèse de la capacité civile de l'autre sexe, sont très pauvres d'arguments pour appuyer leur opinion. Outre celui de la tradition ils ne trouvent que cette vague sottise :

« — La femme ayant droit de vote, si elle n'est pas de la même opinion que son mari, se disputera avec lui. C'est donc un nouveau sujet de discorde qu'on introduit dans le ménage. En outre, la femme qui s'occupe de la politique, ne s'occupe pas de son ménage. »

Tout d'abord, il est à remarquer que dans tout ceci, il ne s'agit que de femmes en possession de maris. Les non mariées, qui sont légion, les veuves, plus nombreuses que les veufs, on ne s'en inquiète pas. Cependant n'ont elles pas, en tant que personnes pensantes, une valeur égale à celle des autres?

Mais admettons même que cette portion de la société soit tenue pour zéro, l'objection est-elle plus irréfutable?

Le sociologue Novicov y répond ainsi :

« — On aura beau dire et beau faire, l'émancipation de la femme est inévitable. La logique l'emporte toujours à la longue. Or, affirmer que le dernier des terrassiers est capable de voter avec discernement et qu'une femme de génie ne l'est pas, c'est avancer le paradoxe le plus insoutenable. Baser un vote électoral sur la capacité, l'instruction, voire même sur la fortune, c'est fort bien; mais le baser sur le sexe, c'est absurde .»

« Quand les femmes voteront, disent les conservateurs, il n'y aura plus de paix dans les ménages, La femme pourra être centre droit et le mari extrême gauche. Mais n'en est-il pas de même aujourd'hui? On peut empêcher une femme de voter, on ne peut pas l'empêcher de penser. De nos jours, les maris et les

femmes sont divisés sur des questions autrement graves que celles de la politique ; le dissentiment porte sur les principes fondamentaux de la vie. Souvent les maris sont libres-penseurs et les femmes bigotes. On trouve moyen de s'arranger.

« Eh bien, on le trouvera aussi quand la femme votera pour les conservateurs et le mari pour les radicaux.

« D'ailleurs, la femme a fait de la politique depuis la plus haute antiquité et même dans les pays où elle était enfermée dans les gynécées et les harems ; témoin la célèbre Roxelane qui, à Stamboul, faisait et défaisait les grands vizirs au gré de sa fantaisie. Même de nos jours, quand on veut obtenir quelque chose du gouvernement, il faut s'adresser aux femmes (1). »

Qu'ajouter à ces réflexions si vraies?

Qui peut empêcher la femme de penser et de juger? Jamais, jusqu'ici, on n'a pu lui ôter cette liberté et elle en a souvent usé pour influer sur son mari et sur ses fils.

Mais ajouter qu'une femme, parce qu'elle vote, ne pourra plus soigner son ménage, c'est dire une sottise, rien de plus. Est-ce que le maçon ne peut plus maçonner ou le menuisier faire ses tables parce qu'il doit, tous les deux ou trois ans, aller jeter un bulletin dans une urne?

Car entre la femme qui aura droit de vote et celle qui ne vote pas, il n'y aura d'autre différence que cet acte très passager du dépôt d'un bulletin.

Même de nos jours où la femme semble n'avoir rien à dire à la politique, elle s'en mêle activement. Demandez aux candidats, aux agents électoraux, à tous ceux qui s'occupent de la cuisine électorale s'ils regardent la femme comme une abstraction?

Dans les villages même, là où il semblerait que le sexe faible soit le plus inculte, la politique féminine est aussi vivante que l'autre.

Plus la femme est intelligente, plus elle est occupée sérieusement, plus son esprit se porte aux choses graves, plus elle sera bonne ménagère.

Est-ce que les femmes qui font le mieux marcher leur ménage sont les plus sottes?

Je demande à tous ceux qui observent, en quoi la légèreté, l'oisiveté, l'incapacité intellectuelle de la femme sont bienfaisante à la famille?

Quelles sont celles qui, toujours dehors, affolées de plaisirs, de flirts, de succès de toilette et de beauté, pensent à leurs enfants, surveillent leurs domestiques ou savent dresser une cuisinière?

Est-il donc plus impossible à une femme instruite, intelligente, comprenant son devoir, de voter, à de rares intervalles, tout en restant bonne ménagère, qu'à un épicier de tenir bien sa boutique parce qu'il a le droit de choisir ses députés?

Si ce droit était à ce point perturbateur, pourquoi la perturbation ne se montrerait-elle que dans le « beau sexe ».

L'idée d'accorder la personnalité civile aux femmes, même avec le droit de vote, est donc une idée qui se fait jour et chemine de plus en plus, mais l'avis général est que la femme n'est pas encore préparée suffisamment à jouir de ces nouveaux droits et qu'il faut procéder peu à peu à son éducation de citoyenne.

Il y a trois degrés dans la personnalité civile et dans l'exercice de ses droits : La personne civile doit veiller à ses intérêts propres, à ses intérêts professionnels,

(1) *Revue encyclopédique*, 28 novembre 1896, p. 828.

à ses intérêts politiques. C'est dans cet ordre qu'il serait raisonnable de donner aux femmes le libre exercice de leurs droits. Comme femme, tant qu'une parfaite égalité n'existera pas entre les deux sexes, elle aura à défendre ses intérêts particuliers.

M. Raoul de la Grasserie pense que c'est tourner ici dans un cercle vicieux, que jamais l'homme, légiférant seul, ne parviendra à être assez impartial pour légiférer et gouverner en vue du bien de la femme autant qu'en vue du bien de l'homme, et qu'il faut d'abord donner à la femme le pouvoir de se choisir des gouvernants, voire même de gouverner elle-même, pour obtenir que son sexe soit aussi bien traité que l'autre.

Il est possible que M. de la Grasserie ait raison. Mais comme jamais on ne mettra sa théorie en pratique, peu importe. La personnalité civile dans toute sa puissance ne sera accordée à la femme que peu à peu, par la force des choses, la poussée des progrès, jamais tout d'une fois, à la façon d'un cataclysme.

L'intérêt professionnel sera très probablement le vrai point d'attaque des féministes, celui qui semble leur donner raison sans conteste.

Les syndicats des commerçantes, d'ouvrières, deviennent de plus en plus nombreux, et suivent en cela l'impulsion générale.

N'est-il pas injuste que la femme ne puisse défendre elle-même sa cause et nommer ceux qu'elle juge les plus aptes à la protéger.

Pourquoi ne pas admettre la femme à la prud'hommie dans toutes les questions qui regardent les métiers qui lui sont propres ?

Jadis, personne ne songeait à lui contester ce droit et elle intervenait dans tous les conseils qui s'occupaient des métiers féminins.

On reconnaît tous les jours les aptitudes des femmes à diriger de grands commerces, d'importantes industries et on nie qu'elles soient capables de juger un différend entre patron et ouvrier ? N'est-il pas même insensé de prétendre que les hommes soient plus à même de décider un débat pour un jupon ou un corset que les femmes ? La pratique, l'appréciation de la main-d'œuvre, de la valeur d'une dentelle ou d'un chapeau, est-ce donc le fait d'un homme ?

Et qu'on ne dise pas que l'industrie féminine est de peu d'importance dans les affaires réglées par les conseils de prud'hommes. C'est encore Mme Vincent qui nous apprend qu'en 1895 le conseil des prud'hommes de Paris, pour la seule industrie des tissus a eu à juger 3,892 affaires dont 1,611 intéressaient des ouvrières, 130 intéressaient les brodeuses, 15 la literie, 79 les lingères, 33 les corsetières, 648 les couturières, 130 les fleuristes et plumassières, 176 les confectionneuses, 92 les giletières et culottières, 88 diverses autres industries féminines.

Les métiers énumérés ci-dessus ne sont pas les seuls exercés par les femmes. La statistique des prud'hommes de Paris mentionne encore les blanchisseuses, parfumeuses, boulangères, cuisinières, charcutières, laitières, brocheuses, cartonnières, découpeuses, etc., etc.

« On peut voir par ces chiffres, dit Mme Vincent, l'importance des contestations qui surgissent entre patrons et ouvrières et, par conséquent, de l'urgence qu'il y aurait à donner, ou plutôt à *restituer* aux femmes la qualité de prud'hommes dont le défaut se fait vivement sentir (1). »

Avant la Révolution, nous l'avons dit, il y avait non seulement des prud'-

(1) *Revue féministe*, avril 1896, p. 281 et s.

femmes, mais aussi des jurées chargées de visiter les ateliers, magasins, etc., plusieurs fois l'an, et les femmes, comme les hommes avaient leurs corporations.

A Lyon on avait les fileuses de soie, les tisseuses, les rubannières, etc.

Un édit de 1675 constate l'existence de nombreuses corporations de femmes dans toute la France, qui, toutes, avaient leurs conseils de prud'femmes ou, tout au moins, un conseil mixte composés de maîtres et maîtresses.

Les règlements de ces corporations et les décisions de ces conseils étaient vraiment défenseurs de la femme.

Il faut relire ces documents, empreints de tant de charitable bonhomie, d'une si sincère et paternelle recherche du bien d'autrui, pour se faire une opinion exacte de la réalité du bienfait apporté au monde par les *immortels principes* de 89.

Lorsque, en 1789, on abolit les corporations, les conseils de prud'hommes et prud'femmes furent abolis en même temps. Napoléon, en 1806, rétablit les conseils de prud'hommes, mais il dénia à la femme le droit d'en faire partie.

Il est donc probable que ce sera par le droit à la prud'hommie, à l'élection des prud'hommes que la femme commencera son apprentissage d'électrice et d'éligible. On ne tardera plus guère à soulever cette revendication d'une manière efficace, et certainement, après l'obtention de la disposition de son gain, ce sera l'objet de la nouvelle campagne menée par la femme à la conquête de sa liberté.

Viendront ensuite les intérêts communaux où, tout au moins, la femme propriétaire et chef de famille a des raisons majeures de désirer une voix au chapitre, soit par elle-même, soit par ses mandataires. De même dans l'administration des bureaux de bienfaisance, des crèches, des hospices, qui, plus qu'elle, peut davantage connaître les besoins des pauvres de son sexe, des enfants, des vieillards? Ici les qualités ménagères féminines ont l'occasion de se montrer au plus grand avantage et des administrés et du bien à administrer.

L'électorat politique et gouvernemental sera probablement la dernière concession et celle que le féminisme obtiendra le plus difficilement des législateurs. Nous n'avons pas à examiner ici, comme on dit au palais, la question de fond. Elle a déjà été traitée mieux que nous ne le pourrions faire par les féministes les plus sérieux et les plus convaincus.

Cependant, autant il serait juste et raisonnable d'accorder à la femme le droit de choisir ses gouvernants, autant il est injuste de lui dénier ce droit qu'on accorde aux hommes les plus ignorés et les plus abrutis. Mais être électrice doit lui suffire ; en demandant plus, elle sort de son rôle de femme, elle a tort. Nous devons reconnaître que la nature humaine, en créant l'homme et la femme différents, leur a assigné aussi une tâche sociale différente. A la femme la maternité, les charges du ménage, le travail intime. A l'homme la défense du pays et les luttes politiques.

Ici le sentiment chrétien doit guider la femme. Il faut, pour entrer dans la lutte politique, pour solliciter les suffrages d'abord, pour soutenir les discussions publiques ensuite, une hardiesse, un dépouillement de toute modestie qui ne sied pas à la femme.

Et certes, les progrès de la grossièreté, de la mauvaise foi, des procédés injurieux et brutaux qui font du parlementarisme la plus mauvaise des formes gouvernementales ne sont pas fait pour exciter la convoitise des femmes raisonnables.

Avec des adversaires sans foi ni loi, que n'auraient-elles pas à craindre dans la bataille électorale ?

Je ne parle pas des coups et des taloches, il est des taloches morales dont on peut rester éternellement blessé.

Tous les beaux plaidoyers des féministes en faveur de la femme *députée*, *sénatrice* ou ministre ne pourront tenir contre le ridicule d'abord, l'inconvenance ensuite.

Car la femme sera ridicule si elle manque de tact dans sa mise, dans son geste. On ne lui passera pas ce qu'on passe aux hommes. Elle sera inconvenante chaque fois que la violence de la discussion la fera sortir de sa réserve, parce qu'elle sortira de son rôle de femme. Ce qu'on pardonnera à l'homme qui peut être violent, on le reprochera à la femme, qui doit rester douce. Et d'ailleurs, de parler en public, de montrer ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce qu'elle sent, c'est comme un dévêtement moral qui ne lui convient pas.

Les essais de conférences que les femmes ont donné parfois ne sont pas encourageants. Sans doute, ce n'est qu'un commencement, et bientôt les femmes, ayant souvent l'occasion de parler en public, deviendront aussi oratrices. Mais est-ce nécessaire ?

Ici, elles encourent très justement le reproche de sortir des attributions de leur sexe, et c'est le grand mal du féminisme.

Le droit de vote n'empêchera jamais une mère de famille de remplir son devoir, mais d'être député ou ministre, c'est le renoncement absolu à la direction des enfants et du ménage. Il y a incompatibilité d'occupations.

Arrêtons-nous donc à temps et ne suivons pas les errements des excentriques d'outre-mer. Laissons la guerre et la politique aux hommes, gardons pour nous le reste. L'ouvrage, Dieu merci, ne nous manquera pas.

En résumé, ayons une plus équitable notion de la personne humaine et reconnaissant à la femme une plus grande indépendance personnelle, ne demandons pas à la faire sortir de la sphère naturelle de ses devoirs de femme, sphère assez étendue pour que toutes ses facultés intellectuelles puissent s'y développer parfaitement.

M. Frédéric Passy a très bien résumé ce rôle de la femme.

« — Le rôle habituel de la femme, à mon avis, qui n'est pas celui de toutes les femmes — c'est d'être la compagne de l'homme, l'éducatrice des enfants, le centre et comme l'âme vivante du foyer domestique. La femme est faite pour la famille ; car la famille est faite par elle et ne peut être faite et soutenue que par elle.

« Mais, pour être vraiment la compagne de l'homme, pour échauffer le foyer, diriger la famille il faut, et c'est ce qui a été trop longtemps méconnu — que la femme soit autre chose que l'humble servante que voyait en elle le bonhomme Arnolphe, ou la bête de luxe qu'elle s'est trop souvent plu à être : « Courtisane ou ménagère, disait Proud'hon ; il n'y a pas de milieu ». Si, il y a un milieu,

ou plutôt il y a un degré supérieur. Il y a la femme égale de l'homme, différente, mais équivalente, partageant ses peines comme ses joies, ses travaux, ses soucis; s'intéressant à sa profession et à sa carrière, le soutenant, le ranimant, le redressant ou l'apaisant parfois, et, pour cela, élevant son intelligence au niveau de la sienne, et se faisant capable de le comprendre

Ne disons donc pas, comme certain député répondant à une députation féministe :

» — Les femmes doivent être étrangères à toute participation aux affaires, l'harmonie et la paix de la famille en seraient troublées! »

Le digne législateur semble un peu cousin de l'illustre M. Prud'homme. Et pendant que le solennel bourgeois se réjouit d'avoir sauvé une fois de plus le char de l'Etat des dangers du féminisme, Mme Prud'homme est partie dès l'aube, sur sa bicyclette, en oubliant de commander le dîner.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(A suivre.)

CHRISTINE DE SUÈDE

(SUITE)

Ce fut au cours de l'année 1651, que Christine eut occasion d'entretenir pour la première fois Macedo. Mais le jésuite portugais étant revêtu d'un caractère officiel, des entretiens trop prolongés avec lui n'auraient pas laissé d'être vite suspects ; la Reine le chargea donc de lui envoyer deux confrères avec qui elle pût causer à son aise. L'aumônier en référa à Rome et le général des jésuites envoya les Pères Malines et Cassati, qui arrivèrent vêtus en « cavaliers » au mois de mars 1652. L'abord des souverains n'était pas alors bien difficile ; se mélait à la foule des courtisans tout ce qui avait un habit convenable. Nos deux cavaliers se firent remarquer de la Reine, qui, au sortir d'une porte, leur demanda un jour s'ils étaient ceux qu'elle attendait. Sur leur réponse affirmative, elle leur accorda de fréquentes audiences, sous couleur de les entretenir de sciences et des choses d'Italie. Il n'est pas douteux que ces deux Pères aient considérablement contribué à éclairer l'esprit de Christine.

Mais le principal inspirateur de la conversion fut Pimentel. A quels mobiles obéissait-il? Par quelles considérations décidait-il Christine à se convertir? Quel intérêt put-il trouver à faire descendre du trône une reine dont il avait toute la faveur? La correspondance particulière pourrait grandement nous renseigner sur ce point et, du même coup, sur le degré de sincérité de sa néophyte. Malheureusement, toutes les recherches du savant M. de Burestam pour retrouver ces lettres sont restées sans résultat.

Néanmoins, de l'exposé qui précède, du soin que mit Christine à s'instruire, on peut, sans témérité, conclure qu'en abjurant elle obéit à une conviction fondée ; sans doute, elle modifia peu sa manière de vivre; ses propos furent les mêmes : « Mes occupations, écrivait-elle de Bruxelles à la comtesse Ebba Sparre, sont de bien manger et bien dormir, étudier un peu, causer, rire et voir les comédies..... Après ce que dit Salomon, tout le reste n'est que sottise, car chacun doit vivre, content en mangeant, buvant et chantant.» En 1656, elle scandalisait Mme de Motteville par la liberté de son langage « tant sur la

religion que sur les choses à quoi la bienséance de son sexe l'obligeait d'être retenue. »

C'est qu'elle ne demandait pas à la religion une règle de conduite, des principes de morale. Son adhésion a été purement intellectuelle, dans les débuts surtout, et n'a pas plus modifié sa manière de vivre qu'une solution scientifique quelconque.

Avec ses allures masculines, son accoutrement *sui generis*, sa malpropreté, ses propos risqués, sa fureur de courir les plaisirs, c'était une étrange convertie que l'élève des Pères Cassati et Malines. Que les contemporains, déconcertés par un extérieur si inaccoutumé, aient douté de la sincérité de cette conversion, on le comprend; mais nous qui, au lieu de la *virago* royale, comme l'appelait un de ses flatteurs, n'avons devant les yeux que de poudreux manuscrits, nous ne devons pas nous laisser influencer par l'étrangeté de ses manières, et, après un examen réfléchi de la vie de Christine, on ne peut que proclamer la sincérité d'un acte qui, s'il ne lui coûtait pas, comme elle le prétendit, une couronne dont elle ne voulait plus, était du moins le désaveu des gloires paternelles et lui attirait le blâme d'une notable partie de ses anciens admirateurs.

Regrettons seulement que, jeune et d'un esprit intempérant, elle n'ait pas apporté à un pareil acte le sérieux qu'il comporte.

VI

Christine à l'étranger. — Les dernières années. — La mort.

La cérémonie d'Insprück coupe en deux parties bien distinctes la vie de Christine. C'est la rupture violente, irrémédiable avec le passé, avec la Suède luthérienne; c'est le commencement d'une vie nouvelle à l'étranger, sous le ciel bleu de l'Italie. Christine le sait bien : « J'ai, écrit-elle au Pape, abandonné avec la plus grande joie ce royaume où la vénération pour V. S. est comptée parmi les péchés irrémissibles. » A ce moment elle s'applaudit encore de sa détermination. L'année passée aux Pays-Bas, dans des fêtes continuelles, le voyage triomphal à travers l'Allemagne, les honneurs qu'elle reçoit partout, l'empressement que princes et hommes célèbres mettent à venir la saluer à son passage entretiennent son enivrement. Mais elle est jeune, elle n'a pas trente ans, et elle en vivra soixante-trois. Les dégoûts vont arriver; la curiosité qu'a excitée sa personne se calmera, l'éclat qu'a fait une démarche si extraordinaire, s'éteindra. Elle avait formé le beau rêve, en déposant la couronne d'un petit coin de terre montagneux et couvert de neige, de devenir la Reine de l'univers, et, dépouillée de toute spécialisation de son titre — si l'on veut me passer ce barbarisme — de planer au dessus de tous les rois de l'univers, d'être, au triple titre des victoires passées de ses armées, de sa qualité de femme, de la supériorité de son génie, la Reine des rois. Ce rêve s'évanouira aussi. Et le jour viendra, relativement proche, où l'illustre voyageuse comprendra qu'un titre dépouillé de toute puissance matérielle, n'est plus qu'un vain ornement, et peut-être regrettera-t-elle son peuple d'ours, comme elle appelait les Suédois. Mais jamais aucun déboire n'arrachera durant ces longues années, à son orgueil, l'aveu formel de ce regret. Au contraire, elle ne cessera de témoigner son attachement à sa nouvelle religion. Mais des démarches qu'elle fit, après la mort de Charles X pour se faire reconnaître par le Sénat des droits éventuels à remonter sur le trône de Suède, sa candidature à celui de Pologne, il est aisé de conclure que mal satisfaite d'une condition privée, la fille de Gustave-Adolphe aspirait à reprendre un fardeau dont elle s'était si allègrement déchargée.

En descendant les cols des Alpes, Christine avait formé le projet de visiter tout d'abord la ville de Venise. Bien que la seigneurie eût déjà beaucoup perdu de sa richesse et de sa puissance, le luxe de ses patriciens, le faste et l'extrême licence de ses

fêtes attiraient encore à bon droit les voyageurs européens. Sous un prétexte futile, le conseil de la République déclina l'honneur de la visite royale et il en fut ainsi chaque fois que Christine manifesta l'intention de s'arrêter à Venise.

Elle ne fit donc que rapidement traverser les Etats de terre ferme, s'arrêta à Mantoue où le duc et la duchesse la « traitèrent magnifiquement » et enfin, le 21 novembre 1655, elle entrait dans les Etats Pontificaux. Quatre nonces députés par Alexandre VII pour la recevoir et la complimenter, l'accompagnèrent dans toutes ses périgrinations à travers les Romagnes et la Marche d'Ancône. Flatté de la recrue qu'il venait de faire à la foi catholique, y voyant peut-être les prémices d'un retour des peuples scandinaves à la chaire de Saint-Pierre, le Souverain Pontife avait ordonné de recevoir partout la royale néophyte avec les plus grands honneurs. C'étaient partout des arcs de triomphe » avec de belles inscriptions ». Nul en Italie, dans le pays et à une époque où tout était sujet à inscription, n'en a plus abusé que Christine. Peut-être les foules, accourues pour contempler la nouvelle convertie s'étonnaient-elles de la liberté de ses attitudes. Assurément elles ne pouvaient que s'édifier de la dévotion qu'elle étalait à la *Santa Casa* de Lorette, du sceptre et de la couronne enrichis de trois cent soixante-huit diamants et de cent soixante perles fines « sur l'une desquelles l'image de la Vierge se trouvait figurée naturellement » et dont la reine terrestre faisait hommage à la Reine des Cieux. Le lendemain, elle refusait de voir où on avait placé ses dons « disant que des bagatelles comme celles-là ne méritaient pas d'être vues ».

Puis la marche triomphale se déroulait à travers l'Ombrie, toujours sous les arcs de triomphe et les inscriptions qu'Arkenholz recueille pieusement.

Il fallait bien enfin aboutir à Rome.

A neuf mille de la ville, à Olgiata, la Reine trouva les deux légats *à latere*, chargés de lui souhaiter la bienvenue de la part du Pape. C'étaient les cardinaux Giovanni-Carlo de Medici et Frédéric de Hesse, tous deux de maison souveraine, et le dernier converti comme Christine. Une suite nombreuse de carrosses les accompagnait. Une foule considérable salua de ses vivats l'héroïne, lorsqu'à 7 heures du soir, elle fit son entrée dans Rome, à la lueur des torches, les deux cardinaux assis vis-à-vis d'elle dans la voiture. Elle fut droit au Vatican, baisa la mule du Pape qui la fit relever et asseoir dans un fauteuil crépiné d'or. Ce premier entretien avec Alexandre VII fut court, mais empreint, de la part de celui-ci, d'une profonde sympathie. Brisée de fatigue, la Majesté Suédoise se retira bientôt dans l'appartement somptueux qui lui avait été préparé.

Mais ce n'était là qu'une entrée incognito. L'entrée publique devait se faire quelques jours après, le 21 décembre, et le Pape entendait, pour faire honneur à une pareille filleule, y déployer toute la pompe et tout le faste de la cour romaine.

Dans les relations qui nous ont transmis le souvenir détaillé de cette solennité, ce n'est qu'un ruissellement d'or et de pierreries, un chatoiement de velours et de soieries. Le sacré collège, les ambassadeurs près du Saint-Siège, les princes et la noblesse romaine font cortège à la majesté scandinave. Et dans les lourdes voitures surchargées d'or, qu'accompagne tout un peuple d'estafiers et de pages en rutilante livrée de velours cramoisi, vert ou bleu, on se montre la Princesse Colonna, la riche Isabelle Giœni, de son chef princesse de Castiglione, qui porte sur elle pour quatre à cinq cent mille écus de pierreries et la princesse de Rossano, la signora Olympia, dont l'avidité à été célèbre sous le Pontificat précédent et dont l'habit et les joyaux sont évalués à deux millions de couronnes. La Reine est à cheval, à califourchon sur le dos de sa monture, vêtue de chausses toutes chamarrées d'or, coiffée d'un feutre à grandes plumes blanches. A trois mille de la ville, le Cardinal gouverneur de Rome la harangue. Le carrosse de ce prélat, recouvert d'ornements en argent massif rehaussé d'or et commandé pour la circonstance, n'a pas coûté moins de trois mille scudis. Une garde de vingt-cinq estafiers, une suite de quinze pages, tous habillés de velours

rouge, brodé d'or sur toutes les coutures, font connaître l'importance de sa charge. Puis, au *Ponte Molle*, c'est le Sénateur de Rome et trois conservateurs, dans leurs habits rouges, la barrette à la main, qui, avec la foule de leurs officiers, trompettes et timbaliers, tous à cheval, forment un groupe d'une inexprimable beauté, nous dit la relation. Et tout le cortège qui vient de bigarrer la campagne romaine, s'engouffre sous l'arc triomphal de la porte del Popolo récemment restaurée par le cavalier Bernin, lourde et prétentieuse, telle qu'elle se dresse encore aujourd'hui, étalant sous les monts d'or des Chigi et les gerbes des Wasa, l'inscription qui perpétue la cérémonie bien oubliée du 21 décembre 1655. La reine gravit à cheval l'escalier de Saint-Pierre et n'en descendit que pour entrer dans l'église, d'où elle passa dans la chapelle du Pape, qui, après les congratulations d'usage, lui administra le sacrement de la confirmation.

Le lendemain le Pontife invita la Reine à dîner. Elle fut servie à une table voisine de celle d'Alexandre et un peu moins élevée. Le général des Jésuites, le Père Oliva, prêcha pendant le repas que suivit une représentation dramatique. Les courses à travers Rome, les visites aux monuments occupèrent les jours suivants, alternés avec des fêtes offertes à la nouvelle reine de Saba par la noblesse romaine.

Christine jouissait d'une existence si active, sa vanité se gonflait de tant d'honneurs, des inscriptions dont se couvraient, à sa gloire, les murs de Rome, de distiques latins que lui dédiaient de célèbres jésuites. Pour perpétuer le souvenir de ces journées heureuses, elle faisait frapper des médailles, sur l'une desquelles on la voit, court-vêtue, en Diane, tenant en laisse quatre lions, avec la devise : *Nec sinit esse feros*. Voulait-elle par les quatre bêtes à crinière désigner ses passions que sa conversion avait domptées? Etait-ce une allusion peu flatteuse à ses compatriotes les Suédois? Les commentateurs ne sont point d'accord sur l'interprétation à donner.

Plus facile est celle d'une autre médaille où l'on voit la ville de Rome, représentée, — telle qu'au temps de Néron — par une femme casquée, cuirassée, armée en guerre et tenant sur sa main une victoire ailée. Cette victoire de la nouvelle Minerve, c'est — à n'en point douter — la conversion de Christine.

Mais, au milieu de tous ces plaisirs, la Sapho scandinave ne changeait pas; toujours fougueuse, impétueuse, emportée, jalouse jusqu'à la minutie des égards et des respects qui lui étaient dus, brusque et cavalière, dans ses propos autant que dans sa conduite, elle ne tardait pas à se mettre à dos le sacré collège et la haute noblesse. Pour plaire au Pape en recevant pompeusement Christine et en la divertissant, les princes romains avaient donné des fêtes où s'étalaient la richesse et la splendeur de cette aristocratie superbe et magnifique. Telles ces courses de chevaux qui coûtaient à la princesse de Rossano, avec l'accessoire des collations et des soupers mille scudis, ou cette représentation dramatique offerte par la princesse de Palestrina où le décor changeait toutes les dix minutes et où la scène se couvrait de fontaines jaillissantes, de cavaliers, de taureaux, d'éléphants, etc. L'esprit conciliant d'Alexandre VII, excité encore par les conséquences qu'il espérait en secret de la conversion de Christine, put bien quelque temps imposer silence aux vanités froissées. Mais Christine, abandonnée des princesses romaines à qui elle refusait de donner devant elle un autre siège qu'un tabouret, par une de ces voltes habituelles à son caractère, changea complètement de projets. Lionne était alors ministre de Louis XIV à Rome. Ce diplomate, d'un génie trop prôné aujourd'hui, absolument décrié par sa vie, par sa complaisance pour les débordements de sa femme, était bien fait, par son esprit sceptique jusqu'au cynisme, son amour du paradoxe, de l'expression verte et de l'historiette graveleuse, pour séduire et capter Christine. Du reste, elle brûlait de tout temps de connaître Paris, de voir cette cour de France si polie, si littéraire. Mais pour cela un rapprochement avec Louis XIV qu'elle avait assez malmené ces dernières années, s'imposait. Dès lors,

l'étoile de Pimentel pâlit devant celle de Lionne. Une scène de la dernière violence motivée par un prétexte plus ou moins plausible la débarrasse de son majordome espagnol don Antonio della Cueva, et de sa femme. La déesse va jusqu'à dire au mari que s'il parlait mal d'elle, elle le ferait traiter comme il le mériterait, en quelque lieu que ce fût, ce qui revenait à dire proprement qu'elle paierait des assassins.

La peste qui se déclara à Rome au printemps de 1656, la nécessité de se remettre d'une gastrite, servirent de prétexte à la Reine pour quitter le palais Farnèse, après avoir engagé ses joyaux pour dix mille écus. Une galère papale, accompagnée de trois autres, la conduisit à Marseille où l'attendait pour la saluer, de la part du Roi, Henri de Lorraine, duc de Guise. Le choix était judicieux, au dire de Bayle. D'esprit romanesque et de mœurs galantes, fameux par ses aventures de toutes espèces, par sa folle équipée de Naples, comme par son mariage avec Honorine de Berghes, et ses amours avec la princesse de Gonzague et Mlle de Pons, le duc était ce qu'on appellerait aujourd'hui en deux mots un cerveau brûlé. L'assertion de Bayle n'est donc pas bien flatteuse pour Christine, mais l'on s'imagine aisément le plaisir qu'elle put trouver à causer avec un homme qui avait tant vu, qui plaisantait de tout avec grâce, qu'aucun scrupule n'arrêtait, et qui, à une grande naissance et à un nom plein de souvenirs, joignait la grâce et les manières déférentes d'un homme qui a beaucoup vécu dans la faveur des femmes. Le poète Boissat, chargé par la ville de Vienne, de complimenter la royale voyageuse, ne sut pas montrer autant de jugement. Prenant sans doute au vrai la conversion de Christine il lui parla des jugements de Dieu et du mépris du monde. L'impression désagréable que causa au cortège royal un ton aussi sévère fut vite dissipé par l'éclat joyeux d'autres entrées où les plus louangeuses inscriptions se balançaient entre les banderoles multicolores au milieu des arcs de verdure et où, sous le ciel d'un bleu intense, les compliments hyperboliques des consuls étaient accueillis par les noëls enthousiastes de la foule.

A Essonne, près de Fontainebleau, la majesté suédoise était chez un particulier pour y voir un ballet, quand entra la grande mademoiselle, alors exilée de Paris, pour sa participation à la Fronde. Les deux princesses avaient déjà correspondu, et, séduite par le caractère romanesque et la conduite extraordinaire de la fille de Gaston d'Orléans, Christine professait pour elle une profonde admiration. La Reine avait sa grande toilette : une upe grise garnie de dentelles d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu, garni de la même dentelle, et sur les épaules un fichu en point de Gênes qui venait se nouer sous un ruban également feu, une perruque blonde et un chapeau à grandes plumes noires qu'elle tenait à la main. « Elle me parut, dit Mlle de Montpensier, un joli petit garçon ». On s'embrassa, on se congratula ; après le ballet, ce fut la comédie. « La Reine me surprit pour louer les endroits qui lui plaisaient. Elle jurait Dieu, se couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre ; elle faisait des postures que je n'ai jamais vu faire qu'à des bouffons. C'étaient des flux de paroles, des thèses ingénieuses, puis de « profondes rêveries », de grands soupirs. »

Le 8 septembre, Christine arriva enfin à Paris. Le Maréchal de l'Hôpital, gouverneur de la ville, et le prévôt des marchands, brillamment escortés, la reçurent aux portes de la capitale. Elle la traversa, montée sur un grand cheval blanc, couvert d'une housse brodée d'or et d'argent, les pistolets à l'arçon et alla à Notre-Dame où se chanta le *Te Deum*. De la cathédrale, elle se rendit au Louvre, l'appartement du Roi avait été meublé à son intention à grand renfort de tapisseries et de meubles précieux. La Maréchale de l'Hôpital, escortée d'un grand nombre de dames, la vint complimenter. Puis, les jours suivants, tous les corps de l'État délibérèrent à leur tour pour la féliciter. Ce fut Antoine Godeau, évêque de Grasse, — celui-là même avec qui Christine, encore sur le trône, avait entretenu un commerce épistolaire, — qui porta la parole au nom du clergé.

La Cour était à Compiègne et quand Christine en eut assez des curiosités de Paris et des hommages de ses habitants, elle prit le chemin de la résidence royale. Rien n'était moins pompeux que son accoutrement. Son teint hâlé, sa perruque défrisée lui donnaient l'air d'une « Égyptienne dévergondée », plus capable d'effrayer que de plaire. Sa jupe courte, son habit mal ajusté, d'une forme baroque sous lequel s'évadait en bouffant une espèce de chemise d'homme, telle qu'en portaient les gentilshommes du temps, complétaient la ressemblance. Mais dès que ses yeux s'animaient, qu'elle commençait à parler, elle plaisait et le plus prévenu se trouvait » d'un instant à un autre entièrement changé pour elle. » Fatiguée de Rome, peu faite pour se plaire dans une cour ecclésiastique, fascinée par Paris, désireuse sans doute de prendre un jour place près de cette pléiade de beaux esprits, de courtisans spirituels et hardis, elle sut enfin se rendre aimable, déployer les ressources d'un esprit assez cultivé pour soutenir avec les gens d'esprit les thèses les plus élevées et, à l'occasion, aussi vif et aussi prompt à louer qu'il l'était généralement à blâmer et à gronder. L'hyperbole en flatterie n'effrayait point l'Amazone suédoise; voulant louer les mains d'Anne d'Autriche, elle alla jusqu'à lui dire « qu'elle estimerait son voyage de Rome en France bien employé quand même, elle n'aurait point eu d'autre avantage que celui de voir en cela seulement la plus belle chose du monde. » La flatterie nous paraît bien grossière ; la rigide Anne d'Autriche n'en jugea probablement pas ainsi : malgré la liberté de ses discours et de sa tenue, ses jurons et ses paradoxes hérétiques, Christine aurait complètement fait sa conquête si son esprit, bien féminin en cela, ne l'avait poussé à s'entremettre d'intrigues amoureuses. C'était au plus violent des amours de Louis XIV avec Marie Mancini. Possédée de la manie d'interposer, dans les intrigues amoureuses, une médiation dont personne ne voulait dans les affaires publiques, elle se mettait en tiers entre le roi et la jeune fille, leur disant qu'il fallait se marier ensemble, qu'elle voulait être leur confidente. Or ni l'ex-Régente, ni son favori ne voulaient de ce mariage. L'insistance de Christine à y mettre la main ne fut pas étrangère à la facilité avec laquelle on la laissa quitter Compiègne le 23 septembre.

Le brillant cortège de Seigneurs et de domestiques qui l'avait amenée de Marseille ne se reforma point pour la reconduire. Toute sa suite personnelle se composait, au dire de Mme de Motteville, de « deux ou trois hommes mal bâtis à qui par honneur elle donnait le nom de Comtes » et de « deux femmes qui ressemblaient à des revendeuses » et qui, « toutes hideuses et misérables qu'elles étaient, se couchaient sur son lit familièrement et faisaient avec elle à moitié de tout. » Aussi la comparait-on aux héroïnes d'Amadis « dont les aventures étaient belles, dont le train était presque pareil au sien et dont la fierté avait du rapport à celle qui paraissait en elle. »

En s'éloignant de Paris, l'Amazone suédoise, comme l'appelle Mme de Motteville, s'arrêta à la maison de campagne de Ninon de Lenclos. Les mœurs licencieuses de la belle personne n'étaient pas pour effrayer Christine et son esprit dont rien ne retenait le pétillement était de ceux dont elle goûtait le plus voluptueusement la conversation. Ce que fut l'entretien entre ces deux femmes à l'allure haute et à l'esprit mordant et sceptique, on le devine de reste.

A Montargis, la grande Mademoiselle accourait à bride abattue, saluer encore la reine de Suède; elle la trouvait déjà couchée, dans un misérable lit, les cheveux rasés, une serviette nouée sur le sommet de la tête, comme encore aujourd'hui certaines paysannes de France. Une chandelle brûlait à côté d'elle. Le lendemain, la fille de Gaston revint lui faire ses adieux, la trouva vêtue de neuf et bien disposée; car elle engagea Mme de Thianges, qui accompagnait Mademoiselle, à venir à Rome : « C'était, disait-elle, une sottise de s'amuser à son mari, le meilleur ne valait rien et il était fort à propos de le quitter. « Quant aux enfants « c'était abominable d'en avoir. » Puis ce fut le tour des dévotions de Rome, dont elle

parla d'une manière assez libertine, et enfin des adieux pleins de tendresse : « Vous me donnez, disait-elle, à ceux qui venaient la chercher, le plus sensible déplaisir que j'étais capable de recevoir, de me séparer de Mademoiselle. »

A petites journées, dans des carrosses de louage, la petite cour errante passait les Alpes, atteignait Turin le 17 novembre 1656 et c'était pour Christine, de nouveau, la joie si douce de passer dans les rues pavoisées, de lire au fronton des arcs de triomphe tout ce que la langue latine peut prodiguer de flatterie, de s'entendre traiter, dans de belles périodes, de « Phénix des reines et des savants ».

Christine goûtait avec ivresse cette curiosité si flatteuse dont elle était l'objet, ces attentions délicates, cet empressement qui chatouillait agréablement une vanité toujours en éveil : « Je serais, écrivait-elle de Pesaro, à la comtesse Ebbe Sparre (mars 1657), je serais la plus heureuse princesse du monde, s'il m'était permis de vous avoir pour témoin de mes félicités. »

En quittant Turin, la Reine n'était point rentrée à Rome où la peste régnait toujours; elle avait de nouveau tenté de se faire recevoir à Venise; mais la seigneurie, fort absorbée par ses démêlés avec les Turcs et épuisée d'argent par une guerre inégale, en prit une seconde fois prétexte pour décliner un honneur dont elle paraissait médiocrement se soucier. Christine s'établit alors dans la Romagne, à Bologne, d'abord, puis à Pesaro, qu'elle quitta au mois de septembre 1657 pour retourner en France. Encore toute éblouie de l'accueil de l'année précédente, elle s'attendait à de nouveaux succès et peut-être n'eût-elle pas été fâchée d'échanger contre un hôtel à Paris son palais de Rome. Mais l'intérêt qui l'avait accueilli l'année précédente, était tout de curiosité, et, celle-ci satisfaite, l'intérêt tombait. Ses bizarreries de costume et d'attitude, ses paradoxes et son impiété affectée, si mal d'accord avec une récente conversion, choquaient un pays amoureux de la règle et de la clarté. Ses intrigues avaient déplu à la reine-mère et l'intention qu'on lui prêtait de vouloir interposer sa médiation pour la paix avec l'Espagne n'était point pour lui concilier la bienveillance de Mazarin. Utilitaire au plus haut point, le cauteleux Italien n'éprouvait aucun sentiment de déférence à l'égard des puissances purement morales. Christine en avait bien fait l'expérience pendant son séjour à Rome lorsqu'elle essaya d'interposer ses bons offices dans les querelles que les rancunes et le caractère atrabilaire du cardinal ne cessaient de susciter à la cour de Rome. Ses offres amicales avaient été repoussées avec le même dédain qui accueillait les plaintes d'Alexandre VII. Après cela espérait-elle encore faire accepter sa médiation par la France? Peut-être, tant était vivace en elle l'amour de jouer un rôle et si haut elle prisait sa propre valeur. Mais au lieu de la gloire après laquelle courait cet esprit romanesque, c'est dans l'horreur et le mépris que s'abîma ce second séjour en France.

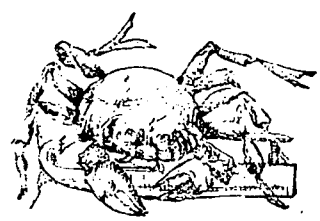
Au mois d'octobre 1657, la Reine, escortée de sa petite cour d'Italiens, se trouvait à Fontainebleau. Elle recevait ordre de s'y arrêter, sous prétexte que Louis XIV était à Metz.

L'entourage de la Reine était alors presqu'exclusivement composé d'Italiens. Dans l'état précaire de ses finances, mal payée de ses revenus en Suède, vivant d'une pension du Pape, d'emprunts sur gages et de crédits, incapable de solder exactement les appointements de ses gens, on devine dans quelle noblesse elle pouvait recruter ses gentilshommes. Les deux principaux étaient le marquis Monaldeschi, grand écuyer, et le comte Sentinelli, capitaine des gardes de cette majesté errante. Une profonde jalousie divisait ces deux hommes. Était-ce rivalité d'amour? Était-ce rivalité d'ambition? Christine elle-même ne s'est jamais clairement expliquée sur les motifs qui l'ont poussée à faire périr Monaldeschi. Avant l'exécution elle s'est contentée de lui montrer, en présence du père Le Bel, une cassette remplie de papiers, en l'appelant traître. Plus tard, quand elle a prétendu

se justifier, elle a simplement invoqué qu'elle avait le droit de faire ce qu'elle a fait ; il faut donc que ses raisons aient été bien honteuses — se défaire d'un amant délaissé ou d'un témoin gênant — ou bien futiles. Quoi qu'il en soit, le 10 novembre elle faisait venir le père Le Bel, supérieur des Mathurins de Fontainebleau, qui nous a laissé du drame un récit très détaillé, mais où perce la préoccupation d'innocenter Christine. Après la production de la cassette et les reproches sanglants adressés au grand écuyer devant le prieur, la princesse sortait en ordonnant à celui-ci de confesser le marquis. Alors la scène devenait déchirante ; l'infortuné Italien se traînait aux pieds du Mathurin implorant sa pitié ; celui-ci allait trouver la Reine ; mais ses prières et ses larmes la laissaient inexorable, le visage serein et sans altération. Vaine aussi la démarche, qu'ému par tant d'effroi devant la mort, Sentinelli lui-même tentait auprès de la Reine : « Allez, répondait-elle, il faut qu'il meure, et afin de l'obliger à se confesser, blessez-le. » — Marquis, dit en rentrant l'exécuteur, demande pardon à Dieu, car sans plus tarder il faut mourir. Le malheureux avait commencé à balbutier une confession ; le capitaine et deux de ses acolytes commencent à le frapper ; en voulant parer les coups, Monaldeschi a trois doigts de la main arrachés ; le prieur revient vers lui, achève de l'entendre, prononce sur lui les paroles de l'absolution, puis les sicaires continuent leur œuvre ; mais leur victime a pris la funeste précaution de se couvrir d'une cotte de maille ; les coups ne font que le déchiqueter sans le tuer ; il se traîne en hurlant le long de la galerie des cerfs, qu'il inonde de son sang, suppliant qu'au moins on l'achève, et ce n'est que criblé de coups et de blessures qu'il finit par expirer. Un enterrement clandestin, d'abondantes aumônes de Christine pour le repos de son âme au couvent des Mathurins, terminent cette lugubre scène.

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

(A suivre.)



COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Lorsque les domestiques apportèrent le thé, on s'exclama ! Le temps avait passé si vite ? On abandonna le piano et la causerie reprit, durant cette petite dînette gracieuse qu'on a affublée d'un nom étranger, comme si l'on rougissait du vieux goûter de nos pères.

On s'assit près du guéridon où se trouvait le thé et on reprit la conversation sur la musique. Saut Berthe, les trois autres artistes allaient bientôt se retrouver à Paris. La princesse Louponine proposa d'organiser des petits concerts intimes, toutes les semaines ; Élisabeth fut ravie de cette idée. On dressa tout un plan de programmes, d'œuvres à étudier, d'artistes à avoir. Talmont promit son concours fréquent, et la princesse qui, décidément, était d'humeur charmante ce jour là, se tourna vers Berthe qui écoutait mélancoliquement.

— Mais pourquoi ne viendriez-vous pas aussi, Mademoiselle Desormes ? dit-elle. Rien de plus facile, l'une ou l'autre de nous vous offrirait l'hospitalité, la veille des concerts. En un rien de temps maintenant on arrive à Paris !

— C'est une idée, s'écria Élisabeth, si vous ne pouvez pas venir chaque fois, vous pourriez au moins venir de temps à autre. Il faut que nous arrangions cela.

Talmont regarda Berthe à la dérobée. Il ne disait rien, n'appuyant pas la proposition des deux dames et jouant avec ses doigts un air sur son genou, tout en sifflotant, comme distrait. Berthe vit de suite qu'il ne voulait pas qu'elle acceptât. Toutes ses idées noires revinrent en foule. Avait-elle de l'argent pour aller à Paris, pour s'acheter des toilettes, pour payer ces menus frais de voyage, si dispendieux malgré tout ?

— Je vous remercie, dit-elle, mais c'est trop difficile... et puis, mon père ne voudra pas.

La princesse insistait ainsi qu'Élisabeth. Cette dernière proposait d'aller elle-même trouver M. Desormes. Elle obtiendrait bien son consentement. Berthe arguait sa timidité.

Mais on riait. Sa timidité, allons donc ! Elle avait bien joué hier, elle le ferait aussi bien à Paris devant le tout petit comité qui formerait l'auditoire.

Talmont impatienté se leva, rompant brusquement l'entretien.

— Si nous jouions encore le trio de Grieg, proposa-t-il.

— Assez de musique, dit la princesse, quelle mouche vous pique, nous causions si bien !

Le jour baissait. On entendit tout d'un coup un bruit de grelots. On courut vers les fenêtres. C'étaient les chasseurs qui revenaient en traîneau. Le comte André avait à ses pieds le corps d'un gros sanglier.

Élisabeth et la princesse s'exclamèrent et coururent recevoir les chasseurs. Berthe resta seule avec Talmont.

— Vous le voyez, dit-il, elles arrangent toutes sortes de choses sans se douter que vous n'êtes pas millionnaire et qu'un voyage à Paris est une grosse dépense. Ni l'une ni l'autre ne pensera à ce détail.

— Et en admettant que je trouve l'argent, que diriez-vous si j'acceptais ?

— Je le déplorerais, dit Talmont. Croyez-moi, continua-t-il en s'approchant d'elle et lui mettant la main sur l'épaule, chassez ces idées ambitieuses, elles ne conviennent qu'aux meurt-de-faim. Et puis, ajouta-t-il en riant, vous ne voulez donc pas que je revienne à Bourg-en-Fagne ? car je n'y reviendrais plus si vous étiez partie.

— Oh ! vous m'oublierez bien vite, dit Berthe mélancoliquement.

— Quand on vous connaît, on ne peut vous oublier, dit Talmont avec élan, et son regard brillant se fixa sur Berthe avec tant de chaleur que celle-ci, rougissante, détourna la tête.

— Adieu, dit-elle vivement, vous présenterez mes respects à ces dames, je n'irai pas les troubler dans les félicitations qu'elles adressent aux chasseurs.

— Adieu, vous êtes une enfant courageuse, laissez-moi croire que vous me considérez comme un ami dévoué.

Il lui avait pris la main.

— Je le crois, certes, dit Berthe.

— Eh bien alors comptez sur moi et si un jour vous avez besoin de mon aide, où que je sois, appelez-moi, je viendrai.

Il déposa un baiser caressant sur la main de la jeune fille, qui la retira brusquement et sortit du salon tout étonnée elle-même de se sentir si émue en quittant un homme qu'elle ne connaissait pas deux jours avant.

Pendant qu'elle revenait lentement chez elle, Mlle Clémence cousait à la même place, près du pélargonium rose, mais elle était bien distraite. Elle ne regardait pas à la fenêtre. Elle ne vit pas le curé faire une énorme glissade à l'endroit le plus raide de la rue, glissade qui eût pu se terminer par une chute grave sans le secours rapide que lui porta le pauvre Mathieu qui abandonna sa brouette pour arrêter son pasteur à temps.

Mlle Buisson était passée avec un nouveau chapeau et elle ne le remarqua pas. Enfin Mme Chamoisin, la veuve du vieux juge de paix, toujours si bien accueillie par Mlle Clémence, fut reçue à peine poliment lorsqu'elle entra dans la chambre de la vieille fille. Heureusement, elle ne le remarqua pas, trop préoccupée de consulter son amie sur le cadeau qu'elle ferait à l'Eglise en souvenir de feu Chamoisin. Elle aurait beaucoup aimé donner une statue, celle du patron de son époux par exemple, avec, sur le socle, une inscription dorée : A la mémoire de Zénobe Chamoisin, son épouse inconsolable.

Mais qui était saint Zénobe ? Avait-il jamais existé ? Quel costume lui donner ?

Mlle Clémence, obligée de s'arracher à ses pensées profondes, conseilla un cadeau plus

pratique. Une coupe d'argent, un calice, un missel. Rien n'empêchait d'y mettre l'inscription désirée.

Tout autre jour, cette question eût passionné la zélée sacristine, mais aujourd'hui rien ne l'intéressait et Mme Chamoisin se retira, assez piquée du peu d'effet que produisaient ses généreuses intentions.

Restée seule, Mlle Clémence reprit le cours de ses réflexions. Elle repassait sans cesse les moindres incidents de cette mémorable matinée qui lui avait ouvert tant de nouveaux horizons. Dans le cours de sa monotone existence, elle avait peu appris à connaître les hommes. Son caractère calme, doux et paisible, ne comprenait rien aux passions enfiévrées, aux désirs ambitieux, aux complications de la grande vie moderne. Ce qu'elle venait d'en apprendre l'effrayait profondément pour Berthe, son enfant chérie, celle qui était son unique affection. Si jamais elle voulait devenir artiste, quitter Bourg-en-Fagne, son père, elle-même ? La vie d'artiste ! Mlle Clémence ne se figurait pas bien en quoi cela consistait, mais elle était persuadée que ce n'était qu'un tissu de débauches folles, d'actes extravagants, de choses coupables. Les artistes et les militaires représentaient à ses yeux deux classes dangereuses de la société, de mœurs et de morale condamnables, en qui on ne devait jamais mettre sa confiance, et encore moins celle d'une jeune fille.

A la vérité, le premier artiste qu'elle rencontrait ne paraissait pas si terrible. Elle trouvait en lui un bon garçon, un peu fou parfois, mais très sage en d'autres moments. Malgré cela, elle ne s'y fiait pas encore trop ! Et puis qu'avait-il voulu dire avec ses sous-entendus ? Que Berthe aimait quelqu'un du château ? Qui ? Ah ! comme elle avait eu raison de déplorer ces séances de musique !

Si jamais la pauvre petite était malheureuse dans la suite, c'est bien elle, Mlle Clémence, qui en serait cause !

Avec sa nature honnête jusqu'au scrupule, la pauvre vieille fille se mit à faire un sévère examen de conscience. Elle n'aurait pas dû proposer Berthe pour cette musique à la Noël, elle aurait dû l'accompagner. Elle ne s'était pas assez inquiétée de ce qu'on pouvait lui dire ou lui conseiller.

Elle avait manqué, tout à fait manqué à la promesse faite à Mme Desormes mourante, de veiller sur Berthe en mère attentive et dévouée.

Une fois que Mlle Clémence s'engageait dans cette voie de sévérité outrée contre elle-même, rien ne pouvait plus l'arrêter. En vain la cloche de l'église l'appela au chapelet de cinq heures, en vain les ténèbres envahirent l'appartement, elle ne voyait ni n'entendait plus. Le mouchoir sur les yeux, elle pleurait.

La porte s'ouvrit sans qu'elle eût perçu le bruit d'un pas vigoureux qui résonnait dans l'escalier. Une forme noire se dessina dans l'entrebaillement et une voix mâle dit :

— Eh bien, eh bien, Mademoiselle, où êtes-vous donc, seriez-vous malade ?

Mlle Clémence sursauta et enfouit vivement son mouchoir dans sa poche, comme une coupable prise en flagrant délit.

— Monsieur le curé, s'écria-t-elle en se levant.

Entrez, monsieur le curé, je vais faire de la lumière. Et, éperdue encore, elle cherchait les allumettes en tâtonnant.

— Je ne vous ai pas vue au chapelet, et comme j'ai un petit mot à vous dire, je suis monté. C'est si rare que vous manquiez. Seriez-vous malade ?

— Non, balbutia la bonne fille, n'osant mentir hardiment et cherchant, toute effarée, ses allumettes, je suis un peu fatiguée... je me suis endormie !...

Enfin, elle réussit à allumer la lampe à pétrole, qui éclaira du même coup son visage encore humide de larmes.

— Là ! je savais bien que vous aviez quelque chose, dit le curé, en la regardant. Vous avez les yeux rouges, vous paraissez toute démontée ! Que vous est-il arrivé ? Contez-moi cela.

Et, sans attendre qu'on l'en priât, le prêtre alla chercher une chaise le long du mur et vint s'asseoir près du poêle.

Mlle Clémence était incapable de rien cacher de ses pensées intimes à son curé. Elle lui confiait ses petits scrupules, ses petits chagrins avec toute la sincérité de son âme timorée.

D'une voix encore rauque, elle commença aussitôt le récit de ce qu'elle avait vu et entendu dans la matinée, déchargeant Berthe tant qu'elle le pouvait pour se charger elle-même de toute la responsabilité des faits accomplis.

Le curé écouta ce long plaidoyer en silence. Quand elle eût fini, il se mit à rire.

C'est ce qui s'appelle se tourmenter pour des queues de cerises, dit-il tranquillement. Vos torts, je ne les vois pas. Vous avez toujours agi comme une bonne mère vis-à-vis de cette petite Berthe qui a la tête un peu tournée en ce moment. Voulez-vous me l'envoyer, je lui dirai deux mots qui la remettront dans le bon chemin ?

— Oh ! monsieur le curé, je vous en prie, ne la grondez pas, s'écria Mlle Clémence effrayée.

— Laissez donc, je sais comment il faut agir avec ces petites personnes. Je ne suis pas un ogre, mais je soufflerai une bonne fois sur ces fumées de gloriole. Rien de plus salutaire. N'ayez pas peur, je l'aime bien, votre petite cousine, c'est une bonne et franche nature, très sensible, aussi faut-il la traiter en douceur. Ne craignez rien, envoyez-la moi elle sera contente en me quittant.

— Bien sûr, vous ne serez pas trop sévère ? insista Mlle Clémence.

— Pas plus que vous, je vous le promets.

Mlle Clémence un peu rassérénée sourit en soupirant et accepta une prise dans la tabatière que le pasteur lui tendait.

— Et votre commission ? demanda-t-elle.

— A la bonne heure, vous revenez à la raison, dit-il en rapprochant sa chaise. Eh, bien il s'agit de Mme Chamoisin qui vient de venir me trouver.

— Tiens, elle est venue me voir aussi et sans doute pour la même chose, s'écria Mlle Clémence et tous deux se mirent à discuter les moyens d'empêcher que la digne veuve, en mémoire de son époux, ne donnât un saint Zénobe à l'église.

V

Le proverbe qui dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas est un proverbe menteur à Bourg-en-Fagne. Les jours s'y suivent au contraire dans une régularité monotone qui n'a rien de commun avec l'agitation du reste du monde.

Mars avait sombré dans d'atroces giboulées. Avril avait semé une dernière neige sur les violettes naissantes et disparaissait au soleil de mai. Les arbres des bois qui couronnaient la petite ville se couvraient d'une teinte vert tendre, panachée de taches blanches et rosées par les pommiers en fleurs. Dans tous les jardins, plantes et légumes se hâtaient de pousser. Les abeilles bourdonnaient joyeusement et tous ces appels de la nature ne paraissaient pas réveiller la ville endormie.

A la vérité, on voyait pourtant de bons bourgeois en manche de chemise, bêchant, ratissant, émondant et taillant dans leurs petits enclos respectifs. On entendait dans la rue plus de cris d'enfants et le matin le beuglement des troupeaux se rendant aux champs

chassait le sommeil des plus paresseux. Mais là se bornaient les changements que la saison nouvelle apportait dans l'existence de Bourg-en-Fagne.

Mlle Clémence, elle aussi, se montrait moins souvent à côté du pelargonium rose. Elle passait dans son jardin tout le temps qui lui restait libre après ses devoirs de sacristine accomplis. Il fallait la voir semer, repiquer, bouturer avec une ardeur toute juvénile. Son jardin, c'était sa passion, son plaisir, la grande affaire de tout l'été. Aussitôt que les neiges du rigoureux hiver ardennais disparaissaient, Mlle Clémence, chaussée de galoches, la tête enveloppée d'un châle tricoté, descendait au jardin pour constater les dégâts de la gelée et préparer les travaux du printemps. Pour les grosses besognes de bêchage et de fumure, Mlle Clémence avait un respectable protégé, un vieux bonhomme qui mettait huit jours à faire ce qu'un homme vigoureux eût fait dans une simple journée de huit heures. Mais le vieux bonhomme avait bêché ce jardin depuis l'âge de quinze ans et jamais Mlle Clémence n'avait songé à le remplacer. Elle et lui en auraient eu trop de peine.

Le bonhomme prenait occasion du passage fréquent de la vieille fille pour s'arrêter et l'entretenir longuement du temps jadis avec beaucoup de considérations méprisantes pour le temps présent. Mlle Clémence l'écoutait en hochant la tête en guise d'approbation quoiqu'elle connût par cœur le boniment.

Malgré tout le jardin arrivait à être ensemencé au moment voulu; et lorsque paraissaient les beaux jours, des poussées vert tendre surgissaient de partout, les allées se bordaient d'odorants œillets blancs et roses, succédant aux iris, aux jacinthes aux crocus printaniers. Les groupes de beaux lys blancs, les ancolies, les mufliers, les roses mousseuses, toutes les vieilles fleurs de nos vieux jardins se retrouvaient en pays de connaissance, envahissant l'espace de plus en plus restreint laissé aux légumes. Sur les murs grimpaient les clématites, mêlées aux rosiers blancs; aux troncs d'antiques glycines qui, bien certainement, avaient été plantées par les mains pieuses des maniales, jadis habitantes du couvent dont le jardin de Mlle Clémence avait fait partie.

Berthe aimait beaucoup ce jardin. Elle aimait l'air vieillot de ces carrés marqués par des pierres taillées, de ces allées pavées de larges dalles verdies. Au point central du jardin, elle venait regarder l'heure au vieux cadran solaire fait en pierre sculptée, dont le cadran d'ardoise portait un blason gravé. C'est là qu'elle réglait sa montre et celle de sa cousine à l'heure de midi. Il y avait aussi un coin adossé à la muraille où elle allait s'asseoir, rêvant de longues heures. Un banc de pierre, rongé de mousse, élevé sur une marche, se terminait d'un côté par une vasque en coquille, à demi enfouie dans une végétation sauvage. Sans doute il y avait eu là jadis une fontaine, mais depuis longtemps il n'y tombait plus que l'eau du ciel.

De ce banc, on dominait la ville, car le jardin de Mlle Clémence formait terrasse, étant situé, ainsi que la maison, sur le rocher surplombant Bourg-en-Fagne comme une haute falaise, dont le couvent, jadis, couronnait la crête.

La petite rivière qui traverse la ville, roule ses eaux claires le long du rocher, entre deux rangées de maisons; et Berthe s'amusait au spectacle varié des toits divers, plus ou moins pittoresques, qu'elle voyait sous elle, en se penchant un peu.

Mais, ce printemps, Berthe n'avait plus autant de plaisir à s'asseoir sur le vieux banc, à suivre les allées et venues dans les rues d'en bas. Elle n'avait plus ces élans de folle gaîté de jadis, ces transports de joie sans motifs, ces éclats de rire à propos de rien et ne chantait plus de roulades en grimpant les escaliers à bonds de chèvre.

Un grand fonds de tristesse durait en elle et quoiqu'elle s'efforçât de ne pas le laisser paraître, on le devinait. Pourtant Mlle Clémence se rassurait. Berthe se dominait si bien en sa présence qu'elle avait fini par la croire tout à fait guérie de ses écarts d'imagination.

Et puis, Mlle Clémence, nature calme et aussi peu fantaisiste que possible, comprenait mal le caractère de sa jeune cousine, et dès qu'elle lui vit reprendre son ancienne existence, elle fut sans inquiétude. Berthe avait dû réfléchir et voir qu'en définitive elle n'avait aucun motif de se chagriner. De la musique, elle en faisait tout à son aise ; et, quant au comte André, Mlle Clémence n'admettait pas que Berthe pût avoir pour lui autre chose qu'une respectueuse admiration.

Elle n'était pas du tout perspicace la pauvre; Berthe n'avait rien oublié, elle dissimulait.

Après le départ des habitants du château, l'isolement lui fut pénible, mais l'espérance est si tenace dans la jeunesse ! Berthe s'était reprise à espérer. La comtesse Élisabeth en la quittant lui avait assuré qu'elle applanirait toutes les difficultés pour la faire venir à Paris. Berthe ne doutait pas qu'elle n'eût prévu le manque d'argent et qu'on ne trouvât un moyen de lui rembourser son voyage.

Une fois à Paris, tant pis pour ce que dirait Talmont, elle était résolue à suivre sa vocation. Chez elle, la vie devenait pénible, son père s'absentait de plus en plus, les tiraillements financiers s'accentuaient. Elle prévoyait le jour où elle devrait gagner sa vie, et elle s'en réjouissait presque.

Il aurait fallu à Berthe une raison d'une énergie rare, une raison de cinquante ans, très ferme, pour ne pas désirer une existence plus heureuse que la sienne. Qui n'a pas eu ses rêves d'ambition ? qui n'a espéré rendre sa position plus brillante, plus solide ? qui n'a eu ses désirs de bonheur ? Ceux qui n'ont jamais connu ces défaillances sont des saints que n'émeuvent plus les ambitions terrestres, ou des âmes trop molles pour les ressentir.

Berthe n'appartenait à aucune de ces catégories. Elle avait la faiblesse d'aimer beaucoup de choses en ce bas monde, et se sentait assez douée et assez énergique pour essayer de les gagner par son travail et son talent. Les succès remportés au château avaient encore raffermi sa confiance en ses propres forces ; pourquoi se contenterait-elle de ses succès-là ?

Aussi, oubliant les sages conseils de Talmont, elle ne retenait que ses louanges, et ses critiques lui servaient de bases pour acquérir, par des études sérieuses et suivies, ce qui manquait encore à son talent.

Mlle Clémence ne la voyait plus guère que le soir. Berthe passait ses journées à étudier son piano au grand mépris des bonnes bourgeoises de Bourg-en-Fagne qui disaient que le château avait tourné la tête à la petite Desormes.

Ces études intéressaient si vivement la jeune fille qu'elle en oubliait ses préoccupations. Hélas, son père devenait de plus en plus sombre, avec de subites irritations ou de grandes tendresses. Tantôt il se fâchait violemment parce qu'elle lui demandait quelque argent, tantôt il lui rapportait des babioles coûteuses ou d'élégants objets de toilette. Ces alternatives faisaient cruellement souffrir Berthe qui eût préféré ne pas recevoir de cadeaux, mais pouvoir, la tête haute, traverser la ville sans redouter les créanciers. Elle ne se faisait plus d'illusions, les affaires allaient mal, très mal. Mais il y aurait un remède, bientôt sans doute elle pourrait dire à son père : Cesse de te consumer dans un travail acharné et inutile, c'est moi qui gagnerai pour deux !

Aussi le courage ne lui avait pas manqué dans les premiers temps, après le départ de la famille de Frasnes. Mais le printemps était venu, les mois se succédaient et pas une lettre n'arrivait de Paris. L'invitation si franchement annoncée n'apparaissait pas. Au commencement elle n'en avait pris cure; elle savait, par ce que lui avait dit Élisabeth, que les premiers temps du retour à Paris sont très occupés. Les visites, les courses, les affaires en retard, tout cela remplissait les journées. Puis les mois se passèrent et une réaction s'opéra dans son ardeur studieuse. Le découragement se fit jour peu à peu. Son

père rapportant parfois le *Gaulois* ou le *Figaro* elle les parcourait avidement pour voir si l'on parlait encore des toilettes de la princesse Louponine ou des succès de cotillons du comte André. Un jour une émotion violente fit palpiter son cœur. Elle avait lu ces mots dans un journal : « La comtesse de Frasnes a organisé une série de petits concerts intimes chez elle tous les lundis. Nos plus grands virtuoses s'y font entendre avec nos meilleurs amateurs. Le public est trié sur le volet. N'y sont reçus que les dilettante capables d'entendre sans sourciller en une même soirée un trio de Beethoven, un quatuor de Grieg, une étude de Brahms et des chœurs de Méhul. Il est vrai que cette musique est interprétée par des artistes qui s'appellent Talmont, Podewsky, Manté, Grünenstein, Passager, Mme Marcuzzi, et que les chœurs sont chantés par une troupe d'élite, parfaitement exercée, où brillent les plus beaux noms de France. Comme aux Chapitres de jadis, il faut avoir ses trente-deux quartiers pour y être admis. »

Berthe laissa tomber le journal et resta longtemps plongée dans une pénible méditation. Oh ! la pauvre sotte créature, la naïve, qui avait cru qu'elle pourrait frayer de pair avec toutes les illustrations de l'art et de l'aristocratie ! Elle en rougissait de honte ! Qu'était-elle donc pour avoir de pareilles prétentions ? En une seconde, comme s'écroule un échafaudage, Berthe perdit toute espérance. Elle ne crut plus à son talent, elle n'en vit que les défauts, elle ne crut plus à sa valeur intellectuelle, elle ne comprit plus que son ignorance, sa gaucherie, sa nullité. Elle se sentait si petite, si rien du tout en face de ces noms célébrés bruyamment dans les grands journaux. Maintenant elle comprenait sa situation et elle en était anéantie.

Autour d'elle les mouches bourdonnaient joyeusement. Le bouquet de lilas à l'ombre duquel elle était assise lui envoyait ses effluves parfumées. Le soleil se montrait entouré d'une brume légère qui jetait sur le bleu vif du ciel comme un nuage de tulle. Il faisait si beau. Elle aurait été si gaie, l'an passé à pareil jour ! Non, le printemps ne naissait plus dans son cœur dévasté. Elle était seule, bien seule et si triste !

Il n'a pas su, ce reporter élégant, qu'en écrivant ces lignes il brisait, de sa plume légère, une existence de femme.

Personne ne le sut et, moins que tout autre, la comtesse Élisabeth.

Par cette même après-midi de mai, elle est assise à la fenêtre ouverte du petit salon de sa mère. Partout, dans les vases, dans les jardinières, des bouquets d'œillets, de roses, de jacinthes et de lilas. Un air chaud et lourd de parfums circule, et, de la baie du balcon, large ouverte, arrive le bruit sourd des voitures roulant sur le macadam de l'avenue, bruit continu qui accompagne la conversation de trois jeunes filles. C'est Élisabeth et deux amies. Elles attendent l'arrivée des autres choristes pour la répétition. Il s'agit d'exécuter une cantate inédite du célèbre Corsikoff, un compatriote de la princesse Louponine dont elle s'est faite le barnum à Paris. Déjà, du grand salon, arrivent les sons d'accords tapotés au piano et de roulades esquissées à mi-voix. C'est la belle Néra elle-même qui répète le solo très ardu qu'elle doit chanter dans la cantate. Corsikoff l'accompagne lui-même.

Il explique à la princesse le sens qu'il faut donner à la phrase musicale qu'elle étudie, tout en se regardant constamment dans une glace qui fait face au piano. Avec sa longue moustache de kalmouk et ses yeux en amande, Corsikoff se croit le plus bel homme du monde. Cette exécution de l'œuvre russe sera un événement dans le monde musical et dans le high-life. A cette occasion la Comtesse de Frasnes élargira le cercle de ses invités. On se demande même s'il ne vaudrait pas mieux profiter de la curiosité générale pour donner un concert de charité.

Corsikoff a déclaré qu'il se prononcerait quand il aurait pu apprécier les chœurs.

En attendant on travaille avec zèle.

Ce qui n'empêche pas les préoccupations de toilette. Les trois amies, près de la fenêtre, discutent la toilette de la princesse Louponine, car elle est une des rares femmes qui commandent à la mode et son costume de Redfern est étonnant comme coupe et couleur. Elle seule peut oser porter ce jaune vif et ce vert pomme qui hurleraient sur tout autre corps. Sur elle, cela s'harmonise.

— Il est joli votre chapeau, dit Élisabeth à l'une des jeunes filles.

— Tout frais sorti de chez Maïs.

— Tu vas encore chez Maïs, toi? Elle est bien « vieille dame » maintenant.

— C'est maman qui ne veut pas changer, mais en étant très difficile on obtient encore quelque chose de passable.

Corsikoff paraît à la porte du salon.

— Comtesse Élisabeth, demanda-t-il.

Élisabeth se lève aussitôt et s'avance vers l'artiste avec empressement.

— Vous avez besoin de moi?

— Oui, ma chérie, répond pour lui Néra qui apparaît derrière Corsikoff. Nous venons de discuter sérieusement la question du pianiste. Vous savez que Monté est parti pour une tournée de concerts. Impossible de proposer à Grünenstens de faire le rôle d'accompagnateur; grincheux et poseur comme il est, il se fâcherait...

— D'ailleurs je n'en veux pas, interrompt Corsikoff de sa voix dure. Grünenstein n'en ferait qu'à sa guise et ne voudra jamais se plier à mes observations. Je voudrais avoir comme pianiste, un artiste d'assez de talent pour ne pas reculer devant les difficultés de la partition et en même temps assez souple pour se conformer à ma direction.

— Alors j'ai pensé à cette petite Desormes, dit la princesse.

— C'est une idée, dit Elisabeth.

— Seulement il faudrait la loger chez moi ou chez vous, car elle est bien jeune et inexpérimentée pour aller à l'hôtel toute seule...

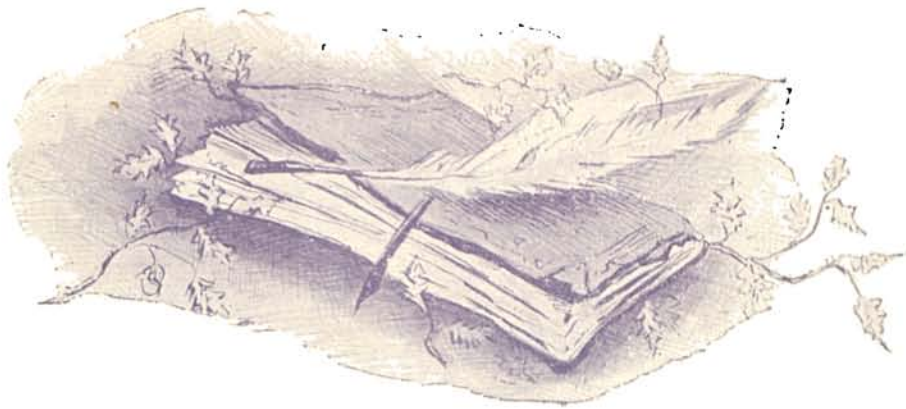
— Laissez cette pauvre Berthe à Bourg-en-Fagne, dit la comtesse de Frasnes survenue pendant la discussion et qui allait partir pour sa promenade quotidienne en voiture. Mlle Desormes est tranquille et heureuse dans son petit nid, là-bas; ne la gâtons pas en lui faisant goûter de la vie parisienne. Nous la retrouverons avec plaisir, quand nous reviendrons à Bourg-en-Fagne, et vous pourrez faire toute la musique que vous voudrez avec elle. Adieu, mes belles artistes, étudiez bien et amusez-vous tout autant! Elle fit un aimable geste d'adieu au groupe élégant de jeunes femmes qui entouraient Corsikoff et sortit du salon en boutonnant ses gants.

— Je crois que maman a raison, dit Élisabeth. Nous chercherons ailleurs et trouverons facilement. C'est vrai, c'eût été assommant d'avoir cette petite sur les bras toute la journée pendant quinze jours au plus. Vira, nous venons de discuter votre toilette, ajouta-t-elle en changeant de conversation. Il faut être vous pour oser porter ces couleurs-là.

— C'est un peu audacieux, vraiment, mais c'est si joli, ne trouvez-vous pas, répondit la princesse.

Et on ne parla plus de Berthe Desormes.

(*A suivre.*) MAVIL.



NOTES LITTÉRAIRES

MARYSIENKA (Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski), 1641-1716),

par K. WALISZEWSKI.

A l'usage, trop constant, d'écrire, avant d'aborder un sujet quelconque — art, littérature, histoire, philosophie — de superflus, complaisants et prétentieux avant-propos, la courte introduction qui précède la dernière étude de psychologie historique de M. Waliszewski, est une appréciable dérogation. Il faut lire avec attention ces quelques pages, substantielles et alertes, parce qu'elles sont éminemment caractéristiques de la méthode psychologique, de la tournure d'esprit, et aussi de la manière littéraire de l'auteur.

« En essayant, écrit M. Waliszewski, d'évoquer une figure qui vous est peu connue, sur une scène que vous vous souciez peu, je le crains, de connaître davantage, j'ai cru devoir adapter à mon sujet une forme nouvelle qui est, elle-même, un essai et un peu une profession de foi. »

Quelle est cette forme nouvelle ?

Dirons-nous (un végétarien fort judicieux conseille à ses neveux de ne point reculer devant les vocables expressifs et éphémères, et d'user d'eux, au contraire, largement, pendant le temps qu'ils ont cours), dirons-nous que M. Waliszewski est un historien *rosse?* A la vérité, c'est un peu cela. Mais expliquons-nous.

Assurément, l'auteur de *Marysienka*, l'écrivain dont le Correspondant publia, il y a quelques années, une série d'études très remarquées, n'est point porté, par sa méthode, ni par la pente naturelle de son esprit, à embellir, à magnifier ses personnnages. Sans parti pris, d'ailleurs, de les enlaidir, sans montrer jamais, de les trouver laids, un contentement hargneux, il en indique pourtant, d'un geste discret, mais sûr, les verrues et les tares. Il est enclin à observer l'envers des décors historiques, plutôt que les brillantes façades. Il aime à démêler les petites causes des grands effets et à mettre en lumière, d'un mot, cette disproportion, où se plaît son ironie, entre la ficelle et le pantin. S'il découvre ou s'il devine que tel grand mouvement historique, qui, en quelque endroit du monde, remua

l'humanité, fut déterminé, non par les hautes raisons de politique, de religion, de patriotisme, de haine ou d'amour, que nous enseignent les manuels, sur la foi d'écrivains considérables, mais par une petite secousse qu'imprima au cours des choses la chiquenaude d'un personnage subalterne et obscur, il nous confie sa découverte ou nous soumet sa conjecture, sans prendre pour cela, comme c'est l'ordinaire, un air entendu et important, mais avec une bonhomie très fine, souriante, familière, enjouée, un peu narquoise aussi, qui est le charme de son ironie.

Il est curieux des dessous. Volontiers, il se penche sur les trappes. Son regard fouille les coins obscurs des coulisses. Il lui semble que là il saisira plus d'humanité, plus de vie que sur le devant de la scène. Mais s'il lui arrive de surprendre et de nous montrer en posture ridicule ou en flagrant délit de calcul déshonorant quelque grand personnage, il ne se lamente, ni ne s'indigne. Il n'est ni tragique, ni amer, ni plaintif. Un geste discret, un clignement d'yeux, et il passe. Il n'arrache pas violemment les masques. Il se contente de regarder dessous. Il n'est, à aucun degré, un renverseur d'idoles, un démolisseur de légendes, un détracteur systématique. Son pessimisme est enjoué et indulgent. Et puis, est-il pessimiste ? Est-ce vraiment un psychologue *tant pis* ?

Il me paraît que le raccourci de sa théorie tient en ces mots : « Evoquer, recréer la vie, c'est ce que nous devons tous chercher à faire... »

Recréer de la vie, reconstituer l'atmosphère, la physionomie, l'allure, tout le mouvement d'une scène historique, et ne s'attacher à connaître les arrière-pensées et les mobiles cachés que pour mieux restituer la vérité des gestes et l'accent des discours, c'est ainsi qu'il conçoit sa tâche d'historien : « Mon métier, dit-il, est plutôt un art qu'une science. »

Cette vie de l'histoire, on ne la crée pas plus avec la lettre morte des documents qu'avec la poésie des légendes. Il y faut les deux.

M. Waliszewski ne dédaigne pas les documents. Il ne prétend pas, écrit-il malicieusement, que « l'histoire ne comporte aucune part de vérité ». Il ne répugne pas à respirer la poussière des archives. Même il a puisé à pleines mains, avant d'écrire son dernier ouvrage, dans les trésors que lui ouvrirent M. Macon, « le plus secourable des archivistes », le baron d'Hunolstein, le R. P. Pierling, M. Julien de Saint-Venant et M. Frédéric Masson, « ce nabab de l'érudition qui jette ses dossiers par les fenêtres, quand ses amis passent dans la rue ».

Mais le vieux parchemin, c'est l'exactitude, sèche et glacée, c'est la morne fidélité d'un compte rendu sténographique, c'est la platitude du mot à mot. Bons à éclairer une controverse, les documents sont incapables d'animer, à eux seuls, l'évocation du passé.

Des légendes, l'auteur se défie, parce que, le plus souvent, elles défigurent les personnages et, par cela même, les jettent hors de leur époque. Ces belles figures, auréolées et immobiles, ne vivent pas.

Et pourtant, il compulse les vieux papiers, jaunis et rébarbatifs, il feuillette les dossiers ; il lit aussi les légendes, il écoute les récits des vieilles femmes et les chansons des poètes, — et ainsi il se forme une conception vivante et toute chaude du moment d'humanité qu'il raconte ; ainsi il assure son intuition « qui vaut mieux que l'étude » ; ainsi il restitue l'attitude et le ton des personnages qu'il évoque ; ainsi il reconstitue l'atmosphère et le décor d'un intrigue ; ainsi il « recrée la vie. »

Le style de M. Waliszewski répond harmonieusement à la tournure de son esprit. Il est alerte, pittoresque, familier parfois Il va au plus pressé, qui est de nous faire sentir que les personnages qui se meuvent devant nous ne sont ni défigurés ni inanimés. Il a des traits de brusquerie déconcertants qui rappellent certaines boutades de Stendhal, de soudaines reprises de soi-même, en un mot très sec, qui font songer à Mérimée. Et toujours il semble qu'il dise à l'oreille du lecteur : « Halte-là ! Garde-toi, mon ami, des

enthousiasmes et des indignations de commande. Garde-toi du théâtral, du convenu et du surfait. Ce geste héroïque, ce mot qui sonne, cet acte généreux, je vais te l'expliquer, non pas un affreux papier jaune à la main, non pas une belle chanson aux lèvres, mais par des raisons que ma psychologie, éclairée par mes études, me fournit. Si ma confidence te désabuse, ne conclus pas contre l'humanité, — à quoi bon ? — mais savoure le plaisir de penser (c'est là tout mon objet) que ces hommes que tu regardes, rois, ministres ou valets, ont mené leur vie, leurs intrigues et leurs querelles dans les sentiments que je te dis et du mouvement que je te montre. »

Les premières pages du livre sont un prologue pittoresque, un tableau très animé. M. Waliszewski est loin d'être inhabile aux artifices de mise en scène.

En route !... C'est le départ vers la Pologne, vers le trône lointain, de Mme Marie de Gonzague, duchesse de Nevers, princesse de Mantoue, mariée la veille au roi goutteux Ladislas IV, lequel semblait avoir perdu son Allemande, précisément pour être agréable au cardinal.

« Une terrible, une orageuse famille, ces Gonzague, avec leur sang mêlé de l'apport de toutes les races d'Europe, Allemagne par-ci, Italie par-là, et l'Espagne, et la Grèce ! »

Marie de Gonzague est petite-fille d'Henriette de Clèves, arrière-petite-fille d'une Paléologue, petite nièce du Sanglier des Ardennes, sœur d'Anne de Guise, qui sera la princesse Palatine, fille de Charles, ce prince aventureux, romanesque et batailleur, de qui « la peau, raconte un biographe, formait à la moindre friction une atmosphère ou tourbillon de feu ». Elle affola d'amour Gaston d'Orléans, et se fût laissé enlever, si Richelieu, tutélairement, ne l'eût, pour un temps, logée au donjon de Vincennes. Elle eut un rôle dans la tragique équipée de Saint-Mars. Elle mit les mains dans toute sorte d'intrigues. Tout en préparant la Fronde, elle caressa Mazarin qui demeurait froid. En l'hôtel de Nevers, elle tint un bureau d'esprit, dans le moment que déclinait le salon de Rambouillet et que Mme de Longueville pleurait Coligny.

La voici reine. Le canon tonne. Elle passe, dans une éblouissante escorte. Le petit roi, la reine-régente ; toute la cour ; le régiment des gardes du corps, les cent Suisses, les mousquetaires, les chevau-légers, les gendarmes, toute la garde royale, tout le corps de la ville et d'étranges cavaliers, à tête rasée, à longues moustaches, dont les chevaux, caparaçonnés d'or, ont des crinières rouges !

Reine ! Pourquoi ? Parce que Mazarin, qu'elle gênait, malgré ses caresses, sut mettre dans son jeu les astrologues du roi de Pologne. Les étoiles aidant, voici l'hôtel de Nevers fermé, le cardinal rassuré, Ladislas remarié, et Marie de Gonzague en route !...

Mais quelle est cette enfant qui montre son visage joufflu à la portière d'une des dernières voitures ? Quatre ans à peine. Pourquoi l'emmène-t-on ? Des commérages courent dans la foule. Pourtant, si cette enfant est le fruit de quelque défaillance, quelle invraisemblance que la jeune Reine l'exhibe dans son cortège nuptial !

Non. « En prenant avec elle la petite Marie d'Arquien, Marie de Gonzague ne fit sans doute qu'un acte de charité. Elle avait eu la mère pour gouvernante. Cette gamine promettait d'être jolie. On lui trouverait quelque Sarmate. Elle passa dans le cortège, en demi-place. »

La gamine, en effet, fut jolie, et le destin lui donna pour époux, non quelque Sarmate obscur, mais Sobieski.

Cette enfant qui part ainsi, à peine aperçue, parmi les bagages, c'est la fille d'Henr de la Grange d'Arquien, capitaine aux gardes de Monsieur, ivrogne perdu de dettes, qui devait mourir sous un chapeau de cardinal, et de Françoise de la Châtre. C'est l'héroïne de ce livre. C'est Marysienka.

Le voyage fut long (on ne brûlait pas les étapes sur le chemin de Varsovie. Pourquoi

se hâter vers un époux podagre, vers une couronne fragile en pays barbare ?) Il fut aussi coupé, a raconté M. Vandal, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1), d'une chaude alerte : un lâche message du chevalier de Bois-Dauphin, amoureux éconduit, révélant au malheureux et corpulent souverain, tandis que de son mieux il se préparait à son rôle, l'inconduite de la future Reine, en ce moment à Dantzig. Cette enfant traînée sur les routes d'Allemagne, n'était-ce pas une preuve accablante ?

M. Waliszewski reconnaît que l'anecdote est piquante. Mais il croit qu'elle fut inventée par les gazetiers contemporains : « J'y aperçois vraiment, dit-il, trop d'invraisemblance, et pour une fois qu'il est possible de trouver quelque exactitude dans les documents, j'aurais trop mauvaise grâce à en faire bon marché. »

Je veux citer tout ce morceau, parce qu'il est très caractéristique :

J'admire toujours, sans m'en étonner ni m'en irriter jamais, le travail ingénieux de l'imagination populaire, ornant, sans nul souci de la défigurer, la nudité des faits historiques ; faisant des reprises à leur trame trop triviale à son gré ; les brodant de fines arabesques. Et je suis désolé parfois d'avoir à détruire son ouvrage. Deux traits exacts dans tout ce noir imbroglio : l'envoi d'un courrier de Paris à Varsovie, en décembre, soit au lendemain du départ de Marie de Gonzague, et un certain émoi provoqué dans la capitale polonaise par les nouvelles qu'il apportait. En effet, le ministre favori et le confident habituel de Ladislas, comte Denhof, demandait aussitôt à M. de Bougy de « s'aboucher avec lui pour prévenir une très grande altération que Sa Majesté pourrait prendre à raison de certains avis reçus de Paris. » Des avis ayant trait au passé amoureux de la princesse Marie ? Ah bien, oui ! La dot de la princesse — il s'agissait bien d'amour en cette affaire — avait été fixée à 730,000 écus, payables en différents termes, dont 600,000 livres données par la Reine et payables comptant. Mais avant d'exécuter ce premier versement, Mazarin avait pris un crayon en main. Pour envoyer la princesse en Pologne, il avait bien fallu pourvoir à son équipement, « en carrosses, habits, lits, meubles et mille choses emblables », car, à parler franchement, elle n'avait quoi que ce soit de cela, en dépit d'une certaine magnificenee extérieure dont se parait l'hôtel de Nevers. M. de Bugy insistait pour qu'on ne ménageât pas la dépense, étant à désirer que la « princesse fît voir sa splendeur, en comparaison de la gueuserie de la feue Reine, l'Autrichienne, laquelle n'avait pas seulement une chemise ». Ci 50,000 écus au prix juste, « la coutume voulant en tous biens que les maris fassent ces sortes de frais ». Autre chapitre. La coutume pratiquée en tous pays avait fait espérer que le roi de Pologne « ne démentirait pas en quelque sorte l'idée que l'on se faisait à Paris de sa magnificence » par la splendeur des présents destinés à sa fiancée et aux personnes de son entourage. Or, le comte Denhof avait bien apporté quelques bagatelles et le cardinal, gratifié pour son compte d'un bassin d'argent ciselé avec un gendarme à cheval, « en avait beaucoup estimé la démonstration », mais une certaine déception s'était laissé voir dans le public, à laquelle il fut jugé à propos de porter remède. Pour cela, on avait fait travailler, en toute hâte, à une croix de diamants de la valeur de 200,000 livres que les ambassadeurs du roi de Pologne présenteraient à la nouvelle Reine comme si elle venait de lui. Cette croix avait dû être payée à la réception. Ci... Le crayon de Son Éminence hésitait un peu à ce moment, puis inscrivait bravement le chiffre de 100,000 écus, le total étant à imputer, comme de raison, sur l'apport total, et à déduire, par conséquent, du premier versement à effectuer. Et le versement, même ainsi réduit, risquait d'être compromis, ou tout au moins suspendu, du fait d'un neveu de la princesse, chef besogneux de sa famille, bataillant au-delà des monts et disputant Mantoue à l'Espagnol, au Savoyard, qui, brusquement, avait surgi à Paris, avec une armée d'huissiers et de recors, pour mettre arrêt sur tous les biens appartenant à sa tante.

Telles étaient, pièces en main, les nouvelles qui, en décembre 1645, menacèrent d'altérer l'humeur de Sa Majesté polonaise et de jeter une ombre sur l'éclat de la lune de miel.

Le reste n'est que fiction pure et petite débauche de fantaisie.

Mais alors, le courrier envoyé par le roi à Dantzig? Voici le mot de l'énigme :

A ce moment, 12 février 1645, Ladislas se proposait encore de faire en personne le voyage de Dantzig pour y rencontrer sa femme. Ce projet fut abandonné. Se remettant en route le 20 février, Maria de Gonzague arrivait le 7 mars au château de Talenty, distant de deux lieues de la capitale, et eut à y subir une nouvelle quarantaine. Huit jours seulement après, la rencontre des deux époux avait lieu dans la cathédrale de Saint-Jean et surprenait les assistants par une mise en scène des plus déconcertantes. Le Roi paraissait comme cloué dans son fauteuil, le visage morne, l'œil vague. Il ne trouvait pas une parole pour saluer la nouvelle venue et, comme elle se prosternait devant lui, il n'esquissait même pas un geste pour la relever : il soupa bien chez elle le soir en compagnie de son frère, le prince Jean-Casimir, et de la maréchale de Guébriant, mais il rentra aussitôt après dans ses appartements. Même froideur le lendemain et les jours suivants, quelque effort que fit Mme de Guébriant pour rompre la glace et quelque ingéniosité qu'elle déployât pour amener ce qu'elle considérait comme le couronnement indispensable de sa mission. Elle dut attendre jusqu'au 8 avril pour envoyer un bulletin triomphant : elle avait ce jour-là fait entrer le roi dans la chambre de la Reine et tiré de ses mains le rideau du lit conjugal.

Que s'était-il passé dans l'intervalle ? Je suis tout disposé à excuser la chronique contemporaine et la légende posthume de s'être égarées à ce propos en des suppositions plus ou moins malicieuses. Je n'en suis pas moins tenu de rétablir la vérité des faits. Il ne s'était rien passé d'attentatoire à l'honneur de la nouvelle reine de Pologne, ni même à la bonne harmonie qui, dès le lendemain du grand événement, paraissait entière entre les deux époux.

Le Roi avait eu la goutte, tout simplement.

Tout ce passage, entre tant d'autres du même ton, montre excellemment, me semble-t-il, avec quelle légèreté d'ironie, quelle sagacité et aussi quelle bonne humeur M. Waliszewski se sert du document pour dégager et rétablir la vérité, sur tous les points

(1) Marie de Gonzague à Varsovie, 1er février 1883.

où il la sent menacée par la fantaisie des chroniqueurs. C'est le tort souvent des historiens, très exactement informés, de ne pas mettre assez de discrétion et d'aménité à leurs rectifications.

Transplantée par un tour de Mazarin et la complicité des étoiles dans cette cour de Pologne frivole, bigarrée, héroïque et théâtrale, tour à tour livrée aux influences italienne, française et allemande, et « tournée toujours, comme la plante amoureuse du soleil, vers les foyers occidentaux », Marie de Gonzague, malgré la dureté de ses traits, ses sens muets et le pli ambitieux de sa bouche, subjugue les cœurs par sa verve, sa fougue et sa vaillance. Dans les diètes, elle s'assure des partisans. Bientôt elle se sent assez forte pour déjouer les desseins du cardinal et détourner le Roi de la guerre où, par ordre, le pousse le marquis de Bregy, fringant ambassadeur de trente ans.

Devenue veuve, elle épouse Jean Casimir, son fantasque et fiévreux beau-frère. Puis, c'est la lutte désespérée contre les cosaques, et la débâcle — la guerre suédoise, le royaume envahi, la capitale prise, la cour dispersée, le roi, la reine fuyant d'asile en asile, devant la meute, les Suédois sonnant l'hallali, et le Transylvain, le Tartare, le Prussien se ruant à la curée. — La jeune Reine se hausse à ces épreuves. Elle est transfigurée par le malheur. Elle rallie la noblesse, elle arme le peuple, elle assouplit et anime le clergé. Elle négocie avec la France, l'Autriche, le Brandebourg. Elle suit les armées. Elle inspire et dirige les opérations diplomatiques et militaires. Elle est partout, vaillante, héroïque. Elle est l'âme de la résistance, « le souffle du soldat qui ne veut pas mourir, » de ce soldat de la légende qui, vingt fois frappé par les Suédois, les membres déchirés, le cœur percé de coups, respirant à peine, se dresse et se bat, à l'appel ardent du clairon polonais.

Cependant Marysienka, à qui personne ne prenait garde, grandissait obscurément dans un coin du palais de Varsovie, à l'écart de l'intrigue, mais l'oreille tendue, l'esprit éveillé, et inconsciemment se formant au rôle qui l'attend.

En juillet 1656, nous la retrouvons en Silésie, où l'a emmenée la Reine. Dans l'atmosphère artificielle de la cour, elle s'est développée « avec précipitation ». Son épanouissement précoce, en ce pays sensuel, attire en nombre les soupirants. L'un d'eux a fait impression. Mais il n'avait pour lui qu'un nom d'illustration récente, une belle prestance et des espérances. Il s'appelait Sobieski. Somme toute, pauvre parti.

Marysienka est, maintenant parfaitement belle, d'une beauté régulière et calme, avec le piquant d'une bouche moqueuse et la caresse de longs yeux noirs. Pour ce qui est de ses qualités psychiques, l'auteur nous renvoie à un manuscrit inédit qu'il a découvert à la bibliothèque Raczynski. Nous devons cette chronique « sommaire, mais précise » à une humble religieuse du couvent de Saint-Benoit, où fut logée Mlle d'Arquien, pendant le séjour de la Reine à Posen. Ce crayonnage sans malice, nous donne d'elle, en dépit de l'indigence du dessin, un portrait des plus expressifs : — un souci constant du bien-être personnel, une grande sociabilité unie à une égale liberté d'allure, un rare dédain de l'opinion, « un culte du moi, absorbant, exigeant, impératif », une volonté qui n'admet pas de contrariété et ne s'embarrasse d'aucun obstacle, « une sécheresse de cœur qui permet d'aller droit au but, en écartant le danger des défaillances. »

A ces traits principaux, l'auteur, au cours de son étude, en ajoutera d'autres et nous laissera de cette physionomie morale, banale par tant de côtés, et pourtant si intéressante par son animation, son relief et son mouvement, un portrait définitif.

L'année suivante, Mlle d'Arquien épousait Zamoiski, lequel n'était pas sans valeur guerrière, mais puait le vin comme un cabaretier. Coup sur coup, elle lui donna trois enfants, mal venus, pareils à de petits animaux difformes et qui moururent. Bientôt le morne château de Zamosc, où elle n'entend que des hoquets d'ivresse, lui est une prison odieuse. Elle court à Varsovie, et la reine, qui est habile à mesurer les âmes, discerne,

en l'écoutant, en la regardant, quelle auxiliaire précieuse lui sera, pour le succès de la « *grande affaire* », cette femme jeune et jolie, sans scrupules « initiée déjà aux manèges délicats, au maniement subtil des consciences et des volontés ». Mais, seule, Marysienka ne suffira pas à la tâche. Il faut à ses côtés un homme qui l'aime, qu'elle aime, et qui soit différent du valeureux ivrogne laissé seul en son château, où, avec force jurons, il réclame sa femme.

Cet homme sera Sobieski.

La grande affaire, c'est l'envoi en Pologne du grand Condé à la tête d'une armée, c'est l'éveil de Louis XIV et la première manifestation de sa volonté, c'est cet épisode resté mystérieux et obscur dans l'histoire si touffue des multiples candidatures au trône de Pologne, et qui mit en mouvement les plus hauts personnages de l'époque, Condé, Longueville, Lionne, Mazarin, l'empereur, le Pape, le grand roi !

Nous n'en suivrons pas les péripéties à travers le récit pittoresque, minutieux, discrètement documenté et adroitement nuancé de M. Waliszewski.

Du point de vue psychologique, l'intéressant de cette « tranche d'histoire » est dans le jeu, le mouvement, le développement, au milieu de cette intrigue compliquée de ces deux âmes si différentes, que pourtant des affinités rapprochaient.

Sobieski était dans tout l'éclat de sa beauté un peu lourde, quand il rencontra « la femme fatale et providentielle sans laquelle il n'eût été apparemment, comme ses aïeux, qu'un pourfendeur intrépide d'infidèles dans les plaines d'Ukraine, et, dans le champ clos de l'anarchie domestique, un frondeur de plus du pouvoir royal, un fossoyeur de plus creusant la tombe des générations prochaines. »

« On est encore, en Pologne, ajoute M. Waliszewski, à déplorer et à maudire cette rencontre. On a tort. Ils étaient faits l'un pour l'autre, ce livre le prouvera, je pense... »

Non. Que ces deux êtres furent concordants, complémentaires l'un de l'autre, le livre ne le prouve pas, — pas plus qu'il ne justifie, d'ailleurs, cette phrase de l'avant-propos : « Ce roman, cette correspondance sont uniques : on ne s'est pas aimé, on ne s'est pas écrit comme cela une seconde fois... »

Mais si. On s'est, au contraire, beaucoup écrit comme cela, en ces temps. Même cette phraséologie précieuse était l'ordinaire langage des amants bien nés et un peu lettrés. D'autres Astrées nous ont laissé des lettres plus tendres et plus ridicules encore.

Aimé ?... Lui, Céladon têtu, est certes un modèle exemplaire de fidélité passionnée et d'obstination touchante à soupirer, à roucouler, à peindre sa flamme, à tendre, vers Astrée, toujours, sa pensée, ses lèvres, tout son cœur. (Sous les murs de Vienne sauvée, pendant que Polonais et Allemands essuient avec leurs lèvres l'écume de son cheval, il s'est couché sur un pavillon turc jeté à terre ; et là, brisé de fatigue, ivre de bataille, de victoire, de tumulte glorieux, il a, sur un tambour, écrit à son Astrée les plus douces, les plus tendres choses, et qu'à cette heure triomphale, qui illustre ses cinquante-quatre ans, il l'aime et la désire plus encore qu'aux jours des premiers aveux. Avec sa lettre, il lui envoie un étrier de vermeil, arraché à la selle du vizir vaincu). — Mais elle ? Fut-elle autre chose que savamment et redoutablement coquette ? Romanesque parfois. Elle lisait assidûment Honoré d'Urfé et Mlle de Scudéry. Mais romanesque à froid. Et comme on sent qu' « elle ne prenait pas au sérieux cette métaphysique amoureuse ! »

Quoi qu'il en soit, ceci seul, je l'ai dit, reste intéressant. M. Waliszewski, — qui, par la puissance évocatrice, l'agilité du pinceau et la vigueur du trait, procède de M. Frédéric Masson, — a dressé devant nous, en reconstituant autour d'elles l'atmosphère, le décor, tout le mouvement d'une époque, deux figures admirablement animées et *vivantes* :

elle, la française déliée, puérile et fougueuse, — tantôt l'allure d'une impérieuse aventurière, tantôt les plus bas calculs d'une bourgeoise banale, — inégale et capricieuse, — dominée

toujours par des préoccupations d'argent, — envieuse plutôt qu'ambitieuse. — « J'ai, disait-elle, le cœur d'un lion ; » mais elle disait cela d'un ton de parvenue. — Amante, elle semble trouver moins de charme à aimer Sobieski qu'à tromper son mari, ce vieux Zamoïski, qu'en ses lettres cryptographiques elle appelait « la flûte ». Epouse, elle est querelleuse et grondeuse, minaudière et tracassière. Reine, elle s'agite, se mêle de tout, brouille tout. Des qualités cependant. Une volonté sans défaillance qui se tourne indifféremment vers les objets les plus hauts et les plus futiles, — et une rare adresse à trouver, en toute circonstance, la décisive manière d'utiliser ses dons ;

lui, le slave aux gestes lents, un bel et noble animal. Il est né dans un nid d'aigle, en un creux des Karpathes et le jour qu'il naquit, un orage éclatait au ciel, tandis qu'autour du château, au pied des murailles, les fils de Tamerlan hurlaient si fort que la nourrice de l'aiglon en devint sourde ; indolent et brusque, d'imagination épique et pourtant trivial, crédule et retors, grand capitaine et pauvre politique, amoureux surtout, il est un exemplaire accompli de l'âme de sa race et de ses contrastes violents. — « Rien d'un rêveur, ni d'un idéaliste. Une conception de la vie bien positive, très pratique, très terre-à-terre. De l'ambition, mais presque autant d'avidité. Gain de gloire et gain d'argent marchant de conserve dans ses préoccupations et se contrariant souvent. En amour une complexion singulièrement équilibrée entre ciel et terre, entre les inspirations du sentimentalisme le plus élevé et celle d'un érotisme presque cynique. Mais, en plus, une de ces organisations passionnelles infiniment rares, même dans l'autre sexe, qui font de l'amour une chose unique, à la fois exclusif et irrévocable. » — Parfois des mots de poète et de héros. A la prise de Gran, ville hongroise où pendant des siècles la croix et le croissant se sont livré bataille, il dit : « Si je serrais cette poignée de terre, il en sortirait du sang ». Et son cri, après Vienne : « Gloire au Seigneur ! Il n'a pas permis aux païens de nous demander : Où est votre Dieu? »

Le héros déchu va mourir. Zaluski l'engage à écrire ses dernières volontés :

« — Tu passes pour un homme intelligent, et tu me parles de testament? A quoi bon? Que le feu dévore la terre après ma mort ou que le bœuf mange l'herbe, que m'importe ! Il n'y a pas un homme bon, pas un ! »

Quel fut, le héros mort, la vie de Marysienka. Dieu, que maintenant elle invoquait plus souvent, plus sincèrement peut-être, lui inspira de chercher un asile à Rome. Le pape Innocent XII était pour elle une ancienne connaissance. Pendant quinze ans, elle habita le palais Odescalchi, qui avait été la demeure de Christine de Suède.

Mais ses ressources s'épuisèrent. Du douaire considérable qu'elle s'était assuré en Pologne, plus rien ne restait. Saxons, Suédois, Polonais s'en disputaient les lambeaux. Repoussée par l'empereur, elle vint, dit Saint-Simon, « mourir au gîte. » En juin 1714, elle arrivait à Blois.

Écoutons encore Saint-Simon :

« M. Fleurant ordonna à Sa Majesté un lavement qu'il lui fit prendre tout habillée. Sa Majesté y avait de la répugnance. A huit heures et demie du soir, elle mourut sur sa chaise percée. »

M. Waliszewski ne veut pas nous laisser sur ce tableau.

Nous savons qu'il n'aime pas les légendes. Mais celle qu'il nous conte, en finissant son livre, lui paraît si jolie qu'il faut « faire, dit-il, comme si elle était vraie ».

Un soir de mai 1716 le frère tourier du couvent des capucins, à Varsovie, où étaient gardées les cendres de Sobieski, sommeillait près de la porte, quand il fut réveillé par un coup de cloche. « Il tarda un peu à ouvrir, ne vit entrer personne quand il eut tourné la clef, mais aperçut, devant le seuil, un coffre de bois noir qu'on venait apparemment d'y déposer. Il donna l'alarme, on ouvrit le coffre et l'on y trouva, dans un cercueil

capitonné de soie, le cadavre d'une vieille femme. Elle avait un diadème sur le front, un sceptre et une main de justice aux pieds, et, dans la bouche, une médaille qui disait son nom. »

C'était Marysienka.

Comment était-elle venue là ? On l'ignora. On l'ignore encore. Sans doute l'amour, plus fort que la mort, avait fait ce miracle et « entendu l'appel d'outre-tombe d'un incomparable amant ».

Ainsi furent réunis en une suprême étreinte Astrée, la petite reine, et cet héroïque dadais qui signait Céladon tant de sottises amoureuses, et Sobieski, de si beaux coups d'épée.

PAUL PASCAL.

LA REVUE DES REVUES

REVUES SCIENTIFIQUES.

Revue philosophique. Le psychologue A. Binet, parle de *la mesure en psychologie individuelle*. Celle-ci manque complètement. C'est un problème encore à résoudre que celui de la mensuration intellectuelle. M. Binet n'apporte aucune solution précise et ne pense pas qu'il soit possible, au moment où nous sommes, quand la psychologie individuelle est encore à l'état de projet, d'inventer un système satisfaisant de mesures ; ce système ne pourrait être construit *à priori* car il ne s'ajusterait probablement pas à l'immense variété des expressions de l'intelligence. C'est *à posteriori* qu'il faut procéder, après avoir recueilli de nombreux faits.

M. Binet expose alors quelques idées qui lui sont venues pendant qu'il recueillait des observations ou combinait des expériences. Le premier procédé proposé est surtout curieux. Il est fourni par certaines expériences de mémoire. Il consiste à montrer à une personne un carré en la priant ensuite d'en dessiner un de mémoire, semblable à celui montré ; la différence de grandeur entre le carré qu'on lui a montré et celui qu'elle dessine peut servir de base à la mesure de sa mémoire, j'entends cette mémoire spéciale. De même, si une personne cherche à reproduire comme intensité et comme hauteur un son qu'on lui a fait entendre, la différence entre les deux sons, différence mensurable, donne la mesure de sa mémoire pour les sons.

Revue universitaire (nos 7 et 8). Et maintenant autre chanson... Parlons avec le docteur

J. Polak dans l'organe de *l'Université Nouvelle*, de la *Valeur hygiénique du pavage en bois*. Usant d'un cliché journalistique, on peut dire que cette question est à l'ordre jour. Ceux qui ont parcouru les grandes cités d'Europe pendant ces dernières années ont pu constater « de visu » le degré d'incertitude qui règne encore sur la valeur des différents systèmes de pavages — dit le docteur Bonmariage dans la notule qui préface l'article de M. le docteur Polak. — La plupart d'entre eux sont encore à la période d'essai. Parmi les nombreuses qualités que ceux-ci doivent présenter, il en est une qui domine toutes les autres : l'imperméabilité qui préserve le sol de toute souillure et empêche son infection.

Les matières organiques, continue M. Bonmariage, déposées en si grande quantité sur l'épiderme des villes, sont bientôt livrées au travail des microbes qui, après avoir dédoublé les substances albuminoïdes en corps de plus en plus simples, amènent le carbone à l'état d'acide carbonique, l'hydrogène à l'état d'eau, et l'azote à l'état d'ammoniaque. C'est le *Bacillus Mycoïdes* qui est le principal agent de ces transformations. Celles-ci s'opèrent à la température de 30° centigrades, à la faveur d'une large aération et d'une réaction légèrement alcaline. Pour déterminer la valeur hygiénique des différents pavages, M. Polak prend comme critérium l'azote dégagé par les matières organiques à leur surface et il examine ensuite l'influence de chacun d'eux sur l'air ambiant. Il arrive à cette conclusion :

1° Que la couche superficielle du pavé renferme d'autant plus d'azote que le sol est plus souillé ;

2° Que le pavage est inférieur à l'asphalte pour prévenir l'infection de l'air atmosphérique, du sol et de la nappe d'eau souterraine.

Avis à ceux qui, en général, s'occupent de l'hygiène des villes et aux édilités communales en particulier.

L'Humanité Nouvelle, la très vaillante revue internationale donne dans sa livraison de juillet, outre diverses matières littéraires dont nous reparlerons, un travail du docteur J. Dallemagne sur *Le Génie devant la science contemporaine*. L'auteur, après avoir exposé les conditions du problème, dit que l'objet et le plan de ce travail sont « de grouper et » de comparer les diverses opinions émises en matière d'appréciations et de formules » relatives au génie; de tirer de ces rapprochements quelques traits généraux bien nets à » l'abri des caprices; des caractères correspondants objectivement à des éléments positifs. » En dernier lieu il importe de chercher à traduire en un langage physio-psychologique ces » éléments derniers; il considère, en effet, que toute explication de cette nature inexpri- » mable en une formule physiologique n'est qu'une solution d'attente, une solution transi- » toire qui laisse toujours à découvrir la solution définitive. »

Après avoir ainsi expliqué ses intentions, le docteur Dallemagne expose « le double courant des opinions contemporaines ». L'on peut, en effet, ranger sous deux chefs la plupart des doctrines émises en ces derniers temps au sujet du génie et de ses conceptions. Le premier de ces groupements comprendrait les partisans de la théorie qui fait du génie une sorte de grandiose et sublime névropathie. L'école qui apparente ainsi le génie à la folie a, malgré ses apparences, des origines relativement récentes et il est essentiel de la distinguer de cette tradition léguée par l'antiquité et qui mettait au front du génie une auréole étrange et mystérieuse. Cette théorie, dite *dégénérative*, fut entrevue et timidement signalée par deux des grands aliénistes du siècle : Moreau de Tours et Morel. Mais elle ne parvint à surmonter les résistances que le jour où Lombroso, armé de la méthode anthropologique — qui venait de lui réussir superbement au sujet du criminel — (je cite M. Dallemagne) la proclama comme fondée scienfiquement sur des faits positifs et des données irréfutables.

Le second groupe d'opinions, le groupe des opinions *psychologiques*, c'est le groupe de ceux qui rangent le génie dans la catégorie des manifestations régulières de l'esprit

et qui demandent aux règles de l'activité normale l'explication des œuvres marquées du sceau du génie.

Ce groupe d'opinions pourrait inscrire en tête de sa liste les noms suffisamment connus de Schopenhauer, Nietzche, Emerson, Carlyle, Schuré, Jolly, Sésailles et Tueke.

Pour Emerson, dit l'auteur, l'homme de génie est avant tout l'homme de son temps, mais il en est la plus noble expression, il en symbolise généralement les qualités et les défauts; il s'élève au-dessus de la moyenne, sans rien perdre de ses attaches avec son époque, sa civilisation, sa race.

Dans les *Grands Initiés*, Schuré; dans *Les Héros*, Carlyle, exposent une opinion un peu différente, mais légèrement empreinte de mysticisme. Selon Schuré les grands hommes furent ceux qui « sans dédaigner la connaissance du monde physique, tournèrent leur esprit et leur cœur vers la connaissance de l'âme. » Avec MM. Jolly et Sésailles nous entrons dans un domaine d'une réalité et d'une sûreté d'assiette moins contestable.

Et le travail de M. le Dr Dallemagne en est là. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des pages qui suivront.

Revue des Deux-Mondes. M. Lazare Weiler parle de *la suppression des distances*. Il constate que depuis le jour où un officier allemand, le major Bauchrœder, publia à Hanau, en 1795, un *Traité des signaux*, dans lequel il est dit que la Tour de Babel fut édifiée pour établir un centre de communications entre tous les peuples, le progrès fut très lent en matière de communications. Mais il s'est tout à coup manifesté et depuis a marché à pas de géant.

Toutefois, pour se rendre compte du chemin parcouru, il est bon de se remémorer le passé. Déjà les Grecs trasmettaient des signaux au moyen de phares et de feux. Annibal fit construire des tours à observation — aîné embryonnaire de la télégraphie optique — en Afrique et en Espagne, exemple bientôt suivi par les Romains, les Arabes et les Chinois, qui utilisèrent les mêmes procédés. Robert Hooke inventa, dès 1664, le système sémaphorique aujourd'hui en usage sur les côtes. Et rappelons-nous Claude Chappe, à qui la troisième république éleva une statue, après que celle de 1830 eut destitué ses frères René et Abraham.

Les Chappe étaient cinq frères; ils se vouèrent tous aux progrès de la télégraphie que Claude avait imaginée. Jusqu'en 1830, le télégraphe était considéré comme un instrument exclusivement gouvernemental.

La généralisation de son emploi fut demandée pour la première fois par un officier d'état-major, qui publia à Montpellier un mémoire où il émit l'opinion que le télégraphe pouvait favoriser les transactions.

De même que le télégraphe fut pressenti, deviné, bien longtemps avant son application, le téléphone eut, si l'on peut dire, ses prophètes. Robert Hooke en 1667, un ingénieur français Charles Bourseul en 1854 et Reiss en 1861 prédirent le téléphone ou firent des essais, d'ailleurs peu décisifs. Mais la priorité de l'idée pratique revient à Charles Bourseul. Grâce aux nouvelles découvertes électriques, la télégraphie s'imposa bientôt. On peut dire qu'elle était *latente*, qu'elle *devait* naître, puisque *le même jour*, Graham Bell de Boston, et Elisha Gray, de Chicago, déposaient simultanément une demande de brevet au bureau des patentes de Washington. Et, un mois avant, Edison avait demandé une protection provisoire pour un appareil analogue! Bientôt après l'invention fut complétée par le *microphone*, curieux appareil pour l'amplification des petites sonorités, dont MM. Hughes et Edison se sont disputé la paternité, mais qui paraît acquise à Hughes.

Depuis, toutes ces merveilles sont entrées dans le domaine des choses familières. Et voici aujourd'hui qu'on parle de la transmission télégraphique *sans fil* (télégraphes Marconi

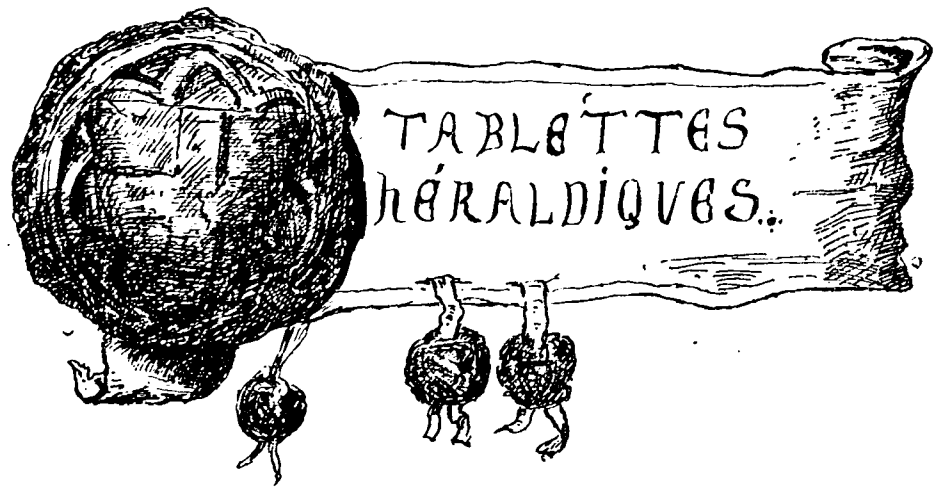
et Somzée) et de la télégraphie des images. Il n'est pas téméraire de penser que ces problèmes seront pratiquement résolus.

C'est la dernière étape à franchir vers la suppression des distances.

Moniteur Scientifique *du docteur Quesneville.* Revue immorale par excellence, car elle tend essentiellement à lutter contre la nature des choses et à préconiser les procédés artificiels.

D'un bout à l'autre du fascicule ce ne sont que nomenclatures des perfectionnements apportés dans l'industrie des matières corolantes artificielles, l'extraction de l'alcool, de la glucose et du bois et aussi des produits médicaux. Tel l'acide o-anhydrosulfaminebenzoïque (saccharine). On y fait la chasse au naturel — qui ne semble pas vouloir revenir au galop, car je ne l'entrevois même pas dans les dernières pages, où j'aperçois par contre deux procédés de musc artificiel et un non moins édifiant de camphre artificiel. Ce dernier, inventé par un M. Macintosch, consiste à mélanger de l'essence de térébenthine avec du gaz chlorhydrique et. . de cette étrange mixture naît un produit ubiquitaire qui est à la fois du camphe, de l'essence d'eucalyptus et du thymol... Cela sert à la préparation du savon, du vernis, du celluloïd, du pégamoïd, etc.

(*A suivre.*) ALBERT BERTHEL.

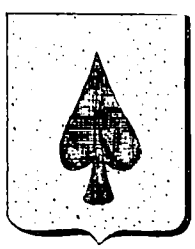


Le 28 juillet a été célébré au château d'Ohey, le mariage du chevalier Léopold de Moreau avec Mlle la comtesse de Béthune-Hesdigneul.

Le chevalier Léopold de Moreau est le second fils du baron de Moreau d'Andoy et de la baronne, née de Grand-Ry.

La maison de Moreau est originaire du Brabant wallon et s'est divisée de bonne heure en deux branches principales dont l'une, aujourd'hui éteinte, se fixa au pays de Liége et y parvint à un haut degré de prospérité, et l'autre s'établit dans le namurois où elle s'est divisée en plusieurs rameaux qui ont produit des personnages recommandables et dont les descendants jouissent actuellement d'une grande considération.

Toutes deux ont pour auteur Nicolas Moreau, archer de la Garde noble, vivant à la fin du XVIe siècle. Ses descendants ont possédé les seigneuries de Bioul, Clermont, Hermalle, Andoy, etc., et ont obtenu et porté les titres de vicomtes de Clermont, de barons d'Hermalle, de barons de Moreau et du Saint-Empire (1703), etc.



Guillaume Nicolas de Moreau, chevalier, seigneur de Dommelbrouck et de Cioul, obtint confirmation de noblesse et le titre de chevalier héréditaire en 1731. Son arrière petit-fils, Charles-Joseph, chevalier de Moreau, fut inscrit dans la première liste des nobles en 1825. Il servit d'abord comme lieutenant dans le régiment de Murray, et, après 1815, fit partie de l'Ordre équestre de la province de Namur et fut député de cet ordre aux États Provinciaux de 1816 à 1819. Son fils Joseph-Adolphe, chevalier de Moreau, conseiller provincial, eut de Mlle de Goër, sa femme, plusieurs enfants dont l'aîné, Alphonse-Marie-Joseph-Guislain, baron de Moreau, ancien membre de la Chambre des Représentants, ancien ministre, a été créé baron par le roi Léopold II. C'est le père du jeune époux. Un autre de ses fils, l'aîné, le chevalier Adolphe de Moreau, est actuellement lieutenant au 1er régiment de lanciers.

La maison de Moreau a produit encore trois prévôts de Revogne, deux conseillers à la Chambre des Comptes, deux trésoriers généraux des princes évêques de Liége, un bailly de Courcelles, etc. Elle a pris ses alliances dans les maisons suivantes : du Jardin, de Villette, de Crassier, de Remleach, de Cler, de Louvrex, de Bilquin, de Bouille, d'Harveng, de Gilman, de Wilmet, Coppens, de Reumont, de Patin, de Bello-Suys, de Jacquier de Rosée, de Montpellier, de Goër, de Gaiffier, de Coppin, de Ponty, Hennequin de Villermont, etc.

Moreau porte : D'or au fer de lance de sable, la pointe en haut.

Mlle de Béthune est fille d'Hector, comte de Béthune-Hesdigneul et de la comtesse, née comtesse de Maillen. Par sa mère elle descend d'une antique race namuroise, alliée à toute la noblesse du pays, et elle tient de son père une origine illustre. La maison de Béthune est originaire d'Artois. Son histoire a été faite par André du Chesne, historiographe de France, et par l'abbé de Douay et a donné lieu à un travail patient et savant. Cette maison fameuse s'est divisée en plusieurs branches dont la plus illustre a été celle des ducs de Sully, rendue célèbre par le fameux ministre de Henry IV. Celle de Béthune-Hesdigneul n'en a pas moins fourni de grands personnages et s'est vue honorer du titre de Prince du Saint-Empire par l'empereur Joseph II. Toutes ces branches ont pour auteur commun (tous les généalogistes s'accordent sur ce point), Robert Ier de Béthune, sire de Béthune, de Carency et de Richebourg, protecteur et avoué de Saint-Vaast d'Arras, né vers 970. Ce dernier descendait lui-même des anciens comtes d'Artois, ce qui fait remonter l'origine des Béthune jusque dans la nuit des temps et aux rois mérovingiens. Cependant leur généalogie a été établie depuis Robert Ier, mentionné plus haut, surnommé « Faisseux », qui eut deux fils :

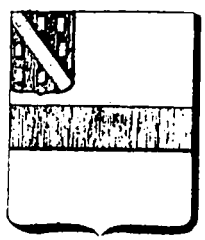
1° Robert II, seigneur de Béthune et de Richebourg, avoué d'Arras, conseiller de Robert, comte de Flandres, dont la postérité se divisa en plusieurs branches :

a. Les barons de Rosny et ducs de Sully, éteints en 1719. — *b*. Les comtes d'Orval, puis ducs de Sully, éteints en 1807. — *c*. Les marquis de Béthune et de Lille, éteints en 1815. — *d*. Les ducs de Charost, éteints en 1800. — *e*. Les seigneurs de Congy, éteints en 1640. — *f*. Les seigneurs d'Hostel, éteints vers 1600. — *g*. Les barons de Balfour, en Ecosse.

2° Bauduin de Béthune, seigneur de Carency qui est l'auteur des Béthune des Plancques, barons de Bous-

bèques, marquis, puis princes d'Hesdigneul, comtes de Noyelles, vicomtes de Nielles, etc., représentés de nos jours par Maximilien, prince de Béthune-Hesdigneul, non marié et par le comte de Béthune-Hesdigneul, père de la jeune mariée.

On trouve parmi les illustrations de cette grande amille : plusieurs chevaliers qui ont fait flotter leurs bannières sur tous les champs de bataille du moyen âge et dont l'un fut tué à Azincourt et un autre fait prisonnier le même jour, des gentilshommes ordinaires, des roys de France, des gouverneurs de villes et places-fortes, des capitaines de compagnie, des colonels de cavalerie, des mestres de camp-cavalerie, un lieutenant-général des armées du roy de France, des chambellans de l'Empereur, des rois de Prusse et des Pays-Bas, des chevaliers de Malte et de Saint-Louis, un évêque de Laon, des chanoines, des abbesses, etc.



Alliances : Cayeux, Saveuse, Ranchicourt, Noyelles, Boubers, Hesdigneul, Nédonchel, Renty, Fléchin, Cotrel, Yve, Carnin, Piétra-Santa, le Vasseur, Fay d'Athies, le Vaillant, Asfeld, Doria, Lancry, Taintegnies, Steenhuys, Ennetières, Maillen, Overschie, Breda, etc.

Béthune porte : D'argent à la fasce de gueules; le canton dextre chargé d'un écusson de gueules à la bande d'or, accompagné en orle de six billettes du même qui est Saveuse.

On a célébré, le 18 juillet dernier, au château de Fumal, le mariage du chevalier Georges de Mélotte, sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers, avec Mlle la baronne Eugénie Mincé du Fontbaré, de Fumal.

Le chevalier Georges de Mélotte est fils du chevalier de Mélotte et de Mme de Mélotte, née comtesse de Hemricourt de Ramioul. Il appartient à une ancienne famille, originaire de Saint-Trond, établie plus tard dans la province de Liége, où elle a produit plusieurs rameaux et occupe un rang distingué. Elle a pour auteur Thomas Melot, qui habitait Saint-Trond vers le commencement au XVIIe siècle; son petit-fils, Henri de Mélotte, licencié ès lois et avocat, seigneur d'Oplinter, fut anobli en 1735. Ses descendants ont possédé les seigneuries d'Oplinter, de Vaux-Borset, d'Omal, d'Envoz, Couthuin, Marsinne, etc. Ils ont fourni trois bourgmestres de Liége, des conseillers des Princes Evêques, un commissaire général des guerres, des capitaines au service des Princes Evêques, un membre des États généraux, etc. Elle s'est alliée aux familles de Goër, de Buchwald, de Stembert, de Rolans, Defooz de Corbion, de Trousset, de Nizet, d'Otreppe, de Géradon, Carpentier de Changy, de Thier, Moncheur, de Sauvage-Vercour, de Hemricourt, de Noidans-Calf, de Moffarts, d'Andrimont, etc.

De Mélotte porte : D'argent au lion de gueule couronné d'or.

La jeune mariée est fille de Gustave-Florentin-Joseph-Marie, baron Mincé du Fontbaré de Fumal, et de la baronne, née de Potesta. Elle est sœur du baron Charles du Fontbaré, le sympathique député de Philippeville.

La maison de Mincé du Fontbaré a une origine très reculée et comptait au XVIe siècle parmi les familles nobles de la Bresse et de Bugey. Elle fait remonter sa filiation sur preuves à Henry Mincé du Fontbaré, natif de Sedan, titré de Messire, qui épousa au commencement du XVIe siècle Philippine de Vilmont. Leur arrière petit-fils, Florentin Mincé du Fontbaré, né en 1593, page du comte de Marle puis du duc de Croy, fut naturalisé aux Pays-Bas en 1616. Son fils obtint confirmation de noblesse par lettres de 1723 et releva en 1724 la terre de Fumal, qu'il tenait de sa seconde femme, Marie-Madeleine de Méreaude, dame de Fumal.

Alliances : de Vilmont, de Bourgogne, Rohart, le Masson, de Tellier, le Bœuf, de Mereaude, d'Aix, d'Otreppe, de Proli, de Legillon, de Rosen, della Faille, de Zerezo, de Potesta, Misson, de Menten, de Cesve de Rosée, etc.

Mincé porte : D'argent au lion de sable, armé et lampassé de gueules.

Le 18 juillet dernier on a célébré à Hollain les obsèques de M. Robert-Albéric comte du Chastel de la Howardries, bourgmestre d'Hollain, chambellan de feu S. M. le roi des Pays-Bas, chef de nom et d'armes de la maison de ce nom.

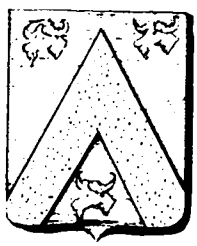
Nous avons donné dans le numéro du 25 avril, au sujet de la maison du Chastel, une notice à laquelle nous renvoyons le lecteur. Le vénérable défunt était né le 14 février 1832, du mariage de son père, Louis-Odilon comte du Chastel de la Howardries, avec la comtesse Euphémie-Aline du Chastel sa parente. Il avait épousé lui-même en 1857 Gabrielle-Marie de Vinck de Westwesel, fille du baron de Vinck de Westwesel et de Adeline de Wellens dont il laisse plusieurs enfants. Cette mort met en deuil plusieurs familles de l'aristocratie belge et étrangère : Gericke, du Puget, Vinck, Narjimski, Ursel, Snoy, etc.

Du Chastel porte : De gueules au lion d'or, armé, lampassé et couronné d'azur.

On annonce de Paris la mort du comte de Riancey, l'un des fidèles du comte de Chambord. A la mort de

celui-ci il suivit la fortune de la maison d'Orléans, et les princes et princesses de la maison royale de France eurent pour lui la plus vive affection.

Le défunt était fils aîné de Henri-Léon Camusat, comte de Riancey, l'un des hommes les plus actifs de l'ancien parti légitimiste de France, et l'un des publicistes les plus en vue de ce parti. Comme son père, le défunt collabora à *l'Union* et à d'autres journaux monarchistes jusqu'au jour où Mgr le duc de Nemours l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire particulier.



De son mariage avec Mlle de la Barre de Nauteuil, il n'a laissé qu'une fille.

Le comte de Riancey appartenait à une très ancienne et très importante maison originaire de Troyes, les Camusat, titrés seigneurs de Barberey, de Riancey et de Tony, qui ont produit un chambellan au roy Henri IV, un commissaire des maréchaux de France, des magistrats au Parlement, des officiers supérieurs, des prélats, des députés, des chevaliers de Saint-Louis, etc

Elle s'est alliée aux maisons suivantes : Molé, Hennequin, Potier de Courcy, d'Estremont, d'Estaintot, de Gauville, d'Aspremont, de Clercy, d'Honincthun, de Lannoy, de Fleury, de la Barre, etc.

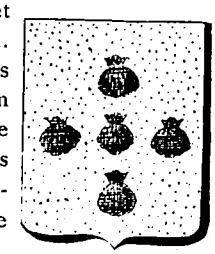
Camusat porte : D'azur au chevron d'or, accompagné de trois têtes de bélier d'argent.

On a célébré tout récemment à Bruxelles, en l'église de Saint-Gilles, le mariage du comte Édouard d'Assche, grand maître des cérémonies de la Reine, avec Mlle Barbanson.

Édouard, comte van der Noot d'Assche, est le troisième fils de feu Théodore-Charles, comte van der Noot, marquis d'Assche, chambellan de S. M. le Roi des Pays-Bas et de la marquise, née Benardaki. Il est né le 9 août 1860.

La maison van der Noot est fort ancienne. Elle est issue de celle de Uytensteenweghe, l'une des sept familles patriciennes de Bruxelles. Elle a pour auteur Guillaume Uytensteenweghe, dit van der Noot, mort avant 1296.

Cette maison s'est divisée en plusieurs branches, dont l'aînée, celle des comtes de Duras, s'est fort illustrée et s'est éteinte au commencement de ce siècle. Celle des barons de Kieseghem est également éteinte, mais de nos jours deux branches sont encore vivantes : ce sont celle des marquis d'Assche et celle des van der Noot de Moorsel. Les van der Noot ont porté les titres de comte van der Noot (1716), baron de Schoonhoven, de Carlo (1678), de Meldert, de Thyne, comte de Duras (1769), marquis d'Assche, par succession de la famille Taye, baron de Marets et de Stiernberg, etc.



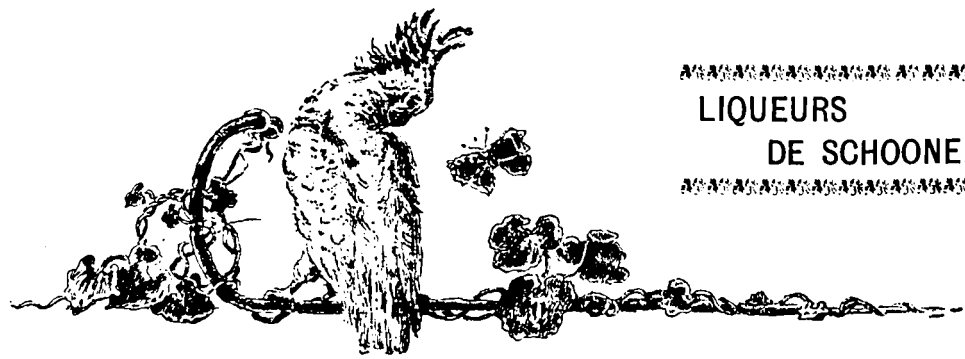
Ils ont produit : des chambellans des trois souverains, Philippe le Bon, Charles le Téméraire et l'empereur Maximilien, et d'autres souverains, des colonels et autres officiers des armées impériales, des maréchaux héréditaires du pays de Liége, des conseillers d'État, des membres de l'État noble du Brabant, des grands forestiers du Brabant, des avocats, dont le plus célèbre fut Henri van der Noot, le tribun révolutionnaire, l'idole et le héros du peuple, dont il avait le rude langage et qui mourut en 1827, après avoir goûté à la fois et les ivresses du triomphe et les chagrins des revers.

Alliances : Hertoghe, Grimberghe, Nassau, Hinckaert, van der Gracht, Oyembrugghe, Yve, van Hamme, Allegambe, Ruysschen, Ligne, Taye, Arschot, Keyaerts, Roose, Lannoy, etc.

Van der Noot porte : D'or à cinq coquilles de sable posées en croix.

Mlle Barbanson est fille de M. Barbanson et de Madame, née Drion.

Marquis DE BOINVILLE



CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris

6 août.

A présent que la guerre hispano-américaine est pour ainsi dire terminée, que les oiseaux chantent dans les bois, que Phébus dore les raisins, que les fleurs embaument, et qu'aucune nouvelle désagréable ne paraît devoir surgir à l'horizon, je vais à mon tour boucler ma valise et courir vers le soleil...

Cependant, avant de quitter la capitale pour quelques semaines, je tiens à dire que la paix, désormais certaine, a eu le don de ragaillardir tous les marchés européens. La hausse bat son plein dans tous les compartiments, mouvement normal reposant sur un très bon fonds.

Voici du reste les écarts de cours qui, depuis quinze jours, se sont produits :

21 juillet		6 août	
3 %.....	103.10	3 %.....	103.60
Amortissable.....	101.60	Amortissable.....	102.20
3 1/2.....	106.90	3 1/2..... ex. c.	106.45
Italien.....	92.—	Italien.....	92.65
Brésilien 4 %.....	50 1/4	Brésilien 4 %.....	51 3/4
Russe 3 % or anc...	97.10	Russe 3 % or anc...	97.50
Turc *série* C.....	26.45	Turc *série* C.....	27.10
Turc *série* D.....	22.50	Turc *série* D.....	23.15
Extérieure d'Esp.	38 1/8	**Extérieure d'Esp..**	43 1/4
Saragosse.....	139.—	Saragosse.....	148. !
Banque de Paris....	940.—	Banque de Paris....	957.—
Crédit Lyonnais....	872.—	Crédit Lyonnais....	878.—
Compt. d'Escompte.	596.—	Compt d'Escompte.	606.—
Société Générale....	538.—	Société Générale....	550.—
Banque Parisienne .	490.—	Banque Parisienne..	495.—
Cr. Fonc. de France.	690.—	Cr. Fonc. de France	691.—
Banque Ottomane...	543.—	Banque Ottomane...	556.—

Quant aux chemins de fer grandes lignes, la plus-value des recettes globales s'accentue de jour en jour; on estime que fin décembre elle atteindra 40 millions! Nord 2170; Lyon 1960; Orléans 1910; Midi 1455; Ouest 1232, et Est 1100.

Le Suez, très soutenu par de GROS BONNETS, reprend de quelques points à 3715. Oui, si j'avais en portefeuille de ces actions-là, je profiterais de ce *brillant* cours pour les vendre au petit galop.

En banque les Mines sont très demandées. Je vois la De Beers cotée 705 et 718; la Rio Tinto 712; la Tharsis 175; la Ferreira 640; le Cape Copper 122; Robinson Gold 224; Chartered 65; East Rand 140; Goldfield 120; Shéba 41; Champ d'Or 33; Langlaate 86, et Dynamite du Transvaal 78 et 81.50.

En somme, tout est à l'eau de rose, c'est délirant...

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 13, rue du Marché (place Rogier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

5 août.

Mazette! quel entrain pour un mois d'août, c'est merveilleux. Et dire que c'est l'Extérieure d'Espagne qui a été la première à donner le signal de la hausse; du cours de 36 francs elle s'est emballée sans arrêt à 42 1/61 entraînant à sa remorque toutes les valeurs et fonds d'État.

C'est ainsi qu'à terme le Turc *série* C passe de 26.43 à 27.15 pour finir à 26.90; la *série* D de 22.50 à 23.30 pour finir à 23.10; la Banque Ottomane de 542 à 558 pour finir à 556. Le Brésil lui-même, je ne sais par quel coup de Jarnac, gagne 30 sous à 51 3/4. Quant au Saragosse on se l'arrache, tout le monde en veut, 139, 142, 145, 147 et 148.50!...

Quelques demandes d'Italien l'ont porté à 92.90 pour clôturer à 92.57 1/2.

Tandis que les Lots Turcs s'enflamment à 109, 110 et 112, ceux du Congo restent gelés à 93 francs, pourquoi?

Au comptant, les Banques sont très soutenues.

Société Générale 2,385, Crédit Général de Belgique 142, Banque Nationale 2,780, Banque de Bruxelles 726, Immobilière de Belgique 375, Crédit Général Liégeois

995. Banque Auxiliaire 115, Comptoir Peemans 450, etc.

La Mutual Life, 156, rue Neuve, est sans contredit la première et la plus solide des compagnies d'assurances-vie. Son capital s'élève à ce jour à 1 milliard 314 millions. Je puis vous affirmer que cette importante compagnie a payé à ses assurés depuis sa fondation le chiffre de 2 milliards 398 millions! Qu'on se le dise ..

Les valeurs de fer se traitent aux cours suivants :

Cockerill 2390; Angleur 540; Vezin 1100; Saint-Fiacre 1150; Couillet 590; Espérance-Longdoz 497; Nicolaïeff 1460; Sarrebrück 9785; Ekaterinoslaw 235 et Toula 545.

Les actions des Mines Delin sont toujours très recherchées, et pour cause... On demande (l'ordinaire) à 105 et la (privilégiée) à 198! soit 65 p. c de plus-value sur le cours de l'émission, et la hausse ne fait que de commencer.

En charbonnages on reste très ferme.

Amercœur 1175; Carabinier 547; Concorde 1225; Gouffre 647; Hasard 200; Hornu-Wasmes 4700; Produits au Flénu 3420; Sacré-Madame 3205; Wérister 600 et Prokhorow (Donetz) 785 et 860.

Argentines peu traitées, mais par contre beaucoup d'affaires en nitrates.

Voici les derniers cours côtés, à la Bourse de Lille, sur les actions des Charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais :

Albi	1420 —
Aniche (Nord), le 12e	15750 —
Anzin (100e de denier)	5775 —
Blanzy	1825 —
Bruay	1950 —
Bully-Grenay (le 6e)	3225 —
Campagnac	1000 —
Carvin	1279 —
Courrières (le 10e)	2195 —
Douchy	1000 —
Dourges (100e d'action)	176 —
Dourges (coup. de cent)	16810 —
Drocourt (1 à 1,800 act.)	4750 —
Drocourt (1,801 à 2,300 act.)	4750 —
Epinac	600 —
Escarpelle (Nord)	810 —
Ferfay	739 —
Flines-les-Raches	1735 —
Lens (100e d'action)	414 —
Lens (coup. de cent)	40000 —
Liévin	1910 —
Ligny-lès-Aire (Ce anon.)	580 —
Liancourt	52 —
Marles 30 0/0 (part d'ingén.)	17000 —
Marles 70 0/0 (S. Raimbeaux)	25975 —
Meurchin (act. 100 fr. t. p.)	1950 —
Meurchin (coup. de cinq)	980 —
Ostricourt (act. lib 500 fr.)	875 —
Thivincelle	320 —
Vicoigne	23005 —
Clarence	760 —

V.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

THÉATRE MOLIÈRE. — Il est dur d'interrompre en plein succès une aussi charmante pièce que les *Cloches de Corneville*.

Dimanche encore S. M. la Reine et la princesse Clémentine honoraient de leur présence la représentation et ne ménageaient pas leurs applaudissements à la troupe si homogène de M. Darman, laquelle au surplus s'est surpassée ce soir-là.

Mais les exigences d'engagements antérieurs obligent l'excellent impressario à modifier son programme et depuis hier *le Jour et la Nuit* ont remplacé les *Cloches* sur l'affiche du Molière.

Souhaitons longue vie à la joyeuse opérette de Lecocq, qui n'a pas été représentée depuis plusieurs années à Bruxelles, et qui ne saurait manquer de retrouver, grâce à son interprétation actuelle, le succès qui l'accueillit jadis.

Aux matinées, qui ont lieu chaque dimanche à 2 heures, les enfants paient demi-place.

THÉATRE DU PARC. — On annonce pour le 30 septembre la réouverture du théâtre du Parc, sous la nouvelle direction Garraud-Maubel.

Nul n'ignore quel homme charmant et quel administrateur intelligent est notre compatriote M. Maubel; quant à M. Garraud, les souvenirs qu'il a laissés parmi nous lors de sa dernière direction au théâtre de l'Alhambra, nous sont un sûr garant des qualités qu'il saura déployer pour maintenir au Parc la réputation que son prédécesseur avait su lui acquérir, et pour continuer à justifier ce dicton que le *Théâtre du Parc* est la *Comédie-Française* de Bruxelles.

On dit que Mlle Réjane viendra inaugurer le nouveau règne et jouer *Zaza*, la pièce à grand succès du Vaudeville de Paris.

H. O.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

SPORT

CYCLISME

Le Grand prix cycliste de la ville de Paris est incontestablement le « great event » de la saison. Il attire à Paris tous les champions du monde, et les meilleurs coureurs vélocipédiques connus s'y rencontrent pour tenter de s'adjuger le titre envié de vainqueur du Grand Prix, qui a appartenu une première fois à l'Américain Banker et trois fois de suite au Français Morin.

Cette année la lutte a été plus chaude encore que précédemment et bien que le favori, Bourrillon, ait gagné de haute lice la partie, il n'en demeure pas moins avéré que jusqu'au dernier moment les paris marchaient grand train et qu'une surprise était à redouter.

Parmi les douze concurrents qualifiés pour les demi-finales on comptait cinq coureurs belges : Grogna, Van den Born, Protin, Deleu et Broca; quatre français : Bourrillon, Deschamps, Morin et Carmant; un italien : Momo; un hollandais : Meyers ; un anglais : Farlby.

La Betting était : Bourillon 13/4 ;
Deschamps et Grogna 2/1 ;
Morin et Parlby 5/1 ;
Momo, Protin et Meyers 10/1 ;
Les autres 25/1.

Remarquons en passant la faible cote obtenue par Morin en dépit de ses victoires des trois années précédentes. Il est vrai que ce coureur a eu une saison très malheureuse. Soit manque de forme, soit défaut de tactique, il a subi plusieurs défaites et a été notamment battu par Deschamps, Grogna et Parlby dans le Grand Prix de l'Union vélocipédique de France, par Parlby à Marseille et enfin par Deleu il y a quelques jours à peine.

Parmi nos compatriotes, Grogna seul jouissait des faveurs de la cote, les autres étant à 10 et 25/1. Et pourtant c'est un de ces délaissés, Broca, qui a su prendre la troisième place derrière ces deux terribles concurrents, le Français Bourrillon et l'Anglais Meyers.

Favorisée par un temps splendide, la réunion de dimanche, sur la piste municipale de Vincennes, a pris les allures d'une vraie solennité.

Le monde officiel y était représenté par le Ministre des travaux publics, le Président du Conseil municipal de Paris, le Préfet de la Seine, le Préfet de police, un officier d'ordonnace du Ministre de la marine et un chef d'escadron, représentant le Chef de l'État.

Ajoutons que l'ambassade abyssine, au grand complet et en costume de gala, paraissait s'intéresser beaucoup plus aux accents de la musique militaire qu'aux prouesses des coureurs.

Parmi les notabilités du monde du sport citons : le comte de Dion, le marquis de Noailles, MM. Max Vincent, Viterbo, Descubes, Richmond, Daffry de la Monnoye, etc.

A 3 1/2 heures la cloche sonne l'épreuve préalable des demi-finales.

La première, comprenant Bourrillon, Protin, Momo et Van den Born, est gagnée par Bourrillon qui achève son parcours au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Dans la deuxième, Broca, après être demeuré derrière son compatriote Deschamps jusqu'au son de cloche, emballe furieusement, prend quinze longueurs et n'est plus rejoint. Parbly est troisième et Deleu quatrième.

Enfin à la troisième, Morin qui avait pris la tête dès le début est distancé par Meyers qui démarre le premier, emmenant Grogna, lequel, malgré des efforts héroïques, est battu sur le poteau, avec Carmant troisième et Morin dernier.

La lutte suprême était donc circonscrite entre Bourrillon, Broca et Meyers, et à l'entrée en piste des trois coureurs si redoutables l'émotion était grande dans le monde des parieurs.

Bourrillon, il est vrai, n'a pas subi une seule défaite cette année; il a plus de douze victoires à son actif et s'est mesuré avec les plus célèbre de nos « recordmens », mais jamais encore il ne s'était rencontré avec Meyers qui, l'instant d'auparavant, avait fait montre d'une si belle virtuosité dans la lutte contre Grogna.

Quant à Broca, ne pouvait-il renouveler son exploit de tout à l'heure, cet emballage furieux où il s'était révélé coureur de grande vitesse et de tactique supérieure?

N'importe, Bourrillon paraît sûr de son succès et l'événement lui donne raison, car il gagne avec une aisance remarquable, en dépit des efforts désespérés de Meyers qui demeure second, suivi de Broca troisième.

Le champion français est acclamé par la foule, la *Marseillaise* retentit joyeusement et le Ministre des travaux publics décore d'une magnifique écharpe brodée aux armes de la ville, le vainqueur de cette épreuve sensationnelle.

En somme bonne journée pour tout le monde car on sait que, si le prix est de 10,000 fr., les bénéfices réalisés vont intégralement aux pauvres de Paris.

Or la recette se décompose comme suit :

Pesage. . fr.	5,700
Premières. .	5,670
Secondes . .	13,077
Suppléments .	1,500
Total	27,037

Ajoutons que la recette totale des trois journées dont se composait la série des épreuves donne, avec les entrées de l'entraînement, les buffets et programmes, la somme rondelette de 48,625 francs.

Aussi, convient-il de féliciter grandement les organisateurs qui, par leur dévouement et leur labeur, ont contribué pour beaucoup à ce splendide résultat.

Interim.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: ***JUMELLES A MANCHE***, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

CAUSERIE SUR LA MODE

Nous passons par une saison où les couturières et les modistes se reposent. Dans les magasins on n'a plus que la ressource, pour attirer les clients, de vendre les soldes et les coupons. Parler maintenant de faire de nouvelles toilettes serait parler dans le désert. Tout le monde est pourvu de ce qui lui faut; on attend que la mode se décide pour les toilettes d'automne et on n'a plus envie de se faire de toilettes d'été.

Ce qu'il faut toujours renouveler, ce sont les accessoires. Ils forment le complément et le cachet d'une toilette. Ils dénotent de suite le goût d'une femme distinguée.

Il y a d'abord la série des cols plus ou moins grands qui peuvent rendre habillée une toilette très simple. On en fait de charmants en linon et dentelles. Ces cols forment pèlerine courte et ont toutes les dispositions les plus variées qu'on puisse imaginer avec la dentelle et le linon. Pour celles qui ont besoin d'étoffer leurs corsages, rien de plus gracieux que le fichu Marie-Antoinette qui fait sa réapparition encore une fois, preuve bien concluante de son mérite *embellissant*. Il est en mousseline fine et souple, unie, avec volant très flou en étoffe pareille. Sur une robe de couleur claire, vichy, linon ou zéphyr, rien de plus joli et de plus jeune.

Le souffle 1830 qui passe depuis quelque temps sur nos têtes a inspiré aussi à quelques adeptes du genre de remettre en honneur l'écharpe longue. Cette écharpe se porte passée autour du cou et tombant droit devant sans la nouer.

Il y en a de très élégantes en dentelles, en tulle brodé, en soie claire, mais on en porte aussi en mousseline imprimée sur fond blanc, avec des guirlandes de roses, c'est très frais et très doux. Les boas ou tours de cou en plumes, en tulle, en soie, plissés, ruchés, froncés, à pans longs ou courts continuent de jouir d'une faveur qui ne s'explique en cette saison que par la certitude qu'ont les femmes que ce fouillis léger enveloppe leurs visages de la façon la plus avantageuse... Et de fait, les quelques rares essais qu'on a voulu tenter d'ôter aux corsages le col haut pour l'été et de border seulement le tour du cou légèrement échancré a prouvé que cette mode est désastreuse pour la beauté. Peut-être notre œil n'est-il pas fait à ce genre de coupe tant en faveur vers 1865.

Mais, en ce moment, personne ne peut arguer de l'inflexibilité de la mode pour être mal arrangée. Toutes les combinaisons, tous les genres sont admis, et tous ces jolis colifichets ne sont pas coûteux si on est tant soit peu adroite. Avec quelques brins de dentelle un peu de tulle de soie ou de linon, toutes les femmes peuvent chiffonner elles-mêmes ces jolis accessoires de toilette, indispensables quand on voyage dans les villes d'eaux, parce qu'ils peuvent donner à la même toilette beaucoup d'aspects différents et permettre d'avoir ainsi un air élégant et soigné sans, pour cela, emporter toute une garde-robe avec soi.

OPALE.

Erratum. — Dans notre dernier numéro, une erreur typographique nous a fait dire, à propos de la fête nationale du 14 juillet, que la Société de Bienfaisance française avait, depuis sa fondation distribué à ses vieillards plus d'un *millier* de francs en numéraire; c'est un *million* qu'il faut lire.

Au surplus nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes cette « coquille » intempestive. N. D. L. R.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

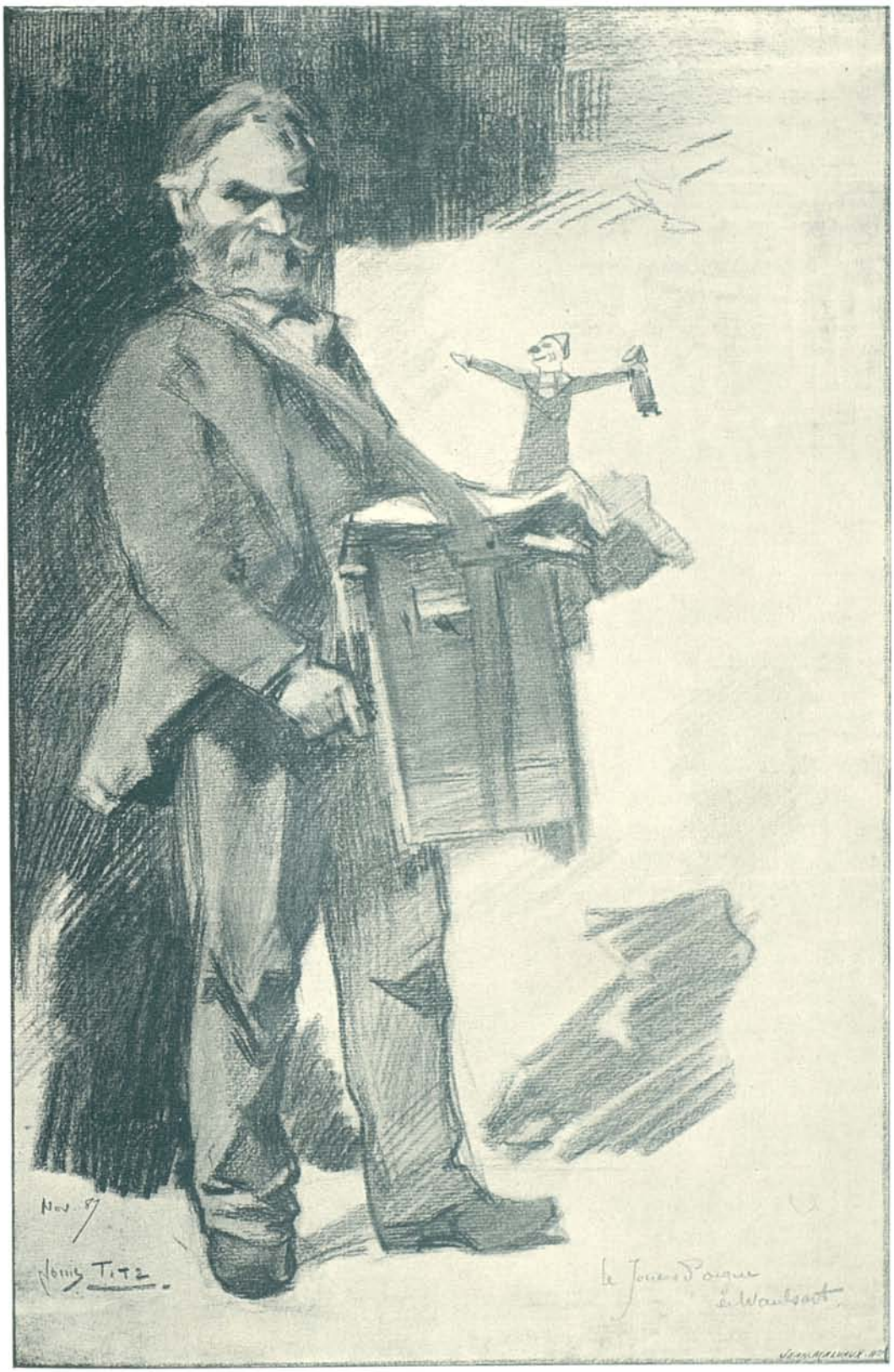
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.


Nov. 87
Louis Titz
le Jouet d'Orgue
Le Vaulsart

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

NOTRE ENQUÊTE SUR L'AME BELGE

GODEFROID KURTH

DONC on veut absolument, et malgré toute exception d'incompétence, que je dise ce que c'est que l'âme belge !

Hélas ! je n'en sais rien, et je ne sais pas même s'il y a une âme belge. Et c'est seulement pour céder à d'aimables instances que j'entreprends de dire... ce que j'ignore.

Me plaçant donc dans l'hypothèse de la *Revue,* et supposant que les traits les plus fréquemment observés parmi les individus d'une nation constituent l'âme collective de celle-ci, je dirai quel est, à mon sens, le plus caractéristique et le plus certain de tous ceux que j'ai observés.

Vive le Christ qui aime les Francs ! Cette parole sublime inscrite par un grand poète inconnu en tête de la *Loi Salique*, c'est le premier cri par lequel l'âme belge s'est affirmée dans l'histoire.

Et ce cri, toute la nation n'a cessé de le répéter après lui, le transmettant de siècle en siècle comme le mot d'ordre de la civilisation.

Il a été la devise de Clovis et de Charlemagne, ces deux puissants qui ont forgé

l'épée franque — c'est-à-dire l'épée belge — et qui ont fait de notre peuple, au seuil du monde moderne, *le bon sergent de Jésus-Christ.*

C'est pour le Christ, c'est pour la foi catholique que nos ancêtres se sont levés à chaque génération.

C'est le souffle puissant de leur foi qui a fait le grand élan des Croisades. C'est lui qui a mis sur les lèvres du plus grand de nos héros cette parole magnanime, nouvelle formule du pacte de l'âme belge avec le Roi de gloire : « Je ne veux pas porter une couronne de roi là où le sauveur des hommes a porté une couronne d'épines. »

Les Croisades sont avant tout une œuvre belge. Nous y sommes allés les premiers avec Godefroid de Bouillon ; nous y sommes restés les derniers avec Charles V et don Juan d'Autriche.

Dans toutes les grandes occasions, c'est un des nôtres que l'Europe a placé là bas, à Jérusalem ou à Constantinople, au poste de danger et d'honneur. Et de tout le sang chrétien qui a coulé dans les guerres saintes, sur les champs de bataille d'Asie et d'Afrique, c'est nous qui pouvons revendiquer le flot le plus abondant.

Paladins de la foi catholique, nous ne l'avons pas servie seulement avec l'épée : nous l'avons conservée pure et intacte au cours des siècles, sans permettre à aucune hérésie d'en souiller l'original éclat. De toutes les sectes qui ont troublé et affligé l'Église, aucune n'a vu le jour sur notre sol. La seule qui pourrait se réclamer de notre nom, si elle avait vécu, c'est celle des Stévénistes, et elle consistait à vouloir être... plus catholique que le Pape !

Notre devise nationale pourrait être celle de la ville de Malines : *In fide constans.* Notre sol fut de tout temps le boulevard du catholicisme dans le monde.

Nous l'avons défendu au prix de notre sang contre tous ses ennemis : contre le despotisme des rois, contre l'hérésie, contre la franc-maçonnerie.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes séparés, au XVIe siècle, de nos frères hollandais, qui avaient identifié le culte des libertés nationales avec le protestantisme.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes soulevés au XVIIIe siècle contre le gouvernement des Habsbourg, que nous aimions.

Pour lui rester fidèles, nous avons détruit, en 1830, le royaume des Pays-Bas, qui faisait de nous presque une grande nation.

Car, par dessus tout, plus que nos libertés, plus que nos princes, plus que nos grandeurs nationales, nous aimions la foi catholique, qui était l'âme de notre âme.

Cette âme catholique du peuple belge, elle palpitait encore dans la poitrine de ces héroïques paysans dont nous célébrons l'anniversaire cette année, et dont les premiers se levèrent avec ce mot d'ordre sublime : « Il y va de la foi ! » *'t gêt fir de glàf !* (1).

Elle revivait, non moins généreuse, non moins ardente, dans ces foules qui, en 1879, relevant le défi que la loge maçonnique venait de nous jeter, firent jaillir du sol, comme par un coup de baguette magique, la splendide efflorescence des écoles catholiques.

C'est elle encore qui, il y a quelques jours, rendait témoignage à Jésus-Christ dans les rues de Bruxelles, par cette procession eucharistique qui a fait dire au cardinal Vannutelli : « La Belgique est le seul pays du monde où un pareil spectacle soit possible. »

La Belgique donne encore d'autres spectacles. Partout ailleurs, les catholiques luttent pour la vie ; chez nous, ils luttent pour la victoire. Nous sommes le seul pays du monde qui possède un gouvernement catholique. Au milieu de l'univers dominé par le schisme, par l'hérésie, par l'athéisme, par la franc-maçonnerie, la Belgique arbore fièrement le pavillon de Jésus-Christ. Sans crainte des menaces des uns ni des railleries des autres,

(1) Parole des paysans luxembourgeois qui ont fait le *Klœppelkrieg* ou *Guerre des gourdins.*

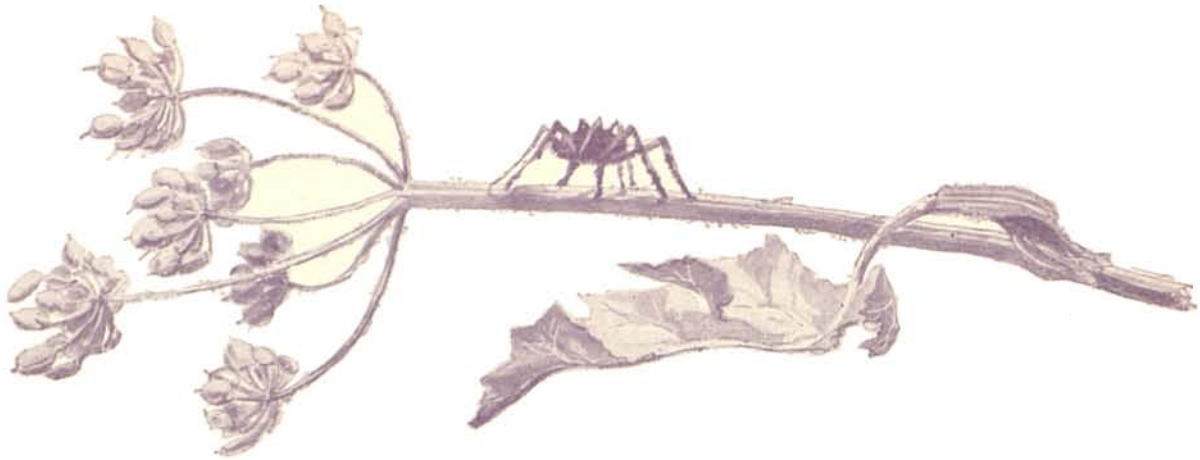
elle aborde de face le grand problème de ce siècle : La foi catholique est-elle compatible avec la civilisation moderne?

Et ce problème, elle le résout d'une manière triomphante. Elle montre à l'univers entier qu'une nation peut être catholique et marcher aux premiers rangs. Elle inflige un éclatant démenti à la légende de la supériorité des nations protestantes. Elle pratique depuis soixante-huit ans le régime de la plus large liberté politique, et elle montre qu'elle en est digne. Attentive aux courants qui entraînent la société européenne vers de nouvelles destinées, elle élargit la base de ses institutions par une initiative aussi hardie qu'heureuse, et elle double sans encombre le cap des tempêtes.

Si l'on peut juger de la prospérité d'un pays par celui de sa population relative, elle est le pays le plus prospère du monde.

Dans les nombreux domaines de la vie sociale et intellectuelle de l'humanité, il en est plusieurs où elle tient le premier rang, et il n'en est aucun où elle ait le dernier. Tous les arts de la paix fleurissent dans son sein. Son industrie alimente une partie du monde civilisé. Sa métropole commerciale est le premier port du continent. Ses artistes et ses savants ne sont pas inférieurs à ceux des autres nations. Sa réserve d'hommes et de forces morales lui permet de défendre ses étroites frontières et de faire bonne figure dans le monde à côté des plus grands Etats. Voyez quelle part gigantesque lui a été faite dans l'éducation de l'Afrique ! Elle est en train de faire du Congo un fleuve belge. Elle a mis fin à la chasse à l'homme dans un territoire presque aussi grand que l'Europe. Elle peuple le continent noir de ses explorateurs et de ses missionnaires. En outre elle a, sous tous les cieux, des fils qui annoncent l'Evangile et qui étendent le royaume de Dieu dans les Montagnes Rocheuses, en Mongolie, dans l'Hindoustan, dans les îles de la Polynésie. « Voyageurs qui passez devant les roches de Molokaï, saluez ! »

Le rôle qu'elle prend vis-à-vis de la civilisation universelle achève de caractériser ce que la *Revue* appelle l'âme belge. La Belgique n'est pas seulement la nation catholique par excellence : en glorifiant sa foi par ses œuvres, elle fait la plus éloquente de toutes les apologies, et elle écrit au livre de l'histoire une page que les siècles futurs n'oublieront pas.



J. DE TALLENAY

L'AME d'un peuple se dégage de chaque fait de son existence, de la marche de sa civilisation, de sa façon de sentir et de s'approprier une croyance, tous, revêtements qui l'expriment aussi complètement que le corps exprime l'âme humaine. Celle-ci, — pour peu qu'une personnalité très individuelle ne lui permette une vie intérieure propre, ce point de départ de toute assomption ! — change, s'abaisse ou monte, selon les influences rencontrées, les dominations subies. De même pour l'organisme appelé *nation*. C'est donc à l'étude de ces influences durant le cours de son mouvement évolutif, à leur spéciale répercussion sur sa nature, qu'il faut s'adresser pour pouvoir définir l'âme belge.

Mais d'abord, de quelle manière s'assimile-t-elle ces facteurs : politique, religion, amour, art, éducation ?

L'histoire du pays peut se résumer par le mot « lutte ». La Belgique a combattu sans cesse pour la liberté. Oui. Comment, néanmoins ? Dans quel esprit ?... Est-ce animée d'un large et joyeux souffle de grandeur, d'une de ces envolées saintes que l'Idée allume au cœur profond des foules ? Non. Sauf au moment des van Artevelde, et alors, l'auguste frisson qui ébranla la multitude ne fut que la propagation, en grandes ondes magnétiques, de celui dont ils vibraient eux-mêmes ; jadis, comme maintenant, le but de ces luttes était bien, matériel ; le résultat espéré, tout pratique et limité à l'unique souci d'une diminution d'impôts, d'un retour à l'habituelle quiétude. Or, chose curieuse, prouvant le caractère de la race, par conséquent une émanation de son âme, l'esprit de fronde, d'opposition PARCE QUE opposition, subsiste dans toutes les manifestations politiques d'aujourd'hui, sans but plus haut que celui d'un intérêt intime ou d'amour-propre à satisfaire. Les luttes continuent, avec l'aggravation de s'être localisées davantage encore, réduites à de petits gestes colères autour de clochetons vides, luttes mesquines, remplaçant cette idée mère d'autrefois — qui au moins en semblait une ! — chasser l'étranger, reconquérir les biens perdus. L'idéal, absent !

En religion, un mécanisme fonctionne, certes ; aux uns, moyen d'action ; aux autres, la masse, — encore une bonne partie de celle-ci est-elle en train de s'orienter vers les dogmes nouveaux du règne d'esclavage qui se prépare, le communisme, — engrenage routinier où ils furent pris dès leur enfance sans jamais avoir songé au droit d'un personnel examen. Souvent sincères, oui ; faibles ou inconscients aussi, car, la pensée motrice, l'éternelle, la pure et lumineuse Pensée que Jésus exhala dans son souffle suprême : Pardon, Amour, ah ! qu'elle est loin, hélas, de son souvenir même ! L'idéal, absent, et combien !

Quant à l'amour, dans nulle contrée il n'est plus simplement « fonction nécessaire

au développement de l'espèce » qu'en Belgique. Malgré les protestations individuelles, malgré les cas exceptionnels, qu'il faut espérer nombreux, et, *en tant qu'assimilation du dieu par l'âme belge*, ce jugement, d'aspect un peu brutal, est juste. Quelle autre littérature nationale est aussi dénuée d'œuvres d'amour que la littérature belge, si intéressante pourtant à des points de vue différents? On a cité le chef-d'œuvre de Charles Decoster : bien à tort ! Le sentiment d'Uylenspiegel pour Nele n'eût pas résisté à la défiguration de sa petite fiancée. Et alors ?.....

Le *Conscrit*, de Conscience? Si l'écrivain, plus artiste qu'aimable conteur, y avait mis cet écho à répercussions profondes dans lequel chaque amoureux souffrant reconnaît sa voix, ses pleurs, le *Conscrit* fût devenu un livre d'amour. Tel quel, c'est une anecdote, tendrement contée et dégageant une superficielle émotion.

(Certes, une réaction idéaliste se prépare, due surtout à ce magnifique poète, Maeterlinck, mais trop en prélude encore pour s'affirmer la caractéristique d'une évolution.) — Existent-ils, en vers, en prose, les poèmes où tremblent les émois de l'amour, où flamboient ses feux mystiques, d'où découle l'enseignement du sacrifice à qui l'on aime, ces livres, merveilles des amants, que possèdent tous les pays?..... Entendez d'ailleurs comment les hommes parlent ici de l'amour, voyez comment les femmes les écoutent : c'est, de part et d'autre, lourd, d'une trivialité absolue, sans rêve ni poésie, tendre parfois, épidermique et terre-à-terre toujours, et juste ce qu'il faut, oh ! tout juste ! pour pouvoir se motiver leur union. L'idéal, absent.

Cette matérialité se retrouve dans les Arts, quoique déjà avec plus de subtilité, de recherche inquiète de l'élément animique, sceau qui, du tableau de genre, fait l'œuvre de vitalité éternelle. Pourtant au point de vue « âme belge », on ne peut s'arrêter aux exceptions : il faut pour être juste, l'étudier — avec la résonnance de ces choses sur elle — dans ses manifestations artistiques officielles, expositions, monuments, théâtre, littérature, etc... Partout une vie intense (le mot *vie*, bien entendu considéré ici dans ses revêtements !) s'y montre, par des formes opulentes, larges et à la fois solides, par des teintes d'un coloris admirable, par des masses aux saillies épaisses où, en abondance, se précipitent le sang, les nerfs, la force, la chaleur de tempéraments puissants, mais où il n'y a, ni grâce, ni finesse, et d'où la noble ligne classique ainsi que le rayonnement stable de l'inconscient sont bannis. Art?... Très certainement, oui. Toutefois, art d'extériorités, producteur d'une émotion secondaire, facile, à fleur de peau, telle, pour citer un exemple, celle qu'émane la toile si admirée de Struys au dernier Salon. Cette qualité d'émotion est assimilable à l'âme belge d'aujourd'hui, tandis que la qualité d'émotion générée par les Jacob Smits, les Victor Rousseau, les Delville, les Knoppf, ne lui est pas tout à fait ouverte encore. Une véritable renaissance littéraire, nuancée de spiritualisme et noblement active, se manifeste depuis quelques années. Les traits nationaux de vigueur et de couleur s'y trouvent, rehaussant de leur originalité propre, un souci tout nouveau de l'Enigme des choses, mais, hélas! ses flots bouillonnent en vain, ramenés, tassés sur eux-mêmes par la colossale muraille d'indifférence du public, qui, en fait de littérature s'en tient à celle du journal quotidien, ou bien aux livres?... de M. Georges Ohnet et Cie ! Cette indifférence devant l'écrivain compatriote, — vraiment inouïe quand on pense que, contrairement à ce qui se passe chez tous les peuples voisins, elle ne cède même pas à l'amour-propre national, — est trop universelle, trop prouvée, de l'aristocratie la plus fermée au dernier des bourgeois, pour ne point constituer, très essentiellement, une importante manifestation de l'âme belge. Quelle est la femme, par exemple, qui comprenne à quel point elle se grandirait elle-même si les hommes qui sont l'élite pensante du pays, artistes, poètes, savants, honoraient son salon de leur présence? Dire que dans une capitale comme Bruxelles, cette femme n'existe pas !

Les monuments modernes sont fastueux et lourds, et, dans l'application familiale, l'architecture n'existe pas, en tant de recherche de formes esthétiques ou fantaisistes. Une maison belge est pareille, à peu de choses près, à toutes les autres maisons belges. Nul souci d'ar. dans leur confortable banalité. En dehors, en dedans, le monotone alignement, la régularité, l'identique ordonnance des dispositions. triomphent.

Sans commentaire, appuyée sur la statistique et applicable de Bruxelles à tout le pays, l'observation suivante : Les théâtres les plus fréquentés de la capitale (la Monnaie ne peut être citée, son public étant, en majeure partie, composé d'abonnés) sont l'Alhambra, le Vaudeville, l'Alcazar; gros mélo, grosse farce, ordure. Le répertoire, plus élevé, des autres théâtres, n'attire personne. Résumons. En dehors donc du sens de la musique, aimée, elle, comprise, cultivée en un essor superbe de science et de sentiment, essor qui semble presque avoir fermé par son développement — anormal, eu égard aux autres facultés, — toute ouverture à ce qui n'est point chant chanté ou mélodie jouée, l'âme belge actuelle est peu apte aux fiers et profonds émois du Beau. Sans rayonnement vers lui, elle ne l'assimile qu'à sa surface, et, par les reliefs seulement.

L'éducation, maintenant. Quelle est son idée directrice en cette matière?... Courber ceux qui arrivent au joug des habitudes et des opinions de ceux qui partent, dompter en eux l'initiative, l'esprit d'indépendance. Quelle est la marche de l'instruction qu'elle départit?... Une course mécanique au diplôme. Le but de ce diplôme?... L'argent. Et, l'idéal dans cette éducation?... Absent, absent, absent! (Constatation triste, non critique, de la plaie vive, cause du mal social qui fait presque de cette voie, si restrictive des choses les plus hautes, une *nécessité*.)

. . . . . .

A cet aspect général de ses manifestations, il faut encore ajouter, pour bien définir l'âme belge, l'étude des éléments particuliers de son caractère, côté qualités, côté défauts. On y trouve d'une part : l'honnêteté, un jugement sûr qui saisit la portion pratique d'une idée, un goût très-vif pour le positif (la science, fort en honneur, est fort avancée), de l'énergie, de la force de résistance, une grande activité à l'œuvre (une fois celle-ci décidée et entreprise!), de la logique, de l'ordre, du bons sens et de la propreté; d'autre part, une parcimonie extrême, un esprit enclin à la raillerie méchante et à l'envie, une haine de l'Extraordinaire qui va jusqu'à l'hostilité déclarée vis-à-vis de tout être dépassant le niveau moyen, de la gourmandise, une sensualité lourde.

. . . . . .

De l'analyse d'ensemble de cette vie concrète, zélée et puissante dans les gestes matériels où elle se confine, en ignorant presque son pouvoir d'abstraction ainsi que les devoirs d'élévation morale et intellectuelle qui en découlent, qu'obtient-on enfin, au point de vue de la définition cherchée? Ceci :

L'âme belge d'aujourd'hui, équilibrée, routinière, calculatrice, prudente, qu'effarouche tout élan, toute originalité, est l'âme d'un M. Prudhomme développé en nation, une âme à proverbes et à maximes, une âme sans hautes aspirations comme sans inquiétudes finales et, contente d'elle-même, fort naturellement.

S'est-elle toujours témoignée telle?

La question nous mène à l'abordage des causes primordiales de la dissociation, *les influences étrangères*, qui, de la véritable âme belge, l'ardente âme du XIVe et du XVe siècle, ont produit la personnalité moyenne d'aujourd'hui. Car elle fut, si elle n'est plus. Car à côté de la somptueuse efflorescence de sa vie physique, elle vécut alors, et grandiose, d'une intense vie mystique, exprimée par les van Eyck, les Memling, les Metzys, par ce naïf et divin penseur, Ruysbroeck, par ces mouvements religieux populaires, par ces fêtes d'art et de pensée destinées à entretenir les angoisses supérieures de l'éternel devenir et

qui firent alors, de ce petit peuple, un centre d'idéalité rayonnant sur toute l'Europe. Les influences étrangères!

Ce sont elles, ah! certes, qui ont altéré cette âme, l'ont transformée en ce corps débordant si âprement rendu par l'implacable pinceau des Jordaens, des Teniers! Ce sont elles — vulgaires héritières des invasions de soldatesques variées, — qui ont amené la dissolution progressive d'une intellectualité, d'une foi, dont l'alliance homogène était la force.

Les envahissements incessants de son territoire, la permanence des étrangers sur son sol, ont fait à la Belgique une population si emmêlée, qu'essentiellement il n'y a plus de Belges. Il y a, tout d'abord, des Latins et des Saxons, immuables ennemis aux caractéristiques diamétralement opposées, puis il y a des fractions de races, — Français, Hollandais, Allemands, Espagnols — toutes, ayant apporté aussi avec elles des fractions de leur âme nationale, et, les moins hautes, car ce n'est jamais l'élite d'un pays qui émigre dans un autre pays, mais bien sa classe moyenne, sinon sa populace.

En réalité, l'âme analysée plus haut, est le résultat des éléments disparates groupés au hasard des circonstances dans un cercle de frontières. Quoi d'étonnant à ce que ce mélange de toutes les entités plébéiennes de l'Europe et de tous les assemblages des banalités héréditaires conséquentes, après avoir effacé tout vestige de type, nivelé le caractère, ait finalement obscurci, puis étouffé l'âme d'autrefois, dont, seules, les émanations inférieures, assimilables à la qualité des nouvelles qui se manifestaient, ont pu être conservées?

Ce qui suit pour répondre à cette objection possible : — « Mais il y a toujours eu des races variées en opposition sur ce territoire! » — Si des races différentes se sont trouvées, en effet, continuellement en présence dans les provinces belgiques, ces races, (réduites à *deux*), formaient un ensemble complet, même lorsque divisées par des luttes, parce que leur entente morale, l'analogie de leurs vues en ces matières, étaient fondées sur la même croyance devenue une force : *le même sentiment*. Cette fusion fondamentale, absolue, a suffi à constituer — avec de longues périodes indemnes de toute invasion du dehors — cette personnalité vive, marquée identiquement au sceau esprit comme au sceau matière, que l'on peut vraiment appeler « l'âme belge » du moyen âge.

Maintenant, quel est l'avenir de celle d'aujourd'hui? A peine formée, — puisque la tranquillité assurant le mariage des Belges entre eux, par conséquent, un recommencement de vraie nation, ne date que de 1830; — dominée par ce qui s'appelle « l'esprit démocratique », cette tendance au nivellement, compréhensible et devenant plus juste au point de vue matériel à mesure que s'éloigne l'époque où le droit de naissance en comportait réellement d'autres, platement immorale et stupide quand elle souffle sur le domaine sacré de la pensée libre, l'âme belge actuelle semble, toutefois, dans les dernières années et, par les efforts (désintéressés, s'il en fut!) de quelques artistes, de quelques jeunes poètes, se colorer un peu de reflets plus subtils et plus délicats, expressions de ces côtés profonds de lui-même que tout être en vie récèle à l'état latent. Une aurore se prépare, bien pâle, mais, sensible déjà. Les circonstances lui permettront-elles de s'intensifier? Outre le péril socialiste, gros de menaces de troubles, la question de l'alliance prochaine et sûre de tous les pays anglo-saxons contre les pays d'origine latine, ne se posera-t-elle pas d'emblée avec un caractère farouche, dans une contrée où, tout en se coudoyant, ces deux races se gardent, étrangement vivante, une hostilité qu'aucune foi pure ne viendra plus fondre de son invincible rayon?

Ah, si l'on pouvait seulement assurer à la Belgique un demi-siècle de paix, l'espoir de voir s'accomplir, grâce aux pionniers déjà à l'œuvre, l'éveil de son âme supérieure deviendrait une belle et bonne réalité! Libre d'entraves, la divine loi d'évolution extrairait

alors, de qualités sérieuses, mais négativement appliquées, la force spirituelle qui s'y trouve en suspens et qui, une fois actionnée, à la cosmopolite entité bourgeoise si étroitement utilitaire d'à présent, superposerait bien vite une véritable « âme belge », toute d'élan et de noble pensée. Et... oui ! ce demi-siècle de calme pour assurer à ceux qui l'ont entreprise, la sérénité de leur marche à l'idéal, pour conserver aussi à la masse du peuple la suite ininterrompue de ses conditions de vie, et l'on verra luire, autrement qu'en un doux rêve de justice, une époque d'essor et d'intellectualité ! Le fait d'être un grand homme, celui même de se témoigner « exceptionnel », c'est-à-dire d'user librement, en dehors de permissions héréditaires et sociales, de ces libres facultés cérébrales qui nous sont départies, sera envisagé alors avec le respect dû à toute hautaine affirmation du « moi » et non, comme de nos jours, en tare ou en dangereuse manifestation de folie, vouées à l'exécration, frappées d'ostracisme et dont les héros, doublement victimes, n'ont plus même, dans ce milieu desséché par l'indifférence, la possibilité de cette jouissance qu'ont eue quelques « exceptionnels » d'autrefois, le martyre !

GUSTAVE VAN ZYPE

Je crois incontestable qu'il existe, non point, si vous voulez, une âme belge, mais des traits communs de caractère, un mode commun de penser, qui constituent un lien entre les deux races réunies en Belgique, lien créé par des siècles d'une commune histoire.

Et, après être tombé, durant des années, dans ce travers des gens de chez nous, qui consiste à médire soi-même de son pays, j'en suis arrivé, regardant au dehors, à ressentir une profonde satisfaction, très étrangère pourtant au chauvinisme, d'être de ce pays.

Je crois que, de toute l'Europe occidentale, nous sommes la race dont la santé intellectuelle est la moins entamée par les maladies de l'époque : le snobisme n'a chez nous qu'une clientèle relativement restreinte ; le chauvinisme qui pousse certains de nos voisins aux pires emportements nous est presque inconnu.

C'est que nous possédons une grande force, que souvent on nous impute comme un défaut : nous pensons lentement. C'est le seul moyen de réfléchir. Je crois que nous avons acquis cette qualité précieuse au cours des successives et longues périodes d'oppression étrangère : nous ne pouvions pas parler beaucoup, et nous avions de graves et douloureux sujets de réflexion.

C'est aussi cette longue série de malheurs, l'habitude des luttes contre les abus de la force, qui nous ont fortement chevillé dans l'âme

un amour de la justice, un instinctif esprit d'opposition à la force brutale, qui ne se rencontrent plus partout. La foule, chez nous, est presque toujours du côté du faible contre le fort.

Nous avons gardé, au milieu du tohu-bohu des idées de ce temps, au milieu de ses maladies intellectuelles, de ses snobismes, de ses emballements, la faculté de regarder, d'écouter, de raisonner. Et les griseries de mots nous sont presque inconnues.

Notre art, notre littérature portent la marque de ces caractères. Qui regarde et raisonne est peu enclin à céder aux élans de l'imagination. Nos rêves sont généralement des rêves panthéistes, nos artistes exaltent la nature, en hommes intellectuellement bien portants, amoureux de la forme puissante et de la belle couleur. Cela vaut-il mieux que de chercher ses inspirations dans la seule imagination ? Il y a là matière à un long débat. Et je me borne à constater le résultat : l'école belge de peinture et de sculpture est la seule qui n'ait point subi d'éclipse ; la chaîne glorieuse n'est point interrompue de Rubens à nos grands artistes d'à présent ; l'école belge est toujours la première, incessamment se poursuit son mâle et puissant labeur.

Car nous sommes des laborieux. Les conditions un peu étroites de notre existence nous donnent les qualités sans éclat, mais fortes et continues, des hommes qui n'ont point eu la vie facile. Nous ne connaissons guère les grands succès rapides, nous les savons presque impossibles chez nous. Et c'est une des raisons de la belle conscience, de l'honnêteté qui marquent toutes nos manifestations artistiques, littéraires et scientifiques. Nous savons que seul le labeur persistant, l'œuvre patiemment édifiée, l'œuvre durable, triomphera. Et nous nous sommes accoutumés au travail relativement obscur. Ainsi nous nous tenons, grâce aux difficultés, à l'indifférence dont nous nous plaignons quelquefois, plus rapprochés de l'art et de la pensée hautaine et désintéressée. Ainsi nous n'avons que peu de célébrités passagères, mais nous avons autant de grands hommes que des races plus nombreuses.

Nous avons tort de nous plaindre, donc. De notre condition modeste, du peu d'éclat de notre vie nationale en apparence indolente, se fortifient nos qualités. Notre pensée, notre travail bénéficient du recueillement, recueillement attentif aux agitations du dehors et qui nous garde en réserve les ressources d'énergie d'une race point énervée.

L.-A. DU CHASTAIN

Ce ne sont pas les délimitations de frontières qui font les patries, mais un ensemble d'aspirations, une similitude de goûts et de mœurs, un caractère particulier qui, de milliers d'âmes, n'en forment qu'une seule.

Il y a une patrie belge ; donc il y a une âme belge, comme il y a une âme slave, une âme germanique, une âme anglo-saxonne et une âme française. La grandeur du pays n'y fait rien.

Une âme, c'est une force à la fois simple et complexe : simple, puisque c'est un principe indivisible ; et complexe, puisqu'elle est le siège de phénomènes très nombreux et très divers.

Il serait donc très long d'étudier un à un tous les éléments dont est faite l'âme belge et qui se retrouvent d'ailleurs, mais en proportions différentes, chez tous les peuples. Cela exigerait un travail approfondi. Il faudrait suivre tout le développement de la vie nationale dans ses innombrables manifestations religieuses, politiques, artistiques, littéraires,

commerciales, industrielles, et la mystérieuse évolution qui, depuis des siècles, a rapproché, mélangé, fondu ensemble des éléments parfois très disparates.

Et cependant, cela serait nécessaire pour bien comprendre comment un peuple chez lequel se parlent deux langues aujourd'hui rivales, sinon ennemies, et que divisent deux partis toujours en guerre, catholiques et libéraux, est cependant uni devant les autres nations et devant l'histoire par des sentiments communs qui lui donnent une physionomie et une âme.

Dans les traits de cette physionomie et dans les facultés de cette âme, il y a évidemment à louer et à blâmer, comme dans toutes les physionomies et dans toutes les âmes; il me semble pourtant que les qualités l'emportent, qualités de droiture, de raison, de volonté. Il en est de plus brillantes; il n'en est pas de plus solides. Assurément, il s'y mêle un peu de rudesse et ce n'est point par l'amabilité que ce peuple brille. Mais c'est un défaut voulu. Il y tient. Il entend bien ne pas être aimable. Il se défie au premier abord, et même au second, de tout et de tous. Et cette défiance, cette haine instinctive de tout ce qui est nouveau, de tout ce qui est étranger, par crainte de compromettre quelque chose de sa personnalité, pourrait bien être, en fin de compte, le caractère dominant de l'âme belge.

Entouré, ou se croyant entouré d'ennemis, ayant eu à lutter pendant des siècles pour conquérir son indépendance, ce peuple est surtout préoccupé de la conserver. Quoi de plus naturel? Quoi de plus légitime?

« Vous avez une patrie, disait un jour l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, aux Belges du Congrès de Malines, sachez la garder. » Le conseil était superflu; et le caractère défiant du Belge le protège mieux contre toute invasion, contre toute entreprise de ses puissants voisins, que les soldats et les canons.

L'enquête ouverte par la *Revue Mauve* aboutira certainement à cette conclusion que ce qui caractérise surtout l'âme belge, ouverte aux tendances les plus élevées et les plus progressives, aux idées les plus nobles, aux sentiments les plus généreux, c'est, malgré cela, l'effort constant pour rester fermée à toute influence extérieure.

Voilà ce que les étrangers, les Français surtout, qui seraient tentés de venir chercher fortune en Belgique, doivent bien savoir. Qu'ils ne s'attendent pas à être accueillis comme les Belges le sont, par exemple, en France. Ils s'exposeraient à des déceptions pénibles. Ils ne devront compter que sur eux. On ne leur sera pas hostile, on les ignorera tant qu'on le pourra; et le jour même où ils seront parvenus à conquérir de nombreuses et véritables sympathies, c'est seulement encore dans la colonie étrangère qu'ils trouveront un appui réel et efficace.

C'est pour cela que Baudelaire, qui n'avait pas compris l'âme belge, l'a jugée si sévèrement, si injustement.

Il ne lui a pas pardonné cette froideur qui fait sa force et cette défiance qui est une de ses vertus.

A NOS LECTEURS.

L'objet que nous nous proposions en fondant la Revue Mauve *nous l'avons exposé dans la préface de notre premier numéro : créer un lien nouveau entre les hommes de pensée et d'étude, leur ouvrir une maison aux abords facilement accessibles, n'ayant rien de commun avec les chapelles fermées et les cénacles exclusifs et dans laquelle ils pourraient développer librement leurs idées sur l'art, la littérature, la sociologie, l'histoire..., toutes questions ressortissant au domaine purement intellectuel et dont jamais les penseurs de Belgique ne se devraient laisser détourner par l'imitation tapageuse d'éphémères intrigues politiques.*

Or voici qu'aujourd'hui, et quelques mois à peine après l'apparition de la Revue, *le succès à déjà dépassé nos espérances.*

Les nombreux témoignages de sympathie qui nous parviennent, tant de l'étranger que de Belgique, nous sont un précieux encouragement à l'œuvre commencée, et nous imposent l'agréable devoir de faire de la Revue Mauve *un salon digne de nos lecteurs.*

Aussi avons nous résolu d'abandonner, dès maintenant, le modeste local qui vit notre éclosion et de transporter nos pénates en plein centre de notre chère capitale belge.

A partir du 1er septembre prochain, les bureaux de la Revue seront installés au nº 40 du boulevard Anspach.

Que tous nos amis reçoivent ici l'expression de notre gratitude pour l'appui si efficace qu'ils ont bien voulu nous prêter et qu'ils demeurent persuadés que nos efforts tendront sans cesse à mériter davantage leur bienveillant intérêt.

LA REVUE MAUVE.

LA LANGUE FRANÇAISE EN BELGIQUE

Il s'est produit en Belgique, en ces dernières années, un mouvement flamingant, assez semblable au mouvement félibre ou provençal tenté plutôt qu'accompli en France, où d'ailleurs il doit rester stérile. Il y a pourtant cette différence que le provençal est un patois intermédiaire entre l'italien et le français, dérivant du latin, accentué par la prononciation, tandis que le flamand est un dialecte mi-bas-allemand mi-néerlandais n'ayant rien de commun avec le français qui est la langue de la Belgique méridionale. Une autre différence consiste dans ce fait que l'unité nationale française a fait entrer le français dans l'usage du Midi de la France où on le parle concurremment avec le patois méridional, alors que, malgré l'unité belge, le flamand est resté presqu'exclusivement la langue des provinces du Nord quand le français est celle des provinces wallones.

Cette dualité de langue, dans un pays d'une petite étendue, est regrettable. Mais elle

semble pourtant devoir durer longtemps encore, non seulement à cause de l'attachement des populations des provinces du Nord à la langue flamande, favorisé par les institutions localistes qui font du peuple belge un peuple libre, mais encore à cause de la différence profonde entre le flamand et le français, qui est telle qu'aucun compromis linguistique n'est possible entre eux pour former un patois intermédiaire auquel le francais pourrait finir par facilement se substituer, comme il est arrivé pour le picard, le lorrain et le lyonnais. Il faut choisir entre l'un et l'autre, à moins de les parler tous les deux à la fois, ce qui n'est guère possible que pour les individus instruits, familiarisés avec l'étude des langues.

C'est parmi ces derniers que se sont rencontrés les instigateurs du mouvement flamingant qui voudraient faire du flamand la langue littéraire belge quand il n'est et ne peut être qu'un dialecte populaire fatalement imparfait. On comprendrait cette préoccupation si elle était motivée par un sentiment patriotique comme celui qui anime les hongrois et les tchèques englobés dans l'empire d'Autriche et aspirant à recouvrer leur nationalité, et comme le serait par exemple, un mouvement qui tendrait, si l'espagnol avait été imposé à la Belgique au temps de l'occupation, à lui substituer le flamand, par un retour légitime aux traditions nationales.

Mais il ne peut y avoir dans le flamengisme aucun sentiment de ce genre. Le français n'a pas été imposé à la Belgique par une conquête et par une occupation contre lesquelles le patriotisme pourrait vouloir réagir. Il est le résultat d'une évolution toute naturelle. En définitive s'il y a eu conquête c'est celle de la Gaule du Nord par les Francs installés dans la Batavie méridionale et qui, trouvant dans cette Gaule latinisée une langue plus parfaite que la leur, l'ont adoptée, simplifiée et perfectionnée avec le temps. Plus tard les Danois ou Northmans, en s'installant dans la Neustrie, ont fait de même et ont transporté en Angleterre, quand ils l'ont conquise, leur langue d'adoption qui, en se mêlant à la langue autochtone, a formé l'anglais. Les Flandres, tout en conservant leur autonomie, ont suivi cet exemple. Après avoir été le dernier boulevard du druidisme gaulois qui ne fut vaincu que par Vespasien, et le berceau de la monarchie franque qui allait rapidement étendre sa domination de la Meuse jusqu'à la Loire, elles ont d'autant mieux accompli, quant aux mœurs et quant à la langue, l'évolution qui s'accomplissait en France que leur population était, comme celle de France, un mélange de gaulois et de franc resté exempt de latinisme, et dans lequel l'élément franc ou germanique était sans doute dominant. Une partie des Flandres sont devenues françaises, après avoir été si longtemps disputées à l'Angleterre qui voulait tenir la Manche par Calais, comme elle tient la Méditerranée par Gibraltar. Mais elles n'en avaient pas moins conservé leur caractère particulier, et le flamand y était resté en usage dans le peuple, au point que, il y a trente ans, les prédicateurs prêchaient en flamand dans les villages.

On comprend que le peuple tienne à sa langue — fût-ce un patois — comme à ses coutumes et traditions locales. Rien n'est plus respectable que cet attachement aux modes d'autrefois qui le plus souvent valent bien les modes nouvelles. L'esprit et les institutions localistes du peuple belge, que la France peut lui envier, rendent cet attachement plus persistant. Mais le respect qu'on peut avoir pour cette fidélité ne doit empêcher de dire que le flamand est un dialecte inférieur ou imparfait, parce qu'il est resté presqu'exclusivement populaire et n'a pas subi les modifications par lesquelles une langue se perfectionne, s'accroissant sans cesse d'expressions nouvelles correspondant à de nouvelles connaissances, à de nouveaux faits ou de nouveaux objets et à de nouvelles idées, ce qui permet d'exprimer les plus hautes spéculations de l'esprit humain et les nuances les plus délicates des sentiments ou de la pensée. Le français, l'anglais et l'allemand ont subi ces modifications extensives conformes au génie des peuples qui les parlent. Pour amener

le flamand à cette perfection, il faudrait un temps considérable, au moins un siècle d'efforts d'une élite intellectuelle, poètes, historiens et savants, et une succession d'écrivains pareille à celle, qui, en France est allée de Joinville, Rabelais, Ronsard, Montaigne à Michelet, Lamartine et Hugo, en passant par La Fontaine, Molière, Corneille, Racine, Voltaire, Diderot et tant d'autres, se résignant à n'être lus que par un nombre relativement restreint de compatriotes.

Si les flamingants pouvaient poursuivre le perfectionnement du flamand pour en faire une langue littéraire apte à exprimer tous les faits et toutes les idées de la civilisation moderne, ils courraient grand risque d'être entraînés à assimiler leur dialecte à l'allemand, en lui empruntant une partie de son vocabulaire et peu à peu sa syntaxe. C'est une loi évolutive que les dialectes finissent par se fondre dans la langue originelle quand celle-ci a atteint son plein développement, de même que les rivières d'un même bassin vont mêler leurs eaux à celles du fleuve qui en est la grande artère. Le résultat du flamingisme serait donc de faire disparaître le flamand. Ce résultat pourrait être considéré comme fatal et heureux si le peuple belge avait le même caractère et le même génie que le peuple allemand. Mais cette opinion n'est guère soutenable.

Quoique le peuple belge ait, pour une partie, comme le peuple français lui-même, une origine germanique, par son développement historique il s'est bien plus rapproché du peuple français, avec lequel il a communauté de double origine, celtique et franque, que de l'Allemand. Ce qui le distingue profondément de ce dernier, c'est qu'il est un peuple libre, non seulement par ses institutions, mais encore et surtout par son esprit, et il ne supporterait guère l'autocratie et le caporalisme que l'Allemand accepte et auxquels il se soumet si facilement. Si le Belge n'a pas l'esprit pétillant, caustique et souvent insupportable du Français, il a, en revanche, le clair bon sens, plus positif, si différent de la nuageuse rêverie allemande qui se manifeste par la confusion et l'ambiguïté de la langue, rendant sa traduction impossible. Même quand il parle français, l'Allemand se distingue, en général, du Français par son caractère et sa manière de penser. Le Belge, lui, ne s'en distingue pas, — ou tout au moins il ne se distingue pas des Français du Nord, de ceux d'au-dessus de la Loire, si différents de ceux du Midi.

Les Belges instruits, ceux qui sont capables de faire œuvre littéraire, philosophique ou scientifique, ont le bonheur de savoir le français, qui se prête si bien à leur bon sens positif, et de pouvoir l'écrire comme les écrivains de France. Il peut leur plaire de vouloir s'en distinguer par des tournures qui sont plus dans l'esprit que dans la langue, et on ne pourrait que les féliciter s'ils conservaient à la langue française sa claire simplicité altérée par les intempérances de la faconde méridionale. Mais alors qu'ils ont cet outil d'expression à peu près parfait, convenant à leur tempérament intellectuel, pourquoi voudraient-ils en employer un dont l'imperfection est incontestable? Leur tentative équivaudrait à celle de Français qui, sous prétexte que le breton est la véritable langue celtique ou gauloise, prétendraient la substituer à celle que l'usage des siècles et tant de grands écrivains ont faite à la France.

Si l'anglais est la langue du commerce qu'il est bon de savoir quand on veut parcourir le monde pour faire du négoce, le français est la langue de la littérature et des idées, apprise par l'élite intellectuelle ou sociale dans presque tous les pays. C'est là la haute et vaste clientèle à laquelle peuvent s'adresser l'écrivain belge et l'écrivain suisse qui écrivent en français. C'est vraiment avoir peu souci de sa gloire que de vouloir parler et écrire dans un dialecte en usage seulement dans quelques étroites provinces et où l'on risque fort de rester incompris si l'on s'élève à des spéculations intellectuelles avec lesquelles le populaire n'est point familiarisé.

Il est probable qu'il y a en Hollande des hommes capables de hautes idées et de

grands sentiments. Mais à supposer qu'ils trouvent dans le néerlandais toutes les ressources d'expression éloquente ou précise qu'ils trouveraient en français ou en allemand, leur réputation ne dépassera pas les limites étroites de leur pays, qui n'a pas, comme la France, l'Allemagne et l'Angleterre, l'heureuse fortune de voir sa langue parlée à l'étranger.

Si Jean-Jacques Rousseau, au lieu d'écrire en français, avait écrit dans un dialecte helvétique, sa réputation n'eût sans doute pas dépassé les bornes de son canton, et son influence sur la Révolution française eût été nulle. Quelqu'opinion qu'on ait de Zola, il faut bien reconnaître que s'il avait écrit ses romans dans sa langue originelle, c'est-à-dire en italien, il n'aurait pas eu ces éditions énormes dont il est si fier et qui, pour lui, constituent toute la gloire littéraire. Il est probable même que, s'il n'avait pas écrit en français, sachant être lu par les femmes de la haute société, non seulement de France, mais encore de Russie, d'Amérique, de Vienne et de Munich, il n'aurait pas songé à exploiter le genre auquel il doit sa fortune. Si Renan, obéissant à la même sentimentalité localiste qui inspire les flamingants, avait écrit en breton, outre qu'il n'aurait pas trouvé dans le vieux dialecte gaëlique les moyens d'expression conformes à sa pensée ondoyante, ses ouvrages seraient restés comme inédits et son nom inconnu, même en France.

Les écrivains belges auraient donc grand tort de vouloir transformer en une langue nationale et littéraire le dialecte flamand, puisqu'ils ne peuvent se flatter de l'utopique espoir que la Belgique pourra quelque jour, par son extension territoriale et sa suprématie politique, prendre en Europe l'importance d'un grand empire dont la langue, imposée à des provinces conquises, s'étendrait à l'étranger.

Puisque, par une évolution historique et naturelle, le français est devenu la langue officielle et littéraire de la Belgique, parlée dans tout le pays wallon, ce que les Belges ont de mieux à faire c'est de profiter des avantages qu'elle leur offre en mettant à leur disposition un instrument linguistique arrivé presqu'à l'état de perfection, ayant produit tant de chefs-d'œuvre et qui leur donne pour clientèle l'élite intellectuelle du monde entier. C'est là ce que leur conseille l'intérêt de leur gloire et de celle même de leur patrie qui, tout en restant territorialement petite, sera grande si ses écrivains savent s'illustrer en rivalisant avec les écrivains français, comme ses artistes ont rivalisé autrefois avec les plus grands maîtres de l'Italie.

Quant au dualisme de langue qui divise la Belgique, il serait désirable pour l'unité belge qu'il cessât. Mais il ne peut disparaître qu'avec le temps et, par l'action de l'influence de la classe bourgeoise à laquelle on peut, dans les provinces flamandes, donner le goût du français; il finira par descendre dans le peuple, comme cela est arrivé en France où l'abandon des patois a été presqu'autant le fait de l'effacement des classes que celui de l'enseignement public.

PIERRE DENIS

CAUSERIE

SUR LE FÉMINISME

Pour clore cette série de causeries sur le féminisme, faisons un petit examen de conscience et demandons-nous si nous sommes vraiment mûres pour avoir en main cette liberté absolue, cette émancipation totale, rêve de tous les féministes ?

N'ont-ils pas raison, ceux qui, pour combattre les idées nouvelles, affirment que nous ne sommes pas capables de recevoir notre complète indépendance ?

Eh bien, je crois, en effet, que nous ne sommes pas *encore* « capables » et ceci par la faute de notre éducation.

Que font, en effet, la plupart des parents ?

A peine la petite fille a-t-elle ouvert les yeux à la lumière, qu'on lui dit sans cesse que sa qualité de petite fille exige qu'elle soit gentille, souriante, propre et bien habillée. Et on ne lui montre pas ces nécessités de bonne tenue comme une obligation morale de personne bien élevée, mais comme une nécessité de sa mission de femme, qui est de plaire.

Et cette mission de plaire, on va lui en parler sans cesse, attiser ainsi sa coquetterie, sa vanité, ses prétentions, avec d'autant plus de succès que son instruction, toute superficielle, ne saurait contrebalancer cette futilité d'un but mondain. Son instruction, arrêtée trop tôt, est si peu de chose que les plaisirs dans lesquels on lance la pauvre enfant en ont bientôt effacé toute trace. Le plaisir mondain, voilà ce que toutes les mères considèrent comme obligatoire pour leurs filles dès qu'elles ont atteint dix-huit ans. Il faut alors s'amuser, sans cesse, sans repos, et telle est la seule préparation au mariage qu'on donne à ce

cœur aimant, à cet esprit sensible, à cette âme délicate qui constituent la jeune jeune fille. Dès lors, qu'arrive-t-il? — Mariée, la jeune femme devient mère sans connaître le premier mot des devoirs de la maternité ou du mariage. Le mari hausse les épaules quand on lui parle de donner à cette enfant, capricieuse et vaine, des droits et une émancipation dont elle serait incapable d'user.

C'est pourtant ainsi que sont encore élevées la plupart des femmes, et quand nous voyons tant de scandales, tant de crimes, tant de divorces et de séparations, disons hardiment que la mauvaise éducation de la femme est presque toujours la cause de ces malheurs et de ces lamentables chutes.

Combien ce faux axiome : « La femme est faite pour plaire », a causé de ravages et dévoyé de femmes ! Seul, l'homme sensuel et égoïste qui ne voit en la femme qu'un objet de plaisir peut dire semblable sottise ; mais les parents chrétiens qui ont à former les petites âmes des futures femmes devraient considérer cette banale niaiserie comme la plus dangereuse des erreurs. Faire d'une créature humaine une poupée, un jouet passager, c'est là une immoralité dont, malheureusement, beaucoup ne voient pas assez la portée.

La femme, autant que l'homme, est responsable, quand une nation ou une époque sont marquées par un abaissement des caractères, une recrudescence des crimes.

La mère a une influence énorme dans la formation intellectuelle et morale de ses enfants. Le mari, pour si génial qu'il soit, peut se voir à tout jamais annihilé, éteint par la méchanceté ou la stupidité de la femme. Faites des générations fortes en donnant aux femmes une idée saine de la hauteur de leur mission, et vous aurez des mères et des épouses d'élite.

Pourquoi partout maintenant cet abaissement de caractère, cet égoïsme étroit qui arrête toutes les grandes impulsions, tous les dévouements généreux, tous les sacrifices héroïques? Parce que la femme actuelle est devenue égoïste et que, ne sachant plus se sacrifier elle-même, elle ne veut pas que les siens se sacrifient. Au lieu de prêcher à sa famille le dévouement, l'abnégation, par ses larmes, ses prières, ses caresses ou ses colères, elle empêche tous ceux qui l'entourent de jamais aller de l'avant, de se compromettre pour une noble cause, par une démarche pénible ou hasardeuse, et à force d'être prudente, d'entourer les siens de sa folle tendresse, elle tombe avec sa famille dans cette pusillanimité bourgeoise et *snob* qui est un des vices de notre époque.

Pour relever notre niveau moral, il faut refaire à la femme une nouvelle éducation.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le féminisme catholique ne prétend pas, par cette éducation, créer des femmes « savantes ». Il veut avant tout faire de nos enfants de vraies femmes.

Que si, d'après les causeries précédentes, on pensait que notre désir est de voir toutes les femmes partager également avec les hommes la même instruction et la même science, et faire de la race humaine une seule et même espèce d'individus moraux, on commettrait une grosse erreur.

Nous avons simplement voulu constater que la situation de la femme avait changé. Que les progrès modernes, en faisant de nouvelles mœurs, tendaient à à pousser la femme davantage hors du foyer. Qu'un grand nombre, ne se

mariant pas, avaient une existence indépendante que leur intelligence désirait occuper. Ayant constaté tout cela, nous avons formulé le désir que les femmes mariées fussent davantage protégées et respectées par la loi et qu'on facilitât à toutes celles qui sont obligées de gagner leur vie les moyens de la gagner honnêtement.

De là à désirer des vues plus larges pour l'admission des femmes dans certaines carrières, pour aider à fournir à beaucoup d'entre elles les moyens de gagner leur vie, quoi de plus juste et de plus naturel ! Mais ici se borne notre désir.

L'éducation la meilleure, les libertés les plus grandes données à la femme *ne doivent jamais la déclasser.*

Il faut donc se garder de suivre aveuglément cette impulsion mal pondérée, qui veut faire de la femme un homme déséquilibré. Son éducation doit être complètement modifiée, mais toutefois sans jamais perdre de vue le rôle sacré qui lui est assigné par la nature et la religion et sans la lancer de parti pris dans cette voie dangereuse et antisociale des métiers d'hommes.

Parce qu'on désire assurer à la femme une situation plus individuelle, plus libre, on ne doit pas méconnaître sa mission, et ce n'est pas rabaisser la femme que de dire que cette mission est celle de mère, d'épouse, d'éducatrice de l'enfance et de gardienne du foyer.

C'est malheureusement ce qu'on oublie trop, et les lycées de femmes, les examens et diplômes de baccalauréat, les prétentieux programmes des institutions scolaires, sont dangereux et néfastes, parce qu'ils tournent la tête aux jeunes filles, leur façonnent un esprit faux et pédant et feraient, si on ne s'en gardait, des générations nouvelles de « femmes-hommes », dédaigneuses de leurs vrais devoirs, ce qui serait une dépravation.

Les catholiques, qui ne voient dans cette toute dernière évolution éducatrice que le désir de mettre les pensionnats et instituts catholiques au niveau des lycées laïques, doivent se défier de cet entraînement.

Il ne s'agit pas de lutter dans une émulation qui sent trop la boutique, avec les établissements d'instruction laïque, mais bien de former de meilleures femmes, et on les formera, non en faisant d'elles des puits de science, mais en rehaussant leur intelligence, en relevant leur cœur et leur caractère.

Nous n'avons pas ici le temps d'étudier ce que devrait être cette éducation. Un traité complet y suffirait à peine et dépasserait de beaucoup les limites que nous nous sommes imposées.

L'éducation de la femme devrait être surtout philosophique. Il faudrait développer davantage son intelligence en l'élevant de plus en plus au-dessus des frivolités qui sont ordinairement son partage. Cela est nécessaire pour combattre la nature féminine si facilement attirée vers la coquetterie et les futilités. *On ne doit jamais craindre de rendre la femme trop raisonnable.*

Il faut toutefois redouter de la rendre pédante, mais ne jamais avoir peur qu'elle soit trop vertueuse, car la vertu, c'est la raison chrétienne mise en pratique.

Cette éducation doit être telle que, tout en préparant la jeune fille à devenir bonne épouse, bonne mère et femme de ménage, elle lui exerce l'esprit suffisam-

ment pour lui permettre d'adopter un métier, de s'attacher à une science, à un art quelconque, si les circonstances l'exigent.

Bien plus, nous voulons, si ses aptitudes ou les nécessités l'y poussent, et sans se voir rejetée avec haine ou mépris, que la femme puisse adopter tout métier ou tout art pour lequel elle se sent une vocation spéciale. Mais il ne faut pas que les femmes voient seulement un avenir dans les situations sociales jusqu'ici réservées aux hommes.

L'éducation de la femme devra donc l'instruire à fond de tout ce qui regarde la mission féminine. Et c'est ce qu'on a, hélas! beaucoup négligé depuis un siècle.

A peine, durant le temps que passait la jeune fille au pensionnat, lui parlait-on de ménage. Il semblait que c'était tomber dans le vulgaire et le commun. Cette erreur est grossière et on ne comprend pas qu'elle ait duré si longtemps.

La plupart des femmes, qu'elles soient mariées ou non, ont un ménage à faire ou à diriger, c'est presque l'entière occupation de leur vie. Ce qui fera leur valeur au foyer, on le dédaigne, on le leur fait mépriser, on ne leur en apprend pas le premier mot.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que très peu de femmes entrent en ménage avec une notion vraie de leur rôle spécial et qu'elles sont ainsi souvent la cause première de disputes, de dissensions conjugales, quand elles ne sont pas coupables de grosses dilapidations qui ébrèchent la fortune de la communauté.

Apprendre à la femme à connaître tous les détails du ménage, la cuisine, la couture, à savoir équilibrer ses dépenses suivant les revenus de son budget, tels sont les principes fondamentaux de l'éducation féminine. A ces principes il convient d'ajouter des notions exactes sur la manière de diriger une fortune mobilière et immobilière. La jeune fille sera ainsi suffisamment experte en ces matières un peu abstraites, pour que, si la mort lui enlève ses parents, si elle se marie, elle puisse savoir conduire ses affaires ou conseiller son mari et éviter tous les écueils où tombent ordinairement les femmes trop ignorantes de tout cela et qui, presque toujours, se laissent voler ou tromper faute d'un peu d'expérience en affaires.

Les femmes anglo-saxonnes, je le sais, méprisent beaucoup ces humbles sciences; elles veulent trop faire de la femme un homme manqué, et n'ont pas assez l'amour du foyer et de la famille. C'est là un danger pour la société, et l'éducation est le meilleur moyen moyen de réagir contre cette funeste tendance.

Que l'éducation remette donc en honneur les travaux féminins et la mission féminine; qu'elle prouve à la jeune fille que ce n'est pas la rabaisser que de lui apprendre à être bonne mère et bonne ménagère, et que sa part contributive au bonheur de la nation, pour être plus humble n'en est que plus méritoire.

Si ces notions ménagères sont données avec intelligence et accompagnées d'une forte philosophie chrétienne, elles ne feront pas d'une femme une commère bourgeoise comme on le craint communément, mais une femme exquise, joie et orgueil de sa famille.

Il faut intéresser la jeune fille à sa mission de femme et, en la lui faisant aimer, on lui rendra le plus précieux de tous les services.

Ce qui ne veut nullement dire que la femme doit être uniquement bonne ménagère. J'estime que de savoir faire un bon pot-au-feu n'empêche pas d'être très forte en histoire et littérature, voire en algèbre. Mais il faut éviter de

donner aux femmes une science papillottante, toute de superficie, s'évanouissant après le premier bal comme une bulle de savon. De même vaudrait-il mieux qu'au lieu de lui apprendre mal beaucoup de petits arts d'agrément on la poussât fortement vers un seul, pour lequel elle aurait un goût plus particulier. Car il faut se pénétrer de cette vérité qu'on aime ce qu'on fait bien et qu'on se degoûte de ce qu'on fait mal. Combien de jeunes filles qui ont coûté bien cher à leurs parents, en leçons de piano et de dessin, jettent au loin musique et pinceaux dès qu'elles terminent ce qu'on appelle si improprement leur éducation. Si elles délaissent ainsi ces arts, c'est qu'elles en savent peu de choses; alors qu'en observant leurs aptitudes, en leur faisant étudier seulement la peinture ou seulement la musique, avec soin, on aurait, par une salutaire et intellligente distraction, préservé leurs loisirs futurs des aspirations folles au plaisir qui hantent toutes nos femmes inoccupées.

Soyons donc féministes, mais soyons surtout féminines. Toutes les revendications que nous pourrions faire ne vaudront pas le bon accomplissement de notre mission.

Nous arriverons à cet accomplissement parfait en comprenant mieux nos devoirs et en nous y attachant.

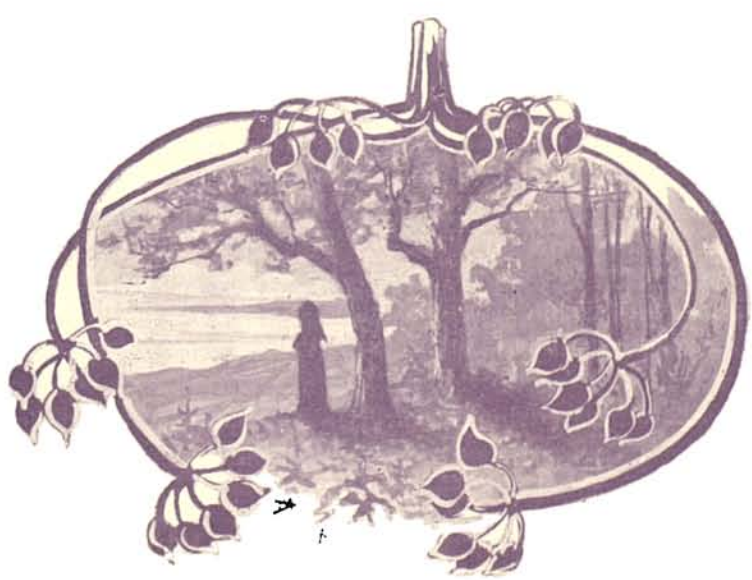
Et quand la femme intelligente, cultivée, raisonnable viendra réclamer une loi nouvelle elle sera d'autant plus écoutée qu'elle aura davantage affirmé sa valeur de femme.

De la femme dépend l'avenir de la société, si elle sait comprendre qu'elle doit tout autant se méfier des extravagances que d'une égoïste apathie. Le monde avec sa corruption actuelle et les violences du socialisme a besoin de la femme chrétienne.

Espérons qu'elle ne faillira pas à sa mission sainte.

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

(FIN)



CHRISTINE DE SUÈDE

(SUITE)

Le meurtre de Monaldeschi eut un immense retentissement dans toute l'Europe; il soulevait une question de droit des gens sur laquelle s'escrima longtemps la plume des jurisconsultes. Cependant, il faut le reconnaître, le droit de vie et de mort semblait alors si naturellement découler du caractère royal, les pratiques de justice secrète ou sommaire, chères à la renaissance italienne, étaient encore si récentes, que l'opinion juridique contemporaine inclina généralement à envisager comme l'exercice d'un droit de Christine ce qui n'était au vrai qu'un abominable assassinat. Qu'il nous suffise de faire remarquer combien est faible la base sur laquelle s'étayent ces diffuses consultations et ces lourdes apologies. En abdiquant, Christine s'était réservé les droits souverains. Une pareille réserve était plus illusoire que réelle, elle ne pouvait concerner que des droits honorifiques ou elle aboutissait à un double gouvernement. En tous cas, cette clause n'avait de force que dans le pays et à l'égard de ceux sur qui Christine avait régné : la Suède et ses habitants. Encore cette juridiction devait-elle s'exercer dans les formes réglées par la loi (1); mais prétendre l'exercer à l'étranger, en dehors de toutes règles, vis-à-vis de gens qui, pour être ses domestiques, n'avaient pu devenir les sujets d'une reine sans État, c'était un étrange abus de pouvoir; la Cour de France ne prit pas le change. Anne d'Autriche ne cacha pas son blâme; mais le roi n'osa témoigner sa réprobation plus énergiquement qu'en laissant la Sapho du Nord se morfondre dans Fontainebleau, tandis qu'à Paris, les ballets, les comédies, les mascarades se succédaient tous les jours. Ce ne fut que vers la fin du carnaval de 1658 que la reine-mère consentit à la laisser venir à la Cour, et encore pour un jour. Pour mieux marquer combien sa présence était à charge, on l'installa au Louvre dans l'appartement de Mazarin; on trancha contre elle les querelles d'étiquette qu'elle eût le mauvais

(1) Christine sentit si bien qu'il en était ainsi, qu'il n'y a pas d'exemple qu'elle ait posé acte de justice en Suède ou dans les pays en dépendant. Et pourtant, elle eut plus d'une fois à se plaindre des administrateurs de ses domaines qui, plus que Monaldeschi, dépendaient d'elle.

goût de susciter à la reine Henriette d'Angleterre; elle n'en resta pas moins plusieurs jours, toujours enragée de plaisirs, insouciante des convenances, courant en carrosses de louage, dans une compagnie d'hommes, assistant impromptu à une séance de l'Académie, où elle n'eût pas non plus les honneurs auxquels elle prétendait et où, pour lui donner une idée des travaux de la docte assemblée, le hasard voulut qu'on luit lût l'article sur le mot jeu. Cette phrase s'étant trouvée : *Ce sont jeux de prince qui ne plaisent qu'à ceux qui les font*, celle qui venait de faire tuer Monaldeschi « rougit et parut émue, mais voyant qu'on avait les yeux sur elle, elle s'efforça de rire, mais c'était plutôt un ris de dépit que de joie ».

Le lendemain, elle reprenait le chemin de l'Italie ; elle ne devait plus revenir en France.

Le 14 mai 1658, la galère royale aborda à Livourne, en Toscane. A la frontière de l'État pontifical, à l'entrée à Rome, Christine fut magnifiquement reçue. Dans les honneurs dont il ne cessait de la combler, lorsqu'elle était auprès de lui, comme dans les lettres qu'il lui écrivait lorsqu'elle voyageait et où la solennité et la lenteur de la période latine revêtent l'affection exprimée d'un caractère paternel et auguste, Alexandre VII se montre tout autre que n'ont coutume de le peindre certains historiens français. Peut-être, y avait-il quelque ostentation dans cette pompe, peut-être, érudit lui-même, séduit par l'esprit cultivé de la reine de Suède, s'exagérait-il et la valeur d'une pareille conversion et les suites qu'elle pourrait avoir pour la Suède. C'étaient de respectables illusions; mais il y avait de la grandeur de sa part, au milieu des difficultés qui signalèrent son Pontificat, à ne point vouloir abandonner une femme que sa conversion avait réduite à la merci des princes catholiques, à lui accorder autant d'égards que si la couronne eût encore ceint son front. C'était toujours de mauvais gré, que, depuis la cérémonie d'Inspruck, le gouvernement suédois avait exécuté ses engagements financiers à l'égard de Christine ; ce n'était qu'à grand peine qu'elle arrachait quelques bribes d'argent de ses apanages, et, depuis que la guerre ravageait la Poméranie dont les revenus lui étaient engagés, les Suédois en prenaient prétexte pour ne plus rien lui envoyer. Les prodigalités de notre héroïne, les « pilleries » de son entourage cosmopolite et hétéroclite, avaient mis le désordre dans ses finances ; ses voyages avaient épuisé et au-delà, les petites sommes qu'elle avait arrachées à la générosité de Louis XIV, et quand elle revint s'établir à Rome, au palais Mazarin, elle n'avait plus ni argent, ni crédit. Le Pape lui assura une pension de douze mille écus romains et mit à la tête de sa maison le cardinal Azolino, l'un des membres les plus éminents du Sacré-Collège. Esprit souple et étendu, autant qu'administrateur prévoyant et rigide, Decio Azolino apporta à ces règlements domestiques le soin minutieux qu'il mettait à l'étude des affaires politiques. Les dépenses superflues furent retranchées; une surveillance plus étroite fut établie dans toutes les parties du service; en quelques mois, les effets souscrits par Christine étaient retirés ou soldés et jusqu'à la fin de sa vie, Azolino restant toujours à la tête de sa maison, bien qu'il y ait eu encore des moments critiques, que jamais les remises de Suède ne se soient faites régulièrement, Christine ne fut plus un jour à court d'argent.

Le séjour de la princesse au palais Mazarin ne fut pas long. Mécontente du cardinal, dont elle n'avait point tiré ce qu'elle espérait, désireuse de se rapprocher des Espagnols, elle alla s'établir dans un couvent ; c'est là que lui fut apportée la nouvelle de la mort prématurée de Charles-Gustave de Suède, arrivée le 7 février 1660. Il ne laissait qu'un fils en bas âge.

Aussitôt Christine forma le projet de retourner en Suède. Son amour du changement, des voyages, son humeur inconstante, les démêlés que lui causaient avec le gouverneur de Rome les franchises de son quartier, ne suffisent pas à expliquer une résolution si subite. Voici la raison qu'elle en donnait au duc Adolphe Jean, oncle du petit Roi :

« Je vous donne avis, lui écrivait-elle le 12 juin, que je suis résolue de m'approcher des lieux où je pourrais me rendre moins inutile à LL. MM., espérant de pouvoir terminer heureusement mes prétentions et régler mes intérêts dans la bonne disposition où l'on est de me rendre justice. »

Mais Jean-Adolphe, pas plus qu'aucun homme politique d'Europe, n'admit que de simples intérêts pécuniaires eussent décidé Christine à traverser toute l'Europe, d'autant que, de son aveu même, la mort de Charles X était « arrivée en un temps où j'espérais quelque changement en sa conduite qui me fût avantageux..., et j'attribue aux bons offices de la Reine les ordres que la nouvelle régence a donnés pour mon paiement ».

Des motifs d'un ordre plus relevé poussaient Christine à courir de nouveau les grands'-routes d'Europe et évidemment, à la faveur d'une minorité, elle comptait ressaisir quelque bribe du pouvoir qu'elle avait si dédaigneusement rejeté.

Renversement des choses ici-bas ! Tandis que la Muse brûlait les étapes d'Allemagne avec plus de précipitation qu'elle n'en avait mis six ans auparavant à abandonner les glaces de sa patrie, le Sénat, les Ordres de l'État, le clergé luthérien, qui avaient accumulé les obstacles pour la retenir en Suède, cherchaient le moyen maintenant de l'empêcher d'y rentrer. Vainement, répétait-elle, qu'elle n'avait en vue que le règlement de ses intérêts particuliers, personne n'y croyait; on devinait que, lasse de voyager comme elle l'avait été de gouverner, revenue de ses illusions, c'était l'ambition et non l'intérêt qui la ramenait dans sa patrie.

Mais le Gouvernement était trop récent, trop faible, trop mal assis pour oser lui interdire de vive force l'entrée de la Suède. Christine avait encore, dans toutes les classes de la société, des partisans qui, pour elle ou par vénération pour la mémoire de Gustave Adolphe, n'eussent point souffert qu'on lui manquât d'égards, et les paysans pensaient avec joie que si elle restait en Suède, les deux cent mille rixdales de sa dotation ne sortiraient plus annuellement du pays.

A Halmstadt, en descendant du navire qui l'avait amenée de Copenhague, la Reine trouva le maréchal de Linde, le fils de sa nourrice, avec la mission ostensible de la saluer au nom de la régence, mais chargé en secret de tenter une suprême démarche pour qu'elle ne poussât point jusque Stockholm.

Mais cette opposition honteuse, en lui faisant sentir qu'on la craignait, ne fit que la confirmer dans ses résolutions et hâter dans ses étapes. Faisant bonne figure à mauvais jeu, la régence lui fit, à son entrée dans la capitale, une réception magnifique. Le Roi et le duc Jean-Adolphe l'attendaient à la porte de la ville. Les sénateurs, les grands dignitaires lui faisaient cortège ; les bourgeois sous les armes, alternant avec les soldats réguliers, formaient une double haie jusqu'au palais. Tous les canons de la ville et de la flotte tonnaient ; au bas du degré royal, la Reine-mère attendait et elle conduisait Christine dans le plus bel appartement du palais. Elle entrait la tête haute, en dépit de la régence, avec toute sa petite suite d'Italiens, d'aumôniers catholiques, et tous les matins la messe se célébrait dans le palais de Gustave-Adolphe. Il semblait qu'elle n'eût donc qu'un mot à dire soit pour seulement ressaisir les rênes du gouvernement, soit pour faire reconnaître son droit de reprendre la couronne au cas où le petit roi viendrait à mourir. Mais ce triomphe ne fut pas long ; son éclat même fournit à ses ennemis les armes qui allaient abattre pour jamais la triomphatrice. On sait les sentiments peu tendres que de tout temps le clergé luthérien nourrissait à l'égard de Christine ; sa conversion les avaient exaspérés ; ces prêtres catholiques, cette messe célébrée publiquement au cœur même de la capitale, les porta au paroxysme. C'est parmi les basses et moyennes classes que Christine rencontrait des sympathies ; c'est là qu'il fallait la ruiner. Le spectre du papisme, celui des jésuites, qui, aujourd'hui encore, après deux siècles, agit si merveil-

leusement, firent l'affaire auprès d'un peuple ignorant et aveuglément affectionné à ses pasteurs. Aussi, quand la diète se réunit, Christine non seulement n'osa pas réclamer quelque part au gouvernement, ni même présenter son mémoire pour obtenir la reconnaissance de ses droits à reprendre la couronne en cas de décès de son petit cousin ; mais on exigea d'elle qu'elle renouvelât purement et simplement les renonciations de 1654. Bien plus : la Diète lui fit défense de faire dire la messe au palais, l'obligea à renvoyer ses aumôniers et à aller faire ses dévotions dans la chapelle du résident français, le chevalier de Terlon. Tout ce qu'elle put obtenir fut que les États lui confirmèrent le libre exercice de sa religion catholique pour elle, ses domestiques, les habitants qui voudraient assister à la messe avec promesse de n'emmener ni moines, ni jésuites — toujours le redoutable spectre — dans le royaume. Et encore n'était-ce là qu'un palliatif, qu'une concession illusoire, puisqu'à son second voyage en Suède, en 1668, le Sénat refusa obstinément de la laisser pénétrer dans le pays, si elle ne renonçait à tout exercice de son culte pendant son séjour. On comprend quel dépit un pareil traitement causait à l'âme altière et violente de Christine, en quelles paroles amères sa douleur s'exhala durant le long hiver, aux interminables nuits qu'elle passa dans son château de Noeköping. L'écho nous en est conservé dans ses lettres de cette époque : « Que je sois plus mal traitée que le plus petit ministre étranger, écrit-elle entre autres à son administrateur général, le baron Baat, répugne à la raison, au droit des gens, à toutes les lois divines et humaines. »

« ... Je leur abandonne mon bien et ma vie et ne demande autre grâce que de pouvoir sortir de Suède sans voir blesser mon honneur..... Qu'ils se souviennent que la mort me sera moins rigoureuse que le déshonneur... Au nom de Dieu, empêchez que la nation suédoise ne se rende abominable par une action si indigne que de manquer de respect à une princesse qui ne l'a pas mérité. Hâtez-vous de me remettre mon argent, que je puisse sortir au plus tôt de ce pays où je suis si cruellement persécutée. » C'est le refrain qui revient dans toutes ses lettres au peu pressé Baat : « Apportez-moi de l'argent pour mon voyage, écrit-elle encore le 16 mai ; aussitôt que j'en aurai, je partirai sans attendre une heure. » Baat s'exécuta enfin et Christine put repasser le détroit et s'installer à Hambourg, où elle passa un an à remettre de l'ordre dans ses affaires.

A peine rentrée à Rome, au cours de l'été 1662, Christine assistait à l'agitation et à l'inquiétude que répandait dans toutes les sphères du gouvernement pontifical la malencontreuse affaire des Corses (août 1662). On sait comment l'orgueil de Louis XIV enfla cette rixe entre gens inférieurs jusqu'à en faire un *casus belli*. Dès le premier jour Christine s'interposa, suppliant le duc de Créqui, dont elle connaissait l'humeur cassante, de ne point s'embarquer dans une affaire dont il aurait grand'peine à se retirer. Les conseils de modération furent assez mal reçus ; alors, avec son besoin de remuer, d'occuper de mille manières ses dévorantes facultés, elle se tourna d'un autre côté et elle offrit encore sa médiation en France, sans se laisser rebuter par tant d'humiliants refus. Ce sont, cette fois, d'ironiques paroles qui repoussent ses offres.

— « Madame ma sœur, lui répond Louis XIV, je suis fâché que Votre Majesté se soit donné la peine de me dépêcher le sieur d'Alibert pour un sujet qui ne méritait pas de lui donner ce soin. Je sais qu'il est juste que les personnes de votre rang ne se contraignent en rien : ainsi, aux occasions où elle voudra bien me donner des marques de son affection je les estimerai beaucoup... Aux occurrences où d'autres intérêts lui seront plus chers et plus considérables que les miens, je ne me plaindrai que de ma mauvaise fortune. »

Émue par cette lutte inégale entre un vieillard si bon pour elle et le tout-puissant monarque, Christine insiste :

— « Si Votre Majesté, lui répond alors Lionne, avait reçu quelque mauvais traitement en la personne du dernier de ses domestiques... je m'assure qu'elle a tant de cœur

et d'amour pour la gloire qu'elle ne suivrait pas le conseil qu'elle me donne de passer l'éponge sur ce désagréable tableau. »

L'allusion était claire à celle qui avait ordonné le meurtre de Monaldeschi. La pauvre femme éprouvait chaque jour qu'une Reine sans États est une divinité sans Temple et pouvait constater en voyant avec quel irrespect, quelle désinvolture les souverains européens traitaient le Pape, combien peu pesait dans leurs conseils une puissance purement morale, et combien illusoire avait été son rêve d'imposer à tous ces potentats l'ascendant de son génie et de s'imaginer que son triple titre de femme, de Reine et de Muse les soumettrait sans révolte à ses lois. Elle trompait l'ennui profond d'une existence monotone par les récréations littéraires ; elle fondait et présidait des académies ; elle proposait des énigmes ; elle faisait frapper des médailles ; elle avait toute une petite cour de prélats et d'abbés. Sous un pontificat qui finissait dans l'humiliation et la douleur, quels autres divertissements que ceux qu'offre la littérature ?

L'Amazone suédoise ne se désintéressait pas non plus de la politique. Seulement, après tant d'échecs, le champ de son action se resserrait davantage. La lutte héroïque que Venise soutenait à Candie contre le Turc semble l'avoir passionnée. Le comte Gualdo Gualtieri parcourut une partie des cours européennes, chargé par elle d'une mission en faveur des défenseurs de Candie, mission à laquelle le caractère et les agissements du diplomate donnaient une couleur assez équivoque et qui échoua piteusement. Tout le succès de Christine se borne à quelques enrôlements, à quelques recrues de grands seigneurs suédois que leur foi, le désir d'apprendre la guerre ou tout simplement la soif d'aventures poussait à prendre rang sous la bannière de Venise.

La déconvenue qu'elle avait éprouvée en quittant son pays en 1661 n'avait pas entièrement découragé l'intrépide Suédoise et à peine de retour dans la ville éternelle, étouffant dans l'atmosphère triste et nécessairement un peu rigoriste de la cour romaine, elle méditait une seconde expédition dans sa patrie. Espérait-elle toujours ramener au giron de l'église catholique une partie de ses anciens sujets ? Certaines négociations qu'elle entama donnent lieu de le penser et elle faisait partager à Alexandre VII ses désirs et ses espérances.

Une fois les Suédois ramenés à l'unité catholique, il était tout naturel qu'ils remissent sur la tête de Christine la couronne qu'elle n'avait déposée que pour devenir catholique. Malheureusement pour elle, ses calculs péchaient par la base. Loin d'ébranler les convictions luthériennes parmi ses anciens sujets, sa conversion n'avait fait qu'exciter contre elle la fureur du clergé luthérien. Elle s'en aperçut bien quand, au mois de mars 1667, elle débarqua à Helsingborg. La Régence ne garda même point pour elle les égards qu'elle avait montrés quelques années auparavant. Le comte Pontus de la Gardie était bien au débarcadère pour lui souhaiter officiellement la bienvenue, mais, dès la seconde étape, à Jonkiöping, un courrier apportait au comte les délibérations du Conseil de Régence, avec ordre de déclarer à Christine qu'elle eût à renvoyer son aumônier et de l'avertir « qu'à elle et à ses domestiques ne serait permis l'exercice d'aucune religion étrangère ».

Par ce qui s'était passé lors de son premier voyage, la Reine-mère pouvait penser qu'une pareille défense l'empêcherait d'aller plus avant. Mais, son conseil avait pris toutes ses précautions et les résolutions, qui prévoyaient le cas où Christine viendrait à Stockholm, étaient réellement injurieuses pour elle. Non seulement il fallait la garder de manœuvres contraires à son acte d'abdication et à son assurance réitérée en 1600, « non seulement, si son séjour en Suède se prolongeait au delà de quelques semaines, elle serait tenue de congédier ses officiers et domestiques étrangers, mais, si les États étaient convoqués pendant son séjour, il ne lui serait pas permis d'être présente au lieu de leur assemblée, encore moins d'entretenir quelque communication de bouche ou par écrit avec les États ou quelqu'un d'eux en particulier ».

Mais où l'injure devenait parfaitement gratuite, c'est quand le Conseil de régence, par « un soin tout particulier pour la personne du Roi, de sorte que tout danger tant par rapport à son éducation qu'à l'égard de sa santé soit sûrement prévenu et détourné », statuait que « aussitôt la reine Christine arrivée... S. M. le Roi irait à Upsal avec ses gouverneurs, etc. ».

Ce luxe de précautions demeura inutile. Dès que Christine eût reçu à son château de Noerkoping, confirmation de la défense d'exercer publiquement son culte, elle retourna précipitamment sur ses pas et s'établit à Hambourg pour traiter de là les affaires qu'elle avait à terminer.

Christine paraît avoir eu pour cette ville riche et commerçante, une grande prédilection. Nous avons vu qu'en revenant de Suède, en 1661, elle s'y était longuement arrêtée. Elle venait encore y passer six mois et, cette fois-ci, elle y fit un séjour de près d'un an et demi. A peine installée, elle y apprit la mort de son protecteur Alexandre VII et, peu après, l'exaltation du cardinal Rospigliosi, qui prit le nom de Clément IX.

Rospigliosi avait été des amis et des familiers de Christine. Elle ne crut pas pouvoir moins faire, pour témoigner de sa joie, que d'illuminer la façade de l'hôtel qu'elle habitait et de faire tirer un feu d'artifice. On était au 15 juillet. Sur la façade de l'hôtel, les lampions alternaient avec les transparents représentant les vertus ou les armes du nouveau Pape. Mais, par une véritable bravade dans une ville protestante, la pièce principale représentait, en dessous de l'Eucharistie adorée par les anges, l'Église en habit pontifical foulant aux pieds l'hérésie. En voyant s'éclairer ce tableau, la populace, mêlée de débardeurs et de matelots de toutes nations, qui avait circulé toute la journée devant le palais et fait de nombreuses libations aux fontaines de vin qui coulaient sur la place, fut soulevée d'une véritable frénésie : elle se rua contre la décoration, la mit en pièces ; un domestique effrayé tire d'une fenêtre un coup de mousquet sur cette tourbe avinée et hurlante ; alors l'assaut commence ; les pierres font voler les vitres en éclats ; les sentinelles sont désarmées ; les lourdes portes de chêne sont ébranlées sous une formidable poussée. Christine, toute tremblante de crainte et d'horreur s'enfuit par une porte de derrière, enveloppée de la cape des femmes du peuple. Le commandant militaire prévenu, envoya alors sa garde qui dispersa les mutins, rétablit l'ordre sans beaucoup de peine, et le lendemain, la Reine, conduite par le magistrat, rentrait en triomphe, dans son hôtel dévasté.

Ce mécompte, les ennuis que lui donnait, en Suède, la haine acharnée du Grand-Chancelier la Gardie, les enquêtes ordonnées par le Sénat au sujet de la régie des revenus concédés, enquêtes que Christine prétendait être contraires aux conventions de 1660, tout cela n'empêchait point une princesse toujours aussi ardente au plaisir, de chercher tous les divertissements. Maintenant que les honneurs souverains se faisaient plus rares, elle en devenait plus avide. Lors d'une course dans le duché de Brême, alors aux Suédois, elle voulut, montée en cavalier, passer devant le front des troupes, commander la manœuvre. Le maréchal Wrangel eut un malin plaisir à rectifier, en les transmettant, ses ordres donnés tout à rebours.

A ce moment, elle n'avait, du reste, pas renoncé à tout espoir de régner un jour. Puisque la Suède refusait de recevoir son ancienne reine, pourquoi ne se tournerait-elle pas d'un autre côté ? L'abdication du roi Jean-Casimir de Pologne ne lui offrait-elle pas une occasion magnifique à saisir? Là, du moins, sa religion ne serait point un obstacle (1), au contraire. En outre, elle était de la même maison que le dernier roi ; un règne heureux et glorieux, une position pécuniaire indépendante, qui ferait qu'elle ne serait jamais à charge aux Polonais, son âge, sa vigoureuse santé, voilà des arguments à faire valoir

(1) Instructions de Christine au P. Hacki à Varsovie.

qu'elle indiquait au P. Hacki. Christine se prévalait également de son horreur bien connue pour le mariage ; ainsi, « sans suite ni descendants, » la Pologne « n'avait rien à craindre » d'elle « pour la liberté, et, après sa mort, elle pourrait être en état de choisir telle autre maison qu'elle voudrait ». Mais c'est surtout sur la recommandation du Pape, si bienveillant pour elle, sur les bons offices du Nonce à Varsovie, qu'elle fonde son espoir pour emporter, elle si faible, une couronne autour de laquelle se croisent les intrigues et les appétits de toutes les puissances de l'Europe.

Deux grandes objections se dressent contre sa candidature : son sexe et cette horreur du mariage dont elle se faisait précisément un titre. La première, elle la renverse par l'exemple des femmes qui ont déjà régné, et non sans gloire, en Pologne ; sur le second point, elle répète qu'elle est « ennemie mortelle de cet horrible joug, auquel je ne consentirai pas, pour l'Empire même du monde ». D'ailleurs une chose plus capitale encore lui manque : l'or qui se répand à flots dans la Diète, qui corrompt les consciences sans les acquérir. Et malgré les brefs du Pape, le nonce doit bien avouer qu'il est inutile de pousser la brigue jusqu'au bout, que c'est courir à un échec certain.

Quand ces nouvelles arrivèrent à Christine, elle était installée à Rome, au palais Riario, sur la Longara. L'enthousiasme qu'elle avait rencontré durant son voyage en Allemagne, les honneurs qu'elle avait reçus, étaient un baume à son cœur toujours assoiffé de louanges. Rome, du reste, qu'elle avait laissée si triste, avait repris, avec un nouveau pontificat et une cour rajeunie, un air de fête et de gaieté.

Pour se consoler de ses échecs en politique, l'héroïne suédoise se rejeta avec une véritable furie sur les plaisirs et les ballets. Durant les vingt ans qu'elle vécut encore, pas une fête ne se donna à Rome, pas un carnaval ne se passa, qu'au premier rang des spectateurs, dans le balcon le plus galamment décoré, on ne vît la reine de Suède, toujours aussi vive, aussi spirituelle, aussi baroque d'accoutrement. Et à ses côtés toujours aussi, rougeoyaient quelques robes cardinalesques, mêlées aux justaucorps de sa suite. De femmes jamais. Les mœurs romaines se ressentaient encore alors de l'Orient et accordaient peu de liberté aux plus grandes dames. Le libertinage d'esprit et de mœurs qui régnait à la cour de Christine, non moins que l'orgueilleuse étiquette qu'elle voulait leur imposer, en éloignait les princesses romaines.

A la tête de la maison royale, et pour lui donner une apparence plus respectable, Alexandre VII avait nommé comme majordome Charles Conti, duc de Poli et de Guadagnole, de l'une des premières maisons de Rome (1). « C'était un seigneur de mérite, plein d'honneur et d'une probité incorruptible, réservé dans ses discours et flegmatique au dernier point. Il disait alors qu'avec de la patience on venait à bout de tout. Il était sévère comme Caton et d'une économie qu'on aurait appelée lésine en la personne d'un autre seigneur qui n'aurait pas été chargé d'un si grand nombre d'enfants que lui. . . . . Il se gouvernait auprès de la reine avec beaucoup de prudence, mais ne pouvait s'empêcher de témoigner de son desplaisir quand il voyait qu'on ne faisait pas les choses dans l'ordre. Il était adoré de tous les officiers de la reine et respecté autant qu'elle à cause de sa probité. Toutes les couronnes le considéraient beaucoup. . . . . Les avantages que la reine faisait au duc de Poli étaient grands ; elle payait le louage du palais qu'il habitait auprès de celui de Sa Majesté, qui lui entretenait trois carrosses et ses gens de livrée. Cela, joint à quantité de franchises, exemptions de droits d'entrée et à cent quatre-vingts écus par mois, lui valoit 4,000 écus de rente par an. »

La duchesse de Poli, fille du duc Muti, remplissait les fonctions de première dame d'honneur. Purement honorifique auprès d'une reine qui ne prisait que la société des

(1) Elle avait, disait-on, fourni dix Papes à l'Église. L'un de ses fils ceignit également la tiare.

hommes, la charge de la duchesse se réduisait à de rares apparitions au palais Riario, les jours où les ambassadeurs, leurs femmes et les princesses de la famille du Pape régnant y venaient en visite.

Un autre grand seigneur de la cour de Christine et bien plus intimement, plus journellement mêlé à sa vie que le duc de Poli, est Horace Bourbon, marquis del Monte.

Chef d'une famille toscane qui prétendait descendre de la première race des sires de Bourbon, et qui, en tout cas, jouissait, dans ses montagnes, à la frontière du grand-duché et de l'État papal, d'une quasi indépendance, le marquis del Monte avait conservé quelque chose des *condottieri* du XVIe siècle. « Grand, de belle taille, mais de forte complexion, velu par tout le corps, les jambes en dehors, les pieds en dedans, une démarche précipitée, » il était « bon par politique, méchant par intérêt, homme de jugement, mais plus enclin au mal qu'au bien, adonné aux femmes avec excès, passionné pour le jeu, dont il savait toutes les tromperies. . . . . Il disait qu'il fallait se venger sans menaces, de peur d'être prévenu. Il se nourrissait bien, mais sans excès. . . . . Les truffes, champignons, céleris, culs d'artichauts et tout ce qui échauffe était à son goût. Il ne buvait que des vins délicats, mais à la fin du repas, buvait un verre de vin grec et mangeait trois noix confites pour aider à la digestion.

Les mœurs du personnage étaient à la hauteur de son caractère et la chronique scandaleuse de la domesticité de Christine fut largement défrayée par ses fantaisies.

Mais, il faut bien le dire, ce portrait, tracé par un pamphlétaire qui semble avoir fait partie de la maison de la reine Christine, s'accorde assez mal avec les regrets qu'elle donne au marquis del Monte après sa mort. « Je suis inconsolable, écrivait-elle à son fils, le marquis Matthias, de la perte commune que nous avons faite du marquis votre père. . . . . Je voudrais que vous eussiez en partage ses grands talents, comme vous avez déjà hérité de sa fidélité et de l'amour qu'il me portait. J'ai perdu un serviteur si fidèle, si capable, tant à mon goût, que le cœur m'en saigne. Dieu qui, seul, sait comment récompenser le mérite et la vertu, connaissant mon impuissance, me l'a enlevé pour lui donner le prix des loyaux et honorables services qu'il m'a rendus. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu lui accorder une grâce digne de moi durant le cours de tant d'années. Je vous en demande pardon et à tous les siens ; mais vous aurez compassion de moi. . . . Hier votre père était dans la santé la plus florissante. Il fut avec moi jusque trois heures, et me quitta gai et bien portant. Ce matin, à 5 heures, il est tombé malade ; au coucher du soleil, il expirait. Que sommes-nous ? *Pulvis, cinis, nihil !* »

Peut-on croire que l'homme sur la mort duquel Christine s'exprime en termes si religieux, ait péri, comme l'assure notre pamphlétaire, épuisé par de séniles débauches ? Il venait de rentrer de Suède où il s'était acquitté, à la grande satisfaction de sa maîtresse, de négociations avec le gouvernement pour obtenir un peu plus de régularité dans l'envoi des revenus de Suède dont elle n'était que très difficilement payée.

Les témoignages de la faveur royale avaient de tout temps accablé le marquis ; capitaine de ses gardes, elle l'avait encore nommé son grand écuyer, en remplacement du comte Boccabelle, mort, toujours d'après notre pamphlétaire, dans une partie de débauche. La prétention qu'elle avait eue de le faire traiter d'Excellence avait décidé la retraite du duc de Poli, qui, d'accord avec les autres princes romains, refusait de donner au marquis cette qualification.

Del Monte lui succéda encore. Son fils Matthias, qui l'avait remplacé comme résident de Christine en Suède et que celle-ci, contre le gré des deux parties, avait marié à la nièce de Monaldeschi, riche héritière, mais laide et contrefaite, recueillit, après son père, la charge de capitaine des gardes.

Le majordomat passa au comte de Warwick, grand seigneur anglais converti, que

son changement de religion avait, lui aussi, chassé de sa patrie, qui vivait à Florence et dont la figure pâle et fatiguée complète et clôture admirablement la liste cosmopolite des majordomes de Christine.

Le comte de Wasanau n'occupa jamais un poste bien défini à la cour de Longara. Fils naturel de Ladislas Sigismond de Pologne, élevé par son oncle le roi Casimir-Jean, il s'était retiré, après la mort de ce dernier en 1672, auprès de Christine. Celle-ci le traitait en parent, puisqu'il était sorti de la maison de Wasa ; elle l'entretint, le défraya, fit porter, — exception unique, — sa livrée aux gens du comte. Bref, sa faveur fut un moment si grande que la domesticité de Christine s'attendit à ce qu'elle l'adoptât et en fît son héritier universel. Mais le personnage ne paraît pas avoir été de taille à soutenir sa fortune. Bien fait, bien tourné, quoique ordinaire de visage, les manières nobles, « il ne suivait que les modes de France. . . . . que les plus propres l'imitaient toujours ». Lui aussi, fut chargé d'aller négocier en Suède; mais il s'en acquitta fort peu au gré de Christine, et dès lors sa faveur va en décroissant. Sa cousine et protectrice eût voulu qu'il endossât le froc monacal. « Il n'y a rien de si grand, lui écrivait-elle, rien de si glorieux, rien de si beau que de se donner à Dieu sans réserve, et si vous embrassiez cette vocation avec joie et courage, vous vous en trouveriez bien. Dans le monde et à la cour, il n'y a rien à espérer pour vous ; vous êtes misérable ; vous n'avez pas de quoi soutenir votre naissance ; je ne suis pas en état de faire votre fortune. . . . . » Vainement le comte multiplia les flatteries, s'abaissant à donner à Del Monte de cette « Excellence » que tous lui refusaient. Une pension annuelle de 500 écus, voilà tout le souvenir que renferme pour lui le testament de Christine.

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

(A suivre.)

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

VI

De toutes les tristesses qui envahissaient le cœur de Berthe, la plus fondée était certainement l'inquiétude qu'elle éprouvait devant la singulière conduite de son père. Maintenant, il s'absentait presque toujours et restait sombre et muet pendant les rares instants qu'il passait encore chez lui. Assis sous la veranda, ou sur la chaise de pierre près des lilas, immobile des heures entières, il semblait plongé dans de désespérantes pensées.

Si Berthe l'interrogeait sur ses absences multiples, il s'impatientait et la bousculait, puis, quelques minutes après, l'embrassait follement, les larmes aux yeux. Quant à l'argent, il devenait un mythe et elle n'osait plus en demander. Le crédit diminuait de jour en jour. Plusieurs fois le boucher et le boulanger l'apostrophèrent rudement ; aussi n'entrait-elle chez eux qu'en tremblant. Elle souffrait beaucoup de cette situation humiliante, mais n'en voulait rien dire à Mlle Clémence, sachant combien elle s'en tourmenterait et encore moins au curé dont elle craignait, dans sa fierté ombrageuse, les offres d'assistance.

La femme de journée qui venait deux fois la semaine faire les gros ouvrages avait été supprimée de peur qu'elle ne s'aperçut du dénuement du garde-manger et n'allât le conter dans Bourg-en-Fagne.

Berthe avait peur du moindre regard comme d'un reproche, comme d'une interrogation muette sur la manière dont elle entendait payer ses dettes et sa parure en même temps.

Un jour de mai, la veille de l'Ascension, elle s'était rendue à l'église pour aider Mlle Clémence. Elle y venait chaque fois qu'un surcroît de besogne survenait à sa cousine.

D'ordinaire elle se chargeait de l'arrangement de l'autel de la Vierge. Son goût artistique trouvait des combinaisons que Mlle Clémence ne soupçonnait pas. Très occupée, elle avait ôté toutes les fleurs, pour faire la toilette de chaque plante, en couper les feuilles jaunies et les fleurs fanées, pendant que Mlle Clémence, grimpée sur une chaise et armée d'un plumeau, époussetait à grands bras le retable en bois sculpté et les chandeliers en cuivre du maître-autel.

Toutes deux, ainsi affairées, n'avaient pas vu entrer un homme dans l'église, et ne l'entendaient pas s'avancer lentement jusque tout près d'elles en les regardant d'un air profondément triste.

Il s'arrêta devant Berthe, la contemplant longuement, comme s'il voulait à jamais graver ses traits dans sa pensée. Ainsi qu'il arrive lorsqu'un regard perçant s'attache à vous, Berthe sous l'effluve brûlante qui l'entourait, leva la tête et eût peine à retenir un cri d'effroi en voyant un homme si près d'elle, puis, le reconnaissant, elle le regarda à son tour anxieusement.

— Mon Dieu, papa, qu'as-tu donc ? dit-elle en se levant ; ta figure est toute bouleversée.

— Je veux parler à ta cousine, dit M. Desormes, reste à ton ouvrage. Et vivement il alla vers le maître-autel.

— Clémence, dit-il, quand il fut près d'elle, voudriez-vous me donner quelques minutes?

— Certainement, dit la sacristine en se hâtant de descendre de sa chaise. Voulez-vous venir dans la sacristie ? il n'y a personne.

— Non, je désire vous parler chez vous. Oh ! ce ne sera pas long, et M. Desormes passa sa main sur son front en riant amèrement.

Mlle Clémence secoua son tablier et sortit de l'église à la suite de son cousin, préoccupée de ce qu'il pouvait bien avoir à lui dire. Elle ne vit pas Berthe qui les suivaient des yeux, étonnée et méfiante jusqu'à ce qu'ils eussent disparus et qui revint à ses fleurs toute songeuse.

— Ah ! bonne Vierge, soupira-t-elle en s'agenouillant devant la blanche statue qui lui souriait, je prévois une cruelle épreuve ; faites que je la supporte patiemment.

Quand M. Desormes fut arrivé dans la chambre de Mlle Clémence, il tomba lourdement sur une chaise. Un instant il resta immobile, la tête penchée en avant, comme incapable de prononcer une parole.

— Êtes-vous malade, Gustave ? demanda Mlle Clémence, inquiète.

— Plût au ciel que je le fusse. Non, cousine, je me porte malheureusement trop bien. J'ai une santé de fer, je résiste à tout, répondit-il d'une voix sombre ; puis, après un instant de silence, prenant un parti violent, il se releva brusquement.

— Cousine, dit-il, je viens vous dire adieu.

— Adieu, s'écria Mlle Clémence étonnée, n'étant pas habituée à ce que son cousin lui fît des adieux lorsqu'il partait.

— Oui, je pars, continua le père de Berthe rapidement, comme s'il eût voulu faire vite une confession pénible. Je prends le train de midi, et vous ne me reverrez plus d'ici à longtemps... peut-être jamais. Je m'embarque demain à Anvers pour le Canada.

— Pour le Canada, sainte Vierge ! s'écria Mlle Clémence terrifiée. Pour le Canada ! Mais vous n'y pensez pas, Gustave ? Qu'allez-vous y faire ?

— Chercher à y retrouver la fortune que j'ai perdue. Écoutez-moi, Clémence, fit-il en lui saisissant le bras, pas de discours inutiles, je n'ai pas de temps à perdre. Il est onze heures, à peine les minutes nécessaires pour vous donner mes instructions. Je ne veux pas que Berthe sache que je pars. Je ne lui dirai pas adieu, cela me ferait trop de peine. Je ne veux pas m'attendrir et son chagrin amollirait mon courage, j'ai besoin de toutes mes forces...

— Mais Gustave, voulut dire Mlle Clémence...

— Attendez donc, reprit M. Desormes, j'ai d'abord à vous faire un aveu que j'aurais dû vous faire plus tôt, si mon stupide amour-propre ne m'avait arrêté. Je suis ruiné, Clémence, absolument ruiné. Je n'ai plus rien !... Mon grand tourment c'est d'avoir mis sur la paille ma pauvre enfant. Dieu m'est témoin, pourtant, que je ne travaillais que pour elle ! Enfin ne récriminons pas ! Cela ne sert à rien.....

L'infortuné s'arrêta comme abîmé dans des pensées douloureuses, mais reprenant vite son énergie, il continua :

— Vous allez dire à Berthe que je la quitte pour quelques jours. Inutile d'entrer dans d'autres détails, je me charge de lui apprendre la vérité par une lettre. En attendant persuadez-la de venir loger chez vous, parce que je n'aime pas la savoir seule. Elle a déjà agi ainsi quand je m'absentais plus de vingt-quatre heures, elle n'y verra pas d'inconvénient; mais ce soir ne parlez pas de tout cela, elle s'inquiéterait. Surtout emportez de la maison le plus possible, qu'elle le veuille ou non. Prenez tout ce à quoi elle tient ou ce dont elle a le plus besoin, prenez tant que vous pourrez.

M'entendez-vous? répéta-t-il d'une voix plus haute, en voyant Mlle Clémence le regarder, égarée et stupéfaite.

— Oui, je vous entends, dit-elle machinalement.

— Vous comprenez bien mes explications? Suivez-les de point en point. J'ai mes raisons pour cela et c'est important pour Berthe.

— Attendez, laissez-moi respirer, dit Mlle Clémence en passant la main sur les yeux comme pour dissiper un cauchemar, tout ce que vous me dites est si inattendu, si étrange !

— Étrange ou inattendu peu importe, cria M. Desormes. Comprenez-moi bien, c'est la seule chose que je désire. Donc, demain, vous ferez venir Berthe chez vous, vous prendrez tout ce qu'il y a moyen d'emporter et puis... attendez la lettre que je vous écrirai d'Anvers avant de partir.

Mlle Clémence acquiesça de la tête, incapable de parler, tant elle était émue.

Son cousin avait de grosses gouttes de sueur qui lui coulaient du front. Il faisait tous ses efforts pour paraître calme. Il regarda sa montre, l'heure avançait.

— Allons, dit-il en se levant brusquement. Il est temps de partir. Je n'ai jamais aimé ma fille autant que maintenant. C'est bien cruel de la quitter ainsi sans un baiser, ou un mot d'adieu. Mais cela vaut mieux pour elle et pour moi.

Ainsi pas un mot n'est-ce pas. Elle apprendra la vérité toujours trop tôt !

M. Desormes se dirigea vers la porte puis revint sur ses pas, il semblait ne pouvoir se décider à partir.

— Inutile de vous recommander ma chère petite Berthe. Vous avez toujours été une mère pour elle. Vous le serez encore davantage si c'est possible, je le sais, et les yeux de l'infortuné se mouillèrent de larmes, cette fois, l'émotion se montrait malgré lui. Il saisit les mains de sa cousine, les serra dans les siennes à les briser, puis l'attirant à lui, il l'embrassa sur les deux joues avec une tendresse qu'il ne lui avait jamais témoignée.

— Priez pour moi, chère et bonne Clémence, dit-il, j'en ai grand besoin. J'ai été souvent dur et brusque envers vous, mais vous me pardonnerez, vous êtes un ange. Les prières d'une sainte comme vous et celles de ma bien-aimée Berthe me soutiendront de loin dans cette nouvelle vie si pénible que je vais commencer. Adieu !...

Et avant que Mlle Clémence fût revenue de son émotion, il avait disparu.

Que de perturbations dans cette tête jusqu'ici exempte de tout tracas ! La pauvre sacristine en était bouleversée. Ruine, départ, adieux, affaires à arranger, négociations délicates avec Berthe, tout cela lui arrivait à la fois, dansant en son cerveau une sarabande effrénée. Elle se demandait si son cousin ne devenait pas fou.

Elle s'attendait bien, un jour ou l'autre, à une révélation désagréable de M. Desormes sur l'état de ses finances, mais cela dépassait ses prévisions.

Et ce départ subit ? C'était au moins étrange.

Il fallut un certain temps à Mlle Clémence pour se remettre. Mais la crainte de voir arriver Berthe et les interrogations qu'elle pourrait lui faire, la décidèrent à retourner à l'église.

Elle but une gorgée d'eau et descendit, tremblante, son vieil escalier.

Elle croisa dans la rue une voisine.

— Mon Dieu, Mlle Clémence, que vous êtes pâle, s'écria celle-ci. Seriez-vous malade?

— Non, non, se hâta de répondre la vieille fille en se hâtant d'entrer sous le porche.

Au moins dans l'église il faisait sombre. Berthe guettait la rentrée de sa cousine. Elle accourut à sa rencontre.

— Eh bien ! Que vous a dit papa? demanda-t-elle à mi-voix.

— Pas grand'chose, une commission à faire à...

Et Mlle Clémence cherchait un nom et ne trouvait rien. Il part par le train de midi.

— Il part. Il ne me l'a pas dit. C'est bien singulier, murmura Berthe.

— Allons, travaillons, dit Mlle Clémence. Je perds mon temps. Elle retourna vers le maître-autel et Berthe vit bien qu'elle n'obtiendrait pas d'autre explication. Préoccupée, elle se remit à l'œuvre ; mais elle n'y prenait plus le même intérêt et son esprit était ailleurs, d'autant qu'elle voyait sa vieille cousine, encore plus distraite, décorer son autel tout de travers.

Quand la cloche de midi sonna, Mlle Clémence vint à Berthe.

— Va dîner chez toi, dit-elle, car je n'ai rien à t'offrir, tu reviendras l'après-midi, si le cœur t'en dit.

Berthe ne se fit pas prier. Elle avait hâte de rentrer chez elle. Elle sentait qu'elle y aurait la clef du mystère qui l'occupait. Elle courut d'abord au salon. Tout était bien à sa place, seulement trois photographies d'elle avaient disparu. Elle grimpa d'un trait à la chambre de son père. Là, régnait le plus complet désordre. Des vêtements épars, des tiroirs bousculés, vidés, des papiers froissés, déchirés, le coffre-fort grand ouvert, tout annonçait un départ plein de précipitation et de trouble.

Berthe constata, avec étonnement, que son père avait pris aussi des vêtements d'hiver, ses papiers de famille, beaucoup d'objets qui faisaient prévoir une absence prolongée. Dans le coffre-fort restait seule une liasse de papiers le concernant.

— Que veut dire tout cela, mon Dieu ! se demandait-elle anxieuse.

Vite elle retourna à l'église. Mais Mlle Clémence était bien résolue à ne pas parler. Elle faisait l'affairée et, chaque fois que Berthe tentait une interrogation, elle courait plus vite de l'autel à la sacristie en élevant ses bras avec désespoir.

— Comment veux-tu que je te réponde, tu vois comme je suis occupée, disait-elle rapidement.

Mlle Clémence était, en effet, très embarrassée pour exécuter les instructions de son cousin. Berthe, sans doute, ne ferait pas trop de difficultés pour venir loger chez elle. Mais lui faire reprendre tous ses vêtements, toutes ses affaires comme pour un long séjour, elle demanderait des explications qu'il serait difficile de ne pas lui donner? Tout bien réfléchi, mieux valait remettre au lendemain ; d'ailleurs Mlle Clémence devait préparer une chambre et, vraiment, elle n'avait pas le temps !

Berthe retourna chez elle sous l'impression qu'un grand malheur la menaçait. Elle se coucha toute triste dans sa solitude qui, ce soir-là, lui pesait au point de l'effrayer. Elle dormit mal, et le matin, dès l'aube, elle fut sur pied. Elle voulait faire ses dévotions de bonne heure pour avoir le temps de causer avec sa cousine entre la première messe et l'office solennel. Le suisse ouvrait à peine la porte de l'église qu'elle y arrivait déjà.

Mlle Clémence la suivit de près. Elle aussi n'avait guère dormi et elle espérait trouver dans la protection divine une inspiration sur la manière dont elle se tirerait de cette difficile commission.

Les cloches matinales annonçaient joyeusement la fête de l'Ascension. Dans l'air bleu, ensoleillé volaient des bandes de pigeons.

L'atmosphère était douce, tout embaumée de parfums s'élevant des jardins avec la fraicheur matinale. Mais les deux cousines ne goûtaient ni la beauté du jour, ni les joies de la fête chrétienne.

Quand elle sortirent de l'église, Mlle Clémence était plus indécise que jamais, plus attristée encore que la veille de la douleur qu'elle allait causer à Berthe. Une fermière des environs, amie de Mlle Clémence, vint les accoster. Elle avait l'habitude de trouver chez la sacristine, après la messe, une tasse de café réconfortant. Berthe vit qu'elle n'aurait pas encore l'occasion de parler à sa cousine et retourna chez elle.

— Je viendrai vous chercher après vêpres pour une promenade, cria-t-elle en s'éloignant.

En ouvrant la grille de son jardin, Berthe s'arrêta un instant. La gentille et mignonne villa bâtie par son père paraissait toute blanche au soleil et si gaie, si coquette avec sa véranda tendue de coutil rayé, ses fenêtres entourées de vigne vierge et le collier bigarré de ses parterres de mosaïque ! Jamais elle n'avait paru si jolie à la jeune fille. Le jardin, aux bosquets fleuris, s'étendait autour de la maison, un peu maniéré, avec ses petites allées contournées, sa toute petite pièce d'eau, ses rocailles et son kiosque, mais comme il faisait bon s'y promener en regardant le joli horizon de montagnes et de bois et qu'on était heureux de se sentir propriétaire de ce riant domaine !

Berthe entra au salon. Elle ouvrit au large les fenêtres et en voyant le banc affectionné par son père, là, sous les lilas, de l'autre côté de la pelouse, un sentiment poignant de tristesse la saisit au cœur. Son père ? Où était-il ? Pourquoi ce départ, pourquoi le silence de sa cousine ?

Au milieu de cette nature heureuse, de cette joie du ciel et de la terre, le sentiment de son isolement enserra son âme. Elle aurait tant voulu pouvoir dire à quelqu'un ses angoisses et ses craintes. Machinalement elle vint à son piano. La musique, oui, c'était la grande consolatrice, l'anesthésique puissant qui endormait ses douleurs. Elle ouvrit l'instrument, s'assit, préluda d'abord distraitement, puis, entraînée par une force irrésistible, elle joua. Tour à tour Chopin, Beethoven, Rubinstein, Schumann animèrent ses doigts et remplirent son cœur. Elle jouait avec une émotion profonde, un plaisir ardent ; peut-être jamais ne joua-t-elle si bien ; et, lorsque, lasses, ses mains s'arrêtèrent, elle se leva avec un nouveau courage. Si le malheur arrivait, elle se résignerait.

Quand la foule se fut écoulée de l'église, après vêpres, Mlle Clémence et Berthe prirent un petit chemin, courant au milieu des prairies, qui les mena aux montagnes boisées, entrecoupées de roches s'étageant à l'horizon de Bourg-en-Fagne. La forêt était délicieuse. Les chèvrefeuilles parfumaient l'air ; les grandes digitales blanches, les millepertuis, les muffliers sauvages tapissaient le sol et resplendissaient çà et là sous les flèches d'or du soleil déclinant. Les deux cousines raffolaient de ces promenades tranquilles du dimanche où elles se baignaient d'air pur et de lumière au milieu de ces sites pittoresques qu'elles connaissaient si bien et ne se lassaient jamais de revoir.

Quand elles furent arrivées en haut de la côte, elles s'assirent au pied d'un grand arbre sur un bout de roche qui formait un banc naturel.

Bien souvent elles s'y étaient reposées. De cette place formant clairière, elles voyaient Bourg-en-Fagne entouré de ses bois comme un nid d'oiseau dans la mousse, s'étendant paresseusement le long de la rivière bleue, et plus loin, les lignes onduleuses et sévères du pays d'Ardenne. Berthe, plus calme, rêvait mélancoliquement. Mlle Clémence pensait à la manière dont elle allait entamer le sujet délicat de sa mission. Après tout, pourquoi chercher des phrases ? Mieux valait y aller rondement. Sans plus hésiter elle déclara à Berthe que son père, s'absentant pour plus longtemps que d'habitude, lui avait demandé de la loger chez elle. Berthe s'étonna. Pourquoi son père ne lui avait-il rien dit ? C'était

imprudent de laisser la maison inhabitée. Berthe demanderait à une femme de confiance de venir passer la nuit chez elle. Mlle Clémence ne pouvait que s'en référer aux volontés de M. Desormes. Il aurait voulu que sa fille vînt pour cette nuit même chez sa cousine. Celle-ci ne se rendit pas. Elle n'avait rien préparé pour ce changement de demeure. Ne pourrait-elle attendre jusqu'au lendemain ? Comme Mlle Clémence ne voyait pas bien l'importance de ce déménagement à jour fixe elle céda. Le lendemain on s'occuperait des nouveaux arrangements tout à son aise.

Peu à peu le soleil disparut derrière les montagnes, du fond des vallées un brouillard frais commençait à monter. Il était temps de rentrer. Les deux cousines reprirent le chemin de Bourg-en-Fagne, toutes deux songeant à l'avenir, Berthe rêvant aux moyens d'utiliser son talent, Mlle Clémence calculant comment, au moyen de ses faibles ressources, elle pourrait subsister avec sa fille adoptive sans que celle-ci pût s'apercevoir de la modicité de ce maigre revenu

VII

Oui, la maison, habitée solitairement, était bien triste ! Ainsi pensait Berthe en se levant après une nuit agitée, passée à se creuser la tête sur les causes du départ de son père. Elle avait fini de ranger son petit ménage et se proposait de commencer à rassembler ses hardes en vue du changement de logis. Elle ne voulait prendre que le plus nécessaire et avait l'intention de revenir tous les jours chez elle pour faire de la musique. Des voix dans le jardin l'appelèrent à la fenêtre. Trois messieurs, après avoir poussé la grille, discutaient au pied de la maison

Berthe reconnut l'huissier de Bourg-en-Fagne, un gros homme au nez bourgeonnant et deux messieurs. L'huissier, en levant la tête, aperçut la jeune fille.

— Eh ! Mademoiselle Berthe, cria-t-il. Votre père est-il là ?

— Non, Monsieur, il n'y est pas, répondit-elle. Attendez, je descends.

Elle courut jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit, surprise.

— Vraiment, M. Desormes n'est pas chez lui ? dit ironiquement un des inconnus.

— Mais non, Monsieur, répondit Berthe naïvement. Je pense même qu'il est parti pour longtemps.

Les trois hommes se regardèrent avec un sourire significatif.

— C'est bien fâcheux, Mademoiselle Berthe, car j'avais une commission à lui faire.

— Ne puis-je la lui remettre ?

— Il le faudra bien, dit l'huissier qui avait ouvert la serviette qu'il portait sous le bras et y cherchait des papiers.

Pendant qu'il compulsait sa farde, les deux inconnus dévisageaient hardiment la jeune fille, un peu embarrassée et effrayée de cette visite imprévue.

— Je suis pressé, Mademoiselle, dit enfin le gros huissier en dépliant un de ses papiers, je suis peiné d'être obligé de m'adresser à vous pour une mission qui n'a rien d'agréable. Votre père ne vous a-t-il pas prévenue de notre visite ?

— Mais non, répondit Berthe, de plus en plus surprise. De quoi aurait-il pu me prévenir ?

— C'est étonnant, étonnant, murmura l'homme de loi.

— Allons, expliquez-vous, dit un des inconnus, si vous ne vous décidez pas plus vite, nous n'aurons pas de longtemps fini, et je dois reprendre le train de midi.

— Eh bien, Mademoiselle Desormes, il y a que je suis obligé de venir saisir votre mobilier, votre maison, bref toutes les propriétés de votre père, et, vous comprenez, cela me fait de la peine pour vous.

— Mon Dieu ! fit Berthe, qui était devenue très pâle. Pourquoi cette saisie ?

— Votre père aurait pu au moins vous avertir, dit l'inconnu que les tergiversations de l'huissier impatientaient. Il savait très bien que nous devions venir aujourd'hui, et vraiment il n'est pas excusable de vous avoir laissée seule en ce moment.

— Qu'allez-vous donc faire ? dit la pauvre Berthe tremblante à ne savoir se soutenir.

— Nous allons faire l'inventaire de vos biens, meubles et immeubles, y mettre les scellés, enfin opérer la saisie selon la loi. Mais, vraiment, M. Desormes aurait dû vous tenir au courant, continua le brave huissier que le visage désolé de la jeune fille attendrissait. Il savait très bien que la Banque de l'Intérêt général devait le saisir depuis longtemps. Elle a plusieurs fois arrêté les poursuites ; mais enfin il arrive un moment où les choses les plus pénibles doivent s'exécuter. Allons, du courage, ma chère demoiselle, nous verrons à arranger tout pour le mieux.

Déjà les deux experts commençaient leur besogne. Berthe restait là, toute perdue.

L'huissier s'approcha d'elle et tout bas :

— Vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de rassembler vite tout ce que vous possédez, à vous, et même, vous savez, je fermerai les yeux si, parmi les autres objets, il en est qui vous sont utiles ou agréables. Seulement, ne tardez pas, car lorsqu'ils seront sur l'inventaire, je ne pourrai plus les effacer. Allons, dépêchez-vous, dit-il en voyant Berthe toujours immobile.

— Mais le puis-je ? Si mon père doit de l'argent, je ne veux rien prendre.

— Soyez donc sans crainte, d'abord la loi vous donne le droit de reprendre vos effets personnels...

— C'est cela seul que je reprendrai alors, dit Berthe, en s'éloignant.

Elle remonta dans sa chambre, anéantie. Ce coup si imprévu était doublement douloureux, non seulement à cause du bouleversement dans lequel il jetait sa vie, mais surtout parce que son père l'avait abandonnée, elle, sa fille, au moment où il lui était le plus nécessaire. Cette espèce de lâcheté de son père la remplissait de tristesse. C'est si affreux d'avoir à juger ceux qu'on aime et qu'on doit respecter ! Et, dans son ignorance des choses de lois, des affaires d'argent, elle craignait d'en arriver à découvrir que son père était coupable de quelque action déshonorante puisqu'il se sauvait comme un caissier malhonnête.

Incapable de penser à autre chose, son cœur de fille aimante brisé, elle se mit à pleurer à sanglots. Tout à coup elle sentit deux bras caressants entourer son cou. Elle releva la tête. Mlle Clémentine, les yeux humides aussi, la serrait contre elle.

Toutes deux, enlacées, se reprirent à pleurer, Berthe se serrant contre sa cousine comme une enfant effrayée, Mlle Clémence lui rendant son étreinte comme pour lui dire mieux que, désormais, elle voulait lui dévouer sa vie.

— Pauvre, pauvre chérie, murmura-t-elle, en baisant les cheveux de Berthe.

— Vous le saviez donc ? demanda la jeune fille en se redressant.

— Mais non, je n'en savais rien ! T'aurais-je laissé loger ici alors ? C'est maintenant seulement que je commence à comprendre pourquoi ton père insistait tant pour que tu viennes dès hier chez moi. Tout à l'heure, en sortant de la messe, plusieurs de ces bonnes âmes qui n'aiment rien tant que de vous apprendre les mauvaises nouvelles, m'ont attendue pour me dire que l'huissier était ici. J'ai couru aussitôt de toute la vitesse de mes jambes...

Les deux femmes se remirent à pleurer.

Ce fut l'huissier qui les interrompit en arrivant essoufflé.

— Si vous avez quelque chose à ramasser au salon, Mademoiselle, allez vite le reprendre. Nous allons y arriver. Et voyant que Berthe n'avait pas encore commencé à emballer ses hardes, il se fâcha.

— Voyons, dit-il, je fais tout ce que je peux pour vous aider, mais si vous ne voulez rien faire, tant pis...

Quand le dernier paquet de vêtements et de menus objets que Berthe avait consenti à emporter, fut achevé, celle-ci fit un signe à sa cousine.

— Allez m'attendre en bas, dit-elle, je suis à vous.

Elle courut à la chambre de son père pour revoir une dernière fois le cadre familier de ce visage chéri, puis sans s'inquiéter des experts dont la voix monotone discutait la valeur de tout ce mobilier dans lequel elle avait vécu, et qui était autant de souvenirs, elle entra au salon.

C'était son domaine particulier que ce salon, dont elle avait si heureusement disposé les meubles, les tentures, les bibelots. Encore tout rempli de fleurs, son ouvrage déplié près de la fenêtre, il gardait le cachet d'élégance modeste de sa propriétaire. Berthe jeta un coup d'œil ému à ces vieux amis qu'elle allait quitter, puis se retournant vers le piano, pour la première fois, elle poussa un cri de désespérance.

— Ah! mon Dieu, c'est trop, dit-elle, et elle s'abattit sur le parquet.

Le lendemain, dans la maison de Mlle Clémence, il semblait qu'on pleurait un mort. La lettre de M. Desormes venait d'arriver. Berthe savait maintenant que son père s'en allait bien loin, et avec son dernier adieu, elle perdait l'espoir de le revoir jamais. Un pressentiment le lui disait.

Mais d'autres soucis préoccupaient les deux cousines.

Il leur fallait s'occuper d'affaires, elles qui s'y connaissaient si peu. Il fallait aussi prévoir l'avenir.

Mlle Clémence l'envisageait, en parlant à Berthe, comme un simple changement d'habitation. A quoi bon se tourmenter de l'avenir? Sa fortune était petite, mais avec de l'économie, on s'en tirerait. Elle ne disait pas toute la vérité, au fond elle se demandait comment elle pourrait nouer les deux bouts ensemble et donner à Berthe les mêmes toilettes, la même table qu'elle avait toujours eues chez elle, car elle ne voulait pas voir son enfant adoptive souffrir la moindre privation. Berthe de son côté était décidée à gagner son pain, de quelque manière que ce fût, mais elle n'osait plus parler de musique. C'est que pour gagner sa vie avec son art il fallait quitter Bourg-en-Fagne et jamais Mlle Clémence ne la laisserait partir seule. Alors quoi? Le moyen de songer seulement au chagrin que la vieille cousine aurait de quitter son pays natal? Berthe cherchait d'autres combinaisons. Le travail manuel? elle l'avait si peu pratiqué! Donner des leçons? Mais à qui? Il y avait deux écoles à Bourg-en-Fagne et quand les parents voulaient donner une meilleure éducation à leurs enfants ils les envoyaient en pension.

Les jours passèrent, bien durs pour les pauvres femmes.

(*A suivre.*) MAVIL.

LA MUSIQUE

La magistrale exécution à Sainte-Gudule de la messe d'Edgar Tinel a terminé magnifiquement la saison musicale.

Cette œuvre est d'un maître. On y sent une foi ardente unie à une science profonde.

Ces qualités se manifestent surtout dans le *Gloria* et dans le *Kyrie*, pages émouvantes, malgré la sévérité d'un style vraiment religieux et où passe un souffle qui emporte l'âme sur les sommets.

Cette messe *a capella*. c'est-à-dire chantée sans accompagnement, a été une révélation pour ceux qui ne la connaissaient pas.

C'est un grand honneur pour la Belgique de posséder un compositeur comme Tinel, qui suit glorieusement les traces de ces grands et austères génies dont les traditions, conservées ainsi par un petit nombre d'hommes dédaigneux des succès faciles et épris de la vraie beauté, sauveront l'art d'une décadence que des causes multiples semblent vouloir précipiter.

Et l'on a besoin de se le répéter, en écoutant dans tel ou tel casino, tel ou tel kursaal, les musiquettes dont tant de gens sont ravis.

Il ne faut évidemment pas trop demander à un public de bains de mer ; mais ce public est celui qui exerce le plus d'influence sur le goût et sur l'opinion, et l'on ne saurait être trop reconnaissant envers ceux qui ont la force de réagir contre ses préventions et ses emballements.

C'est ainsi qu'un chanteur célèbre, Victor Maurel, comprenant qu'aujourd'hui, tout véritable artiste doit être doublé d'un apôtre, ne se contente pas de servir l'idéal en interprétant avec la perfection que l'on sait, les œuvres qui lui sont confiées, mais veut aussi le défendre par le livre et par la parole, contre ceux qui le compromettent.

A Ostende, où il vient de donner, au théâtre, un superbe concert avec le concours de Mlles Douste, pianistes de S. A. R Mme la comtesse de Flandre, concert qui avait attiré un public extra-select et qui a valu à l'admirable créateur de *Falstaff* et à ses charmantes partenaires, un éclatant succès ; il a fait précéder l'audition des morceaux de musique par une excellente conférence sur des idées et des principes très intéressants au point de vue théorique et qu'il peut appuyer, au point de vue pratique, sur les nombreux triomphes d'une carrière déjà longue.

Ces idées se trouvent, en grande partie, contenues dans un volume, *Dix ans de carrière*, que nous croyons devoir signaler aux lecteurs de la *Revue Mauve*. Maurel, avec beaucoup d'originalité, avec une compétence indiscutable et avec un courage qui ne recule devant rien de ce qu'il faut dire, y traite cette double question d'une actualité palpitante : l'Art lyrique au point de vue vocal et au point de vue scénique.

Nous ne pouvons aujourd'hui parler de ce volume avec tous les développements nécessaires, mais nous y reviendrons dans un moment plus propice.

Il y a là des vérités bonnes à entendre en Belgique autant qu'en France: mais ce sont des sujets un peu trop sérieux pour être abordés pendant les vacances, surtout par la température sénégalienne dont nous jouissons.

Nous terminerons donc cette causerie d'été en remerciant le *Guide Musical* des pages si curieuses et d'une lecture si rafraichissante, qu'il vient d'emprunter au *Journal Intime* de Frédéric Amiel.

Ce tendre philosophe, douloureusement épris d'un idéal inaccessible, admirait trop la nature avec ses horizons où s'élance le rêve et ses mélodies qui le bercent, pour ne pas aimer la musique.

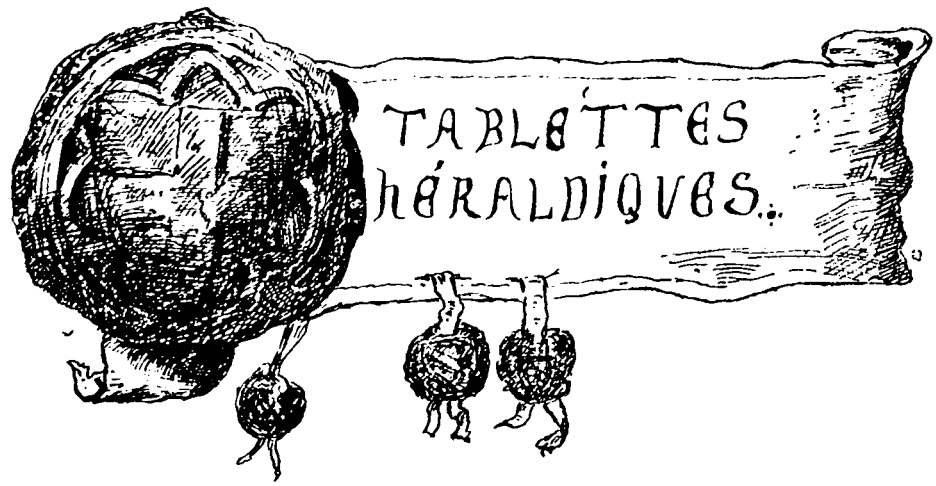
Il a senti toute la beauté de cet art immatériel et compris qu'il pouvait être une religion.

Maintenant, faut-il s'étonner s'il en a parlé plus en poète qu'en musicien, et si ses tendances se ressentent un peu du milieu où il a vécu?

Il a des aperçus ingénieux, il est sincère, il est ému ; c'est assez pour faire trouver trop courtes ces pages pleines d'idées personnelles et exquises, et dont l'harmonieuse mélancolie rappellent le style de Rousseau.

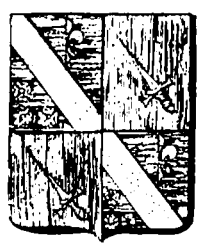
HANS.

LIQUEURS DE SCHOONEN



Le 24 août dernier a été célébré à Amphion, près Genève, le mariage du prince Alexandre de Caraman-Chimay, troisième fils de feu M. le prince de Chimay, Ministre des affaires étrangères, et de la princesse, née Montesquiou-Fezensac, avec Mlle la princesse Hélène de Brancovan.

Nous avons dit, dans une notice précédente (10 juillet 1898), les origines, les illustrations et les alliances de la maison de Riquet. Qu'il nous suffise de rappeler qu'elle est originaire d'Italie, qu'elle a été illustrée par le célèbre créateur du canal des deux mers, qu'elle a compté des généraux et des ambassadeurs célèbres et qu'enfin elle a recueilli par suite d'héritage, au commencement de ce siècle, la terre et principauté de Chimay qui, après avoir été l'apanage de la maison de Croy a passé successivement et par droit de succession dans les maisons d'Hénin-Liétard et de Caraman. Le prince Alexandre est le frère du prince de Chimay, du prince Pierre de Caraman-Chimay marié à Mlle Werlé, de la comtesse Greffülhe, de la comtesse Ghislaine de Caraman et de Mme de Tinan.



La princesse Hélène de Brancovan est la deuxième fille du prince Grégoire Bibesco, prince Bassaraba de Brancovan et de la princesse née Rachel Musurus, fille de Musurus Pacha, ancien ambassadeur de la Sublime Porte.

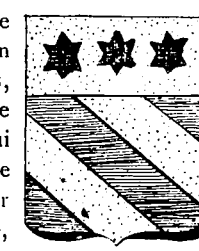
La maison de Bassaraba, connue depuis l'an 1300 en la personne de Jugomir Bassaraba, prince de Valachie, a acquis la terre de Brancoveni (Roumanie), vers 1600 et a reçu les dignités de comte de Brancovan (titre hongrois) en 1688 et de prince du Saint-Empire en 1695. Son nom et ses armes ont été relevés en 1828 par le mariage de l'héritière de cette illustre race avec Georges Demeter Bibesco, hospodar de Valachie, aïeul de la jeune épouse. Ce prince a réuni, par cette alliance et a perpétué les titres des deux plus anciennes races de la Roumanie.

Bassaraba porte : D'azur au chevalier au naturel, habillé et armé d'argent, coiffé d'un casque du même, monté sur un cheval d'argent, tenant une épée supportant de sa pointe une tête de maure, le tout placé sur une terrasse de sinople.

Samedi 6 août dernier, à Soissons, Mgr l'évêque de Soissons a béni le mariage du vicomte Joseph de Guinaumont avec Mlle Marie de Barral.

Les témoins pour le marié étaient les comtes de Guinaumont et de Bellay ses oncles ; pour la mariée, le comte de Beaufranchet et le marquis de Barral-Montferrat.

Le jeune époux est fils du vicomte de Guinaumont et de la vicomtesse née de Malartic.



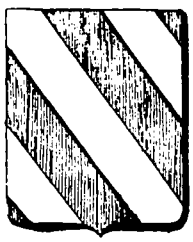
Il appartient à l'ancienne maison de Loisson de Guinaumont établie en Champagne depuis plusieurs siècles, où elle a possédé les seigneuries de Guinaumont, Breuvery, etc., et qui fait remonter sa filiation authentique à Claude Loisson, écuyer, conseiller du roy, président, trésorier de France, en 1627. Elle a été confirmée dans sa noblesse en 1658, et a produit des conseillers au Parlement et d'Etat, un lieutenant-général au Présidial de Châlons, des présidents des finances, des trésoriers et un grand prévôt de Champagne, Louis Loisson, seigneur de Guinaumont, fils de Claude, conseiller d'Etat, et de Louise Hennequin de Cramant, qui fut tenue sur les fonts baptismaux par le roy Louis XIV.

Alliances : de Pinteville, de Paillot, Lallement de Farémont, Hennequin, de Langault, d'Aubilly, de Massiac, le Charron, de la Préau, de Maurès de Malartic, de Beaufort, Héricart, de Pommereau, de Comminges, etc.

Armes : D'azur à deux bandes d'or ; au chef du même chargé de trois molettes de sable.

La jeune mariée est fille du comte et de la comtesse de Barral. La famille de Barral est originaire du Dauphiné et est fort ancienne.

Elle a obtenu les titres de marquis de la Batie en 1739, de comtes d'Allevard en 1751, de marquis de Montferrat en 1750 et de barons de Commiers en 1755, et a produit des présidents au Parlement de Grenoble, deux évêques, un archevêque, trois sénateurs de l'Empire et des généraux.



Alliances : Clermont - Gessans, Saint-Priest, d'Albon, de Tencin, de Chaumont-Quitry, Nadaillac, Bernis, Beauharnais, etc.

Armes : De gueules à trois bandes d'argent.

Dans le courant du mois est décédé en son château de Montaigle, M. le baron Eugène del Marmol, homme distingué par son savoir et ses hautes qualités.

Né en 1812, il était fils de Charles-Aloïs-Joseph del Marmol et de Louise de Le Gros. Il appartenait à une ancienne famille noble, originaire d'Espagne où elle avait occupé un rang élevé et contracté de hautes alliances dès le XIVme siècle. Sa filiation prouvée remonte à Don André del Marmol qui épousa Marie de Ecija, dont il eut un fils en 1594. C'est celui-ci, Don André del Marmol, veedor et contador général de l'armée de Bourgogne, qui passa aux Pays-Bas en 1618 et y fixa sa race.

Cette maison a donné des conseillers d'amirauté, des alcades de la Cour, des conseillers d'Etat, des pages du roi, des capitaines de cuirassiers, un commandant des gardes d'honneur de l'empereur Napoléon Ier, un aide-de-camp du roi de Hollande, des grands forestiers de Brabant, des chanoines, des chevaliers de Saint-Jacques, etc. Elle a obtenu pour ses membres le titre de baron en 1843, du roi Guillaume, et, en 1845, le roi Léopold Ier a étendu ce titre à tous ses descendants.

Alliances : de Ecija, de Ortega, Lambrechts, Arazola de Onate, de Bierens, de Dongelberghe, de Vleeshoudere, van de Veld, Poswick, Simonis, de Dorlodot, de Montpellier, etc.

Armes : Coupé d'azur et de sinople, au lion d'argent armé et lampassé de gueules, couronné d'or, brochant sur le tout, arrêté et appuyé des deux pattes de devant, et de la senestre de derrière, contre une colonne d'argent renversée en bande, le chapiteau de ladite colonne sommé d'une croix haussée et écotée d'or, posée en pal.

Marquis de BOINVILLE

Tablettes Théâtrales

THÉATRE MOLIÈRE. — *Les Brigands.*

La vieille pièce d'Offenbach-Meilhac-Halévy est toujours jeune. Une musique alerte et spirituelle, un dialogue où la finesse l'emporte sur la drôlerie, une intrigue pas méchante mais suffisamment attachante, tout cela constituait la recette des opérettes du bon vieux temps et le plaisir qu'y prend encore le public d'aujourd'hui est la meilleure leçon à offrir à certains auteurs nouveaux qui ont remplacé l'esprit par l'obscénité, et la partition par une suite de refrains de cafés-concerts.

Une troupe de brigands tient la campagne entre Mantoue et Grenade (!), les touristes rendent mal, les aubaines se font rares et le chef Falsaccappa est fort en peine de savoir comment il pourra tenir en bride la bande de malandrins dont il est le plus bel ornement.

Mais un jeune novice ayant, pour son coup d'essai, opéré la capture d'un courrier de cabinet, on trouve dans la valise de ce dernier des papiers diplomatiques annonçant l'arrivée prochaine d'une ambassade espagnole, qui conduit à Mantoue, pour y épouser un prince joli, la fille du duc de Grenade. En échange de ce délicat procédé, la Cour de Mantoue consent la liquidation d'un vieux compte arriéré et remettra trois beaux millions au chef de l'ambassade.

Naturellement les brigands s'apprêtent à s'emparer des trois millions, et tout le deuxième acte est une série de quiproquos fous pour amener ce résultat.

Nous sommes dans la montagne, sur la ligne-frontière (!!) des deux pays, au seuil d'une auberge dans laquelle s'installent les brigands, après avoir fourré dans la cave le propriétaire et ses garçons. — Transformés en aubergistes, ils reçoivent d'abord la visite de l'envoyé extraordinaire de Mantoue, venu au devant de la princesse. Celui-ci et sa suite vont rejoindre dans la cave les propriétaires de l'hôtellerie.

Second avatar de la troupe qui se substitue à la mission italienne, coffre de la belle façon les ambassadeurs espagnols, ainsi que la jeune princesse de Grenade, et part pour Mantoue à la recherche des trois millions.

Au troisième acte, l'ambassadeur Falsaccapa présente au prince de Mantoue sa fille Fiorella, devenue princesse pour la circonstance, et réclame le prix du marché convenu. Le trésorier réglera le compte tandis que le prince installera sa fiancée dans ses appartements.

Mais, hélas! le caissier de la Cour de Mantoue, que les femmes ont conduit à « gratter » ses livres, ne possède en caisse qu'un billet de mille francs avec lequel il cherche vainement à corrompre « l'ambassadeur » de Grenade.

« C'est un honnête homme, je suis volé! » gémit-il lamentablement, tandis que Falsaccapa de s'écrier, avec indignation : « c'est un confrère, je suis refait. » — Cette scène est un petit chef-d'œuvre du genre et justifierait à elle seule le succès de la pièce.

Et voici que les *vrais Espagnols*, enfin délivrés, arrivent à grand fracas dans le palais; tout se découvre, le caissier entre en arrangement facile avec le véritable ambassadeur, et les brigands seront pendus.

Mais, dans les opérettes, on ne doit jamais pendre personne. Aussi se trouve-t-il que Fiorella, ayant sauvé des griffes de Monsieur son papa, le joli prince de Mantoue, égaré dans la montagne, celui-ci, en reconnaissance du service rendu, fait grâce à Falsaccapa et à ses accolytes. Et le rideau tombe sur une allégresse générale bruyamment approuvée par tous les assistants.

Cette délicieuse farce est fort bien interprétée et chantée au Théâtre Molière.

M. Darmont fait de Pietro, le vieux confident du chef des brigands, un type absolument réussi. A Fiorella, qui lui demande, au premier acte, une histoire de voleurs, il mime de façon remarquable une scène de cambriolage, et au troisième acte, il fait esclaffer la salle par son obstination à vouloir emporter un fauteuil « en or. »

M. Bayard est, comme toujours, très fêté pour sa voix chaude et sa belle prestance.

En dépit d'un souci trop évident d'imiter la démarche et les accents de Léonce, créateur du rôle, M. Daguin a su se tailler un succès très personnel dans le personnage du caissier. Cet artiste joue avec conscience et entrain, et la scène du billet de mille francs est, par lui, mise en bonne place.

Il nous a paru, toutefois, que M. Daguin altérait légèrement le texte au détriment de l'effet. Le mot devenu légendaire : c'est un honnête homme, je suis volé » ne doit, croyons-nous, être prononcé qu'une fois sous peine de perdre en partie sa valeur. Peut-être nos souvenirs ne sont-ils pas exacts, mais il nous semble que c'est ainsi que Léonce obtenait l'effet de comique irrésistible auquel cette phrase est en droit de prétendre.

M. Crozaz, le chef des carabiniers « qui arrivent

toujours trop tard », ne nous en voudra pas de lui dire qu'il ne rappelle que de loin son illustre prédécesseur Baron, lequel, indépendamment d'un organe très spécial, avait su, par sa science des attitudes et son habile naïveté dans les répliques, faire de ce personnage à côté un type extraordinaire et définitif.

Mlle Girard, dans le rôle de Fiorella, a recueilli sa moisson accoutumée de bravos et de rappels.

Mlle Neris, très en progrès et qui porte fort élégamment le travesti, a chanté avec la voix si doucement timbrée qu'on lui connaît, le joli rôle de Fragoletto. Cette artiste, dont le charme discret répugne aux gros effets, incarne de façon très délicate son personnage et le rend aussi agréable à voir qu'à entendre. Elle a chanté notamment avec beaucoup de grâce le duo du Notaire au 2e acte.

Enfin l'orchestre est excellent et les chœurs fort convenables.

Il nous plaît d'insister sur la valeur réelle de la troupe de M. Darman car, en ces jours de chaleur quasi torride que nous traversons, il faut à des comédiens un véritable amour de leur art et une forte conscience du devoir à remplir, pour s'acquitter avec un tel brio de la tâche qui leur incombe.

Par sa présence assidue et ses bravos réitérés, le public au surplus, leur prouve en quelle estime il les tient et ce n'est que justice.

Bon H. D'ORNANT

Memento.

Le Théâtre du Parc annonce sa réouverture pour le samedi 3 septembre prochain.

MM. Garraud et Maubel inaugureront leur direction avec *Zaza*, jouée par Réjane, qui créa à Paris cette pièce à succès.

En octobre, c'est l'*Oncle Sam* de Sardou qui prendra l'affiche et sera prétexte à une luxueuse mise en scène.

En novembre le célèbre auteur comique Galipaux, viendra jouer son répertoire, et en décembre nous entendrons Jeanne Granier dans le *Nouveau Jeu*.

Pour 1899 on nous promet Noblet et Albert Meyer qui, au Grand Guignol créa l'an dernier de façon magistrale *Lui* d'Oscar Méténier.

Entretemps, la nouvelle direction donnera une série de représentations classiques avec conférences préliminaires par Francisque Sarcey, Larroumet, Armand Sylvestre, Séverine... etc.

Nous applaudissons très sincèrement à cette tentative essentiellement artistique et nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite.

Le Théâtre de la Scala, complètement transformé, et devenu une des salles les plus coquettes de Bruxelles, vient de rouvrir ses portes. En attendant qu'il nous convie aux soirées d'operette qui vont être inaugurées le mois prochain, l'habile impressario de cette jolie scène a su réunir une série de numéros fort intéressants.

Bientôt nous aurons le plaisir d'y applaudir Crommelynck, le charmant transfuge de l'Alcazar, que M. de Guntz a eu l'heureuse idée de s'attacher pour toute la saison d'hiver.

Théâtre Molière. — Les *Brigands*, dont nous parlons d'autre part, ont depuis samedi remplacé sur l'affiche *Le Jour et la Nuit*. Cette charmante opérette qui peut être entendue par tout le monde fait salle comble tous les soirs. Le dimanche, matinée à 2 heures. Les enfants paient demi-place.

H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

SPORT

CYCLISME

PARIS. — **La course de soixante-douze heures.**

... de Paris jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Pour s'exclamer de la sorte, Boileau sans doute eut ses raisons. Que ne dirait-il pas aujourd'hui, s'il lui était donné de voir à quelles occupations ineptes et stupidement dangereuses se livrent certains représentants de l'espèce humaine.

Nous sommes de ceux qui pensent que si les courses n'améliorent pas les chevaux, en revanche elles éreintent les jockeys et vident la bourse des gogos. Encore ce genre de sport exige-t-il une certaine dose d'intelligence, et prétend-il établir la suprématie de l'homme sur la bête.

Mais que penser de ces trois douzaines de malheureux qui, sans bénéfice pour personne, sauf pour le tenancier de l'établissement, sans utilité pratique d'aucune sorte, et sans autre résultat possible que celui de s'abrutir le cerveau et de s'endolorir les membres, se sont mis à courir en file indienne pendant soixante-douze heures consécutives, juchés sur des bicyclettes, et douchés à chaque tournant de piste par un arroseur de voirie. Et que penser aussi d'un public qui se rue à l'assaut des guichets, verse en hâte son argent, pour jouir de ce spectacle lamentable et prend un plaisir féroce à venir contempler la fatigue progressive des concurrents, ou le degré de folie vers lequel ils tendent.

Notez que ces excellents bourgeois s'attendriront sur le sort des taureaux mis à mort et des chevaux éventrés dans le Midi; qu'ils s'indigneront des combats de coq ou des hécatombes de rats qu'on voit dans le Nord.

A Paris, la ville lumière, ces distractions sanglantes n'ont point cours et nos belles mondaines n'en parlent qu'avec horreur.

Mais aller voir des hommes, montés sur des machines, et,

Sous le soleil torride ou sous la froide étoile

tournant en rond pendant trois jours, voilà certes un passe-temps digne de la capitale du monde civilisé et bien fait pour élever le cœur et l'esprit. Aussi par instants l'immense vélodrome du « Parc des Princes » était-il trop petit pour contenir le public « select »

qui se pressait autour des balustrades enserrant les coureurs.

Avec quelle délicieuse émotion chacun se rendait compte des progrès accomplis, notant la chute de celui-ci, la fourbure de celui-là ou le délire de cet autre.

Espérons qu'il y avait là beaucoup de membres de la Société protectrice des animaux se réjouissant *in petto* du succès de l'affaire, car, tandis qu'on martyrise les hommes, on ne songe pas à maltraiter les bêtes, et c'est autant de gagné pour elles.

Au surplus donnons un aperçu des principaux incidents de la course.

Trente-quatre partants.

Pendant six heures tout va bien et on ne s'amuse guère. Mais à la sixième heure Rivierre tombe et se blesse grièvement. L'intérêt commence à naître.

Quelques chutes malheureusement peu graves, puis, vers la quatorzième heure, Béalu, pris de folie, se met à chanter à tue tête, s'empare du parapluie d'un spectateur, et déambule sur la piste comme si lui et sa machine étaient ivres... Hilarité générale, dit un compte-rendu.

Ensuite c'est Franck, qu'il faut transporter d'urgence à l'Hôtel-Dieu. Dans ses poches pas un centime; le malheureux comptait sur la course pour manger... après les 72 heures. Ce détail amusant ne fut connu, hélas! que des gens qui enlevèrent le blessé.

Entretemps on se rend « au camp de la déroute » ou gisent pêle-mêle un certain nombre de vaincus. Le spectacle est charmant, bien qu'un peu monotone, car presque tous demeurent immobiles. Etendus sur l'herbe, le visage congestionné, les yeux fixes ils ne donnent qu'à de rares intervalles quelques signes de vie par un brusque tressaillement des muscles ou un soulèvement pénible de la poitrine.

Mais les heures s'écoulent et voici qu'un concurrent s'est laissé choir lourdement. Ses amis le relèvent et le remettent en selle; il retombe de nouveau et cinq fois de suite l'opération est renouvelée sans plus de succès. Ce petit intermède est fort goûté.

D'autres, sous l'action aveuglante du soleil, sont atteints d'ophtalmie; Faure est terrassé par une insolation.

A la quarantième heure, Foureau croit voir une voiture obstruer chaque virage, et s'imagine que des pétards éclatent sous sa bicyclette.

Et quand on atteint la quarante-huitième heure, un incident très comique se produit. Fischer lâche sa machine et court à un arbre dont il escalade les branches pour y manger des fruits imaginaires. Il faut parlementer longtemps avant de l'amener à descendre et l'assistance s'amuse beaucoup.

Mais le plus beau de tout, ce fut un feu d'artifice « patriotique » que le manager fit tirer vers la soixantième heure, pour corser son spectacle. La majeure partie des coureurs encore sur piste se rua vers ces lueurs incendiaires, l'extase dans les yeux, et les mains tendues à la pluie d'or des étoiles factices. L'un d'eux s'écria d'une voix tonitruante « Voici le Paradis! »

Alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes et les plus récalcitrants durent avouer que la petite fête était complète

A partir de ce moment, l'intérêt s'éteignit graduellement. Les quelques coureurs demeurés à peu près valides s'obstinèrent à terminer leur parcours sans incident et chacun sait que c'est chose peu gaie que voir un monsieur pédaler indéfiniment au long d'une palissade.

Notons cependant que Frédérick, qui marchait en tête, s'effondra lourdement à l'avant-dernière heure et perdit ainsi le bénéfice de la première place. Par un prodige de volonté, il se remit en selle, tout meurtri, et arriva second.

Voici le résultat final, ainsi que les primes gagnées par les vainqueurs :

1. Miller, qui a couvert 1,812 kilomètres, touche 2,500 francs.
2. Frédérick, avec 1,785 kilom., reçoit 1,700 francs.
3. Faure, 800 francs.
4. Bertin, 500 francs.
5. Chevallier, 300 francs.

Des primes de 100, 50 et 25 francs sont *généreusement* allouées par l'impresario à quelques autres coureurs.

Voilà certes de pauvres gens qui n'ont pas volé leurs prix, mais il est triste de songer que pour une aussi piètre rémunération, des hommes, doués d'une pareille force de volonté, dépensent leur énergie et leur virilité pour l'amusement d'une foule imbécile, et pour l'enrichissement d'un industriel sans scrupule.

Loin de nous la pensée de médire des bicyclistes, professionnels ou amateurs, et d'incriminer ce genre de sport aussi utile qu'agréable; mais au moins qu'on en fasse un usage raisonné et qu'on ne le transforme pas en une acrobatie dangereuse, réclame malsaine pour les fabricants de cycles, et spectacle démoralisateur pour le public.

Bon H. D'ORNANT

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris

21 août.

Les affaires sont autant dire nulles dans tous les compartiments de la cote; la clientèle a fui, chassée par la chaleur. L'Extérieure seule donne lieu à quelques transactions, mais comme ce sont les Ventes qui dominent, les cours glissent dans les grandes longueurs, et c'est justice .. 44 13/16, 43 1/8, 41 3/4 et 40 1/2!

Cependant la situation générale est bonne, le 3 p. c. est d'une grande solidité 103.50 et 103.52. Amortissable 101.90 et 3 1/2 106.15.

L'Italien est lourd à 92.50 et 92.20.

Les Fonds ottomans sont calmes.

Un peu de tassement des cours sur les Sociétés de Crédit. Banque de France 3,570 et 3,560; Banque de Paris 950 et 947; Lyonnais 880 et 877; Société générale 550 et 548; Banque Parisienne 500 et 495; Rente Foncière 440; Banque d'Algérie 675; Crédit Foncier d'Autriche 1,250; Timbale 485; Mobilier Espagnol 50 et 48; Banque Nationale du Mexique 625 et Crédit Foncier de France 690 et 685.

Les obligations foncières et communales sont toujours très demandées au comptant.

Nos chemins de fer sont stationnaires.

Nord 2,150; Lyon 1,957; Orléans 1,905; Midi 1.461; Ouest, 1,230 et Est 1,098.50.

La Compagnie Transatlantique se tient à 350; le Suez à 3,700 et les Grands Magasins du Printemps 675 et 680.

Hausse vertigineuse sur les actions de Panama 10, 15, 20, 25 et ***36 francs!...***

L'isthme serait-il percé? Eh bien non, il ne l'est pas, mais dans les petits coins on parle d'un emprunt à bref délai de ***1 milliard!*** capitaux destinés à l'achèvement du Canal de Panama. On affirme même que l'émission sera lancée au public sous le patronage du... d'un de nos plus grands établissements financiers.

En supposant que tous ces bruits se confirment ce n'est pas une raison pour que les actions du Panama s'emballent puisqu'elles n'ont rien à attendre d'une nouvelle société.

Quant aux obligations, 3, 4, 5 et 6 p. c., c'est autre chose, et j'estime qu'une plus-value sur ces valeurs est tout indiquée. Mais je m'arrête là pour aujourd'hui, me réservant de m'étendre prochainement dans cette importante affaire.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach (au premier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 août.

Le marché à terme est en ce moment ce qu'il doit être, c'est-à-dire inactif; on cote des cours, et puis c'est tout.

Que pourrait-on faire de mieux par une température de 36 degrés au-dessous de zéro!

Cependant, je relève depuis quelques jours une baisse assez sensible sur la Rente extérieure d'Espagne 44 1/16, 39 7/8 et 40 3/16!... Ce mouvement de recul, chers lecteurs, était prévu, il est par conséquent très normal. On a *remonté* pendant la guerre le cours de 29 7/8 à 45 francs en prévision de la paix; aujourd'hui que le fait est accompli et que l'on songe à la triste situation financière de l'Espagne, les boursiers expérimentés vendent et ils ont raison.

L'art de gagner à la Bourse est d'une simplicité extraordinaire, il ne s'agit que de savoir acheter au moment opportun et vendre ensuite lorsque les *bleus* achètent. Tout le secret est là.

Les Fonds brésiliens sont complètement délaissés; le 4 p. c. reste à 50 3/4.

Par contre le groupe ottoman est en faveur. La *série* C vaut 27.25; la *série* D 23.30; la Banque Ottomane 556 et les lots 111. Le Saragosse très offert tombe de ***9 points*** à 142! les lots du Congo 93 1/2, 92, 91 et 92; encore un peu de baisse et nous pourrons nous en offrir une *pincée*.

Au comptant, les institutions de crédit sont calmes,

mais fermes. Parts de Réserve 2,475; Nationale 2,850; Banque de Bruxelles 742; Auxiliaire 114; Banque d'Anvers 870; Caisse Commerciale de Bruxelles 637; Caisse d'Annuités 1,545; Caisse Générale des Reports 695; Comptoir Peemans 450; Crédit Général de Belgique 139; Crédit Général Liégeois 995; Immobilière 365; Crédit Industriel 267; Namur-Citadelle (en liquidation) 29 francs!... A propos, j'apprends que sous la dénomination de « Nouvelle Société anonyme Namur-Citadelle » vient de se constituer à Bruxelles une société qui a pour objet la mise à fruit de l'exploitation par elle-même de toutes les concessions et installations de la Société anonyme en liquidation de Namur-Citadelle, notamment l'hôtel, le funiculaire, le Vélodrome, les jardins, etc.

Le capital social est fixé à 500,000 francs. Bravo!

Il est fortement question de constituer dans notre capitale un nouvel établissement de Banque au capital de 10 millions sous la dénomination « Caisse industrielle de Belgique ». Les principaux actionnaires seraient: MM. Cassel, Louis Biourge, Julien Dulait, Emile Delloye, etc. Je vous dirai à bref délai mon opinion sur cette nouvelle société.

Dans le compartiment des charbonnages les cours sont soutenus.

Amercœur 1,190; Carabinier 550; Concorde 1,275; Gouffre 650; Hornu et Wasmes 4,810; Grande Bacnure 2,280; Produits au Flénu 3,475; Wérister 660; Mariemont 1,570 et Prokhorow (Donetz) 870 et 880.

Bonne fermeté des valeurs sidérurgiques.

Angleur 515; Cockerill 2,380; Olkavïa 510; Saint-Fiacre 1,145; Sarrebruck 9,600; Toula 570 et Usines Delin (actions privilégiées) 195, 198, 200 et 201.25!; le cours de 250 est tout indiqué. N'oubliez pas que je recommande ces actions depuis le cours de 140.

Les Zincs sont sans changement. Nébida 1,730; Asturienne 4,700; Prayon 590; Vieille-Montagne 670 et Austro-Belge 332.25.

Pégamoïd 118; Cuba 6 % 211 et Cuba 5 % 167.50.

A. V.

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL ,,

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.

MAISONS RECOMMANDÉES

BRUXELLES

Hôtel Mengelle, Rue Royale, 103

Hôtel de la Poste, Rue Fossé-aux-Loups

Grand Hôtel, Boulevard Anspach, 21

Hôtel de l'Europe, Place Royale

Café de l'Horloge, Avenue Marnix (Porte de Namur)

Café Métropole, Place de Brouckère

Taverne Royale, Galerie du Roi

ANVERS

Grand Hôtel (Ascenseur hydraulique), Rue Gérard, 2

Hôtel du Laboureur, Place de Meir

NAMUR

Hôtel de Hollande (Jardin d'hiver), Place de la Station

LIÉGE

Hôtel Schiller, 6, Place du Théâtre (Appartements avec pension pour familles)

Hôtel Mohren, Place Saint-Paul, 4

Grand Hôtel de l'Univers, en face la station des Guillemins

Café Restaurant Canterbury, Rue de la Cathédrale, 59

Café Charlemagne, Place Saint-Lambert

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

PAX VOBIS !

Ces paroles, que la bouche d'un Dieu fit entendre pour la première fois sur la terre, viennent, comme un écho affaibli, d'être répétées par le plus puissant souverain du monde.

Et le monde entier en a frémi. Comme le tonnerre qui se répercute à l'infini dans les montagnes et va troubler le silence des plus petites vallées, ainsi l'appel du Tzar s'est étendu de proche en proche en l'univers entier et tous les yeux se sont tournés vers l'homme qui, en face des armements formidables des nations, osait dire : nous voulons la paix!

Déjà l'espérance renaissait à l'idée du désarmement général. Déjà les mères, les femmes, voyaient le foyer au complet, l'industrie et l'agriculture se renforçant de tous les bras virils, de toutes les intelligences que la caserne emprisonnait. Et puis, ce premier élan passé, on a senti plus cruellement l'utopie de ce beau rêve. Désarmer? Mais qui donc commencera? L'égoïsme ou l'intérêt

des uns, l'orgueil blessé des autres, toutes les passions humaines, nobles ou basses ne sont-elles pas là, vives, fières, insoumises, pour arrêter les pensées généreuses et pacifiques?

Et de voir cette impuissance morale de la plus grande puissance matérielle humaine, on doit conclure qu'une force mystérieuse, irrésistible mène le monde malgré tous les concerts, les protocoles et les traités. Tous ne la reconnaissent pas, mais tous la subissent : c'est la force de celui qu'Israël appelait en tremblant : le Dieu des armées, le Dieu vengeur, c'est la force que saint Jean voyait dans l'Apocalypse, lorsque le Seigneur faisait vider par ses anges les coupes de ses vengeances sur les peuples coupables. Car l'une des punitions de Dieu, c'est la guerre, et voilà pourquoi il y en aura toujours, tant que régnera le péché en ce monde.

Mais combien douce est cette parole : *Pax vobis!* quand elle s'élève, pure et calme, en réponse aux éclatements de la poudre. Et en ce moment où les désastres de Cuba émeuvent encore tous les cœurs, quelle joie d'entendre résonner tout à coup ce chant céleste : Paix sur la terre...

Et les anges qui chantaient ajoutaient alors : « Paix aux hommes de bonne volonté. » Car il faut la bonne volonté pour obtenir la paix et les hommes ne l'ont pas.

Voilà bientôt trente ans que toute bataille a cessé; beaucoup ont oublié ou n'étaient pas là pour se souvenir. Ils ne savent pas ce qu'est la guerre et la jeunesse songe plus à la gloire des armes qu'aux misères des défaites sanglantes. Mais ceux qui ont vécu ces jours affreux n'oublient pas et ils tremblent de les voir revenir.

Je me souviens encore de l'effet poignant que fit sur ma jeune âme l'arrivée des troupes aux frontières.

Nous n'étions pas dans la mêlée, c'est vrai, nous n'avons été que très passivement intéressés dans la campagne franco-allemande. Mais ces troupes qui venaient défendre nos frontières pouvaient avoir à se battre aussi, et puis elles nous représentaient trop vivement l'image des combats sanglants dont nous entendions le bruit effrayant.

Je me souviens du ciel roulant de gros nuages, que perçaient par moments le soleil et l'éther bleu, et sur la longue route blanche, droite, entre les deux rangées d'arbres, une file interminable s'avançait. C'étaient les soldats; fantassins, cavaliers, artilleurs se succédaient, et je vois encore les visages terrifiés des femmes accourues au passage des troupes et quelques-unes pleurant à la vue des canons.

Ils brillaient au soleil, la batterie secouant avec grand bruit ses chaînons et sa ferraille, et ils avaient l'air de bêtes féroces enchaînées et assoupies dont le réveil serait terrible. Et elles se disaient, ces pauvres bonnes femmes, que cette arme massive n'était faite que pour donner la mort. On frémit à la vue de la

guillotine, et cependant elle n'ôte la vie qu'aux criminels, tandis que le canon, lui, doit faucher des hommes courageux, l'élite des nations, l'espoir de l'avenir d'un peuple!

Oh! je sais, il y a la gloire. La guillotine est infâme et le canon glorieux. Mais elles ne se disent pas cela, les mères et les épouses, et ce canon qui bientôt va vomir la mitraille, c'est pour l'enfant aimé qu'il va crier la mort.

Le peuple a de ces sensations fortes et de ces impressions très justes : Les femmes qui regardaient l'artillerie passer sentaient tout cela sans bien savoir l'analyser. Elles pleuraient et l'une, joignant les mains, répétait sans cesse : « Ah! mon Dieu, ce que c'est que la guerre! » Elles ne voyaient cependant que des canons démontés et des soldats poussiéreux. Et pendant que ces hommes allaient vers la frontière, une longue et douloureuse théorie les croisait en sens inverse où ne se trouvaient que des femmes, des vieillards et des enfants.

C'étaient les populations effrayées par l'arrivée de l'ennemi qui venaient chercher un refuge à l'abri de notre neutralité.

Oh! le triste, le navrant cortège que cette suite de véhicules de toutes sortes, traînés par des ânes, des vieux chevaux, où l'on avait entassé à la hâte le plus de hardes possible, tout ce qui constituait le meilleur bien de la famille. Sur les bottes de paille, accroupis ou couchés, un pauvre vieux père, une grand'-mère impotente, des petits enfants, les malades, et autour des chariots, les plus forts : les femmes, les jeunes filles, les garçonnets et les fillettes. Ainsi dût les voir Gœthe quand il écrivit l'immortel poème d'Hermann et Dorothée.

Et, dominant le bruit des pas, de la ferraille et des roulements de chariots, la grande voix du canon grondait toujours, à laquelle répondait le bruit plus sec des mitrailleuses; et on écoutait, le cœur en étau, cette voix formidable qui semblait un immense chant funèbre formé des derniers cris des hommes qui sans cesse tombaient, là-bas, pour ne plus se relever.

Ceux qui se battent, dans l'ivresse du combat, excités par le courage l'amour-propre, leurs nerfs, par toute l'ardeur de leur organisme surchauffé, n'ont ni le temps, ni le sang-froid de philosopher, heureusement. Ils courent selon qu'on les lance, sans réfléchir, avec frénésie.

Mais les autres qui, de loin, dans l'immobilité de l'impuissance, écoutent; c'est pour eux une inoubliable horreur d'entendre ces coups sourds du canon, cette fusillade cliquetante, rapide, tous ces bruits affreux de la bataille qu'on devine, l'esprit hypnotisé, avec le sang qui coule des hommes déchirés, avec les blessés qui appellent, les mourants qui se contractent, comme un immense champ de torture préparé par un gigantesque bourreau.....

Et tout cela a passé. Le champ de bataille est plus fertile depuis qu'il est engraissé de sang humain. Les maisons éventrées sont reconstruites, et les portes lavées là où les cervelles s'étaient écrabouillées; et quand le soir, les longues

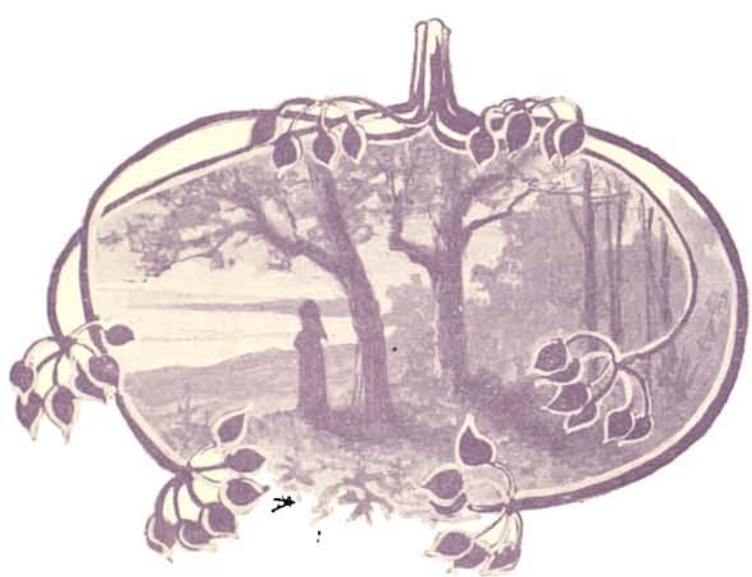
ombres des arbres s'avancent sur les moissons jaunies et que le soleil doucement s'abaisse, le paysan retourne vers son foyer en supputant combien de sacs de blé va rapporter sa terre. La paix est revenue et sauf quelques cœurs fidèles, qui n'ont pu se consoler, presque tous ont oublié la guerre.

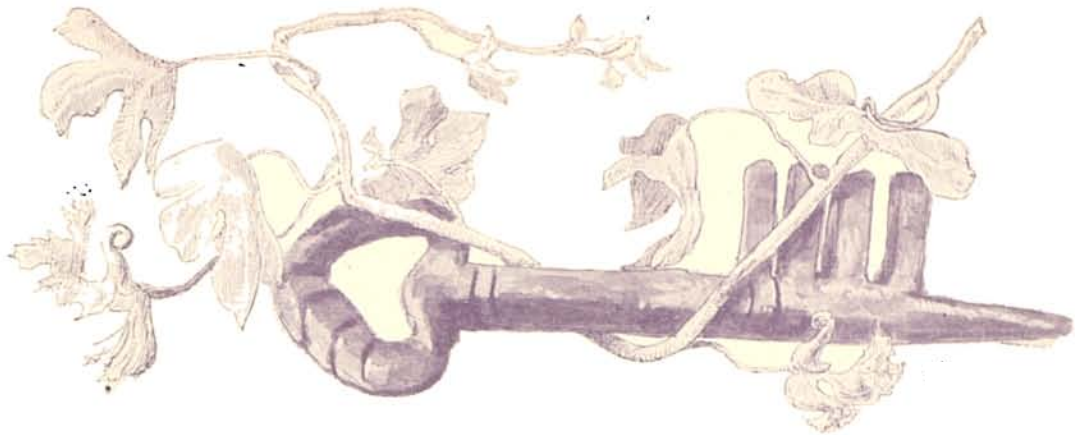
Ils ne savent pas que cette paix, ce sont les morts couchés ici, partout, qui la leur ont value. Ils ont expié, ceux-là, parce qu'ils faut l'expiation ici-bas et si nous ignorons pourquoi cette expiation, nous l'apprendrons au jour où, quittant nous-mêmes ce monde d'agitation, de troubles et de crimes, nous entendrons la voix divine nous dire pour l'éternité : *Pax vobis !*

N'espérons pas l'entendre autrement. Les tzars, les rois, les républiques ne pourront jamais le dire avec certitude. Les événements vont plus vite que les hommes et sont plus forts que les potentats. C'est peut-être au lendemain du jour où se réunira le congrès du désarmement que la guerre surviendra dans sa plus grande horreur. La paix sur cette terre n'est jamais que relative. Elle peut habiter le cœur de l'homme le plus malheureux, elle ne sera jamais stable dans la nation la plus puissante.

Cependant remercions le Tzar de l'avoir invoquée, et à notre tour adressons-lui d'un cœur sincère ces deux mots, si vraiment chrétiens : *Pax vobis!*

Comtesse Marie de VILLERMONT.





NOTRE ENQUÊTE

SUR L'AME BELGE

APRÈS L'ENQUÊTE [1].

Un jour de juin dernier, Mavil dit à ses rédacteurs à peu près ceci : « Serait-il vrai, — d'aucuns l'affirment, — qu'une revue belge perde, à parler des choses de Belgique, toute chance d'intéresser ses lecteurs? Je ne le veux point croire. Que l'obscure et douloureuse affaire qui passionne et angoisse nos voisins, nous tienne tous attentifs et anxieux, soit. Mais n'y a-t-il pas vraiment, pour les Belges qui pensent, qui savent former des idées et les exprimer, d'autres motifs de réflexion, d'autres stimulants d'idées?... Les lamentations d'un Trarieux, les confidences d'un Bjœrnson, la cascade des jugements, des arrêts, des pourvois, est-ce là le seul objet qui doive être proposé aux méditations de nos compatriotes, le sujet unique où ils aiment arrêter leur esprit? Ne serait-ce que pour le plaisir d'être différents, si nous essayions de leur parler de notre Belgique? Si nous les incitions à un entretien sur notre psychologie nationale?... »

C'était montrer, vous l'avouerez, un louable dédain de l'actualité et méconnaître courageusement cette force mystérieuse qui tourne les intelligences les plus lumineuses d'Europe, même les scandinaves, vers l'étude de la procédure française.

Quoi qu'il en soit, le 25 juin dernier, la *Revue Mauve* instituait un débat ou, plus modestement, provoquait un échange de réflexions sur *l'âme belge*. — Parlez-nous de l'âme belge. — Ce fut tout l'énoncé du thème. Et il faut féliciter Mavil d'avoir ainsi indiqué, d'un mot large, l'objet de la consultation. Je ne sais rien de si puéril, de si niais que ces questionnaires étroits, impérieux et précis, qui sont l'habituel instrument de ces sortes

(1) Voir les fascicules des 25 juin et 25 août 1898.

d'enquêtes. — « Causons sur l'âme belge, autour de l'âme belge. Les idées, les sentiments que ces deux mots éveillent en nous, exprimons-les. Et surtout, que chacun choisisse, à son gré, son point de vue. Il n'est pas de plus sûr moyen de connaître et d'éclairer toutes les faces d'une question. »

Mon ami Lutens a ouvert le feu, gaiement, gentiment, — je dirais à la française, si je voulais amuser mon excellent confrère Charlot, de l'*Aube* (1).

D'une plume alerte, Lutens nous montre un Belge énergique, laborieux, entêté, un peu lent et lourd, fortement retranché dans le souci farouche de son indépendance, réfractaire à toute idée neuve, défiant avec excès, « défiant de soi, des autres, de toutes les supériorités, de toutes les autorités, de tous les enthousiasmes. — Et cette défiance nationale a des armes terribles, des ironies spéciales et caractéristiques, ou, ce qui est pis, de formidables et volontaires indifférences... »

Je note cette remarque qui peut-être semblera sévère : le Belge se distingue par ceci qu'il s'habille mal, aussi mal que le Français.

Mais vous pensez bien que Lutens ne s'en tient pas à ces croquis rapides. Vers la fin, son article est égayé d'aimables paradoxes que je n'ai pas le temps aujourd'hui de discuter avec lui. Il y a notamment une fusée vers la civilisation chinoise, ... mais cela nous mènerait trop loin.

Spring, notre ami du Chastain, notre distingué confrère Van Zype ont ajouté quelques traits.

Spring, après avoir, en passant, affirmé « la supériorité de l'âme féminine belge sur l'âme masculine, » nous présente le Belge musicien et le Belge industriel, — musicien autant que l'Allemand, industriel plus que nul autre.

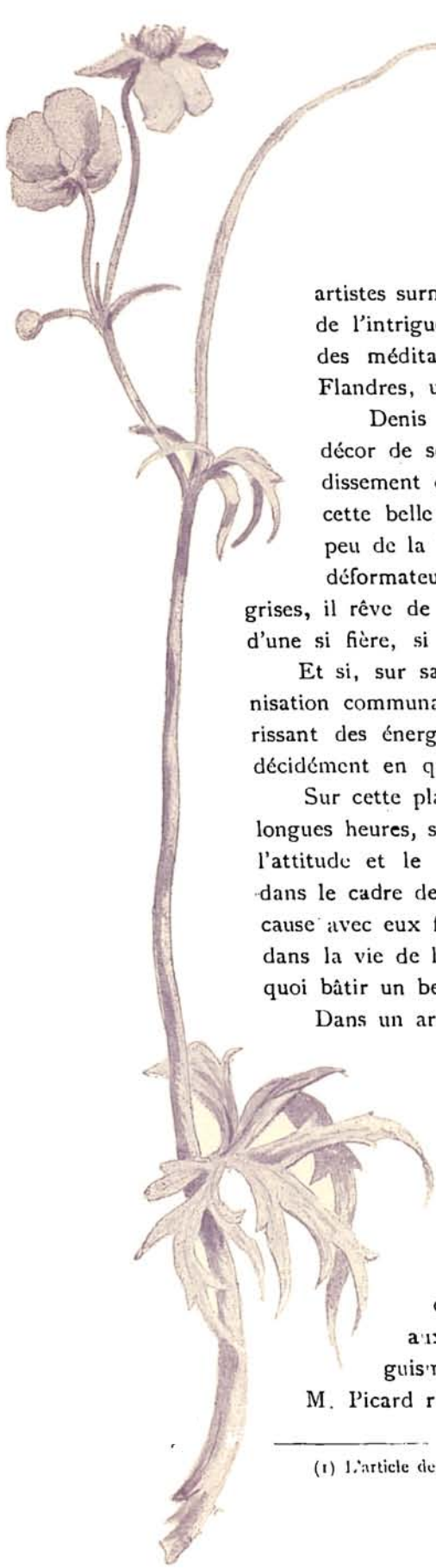
Du Chastain, en une page sagace et légère, insiste sur cette défiance, éveillée toujours et si vigilante, qui fait le Belge impénétrable à toute influence étrangère. *Stupidité menaçante*, disait fortement Baudelaire pour exprimer cet air rébarbatif et hérissé, qui l'irritait, parce qu'il n'y savait point voir le signe d'une belle indocilité, y discerner la crainte ombrageuse des mainmises déformantes.

De M. Van Zype, je veux citer ces quatre lignes que je trouve délicieusement expressives par la gravité triste de la pensée et du ton : « Nous possédons une grande force que souvent on nous impute comme un défaut; nous pensons lentement, c'est le seul moyen de réfléchir. Je crois que nous avons acquis cette qualité précieuse au cours des successives et longues périodes d'oppression étrangère. Nous ne pouvions pas parler beaucoup, et nous avions de graves et douloureux sujets de réflexions. » Il y a dans cette phrase, comme un reflet profond du ciel flamand, — dans cet accent, un écho émouvant des héroïques résistances.

Dans le bruit de notre conversation, M. Huysmans passe discrètement. Il aime la Belgique en artiste de qui l'âme est religieuse et délicate. Une rue déserte de Bruges, un musée d'Anvers, voilà des endroits où se recueillir, où fuir les gesticulations des barbares, les brutalités sacrilèges des bourgeois français, constructeurs de boulevards Hausmann, les vulgarités et le tapage de la vie. Passer là, dans ce décor évocateur et paisible, de clémentes heures silencieuses, quel réconfort, quel rafraîchissement de l'âme !

Je ne dirai rien des dix lignes de Berthel qui sont une négation violente. Il n'y a pas d'âme belge, pas plus qu'il n'y a d'âme française. Il y a des flamands, des wallons,

(1) Voir l'*Aube* du 1er août.



des auvergnats, des gascons... Mais il n'y a qu'une âme, l'âme humaine, l'âme planétaire D'âme nationale, point. Et voilà. Comme dirait Lynen : « il n'y a rien à faire à ça. »

Pierre Denis voit la Belgique avec ses yeux de communaliste fervent.

Huysmann écrivait : « La Belgique ! Décor de paix, bain de bonne grâce ! » Aux artistes surmenés, aux écrivains qui n'ont point su garder, dans la fièvre de l'intrigue parisienne, l'habitude fortifiante des recueillements silencieux, des méditations sur soi-même, il conseillait, en cet air apaisant des Flandres, une station de psychothérapie.

Denis visite souvent la Belgique. Mais ce qu'il vient demander au décor de ses villes, à la paix de sa campagne, ce n'est pas cet engourdissement curatif, c'est, au contraire, une vision exaltée, une vision de cette belle et féconde époque des communes flamandes, où il retrouve un peu de la France qu'il aime, la France d'avant les grands coups de pouce déformateurs. Au bord des fleuves bienveillants, au pied des cathédrales grises, il rêve de ce passé. Il reconstitue la vie si intense des cités flamandes, d'une si fière, si prospère indépendance.

Et si, sur sa route, il rencontre quelque témoignage nouveau de cette organisation communale et corporative qui est, à son estime, l'aliment le mieux nourrissant des énergies nationales, il s'arrête, ému religieusement. Je ne vois pas décidément en quoi cela peut amuser notre spirituel confrère Charlot.

Sur cette place du Petit Sablon, où c'est son plaisir d'évocateur de passer de longues heures, sa pensée anime les artisans de bronze rangés autour de lui, dans l'attitude et le geste de leurs métiers. Vraiment, il les sent vivre, se mouvoir dans le cadre de leur besogne, y mener leur existence laborieuse et libre. Là, il cause avec eux familièrement, ainsi qu'avec des camarades. Et je serais surpris si, dans la vie de l'un d'entre eux, il ne découvrait pas un jour quelque épisode sur quoi bâtir un beau drame.

Dans un article éloquent, vibrant, et d'une très chaude écriture, M. Edmond Picard raconte la formation, aux lointains historiques, de l'âme belge et l'admirable persistance, le long de deux cents années, parmi le choc des nations, de ce petit groupe ethnique qui, placé sur le chemin des migrateurs et des soldats, en un carrefour ouvert à tous les vents, toujours sut maintenir et préserver sa substance nationale, toujours la retrouver intacte, passé le torrent des invasions.

De cette forte étude (1) je veux surtout retenir l'ingénieuse et sagace leçon qu'en psychologue et en artiste M. Picard donne aux « amateurs de distinctions faciles », au regard de qui le bilinguisme serait une preuve contre l'unité de l'âme nationale.

M. Picard rejette cet argument puéril. Si le néerlandais est parlé aux bords de

(1) L'article de M. Picard a été écrit pour l'*Encyclopédie Larousse*.

l'Escaut et le français aux bords de la Meuse, c'est simplement parce que la fusion des langues est plus lente que l'amalgamation des psychologies. « La dualité des langues, en ouvrant des issues et des portes d'entrée d'une part pour la civilisation française, d'autre part pour la civilisation allemande, et leurs productions innombrables, doit être considérée comme un inappréciable avantage et, d'après moi, comme le facteur le plus énergique dans la formation et l'intensification du caractère national. »

Il est intéressant de rapprocher ces réflexions de l'article sur le bilinguisme publié dans le dernier numéro de la *Revue* (1).

M. de Tallenay, en ce style touffu, luxuriant, violemment coloré, qui marque sa manière littéraire, nous donne le canevas, le raccourci d'une fort intéressante étude, dont l'objet serait : Quelle fut la répercussion sur l'âme belge, au cours de son mouvement évolutif, des influences qu'elle subit ? De quelle manière s'assimile-t-elle ces facteurs : politique, religion, amour, art, éducation ? »

Partout, dans tous les ordres, l'idéal absent ! c'est le refrain qui ponctue cette consultation attristée — partout, même en amour. « *L'âme belge ne s'est pas assimilé le dieu !* »

Je ne résumerai pas cet aperçu. Mais je tiens à noter une appréciable accentuation, en ces quelques pages, des tendances individualistes et libertaires de M. de Tallenay. L'auteur a voué un culte fervent à la vie intérieure, dont il veut que le développement soit libre de toute entrave, de toute discipline imposée. Il souhaite que bientôt « le fait d'être un grand homme, celui même de se témoigner exceptionnel, c'est-à-dire d'user librement, en dehors des permissions héréditaires et sociales, des facultés cérébrales qui nous sont départies, soit envisagé avec le respect dû à toute hautaine affirmation du « moi », et non, comme de nos jours, en tare et en dangereuse folie... » Cette phrase, je pense, ne passera pas inaperçue.

Du point de vue où brusquement nous élève le bel article de M. Kurth, nous voyons l'âme belge suivre ardemment, — depuis ce premier cri par lequel elle s'affirma dans l'histoire : Vive le Christ qui aime les Francs! — sa mission religieuse, sa destinée catholique. Les croisades, dont le mouvement commença en terre belge, Godefroid de Bouillon, la révolte, au XVIIIe siècle, contre le gouvernement des Habsbourg, pourtant aimés, le *'t get fir de glaf* des paysans armés pour leur foi, 1830, hier encore la procession eucharistique dans les rues de Bruxelles, — autant de témoignages de cette fidélité jamais défaillante à la foi catholique, qui, d'après notre éminent correspondant, est le trait le plus caractéristique, le plus expressif de l'âme belge, le souffle qui toujours l'anima, l'inspiration constante de ses héroïsmes. *In fide constans.* La devise de Malines est celle aussi du peuple belge, *ce bon sergent de Jésus-Christ*, placé au seuil du monde moderne, par ces deux puissants qui forgèrent l'épée franque, — l'épée belge, — Clovis et Charlemagne.

. . . . . L'enquête close, ou plutôt l'entretien fini, il me paraît (et c'est le seul mot que je veux dire) qu'une voix n'a pas été entendue dans cette intéressante conversation, une voix qui eût exprimé véritablement, pleinement, le sentiment assez complexe nommé sentiment national. Une note a manqué. Il y a, dirai-je, un trou dans la consultation. Vainement j'ai cherché une phrase où se révélât, je ne dis pas le sens de la race, — il est

(1) *La langue française en Belgique*, par PIERRE DENIS (fascicule du 25 août 1898).

partout et déborde, — mais l'amour jaloux, attendri et fier du sol patrial, de la terre natale (1).

Or, sans cet accent particulier, sans l'émotion de ce regard filial sur les fleuves, les montagnes, les plaines, les bois où la race mena sa vie, obscure ou glorieuse, ses besognes héroïques, ses luttes douloureuses, il n'est point de pleine expression du sentiment national.

Je veux rassurer M. Van Zype : ce n'est point là du chauvinisme. Nous ne chantons ici ni *Brabançonne* ni *Marseillaise*. Simplement je dis qu'en une étude de psychologie nationale, cet élément ne doit pas être négligé : la conscience des liens mystérieux qui unissent l'histoire d'un peuple au décor où elle se déroula, la communion sainte de la race au sol. Cela, c'est la patrie. Oh ! le ridicule et froid fantoche que serait Guillaume Tell sans l'air de ses montagnes, sans l'ombre exaltante des ses forêts !

Nos correspondants se sont, presque tous, attachés à discerner les traits les plus expressifs, les plus constants, les plus certainement permanents de l'âme belge. Les uns en ont étudié la lointaine formation, en ont suivi l'accentuation progressive à travers l'histoire. Les autres, touristes légers, les ont constatés superficiellement, à la façon des Anglais, qui, sur un carnet hâtif, notent leurs impressions de voyage (X : petite ville, agréablement située, où beaucoup d'hommes sont bossus).

Sans doute, cette aimable collaboration occasionnelle nous a montré un belge très complet, très fouillé, très vivant. Et nous n'ignorons rien de sa nature psychique : fermeté religieuse, énergie obstinée, rusticité brusque, défiance ombrageuse, sens pratique, lenteur de la pensée et du geste, sensualité un peu lourde, tendance à la raillerie et au dénigrement, que sais-je encore ? et, pour vêtir ces qualités et ces défauts, l'inélégance du costume, constatée par Lutens.

A ce crayonnage abondant, nous devons de connaître avec certitude les caractères de la race, — mais non de sentir la patrie. A cet amas d'observations, à cette psychologie, si sagace soit-elle, il manque le frisson nationaliste. Pourtant la question de Mavil tendait plus loin, au delà de cette sèche analyse. Parlez-nous, disait-il, de cette âme belge, que « réflète le ciel doux et fin des plaines humides et vertes des Flandres où le ciel floconneux et mutin de la Wallonie. » Et pas un paysagiste ému ! Pas un mot sur l'admirable décor des rochers qui bordent la Meuse, pas un sur la si belle, si prenante tristesse de l'Escaut et de ses rives silencieuses.

Définir la race n'est point parler de la patrie. Voyez les juifs. Banal exemple, mais si actuel. Chemineaux formidables, éternels déracinés, envahisseurs vagabonds et épars, ils promènent sur tous les chemins de la civilisation les fortes qualités de leur race, s'arrêtant aux grands foyers, étrangers partout. (La patrie que leur assurerait le congrès sioniste, serait-ce autre chose qu'un refuge momentané pour les invalides des opérations manquées, pour les éclopés des batailles perdues?)

Pas plus qu'une exacte notation des traits essentiels du caractère national, l'étude des manifestations artistiques par lesquelles se révèle l'intellectualité d'un peuple ne nous donne, sans le regard sur la plaine natale, l'indéfinissable émoi du frémissement nationaliste. Lisez plutôt la sagace et si subtile étude de M. F. Nautet (2). Ou encore regardez vers la France, vers un exemple récent.

---

(1) J'excepte pourtant certains passages de l'article de M. Picard, malgré qu'il soit difficile de discerner si l'émotion de l'artiste n'y domine pas celle du patriote, et aussi ces trois lignes de Spring : « Le Belge a l'amour du sol natal, et son manque d'enthousiasme patriotique est surprenant quand on voit de quelle âme et de quel cœur il retrace les scènes de son histoire, *le charme calme et doux de ses campagnes...* »

(2) *Histoire des lettres belges d'expression française*, FRANCIS NAUTET.

Il y a quelques mois, la rencontre de deux hommages commémoratifs appelait notre attention sur deux grands artistes qui furent dss interprètes éminents de la pensée française : Leconte de Lisle et Michelet.

Leconte de Lisle n'était pas, je pense, un demi-intellectuel, un de ceux dont Barrès a écrit qu'ils « sont un déchet fatal dans l'effort d'une société pour se créer une élite. » Son esprit habitait des régions où n'accède pas la pensée d'un Trarieux. C'était un admirable ouvrier et aussi un rare assembleur de hautes et sereines visions.

Certes, il illustra glorieusement l'intellectualité française. Mais la chaleur, les palpitations, les frémissements de l'âme nationale, comme nous les sentons mieux à écouter ce grand vieux rabâcheur de Michelet. Qu'il y ait eu un Michelet, et que la voix de cet amant de la terre patriale donne le même frisson aux Français du Nord qu'à ceux de notre lumineuse Provence, cela seul, mon cher Lutens, qui pensez m'embarrasser avec la diversité de nos provinces (1), cela seul prouve l'âme française.

Et j'aurais voulu que, répondant à l'appel de Mavil, un Belge, — flamand, wallon, qu'importe ! — parlât ici de la terre de Belgique, de ce même accent si profond, si filial, qu'avait Michelet parlant de la terre de France.

PAUL PASCAL

(1) C'est précisément parce qu'ils connaissent la force de sentiment national, — plus fort que les intrigues et les millions cosmopolites — que les plus clairvoyants des nationalistes français vont à souhaiter, non point quelque essai timide de décentralisation administrative, mais l'organisation fédérative de la république. Ils ont raison d'avoir confiance et de ne rien redouter de ce particularisme vivifiant qui fortifierait la substance nationale et serait un précieux excitant des énergies françaises.

Notre régime unitariste et centralisé est un funeste auxiliaire des complots internationalistes, parce qu'il montre aux ennemis de l'âme française un point central où frapper. Ranimer la vie provinciale, créer des centres d'activité locaux, ne serait-ce point opposer aux cosmopolites syndiqués autant de foyers de résistance ?

CHRISTINE DE SUÈDE

(FIN)

En dessous s'agite la foule des seigneurs de moindre naissance : les deux frères Sentinelli, dont l'un est l'exécuteur de Monaldeschi, puis le marquis Capponi, marié à une femme de chambre de Christine, la seule personne de son sexe à qui elle ait témoigné de l'affection, la seule de son service qui ait pu, étant enceinte, se montrer devant elle ; le marquis Coclès Cincinnatus qui, chargé d'enfants, possédant la plus belle femme d'Italie et heureux d'obtenir une place de gentilhomme de la Reine, acceptait, disait-on, avec une grande sérénité, Del Monte en tiers dans son ménage.

La France était représentée dans cette cour cosmopolite par d'Alibert, fils d'un conseiller au Parlement de Paris. Obligé de se défaire, pour cause de malversation, de la charge des finances qu'il occupait dans la maison de Gaston, duc d'Orléans, il était venu à Rome, s'y était monté un train magnifique et trompant par sa poudre aux yeux, Mlle d'Ornano, il l'avait épousée. Puis il entrait dans la maison de Christine avec le titre de secrétaire des commandements. C'est plutôt intendant des menus plaisirs qu'il eût fallu le nommer. Sa vanité bavarde et suffisante, son amour du potin et du racontar, son imperturbabilité devant les plus plates et les plus offensantes plaisanteries, en faisaient un excellent sosie. C'était aussi un organisateur sans pareil de spectacles et de fêtes. Voilà le personnage que Christine eut la singulière idée d'envoyer à Louis XIV, pour tâcher de négocier un accommodement lors de l'affaire des Corses. Ce que fut la diplomatie d'un pareil chargé d'affaires, la correspondance émaillée d'obscènes plaisanteries qu'il eut avec Lionne, nous le dit suffisamment. Il était mieux dans son rôle quand il construisait le théâtre de Torre di Nona, le seul souvenir qui reste de lui à Rome, ou qu'il célébrait la convalescence de Christine par une messe votive au Gesù, richement décoré de tapisseries de haute lice et qu'il faisait venir les meilleurs musiciens de Rome.

Plus bas encore, ce sont des personnages, héros d'aventures, sortis on ne sait d'où, bons à toutes les besognes, comme ce colonel Cleuter, capitaine des anspessades de la Reine

qui, après je ne sais quelle exécution, disparaît dans les armées vénitiennes; ou cet autre capitaine d'anspessades, Landini, dont l'audace arriva à un tel point lors des querelles pour les franchises avec le Pape, que sa tête fut mise à prix. Et aussi un certain Clairet Poissonnet, natif des environs de Poissy, à qui son talent pour faire les confitures valut d'entrer chez Christine et qui lui servait d'espion.

Les secrétaires Davidson et Goldenblad méritent une place en dehors de cette tourbe. Tous deux, comme elle, Suédois convertis, et, de ce chef, exilés de leur pays; le premier courut risque de la vie pour être rentré en Suède, chargé d'une mission de Christine; le second, mêlé de près à la vie de sa maîtresse, investi de sa confiance, a laissé sur elle de précieux témoignages; catholique convaincu, il était l'appui et l'avocat auprès de Christine de ceux de ses compatriotes qui revenaient à l'Église romaine.

Les ballets et les fêtes, la lecture, les réunions littéraires occupent de plus en plus la princesse. Mais d'autres occasions leur disputent par moment son attention.

De tout temps les sciences extra-naturelles l'avaient intéressée. Tout esprit fort qu'elle fut, elle croyait aux songes et aux prédictions; elle avait auprès d'elle des alchimistes; mais lorsqu'elle eut renoncé à tout espoir de jamais gouverner, elle s'abandonna sans contre-poids à son goût pour la pierre philosophale; le palais Riario renferma un laboratoire où la Reine de Suède passait de longues heures en compagnie d'aventuriers dont elle était le jouet et la dupe et en des expériences qui, au grand dépit du cardinal Azolino, absorbèrent des sommes considérables.

Deux grandes affaires passionnèrent les dernières années de Christine. Fatiguée de réclamer des revenus dont elle n'était jamais payée, elle eût voulu modifier ses capitulations avec la Suède et renoncer à ce qu'elle tirait du pays même pour recevoir la souveraineté du duché de Brême. Le Sénat était tout disposé à des arrangements financiers, mais ne voulait point d'un démembrement, même momentané, du territoire. Plus elle vieillissait, plus Christine s'attachait à son irréalisable conception. Ce petit coin de terre tout au Nord lui apparaissait comme un refuge où elle pourrait se retirer en toute dignité et, dans ses trois dernières années, un refuge lui paraissait d'autant plus nécessaire pour sa dignité, que ses débats pour les franchises avec le Pape rendaient très fausse et très humiliante sa situation à Rome.

On sait ce qu'étaient ces franchises. Les palais des ambassadeurs des principales puissances catholiques jouissaient de certaines exemptions de droits, d'impôts et d'une sorte de droit d'asile, qui s'étendaient à tout le quartier environnant. Christine prétendait aux mêmes privilèges pour son habitation. Ce que la vénalité des domestiques des ministres avait fait de ces quartiers, on le devine de reste. Cabarets, magasins de recel, lieux de débauches y foisonnaient et, moyennant une mince redevance à quelque maître d'hôtel, y jouissaient de la plus assurée impunité. Un meurtre était-il commis dans Rome? Le coupable courait à l'une des franchises, pouvait s'y promener en plein jour; la police papale avait les mains liées. On comprend qu'une pareille situation ait préoccupé les papes et qu'ils se soient efforcés de la faire disparaître. On comprend moins que, par point d'honneur, les puissances catholiques aient voulu maintenir des privilèges qui faisaient à leurs palais une ceinture de la lie populaire.

Nous dépasserions les bornes déjà bien agrandies de cette étude si nous entrions dans le détail de cette lutte, où Christine, après avoir, par lettre publique au Pape, renoncé à ses franchises, voulut retirer sa parole, et où, pour lutter contre le Pontife, la reine et Louis XIV, que de vieux ressentiments, la conduite hautaine du duc et du cardinal d'Estrées durant leur ambassade à Rome, séparaient chaque jour davantage, se rapprochent, échangent les politesses et les coquetteries. Les anspessades de Christine se battent avec les sbires pontificaux; les anspessades sont condamnés; Christine refuse de

les livrer; elle va au Gesù, accompagnée de toute sa maison, les condamnés compris, tous armés sous leur livrée. « E donna »; c'est une femme, dit simplement Innocent XI, en apprenant la bravade. Rien ne pouvait plus sensiblement blesser Christine. Il ne cesse pas pour cela de la traiter galamment; il lui envoie des bassins de fruits frais : « Que pense Mingon (c'est le nom de mépris qu'elle donnait au Pape) avec ses raisins? croit-il m'endormir? »

Et pourtant, sur cet esprit vagabond et audacieux, de jour en jour la religion gagne; la foi s'affermit. Elle peut bien, dans un moment de colère, écrire au cardinal Azolino qui l'avertit que le Pape, lassé de ses incartades lui retire la pension de douze mille scudis : « Je puis vous assurer que vous m'avez donné la plus agréable nouvelle du monde..... Les douze mille écus que le Pape me donnait, étaient l'unique tache de ma vie et je les recevais de la main de Dieu comme la plus grande mortification par où il pût humilier mon orgueil..... Je vous prie de remercier le cardinal Cibo et le Pape, de ma part, de la grâce qu'il m'a faite de me décharger de cette obligation..... »

Mais ces violences de langage n'étaient plus habituelles à Christine : « Les faiblesses, les crimes et les fautes des Papes, écrit-elle, n'effacent pas leur sacré caractère, ni ne détruisent pas leur autorité qui mérite nos respects, quoique souvent leur personne ne les mérite pas. » — « La souveraine autorité du Pape et son infaillibilité sont les solides et inébranlables fondements de la religion catholique romaine. » Aussi, à ce moment où s'ouvre la querelle des franchises, écoutez comment elle juge la conduite de Louis XIV, qui, d'une part, poursuit les calvinistes pour les convertir, tandis que, de l'autre, il vient d'imposer à l'assemblée du clergé, les schismatiques propositions de 1682; « Vous désirez savoir mes sentiments, écrit-elle au chevalier de Terlon, sur la prétendue extirpation de l'hérésie en France.... Je souhaite qu'ils (les calvinistes) obéissent sincèrement à Dieu et à leur Roi. Mais je crains leur opiniâtreté et je ne voudrais pas avoir sur mon compte tous les sacrilèges que commettront tous ces catholiques forcés par des missionnaires qui traitent trop cavalièrement nos saints mystères..... Je considère la France comme un malade à qui on coupe bras et jambes pour le guérir d'un mal qu'un peu de patience et la douceur auraient entièrement guéri, mais je crains fort que ce mal ne s'aigrisse et ne devienne incurable..... Rien n'est plus louable que le dessein de convertir les hérétiques et les infidèles, mais la manière dont on s'y prend est fort nouvelle, et puisque notre Seigneur ne s'est pas servi de cette méthode pour convertir le monde, elle ne doit pas être la meilleure..... Croyez-vous que ce soit à présent le temps de convertir les Huguenots et de les rendre bons catholiques dans un siècle où l'on fait des attentats si visibles en France contre le respect et la soumission qui sont dus à l'Église romaine?..... La scandaleuse liberté de l'Église gallicane n'a jamais été poussée plus près de la rébellion qu'elle ne l'est à présent..... L'intérêt commun de l'Église m'est sans doute aussi cher que ma vie, mais c'est ce même intérêt qui me fait voir avec douleur ce qui se passe et je vous avoue aussi que j'aime assez la France pour plaindre la désolation d'un si beau royaume. »

Les recueils de pensées abondent en traits qui ne dépareraient point un ouvrage ascétique et qui, sous la plume audacieuse et libertine de Christine, étonnent et déroutent. « Il faut croire nos mystères sans les approfondir. — On doit s'humilier perpétuellement devant Dieu de tout ce qu'on a fait et de tout ce qu'on n'a pas fait de bien et de mal. — Consentir avec amour et résignation à son éternité telle qu'elle puisse être, c'est l'acte le plus héroïque que puisse produire une pauvre créature. »

La mort si subite du marquis Del Monte dont nous avons déjà parlé, arrivée le 21 septembre 1688, impressionna vivement la Reine : « Nous allons tous disparaitre comme des ombres, écrit-elle à ce propos. La vie n'est qu'un songe; elle s'évanouit et

s'enfuit comme un éclair : nous courons tous à l'éternité. Dieu, par sa miséricorde, nous la veuille octroyer heureuse et glorieuse. »

Était-ce pressentiment ? Elle ne devait survivre que de quelques mois au marquis Horace.

Depuis deux ans, Christine souffrait chaque année au mois de février d'un érysipèle à la jambe. Le 13 février 1689, elle tomba malade, et cette fois l'attaque accompagnée de syncopes fut si violente, que son entourage conçut de vives inquiétudes. Le cardinal Ottoboni vint la visiter au nom d'Innocent XI et lui porter la bénédiction papale. Le même jour le prince Odescalchi, neveu du Pontife, se présenta au palais Riario. Mais cette inquiétude ne dura pas ; un mieux se déclara et la Reine, au bout de quelques semaines, parut si bien remise que le cardinal Azolino fit chanter le *Te Deum* dans l'église de Notre-Dame de Lorette. Alibert donna au Gesù la belle fête, dont nous avons parlé, le cardinal, les officiers de la Reine illuminèrent et elle-même reprit la direction de ses affaires : plusieurs lettres à ses résidents en Suède en font preuve; mais le 14 avril, elle eut une rechute, et le 19, à midi, elle expirait inopinément, sans agonie et sans presque bouger. Elle avait soixante-deux ans.

Telle fut, d'après une relation authentique, la fin de Christine. D'autres la veulent moins simple et mettent des citations latines dans la bouche de la princesse moribonde. Elle terminait dans un palais de louage une vie bien différente de ce que lui promettait sa naissance. Cet esprit d'équilibre et de règle qui fit la fortune d'une de ses contemporaines, Mme de Maintenon, manquait totalement à Christine, et ce fut la source de ses malheurs.

Quel parallèle, si l'on en était encore à la mode des parallèles, entre la femme qui, née dans la misère et le dénuement, dut à sa conversion, à son amour de l'ordre et de la raison de devenir la première dans la première cour du monde, et la princesse qui, destinée à s'asseoir sur le trône protestant le plus glorieux, victime d'un génie trop ardent, payant de son ambition son abjuration, vient finir hôte d'un Pontife à la générosité duquel elle doit d'avoir un asile, en ces jours mêmes où elle le combat.

Dans ces dernières années, Christine avait commandé les dessins d'un mausolée qui devait être placé au Panthéon et coûter un million. Le cardinal Azolino ayant eu vent de ce projet l'en détourna. Nommé son légataire universel, il lui fit faire à Sainte-Marie de la Rotonde de superbes funérailles. Mais lui-même mourut quelques mois après sans avoir pu lui élever un monument digne d'elle.

Le cardinal Ottoboni étant devenu, quelques mois après, Pape sous le nom d'Alexandre VIII, fit ériger à la princesse le monument funéraire qui se voit encore au bas de l'église de Saint-Pierre. Quelle dernière demeure que les voûtes immenses de la basilique vaticane, pour cette femme jamais assouvie de gloire et de célébrité, qui repose maintenant à quelques pas de la confession des deux illustres apôtres. Autour d'un buste de la princesse, des draperies maniérées et des amours joufflus, en marbre blanc, à la manière du Bernin, si cher à son goût, se déroulent et voltigent autour d'un sarcophage de marbre noir sur lequel, dans une dernière et pompeuse inscription, le nom d'Alexandre VIII se mêle aux titres fastueux de celle qui fut *Christine, Reine des Suèves, des Goths et des Vandales.*

Comte CHARLES DE VILLERMONT.

ISOTTA

NOUVELLE HISTORIQUE

par CÉSAR CANTU.

Dans le courant littéraire qui nous emporte si loin de la langue de Corneille et de Boileau et plus encore du courant d'idées, de sentiments, de goûts de nos grands parents, il est intéressant de revenir parfois en arrière, et après avoir dévoré *la Duchesse bleue*, *la Princesse lointaine*, *la Cathédrale* et *l'Orme du Mail*, de reprendre quelque vieille histoire qui, il y a cinquante ans, faisait l'admiration des plus fins dilettantes en le bel art d'écrire.

Nous revenons aujourd'hui en arrière de quelque soixante ans pour donner à nos lecteurs une nouvelle très peu connue du célèbre historien italien César Cantu. Elle est vraiment le type du romantisme littéraire qui régnait, alors que l'auteur n'avait pas encore choisi sa voie définitive et s'adonnait au roman romanesque où les chevaliers, les vieux châteaux, les traîtres féroces et les angéliques princesses faisaient palpiter les cœurs de nos jeunes grand'mères qui lisaient ces pages une ferronnière sur le front et un mouchoir de dentelle à la main.

César Cantu n'a cependant écrit que des romans historiques, des œuvres où son imagination gracieuse et très artiste remaniait l'histoire vraie avec un charme réel. L'érudit qui fut toujours en lui aimait à remettre en lumière les scènes dramatiques de la vieille Italie, si féconde en terribles aventures.

L'histoire d'Isotta est tirée de quelque vieille chronique déterrée par le chercheur en un coin délaissé de l'un ou l'autre de ces vieux châteaux où l'insouciance italienne laisse moisir les archives. Aucune nation plus que l'Italie n'est plus riche en souvenirs poignants et romanesques, et le cadre de ses montagnes, de ses beaux lacs, de ses vieilles cités, prête merveilleusement à soulever l'imagination poétique. Aussi l'Italie fut-elle de mode pendant toute la période du romantisme.

Revenons-y donc un instant et figurons-nous que nous sommes assis au bord du lac, à côté de Lamartine, et que nous n'avons jamais connu ni le téléphone, ni les automobiles. MAVIL.

A l'âge de dix-huit à vingt ans, je me rendais souvent pour mes affaires ou mes plaisirs, par le lac de Côme, de Lecco à Colico.

Les voies de communications faciles créées partout aujourd'hui par le progrès n'existaient pas encore. Aucun bateau à vapeur ne sillonnait le lac et le trajet devait se faire, longuement et fastidieusement, par des voiliers marchands partant chaque soir pour arriver à destination à l'aurore seulement. La société y était très mêlée. Quelques ouvriers, quelques paysans et paysannes revenant du marché, rarement on trouvait quelqu'un avec qui l'on put causer.

La nuit se passait dans un silence interrompu seulement de temps en temps par une

prière pour les trépassés, récitée à haute voix par le plus vieux matelot du bord et auquel tous les passagers répondaient en chœur.

Par un beau clair de lune, j'étais un soir appuyé contre le mât et je rêvais, comme on rêve à vingt ans, le cœur débordant des espérances de la jeunesse. Jusqu'à présent peu de ces espérances se sont réalisées, hélas ! quelques-unes sont encore cachées dans les profondeurs de l'avenir ; beaucoup se sont évanouies, ne laissant à leur place qu'amère déception.

Quand je revins à moi, je vis à mes côtés un prêtre d'un âge mûr qui, tout pensif, regardait dans le lointain. La conversation s'engagea et naturellement roula sur ce qui nous environnait. Elle eut trait surtout aux recherches des savants concernant le lac. Nos regards étaient attirés en ce moment vers les sombres montagnes dont nous étions entourés et qui recèlent d'imperceptibles cratères, causes, ignorées longtemps des sillons troublant parfois les eaux du lac. Il parla des villes disparues, des couvents bâtis par la reine Théodelinde sur ces hauteurs, de celui de Varenna dont la tour existe encore aujourd'hui.

« Regardez, lui dis-je, combien est pur l'azur du ciel ! Les étoiles ne brillent-elles pas en haut comme de petites îles étincelantes dans l'incommensurable mer aérienne. »

— Oui, répondit-il, et leur contemplation excite nos âmes à monter, comme elles, vers une lumière éternellement pure. »

Et, nous taisant tous deux, nous regardions le ciel, les montagnes, le lac.

Pendant ce temps nous nous étions rapprochés d'Olcio. Du milieu des eaux émergeait la première montagne de Bellagio qui divise le lac de Côme en deux bras.

Les passagers s'étaient mis à parler du propriétaire du château qu'on voyait là-bas.

« Autrefois, dit un vieillard, ses habitants n'étaient pas tous aussi bons que le comte actuel ; n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Hélas ! non, répondit le prêtre ; on raconte sur eux des choses étranges, mais la miséricorde de Dieu est infinie et Il leur a sans doute pardonné. »

Je n'étais pas de ceux qu'une allusion contente et je le priai de me donner une plus ample explication. Tous s'étaient assis et écoutaient avec attention lorsque le narrateur, avec cette simplicité bienveillante qui sied si bien aux ministres de Dieu, commença son histoire.

*
* *

Si la nature est telle encore à Bellagio qu'il y a trois cents ans, les siècles ont enlevé aux forêts de chênes et de sapins la fraîcheur de la jeunesse, et la main de l'homme y a mis l'empreinte de son génie et de son activité. A travers les arbres on entrevoyait maintenant une enceinte de murailles crénelées dont les meurtrières lancèrent souvent des coups de mort sur les embarcations du lac, surtout pendant les guerres du châtelain de Musso, Gian Giacomo Medeghino. Ce rempart entourait de tous côtés le grand château bâti par Stanga, élevé au marquisat par Sforza, maître de Milan. La beauté de ce manoir avait engagé autrefois des ducs et des rois à en faire leur résidence. Non loin de là apparaissait la tour très simple de l'église des Capucins. Étrange contraste de sainte paix et de combats barbares, de moines pieux et de sauvages guerriers, de douleurs et de joies, de voix métalliques qui lancent feu et flammes, et du son argentin des cloches qui, au milieu de la tourmente, remettent dans le bon chemin le voyageur égaré.

Lorsque Charles V eut réfréné les partis, assujetti et éloigné Médeghino et se fut emparé du Milanais, les bruits de guerre cessèrent, mais le calme ne s'était pas fait dans le cœur d'Isotta, châtelaine de ce manoir. Malgré ses trente ans, elle avait conservé la beauté de sa jeunesse, ses yeux seuls trahissaient l'agitation de son âme.

Un soir, vêtue d'une robe de velours noir, assise sur son balcon d'où la vue s'étendait vers Tremezina et les montagnes de la vallée déserte d'Intelvi, elle regardait le soleil

disparaitre derrière les hauteurs de San Zeno envoyant un ultime rayon dorer d'un dernier reflet tremblant les eaux du lac.

C'était l'heure de la contemplation. Qui de vous ne l'a jamais éprouvée? Qui de vous, en regardant la lueur incertaine des étoiles étincelantes, n'a ressenti une douce mélancolie et jeté un regard tranquille sur son passé? Un regard tranquille, dis-je, pour ceux dont l'âme reflète la pureté de la conscience. Mais ce n'était pas le cas pour Isotta.

Le calme de la nature, les chants joyeux des paysans revenant de la vendange dirigeaient son esprit vers les pensées suaves des jours heureux de son enfance, et elle songeait au temps où naguère, innocente jeune fille, elle vivait pauvre et ignorée dans les plaines où l'Adda se réunit au Pô, entre les fortifications de Pizzighetone et Crémone couronnée de tours. Elle se souvenait aussi de la bonté de son père, de la tendresse de sa mère, de l'affection de sa sœur, de la paix inénarrable d'alors et de la prière du soir suivie d'un doux sommeil. Puis lui apparut le jour où Lucillo, le fils du marquis Stanga, que ses chasses bruyantes amenaient dans ce pays, surpris par la nuit, chercha un refuge dans la maison de son père. Ce jour là fut le dernier de son repos. Ce noble seigneur connaissait l'art de plaire aux femmes, et Isotta était légère. Vainement son père lui fit-il des remontrances, vainement chercha-t-il à arracher du cœur de sa fille un orgueil dangereux. Stanga parla d'amour et une passion insensée s'empara d'elle. Ce fut fini de son innocence et l'humble fille des champs devint la dame admirée et fêtée du palais de Crémone.

Le premier moment d'enivrement passé, Lucillo dédaigna la femme du peuple et porta ses affections ailleurs. L'ambition seule avait uni Isotta à cet homme. Elle chercha la distraction et l'oubli dans de nouveaux égarements. Bientôt la rumeur publique rapporta des choses étranges qui se passaient au palais de Crémone. Stanga enjoignit à Isotta de s'éloigner. Mais il répugnait à son honneur de renvoyer dans les bas-fonds de la société une fille qu'il en avait tirée lui-même pour l'introduire dans un monde frivole où elle s'était perdue.

Le château de Bellagio, bâti par son père, fut aménagé de la manière la plus magnifique et la plus confortable; mais depuis que les Cavargnoni et les partisans des Français et des Espagnols, par leurs incursions constantes, ravagaient la contrée, les bords du lac n'offraient plus de lieux sûrs pour y jouir des charmes de la campagne. Ils devinrent le théâtre de combats journaliers. Cette situation s'aggrava encore lorsque Medeghino, redouté de tout le pays, s'établit à Musso et de ses places fortifiées opposa la plus vive résistance aux puissantes armées de Charles V et de François Ier.

Sucillo Stanga mit le château abandonné de Bellagio à la disposition d'Isotta, afin qu'elle pût, malgré son bannissement, y vivre indépendante et à l'abri du besoin.

Mieux vaut jeter un voile sur l'existence qu'elle y mena.

Elle prit à son service quelques serviteurs et gondoliers renvoyés par Medeghino lorsqu'asservi il dût quitter le pays. Comme lui elle prenait plaisir à voyager sur le lac par vents et tempêtes avec une folle témérité, cherchant une triste célébrité dans le scandale et dans le crime. Voyez-vous ces rochers? Si vous visitez un jour ce pays on vous montrera un ravin profond dans lequel Isotta précipitait ses amants dès qu'ils avaient cessé de lui plaire. Telle était du moins la rumeur publique, mais les méchants exagèrent toujours.

Cette vie inconstante revint en ce moment à son esprit fatigué et au souvenir de ses désordres, quoiqu'elle ne voulût pas l'écouter, la voix de sa conscience s'élevait impérieusement. Depuis quelques temps déjà elle ressentait ce mécontentement intérieur, cette humeur chagrine et elle devait s'avouer que seule une sévère pénitence ou un noble amour pourrait la réhabiliter aux yeux de la société. Mais comment accorder la pénitence avec la mollesse de sa vie. Un grand malheur, une perte inattendue l'y auraient peut-être contrainte; l'ennui,

le dégoût qui la tourmentaient ne laissaient pénétrer en son âme que des doutes stériles, incapables de la conduire vers d'énergiques résolutions. Le second moyen lui apparaissait sous une forme beaucoup plus séduisante, depuis l'arrivée dans son voisinage du chevalier Gualberto Morone, fils du comte de Lecco, Girolamo Morone, si puissant du temps des Français et des Espagnols. Celui-ci, lorsque les événements lui devinrent plus favorables, obtint le duché de Modène pour l'un de ses fils et désigna Gualberto pour le service de l'Etat. Ardent patriote, il avait pris une part active aux événements malheureux de ce temps et avait douloureusement constaté que les princes ne combattaient plus pour la gloire et la liberté, mais sous l'impulsion de l'étranger. Il avait vu François Sforza, le dernier rejeton d'une illustre famille héritière de la Lombardie indépendante, maladif et faible d'esprit, épuisé par un fardeau trop lourd, laisser la patrie succomber sous la tyrannie. Il avait vu les puissants se disputer le Duché par les armes et par la ruse et après une paix ignominieuse, les fils auxquels leurs pères avaient cru en mourant léguer une situation pleine d'avenir, s'amoindrir et s'effacer dans l'impuissance.

Un bâillement prolongé se fit entendre et rappela au bon prêtre à quel auditoire il s'adressait. Quittant donc les considérations historiques et philosophiques qu'il venait de développer, il continua :

Rempli d'amertume, le chevalier abandonna les affaires de l'Etat, quitta le théâtre de la guerre et vint chercher l'oubli de toutes ces choses sur les rivages du lac. Il avait trente-cinq ans, son front portait la trace d'une vaste intelligence. Cependant après avoir abandonné sa carrière, un grand vide s'était fait dans son existence. Il employait son temps à croiser le lac en tous sens, à escalader les montagnes, à faire du bien partout où il pouvait. Dans cette solitude surgit en son cœur un désir ardent qui n'avait pu se développer au milieu des soucis et des luttes de sa vie. A présent qu'il ne pouvait plus la vouer aux grands intérêts de la patrie, il résolut de prendre pour femme une charmante jeune fille, digne de son amour et de couler avec elle des jours heureux.

Il se rendait souvent au château d'Isotta. Un soir un page apparut à la porte du salon où elle était abimée dans ses pensées et annonça le chevalier Morone.

La châtelaine tressaillit, et lui souhaita la bienvenue. Son visage reflétait ses sentiments intérieurs. C'était lui qu'elle voyait dans ses rêves d'avenir ; c'était lui qui pouvait lui donner son rang et son nom. Ses fréquentes visites, la politesse de ses manières avaient fait naître en elle l'espérance de gagner son cœur. C'est pourquoi elle se prit à désirer de commencer à mener une vie plus régulière, à fuir le mal et ses apparences, à prendre enfin tous les dehors de la vertu.

Elle n'avait pas encore entièrement maîtrisé son émotion lorsque le chevalier entra, déposa sa canne et son chapeau et lui baisa la main.

Les premiers moments de l'entretien furent froids et compassés.

Le cœur d'Isotta battait violemment. Morone, préoccupé, semblait chercher quelqu'un.

Bientôt cependant reprenant un peu d'assurance :

— Où est la signora Estella ? dit-il.

— Elle est sortie, la pauvre enfant.

— La pauvre enfant, dites-vous. Elle est donc malheureuse ? Ses vertus et sa beauté mériteraient pourtant le bonheur. Dites-moi donc quel est son chagrin.

— L'histoire de sa vie est bien vite racontée. Estella est la fille de Polidore Boldone de Ballano. Durant les dernières longues guerres qui désolèrent la contrée, il avait équipé lui-même une troupe, dans la montagne, pour s'opposer aux envahissements des Français et des Espagnols. Tour à tour vainqueur et vaincu, il n'y avait pas un combat pour la patrie auquel il ne prît part. A Côme, il commandait l'artillerie contre les soldats du marquis del Basto, qui s'en empara. Après un massacre épouvantable, il courut défendre

Torno ; mais Torno capitula aussi et il n'eut d'autre satisfaction que de voir succomber le fils du marquis del Basso sous ses coups. Ce fut à cette époque que Medeghino vint dans ce pays, et Polidore s'attacha à lui dans l'espoir de travailler avec lui au bien de la patrie. Mais quand il vit combien Medeghino pillait et dévastait les alentours, il refusa l'offre qu'il lui fit d'épouser sa sœur, par cette noble réponse : « Je ne veux ni alliance ni rapports avec des voleurs, » et il se sépara de lui. Malheureusement, par vengeance, Medeghino ravagea les possessions de Polidore ; il assaillit le château et expulsa la famille des Boldone. Quelques-uns de ses membres s'enfuirent, d'autres revinrent au pays. La pauvre Estella erra longtemps sans abri, lorsqu'à la fin je la recueillis. Ses ennemis ne voulurent point croire que son père fût mort, et le plus cruel d'entre eux, le marquis del Basto, obtint de l'empereur qu'une récompense serait accordée à celui qui le rapporterait mort ou vif, et que le crime de lèse-majesté serait imputé à celui qui le cacherait.

Le récit d'Isotta était vrai, comme il est vrai aussi que les grands coupables aiment à s'entourer d'innocents et à les protéger, afin de s'abuser eux-mêmes par l'apparence de la vertu, et de s'entendre bénir par eux, tandis que tant d'autres les maudissent.

En écoutant cette histoire, le gentilhomme était devenu pensif. Isotta attribua l'hésitation de ses paroles à la timidité et, pour l'encourager, lui dit :

— Depuis quelque temps, vous semblez me cacher un secret. Pourquoi donc ne m'accordez-vous pas votre confiance ? Ne suis-je pas capable de comprendre les sentiments de votre cœur ?

La passion l'aveuglait tellement, qu'elle s'attendait à le voir déposer à ses pieds l'expression de son amour.

Elle se trompait.

— Oui, répondit-il, je vous avouerai un secret, caché depuis longtemps dans mon cœur. J'aime !

— Eh qui ? Heureuse celle dont vous avez fait choix !

— Votre protégée. Si vous et Estella y consentez, je la prendrai pour femme.

La foudre tombant aux côtés d'Isotta ne l'aurait pas stupéfiée autant que cet aveu. L'amour, la fierté, la colère, le désespoir l'envahirent à la fois. Elle aurait éclaté en malédictions si l'attitude déterminée de Morone ne lui avait fait conserver son sang-froid. Elle se leva précipitamment, arpenta plusieurs fois le salon en silence, puis soudain s'arrêtant et fixant les yeux sur lui :

— Chevalier, dit-elle, je n'aurais jamais cru qu'un gentilhomme comme vous eût choisi la fille d'un proscrit sans nom, sans famille.....

— Madame, le nom et la famille ne sont rien sans la vertu.

Ces paroles frappèrent Isotta droit au cœur ; ne devait-elle pas s'avouer n'avoir ni l'un ni l'autre ?

— La vertu !... la vertu ! reprit-elle vivement. Venez vous en convaincre vous-même.

Elle l'entraîna vers la terrasse, d'où l'on découvrait la partie du lac où nous nous trouvons en ce moment.

Comme aujourd'hui, la lune projetait sur l'eau ses rayons argentés et Isotta montra au chevalier un petit canot dans lequel on voyait quelque chose de blanc. Quand l'embarcation eut abordé, on distingua parfaitement une femme qui en descendit et monta au château, accompagnée d'un vieux serviteur. Morone avait reconnu Estella.

— Regardez ! s'écria la châtelaine. Elle revient d'un rendez-vous avec ses adorateurs. Voilà sa vertu et votre espérance.

Et dans son regard se lisait le triomphe de la vengeance à la vue du chagrin et de la désillusion qui se peignirent sur le visage de Morone.

Bientôt apparut Estella, belle et souriante comme un ange. Elle embrassa sa protec-

trice, qui, habituée à dissimuler, lui rendit ses baisers avec plus d'effusion que jamais. Cependant, lorsqu'Estella regarda le chevalier, elle remarqua son air sombre et le changement total de son attitude. Depuis longtemps déjà il lui avait dévoilé son amour, et elle n'était pas restée indifférente à ses attentions. Que signifiait sa réserve actuelle ? Elle ne comprit pas le regard qu'il lui lança au départ, regard plein d'un muet mais cruel reproche.

Quant à Isotta, la pensée de la vengeance faisait palpiter son cœur. Si elle ne pouvait conquérir Morone, nulle autre ne le posséderait.

Le lendemain soir, Estella se dirigea, comme de coutume, vers le lac et monta dans la barque avec son fidèle serviteur. Elle prit elle-même une des rames et longea les sinuosités du rivage que nous apercevons devant nous vers Limonta. La lune était voilée par de légers nuages et sa clarté, tantôt complète, tantôt partielle, reflétait les étranges formes des montagnes dans le miroir des eaux. Parfois ses rayons, fendant l'obscurité du lac, laissaient apercevoir la silhouette d'Estella vêtue d'une simple robe blanche et dont les boucles noires, sous l'action des rames et de la brise nocturne, flottaient sur ses épaules. Elle vogua ainsi jusqu'à la baie que vous voyez là-bas entre les rochers, puis, abandonnant la barque, elle prit un petit panier et gravit la montagne.

Un œil attentif la suivait. Morone désirait savoir s'il se trompait en prenant Estella pour une âme pure et belle. Caché derrière les buissons, il observait donc la petite embarcation. Elle amarra, et suivant la jeune fille, il vit longtemps Estella monter devant lui. Soudain elle disparut, et il continuait à marcher au hasard, lorsque tout à coup il entendit, près de lui, le murmure de voix étouffées. Il se dirigea de ce côté et découvrit une hutte, entourée de bouleaux, semblable à celles dont se servent les chasseurs de coqs de bois. Il s'approcha d'une étroite fenêtre. A la lueur vacillante d'une petite lampe, il vit: oh! que vit-il ? Dans la chambrette, était assis un majestueux vieillard, à la barbe blanche, aux vêtements déguenillés, voûté avant l'âge par le malheur et les chagrins. Il tenait sur ses genoux une créature angélique, c'était Estella. D'un bras elle entourait le cou du vieillard et le tenait si fortement enlacé que ses cheveux blancs se mêlaient aux boucles noires de la jeune fille. De l'autre main elle lui tendait la nourriture apportée dans sa corbeille. Les douces paroles dont elle accompagnait cette action étaient d'une tendresse ineffable.

Pendant quelque temps, Morone resta absorbé dans sa contemplation, puis il entra par la porte restée entrebâillée. Lorsqu'Estella le vit, sans le reconnaître, car il était enveloppé dans son manteau, elle se leva précipitamment, poussa un cri et se jeta à ses pieds : « Pitié ! » dit-elle. « Oh ! sauvez mon père ! »

Instruit par ses paroles de ce qu'il soupçonnait déjà, il la releva tout ému et s'écria : « Rassure-toi, Estella, chère Estella, c'est moi ! Ta vertu est grande et tu en recevras la récompense. » Après quoi, se tournant vers le vieillard : « Polidore, dit-il, nous avons tous les deux combattu pour la patrie et nous n'avons pu la sauver. La persécution d'un tout puissant seigneur t'a réduit à cette infortune. Quand je vis l'inutilité de nos efforts, pour éviter la ruine, je me retirai ici avec l'espérance d'y vivre en paix, mais mon nom a conservé du prestige à Milan, et si quelque chose pouvait me déterminer à m'en servir encore et à retourner dans ses murs transformés, ce serait pour implorer ta grâce. Comme recompense accorde-moi la main de ta fille, si elle-même le veut bien. »

Vous ne doutez pas, je suppose, qu'elle donna son consentement, car aux sentiments que lui inspirait Morone venait de se joindre celui de la reconnaissance.

Lorsque son père le lui demanda, pour toute réponse elle se jeta à son cou.

ANTONIO

(A suivre.)

SALAZAR

(Suite.)

Par une de ces délicates coïncidences, où il faut admirer la main de la Providence, le 50e anniversaire de la fondation des Dames de l'Adoration perpétuelle et le Congrès des Œuvres Eucharistiques marquent d'une double festivité l'année 1898 dans les annales de Salazar.

La Chapelle expiatoire n'était-elle pas tout indiquée pour cette manifestation catholique, c'est-à-dire universelle ?

Avant de parler de ce jubilé, la pensée se reporte naturellement au Ciel, vers le R. P. Boone, le fondateur de l'Institut, et sur la terre, vers Mme Anna de Meeus, première Supérieure générale, présente encore à ce triomphe de la Foi et à l'extension merveilleuse de l'Œuvre. Ainsi le Ciel et la terre s'unissent, et de tous les cœurs des prières émues et reconnaissantes montent vers Celui qui, par de faibles mains, édifie de si grandes choses

C'est la troisième fois que le Congrès Eucharistique se réunissait en Belgique. C'est un honneur pour notre patrie, un honneur aussi que l'initiateur de ces Assemblées soit un évêque belge, Mgr Doutreloux, grand par un épiscopat déjà long et fécond, grand par les œuvres admirables établies dans son diocèse.

Depuis l'institution des Congrès Eucharistiques, la présidence effective en revient à l'évêque de Liége, comme à leur fondateur, et aussi en souvenir de la Fête-Dieu, établie grâce aux pieuses instances de sainte Julienne de Cornillon.

Au nom et d'après un désir formel du Saint-Père, un cardinal fut envoyé au Congrès pour apporter, avec la bénédiction de Léon XIII, les encouragements et la haute satisfaction de Sa Sainteté pour cette grande manifestation religieuse. C'est à ce titre qu'Il partageait avec S. E. le cardinal-archevêque de Malines la présidence d'honneur. Par une délicate attention, Léon XIII avait choisi comme délégué le cardinal Vincent Vannutelli, spécia-

lement cher aux Belges par les souvenirs qu'a laissé dans notre pays son passage à la Nonciature; et de plus il remplit à Rome, on sait avec quel zèle, les fonctions de cardinal-protecteur de l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle et des Eglise pauvres.

C'est la première maison de l'Institut (Salazar) qui, grâce aux généreuses initiatives de Mme de Meeus, sa fondatrice, a offert aux congressistes l'hospitalité de son local, bientôt trop étroit pour le grand nombre des adhérents, et c'est encore Mgr Radini-Tedeschi, le zélé directeur de l'Ordre, à Rome, digne coopérateur du cardinal Vannutelli, qui fut désigné pour prendre part avec lui aux travaux du Congrès.

De nombreux prélats étaient venus de l'ancien comme du nouveau monde. Outre le Cardinal-Archevêque de Malines et tous les évêques belges, Mgr Rinaldini, Nonce apostolique à Bruxelles, plusieurs évêques de France, d'Italie, de Suisse. Citons Mgr Van Wettering, archevêque d'Utrecht, Mgr Fischer, coadjuteur de l'Archevêque de Cologne, les évêques de Luxembourg, de Cracovie, de Birmingham, NN. SS. Greens, évêque de la Nouvelle-Zélande, Langerin, évêque du Canada, Van Aertselaer, de la Mongolie, les prélats et abbés mitrés des abbayes de la Belgique, et plusieurs délégués des évêques étrangers retenus dans leurs diocèses.

Ce fut le 13 du mois de juillet que se fit à Ste-Gudule l'ouverture solennelle du Congrès international des Œuvres Eucharistiques. L'église avait reçu une décoration splendide : verdure à profusion ; aux chapiteaux des colonnes, les blasons des nombreux prélats présents au Congrès ; dans le chœur, des drapeaux aux couleurs pontificales, nationales et bruxelloises, ainsi que de la plupart des nations européennes.

Mgr Goossens, archevêque de Malines, inaugure la cérémonie par le *Veni Creator*, ce chant sacré qui attire les lumières du Saint-Esprit sur les apôtres du Christ aujourd'hui comme il y a 1900 ans au cénacle. Puis ce sont des chants divins qui viennent du jubé, voix d'hommes et voix enfantines pénétrant les âmes d'une émotion profonde. Enfin la bénédiction du Saint-Sacrement donnée à l'assistance profondément recueillie.

Rarement on vit foule plus compacte remplir la vaste basilique. Les prélats et hautes notabilités religieuses et civiles entourent la chaire de vérité lorsque Mgr Cartuyvels y monte pour décrire avec son éloquence et son élévation de pensées habituelles le spectacle que présente à cette heure la collégiale. L'orateur sacré salue d'abord l'envoyé du Pape, les cardinaux, tous les religieux et les prêtres présents, la foule immense enfin réunie librement pour exalter l'Église immortelle et le Saint-Sacrement de l'Eucharistie. Il parle de la Fête-Dieu, ce résumé de la liturgie catholique, de l'Eucharistie qui est en somme toute l'Église puisqu'elle est la raison d'être du sanctuaire et du sacerdoce de Jésus-Christ, Roi du monde régénéré, présent dans ce tabernacle.

Quatre jours de suite la collégiale présente le même spectacle ; quatre jours de suite les fidèles s'y précipitent plus nombreux et plus recueillis pour y entendre la parole sainte.

C'est d'abord le Père Janvier, prieur des Dominicains de Flavigny, qui montre dans un langage magnifique l'Eucharistie répondant à l'invincible besoin qu'éprouve l'âme humaine de la présence de Dieu. La cause de tous les maux dont souffre notre société résulte de ce fait qu'on a diminué dans l'esprit de beaucoup la conviction consolante de la continuelle présence de Dieu parmi nous. Or l'Eucharistie n'est pas un fantôme; ce n'est ni une chimère ni un symbole qui se trouve dans l'hostie, c'est Dieu qui est là par lui-même en sa substance. C'est Dieu tout entier.

Puis c'est le P. Coubé S. J. qui expose cette douloureuse énigme contemporaine : Jamais davantage on n'a parlé de la fraternité et jamais cependant tant d'abîmes n'ont divisé les cœurs. Partout on aspire à la paix et nulle part on ne la trouve. Et posant la question : Tout est-il donc perdu? Le P. Coubé répond : Non, car le remède se trouve dans l'Eucharistie.

Enfin M. l'abbé Lentant, missionnaire diocésain de Paris, trace les devoirs essentiels du service eucharistique au milieu des besoins, des fautes, de tous les obstacles de la vie. Ne refusons à Dieu rien de ce qu'il nous demande. Il développe la nécessité du sacrifice particulièrement sur les devoirs des classes élevées.

Tandis qu'à Sainte-Gudule se faisaient l'ouverture et les saluts solennels, les travaux du Congrès se continuaient à Salazar, berceau de l'Institut consacré au Saint-Sacrement et point de départ de toutes les œuvres divergeant en tout sens de ce centre béni.

A la messe pontificale célébrée par Mgr Doutreloux et à la première assemblée générale, la chapelle et les galeries supérieures regorgeaient d'adhérents parmi lesquels on remarquait les honorables ministres d'État Beernaert et Woeste, M. Cogels, sénateur, Mgr de Croy et de T'Serclaes, le comte F. van der Straten-Ponthoz, MM. Braun, Solvyns, etc. Une foule de dignitaires ecclésiastiques des divers diocèses belges et nombre de prêtres français.

A l'Évangile, Mgr l'évêque de Liége prononce une allocution dans laquelle il se félicite de voir l'affluence et la piété des fidèles et souhaite la bienvenue au Cardinal que le Saint-Père a daigné envoyer.

La chapelle Salazar est transformée, après la messe, en salle du Congrès. Le cardinal-archevêque de Malines fait la prière et prononce un admirable discours d'ouverture : « Faut-il vous rappeler, dit il, que ce Congrès Eucharistique doit faire avant tout œuvre d'apostolat, c'est-à-dire œuvre d'enseignement pratique et de lumière, œuvre de réforme et de progrès, œuvre de propagande et de zèle, en un mot, œuvre de glorification de Dieu, de sanctification et de vie pour les âmes et pour la société. Telle a été la pensée qui a inspiré les premiers organisateurs des réunions Eucharistiques : Soyons fidèles à leur programme et marchons sur leurs traces.

« ..... Je n'ai ni le devoir ni la volonté, Messieurs, d'entrer ici dans le détail des matières qui feront l'objet de vos délibérations. Votre programme vous est bien connu. Je me repose en toute assurance sur la pieuse et éclairée direction de notre bien-aimé frère Mgr l'évêque de Liége, le Président du Comité permanent des Congrès Eucharistiques, comme sur la sagesse et l'expérience de Messieurs vos Présidents de section. J'ai foi dans la pureté de vos vues et dans le désintéressement de vos intentions pour faire porter à vos travaux tous leurs fruits.

« Laissez-moi pourtant me rappeler à moi-même l'exhortation faite par saint Paul à un évêque : *Attende doctrinæ* (1) et m'autoriser de cette parole pour vous recommander la circonspection du langage et l'exactitude en tout ce qui touche aux grands mystères de l'Eucharistie. Ce que saint Augustin a dit de la sainte Trinité : « Qu'il n'y a point de matière où une erreur soit plus dangereuse, qu'il n'y en a point où les investigations soient plus laborieuses (2) ni où les vérités trouvées soient plus fructueuses », on peut l'appliquer au saint Sacrement, que saint Thomas appelle *Miraculorum ab ipso pastorum maximum* (3) et j'ajouterai volontiers avec le célèbre auteur de *l'Imitation* : « On ne vous défend pas une humble et pieuse recherche de la vérité, pourvu que vous vous attachiez fidèlement à la doctrine sainte des Pères », et encore : « Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

Mgr Doutreloux donne lecture d'un bref pontifical où Léon XIII dit que le peuple belge est au premier rang de ceux qui ont le plus à cœur le culte de l'Eucharistie et fait le rapide historique des traditions belges à ce point de vue. Par ce bref, le Saint-Père accorde la bénédiction apostolique spécialement à ceux qui prennent part au Congrès et à la nation belge tout entière.

S. E. le Cardinal Vanutelli prend la parole pour exprimer au nom de Léon XIII

(1) I *Tim.* IV. 16. — (2) *De Trin* L. I. C. 3. — (3) *In opusc.* 57.

tout l'intérêt que prend le Chef de l'Église à ces grandes démonstrations de la foi et de la piété et les espérances qu'elles lui inspirent pour l'essor à donner au mouvement catholique, afin de réparer les apostasies du siècle finissant et de saintement inaugurer le XXe siècle de la Rédemption. Il ajoute que le Saint-Père a voulu donner à la Belgique une preuve nouvelle de sa paternelle et particulière affection en l'envoyant directement de Rome prendre part à ces brillantes assises de l'Eucharistie. Il rappelle les Congrès précédents de Fribourg, de Liége, de Paray-le-Monial, de Jérusalem. Tous ont été favorisés des attentions augustes du Pape, mais jamais il n'a enveloppé Congrès de plus de tendresse que celui de Bruxelles.

Le Cardinal loue la capitale de la Belgique, illustre parmi les grandes villes d'Occident, qui s'est dans tous les temps distinguée par cette foi vive reflétant l'esprit profondément chrétien de la nation.

Après un délicat hommage aux dames qui se dévouent à l'œuvre des églises pauvres et spécialement à leur présidente la comtesse Van den Straten-Ponthoz, le Cardinal Vanutelli dit tout son bonheur de se retrouver dans un pays où il a passé les plus belles années de sa vie, sur cette terre si hospitalière et si catholique dont il a emporté d'inoubliables souvenirs (1).

Une véritable ovation est faite au légat du Pape après ces paroles prononcées avec une émotion visible et très communicative.

Mgr Doutreloux, au nom des archevêque et évêques belges, exprime toute sa gratitude à Mgr Vanutelli. Il propose d'adresser au Saint-Père un télégramme au nom des deux cardinaux, vingt-deux évêques et quatre mille adhérents réunis à Bruxelles.

Le cadre de notre travail ne nous permet pas de suivre les études des sections réunies soit à Salazar, soit à l'église Saint-Joseph. Mais jetons un rapide coup-d'œil sur les œuvres eucharistiques si multiples et si variées venant toutes de l'amour du Christ pour s'étendre à tout ce qui regarde le culte de Dieu, le bien des âmes et l'amour des pauvres.

Mgr Doutreloux s'occupe de l'Adoration mensuelle organisée dans les paroisses de son diocèse. Réglée d'après les circonstances locales, cette pratique pieuse répétée chaque mois produit d'excellents résultats. Dans les centres comme Huy, le succès est complet. L'adoration nocturne est en très grand honneur à Ciney, à Liége, à Anvers et à Bruxelles. Avec quelques divergences de vue, les Père Tesnières, du St-Sacrement, et Caels S. J. abordent le même sujet.

M. Vrau, un catholique lillois bien connu, donne d'intéressants détails sur le fonctionnement de l'adoration nocturne dans la grande cité manufacturière du Nord.

M. Le Pelerin fournit de nombreux renseignements sur l'adoration par groupes sociaux et professionnels, œuvre fonctionnant admirablement en France et dont il est le secrétaire général. A Nimes, notamment, magistrats, journalistes, avocats, soldats, limonadiers, ramoneurs se succèdent par groupes parfois nombreux aux pieds des autels. A Lyon, l'adoration sociale se fait tous les lundis depuis douze ans.

(*A suivre.*) MAUD.

(1) Le Cardinal V. Vanutelli, dont le souvenir est resté bien vivant à Bruxelles, était descendu à l'Hôtel de la Nonciature, chaussée de Wavre, où il avait son pied-à-terre marqué, non seulement comme hôte, mais comme l'initiateur des générosités qui assurèrent cette belle résidence aux envoyés du Saint-Siège en Belgique.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Si la ruine, l'effondrement d'une position en vue est pénible partout, elle l'est particulièrement dans les petites villes. Au milieu d'un grand centre on peut se cacher, on peut éviter plus ou moins les anciennes connaissances. Mais dans la petite ville, comment échapper aux commérages, aux rencontres, aux questions indiscrètes et malveillantes, à la curiosité, voire à la compassion malencontreuse, plus pénible que l'indifférence? Mlle Clémence et Berthe subissaient avec peine cette situation. C'est en vain qu'elles restaient le plus possible chez elles : on trouvait toujours moyen de les arrêter à la sortie de l'église, au marché, dans leurs courses indispensables, et quand on ne les voyait plus, on trouvait des prétextes pour les relancer dans leur asile.

Heureuses encore, si elles pouvaient esquiver les interrogatoires en règle. Qu'a-t-on fait de ce meuble, de ce tableau? Est-il vrai qu'on a envoyé une partie du mobilier à Bruxelles? Un mobilier qui avait coûté si cher! Quel dommage! Et qu'allaient-elles faire maintenant? Comment Berthe s'habituerait-elle à vivre dans cette vieille maison? Toute l'âpre curiosité des esprits vulgaires et sans éducation se donnait champ libre pour tourmenter les deux cousines.

La vie est si monotone dans ces petits bourgs que l'éclat d'un scandale est une aubaine dont tout le monde veut profiter, et la faillite de M. Desormes donnait ample pâture aux potins.

Au fond, personne n'était fâché de cette culbute qui semblait une juste revanche pour les jaloux, envieux de ce qu'ils appelaient : le grand train et les embarras des Desormes. La liaison de Berthe avec le château avait amassé sur sa tête les rancunes de toutes les jeunes filles qui n'y allaient pas.

Ah ! comme les bonnes gens prenaient leur revanche et que Berthe souffrait à chaque nouvelle épine qu'on ne manquait pas de lui enfoncer dans le cœur. Elle souffrait d'autant plus qu'elle ne voulait pas augmenter les tristesses de Mlle Clémence en lui contant ses petites douleurs.

Elle voulut donc faire provision de courage et de vaillance. D'ailleurs, la liquidation

l'occupait. Les ventes, les conférences d'affaires, l'anxiété de savoir si l'on pourrait payer les dettes, tout cela faisait passer le temps. En constatant sa ruine complète, Berthe reprenait courage, comprenant que maintenant elle devait agir. Un plan d'avenir se dessinait devant elle, plus nettement. Sa voie lui était toute tracée par la Providence qui ne pouvait lui avoir donné son talent inutilement. Elle n'avait plus à se laisser intimider par les descriptions de Talmont. Elle saurait bien se créer une place honorable dans le monde artistique. Quant au travail, il ne l'effrayait pas. Le seul point difficile, c'était de faire comprendre et accepter ce plan par Mlle Clémence, qui ne se déciderait pas facilement à se séparer de sa jeune cousine.

Et cependant il le fallait. Quelques jours passés sous le toit de sa mère adoptive avaient suffi à Berthe pour être persuadée que ses ressources étaient insuffisantes à les faire vivre toutes deux.

Il n'y avait donc pas à hésiter. Restait seulement à savoir de quel côté on devait s'orienter.

La famille de Frasnes se présentait aussitôt à l'esprit de Berthe. Malgré son grand silence vis-à-vis de la petite artiste de Bourg-en-Fagne, celle-ci l'attribuait plutôt à l'activité de la vie parisienne qu'à l'oubli et aimait à croire que le premier appel de sa part serait entendu. La comtesse de Frasnes et Élisabeth étaient de si charitables cœurs. Lui refuseraient-elles le service qu'elles rendraient à la première inconnue qui les imploreraient ? L'image du bel André n'apparaissait plus qu'en seconde ligne à son esprit calmé par le malheur. Il devenait pour elle un peu comme un personnage de rêve. En revanche, Talmont restait dans son souvenir vivant, et remuant, comme si la fameuse visite matinale de l'artiste avait eu lieu la veille. Berthe se rappelait sans doute ses paroles sévères, mais plus encore ses regards affectueux, sa voix aux inflexions tendres. Si naïve et ingénue qu'elle fût, elle était trop femme pour ne pas s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait. Aussi ne doutait-elle pas que Talmont ne mît tout en œuvre pour l'aider dès qu'il la saurait obligée de gagner sa vie. Elle avait foi et confiance comme toutes les jeunesses préservées du malheur. Berthe avait toujours été heureuse jusqu'ici. Pourquoi aurait-elle douté ?

Après bien des jours d'hésitation, la jeune fille se décida à écrire. Elle commença par Talmont et lui conta avec franchise les cruelles épreuves qui l'atteignaient, lui déclarant sa résolution irrévocable de prendre la carrière artistique comme gagne-pain. Elle lui demandait les conseils nécessaires pour arriver à ce but, n'admettant pas que cette fois lui, Talmont, puisse encore le lui déconseiller. Avec une adresse toute féminine, elle terminait par un touchant rappel des heures trop fugitives passées naguère et qu'elle ne pouvait oublier.

Cette lettre fut mise sous double enveloppe à l'adresse d'Elisabeth de Frasnes, avec une seconde lettre pour la jeune comtesse, où Berthe expliquait plus en détail les tristesses qui l'avaient assaillie et exprimait le désir ardent de gagner sa vie par son talent. Sa demande de protection était si délicate, si digne, si pleine de confiance que, bien certainement, Mlle Elisabeth en serait touchée.

L'enveloppe bien cachetée, Berthe alla elle-même la jeter à la poste et quand elle l'eût vue disparaître dans la boîte elle se sentit presque joyeuse, l'espérance était revenue du même coup dans son cœur. D'ailleurs les affaires allaient se terminer. Encore une dernière vente, dans quelques jours, et l'on saurait enfin si toutes les dettes pourraient être payées.

La jeune fille en remontant doucement la rue pensait aux moyens à prendre pour amener Mlle Clémence à ses idées. Il fallait la décider à laisser Berthe aller à Paris, car jamais la jeune artiste n'eût voulu imposer à sa vieille cousine le sacrifice de quitter

Bourg-en-Fagne. Bien sûr elle mourrait dans un autre milieu. A son âge on ne se déplace plus impunément. Et Berthe suivait par la pensée sa lettre, roulant dans un sac vers Paris, apportée par le facteur à l'avenue de l'Alma, déposée chez le concierge, puis...

Oh ! si Berthe avait pu voir ce qu'était devenue cette lettre, toute son espérance !

Quand le facteur qui l'apportait la déposa dans la loge du concierge, c'était le jour même de l'exécution de l'Oratorio de Corsikoff.

Le concierge, que les préparatifs de la soirée agitaient, mit la correspondance de la famille de Frasnes sur le coin d'un meuble dans sa loge.

En haut, au premier, on était encore bien plus affairé. Les jardiniers ornaient l'escalier de plantes fleuries, marmitons et serviteurs dressaient le buffet. La comtesse de Frasnes et sa fille présidaient aux derniers arrangements, jetant un ultime coup d'œil sur le vaste salon transformé en salle de concert. C'est que cette audition devenait un événement musical par l'importance qu'on lui avait donnée. On avait invité le tout Paris des arts et du dilettantisme. On voulait une soirée remarquable.

Le petit dîner de la famille avait été dressé sur une table du fumoir. La comtesse de Frasnes et Élisabeth s'asseyaient lorsque André rentra. Il jeta son chapeau sur son fauteuil d'un air contrarié.

— Savez-vous quelle tuile nous tombe sur la tête ? dit-il, Vera Lamponine est très souffrante.

— Vera malade, s'écrièrent les deux femmes, très malade ?

— Non pas très malade, mais assez cependant pour ne pouvoir chanter ce soir.

— Vera ne chanterait pas, mais c'est le fiasco complet fit la comtesse désespérée.

— Aussi pourquoi la mener aux courses, dit Élisabeth à son frère d'un ton de reproche. Tu la connais; en la voyant un peu souffrante, il fallait l'engager à se soigner. Elle a la migraine pour un rien.

— Comme si je pouvais obtenir qu'elle soit raisonnable quand elle ne veut pas l'être, répliqua André agacé. J'ai tout fait pour qu'elle reste chez elle, c'est pour cela qu'elle a voulu partir...

— Mais es-tu sûr qu'elle ne viendra pas ?

— Sûr, non, on n'est jamais sûr de rien avec elle. Pendant les courses, elle était très pâle. Elle a dû finir par me demander de la ramener et je t'assure qu'elle était désolée de son imprudence. Elle craint que Corsikoff n'accepte pas de doublure et ne refuse de faire exécuter son œuvre.

— Le fait est que personne ne rend la musique de Corsikoff comme elle !

— Mais si elle ne chante pas, si Corsikoff ne veut pas accepter Mme Lemierre, la seule cantatrice qui sache cette partie, que ferons-nous ? s'écria la comtesse désolée.

— Il est trop tard pour décommander la soirée, dit André.

Élisabeth réfléchit un instant.

— Il me vient une idée, dit-elle vivement. Je vais prendre une voiture et courir chez Vera. Je verrai par moi-même ce qui la fait souffrir. Si c'est sa migraine, peut-être pourrais-je la décider à prendre de l'antipyrine. Si elle pouvait seulement chanter son solo !

— Va, dit André, et si tu réussis à lui faire prendre une drogue quelconque, c'est que tu es bien adroite.

Peu d'instant après Élisabeth arrivait chez la princesse Louponine et la trouvait couchée sur une chaise longue, enveloppée d'un frou-frou de dentelles, livrant son beau front blanc à une camériste qui le baignait d'eau de Cologne.

En voyant son amie, Vera fondit en larmes.

— Je suis navrée, désespérée, dit-elle, mais je souffre horriblement. J'ai été folle, j'avais déjà un commencement de migraine, j'aurais dû ne pas aller aux courses où le soleil et le bruit m'ont achevée. C'est ma faute, mais aussi pourquoi votre frère André vient-il me faire un sermon. Quand j'ai vu qu'il désirait que je restasse, pour l'ennuyer, j'ai voulu y aller. Vous connaissez mes lubies. Maintenant je suis bien désolée...

Élisabeth la consola. Il y avait un moyen de faire passer la migraine instantanément en prenant de l'antipyrine...

Quand Vera consentait à être raisonnable, elle l'était tout à fait. Elle écouta attentivement les explications d'Elisabeth et consentit même à ce qu'on fit chercher son médecin. Vraiment Corsikoff ne lui pardonnerait pas l'échec de son œuvre.

— Et la toilette de Madame ! dit la femme de chambre, qui assistait en silence à la discussion, si Mademoiselle la voyait : un chef-d'œuvre !

— Oh ! oui, un chef-d'œuvre. J'aurais eu un succès ! Et à cette idée, Vera qui, une demi-heure avant, gisait languissamment, comme à demi-morte, se redressa soudain.

— C'est incroyable, ce que peut le repos, dit-elle, en passant les mains sur son front. Je vais déjà beaucoup mieux ! — Quand le médecin arriva, la cure opérait à l'avance et il lui suffit d'une légère piqûre pour persuader à sa fantasque malade qu'elle était guérie. Il connaissait sa belle cliente et savait que les nerfs dirigeaient aussi bien sa vie que sa santé.

Élisabeth revint chez elle au bout d'une heure pour annoncer à sa mère que la princesse ne manquerait pas.

Mais il était tard. Déjà Corsikoff se démenait sur l'estrade, et les choristes commençaient à arriver. Élisabeth n'était ni coiffée, ni habillée. Vite, elle se précipita dans son appartement où la femme de chambre cherchait à apaiser l'impatience du coiffeur. Pendant que l'artiste capillaire s'emparait des cheveux de la jeune fille, la camériste la chaussait et deux amies, faisant partie des chœurs, achevaient de troubler tout le monde en bavardant et en voulant aider. Le coiffeur, en grand homme qu'il était, conservait cependant son sang-froid et procédait avec méthode. Après avoir étudié en connaisseur la toilette étalée sur le lit, il déclara qu'avec ce genre Louis XV il fallait orner les cheveux d'un pouff de roses ou tout au moins d'un fil de perles ; le costume d'Élisabeth du reste lui rappelait un portrait de Nottier, il voulait parfaire la ressemblance. On sortit des armoires, en hâte, tous les cartons à fleurs, et c'est en ce moment pathétique que le concierge, qui s'était souvenu un peu tard du paquet de lettres à remettre, ne sachant plus où le poser, s'en vint frapper à la porte de la jeune fille en passant d'une main discrète, par l'entrebâillement, le plateau tout plein de papiers. Au même instant André fit irruption dans la chambre.

— Maman te fait dire de te dépêcher parce que Corsikoff prétend qu'il lui manque des parties. Il est très agité et maman en est affolée.

Élisabeth, non moins affolée, jeta sur la table le paquet qu'elle tenait en main. Sa coiffure était finie, vite la robe.

En se levant, la lettre de Berthe qui était restée sur ses genoux tomba dans un carton ouvert à ses pieds. Elle ne s'en aperçut pas, la femme de chambre retira le carton pour faire place libre.

André attendait sa sœur pour entrer au salon. Déjà la foule des invités montait lentement comme un flot continu et au milieu d'elle, la fière silhouette de la princesse Louponine se dressait dans toute son élégance. André poussa un soupir de soulagement et s'élança à sa rencontre.

— Je vous ai bien ennuyée n'est-ce pas, dit-elle, encore un peu pâle et alanguie en abandonnant entre les mains du jeune homme son manteau bleu de ciel.

— Maintenant l'ennui est oublié, dit André en offrant son bras à la princesse. Êtes-vous guérie ?

— A peu près. Me pardonnerez-vous le caprice de cette après-midi dont j'ai été si cruellement punie, reprit-elle en regardant André de son plus tendre regard.

— Vous pardonner ! Ai-je quelque chose à vous pardonner, moi ? C'est moi qui devrais m'agenouiller devant vous ; vous êtes éblouissante, ce soir !

— N'est-ce pas que c'est une toilette réussie ? dit Vera en regardant dans la grande glace de l'antichambre sa merveilleuse robe brodée d'argent. Mais conduisez-moi vite par les petites entrées. Je ne veux pas qu'on me voie avant le concert. J'entends faire mon effet bien complet !

La migraine était oubliée, Corsikoff n'eût plus qu'à savourer le succès flatteur que lui valurent ses interprètes, et la soirée fut un triomphe pour lui comme pour la princesse. Pendant que la famille de Frasne et ses invités se félicitaient de la réussite de la fête en savourant les bonnes choses d'un buffet de choix, les femmes de chambre rangeaient la chambre d'Élisabeth.

Elles étaient assez pressées de se rendre à la cuisine où, là aussi, il y avait soirée. Pêle-mêle on rejeta dans un carton toutes les roses essayées pour la coiffure d'Élisabeth. Le carton fut enfermé dans une grande armoire, au fond d'un cabinet. Avec lui on enfermait pour toujours les ardentes espérances de Berthe Desormes et tout le bonheur de sa vie.

DEUXIÈME PARTIE

VIII

Parmi les quartiers de Bruxelles les moins attrayants, il faut placer celui que forme le dédale de petites rues étroites et tristes qui s'étend derrière l'église de Saint-Josse-ten-Noode. Ce n'est pas encore le vrai quartier pauvre, il n'a pas le pittoresque des vieux coins de ville, mais c'est le quartier humble d'une population de petits employés, de modestes rentiers, d'ouvriers aisés, qui désirent avant tout le bon marché de la vie et vont le chercher dans les endroits plus calmes et moins brillants des grandes villes. Toutes ces rues sont formées de petites maisons à une ou deux fenêtres. Parfois le grand mur d'un hangar ou d'une écurie les interrompt, offrant une surface délabrée à l'œil attristé. D'hôtels, point ; aucune de ces jolies maisons coquettes, fleuries, à l'architecture fantaisiste, rien que la classique maison du petit rentier belge, toute simple et unie, sans prétention, comme lui.

Si la classe des millionnaires se garde d'enrichir ce quartier, encore moins y voit-on le magasin élégant, le restaurant de grand style fréquenté par la fine fleur des gourmets. Ici, on ne rencontre que des

cabarets tranquilles, des cafés, des *estaminets*, selon l'expression des bons bourgeois de l'endroit qui vont, le soir, y faire une partie de billard ou de dominos. Quant aux magasins, ils n'offrent que les choses indispensables à la vie. Le boucher, le boulanger, l'épicier y sont modestes, comme leurs clients. Une petite boutique d'aunages, de mercerie, de quincaillerie se glisse çà et là à côté d'un marchand de porcelaines communes.

Parfois, entre deux rideaux de guipure, on aperçoit des chapeaux qui attendent mélancoliquement une tête à orner, ou bien, sur la vitre une gravure de modes fanée qui annonce une couturière, ou encore un horrible ratelier grimaçant indiquant que, même en ces lieux paisibles, la rage de dents est trop connue.

Nulle part, l'œil ne peut se reposer sur un coin pittoresque ou imprévu. D'un bout de la rue à l'autre, c'est la même monotonie banale et vulgaire de tristes petites maisons, c'est la même solitude troublée à heures régulières par les cris des gamins allant ou revenant de l'école ou les appels mélancoliques des marchands de sable ou de peaux de lapin. Si, par hasard, une femme élégante ou un gentleman du dernier genre viennent à s'égarer dans ces parages, on voit les rideaux se soulever curieusement et des visages étonnés contempler avec stupeur ces personnages extraordinaires.

Vers le milieu d'une de ces petites rues, que nous ne nommerons pas pour éviter le courroux de ses habitants, se trouve un magasin qui occupe tout le rez-de-chaussée d'une maison d'aspect aussi morne que les autres. On vient de la repeindre entièrement et les voisins sont vivement intrigués de savoir le genre de commerce qui va s'y installer.

Les dépenses de luxe qu'on a faites pour remettre à neuf le magasin sont absolument inusitées dans ce coin du monde. C'est ainsi que la vieille tablette d'étalage a été remplacée par un beau marbre blanc et que sur le comptoir, peint en blanc aussi, le décorateur a dessiné une balance dorée. De là, les voisins avaient conclu que le magasin serait une charcuterie, à moins que ce ne fût un marchand de volailles ou un crémier, ou encore un pharmacien.

Un beau jour du mois d'août, vers le soir, le cahotement d'un fiacre réveilla tous les braves gens qui humaient l'air échauffé dans leurs minuscules jardinets ou sur leurs petits balcons. Le fiacre s'arrêta devant le magasin remis à neuf. Il était tout chargé de malles et de paquets et on en vit descendre deux dames.

L'une jeune, au joli visage doux, à la tournure élégante, l'autre grande, maigre, légèrement voûtée, de mise surannée. Toutes deux aidèrent le cocher à descendre leurs bagages et à les porter dans la maison, puis quand la course fut réglée, elle entrèrent dans la boutique, fermèrent la porte et pour ce soir la curiosité du voisinage dut se contenter de constater que les nouveaux locataires étaient arrivés.

Ces nouveaux locataires n'avaient pas l'air ravi de leur habitation.

Les deux voyageuses, une fois entrées dans l'arrière-boutique, se laissèrent tomber sur des chaises et se mirent à pleurer. En vérité, cette arrière-boutique n'avait rien de bien séduisant. C'était un étroit espace, ayant juste assez de place pour y caser un poêle, une armoire, deux chaises et une table. Il prenait jour sur une cour microscopique et sombre où languissait un triste petit sapin tout jauni. Les locataires du premier et du second y avaient tendu des cordes pour mettre sécher leur lessive et la caisse roulante aux ordures, remplie de détritus sans nom, envoyait au nez des voyageuses les odeurs écœurantes d'un égout échauffé par toute une journée de grand soleil et de chaleur torride.

Comme on était loin de la rue escarpée si pittoresque, de la bonne vieille maison où l'espace ne manquait pas, de l'ombre fraîche de la vieille église, du jardin parfumé qu'on venait de quitter, tout plein de fleurs comme un tapis de joyaux, de ce jardin où l'on respirait si bien le soir les bonnes senteurs apportées des grands bois par la brise, d'où l'on voyait la ville à ses pieds et la rivière aux claires eaux cristallines !

Maintenant tout l'horizon se bornait à cette horrible cour d'un côté, à la triste boutique de l'autre, et au lieu de la vieille maison si commode, on devait vivre à l'étroit dans l'espace étouffant de ce magasin avec son arrière-boutique et les deux petites chambres de l'entresol où l'on pouvait à peine se tenir debout.

Ainsi Mlle Clémence et sa cousine Berthe abordaient un nouveau rivage, tristes épaves des vicissitudes humaines, mornes, lasses, brisées d'esprit et de corps, pour commencer dans ce milieu nouveau l'existence qui serait désormais leur partage.

La liquidation de M. Desormes n'avait pu couvrir les dettes. Il restait dix mille francs à payer. Cela suffisait pour décider Berthe à quitter Bourg-en-Fagne à tout prix. Elle ne voulait pas ajouter le poids de cette honte d'endettée aux petites vilenies qui rendaient son existence si pénible.

Et puis, une peine plus cuisante encore s'ajoutait aux deux autres et achevait de lui briser le cœur.

Elisabeth de Frasnes et Talmont n'avaient pas répondu à sa lettre !

Jamais plus cruelle désillusion n'atteignit une âme naïve et confiante comme la sienne. Jamais elle n'aurait cru qu'on pouvait oublier si vite, faire tant de protestations et en tenir si peu compte. Quoi, elle avait écrit cet appel désespéré, elle avait demandé aide et protection et pas un mot de pitié ne venait la trouver, lui donner même un encouragement. Rien ! Le silence du dédain, si méprisant qu'il en devient une insulte !

Ainsi cette charmante Elisabeth, pour laquelle Berthe se serait jetée au feu, avait pu lire sa pauvre lettre mouillée de larmes sans que son cœur eût battu plus vite ! Sans que le plus petit mouvement de charité l'eût émue ?

Et lui Talmont, si prodigue de belles phrases, de protestations enflammées ? Muet aussi. Elle gardait pourtant encore dans l'oreille l'inflexion de cette voix chaude : Si vous avez besoin de moi, où que je sois, appelez-moi, j'accourrai !

Oh ! le menteur ! Comme il s'était moqué d'elle. La notion de la valeur morale de ce monde, qu'elle avait cru si plein de nobles sentiments, se perdait en son esprit dans une perturbation désolée.

Tout lui manquait. Et surtout son piano, cet ami et ce consolateur auquel ses doigts confiaient peines et joies comme à un confident chéri.

C'est après la certitude complète de sa ruine, quand elle sut qu'elle devait encore dix mille francs, car elle tenait comme siennes les dettes de son père, qu'elle se décida à brusquer les choses, et elle vint trouver Mlle Clémence pour lui dire qu'elle avait un devoir à remplir : Celui de payer le déficit que laissait M. Desormes derrière lui ; et pour remplir ce devoir, elle devait gagner sa vie.

Or, elle n'avait pu trouver ni ouvrage ni leçons dans ce petit trou de Bourg-en-Fagne où la malveillance s'acharnait après elle. Il ne lui restait plus qu'à chercher une place d'institutrice, de demoiselle de magasin, une place quelconque enfin, qui pût lui faire gagner de l'argent.

Mlle Clémence s'attendait à ce dénouement. Elle aussi s'inquiétait du peu de ressources qu'elle avait pour vivre avec Berthe et surtout elle suivait tristement les combats intimes de sa jeune cousine contre le découragement.

Les illusions des premiers jours étaient tombées. Il fallait aviser. Mais que faire ? Quitter Bourg-en-Fagne ? A cette idée, la pauvre vieille fille frissonnait.

Elle qui croyait si bien mourir dans la maison antique où ses parents étaient morts, où des générations d'ancêtres avaient vécu leur vie calme et monotone d'honnêtes gens de province !

Naturellement Mlle Clémence ne séparait pas son sort de celui de Berthe. Celle-ci quittant la ville natale, la vieille cousine la quitterait aussi. Elle n'admettait pas qu'il pût

en être autrement. Mais quels déchirements dans cette âme aimante et timorée, attachée aux souvenirs du passé, à son église, à ses habitudes, que l'idée d'un changement de vie troublait profondément autant qu'elle l'effrayait.

Mlle Clémence eut de longs combats à soutenir contre ce qu'elle appelait sa lâcheté et son égoïsme, mais lorsque Berthe vint lui parler, le sacrifice était consommé depuis longtemps dans son esprit.

Il y eut cependant une lutte vive entre les deux femmes. Berthe ne voulait pas accepter le dévouement de Mlle Clémence, car elle comprenait la douleur que ce départ lui causerait. Pendant plusieurs jours, ce furent de longues discussions où intervinrent le notaire, le curé et le peu d'amis restés attachés aux pauvres cousines.

Enfin le notaire découvrit une occasion inespérée de bon établissement Un grand magasin d'épiceries voulait installer une petite succursale dans un quartier excentrique de Bruxelles et consentait, sur les bons renseignements donnés, à confier à Mlle Clémence la gérance du magasin.

Berthe avait espéré autre chose. Elle eût préféré prendre quelque métier où l'intelligence pût d'avantage s'exercer, où elle eut profité de l'éducation qu'elle avait reçue, mais elle était raisonnable et se résigna à être épicière, comme sa cousine se résignait à s'arracher à ses vieilles habitudes.

Le curé aussi dut se résigner à voir partir sa fidèle sacristine. Il ne pouvait pas songer à la remplacer. Personne ne soignait les ornements précieux ou le linge fin de l'autel comme elle. Personne n'avait son exactitude parfaite, sa minutieuse propreté, son ordre méticuleux.

Il eut les larmes aux yeux quand, un matin d'août, il vit s'approcher du banc de communion Mlle Clémence et Berthe, bien émues elles-mêmes. En leur distribuant les Saintes Espèces, sa main tremblait, car il savait que c'était la dernière fois qu'il les communiait ; dans une heure, elles allaient prendre le train.

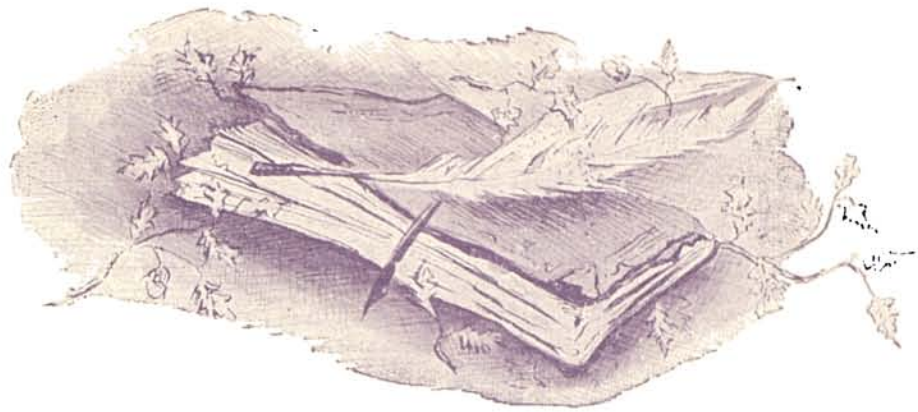
Elles déjeunèrent à la cure et, après une suprême bénédiction, les deux cousines, les yeux rouges, le cœur oppressé, dévalèrent la rue escarpée, ne voulant plus regarder derrière elles la vieille maison, si tristement fermée, ni le bon curé qui, planté sur le pas de sa porte, les regardait s'éloigner bien ému. Quelques curieux jetaient sur les émigrantes un regard de pitié ou de malveillance. Deux ou trois amis vinrent leur serrer la main et les aider à porter les paquets innombrables dont elles s'encombraient.

L'installation de Mlle Clémence dans le wagon fut pénible. Il est difficile de n'être pas agitée quand on n'est pas habituée aux voyages. Berthe casait précieusement une brassée de fleurs énorme. Elle avait dévasté le jardin ce matin même pour emporter à Bruxelles, au moins un petit morceau du sol natal.

Enfin la locomotive jeta un cri strident, le train s'ébranla lentement, puis, accélérant sa marche, il emporta plus vite les deux voyageuses. Leurs têtes rapprochées dans l'encadrement de la portière, elles saluèrent une dernière fois les quelques fidèles amis qui les avaient accompagnés. La gare disparut à leurs yeux. Par cette belle matinée d'été, Bourg-en-Fagne semblait plus coquet que jamais dans ce cirque de montagnes noyées de vapeur bleue. Le clocher pittoresque de l'église se dessinait en teinte d'un gris très doux sur le ciel vaporeux, envoyant aux échos la joyeuse volée de sa sonnerie matinale.

MAVIL.

(A suivre.)



La Revue des Revues

Revues Belges :

Durandal. M. William Ritter y parle remarquablement du poète étrange et légendaire, Léon-Arthur Rimbaud. Son enfance fut « prodigieuse ». C'est à quinze ans que cet enfant merveilleux, un polisson de collège, trouve de tels vers, ses *premiers :*

. . . . . Au dehors, les oiseaux se rapprochaient frileux :
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
Laissant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs et chante en grelottant.

C'est à quinze ans aussi qu'il écrit ce *Bal des Pendus* qui rendrait des points à Villon :

. . . . . .
Messire Belzébuth tire par la cravate
Les petits pantins noirs grimaçant sous le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser au son d'un vieux Noël !

En somme il faudrait citer tout dans cette magnifique étude : mieux vaut vous la laisser lire.

Je prefère les proses, fortes et bien œuvrées, de M. Gabriel de Sart, aux vers : *Dans les blés,* qu'il donne ce mois dans **Durandal** et j'espère de M. Edouard Van Bruyssel des poèmes plus consistants.

Magasin Littéraire. Il faut lire les sonnets de M. Charles de Sprimont, évocateurs et harmonieux. Mais vous perdriez votre temps à comprendre *Deux Rêves*, de Prosper Roidot, si vaguement indiqués qu'il semblent une charade — très vaguement rimée... — plus que tout autre... chose. Laissons cela et passons à l'article de M. Maurice

Griveau : *Le thème de l'étoile et ses variations esthétiques* — curieux et spirituel. Il faut signaler aussi : *La lutte pour l'idéalisme*, de M. Géo Vaes et la *Chronique littéraire*, de de A. Berthel.

L'Aube. Donne une très bonne et très poétique nouvelle de M. Maurice Bisschops : *L'Impossible*. C'est à relire.

Revue de Belgique. Une revue que l'on oublie trop. Je dois ajouter que c'est le peu d'intérêt de ses livraisons qui lui a valu cette conspiration du silence. Aujourd'hui elle parait revenir à la valeur qu'elle eut en un jadis déjà lointain. Cela est si vrai que, si j'omettais l'énoncé d'une ligne de sommaire, je serais injuste envers maintes pages de mérite. Signalons donc, de M. Ch. Savolea, *La philosophie de Dietsche:* une nouvelle de Léon Paschal : *Veillée;* et *Félicie Couture*, un conte valeureux de M. Gabriel de Sart, un jeune qui, décidément, promet beaucoup... Il faut lire aussi la *Psychologie du militaire*, par Paul André, et une monographie de *Richard Strauss*, par J. Jorissenne.

La Revue Générale. M. Alfred Derinckx parle des scandales de la police de New-York. C'est un intéressant -- et édifiant ! — aperçu des mœurs municipales administratives en Amérique. De M. Ed. Biré un article sur *Chateaubriand en 1811*, qu'il convient de signaler.

REVUES FRANÇAISES :

Le Mercure de France. Il faut lire dans la livraison dernière (juillet) ce que M. Pierre Quillard dit de *M. Georges Clémenceau*. Dans la même revue M. Remy de Gourmait, à propos du livre de M. Émile Deschanel : *Déformation de la langue française*, considère la *Déformation verbale comme force créatrice :*

« La langue française, qui ne semble pas destinée à subir prochainement de graves « transformations, est cependant loin de la grande époque de stabilité que certaines langues « atteignent avant de mourir. Elle vit, donc elle se différencie constamment. Si on la « considère à des moments distants d'un demi siècle on trouve toujours que le dernier « moment est en état de transformation, ou, puisque on pose le mot en principe, de « déformation. Comparée au moment précédent, la période ultime semble bien plus bouil- « lonnante, bien plus désordonnée.

. . . . . .

« On peut, d'ailleurs, d'une façon générale, accepter l'idée de déformation et l'identifier « à l'idée de création. La déformation est, du moins, une des formes de la création ; créer « une idée nouvelle, une figure nouvelle c'est déformer une idée ou une figure, connue des « hommes, sous un aspect général, fixe et indécis. »

La Nouvelle Revue. M. Henry de Braisne : *François Coppée et Henri Rochefort chez eux*. C'est une enquête « sur la façon dont nos contemporains, les plus célèbres, comprennent le groupement des objets d'art, que leur fortune et leur goût naturel ou acquis ont permis, à menus ou à grands frais, de réunir. » Cet *étalage* est attrayant et mérite d'être lu. M. Georges Renard, plus épris d'intellectualité que d'esthétisme aimable, parle, lui, de la *Littérature et la science*.

La Revue de Paris. Maurice Maeterlinck y publie des pages tirées d'un volume à paraitre : *La Sagesse et la Destinée*. Retenons, du chapitre premier, *l'Égoïsme nécessaire*, cette belle phrase :

« On vous dit : « Aimez votre prochain comme vous-même », mais si vous vous aimez d'une manière étroite, puérile et craintive, vous aimerez votre prochain de la même façon. Apprenez donc à vous aimer largement, sainement, sagement et complètement. »

Revue des Deux-Mondes. A l'aide des œuvres du grand artiste, de ses lettres et des documents que nous ont laissés ses contemporains, M. Emile Michel parle de *Rubens chez*

lui, c'est-à-dire des années qu'il passa, principalement à Anvers, en la somptueuse demeure située dans une petite rue qui porte son nom. Cette étude s'associe à l'appel qu'adressait récemment à la vieille cité, M. Max Rooses, l'homme qui, de notre temps, a le plus contribué à remettre en honneur son passé. Avec lui on voudrait que, dans une pensée de pieuse conservation, la ville d'Anvers s'assurât la propriété de ce qui subsiste encore de l'ancienne demeure de Rubens.

La Revue du Palais. Un nouveau roman de M. Jean Rameau : *Plus que l'Amour*, et de J.-H. Rosny, la fin d'un roman aussi, *les Ames perdues*.

REVUES ALLEMANDES :

Neue Deutsche Rundschau insère dans sa dernière livraison un article de M. Hans Muller sur le *Mouvement des idées sociales du libéralisme au socialisme* qui, malgré l'esprit plutôt faux de la thèse, mérite l'attention.

Deutschen Revue. Cette question : *Ist England isolirt ?* (l'Angleterre est-elle isolée ?) posée dans un remarquable article par Sir Richard Temple.

Zukunst. Une étude du savant psychiâtre berlinois Albert Eulenburg sur les *états nerveux*.

Nord und Sud. Une bonne nouvelle : *Richard*, par Joseph Glaser et un fort beau poème *Ugnus und Ugnus*, par Ottohar Stauf.

Cosmopolis. Dans la partie allemande de cette revue internationale, signalons une monographie de Gladstone, par Theodor Barth.

REVUES ANGLAISES :

The National Review. Des articles anonymes très renseignés sur l'actualité et la politique générale. Toutefois livraison bien moins intéressante que celle de **The Contemporary Review**, où Mme Darmester parle intelligemment de l'œuvre récente de Bodley. Il y a — encore ! — une monographie de Gladstone qui sera certes lue avec plaisir, par un esprit moins que le mien saturé de... gladstonia ! L'article est de Normann Hapgood. N'oublions pas *Idéal London*, par Frédéric Harrison.

The Fortnighly Review. M. Auguste Filon écrit une belle étude sur les œuvres des poètes *Richepin et Rostand* et M. W. Knox Jonhnson publie un article assez méritoire sur *Léopardi philosophe et poète*. Il y a bien encore... deux articles par MM. Stanmore et Henry St-John Raikes, sur Gladstone, mais je vous en fais grâce. J'avoue d'ailleurs, très volontiers, n'avoir pas su les lire, même à moitié...

The University Magazine. *La science des émotions* (The Science of Emotions) est fort bien exposée par M. Robert Parck, dans la livraison de juillet de ce périodique scientifique. Je recommande aussi *Paganisme and Christianity*, par C. B. Bennett, mais en faisant toute réserve pour le style, déplorable au possible.

The Outlook, insère, de Miss Laurence Haussman, un original et bien mené : *Povers of Air*. Au dernier numéro, signalons une critique juste et compréhensible de *Cyrano de Bergerac*.

REVUES ITALIENNES.

Germinal. Le savant professeur M. Max Nordau, exposant *Les causes psychologiques de l'antisémitisme*, réfute l'opinion de ceux qui, comme M. Loria, ne voient dans l'antisémitisme qu'une jalousie du capital chrétien contre le capital juif. Selon M. Max Nordau, la richesse juive est un mensonge : elle est inventée par les antisémites pour justifier *à posteriori* leur persécution. En fait (je cite d'après l'*Humanité nouvelle*), le peuple juif est, après tout, le plus pauvre de tous les peuples civilisés, et M. Nordau le démontre avec

l'appui des données de la statistique. Même les pays où l'antisémitisme est le plus féroce et le plus aveugle sont ceux où les juifs sont le plus misérables : la Russie, la Roumanie, la Gallicie. Dans les pays où ils sont quelquefois millionnaires, en Angleterre, en Amérique, en Hollande, l'antisémitisme est presque nul. En Allemagne, la haine fanatique ne persécute que les juifs prolétaires ou employés, tandis que les capitalistes sont chargés d'honneurs et de titres. La véritable raison de l'antisémitisme est donc dans des couches psychologiques bien plus profondes : c'est-à-dire dans la néophobie ou mieux dans l'allophobie, qui nous fait mépriser ou détester tout ce qui se différencie de nos habitudes mentales, morales, esthétiques; c'est la cause de la haine de toute majorité contre toute minorité qui vit dans son sein et s'en distingue par des marques caractéristiques.

La Ressagna nazionale (la Revue nationale) donne une forte étude sur *Un poeta dimenticato* (Un poète oublié), Cosmo Betti, par Antonio Fogazzaro. Ce poète, né à Orciano di Pesaro en 1727, a laissé un superbe poème : *La consumazione del secolo*, qu'on ignore trop. Dans la même revue, M. Cosimo Giorgieri-Contri donne la fin d'un conte intéressant, *Catérina*.

REVUES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES.

Revista contemporánea. M. le marquis de Nadaillac parle de *El fin de la humanitad* et M. Cesaréo Fernandez Duro donne un bon article sur *le Tatouage*.

L'Arte Livre donne différents fragments d'œuvres de M. Alberto Bramao, du comte Bertiandes, ainsi que de José Gonzalvez.

On annonce la prochaine parution d'un recueil, *Revista nova*, qui groupera quelques jeunes talents. A. B.

DANS LE MONDE

A Mme la Vicomtesse de S...

Vous étiez fort ému, l'autre jour, Madame, après la lecture d'un livre que votre libraire vous avait envoyé; et, froissant d'une main indignée, les pages qui venaient de vous scandaliser, vous répétiez « C'est abominable. Peut-on écrire de pareilles choses ? Je vais jeter ce volume au feu, c'est tout ce qu'il mérite, et que ne puis-je y jeter tous ses pareils ! »

Cet ouvrage, et c'est sans doute pourquoi on avait cru pouvoir vous l'adresser, était, cependant, signé d'un nom fort apprécié dans le monde élégant, le nom, ou plutôt le pseudonyme d'une femme dont les tableaux de genre sont très admirés et passent pour représenter exactement la société moderne.

Ce talent a été très surfait. Une certaine crânerie, une virtuosité incontestable à parler l'argot d'atelier, une pointe d'originalité pour assaisonner le tout, il n'en a pas fallu davantage à l'enthousiasme facile des snobs.

D'un écrivain fantaisiste, à coup sûr, et primesautier, ils ont fait un penseur de génie, un philosophe profond ; et d'amusantes caricatures leur ont paru des types comme ceux créés par Balzac ou même par Molière.

C'était excessif.

Il n'y a pas de type sans vérité. La caricature est toujours fausse, même quand elle n'est ni grossière, ni méchante ; or, ces deux défauts sont précisément ceux de notre auteur qui, étant femme, et femme titrée, paraît-il, a trouvé piquant d'emprunter aux gamins de la rue leurs façons et leurs mots.

Comment a-t-elle pu plaire ainsi, par la grossièreté de l'expression et la méchanceté de la raillerie, dans les milieux les plus distingués, où son succès, pourtant, a été et est encore considérable ?

C'est qu'il y a chez les meilleurs un fond de malice très favorable aux excitations malsaines de la mauvaise littérature.

Et voilà ce que vous déploriez, Madame. Vous sentiez, à la fois, que ces prétendues peintures de la société actuelle ne sont, en réalité, que des mensonges, et qu'à s'exposer à leur influence on leur donnerait raison, on ferait le jeu des entrepreneurs d'immoralité.

On finit toujours, en effet, par ressembler un peu aux personnes qu'on fréquente assidument ; c'est un fait que la sagesse des nations a depuis longtemps constaté. En dehors de cette imitation instinctive à tous les animaux, il y a un échange de molécules vivantes, d'effluves magnétiques, dont le résultat, à la longue, est une modification très sensible de la personnalité.

Eh bien, il peut y avoir les mêmes avantages ou les mêmes dangers à vivre dans la société d'êtres fictifs, dont le talent des romanciers et la vivacité de notre imagination font des êtres réels.

Beaucoup de femmes se sont ainsi modelées, sans le savoir, parfois, sur les héroïnes d'Ibsen, et c'est à la littérature, sans aucun doute, qu'il faut demander compte du détraquement cérébral qui est une des maladies de notre temps. C'est une épidémie et qui fait assez de ravages pour qu'on daigne enfin s'en préoccuper.

Jusqu'à ce jour, il n'y a guère eu, pour pousser le cri d'alarme, que quelques vieux messieurs, austères moralistes, dont la galerie s'amusait fort. On se rappelle les spirituelles plaisanteries décochées au sénateur Bérenger !

Et cependant, il y a une vie morale qui ne peut s'affaiblir sans qu'aussitôt s'étiole la vie matérielle, tant leur union est complète, tant les rapports entre elles sont intimes, comme ceux qui existent entre l'esprit et le corps, malgré bien des différences essentielles.

Ah ! pour le corps, jamais on ne lui a donné tant d'importance; jamais il n'a été l'objet de tant de soins. Depuis qu'on nous a appris quels ennemis invisibles, en lui et hors de lui, travaillent constamment à sa ruine, c'est une lutte de tous les instants pour les combattre. L'hygiène publique et l'hygiène privée s'unissent pour leur faire une guerre sans relâche. Elles nous suggèrent chaque jour de nouveaux moyens d'échapper aux pièges que nous tend la nature.

Les eaux de toilette sont traitées au borax ou au bicarbonate de magnésie. L'eau potable doit être filtrée d'après les procédés les plus perfectionnés. Le lait lui-même est pastorisé. Les vieux vins sont décantés avec des précautions extrêmes, car la lie n'est, on le sait maintenant, qu'une agglomération de microbes.

En un mot, on ne respire plus, on ne boit plus, on ne mange plus, sans contre-poison, comme aux époques barbares, à la cour de certains princes italiens. Il y a des liquides pour purifier l'air, des poudres pour assainir les appartements. Et tout cela est fort bien si l'on arrive ainsi à diminuer le nombre et l'intensité des maux dont souffrent les hommes.

Puisqu'on ne parviendra pas à détruire le germe de mort inhérent à notre nature finie, qu'au moins notre éphémère existence soit débarrassée de quelques-unes des misères qui l'ont accablée jusqu'à présent, si c'est possible !

Ce serait un merveilleux progrès dont il faudrait grandement se féliciter.

Ne rions donc pas trop de certains excès de prudence qui semblent dégénérer en manie, et espérons qu'on voudra bien se rendre compte de la nécessité de prendre aussi quelques précautions dans le domaine moral ; car on aurait beau faire, tout ce luxe de mesures sanitaires serait vain, si l'on ne s'inquiétait d'arrêter la corruption des âmes.

Ce n'est pas là une phrase, mais un fait : la littérature dégage depuis déjà bien des années, des miasmes mortels et tel livre qui traîne sur la table du salon de famille contient des germes morbides dont on ne saurait trop s'effrayer.

L'année dernière, j'étais secrétaire d'un congrès qui avait pour but d'étudier cette

cette grave question ; et, par les adhésions que le comité reçut, par les lettres qui lui furent adressées, j'eus la preuve que tous les gens sérieux sont d'accord sur la gravité de la situation et sur l'urgence qu'il y a à lui porter remède.

Nous avons surtout cherché les moyens de protéger les enfants et le peuple, en faisant disparaître de la voie publique, des kiosques et des étalages des libraires, les publications contraires aux bonnes mœurs. Sous ce rapport, la loi est suffisante, à condition d'être appliquée, et c'est pour en exiger une application stricte, qu'avec l'aide de M. Beernaert et de M. Le Jeune qui ont chaleureusement appuyé ce vœu, j'aurais voulu voir organiser en Belgique, cette action populaire qui, chez nos voisins d'outre-Manche, donne de si admirables résultats.

Mais à côté de ces comités dont la création d'ailleurs ne sera pas chose facile, il pourrait y avoir une action plus salutaire encore et sans laquelle l'autre risquerait d'être peu efficace. C'est l'action des mères de famille, dans la sphère où se déploie naturellement leur influence.

Il est évident que les femmes du monde, surtout, auraient ici un grand rôle à jouer, digne d'elles, digne de leur foi de chrétiennes, digne de l'importance qu'elles s'attribuent et qu'on est tout disposé à leur accorder, digne enfin de ce bon goût dont elles se disent les arbitres et que certaine littérature blesse autant qu'elle choque la morale elle-même.

Il est très beau d'appartenir aux classes élevées, mais cette situation crée des devoirs. On est en vue pour donner l'exemple, et aujourd'hui plus que jamais ; car malgré les apparences démocratiques qui sont le masque de notre siècle, jamais ce qu'on appelle le grand monde n'a eu plus de prestige, moins à cause des mérites de ceux qui en font partie qu'à cause des facilités qu'il y a à y pénétrer. Les anciens fossés qui séparaient les classes sociales ayant été comblés et n'étant plus remplacés que par de petites barrières aisément franchissables, chacun rêve ce privilège et, en attendant, tâche de ressembler à ceux qui sont de l'autre côté de la barrière, en imitant, sinon leurs vertus, aujourd'hui, peut-être un peu clairsemées, du moins, ce qui est plus commode, leurs façons, leur costume, leur langage et surtout leurs travers.

Pourquoi telle bourgeoise se croit-elle obligée d'être abonnée à tel journal et d'avoir lu tel livre ? C'est pour imiter les dames du bel air. Elle entre ainsi en communication intellectuelle avec les femmes qu'elle admire parce qu'elle les envie, et dans la société desquelles sa suprême ambition serait d'être admise.

Que ces dames cessent donc de patronner ces journaux et ces livres, ils n'auront plus de lecteurs !

Je ne parle pas, bien entendu, des publications abjectes qui, je veux le croire, n'ont pas leur entrée dans le vrai monde, mais des publications qui, sans outrager les plus élémentaires convenances, sont très dangereuses cependant pour l'esprit qu'elles occupent de vulgarités et de sottises, et pour le cœur qu'elles troublent par des émotions grossières, faisant œuvre déprimante au double point de vue intellectuel et moral.

Pourquoi les femmes distinguées dont l'opinion fait loi dans les milieux mondains, ne mettraient-elles pas résolument à l'index, au nom de la vraie littérature et du bon goût, tous ces auteurs à la mode qui se font des rentes aux dépens d'une société qu'ils calomnient et qu'ils corrompent

Il ne suffit pas, madame, de déchirer avec dégoût les pages d'un mauvais livre, il faut que l'auteur soit à jamais disqualifié à vos yeux et aux yeux de ceux qui prennent de vous le mot d'ordre.

Nous sommes sévères, et à juste titre, pour les personnes que nous admettons dans notre intimité ; et nous laisserions des écrivains qui n'ont d'autre mérite que d'être originaux, si même ils le sont, et à quel prix ! en froissant toutes nos croyances, toutes

nos délicatesses, tout ce qu'il y a en nous de bon, de noble, d'idéal, nous les laisserions, sous prétexte de littérature, comme si la littérature avait rien de commun avec des élucubrations maladives où les extravagances du style luttent avec celles de l'idée, s'installer chez nous pour y créer une atmosphère de scepticisme funeste à tout sentiment élevé, pour s'y faire les initiateurs des déplorables façons de penser, de parler et de vivre que la mode décore du beau nom de modernisme !

Non, cela est inadmissible, et voilà sans doute, madame, ce qui vous inspirait la noble colère à laquelle nous nous sommes tous associés.

Suivez donc cette inspiration : favorisez de toute votre influence cette campagne d'épuration nécessaire, mais ne vous en tenez pas là.

Le meilleur moyen de lutter contre le fléau de la mauvaise littérature, c'est de répandre le goût de la bonne littérature, c'est-à-dire le goût de tout ce qui est grand et beau, notamment par ces lectures qui commencent à devenir un des plaisirs les plus recherchés des réunions mondaines.

Cette coutume, qui était très en faveur au XVIIe siècle, peut encore rendre de grands services, et vous aurez bien mérité des gens de goût, madame, en la soutenant de votre approbation et de votre exemple.

Assurément il ne s'agit pas de tomber dans l'excès contraire.

Au point de vue qui nous occupe ici, on pourrait presque ériger en principe que toute lecture franchement ennuyeuse est immorale, et que tout ce qui est incontestablement beau, est sain pour l'esprit et pour l'âme.

Dieu merci, notre époque n'est pas aussi pauvre qu'on pourrait le croire, en œuvres à la fois belles et intéressantes. Il n'y a qu'à les mettre ou à les remettre en lumière, et c'est une tâche bien faite pour tenter une femme d'esprit, assez tolérante et assez de son temps pour éviter d'injustes ostracismes; assez du monde pour comprendre qu'un salon n'est pas un couvent, et assez expérimentée pour savoir exactement choisir ce qui convient.

C'est parce que vous avez toutes ces qualités, madame, que je me suis permis de vous dédier cette causerie.

Puissiez-vous faire triompher des idées qui sont les vôtres !

Il est temps qu'on nous rende un peu d'air pur.

Et quand on sera habitué à l'air vivifiant des cimes, peut-être ne pourra-t-on plus supporter l'atmosphère des bas-fonds où tant d'écrivains, traîtres à leur mission, cherchent aujourd'hui à nous entraîner avec eux.

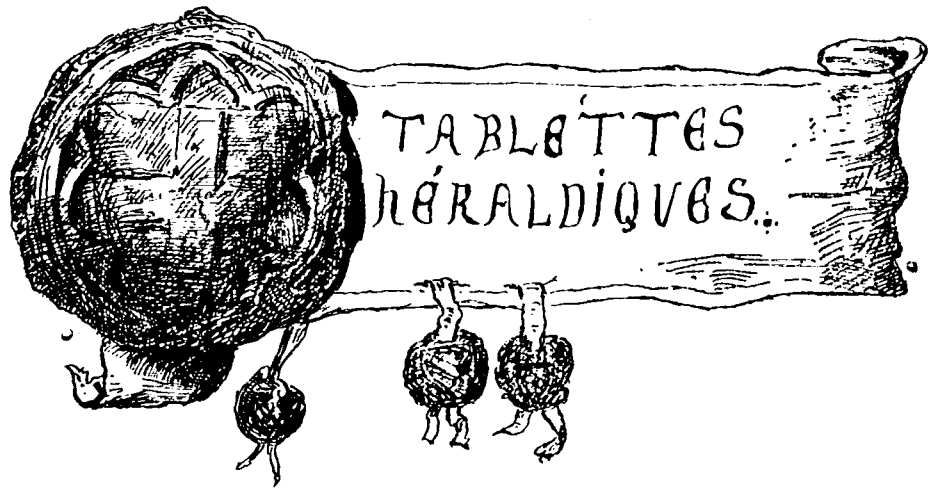
Quand on lisait du Corneille ou du Racine chez Mme de Chaulnes et chez ses amies, l'esprit public s'en ressentait.

C'étaient des « précieuses », dira-t-on.

Que ce mot ne vous épouvante pas.

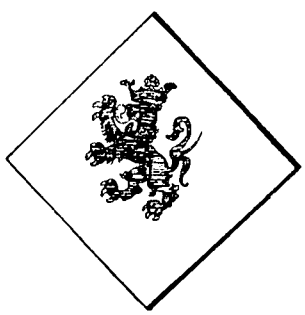
Ce sont les « Précieuses », aujourd'hui bien vengées de moqueries ridicules, qui ont fait le plus noble et le plus littéraire des siècles.

L.-A. DU CHASTAIN.



Le 14 août dernier est décédée à la fleur de l'âge Mlle Marguerite de Modave de Masogne, fille de M. de Modave de Masogne et de Mme, née Lamarche, qui habitent le château de la Neuve-Cour.

La maison de Modave est des plus anciennes et est d'origine chevaleresque. Hemricourt cite Jean, sire de Modave, qui épousa Louise de Surlet vers le milieu du XIIIe siècle. Leur fils Jean, sire de Modave, commandait en 1275 et 1276 les troupes de l'Évêque de Liége, en qualité de grand-maréchal. Cette illustre race, après avoir vu sa branche principale s'éteindre en 1530, s'est pourtant perpétuée jusqu'à nos jours, comme le constatent plusieurs actes et les traditions de famille. Mais l'on ne peut établir la filiation des Modave de Masogne, sur preuves, que depuis Gérard de Masogne qui est déclaré dans un record de la Haute-Cour de justice de Ciney, du 2 décembre 1575, « issu de la noble maison de Modave en Condroz ».

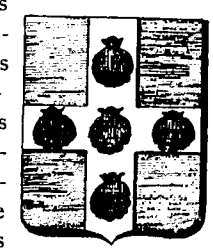


Cette antique race a produit plusieurs chevaliers valeureux et des personnages considérables et recommandables par leur savoir, leur piété et leurs vertus. Elle a contracté de belles alliances avec les familles suivantes : Surlet, Hemricourt, Jemeppe, Berlo, Soiée, Daverdis, Spontin, Gossuyn, Sorinne, Ève, Haultepenne, Dave, Argenteau, Ochain, Bonhome, Lamberts-Cortembach, Calwart, du Pont d'Ahérée, Thier, Grand-Ry, etc.

Le 18 août dernier a été célébré à Liége le mariage de Mlle Émilie de Sauvage-Vercour avec le baron Maurice de Sélys-Longchamps.

Celui-ci est le fils du baron Raphaël de Sélys-Longchamps, ancien officier de cavalerie, et de la baronne, née de Brigode-Kemlandt et petit fils du sénateur baron de Sélys-Longchamps.

Il appartient à une ancienne famille originaire de Maestricht dont le premier auteur connu est Michel de Sélys, mort vers 1622. Sa postérité se divisa en deux branches : 1° celle des Sélys-Longchamps, créés libres barons du Saint-Empire en 1699 ; 2° celle des Sélys, seigneurs de Fanson, barons de Sélys-Fanson en 1690. Ceux-ci sont également encore représentés de nos jours.



La maison de Sélys a produit des bourgmestres de Liége, des conseillers et des ambassadeurs, des princes évêques de Liége, des chanoines nobles de Liége, un membre du corps législatif, un député aux États provinciaux, un membre du Congrès national, un membre de l'Académie royale de Belgique, etc. Elle a pris le nom de Longchamps à la suite du mariage de Walter de Sélys libre baron du Saint-Empire, seigneur de Frère, de Heure et de Wihogne, avec Marie-Catherine-Françoise de Fabricius, fille unique et héritière de Charles de Fabricius, seigneur de Vieux-Metz, et d'Anne de Longchamps, unique rejeton de cette ancienne race.

Alliances : Potesta, de la Vaux, de Hocht, de Rosen, de Vrients, de Liverlo, de Waha, de Fabricius, de Bormans, de Selys-Fanson, Gandolphe, de Chestret, d'Omalius, Lallement de Lévigneu, de Brigode, etc.

Armes : D'azur à la croix d'argent, chargée de cinq coquilles de sable.

Mlle de Sauvage est fille de M. le chevalier Oscar de Sauvage-Vercour et de Mme née comtesse du Monceau, et petite-fille du comte du Monceau de Bergendaele, chambellan de S. M. la reine des Pays-Bas. Elle appartient à une famille originaire du pays de Liége, qui s'est de nos jours subdivisée en un grand nombre de rameaux. Elle a obtenu confirmation de noblesse en 1762 et en 1822 et obtenu pour ses membres le titre de chevalier en 1822, confirmé en 1840, et le titre de comte octroyé par S. M. le roi Léopold Ier à Étienne, comte de Sauvage, président de chambre à la Cour de cassation, président du Conseil héraldique, grand-officier de l'ordre de Léopold. Elle a pour auteur Jacques-Frédéric Sauvage, bourgmestre de Verviers, père de celui qui fut

créé chevalier en 1762, et a produit : un conseiller de l'Électeur de Bavière, un gouverneur de la province de Liége, un président de la Cour de cassation, un ministre sous le Régent, un membre de l'Ordre équestre, etc.

Alliances : Vercour, de Leeuw, de Donnéa, de Spirlet, de Grady, de Loëts, de Reul, de Rosen, de Gourcy, de Woot, Meëus, de Mélotte, etc.

Armes : Parti : à dextre, d'or au sauvage de carnation, tenant une massue appuyée sur l'épaule droite ; à senestre, d'azur au lion d'or, lampassé de gueules, la queue fourchue.

Marquis de BOINVILLE

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Tablettes Théâtrales

THÉATRE DU PARC. — *Zaza*.

Zaza c'est Réjane, encore Réjane et toujours Réjane; et vraiment cela tourne un peu à l'obsession que ce monologue en cinq actes, au cours duquel des personnages, nombreux mais tous épisodiques, tournant et vire-voltant autour de l'Etoile, n'apparaissent que pour lui permettre de reprendre haleine et lui donner prétexte à exhiber les faces multiples de son extraordinaire talent.

Tout de même les auteurs ont pris un souci trop évident de construire leur pièce pour Réjane seule, et en dépit des exercices prestigieux qui la conduisent successivement du rire aux larmes, des larmes à la colère, nous la montrent d'abord cabotine de bas étage, puis amoureuse et jalouse, et enfin astre fulgurant mais désabusé, en dépit, disons-nous, de toutes ces incarnations diverses, une sorte de fatigue résulte pour l'esprit de cette présence réelle indéfinie.

Car si Zaza sort c'est seulement en fin de chaque acte et après le rideau tombé. Mais alors elle s'offre des déplacements aussi nombreux que variés; jugez-en :

Au premier acte elle se sauve vers les tréteaux du concert de Saint-Etienne où on l'attend pour un duo; au deuxième acte elle part pour Paris ; au troisième elle monte à l'étage au dessus; au quatrième elle paraît devoir filer vers un monde meilleur, et au cinquième elle se dérobe au trot de ses deux carrossiers, laissant en « plan » son amoureux transi

Mais dès le rideau levé elle apparaît et son resplendissement est tel, tant de par la volonté des auteurs que par la fougue et la grâce de son talent, qu'il nous est impossible d'apprécier aujourd'hui la valeur réelle de la troupe du théâtre du Parc.

Telle quelle cependant cette troupe nous semble offrir la promesse de qualités supérieures, que nous aurons plaisir à constater dès que la nouvelle armée de MM. Garraud et Maubel entrera véritablement en campagne.

THÉATRE MOLIÈRE. — *Les Mousquetaires au Couvent*.

Pourquoi avoir élagué la charmante partition de L. Varney qui demeure une des meilleures œuvres du délicat compositeur?

En ce faisant on risquait de compromettre les deux derniers actes de la pièce et c'eut été grand dommage car les protagonistes en sont excellents.

M. Darman, dans le rôle légendaire de l'abbé Bridaine, fait montre d'une parfaite bonhomie. Au dernier acte il narre très drôlatiquement, à la mère supérieure des Ursulines, une histoire invraisemblable pour expliquer la présence dans le couvent du mousquetaire Brissac déguisé en moine.

M. Bayard, un Brissac de martiale tournure, mime et chante remarquablement la scène de l'ivresse au second acte. Nous avons eu jadis la bonne fortune d'entendre dans ce rôle le célèbre baryton Morlet, et il ne nous semble pas qu'il rendit beaucoup de points à M. Bayard.

Encore que visiblement fatiguée, Mme Néris est fort gracieuse en Marie de Pontcourlet. Elle chante avec une délicate recherche des nuances les jolis couplets du deuxième acte : « *Mon Dieu, de mon âme incertaine, calmez l'effroi...* »

Mme Girard nous a paru moins alerte que de coutume. Et puis quelle vilaine coiffure, Mademoiselle, pour un si joli minois!

Mlle Bailly fait de son mieux pour donner au personnage de Louise la physionomie mutine et l'allure pimpante qui lui conviennent mais, on lui a coupé son meilleur effet en supprimant l'exquis rondeau de la *petite curieuse* au deuxième acte.

Une critique pour finir. Mesdemoiselles les pensionnaires nuisent au début du deuxième acte en s'agitant outre mesure, et, par contre, diminuent l'effet final en ne se remuant pas assez. Il y a là un jeu de scène qui n'est pas au point

Bon H. D'ORNANT

JUMELLES DE THÉATRE
Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).
Spécialité : *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

sur le Marché de Bruxelles

5 *septembre.*

Pour le moment, ce sont les rentes brésiliennes qui tiennent la corde; le 5 p. c. fait 63 et le 4 p. c. 54 3/4, ah ! le jockey, pardon le syndicat qui mène la course est bigrement fort. Je parie qu'avant quinze jours le bruit va courir de nouveau que l'arrangement relatif à l'affermage des chemins de fer est en bonne voie.

Décidément il y aura de quoi rire... En tous cas sur un pareil cours je vois la baisse !

Par contre l'Extérieure d'Espagne mollement cravachée reste en arrière de trois longueurs à 41 1/4; on m'affirme qu'on la ménage pour la ligne droite, je veux bien le croire.

Les fonds Turcs sont fermes; série B 48.35; série C 27.15 et série D 23.25 ; la Banque ottomane 556 et 554; les lots 110 et 109.

Le Saragosse a du plomb dans l'aile 143 et 142, j'ai idée que nous le verrons plus bas. Le Congo reste gelé à 91.50; l'Italien vaut 93 francs rond.

Au comptant les transactions sont modérées sur les sociétés de crédit.

Banque Nationale 2,850; Parts de Réserve 2,490; Banque Auxiliaire 115; Banque de Bruxelles 740; Caisse d'Annuités 1,520; Caisse Générale des Reports 700; Caisse Commerciale 657.50; Crédit Général de Belgique 141; Comptoir Peemans 456.25, etc.

Les Charbonnages sont chauds.

Concorde 1,500; Amercœur 1,250; Carabiniers 560; Gouffre 670; Hornu et Wasmes 5,000 ; Grande Bacnure 2,320; Produits au Flénu 3,625; Wérister 660 et Prokhorow 875.

Légère reprise des valeurs sidérurgiques ;

Cockerill 2,375; Angleur 510; Olkavaïa 565; Saint-Fiacre 1,150; Sarrebruck 9,900 ; Ekatérinoslaw 235 ; Athus 1,135; Charleroi 635; Espérance Longdoz-Liége 545; Forges de la Providence 4,420; Toula 530; Vezin-Aulnoye 1,150; Odessa 240 et Usines Delin (actions privilégiées) 198, 200, 203, 205, 202, 205 et 207.50 ! Nous verrons bientôt le cours de 250 Qu'on se le dise...

Société Générale Belge-Roumaine
DE
TRANSPORTS ET D'INDUSTRIE

Capital social : 3,000,000 de francs.
Représenté par 30,000 Actions de 100 francs
et 5,000 Parts de fondateur sans désignation de valeur.

Siège social : 15, rue Royale, Bruxelles.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

M. EMILE CHARGOIS, administrateur-délégué des Usines Delin, à Bruxelles, *Président.*

M. ERNEST VAN MELCKEBEKE, administrateur des Usines Delin, à Bruxelles, *Administrateur-délégué.*

M. JULES TACK, ingénieur, à Bucharest, *id.*

M. G. STÉFANESCO-GOGU, avocat, membre de la Chambre des députés, à Crajova (Roumanie).

M. M. TATARESCO, ingénieur en chef des ponts et chaussées de la ville de Bucharest.

M. H. OTTO, avocat, à Bruxelles.

M. le baron ADOLPHE VAN ZUYLEN, propriétaire, à Schaerbeek.

M. L. DE RIDDER, administrateur de la Compagnie des Produits du Lubefu, à Anvers.

Tel est le titre et la composition de la nouvelle Société qui vient de se constituer et sur laquelle je vais avoir l'honneur de vous donner des renseignements précis.

Vous savez que la population de la Roumanie est à peu près la même que celle de la Belgique, mais son territoire est beaucoup plus vaste, puisqu'il comprend 130,00 kilomètres carrés, tandis que la Belgique n'en comprend que 30,000. Sa situation est très avantageuse et son sol des plus productifs.

La Roumanie est bornée d'un côté par les monts Carpathes, renfermant des gisements de minerais de toutes natures et, de l'autre, par le Danube, dont le Delta et les bouches multiples se trouvant dans la Roumanie font des plaines roumaines une vaste région pleine d'avenir et dont la prospérité se reflète sur la hausse continue des fonds de l'État roumain, désormais classés parmi les premières valeurs de portefeuille.

En s'implantant dans un pays riche, admirablement situé et doté de cités florissantes, la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE-ROUMAINE est appelée à s'intéresser dans de nombreuses et fructueuses exploitations; son programme est d'avoir à sa disposition un capital important,

lui permettant d'étendre sa sphère d'action dans toutes les directions.

C'est pourquoi son capital de trois millions pourra être porté à dix millions de francs.

La première opération conclue par la dite Société repose sur la double acquisition des Usines Lemaître, à Bucharest, et les Trams-Car de Bucharest.

Je me contenterai de faire remarquer que les Usines Lemaître sont bâties sur un terrain d'une superficie de plus de 3,500 mètres carrés, et que les experts de la mairie ont estimé ces terrains à raison de 15 francs le mètre carré. Les bénéfices réalisés pendant l'année 1897 ont permis la distribution d'un dividende de 10 p. c.

La SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE-ROUMAINE DE TRANSPORTS ET D'INDUSTRIE, tout en acquérant ces Usines à un prix rémunérateur, augmentera le fonds de roulement de cette entreprise, procédera à l'amélioration des installations ou à la création de celles que nécessite la prospérité croissante des Usines Lemaître, qui n'occupent pas moins de 250 ouvriers et dont la réputation s'étend déjà hors des frontières roumaines.

Maintenant, en dehors de la valeur des permis, le tram-car Blandu, outre un bien mobilier d'une superficie de près de 3,000 mètres carrés, avec dépôts, écuries, remises, etc., possède 18 voitures et 64 chevaux. Quant au tram-car Tack Vanderschueren, outre un bien immobilier d'une superficie de 1,200 m², avec dépôt, écuries, remises, etc., possède 19 voitures et 66 chevaux.

Applaudissons ce merveilleux début.

La SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE-ROUMAINE, en reprenant ces deux trams-car, compte, en les plaçant sous une même direction, en réduire considérablement les frais généraux, de plus, est décidée à faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir la concession de parcours nouveaux qui lui seront plus aisément accordés, la concurrence n'étant plus à craindre.

Dans ces conditions, vous comprendrez facilement le brillant avenir qui est réservé à cette importante société; aussi je m'empresse de conseiller aux lecteurs de la *Revue Mauve* d'acheter au plus vite des actions de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE-ROUMAINE DE TRANSPORTS ET D'INDUSTRIE, car une plus-value très importante sur les actions est certaine, et cela, à bref délai.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach (au premier), Bruxelles.

CAUSERIE SUR LA MODE

DANS notre prochaine causerie nous aurons à nous occuper de toilettes plus chaudes. Hélas, voici l'été déjà passé. Mais en ce moment on ne connaît guère encore la prochaine mode et on reprend ses robes de demi-saison en attendant le retour de Paris des grandes couturières et les surprises coûteuses de Worth et de Doucet.

Mais voici la chasse et les tendances sportives des femmes augmentent tous les jours le nombre des chasseresses. Les costumes de chasse vont donc être endossés, et comme la coquetterie féminine ne se lasse jamais, il faut trouver à la satisfaire malgré les exigences du costume le plus ingrat.

Le bon goût doit ici guider la femme et elle évitera la culotte bouffante des excentriques, comme elle devrait l'éviter pour la bicyclette, car, outre le mauvais genre que lui donne ce vêtement, neuf fois sur dix il la rend ridicule. La jupe trop courte sur la culotte est également disgracieuse.

Le meilleur et le plus gracieux costume de chasse est celui où la jupe descend jusqu'au milieu du mollet, lequel est protégé par la guêtre. La botte est gênante et peu seyante.

On prend pour ces costumes de grosses étoffes anglaises, homespums, draps mêlés, serges poilues.

Avec la jupe unie, on porte à volonté blouse, jaquette, bolero et gilet.

Je signalerai à mes lectrices deux jolis costumes que j'ai admirés chez des amies à port d'armes.

L'un, en cheviott brun à très petits carreaux, ton sur ton, avec blouse à gros plis formant basque. Sur les plis de devant trois gros boutons en nacre taillée sertie dans un cercle de vieil argent. Ceinture de cuir gris avec boucle de vieil argent. Une pochette sur la poitrine. Col montant avec petit col de toile rose. Un collet pareil avec capuchon complète le costume.

L'autre vêtement était composé d'une jupe d'homespum vert mêlé avec une casaque ajustée en drap vert assorti, bordée d'un petit passepoil noir et ornée de grands revers de moire verte, Gilet d'étoffe pareille à la jupe, boutonné droit jusqu'au col par des petits boutons d'or. Col de toile et cravate de couleur formant nœud.

Avec ce genre de costume on porte, sous la jupe, une culotte de cheval ou, pour celles qui auraient besoin d'ajouter à la nature, une culotte de satin noir légèrement bouffante.

Le petit chapeau marin de toile et le tyrolien avec une plume de côté sont les coiffures classiques.

Les casquettes doivent être réservées aux excentriques qui portent la culotte. Toutes deux sont faites pour rendre grotesque la femme la plus séduisante.

OPALE.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LA REINE BLANCHE

Lampions éteints, drapeaux roulés, la voilà bien Reine, enfin, la belle jeune fille pas trop blonde que tout un peuple acclamait hier, avec un enthousiasme si débordant qu'il trouvait — phénomène curieux — un peu d'écho sympathique dans tous les cœurs d'Europe.

Le fait est assez rare pour être noté.

A la rigueur, on pouvait prédire et affirmer le chaud loyalisme des Hollandais : Il y a trop de liens, et trop anciens, entre la Nation et sa Maison de Nassau, pour que la souriante petite-fille du Taciturne ne fût pas accueillie, par ce peuple exclusif et concentré, comme le Messie de son patriotisme inquiet.

La naissance de cette tardive Wilhelmine eut réellement un caractère providentiel, au moment où il semblait que l'antique dynastie régnante lançait un adieu suprême au Pays, angoissé par trois morts successives d'héritiers mâles.

Quoi d'étonnant à ce qu'une touchante et religieuse concentration de fidélités, d'espérances et de fiertés se soit faite autour de ce berceau? Car cette ferveur

n'allait pas seulement à l'enfant vagissant dans ses langes, et plus tard, à la fillette que l'on promenait de province en province, dans le costume populaire et historique des cantons ! Dans la jeune femme triomphalement menée à travers les rues carillonnantes de la capitale Batave, par ces hussards et ces artilleurs aux sombres uniformes barrés d'orange, le peuple a vu plus et mieux que la vivante fleur d'Orange-Nassau, si adroitement greffée — quoiqu'étrangère — sur le glorieux rameau séculaire, que les fiers défauts paternels, revivant en cette âme enfantine, semblent y avoir été cultivés pour mieux affirmer l'incontestable filiation.

Non, le délire d'acclamations qui salua l'enfant ravie, et fit trembler dans sa main ce sceptre, qu'elle tenait comme elle tiendrait un bouquet, à son âge, c'est à lui-même que les jetait le Batave, par dessus la couronne de sa souveraine jouvencelle. C'était toute son histoire de luttes glorieuses, toute sa belle existence courageuse et laborieuse de peuple grave, tous les grands souvenirs d'indépendance et de révolte ressuscités par ces pompes, qu'il exaltait par ce cri d' « *Oranje Boven* » où il y a du triomphe et de la menace.

Il rappelle, ce cri, que c'est lui-même qui a dressé ce trône modeste et solide dans le sang de ses marins farouches et de ses rudes gentilshommes, afin qu'un des siens pût y prendre place, — un des siens dont il fit Le Roi. Que ce trône, édifié par lui seul, il l'a seul et malgré tous maintenu intact. Que pas un des conquérants qui se sont partagés l'Europe n'a jamais pu le violer. Et que la Hollande d'aujourd'hui, vierge de mainmise étrangère, est la Hollande même du Taciturne, — les Indes en plus. Ils se rendent compte, ces gens-là, de ce que celà représente de presqu'unique dans l'histoire des peuples, et je conçois qu'ils en aient une rude fierté. Et quand ils mènent un de leurs monarques au trône, il y a dans leur joie bruyante et remuante, une exubérance de parents heureux dont l'enfant triomphe. C'est leur sang même qu'on acclame, et ils font chorus en pleurant d'émotion et de bonheur.

Fasse le Ciel qu'on ait parfois, et très nettement, raisonné de ces choses avec l'altière enfant qui dit si bien « *mon* peuple », — ce qui est d'un anachronisme audacieux et exquis. L'entend-t-elle comme les enfants qui disent naïvement « ma » mère, pour dire qu'ils sont à elle, — et non qu'elle est à eux? Si oui, la petite Reine sera aussi une bonne Reine! Dieu vous guide, Madame!

*
* *

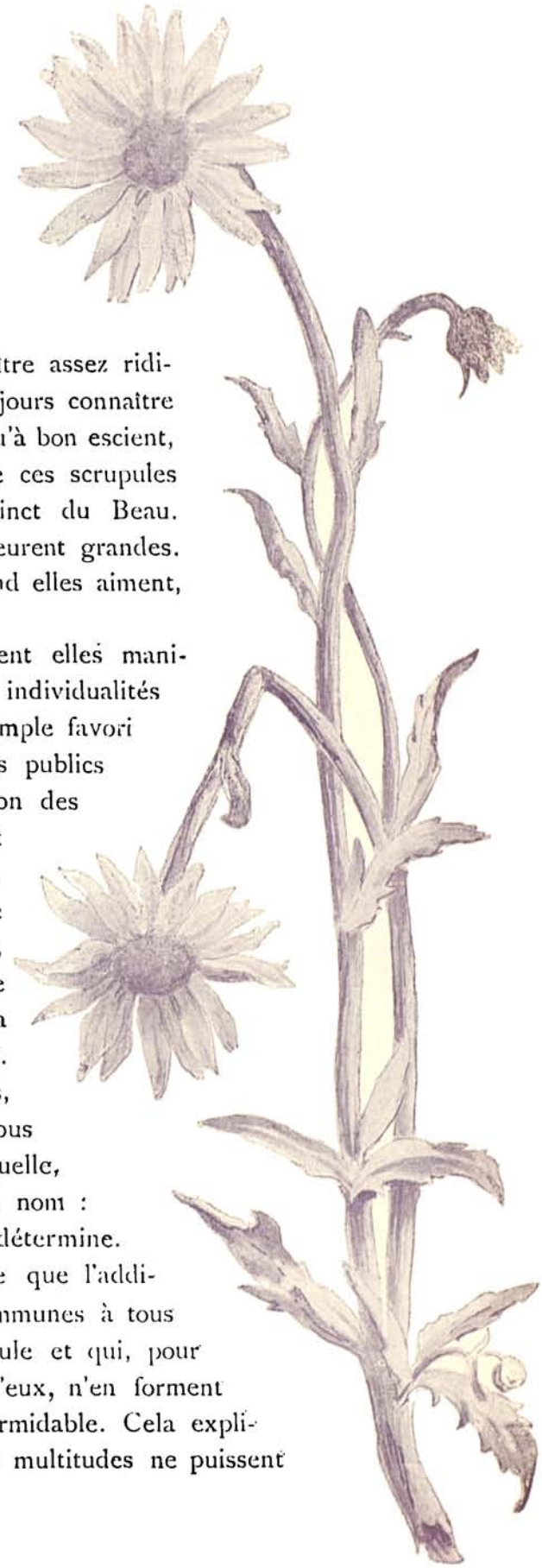
Mais il n'y a pas qu'en Hollande qu'on ait crié : Bienvenue à la Souveraine ! De partout, malgré tant d'autres préoccupations tragiques ou sereines, sont allées vers Elle de souriantes sympathies. Ce fut d'une telle unanimité que l'on peut dire certainement que Wilhelmine est en ce moment la Reine la plus fêtée qui soit. N'est-il pas surprenant que ce joli phénomène puisse se produire

dans une époque comme celle que nous traversons et dans un monde comme le nôtre?

Il suffit donc qu'un peu de jeunesse radieuse passe parmi des musiques et des bannières, là bas très loin, pour que tout le scepticisme moderne fonde en cordialité émue? C'est peut-être extrêmement puérile, mais il me semble que c'est encore plus consolant.

Cette universelle bienveillance doit paraître assez ridicule aux gens très raisonnables, qui veulent toujours connaître le pourquoi des choses et qui n'applaudissent qu'à bon escient, c'est-à-dire jamais. Les foules n'ont point de ces scrupules pénibles, mais elles ont un admirable instinct du Beau. Même injustes, même méchantes, elles demeurent grandes. Et leur grotesque est toujours tragique. Quand elles aiment, c'est toute la Bonté.

On vous dira peut-être que très souvent elles manifestent des sentiments opposés à ceux des individualités qui les composent. Et vous connaissez l'exemple favori que l'on cite pour étayer cette thèse : Ces publics de malfaiteurs et d'escarpes, qui, à l'audition des gros mélodrames, conspuent invariablement les criminels et acclament les braves gens. Peut-être cela prouve-t-il tout simplement que l'Humanité est meilleure qu'on ne le croit, — qu'elle ne le croit elle-même, — et que c'est cette Foule qui est sincère et qui a raison, contre les dévoyés qui la composent. Il y a, dans ces manifestations déroutantes, une force mystérieuse et puissante dont nous ne nous rendons pas bien compte et à laquelle, jusqu'ici, on s'est contenté de donner un nom : On vous dira que c'est l'ambiance qui les détermine. Cette ambiance, en somme, n'est peut-être que l'addition des petites sensations absolument communes à tous les individus dont le hasard a fait une foule et qui, pour être presque imperceptibles chez chacun d'eux, n'en forment pas moins, dans leur ensemble, un tout formidable. Cela expliquerait au moins comment il se fait que les multitudes ne puissent

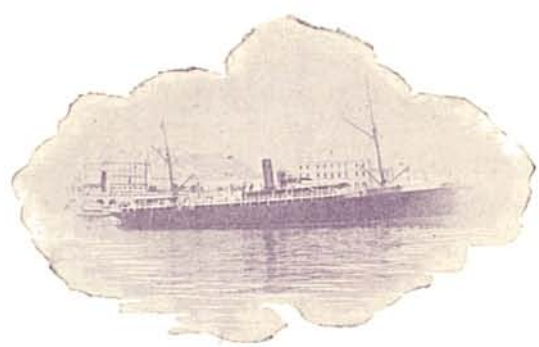


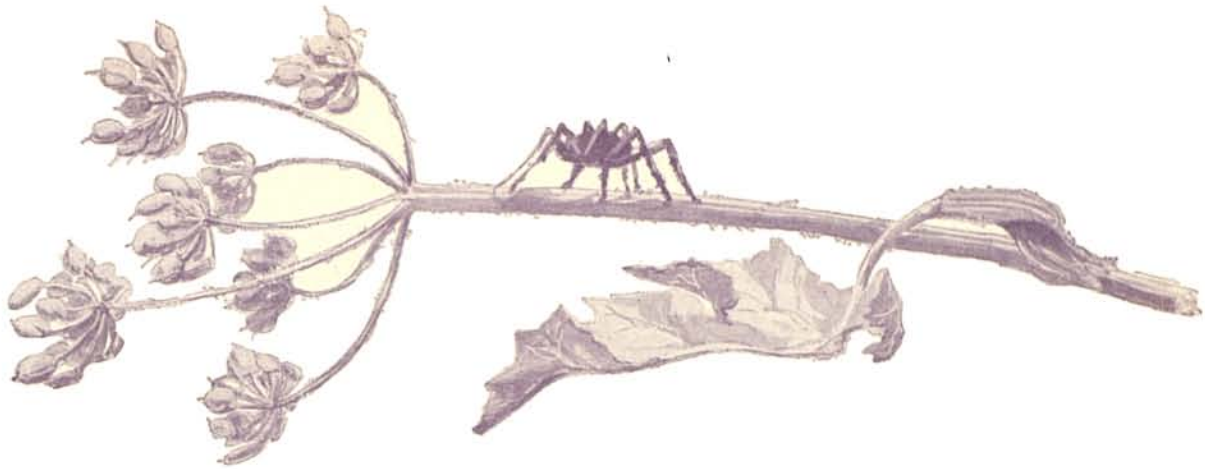
qu'aimer ou que haïr, et toujours sans aucune mesure, avec excès. Il n'y a jamais chez elles l'ombre de sens commun, car le raisonnement est une des grâces de la solitude et l'un des charmes de l'isolement. Ne dites donc jamais d'aucuns qu'ils « pensent en bande ». On ne pense pas en troupeau, on subit; et l'on subit absolument, « tout d'une pièce ». Ce qui nous dérobe l'âme des masses, c'est son énorme simplicité.

Tout de même, cela fait plaisir de songer que cette âme, ait ainsi fait fête à la petite Wilhelmine. Est-ce parce qu'elle est jeune, ou jolie, ou naïve, et qu'elle doit avoir tant de plaisir à être Reine et à dire « *mon* peuple ». Il en est, de ces personnages de la vie, que le Monde aime pour leurs épreuves et pour leurs peines. Celle-ci, on l'aime pour ce qu'elle est heureuse.

Brave foule, va, qui n'a pas demandé même une larme à ta choyée d'un jour, comme si tu avais compris qu'il est juste que la petite Reine blanche ait un Trône, — toi qui as l'Amour.

FRITZ LUTENS.





UN GENTILHOMME PROFESSEUR AU XVIE SIÈCLE

A l'époque de la Renaissance, malgré les divisions profondes qui existaient entre les peuples, suites des guerres incessantes du moyen âge, les savants correspondaient entre eux d'un bout à l'autre de l'ancien monde, se communiquaient le résultat de leurs recherches, échangeaient leurs œuvres et, souvent, malgré les difficultés et les périls des routes, ils entreprenaient de longs et pénibles voyages pour courir à la découverte des débris de la littérature et des arts de l'antiquité, ou pour propager, du haut de la chaire des collèges, l'enseignement de l'humanité et de la philosophie. Paris était le foyer d'où la lumière rayonnait sur toute l'Europe ; de toutes parts, les étudiants affluaient dans ses écoles ; et là se formaient les maîtres, qui allaient ensuite enseigner dans les universités allemandes et dans celles de Pise, de Bologne, de Salamanque, de Coïmbre. Dans cette dernière ville, il y eut, au milieu du XVIe siècle, une colonie de professeurs venus de France. C'est de l'un d'eux que nous allons esquisser à grands traits la biographie et les lointaines caravanes.

Il est des hommes qui, après avoir eu de leur temps une réputation éclatante et méritée, sont tombés dans un injuste oubli. Depuis plus d'un demi-siècle, la mode est de réhabiliter des personnages méconnus, d'exhumer des génies incompris. On ne peut craindre, toutefois, d'être accusé de tomber dans cette exagération, en parlant de Nicolas de Grouchy, philosophe et humaniste, qui se fit, à Paris, à Bordeaux, à Coïmbre, l'instituteur zélé d'une jeunesse studieuse, écrivit des livres d'une érudition profonde et fut l'ami des savants les plus distingués de son époque. Ses traductions d'Aristote sont oubliées aujourd'hui ; mais son traité *De Comitiis Romanorum* sera toujours consulté avec fruit et sa version de l'*Histoire de l'Inde*, de Fernand Lopez de Castanheda, eut, lors de sa publication, une influence considérable sur le développement des connaissances géographiques en Europe. Toute consacrée à un labeur assidu et désintéressé, sa vie fut celle d'un homme utile et qui mérite une place des plus honorables parmi les illustrations de la Normandie.

Nicolas de Grouchy était le second fils de Jean, seigneur de la Chaussée, sur Longueville, où il naquit, vers 1509. Il fit ses premières études à Rouen, comme il nous semble l'indiquer lui-même en signant ses œuvres du nom de *Nicolaïis Gruchius Rothomagensis.*

Les motifs qui déterminèrent le jeune gentilhomme à renoncer à la carrière des armes, où il eût retrouvé les traces glorieuses de ses ancêtres, à quitter l'épée pour la plume, et à embrasser le professorat des humanités et de la philosophie, sont inconnus, Peut-être ne fit-il que céder à une de ces vocations irrésistibles qui se manifestèrent au moment de la Renaissance chez tant d'esprits supérieurs, au contact des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, Nicolas de Grouchy, s'étant rendu à Paris pour compléter ses études, entra comme élève au collège de Sainte-Barbe et fut, presque aussitôt, attaché comme professeur à cet établissement, alors dans tout son éclat, et dont les chaires étaient occupées par tout ce que la France et l'Europe entière comptaient de plus illustre dans les arts et dans les sciences.

Fréquenté par un grand nombre d'élèves de toutes les nations, ce collège comptait aussi beaucoup de maîtres étrangers. Il vit ainsi son enseignement honoré par l'Espagnol Jean de Celaya, l'un des derniers et plus intrépides défenseurs de la philosophie scolastique, puis par toute une série de Portugais envoyés d'abord à titre d'écoliers par leurs rois, qui entretenaient à leurs frais cinquante boursiers à Paris. Au nombre de ces derniers, la famille de Gouvéa fournit à elle seule une douzaine de professeurs et de savants. Citons encore, parmi leurs compatriotes, Diogo, ou Jacques de Teyve, poète et historien, Antoine Leytao, régent de philosophie ; Melchior de Belliago, qui professa aussi la philosophie avec talent ; Antoine Pinho, commentateur de Quintilien, plus tard précepteur du prince royal Dom Sébastien, et mort évêque ; enfin, un dernier, dont la vie semble un roman étrange, Jean Ribeiro, d'abord marchand, qui, au retour d'une expédition d'Abyssinie où il s'était ruiné, vint à Paris refaire ses études, jusque-là fort imparfaites, et succéda plus tard à Pelaya, chef des scholastiques.

La présence de cette colonie portugaise à Sainte-Barbe, et les relations intimes que Nicolas de Grouchy noua avec plusieurs de ses membres eurent une influence capitale sur la destinée de celui-ci. En effet, il n'y avait guère qu'un an que le jeune Normand était à Paris, lorsqu'il fut appelé à Bordeaux par son ami, André de Gouvéa. Voici à quelle occasion :

Bordeaux avait toujours été, depuis l'époque gallo-romaine, un centre littéraire important ; néanmoins, au commencement du XVe siècle, ses écoles étaient en décadence. A la sollicitation de l'archevêque, des gens du conseil du roi et des jurats, le pape Eugène IV, par une bulle de 1441, décréta la fondation de l'université de Bordeaux ; mais quatre-vingts ans s'écoulèrent avant que cette université prît un développement sérieux. Enfin, le collège de Guyenne fut fondé en 1533, par les jurats. Quoique fondé sur des bases durables, cet établissement se trouva presque aussitôt à deux doigts de sa perte, par suite de difficultés graves entre la ville, les régents et surtout le principal, Jehan de Tartas, nature inquiète et jalouse, esprit brouillon, qu'il fallut remplacer au plus vite. Aussi, dès le 8 mai 1544, le conseil des Trente, — c'est ainsi qu'on appelait les jurats qui formaient le conseil de ville à Bordeaux, — fit écrire à Me André de Gouvéa, alors principal de Sainte-Barbe, que, « *attendu qu'on le vouloit recepvoir principal du collège de Guyenne, il falloit qu'il se remuast de Paris, pour rendre son office et mener les régents en cette ville.* »

Le conseil de ville de Bordeaux n'eût pu faire un choix plus heureux, car Gouvéa était un maître et un administrateur des plus habiles. Montaigne a dit de lui qu' « *il fut sans comparaison le plus grand principal de France.* »

Quelques mois plus tard, André de Gouvéa s'établissait à Bordeaux. Il conserva les meilleurs des régents du collège de Guyenne, auxquels il adjoignit quelques professeurs amenés de Paris. C'étaient, entre autres, son frère Antoine, le plus connu des Gouvéa, celui qu'on a nommé le chevalier errant de l'éloquence et de l'érudition ; c'était Jacques de Teyve ; c'était Nicolas de Grouchy et son compatriote son ami d'enfance, son compagnon d'études, Guillaume Grevente, de Rouen, qui, tout d'abord, avait étudié la médecine, et que les biographes ont eu le tort d'avoir oublié.

Dans son histoire du collège Sainte-Barbe, le savant Jules Quicherat a réuni dans une même esquisse ces deux amis. « *Tous les deux Normands et gentilshommes,* dit-il, « *tous les deux unis par une amitié exemplaire, dont la communauté de talent formait le pre-* « *mier lien ; Guerente, humaniste, Grouchy, philosophe et antiquaire, leurs noms sont comme* « *inséparables dans tous les livres où il est question d'eux.* »

A ces maîtres vinrent se réunir plus tard le bon Mathurin Cordier, Claude Budin, Junius Dabirius, et dix autres, dont l'enseignement jeta le plus vif éclat sur le collège de Guyenne.

Tel était le milieu d'élite dans lequel Nicolas de Grouchy devait passer treize années de sa vie. Son intelligence supérieure, secondée par un labeur incessant, l'étendue de son savoir dans toutes les branches des connaissances humaines, son éloquence et son mérite comme professeur, ne tardèrent pas à lui conquérir une des premières places dans cette pléiade de maîtres distingués.

La communauté des travaux et des goûts, l'estime réciproque établirent ou consolidèrent entre ces hommes d'élite des liaisons étroites, que rien ne put altérer, et qui ne cessèrent qu'avec la mort.

Nicolas de Grouchy avait été chargé de l'enseignement de la dialectique, et il occupa cette chaire pendant tout le temps de son séjour à Bordeaux. Ses cours eurent un succès extraordinaire, et contribuèrent puissamment à la prospérité du collège de Guyenne. L'historien de Thou constate qu'un certain nombre d'élèves, attirés par sa juste renommée, quittèrent l'université de Paris pour venir écouter les leçons que le jeune maître faisait sur Aristote. Par une innovation hardie et qui ne dut guère trouver d'imitateurs, notre savant dictait de remarquables commentaires dans la langue même du texte. Quel professeur trouverait, de nos jours, des auditeurs pour un enseignement de ce genre ?

Le collège de Guyenne ne tarda pas à être l'un des plus florissants et le meilleur de France, au dire de Montaigne (1), qui fut, dans cet établissement, l'élève de Grouchy et de Guérente, de même que le fils aîné de Jules-César Scaliger, et une foule d'autres jeunes gens, dont quelques-uns devinrent des hommes du plus haut mérite.

Pour combler certains vides qui se produisirent bientôt dans le personnel sous sa direction, Gouvéa fit venir à Bordeaux quelques autres « *barbistes* », qui furent les compagnons inséparables de Grouchy dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, entre autres, l'Espagnol Jehan Gelida, professeur de philosophie, dont le nom est indissolublement lié à celui de Guillaume Postel, qui, d'abord, avait été son domestique. Puis l'helléniste et le mathématicien Elie Vinet ; enfin le poète écossais Georges Buchanan, qui, de tous les gens de lettres du XVIe siècle, fut assurément celui dont la vie fut la plus agitée.

---

(1) Quant à moy i auois plus de six ans auant que i entendisse non plus de François ou de Perigordin, que d'arabesque : et, sans art, sans liure, sans grammaire, ou précepte, sans fouet et sans larmes, auois appris du latin tout aussi pur que mon maistre d'escole le scavoit : car ie ne le pouuois auoir meslé ny altéré. Si par essay on me voulois donner un thème à la mode des collèges, on le donne aux autres en françois, mais, à moy, il me le falloit donner en mauuois latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy qui a escript « De comitiis Romanorum » Guillaume Guérente qui a commenté Aristote, Georges Bucanan, ce grand poète escossois Marc Antoine Muret....., mes précepteurs domestiques m'ont dit souvent que i auois ce langage en mon enfance si prest et si à la main, qu'ils craignoient à m'accoster.

MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais.*— Edit. Courber et Royer, livre I, chapitre XXV, *de l'Education des enfants*, tome IX, pp. 214, 215.

Tout jeune, Buchanan, après avoir fait la guerre des partisans en Ecosse, était venu terminer ses études à Sainte-Barbe, où il avait professé pendant trois ans. Jacques II l'avait ensuite chargé de l'éducation de son fils naturel, le comte de Murray, plus tard régent du royaume. Se croyant dès lors tout permis, Buchanan écrivit une violente satire contre les Franciscains. Accusé d'impiété et d'hérésie, et jeté en prison, il parvint à s'enfuir à Paris, d'où il fut appelé à Bordeaux par Gouvéa. Mais à peine le poète écossais était-il arrivé dans cette ville, qu'oubliant les dangers passés, il s'abandonna de nouveau à son goût pour l'épigramme. Ses satires, répandues peu à peu dans le public, soulevèrent contre lui des rancunes qui le poursuivirent toute sa vie.

Le temps des épreuves était, d'ailleurs, arrivé pour le collège de Guyenne. Le Parlement ordonna des enquêtes sur les croyances des professeurs et les tendances de leur enseignement, afin d'empêcher les progrès de la réforme. Déjà, les familles de plusieurs écoliers avaient adopté les doctrines de Luther et de Calvin, et quelques-uns des maîtres, tels que Claude Budin, Mathurin Cordier, Georges Buchanan et Nicolas de Grouchy, penchaient plus ou moins vers ces croyances. Buchanan jugea que le séjour de Bordeaux devenait dangereux et se réfugia au château de Montaigne, chez le père du futur auteur des « *Essais* », puis à Paris.

Malgré ces travers, l'enseignement devenait chaque jour plus florissant à Bordeaux. Les élèves y affluaient de toutes les provinces de France, et il en venait un grand nombre de l'étranger, car les Gouvéa, Jacques de Teyve et Jehan de Costa, avaient conservé avec leur patrie les relations les plus fréquentes, et le principal échangeait même une correspondance suivie avec Jean III.

Jean III, roi de Portugal, était un des princes les plus éclairés de son temps; ami des lettres, il faisait tous ses efforts pour répandre l'instruction dans ses Etats. Il voulait que son pays fut à la tête des nations européennes pour l'enseignement, comme il s'y trouvait déjà pour le développement de sa marine, l'importance de ses découvertes et de ses conquêtes d'outre-mer et l'extension de son commerce avec les contrées lointaines.

Par ses ordres, l'université de Coïmbre, transférée à Lisbonne en 1377, venait d'être, depuis quelque temps, rétablie au lieu de sa fondation. Cependant, ni le zèle du prince, ni le savoir et le dévouement des maîtres formés à l'étranger, grâce aux libéralités royales, n'avaient pu doter encore le Portugal d'un établissement tel que Sainte-Barbe ou le collège de Guyenne. Aussi, pendant plusieurs années, Jean III fit-il faire des ouvertures et écrivit-il lui-même à André de Gouvéa, pour le décider à venir créer à Coïmbre une école sur les mêmes bases que celle de Bordeaux. En 1543, il tenta de nouvelles instances, offrant au principal de lui laisser toute latitude de rentrer en France, dès que l'université de Coïmbre aurait reçu de lui une première impulsion. Il était difficile de résister à un pareil solliciteur et Gouvéa partit pour le Portugal. Il en revint au bout de quelques mois, après s'être engagé envers son souverain à fonder à Coïmbre une institution semblable au collège de Guyenne, et il s'occupa de recruter le personnel d'élite qu'il se proposait d'emmener avec lui.

Cependant Gouvéa n'ayant pu donner immédiatement suite à son projet de se fixer en Portugal, Jean III renouvela ses démarches auprès de lui. Cette fois, il fallut obéir, et le départ du principal et de ses professeurs pour l'université de Coïmbre fut irrévocablement arrêté. Les jurats y donnèrent leur assentiment, bien à regret, sans doute, car Gouvéa emmenait avec lui les meilleurs maîtres du collège de Guyenne et il était, en outre, facile de prévoir que les jeunes Portugais si nombreux alors dans cet établissement, le déserteraient du jour où ils trouveraient dans leur pays les moyens de s'instruire en évitant de nombreux et coûteux voyages.

Jehan de Costa, Elie Vinet, Jacques de Teyve et un autre Portugais nommé Mendès,

Arnoul Fabrice, notre Nicolas de Grouchy et son fidèle Guillaume de Guérente, enfin, Georges de Buchanan, qui arriva de Paris, amenant avec lui son frère Patrice, consentirent à accompagner Gouvéa. Le frère aîné de ce dernier, professeur à Poitiers, vint également se joindre à cette caravane de savants, qui s'embarqua pour le Portugal dans les derniers jours de mars 1547.

A peine arrivé à Coïmbre, André de Gouvéa jeta les bases d'une institution à laquelle il donna le nom de *Collège des arts*, c'était celui qu'avait porté au siècle précédent la grande école de Bordeaux. Le Roi dota largement le nouvel établissement ; son directeur et ses professeurs reçurent des appointements élevés.

Le Collège des arts ouvrit bientôt ses portes à une foule nombreuse d'écoliers avides d'écouter les leçons de ces savants, venus de si loin pour enseigner. Les étudiants portugais cessèrent d'aller à Salamanque et à Paris et se rendirent tous à Coïmbre, que l'on compara, dès lors, à la savante Athènes.

Rappelons qu'à ce collège, Buchanan enseignait le grec et Nicolas de Grouchy, chargé du cours de dialectique, continuait de dicter ses commentaires sur Aristote et professait peut-être aussi les humanités.

André de Gouvéa n'eut pas le même bonheur de voir prospérer sa nouvelle fondation. Épuisé par son zèle et des préoccupations de tout genre, il mourut en 1548, moins d'un an après son arrivée à Coïmbre. D'après ses dernières volontés, Jacques de Teyve lui succéda comme principal du Collège des arts.

Dès que Gouvéa fut mort, des vicissitudes sans nombre accablèrent ses compagnons, privés de leur chef et entourés d'ennemis puissants et jaloux. L'hostilité contre les maîtres du Collège des arts, d'abord sourde et contenue, ne tarda pas à éclater ouvertement. Trois d'entre eux furent arrêtés, interrogés, puis relâchés au bout de quelque temps, sans avoir pu connaître les noms de leurs accusateurs.

Georges Buchanan n'en fut pas quitte si facilement, il fut retenu sous les verroux pendant dix-huit mois, puis renfermé dans un couvent de Porto. C'est durant cette longue détention que le poète écossais entreprit sa traduction latine en vers métriques, des psaumes de David. Le Roi le fit, à la fin, mettre en liberté et lui fit une pension, mais Buchanan, se défiant de ses adversaires et de lui-même, s'embarqua pour l'Angleterre à la première occasion. A Coïmbre ainsi qu'à Bordeaux, il avait été par ses imprudences continuelles et son incorrigible penchant à l'épigramme, une source d'embarras pour ses collègues et ses amis.

Pendant ce temps, Grouchy commençait la publication de ses versions latines d'Aristote, en prenant pour base celles que Joachim Périon venait de faire imprimer. Les traductions du savant bénédictin étaient de *belles infidèles* déparées par de nombreux contre-sens que le nouveau commentateur se permit de corriger. Périon cria partout qu'on l'avait *barbarisé* et entama contre Grouchy une guerre de pamphlets qui dura de longues années.

Le départ de Buchanan n'avait pas désarmé les adversaires des maîtres du Collège des arts. Des dénonciations ne cessaient d'être dirigées contre le principal, Jacques de Teyve, et la plupart des professeurs au sujet des doctrines qu'ils enseignaient et surtout de celles vers lesquelles on les soupçonnait, non sans raison, de pencher en secret.

Six ans se passèrent ainsi. Enfin, au mois de septembre 1555, en vertu d'un ordre, le Collège des arts fut remis entre les mains des pères de la Compagnie de Jésus, auxquels appartînt dès lors la direction de l'université de Coïmbre, jusqu'à sa reformation par le ministre Pombal.

L'expédition de ces savants, venus de si loin pour donner au Portugal l'un de ses plus fameux établissements littéraires, avait, grâce à leur zèle, grâce à leur savoir, merveilleusement réussi, mais il ne leur avait pas été donné d'en recueillir la gloire. Arrivés

pleins d'espoir et comblés de promesses, qu'à regret le Roi de Portugal n'osait plus tenir, il leur fallut quitter Coïmbre comme des fugitifs. Les Portugais reçurent par la suite des compensations et plusieurs d'entre eux parvinrent à de hautes dignités ecclésiastiques. Les Français retournèrent, les uns à Bordeaux, les autres à Paris. Quant à Nicolas de Grouchy il se retira en Normandie, près de Dieppe, à la chaussée sur Longueville, d'où il put dater ses lettres : *Ex domo paterna*.

Dans sa retraite, Grouchy s'efforça d'oublier les vicissitudes qui venaient de l'éprouver, en publiant d'importants travaux et en entretenant une correspondance active avec ses anciens collègues et divers érudits, ainsi que des relations suivies avec des gentilshommes distingués de son voisinage.

Ses traductions latines d'Aristote, malgré leurs nombreuses éditions, sont devenues presque introuvables, elles ont subi le sort des livres de classe pour lesquels la main des écoliers a toujours si peu de respect.

Il n'en est pas de même de son traité : *De Comitiis Romanorum*, plusieurs fois réimprimé. Ce fut l'œuvre favorite de Nicolas de Grouchy, celle à laquelle il consacra de longues années de travail et dans laquelle il mit habilement en œuvre tout ce que l'antiquité nous a laissé de renseignements sur l'une des questions les plus intéressantes de l'Etat politique de Rome.

Un savant italien, Sigonius, attaqua cet ouvrage avec une extrême vivacité. Notre Normand riposta avec une égale violence ; et pourtant, au dire des contemporains, Sigonius et Grouchy étaient des gens doux et paisibles, pleins d'indulgence et de dévouement pour leurs amis ; mais ces érudits du XVIe siècle devenaient intraitables dès qu'une controverse s'élevait entre eux sur quelque point contesté de la science. Nicolas de Grouchy retrouvait dans ces luttes l'humeur batailleuse de ses ancêtres, que plus tard son fils Thimothée, vaillant soldat devenu fougueux écrivain catholique, devait montrer de nouveau dans ses pamphlets contre les protestants, les anciens coreligionaires de son père.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la querelle littéraire de Sigonius et de Grouchy, qui fit verser des flots d'encre. La victoire resta définitivement à notre compatriote, de même que dans la lutte qu'il avait précédemment soutenue contre Périon.

Nicolas de Grouchy s'était, pendant son séjour en Portugal, lié d'une étroite amitié avec Fernand Lopez de Castanheda, ancien compagnon de voyage de Nuno da Arnha et garde des archives de Coïmbre. Cette liaison ne fut pas brisée par le retour du savant en Normandie. Aussi, dès que Castanheda eut publié le premier livre de *Historia do descobrimento y conquista da India pe los Portuguezes*, s'empressa-t-il d'en envoyer un exemplaire à Grouchy.

L'importance de cet ouvrage frappa l'un des voisins de celui-ci, son excellent ami Pierre Delamarre, bailli du duché de Longueville, homme d'un jugement sûr et plein de goût pour les lettres. Il engagea vivement l'ancien professeur de Coïmbre à traduire en français l'ouvrage de Castanheda. Grouchy ne céda qu'après de vives instances, il ne se souciait guère d'écrire en français, et, tout préoccupé de ses études sur l'antiquité, il n'attachait sans doute pas de prix à des récits de voyage. Pour nous, au contraire, ce qui doit surtout recommander son nom à la postérité c'est cet ouvrage qui, le premier, fit connaître à l'Europe les découvertes et les exploits des Portugais en Afrique et dans les mers des Indes. Avant lui, en effet, quelles notions un peu exactes avait-on sur l'Inde ? La France possédait bien, dans une collection publiée en 1556, les voyages de l'italien Barthema, mais Castanheda est autrement riche en documents historiques sur les événements qui suivirent les premières navigations des Portugais.

On prétend, en outre, que ce fut dans l'ouvrage de Castanheda que Camoëns, l'Homère et le Virgile portugais, trouva le récit des exploits qu'il a immortalisés dans

ses *Luziades*. C'est, en effet, un magnifique sujet d'épopée que cette glorieuse suite d'expéditions dues à l'initiative de Jean II, « *le Prince parfait* », d'*Emmanuel le fortuné*, et de Jean III, roi de Portugal et des Algarves.

La traduction du *Premier livre de l'histoire de l'Inde, contenant comment l'Inde a été descouverte par le commandement du Roi Emanuel, et la guerre que les capitaines portugalois ont menée contre Samorin, roy de Calicut*, parut en 1553 chez Michel de Vascosan, avec une dédicace à un grand seigneur normand, Charles Martel de Bacqueville, et une épître de Pierre Delamarre au lecteur. Elle fut plusieurs fois reimprimée et eut même les honneurs d'une contrefaçon allemande, publiée en 1565, probablement à Ober-Ursel, et pour laquelle, bien entendu, les véritables intéressés ne touchèrent pas de droits d'auteur.

A partir de 1557, la vie de Nicolas de Grouchy fut de nouveau très agitée ; les guerres de religion ensanglantaient la France et notre savant avait embrassé le protestantisme. Appelé, à cette époque, à Paris pour professer de nouveau la dialectique, il fut forcé de quitter la capitale à la suite de la bataille de Saint-Denis et de se réfugier de nouveau en Normandie, après avoir perdu, dans un incendie qui dévora sa maison du faubourg Saint-Marcel, ses livres et ses médailles, si nombreux qu'on venait les voir même d'Allemagne.

En 1570, la paix de Saint-Germain, plus favorable aux vaincus de Jarnac et de Montcontour que s'ils avaient été victorieux, créa pour les Huguenots un État dans l'État, avec la Rochelle pour ville principale. Jeanne d'Albret, Condé et Coligny mirent tout en œuvre pour augmenter l'éclat et l'importance de cette place, et s'empressèrent de fonder dans son collège des chaires que l'on confia aux maîtres les plus estimés faisant profession de la Religion réformée. De ce nombre, furent François Béràuld, helléniste et hebraïsant, Pierre Lefèvre et notre Nicolas de Grouchy, « *les trois aussi doctes et rares* » *personnages en toutes langues qui se pouvaient trouver en France* » au dire du vieil annaliste rochellois Amos Barbot.

Cependant, Grouchy n'avait pas accepté tout d'abord les offres qui lui avaient été faites par les échevins de la Rochelle. Il fallut les instances réitérées de la reine de Navarre, du prince de Béarn (depuis, Henri IV) et de l'amiral de Châtillon pour le décider à accepter la chaire de philosophie. Malgré le mauvais état de sa santé et les approches de la vieillesse, il consentit enfin à quitter sa famille et ses amis et se mit en route pour la Rochelle.

A leur arrivée dans cette ville, au commencement de janvier 1572, les nouveaux professeurs furent reçus avec distinction par les habitants et Nicolas de Grouchy logea chez le maire de la Rochelle. Quelques jours après, ils furent solennellement installés dans leurs chaires, en présence de la Reine de Navarre, et d'un grand nombre de seigneurs protestants.

L'un des maîtres, hélas! ne se trouvait pas à cette cérémonie, c'était celui qui devait remplir la chaire de philosophie.

Pendant ce long et pénible voyage qu'il lui avait fallu accomplir à cheval dans une saison rigoureuse, Grouchy avait contracté les germes d'une fièvre qui l'avait forcé à s'aliter dès son arrivée à la Rochelle.

Trois ou quatre jours plus tard, il avait succombé. Ses obsèques, célébrées aux frais de la Ville, furent dignes d'un savant de son mérite et d'un gentilhomme de son rang, et sa perte causa des regrets unanimes parmis les érudits, ses contemporains.

Nicolas de Grouchy semble avoir eu pour devise ces mots vraiment dignes d'un philosophe chrétien « *travail, abnégation!* » Et, en effet, cet ancêtre de l'érudition moderne, ce docte écrivain, ce gentilhomme professeur, a été, suivant l'expression de Quintilien, « l'*orator vir bonus, discendi peritus* » ce que, plus tard, le vertueux Rollin devait interpréter si heureusement par « *un maître savant dans un homme de bien.* »

* * *

ISOTTA

(FIN)

Les jeunes gens prirent alors le chemin du retour. Estella dans sa barque, le chevalier par le petit sentier où l'attendait son écuyer. Le lendemain il se rendit auprès d'Isotta pour lui demander de consentir à son mariage avec Estella. Dans cette démarche, franche et droite, il y avait une puissance à laquelle elle ne put se soustraire, quelque désir qu'elle en eût. Elle n'osa donc pas s'y opposer, et lorsque tout fut décidé pour les noces, Morone partit pour Milan.

Ne demandez pas ce qui se passa dans le cœur d'Isotta ce jour-là et les jours suivants. Ce gentilhomme avait été le premier auprès duquel elle n'avait cherché que l'union d'un noble cœur. Par tous les moyens possibles elle avait espéré se l'attacher, et maintenant il lui préférait une pauvre fille sans nom, ne possédant rien que sa beauté.

« Rien que sa beauté ! Oh, non ! Elle possède encore ce que je n'ai pas : la vertu. Je ne pouvais pas, comme elle, lui offrir une main pure et un cœur sans tache. Mais la vertu !... Quelle est la vertu de cette fille ? Elle me doit tout : je la recueillis dans son abandon ; je gardai le secret de son père, que je pouvais perdre d'un seul mot, que je devais anéantir, et l'ingrate me prend ce que j'ai de plus cher !... Infidèle ! Ma vengeance t'atteindra aussi violente que tu le mérites. Cependant... infidèle... Vengeance... Que sait-elle de mon amour ?... Quelle humiliation elle m'a infligée !... Ah ! que ne puis-je redevenir une pauvre fille comme elle, pauvre et insouciante, mais sans ces pensées qui m'absorbent et me poursuivent nuit et jour et ne me laissent jamais de paix, jamais, jamais ! Douce innocence, qui pourrait me la rendre ! Quelle comparaison peut-il y avoir entre un premier et pur amour et les joies coupables d'une jeunesse frivole ? Et pas une fois je n'en ai joui sans remords, malheureuse !... Et Estella en jouira. Par contre, j'ai goûté le plaisir de la vengeance et je le goûterai encore. Oh ! il est doux de compter les moments que notre ennemi a encore à vivre, de savoir qu'il est proche de la mort, sans que lui-même s'en doute, d'entendre un soupir, puis plus rien, rien ! Ah ! aucune

harmonie n'est aussi agréable que celle-là... et je l'ai entendue, et qui peut m'empêcher de l'entendre encore, de changer le cri de triomphe de cette orgueilleuse en cri d'effroi ? Cependant elle est mon hôte, je l'ai adoptée, elle se confie à moi sans réserve... Oserais-je donc la trahir ? Mais ne m'a-t-elle pas outragée la première ? Les bienfaits dont je l'ai comblée m'obligent-ils envers elle ? La loi ne m'engage-t-elle pas plus que tous les sentiments, et la loi ne me commandait-elle pas de livrer le rebelle Polidore Boldone ? Malheur à lui ! Pourquoi ne le ferais-je pas maintenant ? Est-ce que je ne trahis pas l'Empereur lorsque j'agis autrement ? »

Comme une mer en furie, ces pensées et d'autres semblables envahissaient l'esprit d'Isotta ; c'est pourquoi elle se montrait tantôt affectueuse, tantôt rude envers Estella.

Celle-ci était fort occupée à préparer son trousseau et tout ce que nécessitait sa nouvelle position. Parfois, interrompant son ouvrage, elle se jetait dans les bras de la châtelaine et lui disait :

— O ma noble amie, que vous êtes bonne ! Que je vous dois de reconnaissance !

Isotta souriait alors, mais ce sourire amer dissimulait mal le tourment de son cœur. Parfois, elle mêlait ses larmes à celles de la jeune fille, et dans le fond de son âme la haine élevait la voix et appelait la vengeance.

Le temps se passait et bientôt approcha le jour où Morone devait revenir pour le mariage. Il était attendu vers le soir. Pour le recevoir, Estella parée de ses plus beaux atours, entra dans le salon d'Isotta, courut à elle et s'écria : « Ah ! comme je suis heureuse, Madame, le ciel vous bénisse ! »

Loin de répondre à cet élan de tendresse, Isotta refusa de l'embrasser. La vue de la jeune fille si radieuse réveilla toute sa jalousie. Son premier mouvement fut de repousser Estella avec horreur ; puis cependant elle l'étreignit dans ses bras et, haletante, elle chercha à reprendre haleine. Ses yeux hagards, ses traits contractés, sa respiration oppressée, la rougeur succédant à la pâleur de ses joues trahissaient l'agitation de son cœur et sur le visage d'Estella se peignit le pressentiment, l'horrible anxiété d'un danger inconnu.

— Oh ! mon Dieu dit-elle, que vous arrive-t-il ? Oh ! ma noble bienfaitrice.

— Quoi, Dieu !... Quoi, bienfaitrice !... s'écria Isotta au paroxysme de la colère, donnant enfin libre cours à sa fureur si longtemps contenue. Le temps de la dissimulation est passé, dès ce moment vois en moi ta plus cruelle ennemie. J'ai le pouvoir de te le faire sentir, et lui remettant un petit flacon : Aujourd'hui, aujourd'hui même avant minuit, ajouta-t-elle, tu feras prendre ce poison à ton fiancé, sinon demain à l'aurore tu verras ton père pendu à la tour du château. »

La malheureuse poussa un cri déchirant. Elle chancela et saisit le dossier d'un siège pour ne pas défaillir.

En ce moment parut Morone, effrayé d'entendre des cris de détresse là où devaient retentir des éclats de joie et de bonheur. Il se précipita entre les deux femmes, prit affectueusement la main d'Estella tout effarée encore, et fixa un regard interrogateur sur Isotta afin d'apprendre d'elle le motif de cette scène.

Mais celle-ci, au lieu de lui répondre s'avança, menaçante vers Estella : « Décide-toi, dit-elle, car l'un ou l'autre de mes ordres doit être exécuté. »

Puis elle sortit.

***

Nous étions arrivés à Varenne où le bateau s'arrêtait afin de permettre aux voyageurs de se restaurer.

Quand chacun fut de retour, nous reprîmes nos places au moment où sonnaient sept heures après le coucher du soleil. Le bon curé compta les coups et dit :

— Les heures de la nuit sont mes confidentes. Quand tout se tait autour de moi, j'entends leur voix comme celle d'un ami.... »

Désirant renouer le fil de l'histoire, je demandai : « Ceux dont vous nous racontiez la vie, auront-ils écouté aussi tranquillement le son des heures ? »

— Vous avez raison, reprit-il. De nos jours on aime les récits effrayants, terribles, je le sais : les lecteurs les désirent, les écrivains en sont prodigues. En vérité, quand je vois combien les hommes et surtout les jeunes gens maudissent la société, la dépeignant plus mauvaise qu'elle n'est en réalité, grâces à Dieu, je les plains comme des enfants inconscients qui repoussent le sein qui les nourrit.

Si je racontais une nouvelle, ne serait-ce pas une intéressante finale si Isotta, laissant se marier et partir les deux fiancés, une main inconnue les frappait à mort au moment où ils franchiraient le seuil de leur demeure. Ou bien si, leur versant le poison au repas de noces, elle les voyait mourir dans d'affreux tourments, au milieu de leurs protestations d'amour. Mais l'histoire est vraie ; du moins je l'entendis raconter par un vieillard qui la tenait de son père, et celui-ci du sien, en remontant ainsi jusqu'à ceux qui furent témoins de ces faits. Je reprends donc mon récit au moment où les amoureux étaient restés seuls.

*
* *

Morone cherchait en vain à rassurer et à questionner Estella ; il ne put lui arracher que des soupirs et ces mots entrecoupés : « Oh ! mon père... mon père... Dépêchez-vous... Sauvez-le... Malheureuse que je suis ! »

La noce fut ajournée, les habits de fête enlevés. Estella se retira pour pleurer et gémir. Le ciel lui-même semblait prendre part à son chagrin, car sur le lac s'était élevé une violente tempête. La pluie tombait à torrents, le vent se déchaînait avec fureur, le tonnerre faisait rage; malheur au bateau qui se fût aventuré à cette heure.

Mille moyens se croisaient dans l'esprit d'Estella pour parer au danger qui la menaçait; mais tous s'évanouissaient à la pensée du père ou du fiancé qu'il fallait sacrifier à une ignoble vengeance. Elle se rappelait maintenant les crimes imputés à Isotta et auxquels elle n'avait pas voulu croire, n'ayant jamais reçu d'elle que des bienfaits; ils se dressaient devant elle dans leur affreuse réalité, lui donnant la conviction qu'elle devait s'attendre à tout. Sa première inspiration fut d'aller chez son père et de fuir avec lui ; mais comment pourrait-elle se confier au lac, si menaçant en ce moment ? Le sentier conduisant à sa retraite était long, difficile et rendu, sans doute, impraticable par les eaux tumultueuses des torrents. Comment pourrait-elle sortir, elle, une faible femme, pendant la nuit obscure, ce qu'à peine le plus hardi chasseur aurait osé tenter ?

Or les heures s'écoulaient ; minuit approchait, moment fatal qui devait décider de la vie ou de la mort. Vainement le chevalier cherchait à découvrir le secret d'Estella. Soudain, la clarté prolongée d'un éclair leur fit apercevoir une embarcation, dont les nombreux rameurs fendaient les vagues et lui faisaient prendre le large.

« Un bateau ! s'écria Morone. Quelle autre qu'Isotta oserait s'aventurer sur le lac ? »

Quand Estella l'aperçut, elle poussa un cri de désespoir : « Oh ! sauvez mon père ! »

— Mais de qui ?

— D'Isotta ! Oh ! mon Dieu ! Qu'ai-je dit ! Peut-être l'ai-je tué !

A ces mots la vérité tout entière apparut à Morone. « Adieu, Estella, dit-il ; je vais sauver ton père ou mourir ! »

Il s'éloigna, mais Estella voulut l'accompagner et partager tous ses dangers. Lorsque le chevalier eut caché d'autres armes à côté du poignard que tout Italien porte sur lui, il monta sur un mulet, prit la jeune fille devant lui et s'engagea dans le sentier qui

conduit au sommet de la montagne. Je ne vous en ferai pas la description, car celui qui connaît ces hauteurs peut se figurer dans quel état il était à pareille heure et par la tempête. Un animal docile et discipliné comme le mulet, pouvait seul, aveuglé par les éclairs, poursuivre sa route sur ce sentier escarpé.

Lorsqu'ils atteignirent le bois, ils mirent pied à terre et se hâtèrent vers la hutte où le père dormait, — peut-être pour la dernière fois. Plus ils approchaient, plus leurs cœurs battaient fort ; arriveraient-ils encore à temps ? Enfin ils atteignent la cabane. Tremblante, Estella en pousse la porte, la hutte est vide ! A la lueur des éclairs, ils aperçoivent au milieu du lac une barque luttant contre les flots. En effet, c'était Isotta.

Oh ! mes amis, aucun de vous ne connaît la joie sauvage de la vengeance ; aucun de vous ne comprend avec quelle ardeur un cœur poussé par la haine, travaille au succès du projet maudit qu'il a conçu ; c'est pourquoi vous vous étonnez qu'Isotta se soit confiée aux vagues par un pareil orage ; mais il grondait en elle une telle tourmente, qu'une seule minute suffit à la décider. Comptant pour rien le danger et la mort, elle choisit les gondoliers les plus expérimentés qui avaient déjà accompagné Medeghino par vents et tempêtes dans ses entreprises téméraires, pour se faire conduire par eux vers le refuge du vieillard qu'elle voulait violemment emmener comme otage ou victime de sa jalousie.

Le bateau s'était éloigné du rivage, et quoiqu'il fût dirigé par des mains robustes et adroites, il menaçait à tout instant de sombrer, au point que les plus téméraires rameurs pâlissaient sous la sueur ruisselante de leurs fronts. Isotta sentit enfin le danger et un frisson s'empara d'elle.

— Si une vague m'engloutissait ?... Eh bien ! alors ce serait fini ; finie cette excitation infernale, finie la guerre entre moi et les hommes, tout fini..... Tout serait-il véritablement fini ?

A cette réflexion s'élevaient dans son âme des pensées qui lui étaient presque inconnues, confuses encore, mais dont elle n'avait jamais pu se débarrasser entièrement. Pensées de l'au-delà... du tombeau .. souvenir d'une puissance plus élevée que la puissance humaine.

Elle tremblait, elle frémissait, elle grelottait ; elle ferma les yeux, mais comme plus rien d'extérieur ne la tirait de ses réflexions, les effrayantes images d'un avenir incertain lui apparurent plus vivement encore. Alors, les ouvrant tout à coup, elle fixa les vagues et les éclairs scintillants, pour se roidir contre la terreur ; mais la crainte ne l'abandonna pas.

Maintenant elle arrivait à la baie d'où l'on parvenait à la cabane de Polidore. Deux matelots tirèrent avec violence le vieillard de sa cachette. Lorsqu'il arriva à la barque, se tournant vers Isotta, il lui dit :

« Madame, qui que vous soyez qui agissez contre moi avec une telle violence, pensez que vous aussi vous deviendrez vieille et que vous mourrez un jour. » — « Taisez-vous, vieux fou, » lui dit Isotta avec arrogance. Il se tut et on prit le chemin du retour.

Peu à peu la tempête s'apaisait, mais la révolte faisait rage dans la poitrine d'Isotta. Les paroles du vieillard résonnaient dans son âme : « Devenir vieille ! — mourir ! » — Et comme elle cherchait à ne plus entendre ces mots, l'écho en devenait toujours plus fort et plus persistant.

Soudain on entendit, venant du rivage, le sourd tintement de la cloche des capucins avèrtissant le monde endormi qu'une âme chrétienne allait quitter la terre.

Lorsque Polidore l'entendit, il ôta son chapeau, récita le *Pater noster*, le *De Profundis* et les prières par lesquelles les croyants disent un dernier adieu à leurs frères partis pour la vie éternelle. Les bateliers répondaient et dans la tourmente des éléments, la monotone prière de quelques humains versait goutte à goutte une grande tristesse dans leurs cœurs. Quelle était donc en ce moment la disposition d'Isotta ? Elle voulut d'abord

leur ordonner de se taire, mais la voix lui manqua. La pensée de la mort, l'horreur de ses crimes devinrent de plus en plus vives et prirent si fortement possession de son âme, qu'elle ne put résister davantage, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes. — Elle était vaincue.

Lorsqu'on atteignit le rivage, elle se précipita à terre et sans penser au vieillard resté en arrière, elle se hâta d'atteindre le château. Elle y entra en silence, traversa rapidement les corridors, les salles. Oh ! que de souvenirs se réveillaient là. Arrivée dans son appartement, elle se jeta aux pieds d'une madone ayant l'Enfant Jésus dans les bras, dont le sourire promettait le pardon à tous ceux qui implorent son secours.

Là elle s'agenouilla et pleura, elle supplia et balbutia des prières qui, depuis des années, n'étaient plus montées à ses lèvres, redemandant les temps passés et la paix perdue.

Morone et Estello qui étaient rentrés désespérés au château pour tâcher de ramener Isotta à la raison, furent stupéfaits de la trouver priant et pleurant aux pieds de la Vierge. Leur indignation se transforma en une douce joie lorsque Isotta se relevant se jeta dans les bras d'Estella et s'écria :

« Pardonne, pardonne ! Il est sauvé ! »

Et minuit sonna.

Ainsi finit le prêtre, et aucun des auditeurs ne troubla le silence qui régnait en ce moment dans le bateau. Moi aussi je me tus, fortement impressionné. Lorsque une heure se fut ainsi passée, une jeune fille demanda tout à coup, comme si elle suivait une pensée ininterrompue : « Et qu'advint-il de la Dame ? »

— La dame ? répondit le curé, comme sortant d'une réflexion profonde. Voyez-vous ce village sur ce plateau et les maisons blanches qui dominent le rocher ? C'est Dervio, où s'élevait autrefois un couvent. Isotta s'y retira, afin de passer le reste de ses jours dans une austère pénitence, en paix avec Dieu, aux yeux duquel le vrai repentir a autant de valeur que l'innocence.

— Pourquoi, demandai-je, n'est-elle pas restée dans le monde afin de réparer, par ses bonnes œuvres, tout le mal qu'elle avait fait ?

— Ai-je donc dit, reprit le prêtre, qu'elle n'avait fait aucun bien ? Multiples sont les voies de la miséricorde, comme aussi celles de la pénitence.

En ce qui concerne les fiancés, leur union fut bénie par le gardien du cloître voisin ; la noce eut lieu sans festivités, au château. Je ne vous décrirai pas leur joie ; le bonheur est difficile à dépeindre, car peu le connaissent ici-bas. Le leur fut à son comble lorsque Polidore Boldone, demeuré caché au château, obtint sa grâce par l'intervention de Morone.

Pour assurer la tranquillité du Milanais, Charles V accorda l'amnistie à tous les rebelles et rendit à la Lombardie l'ordre et la paix.

L'ordre !... la paix !... m'écriai-je pour engager le narrateur à continuer ; mais le prêtre laissa mes paroles sans réponse, prit son bréviaire et commença, à la lueur de l'aurore, à prier Dieu, de qui viennent la douleur et la joie, la récompense et le châtiment.

Je retombai dans ma rêverie et je jouissais de l'inexprimable impression dont les derniers rayons de la lueur blafarde de la lune remplissent le cœur de l'homme.

ANTONIO.

LA TRAGÉDIE

ET LE THÉATRE MODERNE

Ne voilà-t-il pas un sujet bien fade, dira-t-on peut-être; et à propos de quoi traiter cette question de littérature, quand l'actualité en offre tant d'autres plus piquantes? Sans parler de la triste affaire qui passionne depuis deux ans le monde entier et qui, espérons-le, sera bientôt enterrée pour toujours, n'y a-t-il pas mille choses capables de nous intéresser plus vivement qu'une discussion d'école sur l'ancien répertoire? ..... Et puis, tout de suite, une dissertation aussi grave, quand on est à peine rentré des vacances, quand on n'a pas eu le temps d'échanger ses réflexions sur les derniers petits scandales! Qui pourrait la suivre? On a bien d'autres idées, car la seule chronique d'Ostende suffirait amplement à alimenter les conversations.

Le jeune B., qui a perdu cent trente mille francs au jeu, en une soirée; M. O., qui en a gagné trois cents avec la même facilité; le ménage ***, payé, dit-on, pour fréquenter un certain club et lui donner bon air; les extravagances de Mmes X., Y., Z., s'étalant chaque soir en corsage décolleté, à la terrasse des restaurants à la mode, au milieu de demi-mondaines, plus ou moins qualifiées, pour la plus grande joie des badauds en extase devant tous ces diamants et toutes ces épaules; l'impertinence de quelques jeunes gens du meilleur monde, dansant au Kursaal, devant leurs sœurs et leurs cousines, avec des demoiselles que d'habitude on feint de ne pas connaître; l'inconscience superbe de ce trio « fin de siècle », noble ruiné, femme coquette et banquier millionnaire, transposant un des plus fameux drames de Dumas, *la Princesse de Bagdad*, en amusante comédie de Labiche; pense-t-on, quand il y a tant d'histoires du même genre, à dire ou à entendre, que les esprits puissent s'orienter vers le calme domaine de l'art, où n'arrive aucun de ces vains bruits?...

Il est possible que bien des personnes se plaisent à ces bavardages où les bonnes âmes peuvent exercer leur charité et où d'autres trouvent un aliment cher à leur imagination; tout cela est palpitant, en effet, mais profondément triste. Il me semble donc préférable de détourner son attention de toutes ces misères, de tous ces scandales dont les effets ne

peuvent être que terribles ; et, d'ailleurs, si l'on voulait s'étendre un peu sur les conséquences fatales de la démoralisation actuelle, ce ne serait pas sans doute une transition trop forcée, que de passer des tragédies publiques ou privées qu'un tel état de choses doit amener nécessairement, à celles de théâtre, dont les fictions sublimes ont pour but de nous consoler des trop pénibles réalités.

Mais contentons-nous de raisons plus simples, comme la réouverture des salles de spectacles, pour parler d'un sujet que les représentations classiques données par les acteurs des « Français » et de l'Odéon, a Orange, ont mis à l'ordre du jour.

Que la littérature dramatique soit en pleine décadence, il n'y a pas à le nier.

La comédie elle même ne produit plus que des œuvres éphémères ; et l'extraordinaire succès de *Cyrano de Bergerac* prouve seulement qu'on avait besoin d'un peu de gaîté, après les lugubres tentatives des pseudo-ibséniens. Mais on commence à revenir d'un emballement d'ailleurs excusable, et à se rendre compte que Molière n'a pas été remplacé.

Mais, du moins, les chefs-d'œuvre de cet incomparable génie sont toujours à la scène, interprétés aussi bien, mieux peut-être que de son vivant. Ils font toujours le maximum des recettes. Spectateurs et auteurs ont là continuellement sous les yeux des modèles pour leur former le goût ou pour les inspirer. On peut donc espérer que la chaîne qui va du *Bourgeois Gentilhomme* au *Gendre de M. Poirier*, à *M. Alphonse*, au *Monde où l'on s'ennuie* n'est pas brisée.

Les vices et les ridicules des hommes sont un idéal si rapproché du poète, que jamais la matière ne lui manque, s'il a quelque talent pour la mettre en œuvre.

Il n'en va pas de même pour la tragédie.

C'est dans la profondeur de la nature morale qu'est la source de sa puissance. Les tableaux qu'elle nous offre ne sont pas des portraits, mais des types, au sens absolu du mot. Ce sont des idées vivifiées par la poésie.

Elle ne s'empare pas, comme on l'a fort bien dit, de la réalité grossière pour l'élever à l'idéal ; elle saisit la pensée dans son germe et l'échauffe sous son aile, jusqu'à ce qu'elle ait reçu la vie.

C'est pourquoi la tragédie exerce une si grande influence sur l'art en général. Elle est la synthèse poétique et philosophique d'un siècle, d'une race. On ne s'expliquerait pas le XVIIe siècle sans Racine et l'on comprend trop bien pourquoi, depuis cette époque, la tragédie est dans le marasme. Cela tient à ce que nous n'avons pas de synthèse, le XVIIIe siècle et le XIXe ayant été surtout, chacun à sa manière, des siècles d'analyse.

En attendant que tous les éléments accumulés par leurs patientes recherches et leurs merveilleuses découvertes se groupent en une forte et claire synthèse d'où jaillisse, pour la poésie dramatique, une inspiration nouvelle, force est bien de vivre du passé.

En vit-on, et comment ?

Il y a bien des théâtres subventionnés, chargés de donner au peuple la nourriture intellectuelle dont il ne saurait se passer, sans péril, et de neutraliser par des spectacles héroïques les funestes effets que le drame réaliste et la comédie grossière peuvent avoir sur les mœurs.

Mais de quelle manière s'acquittent-ils de cette mission ?

Oh ! Ils jouent le répertoire tragique comme l'exige le cahier de charges, c'est-à-dire par devoir et à de rares intervalles. Donnent-ils même le nombre de représentations réglementaire ? C'est peu probable ; mais il faut bien suivre le goût du public et le public préfère les pièces modernes:

A l'Opéra, c'est le contraire. Les œuvres nouvelles ne tiennent pas longtemps l'affiche, et la foule ne se lasse jamais d'entendre *Don Juan*, le *Freyschutz* ou *Guillaume Tell*. Pourquoi ? Evidemment parce qu'elle les admire ; mais aussi parce qu'elle s'y amuse, et la première condition pour admirer, c'est de ne pas dormir. Et c'est précisément ce qui arrive à l'audition d'une tragédie.

A part quelques amateurs enragés qui écoutent les tirades de Corneille ou de Racine aussi religieusement que certains dévots écoutent un sermon, si ennuyeux qu'il puisse être.

le reste des spectateurs se laisse généralement aller au sommeil ou lutte avec courage pour n'y pas succomber.

Que de bâillements étouffés ! Et quel soupir de soulagement quand c'est fini ! On y est allé parce qu'on ne savait que faire de sa soirée ou parce qu'on avait les billets de faveur, et puis parce qu'on passe pour aimer le grand art et qu'il faut bien soutenir sa réputation. Mais tout en répétant : « Comme c'est beau ! » On pense en soi-même : « On ne m'y reprendra plus ! »

Avouez, entre nous, que cette impression a été la vôtre et que vous vous êtes ennuyé ferme chaque fois — oh ! pas souvent, vous évitez, comme moi, les occasions, — chaque fois que vous avez eu à subir cinq longs actes de tragédie.

Eh bien, si le fait est indiscutable, il n'en est pas moins fort étrange.

Est-ce parce que les grands tragiques français ont dédaigné le spectacle extérieur, le mouvement matériel de la scène, le coloris violent, les commotions exagérées du pathétique, et que tous leurs effets sont mesurés, selon la remarque très-juste d'un critique, à l'infinie délicatesse d'une élite sociale, sensible aux nuances les plus légères ?

Est-ce à cause de cette unité rigoureuse qu'ils ont plus voulue que subie, et de la marche rapide d'une action idéale dépouillée de tout épisode vulgaire ?

Je ne le crois pas.

En somme, l'action, pour être ainsi simplifiée ne manque nullement d'intérêt. Au contraire, l'intérêt ne peut pas languir un instant. L'attention n'est jamais détournée, par des détails secondaires, du but à atteindre. Il n'y a pas une lacune dans ce tissu serré. On est entraîné, sans arrêt, de l'exposition au dénouement. Et quelles admirables découvertes psychologiques au cours de ce voyage dans le vaste domaine des passions !

Et de quel style Corneille et Racine nous disent les secrets de l'âme humaine !

Quant aux sujets, il n'en est pas de plus émouvants : c'est la jalousie, l'ambition, la vengeance, le remords, le sacrifice, l'amour depuis le sentiment le plus tendre jusqu'aux transports les plus ardents.

Et c'est tout cela qui ennuie ? Et c'est à tout cela qu'on bâille ?

Quel mystère !

Il est impossible de rendre des chefs-d'œuvre qui nous ravissent à la lecture, responsables de l'effet qu'ils produisent à la scène, à la scène pour laquelle ils ont été spécialement composés.

Le public ne serait-il plus capable de sentir la vraie beauté et de s'enthousiasmer pour elle ? On l'a dit, mais c'est faux. Nous en avons comme preuve la promptitude avec laquelle ce même public salue de ses acclamations au théâtre, au concert, partout, et avec une ardeur admirable, tout ce qui dépasse un peu les vulgarités auxquelles on l'a depuis trop longtemps condamné. Mais pour cela il veut comprendre. Et s'il ne comprend plus les chefs-d'œuvre du théâtre classique, malgré la clarté qui est leur qualité dominante, c'est sans doute qu'on les interprète mal.

Voyez-vous un autre motif ?...

Il est certain que les sentiments et les idées disparaissent dans cette déclamation emphatique et ronronnante où on les noie.

Sous prétexte de noblesse et de grandeur, on donne au débit une monotonie fatigante dont aucune attention ne saurait triompher. Tous les mots prenant ainsi une égale importance, il n'en est plus un seul qui ait de la valeur et qui ressorte en pleine lumière. Pour donner du relief à une phrase, on est alors obligé de crier, et ces violences, répétées chaque fois que le sentiment exige de la force, loin de rompre la monotonie, ne fait qu'y ajouter.

La parole, au lieu d'être la traduction juste de la pensée, devient une sorte de système qui ne saurait ni nous émouvoir ni nous convaincre.

C'est quelque chose d'intermédiaire entre la parole et le chant, qui pouvait avoir sa raison d'être en grec, mais qui n'a pas de sens en français.

La mélopée ne saurait absolument pas convenir au vers français, surtout à celui du

XVIIe siècle, qui n'est que de la prose rimée et qui ne s'éloigne jamais du ton de la conversation ordinaire.

Le chanter est tout bonnement ridicule Il faut savoir le dire, évidemment, en donnant aux mots et aux phrases toutes les intonations exigées par l'accent grammatical et par l'accent oratoire, en mettant la mimique, la physionomie, la contenance, le geste, en rapport avec la situation, mais en restant toujours humain, toujours naturel et toujours vrai.

Aussi je voudrais que le mot déclamer ne fût plus en usage et que la déclamation fût bannie de l'art de dire comme de l'éloquence, car déclamer, pour trop de gens, c'est rouler les yeux et vibrer exagérément les *r*; c'est faire de grands gestes en enflant la voix, ou en roucoulant comme une colombe amoureuse.

Voilà ce qu'on enseigne sous prétexte de tradition !

La tradition de qui? La tradition de quoi?

Nous savons bien qu'on déclamait ainsi à l'hôtel de Bourgogne; mais nous savons aussi ce qu'en pensait Molière et ce qu'il en disait, aux applaudissements du Roi et de la Cour.

Dans l'*Impromptu de Versailles*, il met en scène un poète tragique qui, ayant à distribuer les rôles de ses pièces, fait passer une sorte d'examen aux acteurs qu'on lui propose. Le premier qui se présente dit avec un naturel parfait, un passage de Corneille, et le poète qui est pour l'école de l'emphase, se récrie : « Comment ! Vous appelez cela réciter? C'est se railler. Il faut faire ronfler la phrase davantage. » Et il imite tour à tour Montfleury, un roi de vaste envergure, « entripaillé comme il faut » et doué d'une voix formidable, Hauteroche, Villiers, Mlle Beauchâteau, enfin les principaux artistes de l'hôtel de Bourgogne. L'acteur se défend comme il peut; il demande si même un roi ne doit pas parler humainement et si l'on ne peut pas être passionné sans prendre un ton démoniaque. Mais on lui répond qu'il radote et que ce sont ces exagérations qui font faire le brouhaha.

Ces exagérations ont encore des admirateurs quand des qualités extraordinaires peuvent les faire passer. Nous l'avons vu avec Mounet-Sully et Sarah Bernhardt.

On a dit qu'un moment, ils avaient remis la tragédie en honneur. Rien de moins exact. Ce qu'on applaudit quand ils jouent du Corneille ou du Racine, ce sont leurs excentricités qui ne manquent d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, ni de talent ni de charme.

Ce n'est pas Racine qu'on écoute, mais le violoncelle de Mounet-Sully.

Ce n'est pas Phèdre qu'on admire, mais les attitudes et les toilettes de Sarah Bernhardt.

Il paraît qu'avec Rachel, on admirait à la fois l'interprète et l'auteur, l'auteur qu'elle savait faire comprendre et faire aimer comme elle le comprenait et l'aimait elle-même.

Alors pourquoi ne pas garder la tradition de Rachel plutôt que celle de l'hôtel de Bourgogne, puisque, à part les deux exceptions que nous venons de citer et qui confirment la règle, les résultats sont déplorables?

Enfin, les conservatoires n'ont pas cessé de former d'excellents acteurs de comédie; pourquoi ne forment-ils plus de tragédiens?

Cela vient, sans aucun doute, de ce qu'on est moins préoccupé d'inspirer aux élèves, l'amour du vrai et du naturel, que de leur apprendre ces fameux secrets de la tradition, ce chant, ces poses et ces gestes qui font de personnages réels, des fantoches sans vie, incapables dès lors de nous intéresser.

Revenons à la vérité, à la nature, et la tragédie aura des interprètes, et son succès sera tel qu'il devrait être.

M. Sarcey se demandait, il y a quelque temps, pourquoi les jeunes écrivains, puisque les chefs-d'œuvre tragiques semblent démodés, ne reprendraient pas ces sujets pour les traiter à la moderne. Il leur promettait un triomphe. Pourquoi ne pas refaire *Phèdre*, disait-il; il y aurait si peu de chose à changer pour avoir un drame splendide et bien vivant.

C'est une idée, et les jeunes auteurs ont le droit, comme Molière, de prendre leur bien partout où ils peuvent le trouver. L'entreprise n'en serait pas moins périlleuse, car si on peut refaire *Britannicus* ou *Phèdre*, c'est à la condition de faire aussi bien, sinon mieux que

Racine. Et attendant ce miracle, pourquoi ne pas essayer de rajeunir ces chefs-d'œuvre en s'en tenant à la vérité sans laquelle il n'y a point d'art, et au naturel qui est la source de toute émotion sincère? J'affirme que ce serait une révélation.

Mais qui aura le courage d'une pareille tentative?

On prétend que nous sommes aujourd'hui hardis, audacieux, comme on ne l'a jamais été. Cette audace pourrait-elle aller jusque-là, jusqu'à respecter, même dans la tragédie, les règles élémentaires du sens commun?

Mounet-Sully n'a pas craint de jouer Polyeucte sous le costume d'un arménien de féerie et de lui prêter les sentiments bourgeois d'une jalousie mesquine, plus dignes d'un mari de Meilhac que d'un époux Cornélien. Il est vrai que plus il diminue son caractère, plus il tâche, par l'emphase de sa déclamation chantée, de sauver les apparences. Il en fait un énergumène. Le chrétien qui cherche le martyre disparaît; et malgré la mélopée, nous n'avons plus qu'un mari déçu que le chagrin a rendu fou.

Eh bien, pourquoi, tout en conservant à Polyeucte son caractère sublime, n'en ferait-on pas simplement un homme, s'exprimant comme un homme, d'une manière d'autant plus grandiose et impressionnante qu'elle serait plus simple?

Ce qui est compliqué, c'est ce qui s'éloigne de l'idéal; tout ce qui est simple s'en rapproche, en art comme en science.

Le théâtre moderne a trop oublié cette vérité. De là sa décadence.

Combattre la routine dont il souffre, dont il meurt, quelle belle tâche, bien faite pour tenter de jeunes enthousiasmes! Qui en aura l'honneur?

La tragédie est nécessaire au peuple, car c'est elle qui entretient au théâtre, comme dans un temple, le feu sacré de la grande poésie.

Le théâtre est à la fois un reflet et un effet des mœurs.

Les ignominies dont nous parlions au début de cette causerie, prouvent qu'il ne serait que temps de le purifier.

DU CHASTAIN.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Les ruines du vieux château, juchées sur le rocher surplombant la ville, paraissaient roses sous les rayons du soleil paresseux sortant lentement de la brume. Puis tout disparut derrière le rideau épais des grands arbres du parc. On longeait maintenant la belle propriété de la famille de Frasnes. Berthe revit comme dans un éclair la jolie maison du garde près de la grille armoriée. Elle frissonna en pensant aux courses qu'elle faisait dans ce parc, l'hiver, piétinant dans la neige, si peu soucieuse du froid, toute au plaisir de ces réunions, si naïve dans ses illusions sur ce monde qu'elle croyait aussi bon que beau. Le train continuait de raser la clôture. On vit les flots bleus du lac à travers le feuillage, puis, dans une éclaircie, le château avec la ceinture fleurie de ses belles mosaïques. Le parc finit. Toujours la locomotive fuyait plus loin et Berthe pensait à ce château dont les habitants l'avaient si cruellement oubliée.....

Maintenant, assises dans leur arrière-boutique, les deux cousines, silencieuses, revoyaient encore ce joli paysage matinal, frais et embaumé, si plein pour elles de tristes souvenirs.

IX

Les années passent aussi vite dans une vie monotone que dans l'existence la plus mouvementée. L'habitude avait eu raison des regrets et des souvenirs. Mlle Clémence et Berthe s'étonnaient de voir les mois s'écouler et de compter même les années depuis leur départ de Bourg-en-Fagne. Deux ans avaient fui. En deux ans, on devient excellente épicière si peu que l'on éprouve d'attrait pour ce métier. Non pas qu'en faisant son café, Mlle Clémence ne laissât échapper quelques soupirs en pensant au bon temps où elle replissait soigneusement les aubes et les rochets dans l'ombreuse sacristie de Bourg-en-Fagne, non pas aussi, que Berthe n'eût le cœur serré en entendant une musique lointaine, ou le

son d'un piano, mais le petit train-train journalier avec ses minutieuses occupations empêchait regrets et soupirs de s'éterniser. La journée passait vite à servir les clients ; le soir, les deux cousines se couchaient abruties, heureuses, du reste, de cette fatigue, remède sûr contre les chagrins trop aigus.

Et puis, il fallait vivre, il fallait gagner de l'argent, et cette activité forcée est salutaire. Le commerce, sans donner des résultats éblouissants, marchait suffisamment pour encourager les marchandes.

Déjà deux fois, Berthe avait envoyé au notaire de Bourg-en-Fagne des petites sommes pour éteindre les dettes. La clientèle, d'abord rare, s'était accrue. On aimait ces deux femmes d'aspect sympathique. On estimait la dignité de leur vie, leur probité scrupuleuse, leur accueil aimable, leur patience inaltérable pour les clients difficiles. Déjà même, elles possédaient une certaine notoriété dans le quartier. Volontiers on venait confier ses petites affaires à Mlle Clémence et lui demander conseil. On venait chercher Berthe pour des œuvres de charité. Il fallait bien ces humbles consolations pour supporter cette vie. La mort de M. Desormes, tout seul, là-bas, était venue encore assombrir l'existence des deux cousines.

Le seul soulagement accordé à la douleur de Berthe, c'était la certitude, donnée par le prêtre qui l'avait assisté, que son père était mort en vrai chrétien, plein de résignation et de regrets.

L'orpheline ne mit que plus d'ardeur à acquitter les dettes de la piété filiale. Certes, elle n'avait plus sa gaieté sans nuage d'autrefois, les épreuves ôtent pour toujours l'insouciance de la jeunesse, mais elle s'était appliquée à guérir ses blessures par la résignation et l'aide d'un travail assidu. Elle réussit. Elle en était venue au point de pouvoir penser, sans émotion violente, aux jours passés. Elle se sentait calme, car sa conscience était pure ; le livre de sa vie n'avait pas de pages maculées, mais combien de pages mélancoliques !

Cependant, si bien cuirassé qu'on soit contre les émotions rétrospectives, il est des jours où les souvenirs qu'on croyait endormis pour jamais se réveillent tout à coup, sans cause apparente, avec une netteté, une vivacité telle qu'on revit la scène qui se rappelle à la pensée. Un son entendu, un parfum, une nuance, et les visages presque oubliés se représentent à l'esprit et l'émotion, jadis éprouvée, fait de nouveau battre le cœur.

Ainsi en fût-il ce matin d'avril. Un rayon de soleil, en se glissant lentement sur le comptoir vint illuminer soudain un bouquet de narcisses jaunes placés dans un verre. Berthe venait d'achever le rangement et l'époussetage du magasin, lasse de cette morne besogne elle s'était assise, le coude sur le marbre blanc, la tête dans la main, aucun client ne venait, Mlle Clémence, dans l'arrière-boutique sommeillait à l'abri des curieux.

Le soleil, à cette heure, commençait dans le magasin sa ronde journalière. Il visitait tour à tour les bocaux, les petits paquets de toute couleur, les boîtes aux dessins éclatants, les bouteilles et les caisses, mais il restait le plus longtemps possible sur le fromage de Hollande que Berthe se hâtait de recouvrir d'un papier blanc protecteur.

Le papier bien étendu, Berthe se replaça devant son pupitre. Elle voulait commencer à faire des chiffres. Mais son esprit était rebelle aux comptes fastidieux du commerce. Le printemps en était cause, il resplendissait jusque dans la misérable rue et envoyait ses effluves fraîches dans la boutique, par la porte ouverte. Il y avait de la joie dans l'air, même dans ce coin perdu de Saint-Josse-ten-Noode.

Quand le soleil inonda le bouquet de narcisses, de sa chaude lumière, Berthe entrevit tout à coup les narcisses sauvages des bois de Bourg-en-Fagne qu'elle aimait tant à cueillir au printemps. Puis elle revit le jardin de Mlle Clémence avec ses beaux groupes de narcisses blancs et d'iris pâles, toute sa flore printanière, orgueil de la vieille cousine. Elle pensa

aussi à son jardin, tant aimé par son père, puis sa pensée courut jusqu'au château, jusqu'à ces allées ombreuses qu'aimaient la comtesse Élisabeth et son frère André...

Comme tout cela était loin et près à la fois !

Combien de jours se sont écoulés depuis, passés cependant si vite malgré leur amertume !

Tout à coup, au milieu du silence de la rue, on entendit le bruit joyeux d'une musique militaire. Berthe tressaillit. Oh ! cette musique !

Comme elle savait encore remuer toutes les fibres de son cœur ! Comme elle l'aimait et la désirait encore malgré sa résignation ! C'était là sa douleur cuisante et continue. Elle se surprenait souvent, tambourinant des doigts sur son comptoir, suivant, les yeux fermés, un morceau de Chopin, son auteur préféré. Une phrase adoucie de la musique qui passait là-bas, lui rappela une phrase d'une rapsodie de Liszt. Elle se revit dans son petit salon de Bourg-en-Fagne, si joli, si frais, assise au piano pendant des après-midi entières, ne se reposant que pour regarder, par la grande fenêtre, les fleurs du parterre et par delà, les forêts qui couronnaient l'horizon !...

Elle revoyait si vivement ces choses, elle éprouvait une telle sensation de vécu qu'elle en oubliait l'étroite boutique aux relents de fromage et de pétrole.

La voix d'un enfant la fit tressauter. Le petit, se haussant sur les pieds, déposait quelques sous sur le comptoir.

— Une demi-livre de café, s'il vous plaît, dit-il.

— Deux sous de cassonnade, dit une autre voix, rauque celle-ci, et une vieille femme s'approchait du comptoir.

Berthe, enlevée prosaïquement à son rêve, se mit à servir ses pratiques.....

A quelques mètres, dans la rue, deux messieurs marchaient à grands pas, en causant avec animation, ou plutôt l'un parlait haut et vite et l'autre écoutait attentivement. A un certain laisser-aller de toilette caractéristique, on reconnaissait deux artistes, à l'accent bref et rapide du parleur on le naturalisait français.

Ce dernier accompagnait son discours de grands gestes pour mieux convaincre son placide compagnon dont la grosse tête blonde frisée s'inclinait cependant docilement en signe de complet acquiescement.

— Quelle diable d'idée tu as eue, Jan, de me mener explorer ce vilain faubourg. Si c'est là ce que tu trouves de plus intéressant à Bruxelles, je ne t'en fais pas mon compliment, disait le jeune Français en regardant autour de lui la triste rue.

— Je me suis trompé, répondit Jan, avec son grand calme. Il y a longtemps que je ne suis venu à Bruxelles. On m'avait dit qu'on avait fait un très joli quartier neuf vers les anciens étangs, et comme c'est là que je suis né, je voulais voir si je retrouverais encore la maison natale. Mais je me suis perdu, j'ai oublié la topographie de ma patrie ! Oh ! l'ingratitude humaine.

— Eh bien merci, elle n'est pas brillante, ta patrie, s'écria l'autre en pirouettant pour regarder derrière lui, je crois que.....

Il n'acheva pas. Une énorme glissade lui coupa la parole. Son pied s'était posé à faux sur une pelure d'orange et il serait tombé tout à fait sans un volet qui se trouva à sa portée auquel il put se raccrocher. En même temps, le secourable Jan arrêtait son élan malheureux.

Mais, remis d'aplomb, l'étranger poussa une exclamation de désespoir. Le volet venait d'être repeint et non seulement le gant qui s'y était accroché portait de grandes marques vertes, mais la manche de l'habit gris tendre s'animait d'une large balafre éclatante du plus beau vert pomme.

Les deux amis se regardèrent consternés.

— Te voilà propre, mon pauvre Talmont, fit Jan en joignant les mains, tu es beau pour faire ton entrée chez la comtesse Véra.

— Oui, dit Talmont, tenant son bras de l'autre main, saisi au point d'en perdre sa faconde. J'ai l'air d'un peintre en bâtiments !

— Que faire, soupira Jan, en grattant avec violence sa tête bouclée.

— Je n'en sais rien. Si je frottais avec mon mouchoir ?

— Tu étendrais la tache, ce serait bien pis !

— Voyons. Aies donc un jour une idée à toi, dit Talmont agacé. Que ferais-tu si c'était ton habit ?

— Je le ferais dégraisser, tiens !

— Avec quoi ? Avec l'eau du ruisseau ?

— Non, mon cher, je chercherais tout simplement un dégraisseur.

— Il ne doit pas y en avoir dans ce quartier. Il n'y a rien dans ce quartier !

— Si on pouvait trouver dans ce coin du monde un peu de térébenthine ou d'alcool ? J'ai vu mon ami Farman détacher très bien ses habits avec ces ingrédients, car il ne manquait jamais d'étaler sa palette sur sa jambe ou ses pinceaux sur sa jaquette. Mais où trouver cela ?

— Et puis, je vais infecter ! La comtesse va me mettre à la porte. Et Talmont essayait de frotter avec son mouchoir.

— Ne frottes donc pas ainsi. Tu étends la tache. Tiens, voilà une épicerie. Si l'épicière n'est pas un monstre de cruauté, elle nous aidera à diminuer au moins la peinture de ta manche, viens !

— Et Verbist, arrachant le mouchoir des mains de son compagnon, l'entraîna dans le magasin.

— Ce n'est pas un magasin extra-chic, mais pour vendre de la térébenthine, est-ce nécessaire ?

Les deux hommes poussèrent la porte et entrèrent vivement.

— Madame, dit Verbist en s'avançant, voici mon ami qui.....

Soudain, un triple cri retentit. Berthe, qui remplissait au tonneau un bidon de pétrole pour une cliente, s'était relevée en se tournant vers les nouveaux venus.

— Mademoiselle Desormes !

— Monsieur Talmont, répondit Berthe qui était toute pâle !

Mais reprenant bien vite son sang-froid, elle remit tranquillement le bidon à la cliente, reprit l'argent qu'on lui donnait, puis froidement demanda aux deux artistes :

— Que désirez-vous, Messieurs ?

— Vous ne me reconnaissez donc pas, fit Talmont, toujours impétueux, en tendant la main à la jeune fille.

— Mais pardon, très bien au contraire. Vous êtes Monsieur Talmont et voici Monsieur Verbist, votre ami.

— Et c'est ainsi que vous recevez des vieilles connaissances, s'écria l'artiste, de vieux amis ?

— Oh ! des amis ! s'exclama amèrement Berthe, sans avancer la main,

Talmont laissa retomber le bras qu'il avait vainement tendu.

— Il ne comprenait pas bien l'attitude de la jeune fille.

— C'est vrai que j'ai l'air de vous avoir oubliée, dit-il, cherchant de quoi il pouvait bien avoir à s'excuser. Mais c'est un air trompeur. Je vous assure que j'ai bien pensé à vous !

Berthe savait à quoi s'en tenir là-dessus. Elle sourit ironiquement.

— Je vous assure, continua Talmont en reprenant peu à peu son assurance que

bien souvent votre visage m'est apparu comme ces souvenirs charmants qu'on aime à se représenter. Vous seriez ingrate d'en douter. Ingrate ! Pauvre Berthe ! Elle fut sur le point de demander comment Talmont pouvait accorder son silence vis-à-vis de sa lettre avec ce souvenir qu'il jurait lui avoir gardé. Mais à quoi bon ! Ce n'était qu'un phraseur et puis la présence de Jan Verbist la gênait.

— Mais, du diable si j'aurais jamais pu deviner que j'allais vous trouver dans ce magasin, s'écria Talmont en regardant autour de lui. Comment êtes-vous venue vous fourrer ici ? Quelle drôle d'idée de quitter votre jolie maison de Bourg-en-Fagne, votre vie si charmante pour venir, moisir à l'odeur du pétrole ! Jamais je n'aurais cru à un pareil caprice de votre part. Et la musique ? Qu'en faites-vous ? Car je suppose que vous ne jouez pas un Nocturne de Chopin à vos clients après leur avoir servi du macaroni ?

Talmont finit par éclater de rire de sa bonne plaisanterie, tandis que Berthe luttait contre les larmes qui la gagnaient. Était-ce pour la persifler qu'il venait la relancer jusqu'ici?

Verbist qui examinait Berthe pendant les discours de Talmont donna à son ami un léger coup de coude.

L'étourdi comprit vite. Il était habitué aux coups de coude de Jan. Il vit l'émotion de Berthe et se frappa le front.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je suis toujours le même, parlant à tort et à travers. Pas plus de jugeotte qu'un lapin. Si vous êtes ici, ce n'est assurément pas de votre pleine volonté. Vous avez dû souffrir et je viens peut-être de vous faire un gros chagrin ?

Et cette fois Talmont alla saisir la main de Berthe restée posée sur le comptoir et la baisa humblement. Celle-ci revit ce beau regard magnétique qu'elle n'avait pas oublié, elle ! Sur le visage de l'artiste elle retrouvait cette bonne expression affectueuse qui lui avait donné tant de confiance. Une idée lui traversa l'esprit.

Est-ce que Talmont n'aurait pas reçu sa lettre et ne saurait rien de ses malheurs ? Cependant la comtesse Elisabeth devait bien le savoir. Elle n'en aurait donc rien dit ?

Elle n'avait pas retiré sa main brusquement. Le doute se faisait jour dans son âme ?

— Dites moi donc ce qui vous est arrivé ? demanda Talmont.

— Tout d'abord, mon cher, tu ferais bien d'expliquer à Mlle Desormes pour quel motif nous sommes entrés chez elle sans nous douter le moins du monde que nous allions la trouver, interrompit Verbist.

— C'est vrai, j'oubliais, dit Talmont en arrondissant son bras verdi. Voyez le hasard... vous, chère pieuse âme, vous diriez la Providence,.... comme elle arrange les choses. Je glisse sur une pelure d'orange, je manque m'étendre par terre, je me rattrape à un volet peint de la jolie couleur que voici et je ne sais ce que j'aurais fait sans mon ami Verbist, l'homme des situations désespérées, qui m'assure qu'un peu de térébenthine effacera tout. Nous cherchons un épicier, nous apercevons votre boutique, nous entrons et... je vous retrouve ! Combien je bénis les pelures d'orange et mon ami Jan qui voulait absolument me faire connaître Saint-Josse... quelque chose, vos noms belges sont impossibles.

— Je vais appeler ma cousine, dit Berthe, je crois qu'elle a une bouteille merveilleuse pour les taches.

— Comment ? la cousine Clémence aussi ! Ah ! ça, tout Bourg-en-Fagne a donc émigré dans cet affreux quartier !

C'est égal j'aime mieux Bourg-en-Fagne ! Mais vraiment vous n'avez plus pour moi votre joli sourire d'autrefois. Vous m'en voulez positivement, Mlle Berthe, ce ne sont pas les épiceries qui peuvent vous avoir rendue aussi grave.

Berthe sourit d'un air contraint. Est-ce elle maintenant qui aurait tous les torts ?

— Venez ici, messieurs, dit-elle en ouvrant la porte de l'arrière-boutique, vous y serez mieux pendant que j'essaierai de faire partir la tache.

Mlle Clémence, plongée dans un grand fauteuil se livrait à un bon petit somme.

L'arrivée de deux messieurs qu'elle ne reconnaissait pas commença par la troubler un peu. Mais elle se remit vite, surtout lorsque Talmont se fut nommé.

— Ah ! cette bonne Mlle Clémence ! s'écria l'artiste. Toujours la même, elle !

Mlle Clémence, qui n'avait pas les mêmes sujets de réserve de Berthe et qui les ignorait complètement, se leva vivement les mains tendues.

— A la bonne heure; vous, au moins, vous vous souvenez des amis, dit Talmont gaiement.

Est-ce cette phrase qui agaça Berthe, ou l'accent très aimable de la cousine Clémence ? La jeune fille se retourna vivement vers la porte du magasin, et comme si elle y eût vu des clients, elle sortit en fermant le battant derrière elle.

Talmont expliqua comment il était rentré par hasard pour effacer la tache faite à sa manche et Mlle Clémence, le cœur plein de compassion, ouvrit bien vite une armoire dont elle tira une bouteille et des chiffons, tout en priant l'artiste d'ôter sa jaquette sans façon.

Pendant que, près de la fenêtre, elle frottait énergiquement, Talmont, assis à califourchon sur une chaise regardait l'étroit espace qui servait aux deux cousines de salon et de cuisine, puis la très petite cour avec le sapin mourant.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il, c'est que vous soyez venues toutes deux vous nicher ici, c'est d'un navrant.

— Vous ne savez donc pas que cette pauvre petite Berthe s'est trouvée complètement ruinée, dit Mlle Clémence.

— Ruinée, la pauvre enfant ! s'exclama Talmont en bondissant sur sa chaise; non je n'en savais rien.

— Taisez-vous, ne criez pas si haut, elle n'aime pas qu'on parle de cela, dit doucement la vieille fille. Elle a perdu son père, il a fallu tout vendre. Alors que vouliez-vous qu'elle fît ? On devait vivre. Un ami nous a trouvé ce petit commerce, dépôt d'une grande maison et nous avons été trop heureuses de l'accepter.

— Et vous avez abandonné votre vieille maison que Mlle Desormes me disait vous être si chère ?

— Que voulez-vous. Je ne pouvais pas laisser Berthe toute seule ! dit Mlle Clémence sans cesser de frotter.

— Brave âme, va ! s'écria Talmont qui, pour exprimer sa sympathie, ne trouva rien de mieux que de donner une tape familière sur l'épaule de la vieille cousine. Tenez, cela me fait un plaisir énorme que vous n'ayez pas abandonné cette gentille petite Berthe. Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit ? Elle avait tant d'avenir. Elle serait devenue une grande artiste. Cela vaut toujours mieux qu'être épicière.

— Vous le lui avez vous même déconseillé, dit Mlle Clémence.

— C'est vrai, je m'en souviens maintenant, dit Talmont un peu confus. Mais alors Mlle Desormes me paraissait très à son aise et je ne pouvais l'encourager à troquer sa bonne petite vie de rentière pour l'existence aventureuse d'une étoile. Mais si j'avais su !

— Si vous aviez su, qu'auriez-vous fait ? demanda Mlle Clémence en redressant ses lunettes sur son nez. Dites-moi, avez vous pensé une seule fois à ma petite cousine ? Puisque vous ne saviez même pas le bouleversement de son existence. Vous n'en avez donc même jamais parlé dans la famille de Frasnes qui devait bien savoir tout cela ?

Talmont baissa la tête.

— J'ai eu des torts, dit-il, mais pas tant que vous le croyez. Je ne suis pas revenu à Bourg-en-Fagne. J'ai été en Amérique où je me suis attardé dans des succès très flatteurs. Ensuite je suis parti pour la Russie où l'on m'a gâté. J'ai fait un tour en Italie, un autre en Angleterre, bref je suis rentré en France tout récemment chargé de lauriers et, ce qui n'est pas plus mauvais, la bourse bien garnie.

— Mais tu ne l'as pas gardée longtemps cette bourse, interrompit Jan Verbist.

— Chut ! inutile de causer finances, ici. Tout le monde sait que je ne suis pas économe et tant que je suis en fonds... je m'amuse. Je n'ai pas de famille à qui faire tort.

— Tu pourrais en avoir un jour. Il vaut mieux prévoir l'avenir. Si tu rencontres une bonne et gentille petite femme pour tenir le pot droit ?

— Je n'ai encore rencontré rien de semblable, dit vivement Talmont. A moins, ajouta-t-il pensivement, que je l'aie accostée sur mon chemin sans la voir, celle qui eût fait le bonheur de ma vie ! Et comme on dit qu'on ne passe qu'une fois à côté de son bonheur...

— Mais on peut le recroiser, reprit Verbist, et alors être moins distrait.

— Oh ! toi, Verbist, si tu rencontres le bonheur tu ne le manqueras pas. Tu n'es pas comme moi, étourdi et distrait. Tu fais des économies ; tiens, sais-tu ce qui t'irait, c'est un magasin comme celui-ci !

Verbist devint tout rouge et fit de grands yeux à Talmont pendant que Mlle Clémence s'appliquait à voir si la tache était tout à fait partie.

— Parlez-moi encore de vos tristesses, chère Mademoiselle, dit Talmont en se rasseyant. Je m'y intéresse beaucoup et maintenant je comprends l'air sévère de votre jeune cousine. Est-ce assez étrange que jamais ces dames de Frasnes ne m'aient dit un mot de vous !

— Les grandes dames ne s'occupent guère de petites gens comme nous, dit Mlle Clémence, avec une sécheresse un peu amère aussi.

— Pourtant je vous assure que ces dames sont pleines de cœur. Plus d'une fois j'en ai eu la preuve. Aussitôt mon retour à Paris, ce qui ne tardera pas, je leur en parlerai.

— A quoi bon ! dit Mlle Clémence en haussant les épaules.

Berthe rentra en ce moment. Talmont la regarda avec plus d'attention. Si l'ovale de son visage était plus accentué, si ses yeux étaient un peu cerclés de noir, elle n'en paraissait que plus sympathique, et l'insouciante enfant de Bourg-en-Fagne s'effaçait devant la pensive jeune fille qui se tenait debout près de lui.

— Enfin, on vous laisse la paix, dit Talmont ; si j'étais à votre place, il y a beaucoup de jours où je jetterais mon café et mon sucre à la tête de mes clients.

— Vous ne feriez pas fortune, repondit Berthe, qui ne put s'empêcher de rire.

— Je crois que cette fois on n'y verra plus rien, dit Mlle Clémence en étendant la jaquette au grand jour. Ah ! attendez, ici encore, un rien.

— Tant mieux, fit Talmont. J'étais vraiment très inquiet. Je n'ai pas apporté une garde-robe bien considérable à Bruxelles, puisque je n'y passe que quarante-huit heures, et cela me vexait de devoir me présenter avec cette balafre verte chez la très élégante comtesse André de Frasnes.

— La comtesse André de Frasnes, s'écria Mlle Clémence, surprise.

Berthe aussi s'était retournée vivement vers Talmont. Depuis bien longtemps, sans doute, le comte de Frasnes ne préoccupait plus la jeune fille, cependant l'annonce de son mariage la fit tressaillir. Qui peut analyser le fond d'impression qui dort en nous et surgit tout à coup à notre insu ?

— Comment, vous ne saviez pas ? dit Talmont, tout heureux d'avoir une chose intéressante à conter. Êtes-vous si peu au courant des événements que vous ignoriez que la princesse Louponine a enfin agréé les vœux de son fidèle adorateur. Depuis cette heureuse union, le jeune ménage a fait remettre à neuf l'hôtel de Frasnes et vit à Bruxelles, non loin de vous, dans un bonheur sans nuage.

— Tant mieux, dit Mlle Clémence froidement.

Malgré sa nature si excellente, elle avait peine à digérer le silence dédaigneux de cette famille. N'avait-elle pas été l'humble et dévoué bras droit de la comtesse dans toutes ses œuvres ? Et cette pauvre petite Berthe, qu'on était si heureux d'avoir au château quand on s'y ennuyait ! Comme on l'oubliait vite !

— Vous souvenez-vous de cette soirée, Mlle Berthe, continua Talmont aves sa vivacité d'enfant terrible. Vous souvenez-vous de cette soirée où nous nous sommes vus pour la première fois. La princesse Louponine vous avait très mal accueillie. Elle voulait vous mettre dedans avec son morceau de Barodine. Elle était furieuse contre vous parce que le comte André était parti sans même prendre son café, en disant qu'il allait au devant de vous. Elle est affreusement jalouse cette femme Elle veut régner en tout et partout.

Un nouveau coup de coude de Verbist arrêta Talmont.

Jean, qui n'avait rien autre chose à faire qu'à examiner les physionomies, remarquait que les deux cousines paraissaient également ennuyées du bavardage de son ami. Sans bien comprendre l'émotion que Berthe essayait de cacher, il sentait que son fougueux compagnon mettait les pieds dans le plat le plus étourdiment du monde.

Mlle Clémence se releva vivement.

— Voilà votre jaquette, on n'y voit plus rien, dit-elle, et sentez, presque pas d'odeur !

— Vous êtes une fée, une bonne fée, que je devrais remercier à genoux, dit Talmont tout en endossant le vêtement.

Il regardait les deux cousines à la dérobée, ne comprenant pas en quoi il avait fait fausse route. Mais Berthe, avec son pâle sourire, lui serrait le cœur. Il était étourdi, mais sensible et généreux. Il pressentait que, dans cet intérieur modeste et calme, on avait beaucoup souffert. Il aurait voulu pouvoir être utile à ces femmes isolées, à cette jolie créature qui, dès le premier abord, avait fait sur lui l'impression la plus profonde que jamais femme eût faite sur son esprit léger.

Seulement il ne trouvait rien pour prouver sa bonne volonté et son dévouement. Il pouvait au moins offrir un plaisir à Berthe :

— Vous me permettrez de vous remercier toutes deux, dit-il, en vous offrant ces deux cartes de concert. C'est à vous que je devrai ma réputation d'homme sérieux, jamais je n'aurais pour vous assez de reconnaissance.

— Un concert ? dit Mlle Clémence, défiante.

— Oui, vous ne savez pas, je suis venu ici pour un concert qui a lieu ce soir. Un concert de charité organisé par la comtesse André de Frasnes. On a mis deux ou trois cartes à ma disposition, pour que je les donne à des journalistes ; je préfère de beaucoup vous voir quand je jouerai, que de rencontrer les types de ces messieurs de plume qui me sont fort indifférents.

L'idée d'entendre de la vraie bonne musique et surtout d'entendre Talmont fit briller les yeux de Berthe.

— Ce serait indiscret, dit-elle.

— Indiscret, certes non. N'est-ce pas, Verbist, que je les aurais laissées dans ma poche, ces cartes-là ?

— Pour sûr, opina Jan.

— Eh bien donc, venez, je vous en prie ! s'écria Talmont, ravi de voir la transformation du visage de sa jeune amie. Venez, n'est-ce pas ? Ah ! vous verrez, mademoiselle Berthe, comme j'ai fait des progrès et comme je jouerai bien puisque vous serez là !

— Va pour une fois, dit Berthe en regardant sa cousine que l'idée d'aller à un concert du grand monde effrayait beaucoup. Mais l'air radieux de Berthe arrêta sa résistance.

— Oui, nous viendrons, soupira Mlle Clémence.

— Oh ! merci, merci ! s'écria Talmont d'un air aussi heureux que s'il avait remporté les plus grands succès. Et enveloppant de nouveau Berthe de son regard caressant, il lui prit les mains.

— Si vous saviez, lui dit-il, comme je suis heureux de retrouver ces yeux si doux dont j'ai gardé un ineffaçable souvenir ! Quoi que vous en puissiez croire, je ne les ai jamais oubliés. A New-York au milieu des belles Américaines, dans les steppes glacées de Russie ou sous le ciel bleu de Naples, je les ai toujours revus, et toujours j'ai pensé qu'il me serait bienfaisant de les sentir fixés sur moi lorsque je devrais affronter le public. Aujourd'hui mon désir sera exaucé... Je serai heureux.

Berthe retira ses mains en rougissant.

Talmont devenait lyrique. Jan Verbist se détournait vers le petit sapin. Mlle Clémence se demandait ce qui allait suivre.

— Me direz-vous maintenant pourquoi j'ai eu un accueil si froid tout à l'heure ? continua Talmont.

Berthe se sentait incapable d'en vouloir encore à cet homme qui la faisait ainsi tressaillir. Il y avait tant de franchise dans sa voix, dans son regard... Bien sûr, il disait vrai. Cependant elle ne voulait pas répondre devant Jan Verbist et encore moins devant sa cousine.

— Pardonnez-moi si j'ai été un peu froide quand vous êtes entré, dit-elle évasivement. Je suis souvent un peu triste et alors, comme vous le voyez, je ne suis pas aimable.

Mais Talmont fit un geste de la main.

— Non, non, je ne me paye pas de cela, dit-il. Il y a eu quelque chose entre nous, et je veux le savoir.

— Si j'allais annoncer à la comtesse de Frasnes que tu me suis ? proposa le discret Jan, qui sentait que Berthe n'aimait pas à parler devant lui.

— Mais non, dit vivement Berthe, je n'ai aucun secret à dire. Tenez, revenez demain, nous causerons plus tranquillement.

— Demain matin je serai ici, dit Talmont, car je pars à midi pour Paris. A ce soir donc, Jan, mon ami. Je vais désormais avoir toujours une pelure d'orange dans ma poche. C'est un porte-bonheur sans pareil !

Les deux jeunes gens sortirent du magasin allègrement. Talmont fredonnait dans ses dents, et faisait de grands pas. Jan, qui le connaissait, se frottait les mains.

— M'est avis que, si tu voulais, tu aurais là une femme idéale, dit-il en allongeant le pas pour rester près de son ami.

— Ne ris pas, dit Talmont en regardant Verbist, cette jeune fille est la première qui m'ait fait songer au mariage.

— Alors, au lieu de songer, épouse !

— Ah ! Jan de mon cœur, pour épouser il faudrait me décider, pour me décider il faudrait me ranger, pour me ranger il faudrait que je devinsse un homme sérieux. Me vois-tu déguisé en homme sérieux ?

— Peut-être !

X

La plus brillante société de Bruxelles se pressait aux abords de la salle de la Grande Harmonie, dans lequel jouait Talmont. Parmi toutes les fêtes de charité de l'année, celle-ci devait compter comme la plus belle. Rarement on avait rassemblé noyau plus choisi de célébrités. L'illustre Talmont revenait de Russie après une tournée vraiment triomphale qu'il avait, du reste, partagée avec son fidèle compagnon Jan Verbist. La

ravissante Selba daignait prêter sa voix roucoulante, et les autres artistes, satellites de ces éblouissantes étoiles, possédaient tous un mérite suffisant pour compléter l'attrait de la soirée.

Ce concert se donnait pour une œuvre de charité patronée par tout ce que l'aristocratie belge comptait de plus select.

A la tête du comité des dames patronesses se trouvait la comtesse de Frasnes, née Véra Louponine. Ses succès à Bruxelles égalaient ses succès de Paris. Elle avait été l'âme de cette fête musicale, organisée par elle, grâce à ses relations artistiques. Son impulsion avait excité le zèle des autres dames patronesses. On voulait un événement. On l'avait.

Debout en haut de l'escalier, se distinguant de toutes par sa toilette d'une originalité hardie, si bien faite pour sa beauté, la comtesse de Franes attendait, avec les autres dames patronesses l'arrivée de la Reine et des autres princesses du sang qui daignaient venir assister au concert. Les commissaires, en habit noir, la rosette blanche à la boutonnière, formaient aux dames une imposante garde d'honneur.

Ce groupe causait gaiement en regardant le public monter, et la charité n'était pas toujours observée.

— Voyez donc cette bonne vieille femme qui monte, dit une des plus jeunes dames patronesses. Un bon type avec son bonnet enrubanné.

— Possible, dit un commissaire en ajustant son lorgnon, mais la jeune fille qui l'accompagne est bien jolie!

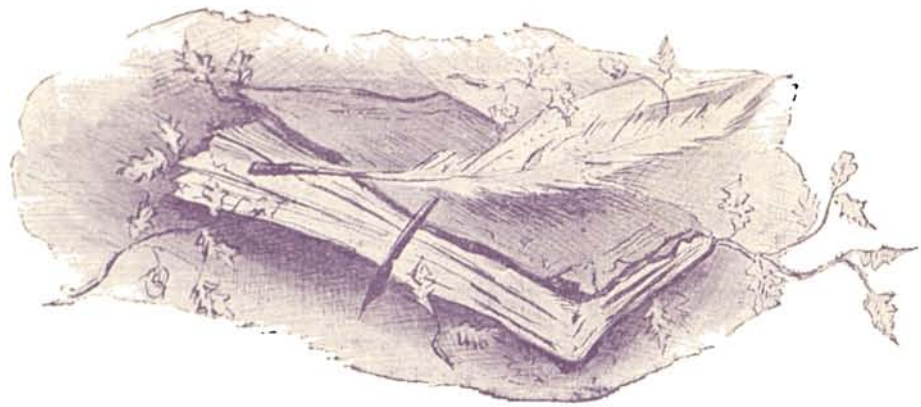
En ce moment, Mlle Clémence, car c'était elle suivie de Berthe, atteignait le palier.

Un peu haletante, éblouie par l'éclat des lumières, effarée par cette élégante cohue, son air étonné attirait l'attention. Elle avait mis sa belle robe de soie noire, celle qu'elle mettait jadis à Bourg-en-Fagne pour les processions, et comme beaucoup de processions avaient vu ladite robe, elle paraissait un peu démodée. Berthe ne s'inquiétait ni de la cohue, ni des gens qui la composait. Elle ne pensait guère à l'effet qu'elle pouvait produire, persuadée sincèrement que son humble personne devait passer inaperçue, mais elle pensait à la musique qu'elle allait entendre et hâtait le pas, pressée de gagner sa place. Sa simple robe de laine blanche qu'elle avait passé l'après-midi à rafraîchir lui allait si bien qu'elle eût pu, avec raison, être fière d'elle-même.

Au moment où les deux cousines eurent atteint le haut de l'escalier, la comtesse de Frasnes les aperçut et à la grande stupéfaction de son entourage, elle s'élança à leur rencontre.

— Que je suis heureuse de vous voir, leur dit-elle gracieusement en leur tendant la main. Talmont m'a conté comment il vous avait retrouvée, Mademoiselle Desormes, il était ravi !

(*A suivre.*) MAVIL



NOTES LITTÉRAIRES

QUAND parut — il y a des semaines — chez l'éditeur Juven, le volume de M. Austin de Croze, *la Cour d'Espagne intime*, ce petit livre était de chaude actualité.

Sur la couverture une saisissante aquarelle de Jean Veber. C'est la nuit — la nuit sur la mer. Un grand vaisseau s'avance sur le flot sombre où danse la lueur tragique d'un fanal qui tremble au vent. A la proue, une femme, une reine, tient un enfant penché sur l'abîme. Le petit roi regarde vers la route obscure où la tempête pousse le navire, son peuple, sa couronne, et, les mains jointes, effaré et fervent, il prie.

En ce moment, tous les regards se tournaient vers Cuba, vers les champs de bataille, où succomba, sous la puissance des canons formidables et des milliards que nul effort n'épuise, l'inutile valeur de l'Espagne, pauvre et désarmée.

Ce fut, sur ces mers lointaines, non pas seulement la lutte de deux peuples, de deux races, mais comme le choc fantastique, en quelque allégorie tragique, de deux âges de l'humanité. Il nous semblait voir un gentilhomme archaïque, valeureux comme le Cid, pauvre comme Don César, qui, le manteau troué, la plume au feutre, se campait, l'épée nue, en face de quelque monstre moderne, crachant la mort.

L'Espagne, blessée, fit signe qu'elle voulait parler . ce fut pour réclamer les cendres de Christophe Colomb. Et, sur ce beau geste, nous avons laissé, pour courir à d'autres spectacles, le gentilhomme vaincu, dont le sang rougissait le pont du navire, près du panache tombé.

Dès le lendemain, quelle prodigieuse poussée d'événements ! Il semble que ce siècle,

près de finir, se hâte de fournir sa contribution à l'histoire et que nous sommes dans la fièvre d'une liquidation.

C'est d'abord Bismarck qui achève de mourir. Malgré que le vieux homme fût, depuis des années, loin de la scène, le jour qu'on apprit qu'il ne vivait plus, il y eut un moment de silence et de recueillement. On eût dit la chute, dans la nuit d'une armoire, de quelque pantin énorme, délaissé, qui soudain se décroche et tombe. A ce bruit sourd, chacun se retourna.

Ensuite, le Tzar a parlé. Aux gouvernements, aux peuples, il a jeté cet appel chimérique : Que la paix soit. Et vraiment il est troublant d'entendre chacun répondre à l'impériale exhortation, de ce ton d'acquiescement attristé que l'on prend pour parler aux fous. Tous se disent : Ne contrarions pas ce jeune homme, si pâle, qui suit son rêve...

Sur l'affaire française, il y a maintenant des taches de sang. Un soldat s'est coupé la gorge, parce qu'il ne pouvait supporter le supplice de ne rien comprendre aux raisonnements et à la rhétorique de ceux qui placent l'inviolabilité de la procédure au dessus de la sécurité de la patrie.

Enfin, hier, c'était le crime de Genève. De tous les attentats anarchistes, celui-ci est peut-être le plus fortement démonstratif de ce principe essentiel d'où procèdent les propagandistes par le fait : plus l'acte meurtrier étonne et déconcerte par son apparence d'inutilité immédiate, c'est-à-dire : plus il est difficile de l'expliquer et de le justifier en lui découvrant pour mobile un ressentiment personnel, une haine de race, l'excitation politique, l'exaltation religieuse, plus il prend, pensent-ils, de signification et de portée. Frapper un tyran, le beau mérite ! C'est le vieux jeu du poignard libérateur. Le meurtre est sans portée philosophique et sociale, dès qu'il est expliqué par son objet immédiat, par son actuelle utilité. Mais frapper un innocent, sans le connaître, sans le haïr, donne à l'acte tout son retentissement exemplaire. Alors seulement le stylet est avertisseur de l'humanité...

Le bandit italien, qui se dandine, bâille et ricane devant les juges instructeurs, s'est montré un terrible redresseur de la doctrine anarchiste qui glissait au crime politique, en choisissant pour victime cette douce et poétique souveraine, qui fut si peu impératrice, et qui connut toutes les douleurs, sauf celle de ne pas être belle.

En ces deux mois, nous avons tant vécu, que la défaite de l'Espagne, — malgré que le dernier acte du drame : la conférence de Paris, ne soit pas encore joué, — nous apparaît comme dans un recul historique. Et pourtant c'était hier... Et alors le livre de M. Austin de Croze suivait la pente de nos pensées.

Le titre du premier chapitre, *l'Ame espagnole*, révèle une intention psychologique. Il serait, peut-être, excessif d'attribuer à M. Austin de Croze le mérite de nous avoir découvert des aspects ignorés de l'âme espagnole. Mais aussi ce n'était point son dessein. « J'ai voulu, nous dit-il, dégager, en un aperçu de pittoresque psychologie, la physionomie de l'âme espagnole, afin qu'on puisse mieux comprendre la Cour et les Grands dans le simple et court exposé de leur vie habituelle ». Et s'il y a quelque disproportion entre ce préambule et les notes qui suivent, et qui sont tout le volume, cela ne diminue pas le plaisir de lire ces quinze premières pages, alertes, pittoresques et sagaces.

Des trois types qu'offre l'Espagne, — le gréco-phénicien par les premiers occupateurs, l'oriental par les Arabes, le septentrional par les Celtes et les Visigoths, — et qui formèrent

les deux grands groupes, le Castillan et le Catalan, M. Austin de Croze dégage l'Espagnol-type. « Il n'y a pas, en ce pays, que des moines et des *toreros*, des *manilas* et des *chulos*, des muletiers et des mendiants, des castagnettes et des guitares, il y a encore l'*Espagnol*, qui unit la noblesse de Don Quichotte à la grâce de Don Juan, la faconde de Figaro à la sévérité du Commandeur... l'Espagnol fait de contrastes violents, de paradoxes formels : catholique et panthéiste, sobre et joueur, taciturne et passionné, ayant le mépris du négoce, s'abaissant aux roueries du *chanchullo* (tripotage), gracieux et farouche, tendre et jaloux, fataliste et superstitieux, nonchalant et dominateur », amoureux surtout, amoureux toujours !...

Et je veux encore citer ces quelques lignes, où se révèle l'agréable subtilité d'un analyste très fin :

« L'Espagne est la nation voluptueuse par excellence. L'amour est son dieu tangible, comme la fierté son suprême raisonnement... Mais l'idéal amoureux de l'Espagnol ne s'incarne pas matériellement. Il est d'abord cérébral et la possession n'implique pour lui que l'orgueil du rêve réalisé. La volupté charnelle qu'exige impérieusement son climat langoureux et chaud se colore toujours d'un geste héroïque, et Tirso de Molina, dans *le Séducteur de Séville,* pouvait, avec raison, mettre ces mots dans la bouche de Don Juan :

La desverguenza en Espana
Se ha hecho caballeria.

« Galanterie subtile et morbide, passion effrénée et jamais réfrénée, culte idolâtre et ombrageux, tel est l'amour en Espagne, et l'on pourrait même avancer que la véritable unité espagnole est dans cette compréhension de l'amour où le rêve s'impose à l'action, la détermine et la domine, loin du réel... »

Le reste du livre — je l'ai indiqué — n'est qu'un intéressant reportage, biographique et descriptif. Nous n'y devons chercher aucune révélation d'ordre politique ou privé, simplement une notation exacte et minutieuse, avec l'agrément, souvent, d'un commentaire délicat, et le piquant des anecdotes, rarement inédites, mais fort lestement contées.

Après le chapitre obligatoire sur Isabelle, *Isabel secunda la Grande,* — si vivante, si prodigue de soi, qu'un jour qu'elle causait avec Mme Grévy, elle prolongea, raconte malicieusement M. de Croze, son entretien avec la vieille dame au point d'inquiéter le protocole — c'est l'enfance et l'éducation de Don Alphonse (Paris, Genève, Vienne), les leçons du comte de Lossa, du général O'Ryan y Vasquez, du comte Morphy. Ce pendant qu'une autre Espagnole, l'impératrice Eugénie, impose à son fils cette existence d'écolier pauvre, d'où le jeune prince devait héroïquement s'évader, Alphonse, l'escarcelle pleine, visite les cours et les peuples. Il apprend toutes les langues d'Europe. Il est élégant et enjoué. Son imagination est vive, sa parole précise et chaude. Il a des mots de vieux boulevardier. Peut-on dire qu'à ce jeune homme chétif, déjà sceptique, et vêtu à l'anglaise, l'Espagne *allait bien* ? Je ne le pense pas. Quoiqu'il en soit, lorsque proclamé roi par le pronunciamento de Sagunto et de Madrid, le fils d'Isabelle entra dans sa capitale, le peuple lui fit de triomphales ovations.

Les amours du cousin et de la cousine, la jolie et fraîche aventure commencée en exil et dont le dénouement devait, après quelques mois, quelques jours, endeuiller l'Espagne, la cérémonie d'Atocha, les fêtes, la mort foudroyante et les funérailles somptueuses de la petite reine Mercédès, le veuvage du Roi, — période de maturation politique et morale, où le jeune monarque s'essaya au gouvernement, avec des alternatives de

cruauté froide et de générosité fougueuse, dont on voudrait imputer l'incohérence à la douleur de l'époux, de l'amant — ; puis l'autre roman, ébauché déjà à Vienne, quand le jeune étudiant du Thérésianum jouait dans le parc impérial avec l'espiègle et blonde archiduchesse, les rendez-vous d'Arcachon, les tendres entretiens de la villa Bellegarde, les préliminaires du mariage, l'inquiétude des chancelleries, l'agrément de François-Joseph, l'arrivée parmi la foule délirante de la grande Isabelle, le cortège, la bénédiction, les fêtes qui suivirent, où Mme de Rute faillit tout gâter par l'imprudence d'un reportage inconsidérément humoristique (1), les mois heureux, l'historique soufflet sur la joue du duc de Sexto, surpris par la reine, dans le moment que le courtisan maladroit présentait à son souverain une jolie comédienne, la mort d'Alphonse XII, le cérémonial théâtral et tragique des funérailles, la Régence, les difficultés, les périls, les intrigues où Marie-Christine montra les fortes qualités de son esprit grave et de son caractère résolu — enfin la naissance triomphale et les premiers pas d'Alphonse XIII, enfant qui aujourd'hui devient homme, pour pleurer sur les blessures de sa patrie — sur ces événements, grands et petits, sur ces personnages, sur ces paroles et sur ces gestes, M. Austin de Croze ne nous apprend rien que nous ne sachions ; mais il conte vivement et avec charme cette histoire, qui est d'hier. Sa conversation est celle d'un observateur informé qui a vu, ainsi qu'il faut les voir, les hommes et les choses et qui sait donner relief et mouvement aux tableaux qu'il fait des spectacles qu'il eut.

Les derniers chapitres, *les Résidences royales*, *l'Etiquette*, *les Cérémonies religieuses*, *la Vie à la Cour*, sont de petits modèles de reportage adroit, minutieux et instructif.

Une figure domine ce livre, celle de Marie-Christine, la reine grave, penchée sur les flots, à la proue du navire, et qui prie, avec son fils, la douloureuse prière. Ceci est frappant, à quel point cette Autrichienne sut se former une âme espagnole. La gravité de son geste, ses mots altiers, sa vaillance qui la hausse à tenir tête à tous les périls, ce sentiment exalté qui l'anime, des noblesses et des énergies de son peuple, tout cela nous compose d'elle une physionomie plus haute, plus émouvante, et, disons-le, plus espagnole que n'était celle d'Alphonse XII, roi étriqué, raffiné, sceptique, gâté par l'éducation cosmopolite que lui donna l'exil. De l'exil, les tristesses seulement sont éducatrices et fortifiantes. Alphonse XII avait été un exilé joyeux.

Oh ! ce mot, qu'il répète et qui semble, dit sévèrement M. Austin de Croze, avoir été son testament moral : « L'idéal d'un homme est d'être souverain détrôné, d'être riche et d'habiter Paris. »

Et que penser de ceci : « Malgré les nombreux brevets concédés aux fournisseurs de Paris en témoignage de reconnaissance pour les services rendus autrefois, Don Alfonso, de retour en Espagne, se faisait habiller à Londres, commandait tout à Londres. Monarque de la dernière modernité, Alphonse XII était ainsi orateur à Madrid, boulevardier à Paris, soldat à Berlin et homme d'affaires de suprême élégance à Londres. » Quand donc était-il roi d'Espagne ?

Je me souviens d'avoir vu à Venise un autre prince espagnol, le prétendant au béret. Immobile dans sa gondole lente, il avait sur ses lèvres épaisses, sur son nez brutal, dans son regard, comme lointain, de bel animal songeur, je ne sais quoi de sombre, de lourd et de fier. Et cela, vraiment... le distinguait des faux Espagnols.

(1) Le roi bouda d'abord, puis demanda pardon en une lettre d'une gentille mièvrerie.

Au petit enfant, qui, en ces jours de défaite, dans le silence du morne palais, joue avec des soldats de plomb, il faut respectueusement souhaiter (il ne suffit pas d'être un grand capitaine) que, de toute la force de ses facultés psychiques et physiques, il soit de sa race et de son pays — et qu'à son panache — toute l'Espagne — il voue un culte grave, fidèle et fervent.

Ainsi, peut-être, aux Anglo-Saxons qui fournissaient des tailleurs au roi son père, pourra-t-il quelque jour reprendre les îles perdues.....

PAUL PASCAL.

La Revue des Revues

Revue Internationale de l'Enseignement. Reproduit un article de M. Ravaisson paru, en 1886, dans la *Revue Bleue* : *L'Art à l'Exposition universelle*. C'est de grande actualité. M. Ravaisson réclame pour l'art la place qui lui revient dans les manifestations industrielles. On a trop longtemps admis qu'une fin utilitaire ne peut avoir qu'une forme régulièrement hideuse. Les bâtiments modernes type caserne, les vêtements genre anglais et les multiples objets d'utilité, anguleux et massifs, sont les plus purs exemples de cette folie de l'horrible.

Revue de Métaphysique et de Morale. D'intéressants *Commentaires aux fragments de Jules Lagneau*, par E. Chartier, et de savantes *Remarques sur la notion d'intensité en psychologie*, par Elie Halévy.

Revue Philosophique. Une ingénieuse conception de l'absolu dans *L'Inconcevable*, une étude de M. Récéjac. M. F. Paulhau passe en revue les travaux récents sur la personnalité et le caractère.

Le Spectateur Catholique. Une notice de M. Isidore Maus : *Le criminel dans l'art et la littérature*. M. Maus agite le problème de l'influence morale exercée par les artistes et de la responsabilité qui en découle. C'est la vieille question de l'art et la morale, de l'art payen et de l'art chrétien. On a nié l'influence des *idées abstraites* sur les actions humaines. « Sans aller jusqu'à admettre la théorie des idées-forces de M. Fouillée — je « cite M. Maus — il est certain que si les passions ont une puissance communicative, « les idées ont également uue influence considérable! Celle-ci est moins visible, mais plus « profonde et plus durable. Et cela est plus vrai encore des idées abstraites, parce que,

« étant dégagées des contingences de temps, de lieu, de personnes..., elles survivent aux « circonstances qui les font. Ainsi, les idées philosophiques qui régnaient en France, au « dix-huitième siècle dans les sphères intellectuelles, à cinquante ans de distance ont amené « la révolution française et constitué le régime juridique, économique et social qui nous « étreint encore ! » Comme Taine l'a démontré, la révolution française est l'aboutissement d'une conception abstraite et utopique de l'humanité...

La Revue Socialiste, fondée par Benoît Malon, donne une remarquable étude de Ch. Cornèlissen *Sur la propriété et les pères de l'Eglise*. M. Cornélissen, hors tout esprit de parti, cherche à savoir si la communauté des biens nécessaires à l'existence de l'homme est contraire ou non aux préceptes du christianisme : « C'est avec des signes d'étonnement au commencement, avec méfiance et incrédulité ensuite, que beaucoup de prêtres catholiques ont appris que les premiers pères de l'Eglise se sont prononcés d'une « façon péremptoire contre la propriété individuelle des biens terrestres. » Article d'érudit. Relevons quelques jugements :

L'abbé Caesarius de Heisterbach concluait dans ses *Homelia* III, 66 : « Tout riche est un voleur ou l'héritier d'un voleur. »

Saint Augustin dit :

« Le superflu du riche est le *nécessaire* des pauvres. Il a des biens appartenant à autrui celui qui a du superflu. »

Voici une opinion tirée de l'ouvrage connu du Pape Grégoire Ier, *Pastoris curæ :*

« Il faut exhorter ceux qui ne convoitent pas ce qui ne leur appartient pas et ne distribuent pas leur bien à bien savoir que la terre, du sein de laquelle ils sont nés, est commune à tous les hommes et que par conséquent elle produit aussi la nourriture pour tous en commun. »

Et voici un passage du deuxième tome de la *Summa Theologica* de saint Thomas d'Aquin, 66e question, article 2 :

« Il paraît qu'il n'est permis à personne de posséder quelque chose en propre. Car tout ce qui est contraire au droit de la nature est illicite. Mais selon le droit de la nature toutes choses sont communes. Le droit de posséder est contraire à toute communauté. De sorte qu'il est difficile à chacun de s'approprier une chose en dehors de lui. »

Moniteur scientifique du Docteur Quesneville. — Vraie bible de l'artificiel, livre saint des préparateurs. Cette savante revue me donne des frissons. Elle fait penser aux sinistres carnets où les professionnels de l'empoisonnement intéressé annotent les plus décisives et plus efficaces formules des composés toxiques capables d'envoyer *ad vitam æternam* leurs gêneurs... Je me méfie de tout ce qui m'entoure et j'ai dans la bouche comme un vague goût de mort aux rats... Peut-être est-ce une suggestion bien compréhensible devant cet énoncé de *procédés* et brevets concernant les matières colorantes, les amidons, les sucres, les gommes, les savons, les bougies et le reste, le tout artificiel, — naturellement.

Revue générale des Sciences. — *Sur la découverte de l'Aluminium*, M. A. Dubois rappelle, d'après H. Sainte-Claire-Deville, une anecdote fort curieuse. On sait que l'alumine chauffé en présence de borax, d'un peu de silice et de charbon, se réduit avec production alumineuse métallique :

« Permettez-moi, disait H. Sainte-Claire-Deville à son auditoire, de mentionner un prédécesseur vraiment malheureux, qui ne doit pas être oublié dans l'histoire de l'aluminium.

Je dois sa biographie au général de Béville, qui l'a recherchée dans plusieurs auteurs latins. Un pauvre ouvrier a su séparer du verre, qui contient de l'alumine, un métal avec lequel il forma une coupe qu'il offrit à Tibère. L'Empereur accepta la coupe et loua l'ouvrier outre mesure.

Celui-ci, pour montrer à l'Empereur les précieuses qualités de ce métal, prit la coupe et la jeta à terre; elle ne se brisa point; elle se déforma légèrement et put être réparée au moyen de quelques coups de marteau aussi facilement que si elle avait été en or ou en argent. Ce métal, produit au moyen de l'argile, était et ne pouvait être autre chose que de l'aluminium. On demanda à l'ouvrier si le secret de sa préparation n'était connu que de lui seul. « De moi seul et de Jupiter », répondit-il. Tibère, dans la crainte que la valeur de l'or et de l'argent ne diminuât, fit détruire l'atelier de l'ouvrier et à lui même il fit trancher la tête : *Eum decollari jussit Imperator.*

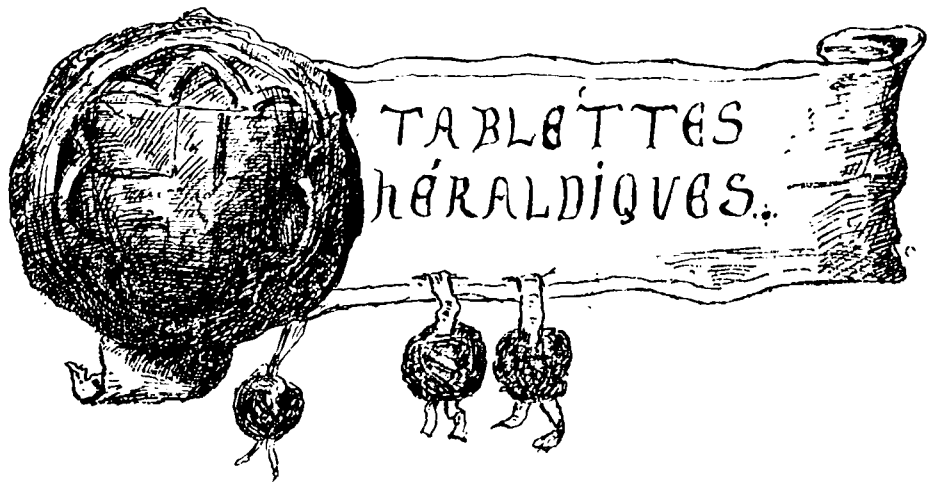
Répertoire de Pharmacie — M. Crinon signale avec une ironique amertume les plus récentes innovations de la chimie alimentaire. Les falsificateurs ont lancé la pipéridine, servant à falsifier le poivre. C'est une matière pulvérulente tout à fait semblable au poivre, mais qui ne contient pas de poivre : on y trouve 70 p. c. de produits minéraux et 30 p. c. d'une substance végétale inquiétante, inconnue....

Moins compliquée est la *pseudo Cannelle* que les promoteurs recommandent pour donner du montant au riz et vin chaud. Elle se prépare avec... 80 p. c. de brique pilée et 20 p. c. de bois colorié provenant surtout de chantiers de construction de navires.

Mais le record, au point de vue alimentaire, est détenu par l'*Australiana*, délicieuse poudre cristalline rouge clair, formée d'acide borique coloré à la fuschine. Elle sert à fabriquer les poudres de viande si largement prescrites aux estomacs débilités !

(A suivre.) A. B.

Cette revue des revues se trouve écourtée légèrement par l'absence à la Bibliothèque Royale de la plupart des revues scientifiques étrangères. La faute en est au service des échanges internationaux qui, mal organisé, devrait être attaché directement à la Bibliothèque. Isolé de l'administration centrale et contraint à aucune sorte de régularité, ce service met en lecture les revues deux, trois mois — quelques fois plus — après leur parution. Un exemple : le dernier numéro du *Journal des Savants*, déposé à la salle des périodiques (Bibliothèque Royale), est le numéro d'avril; or, nous voilà en septembre.



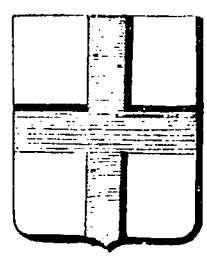
Au commencement de ce mois est décédée à Paris, dans sa quatre-vingt-deuxième année, Mme la comtesse de Croix, née Tournon-Simiane. Cette mort atteint cruellement plusieurs de nos grandes familles belges, la comtesse de Croy étant mère du marquis de Croix et de Mmes la comtesse Auguste d'Ursel et la princesse G. de Croy-Solre.

La maison de Tournon est d'origine chevaleresque et s'est fort illustrée. Elle a pris son nom de la ville de Tournon en Vivarais, avec un château fort qu'elle possédait de temps immémorial. Le plus ancien personnage connu de cette maison est Pons de Tournon, vivant en 1130, abbé de la Chaise-Dieu, puis évêque du Puy. Elle s'est divisée en deux branches : l'aînée, celle des comtes de Roussillon, s'est éteinte en 1644, et la seconde, dite des seigneurs de Meyres, qui s'est subdivisée en plusieurs rameaux : 1° les barons de Retourtour, vicomtes de Tournon, éteints en 1787; 2° les seigneurs du Monteil, éteints en 1776; 3° les marquis de Claveson, éteints en 1786, et 4° les barons de Banon, comtes de Tournon-Simiane, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours et dont le père de la défunte était le chef.

Cette illustre maison a donné des chevaliers Bannerets, des chevaliers croisés, des chambellans, des ambassadeurs, des lieutenants-généraux, un maréchal de camp, des capitaines, cinq évêques, un archevêque, un ministre d'État, etc.

Elle porte : Parti, au 1 d'azur semé de fleurs de lys d'or; au 2 de gueules au lion d'or.

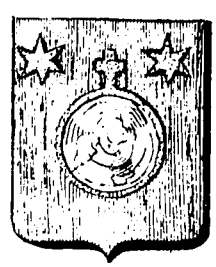
Par son mariage avec le comte de Croix, elle est entrée dans une maison non moins considérable, et non moins ancienne, la maison de Croix qui doit son origine à Guillaume du Mez, d'une ancienne noblesse de Lille, lequel épousa Isabelle, héritière de Croix et de Flers, avec laquelle il vivait en 1372. Leurs descendants prirent le nom et les armes de Croix en 1430 et se perpétuèrent jusqu'à nos jours, tandis que quatre branches collatérales sorties du tronc principal de la maison de Croix, celle des seigneurs de Drumez, celle des seigneurs de la Fresnoye, celle des seigneurs de Wayenburg et celle des seigneurs et marquis d'Heuchin, se sont successivement éteintes après avoir fourni des personnages considérables et avoir contracté d'illustres alliances. Toutes ces branches, de même que celle dont sortait Isabelle, dame de Croix et de Flers, citée plus haut, étaient issues de l'ancienne maison de Croix, en la châtellenie de Lille, connue dès la fin du XIIme siècle en la personne d'Eustache, chevalier, seigneur de Croix et de Mandre, qui suivit Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, à l'expédition de Constantinople, dont le second fils, Wauthier de Croix, fut évêque de Tournay en 1251.



Les Croix se sont alliés aux : Lannoy, Lichtervelde, Hallewyn, Bailleul, Plotho, Commines, Haynin, van der Gracht, Bettencourt, Andigné, Caulaincourt, de Schoore, Burch, etc. Ils ont porté et obtenu les titres de comtes de Mauwe, comtes et marquis de Croix, vicomtes d'Erembodegem, barons de Wyngene.

De Croix porte : D'argent à la croix d'azur.

Le 29 août dernier est décédé à Courtray M. Alphonse de Thibault de Boesinghe, comte romain, conseiller provincial de la Flandre occidentale. Il était fils de Joseph de Thibault de Boesinghe et de Adelaïde van Hamme de Stampaertshoucke, et était marié à Mlle Delva, dont il laisse trois filles.



La famille de Thibault est originaire d'Ypres, où l'on trouve, dans les listes des magistrats de cette ville, de 1302 à 1752, plus de cinquante personnages de ce nom.

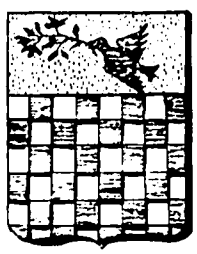
Elle a été anoblie en 1714 et en 1736 et a possédé plusieurs seigneuries: celles de Vroedenhove, Boesinghe, Bertevelle, Hellacker, etc.

Elle s'est alliée aux familles suivantes : de Tronzon, du Chastel, de Saint-Genois, Desnoyers, de Heere, Pecsteen, Rotsart, de Schietere, de Ruffo-Bonneval, van Outrywe, etc.

De Thibault porte: De gueules à un globe d'argent, cerclé et croiseté d'or, accompagné en chef de deux étoiles à six rais du même.

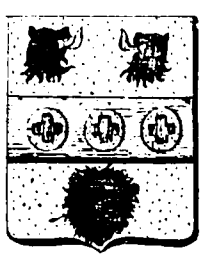
Le 6 septembre dernier on a célébré au château de Wondelghem le mariage de M. Amaury de Kerchove d'Exaerde avec Mlle de Ghellinck de Walle.

Le jeune marié est fils de M. Charles de Kerchove d'Exaerde et de Mme de Kerchove, née baronne Surmont. Nous avons donné, dans le numéro du 10 mars dernier, une notice sur la famille de Kerchove. Nous prions le lecteur de s'y reporter.



De Kerchove porte : Échiqueté d'argent et d'azur : au chef d'or d'une colombe essorante d'azur, tenant en son bec un rameau d'olivier au naturel.

Mlle de Ghellinck est fille de M. de Ghellinck de Walle et de Mme née de Hemptinne. Elle appartient à une ancienne famille, originaire du Brabant, fixée plus tard en Flandre, pendant les troubles du XVIe siècle. Elle fait remonter sa filiation à Josse de Ghellinck, né en 1498, dont la postérité se divisa en plusieurs branches, savoir : l'aînée, celle des seigneurs d'Elseghem, puis celle des seigneurs de Wynghene et celle des seigneurs de Walle, à laquelle appartient le père de la jeune mariée.



Les Ghellinck ont obtenu le titre de chevalier en 1716, après anoblissement en 1715, et celui de comtes romains en 1864.

Elle s'est alliée aux familles suivantes : Colpaert, Wallaert, du Jardin, Maelcamp, della Faille, Sersauders, Vilain XIIII, de Woestine, de Nieulant, de Kerchove, de Grass, de Maulde, Colembuen, de Potter, de Vaernewyck, de Coninck, Piers, van den Hecke, Kerwyn, de Looze, de Limon, de la Kéthulle, etc.

De Ghellinck porte : D'or à la fasce d'azur, chargés de trois besants d'or, chaque besant surchargé d'une croisette de gueules, la fasce accompagnée en chef de deux têtes de lions de sable, lampassées de gueules, arrachées et affrontées, et en pointe d'une tête de léopard de sable, lampassée de gueules.

Le 6 septembre dernier on a célébré à Anvers le mariage du baron Edouard de Borrekens avec Mlle Marie van de Werve de Vorsselaer.

Le baron Edouard est le fils cadet du baron de Borrekens et de la baronne, née van Ertborn.

La famille de Borrekens, originaire de Bruxelles, s'est fixée à Anvers vers le milieu du XVIe siècle. Elle obtint confirmation de noblesse et anoblissement pour autant que de besoin, en la personne d'Engelbert de Borrekens, né à Anvers en 1664, mais d'anciennes traditions la font remonter à Pierre Borrekens, mort à Strasbourg en 1517.

Son premier auteur connu est Laurent Borrekens, né avant 1480, qui serait le petit-fils de Pierre. Leurs descendants ont obtenu le titre de chevalier du Saint-Empire en 1716 et de baron en 1783, confirmé en 1822.

La maison de Borrekens a fourni cinq grands aumôniers de la ville d'Anvers, des échevins de la même ville, des magistrats, un grand nombre de prêtres et religieux, un conseiller de l'impératrice Marie-Thérèse, un membre de l'Ordre équestre, etc.

Alliances : de la Vielleuze, van Laamswerde, d'Immerseel, de Cocquiel, le Pipre, Dyck, Muytinckx, le Mire, van Langenberghe, Wellens, Moretus, Goubau, van der Cruisse, de Francquen, Cornet d'Elzius, du Bois, van Ertborn, etc.

Borrekens porte : Écartelé : au 1 et 4 d'azur à trois fleurs de lys d'argent ; au 2 et 3 d'or au sanglier rampant de sable, placé sur une terrasse de sinople.

Mlle Marie van de Werwe est fille du comte van de Werwe de Vorsselaer, sénateur, et de la comtesse, née Bosschaert. Elle appartient à la première famille d'Anvers, et son nom indique son origine. C'est sur les bords de l'Escaut qu'elle a pris naissance, dans les temps les plus reculés, et il n'est pas étonnant que la légende se soit emparée de ces commencements. Quoi qu'il en soit, ces commencements sont assez anciens et assez honorables pour s'en tenir à ce qui peut être constaté et prouvé. On trouve des personnage du nom de « *a Littore* », traduction de celui de van de Werwe, dans les archives d'Anvers, en 1245, 1283, 1284 et 1299.

En 1357 vivait Cool van de Werwe. En 1335 Jean van de Werwe était échevin et portait les chevrons brisés d'un lambel. Un autre Jean, aussi échevin en 1377, portait les sangliers, pièces réunies aujourd'hui dans les armes des van de Werwe. Leur filiation peut se suivre jusque Raymond van de Werwe, échevin d'Anvers en 1343. Il tenait un fief du Duc de Brabant, fief qu'il transmit à ses descendants. Ceux-ci se divisèrent en plusieurs branches et obtinrent les titres de vicomtes d'Immerseele, en 1686, de barons de Lichtaert, en 1767, de comtes de Vorsselaer, en 1768, barons de Schilde, en 1768. On trouve parmi eux : des échevins et un grand nombre de magistrats municipaux de la ville d'Anvers, des conseillers des archiducs Al-

bert et Isabelle, des gouverneurs de villes et places fortes, des capitaines de compagnies, un lieutenant-colonel au service impérial, un chambellan du roi de Hollande, une dame de la Croix étoilée, des chanoines, etc.

Alliances : van Duffel, van Ursel, de Brimeu, Wymaer, van Mechelen, della Faille, de Varick, T'Serarts, van der Linden, de Pret, Roose, de Hennin-Liétard, van Ertborn, van Colen, de Haultepenne, Gillès, Bergeyck, de t'Serclaes, du Bois, etc., etc.

Van de Werve porte : Écartelé : au 1 et 4 d'or au sanglier passant de sable ; au 2 et 3 de sable à trois chevrons d'argent.

Marquis de BOINVILLE.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL ,,
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — Réouverture.

La réouverture du théâtre de la Galerie du Nord a eu lieu le 20 septembre devant un public qui, après avoir apprécié comme il convient les nombreux embellissements de la salle, a pris le plus vif plaisir à l'audition des deux pièces qui lui étaient offertes comme spectacle de début.

Le *Supplice d'une femme*, pour dater de 1865, n'en est pas moins une pièce toujours intéressante, si l'on oublie que la législation actuelle sur le divorce simplifierait beaucoup, de nos jours, le dénouement imaginé par les auteurs. Nous avouons aussi qu'il nous déplaît, en cette œuvre, de voir un père donner le choix à son enfant entre lui, ruiné mais honnête, et sa femme, riche mais coupable. Une fillette de sept ou huit ans ne saurait comprendre et encore moins résoudre un tel problème. Quoi qu'il en soit, la scène est dramatique et produit grand effet.

Célimare le bien-aimé est une de ces satires mordantes dont Labiche avait le secret, et dans laquelle la verve si cruellement comique de l'auteur se manifeste à chaque scène avec une intensité sans cesse grandissante.

Inscrite récemment au répertoire de la Comédie-Française, cette œuvre y a puisé un regain d'actualité dont la direction du Nouveau-Théâtre a eu la bonne pensée de nous faire profiter.

L'interprétation de ces deux pièces réunissait quelques-uns des artistes qui déjà l'an dernier faisaient partie de la maison.

D'autres, nouveaux venus, paraissent devoir compléter un ensemble excellent, et continuer la tradition d'homogénéité qui contribua dans une si large mesure aux succès de la troupe précédente.

THÉATRE MOLIÈRE. — *Les Petites Brebis.*

M. Darman aura été heureux jusqu'au bout et sa campagne d'été s'achève dans une apothéose.

Ce n'est pas, à notre avis, que les *Petites Brebis* constituent un spectacle de premier ordre. Nous trouvons, au contraire, que cette opérette est inférieure à celles qui furent jouées précédemment.

Mais la situation un peu scabreuse, le dialogue épicé de mots à double entente, et l'exhibition d'une jolie collection de petites pensionnaires court-vêtues, mettent le public en bonne humeur et lui font oublier les pauvretés de la partie musicale.

Au surplus, l'interprétation est excellente. M. Darman,en chef d'institution amoureux sur le tard,sait donner à ses réparties parfois très osées un relief suffisant pour les rendre drôles sans obscénité.

L'objet de sa flamme, une institutrice sur le retour, a trouvé en Mme Torel une interprète exquise et dont la coiffure est tout un poème.

Il faut entendre Mme Torel expliquer à ses chastes élèves que l'homme est un « affreux babouin », opinion d'ailleurs parfaitement justifiée par l'esprit simiesque de son propre amoureux.

D'autre part, les pensionnaires sont excusables de ne pas partager son avis lorsqu'arrive dans leur dortoir le gentil petit prince d'Illyrie qu'elles prennent pour un ange gardien. C'est M. Sylvain qui joue le rôle. Il y est charmant, et n'a malheureusement que trop peu d'occasions d'y faire apprécier les joliesses de sa voix de ténorino.

M. Daguin, en écolier, serait tout à fait drôle s'il abusait un peu moins des gestes de pantin cassé dont il s'est fait une spécialité.

Dans quelques jours cette vaillante troupe va nous quitter et M. Munié inaugurera sa campagne d'hiver dont le programme nous promet des soirées fort intéressantes.

THÉATRE FRANÇAIS.

M. Garay qui, de concert avec M. Daumerie avait, à la saison dernière, organisé une série de représentations classiques, reprend pour son compte la tentative artistique qui avait si bien réussi déjà.

Le *Théâtre Français* recommencera donc ses tournées en Belgique dans les premiers jours du mois prochain, et c'est Bruxelles qui en aura la primeur.

A dater du 10 octobre des matinées classiques seront données tous les jeudis à 2 h. au Théâtre communal, 132, rue de Laeken.

Le spectacle d'ouverture se composera de :

1° *L'Epreuve*, comédie en un acte de Marivaux.

2° *Les Fourberies de Scapin*, comédie en trois actes de Molière.

THÉATRE DE L'ALCAZAR.

M. Charles Lauri, le nouveau directeur du théâtre royal de l'Alcazar, dont l'ouverture a eu lieu le 28 septembre, compte donner à son théâtre de variétés l'allure des grands Music-Halls de Londres et de New-York. Sa troupe sera composé des meilleurs éléments qui lui permettront de rendre son programme particulièrement intéressant, grâce au défilé constant de nombreuses attractions inconnues à Bruxelles.

La direction, outre les numéros de genre, montera pendant sa prochaine campagne plusieurs pantomines anglaises et françaises, des ballets inédits, une revue, des opérettes en un acte et une grande féerie anglaise à spectacle et à trucs nouveaux.

L'orchestre de 20 musiciens sera dirigé par M. Paul Barachin.

Nous reviendrons sur cette nouvelle transformation du Théâtre de la rue d'Arenberg, mais nous devons d'ores et déjà constater que le spectacle d'ouverture a obtenu un gros succès. H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, *Chant, Monologues*, etc. etc.).

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin

47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

TRIPLE-SEC COINTREAU

Refuser les imitations.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris

21 *septembre.*

M. Brisson, président du Conseil, vient d'assumer la plus grande responsabilité que jamais homme d'Etat ait acceptée. Je veux parler de la revision du procès Dreyfus.

Si la revision doit apporter l'apaisement, c'est parfait. Quant à moi je crains qu'elle n'augmente nos divisions au lieu de les éteindre. Néanmoins, je constate que la haute banque applaudit à la décision du cabinet puisque, pour le moment, elle achète de tout à tour de bras ; il s'en suit une reprise assez sensible sur l'ensemble de la cote.

C'est ainsi que le 3 % (coupon détaché) s'offre 25 centimes de reprise à 102.50 ; l'amortissable 15 centimes à 101.70 ; et le 3 1/2 20 centimes à 105.90.

L'Italien un peu embourbé oscille autour de 93 francs.

Quant aux fonds Ottomans, les événements de Crète n'ont aucune influence sur les cours, cela tient à ce que l'on est persuadé en haut lieu que les puissances ne tarderont pas à rétablir l'ordre. Banque Ottomane 550 ; Turc B 47.30 ; Turc C 26.45 et la série D 22.37 (ex-coupon).

Décidément on avait retenu l'Extérieure pour la ligne droite, car la voilà qui s'emballe comme une petite folle, 41 1/2 ; 42 1/4 ; 45 et 43 1/4 !...

Les fonds Russes ont peu varié, le 3 % or ancien 96.95 ; 3 % or nouveau 96.80 et le 3 1/2 or 1894 101.90 et 102.

Les institutions de Crédit témoignent pour la plupart une excellente tendance.

Banque de Paris 956 ; Crédit Lyonnais 872 et 875 ; Comptoir d'Escompte 587 ; Crédit Industriel 614 ; Société Générale 550 ; Banque Française de l'Afrique du Sud 89 ; Banque Parisienne 485 ; Banque d'Algérie 660 ; Crédit Foncier de France 695, 690 et 695.

Les obligations Foncières et Communales conservent un courant très actif de demandes.

Les recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer atteignent à ce jour une plus-value sur l'année précédente de 27,113,000 francs. Nous laissons le Nord à 2143 ; le Lyon à 1930 ; l'Orléans à 1885 ; le Midi à 1450 ; l'Ouest à 1225, et l'Est à 1086.25.

Le Suez réactionne de 50 francs à 3660 ! Quant au Panama, qui devait atteindre *le pair*, il a touché le cours de 40 francs au maximum, et cela par suite de manœuvres dirigées par un syndicat composé de roublards qui, adroitement, avait fait courir le bruit de l'achèvement certain du Canal au moyen d'une émission *d'un milliard !* J'ai eu l'honneur de mettre en garde les lecteurs de la *Revue Mauve* contre ces agissements, qui ne reposaient sur aucun fondement.

Les Omnibus ont rencontré un pavé qui les ont fait rétrograder d'une trentaine de francs à 1850. Les Voitures, plus calmes, se tiennent à 810. Les Grands Magasins du Printemps font 680, 685 Quant au Bec Auer, il *n'éclaire* décidément plus.

En Banque les mines sont calmes, sauf cependant la De Beers, qui semble être atteinte de la chorée ; voic les cours : 645, 618, 635, 620, 625, 637, 626, 630, 619 et 627. Viennent ensuite le Rio Tinto à 729 ; la Ferreira à 630 ; la Tharsis à 178 ; Champ d'Or à 40 ; Chartered à 82 ; Langlaagte à 85 ; Robinson Gold à 219 ; East Rand à 156 ; Shéba à 42 ; Randfontein 48, et Cape Copper 120.

En somme, tout va bien, *jusqu'à présent.*

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, au premier), Bruxelles.

Marché de Bruxelles

21 *septembre.*

En Coulisse les cours sont stationnaires, les transactions manquent complètement d'entrain. On est ferme, et puis c'est tout.

Brésil 54 11/16, 54 7/8 et 54 5/8. Turc série C 25.47 et série D 22 50. La Banque Ottomane a quelques bonnes demandes à 550. Lots Turcs 109.50 et ceux du Congo 90 1/2. La Varsovie capital 643 et le Rio 727.

Par contre, l'Extérieure d'Espagne est chaude comme une petite braise, 42, 42 5/8, 43 1/4, 43 et 43 1/16. Nous verrons plus haut.

Dans le compartiment du Comptant les affaires sont, au contraire, très animées.

Notons premièrement : Société Générale 3,930 et 3,950 ; Banque Nationale 2,805 et 2,822 ; Banque Auxiliaire de la Bourse 115, 117 et 120 ; Banque de Bruxelles 755 ; Crédit Général de Belgique 145 et 149 ; Crédit Industriel 412 ; Immobilière de Belgique 360 ; Caisse Générale de Reports 705 et 710 et le Crédit Liégeois 940.

Les Charbonnages sont houleux.

Amercœur 1,200 ; Charbonnages Belges 412.50 ; Prokhorow (Donetz) 857.50 ; Fontaine-l'Evêque 497.50 ; Grande-Bacnure 2,295 ; Levant du Flénu 2,540 ; Sacré-Madame 3,600, etc.

Par contre, les valeurs sidérurgiques sont très recherchées. Sarrebruck 9,200 et 9,325; Cockerill 2,360; Ougrée 1 700; Providence 4,325; Saint-Fiacre 1,300; Olkovaïa 592; Toula 537; Verchny Dniéprovsk 645; Vézin-Aulnoye 1180 et Musson 635.

Quant aux actions des Usines Delin, elles continuent leur mouvement ascensionnel; les privilégiées, très demandées, s'inscrivent aux cours suivants: 207, 210, 215, 218, 215, 217 et 220! A bientôt le cours de 250!

On recherche également avec le même entrain les Belges-Roumaines à 190 francs; soit avec *60 francs* de plus-value depuis 15 jours, l'émission du reste a été couverte 10 fois! Aussi je pense que les lecteurs de la *Revue Mauve* n'auront pas à regretter d'avoir suivi mon conseil. Eh bien, je vois le cours de 260 à bref délai, c'est vous dire : *Ne vendez pas!* La part fondateur fait actuellement 80, 85, 87, 85 et 87.50. Nous la verrons bientôt à 150 francs, c'est le bon moment pour s'en offrir un gros paquet.

Compagnie Industrielle de Belgique

Société anonyme

Constituée par acte passé le 17 août 1898, par devant Me VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles,et publié aux annexes du *Moniteur Belge* relatives aux actes des Sociétés du 3 septembre 1898.

SIÈGE SOCIAL A BRUXELLES

Capital social : 10,000,000 de francs

représenté par

100,000 ACTIONS DE CENT FRANCS CHACUNE

Il a été créé, en outre, **25,000** parts de fondateur, sans désignation de valeur.

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

de 30,000 Actions de 100 francs chacune,

donnant droit aux avantages spécifiés à l'art. 48 des statuts.

PRIX D'ÉMISSION : **125** FRANCS

Payables : { A la souscription . . . fr. **25** ; A la répartition. **100**

La souscription sera ouverte le Mardi 27 et Mercredi 28 Septembre.

à Bruxelles, à la *Banque Auxiliaire de la Bourse*, 51, rue Royale;
à la *Compagnie Auxiliaire Industrielle*, 42, rue Fossé-aux-Loups;
à Anvers, chez *MM. de Lhoneux, Linon et Cie*;
à Gand à la *Banque de Flandre*;
à Tournai à la *Banque Centrale Tournaisienne*;
à Mons à la *Banque du Hainaut*;
à Charleroi, à la *Banque Centrale de la Sambre*;
à Namur. chez *MM. de Lhoneux, Linon et Cie*;
à Liége, chez *MM. Nagelmackers et Fils*;
à Verviers, chez *MM. de Lhoneux, Linon et Cie*;
à Amsterdam cher *MM. Gebr. Wiegman*, banquiers.
ainsi que chez tous les banquiers et agents de change de province.

Voici maintenant quelques renseignements précis sur cette nouvelle société :

La COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE a été constituée en vue de s'intéresser dans toutes opérations industrielles, commerciales et financières en Belgique et à l'étranger et de contribuer à la fondation et au développement de tout établissement du ressort de son activité sociale.

Cet objet, basé essentiellement sur le principe de la mutualité qui a rencontré de si nombreux partisans depuis son application dans les affaires, est semblable ; celui de la Compagnie Auxiliaire Industrielle, sous les auspices de laquelle la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE a d'ailleurs été constituée.

On connaît les brillants résultats obtenus par l'Auxiliaire Industrielle : pour l'exercice 1897, elle a distribué à ses actionnaires 15 p. c. du capital.

Toutes les entreprises, basées sur le même principe, ont donné des résultats brillants qui font augurer favorablement de l'avenir réservé à la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE.

Dès sa constitution, la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE a repris, dans des conditions particulièrement favorables, l'actif de la Caisse Industrielle et Commerciale du Hainaut, en liquidation, se composant de valeurs au nombre desquelles il faut citer : des actions de la Société de Nebida pour l'exploitation des mines en Sardaigne; de la Société des Chantiers Navals de Nicolaïeff; de la Société Métallurgique Dniéprovienne du Midi de la Russie; des Verreries Bennert et Bivort et des Verreries Réunies à Familleureux; de la Société Franco-Belge de Matériels de chemins de fer; des Tôleries Delloye-Mathieu, à Huy, etc., etc.

Ces valeurs sont actuellement inscrites à la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles, à des cours sensiblement supérieurs à ceux payés lors de la reprise. Les dividendes distribués et ceux qui sont annoncés témoignent de leur prospérité croissante.

Il en résulte que la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE possède, dès ses débuts, des intérêts dans des affaires de grande vitalité, ce qui constitue pour elle un avantage d'autant plus appréciable qu'elle n'a pas dû traverser la période d'étude et de recherches des affaires inhérentes à tout nouvel organisme semblable. Les capitaux de la Société se trouvent ainsi rémunérés dès le premier jour.

Quant aux affaires nouvelles, on peut être assuré qu'elles ne lui feront pas défaut, étant donné, notamment les puissants concours qui ont participé à sa constitution. Différentes affaires sont déjà à l'étude et leur exécution rapporterait à la Société de sérieux avantages. Les capitaux importants dont elle dispose trouveront dans ces entreprises un emploi rémunérateur.

Les divers éléments que je viens de vous exposer établissent à l'évidence que cette nouvelle compagnie est à tous les points de vue aussi bien outillée que les meilleures entreprises similaires. Donc, son succès est certain.

Dans ces conditions, je conseille fortement à nos lecteurs de prendre part à l'émission des actions de la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE BELGIQUE.

A. VANETTE.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LE CONGRÈS INTERNATIONAL D'ART PUBLIC

QUELQUE OPINION que l'on ait sur l'utilité, en général, des congrès, et toutes réserves faites sur l'efficacité des décisions qui y sont prises, on ne peut nier que les questions soulevées et débattues au récent Congrès de l'Art public n'intéressent à un haut degré tous les esprits préoccupés d'esthétique.

Sur la question de « l'Art appliqué » qui, depuis quelques années, inspire de si intéressantes controverses, nous reviendrons bientôt.

Aujourd'hui nous sommes certains d'être agréables à nos lecteurs, en publiant *in extenso*, le très littéraire et très substantiel discours prononcé par M. Beernaert.

Par l'élégance rare du verbe, et par l'élévation des idées, cette allocution est le meilleur exposé qui puisse être donné de l'objet qu'apparemment se proposèrent les congressistes réunis à Bruxelles.

« Mesdames et Messieurs,

« Je vous remercie du fond du cœur de l'honneur que vous me faites en m'appelant à la présidence de cette assemblée, et je tiens que c'est en effet un fort grand honneur.

« Grand honneur d'abord à raison de la composition même de ce congrès qui a eu

l'heureuse fortune de réunir des adhésions si brillantes et si nombreuses. A côté de personnalités illustres, n'y voyons-nous pas siéger les délégués officiels de huit États, de la plupart des grandes villes qui se sont fait un nom dans le domaine des arts et de bon nombre de sociétés savantes ou artistiques de l'ordre? Honneur plus grand encore à raison du but élevé que nous allons poursuivre ensemble et qui est de mieux assurer le culte de cette chose grande entre toutes, qui s'appelle l'art, l'art qui ne connaît pas de frontières et a le monde entier pour patrie et pour domaine.

« Le siècle étrange autant que grand dont voici le crépuscule semble comme pétri de contrastes. Jamais on n'a plus parlé d'art, plus écrit sur l'art, et jamais on n'en a moins tenu compte dans la pratique des choses. Au point de vue de la forme, nous vivons dans une atmosphère de terre-à-terre et de banalités.

« A nulle autre époque on n'a mieux compris, plus vivement, plus sincèrement ressenti le charme de la nature sous ses aspects si variés et éternellement jeunes, et cependant jamais on n'a vu comme à présent mutiler, dénaturer, profaner ces beaux sites qui devraient former comme un patrimoine commun de l'humanité. L'industrialisme règne en maître, et à sa suite, la réclame, l'odieuse réclame se glisse partout et ne respecte rien.

« Jamais aussi on n'a plus étudié les monuments que nous a légués le passé, on les admire, on les célèbre, on les restaure, — bien quelquefois, mal le plus souvent, — mais que cette génération qui rebâtit et bâtit tant, car elle est prodigieusement riche, — que notre génération, dis-je, bâtit donc déplorablement mal! Que penseront de nous nos petits-enfants s'ils prétendent nous juger d'après nos maisons, ou même d'après tant d'édifices publics d'une architecture incohérente et sans style.....

« Cette situation, Messieurs, a frappé beaucoup d'esprits, et nous sommes réunis ici pour tenter de l'améliorer, pour lutter contre la banalité qui nous envahit, pour proclamer en l'honneur du Beau une sainte croisade.

« Il y a des contestations à faire, des conseils à donner, des mesures à proposer. Nous échangerons nos vues sur tout cela, nous mettrons en commun notre expérience et nos idées, et surtout nous tâcherons d'aboutir à des solutions pratiques, tant au point de vue technique qu'au point de vue législatif et social. Et comme nous sommes nombreux, ce que nous dirons fera plus de bruit que n'en peuvent faire des discours ou des articles isolés.

« Dans la vie moderne, c'est surtout l'opinion qui gouverne; les parlements ont leurs fenêtres grandes ouvertes pour recueillir les bruits du dehors, et l'important est donc de parler assez haut pour qu'ils parviennent jusqu'à eux.

« Que l'on ne se trompe pas, Messieurs, sur l'importance de notre but. Il ne s'agit pas seulement de se préoccuper de ce qui fait le plaisir des yeux. Ce qui touche à l'art est de portée bien plus haute et plus complexe. A tous égards, l'on influe sur le développement des caractères et sur celui des nations.

« Et dans les temps de démocratie comme ceux où nous vivons, il est peut-être plus nécessaire encore que toutes choses soient comme imprégnées d'art. Il ne faut pas seulement qu'il y ait de grands artistes; tout ouvrier doit être artiste à certain degré; il faut que la rue, il faut que les moindres objets usuels procurent à chacun les jouissances exquises que donne le goût. Et le pays qui aura le mieux compris, le mieux réalisé tout cela, aura du même coup assuré sa prééminence économique et industrielle. L'art n'est pas seulement l'art, c'est aussi pour les nations une source de richesses.

« Messieurs, je disais tout à l'heure que la réunion que voici est un fait considérable, et c'est ce que je veux constater encore en finissant, pour céder la parole à M. le ministre des beaux-arts de Belgique.

« Oui, c'est un fait considérable, et je crois pouvoir ajouter qu'il est sans précédent. Vous êtes accourus ici de tous les horizons du monde civilisé sans aucune vue d'intérêt personnel ou d'amour-propre national. — nul de nous n'a aucun avantage à attendre de nos délibérations, — nous ne nous y préoccuperons ni de quelque intérêt de classe, ni même de la patrie. — Non, le mobile qui nous réunit, le seul mobile qui nous anime et qui inspirera nos paroles, est au delà de toute frontière ; il s'agit d'un intérêt supérieur, commun à toute l'humanité.

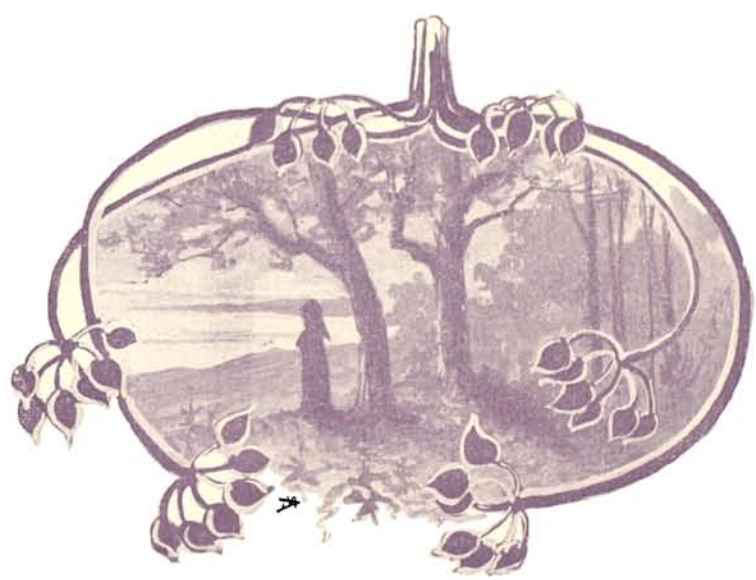
« N'avais-je pas raison de dire qu'un congrès assemblé dans un tel but constitue pour ainsi dire un fait sans précédent ?

« Qui donc jadis aurait eu la témérité de tenter une réunion internationale dans de semblables conditions ? Et si cet audacieux s'était trouvé, qui l'aurait écouté ?

« Et voici qu'aujourd'hui cela semble tout simple.

« C'est que si les frontières demeurent, elles s'abaissent. C'est que de plus en plus les intérêts se pénètrent et se confondent. C'est que les nations apprennent chaque jour à mieux se connaître et ressentent davantage les liens de l'universelle fraternité.

« Et voilà surtout, Messieurs, ce qui fera l'honneur, le grand honneur de notre temps, comme c'en est la nouveauté. — L'étude en commun à laquelle nous allons nous livrer est un pas de plus dans cette voie de progrès. Elle mérite de réussir comme toute œuvre de bonne foi, d'entente et de paix. »



PIERROT SOLDAT

A Paul Pascal.

Au pays où tu vis, l'hospitalité est large aux idées de patrie. Ne t'étonne donc pas si mon Pierrot, voyageur incessant, incarne aujourd'hui une patriotique fiction. Dans l'instant grave que nous traversons, les fous eux-mêmes se recueillent. J'ai même quelque idée que, dans notre France pourrie de rationalisme, les rêveurs seront les meilleurs soldats de demain. Lis cette courte fantaisie dans un sentiment de religieux respect pour les vieilles choses menacées ; lis-la aussi et surtout dans la certitude que le torrent d'encre qui roule ne vaut pas une goutte de notre sang gascon...

... Droit en selle, sur un grand cheval maigre et rouge, capitaine Pierrot se dresse tout en haut de la colline, dédaigneux des balles qui passent avec des bruits de baisers, dédaigneux de la mitraille qui fouille la terre avec des bruits sourds.

Indifférent aux éclats qui volent, aux lèvres un sourire attristé quand un soldat tombe, capitaine Pierrot fixement regarde le drapeau clair qui, plus loin, là bas, met sous le soleil une note de fête dans la fumée. De son poste en vedette, il voit, dans la flamme des foudres, s'avancer des masses profondes ; il voit, de ci de là, derrière des arbres grêles, des fantassins à genoux ; plus loin, des cavaliers qui galopent comme des hommes ivres. Il sait que tout est perdu, qu'on est cerné, qu'il faut mourir, et pourtant aucune angoisse ne l'étreint, aucun tremblement n'agite ses lèvres de fantôme.

Et tant que le canon tonne, si longtemps que sillent les balles, Pierrot, insoucieux de la mort qui rôde, tient obstinément son regard sur le morceau d'étoffe aux trois couleurs qui flotte au-dessus des poussières rosées de sang, par-dessus les cris de rage, les hennissements, les prières et les blasphèmes.

Mais soudain, là-bas, le drapeau s'incline, et capitaine Pierrot ressent au cœur la

brûlure d'un choc violent. Sur sa face qui ne peut pas pâlir, brusquement, passe un sourire d'agonie. Pierrot prend à deux mains sa poitrine trouée et, contenant dans un effort crispé le sang qui vient de son cœur, il étreint dans ses genoux de fer son grand cheval rouge et le voilà parti, cavalier de légende, coureur sans repos, jusqu'à ce qu'il retrouve l'étoffe disparue qui, ce matin encore, passait, claquante et fière, dans une gloire, au chant des trompettes...

Pierrot galope... Le jour baisse... Une montagne se dresse ; près du ciel, les cimes de neige disent que les hommes n'ont pu porter si haut la hideur de leur colère. Mais, en bas, jusqu'à mi-côte, les routes sont labourées par le sillon des obus, les arbres sont couchés ; les ruisseaux ont une couleur tragique ; on s'est battu par ici ; il y coule du sang, de la poudre et de la boue.

Pierrot passe et voici que son regard s'étonne parce qu'en haut, sur la crête bleue, le soleil disparaissant vient de mettre un reflet rose. Est-elle donc montée si haut, la loque qu'il veut retrouver avant qu'il ne meure? Mais non ! Plus loin encore...

Pierrot galope dans l'ombre... Dans le village qu'il traverse, les maisons écroulées disent l'horreur de la journée. Dans le silence, un chien, la patte cassée, hurle sa douleur à la nuit. Au noir d'une étable abandonnée, une bête crie. Sans s'arrêter à la pitié qui l'angoisse, capitaine Pierrot passe, parce que au loin, sous le ciel clair, une grange en feu vient de mettre une lueur rouge et qu'il a cru voir, tout à coup, surgir le reflet des couleurs disparues. Mais la lueur s'éteint... Plus loin ! Plus loin !...

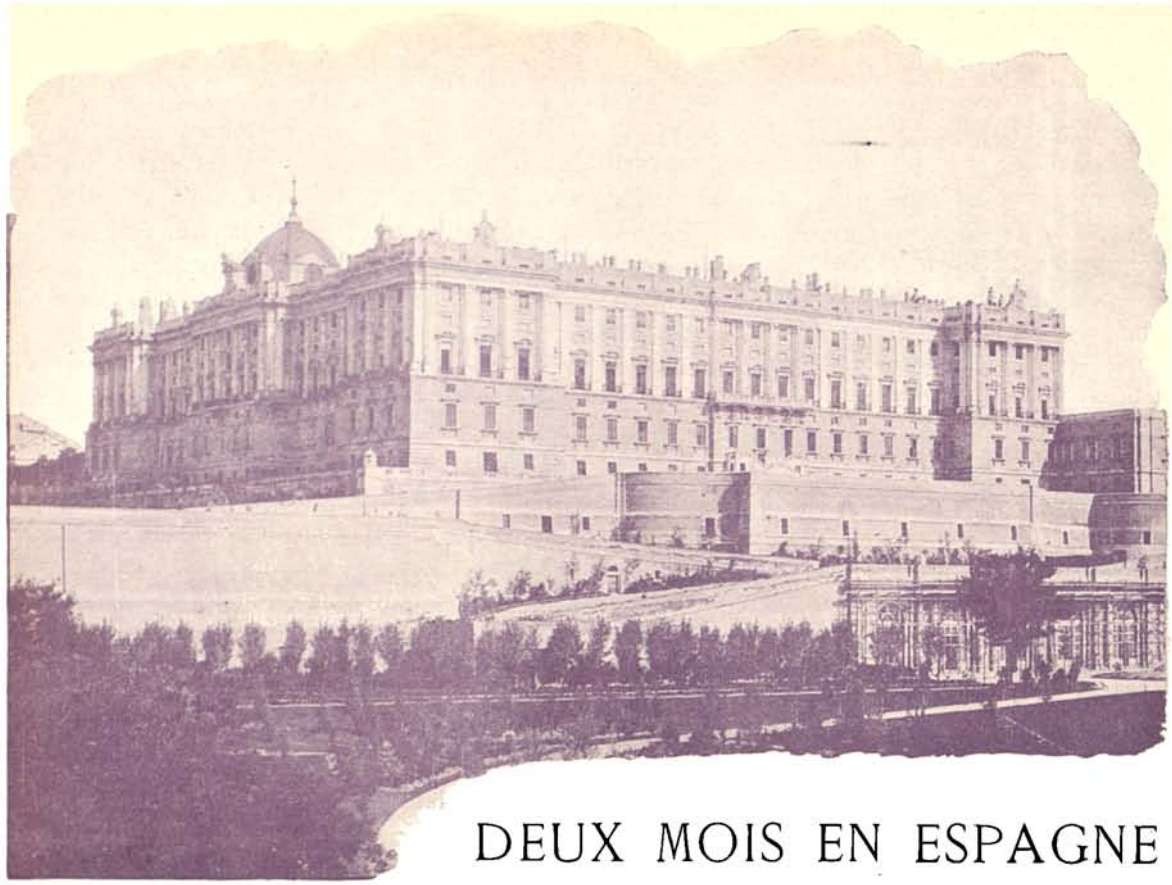
C'est maintenant une lande déserte. Les arbres sont tombés dans des poses fantastiques ; l'herbe est roussie du feu de la poudre ; les pins éclatés crachent en une fois toute leur sève, les petits chênes tordus semblent grimacer d'horreur ; l'air est encore lourd des cris de la veille ; pas un oiseau n'est demeuré. Capitaine Pierrot voit le soleil rouge qui monte ; au-dessus les bruyères sont bleues, et, dans ce réveil apaisé, il semble qu'à ses yeux l'image colossale se dresse du drapeau qu'il a perdu... Il court, il court, secoué de hoquets de mort, les jambes serrées aux flancs du cheval comme en une dernière étreinte, l'œil perdu dans des horizons de chimère, l'âme bercée des souvenirs qui font du courage, une volonté d'enfant têtu au fond de ses yeux noirs qui brillent comme des étoiles sombres dans le fard de ses joues.

Dans sa course de fantôme, pressant toujours de ses mains pâles sa poitrine percée, capitaine Pierrot arrive, alors que l'Angelus sonne, au bord de la mer très bleue qui rit, par petites vagues ironiques, à la méchanceté des hommes.

Un sourire crispe douloureusement sa face maigre ; devant lui l'obstacle se dresse que l'on ne peut franchir. « La fin est ici, murmure-t-il ; jamais ces hommes n'auront pu aller au delà ». Et tristement Capitaine Pierrot se résigne. Lentement, il descend de cheval, et puis, il écarte ses mains, laissant couler à gros bouillons son sang sur la grève.

Alors, doucement, entre la mer bleue et son sang rouge, Pierrot, blanc capitaine, se couche pour mourir, et met la troisième couleur.

J.-P. NOËL.



DEUX MOIS EN ESPAGNE

(Suite.)

VIII

MADRID

A.

ASPECT GÉNÉRAL. — LA PUERTA DEL SOL. — LE PRADO. — LA REINE RÉGENTE. LE GÉNÉRAL MIGUEL. — CUBA. — LES PARTIS ESPAGNOLS.

MADRID est une grande ville. Voilà la première impression que vous ressentez en sortant de la gare, dès que vous avez fait quelques pas sur la place de la station.

Cependant, à première vue, elle ne diffère en rien de nos grands centres; même aspect des places et des rues, mêmes vêtements.

Mais après quelques jours l'on se rend compte d'une foule de petits détails passés d'abord inaperçus et qui, peu à peu, se dessinent, montrant une grande différence de mœurs et de coutumes avec la civilisation des pays du Nord.

La ville est groupée et compacte. Pas de faubourgs s'étendant au loin; pas de routes au long desquelles les maisons s'égrènent fort avant dans la banlieue. Un tout finissant brusquement comme une ville ceinte de murs. Puis, sans transition, la campagne et les champs.

Comme Berlin, c'est une ville toute neuve, toute moderne. Il ne faut donc y chercher ni vestiges du passé, ni monuments antiques. Elle n'a rang dans l'histoire qu'à dater du XVIe siècle, quand le bon plaisir de Philippe II y transplanta le siège du gouvernement.

On dirait qu'il y amena avec lui tout ce qu'il y avait de vitalité dans la nation entière, tant le mouvement qui y règne contraste avec le calme et le silence des autres villes espagnoles.

La *Puerta del Sol* est le centre de l'activité, de la vie et du commerce; le passage obligé des gens d'affaires, des oisifs et des promeneurs.

La Puerta del Sol.

La forme de cette place est demi-circulaire; elle est bordée de banques, d'hôtels, de magasins et décorée d'une fontaine. De nombreuses rues convergent vers ce point, entretenant, à certaines heures du jour, une active circulation. Terminus de toutes les lignes de tramways, les piétons et les voitures s'y croisent et s'y recroisent sans cesse.

Les larges trottoirs sont envahis par une foule gaie, remuante et tapageuse. Des camelots, marchands de beignets, de journaux, de billets de loterie et de programmes de la *Corrida* débitent leurs marchandises. Les mendiants s'accrochent à vous, des libraires en plein vent installés à la bordure de pierre offrent leurs nouveautés et gênent la circulation. Tout un monde grouille sous le soleil brûlant se tamisant à travers une poussière fine et blanche.

Là aussi viennent finir le *Calle de Arenal*, *Mayor*, de l'*Alcala* et la *Carrera de San-Geronimo*, principales artères larges et bien pavées menant aux extrémités de la ville; vers le Sud au *Salon del Prado*, *Alameda* ou promenade bordée de palais, de maisons particulières, d'édifices publics et aux palais et parcs royaux qui clôturent la ville vers le Nord.

Le *Salon del Prado* sépare la ville de *Salamanca*, quartier tout récemment construit vers lequel émigre peu à peu la classe aisée et qui semble devoir prendre bientôt l'aspect tranquille, quoique plus riant, de notre quartier Léopold.

Le *Retiro* ou parc, que nous voyons dans la beauté de sa verdure naissante, s'ouvre sur ce boulevard.

Il est dessiné en un mélange de style anglais et français.

Rendez-vous des équipages et des promeneurs élégants qui viennent y chercher l'ombre et la fraicheur et un peu aussi pour y faire montre de leur luxe de chevaux et de toilettes. On y va de 5 à 7 heures, tandis que la matinée « Senoras et Senoritas », la tête enveloppée dans la mantille et l'éventail à la main montent et descendent l'*Alcala* échangeant des sourires et recevant des *Posquitos*.

La Madrilène est folle de ces compliments que le passant lui jette « *Que bonita! que mujèr tan guapâ!* (1) » Connu ou inconnu le lui dit. Elle passe sans répondre, indifférente en apparence, mais le plaisir se lit malgré elle dans ses grands yeux noirs, et c'est une grande déception si elle n'a pas été saluée plusieurs fois de cette façon au cours de sa promenade.

Deux places publiques méritent seules d'être signalées : la *Plaza Mayor*, grand quadrilatère entouré d'arcades. Au milieu se trouve un vaste square où s'élève la statue équestre de Philippe III et, devant l'Opéra, la *Plaza Isabel II*.

Il est remarquable d'observer combien les statues espagnoles sont supérieures aux nôtres. Voyez les statues de Velasquez. Christophe-Colomb, Charles-Quint, Cervantès, quelle finesse d'expression, quelle harmonie dans l'ensemble.

L'art religieux n'offre guère d'intérêt, *Sancta-Maria* a été affreusement dorée et surchargée d'ornements. C'est lourd, banal et de mauvais goût. *N.-S. de Calatrava*, plus simple, plus modeste, ne manque pas d'un certain cachet. C'est le rendez-vous pieux du high-life. Contrairement à l'usage du pays on y trouve des chaises.

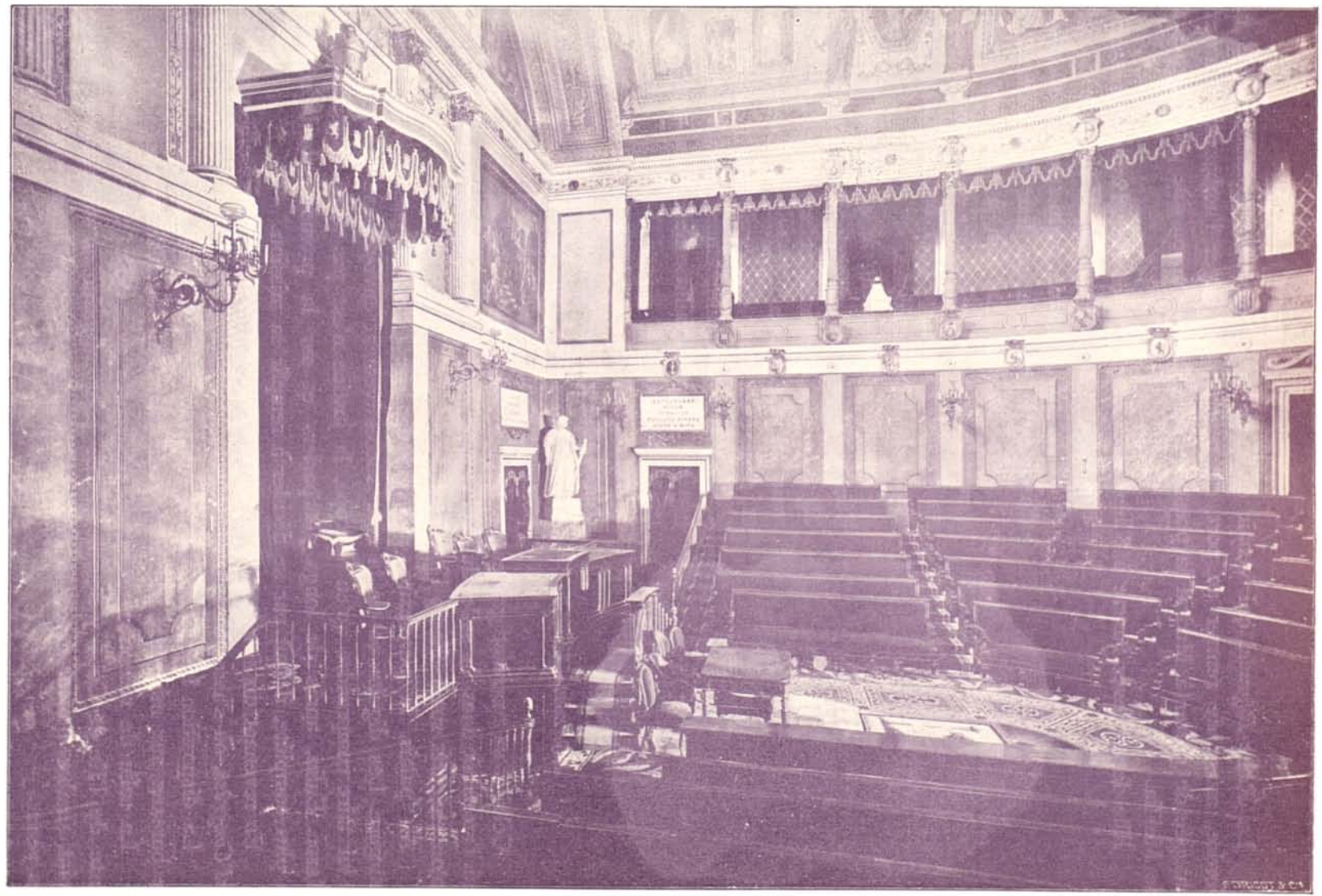
Madrid était encore en ce moment sous l'impression des événements des derniers jours. Le naufrage de la *Reine-Régente* avait tristement ému tout le pays.

Ce superbe cuirassé, qui avait coûté des millions, était considéré comme l'un des plus beaux construits en Europe et faisait à juste titre l'orgueil de la marine espagnole.

Pourtant, lors des essais et n'étant pas encore armé, quelques craintes avaient été émises sur la façon dont il tiendrait la mer le jour où il serait chargé du poids énorme de ses canons. Mais on ne crut pas devoir tenir compte de cet avertissement.

---

(1) Quelle excellente, quelle magnifique femme.



La Salle des Cortès

La *Reine-Régente*, qui venait de terminer sa première croisière, avait reçu l'ordre, avant de rentrer au port, de prendre à Tanger l'ambassade marocaine chargée de porter à Madrid la première partie de la rançon due pour l'expédition de Melilla.

Elle devait lever l'ancre à 8 heures du matin, le commandant désirant arrive à Malaga vers midi, de façon à rentrer à Cadix avant le soir, afin de permettre à ses officiers d'assister à une fête qui leur était offerte.

Ruyz Zorilla.

Malgré qu'il eût fait, à plusieurs reprises, demander aux ambassadeurs d'être exacts, ceux-ci ne s'embarquèrent qu'à 11 heures. Ce retard fut cause de la catastrophe.

Arrivée seulement à 4 heures à Malaga pour y déposer les envoyés du Sultan, la *Reine-Régente* continua aussitôt sa route vers Cadix, mais surprise par la tempête, elle ne put résister et périt avec tout son équipage.

Ce désastre, intimement lié à l'aventure du général Miguël, faillit amener les complications les plus graves.

Ce général auquel on avait dû retirer le commandement, en raison de son esprit exalté, ayant appris les causes de la catastrophe, se porta au devant de l'ambassadeur et le souffleta.

Celui-ci se trouvant gravement offensé refusa de se rendre auprès de la Reine qui l'attendait dans la salle du trône, tant que justice n'aurait été faite, voulant qu'on exécutât sur-le-champ l'insulteur.

Au palais, la perplexité était grande, car l'incident prenait une mauvaise tournure. Les dignitaires de la cour successivement envoyés, ne pouvaient arriver à lui faire comprendre qu'en Europe, la justice n'est pas aussi expéditive qu'au Maroc. Enfin, après de longs pourparlers et sur la promesse de la réparation la plus complète, il finit par se décider à remplir sa mission.

En revenant du *Prado* on passe devant un édifice du style corinthien, le *Palacio del Congrèso*, où s'assemblent les Cortès.

La disposition intérieure est des mieux comprises. Une suite de salons servent de bureaux aux ministres, de salles de sections, fumoir, bibliothèque.

La salle de réception est vaste et décorée avec goût. Sur un chevalet, une carte de l'Ile de Cuba y semble placée pour rappeler au visiteur que là est le point sombre qui obscurcit le ciel de l'Espagne et vers lequel sont dirigés tous les yeux.

Au premier moment on avait voulu faire croire que l'insurrection était sans importance ; un simple soulèvement des hommes de couleur. Mais devant la gravité des événements, l'on dut avouer la vérité. Cuba, soutenue sourdement par les

Américains, se battait pour obtenir son indépendance. Quoiqu'elle ne soit plus d'aucun rapport pour sa mère-patrie, l'honneur de l'Espagne est engagé à ne point abandonner sa colonie (1). Tous les mois des millions de pesetas et des milliers de soldats sont envoyés dans l'île pour étouffer la révolte. D'après la tournure que prennent les événements, le gouvernement n'est pas sans crainte sur l'issue de la lutte.

On venait d'y envoyer le maréchal Martinez Campos, le vainqueur des Carlistes, le héros de Mélilla et qui est aussi le général le plus en vue du pays. On le dit excellent militaire; pourtant certains mettent en doute ses talents.

La salle des séances peut contenir quatre cent dix-huit députés. Ils prennent place sur des bancs recouverts de velours rouge, à l'exception de celui des ministres tendu de bleu.

Il n'y a pas de loge royale.

Quand la Reine régente se rend aux Cortès, elle s'assied au bureau et prend la présidence de l'assemblée.

Les membres de l'assemblée ne montent pas à la tribune, mais parlent de leur place et debout.

Certains de nos députés auraient là quelques bons exemples à suivre, car ils se traitent avec la plus grande courtoisie et ne s'interpellent qu'en se qualifiant de très illustre seigneur.

Il y a trois partis : celui de M. Sagasta ou des libéraux, celui de M. Canovas ou des conservateurs et le parti républicain qui avait pour chef Ruyz Zorilla.

Ruyz Zorilla est mort en exil, après avoir pendant vingt ans essayé de susciter une révolution dont personne ne voulait. Son parti est d'ailleurs presque rallié à la monarchie.

Le mot libéral n'a pas en Espagne la signification que nous lui prêtons.

Sagasta et Canovas (2) sont tous deux catholiques. La divergence d'opinion n'existe qu'au point de vue protectionniste et libre-échangiste.

Maréchal Martinez Campos.

Les carlistes, partisans de don Carlos de Bourbon, réactionnaires et absolutistes, sont encore fort nombreux. Mais ils reçurent le coup de grâce en 1875 ; peu à peu les défections se font dans leurs rangs.

(1) Nous rappelons au lecteur que ces notes ont été écrites deux ans avant les événements tragiques qui se dénouent en ce moment à la conférence de Paris. (N. D. L. R.)

(2) Assassiné le 8 août 1897, à Santa-Agueda.

Quant aux socialistes, ils sont heureusement encore à l'état de quantité négligeable.

Le ministère Sagasta venait d'être renversé à la suite de l'échauffourée du 15 février. Deux grands journaux de la capitale, le *Globo* et la *Epoca*, ayant suspecté l'attachement de l'armée à la monarchie et la soupçonnant d'être peu favorable à l'expédition de Cuba, quatre cents officiers se rendirent dans les bureaux de ces journaux qu'ils saccagèrent. Il aurait fallu sévir, mais l'opinion publique était en leur faveur. De plus, le général Dominigez, ministre de la guerre, posait des conditions inacceptables. M. Sagasta, se sentant impuissant, préféra se retirer. La Reine a chargé du pouvoir M. Canovas de Castillo et, chose curieuse, le chef conservateur gouvernera jusqu'aux prochaines élections avec une majorité libérale.

M. Sagasta.

B.

LA COUR. — ALPHONSE XII. — LA REINE RÉGENTE. — ALPHONSE XIII.
LE PALAIS ROYAL. — LES ÉCURIES. — LE PRADO ET LA CASA DE CAMPO.
LA SOCIÉTÉ DE MADRID. — LES CLUBS.
LES THÉATRES. — DANSES ET CHANTS NATIONAUX. — LE CAFÉ DU PEZ.

Depuis la mort d'Alphonse XII, la Cour vit très retirée. A part la réception du jour de l'an et deux thés offerts dans le courant de l'hiver, il n'y a guère de fêtes au palais. La Reine, au grand regret des Madrilènes, ne se montre que fort rarement. Sa Majesté, ayant été très souffrante tout l'hiver, avait même dû supprimer la *Capilla Publica* du dimanche des Rameaux et la cérémonie du Lavement des pieds du Jeudi-Saint.

Lorsqu'une dépêche vint annoncer au prince des Asturies, qui passait les fêtes de Noël à Paris, que son peuple las, après six années de luttes stériles, le rappelait sur le trône, le jeune prince abordait une tâche bien rude.

La réception enthousiaste de Barcelone, les témoignages de sympathie recueillis tout le long de ce voyage triomphal n'en laissaient pas moins la situation des plus délicates. Ruiz Zorilla et les républicains d'une part, la gravité de

l'insurrection carliste de l'autre, étaient une perspective capable d'en effrayer d'autres qu'un roi de dix-sept ans.

Alphonse XII n'avait pas l'expérience, mais il avait pour lui la jeunesse et sa bonne volonté. Il représentait la légitime tradition dynastique dans sa seule forme acceptable, c'est-à-dire, constitutionnelle.

Large et libérale, son éducation à l'étranger en avait fait un esprit mûr et libre. Il avait eu, dès le début, le talent de ménager toutes les opinions sans froisser l'amour-propre d'aucun et la chance de s'appuyer sur des hommes d'une valeur et d'une fidélité incontestables.

Cette royauté naissante donnait au pays l'espoir de voir renaître une tranquillité et une paix durables.

M. Canovas del Castillo.

Le jeune roi répondit à l'attente de son peuple. Douze ans de ce règne trop court lui permirent d'affaiblir les partis et de consolider la monarchie constitutionnelle.

A sa mort, l'héritage que recueillait la reine Christine était bien lourd pour une femme toute jeune encore qui avait aux yeux de son peuple le grand défaut d'être étrangère.

Les partis en Espagne ne sont jamais anéantis, ils ne font que sommeiller en attendant la revanche. Ils pouvaient essayer de profiter de ce moment critique qui laissait la couronne sur la tête de la princesse des Asturies, une enfant de cinq ans.

Grâce à la fermeté de Canovas del Castillo, la régence fut proclamée sans opposition. Peu de mois après, la naissance d'un fils venait donner au pays des garanties nouvelles.

La bonne grâce de la Régente, sa dignité dans le malheur, sa vertu et la finesse de son sens politique, firent tomber toutes préventions ; aussi ses sujets lui accordèrent bientôt leur confiance et leur affection.

Le petit roi, dont la santé est très délicate, ne se montre jamais en ville. Tous les jours, accompagné des infantes, il se rend au *Pardo*, où il reste jusque vers quatre heures pour y respirer l'air vif et sec. Parfois aussi on le mène au *Casa de Campo* situé en face du palais.

Le palais fut bâti par Philippe II, mais n'est pas entièrement achevé. Il est construit à l'extrémité de la ville, dominant la vallée du *Manzanarès*. Grâce à l'aimable obligeance de M. le comte de S... qui nous avait fait obtenir les permissions les plus étendues, nous pûmes voir en détail toutes les richesses qu'il renferme.

Nous montons par le grand escalier de marbre en face duquel s'ouvre la salle des gardes où cinquante hallebardiers sont toujours de service, attendant leur tour de faction à l'intérieur du palais.

Une suite de salons, plus riches les uns que les autres, occupent le premier étage. La salle du Trône, la salle Gasparine, le salon Empire, la salle de Porcelaine, entièrement faite de céramiques ayant le grand, mais seul mérite de provenir de l'ancienne manufacture arabe du *Retiro*, les appartements des souverains étrangers, le salon Charles III, la grande salle à manger, les appartements particuliers de l'infante Isabelle et la chapelle sont les pièces les plus intéressantes.

S. M. la Reine Régente.

Toutes ces salles sont somptueusement décorées, les lambris et le chambranle des portes sont de marbre et les plafonds peints par les grands maîtres espagnols. Partout des tapisseries, des porcelaines, des vases de la Chine, du Japon ou des bronzes d'art.

L'importance des dépendances justifie bien une visite.

Les selleries forment une immense galerie où en des vitrines sont renfermés les harnais de gala et demi-gala en cuir de Russie chargés d'ornements de bronze

doré, les livrées de soie brodées d'or, les costumes des hérauts d'armes, les selles et les housses des différents quadrilles employés dans les combats de taureaux donnés à la Cour. Tous ces objets sont dans un merveilleux état d'entretien La Cour s'impose d'énormes sacrifices pour conserver et entretenir ce luxe de représentation.

Les écuries renferment deux cents chevaux et autant de mules. Presque tous sont de provenance andalouse ou normande, fort beaux dans leur race, mais d'un genre qui serait peu estimé chez nous. Il s'y trouve aussi quelques pur-sang anglais et arabes.

Toledo, le cheval favori du feu roi, entouré des plus grands soins en souvenir de son maître, se trouve dans un box capitonné.

Les remises contiennent un grand nombre de voitures fort bien entretenues, mais d'une grande simplicité. Une curieuse collection de voitures minuscules servant aux souverains enfants occupe le milieu du hall.

Dans une remise spéciale sont conservés les carrosses. Ils remontent en majeure partie à la fin du siècle dernier. Ce sont de véritables œuvres d'art rehaussées de dorures et de fines peintures.

Le plus ancien, le carrosse de Jeanne la Folle, en ébène sculpté, ne sert plus que pour les grands deuils de la Cour. Pendant des années, cette malheureuse reine promena dans cette voiture le corps sans âme de son triste époux.

Ce matin j'ai parcouru le *Pardo*, l'un des parcs royaux. Situé à une lieue de la ville, vous y arrivez en suivant une jolie *alameda* appelée *Salon du Pardo* se terminant aux murs dont le parc est entièrement clos.

Cette promenade mérite vraiment d'être faite, car, outre la beauté un peu sauvage du parc, la vue dont on y jouit est splendide.

A droite du chemin principal une forêt de chênes-liége rabougris, au feuillage vert foncé, presque noir, se dessine sur le ciel d'une pureté parfaite. A gauche un bras du Manzanarès serpente en un mince filet d'eau se perdant entre les arbustes et les joncs, enfin, devant soi, la *Sierra Guadarrama* se dresse étincelante, toute couverte de neige, semblable à un merveilleux décor. A chaque pas, de nombreuses bandes de perdrix rouges auxquelles le parc donne asile s'envolent vers la forêt.

Cette forêt n'est pas, comme on pourrait se le figurer, épaisse et vierge. En Espagne les forêts rappellent plutôt les couverts de nos parcs dont les arbres sont espacés de quinze à vingt mètres. Après l'avoir traversée dans toute sa longueur, j'arrive au château datant de la fin du siècle dernier.

Flanqué à chaque angle de tours carrées et entouré de fossés à sec, les quatre façades sont percées d'une porte précédée d'un pont donnant accès à la cour intérieure entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de granit.

Les appartements sont, au premier, meublés dans le style empire et garnis de magnifiques tapisseries. Elles sont seules remarquables, car tout l'ameublement du château est fort simple.

Le château rappelle surtout le souvenir d'Alphonse XII. Ce fut là qu'il

S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.

passa les quinze derniers jours de sa vie et mourut à trente-deux ans, regretté de son peuple dont il avait su s'allier les sympathies par son caractère simple et affable.

L'autre jardin royal, la *Casa de Campo*, s'étend sous les terrasses du palais, mais n'est pas ouvert au public. Il faut un permis pour pouvoir y promener soit à cheval soit en voiture. La chasse, fort giboyeuse jadis, en est actuellement presque entièrement détruite.

Alphonse XII fit faire de grands travaux d'irrigation pour amener l'eau nécessaire aux plantations. De petits conduits permettent d'arroser chaque arbre et d'obvier aux longues périodes de sécheresses de l'été.

Il est mis directement en communication avec le palais par une galerie souterraine. La Reine régente en a fait sa promenade favorite.

La société madrilène se distingue par la grande simplicité de ses intérieurs. Tout son luxe réservé pour le dehors se déploie en toilettes et équipages.

Craignant, mais à tort, les critiques des étrangers, les Espagnols n'aiment guère à les introduire dans leur intimité, mais une fois qu'ils ont compris que c'est votre désir, ils se multiplieront en prévenances; aussi l'on ne peut assez reconnaître l'affabilité charmante de leurs relations.

Cette année, les fêtes mondaines, en général assez rares, ont été encore moins nombreuses. Tout se ressentait des malheurs qui, pendant ces derniers mois, avaient accablés le pays. Comme chez nous, il n'est pas d'usage de danser en Carême, mais il se donne des réceptions ayant beaucoup d'analogie avec nos soirées de Carême.

Les mariages aussi sont peu fréquents dans le monde, quoique la jeunesse jouisse, comme en Allemagne et en Angleterre, d'une liberté assez grande.

Quand des jeunes gens se plaisent, leur premier soin est de se mettre d'accord entre eux et de n'en faire généralement part à leurs parents que le plus tard possible. Ce système a pour résultat que souvent ceux-ci, malgré leur résistance, doivent finir par céder.

Le fiancé prend le nom de *novio*, la jeune fille celui de *novia*. Dès que le mariage est décidé, on ne désigne plus les jeunes gens que sous le nom de *novio* de Mlle X., ou *novia* de M. Z.

Ce procédé a peut-être ses avantages, mais offre aussi certains inconvénients; témoin cet hiver la fille de la duchesse de X... qui s'était amourachée d'un brillant officier de dragons appartenant à une famille de négociants peu fortunés. De là grande colère de la duchesse qui voulut s'opposer au mariage.

Tous les jours, lorsque la jeune fille accompagnée de sa mère allait faire sa promenade au Prado, l'on pouvait voir le *novio* à cheval escortant la voiture.

Nous avons appris depuis que les fiancés avaient su vaincre la résistance de la duchesse, et que le mariage avait été décidé.

L'Espagnol a la passion du jeu, aussi existe-t-il de nombreux cercles à Madrid.

Le plus élégant, le *Nuevo Club*, dont le président est le duc de Lécéra, se

forma il y a une dizaine d'années par la scission de quelques membres dn Veloce-Club. On n'y jouait pas au début, mais les membres s'ennuyaient tellement que la commission finit par autoriser une table de *pocker*.

Le Veloce-Club occupe un magnifique local et compte beaucoup de membres mais il périclite. C'était un cercle où l'on jouait très cher. Il y eut quelques scandales retentissants à la suite desquels les jeux furent supprimés. Depuis quelques jours on y a rétabli le *quinze*, sorte de baccara. Son nouveau président, le comte de Romerée, s'est imposé la tâche difficile de le relever.

La station et le Palais royal.

Le troisième grand cercle, le *Casino*, compte huit cents membres. Sa composition est assez hétéroclite.

Si les Espagnols aiment les spectacles violents qui parlent plus aux sens qu'à l'âme, ne croyez pas que pour cela il n'accorde aucune attention aux plaisirs intellectuels. Bien au contraire, les théâtres et les concerts très nombreux dans la capitale en sont la meilleure preuve.

Le théâtre espagnol, le plus vieux et le père de tous les théâtres de l'Europe, comme le prouve l'examen même peu approfondi de la plupart des pièces anciennes anglaises et françaises, est né de la « romance », poésie nationale de la péninsule.

De forme aisée, éminemment populaire, la romance nous a transmis à tra-

vers les siècles les légendes et souvent même l'histoire. Mélange de grandeur et de trivialité, elle a célébré tous les sujets, qu'ils soient chevaleresques, historiques, galants ou modernes.

Le théâtre y puisa le roman. En Espagne, son action mouvementée exige des entrées et des sorties aussi multipliées que bruyantes. Quant à son drame, jadis héroïque et religieux, il a aujourd'hui perdu ses qualités. Ici, comme chez les autres nations, il n'a conservé que les petits côtés de l'action, laissant aux vaudevillistes une mine féconde à exploiter en utilisant ses escaliers secrets, ses portes dérobées et ses invraisemblables péripéties, amenant les situations les plus compliquées par l'imbroglio des déguisements, des enlèvements et des fourberies les plus extraordinaires.

La Jotta.

Mais si le théâtre est déchu, l'attrait qu'y trouvait le peuple espagnol est resté le même Tous les soirs les salles de spectacles sont bondées. Sur certaines scènes l'on donne jusque quatre représentations par soirée, véritable nécessité, car si la vie commence tard dans la matinée, l'on dîne très tard aussi, la soirée doit forcément se prolonger assez avant dans la nuit et chacun peut ainsi assister, suivant l'heure de ses loisirs, à l'une des représentations.

L'Opéra est fort beau, les acteurs sont médiocres, mais la musique est excellente. Presque toutes les places sont louées à l'année et on s'y rend assidument non seulement pour écouter la pièce, mais encore comme but de réunion pour se rencontrer et causer, ce qui est infiniment plus agréable que l'insupportable silence auquel la police de nos théâtres nous condamne, même pour l'audition des plus mauvaises actrices que nous offre trop souvent notre académie de musique.

Le théâtre de la *Zarzuela* est, après l'Opéra, le plus suivi. Les *zarzuelas* sont un genre d'opérettes tenant le milieu entre notre opéra-comique et l'opéra-bouffe. Le caractère en est tout espagnol et accompagné d'une musique brillante et légère.

Dans presque toutes les pièces espagnoles figure un moine auquel, dans un pays si religieux, il est singulier de voir donner généralement un rôle peu flatteur ou grotesque.

Les danses nationales sont les divertissements favoris de la classe inférieure. Elles sont composées d'un mélange de pas chorégraphiques souvent accompagnés de chants se divisant en danses du Nord et du Sud.

Dans le nord, c'est un pas chanté, la *Jotta de Sarragosse*. Dans le sud, dominent des danses accompagnées de chant ou *Sevillanas* ou encore simplement des chants appelés *Malagnenas*.

Les gitanos dansent et chantent les *Seguidillas*.

Les *Sevillanas* et la *Jotta*, brillantes et tapageuses comportent un ou plusieurs exécutants.

On nous avait beaucoup recommandé d'aller au *Pez* et au *Flamenco* (1) voir ces curieuses représentations qui ont un cachet national tout particulier. Le Café du Pez est situé dans une rue écartée, non loin de la « Puerta del Sol ». Nous entrons, c'est une vaste salle grossièrement décorée de peintures à la colle, d'aspect sombre et triste. Autour des petites tables un public, appartenant aux dernières classes de la population, boit du café et fume des cigarettes.

Dans un angle est dressé une sorte d'estrade sur laquelle quatre ou cinq hommes au visage blême et quelques femmes vêtues d'oripeaux voyants sont assis sur des chaises rangées le long du mur.

L'une d'elles s'avance au bord de cette scène improvisée et entame une *Malaguena* d'une voix monotone, tandis que les autres marquent la cadence en frappant dans les mains. De temps en temps, la chanteuse détonne subitement et coupe sa triste romance d'amour d'un cri aigu ou rauque qui produit une impression désagréable.

Quoique les rixes soient fréquentes, il n'y a guère de danger pour l'étranger à entrer dans ces établissements; pour un rien elles éclatent et presque toujours y a du sang répandu. En Espagne tout homme est muni de la terrible *navaja* dont il ne se sépare jamais. La police fait périodiquement irruption dans ces établissements, fouille les consommateurs, faisant une ample moisson de couteaux, ce qui ne sert qu'à peu de chose, car le lendemain tous se procurent une nouvelle arme. Aussi, a-t-on établi dans chaque quartier des bureaux de secours reconnaissables au loin par une grande lanterne garnie de vitraux rouges, où l'on transporte les blessés pour leur donner les premiers soins que réclame leur état.

(A suivre.) Baron DU GRATY.

(1) Le terme « Flamenco » flamand, est une expression très usitée pour désigner l'amateur des coutumes et sports nationaux.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Berthe en reconnaissant la belle Vera, rougit vivement, surprise de tant d'amabilité pendant que Mlle Clémence se confondait en salutations.

— C'est moi qui suis heureuse de vous revoir, Madame, je vous remercie infiniment de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi, dit Berthe en s'inclinant.

— La Reine! cria-t-on dans l'escalier.

— Vite, entrez dans la salle, dit la comtesse avec un petit signe de bienveillance et saisissant un splendide bouquet que tenait un laquais derrière elle, elle s'élança, suivie des dames du comité, à la rencontre de la souveraine, pendant que Berthe entraînait Mlle Clémence dans la salle de concert.

Un commissaire prit leurs cartes et leur indiqua leurs chaises. Elles étaient tout en haut, au premier rang derrière la Cour. Elles s'assirent docilement sans trop s'étonner d'être si bien placées; elles avaient si peu l'habitude de ces fêtes des grandes villes!

— On peut bien dire que tu me fais marcher sur la tête, dit Mlle Clémence, quand elles furent installées. Jamais je n'ai vu un pareil brouhaha.

— Vous vous y ferez, surtout quand vous entendrez la belle musique, cousine Clem, répondit Berthe gaiement. Ne vous fatiguez pas à tâcher de tout voir et tout entendre, je verrai et j'entendrai pour vous et pourrai, quand vous voudrez, vous raconter toute la soirée sans oublier le plus petit détail.

En ce moment, toute la salle se leva. La Cour entrait. Au passage de la Reine et des princesses, les dames plongeaient en une grande révérence, les hommes se courbaient en deux. Pour la première fois les deux provinciales pouvaient contempler ces augustes personnages. Chez Mlle Clémence l'émotion de voir la Reine de tout près devenait presqu'une émotion religieuse. Berthe, moins impressionnée, regardait curieusement.

Tout ce grand monde se plaça enfin. Les princesses en avant et derrière elles, leur suite et les dames patronesses.

Devant Berthe vint s'asseoir un officier à la moustache en croc, au crâne dénudé, tout chamarré de décorations.

— Ce doit être pour sûr un ministre, murmura Mlle Clémence à Berthe, avec tant de décorations que cela !

— Je pense que c'est un officier d'ordonnance, répondit la jeune fille. Mais attention, le concert va commencer.

Le chef d'orchestre leva son bâton, regarda tout autour de lui et donnant le signal de l'attaque il entama le Concerto de Mendelsohn exécuté par le pianiste Mondé.

Avec le premier accord, Berthe perdait toute conscience d'elle-même. Pendant que Mlle Clémence se disait en soupirant que cette musique était bien bruyante, sa jeune cousine, oubliant le public qui l'entourait, s'envolait avec le maître immortel qu'elle écoutait vers les régions idéales où seules accèdent les âmes vraiment artistes.

Berthe ne revint à elle qu'avec le dernier accord du morceau, suivi de frénétiques bravos.

— C'est bien long ce morceau, chuchotta Mlle Clémence. Tu y as compris quelque chose, toi ? Pour moi, ce qui m'a amusé, ce sont les mains du pianiste. Il y avait des moments où elles allaient si vite qu'on ne les voyait plus. C'était comme un petit brouillard.

Berthe acquiesça en souriant. Il lui était pénible de parler, de rompre le charme dont les belles harmonies du maître avaient rempli son âme. D'ailleurs en ce moment éclata un tonnerre d'applaudissements : Talmont arrivait sur l'estrade.

Un flot de sang monta au visage de la jeune fille. Son cœur battit avec violence. Quoi? c'était bien Talmont, celui qui, ce matin encore, était chez elle si gai, si simple, si bon enfant comme le plus vulgaire citoyen, c'était lui qui provoquait cet enthousiasme délirant ! Et cet artiste que l'accueil qu'il recevait grandissait de cent coudées aux yeux de la jeune fille, cet artiste lui avait dit : « Vous verrez comme je jouerai bien parce que vous êtes là ! » Bien sûr il n'y pensait plus guère.

Les mains royales applaudissaient et Talmont, habitué à tant de gloire, n'en paraissait ni surpris, ni ému. Il saluait gravement, d'un air touché et content de lui, d'un air qui eût pu trahir un peu de fatuité chez tout autre que chez lui. Mais chez Talmont, on n'y prenait garde, sa réputation de bon garçon marchait avec sa réputation artistique. Ce pendant qu'il s'inclinait gracieusement, ses yeux erraient sur le premier rang des spectateurs comme s'ils cherchaient quelqu'un.

Il s'assit près du piano où l'attendait l'accompagnateur.

En quelques notes effleurées rapidement du doigt, il s'assura du parfait accord de son violoncelle, il fit signe au pianiste de commencer le prélude, sans cesser de regarder vers le premier rang. Tout à coup, il sourit imperceptiblement, il avait découvert ce qu'il cherchait, une tête blonde, vaporeuse et qui se penchait un peu pour mieux le voir derrière l'officier d'ordonnance au crâne dénudé, tout chamarré de décorations. Un petit salut très doux à l'adresse de cette tête blonde fut envoyé par l'artiste, mais la tête blonde ne le lui rendit pas. Elle regardait autour d'elle à qui Talmont envoyait un si gentil salut.

Berthe ne pensait pas que ce salut s'adressât à elle. Du haut de son estrade, Talmont lui apparaissait comme une sorte de demi-dieu qui devait certainement avoir oublié son existence à elle, pauvre petite. Mais non, il ne l'avait pas oubliée. Quand elle dirigea de nouveau ses yeux vers lui, l'artiste inclina la tête plus fort et cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper. L'officier d'ordonnance se retourna même curieusement pour savoir à qui le maëstro adressait de si aimables signes. Il ne s'en étonna plus en apercevant sa voisine et même il recula légèrement sa chaise pour lui laisser plus d'espace et peut-être la mieux voir aussi.

Mais Talmont avait saisi son archet et dès que, d'une main ferme, il l'eut appuyé sur

les cordes de son violoncelle, le silence se fit et seule la voix merveilleuse de l'instrument s'éleva, vibrante et pure. Nul n'avait comme Talmont ce jeu pénétrant, cette expression empoignante qui s'enfonçait jusqu'au cœur. C'était là son grand succès, et on s'étonnait toujours de rencontrer chez ce joyeux compagnon, une exquise finesse de sentiment, une passion si profonde qui semblait incompatible avec son caractère étourdi. L'art le transformait et Talmont, son archet en main, n'avait aucune ressemblance avec Talmont sablant l'Aï.

Cette grande voix du violoncelle, tendre, passionnée, suppliante ou radieuse, remplissait la salle attentive et charmée et lorsqu'elle cessa, il y eut un instant de silence encore, puis comme le roulement grandissant du tonnerre, la foule éclata en applaudissements. Trois fois Talmont fut rappelé, on ne pouvait se lasser de lui crier bravo, l'émotion que son chant avait excitée s'exhalait en cris délirants.

— Il n'y a pas de bon sens à flatter ainsi une créature humaine, murmura Mlle Clémence choquée.

Berthe ne disait rien, n'applaudissait pas, mais tous ses nerfs vibraient avec violence, son cœur battait. Un sentiment très doux l'envahissait. Il lui semblait qu'elle participait aussi à ces ovations, qu'il y en avait un peu pour elle, car l'homme qui tenait cette foule à ses pieds n'était-il pas son ami, ne lui avait-il pas dit qu'il jouerait mieux parce qu'elle serait là ?

Elle le dévorait des yeux, ce héros qui s'inclinait, souriant, si peu ému de tant de gloire, si beau, entouré pour elle d'une auréole si prestigieuse qu'en ce moment, elle sentit que plus rien au monde ne l'effacerait de sa pensée.

A la fin du concert, après d'interminables rappels, l'officier d'ordonnance, sur un mot de la Reine, disparut derrière l'estrade et revint avec Talmont. Berthe rougit d'émotion. Il était maintenant tout près d'elle, elle entendait les choses flatteuses que disait la Souveraine, auxquelles l'artiste répondait avec une aisance modeste, en homme habitué à être félicité par les grands.

Toute la salle était debout, attendant le départ de la Cour, les yeux fixés vers le groupe que formaient les Princesses autour de Talmont. Enfin la Reine, d'un signe de tête, le congédia et, après s'être incliné profondément, il fit un pas en arrière, puis se retournant vivement, il vint à Berthe.

— Vous êtes-vous amusée ? lui dit-il en lui tendant la main.

— Oh ! oui, répondit la jeune fille avec élan. Comment ne serait-ce pas ? Vous avez si bien joué !

— C'était convenu que je jouerais bien.

— Pourquoi ? demanda Berthe étonnée.

— Parce que je jouais pour vous. A demain !

Et, sans attendre plus, Talmont regagna rapidement la salle d'accord.

Berthe restait clouée à sa place, si délicieusement émue qu'il fallut que Mlle Clémence la secouât pour la décider à bouger. La foule s'écoulait rapidement, suivant le sillon brillant de la Reine et de sa suite, mais Berthe ne parvenait pas à s'arracher à cette salle où elle venait d'éprouver la plus douce émotion de sa vie.

Tout en descendant l'escalier, en aidant Mlle Clémence à remettre son manteau, en remontant à pied la rue, elle restait plongée dans une sorte de rêve, entendant vaguement ce que lui disait sa vieille cousine, fort heureuse d'en avoir fini.

— Talmont s'était-il moqué d'elle !

Berthe devenait craintive, l'expérience, la cruelle expérience l'avait rendue sceptique. Elle savait maintenant que les hommes débitent des compliments et des protestations d'amitié plus follement que les pétales des fleurs de son corsage ne s'envolaient au vent.

Ils regardent ces jolies phrases comme sans conséquence. Seules, les petites sottes peuvent les prendre au sérieux. Talmont pensait-il vraiment comme cela ?

Longtemps elle rêva dans son lit, incapable de sommeil, la tête toute pleine d'harmonies, et peut-être jamais n'avait-elle eu aussi vivement cette sensation de bonheur. Cette sensation, elle l'avait éprouvée, un instant bien rapide lorsque, à Bourg-en-Fagne, Talmont lui déclara qu'elle était une artiste ; mais comme il fut court, ce bonheur-là ! comme il s'effondra dans des années de larmes ! Et doucement, plus calme, Berthe ferma enfin les yeux, pendant qu'une voix très douce lui chantait : C'est pour vous que j'ai joué.....

Quel réveil délicieux, le lendemain matin ! Pendant que Mlle Clémence se plaignait d'un grand mal de tête, Berthe, joyeuse, le cœur débordant d'une intime allégresse, se hâtait de donner au magasin, comme à l'étroite arrière-boutique, l'aspect le plus aimable possible. Elle soigna sa toilette et sa coiffure, étonnée elle-même de se sentir devenir coquette ; puis, un panier au bras, elle courut dans la rue vers le marché voisin. Comme elle lui parut jolie, la place morne d'ordinaire, mais où le soleil matinal caressait les monceaux de violettes, de jonquilles et de primevères ! Les marchandes qui la connaissaient, l'appelaient de loin. Berthe répondait gaiement, marchandant sans nécessité, uniquement pour le plaisir de rire.

— Bien sûr, vous allez revoir votre amoureux, mam'selle, dit une vendeuse. Vous cherchez de belles fleurs et vous êtes gaie comme je ne vous ai jamais vue !

Berthe rougit et s'arrêta, décontenancée. On voyait donc quelque chose de bien extraordinaire sur sa figure ? Son amoureux ? Talmont ! Ah ! combien elle se trompait, la pauvre femme ! Talmont était un bien trop grand personnage pour penser à elle !

Cependant, en reprenant le chemin du logis, Berthe eut un soupir : « Si c'était vrai, pourtant ? se demanda-t-elle. Comme je serais heureuse ! »

En rentrant, elle prit dans son panier une grosse touffe de giroflées et plusieurs bouquets de violettes. Elle mit les giroflées et une partie des violettes dans deux vases, sur le comptoir, puis disposa les autres bouquets dans l'arrière-boutique.

— Comme cela, on ne sentira plus tant l'épicerie, pensa-t-elle.

Vers dix heures, un pas leste et élastique résonna dans la rue. Berthe depuis longtemps l'attendait, le cœur battant.

Une ombre passa devant la vitrine, et la porte, poussée vivement, s'ouvrit sous la main de Talmont.

— Enfin, j'ai cru que je n'arriverais pas, dit-il gaiement. Vous habitez au bout du monde, et vous pouvez vous vanter de me faire faire des choses extraordinaires. Me voici levé depuis huit heures, alors que je me suis couché à quatre. Après le concert, il a bien fallu accepter le souper offert par les amis, et les toasts ont été longs. Eh bien, que dites-vous de notre musique d'hier ? Était-ce à votre goût ?

— Pouvez-vous me le demander ? dit Berthe, dont les yeux brillèrent encore à ce souvenir.

— Alors je suis heureux. Et, tenez, ce que vous m'avez fait plaisir, quand je vous ai vue !

— Vraiment ? Vous pensez cela ? demanda Berthe.

— Si je ne le pensais pas, vous le dirais-je ? repartit Talmont. J'ai beaucoup de défauts peut-être, mais je ne mens jamais !

— Entrez ici, dit Berthe en ouvrant la porte de l'arrière-boutique ; nous ne serons pas troublés par les acheteurs de pétrole !

A suivre.) MAVIL

UN DRAME DU JOURNALISME

Il s'est passé ces jours derniers, dans les bureaux d'un grand journal de Paris, un drame qui a fort ému le monde des journalistes rappelé brutalement au sentiment des convenances.

Un député avait pris, dans l'insupportable affaire Dreyfus, une attitude de nature à déplaire au syndicat qui mène l'entreprise. Ce député, assure-t-on, n'est pas irréprochable. S'il est vrai qu'il ne le soit pas, c'était le droit des adversaires de lui reprocher ses fautes quelconques, dont ils auraient pu, à sa confusion, faire la preuve devant la Cour d'assises puisqu'il est un homme public. Mais au lieu de lui adresser des reproches précis, un goujat de lettres a écrit un de ces billets rosses aujourd'hui à la mode, dans lequel sa femme était ignominieusement attaquée. Le mari était absent, assez loin de Paris. La femme indignée s'est armée d'un revolver, a couru au journal, a demandé le directeur qui ne se trouvait pas dans son cabinet, puis est revenue quelques instants après, et introduite cette fois devant un monsieur qu'elle a cru être le directeur encore absent et qu'elle ne connaissait pas, elle a tiré sur lui quatre coups de son revolver. Et tandis qu'on accourait au secours du blessé, elle s'est assise dans l'antichambre, alors qu'elle aurait pu s'enfuir, attendant qu'on l'arrêtât. Celui qu'elle avait atteint était le secrétaire de rédaction.

Le lendemain, le directeur, un député-avocat, déclinait la responsabilité de l'article insultant et l'auteur, tout étourdi par l'événement et ému à la pensée qu'il aurait pu recevoir dans le ventre les deux balles que ses « coups de griffes » signés d'un pseudonyme, avaient values à un camarade, exprimait son regret, en disant avec une inconscience étonnante qu'il ne prévoyait pas que ses injures adressées à une femme auraient de telles conséquences.

Deux jours après, le gouvernement qui, pendant un an, ne s'était pas ému des outrages adressés à l'armée, annonçait dans une note officieuse qu'il allait réprimer ces outrages, craignant sans doute que l'exemple donné par une femme ne fût enfin imité par des hommes, lassés des injures que leur adressent chaque jour des journalistes qui croient pouvoir le faire impunément.

Il est plus que probable que ce drame va non pas faire cesser les violences des polémiques actuelles, qui ne sont que des échanges d'invectives, mais du moins rendre plus circonspects les journalistes qui n'ont d'autre talent que celui de la diffamation et qui remplacent les arguments par de grossières injures. Mais il est une occasion de constater quelle altération déplorable des caractères et des mœurs s'est accomplie dans ce pays de France qui fut si longtemps celui de la noble galanterie et de la générosité chevaleresque.

Dans ce pays, la femme était autrefois, en quelque sorte, sacrée. Il ne sérait venu à l'idée de personne, pas même du plus grossier goujat, de mêler le nom d'une femme à des querelles publiques et d'en faire l'objet de chroniques scandaleuses. Et s'il en avait eu l'idée, il n'aurait pu l'exécuter parce qu'il n'aurait pu trouver d'éditeur pour complice et parce que le bâton et le mépris public l'en auraient durement puni.

Aujourd'hui on ne se gêne plus pour mêler les femmes aux informations scandaleuses et aux polémiques injurieuses, et il est tel journal prétendant à la qualification de journal littéraire où des femmes dont le nom est à peine défiguré sont insultées et diffamées par des rédacteurs qui se vengent ainsi des insuccès qu'ils ont obtenu chez elles, ou des refus qu'elles ont opposés à leurs exigences. Et ces insulteurs de femmes trouvent des complices protecteurs dans les directeurs qui demandent le succès au scandale.

Si par hasard le mari, un parent ou un ami de la femme insultée se fâche et demande une réparation à l'auteur de l'injure, on va sur le terrain où l'on échange deux ou quatre balles sans résultat (car les tireurs de la force de Morès sont rares), à moins que l'un des adversaires ne reçoive une égratignure dans un duel à l'épée auquel les professionnels du scandale se préparent par des leçons d'escrime quotidiennes Et l'honneur est déclaré satisfait. La femme reste insultée et diffamée, et l'on échange des sourires malins et des chuchotements offensants quand elle apparaît ou quand elle passe.

Ce sont d'abominables mœurs. Et s'il est quelque chose de déplorable dans cette tragique aventure, ce n'est pas qu'une femme ait usé d'une arme meurtrière, c'est qu'elle ait eu un motif pour en user légitimement.

Il n'y a pas à savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans les racontars du journaliste qui, sous le masque du pseudonyme, a insulté une femme, Il n'y a qu'à savoir que celle qu'il insultait était une femme, étrangère à la vie publique et dont le nom ne devait pas être prononcé dans une querelle qui n'intéresse que des hommes.

Sachant que la loi ne la protégeait pas contre d'immondes diffamations que les juges sont impuissants à réprimer, cette femme a voulu les punir comme elle le pouvait. Ayant de l'honneur une notion que les hommes de ce temps et de ce pays ont perdue, et estimant qu'il valait la vie, elle a tiré sur celui qu'elle croyait être l'auteur responsable de l'article ignominieux attentant à sa réputation, sans se préoccuper du prix auquel il lui faudrait payer cet acte de justice individuelle. Elle n'a pas voulu laisser à son mari le soin de demander à son insulteur une réparation dans la comédie d'un duel que les témoins s'efforcent de rendre innoffensif et qui ne répare rien, elle a vengé elle-même l'outrage sanglant qui lui était fait, comme de tels outrages doivent être vengés quand on n'a pas assez de charité chrétienne pour les pardonner.

Il est certainement regrettable qu'en se faisant justicière de sa propre injure, la femme injuriée ait frappé un autre individu que l'un des deux hommes pouvant être rendus responsables de l'insulte, mais qui n'y était pourtant pas étrangers. Le journaliste atteint jouissait de la sympathie de ses confrères qui la lui ont témoignée ; mais il n'avait, peut-être, pas une notion assez nette de la solidarité qui unit les rédacteurs d'un journal et de la responsabilité qu'elle entraîne, comme de celle qui incombait tout particulièrement à sa fonction.

Le plus coupable, dans une telle affaire, ce n'est pas l'auteur réel de l'article, c'est celui qui l'emploie, qui le paie et qui donne à ses élucubrations la publicité qui les rend

coupables. Mais le secrétaire de rédaction qui a pour fonction de lire et de contrôler tout ce qui parait dans le journal, partage la responsabilité de l'auteur par cela même qu'il n'oppose pas son veto à la publication de l'article en refusant de s'en rendre solidaire. La Direction, il est vrai, pourrait ne pas tenir compte de ce veto ; mais il y a toujours un moyen de n'être ni solidaire, ni complice des actes ou des paroles qu'on réprouve : c'est de se retirer. Seulement, le journaliste d'aujourd'hui est un employé, presqu'un domestique, changeant d'opinion en changeant de journal, comme le valet change de livrée en changeant de maitre, qui ne considère que son traitement et ne veut pas perdre une bonne place en protestant contre des articles blâmables de ses collaborateurs, dont il accepte la solidarité, en supposant qu'elle n'aura rien de fâcheux pour lui. Les coups de revolver de la *Lanterne* ont appris à tous ces braves garçons au service d'entrepreneurs de publicité que la solidarité pouvait avoir ses inconvénients.

On s'est attendri sur la douleur de la femme du journaliste grièvement blessé. Cette douleur mérite certainement toutes les sympathies et toutes les condoléances, car les femmes sont toujours intéressantes, même quand les hommes, père, mari, frère, fils, ou amant, sont coupables. Pourtant, quand le secrétaire de rédaction voyait passer sous ses yeux des insultes grossières, écrites contre une femme qui lui était inconnue, qui ne devait à aucun titre être mêlée aux polémiques actuelles, n'aurait-il pas dû, avant de les envoyer à la composition, se souvenir qu'il avait une femme qui l'attendait à son propre foyer et songer à la douleur indignée qu'elle éprouverait si elle lisait dans un journal adverse un article aussi outrageant pour elle-même. Et n'aurait-elle pas dû, elle, reprocher à son mari de n'avoir pas empêché cette publication, en lui apprenant, s'il l'ignorait, le genre d'indulgence ou de respect qu'on doit aux femmes, quand elles n'ont pas perdu ce privilège, en se mêlant aux hommes dans les querelles de la vie publique.

Si les hommes ont perdu la noblesse des sentiments qui caractérisa si longtemps la France chevaleresque, la faute en est aux femmes, qui sont leurs éducatrices comme mères et comme épouses. En laissant leurs fils devenir des goujats, elles s'exposent à les voir se conduire en goujats à leurs égard, et à les voir, avec douleur et humiliation, châtiés de leur goujaterie.

Sous l'influence des hommes d'affaires et d'argent, qui sont devenus l'aristocratie, ou qui l'ont remplacée, des rastaquouères de tous les pays qui apportent en France où on les choie leur mauvais goût et leurs mauvaises mœurs, l'ancienne noblesse de sentiments, qui se rencontrait même dans le peuple, a disparu. Les femmes, qui l'avaient entretenue, n'en ont plus souci, ayant abdiqué leur rôle d'éducatrices de l'homme pour entrer en concurrence avec lui dans le *struggle for life* moderne. On ne voit pas qu'il soit possible maintenant de réformer ces mœurs nouvelles. Tout ce qu'on peut souhaiter c'est que les pays où elles ne sévissent pas encore en soient longtemps préservés.

PIERRE DENIS.

SALAZAR

(Suite.)

Mgr Doutreloux fait remarquer que l'adoration par groupes sociaux est un heureux élément à placer à la base des corporations professionnelles. Il cite le bien accompli ces dernières années par les aumôniers du travail, dans les bassins de Seraing et de Charleroi.

M. Braun parle de la participation aux processions, participation simultanée des classes dirigeantes et des classes ouvrières comme protestation contre la défection des unes et les blasphèmes des autres, comme démonstration et comme hommage rendu à la majesté du Créateur. Il examine les moyens à employer pour augmenter le concours des fidèles faisant escorte au Saint-Sacrement. Pas de pression sur la classe ouvrière, mais le bon exemple que doivent lui donner de plus en plus les classes dirigeantes.

M. de Kerchove d'Exaerde assure qu'à la procession de la Fête-Dieu, à Gand, plus de sept cents ouvriers escortaient le Saint-Sacrement. Un autre orateur signale la procession de Sainte-Gudule, suivie l'an dernier par quatre mille hommes.

Dom Jansens parle des associations pour faire cortège au Saint-Sacrement porté aux infirmes et aux malades. A Madrid, il se passe à ce sujet des choses édifiantes. Les familles riches mettent couramment leurs équipages à la disposition du prêtre allant porter aux mourants les suprêmes secours. La Reine-Régente, rencontrant un jour un prêtre portant le viatique, descendit de son carrosse, y fit monter le ministre de Dieu et suivit à pied.

Le notaire Schuyven signale l'exemple salutaire donné à Bruxelles par des hommes de bonne volonté accompagnant le Saint-Sacrement à travers nos ruelles populaires.

L'évêque de Liége dit que dans plusieurs paroisses de son diocèse est établie l'œuvre de la communion mensuelle des infirmes, afin d'éviter qu'aucun ne meure privé des secours de la religion.

Le Père Durand recommande aux assistants de se faire les apôtres de la visite au Saint-Sacrement, si courte qu'elle doive être.

Le Père Lefebvre S. J. parle des retraites fermées. A Fayt-lez-Seneffe, durant les quatre premières années, 1,500 hommes, dont 1,200 ouvriers, les ont suivies. Ces retraites se donnent avec succès dans plusieurs parties du pays.

Les œuvres militaires si généreusement entreprises par les Rédemptoristes font un bien immense. A Anvers, où Mgr Goossens eut occasion d'arriver inopinément, 1,500 soldats étaient réunis dans la cour, après la messe. Tous s'agenouillèrent, tandis que d'une fenêtre le cardinal les bénissait

Les communions parmi les soldats sont nombreuses. A Bruxelles, Anvers, Liége, Mons, Tournai, beaucoup de militaires remplissent leur devoir pascal.

De jeunes orateurs, le baron de Tranoy et le vicomte du Parc touchent l'auditoire en parlant des catéchismes dans cette populeuse ville de Bruxelles. Apôtres, ils le sont et nul respect humain n'arrête la phalange des ces jeunes gens.

Mentionnons en passant l'évêque arménien de Tarse faisant un tableau navrant de son malheureux diocèse; le discours de Mgr Radini Tedeschi, directeur de l'Adoration perpétuelle, à Rome, et le rapport du R. P. Van Langermeersch sur l'œuvre des Eglises pauvres dont nous parlerons dans un article spécial.

M. Stroom regrette que le culte eucharistique soit parfois délaissé au profit d'autres dévotions respectables. Après différents échanges de vues, l'assemblée émet le vœu de voir toutes les dévotions aux saints conduire au culte de plus en plus ardent de l'Eucharistie.

Enfin, l'art religieux devait avoir sa part aussi : « Pendant des siècles », dit M. Kürth, l'éminent historien catholique, « les chrétiens se sont ingéniés à orner la maison de Dieu; ils en ont fait la cathédrale romane dans sa noble et sévère beauté; ils ont ensuite fait parler les pierres, ils ont créé la cathédrale gothique où se sont donné rendez-vous l'art, l'architecture, la poésie, la musique. Tout parle, tout vit, tout étincelle dans nos églises. La cloche, voix collective des fidèles et voix divine du Ciel, appelle l'homme à la prière.

« Les fidèles entrant dans le sanctuaire voient converger toutes les splendeurs de l'art autour du Saint des saints, autour de l'Eucharistie. »

Dans un magnifique mouvement d'éloquence qui soulève l'assistance entière, il démontre que le temple catholique est le véritable palais du peuple. « Si l'art payen se glorifiait d'être le domaine de quelques-uns, si le poète payen déclarait ne vouloir chanter que pour lui et pour les Muses, l'Eglise, elle, chante pour Dieu d'abord, puis pour le peuple. Dans la vie de l'Eglise, tout s'adresse au peuple ! Le plus ignorant comme le plus profond penseur trouve satisfaction à la célébration de ses saints mystères. » Il exalte la liturgie, « la liturgie nécessaire à l'âme humaine, la liturgie qui a sauvé tant d'âmes, qui en ramène tant d'autres tous les jours encore à l'Eglise. Qu'elle reste immuable, toujours belle, au-dessus de nos agitations ! Aux hommes de bonne volonté et d'autorité de préparer l'aube d'un grand siècle liturgique. »

Le chanoine Vander Gheyn, parlant de l'architecture, trouve dans les arts anciens la meilleure prédication à faire au peuple. Il émet le vœu que l'art, manifestation religieuse, se montre au grand jour et qu'aucune fabrique d'église ne cache ses chefs-d'œuvre.

Dom Laurent Janssens entretient l'assemblée de l'art au point de vue de l'esthétique chrétienne. Les règles fondamentales de l'art chrétien sont fournies par saint Thomas : ses qualités essentielles sont positives et négatives ; il doit être orthodoxe et ne jamais s'inspirer des passions mauvaises.

Enfin, l'art musical trouve aussi sa place dans les discussions, mais le temps manque pour pouvoir développer les idées émises par le chanoine Sosson. « La musique doit être la servante et non la maîtresse de la liturgie », dit-il, « elle doit l'aider et non la combattre, et

avant tout le plain-chant remplit le mieux ces desiderara ». Il demande qu'on institue des sociétés de Saint-Grégoire dans tous les villages.

On ne peut citer la musique sans parler de la messe de Tinnel, exécutée à Sainte-Gudule pendant le Congrès ; œuvre magistrale d'un artiste dont la Belgique peut être fière. M. Marivoet, maître de chapelle de la collégiale, avait su unir l'exécution à la science en donnant pendant les saluts l'histoire du mot et faisant entendre les chefs-d'œuvre du genre.

En dernier lieu, le comte Verspeyen, l'orateur gantois bien connu, devait soulever l'enthousiasme des congressistes. C'est en ces termes humouristiques qu'il prend la parole :

« En abordant cette tribune, je ne puis me défendre de m'approprier ce mot de l'ambassadeur vénitien, introduit au milieu des grandeurs et des splendeurs de la cour de Louis XIV : « *Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir.* »

« Le catéchisme m'a appris de bonne heure à distinguer entre l'Église enseignante et l'Église enseignée, et au cours d'une carrière déjà longue, je me suis toujours appliqué à écouter très docilement la première, et à demeurer très humblement dans la seconde. »

Puis, traitant une des grandes questions de notre temps, il fait entrevoir en quelques rapides aperçus l'action sociale de la Sainte-Eucharistie. Il montre « d'une part, la marche ascensionnelle du socialisme, d'autre part, la résistante cohésion et les progrès du catholicisme et entre les deux camps quel est le cordon sanitaire, quelle est la ligne de démarcation? Laissez-moi le dire malgré la nouveauté du terme : *C'est la frontière Eucharistique.* »

« Partout où se célèbre le sacrifice de la messe, partout où les peuples communient, le socialisme ne parvient pas à s'implanter et est repoussé avec perte. Partout, au contraire, où l'antique foi a disparu, où l'autel n'est plus qu'un inutile symbole d'un passé renié, le socialisme progresse et triomphe. » — Et s'adressant à ceux qui soutiennent ces doctrines néfastes, il s'écrie : « Vous biffez, vous proscrivez, vous expulsez Jésus-Christ partout ; moi partout je l'affirme, je l'appelle, je l'adore et ma suprême ambition est de lui faire de l'autel un trône où l'acclame l'univers à genoux. »

Enfin, le cardinal archevêque de Malines termine solennellement le Congrès, par une dernière allocution : « *A Domino factum est istud.* »

« Cette parole est sur mes lèvres comme elle est dans mon cœur l'expression d'une louange et d'un remerciement au moment de clôturer une œuvre de bénédiction et d'amour, une œuvre de salut et de vie. »

« Oui, c'en est fait. Le XIe Congrès eucharistique a achevé ses travaux. Avec l'aide de Dieu et le concours de vos bonnes volontés, Messieurs, il a accompli son programme, il a rempli sa tâche.

« Le Congrès n'a pas été seulement une réunion de théologiens et de savants laïques abordant les hauts sommets de la science eucharistique, il a offert à la capitale et au monde catholique l'édifiant et imposant spectacle d'une adoration et d'une supplication ininterrompues. Nuit et jour dans nos sanctuaires les plus vénérés, devant l'auguste sacrement exposé sur nos autels, prêtres et fidèles se sont succédé dans les saints relais de la prière et Dieu seul connaît dans quelle mesure cet acte public de foi et de confiance a contribué à toucher son cœur et à attirer sur nous, sur notre patrie, sur le monde entier, des flots de grâces et de pardon...

Merci encore, merci du fond du cœur à Bruxelles, à la grande et riche cité qui, par sa religieuse hospitalité, par le zèle et la dévotion de ses habitants durant ces jours de prières, a hautement justifié le choix du comité des œuvres eucharistiques. En vérité la capitale a bien mérité de Dieu, de l'Église belge et des catholiques du monde entier ; elle vient d'écrire une page glorieuse dans les annales de sa piété et de sa foi. »

En effet, c'est une gloire pour Bruxelles d'avoir vu se dérouler dans ses rues la procession du Saint-Sacrement de miracle qui suivit le Congrès.

Nul n'a le souvenir d'une démonstration religieuse aussi imposante, soit par son éclat même, soit par le nombre des fidèles qui y ont participé et qu'on évalue à douze mille, tandis que cent cinquante mille étrangers étaient arrivés à Bruxelles.

Cette armée pacifique se groupait autour d'une longue série de bannières et d'étendards dont les joyeuses couleurs flottaient au vent. Par son attitude, comme aussi par sa composition, car tout le pays et toutes les classes sociales y étaient représentées, elle donna une haute et magnifique idée de la puissance et de la persistance de la foi catholique dans notre pays.

Il était onze heures et demie lorsque'à l'issue de la grand'messe pontificale célébrée en l'église collégiale de Sainte-Gudule, par S. E. le cardinal Vanutelli, la procession s'est mise en marche à travers les rues brillamment ornées et pavoisées. Une foule énorme dont il est difficile de se faire une idée tant elle était compacte et massée se pressait sur le passage du pieux cortège.

Et c'est encore par les rues du vieux Bruxelles, telles que nous en décrivions l'itinéraire dans la relation des fêtes jubilaires de 1720 (1), que la procession du Saint-Sacrement de miracle se déroula. Maintenant, comme alors, cinq heures suffirent à peine pour parcourir le trajet, et l'affluence du peuple n'a fait que croître et la foi s'affirmer en de splendides solennités.

Des places avaient été réservées derrière le dais au conseil de fabrique, aux membres du gouvernement et de la législature, MM. Beernaert, ministre d'État, président de la Chambre des représentants, Schollaert, ministre de l'intérieur, Woeste, ministre d'État. MM. les sénateurs comte de Grünne, Ectors, Cleys, Bonnaert, le comte de Mérode, Helleputte, Renkin, Mousset, comte d'Ursel, membres de la Chambre des représentants, le prince de Croy, etc., etc.

Il serait trop long de décrire en détail tous les groupes de la procession. Contentons-nous de citer la superbe bannière de l'Adoration perpétuelle et des églises pauvres, escortée par une nombreuse députation de ses membres, ayant à leur tête la présidente la comtesse van der Straten-Ponthoz, née marquise de Trazegnies, dame d'honneur de la Reine.

Une première fois la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée du magnifique reposoir érigé sur la Grand'Place dont les splendides maisons étaient bondées de spectateurs. Tableau incomparable dont la grandeur religieuse était rehaussée par ce cadre pittoresque et artistique sans égal en Europe.

Au retour de la procession, la bénédiction fut donnée sur le parvis de Sainte-Gudule, du haut du grand escalier sur lequel se groupaient tous les évêques et le clergé agenouillés. Le Très Saint-Sacrement y paraissait comme sous un immense et monumental arc de triomphe et il était impossible en voyant le cardinal Vanutelli élever la divine hostie des trois côtés de la place sur la foule prosternée et recueillie, de ne pas se sentir pénétré d'une profonde émotion.

L'impression générale se dégageant de ce spectacle était celle d'un grand acte de foi accompli par tout un peuple. Ici toutes les conditions se rapprochent et se confondent dans l'unité d'une même affirmation. A côté de nos confréries et de nos cercles populaires beaucoup de représentants des grandes familles du pays, des notabilités de la magistrature, du barreau, de l'industrie. C'est, comme l'a fait si bien remarquer M. de Braun au Congrès : « la défaite et la banqueroute du respect humain ».

En vain la presse libérale avait-elle essayé à l'avance de donner des craintes sur le bon ordre et l'attitude de la foule. D'un bout à l'autre de la procession, elle se montra respectueuse, infligeant ainsi le plus cruel démenti à ceux qui osent douter des sentiments

(1) *Revue Mauve*, 25 juin 1898.

religieux du peuple belge et laissant comme une charge accablante la responsabilité de faits anciens regrettables, dus uniquement à une poignée de gens soudoyés, à ceux qui détenaient alors le pouvoir.

L'armée a mérité par son zèle les remerciements du cardinal et c'est avec joie qu'il a pu rendre honneur au dévouement de la police, à M. l'échevin De Mot, remplaçant le bourgmestre absent.

On reproche souvent aux Belges de dénigrer leur pays. Si contrairement à tant d'autres nous avons l'humilité de ne pas nous vanter, il est cependant des circonstances où une noble fierté, la reconnaissance envers Dieu et l'hommage à la vérité imposent de parler.

C'est sous l'empire de ce triple sentiment, et rempli de l'émotion produite par les admirables journées du Congrès et la splendeur inoubliable de la procession, que S. E. le cardinal de Malines, au banquet qui réunît à sa table les évêques et les principaux membres du Congrès, s'exprima en ces termes :

« *Non fecit taliter omni nationi !*

« Serai-je accusé de céder aux illusions d'un patriotisme outré si j'applique cette parole sacrée à la Belgique, à mon cher diocèse à l'opulente et religieuse capitale qui nous a si généreusement accueillis. »

« Privilégiés par la Providence nous avons reçu d'elle avec une prospérité étonnante ces qualités nationales qui font un peuple laborieux, patient, sagement ami de la liberté, sincèrement respectueux de l'autorité, noblement épris de la passion de ce qui élève et grandit dans le domaine de la pensée et des arts. Dans un ordre mille fois supérieur, Dieu a fait aux Belges l'inestimable grâce de rester à travers les âges, malgré les révolutions, inébranlablement attachés à la foi catholique, apostolique et romaine. Ah ! sans doute, sur notre champ aussi l'ivraie est mêlée au bon grain ! Ardente est la lutte entre le bien et le mal, mais grâce à Dieu, la victoire reste au parti de la vertu.

« Dieu vient de nous honorer à la face du monde entier en faisant de la Belgique religieuse et hospitalière le rendez-vous international de la piété eucharistique. Quelles réunions sans précédents ! Quelle assiduité à la prière ! Quel zèle ! Quelle ardeur à promouvoir la gloire de Jésus dans son auguste sacrement ! Et le triomphe incomparable de tout à l'heure n'est-il pas une des manifestations de foi et de charité les plus grandioses dont notre pays ait été le témoin ?

« Daigne Votre Éminence (1) porter aux pieds du Saint-Père les échos de nos espérances et de nos vœux et lui redire l'obéissance entière, l'inaltérable attachement, la reconnaissance filiale de tous ceux : pontifes, prêtres et fidèles qui ont prié et travaillé avec tant de bonheur sous sa bénédiction paternelle. »

Le Congrès était clôturé. L'éclat de la procession avait dépassé toutes les espérances, mais pour Salazar dont nous écrivons l'histoire, une cérémonie plus intime et touchante devait suivre encore ces mémorables journées.

Le lundi 18 juillet, une messe pontificale fut célébrée par S. E. le cardinal Vanutelli à la chapelle de la rue des Sols pour commémorer le cinquantenaire de la fondation de l'Institut de l'Adoration perpétuelle et de l'Association des églises pauvres.

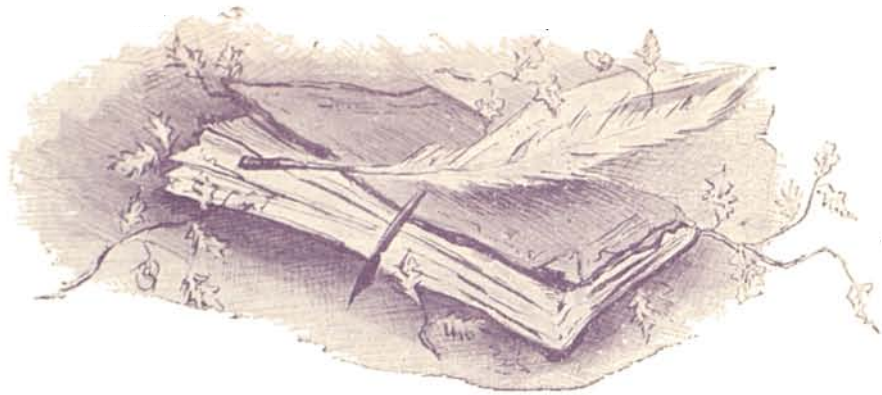
L'église était comble. Sauf deux ou trois évêques étrangers qui avaient dû quitter Bruxelles, tous les prélats qui participèrent au Congrès avaient pris place dans le chœur.

Après l'Évangile Mgr Cartuyvels célébra le succès éclatant de ce Congrès de l'Adoration eucharistique qui a vu s'associer à lui à la procession de hier toute la population de la capitale. Jamais on n'a vu assister cinq cent mille personnes avec plus de respect à un cortège du divin Sauveur, ce qui a inspiré à S. E. le cardinal Vanutelli ces paroles, que nous avons recueillies avec fierté lorsqu'elles sont tombées de ses lèvres :

« La Belgique est le seul pays du monde où un pareil spectacle soit possible. »

(*La fin au prochain numéro.*) MAUD.

(1) S. E. le Cardinal Vanutelli.



STANISLAS DE GUAITA

Souvenirs par Maurice BARRÈS

Cosmopolis publie, dans son dernier fascicule, une belle et forte étude de Maurice Barrès sur Stanislas de Guaita et sur l'œuvre du jeune théosophe qui vient de mourir.

Barrès fut le condisciple de Guaita, en ce même collège de Nancy où professait, candidat déjà et rêvant de lauriers civiques, le trop fameux Burdeau, et d'où s'évadèrent vers l'intrigue parisienne — vers l'Action mortelle — les déracinés dont nous savons l'histoire.

Voici quelques pages de ces souvenirs — regard mélancolique et profond vers les années où s'éveillait, parmi les tristesses partagées de l'internat, la sensibilité spirituelle des deux amis. P P.

Quel noble compagnon, éblouissant de loyauté et de dons imaginatifs! Lui que nous vîmes plus tard corpulent, un peu cérémonieux, avec un regard autoritaire, c'était alors le plus aimable des enfants, ivre de sympathie pour tous les êtres et pour la vie, d'une mobilité incroyable, de taille moyenne, avec un teint et des cheveux de blond, avec des mains remarquables de beauté. Dès 1878, je ne suis plus seul dans l'univers ; mon ami et ses maîtres s'installent dans mon isolement qu'ils ennoblissent. Telle est l'origine du sentiment qui me liait à Stanislas de Guaita, lequel vient de mourir âgé de trente-six ans. Nous nous sommes aimés et nous avons agi l'un sur l'autre dans l'âge où l'on fait ses premiers choix libres.

L'année suivante, un autre bonheur m'arriva la liberté. J'étais malade de neuf années d'emprisonnement ; on dut m'ouvrir les portes, et tout en suivant les cours de philosophie au Lycée, je vivais en chambre à la manière d'un étudiant. En été, les parents de mon ami allaient s'installer à la campagne dans le pays de Dieuze ; il demeura seul, lui aussi. C'est ainsi que nous avons passé en pleine indépendance les mois de mai, juin, juillet, août 1880. Ce temps est demeuré le plus beau de ma vie.

La musique que faisait le monde, toute neuve pour des garçons de dix-sept ans, aurait pu nous attirer ; en vérité, nous ne l'écoutions guère. Même notre remarquable professeur, ce fameux Burdeau, nous déplaisait, parce qu'il entr'ouvrait sur la rue les fenêtres de notre classe nous le trouvions intéressé! Je veux dire qu'il nous semblait attacher son affection à trop de choses. Je croyais voir le creux de ses déclarations civiques et des affaires de ce monde auxquelles il prétendait nous initier. Si je cherche à

m'expliquer les images qu'ont laissées dans mes yeux mes condisciples, tels que je les vis aux moments où ce singulier professeur passait, dans ses prêcheries, de l'ordre purement scolaire dans le champ de l'action, je crois comprendre que nous étions trois ou quatre dans un état en quelque sorte mystique, et disposés à lui trouver, oui, voilà bien le mot, des manières électorales.

Ainsi nous avions déjà atteint aux extrémités de la culture idéaliste, quand nous pensions être au seuil. Absolument étrangers aux controverses qui passionnaient l'opinion, nous les jugions faites pour nous amoindrir. En revanche, Guaita et moi, nous pensions que nous n'aurions pas vécu, tant qu'un romantique, tant qu'un parnassien nous demeurerait fermé. Toute la journée, et je pourrais dire toute la nuit, nous lisions à haute voix des poètes. Guaita, qui avait une santé magnifique et qui en abusait, m'ayant quitté fort avant dans la nuit, allait voir les vapeurs se lever sur les collines qui entourent Nancy. Quand il avait réveillé la nature, il venait me tirer du sommeil en me lisant des vers de son invention ou quelque pièce fameuse qu'il venait de découvrir.

Combien de fois nous sommes-nous récité l'*Invitation au voyage*, de Baudelaire ! C'était le coup d'archet des Tziganes, un flot de parfums qui nous bouleversait le cœur, non par des ressouvenirs, mais en chargeant l'avenir de promesses. « Mon enfant, ma sœur, — songe à la douceur — d'aller là-bas vivre ensemble ! — Aimer à loisir, — aimer et mourir — au pays qui te ressemble... » Guaita s'arrêtait au tableau d'une vie d'ordre et de beauté : « Des meubles luisants, — polis par les ans, — décoreraient notre chambre ; — les plus rares fleurs — mêlant leurs odeurs — aux vagues senteurs de l'ambre... » Mais le point névralgique de l'âme, le poète chez moi le touchait, quand il dit : « Vois sur ces canaux — dormir ces vaisseaux — dont l'humeur est vagabonde ; — c'est pour assouvir ton moindre désir... » Mon moindre désir ! j'entendais bien que la vie le comblerait.

. . . . . .

. . . . . .

Bien que nous fussions fort différents, Guaita aimable, heureux de la vie, sociable, ouvert à toutes les impressions, et moi, trop fermé, qu'on froissait aisément, nous n'étions pas faits pour calmer notre pensée. Je crains que je ne l'aie détourné des études chimiques pour lesquelles il était doué et préparé. En ce cas, j'aurai nui à nous deux. Si nous avions suivi son impulsion naturelle, un peu de science exacte nous aurait rattachés aux réalités et dégagés de ce lyrisme vague, de cette métaphysique abstraite auxquels je sacrifiai une partie de mon être en puissance.

Nous n'étions pas de ces petits esthètes, comme on en voit à Paris, qui collectionnent chez les poètes des beautés de colifichet et qui en rimaillant se préparent à être vaudevillistes. La littérature n'était pas pour nous « lectulus floridus » un petit lit de repos peu fleuri. Nous étions prodigieusement agités ; je n'aurais pas passé les nuits de ma vingtième année avec des poètes s'ils eussent été incapables de me donner la fièvre. Guaita dont les puissances alors intactes étaient avides des sensations comme de ses complémentaires, voyait dans les volumes de vers sur lesquels il passait sa jeunesse autre chose qu'un bassin d'eau claire où frissonnent des carpes baguées. Les incantations des lyriques ont mis dans notre sang un ferment si fort que ce fut un poison. Comme ils vivent sur un petit nombre de lieux communs, que chacun d'eux les reprend, les rafraîchit, les renouvelle et les fortifie avec sa magie propre, un être en formation, s'il se soumet à cette action constante et presque monotone de leur génie, verra forcément leurs thèmes se mêler à sa substance. L'indifférence de la nature aux joies et aux souffrances de l'humanité, notre incapacité de diriger notre destin, la vanité des succès et des échecs devant la fosse terminale, voilà quelques-uns de leurs principes, et chevillés à notre âme, transformés en sensibilité, ils nous prédisposent à l'impuissance.

Je suis très frappé de ce que m'a dit un médecin sur la fameuse question des sœurs dans les hôpitaux. Après m'avoir expliqué comment ces nobles femmes valent pour créer une atmosphère, combien elles sont excellentes près du lit d'un mourant, où la coquetterie d'une jeune femme laïque pourrait être abominable, il ajouta : « ... Mais dans les services de chirurgie et quand il s'agit qu'un fil ne soit pas contaminé quand il faut prendre des précautions extrêmement minutieuses, on ne peut pas compter sur des créatures qui croient à l'intervention d'en haut et qui disent : Si Dieu veut le sauver, il le sauvera bien !... Nulle bonne volonté d'obéir n'y supplée ; elles possèdent au plus profond de leur être une loi, une foi, qui les prédispose à ne pas tenir un compte suffisant de nos méthodes antiseptiques. »

Selon moi, ce raisonnement s'applique également à ceux qui ont laissé le romantisme et ses grands thèmes lyriques descendre au fond d'eux-mêmes et les constituer. Qu'est-ce qu'un homme d'action qui s'est habitué à méditer sur la mort ! Mettriez-vous votre enjeu sur un individu assez philosophe pour sourire des précautions minutieuses d'un ambitieux, sous prétexte qu'on ne peut guère prévoir utilement plus de cinq ou six accidents et que le nombre des possibles est illimité ? Et comme c'est agréable de s'embarquer avec un sage qui nous déclare au moment critique : « Après tout, les choses n'ont que l'importance que nous leur donnons, et tourne qui tourne, il n'y aura rien de changé dans l'univers. » Je reconnais que

j'aurais fait un meilleur candidat et que dans certaines circonstances je me serais évité des échecs, si j'avais pu écraser cette petite manie raisonneuse et dégoûtée qui fait si bon effet dans les grands ramages littéraires. Vive le bon sens tout plat, la raison prosaïque, quand leur tour est venu ! Dans un plan où seul le succès compte, les vérités métaphysiques ne sont plus qu'une cause d'erreur, et s'y amuser c'est alors le fait d'un esprit subalterne.

Grande inconséquence de notre éducation française, qu'elle nous donne le goût de l'activité héroïque, la passion du pouvoir ou de la gloire, qu'elle l'excite chaque jour par la lecture des belles biographies et par la recherche des cris les plus passionnés, et qu'en même temps elle nous permette de considérer l'univers et la vie sous un angle d'où trois cents millions d'Asiatiques ont conclu au Nirvana, la Russie au nihilisme et d'Allemagne au pessimisme scientifique ! Cette contradiction ne serait-elle pas le secret essentiel de cette élégante impuissance de nos jeunes bacheliers qu'on a signalée, qu'on n'a pas comprise et qu'on a appelée décadence ? De 1879 à 1882, toutefois, cette hygiène détestable nous avait fait heureux. Nous vivions de nos nerfs, sans connaître que nos réserves s'épuisaient. Comment fûmes-nous un jour placés en face de notre vide et de quel côté avons-nous cherché un nourriture et un terrain où prendre racine ?

. . . . . .

. . . . . .

Les sept mois qu'il passait hors de Paris, Guaita les vivait à la campagne, auprès des siens, dans une intimité de sentiments qui lui était chère et où se satisfaisait pleinement sa conception morale de l'univers. Le château d'Alteville est situé dans la partie la plus salutaire de la Lorraine allemande, parmi les vastes paysages de l'étang de Lindre. Un ciel le plus souvent bas, un horizon immobile, un silence jamais troublé que par le cri des paons, des bois de chênes toujours déserts, un vieux parc avec quelques bancs bien placés, des appartements qui gardent le calme des vies qui s'y développèrent, tout ce décor où il avait grandi favorisait ses méditations larges et monotones. Il les poursuivait durant toutes les nuits : en prolongeant ainsi ses réflexions, voulait-il compenser la brièveté de sa vie ? Il lui plaisait au terme de ses veilles de voir poindre le jour : aurore triomphant des épais rideaux, promesse que la nature faisait à ce chercheur d'absolu et que la mort vient d'acquitter. C'est auprès d'Alteville, contre l'église de Tarquimpol qu'il est enterré, le dernier, tout au moins pour la branche française, d'un nom estimé depuis des générations.

Si j'essaie de me rappeler le temps que j'ai vécu depuis ma jeunesse, je n'y retrouve que mes rêves. En remontant leur pente insensible, je m'enfonce dans une demi-obscurité qui leur est facile comme les nuits d'Orient. Elle me laisse apercevoir seulement des ruines et des feuillages ; ce sont quelques images illustres et des temples, que jadis j'ai interrogés, et puis les lauriers, les chênes verts d'Italie, les jardins parfumés d'Espagne, qui m'ont excité à jouir de la vie. Sur ce petit chemin et dans cette atmosphère romantique tressaillant d'énergies infécondes, il ne manquait rien qu'un tombeau. Celui qui, dans un terme si court, vient d'être élevé au compagnon de ces grandes débauches de poésie, pendant lesquelles nous avions presque effacé la vie réelle, m'avertit de l'unique réalité.

La Revue des Revues

REVUES LITTÉRAIRES BELGES.

La Revue Générale continue le voyage d'art *En Allemagne*, de M. Ernest Verlant. Le texte est éloquemment commenté par de belles phototypies. A signaler dans la même livraison, de M. Georges Delaveux : *Journées d'Espagne* (La Semaine sainte à Séville).

Revue de Belgique. — De M. Franz Mahutte, une nouvelle pittoresquement écrite, ornée d'une très exacte psychologie : *Ratage*. Je m'en voudrais d'oublier l'érudite et littéraire étude de M. Alfred Duchesne : *La tradition du moyen âge dans Molière*.

La Lutte. — Les *Neuf Sonnets*, de M. Charles de Rouvre, indiquent un vrai poète, au lyrisme spécialement *humain*. Il faut surtout lire : *Premier regard*, et se laisser émouvoir. J'aime moins — sans en penser aucun mal — l'article que le poète Édouard Rod consacre aux *Classiques Chrétiens*, et ne puis que signaler le bel enthousiasme apologétique de M. Georges Ramaekers pour *La poésie eucharistique*.

Journal des gens de lettres belges. — M. Benoît Quinet peut se vanter, malgré ses multiples printemps, d'avoir du souffle ! Si cela n'est pas toujours une qualité, au moins est-ce, aujourd'hui, digne d'être signalé, car les poèmes de deux cents rimes ne courrent pas les revues ! Les vers qui suscitent cette remarque, titrés : *La Révolution de 1789*, ne pêchent sincèrement pas par excès de modernisme, mais leur lyrisme est doué de trop belles qualités pour que j'ose lui rien reprocher. M. Paulin Brogneaux est lui aussi, un poète qui ne manque ni d'ampleur, ni de mouvement. Son poème : *Rêve vain* me charme beaucoup, et ce quatrain me semble fort éloquemment le caractériser :

J'ai fait ce rêve vain, ce rêve de démence,
De devenir un dieu dont les augustes mains
Sèmeraient à foison la magique semence
Des vers aux rimes d'or, dans tous les champs humains.

L'Art Libre, de Verviers, insère, de M. Paul André, une belle monographie de Stéphane Mallarmé. — *Mousty*, fragment du prochain livre de Blanche Rousseau, a la mièvre exquisité habituelle aux proses de cet auteur.

La Revue Nouvelle. — *Princesse de Mystère*, par Ed. Baes. Une page courte, un

peu maladroite encore, de Mlle Nelly Lecrenier, précède un *Soir de fleurs*, par Georges Erhiane, dont le style varié et le bel idéalisme ne peuvent que charmer.

REVUES LITTÉRAIRES FRANÇAISES :

Mercure de France. — *L'œuvre de Bismarck*, sa génèse et son avenir, sont admirablement compris et exposés dans une très solide étude, signée Paul Gérardy. Je n'aime guère ni *Doute*, ni *Pluie d'automne*, deux poésies de Stuart Mérrill, et leur préfère *L'appel dans le Jardin* :

Le jardin est petit, mais parfumé de fleurs,
Et sa porte est bien close aux Passantes en pleurs,
Qui vont criant malheur tout au long de la route
Par leur pied qui trébuche et leur âme qui doute...

Faudra-t-il te quitter à l'angelus du soir,
Jardin de belle vie et de si bon espoir,
Où, écoutant danser par tant d'enfants la ronde,
Nous avons oublié la souffrance du monde ?

Vois ! la Nuit s'accroupit au loin sur les hameaux,
Où les vieillards assis, se chuchotent des mots,
Dont eux seuls, héritiers des secrets de naguères,
Pourraient dire le sens qui présage les guerres !

La Revue de Paris. — Un long conte de Rudyard Kipling : *Le Frère des Loups*, joliment écrit. La première partie d'un roman de Mary James Darmesteter : *Ménage de Poètes*, fort bien observé. *Pour les Simples* est un titre sous lequel M. Maurice Bouchor fait paraître trois poèmes, d'après des chansons populaires.

Le Correspondant. — M. Ernest Daudet continue son intéressant roman : *Les Deux Évêques*. Il y a là de fort belles pages qu'il sera juste de plus longuement signaler lors de leur parution en volume. Notons aussi une compréhensive analyse, par M. Drousart, de la récente relation du voyage de M. Alfred Bertrand, *Au Pays des Ba-Rotsi* (Haut-Zambèze).

L'Humanité Nouvelle. — Guère de littérature pure, dans la dernière livraison : Un fragment de *Marie Grubbe*, un roman du maître styliste Jacobsen, traduit du danois par Sten Byelhe et Sébastien Voirol et une étrange poésie, *La Parabole des Aveugles*, par Émile Cammaerts.

La Revue du Palais. — *Plus de l'Amour*, le roman de M. Jean Rameau, se continue dans ce numéro. M. Henri Borbusse publie une étude sur *Chateaubriand et l'Esprit moderne*. J'en extrais ceci :

« Le nom de Chateaubriand, en arrivant dans notre époque, y réveille une impression faite moitié d'oubli, moitié de vénération, un grand écho gris. Il est si facile à connaître presque ; quelques mots : splendeur, mélancolie, vastes accords musicaux et religieux de phrases, l'évoquent confusément. »

Cosmopolis. — Un bon conte de M. Jacques Normand : *Obéissance passive*. Au même numéro, M. Edouard Rod parle des *Gens et Choses de Sicile*, et M. Gaston Paris étudie *Le Roman d'Aventure* au moyen âge : bonnes pages qui doivent intéresser les curieux d'érudition littéraire.

(A suivre.) A. B.

Pile et Face

CONGRESSITE

A plaisanter sur les congrès, je pense qu'aujourd'hui le chroniqueur le plus spirituel du monde ne montrerait guère plus d'originalité qu'à s'égayer sur les belles-mères... Les faiseurs de mots drôles pour journaux, pour vaudevilles et pour chansons, ont, à propos de ces solennelles et inutiles parlottes, si abondamment dépensé leur verve, que le moindre badinage sur ce sujet risquerait de n'être point admis des plus indulgentes et des plus facétieuses tables d'hôte.

Est-ce justice? Oui, souvent. En ces réunions internationales, — quand leur objet n'est pas de soumettre à l'examen de spécialistes authentiquement compétents — (et l'investiture d'un vague comité ou de quelques amis de café n'est point suffisamment signe de compétence) — certaines questions très particulières et clairement déterminées — comme, par exemple, au congrès d'hydrologie, de climatologie et de géologie qui tient ses assises à Liége, — c'est presque toujours l'accouchement de la montagne. Cela tient du comice agricole et de la tour de Babel. Intrigues, cabales, puérilités de protocole, bourdonnement des mouches du coche, remâchement de déclarations cent fois faites, musique, punch, toasts, cortège.... toujours même programme. C'est congratulatoire fastidieusement, et théâtralement infécond. Et puis de tout cela s'exhale une détestable odeur de cuisine parlementaire!

Avez-vous remarqué et vous expliquez-vous ce phénomène : des hommes qui, individuellement, pensent sainement, s'assemblant pour collaborer à quelque sottise?

Et pourtant, en dépit des mots pour rire et des couplets irrévérencieux, la congressite sévit avec rage.

Résignons-nous... et regardons le côté face.

A Lisbonne, ce fut charmant, nous dit M. Claretie.

A Stuttgard, brillant début d'une jeune israélite russe de grand avenir, Mlle Luxembourg, grognement des vieux compagnons qui ne veulent pas recevoir de conseils de la jeune virtuose — et puis, une amusante leçon, à propos du désarmement, donnée par Bebel aux gogos du collectivisme français.

Enfin, voici, à Bruxelles, le congrès de l'Art public.

Assurément, s'il est des questions qui semblent placées hors de l'action d'une assemblée délibérante, c'est bien celles soumises aux congressistes bien intentionnés que M. Beernaert haranguait hier en un si heureux et si élégant discours. L'art public! L'art partout, aux pavés des rues, aux pierres des maisons, sur les trottoirs et sur les toits, dans toute l'atmosphère d'une ville, — cela, mes bons messieurs, ne se décrète pas.

Et vous entendez le raisonnement : « Si un peuple a le sens esthétique, — soit inné, soit formé par l'éducation, — point n'est besoin de vos délibérations. Son goût artistique se manifestera de toutes façons, sans vos exhortations, vos décisions et vos toasts. Mais si la belle ligne droite des boulevards contente mieux son goût que Ste-Gudule ou l'Hôtel de ville, vos parlottes n'y changeront rien. Tout au plus pourrez-vous unir vos lamentations, et aussi prendre quelques mesures louables de surveillance préventive... » Que répondre?

Au surplus, nos congressistes ne paraissent pas s'être fait illusion sur l'efficacité de la police esthétique. Ils ne se sont pas attardés — ni ridiculisés — à élaborer quelque enfantin catéchisme de l'art public.

Ils se sont contentés de déclarer la guerre à l'envahissante et hideuse réclame qui déshonore nos villes et même nos campagnes... et cela est très bien.

Que les pouvoirs publics interviennent, — dans les limites, n'est-ce pas, M. Prudhomme, qu'impose le respect des lois et des circonstances locales — que certaines améliorations soient apportées à la direction des musées, à l'organisation des concours de Rome — qu'il soit institué des concours pour la répartition des travaux publics entre les architectes — que défense soit faite de coller des affiches sur les façades artistiques, voilà quelques-uns des vœux émis. Nous ne pouvons qu'applaudir.

Et où nous applaudissons surtout, c'est quand M. Beernaert prononce la magistrale allocution que vous avez lue plus haut. — Il faut beaucoup

pardonner aux congrès qui nous donnent l'occasion de semblables régals.

J'allais oublier M. Bourgeois. Le ministre français est décidément en progrès, et sa virtuosité s'assure. Venu tard à l'atticisme, M. Bourgeois montre le zèle d'un néophyte. Sur sa figure hirsute de politicien rogue, il a mis le nez d'Alcibiade et le porte avec aisance. Aux plus difficiles, il a paru excellent dans son rôle d'athénien.

.... « Ce qui me répugne, dans les œuvres d'art, c'est la beauté, le souci de produire de la beauté. L'erreur des hommes est d'aimer le beau et de croire qu'on est destiné à produire le beau. La beauté ne sert à rien. Donc je l'écarte. »

Toi qui, crûment, as écrit ces lignes audacieuses, quelle figure aurais-tu faite parmi ces vulgarisateurs d'esthétique, ô pauvre vieux Tolstoï?

TROP DE FLEURS

Voici six ou sept ans que l'on réclamait, dans notre bon Bruxelles, quelques spectacles de théâtre classique où l'on pût conduire écoliers et écolières, au lieu de leur faire ânonner à domicile Molière, Corneille ou Racine.

L'an dernier, quelques comédiens s'avisèrent de tenter l'aventure, et à leurs risques et périls, sans autre subside que l'abandon gratuit d'un local d'ailleurs fort mal situé, donnèrent une ou deux matinées classiques où le public vint en foule. Ce n'était pas étonnant comme interprétation, mais il y avait de part et d'autre beaucoup de bonne volonté. Ce fut un succès.

Il était assez logique, après cela, de laisser à ces oseurs le bénéfice de leur initiative. Eh bien, pas du tout ! Non seulement on s'est hâté de leur lancer dans les jambes une concurrence hargneuse, mais les trois théâtres de comédie que nous possédons en ce moment, — car nous avons trois théâtres de style, indépendamment du Vaudeville et de l'Alhambra — se sont entendus avec un enthousiasme déconcertant, pour nous assommer, en leurs prospectus sonores, de promesses de « Matinées littéraires et artistiques » qui nous garantissent bien du plaisir.

Ah ! ah ! vous aimez le classique, braves Bruxellois? Soyez tranquilles, on va vous en fourrer jusque-là !

On va même vous en fourrer tellement qu'avant la fin de l'année vous crierez grâce. Les dernières matinées se donneront devant des banquettes, et ce sera un excellent prétexte pour ne pas recommencer l'expérience l'année prochaine.

Il s'écoulera de nouveau six ou sept années avant qu'on puisse faire voir aux enfants le *Malade imaginaire* ou le *Misanthrope*.

Tout cela est parfaitement ridicule et ne vaudrait même pas les honneurs de ces notes cursives, s'il n'y avait là un indice bien caractéristique de la façon dont se font à Bruxelles les exploitations théâtrales, et des mesquineries piteuses qui inspirent à leur orientation.

On n'est pas directeur pour soi, mais contre les autres. On ne vit que de la menue monnaie des idées d'autrui. S'il se trouve par hasard un de ces Messieurs, auquel on réussisse à insuffler quelque initiative, on peut être certain de la retrouver en partie double ou triple, huit jours après, dans les « communiqués » et sur les affiches. Il n'y a qu'à lire, pour en être convaincu, les programmes généraux que nos trois théâtres de comédie ont cru nécessaire de publier avant leur ouverture.

Quand on a élagué les lieux communs qui en forment la majeure partie, on se trouve en présence de trois décalques identiques. Ce sont les mêmes engagements qu'on tiendra, si l'on peut, les mêmes protestations de souci artistique et de désintéressement, et les mêmes prétentions absolument injustifiées d'être seuls à mériter la confiance et l'attention. Pièces nouvelles, artistes de choix, auteurs belges... ce qu'on bat la grosse caisse sur le dos de ces malheureux, c'est inimaginable ! Matinées classiques, cela dit tout. Et partout, partout ce sous-entendu obsédant : « Ce sera bien meilleur ici qu'a côté. »

Que diable, ce n'est pas à côté qu'il faut regarder, c'est devant soi ! Cela éviterait bien des mécomptes, bien des bêtises ; car c'est une pure bêtise, par exemple, qu'aller déterrer cette fumisterie : *l'Oncle Sam* parce que la maison voisine joue les *Transatlantiques* !

De même ce sera pur mécompte pour le Molière que ressusciter ses défuntes Matinées littéraires, simplement parce que le Parc a claironné partout qu'il en organiserait de superbes.

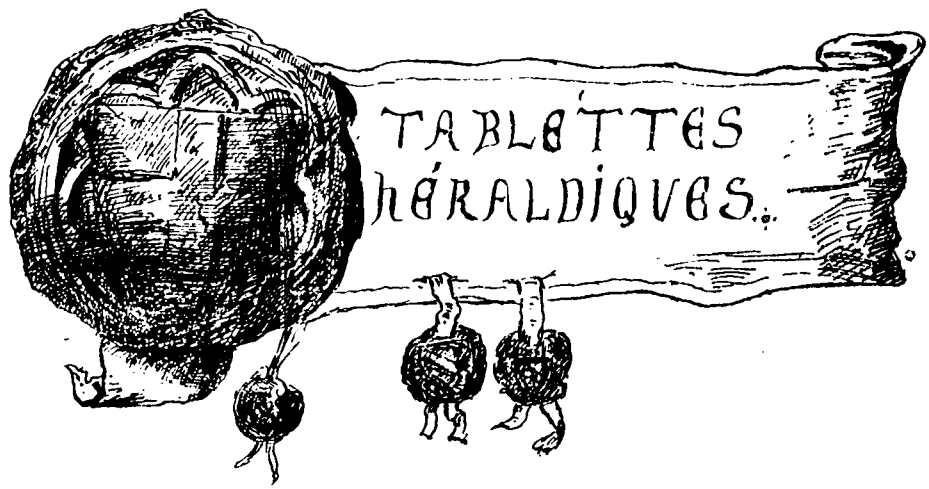
Quant à ce jeune homme : le Nouveau Théâtre, qui essaie successivement tous les instruments de l orchestre dramatique sans en trouver un à sa convenance, il s'est mis là sur les épaules une charge pénible et qui va encore lui coûter quelque argent. Il est à craindre en effet que le tout-Vilvorde des premières ne se dérange pas souvent le jeudi dans l'après-midi, pour entendre jouer

Célimène par Mlle Janelly, ou même par une autre. Tout cela est de l'enfantillage et a pour principal inconvénient de détourner les directeurs de ce qui devrait être leur préoccupation constante : Faire bien.

On ne leur demande pas plus.

LES CAUSEURS.

Les 15, 16, 17, 18 et 19 courant, **Exposition de Fourrures** *dans les élégants magasins de* **M. A. DELPIERRE** (ancienne maison NEMETHY), **176-178, rue Royale.** *Nous ne saurions assez conseiller à nos lecteurs et à nos lectrices d'aller visiter cette belle exposition, avant de faire leurs achats pour l'hiver.*



Le mois dernier est décédé au château de Duras, M. le comte d'Oultremont de Duras, grand maître de la maison de S. A. R. Mgr le comte de Flandre, officier de l'Ordre de Léopold, grand officier de la Légion d'honneur, grand cordon des Ordres de l'Aigle rouge, la Couronne de Prusse, etc., etc.

Octave-Charles-Louis-Guillaume, comte d'Oultremont de Duras était fils du comte d'Oultremont de Wégimont

chambellan et maître de la cour du roi des Pays-Bas et de Josèphe-Louise, comtesse van der Noot de Duras, veuve du prince de Ligne et dame du palais de la reine des Pays-Bas. Il était né le 24 septembre 1815, avait épousé en 1844 la marquise Marie-Rose-Louise-Ghislaine d'Ennetières et laisse de ce mariage un fils unique, le comte Adhémar d'Oultremont, sénateur, marié à S. A. S. la princesse Clémentine de Croy.

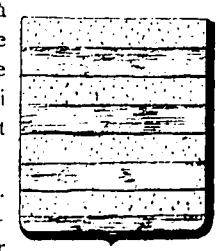
Le vénérable défunt était le frère de la vicomtesse de Flers et de la marquise de Nédonchel.

Nous avons donné dans un numéro précédent une notice sur la maison d'Oultremont, issue des sires de Warnant. Nous prions le lecteur de se reporter à l'article du 10 avril sur cette ancienne famille, dont les nombreux descendants forment aujourd'hui une puissante tribu et dont tous les membres occupent des positions considérables dans le pays.

d'Oultremont porte : coupé de gueules et de sable, au lion d'argent couronné et lampassé d'or, brochant sur le tout.

On vient de célébrer aussi les funérailles de Mme la baronne de Mussain, née comtesse de Golstein et du Saint-Empire, décédée à l'âge de 90 ans, sans avoir laissé d'enfant de son union avec le baron de Mussain, dernier de sa race.

Alexandrine-Victoire-Espérance, comtesse de Golstein, était fille de François-Louis, comte de Golstein et du Saint-Empire, et de Marie-Louise, comtesse de Quadt-Wyckradt. Elle appartenait à



une grande maison du royaume de Prusse dont le titre de comte de l'Empire remonte à 1694, et qui porte pour armes : Fascé d'or et d'azur de huit pièces.

La vénérable défunte avait épousé, le 29 janvier 1834, Armand-Augustin-Joseph baron d'Eesbeke, dit van der Haeghen de Mussain, plus connu sous le nom de baron de Mussain, né à Gand en 1790 et fils de Philibert-Jean-Baptiste-Joseph d'Eesbeke, dit van der Haeghe de Mussain, président du conseil général du département de l'Escaut, créé baron de l'Empire sous le nom de Mussain, avec érection de majorat par lettres patentes du 14 août 1813. Il appartenait à une ancienne maison flamande, originaire de Pamele, qui s'est divisée en un nombre infini de branches et de rameaux, dont il est difficile aujourd'hui de reconstituer la filiation, mais dont l'origine commune est presque certaine et remonterait au XIIIe ou au XIVe siècle. Deux de ces branches ont eu de l'illustration et ont conquis les titres de barons van der Haeghen et de vicomtes van der Haeghen en 1725.

Quant à la 3e branche, celle de Mussain, il n'a pas été possible de découvrir de quelle manière elle se rattache aux précédentes, mais son extraction de la même souche n'en est pas moins probable. Elle a pour auteur Jérôme Van der Haeghen, qui épousa Charlotte Wellemans, dame de Muysinghe (Mussain), avec laquelle il fit, le 8 octobre 1669, partage entre ses enfants. Sa postérité s'éteignit avec le mari de la défunte en 1858, après avoir fourni des hommes considérables et s'être alliée aux familles les plus importantes du pays, savoir : de Wargny, Terlinden, de Wilde, de Steenhault, du Sart, d'Otreppe, de Aranda, van den Cruyce, Limnander, de Jonghe, de Failly, de Golstein, etc.

Esbeeke, dit van der Haeghen de Mussain, porte : Ecartelé; aux 1 et 4, gironné d'argent et de sable ; chaque giron de sable chargé de trois mouchetures d'hermine, qui est d'Esbeeck. Aux 2 et 3 ; coupé, au 1er parti *a*) d'azur, à une étoile d'argent de 6 rais ; *b*) à la croix trefflée de gueules ; au 2 d'argent au monde d'azur ceintré et croisé d'or, qui est d'Aranda.

Marquis de BOINVILLE.

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

THÉATRE DE L'ALCAZAR.

Ce joli théâtre où l'an dernier, après transformation complète de la salle, furent donnés des vaudevilles et des opérettes à succès, redevient comme jadis un *Music Hall*, sous la direction du célèbre mime anglais Lauri.

Aussi le programme se ressent-il de la nationalité de l'impressario ; The tree faithfull girls succèdent aux 8 Snowdrops ; Paulton et Doley rivalisent d'agilité avec Hickey et Nelson ; et, pour couronner le tout, les trois *gentlemen* acrobats Gargani's se livrent à des excentricités tout à fait *high life*.

Tout ce monde, aussi étrange d'allures que de noms, s'agite en un tourbillon fou, les numéros se suivant avec une rapidité peu connue en Belgique, et chaque exhibition ayant son décor spécial, peint dans la manière un peu lourde des décorateurs anglais.

Tel qu'il est ce spectacle vaut d'être vu, d'autant que le sexe gracieux y est joliment représenté par huit danseuses aux minois fort agréables et aux costumes très *sicci*. Ces jeunes personnes, renouvelant, avec augmentation dans le nombre et meilleur goût dans la toilette, le genre mis à la mode par les cinq sœurs Barrisson, chantent aussi faux que leurs célèbres devancières, mais dansent beaucoup mieux et doivent être la providence des marchands de lorgnettes.

Nous devons également mettre hors de pair M. Gramet, qui parle et chante en français. M. Gramet, qui vient de la Scala de Paris, récite avec une grande et très fine bonhomie, une série d'histoires abracadabrantes dont il est l'auteur ; il cultive également avec succès le jeu des combles et se plaît à fournir des recettes ingénieuses aux commerçants divers. Tel ce moyen qu'il donne aux cordonniers de confectionner leurs chaussures avec un gosier d'ivrogne qui ne prend jamais l'eau et d'y ajouter pour semelle une langue de femme parce que c'est inusable.

Quant à Mlle Warton dont la taille n'atteint pas un mètre, nous devons regretter qu'une infirmité aussi déplorable serve de prétexte à son exhibition. Les chansons grivoises que l'infortunée essaie de chanter, les gestes vaguement libertins dont elle ponctue sa diction, sont d'un comique navrant et qui fait peine à voir.

A cette exception près, le programme de M. Lauri est intéressant et d'un genre très en dehors de ce qu'on est accoutumé de voir à Bruxelles.

CERCLE DE LA GRANDE HARMONIE.
Spectacles classiques.

Pour répondre à de nombreuses demandes qui lui ont été adressées de tous côtés, M Garay vient de signer un traité avec le Cercle de la Grande Harmonie (81, rue de la Madeleine), pour donner sur l'élégante scène de ce Cercle des représentations qui auront lieu tous les dimanches, en matinée, à 2 heures et le soir à 8 heures, à partir du dimanche 16 octobre.

Ces représentations seront réservées aux familles désireuses d'assister à un spectacle sain et instructif, qui viendra faire la contrepartie du théâtre moderne, lequel souvent, par une licence exagérée et une immoralité voulue, éloigne le public d'un genre de littérature si intéressant lorsqu'il se caractérise comme autrefois par la devise *Castigat ridendo mores*.

Ces représentations seront données sans préjudice

des représentations du jeudi au Théâtre communal Flamand, consacrées à la jeunesse des écoles, et dont la première aura lieu le jeudi 13 octobre 1898, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Bon H. D'ORNANT.

Memento.

— L'Alliance Artistique de Schaerbeek vient d'ouvrir une Exposition de beaux-arts, dans les galeries du Musée royal de peinture, place du Musée, à Bruxelles.

D'ores et déjà ce Salon comprend parmi ses adhérents : MM. Bernard, Billen, Binjé, Crick, d'Allemagne, Desenfans, Devreese, Ducatillon, De Contini, De Beul Henri, Dehaen Jean, Mme Donnet, Dubois René, Fichefet, Fumière, Gilsoul, Mme Gilsoul, Gilis, Hamalde, Hannay, Hautekeet, Herremans, Hoogewijs E., Hoogevijs L., Impens, Julien Jos., Lambrechts, Lefever, Mailly, Meyer Blanche, Meyer, Mignon, Reding, Richir, Rullens, Ruytinx, Smits Eug., Stacquet, Steyaert, Vanden Acker, Van Hoeter, Vanhove, Vinçotte, Van Leeuw Elise.

Nous reparlerons à loisir de cette manifestation artistique.

Le prix des cartes permanentes est de 5 fr.

Prix d'entrée : 0 fr. 50.

* Les nécessités de la mise en page nous obligent de remettre au prochain numéro le compte rendu des *Transatlantiques*, la comédie nouvelle d'Abel Hermant, qui, après avoir triomphé au Gymnase, à Paris, ouvre la campagne de comédie du *Théâtre Molière*, et dont la première a eu lieu samedi.

Cette œuvre, qui met en scène avec une verve caustique, parfois étourdissante, le monde si étrange des Américains millionnaires de Paris, a été fort bien accueillie. Gros succès aussi pour les interprètes et... pour les toilettes.

Rappelons que tous les dimanches le Théâtre Molière donne des matinées auxquelles les enfants paient demi-place.

* Aujourd'hui a lieu au *Nouveau-Théâtre* la première représentation des *Tisserands* de Hauptmann.

Nous reparlerons de cette œuvre, importante à plus d'un titre. H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, *Chant, Monologues*, etc. etc.).

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

6 octobre.

Quoique les transactions *à terme* manquent d'ampleur, les cours sont très soutenus, et même en hausse.

A citer premièrement les fonds Brésiliens, qui *chauffés à blanc* par le Syndicat gagnent ***2 points*** ! Je connais quelques jeunes *papillons* qui se feront bientôt brûler les ailes, tant pis pour eux ; les cours de 64 1/2 pour le 5 % et de 55 3/4 pour le 4 % ne tiennent pas debout. *Ne l'oubliez pas*.

L'Extérieure d'Espagne très demandée, et pour cause... s'élève à 43 pour finir à 42 3/8 (coupon détaché). Nous verrons plus haut.

Le Saragosse, un peu houleux, s'inscrit successivement à 143, 145, 142 et 143.25. Congo, 90, 89, 70.

Le Turc C 26.50, 26.35, le D 22.50, 22.30 et 22.40. Banque Ottomane 550, 554, 547, 548.50.

L'Italien, très délaissé, perd 40 centimes à 92.35. Lots Turcs, 109, 108.50. La jouissance Varsovie 429 et le Rio-Tinto, 752.

Au comptant le marché est animé et les Banques sont en faveur.

Notons la Banque Nationale, 2800 et 2810 ; la Banque Auxiliaire, 128, part de fondateur, 133 ; Banque de Bruxelles, 755, Part de réserve, 2390 ; Caisse Commerciale, 737 ; Crédit Général Liégeois, 987.50 ; Crédit Général de Belgique, 146 et 149 ; Crédit Industriel 413; Comptoir Peemans, 457; et Belge-Roumaine, 187, 190 et 192. J'estime qu'une nouvelle étape de hausse va se produire aussitôt l'introduction de ces titres à la cote officielle.

Le Trust Franco-Belge de Tramways et d'Électricité a devant lui un avenir des plus brillants ; oui, il faut voir un gage certain de son succès dans les résultats remarquables obtenus par l'application de la traction électrique aux tramways, résultats qui s'amélioreront encore, en raison du perfectionnement et de l'abaisse-

ment du coût de l'appareillage nouveau. La marge des bénéfices de cette catégorie d'entreprises, très importante déjà, est donc destinée à grandir, ce qui justifie pleinement la solidité des titres.

Les charbonnages sont mous.

Bonne-Espérance, 995 et 985 ; Charbonnages Belges, 412 et 406; Courcelles-Nord, 1600 et 1590 ; Fontaine-l'Evêque, 700 et 690 ; Prokhorow (Donetz), 850 ; Grande-Bacnure, 2150 ; Hasard, 203 ; le Levant du Flénu, 2600 ; Produits au Flénu, 3550 ; Sacré-Madame, 3600 et 3450.

En actions de fer on est ferme.

Cockerill, 2275 ; Sarrebruck, 9950 ; Angleur, 500 ; Ekatérinoslaw, 221 : Marcinelle et Couillet, 610 ; Akovaïa, 585 ; Ougrée, 1165 ; St-Fiacre, 1280 ; Toula, 545; Verchny-Dnieprovsk, 602.50; Vezin-Aulnoye, 1100.

En ce qui concerne les actions des Usines Delin, la hausse doit continuer dans les grandes longueurs étant donné que cette Société vient de s'intéresser pour 750,000 francs dans la création de la Belge-Roumaine, soit 7500 titres de la valeur nominale de 100 francs.

Donc au taux actuel de 190 fr. c'est déjà un bénéfice acquis de 675,000 francs. Et dire que ce n'est que le commencement.

Dans le compartiment des zincs j'entends demander l'Asturienne à 4925, et la Vieille-Montagne, 710.

Parmi les valeurs étrangères, on inscrit les Michevile à 1650, les Dalhbusch à 956, et les Eich à 6200.

Voici le résultat de la répartition de la souscription au Trust Franco-Belge de Tramways :

de 1 à 5 — 5 titres
de 6 à 10 — 6 titres
de 11 à 20 — 7 titres

Au dessus de 35 p. c.

Fédération française et belge de Tramways

Société anonyme

Constituée par acte reçu par M. le notaire VAN HALTEREN, le 27 septembre 1898, publié au *Moniteur Belge* annexes du 7-8 octobre 1898.

VENTE PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE
DE
10,000 actions de capital de 250 francs

PRIX D'ÉMISSION : **267 fr. 50**

Payable : { A la souscription . . . fr. 40.00
A la répartition. 227.50

Il sera attribué une action de dividende par 2 actions de capital obtenues à la répartition.

La souscription sera ouverte le Mardi 18 octobre, de 10 à 14 heures

à Bruxelles : chez *M. E.-L.-J. Empain.*
à Liége : chez *MM. de Melotte, de Noidans et Cie*, (Banque Dubois).
au *Comptoir Liégeois de Change et d'Emission.*
à Tournai : chez *M. E. Isbecque*, agent de change.

N. B. On peut souscrire, dès à présent par correspondance.

Les statuts de la Société sont à la disposition des souscripteurs aux bureaux de souscription ci-dessus désignés.

Si le nombre de titres souscrits dépasse celui des titres offerts, il y aura répartition.

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

Cette société est fondée par la Compagnie belge de Chemins de fer Réunis, la Russe-Française de Chemins de fer et de Tramways et les Railways à Voie-Etroite, et a pour but de s'occuper uniquement et exclusivement de cinq entreprises de Tramways (trois en France et deux en Belgique) qui sont :

Tramways électriques de Boulogne ;

Chemin de fer de Pau-Oloron-Mauléon et Tramway de Bayonne à Biarritz ;

Chemin de fer de Bayonne-Anglet-Biarritz ;

Entreprise d'exploitation des chemins de fer vicinaux d'Ostende-Blankenberghe, d'Ostende-Nieuport-Ypres et extensions, et de Charleroy à Montigny-le-Tilleul et Thuillies à Mont-sur-Marchienne et à Lodelinsart, et de Lodelinsart à Châtelet (banlieue de Charleroi).

Les fondateurs apportent leur intérêt dans ces cinq entreprises au prix de revient, sans majoration d'aucune sorte. Ce prix de revient sera contrôlé et vérifié par les commissaires de la future Société, avant que l'apport soit accepté.

Au delà du prix de revient, les apporteurs n'obtiennent qu'un certain nombre de parts de fondateur ayant droit à une partie des bénéfices après rémunération du capital.

Les fonds non employés dans ces entreprises limitativement énumérées, seront placés en rentes belge et française.

Les capitalistes qui recherchent les bons placements en valeur de Tramways sont certains de trouver dans cette affaire toutes les garanties désirables de sécurité, aussi m'est-il agréable d'engager vivement nos lecteurs à souscrire des deux mains aux actions de cette nouvelle société.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, au premier), Bruxelles.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque **COINTREAU**
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

L'AMÉRICANISME AU THÉATRE

Les deux théâtres de comédie qui se disputent à Bruxelles la faveur d'un public spécial et malheureusement assez restreint, ont cru nécessaire, pour leur réouverture, de sacrifier à l'actualité et nous ont donné l'*Oncle Sam*, de Victorien Sardou, et *Les Transatlantiques*, d'Abel Hermant.

De part et d'autre, on a apporté à la réalisation scénique de ces deux œuvres des soins raffinés de mise en scène et de louables efforts d'interprétation. On nous les a donc présentées dans des conditions très satisfaisantes, — et suffisantes en tous cas pour que notre jugement ne s'accrochât pas à des hérésies par trop criardes d'exécution.

C'est une excellente note pour ces deux directions jeunes, actives et d'intelligente initiative, dont l'inévitable rivalité se manifeste par des raffinements de décors, de meubles, de toilettes à faire rêver toutes les spectatrices et aussi quelques spectateurs. C'est donc le public qui joue le rôle du troisième larron, ou, si vous aimez mieux, qui tire habilement les marrons de ces feux de joie, en attendant qu'une suprématie définitive vienne s'affirmer enfin en faveur d'une des deux maisons. Souhaitons avec un égoïsme non dissimulé que cette échéance tarde encore longtemps.

Les comparaisons — aussi inévitables que les rivalités — qu'on a faites en l'occurrence

se sont donc portées presqu'exclusivement sur les œuvres elles-mêmes. C'est pour Sardou et Hermant que tant de femmes réellement jeunes et jolies ont bataillé rue de la Loi ou rue du Bastion, — ce qui n'est vraiment pas banal. Et si l'*Oncle Sam* a paru une pièce moins bonne, et *Les Transatlantiques* une pièce meilleure qu'elles ne le sont vraiment, ce n'est assurément pas leur faute. Il y a là tout un problème d'optique théâtrale que les lecteurs de la *Revue Mauve* me pardonneront peut-être d'avoir trouvé intéressant, puisqu'on en a volontiers jasé, à fleur d'esprit, dans les milieux où l'on ne se contente pas de fréquenter le théâtre pour s'y faire voir, et où la discussion — même sévère — remplace agréablement les débinages systématiques et les enthousiasmes de commande.

Ainsi donc, voici que par une coïncidence heureuse nous sont présentées simultanément deux grandes pièces de théâtre, également bien jouées, bien meublées et bien habillées, et traitant d'un sujet semblable avec des moyens presqu'analogues.

Or, de ces deux pièces, la première est l'œuvre d'un incontestable maître en science scénique, dont la griffe d'ouvrier expert et impeccable se retrouve à chaque acte, à chaque scène et impose, malgré tout, à ceux qui sont du bâtiment, cette espèce d'admiration panachée de curiosité, que « la belle ouvrage » inspire toujours aux confrères professionnels — et qui, d'ailleurs, est la source des éreintements les plus soignés.

La seconde, au contraire, est loin d'être la meilleure des pièces de M. Abel Hermant, duquel on attend toujours une œuvre solide et complète, — celle dont on ne pourra pas dire, après l'avoir consciencieusement goûtée et galamment applaudie, qu'on lui préfère quand même le merveilleux roman dialogué dont il l'aura extraite, — ce qu'il fit jusqu'ici avec une attachante maladresse.

Alors pourquoi, dans la généralité des opinions exprimées, cette déviation du jugement qui nous rend si sévères pour la première et si indulgents pour la seconde ? Puisque les raisons en sont introuvables dans les deux œuvres mêmes, il faut bien admettre que ces raisons leur sont extérieures, qu'elles les dominent, qu'elles passent par dessus les personnalités de MM. Sardou et Hermant, et nous conduisent tout simplement aux sources vives de l'Art dramatique, nous font toucher du doigt, un peu inopinément peut-être, une des évolutions les plus imprévues, les plus complètes et les plus rapides qu'ait subie la comédie depuis ses origines littéraires.

Toutefois, pour que le résultat de cette évolution pût se faire sentir à ce point, aussi bien en défaveur chez *l'Oncle Sam* qu'en faveur chez les *Transatlantiques*, il était nécessaire que les deux pièces fussent des œuvres d'une honnête médiocrité. La perfection, qui n'est en somme que la beauté définitive, n'évolue point. Ce qui change, ce qui vire, ce qui mue, ce sont les tares dont on l'habille et qui changent de mode, — comme le vêtement ou la coiffure. C'est ce qui a fait dire, — très incorrectement, — que les chefs-d'œuvre n'ont point d'âge. La vérité, c'est qu'ils marquent très profondément l'âge qu'ils ont, au lieu d'être marqués par lui. Les très belles choses synthétisent presque toujours une époque, même quand elles ne l'évoquent point.

Or, M. Sardou a fait souvent beaucoup mieux que *l'Oncle Sam*, et l'on attend encore la bonne pièce de M. Hermant, qui est un bien intéressant écrivain. Nous voilà très à l'aise pour parler librement de l'un comme de l'autre.

Au fond, leur américanisme est le même, et n'a pas de racines bien solides dans la réalité, si l'on s'en réfère aux études spéciales qui ont paru en ces derniers temps sur ce sujet attachant, et dont la plus complète est peut-être l'*Outre-Mer* de M. Paul Bourget, dont l'esprit délicat d'analyse semble avoir été, cette fois-là, particulièrement heureux.

Il y a, chez Sardou comme chez Hermant, une part visible d'exagération, de conventionnel et de *truquage*. Mais pourquoi acceptons-nous beaucoup plus facilement les maquillages de M. Hermant que ceux de M. Sardou? Est-ce parce que ces derniers nous sont trop adroitement présentés, parce que nous nous rendons trop bien compte qu'il les a voulus ainsi, pour les besoins de sa pièce? En un mot, serait-ce l'adresse de M. Sardou qui nous déroute et contre laquelle nous nous rebiffons instinctivement, tandis que nous pardonnons à M. Hermant de n'avoir fait, en somme, qu'une amusante carte d'échantillons de petites curiosités exotiques? A première vue, cela paraît un paradoxe, car la logique froide voudrait, au contraire, que l'honneur fût au plus adroit, comme dans les tirs forains. Mais il n'est plus permis, de nos jours, d'être trop adroit au théâtre. Parallèlement à l'évolution artistique dont je parlais plus haut, il y a eu dans le public une inconsciente et très notable évolution du goût, qui lui fait paraître démodé ce que lui-même proclamait jadis la perfection même.

Voulez-vous me permettre de résumer d'une façon un peu excessive, sans doute, mais suffisamment claire, je pense, tout le chemin parcouru, — grâce à ces deux évolutions, — depuis le jour où Sardou écrivait *l'Oncle Sam* jusqu'à la première des *Transatlantiques*, en disant que Sardou fit sa pièce avec de l'américanisme, tandis que Hermant fit de l'américanisme à l'aide d'une pièce.

Voilà pourquoi son étude nous paraît si près de la sincérité et de la vraisemblance, tandis que celle de Sardou nous choque et nous déroute. Il est trop visible que les traits de mœurs que celui-ci nous expose ont été choisis par lui, à dessein, pour donner à sa pièce une marche logique, pour assurer la vraisemblance de ses péripéties. Chez Hermant, au contraire, l'étude de mœurs est au tout premier plan. Elle encombre, elle écrase, elle démolit l'action dramatique, et l'effet, qui devrait être mauvais, est excellent. Ces personnages américains, que semblent engoncer les formules de notre théâtre, ont l'air d'y étouffer, et on n'aurait pu trouver mieux, pour créer une ambiance exotique, que cette maladresse d'ouvrier scénique. Voilà pourquoi la pièce de M. Hermant a l'air d'être meilleure qu'elle n'est.

Le public, disons-nous, est fatigué du théâtre trop adroit, il a la lassitude profonde — et, je pense, définitive, — de ces laborieuses combinaisons de cas exceptionnels, qui constituent le point de départ de tout le théâtre de Dumas fils, de la presque totalité du théâtre de Sardou et d'une certaine partie du théâtre d'Augier! C'est pour avoir échappé souvent à cette tentation de l'exceptionnel que ce bel auteur court les plus grandes chances de survivre à ses deux rivaux, quoiqu'il leur soit antérieur, et malgré toutes les qualités brillantes qui ont fait la fortune de leur talent, et qu'il n'avait pas au même degré qu'eux. Si son théâtre nous donne encore, à distance, une si belle impression de solidité et de logique, c'est peut-être parce qu'il repose sur des bases très simples, tout d'une pièce, qui lui font de puissantes fondations. Les maîtres en acrobatie dramatique que furent Dumas fils et Sardou sont toujours partis d'une situation pour faire une pièce. Leurs personnages ont généralement un passé caractéristique et c'est la révélation de ce passé qui constitue en réalité l'exposition de la pièce, exposition que nous sommes forcés d'admettre sans la discuter, comme un axiome ou un brocard. Toute pièce de cette époque-là suppose une ou plusieurs pièces antérieures à celle que nous écoutons, que nous n'avons pas vues, que nous ne pouvons discuter, et dont nous sommes bien forcés de croire ce que l'on veut bien nous en conter. Nous sommes vis-à-vis de l'auteur dan la situation d'un mathématicien auquel on dirait : « Étant donné que 2 et 2 font 5, je

vais vous prouver que 4 et 4 font 10 ». Ce théâtre-là est, d'un bout à l'autre, l'impeccable et logique déduction de prémisses manifestement fausses.

Il était fatal que le public finirait par trouver le point faible de ces brillantes dissertations, et que l'ayant trouvé — on s'est d'ailleurs abondamment chargé de lui mettre le nez dessus — il finirait par ne plus voir que cela. Toute l'évolution que nous observons chez lui peut se résumer dans ceci : Il veut qu'au lieu de partir d'une situation quelconque pour faire une œuvre dramatique, on lui fasse dans une œuvre l'exposé, l'analyse et la critique d'une situation. Avec un peu d'exagération, on pourrait dire que le théâtre contemporain fait aujourd'hui les prologues du théâtre d'il y a vingt-cinq ans. Les *Transatlantiques* seraient, ma foi, une excellente préface à *Francillon*, comme d'ailleurs les *Demi-Vierges* à *Monsieur Alphonse*. Et l'on pourrait poursuivre ce petit jeu là sans avoir à chercher beaucoup.

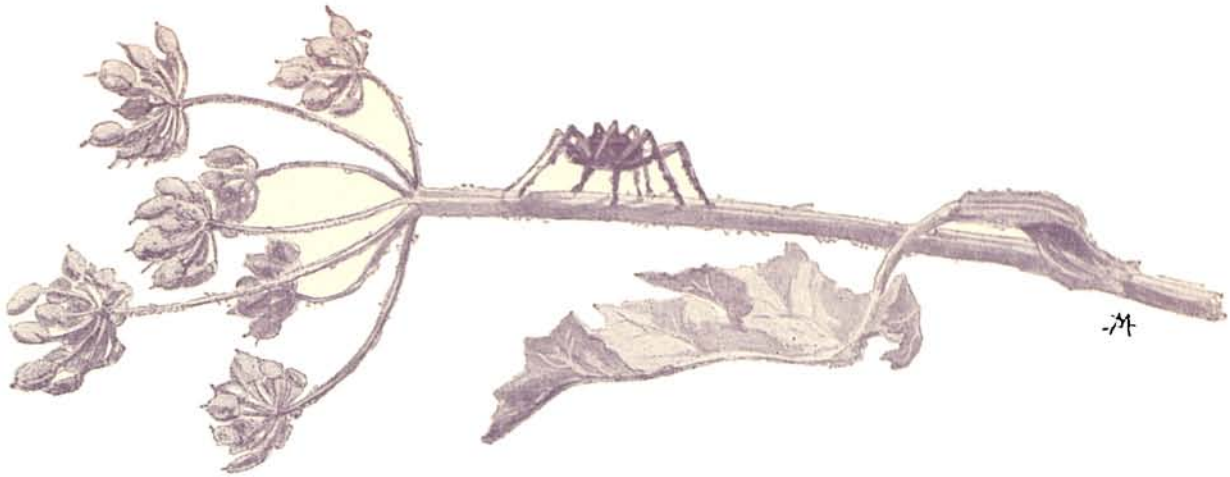
Tout celà prouve, en somme, qu'en matière de théâtre, comme en littérature, comme en poésie, comme en peinture, ces évolutions qui nous paraîssent bouleverser jusqu'aux sources mêmes de l'inspiration, ne sont en somme que des cataclysmes à fleur d'eau et ne portent que sur de très petits détails d'exécution, de mise en œuvre, ou de mécanique ouvrière.

Celà n'a pas plus d'importance intrinsèque que les caprices de la mode n'en ont sur la forme générale de nos vêtements ou de nos chapeaux. Pourtant, ce sont toujours ceux de l'année precédente qui nous paraissent les plus démodés. Mais c'est une simple question d'optique.

En somme, à quels fils délicats et ténus s'accroche le succès dramatique et combien il est imprudent de proclamer tout de suite qu'une pièce est excellente ou d'affirmer qu'elle ne l'est pas, puisque vingt-cinq années suffisent à renverser toute une production dramatique, et qu'il n'a même pas fallu que Sardou fût mort pour que son *Oncle Sam* donnât des signes non équivoques de décrépitude !!

FRITZ LUTENS.

Nous continuerons, dans notre prochain numéro, la publication des intéressants articles de M. HENRI WAUTERS *sur la* CONQUÊTE DU CONGO.



LES VOYAGES AUX EAUX DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Notre ami, Frédéric Masson, poursuit sur l'époque napoléonienne son étude si sagace et d'une si sûre documentation. D'un volume en préparation, qui paraîtra dans quelques semaines chez Jean Boussod, Mansi, Joyant et Cie, les pages suivantes ont été détachées, par l'auteur, pour le *Carnet Historique et Littéraire*. Nos lecteurs en goûteront le charme et sentiront, à les lire, combien M. Masson est en même temps un évocateur puissant et un écrivain pittoresque et délicat.

Ce n'est point une médiocre affaire qu'un voyage aux eaux de Sa Majesté l'Impératrice, surtout en l'an XII (1804), tout au début, lorsque l'Empereur est tout neuf en la dignité impériale, qu'il prétend la maintenir entière et ne laisser faire à sa femme que ce qui convient à une grande souveraine. Avant même qu'on se mette en route, les frais courent grand train. Il a fallu acheter des chevaux et des voitures, quarante-sept chevaux qui coûtent 67,214 francs, et huit voitures : quatre berlines, deux cabriolets, une chaise à ressorts et une calèche pour 26,772 francs. Une dizaine de mille francs encore de harnais et de réparations. Puis, l'Empereur ne pouvant souffrir que, à Aix-la-Chapelle, ville impériale, son épouse descende à l'auberge, a fait acheter tout meublé l'hôtel de M. Jacobi, conseiller de préfecture. « C'est, dit-on dans les journaux, un des plus beaux bâtiments qui décorent la ville. » Aussi, est-ce peu le payer que 144,000 francs. De plus, il a fallu se précautionner de présents à donner, tels que colliers, boucles d'oreilles, bagues, épingles et boîtes, et Margueritte en a fourni pour 36,000 francs, tandis que Commun fournissait pour 2,880 francs de schalls destinés au même usage.

La partie de la Maison d'honneur désignée d'abord pour accompagner l'Impératrice est nombreuse; mais beaucoup trouvent des prétextes et, à la veille du départ, il reste seulement le premier écuyer, M. d'Harville, un écuyer cavalcadour, M. de Fouler, deux chambellans, MM. de Beaumont et d'Aubusson, la dame d'honneur et trois dames du Palais : Mmes de Larochefoucauld, de Luçay, Auguste Colbert et de Vaudey ; il est vrai que Mlle Lucie de Luçay accompagne sa mère et remplace agréablement Mme de Rémusat. Il y a, de plus, le secrétaire des commandements et, pour le matériel, un maître d'hôtel contrôleur, un maître d'hôtel ordinaire, deux huissiers, dix valets de pied, toute la Chambre et un détachement d'importance des cuisines et de l'office. L'écurie, comme de juste, précède avec les équipages aux ordres de Guérin père. C'est cinquante personnes pour le moins.

Pour voiturer tout ce monde (sauf les gens des écuries qui ont pris les devants et dont le voyage coûte, avec la nourriture des chevaux, 8,900 francs), il faut, à chaque

poste, soixante-dix-sept chevaux, menés par ving-quatre postillons. L'Impératrice et ses officiers d'honneur partent directement de Saint-Cloud ; les gens sont conduits à Saint-Denis par les voitures de la maison : c'est une économie de quatre postes et demie, dont la ci-devant royale qui compte double. A 2 francs par cheval, à 3 francs par postillon, cela monte : en voici pour 12,216 francs.

On marche, gendarmerie aux portières et des sous-officiers courant avec les piqueurs au-devant des voitures; à chaque ville où il y a garnison, un fort détachement de cavalerie vient au-devant de l'Impératrice; vingt-cinq coups de canon à l'entrée, autant à la sortie, et toute la troupe en haie. C'est ainsi à Soissons où l'on arrive à 3 h. 1/2 ; on ne s'est arrêté jusque-là qu'un quart d'heure pour déjeuner et, à Soissons, on ne passe que le temps des discours à la porte de la ville ; on traverse au pas, crainte d'accident. Très tard, on arrive à Reims où tout est illuminé, mais où rien n'est préparé pour le coucher. A grand'-peine, l'on trouve des gîtes; mais ce qui fait oublier toute la peine, c'est la brillante garde d'honneur que le sénateur général Valence est venu commander en personne, c'est l'accueil chaleureux de la population et l'enthousiasme que témoigne l'armée. En gratifications, M. d'Harville s'allège de 3,100 francs, et Reims laisserait un fort bon souvenir sans un accident survenu au général Valence, son cheval, effrayé des tambours et des trompettes, se renversant sur lui. On vient coucher à Sedan : fort joli discours du sous-préfet, M. Philippoteaux, et du maire, M. Poupart de Neuflize, qui reçoit tout de suite 3,600 francs pour ses pauvres; il présente la veuve d'un officier mort à l'armée : 600 francs. La journée du lendemain est singulièrement dure. Jusqu'à Réthel, « la grand'route est épouvantable », mais c'est bien pis encore quand on l'a quittée. Des chemins où il semble que nulle voiture n'a jamais passé. A la nuit tombante, on arrive à une montagne près de Feulen qu'on ne gravit qu'à grand'peine. On soutient les voitures avec les cordes ; l'Impératrice, qui a si grand peur, pousse des cris, veut à toute force descendre. C'est l'Empereur lui-même qui a marqué l'itinéraire : il a pris pour une route construite un chemin qui est à faire ; et, malgré les avertissements des gens du pays, l'on a point osé se détourner. Force est, la nuit tout à fait tombée et les chevaux fourbus, de s'arrêter à un petit village appelé Marche où toute la suite s'entasse dans une mauvaise maison, les favorisés sur des matelas, les autres dans des auges. Au petit jour, on repart, laissant 1,420 francs pour ce gîte infâme. Dix lieues encore de ce supplice, de ces constantes inquiétudes, de cette terrible fatigue. Enfin, à deux lieues de Liége, on arrive au bac pour traverser la Meuse et, dès lors, un site divin, une réception à miracle; on traverse le fleuve dans une jolie barque ornée d'orangers et de feuillages; les troupes sont sous les armes, tout est illuminé et l'on a apprêté un fort beau feu d'artifice. On couche à Liége, à la préfecture, et, après avoir laissé 1,500 francs de gratification, le lendemain matin, on repart pour Aix-la-Chapelle où on arrive enfin à 5 h. 1/2 du soir. Comme de juste, à l'extrême frontière du département de la Roër, on rencontre les généraux commandants, un escadron du 23e chasseurs et la gendarmerie nationale ; à la montagne qui domine la ville, les autorités civiles ; à la barrière, arcs de triomphe, salves d'artillerie, l'infanterie (19e et 30e de ligne) formant la haie et, à la maison — au palais de Sa Majesté — garde d'honneur à pied et à cheval. Il en coûtera cher pour ces honneurs : on donnera 508 francs 62 centimes au détachement de gendarmerie, 9,818 francs aux détachements du 19e de ligne et du 23e chasseurs, 250 francs à la musique, 3,465 francs aux sous-officiers attachés à la suite de l'Impératrice, 2,600 francs aux officiers de la garde d'honneur, et on achètera encore des bottes que l'on payera 180 francs pour les sous-officiers d'escorte, et l'on fournira de bonnets à poil, pour 2,375 francs, les grenadiers du 19e de ligne.

Voici l'Impératrice en son palais : c'est une masure, petite et triste, où il est impossible qu'on se loge. On est, de plus, fort inquiet d'une des voitures de suite dont on n'a point de nouvelles depuis vingt-quatre heures et qui n'arrive qu'à 3 heures du matin après

des aventures sans nombre. Une des femmes de l'Impératrice, Mme Saint-Hilaire, est assez blessée et se plaint à grands cris qu'on n'ait point envoyé l'armée au-devant d'elle. Un valet de pied a un bras démis. Tout cela fait du noir : de plus, ces dames trouvent la ville affreuse ; on est sous la pluie depuis le départ de Paris et cela n'embellit point les rues. Enfin, le soleil reparaissant, l'Impératrice déménage de son vilain palais pour aller occuper la préfecture qu'a cédée avec empressement la belle Mme Méchin, la victime de Viterbe, et où Mme Gay, la femme du receveur général, a fait porter ses plus jolis meubles.

Pauvre Mme Sophie Gay ! Elle compte que, du coup, elle va s'introduire à la Cour, qu'on lui passera son divorce avec Liottier, ses incartades au temps du Directoire ; sa lettre sur Mme de Staël et ses romans, et que, en l'Impératrice, elle va retrouver la vicomtesse ; mais elle compte sans l'Empereur et elle en sera pour son voyage.

L'Impératrice, d'ailleurs, ne voit guère comme société, en dehors de ses dames et de Mme Méchin, que deux ou trois Allemandes, femmes de généraux, Mme de Sémonville, femme de l'ambassadeur à La Haye, venue pour soigner sa fille, Mme Macdonald presque mourante, puis Mme Franceschi, Mme de Léry, la fille de Kellermann, et quelquefois des dames comme Mme de Coigny et Mme de Durfort, accourues aux eaux pour solliciter : celles-ci ont, en leur nièce et cousine, Mme de Luçay, la meilleure des introductrices, et si elles n'obtiennent point les radiations qu'elles désirent, qui donc y parviendra ?

Les bains sont la grande affaire, car Joséphine n'en espère rien moins que l'affermissement de la dynastie, et Corvisart lui-même en est venu surveiller l'effet ; mais cela n'empêche point les promenades. On est d'autant plus empressé d'en faire, qu'Aix est horrible et que la population est des plus vilaines. On va à la Borsette, on visite les ruines des abbayes et des châteaux carolingiens, on déjeune sur l'herbe, on chasse au renard et aux lièvres, l'on inspecte les manufactures de drap et d'aiguilles, l'on descend dans des mines de charbon ; puis, il y a le religieux : les visites au trésor, la vénération des reliques de Charlemagne, dont l'Impératrice emporte quelque fragment ; il y a la fête de Charlemagne, avec la Cour, les autorités, la troupe en grande tenue, et des messes et des discours, et des trônes et toutes les splendeurs officielles : Mlle de Luçay quête, mais presque pour rien. Le soir, pour divertissement, on a d'abord l'opéra allemand ; mais ce sont les plus détestables acteurs et l'on a grand'peine à rester jusqu'au bout. Joséphine préfère voir la petite naine Nanette Stocker, haute de 18 pouces, qu'elle comble de jolis présents, ou faire découper par le *silhouetteur* Bronch des portraits d'elle et de sa cour. Le silhouetteur n'y perd point, car on lui paye chaque silhouette neuf napoléons ; mais c'est si amusant de voir ainsi courir les ciseaux sur le papier noir. Cela n'est guère impérial, mais, pour illustrer le séjour, voici venir de Paris Picard aîné avec une bonne partie de la troupe du théâtre de l'Impératrice. Mauvaise spéculation ; après avoir ri d'abord aux pièces bourgeoises, les dames, et l'Impératrice même, trouvent Picard mauvais ton : on ne sort pas de la Diligence et de la rue Saint-Denis. Cela n'empêche point le public de s'y porter et les domestiques de la maison d'en faire leurs délices ; mais, avec la salle comble, c'est à peine si l'on a 1,200 francs de recettes et les 16,000 francs de gratification que reçoit Picard ne payent point son voyage.

Peu à peu, le soir, Joséphine se restreint à son tric-trac, au whist, aux petits jeux, durant que ses dames s'occupent au loto, et c'est ainsi, sauf lorsque l'Impératrice donne bal et que la ville lui rend sa politesse : alors, de son trône, Joséphine, sans rire, voit danser sur le dos des braves Allemandes les robes de réforme qu'elle a données à ses femmes de chambre et dont celles-ci font bon commerce.

On s'est fait une vie assez douce remplie par les bains, les promenades, les parties de campagne, les excursions, pas mal de musique et de la conversation ; l'étiquette s'est relâchée au point que l'Impératrice s'en va déjeuner sur l'herbe, qu'on s'assied en sa présence et que même un général, ne trouvant point de meilleur siège, s'installe commodément sur le divan où elle est assise; n'étaient les gratifications énormes aux ouvriers des

manufactures (3,600 francs), aux assistants de l'évêque (1,200 francs), aux montreurs de reliques (600 francs), au directeur et aux chanteurs du théâtre (2,640 francs) ; n'étaient les aumônes si largement répandues qu'elles passent 33,000 francs ; n'était la dépense qui, pour l'office, la cuisine, la cave, le logement des gens, atteint 154,823 francs 78 centimes, peu de chose distinguerait l'Impératrice d'une baigneuse de grande qualité, une de ces Russes qui, alors, ne venaient aux eaux qu'avec maison complète et train de reine. Il y faut de l'argent, certes, car ce voyage d'un mois coûte à la Maison 523,921 francs. Mais qu'est cela ?

Au moment où toute la maison se réjouit de retourner à Paris, où le contrôleur, qui est le grand maître du voyage, est déjà parti, voici qu'on apprend que l'Empereur arrive de Boulogne ; voici qu'on expédie de Paris en toute hâte les grandes livrées des valets de pied, des cochers et de tous les gens de l'écurie ; voici que l'Impératrice appelle chacune de ses dames pour les prévenir en particulier qu'elle accompagne l'Empereur à Mayence ; que, durant son séjour, elle recevra des électeurs, d'autres personnes et particulièrement le prince de Bade et sa famille, et que ses dames ne peuvent se dispenser de faire venir chacune une ou deux robes parées, même brillantes, et leurs diamants. Désolation générale, cris et larmes, désespoir de Mme de Larochefoucauld « à cette tuile qui tombe sur sa caisse et l'enfonce ». Il faut se garder de la plaindre : du coup, elle emporte de la caisse mieux garnie de M. d'Harville cent louis pour ses toilettes et elle trouvera moyen de faire des économies.

Désormais, l'Empereur arrivé, silence dans les rangs : l'Empereur parle seul ; étiquette sévère, l'Empereur l'ordonne ; exactitude rigoureuse, l'Empereur n'attend pas : il faut, tout le jour, être en parade ; l'on se couche quand il lui convient, c'est-à-dire vers 1 heure du matin, et l'on part quand il lui plaît, vers les 7 heures. Comme entrée de jeu, dès l'annonce de son arrivée, les dames du Palais ont dû sortir de la Préfecture et s'installer à l'auberge, et lorsqu'elles rentrent là, éreintées des parties continuelles, impossible de fermer l'œil, car les punaises ne respectent rien.

L'Empereur reste dix jours, et chaque jour, cérémonie en grand costume, tantôt pour la remise des nouvelles lettres des ambassadeurs, tantôt pour des *Te Deum*, tantôt pour des fêtes de la ville ; puis, visite en détail de toutes les manufactures, courses dans tous les environs ; le soir, dîner, spectacle, jeu, salon. Le 25 fructidor (12 septembre), l'Impératrice part pour Cologne, où l'on est assez bien logé ; mais c'est la même vie et Joséphine qui, depuis quinze jours, est tourmentée par la migraine, n'en doit pas moins suivre et faire bonne mine au duc de Bavière. C'est à 5 heures du matin que l'Empereur a fixé le départ de Cologne le 29 (16 septembre) ; Joséphine parvient à le faire retarder jusqu'à midi : aussi n'arrive-t-on que dans la soirée à Bonn, et les dames sont logées dans une maison inhabitée. De là, à Coblentz où l'on est distribué par billets de logement au petit bonheur. Le lendemain, on monte sur le yacht du prince de Nassau, tout à fait joli comme installation, mais, avec vent debout, roulis et tangage, à peine fait-on quatorze lieues ; l'on vient se coucher à Bingen à 9 heures et demie, et à 7 heures du matin, en route pour Mayence. Là, pour l'Empereur, le logis est bon, c'est l'Hôtel Teutonique avec ses quatre-vingt-seize croisées de façade ; mais ce château n'est point meublé ; tout ce qu'on peut faire, c'est loger au plus près les officiers et les dames du Palais ; et pour celles-ci, voici la vie : d'abord, toilette pour le déjeuner qui commence à 11 heures ; après, on reste au Palais sans bouger jusqu'à 2 heures ; puis, toilette pour la réception des princesses et des princes étrangers, ce qui mène jusqu'à 5 heures ; ensuite, toilette pour le dîner fixé à 6 heures ; un jour, on dîne chez Mme de Larochefoucauld, un autre chez l'Empereur ; à ces dîners-là, les princes sont invités ; puis salon sans bouger ni parler jusqu'à 9 heures ; ensuite spectacle, car l'Empereur a fait venir ses comédiens à Mayence et, pour s'égayer, l'on a la tragédie. Vers 1 heure

du matin, l'on rentre mort de fatigue, et qu'est-ce des hommes qui sont debout des quatre heures de suite ! Certes, il y a parfois l'insigne honneur de faire le whist de l'Empereur ; il y a, une fois, la petite partie à l'île Saint-Pierre, et l'on assiste à un épisode que recueillera l'histoire : les 50 napoléons étalés devant la pauvre femme qui a fait un vœu, comme il arrive dans les contes de fées. Il y a encore les princes, tous les princes des bords du Rhin à voir et à regarder ; mais ne se blase-t-on point sur ce plaisir ? Aussi, lorsque le départ est décidé, qu'on en sait l'itinéraire, que les couchées sont préparées à Spire, Saverne, Nancy, Châlons, qu'il n'y a plus à craindre que l'Empereur change d'idée, c'est une joie à ne pas croire.

En toute cette seconde partie du voyage, Joséphine est au second plan ; son chevalier d'honneur inscrit bien encore quelques libéralités qu'elle fait aux pauvres de chaque ville où l'on passe : 1,500 francs à Cologne, 259 francs à Bonn, 3,000 francs à Coblentz, 600 francs à Bingen, 2,300 francs à Mayence, 700 francs à Spire ; mais qu'est cela près de l'Empereur, qui donne par 10 ou 15,000 francs, qui, à chaque évêque, octroie 6,000 francs pour sa cathédrale et qui ne visite point une église sans y laisser 25 louis : c'est le taux auquel, en France, Joséphine fixe ses bienfaits aux pauvres des villes où elle couche.

Ce voyage de 1804, ainsi divisé en deux parties, l'une où l'Impératrice est seule, l'autre où elle suit l'Empereur, fournit d'une façon presque complète la formule du cérémonial et l'aspect des voyages qu'accomplira Joséphine durant tout le règne. Elle viendra un mois à Plombières, en 1805 (14 thermidor au 12 fructidor an XIII — 2 au 28 août), pour se reposer de l'épouvantable fatigue du voyage d'Italie qu'elle a fait avec l'Empereur ; elle y reviendra deux mois en 1809 (11 juin — 20 août), et ce sera chaque fois le même train et une pareille dépense. Mais, à chaque fois, il y aura une atténuation dans le cérémonial, un relâchement dans l'étiquette ; l'Empereur mettra une sourdine de plus aux honneurs rendus et la Maison qui accompagnera l'Impératrice sera de moins en moins nombreuse.

En 1805, cette diminution de rang ne semble point faite à dessein ; c'est uniquement pour se reposer, prendre les eaux, que Joséphine se rend à Plombières, et l'ombre de Charlemagne ne couvrant point la petite ville des Vosges, n'exige point un déplacement des pompes impériales ; pourtant, l'on envoie de Nancy à Plombières une compagnie du 4e de ligne pour être employée à la garde de Sa Majesté ; aux limites du département et de l'arrondissement, il y a réception par les autorités civiles et militaires, discours et saluts ; à l'entrée des villes, des arcs de triomphe ; à Plombières, des portiques de feuillage, des illuminations et un feu d'artifice ; mais, cela fait, Joséphine est assez tranquille et peut se remémorer ces temps si lointains déjà de ses premiers séjours au même lieu : elle vint là après le départ de Bonaparte pour l'Égypte, et manqua y périr ; elle y revint deux fois durant le Consulat et, pour peu qu'elle pense, le site, les arbres, les êtres, les demeures, tout ce qui n'a point changé autour d'elle, doit lui rendre plus présent, plus vif, plus étonnant, le changement qui s'est fait dans sa fortune : Mme de Larochefoucauld l'accompagne et est sa dame d'honneur. N'est-ce point ici qu'elle a trouvé la *chère cousine ?* L'étrange vie ! Quand, en 1798, après sa chute, ce balcon cédant sous son poids, elle s'est trouvée là comme abandonnée, qu'elle a, en toute hâte, appelé Hortense pour la soigner, qu'était-elle ? Et à présent, un écuyer d'honneur pour la soutenir lorsqu'elle fait un pas, un préfet du Palais pour veiller à ses besoins, deux dames du Palais, cinq femmes de chambre, un contrôleur et combien de laquais, de cuisiniers, d'officiers, de hâte-rôts, de cochers et de gens d'écurie ! En frais de poste, aller, retour et courses aux environs, 37,483 fr. 50, et le total des dépenses qu'entraîne, rien que pour la Maison de l'Empereur, cette saison d'eaux toute simple, sans aucun divertissement d'exception, sans théâtre, sans chanteurs ni canta-

trices, sans grandes excursions aux environs, sans gratifications d'exception, sans achats d'objets et sans fantaisies, s'élève à 134,482 fr. 97 centimes.

Pour se divertir, Joséphine se fait peindre. Elle a rencontré à Plombières, ce Laurent dont elle a plusieurs tableaux en sa galerie et qui réside à Épinal : c'est un peintre fort à la mode près des amateurs de l'espèce de Mme Campan ; il excelle aux sujets troubadours qu'il exécute en petites dimensions, genre Miéris, comme dit l'institutrice. Ce portrait, en pied, de 18 pouces sur 15, que l'Impératrice paye 6,000 francs, ne peut manquer, justement par ses défauts, d'être un document des plus intéressants, aussi curieux que le portrait peint plus tard, par le même artiste, de Jérôme avec Catherine.

Hormis quelques excursions, c'est là l'occupation de la journée. Pour le soir, il ne se rencontre que deux fêtes et est-il bien sûr que l'empereur les eût approuvées? Il y a, à Plombières, des baigneuses que l'Impératrice aperçoit sans doute, mais qu'elle ne devrait point voir : entre autres Mme Hainguerlot, Mlle Beauvais, l'une des femmes, à coup sûr, les plus spirituelles de Paris, faisant de jolis vers, écrivant comme un ange, mais compromise, moins par elle-même encore que par son mari. Cet Hainguerlot, qui, en l'an IX, est le contribuable le plus imposé de la République, qui paye 58,000 francs de contributions foncières, a eu maille à partir dès l'an VI avec Lebrun, rapporteur dans cette fameuse affaire de la Compagnie J.-B. Dijon et Cie, où Hainguerlot était le principal intéressé. Lebrun, devenu troisième Consul, a tout de suite signalé le ménage, d'autant plus dangereux que la femme était intelligente et plus agréable, l'homme plus fin, plus élégant et plus recherché. Ils ont été mis à l'index à perpétuité, au moins chez l'Empereur. Mais Mme Hainguerlot n'en a pas pris son parti ; elle est venue à Plombières, et elle profite de la rencontre pour composer un vaudeville « rempli d'esprit et de sensibilité » qui a pour sujet un trait de bienfaisance de Sa Majesté à l'un de ses précédents voyages. Elle recrute une troupe où elle enrôle la belle Mme Davillier, fait venir la famille qui a reçu le bienfait, organise une fête, y fait prier l'Impératrice par toutes les dame qui prennent les eaux et cela est charmant. L'Impératrice rend, quelques jours après, un concert, un bal et un souper ; mais cela n'avance point les affaires de ces dames : les eaux ne tirant point à conséquence.

Au retour, Joséphine rentre dans sa dignité : lorsque, le 30 août (12 fructidor), elle arrive à Bondy, elle y trouve, pour la complimenter, le préfet et toutes les autorités qui l'attendent de pied ferme ; elle essuie les discours et, sous l'escorte de la gendarmerie, continue sa route sur Malmaison, sans traverser Paris.

Au dernier séjour de Joséphine à Plombières, son astre s'obscurcit, le dénouement approche, l'inévitable séparation contre laquelle elle lutte depuis dix ans va enfin s'accomplir. L'extérieur est encore imposant ; il y a encore pour accompagner l'Impératrice le chevalier d'honneur, le général Ordener, un chambellan, M. de Beaumont, et un écuyer, M. de Monaco. Il y a deux dames du Palais, avec la dame d'honneur, le secrétaire des commandements et deux pages. La livrée, l'écurie, la dépense sont pareilles ; pareils sont les présents et de la même somptuosité : aux pages que lui adresse l'Empereur, pour lui annoncer ses progrès, M. de Beaumont le fils, le jeune Lariboisière, le jeune Oudinot, ce sont des diamants de 1,200, de 1,400, de 3,500, de 4,000 francs. S'arrête-t-elle dans une maison à Épinal et fait-elle à Mme Doublat, dont le mari est receveur général, l'honneur de coucher chez elle, elle lui offre à elle-même une parure en or émaillé et perles de 1,400 francs, à la fille aînée une chaîne de col en maillons à perles fines et perles d'émail de 550 francs, aux deux autres enfants des montres de 200 francs et de 170 francs. Au sous-préfet, au directeur de la poste, au capitaine des cuirassiers chargés de l'escorte, tabatières ; les mêmes générosités aux soldats de garde auxquels, chaque semaine, l'Impératrice paye le spectacle. Sur les pauvres qu'elle rencontre, les prisonniers

qui passent, les soldats blessés, retirés, estropiés, les musiciens nomades, les gens qui font voir quelque curiosité, la même pluie d'argent entremêlée d'or ; cela tombe tous les jours, plus ou moins fort : une femme dont elle fait rebâtir la maison, une vieille Américaine qui s'est recommandée du passé, une autre dont la propriété a été endommagée ; on la suit ainsi en ses promenades où, telle qu'une bonne fée, malgré son escorte de cuirassiers et de gendarmes, elle s'arrête aux passants, entre dans une ferme pour boire du lait, demande son chemin, s'intéresse à des paysans qui célèbrent la cinquantaine de leur mariage, donne au mari une tabatière d'or ciselé de 550 francs, à la femme une montre en or de 377 francs ; elle a retenu de ses précédents séjours le nom des gens et le met sur leur visage ; elle a même, et cela fait un étrange effet en ses mains, une provision de chapelets qu'elle distribue à des vieilles gens ; mais, à regarder sa vie, à voir les gens qu'elle fréquente, on s'étonne. Son existence bien plus resserrée, bien plus attristée, s'écoule étroitement entre sa fille, ses petits-fils, sa nièce Stéphanie et ses femmes de chambre ; plus de bals, plus de réceptions, plus de théâtre ; un abonnement au Salon des bains fait tout le divertissement de sa suite ; point même d'excursions à distance ; et cette vie s'écoule dans l'étrange cadre qu'elle promène avec elle, au milieu de ces meubles d'or et de vermeil qui ne la quittent point, à portée de ses parures dont on paierait la rançon du roi — trente-cinq parures complètes de diamants, de perles et de pierres de couleur — au milieu de cette folle garde-robe dont, à Plombières, d'un coup, elle donne trente-sept robes aux femmes de chambre.

Elle fait la mère grand et jamais son petit-fils, tenu d'assez près par Hortense, ne s'est vu à telle fête : voici qu'il reçoit sa première montre, une montre-savonnette à perles et deux bagues d'émeraude ; mais qu'est cela près des joujoux qu'on fait venir de chez Mussel, à Strasbourg ? Les beaux jouets, et comme c'est plaisir de les donner, comme c'est bien mieux là ce qui convient que les jouets de Paris, et comme c'est clair et gai, ces voitures à quatre chevaux, ces berlines-coupés, ces voitures de roulier, ce grand vaisseau de guerre à-roulettes, en bois peint et vernis, et les innombrables boîtes de soldats de carton fin peints, montés sur bois ou sur ciseaux ; comme cela est d'un ton vif, trouvé à souhait pour amuser l'œil d'un enfant !

Les grands déballages des caisses de joujoux, le remuage des parures, l'inspection des robes, les promenades de santé avec Hortense et Stéphanie, c'est presque tout. Il y a bien à Plombières quelques personnes qui fréquentent chez l'Impératrice : M. de Boufflers d'abord, le vieux M. de Boufflers, qui sans doute est à Plombières moins pour son estomac que pour son beau-fils, Elzéar de Sabran, dont il prétend abréger l'exil. Il vient, de sa voix chevrottante, avec ses façons d'abbé vénérable, avec la couronne de longs cheveux blancs qui pare sa tête chenue, lire en intonations de drôlerie des petits contes graveleux, si lointains, si démodés, si hors de place en la bouche édentée d'un vieillard, qui portent jusque-là l'écho des temps abolis et qui détonnent comme une obscénité sur une tombe. Puis c'est M. Molé, en passe, dès lors, d'arriver à tout, car il plaît à tous : aux femmes qui le prisent fort ; à l'Empereur qui, sur son nom et son unique livre, l'a en gré et en trois ans l'a fait conseiller d'État ; à l'Impératrice qui voudrait qu'il fût gouverneur de ses petits-fils, et à la reine Hortense qui peut-être a pour lui un sentiment plus vif.

A ces deux noms se réduit presque la société des eaux. Rien d'extérieur, rien qui soit inscrit dans les journaux, devenus muets par ordre : à peine si l'on y trouve la mention de l'arrivée, du départ, du retour à Malmaison. Point de réception alors aux barrières de Paris, ni discours, ni canon ; cette note toute unie aux faits divers, le 17 août : « S. M. l'Impératrice est attendue ce soir à Malmaison. »

C'est là, si l'on peut dire, la philosophie de ces trois voyages aux eaux ; ils marquent les étapes et, comme l'ascension, annoncent la chute. FRÉDÉRIC MASSON.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(*Suite*)

VIII

MADRID

C.

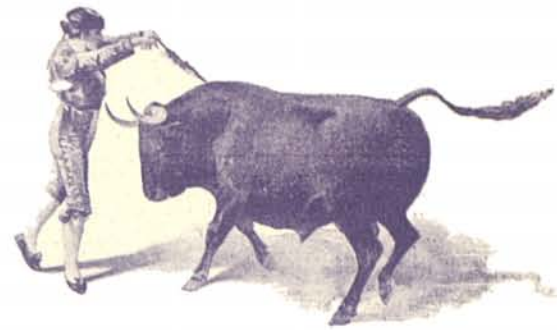
LA PLAZA DE TOROZ. — L'ÉLEVAGE DU TAUREAU. — DESCRIPTION D'UNE CORRIDA. PICADORS ET BANDERILLEROS. LE MATADOR. — LA FIN D'ESPARTERO. — LA MORT DU TAUREAU.

Une course de taureaux, voilà certainement l'un des spectacles les plus attachants et les plus émouvants que l'on puisse voir. Ce n'est qu'après y avoir assisté que l'on peut se rendre compte de l'attrait qu'y trouve l'Espagnol. Si vous en voulez la preuve, allez à une *Corrida* et vous verrez son caractère se révéler librement. Là, hommes et femmes de tous rangs et de tous âges se mélangent, oubliant les distances, et manifestent en exclamations passionnées leur goût pour ce sanguinaire spectacle, fait de bravoure et d'audace, de cruauté et d'adresse. Souvenir des temps antiques où le gladiateur descendait dans le cirque, se mesurer avec les fauves.

Combattre le taureau est une science et le *Torero* un artiste.

Tout bon *Torero* doit connaître et suivre des règles immuables s'il veut devenir

prima espada, arriver à la gloire et ne pas passer aux yeux de tout un peuple pour un vulgaire boucher.



Le *Toro* de combat n'est pas non plus le premier venu. Comme nos chevaux de courses, il est l'objet d'une sélection spéciale. Il doit subir plusieurs épreuves avant d'être admis à combattre.

Les prairies de l'Andalousie renferment les *Ganaderias* les plus célèbres.

Suivant son âge, le taureau se désigne sous des noms différents : *Utréro Cuatreno* et enfin *Toro* après quatre ans.

Un bon *Toro* de combat, pour avoir acquis toute sa force et son développement, doit avoir cinq ou six ans. C'est donc l'âge vers lequel il est envoyé aux arènes.

La saison s'ouvre généralement vers Pâques et débute par des courses de *Novillos* ou jeunes taureaux en dessous de quatre ans.

Ceux-ci moins forts et moins grands sont aussi moins redoutables et plus vite épuisés, quoique plus vifs et plus rapides que les *Toros*. Avant d'être désigné pour le cirque le taureau subit la *Ticnda*, épreuve préliminaire qui doit donner la mesure de son courage.

Par trois fois, les *vaqueros* à cheval se présentent à lui la lance en arrêt. Si, malgré la blessure que lui fait la lance le taureau fond sur le cavalier, il est déclaré *bravo*. Il mourra noblement au lieu de périr de la main de l'abatteur.

Le jour de la course la foule se porte en masse aux arènes. Grands et petits, tous ont un égal désir d'y assister. Le véritable espagnol se priverait de pain, mais ne manquerait pas à la *corrida*.

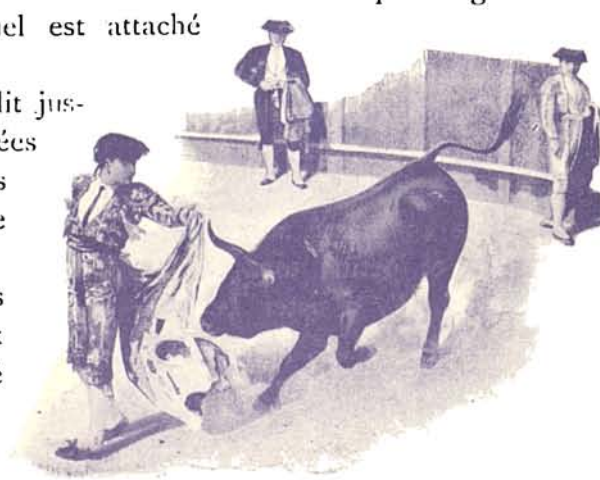
Bientôt la vaste enceinte est envahie par les spectateurs. Les loges et les gradins supérieurs se garnissent de monde élégant, tandis que le peuple s'entasse

à la *barera*. Si vous voulez ne rien perdre du spectacle, prenez simplement une de ces dernières places. Ce sera peut-être moins distingué, mais vous ne perdrez aucune des péripéties de la lutte.

La veille de la course, les taureaux font leur entrée dans la ville. Un véritable cortège se porte à leur rencontre et les plus grandes dames même, ne dédaignent pas de monter à cheval pour les accompagner jusqu'à la *Plaza*.

Après avoir fait évacuer l'arène les *alguazils* vont chercher les *cuadrillas*. Le cortège précédé des *matadors* se dirige vers la loge du président suivi de deux attelages de mules et des *chulos* attachés au service du *Toril*.

Le *matador* le plus ancien occupe la place d'honneur. La *promenade* terminée, un des *alguazils*, monté sur un cheval richement harnaché, demande au président la clef du *toril*, et la jetant au *chulo* chargé de l'ouvrir, va se placer à ses ordres derrière la barrière. Chacun prend aussitôt sa place de combat, les *picadors* à gauche de la sortie. Les trompettes sonnent. A ce signal la porte du *toril* s'ouvre, et un taureau s'élance dans la piste. On lui a enfoncé dans l'épaule gauche un dard acéré en forme d'hameçon auquel est attaché un flot de rubans.



Rendu furieux par la douleur il bondit jusqu'au milieu de l'arène les cornes relevées en avant, le museau couvert d'écume, les narines gonflées, il bat avec rage la terre de son sabot.

L'attaque commence aussitôt; le plus jeune des *picadors*, monté sur un vieux cheval dont les yeux sont bandés, est placé à neuf ou onze pas de l'entrée, attend de pied ferme le taureau.

C'est la première partie de la lutte,

La Plaza de Toros.

la plus cruelle mais la plus intéressante. Le *toro* doit attaquer en ligne droite. Au moment où la bête s'apprête à charger, le *picador*, appuyant le corps sur sa lance, l'attend de pied ferme en écartant légèrement son cheval vers la gauche. Il faut une force et une adresse peu communes pour résister au choc et préserver le cheval de toute atteinte.

Généralement le cavalier et sa monture, sous l'impétuosité du choc, roulent dans le sable aux applaudissements de la foule. Le taureau enfonçant ses cornes dans le flanc du cheval éventre la malheureuse bête dont l'horrible blessure laisse échapper les entrailles dans un flot de sang.

Au moment où le cavalier se met en *sort*, suivant l'expression usitée, la *première épée* se précipite et tâche de détourner l'attention du taureau pour l'empêcher de s'attacher à sa victime.

C'est à cause de cette partie de la course que tant de gens trop sensibles ou peu au courant des nécessités du combat se sont basés pour crier à la cruauté. Mais cette cruauté est indispensable, car si le taureau n'était fatigué par les efforts que lui coûte la lutte contre les *picadors* il y aurait mort d'homme à chaque *corrida*.

Si le taureau s'acharne trop longtemps sur le cheval, les *chulos* s'avancent et se plaçant à environ cinq mètres de lui déploient, leurs *capas*, les agitent en appelant le taureau qui, abandonnant sa victime, s'élance sur eux, mais par une feinte habile les *chulos* l'évitent et viennent se replacer en face de leur adversaire variant les feintes, trompant de mille manières le taureau qui mugit, s'élance et ne rencontre plus que l'étoffe dans laquelle il donne, mais en vain, son redoutable coup de corne.

En général, la bête affolée court au hasard, parfois pourtant elle poursuit l'un des *chulos* jusqu'à la barrière. L'homme sent son haleine brûlante sur le cou, il va être atteint, quand s'enlevant légèrement sur les poignets il franchit la barrière et se trouve ainsi en sûreté, tandis que le taureau lancé à fond de train va se heurter avec fracas contre l'obstacle.

Il arrive que la bête franchisse aussi la barrière. A la première course à laquelle nous assistions, l'animal passa plus de vingt fois la clôture avec une facilité étonnante.

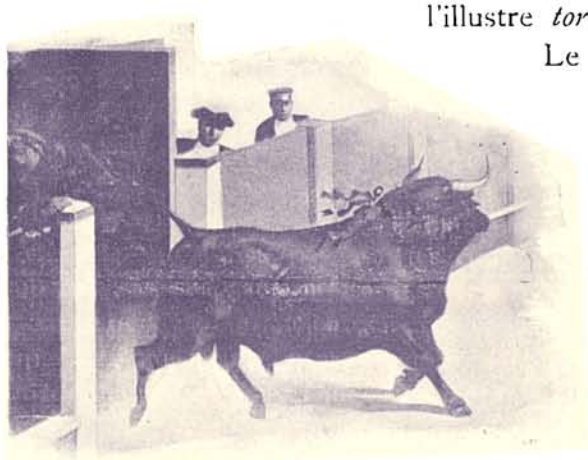
Alors commence le jeu des *banderillos*, la deuxième phase de la lutte. Le *banderillo* tenant en mains deux petits bâtons enrubannés et pourvus d'un crochet en fer attire le taureau au milieu de l'arène et à l'instant où il baisse la tête pour l'enlever sur ses cornes il enfonce les deux *banderilles* dans le garot du taureau et s'esquive rapidement.

Ce jeu s'étant répété trois ou quatre fois, le *matador*, la *montera* à la main, se tourne vers le président et lui adressant le salut d'usage demande l'autorisation de pouvoir mettre le taureau à mort.

Nous voici à la troisième et dernière partie, la plus émouvante et la plus dangereuse. La lutte directe de l'homme et de la bête. Le *matador*, l'épée dans la main droite et la *muleta*, petit carré d'étoffe rouge, plié sur le bras gauche, s'avance, tandis que le restant de la troupe se range à l'écart. Si le taureau est brave, il délaissera l'étoffe et attaquera directement l'homme.

Tenant toujours la *muleta* de la main gauche, le *matador* exécute une série de passes qui excitent le taureau. La bête fond en vain sur l'étoffe, elle ne rencontre que le vide.

Dans une de ces passes, l'Espagne vit périr, il y a quelques années, *Espartero*, sa plus célèbre épée. Le *torero* allait se marier et donnait sa représentation d'adieu. Tout Madrid était accouru pour applaudir une dernière fois la hardiesse incroyable d'*Espartero* qui poussait la témérité jusqu'à se laisser frôler la poitrine par les cornes de l'animal. Soit émotion, soit qu'il eut mal calculé son jeu, la corne de la bête, au lieu de l'effleurer, pénétra dans les chairs. Le taureau enlevant l'homme, le rejeta broyé à quelques pas. Le deuil fut public, l'Espagne pleura longtemps la fin malheureuse de l'illustre *torero*.



Le dénouement est proche ; la bête étant bien préparée, le *matador* cherche à la fixer d'aplomb sur ses quatre pieds. L'ayant amenée par une suite de passes savamment combinées dans la position voulue, il abaisse la *muleta* pour l'obliger à incliner la tête et lui enfonce d'un seul coup l'épée jusqu'à la garde à la naissance du garot. Le public qui a suivi anxieusement la dernière phase du combat, éclate en applaudissements frénétiques, c'est du délire, de la folie, la salle est debout, les chapeaux, les cigares, les éventails volent dans l'arène pendant que le *matador* fait le tour de la piste en remerciant et que le *puntillero* achève le taureau d'un coup de stylet.

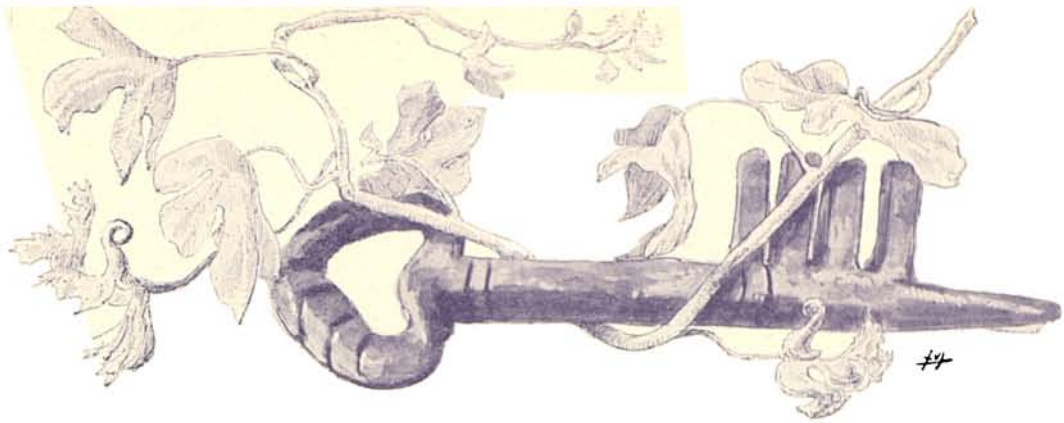
Alors les attelages de mules, disparaissant sous de magnifiques *aparejos* tout

couverts de soie et de grelots que conduisent les *muleteros* entrant en scène, et entraînent au galop le cadavre de la bête tandis que les *chulos* font disparaître les traces de sang et ratissent la piste.

Après que cinq ou six taureaux ont été mis à mort, le spectacle est terminé. La foule bruyante s'écoule lentement pour regagner la ville, en discutant les incidents de la *corrida*.

Baron DU GRATY.

(*A suivre.*)



POURQUOI
LA TRAGÉDIE ENNUIE

DANS un des récents numéros de la *Revue Mauve*, M. du Chastain a posé, sans y répondre d'une manière bien précise, des questions pouvant intéresser un public lettré, sur la décroissance du goût des spectateurs de notre temps pour la tragédie.

Son article a pour titre : *La tragédie et le théâtre moderne*. En réalité, l'auteur ne s'y est occupé que de la première et de son interprétation ; mais il s'est abstenu de parler du second, n'eût-ce été qu'à titre de comparaison. S'il avait examiné ce qu'est celui-ci, après avoir dit ce qu'était l'autre, peut-être aurait-il découvert la raison de cette décroissance du goût public pour une forme théâtrale passagère et surannée.

M. du Chastain dit que la tragédie est une synthèse. On peut en dire autant de presque toutes les formes de l'art dramatique, et il ne serait pas paradoxal de prétendre que c'est la tragédie (celle, bien entendu, des auteurs français de l'école dite classique) qui l'est le moins.

Le théâtre est synthétique parce qu'il supprime les conditions de temps et d'espace, même certaines conditions d'existence matérielle, et parce qu'il résume en des faits, en des actions dans lesquelles se manifestent les caractères, les sentiments, les passions, les idées des personnages en jeu. La psychologie au théâtre est dans le cri, le geste, l'acte. Ce n'est pas par ce que disent les personnages sur la scène ou par ce qu'on en dit qu'on les juge, c'est par ce qu'ils font. Mais pour qu'on s'intéresse à eux, il faut qu'on les comprenne, et pour qu'on les comprenne, il faut que leur caractère ou leurs actions aient une logique qu'on est loin de rencontrer dans la vie réelle, il faut que leur situation soit de celles qui résultent d'une sorte de fatalité s'imposant à la raison, et que leurs sentiments soient tout au moins en notion ou en germe dans tous les êtres humains composant la foule.

Au théâtre ce sont des passions ou des idées qui, sous le masque de personnages, sont en lutte et en jeu. La nécessité de simplifier, de décrire un caractère, une situation, un sentiment par un trait typique, en s'imposant à l'auteur dramatique, le contraint par cela même de généraliser. D'ailleurs, il n'intéresse que lorsqu'il généralise, lorsque les situations dans lesquelles sont placés les personnages, quoique exceptionnelles plutôt qu'anormales, sont de celles dans lesquelles chacun des spectateurs pourrait être entraîné par un concours de circonstances fatales. Toute mère s'intéresse au rapt d'un enfant,

parce que son enfant pourrait lui être ravi ; toute femme s'intéresse au trouble apporté dans une famille par une aventurière, parce qu'un mauvais hasard peut la rendre victime d'une pareille aventurière ; malgré que les spectateurs ne soient ni rois ni princes, ils s'intéressent aux malheurs d'un prince ou d'un roi, s'il est atteint dans ses affections d'homme, parce qu'ils sont hommes eux-mêmes, ou, s'il est détrôné ou proscrit, parce que chacun d'eux peut, dans sa sphère, éprouver une infortune pareille ou du moins comparable.

C'est par là que le théâtre est éducateur et qu'il exerce la plus grande peut-être des influences morales, en prêchant par l'exemple, en mettant la philosophie en action, en provoquant l'enthousiasme, la sensibilité et l'énergie et en dégageant des consciences la notion du juste.

Sans prétendre que la forme littéraire soit indifférente dans l'œuvre théâtrale, on peut dire du moins qu'elle est toute secondaire. Elle est une parure; mais encore faut-il qu'elle orne une belle figure et non un mannequin, et qu'elle soit discrète et appropriée. Mais l'important n'est pas le style, ou plutôt, comme on dit maintenant, « l'écriture » ; c'est l'action, avec ce qu'elle comporte de relief des passions et des caractères.

Aussi pourrait-on trouver des exemples d'excellents dramaturges qui furent de mauvais écrivains. On rencontre trop souvent dans Shakespeare des phrases incompréhensibles, prêtant aux versions les plus différentes et sur lesquelles les commentateurs n'ont pu se mettre d'accord, des grossièretés honteuses et des dialogues niais, à côté de réflexions profondes, de scènes admirables et de cris sublimes. Les scories littéraires n'empêchent pas les pièces dans lesquelles on les rencontre d'être des chefs-d'œuvres. Il vaudrait certes mieux que les scories n'y fussent pas ; mais elles sont perdues dans le torrent de la lave dramatique qui se déroule devant le spectateur intéressé, ému, ébloui, subjugué par la véhémence de l'action.

Le théâtre est dominé, non dans ses lois générales, mais dans sa forme, par des conditions matérielles et par l'état d'esprit du public qui lui fournit des spectateurs. L'ampleur de la scène, les modes de décoration ou son absence, influent sensiblement sur l'agencement scénique, sans que cependant ce qu'on pourrait appeler les règles théâtrales soient altérées, de même que les règles de la perspective, des lignes et des couleurs restent les mêmes pour un tableau très grand ou très petit, qu'il représente un paysage de montagne ou de plaine, d'intérieur de cabane ou de palais.

On sait que, dans le théâtre antique, les rôles féminins étaient joués par des hommes, les femmes n'étant admises qu'à la danse qui faisait partie des rites. Comment jouaient ces hommes? Je crois qu'on l'ignore. Mais il n'est pas difficile de deviner qu'ils n'apportaient pas dans leur interprétation les sensibleries et la félinité de nos comédiennes. On peut supposer, d'après les anecdotes racontées par les auteurs grecs, que la majorité des spectateurs se composait d'hommes dont le patriotisme était la plus grande vertu. Aussi le théâtre antique est-il mâle, ne faisant intervenir la femme que pour expliquer et compléter une situation. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, qui est un dramaturge déjà de décadence, déjà féministe, usant de moyens matériels, Phèdre ne joue, pour ainsi dire, qu'un rôle épisodique, nécessaire pour faire comprendre l'erreur de Thésée et la vengeance de Vénus, tandis que, dans la tragédie de Racine, elle est la principale héroïne, sa passion ici est le sujet et le pivot, et le reste du drame n'est plus que secondaire.

On a raconté que Racine avait écrit ce rôle pour plaire à la Champmeslé, subordonnant la conception tragique aux convenances d'une comédienne. Il est entendu que *Phèdre* est un chef-d'œuvre. Il serait trop téméraire d'y contredire. Pour ma part, je n'y vois qu'une détraquée s'efforçant d'entraîner son beau-fils dans l'adultère, sans qu'on puisse beaucoup le lui reprocher, puisqu'il est convenu qu'elle est irresponsable et qu'elle agit comme une somnambule suggestionnée par une déesse. Des commentateurs, qui ne pou-

vaient démontrer que cette conception fût intéressante, se sont rattrapés en faisant remarquer que cette fille du Soleil, épouse de Thésée, victime de Vénus, avait une âme chrétienne, et que, agissant en païenne, elle éprouvait d'inutiles remords de fervente catholique. Il me semble que c'est là le comble de l'absurde. Et, abstraction faite de la langue, je ne vois pas ce qu'il y a d'admirable dans cette conception chimérique et dans cet anachronisme.

Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, il y a bien une intervention des divinités à laquelle croyaient les Grecs, comme les Juifs à Jéhovah ; mais il y a surtout un drame profondément humain, celui d'un père trompé par les apparences, qui, croyant son fils coupable envers lui, le voue au monstre neptunien auquel il ne peut le reprendre quand il reconnaît son innocence. Voilà une fable que tout le monde doit comprendre, qui doit intéresser et émouvoir tout le monde, parce qu'elle force tous les spectateurs à songer qu'ils peuvent, s'ils sont pères, être trompés par les apparences et maudire injustement leur fils, ou, s'ils sont fils, être victimes d'une erreur et de la vengeance d'une femme impudique. Aussi peut-on transporter cette fable d'Euripide dans le monde moderne, sans qu'elle perde de son intérêt par la modification de quelques détails, tels que la querelle des deux déesses et l'intervention du monstre marin, qui ne changent rien au drame ; tandis qu'on ne peut y transporter la *Phèdre* de Racine, à moins d'en faire une hypnotisée obéissant à une suggestion et ayant remords d'y avoir obéi, — ce qui serait une grossière erreur scientifique, puisque l'hypnotisée ne saurait avoir ni regret ni remords ses actes, n'en conservant pas de souvenir.

Cette seule comparaison entre une tragédie classique et le drame antique qui l'a inspirée, démontre pourquoi la tragédie ne nous intéresse plus.

Elle a intéressé un public restreint, ayant des prétentions littéraires et dont le goût était assez peu artistique pour lui permettre d'entendre sans bâillement ni révolte, pendant trois heures, des vers de Marmontel, de Ducis et de tant d'autres. Mais jamais le grand public qui applaudirait aux héroïsmes des pièces de Corneille, lesquels sont pour la plupart de véritables drames, et qui rirait aux bonnes comédies de Molière, n'a pu se complaire à l'ennuyeuse tragédie que les comédiens et comédiennes se sont efforcé de dramatiser, en ajoutant, par des excès déclamatoires et des contorsions, ce qui manquait au texte.

Ce qui rend la tragédie ennuyeuse, ce qui fait que le public ne peut s'y intéresser, c'est qu'elle n'est vraiment pas du théâtre ; c'est que ses fables ne contiennent aucune moralité ; c'est qu'elle n'est qu'une longue conversation mêlée de récits, dans laquelle les personnages analysent leurs sensations ou leurs sentiments ou prononcent un plaidoyer, au lieu d'être une action synthétisant en des traits typiques, une situation et des caractères.

Dans la lecture, le lecteur lit comme il lui plaît, vite ou lentement, s'arrête à son gré, revient en arrière pour se retrouver dans le récit, ou réfléchit pour comprendre. Au théâtre le spectateur est forcé de suivre le débit déclamatoire du personnage en scène, qu'il le comprenne ou non. Aussi lui faut-il apporter la plus fatigante attention si le personnage se livre à une fastidieuse analyse psychologique. Si, au contraire, le dialogue n'est que l'explication naturelle de l'action qui s'accomplit sous ses yeux, il le comprend en comprenant l'action elle-même, et il s'y intéresse, si les personnages sont intéressants et s'ils ne sont pas des fantoches chimériques. C'est pourquoi une pantomime dans laquelle la parole est remplacée par le geste, trouve le public plus attentif que la tragédie avec son ronron bavard et monotone.

Si l'on excepte Corneille, qui est un véritable dramaturge ayant eu le malheur de se plier, tant bien que mal, au faux goût de son temps et aux règles établies par des cuistres littéraires, les tragédistes, en y comprenant Racine, ne mettent en scène que des criminels et des monstres, assassins, adultères, parricides, incestes, qui vraiment ne peuvent nous intéresser, quelque galamment qu'ils nous analysent leur état d'âme et nous

racontent leurs méfaits, parce que chacun de nous, en scrutant sa conscience, n'y trouve pas leurs passions. Et, comme les faits sont bannis de cette forme théâtrale où tout se passe en conversation, nous ignorons quels sont ceux qui ont fait ces monstres et ces criminels. Il n'y a même pas pour nous dans ce spectacle, le genre d'intérêt qu'on peut trouver à voir un homme entraîné à la ruine ou au crime par une passion qui nous est connue, en ayant le regret douloureux de le voir y céder et en comprenant qu'il est fatal qu'il y cède.

Outre l'intérêt que trouvent les hommes à voir représenter des actions humaines émouvantes, il peut y en avoir un — celui qu'éprouve le voyageur curieux traversant des contrées lointaines et légendaires — à assister à une reconstitution historique qui les fait revivre un moment dans le passé.

Pour ces reconstitutions le dramaturge ne peut faire parler aux personnages leur langue véritable qu'on ne comprendrait pas, il est forcé de la traduire ; mais il donne la sensation de la vérité par une traduction fidèle, non seulement du langage, mais encore des mœurs, des idées, des sentiments, des préjugés, des superstitions du temps, indiqués par des traits typiques. Cette reconstitution n'existe pas dans la tragédie. Quoique les tragédistes aient le plus souvent traduit les anciens, ils ne nous ont pas montré l'antiquité telle qu'elle apparaît dans l'histoire. Le plus éminent de tous, le plus parfait par la langue, Racine, nous a représenté des êtres chimériques, empruntés au monde latin, n'agissant pas, mais parlant en seigneurs de la cour du roi Soleil ; et ses successeurs ont suivi son exemple, en mettant le langage pompeux d'auteurs anciens dans la bouche de robins ou de cuistres transformés en héros historiques.

Aussi, pour donner quelque saveur aux représentations de tragédie, faudrait-il jouer celle-ci comme elle était jouée au grand siècle, avec les costumes de mascarade des héros et des héroïnes et le genre de déclamation du temps qui devait fort ressembler à celui des jeunes élèves du Conservatoire, sur une scène encombrée de petits maîtres et sur laquelle on ne pouvait se mouvoir.

On a dit que la tragédie, en peignant les vices, les passions violentes ou honteuses d'une manière discrète, en ne montrant pas les faiblesses, les ridicules, les aberrations de ses héros criminels, était plus noble que le drame qui fait connaître ses personnages par des faits. Il y a là une singulière conception de la noblesse. La noblesse est dans les sentiments et dans la conduite. L'homme qui sacrifie son bonheur ou sa passion à son devoir, sa vie à l'honneur ou à une cause ; celui qui, pouvant se venger d'une offense la pardonne, qui s'expose à la haine d'ennemis puissants pour ne pas mentir, qu'il soit prince ou manant, qu'il apparaisse avec des ridicules ou des travers, ou avec élégance et grand air, a de la noblesse. Mais je ne trouve vraiment pas qu'il y en ait à dire honnêtement ou galamment des choses déshonnêtes. Il n'y a là qu'un genre d'hypocrisie. Et le public qui n'entend que ce qu'on lui dit clairement ne peut être touché par ces euphémismes et ces périphrases.

Racine, qui fut un poète de cour, écrivait pour la cour, sous un despote vaniteux qui eut le bonheur d'avoir à son service de grands ministres et de grands capitaines et d'être né en même temps que de grands écrivains et de grands artistes, — et qu'il fallait flatter dans ses vices et dans ses vanités. En parlant de Néron devant ce despote, avec lequel il n'était pas sans parenté, il fallait y mettre de la politesse et traduire Suétone avec discrétion. C'était une flatterie raffinée que de dépeindre ce cabotin couronné et féroce avec majesté, et de rejeter sur les conseils de ses confidents la responsabilité de ses mauvais instincts, de sa perversité et de ses actions criminelles que le poète s'efforçait de relever par la beauté du langage. Les successeurs et imitateurs de Racine ont suivi son exemple, non seulement sans avoir son style, mais encore sans avoir ses raisons et sans même les comprendre.

A la lecture on peut être séduit par cette perfection de langue à périphrases qui a fait de Racine un auteur classique. Mais ce qui est bon pour la lecture n'est pas toujours bon pour l'audition. On peut s'en convaincre en écoutant la lecture d'un roman. Plus il est littéraire, plus il est assommant, alors que la lecture à haute voix d'un drame ou d'une comédie à dialogue rapide peut n'être pas sans agrément.

Ce n'est pas, comme le croit M. du Chastain, la façon de jouer, ou plutôt de dire la tragédie qui la fait ennuyeuse. Ce qui la rend ainsi, c'est elle-même. Les comédiens et comédiennes essaient d'en rompre la monotonie et de la rendre humaine et vivante en variant le ton, en l'élevant jusqu'au pathétique pour descendre au familier, en remuant, en marchant, en gesticulant pour faire croire à une action qui n'existe pas.

S'ils n'agissaient pas ainsi, s'ils s'en tenaient à ce qu'on appelle le « ton naturel » qui ne peut exister au théâtre, pas plus que la profondeur réelle ne peut exister dans un tableau, la tragédie serait encore plus ennuyeuse qu'elle ne l'est, parce qu'elle ne serait plus qu'un interminable bavardage en style ampoulé et auquel la métrique sans rythme donne une monotonie insupportable.

Comme il n'est de tragédies ayant un vrai mérite littéraire que celles de Racine et de Corneille (celles-ci étant des drames de forme classique), celles du premier peuvent demeurer dans les livres comme un monument historique de la littérature française, mais elles sont surannées à la scène, alors que les drames cornéliens, malgré leur austérité véhémente ou à cause d'elle, supportent encore d'être représentées, même avec succès, devant le public.

J'ai dit plus haut quelle différence existait entre la tragédie et le drame tel que l'ont conçu les grands tragiques grecs, Marlow et Shakespeare, les grands dramaturges espagnols trop nombreux pour qu'on les cite, l'allemand Schiller et les romantiques français.

Le théâtre littéraire moderne ou plutôt celui d'aujourd'hui, quoiqu'affranchi des règles classiques et débarrassé de la versification, procède de Racine. Il en procède par le féminisme et la place principale donnée dans les pièces à la passion amoureuse ; il en procède par la substitution de l'analyse psychologique (ou se prétendant telle) à l'action synthétique et, enfin, par le peu d'intérêt qu'offrent les personnages qui sont des créatures imaginaires quelconques, obéissant à la fantaisie personnelle de l'auteur et non des êtres typiques réunissant en eux les caractères propres à une race, à une classe, à une fonction sociale et agissant suivant une logique ou une fatalité dont la notion est dans tous les esprits.

La bourgeoisie est la puissance collective et anonyme pour laquelle les écrivains ont à écrire aujourd'hui, comme ils écrivaient au XVIIe siècle pour la cour, et qu'ils doivent flatter moins dans ses vertus que dans ses vices, ses faiblesses et ses vanités, comme Racine et Boileau flattaient Louis XIV, l'amant ingrat de La Vallière, devenu le mari morganatique de l'intrigante veuve de Scaron.

Ce théâtre-là, fait pour une classe étroite ou une clientèle spéciale, ennuie le grand public presqu'autant que la tragédie, et pour les mêmes raisons. Il lui préfère encore un mélodrame comme les *Deux Orphelines* ou les *Deux Gosses*, dans lesquels on rencontre au moins quelque sentiment généreux mêlé à une fable grossière.

Produit d'une mode et de circonstances sociales passagères, ce théâtre, qui n'a pas un Racine pour le sauver de l'oubli, n'aura qu'une existence éphémère après laquelle il n'en restera rien.

PIERRE DENIS.

SALAZAR

(Fin.)

Les amateurs de statistiques ont-ils pensé à dresser celle de tous les congrès assemblés en cette fin de siècle dont l'ambition est d'être un siècle de lumière et d'action ?

Des congrès ! il y en a partout, pour tous, pour tout ; on y travaille un peu ; on y parle beaucoup ; en voit-on des résultats ? — Pas souvent.

On émet des vœux ; le public approuve, un banquet termine la fête et l'on boit au succès du congrès Puis on se disperse, et comme le vent d'automne jette au loin les feuilles et les fleurs, tels les discours les plus éloquents, les paroles les plus brillantes, transportées par la publicité aux quatre coins du monde, passent comme tout ce qui est éphémère ici-bas.

Le congrès des Œuvres eucharistiques aurait-il le même sort ? — Non, mille fois non, car des choses profanes aux choses sacrées, il y a la distance du fini à l'infini, de la terre au ciel.

Ici une pensée surnaturelle amène des pays les plus lointains, prélats, prêtres et laïcs et faisant appel au dévouement de tous, sous les formes les plus diverses, les œuvres multiples dont ils s'occupent tendent vers un but unique : glorifier Dieu dans l'Eucharistie.

Nous pouvons entrevoir déjà les fruits qu'on est en droit d'attendre des grandes assises du mois de juillet dans le rapport présenté par le R. P. Langermeersch sur les œuvres qu'abritent les murs historiques de Salazar.

« Pendant trois jours, » dit-il, « le Congrès s'est efforcé de rechercher les moyens les plus pratiques et les plus efficaces pour la propagation du culte du Saint-Sacrement.

« A mon humble avis, il n'y a pas d'œuvre qui, depuis cinquante ans, ait répandu plus promptement et plus pratiquement le culte de l'Eucharistie que cette institution admirable de l'Adoration perpétuelle et des églises pauvres.

« C'est un hommage qu'on doit lui rendre et qui doit l'élever bien haut dans notre estime et dans notre sympathie. »

Or on ne peut juger une œuvre par sa base. Et qu'y voyons-nous ? Une jeune fille toute dévouée au bien et un saint religieux qui la dirige. — Rencontre providentielle de deux âmes réunies pour édifier un monument à la gloire de l'Eucharistie.

La première, vivant encore (1), nous reprocherait des paroles trop élogieuses ; Dieu l'exalte lui-même en fécondant d'une façon remarquable l'Association de l'Adoration perpétuelle et des églises pauvres fondée par elle et au cinquantenaire de laquelle elle vient d'assister, le cœur débordant de joie et de reconnaissance.

Le R. P. Boone, surnommé « l'apôtre de Bruxelles », unissait un ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ à une énergie qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter ; aussi, vingt-cinq ans plus tard, célébrant le premier jubilé de l'Association, une voix éloquente, un fils de saint Alphonse (2), s'honorait, du haut de la chaire de vérité, d'avoir été l'ami de ce disciple de saint Ignace : « qu'il avait vu travailler et souffrir en préparant dans la solitude les règles qui devaient réaliser, achever et compléter la pensée de la fondatrice. C'était une « âme de feu, et ce feu s'allumait au pied des autels. Jésus dans le sacrifice de la nouvelle alliance, Jésus dans la communion, Jésus dans le tabernacle, c'était la grande, on peut dire l'unique dévotion du pieux jésuite, puisque c'était à celle-là qu'il reportait toutes les autres.

Et c'est la pensée fondamentale de l'Association.

On sait comme elle naquit du conseil donné en 1841 par Mme d'Avenas, maîtresse générale du Sacré-Cœur de Paris, aux élèves quittant le pensionnat, de travailler pour le églises de leur village. Une Belge s'en souvint, et pendant une retraite prêchée par le R. P. Boone au Sacré-Cœur de Jette, elle résolut de se dévouer à cette idée et d'y attirer les cœurs zélés comme le sien.

Une bonne parole tombée des lèvres d'une religieuse du Sacré-Cœur de Paris fructifie donc au Sacré-Cœur de Jette, au milieu de cette jeunesse préparée plus que toute autre à se dévouer à Jésus dans le tabernacle. Bientôt plusieurs maisons d'éducation voulurent participer à ce travail pour les églises pauvres, notamment les Dames de Berlaymont et de Saint-André, à Tournai, donnant par-là aux jeunes filles une impulsion salutaire pour toute leur vie.

Nous ne suivrons pas les progrès successifs de l'œuvre nouvelle. « Son extension et sa fécondité toujours croissantes, le besoin de lui conserver une direction générale et uniforme imposait la nécessité de l'appuyer sur un institut religieux qui pût lui garantir l'unité et la stabilité. Il fut bientôt fondé, et l'esprit propre de ses constitutions est un dévouement sans bornes à Notre-Seigneur Jésus-Christ et au Très-Saint-Sacrement. »

Les premières religieuses se réunirent en 1857 à Salazar, berceau et maison-mère de l'institut, jusqu'en 1878, où le Saint-Père les appela à Rome pour y être le centre de toutes les associations du même nom, canoniquement érigées dans l'univers entier.

Salazar néanmoins resta en Belgique le centre commun nécessaire pour maintenir l'union entre toutes les associations des villes de province. Sans cette entente et cette unité, les distributions ne pourraient se faire avec l'ordre, la régularité et l'impartialité qui y président.

Nous avons vu par quelles voies merveilleuses la Providence avait, dès 1848, amené l'achat de la chapelle Salazar par la baronne Joseph d'Hoogvorst, née de Mercy-Argenteau, première présidente de l'Association des églises pauvres, qui lui prodigua son

(1) Mlle A. de Meeus.

(2) Mgr Dechamps, cardinal, archevêque de Malines.

dévouement pendant dix ans. Malgré son grand âge, son exactitude aux réunions des associées était exemplaire. Les dernières années de sa vie, elle fit don d'un calice à chaque exposition trimestrielle d'ornements, et dans les moments de détresse elle stimulait ses compagnes, dont la générosité répondit toujours à son appel.

La baronne Ch. d'Hoogvorst, née Moretus, lui succéda en 1860 comme présidente du comité central, et laissa également des regrets universels. Dans l'espace de douze ans, elle offrit à la Vierge sainte 655 robes, 361 manteaux, 634 voiles, 517 bouquets et 121 statues, exemple frappant de ce qu'une seule personne peut faire pour la propagation et la splendeur du culte de Marie.

Cette piété simple et touchante lui mérita, sans nul doute, le calme et la sérénité de ses derniers moments.

Quand elle mourut, en 1862, la comtesse James de Liedekerke prit la direction de l'Association déjà si prospère. Sa dignité, sa bienveillance connue de tous lui donnaient une autorité incontestable, aussi lorsqu'après trente années d'un dévouement constant elle voulut en 1894 remettre la présidence entre des mains plus jeunes, le cardinal-archevêque de Malines s'unit aux regrets des associés en lui exprimant la reconnaissance du corps épiscopal tout entier, pour le zèle éclairé et persévérant qu'elle avait consacré depuis un demi-siècle à des œuvres si éminemment utiles à la religion.

La comtesse Henri d'Ursel, née Clermont-Tonnerre, la remplaça, mais ce fut pour peu de temps. Quittant la Belgique pour retourner en France, sa patrie, elle n'abandonna les œuvres de l'une que pour se consacrer à celles de l'autre.

Au mois de juillet 1896, l'archevêque de Malines, de commun accord avec tous les évêques de la Belgique, nomma présidente la comtesse van der Straten-Ponthoz, née marquise de Trazegnies, ce nom rappelé maintes fois dans les annales de Salazar. Aucun choix ne pouvait être meilleur ni plus sympathiquement accueilli ; chacun y voyait un gage d'heureux avenir et de prospérité pour l'œuvre confiée à un zèle qu'on sait aussi actif qu'intelligent et dévoué.

Ces prévisions n'ont pas été déçues, et l'Association marche d'un pas résolu dans le vaste champ où s'exerce son action bienfaisante.

« En effet, l'œuvre compte actuellement en Belgique 200,000 associés qui tous contribuent au culte eucharistique par leurs aumônes, leurs travaux ingénieux et leurs adorations mensuelles.

Le pays est couvert d'ouvroirs où les dames et les jeunes filles se réunissent régulièrement pour confectionner le linge d'autel et les vêtements sacerdotaux.

Elle a secouru 2,670 églises, où grâce aux dons envoyés, elle a fait établir l'heure mensuelle d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé.

Enfin, depuis le premier jour de son existence, elle a fourni aux églises pauvres du pays des ornements et des vases sacrés pour la valeur de 7,456,434 francs.

En 1860 les évêques autorisèrent l'extension de l'œuvre aux missions étrangères, tout en prenant les précautions nécessaires pour ne pas diminuer les ressources des églises pauvres du pays. Cette extension charitable lui valut de nouvelles sympathies. Le nombre des missions secourues par elle s'élève aujourd'hui au total de 750, sans compter plusieurs pépinières de missionnaires telles que le séminaire Américain, celui du Congo et de la Mongolie qui ont reçu des centaines de chapelles portatives pour les ouvriers évangéliques. La valeur de ces dons s'élève à 1,419,214 francs.

Ainsi, pendant un demi-siècle, l'Association de l'Adoration perpétuelle et des églises pauvres de Belgique a fourni des ornements pour environ 9 millions !

Mais cette œuvre essentiellement belge ne se contente pas de vivre resserrée dans les étroites limites de notre petit pays. Elle voulut s'étendre au loin et s'établir même

au delà des mers. En peu de temps elle se répandit avec un succès merveilleux en Hollande, en Angleterre, en Bavière, en Autriche, en Suisse, en Italie et dans les Etats-Unis. Les associations de l'étranger rivalisent avec l'Association-mère (1). »

Telle est sa situation prospère. Si nous considérons le bien qu'elle a produit, nous pouvons nous en réjouir et féliciter tous ceux qui, selon leurs moyens, y ont contribué. Mais quand on parle du succès d'une entreprise, il ne faut pas se méprendre sur la valeur des termes. Les chiffres ont leur éloquence, ils prouvent le travail, le zèle infatigable et généreux de quelques-uns, ils enregistrent ce qui a été fait, ils ne disent pas ce qui reste à faire.

On a généralement peine à se figurer le délabrement et la misère de certaines églises de campagne. Les habitants des villes surtout restent indifférents aux besoins du culte. Pour eux, depuis leur enfance, le temple de Dieu est là assez somptueux, parce que dans le passé, la Foi, plus robuste, élevait partout des monuments dignes du Tout-Puissant. Ils vont à l'église aux jours d'obligation déposant parfois une insignifiante offrande à la quête et s'imaginent avoir rendu au Seigneur tout ce qu'ils lui doivent.

Ce serait une grossière erreur de croire cette œuvre des églises pauvres soutenue exclusivement par les personnes riches ou aisées. Les annales de l'Association constatent au contraire la générosité des dons de beaucoup de villages où elle est établie. Là de pauvres ouvriers parviennent à prélever, non pas sur le superflu, mais sur le nécessaire leur cotisation annuelle.

Cet exemple des petits donnant souvent si largement devrait être un stimulant pour la charité ; il humilie les fortunés du monde qui ignorent le bonheur de répandre leurs richesses en libéralités bienfaisantes.

La Providence vous a-t-elle fait naître dans l'un de ces antiques châteaux dont la splendeur et les souvenirs redisent à tous la situation brillante de votre famille ? N'y a-t-il aucun contraste entre les trésors accumulés dans ces manoirs et le dénûment de l'église ? Entre ces tours élevées, aux girouettes armoriées lançant dans les airs leurs flèches dorées et l'humble clocher en ruine dont la modeste croix surmonte la maison du Roi des rois ! La chapelle occupe-t-elle une place d'honneur ? est-elle toujours convenablement ornée, en harmonie du moins avec le luxe des appartements ?

Dans votre village, la sacristie ne réclame-t-elle pas le travail de vos mains plutôt que ces ouvrages inutiles achetés pour charmer vos heures de désœuvrement ?

Et dans les environs, nul temple divin ne demande-t-il un effort de notre part pour obtenir des secours, si vous ne pouvez les procurer vous-mêmes ? Car malheureusement il y a en ce monde plus de pauvres que de riches, et les moyens pécuniaires ne sont pas toujours en rapport avec les bonnes volontés.

Que faire alors ? — Etre ingénieuses ; tirer parti de tout ; ne jamais rejeter ce qui peut être utilisé.

Avez-vous des robes de soie, des rubans, des dentelles, des fleurs, que sais-je encore ? Mille riens dont vous voulez vous défaire ? — De grâce ne les abandonnez pas à toutes les mains tendues pour les recevoir. Envoyez-les plutôt à l'Association des églises pauvres ; elle existe dans presque toutes les villes de la Belgique. Ces objets, habilement transformés et renouvelés, serviront à confectionner des ornements soit pour les localités si malheureuses encore de notre pays, soit pour les missions étrangères.

Donnez, donnez tout, donnez toujours, donnez modestement si vous ne pouvez donner largement, et surtout donnez-vous vous-mêmes dans ce travail dont chaque point attirera sur vous les bénédictions du Ciel.

Nous sommes à la veille des longues soirées d'automne. Comme je voudrais voir toutes

(1) Rapport du R. P. Van Langermeersch au Congrès des Œuvres eucharistiques.

les femmes, toutes les jeunes filles utiliser leurs loisirs à ce beau et noble travail pour l'église. Nos aïeules s'en faisaient gloire ; nous n'atteignons guère aux merveilles des tapisseries et broderies antiques, aux dentelles demandant des années de labeur. La vie autrefois plus sédentaire engendrait la patience, comme la piété plus ardente et expansive suscitait des actes héroïques. Il n'était pas rare de voir au moyen âge les fidèles se livrer à genoux à tout ouvrage destiné à l'église.

Il y a de la besogne pour les doigts les plus habiles comme pour les mains les plus maladroites, car l'Association des églises pauvres fournit l'ouvrage tout préparé aux personnes qui le désirent.

Approvisionnez-vous donc, mesdames, travaillez, travaillez.

Ici pourrait se glisser un abus si la délicatesse faisait défaut On croit trop facilement que l'Association si répandue, peut pourvoir partout aux besoins du culte. C'est une profonde erreur dans laquelle tombent surtout ceux qui ignorent la grande misère de beaucoup de localités, notamment des Ardennes, dépourvues de toutes ressources. Les curés qui trouvent autour d'eux les secours nécessaires n'ont droit aux munificences de l'œuvre que lorsqu'elle est régulièrement établie dans leurs paroisses, toutes les faveurs devant se répandre sur les sanctuaires les plus abandonnés.

Il nous reste maintenant à jeter un rapide coup d'œil sur le rayonnement d'œuvres magnifiques qui divergent du centre de Salazar.

Moins connue que celle des églises pauvres l'œuvre des processions forme néanmoins une branche importante de l'Association.

Un grand nombre de bannières et d'oriflammes confectionnées par les associées sont prêtées non seulement à Bruxelles, mais encore dans les villes de province et dans les campagnes pour orner les rues et les reposoirs les jours de procession ou de fêtes solennelles. Une modique location permet de renouveler ce matériel sans recourir à des souscriptions spéciales. Grâce à cette organisation l'œuvre se soutient par elle-même et l'on a pu en admirer les résultats lors de la splendide procession qui clôtura le Congrès eucharistique.

Décorer les temples, c'est bien, mais orner les âmes et les cœurs c'est mieux encore.

Pour y parvenir, des bibliothèques rurales furent établies en 1862 dans une douzaine de paroisses. De tous côtés, messieurs les curés déploraient le manque absolu de bons livres dans leurs villages. Nul ne conteste l'effet funeste de la mauvaise presse et la salutaire influence des saines lectures qui devraient nourrir tant d'intelligences affamées.

Un appel fut fait aux différentes associations de l'adoration perpétuelle pour donner de l'extension à cette œuvre essentiellement moralisatrice dont l'importance n'échappait à personne. La comtesse J. de Liedekerke l'avait compris. Elle lui fit un legs généreux qui permit de procurer à beaucoup de paroisses et de patronages le bienfait d'une bibliothèque.

Dieu veuille inspirer à d'autres la pensée de suivre cet exemple ! car pour continuer le bien il faut renouveler et varier sans cesse les livres. Il en faut pour l'enfance, il en faut pour la jeunesse qui se plaît aux récits de batailles, d'histoires terribles ou plaisantes ; il en faut pour l'ouvrier avide de délassement après ses rudes travaux ; il en faut pour les personnes pieuses, pour les lettrés et pour les simples.

L'Œuvre des catéchismes fondée dès 1851, avec le concours du R. P. Boone, afin d'être l'auxiliaire du clergé paroissial dans la préparation des enfants à la première communion, fut placée sous la présidence de M. le doyen de Bruxelles.

Elle est établie aujourd'hui dans les dix-huit paroisses de la capitale et des faubourgs et donne l'instruction religieuse à plus de 7,000 enfants.

Depuis 1897, vingt-quatre étudiants de la section de philosophie et lettres de l'Institut

Saint-Louis prirent à leur charge les garçons des paroisses de Sainte-Gudule et du Sablon. A partir du mercredi des Cendres les leçons devinrent quotidiennes. Pas un catéchiste volontaire ne manqua au poste ; ils n'ont même pas interrompu leurs cours pendant les vacances, se remplaçant mutuellement lorsqu'ils devaient s'absenter.

Les œuvres s'enchaînent : bon ou mauvais, l'exemple est contagieux. A côté de celle des catéchismes, les jeunes gens d'élite de la Société générale des étudiants catholiques de Bruxelles fondèrent une école d'adultes à l'instar de celle de Louvain.

Ce fut encore sous le toit hospitalier de Salazar que ces étudiants transformés en professeurs ont organisé quatre cours, comprenant toutes les branches utiles à leurs élèves ; quatre-vingt jeunes employés et pauvres apprentis. Les prêtres de l'Institut Saint-Louis se sont chargés des leçons de religion.

L'action, si héroïque soit-elle, se complète par la prière. L'adoration mensuelle des hommes date seulement de 1897 et déjà elle en compte 750 qui, le premier vendredi de chaque mois, se succèdent pendant une demi-heure devant le Saint-Sacrement perpétuellement exposé à la chapelle Salazar.

Les adhérents sont pour la plupart des étudiants catholiques des universités, avocats, médecins, ingénieurs nouvellement entrés dans la carrière. Il y a des conseillers communaux et provinciaux, des députés, des membres de la plus haute aristocratie du pays ; l'élite enfin des forces catholiques sur lesquelles la cause de la religion et la patrie peuvent compter le plus sûrement en ces temps d'inquiétude et de menaces.

Les dames de Bruxelles n'ont pas voulu se laisser surpasser par leurs maris et leurs frères ; elles ont réclamé pour elles aussi un jour par mois d'adoration solennelle.

Enfin la Chapelle du miracle abrite encore l'œuvre salutaire des retraites qui peu à peu s'est étendue à toutes les classes de la société. Elles se donnent aux enfants se disposant à la première communion, aux élèves des écoles catholiques de plusieurs paroisses, aux jeunes personnes élevées dans leurs familles et aux dames du monde.

Par un nouveau développement de l'Œuvre, la maison de Watermael a consenti à recevoir les ouvrières que les dames de la Ligue des femmes chrétiennes leur amènent. Vingt ouvrières répondirent au premier appel, et une retraite leur fut prêchée aux jours de chômage occasionnés par le carnaval, au mois de mars 1897. Le succès a pleinement répondu à l'attente et dans l'espace de quinze mois, 415 femmes sont venues se retremper aux sources vives des exercices spirituels de Saint-Ignace.

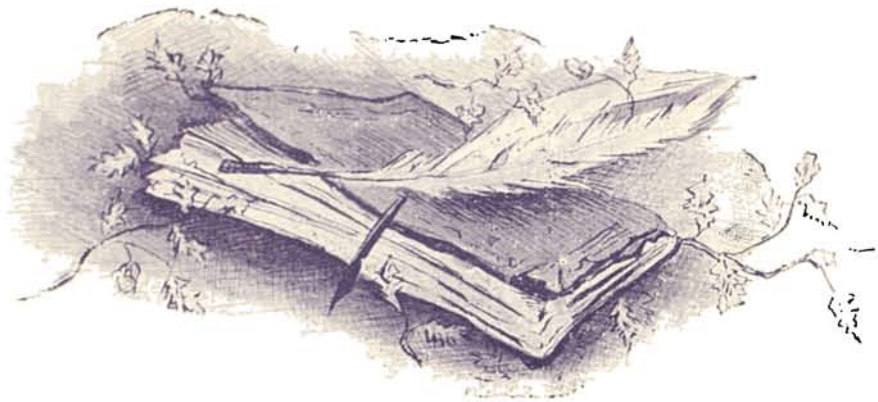
Pour conserver les fruits de ces retraites fermées, une réunion de ces ouvrières a lieu encore chaque mois à la rue des Sols.

On se souvient qu'en 1370 quelques juifs perpétraient dans leur synagogue un affreux sacrilège, blasphémant et insultant Jésus-Christ au Saint-Sacrement. Aujourd'hui, en ce même lieu, des milliers de chrétiens l'entourent, le glorifient par l'action et la prière, par l'immolation et l'adoration.

L'homme de bien souvent s'irrite de l'inutilité de ses efforts et du succès des impies ; les cœurs pieux s'attristent avec raison des scandales de la terre, et, cependant, un jour vient où le bien est plus retentissant que le mal, où la réparation est plus éclatante que l'outrage.

Nulle part mieux qu'à Salazar ne se vérifie cette parole : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

MAUD.



La Revue des Revues

REVUES SCIENTIFIQUES.

La **Nouvelle Revue**. Le colonel de Rochas, que ses travaux sur l'hypnose et l'extériorisation de la sensibilité ont rendu célèbre, étudie dans la Revue de Mme Adam, l'influence des sentiments et de la musique sur le geste. L'expérience journalière nous « montre que chaque passion est accompagnée de gestes qui lui sont propres et qui s'expriment soit par les expressions du visage, soit par les attitudes de la tête et des « membres.

« L'audition des sons isolés provoque une sensation, une sorte de frémissement, qui « semble s'étendre sur toutes les parties du corps.

Le caractère de cette sensation varie avec la hauteur absolue de la note et avec « son intensité agréable si on ne s'écarte pas de la région moyenne de l'échelle sonore, désagréable, lorsqu'on va aux extrêmes.

Les tons très hauts provoquent l'expression de la souffrance produite chez tout le monde par un cri strident ; les tons très bas déterminent le faciès de l'angoisse, de la « terreur. »

Revue de l'Université de Bruxelles. On sait que pour presque toutes les créatures, une des conditions principales de la vie est une suffisante provision d'oxygène libre, destiné à la respiration. Toutes ne sont pourtant pas soumises à cette obligation les travaux de Pasteur et de ceux qui l'ont suivi ont démontré que divers végétaux inférieurs peuvent vivre dans un milieu privé d'oxygène libre ou, comme on dit, en *anaerobies*, pourvu qu'ils aient à leur disposition des aliments appropriés. Pour plusieurs de ces êtres singuliers l'oxygène est même un poison. Aussi, beaucoup de physiologistes se sont-ils inscrits en faux contre l'opinion ancienne d'après laquelle une certaine quantité d'oxygène libre serait nécessaire à tout organisme Pfeffer, dans la seconde édition de son excellente *physiologie végétale* (vol. I, p. 521), regarde ce « dogme » comme définitivement renversé,

— dit M. Léo Errera en une note : *Tous les êtres vivants ont-ils besoin d'oxygène libre?* qu'il publie dans la livraison dernière.

La question, ajoute-t-il, n'est cependant pas aussi simple que l'on pourrait croire au premier abord. Songeons combien il est difficile de se débarrasser des dernières molécules d'un corps aussi répandu que l'oxygène ; rappelons-nous que certains êtres ne sont, à coup sûr, que *facultativement anaérobies ;* que d'autres ne le sont que d'une manière *temporaire,* la levure de bière, par exemple, a besoin, de loin en loin, de traces d'oxygène gazeux, et nous en arriverons à douter s'il existe, au sens vigoureux du mot, des *anaérobies obligatoires,*

Le correspondant. M. Henri de Parville, en la *Revue des sciences* qu'il écrit pour cet important périodique, parle d'un nouveau télégraphe sans fil conducteur. Nous avions déjà le télégraphe sans fil imaginé par Marconi, puis un second dispositif dû à M. Ducretet : Voici un système combiné par des électriciens allemands. A la station de départ, on produit des ondes électriques de haut potentiel et de haute fréquence. Ces ondes voyagent dans l'espace comme la lumière. Elles parviennent à la station d'arrivée et agissent sur l'appareil récepteur. Ceci est le *processus* de tous les systèmes. C'est l'appareil déjà classique. Mais le nouveau système remplace les aides électriques par les ondes lumineuses (ultra-violettes). Or, on sait qu'il existe beaucoup d'analogie entre les ondes électriques étudiées par Hertz et les ondes lumineuses ultra-violettes. Il devait venir à l'idée de remplacer les unes par les autres. C'est ce qui a été fait en Allemagne tout récemment, d'après les renseignements fournis par M. K. Zickler. Le nouveau système est fondé sur un fait observé pour la première fois par Hertz : à savoir que les rayons lumineux à courte amplitude, et surtout les rayons ultra-violets, ont la propriété de provoquer des décharges électriques. On a recours, en conséquence, pour transmettre un télégramme, à ces rayons comme dans l'autre système on utilise les ondes électriques.

Archives d'anthropologie criminelle (Lyon). Une curieuse étude de M. Charles Perrier sur les *Criminels.* Ce savant a d'abord établi une statistique, par nationalité, des prisonniers qui, à la date du 24 mars 1896 purgeaient des condamnations à la *maison centrale* de Nîmes. D'où il résulte qu'il y avait, sur 859 détenus, 545 Français du continent, 107 Français-Corses, 130 Italiens, 23 Espagnols, 13 Arabes et 41 de diverses autres nationalités. Nous ne suivrons par l'auteur dans sa classification par province d'origine. Relevons seulement quelques « observations » qui me paraissent typiques.

— Le Français s'habitue vite dans la prison.

Il est bon garçon, blague au besoin de ses malheurs : « Ça se tire ! ça se tire ! disait certain quidam condamné pour vol, plus que trente-sept mois ! » Un rien le met de belle humeur et sa joie déborde quand il peut jouer aux surveillants un tour de sa façon.

— Gagner de l'argent pour se payer un bon fusil plus tard, voilà toute l'ambition du Corse.

Tous les Corses se connaissent. Le sentiment de solidarité qui les lie est poussé au plus haut degré.

— Chez les Napolitains, les Siciliens et autres péninsulaires du Midi, la paresse, la lâcheté et la délation sont les caractères dominants. Moins assoiffé de farniente, l'Italien du Nord travaille de bon gré. Mais tous ont la colère facile : ils s'arment volontiers du couteau.

— Grincheux, les Espagnols se plaignent à tout propos.

— Parlez-moi des Anglais ! Froids et corrects, ces messieurs n'ont qu'une pensée : se procurer le confortable.

Ils prennent soin de leurs effets et font leur toilette au robinet commun avec autant de gravité que s'ils opéraient devant un magnifique lavabo ! A. B.

LA MUSIQUE

La saison musicale s'est ouverte par l'audition que M. Wieniawski, arrivé bon premier, a donnée à la Maison d'Art, devant un public d'élite, avec le concours d'artistes distingués.

Ces matinées essentiellement privées, mais où les amateurs connus peuvent être admis sur leur demande, se succéderont régulièrement les premiers dimanches de chaque mois. C'est une bonne fortune pour les dilettantes qui auront ainsi l'occasion de passer en revue les grandes œuvres des maîtres.

Le concert Ysaye, à l'Alhambra, a été retardé par une indisposition, assez grave, paraît-il, de Mme Nordica. Mais les abonnés n'auront rien perdu pour attendre, Ysaye ayant pu remplacer Mme Nordica, artiste un peu surfaite et qui n'aurait probablement pas trouvé à Bruxelles le même accueil qu'à Londres ou à New-York, par Mme Ellen Gulbranson, la célèbre cantatrice scandinave, aujourd'hui la plus resplendissante étoile de Bayreuth. Mme Gulbranson doit chanter un morceau de Beethoven, *Ah! Perfido*, des lieder de Grieg, avec accompagnement d'orchestre et la scène finale du *Crépuscule des Dieux* qui est maintenant la fin obligée de tout grand concert.

Nous ne pouvons rendre compte aujourd'hui de cette belle séance qui a lieu au moment même où nous écrivons ces lignes, mais ce sera certainement un triomphe et la rentrée d'Ysaye suffirait seule à en assurer le succès. Les habitués de l'Alhambra, c'est-à-dire le Tout-Bruxelles, salueront de leur acclamations enthousiastes le grandissime artiste qui, refusant de faire commerce de son talent et de prêter son concours à des entreprises plus industrielles, plus américaines qu'artistiques, a sacrifié de gros intérêts matériels pour rester fidèle à son idéal.

On finira par comprendre unanimement, en Belgique, ce qui est dû à Ysaye d'admiration et de reconnaissance, et par lui permettre de réaliser ses rêves, d'accomplir l'œuvre à laquelle il s'est voué, sans avoir besoin pour cela de quitter le pays qu'il aime et dont il est la gloire.

Il y a là d'ailleurs une tradition à laquelle les Belges ont rarement failli. La manifestation organisée récemment au Conservatoire de Bruxelles, en est, dans un domaine plus modeste, un nouvel exemple.

Cette manifestation a eu lieu en l'honneur de M. Merck, titulaire depuis trente ans de la classe de cor. Il a été fêté à l'occasion de cet anniversaire, par ses collègues, ses élèves et ses nombreux amis. De magnifiques présents et de splendides bouquets lui ont été offerts. M. Gevaert l'a chaleureusement complimenté en termes pleins d'émotion et d'humour; et en effet, M. Merck a bien mérité de l'art, comme professeur et comme père.

On a rappelé le grand nombre d'élèves remarquables qu'il a formés pour les orchestres de Belgique et de l'étranger; mais n'oublions pas non plus que dans la famille de M. Merck, le talent est héréditaire, et que tous ses enfants sont des artistes, depuis les plus jeunes, qui donnent de charmantes promesses, jusqu'à ceux qui ont définitivement conquis la faveur du public, comme cette exquise pianiste, Louisa Merck, et cette ravissante chanteuse, Mme Miry, une fauvette comme j'en souhaite quelques-unes au directeur de l'Opéra-Comique de Paris pour sa prochaine inauguration.

Tandis que les uns disent merveille de la nouvelle salle d autres la critiquent sévèrement.

M Fierens-Gevaert nous donne dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, des détails fort intéressants sur l'aménagement de la nouvelle scène, beaucoup moins vaste que ne la rêvaient les architectes. Faute de terrain, il a bien fallu se restreindre, et le *Guide musical*, loin de s'en désoler, s'en réjouit, car il n'y aura pas de concurrence possible avec l'Opéra et force sera bien, dans ce cad e imposé par les circonstances, de s'en tenir au vrai répertoire d'opéra-comique et de remettre en honneur des œuvres qui comptent parmi les meilleures de la musique française, celles, un peu trop dédaignées depuis quelque temps, de Philidor, Méhul, Grétry, Monsigny, Nicolo, Boïeldieu, Hérold et de bien d'autres maîtres illustre, sans oublier Auber.

Ne quittons pas le *Guide musical* sans signaler à nos lecteurs les beaux articles de Maurice Kufferath sur Nietzche et Tolstoï.

Ces philosophes ont cru devoir donner leur opinion sur l'art musical, et ils en ont parlé comme les aveugles des couleurs, mais avec un aplomb que leur ignorance explique.

Si le nouveau volume du comte Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art?* n'était lu que par des personnes ayant quelques notions de musique, il ne serait pas dangereux. Mais écrit avec l'éloquence, la verve, la passion et l'originalité qui sont les qualités maîtresses du fameux écrivain russe, il peut tromper ceux qui n'ont qu'une initiation insuffisante aux principes de l'esthétique musicale, et leur inspirer beaucoup d'idées fausses.

Les absurdités grossières émises par le comte Tolstoï ne mériteraient pas qu'on s'y arrêtât, venant d'un autre auteur ; mais M. Kufferath a jugé qu'un tel adversaire méritait d'être combattu, et il l'a fait vigoureusement.

Les sophismes du comte Tolstoï ne sont pas nouveaux d'ailleurs et, en les réfutant, M. Kufferath en a profité pour dire, avec sa clarté et son énergie habituelles, des vérités toujours bonnes à entendre et qu'on ne saurait trop répéter, puisque des écrivains de talent mais aimant le paradoxe, s'en font de temps en temps les défenseurs, comme Brunetière et Tolstoï.

Rien n'est plus faux, par exemple, et rien ne serait plus funeste à l'art et à la morale, que de confondre ces deux idées en une seule. C'est ce que M. Kufferath démontre admirablement. Ces deux conceptions, dit-il fort bien, peuvent être parallèles et aboutir même à un résultat identique au point de vue social; mais elles ont un rôle différent, une activité distincte, et par conséquent des moyens spéciaux.

C'est un point d'esthétique et de philosophie qu'il importe de mettre en lumière. M. Kufferath dans son étude magistrale sur *les Philosophes et la Musique* nous rend ce grand service

HANS.

Pile et Face

POTINIÈRE

UN singulier public de faux snobs, de petites anarchistes à bandeaux plats d'esthètes, et de petites esthètes à bandeaux d'anarchistes, quelques bas-bleus, plusieurs bas-blancs, beaucoup de braves dames et quelques messieurs, rares, — car on ne peut décemment compter comme simples spectateurs, toute la haute critique dramatique, exposée au bourrelet de six loges de premier rang, trois à gauche, trois à droite — et cela représente la salle de lundi après-midi, au théâtre royal du Parc, qui donnait sa première matinée de lectures littéraires.

En principe, ces séances de lecture n'ont pas le sens commun; car nous faisons aux gens qui viennent là la politesse de croire qu'ils savent lire « l'imprimé » et qu'ils n'ont pas besoin de l'interprétation de M. X... ou de Mlle Y... pour comprendre les poètes. On peut même gager presqu'à coup sûr que, parmi les trois ou quatre cents personnes qui composaient la très jolie chambrée de lundi, il y en avait très peu qui ne connussent sinon la totalité, du moins la grande majorité des poètes et écrivains dont on évoquait le souvenir. Ainsi donc ces séances n'auront même pas pour résultat de forcer l'abominable ignorance où se complaît notre public belge en matière littéraire. C'est un vice national.

Reste donc l'interprétation. Certes Mme Bady, qui a été le succès ou la curiosité de cette séance, a une façon à elle de disséquer, de « jouer » et de « gesticuler » le Baudelaire qui n'est pas celle de tout le monde. Reste à savoir si celle de tout le monde — ou mieux de tout un chacun — n'est pas la meilleure, au simple point de vue du poète, qui d'ailleurs n'est plus là pour nous éclairer. Mlle Bady peut donc — à ses dépens — nous donner une bien jolie impression d'art fouillé, truqué, inquiet et pimenté. Que Baudelaire lui pardonne !

On nous a lu encore du Ronsard, du Charles de Coster, du Longfellow, de l'Alfred de Vigny et du Giraud. Voilà le vrai, le grand, le beau poète. Mais comme il a raison — on nous l'a révélé au cours des petits boniments de présentation — de refuser toute exécution publique de ses œuvres. Aurait-il pressenti M. Chomé?

Nous avons eu encore, comme clôture, la titanesque *Révolte* de Verhaeren. Mais pourquoi diable nous fit-elle penser, à l'issue de cette audition littéraire, à l'obligatoire galop final des concerts militaires.

BELLE MADAME

CES dames font beaucoup parler d'elles depuis huit jours. Il y a d'abord cette nouvelle lancée par un journal généralement bien informé en fait de mondanités et qui nous stupéfia légèrement : quelques grandes dames parisiennes se seraient entendues pour ouvrir leurs salons moyennant finances aux personnes que leur situation de fortune mettrait à même de se payer ce luxe-là, mais dont les relations seraient insuffisantes pour qu'elles puissent passer d'emblée par la grande porte. Elles commenceraient donc par une station au guichet. Il va sans dire que le produit de ces perceptions serait destiné à alimenter la caisse de nombreuses œuvres de bienfaisance, mais il faut bien avouer que c'est là une assez drôle de façon de faire la charité. Si ces grandes dames ont réellement l'intention de venir en aide à quelques pauvres diables, qu'elles prennent donc de quoi le faire dans leur bourse — qui doit être assez riche pour cela. Mais cette idée d'aller prélever un droit d'entrée sur l'accès de leur salon me paraît d'un modernisme bien accentué, sans compter que c'est là une assez jolie façon de faire la charité sur le dos des autres.

Et puis ces dames oublient quelque chose encore. C'est que leur salon risque bien de rester vide, quand on saura que tout le monde peut y pénétrer en payant. Ce ne sera donc plus une faveur que d'être admis à fréquenter chez elles, et, dès lors, à quoi bon? Sans compter que je ne vois pas bien la tête du Monsieur qui a payé son entrée, et qui, muni de son coupon de chaise, ira saluer la maîtresse de maison. Et il faudra vraiment que celle-ci soit une fée de tact et de grâce pour atténuer ce que la situation aura de gênant.

Or, comme cette idée saugrenue a germé, paraît-il, dans les cervelles détraquées de quelques jeunes dames d'origine exotique, dont les titres

respectables dissimulent mal les origines transatlantiques, on peut être sûr qu'elles n'auront rien de ce qu'il faut pour sauver la situation. Amazones superbes, danseuses incomparables et jolies, élégantes, charmeuses, — soit. Mais combien peu femmes du monde ! Plus de grâces que de Grâce, pourrait-on dire d'elles en retournant une devise célèbre.

Il fallait ces cervelles pour inventer cela. Et puis délivrera-t-on des contremarques ?

***

C'est elles aussi, paraît-il, qui viennent de lancer cet épouvantable modèle nouveau de corset, qui comprime les hanches et la poitrine et tend à transformer toute femme en une sorte de fourreau cylindrique d'où émerge la tête comme un manche de parapluie.

C'est à la fois antiesthétique et antihygiénique. Nous savons bien que cette dernière considération ne doit pas peser lourd sur les décisions de la mode, et qu'une jeune femme qui consent à paraître mal faite, parce que c'est bien porté, doit écouter peu les avis des médecins. Mais n'y aurait-il pas moyen de bien démontrer que c'est abominable, et qu'il est tout de même grotesque de se laisser attifer comme cela ? Seulement elles vous répondront que la croisade est prêchée par les hommes qui n'entendent goutte aux élégances féminines. Mais elles ont des chefs féminins, ces dames ! Les chefs susdits ont même un journal — fort bien fait ma foi — dans lequel on pourrait essayer de mener campagne utile. Vous verrez qu'ils — ou qu'elles — n'en feront rien ! On revendiquera pour la femme toutes sortes de choses d'une utilité problématique, et l'on permettra qu'elle perde le droit le plus précieux, le droit à la santé et à la maternité, sous peine de passer pour une révoltée, — car la mode n'entend pas qu'on plaisante.

***

Tout de même, nous autres hommes, nous échappons à ce ridicule là. Est-ce pour nous en punir que les femmes se mettent en tête de vivre sans nous et que nous voyons s'ouvrir de toutes parts des *clubs* féminins où l'on apprend, pratiquement, à quel point il est facile de se passer du sexe fort. Ce n'est pas dans ce but qu'on a fondé récemment à Bruxelles, ce *Ladie's-Club* dont les journaux ont signalé l'ouverture, et qui, coquettement installé dans un petit hôtel de l'avenue Louise, est plutôt un hôtel ou un asile pour les dames qui voyagent seules. Ça, c'est très bien. Mais vous verrez qu'un jour ou l'autre, un second *Ladie's Club* surgira, dont le but sera moins anodin et qui sera dirigé nettement contre notre présence. Est-il vrai que ce soit mérité, et que les maris qu'on abandonnera aux affres de la solitude n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes ou à leurs confrères ? Pourvu que les « dames seules » ne s'avisent pas, alors, de les venir consoler...

L'ÉTERNELLE CHANSON

C'est le titre d'une brochurette de seize ou vingt pages, fort joliment imprimée sur papier rose à marbrures, — et l'auteur est M. Léon Wauthy.

Un dialogue en vers, un « dialogue à la Louis XV, dans un boudoir Pompadour, où jettent des lumières les bougies d'un candélabre », comme a soin de nous l'apprendre le poète, friand d'inversions.

Il met d'ailleurs quelques jolis vers dans la bouche de son marquis et de sa marquise. Il leur en met aussi d'assez drôles. Ceux-ci par exemple :

Où mon âme, où mon cœur, tour à tour viennent voir
Les sublimes beautés passer sur le trottoir.

Diable, si sublimes que ça, les beautés de ce trottoir Louis XV ?

Il y a encore ce passage, qui nous révèle chez le marquis un état de santé bien inquiétant :

Et tenez, comme vous, — voilà que j'y repense —
Est-ce par sympathie, ou bien coïncidence ?
Depuis tantôt huit jours, je me sens harcelé
D'une étrange lourdeur qui n'a pu s'en aller
Qu'en pénétrant ici, l'asile de la grâce !

Heureusement, il y a des médicaments pour ces situations pénibles. Tout de même, cet « asile de la grâce » constitue nous semble-t-il, une euphémisme quelque peu audacieux.

M. Wauthy a aussi, sur Watteau, des idées plutôt vagues, quand il fait dire à sa marquise :

Alors, j'ai feuilleté, du bout de mon couteau
Les pages d'un album que dessina Watteau...

Cette honneste dame confond évidemment Watteau avec Mars, Bac ou Guillaume. Mais c'est un détail que le marquis ne relève pas, pressé de placer une grande tirade, en « s'animant jusqu'au sublime ». Fichtre, rien que ça !

Tout cela n'empêche pas l'*Éternelle chanson* de faire grand honneur à son éditeur.

AU MUSÉE MODERNE

C'EST l'*Alliance artistique*, de Schaerbeek, qui ouvre la série des expositions au Musée moderne. Hommage discret du faubourg à la capitale, ou simple question de salle propice ? Mystère.

Exposition très sage, et tout de même intéressante, où s'imposent à l'attention des toiles d'Eugène Smits, de Gilsoul, de Bernard, de d'Allemagne et de Mailly.

M. Léon Allard y a de bien jolies aquarelles de soleil et de lumière tranquille et Mme Gilsoul, deux cartons charmants.

Et la sculpture a de bons morceaux de Van Hove, de de Vriese et du regretté Mignon.

TRISTE BLOC

PAUVRE Révolution française! Elle a bien du malheur vraiment.

Dans le temps que M. Clémenceau avait du talent et qu'il dédaignait, orateur rare, les sonorités et les boursouflures du journalisme déclamatoire, le *bloc* faisait encore assez fière figure. Depuis, les hommages inquiétants des cosmopolites empressés ont déconsidéré l'idole sensiblement. Les *Trois té l'homme* ont traîné dans tant de bouches suspectes, que les grands ancêtres, s'ils revenaient parmi nous, ne les reconnaîtraient pas.

Aux immortels principes il ne manquait que cette dernière atteinte : le commentaire de M. Robinet.

Ce déchristianisateur à coup de massue est peut-être un excellent homme. Son livre, assurément, n'est point sans documentation. Mais quelle langue, ô mon Dieu, quelle langue ! On suffoque, on halète, on est écrasé, on demande grâce sous ces pavés amoncelés. Le docteur Robinet a institué un genre littéraire. Il a transporté le *bloc* dans l'écriture.

PINCE SANS RIRE

JE n'ai pas l'honneur de connaître M Pelisson, mais je suis certain qu'il a beaucoup d'esprit.

Depuis près de trente ans, la France est livrée aux politiciens médiocres et bavards, aux déshonorantes parlottes des sous-vétérinaires. A l'estime des plus sereins, la faillite du parlementarisme, chez nos voisins, est proche, et dans quel désarroi des esprits et des consciences !

Or, c'est ce moment que précisément M. Pelisson choisit pour nous offrir, en deux lourds volumes, avec un commentaire dont la discrétion est déjà une ironie, de copieux fragments des discours politiques prononcés depuis 1830 jusqu'à nos jours, par les orateurs parlementaires.

Oui ! je sais, il y a eu Guizot, et aussi Lamartine, et quelques autres encore. Mais ce : *jusqu'à nos jours* n'est-il pas terrifiant ? — M. Pelisson est cruel — et son idée d'écrire, en cette heure de déliquescence, le livre d'or de la médiocratie française révèle un sens de la rosserie, très affiné et impitoyable.

HEUREUX DOYEN

VOULEZ-VOUS savoir pourquoi Shakespeare écrivit *Hamlet ?* Demandez-le à Mme Noël Balzan. L'auteur de *Messe bleue* — d'ailleurs il se rencontre dans ce petit livre des vers agréables, — nous apprend que Shakespeare prévoyait, à travers les temps, quel *Hamlet* serait un jour le sympathique doyen de la Comédie-Française. Parfaitement. Et que dites-vous de cet hommage discret du poète à M. Mounet-Sully ?

Ainsi qu'autrefois on offrait
A Jésus l'encens et la myrrhe,
Je vous offre, à vous que j'admire,
Le contenu de ce coffret.

C'est d'une jolie virtuosité dans le maniement de l'encensoir.

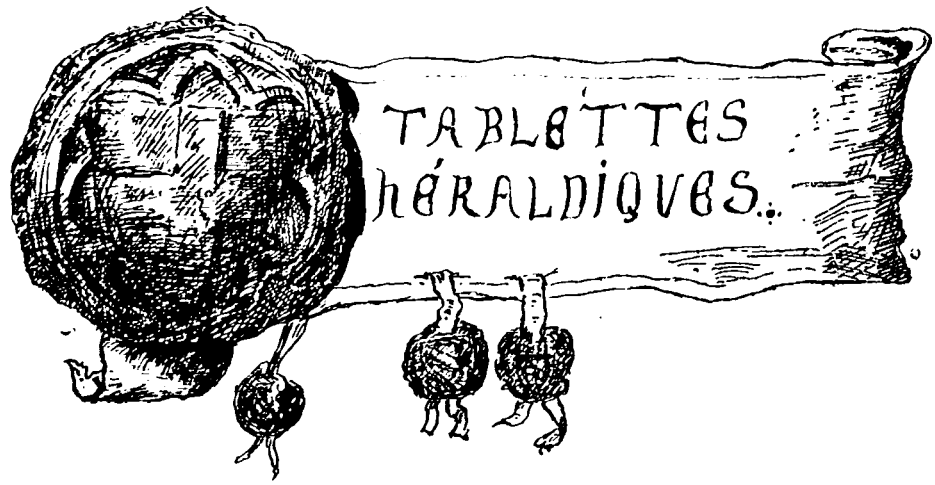
LES CAUSEURS.

La **Maison DELPIERRE**, **176-178, rue Royale**, *désirant présenter au public une collection de modèles irréprochables, a dû retarder de quelques jours l'exposition que nous annoncions dans notre dernier numéro et qui devait s'ouvrir le 15 courant.*

Nous ne saurions trop répéter, pour nos lecteurs, pour nos lectrices, le conseil que nous leur donnions il y a quinze jours : ne faire aucun achat pour l'hiver avant d'avoir visité les très riches magasins de la rue Royale, où ils trouveront à des prix invraisemblablement modérés *de magnifiques fourrures de renard bleu, de zibeline, de vison et de martre du Canada, etc., etc.*

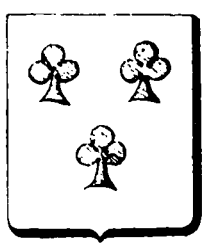
Nous reviendrons sur cette exposition que visitera le tout Bruxelles élégant.

Rappelons que la maison A. Delpierre a une succursale à Charleroy.

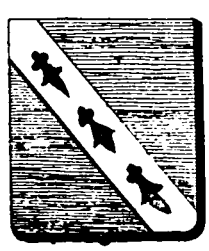


Le 5 septembre dernier est décédée, au château de Rothem (Limbourg), Mme la douairière Moreau de Bellaing, née de Lenarts d'Ingenopp, à l'âge de quatre-vingt trois ans.

Claire-Éléonore-Françoise de Lenarts d'Ingenopp appartenait à une vieille famille noble du Limbourg belge qui porte pour armes : D'argent à trois trèfles de sinople. De son mariage avec M. le chevalier Moreau de Bellaing elle laisse plusieurs enfants : le chevalier Moreau de Bellaing, les chevaliers Léon et Prosper Moreau de Bellaing et Mme Clément de Crane d'Heysselaere.



La famille Moreau de Bellaing est connue depuis plus de cinq cents ans en Cambrésis et aux Pays-Bas. Elle n'a aucune communauté d'origine avec la maison de Moreau, qui est encore représentée de nos jours par les barons de ce nom. Les preuves de la noblesse de son extraction ont été attestées successivement par Paul Gelic, généalogiste cambraisien et par Adrien Colbrant, lieutenant du premier roi d'armes des Pays-Bas; par Jean-Baptiste Leblon, par le comte de Saint-Genois, premier roi d'armes des Pays-Bas, et par d'Hozier, juge d'armes de France. Sa filiation authentique la fait descendre de Regner Moreau, écuyer, seigneur du Fayt et de Saucy, qui mourut en 1385. Les descendants ont possédé les seigneuries de Bridoux, d'Aulnoy, de Bellaing, etc., et ont été revêtus du titre de chevaliers héréditaires en 1600 et en 1817 et de barons en 1821. On compte parmi eux un conseiller de l'évêque de Cambray, plusieurs officiers au service des Espagnols dont plusieurs périrent sur les champs de bataille, un député aux États de Hainaut, des chanoines de Cambray, des chevaliers de Malte, etc.

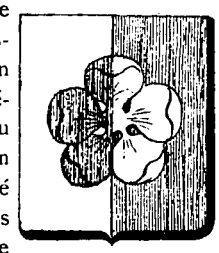


Ils se sont alliés directement aux maisons suivantes : Bets, de Thun, de Beaurevoir, de Reich, du Faij, du Bois, le Moisne, de Pot, Briffeau, de Lannoy, le Preux, Cantin, Manier, du Parc, Recq de Malzine, de Hervay de Kirchberg, de Rémond, de Steenhault, van der Stegen, Borel, de Bissy, de Laminne, etc.

Moreau porte : D'azur à la bande d'argent, chargée de trois mouchetures d'hermine de sable.

Le 27 septembre dernier est mort à Louvain, le baron de Fierlant, chevalier de l'Ordre de Léopold et de Saint-Grégoire-le-Grand. De son mariage avec Mlle Alix-Marie-Sophie-Antoinette Malou il laisse deux enfants, le baron Édouard de Fierlant, et la comtesse Adrien du Bois d'Aische.

Aloïs-Jean-Marie-Ghislain, baron de Fierlant, chef de nom et d'armes de sa maison, était né le 11 mai 1828 du mariage de son père François-Antoine, baron de Fierlant, conseiller à la Cour de cassation, avec Mlle de Viron. Il appartient à une ancienne famille des Pays-Bas fixée à Bois-le-Duc, et qui a pour auteur Simon Fierlants, conseiller, receveur général des domaines et finances au quartier du Bois-le-Duc, mort en 1601. Ses descendants, qui ont formé plusieurs branches, ont été admis aux lignages de Roodenbeke et de Sweerts et ont obtenu le titre de baron en 1688.



La maison de Fierlant s'est illustrée pendant plusieurs siècles dans toutes les hautes charges de l'État. Elle a produit notamment, Simon de Fierlant, seigneur de Heetvelde, conseiller au grand Conseil de Malines, conseiller au Conseil suprême d'État de Madrid, chancelier de Brabant et conseiller d'État en 1668. On voit encore parmi eux un célèbre conseiller d'État, un président au Grand conseil de Malines, deux conseillers au Conseil de Brabant, un conseiller d'Intendance, des conseillers aux Cours d'appel et de cassation, un procureur du roi, des juges aux divers tribunaux, un bourgmestre et des échevins de Bruxelles, un auditeur général des troupes des Pays-Bas, des capitaines d'infanterie et de cavalerie, etc.

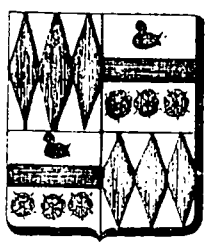
Cette maison s'est alliée avec les premières familles

du pays, savoir : de Wolff, van Eyck, le Mire, van Reynegom, de Piermans, de Meaux, de Putz, de Coninck, de Pina, de Villegas, Cattaneo, Vecquemans, de Ghorain, van den Broeck, de la Hamayde, de Neny, de Viron, Dormer, du Bois d'Aische, de Semallé, du Faij, Goffinet, etc.

de Fierlant porte : Partie d'argent et de gueules à la quintefeuille de l'un en l'autre.

Le samedi 8 octobre est décédée, au couvent des Dames Ursulines de Marche-les-Dames, en odeur de sainteté, Mlle Rose de Fabribeckers de Cortils.

La vénérable défunte était fille de Pierre-Joseph, chevalier de Fabribeckers de Cortils et de Joséphine de Vaulx de Champion, et était née en 1806. Elle s'est donc éteinte à l'âge avancé de quatre-vingt douze ans. Elle appartenait à une ancienne famille originaire du comté de Looz dont le chef vers le milieu du XVIIe siècle, était Théodore Beckers. Son petit-fils, Edmond Beckers, né en 1662, fut héritier de son oncle maternel, Edmond de Fabry, colonel d'un régiment de cuirassiers au service de l'Empire, mort en 1677. Celui-ci léguait tous ses biens à son neveu à la condition de prendre son nom et ses armes, changement qui fut autorisé par l'Empereur en 1705. Dès lors les membres de cette famille portèrent le nom de Fabribeckers. En 1713 le même Edmond de Fabribeckers se vit honoré du titre de chevalier héréditaire du Saint-Empire. Les descendants se divisèrent en deux branches; c'est à la cadette qu'appartenait la défunte.



Elles ont produit : des receveurs généraux du comté de Looz et des princes évêques de Liége, des Hautvoués de Mortier, un conseiller du prince Évêque, un député perpétuel aux États de Liége, un membre de l'Ordre Équestre de Liége, des chanoines de la cathédrale de Liége, etc.

Alliances : Thyssen, van den Steen, de Fabri, de Beeckman, de Bormans, de Troz, de Trappé, de Villers, van der Heyden à Blisia, de Villegas, de Thier, de Noidans, de t'Serclaes, Coppens, de Résimont, Otto, de Bonhome, de Harlez, de Vaulx, le Clément de Saint-Marc, etc.

Armes : Écartelé : au 1 et 4 d'argent à trois fusées de gueules qui est de Fabri; au 2 et 3 d'argent à la fasce de sable accompagnée en chef d'une merlette de sable et en pointe de trois roses de gueules boutonnées d'or.

Marquis DE BOINVILLE.

Memento mondain

* S. A. R. Mme la duchesse de Vendôme a mis heureusement au monde, mercredi, à 10 heures du matin, en sa résidence de Neuilly, une fille qui a été ondoyée une demi-heure après par l'abbé de Murand, premier vicaire de Neuilly, faisant fonctions de curé.

La princesse a reçu les noms de Sophie-Joséphine-Marie-Philippine-Henriette.

Les témoins de la naissance ont été : le comte de Chevilly, désigné par M. le duc d'Orléans, et le baron Tristan Lambert, désigné par le duc d'Alençon et le duc de Vendôme.

Les cérémonies du baptême auront lieu ultérieurement, à Neuilly.

* C'est M. le général Nicaise, aide de camp du Roi, qui est allé représenter la cour de Belgique aux funérailles de la reine de Danemarck.

Le lieutenant Brugmann, des guides, accompagnait le général en qualité d'officier d'ordonnance.

* Mercredi 12 octobre a été célébré, à Lebbeke, le mariage de M. Armand Dubois, fils de M. L. Dubois, conseiller provincial et bourgmestre de Lebbeke, avec Mlle Hélène Verlinghen, fille du commissaire des arrondissements de Saint-Nicolas et de Termonde.

Les témoins du fiancé étaient M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics, et M. G. Du Bois, bourgmestre d'Audeghem ; ceux de la fiancée, le sénateur Van Vreckem et M. S. Verwilghen, ancien député.

* Le samedi 15 octobre a été célébré le mariage de M. Tony De Bruyn, fils du ministre de l'agriculture et des travaux publics, avec Mlle Jeanne Du Pont, fille du président du conseil des mines.

* Mardi 18 octobre a été célébré, à Gand, le mariage de Mlle de Kerchove de Denterghem, fille du comte Oswald de Kerchove de Denterghem, ancien gouverneur du Hainaut, et de la comtesse, née Lippens, avec M. Paul Boël, ingénieur, fils de M. le sénateur Boël.

Les témoins de la mariée étaient M. Eugène Lippens et M. Léon Feyerick ; les témoins de M. Boël, ses frères Louis et Georges.

* Le jeudi 20 octobre a été célébré, à Ixelles, le mariage de M. Roger de Borchgrave, secrétaire de la légation de Belgique à Vienne, fils du baron de Borchgrave, envoyé extraordinaire de S. M. le Roi des Belges près S. M. l'empereur d'Autriche, avec Mlle Laure de Borchgrave, fille de M. Jules de Borchgrave, membre de la Chambre des représentants.

La bénédiction nuptiale a été donnée à l'église Saint-Boniface, où se pressait une nombreuse assistance, et au jubé de laquelle s'est fait entendre le ténor Moussoux.

Les témoins de la mariée étaient M. Auguste Beernaert, ministre d'État et président de la Chambre, et M. Georges Delna. Ceux du jeune époux, le baron Lambermont, ministre d'État et M. Alphonse de Peneranda.

Un lunch offert par M. et Mme de Borchgrave en leur hôtel de la rue d'Idalie a réuni après la cérémonie de nombreuses personnalités mondaines et politiques.

* Le 20 octobre a été célébré au château de Casteau par Neufvilles, le mariage de M. Fernand Van Wambeke et de Mlle Yvonne Donnay de Casteau.

* Les fêtes congolaises d'Anvers ont été attristées par la nouvelle du déces de Mme Albert Peers de Nieuwburgh, née baronne Osy de Zegwaert, fille du gouverneur de la province d'Anvers.

* Le 18 octobre est pieusement décédée au château de Leeuwergem, Mme Alix-Colette-Marie-Ghislaine van den Hecke de Lembeke, née van de Woestyne.

Cette mort met en deuil les familles van den Hecke de Lembeke, della Faille d'Huysse, de Nieulant et de Pottelsberghe, de Liedekerke de Pailhe, de Beaufort, des Rotours.

TRIPLE-SEC COINTREAU
Refuser les imitations.

Tablettes Théâtrales

NOUVEAU THÉATRE. — *Les Tisserands.*

Un de nos plus spirituels collaborateurs qualifiait récemment le Nouveau Théâtre de « jeune homme », voulant dire sans doute que pour cet adolescent la valeur n'attendit pas le nombre des années.

Nous avons, en effet, résumé (1) la brillante campagne d'inauguration de la saison dernière et signalé l'esprit d'éclectisme qui préside aux destinées de cette scène intéressante. Lors de la réouverture, le *Supplice d'une femme* et *Célimare le bien-aimé* servirent d'introduction à l'œuvre sensationnelle que le Nouveau Théâtre nous offre aujourd'hui.

Déjà joués à Bruxelles, il y a quelques années, et repris tout récemment encore au Théâtre Antoine, à Paris, *les Tisserands* firent école en France et nous valurent successivement la *Part du Lion* de F. de Curel et les *Mauvais Bergers* d'Octave Mirbeau.

Toutes ces pièces tendent vers un même but : exposer la question sociale, développer les phases ordinaires de la lutte entre le patron et l'ouvrier, signaler les méfaits du capital et proclamer la justesse des revendications du prolétariat.

Mais de solution, point ; sinon le pillage et l'assassinat, lesquels ne prouvent en somme qu'une chose, à savoir que la raison du plus fort est toujours la meilleure et que la violence est l'*ultima ratio populorum*.

Est-ce un bien d'aborder ces questions au théâtre ? Nous ne le croyons pas ; car du moment qu'il n'est point proposé de remède aux maux si complaisamment décrits, rien n'est plus inutilement triste que le défilé de ces tableaux où la misère du peuple est exposée dans toute sa hideur par contraste voulu avec la splendeur du luxe des dirigeants.

Encore MM. de Curel et Mirbeau ont-ils attribué aux patrons qu'ils nous présentent une hauteur de vues et des idées d'altruisme qui les rendent intéressants par certains côtés de leurs caractères, tandis que celui de G. Hauptmann n'est qu'un vulgaire négociant, sans aspirations élevées et dont toute l'humanitairerie se résorbe en une phraséologie niaise, terminée d'ailleurs par une bonne affaire.

Jugez-en ! — Au lever du rideau, chez le fabricant Dreissiger, les ouvriers sont venus livrer leur travail et recevoir leur paie. L'expéditeur Pfeiffer, une sorte de bourru malfaisant, examine et critique d'un ton rogue les pièces de toile, prenant prétexte du moindre défaut dans le tissage pour rogner sur le maigre salaire de chacun. — A un vieillard, à une mère de famille, qui sollicitent l'avance de quelques « groschen », il oppose un refus systématique. Peines perdues et supplications vaines.

Mais l'un d'eux, Baeker dit le Rouge, plus hardi que les autres, parle haut et si fort, que le patron accourt au bruit. Après une dispute violente, Baeker est chassé, non sans s'être fait intégralement payer le prix de son travail. Et voici qu'une fillette, qui péniblement apportait un gros ballot de toile, tombe inanimée en jetant ce cri de détresse : « J'ai faim ! »

Dreissiger ému la fait transporter chez lui et entreprend d'expliquer aux ouvriers que tout n'est pas rose dans le métier de patron ; que le souci des affaires équivaut bien aux affres de la faim ; que les angoisses de l'inventaire et le tourment des échéances lui font une vie intenable et qu'un misérable tisserand doit, après tout, s'estimer plus heureux que le commerçant dont il fait la fortune.

On songe, en l'écoutant, à ces hommes politiques qui regardent le ciel pour parler du fardeau du pouvoir et n'acceptent qu'avec des airs de martyrs la grasse prébende des postes bien rétribués.

Et voici la bonne affaire. — Mes amis, s'écrie Dreissiger, pour vous prouver combien mes intentions sont pures, et que mon dévouement vous est tout acquis, j'ai résolu de faire rechercher dans la ville les tisserands sans ouvrage !... — Très bien ! murmure le troupeau des résignés. — Et je leur donnerai du travail !... — On applaudit respectueusement. — ... Mais il faut être juste, après tout, je les paierai... au rabais. En vérité, puis-je faire davantage ?... — Non ! non !...

Et le tour est joué. D'aucuns esquissent le geste de baiser les mains de cet excellent homme ; d'autres s'enhardissent à demander un secours, et Dreissiger de les renvoyer paternellement au très aimable Pfeiffer.

Hélas ! combien vont ainsi, s'affublant d'un masque de vertu utilitaire et ne pratiquant la charité chrétienne que sous la condition d'en tirer quelque profit ou tout au moins de n'en subir aucun dommage. Innombrables sont, dans le monde, les variétés de cet égoïsme, féroce d'autant plus qu'il est inconscient davantage.

Au deuxième acte nous apprécions les résultats de cette heureuse philanthropie. Chez le vieux tisserand Baumert, la femme paralytique, le fils idiot et les deux filles déguenillées attendent le retour du chef de famille qui, avec le salaire, rapportera quelques provisions. La

(1) Voir le numéro du 25 mai.

veille on a, pour manger, dû tuer le chien du logis.

Et dans cette navrance surgit Jaeger, un ancien tisserand qui revient du régiment avec quelques thalers en poche. Jeune et ardent il s'est fait le colporteur des idées socialistes et le porte-parole des revendications ouvrières. A Baumert il explique ses théories, et, un verre de cognac aidant, il achève de surexciter le vieil ouvrier en lui déclamant la ballade du linceul.

Nous tous qu'on appell' la canaille
Nous somm's à bout, nous somm's fourbus,
Nous crevons, nous n'en pouvons plus !
Vaut mieux que not' carcass' s'en aille !...
Avec nos fill's et nos garçons,
C'est not' linceul que nous tissons !

A bas l'patron et la patrie,
Qui nous tiennent sous les barreaux
Les contremaîtr's sont nos bourreaux,
Faut pas qu'on souffre ni qu'on crie !...
Avec nos fill's et nos garçons
C'est leur linceul que nous tissons !

Notre maison est notre bagne
Les Dreissiger sont nos geôliers ;
Mais nous tissons sur nos métiers
Ton linceul, ô vieille Allemagne !...
Avec nos fill's et nos garçons
C'est ton linceul que nous tissons !

Écoutée d'abord en un silence religieux, puis acclamée par toute la famille, la ballade est enfin applaudie des spectateurs, dont certains ne paraissent pas se douter qu'ils condamnent ainsi leurs propres agissements.

Au surplus, faut-il dire que la scène est supérieurement rendue et que Tressy, qui joue le vieux Baumert, est saisissant de réalisme.

C'en est fait, l'orage gronde au cœur de ces miséreux qui se précipitent au dehors pour y souffler l'esprit de révolte dont le germe est en eux.

Au troisième acte, dans le cabaret de Wœtzel, un «gaudissart» beau parleur achève une discussion vague, lorsque le chant du linceul s'élève, grandit, approche, les tisserands, conduits par Jaeger et Backer, envahissent la salle et proclament la grève.

Un instant apaisé par l'apparition du gendarme Kutsche, le tumulte éclate à nouveau, l'autorité est « conspuée » et ici encore le public élégant (ô ironie des choses !) applaudit à tout rompre.

On devine aisément qu'au quatrième acte nous devons assister au sac de la maison Dreissiger. L'auteur n'y a point manqué. Vainement le patron navré s'écrie que toutes les associations pour améliorer le sort des tisserands ne débitent que calembredaines, qu'elles ont fini par faire croire à ces malheureux que rien n'est trop bon pour eux, que ce sont là théories déplorables et indignes d'honnêtes gens... hélas ! il n'en voit pas moins sa maison envahie et nous avons ici constaté que les applaudissements se faisaient rares.

Avant de s'enfuir le bon Dreissiger a sauvé sa caisse, ce qui lui permettra, après la tempête, de réparer les désordres matériels de son logis.

Et la véritable victime de l'émeute sera le pauvre vieux tisserand Hilse, le seul qui n'avait pas voulu participer à la grève, et qui, au dernier acte, demeuré à son métier, reçoit par la fenêtre de sa mansarde une balle perdue qui l'étend raide mort.

Hauptmann a-t-il voulu tirer de cet événement final la moralité de sa pièce ? Peut être !

A noter au cours de ce dernier tableau, qu'un des émeutiers prononce emphatiquement la phrase consacrée : « Nous ne sommes pas des voleurs ! » en même temps qu'il offre à la mère Hilse une poule « chapardée » — ce qui d'ailleurs amène aux lèvres de la vieille : « J'aime pas la soupe à la volaille volée. »

Quoi qu'il en soit de ses tendances socialistes, cette œuvre n'est pas agressive. Elle apparaît comme un mélange de rudesse et d'art exquis fort habilement amalgamés, et bien mieux susceptible d'être appréciée et comprise chez nous que la *Cloche engloutie*, du même auteur, dont l'échec à Paris provint sans doute de son charme trop brumeux et trop particulièrement légendaire.

L'interprétation, bonne en général, est supérieure pour quelques-uns.

Au premier rang, il convient de mettre Tressy, déjà cité, qui donne au rôle du vieux Baumert un relief remarquable.

Zeller est un Dressiger de belle prestance, encore qu'un peu froid dans ses déclamations.

Bachelet (Jager) et Schultz (Backer) ont l'allure qui convient aux fauteurs de désordre.

Liémardest un commis-voyageur prétentieux à souhait et Murio, fièrement dressé sur ses éperons, a toute la raideur automatique d'un militaire allemand.

A signaler aussi le rôle muet de l'idiot Wittig très bien composé par Massart. Le même artiste, en un rôle de jeune précepteur, arbore une perruque à rendre jalouses les tignasses infâmes qui, ça et là, dans la salle s'écroulent en replis graisseux, encadrant de pauvres visages insexués.

Quant à Herbert, dont le rôle du vieux Hilse est très effacé, il trouvera sa meilleure gloire dans la façon impeccable dont la pièce fut mise en scène par ses soins.

Mme Herdies, qui joue la mère Baumert, paralytique, est impressionnante de vérité, alors que, recroquevillée en son fauteuil boiteux elle se lamente, n'étant plus bonne à rien, de ne pouvoir même pas mourir.

Mais pourquoi avoir risqué de diminuer cette artiste remarquable en lui imposant au quatrième acte une figuration indigne d'elle.

Mme Marie Denys semble mal à sa place dans le personnage, d'ailleurs secondaire, de la mère Hilse.

Les autres rôles féminins demeurent épisodiques et sont gracieusement interprétés par MMmes Jannelly, Bender, Fortier et Delville.

THÉATRE MOLIÈRE. — *Les Transatlantiques.*

Les *Transatlantiques* ressemblent au *Gendre de M. Poirier*, avec cette différence que si la pièce d'Emile Augier est l'étude très approfondie et généralisée des

vices de l'aristocratie française et des tares qui la désagrègent lentement, celle d'Abel Hermant n'est qu'une variation brillante sur un cas exotique en somme assez exceptionnel.

Prévoyant lui-même la comparaison, l'auteur rappelle au cours du dialogue l'œuvre célèbre d'Augier. Pourtant son marquis de Tiercé paraît n'avoir rien de commun avec le marquis de Presles. Autant celui-ci demeure grand seigneur en dépit de ses vices, autant l'autre se dévoile peu gentilhomme, tant par ses paroles que par ses actes.

Les deux femmes sont également très dissemblables et le fameux : « Maintenant, vas te battre ! » d'Antoinette, n'aurait que faire aux lèvres de l'américaine Diana, songeant à établir le bilan du marché conclu bien plus qu'à réveiller le sentiment de l'honnenr dans l'âme de son mari.

Rien de commun non plus entre le père Poirier et le Yankee Jerry Schaw.

Au surplus, M. Abel Hermant peut-il s'enorgueillir d'avoir trouvé une scène exquise à laquelle Augier ne songea point, celle qui met aux prises le beau-père et le chef du syndicat des créanciers de son gendre.

L'intrigue des *Transatlantiques* est simple. Le marquis de Tiercé a redoré son blason en épousant Diana, fille du millionnaire américain Jerry Schaw, dit le « roi de l'or ». Mais le ménage est en violent désaccord, le mari n'ayant pas rompu d'anciennes attaches fort dispendieuses, et ayant négligé de payer ses créanciers qui redeviennent menaçants.

Mis au courant, Jerry Shaw arrive à l'improviste avec toute sa famille. Il morigène le marquis qui « ne veut rien savoir », roule magistralement le syndicat des créanciers dans la personne de son président, un orfèvre qui s'entremet en beaucoup d'autres occasions et dont les négoces sont très variés, et entretemps « tombe en amour » avec la maîtresse de son gendre qui, cette fois, demande à tout savoir.

Mais voici qu'au moment où les choses vont se gâter définitivement et où la jeune marquise signifie qu'elle veut divorcer, sa belle-mère intervient, qui, dans une scène trop longue pour ce qu'on y dit, trop courte pour ce qu'on y fait, engage sa parole au nom de son fils, obtient le renoncement aux projets de divorce et replâtre vaille que vaille ce ménage disloqué.

Le roi de l'or retournera en Amérique emmenant toute sa jeune smala qui déjà flirtait et tombait aussi en amour avec les frères, sœurs, cousins et cousines du marquis de Tiercé.

Et voilà ! Ce n'est pas beaucoup, comme chante le joyeux Polin, mais ça me suffit.

Et ça me suffit d'autant mieux que l'esprit foisonne dans ces quatre actes et que les mœurs américaines y sont étudiées sous un aspect, peut-être un peu grossi, mais très divertissant.

Et de quelle griffe maligne l'auteur rappelle aux Parisiens leur terrible défaut de croire que tout est pour le mieux chez eux.

Écoutez Jerry Schaw racontant qu'après avoir pris à Cherbourg, un tout petit train, avec de tous petits compartiments dont on doit lever avec la main les toutes petites glaces, il a dû renoncer à se loger dans les hôtels les plus recommandés de la capitale parce que les appartements n'y étaient pas « avec bains ».

Et un peu plus tard la scène homérique déjà citée entre l'Américain et Sauvageon, président du syndicat des créanciers ; celui-ci, mellifère et tout en périphrases, sans cesse interrompu par le « pas de mots inutiles » du roi de l'or, qui finalement lui fait consentir le renoncement de moitié sur un million de créances. Invité à dîner par le Yankee, le créancier berné balbutie qu'il ne connaît aucun des invités, et Shaw de risposter « mais je ne les connais pas davantage ».

Le marquis de Tiercé dont le rôle, selon l'expression pittoresque d'un confrère, appelle impérieusement l'aquarium, a pourtant, lui aussi, quelques jolies phrases ; notamment celle-ci à sa femme, à propos du marché conclu entre Schaw et Sauvageon : « Une première fois votre père m'avait eu à tempérament, aujourd'hui, une seconde fois, il m'achète au rabais. »

Et l'apostrophe de Jerry à son gendre : « Le mari est celui qui fait de l'argent. — Vous ne faites point de l'argent, donc vous n'êtes pas le mari ; vous êtes la femme. Vous devez donc fidélité à ma Diana, qui est le mari, puisqu'elle fait de l'argent. »

Il faudrait tout retenir des trois premiers actes, merveilleux d'humour et de virtuosité. Le quatrième est moins brillant et d'ailleurs il nous paraît faux.

Diana, dont les emportements contre son mari firent merveille au deuxième acte, revient trop vite, et sans motif suffisamment sérieux, sur sa résolution de divorcer. Les arguments de la duchesse mère sont d'une extrême médiocrité, et l'attitude pitoyable du marquis n'est pas pour lui mériter l'indulgence de sa femme.

Les *Transatlantiques* sont montés avec un luxe qui fait le plus grand honneur à la direction du théâtre Molière, et aucun des vingt-huit rôles que comporte la pièce n'a été sacrifié.

Comédien de race, et d'un naturel parfait, Mondos a remarquablement composé le personnage de Jerry Schaw. Tour à tour ironique, incisif et tendre, il met en leur juste relief chacune des faces de ce rôle complexe. Son succès fut grand et ce n'est que justice.

Moins heureux, et d'ailleurs plus mal servi par son personnage, Reigers nous a donné un marquis hésitant d'allures et de langage. C'est une revanche à prendre.

Narbal comprend et rend bien le type de gentilhomme campagnard qui est le comte de la Chapelle.

Son fils a trouvé en Jolly l'air « tout neuf » que lui attribue la jeune américaine Clelia.

Coste devrait accentuer davantage les particularités bizarres du personnage de Sauvageon.

Hamelin est un roi de Macédoine gaga juste ce qu'il faut, ayant eu le bon esprit de ne point tomber dans la charge outrée. Renoux et Grandey sont également drôles dans leurs rôles épisodiques.

Mme Ratcliff, une Diana fort intelligente et disant bien, s'est taillée un succès de bon aloi dans la scène où elle jette les vérités à la face de son mari.

Mlle Roy, superbement habillée, se tire à son honneur du rôle délicat de Valentine Chesney; elle fait montre d'une sensibilité vraie en recevant les aveux de la passion sincère qu'elle inspire au roi de l'or.

Mmes Bade, Rolla, Gauthier et Navaret, en des rôles de second plan, ont droit également à une mention spéciale.

THÉATRE DES GALERIES. — *La Princesse des Canaries.*

Une de ces bonnes vieilles opérettes qu'on a toujours plaisir à revoir pour leur franche gaieté et leur aspect honnête. Ajoutez qu'aux Galeries la mise en scène est très soignée, voire luxueuse, et que l'interprétation comporte des éléments de premier ordre.

Mlle Montmain, Pepita fort accorte, est vraiment exquise, habillée en reine. Cette artiste, toute de grâce et de jeu délicat, séduit par son charme tout autant que par sa voix.

Mlle Van Neim lui donne gentiment la réplique.

Ambreville est toujours... Ambreville! Il donne au général Pataquès une physionomie ahurissante et il a trouvé, pour exprimer « à la muette » ses impressions, un frémissement de moustaches très particulier. — Il faut l'entendre énumérer ses états de service dont chaque étape recommence ainsi : « Je fus révoqué! Mais le général X. avait énormément d'estime pour ma femme, et alors!!... »

Lagairie, comédien expert et comique très fin, prête son humour au personnage d'Inigo.

Delrey joue agréablement celui de Pédrille.

Jacques, en général Bombardos, et Ricard, en sergent Cléophas, complètent un excellent ensemble.

A noter dans la partition de Lecocq : « Faut garder quéqu'chose pour son futur mari. — La ronde des Cadets. — Le duo de Pataquès et Bombardos. — Celui des deux Anglaises. — Le programme du gouvernement des Canaries. — La chanson du Picador.

La pièce n'étant pas du dernier bateau, aucune artiste ne s'y déshabille en scène et on n'y dit point de gros mots à quadruple entente. On s'y amuse et c'est tout.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Durand et Durand.*

Si vous voulez savoir pourquoi Mlle Coquardier, une petite dinde, a épousé l'épicier Albert Durand croyant convoler avec son cousin le célèbre avocat Albert Durand; pourquoi une autre dindonnette, Mlle de la Haute-Tourelle, refuse au contraire sa main à l'avocat Durand, parce qu'elle le prend pour l'épicier; pourquoi les deux cousins se débattent en une série de quiproquos qui forcent l'avocat à vendre des conserves, tandis que l'épicier débite des plaidoiries;... si vous voulez savoir tout cela, il faut aller au Vaudeville et, entre deux éclats de rire, chercher à vous faire une raison pour débrouiller cette intrigue touffue et joviale.

La pièce est particulièrement bien jouée par Colombet, ineffable en beau-père Coquardier qui, au mépris de toutes les évidences, veut que son gendre soit l'avocat, et accable de son dédain l'avocat qu'il persiste à traiter d'épicier; par Coradin, le Durand-épicier, dont la verve intarissable rappelle par certains côtés celle de Coquelin; par Cousin, très correct en Durand-avocat.

Vilano ne fait que paraître au deuxième acte en professeur de déclamation... bègue! Il y est comme toujours irrésistiblement drôle.

THÉATRE FRANÇAIS
(Salle de la Grande-Harmonie et Théâtre Flamand).
Représentations classiques.

M. Garay renouvelle avec succès sa tentative artistique de l'an dernier et le spectacle d'ouverture, judicieusement choisi, se compose des *Fourberies de Scapin*, de Molière, précédées de *l'Epreuve*, un des meilleurs actes de cet auteur si exquisement alambiqué que fut Marivaux. Il faut croire au surplus que les idées de M. Garay ne sont pas si mauvaises, puisque la plupart de nos théâtres vont lui faire concurrence en l'imitant.

La jeune troupe, supérieure à sa devancière comme ensemble et comme cohésion, renferme des éléments de valeur réelle et nous promet des soirées vraiment intéressantes.

Il paraît que l'an dernier j'avais chagriné Stacquet en l'appréciant un peu mièvre pour l'importance des rôles qu'on lui attribuait. A quelque chose pourtant critique est bonne, car elle me permet aujourd'hui de constater les progrès considérables de ce jeune artiste, à la conscience duquel j'avais d'ailleurs rendu un hommage mérité.

Il joue Scapin avec une finesse ironique et une conviction que lui doivent envier beaucoup de vieux comédiens. Le geste s'est assagi, la démarche s'est assurée, et quand il aura réussi à donner à sa voix une meilleure sonorité, il sera sans conteste un des plus parfaits interprètes du classique à Bruxelles.

Thoniel, qui a beaucoup de qualités, devrait renoncer à se rendre aussi laid. Point n'est besoin, pour jouer les paysans et les pères nobles du répertoire, de se faire une physionomie caricaturale, et il ne semble pas que la hideur entrât comme élément comique dans la pensée des auteurs du XVIIe siècle. Rendons-lui cette justice d'avoir fort bien composé la fameuse scène que Molière emprunta à Cyrano de Bergerac : « Mais qu'allait-il faire dans cette galère?... »

Defreyn est un de nos jeunes lauréats de cette année au Conservatoire. Il est fort gentil et plein de feu, disant juste et bien.

J'apprécie moins Royer dont les gestes sont trop désordonnés et qui ouvre à tout propos une bouche démesurée.

Nélés et Roman connaissent bien leur métier; Charney est de masque un peu trop immobile.

Mme Lorey joue en artiste sûre de son art; l'autorité de son talent est un des meilleurs atouts de la vaillante petite troupe.

Mlle Verdier, fort mignonne, et sachant bien ses rôles, ne devra pas oublier qu'ingénue et pensionnaire ne sont point même personnage.

Mme Daveny, très belle, encore qu'un peu froide, est en progrès sensible.

Tout autant que l'an dernier, les costumes sont beaux et la mise en scène soigneusement réglée.

Les représentations auront lieu pendant tout l'hiver, le dimanche à la Grande Harmonie, le jeudi au Théâtre Flamand. Je donne avec plaisir cette nouvelle à tous ceux qui ont à cœur de connaître les chefs-d'œuvre de la langue française et qui, tant pour eux-mêmes que pour leurs enfants, désirent joindre l'utile à l'agréable.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *Les Sioux*.

M. Lauri vient de corser son programme de quelques numéros peu ordinaires, tels les de Foreest, un couple dont la femme est poupée plus élastique que nature, l'Indienne Yumata Tiero, qui chante à ravir, et la belle Chiquita, qui débite avec intelligence (ô prodige!) des chansons de café concert.

Ajoutons-y l'apparition de M. Montoya, un des meilleurs chansonniers de Montmartre, dont la finesse détonne peut-être un peu en ce milieu acrobatique, mais qui n'en a pas moins été accueilli avec la plus grande faveur.

La soirée se termine par un mimodrame, dont l'intrigue quelconque se déroule au pays des Sioux et dont le protagoniste est un singe personnifié par Lauri lui-même.

Si Darwin l'avait connu, quelle belle page d'introduction ce mime lui eût fourni pour son *origine des espèces*, car il est difficile de pousser plus loin l'imitation de la bête par l'homme, et si l'anthropoïde n'existait pas, Lauri l'eût inventé.

Constatons toutefois un vice de costume rendu sans doute obligatoire pour les exigences du masque articulé. Si le corps est d'un orang, la tête est d'un mandrill, deux singes essentiellement différents de structure et de caractère.

Cette anomalie se remarque surtout quand « l'animal » est de profil, mais de face elle disparaît et l'illusion devient complète d'un orang dissimulant sous une allure lente son agilité et sa force redoutables.

Lauri dans ce rôle est étonnant de vérité. Ses moindres gestes sont copiés sur nature, et, lorsqu'après une série de farces comiques, il reçoit un coup de couteau dont il meurt en scène dans les bras de « son maître » son agonie est,... ma foi disons le mot, impressionnante!

Spectacle à voir.

Baron H. D'ORNANT.

Memento.

* Chaque soir, à l'*Alhambra*, Mme Riquet-Lemonnier, vaillamment secondée par les meilleurs artistes de la troupe, remporte le succès le plus vif et le plus mérité dans la *Belle Grêlée*, un drame tout rempli de péripéties émouvantes.

* En dépit du grand succès des *Transatlantiques*, un contrat oblige la direction du Théâtre Molière à donner mardi la première représentation de *Mon Enfant*, qui, par son ironique gaieté, a été le triomphe de l'Odéon l'hiver dernier. Jeudi, au même théâtre, première des matinées classiques et littéraires. Au programme figurent les *Folies amoureuses*, de Regnard, la *Grand'Mère*, de Victor Hugo, des lectures de poètes belges et français, et l'audition de vieilles chansons ainsi que d'une composition de Bach sur le clavecin. H. O.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, *Chant, Monologues*, etc. etc.).

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL "

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

21 octobre.

Les graves événements qui se déroulent en France jettent la perturbation dans les esprits et provoquent de tous côtés des offres considérables

Le marché de Paris s'effondre sous une rafale de ventes!... Les rentes principalement sont très éprouvées.

Ces mauvaises dispositions ont leur répercussion ici sur notre place, et il s'ensuit que les spéculateurs à *terme*, vivement impressionnés, arrosent dans les grands prix!

Du reste, MM. les Coulissiers, toujours très nerveux,

voient tout en noir ! et dame... Allons, allons, ne soyez pas si pessimistes, la question de FASHODA s'arrangera, on trouvera un terrain de conciliation, et alors vous serez les premiers à remonter les cours avec autant de frénésie que vous les éreintez aujourd'hui.

Le 3 °/₀ à Paris vient de glisser du cours de 102.40 à 101.70 ! et l'Italien de 92.45 à 91.52 1/2.

ICI, nous inscrivons en clôture la rente Italienne 91.70 ; Brésil 55 1/2 et 54 1/16 ; Extérieure 42 5/8 et 42 1/16 ; Turc *série* C 26.45 et 26.25 ; la *série* D 22.37 et 22.25 ; Banque Ottomane, 552, 550 et 548.50 ; Lots 108 1/2 ; Saragosse 147 et 144 ; Rio Tinto 760 et 744 ; et Cuba 6 °₀ 255, 252 et 239. On dit que les Yankees ne veulent pas reconnaître la dette cubaine.

Par contre, notre comptant est excellent et très animé.

Les Gaz de Rio progressent à 472, les Éclairage du Centre se tiennent à 308 et les privilégiées Bassin Houiller de Mons à 530.

Dans le compartiment des Banques, j'entends demander la Caisse commerciale à 757 ; la Banque auxiliaire à 128 et la part fondateur à 133 ; Banque de Bruxelles 750 ; Crédit Liégeois 985 et 1,000 ; Crédit général de Belgique 148 ; Comptoir d'Escompte de Bruxelles, 140 ; parts de Réserve 2,300 ; Comptoir Peemans 455 ; Immobilière 350 ; Comptoir Bourse 413.50 ; Caisse d'annuités 155 ; Crédit National Industriel (pr.) 409 : Caisse de Reports 720, et Belge-Roumaine toujours très en faveur 192 et 195 ! la Part fait 90. Attendons-nous à voir des cours beaucoup plus hauts à bref délai.

Grande fermeté en actions sidérurgiques.

Alliance 510 ; Angleur 538 ; Baume 190 ; Cockerill 2275 ; Halanzy 520 ; Ekaterinoslaw 232 ; Aumetz 692 ; Espérance-Longdoz 310 ; Marcinelle-Couillet 600 ; Monceau-sur-Sambre 995 ; Nicolaïeff 1385 ; Providence 4220 ; Olkovaïa (Donetz) 600 ; Ougrée 1135 ; Sarrebruck 9950 et 10375 ! Toula 525 ; Saint-Fiacre 1130 ; Verschy (cap.) 625 ; Vézin-Aulnoye 1125 et 1160 ; Gilly 510 ; La Louvière 880 et les Usines Delin 225, 227, 229, 230 et 231 ! La hausse de ces titres est toute naturelle. *A bientôt le cours de 250.*

La souscription ouverte chez M. EMPAIN aux actions de la Fédération des Tramways a été couverte plus de *5 fois !* J'avais prévu ce succès.

Les souscripteurs aux actions nouvelles des Etablissements Pieper feront bien de noter que l'exercice en cours de cette Société, ayant commencé le 1er mars, ces actions participeront aux bénéfices de cet exercice.

C'est lundi 24 octobre que la Société anonyme des Chantiers Navals de Nicolaïeff émettra 6,000 actions nouvelles dont la souscription est *exclusivement réservée à ses actionnaires.* Le taux d'émission de ces actions, d'une valeur nominale de 1000 fr. chacune, est fixé à 1300. Ces titres sont de premier ordre.

Les valeurs charbonnières ont bonne allure.

Amerœur 1,220 ; Centre de Donetz 950 ; Charbonnages Prokhorow 865 ; Courcelles-Nord 1560 ; Fontaine-l'Évêque 670 ; Gosson-Lagasse 1,490 ; Gouffre 640, Hasard 205 et 208 ; Houssu 530 ; Lougan 167.50 ; Nord de Charleroi 1910 ; Couchant du Flénu 157 ; Falnuée 315 ; Kessales 860 et 880 ; Nord-Est du Donetz 665 ; Charbonnages Belges 395 ; Termonde-Saint-Nicolas 177 et Carabinier 530.

Les zincs sont soutenus.

Asturienne 5,490 ; Nébida 1,895 ; Nouvelle-Montagne 580 ; Prayon 397 ; Nitrates 34 ; Phosphates de Cambrésis 250 et Vieille-Montagne 733.50 et 738.

Ordinaire Distillerie de l'Ancre 615.

Petit emballement de la Dniéprovienne qui clôture ferme à 8,550, le dividende vient d'être fixé à 200 roubles.

On s'entretient beaucoup en Bourse de la création d'une nouvelle société qui vient d'être constituée au capital de 6 MILLIONS, divisé en *60,000 actions* de 100 francs et qui prendra pour titre « COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE ». L'émission aurait lieu vers le 8 novembre prochain.

Objet social : Constituer, participer, émettre toutes affaires industrielles ou autres ; en général toutes opérations de Banque et de Bourse.

Je reviendrai très prochainement sur cette importante compagnie. Cependant, d'après mes renseignements particuliers, je puis d'ores et déjà la recommander tout particulièrement.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, (au premier), Bruxelles.

SPORT

Malgré les approches des frimas, les soirées humides, les matinées frisquettes et les menaces souvent réalisées d'un ciel gris, l'automne est peut-être encore la meilleure saison pour les sports, celle où l'on peut cumuler le plus de distractions variées.

Indépendamment du sport hippique, du cyclisme, de l'automobilisme, du canotage et des jeux de pelouse, qui sont plaisirs d'été, on peut ajouter à la nomenclature des distractions de plein air, le yachting, dont les péripéties ne sont jamais plus émouvantes qu'à cette époque ; la chasse, la pêche et les sports de salle, qui ont bien leur charme quand il fait trop mauvais au dehors..

En fait de sport hippique, nous avons eu en Belgique la réouverture des hippodromes de Groenendael et de Boitsfort, et, dans les dernières courses classiques, la confirmation de l'écrasante supériorité de la génération

de 1896 sur les générations antérieures de chevaux belges. Les victoires de *Talion* en Allemagne et chez nous sont à ce point de vue caractéristiques, et d'autant plus encourageantes que sa compagne d'écurie, *Gironde*, paraît de taille à pouvoir le suppléer, en cas de défaillance passagère. Un produit de Trazegnies, *Spa*, qui appartient à la jeune et brillante écurie de M. de Neuter, serait, paraît-il, à la hauteur de ces deux chevaux de tête, puisque M. de Neuter a offert de matcher sa pouliche pour 50,000 fr. contre l'invincible *Talion*. Le vicomte de Buisseret a refusé. Ce qui est certain, c'est que *Spa* a été prendre à Maisons-Laffitte une ligne très sérieuse contre les chevaux français et que le résultat de tous ces essais semble nous promettre que le Grand Prix de Bruxelles restera en Belgique l'année prochaine, comme lors des victoires de *Loiret* et de *Vert-Vert*. Ce sera la juste récompense des efforts tentés dans notre pays pour le développement et l'amélioration du pur-sang.

Les grands tirs au pigeon ont pris fin après la fermeture des meetings de Spa, dont le succès est toujours très vif.

En effet, les meilleurs shooters de France et de l'étranger ne manquent jamais de prendre part à ces concours, qui sont pour ainsi dire le complément de ceux donnés à Monte-Carlo, à Londres et à Paris. Le Comité qui les organise est, du reste, composé de sympathiques sportsmen : MM. H. Van den Bosch, Earl of Carnarvon, le baron G. de Villenfagne, de Vogelsanck, le comte de Robiano et M. Mainetto Ghido, fort bien secondé par M. Th. Lagarde, le secrétaire des tirs.

Impossible d'énumérer ici tous les gagnants des différentes grandes épreuves. Le grand handicap de 10,000 francs a été particulièrement brillant. Il a été gagné par M. Stuart Van Langendonck, un jeune tireur belge du plus grand avenir. Le grand prix du Casino a été l'apanage de M. N. Keglevîck, un jeune tireur hongrois qui ne fréquente les grands stands que depuis un an. Les autres épreuves importantes à MM. J. de Pret, Mainetto Ghido, le baron Fallon, Duperron, de Grazia, Schiaparelli, Wauters, le vicomte de Beughem, Guidicini, Pederzoli, H. Sertivens, le comte Ch. de Lannoy, Journu, le comte d'Havrincourt, Crespi, Hall, G.-H. Serstevens, Marsch, Mouton, di Napoli, le marquis de Chasteleer, comte de Robiano, etc., etc.

Dans le domaine du cycle et de son voisin l'automobile, il y a à signaler la diminution du nombre et de l'importance des grandes épreuves sur route.

A la vérité, on avait abusé les années précédentes de la courses de cycles et d'automobiles sur route avec point terminus à la mer. Les casinos avaient fait des largesses pour ces épreuves, qui furent dotées de forts prix en espèces. Ces établissements ne crurent pas trouver leur compte à cette sorte de spéculation. Ils s'attendaient à récupérer directement leur argent en voyant, le soir même de ces courses, la cagnotte s'augmenter d'un supplément de recette. Il se trouva bien des amateurs fortunés pour laisser quelques louis au baccara. Mais le fait ne se renouvela pas assez souvent au gré des intéressés, la plupart des coureurs allant trouver en quelque chambre d'hôtel un repos bien gagné.

Ce manque de résultats immédiats a empêché les casinos de persévérer dans leurs générosités ; ils supprimèrent les subventions. Ainsi, ils manquèrent de perspicacité, car le bénéfice réel que leur procurèrent ces épreuves fut la publicité immense et à très bon compte dont elles furent le prétexte. Pendant plusieurs semaines les journaux annonçaient la course de Paris, ou de Bruxelles à X...-sur-mer. Or la meilleure réclame — du moins on l'a toujours prétendu — consiste dans la répétition du mot que l'on veut faire retenir à la foule, que cela soit un quinquina, un produit pharmaceutique, ou une station balnéaire.

Seulement, nous savons par expérience combien les municipalités de villes d'eau sont toujours au-dessous de leur tâche. Ostende en est un exemple frappant. On n'imagine pas qu'il soit possible à un conseil communal d'accumuler plus de bêtises, et de mécontenter autant les étrangers. Heureusement que ceux-ci sont de bonne composition.

Que vous dire de la chasse, qui n'ait été publié et lu déjà ! Abondance de ceci, pénurie de cela, et tableaux superbes, en somme, dans beaucoup de châteaux. Toujours est-il que l'on chasse avec rage.

KNICKERBROCKER.

Memento sportif.

* Mgr le comte de Flandre et le prince Albert de Belgique ont chassé, mardi 18 octobre, chez M. Mathieu Burnell, dans l'historique domaine de Wynendaele, près Thourout. Leurs Altesses Royales, accompagnées du lieutenant-colonel Jungbluth, ont été reçues à leur arrivée à Thourout par M. de Brabandere, bourgmestre de la ville, M. Mathieu Burnell et le général Burnell.

Un lunch a précédé la chasse à laquelle ont pris part douze fusils. Parmi eux : le comte de Borchgrave d'Altena. Grand nombre de pièces au tableau.

Leurs Altesses iront chasser jeudi, 27 octobre, à Westerloo et seront pendant deux jours les hôtes du comte de Mérode, ancien ministre des affaires étrangères.

Le véritable PRIS PUR OU MÉLANGÉ AU VERMOUT
GUIGNOLET D'ANGERS
En vente partout. marque COINTREAU
Exiger le COINTREAU. apéritif exquis.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL ,,
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(*Suite*)

VIII

MADRID

D.

LE COLÉGIO-NACIONAL DE SORDO-MUDOS. — DON GRANELL.
LES CLASSES D'AVEUGLES. — LES SOURDS-MUETS. — MÉTHODE ESPAGNOLE ET FRANÇAISE.
PONCE DE LÉON. — LA COUR. — LES ATELIERS. — L'IMPRIMERIE.

Les établissements hospitaliers sont nombreux dans la capitale, leur organisation est similaire de celle des nôtres.

Je ne vous parlerai donc que de l'un d'eux, le *Colégio-Nacional de Sordo, Mudos y de Ciegos,* qui non seulement m'a paru le plus intéressant, mais aussi parce que l'on y applique une méthode spéciale.

Cette méthode est due à Don Ponce de Léon y Bonnet, l'abbé de l'Épée espagnol.

L'hospice est provisoirement établi dans un vieil hôtel de la *Calle San Mathéo*, en attendant que le nouvel établissement que l'État fait construire à cet effet soit achevé.

J'y fus reçu par le vice-directeur D. M. Granell y Forcadell qui voulut bien se charger de me le faire visiter dans tous ses détails.

Le vice-directeur est un homme encore jeune. On voit à l'intérêt avec lequel il parle de ses élèves, à l'animation avec laquelle il décrit leurs progrès et les moyens de les obtenir, qu'il a fait de cette tâche difficile le but de sa vie et s'y consacre avec un dévouement sans bornes.

Tout en nous dirigeant vers les classes, il m'expose d'une façon simple et précise sa théorie : Faire rentrer, dans la mesure du possible, ces déshérités de la nature dans le sein de la société, sauvegarder les forces physiques d'êtres d'une santé souvent précaire et s'attacher à développer leur intelligence non seulement pour leur donner une instruction pratique et utile, mais aussi une solide éducation morale et religieuse.

Il me démontre la difficulté de mener à bien cette mission. Chaque individu doit faire l'objet d'une étude spéciale, longue et patiente, afin qu'on puisse s'assurer de ses dispositions physiques et intellectuelles et les combiner de façon à en tirer tout le parti possible, tout en ne les sacrifiant pas les unes aux autres.

Nous visitons d'abord la section des filles.

La classe des aveugles, dirigée par des dames, s'occupent de travaux à l'aiguille. On me montre leurs différents ouvrages : Dentelles au filet et au crochet, courtes-pointes crochetées ou tricotées, ouvrages de couture. Tous ces différents spécimens de travaux sont faits avec une régularité extrême. L'on ne peut s'empêcher de songer à la patience qu'il a fallu employer pour obtenir un tel résultat.

On leur enseigne aussi la musique.

Les notes sont représentées sur le papier par des caractères pointillés en relief.

L'élève suit d'abord de la main gauche le relief, tandis que de la main droite elle touche le piano. Puis elle répète de mémoire. L'inverse est alors pratiqué pour l'autre main. Enfin on l'applique à jouer des deux mains, rien qu'à l'aide de mémoire.

Sans difficulté apparente, une pensionnaire exécute devant moi plusieurs morceaux, sans montrer la moindre marque d'hésitation.

Dans la salle suivante, les sourdes-muettes travaillent à la fabrication de fleurs artificielles.

Ensuite nous passons à la section des garçons aveugles. Ils apprennent à lire et à écrire assis à des pupitres en tout pareils à ceux de nos écoliers.

L'instruction leur est donnée suivant les deux méthodes, française et espagnole.

La méthode française est celle des signes conventionnels pointillés en relief sur papier épais. La méthode espagnole consiste en caractères alphabétiques également en relief.

D Granell est d'avis que si le système français est plus facile, le système

espagnol est plus pratique, car quoique les débuts soient un peu plus pénibles, ils présentent par contre l'avantage de donner à l'élève un sentiment exact des caractères de l'écriture.

La lecture se fait d'après le système espagnol en suivant des doigts le relief du papier.

Les deux méthodes sont employées pour l'écriture.

Au début, l'élève se sert d'une plaque en cuivre quadrillée à jour qu'il applique sur le papier. A l'aide d'un poinçon, il reproduit chaque caractère dans les vides de la plaque en écrivant de droite à gauche.

Lorsqu'il connaît suffisamment par cœur les caractères, il écrit au crayon, mais toujours en s'aidant de la plaque. Devenu plus habile, il écrit directement sur une feuille de papier, reposant simplement sur une plaque de cuivre rayé qui le guide pour conserver la direction des lignes et lui permettant d'obtenir une régularité parfaite.

Les deux modes sont employés pour le calcul.

Les chiffres sont représentés par des signes gravés sur des dés en plomb. L'élève les tourne dans ses doigts jusqu'à ce qu'il ait senti le chiffre cherché et le place alors dans un casier.

Pour le système espagnol, chaque casier est pourvu d'un cadre double. D'un côté se trouvent rangés des dés en plomb portant les chiffres, les numéros pairs à droite, les numéros impairs à gauche. En dessous les différents signes conventionnels de l'arithmétique.

Pour faire un calcul quelconque, l'élève prend un à un, dans le casier, les chiffres nécessaires et, les plaçant dans les cases, fait l'opération comme sur le papier.

Au tableau noir il travaille d'après le même système.

Pour la géographie on se sert de cartes en relief.

Je passe ensuite aux sourds et muets.

Le maître leur apprend à parler en marquant lentement et fortement des lèvres les mots qu'ils doivent répéter. L'élève cherche à imiter le plus exactement le mouvement du professeur. Il émet ainsi des sons peu clairs mais suffisamment distincts pour être compris.

Il est intéressant de les voir, sous cette dictée, écrire, calculer et désigner sur la carte la réponse aux différentes questions qu'on leur pose.

Le vice-directeur partage l'avis de Ponce de Léon et attache la plus grande importance à l'élocution, différant en cela des abbés de l'Épée et Sicard qui la reléguèrent au second plan.

Le dortoir, les réfectoires des aveugles et des sourds-muets, le gymnase, les cuisines sont fort complets et bien tenus.

La visite des classes terminée, D. Granell me fait parcourir les différents locaux.

Nous traversons la cour plantée d'arbres où est érigée la statue de Pedro

Ponce. Les enfants sont en récréation ; ils jouent et courent avec gaieté sans paraître se soucier de leur triste situation.

D. Granell est aussitôt entouré ; il a su acquérir aussi l'affection de tout ce petit monde.

Je termine ma visite après avoir parcouru les différents ateliers où les élèves les plus âgés sont employés aux différents métiers que nécessitent leur habillement et leur entretien, puis l'imprimerie où ils préparent les clichés des diverses brochures destinées aux ministères.

Et je me retire enchanté de ma longue visite, non sans avoir vivement félicité et remercié le sympathique vice-directeur dont on ne saurait assez louer le zèle et le dévouement qu'il apporte dans tous les détails de la lourde tâche qui lui incombe.

E.

LE MUSÉE D'ARTILLERIE. — L'ARMÉRIA.
L'ACADÉMIE DE PEINTURE.

TRAVERSER une ville sans s'arrêter à ses musées serait manquer aux devoirs de tout bon voyageur. Aussi à peine arrivés à Madrid, nous nous sommes mis courageusement à l'œuvre et le *Johann* à la main, avons-nous consciencieusement parcouru les divers musées que renferme la capitale.

Musée archéologique, musée naval, cabinet typographique, musée d'histoire naturelle, etc., tous y ont passé.

Les plus intéressants, je ne veux parler que de ceux-là, sont : le Musée d'artillerie, l'Arméria et surtout l'Académie royale de peinture.

Le musée d'artillerie occupe au *Buen Retiro* le salon du Roi.

A l'entrée, deux énormes canons, pris en 1552 sur les Maures de Jolo, servent de colonnes au portique sous lequel sont placées les statues de Philippe IV et de Louis Ier.

Le rez-de-chaussée a été réservé aux bouches à feu anciennes, employées du XIIe au XVIIe siècle. Il y en a des calibres les plus divers ; quelques-unes sont enjolivées et décorées d'ornements en relief, d'autres ciselées comme de véritables œuvres d'art.

A l'étage supérieur sont rassemblés divers souvenirs guerriers. Quelques épées célèbres ayant appartenu au duc de Baylen, à Palafox, le héros de Sarragosse, et celle de Mina. La tente des rois catholiques et l'étendard de Fernand Cortez.

Dans l'aile droite du palais royal se trouve l'*Arméria*.

L'*Armeria* est un hall immense où a été réunie la collection des armes offensives et défensives en usage en Espagne depuis le XIVe siècle.

Là sont rangés par ordre de date, soit dans des vitrines, soit accrochés aux murs, des casques, des cuirasses, des sabres, des épées, des arquebuses, des arbalètes, entretenus avec le plus grand soin. Cet ensemble très complet, malgré les vols nombreux dont ce musée a été victime lors de l'invasion française, permet de se faire une idée exacte de l'histoire des progrès de l'art militaire à travers les siècles.

Au milieu de la salle sont placés différents groupes, dont le centre est formé par des chevaux empaillés sur lesquels on a dressé les armures de divers souverains espagnols.

Voici d'abord l'armure de combat de Charles-Quint, fabriquée à Turin, richement ciselée et damasquinée. En face l'armure dont il se servait dans les tournois. Celle-ci est en acier bruni. Le casque est orné d'un immense panache jaune et noir, une housse de même couleur recouvre le cheval. Puis celle de Don Juan et celle que portait l'Électeur de Saxe quant il fut fait prisonnier par l'Empereur.

Dans un autre groupe, la cotte de maille d'Alphonse V d'Aragon, remarquable pa le fini du travail, et enfin l'armure de Christophe Colomb.

Sur des tables encore quelques épées. Entr'autres le cimeterre de Boabdil, dernier roi maure de Grenade, tout enrichi de pierres précieuses, l'épée de Pélage, du duc d'Olivarez et de Fernand Cortez, le conquérant du Mexique. *Coloda*, l'épée du Cid et celle de Gonzalve de Cordoue, sur laquelle les princes des Asturies prêtaient serment.

La reproduction de l'épée que François Ier portait à Pavie, dont l'original fut pris par Napoléon en 1808.

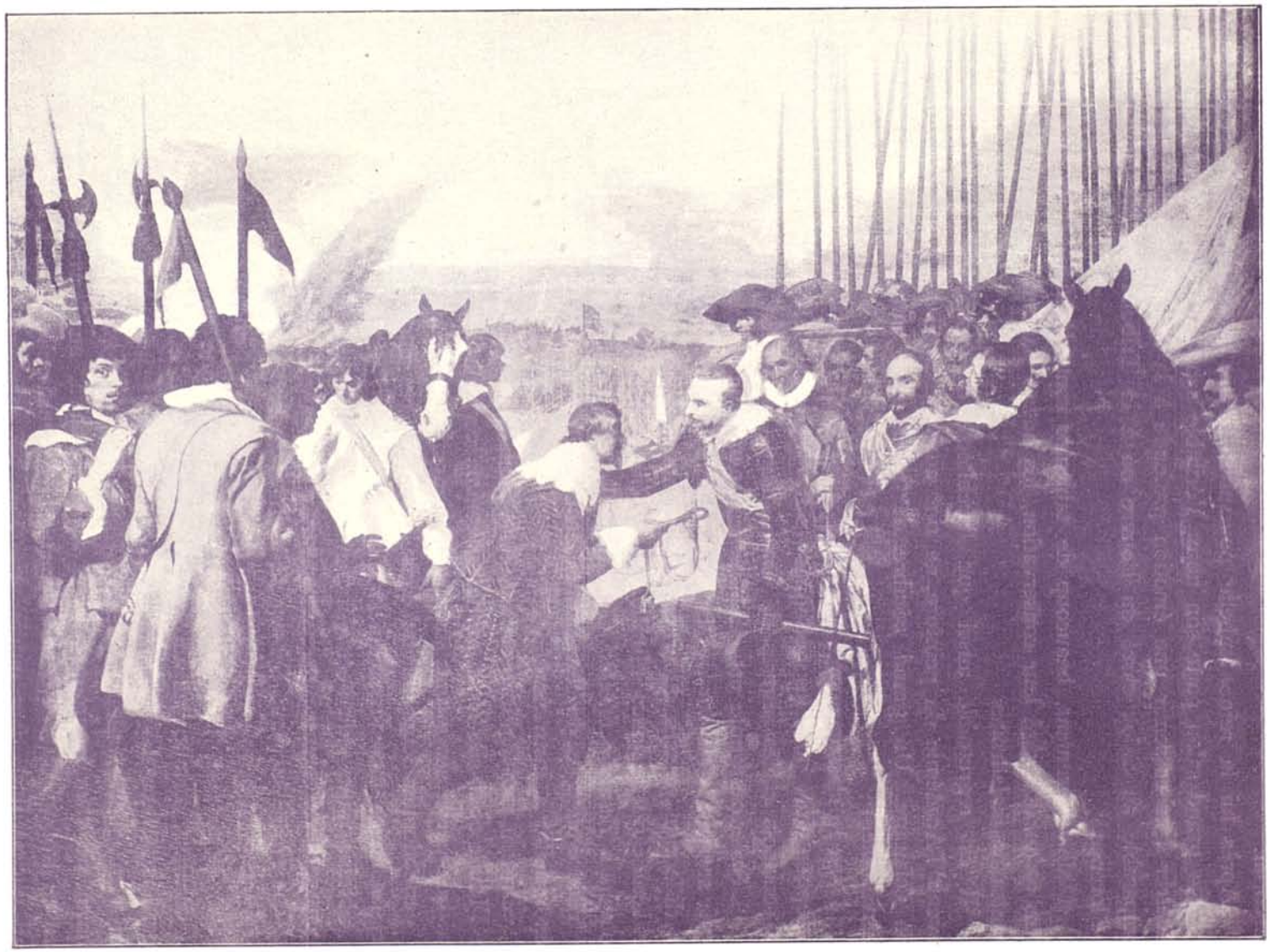
Entre les différents groupes sont placés des trophées d'armes maures, de selles lamées d'acier, de vaisselles de campagne et autres souvenirs militaires.

Un cadre orné de crêpe attire l'attention ; on y conserve pieusement quelques objets ayant appartenu à Alphonse XII. Ses armes de chasse, son sabre et l'uniforme que portait le Roi lors de l'entrée triomphale de Barcelone. Un cartel placé au-dessus du vitrage porte une inscription destinée à rappeler ces événements.

Nous avons passé bien des heures au musée de peinture du Prado, l'un des plus riches de l'Europe autant par la valeur que par le grand nombre de chefs-d'œuvre qu'il renferme.

Il doit sa création à Ferdinand VII.

Ce prince, protecteur éclairé des arts, avait compris qu'il fallait réunir tout ce que la peinture avait produit en Espagne de grand et de beau. Il chercha donc, après la Restauration, à rassembler tous les tableaux de maîtres épars dans son royaume. Depuis des siècles, les trésors de l'art s'entassaient dans les couvents, et beaucoup avaient échappé à la rapacité des généraux de l'envahisseur. Il les laissait, sous prétexte de droit de guerre, s'approprier ces richesses dont les moines étaient propriétaires. De gré ou de force, ils devaient signer des actes de vente, donnant ainsi à cette spoliation un semblant de légalité. Il compléta son œuvre



par des emprunts nombreux faits aux palais royaux ; notamment à la galerie de l'Escorial.

Après lui la reine Isabelle poursuivit le but patriotique qu'il s'était donné.

Le grand salon porte son nom. Véritable sanctuaire de l'art où l'on ne peut pénétrer sans ressentir une émotion profonde à la vue des trésors qu'il renferme, comparable au Salon carré du Louvre ou à la Tribuna du Musée des Offices, à Florence.

Malheureusement, beaucoup de tableaux sont détériorés ; les uns faute des soins qu'aurait exigé leur conservation, les autres par suite de restaurations insuffisantes ou maladroites.

Il est regrettable aussi que l'architecte qui construisit l'édifice destiné à devenir l'Académie de peinture, ne tint aucun compte des conditions qu'exige un bon éclairage. Un grand nombre de toiles sont ainsi placées dans un jour défavorable.

Dans le classement des diverses écoles, l'ordre non plus n'a guère été observé. Exception faite pour les gothiques (salle Alphonse XII) que l'on a réunis dans les sous-sols et les œuvres de Goya, toutes les écoles sont mélangées.

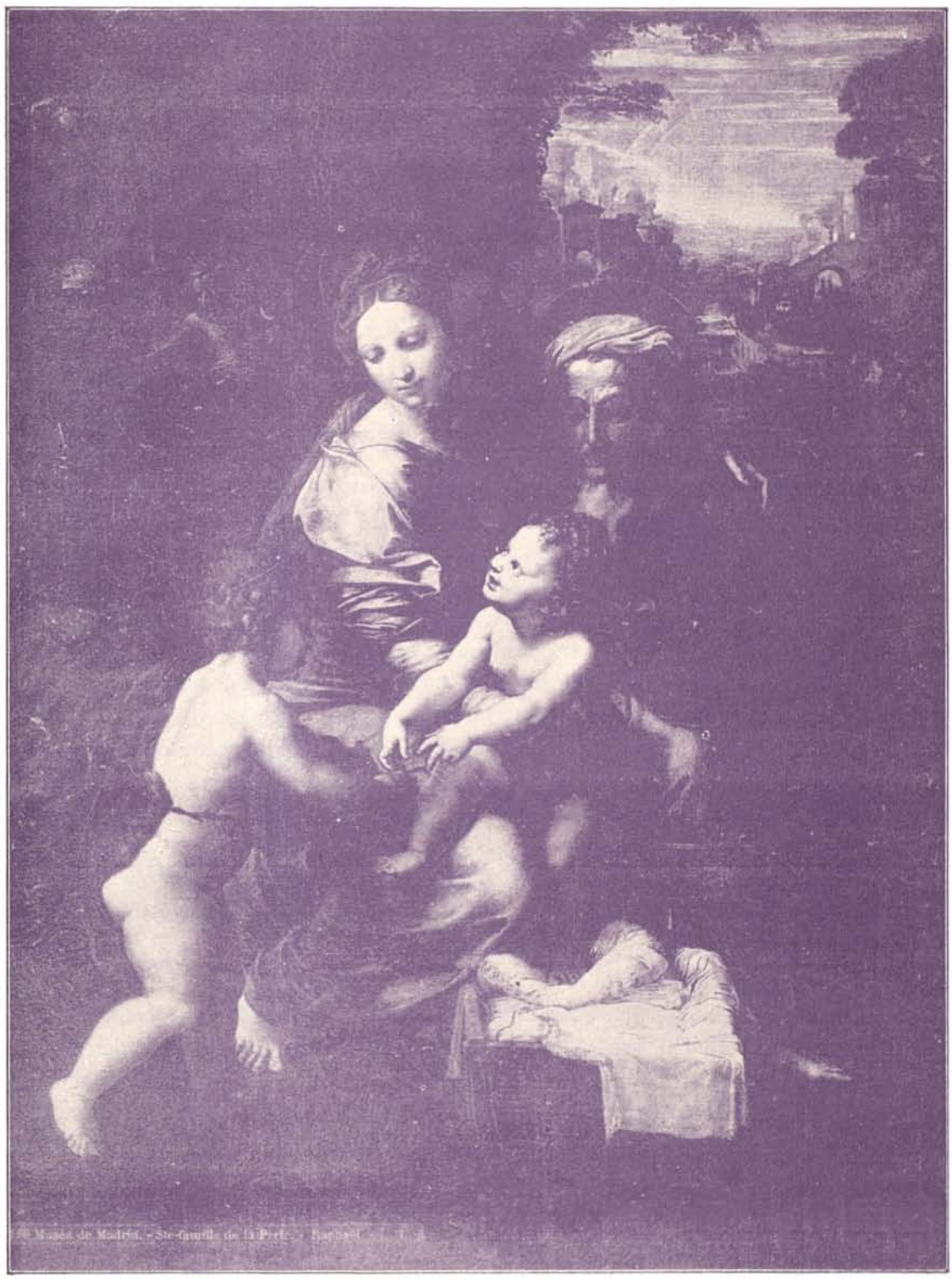
L'école espagnole est généralement peu connue. La plupart de ceux qui l'ont jugée se sont basés sur des impressions rapportées de leurs promenades à travers les différents musées d'Europe. Jugements souvent superficiels, car ils découlent de l'étude de quelques Murillo ou Rivéra (Ribeira) bien inférieurs à ceux qui se trouvent à *Tras los Montès*. C'est à Séville et surtout à Madrid qu'il faut aller pour se rendre compte de l'étonnante fécondité des grands artistes dont l'Espagne s'enorgueillit à juste titre.

Orgueil bien légitime, car son école peut, sans aucun doute, rivaliser avec celles de l'Italie dont elle n'est pas issue comme certains critiques le prétendent. Il est vrai que parmi ses grands artistes plusieurs les visitèrent pour y puiser des idées et perfectionner leurs talents dans l'étude de ces maîtres célèbres, mais elle n'en est pas moins incontestablement elle-même.

Moins riante que l'école italienne qui plaît et charme à la fois, elle s'adresse davantage aux sentiments. Le travail d'un maître espagnol saisit et frappe dès que l'on y jette les yeux. On se sent instinctivement en face d'un chef-d'œuvre. Tout le caractère du peuple espagnol est retracé dans sa peinture : bonhomie, franchise, liberté et rudesse. Elle est à la fois fière, poétique et hardie.

Brillant surtout par un talent extraordinaire et une énergie peu commune dans l'expression des caractères, l'école espagnole joint à la splendeur du coloris une remarquable imitation de la nature. On lui reprochera peut-être un manque d'harmonie dans le groupement et la composition, une certaine exagération religieuse, trop d'uniformité et un manque de recherche dans le choix des sujets, mais encore il ne faut oublier que tous lui conviennent et qu'elle les traitera quels qu'ils soient sans que jamais le fini d'une figure soit négligé ou racheté par la richesse du décor ou du costume.

L'exagération religieuse qu'on lui reproche n'a rien d'étonnant non plus dans



un pays où ce sentiment primait tout. Il faut tenir compte qu'en Espagne tout semblait s'unir pour imprimer à l'art cette direction unique. La Cour était un cloître et ses dignitaires choisis souvent parmi les moines. Détenteurs de la majeure partie de la richesse publique, c'était donc principalement pour eux que s'exécutaient la plupart des œuvres d'art et il est ainsi facile de comprendre qu'ils cherchèrent à en diriger l'essor pour la plus grande gloire de la Religion.

Les trois grandes subdivisions de l'école espagnole (Séville, Madrid et Valence) quoique offrant des réminiscences des écoles vénitienne, romaine et allemande, présentent nettement une unité de caractère où se retrouvent à divers degrés les qualités ou les défauts que je viens d'énumérer, prouvant bien qu'elle ne relève ni ne doit être rattachée à aucune école étrangère.

Les premières traces de l'art de la peinture que l'on découvre en Espagne datent du XIIIe siècle. Avant cette époque, la peinture, qui avait été en honneur chez les anciens, semble ne pas y avoir fleuri. Elle fut sans doute abandonnée à la suite des excès des Iconoclastes. Cependant on a conservé, des Xe, XIe et XIIe siècles, des manuscrits enluminés tels que celui de « Vigila » qui se trouve au Musée royal de Madrid. Le Livre d'or, un manuscrit et le Code de Saint-Gérôme de la Bibliothèque du couvent de l'Escorial.

Au XIIIe siècle, Peblo de Pamplona enlumine une bible pour Alphonse le Sage, et Thoré cite un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid, dans lequel il est fait mention de comptes où Rodrigo Estaban se qualifie peintre du Roi.

Au siècle suivant, Jean Ier de Castille (1358-1390) appelle à la cour Gérardo Stanina. Dello, de Florence, et Rogel, des Flandres, viennent peu après lui en Espagne, à la demande de Jean II son petit-fils (1406-1464). Le retable de la cathédrale de Tolède peint par Juan Alfon date de cette époque.

Dans les tableaux conservés jusqu'ici il n'est encore tenu aucun compte ni de l'anatomie ni de l'esthétique. Les figures ne reflètent aucun sentiment. L'artiste, afin de rendre son idée, leur place dans la bouche une banderolle sur laquelle il inscrit le sentiment qui doit les animer, tâchant par là de rendre son sujet compréhensible. Vers sa fin, la manière de cette période se modifie. Les personnages sont encore raides et guindés, mais les peintres commencent à étudier le groupement des sujets et cherchent aussi à se rapprocher de la nature.

Juan Sanchez de Castro fonde à Séville, au milieu du XVe siècle, l'école de peinture dite « andalouse » dont l'éclat se soutiendra sans se ternir pendant près de trois siècles. Parmi ses tableaux, surtout religieux, il faut admirer *l'Annonciation* qu'il exécuta pour San Isidro à Séville.

A cette période qui se termine avec eux se rattachent Jorge Ingles, le peintre de la « *famille du marquis de Santillane* », Antonio del Rinçon (1446-1500), qui étudia en Italie. L'un des premiers, il abandonna la raideur gothique pour imiter la nature, se faisant distinguer par la correction des lignes, sa façon de rendre l'expression du caractère et de draper harmonieusement ses personnages. Pedro et Alonzo Burruguette son fils, Inigo Comontes, Luis de Médina, Alvar Perez, Sanchez et Juan de Borgona appartiennent à cette école.

Borgona, né à Tolède et dont plusieurs villes d'Espagne possèdent des œuvres, fut l'auteur du plan de la célèbre *Custodia* de Séville, construite par Juan d'Arfé en 1587. Il travailla également au paranymphe d'Alcala.

Nous voici parvenus au XVIe siècle. Le véritable développement de l'art espagnol date de là.

Luis de Moralès (el Divino), dont nous admirons la « *Vierge et l'Enfant* » ouvre cette période. Il naquit à Badajoz en 1511, et commença ses études à Valladolid ou à Tolède. En 1548, lors de l'arrivée de Pedro de Campana en Espagne, il travailla sous sa direction. Peintre essentiellement religieux, il a la manière sévère des Allemands. Le fini du dessin, la recherche du sentiment dans ses sujets, toujours graves et sérieux, mêlés à une certaine raideur, rappelle Van Eyck, Hemmeling et Dürer. Moralès mourut à l'âge de 75 ans, infirme et sans ressources, laissant pour disciple le plus célèbre Juan Labrador, peintre de fleurs et de fruits.

C'est aussi à cette époque que naît l'école de Valence (1525-1579), fondée par Vicenti Macip (Joanes). Son genre similaire de celui de Moralès rappelle beaucoup l'école romaine. Exclusivement porté vers l'art religieux, Vicenti se distingue par la recherche et le fini des détails, mais les sujets sont sans vie. Sa peinture trop froide manque de couleur et de lumière.

Joanes Vicenti, que les critiques espagnols souvent exagérés tel que Panomino, déclarent parfois supérieur à Raphaël lui-même, eut deux filles, Dorothée et Marguerite, et un fils, nommé Juan, qui tous trois laissèrent des toiles remarquables.

L'un des artistes qui, à cette époque, contribua le plus au développement de l'art dans sa patrie, est Navarette (1525-1579). Infirme de naissance, il manifesta dès son enfance une aptitude très grande pour la peinture, ce qui détermina son père à le faire étudier sous la direction de dom Francisco Vicenté, religieux de l'ordre de San Géronimo. Ayant quitté son premier maître, Navarette passe en Italie où il devient élève du Titien, et y demeure jusqu'à ce que Philippe II, ayant entendu parler de son talent, le rappelle en Espagne pour y décorer le palais de l'Escorial. Ses œuvres principales sont la *Naissance du Christ* et *Abraham et les Anges*. Il mourut laissant inachevées une série de toiles qui furent terminées par Claudio de Coëllo.

A ce moment, les artistes surgissent de tous les coins de l'Espagne. Burruguette introduit un style hardi et grandiose, pendant que Gaspard Becarra, élève de Michel-Ange, forme de nombreux disciples. Chaque ville a son école régulièrement organisée, mais Séville reste la première. Luis de Varga (1502-1568), abandonne le gothique qui avait régné jusque-là. Religieux, austère de mœurs, ses tableaux se ressentent de son caractère. Ils sont remplis de mysticisme. Ses compositions pleines de noblesse et de grâce, manquent cependant de correction au point de vue du dessin.

Vers la fin du siècle apparaît Luis Fernandez. C'est lui qui forma les deux Castillo, le bouillant et original Herrera et Pacheco, les peintres qui servent de transition à l'art entre le XVe et le XVIe siècle.

Parmi eux Christophe Pacheco demeure le plus remarquable : il orna de précieuses peintures le palais du duc d'Albe (1568). Les toiles de ce maître, parvenues jusqu'à nous, ont une grande fermeté, beaucoup de couleur mais pèchent par trop de sécheresse. Il était partisan d'un genre dont la manière exigeait de rendre tous les sujets sacrés d'après un mode uniforme et des données qui, basées sur des raisons théologiques, ne devaient jamais varier.

Francesco Zurbaran, dit le « Caravage » espagnol, inaugure le XVIIe siècle. Né à Puenté de Cantos (Estramadure), en 1598, élève d'un disciple de Moralès, il suivait la manière allemande et faisait concurrence aux Castillo, à Herrera et à Pachéco, partisan de l'école de Venise. Artiste remarquable, ses œuvres sont d'une touche ferme et remplies de lumière, les tons chauds et profonds. Il excelle surtout dans l'art de faire sentir sous le pli des draperies les formes qu'il n'ose encore découvrir.

Jusqu'ici le nu n'a pas apparu. Les Espagnols, quoique fort avancés dans les sciences anatomiques mais retenus, sans doute, par une religieuse décence, l'avaient proscrit. Il ne tardera pas pourtant à réclamer ses droits après que Rubens et Jordaens auront les premiers secoué les voiles qui, jusqu'à ce jour, le recouvraient.

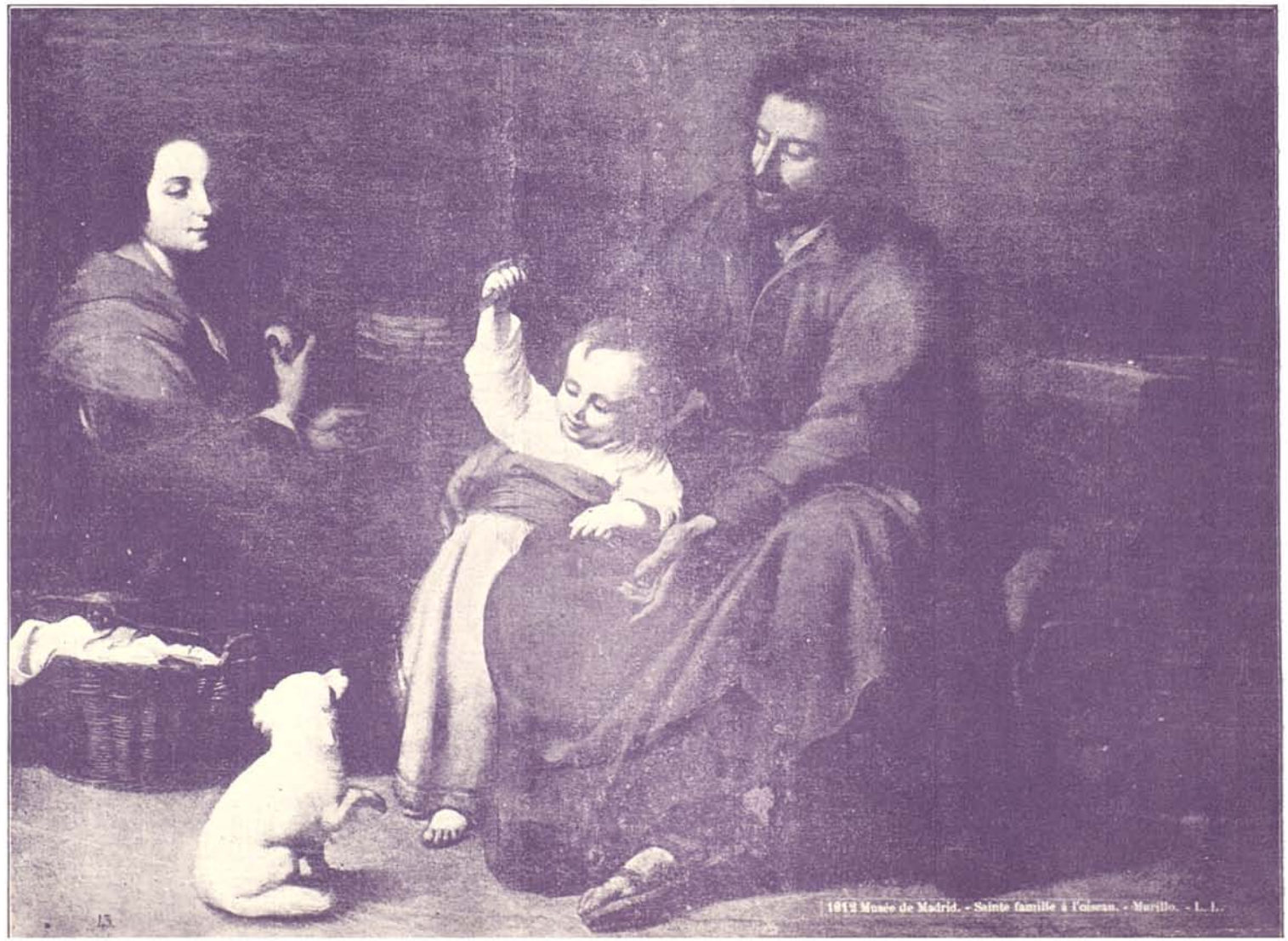
Mais nous voici arrivés à l'apogée de la peinture. En trente ans l'Espagne va produire ses trois plus grands artistes : Murillo, Velazquez, Ribeira, sans parler d'Alonzo Caño, à la fois architecte, peintre et sculpteur, vont lui donner un suprême et dernier éclat. Puis l'art entrera en décadence.

Perdant son inspiration religieuse, entraînée vers l'école italienne, qui recherche la forme, l'école espagnole décline peu à peu. Caño lui-même contribue déjà à sa perte. Vers la fin du XVIIIe siècle, elle est sans âme, si je puis m'exprimer ainsi. Jordaens (da Prota) dont la peinture est très goûtée, lui donne le coup de grâce en lui apprenant à faire de l'art non pour l'art mais pour le lucre. De temps en temps apparaîtront encore quelques artistes remarquables, tels que Goya, mais qui resteront isolés, sans disciples et dépourvus de l'inspiration qui les produit.

Le Musée du Prado ne renferme pas moins de quarante-six grands tableaux de Murillo (1668-1681).

En comparant les travaux du grand artiste aux ouvrages de ses émules nationaux, tant anciens que modernes, vous retrouverez chez tous cette richesse et cette variété d'expression, tantôt aimable, sereine, presque réjouie même, mais plus souvent sombre et austère. Cette expression qu'ils puisaient dans l'intensité et la ferveur de leurs sentiments religieux et qui apparaît surtout dans ces contrastes violents, ou ces harmonies tranquilles à côté desquels on retrouve toujours l'amour et la recherche de la nature transfigurée par l'élévation et la grandeur du sujet.

Par là aussi brillent Rivera (Ribeira), représenté au Prado par une série de toiles importantes réunies par les soins de Velazquez, qui professait pour le maître une fervente admiration et Alonzo Caño dont on ne peut oublier l'admirable tableau *le Christ pleuré par les Anges*.


1012 Musée de Madrid. - Sainte famille à l'oiseau. - Murillo. - L. L.

Mais nous voici arrivés devant l'éblouissante collection des Velazquez. Que dire encore de ce maître? Peut-être le plus grand, le plus intéressant de tous les maîtres espagnols. Il se révèle ici à ceux qui, comme nous, n'ont pas eu la bonne fortune, bien rare, de passer par les musées privés de l'Angleterre ou par le palais Doria à Rome.

Velazquez, l'artiste si étrangement personnel. Tout le côté brillant et fastueux de l'art resplendit avec lui. Sa nature de gentilhomme et de chevalier lui fait rendre à merveille les magnificences pompeuses de la Cour et la richesse des costumes. Son pinceau anime le visage des grands seigneurs de l'époque du reflet de leur caractère altier et superbe. Contraste étrange, ce même pinceau s'éprend de spectacles tout familiers, pour produire des types d'un extraordinaire naturalisme, où son seul souci est de rendre la réalité en demeurant, avant tout, peintre incomparable et coloriste exceptionnel.

Tel est l'auteur des *Lanzas* (Lances) et de *Meninas* (Petites filles), du portrait du comte duc d'Olivarès et de l'infant D. Baltazar Carlos, pour ne citer que ceux-là.

C'est ainsi que, grâce à des souverains amateurs soucieux et éclairés de l'art, tels que Philippe II et Philippe IV, le protecteur de Velazquez, toutes les écoles sont représentées dans ce merveilleux musée du Prado. Qu'il me suffise donc de rappeler qu'il s'y trouve d'admirables Raphaël, parmi lesquels le *Spasimo di Sicilia* et surtout cette *Sainte Famille* devant laquelle Philippe IV s'écria un jour : *Hé aqui la perla de mis cuadres* (1).

La collection du Titien comporte quarante-trois tableaux; celle de Véronèse vingt-cinq.

Pour passer à une époque plus rapprochée de nous, voici Goya, ce peintre si essentiellement espagnol, dont les œuvres ne se rattachent à aucune école; on a rassemblé un grand nombre de ses toiles. Ses détracteurs sont nombreux parmi les critiques peu enthousiastes des procédés par trop fantaisistes qui lui firent rompre avec toutes les anciennes traditions. Peut-être a-t-on été bien sévère, car la majeure partie de ces toiles sont remplies de lumière et de mouvement.

Mais il est temps, en terminant ce trop court et insuffisant aperçu, de consacrer quelques lignes à une chose que nous avions à cœur de constater, je veux dire à la splendeur que déploie ici notre école belge, notre école nationale.

Plus encore que dans d'autres musées d'Europe enrichis de nos dépouilles, la gloire de nos maîtres brille au Prado d'un éclat plus vif. Tout notre art y est représenté. Rubens, le plus grand de nos maîtres, y a droit, à lui seul, aux honneurs d'un salon. On y voit soixante-six de ses grands tableaux, parmi lesquels *el Jardin del Amor*, *la Adoracion de los Reyes*, *las Tres Gracias* (Beauté,

(1) Voici la perle de mes tableaux.

Ce tableau, pris par les Français au commencement du siècle et rendu depuis à l'Espagne, figure au Prado sous le nom de *La Perla*.

Gentillesse, Charmes), *el Cueras de la Abondancia*, *Estucho de Rubens*, *el Rapto de Proserpina* et *el Raite de las Nimfas* (1) sont surtout célèbres.

Van Dyck, dont notre musée de Bruxelles reste si dépourvu, compte vingt-deux toiles, Breughel, cinquante-quatre. Teniers et encore bien d'autres seraient à citer, parmi les plus anciens, si l'énumération n'en paraissait pas trop longue. Le plus précieux d'entr'eux est peut-être *le Triomphe de l'Église sur la Synagogue*, ce tableau de Van Eyck si discuté et que je ne crois pas pouvoir passer sous silence.

Cette remarquable abondance d'anciennes œuvres flamandes, à Madrid, n'a rien d'extraordinaire. Tout le monde sait combien étaient étroites les relations qui, déjà avant le XVe siècle, unissaient nos provinces à l'Espagne. Plus tard ce fut une véritable émigration d'œuvres d'art des Flandres vers la Castille, et le catalogue du Prado pouvait inscrire, dans ses pages si riches déjà, les noms des Van der Weyden, des Memling, des Petrus Bosch, des Joachim Patinier, des Metsys dont aujourd'hui nous y admirons les œuvres.

Je me rappelai plus tard cette toile que je devais revoir au musée d'Anvers, *le Concert des Anges*, de Memling, provenant d'un ancien couvent et qui a été rendue à notre pays, grâce à une généreuse initiative privée. Je ne dois pas oublier, d'ailleurs, que les Belges (2) se sont signalés, dans ces tout derniers temps, par leurs études sur l'art en Espagne, excellente manière de renouer les anciennes relations artistiques qu'avaient rompues les événements politiques séparant les deux pays.

Quelle meilleure façon de réaliser ces rêves de fraternité et de communauté intellectuelle si chers à tous les esprits généreux? N'est-ce pas ainsi qu'on pourrait appliquer les paroles célèbres de l'empereur Charles Quint parvenu à l'apogée de sa gloire : « Le soleil de l'art ne se couche pas sur cette vaste réunion de peuples civilisés qui forme la vieille Europe. Honneur à ceux qui ont compris, comme l'Espagne, qu'il fallait sauver de la ruine et tirer de l'oubli ces trésors artistiques qui, eux aussi, ont leur part à la grandeur d'un peuple ! »

(A suivre.) Baron DU GRATY.

(1) Le *Jardin de l'Amour*, l'*Adoration des Rois*, les *Trois Grâces*, la *Corne d'abondance*, l'*Atelier de Rubens*, l'*Enlèvement de Proserpine* et la *Danse des Nymphes*.

(2) *L'art espagnol*, par LUCIEN SOLVAY.

Une indisposition de notre collaborateur M. HENRI WAUTERS, *nous prive encore aujourd'hui de la suite de ses intéressants articles sur la* CONQUÊTE DU CONGO.

A partir de ce jour la REVUE MAUVE *paraîtra le 5 et le 20 de chaque mois.*

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro l'article de notre collaborateur musical sur l'*OR DU RHIN.

MA VIEILLE LAMPE

A la Comtesse Marie de VILLERMONT.

Lorsque le couvre-feu tintait par les cités,
Quand, pour les calmes soirs ou les veilles amères,
Rêveuses ou tirant l'aiguille, mes grand'mères
Penchaient sous tes feux d'or leurs bandeaux argentés,

O ma lampe ! combien de regrets attristés,
De rêves bleus, d'espoirs, de visions amères,
Ont, près de toi, dansé leurs rondes éphémères,
Avec les papillons que grisaient tes clartés?

— Qu'en sais-je?... Mais, ô flamme, aussitôt que tu plonges
Mes regards dans les miens, le vol de tes vieux songes
Revient encor charmer mes yeux contemplatifs;

Et la réalité qui réveille et qui cingle,
Ne chassera jamais les mirages captifs
Sous ton abat-jour vert, antique lampe à tringle!

Épitaphe de la Voie Antique

PUELLE AMORIS NESCIE

A Paul PASCAL.

Qu'un tombeau solitaire est donc triste, le soir!...
. . . . . .
— Beau pâtre, qui chantais en montant la colline,
Ta voix et les soupirs de ta flute câline
Adouciraient l'horreur de ma nuit : Viens t'asseoir
Sous mon cippe où jamais nul regret ne me pleure,
Et charmer le travail monotone de l'heure
Qui tisse fil à fil mon suaire d'oubli.
Je suis morte ignorant le seul bien de la vie;
Mais j'ai fermé les yeux sans un regard d'envie
Vers le doux fruit d'amour que je n'ai pas cueilli...
Pourquoi, plutôt qu'ailleurs, sous mes ifs blancs de lune,
T'en vins-tu si souvent avec cette enfant brune
Dont tu gardais les doigts tremblants entre les tiens?
Frêle épave sombrée aux gouffres noirs sans houles,
Je dormais lourdement, sous le sol que tu foules,
Mon sommeil sans désirs : pourquoi tes entretiens,
Dont les soupirs mouraient sur des lèvres unies,
M'ont-ils révélé des voluptés infinies?
Ton verbe a retenti dans mon cœur éperdu,
Doux comme une caresse et puissant comme un charme,
A travers le cristal magique d'une larme
D'amour, j'ai vu tous les bonheurs que j'aurais dû
Ou savourer vivante, ou ne jamais connaître...
Chante, ami ! Ta pitié soulagera peut-être
Le mal que ton amour me fit sans le savoir,
Si parfois tu reviens, seul, quand le jour décline,
Bercer mes vains regrets avec ta voix câline...
. . . . . .
— Qu'un tombeau solitaire est donc triste le soir!

Gaston DELLA FAILLE DE LEVERGHEM.

COUSINE CLÉMENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Mlle Clémence se leva du fauteuil où elle était affaissée, en s'excusant à cause de son grand mal de tête. Une bonne odeur de violette remplissait le petit réduit, de même qu'un air de jeunesse resplendissait sur le visage de Berthe.

Talmont retrouvait en elle la même expression douce et juvénile qui l'avait séduit la première fois que la jeune fille lui apparut à Bourg-en-Fagne et qui, aussi pour la première fois, avait troublé profondément son cœur. Il est vrai que l'oubli avait eu bien vite raison de cette velléité d'amour. Mais en retrouvant Berthe, il retrouvait le même trouble, peut-être plus accentué encore.

Il s'assit, souriant, devant la vieille cousine :

— Mademoiselle Clémence, une migraine, ça passe ; c'est toujours comme cela au premier concert, et puis on s'y habitue.

— Oh! mais j'espère bien ne pas m'y habituer, dit Mlle Clémence effrayée.

— Cependant, si cela amuse votre petite cousine ? Vous n'êtes pas égoïste, mademoiselle.

— Elle est assez grande pour aller seule, répondit la vieille fille.

Talmont se tourna vers Berthe :

— Maintenant, contez-moi vos impressions et vos appréciations. Je désire beaucoup vous entendre juger, parce que vous jugerez sans parti pris. Vous êtes en dehors de nos luttes d'écoles, de nos admirations de convention, puisque vous êtes bien en dehors de nos controverses artistiques. Vous êtes une nature neuve, impressionnable et intelligente, conditions bien rares dans un critique.

Berthe ne se fit pas prier. Elle redit simplement ce qu'elle avait observé, et ses observations justes, parfois naïves, mais toujours justes, ravirent Talmont.

— C'est bien cela ! c'est très vrai ! s'écria-t-il.

— Quant à vous, dit la jeune fille, je ne puis critiquer, j'admire.

— C'est que j'étais en verve hier soir. Jamais je ne me suis senti aussi plein de force magnétique. Je possédais mon instrument et ne faisais qu'un avec mon auditoire.

— Je ne sais pas si c'est du magnétisme, dit Mlle Clémence, mais c'est au moins du talent, et les applaudissements qu'on vous envoyait étaient mérités.

— Il y a des applaudissements plus précieux que d'autres, dit Talmont en se tournant vers Berthe Voyons, dites-moi bien franchement ce que vous pensez de mon jeu, hier ?

— Il est difficile de prononcer un jugement, pour moi surtout qui vous ai entendu si peu, et il y a si longtemps ! Cependant je vous avoue qu'hier soir j'ai été bien plus impressionnée qu'autrefois à Bourg-en-Fagne. C'était comme une révélation de votre âme d'artiste. J'en frémissais jusqu'au fond de moi-même.

— Alors je suis content, dit Talmont en se frottant les mains. Tout ceci veut dire que j'ai été inspiré. Mais savez-vous ce qui inspire un artiste, petite fille? C'est la certitude que dans ce public qui l'entoure, curieux, indifférent, blasé, il se trouve une seule personne avec laquelle il est en pleine communauté d'idées et d'affection ; que cette personne met tout son bonheur dans son succès, comme lui met toute son ambition à émouvoir son ami... ou amie. C'est là le plus puissant des courants magnétiques, qui fera le levier avec lequel il doit soulever la salle. La salle tremblera sous les bravos, mais un seul regard magnétique sera plus doux au musicien que toutes les couronnes tombées à ses pieds !

Berthe baissa les yeux, embarrassée et rougissante. Mlle Clémence regarda Talmont étonnée, trouvant qu'il tombait un peu dans le charabia.

La sonnette du magasin retentit.

Berthe voulut se lever, mais la vieille cousine l'en empêcha.

— Reste ici, lui dit-elle, un peu de mouvement fera grand bien à mon mal de tête.

Aussitôt qu'elle eut disparu, Talmont se rapprocha vivement.

— A nous deux, maintenant, dit-il, vous me devez l'explication que vous m'avez promise. Pourquoi ai-je reçu un si mauvais accueil?

Berthe avait pensé la veille que rien ne serait si simple que de conter à Talmont l'histoire de ses espérances, mais maintenant il la regardait d'un air si tendre qu'elle en perdait tout son aplomb. Toute ignorante qu'elle fût du flirt le plus simple, elle était trop femme pour ne pas deviner l'impression qu'elle faisait à Talmont, et elle-même pouvait-elle dire qu'il lui était indifférent ?

Dans ces conditions sa délicate fierté se révoltait à l'idée de lui confier qu'elle l'avait appelé à son secours comme son unique ami. N'était-ce pas une avance qu'elle lui faisait? Une ouverture à une déclaration ?

Ah ! oui, ce joli homme qui était devant-elle, presqu'à ses pieds, lui semblait bien séduisant. Quel rêve si un jour il lui demandait d'être sa femme ! Mais Berthe avait trop souffert. Elle se défiait maintenant. Elle voulait que toutes les avances viennent de lui.

Elle resta donc muette, cherchant un faux-fuyant. Mais Talmont n'était pas homme à se payer de ce silence.

— Vous ne répondez pas, insista-t-il. Est-ce donc si sérieux ?

— Mais non, c'est très peu sérieux, puisqu'il n'y a rien, répondit Berthe. Quand je vous ai revu, votre apparition subite, imprévue, en me rappelant toutes mes épreuves m'a si fort bouleversée que, je vous l'avoue, au lieu d'un sentiment de joie, c'est une sorte d'angoisse qui m'a passé dans l'âme alors. Que voulez-vous, depuis deux ans je vis ici, clouée à mon devoir si différent de mes goûts. Nous avons passé ce temps, ma cousine et moi, dans une morne tristesse. Elle, s'efforçant de surmonter l'abattement que cette transplantation, à son âge, imprimait sur toute sa personne; moi, pleurant mon père, mon foyer, pleurant mon art qui eût été le seul consolateur de tous mes malheurs.

— Comme je vous comprends, dit chaleureusement Talmont.

— Vous ne mesurez pas le sacrifice que j'ai dû faire, continua Berthe en s'animant peu

à peu. C'est une si grande immolation de renoncer à l'art quand on l'aime comme je l'aime ! Celui-là seul qui a passé par là peut me comprendre. En perdant mon piano, il me semblait que je perdais l'ami le plus cher, mon confident, mon soutien.

Talmont fut très ému. Il saisit la main de Berthe et la pressa dans les siennes.

— Pauvre enfant, dit-il, je suis un égoïste de n'avoir pas pensé plus vite à ce que vous avez dû éprouver. Que je vous plains !

— Je croyais, après deux ans, être faite à cette privation, dit Berthe, sans retirer sa main, je pensais que l'engourdissement de cette nouvelle vie aurait eu raison de ma vocation d'artiste. Il n'en fut pas ainsi. Hier j'ai bien vu que rien n'était changé et que, quoiqu'il arrive, je resterai artiste de cœur !

Comme Talmont aurait voulu en ce moment étreindre dans ses bras cette jolie femme dont les yeux humides enflammaient son cœur. Il dut se tenir à quatre pour ne pas chercher à boire ses larmes sous ses baisers. Mais il sentait qu'avec Berthe une démonstration de cette nature serait mal accueillie. La jeune fille, même dans ses confidences, gardait tant de dignité. Eh quoi ? Il l'épouserait, il la rendrait à son art, lui donnerait la vie la plus charmante qu'une femme comme elle puisse rêver ! En une minute toutes ces idées passèrent comme un tourbillon dans son esprit enivré. Il écoutait ravi, cette voix musicale de la jeune fille qui, la tête baissée, toute absorbée dans le souvenir de ses tristesses passées, continuait ses confidences sans se douter du tumulte qu'elles faisaient naître chez son trop nerveux auditeur.

Un désir immense de consoler ces souffrances lui faisait oublier toute autre considération et il allait faire à Berthe une déclaration catégorique lorsque Mlle Clémence rentra.

Ce fut comme un seau d'eau froide tombant sur l'ébullition morale de Talmont. L'enthousiasme s'éteignit brusquement pour faire place à la froide réalité. Talmont retournait la médaille, et les revers du mariage, ces revers dont il avait eu, jusqu'ici, une si horrible frayeur lui apparurent avec tous leurs désagréments. Le charme était rompu. L'aimait-il vraiment, cette douce et charmante créature, puisqu'il ne savait pas lui sacrifier sa liberté ? Il se le demandait rapidement, faisant un examen de conscience hâtif, partagé entre le charme de Berthe et le remords de la quitter sans rien lui dire, sans même lui faire entrevoir que son malheur le touchait et qu'il voulait la secourir.

— Je réfléchirai, se dit-il, pour apaiser ses doutes, et certainement cette fois, je ne l'oublierai plus.

— Eh bien, vous parliez du temps passé? dit la bonne Clémence sans se douter de l'effet qu'elle avait intempestivement produit.

— Un peu, nous causions art aussi Quant nous sommes ensemble, Mlle Berthe et moi, nous causons beaucoup de ce que nous aimons. Je suis désolé de voir qu'elle n'a pas de piano. Ne pourrais-je pas lui en procurer un ?

— Et où voulez-vous que nous le mettions ? dit Mlle Clémence qui pensait que cet artiste était stupide de réveiller les regrets de Berthe.

Talmont regarda l'espace exigu où ils se trouvaient tous les trois.

— Vous n'avez pas d'autre place ?

— Dans le magasin, dit Berthe en riant, on n'aurait jamais vu cela, et peut-être la clientèle le trouverait mauvais.

— C'est vrai, je ne dis que des sottises, reprit Talmont. Et cependant je suis vexé de vous voir derrière ce comptoir. Cela ne vous va pas du tout. Le bon Dieu vous avait créée pour autre chose.

— Pensez-vous ? dit Berthe doucement. Je crois que Dieu sait bien ce qu'il fait et probablement j'aurais fait fausse route ailleurs.

— En tous cas, il vous a donné une résignation que j'admire. Vous êtes une sainte,

vous. Moi, si on me privait de mon violoncelle, je deviendrais enragé, anarchiste, dynamitard. Savez-vous que nous avons longuement parlé de vous, hier, chez la comtesse de Frasnes? La comtesse était toute triste quand elle a su vos malheurs. Elle va s'intéresser beaucoup à vous.

Berthe ne dit rien, sachant à quoi s'en tenir sur l'intérêt des grandes dames et des artistes.

Talmont regarda sa montre.

— Déjà onze heures, dit-il ; il me reste juste le temps de courir à l'hôtel pour déjeuner et prendre le train.

Il serra la main de Mlle Clémence, puis vint à Berthe.

— Je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt, fit-il. Non certes, je ne resterai plus si longtemps sans vous voir ! Il pressa longuement les mains de la jeune fille et la regarda tendrement. Une émotion réelle se peignit sur son visage. Il hésita, repris par le même trouble que tout à l'heure Allait-il lui dire qu'il l'aimait, qu'il reviendrait bientôt pour demander sa main. Son mauvais génie l'emporta. Il eut peur, enfonça son chapeau sur sa tête et sortit rapidement.

Les deux femmes le suivirent sur le seuil de la porte. Il se retourna pour leur faire un geste d'adieu. Elles le regardèrent jusqu'à ce qu'il eut disparu au coin de la rue puis rentrèrent dans le magasin.

— Encore une fête de passée, dit Berthe, le cœur serré. Le magasin était redevenu sombre pour elle. Le soleil lui parut triste, étalé sur ces horribles épiceries. Elle retombait de tout son poids dans la vie morne après cet éclair de bonheur.

XI

En montant dans le train de Paris, Talmont fut tout surpris de se sentir mélancolique. Il ne connaissait guère cette disposition, surtout lorsqu'il revenait vers Paris, où il entrait toujours joyeusement. Le bon soleil du matin s'était voilé de nuages, le ciel gris avait ramené un dernier souffle d'hiver, il faisait froid. L'artiste enveloppa soigneusement ses jambes dans la couverture de voyage, fourra sa casquette sur ses yeux et se rencogna boudeusement dans son coin, comme si ses compagnons de route lui eussent été fort désagréables. D'ailleurs, il n'aimait pas voyager seul. Il fallait, à sa nature expansive, un confident ou un écho. Jan Verbist était resté à Bruxelles, voulant, disait-il, revoir un peu sa famille. La perspective d'un tête-à-tête avec ses pensées effrayait Talmont, un peu de la même façon qu'un criminel craint les remords. Et de fait il n'était pas content de lui. Maintenant que le train fuyait la Belgique à toute vapeur, il commençait à regretter sa couardise. Car il avait été lâche, le matin, il s'était tu, alors que tout lui faisait un devoir de parler. Est-ce qu'il pouvait méconnaître qu'il aimait cette jeune fille qui possédait sur lui une telle influence? Car elle le troublait, le bouleversait, le transformait, cette épicière! La veille, au concert, s'il avait joué avec un tel sentiment, avec une passion qui électrisait le public, c'est qu'elle était là et qu'il sentait son regard fixé sur lui. Il sentait que ses notes passionnées résonnaient avec intensité dans ce cœur vierge, et l'émotion qu'il lisait dans ses grands yeux brillants était l'une des plus délicieuses impressions qu'il eût éprouvées. Il était donc amoureux, vraiment, sérieusement amoureux?

Etait-ce possible? Tout à l'heure, chez elle, quand elle lui confiait ses peines, n'aurait-il pas donné tout au monde, pour pouvoir la consoler sur son cœur? Oui, c'est l'amour cela, Talmont s'y connaissait, lui, qui tant de fois s'était laissé prendre à un joli minois. Mais entre ces sentiments passagers ressentis pour d'autres femmes et l'affection qu'il avait pour Berthe, nulle comparaison possible. Il avait du respect pour cette

petite épicière, Il n'eut pas osé lui dire brutalement son amour. Lui qui ne craignait personne, il la craignait, mais d'une crainte si exquise, faite de délicatesse et de passion,

Talmont s'étonnait de se trouver si différent de lui-même. Où allait-il ? Au mariage ? Mais, avec le mariage, adieu la liberté, la vie joyeuse et facile, sans souci du lendemain ! Adieu tous ces petits privilèges du célibataire, toutes ces courses d'artiste, cette vie insouciante qui était la sienne et sans laquelle il ne comprenait pas le bonheur... Le bonheur ! ? Consiste-t-il vraiment dans l'existence du bohème ?... En réfléchissant, Talmont ne trouvait plus ces parties joyeuses si désirables. A bien les examiner, elles étaient plus souvent suivies de regrets et de lassitude que d'un souvenir heureux, comme, par exemple, celui qu'il ressentait en pensant à la rencontre avec Berthe Desormes. C'est vrai que ce serait bien doux d'avoir auprès de lui une femme comme celle-là, si parfaite en tant de points. Oui, mais pour arriver au mariage, avec sa suite de marmots, de soucis pour l'avenir et de charges pour le présent, il fallait encore se dédire, faire, aux yeux de tous ses amis, une reculade presque honteuse. Il s'était tant moqué des gens qui se mariaient, des forçats volontaires, comme il les appelait avec mépris.

Et toujours le remords lui revenait de n'avoir rien dit à Berthe.

Fatigué de ballotter sa pensée dans ces alternatives, il chercha à s'endormir. Il ne le put, et tomba dans une sorte de rêverie douce et triste. Chaque tour de roue l'éloignait d'une personne à laquelle il aurait tant voulu dire : Bientôt je vous reverrai. Et il ne lui avait rien dit ! Il la laissait à son commerce vulgaire, elle si artiste, sans la consolation de l'art, elle si aimante, sans la joie de se sentir aimée. Plongé dans ce demi sommeil il fut tout surpris de se réveiller au bruit que faisait le train en traversant les voûtes sous les rues. On était à Paris. Vite il assembla ses paquets et sauta sur le quai. La pluie tombait. Il fréta une voiture, fit charger son bagage et partit. La rue Lafayette et son animation banale et bruyante lui parut désagréable. Il n'éprouva aucun plaisir à retrouver les boulevards dont les cafés commençaient à s'illuminer.

Quand il entra dans son appartement, une pénible impression de froid et d'isolement le saisit. Il n'avait pas annoncé son retour. Les chambres sans feu étaient humides et tous les meubles couverts de poussière.

Une odeur de renfermé le prit à la gorge. Il se hâta de faire un bout de toilette et sortit pour aller dîner au cabaret.

En maugréant, il longeait les trottoirs, ne sachant où il entrerait et luttant avec son parapluie contre la pluie qui faisait rage. Il ne voulait pas retrouver d'amis ce soir. Il ne se sentait aucune disposition à se remettre au courant de tous les potins du boulevard, des petites querelles artistiques ou de la chronique théâtrale Ces choses-là l'horripileraient aujourd'hui. Il voulait être seul au moins jusqu'au lendemain.

Il se décida pour le restaurant du Grand-Hôtel. Le monde cosmopolite qui le hante est peu goûté des Parisiens.

Mais à peine eût-il franchi le seuil qu'il vit se lever, au fond de la salle, un jeune homme qui accourut à lui.

Il reconnut un des plus joyeux viveurs du tout Paris qui s'amuse.

— Le voilà, cria celui-ci, en secouant la main de Talmont. Le voilà, en chair et en os ! Venez donc, nous sommes ici un groupe d amis ravis de vous voir. Nous allons fêter votre retour et vos succès, maëstro, car, à ce que dit la chronique, vous les avez eu tous, les succès !

Et ce disant, il entraînait Talmont vers le coin où quelques hommes dînaient.

— Le voilà, le héros, le vainqueur de la Russie, dirent tous les convives en se levant pour accueillir l'artiste. Arrive vite, il y a place pour toi, nous commençons !

Talmont ne pouvait plus se dérober. Il tâcha de faire bonne mine, malgré son humeur maussade.

La mauvaise chance le faisait tomber justement sur un groupe d'amis, bons vivants et gais compagnons, avec lesquels il avait fait, plus d'une fois, de folles parties. La vue de ces visages éraillés et fatigués, en lui rappelant vivement ces fêtes passées, lui donna un sentiment de dégoût et d'aversion dont il eut de la peine à se rendre maître.

Il s'assit pourtant à la place vide qu'on lui avait bien vite préparée. Mais sa verve gamine, sa joyeuse humeur de boute-en-train étaient absentes. Il restait distrait, parvenant à peine à dissimuler son ennui. On causait devant lui de mille choses qu'il ne connaissait pas. Il n'était plus du tout « dans le train ». Un voyage de deux mois hors de Paris, pour les boulevardiers, n'est-ce pas un siècle ?

— J'ai l'air de revenir de la Chine, dit-il en se secouant, je ne suis plus du tout au courant, et tout ce que vous dites ne me semble plus intéressant. C'est drôle. Peut-être suis-je malade.

Les camarades étaient déçus. Ce joyeux ami sur lequel ils comptaient pour se divertir était morne comme un bonnet de nuit. Il avoua qu'il était fatigué de son voyage; on mit son air taciturne sur le compte de cette fatigue, et l'on se garda d'insister quand il refusa de suivre la bande au théâtre des Bouffes, en déclarant qu'il allait se coucher.

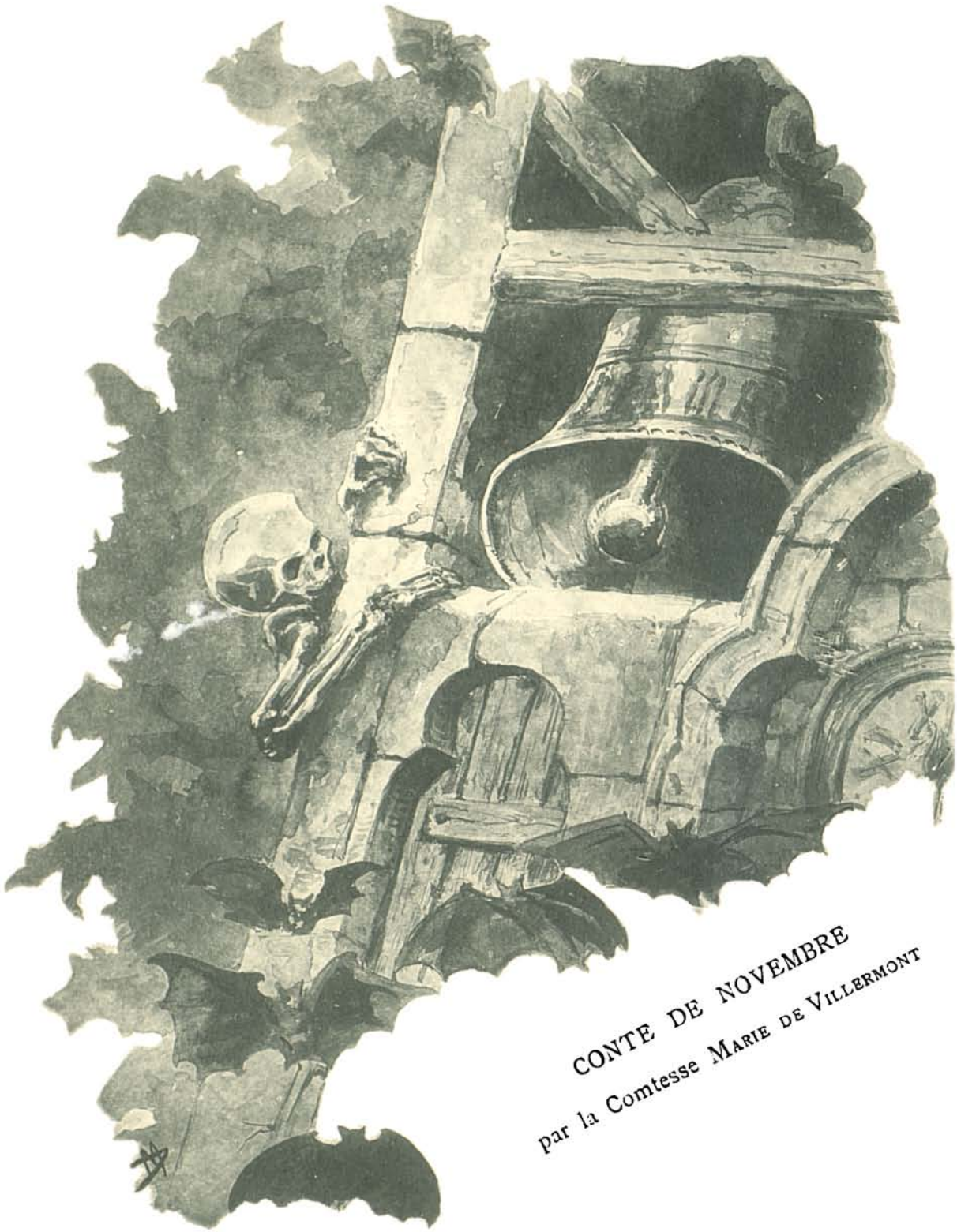
L'annonce même d'un souper remarquable que le baron Moser donnait après le théâtre le laissa froid.

Quelques amis trouvèrent cette froideur peu naturelle. Aurait-il laissé son cœur en Russie ? Comme il n'amusait pas du tout, ce soir, on le laissa, et Talmont retourna seul chez lui.

— Ce sont ses succès qui lui ont tourné la tête, disaient les bons amis. Il devient poseur maintenant.

Pauvre Talmont ! Il était mal jugé par tout le monde. A Paris, par les amis, qui soupçonnaient si peu la vérité. A Bruxelles, par celle même pour laquelle il se faisait une si mauvaise réputation et qui, tout en faisant la caisse du soir et en fermant le magasin, disait avec un soupir : « Le voilà arrivé à Paris. Il ne pensera plus à moi ! »

(*A suivre*). MAVIL.



CONTE DE NOVEMBRE

par la Comtesse Marie de Villermont

LIOREL ET Cie, SCULP.

CONTE DE NOVEMBRE

Voici les vêpres finies et les cloches commencent à sonner la veillée des morts. C'est-ce la dernière fois que je les entends? Je suis si vieux!

J'ai quatre-vingt neuf ans. Depuis un demi-siècle bientôt, je vis dans la pénitence....

Le ciel, ce soir, me rappelle un autre soir, celui du 2 novembre. Il y a quarante-huit ans. J'ai promené tout à l'heure mes jambes raidies sur la terrasse d'où je découvre, en bas le village, et plus loin, derrière les maisons, la Prée, la grande vallée aux prairies vertes où se déroule, ainsi qu'une couleuvre d'argent, la rivière « l'Eau Blanche » avec, au fond, la ligne sombre des bois de la Fagne.

Mon ermitage domine tout cela, du haut de ses roches abruptes, et je ne puis plus guère descendre le sentier roide et caillouteux qui mène à l'église....

Tant d'impressions vives, tant de souvenirs émouvants me montaient à la pensée que, malgré l'humidité qui s'élevait de la vallée, j'ai voulu parcourir encore mon petit domaine. J'ai contourné ma vieille maison, toute basse, avec son portail enguirlandé de vigne vierge rouge, son grand toit aigu sur lequel vient

s'appuyer celui de l'ancienne chapelle dont la petite fenêtre ogivale disparaît sous le lierre.

Ainsi elle était quand je naquis ; je l'ai vue tout enfant, ombragée comme aujourd'hui par ces gros marronniers et ces trembles légers qui vivront cependant plus que moi.

Je me suis arrêté à contempler le paysage sévère qu'on voit de l'autre côté de la maison. Ce n'est plus la descente escarpée dans la vallée, c'est le grand plateau désert, isolé, où poussent la bruyère et le buis, semé de roches ou de fondrières, offrant le spectacle d'une poignante et immense solitude terminée à l'horizon par la bordure d'un indigo violent, formée par la grande forêt de Thiérache. Et pas une maison, pas un toit ne vient couper cette morne étendue, sinon, sur cette butte, bien loin, celui de l'antique chapelle de Notre-Dame de Bonne-Pensée avec les grands arbres qui l'entourent.

Oh ! que d'années passées depuis ce soir-là, et jamais encore je ne puis voir cette chapelle sans tressaillir de tout mon être.

Je suis rentré, très ému, tremblant, et me voici près du feu, ranimé, cherchant à réchauffer mes pauvres membres alanguis, obsédé par ce souvenir.... le souvenir de cette soirée-là !...

Quand mon père mourut, j'avais vingt ans, et, élevé par lui, j'étais, comme lui, voltairien et sceptique. La vie de campagne me paraissait affreuse ; je voulais connaître l'existence brillante des capitales. Je quittai ma mère et ma jeune sœur encore tout endeuillées de leurs crêpes, et j'arrivai à Paris au commencement du Directoire, emportant toute ma part d'héritage avec moi, comme un nouvel enfant prodigue.

Ma mère pleura beaucoup en me voyant partir. Mais je me sentais jeune et fort, je me détournai de ses larmes....

A vingt ans, bien fait, aimable et gai, sans scrupule ni souci, on peut jouir de la vie et des succès. Je ne m'en fis pas faute. Je fus un des fondateurs du bal Thélusson ; j'occupais une place de choix dans le monde des incroyables. J'aimais la danse, les jolies femmes et les fins soupers, et je n'avais d'autre Dieu qu'Épicure.

Lorsque ma sœur Lucie m'annonça la mort de ma mère, j'avais presque oublié son existence. La pauvre femme, en vain, m'avait appelé à son chevet, Cette triste nouvelle me fut déplaisante, elle arrivait en plein carnaval.

Je dus cependant quitter mes parties de plaisir, car j'avais des arrangements à prendre. Lucie était devenue une femme charmante, malgré son attifage suranné, sa robe à casaquin et son grand fichu de linon.

Aussi, obligé un an après, de revenir encore au pays, j'apportai à ma sœur une robe à la grecque qui devait, à mon avis, la rendre ravissante. Mais quand elle la mit, à ma prière, elle se trouva si dévêtue que, rouge de honte, elle courut se déshabiller dans sa chambre et plus jamais ne voulut même la regarder.

Je me moquai d'elle, de son vieux costume rayé de rose et de blanc pareil à ceux des bonnes femmes du temps de Louis XVI, mais je ne pus obtenir qu'elle

changeât sa mise surannée. Elle préférait, me disait-elle les larmes aux yeux, rester une honnête paysanne que devenir une grande dame pervertie. Et moi, la voyant si bégueule, je me fâchai et lui tournai le dos.

Pauvre Lucie ! je ne lui dis même pas adieu, et, dès l'aube, je sellai mon cheval et partis dans le brouillard du matin, bien loin d'une maison où la bigoterie régnait de si assommante façon.

Comme je devais faire un détour pour aller chercher de l'argent chez le notaire, je repassais seulement une heure après sur la route qui longe la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Pensée.

Ma sœur Lucie m'y attendait, assise sur la marche de pierre.

Elle se leva et courut à moi. Ses cheveux blonds bouclés, soulevés par la course rapide qu'elle avait dû faire lui formaient une auréole dorée et ses grands yeux bleus étaient humides.

— Je suis accourue jusqu'ici, me dit-elle encore essoufflée, parce que je ne veux pas que tu partes sans me dire adieu, alors que tu es fâché contre moi.

J'eus un mouvement de remords et descendis de cheval pour embrasser la pauvre enfant.

— Je ne voulais pas te réveiller, dis-je en forme d'excuse.

— Non, je sais bien, Hubert, que pour toi je ne suis ni assez belle, ni assez élégante et mondaine ; je ne puis espérer te retenir auprès de moi. Mais je ne veux pas que tu me quittes fâché. Pardonne-moi mon refus, et laisse-moi exécuter la promesse que j'ai faite à ma mère mourante....

— Une promesse ? demandai-je en riant.

— Oui, j'ai promis à maman, la voyant si tourmentée de ton absence, de ton irréligion, j'ai promis que ma vie entière te serait dévouée.

— Tu veux partir avec moi ? fis-je étonné.

— Ce ne serait pas du dévouement alors, dit-elle doucement, ce serait du bonheur. Toutes mes prières sont pour toi, tout....

— Vas-tu me sermonner encore longtemps ? dis-je impatienté. Je te dispense de tes prières, va, je n'en ai pas besoin !

— Oh ! Hubert, dit-elle en joignant les mains, consternée. Tu ne crois pas aux prières ! tu ne crois donc pas à l'autre vie ?

— Et toi, vrai, tu y crois ?

— Autant qu'à ma propre existence, affirma-t-elle convaincue.

— Eh bien, ma bonne, répondis-je ironiquement en remontant à cheval, je te promets que si quelqu'un de l'autre monde vient me conter ce qui s'y passe, je prierai comme toi.

— Prends garde ! s'écria Lucie effrayée. Ne tente pas le Ciel !

Je me mis à rire et, lui envoyant un baiser du bout des doigts, j'enlevai mon cheval au grand trot.

Je la vois encore, figée dans son effroi, les mains jointes, les yeux mouillés de larmes et ses cheveux blonds qui voltigeaient autour de son front comme les dentelles de sa casaque s'agitaient sous le vent autour de ses bras blancs.

J'avais un peu de honte, en m'éloignant, de ce départ brutal; mais bien vite l'idée de Paris me reprit tout entier et j'oubliai ma petite sœur au milieu des fêtes, des plaisirs et des voyages.

Un jour je reçus une lettre du curé qui m'annonçait en termes émus la mort de Lucie.

« Vous devrez votre salut à votre sœur, » disait-il en terminant, « c'était une sainte ! »

Je trouvai le curé fanatique et ridicule, et je continuai de m'amuser.

Les années s'écoulaient, et à mener une telle vie le corps s'use. Je me sentais parfois rhumatisant et abattu, et je m'en irritais, car j'étais très fier de ma robuste santé. Une bronchite grave me cloua dans ma chambre. Obligé de penser, je refis l'inventaire de ma fortune, elle était à peu près dissipée. La première soirée où j'apparus après ma convalescence fut pleine de déceptions. Dans les glaces, au milieu des jeunes, je constatai combien je paraissais vieilli. J'entendis une jolie femme parler de moi en disant : Ce vieux Mirecourt.

Ce fut le coup de grâce. Je compris qu'en homme de goût, je devais disparaître à temps, et peu de jours après, je me trouvais installé dans mon ermitage, maintenant désert, mais où une bonne cave, une cuisine soignée, quelques livres gais devaient m'aider agréablement à passer le temps. Je me croyais un vrai sage, un philosophe.

Cependant, de tomber brusquement de la vie enivrante de Paris à la solitude des Ardennes, fut plus dur que je ne le croyais. Et puis, dans le pays, on m'évitait. On y est resté religieux, et comme je n'allais pas à la messe et que j'affichais hardiment mon indépendance de principes, on me fuyait ou on se méfiait de moi, et je commençais à regretter ma folie de n'avoir pas songé, quand il en était encore temps, à me créer une famille.

Le 1er novembre 1825 me parut tout particulièrement triste. Un sentiment profond de mon isolement me terrassait. La journée était brumeuse, de cette brume grise et morne qui semble faite de larmes. Le grand plateau de l'ermitage était plus désolé, plus lugubre que jamais. Pas un être humain n'était passé de la journée sur le petit chemin qui va vers Couvin en longeant la haie de mon jardin. De grands vols de corbeaux tournoyaient dans le brouillard avec des croassements stridents.

L'après-midi, ma servante avait demandé la permission d'aller aux vêpres et au cimetière, et j'étais resté seul. Je me souviens que, ne pouvant plus supporter le silence écrasant de la maison, je vins rôder sur la terrasse, ainsi qu'aujourd'hui.

La brume lourde de la journée venait subitement de se déchirer, découvrant un ciel sanglant où roulaient de grosses nuées violettes bordées d'une ligne éclatante d'or pâle au milieu d'un flamboiement où s'allongeaient des lignes claires comme d'émail vert.

Ce ciel, dans sa violence, était sinistre. Je croyais y voir un reflet d'enfer. Les toits du village, les roches de la pente devenaient rouges, d'un rouge

étrange, anormal, et en même temps les grandes prairies de la Prée s'embuaient comme d'une poussière d'or où serpentait, comme une coulée de lave, la rivière.

Les cloches se mirent à sonner le glas, lugubres, lentes, comme des gémissements funèbres. Au loin, dans le calme du soir, d'autres cloches, les cloches des autres villages, leur répondaient, et, de tout le pays, une grande plainte s'élevait, déchirante.

Je rentrai, pénétré d'angoisses. J'allumai une lampe, impatient de voir rentrer ma servante, d'entendre au moins un pas humain. Mais son retour ne me rasséréna pas. En vain me servit-elle un bon souper, en vain fit-elle flamber plus vivement le feu, je restai morose et inquiet.

La soirée me parut interminable. La servante s'était couchée et je ne pouvais me déterminer à me mettre au lit. Une sorte de terreur inexplicable m'envahissait. Je craignais quoi? Je ne sais... des cauchemars...

Pour la première fois je me demandai si vraiment j'avais été le sage que je m'imaginais, si vraiment ma conduite était exempte de reproches. Je me jugeais inutile, peut-être malfaisant. Après tout, ces rustres dont je me moquais, qui sait s'ils ne valaient pas mieux que moi? Ils priaient, eux... ils croyaient... Si je m'étais trompé?... S'il y avait une autre vie?

Cette pensée me pénétra comme une onde glacée... puis j'eus honte de ma faiblesse.

— Vais-je devenir cagot? Quel ridicule!...

Pour dissiper ces idées bizarres par une diversion violente, j'allai prendre un coffret où je conservais tous mes souvenirs amoureux : miniatures, portraits en silhouette, quatrains, boucles de cheveux, nœuds de rubans, c'était un musée de volupté.

Je ranimai mon feu, je rapprochai mon fauteuil de la table et j'ouvris le coffret. Mais ma main retomba comme un morceau de plomb et soudain un frisson violent parcourut mes membres. J'eus la sensation que je n'étais pas seul.

Je tournais le dos à la porte de la chambre ; mais je n'avais pas l'énergie de faire volte-face.

— C'est trop bête! me dis-je, furieux de ma faiblesse. Je voulus saisir une miniature dans le coffret, mais le même frisson me saisit. Je sentis comme un souffle dans mon cou...

Une sueur froide mouillait mes cheveux et je n'osai pas encore me retourner. Le vent gémit dans le foyer, la flamme vacilla comme sous un courant d'air soudain et les cloches tintèrent plus lugubres. La porte était ouverte certainement, et cependant, en allant prendre le coffret, je l'avais bien refermée.

Mes dents claquaient. Je fis un violent effort pour rompre cette obsession et je me levai d'un bond. En me retournant, je poussai un cri. Lucie était devant moi, droite, pâle, la main sur la porte ouverte.

C'était bien elle comme je la vis pour la dernière fois, avec sa robe noire, son fichu léger, ses manches ouvertes sur son bras blanc et ses cheveux blonds

auréolant son front. Mais qu'elle était blême et comme son regard qui me fixait se noyait dans une indicible tristesse !

Malgré l'angoisse horrible qui faisait se dresser mes cheveux sur la tête, je voulus encore me croire le jouet d'une illusion.

Je fis un pas en avant, les mains tendues.

Lucie, m'écriai-je !

Le son de ma voix résonna lugubrement dans la maison silencieuse. L'apparition resta muette, mas sa tête blonde s'inclina.

Ce silence était épouvantable. Certainement j'étais le jouet d'une hallucination. Et cependant je n'osai m'avancer davantage, je n'osai toucher le fantôme.

Lucie me regardait toujours, et ce regard me fascinait et me causait un malaise inexprimable. Mes jambes tremblaient, de grosses gouttes de sueur roulaient sur mes joues et je ne pouvais me détourner de ces yeux qui avaient sur moi une puissance mystérieuse et surnaturelle.

Tout à coup les lèvres pâles remuèrent. Je n'entendis aucun son et cependant je compris qu'elles me disaient : « Suis-moi ! »

Et comme je ne bougeai pas, cloué de terreur à ma place, Lucie fit un pas en avant et me saisit le poignet par-dessus le drap de mon habit. Je sentis l'étreinte d'une main de fer. Une force invincible m'entraîna. J'etais hors d'état d'y résister. Les portes de la maison et du jardin s'ouvrirent devant nous, je me trouvai bientôt avec le fantôme sur le plateau désert.

La nuit n'était pas froide, mais la brume humide s'était reformée et s'étendait partout. Le rayonnement de la lune, alors dans son plein, la rendait transparente. On ne voyait pas le disque de l'astre nocturne, mais on le devinait dans la lueur étrange qui flottait dans l'atmosphère. Autour de moi, tout prenait des formes fantastiques. Je voyais l'air peuplé de choses vagues qui semblaient se mouvoir. En même temps, le glas de l'église continuait de gémir et toujours le sinistre écho des villages voisins lui répondait.

Lucie m'entraîna à travers champs. Mes dents claquaient, j'avais la fièvre, mes oreilles bourdonnaient, un vertige aveuglait mes yeux et bouleversait mon être.

Lucie m'enlevait avec une force irrésistible, sans paraître faire un mouvement.

Elle marchait très vite, ou plutôt elle glissait au-dessus du sol, car je ne voyais pas ses jambes s'agiter. Sa robe noire retombait en plis immobiles et son fichu de linon, non plus que ses cheveux bandés, ne se mouillait à l'air humide de la nuit. Je voyais son beau profil sévère. Elle regardait un point de l'horizon, droit devant elle.

Je me demande encore quelle puissance surnaturelle m'a soutenu et comment je ne suis pas mort de frayeur. J'étais dans un hébétement de fascination qui m'empêchait de penser nettement. C'était comme un cauchemar poignant dont je ne pouvais me rendre compte. Mes pieds se heurtaient aux cailloux, aux mottes de terre des champs labourés, aux branches des buissons, mais Lucie m'entraînait et je bondissais sous sa main.

A ma droite, je reconnaissais le village de Dailly dont la cloche tintait par intervalles réguliers comme un *Dies iræ* perpétuel et les peupliers de la route de Couvin traçaient devant moi une large raie noire. Nous la traversâmes et la course reprit à travers champs. Subitement je compris où me menait Lucie : Nous allions à la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Pensée!

Et je me rappelai, dans un nouveau frisson, mes adieux à ma sœur :

— Si quelqu'un de l'autre monde vient me conter ce qui s'y passe, je prierai comme toi!

Lucie devinait-elle mes pensées? Je le crois, car elle tourna la tête vers moi, me dévisageant avec un pâle sourire qui me glaça jusqu'aux os.

Certes, je sais maintenant ce que peuvent être les angoisses de la mort, car je les ai toutes subies.

Peu à peu, la chapelle devenait visible à travers le brouillard, sa masse sombre se dessinait de mieux en mieux. Je courais cette fois aussi vite que le fantôme. J'avais hâte d'atteindre le but de cette horrible sarabande.

Au seuil de la chapelle, Lucie lâcha ma main. J'haletais. Ma sœur me regardait de nouveau et ses yeux, malgré la nuit, étaient si brillants que j'en saisissais les moindres expressions.

Une lumière très douce, comme un reflet, semblait nimber Lucie. Sous son regard persistant, je crus mourir, tant il était noyé d'une douleur poignante, c'était une tristesse comme les damnés seuls peuvent en ressentir.

Les lèvres du fantôme remuèrent encore en silence, mais je comprenais sans peine.

— Je suis venue, me disaient ces lèvres mortes, je suis venue te dire qu'il y a un autre monde où Dieu punit le crime et l'incrédulité d'une façon terrible!

Il y avait une si majestueuse autorité dans toute la personne de Lucie, une si imposante affirmation dans ses yeux surnaturels, que je sentis mon âme comme pénétrée d'une illumination subite et je tombai aux pieds du fantôme.

— Pardon, oh! pardon! balbutiai-je en sanglotant. Je ne pouvais dire autre chose.

Un grand soupir s'échappa de la bouche de Lucie. L'expression navrante de son visage disparut sous un radieux et céleste sourire. Elle posa ses mains au-dessus de ma tête comme pour me bénir et tout à coup disparut.

Je restai seul, éperdu.

Comment je me relevai, comment je revins chez moi, je ne pourrai jamais l'expliquer.

Quand, au matin, je me réveillai dans mon lit comme d'un sommeil de plomb, je crus d'abord avoir fait un épouvantable rêve.

Mais un regard dans ma chambre me montra mes bottes boueuses, mes habits jetés par terre en désordre. Je ne pouvais pas douter, et d'ailleurs en moi un changement intime se faisait ; je m'étonnai d'avoir horreur de mes sentiments d'autrefois, je voyais combien j'avais été coupable.

En me levant, une fatigue aiguë dans tous les membres me prouva encore davantage la vérité de ma course nocturne.

Je ramassai ma lévite et demeurai terrifié.

Sur la manche tenue par Lucie, l'empreinte d'une main se dessinait nettement, mais cette main était de feu, car l'étoffe se trouvait brûlée comme par un fer rouge.

Depuis cette nuit funèbre, j'ai toujours veillé jusqu'à l'aube en priant pour les morts. Lucie, je l'ai su, avait offert sa vie pour ma conversion. A-t-elle obtenu d'expier pour moi en l'autre monde? C'est un mystère qui bientôt se découvrira pour moi. J'attends encore Lucie : elle ne tardera plus, j'espère, à venir me chercher pour toujours.....

Comtesse MARIE DE VILLERMONT.

Mad^lle^ Euphrosine Beernaert

LIOREL ET C^o^, SCULP.

EN CAMPINE

PHYSIONOMIES D'ARTISTES

Mlle EUPHROSINE BEERNAERT

Nous ne sommes plus aux temps naïfs où l'art n'était considéré qu'en lui-même, n'était jugé que par ses productions, n'était estimé qu'à sa valeur intrinsèque.

En ces temps-là (des temps fabuleux), un tableau valait ce que l'auteur y avait mis de talent. Céphale et Procris, Armide, Orphée étaient écoutés parce qu'on en trouvait la musique belle. On lisait les livres parce qu'ils intéressaient. Peu importait l'auteur, l'œuvre seule était jugée. Maintenant, c'est absolument le contraire. On veut connaître l'auteur avant l'œuvre; on veut savoir s'il déjeune d'un bifteck ou de deux œufs à la coque avant d'admirer ses tableaux ou d'écouter sa musique.

Inutile de discuter ici ce que les grincheux pourraient appeler une dégénérescence. Le fait est là, nos mœurs y sont pliées et le journalisme, qui est l'auteur principal de cette curiosité excessive, cultive avec soin ce péché mignon dans lequel il trouve de si précieuses ressources.

Mais peut-être serait-il faux de croire ici au seul courant du cabotinage moderne. Ce désir que nous avons de connaître à fond les auteurs qui nous plaisent provient de cette tournure de nos esprits vers l'analyse psychologique devenue passion, sinon mode. Il nous faut connaître les auteurs qui émeuvent nos âmes comme la petite fille veut savoir de quelle manière sa poupée dit papa et maman. Nous sommes tous des enfants terribles et pour contenter notre curiosité, rien ne coûte ; après avoir éventré Polichinelle dans notre jeune âge, nous pratiquons maintenant la vivisection.

C'est, si vous voulez, une manière nouvelle de philosopher. Pas la plus mauvaise, peut-être. On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. C'est une erreur.

Tout dépend du grand homme : celui qui, dans l'intimité, ne dévoile que des vices

ou des faiblesses, s'effondre moralement dans le respect de son larbin. Mais celui qui, au foyer domestique, ne découvre que des qualités de cœur et d'esprit, celui-là, même en robe de chambre, gardera le respect de tous.

Et voilà l'explication de l'interview, du reportage, de l'indiscrétion moderne. Nous voulons savoir si ces œuvres que nous admirons sortent d'une main que nous serions heureux de serrer. Nous voulons connaître la robe de chambre et nous tâchons de voir par le trou de la serrure.

Ce n'est pas très honnête, dit-on, de regarder par le trou de la serrure : mais qui donc, à cette heure, s'en fait scrupule? Et puis tout dépend du curieux, son tact doit le guider. Entre le reporter qui furète partout, ouvre les armoires et compte vos mouchoirs de poche, et l'ami bien élevé qui crayonne une physionomie, il y a toute la différence d'une romance de Massenet à l'*Amant d'Amanda*.

Nous allons donc esquisser quelques-unes de nos personnalités artistiques, car, les faire mieux connaître à nos lecteurs c'est leur faire davantage aimer leurs œuvres. La galanterie ne nous oblige-t-elle pas de saluer tout d'abord Mlle Beernaert?

Elle est, on le sait, la sœur unique de notre grand homme d'État, et tout d'abord on est frappé de cette pensée, en voyant le frère et la sœur, qu'il y a des familles privilégiées de l'intelligence et qu'il semble que Dieu est prodigue envers les unes de cette noble semence qu'il refuse si complètement à d'autres.

Il ne faut pas juger ainsi. Dieu répand plus généreusement qu'on ne croit, sur l'humanité, la graine précieuse du génie ; mais bien peu se donnent la peine de la cultiver. L'entourage mauvais, l'éducation superficielle, la paresse, le plaisir, sont mortels à l'intelligence. L'énergie personnelle, aidée par la bonne éducation, voilà le terrain fécond d'où sortent les grands hommes et les belles choses.

Dans la famille Beernaert il y avait une noble et digne femme qui comprenait son rôle de mère et d'éducatrice avec tout le dévouement et la largeur d'esprit nécessaires à sa perfection. Elle créa à ses enfants une atmosphère d'intelligence, de rectitude dans la raison, de fermeté dans le devoir, qui produisit les plus beaux fruits.

Qui donc, parmi les amis de notre aimable paysagiste, ne se souvient encore avec attendrissement de cette petite femme maigre, un peu voûtée, aux yeux si bons, à l'accueil si sympathique qui, invariablement vêtue de noir, les mains toujours occupées à un tricot de bienfaisance, recevait, dans le grand atelier de sa fille, visiteurs et amis avec une égale cordialité. Assise sur le grand divan oriental entre la monumentale cheminée flamande et le vitrage, elle prenait part avec un intérêt bienveillant aux vives discussions d'art si souvent soulevées dans ce sanctuaire d'artiste, discussions qu'interrompaient gaiement l'entrée brillante de quelque élégante admiratrice de la « patronne », et ce va-et-vient varié charmait cette femme que l'âge n'avait rendu ni indifférente, ni égoïste.

Elle avait un bonheur si immense à revivre dans sa fille et s'enorgueillissait si franchement de ses succès et de son talent !

Cette énergie qui avait soutenu la mère dans les années difficiles du veuvage prématuré se retrouve dans Mlle Beernaert.

Elle aussi a lutté pour la vie. Son art, elle l'a acquis par un travail ardu, passionné, incessant. Elle a eu à lutter contre elle-même et contre la nature. Sa volonté l'a faite artiste plus que son tempérament primitif. Elle a aimé l'art par raisonnement plus que par instinct et son talent est un triomphe de courageuse persévérance. Mais aussi combien le résultat fut glorieux?

Sa nature a été asservie et domptée, elle est entrée toute entière dans ces belles et fraiches toiles où Mlle Beernaert nous promène tour à tour dans les marécages brumeux de l'Escaut, dans les lumineux paysages de Campine, dans les dunes de Hollande, au

milieu des puissantes frondaisons de Dombourg. Car elle aime surtout la plaine, cette artiste qui en décrit si largement les aspects brumeux.

Ces gris fins, argentés, ces roseaux bleutés, ces eaux dormantes et lourdes, toute cette végétation humide et plantureuse du pays flamand, Mlle Beernaert les a admirablement saisis et elle a su les accompagner d'une harmonie magnifique de ciels vibrants. Tantôt ce sont les grandes nuées sombres culbutées par le vent des côtes, tantôt les brumes colorées, calmes et mélancoliques du soir, ou jaillissantes d'éclat à l'aube. On voit l'espace et on respire au grand air de ces tableaux, et la poésie qui s'en dégage est bien celle de la Belgique flamande, douce et morne. Aussi Mlle Beernaert a-t-elle peu aimé les pays de montagnes et de roches, aux terrains secs et rudes, pleins d'une sauvage grandeur. Sauf quelques études d'Ardenne, toujours elle a préféré les herbes épaisses, les horizons lointains de nos provinces du Nord.

Mais que ce fût la Campine ou l'Escaut, l'artiste a étudié à fond la nature. Dès que le froid permettait la moindre station au grand air, elle partait, s'enfonçant dans les parties les plus ignorées du pays, cherchant *le morceau*, les effets, la ligne, et toute la saison se passait dans une étude acharnée, interrompue seulement par l'inclémence des éléments.

Le paysagiste est un peu martyr de son art. A passer de longues heures à l'humidité du marais, à la pluie ou au vent, on risque sa santé, et les longues heures de repos imposé que Mlle Beernaert a dû subir depuis ces dernières années sont une revanche de cette nature jalouse qui se venge de la concurrence que lui fait l'art, par des rhumatismes et des névralgies.

C'est dans un coin de Bruxelles plein d'air et de lumière que Mlle Beernaert a bâti son nid. A mi-côté, au dessus d'Ixelles, elle a devant elle de grands ciels et l'espace, et son home est bien celui de la femme artiste chez laquelle l'ordre a dû s'accorder avec les exigences de l'art.

Toute la vie de la maison se concentre dans l'atelier, et si les salons sont ouverts c'est parce qu'il y a des fleurs, car il y a des fleurs partout, des serres partout, et au milieu de ce petit royaume parfumé qu'elle soigne elle-même *con amore*, la grande artiste retrouve toute son activité. Dès l'aube elle fait le tour de son jardin, de ses serres, taillant, émondant, arrosant avec la passion d'un jardinier diplômé.

Mais elle ne soigne pas uniquement ses fleurs, d'autres intérêts l'occupent et rien de ce qui se passe dans le domaine de la peinture ne la laisse indifférente. Elle aime à aider les jeunes talents qui s'adressent à elle et sa grande influence a souvent contribué à lancer un auteur timide et inconnu dans la voie du succès. Elle compte beaucoup d'amis parmi les autres peintres, chose rare dans un monde où trop souvent s'éveillent de mesquines jalousies, et son patriotisme est généreux.

La gloire des musées belges la passionne, elle les veut toujours plus riches et plus beaux. En ce moment encore, nous ne croyons pas faire une indiscrétion en disant qu'elle vient d'acheter en Angleterre deux superbes toiles de maîtres anglais, dont elle va doter le musée de Bruxelles.

On sait quelle part elle a prise dans l'acquisition des fameux Memling d'Anvers qui ont coûté 200,000 francs dont elle a donné un quart de sa propre bourse et qu'elle a empêchés ainsi de partir pour l'étranger.

Mlle Beernaert est très musicienne. Longtemps elle a fait partie de cette pléiade musicale qui, chez M. Michotte, dans ces inoubliables soirées, abordait les œuvres les plus difficiles et les plus intéressantes. On n'a pas oublié cette première édition du *Mefistofele*, de Boïto, qui fit connaître en Belgique le maître italien dont on se défiait. Et que d'autres œuvres encore étudiées et rendues avec un profond sentiment d'art, le sentiment du maître de la maison qui dirigeait lui-même ces brillantes exécutions.

Mlle Beernaert conduisait une partie des chœurs et y mettait tout l'entrain d'une musicienne consommée.

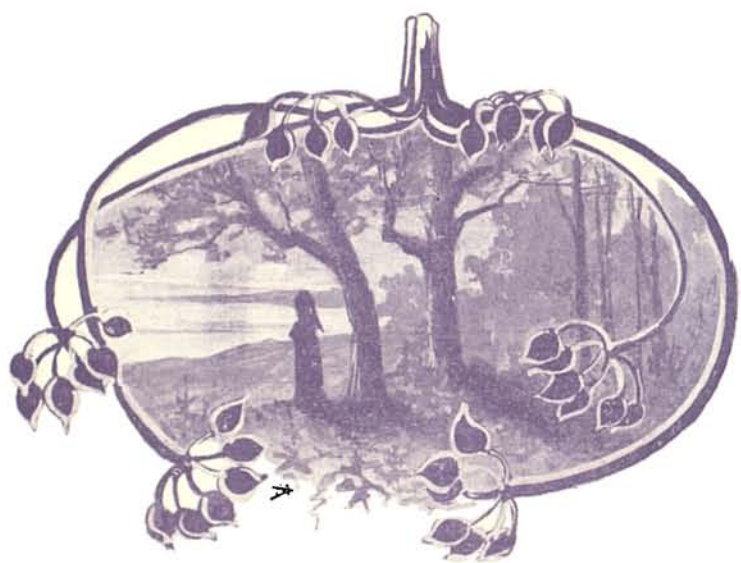
Nous donnons dans ce numéro la reproduction d'une de ses dernières œuvres, car la vaillante artiste ne se repose guère. Si maintenant elle ne va plus stationner de longues heures au plein vent de Campine, c'est qu'elle a en elle-même, dans la mémoire et dans la main, des trésors d'études et de souvenirs.

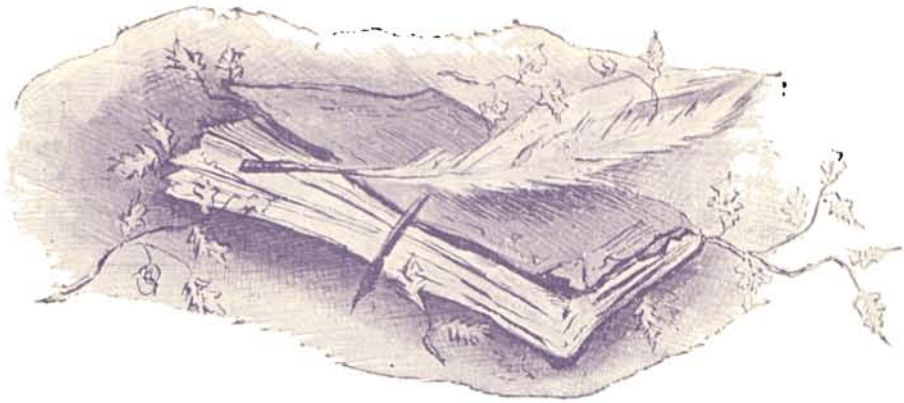
Et puis les voyages l'attirent ; chaque année, en compagnie de son frère et de sa belle-sœur, elle va admirer quelque coin pittoresque de la vieille Europe.

Dans cette existence consacrée à l'art, embellie par la plus touchante affection fraternelle, Mlle Beernaert recueille les fruits de gloire que lui valent ses travaux.

Nous ne pouvions, dans un article forcément restreint, analyser son œuvre considérable, mais nous avons voulu essayer de faire mieux connaître une artiste dont la Belgique s'enorgueillit justement et nous serions heureux d'avoir pu, davantage encore, lui attirer la sympathie de ses admirateurs.

FRANÇOIS DEVILLE.





NOTES LITTÉRAIRES

LA SAGESSE ET LA DESTINÉE

par M. MAURICE MAETERLINCK.

Le dernier volume de M. Maurice Maeterlinck, publié chez l'éditeur Fasquelle, a pour titre : *la Sagesse et la Destinée.*

Il semble que ce beau livre n'ait pas été loué selon son mérite et que les penseurs professionnels de qui c'est l'attitude d'être penchés toujours sur les mystères de la vie spirituelle, n'aient pas accordé à ces pages nourrissantes, exaltantes et subtiles l'attention qui convenait. Les intellectuels, il est vrai, sont fort occupés ailleurs, et l'étude passionnante de la procédure française leur laisse peu de loisirs....

Sagesse, Destinée. — Ces grands mots, dira-t-on, composent un titre présomptueux. Ils ont une sonorité ample et grave. L'esprit humain, le long des siècles, n'a-t-il pas épuisé ses forces et ses lumières à les comprendre et à les définir ?

A qui ouvre ce livre, si nul avertissement bibliographique ne l'a préparé à cette lecture, une inquiétude vient. L'auteur a-t-il imaginé quelque intrigue sentimentale où se rencontreront, lutteront, — peu importe s'ils sont pris dans la foule vulgaire ou dans le petit troupeau des héros, — deux personnages composés pour éclairer par la lumière de leur vie morale, par l'exemple de leurs actes spirituels, une thèse philosophique, — plus exactement : représentatifs, l'un contre l'autre, des deux puissances adverses, l'énergie du sage, dompteur parfois des événements et des hommes, et la force du Destin aveugle ? Va-t-il nous conter l'histoire, les résolutions, les gestes, les combats, parmi trois ou quatre événements adroitement choisis et combinés, de deux êtres mis aux prises : l'être instinctif qui suit, inconscient et docile, sa destinée extérieure, et l'autre, le vraiment sage, qui pense, agit, vit enfin dans la pleine vérité de son âme, et qui a su séparer, de sa destinée extérieure, sa destinée morale, la préserver, l'embellir et l'ennoblir, fortement retranché dans l'enceinte inviolable de sa conscience ? Sommes-nous menacés du roman philosophique à dénouement démonstratif ?

Non. Ce n'est ici qu'une dissertation, et qui charme à la fois par une subtilité très

attachante et par le ton de sincérité que lui donne une forme un peu décousue... Je ne parle pas, bien entendu, du style qui est ferme, plein et précis, mais de la disposition, sans ordre, de ces courts chapitres, dont chacun conduit jusqu'à sa fin le développement d'une idée. C'est une suite de pensées, rien de plus. Nulle ordonnance. Mais la persistance d'un regard clair attaché aux problèmes éternels, et une rare capacité de nous faire penser beaucoup.

Cette forme qui, à quelques-uns, paraitra peut-être froide et sèche, pourquoi M. Maeterlinck l'a choisie, pourquoi préférée à quelque ingénieuse fiction où son imagination eût orné et éclairé sa philosophie, il nous le dit dans une courte dédicace. Ces dix lignes nous apprennent que M. Maeterlinck a eu une collaboratrice, la vie même de Mme Georgette Leblanc, à qui ces pages sont dédiées. Pas plus qu'il ne dut imaginer les aventures morales d'un sage idéal, il n'eut à tirer de son cœur la morale d'un rêve vague (c'est lui qui parle) : « Il a suffi que j'écoutasse vos paroles. Il a suffi que mes yeux vous suivissent attentivement dans la vie. Ils y suivaient ainsi les mouvements, les gestes, les habitudes de la sagesse même. »

M. Maeterlinck nous avertit, en passant, dans son cinquième chapitre, que nous ne trouverons pas dans son livre une méthode rigoureuse, C'est vrai. Aussi n'y chercherons-nous pas les degrés d'une démonstration à plusieurs étages, les étapes d'une marche ascensionnelle du connu à l'inconnu, de la plaine banale, où roulent les foules, au mystère des sommets que couronnent les neiges lumineuses.

Où nous élèvent les premières pages, nous demeurerons, — assis agréablement à mi-côte, auprès d'un guide disert, sagace, et qui sait penser. Là, nous écouterons le sermon sur la colline. De ce point de vue, nous regarderons à nos pieds, sur notre tête, autour de nous, en nous-mêmes — en nous-mêmes surtout. De quelques sages, dont la vie fut un sillon lumineux parmi les mêlées humaines, nous comprendrons mieux certains actes, certaines paroles. Nous verrons passer Antigone, Socrate, Marc-Aurèle, Antonin le Pieux, Fénelon. Nous discuterons sur Œdipe, sur Hamlet, sur Louis XVI. Nous connaîtrons le martyre, la petite vie, si pâle, de l'aimante Pierrette, ensevelie par Balzac au fond d'une morne ville de province, dans la triste maison des Rogrons, bourgeois ternes et durs. Nous entendrons le cri d'Eponine à César inflexible : J'ai vécu plus heureuse avec mon époux dans les ténèbres qu'illuminait mon amour, que tu ne le seras jamais, ô César, à la face du soleil et dans les splendeurs de ton empire. Nous converserons avec une de ces âmes puissantes et passionnées, « à côté desquelles toutes les aventures qui font le bonheur ou le malheur des hommes semblent passer sans détourner la tête ». Nous regarderons passer dans le rayonnement de sa vie intérieure — une des plus intenses, malgré qu'elle se soit écoulée dans un décor glacé, qui aient été vécues — cette Émily Brontë, fille d'un clergyman stupide, qui fut, nous dit M. Maeterlinck, la femme de génie la plus étrange, la plus incontestable de la première moitié de ce siècle. Elle ne nous a laissé qu'un livre, un roman, intitulé : *Watering Heights*, titre bizarre que l'on pourrait traduire ainsi : *Les sommets orageux*.

Et M. Maeterlinck ajoute ces lignes exquises, où se trouve exprimée et développée une des idées qui lui sont le plus chères : « Aucun événement ne s'arrêta jamais au seuil de sa demeure, mais il n'est pas un événement auquel elle avait droit qui n'ait eu lieu dans son cœur, avec une force, une beauté, une précision et une ampleur incomparables. Il ne lui arrive rien, semble-t-il, mais tout ne lui arrive-t-il pas plus personnellement et plus réellement qu'à la plupart des êtres, puisque tout ce qui se produit autour d'elle, tout ce qu'elle aperçoit et tout ce qu'elle entend se transforme chez elle en pensées, en sentiments, en amour indulgent, en admiration, en adoration pour la vie ?

« Qu'importe qu'un événement tombe sur notre toit ou sur le toit voisin ? L'eau que

verse un nuage est à qui la recueille, et le bonheur, la beauté, l'inquiétude, la haine ou la paix qui se trouvent dans un geste du hasard n'appartiennent qu'à celui qui a appris à réfléchir. Elle n'eut jamais d'amour, elle n'entendit pas une seule fois retentir sur la route les pas merveilleux de l'amant, et cependant elle, qui mourut vierge à vingt-neuf ans, a connu l'amour, a parlé de l'amour, en a pénétré les plus incroyables secrets, au point que ceux qui ont le plus aimé se demandent parfois quel nom donner encore à leur passion quand ils apprennent d'elle les paroles, les élans, les mystères d'un amour à côté duquel tout semble accidentel et pâle... »

Ce livre, je l'ai dit, n'est qu'une succession, sans ordonnance, sans lien apparent, de courtes et subtiles méditations, que M. Maeterlinck « enroule autour de quelques objets. » Et chacune d'elles semble une variation très adroite et très expressive sur l'un des quatre ou cinq motifs qui chantent dans l'âme de l'auteur.

La force, plus forte que les événements et les hommes, que quelques êtres portent en eux, — la complicité du destin et de l'instinct qui rôdent, la main dans la main, autour de l'être inattentif. — Qu'est-ce que la fatalité, et comment la vaincre ? Qu'est-ce qu'être sage ? — Combien diffèrent la sagesse et la raison. — Est-il vrai qu'une sorte de prédestination intérieure domine toutes les circonstances d'une vie ? — Que faut-il entendre par : avoir conscience de soi ? N'est-ce pas avoir conscience aussi de notre avenir et savoir ce que les événements deviendront dans notre âme ? — Mais la sagesse est-elle seulement de connaître avec certitude le sentier où nous marchons ? Ne devons-nous pas songer aussi à l'espace inexploré à travers lequel le sentier se déroule ? Tout en nous accoutumant à agir, comme si tout nous était soumis, ne devons-nous pas maintenir dans notre âme une pensée chargée de se soumettre noblement aux grandes forces que nous rencontrerons ? L'inconnu, l'imprévu, qui viennent exécuter ce que nous n'aurions osé tenter, ne doivent-ils pas trouver au fond de notre cœur un autel qui leur soit dédié ? — Le plus sage n'est-il pas celui en qui les joies et les douleurs n'augmentent pas seulement la conscience, mais montrent en même temps qu'il y a quelque chose de supérieur à la conscience ? Et n'est-ce point là la part de ceux qui ont atteint vraiment les sommets de la vie intérieure ?

Sur tous ces points, et sur d'autres encore — le renoncement, le bonheur, la souffrance, l'amour, le devoir (mais il faudrait résumer chacun de ces petits chapitres), M. Maeterlinck promène notre esprit, charmé et attentif ; il va de l'un à l'autre ; parfois il revient brusquement à celui qu'il a quitté, si tout à coup il a songé à quelque nouvelle et ingénieuse manière de l'éclairer. Par là, quelquefois, il semble qu'il piétine sur place, qu'il s'attarde, qu'il remâche ses idées. Mais nous n'en avons aucun déplaisir, parce que nous savons qu'en ce livre il n'y a ni point de départ ni point d'arrivée, et que ce penseur, immobile et abondant, assis tranquillement sur sa petite colline, veut seulement nous faire connaître, un peu au hasard de sa baguette, tous les aspects, toutes les transformations d'une question unique, qui est celle-ci : Un être attentif et fort trouve toujours dans l'asile inviolé de sa vie intérieure des armes contre le destin, qui ne fait de victimes que dans le troupeau des instinctifs.

A la fin d'un des premiers chapitres, je rencontre cette image expressive : Les êtres instinctifs, ceux voués au destin, « sont semblables au petit ruisseau aveugle que je contemplais un matin du haut d'une colline ; tâtonnant, se débattant, trébuchant et chancelant sans cesse au fond d'une vallée obscure, il cherchait sa route vers le grand lac qui dormait de l'autre côté de la forêt, dans la paix de l'aurore. Ici, c'était un quartier de basalte qui l'obligeait à quatre longs détours, là-bas, les racines d'un vieil arbre ; plus loin encore le simple souvenir d'un obstacle à jamais disparu le faisait remonter vers sa source en bouillonnant en vain, et l'éloignait indéfiniment de son but et de son bonheur.

Mais, dans une autre direction, et presque perpendiculairement au ruisseau affolé, malheureux, inutile, une force supérieure aux forces instinctives avait tracé à travers la campagne, à travers les pierres écroulées, à travers la forêt obéissante, une sorte de long canal, ferme, verdoyant, insoucieux, pacifique, allant sans hésiter, de son pas calme et clair, des profondeurs d'une autre source cachée à l'horizon, vers le même lac lumineux et tranquille. Et j'avais à mes pieds l'image des deux grandes destinées qui sont offertes à l'homme. »

Mais le vrai sage, semblable au canal pacifique et insoucieux, quel est-il ? Il faudrait, pour en composer la figure, assembler tous les traits épars dans ces chapitres. Mais n'est-ce pas emprisonner la sagesse, qu'essayer de la définir? De la sagesse, écrit M. Maeterlinck, disons ce que sœur Hadewijk, l'ennemie mystérieuse de Ruijsbroeck l'admirable, dit de l'amour : « Son plus profond abîme est sa plus belle forme..... »

..... Peut-être pourrait-on, hors de toute controverse philosophique, qui serait d'ailleurs déplacée en ces notes, reprocher à M. Maeterlinck de se plaire trop complaisamment aux ricochets de ses réflexions, aux prolongements éparpillés de sa pensée. A toujours soupeser, retourner, presser et pétrir une idée, parfois il la déforme et se trouve, au bout d'un développement trop poussé et de déductions trop subtiles, aboutir à quelque amusement paradoxal, indigne de lui. Parfois aussi, si l'idée est simple, claire et s'imposait, il l'habille d'un vêtement trop compliqué. Ne valait-il pas mieux, pensons-nous, nous montrer toute nue cette vérité, plutôt que la surcharger d'étoffes miroitantes ?

Quoi qu'il en soit, et toutes réserves, encore une fois, faites sur la philosophie qui inspire ces pages, ceci est un beau livre, hautement pensé, et qui force à réfléchir.

J'ajoute (l'obscurité de M. Maeterlinck, quelle légende !) qu'il est écrit en une langue très ferme, très claire et très sobre..... Et voici que je m'aperçois, un peu tard peut-être, que de cela seulement, à cette place, j'aurais dû entretenir le lecteur.

PAUL PASCAL.

Pile et Face

OLIVES ET POÉSIE

Un journal parisien prend vivement à partie le poète Jehan Sarrazin, cet original ventripotent et déambulant, dont la physionomie devient tout à fait bruxelloise et qui passe de café en café, d'estaminet en estaminet, portant d'une main son baquet d'olives, et de l'autre sa noire serviette qui contient ses poésies.

Il paraît qu'à faire ce métier-là, — qu'il exerce d'ailleurs avec une dignité détachée qui a sa saveur — le poète Sarrazin a gagné un beau billet de cent mille francs, et qu'il est en train de gagner le second. Voilà son crime. Est-il réellement aussi coupable que celà, et pensez-vous que ce poète-marchand d'olives déshonore tant que cela l'olive ou la poésie, parce qu'il promène les deux à la fois au cours de ses trottes vagabondes et parce qu'il se sert de l'une pour vendre les autres, — ou si vous aimez mieux, des unes pour vendre l'autre ?

Ses olives sont exquises, et ses poésies ne sont pas mauvaises. Jugez-en plutôt par cette paginette, que nous arrachons au hasard dans son volume *A Marée montante* :

BATAILLE DE FLEURS

Les fleurs que l'on sait généreuses
Pour la femme et même pour nous,
Puisque nous pouvons à genoux
Les offrir à nos amoureuses,

Les fleurs qui reposent les yeux
Et dont le parfum qui nous grise
Va sur les ailes de la brise
Se perdre jusque dans les cieux;

Les fleurs, l'orgueil de la nature
Sur les chauds baisers du printemps,
Les fleurs qui durent peu de temps
Comme l'amour qui nous torture ;

Sous le doigt frivole et léger,
De chaque femme qui les jette,
Pour le pauvre gueux qui végète
Les fleurs en or vont se changer.

Jonquille, pourpre, azur, hermine
Semons-les donc au gré du vent :
Chaque fleur qu'on lance en rêvant
Ira calmer quelque famine.

PAS DE VERVE

HISTRION, joue ton rôle. — On raconte que Musset, dont les nerfs étaient impertinents, jeta, d'une avant-scène, ces mots à Frédérik Lemaître, qui, sifflé, haussait les épaules.

Aux grincheux qui lui demandaient plus de verve, l'autre soir, au Molière, ce pauvre Reigers aurait pu répondre : « Impossible. Excusez-moi. Je vais mourir... »

Rassurez-vous, je ne veux pas redire l'éternel, l'ironique contraste : Le masque qui rit, le cœur qui pleure...

Tout de même, elle est émouvante et tragique, la mort du comédien qui n'avait plus de verve. — « Ça, un homme de plaisir? Ça, le marquis de Tiercé?... Allons donc, c'est à se tordre — Histrion, apprends ton rôle » ! Et l'acte fini, le rideau tomba — tomba sur sa vie, sa pauvre et courageuse vie, épuisée.

La mort a, de sa main caressante, enlevé le fard et fait blanches les joues

Un camarade a lu le rôle et, bien qu'offusqué de ce contre temps, le public a excusé l'absent. Les foules gantées ont de ces délicatesses.

UNE GAFFE

M. Pierre Loti n'a pas eu une bonne presse. Pièce froide, ont dit les moins sévères — Et combien froidement accueillie ! Sans cet admirable Antoine qui a sauvé ce qu'il a pu, je crois bien que tout sombrait, les huguenots les dragons, même cet étrange prêtre à transformations que M. Loti eût vraiment dû éviter. Mais voilà ! Les marins, à terre, même s'ils sont de l'Académie, n'ont pas le sens de l'opportunité.

Pour une pièce protestante, ce n'était pas le moment.

Un autre académicien, M. de Freycinet, devant qui, dernièrement, l'on prononçait le nom pour boucher je ne sais quel trou dans le ministère en formation, du long protestant qui s'appelle M. Ribot, répondit en caressant sa barbe : « Trop de protestants... Ça n'est pas le moment ».

M. Pierre Loti aurait dû se fier au flair avertisseur du jeune ministre de la guerre.

LE FIL D'ARIANE

M. HARRIS, à l'occasion de la première représentation en langue française de l'*Or du Rhin*, publie chez l'éditeur Balat, une excellente petite brochure, qu'il aurait pu — irrévérencieusement — intituler un « Guide du voyageur inexpérimenté à travers les thèmes caractéristiques du *Reingold.* »

C'est faire œuvre utile que de donner aux personnes qui ne s'occupent pas exclusivement de musique ou de théâtre, le moyen de se retrouver aisément dans les combinaisons admirables du musicien allemand, qui est en somme

de compréhension facile, dès qu'on a pénétré les arcanes de son système. M. Harris nous donne avec clarté le « mot » de ce coffre-fort de merveilles artistiques et nous met à même d'en saisir facilement les beautés.

Sa brochure sera certainement bien accueillie — et ce sera justice.

SEREINS, SERINS.

MALLARMÉ était mort, le sceptre en main. Loin de l'affaire, loin des bruits de la foule inquiète qu'une houle remuait, les poètes français, gentiment dédaigneux, enfantins, ironiques et sereins, et, ce qui ne gâte rien, plébiscitaires, se sont donné un nouveau roi.

Cependant que la rue, à Paris, s'animait, s'enfiévrait, et que, devant leurs portes, les bourgeois entendus interrogeaient l'horizon, hochaient la tête et présageaient, à des signes certains, une journée (le bourgeois de Paris est extraordinairement sagace), les doux et puérils joueurs de lyre installaient, sur le trône vacant, l'élu du petit plébiscite, M. Léon Dierx, qui est, vous le savez, un poète charmant. Un déjeuner cordial, une ballade processionnelle chez Antoine, où furent récités des morceaux choisis, — et ce fut toute la cérémonie. N'est-il pas sot de sourire de ces jeux discrets et innocents, quand tant de sots tragiques nous assourdissent de leur tapage ?

D'autre part, nous recevons d'excellentes nouvelles d'une société non moins discrète, dont l'objet est de protéger et de propager l'élevage, en France, des serins de Hollande. Un membre du bureau était mort, tout comme le roi Stéphane. Il a été remplacé, sans incident. Oh ! les braves gens !

LA SUPRÉMATIE DU POUVOIR, ETC.

IL faut lire les *Mémoires de Choudieu*, que publie, chez l'éditeur Plon, d'après des papiers de l'auteur, M. Victor Barrucand. Ces notes, très documentées, montrent les *actions*, la fougue piaffante, toute la belle allure d'un animal lointain, dont la descendance dégénérée n'offre plus que des types rabougris : le bourgeois des temps héroïques. Ce Choudieu, fils de robin, batailleur, impétueux, passionnément et théâtralement militaire, est éminemment représentatif de sa classe et de son temps. Tout jeune, il cherche querelle, sous le regard des jolies filles d'Angers, à un lieutenant de chevau-légers. Et comme le gentilhomme refuse le combat, Choudieu, à coups de bâtons, force le petit-maître à tirer son épée.

Pour être militaire, il fallait prouver quatre quartiers de noblesse. Mais voyez-vous le bouillant Angevin dans la morne atmosphère d'une étude d'avoué ? Ce panache dans cette poussière de dossiers ? On découvre que le père de Choudieu a été quelque peu officier et qu'il possède, près d'Angers, un pauvre et fier manoir, aux altières girouettes. On élude l'ordonnance, et voici Pierre Choudieu à l'école militaire de Metz.

Bientôt la morgue des officiers nobles lui donne le dégoût de son métier. Il quitte l'épée pour la toge. Il achète une charge d'avocat. Les électeurs du département de Maine-et-Loire l'envoient en 91 à l'Assemblée législative, en 92 à la Convention. La Convention le délègue, comme commissaire, au quartier général de l'armée de l'Ouest, en plein tumulte vendéen Et là, c'est un héros, — un héros vraiment, et point vantard, puisqu'il paraît surtout préoccupé, dans ses mémoires, de célébrer les prouesses de son collègue Bourbotte.

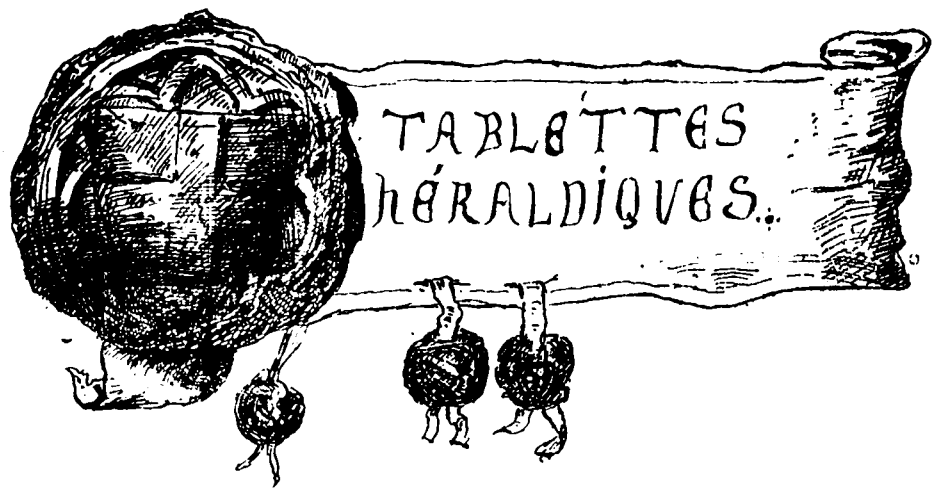
Et l'intéressant d'un Choudieu, c'est qu'il montre d'abord quelle puissance d'exaltation était, en ces années, dans l'atmosphère française, ensuite que la Révolution fut essentiellement un soulèvement bourgeois.

Mais que M. Gaston Duchamps a écrit sur ces mémoires une chronique amusante, quel admirable respect, dit M. Gaston Duchamps, avaient pour l'autorité civile les meilleurs militaires! Nous y voilà, encore, toujours ! Et M. Duchamps nous cite Marceau, qui était un officier de mérite, et Hoche, partageant la soupe avec le représentant Guezno, et le jeune lieutenant de hussards qui saute à bas de son cheval et dit à Bourbotte désarçonné : « Citoyen, il vaut mieux qu'un soldat comme moi soit fait prisonnier qu'un représentant du peuple ! » La voilà bien, la suprématie du pouvoir civil.

Hé bien ! non, je ne peux pas croire que M. Duchamps parle sérieusement. Il sait très bien quel sort feraient aujourd'hui aux jeunes internationalistes, gardiens jaloux et combien désintéressés de cette suprématie tant proclamée et si peu menacée, les civils d'alors, les commissaires aux armées, les représentants bottés à cocarde tricolore, qui, le manteau en trousse, le sabre au poing, chevauchaient, sous les balles, parmi les généraux.

Vous le savez bien, M Duchamps, que... ce ne serait pas long !

LES CAUSEURS.



Deux de nos plus anciennes et de nos plus importantes familles de l'aristocratie flamande viennent d'être éprouvées cruellement par la mort subite et imprévue de Mme Albert Peers de Nieuwburgh, née baronne Coraly-Osy de Zegwaart.

Née le 28 janvier 1869, la très regrettée défunte est enlevée à la fleur de l'âge, après quelques mois d'une union qui s'annonçait sous les plus heureux auspices, à l'amour et à l'affection des siens, comme aussi à la reconnaissance de tous les déshérités de la fortune qu'elle soutenait libéralement de sa bourse et de ses bonnes œuvres Elle était la fille cadette du baron Osy de Zegwaart, le sympathique gouverneur de la province d'Anvers, et de la baronne, née Mathilde Villers, et sœur des barons John, Joseph et Louis Osy, de Mmes Mols, Ullens de Schooten et de la baronne van Reynegom. Elle avait épousé le 5 octobre 1897, M. Albert Peers de Nieuwburgh, lieutenant au 2me chasseurs à cheval, fils de Edouard Peers de Nieuwburgh et de Mlle de Kerchove de Denterghem. La famille Peers, primitivement originaire d'Angleterre s'est vue honorée du titre de baron, en la personne de son chef, en 1852.

Porte : D'or à trois poires d'azur, feuillées et tigées de sinople au chef de gueules chargé de trois gerbes d'or.

La maison d'Osy, l'une des premières de la province d'Anvers, est originaire de France. Elle s'établit au XVIe siècle dans les Pays-Bas, de là elle se fixa à Anvers, au siècle dernier.

Elle a pour premier auteur connu, Jean Osy, né à Rotterdam vers 1666. Leurs descendants se sont perpétués jusqu'à nos jours et ont formé deux branches, dont l'aînée a pour chef et dernier rejeton Yvan-Marie-Ghislain baron Osy de Zegwaart, veuf de la baronne de Vrints de Treuenfeld, et qui habite Bruxelles. La seconde est représentée par le père de la défunte.

Ces deux branches ont fourni toutes deux des personnages très considérables, tels que des conseillers du Grand Duc de Toscane, et des Empereurs d'Allemagne, un trésorier général des États généraux, un chambellan du roi de Hollande, un membre du Congrès national, un sénateur, un gouverneur de province, etc.

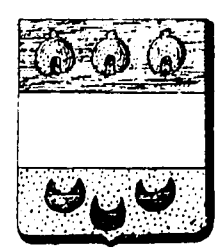
La famille Osy a obtenu confirmation de noblesse et le titre de chevalier héréditaire en 1778, et celui de baron en 1814. Elle a possédé les seigneuries de Zegwaart, de Palestyn et de Wychem.

Alliances : de Steendyck, Cornelissen, de Bie, de Hevelinckhoven, de Bartenstein, de Vrints, de Diert, van der Linden, Vloers, de Proli, della Faille, de Bosschaert, de Glymes, de Baillet, van Volden, de Rouillé, de Knyff, Cogels, Goulaine, le Boucq de Beaudignies, etc.

Armes : D'argent à l'arbre au naturel posé sur une terrasse de sinople soutenu par deux licornes de sable.

Un autre deuil frappe également l'aristocratie gantoise. Le 18 octobre dernier est décédée au château de Leuwergem, Mme van den Hecke de Lembecq, née Alix-Colette-Marie-Ghislaine van de Woestyne.

La vénérable défunte était née en 1834 du mariage de son père Auguste-Charles-Gislain van de Woestyne avec la comtesse Clémence d'Hane-Steenhuyse Elle avait épousé en 1857 son cousin germain, M. Léon van den Hecke de Lembecq, d'une très ancienne famille noble, qui florissait déjà au moyen âge et qui porte pour armes : Tiercé en fasce : la 1re d'azur à trois grelots d'or posés en fasce ; la 2e d'argent, et la 3e d'or à trois croissants d'azur.



La maison de van de Woestyne est fort ancienne, sa généalogie est très compliquée et a été fort embrouillée par suite des agissements de hérauts d'armes qui, pour rattacher certaines branches de cette famille à celle des seigneurs de Grammez, n'hésitèrent pas à commettre

des pièces fausses, fort bien faites d'ailleurs et qui trompèrent les généalogistes eux-mêmes. Enfin cette famille s'est divisée en tant de branches et de rameaux qu'il est difficile de les rattacher tous entre eux. On admet pourtant que leur souche commune est Gérard van de Woestyne, habitant Audenarde au XIVe siècle; son fils Nicolas fut l'auteur de la deuxième ligne dont est issue la défunte.

On a voulu aussi rattacher cette famille, d'ailleurs fort ancienne, à l'illustre maison de la Woestyne, aussi établie en Flandres, mais éteinte au XIIIe siècle. Nous venons de dire quelle est la probable origine, admise d'ailleurs de nos jours, de cette maison si féconde en rejetons et nous nous y tiendrons. Plusieurs de ses branches se sont éteintes : celle des marquis de Becelaere, la plus illustre, passa en France où elle a fini, il y a quelques années, en la personne du marquis de la Woestyne et de Becelaere, lieutenant-général au service de France. Une autre branche, celle des seigneurs de Grammez, s'est, dit-on, perpétuée en Autriche et y est encore représentée de nos jours.

Celle qui nous occupe et qui descend, comme nous venons de le dire, de Nicolas, fils de Gérard de la Woestyne, a produit des avocats au Conseil de Flandres, des échevins, des parchons et quantité d'autres magistrats recommandables.

Les membres ont obtenu le titre de chevalier héréditaire en 1778 et celui de baron en 1845.

Alliances : Witspaen, de Jonghe, Blondel, van Hulthem, Kerwyn, van den Hecke, Kerremans, Rodriguez d'Evora, Goethals, van Ockerhout, d'Hane, Clemmen, Liedekerke, etc.

Armes : De sable au chevron d'argent chargé d'un croissant de sable, accompagné de trois coquilles d'argent.

Le 18 octobre dernier a été célébré au château de Lexhy, le mariage du comte Léon de Hemricourt de Grünne avec Mlle la baronne Jeanne de Blanckart-Surlet.

Le comte Léon de Grünne est le fils de l'honorable sénateur comte d'Hemricourt de Grünne et de la comtesse née Obert de Thieusies.

La maison de Hemricourt est l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Hesbaye. Elle tire son nom de la seigneurie de Hemricourt, aujourd'hui Remicourt, près de Waremme. On trouve son nom dans les chroniques et dans les récits des tournois du XIIIe siècle et des documents plus anciens prouvent que le premier seigneur de Hemricourt dont l'histoire fasse mention occupait un rang illustre dans la noblesse de sa contrée.

Le personnage s'appelait Thomas de Hemricourt. Il figure comme témoin dans un acte du 29 septembre 1171, de l'empereur Frédéric Barberousse, en faveur de l'église de Liége.

Les descendants se divisèrent en plusieurs branches dont les trois principales étaient encore représentées de nos jours Ce sont : celle d'Autriche, celle dite de Belgique et celle des Hemricourt de Ramioul, séparée des deux premières dès les premiers degrés de leur filiation. Cette dernière est encore représentée dans la province de Liége par de nombreux membres.

La branche dite de Belgique a pour chef le sympathique sénateur de Maeseyck, père du jeune marié.

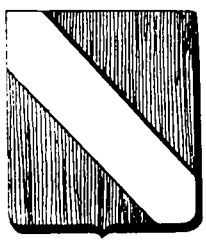
La maison de Hemricourt a fourni des chevaliers bannerets, des grands baillis de Hesbaye et au chapitre cathédral de Liége, des chambellans, des ducs de Lorraine et des empereurs d'Allemagne, un gouverneur de Luxembourg, des conseillers intimes des empereurs, des capitaines de cavalerie et d'infanterie, des colonels de cuirassiers et de grenadiers, des généraux-majors de cavalerie et d'infanterie, deux célèbres feld-maréchaux, un lieutenant général au service des Pays-Bas, des ministres plénipotentiaires, un abbé de Saint-Hubert, des chanoinesses de Remiremont, des dames de la Croix étoilée, des dames du palais de l'Impératrice, une grande maîtresse du Palais de la reine des Belges, bref, il n'y a pas de si hautes positions dans les divers ordres de l'Etat qui n'aient été occupés par les membres de cette maison, tant au service de l'Allemagne et de la Lorraine, que de nos jours, en Belgique.

Ils ont possédé nombre de seigneuries : Hemricourt, Crenewyck, Lantremange, Mozet, Scœuvres, Grünne, Castillon, Obersberg, Illman, Taxen, Peygarten, etc., étaient des terres importantes et très élevées en dignité et en droits seigneuriaux. Le titre de comte du Saint-Empire a été accordé à Nicolas-François, ainsi qu'à ses frères par diplôme de l'empereur François Ier, le 14 avril 1747. Il s'en est peu fallu que le même seigneur n'ait élevé sa famille à la dignité de Prince du Saint-Empire car, lorsqu'il mourut, il traitait de l'acquisition de la principauté de La Roche. Les alliances de cette maison sont à hauteur de la haute situation qu'elle occupait : Hotteburge, Boulant, Vyle, Atrive, Berlaymont, Corioule, Davre, Juppleu, Trina, Saive, Ramelot, Gesves, Marneffe, Moreau, Waha, Coppin, Pinchart, Lambertye, Hamal, Esterhazy, Caraffa, Holstein, Helman, Schoenfeld, Wallmoden, Trauttsmandorff, Széchényi, Szapary, Czernin, Sécus, Robiano, Ribaucourt, Senzeilles, etc.

Il est bon de noter que le célèbre Jacques de Hemricourt, l'auteur du livre précieux, *Le Miroir des nobles de la Hesbaye*, n'appartenait à la maison de Hemricourt que par les femmes et par le mariage de son aïeule, Marie, fille de Thomas de Hemricourt, chevalier, seigneur de Lantremange, avec Adam Tomboir, fils d'un manant du village de Hemricourt. Ainsi que cela se pratiquait au moyen âge, les enfants issus de ces unions disproportionnées, mais fort fréquentes d'ailleurs, prenaient le nom de leur mère. Cette manière d'agir n'a pas peu contribué à embrouiller singulièrement les généalogies d'un grand nombre d'anciennes familles, car après quelques générations il ne subsistait guère de traces de roture et nombre

de maisons puissantes sont sorties de semblables mariages et ont confondu leur origine avec celle des véritables propriétaires du nom et des armes. Par contre, d'autres grandes familles sont issues de la race de Hemricourt. Les illustres maison de *Blehen*, *de Vyle et d'Horion* n'en sont véritablement que des branches.

Les seigneurs de Hemricourt ont parfois modifié leur blason, mais dès le XIIIe siècle ils portaient leur armes telles qu'elles sont enregistrées aujourd'hui : de gueules à la bande d'argent.



Mlle de Blankart-Surlet est la fille de feu le baron de Blankart-Surlet et de la baronne née baronne de Hoevel.

Elle appartient à une famille non moins ancienne que celle où son mariage l'a fait entrer, car on trouve que deux frères Blankart vivaient à Ahrweiler, dans la Prusse rhénane, entre 1255 et 1281. L'un aurait fondé la maison de Kolf, actuellement encore existante, et l'autre celle des Blankart. On trouve encore d'autres personnages du même nom dans les chartes des XIVe et XVe siècles. La filiation régulière de cette maison commence à Thierry Blankart d'Ahrweiler, vivant entre 1370 et 1383, qui, de son union avec une fille de Pierre de Pissenheim eut quatre enfants Ses petits fils fondèrent deux branches, celle d'Arhweiler, éteinte au XVIIIe siècle, et celle dont le frère de la jeune mariée est le chef actuel.

La maison de Blankart a fourni des hauts voués héréditaires du chapitre de Wylick, un maître d'hôtel du prince-évêque de Liége, des chambellans du roi de Prusse et de l'empereur d'Allemagne, un conseiller intime de l'électeur palatin, des gentilshommes de l'Etat noble au comté de Looz, des colonels et des capitaines au service d'Allemagne, des chanoines de Saint-Lambert, une abbesse au Capitole à Cologne, des chanoinesses des chapitres de Ruremonde, Dilkirchen, Cologne, Neuss, Mons, etc. Elle a possédé les seigneuries d'Alfsdorf, Aldenborg, Guygoven, Aldenhoven et porté les titres de barons de Blankart et de vicomtes de Calmont.

On peut citer parmi les alliances directes qu'elle a prises : Pissenheim, Meckenheim, Wickembourg, Gymnich, Schenk, Cortenbach, Ryckel, Bocholtz, Golstein, Hatzfeld, Wachtendonck, Borchgrave, Muy, Andelot, Althann, Lieser, Waldaw, Negri, Liedekerke-Surlet, Hoevel, Hilgers, Hinsbergh, etc.

Armes : D'azur au marteau d'argent.

Marquis DE BOINVILLE.

Memento mondain

* Le mariage de Mlle Anna Imperiali, fille du marquis Imperiali, avec le comte Gaston de Liedekerke, fils du comte Emile de Liedekerke de Pailhe et de la comtesse, née Anne Van de Woestyne, a été célébré le 5 novembre, à l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg.

* En l'église de Saint-Josse-ten-Noode ont été célébrées, le 25 octobre, les noces de M. Léon Rycx, avocat, fils de M. Jules Rycx, directeur des Ponts-et-Chaussées, avec Mlle Cécile Mourlon, fille de M. Michel Mourlon, membre de l'Académie de Belgique.

Carnet anversois

LE PRINCE ALBERT A ANVERS

* Dimanche, les chasseurs-éclaireurs fêtaient leur 50e anniversaire. A cette occasion, S.A.R. le prince Albert de Belgique s'est rendu à Anvers. Le prince est arrivé à 10 heures : il a été reçu par le bourgmestre Van Ryswyck, l'échevin Van den Nest, le général Willaert, les officiers d'état-major et les fonctionnaires du chemin de fer.

Le prince portait l'uniforme des grenadiers et le grand cordon de l'Ordre de Léopold.

M. le ministre Schollaert s'était fait excuser.

A la sortie de la gare, le prince est acclamé.

Nous remarquons dans la suite du prince ses deux aides-de-camp, le lieutenant-colonel Jungbluth et le commandant de Hemricourt de Grunne.

Le cortège se dirige par le Parc et les Boulevards vers la Pépinière et de là vers la plaine de Wilryck.

Là nous retrouvons les délégués des autres corps de Belgique; parmi eux : MM. Anspach-Puissant et Lefèvre, divers officiers d'artillerie, de ligne, etc.

Le prince Albert s'avance, ayant à ses côtés le général Willaert. Le groupe formé par les aides-de-camp et les autres généraux et officiers est fort remarqué.

Les exercices ont déjà commencé. Les chasseurs simulent un petit combat, et l'ennemi battu se retire en faisant sauter sa fougasse. Mais un peu de poussière n'est pas pour effrayer les vaillants chasseurs qui, aux cris de « Vive le Roi ! vive le prince Albert ! vive la Belgique ! courent sus aux fuyards.

Et voici que les clairons sonnent le ralliement...

Son Altesse Royale remet aux chasseurs-éclaireurs le drapeau aux couleurs belges.

M. Moentack, le plus ancien des chasseurs-éclaireurs, prononce quelques paroles de circonstance.

Puis le prince visite le bivouac, où, depuis le matin, les « cuisiniers » préparent le repas. Son Altesse goûte elle-même la soupe et la trouve fort bonne.

Peu après on se remet en route et les chasseurs, musique en tête, reconduisent le prince Albert au palais de la place de Meir.

L'après-midi un banquet de quatre cents couverts réunissait chasseurs, anciens chasseurs et invités.

A la table d'honneur : Son Altesse Royale, à sa droite le général de Ruyds, l'échevin Van Ruyck, etc.; à sa gauche, le commandant Albrecht, M. le bourgmestre Van Ryswyck, le général Willaert.

Le prince a quitté le banquet à 6 heures environ, pour se rendre directement à la gare.

On dit que Son Altesse Royale, très satisfaite de la réception, a promis de venir encore souvent à Anvers.

* Une triste nouvelle : Emile Podding, l'artiste si apprécié, vient de mourir, frappé en plein bonheur, au milieu des siens. C'était un beau talent et un haut caractère.

* On annonce les fiançailles de Mlle Jeanne Dupont et de M. P. Zech, aussi celles de Mlle A. Rosa et de M. Raemackers, de Landen, avocat.

* M. A. Moorgat, l'auteur de *Cyrano*, a donné devant les membres de l'Antwerp-Bicycle Club, une intéressante conférence sur son voyage au Congo, au bord de l'*Albertville*.

* Samedi, le Cercle Hulpkring donnait, à l'El Bardo, un grand concert de charité au profit des pauvres lonteux. Fête très réussie, et gros succès pour les interprètes MM. Diclis, Torfs, Gilles, etc.

* La très artistique Compagnie Richard nous quitte pour aller à Ostende donner quelques soirées, mais elle reprendra jeudi, à l'El Bardo, la série de ses représentations.

Au répertoire : Les *Dominos roses*, le *Fer au couvent*, les *Danicheff*, un de ses gros succès, et la *Vieillesse de Lagardère* qui, sans doute, tiendra longtemps l'affiche.

DE SAINT-YVRI.

Tablettes Théâtrales

THEATRE MOLIÈRE. — *Mon enfant.*

Malgré que, ou parce que très exceptionnelle, l'aventure mise en trois actes par M. Janvier est intéressante et pleine d'imprévu.

Ayant oublié en partie le peu de latin que nous savions, il nous apparaît difficile de conter par le menu l'intrigue plutôt scabreuse de cette pièce spirituelle. Résumons-la brièvement.

Jacques Latour, littérateur presque célèbre et en passe de prendre place parmi les jeunes de l'Académie, est l'ami tendre et très intime de Mathilde Muller, comtesse de la finance, déjà sur le retour et dont le mari, banquier ultra-millionnaire, est atteint de la cécité traditionnelle.

Mathilde s'intéresse de tout son cœur et de toute son influence aux succès de Jacques, qu'elle dirige, conseille, tient en lisières et auquel elle témoigne une tendresse quasi-maternelle.

Fatigué déjà de cette tutelle, Jacques se sent devenir enragé, apprenant par surcroît que Mme de Précigné, une veuve presque jeune, entend aussi lui servir de *mère* et présider à ses destinées artistiques.

Espérant s'affranchir, l'infortuné se jette dans le mariage et convole en justes noces avec la toute charmante Marie Laugeron, laquelle a déclaré qu'elle épouserait volontiers un littérateur, mais en aucun cas sa littérature. — C'est le salut !

Hélas ! Mathilde accepte la situation, le relance jusqu'en son ménage, prétend continuer son rôle d'Egérie et, Mme de Précigné aidant, finit par rendre intenable la vie du pauvre auteur célèbre.

Marie, devinant enfin que son Jacques n'eut pas avec la comtesse des relations purement intellectuelles, prend ombrage à son tour, s'insurge contre le désarroi de ce ménage à quatre, et le gâchis serait à son comble si l'excellent banquier Muller ne venait bénévolement dénouer la situation.

Le pauvre homme est désolé. Le mariage de Jacques a troublé son repos, sa femme n'ayant plus l'occasion d'exercer ses instincts de maternité. Mais il a trouvé le remède.

— « Faisons-lui, dit-il à Jacques, adopter un enfant véritable. J'en ai, sous la main, un tout frais éclos ; il a quelques mois et me tient au cœur pour des raisons multiples. Seulement, ne pouvant moi-même le lui offrir, j'ai pensé que volontiers vous prendriez ma place. »

Enthousiasme modéré de Jacques. — « Je crains une scène, » dit-il piteusement. — « Allons donc ! fait le mari, Mathilde sera ravie Au surplus, croyez-moi, vous êtes le seul homme qui puisse faire à ma femme semblable cadeau ! »

Finalement, marché conclu. Muller énumère avec soin tous les détails complémentaires, donne le nom de la mère, celui de la nourrice, l'âge du baby, la rue, le numéro..., et voici que Jacques entreprend de convaincre Mathilde.

La pauvre femme, atterrée de cette pseudo-trahison, se lamente en une scène dont le cri touchant détonne au milieu de toutes ces cocasseries. Mais son dévouement pour Jacques et sa soif de tendresse l'emportent sur sa jalousie, elle adoptera l'enfant.

Et Jacques triomphant : — « Allez vite, chère amie, quérir ce trésor. Vous le trouverez en telle rue..., tel numéro. ., il a dix-huit mois..., sa mère est morte..., sa nourrice se nomme... » — « Bon ! mais est-il fille ou garçon ?... » — Damnation ! De *son* enfant le malheureux sait tout..., sauf le sexe !...

L'effet comique fut irrésistible et le fou rire s'emparant de la salle décida du succès définitif de la pièce, écoutée jusqu'alors avec une certaine réserve. Inutile d'ajouter que les choses s'arrangent au mieux. Le mioche est un garçon, Mathilde l'adopte et, avec lui, s'en ira au loin. — Déjà, à la suite d'une bouderie, Mme de Précigné avait pris la porte. — Désormais, les Latour vivront heureux et, sans doute, auront-ils beaucoup d'enfants.

De l'esprit, encore de l'esprit et toujours de l'esprit. L'auteur, au surplus, a de qui tenir.

Disons toutefois que la plupart des traits dont la pièce s'émaille, en telle abondance qu'on ne sait plus auquel entendre, sont plutôt mots de la fin de chroniqueur que saillies pénétrantes d'auteur comique. D'aucuns pourtant ont en eux un reflet de cette ironie profonde que Labiche maniait si terriblement.

Telle cette réplique de Marie Laugeron à sa mère qui lui exprime la crainte de la voir cesser d'estimer son mari. — « Attends au moins que je ne l'aime plus ! »

Et cette autre visant Mme de Précigné. — « Il fallait voir, dit Mathilde, quand elle était libre ! » — « Quand donc ? » interroge Jacques. — « Eh bien, mais du vivant de son mari ! »

Quel sera le sort de *Mon enfant ?* Nous n'osons le prédire, une pièce « drôle » jouée « à l'Odéon » courant le risque forcé de la méfiance.

Il y avait, en un pareil sujet, matière à un drame touffu, l'auteur a préféré l'intituler comédie et le traiter en Vaudeville. — vaudeville fou, abracadabrant, tournant même parfois à la grosse farce : telle la scène du canapé au deuxième acte.

Après tout, cela vaut-il moins que certaines œuvres aux théories prétentieuses en leur fond, piètres en leur forme où le cliquetis des mots doit masquer le vide des idées et qui, péniblement reçues, plus péniblement jouées, se meurent d'inanition avant la fin de la semaine. Pauvres *enfants* quasi-mort-nés, n'ayant même pas, comme peut-être celui de M. Janvier, l'excuse de vivre peu parce qu'ils ont trop d'esprit.

L'interprétation au Molière est très honorable.

Mme Marthold a saisi le personnage de Mathilde Muller, aussi bien dans son esprit que dans sa lettre ; sachant ne rien pousser à la charge et jetant la réplique avec tout l'à-propos désirable. Cette artiste est une des bonnes recrues de M. Munié.

Mmes Gauthier, Roy et Bade sont excellents partenaires du rôle principal.

Mondos un peu nerveux a parfois des dissonnances de timbre désagréables à l'oreille. Il ne me paraît pas avoir vu suffisamment le côté béatement naïf du caractère de Jacques Latour. Néanmoins, comédien expérimenté, il brûle les planches avec virtuosité.

Narball, en mari aveugle et sournoisement fêtard, tient fort bien son personnage.

Le spectacle avait commencé par un acte assez insignifiant de M. Hugues Delorme, intitulé *Pierrot financier*, et dans lequel je relève ce vers admirable :

Tu voulais me rouler comme une cigarette !

Hamelin y est un pierrot gelé que Mlle Yvonne André n'arrive pas à réchauffer, ce qui pourra paraître invraisemblable à beaucoup.

MATINÉE LITTÉRAIRE.

En ce même théâtre, jeudi dernier, avait lieu la première des Matinées littéraires.

Tout d'abord du classique. Les *Folies amoureuses*, de Regnard, ne sont pas un chef-d'œuvre, et nous leur préférons de beaucoup le *Légataire universel*, le *Joueur*, voire même le *Distrait*, du même auteur.

Pourquoi Hamelin, qui joue Albert et pourtant n'en est pas à son coup d'essai en la matière, scande-t-il non seulement chaque vers, mais encore chaque hémistiche avec la régularité d'un métronome ? Il en résulte pour l'auditeur une sorte d'engourdissement que ne vient point rompre le jeu de l'acteur, figé en une attitude toujours la même et de physionomie inexpressive.

Mondos est un Crispin exubérant, mais à qui paraît manquer la tradition des valets de comédie du XVIIe siècle.

Saillard doit apprendre comment on saluait au temps du grand Roi.

Mme Gauthier est mignonne et sait bien son rôle d'Agathe. Mme Roy a de la verve dans le personnage de Lisette.

D'une façon générale tous ces artistes, accoutumés aux rôles de la comédie moderne, paraissent un peu dépaysés dans le classique.

Après un intermède dont le capital morceau fut la *Lisette de Béranger*, de Désaugiers, divinement interprétée par Mme Bade, nous avons entendu une des œuvres posthumes de Victor Hugo, la *Grand'Mère*.

Ceci n'est point une pièce, tout au plus deux dialogues juxtaposés, le premier entre la Margrave et son conseiller, le second entre le prince Charles et sa femme. Mais en ces quelques vers, le poète génial s'aperçoit tout entier, superbement ironique au début, adorablement tendre à la fin. Mme la Margrave fait, depuis dix ans, rechercher son fils, le prince Charles, qui a disparu de la Cour pour se réfugier au fond des bois et y épouser une petite paysanne, Emma Gemma, dont il a trois enfants. Le ménage vit de la vente des herbiers que le prince collectionne, ayant volontairement renoncé aux honneurs et à la richesse.

Mais sa retraite est dénoncée et sa mère vient elle-même pour le faire saisir par ses argousins, tandis qu'elle enverra la jeune femme au couvent.

Au lever du rideau sa colère s'exhale, formidable et grotesque, interrompue çà et là par les réflexions stupides du conseiller Herr Groot.

.... C'est infâme !
Au lieu d'une princesse il épouse une femme !
. . . . . .
Monsieur est philosophe, il fronde les abus,
Il éclate de rire au nez des rois fourbus.
Il veut penser, lui, prince ! Il veut jouer un rôle.
. . . . . .
Je comprends qu'il se lasse, ainsi qu'un écolier,
Bannir pour un fatras d'opinions diverses,
Bonnes aux gens de rien et chez les rois perverses :
Droits, raison, devoirs, droits, est-ce que je sais !
. . . . . .
Mais . . . . . .
Qu'il vienne se cacher au désert comme un loup,
Qu'il ose, ensorcelé par une rien du tout,
L'épouser, comme si l'on épousait ! Qu'il aille
Faire des tas d'enfants dans les bois ! Qu'il travaille
Pour vivre ! Qu'il fréquente un endroit où l'on vend !
Qu'il se connaisse en herbe, en foin ! Qu'il soit savant !
C'est lâche ! c'est affreux ! Je voudrais être morte !

Mais le prince et sa femme reviennent des champs avec leurs enfants, et Mme la Margrave, cachée derrière

un arbre, assiste à la plus jolie scène de tendresse intime qui soit.

Autour de nous, dit Charles, je vois

Des bénédictions faites avec les roses.

. . . . . .

Être une grâce, Emma, c'est être une puissance.

. . . . . .

Les roses, pour s'ouvrir, attendent que tu passes.

. . . . . .

Vois-tu, je n'admets pas, mon ange, une minute,
Que je puisse être au monde et ne point t'adorer !

. . . . . .

Et de voir s'aimer ainsi ces êtres si charmants, de contempler les doux ébats de ses trois petits-enfants, voici que le cœur de la grand-mère s'ouvre à la tendresse et à la pitié. Surgissant tout à coup, elle avoue son orgueil vaincu, tend les bras vers les petits, et, à Emma qui hésite, dit ces simples mots : « Appelle-moi ta mère ! »

Renoux, en prince Charles, manque un peu de chaleur, mais il dit bien le vers. — Je souhaiterais à Mme Bade plus d'emportement et de rendre avec plus de sonorité les imprécations de la Margrave. — Mlle Ratcliff est charmante d'attitude et de diction dans la personnage si gracieux d'Emma Gemma.

Dans ma plus récente chronique, rendant compte de l'interprétation des *Transatlantiques*, je reprochais à Reigers, qui jouait le marquis de Tiercé, d'être hésitant d'allures et de langage. J'attribuais, à part moi, ce manque d'énergie à un défaut d'étude ou à l'émotion d'un début Hélas ! le pauvre artiste se mourait tout simplement, et, spectateurs inconscients, nous assistions aux efforts désespérés d'un malheureux luttant jusqu'à la minute fatale pour assurer aux siens le pain quotidien.

Car cet infortuné, qui sur la scène jouait les suprêmes élégances et jonglait avec les millions, n'eut même pas le droit de s'arrêter pour mourir en paix. En dépit du mal terrible qui le minait, il dut, le fard aux joues et l'œil avivé par le kohl, continuer les insolences de son personnage, jusqu'à l'heure où, terrassé par la mort, impitoyable, il exhala son dernier souffle en une dernière réplique.

Ceux qui savent ce qu'est la vie de théâtre s'attristeront sans s'étonner, car depuis Molière le cas fut plus fréquent qu'on ne croit. Mais combien d'autres ne voyant que l'avers de la médaille, demeurent ignorants des réalités parfois atroces de cette existence du comédien, obligé d'accommoder son visage et de se composer une attitude en désaccord complet avec son état d'âme et sans souci des souffrances physiques ou morales qui le peuvent assaillir.

Reigers, doux et bon, était très aimé de ses camarades. Sa carrière théâtrale déjà brillante lui assurait une place honorable dans la troupe de M. Munié ; mais il s'affectait, paraît-il beaucoup, de l'accueil un peu froid que son rôle de début lui avait valu dans la presse. La crainte que son engagement ne fût pas prolongé a peut-être contribué à hâter la fin du malheureux artiste.

Sa mort déplorable est pour rappeler aux critiques qu'ils doivent être indulgents et y regarder de près avant d'infliger à un comédien la sévérité de leur blâme ; car qui sait ce qu'une défaillance de langage, une erreur de geste décèlent parfois d'angoisse dissimulée et de douleur contenue.

Baron H. D'ORNANT.

Memento théâtral

* C'est ce soir samedi qu'auront lieu à l'Alcazar Royal les premieres courses vélocipédiques qui se feront sur la scène à l'aide d'un ingénieux appareil, dont nous avons publié la description. Cette première course, de 1 mille anglais, soit 1,609 mètres, sera réservée aux dames. Elle sera courue en deux manches et une belle par Mlle Dedaele, la fameuse cycliste belge, Miss Herbert et Miss Blanche. Entre la seconde manche et la belle M. Herbert, champion du monde sur les home-traîners, fera un record de l'heure sur mille.

Dimanche en matinée se donneront des courses d'hommes, et le soir auront lieu des courses de dames et d'hommes.

Les autres numéros du programme ont toujours le même succès.

Dimanche, dernière matinée des *Sioux*.

* L'*Or du Rhin* (1) vient d'être représenté au théâtre royal de la Monnaie. A l'occasion de cette première, qui est un événement artistique puisque c'est la première fois que l'on donne cet opéra en français, M. Harris a écrit une brochure fort intéressante et indispensable pour ceux qui veulent comprendre l'œuvre de Richard Wagner.

L'auteur n'a eu nullement l'intention de faire un livre nouveau, en tous points original. Il a trouvé que les livres de Ernst, de Schuré, de Mendès, ne sont pas écrits pour être emportés au théâtre, mais uniquement pour être lus et relus dans le calme du cabinet de travail. De plus, les personnes qui ne s'occupent pas spécialement de musique ou de théâtre reculent devant leur prix.

Le vrai but de la brochure de M. Harris est donc de vulgariser et peut-être, par ce moyen, d'arriver à grossir les rangs déjà si serrés des « sincères » admirateurs du Maître.

ANVERS

De notre correspondant d'Anvers.

* Le sympathique directeur du Théâtre Royal a fait mentir le proverbe qui veut que nul ne soit prophète en son pays.

Bien que nommé assez tardivement à la direction, M. Dechesne a su en peu de temps grouper autour de lui une troupe vraiment artistique, dont les chefs de file sont chanteurs et acteurs méritants

Faust, le chef-d'œuvre de Gounod, a servi d'ouverture à la campagne. On y a applaudi le ténor léger M. Micaëli, Mme Chollain (Marguerite) et M. Lequiem, la basse chantante.

Parmi les artistes d'opéra nous devons sans réserve féliciter le trio Fontein, Boussa et Mme Talexis.

Dans *Carmen*, nous avons admiré Mlle Lacombe, fort accorte sous le costume de cigarière, et M. Micaëly, très brillant en don José.

Dans la troupe d'opérette, citons Mlle Paulus et le trial Dussart.

Par ces éléments, la direction nouvelle mérite certainement de réussir.

(1) Chez Georges Balat, éditeur, Bruxelles, fr. 1.cc.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : ***JUMELLES A MANCHE***, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, *Chant, Monologues*, etc. etc.).

L'établissement du RAJAH, *qui, en moins d'un an, a su se créer une clientèle aussi nombreuse que choisie, vient d'ouvrir un nouveau salon pour la dégustation de ses thés exquis, au* n° 59 de la Montagne de la Cour. *Nous donnons avec plaisir cette nouvelle, intéressante pour tous les amateurs de thé, et qui démontre la prospérité croissante de la succursale installée à Bruxelles par les Directeurs des plantations* « PURAKAN SALAK », *de Java.*

SPORT

Décidément, voilà l'hiver ! Adieu tennis, golf, polo, et place aux exercices de réaction violente, tels le skating ou le foot-ball, et aux jeux de salle. Partout l'escrime, ce chevalier des sports, reprend avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle a paru plus somnolente au cours de ces mois derniers. Tous les habitués reprennent leur poste d'entraînement, et l'on cause, pendant les repos, des grands événements de la saison d'été. C'est d'abord à Lyon l'assaut entre le capitaine Coste et du maître italien Greco ; puis le tournoi international du Palais Rameau, à Lille, où triomphe M. Dillon Kavanagh, enfin le tournoi international de Turin, où le maître Oudenot défend glorieusement l'escrime française. Et nous voilà en Belgique, chez nous, — à Ostende, qui devient la villégiature belge de l'escrime comme Etretat en est la villégiature française.

Les vainqueurs du tournoi national sont : MM. Van der Elst et Boucher, qui appartiennent tous deux à la salle Desmedt. C'est encore cette salle qui triomphe en la personne de son jeune champion, F. Desmedt, lors du grand match où il se rencontre avec le chevalier Conte, le célèbre professeur de l'Ecole magistrale de Rome, qui professe à Paris.

Le jury donna l'avantage à Desmedt dans les deux reprises dont se composait l'assaut, mais Conte protesta en disant que certains coups qu'il avait touchés furent considérés comme plaqués.

Le même jour où Conte et Desmedt se livraient ce combat acharné, un grand assaut international au profit des naufragés de la *Bourgogne* réunissait à Dunkerque d'excellents amateurs et professeurs, soit de la région, soit de la Belgique, soit de Paris

Lucien Mérignac termine la soirée par un brillant assaut contre M. Dillon Kavanagh, le vainqueur du tournoi de Lille.

Citons rapidement pour mémoire les brillantes « saisons d'épée » des principales plages françaises qui, presque toutes, ont leur maître attitré, et qui savent attirer l'amateur raffiné par des fêtes brillantes ou des poules richement dotées.

A Etretat, déjà cité, c'est le maître Ruzé qui officie. Evian a Pierre Vigny, ancien maître d'armes du 2e d'artillerie. A Langrune, c'est le professeur Damotte ; au Tréport, les maîtres Lafont et Bourdon ; à Boulogne, Alessandri.

A Dieppe, c'est Betton ; à Deauville, c'est Ayat ; à Royan, c'est Lurbe ; à Biarritz, c'est Gaucher ; à Cabourg, c'est Boulège.

***

Les automobiles commencent à pulluler à Bruxelles. Il est presqu'impossible de passer par l'un des boulevards, — intérieurs ou extérieurs, — sans en voir au moins une. Jamais invention nouvelle ne s'est propagée et acclimatée aussi facilement. Il est vrai de dire que le cyclisme lui avait ouvert les voies.

L'automobilisme, d'ailleurs, a été, dès l'origine, dirigé dans un sens pratique qui fit beaucoup pour sa popularité. On se rend compte déjà des services qu'il est appelé à rendre et tout le monde peut faire siennes ces lignes excellentes écrites par Georges Brard dans *la Vie en plein air*, au « sujet de la dernière course des poids lourds », qui fut non pas une simple course de vitesse, mais un véritable concours d'épreuve, destiné à faire connaître le meilleur moteur pour une consommation analogue de pétrole, de charbon ou d'électricité :

« C'est le progrès qui passe, le vrai et bon progrès, celui qu'on ne voit pas, qu'on ne soupçonne pas parce qu'il ne remplace pas tout de suite nos idées fausses par des justes — ou réciproquement, — mais parce qu'il transforme lentement nos habitudes. Ainsi dut se faire la conquête du pays par le chemin de fer. Cette fois, c'est l'automobile démocratique et utilitaire qui passe, le transport en commun, qui va nous donner sa diligence rapide et bon marché et les charrois de même La route, que la science avait rendue déserte en canalisant étroitement la circulation sur les voies ferrées, la science, à nouveau, va la rendre active et populaire.

« Le pétrole, la vapeur et l'électricité sont à nouveau placés à nos commodités et à nos services.

« Bons, honnêtes et modestes poids lourds. Ils sont l'utile, ils sont le confortable futur, et on les blague, on

les plaisante, comme, dans les familles, ces bons gros oncles ou grands-papas-gâteaux qui arrivent vers les enfants, les poches pleines de cadeaux, et auxquels on fait la grimace, parce qu'à l'utile on préfè e toujours le brillant. Voilà la philosophie des poids lourds. »

KNICKERBROCKER.

Le meilleur Pain
" L'INTÉGRAL "
44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine
SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

LIQUEURS
DE SCHOONEN

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

1er novembre.

Pendant les quinze derniers jours du mois dernier notre marché à *terme* a été fortement secoué par le camp baissiers; c'était à croire vraiment que le canon parlait entre la France et l'Angleterre. Décidément la question de FASHODA irritait et irrite encore ces messieurs, aussi, pour détendre leurs nerfs, vendent-ils de tout avec un réel acharnement. Les petits spéculateurs qui s'affolent facilement accompagnaient le mouvement sans s'apercevoir qu'ils faisaient une énorme bêtise, et la preuve c'est qu'aujourd'hui la haute Banque achète avec fracas, entraînant l'épargne à sa remorque; il s'ensuit un emballement général des cours qui force le *découvert* à se racheter au triple galop de chasse.

C'est ainsi que l'Italien, tombé au dessous de 91 francs, relève gaillardement la tête à 92.15 pour finir à 91.90; le 3 p. c. Français reprend de 101.35 à 102.17, mais la cherté des reports provoque quelques ventes qui le font reculer à 101.70.

Brésil 54, 55 et 54 3/4; l'Extérieure d'Espagne 40 3/4, 42 1/8 et 41 3/4; Banque Ottomane 547, 540, 544 et 543; Turc *série* C 26.45, 25.60 et 25.85; *série* D 22.37, 22.05 et 22.20; Chemins Ottomans 107.50; Congo 87 et 89; Saragosse 142 et 143.75; Argentin 59 1/2; Cuba 6 p. c. 239, 235, 230 et 228! Les Américains ne veulent toujours pas reconnaître la dette cubaine, *attention!*..

Tabacs 262 et Rio-Tinto 760 et 767.50.

En somme ce sont encore les baissiers qui paient la carte en liquidation.

Dans le compartiment du comptant la hausse continue tranquillement son mouvement ascensionnel.

Haut Congo (ord.) 1565, (privilégiées) 635; les Commerce et Industrie 2675; Kantaga 905. Excellente tenue des Pétroles de Grosnyï à 255.

Les 4 p. c. Ciments North font 485 et les Entreprises Electriques Russo-Belge clôturent fermes à 496.25.

On demande des Scripts Braine-le-Comte à Gand.

Aux banques la Nationale est demandée à 2820; la Caisse Commerciale à 750; le Comptoir d'Escompte de Bruxelles à 145; la Banque Auxiliaire à 128; Banque de Brabant 41; Comptoir Bourse de Bruxelles 413; Crédit Général de Belgique 147; Crédit Général Liégeois 1000; Crédit National Industriel (lib.) 400 et (ord.) 285; Immobilière 151; Société Générale 2300; Comptoir Peemans 456 et Belge Roumaine toujours très ferme à 195. Quant à la part elle reste demandée à 90 francs. Nous verrons beaucoup plus haut.

Dans le groupe des charbonnages je remarque 50 francs de recul sur le Centre de Donetz, 950 et 900; renseignements pris, on ne distribue que 25 francs... La Biélaïa est également offerte, le dernier cours coté est 150. On ne distribue rien du tout. *Comme c'est maigre...*

Viennent ensuite: Concorde 1445; Amercœur 1220; Courcelles-Nord 1565; Charbonnages Prokhorow 850, le dividende est de 40 francs. Sacré-Madame 3350; Hasard 210 et 217; Houssu 530; Couchant du Flénu 159; Charbonnages Belges 400; Ormont 555; La Louvière la Paix 442; Gouffre 640; Carabinier 535, etc., etc.

Grande fermeté des valeurs sidérurgiques.

Cockerill 2250 et 2290; Marcinelle-Couillet 600 et 640; Ougrée 1135 et 1140; Angleur 530; Aumetz 670; Halanzy 515; Musson 615; Ekatérinoslaw 230; Providence ex-coupon de 200 francs 4200; Athus 1150; Espérance-Longdoz (priv.) 570; Nicolaïeff 1350; Saint-Facre 1175; Baune 195; Sarrebruck 9560 ex-coupon de 550 francs, et Vezin-Aulnoye 1135.

Les zincs sont soutenus.

Asturienne 5315; Austro-Belge 402: Mining Trust (priv.) 57; Nebida 1980; Prayon (jouiss.) 385; Nouvelle-Montagne 590 et Vieille-Montagne 730.

Aux industries diverses le Pégamoïd remonte de 90 à 105 pendant que la Majolique reste invendable à 30 fr. Tabacs et Cigares (priv.) 62.25, les (ord.) 22.50; Wagons-lits 728; Auxiliaire Industrie 160 et Usines Delin 230, 231 et 233; ces actions sont toujours très en faveur, et pour cause... Le cours de 250 est certain.

COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE

Société anonyme

Constituée par acte passé devant le notaire ECTORS, le 14 octobre 1898 et publié aux annexes du *Moniteur Belge*, le 24-25 octobre 1898, sous les numéros 4086 à 4087bis

Capital social : 6,000,000 de francs.

Représenté par 60,000 actions de 100 francs et 12,000 actions de dividende sans désignation de valeur

Siège social : **A BRUXELLES**

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

M. ERNEST VAN MELCKEBEKE, administrateur des Usines Delin, à Bruxelles, *Président*;

M. Aimé HUTT, agent de change, à Bruxelles, *Administrateur délégué* ;

M. le baron ADOLPHE VAN ZUYLEN, propriétaire, à Schaerbeek, *Administrateur délégué*;

M. Aug. HUTT, agent de change, à Bruxelles, *Administrateur* ;

M. EMILE CHARGOIS, président du Conseil d'administration de la Société anonyme belge-roumaine de Transports et d'Industrie, à Bruxelles, *Administrateur*.

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

DE

22,000 actions de 100 francs

PRIX D'ÉMISSION : **125** francs.

Payables : A la souscription . . . fr. **75** francs.
A la répartition. . . . . **50** »

La souscription sera ouverte les MARDI 8 et MERCREDI 9 NOVEMBRE 1898.

A Bruxelles : chez *MM. HUTT Frères*, agents de change, 34, rue Antoine-Dansaert ;

A Verviers : chez M. Joseph BONNIVAIR, changeur, rue Crapaurue, 219, ainsi que chez tous les banquiers et agents de change du pays.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

L'admission à la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

Si le nombre de titres souscrits dépasse celui des titres mis en émission, il y aura lieu à répartition.

Le but social de la COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE est des plus simples, et la simplicité est synonyme de perfection.

La loi exige toutefois que le but soit nettement défini, et toute définition demande des développements.

Voici celle des statuts :

La Société a pour objet toutes espèces d'entreprises financières, notamment la fondation, le patronage, l'organisation de toutes sociétés commerciales, industrielles et financières, par voie de souscription, cession, fusion, apport, achat de titres, reprise ou participation quelconque, ainsi que l'ensemble de toutes les opérations accessoires ou connexes que pourrait comporter semblable objet, telles qu'études, recherches, obtention, acquisition, reprise de tous droits, avantages, brevets ou concessions, attribution aux sociétés constituées patronnées, ou organisées par elle de tous concours financiers, industriels ou techniques, émission de leurs titres, organisation de leurs services d'administration, de contrôle, de comptabilité ou autres.

La Société pourra également faire soit pour elle-même, soit pour compte de tiers, toutes opérations de Banque et de Bourse, recevoir tous dépôts, consentir tous prêts, avances, escomptes ou assurances, effectuer tous actes de change ou de courtage, tous achats, ventes, reports et arbitrages de valeurs mobilières ou immobilières, soit au comptant, soit à terme, avec ou sans garanties mobilières ou immobilières ; en un mot, se livrer à tous actes, opérations et entreprises généralement quelconques se rattachant à l'une ou l'autre des branches de l'activité financière.

En somme, la Société a pour but de faire toute opération industrielle ou financière, offrant de céels avantages.

Certes, l'escompte de l'avenir joue un rôle prépondérant dans la valeur intrinsèque d'un titre.

Seul, il peut fixer ici la valeur intrinsèque de l'action de la COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE, bien qu'elle ait sous dossier de multiples affaires des plus avantageuses.

A tel établissement de crédit, la Compagnie empruntera son service d'escompte; à tel autre, les avantages résultant de ses heureuses participations industrielles; à tel autre, les bénéfices immédiats de son patronage dans une émission à succès; à tel autre enfin, l'organisation de ses services financiers les plus productifs.

Son champ d'exploitation est des plus vastes, aussi est-il permis d'espérer que ses bénéfices seront considérables !

Il reste à fixer dans l'esprit des capitalistes cette conviction d'un succès, qui, d'une idée simple mais pratique, fait une société appelée à prendre place parmi celles qui ont depuis longtemps conquis la faveur constante des capitalistes, voyant d'ailleurs croître sans cesse et leur revenu et conséquemment leur capital.

Du reste, le Conseil d'administration compte parmi ses membres des financiers éminents dont les noms bien connus en Bourse sont une garantie de succès et de brillant avenir.

Dans ces conditions je m'empresse de recommander tout particulièrement ces nouveaux titres, et de conseiller aux lecteurs de la *Revue Mauve* de souscrire dans la plus large mesure à l'émission des actions de la COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, (au premier), Bruxelles.

CHARBONNAGES PROKHOROW

(DONETZ)

De l'assemblée générale annuelle qui a eu lieu le 25 octobre dernier, il résulte du bilan soumis aux actionnaires que la situation reste satisfaisante.

Si le bénéfice n'a pas absolument atteint le chiffre que la société avait en vue, et si le rendement n'a pas été proportionnel à l'extension prise par la production, il n'y a en vérité nul mécompte ; mais c'est le résultat des circonstances toutes fortuites qui ont influencé d'une part

sur le prix de vente qui est légèrement inférieur aux prévisions, et d'autre part sur le prix de revient qui est un peu plus élevé.

En somme, l'exercice écoulé est considéré par la Société comme préparatoire, on a travaillé pour l'avenir, et ce sont les exercices ultérieurs qui en récolteront les fruits.

Malgré les circonstances, la Société à obtenu, et c'est ici le résultat vraiment important sur lequel j'appelle toute votre attention, une extraction de 21,500,000 pouds, au lieu de 15,000,000 pour l'exercice précédent. Ce résultat, à lui seul, garantit la pleine réalisation des prévisions formulées.

Pour l'exercice 1898-99 la Société est certaine que la production s'élèvera à 25,000,000 de pouds dont 3 à 400,000 de pouds seront transformés en coke, ce qui procurera une importante augmentation de bénéfices.

Les 66 fours à coke dont vous entretenait le rapport de 1897 ont été mis a feu le 10 juillet dernier et fonctionnent tous très régulièrement.

Les précédentes appréciations sur la valeur et la richesse des concessions se sont largement confirmées au cours du dernier exercice et l'on peut en toute sécurité envisager un très brillant avenir.

Du reste, pendant le prochain exercice on achèvera les travaux suivants :

1° Installation d'un compresseur et de perforatrices dont l'emploi est tout indiqué pour les travaux préparatoires en couches grisouteuses ;

2° Installation d'un ventilateur Geneste et Herscher sur le puits n° 9 ;

3° Installation d'un traînage mécanique pour transporter les produits des puits Liéven vers le n° 10 ;

4° Installation près des fours à coke, pour utiliser la vapeur qu'ils produisent, d'une station de force électrique pour actionner le ventilateur et pour établir l'éclairage électrique à tous les sièges ;

5° La construction de nouvelles batteries de fours à coke.

Le compte *profits et pertes* au 30 juin / 12 juillet 1898 présente après apurement des frais généraux et du service financier de la Société une balance bénéficiaire

de	fr.	753.600 94
en majoration de.		113.573 61

Sur le solde bénéficiaire de l'exercice 1896-97.

Avant de procéder à la répartition stipulée dans l'article 38 des statuts le Conseil a proposé de consacrer une somme de 110.000 fr. aux amortissements suivants :

Amortissement des dépenses ordinaires.	fr.	16.589 48
» sur le matériel		17.724 62
» sur mobilier en Russie et en Belgique.		14.884 08
Amortissement sur magasin de charbon .		60.801 82
	Fr.	110.000 »

Il n'est pas sans intérêt de vous rappeler que dans le cours des trois exercices, la Société a pu constituer entièrement sa réserve légale, soit fr. 800.000, et que l'amortissement proposé de . . . . . fr. 110.000 ajouté à ceux déjà faits sur premier établissement en 1895-96 et s'élevant à . . . . . 505.000 porte le total des sommes amorties à . . fr. 615.000

Je me résume, en disant que le solde bénéficiaire de l'exercice est de fr. 753,600.94, dont la répartition comprend notamment, 110,000 francs d'amortissements divers, et 40 francs *de dividende par action* qui seront payables le 2 janvier prochain à Bruxelles :

A la Caisse Générale de Reports, 12, Marché-au-Bois et à la Banque Auxiliaire de la Bourse, 54, rue Royale.

A. V.

Les Ateliers de Construction du Nord de la France

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Constituée par devant Me Amédée-Louis BULTOT et Me Henri-Joseph NAMUR, notaires à Valenciennes, le 29 avril 1892.

Capital social : 2,500,000 francs.

Représenté par 5,000 actions de cinq cents francs chacune.

Il a été créé, en outre, 500 parts de fondateur, sans désignation de valeur.

Siège social : CRESPIN (BLANC-MISSERON), *France-Nord.*

Conseil d'administration :

MM. Ed. CAZE, député, ancien sous-secrétaire d'État, à Paris, *président ;*
Arthur DU ROY DE BLICQUY, président de la Métallurgique, à Bruxelles, *administrateur-délégué.*
V. MESTREIT, directeur général des Chemins de fer Economiques du Nord, à Anzin, *id.*
Maurice ANSPACH, ingénieur, à Bruxelles, *administrateur ;*
Ed. TERLINDEN, propriétaire, à Bruxelles, *id.*

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

DE

3,000 OBLIGATIONS DE 500 FRANCS CHACUNE

Rapportant un intérêt annuel de 4 p. c. (20 francs) sans retenue d'impôt,
payables par semestre le 15 juin et le 15 décembre de chaque année. — *Les impôts sont à la charge de la Société.*

Ces obligations sont remboursable en 50 ans, conformément au tableau d'amortissement reproduit au verso du titre.

La Société se réserve la faculté d'anticiper le remboursement de ses obligations.

Prix d'émission : 495 francs.

PAYABLES { A la souscription, **100** francs / A la répartition **395** francs } contre remise du titre definitif.

ET DE

800 ACTIONS DE CINQ CENTS FRANCS CHACUNE

donnant droit aux avantages stipulés à l'art. 88 des statuts.

Prix d'émission : 650 francs.

PAYABLES { A la souscription **150** francs / A la répartition **500** francs } contre remise du titre définitif.

La souscription sera ouverte les LUNDI 7 et MARDI 8 NOVEMBRE prochain, *de 10 h. du matin à 3 h. de relevée.*

A BRUXELLES, à la Banque Auxiliaire de la Bourse, 54 rue Royale :
A MONS, à la Banque du Hainaut :
A TOURNAI, à la Banque Centrale Tournaisienne ;
A VALENCIENNES, chez MM. L. Dupont et Ce,

où des exemplaires des statuts et des bulletins de souscription sont à la disposition des intéressés.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Société anonyme des Produits Céramiques de Baudour

PORCELAINES ET PRODUITS RÉFRACTAIRES

Anciennes Usines FERNAND DE FUISSEAUX

constituée par

acte passé devant Me ALBERT POELAERT, notaire à Bruxelles.

Conseil d'Administration :

MM. Fernand DE FUISSEAUX, administrateur-directeur, propriétaire et industriel, à Baudour ;
Arthur LESCARTS, avocat, ancien représentant, rue Royale, 286, à Saint-Josse-ten-Noode ;
Octave BUYSE, ingénieur civil, administrateur délégué de la Compagnie *Mutuelle Industrielle*, chaussée de Haecht, 235, à Schaerbeek ;
Emile NIHOUL, propriétaire, rue Veydt, 63, à Ixelles ;
Fr. SEGHERS, prop., rue de l'Arbre-Bénit, 23, à Ixelles.

Siège social : BAUDOUR.

CAPITAL SOCIAL : 1,100,000 FRANCS

représenté par

4,400 actions de 250 francs chacune, entièrement libérées

MISE EN VENTE PAR SOUSCRIPTION

DE 1,945 ACTIONS DE 250 FRANCS CHACUNE

entièrement libérées et au porteur, coupon de l'exercice 1898-1899, attaché.

PRIX DE VENTE: 296 FRANCS

PAYABLE { En souscrivant . . . . . 50 francs.
A la répartition. . . . . 246 »
Total. . . 296 francs.

Les souscriptions sont reçues les MARDI 8 et MERCREDI 9 NOVEMBRE 1898, *de 10 à 4 heures de relevée.*

AU COMPTOIR D'ESCOMPTE DE BRUXELLES
57, RUE DU MARAIS, A BRUXELLES
et chez les principaux banquiers et agents de change

On souscrit dès à présent par correspondance

LA MÉTALLURGIE ROUMAINE

La Société anonyme *La Métallurgie Roumaine*, qui a été créée pour l'exploitation d'industries métallurgiques, principalement en Roumanie, ainsi que dans les pays d'Orient, a acheté, dès sa constitution, les établissements de l'ancienne firme Catz et Cie, situés à Bucharest. Le développement de ces usines, dont les bénéfices se sont élevés :

en 1895, à	fr.	95,000
1896, à	»	120,000
1897, à	»	122,000

a exigé une augmentation de leurs moyens de production, qui a conduit ses dirigeants à acquérir, à proximité de la gare des marchandises de la ville, et ceci afin de la raccorder aisément à la voie ferrée, des établissements nouveaux, occupant une superficie de 16,000 mètres carrés, et comprenant des ateliers de mécanique, une fonderie de fer, une fonderie de cuivre, une forge, une menuiserie et toutes les machines-outils les plus perfectionnées pour la construction des ponts, matériel de chemin de fer, tramways, charpentes, réservoirs, wagon et fûts à pétrole, matériel de sondage, etc.

Les avantages reconnus de la situation topographique des établissements nouveaux ont déterminé MM. Catz et Cie, dont l'associé principal fait partie du Conseil d'administration de la Métallurgie Roumaine, à y transférer les installations anciennes et à y construire, dans ce but, des bâtiments où seront transportés les anciens ateliers de décapage, le laboratoire pour émaux, l'atelier d'émaillage, avec huit fours à moufle, la fabrication d'objets en fer embouti et l'atelier d'électrolyse.

On a songé, conformément aux résultats surprenants qu'a donnés en Russie l'utilisation du pétrole, à appliquer au chauffage des fours l'usage de ce combustible injecté par l'air comprimé, ce qui a permis d'obtenir une réduction notable des dépenses, eu égard à l'abondance du pétrole brut en Roumanie. L'acquisition des terrains et bâtiments des usines nouvelles comporte, en outre, en faveur de la Société *La Métallurgie Roumaine*, la cession de la clientèle et des commandes en cours, les relations d'affaires établies et les agences installées à Londres, à Hambourg, à Amsterdam, à Vienne, Smyrne et à Constantinople.

Les usines nouvelles, apportées à la Société quittes et libres de toutes charges hypothécaires ou autres, jouissent de privilèges que leur accorde la loi industrielle roumaine, laquelle leur concède l'exemption de tout impôt pendant quinze ans, la franchise des droits de douane pendant quinze ans sur toutes les matières premières utilisées, la réduction de 45 p. c. sur le transport de ses produits fabriqués sur tout le réseau des chemins de fer roumains et la préférence, à 5 p. c. près, sur les firmes étrangères, pour toutes les fournitures de l'Etat.

Ajoutons, en terminant, qu'il n'existe aucune usine similaire en Roumanie. A. V.

LA MÉTALLURGIE ROUMAINE

(SOCIÉTÉ ANONYME BELGE)

Constituée par acte passé devant Me VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles, le 1er octobre 1898.

Capital social : 1,200,000 Francs

Représenté par 12,000 actions privilégiées de 100 francs chacune.

Il a été créé, en outre, 12,000 actions ordinaires, sans désignation de valeur.

SIÈGE SOCIAL : A BRUXELLES

Conseil d'administration :

MM. ROPSY-CHAUDRON, industriel, *président ;*
J. CATZ, ingénieur E. C. P., *administrateur-délégué ;*
A. BOUVIER, avocat à Ixelles, administrateur de la Société « *les Tramways Réunis* ».
H. MARIN, inspecteur général aux chemins de fer roumains, à Bucharest ;
P. VANDERSCHUEREN, industriel à Bruxelles, administrateur de la Société « *les Tramways Réunis* ».

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

DE

8,000 actions privilégiées de 100 francs

ayant droit à un intérêt annuel de **Cinq** p. c., avant toute autre répartition et participant, en outre, à raison de **Quarante** p. c. dans le surplus des bénéfices après attribution des tantièmes au Conseil.

Prix d'émission : 135 francs.

PAYABLES { A la souscription . . . . . 35 francs.
A la répartition. . . . . 100 »

La souscription sera ouverte le Mardi 8 Novembre 1898.

A BRUXELLES : chez M. Georges BONNEUR, agent de change, 135-137, rue Neuve ;

A LILLE : chez M. Georges BONNEUR, agent de change, 53, rue de la Cathédrale, ainsi que chez tous les banquiers et agents de change du pays.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée. — Si le nombre des titres souscrits dépasse celui des titres mis en vente, il y aura lieu à répartition.

CAUSERIE SUR LA MODE

VOICI le grand moment où le règne de la mode s'affirme sur les pauvres humains que la coquetterie et l'habitude ont placés sous sa domination. Toutes les couturières ont créé leurs plus jolis modèles. Il s'agit d'être assez sage pour ne pas se laisser éblouir.

Car il faut vraiment une grande sagesse pour rester enfermée dans la limite prévue du budget et ne pas y faire un trou monstrueux. Les tentations sont si fortes ! Il semble qu'à chaque saison elles soient plus troublantes. Il n'y a pas à dire, les toilettes, depuis ces dernières années, ont progressé dans le sens du grand luxe et la garniture arrive vraiment à la perfection de l'art. La broderie, la dentelle, les voilettes, les perles, les étoffes brochées et damassées sont, on peut le dire sans exagération, merveilleuses. Les femmes portent maintenant de vraies robes de fées.

Telle est l'impression que je ressens en sortant de chez Mme Lequesne, les yeux encore tout papillottants des choses exquises que j'y ai vues et que je vais essayer de décrire.

Tout d'abord, disons que la manche large a vécu et que les seules traces qui en restent sont de légères garnitures en haut du bras. Disons aussi que les jupes sans aucun pli sur les hanches ni par derrière sont le point caractéristique de la mode de cette année et, franchement, ce n'est pas beau. Pour que ce genre de jupe soit réussi il faut toute l'habileté d'une grande couturière, secondée par la beauté plastique de la dame qu'elle a à habiller.

Mais revenons à nos toilettes : Nous ne nous occuperons, cette fois, que des robes dites de rue, dont Mme Lequesne a un choix des plus heureux.

On portera énormément de drap, cette année, cette étoffe souple convient surtout aux jupes collantes à la mode.

Mme Lequesne m'a montré d'abord un costume très simple en drap bleu. La jupe unie à piqûres se fermait devant sous un triple pli de l'étoffe descendant de la taille au bas de la jupe, laquelle était coupée absolument sous un pli à la taille. Le corsage était garni d'une grande patte par devant, bordée, ainsi que toutes les pièces du corsage, d'une soutache d'or. A la hauteur des épaules une échancrure, faisant tout le tour des épaules comme une guimpe de robe décolletée, montrait une broderie d'un haut style sur fond de soie blanche avec des incrustations d'astrakan, des points d'or et de soie. Un col en drap bleu ainsi que le haut du corsage se fermait d'une triple pointe bordée d'astrakan et de soutache d'or.

Une autre robe était en drap gris clair, à jupe entièrement plate et formant godets dans le bas. Cette jupe aussi s'attachait par devant (seule manière de la fermer), et ce devant était garni d'une sorte de bande assez large, formée de plis superposés. Le corsage était un boléro, garni aussi de plis en forme de jalousie. Ce boléro s'ouvrait sur une chemisette très originale où la soie blanche, les galons de soie et d'or s'entremêlaient très heureusement, et la chemisette se terminait en haut par un très joli col de velours groseille et en bas par une ceinture du même velours.

Cette toilette est extrêmement élégante.

Une troisième toilette de drap était beaucoup plus riche et d'un grand style. Elle ne peut vraiment se décrire, on n'en aurait ainsi aucune idée, mais peut-être pourrais-je donner le désir d'aller la voir, c'est ce à quoi je vais m'essayer.

Toute la robe, jupe et corsage est couverte d'applications de velours serti d'une soutache cordonnet. La robe est en drap violet comme le velours. Mais c'est le dessin et la disposition de ces applications qui font toute la beauté de cette toilette d'une richesse vraiment artistique. Le corsage est un peu blousé et s'ouvre par devant sur une chemisette de soie blanche et de dentelles, de grands revers bordés d'une étroite bande de zibeline achèvent de donner un cachet tout spécial à cette toilette. Mais encore une fois, il faut la voir et tout ce que j'en pourrais dire ne peut donner qu'une bien vague idée de ce qu'elle est réellement.

Je réserve pour la prochaine fois une série de toilettes plus habillées qui sont plutôt ce que les anglaises appellent des *Tea gowns*, robes de maison et de réception, où la fantaisie se donne carrière, et où le goût artistique peut oser des combinaisons de couleurs et d'étoffes trop voyantes pour la rue.

C'est ici que la science de la couturière unie au bon goût de la cliente, peut créer des merveilles. Elles ne manqueront pas, ces merveilles, de pousser comme un parterre de fleurs rares dans les salons de Mme Lequesne, et je signale cette floraison aux amateurs, c'est si joli les belles toilettes, et si amusant de s'en parer. Comme chroniqueur de la mode, je n'ai pas à voir plus loin.

OPALE.

LIOREL ET Cº, SCULP.

« Peu à peu la chapelle
devenait visible à travers
le brouillard . . . »

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

COUSINE CLÉMENCE

(FIN)

Le lendemain, vers 4 heures de l'après-midi, Talmont sonnait chez la comtesse douairière de Frasnes. Un extrême désir de la voir le tourmentait depuis son retour. Il arrivait joyeux comme à une fête. Il avait attendu avec impatience le moment où il était sûr de la trouver; il y goûtait le premier instant heureux depuis sa rentrée à Paris.

Il se faisait un plaisir presque enfantin de conter à la comtesse Élisabeth sa rencontre avec Berthe Desormes, ravi de pouvoir parler d'elle à quelqu'un.

Un domestique, en l'introduisant, lui dit d'un air mystérieux que Mme la comtesse était occupée pour le moment, mais qu'il trouverait mademoiselle au salon.

Talmont, très peu observateur, ne vit pas cet avis mystérieux et suivit le valet au salon, trop occupé de lui-même.

Élisabeth écrivait sur un petit bureau élégant.

Elle se retourna en entendant ouvrir la porte et poussa un cri de joie en reconnaissant Talmont.

Elle se leva et vint à sa rencontre.

— Vous ici, dit-elle. Je ne vous savais pas revenu. Comment avez-vous pu vous arracher si vite à vos succès de Belgique ?

— Je n'en sais rien, répondit Talmont gaiement.

— Ma belle-sœur vient de m'écrire qu'on vous a fait des ovations délirantes. Elle était au troisième ciel de votre triomphe.

— Elle est bien bonne, c'est à elle surtout que je dois mon succès.

— Ne vous a-t-elle rien dit sur moi ? demanda Élisabeth avec un sourire malicieux:

Talmont regarda la jeune fille avec étonnement.

— Mais non, dit-il, rien de particulier que je puisse me rappeler. Elle m'a chargé de vous donner beaucoup de détails sur elle-même, la vie qu'elle mène, son bonheur d'être la femme de votre frère....., c'est tout.

— Elle a été discrète, trop discrète même, dit Élisabeth en riant. Avec un ami de la famille comme vous, elle pouvait l'être moins. Je suppose qu'elle a voulu me laisser le plaisir de vous annoncer moi-même la grande nouvelle..... Je me marie !

— Vous vous mariez, vous aussi ! s'écria Talmont. Au fait, ajouta-t-il, j'aurais dû m'en douter à votre air transfiguré. Tous les gens qui se marient ont cet air-là..... avant. Enfin, c'est toujours une bonne nouvelle que vous m'annoncez là, une très bonne nouvelle, car je suppose que vous avez choisi une perle. Je vous félicite de tout mon cœur, Mademoiselle, puisqu'il faut féliciter les gens qui se marient !

— Oh ! je sais que vous êtes un adversaire décidé du mariage, seulement vous réussissez rarement à convaincre votre monde, témoin moi, que vous avez tant prêchée.

— Du reste, vous ne m'avez pas convaincu non plus, répondit Talmont. Mais dites-moi le nom de l'heureux élu ?

— Vous le connaissez bien et je crains que ce nom ne vous soit pas très sympathique, car vous m'en avez dit un mot horrible.

— Moi ?

— Oui, vous, parce qu'il parle toujours quand on fait de la musique qu'il déteste, du reste..... C'est le comte d'Antibois.

— Lui ? Comment une femme aimant et cultivant les arts comme vous a-t-elle pu choisir un homme qui ne sait pas sa gamme, appelle un violoncelle un crin-crin et assure qu'il n'y a qu'un art, celui de monter à cheval !

— Remarquez que je le pratique aussi, cet art-là, dit Élisabeth qui s'amusait de la colère de Talmont. Je m'attendais à cette explosion de fureur ; nous en avons déjà parlé, René et moi. Je vous assure que vous avez tort de tant le détester. Il vous aime beaucoup. Il aime moins votre musique, ce n'est pas sa faute, mais puisqu'il me laissera toute liberté pour chanter et acheter même un magnifique piano, que peut-on exiger de plus ? Il demande une chose, c'est de ne pas être obligé de rester au salon pendant que nous jouerons. Croyez-moi, il a beaucoup de qualités

— Sans doute, sans doute, dit Talmont, non encore convaincu. Pour moi, je me figure qu'un ménage n'est vraiment bon que lorsque l'on s'entend sur tout. Tenez, vous me le disiez encore avant que je ne parte pour la Russie, alors que la baronne de Sanglesac voulait absolument vous faire épouser ce petit attaché de l'ambassade d'Autriche. Vous approuviez beaucoup alors mes discours contre le mariage.

— Je les avais écoutés trop longtemps. Toute ma famille me persécutait, parce que, disait-on, je refusais tous les partis. On trouvait que je montais en graine. Vingt-cinq ans, pensez donc ? Il fallait que je me décide. M. d'Antibois s'est présenté. Je l'ai étudié plus attentivement que je ne l'avais fait jusque-là. J'ai trouvé en lui un très bon caractère, de l'intelligence, une activité qui me plaît, un cœur d'or. Il réalise mon type rêvé, sauf la musique ! C'est le gentilhomme dans toute sa distinction de grande race, gardant les anciens préjugés de nos pères sur l'honneur et l'argent, le respect des faibles et des femmes, et cependant assez de son temps pour être au courant de tout ce qui se fait d'utile et d'intéressant. Il aime, comme moi, la campagne. Nous nous y établirons sur un bon pied, nous y serons chez nous. Paris n'aura plus que nos visites. Nous nous occuperons de nos entours, de nos gens, de son syndicat agricole, d'œuvres de toutes espèces, dans lesquelles il veut que je l'aide. Entre temps je ferai de la musique et j'espère bien que vous viendrez chez moi.

Elle avait dit cela avec animation et Talmont, qui la connaissait peu loquace, s'étonnait.

— Combien l'amour transforme ! se dit-il.

— Que dites-vous de notre plan de vie ? demanda-t-elle.

— Il y a quelque temps je l'aurais trouvé absurde, je me serais moqué de vous. Maintenant je crois que vous pouvez avoir raison... Je suis aussi en train de me transformer comme vous.

— Oui, vous êtes comme moi, vous vieillissez, dit Élisabeth en riant. C'est que l'exemple est contagieux. Quand j'ai vu mon frère et Vera si heureux, j'ai pu apprécier le bonheur d'un bon ménage. Vous l'apprécierez aussi.

— Ah ! je n'en suis pas encore là ! Mais enfin, ne désespérez pas, je ne dis pas que ma conversion tarde encore. Mais là, vraiment je ne me vois pas marié, rangé, bon petit père de famille mouchant mes enfants et rentrant exactement pour l'heure du dîner !

Et l'image de Berthe vint se placer devant lui, assise à table, lui souriant et lui reprochant amicalement son inexactitude.

— A propos, j'ai fait, à Bruxelles, une rencontre que je veux vous conter, commença-t-il.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit et la comtesse de Fresnes entra, suivie d'un homme élégant, grisonnant un peu aux tempes, que l'artiste reconnût immédiatement pour le comte d'Antibois.

Le récit commencé fut arrêté par les félicitations mutuelles entremêlées de plaisanteries pour et contre la musique, et la conversation, poursuivie vivement, fut arrêtée seulement par l'arrivée du maître d'hôtel, qui annonça que M. le notaire était là.

Talmont se leva.

— Vous pardonnez, dit la comtesse, nous devons aujourd'hui nous occuper du contrat.

— La partie la plus ennuyeuse des fiançailles, dit Élisabeth.

— Je déteste les contrats à vie, dit Talmont, c'est trop dangereux.

Mais la comtesse ne voulut pas laisser partir l'artiste sans lui fixer un jour pour dîner.

Quand il se retourna sur le trottoir, il se frappa le front.

Il avait oublié complètement de parler de sa petite amie.

« La pauvre petite, se dit-il, comment n'y ai-je plus pensé ? Il est vrai que cette histoire du mariage de Mlle Élisabeth m'a complètement dérouté et elle-même s'y serait-elle intéressée. Elle est tout en l'air maintenant ! »

Talmont parla encore moins de Berthe au dîner suivant. D'ailleurs peu à peu l'engrenage de la vie parisienne le ressaisissait et dans son esprit l'image de Berthe devenait de jour en jour moins vive ; un brouillard d'oubli s'étendait autour de ses cheveux blonds, voilant ses yeux bleus, et allait peut-être la faire disparaître tout à fait de la pensée volage de l'artiste dont la réputation grandissante, accrue par les succès en Russie, en faisait un homme à la mode, demandé partout. Aussi n'avait-il plus une minute à lui.

Et cependant tous ces succès d'amour-propre qui lui eussent parus jadis si enviables, le touchaient peu.

Quand il rentrait chez lui fatigué, ayant passé la journée dans les répétitions de concert, les exécutions, les leçons et finalement les soirées où il devait encore jouer, il trouvait son appartement morne et désert. Il eût voulu pouvoir conter ses impressions à quelqu'un tout en se reposant dans un fauteuil avant de se mettre au lit. Alors les idées bêtes de mariage, comme il les appelait, lui revenaient en foule et il se prenait à désirer ardemment une famille, un foyer, une intimité affectueuse et calme, faite de confiance et d'estime. Sa vie solitaire le dégoûtait autant que le monde bohème, jadis le sien. Ces deux années de voyages continuels, en l'enlevant à l'étroite routine de ses habitudes de célibataire parisien, avaient modifié ses idées. A voir des pays et des milieux nouveaux, son esprit s'élargissait et mûrissait. Le caractère gai et bon enfant restait le même, mais le cœur assagi exigeait autre chose que les feux de paille passagers qui le réchauffaient jadis.

Sa solitude lui pesait davantage parce qu'elle n'était plus pour lui l'intervalle de repos indispensable entre ses travaux et ses plaisirs.

« Tu as laissé ton cœur en Russie », disaient les amis, en taquinant Talmont sur son changement moral.

Celui-ci riait et ne niait pas. Il pensait alors à la petite épicière belge. « Si encore elle n'était pas épicière ! »

D'ailleurs lui, l'homme des impressions vives, ne les avait pas durables. Sans doute, il n'oubliait pas Berthe, mais la passion violente ressentie à Bruxelles, si vivement que son départ de Belgique avait été un vrai déchirement, cette passion s'atténuait tout doucement, se calmant, s'endormant sous les voiles de l'oubli. Pour Talmont surtout on pouvait dire : Loin des yeux, loin du cœur !

La pensée du mariage, cependant, s'affermissait de jour en jour dans son esprit.

Après l'avoir jadis combattue par tous les sophismes qui régissent les opinions des vieux garçons, il refaisait le procès en sens contraire et se dépeignait le mariage comme le plus charmant des états. Mais pour se marier il faut une femme, et là, Talmont reprenait toutes ses terreurs. Être lié pour la vie à un être dont les défauts lui seraient insupportables, le remplissaient d'effroi ! Et il était très difficile sur ce point. Beaucoup de petits défauts féminins lui semblaient impossibles à supporter. Il voulait une jolie femme, mais pas coquette, intelligente, mais sans pédanterie ni prétentions, femme de ménage, mais pas vulgaire, femme du monde, mais pas mondaine. Où trouver tout cela ? Et Talmont cherchait dans le cercle de ses connaissances et ne trouvait rien, rien, sinon Berthe... Celle-là il la voyait pleine de qualités. Mais il possédait une dose d'amour-propre très forte, l'ami Talmont, et si Berthe lui donnait le bonheur, elle ne lui apporterait guère de gloire.

Il était devenu un personnage. Ses triomphes internationaux le sacraient grand artiste, sa réputation en faisait un homme important. Avec l'argent qu'il gagnait il pouvait, lui aussi, tout comme les artistes arrivés, avoir son petit hôtel rempli de bibelots.

Pourquoi ne ferait-on pas son portrait dans son cabinet de travail, dans son salon, dans sa chambre à coucher, jouant, fumant, mangeant, pourquoi ne décrirait-on pas ses meubles, ses habitudes et sa femme comme on le fait tous les jours dans les journaux illustrés pour les artistes arrivés ?

Mais cette femme ? Si le reporter curieux arrivait à découvrir qu'elle a été pêchée dans une épicerie de Saint-Josse-ten-Noode ?

Et lâchement, pour un mot de critique, supposé par lui seul, Talmont n'osait se dire : Qu'est-ce que cela me ferait ?

Si l'artiste eût confié ses réflexions à Élisabeth par une heureuse inspiration, nul doute que la jeune fille n'eût rectifié ses idées. Elle se serait récriée sur le titre d'épicière. Avec son tact de femme de cœur elle aurait dit à Talmont que son amour, au contraire, avait tout le charme d'un roman et que les journalistes en seraient respectueusement ravis. Mais il ne songea à rien dire à la jeune fiancée. Il n'avait plus guère l'occasion de parler intimement avec elle et ne voulait pas soulever cette question légèrement.

Cependant, Élisabeth et René d'Antibois n'abandonnaient pas leur thème favori quand Talmont arrivait. Les deux fiancés renchérissaient sur les charmes du mariage et Talmont ne les contredisait plus que pour la forme. Il ne niait plus le bonheur, mais il disait : Trouvez-moi une femme parfaite !

Un jour Élisabeth lui dit :

— Vous demandez toujours de vous trouver une femme. Je vais vous en chercher une sérieusement. Mais je vous préviens que si je trouve, vous devez vous exécuter !

— Oui, si vous me trouvez une femme parfaite, mais alors celle-là ne voudra pas de moi.

— Comment ! Elle ne voudrait pas de vous ? Mais c'est là votre erreur. Avec votre

bon caractère, votre réputation de grand artiste, l'argent que vous gagnez à pleines mains, soyez sûr que toutes les maisons s'ouvriront devant vous ?

Toutes les maisons ! Talmont ne put s'empêcher de ressentir un mouvement d'orgueil. Lui, le pauvre petit chantre de village, venu à Paris en sabots, il pouvait s'entendre dire que les meilleures familles s'honoreraient de son alliance et cela, par une femme telle que la comtesse Élisabeth de Frasnes !

Cette fois, il rentra chez lui tout guilleret, se regarda longuement à la glace, se trouva vraiment joli homme et Berthe fut bien oubliée en ce moment-là.

Un jour il reçut un mot de la comtesse de Frasnes.

— Tâchez, cher artiste, disait la douairière, de venir cette après-midi chez moi. Vous êtes trop notre ami pour vous refuser au désir de ma fille qui voudrait vous prier d'organiser la musique de la messe de mariage. Il est temps que nous en parlions.

Talmont ne demandait pas mieux. Seulement il n'était pas libre, l'après-midi. Il pensa qu'en se rendant immédiatement chez la comtesse il la trouverait avant son déjeuner. Il partit aussitôt.

Il trouva toutes les portes de l'appartement ouvertes au milieu d'un va et vient de gens affairés : domestiques, couturières, emballeurs. Tout ce monde courait sans s'occuper du visiteur qui, vainement, passait d'un salon à l'autre, ne rencontrant personne. Devant le petit salon particulier d'Élisabeth, il s'arrêta discrètement. Un amas de cartons et de caisses ouvertes encombrait le sol. Élisabeth passa au moment où Talmont tournait sur lui-même pour s'éloigner.

— Ah ! vous voilà, s'écria-t-elle, vous tombez au milieu d'un grand hourvari. Figurez-vous que j'opère mon déménagement aujourd'hui. Ma mère, comme vous savez, part tout de suite après mon mariage pour Bourg-en-Fagne. Elle ne garde plus cet appartement qu'elle trouve maintenant trop grand pour elle. Elle a l'idée, elle aussi, de ne plus venir à Paris que pour des séjours rapides et de passer l'hiver à Bruxelles avec mon frère. Il faut donc que je fasse expédier d'avance tous mes meubles et mes bagages chez mon futur mari afin de n'avoir plus à m'en occuper après. Entrez donc, et trouvez une chaise libre. Je vais appeler maman.

Elle disparut et revint une minute après.

— Maman arrive à l'instant. Elle est en grande discussion avec Potel pour le luncheon. Comme vous êtes gentil de vouloir bien accepter de jouer à mon mariage, Cela me fait tant de plaisir !

Elle s'était assise près d'une table et tout en causant rangeait un tas de papiers amoncelés.

Une femme de chambre entra, un carton à chaque main.

— Mademoiselle, dit-elle, je viens encore de trouver ces deux cartons au fond de la grande armoire du cabinet. Que faut-il en faire ?

— Donnez-les moi, je vais voir, dit la jeune fille. Vous permettez, Monsieur, aujourd'hui je n'ai pas une minute.

Elle prit les cartons et les ouvrit.

— Ce sont des fleurs, dit-elle, d'anciennes garnitures de robes de bal. Je les avais bien oubliées.

— Il y en a encore de très fraîches, observa la femme de chambre ; regardez les jolies roses.

— J'ai envie d'envoyer tout cela aux bonnes sœurs de Bourg-en-Fagne, dit Élisabeth en prenant les roses dans la main. Elles en feront des guirlandes pour leur chapelle. N'oubliez-pas de les prendre avec vous, Julie, quand vous retournerez là-bas.

— Elles seront bien contentes, les sœurs, dit la camériste en sortant les fleurs une à une du carton. Voilà des œillets qu'on dirait naturels. Tiens, il y a une lettre au

fond du carton ! Et Julie en tira une enveloppe cachetée qu'elle présenta à Élisabeth.

C'est étrange, dit celle-ci en regardant l'enveloppe. Une lettre à mon adresse qui n'a pas été ouverte. Depuis combien d'années est-elle là ? Depuis longtemps certes, et j'espère qu'elle n'était pas pressée, la pauvre personne qui me l'a écrite. L'auteur a dû avoir des impatiences en attendant la réponse. D'autant plus qu'il me disait beaucoup de choses, à en juger par le volume de la lettre ! Et Élisabeth retournait l'enveloppe en riant. « Elle est de Bourg-en-Fagne. C'est drôle ! »

— Ouvrez-là, dit Talmont, qui sentait s'éveiller sa curiosité. Vous allez peut-être découvrir un mystère.

— Emportez toutes ces fleurs, Julie, et si vous en trouvez encore, mettez-les avec celles-ci pour les sœurs.

— L'écriture est élégante, dit Talmont, que la lettre préoccupait.

— Je vois que vous êtes curieux, dit Élisabeth. Je vais calmer votre impatience.

— Elle rompit le cachet et tira de la première enveloppe une feuille de papier couverte d'une écriture fine et une seconde enveloppe, cachetée. Elle regarda la suscription et poussa un cri d'étonnement.

— Non. c'est incroyable, dit-elle. La seconde lettre est pour vous ! Et Élisabeth tendit l'enveloppe à l'artiste, qui la saisit rapidement et lut :

« A Monsieur Talmont,

« Aux bons soins de la comtesse Elisabeth de Frasnes. »

Il se regardèrent tous deux, très intrigués.

— Qu'est-ce que cela ? dit Élisabeth.

Mais déjà Talmont avait ouvert l'enveloppe et dévorait en silence la missive qu'elle contenait. Élisabeth en fit autant.

Quand ils eurent fini, ils se regardèrent de nouveau, très émus.

Talmont fit un geste violent :

— La pauvre chère créature ! fit-il.

— La pauvre enfant, murmura Élisabeth. Qu'a-t-elle dû penser de nous ? Elle s'adresse à moi avec une si naïve confiance ! Elle me conte ses malheurs en peu de mots, mais si dignes, si délicats ! Et moi qui ne savait rien ! Lisez cette lettre, elle est touchante au possible !

— Lisez aussi la mienne. Ah ! la pauvre, douce enfant, comme elle a dû souffrir ! Je comprends tout, maintenant ! Son accueil si froid !

— Comment, vous l'avez vue ? demanda Elisabeth.

— Eh oui, je l'ai vue, et je ne vous l'ai même pas dit. Lisez ma lettre ; je vous conterai cela après ! Je suis un idiot de n'avoir rien deviné ! — Et en proie à une véritable douleur, doublée de remords, Talmont se cacha le visage dans les mains, pour ne pas montrer les larmes qui coulaient le long de ses joues.

Cette fois l'épicière disparaissait et seule la charmante artiste de Bourg-en-Fagne se montrait à ses yeux, telle qu'il l'avait vue dans sa gentille et coquette maison. Il la voyait, dans sa fraîche et juvénile simplicité, lui écrivant, l'appelant dans son malheur, comme un ami sûr, dont elle ne doutait pas. Comme chaque mot de sa lettre portait coup ! il semblait à Talmont que le ton qu'elle prenait avec lui, moins respectueux que dans la lettre à Élisabeth, avait quelque chose de tendre qu'on devinait entre les lignes.

Et lui, l'étourdi, le volage, la tête folle ! Combien de fois avait-il pensé à elle ? S'était-il demandé, une seule fois seulement, ce qu'elle avait pu devenir depuis deux ans ? Ainsi avait-il agi avec ce noble et confiant cœur de femme, qui ne soupçonnait pas qu'on pût lui mentir. Oh ! oui, elle avait dû souffrir et beaucoup devant cet abandon et ce silence!

Elisabeth était émue aussi. Elle ne se trouvait pas non plus sans reproche. A la vérité, depuis deux ans, elle n'avait fait que des apparitions à Bourg-en-Fagne. Pendant ces courts séjours, le château se trouva toujours plein d'invités. Mais était-ce là une cause valable pour l'indifférence qu'elle avait montrée lorsqu'on lui avait parlé vaguement de la ruine de M. Desormes et du départ de la jeune musicienne. Une exclamation égoïste sur le mécompte de n'avoir plus cette ressource à sa portée, une lamentation de sa mère, regrettant les services que lui rendait Mlle Clémence, c'était tout.

Elisabeth se reprochait, maintenant, vivement cette indifférence, qui n'était, chez elle, ni dédain, ni manque de cœur, mais venait d'un concours de circonstances atténuantes.

Talmont lui raconta, dans les plus petits détails, sa rencontre fortuite avec Mlle Desormes et sa vieille cousine. Il y mit toute la véhémence de sa nature impressionnable. Il s'expliquait, maintenant, la froideur de Berthe, son accueil étonné et méfiant et aussi son refus, le lendemain, de lui donner une explication satisfaisante. Elle était trop fière pour lui conter sa déception ! Et pourtant avec quelle bonté elle lui avait pardonné !

Elisabeth écoutait, vivement intéressée, et déjà se demandant ce qu'elle allait faire pour réparer cet apparent oubli.

L'arrivée de la comtesse de Frasnes et de Réné d'Antibois surprit les deux amis dans une vive agitation, et le récit de la trouvaille des deux lettres fut le sujet de la conversation pendant tout le déjeuner, pour lequel on avait gardé Talmont. Celui-ci, du reste, était dans un état fiévreux, passant d'un morne accablement à une exaltation extrême, et il fallut les paroles calmantes de la comtesse et la douceur persuasive d'Elisabeth pour apaiser un peu sa douleur.

— Il faut que nous réparions cela, disait-il, mais comment ?

— Voulez-vous que je vous donne le vrai et le seul moyen ? dit Elisabeth.

— Oh ! oui, dites vite, je vous en supplie.

— Eh bien, épousez-la !

— L'épouser, s'écria Talmont qui s'arrêta d'abord surpris. L'épouser ! Mais oui, voilà le seul et le vrai moyen, fit-il avec un geste de joie. Oui, l'épouser, la rendre à son art, l'ôter à cette odieuse boutique, lui faire une vie d'autant plus heureuse qu'elle a été plus misérable. Oh ! oui, que voilà une bonne idée !

— Ainsi, dit Elisabeth, qui riait, si je ne vous l'avais pas suggérée, vous ne pensiez pas à lui donner votre cœur ?

— Mon cœur, mais elle l'a depuis longtemps ! Je l'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois.

— Mais alors, sapristi, dit d'Antibois, un peu agacé, que ne l'épousiez-vous de suite ? Tout au moins que ne lui faisiez-vous une demande formelle l'autre jour quand vous l'avez vue ?

Talmont baissa la tête.

— J'ai été lâche ce jour-là, je l'avoue, ne m'accablez pas, j'en ai eu assez de remords. Mais si vous saviez quelle horreur j'ai eue du mariage jusqu'à présent !

— C'est vrai cela, opina Elisabeth.

— Eh bien maintenant, dit René d'Antibois avec fermeté, si vous êtes un honnête homme, et vous l'êtes, certainement, abandonnez votre suffisance de maestro couvert de lauriers, et allez quérir cette petite perle que vous délaissez si maladroitement. Agenouillez-vous devant elle et demandez lui pardon, trop heureux si elle veut bien vous l'accorder par le don de sa main.

— Je le ferai certainement, dit résolument Talmont. Oui, cette fois je n'hésiterai plus. Je suis décidé et vraiment je ne comprends pas comment il m'a fallu cet événemen

pour en arriver là. Comme vous le dites c'est une perle, et je n'appréciais pas ce trésor !

— Allez, mon cher, dit d'Antibois, le mariage n'est pas si effrayant qu'on le croit, n'est-ce pas Élisabeth ?

La jeune fille regarda tendrement son fiancé.

— Je ne pense pas, dit-elle en souriant.

Je vais donc partir pour Bruxelles. Quand ? Demain ? Ce soir ?

Attendez, j'ai aussi mon mot à dire, interrompit Mlle de Frasnes, moi aussi j'ai à effacer les jours douloureux dont j'ai été la cause involontaire. Je vais donc vous prier, mon cher Talmont, de ne pas aller à Bruxelles aussi vite, j'ai un petit plan que je veux mûrir, et comme cela demande encore un peu de réflexion et que j'aime à consulter ma mère, je vous prierai de me faire le plaisir de revenir demain, voulez-vous ?

— Comment ne voudrais-je pas ? Je vais me morfondre d'ici-là dans ma solitude, n'ayant personne à qui confier mes agitations, car je vais être très agité. L'idée de me marier, cela bouleverse toutes mes habitudes !

XII

Chère Élisabeth,

J'ai suivi vos instructions à la lettre, ravie de remplir le joli rôle de fée que vous m'avez donné dans cette intéressante idylle que vous voulez mener à bonne fin et que nous intitulerons : les amours de Talmont.

Je me suis donc rendue à la rue indiquée, une bien vilaine et triste rue où le fracas de mon équipage faisait mettre tout le monde aux fenêtres. J'ai trouvé Mlle Clémence, pesant du sucre, fort étonnée de me voir entrer et ne sachant que devenir entre ses clients et sa visiteuse. J'ai dit : « Ne faites pas attention à moi, je vous parlerai à mon tour » ; mais elle est bien vite allée appeler Berthe qui est arrivée, toujours gentille et simple, mais avec des yeux cernés et une mine pâlotte qui m'a fait de la peine.

Je lui ai pris la main à travers le comptoir, ce qui l'a tout aussi étonnée que les clients, puis je lui ai demandé une minute d'entretien.

Elle m'a fait entrer dans son arrière-boutique, si petite, si sombre, que je n'ai pu m'empêcher de lui dire qu'elle avait un grand mérite de vivre dans un si triste réduit.

Puis j'ai fait ma commission. Vous lui demandiez de venir jouer à la messe de mariage, en accompagnant Talmont pour un morceau avec orgue, piano et violoncelle. Elle devait accepter, sans quoi elle vous ferait une peine énorme, puisqu'elle représentait pour vous votre cher Bourg-en-Fagne et l'un des plus précieux souvenirs de votre vie de jeune fille.

Je lui ai dit cela le plus gentiment que j'ai pu, et j'ai vu qu'elle était touchée, car ses yeux devenaient humides.

— Mais, madame, voici deux ans que je n'ai joué du piano !

— Le mien est à votre disposition. Vous pouvez venir y étudier toute la journée. Et si vous voulez, mettez votre chapeau, je vous ramène chez moi refaire connaissance avec l'art.

— Hélas ! il n'y a pas que cette question. Je vous le dirai bien franchement, il y a la question d'argent. Pour faire ce voyage, pour avoir les toilettes nécessaires, il me faut une bourse bien garnie, et je vous avoue que, non seulement la mienne ne l'est pas, mais encore que je me regarde comme devant, avant tout, payer les dettes de mon père.

— Oui, sans doute, mais vous ne pouvez pas refuser les cadeaux qu'on vous offre ; or, Élisabeth désire vous offrir les toilettes nécessaires à votre petit voyage à Paris, et je vous emmène avec moi au mariage ; vous n'aurez pas à vous occuper de votre billet.

J'avais réponse à tout. La résistance devenait de plus en plus faible. L'arrivée de

Mlle Clémence acheva la victoire. Dès que je l'eus mise au courant de l'objet de ma visite, elle devint mon alliée.

— Il y a deux ans, j'aurais peut-être hésité à vous la confier, me dit la bonne âme ; maintenant le malheur l'a assez mûrie pour que je ne redoute plus les illusions ni les déceptions.

J'ai ramené Berthe dans ma voiture. Elle riait comme une enfant et moi aussi. Cela nous amusait beaucoup toutes deux.

Mon mari l'a reçue paternellement. Vous savez qu'André, depuis qu'il se lance dans la politique et pose à l'homme sérieux, devient paternel avec les jeunes filles. Berthe a un peu rougi en le revoyant. Je crois toujours qu'elle a eu un faible pour lui, et cela ne m'étonne pas, du reste.

Mais le moment pathétique c'est quand j'ai amené Berthe devant mon bel Erard et que je l'ai ouvert avec cérémonie. André nous avait suivies et nous regardait.

La pauvre petite tremblait en s'asseyant. Elle a fait quelques accords, quelques roulades d'essai et, ma foi, a entamé sans broncher l'andante spianato de Chopin. Je n'ai jamais vu un visage plus heureux, un air de béatitude plus complète. Elle resplendissait ; ce n'était plus une petite épicière, c'était l'artiste dans toute sa beauté. André et moi en étions émus.

Après la dernière note, elle m'a pris les mains et les a baisées follement, en pleurant ; moi, je l'ai embrassée comme une sœur.

Elle est ravie, elle n'a rien oublié; mais les doigts sont raides, il faudra du temps pour les remettre.

Nous nous sommes arrangées à son insu, Mlle Clémence et moi. La vieille cousine va louer une demoiselle de magasin à mes frais pour tous ces jours-ci, et Berthe maintenant arrive dès le matin chez moi. Je lui ai mis un piano d'études dans le vieux salon qui fait suite à la galerie, et là elle travaille toute la journée, et certainement remplira avec succès son rôle dans la cérémonie.

Pendant ce temps, je m'amuse beaucoup à lui préparer des toilettes.

Hier je l'ai menée chez Roup et je lui ai fait faire trois costumes, pour le voyage, pour l'après-midi et pour le soir. Elle était délicieuse, ainsi habillée. Elle s'effraie de ces dépenses, mais je lui ai dit que j'en ferai encore bien d'autres. Elle m'assure qu'elle rêve et par moments doit se tâter pour se reconnaître elle-même.

Nous arrivons jeudi tous les trois. Votre mariage a lieu mardi ; nous aurons donc encore bien le temps de bavarder sur tant de choses diverses et importantes qui nous occupent. Je logerai Berthe à mon hôtel, pas loin de nous.

André se moque de moi. Il prétend que je mets toujours trop d'enthousiasme dans ce que je fais. Je pense qu'il ne trouve pas cependant que je mets trop d'enthousiasme à l'aimer !

Quant à Talmont, soignez-le. Je suis persuadée qu'il fera le meilleur mari de la terre, mais jusqu'au pied de l'autel, craignez les revirements.

A bientôt.

Votre sœur affectionnée,
VERA.

La comtesse André se trompait. Talmont n'avait qu'une idée fixe : son mariage.

A la vérité, il avait disparu pendant trois jours d'une façon mystérieuse, donnant à Élisabeth de grandes inquiétudes et à Jan Verbist beaucoup d'ennuis. Mais il reparaissait si joyeux, si épanoui, que ses amis se trouvaient rassurés. D'ailleurs, chez la douairière, on arrivait aux derniers jours avant la noce, et chacun avait trop à faire et à penser pour s'occuper aussi activement des sentiments intimes de Talmont.

Celui-ci mordait son frein en attendant Berthe, et pour patienter il s'était mis à faire

la revue de son appartement. Tous les livres, toutes les gravures qui lui parurent indignes des yeux de sa pure fiancée furent brûlés impitoyablement. Il appela la concierge pour lui donner un monceau de bibelots, de nœuds de rubans et autres objets de provenance féminine.

Il vida ses albums à photographie et comme Jan Verbist arriva au moment d'une hécatombe de jolies femmes, il faillit se brouiller à jamais avec lui par la fureur qu'il mit à arracher des mains du pauvre violoniste quelques photographies que le dit Jan affirmait avoir, autant que lui, le droit de posséder.

Enfin ce bienheureux jeudi arriva.

Talmont avait promis à Elisabeth qu'il n'irait pas à la gare, mais qu'il viendrait attendre les voyageurs chez sa mère. Il ne put résister au désir de voir Berthe un peu plus vite. Caché dans un recoin obscur, il vit arriver le train de Bruxelles, les portières s'ouvrir et deux femmes très élégantes, vêtues du même costume de voyage, descendre, aidées par André de Frasnes. Talmont eut un moment de désespoir. « Elle n'y est pas ! » pensa-t-il ; mais soudain les deux voyageuses se retournèrent, et l'artiste vit, coiffées du même élégant chapeau, la comtesse Vera et Berthe, mais une Berthe si sûre d'elle-même, si *chic*, qu'il ne pouvait en croire ses yeux.

Un sentiment de délicieuse satisfaction l'envahit. Il aurait non seulement une jolie femme, mais une femme qui lui ferait honneur ; son amour-propre trop sensible pouvait être satisfait.

Il profita du brouhaha de la sortie pour se glisser inaperçu, regagna le fiacre qui l'attendait, et fut arrivé chez la douairière de Frasnes quelques minutes avant les voyageurs.

— J'avais peur que vous ne soyez pas ici à temps, dit Elisabeth ; je me figurais que vous seriez accouru une heure à l'avance.

— J'ai fait une course pressée, répondit Talmont qui rayonnait ; j'entends monter ; les voilà !

La porte s'était ouverte. Vera et Berthe entrèrent ensemble. Ainsi habillées de même, elles avaient presque l'air de sœurs.

Tout le monde se récria.

Mais pendant qu'André et sa femme se jetaient au cou de leur mère, Elisabeth, prenant Berthe par la main, se tournait vers Talmont, muet de joie :

— Ma chère Berthe, dit-elle, je veux que le premier pas que vous faites chez moi soit pour vous marqué d'un événement heureux. Vous avez devant vous un homme qui vous aime et qui n'ose vous le dire. Il serait le plus comblé des mortels si vous vouliez lui donner votre main.....

Berthe était devenue très pâle. Talmont s'agenouilla, suppliant :

— Dites oui, je vous en prie, murmura-t-il.

La jeune fille regarda autour d'elle éperdue. Toute la famille attendait sa réponse. Elle laissait ses mains dans celles de l'artiste, si émue qu'elle tremblait.

— Vous ne m'aimez donc pas? dit Talmont, déjà bouleversé de ce silence.

— Oh ! si, répondit-elle involontairement.

— Alors, dites oui, reprit Elisabeth ; il est si malheureux !

Berthe se tourna vers la comtesse de Frasnes :

— Que me conseillez-vous, madame? Voici une demande qui me rendrait bien heureuse, qui serait pour moi le paradis sur terre, et cependant je ne puis accepter. Une femme qui a été pour moi une seconde mère, m'a sacrifié tout, son existence calme et tranquille, sa maison si pleine de souvenirs, ses goûts, ses habitudes, son repos, tout ! Et à mon tour je l'abandonnerais pour goûter en égoïste le bonheur qui m'est offert? Non, je ne puis me résoudre à ce que je crois une lâcheté.

Talmont s'était relevé d'un bond ; son visage exprimait toute la joie d'un triomphe complet.

— A moi maintenant ! dit-il solennellement. Et tirant un papier de sa poche, il le présenta à Berthe. Voici l'acte d'achat de la maison de Mlle Clémence ; c'est maintenant votre propriété, l'acquisition est faite en votre nom. Il me semble que si Mlle Clémence a conservé ses goûts de jadis, elle ira se réinstaller avec plaisir dans sa vieille maison, pour y reprendre ses fonctions de sacristine.....

— Oh ! dit Berthe, vivement touchée, vous avez fait cela ! Que vous êtes bon !... Mais, ajouta-t-elle, maintenant qu'elle est habituée à ma société, elle se trouvera bien solitaire à Bourg-en-Fagne ?

— Je ne le veux pas, dit Talmont en tirant un second grimoire de sa poche, car nous viendrons passer l'été non loin d'elle, dans votre maison, ma bien-aimée fiancée, que vous voudrez bien accepter comme cadeau d'accordailles.

Berthe ne dit plus rien, elle pleurait. Tous les autres crièrent d'une seule voix :

— Bravo, Talmont !

— Ai-je bien réparé ? dit-il en riant pour cacher, lui aussi, son émotion ; et ouvrant les bras, il attira Berthe sur sa poitrine. Ma bien chérie, c'est que j'ai tant à me faire pardonner ! ajouta-t-il en déposant un long baiser sur son front.

— Qu'avez-vous donc à vous faire pardonner ? répondit Berthe en se dégageant ; vous me comblez de bonté.

— Et ceci donc ! dit Elisabeth en montrant la lettre retrouvée.

Berthe devint toute rouge.

— Ma lettre ? dit-elle,

— Que j'ai retrouvée il y a huit jours au fond d'un vieux carton. Comment est-elle venue là, personne ne peut le dire ; c'est seulement alors que je l'ai décachetée. Ma pauvre enfant, nous vous avons fait souffrir bien involontairement, et vous avez dû bien mal nous juger, Talmont et moi.

— Je rêve, dit Berthe ; c'est comme un conte de fées.

— Si nous entrions au salon, nous pourrions causer tout en prenant du thé, dit Vera en passant son bras sous celui de sa belle-mère. Ah ! chère maman, comme tout le monde est heureux aujourd'hui chez vous !...

. . . . . .

Les portes de Saint-Augustin sont ouvertes au large. Dans l'intérieur de l'église, la foule est contenue difficilement par les suisses en grande tenue. Des fleurs et des cierges parfument et illuminent l'autel. Un large tapis de velours descend jusque dans la rue.

Les voitures les plus armoriées de Paris circulent non sans peine au milieu du tassement des curieux se pressant pour voir descendre le cortège qui sort lentement de voiture et va se ranger près de la porte pour escorter la mariée.

On se nomme un à un les personnages, on commente la beauté des femmes, les toilettes, les chapeaux et les équipages.

Le Tout-Paris du potin est là, car le mariage de Mlle de Frasnes avec l'un des plus élégants sportsmen de l'aristocratie est certainement un grand événement.

Un peu pâle, très émue, Elisabeth s'avance au bras de son frère, plus que jamais décoratif, ainsi que le pense Vera en le regardant avec admiration. Elle baisse les yeux sous les regards curieux qui la détaillent et monte lentement les degrés que balaie la longue traîne blanche de sa robe.

Tout à coup l'orgue éclate en puissants accords roulant, dans les voûtes du temple, les ondes sonores de ses harmonies triomphales.

A l'autel, l'évêque s'avance, entouré d'une phalange de prêtres. C'est un ami de la famille d'Antibois, venu de son évêché du Midi pour unir les jeunes époux. Les orne-

ments aux lourdes broderies d'or étincellent sous le double éclat des cierges et du soleil radieux.

Berthe est agenouillée à la balustrade du jubé. Talmont est à côté d'elle. Tous deux regardent ce pompeux et brillant défilé, émus presque autant que les futurs époux.

— Bientôt ce sera notre tour, dit le jeune homme en se penchant vers sa fiancée. Ce ne sera pas aussi grandiose qu'aujourd'hui; mais en serons-nous moins heureux ?

Berthe fit signe que non, et tous deux se turent dans cette communauté d'impressions si douce aux amoureux.

Jamais la voix grave du violoncelle de Talmont ne chanta avec plus de sentiment. L'auditoire en frémissait.

— Ah ! cher ami, dit Berthe quand ils eurent fini, vous avez encore mieux joué qu'à Bruxelles.

— Parce que j'aime encore mieux aujourd'hui qu'alors.

— Venez prier près de moi, dit la jeune fille en attirant près d'elle son fiancé ; nous avons besoin de dire à Dieu notre reconnaissance. Et tenez, je vais vous demander quelque chose ici, qui me ferait grand plaisir.

— Dites, mon amour.

— Je voudrais que nous nous mariions à Bourg-en-Fagne, dans cette vieille église où j'ai été baptisée et dans cette ville où pour la première fois je vous ai vu et où... je vous ai aimé !

. . . . . .

Le pélargonium rose est revenu fleurir au milieu de la fenêtre à menaux. Mlle Clémence montre, à côté de la fleur, son profil calme, un peu plus jauni seulement. La petite chambre où elle travaille est toujours la même, et il lui semble qu'elle vient de faire un mauvais rêve, un cauchemar dont elle est heureusement délivrée.

Le curé, qui sort de la cure, lui envoie en passant un salut affectueux. Il a rendu bien vite à sa vieille sacristine l'emploi qu'elle occupait si consciencieusement.

Il salue aussi en souriant un homme et une jeune femme qui montent lentement la rue en s'appuyant l'un sur l'autre.

C'est l'heure de la visite quotidienne du jeune ménage Talmont.

— Il me semble que vous arrivez plus tard aujourd'hui, dit Mlle Clémence en rajustant ses lunettes dérangées par les baisers des deux époux.

Berthe rougit un peu en regardant son mari :

— Nous sommes un peu agités aujourd'hui, cousine Clem, dit gaiement Talmont, c'est que nous avons une demande à vous faire : nous venons vous prier d'être marraine.

MAVIL.

LA CONQUÊTE DU CONGO

(SUITE)

Fertile en faits d'armes brillants, marquée de décisives victoires, la campagne arabe devait avoir pour l'avenir de l'État Indépendant les plus heureuses conséquences. L'Arabe, cet implacable ennemi de tout progrès civilisateur, avait pour toujours disparu du chemin. Comme on extirpe un chancre dont les pestilences empoisonnent le corps, on avait à jamais anéanti la puissance esclavagiste. Ses chefs n'existaient plus, morts, disparus ou faits prisonniers. Dernier vestige d'une race et d'un empire hier encore florissants, le vieux Tippo-Tip demeurait seul, réfugié à Zanzibar et désormais impuissant.

Et la route, débarrassée des pires obstacles, s'ouvrait largement à l'activité nouvelle.

*
* *

Cette histoire tient du roman-feuilleton. Les personnages qui l'encombrent sont incessamment actifs. Ils vont, ils viennent dans tous les sens, et lorsqu'on a raconté les gestes et les exploits des uns, il faut revenir aux autres en remontant le cours des événements.

Tandis que l'initiative gouvernementale poursuivait l'œuvre d'anéantissement de la race arabe et s'apprêtait à diriger vers les extrêmes limites du territoire les grandes explorations qui devaient clore la période géographique de la conquête, l'initiative privée, avec une égale énergie, préparait des expéditions de recherche et ouvrait au commerce européen des voies nouvelles de pénétration.

Et ce n'est pas un des côtés les moins caractéristiques de cette histoire que la confiance avec laquelle les intérêts privés du commerce ont suivi et secondé les desseins civilisateurs et humanitaires du Roi. A l'heure actuelle, plus de vingt sociétés par actions, représentant un capital d'environ soixante millions de francs, ont été constituées en Belgique pour l'exploitation commerciale du Congo. Ces chiffres ont leur éloquence : ils consacrent d'indéniable façon les facultés colonisatrices des Belges.

***

Tandis que se déroulaient dans le Manyema les sanglants événements dont le précédent article a raconté la suite, une Société nouvelle, la *Compagnie du Katanga*, préparait la reconnaissance définitive de tout l'immense territoire, encore inexploré, situé au sud-est de l'État.

Dès le commencement de 1891, deux expéditions s'étaient formées dans le but spécial de faire une reconnaissance complète du pays au point de vue de ses ressources minérales.

La première était placée sous les ordres du capitaine Stairs, compagnon de route de Stanley lors de l'expédition au secours d'Emin Pacha. Elle prit la route de la côte occidentale et, partie de Zanzibar au mois de juillet, elle gagnait, par Tabora et Karema, le lac Tanganyka et de là se dirigeait vers l'intérieur.

L'autre expédition, qui avait pour chef le capitaine Bia, choisit la route occidentale. Partie d'Anvers au commencement de mai, elle gagna le Bas-Congo, puis le Kassai et le Sankuru, et quittant Lusambo au mois de novembre, marcha vers le Katanga.

En même temps, M. Alexandre Delcommune, qui se trouvait à cette époque sur le Lomami, qu'il explorait pour le compte de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*, descendait vers le Sud et se dirigeait vers le royaume de Msiri.

Ainsi, trois expéditions convergeaient vers les confins du Sud. Toutes trois furent douloureuses et rudes et connurent des heures funestes. Au point de vue commercial elles eurent de décevants résultats, mais combien elles apparaissent comme fertiles et brillantes en découvertes géographiques : Le cours du haut Lomami tracé, le Luapula et le Lualaba reconnus, le problème des sources du Congo était définitivement résolu. Enfin elles eurent cette conséquence inespérée de débarrasser un riche et vaste territoire de la domination d'un chef malfaisant et cruel, le vieux Msiri, roi du Katanga, dont les exactions avait transformé une contrée prospère en un pays de misère et de famine.

Delcommune le premier parvint à Bunkeia, capitale de Msiri. Toutes les tentatives qu'il fit pour obtenir la soumission du chef demeurèrent infructueuses et, devant cette obstination menaçante, il dut se retirer vers le Sud. La contrée

était en pleine guerre civile, partout la cruauté du tyran avait suscité des révoltes et la famine, conséquence inévitable, désolait le pays entier. Ce furent des jours terribles pour l'expédition.

« Nous mîmes sept jours pour parcourir cette distance, » dit Delcommune dans le rapport qu'il adresse à la Compagnie, « et pendant ces sept jours nous ne vîmes aucun village, aucune culture, aucun gibier ! Notre nourriture se composa exclusivement de champignons et de quelques fruits des bois. L'expédition souffrit dans cette terrible marche tout ce qu'une caravane peut souffrir...

On mangea le dernier âne... Ce fut une goutte d'eau dans la mer ! Porteurs et soldats tombèrent les uns après les autres pour ne plus se relever. Ce fut une véritable marche funèbre, et le sentier de malheur fut jalonné par les cadavres de nos fidèles serviteurs...

« La famine ! Contre ce terrible fléau il n'y a pas d'énergie qui tienne; il faut courber l'échine et laisser mourir son monde. C'est terrible, plus terrible que jamais j'aurais pu me l'imaginer, moi qui, cependant, ai le cœur cuirassé contre les émotions.

« Voir les hommes s'affaisser sur les bords du sentier, les yeux hagards, rentrant leur ventre déprimé et disant : « Maître, j'ai faim et je vais mourir ! » Et lorsque cette scène se répète cinq, dix, quinze fois par jour, il faut avoir un triple airain sur le cœur pour ne pas être torturé de pitié à la vue de ces

pauvres diables qui vous ont suivi fidèlement, qui ont partagé vos souffrances et vos dangers, qui tombent et que l'on ne peut cependant pas secourir. »

Ainsi passèrent de longs mois de misère. Mais l'expédition n'était pas au bout de ses épreuves. Poursuivant sa route en descendant le Lualaba, sans cesse coupé de chutes et de rapides, Delcommune se trouva bientôt définitivement arrêté. Devant lui se dressaient les montagnes infranchissables de la chaîne de Nzilo.

« Que l'on se figure, dit l'explorateur, une chaîne de montagnes de plus de 300 mètres d'altitude, s'élevant d'un seul jet de la plaine et courant perpendiculairement au fleuve.

« A première vue, on se demandait par où courait le Lualaba. Une simple entaille lui livrait passage, passage effrayant où il se ruait avec une violence indescriptible. Cette gorge étroite, ce couloir de 20 à 30 mètres de large, était long de 70 kilomètres. Je n'ai jamais rien vu de si sauvage et de si terrifiant.

« Le fleuve, grossi par de petits, mais nombreux affluents, se précipite dans la gorge avec une force inouïe, qui ôte tout espoir de le suivre dans sa course furibonde. Il tombe de chute en chute. Sur les 76 kilomètres que mesure la gorge, nous avons relevé une différence de niveau de plus de 500 mètres. »

Devant cet obstacle infranchissable la vaillante troupe dût battre en retraite et regagner Bunkeia, où elle devait apprendre d'extraordinaires nouvelles.

L'expédition Stairs, venant du Tanganyka, avait pu, pendant que Delcommune se débattait contre la famine, parvenir jusqu'à la capitale de Msiri. Elle aussi avait trouvé le pays dans un triste état. Les propositions de Stairs au vieux chef pour l'amener à faire sa soumission au Gouvernement furent aussi mal accueillies que celles de Delcommune, mais la rupture des négociations ne devait plus être aussi pacifique.

Msiri devenait menaçant. Stairs brusqua les choses et planta sur une colline voisine du village le drapeau bleu étoilé d'or. Ses hommes conduits par le capitaine Bodson, marchèrent gaillardement à l'ennemi. Le combat fut court, mais terrible. Msiri tomba, frappé de trois balles de revolver, mais le capitaine Bodson, qui avait fait preuve d'un courage peu commun, fut atteint d'une balle au côté droit et mourut quelques heures après. Et tandis que ses amis s'empressaient autour de lui : « Je vais mourir, dit-il, mais vous direz à mes compatriotes que je ne suis pas mort en vain. Remerciez Dieu, car j'ai délivré ce beau pays d'Afrique de l'un de ses plus détestables tyrans. »

Les effets bienfaisants de la mort de Msiri ne tardèrent point à se faire sentir. Les chefs principaux de la contrée, délivrés d'un joug oppresseur, s'en vinrent reconnaître le drapeau de l'État et la guerre civile finie, tout rentra bientôt dans le calme. Stairs, à la recherche de mines de cuivre et de gisements d'or, put parcourir le pays sans danger et reprendre la route de la côte orientale. Mais il ne devait pas aller jusque là. Une fièvre hématurique l'emporta subitement, comme il touchait au port.

De son côté, l'expédition Bia, partie de Lusambo, avait poursuivi l'exploration de la contrée. A son arrivée à Bunkeia elle apprit la mort de Msiri et le départ de Stairs. Terrassée par des maux de toute espèce, une partie de la caravane dut y prendre un repos forcé, tandis que Bia, accompagné du lieutenant Francqui,

reprenait sa marche vers le Sud. Ce fut encore une brillante exploration, certes la plus brillante des trois au point de vue géographique. Mais Francqui devait revenir seul. Emporté lui aussi par une fièvre hématurique, le capitaine Bia était mort à la tâche.

Après des vicissitudes infinies, de longs mois de souffrances encore, les deux expéditions, celle de Delcommune et celle de Bia, dont Francqui avait

pris la direction, se trouvèrent à Lusambo et rentrèrent ensemble en Europe.

On se souvient encore de la réception triomphale qui fut faite ici aux vaillants explorateurs du Katanga. Et s'ils connurent là-bas des jours de famine, je pense qu'au retour leur estomac put se montrer satisfait de la compensation. Ce fut une suite ininterrompue de banquets, de réceptions, de spectacles de gala, tout l'ordinaire appareil des manifestations de ce genre.

***

Cependant, vers les régions extrêmes du Nord, les troupes de l'État poursuivaient l'occupation effective du territoire.

Depuis le départ de l'expédition Van Kerkhoven vers le haut Uellé, il y a

eu dans cette direction, jusqu'à l'heure actuelle, toute une fièvre d'activité, dont la raison d'être est simple, et que l'on attribuait, à l'origine, aux plus mystérieux desseins.

Récemment encore, les incursions des Derviches, que repoussèrent victorieusement les forces de l'État, ont confirmé la nécessité qu'il y avait à occuper d'une manière constante ces régions fertiles, riches en ivoire, habitées par une population dense et très intelligente, qu'il était urgent de protéger contre les ennemis du dehors.

Aujourd'hui, fort heureusement, l'ennemi est réduit à merci. Comme les Arabes du Manyema, les Derviches du Nord ont dû céder et disparaître devant l'énergie et la ténacité de nos officiers, vaillamment secondés par les troupes bien disciplinées de l'État Indépendant.

Aujourd'hui, l'ère des grandes explorations est close.

L'histoire doit prendre une direction nouvelle et faire apparaître toute l'activité de l'action gouvernementale dans le domaine économique. Dans ces régions inconnues d'hier, tout un État est né, avec une organisation solide, une constitution complète, une individualité distincte.

Dans l'ordre administratif, d'admirables et rapides progrès ont été réalisés. Toute une armée de fonctionnaires est distribuée sur l'immense empire et des cités populeuses, presque européennes, se dressent là où il y a peu de temps encore on ne voyait que des roches nues et des paysages incultes.

L'étude de cette intéressante partie du problème congolais fera l'objet d'un prochain article.

(*A suivre.*) HENRI WAUTERS.

LA TRAGÉDIE

Ce que j'ai dit de la tragédie dans un des précédents numéros de la *Revue Mauve*, nous a valu de M. Pierre Denis un article important auquel je ne peux malheureusement répondre que quelques mots, faute de temps et de place.

M. Denis semble me reprocher de n'avoir pas posé la question avec toute la précision désirable et de ne m'être occupé que de l'interprétation du répertoire tragique, sans rechercher, par une comparaison entre le théâtre classique et le théâtre moderne, la cause de la décroissance du goût public pour une forme qui a eu autrefois tant d'admirateurs enthousiastes.

En vérité, je ne voulais pas parler d'autre chose et j'avais cru précisément être aussi catégorique que possible.

A cette question nettement posée : Pourquoi n'aime-t-on plus la tragédie ? J'avais non moins nettement répondu : Parce qu'on l'interprète mal.

Voilà ma thèse. On peut essayer de la réfuter, mais non me demander pourquoi je n'en ai pas choisi une autre.

Au reste, M. Denis n'est pas absolument contraire à mon opinion. Il n'aime pas plus que moi les excès déclamatoires, les ronrons emphatiques et les contorsions des comédiens qui s'imaginent s'élever à la noblesse et au pathétique, en sortant de la nature et de la vérité.

Mais il excuse ces énergumènes, en pensant qu'ils n'ont pas d'autre moyen de dramatiser des pièces vides d'action et d'ajouter ce qui manque au texte. C'est une autre thèse : la tragédie ennuie parce qu'elle est ennuyeuse.

Evidemment cette thèse diffère du tout au tout de la mienne ; et si elle ne m'étonne pas — elle n'est point neuve et elle a eu d'illustres défenseurs, surtout aux beaux jours

du romantisme flamboyant, — si même elle ne me choque pas, car je suis pour la tolérance, et d'ailleurs M. Denis ne va pas, comme on le fit en 1830, jusqu'à traiter Racine de polisson, du moins j'avoue ne pouvoir admettre aucune des raisons sur lesquelles il l'appuie.

M. Denis estime que si j'avais examiné attentivement ce qu'est le théâtre moderne, j'aurais tout de suite découvert ce qui manque à la tragédie. Eh bien, cet examen j'ai eu souvent l'occasion de le faire et de le faire à fond — l'an dernier, par exemple, j'ai donné aux Académies, dix-huit conférences sur ce sujet — et ces études m'ont conduit précisément à la conclusion contre laquelle M. Denis proteste. Plus j'ai étudié le théâtre moderne que j'aime et dont je suis loin de contester la valeur, et plus j'ai compris ce qui lui manquait, plus je l'ai trouvé inférieur aux œuvres de Corneille et de Racine.

Que restera-t-il de tant de pièces bien faites assurément, curieuses, intéressantes, émouvantes et qui ont eu de retentissants succès, mais d'une portée inférieure ? Je doute que dans trois siècles il y en ait beaucoup qui soient discutées comme le sont encore *Polyeucte* ou *Phèdre*.

Une telle vitalité doit avoir une cause et il faut expliquer pourquoi ces tragédies sont encore bien vivantes, plus vivantes, incontestablement, que les drames de Victor Hugo ou de Victorien Sardou ; car si on ne les goûte plus autant qu'autrefois, à la scène, la grande majorité des lettrés continue à en faire ses délices, sans se restreindre, comme M. Denis, au seul Corneille qui nous élève peut-être plus qu'il ne nous émeut et auquel je ferais plutôt qu'à Racine le reproche de trop raisonner. Ses héros, selon le mot de Sainte-Beuve, ergotent souvent avec eux-mêmes jusque dans la passion. Pour ma part, je trouve que le théâtre gagne en vérité avec Racine ce qu'il a peut-être perdu en hauteur. Les personnages de Corneille sont, en effet, tout d'une pièce, et on a pu dire très justement qu'ils ne s'écartent jamais des maximes auxquelles ils ont rangé leur vie. La manière de Racine est moins puissante, moins sublime ; mais s'il est moins vigoureux, il est aussi moins abstrait et plus humain. Quoi qu'il en soit de cette vaine question de préséance, je ne vois pas dans tout le vaste domaine du théâtre moderne quel nom on pourrait sérieusement opposer à ceux de ces deux grands génies.

La moindre comparaison suffirait pour établir immédiatement la supériorité des maîtres du XVIIe siècle sur nos plus illustres contemporains. Ceux-ci — et M. Denis en fait la remarque — doivent tout à Racine. Tous, plus ou moins, dit M. Denis, « ils procèdent de Racine par le féminisme, par l'importance donnée aux passions amoureuses ». On pourrait ajouter qu'ils s'inspirent encore de Racine, en observant d'une manière plus ou moins apparente, ces lois de l'unité sans lesquelles il n'y a pas d'œuvre d'art absolument belle. Mais M. Denis se plaint qu'à l'exemple de Racine, « ils substituent l'analyse psychologique ou se prétendant telle, à l'action synthétique » et que leurs personnages au lieu d'être des caractères logiques appartenant à une race, à une classe, à une fonction sociale, ne soient que des créations chimériques, des êtres sans réalité, obéissant comme des pantins à la fantaisie, au caprice de l'auteur.

Ces critiques sont fort justes ; mais faut-il les faire remonter jusqu'à Racine ?

Je ne le pense pas ; et Racine, je l'avoue, m'apparaît bien près de la perfection. Oh ! Je suis loin de croire qu'il n'y ait pour les poètes tragiques qu'à imiter Racine. Je suis persuadé, au contraire, de la nécessité pour l'art d'évoluer, et du danger qu'il y a pour lui à s'immobiliser dans des formules systématiques. J'espère que la tragédie finira par se renouveler en appliquant des formules différentes, aussi belles, peut-être plus belles que celles qui ont produit Andromaque et Britannicus. Mais en attendant, je ne vois rien, à cette heure, qui vaille de faire oublier ces chefs-d'œuvre. Et d'ailleurs, si le succès de Wagner n'a pas fait tomber en discrédit les œuvres de Bach et de Mozart, nées d'une

technique différente et d'une autre inspiration, le triomphe d'une école nouvelle, si grand qu'il puisse être, n'amoindrira jamais la gloire d'un Corneille ou d'un Racine.

La forme, chez eux, est telle qu'ils resteront toujours de merveilleux modèles pour guider les poètes et pour donner au peuple, qui en a tant besoin, la sensation de la vraie beauté.

M. Denis peut ne pas aimer la tragédie, c'est son droit ; il ne peut cependant refuser à ces œuvres qui ont enchanté la société la plus noble et la plus lettrée qu'ait eue la France, des qualités rares, car il y aurait là un mystère. Il reconnaît que Racine est admirable à la lecture, parce qu'on a tout le temps de savourer l'incomparable beauté de ses vers et de s'arrêter à chacune de ses profondes analyses psychologiques.

Mais si ces études sont si profondes, si plus on s'y arrête plus on y découvre de vastes échappées de lumière sur l'abîme de l'âme humaine, M. Denis n'est-il pas mal venu de traiter ensuite de mannequins et de fantoches des caractères si merveilleusement, si savamment étudiés?

Je sais bien ce qu'on objecte alors. On prétend que tout cela, c'est de la philosophie et non du théâtre, et que ces pièces intéressantes à la lecture, sont devenues impossibles à la scène, parce qu'elles sont totalement dépourvues d'action.

Si l'action tient uniquement au mouvement et au geste, il est incontestable qu'une tragédie de Racine est, sous ce rapport, très inférieure à n'importe quelle pantomime, à n'importe quelle pièce de ce théâtre sommaire, aujourd'hui à la mode, et que M. Denis a l'air de préconiser. Dans ce système théâtral, c'est aux nerfs des spectateurs qu'on s'adresse. C'est, comme dit Buffon, le corps qui parle au corps. L'effet peut-être énorme, faire rire ou pleurer, émouvoir fortement, comme émeuvent un fait divers de journal et l'accident dont on est témoin dans la rue; mais ce n'est plus de l'art ou du moins c'est un minimum d'art.

Le théâtre peut être humain, vivant, sans cesser d'être littéraire, poétique; et c'est la poésie surtout que nous lui demandons, c'est elle qu'il doit aux foules, car il est chargé d'élever leur niveau intellectuel et moral plus encore que de les distraire. C'est cela que le peuple veut et aime et c'est cela qu'il trouverait aux tragédies de Corneille et de Racine si on les lui rendait accessibles. Il y trouverait en même temps l'intérêt, l'émotion, la vie.

Pas d'action dans Racine? Oh! il y a peu d'action matérielle. Elle est toute morale; mais en est-elle moins vraie, moins puissante, moins rapide pour cela? Non, au contraire, et elle revêt un caractère qui la protège contre les caprices de la mode et les atteintes du temps. Les passions qui la produisent sont les passions non pas de tel ou tel personnage ayant vécu en Grèce ou à la Cour de Louis XIV; ce sont les passions de l'humanité. Et c'est pour cela que ce théâtre est éminemment synthétique. S'il analyse les sentiments, les caractères, ce n'est pas, comme aujourd'hui, pour nous donner des tranches de vie, mais la vie tout entière.

Pas de synthèse, pas de types, dans Racine! Mais tous ses personnages sont des types. Hermione, Agrippine, Néron, Narcisse, Oreste, Andromaque, ne sont-ce pas les vivants symboles de la jalousie, de l'ambition, de la flatterie abjecte, de l'amour avec toutes ses nuances et des fatalités de la passion?

Il y aurait trop à dire et cela dépasserait le cadre dont je dispose; et puis, tous les raisonnements du monde seraient inutiles. Quand on a bâillé à la tragédie — et je sais ce que c'est — on a bien de la peine à croire qu'elle ne soit pas responsable de l'ennui éprouvé.

Eh bien, je peux affirmer à M. Denis, après expérience, que cet ennui vient seulement de l'interprétation.

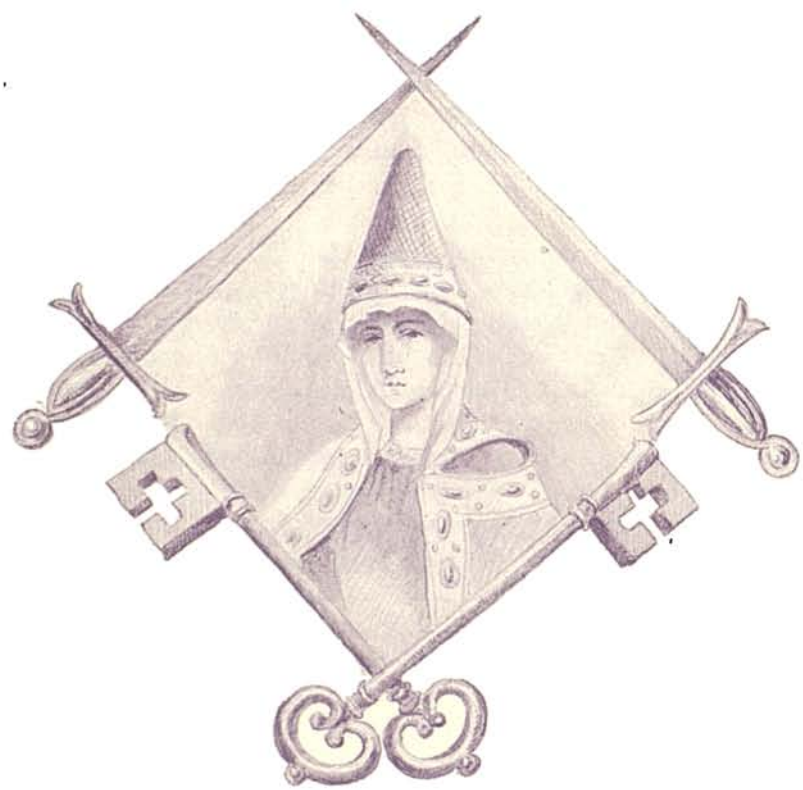
Dans un salon littéraire où, chaque semaine, des lectures à haute voix sont faites par des artistes de talent, j'ai entendu lire les tragédies de Corneille et de Racine selon les deux méthodes; or, le même public qui bâillait à la déclamation traditionnelle, était ravi quand on gardait le ton naturel et vrai.

J'ai donc bien le droit, jusqu'à preuve du contraire, d'accuser l'interprétation actuelle.

De nombreux jeunes gens, appartenant au monde des lettres, poètes et publicistes, témoins de ce fait, en ont été à ce point frappés qu'ils ont immédiatement songé, dans l'intérêt de la poésie, à créer une société pour la vulgarisation des principes rationnels de diction.

Qu'on revienne au bon sens et au naturel, et si l'épreuve ne réussit pas, je serai le premier à me rendre aux idées de M. Denis; mais je suis sans crainte, elle réussira.

L. A. DU CHASTAIN.



LE SOLITAIRE

Loin des abris, où va s'égarer le chevreuil,
Qui, jadis, l'enviait pour son bois vénérable,
Le vieux cerf, le dix cors, honteux et misérable,
Chemine lourdement dans la forêt en deuil.

Car l'automne, arborant son redoutable orgueil,
A marqué, pour l'épreuve, et le chêne et l'érable;
Et lui, dont la pensée était impénétrable,
Le « brave » laisse poindre un regret dans son œil.

Que de gloire, pourtant, en ce vivant trophée,
Dont sa tête royale est encore coiffée!
Sombre, vaincu, le cerf est si morne aujourd'hui,

Parmi l'ample ramure effrontément cruelle
De la fauve forêt aussi fauve que lui,
Que son bois triomphal se confond avec elle.

ABEL LETALLE.

RENOUVEAU

A grand'mère.

Avril est joyeux, avril est si beau.
Avril est si doux, dans l'année
Avril est soyeux, avril est joyau,
Sans ciel en pleurs, sans fleur fanée.

Mais avril aussi, fait de souvenirs,
A le doux parfum des mélancolies.
Avril est regrets autant que désirs,
Te Deum de fleurs et tombes fleuries.

En avril renaît le beau songe d'or
Qui se déroulait en le pur décor
Des jours effeuillés de notre jeunesse.
Mais, las! jamais plus de soleil galant
Ne viendra baiser ses fins cheveux blancs.
. . . . . .
Chaque souvenir est une tristesse.

VICTOR GROULARD.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(*Suite*)

IX

L'ESCORIAL

ASPECT GÉNÉRAL. — LE PALAIS. — APPARTEMENTS DE CHARLES III.
SOUVENIRS DE PHILIPPE II. — LE MONASTÈRE.
L'ÉGLISE. — LE PANTHÉON DES ROIS. — LA BIBLIOTHÈQUE. — LA MAISON DU PRINCE.

A dix lieues de Madrid, au milieu d'un cadre sévère, perdu dans la solitude des montagnes aux sommets tout blancs de neige, se dresse l'*Escorial*.

Ce célèbre monument fut élevé par Philippe II en souvenir de la victoire de Saint-Quentin. Ayant dû, au cours de la bataille, faire canonner une église dédiée à saint Laurent, il promit au saint martyr de le dédommager en lui faisant construire un temple magnifique. Le Roi tint parole, mais voulant rappeler davantage la cause de sa construction, lui donna la forme du gril sur lequel le saint fut martyrisé.

Les pieds sont indiqués par quatre tours carrées que domine le dôme de l'église représentant l'extrémité du manche.

A la fois monastère, palais, catacombe et prison, l'immense masse de bâti-

ments écrasés par l'aspect grandiose du paysage ne fait à première vue qu'un effet médiocre. On ne distingue que de hautes murailles, uniformément grises, percées d'une infinité de petites fenêtres symétriquement alignées. Pas un ornement, pas un bas-relief ne vient couper cette monotonie. Il faut être au pied du colossal édifice pour pouvoir se rendre compte de son importance.

Tout est fait du granit tiré de la montagne. C'est là une de ses particularités les plus curieuses. L'architecte Herrera n'employa dans sa construction ni fer, ni bois.

En pénétrant par la voûte dans l'humide cour intérieure toute verdie de mousse, on se sent pris d'un sentiment de tristesse et de respect.

Toute l'histoire du passé de l'Espagne est là derrière ces murailles. L'âme du roi Philippe II semble y errer encore.

Trois parties principales composent l'Escorial : le palais, le monastère et l'université.

Grâce à l'autorisation que nous avait donnée le *Jefé superior*, nous eûmes la faveur de pouvoir visiter les appartements particuliers.

Ils se composent de quatre petites pièces décorées avec une richesse extraordinaire. Les lambris et les murs sont revêtus de marqueterie en bois précieux d'un travail des plus compliqués. Les portes sont fermées par des serrures d'acier ciselé et incrusté d'or. A droite se trouve l'oratoire dont le plafond est peint par Malta. Puis l'antichambre avec un plafond de Galvez, donnant accès au cabinet du Roi, tendu d'étoffes magnifiquement brodées à la main. Dans les lambris et dans les panneaux des portes sont enchâssés des peintures sur cuivre et des médaillons ciselés dans le même métal. Le plafond est dû au pinceau de Montalvo.

La salle à manger.

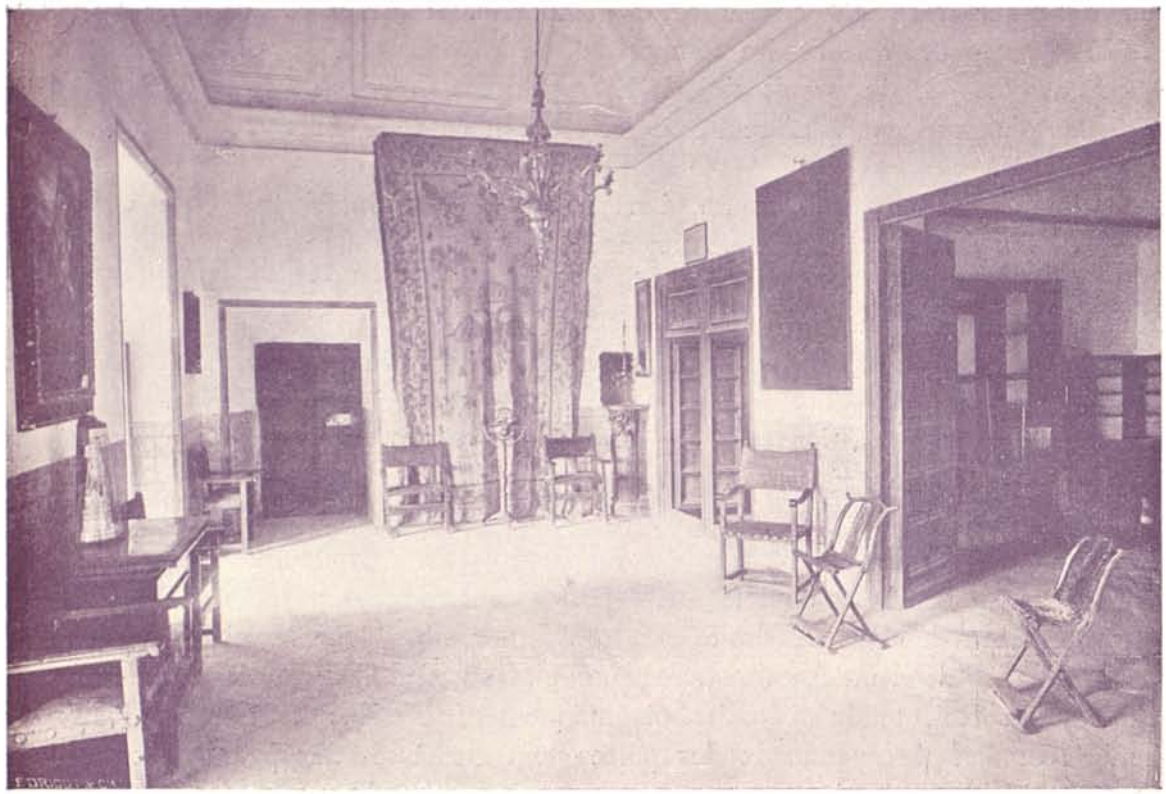
Un salon gothique, blanc et or, dont les peintures furent exécutées par Goya, garni de hautes chaises recouvertes de satin jaune, complète cette partie du palais.

Ces quelques pièces datent des règnes de Charles III et de Charles IV et coûtèrent plus de sept millions.

On passe de là aux appartements publics uniformément tendus de tapisseries de Madrid, dans un merveilleux état de conservation. Les teintes en sont restées aussi vives qu'au premier

jour. Elles reproduisent les sujets principaux des tableaux des meilleurs maitres.

Il y en a plus de trois cents, mais les plus belles sont celles de l'anti-



Salle des Ambassadeurs.

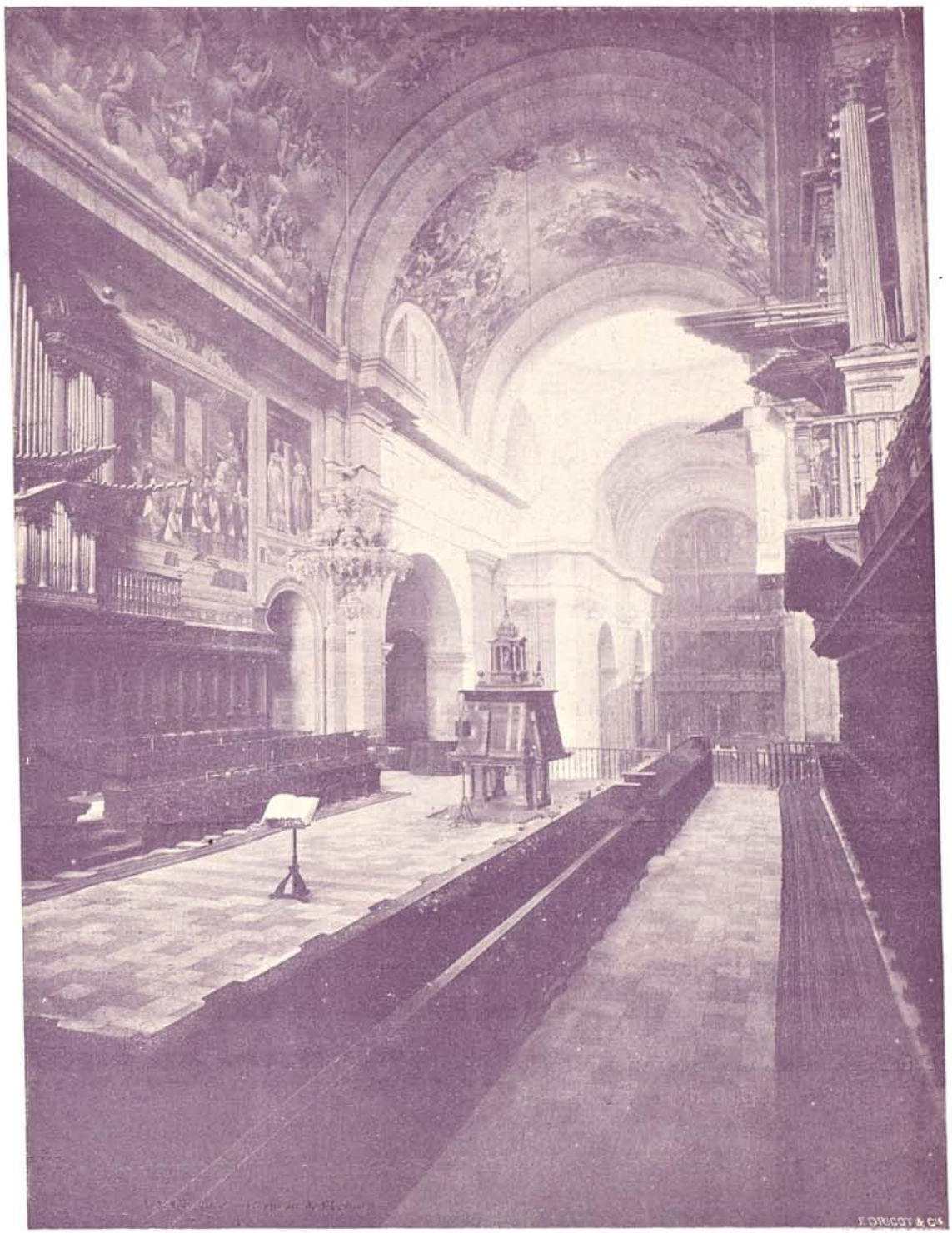
chambre représentant les aventures de Télémaque, les épisodes de chasse dans la chambre à coucher du prince, les scènes villageoises d'après Goya dans celle de la Princesse, et enfin les copies d'après Teniers dans la chambre de l'Infante.

Après avoir parcouru ces différentes salles, toutes meublées dans le style de l'Empire, nous sommes introduits dans la salle des batailles, immense galerie voûtée, longue de 198 pieds sur 20 de largeur et 30 de hauteur.

Peinte à fresque, sous Philippe II, par Fabricio qui y représenta des scènes guerrières, c'est en résumé une sorte de panorama des gloires militaires de l'Espagne. Jean de Castille, à la bataille de Grenade ; le camp de Santa-Fé et la prise de la ville ; la flotte partant pour l'expédition de Sélasone, contre les Portugais ; les batailles de Saint-Quentin, de Gravelinnes et la revue de l'armée de Philippe II après la prise de Sélasone.

La visite du palais se termine par les appartements de Philippe II qui ont été pieusement conservés dans leur état primitif.

Ce qui y frappe le plus, c'est leur extrême simplicité. Quelle différence avec la somptuosité des salles luxueuses que nous venons de traverser. Ici tout est austère,



Intérieur du Palais de l'Escorial.

tout reflète la pâle et sombre figure du maître. De simples chambres blanchies à la chaux, lambrissées de petits carreaux de faïence.

La salle à manger seule a été modifiée. On l'a ornée de quelques tapisseries.

Un étroit escalier s'éclairant sur un jardin planté de buis taillés dans le goût du XVIe siècle, mène à la salle des Ambassadeurs.

Cinq ou six chaises en bois de chêne rangées contre le mur servaient aux envoyés étrangers reçus en audience. L'une d'elles, d'une égale simplicité, mais dont le dossier est recouvert de cuir, était celle du Roi.

Dans un angle est placé le clavecin de Charles-Quint et le coffret d'acier, finement travaillé, dans lequel Philippe II renfermait des reliques dont il ne se séparait jamais.

Derrière les glaces d'une vitrine on nous montre les tabourets de campagne de Charles-Quint et de son secrétaire, ceux de Philippe II et du duc d'Albe, son pupitre et quelques autres souvenirs.

La chambre à coucher, à peine large de deux mètres, sépare cette salle de l'oratoire, pièce basse, humide et sombre dont les murs sont recouverts de marbre. Le jour n'y parvient que par une petite fenêtre percée sur le chœur de l'église.

Deux jours avant sa mort, Philippe II y fit transporter son lit. C'est dans cette froide chambre qu'il expira les yeux tournés vers l'autel.

On se sent malgré soit tristement impressionné dans ces lieux si remplis de souvenirs, aussi l'on se retrouve avec un véritable soulagement sous le ciel bleu pour se rendre au monastère qu'un mur d'épaisseur énorme sépare du Palais.

Anciennement il était occupé par les moines de l'ordre de Saint-Jérôme que la révolution a supprimés et l'on regrette un peu ces ascétiques figures si en harmonie avec un tel cadre. Actuellement ils sont remplacés par des Pères Augustins.

Le Père Lascano nous en fait les honneurs avec une bonne grâce et une amabilité parfaites.

Nous traversons le cloître, décoré d'assez belles tresques rappelant les guerres des Flandres et la bataille de Lépante, mais abominablement détériorées par les révolutionnaires et les intempéries de l'air, et nous entrons dans la salle des Capitulaires.

De nombreux tableaux en mauvais état, garnissent les murs. Quelques-uns ont été retouchés d'une façon à faire rougir nos plus modestes peintres de villages.

Pêle-mêle au milieu d'une foule de toiles médiocres ou inconnues, quelques chefs-d'œuvre de maîtres.

Deux Titien, dont un remarquable *Saint Jérôme*, un Vacaro et une bonne copie du Corrège ;

Les portraits de Charles IV et Charles V et celui de Louis Ier par Véronèse ;

La *Naissance du Christ*, l'*Annonciation* et le *Lavement des pieds*, du Tintoretto ;

Jacob recevant la tunique de Joseph, par Velazquez ;

Jacob gardant les troupeaux et la *Résurrection*, par Ribeira ;

Quatre Séghers assez bien conservés et quelques Jordaens.

La sacristie date de Philippe II, elle est très vaste ; au-dessus de l'autel est placée une toile magnifique de Claudio de Coëllo.

Le Père Lascano nous montre une à une toutes ses richesses. Des ornements brodés sur soie par les moines au XVIe siècle, qui nous semblent même plus beaux que ceux de la cathédrale de Séville. Les portes d'écaille de la chapelle de la Sainte-Hostie où se conserve une hostie saignante qu'il ne peut nous faire voir, car elle n'est visible que deux fois par année, et les drapeaux pris à l'ennemi à Saint-Quentin.

La Bibliothèque

La sacristie communique directement avec l'église en forme de croix, formant, comme je le disais plus haut l'extrémité du manche du gril.

D'aucun style ou plutôt mélange de tous, elle n'offre en somme de remarquable que la dimension extraordinaire de quatre piliers de dix mètres de côté, qui soutiennent le dôme et deux curieuses chaires d'agate d'une grande valeur.

Nous descendons de là au Panthéon des Rois. Il y en a deux. Le premier construit par Philippe IV est exclusivement réservé aux Rois et Reines ayant occupé le trône.

De forme octogonale, les faces sont séparées par des colonnes de marbre rouge. Chaque côté est occupé par six sarcophages superposés en marbre vert, garnis d'ornements en bronze doré, portant une plaque destinée à recevoir le nom du souverain qu'il renferme.

Pendant de longues années celui de Charles-Quint resta ouvert ; les visiteurs pouvaient y voir le corps de l'Empereur étonnamment conservé.

Le deuxième plus récent et d'un style tout autre, moins grandiose et moins sévère, a été fait d'après les ordres de la reine Isabelle. Il se compose d'une série de salles en marbre de Carrare. Les mausolés sont rangés perpendiculairement au mur.

Sa destination est de recevoir la dépouille des infants et des infantes. Chaque mausolée est orné d'un écusson peint aux couleurs du défunt.

Une salle spéciale sert de sépulture à la famille des ducs de Montpensier et renferme les corps du duc et des princesses Christine et Amélie d'Orléans. Sur ces tombes, Aimé Millet a sculpté de fort belles statues des jeunes princesses

Les restes de Don Juan d'Autriche occupent également une salle particulière

Pour terminer, notre cicerone nous montre la Bibliothèque. Décorée par Tibalta, elle est non seulement très belle, mais de plus fort riche. Elle renferme un grand nombre de livres rares et précieux, classés dans des vitrines. Contrairement à ce qui se fait d'ordinaire la tranche des volumes est tournée en dehors.

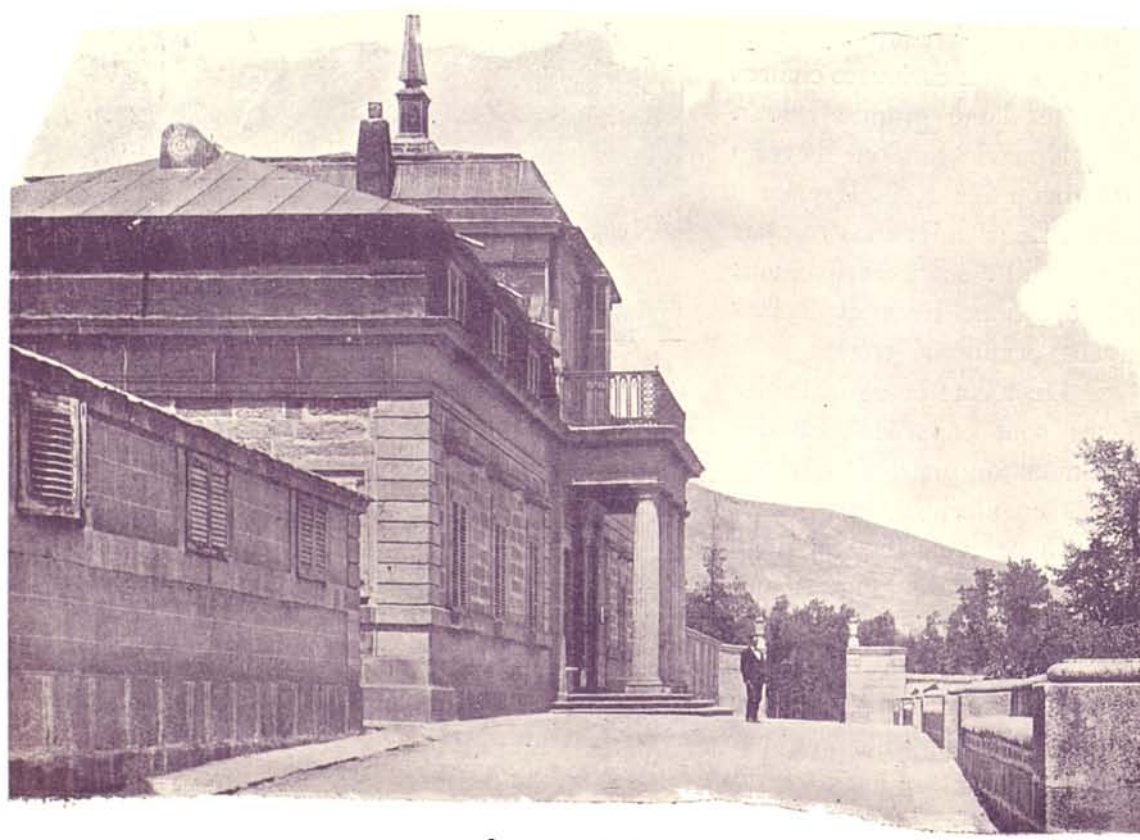
Parmi les ouvrages les plus curieux, le père nous montre quelques manuscrits uniques, entre autres le *Coran de Zidon*, empereur du Maroc en 1594, des missels contenant des enluminures remarquables, le Livre d'or remontant au XIme siècle entièrement écrit en caractères dorés, un manuscrit avec gravures du Xme siècle et enfin, le plus précieux de tous, le *Code de saint Jérôme.*

L'Université et le Collège n'offrent guère d'intérêt, aussi, comme le temps nous fait défaut, le Père nous engage plutôt à voir la résidence d'été du Roi.

La *Maison du Prince*, comme on dit ici, est un pavillon de style grec élevé au fond du parc, dissimulé dans les oliviers et les chênes-liège.

Il serait difficile de se figurer quelque chose de plus gai et de plus coquet que cette maison de campagne.

Un ravissant ensemble de petites pièces, meublées comme tous les palais



La Maison du Roi.

d'Espagne en style empire, tendues de satin brodé blanc, rose, bleu pâle, vert tendre. Il y en a de toutes les teintes dont le temps a harmonieusement adouci les couleurs. L'encadrement des portes et des lambris sont en marbre blanc. De fines peintures ornent les murs et les plafonds.

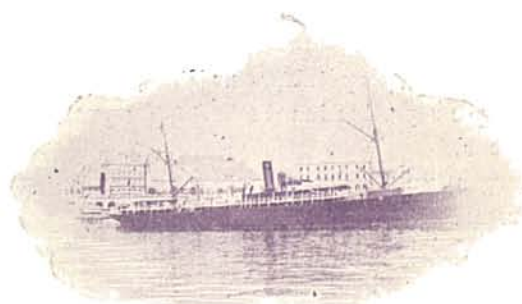
On y a réuni un véritable musée d'objets d'art : tableaux, bronzes, porcelaines, émaux, biscuits, etc.

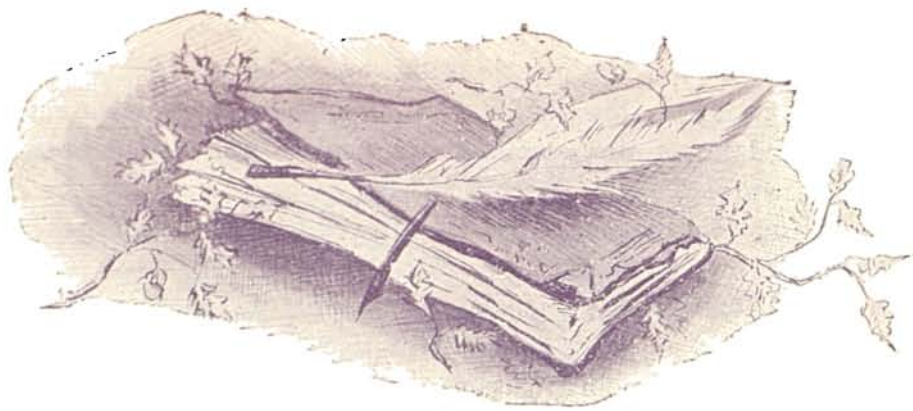
Il n'y a rien d'étonnant à ce que les successeurs de Philippe II aient senti la nécessité de se créer au pied de l'austère Escorial une demeure où ils pussent respirer un air plus pur et moins malsain que celui qui règne derrière les hautes murailles dues au fils de Charles-Quint. Du reste, en Espagne, presque tous les châteaux royaux ont leur maison du Prince, où les souverains pouvaient vivre sans être astreints à l'étiquette de Cour, mais celle de l'Escorial est certainement la plus coquette et la plus luxueuse.

Baron DU GRATY.

(*A suivre.*)

NOTA. — Je tiens à réparer une omission — Écrivant sur les « Musées de Madrid », j'aurais dû signaler un très bel ouvrage récent que nous devons à la collaboration de MM. Lefort, de Lostalot et Henri Hymans. C'est là, sur l'art espagnol, une étude des plus documentées et des plus sagaces qui aient été écrites .. B. DU G.





La Revue des Revues

Revues littéraires Belges.

Durandal est certes, parmi les revues belges d'art, l'une des mieux rédigées et des plus belles. La dernière livraison offre un beau portrait de M. Adolphe Samuel, le défunt directeur du Conservatoire de Gand, en plus d'un bon article sur ce musicien, signé Joseph Ryelandt. M. Franz Ansel et Julien Roman publient des poésies aimablement écrites. Mais les pages les plus captivantes de ce fascicule sont celles consacrées par le pénétrant et trop rare critique Maurice Dullaert à Stéphane Mallarmé. Tels écrits sont trop parfaits pour passer inaperçus. Retenons ceci, à propos du poète de *l'Après-midi d'un Faune :*

« Ce pur gentilhomme de lettres, dont la vie modeste et si fière offre un rare exemple, fut aussi — pour user, après d'autres, d'une malicieuse ilote — « un auteur difficile ». Jamais peut-être parole écrite ne proposa tant d'énigmes. Jamais littérature de cénacle n'apparut au profane, voire à l'initié, plus déconcertante. »

Et cette conclusion :

« Stéphane Mallarmé reste, à perpétuité, un problème. »

N'oublions pas la magnifique reproduction du *Saint-Georges*, tapisserie décorative rehaussée d'or, de Gustave Max Stevens.

La Lutte. — M. Georges publie les pages initiales d'un conte : *le Sacrifice de la Chair,* qui promet d'intéressants développements.

L'Art Libre se publie à Verviers. Il insère de vagues phrases découpées en quatrains sous le titre : *Buée matinale*, par Prosper Roidot. Dire que c'est du vers libre est inutilement compromettre de sincères poètes. A propos de tels vers, M. Th. Braun a très bien dit : Je pose en fait qu'un jeune homme intelligent, guère poète, peut fort bien arriver, après un an de lecture des jeunes revues, à écrire un livre qu'il appellera : *les Désespérances* (il est si bon ton de jouer au blasé à dix-neuf ans !), *les angoisses, brumes et clartés,* au choix de son éditeur.

Il lui suffira de juxtaposer à chaque ligne certains mots, les plus vagues possibles, tels que mystère, lunaire, sidérale, vie, âme. Quelques néologismes et des dédicaces bien tournées assureront la renommée de la plaquette.

Revues littéraires Françaises :

Mercure de France. — De *Stéphane Mallarmé*, un bel éloge par Henri de Regnier. Notre compatriote Georges Eekhoud continue la publication de son roman, *le Comte de la Digue*, prose robuste et colorée. Il faut aussi lire la juste et très spirituelle note de Remy

de Gourmont : *De la stupidité des assassins*. Il s'agit de ce Luccheni qui crut *utilement* assassiner l'impératrice d'Autriche. Il y a un caractère commun à tous les criminels : « la stupidité ». La psychologie de Luccheni ne semble pas démentir cet horoscope. On pourrait, il est vrai, soutenir qu'il a marqué dans l'élection de sa victime un rudiment d'intelligence, car il est plus facile, certainement, de poignarder une femme qui se promène toute seule que l'empereur d'Allemagne, moins enclin à fréquenter incognito les bateaux du lac Léman. Le choix de la proie élève considérablement Luccheni au-dessus de la panthère et de l'ours gris, mais la panthère a des excuses et l'ours gris des prétextes supérieurs aux mobiles qui ont guidé et agité les pauvres muscles de ce compagnon du tiers-point.

Nous savons pourquoi il a tué l'impératrice d'Autriche : « Je l'ai tuée parce quelle ne travaillait pas. » Voilà ! Grizzly aurait répondu : « Je l'ai tuée parce que j'avais faim. Il m'était bien indifférent qu'elle fût impératrice et que, par conséquent, elle n'allât pas laver son linge à la rivière. J'eusse même préféré qu'elle fût cuisinière et plus appétissante. » Voilà des paroles raisonnables. Celles de Luccheni ne le sont pas. Mais à expliquer le genre de stupidité qu'elles dénotent, on irait un peu loin et on serait forcé de constater qu'une bonne partie de l'humanité pense exactement, comme l'assassin, que les gens qui ne travaillent pas, et notamment les femmes qui n'ont pas les yeux rouges et les mains noires sont indignes de vivre... Il y a des hommes qui travaillent peu et volontairement ; mais au lieu de les tuer, il faut les considérer comme un idéal ; ils sont un exemple et non un obstacle. »

La Revue du Palais. — Le psychologue Fr. Paulhan examine *le Droit des Intellectuels*, à propos de la malheureuse et ténébreuse « affaire ». Le Dr Maurice de Fleury achève son étude de *l'Ame du Criminel*. J'en reparlerai dans ma prochaine revue des revues scientifiques.

La Revue de Paris. — Jules Lemaître parle de *l'Amour selon Michelet* en des pages qui doivent préfacer une nouvelle édition de *l'Amour*. — En la même livraison la suite du roman de Mary James Darmesteter : Ménage de Poètes.

(A suivre.) A. B.

"L'Or du Rhin"

AU THÉATRE DE LA MONNAIE.

La représentation de l'*Or du Rhin* au théâtre de la *Monnaie* n'a pas été le grand succès qu'on attendait. Le public qui avait été littéralement ravi aux auditions de ce chef-d'œuvre, données au Conservatoire, sous la direction de M. Gevaert, escomptait des émotions qu'il n'a pas éprouvées, et le sentiment général a été, il faut bien le dire, une légère déception.

A quoi cela tient-il ?

Le *Guide Musical* répond à cette question d'une manière catégorique. C'est, dit-il, « parce que la médiocrité règne souverainement à la *Monnaie* et qu'il y a beau jour qu'on aurait pu inscrire au fronton de ce théâtre : ici, l'on délait les chefs-d'œuvre ».

Il y a dans ce jugement un peu de mauvaise humeur, bien explicable sans doute, quand on songe que la direction de la *Monnaie*, soit pour ménager ses abonnés plus mondains que vraiment épris de musique, soit pour obéir à quelques nécessités de mise en scène, a cru pouvoir se permettre de diviser en trois tronçons une œuvre qui forme une unité parfaite et qu'on n'a pas plus le droit de couper en tranches, qu'on n'aurait le droit de couper ainsi, dit M. Kufferath, en employant une comparaison typique, la *Ronde de Nuit* de Rembrandt.

Ce cruel sacrifice n'a d'ailleurs pas produit l'effet qu'on en espérait.

Tandis qu'au Conservatoire, l'*Or du Rhin* exécuté intégralement, sans arrêt, et sans le prestige des costumes et du décor, avait été écouté avec une attention soutenue, une admiration croissante, à la *Monnaie*, malgré.....ou à cause des entr'actes qui rompent malheureusement l'équilibre et la cohésion de l'œuvre, il y a eu plus d'un aveu de lassitude et d'ennui.

Peut-être la troupe actuelle n'offrait-elle pas tous les éléments voulus et l'exécution n'a-t-elle été qu'honorable, quand elle aurait dû être absolument supérieure. Enfin, il est certain que les exigences d'un répertoire continuellement renouvelé ne permettent pas les longues et

patientes études qu'on juge indispensables à Bayreuth et que M. Gevaert avait imposées à ses artistes. Malgré la bonne volonté évidente de tous, on sent que les détails n'ont pu être suffisamment soignés ; les nuances manquent, et l'art de Wagner, fait de nuances infinies, perd beaucoup à être présenté ainsi d'une façon un peu grosse et un peu sommaire.

Tout cela explique en partie la désillusion du public. Mais il y a autre chose qui tient à l'œuvre elle-même.

Wagner voulant nous représenter la lutte des trois races, dieux, géants et nains qui se disputent le monde et dont les rivalités effrayantes forment la trame de la tétralogie, commence dans son prologue, l'*Or du Rhin*, par nous exposer la cause de ces haines, c'est-à-dire la possession de l'or, emblème de la puissance, de l'or enfoui dans les entrailles de la terre ou dans le lit des fleuves; et le grand musicien, doublé d'un grand poète, est ainsi amené à traduire en harmonies tour à tour gracieuses ou terribles, toutes les forces de la nature. Et malgré que le système théâtral de Wagner soit l'union intime, absolue, des paroles et de la musique, ici la symphonie parle assez éloquemment pour satisfaire à elle seule notre sens esthétique, pour nous charmer et nous émouvoir sans le secours du texte et du décor, c'est-à-dire de la partie scénique. L'imagination se représente très bien, peut-être même mieux au concert qu'au théâtre, grâce au génie musical de Wagner, ce que l'auteur a voulu peindre. Pour cela il n'y a qu'à écouter le long et doux murmure du Rhin où les ondines prennent leurs ébats. Il en est de même de toute cette féerie enchanteresse, depuis le début où des harmonies caressantes nous bercent sur les eaux du fleuve, jusqu'à l'explosion finale de la montée au Walhall, dans la sérénité du ciel purifié par l'orage et qu'irise un éblouissant arc-en-ciel.

Pour jouir de ces merveilles, il n'y a qu'à se laisser aller aux magiques influences de l'orchestre. La réalisation matérielle sera même toujours inférieure aux beautés entrevues en pensée, dans ce rêve divin. De là, au théâtre, une déception certaine, si l'on n'entre pas profondément dans les idées de Wagner et si l'on ne s'imprègne pas de sa philosophie comme de sa musique.

Or, pour cela, il faut une initiation qui, j'en ai peur, manque à beaucoup de spectateurs de la Monnaie.

Les Allemands connaissent à fond tous ces mythes dont Wagner s'est servi pour exprimer sa pensée. C'est pourquoi ils se plaisent si vivement à une action qui peut paraître enfantine quand on n'en sent pas bien la poésie, quand on n'en saisit pas la grandeur.

On a beau savoir qu'une admirable synthèse du problème humain se dégage de toutes les scènes de cette œuvre extraordinaire, si cependant on ne la comprend que par un effort de l'esprit, la réflexion, le travail de la pensée, la méditation philosophique diminuent alors l'émotion artistique ou la suppriment. Il faut être préparé longuement — en Allemagne on l'est depuis l'enfance — à suivre dans leurs significations intimes et multiples, tous les détails de ces fables et de ces légendes, pour en goûter facilement le merveilleux symbolisme qui éclaire alors, au lieu de l'obscurcir, le développement musical.

Notre public n'en est pas encore là. S'il se laisse prendre sans peine à ce qu'il y a d'éternellement humain dans un drame comme celui de la *Walkyrie*, il éprouve encore bien des hésitations en face de cette métaphysique qui enveloppe l'*Or du Rhin* et il est plus à l'aise quand on en débarrasse, comme au Conservatoire, les sensations qu'éveillent en toute âme aimant la poésie, les voix tristes ou charmantes de la nature.

Mais pour le spectateur qui a pénétré le sens de l'œuvre Wagnérienne, qui voit dans le *Rheingold* l'idée fondamentale que Wagner développera dans tout le cours de la tétralogie : l'évolution des êtres, depuis les germes obscurs nés dans les entrailles de la terre ou au sein des ondes, jusqu'aux dieux habitant les sommets de l'idéal, à travers toutes les misères résultant des origines et de l'hérédité ; ah ! comme toutes ces idées abstraites s'animent alors et deviennent claires, en s'incarnant dans les personnages symboliques du drame, rendues plus fortes et plus puissantes encore par la musique qui s'empare de nos sens, en même temps que les symboles s'imposent à notre esprit, pour nous faire vivre un moment de la vie infinie des mondes !

Wagner demande beaucoup à ses auditeurs; mais quand une fois ils l'ont compris, quelles inexprimables jouissances ne lui doivent-ils pas !

Aussi, malgré une exécution inégale, nous devons rendre justice aux efforts d'artistes comme MM. Seguin, Dufranne, Cazeneuve, Imbart de la Tour, sans oublier MMmes Kutschera, Milcamp, Claessens et Domenech, qui nous ont offert un spectacle en somme très beau et comme il en faudrait plus souvent pour accoutumer peu à peu le public au grand art.

HANS.

Dimanche dernier, à l'*Alhambra*, Mme Mottl a eu son succès habituel, en chantant avec son admirable pureté de style deux lieder de Schubert et le grand air d'Agathe, du *Freyschutz*, qui a paru un peu démodé et qui ressemble un peu trop à un morceau de concours.

Ysaye et Van Hout ont joué une symphonie concertante de Mozart pour violon et alto, avec une perfection qui tient du prodige, avec un sentiment et une chaleur qui ont enthousiasmé la salle. L'œuvre est exquise, pleine de détails ravissants et de broderies adorables, très curieuse aussi au point de vue de l'invention mélodique. C'est du bon Mozart et c'est tout dire. Mais quelle exécution ! Impossible de rêver mieux. Des artistes capables de nous donner de telles joies ont droit à plus qu'à notre admiration. Nous leur devons une profonde reconnaissance.

H.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Echange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Pile et Face

GALONS DOMINICAUX

BRUXELLES rêve de galons, depuis qu'on a annoncé que la loi nouvelle sur la garde civique allait être mise en vigueur. Et l'on est furieux d'apprendre que l'uniforme ne sera pas modifié, — cet effroyable uniforme qui engonce les gros et allonge les maigres et donne toujours à celui qui le porte l'air d'avoir endossé la tunique de son voisin. On rêvait plus coquet !

Pas belliqueux, le Bruxellois, mais terriblement cocardier. Si l'État fournissait gratuitement une superbe et flatteuse « tenue » à ses soldats du dimanche, il y aurait à Bruxelles pléthore de volontaires.

Songez donc à la joie d'aller prendre l'apéritif avec des « ors » du haut en bas! Cela vaut bien la peine de marcher pendant deux heures derrière une musique à peu près militaire, — fût-elle même aussi mauvaise que celle de Saint-Gilles. Et tout le monde voudrait être gradé, pour avoir un galon de plus que le Monsieur d'à-côté.

Cet amour de la sardine me rappelle une amusante scène à laquelle nous assistâmes, avec quelques confrères, dans ce pittoresque quartier de Notre-Dame-au-Rouge — oh, l'admirable nom — à l'occasion d'une fête charitable organisée au Bois de la Cambre par la presse de de Bruxelles.

Quelques « ketjes » de l'endroit nous avaient été délégués afin de nous proposer de « jouer Buffalo-Bill » sur une des pelouses. Le colonel venait de passer par Bruxelles, et y avait laissé de vifs souvenirs.

Comme les prétentions de ces braves artistes étaient des plus modestes, que les frais généraux ne comportaient guère qu'une centaine de chevaux de carton et autant de costumes d'apaches, on accepta l'offre, et les répétitions commencèrent.

Ah! ces répétitions! Notez bien que tout s'y passait avec un sérieux tellement extraordinaire, que nous devions nous tenir à quatre pour ne pas éclater de rire. Il y avait dans tout cela un tel mélange de conviction, de charge, d'humour, de gravité, d'enthousiasme et de « zwanze », que c'était à n'y pas tenir. Je me rappelle notamment un grand diable de « gavroche », mince et sinistre, qui était passé maître dans l'art d'imiter le « gloussement » caractéristique des Indiens sur le sentier de guerre. Et il initiait l'un après l'autre chacun de ses camarades, avec une patience, un zèle, une conviction, une exubérance, une mimique étonnantes vraiment. Ces gloussements furent d'ailleurs une des folles joies de la représentation.

Mais revenons à nos galons.

Ceux qui ont vu Buffalo-Bill se rappelleront certainement l'entrée impressionnante des Indiens et des cowboys, qui, par groupes d'une douzaine environ, arrivaient au triple galop du fond de la piste et venaient s'arrêter brusquement à deux mètres du public.

Les acteurs de la parodie n'avaient, naturellement, eu garde de négliger cette « présentation » sensationnelle. Et pour qu'il y eut de l'ordre et de la régularité dans les entrées, on avait, dans chaque groupe, choisi un chef qui s'appelait brigadier. Le régisseur appelait le brigadier n° 1, le brigadier n° 2, et ainsi de suite, et tout le peloton entrait.

Eh bien, figurez-vous qu'à la répétition générale, les « brigadiers » protestaient avec ensemble parce qu'on n'avait pas mis les galons de leur grade (!!) sur leurs costumes d'indiens sauvages! On tâcha de leur expliquer que chez les Peaux-Rouges les insignes militaires diffèrent un peu de ceux de l'armée belge, et ils parurent se rendre à cette raison.

Mais ils s'entendirent subrepticement entre eux, et le jour de la représentation, comme les groupes allaient entrer en scène, nous remarquâmes avec stupéfaction que tous les brigadiers avaient cousu, sur le maillot rouge-brique qui représentait leur épiderme de sauvages, d'éclatants galons en ruban jaune !

BILINGUISME

JE lisais, distraitement, un quotidien traînant sur une table, où l'on raillait un peu les députés des régions flamandes qui, avec une unanimité touchante, ont prêté en *moedertaal* le serment constitutionnel. Cela se passait chez un coiffeur du centre de la ville — un coiffeur modeste — où j'attendais mon tour de rasoir, et j'hésitais à trouver drôle la prononciation, d'ailleurs rigoureusement exacte, qu'un facétieux rédacteur avait notée chez un de nos

honorables, dont la glotte wallone s'était rebiffée violemment au passage des syllabes du sacramentel formulaire.

Et pourtant !...

Pourtant nous étions six, chez ce coiffeur modeste, six clients que le hasard avait réunis là, — le hasard des barbes surgissantes et infatigablement récidivistes. Le premier, celui dont je guettais « l'achèvement », était visiblement un Allemand, mais il parlait le français. Le second, que je sais Brésilien, s'exprimait en une langue que n'eût pas désavouée M. Larroumet lui-même. Un troisième, de nationalité vague, — Molenbeek, Saragosse ou Nijni-Novgorod,— grognait de sourdes indications, mais disait « non » tout de même, quand on lui demandait s'il voulait une friction. Le quatrième était notoirement Bruxellois, mais ce qu'il pouvait avoir de sang flamand dans les veines ne se révéla que faiblement lorsqu'il fit observer, un peu plus tard, qu'on ne lui rendait que « septante » centimes. Le cinquième fut muet et pressé, et ne répondit que par signe de tête, — peut-être très Flamand, mais jusqu'à preuve à faire. Le sixième enfin, c'était moi, et comme je ne suis pas député, je n'éprouvai pas le moindre désir de parler la langue chère à M. Hiel avec un accent à faire rire les journalistes qui pouvaient se trouver sous les tables.

Et cela se passait en plein cœur de Bruxelles, ville « flamande » à ce que l'on me jure — et les garçons avaient le plus pur accent marollien.

Mais pas un d'entre eux ne me dit « *wel bedankt* » quand je glissai mes deux sous dans leur tire-lire.

Aussi, légèrement troublé, me suis-je demandé si tout le flamingantisme belge n'était pas dans cette manifestation imprévue des députés wallons qui représentent les Flandres...

PILE OU FARCE

BEAUCOUP de bruit, partout où l'on potine, autour de ce duel d'Uccle, — que d'aucuns prétendent être une simple fumisterie, tandis que d'autres citent des noms très connus, — notamment celui de la victime, un jeune officier que sa formidable fortune désigne à beaucoup d'attentions.

Comme ce n'est pas la Justice, dépositaire jalouse des secrets qu'elle détient, qui rectifiera les *on-dit* par trop fantaisistes, et que les journaux ont été roulés au moins une fois, soit en publiant la nouvelle, soit en la démentant, il y a là un bien joli sujet de conversation pour ceux qui aiment les petites histoires. Et ce serait mal connaître Bruxelles et les Bruxellois que s'imaginer qu'on s'en prive... Songera-t-on, au cours de ces parlottes, à tout ce que cette aventure a de stupide? Que si c'est une farce, la farce est d'un goût détestable, odieux, car elle bafoue une coutume qu'on peut blâmer, mais que seuls raillent les goujats auxquels est étranger tout sentiment de la dignité individuelle. Que si l'affaire fut sérieuse, elle outrage le principe même du duel, qui n'est excusable devant l'humanité, malgré que reprouvé par l'église, que si les motifs qui le provoquèrent sont assez graves pour qu'il soit passé outre au sacrifice possible d'une existence! Rien de tout cela dans tout ceci. Des jeunes gens en goguette se querellent au sujet d'une demoiselle peu intéressante, et font abusivement intervenir l'honneur dans une très vulgaire affaire d'argent. C'est outrageant pour ceux qui se battent au nom de quelque chose de noble et d'élevé.

A LA MAISON DE L'ÉTOILE

RÉouverture. — Dès le seuil une surprise. — L'an dernier, souvenez-vous, on leur disait, avec bienveillance, mais avec fermeté : Pourquoi, oui, pourquoi, au lieu d'emprunter l'échelle banale du voisin, n'avez-vous point, dans la cage que voilà, un escalier en vrai bois, avec des vraies marches, une vraie rampe peut-être, et qui serait à vous, rien qu'à vous? — C'est fait. La cage n'est plus vide. Ils ont leur escalier, et en colimaçon encore ! Et ce fut vendredi une grande joie pour les habitués de la maison !

Au haut de l'escalier nouveau-né, et qui très agréablement tirebouchonne, une autre surprise nous attendait. Aux murs de la petite salle, où passait, l'année dernière, d'une allure si flamande, le défilé des nations, court maintenant une très américaine fantaisie dessinée par Selb.

Il faut entendre Lynen expliquer cette légende anglo-saxonne. Une lumière, une petite lumière, pique l'horizon noir. Est-ce un ver-luisant? Est-ce une étoile tombée? Quelque phare mystérieux? L'humanité est intriguée et les foules se mettent en marche, tumultueusement, vers la lumière insolite. Chevaux, voitures, chariots lents, bicyclettes qui passent en éclair, trains essoufflées, automobiles qui halètent, c'est le cortège houleux, vers l'étoile enigmatique, de

tout ce qui marche, de tout ce qui roule, de tout ce qui siffle.

Et si maintenant vous voulez savoir quelle est cette petite lumière qui piquait, en cette belle nuit, le voile lointain de l'horizon, allez le demander à Lynen...

Chambrée nombreuse, intéressée, attentive — élégante, et point snob. Au premier rang, M. Lejeune paraît charmé.

Au programme, deux numéros nouveaux. *Lange Wapper*, vieille légende anversoise, avec des projections en couleur. (Les paroles sont de Gustave Lagye, la musique d'Aloïs Berghe, les dessins de H.-F. Hendrick), l'*Oraison funèbre*, une pochade de Rhamzès II, très drôlement illustrée par Selb et où Lynen s'est montré récitant ému.

Dans l'intermède, nous entendons une charmante mélodie de L.-H. Hillier, un musicien délicat, qui fut dernièrement fêté au Casino de Spa.

Notons le *Petit Rentier*, finement dit par l'auteur, M. Vassaert. Vous me croirez si vous voulez, il y a dans ce petit morceau beaucoup plus de psychologie sociale que dans mainte brochure abondante, solennelle, et, si j'ose dire, tartineuse.

Et quelle chose exquise, ce « Trèfle à quatre feuilles », de Vial, Neuville et Lynen, qui nous fut donné au déclin de la saison dernière et qui, je l'espère, va rester longtemps encore au programme. Si vous goûtez le plaisir délieat des petites secousses artistiques, allez revoir, croyez-moi, passer les tziganes aux nuitées vagabondes, et s'aimer, sous les étoiles, le joli roi et la petite danseuse, et les amoureux, frappés par l'édit barbare, errer dans les prairies sans fleurs, et la lune se lever sur la route blanche, où passe encore la caravane chantante des bohémiens errants...

Point snob, disais-je. Et c'est là, assurément, le charme de cette maison.

La sincérité, la simplicité et l'originalité naïve de ces artistes, c'est tout le secret de leur belle santé flamande.

Il faut souhaiter qu'ils sachent la maintenir et se garder des imitations corruptrices et déformantes. Les *boîtes* montmartroises ! Que jamais ils ne regardent de ce côté, vers la butte, que les snobs de province ont envahie et déshonorent. Ces ombres de couleur, dans le *Lange Wapper*, c'est déjà presque une défaillance. Qu'ils se gardent du parisianisme... et de l'américanisme aussi. Qu'ils restent flamands, jalousement.

Oh ! l'inoubliable accent de *l'homme à l'huile*, dans le décor de la Grand'Place qui s'éveille — qu'ils ne le perdent jamais, s'ils ne veulent pas que soit tarie la source qui nous donna, l'an dernier, ces deux petits chefs-d'œuvre : *l'Horloger d'Yperdamm* et le *Noël Flamand*...

CHARLES-QUINT ET FÉLIX.

NOUS sommes dans le salon des ambassadeurs, à l'Élysée.

Le costume traditionnel est supprimé — et c'est fâcheux, très fâcheux — Jugez plutôt : Une robe de velours rouge foncé, doublé de taffetas blanc; un long manteau en velours pourpre, doublé de satin blanc et brodé d'une riche broderie d'or, où sont représentés les insignes de l'ordre ; sur la tête, un bonnet de velours pourpre brodé d'or, d'où ressort un morceau d'étoffe rouge qui retombe en arrière et s'attache à l'épaule ; à la gauche du bonnet, une banderole est suspendue ; les bas et les souliers sont également de couleur rouge.

Hélas ! Il n'est qu'en habit. A sa droite resplendit l'uniforme du grand-duc Wladimir — le duc porte aux épaules le collier de la Toison-d'Or — ; un peu plus loin figure M. Delcassé. A sa gauche, un gros homme, jovial et rond, bedonne et sourit dans sa barbe. Ça et là, sur des sièges protocolairement éparpillés, des Espagnols de marque : M. Léon y Castillo, M. Montero-Rios, les marquis de Novallas et de Villalobar ; au fond, la maison militaire. Sur le devant de la scène, une table solennelle. Dans la cour, piaffe l'escorte des dragons. Et sur tout ce cérémonial plane l'esprit du régisseur, M. Crozier.

Que va-t-il se passer ? Ceci simplement : Dans quelques instants, en vertu de la bulle de Jean XXII, M. Félix Faure pourra appeler « mon cousin » le Roi d'Espagne. Historiquement, ce n'est point négligeable.

Jadis, le parrain frappait du plat de son épée l'épaule du nouveau chevalier. Regrettons que ce cérémonial ne soit plus en usage et contentons-nous de ce tableau : le grand-duc Wladimir et le marquis de Villalobar agrafant le collier à l'habit présidentiel.

Le personnage jovial qui bedonne à gauche, sourit de plus en plus dans sa barbe... Que

serait-ce s'il le voyait dans sa robe de velours rouge, doublée de taffetas blanc ?

Or, savez-vous ce qu'un confrère imaginatif et cruel a raconté de ce collier ? Que c'était le propre collier de Charles-Quint.

Je n'invente rien. Lisez le *Figaro*, où M. Lucien de Meurville donne sur cette cérémonie émouvante d'intéressants et minutieux détails.

Puis on s'est informé, et au canard, qui cette fois était un aigle, on a coupé les ailes.

Ce n'est plus le collier de Charles-Quint, mais, plus modestement, celui du maréchal de Mac-Mahon. Allons ! tant pis !

— Oh ! je vous prie, M. Caran d'Ache, montrez-nous le, voulez-vous, dans sa robe de velours, et sous son bonnet pourpre, brodé d'or...

LEQUEL ?

IL vient d'arriver à un de nos confrères parisiens un amusante mésaventure. Sous le titre : *la Pulcinella*, l'*Éclair* publiait en feuilleton un roman signé Oscar Méténier. Or, on s'était trompé d'Oscar. L'auteur n'était point M. Oscar Méténier, mais bien M. Oscar Honoré. Notre confrère a d'ailleurs montré, en cette circonstance un peu ridicule, beaucoup de bonne grâce et de bonne humeur. Très loyalement, il a rendu à Oscar Ier ce qui n'appartenait pas à Oscar II.

M. Méténier se défend — et sa défense ouvre un débat intéressant. Il convient que *la Pulcinella* est l'œuvre d'un autre Oscar, mais il revendique le droit de la publier, l'ayant reçue en héritage de son parrain, M. Oscar Honoré. Ainsi, dit-il, avait coutume de faire Alexandre Dumas. Pourquoi — cet arrangement évitait toute querelle — ne pas avoir signé : les deux Oscars ?

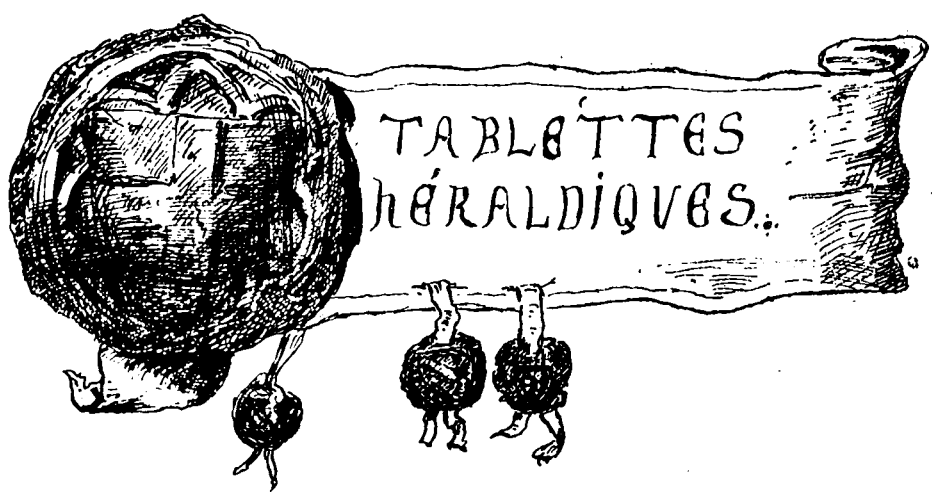
LES CAUSEURS.

Du *Gaulois :*

La rédaction de *l'Écho de Paris*, déjà si brillante, va voir singulièrement rehausser son lustre.

On annonce, en effet, que M. Jules Lemaître va entrer à ce journal pour lui assurer non seulement les chroniques d'un tour d'esprit si personnel et si souple dont il a le secret, mais encore une collaboration assidue.

Nos compliments à notre confrère, auquel notre éminent collaborateur ne saurait manquer d'amener la nombreuse et fidèle clientèle des admirateurs de son talent.



Le baron Victor-François-Joseph-Ghislain d'Overschie, ancien conseiller provincial du Brabant, vient de mourir à Louvain.

Né en 1831, le vénérable défunt était fils cadet de Auguste - Joseph - Ghislain baron d'Overschie de Neerysche, vicomte de Ruremonde, sénateur, et de la baronne née Van der Linden d'Hoogvorst.

Il était frère de feu le colonel baron d'Overschie, de feu Madame la baronne Édouard de Marches et du baron Louis d'Overschie, qui devient par cette mort chef de nom et d'armes de sa maison. De son mariage avec Mlle de Trazegnies, ce dernier a plusieurs enfants dont l'aîné est le baron René d'Overschie, marié à Mlle Inès de Kerchove d'Exaerde

La maison d'Overschie est ancienne. Elle est originaire de Hollande, où nous la voyons fixée dans le Delftland à la fin du XVme siècle.

Son chef et premier auteur connu, Isbrant van Overschie, dit van Tiesfelt, est qualifié de *wel gebore man* de Delftland en 1496. Sa postérité se divisa vers la fin du siècle en deux branches, dont l'une, l'aînée, s'est éteinte dans la maison de Hompesch.

Elle a obtenu et porté les titres de libres barons du St-Empire en 1676, de barons de Neerysche aux Pays

Bas, en 1719, de vicomte de Heule, par relief, en 1718 et de vicomtes de Ruremonde, par héritage de la maison de Bouwens vers la même époque.

Cette belle famille a fourni des membres de l'État Noble du Hainaut, un conseiller au Conseil souverain de Brabant, des chambellans des Empereurs d'Allemagne et du Roi de Hollande, des sénateurs, un aide de camp du Roi des Belges, un colonel de cavalerie, des officiers au service d'Allemagne, un chevalier du St-Sépulcre, des chanoinesses de Nivelles, etc.

Alliances : Storm, van der Burgh, van Adrichum, van der Hoeff, Duyst, Breeman, de Landas, d'Yves, Bouwens van der Boyen, de Beer, de Burscheidt, de Czernin, de Hochsteden, de Hompesch, de Nassau-Conroy, van den Dilft, d'Argenteau, van der Linden, de Marches, de Trazegnies, de Meeus, de Béthune, de Lalaing, de Nesselrode, etc.

Armes : D'or à la gerbe de joncs de marais au naturel, liée d'or et mise en pal.

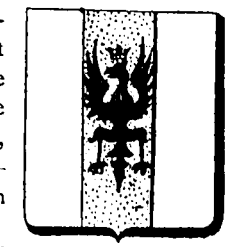
Le 5 novembre a été célébré le mariage du comte Gaston de Liedekerke, avec Mlle Anna Imperiali, fille du marquis Imperiali des Princes de Francavilla, et de la marquise née comtesse de Hemricourt de Grünne.

Le comte Gaston de Liedekerke est fils du comte Emile de Liedekerke et de feu la comtesse, née van de Woestyne. Il est frère du comte Henry de Liedekerke, attaché de Légation qui a épousé la sœur de la jeune mariée d'aujourd'hui. Nous avons parlé à plusieurs reprises de l'ancienne et considérable maison de Liedekerke et notamment dans notre numéro du 10 mai dernier. Nous prions le lecteur de s'y rapporter. Rappelons que ses armes sont : de gueules à trois lions d'or, armés et lampassés d'azur.

La maison d'Imperiali est une des plus illustres de l'Italie et l'une de ses branches se fixa à Gênes et y devint fameuse. Elle est comptée au nombre des vingt-quatre familles nobles de Gênes.

On compte parmi ses membres des personnages fameux dont les plus connus furent : Jean Imperiali, qui fut Doge de la République de Gênes en 1619. Il fut père de Jean Imperiali, duc de Sant-Angelo, dans le royaume de Naples. Ce seigneur s'acquit beaucoup de réputation au commencement du XVIIme siècle. Il rendit de grands services sur terre et sur mer aux rois d'Espagne et fut employé par Philippe IV à Mantoue et à Rome ; mais son mérite lui fit des envieux et le Sénat l'exila. C'était en outre un amateur de belles-lettres et l'on a conservé de lui plusieurs bons ouvrages.

A la même famille appartenait le cardinal Laurent Imperiali, créé cardinal en 1652 par Innocent X. Il était gouverneur de Rome lors de la fameuse affaire des Corses qui donna lieu à un si grand débat diplomatique entre la Cour pontificale et celle de France, sous les règnes d'Alexandre VII et du roi Louis XIV, et pendant l'ambassade du duc de Créquy à Rome. Cet homme d'État mourut en 1678. Son neveu, Joseph-René, fut créé aussi cardinal par le pape Alexandre VIII en 1690.



La maison d'Imperiali a porté les titres de princes de Francavilla et de ducs de Sant-Angelo. La branche fixée en Belgique est en possession du titre de marquis.

Imperiali porte : d'argent au pal d'or chargé d'un aigle de sable couronné d'or.

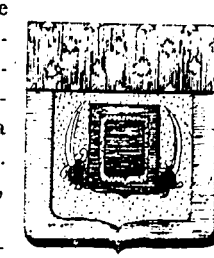
Le 17 novembre dernier a été béni à Rome le mariage du prince de la Moskowa avec la princesse Eugénie Bonaparte.

Ce mariage unit les deux plus grands noms de l'épopée impériale.

Napoléon-Louis-Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, est fils de feu Michel Aloys Ney, duc d'Elchingen, colonel de cavalerie, et de la duchesse, née Heine, fille adoptive de Charles Heine et de sa femme née Furtado. Il est le petit-fils de Michel Ney, né à Sarrelouis en 1769, maréchal de France, appelé par Napoléon Ier le « Brave des Braves », créé duc d'Elchingen en 1808 et prince de la Moskowa sur le champ de bataille de la Moskowa en 1812. On sait quelle fut la fin tragique de ce grand guerrier. Celle de son fils, le colonel duc d'Elchingen, survenue il y a quelques années déjà, n'a pas été moins sombre !

Ney porte : D'or à l'écusson d'azur chargé d'une orle du même et accosté de deux mains tenant des badelaires adossés de sable, à la bordure d'argent, au chef de gueules semé d'étoiles d'argent.

S. A. la princesse Eugénie-Laetitia Bonaparte est la troisième fille de S. A. le prince Napoléon-Charles Bonaparte et de la princesse, née princesse Ruspoli. Elle est l'arrière petite-fille de Lucien Bonaparte, prince de Canino, le frère de l'empereur Napoléon Ier dont elle est par conséquent l'arrière petite-nièce, et la nièce de feu le cardinal Bonaparte. Sa sœur a épousé le comte Gotti, officier d'infanterie italienne.



On sait que la maison de Bonaparte, avant que d'être élevée au pinacle de toutes les grandeurs et d'avoir vu son nom illustré d'une façon peu commune, appartenait à l'ancienne noblesse d'Italie, où elle a joué un grand rôle.

On peut s'en assurer dans les annales de la Toscane et de la Lombardie. On voit son nom cité dans les documents les plus anciens et on assure qu'on peut remonter sa filiation jusqu'en 1123. Quoiqu'il en soit, il est certain que le jeune officier d'artillerie corse, qui devait plus tard jouer un si grand rôle dans le monde et monter sur le plus beau trône de l'univers, appartenait à une vieille et noble race d'Italie. Sa famille eut beaucoup à souffrir des révolutions qui agitèrent le nord de ce pays au XVe et au XVIe siècle. Exilés de Florence, ses membres se dispersèrent et l'un d'eux se retira à Sarzana, puis de là en Corse où il s'établit. C'est de lui que descendait Charles Bonaparte, père de Napoléon Ier et du prince Lucien, ses titres furent d'ailleurs produits et vérifiés en 1771 et plus tard complétés pour l'entrée du jeune Napoléon à l'école de Brienne.

Le prince Lucien Bonaparte, qui fut longtemps brouillé avec l'Empereur, son frère, avait été créé prince de Canino et de Musignano par le Souverain Pontife, en 1814. En 1815, Napoléon Ier le reconnut comme prince français avec le titre d'Altesse Impériale, titre non reconnu par Napoléon III, qui n'accorda que celui d'Altesse. Il s'était marié deux fois : 1° avec Mlle Christine Boyer, dont il n'eut qu'une fille, la princesse Gabrielle, et en secondes noces avec Mlle de Bleschamps mariage dont est issu le prince Lucien, qui, lui-même, uni à la fille de Joseph, ancien roi de Naples et d'Espagne, eut le prince Napoléon-Charles, père de la jeune princesse de la Moskowa.

Les armes primitives de la maison de Bonaparte sont de gueules à deux barres d'or, accompagnées de deux étoiles du même, mais Nopoléon Ier a adopté les suivantes, qui sont les armes de l'Empire : D'azur à l'aigle d'or empiétant un foudre du même.

Marquis DE BOINVILLE.

Carnet anversois

* Le Roi vient de récompenser plusieurs personnalités du haut commerce pour leur dévouement à l'œuvre congolaise. M. Ch. Corty, président de la Chambre de Commerce et MM. E. Grisar et A. Mols sont nommés officiers de l'Ordre de la Couronne du Congo. MM. A. Osterrieth et Oostendorp sont nommés chevaliers. MM. W. H. Linden, Al. de Browne de Tièges, Ch. Lejeune, Bunge, sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold.

* M. J.-P. Best, le chef d'une des plus importantes agences maritimes, vient de mourir.

Le défunt était natif de Patrington (Yorkshire), et vint s'établir à Anvers il y a quarante-cinq ans environ. Grâce à son travail et à son activité, il parvint à attirer à Anvers les navires de nos voisins Anglais. Cette mort plonge dans le deuil les meilleures familles anversoises.

* Au jeune barreau, les conférences se succèdent. Le dernier conférencier était M. Rouvez, qui a traité « *des Avocats et des Journalistes* ». Sujet délicat et qui prêtait à développements.

Le succès du conférencier a été très vif.

* Le *Cercle d'Études Photographiques* à ouvert à la *Métropole* une exposition de photographies en couleur. L'inventeur de ce nouveau procédé est M. Mathieu qui a développé sa manière d'opérer dans une conférence très intéressante.

DE SAINT-YVRY.

L'établissement du **RAJAH**, *qui, en moins d'un an, a su se créer une clientèle aussi nombreuse que choisie, a ouvert un nouveau salon pour la dégustation de ses thés exquis, au* **n° 59 de la Montagne de la Cour**. *Nous rappelons avec plaisir cette nouvelle, intéressante pour tous les amateurs de thé, et qui démontre la prospérité croissante de la succursale installée à Bruxelles par les Directeurs des plantations* « PURAKAN SALAK », *de Java.*

Tablettes Théâtrales

THÉATRE FRANÇAIS. — Représentations classiques.

Après une exode préliminaire vers Ostende et Ypres, la compagnie de M. Garay, directeur en tête, vient de commencer au Théâtre communal la quatrième série de ses représentations classiques.

Au programme, les *Femmes savantes*, précédées d'une conférence par M. Chomé. Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'éminent professeur, mais nous devons dire avec quelle finesse il a su commenter le chef-d'œuvre de Molière, et concréter en quelques mots l'esprit satirique du grand écrivain, notant au passage les contemporains mis en scène et signalant les inspirations voulues de l'auteur.

Toujours bonnes en soi, ces conférences comportent un surcroît d'intérêt au public tout spécial qui les écoute : jeunesse des écoles venue là pour s'instruire tout autant que pour s'amuser.

Et Dieu sait s'il s'amuse ce gentil petit public qui garnit tout le haut de la salle. De quel cœur on l'entend rire aux doléances du bonhomme Chrysale, aux pédantises de Philaminte, d'Armande ou de Bélise, aux inepties de Trissotin et aux sottises de Vadius. Et de quelle satisfaction rayonnent les visages quand le dénouement, menant tout à bien, donne Henriette à Clitandre. Ce pendant qu'au parterre des spectateurs plus graves, se rappelant Musset, redisent avec le poète :

J'écoutais cependant cette simple harmonie;
Et comme le bon sens fait parler le génie!
J'admirais quel amour de l'âpre vérité
Est cet homme, si fier en sa naïveté !
Quel rand et vrai savoir des choses de ce monde ;
Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde,
Qu'après en avoir ri, l'on en devrait pleurer !...
Et je me demandais : Est-ce assez d'admirer !...

Très habilement dirigée et formée d'éléments tout remplis de zèle, la troupe du Théâtre-Français se tire à son honneur de son agréable, mais difficile tâche. N'interprète pas qui veut la versification toute spéciale de Molière, et combien d'artistes, tenant les planches depuis nombre d'années, demeureraient hésitants devant les tirades de Chrysale et les emportements de Philaminte.

Garay est un Clitandre de belle allure, raisonneur à souhait et amoureux fervent.

Roman, dans Chrysale, oblige aux applaudissements répétés et Stacquet remplit fort gaiement le troisième acte des billevesées prétentieuses de Trissotin.

Mme Leroy, donnant la note exacte de la caricaturale Bélise, est très bien secondée par MMmes Myrrhan, Daveny, Massé et Bl. Nerval, cette dernière particulièrement apte à jouer les classiques.

Le spectacle se termine, un peu inutilement, par le couronnement du buste de Molière, et par un à-propos, que déclame au surplus fort bien Garay, mais qui, ayant le tort de venir en comparaison immédiate avec l'œuvre géniale du maître, se trouve amoindri de ce fait.

L'illustre et vénéré poète qu'est François Coppée ne saurait nous en vouloir de lui souhaiter un voisinage moins écrasant.

Deux autres représentations auront lieu encore au Théâtre Flamand, les 22 novembre et 1er décembre ; le spectacle et ses interprètes méritent qu'on s'en souvienne.

Baron H. D'ORNANT.

Memento théâtral

* A *Mon enfant*, la spirituelle comédie de M. Ambroise Janvier, dont le succès a été si vif au Théâtre Molière, a succédé, depuis jeudi, la dernière œuvre de Jules Lemaître : *l'Aînée*, qui triompha au Gymnase, à Paris, tout récemment.

M. Munié, qui possède cet hiver une troupe si remarquable, l'a renforcée pour *l'Aînée* en engageant un des plus brillants comédiens de Paris, M. Henry Mayer, premier sujet du Vaudeville et du Gymnase, pour jouer dans cette pièce le rôle du pasteur Mikils, qu'il a créé.

Nous en parlerons prochainement.

* A l'Alcazar Royal les répétition de la revue ont commencé ; c'est M. Médony qui sera le compère ; Mlle Myrras, l'artiste bien connue, jouera le rôle de la commère : Mme Teu-Teuf, la Fée automobile.

En attendant la revue qui passera dans le courant du mois prochain, l'Alcazar continue à nous offrir un spectacle aussi attrayant que varié. Les courses de bicyclettes, qui ont lieu sur la scène, sont un des gros attraits de ces représentations, où abondent les numéros sensationnels.

* Le Théâtre du Parc vient de commencer les représentations du *Nouveau Jeu*, avec Jeanne Granier et Galipaux dans les deux rôles principaux.

* Au Théâtre des Galeries, la revue de MM. Garnir et Malpertuis, tiendra vraisemblablement l'affiche durant plusieurs mois. Nous en reparlerons à loisir.

ANVERS

* *Le Prophète*, *Mignon* et les *Mousquetaires au Couvent*, ont achevé de conquérir la faveur du public aux artistes de grand opéra et surtout d'opéra-comique, engagés par M. Deschesne. On va beaucoup au Théâtre Royal et le succès s'affirme chaque jour davantage.

* A l'El Bardo. — La compagnie Richard obtient tous les soirs un joli succès avec le gentil vaudeville *Coquin de Printemps*.

* Tournée Abel Deval. — La troupe du Nouveau Théâtre de Paris vient donner à Anvers une seule représentation du grand drame *Rembrandt*, de MM. Jose et Dumur.

Comme interprètes nous aurons M. A. Deval dans le rôle de Rembrandt, et Mme Marcelle Valdey en Saskia.

DE SAINT-YVRY.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité: *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, *Chant, Monologues*, etc. etc.).

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

LIQUEURS DE SCHOONEN

Le meilleur Pain

" L'INTÉGRAL ,,

44, rue Montoyer — 33, quai au Foin
47, rue de la Madeleine

SAIN — NOURRISSANT — ANTIDIABÉTIQUE

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

15 novembre.

Deux causes jettent la perturbation sur notre marché à *terme*.

La première est due au renchérissement de l'argent.

La seconde à l'attitude agressive de l'Angleterre.

Les petits spéculateurs se demandent pour quelle raison le gouvernement anglais maintient ses flottes, étant donnée l'attitude pacifique de la France.

La vérité est que dans les hautes sphères on semble ne plus douter que les Anglais, d'accord avec les Américains, ne cherchent à mettre leurs griffes sur les îles Philippines, et dame... il s'en suivrait très probablement une intervention de l'Allemagne, de la Russie et de la France. Alors que se passerait-il ?...

What is the question.

C'est précisément cette perspective peu rassurante qui provoque de la part des peureux et des trembleurs des ventes considérables !...

L'Extérieure principalement mouvementée, tombe de 42 1/4 à 41 pour finir à 41 1/16; Saragosse 153, 149 et 154; Italien 92.30, 91.65 et 92.10.

Les valeurs à turban oscillent suivant les vents. Banque Ottomane 545, 541, 543; Turc *série* C 25.95, 25.80 et 25.95; la *série* D 22.35, 22.27, 22.30; Lots 109, 110; Congo 89, 91 et 92; Brésil 54 3/4, 54 1/2, 54 9/16; Varsovie Capital 650; Jouissance 432; Cuba 6 p. c. toujours très offerte et pour cause... glisse franchement de 230 à 214.50, *et ce n'est pas fini*.

Par contre, le Rio-Tinto continue son mouvement ascensionnel 760, 770, 775 et 778.50 (coupon détaché); De Beers 650 et 655.

Dans le compartiment du comptant je trouve certaines valeurs un peu trop chauffées.

Signalons Haut-Congo 1560 et 1610 (ord): Katanga (priv.) 980, (ord.) 435; la priv. Lomani 1175 et (l'ord.) 1012.50.

Amélioration sensible de la Dniéprovienne 8960 et 9000.

Aux Banques on enlève vigoureusement le Crédit Général Liégeois 1000, 1050 et 1075, ainsi que la Caisse Commerciale 745 et 770. Ces deux établissements financiers vont créer une Société au capital de 7 millions de francs, destinée à racheter les terrains miniers des Aciéries d'Angleur. Angleur participe pour trois millions à cette création, et le groupe financier pour quatre.

Le Comptoir d'Escompte deBruxelles gagne 15 francs à 160; Société Générale 2300; Banque Nationale 2810, Crédit Général de Belgique 147; Banque de Bruxelles 750; Banque du Brabant 42 ; Banque de Charleroi 450; Caisse d'Annuités 1510; Comptoir de la Bourse 413.50; Comptoir Peemans (ord.) 458, et cap. 112.50; Caisse Générale des Reports 722; Crédit national Industriel priv. 397.50; Banque Auxiliaire act. 128, et Parts fondateur 134. On parle d'un dividende prochain qui dépasserait 7 1/2 p. c. *Bravo !*

La Compagnie mutuelle industrielle mettra en vente par émission publique,mardi 29 et mercredi 30 novembre, 1,000 actions privilégiées de 500 francs (prix d'émission 565 francs) et 2,000 obligations de 500 francs, 4 1/2 p. c. (prix d'émission 490 francs).

Les actions ont droit à un dividende privilégié de 6 p. c. et sont remboursables à 600 francs.

Prochainement, nous publierons les renseignements les plus complets sur cette opération qui se recommande à la confiance des capitalistes. Rappelons que la Compagnie mutuelle industrielle a été constituée par-devant Me Poelaert, en avril dernier, au capital entièrement libéré de 1,500,000 francs (3,000 actions privilégiées de 500 francs chacune).

Il a été créé, en outre, 6,000 actions ordinaires sans désignation de valeur.

L'augmentation de capital qui donne lieu à l'émission prochaine, est nécessitée par le développement des affaires sociales, dont la valeur actuelle et l'avenir feront l'objet d'un de nos prochains échos.

Les valeurs sidérurgiques conservent leurs positions.

Angleur 555; Ateliers de Boussu 825; Franco-Russe 110; Athus 1120 ; Aumetz 660 ; Baume et Marpent 645; Gilly 500 ; Ekatérinoslaw 370; Espérance-Longdoz 320; Nicolaïeff 1380; Olkovaïa 565; Cockerill 1145; Providence 4400; Sarrebruck 9500; Toula 515; Verschy (cap.) 640 et Marcinelle-Couillet 600 (ex-coupon de 25 francs). On m'affirme que la situation de cette Société va subir une transformation considérable !

Le nombre de ses actions, qui est de 9,000 actuellement, serait porté à 26,000 par la création de 17,000 actions nouvelles de 500 francs. Le capital de 4 1/2 millions deviendrait ainsi de 13 millions. La Société rembourserait toutes ses obligations et construirait un haut fourneau de belle capacité.

Un contrat relatif au placement du capital nouveau doit avoir été signé à la Société Générale.

Cockerill fait 2175 et 2190. Cette importante Compagnie Métallurgique vient d'enlever pour la Compagnie P.-L.-M. *30* grosses locomotives.

Les charbonnages sont lourds.

Amercœur 1250; Centre de Donetz 900; Charbonnages Belges 387.50; Prokhorow 845; Fontaine-l'Evêque 655; Gouffre 650; Grande-Bacnure 2110; Hasard 220; Hornu-Wasmes 5200; Levant du Flénu 2420: Nord de Charleroi 1935; Ormont 570 et Biélaia toujours délaissée tombe à 145!

Au groupe du zinc le marché est plein d'entrain.

Asturienne 5315 et 5660; Nébida 1980 et 2150; Austro-Belge 410 et 430; Nouvelle-Montagne 600 et 657; Prayon (jouissance) 395 et Vieille-Montagne (ex-coupon de 15 fr,) 730 et 752.50.

Aux industries diverses, le Pégamoïd se tient à 112, avec bonne tendance, et la Brasserie de Koekelberg à 805

Par contre, les Tabacs et Cigares sont complètement oubliés à 61 fr. J'aperçois les Pétroles de Grosny cotés 667. Bodéga 1460 et 1475; Amylo (priv.) 632.50; Cuirs et Chapeaux 190 et enfin Wagons-Lits 767.50.

Les Glaceries sont soutenues.

Floreffe et Jeumont 418; Glaces d'Oignies 380; Nationales-Belges 770; Glaces de Charleroi 1100 et Verreries de Donetz 387.50.

En somme, marché nerveux à terme, mais très ferme au comptant.

A. VANETTE.

Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles.

P. S. Voici quelques derniers cours cotés à la Bourse de Lille sur les Actions des Charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais :

Albi	1333 —
Aniche (Nord), le 12e	17050 —
Anzin (100e de denier)	5600 —
Blanzy	1785 —
Bruay	1930 —
Bully-Grenay (le 6e)	3200 —
Campagnac	1000 —
Carvin	1250 —
Courrières (le 10e)	2180 —
Crespin (Nord)	315 —
Douchy	990 —
Dourges (100e d'action)	218 —
Drocourt (1 à 1,800 act.)	3250 —
Drocourt (1,801 à 2,300 act.)	3250 —
Epinac	600 —
Escarpelle (Nord)	820 —
Lens (100e d'action)	452 —
Liévin	1975 —
Ligny-lès-Aire (Ce anon.)	520 —
Meurchin (act. 100 fr. t. p.)	1975 —
Ostricourt (act. lib. 500 fr.)	1160 —
Thivincelle	230 —

A. V.

CAUSERIE SUR LA MODE

La toilette de jour d'une femme n'est pas si facile à combiner qu'on le croit.

On a réussi à compliquer singulièrement l'étiquette de la tenue, si je puis m'exprimer ainsi et on a maintenant des robes pour toutes les circonstances comme pour toutes les heures du jour. La femme qui veut vraiment prendre au sérieux ce code de l'élégance doit faire la joie des couturières et la fortune des passementiers, car ils sont les dictateurs de la mode actuelle, ces brodeurs, passementiers et autres ornemanistes de la plastique féminine et il faut que leurs artistiques productions, jetées plus ou moins sur les toilettes, indiquent ce à quoi la toilette est destinée. Donc il y a les robes du matin, de courses, de promenade, de visite, de réception, de séances littéraires ou musicales, de campagne, de ville, de chasse ou de voyage, et ici je m'arrête, nous ne nous occupons que des toilettes de jour.

Eh bien, quoiqu'en puissent dire ou penser nos jolies femmes et nos élégantes, la toilette de rue, qu'elle soit endossée pour aller à la messe ou en promenade, doit être simple et peu voyante pour être vraiment distinguée et la femme de bon goût réservera tout l'éclat de ses robes pour la maison.

Je viens d'en voir une collection, de ces robes de maison qui deviennent des robes de fées et je veux les conter à mes lectrices.

Madame Lequesne prépare pour ses clientes une série de toilettes de réception ou de visite réellement exquises.

J'ai vu d'abord une robe de velours miroir gris à dessins, ton sur ton, glacés de blanc qui fait les plus jolis reflets du monde. La jupe est ornée d'une bande étroite de martre qui la borde dans le bas et remonte sur le côté. Le corsage en forme de jaquette a, par derrière, une très petite basque ronde et devant deux grands revers châle de satin blanc garnis d'une bande de martre et d'une fine broderie de jais. Ce corsage s'ouvre sur une chemisette de mousseline de soie blanche froufroutée de dentelles, col de velours groseille et petit bout de ceinture par devant une grande boucle en strass. Toilette d'une haute distinction par son élégance simple et cossue.

Une autre robe est en drap noir; la jupe est toute ornée de broderies et passementeries formant des fines pointes qui partent de la taille vers le bas, passementeries de soie noire avec

un peu d'or et de bleu ciel. Des petits passe-poils d'astrakan soulignent la broderie et bordent la jupe. Le corsage est tout à fait délicieux. Il forme blouse garnie des mêmes broderies et passepoils que la jupe, s'ouvre largement devant et derrière, et est découpé comme une robe décolletée, montrant une sorte de corsage de dessous qui monte jusqu'au cou en une étoffe de soie bleue de ciel sur laquelle de grands iris d'application et de broderie crème sont jetés avec art. Cette même chemisette s'entr'ouvre sur la poitrine pour laisser passer un flot de mousseline de soie bleue descendant jusqu'à la ceinture. Cette toilette est tout à fait artistique et d'une grande originalité.

Si la mode actuelle abandonne les blouses, si pratiques pour les arrangements et combinaisons économiques de parures, elle permet les jaquettes, et c'est une véritable nouveauté que ces grandes jaquettes Louis XV aux longs pans, ornées de broderies, de boutons de strass, de toutes sortes de jolies garnitures qui en font des objets tout à fait élégants.

Chez Mme Lequesne j'ai vu une de ces jaquettes qui m'a particulièrement frappée. Elle est d'étoffe de soie fond blanc brochée d'admirables dessins de velours noir d'une grande richesse. Le col et les revers sont garnis de broderies en bandes d'une finesse merveilleuse représentant une guirlande de fleurs; par devant, cascade de dentelles, de flots de mousseline de soie et aux bords de la veste, boutons de strass Louis XV. Cette jaquette devait se porter sur une jupe de velours bleu nouveau légèrement drapée en forme, comme si la couturière avait voulu indiquer des paniers sans oser encore rompre avec la droite ligne des jupes de la saison.

Jaquette et jupe forment une toilette peut-être bien élégante comme robe de réception, mait tout à fait de mise dans un diner où la robe décolletée n'est pas d'étiquette.

On fera beaucoup de vestes Louis XV plus ou moins riches d'étoffe et de garniture et le velours se prête très bien à ce genre de vêtement favorable à toutes les tailles. La beauté de la garniture est tout entière dans les boutons et les bandes de strass, d'émail, de cabochons mêlés aux pierres blanches, etc. Il y a un grand choix de tous ces jolis brimborions qui donnent tant de cachet aux toilettes, et on peut dire que la bijouterie fausse est devenue tout aussi artistique que la vraie.

L'essor de l'art industriel est énorme et nous ne pouvons qu'applaudir à ce progrès réel puisqu'il nous aide si heureusement à nous parer et à nous embellir.

OPALE.

TIMBRES-POSTE

Ce nom n'évoquait autrefois chez nous que l'idée de petits jeunes gens s'occupant à coller de petits carrés de papier dans un album. On n'en riait pas, mais il était convenu que c'était là une manie innocente.

Les jeunes gens ont grandi, ils sont devenus des hommes et ont continué à coller des timbres. Ils n'étaient que dix autrefois dans une ville, ils sont légion aujourd'hui et ont fait tant de prosélytes que le public s'intéresse à leur œuvre, secondée d'ailleurs par la presse quotidienne, qui elle-même annonce maintenant les faits saillants intéressant le monde philatéliste.

L'article publié récemment par un journal fort en vogue et intitulé : « *Cent mille francs de timbres dans une vitrine* » nous avait rendu toutefois fort perplexes.

Non pas que nous ne sachions qu'il existait de par le monde certains timbres cotés à des prix fantastiques, mais nous ne pensions pas que des marchands bruxellois en possédassent.

Et nous nous trompions, car nous avons voulu voir et nous avons vu, en effet, chez MM. Gelli et Tani, les négociants bien connus de la rue des Fripiers, ces raretés philatéliques, devant lesquelles s'est arrêté tout Bruxelles le 2 novembre, jour où ils les avaient exposées à leur vitrine.

Très obligeants et d'une serviabilité à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage, ces messieurs nous ont montré leur trésors, conservés avec un soin jaloux dans leurs coffres-forts.

Car il en est des timbres comme du vin. Ils gagnent en vieillissant et le stock de ces messieurs est d'une valeur inappréciable.

Ce sont d'ailleurs de véritables philatélistes, marchands, nous le voulons bien, mais aimant le timbre avant tout et par-dessus tout.

Leur maison, fondée il y a plus que trente ans, jouit d'une réputation européenne et ils viennent d'y mettre le sceau en publiant tout récemment la 2me édition de leur catalogue qui les classe définitivement parmi les plus experts.

Ce qui caractérise leur ouvrage, c'est la reproduction des *surcharges*, appliquées sur certains timbres dits provisoires. Grâce à un procédé qui isole la surcharge du timbre, ces messieurs sont parvenus à la reproduire dans leur ouvrage avec une précision si parfaite que le collectionneur peut contrôler aisément l'authenticité de ses timbres surchargés.

C'est là une innovation qui, sans aucun doute, rendra de grands services aux collectionneurs et assure à jamais, dans toutes les bibliothèques philatélistes, une place prépondérante au catalogue Gelli et Tani.

Société Anonyme de la "Revue Mauve,,

pour le Développement de la Littérature et de l'Art.

BOULEVARD ANSPACH, 40, BRUXELLES

Instituer une causerie périodique, un commerce suivi et constant entre les esprits cultivés, délicats, curieux de toutes les formes de l'activité intellectuelle et passionnés sincèrement pour le développement, loin des pontifes et des sceptiques, de l'art et de la littérature, tel est l'objet que se proposaient, il y a aujourd'hui juste un an, les fondateurs de la *Revue Mauve*.

Notre intention était de créer, non pas un recueil, un *magazine*, qui offrit le charme et le profit d'une lecture variée, substantielle, et sollicitant l'esprit vers des questions diverses, de littérature, d'art, d'histoire, de sociologie (c'est là le but de toute revue), mais encore l'instrument d'un groupement intellectuel autour d'un foyer nouveau, un lien entre les hommes de travail et de pensée, de qui l'énergie et les facultés se dépensent et s'épuisent en des productions ignorées et auxquels nous offrions, en leur donnant rendez-vous chez nous, l'occasion de se connaître, de mettre en commun leurs efforts et de travailler ensemble au développement de l'intellectualité morale et saine dans tous les domaines.

Quelques personnes, tout en nous exprimant leur sympathie, et en nous souhaitant bonne chance, semblaient douter du succès de notre entreprise. Si nombreuses en Belgique sont les revues, disaient ces amis pessimistes, et pour une qui meurt, il en vient tant au monde, que vous aurez grand peine à faire votre trouée, dans l'encombrement des publications analogues.

Cette objection n'ébranla pas notre confiance, notre dessein n'était pas d'ajouter un nom à l'interminable nomenclature des recueils périodiques. Nous avions l'ambition de *faire œuvre nouvelle* et de créer un organe nouveau de la vie intellectuelle.

Il fallait pour cela que chacun comprît la pensée qui, véritablement, nous guidait et qui n'était pas de mettre du papier mauve sur les tables encombrées déjà de publications multicolores, mais bien de grouper, par un moyen nouveau et pour un mouvement en avant, tous ceux, toutes celles qu'intéressent les questions intellectuelles et artistiques.

L'accueil qui nous a été fait, les encouragements qui nous sont venus de Belgique et de l'étranger, les offres flatteuses de collaboration que nous avons reçues, les témoignages de sympathie qui nous parviennent de tous les côtés montrent que nous avions raison contre les pessimistes, de compter que le grand public intellectuel s'associerait à nos efforts.

La *Revue Mauve* est aujourd'hui fondée. Elle a fait sa trouée, elle a victorieusement traversé les mois difficiles qui suivent la naissance de toute publication.

Cela nous impose de nouveaux devoirs que nous saurons remplir, grâce à la faveur grandissante du public.

Nous assurer la collaboration régulière de quelques maîtres de la pensée et de la plume qui déjà nous ont exprimé leur sympathie et promis leur concours — nous attacher, à l'étranger, des correspondants informés, qui renseigneront exacte-

ment nos lecteurs sur toutes les productions littéraires et artistiques — sans nous laisser détourner, par le soin excessif de l'actualité, de notre tâche plus haute que les petits faits du jour, dire notre pensée sur les événements d'ordre intellectuel ou moral qui se déroulent sous nos yeux, telles sont les lignes essentielles de notre progamme.

Ensuite, pour donner plus d'autorité encore au mouvement que nous voulons créer, nous comptons instituer les *réunions périodiques* où les membres de la Société de la *Revue Mauve* viendront écouter soit une conférence, soit une lecture, soit quelque œuvre poétique ou lyrique, et échanger leurs idées sur les productions inédites que nous leur ferons connaître.

Le groupement intellectuel dont nous sommes fiers d'avoir été les promoteurs, se fera autour de ce foyer nouveau, où la place est marquée de quiconque s'intéresse au développement de l'art et des lettres en Belgique et à l'étranger.

Pour accomplir toute leur tâche et remplir tout leur programme, les fondateurs de la *Revue Mauve* ont décidé la constitution d'une société anonyme dont le titre sera : *Société anonyme de la Revue Mauve pour le développement de la littérature et de l'art.*

Souscrire des actions de cette société c'est en même temps participer à une affaire dont la prospérité future n'est point douteuse, et à une œuvre d'encouragement littéraire et artistique autour de laquelle se fera, nous en avons la certitude, un groupement fécond d'écrivains, d'artistes et de penseurs.

Toute souscription donne droit à un abonnement de la Revue.

Chaque abonné est invité de droit aux conférences, lectures, concerts que donnera la Revue.

Le capital nominal est fixé à cent mille francs, il est divisé en 200 actions de 500 francs. Il ne sera appelé à la formation de la société que cinquante pour cent du montant des actions.

Nous adresserons à toute personne qui nous en fera la demande un exemplaire de nos statuts.

COMITÉ DE PATRONAGE :

M. Auguste BEERNAERT, ministre d'État, président de la Chambre des représentants ;
M. Jules LEJEUNE, ministre d'État, sénateur ;
M. le Baron de BORCHGRAVE, ministre de Belgique en Autriche-Hongrie ;
M. le Baron Ch. de BROQUEVILLE, membre de la Chambre des représentants ;
M. COOREMAN, membre de la Chambre des représentants ;
M. DELBEKE, membre de la Chambre des représentants ;
M. G. HELLEPUTTE, membre de la Chambre des représentants ;
M. le Baron Ch. du FONTBARÉ de FUMAL, membre de la Chambre des représentants ;
M. le Baron F. BÉTHUNE, professeur à l'Université de Louvain ;
M. Godefroid KURTH, professeur à l'Université de Liége ;
M. le Vicomte Gustave du PARC ;
M. Eugène THIÉRY ;
M. le Comte Charles de VILLERMONT ;
M. L.-A. du CHASTAIN.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

SUR RICHARD WAGNER

Il est fort difficile de donner dès maintenant la mesure de l'influence que Richard Wagner a eue et de celle qu'il aura encore... Nous voyons ici un phénomène qui arrive parfois dans l'histoire des peuples, — Dante, Jean-Jacques Rousseau, pour citer avec Wagner des exemples très hétérogènes, — d'un artiste sollicité, nécessité par ce qui l'entoure, hautement doué pour saisir la plus secrète aspiration de son temps, pressentant la puissance formidable de ce désir encore comprimé, très perspicace aussi à trouver les fatigues inavouées de l'âme de son époque, devinant merveilleusement les endroits endoloris et malades où mettre le baume, sentant où consoler les regrets et la rancœur. Qu'importe si cet homme semble d'abord un ennemi, si brutalement on le repousse : le Temps semble lui appartenir, car chaque homme qui s'éveille, après qu'il a parlé, lui est une recrue, et voilà qu'on lui baise les mains, à ce sauveur qui ouvre toutes grandes les portes du devenir nouveau, qui nous rend la foi, qui vêt de beauté la vie de notre âme, qui nomme enfin notre rêve ! Et c'est ici que l'Action change de sujet et devient sienne.

D'avoir nommé le Rêve latent il l'exaspère ; tout éclot, le bien et le mal, d'avoir été nommé ; et quand les peuples entendent ainsi au milieu d'eux celui qui ose chanter dans les ténèbres, en face du morne infini; le Verbe créateur de lumière, de formes et de forces, quand celui qui incarne ainsi le plus haut d'eux-mêmes et en lequel eux aussi peuvent se contempler, attendris et ravis, alors, à mesure que s'étend l'orbe de vie et de beauté nouvelle, fermente dans la multitude et éclosent au nouveau soleil tous les germes appelés à la surface.

Et ainsi, d'un seul mot qui fut dit, ou célé, dépend parfois le destin d'une époque : c'est un esprit spécial et violent qui s'incarne : la voix des timides grandit, tous ceux qui étaient libres, et sans œuvres, s'offrent joyeusement au joug, tous se réjouissent d'apercevoir la loi à laquelle ils obéiront, ce vent de force devient enfin comme l'âme de ceux qui cherchaient leur âme ; et ici nous devons considérer celui qui fut prophète en ce siècle, car cela on peut l'affirmer.

Richard Wagner vainquit donc ; on semble actuellement vouloir inventer des louanges et des honneurs inouïs pour celui qui eut tant de peine à imposer son existence. Il vainquit et n'eut pas la victoire généreuse... C'est un premier détail où l'esprit exercé s'étonne et s'inquiète.

Car il ne messied pas de bien mettre toute chose au point, de donner à ce maître ce qui lui revient, sans sacrifier à l'engouement contemporain, qui accorde à Richard Wagner le triomphe le plus grand et le plus général qu'un grand artiste ait jamais reçu de la masse, ordinairement rebelle à toute entreprise d'art. Peut-être pouvons-nous aussi trouver les raisons de cela.

Il faut bien se dire que Wagner se proposa fermement de réunir *à tout prix* (Erfolg um jeden Preis. F. Nietzche), quoi que puissent en dire les esprits qui ont plus d'enthousiasme que de culture. Il se rendit compte, avec une netteté singulière et une intensité presque insolite, de tous les caractères du dernier homme moderne, revenu lassé et meurtri de l'effort qu'il fit, tête baissée, pour trouver dans le matérialisme et dans le déterminisme un remède à son inquiétude, plus déçu et plus assoiffé que jamais. C'est l'âme prompte à croire ayant détruit ses dieux et ne pouvant s'en passer, fort abîmée par les aventures lointaines ou sa curiosité la poussa, troublée, quoique nullement assagie, par le pan d'impassible infini qui finit par l'écraser au bout de toutes les tentatives, c'est l'âme moderne enfin, assez sotte, démocrate, malade et vraiment pitoyable.

C'est l'âme de ce public que Wagner se proposa de conquérir, et la façon dont il s'y prit, pour réussir, me donne un singulier sentiment d'humeur et de honte.

Il faut bien le dire : le goût contemporain n'est rien moins que raffiné, et, à défaut d'autre preuve, l'énorme succès de Wagner *au delà du monde musical* suffirait amplement à établir cette constatation.

Wagner s'adressa volontairement à cet atroce public de grande ville, qui n'a de culture d'aucune sorte, mais énormément de prétention, une habitude d'entendre le son — superficiellement, et de voir le geste — indifféremment, des plus grandes choses... Une sensibilité malmenée et atonie par mille abus sans réaction sous le

charme de force et de jeunesse, sans goût pour la nourriture saine et dure après laquelle d'autres attendent, à l'écart.

Je connais des artistes passionnés et sincères, durs pour eux-mêmes et qui suivirent pour leur développement une discipline exacte et dédaigneuse du résultat immédiat, qui s'occupèrent durant toute leur existence d'accomplir un progrès et une victoire de l'homme moderne sur lui-même, et qui considèrent avec une vraie peur, le *faux pas* de l'art théâtral moderne. Wagner fut le seul qui, depuis les Grecs, retrouva ou fut sur le point de retrouver les arcanes de l'art dramatique. Encore n'est-ce nullement un peu plus loin que Wagner aurait trouvé ce qu'il chercha, mais peut-être à l'extrême opposé de son effort.

Ce génie lourd et impétueux, grossier et charmeur, pédant et passionné, irrésistible et repoussant, qui inventa les piments les plus raffinés et les plus pénibles ennuis, qui composa des personnages de bois s'animant, — par secondes — d'une vie extraordinaire, d'un caractère dont l'enfantillage boursouflé atteint alors la plus poignante humanité qui fut réalisée au théâtre, cet homme étrange et vraiment incompréhensible, me semble, dans sa complexité et ses contradictions, dans le colossal et important « à peu près » de son symbolisme sensuel et pessimiste — pas très « sublime » —, par les antinomies permanentes de son caractère et de son talent, celui qui suscita par ses philtres, l'éclosion au nouveau soleil de tous les germes appelés à la surface.

Qu'il me soit permis de rappeler ici les paroles que Gœthe écrivit, à la fin de sa vie, alors qu'il jetait un regard sur sa carrière si haute et si remplie :

« Le drame suppose une multitude oisive, peut-être une populace . . . . . et lequel de nos disciples se résoudrait donc, en feignant la joie ou en contrefaisant la douleur, à susciter à un tel degré, chez le spectateur, un sentiment nullement adapté au moment, pour produire des alternatives d'émotions toujours imparfaites? Nous trouvons de telles histrionneries nettement dangereuses et nous ne pouvons les allier à notre sérieuse entreprise.

— On dit cependant que cet art si étendu, aux rapports si multiples avec les autres arts, fait progresser tous ceux-ci.

— Aucunement, fut la réponse. Il se sert d'eux, mais il les corrompt.

Je ne puis trouver à redire quand je vois le comédien chercher à s'approcher du peintre, le peintre cependant se perd dans une telle compagnie. Le comédien gaspillera sans scrupule, pour atteindre son but si temporaire, tout ce que l'art et la vie lui offriront; le peintre cependant, qui voudrait aussi trouver son profit au théâtre, reconnaîtra toujours avoir perdu, et le musicien se trouve dans le même cas. Tous les arts me semblent comme des sœurs dont la plupart seraient disposées à faire bon ménage, mais dont une seule, aux goûts frivoles, montre une tendance à s'approprier et à gaspiller tout l'avoir des autres. C'est là le cas du théâtre : *il a une origine équivoque*, qu'il ne peut jamais renier, ni comme Art, ni comme Métier, ni comme dilettantisme. »

Et Gœthe poursuit avec bonhomie :

« Le rédacteur de ces pages convient qu'il accueille avec quelque ennui ce

passage bizarre. Lui-même n'a-t-il pas dirigé vers le théâtre, dans ses directions diverses, plus de vie et de forces que peut-être il ne conviendrait ?

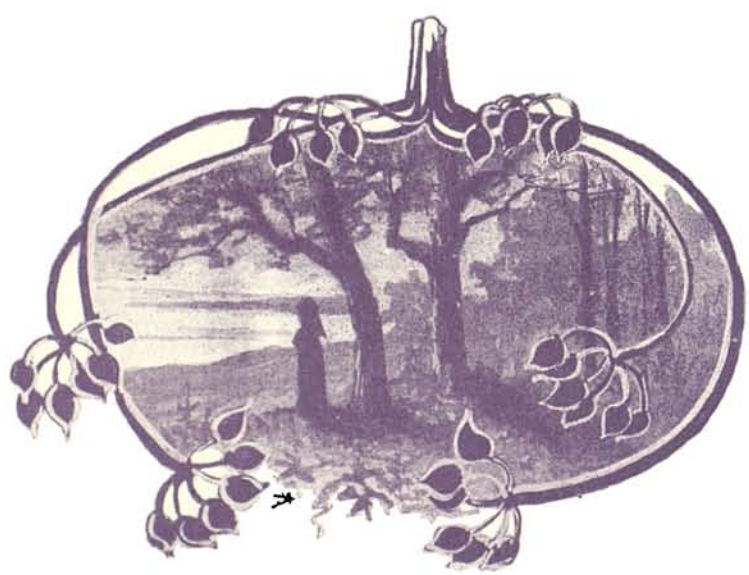
« Pourrait-on le convaincre que voilà une erreur impardonnable et un effort stérile ?

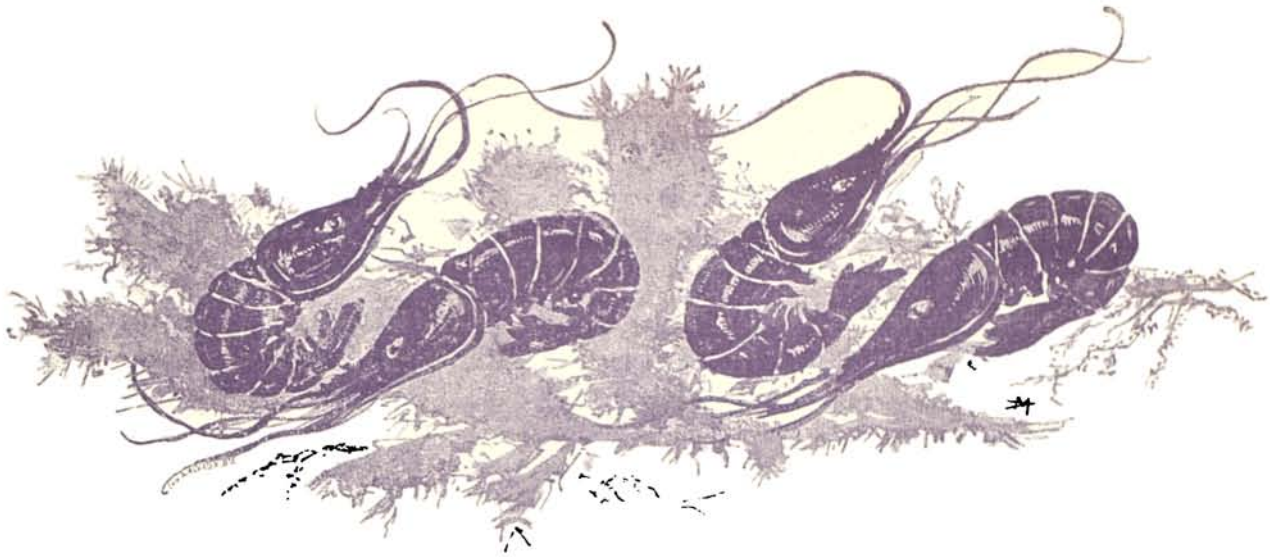
« Cependant le temps manque pour nous livrer, pleins de mauvaise humeur, à de tels souvenirs. »

Et ici, Gœthe brise brusquement sa narration, ce qui ne laisse pas d'étonner quand on songe à sa prolixité ordinaire, et à la complaisance avec laquelle il considérait d'ordinaire toutes les facettes des pensées que son cerveau admirable accueillait.

Mais il est temps de m'arrêter. Aussi bien pourrais-je encore me laisser aller à diverses considérations, et vraiment le sujet en vaut la peine. Mais, plus j'avance et plus l'horizon s'élargit et se trouble..... Il faudrait un livre ici, et je dois me borner à indiquer que tout n'est pas encore définitif pour Wagner, et bue le culte absolu que lui voue la nouvelle génération, me paraît avoir été bâti sur un terrain instable et mouvant, qui déjà se dérobe. Quant à la question du théâtre, en général, peut-être trouverai-je l'occasion de la débattre à cette place, mais à un autre moment.

GEORGES-MARIE BALTUS.





UNE IDYLLE DANS LES CARPATHES

Stanca était une vieille tzigane, bien connue dans la vallée de la Poutna, au pied des Carpathes, non loin de Foechany, ville qui offrait cette particularité curieuse d'appartenir moitié à la Moldavie, moitié à la Valachie, avant que ces deux principautés reçussent le nom de royaume de Roumanie.

Stanca avait élu domicile tout au bout du village de Tiquirich. De sa hutte, à l'aspect sauvage, elle entendait le roulement des eaux de la rivière et voyait les feux s'allumer et s'éteindre dans la montagne. Elle était fixée dans ce pays sans qu'on sut rien de son histoire. Son aspect, son langage trahissaient son origine bohémienne. Elle prédisait l'avenir et se vantait de posséder des secrets pour émouvoir les cœurs et réunir ceux que des obstacles invincibles avaient tenus séparés jusque-là. De qui lui venait ce pouvoir ? Cette question paraissait indifférente à son entourage, et nul ne cherchait à se l'expliquer. Quand, au soir, les paysannes apercevaient la lueur rouge de son foyer à travers les quatre planches mal jointes de sa porte, les plus pieuses d'entre elles se signaient et les moins courageuses, effrayées, frissonnaient. Se hasardaient-elles à risquer un regard furtif dans l'intérieur elles n'apercevaient que la marmite où cuisait simplement la *mamaliga* (1), mais elles s'imaginaient y sentir les relents du bouillon des sorcières serpents, grenouilles, chauves-souris, têtes de mort et toutes les épouvantes de la cuisine infernale.

Néanmoins, quand les passions en jeu l'emportaient sur la crainte, les mêmes femmes se glissaient à la tombée de la nuit chez Stanca et demandaient un philtre pour retenir le cœur d'un infidèle, un conseil pour se venger d'une rivale, ou simplement la connaissance de l'avenir. Oh ! qu'elle était caressante, pateline, la vieille bohémienne avec ses yeux noirs, doux et brillants ; elle troublait, elle fascinait. Elle avait vraiment la souplesse du

(1) Gâteau de maïs qui sert de pain dans les campagnes roumaines.

reptile et ne perdait pas de vue ses visiteuses tout en furetant dans les coins de sa hutte pour leur donner des simples, sur lesquelles elle prononçait des paroles inintelligibles. Elle les remettait entre les mains d'une femme affolée par la passion ou d'une crédule fillette, en faisant de grandes recommandations sur la manière dont il fallait les employer : les unes tremperaient de longs jours dans l'eau ; d'autres n'y devaient séjourner que quelques secondes. Certaines de ces herbes ne pourraient produire leur effet que si elles étaient prises dans la nuit où les *varcolatchi* (1) dévorent la lune. Tantôt il fallait en boire ou bien s'en laver le visage, les cheveux. Quelquefois, si l'infidèle était difficile à reconquérir, la délaissée devait se plonger elle-même dans un bain entier de cette décoction aux propriétés mystérieuses Et Stanca, reconduisant ses clientes jusqu'à la porte de sa hutte, leur donnait des assurances de ce genre : « Oui, il entendra notre appel ! il viendra celui que tu aimes ! Certes, il t'aimera ! Et je te dis qu'il accourra, dût-il voyager la nuit, endormi, à cheval sur une perche ! » Car la puissance de Stanca ne connaissait pas de limites. Elle pouvait aisément, prétendait-elle, attirer les êtres et les faire venir malgré eux, fussent-ils au bout du monde.

Et comme on partait de chez la vieille Stanca le cœur content et plein d'espoir !

Quelquefois c'était l'amour maternel qui guidait les pas d'une paysanne vers la demeure de la sorcière. « Stanca ! Stanca ! dis-moi ce que mon fils fait en ce moment ? Dans quel endroit il se trouve ? s'il est en bonne santé ? s'il est écrit que sa destinée sera belle ? dis-moi la vérité ? et je t'en récompenserai ! »

Stanca, accroupie sur un lambeau de tapis terni par la poussière, prenait une expression de sombre rêverie, s'emplissait la main de graines de maïs, et en jetait une poignée devant elle. Les graines répandues formaient des dessins bizarres dans lesquels, comme dans un jeu de cartes, elle semblait lire l'avenir. Puis, balançant sa tête d'un air réfléchi, lissant, de sa main de momie, ses bandeaux noirs comme de l'encre, elle poussait des rugissements de bête fauve. « Parle, Stanca, parle vite, disait la mère inquiète.....

— Aouléou ! aouléou ! gémissait la bohémienne, comme il pense à toi !... comme il pense à toi !! il brûle de *dor* (2) ... Ce qu'il fait ? Je vais te le dire. Il a vu, aujourd'hui, un homme brun qui lui veut du bien... Aouléou ! qu'il prenne garde à une femme blonde qui est son ennemie !... Mais ton fils, petite mère, reviendra bientôt, oui ! tu le reverras, tu le presseras sur ton cœur ; il est en bonne santé, je lui prédis une longue vie, et, si j'avais un enfant, je ne le voudrais pas dans l'avenir plus heureux que le tien ?

Toutes les fois c'était à peu près les mêmes prophéties avec de légères variantes : tantôt, au contraire, c'était l'homme blond qui voulait du bien et la femme brune qui était l'ennemie. Les pauvres mères partaient généralement satisfaites de chez Stanca. Elles avaient pu parler de leur enfant ; il est si doux de croire aux rêves qui illuminent le chemin de l'avenir !...

Les dimanches, les jours de grande fête, Stanca assistait, de loin, à la danse du village. Son regard aigu et curieux ne perdait pas un seul mouvement des couples qui forment le grand cercle de la Hora (3), et qui se bercent mollement au son du violon.

Les campagnards ne savent pas bien dissimuler leurs sentiments. Pourtant le soir de la fête, qu'on nomme Sfinta Maria, ne voyait-elle pas grand mal, Florica, la fille du pope de Tiquirich, à se laisser deviner de tous. Elle avait mis sa main dans celle d'un garçon blond, d'allure fière, qui dressait auprès d'elle sa haute taille. Florica, le front ceint de roses et de rubans mêlés à ses longues tresses brunes, avait dans les yeux un

(1) Esprits qui, selon la croyance populaire, rongent la lune au temps des éclipses.
(2) Désir ardent de revoir.
(3) Danse nationale.

doux et tendre rayonnement. Quand Néagou lui adressait la parole, de subites rougeurs lui couvraient les joues. Tout, dans son attitude, laissait deviner une préoccupation heureuse, un commencement d'amour ardent et passionné pour son compagnon de danse.

Florica était l'unique fille du pope de Tiquirich, celui qu'on appelait communément dans le village « Popa Toadère », et qui était très considéré pour son grand avoir. La préodeassa, femme du pope, possédait un collier de monnaies d'or, dont la valeur et la beauté défrayaient bien des conversations. Florica allait avoir une grosse dot : c'était la plus riche héritière de ce groupe d'une cinquantaine de villages, qui forme le beau pays de Vrantchia. Le trousseau de cette enfant de dix-sept ans était une merveille à laquelle on travaillait depuis sa naissance ; linge brodé à la main, voiles légers en *borangik* (1) mélangé de fils d'or et d'argent, chemisettes et jupes aux couleurs vives et aux dessins byzantins. Les ouvrières les plus habiles avaient été employées dans ces différents genres, et les amis, appelés à admirer cette collection, avouaient n'avoir jamais entrevu pareille splendeur.

Et quelle belle fête était promise aux villageois quand Florica consentirait à se choisir un époux. La cave de Pope Toadère regorgeait de vieux vins d'Odobeschti ; on devrait faire venir les musiciens de Focchany ; on irait les chercher dans un chariot attelé de quatre bœufs et on les ferait jouer tout le long de la route. Les danses dureraient plusieurs jours et tous les invités accompagneraient les jeunes époux jusqu'à leur nouvelle demeure, dût-on chevaucher bien loin, bien loin dans la montagne.

. . . . . .

Heureux celui qui aurait Florica pour compagne, car elle était douce, aimante et travailleuse. De taille moyenne, elle paraissait moulée comme une statue à travers la chemisette légère et sa jupe étroite de montagnarde. Le soleil avait mis des teintes chaudes sur sa peau et sa chevelure brunes. Jamais sourcils plus fins et plus réguliers ne furent tracés sur un front plus pur et plus virginal que le sien. La bouche, avec ses deux rangées de dents menues, très blanches, s'entrouvrait dans un rire frais et communicatif. On l'aimait cette petite Florica pour son charme doublé d'innocence et de bonté. Elle se faisait ainsi pardonner sa richesse et sa beauté.

Le 15 août, à la Sainte-Marie on avait donc remarqué, à Tiquirich, la présence de Néagou, fils du maire de Vidra, et son assiduité auprès de Florica.

Il était envoyé par son père pour conclure un marché avec Pope Toadère, qui se faisait tirer l'oreille quand il s'agissait d'une diminution ou d'une concession d'argent. Avare, rapace, ce pope avait amassé ses richesses sou par sou, et préférait les enfouir dans sa cave plutôt que de les exposer à une chance quelconque.

Il possédait cependant, à Vidra, un terrain qui coupait en deux la propriété du maire. Maintes fois celui-ci avait proposé à son possesseur de le lui racheter, mais le rusé compère profitait obstinément de la situation pour poser au père de Néagou des conditions draconiennes. Le maire emporté, violent, le traitait de voleur, à quoi Popa Toadère répondait humblement, sûr d'en arriver à ses fins, qu'on pouvait penser de lui ce qu'on voudrait, mais qu'il garderait son champ. Le maire de Vidra n'avait plus donné signe de vie pendant plusieurs mois, quoique cette pièce de terre lui tînt plus à cœur que son argent. Il songea donc à envoyer son fils à Tiquirich pour négocier de nouveau et terminer l'affaire.

Néagou, en voyant Florica, fut surpris et charmé de sa grâce. Toutes les questions d'intérêt furent oubliées ou passèrent au second plan. Il fit traîner les négociations en longueur et prit part à toutes les fêtes du village de Tiquirich. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses sentiments étaient partagés.

---

(1) Soie écrue.

Le soir de la dernière fête, la « hora » prolongée assez tard dans la nuit, Néagou y dépensait un entrain extraordinaire, frappant joyeusement la terre de ses talons, jetant à la volée des pièces de monnaie aux musiciens et reprenant vivement la main de Florica quand il la quittait pour exécuter une figure.

Profitant du repos il lui passait familièrement le bras autour de la taille, comme si elle fut déjà sienne, l'entraînait doucement vers la lisière du bois, cherchant ainsi à s'isoler des autres groupes. Puis, lui, si bruyant tout à l'heure, devenait subitement silencieux. Il sentait à ses côtés Florica dont il savourait le charme pénétrant, sans oser proférer une parole.

Vers la fin de la fête ils s'assirent, tous deux, sur le bord d'un chemin planté d'arbres, d'où l'on entendait distinctement le bruit des eaux de la Poutna, qui passaient non loin de là et retombaient en cascades éblouissantes. Un berger, dans le lointain, leur envoyait les notes plaintives de sa cornemuse. Le soleil s'était couché à l'horizon, mais l'air, malgré l'ombre grandissante, conservait la chaleur des brûlantes journées du mois d'août. Pas une feuille ne remuait aux arbres, quand on vit la lune paraître lente, majestueuse, à travers le feuillage léger des acacias. Elle arrêta sa clarté pâle, mystérieuse, sur le visage des deux amants. Néagou se pencha pour voir mieux les traits de celle qu'il aimait ; Florica pleurait !... Deux larmes sillonnaient son visage ; larmes silencieuses, mais qui plus que les paroles avaient leur éloquence. Néagou attira vivement Florica à lui, l'enveloppa dans un long regard d'amour et lui murmura doucement à l'oreille : « Florica, ne pleure pas ; Florica ! je t'en conjure, dis-moi, m'aimes-tu? Oh! dis que tu m'aimes et nous serons heureux, heureux pour toujours..., je n'aurai pas d'autre femme que toi.... et nous serons mariés avant Noël.... Réponds, Florica, donne-moi ton cœur tout entier. » La jeune fille émue, effrayée à la vue de tant de passion, se serra étroitement contre le bras qui la protégeait et n'eut que la force de balbutier : « Oui, je serai à toi ! »

Néagou la contemplait avec fierté. Son regard franc et loyal exprimait nettement sa pensée. Il se sentait le protecteur, le maître de cette créature si merveilleusement jolie, si tendre et qui se donnait à lui pour la vie. Elle, comme pour marquer sa soumission et sa dépendance, se pencha, et, d'un geste à la fois doux et humble, prit la main de son fiancé et la porta pieusement à ses lèvres. Les yeux de Néagou se mouillèrent, il se leva rapidement et, soulevant la jeune fille dans ses bras, il lui donna un baiser qui scella définitivement leurs fiançailles.

Florica, reconduite par lui, revint prendre sa place dans la « Hora » ; elle était chancelante d'émotion et de bonheur.

La vieille Stanca, ce soir-là, comme à l'ordinaire, à son poste d'observation, porta son regard scrutateur sur les deux jeunes gens dont l'absence prolongée ne lui avait pas échappé. Le trouble de Florica, l'air radieux de Néagou lui parurent autant de révélations. C'est qu'elle ne manquait pas de finesse et de pénétration, la rusée bohémienne. Son visage noir et couvert de rides avait pris une expression d'oiseau terrible qui couve sa proie. Ne savait-elle pas, en effet, que la petite Florica était riche, riche et aimante ? Le moindre service qu'elle lui rendrait assurerait peut-être ses vieux jours et lui permettrait de rejoindre sa tribu nomade.

« Ils s'aiment », se disait-elle ; elle interviendrait alors et offrirait ses services. Sa tête entrevoyait mille plans, sans qu'elle put en arrêter un seul dans le courant de cette soirée.

Les circonstances devaient lui venir en aide, Néagou, de retour à Vidra, se heurta à une volonté paternelle, qui était aussi tenace dans un sens que la sienne dans un autre.

« Tu veux épouser la fille de Popa Toadère ?... la fille de ce misérable qui vient de nous faire faire un marché honteux ?... tu veux que je tende la main à ce fieffé coquin ?

tu veux que sa fille devienne la mienne ?... Non, non, mon fils, tu n'auras jamais mon consentement pour une pareille alliance ! » Et la voix du maire de Vidra prenait des intonations inflexibles qui mettaient le désespoir dans le cœur de Néagou. Pourtant un pressentiment lui disait qu'aucun obstacle ne pourrait désormais le séparer de Florica. Il vit la colère paternelle s'abattre sur lui et ne se permit pas de révolte, mais un long sanglot s'échappa de la poitrine de ce robuste garçon, comme si son amour blessé, contrarié, avait crié sa douleur malgré lui.

Le père, stupéfait de l'altération des traits de son fils, recula d'un pas pour le mieux voir. « Tu l'aimes donc bien cette fille de Popa Toadère ? s'écria-t-il toujours en colère.

— Père, répondit simplement et gravement Néagou, je n'en aimerai jamais une autre. » Et pâle, l'œil fixe, il cherchait à se diriger vers la porte, lorsque son père l'arrêta en lui barrant le passage.

Le maire de Vidra avait eu peur, car il aimait son fils par-dessus tout, et il ne voyait que trop clairement combien l'amour de Néagou était profond et sérieux. Oui, il avait eu peur devant l'attitude à la fois farouche et résolue de son fils.

« Attends, dit-il, d'un ton inquiet; je vais demain à Tiquirich et je parlerai de la fille de Popa Toadère à un de mes vieux amis ; nous verrons ce qu'il en pense. Je sais bien que le vieux pope n'a étranglé personne sur la grand'route, mais, pour de l'argent, il vendrait son âme au diable, tout pope qu'il est. »

Néagon répliqua doucement, humblement, que des griefs personnels le rendaient peut-être injuste envers le pere de Florica. En un instant, le malheureux garçon faillit rallumer toute la colère paternelle qui semblait s'éteindre peu à peu devant sa souffrance.

Cependant, deux jours plus tard, le maire de Vidra vit son ami de Tiquirich et Florica elle-même. Le charme de la jeune fille, les éloges qu'on lui décernait et son amour paternel eurent raison de ses rancunes personnelles. Il appela Néagou et lui dit : « Épouse celle que tu aimes. Ta mère m'a rendu heureux, que Dieu t'accorde, à ton tour, la félicité avec celle que tu as choisie. »

La demande en mariage fut faite auprès du père et de la mère de Florica. Ceux-ci, sans aucune objection personnelle, acceptèrent le projet de cette alliance belle et flatteuse, car le maire de Vidra était aussi riche et encore plus puissant que Popa Toadère. Il affecta même un certain air d'autorité.

« Le mariage de nos enfants aura lieu à la fin de septembre, dit Popa Toadère.

— A la fin d'octobre ! riposta le maire de Vidra », esprit de contradiction peut-être et il dit, comme pour compléter sa pensée : « J'ai besoin de Néagou afin de terminer les affaires de la saison ; des travaux urgents réclament pour quelques semaines sa présence dans la montagne. » Puis il ajouta avec un sourire malicieux : « Pendant ce temps, Florica terminera son trousseau et l'attendra en filant sa quenouille. »

A ces paroles, les deux jeunes gens se regardèrent tristement. Néagou s'approcha de Florica et lui murmura tout bas à l'oreille quelque chose qui eut le don de rasséréner le visage de la jeune fille. Puis il l'attira à lui. Celle-ci tint sa tête longuement appuyée sur l'épaule de son ami. Ils auraient étalé leur bonheur à la vue de tout l'univers. Dans leur milieu simple et primitif ils ignoraient les conventions sociales d'un monde plus raffiné, et leur amour se montrait tel qu'il était : naïf, fort, sans prévisions des attaques possibles du sort. Qu'est-ce qui, en effet, pourrait désormais les empêcher d'être l'un à l'autre ?

Oh ! Stanca ! Stanca ! pourquoi as-tu fixé ta mauvaise prunelle sur cette enfant que tant de rêves de bonheur bercent en ce moment ?

La vieille sorcière guettait sa proie ; elle rôdait de temps en temps autour de la demeure de Popa Toadère, et, avec une audace sans pareille, questionnait et faisait causer les servantes de la ferme.

Au moment de quitter sa fiancée, Néagou lui murmura une seconde fois à l'oreille des paroles d'encouragement et de patience.

« Je serai ici, dit-il, le dimanche qui suit la petite Sainte-Marie », désignant ainsi la fête de la Nativité.

Il comptait, en effet, se dérober pour quelques jours aux travaux que réclamait de lui son père, et couper, par la vue de Florica, le temps qui précéderait leur mariage.

Les chemins sont longs et difficiles pour escalader le Mont Eissar, mais que lui importaient la fatigue et le danger ! N'avait-il pas, pour franchir les obstacles, son bon cheval Boujor, et pour soutenir son courage la force de son amour ?

Florica parut consolée de la longueur de ses fiançailles par la perspective de revoir Néagou au bout de peu de temps. L'espoir la soutenait; néanmoins les jours se traînaient tristement loin de lui !

La veille de la Sainte-Marie, assise à son métier, elle exécutait de fines et élégantes broderies, et chantait une vieille doïna (1) qui finissait ainsi :

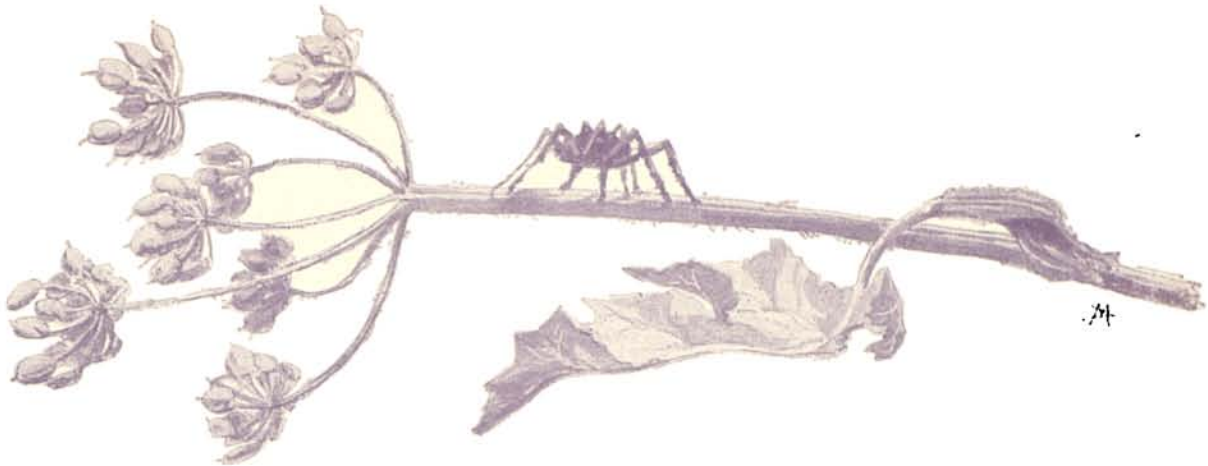
Mais, de peur d'ajouter à sa douleur amère,
Garde-toi bien de dire à cette pauvre mère
Qu'au dessus de mon front, au zénith constellé,
Au moment de ma noce, une étoile a filé,
Et que j'eus pour témoins les chênes fatidiques ;
Pour autels, les hauts monts, de manteaux blancs couverts ;
Pour prêtres, les sapins aux rameaux toujours verts ;
Pour orchestre, les vents aux souffles prophétiques,
Les cascades des bois et des milliers d'oiseaux,
Et les yeux du bon Dieu : les astres pour flambeaux.

« Tais-toi, Florica, lui cria sa mère. Ton chant est lugubre ; il me fait penser à la mort. »

Florica se leva, passa ses mains autour du cou de la préoteana. « Mamouca ! mamouca ! (2) dit-elle, ne t'afflige pas ; pardonne-moi, je ne devrais te faire entendre que des chants gais etjoyeux ; ne suis-je pas la plus heureuse des fiancées ?

(*A suivre*) GEORGES ROMAIN.

(1) Complainte nationale.
(2) Petite mère.



L'ORIGINE DES MUSÉES DU LOUVRE

UNE FAMILLE DE NÉGOCIANTS

La famille Jabach fut connue à Cologne dès le milieu du XVe siècle; son premier représentant, Goedhart von Jabach et sa femme Sygyne, achetèrent, le 21 décembre 1469, une maison dans la *Burgerstrasse*, de Jean Meinershagen et de sa femme Ursule. On les retrouve le 19 octobre 1470 et le 24 novembre 1475, participant avec d'autres bourgeois à une acquisition d'immeubles. Vient ensuite Arnould von Jabach, qui acquit, le 5 novembre 1490, de Henri Struys et de sa femme Wasgyn, une maison en pierres, située à l'angle de la rue où se trouvait « la Maison du Florin ». Arnould, en 1504, était sénateur, son fils aîné, Jean Jabach, avait épousé Catherine Van Aich, on les rencontre dans différents actes de 1527 à 1531. Leur fils, Everhardt Jabach, se maria en 1557, avec Hilgon Wichrath. Il était membre de la corporation des fabricants de tissus de couleur et fut porté, en 1578, au conseil de la ville. Il possédait un comptoir à Anvers.

C'est à son fils, nommé comme lui Everhardt, que la famille doit d'avoir atteint le plus haut degré de richesse et de considération. Dès sa jeunesse, il fonda à Anvers une maison de banque qui lui procura de gros bénéfices. Il étendit notablement des relations et délivra un de ses parents de la captivité chez les Barbaresques. Cet Everhardt épousa Anne Reuters, d'une famille déjà alliée aux Jabach. Suivant la loi municipale de Cologne, Everhardt avait dû être membre assermenté d'une des vingt-deux associations de marchands de la ville; comme ses pères, il avait choisi la corporation des fabricants de tissus, qui l'envoya au conseil de la ville en 1600 et en 1603, mais son élection fut cassée deux fois par le Sénat, dont les registres portent « *non intrarit* ». Jabach, en effet, était protestant, et cette cause le tenait éloigné des affaires publiques. Il fut ramené dans le sein de l'église catholique par le curé de Sainte-Colombe, Gaspard Ulemberg, célèbre traducteur de la Bible; dès lors, Jabach put entrer dans le conseil de la ville et il occupa paisiblement son siège en 1520. De 1525 à 1529, dernière année de son élection, il fut toujours élu *Stimmeister*, ce qui est la plus haute dignité municipale après le consulat. En 1624, il

était membre de l'importante corporation des monnayeurs. A la suite d'héritages, mais plus encore, grâce au succès toujours croissant de ses entreprises commerciales, Jabach arriva à une grande fortune; il acheta en 1617 la terre noble de Veiler, près de Zülpich, duché de Juliers, du comte Floris de Culembourg, baron de Palandt, puis il décora magnifiquement sa maison de ville, située dans la rue des Etoiles. La chapelle de cette demeure renfermait quatre tableaux d'Albert Durer, aujourd'hui au musée de Munich (1).

Everhard mourut le 27 mai 1636, laissant : *a*) Anna, mariée à Gerhardt d'Immerstraedt, *b*) Hélène, mariée à François Brassart, bourgmestre en 1651, *c*) Sybille, mariée à Jean Hunthum, *d*) Marie, qui épousa en 1640 Frédéric Fidelius Winter, *e*) Everhard (2), *f*) Catherine.

Everhard Jabach, troisième du nom, est devenu par son amour pour les arts et par les innombrables collections qu'il a recueillies, le membre le plus célèbre de sa famille.

Quelques mois après la mort de son père, le 20 août 1636, Everhard fut admis comme membre de la Société des compagnons monnayeurs de Cologne. Douze ans plus tard, le 23 octobre 1643, il épousa Anna-Maria, fille de l'honorable Henri De Groote, négociant et sénateur de Cologne

Ce n'est pas dans la maison des Jabach, à Cologne, qu'Everhard emmena sa jeune femme, mais à l'étranger, loin de ses parents. Il n'avait pas l'esprit tranquille et prudent de son père. C'est à Paris, qu'il vint se fixer et lors de la fondation de la Compagnie des Indes Orientales, il en devint un des directeurs

Jabach et sa femme se firent délivrer des lettres de naturalisation française en mars 1647 et en février 1649. Lui, était devenu bourgeois de Paris; il avait acheté rue Neuve Saint-Maderic une grande maison et trois petites adjacentes, de Jean-Baptiste Forne, Robert Sanson, François Custol, le 16 octobre 1659, moyennant 104.000 livres. Il s'y bâtit un véritable palais, dont la description se trouve dans le Guide des étrangers de Germain Brice et les plans dans le Recueil de Jean Marot.

Jabach avait aussi à Corbeil une grande manufacture de buffles, ou tannerie pour l'armée. Sa maison de Paris lui servait à la fois de dépôt et de bureaux. Le négoce en question avait commencé la fortune de Jabach à Paris. En juillet 1667, des lettres patentes de Louis XIV lui en avaient accordé le privilège.

Pendant son séjour à Paris, Jabach semble avoir eu fort peu de relations avec sa ville natale, si ce n'est quelques courses qu'il fit à Cologne, soit pour des affaires, soit à l'occasion de quelques rares événements de famille. Mme Jabach, au contraire, venait assez souvent dans son pays. Elle descendait dans la maison de Groote et c'est là qu'elle mit au monde son second et son troisième enfant.

Jabach avait d'autres affaires que celles dont je viens de parler : non seulement il avait le privilège de la messagerie de Liége à Paris, mais il était directeur de la manufacture royale de tapis à Aubusson et avait établi à Corbeil une fabrique de colle.

Mais c'est surtout comme collectionneur que Jabach est connu; on le disait très connaisseur en objets d'art et, à ce titre, il était en correspondance suivie avec Mazarin. Il se faisait entre eux de nombreux échanges, et l'on accusait même à cette époque Everhard de n'avoir pas pour les beaux-arts un amour absolument désintéressé.

Après l'exécution de Charles Ier d'Angleterre, le Parlement fit vendre ses collections aux enchères (1650). Jabach se rendit à Londres, où il rencontra les représentants du Roi et

(1) Cette maison est restée fort longtemps dans la famille de Jabach : elle était connue sous le nom de *Jabacher Hof*. Suivant une légende invraisemblable, Rubens y serait né; il parait plus certain que Marie de Médicis, chassée de France et d'Angleterre, y mourut le 3 juillet 1642, et que les Jabach, comme banquiers, étaient chargés de lui faire tenir les maigres subsides que Louis XIII accordait à sa mère.

(2) Je n'ai pu retrouver la date exacte de sa naissance, il dut venir au monde entre 1607 et 1612, dans la *Jabacher Hof*. Son acte de décès ne donne pas son âge.

tous les grands amateurs d'Europe, l'Espagnol don Alonzo de Cardenas, l'archiduc Léopold, les Reynst, les Gerbier, les de Critz, les Wrigst, les Van Leemput..... Aucun n'acheta comme Jabach. Les tapisseries les plus précieuses, les tableaux les plus estimés furent acquis par lui et rapportés en France. Le cardinal Mazarin s'en fit céder quelques-uns et, après sa mort, ils passèrent en partie au Louvre.

Jabach avait aussi racheté à d'obscurs brocanteurs et, dès son retour, son musée acquit une réputation européenne. Pendant dix-sept ans, l'hôtel de la rue St-Merry fut le rendez-vous des amateurs de tous les pays. Tout y était d'une qualité exceptionnelle, les tableaux comme les dessins, les bronzes comme les marbres. On ne manqua pas d'y mener le cavalier Bernin quand il vint à Paris.

Everhart entretenait d'amicales relations avec Mignard, Le Brun, Rigaud, Largillière, Vander Meulen; il occupait aussi le peintre Jean Boulogne, qui avait un talent extraordinaire pour copier les anciens peintres italiens.

L'amour pour les arts et l'ardeur pour les collections qui animait Jabach, au lieu de se maintenir dans des limites raisonnables, avaient fait place à une passion insatiable et c'est à peine s'il prenait conseil de ses ressources. Une œuvre d'art était-elle à vendre, c'était lui qui était au premier rang pour enchérir, aussi se trouva-t-il bientôt dans de grands embarras d'argent. Harcelé par ses créanciers, il vit les mauvais jours arriver; il fallut se résoudre à un douloureux sacrifice. Il avait vendu des tableaux à Mazarin, au duc de Richelieu, bientôt ce fut le tour de la collection tout entière. Un seul personnage pouvait l'acheter, Jabach l'offrit au Roi de France. Il entra en pourparlers avec Louis XIV et plusieurs lettres, relatives à cette affaire, des 6, 7, 9, 16 février et 10 mars 1691, adressées au trésorier des parties casuelles du Metz, sont conservées en tête du manuscrit 689 de la Bibliothèque nationale.

Les négociations intervenues entre Colbert et Jabach furent longues, le ministre défendant avec âpreté les intérêts de son souverain contre l'amateur déchiré entre ses passions et le besoin d'argent. Cependant le malheureux banquier dut céder et le marché fut conclu. Le roi acquérait cent et un tableaux et cinq mille cinq cents dessins de maîtres au prix dérisoire de 220.000 livres.

C'étaient là des tableaux cités dans toute l'Europe, d'une beauté et d'une importance au dessus de tout éloge. L'affaire avait été excellente pour Louis XIV, déplorable pour Jabach.

Cette acquisition était, pour Louis XIV, de la plus haute importance. Il était le premier roi de France qui eut créé une galerie de tableaux de maîtres de toutes les écoles, et pour obtenir ce résultat, Colbert et Le Brun furent les inflexibles exécuteurs des volontés de leur maître. Les prédécesseurs du Roi avaient à peine laissé une centaine de toiles. Celles de Jabach, en venant s'y ajouter, formèrent le noyau de la galerie du Louvre. Tant qu'on y admirera la *Mise au Tombeau* du Titien, le *Concert* du Giorgone, la *Sainte Catherine* de Raphaël, le souvenir de Jabach restera cher à la France.

La nécessité où s'était trouvé Jabach avait donc entraîné pour lui les plus cruels sacrifices, et, cependant, il restait au nombre des meilleurs amateurs et des plus ardents collectionneurs. Une importante partie de ses œuvres d'art lui demeuraient encore, entre autres, les sculptures, les bronzes précieux et beaucoup de dessins. Sa position financière s'étant peu à peu améliorée, il recommença à collectionner, principalement les dessins et les tableaux.

Jabach mourut dans son hôtel le 6 mars 1695 ; il fut inhumé le 8 à Saint Merry.

Le graveur Michel Lasure exécuta le portrait de Jabach et un jeton d'argent à son effigie fut frappé en 1665.

Le portrait de Jabach fut exécuté par plusieurs grands peintres, Van Dyck l'a fait

deux fois, l'un se trouvait dans la collection Crozat, il est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg ; l'autre est au musée de Cologne, qui possède aussi un tableau d'Everhard par Rigaud.

Le musée de Berlin possède le portrait de la famille Jabach par Le Brun.

Notre collectionneur laissait quatre enfants : *a*) Anne-Marie. — *b*) Hélène. — *c*) Everhard. — *d*) Henri.

Anne Marie Jabach, née le 8 avril 1661, épousa le 14 septembre 1675, Nicolas Fourment, que l'on disait être parent de Hélène Fourment, seconde femme de Rubens. Une famille distinguée de ce nom demeurait, depuis longtemps, à Cologne, et Jean Fourment avait signé au contrat de mariage de Everhard Jabach et de Anne-Marie de Groote. Elle mourut le 15 avril 1707, ne laissant qu'une fille, mariée à Marc Remigaud Mouton.

Henri continua la manufacture des buffles de Corbeil, il mourut le 7 janvier 1703.

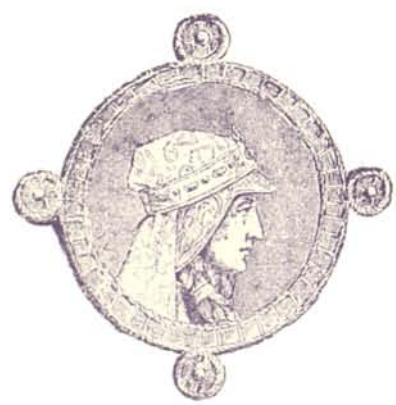
Everhard, lui, resta à Cologne, en 1718 et 1721 il était sénateur de cette ville.

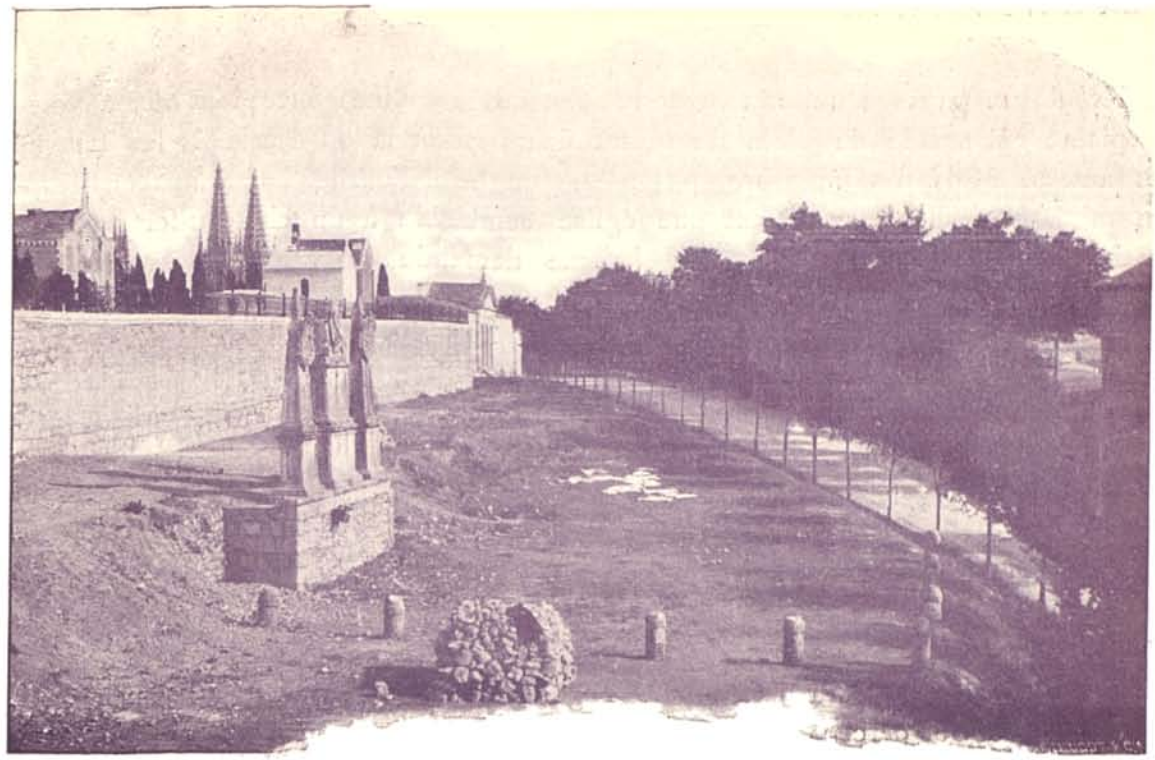
Cette famille paraît éteinte.

Les tableaux et dessins de Jabach furent vendus en Italie; le célèbre Crozat, baron de Thiers, en acquit une partie; ses héritiers cédèrent la collection à l'Impératrice de Russie, qui les déposa à l'Hermitage de Saint-Pétersbourg. Cette dernière vente à l'amiable, dirigée par Diderot, est du 4 janvier 1772.

L'hôtel Jabach a été très morcelé et mutilé. Au XVIIIe siècle, les membres de l'Académie de St-Luc y tinrent leurs expositions. Le 6 juin 1832, il fut témoin de luttes sanglantes. Aujourd'hui, quoique recrépie de plâtre et badigeonnée à la chaux, la demeure de Jabach conserve, sous ce triste engluage, des lignes architecturales où un œil exercé découvre facilement les restes d'un hôtel du XVIIe siècle. Un avant corps, donnant sur la rue St-Merry, au n° 42, et percé d'une porte cochère, montre encore quelques restes d'architecture. Une voûte, servant de dégagement à l'escalier, traverse l'immeuble d'outre en outre et va couper à angle droit un passage qui aboutit au n° 108 de la rue St-Martin, sous le nom de passage Jabach Cet hôtel, si beau jadis, est devenu une sorte de phalanstère, où vivent, les uns à côté des autres, une foule d'industriels les plus divers.

Vicomte DE GROUCHY





DEUX MOIS EN ESPAGNE

(*Suite*)

X

TOLÈDE

ARRIVÉE A TOLÈDE. — L'ALCAZAR. — LA CATHÉDRALE. — ORIGINE DE LA VILLE.
SAN JUAN DE LOS REYES. — L'ALAMÉDA.
LE PALAIS GALIANA. — LES BAINS DE FLORIDE. — LA MANUFACTURE D'ARMES.

Jadis le voyage de Tolède était une véritable expédition. Il fallait se procurer une voiture, des mules et une escorte. Aujourd'hui le chemin de fer vous y mène sans fatigue et sans danger.

Les chemins de fer ont certainement beaucoup enlevé au pittoresque des récits de voyages. Avec eux plus d'imprévu. Il a fallu supprimer l'antique diligence dont l'essieu ne manquait jamais de se rompre. L'idylle ébauchée avec la jolie voyageuse, le légendaire brigand même, coiffé du chapeau pointu, embusqué au tournant de la route, le tromblon au poing, ont dû disparaître. Toutes ces aventures intéressaient le lecteur et permettaient au narrateur de laisser souvent passer le petit bout de l'oreille à la vantardise.

Quant à moi, j'avoue sans honte que, malgré les charmes que pouvaient offrir ces petits incidents, je préfère de loin une confortable place de première dans un de nos modernes express.

Pourtant, rien de monotone comme ces douze longues lieues pendant lesquelles

se déroule un paysage uniformément le même. Les collines succèdent aux collines; la plaine est semée de blocs de granit épars ça et là ou escaladés les uns sur les autres. Mais pas un arbre, pas même un brin d'herbe. De temps en temps, un misérable village entourant une église semblable à un château-fort, ou une station isolée dans la campagne. Je me demande en vain où se trouve la localité qu'elle dessert; à perte de vue on ne découvre pas une habitation.

On arrive enfin.

De loin j'aperçois la ville qu'enserre un nœud du Tage, toute rouge, comme brûlée par le soleil ardent, perchée sur un rocher émergeant d'une mer de sable rougeâtre aussi.

C'est bien là l'image du désert africain. Les Maures ne pouvaient mieux choisir pour placer leur capitale que ce lieu qui devait leur donner si fidèlement l'illusion de la patrie.

Tolède n'a plus sa nombreuse population d'autrefois. Elle est dépeuplée, silencieuse et morne, mais toujours fière et hautaine.

Le pont d'Alcantara jeté sur le Tage relie la station à la ville du côté de la Puerta del Sol percée dans une haute tour carrée, couverte de légères arabesques et surmontée de pyramides quadrangulaires.

Une large rampe zigzaguant aux flancs de la colline conduit à la place principale : c'est le Zocodover, au pied même de l'Alcazar. Charles-Quint le fit bâtir sur les ruines d'un antique palais maure. Détruit par les armées de Bonaparte lors de l'invasion française, on le réédifie à nouveau pour en faire une école militaire.

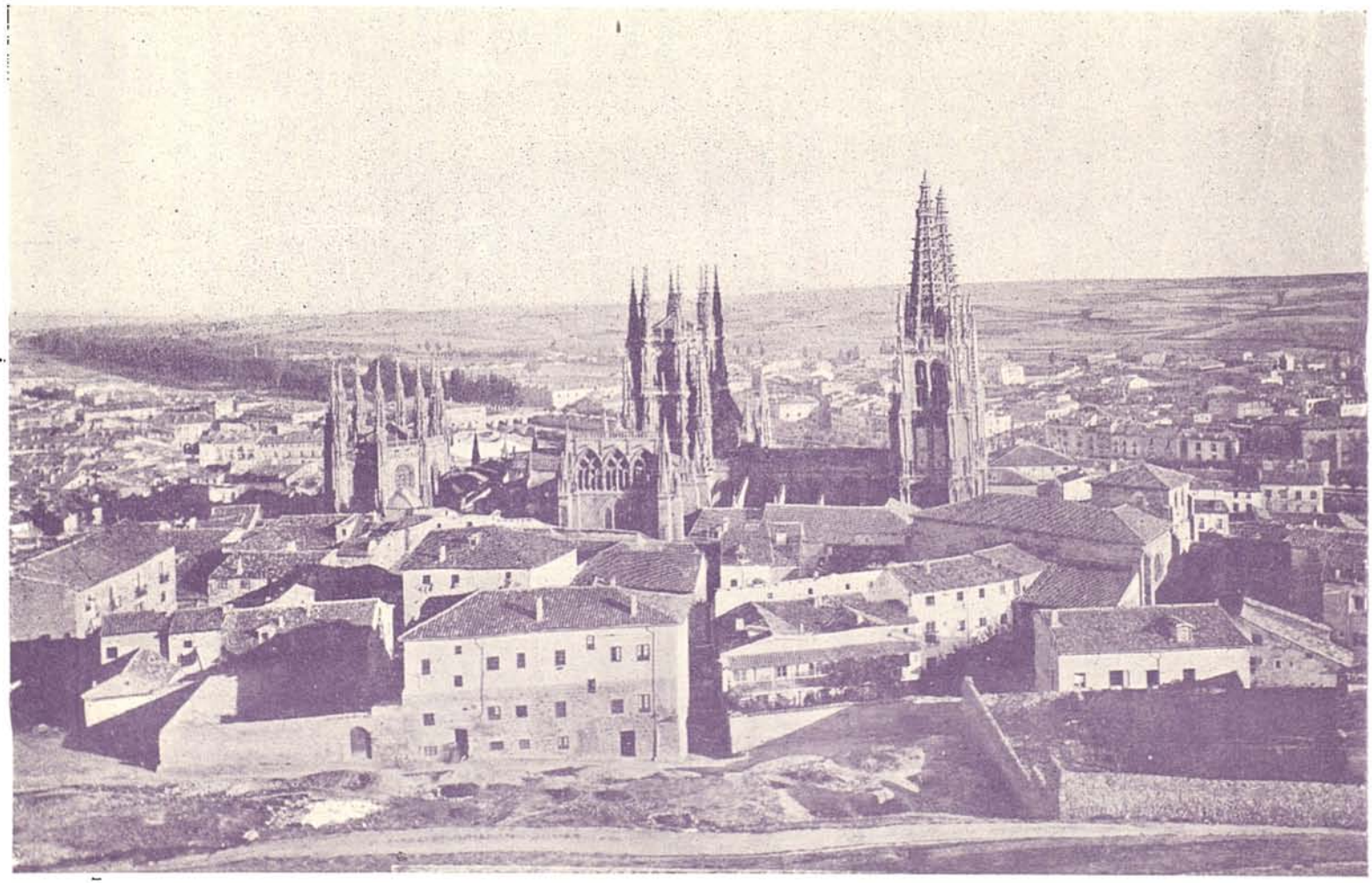
De la terrasse la vue plonge dans la vallée. Le fleuve serpente à travers la campagne et semble se perdre au loin dans les sables brûlants. Sur toutes les collines environnantes on ne voit que des ruines. Malgré soi, l'œil cherche à l'horizon le burnous blanc des arabes galopant dans la plaine.

La ville, entourée de ses vieux murs crénelés, présente un amas de toits aigus dont les tuiles vernissées reluisent au soleil, dominés par le clocher des églises et des couvents.

Les rues sont étroites, tortueuses et bordées de demeures antiques, massives et lourdes comme des prisons ou des forteresses ; les fenêtres sont grillées d'épaisses barres de fer. De lourdes portes garnies d'un nombre infini de clous à tête énorme et encore munies de leur marteau sont encadrées dans l'ogive de pierre surmontées de blasons, d'écus ou de figures symboliques.

Pas une maison neuve ; on ne bâtit plus à Tolède. Si Ferdinand le Sage revenait, il retrouverait la ville telle qu'il l'a connue il y a des siècles.

La cathédrale actuelle, l'une des plus belles et des plus anciennes de l'Espagne, remonte au règne de Ferdinand. Elle fut reconstruite en 1217 sur l'emplacement de l'église primitive, d'après les plans de l'architecte Gimenez, mais ne fut complètement achevée que plus de deux siècles plus tard, en 1493, par les soins de Verez Biaz, archevêque de Tolède, qui fit fondre les célèbres portes de bronze dites « des Lions », dont on admire encore aujourd'hui l'admirable travail.



Tolède qui, à travers les siècles, resta le centre religieux de la péninsule, servit aussi en Espagne de berceau au christianisme, dont le premier apôtre fut saint Jacques de Compostelle. Après lui, et sous le Pape Clément, ce furent saint Eugène et saint Idelphonse, l'ermite, qui vinrent y prêcher la doctrine du Christ.

Mais ce n'est que vers 577 qu'il est fait mention, pour la première fois, de sa cathédrale qui, sous la domination des Maures, fut transformée en mosquée, et elle le demeura même après la conquête, en vertu de l'autorisation qu'en avait donnée Ferdinand VI, pour s'allier les sympathies des vaincus. Elle le serait restée peut-être longtemps encore, si Constance, poussée par l'évêque Bernardo et profitant de l'absence du roi, ne l'eut réformée l'année suivante.

Malgré le mécontentement de Ferdinand VI dont la parole avait été violée et les réclamations du peuple, l'ancien état de choses ne fut plus rétabli et la cathédrale demeura, dès lors, réservée au culte catholique.

Quatre nefs secondaires entourent le vaisseau principal où est placé un retable chargé de colonnes et de sculptures qui, à lui seul, est un monument.

Dans l'une des chapelles, derrière le maître-autel, se trouve le tombeau d'Alvar de Luna, grand-maître de l'ordre de Santiago. Cette chapelle est surtout devenue curieuse par l'originalité d'un noble tolédan qui légua sa fortune au chapitre à condition qu'après sa mort son corps fut emmuré dans la voûte, « ne voulant pas, disait-il, que sa dépouille fut foulée aux pieds par le peuple ».

Il faudrait un mois entier pour voir en détail les souvenirs que renferme la ville dont la fondation remonte à la plus haute antiquité.

La ville est d'origine phénicienne. Les Romains en firent une colonie et les rois Goths, leur capitale. Les Arabes s'en emparèrent en 714. En 1031, lors du démembrement du Kalifat de Cordoue, elle devint capitale d'un royaume du même nom. Alphonse VI, en 1085, la conquit et en fit la capitale de la Castille. Puis, sous Charles-Quint, elle devint celle de toute l'Espagne. Dix-sept conciles se tinrent à Tolède. L'Inquisition y établit un tribunal. Elle fut aussi le berceau du rite Mozarabe, dont une chapelle renfermant de curieuses peintures subsiste encore aujourd'hui.

Le rite Mozarabe ou rite ancien des apôtres resta en vigueur jusqu'à notre époque. Santiago le vieux, y ajouta une liturgie particulière, mais peu à peu il se mélangea d'arianisme. Rétabli dans sa forme primitive peu avant le 4me concile, il y fut introduit comme rituel et dès lors conservé intact.

C'est à Tolède que se trouve le célèbre cloître de « San Juan de los Reyes » l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art gothique. Il date de 1477. Les ogives sont enrichies d'une multitude d'ornements que le ciseau a sculptés dans le marbre comme dans une cire molle. A la façade et entre les fenêtres sont posées des statues sur des consoles d'une grande beauté, et surmontées de petits dais admirablement fouillés. La voûte est formée d'arceaux du gothique le plus pur.

Ici aussi on croirait qu'une horde de vandales a passé quand l'on voit les statues mutilées, les colonnes brisées, les fleurs et les dentelles de pierres éparses snr le sol.

L'église du couvent est actuellement abandonnée. Le style n'en est pas très

pur; l'on voit que l'architecture orientale a déteint sur l'artiste espagnol. Les murs sont couverts de lourdes chaînes de fer provenant des chrétiens délivrés lors de la conquête du royaume de Grenade. Ces chaînes ont une histoire anecdotique assez singulière que je vais vous rapporter, telle que Théophile Gautier l'a racontée.

« Le rêve de tout *Jéfé Politico* en Espagne est d'avoir une Alameda, comme celui de tout préfet en France une rue de Rivoli dans sa ville. Le rêve du Jéfé Politico de Tolède était donc de procurer à ses administrés le plaisir de la promenade ; l'emplacement fut choisi, les terrassements ne tardèrent pas à s'achever grâce à la coopération des travailleurs du *Presidio ;* il ne manquait donc plus à la promenade que des arbres, mais les arbres ne s'improvisent pas et le Jéfé Politico s'imagina judicieusement de les remplacer par des bornes de pierre, reliées entre elles par des chaînes de fer. Comme l'argent est fort rare en Espagne, l'ingénieux administrateur, homme de ressources s'il en fut, avisa les chaînes historiques de San Juan los Reyes et se dit : Pardieu, voilà mon affaire toute trouvée ! Et l'on attacha aux bornes de l'Alameda les chaînes des captifs délivrés par Ferdinand et Isabelle la Catholique. Les serruriers qui avaient la besogne reçurent chacun quelques brasses de cette héroïque ferraille. Quelques personnes intelligentes (il s'en trouve partout) crièrent à la barbarie et les chaînes furent reportées à l'église. Quant à celles données en paiement aux ouvriers, ils en avaient forgé des socs de charrues, des fers de mules et autres ustensiles. »

Ne trouvez-vous pas que cette histoire a une saveur bien espagnole ?

Du palais de Galiana, situé hors de la ville, il ne reste qu'un monceau de décombres.

C'était la maison de campagne que le roi Galafre avait construite pour Galiana, sa fille préférée. Il en avait fait un délicieux séjour, où la belle princesse vivait à l'abri des sollicitations de ses nombreux soupirants.

L'un des plus tenaces était le jeune roi Maure de Guaddalaxera, appelé Bradamant, qu'elle ne pouvait souffrir.

Sur ces entrefaites, Galafre, ayant déclaré la guerre au roi de Cordoue, demanda du secours au roi Pepin, qui lui envoya son fils Charles. On le reçut avec les plus grands honneurs et il fut admis à loger dans la villa de Galiana. — Il n'eut pas plus tôt vu la fille de son hôte, qu'il en devint follement amoureux.

Galiana, de son côté, le trouvait aussi fort à son goût. Avec une perversité toute féminine, elle eut bien vite compris le double parti qu'elle pouvait tirer de la situation, en se servant de lui pour se débarrasser du Maure qu'elle détestait et devenir l'épouse du fils de l'un des plus puissants princes de la chrétienté. Elle mit donc comme prix à son amour la tête de Bradamant,

Charles provoqua aussitôt son rival. Malgré la taille gigantesque du Maure, il sortit vainqueur du combat et vint porter la tête du colosse à Galiana. La princesse, charmée du présent, consentit à l'épouser. Peu après, s'étant convertie au christianisme, elle le suivit en France, où le rappelait la mort du roi Pepin.

En revenant du palais de Galiana, je suivais les bords du fleuve lorsque mon guide me fit remarquer les ruines d'une tour et les débris d'une maçonnerie détruite, s'avançant jusque dans les eaux.

Ces quelques briques éparses sont les vestiges du Banno de la Cava ou de Florinda et de la tour de Don Rodriguo, auxquels reste attaché un souvenir néfaste.

Un jour que Florinde était au bain avec quelques jeunes filles ses compagnes, elle fut surprise par le prince Rodrigue, qui l'épiait du haut d'une tour, et qui se prit d'une violente passion pour elle et la séduisit.

Son père, le comte Julien, gouverneur de l'Andalousie pour les Visigoths, aveuglé par la colère, jura de se venger et ne trouva rien de mieux que d'appeler les Sarrasins qu'il avait jadis vaincus à maintes reprises.

Il combattit avec eux et remporta sur Rodrigue la célèbre bataille de Xérès.

Rodrigue n'eut pas le courage de supporter sa défaite. En expiation de son crime, il se donna la mort en s'enfermant dans un cercueil rempli de vipères. Florinde, surnommée la Cava, mourut, dit-on, misérablement, maudite par toute la nation.

L'étranger qui vient à Tolède ne doit oublier de visiter la manufacture d'armes.

Déjà, au moyen âge, ses forgerons étaient célèbres et la réputation de leurs armes proverbiale.

De longs halls renferment les différents ateliers. Dans l'un se travaille le fer, dans d'autres on pratique la trempe de l'acier. Jadis la trempe se faisait dans le Tage et c'est à cette opération que l'on attribuait la supériorité des lames. En réalité on n'emploie aucun procédé spécial. La qualité de l'acier ne peut être attribuée qu'au soin avec lequel les différentes opérations sont conduites.

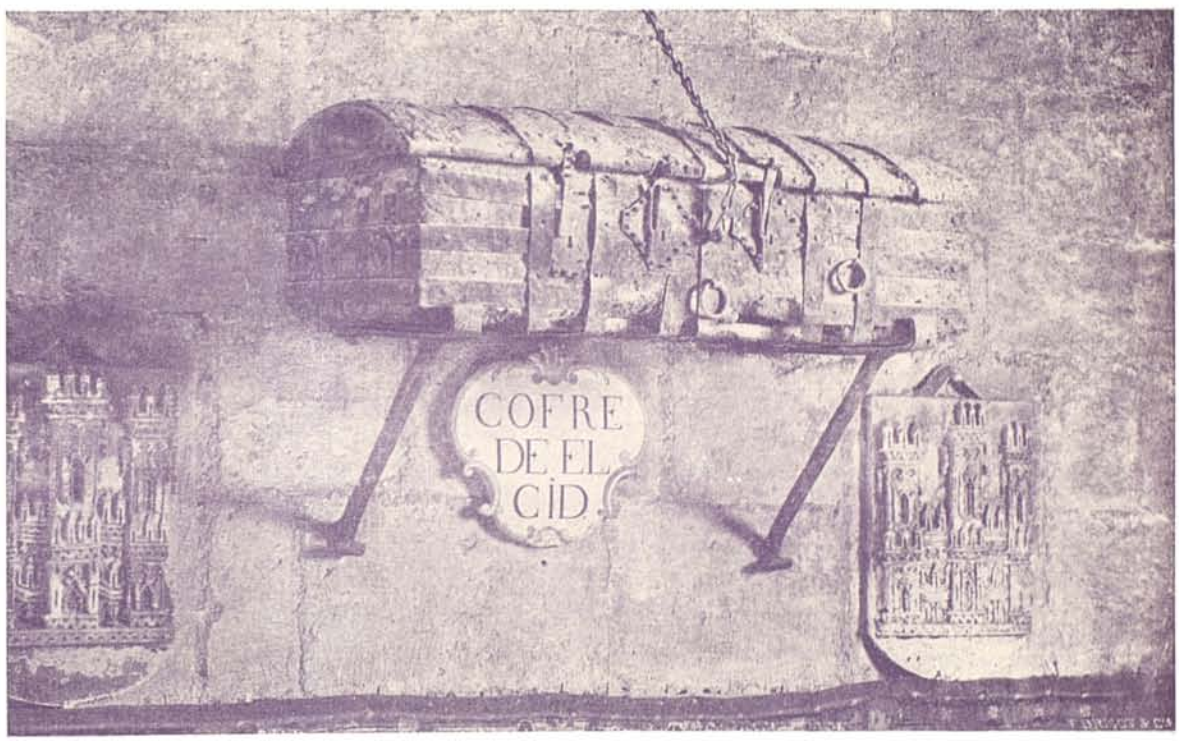
Plus loin sont installés les dessinateurs et les burineurs chargés de ciseler

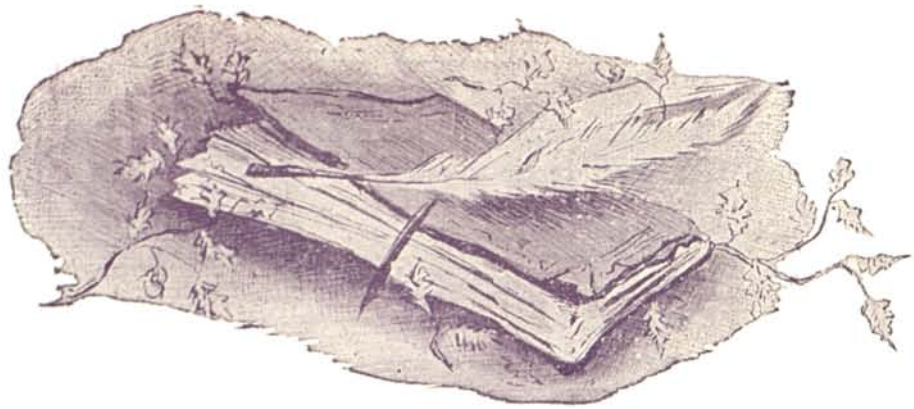
la garde et la poignée des épées. Enfin, il y a une salle où se font les incrustations d'or et d'argent

Les lames de Tolède sont remarquables par leur élasticité et leur résistance. Ces armes ne jouissent plus de leur ancienne réputation, non qu'elles aient perdu leurs qualités, mais parce que les autres pays sont à même d'en fournir d'aussi bonnes, grâce aux progrès qu'ils ont faits dans l'art de battre le fer.

Baron DU GRATY.

(*A suivre.*)





NOTES LITTÉRAIRES

L'AMOUREUSE FOI,

par CHARLES BAIHAUT.

Un homme a suivi, voyageur heureux, le cours tranquille d'une existence médiocre et honorée. Sa petite vie, il l'a vécue sans secousses, sans émoi, aux rayons propices d'un petit soleil bienveillant. *In curriculo vitæ*, dirait Drumont, il eut un acheminement facile et uni vers une vieillesse paisible. Nulle souffrance ne lui fit de blessure profonde. Jamais orage ne gronda sur sa tête bourgeoise et sereine. Jamais il n'eut la fièvre. Et, jeune encore, il fut décoré.

S'il était fonctionnaire, magistrat, industriel, — plus simplement rentier, peu importe. Il fut normal, banal et avisé. Les embarras légers de la vie, les inévitables soucis de toute carrière humaine, si unie soit elle, il put les traverser allègrement, servi par une cérébralité et une sensibilité appropriées aux petits combats. Il sut se méfier des hommes, sans que jamais l'amertume lui vint de penser qu'il dût les mépriser.

Lorsqu'il voyageait, pour ses affaires, son plaisir ou sa santé, il achetait aux gares, d'un geste glouton, revues et romans. Entre deux buffets, il se berçait de littérature et de psychologie. Chaque matin, il lisait, en gourmet, ces journaux, mixtes et prospères, où l'effort littéraire s'allie dans une heureuse et fructueuse proportion au souci de l'information. Il ne comprenait pas toujours Mirbeau, ni Paul Adam. Mais il donnait volontiers une larme aux taureaux de Mme Sévérine ; il accordait un sourire entendu aux exquisités d'Anatole France, et les exercices brillants de M. Bergerat l'amusaient parfois.

Et il se disait : quand j'aurai trouvé, pour mes filles, des maris convenants et de tout repos, quand j'aurai assuré ma fortune au point que je veux atteindre, moi aussi j'écrirai des chroniques et des livres. Pourquoi pas ? N'y a-t-il donc d'éditeur, de public que pour les professionnels ?

Le livre paraît, et les journaux mondains, en d'aimables échos, saluent l'entrée tardive dans le monde des lettres de M. X..., ancien banquier.

Littérairement, c'est négligeable. Mais ce peut être un amusement psychologique, de chercher à connaître l'âme du vieux amateur et quels plis lui donna la vie, à travers l'œuvre que son imagination nous offre.

Cette idylle sylvestre, où passent des bûcherons et des bergères, indique qu'il possédait quelque chasse somptueuse et qu'un matin d'automne il sentit la beauté de la forêt mouillée et fauve, cependant que galopaient, sur le tapis des feuilles, quelques israélites de marque, — de ceux qu'Anatole France nous montre si passionnément attachés à la religion catholique et aux traditions de la France féodale. — S'il nous conte, en une peinture navrée, les tristesses, les malheurs d'un ménage d'employés, c'est que longtemps il dirigea quelque administration considérable. Parfois, s'il fut magistrat, — tel Quesnay de Beaurepaire — il nous donnera quelque pornographique et plat badinage.

L'Amoureuse foi, appartient, sans conteste, à la catégorie de ces œuvres négligeables, où le vieux amateur, intolérable presque toujours, quelquefois aussi nous désarme par un mélange attendrissant de bonne volonté et de gaucherie.

Il n'est pas besoin de dire que je ne parlerais pas ici de ce volume insignifiant et enfantin, si l'auteur de ces pages pauvres était un quelconque M. X., ancien banquier, ancien raffineur, ancien sénateur peut-être, s'il était l'amateur grisonnant, à qui serait venue, au soir de la vie, au déclin d'une existence unie et prospère, la fantaisie d'offrir à notre admiration un morceau de littérature, une œuvre d'imagination.

Mais ce livre est signé Baïhaut. Dès lors, tout change. Baïhaut, l'ancien ministre, l'ancien prisonnier d'Etampes. Baïhaut, le panamiste ! — Nous voici attentifs, intéressés, curieux, émus peut-être.

C'est que ce nom évoque tout un grand drame — drame national, drame social, drame humain, Tout cela paraît lointain, aujourd'hui, que « l'affaire » nous tient à la gorge. Mais alors ! Quel tumulte, quel désarroi, quelles alarmes ! Toute une classe politique déshonorée, en déroute, et des éclaboussures de honte partout !

Pourtant si le nom de l'ancien prisonnier arrête notre attention sur l'*Amoureuse foi*, ce n'est pas seulement parce qu'il nous rappelle un instant ignominieux et tragique de l'histoire de France, c'est surtout parce qu'il évoque l'image d'une grande douleur, dignement supportée, et qui avait ce caractère émouvant d'être l'expiation par un seul des crimes des autres, impunis.

Baïhaut ! A regarder ces sept lettres, on se souvient. On voit passer ces figures, « leurs figures », que nous montra Barrès, effarées et si pâles. On entend les accusations véhémentes, les défenses arrogantes ou plaintives, les clameurs de la foule honnête, tout le tumulte d'un grand peuple remué.

M. Baïhaut était un technicien de mérite, de plus un père de famille excellent. A cet ingénieur considéré, il advint un jour, accident banal, d'être ministre. Et il eût, sans doute, pris obscurément, gardé quelque temps, puis rendu son portefeuille, sans qu'il restât de ces gestes un souvenir, si précisément il ne s'était trouvé dans la fournée gouvernante, en ce même moment qu'éclata cette tempête panamiste, — qui faillit balayer tout le troupeau dont il était.

Sauve qui peut ! Les malins décampent. Les uns se terrent au fond des caves, les autres grimpent au haut des tours. Lui, ahuri, effaré, perd la tête, tombe à genoux sur la place publique et se frappe la poitrine. Et ce fut un abominable haro sur le baudet lamentable.

Une main, qu'alourdit et crispe l'épouvante des autres, le saisit au collet et le jette au noir d'une cellule. Là, le pauvre homme, assommé, pleure longtemps. Puis il demande

un compas, une règle, du papier, et il se met, architecte automatique, à tracer des lignes, des plans, à bâtir des casernes, des lycées, des hôtels chimériques. Un jour, il apprend que sa fille est mourante, qu'elle l'appelle, qu'elle l'attend. Il supplie que deux gendarmes le conduisent près d'elle. Ses mains, jointes déjà pour prier au chevet de l'enfant agonisante, il les tend aux menottes. Les hommes qu'en ce temps, cela regardait, dirent non. Et le vieillard cessa de bâtir des casinos et des casernes. Écrasé, la tête vide, immobile, stupide, il demeura des jours et des jours assis sur son lit, fixant un regard hébété au mur de son cachot, où il voyait passer la figure douloureuse et pâle de la morte.

Plus tard, au cours d'un procès qui fit quelque bruit, il fut cité comme témoin et conduit devant des juges. C'était le soir. Une lumière blafarde tombait sur les toques rouges. Il s'avança, pareil à un aveugle, à petits pas chancelants, comme à tâtons. Deux gardes le soutenaient, le guidaient. Sur le visage, sur la barbe, sur les mains, une pâleur grise. Et ses yeux étaient sans regards. Pressé de nommer les coupables, il dit, d'une voix qui semblait lointaine : « Je ne veux pas qu'un mot tombé de ma bouche puisse faire qu'un homme soit aussi malheureux que je l'ai été... » Pauvre homme ! Combien cette phrase valait mieux que toute ta littérature ! Quand il sortit, des mains se tendirent vers lui. Quelques goujats, qui étaient du Parlement, murmurèrent.

Enfin le voilà libre. Il rentre dans la vie, dans la lumière, dans le bruit et le mouvement des besognes humaines. Il traverse des villes, autres prisons, et court vers la mer. A Royan, aux bords de l'Océan, dans un bois de pins odorants, il jouit de l'espace clair, des parfums de la terre, des caresses rudes du vent. Et la pensée lui vient d'écrire — d'écrire autre chose que ses impressions cellulaires, qui n'étaient qu'un journal minutieux et terne. Il fera un roman.

Ici notre curiosité psychologique s'éveille. A cet homme, d'essence médiocre, quelles leçons, quelles visions donna la douleur ? Que lui apprit la longue torture ? Que découvrirent de la vie, ses yeux, à travers les larmes ? A quelles conceptions des passions humaines, à quels désenchantements fortifiants, à quelles espérances ignorées fut haussée cette âme banale, si implacablement meurtrie ? Sans doute, la fiction qu'il imagine nous le dira. Ecoutons-le. Il était perdu dans le troupeau, semblable aux autres. Sa souffrance l'a fait exceptionnel. C'est dans ce sentiment de curiosité déférente et émue que nous ouvrons son livre. Or, voici.

Les jeunes hommes que l'auteur nous présente sont nés en montagnes Foréziennes, au hameau de Saint-Marcel. Ils menèrent les jeux de leur enfance dans les bois sombres de hêtres et de pins, qui, des hauteurs couronnées par les ruines d'Urfé, descendent vers les bords du clair Lignon. Ils se nomment Jacques Noroy, Anselme de Rieux, Marc de Theves, Claude et Marius Vimor.

Ces Vimor sont jumeaux. Notons-le sans chercher la leçon d'une simultanéité fortuite. Claude est docteur. Vous avez deviné qu'il est matérialiste. Ce savant embroussaillé, bourru et noir est d'ailleurs un homme excellent. C'est un athée facétieux, à qui M. Homais doit sembler ennuyeux. Il « exerce au pays. » Il est marié. Sa « bourgeoise, bonne pondeuse, bonne laitière » le rend heureux. Il s'amuse follement à taquiner son curé, et, le soir, pantoufles aux pieds, il se plaît à s'assurer dans la croyance réconfortante que « l'être est créé, — parmi l'impérissable nature, — d'atomes momentanément retenus en équilibre par l'énergie des mouvements giratoires. » Cela lui suffit. Il se contente avec sa femme, ses atomes et sa clientèle.

Très différent est Marius, artiste glabre et amer. Celui-ci est un sceptique triste. Dans ses promenades nocturnes, il aime à exhaler son pessimisme, parmi les couples, heureux attardés.

Il s'est fait la réputation enviable de l'homme qui, plus qu'aucun autre, à Montmartre, connaît son Nietzch et son Schopenhauer. Ces jumeaux pensent de la femme diversement. Pour Claude, une femelle, machine à enfanter. Pour Marius, un être haïssable, tout simplement. « Il n'avait qu'un dégoût profond pour le contact de cet épiderme mou et de ces lèvres fades. »

Anselme de Rieux est un jeune prêtre, pâle, fin, long, « rempli de race. » Pourquoi il entra dans les ordres, j'aime mieux vous l'apprendre tout de suite, malgré que cette confidence ne nous soit faite qu'aux dernières pages du livre. C'est un roman douloureux, la ruine d'un rêve qui le donna à Dieu. Ecoutons-le : « Je m'accuse de m'être fait prêtre, non par vocation, mais parce que je crus voir dans la prêtrise une sorte de suicide.... Le regret d'une décision tardive, le dégoût d'une carrière de sacrifice, la pensée de fuir hors de ma prison morale, en violation des serments les plus solennels, le désir exaspéré de remplir mon rôle d'homme, d'être époux, de devenir père, la colère enfin envers la Providence qui semble se jouer des créatures : j'ai connu tout cela, toutes les nausées, toutes les tentations, tous les désespoirs....»

La femme qu'il avait aimée, l'a choisi pour directeur de sa conscience. Elle ignorait son secret. « Les aspirations de nature qui étaient en Renée, sa vocation conjugale et naturelle, elle me les confiait avec un abandon naïf. Bientôt je découvris quelque vague projet, d'après lequel Marc succéderait à son oncle. (Cet oncle avait jadis, sur un coup de carte, ruiné le père de Renée. Vieillard loyal et généreux, il épousa l'orpheline, dans la pensée délicate de lui rendre une fortune qu'il estimait trop rapidement acquise. Il l'enrichit, la respecta, puis mourut. N'en parlons plus). « Or, continua l'abbé, je savais Marc par cœur, avec ses qualités et ses défauts, et je désapprouvais le mariage. Il entraînerait des chagrins, des maladies, des misères. Je suis persuadé que, sensible, impressionnable, délicate, Renée aurait à souffrir plus qu'une autre, si elle se heurtait aux épreuves communes. Il valait mieux qu'elle s'abritât sans retard durant les courtes années qui la séparaient de la tombe (Renée est d'une santé frêle). J'usai de toute mon éloquence pour la décider à prendre le voile, à fuir l'humanité, à se cacher au fond d'un cloître !... Quel aveuglement. »

Marc de Rieux est un « royaliste traditionnel », et un « chrétien pratiquant ». Naturellement, il a un nez de courbe aristocratique, de même que Claude Vimor, républicain et athée, porte une barbe désordonnée. C'est le jeune homme que Renée, veuve du vieil oncle, heureux au jeu et respectueux en amour, aurait épousé peut-être, si l'abbé Anselme ne l'avait prise par la main pour la conduire dans les voies du Carmel. Marc est insignifiant, élégant et mondain. Même, vers la fin, nous le trouverons quelque peu répugnant, mais n'anticipons pas. Ce clubman, sans vertu et sans vices, a une maîtresse, laquelle, étant Espagnole, nous décevrait désagréablement, si elle ne se nommait point Pépita.

Enfin, voici le héros, Jacques Noroy, celui qui défera l'œuvre du prêtre et sera vainqueur du Carmel. Reconnaissons qu'il est armé, « taille mince, bras musclés, estomac diligent, cheveux en brosse, dents saines, encéphale intact, bon pied, bon œil, bourse garnie... » J'ajoute qu'il est excellent cavalier, et qu'il possède un cheval magnifiquement arabe, lequel, vous n'en serez point surpris, s'appelle Mohamed. Dans les circonstances difficiles de la vie, Noroy fait seller Mohamed et s'échappe en un galop furieux... Remarquez que le cheval arabe s'appelle Mohamed, la danseuse espagnole Pépita, que le docteur voltairien est hirsute, et que l'artiste glabre est schopenhauerien. C'est là de l'observation sagace, ou je ne m'y connais pas. Et nous en verrons bien d'autres, la Babylone moderne, l'élégant entresol, le pays de Voltaire, la maîtresse andalouse, les vierges à bandeaux plats... Oh ! oui ! pauvre homme, la phrase, la simple et clémente phrase, dite là-bas, dans le demi-jour du prétoire, valait que tu n'écrivisses pas après l'avoir prononcée.

Jacques Noroy, orphelin et riche, a beaucoup voyagé. Il a vu les Indes, le Soudan, le Pérou, Java, Pékin, le Japon, les Iles Marquises. Partout, nous dit M. Baïhaut, tourné aimablement vers l'Académie, il a retrouvé les traces de Loti... On est touché, pourquoi ne pas le dire, des minutieuses et enfantines descriptions que nous donne l'auteur des décors de l'Orient et des danses exotiques. Nous devinons que ses larmes sont tombées sur des récits de voyage lus et relus dans la cellule et que souvent les rêves du prisonnier vagabondèrent par delà les Océans lumineux.

Noroy n'est pas seulement un cavalier accompli. Il est aussi un très galant homme — un homme d'honneur, mais incroyant. Il incline au voltairianisme. Mais il n'a pas les gestes bourrus du radical Vimor. Il est sceptique, sans amertume — même il se montre quelque fois badin.

C'est un parent de M. de Camors, mais un parent pauvre, racorni, et quelque peu pompier. Volontiers, il jure par Cupidon. A New-York les francs-maçons lui rendirent quelques services qu'il n'a pas oubliés. Je crois qu'il put se soustraire, grâce à des signes cabalistiques, aux investigations de la douane. Son voltairianisme s'assura dans cette circonstance. Au cours de ses voyages, il eut des aventures rapides, mais, sur nul point du globe, il ne laissa rien de son cœur. « Il vit fonctionner les gouvernements les plus divers, les uns réputés barbares, les autres pouvant passer pour civilisés et pourtant il remarquait que les riches écrasent les pauvres, que la force prime le droit, les barbares ayant encore l'avantage de la franchise. Il courba le front devant des autels de dieux simples et raffinés, dans des temples d'architecture primitive ou complexe. Or les hommes, quel que fût le caractère propre de leur religion, lui apparaissaient doués des mêmes vices nombreux et des mêmes rares vertus. Il aima des femmes blanches ou noires, jaunes ou cuivrées » au hasard de ses nuitées vagabondes... Je vous le dis, c'est un sceptique à qui l'on n'en fait point accroire. Mais son scepticisme n'est point desséché. Il aime la vie, l'amour, la poésie, la femme, la mer, les grands spectacles, les décors rares, et l'humanité, et le progrès, et les beaux gestes des philanthropes, et encore je ne sais combien de choses admirables.

Le voici de retour à Paris, et nous sommes chez lui, dans « l'élégant entresol. » Là nous connaissons ses amis, Anselme, le prêtre énigmatique et fiévreux, Marc de Thève, au nez aristocratique, même Pépita aux hanches tant andalouses. Nous sommes présentés, à la cantonnade, au cheval arabe, et aux jumeaux Vimor, le voltairien barbu et le Schopenhauerien au menton bleu. Puis. il est convenu qu'au chapitre suivant tout ce monde se retrouvera à Lourdes. C'est le champ de bataille choisi par M. Baïhaut pour les prouesses de son héros, vainqueur, au nom des droits de l'humanité, du mysticisme ravisseur d'âmes.

Anselme y accompagnera les pélerins du diocèse de Lyon, montagnards croyants que conduit vers la grotte leur évêque, Mgr de Sudre. Marc de Thèves a sa place marquée au premier rang des brancardiers. Claude est médecin là-bas. Marius, invité par son frère, daignera descendre des hauteurs de la butte, d'où il maudit les femmes obstinément et porter aux Pyrénées son sourire blême de cabotin mécontent. Pépita sera du voyage. — « Oh ! tu verras comme je suis convenable. Tu sais, les Espagnoles sont bonnes catholiques... » Pour Noroy, quelle occasion de sauter sur Mahomet, toujours sellé et piaffant, et de traverser la France au galop de cet étalon décoratif ! — « Tu connais l'Himalaya, lui dit Anselme. Tu ignores les Pyrénées... En route ! »

Tous à Lourdes ! Vous connaissez ces premiers actes de vaudeville, qui finissent sur un départ collectif. On se donne rendez-vous au Mont-Blanc, à Trouville, à Ostende... et le rideau tombe. On entend dans la coulisse le claquement des fouets et les grelots des mules.

Passons sur les incidents. Les épisodes du pélerinage, le tumulte des gares encombrées,

le cortège des éclopés lamentables et qui chantent, les « pastilles à l'eau de Lourdes », le magasin de Soubirous, les étalages pieux, le sermon enflammé du capucin terrible, l'auteur ne nous fait grâce d'aucun trait. Le moindre reporter du moindre journal radical, qui aurait allumé sa verve en des conversations de tables d'hôte, n'écrirait pas un récit plus trivial ni plus plat.

Naturellement, Noroy n'est pas ému. Ce capucin, qui, d'une voix tonitruante, a paraphrasé le sermon du P. Olivier, l'indigne. N'oublions pas que ce cavalier brillant est ici le champion de l'humanité ! Et le voici qui prend le ton. Le miracle canalisé, la bénédiction coulant par des tuyaux, la foi mise en un réservoir, la prière à robinets.. rien ne nous est épargné !

Mais une figure se détache, intéressante.

Dans la chapelle basse, déserte maintenant, et sombre, une jeune femme est agenouillée et prie. Elle est vêtue de noir et ses mains sont très pâles. Sur ses cheveux tombe comme une lumière surnaturelle des vitraux qu'embrase le soleil couchant.

Dans la foule qui se presse autour des malades, — sourds, aveugles, poitrinaires, hydropiques, — une jeune femme, vêtue de noir, frêle, aux mains pâles, penche sur un enfant scrofuleux le sourire d'un visage illuminé de pitié et de foi.

C'est Renée de Thèves.

Près d'elle, Marc, moustache en croc, bretelles aux épaules, fait son office de brancardier.

Maintenant, Jacques est ému. Le sentiment qu'en ce moment il éprouve, il convient, sans nous attarder plus longtemps aux inutiles et ennuyeux épisodes, de l'analyser. Au surplus, c'est là l'essentiel du livre. Qu'est-ce donc ? Un trouble des sens, un bas désir, l'envie de nouer une intrigue et de commencer un roman, ou le frisson d'une émotion religieuse devant le geste divin de charité ? Non. Simplement l'amertume de penser que cette femme, compatissante avec tant de grâce, sera bientôt ravie, par le Dieu au nom de qui elle sourit aux petits infirmes, à la fonction bienfaisante qui l'attend dans la vie. Il la veut, sinon pareille à Mme Vimor, « bonne pondeuse, bonne laitière », du moins infirmière laïque. Il saura l'arracher à l'immobile ferveur des extases solitaires et la rendre au troupeau humain. Là, parmi les souffrants, elle emploiera son zèle charitable. C'est l'amoureux humanitaire. Et vous pensez si chante en son cœur le refrain de l'hymme connu à l'altruisme sans Dieu, à la philanthropie que n'éclaire nulle lumière d'au-delà. Il la prendra au mysticisme stérile, où la pousse le douloureux Anselme. Elle aimera, elle sera épouse, elle sera mère. Elle sera bienfaisante et consolatrice parmi les hommes, et non inutile adoratrice de Dieu dans le silence d'un cloître.

Le credo de Jacques, le voici : « L'amour lui dicte le haut devoir du mâle pensant, la très noble ambition de poursuivre la race sans cesse améliorée.... Perpétuité familiale — Eternité personnelle — L'au delà sur la terre, pour la race — L'au delà dans l'infini, pour l'individu — La race luttant ici bas contre la douleur, progressant comme science, comme bien-être, comme raison, comme fraternité — L'individu destiné là-haut, par l'amour, au bonheur. »

Sommes-nous aussi loin que le pense M. Baïhaut, grisé de phraséologie humanitaire, de la « bonne pondeuse, » et du matérialiste Vimor ?

Ecoutez cette fin de dialogue. Jacques et Renée sont à Gavarnie. Exaltés par ce décor admirable, ils conversent en un langage élevé.

Elle : Sur cette blancheur de givre, sous ce rayonnement de lumière, je crois apercevoir, dominant du haut de la croix, l'étendue et le temps, triomphant de l'angoisse, léguant aux malheureux l'espérance, notre Jésus, qui incarne en lui la douceur miséricordieuse.

Lui : Et moi, je me figure là, en face, attaché sur ce roc parmi les vols de vautours, en proie au vertige des espaces et des rêves, l'admirable Prométhée antique, personnification de l'humaine douleur.

Toute l'idée de l'auteur tient dans cette antithèse.

Hâtons-nous. Oublions les jumeaux, l'aristocratique Marc, qui finit, ridicule, aux bras de Pépita, et Anselme qui s'avoue vaincu. Jacques et Renée se sont compris. Ils s'aiment. Ils communient dans l'amour de l'humanité. C'est la revanche de Prométhée.

Eh bien, je dis que, au point de vue psychologique, ce livre, écrit par M. Barhaut, est déconcertant. Cet homme a connu l'excès de la douleur humaine. Autour de lui, il a vu crouler honneur, famille, fortune. Il a porté, moins coupable que tant d'autres, les malédictions de tout un peuple. Dans sa geôle, il a senti le poids des chaînes, quand loin de lui, dans la maison déshonorée, son enfant mourante l'appelait. De la bassesse, de la lâcheté, et de la férocité humaines, il a souffert, à ce point qu'il est prodigieux qu'il n'ait point perdu la raison ou la vie. Et son premier livre est pour célébrer, au nom de je ne sais quel humanitarisme niais, la victoire du pharisaïsme philanthropique sur une âme délicate, qu'appelaient les exaltations et les consolations de la vie intérieure. C'est ainsi que l'ont inspiré, c'est cet idéal que lui ont montré ses nuits solitaires, et les blessures de son cœur déchiré, et les doux chuchotements de la morte. Fermer l'au-delà, et vivre, et agir dans le troupeau humain. Eteindre la lumière qui guidait vers le Carmel la si peu humaine Renée.....

Est-ce donc que dans sa cellule, un article de M. Clémenceau lui était plus consolant que la « vieille chanson » ?

Un cri de révolte et de haine, un geste de malédiction, oui, certes, nous l'aurions compris. Mais sous sa plume un livre contre le mysticisme, dans sa bouche une Marseillaise humanitaire..... Quel étonnement ! Moine ou anarchiste. Il pouvait choisir. Il a choisi de reprendre sa place dans le troupeau des Vimor... » Bonne pondeuse, bonne laitière... »

Après tout, n'est-ce point vrai que les âmes médiocres ne sont pas dignes de la douleur ?...

PAUL PASCAL.

CONFÉRENCES

*** Vendredi dernier a commencé la série des très intéressantes conférences que donne, au Palais du Midi, notre collaborateur Louis Titz.

Le sujet traité par M. Titz était : « Comment le Bijoutier devient artiste. »

D'autres séances auront lieu, les vendredis, de quinze en quinze jours. Nous en reparlerons.

La Revue des Revues

Revues anglaises

Contemporary Review. Un article d'histoire sociologique, *Social Democracy in Germany*, par M. R. Heatn tient honorable compagnie à l'intéressante et très compréhensive critique de Canon Ramosley : *With Paul Sabbatier at Assisi*. Au surplus, des articles d'intérêt actuel, sur l'affaire du Soudan et l'affaire Dreyfus.

The Academy. Cette publication, genre *Revue encyclopédique* — avec moins de luxe, offre un intéressant tableau de l'activité intellectuelle anglaise ; une « Semaine littéraire » (The Literary Week) habilement rédigée, ouvre le fascicule : Diverses *reviews*, *The contributors 'Playground*, *Academy Portrait* précèdent, agréablement commentés par de bonnes illustrations, *The Juggler of Notre Dame*, par Anatole France.

The Bookmann Des notes, brèves et nombreuses, sur les dernières nouveautés de la librairie ; un entretien littéraire par Clément Shorter. De nombreux portraits : MM. Neil Munro, Wilfrid Blunt, Félix Gras, etc.

Review of Reviews. *The Progress of the world*, toujours varié et abondamment illustré. *The Tsar's Rescript*, *The Fashoda question*, *The Dreyfus Case*, détaillent, avec exactitude, les péripéties des « actualités » bruyantes.

The New Century Review. Un sommaire peu abondant, mais confortable : de M. H. Schutz-Wilson *A Study from the Terror* d'après le livre de F. du Boisgobey : le *Demi-Monde sous la Terreur*, qui parut en 1878. Un harmonieux poème de Compton Reade : *The Bridge of Souls ;* et de Joseph Banister : *Wy the British Race is Superior*.

Revues allemandes

Deutsche Rundschau. Au début de la livraison de novembre, un roman de Hélène Böhlam *al Raschid Ben*, intitulé semblablement à celui dont Camille Lemonnier surveille actuellement la parution : *Adam et Eve*. L'œuvre de l'auteur allemand est un roman plutôt banal... A citer aussi une étude de Walter Gensel sur Eugène Delacroix.

Nord und Süd. De nombreuses monographies, George Engel, par Albert Heiderich ; Tolstoï, par Eugen Hinrich Schmit... Mme Pauline Chiger y ajoute une étude sur le réalisme.

Deustche Revue. Du contre-amiral B. H. Colomb un article pas trop indigeste :

Cer Dorfchlag des Zavem et un conte (*novellette*) de Oscar Justinus : *Des Ballmütterchen*, d'écriture originale. M. Franz Funck Brentand continue ses études historiques, de haute réputation, par des pages documentées sur la *Marquise de Brinvilliers*.

DIVERSES

Revue Albanaise, organe des intérêts albanais, se rédige simultanément en albanais, français et turc. Cette publication dirigée par MM. Trhank Spiroberg et Visko Babatasi, défend les prétentions des Albanais qui veulent être un peuple autonome. On y trouve d'intéressants renseignements sur le folklore albanais; des documents sur l'histoire de l'Albanie, des notes linguistiques. Les livraisons sont ornées d'un beau frontispice dû au vigoureux talent de Paul Nocquet, l'un des meilleurs élèves de Jef Lambeaux. Rappelons que les Albanais croient être les vrais descendants des Hellènes du temps de Praxitèle, de Platon et de Sophocle. D'après eux, les pseudo-Grecs actuels seraient des « celtoslove ». C'est aussi l'opinion de M. Elisée Reclus, de Gaston Deschamps, d'Alfred Feuillée et de nombre d'autres savants.

Revue d'Orient. Paraît à Vienne bimensuellement, économique et politique. Parmi de nombreux articles d'intérêt commercial ou social, à signaler un conte humoristique, à la fois plein de couleur et de force, de M. Guéditch, traduit du russe par Mlle Julie Tagoulaïen, le *Verbe suprême*.

Revista Contemporanea (Madrid). M. Pedro Gomoz Chaix constate, en une étude sociologique bien ordonnée, le progrès de la *Coopération en la provincia de Malaga*. Inutile de traduire. Diverses sociétés à Ronda, la *Perseverancio* et *San Francisco*; à Antequera, la Sociedad industrial de artesanos de la lande; à Velez Malaga, La Obrera é hijos del trabajo, et à Malaga la Mercantil, toutes sociétés en pleine vitalité, montrent l'étendue du mouvement coopératif dans cette laborieuse province.

Nuova Antologia (Rome). De beaux vers : *Idylle Alpine* (Idill in Alpini) de M. Giosue Carducci. Ceux-ci, début de la première pièce, *In viva al Lys* :

A piè del monte la cui neve è vosa
In su'l mattino candido evermigio,
Lucida, fresca, lieve, armoniosa
Travesa un'acqua ed ah nome dal giglio.

— Une étude de Eugène Chechi sur Pietro Mascagni et son nouvel opéra, *Iris*. Diverses études de sociologie et d'économie politique de MM. F. Nobilli-Vitelleschi, Tito Canovai; Napoléone Colajanni, et de M. Grezia Parantoni Mancini, un *Saviniano di Bergerac, poeta e filosofo*, travail d'érudit et de fin lettré.

De Nieuwe Gids, se publie à Amsterdam sous la direction de S. L. Van Looy. Des poèmes de Willem Kloos, d'une grande fraîcheur d'inspiration et de style robuste : *Adoratiei Belgian Toekomst*. — M. W. Steenhoff parle de *Rembrandt* et H.-G. Bocken traduit l'Enfer de Dante en néerlandais.

The Bibelot, publie des « réimpressions de poésie et de prose pour les *book lovers*, pour ceux qui aiment les livres choisis, en partie, dans les éditions rares et aux sources généralement peu connues ». Paraît tous les mois à Portland, Maine (Etats-Unis), en format vieux style sur papier de Hollande épais et léger. Un petit chef-d'œuvre d'art typographique. Citons, parmi les matières au sommaire de la dernière livraison, un *choix de poèmes* de William Blatre, des *fragments de Sapho*; des *Ballades* de François Vilton.

REVUES SCIENTIFIQUES

Journal de Physique. MM. Moissan et Dewar viennent de faire de nouvelles expériences sur la liquéfaction du fluor. Instable comme le beau temps, dangereux, corrosif, toxique, asphyxiant il est à la fois le plus singulier, et le moins sociable des métaux. Instable, je l'ai dit. S'il se présente solide, combiné avec de la sicile, de la pièvre (spath-fluor) la première rencontre avec le moindre vitriol le fait sortir de cet état. Il se dégage sous forme (?) de gaz, se combine avec l'air, avec l'eau et constitue bientôt ce liquide qu'on ne met pas en bouteilles, — puisqu'il aurait vite fait de réduire ses contenants en panade — et que l'on nomme *acide fluorhydrique*. Un bien joli nom, n'est-ce-pas? Un bien joli produit aussi; mais le hasard, « qui fait bien les choses » veut que ce fluor soit précieux à l'industrie. A l'état nature, il est solide ou gazeux, deux façons d'être qui se prêtent peu aux services qu'on lui réclame. MM. Moissan et Dewar sont des chimistes qui ne doutent pas de leurs méthodes. Ils se sont imaginés de liquéfier le *fluor* et, ma foi, j'avoue qu'ils ont réussi complètement. Je ne vous dirai pas comment... Ce serait peu réjouissant et inutile au total — à moins d'avoir l'intention d'essayer le procédé, ce qui est passablement désagréable et dangereux.

Revue Générale des Sciences. — *La dissolution des solides et des liquides dans les gaz* est traitée avec compétence par M. P. Villier. Le phénomène de la dissolution d'un solide dans un liquide, d'un sel métallique dans l'eau, par exemple, consiste, dans son ensemble, en un changement d'état, en une véritable fusion, qui permet au solide de se mélanger intimement avec le dissolvant. Aucune raison ne nous empêche de généraliser cette notion et d'admettre que tout fluide, aussi bien gaz que liquide, peut, par son action sur les corps solides ou liquides qui y sont plongés, amener ces corps à l'état physique où il se trouve lui-même, se mélanger avec eux, en un mot les dissoudre en proportion plus ou moins considérable. Une telle supposition est d'autant plus acceptable que la possibilité de passer sans transition de l'état solide à l'état liquide est depuis longtemps démontrée. A. B.

LETTRE DE LONDRES

Fin novembre.

ENCORE une légende, le brouillard anglais ! Voilà ce que je me disais à part moi, en débarquant à Harwich, après une traversée charmante à bord de l'élégant vapeur de la « Great Eastern Railway Company », qui fait quotidiennement la traversée entre Anvers et l'Angleterre. C'est un voyage très agréable, et qui a l'avantage d'épargner presque totalement le mal de mer aux personnes qui en souffrent. Car il s'effectue de nuit, dans de spacieuses cabines, et les passagers dorment à poings fermés avant que le steamer n'ait à affronter les sauvageries de la mer du Nord.

Au moment donc où je quittais Harwich, il faisait un soleil radieux. Mais, hélas ! cette joie n'a pas duré. Je suis revenu de mes premières illusions, et trois semaines de brouillard intense et continu m'ont appris à regretter le soleil. Bonne récompense à qui le rapportera !

Londres était en fête au moment de mon arrivée ! C'était la veille du grand cortège annuel, en l'honneur de l'installation du Lord Maire qui, cette année, s'appelle Sir John Moore. Vous connaissez le programme de ces festivités archaïques, dont le point final est le grand banquet au *Guildhall*. Mais Sir John, qui, de son état, est un des puissants marchands de thé de la *City*, n'a pas eu d'heureux débuts. A peine avait-il eu le temps de se reposer des fatigues de son inauguration, qu'il lui fallait revêtir ses historiques atours pour assister aux funérailles d'un de ses prédécesseurs, Sir Stuart Knill, qui présente pour vous cette particularité intéressante d'avoir été le premier Lord Maire catholique de la *City*. Sa nomination, qui date de 1892, avait marqué comme un événement d'autant plus remarquable que Sir Stuart était un catholique militant, qui consacra une grosse partie de sa fortune au service de la religion. On conçoit l'émoi que causa cette nomination dans cette ultra-conservatrice corporation du « London County Concil », dont les membres jouissent de droits exceptionnels que toujours on a respectés.

On y a toutefois tranché dans un sens assez moderne une question fâcheuse, qui soulevai

depuis de longues semaines des discussions violentes au sein de meetings spéciaux et dans la Presse locale.

Il s'agit de concerts populaires qu'une Société organisait le dimanche après-midi, dans plusieurs grandes salles, et auxquels le peuple était admis gratuitement, tandis que les gens aisés payaient le prix qu'ils jugeaient bon d'y mettre. Quoique les bénéfices réalisés ainsi fussent consacrés exclusivement à la bienfaisance, la magistrature s'avisa d'interdire les concerts, en se basant sur la loi du repos du dimanche, qui interdit toute audition publique ayant un but intéressé. D'où protestations violentes et formation d'un comité de défense, alléguant que ces concerts constituaient la seule distraction intellectuelle offerte aux habitants de Londres, le dimanche. Le magistrat a dû finir par céder, et le maintien définitif des concerts dominicaux a été finalement voté à une majorité considérable.

Il résulte de tout cela que les membres de l'honorable « County Concil » de Londres sont moins sévères quand il s'agit de faire respecter leurs principes vieillis, que les prêtres bouddhistes de la capitale du Tibet, dont le culte et la vie mystérieuse ont à plusieurs reprises déjà provoqué la curiosité des explorateurs.

Il est connu que le voyageur russe, baron Przewalsky, et le Prince Henri d'Orléans, en franchissant la frontière de ce pays avec mille difficultés, n'ont pas réussi à pénétrer dans la capitale, la fameuse Lassa, surnommée la Rome bouddhiste, où jamais jusqu'ici un fils d'Europe n'a mis les pieds.

Un jeune peintre anglais, M. Henry S. Landor ne se laissa pas décourager par l'échec de ces explorateurs. Il partit au printemps de l'année passée pour ce pays si peu connu, dans le dessein d'entrer coûte que coûte dans sa capitale. Disons tout de suite que, malgré tout, il dut renoncer à son plan ; mais ses aventures nombreuses et extraordinaires et le récit des tortures subies au cours de son expédition composent un volume dont la valeur scientifique est considérable, et qui est d'un intérêt extrême.

Ce livre vient de paraître sous ce titre : *Sur la voie défendue*, et son succès énorme fait prévoir qu'il sera bientôt traduit en langue française.

M. Landor, qui se rendit d'abord en Chine pour se procurer le passe-port nécessaire, ne prévoyait probablement pas tous les périls qu'il allait courir, ce qui explique que les membres de son expédition n'aient pas été aussi soigneusement choisis qu'il le fallait, pour une entreprise aussi dangereuse. Il est parti jeune, plein de santé, et revient malade. Ce qu'il raconte dans son livre au sujet des tortures que lui infligeaient les prêtres bouddhistes, est tout simplement miraculeux, et cependant, la véracité ne peut en être mise en doute, car tous les faits sont attestés par des indigènes qui en furent témoins.

Les renseignements sur la vie, le culte et les mœurs de ce peuple mystérieux, comme le récit des découvertes géographiques dans les montagnes de l'Himalaya, trouveront certainement leur appréciation bien méritée dans le monde scientifique, d'autant plus qu'il est vraiment étonnant qu'une puissance comme l'Angleterre n'ait pas pu trouver les moyens de pénétrer dans le Thibet, pays des mystères, malgré son voisinage dans les Indes.

Puisque je vous parle d'aventures, je ne veux pas manquer d'apprécier les mérites d'un autre anglais, l'illustre poète Williame Onions. Ses mécomptes sont bien moins tragiques que ceux de M. Landor, mais ils ont peut-être autant d'originalité. Ce poète-vagabond, déjà condamné mille fois pour ivresse publique et tapage, est sorti de prison un de ces jours-ci en province et s'est empressé de gagner immédiatement Londres, où il fut arrêté le lendemain vers six heures du matin, dans un état que les Anglais qualifient volontiers de complète « state of happiness. » A dix heures et demie, on l'emmenait devant le magistrat de la cour de police, qui lui infligeait une nouvelle punition de trente jours de prison.

Le bon magistrat M. Mead mit toute son éloquence à persuader au condamné qu'il se

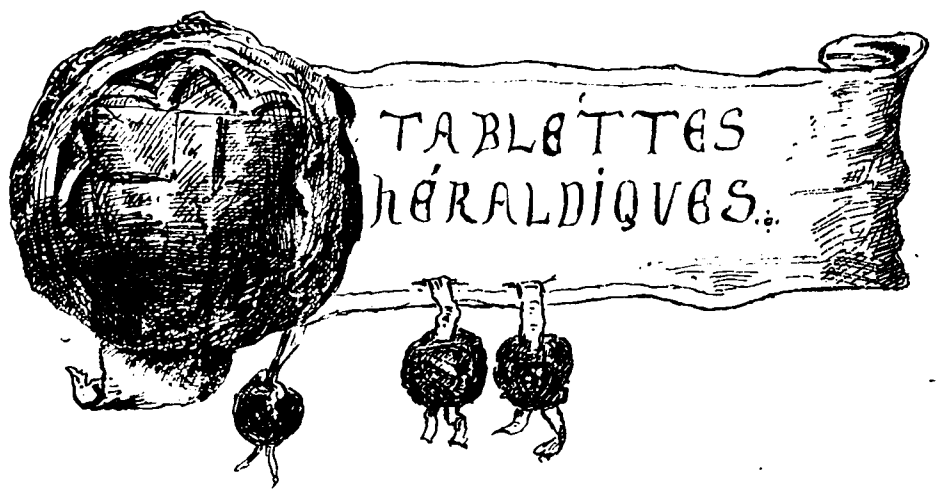
perdait de réputation et qu'il serait temps d'adopter une manière de vivre moins compromettante, mais Williams Onions l'interrompait en répliquant ainsi :

« Mon Dieu ! Votre honneur, ce n'est pas à nos âges qu'on change ses habitudes. Si l'on vous forçait du jour au lendemain à boire comme un trou, il y a lieu de craindre que vous vous en trouveriez fort mal. Il en serait de même pour moi si j'étais réduit à ne plus boire que du thé. C'est seulement dans l'alcool que je trouve l'inspiration, ainsi que Lord Byron et Alfred de Musset. Obéissons donc tous deux à notre destinée. »

Le juge n'a pas insisté !

SIGISMOND S. SZIRMAY.

L'abondance des matières nous oblige à priver aujourd'hui nos lecteurs de : PILE OU FACE, *par* LES CAUSEURS.



On vient de célébrer à Gand le mariage de M. Ernest Stas de Richelle, avec Mlle Suzanne de Kerchove de Denterghem.

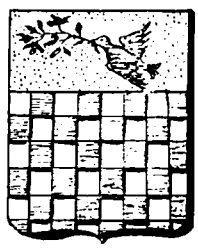
M. Ernest Stas de Richelle est le troisième fils de feu le chevalier Stas de Richelle et de Mme, née Vergauwen. Il descend d'une famille d'origine allemande, établie au pays de Liége depuis plus d'un siècle et qui a pour auteur Eustache Stas, mort à Richelle, près Dalhem, le 29 avril 1785. Son petit fils Dieudonné-Marie-François Stas, né à Liége en 1791, s'acquit de la notoriété dans la politique et fut un publiciste remarquable. Ce fut lui qui, après avoir dirigé le *Courrier de la Meuse*, dans un esprit d'opposition énergique au Gouvernement hollandais, fonda plus tard le *Journal de Bruxelles*. Il fut créé chevalier en 1848 par le roi Léopold Ier. Son frère Bernard, grand-père du jeune marié, reçut également ce titre par les mêmes lettres patentes et ses petits enfants ont obtenu récemment l'autorisation de joindre à leur nom celui de Richelle.

La famille Stas s'est alliée aux familles suivantes : Jardon, Petitjean, Cerfontaine, Verdeyen, van den Hove, de Volder, de Loen d'Enschedé, Vergauwen, etc. Par le mariage de Catherine Stas avec Joseph-François Cerfontaine, la famille Stas est apparentée aux maisons de Lambertye, de Geloes et de Limbourg-Stirum.

Stas porte : Burellé d'or et de sable, au cygne au naturel brochant sur le tout.

Mlle Suzanne de Kerchove de Denterghem est la fille de Rodolphe-Charles-Eugène-Marie-Ghislain comte de Kerchove de Denterghem et de la comtesse née Simonis,

fille du célèbre sculpteur de ce nom. La maison de Kerchove est extrêmement nombreuse. De nos jours elle compte encore plusieurs branches et de nombreux rameaux. La plus importante de ces branches est celle de Denterghem. Toutes ont pour auteur commun Guillaume van den Kerchove, fils de Jacques, bourgmestre de Nieuport et ruwart de Dixmude. Il mourut en 1539. Ses descendants ont été décorés des titres de chevalier en 1640, de baron d'Exaerde en 1742 et de comte de Kerckhove de Denterghem en 1852.



Ils ont produit des hauts échevins du pays de Waes, des magistrats municipaux des villes de Gand, de Bruges et d'Ypres, un page du roi de Hollande, un gentilhomme du duc d'Arschot, un général-major, un capitaine-commandant des guides, des capitaines et lieutenants de cuirassiers au service de Hollande, de Belgique et de France, des membres de la Chambre, des sénateurs et quantité de religieux et religieuses de tous ordres.

Alliances : van der Gracht, de Bergh, de l'Espinoy, de Lalaing, van Heurne, de Gruûtere, Gage, della Faille, Lanchals, de Linzerling, de Leus, de Nieulant, van de Vivere, de Bay, de Ghellinck, de Moerman d'Harlebeke, Hopsomere, Pycke, de Mandat-Grancey, de Vilain XIIII, de Loose, de Bueren, de Crombrugghe, de Limon, de Rodriguez d'Evora y Vega, de Ruffo-Bonneval, de Meester, Peers, de Spoelbergh, du Val de Beaulieu, de Renesse, Morel, de la Kéthulle, de Hemptinne, etc.

Armes : Echiqueté d'argent et d'azur; au chef d'or chargé d'une colombe essorante d'azur, becquée de gueules tenant en son bec un rameau d'olivier au naturel.

On vient de célébrer à Paris, au milieu d'un grand concours de notabilités appartenant à l'aristocratie française, les obsèques de Mme la comtesse de Belbeuf, née Siméon, décédée il y a quelques jours en son château de Belbeuf.

La vénérable défunte, femme de haute valeur et de grande vertu, était la fille du comte Siméon, ancien sénateur et pair de France. Elle appartenait à une ancienne famille de Provence qui a fourni dans les temps modernes des personnages célèbres, dont deux pairs de France sous la Restauration, des ambassadeurs et des hommes d'Etat distingués.

Porte : Ecartelé; au 1 d'or à la fasce d'azur, chargée de trois merlettes de sable et accompagnée d'un soleil de gueules mouvant de l'angle dextre du chef; au 2 de gueules à un cheval cabré d'argent; au 3 d'azur à une galère d'argent voguant sur une mer de pourpre; au 4, échiqueté d'or et de gueules de six tires, l'échiqueté compris entre un chef d'azur et une champagne du même.

Mlle Siméon avait épousé, en 1849, Pierre-Claude-Raoul Godart, comte de Belbeuf, fils du sénateur marquis de Belbeuf. Elle est la mère du marquis de Belbeuf, dernier représentant d'une ancienne famille normande qui s'est acquise dans la robe une certaine illustration et qui a compté parmi ses membres plusieurs présidents au Parlement. L'un d'eux a obtenu l'érection de sa terre de Belbeuf en marquisat par lettres patentes du mois de septembre 1719.

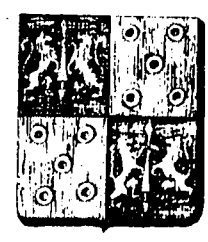
De nos jours les Belbeuf ont pris alliance avec les Terray, de Messey, Siméon, de Bernon, de Mathan, de Montesquiou-Tezensac, d'Espinay-St-Luc, de Siresme, de Foucault, de Narcillac, etc.

Armes : D'azur au chevron d'argent, accompagné en chef de deux molettes d'or et en pointe d'une rose tigée et feuillée du même.

Le 22 novembre dernier est décédé en son hôtel de Bruxelles M. le baron Alfred Pycke, ministre plénipotentiaire et ancien envoyé extraordinaire du Roi des Belges près le Saint-Siége, ancien sénateur, commandeur de l'Ordre de Léopold.

Le vénérable défunt, né à Gand en 1824, était le fils cadet de Auguste baron Pycke de Peteghem, conseiller provincial et de la baronne née Limnander de Nieuwenhove. Il était le frère du baron Oscar Pycke de Peteghem, sénateur, et de feu Mme de Denterghem. Plusieurs autres de ses frères sont décédés sans postérité. De son mariage avec Mlle Heldewier, dame d'honneur de la reine des Pays-Bas, il laisse deux fils, dont l'aîné a épousé la comtesse Marie de Renesse et le second Mlle de Sousberghe, et deux filles, l'une religieuse bénédictine, l'autre a épousé le marquis Guerrieri-Gonzaga.

La famille Pycke était établie à Audenarde au XVIIe siècle. Elle a pour auteur Ignace Pycke, échevin de la Keure et des Parchons de Gand et conseiller au conseil des Flandres. Son fils Guillaume-Ignace Pycke, seigneur d'Ideghem, fut un magistrat des plus distingués et s'acquit de la célébrité sous les charges de conseiller au Grand Conseil de Malines, de conseiller au Conseil souverain de Brabant, de membre du Conseil privé et enfin de président du Grand Conseil de Malines. Le président Pycke remplit ces dernières fonctions jusqu'au moment de sa mort, arrivée en 1773. Ses descendants se sont divisés en un grand nombre de branches et de rameaux dont quelques-uns sont représentés de nos jours. L'aînée s'est éteinte il y a peu d'années dans



a personne du baron Pycke, ancien gouverneur de la province d'Anvers mort sans postérité. Les branches existantes sont : 1° celle de Ten Aerden, près de s'éteindre aussi ; 2° celle de Peteghem et celle dont le baron Amédée Pycke était le chef.

Les membres de cette ancienne famille ont obtenu reconnaissance de noblesse en 1846 et par les mêmes lettres le titre de chevalier ; celui de baron leur a été concédé en 1887 pour la branche aînée, éteinte; en 1842 pour la branche de Peteghem dont le chef tenait la terre de ce nom, en héritage de la famille Clemmen, barons de Peteghem. Le défunt avait obtenu le même titre en 1859; enfin le chef d'une autre branche, aussi éteinte de nos jours, avait été créé baron de l'Empire en 1810.

On trouve aussi parmi eux, outre les magistrats cités plus haut : un conseiller pensionnaire des Etats de Flandres, un avocat au Conseil de Brabant, un grand bailli de Saint-Bavon, un maire de la ville de Gand, un préfet de Middelbourg, deux gouverneurs de la province d'Anvers, un chanoine et camérier secret du Pape, enfin des officiers au service d'Autriche et de la Belgique.

Alliances : van der Beken, van Steenberghe, Stalins, Crabeels, Maelcamp, Pieters, van der Aa, van der Straten, Scheppers, van Ravestyn, della Faille, de Moerman, de Crombrugghe, Robert de Saint-Symphorien, Limnander, de Kerckhove, de Robertsart, de Robiano, d'Oultremont, Geelhand, Heldewier, Guerrieri Gonzaga, de Renesse, de Clercque-Wissocq de Lousberghe, de Keerle, van Damme, etc.

Armes : Ecartelé : aux 1 et 4 de sable à deux lions affrontés d'or, armés et lampassés de gueules tenant une lame d'or, qui est de Pycke ; aux 2 et 3 de gueules à cinq annelets d'argent placés en sautoir, qui est de van der Beken.

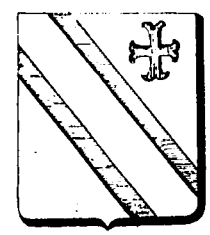
A Paris est décédée le mois dernier la comtesse Olympe Aguado, à l'âge de soixante-quatre ans. Elle était née de Freystedt et appartenait à une famille badoise, annoblie en 1777 et honorée du titre de comte en 1846.

Cette famille porte : De gueules à une rose d'argent boutonnée d'azur, bardée de sinople, surmontée d'un lambel à trois pendants d'or.

Par son mariage avec le comte Aguado, elle était apparentée à une famille célèbre sous l'Empire par son élégance et son faste. Elle en a eu le comte A. Aguado et la vicomtesse de Chezelles. Elle est en plus la tante du duc de Montmorency, de la marquise de Las Marismas, du comte Louis de Périgord, etc. Le comte Olympe Aguado, son mari, était le fils cadet du comte Aguado, marquis de Las Marismas. Il appartenait à une maison originaire de Cuba qui blasonne : Ecartelé au 1, parti, A, de pourpre, à la tour d'argent ouverte de sable surmontée d'une molette d'or; B, de gueules à quatre bandes d'or, à la bordure d'azur chargée de 4 besants d'or; au 2, coupé, A, d'argent, à la chaudière de sable à dextre et au cormoran essorant de gueules à senestre ; B, d'azur à 2 renards d'argent l'un sur l'autre, passant devant un olivier de sinople, à la bordure de gueules; au 3 coupé, A, d'argent à 2 renards passant et contournés d'azur, l'un sur l'autre à la bordure de gueules, chargée de huit flanchis d'or ; B, de sable au lion léopardé d'argent : Au 4 d'argent à la fasce d'azur accompagnée de 2 renards passant au naturel l'un sur l'autre, l'un en chef, l'autre en pointe.

Le même mois est décédé le marquis de Tryon Montalembert dont les obsèques ont eu lieu en la sépulture de famille à La Ferté-Loupierre (Yonne)

Le défunt appartenait à une antique maison d'origine chevaleresque, dont l'ancienneté remonte aux temps les plus reculés. Etablie en Ecosse où elle occupait l'un des premiers rangs parmi les chevaliers de ce pays, elle passa, vers la fin du XIIIe siècle, en France et s'est répandue dans le Périgord, l'Angoumois et le Poitou. Elle peut remonter sur preuves, sa généalogie a été établie sur pièces irrécusables, jusqu'à Aimeric de Tryon qui fit un acte en 1318. Ses descendants se sont divisés en trois branches.



1° Celles des comtes de Tryon, seigneurs de Salles et des Tysons. Celle-ci est éteinte, quant aux mâles, et n'est plus représentée de nos jours que par Mme la comtesse Raoul de Beauvoir, fille de Gaston, dernier comte de Tryon.

2° La branche des seigneurs de Liqurot et d'Espanvilliers, éteinte, et enfin 3° celle des marquis de Tryon-Montalembert, dont le chef vient de mourir.

Cette illustre maison a fourni un grand nombre de personnages qui ont servi leur roi et leur patrie dans les armées, avec zèle et dévouement. Plusieurs ont versé leur sang pour la France. L'un d'eux, émigré et agent du comte d'Artois en France, a été fusillé par les ordres de Napoléon Ier. Enfin, au commencement de ce siècle cette maison avait pour chef le comte de Tryon, colonel chef d'état-major de la division de la garde royale. Elle s'est alliée aux maisons les plus importantes de son pays : de Brettes, de Courcy, de Cognac, de Berthomé, de la Porte de Lissac, Hennequin de Villermont, de Chargères, de Beauvoir, de Wawrechin, Moret de Rocheprise, etc.

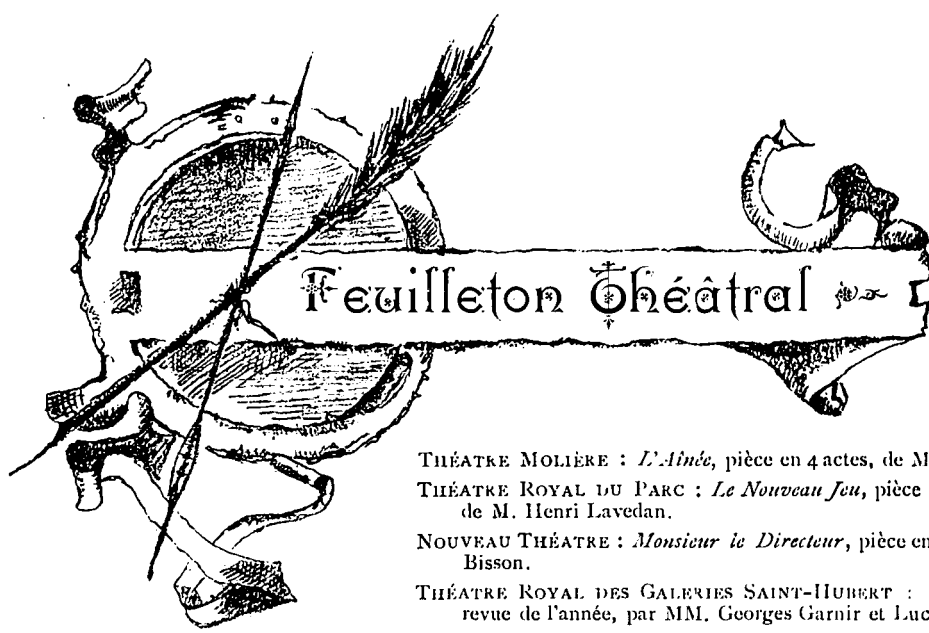
Tryon porte : d'argent à 2 jumelles d'azur en bande, accompagnées d'une croisette ancrée de gueules.

On ne peut laisser passer sans la mentionner la mort

du baron Reille, député du Tarn, décédé subitement à Paris, il y a quelques jours, et l'une des figures les plus sympathiques de la haute société parisienne. Ancien capitaine et aide de camp du maréchal Randon, colonel des mobiles du Tarn, le baron Reille, après s'être distingué dans les campagnes d'Italie et de 1870, avait démissionné et était devenu l'un des hommes les plus importants du parti conservateur. Il était le troisième fils du maréchal comte Reille, l'un des personnages les plus en relief du second Empire et Victorine Thècle de Masséna, fille du duc de Rivoli. Il avait épousé lui-même Mademoiselle Geneviève Soult de Dalmatie, petite-fille du maréchal duc de Dalmatie. Les Reille sont encore alliés aux maisons de Solages, de Guitaut, de Curel, etc. Ils portent de sinople au centaure-sagittaire d'or.

Marquis DE BOINVILLE.

L'établissement du **RAJAH**, *qui, en moins d'un an, a su se créer une clientèle aussi nombreuse que choisie, a ouvert un nouveau salon pour la dégustation de ses thés exquis, au* n° 59 **de la Montagne de la Cour.** *Nous rappelons avec plaisir cette nouvelle, intéressante pour tous les amateurs de thé, et qui démontre la prospérité croissante de la succursale installée à Bruxelles par les Directeurs des plantations* « PURAKAN SALAK », *de Java.*



THÉATRE MOLIÈRE : *L'Aînée*, pièce en 4 actes, de M. Jules Lemaître

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Le Nouveau Jeu*, pièce en 5 actes et 7 tableaux, de M. Henri Lavedan.

NOUVEAU THÉATRE : *Monsieur le Directeur*, pièce en 3 actes, de M. Adolphe Bisson.

THÉATRE ROYAL DES GALERIES SAINT-HUBERT : *Bruxelles au Passage*, revue de l'année, par MM. Georges Garnir et Luc Malpertuis.

MATINÉES LITTÉRAIRES au *Théâtre Royal du Parc*, au *Théâtre Molière* et au *Nouveau Théâtre.*

Les théâtres de Bruxelles traversent en ce moment une période de succès unanime et inespéré, et ce m'est une vive satisfaction que de pouvoir constater une aussi générale réussite, en commençant aujourd'hui ce feuilleton théâtral que la confiance des dirigeants de la *Revue Mauve* me fait l'honneur de me charger.

On a dénié souvent aux auteurs dramatiques, non seulement la compétence nécessaire pour remplir semblables fonctions, mais le droit même de porter sur leurs confrères et rivaux des jugements où l'on suppose que le parti pris, les règles absolues et les convenances personnelles doivent primer toute autre considération.

Il est clair qu'un littérateur, un peintre, un compositeur ou un dramaturge ne jugent pas un livre, un tableau, une partition ou une comédie au même point de vue que le public pour qui ces œuvres ont été conçues, ou même que les critiques plus ou moins esthètes qui vont formuler sur leur compte des jugements absolus et toujours contradictoires.

Ma is n'estimez-vous pas que ce point de vue spécial

de « l'homme qui est du bâtiment » peut être parfois intéressant, et ouvrir au spectateur intelligent et chercheur des aperçus nouveaux, à l'analyste des bases inconnues de discussion, au philosophe des arguments inédits, — et à tout le monde certains éléments d'appréciation auxquels le public et la critique ne sauraient aller spontanément, parce qu'ils n'ont pas les mêmes raisons pour être indulgents ou sévères?

Une telle façon de procéder se concilierait assez mal, sans doute, avec les nécessités de la presse quotidienne, qui vise surtout à la rapidité, et se soucie fort peu qu'une appréciation soit juste ou non, pourvu qu'elle s'affirme avec netteté. Il ne faut pas que le critique moderne tergiverse ou hésite. Il doit se décider immédiatement, sur l'heure Il n'a pas le temps de mûrir une opinion. Celle-ci doit jaillir, en bloc, du choc direct de l'œuvre, et s'affirmer avec une précision suffisante pour pouvoir être transposée à l'instant même en copie. Le système, qui a ses avantages, a aussi ses inconvénients, que l'on devine. — Il est presque général chez nous, et c'est ce qui pourra ajouter quelque intérêt à des causeries dramatiques venant après l'heure et qui tâcheront de donner, après l'impression immédiate des comptes-rendus, un écho des discussions et des appréciations que peuvent susciter une production intéressante, ou un artiste particulièrement travailleur ou spontané.

Il y aura donc, dans ces articles, du plaidoyer et du réquisitoire, et je suis convaincu qu'on y trouvera quelque passion, — dans l'un et dans l'autre sens. Ce serait me juger mal que de me croire capable d'une impartialité absolue dans une matière qui m'intéresse aussi complètement. Mais trop indulgent ou trop sévère, du moins serai-je injuste avec sincérité et conviction. C'est vraiment tout ce que l'on peut exiger.

***

Il faudrait d'ailleurs une certaine virtuosité dans la mauvaise humeur, pour parvenir à être grincheux en ce feuilleton de début, dont le sommaire — ainsi que je le constatais en commençant — a toutes les allures d'un bulletin de victoire.

C'est le *Théâtre Molière* qui a donné le branle, en nous offrant à la fois une pièce excellente, et une interprétation qui, pour emprunter tous ses éléments à la troupe ordinaire de la maison, n'en est pas moins des plus remarquables.

On a beaucoup écrit que l'*Aînée* était la meilleure pièce de Jules Lemaître, et c'est peut-être vrai. On peut lui reprocher peut-être le pessimisme de cette étude de vertu, de dévouement et d'abnégation, et se demander s'il n'y a pas, dans ces quatre actes de charme incontestable et d'incontestable désenchantement, plus d'immoralité philosophique que dans telle œuvre d'allures légères et frivoles, mais dont la conclusion serait plus consolante. Je sais bien qu'il y a par-dessus le scepticisme de M. Jules Lemaitre un perpétuel sourire, — un de ces vagues sourires d'homme extrêmement raffiné, qui ont l'air de dire aux spectateurs : « Surtout, n'allez pas me faire l'honneur de prendre tout ceci pour argent comptant. C'est de la fantaisie de penseur, de la jonglerie intellectuelle, avec un peu de rancune, un peu de chagrin, — et beaucoup de mépris pour le monde entier qui, décidément, ne vaut pas lourd. Seulement, à dire vrai, la vertu n'est pas aussi inutile, aussi vaine, aussi dangereuse que cela. Il y a encore des gens qui trouvent récompense et profit à être bons, tout simplement, et qui pourtant ne valent pas mon *Aînée*, que j'ai soignée tout particulièrement. Ainsi donc, ne vous découragez pas trop, et dites-vous, pour vous réconforter, qu'il n'y aurait plus de mérite à être brave homme, si l'on était absolument certain d'avoir du bonheur en retour. Ce serait du commerce, — donnant donnant, — mais non plus de la vertu ».

Voilà ce que dit à peu près le sourire de M. Jules Lemaître, ce qu'il disait déjà en nous donnant *Révoltée*, qui fut encore un des beaux succès du théâtre Molière. Là aussi l'auteur nous montrait du dévouement inutile, de la vaine abnégation, et concluait tout de même en nous recommandant de ne pas céder à la tentation de jeter le manche après la cognée.

Puisque la vertu est si rarement récompensée, il n'y a que plus de mérite à être vertueux. Tout le théâtre de M. Jules Lemaître à l'air d'évoluer autour de cette maxime, qui est bien un peu compliquée pour des âmes simples. Mais M. Jules Lemaître n'est pas un pasteur d'âmes simples. Sa clientèle fidèle est tout entière de gens qui se sentent trop complexes pour se suffire à eux-mêmes, et qui choisissent un auteur pour leur esprit, — un peu comme ils prendraient un confesseur pour leur âme, afin d'avoir un guide intellectuel parmi les méandres de pensées qui s'offrent à eux.

Un tel écrivain est extrêmement difficile à juger de façon absolue, parce qu'on ne sait jamais s'il pense au juste ce qu'il a l'air de dire, et s'il ne dit pas à dessein, un peu plus ou un peu moins que ce qu'il pense. Et je défie par exemple, puisque nous parlons de *l'Aînée*, je défie l'analyste le plus expert de m'indiquer nettement ce que l'auteur a entendu faire de son pasteur Mikils, — un naïf, un sincère, un imbécile ou un roué? M. Lemaître est certainement le seul à le savoir, — et encore! M. Henri Mayer, qui est venu nous jouer supérieurement le rôle, après l'avoir créé à Paris, n'a pas essayé de nous imposer à ce sujet une conviction particulière, et son interprétation n'a fait qu'y gagner en doigté et en délicatesse.

On a rarement composé silhouette en traits plus délicats — et plus contradictoires.

Je m'étais pourtant promis de parler avant tout de Mlle Ratcliff, parce qu'elle a fait de son *Aînée* une création superbe, et qu'on n'imagine pas que le rôle puisse être joué mieux que par cette belle et vibrante artiste. Elle y remporte un succès personnel d'autant plus exceptionnel, qu'elle est remarquablement entourée, et qu'il n'est pas un seul des artistes du théâtre Molière qui ne mérite félicitations. Cette *Aînée* est vraiment,

sous tous les rapports, une des choses les plus parfaites qu'on nous ait donné depuis longtemps ici. M. Munié, qui n'a pas toujours la main aussi heureuse, a des « passes » extraordinaires quand il se met à faire accord avec la chance. Cette fois, on peut dire qu'elle l'a comblé.

***

Il y a de la marge entre cette *Aînée* austère, qui fait penser et pleurer un peu, et la fantaisie dramatique de Henri Lavedan que le théâtre royal du Parc représentait presqu'en même temps avec un luxe d'interprétation, qui réunissait à l'affiche la créatrice du principal rôle féminin, et ce tout à fait excellent Galipeaux, qui paraît être la réalisation vivante du personnage de Paul Gostard, la plus étonnante, peut-être, des silhouettes de Henri Lavedan.

Ce *Nouveau Jeu* a soulevé quelques scrupules, éveillé quelques craintes, provoqué même quelques protestations. Il n'y a que les raisons véritables de ces scrupules, de ces craintes et de ces protestations sur lesquelles tout le monde n'ait pas été d'accord, car on peut différer d'opinion sur la question de savoir si le flagrant délit d'adultère, transporté sur la scène, constitue ou non une leçon de morale. Ce serait en tout cas de la moralisation à la façon de ces bons Spartiates, qui enivraient des ilotes pour dégoûter leurs jeunes gens de la passion des boissons fortes. A ce compte-là les Belges, qui journellement rencontrent par les rues des pochards généreusement repoussants, devraient être depuis longtemps immunisés contre la tentation de les imiter. Or les ravages de l'alcoolisme augmentent tous les jours. Voilà tout au moins qui prouve que le theurapeutisme du mal par le mal peut avoir des résultats absolument opposés à ceux qu'on en espère. Enfin, les petites jeunes femmes qui ont — hélas! — le goût de mal faire ne se laisseront pas arrêter par le souvenir d'une scène de comédie, — supérieurement faite d'ailleurs, et dans laquelle l'auteur a scrupuleusement réuni tous les incidents, détails et ridicules susceptibles de désenchanter une spectatrice en tentation imminente.

Mais, quand une femme est prête à faire bon marché de son honneur, de ses devoirs et de sa sécurité, il est à craindre que ce ne sera pas le souvenir édulcoré des aventures de Mme Paul Gostard qui l'arrêtera.

Aussi prendrai-je la permission de croire que ce n'est pas là que l'auteur a cherché le côté moralisateur de sa pièce, ou plutôt le côté philosophique, car il y a toujours, dans le théâtre de Lavedan, matière à glaner pour le penseur et le psychologue, en dehors des simples joies du spectateur, qui sont incontestables. Car on s'amuse ferme à ce *Nouveau Jeu*, qui encore une fois, n'est pas la « pièce de famille. » Les personnes qui s'en priveront y auront d'ailleurs quelque mérite, car je sais peu de spectacles plus franchement drôles, avec des moyens aussi simples. Il est toujours beau de se refuser un bel éclat de rire, dans un temps et dans un monde où les occasions de rire sont aussi rares, et quand c'est Mlle Jeanne Granier qui mène la danse avec M. Galipaux. Leur duo est une merveille de naturel, de fantaisie et de mouvement, et le résultat est d'autant plus remarquable qu'on ne peut pas dire que la pièce ait été faite pour aucun d'eux.

C'est bien Mlle Granier, qui s'est assouplie au rôle de Bobette, — un nid d'embûches, de chausse-trapes et d'infinies contradictions. Et c'est surtout Galipaux qui est entré dans le personnage éblouissant de Paul Gostard, qui s'est identifié avec lui, qui, de la fantaisie de l'acteur et de la personnalité de l'individu, a su composer un « tout » si parfait, qu'on ne saurait séparer ici le rôle de son interprète. Il nous faudra attendre, pour pouvoir discuter la conception de Paul Gostard, qu'il ait perdu son actuel protagoniste. En ce moment, Galipaux fait écran entre l'auteur et le public.

Le rôle de Bobette, lui, est plus accessible à la discussion. Le personnage, plus simple, n'a pas les mêmes qualités de précision absolue. On y fait très bien la part de l'interprète et celle du dramaturge, et ces deux parts ne nous apparaissent pas comme étant indissolublement liées et juxtaposées. Physiquement et moralement, on conçoit assez facilement une Bobette qui ne soit pas Mlle Granier — une Bobette qui pourrait être aussi brune qu'elle est blonde, aussi calme et placide qu'elle est vive et futée.

Mais la silhouette est néanmoins une merveille d'observation et de finesse. On n'avait pas encore, d'un trait aussi précis, croqué figure de femme de haut luxe, — plutôt mondaine et demie que demi-montaine. Elle a notamment, — au troisième tableau, — une scène de rupture dont la fantaisie, l'ordonnance, la vérité, le bon sens, et la profonde philosophie, affirment une incontestable maîtrise. C'est par des morceaux comme celui-là qu'un écrivain s'impose aux admirations les moins accessibles, bien plus qu'avec des scènes de pure — ou d'impure — ingéniosité, comme les tableaux jumeaux du flagrant délit. Il est d'ailleurs visible que ces deux scènes sont des hors d'œuvre, fortement épicés, à l'usage du public cosmopolite qui comprend mal la langue, et qu'il faut distraire quand même. Mais c'est peut-être là ce qu'il y a de moins nettement audacieux dans toute la comédie.

La véritable audace est d'essence plus élevée. On la trouve, par exemple, dans la scène du deuxième acte, ou Paul Gostard et sa future jeune femme s'analysent l'un devant l'autre avec tant de rouerie dans la franchise et tant de candeur dans le mensonge; ou bien encore dans le premier dialogue entre Paul et sa mère, qui nous en dit si long sur les antécédents du personnage principal, et nous expose avec une concision si raffinée l'éducation qu'il reçut et le profit qu'il en tira ; — et enfin, dans la scène du retour du vieux Labosse, au deuxième acte, et dans le spectacle tranquille de cette décadence de vieux fétard, — exposée avec une habileté remarquée par l'intéressant M. Paulet. Voilà de la véritable hardiesse, de celle dont l'auteur peut tirer quelque gloire, parce qu'elle n'est pas sans danger pour lui.

Le *Nouveau Jeu* nous en révèle assez pour que nous puissions passer condamnation sur ses audaces artificielles, dont le moindre défaut serait encore d'être *vieux jeu*, — tout bêtement.

***

Vous vous souvenez du très grand succès qu'eut au théâtre du Parc la pièce de Bisson, *M. le Directeur*. Le Nouveau Théâtre, profitant de la présence de M. Dieudonné, en a fait une reprise heureuse, qui a ce mérite de n'avoir avec la création d'ici que de très rares points de contact. M. Dieudonné, qui est un Directeur exquis, ne rappelle en rien M. Darcey qui était extrêmement drôle. M. Herbert diffère de M. Paulet comme le jour de la nuit, mais son personnage n'en est pas moins intéressant. Et Mlle Guyma, avec sa beauté et son élégance, ne fait pas trop regretter cette charmante Parys, que Bruxelles avait si câlinement adoptée, et qui avait réalisé ce problème terrible d'être triomphante en son pays. Je crois que le Nouveau Théâtre n'aura pas eu à regretter cette tentative qui peut-être n'est pas d'un art extrêmement relevé, mais qui a le mérite d'être pratique. Il ne manque peut-être à cette louable entreprise privée que de savoir au juste ce qu'elle désire faire, pour s'imposer définitivement. Jusqu'à présent, il faut bien avouer qu'elle nous a conduits un peu de Ponce à Pilate,— et des *Tisserands* à *M. le Directeur*. C'est d'un éclectisme qui va jusqu'à la bousculade. Le public aime à savoir d'avance où il va, et ce qu'on lui veut montrer. Et je doute, ou plutôt je désespère que le Nouveau Théâtre, où l'on travaille beaucoup et avec grande abnégation, obtienne toujours récompense de ses efforts. Dès lors, il se montre très sensible à d'innocentes critiques ou à de légères plaisanteries, dont on sourirait ailleurs. Tout est relatif, et le « Tout... Machin des premières » aurait au contraire le droit d'être fier que l'on constate son influence — chèrement acquise — sur certaines entreprises artistiques que tout le monde sait absolument désintéressées. Seulement je prétends que les Mécénats, pour être tout à fait louables, doivent être vraiment utiles. Sinon c'est du courage, du dévouement — et de l'argent gaspillés.

***

Il faut encore que je dise quelques mots de la Revue des Galeries, qui est une institution bruxelloise, et n'a pas besoin qu'on en parle pour donner son maximum de recettes. Elle est, cette année, de MM. Georges Garnir et Luc Malpertuis, et n'est—quoiqu'on en ait dit, ni meilleure, ni surtout moins bonne que les précédentes. Et puis, c'est folie de vouloir émettre jugement sur une fantaisie de ce genre, — ou tout dépend des circonstanees, du public, du décor, des costumes, des interprètes, bien plus que des auteurs—comme on le ferait pour une œuvre dramatique de longue haleine, ou l'écrivain n'a pas à compter avec des intermédiaires aussi compliqués. Un revuiste peut produire une œuvre excellente, comme telle, sans qu'elle réussisse le moins du monde, tout simplement parce qu'il n'aura pas été secondé. Ce n'est pas tout à fait le cas de *Bruxelles au Passage*, quoique l'interprétation — à part MM. Jacque et Ambreville — défie la bienveillance de la critique. Il y a deux actes, très amusants, un troisième qui le sera, un merveilleux défilé des modes du siècle et beaucoup de couplets charmants — et même audacieux. Ceux-ci, notamment, sont de petits chefs-d'œuvre de hardiesse tranquille et réjouissante.

***

Il est un peu tard pour parler longuement des matinées classiques ou littéraires qui ont eu lieu pendant la dernière quinzaine au Parc, au Molière, au Nouveau-Théâtre et au Théâtre Français, qui poursuit avec courage et succès sa campagne de vulgarisation intellectuelle.

Au Nouveau Théâtre, c'est Mlle Adeline Dudlay, qui fut l'attrait d'une séance de lecture extrêmement bien composée, tandis que le Parc faisait appel à la collaboration de MM. Berr, Leitner, Feraudy, Dehelly et de MM. Larroumet et Léo Claretie pour corser l'interprétation de ses spectacles classiques, ou pour en rédiger le commentaire. M. Larroumet, dont la rare érudition n'a rien de doctoral, a fait une conférence charmante sur le *Menteur*, de Pierre Corneille, dont l'exécution était confiée — pour les rôles principaux — à MM. de Feraudy et Dehelly.

M. Léo Claretie n'a pas obtenu le même succès, dans sa dissertation sur le *Luthier de Crémone* et *Gringoire*,— causerie trop longue et trop bourrée de documentation hétéroclite, pour pouvoir être intéressante.

Par contre, le spectacle qui suivait a été au-dessus de tout éloge, et MM. Leitner, dans le *Luthier* et *Gringoire*, et Berr, dans *Gringoire* et les *Précieuses Ridicules*, ont été l'objet de véritables ovations.

On peut déplorer que des spectacles aussi parfaits n'aient pas de lendemains.

FRITZ LUTENS.

Memento théâtral.

* Au Parc. — Au *Nouveau Jeu* succédera l'*Honorable*, comédie nouvelle en trois actes de MM. Fournier et Soulié, représentée pour la première fois à Paris, à l'Athénée-Comique, au mois de juillet dernier.

La pièce, satire amusante des mœurs parlementaires à laquelle se joint un petit drame émouvant, a eu beaucoup de succès.

La représentation de la *Maison des Chéries*, retardée par indisposition, aura lieu le 14 décembre. A la fin de décembre ou au commencement de janvier, première de la pièce portugaise de Joâo Da Camara : *Les Vieux*.

* Au Molière. — Le succès de l'*Aînée*, au théâtre Molière, où M. Mayer, Mlle Ratcliff et leurs camarades donnent à l'émouvante comédie de Lemaître une si parfaite interprétation,

ne faiblit pas. Depuis la première, on a presque chaque soir réalisé le maximum de recette.

* Au Nouveau-Théâtre. — C'est l'*École des Veufs*, interrompue en plein succès par les représentations de M. Dieudonné qui succèdera à *M. le Directeur* sur l'affiche du Nouveau-Théâtre.

* Au Diable-au-Corps. — L'artistique petit théâtre d'Ombres reprend, à partir de cette semaine, l'*Horloger d'Yperdamme*, son plus grand succès. Le public continue à affluer à la maison de l'Étoile, et à applaudir le spectacle raffiné qu'on y donne. — Rappelons qu'on peut retenir ses places par téléphone, numéro 598.

* A l'Alcazar. — La revue passera du 12 au 15 décembre. Deux actes, cinq tableaux. Le rôle du compère a été confié à M. Médony, l'élégant artiste qui s'est fait apprécier dans la dernière revue *Vlà la Revue* ; la commère — Mme Teuf-Teuf, la Fée automobile — sera Mlle Myras, l'excellente diseuse qui a obtenu tant de succès sur la même scène, il y a quelques années.

* Le Pole-Nord a fait sa réouverture. L'orchestre, qui est excellent, est dirigé par MM. Nazy et Simon.

La direction s'occupe dès maintenant d'organiser des fêtes sur la glace : courses de dames, courses d'hommes et courses d'enfants.

JUMELLES DE THÉATRE

Le plus grand choix de Jumelles de courses se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean).

Spécialité : *JUMELLES A MANCHE*, de **luxe** et **ordinaires**. Prix sans concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes** et **Graphophones** ainsi qu'un **choix immense** de **Cylindres enregistrés** et **blancs**. (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Bruxelles

1er décembre.

La signature du traité commercial franco-italien a provoqué sur la Rente italienne un véritable emballement. 92.60; 93.50; 94.65 ; 95.15 ; 94.45 et enfin **95.30** !... Ce mouvement enfiévré est dû premièrement au découvert qui, subitement étranglé, s'est racheté au grand galop, et ensuite, à des achats faits en majeure partie pour le compte des banquiers berlinois ; Londres a également acheté. On estime à « deux millions de rentes » le stock ramassé pour eux depuis 15 jours sur notre marché à terme.

On parle dans les groupes d'une émission prochaine par l'Italie. Ce ballon d'essai fait beaucoup rire, et il y a de quoi. Malgré tout, l'on montera encore.

Sur l'augmentation probable de l'intérêt, les rentes turques sont brillamment enlevées ! On sait qu'il est stipulé, dans l'arrangement de décembre 1881, que le revenu serait progressivement élevé par fraction de 0 fr. 25 au fur et à mesure des plus-values de recettes ; c'est cette plus-value précisément que l'on escompte et les acheteurs ont raison. La *série* C passe de 25.90 à 27.35, et la *série* D de 22.30 à 22.90. Lots 110 et 111, et Banque Ottomane 546 et 550.

L'Extérieure est lourde 42 1/8 et 41 13/16 ; on attend avec impatience la conclusion de la paix entre l'Espagne et les États-Unis pour prendre une orientation.

Saragosse stationnaire à 165.

Le Rio Tinto très houleux, mais ferme, cote successivement 765 ; 770 ; 760 ; 757 ; 760 et 764.50 ! Brésil calme à 53 3/4 et Congo immobile à 90 fr.

Par contre on offre bruyamment le Cuba 6 % devant la certitude que les Américains ne reconnaîtront jamais l'intégralité de la dette cubaine 195, 185, 176, 190 et 188 ! Pour ma part, je crois que nous verrons des cours plus bas, à moins d'un *miracle*...

Au comptant, je constate une grande fermeté dans le groupe des chemins de fer; Congo (fond.) 3830 et 3990; (ord.) 1445; Centrale-Sud 124; Réunis 477.50, etc.

Parmi les valeurs étrangères citons l'excellente tenue de la Dnéprovienne 9050 et 9100; le dividende vient d'être fixé à 200 roubles.

Echanges restreints en actions de Banque Nationale 2000; Société Générale 2275; Banque de Bruxelles 740; Caisse Commerciale 753 et 755 ; Crédit Général Lié-

geois 1060; Banque Auxiliaire 126; Banque de Brabant 42.50; Crédit Général de Belgique 146; Comptoir de la Bourse de Bruxelles 413.50; Comptoir Peemans 455; Crédit National Industriel 275 et Comptoir d'Escompte de Bruxelles 165.

Les charbonnages manquent de vigueur par absence du froid.

Amercœur 1220; Bielaïa 143; Charbonnages Belges 390; Prokhorow 830; Forte-Taille 160; Gouffre 650; Grande Machine à feu 1395; Ham-sur-Sambre 280; Hasard 215; La Louvière, La Paix 430; Monceau-Fontaine 3045; Nord de Charleroi 1915; N. E. Donetz 665; Wérister 620 et Centre de Donetz 895.

Reprise sensible en valeurs sidérurgiques.

Aiseau (forges) 305; Angleur 510; Ateliers de Boussu 785; Espérance-Longdoz (ord.) 332; Ekatérinoslaw 366; Marcinelle-Couillet 620; Olkovaïa; Ougrée 1100 et Cockerill 2190. Cette Société a obtenu de la Compagnie P.-L.-M. une commande de « 30 » locomotives.

La Compagnie Nationale financière, dont le brillant avenir est assuré, fait procéder actuellement aux travaux que nécessite l'installation de ses divers services financiers dans son bel immeuble de la rue Royale, 138. Le Conseil d'administration se préoccupe fortement d'affaires fructueuses dont je parlerai bientôt.

Les zincs ont un grand entrain.

Austro-Belge 430; Prayon, 610 et 620; Asturienne 5350 et Vieille-Montagne 735.

Un peu de réaction aux industries verrières.

Glaces d'Oignies 385 et 375; Nationales-Belges 760, 740 et 745; Glaces de Charleroi 1160 et Glaces d'Auvelais 960 et 952.50.

Dans le compartiments des divers, je remarque la reprise très sensible des actions des Usines Delin : 180, 182, 185 et 187.50 pour les privilégiées, et 88, 92 et 95 pour l'ordinaire. Nous verrons bientôt le cours de 250. Le Pégamoïd conserve son avance à 120; les Tabacs et Cigares 73 et 60 ! Wagons-Lits 755, Pétroles Grosnyi 240 et Belge-Roumaine (priv.) 165 et 170; (ord.) 70, 72, 74 et 75 ! TRÈS DEMANDÉE. C'est le moment d'en ramasser une bonne pincée.

En résumé, l'attitude générale est excellente.

A. VANETTE.

P. S. — Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, boulevard Anspach, Bruxelles.

Société Anonyme d'Éclairage du Centre

Augmentation du Capital

AVIS AUX ACTIONNAIRES

L'Assemblée générale du 16 novembre 1898 a autorisé le Conseil d'administration à augmenter, en une ou plusieurs fois, le capital social pour le porter de trois à six millions de francs par l'émission d'actions privilégiées.

Les porteurs d'actions privilégiées et d'actions ordinaires sont appelés à exercer le droit de préférence à la souscription des actions privilégiées nouvelles au taux de 175 francs par action.

Chaque actionnaire a le droit de souscrire autant d'actions privilégiées nouvelles qu'il possède d'actions soit privilégiées soit ordinaires.

En outre, et conformément au vœu exprimé dans la dite assemblée générale, les actions nouvelles sur lesquelles l'exercice du droit de préférence statutaire n'aurait pas porté, sont mises, au même prix, à la disposition des actionnaires, sauf répartition au prorata, s'il y a lieu.

Les actionnaires qui désirent user du droit de préférence tant statutaire que supplémentaire, devront, par lettre ou par formule d'adhésion (modèle ci-dessous) adressée au siège social avant le 5 décembre prochain, faire connaître au Conseil d'administration le nombre des actions qu'ils possèdent, ainsi que le nombre maximum des actions privilégiées nouvelles qu'ils décident de souscrire.

Ils seront ensuite avisés, par lettre recommandée, du nombre d'actions qui peut leur être attribué; et dans les huit jours de l'avis qui leur sera ainsi donné, ils devront se présenter au siège social ou à l'un des établissements qui sera désigné par le Conseil d'administration, munis de leurs titres qui seront estampillés en conséquence, pour signer les bordereaux de souscription et faire en même temps un versement de 25 francs par titre.

Le deuxième versement de 25 francs par titre devra être effectué avant le 31 janvier 1899.

Les versements libératoires devront être opérés par moitié, les 31 mars et 30 mai 1899, avec majoration de 5 p. c. d'intérêt par an, depuis la date du 31 janvier.

Les actions nouvelles sont créées jouissance du 1er janvier 1899. Elles participeront, avec les anciennes, aux dividendes de l'exercice 1899.

Les actionnaires qui n'auront pas avisé le Conseil d'administration de leurs intentions avant le 5 décembre prochain, seront réputés avoir renoncé à l'exercice de leurs droits de préférence sur l'augmentation de capital votée à l'assemblée du 16 novembre dernier.

Les actionnaires trouveront ci-dessous la formule d'adhésion qu'il suffira de signer et de détacher de l'avis, pour l'envoyer au Siège social, rue des Palais, nº 22, à Bruxelles.

Le 24 novembre 1898.

Le Conseil d'administration
de la Société d'Éclairage du Centre.

ACTE D'ADHÉSION

Le soussigné, porteur de (1)
actions privilégiées et de (2)
actions ordinaires de la Société anonyme d'éclairage du Centre, *ayant pris connaissance de l'avis publié par le Conseil d'administration, le 24 novembre 1898, désire être inscrit au nombre des souscripteurs à l'augmentation du capital, pour un nombre maximum de*
actions privilégiées nouvelles : et il s'oblige, à la première réquisition du Conseil, à déposer les titres qu'il possède pour les faire estampiller; à signer les bordereaux de souscription pour les actions qui lui seront attribuées; à faire sur celles-ci un premier versement de 25 francs par titre, et à effectuer les versements complémentaires aux échéances stipulées dans l'avis précité.

, *le* *1898*.

Signature,

Nom et prénom :
Profession :
Domicile :

N'oublions pas que la Société d'Éclairage du Centre possède des concessions qui ont encore 50 ans et

(1) Indiquer en lettres le nombre d'actions privilégiées.
(2) Indiquer en lettres le nombre d'actions ordinaires.

même 90 ans de durée. Nos lecteurs peuvent en toute confiance participer à l'émission de ses nouveaux titres.

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE
DE
15,000 coupures d'un cinquième d'action
DE LA
Compagnie houillère et métallurgique
DU NORD-EST DU DONETZ
KAMENKA (l'omaine Doukhouwsky)
(SOCIÉTÉ ANONYME)

Capital social : 4,000,000 de francs
Représenté par 5,000 actions de cinq cents francs chacune divisées en 40,000 coupures d'un cinquième d'action.

Prix d'émission : Fr. 127.50

PAYABLES { A la souscription . . . . . Fr. 27.50
A la répartition . . . . . » 100.00

La souscription sera ouverte les LUNDI 5 et MARDI 6 DÉCEMBRE 1898 au
CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL
et dans ses succursales :
A BRUXELLES, rue Royale, 70
A ANVERS, rue Kipdorp 14 :
A LIEGE, rue de la Casquette, 19,
ainsi que chez tous les agents de change et changeurs du pays.

Si le nombre de titres souscrits dépasse celui des titres offerts, il y aura lieu à répartition proportionnelle. — L'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles est obtenue. — On peut souscrire dès à présent par correspondance.

La richesse des terrains de ce domaine recommande tout spécialement l'émission de la ***Compagnie du Nord-Est du Donetz.*** **A. V.**

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Echange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

SPORT

La Fédération belge des Cercles d'Escrime s'est réunie en Congrès fédéral, sous la présidence de M. le lieutenant-colonel chevalier Heynderick. Après un rapport du président résumant l'activité de la Fédération au cours de l'année écoulée et un rapport financier constatant l'excellente situation de l'association au point de vue matériel, l'assemblée a procédé à l'élection de son Bureau. Celui-ci est ainsi composé pour 1898-99 : Président, M. le lieutenant-colonel chevalier Heynderick ; vice-présidents, MM. F. Van den Abeele (Anvers), E. Wettrems (Bruxelles) et A. Feyerick (Gand) ; secrétaire général, M. O. Grégoire ; secrétaire, M. Octave Maus ; trésorier, M. Saint-Paul de Sinçay (Liége) ; commissaires, MM le commandant Meiser, Léon Fontaine-Van der Straeten et le major Verstraeten.

L'assemblée a fixé au 5 février 1899 son grand assaut annuel. Cette fête aura lieu à Anvers. Il est, dès à présent, décidé que l'assaut fédéral de 1900 sera donné à Liége. Il coïncidera avec le 20e anniversaire de la fondation de la Société de l'Est. Un grand assaut d'entraînement, analogue à celui qui réunit, l'an dernier, dans la salle des fêtes de l'Hôtel Métropole, l'élite des professeurs et amateurs du pays, sera organisé prochainement à Bruxelles par les soins de la Fédération. Enfin, celle-ci offrira, comme l'an dernier, lors des fêtes de Juillet, un tournoi à tous les membres des sociétés affiliées.

CAUSERIE SUR LA MODE

AVANT de parler des toilettes du soir, arrêtons-nous encore un instant dans la rue pour voir passer les belles dames. Il paraît qu'elles sont encore bien indécises pour savoir si elles prendront ces grandes pélerines de fourrure préparées pour elles en vue d'un hiver rigoureux, alors que vraiment la neige semble avoir oublié le chemin de nos contrées. C'est cependant la note nouvelle, ces pèlerines, forme châle, avec volant. C'est un peu lourd quand il

ne fait pas très froid, mais quelles délices quand la bise souffle, quand le baromètre descend et que le givre étincelle aux rayons rougeoyants du soleil d'hiver ? Mais voilà, telle est la nature humaine étudiée par les commerçants (ce qu'ils pourraient faire d'études philosophiques, ceux-là !) Il paraît que si les débuts d'une saison ne sont pas ceux d'une vraie saison qui se respecte, c'est-à-dire que si l'hiver ne se montre pas glacé en Novembre et l'été fulgurant dès Mai, les pauvres marchands de toilettes boivent un fort bouillon, comme nous disons, nous, gens de la presse.

Eh bien voilà, on risque encore cette année de boire un bouillon et vraiment ce serait dommage, car il y a de bien jolies choses en manteaux et jaquettes qui s'empilent dans nos magasins.

Parlons d'abord des pèlerines. Elles se font presque toujours en martre et ce nom de martre désigne une gamme étendue de qualités diverses si bien qu'une pélerine peut varier entre 200 et 5,000 francs. Elles sont toujours à col médicis et ce col peut être enjolivé de rubans et nœuds de velours et d'agrafes de joaillerie.

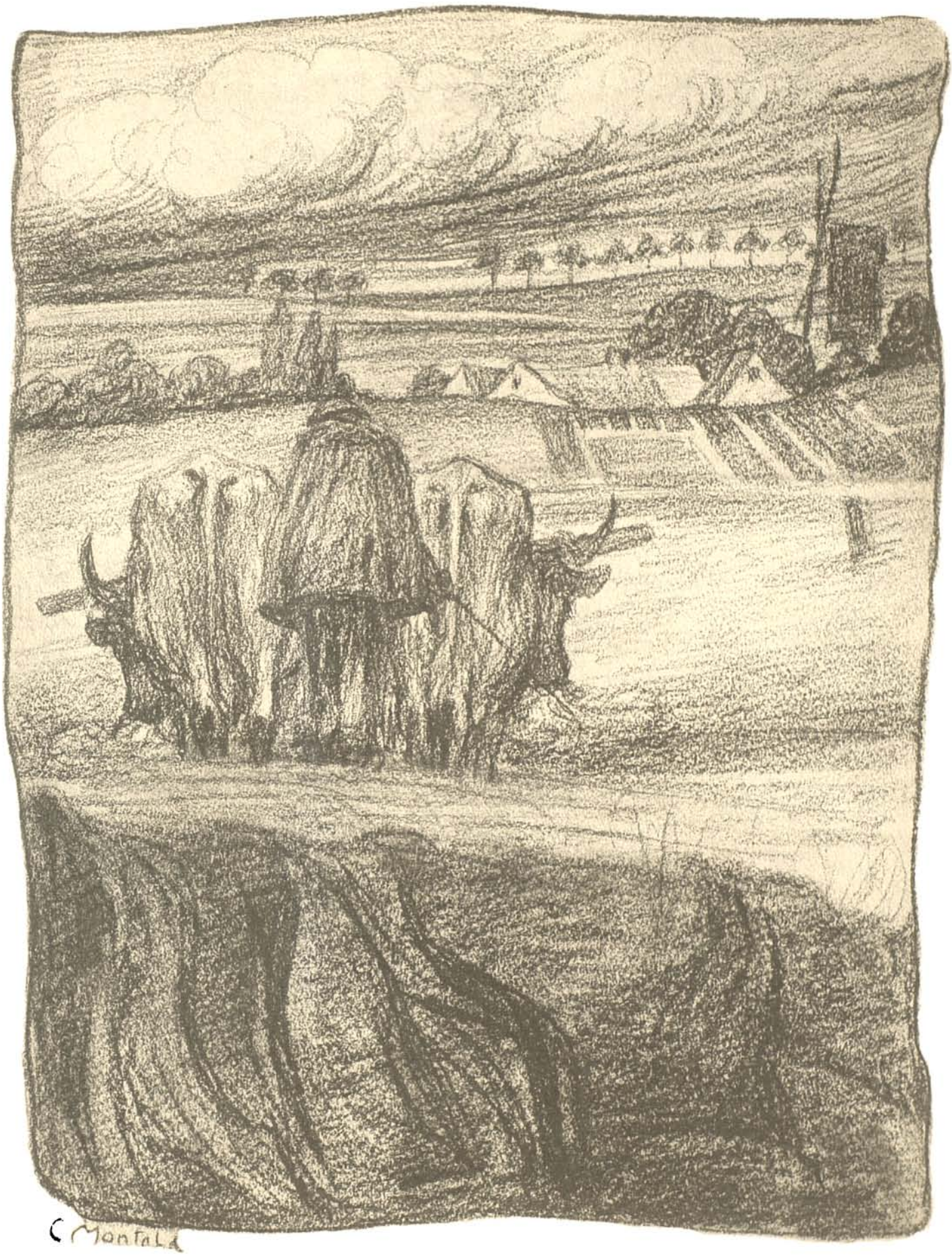
Les jaquettes ont mille formes et façons. Il y a d'abord toute la série des jaquettes en drap ornées de galons genre militaire, c'est le classique et le pratique par excellence. Mais il faut y ajouter pour cette année le paletot ajusté derrière et droit devant, garnis de revers très élégants et très variés. Revers de soie blanche recouverts de dentelle ou de broderie blanche, noire, mêlée de soie ou d'or, revers droits en velours, noir ou de couleur façonnés ou brodés, revers châle en fourrure, chinchilla renard bleu ou simple astrakan, la mode permet tout pourvu que ce soit harmonieux de forme et de couleur. Quelques grandes maisons font aussi des boléros longs, c'est-à-dire descendant un tout petit peu plus bas que la taille, mais cette forme paraît si peu compatible avec la saison qu'elle donne l'envie au passant charitable d'imiter Saint Martin.

Enfin le costume complet se porte toujours soit avec la jaquette tailleur unie, soit avec le collet pareil. J'ai vu chez Mme Lequenne un costume de drap bleu foncé d'un très grand genre dans sa simplicité. La jupe était bordée d'un rouleau de martre, qui remontait en créneaux de distance en distance. Le corsage uni, croisé, boutonné d'un côté par des boutons de style, mélangés d'émail et de strass, était enjolivé dans le haut des manches, au dos et à la poitrine de broderies à jour sur transparent de soie, peau de Suède. Avec cela une pèlerine à trois collets, garnis tous les trois d'un bord de martre et doublés de soie, peau de Suède. Le col médicis, doublé aussi de même soie, sur laquelle on avait posé à plat une très belle broderie crème, se fermant par devant au moyen d'une grande agrafe de strass et d'émail à demi enfoncé dans une coquillé de dentelles descendant jusqu'au bas du collet. C'est un costume élégant et pratique pour jeune femme ou jeune fille. N'attendons pas la neige, croyez-moi, pour acheter de chaudes fourrures, on les travaille si bien, maintenant qu'on peut les découper en d'autres formes tous les ans sans perdre un centimètre, et quand elles sont usées, on peut encore y trouver des bandes étroites pour garnir des robes comme celle que je viens de décrire, voire des robes de bal, car on en fait...; mais n'anticipons pas sur le prochain article, nous y lirons des merveilles et plus que jamais je dirai que Perrault y perdrait son latin à voir ce que sont les femmes d'aujourd'hui. Il finirait par croire lui-même ses contes, et voir en toutes mes sœurs autant de fées.

OPALE

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Echange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

LIQUEURS DE SCHOONEN



LIOREL ET C°, SCULP.

Deuxième Année. 24e Fascicule 20 décembre 189

La Revue Mauve.

I
46.304
B

LA REVUE MAUVE

Littéraire, Artistique, Mondaine, Financière, Sportive, &ª

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT PAR AN : Belgique, 20 francs; Etranger, 25 francs.

Directeur : MAVIL

Rédacteur en chef : PAUL PASCAL | *Secrétaire de la rédaction* : FRITZ LUTENS

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MAURICE BARRÈS — ALBERT BERTHEL — Marquis DE BOINVILLE
Comte MAXIME DE BOUSIES
MAURICE CARTUYVELS DE WALEFFES — DU CHASTAIN — FRANCIS DE CROISSET
GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM — FRANÇOIS DEVILLE
VALÈRE GILLE — Baron DU GRATY — Vicomte DE GROUCHY
J.-K. HUYSMANS — ERNEST LAJEUNESSE — CHARLES LE GOFFIC
JULES LEMAITRE, de l'Académie française
LE MERCIER DE L'ECLUSE — CHARLES MAURRAS
MONTALD — Comte ROBERT DE MONTESQUIOU — J.-P. NOËL — POL-JUL
Mme PORADOWSKA — EDOUARD DE PRELLE DE LA NIEPPE
TITZ — VICTOR UYTTERSCHAUT — ROBERT VALLIER — VANHOECKE
Comte DE VILLEGAS DE SAINT-PIERRE
Comtesse MARIE DE VILLERMONT — HENRI WAUTERS — Comte ZICHY, &ª, &ª

SOMMAIRE :

La Randonnée (Conte de Noël)	J.-P. NOËL.
Décadence de la littérature française	PIERRE DENIS.
Deux mois en Espagne (*suite*)	Baron DU GRATY.
Une Idylle dans les Carpathes (*fin*)	GEORGES ROMAIN.
Le Retour du tournoi	LUTENS & SELB.
Pile et Face	LES CAUSEURS.
Tablettes héraldiques	Marquis DE BOINVILLE.

Feuilleton théâtral, Causerie financière, Sport, Causerie sur la Mode
par FRITZ LUTENS, VANETTE, KNICKERBROCKER, OPALE.

Pour la publicité et les annonces commerciales, s'adresser à M. C. Danicet.

Pour tout ce qui concerne la partie financière, s'adresser à M. Vanette.

Rédaction et Administration : 40, BOULEVARD ANSPACH (au premier), BRUXELLES, de 3 à 5 heures.

Le Numéro : UN Franc.

La Revue Mauve

Artistique, Littéraire, Mondaine

LA RANDONNÉE

La nuit tombait sur les coteaux de Cazas tout blancs de neige, quand le comte de Gessac, rappelant sa meute, se décida, par cette soirée du 25 décembre 1770, à regagner le nid d'aigle où il vivait là-haut, tout en haut de la côte des Grussons.

Piètre journée de chasse. Les briquets avaient quêté mollement, le long des lisières glacées, où, ça et là, perçant la neige, une bruyère violette mettait une fleur de tombeau. De temps à autre, un coup de gueule, un rassemblement au galop des bêtes maigres et jaunes, puis des reniflements sur des voies incertaines. Maintes fois, ses rênes flottantes, Gessac s'était couché sur l'encolure de son cheval, pour deviner la trace, tout en hurlant ces cris étranges qui ramassent et lancent

les meutes. Tout fut vain. « Allons, murmura le gentilhomme, les mâtins n'en veulent plus. A la niche, poltrons ! » Sous son sifflet qui traversa la nuit, les bêtes revinrent aux jambes du cheval, et dans le gris sale du crépuscule rasant la neige, tous s'en revinrent en cortège, au petit pas.

Mais voici qu'au loin, près des coteaux de la Garonne, une flamme claire monta sur les bois engourdis. Puis, au sud, dans les landes roses qui dégringolent jusqu'à Bazas, d'autres clartés s'allumèrent. Gessac contempla un instant ces lueurs qui dessinaient, tremblantes, les maigres silhouettes des taillis. De tous côtés, maintenant, des points brillants piquaient le noir sur le haut des collines, au ras des ruisseaux, dans le fourré, et c'était une floraison de feux se croisant, se répondant, se stimulant dans le lourd silence de la nuit venue.

« Ah ! c'est Noël, murmura le très philosophe comte de Gessac en haussant les épaules, Jacques Bonhomme brûle son bois ! »

Subitement, un chien qui s'est écarté hurle longuement au rappel ; les autres dressent la tête, inquiets, puis, comme s'ils avaient jugé la chose sérieuse, ils s'élancent,... et c'est une débandade loin du cavalier impuissant qui fait, avec force jurons, tournoyer son fouet de chasse. « Aux pieds, aux pieds, tas de rosses ! Quelle histoire ! Lancer à la nuit ! Aux pieds, sacripants, aux pieds, je ne suis pas un chasseur de chouettes. « Mais l'homme crie en vain, les échos de sa voix se perdent, tandis que fortement groupés, le lanceur légèrement en tête, les chiens indociles, le nez collé à terre, le poil dressé, galopent très lentement sur une piste fraîche. « Mais que diable peuvent-ils pousser là ; cela marche comme une tortue. Holà ! Holà ! » Crie et tempête, mon bonhomme, la chasse court d'un train sûr. Au bas du ruisseau de la Herrère, d'un seul élan, comme des bêtes de plomb, reliées en un jouet, les briquets sautent et Gessac, furieux, s'arrête, impuissant à demander à sa monture l'effort d'un bond de trois mètres, dans la nuit. « Tas de bandits, vous aurez de ma mèche ! Heureusement, le petit pont n'est pas loin. » Et il part au galop sur la prairie glacée, la casquette relevée pour ne pas perdre l'écho de la poursuite qui lui arrive par éclats confus.

Le pont franchi, Gessac s'arrête. C'est maintenant un concert furieux, une poussée de cris farouches, mais le train est fini ; la meute ne court plus. « Que diable ont-ils joué là? Ils sont fous, ma parole. Allons, allons, nous allons rire, mes gaillards, » et, en quelques foulées il gagne le bois où se tiennent, hurlant en cercle, les bêtes immobiles. Gessac mit pied à terre. « Holà ! Holà ! » et les coups de fouet pleuvent. « Mais, mille tonnerres, il n'y a rien; ah ça, mais c'est un sort qu'on ma jeté !... Un sort.... la bonne histoire.... suis-je fou moi aussi ? » Il fouille l'herbe, il bat la fougère.... rien.... « Ces misérables auraient-ils poursuivi un écureuil ? » Et devant l'ironie d'une pareille invraisemblance, il rit maintenant à pleine gorge... Mais un chien, plus furieux que les autres, lève la tête et se dresse contre un jeune pin. « C'est cela, c'est cela, eh bien. je vous pendrai tous demain matin, mais je veux voir,» et il pétrit de la neige qu'il lance dans l'arbre à grands efforts de bras,... Et voici que, d'une branche basse, à peine plus haute que son front, une plainte frêle s'échappe, une plainte douce comme celle d'un enfant surpris. L'homme fait un bond en arrière... « Holà, holà, qui va là ? » Et le chien redouble de colère.... « Holà !

qui a parlé ? » Rien... mais, dans l'ombre, les feux de Noël ont grandi et les voilà, maintenant, qui grimpent aux étoiles.... » Aux pieds, aux pieds !.... Aurais-je peur ?... peur de quoi ?... de la nuit... de ces flammes imbéciles ?.... de ce pin qui a gémi ?... Allons donc, je couperai l'arbre », et Gessac s'avance ; il tâte dans ses mains la dure écorce ; il devine, très près, une fourche ; il saisit le tronc noueux dans ses rudes genoux, et, d'un seul effort, il s'élève.... Voici que ses mains rencontrent un objet imprévu qui lui donne la sensation de toucher de la chair vivante. Il redescend ; il disperse ses bêtes d'un coup de pied ; debout, dans la prairie, il palpe ce corps incertain, tandis que, sous le froid qui cingle, la sueur coule de son front. Un rayon de lune perce les nuées ; il regarde : .....C'est un enfant, un tout petit enfant, presque nu, glacé, évanoui.

Le comte de Gessac, gentilhomme gascon, reprit bien vite son sang-froid. » Pardieu, la drôle de chasse !... D'où vient cet animal-là ? Bah ! qu'importe ! je ne peux pas le laisser dans son trou de pivert ; allons, viens manger la soupe, mon petiot. »

....Et sur la route il galope, le petit enfant dans ses bras, les chiens calmés, aux jambes du cheval, tandis que les flammes des chaumières mettent sur les bois ensevelis, un flamboiement d'étincelles.

*
* *

Il fut impossible de découvrir la famille et l'origine de l'enfant, si bien que le comte de Gessac, de qui le cœur, pour une fois, s'amollit, garda chez lui le pauvre petit miraculeusement trouvé dans la nuit de décembre.

Le hobereau avait du reste, à cette charité, autant d'intérêt que de mérite. C'était l'époque où germait déjà cette philosophie railleuse faite de mots ronflants et d'ironies sacrilèges par quoi devait s'écrouler le vieil édifice monarchique emportant avec lui les croyances et les confiances consenties.

Le comte de Gessac, gentilhomme pauvre et tenant rancune à sa pauvreté, vieux garçon aigri de n'avoir pas rencontré le mariage, avait adopté, jusqu'à leurs extravagances, les théories qui, peu à peu, se faisaient jour dans le désarroi des esprits.

Il fit de l'enfant du hasard son fils d'adoption; il lui donna son nom et il l'éleva ; ou, du moins, il fit, sur lui, une expérience d'éducation « rationnelle. »

Par complaisance vis-à-vis d'une vieille servante, gardienne fidèle de ses rhumatismes, Gessac, pas méchant diable au fond, consentit à donner à l'enfant perdu le prénom de Noël. Mais Noël n'eut jamais de chrétien que son nom. Il dut lire et réciter Voltaire, Rousseau, toute l'encyclopédie ; il apprit à rire des « superstitions » et nous devons avouer qu'il devint un admirable élève, élégamment frondeur, cruellement ironiste et parfaitement athée.

Quand il demandait à son père l'explication de ce prénom « Noël », le vieux comte se trouvait assez embarrassé. « C'est toute une histoire, » répondait-il. Puis il déclarait que c'était une raillerie. Noël acceptait facilement l'explication, si bien que, quand il fut, comme il convenait, amené sur la colline traditionnelle où il devait confesser sa foi, c'est d'un esprit délibéré et d'un joli geste qu'il répondit, frisant sa moustache : « Je crois en mon épée. »

En 1790, le comte de Gessac mourut. Noël vendit tant bien que mal ce qui

restait de bois à vendre, puis il partit pour se jeter, à corps perdu, dans le tumulte révolutionnaire qui déjà, grondait à Paris.

*
* *

Le 25 décembre 1793, les armées de la Convention devaient entrer à Nantes. Kléber et Marceau, victorieux dans la fusillade confuse qui avait secoué les genêts vendéens, commandaient les troupes « de bleus » qui, ce soir de Noël, campaient à quelques lieues de la vieille cité royaliste. Çà et là des tentes hâtivement jetées sur des piquets pris dans le bois et fichés en terre : des fours de campagne taillés dans le talus et d'où montait, dans le maigre fumet de la soupe, l'âcre senteur de l'herbe roussie. Des hommes, alourdis par le poids d'armes trop pesantes à leurs épaules dépouillées, passèrent, donnant des ordres, et le tassement se fit chez tous ces malheureux harassés et repus.

Or, voici que, sur le camp qui dort dans l'ombre, une lueur monte, toute pâle d'abord, puis rosée, rougissante et flambante enfin comme la violence d'une colère ou l'éclat d'un défi.

Dans la tente des chefs, derrière la toile grise, de vagues clartés passent. Que signifie cette flamme qui grimpe là-bas ? Un incendie dans les broussailles ?... Un bûcher de fanatiques ?.... Tout est mystère, tout est embûche dans cette guerre impie. « C'est une manœuvre des bandits. — Ils brûlent la ville. — Vite. En reconnaissance. — Mais les chouans ont dit qu'aux dernières heures ils auraient des alliés que la balle n'atteint pas et que ne roussit pas la poudre. Qui donc ira dans ce pays de sorciers et de légendes ? Il faut un homme d'action, un homme de raisonnement que rien n'épouvante, ni le feu, ni la nuit, ni Dieu, ni le diable ! — Capitaine Gessac, vous êtes commandé. Prenez deux hommes, et dites-nous, avant le jour, ce que signifie ce feu d'artifice. »

Les trois hommes s'enfoncèrent dans la nuit épaisse ; l'officier en avant, les deux hommes côte à côte, leurs fusils à la bretelle. Ce fut d'abord, une marche silencieuse dans un chemin de sable tournant en lacets. Il eût été plus rapide de couper à travers bois, dans une direction précise, mais Gessac, obéissant à l'on ne sait quelle contrainte, ne s'écartait pas du sentier. Les deux troupiers murmuraient : « Nous en avons pour la nuit. — Silence donc, nous sommes en reconnaissance. »

A ce moment, un cri de chouette s'éleva, vif et clair, dans le taillis de droite.

« Oh ! oh ! fit l'un des hommes, tous les bandits ne sont pas partis.

— Etes-vous fou ? grommela l'officier, ceci est bien le chant d'un oiseau, vous devriez pourtant savoir faire la différence. »

Mais un autre cri répondit, strident, prolongé, en avant, vers la gauche.

« Eh là ! que signifie ? »

Des deux côtés, maintenant, partaient, comme des flûtes qui s'accordent, de longues plaintes déchirantes.

« Jamais tant de hibous ne seraient rassemblés là ; battons en retraite. »

Mais, en arrière, l'appel, cent fois répété, retentit presque à l'unisson.

« Tonnerre de tonnerre ! nous sommes cernés », hurla Gessac, et il bondit dans la bruyère. Les deux hommes suivirent.

Mais voici que, tout autour du capitaine, le concert infernal met un cercle

qui se resserre; il semble que l'on crie à le toucher. Une étrange folie le gagne.

« Sauve qui peut! »

Et devant les hommes que l'étonnement rend stupides, le voilà qui s'élance dans les hautes herbes, bondissant par dessus les ruines d'arbres, arrachant les lianes, tordant dans ses mains fièvreuses, les branches souples des jeunes taillis.

Il court... il court, éperdu... et les cris le poursuivent en un effroyable vacarme. Son sabre qui ballotte, le gêne, il le décroche et le jette. Il fait des bonds de bête traquée, mais sous ses pieds, montent, dans l'herbe qu'il froisse, les chants aigres de l'oiseau de nuit... Il court... il court et dans le désordre de sa course insensée il prononce des paroles confuses. « La meute... c'est la meute... ils arrivent... Holà... à moi ! » Il court jusqu'au dernier effort de ses jarrets de fer, jusqu'au dernier battement de son sang qui roule en furie... Mais ses forces s'épuisent; — il tombe. Ses mains s'écorchent aux pierres d'un mur. Il tâte... il écoute... il se relève, et tombe enfin contre une porte vermoulue qui cède sous son poids...

Des hommes armés sont là. Gessac se dresse : « Qui va là ? » Comme de dessous terre, des cris s'élèvent. « C'est un bleu qui a forcé les lignes. — A mort!... A mort ! ! » Du fond de la masure, une voix grave prononce : « La paix ! Ce soir de Noël, quiconque fuit est un hôte ! » C'est un moine qui parle, agenouillé devant l'image grossière d'un enfant de cire couché dans un berceau de jonc. « Je... je... ne fuyais pas, bégaye Gessac. — Tais-toi, dit le prêtre, tais-toi et prie. » Le vague matin d'hiver glisse aux fenêtres mal jointes. Peu à peu, la masure se vide et le capitaine Noël demeure seul.

Alors, et comme un coq chantait, un souvenir confus lui vint d'une enfance poursuivie, d'une vie stérile, d'un blasphème continu. On ne sait quel profond remords, d'une douceur infinie, étreignit son âme. Quelque chose se rompit dans son cœur, et, sans secousses, sans cris, le capitaine Noël de Gessac, sa tête posée dans la main de l'enfant de cire, mourut une mort très douce.

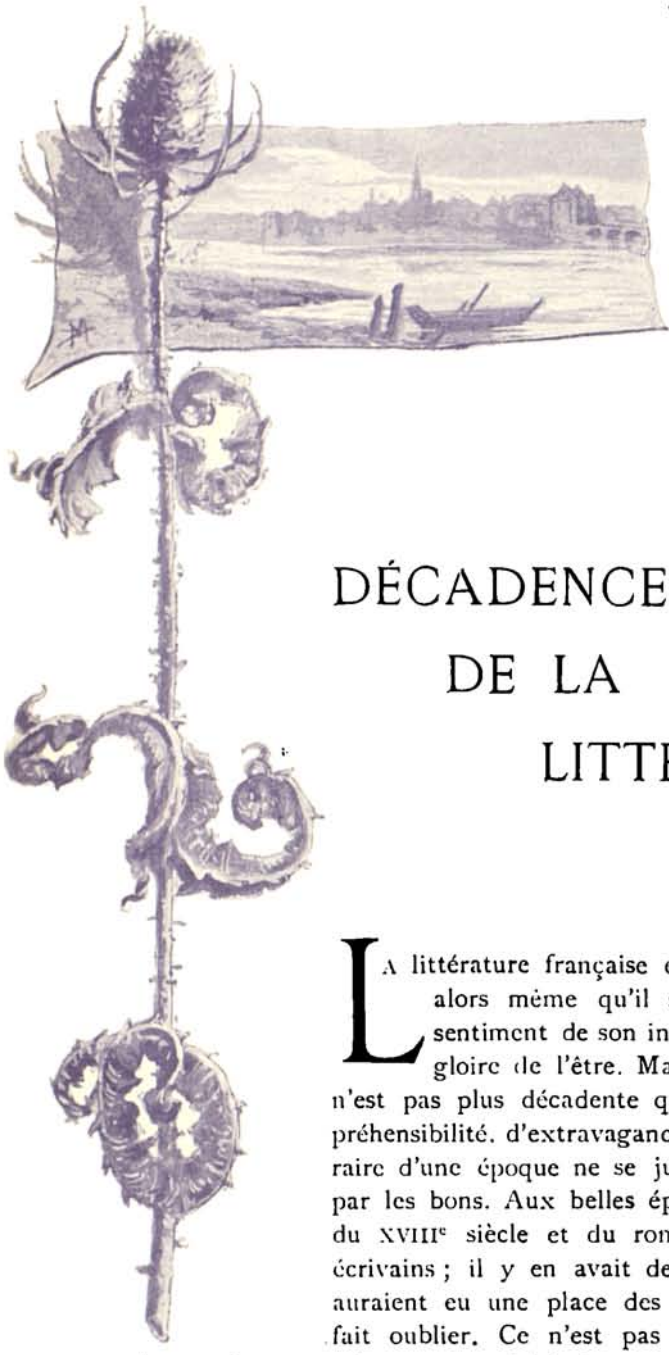
*
* *

Les soldats, revenus au camp, avaient raconté la fuite éperdue de leur capitaine et, dans le langage héroïque de cette époque à beaux discours, ils avaient dit l'inconcevable délire dont ils avaient été témoins.

Au petit jour, le premier soin de la colonne d'avant-garde fut de rechercher Noël. On découvrit assez vite le cadavre, et comme la mort paraissait étrange, la rumeur d'un fait mystérieux monta jusqu'aux généraux. Marceau et Kléber voulurent voir par eux-mêmes. Ils entrèrent, cocarde au front, dans le temple improvisé. Ce fut une brève enquête. « Voyez, dit un capitaine, la mort est naturelle; pas de traces de lutte, pas de taches de sang. » — Comment ceci a-t-il pu se passer, gronda Marceau ? Comment Gessac a-t-il pu tomber dans ce nid de chouans ; lui qui, mieux que nous tous, connaissait tous les chemins ? »

Kléber s'était lentement approché du corps qu'il examina de son regard voilé, sous sa paupière lourde. « C'est, dit-il tout bas, c'est qu'il est des chemins, des chemins peut-être.... que nous ne connaissons pas. »

J. P. NOEL.



DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

La littérature française est en décadence. C'est là un fait incontestable, alors même qu'il serait contesté. Il est une école qui, ayant le sentiment de son infériorité, s'est qualifiée décadente, en se faisant gloire de l'être. Mais, cette école-là se flatte quelque peu, car elle n'est pas plus décadente que d'autres avec lesquelles elle rivalise d'incompréhensibilité, d'extravagance et de mièvrerie. D'ailleurs, la décadence littéraire d'une époque ne se juge pas par les mauvais écrivains; elle se juge par les bons. Aux belles époques de floraison littéraire, de la Renaissance, du XVIIIe siècle et du romantisme, il y avait certainement de mauvais écrivains; il y en avait de médiocres, il y en avait même de bons qui auraient eu une place des plus honorables si de meilleurs ne les avaient fait oublier. Ce n'est pas les premiers, alors même qu'ils auraient été très nombreux, qui ont caractérisé le mouvement littéraire de ces époques; ce sont les derniers. Ce n'est pas davantage les Pradons et les Scarrons de notre temps qui le caractériseront, quant à la littérature, ce sont ceux de qui le talent est certain et qui méritent à cet égard la réputation qui leur est faite.

Au temps de Raphaël, de Jules Romain, du Titien, du Corrège, de Véronèse, de Léonard de Vinci et du prodigieux Michel-Ange, il y avait peut-être, il devait y avoir déjà des Carraches; mais ils ne comptaient pas : L'art pictural était à son apogée. Ce n'est qu'au temps où les Carraches étaient les grands maîtres sans rivaux qu'on a pu dire que cet art était en décadence.

e qui caractérise une décadence, c'est la substitution du procédé à l'idée ou la subordination de celle-ci à celui-là. le maniérisme, la recherche du bizarre ou de l'excessif, le souci de la mode et la préoccupation de satisfaire les goûts d'une clientèle disposant de

la fortune, des faveurs et de la célébrité du moment. Ce sont ces divers signes qui apparaissent dans la littérature française actuelle et que l'on peut constater dans les œuvres de ceux qui sont ou qui passent pour être les maîtres écrivains du moment.

Chaque race a un génie propre, et un art dans lequel il excelle. L'Italie et les Flandres ont eu la peinture, l'Espagne le théâtre, l'Allemagne a eu et a encore la musique, qui est sa véritable littérature, avec laquelle elle a traduit éloquemment les rêves, les mélancolies, les tristesses, les enthousiasmes intérieurs et sans objet, la sentimentalité confuse et diverse de l'élite des âmes du monde presque tout entier. La France avait le génie littéraire au plus haut degré, et elle n'avait, pourrait-on dire, que celui-là, car tous les arts, peinture, musique, la sculpture même y étaient inspirés par la littérature, ou dominés par une manière de concevoir et d'exprimer avant tout littéraire. Et c'est parce que la France avait ce génie que la littérature française s'est imposée à l'élite intellectuelle du monde, comme la musique allemande à son élite sentimentale.

Je ne veux pas examiner, parce que ce n'est pas ici le lieu de le faire, si, alors que depuis longtemps l'Italie a perdu son génie pictural, l'Allemagne unifiée et militarisée n'a pas perdu son génie musical et si Wagner n'en a pas été la dernière expression, fermant l'ère romantique allemande, comme Dante a fermé le moyen âge italien. Mais ce qui apparaît comme certain, c'est que, pour des raisons diverses que je vais essayer d'indiquer, si le génie littéraire français n'est pas encore complètement perdu, il est du moins singulièrement altéré, et il ne faut pas un grand sens observateur ou critique pour s'apercevoir qu'il n'a plus assez d'empire pour dominer l'inspiration des artistes français.

La raison de cette altération est dans une évolution historique et sociale, accomplie en un siècle et qui a produit des conséquences multiples, ayant toutes un retentissement sur la littérature, puisqu'elle était la manifestation du génie national. Ce génie étant altéré, sa manifestation devait l'être.

Une évolution semblable pourrait, à la rigueur, ne pas modifier sensiblement la manière de sentir d'un peuple, ne pas changer son instinct pittoresque ou sa sentimentalité intérieure et conséquemment rester sans influence trop grande sur son art plastique ou son art musical. Pourtant on voit que la transformation politique de l'Italie, après la ruine des républiques italiennes, a entraîné l'anéantissement de son art pictural et décoratif que ses artistes avaient porté si haut ; et il semble bien que la transformation politique opérée en Allemagne aura des effets du même genre pour son art musical qui était l'expression de son âme. Mais, quoi qu'il en soit, la littérature étant, avant tout, la manifestation de l'esprit d'un peuple ou d'une race, de ses idées, de ses conceptions, de ses sentiments collectifs, une évolution historique et sociale doit fatalement retentir sur elle, puisque cette évolution résulte des changements collectifs, des conceptions, des idées, et a pour conséquence de les modifier encore.

Un art est toujours une floraison nationale. Il est assez difficile qu'un individu, vivant dans un pays insensible à tel ou tel art, et dont il n'a pu, par conséquent, percevoir la manifestation dans son enfance ou sa jeunesse, en ait la révélation assez forte et assez vive pour qu'il devienne, par son seul instinct personnel et son seul effort, un artiste éminent dans un genre ignoré du milieu où il est placé. Pourtant on peut concevoir cette révélation individuelle quand il s'agit d'arts pittoresques dont l'inspiration et l'enseignement se trouvent dans la nature avec laquelle l'artiste peut entrer en communion directe, sans souci des autres hommes.

Mais il n'en est pas de même de la littérature. Quoiqu'elle puisse exprimer des idées ou des sentiments personnels, elle ne peut être individuelle ; il faut que, par sa nature même, elle s'adresse à la foule, et ce n'est plus avec la nature que l'écrivain, le poète ou l'orateur doivent entrer en communion ; c'est avec les hommes. Il n'a pas seulement à

leur dire ce qu'il pense ou ce qu'il ressent ; il doit encore s'en faire comprendre, et il ne peut être compris que s'il est quelque communauté entre les idées ou les sentiments qu'il exprime, et les sentiments qu'éprouvent ou les idées que professent ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.

A propos de la consultation sur « l'âme belge », on a parlé ici même de la topographie de la Belgique, de son ciel et de ses paysages. Je ne veux certes pas prétendre que le climat, la flore et la configuration d'un pays sont de nulle influence sur l'âme du peuple qui l'habite. Pourtant il ne faut pas exagérer cette influence qui, pour très grande qu'elle puisse être sur la façon de sentir, n'est pas prédominante sur la manière de penser qui est le propre de « l'âme ». L'éducation a sur celle-ci autrement d'influence que le paysage. Et la littérature est une des formes de l'éducation des peuples, tandis que les événements historiques, avec les conséquences qu'ils entraînent, en sont une autre. Ce n'est pas parce que le climat et le paysage de Lacédémone étaient amollissants et corrupteurs que les durs et entêtés Béotiens qu'on y avait transportés après leur défaite s'y étaient avilis, c'est parce que la condition faite à ces vaincus et surtout à leur progéniture avait amené leur avilissement. Le climat et les paysages de la Grèce sont encore, aujourd'hui, ce qu'ils étaient pour Thémistocle, Cynégire, Eschyle, Sophocle, Périclès et Phidias; et pourtant on avouera bien que l'âme grecque actuelle est très différente de l'âme grecque antique. Elle est ce que l'ont faite, non pas les paysages, mais l'histoire de la Grèce.

Le climat de la France, son ciel, ses monts, ses plaines, ses côtes n'ont pas changé depuis un siècle. Cependant elle a changé d'âme et elle perd son génie parce qu'elle a perdu sa foi nationale.

Une littérature entre en décadence quand elle ne s'adresse plus à une foule apte à la comprendre et quand elle n'a plus rien à dire. C'est le cas de la littérature française actuelle.

La littérature est l'expression d'idées. Quant elle n'est pas cela elle n'est plus rien. Jusqu'au milieu de ce siècle les écrivains ont eu des idées à produire, à exprimer sous leur forme purement philosophique ou oratoire ou sous leur forme poétique, romanesque ou pittoresque. Les uns continuaient à cet égard la tradition du XVIIe ou du XVIIIe siècle, les autres créaient, en quelque sorte, une tradition nouvelle, en transformant la poésie qui n'était au siècle dernier qu'un amusement ou qu'une amusette, en une éloquente manifestation d'idées générales rendues plus sensibles par la beauté des images et la puissance du rythme et en faisant du roman un chapitre d'histoire naturelle ou d'histoire sociale. Il n'est sans doute besoin de citer des exemples pour démontrer la vérité de cette assertion. Et c'est parce que la littérature dite romantique, qui va de Chateaubriand (on pourrait dire de l'abbé de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau, même de Fénelon) à Lamartine et Victor Hugo, Stendhal et Balzac, exprime avec éclat des idées ou des sentiments éternels, sans aucune influence de mode contemporaine, qu'elle abonde en chefs-d'œuvre qui resteront certainement immortels et survivront à la langue française elle-même, comme ont survécu les chefs-d'œuvre antiques latins et grecs.

Cette littérature-là n'était pas faite pour une classe, pour une catégorie de lecteurs, pour un clan de snobs. Elle était faite pour tout le monde, elle avait une clientèle populaire, aussi bien qu'une clientèle aristocratique. De 1848 à 1860, les œuvres de Balzac, de Georges Sand, de Victor Hugo, de Stendhal, de Châteaubriand étaient éditées en publications dites populaires à des cinquantaines de mille et plus, comme celles d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue, alors qu'aujourd'hui il n'est plus que des romanciers inférieurs, travaillant pour des éditeurs spéciaux, comme les réclusionnaires pour les soumissionnaires des prisons, écrivant comme des femmes de ménage ou des portiers, qui aient cette fortune. Dans les goguettes ou des ouvriers et des employés s'essayaient à la déclamation, on récitait

des pièces de Lamartine, de Victor Hugo, de Laprade, alors qu'aucun de ces amateurs populaires ne songerait à réciter des pièces de Malarmé, de Hérédia, de Verlaine et de Catulle Mendès, pas plus qu'un éditeur ne songerait à mettre en publications populaires les livres de Bourget, d'Adam et de Rosny, quelque soit le très grand talent de leurs auteurs.

Pour exprimer des idées, il faudrait en avoir. Et ceux qui, par leur éducation et leur condition ou leurs fonctions, devraient en avoir, n'en ont plus. Les classes instruites et dirigeantes, en France, en sont à un scepticisme épuisé et résigné qui leur fait considérer la vie comme un passage éphémère, de pur hasard et sans raison, entre un néant et un autre néant. La plupart des savants eux-mêmes en sont là. Pour acquérir la fortune, qui souvent les leurre, ils s'efforcent de capter par des moyens ingénieux la force des choses, sans chercher à en connaitre la nature et la raison d'être. Ils sont pour le plus grand nombre de très habiles et très érudits ouvriers de laboratoire ou de clinique ; ce ne sont que des penseurs.

Dans le peuple doté du suffrage universel, les hommes ne s'occupent que de politique, ce qui est la manière de déraisonner la plus parfaite qu'on ait encore connue, et, de plus en plus surmenés par les conditions du travail industrialisé, ils n'ont plus ni le temps ni la faculté de lire autre chose que les diatribes de journaux, et conséquemment de penser.

Dans la bourgeoisie haute et moyenne, les hommes, talonnés par le besoin d'argent, même lorsqu'ils sont riches ou le paraissent, ne songent qu'aux affaires dont ils se délassent par ce qu'on appelle « la noce » ou « la fête », entre deux rendez-vous, et ceux-là ne lisent, d'un œil distrait, que la chronique financière et l'information d'actualité.

Il s'en suit que les livres n'ont plus qu'une clientèle, celle des femmes désœuvrées de la bourgeoisie, du monde et du demi-monde, auxquelles il ne faut pas parler des choses de la philosophie et de l'histoire, et qui ne s'intéressent qu'aux romans dont l'amour est le sujet. Cette clientèle-là est assez nombreuse (d'autant plus qu'elle englobe un élément féminin considérable de l'étranger) pour faire des succès de librairie à ceux des auteurs qui ont su lui plaire.

Les écrivains français sont ainsi devenus quelque chose de semblable aux couturiers pour dames. Et naturellement il y en a de plusieurs catégories, suivant la qualité de la clientèle à laquelle ils s'adressent spécialement. Les personnes de la haute bourgeoisie, très régulières dans leur vie privée, aiment les aventures galantes pimentées et les gravelures qu'on leur donne comme du réalisme, tandis que les femmes du demi ou du quart de monde se plaisent aux histoires sentimentales dont la *Dame aux Camélias* est le type peut-être aussi immortel que *Manon Lescaut*.

Il faut bien, naturellement, que les écrivains, soucieux de la réputation et de la fortune, se préoccupent des goûts changeants de cette clientèle et y satisfassent, en se torturant l'esprit pour trouver des sujets alléchants, des aventures nouvelles comme la jupe ou le collet qui seront à la mode dans l'année. Rien de plus banal au fond que ce roman moderne quand on n'a pas une imagination assez sadique pour inventer des monstruosités. Il faut bien relever cette banalité du fond par la préciosité ou l'étrangeté de la forme. L'écrivain n'essaie plus de traduire des idées avec précision, des sentiments avec éloquence, il ne songe qu'à éveiller ou rappeler des sensations vagues, confuses et troublantes, comme la musique de Chopin, le musicien des dames.

Quant à la poésie, elle a été portée à une telle grandeur éloquente par Lamartine et à une telle perfection vigoureuse de forme par Hugo, que les versificateurs contemporains désespèrent de les égaler. La lyre sur laquelle a résonné *le Lac* et *Caïn* a des cordes trop dures pour leurs doigts. Incapables de mettre cet instrument rythmique et sonore, rendu parfait, au service non pas d'idées neuves — car je ne crois pas qu'il y en ait — mais d'idées fortes, ils s'affranchissent, sous prétexte d'originalité et en réalité par impuissance,

de toutes les conditions de linguistique, de rythme et d'euphonie, dans leurs vers qui ne sont plus que de la mauvaise prose, le plus souvent incompréhensibles, et près desquels les fanfreluches, ornées de concetti, à la mode chez les Précieuses, tant raillées par Molière, étaient des modèles de goût et de simplicité.

Il y avait une réforme à opérer dans la prosodie même, après celles qu'ont opérée les romantiques. C'était dans la manière de nombrer les syllabes, pour rendre le rythme plus certain et satisfaire à la diction moderne. Et comme c'était la seule qui fut rationnelle et bonne, les esthètes contemporains n'y ont pas songé.

Le peuple français n'est pas devenu insensible à la belle littérature. Il en est seulement privé. Il n'a pas le temps de lire et les livres coûtent trop cher. Mais quand par hasard apparait dans le journalisme un homme de talent, nourri de la moelle de Diderot ou de Desmoulins, de Proudhon ou de Veuillot, il lui fait fête et quand, dans des réunions populaires, un bon diseur récite, avec un peu d'art ou de chaleur, un morceau de belle facture exprimant une idée généreuse ou un sentiment profondément humain, il est sûr d'être vigoureusement applaudi.

Il est bien difficile, on peut même dire impossible, à un écrivain français de réagir contre cette décadence littéraire, parce qu'il ne trouverait pas d'éditeur pour publier un livre qui ne serait pas un article de mode et parce que, sauf deux ou trois exceptions, les journaux appartiennent à des hommes d'affaires louches, à des marchands de nouveautés ou à des entrepreneurs enrichis fort peu soucieux de littérature, et ne songeant qu'à accroitre leur vente par le scandale et leurs ressources par le chantage ou la réclame.

La réaction contre les mœurs littéraires actuelles ne peut s'opérer que dans les pays de langue française, comme la Belgique, qui n'ont pas subi dans leurs idées et leurs mœurs la modification profonde accomplie en France. Ce qui serait souhaitable, c'est que les écrivains belges, au lieu d'imiter les écrivains français à la mode ou de rivaliser avec eux dans la manière décadente qu'ils ont adoptée pour les raisons plus haut indiquées, s'inspirassent à la fois des vrais maitres de la littérature, de leur idéal personnel et du sentiment populaire pour expliquer les énigmes que la nature a posées à l'homme de tous les temps ou traiter les grands problèmes sociaux qui s'imposent aux hommes de notre époque. Ils feraient ainsi preuve de la meilleure des originalités, et ils auraient la gloire de sauver la littérature française de la décadence où elle est tombée.

PIERRE DENIS.

DEUX MOIS EN ESPAGNE

(Suite.)

XI

BURGOS

LE CLIMAT, — LA FONDA. — LE CHOCOLAT ESPAGNOL. — LA CATHÉDRALE. LE JEUDI SAINT. — LE CHRIST AU TOMBEAU. — EL SOLAR DEL CID. — LE CID. L'ARMÉE ESPAGNOLE.

Après avoir voyagé toute la nuit, nous arrivons à Burgos, capitale de la Vieille-Castille.

C'est ainsi qu'on l'appelle, dit un spirituel auteur, à cause du nombre de vieilles qu'on y rencontre.

Sans doute, la Vieille-Castille renferme des femmes vieilles et laides, mais il n'y manque pas non plus de jeunes filles qui, sans mériter la réputation de beauté de leurs sœurs de Séville et de Malaga, sont gracieuses et offrent le type espagnol dans toute sa pureté, sans mélange de sang étranger.

Nous sommes au berceau de l'Espagne. Si à son ancien nom de Castille, qu'il tire du grand nombre de châteaux (castillos) qui y avaient été élevés pour la défendre contre les incursions des Maures, on a ajouté celui de Vieille, c'est plutôt pour la distinguer et attester son ancienneté vis-à-vis de sa jeune voisine.

Terre inféconde et pierreuse, région des plateaux arides où les villages aux maisons terreuses, souvent demi-ruinées, disséminées ça et là, se confondent avec le sol.

C'est plutôt à l'insouciance des habitants qu'à la nature du sol que doit être attribuée sa pauvreté. Les montagnes renferment de riches gisements de fer, de cuivre et de marbre, sources de richesses qui ne demandent qu'à être exploitées.

Les grands fleuves qui l'arrosent ne pourraient-ils pas convertir ses grandes plaines incultes en fertiles campagnes ?

Le froid est vif et le vent soulève des tourbillons de poussière blanche. Les hauts platanes aux branches écourtées, encore dépourvues de feuilles, se dressent, vaguement dessinés dans la brume matinale

Après le climat brûlant de Madrid, la transition est brusque.

Nous n'avions pas encore eu l'occasion de faire la connaissance des véritables auberges du pays; nous trouvâmes ici une vraie Fonda, pompeusement décorée du nom d' « Hôtel de Paris ». Malgré son aspect peu engageant, il fallut nous en contenter ; c'était le seul hôtel de la ville.

On nous a servi le chocolat comme on le prépare dans le pays, noirâtre, épais et horriblement vanillé. Nous demandâmes nos chambres ; elles étaient si sales que nous n'osâmes nous coucher. Nous préférâmes ouvrir les fenêtres pour respirer l'air frais.

A cette heure matinale, la ville s'éveille à peine. En face de nous, à la porte d'une caserne de dragons, quelques cavaliers de garde coiffés d'un casque étincelant nous regardaient avec curiosité. Je comprends assez leur étonnement, car un de mes compagnons, sans se soucier du sommeil des autres voyageurs, jouait avec frénésie, sur un piano abominablement faux, les valses les plus entraînantes de son répertoire.

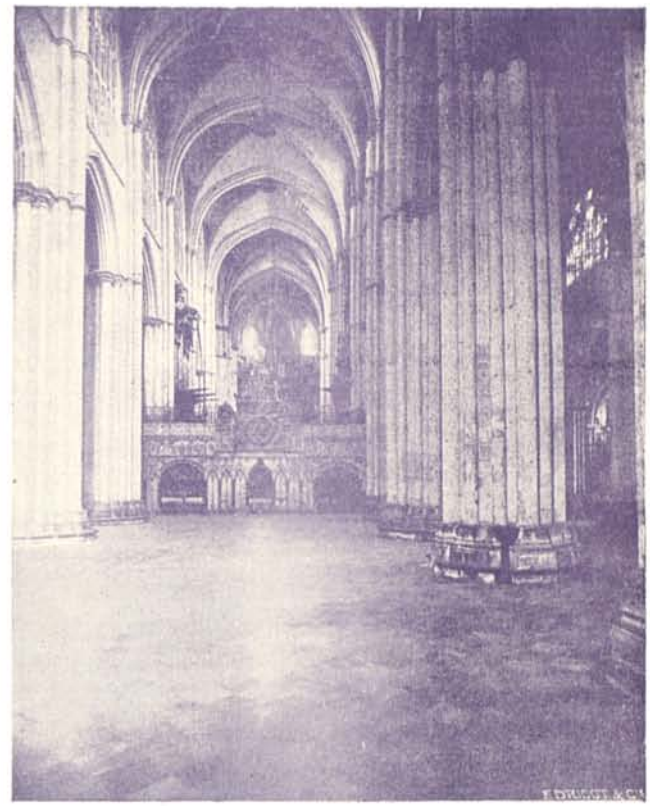
A midi, le repas fut détestable. Toute une série de mets à l'huile plus ou moins rance passa sur la table. Ce n'était pourtant pas un assaisonnement suffisant pour nous empêcher de goûter le fumet par trop faisandé des viandes.

Nous voulûmes nous rabattre sur des œufs. Hélas ! ils avaient été couvés.

Le pain lui-même était de ce pain espagnol, pétri à l'eau, sans levure, dur et sec, qui a la propriété de se conserver pendant des mois.

Aussitôt que le soleil eut dissipé le brouillard, nous nous dirigeâmes vers la ville.

Sa physionomie est celle des autres villes d'Espagne, mais plus caractérisée. On voit que l'étranger n'y vient guère.



Ni palais, ni vieilles demeures. Peu ou point de gothique. Par-ci par-là une ogive surmontée d'un écusson, mais c'est l'exception. Des bâtisses lourdes et régulières. C'est vieillot et démodé sans être ancien.

Par contre, la cathédrale est une merveille. Elle seule mériterait qu'on fît le voyage.

Des voûtes, des colonnes d'une élévation et d'une hardiesse incroyables. L'art gothique au XIIIme siècle n'a rien dû produire de plus beau. Les piliers, les chapiteaux, les clefs de voûte sont ornés de sculptures élégamment fouillées à jour. Leur profusion même ne nuit pas, tant elles sont légères et habilement disposées.

L'archevêque officie pour la cérémonie du Jeudi-Saint, entouré de son chapitre et suivi du capitaine général et des autorités.

Dans la chapelle *del Cristo* on a représenté le Christ au tombeau, et l'effet est saisissant.

Sur un lit de parade, drapé de velours noir, est étendu un Christ en bois peint de grandeur naturelle. De véritables cheveux entourent sa figure pâle et sanglante. Des filets de sang, imités avec une admirable vraisemblance, semblent couler des plaies. Un linceul noir, frangé d'or, le couvre en partie et fait ressortir davantage ses longs bras amaigris.

Deux cierges brûlent au chevet. A ses côtés, un enfant de chœur prie agenouillé. Les fidèles, silencieux, défilent lentement, s'arrêtant pour baiser avec respect ses pieds exsangues.

Le spectacle est vraiment d'un réalisme horrible.

Nous montons ensuite au *Solar del Cid*, situé hors de la ville, en face de l'emplacement qu'occupe actuellement le somptueux mausolée élevé pendant l'invasion à un obscur général français.

Un modeste monument de marbre noir, fort détérioré, rappelle en une courte inscription que là s'élevait jadis la maison de l'illustre capitaine.

La belle figure du Cid, le type le plus parfait de la loyauté espagnole, qui mourut en déclarant que malgré les outrages dont l'avait abreuvé Alphonse VI, il avait vécu et mourait en sujet fidèle du roi de Castille, mérite quelques lignes.

Don Rodrigo Diaz de Vivar, véritable nom du célèbre héros espagnol, surnommé le Cid, naquit à Burgos, en l'an 1040, d'une noble famille de la Vieille-Castille.

Armé chevalier en 1060 par Ferdinand, roi de Léon et de Castille, il se couvrit de gloire sous le règne de ce prince et de Don Sanche II, son successeur.

Don Sanche périt assassiné. Rodrigue n'ayant pas voulu prêter serment de fidélité à Alphonse VI avant que celui-ci n'eût juré qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de son prédécesseur, fut disgracié.

Cependant cinq rois Maures avaient envahi une partie de la Castille. A cette nouvelle, Rodrigue, oubliant ses griefs, n'écoute que la voix de l'honneur et, à la tête de quelques braves, défait les Maures et leur impose un tribut au nom du Roi.

Alphonse VI, reconnaissant, le rappela, après lui avoir juré qu'il était innocent de la mort de Don Sanche.

A la suite de ce brillant fait d'armes, il prit le nom de Seid ou Cid dont l'avaient salué les ambassadeurs des rois vaincus.

Banni une seconde fois de la Cour, le Cid défit de nouveau les Maures et s'empara de Valence, où il s'établit et resta jusqu'à la fin de sa vie avec les chevaliers qui l'avaient suivi ; il mourut en 1099.

Ses restes, ramenés à Burgos, reposent à l'hôtel-de-ville, renfermés dans un coffre de bois sculpté près de ceux de « Timena » (Chimène).

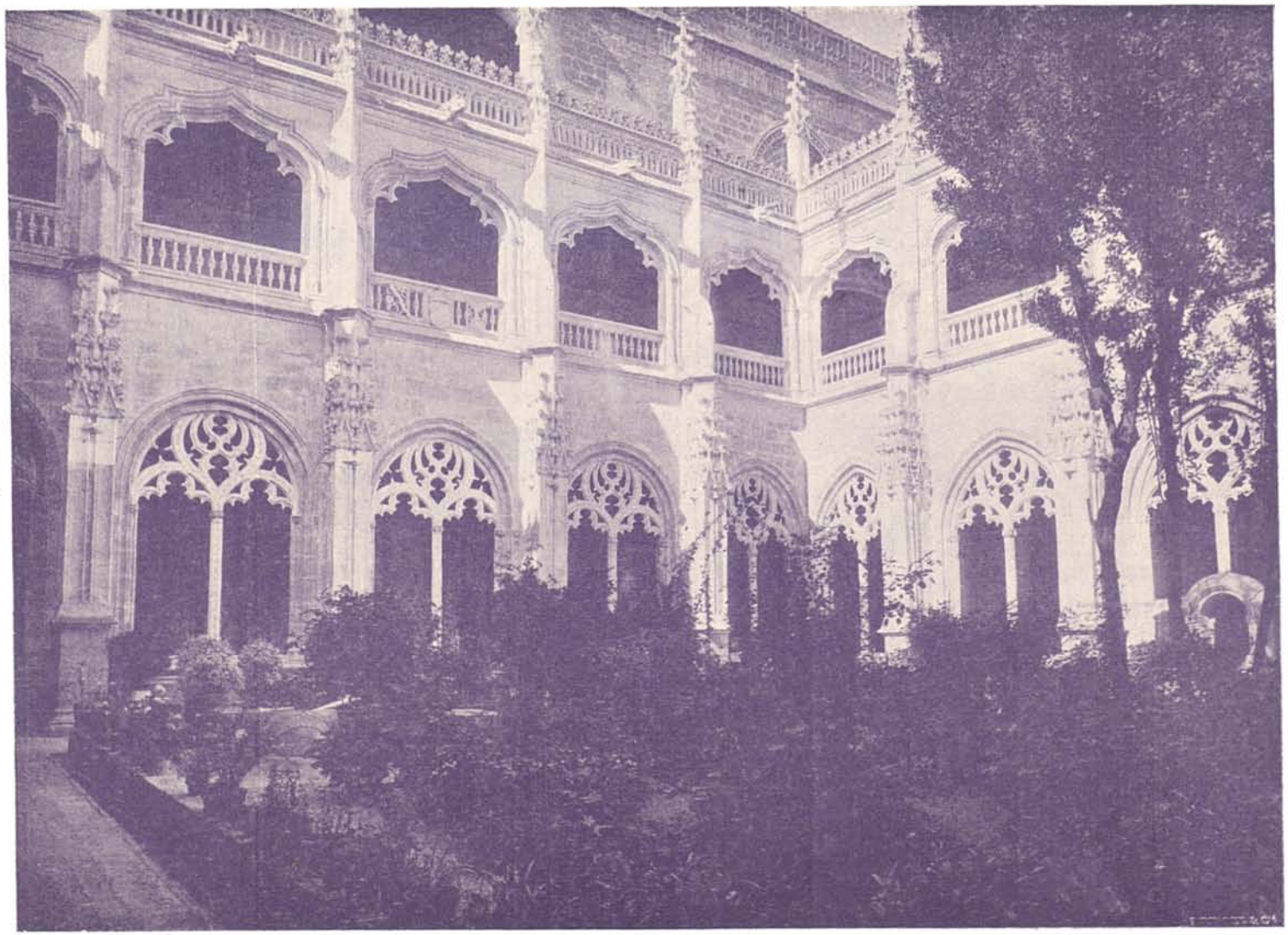
Chimène, la fidèle épouse du Cid, a sa place parmi les figures romantiques du moyen âge. Il est assez difficile, en ce qui la concerne, de préciser où s'arrête l'histoire et où commence la légende. L'étude de son caractère est peu aisé. Eut-elle tort d'épouser celui qui tua son père ? Les belles qualités du Cid et son noble courage étaient-ils des motifs suffisants pour calmer sa douleur et apaiser sa vengeance ? Y avait-il pour elle plus de grandeur d'âme et de courage à pardonner qu'à poursuivre de sa haine le meurtrier de Don Gomez ? Il est certain que ses contemporains approuvèrent son action, car elle joua un grand rôle dans son siècle. Les rois de Navarre et d'Aragon considérèrent comme un honneur de devenir ses gendres.

Je vais donc tout simplement vous citer deux vieilles romances espagnoles qui rapportent son histoire, vous laissant juge d'apprécier vous-même sa conduite

ROMANCE PRIMERO.

Delante el rey de Leon
Doña Jimena una tarde
Se pone à pedir justicia
Por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Vivare
Que, huerfana la dejó
Nina, y de muy poca édade.



Si tengo razon, ó non
Bien, rey, lo alcanzas y sabes
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.

Cada dia que amanece
Veo al lobo mi sangre
Caballero en un caballo
Por darme mayor pesare.

Mandale, buen rey, pues puedes,
Que me ronde mi calle
Que no se venga en mujeres
El hombre que mucho vale.

Si mi padre afrento al suyo,
Bien fuí vengado á su padre.
Que si honras pagaron muertes
Para se disculpa basten.

Encomendada me tienes
No consientas que me agravien
Que el que á mi se fiziere
A tu corona se faze.

— Calledes, doña Jimena,
Que me dades pena grande
Que yo daré buen remedio
Para todos vuestros males.

Al Cid no le he de ofender
Que es hombre que mucho vale,
Y me défiende mis reynos
Y quiero que me los guarde.

Pero yo faré un partido
Con él, que no os éte male,
De tomalle la palabra
Para que con se case.

Contenta quedó Jimena,
Con la merced que le faze
Que quien huerfana la fizo
Aquese mismo la ampare.

Un soir Dona Chimène vint demander justice au roi de Léon, du meurtre de son père. Justice contre le Cid Rodrigue de Rivar qui, lorsqu'elle était tout enfant, la rendit orpheline. O Roi Ferdinand, vous qui savez si j'ai raison ou tort, car les affaires d'honneur ne restent pas secrètes. La clarté de chaque jour me montre celui qui versa le sang de mon père et augmente ma douleur. Si mon père outragea le sien, la mort venge son honneur, il ne doit pas s'attaquer à une femme. Je me suis mise sous votre protection. Ne souffrez pas que je sois insultée. Les outrages qu'on me fait atteignent aussi votre couronne.

« Taisez-vous, Dona Chimène, car vous m'affligez, mais je trouverai un bon remède à vos maux. Le Cid est un homme de valeur, je ne puis lui faire de tort et j'ai besoin de lui pour défendre et garder mon royaume, mais je ferai accord avec lui pour qu'il demande votre main. »

Chimène se déclara satisfaite de cet arrangement et c'est ainsi que celui qui l'avait rendue orpheline devint son soutien.

ROMANCE SEGUNDO.

A Jimena, á Rodrigo
Prendió el rey palabra y mano
De juntarlos para en uno
En presencia de Layn Calvo.

Las enemistades viejas,
Con amor se conformaron
Que donde preside el amor
Se olvidan muchos agravios.

Llegaron juntos los novios,
Y al par la mano, y abraço
El Cid mirando, á la novia
Le dijó todo turbado.

Maté á tu padre, Jimena,
Pero no á désaguisado
Matelé de hombre á hombre
Para vengar cierto agravio.

Maté hombre, y hombre doy,
A qui estoy á tu mandado,
Y en lugar del muerto padre
Cobraste un marido honrado

Le Roi prit la parole et la main de Rodrigue pour l'unir à Chimène en présence de l'évêque Layn Calvo.

L'amour apaisa les haines anciennes, car il fait oublier bien des injures. Les fiancés arrivèrent ensemble et le Cid tout ému, au moment de baiser la main de sa fiancée, lui dit:

« Chimène j'ai tué ton père loyalement pour venger une injure trop réelle. »

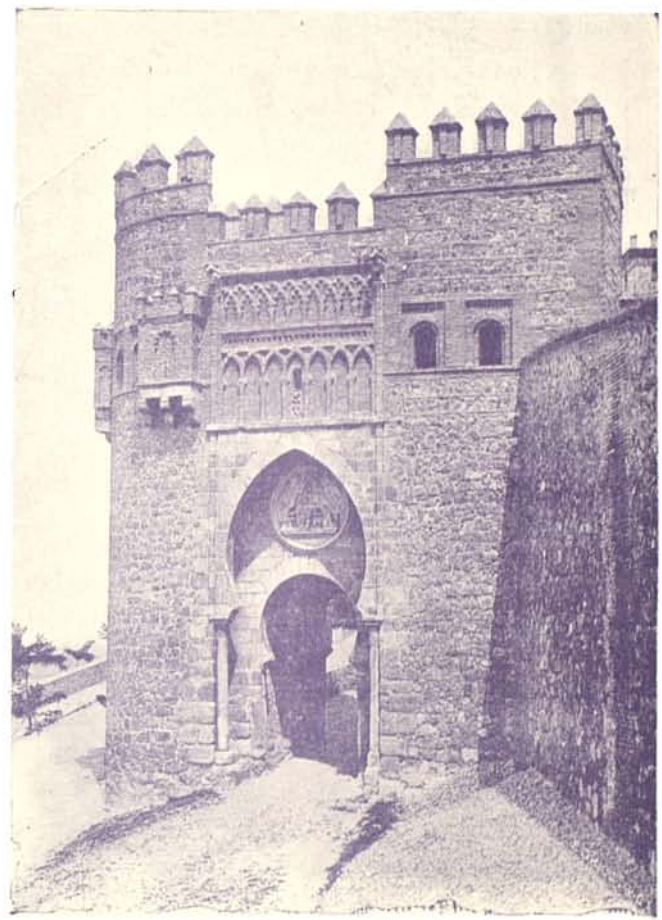
« En place de l'homme que j'ai tué je t'en donne un autre, pour ton père mort tu auras un époux honoré. »

Tous approuvèrent cette action, on loua son esprit et c'est ainsi que Rodrigue épousa Chimène.

En revenant du « *Solar del Cid* » et après avoir erré longtemps, mais en vain, par la ville, à la recherche de quelqu'autre monument curieux, nous rentrâmes à l'hôtel.

Il nous restait quelques heures à passer à Burgos avant de partir pour Madrid. Nous les employâmes à visiter la caserne des dragons, dont l'officier de garde nous fit obligeamment les honneurs.

Un quartier de cavalerie espagnol n'est généralement ni luxueux, ni même confortable. Quelque peu semblable à nos anciennes casernes telles que l'on en voit encore dans certaines villes de province. Des chambrées étroites et basses où les lits sont trop nombreux. Des écuries mal aménagées, dans lesquelles les chevaux trop à l'étroit manquent de soins et de litière.



Si la caserne est primitive, en revanche la tenue des hommes est admirable. Quel aspect martial, quelle correction ! Les plus difficiles ne pourraient sans parti-pris y trouver la moindre critique. L'acier des armes, soigneusement poli, étincelle. Bien sanglés dans leur uniforme, ces dragons en casque et vêtus de la courte tunique bleue ont vraiment une tenue irréprochable, me rappelant les soldats allemands, les plus beaux d'Europe.

Les progrès accomplis en ces dernières années pour réorganiser l'armée espagnole, lui permettent de soutenir maintenant la comparaison avec les autres armées européennes.

Le recrutement se fait par la voie du tirage au sort et le contingent annuel est composé des jeunes gens à qui échoient les numéros les moins élevés. Tout citoyen conserve le droit de se faire remplacer moyennant finances. Nous ne sommes donc pas les derniers à conserver un système indigne du XIX° siècle, consistant pour certains bons patriotes à remplir leurs devoirs envers le pays et à le défendre en exposant.... la vie d'un autre.

L'organisation du cadre des officiers est complètement modifié. Ceux-ci doivent sortir des quatre écoles d'infanterie (Tolède), de cavalerie (Valladolid), ou d'artillerie et génie (Ségovie et Guadalagara), jadis réunies, mais que la diver-

sité des études spéciales à chaque arme faisait une nécessité de séparer. Cependant quelques officiers sortent du rang, choisis parmi ceux qui se sont particulièrement distingués à la guerre et servent alors dans la réserve active.

Les commandements héréditaires ont été tous supprimés, à l'exception de celui de colonel d'artillerie, dont a été investi à titre simplement honorifique le comte de Revillagigedo et celui d'amiral que porte le Duc de Veraguas (1) qui lui a été accordé comme descendant direct de Christophe-Colomb.

L'armement a été récemment complètement renouvelé. L'infanterie qui est réellement excellente est armée du fusil Mauser. L'artillerie de campagne sort des usines Krupp. Aux pièces sont attelées ces belles mules espagnoles qui, pour la rapidité, ne le cèdent en rien aux chevaux et ont de plus l'avantage d'offrir plus de résistance et de sûreté pour les marches dans les montagnes.

C'est le corps d'artillerie qui dirige l'industrie militaire. Elle est maintenant suffisamment outillée pour permettre à l'Espagne de s'armer sans recourir aux puissances voisines. Il y a des fonderies de canons à Trubia et à Séville. Des manufactures d'armes à Oviedo et à Tolède. La poudre de guerre se fabrique à Grenade et à Murcie.

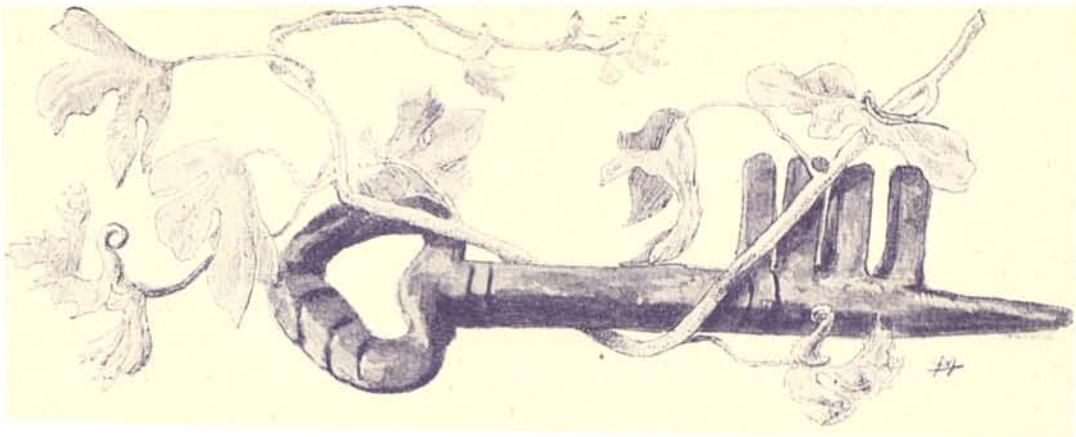
Au point de vue moral, l'Espagnol est excellent soldat. Naturellement brave, son esprit militaire formé des souvenirs glorieux des conquêtes du passé et entretenu par les luttes aux colonies est très développé. Il possède en outre deux précieuses qualités : l'endurance à la fatigue et la sobriété.

Mais, l'armée espagnole a un défaut grave, son goût pour la politique et les *pronunciamentos* dont l'ère paraît pourtant définitivement close (2).

(A suivre.) Baron DU GRATY.

(1) « Ver-aguas, » traduction littérale : « Voir sur les eaux. »

(2) Il est à peine besoin de faire remarquer que les notes de voyage du baron du Graty, ont été écrites avant les tristes événements qui viennent de frapper si cruellement l'Espagne. (N. D. L. R.)



UNE IDYLLE DANS LES CARPATHES

(FIN)

Le lendemain, jour de la Nativité, Florica alla, comme de coutume, à l'église du village. Elle pria ardemment pour le retour de Néagon et ajouta au collier de monnaies de la Vierge une belle pièce toute neuve.

Le dimanche qui devait réunir les deux fiancés étant arrivé, Florica, impatiente, résolut d'aller au devant de Néagon. Elle traversa le village et marcha, marcha longtemps dans le petit sentier poudreux, où on le verrait bientôt apparaître.

Le temps passait.... Néagon ne venait toujours pas. C'était, simplement, quelque garçon de ferme, parfois quelque galant, jadis éconduit, qui, le regard malicieux, envoyaient un sourire moqueur à son désappointement.

Tous, en effet, ne lui en voulaient-ils pas de son dédain et du choix qu'elle avait fait d'un fiancé venu d'un autre village ?

A la tombée de la nuit, Florica, défaillante de fatigue, d'angoisse et de tristesse, se vit contrainte de rentrer chez elle pour ne pas donner d'inquiétude à ses parents.

En passant devant la hutte de Stanca, la porte s'entrouvrit, comme par hasard, et la sorcière apparut à la jeune fille, semblable à un noir démon prêt à lui torturer le cœur. Elle l'accosta sur un ton de douce gronderie.

« Comment, fillette ? lui dit-elle, tu es à cette heure sur les grandes routes ? Que dira ton fiancé s'il apprend que tu te promènes seule la nuit ? Fais attention, Florica, la réputation d'une jeune fille est une fleur délicate qui se fane vite au souffle de la calomnie.

— Mais c'est pour aller au devant de Néagon que je suis restée si tard dehors, répondit Florica, cherchant innocemment à excuser sa conduite.

— Il devait donc venir aujourd'hui ? » questionna la rusée bohémienne. Sûre de ses informations elle savait parfaitement que Néagon était attendu ce jour-là chez Popa Toadère. Florica n'en avait pas fait un mystère à ses parents, car plutôt que de taire sa joie, elle l'eût criée à tous les échos d'alentour.

Stanca attendait depuis longtemps le moment favorable pour pronostiquer quelque malheur, pour ourdir quelque intrigue, afin qu'on eut recours à elle. L'heure était bien choisie pour susciter dans l'imagination de la confiante enfant des craintes et des doutes sur l'amour de l'absent.

« Ah ! il devait venir aujourd'hui ? répéta Stanca sur un ton dolent, comme se parlant à elle-même. Puis, après un moment de silence, relevant vivement la tête, elle plongea son regard noir et brillant dans les yeux tristement voilés de Florica.

« Aouléou ! aouléou ! fillette, si tu savais ce que le cœur d'un homme contient de trahison et de perfidie !... Je ne dis pas cela pour Néagon, mais.... presque tous oublient vite leurs promesses d'amour...

— Néagon ne me trompera jamais ! s'écria Florica avec véhémence.

— Je l'espère pour toi, fillette, mais pourquoi n'est-il pas venu aujourd'hui ?... »

Des larmes brillèrent dans les yeux de Florica. Le coup avait porté juste. Elle joignit ses deux mains devant elle et s'écria, dans un élan d'indéfinissable angoisse : « Lut serait-il arrivé quelque malheur !.... O Dieu tout puissant, venez à notre secours ! »

Stanca était décidée à exaspérer la douleur de l'enfant qui ne savait se contenir, et répandait, pour la première fois, les larmes amères d'un amour inquiet. Elle continua donc sur un ton lent et plaintif : « Les femmes sont belles au pied du Mont Eissar.... Je connais deux ou trois jeunes filles qui pourraient bien avoir tourné la tête à ton Néagon.... Il est fait pour plaire.... on voudra te le ravir.... il t'oubliera peut-être....

— Ne parle plus, Stanca, tu me brises le cœur ! »

Mais la méchante sorcière voulait, à tout prix, jeter le soupçon dans l'esprit de l'enfant, qui commençait à perdre confiance en elle-même, en son charme, en sa beauté, et sentait une peur vague s'emparer de son âme comme si un abîme se fut ouvert à ses pieds.

« C'est impossible, dit-elle avec un souffle de voix, c'est impossible, Stanca. Pourquoi cherches-tu à me faire de la peine ?

— C'est Néagon seul qui est cause de ton tourment, car il ne met pas beaucoup d'empressement à retourner auprès de toi.... Si tu m'en crois, fillette, entre chez la vieille Stanca ; elle te donnera un breuvage qui te rendra le cœur de ton fiancé, si une autre le possède, ou l'enflammera si sa tendresse pour toi commence à se refroidir. »

Florica la suivit machinalement.

La bohémienne, ne voulant pas laisser à l'enfant le temps de se reconnaître, prit brusquement, au milieu de fioles et de bouteilles de formes étranges, un flacon rempli d'un liquide incolore qu'elle lui tendit.

« Bois ce filtre, dit-elle, et aie confiance. »

Florica n'essaya pas de résister, elle avala d'un trait le breuvage, sans qu'aucun doute effleurât son amour pour Néagon, mais l'âme meurtrie et sentant sa tête se troubler et lui peser lourdement sous le poids d'un premier chagrin.

« Que me donneras-tu, Florica, s'il te revient plus épris et plus tendre que jamais ?

— Cent ducats, Stanca, et cent autres le jour de mon mariage. »

C'était une fortune pour la vieille bohémienne. Elle eut un sourire de triomphe et de joie.

Florica hâta le pas pour rentrer chez elle. Sa mère inquiète l'attendait à la porte du jardin.

« Tu n'es pas raisonnable, mon enfant, de t'attarder ainsi dehors jusqu'à la nuit. Néagon ne viendra pas avant plusieurs jours. Pendant ton absence nous avons appris que les torrents de la montagne grossissent les eaux de la Poutna au point de rendre les communications impossibles entre le Tissar et nous. »

En effet, la rivière bondissait hors de son lit naturel, écumante, mugissante, charriant violemment des troncs d'arbre, des débris de cabanes, de longues herbes pareilles à des chevelures flottantes, et tout ce qu'elle pouvait entrainer dans sa course furieuse.

Pendant ce temps Néagon, la rage au cœur, s'épuisait en vains efforts pour affronter les flots tumultueux. Il avait enfoncé ses éperons dans les flancs de son cheval, mais l'animal, hennissant de frayeur, se cabrait, la crinière frissonnante et reculait devant le danger.

Néagon se sentait attendu par Florica. Dans l'impossibilité de communiquer avec elle, qu'allait-il devenir ? Le malheureux garçon songea aux angoisses probables et aux larmes de Florica. Il passa la nuit en proie à la tourmente de l'âme qui s'ajoutait à celle de la nature. Cependant, avec le lever du soleil, il parut se produire un semblant d'accalmie autour de lui ; il profita de ce moment pour reprendre la lutte. Le cheval, que n'affolaient plus les ténèbres de la nuit, retrouva toute son énergie pour franchir le péril du passage.

Semblable à un dieu de l'antiquité grecque porté sur la croupe d'un fier dauphiné, tantôt s'élevant au dessus des eaux, tantôt à demi submergé, soutenu par une intrépidité farouche, Néagon atteignit ainsi la rive opposée.

Il courut, bride abattue, sur le village de Tiquirich, sûr d'être récompensé de toutes ses fatigues par un seul regard de sa bien-aimée. Le voilà enfin arrivé devant la maison de Popa Toadère ; elle lui paraît silencieuse et abandonnée. Sa surprise augmente lorsque les portes grandes ouvertes lui laissent le loisir de pénétrer, sans difficulté, jusque dans l'intérieur du logis.

Le silence, l'absence de Florica, un vague murmure de prières, venant d'une pièce voisine, toutes ces circonstances éloquentes comme des paroles lui mettent l'épouvante au cœur. « Que se passe-t-il donc ? se dit-il tremblant. On ne m'attend donc pas ? » Il pénètre dans une chambre qui se trouve être précisément celle de Florica.

O douleur ! Sa fiancée est là, pâle, inanimée, couronnée de fleurs blanches, couchée dans sa robe nuptiale. Ses longues nattes brunes tombent sur ses épaules. Les cierges jettent leur lumière vacillante sur ce visage où la mort, sans altérer la pureté des lignes et la douceur de l'expression, a posé le sceau de son immobilité grave et imposante, tandis qu'un prêtre en habits sacerdotaux psalmodie des prières au chevet de la pauvre enfant.

Hélas ! plus jamais sur la terre Néagon ne devait lire la tendresse dans ces yeux dont le doux rayonnement avait illuminé sa vie.

Que s'était-il donc passé ? Pendant la nuit du dimanche au lundi, la préoteana entendant des plaintes et des gémissements dans la chambre de sa fille, y avait couru en grande hâte.

— « Je brûle ! je brûle ! s'exclamait la malheureuse Florica pendant que sa main, rendue incertaine et tremblante par la douleur, étreignait sa poitrine comme pour en arracher le feu intérieur qui la consumait.

La préoteana, affolée, appela à grands cris ses voisins et ses serviteurs. Plusieurs d'entre eux coururent dans différentes directions pour avoir du secours, mais tout soin fut inutile. Florica succomba, sans que personne sût à quoi attribuer cette mort foudroyante.

Stanca, seule, entrevit l'effroyable réalité, Seule, en effet, elle savait par quelles ténébreuses menées la jeune fille avait été conduite au tombeau. Le philtre d'amour donné à Florica était un poison préparé pour la rivale d'une de ses ferventes clientes. Erreur irréparable commise dans son coupable empressement....

Le bonheur, hélas ! avait menti à l'enfant comme les lèvres de l'abominable sorcière.

Stanca était sûre de son impunité. Dans les campagnes isolées, où la science ne pénètre encore que fort difficilement, la mort est quelquefois bien mystérieuse !

« Sortez tous ! » s'écria Néagon qui, d'un coup d'œil, avait mesuré toute l'immensité de son malheur.

Tout le monde se retira devant cette injonction impérieuse.

Alors, par la fenêtre grande ouverte, on vit Néagon, la folie dans le regard, soulever Florica dans ses bras comme le soir de leurs fiançailles, couvrir de baisers sa tête et ses longs cheveux.

« Florica, lui dit-il, réveille toi me voici !....

« Maudit soit le Tissar ! Maudits soient les flots qui nous ont séparés.... car tu ne serais pas morte si j'avais été là !... Non, tu ne serais pas morte !... »

Et la voix entrecoupée de sanglots :

« C'est moi, dit-il, qui t'ai tuée. Ton cœur s'est brisé aussitôt qu'il a été effleuré par la douleur.... Mon bonheur eût été de faire de ta vie un long enchantement... Réveille-toi, Florica ou je mourrai avec toi !... »

Ces appels déchirants répondaient aux lamentations de la préoteana.

Assise au dehors, sur une banquette de terre, la tête adossée au mur de la maison, le regard tourné vers les Carpathes qui dressent leurs sommets majestueux à l'horizon, comme si elle les eût pris à témoin de sa douleur, la préoteana, selon la coutume du pays, faisait le panégyrique de l'enfant qu'elle venait de perdre (1).

Ses compagnes l'écoutaient dans un muet et profond recueillement, mêlant à ses sanglots, leurs larmes et leurs gémissements.

« Florica ! Florica ! ma petite fille aimée ! ma Florica ! je t'ai vu grandir et, belle comme tu l'étais, je te perds à jamais.... J'ai voulu te donner à un époux digne de toi et la terre seule t'aura.

« Tu étais comme la fleur qui s'épanouit, entourée de soins, admirée de tous ; quel est donc le mal mystérieux qui a séché ta vie dans sa racine ?

« La lumière, elle-même, eût pu être jalouse de l'éclat de ton regard....

« Qui me consolera jamais de t'avoir perdue ?....

« Tes pieds mignons ne se poseront plus sur le seuil de notre porte....

« Hélas ! est-ce ainsi que tu nous convies à tes noces, Florica !

« O, mon enfant, mon unique enfant !... Où s'en iront ta jeunesse et ta beauté ?

« Cette maison sera désormais plus froide que ton tombeau ! »

La nuit descendait sur la vallée, une de ces nuits d'humidité pénétrante qui glace jusqu'à la moelle des os. La préoteana continuait ses lamentations, tandis que Néagon, seul, immobile auprès du lit de Florica, la contemplait et ne proférait plus une parole. Son attitude paraissait calme, son regard était aussi fixe que sa pensée. Il s'approcha une dernière fois de sa fiancée, baisa longuement son front, puis, sans se retourner il s'enfuit, sauta en selle et disparut.

Nul ne le revit plus jamais. Le maire de Vidra pleure aussi son unique enfant.

Et toi, Stanca, abominable sorcière ! ne crains-tu pas la justine divine, puisque celle d'ici-bas ne peut t'atteindre ?....

GEORGES ROMAIN

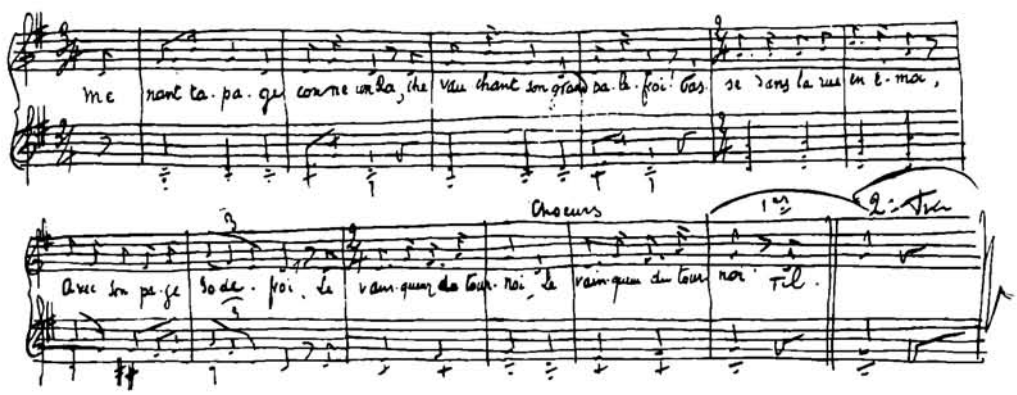
(1) Cette coutume, qui rappelle le rite des lamentations antiques, est observée par la plus proche parente du défunt.

Le Retour du Tournoi

Chanson de Poudre et de Ris.

Paroles de Fritz Lutens. Dessins de O. Selb.

Représentée pour la première fois au Théâtre du Diable-au-Corps, le 8 décembre 1898.

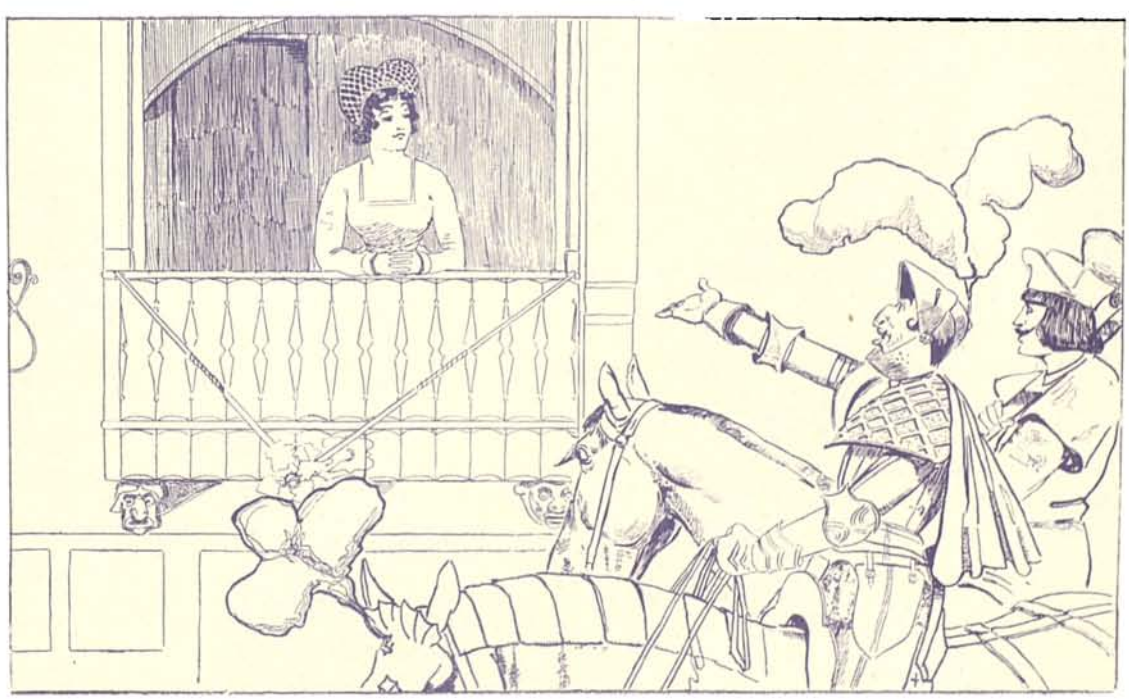


Menant tapage comme un roi
Chevauchant son grand palefroi,
Passe dans la rue en émoi,
Avec son page Godefroi,
Le vainqueur du tournoi !

Filles et Femmes, pour le voir,
Délaissant cuisine ou lavoir,
Apparaissent sur le trottoir,
Chacune espérant recevoir
L'éclair de son œil noir !

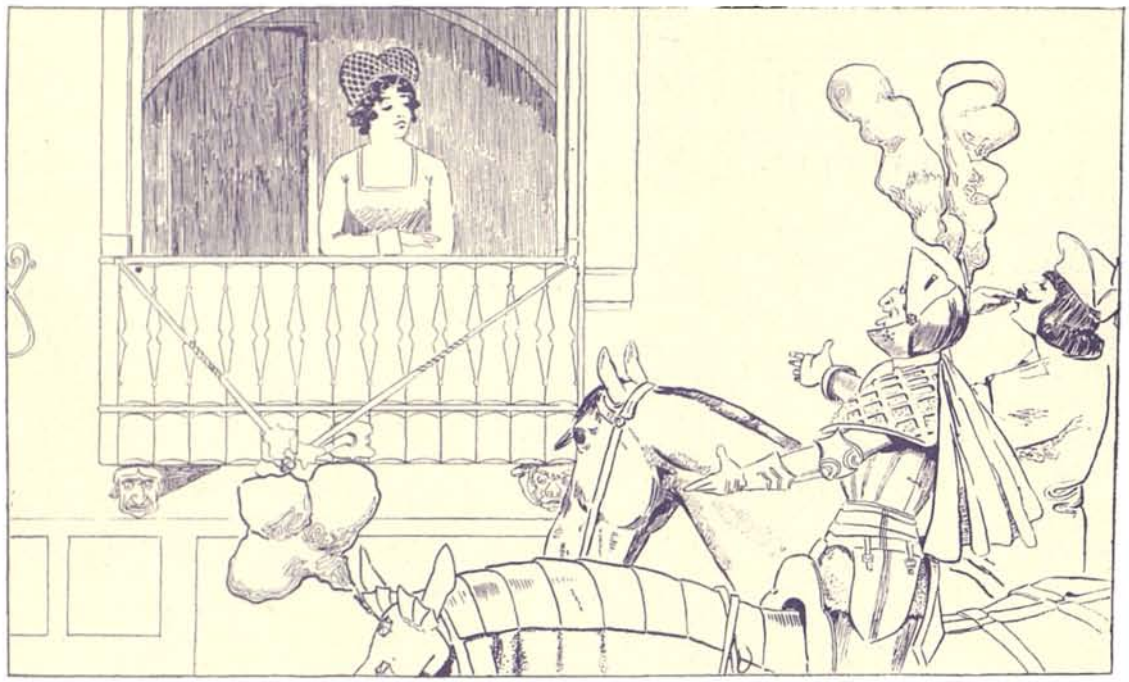
— " O gué ! mon page Godefroi,
Il me semble que j'aperçois
La-bàs, sur le balcon de bois
De ce cabaret villageois
Un bien joli minois !

Holà, Colette ou Madelon,
Toi, dont je ne sais pas le nom.
Dis-moi, que veux-tu sans façon,
Pour me donner de ton balcon
Un seul baiser mignon !

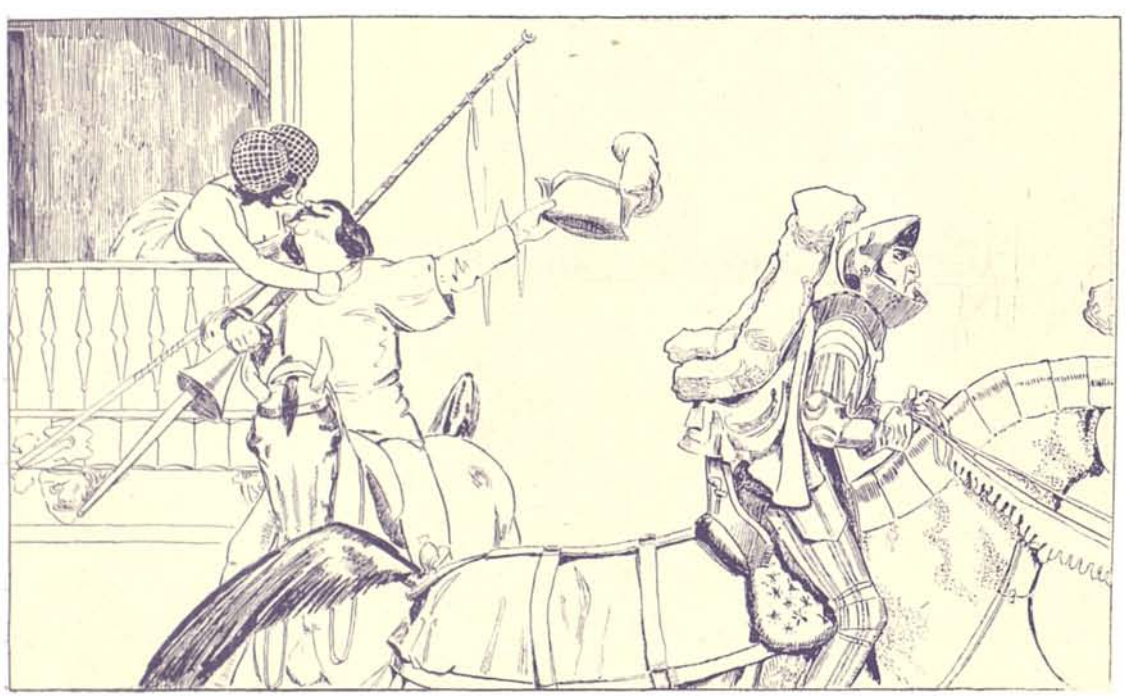


Veux-tu cette bague en or fin
Que m'octroya mon suzerain ?
Veux-tu ces rubans de satin
Que me donna hier de sa main
La fille au souverain ?

Veux-tu, pour en faire un béguin,
Le rabat de mon chapelain.
Ou ce manteau dont je suis vain
Pour t'y tailler un casaquin ?...
Veux-tu ma vie, enfin ? ? »



« Monseigneur, un baiser de moi,
Vaut plus que ces cadeaux de Roi !
Pourtant, tu l'auras sur ma foi
Si j'en puis donner, après toi...
Au page Godefroi !! »



Barbons à l'amour languissant,
Souvenez-vous en embrassant
Qu'un jeune cœur parfois consent,
Pour gagner ami caressant,
Aux baisers d'un passant !

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Beaucoup de livres.

— Chez Boussod, Maugi, Joyaut et Cie, un beau volume de M. Frédéric Masson, ce virtuose du document napoléonien — *Joséphine, impératrice et reine* — Par la richesse et la sagacité de la documentation, par la vigueur pittoresque du style, M. Frédéric Masson a conquis une place incontestée au premier rang des historiens contemporains. Cette très belle édition est illustrée de nombreuses gravures.

Encore lui! M. Léonce de Bretonne publie, chez Champion, des lettres inédites de Napoléon 1er.

« Comment, dit notre érudit confrère, *le Carnet historique et littéraire* après les publications récentes, il en existait encore? Celles-ci, du moins — l'auteur, dans sa préface, fait ses réserves — ont plus de chance d'être inédites que la plupart de celles publiées l'an passé par M. Lecestre. On a déjà prouvé que près de la moitié de ces dernières étaient connues. M. de Bretonne, qui avait commencé son travail bien avant M. Lecestre, a dû supprimer les lettres que celui-ci publiait: il les a remplacées fort avantageusement par d'importants dossiers venant d'archives particulières, celles du duc de Bellune, de M. Etienne Charavay, de M. Dutilleul, du comte Murat, du comte de Maillé, du baron A. Lumbroso, etc. Les historiens et les napoléonisants feront leur profit de cette œuvre de patience dont l'ordonnance fait honneur à son auteur. Parmi les plus intéressantes, à citer les lettres à Marie-Louise, datées de Dresde, 1813, les lettres à Augereau, à Clarke, à Talleyrand, à Savary. »

Et voici que sur Napoléon, encore, on annonce un volume de M. Henri Houssaye.

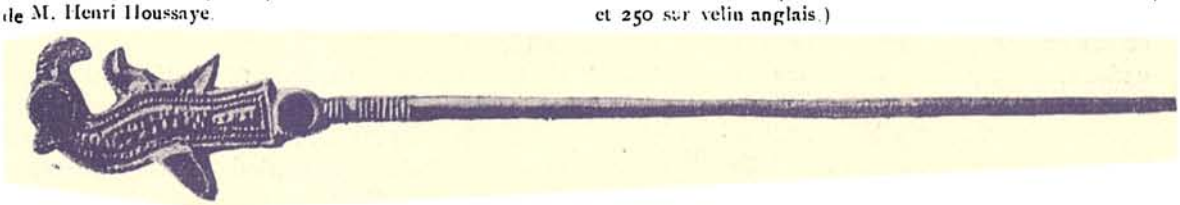
— Je veux signaler quelques autres études historiques, de mérite inégal, mais qu'il est intéressant de parcourir. *Les femmes de la Renaissance*, par M. de Maulde de la Clavière, précieux document pour les féministes. — *Un académicien du* XVIIe *siècle: Saint-Amand, son temps, sa vie, ses poésies.* Ce livre de M. Durand-Lopie est adroitement évocateur et restitue la figure oubliée de ce Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amand, écuyer du Roi, familier chez les Retz, les Longueville, les Mortemart, chez Gaston d'Orléans, qui vécut à la Cour de Louis XIII d'Urbain VIII, de Marie de Gonzague, de Christine de Suède et promena, parmi les intrigues politiques et amoureuses, la gaîté de sa verve et le sans façon de ses rimes. Et puis — ceci est appréciable — il fut une victime de Boileau! — *Charles II, roi de Navarre, comte d'Evreux, et la Normandie au* XIVe *siècle.* Beaucoup de poussière sur ces vieilles chroniques, où l'auteur, M. Edmond Meyer, s'attache à réhabiliter Charles le Mauvais, à l'encontre de Michelet, de Vacquerie, de Siméon Luce... Il y a, dans ce livre, sur l'équivoque Etienne Marcel, quelques chapitres qu'il faut lire.

— *La Revue de France* édite deux intéressantes brochures: *Les erreurs de documentation de « Cyrano de Bergerac »*, avec une lettre autographe de M. Ed. Rostand et quatre portraits de Cyrano, par Emile Mogin. — et *la Vie de la Dame aux Camélias*, avec des portraits inédits et des autographes de Marie Duplessis et d'Alexandre Dumas fils, par M. Georges Sireau.

— La place me manque, en ce memento rapide, pour parler du livre considérable de M. Hugues Rebell: *La femme qui a connu l'Empereur*, du *Mauvais désir*, de Lucien Muhlfeld, enfin de *Majesté*, un beau roman de M. Cooperus, douloureux et attachant, qu'une traduction récente vient de révéler au public français et sur lequel je reviendrai.

P. P.

Bientôt paraîtra chez MM. Bellemans frères, 12, Marché-aux-Œufs, à Anvers, un nouveau livre de notre collaborateur, le délicat poète Gaston della Faille de Leverghem. Titre: *A mes amis*. (Un élégant volume format album, caractères elzéviriens, demi-cartonnage, tiré seulement à 350 exemplaires, numérotés à la main, dont 100 sur hollande Van Gelder Zonen, et 250 sur velin anglais.)



Pile et Face

FANCY-FAIR.

La Crèche de la Charité de la rue du Béguinage a organisé ces jours-ci, au profit de son œuvre, une brillante vente de charité, dans l'hôtel d'Oultremont de Duras, 17, rue de la Loi, qui vient d'être acquis par l'État belge, et que celui-ci avait mis à la disposition des organisateurs.

Les salles réservées à la *Fancy-Fair* avaient été choisies et agencées avec beaucoup de goût et d'entendement, et leur heureuse dispostion n'a pas peu constitué à l'animation et à la gaîté qui n'ont cessé de régner pendant toute la durée de la fête.

Le Comité était ainsi composé:

Présidente d'honneur: Mme la comtesse Aug. d'Ursel; présidente: Mme Baesten; vice-présidente: Mme Beernaert; secrétaire: Mlle Pauline Reitz; trésorière: Mme Fontaine Van der Straeten.

Dames patronnesses: Mmes Allard-Allard; comtesse d'Ansembourg; Brugmann; comtesse Coghen; Jules de Backer; A. Devis; de Hèle; Dupret; du Toict; Fontaine de Lavcleye; Mottard; E. Seutin; Van Nerom; G. Walkiers.

De nombreuses attractions ont été offertes

au public pendant toute la durée de la fête :

Ici, un « théâtre moderne » où vous pouviez avoir de ravissantes auditions : le pince-sans-rire émérite qui fut un des piliers du « Chat Noir », M. Marcel Lefèvre, s'y faisait entendre chaque soir en un répertoire choisi. Puis, il y avait de la magie aimable, et de la chiromancie point sinistre du tout ; puis, que sais-je encore ?

Pour ceux qui désiraient se munir d'étrennes — voici bientôt les fêtes de Noël et le temps des cadeaux du Nouvel An — mille tentations sollicitaient leurs regards. Articles gentils, exquis, et des plus variés. Vendeuses charmantes, aux sollicitations desquelles il était bien difficile de se refuser. Leur sourire est si bon...., et puis, c'est pour les petits pauvres, n'est-ce pas ?

Ne pas croire qu'on était outrageusement dévalisé. Erreur, monsieur ! D'abord, on en avait pour son argent, comme au magasin. Et, par dessus le marché, le plaisir — qui ne se paie pas — d'avoir contribué à faire du bien. Au demeurant, les bourses qu'on s'accorde à qualifier de modestes peuvent affronter la Fancy-Fair, elles en sortiront sans accroc douloureux. Quant aux privilégiés de la fortune, c'est un devoir pour eux de payer un louis ce qui ne coûte que cent sous — pour l'amour des pauvres, c'est à dire de Dieu.

N'oublions pas les buffets merveilleusement agencés, et à même de fournir d'excellents soupers, les charmants salons de *five o' clock tea*, et les arbres de Noël, et les fleurs, et la musique et les lumières. — Bref, fête splendide en un cadre exquis. Et une assistance élégante où se remarquaient de très jolies toilettes.

SURMENAGE

Vous doutiez-vous que les danseurs mondains, ces petits jeunes gens si corrects dans l'éclat de leurs plastrons blancs, fussent capables d'avoir des idées de révolte et de se mettre en grève ? Et que les jeunes filles fussent disposées à les imiter ! C'est pourtant l'événement du jour à Bruxelles que le refus global adressé à une aimable maîtresse de maison par la pléiade de ses invités, lesquels ont carrément refusé de « travailler » en dehors des heures consacrées par l'usage, c'est-à-dire entre 8 heures du soir et minuit.

Mais aussi, cette excellente dame ne s'était-elle pas mis en tête d'innover, de vouloir créer un genre nouveau, — le *five o' clock* dansant, — pour le seul plaisir, prétend-on, de faire autrement que les autres, et sans songer au surmenage qu'elle allait imposer aux malheureux danseurs qui auraient eu l'imprudence de s'aventurer dans ses salons. Les voyez-vous avec une soirée la veille, une soirée le soir même, et cet *extra* dans l'après-midi ! C'était vraiment à n'y pas tenir. Les danseurs se sont donc constitués en syndicat, et ont répondu « non » avec une unanimité telle, que la dame a dû renoncer à son projet, décommander gâteaux et violons et écrire de sa belle main aux quelques pauvres fillettes qui naïvement avaient accepté, que rien n'était fait, et qu'elles pouvaient remiser leurs mousselines.

D'où grand potin dans les salons où l'on potine, — c'est-à-dire partout.

On prétend même que le syndicat des danseurs, encouragé par ce premier succès, rêve de faire mieux encore, et d'entrer carrément dans la voie des revendications. Il veut imposer aux maîtresses de maison tout un programme de réformes, inspirées par la légitime préoccupation de leur conservation personnelle. Ils veulent la «soirée de trois heures» au maximum, et entendent être consultés au préalable quant au choix des dates. Il est question également d'organiser dans son sein une « commission d'inspection des buffets », dont le besoin, dit-on, se fait réellement sentir dans certaines maisons. Ils comptent, enfin, refuser tout travail dans les salons où l'on invitera, en même temps qu'eux, des danseurs non syndiqués, ceci pour éviter les trahisons.

Il va sans dire que le syndicat se déclarera solidaire des froissements éprouvés par l'un de ses membres, et qu'il se réserve d'intervenir officiellement dans les contestations qui pourraient surgir à propos d'erreurs, dans les bordereaux de travail — autrement dit carnets de bal.

Les apprentis (ou débutants) ne pourront plus entrer dans la danse qu'au fur et à mesure du mariage ou du décès d'un des syndicataires actuellement en fonctions. Ceci afin d'éviter la concurrence et les passe-droits.

On ne dit pas si le syndicat des danseurs va s'affilier au Parti Ouvrier, — mais tout est possible.

UNE NOUVELLE ŒUVRE

La veille du jour où avait lieu, au Théâtre de la Monnaie, la première de *Princesse d'Auberge*, se trouvaient réunis dans la coquette villa de notre confrère Lucien Solvay, avenue

des Epérons-d'Or, MM. Heugel, l'éditeur parisien, Cain, l'heureux librettiste de la *Navarraise*, et M. Blockx. Ce dernier a exécuté au piano les deux premiers actes de son œuvre nouvelle, *Uylenspiegel*, écrite sur un livret de MM. Solvay et Cain. Les quelques auditeurs ont été absolument enthousiasmés par la maîtrise de cette partition éclatante de vie, de couleur, d'originalité, toute d'inspiration et d'un grand charme mélodique.

Cette œuvre, appelée à un retentissant succès, sera montée à peu près en même temps à Bruxelles et à Paris.

SHAH ... TERIES

Il n'a pas mené grand bruit, à Bruxelles, le jeune prince Malik-Mansour-Mirza, qui fait en ce moment sa petite tournée en Europe, et promène par ses rues boueuses un visage mélancolique et rêveur d'oriental très las, — comme s'il n'y avait pas derrière ce visage d'enfant souffreteux la folle cervelle d'un gamin de dix-sept ans.

Pourtant ceux qui l'ont vu au théâtre — c'était au *Contrôleur des Wagons-lits*, paraît-il — prétendent qu'il y riait à gorge déployée, sans aucune mesure, ayant oublié là, dans la gaîté ambiante, le masque d'indifférence qu'on lui avait fait prendre au moment où le convoi princier qui l'emportait avait quitté Téhéran : c'est leur façon, à ces orientaux, de vouloir paraître dignes. Pour eux, le prestige s'extériorise par un suprême dédain de toutes choses, et le caractère frappant de la souveraineté est d'ignorer ce qui se passe sous elle.... Voilà pourquoi ces embryons de despotes, que l'on promène de temps en temps, de capitale en capitale, ont tous ce même regard vague, cette démarche imprécise et cet air obstiné d'être ailleurs, très loin de nous. On leur a tant recommandé de ne pas être surpris ou attentifs, qu'ils se concentrent tout entiers dans cette auto-suggestion d'indifférence, où il n'y a pas de mépris. Alors à quoi bon voyager, pourquoi ces ballades extravagantes, d'hôtel en express et d'express en hôtel, si c'est pour ne pas voir ?

Que voulez-vous qu'il en reste, après la dernière étape, dans ces lourdes cervelles vouées au néant de la pensée. Et celà ne donne-t-il pas le frisson tout de même de songer que ce galopin sans regard, sans pensée, sans énergie, sans rien de ce qui attire ou charme, est un maître absolu de qui dépendra quelque jour tout un morceau d'humanité ? Triste !

ESTHÉTIQUES

D'abord, l'officielle. Ne manquons pas aux élémentaires convenances.

Nous sommes au Panthéon. Voici un ministre. C'est le ministre compétent, celui des Beaux-Arts. Il sait pourquoi il admire. Derrière lui, quelques fonctionnaires. Ils savent aussi, mais à des degrés différents. Ce sont des sous-compétents.

Le ministre s'arrête devant les dernières œuvres de Puvis de Chavannes — trois panneaux (les cartons étaient, l'année dernière, au Champ de Mars) — qui représentent : *Sainte Geneviève ravitaillant Paris*, — puis un seul, qui, cette année, fut exposé au même salon, *Sainte Geneviève veillant sur Paris*. — « Très-beau, très-beau, vraiment, dit le ministre compétent. » Il s'avance, il recule, il ferme à demi ses yeux ministériels ; il est silencieux et recueilli. Il prononce encore « très-bien, tout-à-fait admirable » et le chœur des sous-compétents murmure un écho approbateur.

— Mais qu'est ceci? — Une frise inachevée? — Un simple dessin, rien qu'un dessin? Pas de couleurs? Et cette frise a dix mètres?... Une irrévérence de dix mètres? Et au Panthéon !... De qui se moque-t-on?

Et comme le front du ministre s'est assombri, les fonctionnaires inégalement importants, qui l'escortent, expriment un étonnement irrité. — Quelle irrévérence, murmure le chœur des sous-compétents. Et de quelles dimensions !

— Vite un ordre ! Qu'on achève cela. Des couleurs sur ce dessin !

— Mais c'est l'œuvre suprême du maître, interrompue par la mort !...

— Il eût dû l'achever avant de mourir.

— Mais, il fut frappé en plein labeur ...

— Ce n'est point mon affaire.

— Mais ses élèves ne vont-ils pas déformer, trahir sa pensée?

— La dignité du Panthéon exige qu'aucune œuvre ici ne soit inachevée. — N'est-ce pas, messieurs ?

Ce fut l'avis des sous-compétents.

... Et le carton sera transporté au Luxembourg, qu'encombrera ce dessin énorme et, sous la direction de M. Cazin, les élèves de Puvis de Chavannes en prendront le décalque, puis le peindront.

... Et grâce à ce tripatouillage, sera sauvée la dignité du Panthéon.

***

Esthétique psychologique. — Préférez-vous : psychologie esthétique ? moi, je veux bien.

M. Gustave Max Stevens expose ses œuvres à la Maison d'art. Il y a là de belles toiles, de remarquables portraits, des dessins d'un grand charme, de simples notes qui révèlent un artiste original et adroit.

Cela était trop simple. dire, par exemple : telle étude nous charme par sa chaude couleur. Telle autre : *l'Andromède*, *l'Annonciation* est d'un symbolisme intéressant. Ces têtes de petites filles sont exquises. Ce paysage, *Crépuscule*, est d'une émotion pénétrante. Et quelle élégance, en ces deux ou trois portraits !...

Il a paru à quelques critiques que l'intéressant de cette exposition était de nous montrer jusqu'à quel point M. Stevens a réussi à déformer son tempérament flamand, et à se faire une âme anglaise. Être Anglais, plus Anglais encore que M. Georges Knopff, c'est, nous dit-on, où tendait son effort.

Nous sommes invités à nous promener dans son œuvre pour y suivre ses combats, pour y noter l'émouvante alternance des victoires anglaises et des reprises flamandes.... M. Stevens est un champ de bataille. Quand les Anglais triomphent, il trouve des intonations qui font penser à Burne-Jones.... et puis voici qu'il est ramené, presque repentant, aux qualités de sa race. A qui le dernier mot ? A l'Anglais ? Au Flamand ?

M. Van Zype me semble avoir avec finesse résumé cet intime débat. M. Stevens, d'après notre ingénieux et malicieux confrère, cherche, c'est certain, l'inspiration anglaise. Mais les Anglais dont il s'inspire sont ceux-là précisément qui eux mêmes subirent l'influence flamande. Par ce détour, M. Stevens nous revient. Au moment qu'il se croyait le plus Anglais, il ne cessait pas d'être flamand. Et ainsi tout s'explique, tout s'arrange et nous pouvons, ce problème de psychologie esthétique résolu, d'un esprit plus libre, admirer la très belle exposition de cet artiste bien flamand, que décidément jamais ne conquit l'Angleterre.

*
* *

Paris est inquiet, Paris a la fièvre. Dans, l'air qu'on respire est l'imminence d'un événement considérable. — Quelle surprise nous ménage le déclin de ce siècle? Que va-t-il se passer? — Encore l'affaire ? — L'évasion de Picquart, les aveux de Loew? Quelque faux pas de la vérité en marche? Quelque nouveau nom sensationnel, celui de Coquelin cadet, par exemple, sur les listes de l'*Aurore*? La souscription préservatrice et expiatoire, dans la *Libre Parole*, de quelque israélite somptueux et avisé? Quelque grave révélation de M. Chincholle? Ou l'incendie, déjà, de l'Opéra-Comique? Est-ce le départ de Novelli, ou l'arrivée de Max Regis ou du jeune Shah?...

Rien de tout cela. A la Madeleine, il se marie. Il est vêtu d'une redingote. Sa cravate est tendement violette. Et ceci se passe sous le regard de M. Rostand. Et par cet événement décisif se trouve désormais fixée l'esthétique du costume matrimonial.

ÉCHO DU NORD

Combiner l'élément civil
Avec l'élément militaire.

Simple jeu, pour Meilhac, au temps de Falsacappa et de la princesse de Grenade. Mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui la chose s'est beaucoup compliquée.

Un homme du Nord, un général, lequel, s'il vous plaît, est ministre de la guerre, vient d'avoir, dans le genre figuratif et symbolique, une idée des plus amusantes.

Comme il était convoqué au conseil des Ministres, il endossa son uniforme le plus éclatant. Éperons, épaulettes, sabre sonnant, partout des ors,... et sur sa tête un triste gibus. — Mi-guerrier, mi-notaire. — Cherchez la suprématie ! — Et c'est ainsi qu'il s'est montré au tout Stockholm du pont du Nord.

Cette fantaisie pittoresque lui a valu, d'ailleurs, quatre jours d'arrêt. Etait-ce trop cher payer le plaisir de sa trouvaille, de la leçon flegmatiquement donnée aux outranciers du Midi ? — Quand ces Suédois se mettent à avoir de l'esprit...

DES VERS

QUELQUES vers vigoureux du poète Abel Letalle, tirés d'un livre en préparation : l'*Orbe enchanté*.

L'ASSAUT.

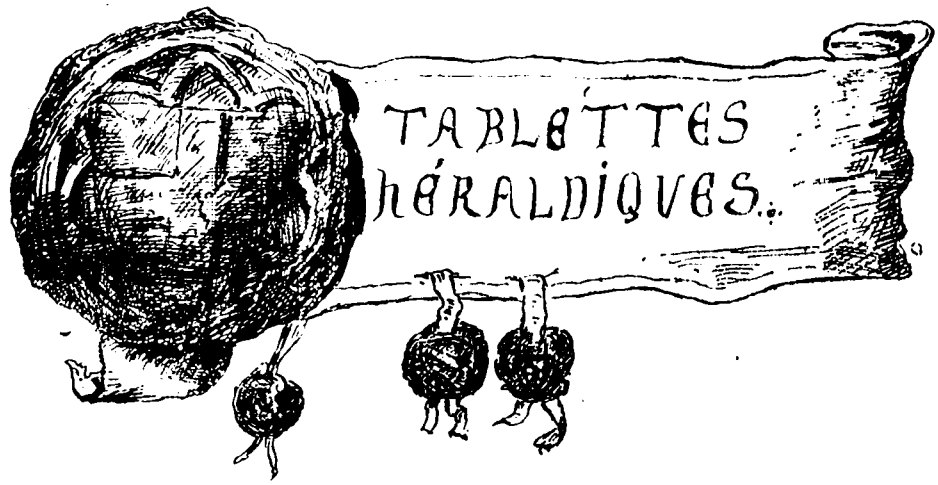
Le vent souffle, c'est l'heure où la mer s'enhardit,
Sous l'effort instinctif et sourd de sa colère ;
Le roc grince, le sable geint, le ciel s'éclaire,
L'immensité s'exhausse et le flot s'alourdit.

Dans un tragique assaut, dans un combat maudit,
Sans relâche, et dans une fuite circulaire,
L'eau se plaque, s'écroule, et fouette, et s'accélère,
Dans un long tourbillon d'écume qui bondit.

Le couchant, à son tour, exaspérant son drame,
Rougit ce fantastique et farouche amalgame,
Et montre sur la grève, en ces heurts irritants,

Des algues qui, sans fin, comme des bras s'étreignent,
Et de rudes galets qui sanglotent et saignent,
Comme un monceau de cœurs roulés en même temps.

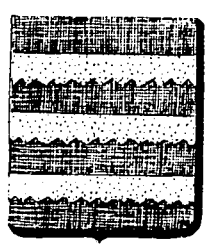
LES CAUSEURS.



Le 19 novembre dernier est décédée au château d'Hauteville, dans la Mayenne, Mme la comtesse des Cars, mère de la comtesse Bertrand de Montesquiou-Fezensac, de Mme Standisch et de la comtesse Ludovic de Sauvigny.

La comtesse des Cars était née Mathilde de Cossé-Brissac, du mariage d'Artus, comte de Cossé-Brissac, son père, cousin germain du duc de Brissac et de la comtesse, née de Sainte-Aldegonde de Noircarmes.

Qui ne sait les gloires et les illustrations de la maison de Brissac, race chevaleresque que certains écrivains trop complaisants ont voulu faire remonter à Cocceius Nerva. Les Brissac n'ont pas besoin de cette origine fabuleuse, on trouve son nom dans les chartes du XIIe siècle, en Anjou.



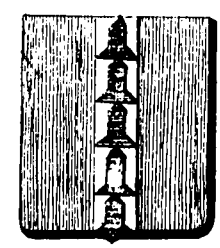
En 1180 Fiacre de Cossé remplissait près du roi Philippe Auguste l'une des plus hautes charges de la Cour. Un autre, Roland de Cossé mourut en Palestine où il avait accompagné le roi Saint-Louis. Thibaut de Cossé était, en 1499, gouverneur du château et comté de Beaufort en Vallée. Son fils René acheta la terre de Brissac. Ce fut le père du « Beau Brissac », maréchal de France, ami d'enfance et compagnon d'armes du roy Henry II, encore Dauphin. La terre de Brissac fut érigée en comté en sa faveur par lettres patentes de 1560. Trois autres membres de cette famille furent également maréchaux de France.

En 1611, l'un d'eux, Charles II, fut créé duc et pair. Ses descendants formèrent plusieurs branches : 1° Celle des seigneurs de Gonor, ducs de Brissac, éteinte en 1698 ; 2° celle des comtes de Cossé et de Château-Giron, devenue ducale par succession de la précédente éteinte dans la maison de Mortemart par le mariage de la fille du dernier duc, mort victime des fureurs révolutionnaires en 1792 avec le duc de Mortemart; 3° la branche des comtes et marquis de Cossé-Brissac, aujourd'hui ducale et la seule existante.

Cette illustre maison a produit, outre les quatre maréchaux de France, dix chevaliers des ordres du Roi, un grand maître de l'artillerie et un grand nombre de lieutenants-généraux et de gouverneurs des provinces. Elle s'est alliée à toutes les grandes races de France. Il serait trop long de les citer. De nos jours elle a mêlé son sang à celui des Wignacourt, Rothelin, de Bruc-Signy, la Grange, Pleumartin, Bonneval, du Cluzel, Espinay-Saint-Luc, Montmorency-Tancarville, Schilde, Marcieu, Sainte-Aldegonde, Ligne, Walsh, Moustier, Gontaut-Biron, Clermont-Tonnerre etc.

Cossé-Brissac porte : de sable à trois fasces d'or denchées en leur partie inférieure.

La vénérable défunte avait épousé en 1843 Amédée-Joseph de Pérusse, comte des Cars, second fils de Amédée-François Regis, duc des Cars, pair de France et de la duchesse née du Bouchet de Sourches de Tourzel.



L'antiquité de la maison de Pérusse n'est pas moins reculée que celle des Brissac. Pour ne s'en tenir qu'à ce qui est certain, on peut dire qu'elle tenait un rang distingué dans la noblesse du Poitou. dès le XIe siècle, comme l'atteste un document de l'an 1027.

Le nom des Cars lui vient d'une terre qui, après avoir appartenu à une branche cadette, fut réincorporée à son patrimoine par le mariage d'Audoin Ier, seigneur de Pérusse, avec Marguerite de Ségur en 1281.

La généalogie de cette maison est filiativement prouvée depuis Aimeri de Pérusse qui souscrivit l'acte de 1020 dont nous avons parlé plus haut.

Elle s'est divisée en trois branches : celle des barons puis comtes des Cars éteinte en 1626; celle des barons de Caubon, comtes puis ducs des Cars, la seule existante aujourd'hui. Cette branche est en possession du titre de duc depuis 1818. Enfin la 3e branche, celle des princes de Carency, comtes de la Vouguyon, éteinte en 1578 et qui tenait la principauté d'une alliance avec la maison de Bourbon.

Parmi les illustrations nombreuses de la maison de

Pérusse, on compte un chevalier croisé, un cardinal, des évêques, cinq lieutenants-généraux, quatre chevaliers du Saint-Esprit, etc.

Elle s'est alliée aux Ségur, Bourbon, Abzac, Aubusson, Bauffremont, Bonneval, Bourdeilles, Caumont, Comminges, Crussol d'Uzès, Hautefort, Lévis, Rochechouart, Salignac-Fénelon, la Tour-Turenne, Ventadour, Verthamon, Fitz-James, Bréon, la Ferronnays, Mac-Mahon, etc.

Armes : De gueules au pal de vair appointé.

A Paris est décédé à la fin du mois dernier, M. le comte Armand, Ministre plénipotentiaire, ancien député et l'un des hommes les plus éminents de la droite au Parlement, où il a joué un rôle considérable. Il était fils de M. Armand de l'Aube, ancien député, et de Mlle Marey-Monge, petite-fille de l'illustre Monge, comte de Péluse, ami personnel de Napoléon Ier.

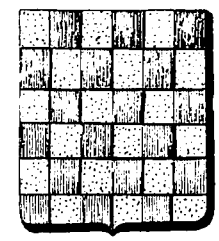
Avant d'entrer dans la politique, le vénérable défunt avait fait une brillante carrière dans la diplomatie. Après avoir été attaché au Congrès de Paris, secrétaire des conférences de Zurich, en 1862, à l'âge de 33 ans, il fut envoyé comme chargé d'affaires à Hanovre. En 1867, nous le retrouvons également chargé d'affaires à Rome, où il s'était déjà distingué par les services qu'il rendit à la Papauté. Mais en 1867, grâce encore au dévouement du représentant de la France, grâce à son influence et à son intervention active, les Etats du Pape furent sauvés de l'invasion de cette horde de brigands que commandait Garibaldi. Napoléon III, sur les instances de M. Armand, envoyait au Vatican le secours de ses troupes au moment où celles de Garibaldi campaient déjà sous les murs de Rome.

Dans sa bienveillance et sa justice le Saint-Père voulut reconnaître les services de M. Armand en le créant comte héréditaire par bulle du 26 novembre 1867, et lui octroyait par les mêmes lettres, les armes suivantes : D'hermine à trois annelets de gueules, enlacés en triangle, les châtons garnis, le premier d'une tiare, le second de la couronne impériale et le troisième d'une louve. Ces distinctions si honorables lui furent confirmées par l'Empereur, en 1868, par lettres du 4 juillet, lettres qui l'autorisaient à porter le titre et les armes octroyées par Pie IX. Cette faveur était fort rare en France; la loi ne l'autorisait que pour des causes graves et exceptionnelles.

Le comte Armand avait épousé Mlle de Gontaut-Biron.

Dans les derniers jours du mois dernier est décédée à Bruxelles Mme Ernest Vergauwen, née Veranneman de Watervliet. Elle était fille de Léon-Ghislain Veranneman de Watervliet, ancien lieutenant-colonel de la garde civique de Mons, chevalier de l'Ordre de Léopold et de Mlle Clémence Petit.

La famille Veranneman est ancienne et originaire de Roulers. Elle a pour premier auteur connu Antoine Veranneman, habitant Roulers vers 1450. On croit qu'il épousa une fille de la maison de Halewyn, en souvenir de quoi une partie de ses descendants écartelèrent leurs armes de celles de Halewyn. Ce personnage eut sept fils dont deux seulement firent souche. Corneille fonda la branche aînée, établie à Bruges dès la fin du XVe siècle et éteinte en 1677 dans la famille de Wree, qui substitua son nom et ses armes au nom et aux armes de Veranneman. La seconde branche qui a pour auteur Anselme, restée à Roulers jusque vers le milieu du XVIIe siècle, s'établit à Middelbourg puis ensuite à Bruges. C'est de cet Anselme que descendent les représentants actuels du nom.



Ferdinand Veranneman, seigneur de la Tour, fut créé chevalier en 1634. Adolphe, seigneur de Bouchaut, son oncle, l'avait été en 1612. Enfin Jacques, seigneur de Gentbrugghe, Steenbrugghe, Lannoy, etc., chef de la branche cadette et actuellement existante fut créé aussi chevalier en 1731. Mais les papiers de sa famille ayant été brûlés lors du sac de Roulers, en 1582, il fut, en même temps, anobli pour autant que de besoin et le fait de l'incendie fut rappelé dans les lettres patentes.

Cette famille a produit des échevins, écoutètes et bourgmestres des villes de Roulers, Audenaerde et Bruges, des conseillers au Conseil de Flandres et au conseil privé, un gentilhomme du Prince-Évêque de Liége, des membres de l'ordre équestre et des États généraux, des officiers, etc. Alliances : van den Berghe, de Grysperre, de Keysere, Marischal, Roussel, van Altere, de Wautier, le Bailly, de Massiet, Horvaeth de Rolaber, de Spiegelfeld, Pardo, Limnander, de Lichtervelde, de Peellaert, de Negri, Roman, de Patin, de Bernard de Fauconval, etc.

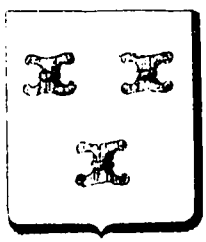
Armes : Échiqueté d'or et de gueules.

La regrettée défunte avait épousé Ernest Vergauwen, fils de François-Joseph Vergauwen, ancien sénateur, membre du congrès national et de Marie Manderbach. La famille Vergauwen est une ancienne famille patricienne du pays de Waes, dont le nom s'écrivait autrefois van der Gouwen et dont la généalogie est produite depuis Gilles van der Gauven vivant vers 1400. Ses descendants ont été anoblis en 1871. Ils sont alliés aux familles suivantes : de Vos, de Hooghe, de Caluwe, Sanders, de Clerck, de Wilde, Goethaels, de la Court, de Villers, de Montpellier, Fallon, Stas de Richelle, de Zualart, etc.

Vergauwen porte : D'azur au souci d'or, feuillé et tigé du même.

Le 30 novembre dernier on a célébré à Tournai, le mariage du baron Albert van Zuylen van Nievelt avec Mlle Marie Stiénon du Pré.

Le baron Albert van Zuylen est fils du baron Hector van Zuylen van Nievelt et de la baronne née van Caloen de Basseghem, et petit-fils de Jean-Jacques Ghislain baron van Zuylen van Nievelt de Haar, reconnu comme tel par lettres patentes du roi Guillaume Ier, président de l'ordre équestre de la Flandre occidentale.

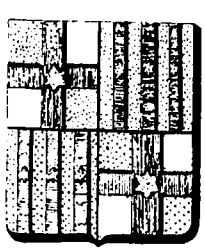


L'antique maison de Zuylen est originaire de la province d'Utrecht en Hollande et s'est subdivisée en un grand nombre de branches, dont plusieurs existent de nos jours. L'une d'elles est restée dans son pays d'origine où elle a été décorée du titre de comte et était encore représentée il y a quelques années par le comte van Zuylen, ministre de Hollande en France.

Cette famille s'est alliée dans les temps modernes, aux Penaranda, Arents, van de Rivière, Goupy de Beauvolers, Wyckerslooth, du Chastel de la Howardrie, Kervyn, Visart, le Gillon, Varnewyck, de Schietere, Walworth, du Metz, Oberkirch, van Hamme, van de Walle, van den Peereboom, Hendryck, de Stuers, etc.

Zuylen porte : D'argent à trois colonnes de gueules.

Mlle Stiénon du Pré est la fille aînée de M. Alphonse Stiénon du Pré, comte romain et de Marie van Elewyck et la petite-fille de Jules Stiénon, autorisé par arrêté royal du 5 octobre 1877 à ajouter à son nom celui de *du Pré*, qui était le nom de sa mère. Lui-même était fils du colonel Jean-Joseph Stiénon. Il obtint concession de noblesse en 1886 et avait été créé comte romain en 1874. Ancien conseiller communal de Tournai, il était sénateur, chevalier de l'Ordre de Léopold et commandeur des Ordres de Pie IX et Saint-Grégoire, lorqu'il mourut en 1896, ayant épousé Mlle de la Roche.



Stiénon blasonne : Ecartelé, au 1 et au 4 ; contre écartelé d'or et d'argent à la croix de gueules chargé d'une étoile à six rais d'or brochant sur le tout : au 2 et 3 d'or à trois pals d'azur, chargé chacun d'une étoile d'or qui est du Pré.

Le 27 novembre dernier est décédé en son château de la Tour (Finistère), M. le comte du Couëdic de Kergoaler. Cette mort plonge dans le deuil plusieurs familles de l'aristocratie de France et de Belgique.

Louis-Marie-Corentin, comte du Couëdic de Kergoaler, avait été député à l'Assemblée législative et au Corps législatif, membre du Conseil général du Finisterre et maire de Quimperlé. Il était décoré de la croix du Lys et était officier de l'Ordre de la Légion d'honneur. Il est décédé à l'âge de quatre-vingt huit ans. Ce vénérable vieillard était le père de Mme la comtesse Eugène de Meëus. Il appartenait à l'une des plus anciennes races de la Bretagne qui a donné un chevalier croisé et a été admise aux honneurs de la Cour. Elle a été illustrée à nouveau dans les temps modernes, par le capitaine de frégate du Couëdic, commandant *La Surveillante*, qui soutint avec ce navire, à Ouessant, en 1769, un combat contre la frégate anglaise *Le Québec* et la fit sauter. Ce valeureux marin était l'oncle du défunt.

Cette mort atteint les familles de Meëus, de la Croix de Chevrières, Snoy, de Robiano, de Boinville, Raguenet de Saint-Albin, des Francs, du Sel des Monts, de Guer, de Germiny, de Cauvigny, de Brimont, etc.

Couëdic porte : D'argent à une branche de châtaignier, à trois feuilles d'azur.

Le 4 décembre est mort à Liége le chevalier de Sauvage, à l'âge de septante-sept ans. Le défunt était veuf de Mlle de Spirlet, dont il avait eu les chevaliers Paul, Frédéric et Joseph de Sauvage et Mme la baronne Léon de Macar. Nous avons donné dans le numéro du 10 septembre dernier une notice sur la famille de Sauvage. Nous nous bornerons à dire que le vénérable défunt Adolphe-Hubert-Joseph, chevalier de Sauvage, était le chef de la deuxième branche de cette famille et qu'il était fils de Frédéric-Joseph de Sauvage, qui obtint reconnaissance de noblesse et du titre de chevalier en 1840, et le petit-fils d'Etienne de Sauvage dont le père Frédéric, conseiller de l'Électeur de Bavière, avait été créé chevalier en 1762 par le comte de Zeyll.

Sauvage porte : Parti : à dextre d'or au sauvage de carnation tenant une massue appuyée sur l'épaule droite : à senestre d'azur au lion d'or, lampassé de gueules.

Marquis DE BOINVILLE

Nécrologie.

* On nous annonce la mort de Mme de Villiers, femme du lieutenant-général de Villiers, aide-de-camp du Roi. Elle s'est éteinte à l'âge de quatre-vingts-trois ans, après une court maladie.

* On annonce d'Angleur, près Liége, la mort du comte Ferdinand de Gontaut-Biron, duc de Castellane, à l'âge de trente et un ans. Le gentilhomme français est mort chez sa mère, devenue par son second mariage marquise de Peralta.

En Province.

Anvers

* Au château de Tongerloo a été célébré cette semaine le mariage de Mlle de Saint-Hubert d'Orp-le-Grand, avec M. le docteur Henrotay,

* Le voyage à Cannes, projeté par M le baron et Mme la baronne de Caters de Bosschaat, a été remis.

* M. H. Albert de Bary et sa famille se sont embarqués à bord du steamer *Pfalz* à Buenos-Ayres en destination d'Anvers. Avant de quitter la Plata, M. de Bary a réuni en un dîner d'adieu le Président de la République Argentine, les ministres, quelques hommes politiques, et les membres du corps consulaire.

* Mme Cholain est une grande artiste, tout le monde le sait, mais ce que beaucoup ignoraient c'est qu'à son beau talent elle joint un cœur d'or. Le jour de la Saint-Nicolas, on a pu la voir au bazar remplissant de jouets de grands paniers d'osier, qu'elle distribua à ses protégés de la crèche. Art et Charité, quelle belle devise !

* Le Prince de Lichtenstein est venu à Anvers et a longuement visité le musée Plantin.

* Un Anversois M. J. Blockhuysen, attaché à l'enseignement des langues à la Cour de « Tokio », vient de recevoir de l'empereur du Japon une distinction des plus flatteuses, il a été nommé chevalier de l'Ordre du Soleil Levant.

* La Compagnie du Diable-au-Corps viendra donner prochainement une représentatisn au Cercle privé de la « Concorde ».

* Parmi les dernières fêtes mondaines, il faut citer le concert organisé par la colonie anglaise au Cercle artistique, ainsi que l'audition musicale que le comité de l'œuvre des enfants abandonnés donnait dans les salons de son exposition : Au programme nous relevons les noms de Mlle Painparé et Mme Cholain, ainsi que MM. A. De Graaf et A. Collin.

* Le Cercle «Gardenia » donnera au mois de janvier une grande représentation au théâtre Royal. La pièce choisie est *Mlle de la Seiglière*, avec Talbot de la Comédie Française dans le rôle du bonhomme de la Seiglière.

* C'est au mois de mars prochain qu'aura lieu le mariage de Mlle Biart, avec M. Croonenberghs.

* Beaucoup de jolies toilettes au bal blanc donné en son hôtel par M. Wauters. Citons celles de Mlles Wauters, Ginette, de Blockx, Van Huffel.

* M. et Mme Speth ont réuni en leur hôtel de la rue d'Argile, environ trente invités, parmi lesquels nous citons M. et Mme Mund, Engels, Scheidt.

* M. le baron Van Haften, et M. A. Hertogs se sont chargés de la location des places pour la représentation de *Carmen* organisée au profit de la Caisse de secours aux victimes des accidents du travail. Dans la loge d'honneur, on remarquait M. le général et Mme Linsen, le consul d'Uruguay, Mme Nin, le Bourgmestre et Mme Van Ryswyck, le général Willaert, le sénateur Selb, M. et Mme Van den Nest.

* M. Timmermans expose pour le moment, au Cercle artistique, une belle collection de toiles. L'artiste s'efforce de nous représenter le type de la paysanne des Flandres, grasse, rougeaude, au petit bonnet blanc, aux courtes jupes, aux gros sabots.

A tirer hors de pair son tableau : *Le Renard perd son poil, mais jamais ses ruses. Pour un baiser*, ainsi que l'aile droite de son grand tryptique.

Frans Mortelmans, le maître des fleurs et des natures mortes, a ouvert son exposition dans son atelier même, tout au fond d'une cour, entre deux petits jardins. Aussi son succès est-il très grand, et plusieurs tableaux ont déjà trouvé acquéreur.

* M. C. Midy, le seul peintre anversois qui ait exposé au Palais-Sport de Paris, y a remporté une mention honorable.

* Le sculpteur Emile Jespers a exposé à Paris son *Débardeur*, qui fut refusé au Salon anversois. Les Parisiens ont accordé à l'artiste un diplôme d'honneur.

* Le Cercle « Als ik kan » expose à l'ancien Musée, une collection fort méritante des tableaux de ses principaux sociétaires. Parmi les meilleurs, quelques-uns signés Baudry, Pieters, De Wit, Van Caillie, Marcotte

Le succès obtenu est très vif, et un public nombreux visite journellement l'intéressante exposition. DE ST-Y.

Louvain

L'*Octuor Vocal Bruxellois* a donné, lundi 12 courant, à Louvain, une brillante audition de musique ancienne à la Société Royale de l'Académie de Musique (Table Ronde).

Grand succès pour trois Noëls français du XVIIIe siècle, détaillés à ravir, et surtout pour de vieilles chansons signées Janequin, Costeley, Mauduit, Philippe de Mons, J. B. Lully, etc. Le souci des nuances, l'ensemble et l'harmonie des voix sont extraordinaires dans la talentueuse petite phalange de M. Léon Soubre. Aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas été ménagés, non plus qu'à une virtuose de renom, Mme Marguerite Lallemand, sortie du Conservatoire de Paris, et à M. Edouard Jacobs qui, l'un au piano, l'autre sur la viole de gambe, rehaussaient de leur remarquable talent l'éclat de cette solennité musicale. H. L.

Huy

* La Société d'Amateurs, la principale Société mondaine, musicale et artistique de Huy, a donné le 7 décembre dernier, sa première fête d'hiver.

La commission a eu vraiment la main heureuse en nous donnant *Froufrou*, la douloureuse pièce de Meilhac et Halévy. Interprétation des plus remarquables par la tournée Vost de Paris.

* Dimanche 11 décembre, conférence de M. Cattier, organisée au théâtre par le Cercle des Sciences et Beaux-Arts. Notre confrère bruxellois a parlé de l'art, de ses interprètes et du public. Beaucoup d'esprit, saupoudré d'ironie, énormément de blague, relevée par un style joliment pomponné, tel était le plat de résistance qui nous a été offert. La partie musicale a été particulièrement savoureuse. Elle a été l'occasion de faire valoir les qualités artistiques de Mlle Dongrie et Sohelet et de M. V. Mercier. Notre gracieuse concitoyenne surtout a été ravissante. Elle a chanté avec plus d'expression sentie et de grâce aérienne que le rossignol qui rêve sous la feuillée. L'aimable artiste a été l'objet d'une enthousiaste ovation. A. S.

PIANOS J. OOR

Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.

Vente, Echange et Location.

RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Nous signalons à nos lecteurs une heureuse innovation introduite par la Lecture Internationale (rue Saint-Jean, 37). Dans le supplément annuel de son catalogue, qui vient de paraître, les livres sont soigneusement divisés en catégories, et le catalogue contient également le sommaire des volumes de littérature et de critique. Ce supplément inaugure enfin le système de la gratuité des catalogues. D'où, en résumé, économie de temps, d'argent et de recherches pour l'abonné. Signalons l'abonnement collectif aux Revues, lancé par la Lecture Internationale, *avec service à domicile*, et qui permet de se rendre compte, à peu de frais, de tout le mouvement artistique et intellectuel.

LIQUEURS DE SCHOONEN

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE : *Princesse d'Auberge*, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, poème de M. Nestor de Tière, paroles françaises de M. Gustave Lagaye, musique de M. Jan Blockx.

THÉATRE ROYAL DU PARC : Coquelin Cadet, dans le *Gendre de M. Poirier*, et la *Joie fait Peur*.

Quatrième spectacle d'abonnement : *La Maison des Chéries*, 2 actes de M. Maurice Beaubourg. — *L'Impossible Aveu*, 1 acte de M. André Picard. — *Le Fardeau de la Liberté*, 1 acte de M. Tristan Bernard.

THÉATRE MOLIERE : *Le Boulet*, comédie en 3 actes de M. Pierre Wolff.

ALCAZAR ROYAL : *La Revue Rapide*, revue de l'année, par M. Bouland.

On attendait avec un intérêt sympathique la première représentation à Bruxelles de cette triomphante *Princesse d'Auberge*, dont les succès antérieurs à Anvers et à Gand promettaient soirée heureuse, et que les premiers comptes-rendus arrivés jusqu'ici affirmaient tous être une œuvre extrêmement puissante, réellement digne de notre première scène lyrique.

Ceux-là surtout qui firent jadis le déplacement, — nous fûmes ainsi une bande qui envahit un soir les régions supérieures de l'Opéra flamand d'Anvers — se délectaient à la pensée de revoir l'œuvre dans le cadre somptueux de la Monnaie, avec les soins de décor, d'interprétation et de mise au point que les ressources tout à fait modiques du théâtre anversois n'avaient pu lui assurer. Et j'avais aussi la vive curiosité de voir comment allait se comporter, devant notre public d'abonnés et d'habitués mal préparés à cette initiation, cette œuvre si étonnamment nationale, si parfaitement et essentiellement de notre terroir, et dont les défauts ressortent comme de caractéristiques notations, ajoutent, pour ceux qui les savent goûter, une singulière saveur de violence, d'âpreté, d'exubérance froissante à cette conception de haute couleur, que sans doute on pourra critiquer, contester, — détester même, — mais nier, jamais! Elle a l'affirmation nette d'une brutalité et l'autorité d'un coup de force. Et puis il y a là dedans, — volontairement ou non — un *clou* énorme, un élément de succès assuré, et que je crois inédit : C'est ce fameux tableau du carnaval, que rien dans l'action ne nécessite et ne prépare, qui se justifie à peine, — et qui est un trait de génie. C'est ce hors-d'œuvre qui emporte si aisément le drame à des hauteurs que le lyrisme le plus échevelé n'atteint que rarement. Encore que ce ne soit là qu'un bond énorme et inprévu et qu'on ne saurait trouver là cette lente et puissante ascension qui mène les grandes œuvres à leurs hautes envolées, on peut dire que c'est bien de l'art,—de l'art très élevé,—puisque l'on sent passer sur cette scène tout le magnétisme de la Foule, d'une Foule qui est notre Foule, au millieu de laquelle nous nous sentons bien chez nous, dont la joie débordante nous est familière, et qui chante *avec* nous la chanson de nos âmes, ce qui nous rend extrêmement perceptible tout ce qu'elle chante *pour* nous. Non, décidément, ce n'est pas un simple hasard, une simple fantaisie de librettiste qui a placé là ce tableau vivant. Il est à la fois trop sincère et trop naïf pour celà. Certes, un dramaturge travaillant de sang-froid l'aurait mieux préparé. Il l'aurait développé et poussé à fond, il y aurait mis autre chose que du peuple qui danse et qui chante pour l'unique joie de danser et de chanter. Mais nous eut-il fait ainsi tressaillir, trembler et pleurer d'émotion et d'ivresse, en dehors de l'action dramatique, de l'action lyrique, de l'œuvre elle-même? Car ce n'est pas l'œuvre, il faut le redire, qui bénéficie comme telle de cet essor magnifique. Il la domine, il plane au dessus d'elle, — il l'écraserait si elle n'était pas assez forte pour lutter contre la puissance de son souffle. Si elle y résiste, cette *Princesse d'Auberge*, c'est qu'elle est la robustesse même.

Maintenant, que cette robustesse soit parfois poussée à l'extrême, je vous le concède d'autant plus volontiers que la traduction française, malgré tout le talent déployé par Gustave Lagaye — qui est en ce genre le plus compétent des spécialistes — trahit souvent l'écrivain et entache son œuvre — par excès de conscience et de sincérité — d'un soupçon de paroxysme qui lui fait quelque tort.

J'aurais mieux aimé moins de respect, — et plus d'adresse dans ce travail de transposition du flamand au français. C'est une adaptation, non une traduction qu'il fallait et nous sommes bien en situation pour en juger. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour savoir que le Flamand ne s'exprime pas comme le Français, qu'il a une exubérance de langage, d'expressions, d'images qu'on ne saurait traduire littéralement sans

altérer absolument le sens de ce qu'il entend exprimer. Cette exubérance s'étend même aux gestes, si bien qu'une discussion un peu vive entre deux camarades de Flandre prend immédiatement, aux yeux du spectateur étranger, les apparence d'une rixe.

Transportée sur une scène de langue française, devant un public qui n'est pas préparé à ces extravagances d'expression, et dont on ne saurait attendre qu'il fasse spontanément ce que j'appellerai la part du feu, qu'il établisse donc une honnête moyenne entre la pensée exprimée et le langage qui l'exprime, le poème de *Princesse d'Auberge* doit fatalement paraître excessif. Il eût fallu, pour lui donner la « valeur » qu'il a réellement en flamand, l'atténuer et le préciser avec le plus grand soin. C'eût été là un travail extrêmement délicat, et dont l'auteur aurait peut-être été vertement tancé par quelques irréductibles, aussi farouches que mal renseignés. Mais l'œuvre de M. de Tière, ainsi transposée en français, aurait gagné beaucoup plus à cette irrévérence utilitaire qu'à la laborieuse conscience de M. Gustave Lagaye, qui a réalisé là un nouveau tour de force, dont il faut le louer.

Vous connaissez l'aventure. On a dit assez haut que la *Princesse d'Auberge* était une Carmen flamande pour qu'il soit inutile de signaler la parenté qui existe indubitablement entre la Rita de M. de Tière et la cigarière de M. Mérimée.

Mais ceci posé, il faut bien reconnaître qu'il y a aussi entre elles toute la distance qui peut exister entre une cabaretière de la Grand'Place et une Sévillane en quête d'un amoureux à la petite semaine : Voilà peut-être ce que l'on n'a pas assez dit. Cette Rita est, en somme, une excellente fille, et le mérite n'est pas mince, avec une gouape de père comme l'ivrogne Bluts, et les chipies de sœurs que la généreuse nature flamande lui a octroyées. Son crime, tel qu'on nous l'expose, est de quitter un forgeron quelconque, jaloux et complaisant, pour aimer le musicien Merlyn, un grand artiste pour qui le Tout-Bruxelles d'alors a les yeux de Chimène. Pour moi, je trouve celà très bien. Vous me direz que pour ce faire, Rita entre en lutte avec la douce Reinhilde et qu'elle va faire à cette jeune fille un chagrin considérable. Mais entre nous, elle est vraiment « rasoir » cette petite sagesse. Je ne sais si c'est la faute à M. de Tière, à M. Jan Blockx ou à Mlle Claessens — qui possède une si belle voix que je désespère qu'on en fasse jamais une artiste, — mais il faut bien reconnaître que cette personne revêche, qui ne parle jamais que du « génie » de son fiancé et qui n'a pas un élan de passion, pas un cri d'amour, pas une vraie plainte de femme blessée, est odieuse. Elle me fait songer à ces petites bourgeoises qui attendent, pour se marier, que leur « promis » ait obtenu son prix au Conservatoire ou sa médaille au Salon, comme d'autres attendent que le leur soit nommé premier commis ou capitaine en second. Et j'aime mieux encore à tout prendre cette petite toquée d'Américaine qui, l'autre jour, épousait en piste le coureur-cycliste Miller, au moment où il allait gagner la course de six jours. Au moins celle-là risquait-elle quelque chose : d'avoir épousé un fou. Ici encore, ce n'est pas Merlyn qu'aime Reinhilde. C'est le compositeur déjà glorieux, c'est son « génie » qu'elle ambitionne. Jamais un vrai baiser d'amour ne tombera de ces lèvres que l'orgueil a empoisonnées. On conçoit qu'en touchant celles de Rita — impures mais sincères, — Merlyn soit saisi tout de suite. Et la façon dont on nous présente la chose enlève aux auteurs le droit de lui en faire un crime. On ne conçoit réellement pas que Rita, lorsque Reinhilde vient la menacer chez elle, au troisième acte, ne lui réponde pas purement et simplement : « Ma pauvre petite, faites comme moi, faites-vous aimer. Vous avez pour cela tout ce qu'il vous faut, la jeunesse, la beauté, la vertu. Il ne vous manque qu'un peu d'amour ! »

Dans *Carmen*, — il faut bien y revenir puisque nous sommes sur le terrain des comparaisons — la femme, aussitôt victorieuse, rend son amant horriblement malheureux, et le premier homme qui passe, elle se jette à lui. Rita, elle — du moins à ce que l'on nous montre et à ce que l'on nous dit—aime sincèrement son Merlyn. Si elle le trompe, — et nous ne savons pas au juste si elle reçoit encore Rabo — du moins le fait-elle à son corps défendant, pour ménager le forgeron farouche qui menace toujours de pourfendre tout le monde, et qui est, dans son dessin sommaire et presque uniforme, une silhouette de brute autrement remarquable que les fades rancœurs de Reinhilde. S'il nous semble un peu démesuré, avec ses colères énormes ses rages hystériques et ses imprécations homériques, j'ai déjà dit qu'il fallait s'en prendre à l'essence même de la dramatique flamande, où la base des proportions n'est pas la même qu'en français.

C'est ici, notamment, qu'il aurait fallu rétablir un juste équilibre, comme aussi dans certains traits du personnage de Marcus, qu'on nous fait beaucoup plus abominable qu'il ne l'est vraiment dans la pensée de l'auteur et dans la logique du drame. Cet homme est certainement un fourbe, mais ce n'est pas un criminel.

Il aime Reinhilde, sincèrement, passionnément. Il cherche à la conquérir par des moyens qui ne sont peut-être pas d'une honnêteté exagérée, mais qui n'ont rien d'odieux. Il facilite le contact de Rita et de Merlyn, mais il faut bien reconnaître que ce dernier lui facilite singulièrement la tâche, et que ce « puritain », comme on l'appelle, a des résistances plutôt molles aux séductions de Rita.

Si quelqu'un, de nos jours, devait s'aviser d'embrasser, comme le fait ce singulier *puritain*, les petites serveuses de bar qui descendent sur le trottoir, la garde qui veille aux abords de la rue des Dominicains lui enverrait, de la part de M. Buls, un joli petit morceau de procès-verbal. Si j'insiste sur ce détail, c'est pour indiquer que la responsabilité de « l'odieux » Marcus est plus apparente que réelle, et qu'il y a là, encore une fois, un déplacement d'équilibre, dont la responsabilité n'est imputable en propre ni à l'auteur, ni au traducteur, — mais au système

de transposition qu'il ont choisi. Et la preuve, c'est que dans la version flamande, Rabo et Marcus paraissaient parfaitement logiques, — tout à fait dans leur cadre, et que Reinhilde elle-même n'avait pas le ton déclamatoire qui nous choque ici Sa gravité avait de la grandeur, où elle n'a plus que de la boursouflure.

On pourrait, en continuant l'analyse détaillée de l'œuvre, multiplier ces exemples à l'infini. Mais ce travail dépasserait les limites de ce feuilleton, d'autant que je n'ai pas encore parlé de la merveilleuse tapisserie musicale que Jan Blockx a brodée sur le canevas poétique de son collaborateur, et qui a toutes les qualités de puissance, de couleur et d'harmonie des grands maîtres flamands. Ce musicien verbeux, sonore, brillant, est essentiellement un peintre, — et un peintre national. Comme tel il a toutes les qualités de notre grande école d'art, qui fut avant tout descriptive, volontiers extérieure, et généralement rebelle aux psychologies, qui exigent plus d'intimité laborieuse que d'étincelle et de brio. L'art de M. Blockx procède par larges touches, plaquées avec une maëstria incomparables, — et non par progression ascendante ou déclinante. Le procédé, — absolument instinctif — donne des résultats étonnants dans les passages où l'action peut s'immobiliser ou piétiner sur place. Mais dès qu'il s'agit d'avancer rapidement, ou de suivre un mouvement dramatique quelque peu précipité, la faiblesse de la manière éclate. Ce qui tout à l'heure était richesse et exubérance tourne à la surcharge. Et la musique, dans ces moments, à l'air de s'essouffler à la poursuite du drame au lieu de le porter et de l'enlever.

Ces faiblesses sont rares dans *Princesse d'Auberge*, et M. Jan Blockx a trop le sens du théâtre pour qu'il ne trouve pas moyen de les éviter complètement dans une œuvre future. Il lui suffira pour cela d'être extrêmement simple dans les instants ou le librettiste se charge de tenir en haleine l'émotion du public, et de réserver les somptuosités ou les raffinements de sa palette, pour les passages descriptifs, où toujours il fera merveille, et qui ne ressortiront qu'avec plus d'impétuosité ou de délicatesse sur le fond général de l'œuvre.

Déjà, à ce point de vue, le Carnaval sur la Grand'-Place est une page incomparable. Mais il en est d'autres, dans cette *Princesse d'Auberge*, et j'ai été surpris, par exemple, de constater qu'on ne soulignait pas davantage, au premier acte, le joli chœur *des Etudiants*, dont le développement a tant de grâce négligente, mais qui est d'une exécution presque irréalisable par des chœurs de théâtre. Il eût mieux valu ne confier celà qu'à quelques coryphées d'élite qui eussent gardé à ce badinage vocal sa légèreté et son nonchaloir : tel quel, il est encore charmant. Le chœur des femmes, au second acte, est d'une conception moins originale, encore que la monotonie y soit presque toujours évitée. Mais, par contre, la *Chanson à l'Amour* de Rita, au troisième acte, est une page magnifique, campée avec une grâce réellement altière. Il faut encore citer le final du premier acte, dont l'ensemble, pourtant verbeux, semble manquer un peu d'élan. Cette foule qui admire ou qui critique le fait avec bien de la placidité. On attend une explosion de colère ou de joie qui ne vient pas.

Au deuxième acte, il y a le grand solo de Merlyn, l'apparition du père Bluts, et cet étonnant Carnaval, déjà cité, qui termine l'acte en coup de foudre. Au troisième enfin, une scène de dispute curieusement tourmentée entre Rita et ses sœurs, la vieille chanson flamande de l'ivrogne, l'invocation amoureuse de Rita et tout le final, qui est d'un souffle grandiose, encore que la situation dramatique y soit assez maladroitement tendue. Le retour de Reinhilde et de sa mère, venant relancer dans ce mauvais lieu le triomphant Merlyn est inexplicable et coupe cruellement l'émotion. A la menace de Reinhilde à Rita, les quelques mots qu'elle lui jette, au lieu de la frapper de son poignard levé, confinent au grotesque. Par contre, toute la scène muette qui précède, et le mélodrame qui souligne l'effort de Rita pour rencontrer le regard de Merlyn mourant, sont d'un pathétique puissant, qui enlève tout. Même avec ses deux petites tares, ce final est superbe.

Faut-il parler de l'interprétation? Louer le merveilleux tempérament de Mlle Wyns, qui a ce bonheur de n'avoir pas trop de voix, ce qui la force à dépenser des trésors d'énergie et de conviction dramatique? ou s'extasier sur le soprano de Mlle Claessens, qui nous le débite avec tant de ponctualité? ou rappeler que Mlle Domenech, qui n'a que des apparitions, donne une ligne superbe au personnage de la mère, et que c'est vraiment une belle tragédienne? N'a-t-on pas dit, déjà, combien M. Scaremberg est aimablement compassé dans un rôle d'artiste flamand, qui voudrait la nervosité rutilante d'un Nestor de Tière ou d'un Peter Benoît, mais qu'il chante tout ce rôle avec une rare conscience? Et quand j'aurai loué grandement MM. Gilibert et Dufrane, un peu moins M. de Cléry, et formidablement M. Almantz, le régisseur général, auquel on doit les plus belles sensations de la soirée, ne pensez-vous pas que je puisse clore déjà ce bulletin de victoire?

Non pas, toutefois, sans avoir dit le soin que met l'orchestre à détailler cette partition et le souci visible qu'ont apporté MM. Stoumon et Calabrési dans la présentation de cette œuvre d'art, pour laquelle un merveilleux décor de la Grand'Place a été brossé par MM. Devis et Armand Lynen, lequel a prouvé par ce chef-d'œuvre qu'il est bien le digne frère d'Amédée.

Et en voilà pour des tas de représentations, en attendant l'*Uilenspiegel* promis.

***

Cette triomphante soirée avait fait quelque tort au premier « spectacle d'avant-garde » du théâtre du Parc, qui avait lieu le même jour, et qu'on aurait bien pu remettre de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, sans gros inconvénient. Je sais bien que le théâtre du Parc avait été le premier à choisir sa date, mais il aurait montré quelque esprit et quelque nationalisme artistique en n'insistant pas, d'autant qu'il ne s'agissait en somme que d'une tentative sans lendemain, dont le

déplacement ne pouvait entraver en rien la marche du répertoire.

Il s'est trouvé ainsi que les artistes, les esthètes et les critiques, auxquels était spécialement dédié le spectacle en question, s'y sont trouvés en minorité, et c'est à cela, croyons-nous, qu'il faut attribuer l'accueil éminemment glacial que l'on a fait, par exemple, à la *Maison des Chéries*, et même à cet *Impossible Aveu*, de M. André Picard, qui est loin d'être du bon théâtre, mais qui a néanmoins son intérêt spécial ,d'intéressante erreur scénique.

D'ailleurs — il faut bien l'avouer — l'impression dominante qui survit à pareil spectacle est curieusement décevante. Il semble vraiment que les jeunes auteurs dont on nous a présenté les œuvres en cette circonstance se soient évertués à faire de mauvaises pièces — ce qui tendrait à faire croire qu'ils ont l'étoffe nécessaire pour en faire de bonnes. On verra cela plus tard, quand ils se seront dégagés de l'influence des petits cénacles, des petites revues et des petits ratés, et qu'ils essayeront de faire autre chose que des amusettes pour lettrés spleenitiques. Mais il est à craindre qu'à force d'avoir voulu ne pas faire de théâtre, ils ne finissent très rapidement par ne plus savoir en faire. M. Maurice Beaubourg, déjà, m'a tout l'air d'en être arrivé là. Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que la *Maison des Chéries* serait probablement une chose exquise à lire chez soi, à condition d'y être bien seul et bien tranquille. Mais ce n'est pas à ce titre-là qu'on nous la présente. On a le toupet de nous offrir cela comme du théâtre ; de nous dire : « Voilà une pièce, une œuvre d'art ». Une œuvre d'art, soit. Je veux bien ! Mais une pièce ? non, non, non ! Le public du mercredi l'a bien prouvé, par sa froideur, qui était de la politesse. Et celui du jeudi s'est chargé de confirmer le jugement, en se gondolant avec incivilité. Et il a eu raison, ce public, parce qu'il n'a fait que rendre à l'auteur la monnaie de sa pièce. Vous vous fichez de moi, Monsieur? En voilà autant pour vous ! Donnant donnant.

Je sais bien que les gens qui font profession d'esthétisme pourraient me répliquer que le public, par ce simple fait qu'il est le public, est médiocre, et que les artistes ont pour devoir essentiel de le diriger, — et non de le suivre. Tant pis s'il se rebiffe à la première tentative. Il cèdera à la troisième...

Tout cela est fort joli en matière générale. En matière de théâtre, celà devient idiot. Ceci provient — en grande partie — de ce que le théâtre est une expression d'art très spécial, — d'art secondaire, si vous le voulez. Mais il n'en est pas une, où la pensée de l'auteur soit exposée à subir plus de déformations, parce qu'il n'y en a pas une seule où il y ait plus d'intermédiaires entre celui qui provoque l'impression et celui qui doit la recevoir. N'oublions pas, en effet, qu'indépendament de l'intermédiaire des interprètes, qui déjà ne reçoivent l'impression qu'indirectement — comme le lecteur qui lit un livre — l'auteur dramatique doit compter avec l'intermédiaire de la Foule qui écoute son œuvre, et qui lui fait une ambiance dont le spectateur ne peut *absolument pas* se dégager de façon complète. Il sera plus ou moins indépendant, selon son caractère ou ses convictions artistiques. Mais il ne pourra se détacher suffisamment des gens qui l'entourent pour que la sensation qu'il éprouve ne soit la même. Par conséquent, il faut tenir compte du public, qui est un des instruments de l'art dramatique au même titre que la lumière, les décors et les comédiens. Et la preuve c'est qu'il rit, pleure, applaudit ou ronchonne toujours aux mêmes endroits, mathématiquement. Un acteur intelligent, un régisseur expert vous indiquera presque toujours à l'avance les effets de gaîté ou d'émotion que le public, instrument docile, marquera lui-même au cours du spectacle. C'est un outil d'une extrême régularité, mais qu'il faut savoir manier. Je me demande même si toute la science scénique n'est pas, au fond, dans la manière de s'en servir. Or, il n'est pas nécessaire de lire bien attentivement les petites revues d'avant-garde pour savoir en quel souverain mépris les petits jeunes gens qui les dirigent tiennent le public en général, et en particulier ceux qui se donnent la peine d'en tenir compte en faisant du théâtre.

C'est que ces Messieurs s'imaginent, avec une touchante naïveté, que l'on fait des pièces comme on écrit des romans ou des volumes de vers, que le théâtre est une « forme » d'écriture et qu'il suffit d'être un écrivain de plume experte ou un poète de talent pour être immédiatement un dramaturge jouable.

C'est de la pure folie. Le sens dramatique est un don, — un don que d'aucuns prétendent être un défaut ou même une tare, — et ce don-là ne s'acquiert pas plus que ne s'acquièrent l'inspiration ou l'imagination. Tout au plus peut-on développer ces dons naturels, par des soins spéciaux d'observation, et la pratique délibérée de conventions nécessaires, si nécessaires que ceux qui les veulent mettre à bas prouvent ainsi, *à priori*, qu'ils ne sont pas et ne pourront jamais être des hommes de théâtre.

Celà ne veut pas dire que le théâtre soit un art immuable. J'en connais peu qui soient plus fluctuants et plus variés, dont les évolutions aient été plus rapides et plus radicales. Mais il n'est jamais venu à la pensée d'un véritable dramaturge de toucher aux bases fragiles, qui soutiennent l'autel de cet art bâtard et compliqué.

La plus violente, la plus Impitoyable et la plus radicale de toutes les tentatives qui aient été faites pour nfuser au théâtre un sang nouveau, — je veux parler du *Théâtre Libre* — n'a jamais osé porter la pioche sur ces fondations conventionnelles, tellement faibles qu'elles ne résistent pas à l'examen. Pourtant son influence a été si considérable qu'on ne saurait représenter de nos jours une pièce quelconque, — même dans les genres qu'il n'aborda jamais — où l'on ne puisse retrouver et souligner sa griffe.

Tout ce grand mouvement fut l'œuvre de très peu de gens, que le hasard seul réunit, mais qui, tant directeur et acteurs qu'auteurs, avaient le *don*. Je parle de ceux qui ont survécu et qui survivront.

Quant aux autres, qui pourtant eurent le même public, les mêmes interprètes, les mêmes soins de nouveauté, parfois les mêmes dates de naissance, on n'en parle plus, ils sont finis, — retournés au roman et à la poésie, qu'ils n auraient jamais dû quitter. Et si M. Beaubourg et sa *Maison des chéries* avaient été joués à l'une de ces soirées, au lieu de constituer le gros morceau du premier spectacle d'avant-garde du Parc, ils auraient subi le même sort. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le public de cette représentation d'exception, — comme dit un confrère, — lui ait fait l'accueil le plus glacial. Il a prouvé par là qu'il se rendait parfaitement compte que ces soirées d'initiative ne devraient pas être consacrées à nous présenter des œuvres anti-dramatiques et qu'il y a quelque imprudence à vouloir imposer à nos admirations des productions qui ne seront jamais du théâtre. Ce seraient alors des spectacles à côté, et non des spectacles d'avant-garde.

La *Maison des Chéries* est une exquise production littéraire, une délicate nouvelle dialoguée, qui supporte à peine une lecture mal attentive. Il n'en reste plus qu'une pitoyable tache grise dès que vous la transportez en dehors de la plus stricte intimité.

L'auteur ne s'est peut-être pas ingénié à accumuler dans ces deux chapitres — dans ces deux actes — les impossibilités scéniques, mais c'est tout comme. Et le résultat a été ce que vous savez, malgré les efforts — ou peut-être à cause d'eux — d'une remarquable interprétation.

Par contre, on a fait un succès au *Fardeau de la Liberté*, de M. Tristan Bernard, et on a eu joliment raison. Voilà du vrai théâtre « d'avant-garde » — en franc-tireur — qui nous apporte quelque chose de vraiment neuf dans la fantaisie et le brio. On vous a conté l'aventure de ce bohème nocturne, dont le rêve serait d'aller passer trois mois en prison (logé, nourri, blanchi) et qui fait tout ce qu'il peut pour cela, sans y réussir, jusqu'au moment où renippé, requinqué, redoré par une fortune tombée du ciel (le ciel ici est un facteur), il se fait arrêter pour avoir regardé passer une simple manifestation d'étudiants. C'est plein de détails savoureux et curieusement éclairés, avec des « mots » en fusées et en tire-bouchon, et qui filent ou pénètrent étonnamment. Triomphe pour Paulet (en voilà un qui peut se vanter de gagner ses appointements !) et même pour les rôles épisodiques. Un acte à garder au répertoire.

Il n'en est pas de même de cet *Impossible Aveu*, qui refait bien laborieusement la situation la plus exploitée du Théâtre Universel et qui n'a d'autre trouvaille qu'un abominable rôle de femme. Mais enfin, ça ne casse rien, et c'est un lever de rideau qui vaut bien le *Bain de ménage* ou *Mouton*. Mais quant à vous confier ce que j'y ai trouvé de réellement nouveau, *impossible aveu!*

Combien je préfère simplement à tout cela l'autre spectacle qu'a donné le Parc pendant cette semaine mouvementée, et qui, destiné seulement à faire les frais d'une soirée privée, s'est trouvé tenir l'affiche pendant quelques jours, à cause de la remise de *l'Honorable*. Ou mieux encore, ce *Gendre de M. Poirier* qu'est venu nous donner un peu brusquement M. Coquelin cadet, qui d'ailleurs n'est pas l'homme du rôle, mais qui, tout de même, y est bien intéressant, parce que le rôle est merveilleux. Et cette pièce !

Dire qu'on a sérieusement tenté de lui comparer une autre comédie, représentée cet hiver (*Les Transatlantiques*) qui certainement présente avec elle certaines analogies de situation, mais qui ne tient pas debout à côté d'elle. Ce n'est pas la troupe du Parc qui jouait ce soir-là, mais on a tout de même retrouvé en scène une ancienne connaissance de la maison, M. Mondolot, dont la rondeur habillait cordialement le sympathique Verdelet. Et Mme Bertiny fut une charmante Antoinette... en douceur.

***

C'est *Le Boulet*, de M. Pierre Wolff, qui a succédé sur l'affiche du théâtre Molière à *L'Aînée* de triomphante mémoire, et c'est un nouveau succès. L'œuvre, d'ailleurs, est réellement charmante, et elle a cette originalité piquante d'aller du très plaisant au quasi-sévère, au lieu de rouler comme la plupart des vaudevilles contemporains de la comédie à la grosse farce.

Le tour de force — car c'en est un — est exécuté ici avec une aisance tranquille, et la maîtrise de l'auteur ne se trahit qu'à la sécurité de sa manœuvre. On sent bien que s'il nous mène sur ce terrain-là, ce n'est pas parce qu'il se sent à bout de ressources exhilarantes. Aussi le suit-on de la meilleure grâce du monde. Et l'on s'aperçoit alors que s'il a beaucoup fait rire, tout à l'heure, c'était pour conquérir le droit d'être un peu sérieux vers la fin. J'ai bien oublié s'il n'y a pas un peu de ce truc-là dans *Leurs Filles*, que le Parc nous donna jadis, au temps de Mlle Mégard, à moins que ce ne fussent *Les Maris de leurs Filles*.

Mais la faute en est à M. Wolff, qui s'est beaucoup recueilli avant de nous lancer ce *Boulet*. Il ne lui pesait donc pas, à cet homme, pour qu'il l'ait pu garder si longtemps par devers lui ? Peut-être, au fait, attendait-il que Mlle Ratcliff vint au Molière, pour lui jouer son Eva. Dans ce cas, il a rudement bien fait d'attendre !

Voilà une jeune femme qui peut se vanter d'avoir conquis son public ! Et celà en trois rôles ! C'est un des exemples les plus curieux de séduction artistique que nous ayons eus à Bruxelles, depuis bien des années ; et la chose accuse en tous cas une puissance d'expression et d'influence, qu'il est intéressant de noter, parce que Bruxelles, décidément, tend de plus en plus à devenir l'antichambre des célébrités contemporaines, et qu'on n'en est plus à les compter, ceux et celles qui ont fait parmi nous leur stage d'étoiles. C'est très à l'honneur de notre public, qui jusqu'ici, s'est bien rarement trompé. Et il me paraît absolument invraisemblable que ce soit Mlle Ratcliff qui se charge de lui donner tort.

C'est que la pièce qu'elle joue en ce moment, n'est pas du tout son affaire, et qu'elle y est pourtant exquise. La chaste, timide et modeste *Aînée* s'est muée cette

fois en une femmelette à poigne solide, pour laquelle la vie et ses détails les plus scabreux n'ont pas de secrets.

Jugez en plutôt :

Au lever du rideau, elle est l'amie, — le boulet — de M. Georges Dubreuil, lequel voudrait bien s'en débarrasser, — et qui le lui fait entendre assez clairement pour qu'elle se mette en quête d'un autre remorqueur. Celui-ci sera le sire Henri de Fronsac, qui promène à travers l'existence un spleen assez particulier, un cœur facilement séductible et l'attraction toujours souriante des revenus de quatre jolis millions. Cet excellent jeune homme s'éprend follement de Mlle Ratcliff qui se fait enlever par lui, en fille pratique qui sait la valeur du romanesque. Et cela amène entre les deux hommes un choc sérieux, qui donne prétexte à une bien jolie scène. C'est la plus souriante, la plus éloquente, la plus persuative satire du duel qui soit.

Voilà donc qu'Henri a épousé Eva, car ce millionnaire a toutes les naïvetés et tous les courages. Mais il est en même temps devenu l'ami intime de son ancien rival, ce qui ne fait pas du tout l'affaire de la jeune femme. Cette présence assidue de « l'ancien », au foyer conjugal, est pour elle un rappel trop constant de l'ironie qui se dissimule sous sa fraîche matrimonialité, pour ne pas lui être rapidement odieuse. Elle en témoigne par des colères sans raison, qui lui suggèrent parfois les meilleurs raisonnements du monde. Telle la scène où violemment, mais avec une sagesse profonde, elle se rebiffe contre les hypocrisies mondaines qui lui font barrière, malgré la régularisation de sa situation, et dans un moment où elle a vraiment moins à se reprocher que toutes celles qui lui tiennent rigueur.

Le thème n'est pas neuf, mais il a ici des développements rajeunis qui lui donnent saveur. Et puis, c'est de là que l'auteur, sans se donner beaucoup la peine de dissimuler, nous prend la main pour nous conduire vers la pièce sérieuse, qu'il esquisse en trois lignes vers la fin de son dernier acte. On réfléchit un peu, on conclut, et l'on sourit tout de même. C'est exquis.

Voilà, à grands traits, ce qu'on nous conte dans ce *Boulet*. Mais n'allez pas vous imaginer que ce soit là la pièce. Elle est plutôt dans le détail, dans le dialogue et dans les idées que font jaillir les phrases et les répliques, — avec cette adresse, souvent, de ne pas en avoir l'air.

M. Pierre Wolff est un talent adroit plutôt que vigoureux. Il donne cette singulière impression de souplesse, d'aisance et de sécurité, que nous procurent certains athlètes, d'apparence plutôt chétive, mais qu'il nous suffit de voir se hisser à leur trapèze pour que nous soyons tout à fait rassurés sur leur compte.

On sent chez eux le résultat d'un travail méthodique, raisonné, — tout un asservissement puissant du muscle à la volonté intelligente. Chez M. Pierre Wolff, le « métier » dramatique, quoique extrêmement développé, demeure pourtant soumis ; il n'essaie jamais de se rebiffer et de courir la prétentaine, ou d'entraîner l'auteur plus loin qu'il ne le voudrait. C'est de l'athlétisme intellectuel, dont le spectacle harmonieux est une musique charmante pour l'esprit.

Je crois avoir déjà dit que le *Boulet* était fort bien joué au théâtre Molière. Outre Mlle Ratcliff qui témoigne d'une étonnante aisance à être vraiment joyeuse, après avoir été si tendrement grave, il y a M. Mondos, qu'on savait être un artiste de grand talent, mais qui, tout de même, dans le rôle de Henri de Fronsac, vous envoie galamment un moment de surprise. Il y a M. Nerball, qui demeure excellent ; il y a enfin Mlles Roy et Ollivier, et aussi M. Grandey, — et comme toujours de bien jolis meubles dans des décors charmants.

Ainsi lancé, ce *Boulet* m'a tout l'air de ne pas devoir causer de dégâts dans la caisse du théâtre Molière.

***

Il me reste à vous parler de la *Revue Rapide*, que l'Alcazar vient de représenter avec un plein succès et qui a pour auteur l'abondant M. Boulland. Vous savez ce que c'est que ces spécialités dramatiques, et comme il est difficile de dire pourquoi elles plaisent ou tombent. Il faut se contenter d'enregistrer les impressions de la soirée, sans les discuter. Ici donc, on a applaudi avec un entrain étonnant le premier acte, qui vraiment est bien amusant. On a fait un peu moins de succès au second, parce qu'il y a vers la fin un ballet qui n'est vraiment pas heureux. Mais je crois qu'on l'a supprimé depuis. Il faut dire à l'honneur de l'Alcazar, que sa Revue est très bien jouée, et qu'il a accordé à l'auteur le concours indispensable d'artistes qui ont de la voix, des planches et de l'esprit.

On ne s'est pas fendu, en fait de décors et de costumes, mais le public, qui s'en est aperçu, ne s'en est pas plaint. On aura beau faire, il préférera toujours une femme drolichonne, lançant bien le couplet, à la plus belle fille du monde — fût-elle vêtue de soie — mais qui n'a que ça à montrer. A tout prendre, c'est encore avec des artistes que l'on fait le meilleur théâtre, — et non avec des costumiers.

FRITZ LUTENS

Memento théâtral.

* THÉATRE MOLIÈRE. — M. Munié, directeur du théâtre Molière, nous prie d'annoncer que M. Smedts, qui était employé chez lui comme secrétaire et contrôleur, ne fait plus partie de son administration et que toute la correspondance doit être adressée à M. Munié lui-même.

La nouvelle pièce que donne le théâtre Molière après quarante représentations triomphales de l'*Aînée*, est le grand succès de l'hiver dernier au Palais-Royal : *Le Boulet*, une comédie délicieusement malicieuse et satirique de M. Albert Wolff, l'auteur de *Leurs Filles*. Dans cette pièce d'intense gaieté, Mlle Ratcliff, qu'on a tant applaudie dans l'*Aînée*, montre en un rôle léger, l'étonnante souplesse de son talent. Dimanche, matinée à deux heures.

* THÉATRE ROYAL DU PARC. — On répète le *Songe d'une nuit d'été*, féerie de Paul Meurice, d'après W. Shakespeare, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 14 avril 1886, par M. Porel. Cette représentation, la première de ce genre en France, fit sensation.

Le *Songe d'une nuit d'été*, qui mobilisera toute la troupe, sera donné avec la musique et les chœurs de Mendelssohn.

Mercredi a eu lieu la première représentation de l'*Honorable*, comédie de mœurs parlementaires en trois actes, de MM. Fournier et Soulié et de *1807*, la jolie comédie de MM. Aderer et Ephraïm, un des plus vifs succès de cette saison théâtrale à Paris.

Interprètes principaux, en costumes et toilettes Empire, MM. Godeau, Monrose et Prad, Mmes Suger et Fège.

Ce spectacle, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, est complété par le *Fardeau de la liberté*, la spirituelle piécette de M. Tristan Bernard.

La direction du Parc a composé pour le prochain lundi littéraire, un programme entièrement accessible aux jeunes filles. On y lira des vers et des contes en prose de Camille Lemonnier, Anderson, Francis James, Droz, Delattre. Cette matinée de Noël aura lieu le 26 décembre, au lieu du 19. Le sixième lundi sera reporté du 2 janvier au 9 du même mois.

* Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert. — Pour succéder à *Bruxelles-au-Passage*, la direction des Galeries Saint-Hubert a décidé de monter *Boccace*, l'opérette toujours jeune, en attendant *Les Petites Miches*, le grand succès parisien.

* Nouveau Théâtre. — On y répète en ce moment une pièce d'auteur belge. *Mariagicide*, tel est le titre énigmatique de cette comédie en trois actes de M. Charles Van Beneden, dont M. Garay jouera le rôle principal et dont la première est fixée au jeudi 22 décembre.

Lundi 26 décembre, une seule représentation de *Jean Gabriel Borhman*, d'Ibsen, avec le concours de M. Lugué Poé, directeur de l' « Œuvre ».

Le 27, on donnera avec Lugué Poé, *Le Revisor*, de Gogol, pièce en 5 actes, traduction de Prosper Mérimée, et *La Révolte*, un acte, de Villiers de l'Isle-Adam.

* Théâtre Royal de l'Alcazar. — La *Revue Rapide* est décidément un gros succès, proclamé par la presse et confirmé par le public.

* Théâtre du Diable-au-Corps. — C'est décidément le mercredi 28 décembre qu'aura lieu au Diable-au-Corps la première de la Revue : *La Vérité est en marche*. Les ombres seront dessinées par M. Lynen, H.-F. Hendrickx et O. Selb. Voilà qui va assurer une longue série de salles combles dans la coquette salle de la *Maison de l'Étoile*.

* Pôle Nord. — Mercredi a été donnée, au Pôle-Nord, une fête fort originale et qui attira le public en foule : il s'agissait d'un cours de valse sur la glace.

De nombreuses concurrentes s'étaient fait inscrire et s'étaient entraînées dans l'espoir de décrocher le prix : un superbe objet d'art.

Les matinées sont toujours fréquentées par un public très *smart*, où domine l'élément féminin.

Anvers

* Au Royal. — Le bilan de la quinzaine écoulée n'est pas trop garni : Deux représentations extraordinaires du *Barbier*, une reprise de *Manon*, de *Faust*, des *Huguenots*, etc.

Toujours le petit menu coutumier.

Paris

* Nous apprenons que notre distingué collaborateur Robert Valier vient de soumettre à M. Porel une pièce qu'il a écrite en collaboration avec M. Richard O'Monroy. Titre : *l'Institutrice*. Vif succès de lecture. Cette comédie sera jouée, au cours de la saison prochaine, au Vaudeville ou au Gymnase.

Noël-Étrennes Le plus grand choix de cadeaux utiles se trouve chez **BRAND**, rue de la Madeleine, 79, (coin rue Saint-Jean). *Jumelles, Faces à main, Baromètres, Jouets scientifiques, Lanternes magiques.* — Prix défiant toute concurrence.

La maison BRAND a toujours en magasin les différents types de **Phonographes et Graphophones** ainsi qu'un **choix immense de Cylindres enregistrés et blancs.** (Musiques, Orchestres, Chant, Monologues, etc. etc.).

CAUSERIE FINANCIÈRE

Marché de Paris

16 décembre.

Comme on ne parle plus que d'apaisement, la confiance renaît et tout le monde achète ; les gros sous sortent des bas de laine, il s'en suit un relèvement général des cours.

C'est ainsi que le 3 % reprend de 102.40 à 103 pour finir (coupon détaché) à 102.10 et le 3 1/2 de 104.25 à 104.80 pour clôturer à 104.55.

L'Italien a fléchi d'un *demi point* sous le poids de nombreuses réalisations de bénéfices. On remontera assurément dès l'arrivée de M. Sonnino aux finances.

Le Portugais progresse sur la probabilité de la cession à bail de Dongoloa-Bay à l'Allemagne ; 23 1 2 ; 24 3/15 et 24.

Quant à l'Extérieure c'est du délire ! Les vendeurs à *découvert*, débordés en liquidation par la hausse rapide qui s'est produite, se sont rachetés au triple galop ; de là, emballage !... J'estime que cette importante reprise est la conséquence de l'annonce officielle du paiement *en or* du coupon de janvier prochain 41 3/8 ; 43 et 44 1 4 ! *Et ce n'est pas fini.*

Le Hongrois 4 % se consolide à 102.80, la Russe 3 % or suit le courant à 95.60.

Les rentes turques sont très soutenues. La série B vaut 48.35 ; la C 27.35 et la D 22.95, Banque Ottomane 555. Le Rio-Tinto conserve un bon courant d'affaires, 762 ; 769 ; 765 et 766.

Aux institutions de crédit la hausse est autant dire générale.

Banque de France 3640 et 3660 ; Crédit Lyonnais 855 et 866 ; Comptoir d'Escompte 580 et 590 ; Société Générale 538 et 541 ; Banque Internationale 545 ; Banque Parisienne 480 et 487.50 ; Banque de l'Afrique du Sud 80 et 85 ; Crédit Industriel 595 et 606 ; Foncière Lyonnaise 360 ; Foncier Agricole d'Algérie 490 et 499 ; Mobilier Espagnol 50 et Banque de Paris et des Pays-Bas 940 et 950. Le conseil d'administration vient de décider qu'un acompte de 20 fr. par action sur le dividende de l'exercice 1898 serait distribué à partir du 2 janvier prochain.

Banque Nationale du Mexique 640 ; Foncier Egyptien 530 et 540 ; Timbale 500 et 510 ; Foncier d'Autriche 1270 et Crédit Foncier de France 725, 730 et 737.50.

Les obligations foncières et communales sont toujours très recherchées au comptant.

Les recettes de nos six grandes compagnies de chemins de fer pour la semaine du 19 au 25 novembre sont en augmentation de 492,000 fr.; ce qui porte la plus-value pour onze mois de l'année à 33,434.000 francs.

Nord 2120 ; Lyon 1922 ; Orléans 1810 ; Midi 1445 ; Ouest 1170 et Est 1050.

Non ! mille fois non, les obligations de Panama ne peuvent plus se relever, *au contraire*.

Par contre les actions de Monaco (Cercle des Étrangere) n'ont plus d'arrêt 4000, 4100 et 4285 !

Sur l'annonce d'une diminution de dividende pour l'exercice 1898, les Petites-Voitures tombent brusquement d'une CENTAINE de francs à 680 ! Les actions de cette compagnie sont appelées à baisser encore.

La Compagnie Transatlantique se tient à 325, le Suez à 3660 et la Thomson-Houston à 1330.

Les Chemins de fer Espagnols se sont remis en marche ; Saragosse 160 et 166 ; Nord de l'Espagne 80 et 85 et Andalous 110, 115 et 120.

Le groupe des Mines est plein d'activité,

De Beers 688 ; Ferreira 639 ; Robinson Gold 230 ; Tharsis 192 ; Cape Copper 128 ; Simmer and Jack 132 ; Chartered 83 ; East Rand 160 ; Sheba 34 : Dynamite du Transvaal 80 ; Goldfield 132.50 ; Langlaagte 90 ; Mozambique 52 ; Victor Gold 31.25 et Champ d'Or 45, 48 et 50.

En somme le marché est excellent.

Marché de Bruxelles

17 décembre.

L'activité règne toute sur la ligne.

A noter principalement la hausse rapide de l'Extérieure d'Espagne. On dit que les vendeurs de primes, étranglés en liquidation, se débattent dans des *rachats* considérables ! C'est ainsi que du cours de 41 1/2 elle bondit à 43 pour toucher 45 1/16 et finir à 45 francs! On dit aussi pour justifier cet emballement que l'Espagne aurait résolu de fixer sa rente au taux de 3 % payable en or. Donc, sur le cours actuel, les porteurs toucheraient un intérêt de 7 % environ.

Les bons Cubains sont en reprise sur l'annonce officielle du paiement par l'Espagne du coupon de janvier. Tout cela est très joli, mais après, qui paiera?

L'influence du traité franco-italien se fait déjà sentir, car la rente Italienne grâce au bon vouloir des banquiers français, peut facilement maintenir ses cours en attendant une nouvelle poussée en avant.

En raison de l'amélioration très sensible du change, le Brésil repique de 53 3/4 à 55 francs.

Les valeurs à turban sont toujours en faveur, la hausse se fait graduellement et repose sur d'excellents achats. Le cours de 23 francs sur la série D semble définitivement acquis.

En ce qui concerne les Lots turcs, on sait qu'il n'est payé qu'un fraction de 58 % des sommes fixées pour chaque tirage, mais le jour où les rentes recevront un quart pour cent de plus qu'elles ne reçoivent actuellement, les Lots bénéficieront de la même mesure, ce qui portera cette fraction à 72 1/2 %. Cette perspective a décidé la haute Banque à travailler cette valeur appelée, par ce seul fait, à une sérieuse plus-value.

La faiblesse du Rio-Tinto n'a été que de courte durée, n'étant que la conséquense d'une position dont la liquidation forcée avait un moment alourdi les cours; mais devant la hausse constante du cuivre, la valeur reprend bonne allure et s'inscrit successivement aux cours suivants : 755, 760, 770, 766 et 767.50.

Du reste, l'extension que prennent les affaires à Bruxelles ne peut que favoriser les transactions, surtout étant donné que notre place, d'ici peu, sera reliée téléphoniquement avec les pricipaux marchés de l'Europe ; nous servirons donc de trait d'union à toutes les Bourses étrangères.

COMPTANT

Dans ce compartiment les valeurs Congolaises continuent leur mouvement ascentionel. Compagnie du Congo 3030 à 3150; (l'ord.) Haut Congo 1580 et 1640; fondateur du Congo 3900; la (priv.) Lomani 1220 et 1230; (l'ord.) 1425 et 1430; Kantaga (priv.) 1025 ; (ord.) 565 et 580 et capital Haut-Kassaï 202.50.

Aux titres Russes je constate l'excellente tenue de la Toula à 507.50, ainsi que de la Dniéprovienne à 9225.

L'Eclairage du Centre s'incrit à 505 et le gaz de Rio à 487.50.

La Taganrog 1580. Le fourneau n° 1, dont la marche avait été entravée par divers accidents, fonctionne aujourd'hui très régulièrement, sa production est de 120 tonnes par 24 heures.

La souscription aux actions de la Compagnie des Métaux et Produits chimiques d'Overpelt a été plus que couverte et c'est justice; je recommande ces actions car elles sont de tout repos.

La Société Auer Belge a convoqué ses actionnaires pour le 31 décembre afin de statuer sur les propositions de rachat ou de fusion avec une autre entreprise; entre nous, l'affaire me paraît avoir reçu du plomb dans l'aile.

Les capital Odessa sont à 206. Pendant le mois de

novembre 1898, les recettes de cette compagnie se sont élevées à 175,350 fr. contre 147,361 en 1897.

Les banques sont bien tenues.

Société Générale 2235; Caisse des Reports 716 et 720; National 2820; Caisse Commerciale de Bruxelles 750; Crédit Général Liégeois 1060 et 1070; Banque Auxiliaire 129; Banque de Bruxelles 739; Banque de Brabant 42; Crédit Général de Belgique 148; Crédit National Industriel 270; Comptoir d'Escompte de Bruxelles 412.50 et Banque Centrale d'Anvers 375.

Les travaux d'installation de la Compagnie Nationale financière, 138, rue Royale, sont activement poussés et je crois pouvoir affirmer qu'avant la fin du mois ils seront complètement terminés.

Le marché houiller manque toujours de vigueur, on attend, paraît-il, les froids pour relever les cours.

Amercœur 1225; Bonne-Espérance 925; Carabinier 512; Prakhorow 805 et 815; Fontaine-l'Evêque 635; Gouffre 649; Gosson-Lagasse 1500; Hasard 210; Hornu-Wasmes 5150; Levant du Flénu 2450; Ormont 570; Lougan 141; Sacré-Madame 3175; Réunis de Charleroi 455; Werister 620 et Unis-Ouest de Mons 435.

Joli entrain aux valeurs sidérurgiques.

Angleur 525 et 535; Aumetz la Paix 645; Baume et Marpent 680 et 695; (cette Société vient d'obtenir une commande de 358 wagons à marchandises pour la Société italienne des chemins de fer de la Méditerranée. Le montant de cette fourniture s'élève à *un million et demi de francs*). Cockerill 2200 et 2300; Espérance Longdoz (priv.) 595; Marcinelle-Couillet 615 et 625; Musson 600 et 612; Nicolaïeff 1325; Sarrebruck 9000 et 9425; Toula 510; Verchny 625 et Vezin-Aulnoye 1000 et 1030.

Au groupe des divers les Usines Delin (de Louvain), sont l'objet d'importants achats à 189 fr. et c'est justice. Même attitude sur la Belge-Roumaine qui vient de créer en Roumanie une société de Pétroles dans des conditions particulièrement avantageuses. Les Wagons-Lits tiennent bon à 766 et le Pegamoïd à 120.

Les zincs s'inscrivent comme suit :

Asturiennes 5515; Austro-Belge 428; Nouvelle-Montagne 645; Mining Trust (priv.) 58 et Vieille-Montagne 715.

Grande fermeté sur les Carrières de Quenast á 2150, ainsi que sur les actions Ciments á Odessa á 120.

Légère avance des fonds Argentins.

En résumé, l'allure générale est très satisfaisante.

A. VANETTE.

P. S. Pour tous renseignements financiers, m'écrire au bureau de la *Revue Mauve*, 40, Boulevard Anspach, Bruxelles.

TRAMWAYS DE CARTHAGÈNE

(SOCIÉTÉ ANONYME BELGE)

Constituée par acte passé devant Me VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles, le 28 novembre 1898.

Capital social : 1,000,000 de francs

Représenté par 4,000 actions de 100 francs chacune et 6,000 actions ordinaires de 100 francs chacune.

SIÈGE SOCIAL : A BRUXELLES

Conseil d'administration :

MM. G. SASSEN, directeur de tramways, à Bruxelles;
H. de HARVEN, avocat, à Bruxelles;
le notaire RENSON, commissaire.

VENTE PAR ÉMISSION PUBLIQUE

de **4,000** actions privil. d'une valeur nominale de **100** francs

Prix d'émission : 115 francs.

PAYABLES { A la souscription . . . . . **50 francs**
{ A la répartition . . . . . **65** »

La souscription sera ouverte les 19 et 20 décembre 1898 à Bruxelles, au siège social de la société **Les Tramways Réunis**, rue Royale, 122, où sont déposés à la disposition du public les statuts de la Société.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE A LA BOURSE DE BRUXELLES

On peut souscrire dès à présent par correspondance. — Les demandes devront être accompagnées du montant du premier versement.

Si les titres souscrits dépassent le nombre de titres offerts en souscription, il y aura lieu à réduction proportionnelle.

La Société des *Tramways de Carthagène* peut acquérir, construire et exploiter toute concession d'entreprises de transport ou d'éclairage en Espagne et notamment les Tramways de Carthagène, s'intéresser dans de telles entreprises ou y participer par voie d'apport, de cession, d'intervention financière, d'achat d'actions ou d'obligations, fusionner avec des sociétés ayant de telles entreprises pour objet.

Elle peut, en un mot, faire toutes opérations commerciales, industrielles ou financières se rattachant en tout ou en partie directement, ou indirectement, à l'une ou l'autre branche de son activité.

Le capital social a été fixé à la somme de 1,000,000 de francs.

Il a été divisé en *4,000 actions privilégiées* et 6,000 actions ordinaires, chacune de 100 francs, et souscrit et libéré ainsi qu'il est dit en *l'annexe du Moniteur Belge du 11 décembre 1898*.

Les *Tramways Réunis* ont fait apport aux Tramways de Carthagène (société belge) de 994 millièmes de capital de la Société anonyme de la Compania de Tranvias de Cartagena, soit la totalité de ce capital moins les six millièmes. En rémunération de cet apport, ils ont reçu 3,900 des 4,000 actions privilégiées et la totalité des actions ordinaires qui ont été créées.

Les bénéfices se répartiront comme suit : 5 p. c. à la réserve légale; 5 p. c. aux actions privilégiées; 5 p. c, aux actions ordinaires.

Après prélèvement sur les bénéfices restant de 10 p. c. au profit du Conseil d'administration et du Collège des commissaires, le solde sera distribué à concurrence de 40 p. c. aux actions privilégiées et 60 p. c. aux actions ordinaires.

***

Par le fait de l'apport de la quasi totalité des actions de la Compania de Tranvias de Cartagena (société anonyme espagnole) la Société anonyme Belge des Tram-

ways de Carthagène est en fait devenue propriétaire de cette entreprise.

Les Tramways de Carthagène mesurent huit kilomètres, dont six kilomètres desservant les faubourgs de Los Molinos, Los Dolorès et Santa Lucia.

La ville de Carthagène, qui compte avec les faubourgs une population d'environ 56,000 habitants (ouvrage de Bouillet), est un des principaux ports de guerre de l'Espagne. Un grand arsenal militaire y est établi ; on y fait le commerce des fruits et des vins. On y rencontre d'importantes corderies et autres établissements nécessaires à l'entretien des navires. Les mines de fer et de plomb situées aux environs de Carthagène sont une source de richesses pour la contrée.

Les Tramways de Carthagène sont en exploitation depuis 1893 et, si l'on table sur une recette annuelle de . . . . . Pas. 110,000
et sur une exploitation à 60 p. c., avec la traction animale qui existe actuellement, soit 66,000

Il reste un bénéfice annuel de. . . Pas. 44,000 à répartir conformément aux prescriptions statutaires.

Les améliorations introduites dans l'exploitation permettent d'espérer des bénéfices très rémunérateurs. Aussi j'engage les lecteurs de la *Revue Mauve* à participer dans une large mesure à l'émission des TRAMWAYS DE CARTHAGÈNE.

A. V.

CAUSERIE SUR LA MODE

AUJOURD'HUI nous nous occuperons de notre tête, si vous voulez. Cette tête que nous soignons tant et qui, si souvent, se mire avec complaisance ou angoisse dans nos miroirs. Car on a beau avoir une jolie toilette, de grands yeux et un teint de neige, si vous juchez sur des cheveux mal arrangés quelque paillasson démodé, n'est-il pas vrai que tout l'effet que nous désirons tant produire est perdu? Et cependant je remarque que le bon goût d'une femme échoue souvent dans son chapeau. Autant la plupart sont difficiles, hésitantes pour une robe, autant elles se laissent fourrer sur la tête tout ce qui semble bon à la modiste d'y fourrer sous prétexte de dernière mode. Ainsi, en ce moment, peut-être est-ce un écho de Fashoda, mais il est certain qu'une influence sauvage se manifeste dans les chapeaux. Il y a une certaine forme qui fait fureur, d'un chapeau rond sur lequel deux immenses plumes bizarres sont cousues en s'écartant l'une de l'autre comme des cornes de bizon ou encore qui retombent sur les oreilles pendant qu'une troisième menace le ciel, et plus la coiffure se déjette de droite et de gauche, parfois avec des dimensions colossales, plus ces petites femmes se trémoussent avec des airs contents, sans se douter de l'effet... disons drôle pour être polis... qu'elles font sur les passants inoffensifs.

Très peu de femmes peuvent porter ces extravagances et encore faut-il que le chapeau soit orné avec toute l'adresse exercée d'une grande faiseuse.

Par contre, le genre toque, orné de fleurs ou de plumes, est très seyant. Quelques-unes semblent bien près du turban de Mme de Stael. mais c'est un semblant et il est porté coquettement de côté, ce qui sauve l'aspect trop oriental. On mêle plus que jamais les bijoux aux chapeaux, et cette année les toques de fourrures mêlées font prime. C'est très joli du reste, la fourrure sur les cheveux, et une toque de chinchilla mêlée aux frisures légères d'une blonde est tout ce qu'il y a de plus flatteur.

Les chapeaux du soir sont faits d'or, d'argent, de perles, de brillants, de blanc, de rose, de bleu pâle, de tout ce que vous voudrez qui brille, éclate scintille, aux yeux éblouis. Le turban cède ici la place à la capote mignonne, cependant j'ai vu quelques jolies toques en gaz d'or et d'argent, en étoffes spéciales tissées de métaux et mêlées de verroteries (oh! Fachoda!) extrêmement jolies sous la lumière des lustres.

Mais en dehors de la salle de concert ou spectacle, il n'y a plus guère que les grand'mères en cheveux blancs qui mettent la capote classique, toutes les autres femmes se laissent coiffer selon le caprice de la mode.... ou de la modiste.

Les jeunes filles portent, surtout cette année, le chapeau rond, relevé parfois en arrière ou de côté, garni de couteaux de pouffs, de plumes frisées, mais peu de fleurs. La violette est surtout à la mode et c'est la couleur de la saison. On voit une quantité de chapeaux violets ou mauves. J'aime à croire que la *Revue* est pour beaucoup dans cet engouement pour notre couleur discrète que Montesquieu chante si bien :

. . . . . Mauve
Rose qui vient, bleu qui se sauve.

OPALE.

PIANOS J. OOR
Diplômes d'honneur à toutes les grandes Expositions.
Vente, Echange et Location.
RUE NEUVE, 83 — BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.